FONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXIII

Palchetto 13

Num.° d' ordine 4

Digitized by Google

B Prov.
XVI
12

Digitized by Google

ENCYCLOPEDIE

METHODIQUE,

OU

PAR ORDRE DE MATIÈRES;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES, DE SAVANS ET D'ARTISTES;

Précédée d'un Vocabulaire universel, *servant de Table pour tout l'Ouvrage, ornée des Portraits de MM.* DIDEROT *&* D'ALEMBERT, *premiers Éditeurs de l'*Encyclopédie.

Digitized by Google

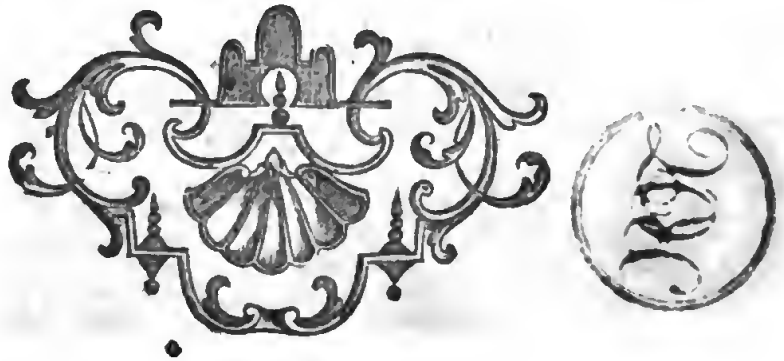
Digitized by Google

64623 7

ENCYCLOPEDIE
MÉTHODIQUE.

ANTIQUITÉS, MYTHOLOGIE,
DIPLOMATIQUE DES CHARTRES,
ET CHRONOLOGIE.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez PANCKOUCKE, Libraire, hôtel de Thou, rue des Poitevins.

M. DCC. XC.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

EXPLICATION

Des abréviations qui expriment la rareté des Médailles.

Le ZÉRO ſignifie que la tête, ou la médaille dont on parle, ne ſe trouve point en tel méral, ou en tel module.

C. Que la médaille eſt commune, & n'a de valeur (ſur-tout en bronze) qu'à proportion de ſa conſervation.

R. Que la médaille eſt rare, & qu'elle eſt d'un plus grand prix qu'une médaille commune.

RR. Que c'eſt une médaille précieuſe; qu'elle vaut le double, & ſouvent davantage, d'une médaille déſignée par une ſeule R.

RRR. Que cette médaille eſt d'une grande rareté, & qu'elle manque ſouvent dans des collections nombreuſes.

RRRR. Que cette médaille eſt unique, ou d'une rareté extrême.

G. B. déſigne le grand bronze.

M. B. moyen bronze.

P. B. le petit bronze.

On obſervera que la collection entière des médailles de Pellerin eſt réunie au cabinet du roi; que la ſuite des impériales d'argent de l'abbé Rothelin l'eſt à celui du roi d'Eſpagne; que les pierres gravées du baron de Stoſch appartiennent aujourd'hui au roi de Pruſſe; que le roi de Naples vient de réunir à ſa collection des antiques de Pompeia & d'Herculanum, tout ce qui étoit renfermé à Rome, dans les palais de Farnèſe & *Farneſina*, & dans la Villa-Farnèſe; qu'enfin S. A. R. le Grand-Duc a placé dans ſa galerie de Florence, la plupart des antiques renfermées ci-devant à Rome dans la Villa-Medicis.

L'excellente *Métrologie* de M. de Romé de l'Iſle, n'ayant paru que cette année (1789), nous n'avons pu en faire uſage dans les articles précédens. Mais on en trouvera tous les réſultats aux articles MESURES, MONNOIES & POIDS.

G

(Diplomatique.)

Six *ſéries* partagent tous les G des manuſcrits & des monumens. La première qui ſe diviſe en ſept ſous-ſéries, enferme les G à queue droite ou courbe. Première ſous-ſérie en S, ſigne du IVe. ſiècle; 2e. en virgule, indice des ſept premiers; 3e. oblique, allant de droite à gauche, annonce particulière des VIe. & VIIe.; 4e. horizontale ou perpendiculaire, du même temps; 5e. obliquement dirigée de gauche à droite; 6e. en C contourné, rentrant dans l'intérieur d'un C ordinaire; ces deux encore plus antiques; 7e. G en S n'eſt preſque jamais poſtérieur au IXe. ſiècle.

La IIe. ſérie eſt compoſée de G pour ainſi dire doubles: 1°. courbés ſur le dos, de la haute antiquité; 2°. ſemblables aux ε; 3°. aux C à dos ou angles ſaillans; ces deux du moyen âge ou des temps gothiques.

La IIIe. eſt la plus reſſemblante à nos G capitaux, elle ſe diſtribue en huit ſous ſéries, dont les ſix premières ſont concentrées dans le premier âge; la 7e. dans le moyen, la 8e. dans le moderne. 1°. Bout inférieur ſe double & finit en courbe; 2°. paſſe en ſe courbant ſous la petite ligne droite; 3°. bout ſupérieur chargé de courbes excédantes; 4°. ligne droite inférieure détachée du demi-cercle, &c. extrémités tranchées; 5°. dos plus alongé que rond; 6°. exactement arrondi; 7°. moins régulièrement; 8°. bout inférieur rentre dans la cavité.

La IVe grande ſérie ſemble réduite au C, mais dont la partie inférieure ſe courbe intérieurement, comme pour rejoindre ſon dos. Quoique quelques-unes de ſes figures remontent juſqu'au premier ſiècle, & même au delà, la plupart conviennent encore mieux aux moyens & bas ſiècles: 1°. tout-à-fait ſemblables au c; 2°. repliées ſur elles-mêmes par un des bouts; 3°. en forme de 6 ou de 9; 4°. de *b* ou de *v*; 5°. de *b* tranché par le haut, des bas temps; 6°. recourbées extérieurement par le haut, moyen âge 7°. abaiſſées dans la partie ſupérieure, réuniſſant l'antique & le moderne.

La Ve. grande ſérie ne reçoit que des G carés ou anguleux, & ne commence pas avant le moyen âge, ſi ce n'eſt dans les 4e. & 5e. ſous-ſéries; encore à leur égard ne faut-il parler que

des Ve. VIe. & VIIe. ſiècles : 1°. diſtingués par des queues ; 2°. en F ; 3°. plus rigoureuſement carrés ; 4°. en Γ ; 5°. en C anguleux ; 6°. en C carés.

La VIe. ſérie, ſur-tout dans ſa 2e. ſous-ſérie, reſtreint ſes droits au ſeul gothique ; la première pourroit être remplie de divers *g* dans le goût anglo-ſaxon. On auroit pu augmenter conſidérablement cette ſérie, ſi ce caractère biſarre en valoit la peine. (*Nouvelle Diplomatique des Bénédictins.*)

Le Γ des grecs eſt remplacé par le C ſur d'anciennes médailles de la Sicile, & en particulier ſur quelques-unes de Géla.

Diomède, *lib. II. capitulo de littera*, appelle le G une lettre nouvelle. C'eſt que les romains ne l'avoient point avant la première guerre punique. Cela paroit par la colonne roſtrale érigée par C. Duillius, ſur laquelle il y a toujours un C au lieu d'un G. C'eſt Sp. Carvilius, qui le premier diſtingua ces deux lettres, & qui inventa la figure du G, à ce que dit Terentius Scaurus.

Le G ſe trouve encore au lieu du C ſur quelques médailles. (*Vaillant nummi imp. tom. I. pag.* 39.) Béger produit une médaille de la famille Ogulnia (*tom. I. pag.* 568.), où on lit GAR au lieu de CAR, qui eſt ſur celle de Patin. Le C a été auſſi ſouvent mis pour G, comme AUCUSTALIS, CALLÆCIA, CARTACINENSES, CEMINA. Ce n'eſt pourtant pas que la prononciation de ces mots eût changé ; mais c'eſt que le G a été fait mal & négligemment par l'ouvrier ; comme on voit ſouvent AVC, AVCC, AVCCC, &c. pour AVG, &c. ſur-tout dans le bas-empire.

Le G s'eſt encore changé en J conſonne, témoin *Goia* dans la baſſe latinité, dont nous avons fait joie : *Gaitia*, ou *Jaita*, ville de Boſnie ; *Gala*, ou *Jula*, la Jale, petite rivière qui tombe dans la Garonne. Quelques-uns la nomment auſſi en latin *Gealus*, Gaveda, ou *Gavea*, la Joive, nom de lieu.

Le G s'eſt encore mis pour le K des grecs, *cygnus*, cygne.

Le Γ dans les médecins grecs, eſt la marque d'une once.

Le G a ſignifié 400, ſuivant ce vers :

G quadringentos demonſtrativa tenebit.

Quand cette lettre étoit chargée d'un titre $\overline{G}$, elle ſignifioit quarante-mille.

GABA & GABE, dans l'Iturée, ou la Trachonite. ΓΑΒΗΝΩΝ.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques avec ſon ère, en l'honneur de Plotine, d'Hadrien, d'Antonin, de Caracalla, de Domitien.

GABAL, divinité qu'on adoroit à Émèſe & à Héliopolis, ſous la figure d'une groſſe pierre ronde par le bas, & qui ſe terminoit en pointe. C'eſt la même qu'ELAGABALE ; (*voyez* ce mot) qu'Alagabal ; & c'eſt le ſoleil, comme l'a prouvé évidemment Selden, dans ſon traité *de diis ſyris*. On lit en effet ſur une médaille de l'empereur Élagabale : SANCT. DEO SOLI ELAGAB.

GABALA, dans la Lydie.

On a quelques médailles impériales grecques de cette ville, ſelon le P. Hardouin.

GABALA, en Syrie. ΓΑΒΑΛΕΩΝ.

Ses médailles ſont :

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, avec ſon ère, en l'honneur d'Auguſte, de Néron, de Trajan, de M. Aurèle, de Commode, de Sévère, de Domna, de Caracalla, de Plautille, de Macrin, de Diaduménien, d'Élagabale, de Sévéra, de Vérus.

GABATA, eſpèce de plats ou de vaſes de table. (*Martial. VII.* 47. 3.)

Tranſcurrunt gabatæ, volantque lances.

GABBARA, ou GABBARE, nom que les égyptiens donnoient, ſous le bas-empire, aux corps morts qu'ils conſervoient chez eux au lieu de les inhumer.

Les égyptiens, par une coutume qu'ils avoient reçue de leurs ancêtres, & qui venoit en partie de la ſituation du pays ſujet aux débordemens du Nil, enſeveliſſoient & enveloppoient de quantité de linges les corps des perſonnes qui mouroient dans la piété, particuliérement ceux des ſaints martyrs. Mais au lieu de les enterrer enſuite, ils les mettoient ſur de petits lits, & les conſervoient ainſi dans leurs maiſons, croyant leur rendre beaucoup plus d'honneur. C'eſt ce que S. Auguſtin dit, qu'ils appelloient *gabbaras*. (*Bollandus*, 17 *janv. pag.* 240. & *St. Aug. ſermon CXX. de diverſis, cap. XII.*)

Ce père nous apprend qu'on déſignoit par le mot *gabbares*, les corps morts embaumés. On

le trouve dans Pline (*liv. VII chap. XVI.*) ; il dit que ſous Claude on apporta d'Arabie un *gabbare* qui avoit près de dix pieds de long. Le P. Hardouin a cru que Pline avoit pris ce mot pour un nom propre ; il cherche dans Tacite un Abbare, roi des arabes ; cependant il croit que ce n'eſt point un nom propre, mais le *ghibbor* des hébreux, ou le *ghabbar* des arabes, qui ſignifie un géant. Mais le P. Roſwey, jéſuite, a donné la véritable explication dans ſes ſavantes notes ſur la vie de St. Antoine (*c. LVII.*) & dans ſon *Onomaſticon*, au mot *gabbara*, où il montre qu'on trouve *gabbera, gabbares, gabbarus.* Il prouve enſuite que par-là on entendoit un corps d'homme embaumé ; & cela par des témoignages de Cicéron (*I. Tuſcul. quæſt.*), de Pomponius Méla (*l. I. c. IX.*), de Sextus le philoſophe, ou l'empirique (*l III. Pyrrhon. Hypotheſ. c. XXIV.*), de Lucien (*de luctu*), de Silius Italicus (*l. XIII.*), de Corippus (*l. III. de funere Juſtiniani imp.*), de St. Auguſtin, à l'endroit que nous avons cité ; d'Orientius (*in comonitorio*), de Caſſien (*Collat. XV, cap. III.*), qui dit que c'étoit l'inondation du Nil qui avoit été cauſe de l'établiſſement de cette coutume ; de St. Jean Damaſcène (*Orat. I. de imagin.*), d'Hérodote (*l. II.*), & de Diodore (*l. I.*). Au reſte, ce mot eſt arabe, ſyriaque & hébreu ; dans ces langues, *gaber* déſigne un homme.

GABE (médailles de). *Voyez* GABA.

GABIA, ou *GABINA* ; Junon étoit particuliérement honorée à *Gabie*, ville du Latium : c'eſt pour cela que Virgile appelle cette déeſſe, *Juno-Gabina.* (*Æneid.* 7. 682.)

GABINIA, famille romaine, dont on n'a des médailles que dans Goltzius.

GABINUS cinctus. Se ceindre à la Gabienne, *incingi ritu Gabino* ; cette expreſſion répétée ſouvent par les écrivains latins, déſignoit une manière de lier autour du corps la toge, en ſorte qu'elle n'embarraſsât ni les jambes, ni les cuiſſes dans un moment d'action. Pour exécuter ce mouvement, on ne rejettoit pas, ſelon la manière accoutumée, une portion de la toge ſur l'épaule gauche pour pendre par-derrière ; mais on la paſſoit ſous le bras gauche autour du ventre, des reins, & l'on s'en ceignoit comme d'une ceinture. Enſuite on retrouſſoit ſur cette manière de ceinture la portion de la toge qui pendoit ordinairement en avant de l'épaule gauche ſur la jambe gauche.

Servius (*Æneid. VII.* 612.) nous apprend l'origine de l'expreſſion *ritu Gabino.* Les *gabiens*, dit-il, étant occupés à offrir un ſacrifice, furent attaqués par leurs ennemis. Sur le champ ils relevèrent leurs toges autour de leurs corps, & de l'autel ils marchèrent au combat. Ayant remporté la victoire, ils conſervèrent depuis, à la guerre, cette manière de relever leurs toges, ou leurs manteaux, comme un heureux augure, & les romains les imitèrent. C'étoit dans cet ajuſtement que 1°. les miniſtres des autels aſſiſtoient aux ſacrifices. (*Lucan.* 1. 595.) :

Pontifices, ſacri, quibus eſt permiſſa poteſtas.
Turba minor ritu ſequitur ſuccincta Gabino.

2°. Les Décius ſe dévouèrent pour la patrie. (*liv. VIII.* 9. *chap. X.* 1.) 3°. Les conducteurs des colonies, conduiſoient la charrue qui traçoit les murailles. 4°. Le conſul ouvroit les portes du temple de Janus. 5°. Enfin, tous ceux qui exerçoient des actes de religion, ou relatifs à la religion, avoient l'habillement extérieur retrouſſé *ritu Gabino.*

GADARA, dans la Paleſtine. ΓΑΔΑΡΕΩΝ & ΓΑΔΑΡΑ.

On a des médailles impériales grecques de cette ville, frappées, avec ſon ère, en l'honneur d'Auguſte, de Tibère, de Néron, de Tite, de Domitien, de Trajan, d'Hadrien, d'Antonin, de Marc-Aurèle, de Vérus, de Commode, d'Elagabale, de Gordien pie, de Veſpaſien, de Criſpine, de Caracalla.

GADÈS, en Eſpagne, aujourd'hui Cadix.

Les médailles autonomes de cette iſle ſont :

C. en bronze.

O. en or.

C. en argent.

Leur type ordinaire eſt deux poiſſons.

Le P. Florez lui attribue quelques médailles de Colonies, trouvées dans ſon enceinte. Pellerin lui attribue auſſi un médaillon de Tibère, qui en a été apporté.

GADITANUS, ſurnom d'Hercule, qui étoit honoré à *Gadès*, en Eſpagne, aujourd'hui Cadix, à cauſe de ſes fameuſes colonnes qu'il planta, dit-on, en cet endroit, & que Strabon appelle *portæ Gaditanæ*, les portes de *Gadès.* Ces colonnes furent placées dans le temple d'Hercule.

GÆSUM, ou *GESUM*, eſpèce de javelot propre aux gaulois. Claudien caractériſe ces peuples par les deux *geſum*, dont ils étoient toujours armés (*de. laud. Stilich.* 11. 241.)

Gallia crine ferox, revinctaque torque decoro.
Binaque geſa tenens.

Nonius Marcellus (XVIII. 19.) définit les *gæſa*, les javelots des gaulois, *gæſa*, *tela galliarum*. N'eſt il pas étonnant, après des témoignages auſſi précis, d'entendre Athenée dire (*lib. VI.*) que les romains avoient reçu des eſpagnols l'uſage du *gæſum*.

Le *gæſum* étoit une arme de jet, une eſpèce de javelot, plus legèr que le *pilum* des ſoldats peſamment armés. Tite-Live en effet le donne aux troupes legères (*VIII.* 8.): *leves autem, qui haſtam tantum, geſaque gererent, vocabantur.* Ce qui établit encore mieux la différence entre le *pilum* que l'on ne pouvoit lancer qu'à une très-petite diſtance, c'eſt que Suidas le décrit comme un épieu, ξυστος, ou bâton ferré, *qui portoit fort loin.* Au reſte, Tite-Live (*XXVIII.* 45.) diſtingue très expreſſément les *pila* (armes de jet peſantes) & les longues lances, des *geſa*..... *pila, gæſa, haſtas longas.* Mais cette différence eſt mieux énoncée par l'uſage ordinaire de ne porter qu'un *pilum*, tandis que l'on portoit toujours deux *geſum* (*Varro apud Nonium*..... *Qui gladiis cincti ſine ſcuto cum binis geſis eſſent.*

GAIETÉ, en latin *Hilaritas* : il ne paroît pas que cette vertu ait été déifiée par les romains ; mais on la trouve ſouvent exprimée ſur les médailles. C'eſt une femme qui tient, du bras gauche, une corne d'abondance ; à ſes côtés ſont deux petits enfans, celui qui eſt à ſa droite, tient une branche de palme, vers laquelle la femme tend la main droite.

GAINE des couteaux ſacrés. *V.* VAGINA.

GALANTHIS, eſclave d'Alcmène, qui procura l'accouchement de ſa maîtreſſe. *Voyez* ALCMÈNE.

Galanthis fit un grand éclat de rire du ſuccès de ſa ruſe : mais Lucine, piquée de ſe voir la dupe d'une eſclave, la prit par les cheveux, la renverſa par terre ; & dans le temps que *Galanthis* faiſoit tous ſes efforts pour ſe relever, elle la changea en bélette, & la condamna à faire ſes petits par la gueule. Cette punition de *Galanthis* fait alluſion à une erreur populaire, fondée ſur ce que la bélette porte preſque toujours dans ſa gueule ſes petits, qu'elle change continuellement de place. Élien dit que les Thébains honoroient ce petit animal, parce qu'il avoit facilité les couches d'Alcmène. (*Ovid. Metam. IX.* 306.)

Le nom grec de la bélette (γαλῆ) a pû faire naître la fable de *Galanthis*.

GALATÉE, une des cinquante Néréides, fut aimée en même-temps par le beau berger Acis & par l'affreux Cyclope Polyphème. « Si » vous me demandiez, diſoit-elle dans Ovide, » (*Metam.* 13. 790.) ſi je n'avois pas autant » de haine pour le Cyclope, que d'amour pour » Acis, je vous répondrois que cela étoit bien » égal ». Polyphème devenu amoureux, commença à prendre quelque ſoin de ſa perſonne : après avoir peigné, avec un rateau, ſes vilains cheveux & s'être raſé avec une faulx, il ſe regardoit avec plaiſir dans une fontaine : moins cruel & moins farouche il n'étoit plus avide de ſang & de carnage ; il couroit toute la journée pour chercher la nymphe. Un jour s'étant aſſis ſur un rocher, après avoir quitté ſa houlette, qui étoit un pin, dont on auroit pu faire un mat de vaiſſeau, il prit ſa flûte compoſée de cent tuyaux, & ſe mit à chanter les louanges de ſa maîtreſſe & ſes tendres amours. Tout le rivage, la mer & les montagnes voiſines retentirent au bruit de cette horrible muſique. Acis & Galathée, cachés ſous le rocher, en furent eux-mêmes ſi épouvantés, qu'ils voulurent s'enfuir. Le Cyclope les apperçut, & lança un rocher, d'une groſſeur immenſe, ſur Acis, qui en fut écraſé, tandis que *Galatée* ſe jetta dans la mer, & rejoignit les Néréides ſes ſœurs. *Voyez*, ACIS, POLYPHÈME.

La nymphe *Galathée* étoit fille de Nérée & de Doris (*Héſiodi Théogon. v.* 250.)

Le nom de *Galatée* vient du latin *galatea*, formé du grec γαλατεια ; γαλα, *lait* eſt la racine de ce mot. La blancheur de cette nymphe lui fit donner le nom de *Galatée*. Euſtathius eſt d'un autre ſentiment (ſur le quarantième de l'Iliade, pag. 1131.) il croit qu'elle fut ainſi appellée, parce qu'elle donnoit la tranquillité à la mer, ou qu'elle étoit la mer même, dont l'écume fait blanchir les flots.

C'eſt encore le nom d'une fille d'un roi des Celtes, qui, dit-on, donna ſon nom aux gaulois, & à la Gaule ; elle fut femme d'un roi des gaulois, qu'on dit être l'Hercule de Lybie, & mere de Galatus. *Voyez* Hérodote, liv. II. Ammien Marcellin, liv. XV. & Diodore de Sicile, liv. IV.)

GALATHARCHES. Muratori (630. 3. & 667. 6. & 701. 5.) a publié des inſcriptions ſur leſquelles on donne à des romains, que les galates vouloient honorer, le titre de *chef des galates, ou préſident de la confédération des galates*..... *Galatarches, Galatarcha.*

GALATIE.

Les rois de Galatie, dont on a des médailles, ſont :

Bitovius.
Bitucus.
Cæantolus.
Iaticus.
Amyntas.

Digitized by Google

Le type ordinaire de leurs médailles eſt un lion paſſant, & une maſſue derrière les têtes des rois.

GALATIE, dans l'Aſie. ΓΑΛΑΤΙΑC & ΓΑΛΑΤΩΝ.

Cette contrée réduite en Province romaine, a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Néron, de Nerva.

GALAXAUNE, une des nymphes Océanides, fille de l'Océan & de Téthis.

GALAXIE; c'eſt ainſi que les grecs nommoient cette longue trace blanche & lumineuſe qui ſemble envelopper le ciel, & qu'on apperçoit lorſqu'il n'y a point de nuages. Sa blancheur lui a fait donner le nom de voie de lait, ou voie lactée. C'eſt par-là que l'on ſe rend au palais de Jupiter, dit Ovide; à droite & à gauche ſont les maiſons des dieux les plus puiſſans; c'eſt par-là auſſi que les héros entrent dans le ciel. Junon conſeillée par Minerve, ayant donné à teter à Hercule, qu'elle trouva dans un champ, où ſa mère l'avoit expoſé, l'enfant aſpira ſon lait rudement, & en fit réjaillir une grande quantité, qui forma cette voie de lait.

GALAXIES, *GALAXIUS*, fêtes en l'honneur d'Apollon; ſelon Héſychius, elles prenoient leur nom d'une bouillie d'orge cuite avec du lait, & qui faiſoit en ce jour la matière principale du ſacrifice. (*Procli Chreſtomathia.*)

Apollon fut ſurnommé *Galaxius* à cauſe d'un endroit de la Beotie, où il étoit honoré d'un culte particulier, & qui portoit ce nom.

GALBA, ſurnom de la famille SULPICIA.

GALBA. SERGIUS SULPICIUS GALBA CÆSAR AUGUSTUS.

Ses médailles ſont:

R. en or.

RR. reſtituées par Trajan.

C. en argent.

R. en médaillons de Potin d'Égypte.

C. en G. B. de coin romain; quelques revers ſont R.

RRR. reſtituées par Trajan.

C. en M. B. excepté quelques revers diſtingués.

O. en G. B. de Colonies.

RRRR. en M. B.

RRR. en P. B.

RR. en M. B. grec.

Les monumens de *Galba* ſont très-rares, & la plus belle tête de cet empereur eſt à la villa Albani.

GALBANUS, *GALBEUS*, *GALBINUS*, la couleur déſignée par le mot *galbinus*, eſt une nuance verdâtre, ou plutôt d'un jaune mêlé de verd, ſemblable à la couleur de l'or tel que les anciens l'employoient, c'eſt-à-dire, de l'or jaune à cauſe de l'alliage d'argent. Cette explication eſt fondée ſur un ancien lexique latin-grec, dans lequel on lit: *Galbus id eſt* χλωρὸς, jaune-verdâtre. Végèce (*l. III. c. II.*) dit que l'Érynge (Panicaut, ou chardon à cent têtes), celui qui naît près de la mer (l'Eryngе marin), porte une fleur de couleur preſque dorée, ou verd-jaunâtre, *florem habet quaſi aureum, vel galbineum.*

Il eſt clair, d'après ces principes, que la couleur *galbinus*, ou le jaune-doré, annonçoit le luxe & la richeſſe. C'eſt pourquoi les femmes ſeules & les efféminés portoient des habits de cette couleur. Auſſi Juvenal (*Sat. II. 97.*) déſigne-t-il les derniers par la couleur jaune doré de leurs vêtemens:

Cærulea indutus ſcutulata, & galbina raſa.

Martial appelle par la même raiſon *galbanos mores*, les mœurs des efféminés. (1. 97. 9.)

Quant aux *galbei*, bracelets d'or, récompenſe militaire; ce ſont les mêmes ornemens que les CALBEI. *Voyez* ce mot.

GALCIOPÉ, ou CHALCIOPE, fille d'Euryplus, roi de Cos, & l'une des maîtreſſes d'Hercule, qui la rendit mère de Thettalus, dont le nom fut donné à la Theſſalie. *Voyez* HERCULE.

GALEA. Voyez CASQUE.

GALEÆ *ornatrix*. Gruter (1118. 2. *Theſ. inſcr.*) rapporte l'épitaphe de la coëffeuſe d'une romaine, de celle qui apperçoit ſa coëffure élevée en forme de caſque, *galea*:

CALPURNIA

L. ET. O. L. GALEAE

ORNATRIX.

GALEARII, } *GALIARII*, } goujats, ou valets des ſoldats romains, ainſi appellés, parce qu'ils ne portoient d'autre arme que le caſque, *galea*. Végèce (liv. 6.) en fait mention : *denique ex ipſis colonibus, quos galearios vocant, idoneos ac peritos uſu legebant.*

GALEJON, ou GALAJON, nom d'un canal que C. Marius tira du Rhône à la Méditerranée, & qui fut appellé alors *foſſa mariana*. Il commençoit à quelques lieues au-deſſous de la ville d'Arles, & il aboutiſſoit à un petit golfe, qu'on appelle le port de *Galejon*, entre les embouchures du Rhône & dans la mer de Martigues. Ce canal a été bouché par les ſables.

GALÉNÉ, une des cinquante Néréides (*Heſiod. Theogon.* 244.) Ce mot eſt grec & ſignifie *ſérénité.*

GALEOLA, eſpèce de vaſe dont Varron a fait mention ſans le décrire. (*De vit. pop. rom.* t. *apud Noni. XV.* 34.)

GALÉOTÉS, fils d'Apollon, étoit la grande divinité des Hybléens, peuples voiſins du mont Etna. Il eſt repréſenté dans un char avec ſon père ſur les médailles de Sélinonte, ſelon Golzius & Béger. (*T. I. p.* 375.) *Voyez* GALÉOTES.

GALÉOTES, devins de Sicile, qui ſe diſoient deſcendus du fils d'Apollon, dont ils portoient le nom : Cicéron dit que « la mère de Denys le » tyran de Syracuſe, étant groſſe de ſon fils, » ſongea qu'elle accouchoit d'un petit ſatyre. » Les interprêtes des ſonges, qu'en Sicile on » appelloit alors *Galéotes*, répondirent que l'en- » fant dont elle accoucheroit, ſeroit long-temps » le plus heureux homme de toute la Grèce. » (*De divin.* 1.) »

Élien (*l. XII. c. XLVI.*) fait auſſi mention de ces devins.

GALÈRE-ANTONIN, fils d'Antonin.

MARCUS ANNIUS GALERIUS ANTONINUS, ANTONINI AUGUSTI FILIUS.

Ses médailles ſont :

O. en or, en argent, & en médailles latines.

RRRR. en G. B. grec au revers de Fauſtine.

RRR. en M. B. avec les mêmes têtes.

RRRR. du même module, frappé en Égypte. De Boze a publié cette médaille dans le XVe. tome des Mém. de l'Acad. des Inſcriptions.

GALÉRE-MAXIMIEN.

GALERIUS VALERIUS MAXIMIANUS CÆSAR & *poſtea* AUGUSTUS.

Ses médailles ſont :

RRR. en or.

R. en argent, dont il y a quelques revers plus rares.

RRR. en médaillons d'argent.

RRR. en médaillons de bronze.

C. en M. & P. B.

RR. en P. B. d'Egypte.

On ne trouve plus, depuis ce règne, de médailles grecques ou d'Égypte, juſqu'au règne de Nicéphore, environ cinq cens ans après.

GALÈRES, navires. *Voyez* NAVIRES.

GALÈRES (peine).

On compare ordinairement la peine des *galères* à celle des criminels, qui chez les romains étoient condamnés *ad metalla*, c'eſt-à-dire *aux mines*. Cette comparaiſon ne peut convenir qu'aux *galères* perpétuelles; car la condamnation *ad metalla* ne pouvoit être pour un temps limité; au lieu que les *galères* peuvent être ordonnées pour un temps; auquel cas, elles ont plus de rapport à la condamnation *ad opus publicum*, qui privoit des droits de cité, ſans faire perdre la liberté.

Quelques auteurs ont cru que la peine des *galères* étoit connue des romains. Entr'autres Cujas, Paulus, Suidas & Joſèphe; la plupart ſont fondés ſur un paſſage de Valère-Maxime, lequel, en parlant d'un impoſteur qui ſe donnoit pour fils d'Octavie, ſœur d'Auguſte, dit que cet empereur le fit attacher à la rame de la *galère* publique, mais cela ſignifie qu'il y fut pendu, & non pas condamné à ramer. La plus ſaine opinion eſt que la peine des *galères* n'étoit point uſitée chez les romains, ainſi que le remarque Anne Robert; & en effet, on ne trouve dans le *droit* aucun texte qui faſſe mention de la peine des *galères*; ce qui vient ſans doute de ce que les romains avoient beaucoup d'eſclaves & de priſonniers de guerre, qu'ils employoient ſur les *galères.*

On pourroit plutôt croire que la peine des *galères* étoit uſitée chez les grecs, ſuivant ce que dit Plutarque (*in Lyſandro*), que Philocles avoit perſuadé aux athéniens de couper le pouce droit à tous leurs priſonniers de guerre, afin que ne pouvant plus tenir une pique, ils puſſent au moins manier la rame.

Digitized by Google

GALERIE.

L'abbé Fraguier (*Mém. de l'Acad. des Inſcript. tom. IX.*) a donné la deſcription de la *galerie* de Verrès, qui valoit bien celles dont on réimprime ſi ſouvent les deſcriptions. Le rival d'Hortenſius ſignala ſa jeuneſſe à en tracer le tableau, lorſqu'il accuſa & convainquit le poſſeſſeur de cette *galerie*, de n'être qu'un voleur public. L'avidité de ce voleur public ſe portoit ſur les plus rares productions de l'art & de la nature ; il n'y avoit rien de trop beau pour lui : ſa maiſon étoit ſuperbe, ſes cours & ſes jardins n'offroient que marbres & ſtatues ; mais ce qu'il avoit raſſemblé de plus précieux, par ſes rapines, rempliſſoit ſa *galerie*. Jouiſſons du ſpectacle qu'en donne Cicéron ; il entre dans un des objets les plus importans & les plus curieux de ce dictionnaire, la connoiſſance des monumens de l'antiquité.

La ſtatue de Jupiter étoit une des plus apparentes qu'on vît dans la *galerie* de Verrès ; elle repréſentoit Jupiter ſurnommé ΟΥΡΙΟΣ, le diſpenſateur des vents favorables. On ne connoiſſoit dans tout le monde que trois ſtatues de Jupiter avec ce titre ; l'une étoit au Capitole, où Quintus Flaminius l'avoit conſacrée des dépouilles de la Macédoine ; l'autre dans un ancien temple bâti à l'endroit le plus étroit du Boſphore de Thrace ; la troiſième avoit été apportée de Syracuſe dans la *galerie* de Verrès.

La Diane de Ségeſte n'étoit pas moins remarquable ; c'étoit une grande & belle ſtatue de bronze. La déeſſe étoit voilée à la manière des divinités du premier ordre, *pedes veſtis deſluxit ad imos* ; mais dans cette grande taille, & avec une draperie ſi majeſtueuſe, on retrouvoit l'air & la légéreté de la jeuneſſe. Elle portoit le carquois attaché ſur l'épaule ; de la main droite elle tenoit ſon arc, & de la main gauche elle avoit un flambeau allumé. L'antiquité chargeoit de ſymboles les figures de ſes dieux, pour en exprimer tous les différens attributs ; en quoi elle n'a peut être pas eu toujours aſſez d'égard au tout enſemble. Cette ſtatue de toute antiquité, avoit appartenu à Ségeſte, ville de Sicile fondée par Enée ; elle en étoit en même-temps un des plus beaux ornemens, & la plus célèbre dévotion ; les carthaginois l'avoient enlevée. Quelques ſiècles s'étant écoulés, le jeune Scipion, vainqueur de Carthage, la rendit aux Ségeſtains : on la remit ſur ſa baſe avec une inſcription en grands caractères, qui marquoit le bienfait & la piété de Scipion ; Verrès peu ſcrupuleux ſe l'appropria.

Deux ſtatues de Cérès qu'on voyoit enſuite, étoient en ce genre l'élite de celles de tous les temples de la Sicile, où Verrès avoit commandé pendant trois ans ; l'une venoit de Catane, l'autre d'Enna, deux villes qui gravoient ſur leurs monnoies la tête de Cérès. Celle de Catane avoit de tous temps été révérée dans l'obſcurité d'un lieu ſaint, où les hommes n'entroient point ; les femmes & les filles étoient chargées d'y célébrer les myſtères de la déeſſe : la Cérès d'Enna étoit encore plus remarquable.

Mercure chez Verrès n'étoit que trop à ſa place ; c'étoit celui-là même à qui les Tyndaritains offroient tous les ans des ſacrifices reglés : la ſtatue étoit d'un très grand prix ; Scipion, vainqueur de l'Afrique, l'avoit rendue au culte de ſes peuples ; Verrès, ſans victoires, la leur enleva.

L'Apollon étoit revenu de même à ceux d'Agrigente ; il étoit dans leur temple d'Eſculape. Myron, ce fameux ſtatuaire, ſi connu, y avoit épuiſé tout ſon art ; & pour rendre ſon nom éternel, il l'avoit écrit ſur l'une des cuiſſes en petit caractères d'argent. On ſent combien le nom de Myron en rehauſſoit le prix dans la fantaiſie des curieux.

L'Hercule de Verrès étoit de la main du même artiſte ; ſon Cupidon étoit de la main de Praxitèle ; & Pline le met au rang des chefs-d'œuvre de ce grand maître.

Auprés de ces divinités on voyoit les Canéphores, qui avoient tant de part dans la pompe des fêtes athéniennes. On appelloit *Canéphores* à Athènes, comme on l'a dit à ce mot, de jeunes filles, qui, parées ſuperbement, marchoient dans les proceſſions ſolemnelles, portant ſur leurs têtes & ſoutenant avec leurs mains des corbeilles remplies des choſes deſtinées au culte des dieux ; telles on voyoit celles-ci ; c'étoient des figures de bronze, dont la beauté répondoit à l'habileté & à la réputation de Polyclète.

Je gliſſe ſur l'Ariſtée, le Péon & le Ténès, autres ſtatues très-précieuſes qui ſe trouvoient dans cette riche *galerie* ; parce qu'au milieu des dieux de toute eſpèce qui la décoroient, on admiroit encore davantage la Sapho de bronze de Silanion : rien de plus fini que cette ſtatue ; c'étoit non un poëte, mais la Poéſie ; non une femme paſſionnée, mais la Paſſion en perſonne : Verrès l'avoit tirée du Prytanée de Syracuſe.

Quantité d'autres ſtatues que l'orateur de Rome n'a pas décrites, ornoient la *galerie* de Verrès ; Scio, Samos, Perge, la Sicile, le monde entier pour ainſi dire, avoient ſervi tous ſes goûts. Cicéron prétend que la curioſité de Verrès avoit plus coûté de dieux à Syracuſe, que la Victoire de Marcellus ne lui avoit coûté d'hommes.

Un morceau unique que j'oubliois de citer, & que Verrès ne montroit qu'à ſes amis, c'étoit la ſtatue du joueur de lyre d'Aſpendus, dont la

Digitized by Google

la manière de toucher cet inſtrument avoit fondé un proverbe parmi les grecs.

Entre les raretés de goût d'un autre genre, que Verrès avoit en grand nombre dans ſa *galerie*, on pourroit mettre pluſieurs petites victoires, telles que nous les voyons dans les médailles ſur la main des divinités : il y en avoit de toutes ſortes d'endroits ; celles-ci avoient été tirées des ſtatues de Cérès ; celles-là d'un ancien temple de Junon, bâti ſur le Promontoire de Malté.

Un grand vaſe d'argent en forme de cruche, *hydria*, ornoit une magnifique table de bois *citreus* : ce grand vaſe étoit de la façon de Boëthus, carthaginois, dont Pline nous a tranſmis la gloire, avec la liſte de ſes principaux ouvrages. A côté de ce vaſe, on en voyoit un autre encore plus admirable ; c'étoit une ſeule pierre précieuſe creuſée avec une adreſſe & un travail prodigieux : cette pièce venoit d'Orient ; elle étoit tombée entre les mains de Verrès, avec le riche candelabre dont nous parlerons dans la ſuite.

Il n'y avoit point alors en Sicile, diſent les hiſtoriens, de maiſon un peu accommodée des biens de la fortune, qui n'eût ſon argenterie pour ſervir au culte des dieux domeſtiques ; elle conſiſtoit en patères de toutes grandeurs, ſoit pour les offrandes, ſoit pour les libations, & en caſſolettes à renfermer l'encens. Tout cela prouvoit que les arts, dans la Sicile, avoient été portés à un haut degré de perfection. Verrès, aidé de deux grecs qui s'étoient donnés à lui, l'un peintre, l'autre ſtatuaire, avoit choiſi parmi tant de richeſſes, ce qui convenoit le mieux pour l'ornement de ſa *galerie*. Ici c'étoient des coupes de formes ovales, *ſcephia*, chargées de figures en relief & de pièces de rapport ; là c'étoient des vaſes de Corinthe, poſés ſur des tables de marbre, ſoutenues ſur trois pieds, à la manière du ſacré trépied de Delphes, & qu'on appelloit pour cela *menſæ Delphicæ*.

Nous ne parlerons pas de pluſieurs autres raretés de cette *galerie*, qui ne laiſſoient pas de l'embellir, comme de cuiraſſes, de caſques, de grandes urnes d'airain de Corinthe ciſelé ; des dents d'éléphans d'une grandeur incroyable, ſur leſquelles on liſoit, en caractères puniques, que le roi Maſſiniſſa les avoit renvoyées à Malte au temple de Junon, d'où le général de la flotte les avoit enlevées : on y trouvoit juſqu'à l'équipage du cheval qui avoit appartenu au roi Héron. A côté de cet équipage, deux petits chevaux d'argent, placés ſur deux pied-d'eſtaux, offroient un nouveau ſpectacle aux yeux des connoiſſeurs.

Quoique les vaſes d'or que Verrès avoit placés dans ſa *galerie*, en très-grand nombre, fuſſent modernes, il avoit ſu les rendre & plus beaux & auſſi reſpectables que l'antique ; il avoit établi à Syracuſe, dans l'ancien palais des rois, un grand attelier d'orfévrerie, où, pendant huit mois, tous les ouvriers qui ont rapport à cet art, ſoit pour deſſiner les vaſes, ſoit pour y ajouter des ornemens, travailloient continuellement pour Verrès, & ne travailloient qu'en or.

Toutes les tapiſſeries de cette *galerie*, dont la mode venoit d'Attalus, étoient réhauſſées en broderies d'or ; le reſte des meubles y répondoit : la pourpre de Tyr y éclatoit de tous côtés. Verrès, pendant le temps de ſon gouvernement, avoit établi dans les meilleures villes de Sicile, & à Malte, des manufactures où l'on ne travailloit qu'à ſes meubles : toutes les laines étoient teintes en pourpre. Il fourniſſoit la matière, dit Cicéron ; la façon ne lui coutoit rien.

Outre quantité de tableaux très-précieux qu'il avoit tirés du temple de Minerve, à Syracuſe, pour ſa *galerie*, il y avoit placé vingt-ſept portraits des anciens rois de Sicile, rangés par ordre, qu'il avoit auſſi tirés du même temple.

La porte de la *galerie* étoit richement hiſtoriée ; Verrès dépouilla pour ſon uſage celle du temple de Minerve, à Syracuſe, la plus belle porte qui fût à aucun temple : pluſieurs auteurs grecs en ont parlé dans leurs écrits ; & tous conviennent que c'étoit une merveille de l'art. Elle étoit décorée d'une manière également convenable & au temple de la déeſſe des Beaux-Arts, & à une *galerie* qui renfermoit ce que les Beaux-Arts avoient produit. Verrès avoit enlevé des portes du même temple, de gros clous dont les têtes étoient d'or, *bullas aureas*, & en avoit orné la porte de ſa *galerie*.

A côté de la porte, on trouvoit deux très-grandes ſtatues, que Verrès avoit enlevées du temple de Junon à Samos ; elles pouvoient être d'un Théodore de Samos, habile peintre & ſtatuaire, dont parle Pline, & dont Platon fait mention en quelque endroit.

Enfin, la *galerie* étoit éclairée par pluſieurs luſtres de bronze, mais ſur-tout par un candélabre merveilleux, que deux princes d'Orient avoient deſtiné au temple de Jupiter-Capitolin. Comme ce temple avoit été brûlé par le feu du ciel, & que Q. Catulus le faiſoit reconſtruire plus magnifiquement, les deux princes voulurent attendre qu'il fût achevé de bâtir, pour y conſacrer leur offrande ; celui des deux qui étoit chargé du candélabre, paſſa par la Sicile, pour regagner la Comagène. Verrès commandoit en Sicile, il vit le candélabre, il l'admira, il l'emprunta, il le garda : c'étoit un préſent digne & des princes qui le vouloient offrir au temple de Jupiter, & de ce temple même, le lieu de toute la terre le plus auguſte.

Telles

Telles étoient les richeſſes de la *galerie* de Verrès. Cependant quelque curieuſe, quelque magnifique qu'elle fût, ce n'étoit ni la ſeule, ni vraiſemblablement la plus belle qu'il y eût à Rome. Dès que les conquêtes des romains eurent expoſé à leurs yeux ce que l'Aſie, la Macédoine, l'Achaïe, la Béotie, la Sicile & Corinthe avoient de beaux ouvrages de l'art; ce ſpectacle leur inſpira l'amour paſſionné de ce genre de magnificence: ce fut à qui en ornéroit le plus abondamment ſes maiſons à la ville & à la campagne. Le moyen le moins criminel qu'ils mirent en œuvre, fut d'acheter à vil prix des choſes qui n'avoient point de prix: le gouvernement des pays conquis leur en offroit l'occaſion; l'avidité des uns enlevoit tout, ſans qu'il fût queſtion de paiement; les autres plus meſurés dans leurs démarches, employoient des prétextes plauſibles, emprunroient des villes ou des particuliers, ce que ces particuliers & ces villes poſſédoient de plus exquis; mais ſi quelqu'un d'eux avoit le ſoin de le leur reſtituer, la plupart ſe l'approprioient.

GALERICULUS, *GALERUS*, } faux cheveux. *Voyez* CHEVEUX.

GALERUS, chapeau des bergers & des voyageurs. Il s'attachoit avec des courroies ſous le menton, & ſe rejettoit à volonté ſur les épaules. Mercure le porte ainſi ſur pluſieurs monumens, & entr'autres ſur des médailles publiées par Béger. Les chaſſeurs & les voyageurs le rejettoient de la ſorte, pour faciliter leurs mouvemens; & ils paroiſſent ainſi repréſentés ſur les vaſes étruſques.

Les premiers romains ne portoient le *galerus* qu'à la campagne; & Cincinnatus en étoit coëffé, lorſque les députés des ſénateurs l'arrachèrent à la charrue pour l'élire dictateur. On a remarqué d'Auguſte, que dans ſa maiſon même il portoit un *galerus*, lorſqu'il paſſoit au ſoleil. Sous les empereurs il fut permis de le porter dans les jeux publics, pour ſe défendre de l'ardeur du ſoleil. C'étoit l'uſage des premiers grecs; car les éginètes étouffèrent ſous le nombre & le poids de leurs *galerus*, Dracon, l'ancien légiſlateur des athéniens, qui publioit au théâtre les loix qu'il leur deſtinoit.

GALERUS, bonnet des pontifes & des prêtreſſes de Cérès. *Voyez* ALBO-GALERUS.

GALET chargé d'inſcriptions. *Voyez* LETTRES ſur les pierres.

GALINTHIE, fille de Proëtus, fut miſe au rang des héroïnes de la Grèce, & fut honorée à Thèbes d'un culte particulier. Ses fêtes s'appelloient *Galinthiadies*.

GALLICÆ. *Voyez* CHAUSSURE.

GALLES, prêtres de Cybèle, qui avoient pris leur nom d'un fleuve (*Feſtus*) de Phrygie, appellé *Gallus*. Ce n'étoit point des gaulois, comme quelques-uns (*Hieronym. Oſeæ IV.*) l'ont cru, mais des gens du pays. L'inſtitution des *galles*, qui avoit commencé dans la Phrygie, ſe répandit par-tout dans la Grèce, dans la Syrie, dans l'Afrique, & dans tout l'empire romain. Les cérémonies qu'ils obſervoient en Syrie, pour recevoir de nouveaux *galles* dans leur ſociété, ſont ainſi décrites par Lucien. « A la fête de la » déeſſe ſe rend un grand nombre de gens, tant » de la Syrie, que des régions voiſines; tous y » portent les figures & les marques de leur reli- » gion. Au jour aſſigné, toute cette multitude » s'aſſemble au temple: quantité de *galles* s'y » trouvent, & y célèbrent leurs myſtères; ils » ſe tailladent les coudes, & ſe donnent mu- » tuellement des coups de fouet ſur le dos. La » troupe qui les environne, joue de la flûte & » du *tympanum*; d'autres, ſaiſis d'enthouſiaſme, » chantent des chanſons qu'ils compoſent ſur le » champ. Tout ceci ſe paſſe hors du temple; & » la troupe qui fait toutes ces choſes n'y entre » pas. C'eſt en ces jours-là qu'on fait des *galles*. » Le ſon des flûtes inſpire à pluſieurs des aſſiſtans » une eſpèce de fureur; & alors le jeune homme » qui doit être initié, jette ſes habits, & faiſant » de grands cris, vient au milieu de la troupe, » où il dégaîne une épée, & ſe fait eunuque » lui-même. Il court, après cela, par la ville, » portant entre ſes mains les marques de ſa mu- » tilation; il les jette enſuite dans une maiſon, » & c'eſt en cette maiſon qu'il prend l'habit de » femme ».

Les *galles* étoient des coureurs, des charlatans, qui alloient de ville en ville, jouant des cymbales & des crotales; qui portoient des images de leur déeſſe, pour ſéduire les gens ſimples, & ramaſſer des aumônes, qu'ils tournoient à leur profit; des fanatiques, des furieux, des miſérables, des gens de la lie du peuple, qui, en portant la mère des dieux, chantoient des vers par tout pays, & rendirent par-là, ſelon Plutarque, la Poëſie fort mépriſable, c'eſt-à-dire, la Poëſie des oracles. « Ces gens-là, dit il (*de* » *Pyth. Orac.*), rendoient des oracles, les uns » ſur le champ, les autres les tiroient par ſort » dans certains livres; ils les vendoient au peuple » & à des femmelettes, qui étoient charmées » d'avoir des oracles en vers & en cadence. Ces » preſtigiateurs firent tomber les vrais oracles » prononcés au Trépied ». Il leur étoit permis, par la loi des douze tables, dit Cicéron, de demander l'aumône à certains jours, à l'excluſion de tout autre mendiant. C'étoient enfin des diſeurs de bonne aventure, qui ſe mêloient de prédire

l'avenir. Ils menoient en leur compagnie de vieilles enchantereſſes, qui marmotoient de certains vers, & jettoient des charmes pour troubler les familles.

« Quand un *galle* eſt mort, dit encore Lucien, » ſes compagnons l'emportent au fauxbourg, » & jettent la bière & le corps du defunt ſur » un tas de pierres; après quoi ils ſe retirent, » & ne peuvent entrer dans le temple que ſept » jours après cette cérémonie; s'ils y entrent » avant, cela paſſe chez eux pour un ſacrilège. » Si quelqu'un d'entre eux voyoit un corps mort, » il ne pouvoit entrer de ce jour-là dans le tem» ple, & ne pouvoit même y entrer le lende» main, qu'après s'être purifié. Ils immoloient » des taureaux, des vaches, des chèvres & des » brebis; les cochons leur ſont en horreur, ils » ne peuvent ni en immoler, ni en manger. Le » pigeon paſſe chez eux pour le plus ſain des » oiſeaux; mais ils ne croient pas qu'il leur ſoit » permis de le toucher; ſi quelqu'un d'eux le » touche par mégarde, il eſt cenſé impur ce jour» là ». Enfin, ils faiſoient, pendant leurs ſacrifices, des contorſions violentes de tout le corps, tournant la tête avec rapidité, & ſe heurtant du front les uns contre les autres à la façon des béliers. Ces *galles* avoient un chef, qu'on appelloit *archigalle*, ou ſouverain-prêtre de Cybèle: c'étoit une perſonne de conſidération; il étoit vêtu de pourpre, & portoit une tiare d'or. (*Lucian. de dea Syr.*) *Voyez* ARCHIGALLE, ATYS, CYBÈLE, CORYBANTES, GALLUS.

Les *galles* portoient une tunique longue & blanche, avec un bonnet de feutre (*Lucian. de dea Syr.*), *πίλος*. Apulée (*Met. VIII.*) dit que cette tunique étoit quelquefois découpée en fer de lance, & chargée de lambeaux de pourpre couſus dans tous les ſens. Une ceinture lioit cette tunique, & lui faiſoit former de longs plis, comme des tuyaux d'orgue, *in modum organi*.

GALLIA, famille romaine dont on a des médailles.

O. en or.

O. en argent.

RR. en bronze.

Le ſurnom de cette famille eſt *LVPERCVS*.

GALLIEN, fils aîné de Valérien.

PUBLIUS LICINIUS EGNATIUS GALLIENUS AUGUSTUS.

Le nom d'*Egnatius* n'eſt que ſur les médailles grecques.

Ses médailles ſont:

R. en or; il y a des revers RR. On en voit deux dans le cabinet du Roi, avec des types différens, & la légende: GALLIENÆ AUGUSTÆ; ils ſont: RRR.

RRR. en médaillons d'or. Il y en a deux au cabinet du Roi.

C. en argent; il y a pluſieurs revers rares, entr'autres les légions, dont on trouve un grand nombre.

RRR. en médaillons d'argent.

R. en quinaires.

C. en G. B. de coin romain; il a des revers rares.

C. en M. B; il y a des revers rares, entr'autres celui où l'on voit la tête de Saloniqne.

C. en P. B.

R. en G. B. de Colonies.

R. en M. & P. B.

R. en G. B. grec.

R. en M. & P. B.

RRR. en médaillons latins de bronze, excepté le revers *Moneta Aug.*, qui eſt moins rare. Il y en a avec ſa tête & ſon nom ſous la tête d'Hercule, un ſous la tête de Mercure; ces deux médaillons ſont au cabinet du Roi.

R. en médailles d'argent, qu'il fit frapper pour perpétuer la mémoire des conſécrations de ſes prédéceſſeurs. Voici les empereurs dont on en connoît juſqu'à préſent: *Auguſte*, *Veſpaſien*, *Titus*, *Nerva*, *Trajan*, *Hadrien*, *Antonin*, *Marc-Aurèle*, *Commode*, *Septime-Sévère* & *Sévère-Alexandre*. Les types ordinaires ſont les aigles & l'autel: on en trouve quelques-autres ſinguliers qui ſont très-rares. Il y avoit une médaille, unique de cette eſpèce, dans le cabinet de Pellerin, avec la conſécration d'Auguſte, au revers du temple de Junon-Martiale.

La véritable époque de la décadence totale de l'art, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'Art, liv. VI. chap. VIII.*), doit être fixée avant Conſtantin, au temps des grands troubles excités par les trente tyrans, qui s'élevèrent tour-à tour ſous Gallien, c'eſt-à-dire, vers le milieu du troiſième ſiècle. On obſerve qu'après le règne de Gallien, on avoit ceſſé de frapper de la monnoie en Grèce. Mais plus les médailles de ce temps ſont mauvaiſes pour la valeur & le travail, plus on y trouve répété le nom de la déeſſe *Moneta*: à peu près comme le nom d'honneur ſe trouve fréquemment dans la bouche des perſonnes qui en ont le moins. La tête de bronze de l'empereur

Digitized by Google

Gallien, de la villa Mattei, n'eſt eſtimable que par ſa rareté.

GALLIEN (Jules), ſecond fils de Gallien.

Les médailles de ce prince ſont incertaines. Goltzius en cite deux, qui ſont copiées dans Mezzabarba; mais qui n'ont encore été vues dans aucun cabinet.

GALLUS, premier prêtre de Cybèle, qui ſe fit eunuque pour reſſembler à Atys; & à l'exemple duquel les prêtres de Cybèle furent eunuques, & portèrent le nom de *Galles*.

GALLUS, confident de Mars, ſervoit ce dieu dans ſes amours, & faiſoit la ſentinelle pendant que ſon maître étoit avec Vénus. Un jour les ayant laiſſé ſurprendre par Vulcain pendant ſon ſommeil, il en fut puni ſur le champ, & changé en coq, nommé en latin *gallus*; condamné de plus à avertir tous les jours, par ſon chant, des approches du ſoleil, comme pour dire à Mars, de prendre garde à lui. (*Ovid. Metam.*)

GALLUS, fils de Conſtance.

FLAVIUS CLAUDIUS CONSTANTIUS CÆSAR.

Ses médailles ſont:

RRR. en or.

RRRR. en médaillons d'or: il y en a deux au cabinet du Roi.

RR. en argent.

RRR. en médaillons d'argent, au cabinet du Roi.

RR. en médaillons de B.

C. en M. & P. B.

GALLUS, ſurnom des familles ANICIA, ASINIA, CANINIA & SULPICIA.

GALON (d'Hercu'anum). Il eſt d'or maſſif, ſans ſoie & ſans fil. *Voyez* OR.

GAMMATUS lapis, pierre ſur laquelle étoit ſculpté un *gamma* majuſcule, c'eſt-à-dire Γ, ſemblable à cet angle que les arpenteurs tracent encore ſur les bornes des champs, pour déterminer la réunion des deux lignes qui les terminent. On l'appelloit auſſi pierre écrite, *ſcriptus lapis*.

GAMÉLIA; c'eſt un des noms de Junon, qui ſignifie, la Nuptiale. On célébroit, au mois de janvier, une fête appellée *gamélies*, en l'honneur de Junon-*Gamélia*, & il ſe faiſoit dans ce jour beaucoup plus de noces que dans les autres temps, parce qu'on le croyoit plus heureux. Le mois de janvier prit même de cette fête le nom de *Gamélion* chez les Athéniens. Ce mois commençoit au ſolſtice d'hiver.

Le nom de *Gamélia* étoit formé du grec γαμήλιος, *nuptial*.

GAMÉLIES, fête des athéniens. *Voyez* GAMELIA.

GAMÉLION, mois des athéniens. Il étoit avant Méton le premier de l'année, & il étoit lié au ſolſtice d'hiver, ſelon Théophraſte. Mais depuis Méton, l'ordre des mois changea, & *gamélion* fut le ſeptième de l'année athénienne; ſelon Petau, ou le huitième, ſelon Gaza.

GAMÉLIUS; on trouve que Jupiter a été auſſi ſurnommé *Gomélius*: apparemment qu'il préſidoit auſſi aux mariages. (*Plutarchus.*)

GANGE, fleuve des Indes, pour lequel les Indiens avoient une très-grande vénération. Ses eaux, auxquelles ils attribuoient de grandes vertus, paſſoient parmi eux pour ſaintes & ſacrées. Leur ſuperſtition à cet égard dure encore, & les princes qui ſont maîtres des bords de ce fleuve, diſent les voyageurs, ſavent bien la mettre à profit, en faiſant acheter à leurs ſujets la permiſſion d'y puiſer de l'eau, ou de s'y baigner.

Lucain (*Civil. Bell. lib. III.* 229.) parle du culte rendu au *Gange*:

Movet & eos bellorum fama receſſus
Qua colitur Ganges.....

GANTELET. GANTS. } Homère (*Odyſſ.* Ω.) parle de *gants*, ou *gantelets*, deſtinés à défendre les mains contre les épines. Euſtathe expliquant ce vers d'Homère, ajoute que les archers ſe ſervoient auſſi de *gants*, qui n'étoient pas refendus en doigts. Muſonius (*apud Stob. I.*) parle des gens efféminés qui couvroient leurs mains de draps & de linges, c'eſt-à-dire, de *gants* de laine ou de fil.

Les romains connurent auſſi l'uſage des *gants*. Columelle (1. 8.) dit que la famille du cultivateur doit être garantie du vent, du froid & de la pluie par des *gants* de peau, des tuniques doublées, & des *ſagum* garnis de capuchon; *munitam diligenter à vento, frigore, pluviaque, quæ cuncta prohibentur pellibus manicatis, centonibus confectis, vel ſagis cucullatis.* Pline le jeune (*Epiſt. III.* 5.) faiſoit prendre à ſon ſecrétaire des *gants*, afin qu'il pût continuer d'écrire malgré le froid, *cujus manus hyeme manicis munichantur, ut ne cæli quidem aſperitas ullum ſtudii tempus eriperet.*

Digitized by Google

GANTELET des athlètes qui combattoient avec le ceſte. *Voyez* CESTE.

GANYMÈDE étoit fils d'un roi de Troie: les auteurs varient ſur le nom de ſon père. Les uns le diſent fils d'Aſſaracus; d'autres d'Erichthonius; d'autres le diſent frère de Laomédon, & par conſéquent fils d'Ilus; d'autres enfin lui donnent Dardanus pour père. Voici comment Homère établit la généalogie de ce prince: Dardanus eut pour fils Erichthonius, qui fut père de Tros; celui ci eut trois fils, Ilus, Aſſaracus & *Ganymède*. Le ſentiment d'Homère eſt le plus ſuivi. Le même poète ajoute que *Ganymède* étoit le plus beau des mortels, & que les dieux l'enlevèrent pour en faire l'échanſon de Jupiter, & le faire vivre parmi les immortels. Le même poète, dans ſon hymne à Vénus, dit que ce fut Jupiter lui-même qui l'enleva, ſans prêter à ce dieu d'autre intention, que de donner aux dieux un ornement dont la terre n'étoit pas digne. Apollonius ne s'eſt point écarté de cette idée; mais les autres poètes n'ont pas été ſi réſervés; ils ont tous donné à Jupiter une intention criminelle; & l'amour de Jupiter pour *Ganymède* étoit une tradition univerſelle; ce qui a paru à quelques uns ſi horrible, que, ne pouvant nier l'enlèvement, ils ont aſſuré que Dardanus, biſaïeul de *Ganymède*, n'étoit pas fils de Jupiter, mais de Coritus. Les uns diſent que le dieu fit enlever *Ganymède* par un aigle; les autres aſſurent qu'il fut lui-même le raviſſeur ſous la forme de cet oiſeau. Tros fut d'abord inconſolable de la perte de ſon fils; mais Jupiter ſoulagea ſa douleur, en lui faiſant ſavoir qu'il avoit déifié *Ganymède*; il devint effectivement le ſigne du zodiaque, que nous appellons Verſeau. Le maître des dieux fit préſent en outre à Tros de quelques chevaux, qui couroient fort vite, & qui étoient du nombre de ceux qui portoient les dieux. *Voyez* CHEVAUX, LAOMEDON.

Quand *Ganymède* fut enlevé au ciel, la place d'échanſon des dieux étoit occupée par Hebé, qui la perdit, ſous prétexte de l'accident dont on parle à ſon article. Junon, piquée de voir les fonctions de ſa fille remplies par ce dieu de nouvelle création; jalouſe d'ailleurs de l'attachement de ſon mari pour *Ganymède*, conçut dès-lors une haine implacable contre les troyens. *Voyez* TANTALE, TROYE.

On n'eſt point d'accord ſur le lieu où ſe fit l'enlèvement, ni ſur l'occupation qu'avoit *Ganymède*, lors de ſon enlèvement; les uns diſent qu'il faiſoit la fonction de berger ſur le mont Ida; d'autres diſent qu'il y chaſſoit; d'autres qu'il étoit dans un lieu nommé *Harpa Geia*, ſitué ſur les confins du territoire de la ville de Priape & de la ville de Cizique; d'autres qu'il étoit au promontoire de Dardanie. Les Chalcidiens ſoutenoient que l'enlèvement ſe fit chez eux, c'eſt-à-dire, dans l'iſle d'Eubée; & ils montroient le lieu où Jupiter avoit fait ce rapt, il étoit plein de myrtes & on l'appelloit *Sarpagium*.

Les peintres qui repréſentent *Ganymède* enlevé ſur le dos de l'aigle, ne conſultent ni la vraiſemblance, ni les anciens auteurs. Pour qu'il fût aſſis ſur le dos de l'aigle, il faudroit qu'il s'y fût placé lui-même & de ſon gré, & qu'ainſi il eût conſenti à ſon raviſſement. Les poètes diſent que l'aigle prit *Ganimède* par les cheveux entre ſes ſerres. Martial ajoute que cet oiſeau avoit peur de bleſſer cette belle proie avec ſes ſerres. Un ancien ſculpteur, au rapport de Pline, avoit repréſenté merveilleuſement cet événement: quoique l'aigle ne tînt *Ganymède* que par ſes habits, il ſembloit encore craindre que ſes ſerres ne le bleſſaſſent.

A la villa Médicis, on voit la baſe de la fameuſe ſtatue de *Ganymède*, de Léocharus, avec cette inſcription:

ΓΑΝΥΜΗΔΗΣ
ΛΕΟΧΑΡΟΥΣ
ΑΘΗΝΑΙΟΥ.

ce qui montre qu'elle n'a pas été apportée de la Grèce, avec la ſtatue, mais qu'elle a été faite à Rome: car les grecs n'étoient pas dans l'uſage de mettre le nom au bas de figures auſſi connues.

Ganymède & ſon enlèvement ont auſſi ſouvent exercé les talens des graveurs de pierres, que ceux des poètes. On le reconnoît au bonnet phrygien, à la houlette, à l'aigle, au vaſe d'échanſon, ou à quelqu'un de ces attributs. Sur une agathe onyx du baron de Stoſch, paroît *Ganymède* aſſis, donnant à manger à l'aigle de Jupiter. Il eſt dans la même attitude ſur une cornaline du Roi (*Mariette, pierr. grav. n°. 52.*), & ſur un beau bas-relief de la villa Albani. (*Bartoli ſculp. ant. fig. 120.*)

Sur une Sardoine du baron de Stoſch paroît le Verſeau, ſigne du zodiaque, repréſenté ſous la figure de *Ganymède* enlevé par l'aigle & portant un vaſe. L'abbé Venuti a expliqué (*Diſſertaz. dell' Academia di Cortona, t. 5. p. 75.*), de la même manière, un ſemblable ſujet gravé ſur une pierre du marquis Lucatelli.

GANYMÈDE, la déeſſe Hébé s'appella auſſi *Ganymède*, ſelon Pauſanias, & fut honorée ſous ce nom dans un bois de Cyprès, qui étoit dans la citadelle des philiaſiens. (*Corinthiac.*)

GARAMANTIS, une des maîtreſſes de Jupiter, qui fut mère de Picumnus, de Pilumnus, d'Hyarbas & de Philée. *Voyez* PICUMNUS.

Digitized by Google

GARAMAS. *Voyez* ACACALLIS.

GARDE d'épée: Les anciens la faiſoient d'ivoire, d'or, &c. Ils y gravoient des caractères, ou des ſymboles, qui déſignoient la famille de ceux à qui les épées appartenoient. Ovide & Sénèque parlent de ces marques, ou ſymboles (*Met. VII.* 422.):

Cum pater in capulo gladii cognovit eburno
Signa ſui generis.....

& Sénèque (*Hippol. III.* 2. 899.):

Regale parvis aſperum ſignis ebur
Capulo refulget gentis Actæa decus.

GARDE (la) ſe faiſoit jour & nuit chez les romains; & les vingt-quatre heures ſe diviſoient en huit *gardes*.

Premiérement, le conſul étoit gardé par ſa cohorte ordinaire; puis chaque corps poſoit la *garde* autour de ſon logement; en outre on poſoit trois *gardes*, l'une au logis du queſteur, & les deux autres au logis des deux lieutenans du conſul.

Les tergiducteurs, ou chefs de la queue, conduiſoient les *gardes*, leſquelles tiroient au ſort à qui commenceroit: les premiers à qui étoit échu de commencer, étoient menés au tribun en exercice, lequel diſtribuoit l'ordre de la *garde*, & donnoit outre cela à chaque *garde* une petite tablette, ou *teſſère*, appellée *ſignum*, avec une marque; toutes les *gardes* enſuite ſe poſoient de la même façon.

Les rondes ſe faiſoient par la cavalerie, dont le chef en ordonnoit quatre pour le jour & quatre pour la nuit. Les premiers alloient prendre l'ordre du tribun, qui leur donnoit par écrit quelle *garde* ils devoient viſiter.

Le changement & la viſite des *gardes* ſe faiſoient huit fois en vingt-quatre heures, au ſon de la trompette; & c'étoit le premier centurion des triaires qui avoit charge de les faire marcher au beſoin.

Quand la trompette les avertiſſoit, les quatre mentionnés tiroient au ſort, & celui à qui il échéoit de commencer, prenoit avec lui des camarades pour l'accompagner. Si, en faiſant la ronde, il trouvoit les *gardes* en bon état, il retiroit ſeulement la marque que le tribun avoit donnée, & la lui rapportoit le matin: mais s'il trouvoit la *garde* abandonnée, quelques ſentinelles endormies, ou autre déſordre, il en faiſoit ſon rapport au tribun, avec ſes témoins; & auſſi-tôt on aſſembloit le conſeil, pour vérifier la faute & châtier le coupable ſelon qu'il le méritoit.

Les vélites faiſoient la *garde* autour du retranchement, par le dehors, par le dedans, & aux portes.

L'on ne trouve point dans les auteurs le nombre des corps-de-*garde* des romains; la manière dont ils poſoient leurs ſentinelles autour du camp; & combien on avoit de journées franches de la *garde*.

GARDES de nuit pour la ville de Rome. *Voyez* VIGILES.

GARDES des princes. *Voyez* STATORES.

On voit les fondateurs des empires, avoir des *gardes* preſqu'auſſi-tôt que des ſujets. Déjocès en eut chez les Medes, avant même que d'avoir un palais: Cirus s'en étoit formé dès ſon enfance; Ninus, ou Belus, ou Nemrod en avoit eu ſans doute auſſi dans Ninive, ou dans Babylone. Gygès de Lydie étoit, au rapport d'Hérodote, le capitaine des *gardes* de Candaule: Alexandre & ſes ſucceſſeurs en eurent en Europe, en Aſie & en Afrique: Romulus eut ſes *céléres*; & Auguſte établit la fameuſe cohorte prétorienne, qui fut congédiée, ſinon même abolie, par Conſtantin-le-Grand.

Il eſt certain que l'homme du célèbre groupe, mal-à-propos appellé Arie & Poetus, ne ſauroit repréſenter, comme l'a penſé Gronovius, le frère de Canacée, parce que c'étoit encore un jeune homme, ni aucun héros de l'antiquité, parce qu'il n'y a aucune nobleſſe dans ſa phyſionomie, à laquelle la barbe ſous le nez (la mouſtache), ſemblable à celles des captifs barbares, donne un caractère encore plus ignoble. On voit au contraire que l'artiſte ne s'eſt propoſé pour but, que de caractériſer par la férocité des traits & par la force du corps, un *garde*, eſpèce de ſoldats qu'on repréſentoit ordinairement comme des barbares, farouches & inſolens. (*Suidas*, *v.* Ἄγριος.) Le bas relief de la villa Pamfili, qui repréſente la fable d'Alopé, nous offre les *gardes* du roi Cercyon, avec des airs de tête ſemblables, & dépourvus auſſi de tout vêtement. (*Monum. Ant. inediti* n°. 92.)

GARGARA, le plus haut ſommet du mont Ida, où Jupiter avoit un temple & un autel. C'eſt là que ce dieu, dans Homère, va s'aſſeoir, pour être tranquille ſpectateur du combat entre les grecs & les troyens.

Le *Gargara* ſe peupla inſenſiblement, & il tenoit un rang diſtingué entre les villes de l'Æolie, au temps de Strabon.

Digitized by Google

GARGARA, dans l'Æolie. ΓΑΡΓΑΡΕΩΝ.

On a une médaille autonome de bronze, frappée dans cette ville, publiée par M. l'abbé le Blond.

GARUM, ſaumure très-précieuſe chez les grecs & les romains, qui en faiſoient grand cas pour la bonne chère : mais où la compoſition de cette ſaumure n'étoit pas partout la même; ou, ce qui eſt fort vraiſemblable, elle a ſouvent changé pour l'apprêt; & c'eſt le moyen le plus ſimple de concilier les auteurs qui la décrivent ſi diverſement.

Quelques modernes nous diſent, que le *garum* n'étoit autre choſe que des anchois fondus & liquéfiés dans leur ſaumure, après en avoir ôté la queue, les nageoires & les arêtes; que cela ſe faiſoit en expoſant au ſoleil le vaiſſeau qui les contenoit; ou bien, quand on vouloit en avoir promptement, en mettant dans un plat des anchois, ſans les vider, avec du vinaigre & du perſil; on portoit enſuite ſur la braiſe allumée, & on remuoit le tout, juſqu'à ce que les anchois fuſſent fondus.

Mais les anciens auteurs ne parlent point d'anchois. Quelques-uns d'eux diſent qu'on employoit à cette ſaumure les maquereaux, *ſcombri*, que l'on pêchoit près des côtes d'Eſpagne : de là vient qu'Horace dit, *garum de ſuccis piſcis Iberi*, en parlant de la méchante ſaumure de thon, que Naſidienus vouloit faire paſſer pour de la ſaumure de maquereau; & ſuivant Pline, la ſaumure de maquereau étoit la plus eſtimée de ſon temps.

Cependant d'autres auteurs aſſurent, que le *garum* étoit fait avec les boyaux fermentés du poiſſon nommé par les grecs *garos*, & que Rondelet croit être le picarel, qui a conſervé ſon nom de *garon*, ſur les côtes d'Antibes. On gardoit les boyaux de ce poiſſon, juſqu'à ce que la fermentation les eût fondus, & on les conſervoit ainſi fondus dans une eſpèce de ſaumure. La couleur en étoit ſi brune, que Galien & Aétius l'appellent *noire*. Ce ragoût, qu'on eſt venu à deteſter dans les derniers ſiècles, a fait long-temps les délices des gens les plus ſenſuels.

Enfin, l'on compoſa le *garum* des boyaux de différens poiſſons confits dans le vinaigre, ou dans l'eau, le ſel, & quelquefois dans l'huile, avec du poivre & des herbes fines.

Une choſe certaine, c'eſt que le vrai *garum* du temps de Pline, étoit une friandiſe tellement eſtimée, que ſon prix égaloit celui des parfums les plus précieux : on s'en ſervoit dans les ſauces, comme nous nous ſervons de verjus, ou de jus de citron; mais on n'en voyoit que ſur les tables des grands ſeigneurs.

Au teſte, il paroît que pour bien entendre les auteurs anciens, il faut diſtinguer les deux mots *garus* & *garum*. Le premier étoit ordinairement le poiſſon, des inteſtins duquel on faiſoit la ſaumure; le ſecond étoit la ſaumure même; & quoiqu'on la fît d'un poiſſon différent que le *garus*, ou de pluſieurs poiſſons, elle conſervoit toujours le même nom. (*Le chev. de Jaucourt.*)

GASEPTON, nom du temple de la Terre à Athènes. (*Pauſan. Laconic.*)

GASTRA, vaſes qui étoient placés ſur le bord des chemins & des rues, pour ſoulager les beſoins naturels des paſſans. (*Petron.* 29.)

GASTROMANTIE, eſpèce de divination, qui ſe pratiquoit en plaçant, entre pluſieurs bougies allumées, des vaſes de verre ronds à large *panſe*, & pleins d'eau claire. Après avoir invoqué & interrogé les démons tout bas, on faiſoit regarder attentivement la ſuperficie de ces vaſes par un jeune garçon, ou par une jeune femme groſſe, & ils voyoient, diſoit on, la réponſe dans les images tracées par la réfraction de la lumière dans le verre. Une autre eſpèce de *gaſtromantie* ſe pratiquoit par le devin, qui répondoit ſans remuer les lèvres, en ſorte qu'on croyoit entendre une voix aérienne. Ce devin étoit ventriloque.

Le mot *gaſtromancie*, γαστρομαντία, eſt fait de γαστὴρ, *ventre*, & de μαντία, *divination*.

GAUCHE (le côté). Feſtus explique les contradictions que l'on trouve dans les anciens, ſur la faveur ou la défaveur du côté *gauche* dans les augures. Le vulgaire, dit-il, prend tantôt en bonne & tantôt en mauvaiſe part les augures venus du côté *gauche*; mais nos écrivains les prennent toujours en mauvaiſe part, comme les grecs le pratiquoient. On ne ſera plus étonné après cela, d'entendre Varron dire, que les romains regardoient comme favorables le côté *gauche* & ſes préſages, parce qu'ils plaçoient dans ce côté le lever du ſoleil; & d'entendre les poètes ſe plaindre des préſages de la *gauche*. Horace (*Epiſt.* 1. 7. 52.) dit :

..... *Puer hic non læve juſſa Philippi*
Accipiebat.....

de Art. poet.

..... *O ego lævus*
Qui purgor bilem ſub verni temporis horam!

Ovide (*in Ibin n°.* 125.) :

Eveniet, dedit ipſe mihi modo ſigna futuri
Phœbus, & à læva mœſta volavit avis.

Virgile (*Eclog. IX.* 4.) :

Quod niſi me quacunque novas incidere lites
Sæpe ſiniſtra cava monuiſſet ab ilice cornix.

Voyez Côte.

GAULES. Toute la *Gaule* tranſalpine, dit M. Pauſton dans ſa *Métrologie*, étoit compriſe entre les Alpes cottiennes, le Rhin, l'Océan, les Pyrénées & la Méditerranée; ce ſont les limites que lui aſſigne Ammien Marcellin (*lib. XV. Rerum geſtarum.*), & ce ſont également celles que ſemble lui preſcrire la nature. Mais les romains, par leurs premières conquêtes, dans la *Gaule*, en retrécirent les bornes. Ce que nous appellons aujourd'hui le Languedoc, le Dauphiné & la Savoie, devint une province de la République, & la *Gaule* ſe trouva reſſerrée entre l'Océan, les Pyrénées, les Cevènes, le Rhône, depuis Vienne juſqu'à ſa ſource, & le Rhin, depuis ſa ſource juſqu'à ſon embouchure; telle eſt l'étendue que lui donne Jules-Céſar, & d'après lui Suétone (*in Julii Cæſaris vitâ, cap. XXV.*), qui dit que Céſar réduiſit en province romaine toute la *Gaule* compriſe entre les Pyrénées, les Cevènes, le Rhône & le Rhin, & que cette région, qui a de périmètre trois mille deux milliaires, fut aſſujettie par le vainqueur à une impoſition annuelle de quarante millions de ſeſterces (9,000,000 liv.).

D'Anville borne la *Gaule* par l'Océan, les Pyrénées, la Méditerranée, les Alpes maritimes, cottiennes, grecques & pennines, juſqu'à la ſource du Rhône, de-là par une chaîne de montagnes, qui va joindre le Rhin à l'endroit où il ſort du lac de Conſtance, & enfin par le Rhin, depuis cet endroit juſqu'à ſon embouchure, dans l'Océan. Cette étendue de terres eſt au moins de cent vingt-ſept millions d'arpens de France, à la meſure du roi ».

« L'air de la *Gaule* eſt ſain & tempéré; ſes terres fertiles nourriſſoient une population innombrable, c'eſt ce que nous apprennent Claudien, Céſar, Strabon, Ammien Marcellin & Végèce. Une grande partie de ſes terres ſont en plaines; mais on y trouve çà & là d'agréables côteaux entrecoupés par des vallées délicieuſes, & toutes ces ſituations ſont d'une admirable fécondité. Ses champs bien cultivés produiſent du bled & toutes ſortes de grains en abondance. Strabon témoigne que la *Gaule* produit beaucoup de froment, du millet & du gland, & qu'elle nourrit des troupeaux nombreux de toute eſpèce; que les terres y ſont par-tout en valeur, à l'exception de celles qui ſont occupées par des lacs ou par des forêts. Trebellius (*in Baliſtâ*) parle auſſi des riches productions de bled de la *Gaule*. Cicéron (*Orat. pro M. Fonteio*) dit que les romains en faiſoient des importations conſidérables. Céſar & Dion (*lib. XXXIX.*) ont écrit la même choſe. Solin (*in Polyhiſtore*) fait la deſcription de cette contrée. Ses terres, dit-il, ſont graſſes, & propres pour toutes ſortes de grains; les vignes & les autres arbres y réuſſiſſent preſque par-tout; il y a d'excellens pâturages pour la nourriture des beſtiaux. Selon Pomponius Méla, la *Gaule* eſt riche en froment & en foin; ſes grandes forêts ſervent à l'embellir & à en tendre le ſejour plus délicieux; & ſi quelques plantes délicates ſe refuſent à la rigueur du climat, il eſt rare au moins qu'on y rencontre des animaux vénimeux & malfaiſans. Il n'eſt point vrai, comme le dit Pline, que le bled de la *Gaule* eût moins de poids que celui des autres pays qu'on importoit à Rome; c'eſt de la part de cet auteur une erreur réſultante d'une confuſion de meſure ».

« Les anciens parlent avec éloge des hauts ſapins qui couronnent les Voſges & le mont Jura; des bouleaux à écorces blanches, dont les habitans extrayoient une ſorte de bitume; des citronniers, dont il y avoit quantité dans la *Gaule*, à ce qu'il paroît par Velléius Paterculus, qui dit que Céſar en décora ſon triomphe. On fait auſſi mention des ifs de ce pays, mais comme d'un arbre dont les ſucs ſont un poiſon, & l'ombre mortelle, ou au moins dangereuſe pour celui qui dormiroit deſſous. Selon Pline, le vin conſervé dans des vaſes faits de bois d'if, eſt une boiſſon qui donne la mort. Cativulque, roi du pays de Liège, s'empoiſonna avec de l'if, au rapport de Céſar. Strabon écrit, d'après Artémidore, qu'il croît dans la *Gaule* un arbre ſemblable au figuier, & dont le fruit a beaucoup de rapport avec celui du cornouiller; on fait des carquois avec ce bois, & l'on exprime de l'arbre même un ſuc mortel, dans lequel on trempe les flèches & les dards. L'empereur Julien (*in Miſopogono*) parle de la *Gaule* en cette ſorte : l'hiver y eſt doux, peut être à cauſe de la chaleur de l'Océan, car il paroît que l'eau de mer eſt moins froide que l'eau douce. Les vignes de la meilleure eſpèce y réuſſiſſent bien. La culture des figuiers s'y fait par art, mais avec ſuccès : les habitans couvrent ces arbres, durant l'hiver, avec de la paille de froment, & d'autres matières propres à empêcher l'effet des grands froids. Strabon décrivant la *Gaule* narbonnoiſe, dit, qu'elle produit toutes les eſpèces de fruits qui viennent en Italie : il ajoute que vers le Septentrion, la *Gaule* produit également les mêmes fruits, à l'exception des olives, des figues & des raiſins, qui y mûriſſent difficilement. C'eſt auſſi à peu près ce qu'en écrivent Céſar & Varron. Ce dernier (*de re ruſt.*) dit, que dans la *Gaule* tranſalpine & vers le Rhin, il y a quelques cantons où la vigne, l'olivier & les autres fruits ne viennent pas, à moins qu'on

Digitized by Google

n'ait engraiſſé la terre avec une craie blanche foſſile, ce qu'il faut entendre de la marne. Mais ce que Claudien, Lucien, Pétrone, Diodore & Cicéron diſent du froid exceſſif & des glaces de la *Gaule*, peut paſſer pour exagéré ».

« S'il en faut croire Pline, ce fut un artiſan helvétien, nommé Hélicon, qui le premier tranſporta dans la *Gaule* le figuier, l'olivier & la vigne. Les vendanges ne tardèrent pas à y devenir abondantes; & on recueillit dans ce pays une ſi grande quantité de vins, que dans la ſuite les romains y vinrent faire leurs proviſions; ce que Columelle rapporte avec une ſorte de reproche pour ſes compatriotes. C'étoit, ſuivant le récit de Plutarque, la ville de Vienne qui faiſoit à Rome les envois ordinaires de ce vin nommé *picatum*, ſi eſtimé des anciens. Que veulent donc dire Vopiſcus & Eusèbe, lorſqu'ils écrivent que l'empereur Probus permit aux gaulois de faire des plantations de vignes? De ſavans hommes ne le comprennent pas encore aujourd'hui. Quelques-uns penſent que juſqu'au règne de Probus, il n'y avoit encore eu de vignes que dans la *Gaule* braccate ou narbonnoiſe, c'eſt-à-dire, dans la province romaine, & que juſqu'alors on n'en avoit point planté dans le reſte de cette région. Mais cela ne peut être vrai, puiſque Pline, qui vivoit long-temps avant l'empereur Probus, fait mention des vins du Berri & de l'Auvergne. Diodore aſſure pour ſon temps, que la *Gaule* comate ne produiſoit point de vin. Céſar (*lib. IV. de bello gall.*) compare pour la ſobriété & la temperance, les ſuèves de la Germanie aux nerviens de la *Gaule*, c'eſt-à-dire, aux peuples du Hainaut. Ils ne ſouffrent point, dit-il, que l'on porte du vin chez eux, parce qu'ils penſent que cette liqueur rend les hommes qui en boivent, mous, efféminés, & peu propres à ſupporter les travaux & les fatigues. Aujourd'hui la *Gaule*, ou plutôt la France, produit des vins excellens de toute ſorte. Cependant la nature du ſol ſe refuſe en quelques provinces à la culture de la vigne. Elle ne réuſſit pas dans la plus grande partie de la Bretagne, en Normandie, en Picardie, en Flandre, &c.; cette production y eſt remplacée par des pommes & des poires, dont on fait une boiſſon ſaine, qu'on appelle cidre & poiré. C'eſt la France qui fournit des vins à l'Angleterre, à la Hollande, à tous les pays du Nord, où le froid du climat ne permet point de cultiver la vigne ».

« Pline remarque que la *Gaule* produit le vaciet, où on l'emploie pour la teinture des vêtemens des eſclaves. Le vaciet, autrement dit l'airelle ou myrtile, eſt un arbuſte aſſez reſſemblant au myrte: il a les feuilles un peu oblongues, & produit des baies noires ou purpurines, bonnes à manger. Il en croît beaucoup dans les forêts de la Baſſe-Normandie & du Maine, où le peuple en appelle le fruit *morets* ou *fantines*, & s'en nourrit. La *Gaule* produit le *coccum*: c'eſt la graine ou les baies d'un arbriſſeau, dont on fait uſage pour la teinture d'écarlate. Galien atteſte qu'on tiroit de la *Gaule* le nard, avec quoi les anciens faiſoient la thériaque. La culture des lins dans la *Gaule*, ainſi que les toiles que l'on en faiſoit pour les voiles de vaiſſeaux, formoient une branche conſidérable de ſon commerce. On peut obſerver néanmoins, que les voiles des navires ne ſe faiſoient pas de lin dans tous les pays, puiſque Céſar nous apprend que les peuples du diocèſe de Vannes en Bretagne, employoient pour cela des peaux de bêtes au lieu de toiles. Le lin & le chanvre ſont encore aujourd'hui un objet des plus conſidérables du commerce de la France. C'eſt ce royaume qui approviſionne l'Eſpagne de cordages & de toiles pour la marine, &c. ».

« Les terres de la *Gaule*, qui ne ſont point occupées par les grains & les fruits, ſervant immédiatement à la nourriture de l'homme, fourniſſent de gras pâturages, où l'on élève de nombreux troupeaux de toutes ſortes de beſtiaux. On peut dire en un mot, que les habitans y ſont dans une parfaite abondance de tout ce qui eſt néceſſaire pour le comeſtible & le vêtement, de viandes, de laitages, de beurres, de fromages, de laines, de peaux, de cuirs, &c. Sidoine Apollinaire, dans ſon panégyrique de Majorien, vante la richeſſe de la *Gaule*, en nourritures de troupeaux. Ariſtote a écrit qu'on n'y voyoit point d'ânes; il y en a beaucoup aujourd'hui. Trebellius Pollion (*in D. Claudio*) fait l'éloge des cavalles de la *Gaule*, renommées dans l'antiquité. Ce pays nourriſſoit autrefois de grandes meutes de chiens; c'eſt de quoi rendent témoignage les poëtes Ovide, Oppien, Gratius, le grammairien Pollux, & l'orateur Euphrada. Pline aſſure avoir vu dans l'arène du grand Pompée, un loup cervier pris dans la *Gaule*. Strabon écrit qu'on y voyoit des porcs, remarquables par leur taille, leur force & leur légéreté à courir: auſſi Athénée rapporte-t-il, que la *Gaule* avoit la réputation de faire les meilleurs jambons; & le même Strabon aſſure qu'il y en avoit une ſi grande quantité dans ce pays, que non-ſeulement la ville de Rome, mais l'Italie entière y venoit faire ſes fournitures. Varron obſerve de même (*de re ruſt. lib. II. cap. IV.*), que tous les ans on apportoit de la *Gaule* à Rome, des jambons, des ſauciſſes, des cervelas, &c. On lit la même choſe dans Pline. Le même Varron (*de L. L.*) dit, qu'on trouvoit en *Gaule* des lièvres d'une grandeur extraordinaire: il fait auſſi mention des laines de ce pays, ainſi que Strabon, qui ne fait pas l'éloge de leur fineſſe ».

« Pline fait une courte deſcription de certains oiſeaux particuliers à la *Gaule* ſeptentrionale, & vers

vers l'Océan, qu'il appelle *onocrotales* ; ce mot ſignifie : *qui a le cri d'un âne.* Ils ſont peu différens du cigne. Il n'oublie pas le ſaumon qu'on y trouve dans les fleuves, ni le phyſetère ou ſouffleur cétacée d'une grandeur prodigieuſe, lequel s'élevant en forme de colonne, & plus haut que les voiles d'un navire, lance au loin un déluge d'eaux. C'eſt auſſi dans les parages de la *Gaule*, que cet auteur place les poiſſons appellés nérèides, les éléphans & les béliers marins. Strobée rapporte, d'après Calliſthène, que dans la Saone il naît un grand poiſſon, que ceux du pays appellent *clupea*, lequel au croiſſant de la lune eſt blanc, & noir après la pleine lune ; & lorſque ſon corps a pris toute ſa croiſſance, il périt par ſes propres épines ou piquans. On dit qu'on trouve dans la tête de ce poiſſon une pierre ſemblable à un grain de ſel, laquelle portée ſuſpendue au côté gauche, dans le temps que la lune eſt décroiſſante, guérit de la fièvre quarte. Michel Glycas, d'après Anaſtaſe, appelle cette pierre *clopias* : & Pluraque la nomme *ſcolopidon*. Pline raconte, ſur la foi de Varron, qu'on a vu autrefois une ſi prodigieuſe quantité de grenouilles dans la *Gaule*, qu'elles obligèrent les habitans d'une grande ville de ce pays, à l'abandonner pour aller s'établir ailleurs. Enfin, voici ce qu'on lit au ſujet des poiſſons foſſiles, dans Pomponius Méla, (*lib II. in fine*), à l'endroit où il traite de la *Gaule* narbonnoiſe : on y voit, dit-il, couler une fontaine, dont les eaux, loin d'être douces, ſont plus ſalées que celles de la mer. Tout près eſt un terrein couvert de gramen arondinacé, qui fait une agréable verdure; mais ce terrein eſt ſuſpendu ſur des eaux cachées & ſtagnantes ; ce qui le prouve, c'eſt que la partie du milieu eſt détachée du reſte, & forme comme une iſle flottante, que l'on peut mouvoir à ſon gré en la pouſſant ou en la tirant. Si l'on en précipite quelques parcelles, auſſi-tôt elles reviennent & ſurnagent. C'eſt de là, ajoute-t-il, que les auteurs grecs & romains, ſoit faute de connoître la vérité, ſoit par le plaiſir de raconter d'agréables menſonges, ont pris occaſion d'écrire, & de tranſmettre à la poſtérité, que dans ce pays il ſort de terre un poiſſon, qui, ayant pénétré du fond de la mer juſques-là, y eſt tué & tiré mort par les habitans du pays. Il paroît, dit Paul Mérula, de qui je tiens ces recherches, que par les grecs, dont Méla ſuſpecte ici la ſincérité, il veut parler de Strabon & d'Athénée. Le premier dit (*lib. VI.*), que près du Ter (qui coule à Perpignan), & à peu de diſtance de la mer, il y a un lieu, d'une nature humide & rempli de ſalines, duquel on tire des poiſſons, que l'auteur appelle *keſtreis* (*mugiles*, des mulets). Lorſque vous avez fouillé la terre, dit-il, à deux ou trois pieds de profondeur, vous trouvez, en y enfonçant une pointe de fer ou harpon, de ces ſortes de poiſſons, & de la grandeur ordinaire : ils vivent dans la boue comme les anguilles. A l'égard d'Athénée, il dit (*lib. VIII.*), d'après Polybe (*lib. XXXIV.*), que depuis les montagnes des Pyrénées, juſqu'à Narbonne, il y a une plaine, au milieu de laquelle coulent le Tec & le Ter ; que dans cette plaine on trouve des poiſſons qu'on appelle *poiſſons foſſiles* ; que le terroir de ce local eſt léger & rempli d'herbes ; que la terre étant ſablonneuſe à trois ou quatre coudées de profondeur, on y rencontre de l'eau, qui s'y eſt répandue des fleuves voiſins, & y coule dans des ruiſſeaux ſouterreins ; que les poiſſons ſuivent le cours de ces ruiſſeaux, pour y chercher de la nourriture ; & qu'enfin, comme ils aiment la racine des herbes, tout l'intérieur des terres de ce rivage eſt rempli de ces poiſſons, que les habitans prennent après avoir enlevé la pelouſe. On peut ajouter ici ce qu'Ariſtote (*in admirandis*) raconte ; ſavoir, que ſur les confins des terres de la république de Marſeille, & du côté de la Ligurie, il y a un lac, dont les eaux bouillonnantes venant à ſe répandre au-dehors, jettent une multitude prodigieuſe de poiſſons ».

« Strabon écrit qu'il y a des mines d'or & d'argent dans la *Gaule* ; que les montagnes des Cevènes produiſent un or très-pur ; mais que le pays des Tarbelles, peuples qui habitoient ce qu'on appelle aujourd'hui le Labourd, aux environs de Bayonne, fourniſſoit l'or le plus pur que l'on connût. Le même auteur parle des mines de fer du Périgord & du Berri. Il y a, ſuivant Athénée, des mines d'or dans différens cantons du pays des Celtes. Auſone donne l'épithète d'*Auriſer* au Tarn, qui coule dans l'Aquitaine. Diodore dit, qu'il y a dans la *Gaule* pluſieurs fleuves qui charrient de l'or ; auſſi liſons-nous dans Procope, que les gaulois faiſoient fabriquer des monnoies de l'or de leur ſol, & qu'ils ne faiſoient pas porter l'empreinte & l'image des empereurs romains, comme faiſoient les autres peuples, mais qu'ils les revêtoient d'attributs analogues à la nation. Caſſiodore (*lib. VII. Varior. 77.*) parle de la monnoie des gaulois. Cette région paſſoit, parmi les anciens, pour un pays riche en métaux précieux, & opulent : pluſieurs écrivains en ont conſacré les témoignages dans leurs ouvrages, comme Manlius, Dion, Joſèphe, les Oracles ſybillins. Et, ſi Diodore a écrit que la *Gaule* n'avoit point de mines d'argent, d'un autre côté, Athénée raconte, qu'une forêt dans les Pyrénées, ayant été réduite en cendres par un incendie, on en vit couler des ruiſſeaux d'argent, tant en *Gaule*, qu'en Eſpagne. Strabon parle auſſi des mines d'argent dans le Rouergue & le Gevaudan. Il y a en pluſieurs endroits de la *Gaule* des mines de cuivre, comme l'atteſte Céſar. On y trouve des améthiſtes, ſelon Pline, & du corail vers les iſles

ſtéchades, aujourd'hui d'Hyères. Dion de Pruſe dit que dans un fleuve du pays des celtes, on ramaſſe de l'ambre jaune & du ſuccin. (*Métrologie de M. Paulton.*)

GAULOIS.

La religion des anciens gaulois nous eſt peu connue. Jules Céſar, qui avoit demeuré long-temps dans leur pays, nous en a conſervé quelques traits dans ſes commentaires. Voici ce qu'il en rapporte : « la nation des *gaulois* eſt fort » ſuperſtitieuſe; ceux qui ſont dangereuſement » malades, & ceux qui ſe trouvent dans des combats & dans des périls, immolent des victimes » humaines, ou promettent de les immoler, & ſe » ſervent pour cela du miniſtère des druides. Ils » croient qu'on ne peut obtenir des dieux la vie » d'un homme, qu'en ſacrifiant un autre homme » à ſa place. Ils ont des ſacrifices publics de cette » ſorte. D'autres font des figures d'homme, » d'une grandeur énorme, avec de l'oſier, dont » ils rempliſſent tout le vuide d'hommes vivans; » ils y mettent enſuite le feu, & font périr tous » ceux qui ſont dedans. Ils croient que les ſupplices des voleurs, des brigands & des autres » ſcélérats ſont fort agréables aux dieux : ce ſont » ceux-là qu'ils font mourir; mais quand ils en » manquent, ils prennent auſſi des innocens. Ils » honorent par-deſſus tout le dieu Mercure, » qu'ils regardent comme l'inventeur de tous les » arts, le guide des voyageurs, & celui qui aide » plus que tous les autres à amaſſer de l'argent » & à négocier heureuſement. Après Mercure, » ils rendent encore les honneurs divins à Apollon, à Mars, à Jupiter & à Minerve, dont » ils ont preſque la même opinion que les autres » nations. Ils croient qu'Apollon chaſſe les maladies; que Minerve a donné le commencement aux manufactures & aux arts; que Jupiter » a pour ſon partage l'empire du ciel; que Mars » conduit la guerre : de là vient que, quand ils » vont combattre, ils font vœu de lui offrir ce » qu'ils pourront prendre; &, après la victoire, » ils lui immolent des beſtiaux pris aux ennemis. » ..... Tous les *gaulois* ſe vantent de deſcendre » de Pluton; ils ont après cela, diſent-ils, des » druides. C'eſt pour cela qu'ils comptent les » eſpaces du temps, non par les jours, mais par » les nuits : les jours de la naiſſance, les mois » & les années commencent chez eux par la nuit, » & finiſſent par le jour ». Céſar donne aux divinités des *gaulois*, les mêmes noms qu'on leur donnoit à Rome & Athènes; ſans doute parce qu'il avoit remarqué dans quelques uns de ces dieux, quelqu'attribut, ou quelque ſymbole, reſſemblans à ceux de ſon pays. Car les anciens dieux des *gaulois* devoient être inconnus aux grecs & aux romains, puiſque Lucien, dans un de ſes dialogues, fait dire à Mercure, qu'il ne ſait comment s'y prendre, pour inviter les dieux des *gaulois* de ſe trouver à l'aſſemblée des autres divinités, parce que, ne ſachant pas leur langue, il ne peut ni les entendre, ni ſe faire entendre d'eux. D'ailleurs les druides, ſeuls dépoſitaires de leurs myſtères, n'écrivoient rien, & cachoient ſoigneuſement aux étrangers & au peuple le fond de leur religion. Il eſt vrai que, depuis la conquête des Gaules par les romains, tous les dieux d'Athènes & de Rome s'y introduiſirent inſenſiblement, & prirent la place des anciens dieux du pays, ou du moins ſe confondirent avec eux.

Les noms de quelques anciens dieux des *gaulois*, ſe ſont conſervés dans des monumens qu'on a trouvés : tels ſont *Abélion*, *Belénus*, *Cernunnos*, *Dolichénius*, *Eſus*, *Eurisès*, *Magiſanus*, *Mithras*, *Ogmios*, *Polinus*, *Sénani*, *Turanis*, *Tauros*, *Trigaranus*, *Voclanus*, *Weilo*, &c. Nous en parlons dans les articles particuliers. *Voyez* auſſi ce que nous avons dit ſur les DRUIDES & les DRUIDESSES.

Les *gaulois* étoient reconnoiſſables à leur chevelure blonde (*Tite-Live décad. IV. liv. VIII.*); ils portoient des tuniques de différentes couleurs, avec de longues chauſſes, ou des caleçons, qu'ils appelloient *bracques*, *bracca*. (*Voyez* ce mot.) Sur la tunique ils portoient un *ſagum*, étoffe rayée à lignes droites (*Eneid. lib. VIII.* 660), ou à lozanges, comme il ſe voit ſur quelques monumens du bas-empire. (Du Choul. ſur la caſtramentation des anciens romains, fol. 22.). Ils avoient auſſi des tuniques particuliers, que Pancirolle (*de Magiſtratibus Municip. & de rebus bellicis, fol.* 35.) appelle *choratomacchi*, dont l'uſage paſſa chez les romains, à l'époque de la décadence de l'empire & du relâchement de la diſcipline militaire.

Tous les *gaulois* n'étoient pas ſi bien vêtus; car Tite-Live (*Décad. III. liv. II.*) dit qu'à la bataille de Cannes, il y en avoit qui combattoient nuds depuis le nombril juſques à la tête. On voit ſur la colonne trajane un barbare, qui ne porte de même d'autre habillement que des caleçons, ou des bracques. Suétone raconte la même choſe que Tite-Live. Alde Manuce a remarqué ſur les textes du premier, que par *bracca* il faut entendre la tunique des *gaulois* : ce qui eſt évident, ajoute-t-il, puiſqu'ils quittèrent les *bracca* pour prendre le *latus clavus* (qui étoit une tunique), lorſqu'ils furent admis au ſénat. Mais ce ſavant n'a pas fait attention que les *bracca*, caleçons, étant l'habillement diſtinctif des barbares, il étoit naturel que les *gaulois* devenus ſénateurs, les quittaſſent plutôt qu'une tunique.

Les boucliers *gaulois* étoient longs & plats (*Tite-Live décad. IV. liv. VIII. & Strabon liv.*

Digitized by Google

IV.). Monteſquieu (*Conſidérations ſur les cauſes de la grandeur des Rom. fol.* 25.) dit, ſans preuve, que ces boucliers étoient petits. Ils étoient ornés de figures d'animaux, ſculptés en relief avec beaucoup d'art: ces ornemens étoient d'airain. La forme des boucliers étoit ovale, ou octangulaire, comme nous l'apprennent les monumens découverts dans la cathédrale de Paris. (Hiſt. de l'Acad. des Inſcript. & Belles-Lettres, tom. II. fol. 370.) Les caſques *gaulois* étoient ſurmontés de hauts pannaches; d'autres étoient ornés de cornes d'animaux, de têtes d'oiſeaux, ou d'autres animaux. Les épées de ces peuples étoient longues (Tite-Live, décad. IV. liv. VIII. *Strabo lib. IV.*), ſans pointe; elles retombaient (Polybe, liv. II. chap. VI.) ſur la cuiſſe droite, ſuſpendues à des chaînes de fer, ou d'airain, en guiſe de baudrier: quelques *gaulois* cependant avoient des baudriers d'or ou d'argent. Leur arme de jet ordinaire & caractériſtique, étoit l'eſpèce de javelot appellé *geſum*. *Voyez* ce mot.

Ce que nous venons de dire des *gaulois*, ſuffit pour les diſtinguer des autres nations barbares, c'eſt-à-dire, par le *ſagum* rayé, & par la tunique de différentes couleurs. Quelques modernes ont cru aſſigner la différence du *ſagum* romain au *ſagum* des *gaulois* (*Ferrarius de re veſt. pars II. lib. III. cap. IX.*), en attribuant des manches à ce dernier. (*Voyez* l'article du *ſagum* & dans celui-ci la tunique des belges.) Mais cette ſuppoſition ne s'accorde point avec les monumens, diſons plutôt que l'étoffe rayée du *ſagum gaulois*, les diſtinguoit aſſez du *ſagum* romain, toujours teint d'une ſeule couleur: d'ailleurs les bas-reliefs déterrés dans la cathédrale de Paris, monumens du règne de Tibère, repréſentent (autant que l'état de vétuſté permet de le reconnoître) des *gaulois*, avec la tunique ordinaire & des bonnets plats. Il ne paroît pas que les *gaulois* puiſſent être mieux diſtingués par la chauſſure fermée, comme l'a cru M. Caylus (Recueil d'antiquités, tom. III. fol. 400.), puiſque d'autres peuples en portoient de ſemblables qui couvroient auſſi tout le pied.

Strabon donne aux *gaulois* belges (*lib. IV.*) la chevelure longue, les caleçons & le *ſagum*; & au-lieu de tuniques, des habits, qui ſe terminoient au haut de la cuiſſe, qui étoient ouverts & garnis de manches. Quelques auteurs ont inféré de ce paſſage, que le *ſagum* avoit des manches: mais dans ce cas, Strabon n'auroit pas fait une mention diſtincte du *ſagum* & de cet habit, qui n'eſt qu'une tunique courte, ouverte ſur le devant. C'eſt là l'eſpèce de tunique *gauloiſe*, qui a été nommée *ſagum* par pluſieurs auteurs; au reſte, ſon peu de longueur, & ſon ouverture ſur le devant le long du corps, la diſtingue des autres tuniques, qui toutes n'avoient d'ouverture que pour le paſſage de la tête & des bras.

Les belges appelloient *lana* leur *ſagum*, qu'ils fabriquoient avec de la laine groſſière. Selon Strabon, ils étoient pompeux dans leurs habillemens. Ils faiſoient uſage de colliers & de braſſelets, qu'ils plaçoient aux bras & aux poignets; les plus diſtingués portoient des habits teints, ornés ou brodés d'or. On voit aſſez qu'on parle ici des belges, civiliſés par le commerce des autres *gaulois* ou des romains; les belges ſeptentrionaux n'étoient pas ſans doute auſſi élégans.

Quelques *gaulois*-belges combattoient tout nuds; même ils (Polybe, liv. II. chap. VI.) ne ſe dépouilloient ainſi qu'un jour de bataille, portant en tout autre temps leur *ſagum*; & c'eſt ce qui cauſoit la blancheur de leur peau, dont il eſt parlé dans les auteurs. D'autres belges avoient des cuiraſſes (*idem*) faites de petites chaînes ou de mailles, comme on en voit ſur quelques monumens; mais il ne s'y trouve jamais de ces caſques ornés de cornes, ou de têtes d'animaux, que leur attribuent les auteurs. Du Choul (Diſcours ſur la caſtrametation des anciens romains, fol. 54.) cite une figure qu'il ſuppoſe un cavalier romain peſamment armé. Cependant, comme il ne dit pas, ſi le marbre ancien, dont il a tiré cette figure, contenoit d'ailleurs quelque inſcription, ou quelqu'autre marque romaine, il ſeroit beaucoup plus probable, que ce marbre, qui a été trouvé dans les Gaules, repréſentoit un cavalier de cette nation. Ne ſe peut-il pas que cette figure, ainſi que nombre d'autres citées par du Choul, ait été faite dans le temps où Rome, déjà ſur ſon déclin, rempliſſoit ſes armées de *gaulois*, d'aquitainiens (*Notitia dignit. utriuſque imperii commentarium, fol.* 59.), d'*equites cataphracti Biturigenſes*, & d'autres? Quoi qu'il en ſoit, le cavalier cité par du Choul, porte un caſque un peu différent du caſque romain, & ſurmonté d'un haut pannache; ſa cuiraſſe eſt compoſée de petites chaînes ou de mailles; elle reſſemble plus à une tunique qu'à une cuiraſſe romaine. Les bras du cavalier ſont garnis de bandes de fer qui ſe croiſent, & de petites lames deſtinées à couvrir la partie ſupérieure de la main; il a les jambes enveloppées de jambières ou de bottines. Nous avons cité cette figure pour expliquer la forme de ces cuiraſſes à petites chaînes, ou à mailles, attribuées aux belges. Une de leurs armes offenſives étoit la lance, qui différoit de celle des germains en ce qu'elle avoit le fer long d'une coudée. Quelques uns portoient l'arc & la fronde. (*Strabo, lib. IV.*) Selon Elien (hiſtoires diverſes, liv. XII. chap. XXIII.), les celtes alloient au combat couronnés de fleurs. (Les bas-reliefs de la cathédrale de Paris, offrent des figures qui ont le caſque & la cuiraſſe greeque; mais il faut faire attention que ces figures repréſentent des divinités grecques, comme on peut

le conjecturer d'après les noms qui ſe trouvent gravés ſur le marbre.

On ignore ce qui pouvoit particulariſer l'habillement des femmes belges ; ſeulement une médaille d'Hadrien, citée dans le *Theſaurus Brand.* (*pars II. fol.* 657.) repréſente une femme belge, ou *gauloiſe* ; elle eſt vêtue d'une tunique longue, ſans manches, & d'un *ſagum*.

Strabon (*lib. IV.*), en parlant de ces peuples, remarque que les perſonnages les plus reſpectés parmi eux, étoient les *barées*, qui chantoient les louanges des dieux & des héros ; les *vates*, conſacrés aux ſacrifices & à l'étude des ſciences naturelles ; & les druides qui joignoient la Philoſophie naturelle à la morale. *Voyez* leurs articles.

Ces derniers (*Pline*, *lib. XVI. cap. XLIII.*) portoient des habits blancs. Dom Jacques Martin & l'abbé Banier (Mythologie, tom. V. fol. 431.) croient reconnoître des druides ſur les bas-reliefs déterrés dans la cathédrale de Paris ; ce qu'on diſtingue le plus clairement ſur les gravures qu'on en a publiées (Hiſt. de l'Acad. des Inſcript. & Belles-Lettres, tom. II. fol. 370.), ſe réduit à l'apparence d'une tunique, & d'un manteau qui diffère entiérement du *ſagum*. Ils portent des couronnes ſur la tête ; mais on auroit bien de la peine à reconnoître ſous leur tunique de longueur ordinaire, la robe que l'abbé Banier (Mythologie, tom. V, fol. 396.) leur attribue ; l'une & l'autre s'ouvroient par devant, ſi l'on pouvoit en croire le même écrivain.

Les nations voiſines des germains, des belges, des *gaulois*, portoient le même habillement que ces peuples, & le conſervèrent juſqu'au huitième ſiècle. Agathias, en parlant des francs & des allemands du ſixième ſiècle, leur donne pour tout habillement des caleçons, ou chauſſes, qui deſcendoient juſqu'aux pieds. Leurs armes étoient le bouclier, l'épée, la hache & les dards ; ils combattoient preſque tous à pied & ſans caſque. Le *ſagum* étoit encore au ſeptième ſiècle l'habit ordinaire de ces peuples, comme il eſt évident d'après les actes du concile de Leptines. (*J. N. Paquot*, *in commentarii libris de hiſtoria SS. imaginum & picturæ. Autore Molano*, *fol.* 564.) Ils le portoient encore à la fin du huitième ſiècle (*Hiſtorica diſquiſitio de re veſtiaria*, *hom. ſacri*, *fol.* 61.), ainſi que le témoignent les actes du concile tenu à Ratisbonne en 792. Au reſte, le *ſagum*, dans l'eſpace de tant de ſiècles, peut avoir ſubi quelque changement ; mais l'abbé Vertot (Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Belles-Lettres, hiſt. tom. II. fol. 440.), tacitement que les francs avoient des manteaux qui deſcendoient par devant & par derrière juſques à terre, & que les cottes d'armes (c'eſt ainſi que l'on appelle ces manteaux) reſſembloient à la tunique de nos diacres, n'auroit pas dû en conclure, que les manteaux, dont ſont vêtus ſur les monumens Charlemagne & les autres rois, fuſſent des cottes-d'armes, ou des *ſagums* ordinaires.

Les *gaulois*, dit Strabon (*lib. IV.*), avoient du courage & de la fin, licte ; mais ils étoient ſujets à ſe vanter : ces peuples, ajoute-t-il, ont la coutume barbare d'attacher les têtes de leurs ennemis au cou de leurs chevaux, & au-deſſus des portes de leurs maiſons ; ils conſervoient auſſi embaumées les têtes des hommes illuſtres, pour les montrer aux étrangers. Les *gaulois* brûloient avec les corps (*Ceſar de bello gallico*, *lib. VI.*) ce que le défunt avoit de plus précieux, même les animaux ; ils célébroient avec beaucoup de pompe les funérailles des perſonnes diſtinguées.

Les maiſons (*Strabon*, *lib. IV.*) des belges étoient ſpacieuſes, faites de bois & de claies, recouvertes de joncs. Les toits de ces maiſons s'élevoient en forme de dôme.

Les peuples des iſles britanniques (nous parlons de ceux qui étoient libres du joug des romains du temps de l'empereur Septime-Sévère), les *méati*, les *calidoniens*, les *pictes*, habitans de l'Ecoſſe, & originaires de la Scythie, étoient tout nuds (Dion.), ou ne couvroient que la partie inférieure du corps, & ſe peignoient de différentes couleurs. Leurs armes étoient une petite épée très-affilée, une courte pique, & le bouclier. Au bout de leur pique (*ibidem*) ils attachoient une pomme de cuivre, dont l'ébranlement produiſoit un certain bruit. Ils fabriquoient des colliers & des ceintures de fer (*Hérodien*), pour leur ſervir de parure. Ces peuples habitoient ſous des tentes. Une médaille d'Hadrien (*Theſ. Brand. pars II. fol.* 654.), qui porte l'inſcription *Britannia*, offre une femme vêtue d'une tunique & du *pallium*, tenant un bouclier de forme ovale. Au reſte, cette figure n'eſt qu'une province perſonnifiée.

On peut aſſurer en général, que les *gaulois* aimoient à porter des habits de couleur brune, ou ſombre, d'après ce vers de Martial (*lib. XIV. epigr.* 129.) :

..... *Veſtitur Gallia ruſis.*

Lettres & écriture des gaulois. Avant que les romains ſe fuſſent emparés des Gaules, les habitans du pays ne mettoient rien par écrit de ce qui concernoit leur religion. Seulement ils faiſoient quelque uſage de l'écriture dans leurs affaires publiques & privées. Mais quelle étoit cette écriture, quels en étoient les caractères, & quels monumens en reſte-t-il ? Les plus anciens, dont on ait connoiſſance, ſont en écriture romaine. Tous ſont poſtérieurs à la conquête des Gaules par Jules Céſar. L'écriture, dont on uſoit dans

Digitized by Google

la plupart de ces contrées avant les romains, étoit néanmoins auſſi différente de la leur, qu'approchante de celle des grecs.

Ce n'eſt pas là ſans doute l'écriture, dont les *gaulois* avoient coutume d'uſer au troiſième ſiècle. Quand ils dreſſoient des actes en leur langue, ou qu'ils érigeoient des monumens publics, alors ils employoient les caractères romains. Mais avant la conquête des Gaules par Céſar, l'écriture grecque y étoit ordinaire. Des peuples entiers de ces vaſtes contrées ignoroient la langue des grecs, & ne laiſſoient pas de ſe ſervir de leur écriture. Auſſi Céſar fit-il tenir une lettre en langue grecque à Quintus Cicéron, aſſiégé par les *gaulois*. Si la langue & l'écriture des grecs leur euſſent été également familières, ç'auroit été mal s'y prendre, pour empêcher que les deſſeins des romains ne leur fuſſent découverts par cette lettre, en cas qu'elle vînt à être interceptée. On ne comprend pas comment Manuce & quelques autres modernes ont pu employer ce fait, pour prouver que les *gaulois* ſe ſervoient, non-ſeulement des caractères, mais encore de la langue des grecs. Quoique les *gaulois*, dont il s'agit ici, fuſſent plus ſeptentrionaux & plus éloignés des colonies grecques que les ſuiſſes, pluſieurs ſavans, & ſur-tout Lipſe & Giraldus, nient que les tables écrites en lettres grecques, & trouvées dans leur camp après la victoire de Céſar, fuſſent auſſi en cette langue. Ce ſentiment paroît au docte Allatius d'autant mieux fondé, qu'on rencontre dans cette partie des Gaules des inſcriptions inintelligibles; ce qui ne ſeroit pas, ſi elles réuniſſoient enſemble la langue avec les lettres grecques. Telle eſt une pierre proche de Tarentaiſe. Cette inſcription au reſte paſſe pour avoir été gravée en la langue des anciens bourguignons, qu'on n'entend plus. Si les caractères grecs, employés dans l'inſcription ſuppoſée *gauloiſe*, ont un air étranger, cela n'eſt pas ſurprenant, puiſque les manuſcrits grecs, écrits en Angleterre, ou en France, vers le huitième ou neuvième ſiècle, ſont aiſés à diſtinguer des autres par leur *pérégrinité*. Il faut en dire autant des manuſcrits grecs, écrits en Egypte, ou en Chypre, depuis le dixième ſiècle.

On a ſujet de croire, que l'écriture *gauloiſe* ne fut pas tout d'un coup entièrement abolie. D. Mabillon regarde comme le ſeul monument de cette écriture, ſur la fidélité duquel on puiſſe compter, l'inſcription du tombeau de Gordien, meſſager ou courier des Gaules, qui ſouffrit le martyre au troiſième ſiècle, avec toute ſa famille. Que l'inſcription du tombeau de Gordien ſoit vraie, c'eſt ſur quoi les ſavans ne conteſteront pas apparemment; mais ils pourront revoquer en doute, qu'elle ſoit écrite en caractères *gauloiſ*. Ce ne ſeroit pas en effet l'unique monument où l'on découvriroit des inſcriptions latines, compoſées de lettres grecques & latines. Cette inſcription a été trouvée à Rome, publiée dans le livre intitulé, *Roma ſubterranea*, & parmi les inſcriptions antiques de Fabretti. Elle a depuis été donnée par D. Mabillon, par D. Ruinart, & par Jacques Martin. Nous accordons la préférence à la gravure de Fabretti, parce qu'ayant eu ſous les yeux le monument antique, il eſt à préſumer que rien ne manque aux caractères du côté de l'exactitude & de la vérité.

« Si l'on veut rendre l'inſcription lettre pour » lettre, on la lira ainſi:

THIS. GORDIANUS
GALLIE NUNSIUS, JUGULATUS
PRO FIDE,
CUM FAMILIA TOTA.
QUIESCUNT IN PAKE. YTHFILA
ANCILLA FECIT.

» où, pour dire en paſſant, on voit que le c des » anciens ſe prononçoit fortement comme un k » ou un q, & qu'ils diſoient *pake* pour *pace*, » &c. » (*La religion des gaulois*, *liv. I. pag.* 41.)

D. Mabillon a relevé l'auteur du *Roma ſubterranea*, ſur quelques termes qu'il avoit mal lus: mais à l'égard du premier mot de l'inſcription, il lit *hic* avec lui. D. Jacques Martin ſoutient qu'il faut lire IS précédé du Θ, *que les grecs ne manquoient jamais de mettre à la tête de toutes les épitaphes*. Ainſi il ajoute de nouvelles corrections aux corrections faites par D. Mabillon, à la manière de lire de l'ancien éditeur Mais, 1°. ſi l'on vouloit s'en rapporter à Joſeph Laurent, dans ſa Polymathie, le Θ ne ſeroit attribué qu'aux ſépulcres des militaires. 2°. Ce n'eſt pas ici le tombeau de Gordien ſeul; c'eſt encore celui de toute ſa famille. 3°. Le Θ déſigne plutôt le ſépulcre d'un payen, que d'un martyr de J. C. Il nous ſemble donc plus probable que *this* eſt un terme originairement grec, & peut-être latiniſé ou *galliciſé*. Les latins ne faiſoient nulle difficulté d'emprunter des grecs les mots qui manquoient à leur langue. Or, Θις veut dire un *amas*. Homère l'emploie pour ſignifier un tas d'oſſemens humains. L'application qu'en avoit faite un auteur ſi célèbre, ſuffiſoit, pour qu'on s'en ſervît comme d'un mot conſacré déſormais à cet uſage. Dans les inſcriptions on affectoit volontiers des expreſſions antiques. Au ſurplus, il faut ſous-entendre un point après *this*, comme avant & après *Ythfila ancilla fecit*.

En rapportant l'épitaphe de Gordien, martyr, la ſeule de toutes les inſcriptions en lettres

gauloiſes, ſur laquelle D. Mabillon croyoit qu'on pouvoit compter, nous nous ſommes contentés d'inſinuer nos doutes. Mais nous connoiſſons maintenant tant d'inſcriptions en lettres grecques, ou partie grecques & latines, quoiqu'en langue romaine, qu'il ne nous eſt guère poſſible de nous roidir contre le ſentiment de ceux qui ne veulent pas attribuer aux *gaulois* cette écriture, à l'excluſion des autres peuples. L'inſcription, dont il s'agit, n'a été, ſelon Maffei, jugée barbare, & de l'ancien caractère *gaulois*, mêlée de tunique, que parce qu'elle renferme quelques lettres minuſcules, qui ne ſont pas ordinaires aux marbres. Cependant Jean-Chriſtophe Harenberg regarde l'épitaphe de Gordien, comme aſſez conforme à l'écriture des germains. Il cite même un ancien interprète de Céſar, pour prouver l'uſage des lettres grecques chez les *gaulois* & les germains. Mais comme il ſemble fonder ſon raiſonnement ſur ce que les druides étoient communs aux *gaulois* & aux germains, il contredit ouvertement Céſar, dont voici les propres termes: *Germani..... neque druides habent, qui rebus divinis præſint.* (*De bello gallico, lib. VI.*).

N. B. Pour rendre cet article complet, *voyez* l'article ECRITURE *des gaulois*, & le ſuivant des *Médailles* GAULOISES.

GAULOISES (Médailles).

Le plus grand recueil de médailles anciennes des *gaulois*, qui ait été donné juſqu'à préſent, eſt celui qui a été inféré par Bouteroue, dans ſon Traité ſur les monnoies de France, imprimé en 1666. Il y a compris toutes celles qui ſe trouvoient alors dans le cabinet du Roi, & dans les autres cabinets qui exiſtoient, tant à Paris, que dans les provinces du royaume. Aux médailles qui contiennent des noms de peuples & de villes, il en a joint pluſieurs autres qui ne contiennent que des noms propres de *gaulois*, rois de différentes contrées, ou chefs de cités. Le nombre de ces médailles ne monte pas cependant à plus de cinquante en tout.

Depuis l'ouvrage de Bouteroue, quelques antiquaires ont rapporté d'autres médailles, ſoit de villes, ſoit de chefs *gaulois*, mais en petite quantité; & à l'exception de quelques médailles grecques de *Marſeille* & d'*Antibes*, toutes les autres qui ſont publiées ſont latines, ayant été fabriquées depuis que la langue latine ſe fut introduite chez les *gaulois*, par la communication qu'il y eut entr'eux & les romains, par la réduction de la Gaule en province romaine. Il eſt à obſerver que dans les légendes de ces médailles, il ſe trouve aſſez ſouvent des lettres grecques mêlées avec les lettres latines; ce qui ne doit pas paroître extraordinaire, puiſque, ſuivant le rapport de Céſar, dans ſes Commentaires, les premiers caractères, dont les *gaulois* ſe ſont ſervis, étoient des caractères grecs. Ceux qui s'y trouvent le plus ordinairement, ſont les ſuivans, Γ. Δ. Ε. Κ. & Α.

Tous ceux qui ont touché la queſtion de ſavoir ſi les *gaulois* avoient eu des monnoies particulières avant la conquête de leur pays par les romains, n'en ont parlé que ſuperficiellement. On ne prétend pas approfondir ici cette queſtion. On obſervera ſeulement, que l'on trouve dans le royaume deux eſpèces de médailles plus anciennes; ſavoir, des pièces d'or & d'argent, contenant les unes & les autres plus ou moins d'alliage, & d'une fabrique très-groſſière, leſquelles repréſentent d'un côté des têtes d'hommes nues, quelques-unes couronnées de laurier, & d'autres en plus grand nombre, entourées de cordons bouclés & voltigeans en forme d'ornement; de l'autre côté, elles ont preſque toutes un char attelé d'un ou de deux chevaux, conduits par un homme debout ſur le char. Dans pluſieurs les chevaux ſont repréſentés avec des têtes humaines; & ſur quelques-unes l'on voit à l'exergue des légendes en caractères approchant des caractères grecs, mais mal formés. Il paroît évidemment, que ceux qui ont fabriqué ces médailles, ont voulu imiter celles d'or de Philippe, roi de Macédoine, & la légende ΦΙΛΙΠΠΟΥ, d'où l'on croit pouvoir inférer, que ce qui a donné lieu à la fabrique de ces ſortes de médailles d'or & d'argent par les *gaulois*, c'eſt que ceux qui revinrent dans la Gaule, après leur expédition ſous Brennus, en Macédoine & en Grèce, en rapportèrent des monnoies d'or de Philippe; & qu'après en avoir fait uſage chez eux, pour ſe procurer leurs commodités & leurs beſoins, ils en firent fabriquer d'autres, à l'imitation de celles-là, par des ouvriers qui ne purent alors les contrefaire que d'une façon conforme à la rudeſſe où étoient les arts dans leur pays.

L'autre eſpèce de médailles anciennes *gauloiſes* ſont les unes de cuivre, les autres d'une matière particulière compoſée de bronze & d'étain à $\frac{1}{4}$ pour $\frac{2}{3}$. Elles n'ont aucune légende, & repréſentent des têtes informes, des oiſeaux, des chevaux, des poiſſons, des ſangliers & autres animaux, le tout d'une fabrique des plus groſſières. Le ſavant Pellerin n'a pas cru devoir faire graver dans ſes recueils ces ſortes de médailles, qui n'ont rien de curieux, ni d'intéreſſant. Il n'y a donné que celles qui contiennent des légendes qui n'avoient pas encore été publiées, ou qui l'ayant été, paroiſſoient mériter quelques remarques.

La médaille du n°. 3. de la planche 124. du 3e. vol. des peuples, qui a pour légende, oVIRICIV, eſt abſolument de même forme, matière & fabrique, que celle dont la légende,

bien reconnue *gauloiſe*, eſt AREMACIOS; de ſorte que l'une & l'autre ſemblent avoir été faites par le même ouvrier monnétaire, & devoir être par conſéquent du même pays. Il y auroit lieu de l'attribuer à la ville de *Viritium*, dont parle Ptolémée, s'il l'avoit placée dans la Germanie ſeptentrionale; mais cette poſition eſt peut-être fautive. Quoi qu'il en ſoit, on ne trouve point d'autre ville, dont le nom approche de celui qui eſt écrit ſur cette médaille. On la cite ici, pour faire obſerver que les *gaulois*, à l'exemple des grecs, mettoient quelquefois un O avant la lettre V conſonne, pour la diſtinguer de l'u voyelle. Ils la faiſoient ſonner alors à peu près comme un B, ainſi qu'elle eſt prononcée par les eſpagnols. Il paroit que, pour faire diſtinguer auſſi cet O de celui qui devoit être prononcé comme voyelle, ils lui donnoient une forme plus petite. C'eſt ce qui ſe voit dans la légende oVIRICIV de la médaille en queſtion, & dans celles des deux ſuivantes.

On lit oVIKY ſur la médaille n°. 4; il eſt difficile de juger à quelle ville elle appartient: ſi c'eſt à un des lieux portant le nom de *Vicus*, elle pourroit être de *Vicus Julius*, qui, ſuivant la notice des dignités de l'empire, étoit du pays de *Nemètes*, dans la Gaule belgique. Sur le n°. 5. on lit DIAoVLOS, qui déſigne les *gaulois diablintes*.

GAULOS, *GAULUS*, } iſle voiſine de Malthe.

Marco Vallio, Caii filio, Quiro Rufo, equo publico exornato à divo Antonino Auguſto pio, plebs gaulitana, ex aere conlato, ob merita & in ſolacium Caii Valli poſtumi, patroni municipii patris ejus. Le monument ſur lequel eſt gravée cette inſcription ſépulcrale, fut érigé aux frais du peuple de la ville de Gozo, voiſine de Malte, pour honorer la mémoire de Marcus Vallius Quirus, décoré du titre de chevalier romain par l'empereur Antonin. Le comte Jean Antoine Ciantar a rapporté cette épitaphe dans ſa diſſertation, publiée en 1749.

On lit auſſi dans le recueil d'inſcriptions de Muratori les mots ſuivans, qui prouvent la prédilection d'Antonin pour les habitans de *Gaulos*. ... ...*Adlectus inter quatringenarios Gauli à divo Antonino Au. pio.*

GAULOS, iſle. ΓΑΥΛΙΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette iſle ſont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

GAVLUS, vaiſſeau de charge, rond, qui fut le premier en uſage, & dont on donna le nom à des vaſes à boire de même forme. Héſychius dit que ces navires étoient propres aux phéniciens.

GAUNCARIUS. Muratori (970. 4. *Theſ. inſcript.*) rapporte l'épitaphe ſuivante d'un romain repréſenté au-deſſus, tenant de la main gauche un livre chargé des ſignes du zodiaque. Seroit ce un géographe? En grec Γαυρύχος ſignifie renfermant la terre; en auroit-on fait *gauncarius*?

C. PETTIUS CELER
GAUNCARIUS
V. ANN. XXXV.

GAUSAPE. *GAUSAPA.* *GAUSAPUM.* } La *gauſape*, dont Trimalcion s'enveloppe dans Pétrone (*c.* 28.), eſt un de ces habillemens, qui, ſans caractériſer aucune nation, entre cependant dans la liſte des vêtemens connus à Rome, ſous le règne des empereurs. C'étoit, ſuivant Ferrarius (*de re veſt. p.* 2. *l.* 1. *c.* 7, 8.), une chlamyde à franges, propre à garantir du froid. Bellori (*Colonna Antoniniana, fol.* 37.) appelle la *gauſapa* un *palludamentum* velu. Pline (*lib. VIII. cap. XLVIII.*) nous dit, que de ſon temps on commençoit à tiſſer la tunique laticlave comme la *gauſapa*; ne peut-on pas inférer de ce paſſage, que ce fut la matière ou la préparation qui fit nommer *gauſapa*, ſoit une tunique, ſoit une chlamyde tiſſue d'une certaine manière; d'autant qu'au même endroit Pline ajoute, qu'on portoit la *gauſapa* au camp, & qu'elle étoit d'une étoffe groſſière? Or, s'il eſt vrai que les longs poils caractériſoient proprement la *gauſapa*, il ſeroit inutile de rechercher ſa forme particulière; elle peut avoir été une tunique, comme l'a penſé Ferrarius, auſſi bien qu'une chlamyde: ſur quelques monumens on trouve des chlamydes à franges; mais c'eſt d'ordinaire comme habillement de quelque nation barbare.

Les longs poils, formant à la vérité des franges ſur les bords, caractériſoient la *gauſapa*, ſoit qu'elle fût un habillement; ſoit que cette étoffe velue ſervît à couvrir les tables, comme nos nappes (*Martial. XIV.* 138.); ſoit que ce fût la couverture des lits de table (*idid. XIV.* 152.), ou des lits à coucher (*ibid. XIV.* 144); ſoit qu'elle ſervît à eſſuyer les tables & les mains des convives (*Lucillius*), *purpureo terit tunc lautus gauſape menſas*; ſoit enfin que ce fût un manteau velu des barbares, adopté par les romains, pour s'envelopper en ſortant des bains chauds, &c.

» Le vêtement, dit Winckelmann (*hiſt. de*

l'art. liv. II. chap. I), des Iſis grecques du capitole & du palais Barbarini, eſt garni de franges, ainſi que le ſont les manteaux des rois captifs ; par-là, à ce qu'il paroit, on a voulu déſigner une divinité, dont le culte étoit venu des pays étrangers. Cette ſorte de vêtement, appellé *gauſapum*, étoit garnie de longs poils : dès qu'il fut introduit à Rome, les femmes en portèrent pendant l'hiver. Lorſque j'eus fait cette remarque, j'obſervai toutes les figures d'Iſis par rapport à l'habillement, & j'ai découvert que toutes, ſans exception, portent cette même eſpèce de manteau, agencé de la même manière, d'où j'ai conclu que cet ajuſtement eſt une marque diſtinctive de la déeſſe. C'eſt au moyen de ce caractère que j'ai reconnu pour une Iſis, le torſe d'une ſtatue coloſſale, placé contre le palais de Veniſe, à Rome, & appellé par le peuple la *Donna Lucretia*. C'eſt ainſi qu'eſt ajuſtée encore une belle Iſis de bronze, de la hauteur d'un palme (huit pouces), conſervée au cabinet d'Herculanum. Il en eſt de même de deux ou trois figures plus petites de cette déeſſe du même cabinet. Toutes ces figures ont les attributs de la fortune ».

GAUTO. Muratori (1986. 9. *Theſ. inſcr.*) rapporte l'inſcription ſuivante, gravée en l'honneur d'un *Gautus*, divinité inconnue :

D E O

G A U T O

P A T

GAZA, en Paleſtine. ΓΑΖΑΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRRR. en argent.

RRR. en bronze.

O. en or.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Hadrien, de Trajan, d'Antonin, de Marc-Aurèle, de Fauſtine jeune, de Vérus, de Commode, de Caracalla, de Plautille, d'Elagabale, de Sévère, de Domna, de Paula. *Voyez* les ERES.

GAZE DE COS, *Coa veſtis*, dans Tibulle & dans Properce. Celui-ci dit : *& tenues Coa veſte movere ſinus*. Horace l'appelle *Coa purpura*. Cette *gaze* avoit été inventée par une femme nommée *Pamphila* ; qu'il ne faut pas fruſtrer, remarque Pline, de la gloire qui lui appartient, d'avoir trouvé ce merveilleux ſecret de faire que les habits montrent les femmes toutes nues, *non fraudanda gloria excogitata rationis, ut denudet feminas veſtis*. (*Hiſt. nat. l. XI. cap. XXII.*)

En effet, cette étoffe étoit ſi déliée, ſi tranſparente, qu'elle laiſſoit voir le corps comme à nud ; c'eſt pourquoi Varron appelloit les habits qui en étoient faits, *vitreas togas* : Publius Sirus les nomme gaiement *ventum textilem*, du vent tiſſu, & *nebulam lineam*, une nuée de lin ; *æquum eſt*, dit-il, *induere nuptam ventum textilem, & palam proſtare nudam in nebulâ lineâ ?* « Eſt-il » honnête qu'une femme mariée porte des habits » de vent, & paroiſſe nue ſous une nuée de lin » ? Les femmes & les filles dans l'Orient, & en particulier celles de Jéruſalem, étoient vêtues d'habits ſemblables à la *gaze de Cos*, & qu'Iſaie nomme διαφανῆ λακωνικὰ, *interlucentes laconicas*.

On faiſoit la *gaze de Cos* d'une ſoie très fine (ou de *biſſus*) qu'on teignoit en pourpre avant que de l'employer, parce qu'après que la *gaze* étoit faite, elle n'avoit pas aſſez de corps pour ſouffrir la teinture ; c'étoit à Miſitras, aujourd'hui Maſcait, tout auprès l'iſle de Cos, qu'on pêchoit les huîtres qui produiſoient cette pourpre dont on teignoit la *gaze*, pour en rendre encore les habits plus précieux.

Il eſt vrai qu'il n'y eut dans les commencemens que les courtiſanes qui oſaſſent mettre à Rome de tels habits, mais les honnêtes femmes ne tardèrent pas à les imiter ; la mode en ſubſiſtoit même encore du temps de St. Jérôme : car, écrivant à Læta ſur l'éducation de ſa fille, il recommande *ut talia veſtimenta paret quibus pellatur frigus, non quibus veſtita corpora nudentur*.

Horace, dans une de ſes odes (*ode XIII. lib. IV.*) traite Lycé, une de ſes anciennes maîtreſſes, de ridicule, à cauſe qu'elle portoit des habits tranſparens de Cos, pour paroître jeune : *nec Coa referunt jam tibi purpura ;* « Croyez-moi ; » lui dit-il, ces habits de *gaze de Cos* ne vous » conviennent plus ». (D. J.)

On répète cinq fois *Cos* dans cet article ſur la *gaze* ; cependant on ne peut taire que de ſavans critiques prétendent que c'eſt dans l'iſle de *Céos*, ou *Céa*, aujourd'hui Zia, qu'on a trouvé l'invention de faire des étoffes de ſoie pour des habits de femmes, & non pas dans l'iſle de *Cos*, aujourd'hui Lango, ou Stango. *Voyez* les notes du P. Hardouin, ſur le XXIIe. chap. du liv. XI. de Pline ; Dapper ſur l'iſle de *Cos*, &c. Nous n'avons garde de décider la queſtion. Ducange a encore un ſentiment particulier ; il croit que la gaze, *gazzatum*, a été ainſi nommée, parce qu'elle eſt venue premiérement de Gaza, ville de Syrie.

GAZELLE. Le comte de Caylus (*Rec. d'Antiq. V. p.* 200.) a publié des bas-reliefs trouvés en 1761, à Scrofano, ſur leſquels on voit deux *gazelles*. *Voyez* DORCADE.

GAZETUM.

GAZETUM. Voyez MARSEILLE.

GAZIURA, dans le Pont galatique. ΓΑΖΙΟΥΡΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leur type eſt un aigle poſé ſur un foudre.

GÉ, ΓΗ, fille d'Hypſiſtus, ſelon Sanchoniaton, épouſa Uranus ſon frère, dont elle eut pluſieurs enfans, Cronos, ou Saturne, Betylus, Dagon & Atlas. Γῆ ſignifiant *terre*, de même que Οὐρανὸς ſignifie le *ciel*, les poëtes ont feint que Saturne & ſes frères étoient fils du Ciel & de la Terre. *Voyez* URANUS.

GEADA, ou *GEDA*, nom du dieu des anciens habitans de l'iſle de la Grande-Bretagne. On le nomme auſſi *Geta*. Cœlius Sedulius, poëte écoſſois (c'eſt-à-dire hibernois) qui vivoit ſous le jeune Théodoſe, en parle dans ſon poëme paſchal, adreſſé à l'abbé Macédonius, & il charge *Geta* de ridicules. Ce fut d'un roi du pays, père de Fingodwulf, aïeul de Frithuwulf, vingtième roi avant Alfrède, roi des anglo-ſaxons, que Jean Aſſerus, évêque de Sarisbéry, vers l'an 900 de Jéſus-Chriſt, fait deſcendre *Géada* par Frithuwulf. Il tâche de prouver enſuite que ce *Géada* étoit la dixième génération depuis Noé. (*Voſſius, de idolol. lib. I. cap. XXXVI.*)

GÉANS, qui firent la guerre à Jupiter : Héſiode fait naître ces *géans* du ſang qui ſortit de la plaie d'Uranus. Apollodore & Ovide les font fils de la Terre, qui, dans ſa colère, les avoit vomis de ſon ſein ; pour faire la guerre aux dieux exterminateurs des Titans ſes premiers enfans. Ces *géans* étoient, dit-on, d'une taille monſtrueuſe, & d'une force proportionnée à cette prodigieuſe hauteur : ils avoient cent mains, mais non des ſerpens au lieu de jambes. Réſolus de détrôner Jupiter, ils entreprirent de l'aſſiéger juſques dans le ciel, ou l'olympe, & entaſsèrent pour cela le mont Oſa ſur le Pélion, d'où ils eſſayèrent d'eſcalader le ciel, jettant ſans ceſſe, contre les dieux, de grands quartiers de pierre, dont les unes, qui tomboient dans la mer, devenoient des iſles, & celles qui retomboient ſur terre, formoient des montagnes. Jupiter, effrayé à la vue de ſi redoutables ennemis, appella tous les dieux à ſon ſecours ; mais il fut aſſez mal ſecondé par eux : car ils s'enfuirent tous en Egypte, où la peur les fit cacher ſous différentes formes d'animaux. Un ancien oracle avoit dit que les *géans* ſeroient invincibles, & qu'aucun des dieux ne pourroit leur ôter la vie, à moins qu'ils n'appellaſſent quelque mortel à leur ſecours. Jupiter ayant défendu à l'Aurore, à la Lune & au Soleil, de découvrir ſes deſſeins, devança la Terre qui cherchoit à ſecourir ſes enfans ; &, par l'avis de Pallas, fit venir Hercule, pour combattre avec lui : à l'aide de ce héros, il vint à bout de défaire tous les *géans*, & les précipita au fond du Tartare ; ou, ſelon une autre fable, il les enſévelit tout vivans ſous le mont Etna : ces *géans* étoient *Agrius*, *Alcyonée*, *les deux Aloïdes*, *Clytius*, *Encelade*, *Ephialte & Otus*, *Eurytus*, *Gration*, *Hyppolite*, *Pallas*, *Polybotès*, *Porphyrion*, *Thaon*, *Tithyus*, *& le redoutable Typhon*, qui ſeul, dit Homère, donna plus de peine aux dieux, que tous les autres *géans* enſemble.

Outre ces *géans*, enfans de la Terre, qui firent la guerre aux dieux, les poëtes & les anciens hiſtoriens font mention de pluſieurs autres perſonnages d'une taille giganteſque. Homère, parlant des héros qui aſſiégeoient Troye, dit qu'ils lançoient des pierres que quatre hommes de ſon temps auroient eu bien de la peine à lever ſeulement de terre. Virgile en dit autant de Turnus. Du temps de Tibère, un tremblement de terre découvrit, dit-on, le tombeau de pluſieurs *géans*, où l'on trouva une dent d'un pied de longueur ; de quelle grandeur devoit donc être la bouche qui contenoit trente-deux de ces dents, & de quelle taille étoit le corps d'un homme qui avoit la bouche ſi grande ? Phlégon aſſure qu'on trouva de ſon temps, dans une caverne de la Dalmatie, des cadavres dont les côtes avoient plus de ſeize coudées de longueur ; & un tombeau près d'Athènes, qui étoit long de cent coudées, dans lequel avoit été mis le corps du *géant* Macroſiris. Philoſtrate le jeune dit, après Pauſanias, qu'Ajax avoit onze coudées, c'eſt-à-dire, près de dix-ſept pieds de hauteur ; qu'Aryadès, dont le corps avoit été découvert ſur les bords de l'Oronte, en avoit cinquante-cinq ; qu'il y avoit un autre tombeau au promontoire de Sigée, dans la Troade, long de vingt-deux coudées ; & qu'on avoit trouvé dans l'iſle de Lemnos, un cadavre, dont la tête étoit ſi groſſe, qu'à peine pouvoit-on la remplir d'eau, en y vuidant deux cruches de Crète, qu'on ſait avoir été très-grandes. Sertorius, au rapport de Plutarque, s'étant rendu maître de la ville de Tingi, fit ouvrir le tombeau du *géant* Antée, dont le cadavre avoit, dit-il, ſoixante coudées. Nous liſons dans Pline, qu'une montagne de l'iſle de Crète, s'étant écroulée, on vit un corps, qui étoit debout, haut de quarante ſix coudées. Et Solin dit qu'on fit voir au proconſul Métellus, un cadavre giganteſque, qui avoit trente-trois coudées. Pauſanias, après avoir parlé de la taille giganteſque d'Ajax, fils de Télamon, & de l'indien Oronte, ajoute : « vis-à-vis de Milet, il y a l'iſle de Ladé,

» qui ſe partage en deux autres petites iſles, » dont l'une porte le nom d'Aſtérius, parce » qu'Aſtérius y a ſon tombeau : il étoit fils d'Arac, » que l'on dit avoir été fils de la Terre ; le corps » d'Aſtérius n'a pas moins de dix coudées de long. » Mais ce qui m'a encore plus étonné, c'eſt ce » que j'ai vu dans une petite iſle de Lydie : là » un tombeau s'étoit entr'ouvert par l'injure des » temps, & on apperçut des os d'une ſi pro- » digieuſe grandeur, que s'ils n'avoient eu la » figure de corps humain, on ne les auroit ja- » mais crus tels. Le bruit courut dans le pays, » que l'on avoit trouvé le corps de Géryon, & » l'on montroit ſur une montagne une groſſe » roche, qu'on diſoit lui avoir ſervi de trône ; » mais ſur ce que je leur objectai que Géryon » avoit demeuré à Gadès, & que ſon corps ne » ſe trouvoit nulle part, quelques lydiens, plus » ſavans dans les antiquités de leur pays, pré- » tendirent que c'étoit le corps d'Hyllus, fils « d'Hercule & d'Omphale » Bocace, dans ſa généalogie des dieux, raconte qu'on avoit découvert, dans une caverne du mont Eryx, en Sicile, le corps d'un *géant* athlète, qui tenoit dans la main un bâton ſemblable à un mât de vaiſſeau, & que le tout ſe réduiſit en poudière lorſqu'on y toucha, à la réſerve de trois dents, que les magiſtrats de la ville d'Eryx conſervèrent avec une partie du crâne, contenant quelques boiſſeaux meſure de Sicile. Fazellus croit que c'eſt le corps d'Eryx, tué par Hercule : & il ajoute que de ſon vivant on avoit trouvé un autre cadavre de vingt coudées de long, qui s'étoit pareillement réduit en poudre, excepté les dents, dont chacune peſoit environ cinq onces, qu'il aſſure avoir vu, ainſi que la figure du *géant* deſſinée ſur la muraille.

De ces témoignages extraits de l'hiſtoire ancienne, qui s'accordent avec la Mythologie, quelques-uns ont conclu qu'il y a eu réellement autrefois des *géans*. Mais, ſans toucher au fond de la queſtion, qui fait la matière de pluſieurs diſſertations pour & contre, ne peut-on pas dire en général, que tout ce que l'on raconte de ces tombeaux découverts, de ces oſſemens monſtrueux, de ces cadavres d'une grandeur démeſurée ; tout cela n'étoit fondé que ſur des rapports d'ouvriers & de manœuvres, ſans que jamais aucun homme digne de foi ait pu dire avoir rien vu de pareil ; & n'y eût il que la circonſtance qu'on ajoutoit à chacune de ces rélations, que ces cadavres énormes ſe détruiſoient dès que l'air entroit dans ces cavernes, c'en ſeroit aſſez pour nous empêcher d'y ajouter foi, & pour nous les faire regarder comme autant de rélations fabuleuſes. Pour ces oſſemens monſtrueux qu'on diſoit être ou les côtes, ou les dents de quelques *géans*, il y a long-temps que d'habiles naturaliſtes ont fait voir, que ce pouvoient être des os de baleine, ou de quelqu'autre grand cétacée, ou des concrétions pierreuſes, qui offrent ſouvent de pareilles reſſemblances. *Voyez* CYCLOPES.

On ſait combien les ſyſtêmes ſur l'origine & la nature des grands os foſſiles, ſont aujourd'hui multipliés ; mais ce qu'il y a de bien certain au milieu de ce concours d'opinions ſi différentes & ſi peu fondées, c'eſt que la découverte de ces débris prodigieux a accrédité la fable des *géans* dans les deux héniſphères de notre globe. Les phyſiciens qui ont fait une étude particulière de la minéralogie, ſavent que les oſſemens de cette eſpèce ſont ordinairement enveloppés dans des lits ou dans des couches de gravier, de ſable ou de terre molle, qui peuvent aiſément s'ébouler, ou être entraînées par des avalanges, ou par des chûtes d'eau, de ſorte qu'on trouve quelquefois des ſquelettes entiers ſans qu'on les cherche & ſans même qu'on penſe à les chercher : auſſi eſt-ce par de tels accidens que les ſauvages qui ne labouroient ni ne remuoient jamais la terre en ont eu connoiſſance.

Les torrens qui rouloient avec un bruit & une impétuoſité étonnante du haut des montagnes de la Theſſalie & de la Macedoine, ont, dans les temps fabuleux, donné lieu aux Grecs de croire que les *géans* avoient voulu y entaſſer l'Oſſa ſur l'Olympe, & l'Olympe ſur le Pélion, pour y combattre de plus près les dieux ; & ces dieux mêmes n'étoient que la lueur de l'aurore boréale.

C'eſt par un paſſage de Solin, qu'il conviendra de citer ici, que nous ſavons que dans la Macédoine ſur tout on découvroit fréquemment des os foſſiles de la première grandeur au fond des ravines, que ces torrens, dont nous parlons, y avoient creuſées dans les campagnes. *In Macedoniâ, nimbis torrentes excitantur, & auctâ aquarum pondere, ruptis obicibus, valentius ſe in campos ruunt, eluvione oſſa etium nunc ferunè detegi, quæ ſunt ad inſtar corporis humani, ſed modo grandiore.* (cap. 14.)

Si l'on avoit examiné ce paſſage avec toute l'attention qu'il méritoit, on ſe ſeroit épargné des raiſonnemens très-futiles ſur les motifs qui ont fait placer l'aſſaut ou l'eſcalade des *géans* plutôt au Nord de la Grece que dans ſa partie méridionale. Au reſte le Bathos de l'Arcadie, dont parle Pauſanias dans ſes *arcadiques*, a pu être une vallée étroite & profonde, ce que ce terme grec paroit bien déſigner, & où l'on faiſoit de temps en temps les mêmes découvertes qu'au pied de l'Olympe & des autres montagnes de la Macédoine. Il faut obſerver encore ici que le terrein, ſur lequel les Macédoniens bâtirent la ville de Phlegra, paroit avoir été une ſoufrière, ou un veſtige de volcan éteint ; & l'on

Digitized by Google

verra par la ſuite de quelle conſéquence peut être une telle obſervation.

C'étoit une eſpèce de fureur parmi les anciens, de vouloir que tous les os foſſiles qu'on leur montroit, fuſſent des reſtes de corps humains. Saint-Auguſtin vit à Utique une dent molaire, cent fois plus grande que la dent d'un homme: mais au lieu d'aſſurer qu'elle avoit appartenu à un hippopotame, il aſſura qu'elle avoit appartenu à un *géant*. Et ce qu'il y a de bien ridicule, c'eſt que Vivès, le commentateur de Saint-Auguſtin, eſt tombé dans des erreurs auſſi groſſières à l'occaſion d'un os exactement ſemblable, qu'il vit à Valence dans l'égliſe de Saint Criſtophe; car en ce temps c'étoit la coutume d'expoſer à la dévotion du peuple toutes les raretés de cette eſpèce; ici nous nous ſouvenons d'en avoir encore trouvé quelques-unes à l'entrée d'une égliſe de Cologne, qui nous parurent être des fragmens d'une carcaſſe de baleine. Les Romains alloient auſſi chercher très-loin tous les grands os qu'ils pouvoient découvrir, pour en orner leur capitale; & ce fut Scaurus qui l'embellit d'un ſquelette célèbre pris dans la Toparchie de Joppé, & dont nous ne négligerons pas de parler plus amplement. On dit, à la vérité, que l'empereur Tibère refuſa les oſſemens prodigieux qu'on lui offrit & qui avoient probablement été déterrés en Sicile où l'on en déterre encore beaucoup de nos jours; comme dans pluſieurs îles de la Méditerrannée où il y a eu des volcans; mais nous doutons que Tibère ait craint de faire parlà contraſter ſa taille avec celle des anciens héros auxquels on attribuoit ces débris. Il faudroit en ce cas que ſa vanité eût été très-oppoſée à celle d'Auguſte; cependant Phlégon l'aſſure (*περὶ θαυμασίων κεφ.* 14.)

Mais comme l'on connoît bien l'imbécillité de cet écrivain & ſon ardeur à mentir, on ne ſauroit faire aucun fond ſur ce qu'il rapporte encore de la découverte de pluſieurs ſqueletres énormes jettés par la mer ſur le rivage, ou trouvés dans des crevaſſes faites par des tremblemens de terre. Au reſte ce ſeroit ſe tromper que de prendre Abidène & Eupolène cités par Euſèbe, pour des hiſtoriens plus judicieux & plus ſincères que Phlégon.

Ce qu'il y a de bien certain, c'eſt que les orientaux ont, de ce temps immémorial, perſonnifié des météores: ils ont changé en *géans* les exploſions des montagnes ardentes, les vents, les tourbillons, les orages, & nos mariniers donnent encore aujourd'hui le nom du *géant* Typhon à la trombe, ou tornados, phénomène que tout le monde connoît, parce qu'il eſt très-fréquent dans la méditerrannée & l'océan. Mais il ne faut pas croire que le Typhon d'Egypte ait été enviſagé comme la cauſe immédiate de cet élancement des eaux, que les Egyptiens, ou connoiſſoient peu, ou craignoient peu, puiſqu'ils ne naviguoient jamais. Le météore qu'ils ont perſonnifié dans leurs fables ſacerdotales, eſt un vent qui ſouffle aſſez régulièrement après l'équinoxe du printemps; & avant le ſolſtice d'hiver, ou directement du ſud, ou d'un rumb, qui approche de celui de l'eſt. Tous les voyageurs qui ont été en Egypte, parlent de ce fléau, car c'en eſt un; & pour en avoir quelque idée, il ſuffira de conſulter le *journal* de Thévenot qui en a lui même eſſuyé les effets, tant ſur l'iſthme de Suès, que dans l'endroit où a été ſituée Héliopolis hors du Delta, qu'on ne confondra point avec une autre ville de ce nom, qui paroit avoir été entre les bras du Nil. Lorſque ce vent eſt violent, il remplit l'atmoſphère d'un ſable brûlant, qui bleſſe la rétine de ceux qui le reçoivent au viſage, & étouffent quelquefois deux ou trois mille hommes & autant de chameaux de la caravane de la Mecque, comme feroit un coup de foudre.

Ce ſont là les véritables vents typhoniques, qu'on nomme auſſi *champſin*: nous avons trouvé dans Proſper Alpin (*Rer. Egyp. Lib. I.*) que cette appellation dérive du nom de l'uſurpateur Cambyſe, dont l'armée fut en partie détruite par un orage ſemblable, mais cette etymologie n'eſt aſſurément point heureuſe, puiſqu'il y a bien apparence que long-temps avant la conquête des Perſans, les Egyptiens employoient déja dans un ſens figuré le mot de *champſah* (il y avoit différens dialectes en Egypte, puiſqu'on trouve même dans les livres coptes *amſah & pamſap*, pour déſigner le *crocodile*. *Temſach* eſt un mot arabe qu'il ne faut pas introduire dans le texte d'Hérodote, au lieu du terme qu'on y lit, comme quelques ſavans l'ont voulu) qui dans ſon propre ſens déſigne le crocodile, animal qu'on ſait avoir été plus qu'aucun autre l'emblême du Typhon, qui étoit, généralement parlant, le mauvais principe; mais lorſqu'on le perſonnifioit, lorſqu'on le repréſentoit ſous la forme giganteſque, ſoufflant comme un dragon le feu de ſa gueule ſur toute la terre d'Egypte, alors on le qualifioit plus particuliérement par l'épithète, *d'aphoph*. (*Jablonski Panth. Egyp. Lib. V. cap.* 2.) Quoique les dieux l'euſſent jadis foudroyé, il n'en reſpiroit pas moins dans le lac Sirbon, ou plutôt dans les eaux birumineuſes de ce bourbier qu'on connoît aujourd'hui ſous le nom de *Sebaket Bardoïl*: de-là il envoyoit des brouillards étouffans ſur la ville de Péluſe, au point que beaucoup de Péluſiotes en croyoient être poſſédés; & il n'étoit plus rare, comme l'on ſait, de trouver auſſi des poſſédés autour du lac Aſphalrite en Judée, parce que les vapeurs qui en ſortent ſont à peu près de la même nature que les émanations du Sirbon. Par une allégorie

aussi singulière que celle dont nous venons de parler, les prêtres égyptiens disoient que le Typhon avoit de temps en-temps, soit au fond de son lac, soit dans les environs d'Avaris, quelque commerce avec une concubine, & de ces accouplemens ils faisoient naître la race des juifs, qui étoient abominables à leurs yeux (*Plut. de Isid. & Osir.*); il faut convenir qu'il leur eût été difficile d'imaginer une origine plus propre à caractériser un peuple qu'ils haïssoient.

Nous sommes entrés dans ces détails pour faire comprendre comment un météore, de l'espèce de celui qu'on vient de décrire, a pu être métamorphosé en *géant*, dans le langage figuré des Orientaux ; & par cet exemple on jugera de tous les autres : car ici un exemple en vaut mille. Il y a certainement des mythologues comme Noël le Comte & l'abbé Banier, qui ont interprété en un sens moral, ces mêmes fables que nous venons d'exposer dans un sens physique ; mais qu'il nous soit permis de dire, sans prétendre déprimer ces auteurs d'ailleurs très-estimables, qu'ils n'ont point eu & qu'ils n'ont même pu avoir sur l'Egypte la millième partie des connoissances qu'on a acquises de nos jours par les recherches les plus opiniâtres relativement à tous les points de l'histoire de cette contrée célèbre. D'ailleurs il importe peu dans quel sens on explique cette énigme, dès qu'on y reconnoît une allégorie ; car nous ne disconvenons point que les êtres moraux n'aient pu être changés en *géant*, & on en voit la preuve dans la religion des Indous.

Le Typhoë des Grecs & des Latins est indubitablement le même spectre mythologique que le Typhon des Egyptiens. Mais son histoire, en passant de l'Afrique en Europe, a été altérée : on en a supprimé des circonstances, on y en a ajouté mille autres ; on ne pouvoit d'ailleurs l'ensevelir dans le lac Sirbon, que les Grecs ne connoissoient que confusément ; mais on l'enterra sous l'Etna, que les Grecs connoissoient ; & cette particularité indique précisément que les effets de la nature ont toujours dû concourir plus ou moins avec la fable pour l'appuyer & lui donner du corps. Il n'eût point été possible de transporter depuis Phlégra dans la Macédoine, jusqu'au rivage de la Campanie une armée de *géans*, πάντες γηγένται ; comme parle Sophocle, si le souffre qui s'enflamme sous terre sur ce rivage de la Campanie, dans un endroit que les Italiens nomment aujourd'hui *Solfatra*, & qui est un volcan épuisé, n'eût favorisé une tradition si merveilleuse ; mais une partie du *Campus Phlegraus*, qui brûloit encore, ou qui fumoit encore depuis que la foudre y avoit terrassé ces énormes mortels, rendoit la chose probable, & il n'a fallu que découvrir par hazard dans les environs, quelques grands os fossiles, pour que la chose soit devenue vraie aux yeux de ceux même qui prétendoient n'être point du peuple. Or, qu'on ait trouvé des os fossiles dans cette partie de l'Italie la plus voisine du *Campus Phlegraus*, ou du champ brûlé, cela est hors de doute, par la quantité qu'on en a vu rassemblée à Pouzzol, où au XVI siècle un poète a eu la hardiesse de graver sur ces os de mauvais vers latins, par lesquels on voit qu'il attribuoit, sans aucune espèce de doute, ces fragmens à des corps humains.

. . . . . *Titanum ingentia membra,*
Hic quales hominum testificantur avos.

De tout ceci il résulte que c'est autour des lacs bitumineux, auprès des volcans, au pied des montagnes d'où il descend des torrens dans les terreins sulphureux, ou enfin dans les terreins à tourbes, d'où il sort des feux follets, ou qui s'enflamment même entièrement comme certaines tourbières, que les anciens ont logé les *géans* : c'est-là qu'ils ont combattu, c'est-là qu'ils ont été détruits ou débellés, sans cesser de vivre, comme Typhoë, qui gémissoit encore sous le poids de l'Etna. Ces observations réunies prouvent indubitablement qu'on a personnifié des météores & des phénomènes, & qu'il ne faut peut-être pas plus croire à l'existence des *géans*, qu'à l'existence des fées, dont quelques-unes ont également été produites par des effets naturels, dont la cause a dû rester profondément cachée dans les siècles d'ignorance & de barbarie. (H. D. G.)

GÉGANIE fut une des quatre premières vestales instituées par Numa Pompilius.

ΓΕΙΣΣΟΝ. *Voyez* CASQUE & VISIÈRE.

GÉLA, en Sicile. ΓΕΛΑΣ & ΓΕΛΩΙΩΝ & ΓΕΛΟΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRR. en or.

C. en argent.

C. en bronze.

Leurs types ordinaires sont :

Un bœuf.

Le bœuf à tête humaine, entier, ou à mi-corps.

Un homme conduisant un bélier. *V.* G.

GÉLALÉENNE (ère), autrement dite ÈRE D'ISDEGERDE, & ÈRE DE MALEK-SCHAH-DGÉLALEDDIN.

L'ère d'Isdégerde (IIIe. du nom), roi de Perse, commence, non à la mort de ce Prince, comme quelques-uns le prétendent, mais à son

Digitized by Google

avénement au ttône, que l'on rapporte au 16 juin de l'an de J. C. 632. Les années dont elle eſt compoſée, ſont de 365 jours, & chaque mois de 30 jours; mais à la fin du mois Aben, l'uſage étoit d'ajouter cinq jours; les aſtronomes ne faiſoient cette addition qu'à la fin de l'année. Les perſans ont ſuivi cette ère, dont les années étoient vagues, comme celles de l'ère de Nabonaſſar, juſqu'à Malek-Schah-Dgelaleddin, ſultan du Khoraſan. Ce prince ayant formé un conſeil de huit aſtronomes, régla, l'an de J. C. 1079, que l'équinoxe du printemps ſeroit fixé au 14 de notre mois de mars, & qu'outre les cinq épagomènes, chaque quatrième année, ſix ou ſept fois de ſuite, on en ajouteroit un ſixième, après quoi l'intercalation ne ſe feroit plus qu'une fois en cinq ans. Cette réforme fut adoptée des perſans, qui la ſuivent encore de nos jours, & eſt appellée *Gélalaléenne*, ou *Malaléenne*, du nom de ſon auteur.

Voici les noms des mois Perſans, ſuivant Alfragan.

Afrudin-Meh.	Adar-Meh.
Ardiſaſcht-Meh.	Di-Meh.
Cardi-Meh.	Béhen-Meh.
Thir-Meh.	Affirer-Meh.
Merded-Meh.	Mutteraca, ou les cinq épagomènes, & les ſix dans les années abondantes.
Schaharir-Meh.	
Méhar-Meh.	
Aben-Meh.	

Les perſans n'ont point de ſemaines, & donnent à chaque jour du mois les noms ſuivans,

1 Hormozd.	20 Béhéram.
2 Behman.	21 Ram.
3 Ardabaheſcht.	22 Bad.
4 Schahrivar.	23 Dibadin.
5 Eſphendarmon.	24 Din.
6 Khordad.	25 Ered.
7 Mordad.	26 Aſchſtad.
8 Dibadur.	27 Oſman.
9 Azur.	28 Ramiad.
10 Aben.	29 Marasfend.
11 Khour.	30 Anitan.
12 Mah.	
13 Tir.	EPAGOMÈNES.
14 Dgiouſch.	
15 Dibaméher.	1 Ahnoud.
16 Méher.	2 Aſchnoud.
17 Sourouſch.	3 Eſphendatmez.
18 Reſch.	4 Vaheſcht.
19 Fervardin.	5 Heſchouneſch.

Les perſans font conſiſter l'année tropique ou aſtronomique en 365 jours, 4 heures, 49 minutes, 15 ſecondes, 0 tierces & 48 quartes.; d'où M. Wolf (*Elem. Mate. tom. IV. pag.* 101.) conclut, que la forme de l'année *gélaléenne*, eſt la meilleure de toutes les années civiles (en ce qu'elle retient les points des équinoxes & des ſolſtices, chacun dans un même jour), & que la manière, dont les perſans intercalent, l'emporte ſur celle du calendrier grégorien. (*L'art de vérifier les dates.*)

GÉLANIE, nymphe qu'Hercule rendit mère de Gélon. *Voyez* GÉLON.

GÉLANOR, le dernier de la race des Inachides, régnoit à Argos, lorſque Danaüs, fuyant les perſécutions de ſon frère Egyptus, vint chercher une retraite dans l'Argolide. L'accueil favorable qu'il fit à cet étranger, lui devint bientôt fatal: le commencement du règne de *Gélanor* amena des troubles; Danaüs en profita. S'étant fait un parti conſidérable, il détrôna ſon bienfaiteur, & mit fin au règne des deſcendans d'Inachus. *Voyez* DANAÜS.

GÉLASIE; c'eſt le nom qu'on donne à une des trois Graces, qui ſe trouvent peintes au fond d'un verre antique, avec leurs noms: les deux autres ſont *Licoris & Comaſia*. C'étoit peut-être le nom de trois jeunes perſonnes, qui avoient mérité, par les agrémens de leur eſprit & de leur perſonne, les attributs des Graces. Car les véritables Graces ne ſe trouvent ainſi nommées dans aucun mythologue.

GELASIANI. On trouve dans Sidoine Apollinaire (*Carm. XXIII.* 301.):

Mimos, Schoenobates, Gelaſianos.

Il déſigne des baladins qui faiſoient ſur le théâtre des grimaces & des geſtes extravagans pour égayer les ſpectateurs. Leur nom étoit dérivé de γελάω, *je ris.*

GELLIA, famille romaine dont on a des médailles.

RRR. en argent.

RRRR. en bronze.

O. en or.

Le ſurnom de cette famille eſt *PUBLICOLA.*

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

GÉLON, fils d'Hercule & de la nymphe *Gélania*, s'établit dans la Scythie d'Europe, & fut la tige des *Gélons*, nation ſcythe, qui ſembla pendant long-temps avoir hérité du courage & de la force d'Hercule ſon auteur. *V.* ECHIDNA.

GÉLON, roi de Sicile. ΒΑ. ΓΕΛΩΝΟΣ.

Ses médailles ſont :

R. en argent.

RR. en bronze.

Unique... en or..... *Torremuſa.*

GÉLOSCOPIE. Ce mot vient de *γέλως*, *ris*, & de *σκοπέω*, *je conſidère*. C'eſt une eſpèce de divination qui ſe tiroit du ris d'une perſonne : on prétendoit acquérir ainſi la connoiſſance de ſon caractère & de ſes penchans, bons ou mauvais. *Voyez* l'article PHYSIONOMIE.

GÉMEAUX, le troiſième des douze ſignes du zodiaque, qui repréſente, ſelon Manilius, Apollon & Hercule l'égyptien ; ou, ſelon Hygin, Triptolème & Jaſion, tous deux favoris de Cérès, pour l'avoir avertie les premiers de l'enlévement de ſa fille. D'autres diſent que les *Gémeaux* ſont Amphion & Zéthus, les deux fils de Borée ; mais les poètes s'accordent la plupart à donner cette conſtellation aux deux Tyndarides, Caſtor & Pollux.

Les étoiles des *Gémeaux* ſont diſpoſées, diſoit-on, de manière que lorſqu'une ſe lève, l'autre ſe couche (*nam & horum ſtellæ ita ſe habent, ut occidente unâ, oriatur altera..... Germ. Cæſ. in aratum.*) ; & les *Gémeaux* ſe nomment Caſtor & Pollux : de là naquit la fable, que ces deux frères avoient obtenu de Jupiter, qu'ils ſeroient tour-à-tour en enfer & dans le ciel.

GEMELLA. Ce mot joint aux titres d'une colonie, déſigne qu'il y avoit deux villes du même nom, comme les hippones ; ou que les légions qui avoient fourni des habitans à cette colonie, étoient déſignés par le même nombre, telles que deux légions VI, ou deux VII, &c.

Le ſurnom *Gémella* ſe donnoit à une légion qui avoit été recrutée par l'incorporation d'une autre légion, trop foible elle-même pour pouvoir en former une ſeule. (*Cæſ. bell. civil. 3. c. 4.*) *unam ex Sicilia veteranam, quam factam ex duabus Gemellam adpellabat.*

GEMINÆ, légions ainſi nommées par Auguſte (*Dio 55.*) & ſes ſucceſſeurs, lorſqu'après avoir été détruites ou reparties dans les autres légions, on les en tiroit de nouveau, pour les faire revivre.

GÉMINÉES. Les lettres *géminées* dans les Inſcriptions & dans les médailles, marquent toujours deux perſonnes. C'eſt ainſi qu'on y trouve COSS. pour les deux conſuls ; IMPP. pour deux empereurs ; AUGG. pour deux Auguſtes, &c. Quand il y avoit trois empereurs, on triploit les lettres en cette ſorte, IMPPP. AUGGG. &c. Les monétaires avoient ſur cela des formules invariables.

GEMINUS, ſurnom de Janus, à cauſe des deux faces qu'on lui donne.

GEMINUS, ſurnom des familles ABURIA & SERVILIA.

GEMMA POTORIA (*à*). Muratori (991. 2. *Theſ. Inſcript.*) rapporte l'épitaphe de l'affranchi de Gallien, chargé du ſoin de ſes coupes ornées de pierres précieuſes.

D. M.

AMAZONIUS GAL. A. L.

A. GEMMA POTORIA.

GEMMARII. Muratori (941. 2. *Theſ. Inſcr.*) rapporte une inſcription dans laquelle on lit les noms de pluſieurs romains qualifiés de GEMMARI DE VIA SACRA. Étoient ce des jouailliers de la rue ſacrée ? Étoient ce des ſtatuaires ou faiſeurs de génies, GENIARII ?

GÉMONIES. Les *gémonies* étoient chez les romains à peu près ce que ſont les fourches patibulaires en France. Elles furent ainſi nommées, ou de celui qui les conſtruiſit, ou de celui qui y fut expoſé le premier, ou du verbe *gemo*, je gémis.

Quelques-uns les appellent *gemonia ſcala*, ou *gradus gemonii*. C'étoit, ſelon Publius Victor, ou Sextus Rufus, un lieu élevé de pluſieurs degrés, d'où l'on précipitoit les criminels. D'autres les repréſentent comme un lieu où l'on exécutoit & où l'on expoſoit les malfaiteurs.

Les *gémonies* étoient dans la dixième région, auprès du temple de Junon. C'eſt Camille qui, l'an de Rome 358, deſtina ce lieu à expoſer les corps des criminels à la vue du peuple ; ils y étoient gardés par des ſoldats, de peur qu'on ne vint les enlever pour les enterrer. Lorſqu'ils tomboient en pourriture, on les traînoit de là avec un croc dans le Tibre.

Les *gémonies* étoient certainement dans la treizième région, où étoit auſſi le temple de Junon reine, dédié par Camille. C'eſt ce que Publius Victor, cité dans cet article, aſſure. Onuphre Panvini & tous les antiquaires placent, comme Publius Victor, les *gémonies* dans la treizième région, & non pas dans la dixième. C'eſt mal-à-propos que des antiquaires ont attribué à Publius Victor, d'avoir dit que les *gémonies* étoient un lieu élevé de pluſieurs degrés. Ce n'étoit point un lieu élevé où il fallût monter ; c'étoit un lieu enfoncé, une eſpèce de puits où il falloit deſcendre.

GÉNÉSIUS, ſurnom de Neptune, qui lui venoit de ſon temple, bâti dans le bourg *Géné-*

Digitized by Google

ſius, non loin de Thyrée dans l'Argolide. (*Pauſan. Corint.*)

GÉNÉTHLIAQUES; c'étoit le nom qu'on donnoit dans l'antiquité aux aſtrologues qui dreſſoient des horoſcopes, ou qui prédiſoient ce qui devoit arriver à quelqu'un par le moyen des aſtres, que l'on ſuppoſoit avoir préſidé à ſa naiſſance.

Ce mot eſt formé du grec γένεσις, *origine, génération, naiſſance*.

Les anciens appelloient ces ſortes de devins *chaldæi*, & en général *mathematici*. Les loix civiles que l'on trouve dans le code contre les mathématiciens, ne regardent que les généthliaques ou aſtrologues.

L'aſſurance avec laquelle ces inſenſés oſoient prédire l'avenir, faiſoit qu'ils trouvoient toujours des dupes; & qu'après avoir été chaſſés par arrêt du ſenat, ils ſavoient encore ſe ménager aſſez de protections, pour demeurer dans la ville. C'eſt ce que diſoit un ancien : *hominum genus quod in civitate noſtrâ ſemper & vetabitur & retinebitur.*

Antipater & Archinapolus ont prétendu que la *Généthliogie* devroit être plutôt fondée ſur le tems de la conception, que ſur celui de la naiſſance.

GÉNÉTHLIE, ou GÉNÉTYLLIS, étoit la déeſſe du beau ſexe, ſelon Héſychius, qui dit que les femmes lui immoloient des chiens. Le ſcholiaſte d'Ariſtophane (*nubes*), appelle *Génétyllis*, Vénus, déeſſe de la génération.

GÉNETHLIUS. Neptune avoit à Sparte un temple ſous ce nom, qui ſignifie, divinité qui préſide aux naiſſances. (*Pauſan. Lacon.*)

GÉNÉTYLLIDES, c'eſt-à-dire, filles ou compagnes de *Génétyllis*. Pauſanias eſt le ſeul qui parle de ces divinités. Il dit qu'elles étoient peu différentes de celles que les phocéens d'Ionie honoroient ſous le nom de *Gennaïde*. Les *Génétyllides* avoient des ſtatues dans le temple de la Vénus-Coliade. *Voyez* GENNAIDES.

Les déeſſes-mères des grecs, les *matres* ou *matræ gallaicæ* de nos ancêtres, étoient la même choſe que les *Génétyllides*. Suidas dit que les *Génétyllides* étoient des génies de la ſuite de Vénus; c'étoit, ſelon d'autres, Vénus elle-même & Hécate.

GENIALES dii, dieux qui préſidoient à la génération : Feſtus dit que c'étoient les quatre élémens, l'eau, la terre, le feu & l'air. D'autres nomment Venus, Priape, le *génie*, la fécondité. Les aſtrologues appellent dieux *géniales* les douze ſignes, la lune & le ſoleil. *Voyez* MARIAGE.

GENIARIUS. Muratori (943. 4. *Theſ. Inſcr.*) rapporte une inſcription dans laquelle on lit ce mot. On voit auſſi dans le recueil de Gruter (25. 1.) ces mots : *Geniarius poſt ædem Caſtoris.*

Le *Geniarius* étoit-il le fondeur, le marchand des ſtatues de *génies*, ou le gardien d'une ſtatue de *génie* ?

GÉNIE. Les anciens croyoient que chaque homme avoit ſon *génie*, & même deux, un bon & un mauvais. « Dès que nous naiſſons, dit Ser» vius, commentateur de Virgile (*Æneid. VI.* » 443.), deux *génies* ſont députés, pour nous » accompagner; l'un nous exhorte au bien, l'autre » nous pouſſe au mal. Ils ſont appellés *génies*, » & cela fort à propos; parce que dès le temps » de la *génération*, *cum unuſquiſque genitus fuerit*, » ils ſont commis pour obſerver les hommes; ils » nous ſont préſens juſqu'après le trépas; & alors » nous ſommes, ou deſtinés à une meilleure vie, » ou condamnés à une plus mauvaiſe ». On trouve des inſcriptions : *Au bon génie de l'empereur*, ce qui ſuppoſe qu'il y avoit auſſi un mauvais *génie*. Sur quoi Pline remarque, qu'il devoit y avoir un bien plus grand nombre de dieux, ou de natures céleſtes, que d'hommes, puiſque chacun avoit un ou deux *génies*. Les romains donnoient le nom de *génies* à ceux là ſeulement qui gardoient les hommes, & le nom de Junon aux *génies*, gardiens des femmes. Il y avoit auſſi des *génies* propres à chaque lieu, les *génies* des peuples, les *génies* des villes, les *génies* des provinces, des fontaines, &c. On adoroit à Rome le *génie* public, c'eſt-à-dire, la divinité tutélaire de l'empire. On juroit par le *génie* des empereurs; & le jour de leur naiſſance, on faiſoit des libations à leur *génie*, comme à la divinité de qui ils tenoient leur puiſſance. Chacun auſſi faiſoit des ſacrifices à ſon *génie* le jour de ſa naiſſance, & on lui offroit des fleurs, du vin & de l'encens.

Les *génies* ont été quelquefois repréſentés ſous la figure d'un ſerpent; mais ordinairement on les repréſentoit ſous la forme d'hommes, tantôt ſous celle de vieillards, quelquefois en hommes barbus, & plus ſouvent en jeunes enfans, auxquels on donnoit même des ailes. Le *génie* du peuple romain étoit un jeune homme, à demi vêtu de ſon manteau, appuyé d'une main ſur une pique, & tenant de l'autre la corne d'abondance.

Les *génies* ſe prenoient auſſi pour les mânes des défunts. « Le *génie*, dit Apulée, eſt l'ame » de l'homme, délivrée & dégagée des liens du » corps. De ces *génies*, les uns qui prennent ſoin » de ceux qui demeurent dans la maiſon, & qui » ſont doux & pacifiques, s'appellent *génies* » familiers; ceux, au contraire, qui, pour leur » mauvaiſe vie, n'ont point de lieu aſſigné pour » demeure, & vont errant de côté & d'autre,

» comme condamnés à un exil, cauſent des ter-
» reurs paniques aux gens de bien, mais font véri-
» tablement du mal aux méchans; ceux-là, dis-je,
» ſont ordinairement appellés *lares*. Les uns &
» les autres ont également le nom de dieux mâ-
» nes: on leur fait l'honneur de les qualifier de
» dieux ». On trouve ſouvent ſur les inſcriptions ſépulcrales les *génies* mis pour les mânes. Le nom de *génie* eſt encore commun aux *lares*, aux *pénates*, aux *lémures*, aux *démons*.

Les anciens croyoient que leurs *génies* aſſiſtoient à leurs feſtins. On voit ſur un vaſe étruſque, dans Dempſter (*Etrur. tab. XC. n°. 3.*), un *génie* ailé, qui apporte un plat de fruits à une matrone aſſiſe.

Les *génies* craignoient, ſelon un ancien poète cité dans Athénée (*Deipn. X.*), l'odeur des lampes. En traduiſant cette idée poétique dans le langage de la raiſon, ne voudroit-elle pas dire, que la lueur des flambeaux raſſureit les ſuperſtitieux, & diſſipoit les phantômes & les ſpectres.

On voit ſur une pierre gravée du cabinet de Florence (*tome II. tab. 77. n°. 4.*), le *génie* de Jupiter, avec un long ſceptre & un aigle ſur la main. Sur une agathe onyx du baron de Stoſch (2°. *claſſe*, *n°.* 1437.), ſont repréſentés Bacchus jeune, le thyrſe en main, & un *génie* ailé de Jupiter, reconnoiſſable au foudre qu'il porte. On voit auſſi Bacchus, avec ſon *génie* Acratus, ſur une médaille (*Tentam. Nummor. p.* 262.); mais Froelich n'ayant pas pris garde aux ailes, en a fait un paſi, ou un ſatyre, parce que Acratus (*Pauſan. lib. I.*) porte ſouvent une petite queue comme les faunes.

Winckelmann (hiſt. de l'Art, liv. IV. ch. II.) s'exprime en ces termes, ſur une figure de la plus haute beauté qui ſoit conſervée à Rome, de la ſtatue d'un *génie* ailé de la villa Borghèſe, de la grandeur d'un jeune homme bien fait. « Je » voudrois pouvoir décrire une beauté dont on auroit peine à trouver un modèle parmi les enfans des hommes Si l'imagination, remplie de la beauté individuelle de la nature, & toute abſorbée dans la contemplation du ſouverain beau, qui émane de Dieu & qui retourne à Dieu, ſe repréſentoit dans le ſommeil l'apparition d'un ange, dont la face ſeroit reſplendiſſante de lumière, & dont la conformation paroîtroit un écoulement de la ſource de l'harmonie ſuprême, elle auroit le type de cette figure étonnante. Telle eſt auſſi l'idée que le lecteur doit s'en faire. On pourroit dire que l'art a enfanté cette beauté, avec l'agrément de Dieu, d'après la beauté des anges.— Flaminio Vacca parle de cette ſtatue; il croit que c'eſt un Apollon avec des ailes. Montfaucon (*Diar. Ital. p.* 193.) l'a fait graver d'après un deſſin déteſtable. (*Antiq. expl. tom. I. p.* 115. *n°. 6.*)

« On voit ſur une cornaline du baron de Stoſch, dont la gravure eſt étruſque, un jeune homme nud & debout, avec une légère draperie qui paſſe ſur l'épaule, filant à une quenouille qui eſt fichée en terre devant lui. Si cette figure avoit le moindre attribut d'Hercule, on la pourroit prendre pour ce héros, qui

> ..... *Sidonia fecit ſervilia palla*
> *Officia, & lydo penſa diurna colo.*

(*Propert. l. IV. el.* 10. *v.* 48.)

Mais comme je n'y vois rien qui m'autoriſe à la ſuppoſer telle, je la prends pour un *génie* avec la quenouille; car la gravure de la pierre étant étruſque, & cette nation ayant (*Gori Muſ. Etr. tom. III. pag.* 171. *Maccari Diſſ. ſopra i Genj. p.* 129.) confondu ſouvent les parques avec les *génies*, il eſt naturel de penſer qu'elle a dû également confondre leurs attributs. D'après cela, voulant montrer que le *génie* qui aſſiſtoit à la naiſſance de l'homme, diſpoſoit auſſi de ſa vie; ce qui étoit propre aux parques, on a pu figurer ce *génie* avec la quenouille. Si ce que (*Mem. de l'Acad. des Inſcrip. tom. V. p.* 19.) Banier a prétendu trouver dans un vers (*v.* 101.) du 3°. livre de l'Iliade, qu'il ne cite point, c'eſt-à-dire, qu'Homère donne à chaque homme ſa parque, ſi, dis-je, cela ſe trouvoit dans ce poète, ce ſeroit aſſurément de quoi appuyer mon explication, puiſqu'il en réſulteroit que les parques & les *génies* auroient été chez les anciens une même choſe; mais n'en déplaiſe à ce ſavant, le vers d'Homère a un ſens différent, & ne ſignifie point ce qu'il lui attribue. Après tout, il eſt pourtant vrai que les anciens romains confondoient ces *génies* avec les dieux (*Fabretti inſcr. c. XI. p.* 72.) mânes, & cette remarque ne laiſſe pas que de s'adapter en quelque façon à la Mythologie des étruſques, & par conſéquent à mon explication».

GENISSES; c'étoient les victimes ordinaires de Junon.

GENITA-MANA, déeſſe qui préſidoit aux enfantemens, ſelon Plutarque & Pline; c'étoit Hécate, une des Génétyllides. *Voyez* GENÉTYLLIDES, GENNAÏDES. On lui ſacrifioit un chien, comme les grecs en ſacrifioient un à Hécate, & les argiens à Ilithie, pour le même ſujet. On faiſoit une prière ſingulière à cette déeſſe: que de tout ce qui naît dans la maiſon, il n'y ait rien qui devienne bon. Le même Plutarque, dans ſes queſtions romaines (51.) nous en donne deux raiſons; la première eſt que la prière ne s'entend pas des perſonnes, mais des chiens qui naiſſent dans la maiſon, qui ne doivent pas être doux & pacifiques, mais méchans & terribles. Ou bien, dit-il, c'eſt parce que les morts s'appellent *bons*: ainſi

ainſi, c'eſt demander à la déeſſe, en termes couverts, qu'aucun de ceux qui naiſſent dans la maiſon, n'y vienne à mourir. Cette explication, ajoute-t-il, ne doit pas paroître étrange, parce qu'Ariſtote écrit, qu'en un certain traité de paix entre les arcadiens & les lacédémoniens, il y fut ſtipulé qu'on ne *feroit bon* perſonne des régéates, pour les ſecours qu'ils auroient pu prêter aux lacédémoniens : & Ariſtote dit que le mot *faire bon*, ſignifie en cette occaſion, tuer.

GÉNITAUX. Les dieux *Génitaux*, *génitales dii*, étoient ceux qui avoient produit les hommes, ou bien ceux qui préſidoient à la génération : ce nom s'entend auſſi quelquefois des dieux indigètes *Voyez* GENIALES.

GENNAIDES, déeſſes adorées par les phocéens d'Ionie : c'étoient, ſelon les uns, des génies de la ſuite de Vénus ; &, ſelon d'autres, Vénus elle-même, & Hécate. *Voyez* GÉNETYLLIDES, leurs ſœurs, ou leurs ſynonimes.

GENOU.

C'étoit un acte de ſuppliant (*Iliad. A.* 500. *Plin. XI.* 103.), de toucher les *genoux* des divinités : & l'on voit ſouvent Diomède qui touche les *genoux* du *Palladium*, ſur les pierres gravées, comme pour l'engager à conſentir à ſon enlevement. De même Priam, ſur des bas-reliefs antiques, agenouillé devant Achille, pour lui demander le corps d'Hector, touche les *genoux* du fils de Thétis. Capitolin dit (*c.* 4.) du jeune Maximin, que ſon orgueil ſe déployoit vis-à-vis de ceux qui l'abordoient ; il leur offroit ſa main à baiſer, & il ſe laiſſoit auſſi baiſer les *genoux* par eux ; *genua ſibi oſculari patiebatur.*

« Les plus beaux *genoux*, dit Winckelmann (Hiſt. de l'Art, liv. IV. chap. IV.), & les plus belles jambes des figures d'hommes, ſont, ſans contredit, ceux de l'Apollon-Sauroctonos de la villa Borghèſe, ainſi que ceux d'un Apollon qui a un cygne à ſes pieds, & d'un Bacchus, deux ſtatues de la villa Médicis : ces figures de l'âge fait & de la belle nature, ont les *genoux* & leur emboiture, ainſi que leur articulation, foiblement indiqués, de ſorte qu'entre la cuiſſe & la jambe, le *genou* forme une éminence douce & unie, qui n'eſt pas interrompue par des cavités & des convexités. Pour montrer que cette indication imparfaite de la forme d'un *genou*, de figure jeune, n'eſt pas ſuperflue, il ſeroit à propos de ramener l'attention du connoiſſeur aux figures de cet âge des artiſtes modernes, qui en ont produit un bien petit nombre où cette partie de la belle nature ſe trouve obſervée. Je parle principalement des figures de notre ſexe : rien de plus rare que de trouver de beaux *genoux* de jeunes gens dans la nature ; mais il l'eſt encore plus, d'en trouver de tels dans les ouvrages de l'art, ſoit tableaux, ſoit ſtatues. De ſorte que ſur cet article je ne pourrois rapporter comme modèle aucune figure de Raphaël, encore moins des Carraches & de leurs ſucceſſeurs. A cet égard, le bel Apollon, exécuté à la villa Albani par Raphaël Mengs, peut ſervir de modèle à nos peintres. Quant aux figures de femmes qui ſe trouvent à Rome, celle qui a les plus belles jambes, eſt la Thétis de la villa Albani ».

GENS. Voyez FAMILLES.

GENTILS. } Cicéron (*Topic. c. VI.*) dit
GENTILES. } que l'on appelloit *gentiles* ceux qui portoient le même nom, *qui inter ſe eodem ſunt nomine* ; & Feſtus ajoute à cette définition, que les *gentiles* étoient de la même famille, *gentiles dicitur, qui eodem ex genere natus eſt.* Ils étoient originaires de la même famille ; mais ils appartenoient à différentes branches. C'eſt ainſi que l'on dit (*Brut. c.* 28.) à l'aſſaſſin de Céſar, à Brutus, que M. Pennus étoit ſon *gentilis* ; ils portoient à la vérité différens noms, mais ils ſortoient de la même famille *Junia*, l'un de la branche des *Junius-Brutus*, & l'autre de la branche des *Junius-Pennus.*

Dans le droit & dans l'hiſtoire romaine, le nom de *gentil* (*gentilis*), déſigne quelquefois ceux que les romains appelloient *barbares*, ſoit qu'ils fuſſent leurs alliés, ſoit qu'ils ne le fuſſent pas. Dans le code Théodoſien, il y a un titre des noces des *gentils*, (*de nuptiis gentilium.*) Dans Ammien, dans Auſone & dans la notice de l'empire, il eſt parlé des *gentils* dans le ſens qui vient d'être expliqué.

GENTIUS, roi de Dyrrachium.

Froelich a publié une médaille de bronze de ce prince, & M. Neumann en a fait connoître une ſeconde.

GÉOGRAPHIE mythologique.

« Dans le temps, dit M. Rabaud de S. Étienne, où l'on voulut rédiger l'hiſtoire primitive des peuples, on ne fit que prendre à chacun le perſonnage allégorique qu'il regardoit comme ſon fondateur. On avoit la Béotie, l'Étolie, l'Arcadie, la Theſſalie, la Magnéſie, l'Achaïe, l'Hellénie, l'Ionie, &c. On dit qu'elles devoient leurs noms à *Béotus*, *Etolus*, *Arcas*, *Theſſalus*, *Magnès*, *Achæus*, *Hellen*, *Jon*. &c. C'étoit ſi bien la maladie des grecs de forger de tels fondateurs, qu'ils ſuivirent le même uſage pour les pays

éloignés, dont l'hiſtoire primitive étoit auſſi obſcure que la leur, beaucoup plus ancienne, & leur étoit parfaitement inconnue. Cependant cette obſcurité ne les embarraſſa pas; ils imaginèrent des héros pour l'Aſie & l'Afrique, comme ils en avoient créé pour leur propre pays, & ils ſuivirent la méthode facile qu'ils avoient adoptée. On comptoit trois grandes nations en Scythie, les *ſcythes*, les *agathyrſes* & les *gélons*: on dit qu'ils deſcendoient de trois frères, fils d'Hercule & d'une femme-ſerpent. Ces trois frères ſe nommoient, comme on comprend bien, *Scyta*, *Agathyrſus* & *Gélon*. L'Égypte devoit ſon nom à *Ægyptus*, l'Italie à *Italus*, l'Œnotrie à *Œnotrus*, l'Auſonie à *Auſon*, la Sardaigne à *Sardus*, la Médie à *Médus*, la Perſe à *Perſès*, la Colchide à *Colchus*, la Phrygie à *Phryx*, la Troade à *Tros*, la Dardanie à *Dardanus*, Ilion à *Ilus*, la Cilicie à *Cilix*, la Phénicie à *Phénix*, la Myſie à *Myſus*, la Lydie à *Lydus*, la Doride à *Dorus*, la Carie à *Car*, &c., &c. En un mot, voyageons ſur les cartes anciennes, perſonnifions les villes, les fleuves, les montagnes & les pays, & nous ſerons ſûrs de donner des annales anciennes, même ſans avoir pris la peine de les lire. Telle eſt la manière dont furent écrites autrefois nos propres annales, quand on diſoit que la France devoit ſon nom à *Francus*, fils d'Antenor, que les gaulois deſcendoient de *Galatès*, fils d'Hercule; Que Toloſa avoit été fondée par *Tolus*, Nimes par *Némauſus*, Arles par *Arelus*, & qu'Hercule s'étoit battu au pied des *Alpes* avec le géant *Albion*.

Enfin, il n'y eut pas juſqu'aux trois parties du monde auxquelles on n'eût forgé des étymologies pareilles. L'Europe devoit ſon nom à la belle Europe, qui, portée ſur un taureau, avoit traverſé le *Boſphore*, ou le paſſage des taureaux, d'une rive à l'autre (*Boſphore* eſt le nom phyſique d'un détroit; il ſignifie *partage* ou *paſſage du bœuf.*) L'Aſie avoit été découverte par la nymphe *Aſia*, fille de l'Océan & de Téthys. L'Afrique avoit pris ſon nom du héros *Afer*, fils d'Hercule; & les arabes, qui ont conſervé des traditions primitives, attribuent le nom de l'Afrique à un de leurs rois, nommé *Afrikis*. Pour l'hiſtorien Joſèphe, il la donne à *Ophrès*, petit-fils d'Abraham: enfin, comme l'Afrique étoit appelée ſouvent *Libye*, du *libs*, vent qui ſouffloit de cette plage; on dit que ce nom lui avoit été donné de la princeſſe *Libya*, fille d'Epaphus & de Caſſiopée.

GÉOMANCIE, eſpèce de divination, qui ſe pratiquoit tantôt en traçant par terre des lignes ou cercles, ſur leſquels on croyoit pouvoir deviner ce qu'on avoit envie d'apprendre; tantôt en faiſant au haſard, par terre ou ſur le papier, pluſieurs points, ſans garder aucun ordre: les figures que le haſard formoit alors, ſondoient des jugemens ſur l'avenir; tantôt en obſervant les fentes & les crevaſſes qui ſe font naturellement à la ſurface de la terre, d'où ſortoient, diſoit-on, des exhalaiſons prophétiques, comme de l'antre de Delphes. Ce mot eſt formé γῆ, *terre*, & de *Μαντεία*, *divination*.

GERÆSTION, mois des lacédémoniens, qui répond à janvier.

GÉRAH, agorah, obole, monnoie ancienne de l'Égypte & de l'Aſie.

Elle valoit 2 ſols 1 denier monnoie de France actuelle, ſelon M. Pauſton.

Elle valoit en monnoie ancienne des mêmes pays.

1 $\frac{1}{2}$ Mehah,

ou, 2 $\frac{1}{4}$ pondion,

ou, 4 $\frac{1}{2}$ phollis,

ou, 19 $\frac{1}{2}$ kodrantès,

ou, 38 $\frac{1}{2}$ parutah.

Voyez MONNOIES pour l'évaluation de M. de Romé de Liſle.

GÉRANÉ. *Voyez* PYGMÉE & GÉRANIE.

GÉRANIE, ville de Thrace, près du mont Hémus, dont les habitans, diſent les poëtes, n'avoient qu'une coudée de haut, & d'où ils furent chaſſés par les grues. Le nom de *Gérania* a donné lieu à cette fable: Γέρανος veut dire des *grues*. Saumaiſe dit que *Géranie* étoit le lieu d'où les grues partoient pour faire la guerre aux pygmées. *Voyez* PYGMÉES.

GÉRASA, dans la Décapole de Syrie. ΓΕΡΑΣΩΝ.

Cette ville a fait frapper des médailles grecques en l'honneur d'Hadrien, de Criſpine, de Vérus.

GÉRÈRES; on appelloit ainſi les femmes qui aſſiſtoient, à Athènes, la reine des ſacrifices dans ſes fonctions ſacrées: il y avoit quatorze *Gérères*. *Voyez* ÉPIMELETTES.

GÉRESTIES, fêtes qui ſe célébroient au promontoire de *Géreſte*, dans l'iſle d'Eubée, en l'honneur de Neptune, qui y avoit un fameux temple. (*Scholiaſt. in Pindari Olymp. XIII.*)

GERGITUS, chien à deux têtes, gardien des troupeaux de Géryon, tué par Hercule. (*Pollux. lib. V. ſegm. XLVI.*) Le même qu'Orthus. *V.* ORTHUS.

Digitized by Google

GERMAINS, anciens peuples d'Allemagne. Céſar, dans ſes commentaires, dit que les *Germains* ne reconnoiſſent d'autres dieux que ceux qu'ils voient, & dont ils reçoivent quelques bienfaits, le Soleil, Vulcain, la Lune. Par Vulcain Céſar entend le feu. Tacite, mieux inſtruit apparemment que Céſar de la religion des *Germains*, nomme pluſieurs autres de leurs dieux. Mars & Mercure, dit il, paſſoient pour leurs dieux principaux, auxquels ils immoloient des victimes humaines : ils avoient auſſi leur Hercule, dont ils chantoient les louanges en allant au combat. Les autres divinités étoient *Alcis*, *Buſterichus*, *Chrodo*, *Flins*, *Fréa*, *Herta* ou *Hertus*, *Latobius*, *Manus*, fils de Thaiſton ; *Poré*, *Vith*, *Prono*, *Radegart*, *Siwa*, *Suanlovith*, *Thuiſton*, & *Trigta*. *Voyez* ces mots.

» Les *Germains*, pénétrés de la grandeur des » choſes céleſtes, dit le même Tacite, croient » qu'il ne faut point renfermer les dieux entre » les murailles, ni leur donner une figure hu- » maine. Ils conſacrent des bois & des forêts, » & ils donnent les noms de dieux à ces lieux » ſecrets & reculés, qu'ils n'oſent regarder à » cauſe de la vénération qu'ils leur portent. Ils » obſervent, plus que toute autre nation, le vol » des oiſeaux ; ils ſe ſervent des ſorts auxquels » ils ont beaucoup de foi..... Ils tirent auſſi » des préſages des chevaux qu'ils nourriſſent à » frais communs dans ces bois ſacrés, & il n'eſt » point de préſage auquel la nation ajoute plus » de foi «. Tout ce qu'ils enſeignoient de leurs dieux, ſe debitoit en anciens vers, n'ayant point d'autre manière d'annales & d'hiſtoires en ces temps-là ; & ces vers s'apprennoient par cœur, & ne s'écrivoient jamais.

Les Suèves, peuple de Germanie, adoroient Iſis ſous la forme d'un vaiſſeau. (Tacit.)

Coſtume des Germains. Nous trouvons dans Tacite que les *Germains* avoient pour tout habillement le *ſagum*, attaché avec une agraffe, ou même avec une épine ; le reſte du corps étoit nud. Céſar parle de même dans ſes commentaires (*de bello Gallico*, *lib.* 6.) Il dit auſſi des Suèves, qu'ils s'habilloient peu, (*idem*, *lib.* 4) Il eſt étonnant que les habitans d'un pays ſi froid ne ſe ſoient pas mieux couverts. Au reſte ce paſſage de Tacite ne comprend pas tous les peuples de la *Germanie*, puiſque le même auteur nous dit que les plus riches portoient des habits, non pas larges & amples, à la façon des Parthes ou des Sarmates, mais ſerrés, & qui conſervoient la forme des membres. Ils s'habilloient de peaux d'animaux, qu'ils couvroient de mouchetures d'une autre couleur. Il eſt étonnant qu'aucun monument ne montre une ſeule figure vêtue de cette manière ; cependant quelques médailles, la colonne trajanne, celle d'Antonin, & pluſieurs autres monumens ſont alluſion aux guerres des Romains contre les *Germains*. Cette attention ſcrupuleuſe (qu'on remarque par-tout) à indiquer & à exprimer juſqu'aux différences les plus minutieuſes dans les armes ou les habillemens des peuples que les Romains avoient combattus, fait penſer que Tacite n'a parlé que des hordes les moins policées de la Germanie ; ou bien il a voulu dire ſimplement, que les habits & les caleçons des *Germains* étoient moins larges que ceux des autres nations barbares. Il ſe peut même que l'hiſtorien latin ait borné ſa deſcription aux uſages de ces peuples pendant la paix, ce qui ſauveroit la contradiction avec les monumens qui repréſentent les *Germains* en appareil de guerre, & à raiſon de cette circonſtance, beaucoup plus couverts qu'ils ne le ſont dans Tacite.

Les femmes, dit encore Tacite, étoient vêtues comme les hommes, excepté que l'étoffe étoit de lin, variée ou rehauſſée avec de la pourpre. Il eſt encore difficile de faire accorder ce dernier paſſage de Tacite avec les monumens ; à moins que cette reſſemblance dans l'habillement des hommes & des femmes *germaines* n'ait conſiſté dans la tunique longue que l'on voit à des *germains* ſur la colonne trajane ; encore ne paroît-il pas probable que les *germains* aient porté tous cette eſpèce d'habillement. Celui des femmes reſſembloit peut-être à celui des hommes, en ce qu'elles portoient le *ſagum*, comme ſur une médaille d'Hadrien ? (*Theſ. Brand. tom. II. fol.* 654.) Mais comme cette figure eſt armée d'une pique & d'un bouclier, elle doit vraiſemblablement être priſe pour déſigner l'humeur belliqueuſe de ces peuples, d'autant que d'autres femmes, ſur les colonnes trajane & antonine, ont la tunique ſupérieure ſans manches, avec une partie de la gorge découverte, comme les peint Tacite. Cet habillement (*Col. ant. fol.* 17, 49, 41, 63, 73) ne diffère en rien de celui des femmes grecques.

On trouve ſur la colonne antonine des figures qui n'ont d'autre habillement que des caleçons. Bellori les croit (*fol.* 50.) *germains*. D'autres figures de ce monument, ont, avec les caleçons, la tunique & le *ſagum*. Quelquefois même au-deſſus d'une tunique à manches courtes, comme à un *germain* captif (*Colon. Ant. fol.* 52.), paroît un *ſagum* compoſé de deux pièces, que Bellori nomme *chlamys* quartée, quoique le pan de devant ſoit de forme circulaire à ſon bord inférieur : au reſte, le petit nombre de figures qui nous reſtent couvertes de ce manteau, ne permettent pas de ſuppoſer qu'il ait été l'habillement général des peuples de la Germanie, ou même l'habillement particulier d'aucun peuple. La colonne trajane (*fol.* 82.) offre des ſoldats barbares auxiliaires des romains, *germains*, panonniens, illyriens,

dalmates, ou autres, ſuivant Ciaconius & Bellori. (*Nota* 174. *Hiſt. utriuſque belli dacici, colon. traj. fol* 82.) Les uns ont des tuniques à manches courtes & des chamydes (les bras & les jambes ſont nuds); d'autres ſur la colonne antonine (*fol.* 52.) ont des caleçons, des tuniques à longues manches, ou à manches courtes, & des bonnets à pointe recourbée en avant. Ces *germains* habillés ainſi, ſont à cheval & pieds nuds. La colonne antonine offre des figures (*fol.* 11. 15. 16.) qui n'ont pour tout habillement, *fig.* 80. que des caleçons & le *ſagum*. Bellori les prend pour des quades, des marcomans, ou autres peuples de la Germanie, peu différens des gaulois.

Rien n'eſt plus barbare qu'une figure d'homme vêtue d'une longue tunique (*Col. traj. fol.* 75. *note* 261.); c'étoit l'habillement civil, ſuivant Ciaconius, de quelques peuples *germains*, daces ou ſarmates: mais comme cette figure ne ſe rencontre point ailleurs ſur les monumens qui repréſentent la guerre des daces & des ſarmates, on croiroit plutôt cette figure celle d'un prêtre des naharvales, peuple de la Germanie; d'autant que, ſuivant l'abbé Banier (Mythologie, tom. V. fol. 540.) les prêtres de ce bois ſacré portoient un habit de femme, auquel celui de la figure citée reſſemble parfaitement; car elle porte une longue tunique, & a le corps environné de bandes qui paroiſſent d'une matière épaiſſe comme le cuir. Cette figure porte un bandeau autour de la tête, & des gants aux mains.

Selon Hérodien, les *germains* combattoient la tête nue; & leur infanterie, ſuivant Tacite, n'avoit d'autre habillement qu'un petit *ſagum*. Ils ſe ſervoient peu de cuiraſſes, & moins encore de caſques, quoique l'auteur (*tom. I. fol.* 123.) de l'hiſtoire philoſophique & politique des établiſſemens & du commerce, &c., prétend qu'ils en avoient tous. Lipſe (*de milit. rom. lib. III. dial. V. analecta*) rapporte un paſſage de Plutarque, ſuivant lequel il y en avoit qui portoient des caſques reſſemblans à la gueule ouverte de quelque animal, & même à des viſages hideux. Ces caſques ſurmontés de panaches & de plumes, faiſoient paroître les ſoldats plus grands. On voit ſur la colonne trajane un *germain* vêtu d'une cuiraſſe par-deſſus une tunique qui flotte juſqu'aux pieds; il a les bras nuds, hormis l'avant-bras gauche, qui eſt garni d'une plaque de métal ou de bois, ſur laquelle gliſſoit la corde de l'arc.

Le fer, ſuivant Tacite, étoit peu connu en Germanie; celui, dit-il, dont ces peuples arment leurs javelots, a peu de volume. Ils avoient (Annales de Tacite) de longues piques & de grands boucliers. Les cavaliers ne portoient que la lance & le bouclier, qu'ils ſe plaiſoient de peindre de quelque couleur brillante. La forme de ces boucliers eſt repréſentée ſur une médaille de Druſus, avec l'inſcription: *de germanis*. Il eſt ſexangulaire, avec quatre grands côtés & deux petits. Ces boucliers étoient plats, n'ayant tout au plus qu'une boſſe ronde (*umbo*) dans le milieu.

Les épées des *germains* étoient communément recourbées; on leur en voit auſſi de droites ſur les monumens, & ils les portoient attachées à un baudrier. Ces peuples ſe ſervoient de la maſſue, de l'arc & de la hache des amazones. (*Horatii, Ode VI. lib. IV.*) Tacite nous dit que les *germains* n'étoient jamais ſans armes; mais il ajoute qu'il falloit l'autorité des magiſtrats, pour obtenir le droit de les porter. Lorſqu'un jeune homme étoit jugé capable de prendre les armes, un des principaux de l'aſſemblée, ou le père du jeune homme, l'armoit publiquement de la pique & du bouclier; c'eſt là ſa robe virile, dit Tacite: auſſi tout reſpiroit chez eux la guerre & les combats.

Les femmes n'apportoient point de dot à leurs époux; elles recevoient au contraire des préſens, qui conſiſtoient en une couple de bœufs, un cheval tout équipé, un bouclier, une pique, une épée: elles donnoient auſſi en retour quelques armes.

Les maiſons des *germains* étoient groſſièrement conſtruites, ſéparées les unes des autres, & ordinairement faites de gros pieux joints enſemble (Hérodien), ne formant ni villes, ni bourgades. Ils ne ſe ſervoient ni de tuiles, ni de ciment; mais quelques-uns recouvroient les murs d'une terre pure & luiſante, qui imitoit les couleurs des peintures. Ils avoient auſſi des demeures ſouterraines pour l'hiver, & pour ſerrer leur bled.

Les *germains* brûloient les corps des perſonnes de diſtinction, avec une eſpèce de bois conſacré à cet uſage, ſans autres parfums, & même ſans victime. On plaçoit ſur le bûcher les armes du défunt, & quelquefois ſon cheval.

La Germanie étant un pays vaſte, occupé par une infinité de peuples, tous ſéparés les uns des autres, il ſeroit bien difficile d'aſſigner, après la révolution de tant de ſiècles; ce qui pouvoit caractériſer chaque nation en particulier. On ſait ſeulement que les ſuèves portoient les cheveux retroussés, & liés ou noués par-derrière; ils étoient ſi jaloux de cette chevelure, qu'ils avoient défendu à leurs eſclaves de les imiter. Céſar & Tacite ont compris ſous le nom de *germains*, pluſieurs peuples dont il ne nous reſte plus que les noms.

GERMANÆ, perſonnages barbares & groſſiers, que les romains introduiſoient ſur la ſcène, pour

Digitized by Google

tourner en dériſion les *germains* qu'ils avoient vaincus. Martial dit du maſque d'une de ces eſpèces de géans, *de perſona germanica* (XIV. 176.):

Sum figuli ludus ruſi perſona Batavi :
Quæ tu derides, hæc timet ora puer.

GERMANICENSES & GERMANICA-CÆSAREA. *Voyez* CÆSAREA-GERMANICA.

GERMANICOPOLIS, dans l'Iſaurie. ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΠΟΛΕΙΤΩΝ.

Cette ville a fait frapper, ſelon Vaillant, des médailles impériales grecques en l'honneur de Sévère, de Domna, de Caracalla, de Geta.

C'eſt une erreur de Vaillant, qui eſt réparée à *Germanicopolis* de Paphlagonie.

GERMANICOPOLIS, dans la PAPHLAGONIE. ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΠΟΛΙΤΩΝ.

On a des médailles impériales grecques de cette ville, frappées en l'honneur de Sévère, de Domna, de Caracalla, de Geta, que Vaillant avoit mal à-propos attribuées à *Germanicopolis* d'Iſaurie, & que l'abbé Belley lui a reſtituées.

GERMANICUS, fils de Néron-Druſus, & neveu de Tibère.

GERMANICUS CÆSAR, TIBERII AUGUSTI FILIUS, DIVI AUGUSTI NEPOS.

Les médailles de *Germanicus* ſont :

RR.. en or.— RR. en argent.— RRRB. en G. B.— C. en M. & P. B. de coin romain.— RR. en M. & P. B. de Colonies.

RR. en M. B. grec, au revers d'Agrippine ſa femme, ou au revers de Caligula ſon fils.

On en trouve avec d'autres revers :

RR. en P. B. Il y en a au revers de Caligula ; d'autres où ſa tête eſt en regard avec celle d'Agrippine.

La tête de *Germanicus*, neveu de Tibère, eſt une des plus belles têtes impériales qui ſoit au cabinet du Capitole. Il y avoit autrefois en Eſpagne la baſe d'une ſtatue, élevée en l'honneur de *Germanicus* par l'édile Lucius Turpilius (*Grut. Inſcr. CCXXXVI. n°. 2.*)

C'eſt ici qu'il faudroit, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'Art. liv. VI. cap. VI.*) faire mention d'une ſtatue, connue vulgairement ſous le nom de *Germanicus*, ſtatue qui étoit autrefois à la villa Montalto, depuis nommée Négroni, & qui ſe trouve aujourd'hui à Verſailles ; ſi la tête reſſembloit parfaitement à *Germanicus*, ou ſi l'on pouvoit examiner dans l'endroit même, ſi la tête appartient à la figure. Le nom du ſtatuaire, nommé Cleoménès, eſt gravé ſur la plinthe, qui porte auſſi une tortue. Une draperie qui tient au bras gauche de la figure, d'ailleurs nue, & qui doit avoir une ſignification particulière, deſcend ſur cette tortue. Ici j'avoue mon ignorance, & je n'y trouve, au lieu d'hazarder une conjecture : car la tortue ſur laquelle la Vénus de Phidias, poſoit le pied, & toutes les tortues ſymboliques reſtent ici ſans ſignification.

GERMANIQUE, *GERMANICUS*, } titre d'honneur donné à *Néro-Claudius Druſus*, & à pluſieurs empereurs après lui. Ce ſurnom fut porté par Domitien, par Trajan, par Marc-Aurèle (*Dio. LXXI.*), par Caracalla (*Spartian. c. V.*), par Gallien, &c.

GERMÉ, en Myſie. ΓΕΡΜΗΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper, ſous l'autorité de ſes préteurs, des médailles impériales grecques en l'honneur de Sabine, de Marc-Aurèle, de Criſpine, de Sévère, de Caracalla, d'Élagabale, de Mæſa, de Gordien, de Tranquilline, des deux Philippes, d'Otacile, de Trajan, d'Hadrien, de Commode.

GERMÉ, dans la Galatie.

COL. AVG. F. GERMENO. *Colonia Auguſta Felix Germenorum.*

Cette Colonie a fait frapper des médailles en l'honneur de Commode.

GÉRONTE, membre du ſénat de Lacédémone.

Les *gérontes* exerçoient à Lacédémone les même fonctions que dans Athènes les aréopagites. Les *gérontes* furent inſtitués par Lycurgue, qui exigea ſoixante ans pour être *géronte*. Ils étoient, ſelon quelques-uns, vingt-huit, & ſelon d'autres, trente-deux. Ils gouvernoient avec le roi, pour balancer ſon autorité, & pour veiller aux intérêts du peuple. On ne pouvoit dépoſer des *gérontes* que pour crime. Les éphores leur ſuccedèrent. Le Sénat des *gérontes* s'appelloit gérufie, *geruſia*, c'eſt-à-dire, aſſemblée, conſeil de vieillards.

Ce mot vient du grec γέροντες, qui ſignifie vieillards, parce qu'ils n'étoient reçus qu'à ſoixante ans.

Digitized by Google

Muratori (720. 1. *Thes. Inscr.*) rapporte une inscription gravée en l'honneur de Nicorates, qui avoit été quatre fois *géronte* ou *senieur*. Les sénateurs de Lacédémone étoient appellés *gérontes* (*Plutarch. Pausan.*). Cette inscription a été trouvée à Lacédémone.

GÉRONTHRÉES, fêtes grecques, en l'honneur de Mars, qui se célébroient à *Géronthres*, ville de la Laconie, où il avoit un temple célèbre & un bois. Les femmes n'y pouvoient entrer pendant les *géronthrées*. (*Pausan. Lacon.*)

GERRA, mesure de capacité de l'Asie & de l'Égypte. *Voyez* CAB.

GERROPHORES, soldats perses, armés d'un bouclier d'osier.

GÉRYON, fils de Chrysaor & de Callyrhoë; ou, selon d'autres, fils de Neptune, étoit le plus fort de tous les hommes, selon Hésiode. (*Theog.* 288.) Les poëtes qui sont venus après lui, en ont fait un géant à trois corps, qui avoit, pour garder ses troupeaux, un chien à deux têtes, & un dragon à sept têtes. Son chien, qui se nommoit Orthus, étoit, suivant Hésiode, une production du monstre Échidna. *Voyez* ÉCHIDNA, ORTHUS.

Hercule cependant combattit contre lui. Les flèches ayant manqué au héros, il invoqua Jupiter, qui lui envoya une pluie de cailloux: ce sont ceux dont est encore couverte la plaine qui est entre Arles & Salon, & que les provençaux appellent *Crau*. Les auteurs la désignent sous le nom de *champ pierreux*, ou sous ceux de *πεδίον λιθώδες*. Hércule ayant tué *Géryon*, son chien & son dragon, il emmena ses bœufs, pour les offrir à Eurysthée. Il y avoit autrefois en Italie un oracle de *Géryon*, dont parle Suétone dans Tibère. Cet empereur le consulta en allant en Illyrie; & Cluvier conclut de cet oracle, qu'il y avoit aussi un temple, par la raison qu'il n'y avoit point d'oracle sans temple. *Voyez* APON.

On n'est pas d'accord sur l'endroit qu'habitoit *Géryon*; c'étoit la Grèce, selon quelques auteurs; selon d'autres, les isles baléares; le plus grand nombre le place en Espagne. Mais Hésiode, le plus ancien des écrivains qui aient parlé de *Géryon*, lui donne pour demeure l'isle d'Érithie, située près de *Gades* sur les côtes d'Espagne.

GÉRYS, nom d'une divinité qu'Hésichius croit être la même qu'Achéro, Cérès, Hellès, Opis, ou la Terre.

GÉSIONE. *Voyez* ODIN.

GESSATE, ou GÉSATE, cavalier gaulois, allant faire la guerre hors de son pays, & qui se louoit pour la faire. *Gessata, gæsata.* Quand la guerre n'étoit point dans leur pays, les cavaliers gaulois alloient la chercher ailleurs; si quelqu'un de leurs voisins faisoit une levée, ils le suivoient, persuadés qu'on les auroit regardés comme des gens sans honneur, s'ils étoient demeurés en leurs maisons. On donnoit à ces aventuriers le nom de *gessates*, à cause d'un grand dard, appellé *gessum*, qu'ils portoient; ou, comme dit Polybe, à cause de la solde qu'ils recevoient. Quelques écrivains ont dit, mais sans vraisemblance, que les *gessates* étoient une nation particulière des Gaules. D'autres dérivent leur nom de celui qu'ils se donnoient entr'eux, de Gessel, c'est-à-dire, alliés. Polybe (*lib. II & IV.*); Plutarque, dans Marcellus; Strabon (*lib. V.*); Orosius (*lib. IV. cap. XIII.*); Sabellicus (*Ennead. IV. lib. IX.*) ont parlé des *gessates*. Polybe, qui en fait mention dans plusieurs endroits de son histoire, dit constamment dans tous, que les *gessates* habitoient entre les Alpes & le Rhône, & sur le rivage même de cette rivière. Il les nomme *gaissates*; mais Plutarque *gairates*. De *gaissates*, les latins ont fait *gessates*. Servius a remarqué que *gessate* étoit un titre d'honneur parmi les gaulois, & donné au plus vaillant.

GESSIA, famille romaine dont on a des médailles.

O. en or.

O. en argent.

RRR. en bronze.

GESTATION, terme de l'ancienne Médecine. Asclépiade avoit mis en vogue les frictions & la *gestation*. La *gestation* n'avoit de but que le recouvrement des forces, & ne se pratiquoit qu'après l'accès de fièvre; elle consistoit à faire marcher un malade, ou à le promener dans un char, ou en bateau, ou du moins à le bercer dans son lit, s'il ne pouvoit souffrir une plus grande agitation, afin de donner au corps du mouvement & de la secousse.

Les romains désignoient aussi par le mot *gestatio*, une allée de jardin, ou un terrein quelconque destiné à la *gestation*. Il est d'usage, dit Pline (*epist. II. 17.*), d'entourer la *gestation* de bouis, ou, à son défaut, de romarin: *Gestatio buxo, aut rore marino, ubi deficit buxus, ambitus.*

GESUM. *Voyez* GÆSUM.

GETA, surnom des familles HOSIDIA & LICINIA.

GÉTA, frère de Caracalla.

Publius ou *Lucius Septimus Geta Pius Augustus.*

Ses médailles ſont :

RRR. en or ; & plus rares au revers de Caracalla ſon frère.

RRRR. en médailles grecques d'or.

C. en argent, & RRR. avec les têtes de Septime Sévère, de Julie & de Caracalla. Il y a en outre de très beaux revers, en argent ; il y en a un dans le cabinet du roi d'Eſpagne, où l'on voit la tête caſquée de Minerve.

RR. en médailles grecques d'argent.

RR. en médaillons de bas argent ; ils ont été fabriqués en Syrie.

R. en G. B. de coin romain ; quelques revers RR.

C. en M. B.

RRR. en G. B. de Colonies.

R. en M. & P. B.

RR. en G. B. grec.

C. en M. & P. B.

RRR. en médaillons latins & grecs de bronze.

Pellerin, ſi curieux de médailles rares & ſingulières, a rapporté une médaille grecque de bronze de *Publius Septimus Hadrianus Géta Cæſar*, laquelle eſt attribuée au fils de Caracalla, qui, ſuivant une inſcription, étoit appelé Hadrien.

GIGANTOPHONTIS, ſurnom donné à Minerve, à cauſe qu'elle avoit aidé Jupiter ſon père, à exterminer les géans.

ΓΙΓΝΟΝ. } *Voyez* Chon.
ΓΙΓΩΝ. }

GILDON fut maître des deux milices d'Afrique l'an 395. Il prit le titre d'empereur après la mort de Théodoſe ; mais Honorius le fit mourir en 401, & confiſqua ſes biens au profit du tréſor public. On déſigna ſes biens ſous le nom de *patrimoine de Gildon.* Il eſt ſouvent fait mention dans le code des procureurs ou adminiſtrateurs de *Gildon.*

GILI, en Eſpagne.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

GILIMER, roi des Vandales.

Ses médailles ſont :

RRRR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

GILVUS color, couleur de cendre, ou gris-blanc, πυῤῥὸς des grecs. C'eſt ordinairement la couleur du poil des ânes ; de là vient qu'on lit dans Simonide πυῤῥοὶ ὄνοι, pour *gilva aſina* des latins, âneſſe griſe. Virgile dit que cette couleur caractériſe les mauvais chevaux. (*Georg. III.* 82.)

..... *honeſti*
Spadices, glaucique : color deterrimus albis,
Et gilvo.....

GINGLARUS (*muſiq. inſtr. des anc.*), petite flûte des égyptiens, qui, ſuivant Pollux, étoit propre à une mélodie ſimple, peut être parce qu'elle n'avoit que peu de trous.

GINGRAS (*muſiq. inſtr. des anc.*). *Voyez* ci-après Gingros. Il eſt probable que le vrai mot étoit *gingras.* Il y avoit auſſi une danſe nommée *gingras*, parce qu'on la danſoit au ſon de ces flûtes.

GINGROS & GINGRIA (*muſiq. inſtr. des anc.*). Au rapport d'Athénée, les phéniciens avoient des flûtes longues d'une palme, qui rendoient un ſon aigu, mais lugubre. Les cariens s'en ſervoient dans leurs funérailles : peut-être a-t-on nommé ici les phéniciens, cariens, comme dans *Corina & Bathillydes.* Ces flûtes tiroient leur nom des lamentations des phéniciens ſur la mort d'Adonis, qu'ils appelloient *Gingres.*

GINUTIA, famille romaine, dont on n'a des médailles que dans Goltzius.

GIRAFFE. Si quelque animal particulier, dit le comte de Caylus (*Rec. d'Ant. 5. XXV.*) pouvoit augmenter les preuves de la curioſité des romains, & du ſoin avec lequel ils ont raſſemblé de petites figures d'animaux ; c'eſt aſſûrément la *giraffe* que préſente ce cul-de-lampe ; elle eſt telle que les naturaliſtes modernes l'ont décrite. Il ne manque à ce petit monument que les extrémités des jambes de devant & d'une de derrière ; & ſi on ne lui voit point les cornes, dont il eſt parlé dans les deſcriptions que je viens de citer, il faut croire que nous n'avons ici que la repréſentation de la femelle ; car ce bronze eſt bien conſervé, & il ne paroît pas que la tête ait ſouffert aucune altération.

GLABRIO, ſurnom de la famille *Acilia.*

Ce ſurnom déſignoit un homme que la maladie,

Digitized by Google

ou l'art des baigneurs (appellés à cauſe de cela *glabratores*), avoit dépouillé de tous les poils.

GLADIATEUR du palais Farnèſe, mal-à-propos nommé *Commode*. *Voyez* ATRÉE.

GLADIATEUR mourant du Capitole (prétendu). « Entre les ouvrages du fameux ſculpteur Ctéſilaüs, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'Art. VI.* 2.), l'antiquité vante ſur-tout un homme bleſſé & mourant, apparemment un héros, dans lequel on pouvoit voir ce qui lui reſtoit encore d'ame dans le corps: *in quo poſſit intelligi, quantùm reſtet animæ.* Je crois que cette figure repréſentoit un héros, parce que je m'imagine qu'il n'auroit pas voulu deſcendre à traiter des ſujets inférieurs, attendu que ſon grand mérite conſiſtoit, ſuivant Pline, à donner encore plus de nobleſſe aux caractères nobles de ſes perſonnages. (*Plin. lib. XXXIV. cap. XIX.*) En conſéquence de cette remarque, la ſtatue du prétendu *gladiateur* mourant, au cabinet du Capitole, ne ſauroit être de la main de Ctéſilaüs, parce qu'elle repréſente une perſonne de la claſſe du peuple, qui a mené une vie laborieuſe, ainſi que nous le montrent ſon viſage, une de ſes mains qui eſt antique, & les plantes de ſes pieds. Ce perſonnage a une corde autour du cou, nouée ſous le menton, & il eſt couché ſur un bouclier ovale, ſur lequel on remarque un cor briſé. Cette ſtatue ne ſauroit repréſenter un *gladiateur*, tant parce que dans les beaux ſiècles de l'art les grecs ne connoiſſoient pas les combats de *gladiateurs*, que parce qu'aucun artiſte célèbre, de qui cette ſtatue eſt digne, n'aura voulu deſcendre à faire des ſtatues d'un pareil perſonnage. Ce ne peut pas être non plus un *gladiateur*, puiſqu'ils ne portoient pas de cor tortueux, comme étoient les trompettes ou les *lituus* des romains: l'inſtrument qu'on voit ici, eſt caſſé & étendu ſous la figure. Une inſcription grecque nous apprend à ce ſujet, que les proclamateurs, ou les hérauts, κήρυκες, dans les jeux olympiques en Elide, portoient une corde au cou, & ſonnoient d'un cor. Cette inſcription, placée ſur la ſtatue d'un vainqueur, à Olympie, peut répandre du jour ſur la figure du Capitole. Elle porte que ce vainqueur, qui étoit en même-temps héraut, s'acquittoit de ſon emploi, *en ne ſe ſervant ni du cor, ni de la corde: οὔθ' ὑποσαλπίγγων οὔθ' ἁπαξιγματα ἔχων.* (*Polux. Onomaſt. lib. IV. ſegm.* 92.); car Héſychius explique le mot ἁπαξιγματα, par ἱππίας περὶ τράχηλους, une bride, ou une corde autour du cou. Saumaiſe conjecture que ces hérauts ſe mettoient une corde par précaution, de peur de ſe rompre une veine en ſonnant du cor. L'éloge du héraut, renfermé dans l'inſcription, porte que, ſans avoir eu beſoin ni du cor, ni de la corde, il n'employoit que ſa voix, pour ſe faire entendre de tous les grecs aſſemblés aux jeux olympiques ».

« Cependant il y a une différence à faire entre les hérauts olympiques & ceux que les généraux envoyoient d'une armée à l'autre, & d'une ville à l'autre: il n'eſt pas dit que ceux ci fuſſent munis de cors pour ſonner. Les hérauts portoient ordinairement un caducée, ſymbole de paix, ſymbole que Jaſon prit auſſi en ſigne de ſes intentions pacifiques, lorſqu'il débarqua au rivage de Colchos. (*Apol. Arg. l. III. v.* 197.) Ces ſortes de députés portoient quelquefois le caducée dans une main, & la pique dans l'autre, pour déclarer la guerre, ou pour propoſer la paix: c'eſt de ces hérauts que vient le proverbe grec: τὸ δόρυ καὶ τὸ κηρύκειον ἅμα πέμπειν (*Polyb. lib. IV. p.* 318. *A.*), envoyer la pique ou le caducée en même-temps, c'eſt-à-dire, propoſer la paix ou la guerre. C'eſt avec ce double caractère de ſa miſſion qu'eſt peint ſur un vaſe de terre cuite un héraut voyageur; portant un chapeau blanc rabattu ſur ſes épaules, & tenant ſon caducée dans la main droite & la pique dans la gauche. Ce vaſe, conſervé au cabinet du collège romain, ſe trouve gravé à la fin du troiſième chapitre du traité préliminaire de mes monumens de l'antiquité. Quelquefois les hérauts qu'on nommoit auſſi γραμματεῖς, c'eſt-à-dire, porteurs des ordres du général à l'armée, portoient auſſi une pique, à laquelle étoit attachée une eſpèce de banderolle, TAINIA (*Diod. Sic. lib. XV. pag.* 367.) qui, flottant au gré du vent, étoit une marque, que la perſonne de ces porteurs étoit ſacrée. Il y a grande apparence que les bandelettes, qui ſurmontoient le ſceptre de Chryſès, prêtre d'Apollon, avoient la même ſignification dans Homère (*Il. v.* 14. 15.). Quand ils étoient porteurs de bonnes nouvelles, ils avoient ſoin d'entourer leurs piques de rameaux de laurier (*Plutarch. Pompej. p.* 1174. *l. XXVIII.*). Comme nous ſavons que les barbares envoyoient leurs hérauts avec des flûtes & une lyre, pour calmer les eſprits & les diſpoſer à entendre leurs propoſitions (*Athen. Deipn. lib. XIV. p.* 627. *D.*); nous pouvons croire auſſi que les grecs étoient pareillement dans l'uſage d'équiper les hérauts qui leur ſervoient de députés, à la manière de ceux d'Olympie, & de les envoyer munis d'un cor & le cou entouré d'une corde, outre un bouclier, dont ils étoient encore armés. Ce qui ſemble prouver ſur-tout l'envoi de ces ſortes de députés, c'eſt l'uſage moderne d'envoyer un trompette au lieu de héraut, uſage qui paroît venir de l'antiquité. De plus, Virgile diſoit de Miſène, héraut d'Hector, qu'il portoit un clairon & une lance;

Et lituo pugnas inſignis obibat & haſta.

(*Æn. lib. VI. v.* 167.)

« On pourroit me demander ici, comment & à quelle occaſion a-t-on repréſenté par la ſtatue

en queſtion, un héros bleſſé & mourant ? Quoique je puſſe fort bien me diſpenſer de répondre à cette demande, après avoir, comme je le crois, apporté des raiſons qui conſtatent ſuffiſamment que notre ſtatue offre un héraut bleſſé, je prierai le lecteur, de conſidérer ſi ce perſonnage ne repréſenteroit pas Polyphonte, héros de Laïus, roi de Thèbes, qui fut tué par Œdipe avec ſon maître (*Apollod. bibl. l. III. p. 99. a.*); ou ſi ce ne ſeroit pas Copréas, héraut d'Euryſtée, que les athéniens maſſacrèrent, pour avoir voulu emmener de force les deſcendans d'Hercule, qui s'étoient réfugiés dans leur ville, auprès de l'autel de la miſéricorde. Cette opinion pourroit acquérir quelques degrés de vraiſemblance, en conſidérant que Copréas eſt le plus fameux héraut de l'hiſtoire mythologique, dont la mémoire ſe renouvelloit chaque année publiquement à Athènes. Du temps de l'empereur Hadrien, Athènes célébroit encore une fête d'expiation pour le meurtre commis dans la perſonne de ce héraut (*Philoſtr. vit. ſophiſt. l. II. p. 550.*). De plus, notre ſtatue pourroit bien auſſi être celle d'Anthémocrite, héraut athénien, maſſacré par les mégaréens. La mort de cet homme public fut cauſe, au rapport de Pauſanias, que la ville de Mégare éprouva la colère des dieux. Les mégaréens, ajoute-t-il, furent les ſeuls de tous les grecs à qui les bienfaits d'Hadrien ſemblèrent avoir été inutiles. (*Pauſan. lib. I. pag. 88.*)

GLADIATEUR de la villa Pamfili. *Bato* eſt le nom de ce *gladiateur*, auquel Caracalle fit faire des obsèques magnifiques. On l'y voit ſculpté de grandeur naturelle ſur une pierre ſépulcrale. Cet ouvrage eſt d'une exécution médiocre.

GLADIATEUR de la villa Borghèſe (prétendu).

« La ſtatue, connue ſous la fauſſe dénomination du *gladiateur* Borghèſe, paroît être, dit Winckelmann (*Hiſt de l'Art, liv. VI. ch. IV.*), ſuivant la forme des lettres de ſon inſcription, la plus ancienne de toutes les ſtatues, conſervées maintenant à Rome, & caractériſées par le nom du maître de l'ouvrage. Le temps n'a nous a tranſmis aucune notice ſur Agaſias, auteur de ce chef-d'œuvre : mais l'ouvrage qu'il nous a laiſſé atteſte ſon mérite. La ſtatue d'Apollon, & le torſe d'Hercule du Belvédere, offrent l'idéal le plus ſublime. Le groupe de Laocoon, conſervé au même lieu, préſente le naturel, relevé & embelli par l'idéal & par l'expreſſion, tandis que le mérite de la ſtatue, dont je parle, conſiſte dans l'aſſemblage des beautés naturelles de l'âge fait, ſans aucun ſupplément de l'imagination. Les figures précédentes ſont comme un poëme épique, qui, paſſant du vraiſemblable au-delà du vrai, conduit juſqu'au merveilleux : pendant que celle, dont nous parlons, eſt comme l'hiſtoire qui expoſe nettement la vérité, mais avec le plus beau choix des penſées & des expreſſions. L'air de tête de cette figure montre clairement que ſa forme eſt priſe de la vérité du naturel. Toute ſa phyſionomie nous offre un homme qui n'eſt plus à la fleur de ſon âge, & qui eſt parvenu aux années de la virilité. La ſtructure de ſes membres nous découvrent les traces d'une vie conſtamment active, & nous montre un corps endurci par le travail ».

« Les antiquaires ſont partagés ſur la repréſentation de cette figure. Quelques-uns en font un diſcubole, c'eſt-à-dire, un jetteur de diſque, ou de grand palet de métal. C'étoit le ſentiment du célèbre baron de Stoſch, ainſi qu'il me le marqua dans une lettre ; mais il n'avoit pas ſuffiſamment examiné la poſition qu'auroit demandé une pareille figure. Car celui qui veut jetter un palet, doit tenir le corps en arrière. (*Καταμαδίος δίκος..... Euſtath. in Homer. pag. 1309.*) Il eſt certain qu'au moment qu'on jette quelque choſe, toute la force repoſe ſur la cuiſſe droite, pendant que la jambe gauche eſt dans l'inaction. C'eſt ici le contraire. Toute la figure ſe porte en avant, & repoſe ſur la cuiſſe gauche ; la jambe droite tirée en arrière, eſt extrêmement étendue. Le bras droit eſt moderne, & la main tient un bout de javelot : ſur le bras gauche on voit la courroie du bouclier qu'elle portoit. Quand on conſidère que la tête & les yeux ſont dirigés en haut, & que la figure paroît ſe garantir avec ſon bouclier d'un danger qui la menace d'en haut, on auroit plus de raiſon de la prendre pour la repréſentation d'un guerrier qui s'étoit ſingulièrement ſignalé dans une poſition dangereuſe. Du reſte, je ne crois pas que l'honneur d'une ſtatue ait jamais été accordé en Grèce aux *gladiateurs* des ſpectacles publics : de plus, cet ouvrage paroît antérieur à l'inſtitution des *gladiateurs* chez les grecs.

GLADIATEURS. Dans les premiers ſiècles de l'hiſtoire, c'étoit la coutume d'immoler des captifs, ou priſonniers de guerre, aux mânes des grands hommes qui étoient morts en combattant. Ainſi Achille, dans Homère (*Iliad. 23.*), immole douze jeunes troyens aux mânes de ſon ami Patrocle. Et dans Virgile, Énée (*lib. XI. v. 81.*) envoie de même des captifs à Évandre, pour les immoler aux funérailles des perſonnes diſtinguées. Cependant, comme il parut barbare de les maſſacrer comme des bêtes, on établit qu'ils ſe battroient les uns contre les autres, & qu'ils feroient de leur mieux pour ſauver leur vie, & pour l'ôter à leur adverſaire ; cela parut moins inhumain, parce qu'enfin ils pouvoient éviter la mort, & ils ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes, s'ils ne l'évitoient pas. Alors la profeſſion de *gladiateur* devint un art : il y eut des maîtres pour l'enſeigner ; on apprit à ſe battre, on s'y exerça, & on en fit des jeux

publics. Les *gladiateurs* ſe ſervoient ordinairement de deux épées, ou poignards, & de là, *à gladio*, vint leur nom de *gladiateurs*.

Le premier ſpectacle de ces malheureux qui parut à Rome (*Valer. Max. II.* 4.), fut l'an de ſa fondation 490, ſous le conſulat d'Appius Claudius, & de M. Fulvius. D'abord on obſerva de ne l'accorder qu'aux pompes funèbres des conſuls & des premiers magiſtrats de la république : mais inſenſiblement cet uſage s'étendit à des perſonnes moins qualifiées ; enfin, pluſieurs ſimples particuliers le ſtipulèrent dans leur teſtament : & pour tout dire, il y eut même des combats de *gladiateurs* aux funérailles des femmes. (*Suet. Jul. c. XXVI. n°. 5. & Dio. l. XL.*)

Dès qu'on apperçut, par l'affluence du peuple, le plaiſir qu'il prenoit à ces ſortes de ſpectacles, on apprit aux *gladiateurs* à ſe battre ; on les forma, on les exerça ; & la profeſſion de les inſtruire devint un art étonnant, dont il n'y avoit jamais eu d'exemple.

On imagina de diverſifier & les armes, & les différens genres de combats auxquels les *gladiateurs* étoient deſtinés. On en fit combattre ſur des chariots, d'autres à cheval, d'autres les yeux bandés ; il y en avoit ſans armes offenſives ; il y en avoit qui étoient armés de pied en cap, & d'autres n'avoient qu'un bouclier pour les couvrir. Les uns portoient pour armes une épée, un poignard, un coutelas ; les uns n'étoient que pour le matin, d'autres pour l'après-midi : enfin, on diſtingua chaque couple de combattans par des noms dont il importe de donner l'explication.

1°. Les *gladiateurs* appellés ſécuteurs, *ſecutores*, avoient pour armes une épée & une eſpèce de maſſue à bout plombé.

2°. Les thraces, *thraces*, avoient une eſpèce de coutelas, ou cimeterre, comme ceux des peuples de Thrace, d'où venoit leur nom.

3°. Les mirmillons, *mirmillones*, étoient armés d'un bouclier, d'une faulx, & portoient un poiſſon ſur le haut de leur caſque. Les romains leur avoient donné le ſobriquet de *gaulois*.

4°. Les rétiaires, *retiarii*, portoient un trident d'une main, & un filet de l'autre ; ils combattoient en tunique, & pourſuivoient le mirmillon, en lui criant : « ce n'eſt pas à toi, gaulois, à qui » j'en veux, c'eſt à ton poiſſon ». *Non te peto, galle, ſed piſcem peto.*

5°. Les hoplomaques, *hoplomachi*, étoient armés de toutes pièces, comme l'indique leur nom grec.

6°. Les provoqueurs, *provocatores*, adverſaires des hoplomaques, étoient armés, comme eux, de toutes pièces.

7°. Les dimachères, *dimachari*, ſe battoient avec un poignard dans chaque main.

8°. Les eſſédaires, *eſſedarii*, combattoient toujours ſur des chariots.

9°. Les andabates, *andabatæ*, combattoient à cheval, & les yeux bandés, ſoit avec un bandeau, ſoit avec une armure de tête qui ſe rabattoit ſur leur viſage.

10°. Les méridiens, *méridiani*, étoient ainſi nommés, parce qu'ils entroient dans l'arène à midi ; ils ſe battoient avec une eſpèce de glaive contre ceux de leur même claſſe.

Les beſtiaires, *beſtiarii*, étoient des *gladiateurs* par état, ou des braves qui combattoient contre les bêtes féroces, pour montrer leur courage & leur adreſſe, comme les *toreros*, ou *toréados*, eſpagnols de nos jours.

12°. Les fiſcaux, les céſariens, ou les poſtulés, *fiſcales*, *caſariani*, *poſtulatitii*, étoient ceux qu'on entretenoit aux dépens du fiſc ; ils prirent leur nom de *céſariens*, parce qu'ils étoient deſtinés pour les jeux où les empereurs aſſiſtoient ; & comme ils étoient les plus braves & les plus adroits de tous les *gladiateurs*, on les appella *poſtulés*, parce que les peuples les demandoient très-ſouvent.

On nommoit enfin *catervarii* les *gladiateurs* qu'on tiroit de diverſes claſſes, & qui ſe battoient en troupes pluſieurs contre pluſieurs.

Souvent on faiſoit combattre des *gladiateurs* pendant les feſtins, & les yeux des convives ſe repaiſſoient de leurs bleſſures. Silius attribue l'origine de cette barbarie aux campaniens (*XI.* 51.) :

Quin etiam exhilarare viris convivia cæde
Mos olim, & miſcere epulis ſpectacula dira
Certantum ferro, ſæpe & ſuper ipſa cadentum
Pocula, reſperſis non parco ſanguine menſis.

La même induſtrie qui forma les diverſes claſſes de *gladiateurs*, en rendit l'inſtitution lucrative pour ceux qui les imaginèrent ; on les appelloit *laniſtes*, *laniſtæ*. On remettoit entre leurs mains les priſonniers, les criminels & les eſclaves coupables. Ils y joignoient d'autres eſclaves adroits, forts & robuſtes, qu'ils achetoient pour les jeux, & qu'ils encourageoient à ſe battre par l'eſpoir de la liberté ; ils les dreſſoient, leur apprenoient à ſe bien ſervir de leurs armes, & les exerçoient ſans ceſſe à leurs combats reſpectifs, afin de les rendre intéreſſans pour les ſpectateurs : en quoi ils ne réuſſirent que trop.

Outre les *gladiateurs* de ce genre, il y avoit quelquefois des gens libres qui ſe louoient pour

cette eſcrime, ſoit par la dépravation des temps, ſoit par l'extrême indigence, qui les portoit pour de l'argent, à faire ce métier; tels étoient ſouvent des eſclaves auparavant *gladiateurs*, & qui avoient déjà obtenu l'exemption & la liberté. Les maîtres d'eſcrime, en louant tous ces *gladiateurs* volontaires, les faiſoient jurer qu'ils combattroient juſqu'à la mort. Pétrone a conſervé la formule de ce jurement (*c.* 77.) : *in verba Eumolpi ſacramentum juravimus, uri, vinciri, verberari, ferroque necari; & quidquid aliud Eumolpus juſſiſſet, tanquam legitimi gladiatores, domino corpora, animoſque religioſiſſime addicimus.*

C'étoit à ces maîtres qu'on s'adreſſoit, lorſqu'on vouloit donner les jeux de *gladiateurs*; & ils fourniſſoient, pour un prix convenu, la quantité de *paires*, ou de couples qu'on deſiroit, & de différentes claſſes. Il arriva dans la ſuite des tems, que les premiers de la république eurent à eux des *gladiateurs* en propre pour ce genre de ſpectacle, ou pour d'autres motifs : Jules-Céſar étoit de ce nombre.

Les édiles eurent d'abord l'intendance de ces jeux cruels; enſuite les préteurs y préſidèrent : enfin, Commode attribua cette inſpection aux queſteurs.

Les empereurs, par goût ou pour gagner l'amitié du peuple, faiſoient repréſenter ces jeux le jour de leur naiſſance, dans les dédicaces des édifices publics, dans les triomphes, avant qu'on partît pour la guerre, après quelque victoire, & dans d'autres occaſions ſolemnelles, ou qu'ils jugeoient à propos de rendre telles. Suétone rapporte que Tibère donna deux combats de *gladiateurs*, l'un en l'honneur de ſon père, & l'autre en l'honneur de ſon frère Druſus. Le premier combat ſe donna dans la place publique, & le ſecond dans l'amphithéatre, où cet empereur fit paroître des *gladiateurs* qui avoient eu leur congé, & auxquels il promit cent mille ſeſterces de récompenſe, c'eſt-à dire, environ vingt-quatre mille de nos livres, l'argent étant à cinquante francs le marc. L'empereur Claude limita d'abord ces ſpectacles à certains termes fixes; mais peu après il annulla lui-même ſon ordonnance.

Quelque temps avant le jour du combat, celui qui préſidoit aux jeux, *editor muneris*, en avertiſſoit le peuple par des affiches, où l'on indiquoit les eſpèces de *gladiateurs* qui devoient combattre, leurs noms, & les marques qui les devoient diſtinguer; car ils prenoient chacun quelque marque particulière, comme des plumes de paon ou d'autres oiſeaux.

On ſpécifioit auſſi le temps que dureroit le ſpectacle, & combien il y auroit de paires différentes de *gladiateurs*, parce qu'ils étoient toujours par couples : on repréſentoit quelquefois tout cela ſur un tableau expoſé dans la place publique. (*Horat. ſat. II.* 7. 95.)

Le jour du ſpectacle on apportoit ſur l'arène deux ſortes d'armes; les premières étoient des bâtons noueux, ou des fleurets de bois, nommés *rudes*; & les ſecondes étoient de véritables poignards, glaives, épées, coutelas, &c. Les premières armes s'appelloient *arma luſoria*, armes courtoiſes; les ſecondes, *arma decretoria*, armes décernées, parce qu'elles ſe donnoient par décret du préteur, ou de celui qui faiſoit la dépenſe du ſpectacle. Les *gladiateurs* commençoient par s'eſcrimer des premières armes, & c'étoit là le prélude; enſuite ils prenoient les ſecondes, avec leſquelles ils ſe battoient nuds ou en tunique. La première ſorte de combat s'appelloit *præluſio*, jeu; & la ſeconde, *dimicatio ad certum*, combat à fer émoulu.

Au premier ſang du *gladiateur* qui couloit, on crioit, *il eſt bleſſé*; & ſi dans le moment le bleſſé mettoit bas les armes, c'étoit un aveu qu'il faiſoit lui-même de ſa défaite; mais ſa vie dépendoit des ſpectateurs, ou du préſident des jeux; néanmoins, ſi l'empereur ſurvenoit dans cet inſtant, il lui donnoit ſa grace, ſoit ſimplement, ſoit quelquefois avec la condition que, s'il rechappoit de ſa bleſſure, cette grace ne l'exempteroit pas de combattre encore une fois (*Ovid. Pont.* 11. 8. 53.) :

Cæſaris adventu, tota gladiator arena
Exit, & auxilium non leve vultus habet.

Dans le cours ordinaire des choſes, c'étoit le peuple qui décidoit de la vie & de la mort du *gladiateur* bleſſé : lorſqu'il s'étoit conduit avec adreſſe & avec courage, ſa grace lui étoit preſque toujours accordée; mais s'il s'étoit comporté lâchement dans le combat, ſon arrêt de mort étoit rarement douteux. Le peuple ne faiſoit que montrer ſa main avec le pouce plié ſous les doigts, pour indiquer qu'il ſauvoit la vie du *gladiateur*; & pour porter ſon arrêt de mort, il lui ſuffiſoit de montrer ſa main avec le pouce levé & dirigé contre le malheureux. Le *gladiateur* bleſſé connoiſſoit ſi bien que ce dernier ſignal étoit celui de ſa perte, qu'il avoit coutume, ſitôt qu'il l'appercevoit, de préſenter la gorge pour recevoir le coup mortel. Après qu'il étoit expiré, on retiroit ſon corps de deſſus l'arène, afin de dérober cet objet défiguré à la vue des ſpectateurs.

Tout *gladiateur* qui avoit ſervi trois ans dans l'arène, avoit ſon congé de droit; & même, ſans attendre les trois ans expirés, lorſqu'il donnoit en quelque occaſion des marques extraordinaires de ſon adreſſe & de ſon courage, le peuple lui faiſoit donner le congé ſur-le-champ. En attendant la récompenſe qu'on accordoit

aux *gladiateurs* victorieux, qui étoit une palme, une somme d'argent, un prix quelquefois considérable, & l'empereur Antonin confirma tous ces usages. Mais comme il arrivoit aux maîtres d'escrime, qui trafiquoient de *gladiateurs*, pour augmenter leur gain, de faire encore combattre dans d'autres spectacles ceux qui avoient déjà triomphé, à moins que le peuple ne leur eût accordé l'exemption *missio*, Auguste ordonna, pour réprimer cet abus des lanistes, qu'on ne feroit plus combattre les *gladiateurs*, sans accorder à ceux qui seroient victorieux un congé absolu, pour ne plus combattre malgré eux. Cependant, pour obtenir l'affranchissement, il falloit au commencement qu'ils eussent été plusieurs fois vainqueurs; dans la suite il devint ordinaire, en leur accordant l'exemption, de leur donner aussi l'affranchissement.

Cet affranchissement, qui tiroit les *gladiateurs* de l'état de servitude, qui de plus leur permettoit de tester, mais qui ne leur procuroit pas la qualité de citoyen; cet affranchissement, dis-je, s'exécutoit par le préteur, qui leur remettoit un bâton noueux, ou un bâton d'épine, le même qui servoit d'arme courtoise, & qu'on nommoit *rudis*. Ceux qui avoient obtenu ce bâton, étoient appellés *rudiarii*. On joignoit encore quelquefois à l'affranchissement une récompense purement honoraire, pour témoignage de la bravoure du *gladiateur*; c'étoit une guirlande, ou espèce de couronne de fleurs entortillée de rubans de laine, appellés *lemnisci*, qu'il mettoit sur la tête. Les bouts de ruban pendoient sur ses épaules : de là vint qu'on appella *lemniscati* ceux qui portoient cette marque de distinction.

Quoique les *rudiaires* fussent libres, qu'on ne pût plus les obliger à combattre, & qu'ils fussent distingués de leurs camarades par le bâton & le bonnet couronné, néanmoins on en voyoit tous les jours, qui, pour de l'argent, retournoient dans l'arène, & s'exposoient aux mêmes dangers dont ils étoient sortis vainqueurs; leur fureur pour les combats de l'arène, égaloit la passion que le peuple avoit pour un spectacle aussi cruel.

Quand on recevoit des *gladiateurs* dans la troupe, la cérémonie se faisoit dans le temple d'Hercule; & quand après avoir obtenu l'exemption, la liberté & le bâton, ils quittoient pour toujours la profession de *gladiateur*, ils alloient offrir leurs armes au fils de Jupiter & d'Alcmène, comme à leur dieu tutélaire, & les attachoient à la porte de son temple.

On employa souvent des *gladiateurs* dans les troupes, sur-tout dans les guerres civiles de la république & du triumvirat; & l'on continua cette pratique sous le règne des empereurs. Othon allant combattre Vitellius, enrôla deux mille *gladiateurs* dans son armée; on en entretenoit toujours à ce dessin un grand nombre aux dépens du fisc. Sous Gordien III, on en comptoit jusqu'à mille paires : Marc-Aurèle les emmena dans la guerre contre les marcomans; & le peuple romain les vit partir avec douleur, craignant que l'empereur ne lui donnât plus des jeux qui lui étoient si chers.

Il y avoit dé à long-temps qu'on voyoit ce peuple en faire ses delices, lorsqu'il fut défendu, sous la république, par la loi tullienne, à tout citoyen qui briguoit les magistratures, de donner aucun spectacle de *gladiateurs* au peuple, de peur que ceux qui employeroient ce moyen, ne gagnassent sa bienveillance & ses suffrages au préjudice des autres postulans.

Mais la fureur de plusieurs empereurs pour ces jeux sanguinaires, perdit l'état en les multipliant. Néron, au rapport de Suétone, fit paroître en grand nombre, dans ces tragiques scènes, des chevaliers & des sénateurs, qu'il obligeoit de se battre les uns contre les autres, ou contre des bêtes sauvages. Dion assure, qu'il se trouva même des gens assez infames dans ces deux ordres pour s'offrir à combattre sur l'arène comme les *gladiateurs*, par une honteuse complaisance pour le prince. L'empereur Commode fit plus, il exerça lui-même le métier de *gladiateur* contre des bêtes féroces.

A cette époque, on vit aussi les dames romaines exercer volontairement cet indigne métier, & combattre dans l'amphithéatre les unes contre les autres, se glorifiant d'y faire paroître leur adresse & leur intrépidité : *nec virorum modo pugnas, sed & feminarum*, dit Suétone de Domitien. (*cap. IV. n°. 2.*)

Enfin, après l'établissement de la religion chrétienne, & le transport de l'empire à Byzance, de nouveaux usages commencèrent à naître; des mœurs plus douces semblèrent vouloir succéder. Je serois charmé d'ajouter, avec la foule des écrivains, que Constantin abolit les combats de *gladiateurs* en Orient; mais je trouve seulement qu'il défendit d'y employer ceux qui étoient condamnés pour leurs forfaits, ordonnant au préfet du prétoire, de les envoyer plutôt travailler aux mines : son ordonnance est datée du premier octobre 325, à Béryte, en Phénicie. Les empereurs Honorius & Arcadius tentèrent de faire perdre l'usage de ces jeux en Occident; mais ces affreux divertissemens ne finirent en réalité qu'avec l'empire romain, lorsqu'il s'affaissa tout-à-coup par l'invasion de Théodoric, roi des goths, vers l'an 500 de Jésus Christ.

Ce n'est pas toutefois la durée de ces jeux qui doit surprendre davantage, ce sont les recherches

ſines & barbares auxquelles ils donnèrent lieu pendant tant de ſiècles, & qui ſemblent incroyables. Non-ſeulement on rafina ſur l'art d'inſtruire les *gladiateurs*, de les former, d'animer leur courage, de les faire expirer, pour ainſi dire, de bonne grace; on rafina même ſur les inſtrumens meurtriers que ces malheureux devoient mettre en œuvre pour s'entre-tuer. Ce n'étoit point au haſard qu'on faiſoit battre le *gladiateur* Thrace contre le ſéducteur, ou qu'on armoit le rétiaire d'une façon, & le mirmillon d'une autre; on cherchoit entre les armes offenſives & défenſives de ces quadrilles, une combinaiſon qui rendît leurs combats plus longs & plus affreux. En diverſifiant leurs armes, on ſe propoſoit de diverſifier le genre de leur mort; on les nourriſſoit même avec des pâtes d'orge, & des alimens propres à les entretenir dans l'embonpoint, afin que le ſang s'écoulât plus lentement par les bleſſures qu'ils recevoient, & que les ſpectateurs puſſent jouir plus long-temps de leur agonie.

On ne doit pas croire que ces ſpectacles ne fuſſent deſtinés que pour la lie du peuple, les ordres les plus diſtingués de l'empire aſſiſtoient à ces cruels amuſemens; les veſtales elles-mêmes ne manquoient pas de s'y trouver: elles y étoient placées avec diſtinction au premier degré de l'amphithéatre. Il eſt bon de lire le tableau poétique que Prudence fait de cette pudeur, qui, colorant leur front, ſe plaiſoit dans le mouvement de l'arène; de ces regards ſacrés avides de bleſſures; de ces ornemens ſi reſpectables que l'on revêtoit pour jouir de la mort cruelle des hommes; de ces ames tendres qui s'évanouiſſoient aux coups les plus ſanglans, & ſe reveilloient toutes les fois que le couteau ſe plongeoit dans la gorge d'un malheureux; enfin, de la compaſſion de ces vierges timides, qui, par un ſigne fatal décidoient des reſtes de la vie du *gladiateur*.

..... *Pectuſque jacentis*
Virgo modeſta jubet converſo pollice rumpi,
Ne lateat pars ulla animæ vitalibus imis
Altiùs impreſſo dùm palpitat enſe ſecutor.

Il ne faut pas cependant que ce tableau pittoreſque, joint aux autres détails hiſtoriques qu'on a expoſés juſqu'ici, nous inſpire trop d'horreur pour les romains & pour les veſtales; il y avoit long-temps que les romains eux-mêmes blâmoient leur goût pour les ſpectacles de l'arène, il y avoit long temps qu'ils connoiſſoient les affreux abus qui s'y étoient gliſſés: l'humanité n'étoit point bannie de leur cœur à d'autres égards. Dans le temps même dont nous parlons, un homme paſſoit chez eux pour barbare, s'il faiſoit marquer d'un fer chaud ſon eſclave qui avoit volé le linge de table; action pour laquelle les lois de pluſieurs pays chrétiens condamnent à mort nos domeſtiques, qui ſont des hommes d'une condition libre. D'où vient donc, me dira-t-on, ce contraſte bizarre dans les mœurs? D'où vient ce plaiſir extrême qu'ils trouvoient aux ſpectacles de l'amphithéatre? Il venoit principalement ce plaiſir d'une eſpèce de mouvement machinal, que la raiſon réprime mal, & qui fait par-tout courir les hommes après les objets les plus propres à déchirer le cœur. Le peuple, dans tous les pays, va voir un ſpectacle des plus affreux, je veux dire le ſupplice d'un autre homme, ſur-tout ſi cet homme doit ſubir la rigueur des lois, ſur un échafaud, par d'horribles tourmens. L'émotion qu'on éprouve à un tel ſpectacle, devient une eſpèce d'attendriſſement dont les mouvemens remuent l'ame avec violence; & on s'y laiſſe entraîner, malgré les idées triſtes & importunes qui accompagnent & qui ſuivent ces mouvemens. Repaſſez, ſi vous le voulez, avec l'abbé du Bos, qui a ſi bien prouvé cette vérité, l'hiſtoire de toutes les nations les plus policées, vous les verrez toutes ſe livrer à l'attrait des ſpectacles barbares, dans le temps que la nature témoigne par un frémiſſement intérieur, qu'elle ſe ſoulève contre ſon propre plaiſir.

Les grecs, que, ſans doute, perſonne ne taxera de penchant à la cruauté, s'accoutumèrent eux-mêmes aux ſpectacles des *gladiateurs*, quoiqu'ils n'euſſent point été familiariſés à ces horreurs dès l'enfance. Sous le règne d'Antiochus-Épiphane, roi de Syrie, les arts & les ſciences faites pour corriger la férocité de l'homme, floriſſoient depuis long-temps dans tous les pays habités par les grecs; quelques uſages pratiqués autrefois dans les jeux funèbres, & qui pouvoient reſſembler aux combats des *gladiateurs*, y étoient abolis depuis pluſieurs ſiècles. Antiochus, qui vouloit par ſa magnificence ſe concilier la bienveillance des nations, fit venir de Rome, à grands frais, des *gladiateurs*; pour donner aux grecs, amoureux de toutes les fêtes, ce ſpectacle nouveau. D'abord, dit Tite-Live, l'arène ne leur parut qu'un objet d'horreur. Antiochus ne ſe rebuta point, il fit combattre les champions ſeulement juſqu'au ſang. On regarda ces combats mitigés avec plaiſir: bientôt on ne détourna plus les yeux des combats à toute outrance; enſuite on s'y accoutuma inſenſiblement aux dépens de l'humanité. Il ſe forma enfin des *gladiateurs* dans le pays; & ces ſpectacles devinrent encore des écoles pour les artiſtes: ce fut là où Ctéſilas étudia ſon *gladiateur* mourant, dans lequel on pouvoit voir ce qui lui reſtoit encore de vie.

Après tout, je ne diſſimulerai point que les romains n'aient été le peuple du monde qui a fait des jeux barbares, ſon plus cher divertiſſement; & tout ce que j'ai dit là-deſſus ne le

démontre que trop. Cicéron a eu tort, ce me ſemble, de ne condamner que les abus qui s'y étoient gliſſés, & d'approuver le ſpectacle de l'arène, lorſque les ſeuls criminels y combattoient en préſence du peuple. Pour moi, je crains fort que ces jeux meurtriers n'aient entretenu chez les romains une certaine humeur ſanguinaire, que Rome avoit annoncée dès ſon origine, & dont elle ſe fit une habitude par les guerres continuelles qu'elle ſoutint pendant plus de cinq cens ans.

La morale des athéniens ne leur permit point d'avoir d'autres ſentimens, que des ſentimens d'averſion pour le jeu des *gladiateurs :* jamais ils ne voulurent les admettre dans leur ville, malgré l'exemple des autres peuples de la Grèce ; & quelqu'un s'étant un jour aviſé de propoſer publiquement ces jeux, afin, dit-il, qu'Athènes ne le cède pas à Corinthe : « renverſez donc auparavant, s'écria un athénien avec vivacité, renverſez l'autel que nos pères, il y a plus de mille ans, ont érigé à la Miſéricorde ». (D. J.)

GLADIATORIUM, récompenſe ou ſolde des gladiateurs.

GLAND ; c'eſt le fruit du chêne. La fable dit que les chefs des colonies phéniciennes ou égyptiennes, qui vinrent s'établir dans la grèce, policèrent les ſauvages habitans de ce pays, & leur apprirent à manger du *gland*, au-lieu de l'herbe dont ils ſe nourriſſoient comme les bêtes. Il faut entendre par le *gland*, les différentes ſortes de fruits qu'on cueille ſur les arbres, & qui étoient peut-être inconnus aux premiers habitans de la Grèce.

Le chêne d'Eſpagne produit une eſpèce de *gland*, qui n'a point, ou preſque point d'amertume.

Le premier pain dont on ſe ſoit nourri dans certains pays, comme en Arcadie, a été fait de *glands*. Plutarque appelloit les arcadiens, *mangeurs de glands. Ceres frumenta invenit, cùm antea glande veſcerentur.* (Plin. l. VII. ch. LVI.) Il faut mettre au nombre des pains de *glands*, le pain de châtaignes, que les anciens comprenoient avec les faînes, ſous le nom générique de *gland : dulciſſima eſt omnium glans fagi.* (Virg. IV. Géor.) Ils y comprenoient même des racines, qu'ils nommoient *glandes terræ*, ſavoir les patates, les pommes de terre, les topinambourgs, les truffes, &c.

GLANDES plumbeæ. Voyez BALLES de plomb.

GLANDS des manteaux. *Voyez* HOUPES.

GLAUCA, concubine d'Ajax Télamonien, de laquelle il eut un fils nommé Achantides.

GLAUCÉ, une des cinquante Néréides. (*Heſiod. Theogon.* 244.)

GLAUCÉ, mère de la troiſième Diane, & femme d'Upis, au rapport de Cicéron.

GLAUCÉ, fille de Créon, roi de Corinthe, fut aimée & épouſée par Jaſon, au préjudice de Médée. Celle-ci, pour ſe venger de ſa rivale, lui envoya, en préſens, une robe & une couronne empoiſonnées. A peine cette malheureuſe princeſſe eut-elle mis cette robe, qu'elle ſe ſentit dévorée d'une flamme ſecrette. « On voit, dit » Euripide, l'écume ſur les lèvres, ſes yeux éteints » & égarés, & tout ſon corps ſans couleur : » elle pouſſe d'horribles cris..... La couronne » qui environnoit ſa tête, jette un tourbillon de » flammes. *Glaucé*, toute entourée de feux, ſecoue ſa chevelure, & tâche d'en arracher la » fatale couronne : vains efforts, plus elle en » fait, plus la flamme redouble ; le ſang, mêlé » de feu, lui inonde le viſage ; les chairs mêmes » tombent comme des gouttes ardentes d'un flambeau ; les os ſont découverts, ce n'eſt plus » qu'un cadavre enflammé. C'eſt ainſi que la miſérable princeſſe porte la peine due à l'infidélité » de Jaſon ». *Voyez* CRÉON, MÉDÉE.

Les noces & la mort de *Glaucé* ſont repréſentés ſur pluſieurs bas-reliefs, publiés par Winckelmann dans ſes *monumenti antichi* (*n°.* 90 & 91.). L'un ſe voit au palais Lancellotti, & l'autre à la villa Borghèſe.

GLAUCONOMÉ, une des cinquante Néréides. (*Heſiod. Theog. v.* 256.)

Tous les noms précédens & les ſuivans ſont formés du mot γλαυκὸς, qui eſt de couleur de mer.

GLAUCUS, dieu marin, fils de Neptune & de Naïs, ou, ſelon d'autres, d'Anthédon & d'Alcyone, ou d'Eubée & de Polybe, fils de Mercure, fut un célèbre pêcheur de la ville d'Anthédon en Béotie : un jour ayant mis ſur des herbes du rivage les poiſſons qu'il avoit pris, il s'apperçut que ces poiſſons ſe donnoient de grands mouvemens, juſqu'à ce qu'ils ſe fuſſent tous élancés dans la mer : *Glaucus* ne doutant point que ces herbes n'euſſent une vertu particulière, voulut en faire lui-même l'expérience. Il en porta à la bouche & en mâcha ; mais à peine les eut-il avalées, qu'il ſentit ſon cœur & ſes entrailles palpiter, dit Ovide, & il lui prit un ſi grand deſir de changer de nature, que ne pouvant y réſiſter, il ſe jetta dans la mer. L'Océan & Thétys le dépouillèrent de tout ce qu'il avoit de terreſtre & de mortel, & l'admirent au nombre des dieux marins. Philoſtrate décrit ainſi ſa figure : » ſa barbe eſt humide & blanche, ſes cheveux

Digitized by Google

» épars flottent ſur les épaules ; ſes ſourcils épais » ſe touchent, enſorte qu'ils paroiſſent ne faire » qu'un ſourcil ; ſes bras ſont faits d'une manière » propre à nager ; ſa poitrine eſt couverte d'her- » bes marines, ſon ventre eſt étroit, tout le reſte » de ſon corps ſe termine en poiſſon, dont la » queue ſe recourbe juſqu'aux reins. Les alcyons » volent tout autour de lui, c'eſt-à-dire, que » *Glaucus* avoit la forme d'un triton ». Athénée (*lib. VII.*) ajoute que *Glaucus* devint amoureux d'Ariadne, lorſqu'elle fut enlevée par Bacchus dans l'iſle de Dia ; que Bacchus, pour le punir, le lia avec des ſarmens de vigne, dont il trouva enfin le moyen de ſe dégager. La ville d'Anthédon lui éleva un temple & lui offrit des ſacrifices. L'endroit où il périt, étoit devenu célèbre ; & Pauſanias dit qu'on voyoit à Athédon le *ſaut de Glaucus*, c'eſt-à-dire, le lieu d'où il s'étoit jetté dans la mer. Il y eut même dans la ſuite un oracle qui étoit ſouvent conſulté par les matelots. On a ajouté d'autres fables à celle-ci : ce fut lui, ſelon Diodore de Sicile, qui apparut aux argonautes ſous la forme d'un dieu marin, & qui leur prédit pluſieurs choſes qui devoient leur arriver dans la Colchide. Euripide dit qu'il étoit l'interprète de Nérée, & qu'il prédiſoit l'avenir. *C'eſt de Glaucus*, dit un autre auteur, qu'Apollon lui-même avoit appris l'art de prédire l'avenir : il fut la cauſe du changement de la belle Scylla en monſtre marin. *Voyez* CIRCÉ, SCYLLA.

GLAUCUS, fils de Démyle, & deſcendant d'un dieu marin, nommé *Glaucus*, ſe rendit célèbre par ſa force & ſon adreſſe dans les jeux gymniques. Dans ſa jeuneſſe il s'occupoit à labourer la terre : ſon père, ayant un jour éprouvé ſa force, en le voyant redreſſer le ſoc de ſa charrue avec ſon poing, & le raccommoder auſſi-bien qu'il auroit fait avec un marteau, le mena aux jeux olympiques, pour y combattre ; mais, comme il n'étoit pas bien expérimenté dans ces ſortes d'exercices, il eut d'abord du déſavantage. Démyle le voyant preſque vaincu, lui cria tout haut de faire valoir cette force dont il s'étoit ſervi à ſa charrue. Cette voix l'excita ſi fort au combat, qu'il remporta la victoire ſur ſon adverſaire. Il fut enſuite deux fois victorieux dans les jeux pythiens, & huit fois dans les jeux néméens & les iſthmiens ; en mémoire de quoi on lui érigea une ſtatue à Caryſté, ſa patrie, ville de l'Eubée ; & après ſa mort, les caryſtiens lui conſacrèrent des monumens héroïques : l'iſle d'Eubée fut même ſurnommée de ſon nom l'iſle de *Glaucus*.

GLAUCUS, fils de Minos II, roi de Crète, & frère d'Androgée.

GLAUCUS, fils de Minos & de Mérope, une des atlantides, & père de Bellérophon, fut un des argonautes. Dans les jeux funèbres qu'ils célébrèrent pour la mort de Pélyas, il eut le malheur d'être foulé aux pieds de ſes chevaux. Virgile (*Georgic. lib. III. v. 266.*) attribue ſa mort à une autre cauſe. *Glaucus* croyant rendre ſes jumens plus vigoureuſes & plus légères à la courſe, ne voulut pas permettre qu'elles fuſſent couvertes par des étalons : il en fut puni par Vénus. Elle rendit ſes cavales ſi furieuſes, qu'elles mirent en pièces leur maître. *Voyez* TARAXIPPUS.

GLAUCUS, fils d'Hippolyte, fut étouffé, dit-on, dans une tonne de miel, & reſſuſcité par Eſculape, ou par le moyen d'un dragon. (*Palaphatus.*)

GLAUCUS, fils d'Hyppolochus, & petit-fils de Bellérophon, fut un des chefs des Lyciens, qui, ſous les ordres de Sarpédon, vinrent au ſecours des troyens. Son père, en l'envoyant à Troye, lui avoit recommandé, ſur toutes choſes, dit Homère (*Iliad. VI.*), de ne perdre aucune occaſion de ſe ſignaler, de ſurpaſſer en valeur & en généroſité, les héros les plus célèbres, & de ne déshonorer par aucune baſſeſſe ſes illuſtres aïeux. *Glaucus* & Diomède s'étant avancés entre les deux armées, pour un combat ſingulier, Diomède, avant d'en venir aux mains, voulut ſavoir qui étoit ſon rival ; & quand il ſut que *Glaucus* étoit le petit-fils de Bellérophon, dont la famille avoit le droit d'hoſpitalité avec celle de Tydée, il planta ſa pique à terre, embraſſa *Glaucus* avec toutes les marques d'une véritable amitié, & ne voulant point combattre contre lui, ils convinrent de s'éviter dans la mêlée. Mais, avant de nous quitter, ajouta Diomède, changeons d'armes, afin que les deux armées connoiſſent que nous faiſons gloire d'être amis. Alors Jupiter éleva le courage à *Glaucus*, il changea d'armes avec Diomède, & donna des armes d'or, pour des armes d'airain, des armes qui valoient cent bœufs, pour des armes qui n'en valoient que neuf ; d'où vint le proverbe, *c'eſt le troc de Glaucus & de Diomède*, lorſqu'il y a trop d'inégalité dans les échanges. Mais *Glaucus* exécuta en cela l'ordre que ſon père lui avoit donné de ſurpaſſer en généroſité tous les héros. *Glaucus* fut tué peu de temps après par Ajax dans cette même guerre. Énée le vit dans les enfers parmi les fameux guerriers. Cependant Paléphate aſſure que les vents ayant pouſſé le corps de *Glaucus* vers la Lycie, ce héros y fut changé en fleuve.

GLAUCUS *color*, la même couleur que *cæſius color*. *Voyez* CÆSIUS.

GLAUQUE, fille de Cycréus, roi de Salamine, & première femme de Télamon. *Voyez* TELAMON.

GLEBA & *GLEBALIS functio*, tribut que payoient aux empereurs les ſénateurs à raiſon de leurs terres.

GLEBÆ injectio, coutume religieuſe des anciens. Elle conſiſtoit à jetter quelques mottes, ou quelques poignées de terre ſur les cadavres privées de ſépulture.

GLESSUS, nom que les germains donnoient à l'ambre jaune, ou ſuccin. (*Plin.* 37. 3.)

GLICO. Muratori (101. 3. *Theſ.*) rapporte l'inſcription ſuivante :

GLICO

M. AUR. THEODO

TUS JUSSO DEI

POSUIT.

Dans le faux prophète de Lucien, Eſculape métamorphoſé en ſerpent, eſt appellé γλύκων, *Glycon.*

GLIRES. *GLIRARIUM.* } *Voyez* LOIR.

GLOBE. Rien de plus fréquent ſur les médailles des empereurs romains que la figure du *globe*. On la voit ſur celles de Caracalla, de Didius Julianus, de Conſtant, &c. Ils affectèrent ce ſymbole comme la marque de leur domination ſur le monde entier. Les empereurs de Conſtantinople ajoutèrent une croix ſur ce *globe*, qu'on retrouve dans les monnoies mérovingiennes, & dans les monumens des empereurs françois. On le voit auſſi ſur les ſceaux des empereurs d'Allemagne, dès le règne d'Othon II, & ſur ceux des rois de France Hugues Capet & de ſon fils Robert; mais il n'y eſt pas ſurmonté d'une croix. Depuis ces deux règnes, il ne paroît plus ſur les ſceaux de nos rois, excepté ſur celui que Louis XII fit faire pour l'Italie. Mais ils ont toujours regardé le *globe*, ou la pomme royale, comme le ſymbole de la domination ſuprême. Auſſi avons-nous pluſieurs ſtatues des rois mérovingiens, qui les repréſentent tenant un *globe* à la main.

GLOBI. *GLOBULI.* } (*Cato de re ruſtica, c.* 80.) « Pour faire des *globi*, mêlez du fromage avec de l'*alica*, dont vous ferez autant de *globi* qu'il vous plaira; faites enſuite chauffer de l'huile dans une chaudière, & mettez les y cuire l'un après l'autre, ou deux à deux; retournez-les continuellement avec une cuiller, & retirez-les, quand ils ſeront cuits; frottez-les enſuite de miel, & égrugez du pavot deſſus avant de les ſervir ».

GLOBULES.

On voit deux, trois & quatre *globules* ſur les médailles de la grande Grèce & de Sicile. Ces *globules* marquent leur valeur relativement à l'as romain.

GLOMUS, gâteau frit que les romains offroient dans les ſacrifices. (*Feſtus.*)

GLOS, la ſœur du mari. Feſtus définit ainſi le mot *glos*, *viri ſoror à græco γάλως.*

GLOSSAIRE des dates. *Voyez* DATES.

GLOSSOCOME (*Muſiq. inſtr. des anc.*), nom que les anciens donnoient à l'eſpèce d'étui dans lequel ils conſervoient les glottes de leurs flûtes, qui probablement étoient des eſpèces de hautbois; & par conſéquent leurs glottes étoient des hanches. *Voyez* FLUTE.

GLOTTE. (*Muſiq. inſtr. des anc.*) Pollux met la *glotte* au nombre des parties de la flûte; & Héſychius dit que les *glottes* étoient des languettes, ou petites langues qui s'agitoient par le ſouffle du joueur. Cette deſcription d'Héſychius confirme l'idée où nous ſommes, que les flûtes des anciens n'étoient que des eſpèces de hautbois. *Voyez* FLUTE.

GLUTINATORES. Les anciens avoient des ouvriers dont l'unique emploi étoit de coller les feuilles de *papyrus*. On les nommoit (*Cic. ad Attic. lib. XLIV.*) *glutinatores*; & l'on ne doit pas les confondre avec les ouvriers du commun; car les athéniens élevèrent une ſtatue à un certain Philtatius (*Phot. Bibl. ex Olympiodoro.*), qui leur avoit enſeigné à coller les manuſcrits, ou, ce qui paroît plus vraiſemblable, qui avoit inventé une eſpèce particulière de colle pour les livres.

C'eſt de la colle avec laquelle on attachoit, au bout l'une de l'autre, les feuilles de papier, que le bout d'en haut des feuilles ainſi attachées enſemble, où l'on mettoit le titre du manuſcrit, a pris le nom de πρωτόκολλον. De même que la dernière feuille d'en bas s'appelloit, à cauſe de cela, ἔσχατόκολλον. (*Salmaſius de uſuris, pag.* 415.) Lorſqu'un rouleau de papier étoit ainſi collé, on l'ébarboit (*Lucian. adv. indoct. c. III.*), comme cela ſe remarque viſiblement aux manuſcrits d'Herculanum. L'inſtrument, pour ébarber ces rouleaux, ſe nommoit chez les latins *ſicila*, & chez les grecs σμιλαχαφίδιον.

GLYCERIUS,

GLYCERIUS, tyran ſous Léon.

Glycerius Augustus.

Ses médailles ſont I

RRR. en or.

RR. en quinaires.

O. en argent, & en B.

GLYCIA, ſurnom de la famille *Claudia.*

GLYCON. *Voyez* Dadès.

GLYPTOGRAPHIE. La *Glyptographie* eſt la ſcience des graveurs en creux & en relief ſur des cornalines, jaſpes, agathes, agathes onyx, lapis, améthiſtes, opales, ſardoines, hyacinthes, chryſolithes, topaſes & autres pierres précieuſes qui étoient employées par les anciens pour des bagues, des cachets, des vaſes & autres ornemens. Ce terme eſt compoſé de deux mots grecs, γλυφη, *gravure*, & γραφη, *deſcription.*

GNA. *Voyez* Odin.

GNÆUS. Voyez Cnæus.

GNATIA, ou Egnatia, ville d'Italie, au pays des ſalentins, entre Bari, autrefois *Barium*, & Brindes, autrefois *Brundusium*. Elle ſe vantoit de poſſéder une pierre, ſur laquelle le feu s'allumoit de lui-même, ſi-tôt que le bois y étoit poſé. Horace, dans une de ſes ſatyres, ſe moque de cette fable. Mais *voyez* Feu.

GNYDE. *Voyez* Cnide.

GNOMONS. } *Voyez* Cadran.
GNOMONIQUE. }

GNOSSE. *Voyez* Cnossus.

GNOSTIQUES. *Voyez* Abraxas.

GOBELETS (joueurs de). *Voyez* Acetabularii.

GOÉTIE, eſpèce de magie qui n'avoit pour objet que de faire le mal; c'eſt pour cela que ceux qui en faiſoient profeſſion, n'invoquoient que les génies malfaiſans : leurs invocations ſe faiſoient la nuit, auprès des tombeaux, par des gémiſſemens & des lamentations. Le mot *goétie* eſt le même que γοητια, *enchantement.*

GOMER. *Voyez* Gomor.

GOMERIATICUM, impôt ſur les laines.

GOMOR, gomer, humra, meſure de capacité pour les ſolides de l'Aſie & de l'Égypte; elle valoit, en meſure de France, $\frac{1}{10000}$ de boiſſeau, ſelon M. Paucton, dans ſa Métrologie, elle valoit, en meſures anciennes des mêmes pays,

1 $\frac{4}{7}$ conges ſacrés,

ou, 1 $\frac{5}{7}$ cab,

ou, 2 $\frac{3}{7}$ marès,

ou, 3 $\frac{1}{7}$ chenices,

ou, 7 $\frac{1}{7}$ log,

ou, 14 $\frac{3}{7}$ hémines.

Gomor, homer, décime, meſure de capacité pour les liquides de l'Aſie & de l'Égypte; elle valoit, en meſure de France, 3 pintes & $\frac{127}{1000}$, ſelon M. Paucton, dans ſa Métrologie, elle valoit, en meſures anciennes des mêmes pays,

1 $\frac{3}{7}$ conge ſacré,

ou, 1 $\frac{5}{7}$ cab,

ou, 2 $\frac{1}{7}$ mares,

ou, 3 $\frac{1}{7}$ chenices,

ou, 7 $\frac{1}{7}$ log,

ou, 14 $\frac{3}{7}$ mines.

GOMPHI, en Theſſalie. ΓΟΜΦΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

Ⓞ. en argent.

GONDS. La déeſſe *Cardea* préſidoit aux *gonds*. *Voyez* ſon article.

Les *gonds* des anciens entroient dans le ſeuil des portes, comme ceux de nos portes cochères; & par ce moyen, on pouvoit ouvrir les portes en dedans ou en dehors. On en a trouvé pluſieurs de cette ſorte à Herculanum. Les *gonds* étoient faits de différente matière, le plus ſouvent de bois d'orme (*Plin. XVI.* 40.), quelquefois de fer ou d'airain. Servius (*Æneid.* 1. 454.) dit qu'après la trahiſon de Tarpeia, on fit garnir les portes du Capitole de *gonds* d'airain, afin qu'ils avertiſſent par leur frémiſſement de l'ouverture des portes. Lorſqu'on craignoit au contraire, que ce frémiſſement ne reveillât des jaloux, ou des argus, on verſoit de l'eau ſur les *gonds*. Plaute nous apprend cette ruſe (*Curc.* 1. 3. 1.) :

Placide egredere, & ſonitum prohibe ſorum, & ejus cardinum,
Ne quod hic agimus, herus percipiat fieri.

Mane ſuffundam aquam. PA. viden' ut anus tremula medicinam facit.
Eapſe merum condidicit bibere, foribus dat aquam, quam bibent.

GONIADE, nom de nymphe. (*Gonias.*) Les *Goniades* avoient un temple ſur le bord du fleuve Cythère. L'opinion commune étoit, que les eaux des nymphes *Goniades* rendoient la ſanté aux malades qui en buvoient. (*Strabon, l. V.*)

GONIPPUS. *Voyez* PANORMUS.

GONTHAMOND, roi des Vandales.

Ses médailles ſont :

RRRR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

GORDIEN D'AFRIQUE le père.

MARCUS ANTONIUS GORDIANUS AFRICANUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont :

O. en or.

RRR. en argent.

RR. en médaillons de potin d'Égypte.

RR. en G. B. de coin romain.

RRR. en P. B.

O. de Colonies, ou frappées dans les villes grecques.

RR. en M. B. d'Égypte.

On connoît une médaille grecque, en moyen bronze, de ce prince ; elle a été frappée à Samos, & porte au revers le type de la Fortune.

GORDIEN d'Afrique le fils.

MARCUS ANTONIUS GORDIANUS AFRICANUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont :

O. en or.

RRR. en argent.

RRR. en médaillons de potin d'Égypte.

RR. en G. B. de coin romain.

O. en M. & P. B.

RRR. en M. B. d'Égypte.

GORDIEN-PIE, troiſième du nom, petit-fils de *Gordien* d'Afrique père.

MARCUS ANTONIUS GORDIANUS PIUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont :

C. en or ; il y a peu de revers rares.

C. en argent, & RR. avec le titre ſeul de Céſar. On trouve en argent peu de revers rares ; il y en a un qui a pour légende : *Marti pacifeti*, & qui eſt R.

RR. en médaillons grecs d'argent, ou approchant du volume des médaillons.

C. en G. B. de coin romain ; il y a des revers rares.

C. en M. B. ; il ſe trouve en ce module des revers rares.

R. en G. B. de Colonies.

R. en M. & P. B.

C. en G. B. grec ; il y a des revers rares ; celui où l'on voit le roi Abgare debout, devant Gordien ſur le trône, eſt RR.

Les médailles de ce module, qui repréſentent les têtes de *Gordien* & de Tranquilline, ſont rares.

C. en M. B., mais R. avec la tête de *Gordien* vis-à-vis celle de *Sérapis*.

On y trouve aſſez communément la tête du roi Abgare au revers.

Les médaillons latins de bronze ſont rares. Les grecs le ſont moins, puiſqu'on en connoît cinquante à ſoixante différens.

On a trouvé le moyen de donner quelques médailles de *Gordien IIIe.* aux *gordiens* d'Afrique, ſoit en réformant la légende de la tête, & en mettant AFR. au lieu de PIVS F. ſoit en marquant un peu de barbe au menton ; de ſorte que quelques-uns ont pris de là ſujet de ſoutenir que c'étoit un troiſième africain, fils ou neveu des deux autres. Il ſera aiſé de ſe déſabuſer, en ſe ſouvenant que tous les revers où il y a AVG. ne conviennent point aux deux africains, qui marquent ordinairement deux GG ſur leurs médailles. Ce n'eſt pas qu'il ne s'en rencontre quelquefois avec *Aug.* par un ſeul G, comme *providentia Aug. virtus Aug.* Mais alors le mot AFR. qui ſe trouve du côté de la tête, empêche d'y être trompé.

Quant à la nouvelle opinion au ſujet du quatrième *Gordien*, fondée ſur les médailles, ſoit grecques, ſoit latines, où l'on trouve une tête fort jeune, & la ſeule qualité de *Gordianus Cæſar* ; toutes les raiſons en paroiſſent fort aiſées à détruire. Balbin & Pupien connoiſſant que le peuple les regardoit comme des uſurpateurs, firent

donner au jeune *Gordien* le nom de *Céſar*, en même temps que le ſénat les fit Auguſtes, & tâchèrent de perſuader qu'ils ne gouvernoient l'empire que comme les tuteurs de *Gordien*. D'ailleurs, un peu plus ou un peu moins de reſſemblance, entre deux têtes frappées ſur des médailles, eſt un foible appui pour un nouveau ſyſtême. Pour la médaille du jeune *Gordien*, avec *pietas Augg.*, elle marque préciſément ce que nous venons de dire de la politique des deux Auguſtes, qui le firent nommer Céſar, afin de ſe concilier le peuple.

On peut voir ſur ce ſujet l'*hiſtoire des quatre Gordiens*. (Paris, 1695. 12.) *Hiſtoria trium Gordianorum*, de Cuper (Deventer. 1697. 12.) & ce que l'illuſtre Spanheim en a dit dans ſon grand ouvrage *de Uſu & Præſt. Num.* (tom. II. Diſſ. XI. p. 243. ſeqq.)

GORDIEN (nœud). Gordius, père de Mydas, roi de Phrygie, avoit un chariot dont le joug étoit attaché au timon par un nœud ſi adroitement tiſſu, & où le lien faiſoit tant de tours & de détours, qu'on ne pouvoit découvrir, ni où il commençoit, ni où il finiſſoit. Selon l'ancienne tradition du pays, un oracle avoit déclaré que celui qui pourroit le délier, auroit l'empire de l'Aſie. Alexandre, ſe trouvant en Phrygie, dans la ville de Gordium, ancien ſéjour du roi Mydas, eut envie de voir le fameux chariot où étoit attaché le nœud *Gordien*. Etant perſuadé que la promeſſe de l'oracle le regardoit, il fit pluſieurs tentatives pour le délier; mais n'ayant pu y réuſſir, & craignant que ſes ſoldats n'en tiraſſent un mauvais augure, *il n'importe*, dit-il, *comment on le dénoue*, & l'ayant coupé avec ſon épée, il éluda ou accomplit l'oracle, dit Quinte-Curce. Arrien ajoute qu'Alexandre, & ceux qui étoient préſens, ſe retirèrent, comme ayant accompli l'oracle, ce qui fut confirmé la nuit même par des tonnerres & des éclairs, de ſorte que le prince fit le lendemain des ſacrifices, pour remercier les dieux de la faveur qu'ils lui avoient faite, & des marques qu'ils lui en donnoient.

GORDIUS, père de Mydas, avoit été laboureur, « & n'avoit eu, pour tout bien, que deux » attelages de bœufs, dont l'un ſervoit à labourer, » & l'autre à traîner ſon chariot. Un jour qu'il » labouroit, un aigle vint ſe poſer ſur le joug, & » y demeura juſqu'au ſoir. Etonné de cette mer- » veille, il alla conſulter les telmiſſiens, ſavans » en l'art de deviner, & à qui cette ſcience eſt » ſi naturelle, dit Arrien (*lib. I. & II.*), qu'elle » paſſe juſqu'aux femmes & aux enfans. Comme » il approchoit d'un de leurs villages, il rencontra » une jeune fille qui venoit puiſer de l'eau; & » lui ayant dit le ſujet de ſon voyage, comme » elle étoit auſſi de la race des devins, elle lui » répondit qu'il devoit ſacrifier à Jupiter, ſous » le titre de roi ou de ſouverain. Il emmena cette » fille, pour apprendre d'elle la forme du ſacri- » fice; & l'ayant enſuite épouſée, il en eut un » fils, nommé Mydas. Cependant il arriva de » grandes diviſions entre les phrygiens; de ſorte » qu'ils eurent recours à l'oracle, qui leur dit » qu'elles ne ceſſeroient que par un roi qui leur » viendroit ſur un char. Comme ils étoient en » peine de cette réponſe, ils virent arriver My- » das avec ſon père & ſa mère ſur leur chariot; » alors ne doutant plus que ce ne fût *Gordius* » que l'oracle leur déſignoit, ils l'élurent pour » roi, & il termina tous leurs différends. My- » das, en reconnoiſſance de la faveur que ſon » père avoit reçue de Jupiter, lui conſacra ſon » chariot, & le ſuſpendit au plus haut de la » forteresſe ».

GORDUS JULIA, en Lydie. ΓΟΡΔΟϹ & ΓΟΡΔΗΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper, ſous l'autorité de ſes archontes, des médailles impériales grecques en l'honneur de Trajan, de M. Aurèle, de Sévère, de Caracalla, d'Elagabale, d'Alex. Sévère, de Gallien, de Plotine, de Fauſtine mère, de Vérus, d'Otacilie.

GORGASE. *Gorgaſus*. Pauſanias (*in Meſſeniacis*) dit que ce dieu fut honoré à Phère, ville de la dépendance des meſſéniens, & que ce fut un certain Iſthmius, fils de Glaucus, qui y bâtit un temple à l'honneur de *Gorgaſe*.

GORGÉ, fille d'Oënée, roi de Calydon, & femme d'Andromédon. *Voyez* OËNÉE. (*Hygin. c. XIV.*)

GORGONEION, nom d'un maſque particulier, en uſage ſur l'ancien théatre des grecs: c'eſt proprement le nom qu'on donnoit à certains maſques faits exprès pour inſpirer l'effroi, & ne repréſenter que des figures horribles; telles que les furies & les *gorgones*, d'où leur vient la dénomination de γοργόνειον. L'eſpèce de maſque qui repréſentoit les perſonnes au naturel, s'appelloit πρόσωπον; le maſque qui ne ſervoit qu'à repréſenter les ombres, ſe nommoit μορμολύκειον. Pollux n'a point diſtingué, comme il le devoit dans ſa *Nomenclature*, ces trois ſortes de maſques; mais il eſt bien excuſable dans un ſujet de mode qui changea ſi ſouvent & qui étoit ſi varié. *Voyez* MASQUE.

GORGONES. Trois ſœurs, filles de Phorcus & de Céto, & ſœurs cadettes des Grées. Elles demeuroient ſelon Héſiode, au-delà de l'Océan, à l'extrémité du monde, près du ſéjour de la nuit; là même où les heſpérides font entendre les accens de leurs voix.

Les noms des *gorgones*, ſont Sthéno, Euryale & Méduſe, ſi celèbre par ſes malheurs. Celle-ci étoit mortelle, au lieu que ſes deux ſœurs n'étoient ſujettes ni à la vieilleſſe, ni à la mort. Le Dieu ſouverain de la mer, fut ſenſible aux charmes de Méduſe; & ſur le gazon d'une prairie, au milieu des fleurs que le printemps fait éclore, il lui donna des marques de ſon amour. Elle périt enſuite d'une manière funeſte; Perſée lui coupa la tête.

Les trois *gorgones* diſent encore les poëtes, ont des ailes aux épaules; leurs têtes ſont hériſſées de ſerpens, leurs mains ſont d'airain, leurs dents ſont auſſi longues que les défenſes des plus grands ſangliers; objet d'effroi & d'horreur pour les mortels; nul homme ne peut les regarder en face, qu'il ne perde auſſi-tôt la vie; elles le pétrifient ſur le champ, dit Pindare. Virgile ajoute qu'après la mort de Méduſe, Sthéno & Euryale allerent habiter auprès des enfers, à la porte du noir palais de Pluton, où elles ſe ſont toujours tenues depuis avec les Centaures, les Scylla, le géant Briarée, l'hydre de Lerne, la Chimère, les Harpies, & tous les autres monſtres éclos du cerveau de ce poëte.

Multaque præterea variarum monſtra ferarum....

Gorgones, harpiaque....

Il n'y a peut être rien de plus célèbre dans les traditions fabuleuſes que les *gorgones*, ni rien de plus ignoré dans les annales du monde. C'eſt ſous ces deux points de vue, que l'abbé Maſſieu a enviſagé ce ſujet dans une ſavante diſſertation, dont le précis pourra du moins ſervir à nous convaincre du goût inconcevable de l'eſprit humain pour les chimeres.

En effet, la fable des *gorgones* ne ſemble être autre choſe qu'un produit extravagant de l'imagination, ou bien un édifice monſtrueux élevé ſur des fondemens, dont l'origine eſt l'écueil de la ſagacité des critiques. Il eſt vrai que pluſieurs hiſtoriens ont tâché de donner à cette fable, une ſorte de réalité; mais il ne paroît pas qu'on puiſſe faire aucun fond ſur ce qu'ils en rapportent, puiſque le récit même de Diodore de Sicile & celui de Pauſanias, n'ont l'air que d'un roman.

Diodore aſſure que les *gorgones* étoient des femmes guerrières, qui habitoient la Lybie, près du lac Tritonide; qu'elle furent ſouvent en guerre avec les Amazones leurs voiſines; qu'elles avoient Méduſe pour reine, du temps de Perſée qui les vainquit; & qu'enfin Hercule les détruiſit entièrement ainſi que leurs rivales, perſuadé que dans le grand projet qu'il avoit formé d'être utile au genre humain, il n'exécuteroit ſon deſſein qu'en partie, s'il ſouffroit qu'il y eût au monde quelques nations qui fuſſent ſoumiſes à la domination des femmes.

La narration de Pauſanias, s'accorde aſſez bien avec celle de Diodore de Sicile; & tandis que tous les deux font paſſer les *gorgones* pour des héroïnes, d'autres écrivains en font des monſtres terribles. Suivant ces derniers, les *gorgones* ne ſont point des femmes belliqueuſes qui aient vécu ſous une forme de gouvernement, & dont la puiſſance ſe ſoit long-temps ſoutenue; c'étoient, diſent-ils, des femmes feroces d'une figure monſtrueuſe, qui habitoient les autres & les forêts, ſe jettoient ſur les paſſans, & faiſoient d'affreux ravages: mais ces mêmes auteurs qui conviennent ſur ce point, different ſur l'endroit qu'ils aſſignent pour demeure à ces monſtres. Proclus de Carthage, Alexandre de Mynde, & Athenée les placent dans la Lybie; au lieu que Xénophon de Lampſaque, Pline & Solin prétendent qu'elles habitoient les iſles Gorgades.

Alexandre de Mynde cité par Athenée, ne veut pas même que les *gorgones* fuſſent des femmes; il ſoutient que c'étoient de vraies bêtes féroces, qui pétrifioient les hommes en les regardant. Il y a, dit-il, dans la Lybie, un animal que les Nomades appellent *gorgones*, qui aſſez l'air d'une brebis ſauvage, & dont le ſouffle eſt ſi empeſté, qu'il infecte tous ceux qui l'approchent, une longue crinière lui tombe ſur les yeux, & lui dérobe l'uſage de la vue; elle eſt ſi épaiſſe & ſi peſante cette crinière, qu'il a bien de la peine à l'écarter pour voir les objets qui ſont autour de lui; lorſqu'il en vient à bout, par quelque effort extraordinaire, il renverſe par terre ceux qu'il regarde, & les tue avec le poiſon qui ſort de ſes yeux: quelques ſoldats de Marius, ajoute-t-il, en firent une triſte expérience dans le temps de la guerre contre Jugurtha; car ayant rencontré une de ces *gorgones*, ils fondirent deſſus pour la percer de leurs épées; l'animal effrayé, rebrouſſa ſa crinière & les renverſa morts d'un ſeul regard: enfin quelques cavaliers Nomades, lui dreſſerent de bon des embuches, le tuèrent à coup de javelot, & le portèrent au général.

Xénophon de Lampſaque, Pline & Solin aſſurent que les *gorgones* étoient des femmes ſauvages, qui égaloient par la viteſſe de leur courſe, le vol des oiſeaux. Selon le premier des auteurs, cité par Solin, Hannon, général des Carthaginois, n'en put prendre que deux, dont le corps étoit ſi velu, que pour en conſerver la mémoire comme d'une choſe incroyable, on attacha leur peau dans

Digitized by Google

le temple de Junon, où elles demeurèrent ſuſpendues parmi les autres offrandes, juſqu'à la ruine de Carthage.

Si les auteurs qu'on vient de citer, ôtent aux *gorgones* la figure humaine, Paléphate & Fulgence les leur reſtituent; car ils ſoutiennent que c'étoient des femmes opulentes, qui poſſédoient de grands revenus, & les faiſoient valoir avec beaucoup d'induſtrie: mais ce qu'ils en racontent paroit tellement ajuſté à la fable, qu'on doit moins les regarder comme des hiſtoriens qui dépoſent, que comme des ſpéculatifs qui cherchent à expliquer toutes les parties d'une énigme qu'on leur a propoſée.

Paléphate, pour accomoder de ſon mieux ſes explications aux fictions des poètes, nous dit que la *gorgone* n'étoit pas Méduſe, comme on le croit communément, mais une ſtatue d'or repréſentant la déeſſe Minerve, que les Cyrénéens appelloient *gorgone*. Il nous apprend donc que Phorcus originaire de Cyrene, & qui poſſédoit trois iſles au delà des colonnes d'Hercule, fit fondre pour Minerve, une ſtatue d'or haute de quatre coudées, & mourut avant que de l'avoir conſacrée. Ce prince, dit-il, laiſſa trois filles, Sthénio, Euryale & Méduſe, qui ſe vouèrent au célibat, hériterent chacune d'une des iſles de leur pere; & ne voulant ni conſacrer ni partager la ſtatue de Minerve, elles la dépoſèrent dans un tréſor qui leur appartenoit en commun; elles n'avoient toutes trois qu'un même miniſtre, homme fidèle & éclairé, qui paſſoit ſouvent d'une iſle à l'autre pour l'adminiſtration de leur patrimoine; c'eſt ce qui a donné lieu de dire qu'elles n'avoient à elles trois qu'une corne & qu'un œil, qu'elles ſe prêtoient alternativement.

Perſée, fugitif d'Argos, courant les mers & pillant les côtes, forma le deſſein d'enlever la ſtatue d'or, ſurprit & arrêta le miniſtre des *gorgones* dans un trajet de mer: ce qui a encore donné lieu aux poètes, de feindre qu'il avoit volé l'œil des *gorgones*, dans le temps que l'une le remettoit à l'autre. Perſée néanmoins leur déclara qu'il le leur rendroit, ſi elles vouloient lui livrer la *gorgone*, c'eſt-à-dire, la ſtatue de Minerve, & il en attacha la tête à la proue de ſon vaiſſeau. Comme la vue de cette dépouille & l'éclat des expéditions de Perſée, répandoit par-tout la terreur, on dit qu'avec la tête de Méduſe, il changeoit ſes ennemis en rochers & les pétrifioit. A lire ce détail, ne croiroit-on pas que tous ces événemens ſont réels & ſe ſont paſſés ſous les yeux de Paléphate? Comme Fulgence n'a fait que coudre quelques circonſtances indifférentes a cette narration, il eſt inutile de nous y arrêter.

Selon d'autres hiſtoriens, les *gorgones* n'étoient rien de tout ce que nous venons de voir; c'étoient trois ſœurs d'une rare beauté, qui faiſoient ſur tous ceux qui les regardoient des impreſſions ſurprenantes; on diſoit qu'elles les changeoient en pierre; c'eſt par exemple, l'opinion d'Ammonius Serenus; Héraclide eſt du même ſentiment, avec cette différence, qu'il s'exprime d'une manière peu favorable à la mémoire des *gorgones*, car il les peint comme des perſonnes qui faiſoient de leurs charmes un honteux trafic.

Mais enfin il y a des écrivains auſſi anciens que ces derniers, qui, loin d'accorder aux *gorgones* une figure charmante, nous aſſurent au contraire que c'étoient des femmes ſi laides, ſi diſgraciées de la nature, qu'on ne pouvoit jetter les yeux ſur elles, ſans être comme glacé d'horreur.

Tout ceci ſuffit ſans doute, pour prouver que tous les récits des hiſtoriens ſur les *gorgones*, ſont remplis de contradictions; car ſous quelles formes différentes ne nous les ont-ils pas repréſentées? Ils en ont fait des héroïnes, des animaux ſauvages & féroces, des filles économes & laborieuſes, des prodiges de beauté, des monſtres de laideur, des modèles de ſageſſe qui ont mérité d'être miſes tantôt au rang des femmes illuſtres & tantôt au rang des courtiſanes ſcandaleuſes.

La moitié de ces mêmes hiſtoriens les placent dans la Lybie; l'autre moitié les tranſporte à mille lieues de là, & les établit dans les Orcades. Les uns tirent leur nom de γοργὸν, mot cyrénéen qui veut dire Minerve: d'autres de γοργὸν, nom lybique d'un animal; & d'autres enfin du mot grec γοργὸς, qui ſignifie *laboureur*. Quel parti prendre entre tant d'opinions différentes? Celui d'avouer qu'elles ſont à-peu près également dénuées de vraiſemblance.

Ce n'eſt pas tout; quelques merveilles que les hiſtoriens aient publiées touchant les *gorgones*, les poètes ont encore renchéri ſur eux; & il ne faut pas en être étonné. On ſait qu'un de leurs droits principaux eſt de créer; s'ils en uſent volontiers dans toutes les matières qu'ils traitent, on peut dire qu'ils en ont abuſé dans celle-ci; ils ſe ſont donné pleine carrière, & les fictions qu'ils nous ont débitées ſur ce point, ſont autant de merveilles dont ils ont ſurchargé le tableau.

Homère ſeul s'eſt conduit avec la plus grande reſerve; il ſe contente de nous dire que ſur l'égide de Minerve, & le bouclier d'Agamemnon, fait d'après cette égide, étoit gravée en relief l'horrible *gorgone* lançant des regards effroyables au milieu de la terreur & de la fuite.

Mais ſi le prince des poètes eſt concis, Héſiode en revanche s'eſt appliqué à ſuppléer à cette briéveté, par des portraits de main de maître, dont il a cru devoir embellir ſon poème du bouclier d'Hercule & celui de la généalogie des dieux: on diroit qu'il n'a eu deſſein dans le premier ou-

vrage, que de prouver la grande intelligence qu'il avoit des règles de ſon art & l'élévation dont il étoit capable lorſqu'il vouloit prendre l'eſſor. « Sur » ce bouclier, dit-il, paroît le héros Perſée, » détaché du fond & ne portant ſur rien..... On » le voit qui hâte ſa fuite plein de trouble & » d'effroi. Les ſœurs de la *gorgone* monſtre affreux » & inacceſſible, monſtre dont le nom ſeul fait » frémir, le ſuivent de près & tâchent de l'atteindre; elles volent ſur le diſque de ce diamant » lumineux; l'oreille entend le bruit que leurs » aîles font ſur l'airain; deux noirs dragons pendent à leurs ceintures; ils dreſſent la tête, ils » écument; leur rage éclate dans le grincement » de leurs dents, & dans la férocité de leurs » regards ».

Dans la *théogonie*, Héſiode le prend ſur un ton moins haut, & tel que doit être celui de la ſimple narration, qui ne ſe propoſe que d'inſtruire. Il entre ici dans le détail, & nous apprend de qui les *gorgones* avoient reçu la naiſſance, leur nombre, leurs noms, leurs différentes prérogatives, leur combat contre Perſée, & le renverſement de leur triſte famille.

La fable d'Héſiode, reçut de nouveaux ornemens de l'art des poëtes qui lui ſuccedèrent. On peut s'en convaincre par la lecture d'Eſchyle dans ſon Prométhée; de Pindare dans les odes pythiques, & de Virgile dans ſon ſixième livre de l'Enéide: mais c'eſt Ovide qui brille le plus; amateur des détails, & ne maniant guère un ſujet ſans l'épuiſer, il a rempli celui-ci de cent nouvelles fictions dans ſes métamorphoſes, il ſeme les fleurs à pleine mains ſur la conquête de Méduſe par Neptune, ſur l'expédition fameuſe de Perſée, ſur la défaite de la *gorgone* & ſur celle des généraux de Phinée.

Ce fut après tant de matériaux tranſmis par les poëtes grecs & latins, que les mythologues qui écrivirent en proſe, Phérède, Apollodore, Hygin & d'autres compoſèrent leurs diverſes compilations, qui d'ailleurs n'ont rien d'intéreſſant.

Loin de s'y arrêter, l'abbé Maſſieu vient à l'explication la plus vraiſemblable des myſtères prétendus que renferme la fable des *gorgones*; mais il ne la trouve pas cette explication dans des allégories phyſiques, morales ou guerrières; il n'y voit que des jeux d'eſprit. Le Clerc, à l'exemple de Bochard, à eu raiſon de chercher le mot de l'énigme dans les langues orientales, quoiqu'il ſe ſoit trompé, en croyant prouver dans ſes notes ſavantes ſur Héſiode que par les *gorgones* il faut entendre *des cavales d'Afrique*, qu'enleverent les phéniciens en commerçant dans cette partie du monde. Fourmont ſentant les défectuoſités d'un ſyſtême qui ne s'ajuſtoit point aux détails de la fable, s'eſt retourné d'une autre manière; & nous allons voir le fruit de ſes recherches.

Il a trouvé dans le nom des trois *gorgones* & jusque dans le nom des cinq filles de Phorcus, celui des vaiſſeaux de charge qui faiſoient commerce ſur les côtes d'Afrique où l'on trafiquoit de l'or, des dents d'éléphant, des cornes de divers animaux, des yeux d'hyene & d'autres marchandiſes. L'échange qui s'en faiſoit en différens ports de la Phénicie & des iſles de la Grece; c'eſt le myſtère de la dent, de la corne & de l'œil, que les *gorgones* ſe prêtoient mutuellement: ainſi les cinq filles de Phorcus étoient les cinq vaiſſeaux qui compoſoient la petite flotte de ce prince, comme le prouvent leurs noms phéniciens. Dans toutes les langues orientales, les vaiſſeaux d'un prince s'appellent *ſes filles*; *enyo* en phénicien, ſignifie un vaiſſeau de charge (*navis oneraria*); *pephrédo* par tranſpoſition pour *perphedo*, un vaiſſeau qui porte de l'eau douce, (*navis aquaria*); *Sthénio*, une galère, (*navis vituaria*); *euriale*, une chaloupe, (*navis tranſitoria*); *Méduſa*, on ſouſentend *Sephina*, le vaiſſeau amiral, (*navis imperatoria.*) De ces cinq vaiſſeaux, trois étoient de l'iſle de Choros, nommée enſuite Γοργω, *iſle des Phéaques* & deux étoient nommés γραιαι, *grées* vaiſſeaux gagnés ſur les Grecs.

L'iſle de Cyre ou Corcyre, Ithaque & autres iſles voiſines étoient des iſles Phéniciennes de nouvelle date. Paléphare dit que Phorcus ou Phorcys étoit Cyrénéen, celà ſe peut; mais alors comme chef de colonie, il régnoit à Ithaque, à Céphalonie & à Choros. Dans l'Odyſſée, Minerve montre à Ulyſſe & ſa patrie & le port du vieillard marin Phorcys; voilà le pere des *gorgones* retrouvé. Phorcys roi d'Ithaque & des deux iſles voiſines, qui poſſéde & envoie commercer cinq vaiſſeaux, trois de Choros, c'eſt-à-dire, les trois *gorgones* & deux qu'il a pris ſur les Grecs, qui ſont les grécs.

Le commerce de ce prince ſe faiſoit en Afrique avec les habitans de Cyrene, du mont Atlas, des Canaries & de la côte de Guinée. Pline, Ptolémée, Méla, Pauſanias, Hannon, Héſiode même, atteſtent que ce commerce étoit fréquent dès le ſiècle de Perſée. Des cinq vaiſſeaux de Phorcys, Perſée négligea le *perphédo* chargé d'eau douce, & *enyo* qui ne renfermoit que des choſes communes pour les beſoins de la flotte, il s'attacha aux trois *gorgones* qui portoient une dent ou les dents, c'eſt-à-dire l'ivoire; une corne, c'eſt-à-dire, les cornes d'animaux, un œil, c'eſt-à-dire, les yeux d'Hyene ou de poiſſon, & les pierres précieuſes.

Le mot phénicien *Roſch*, ſignifie également *tête*, *chef* & *venin*. La tête de Méduſe une fois coupée, ou plutôt ſon commandant une fois

Digitized by Google

détruit ; (autre équivoque qui autoriſe à dire que cette tête eſt un venin) ; il ſort ſur le champ de cette tête Chryſaor, ouvrier en métaux, & le Pégaſe, c'eſt-à-dire le Pagaſſe, eſpèce de bufle d'Afrique, dont les longues oreilles, quand il court, paroiſſent des ailes.

Enfin on nous parle de pétrifications étranges, & elles ſe préſentent d'elles mêmes. Perſée vainquit la flotte de Phorcys vers les Syrtes. On ſait que cette région a toujours été fameuſe pour les pétrifications, juſqu'à faire croire aux auteurs Arabes, qu'il ſe trouvoit dans les terres des villes enrières où les hommes & les animaux pétrifiés, conſervoient encore la poſture qu'ils avoient lors de leur pétrification ſubite.

Voilà donc à quelques embéliſſement poétiques près, le fond réel de la *gorgone*, qu'il falloit remettre en phénicien, dit Fourmont ; en effet, dit le chevalier de Jaucourt, auteur de cet article, je ne ſuis pas éloigné de croire que c'eſt à lui qu'appartient la gloire d'avoir expliqué le plus probablement l'énigme.

Nous croyons cependant que le ſyſtême mythoaſtronomique de M. Dupui, développé en entier par ce ſavant, expliquera beaucoup mieux ces biſarreries apparentes.

GORGONIENNE, ſurnom donné à Pallas, parce qu'elle portoit dans ſon bouclier la tête de Méduſe, une des gorgones. *Voyez* MEDUSE.

GORGOPHONE, fille de Perſée & d'Andromède, fut femme de Périérès, fils d'Éole, & roi de Meſſène, dans la Péloponnèſe. Elle ſurvécut à ſon mari, & donna, ſuivant Pauſanias, le premier exemple d'une femme remariée en ſecondes noces, en épouſant Oébalus, après la mort de Périérès. Elle eut de ſon premier mariage deux fils, Apharée & Leucippe ; & du ſecond, elle eut une fille, nommée Arena, qui épouſa Apharée, ſon frère utérin. Elle eut encore de ce ſecond mariage deux fils, Tyndare & Hippocoon. *Gorgophone* fut enterrée à Argos, ſa patrie, où l'on voyoit ſon monument. (*Pauſan. Corinthiac.*)

GORGOPHORE, le même ſurnom que GORGONIENNE. *Voyez* ce mot.

GORGYTHION, fils de Priam & de la belle Caſtianeira, qui, par ſa ſageſſe & ſa beauté, reſſembloit parfaitement aux déeſſes, dit Homère, (*Iliad.* 1. 8.) fut tué par Teucer d'un coup de flèche, qui avoit manqué Hector.

GORTYNA, en Crète. ΓΟΡΤΥΝΙΩΝ & ΓΟΡΤΥC.

Les médailles autonomes de cette ville ſont ;

C. en argent.

O. en bronze.

O. en or.

Leur type ordinaire eſt un bœuf.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Germanicus, de Caligula, de Trajan, d'Hadrien.

Il y avoit auprès de cette ville de Crète d'excellens pâturages, où les chevaux du ſoleil avoient coutume de paître, au rapport d'Homère.

GOSSIPIUM, Coton. *Voyez* BYSSUS.

GOTHIQUE (Claude le). *Voyez* CLAUDE II.

GOTHIQUE (écriture). *Voyez* ÉCRITURE des latins.

GOTHS.

Les rois des *goths*, dont on a des médailles, ſont :

Baduela I.

Athalaric.

Théodahat.

Witigès.

Baduela II.

GOURMANDISE (déeſſe de la). *Voyez* ADÉPHAGIE.

GOUTER. *Voyez* MERENDA.

GOUTTIÈRE.

Le comte de Caylus a décrit deux *gouttières* de terre cuite, venues des romains, & ornées (ſuivant l'uſage des anciens) de différentes figures. Il dit de la première (*Rec. 5. XIX.*) : « c'eſt le fragment d'un des ornemens que les romains plaçoient le long du toit de leurs maiſons, pour cacher & couvrir la *gouttière*, en laiſſant écouler les eaux par les maſcarons ou les têtes d'animaux, placées dans les angles & les autres endroits convenables. Ce fragment qui n'a pas eu d'autre uſage, préſente de l'Architecture, tandis que d'autres morceaux, deſtinés au même uſage, étoient ornés de roſettes, de feuillages, de poſtes, &c. J'avance ce fait d'autant plus hardiment, que l'on a trouvé dans les fouilles de *Pompeïa* des preuves convaincantes de l'emploi de ces morceaux de terre cuite ».

Il dit de l'autre (*IV. pl. 61. n°. 2.*) : « cette tête de loup, ou peut être de chien de Sibérie, eſt pleine d'eſprit & de caractère : le travail peut en paroître négligé, mais il exprime tout le néceſſaire. Il eſt vrai que ſa matière & ſa deſtina-

tion n'exigeoient pas de fort grands ſoins : cette tête eſt de terre cuite, & elle terminoit une de ces *gouttières* multipliées à l'entour des maiſons romaines, & dont on a découvert un grand nombre dans les fouilles d'*Herculanum*. Ce monument a été trouvé à Rome, où il a été travaillé : on peut en juger par la blancheur & la qualité de la terre ».

GOUVERNAIL. Les anciens mettoient quelquefois deux *gouvernails* à un navire (*Heliodor. V.* 15. & *Ælian. Var. Hiſt. IX.* 40. & *Petron. c. LXII.* & *c. LXXIV.*), quelquefois quatre, comme au navire de Philopator (*Athen. lib. V.*). Suidas (*in voce Δισπορα*) dit que des quatre on en plaçoit deux à la proue & deux à la pouppe. Sur un jaſpe du baron de Stoſch, on voit un vaiſſeau ſans rames allant à toutes voiles, ayant deux *gouvernails* à la pouppe. (*VIe. claſſe, n°.* 44.)

Un *gouvernail* poſé ſur un globe, accompagné de faiſceaux, marque la ſouveraine puiſſance. Sur une médaille de Jules-Céſar on y a joint le caducée, la corne d'abondance, & le bonnet pontifical, pour marquer que Céſar gouvernant la république, y faiſoit fleurir la paix, la félicité & la religion.

GOZE, ou GOZZO. *Voyez* GAULOS.

GRAAL (ſaint). *Voyez* ÉMERAUDE.

GRABATUS, mauvais lit des eſclaves, des pauvres, & des philoſophes cyniques ennemis du luxe & de la molleſſe. Sénèque le met en oppoſition avec les lits mous & ſomptueux des riches (*Epiſt.* 18.) : *non eſt quod nunc exiſtimes me ducere te ad modicas cœnas, & pauperum cellas..... grabatus ille verus ſit, & ſagum, & panis durus ac ſordidus.*

GRACCHUS, ſurnom de la famille SEMPRONIA.

GRACCURIS, dans l'Eſpagne.

MUNICIP. GRACCVRIS.

Ce Municipe a fait frapper des médailles latines en l'honneur de Tibère.

GRACES. Entre toutes les déeſſes, il n'y en avoit point qui euſſent un plus grand nombre d'adorateurs, ni qui fuſſent plus fêtées, parce que les biens, dont on les croyoit diſpenſatrices, ſont recherchés de tout le monde, & dans tous les états. Les *Graces* ſont filles, ſelon quelques-uns, de Jupiter & d'Eurynome, ou Eunomie, fille de l'Océan ; ſelon d'autres, du Soleil & d'Églé, ou de Jupiter & de Junon ; mais la plus commune opinion les fait naître de Bacchus & de Vénus. La plupart des poëtes ont fixé le nombre des *Graces* à trois, & les nomment Églé, Thalie & Euphroſine. Les lacédémoniens n'en reconnoiſſoient que deux, qu'ils honoroient ſous le nom de Clita & de Phænna. Les athéniens n'en admettoient non plus que deux, qu'ils nommoient Auxo & Hégémone. En pluſieurs endroits de la Grèce, on en reconnoiſſoit quatre, & on les confondoit quelquefois avec les quatre ſaiſons de l'année. Pauſanias met au nombre des *Graces*, la déeſſe de la Perſuaſion, voulant nous inſinuer par-là, que le grand ſecret de perſuader, c'eſt de plaire.

Les *Graces* étoient compagnes de Vénus. « On » les repréſentoit anciennement vêtues, dit Pau» ſanias (*Boetic. IX. c. XXXV.*) : telles, pour» ſuit-il, les voit-on chez les Éliens, le viſage, » les mains & les pieds de marbre blanc, l'une » tenoit une roſe, l'autre un dez, & l'autre un » rameau de myrthe. Elles étoient ainſi vêtues » à Smyrne, faites par Bupalus, de même dans » l'Odée, peintes par Apelles, & à Pergames, » par Pythagore. Telles étoient auſſi leurs ſtatues » d'Athènes, faites par Socrate, fils de Sophro» niſque ». Dès le temps de Pauſanias même, la coutume de les peindre nues avoit prévalu : on les trouve aujourd'hui de l'une & de l'autre manière dans les monumens qui nous reſtent, mais le plus ſouvent nues. Quand on veut motiver, on dit que cela ſignifie, que les vraies *Graces* ſe doivent trouver dans le ſujet même, & n'être point empruntées d'ornemens extérieurs ; que rien n'eſt plus aimable que la ſimple nature. On les peignoit jeunes, parce qu'on a toujours regardé les agrémens comme le partage de la jeuneſſe. Communément on croyoit qu'elles étoient filles & vierges ; cependant Homère en marie une au Dieu du ſommeil, & une autre à Vulcain. Aſſez ſouvent elles paroiſſent dans l'attitude de perſonnes qui danſent, ſe tenant par la main. Un uſage fort ſingulier chez les anciens, c'étoit de placer les *Graces* au milieu des plus laids ſatyres, juſques-là qu'aſſez ſouvent les ſtatues des ſatyres étoient creuſes, de manière qu'on pouvoit les ouvrir ; & alors on découvroit au-dedans de petites ſtatues de *Graces*. Que pouvoit ſignifier un aſſemblage ſi biſarre ? Vouloit-on nous indiquer par-là qu'il ne faut juger de perſonne ſur les ſimples apparences ; que les défauts de la figure peuvent ſe réparer par les agrémens de l'eſprit, & qu'aſſez ſouvent un extérieur diſgracié cache de grandes qualités intérieures ?

Des divinités ſi aimables n'ont manqué ni de temples, ni d'autels. Éthéocle, roi d'Orchomène, fut le premier qui leur en éleva, & qui leur aſſigna un culte particulier ; ce qui a fait dire qu'il étoit leur père. Selon Pauſanias, elles eurent un temple à Élis, à Delphes, à Perges, à Pénnthe, à Byzance, & en pluſieurs autres endroits de la Grèce & de la Thrace. Dans l'iſle de Paros, une

des

des Cyclades, elles avoient un temple & un prêtre particulier. Minos, dit Apollodore, ſacrifiant aux *Graces* dans l'iſle de Paros, apprit la mort de ſon fils : il jetta d'abord la couronne qu'il portoit en ſacrifiant, & fit ceſſer le joueur de flûte ; ce qui n'empêcha pas qu'il ne continuât ſon ſacrifice. Depuis ce temps, à Paros, on ſacrifioit aux *Graces* ſans couronne & ſans joueur de flûte. Les temples conſacrés à l'Amour & à Vénus, l'étoient auſſi ordinairement aux *Graces*. Aſſez ſouvent elles avoient place dans ceux de Mercure, pour nous apprendre que le dieu même de l'éloquence avoit beſoin de leur ſecours ; mais ſur-tout les Muſes & les *Graces* n'avoient d'ordinaire qu'un même temple, à cauſe de l'union intime qui doit être entre ces deux ſortes de divinités. Le printems leur étoit ſpécialement conſacré, comme à Vénus leur mère. On faiſoit peu de repas ſans invoquer les *Graces* ; & l'on y buvoit trois coups en leur honneur.

Quant aux bienfaits qu'on attendoit de ces déeſſes, on croyoit qu'elles diſpenſoient aux hommes non-ſeulement la bonne grace, la gaieté de l'humeur, mais encore la libéralité, l'éloquence & la ſageſſe ; la plus belle de toutes les prérogatives des *Graces*, c'eſt qu'elles préſidoient aux bienfaits & à la reconnoiſſance, juſques-là que, dans preſque toutes les langues, on ſe ſert de leur nom pour exprimer la reconnoiſſance & les bienfaits. Les athéniens ayant ſecouru les habitans de la Cherſonèſe, dans un beſoin preſſant, ceux-ci, pour éterniſer le ſouvenir d'un tel bienfait, élevèrent un autel avec cette inſcription : *autel conſacré à celle des* GRACES *qui préſide à la reconnoiſſance*. En ſuivant cette idée, on trouve de belles allégories dans les attributs de ces déeſſes. Elles ſont toujours en joie, pour marquer que nous devons également nous faire un plaiſir, & de rendre de bons offices, & de reconnoître ceux qu'on nous rend. Elles ſont jeunes, parce que la mémoire d'un bienfait ne doit jamais vieillir ; vives & légères, parce qu'il faut obliger promptement, & qu'un bienfait ne doit point ſe faire attendre : auſſi dit-on communément, qu'une grace qui ſe fait attendre, ceſſe d'être grace. Elles ſont vierges, parce que l'inclination bienfaiſante doit être accompagnée de prudence & de retenue ; c'eſt pour cela que Socrate, voyant un homme qui prodiguoit ſes bienfaits ſans diſtinction, & à tout venant, s'écria : que les dieux te confondent ; les *Graces* ſont vierges, & tu en fais des courtiſanes. Elles ſe tiennent par la main ; ce qui ſignifie que nous devons, par des bienfaits réciproques, ſerrer les nœuds qui nous attachent les uns aux autres. Enfin, elles danſent en rond, pour nous apprendre qu'il doit y avoir entre les hommes une circulation de bienfaits, & que, par le moyen de la reconnoiſſance, le bienfait doit naturellement retourner au lieu d'où il eſt parti. « Les ſtatues » d'Apollon, dit Macrobe, portent de la main » droite les *Graces*, & de la gauche, l'arc & les » flèches : & cela, parce que cette main gauche, » qui fait le mal, eſt plus lente ; & que la main » bienfaiſante, qui donne la ſanté, eſt plus » prompte que l'autre ».

Sur un bel autel triangulaire de la villa Borghèſe, à Rome, les *Graces* ſont vêtues comme elles l'étoient chez les anciens grecs. Gori a cru les voir nues ſur une patère de la galerie de Florence ; mais il eſt douteux que ces figures repréſentent les *Graces*. Ces divinités ſe tiennent par la main, & forment une danſe ſur l'autel cité plus haut.

A l'égard des *Graces* nues, celle du palais Ruſpoli, dont les figures ont la moitié des proportions naturelles, ſont les plus grandes, les plus belles & les mieux conſervées ; & comme les têtes en ſont originales, tandis que celles de la villa Borghèſe ſont modernes & laides, elles peuvent ſervir à fixer notre jugement. Ces têtes ſont ſans aucun ornement, & les cheveux ſont attachés autour de la tête avec une bande étroite ; mais à deux de ces figures, ils ſont ramaſſés en nœud ſur le chignon du cou. La phyſionomie de ces déeſſes, n'exprime ni gaieté, ni gravité, elle annonce cette douce ſatisfaction, propre à l'innocence de cet âge.

Les *Graces* ſervent de type à quelques médailles de la ville de Deulron en Thrace.

GRADIVUS ; Mars eſt ainſi appellé, lorſqu'on le repréſente dans l'attitude d'un homme qui marche, *gradiens*, ayant la pique à la main, ou quelqu'autre ſymbole de la guerre. Il y avoit à Rome un temple dédié à Mars-*Gradivus*. *Voyez* QUIRINUS.

GRADUS, *greſſus*, pas de voyageur, meſure itinéraire des anciens romains.

Elle valoit 28 pouces $\frac{54}{100}$ de France, ſelon M. Pauchon. (*Métrologie.*)

Elle valoit en meſures des mêmes peuples $2\frac{1}{2}$ pieds romains. *Voyez* MESURES, pour connoître l'évaluation de M. de Romé de l'Iſle.—

GRÆCOSTASIS, Salle ou portique ſitué près des Comices romains, dans lequel ſe tenoient les ambaſſadeurs étrangers avant d'entrer dans le ſénat, & pendant le tems où le ſénat délibéroit ſur les réponſes qu'il devoit leur faire. (*Varr. l. IV.* §. 2.)

GRALLÆ. } Feſtus donne le nom de
GRALLATOR. } *grallatores* à des pantomimes, qui, pour imiter la danſe barbare & les bonds des égipans, ſe plaçoient

ſur des échaſſes, *gralla*, couvertes de peaux velues en forme de cuiſſes & de jambes de chèvre.

ΓΡΑΜΜΑΤΕΥΣ. *Voyez* GREFFIER.

GRAMMATISTES, maître qui enſeignoit aux enfans à lire & à écrire. (*Galenus Protrept. ad artes.*) Il les remettoit enſuite au grammairien, qui leur enſeignoit les principes des langues.

GRAMMATOPHYLACIUM. Le même lieu que le CHARTOPHYLACIUM. *Voyez* ce mot.

GRAMME, ſcripule, ancien poids de l'Aſie & de l'Égypte.

Il valoit en poids de France 21 grains $\frac{11}{12}$, ſelon M. Paucton. (*Métrologie.*)

Il valoit en poids des mêmes pays, 2 oboles ſéminites,

ou, 3 danic,

ou, 4 kikkabos,

ou, 6 kération,

ou, 12 chalcous,

ou 24 ſitarion.

Voyez à l'article POIDS, l'évaluation de M. de Romé de l'Iſle.

GRAMME des romains. *Voyez* SCRIPULE.

GRANDE-MÈRE, *magna mater.* Cybèle fut ainſi appellée, parce qu'on la regardoit comme la mère de la plupart des dieux, & comme repréſentant la Terre, qui eſt la mère commune de tous les hommes. *Voyez* CYBÈLE.

GRANDEUR. (Deſcription de médailles.) On diviſe les médailles en trois *grandeurs*, qui forment les trois différentes ſuites des cabinets : le grand bronze, le moyen bronze & le petit bronze. On juge du rang de chacune par ſon volume, qui comprend l'épaiſſeur & l'étendue de la médaille, la groſſeur & le relief de la tête : de ſorte que telle médaille ayant l'épaiſſeur du grand bronze, mais n'ayant la tête que du moyen, ne ſera que de la ſeconde *grandeur.* Chacune de ces *grandeurs* a ſon mérite. Le grand bronze excelle pour la délicateſſe & la force du relief, & par les beaux monumens hiſtoriques qui y paroiſſent dans toute leur beauté. Le moyen bronze eſt conſidérable par la multitude & par la rareté des revers. Le petit bronze eſt recherché à cauſe de la néceſſité dont il eſt pour le bas empire, où le grand & le moyen bronze abandonnent les curieux. Le diamètre des médailles d'or, d'argent ou de cuivre n'excède pas trois pouces. (Joubert.)

GRANEA. (*Cato de re ruſtica.*)

« On prépare le *granea* de froment d'une manière bien ſimple. On met une demi-livre de pur froment dans un mortier propre. Après l'avoir bien lavé & purgé de ſa peau en le broyant, on le fait cuire dans une marmite avec de l'eau pure ; & quand il eſt bien cuit, on y mêle du lait peu-à-peu, juſqu'à ce qu'il s'y forme une crême bien épaiſſe ».

GRANÉE, une des huit filles d'Oxilus & de la nymphe Hamadriade, & qui, du nom de ſa mère, fut auſſi appellée Hamadriade.

GRANIA, famille romaine dont on a des médailles.

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

GRANIQUE, fleuve de l'Aſie mineure, célèbre par le paſſage d'Alexandre. Il étoit père de la nymphe Alexithoë, que Priam rendit mère d'Eſaque. *Voyez* ÉSAQUE.

GRANIT.

L'Égypte a fourni aux anciens artiſtes différentes ſortes de pierres, le *granit*, le baſalte, l'albâtre & le porphyre. Le *granit* antique eſt de deux eſpèces, le blanc mêlé de noir, le rouge mêlé d'une ſorte de blanc ; le premier ſe trouve dans divers pays, mais moins parfait de couleur & de dureté que celui d'Égypte ; le ſecond ne ſe rencontre abſolument que dans ce pays là. C'eſt de ce *granit* que ſont taillés tous les obéliſques, & il ſe trouve pluſieurs ſtatues de cette pierre, entr'autres les trois plus grandes figures du cabinet du capitole. La grande Iſis du même endroit eſt faite d'un *granit* noirâtre. Après cette Iſis, une des plus grandes figures qu'on connoiſſe, eſt l'anubis de la villa Albani. Winckelmann fait remarquer à ce ſujet, qu'un grand érudit, Joſeph Scaliger (*in Scaligeran.*), & un voyageur moderne, la Motraye (*voyez tom. II. pag.* 224), ſe ſont imaginés que le *granit* étoit une pierre artificielle. Pendant qu'on ſait que l'Eſpagne abonde en toutes ſortes de *granit*, & que c'eſt la pierre la plus commune du pays ; qu'elle ſe trouve auſſi en Allemagne, en France & dans beaucoup d'autres endroits. Il ſuffit de dire ici que le beau *granit* rouge eſt ſur-tout propre à l'Égypte. Auſſi on peut mettre au nombre des fables, ce qui eſt rapporté dans pluſieurs livres ; ſavoir, que le pape Alexandre VII. avoit fait venir de l'iſle d'Elba, une des colonnes angulaires du Portail du Panthéon. On ſait que cette colonne eſt de *granit* rouge, & que l'iſle en queſtion ne produit qu'un *granit* noir mêlé de blanc, qui ſe trouve dans

Digitized by Google

beaucoup d'autres pays. L'obélisque du cirque de Caius, placé devant l'église de S. Pierre, & érigé jadis par un fils de Séſoſtris, ne porte ſans doute point d'hiéroglyphes, parce que ce prince ne s'étoit ſignalé par aucune action glorieuſe; & qu'au rapport d'Hérodote ou de Diodore, l'érection de ces monumens, caractériſés par des figures hiéroglyphiques, étoit une prérogative des rois qui avoient immortaliſé leurs noms.

GRANNE ou *GRANNUS*, ſurnom d'Apollon, qui ſe lit dans une inſcription trouvée en Ecoſſe, près de Muſſelhorouw; dans le Lothien, ou Lauden rapportée par Napler dans ſes commentaires ſur l'apocalypſe, & par Cambden (*Scotia*, *pag.* 689.). Elle porte :

APOLLINI
GRANNO
Q. LVSIUS
SABINIA
NVS
PROC
AVG
V. SS. L. V. M.

Cambden croit qu'Apollon-*Grannus* étoit le même chez les romains, que l'Ἀπόλλων Ἀκερσεκόμης des grecs, c'eſt-à-dire, Apollon aux cheveux longs. Iſidore en effet appelle *granni*, les longs cheveux des goths.

On pourroit donner à ce ſurnom d'Apollon une origine plus naturelle, & le tirer d'Aix-la-Chapelle, appellée *Aquis-Granum*.

GRAPHIARIUM, étui du ſtyle, *Graphium*. Suétone (*Claud. c. XXXV.*) appelle ces étuis *theca graphiaria*.

* *GRAPHIUM*. *Voyez* STYLE.

GRAPPIN, χειροσίδηρα, *manus ferrea*. C. Duilius en fit le premier uſage chez les romains (*Aurel. Vict. de vir. illuſtr. c. XXXVIII.* — *Frontin II.* 3.), afin d'arrêter les vaiſſeaux carthaginois, que l'habileté dans la manœuvre faiſoit échapper aux attaques des vaiſſeaux romains. Il paroît d'après Quinte-Curce (*IV.* 3.), qu'on lançoit avec une machine les *grappins* fixés à des cordes.

GRATIEN, fils de Valentinien I.

FLAVIUS GRATIANUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont :

C. en or; il y en a de rares.

RRRR. en médaillons d'or; il y en a deux au cabinet du roi.

C. en argent; il y a quelques revers rares.

RRR. en médaillons d'argent; on en trouve pluſieurs au cabinet du roi.

RR. en quinaires d'argent.

RR. en médaillons de bronze.

C. en M. & P. B. & R. dans ce dernier module, avec le revers *gloria novi ſæculi*. De Beauvais publia une diſſertation ſur cette médaille en mil ſept cent quarante ſept.

GRATION, un des géans qui firent la guerre à Jupiter : Diane le tua à coups de flèches.

GRAVISCÆ, en Italie. ΓΡΑ.

Les medailles autonomes de cette ville ſont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leur type ordinaire eſt formé par deux aigles poſés ſur un foudre.

GRAVEURS } des pierres.
GRAVURES }

NOMS DES GRAVEURS, *tels qu'ils ſont écrits ſur les pierres.*

ADMON.	ΑΔΜΩΝ.
ÆPOLIANUS.	ΑΕΡΟΛΙΑΝΙ.
AETION.	ΑΕΤΙΩΝΟC.
AGATHEMERUS.	ΑΓΑΘΗΜΕΡΟC.
AGATHOPUS.	ΑΓΑΘΟΠΟΥC.
ALEXANDER.	ΑΛΕΞΑΝΔ.
ALPHEUS.	ΑΛΦΗΟC.
ALLION.	ΑΛΛΙΩΝΟC & ΑΛΛΙΟΝ.
AMPHOTERUS.	ΑΜΦΟ.
ANTEROS.	ΑΝΤΕΡΩΤΟC.
APOLLODOTUS.	ΑΠΟΛΛΟΔΟΤΟΥ.
APOLLONIDES.	ΑΠΟΛΛΩΝΙΔΟΥ.
APOLLONIUS.	ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ.
ASPASIUS.	ΑCΠΑCΙΟΥ.
ATHENION.	ΑΘΗΝΙΩΝ.
AULUS.	ΑΥΛΟΥ.
AXEOCHUS.	ΑΞΕΟΧΟΣ.

Cæcas.	ϹΑΕΚΑΣ.
Carpus.	ΚΑΡΠΟΥ.
Cneius.	ΓΝΑΙΟϹ.
Coinus.	ΚΟΙΝΟΥ.
Dioclée.	ΔΙΟΚΛΕΟΥϹ.
Dioscoridus ou Dioscuridus.	ΔΙΟϹΚΟΥΡΙΔΟΥ.
Diphili.	ΔΙΡΗΙΛΙ.
Domes.	ΔΟΜΕΤΙϹ.
Epityncranus.	ΕΠΙΤΥΓΧΑΝ.
Evodus.	ΕΥΟΔΟϹ.
Eutychès d'Égée, élève de Dioscoride.	ΕΥΤΥΧΗϹ ΔΙΟϹΚΟΥΡΙΔΟΥ ΑΙΓΕΑΙΟϹ.
Félix, élève, ou affranchi de Calpurnius Severus.	ΚΑΛΠΟΥΡΝΙΟΥ ϹΕΟΥΗΡΟΥ ΦΗΛΙΞ.
Heius.	ΗΕΙΟΥ.
Hellen.	ΕΛΛΗΝ.
Hyllus.	ΥΛΛΟΥ.
Lucius.	ΛΕΥΚΙΟΥ.
Mycon.	ΜΥΚΩΝΟϹ.
Myth.	ΜΥΘ.
Myrton.	ΜΥΡΤΩΝ.
Neisus.	ΝΕΙϹΟΥ.
Nicomachus.	ΝΙϹΟΜΑϹ.
Onesas.	ΟΝΗϹΑϹ.
Pamphilus.	ΠΑΜΦΙΛΟΥ.
Pigmon.	ΠΕΙΓΜΟ (*Muſ. Flor.*)
Pergamus.	ΠΕΡΓΑΜΟΥ. (Mal lu par Stoſch.)
Pharnacss.	ΦΑΡΝΑΚΗϹ.
Philemon.....	ΦΙΛΗΜΟΝΟϹ & ΦΙΛΗΜΩΝ.
Phrygillus.	ΦΡΥΓΙΛΛΟϹ.
Plotarchus.	ΠΛΩΤΑΡΧΟϹ.
Polycletus.	ΠΟΛΥΚΛΕΙΤΟΥ.
Pyrgoteles.	ΠΥΡΓΟΤΕΛΗϹ.
Quintillus.	ΚΥΙΝΤΙΛ.
Region.	ΡΗΓΙΟΝ.
Rufus.	ΡΟΥΦΟΥ.
Scylax.	ϹΚΥΛΑΚΟϹ.
Seleucus.	ϹΕΛΕΥΚ.
Solon.....	ϹΟΛΩΝ, & ϹΟΛΩΝΟϹ & ΣΟΛΩΝΟϹ.
Sosocles.	ϹΩϹΟΚΛΕ.
Sostratus.....	ϹΩϹΤΡΑΤΟΥ & ϹΩϹΤΡΑΤΟΥ.
Teucer.	ΤΕΥΚΡΟΥ.
Thamyrus.	ΘΑΜΥΡΟΥ.
Tryphon.	ΤΡΥΦΩΝ.

Noms *des Graveurs modernes.*

Jean *Delle Cornivole.*
Dominique *de' Camei.*
Pierre-Marie de Peſcia.
Michelino.
Matthieu *de' Benedetti.*
Marc-Attio Moretti.
Foppa le *Carodoſſo.*
François Furnius.
Jean de Caſtel-Bolognèſe.
Matthieu del Naſſaro.
Jean-Jacques Caraglio.
Valerio *de' Belli*, ou Vicentini.
Marmita, père.
Louis Marmita, fils.
Borghigiani de Florence.
Louis Anichini.
Alexandre Ceſari..... ΑΛΕΞΑΝΔΡΟϹ.
Jean Antoine de' Roſſi.
Jacques de Trezzo.
Clément Birague.
Philippe Santa-Crocé, *dit Pippo.*
Lorenzo Maſini de Veniſe.
Coldoré.
Maurice.
Jean-Baptiſte Certain.
Flavius Sirlet..... Φ. Σ.
Jean Coſtanzi, père.

Digitized by Google

Charles Coſtanzi, fils.

Thomas Coſtanzi, fils.

Dominique Landi.

François Ghinghio..... ΓΙΝΓΙΟC.

Jérôme Roſi, *Livornèſe.*

Godefroi Graaft, *Tedeſco.*

Marc Tuſcher..... ΜΑΡΚΟC.

Laurent Natter..... ΝΑΤΤΗΡ & ΝΑΤΤΕΡ.

Chriſtophe Dorſch.

Philip. Chtiſtop. de Becker.

Charles Chriſtian.

Séaton.

Barnabé de Flotence.

François-Julien Barier.

Jacques Guay, *vivant à Paris.*

Michel, neveu de Guay, *vivant à Paris.*

Antoine Pichlet, *vivant à Rome.*

Geoffroi, *vivant à Paris.*

« Il eſt conſtant, diſoit le comte de Caylus (*Rec. d'Antiq.* I. *pl.* 52. *n°.* 2.), que les grecs ont rendu les caractères tracés ſur les pierres avec une égalité, une fineſſe dont il n'a pas encore été poſſible aux modernes d'approcher. Les romains, quoique plus voiſins de ces ſiècles & de ces peuples éclairés, ont également mal réuſſi dans cette méchanique de l'art. J'ai peine à croire que les grands artiſtes aient pu s'aſſujettir & ſe ſoumettre à une pratique auſſi froide & auſſi ſervile, quoiqu'elle exige beaucoup de talens; & je ſuis perſuadé qu'il y avoit dans la Grèce des ouvriers particuliers pour former ces lettres. Plus on répete dans un pays certains ouvrages, plus on y multiplie & l'on tend faciles les moyens de l'exécution. Si l'on ne faiſoit qu'un petit nombre de montres par an dans Paris, chaque horloger ſeroit obligé de travailler lui-même toutes les roues & les autres pièces du mouvement : mais comme on en compoſe un nombre infini, il y a des ouvriers particuliers pour chaque partie de cette belle machine. Ainſi les grecs, chez qui l'art de la *gravure* étoit commun & familier, devoient avoir également des ouvriers pour les lettres qu'ils faiſoient entrer dans leurs ouvrages. J'établis cette probabilité ſur les raiſonnemens ſuivans ».

« D'abord on remarque dans ces caractères une certaine conformité qui étonne; les eſpaces y ſont toujours bien obſervés, ainſi que les aplombs. Aucune lettre ne s'y trouve oubliée, on y rencontre juſqu'aux plus petits détails; on diſtingue parfaitement les dialectes. Toutes ces choſes, toutes ces attentions ſcrupuleuſes ſont à la vérité néceſſaires; mais un homme de génie eſt incapable de s'y prêter. D'ailleurs, les grecs avoient des *graveurs* au touret, particuliers pour les lettres: car dans leurs mariages ils étoient dans l'uſage de donner les noms des mariés ſur des pierres aux parens, ou à ceux qu'ils invitoient à la cérémonie. Dans d'autres occaſions ils gravoient ſur des pierres, des vœux qu'ils formoient pour la proſpérité d'un particulier, ou pour le bonheur de la patrie. Nous trouvons encore ſur les mêmes *gravures* des deviſes, des diſtiques. On en peut voir une infinité d'exemples, ſur des pierres gravées en creux & en relief ſur des agathes de deux couleurs. Ces petits ouvrages demandoient de la célérité; car la nature & l'emploi de ces préſens ne permettoient pas qu'on fût long-temps à les préparer. Ainſi, il y avoit des ouvriers pour les exécuter & les exécuter promptement. Cette opinion eſt plus vraiſemblable, que de croire que les Solons, les Dioſcorides, les Aulus, & tant d'autres artiſtes célèbres, dont nous admirons les chefs-d'œuvres, aient prophané leur art & leurs talens par un travail auſſi vil & auſſi bas. Il eſt plus naturel de penſer que ces grands hommes chargeoient eux-mêmes les ouvriers dont j'ai parlé, de former les lettres dont ils vouloient accompagner leurs ouvrages ».

« C'eſt ainſi que nos *graveurs* en cuivre, après avoir fini leur compoſition, laiſſent à d'autres le ſoin de tracer les caractères qui doivent expliquer le ſujet de la planche, & conſacrer leur nom & celui du peintre. Ces lettres pourront occaſionner dans les ſiècles à venir, les mêmes réflexions par le rapport général qu'elles auront entr'elles; il eſt ſemblable à tous égards, à celui qu'on peut remarquer ſur les ouvrages grecs. Il eſt cependant véritable que le Carache, & quelques autres maîtres anciens, ont écrit eux-mêmes ce qu'on devoit lire ſur leur planche. Mais comme il n'y avoit point alors d'homme qui ſe livrât tout entier à cette manœuvre, cette objection ſeroit une raiſon de plus en faveur de mon opinion ».

« Cette cornaline ſert de preuve à ma conjecture. Elle porte cette petite inſcription gravée en creux. ΛΕΥΚΑC ΚΑΛΗ ΧΑΙΡΕ, *ſalut à la belle Leucas.* Rien n'eſt plus ſimple, & par conſéquent plus dans le goût des grecs. Les lettres ſont belles & correctes, ainſi que toutes celles que j'ai eu occaſion d'examiner ſur ces monumens, ſoit en creux, ſoit en relief. Elles préſentent une ſingularité qui me fournira encore quelques réflexions. Ces lettres ſont non-ſeulement *gravées* en creux, de manière qu'on en tire facilement l'empreinte; mais elles ſont remplies d'une couleur blanche qui les rend très-diſtinctes, & qui les détache à l'œil du fond de la cornaline. Il ne m'a pas été difficile de retrouver les

Digitized by Google

moyens de cette pratique, & j'avois eu deſſein d'en expliquer les détails; mais ce qu'en a dit M. Dufai, dans les mémoires de l'académie des ſciences, en 1732, (*pag* 169) m'a paru ſuffiſant; quoiqu'il eût été poſſible de traiter un peu mieux cette matière, & de lui donner une plus grande étendue. Le ſecret, dont il eſt queſtion, n'a jamais été perdu, car je le vois continuellement pratiqué depuis le temps des grecs juſqu'à notre ſiècle. Pluſieurs monumens indiquent même qu'il étoit connu des arabes. S'il étoit perdu, les cornalines, qui avoient éprouvé un feu violent, l'auroient fait retrouver. En effet, il étoit aiſé de s'appercevoir que ces pierres jettées au feu, ne font que blanchir à leur ſuperficie, quand la chaleur, qui les calcineroit à la longue, n'eſt pas conſidérable. L'expérience a donc montré que la pierre n'étoit point altérée ſous le lit blanc qu'un feu médiocre lui avoit communiqué. Cette conſidération a fait naître les ouvrages en creux ou de réſerve, qui ont produit ces eſpèces de camayeux ».

« Au reſte, on ne doit point inférer de ce que j'ai avancé à l'occaſion de la *gravure* des lettres, qu'aucun artiſte ſe ſoit jamais fait aider également pour le poliment des pierres gravées. Quelque longue que ſoit cette opération, elle eſt trop eſſentielle pour qu'on l'ait confiée à de ſimples ouvriers ».

Gori ayant vu le mot ΥΑΛΟΥ, ſans addition, ſur des pierres *gravées*, & ayant trouvé ſur d'autres l'inſcription ΔΙΟCΚΟΥΡΙΔΟΥ ΥΑΛΟΥ en a inféré qu'il y avoit deux *graveurs* qui portoient le nom d'*Hyllus*. Ce n'étoit cependant qu'un ſeul & même artiſte qui ſe ſera fait honneur d'ajouter à ſon nom celui de Dioſcoride ſon maître, ſur quelques pierres, quoiqu'il ait négligé de le faire ſur d'autres. Cette addition, du nom du maître à celui de l'élève, n'eſt pas ſans exemple par rapport à Dioſcoride; puiſqu'on trouve ſur une pierre gravée, publiée par le baron de Stoſch (pl. 34), le nom d'Eutychés joint à celui de ce célèbre artiſte.

Les *graveurs* ont quelquefois ſubſtitué à leur nom quelque ſymbole, ou attribut analogue, appellés *logogriphe* par quelques écrivains.

Mariette regarde la figure de pêcheur, qui eſt placée dans l'exergue de la célèbre pierre *gravée* connue ſous le nom de *cachet de Michel-Ange*, comme une eſpèce de logogriphe, dont le *graveur* s'eſt ſervi pour marquer ſon nom.

« Les logogriphes, dit-il, ne ſont point ſans exemple dans l'antiquité. Ciceron, étant queſteur en Sicile, offrit aux dieux du pays une ſtatue d'argent; Plutarque (*in vita Cicer. init.*) remarque qu'il y fit graver tout au long ſes deux premiers noms, *Marcus Tullius*, & qu'au lieu de le faire ſuivre de ſon ſurnom *Ciceron*, il ordonna au *graveur* d'y ajoutter un pois chiche. Sauron & Batrachus, deux ſculpteurs célèbres de Lacédémone, n'ayant pu obtenir que leurs noms fuſſent mis dans l'inſcription du temple d'Octavie qu'ils avoient conſtruit, s'aviſèrent de tailler ſur les baſes des colonnes un lezard & une grenouille, qui étoient les ſymboles de leurs noms, & ſe firent ainſi connoître pour les architectes de ce grand édifice. (*Plin. lib. XXXVI, c. V*) ».

« Le baron de Stoſch a cru qu'un beau vaſe de marbre de la galerie Juſtinienne à Rome, ſur lequel on voit un lézard, étoit l'ouvrage du même Sauron. Ne pourroit-on pas dire auſſi que cette étoile qui accompagne le nom de Dioſcoride, ſur une pierre gravée, repréſentant le portrait d'Auguſte, rapportée par le même Stoſch, & qui eſt actuellement (en 1750) en Hollande dans le cabinet qu'a laiſſé M. le comte de Thoms, eſt un ſymbole qui a été mis d'abondant par le graveur; que c'eſt une alluſion de ſon nom *Dioſcuride* (car c'eſt ainſi qu'il l'écrivoit, à celui des *Dioſcures*, nom que les grecs donnoient aux etoiles favorables de Caſtor & de Pollux. Je ne ſais ſi je rencontre juſte, mais je ne vois pas quelle autre ſignification pourroit avoir cette étoile, ni pourquoi elle auroit trouvé place en cet endroit ».

« La figure du pêcheur, ci-deſſus mentionnée, étant priſe dans le ſens que je lui donne, le mot grec Ἁλιεὺς, qui ſignifie un *pêcheur*, doit conduire à la découverte du nom de l'artiſte qui a *gravé* cette belle cornaline. En partant de là, on pourroit fort bien ſuppoſer que c'eſt un ouvrage d'*Allion*, excellent graveur, de qui l'on a des pierres gravées d'une ſingulière beauté. Mais encore une fois, ma remarque ne doit être regardée que comme une conjecture, qui peut pourtant obtenir quelque créance, s'il eſt vrai, ainſi que l'a obſervé Gori (*Muſ. Florent. t. II. p.* 15.), que tous les noms des grecs, tant des hommes que des femmes, n'aient jamais été ſans quelque ſignification ».

Après avoir fait connoître le mérite des pierres chargées du nom de l'artiſte, & des pierres écrites, nous devons prévenir les antiquaires contre les fourberies que le goût pour ces pierres occaſionne journellement. Nous emprunterons le ſecours de deux écrivains, qui ont traité cette matière avec beaucoup de ſuccès, Mariette & M. Eckhel.

« L'on rencontre aſſez ſouvent, dit Mariette, des pierres *gravées* en creux & même des camées, ſur leſquels ſe liſent des noms grecs, & quelquefois des caractères romains, étruſques ou puniques. Ce ſont preſque toujours les noms des artiſtes qui ont fait ces *gravures*, ainſi que Baudelot & le baron de Stoſch l'ont très-bien

Digitized by Google

prouvé; & les curieux ne manquent pas de s'en prévaloir, pour décider & de la valeur de ces pierres, & de leur antiquité. Ce ſeroit donner dans un excès de pyrrhoniſme, que de douter un inſtant de l'authenticité du nom de Plotarque, qui ſe lit ſur un merveilleux camée du cabinet du grand-duc, repréſentant un amour qui joue de la lyre, monté ſur un lion. Il eſt trop viſible que ces caractères en relief ſont épargnés dans le même lit de la pierre que les figures qui forment le ſujet, & que l'un & l'autre ont été *gravés* dans le même temps».

« Mais il n'en eſt pas de même des inſcriptions qui ſont gravées en creux ſur les pierres; elles peuvent y avoir été miſes après-coup, & voici les ſignes auxquels les curieux croient reconnoître ſi elles ſont vraies, ou ſuppoſées. On a obſervé que les anciens artiſtes, ſur-tout les grecs, ont eû égard, en écrivant leur nom, à la deſtination que devoit avoir la pierre ſur laquelle ils le mettoient. Sur celles qui devoient ſervir à cacheter, les caractères ſont *gravés* à rebours, afin qu'à l'empreinte le nom ſe préſente dans le ſens qu'il convient pour le lire. Quand c'eſt un camée, ou une pierre taillée en cabochon, dont on ne doit pas tirer des empreintes, le nom eſt écrit dans le vétitable ſens, on le lit ſans aucune difficulté, ſur la pierre même. Les fauſſaires ne ſe ſont pas aſſujettis à cette règle, & cette inattention les décèle. Le plus ſouvent ils manquent d'exactitude; & en conſéquence s'il y a quelque vice dans l'orthographe d'un nom, ſi toutes les lettres ne ſont pas de la même hauteur, d'une égale proportion & bien alignées, pour peu qu'on apperçoive quelque incertitude dans la formation de leurs jambages, on ne balance pas à les arguer de fauſſeté.

« Si au contraire ces mêmes lettres ſont régulières & bien proportionnées, ſi les jambages ſont d'une extrême fineſſe & tracés nettement, c'eſt (à entendre ceux qui ſe croient en droit de prononcer ſur ces matières) une marque inconteſtable d'antiquité; & il eſt certain que les anciens, & ſingulièrement les grecs, ont apporté une extrême attention pour bien former leurs caractères, & les *graver* avec délicateſſe. Si les mêmes curieux remarquent encore que les jambages de ces lettres ſoient terminés par de petits points arrondis, c'eſt pour eux une nouvelle & forte preuve de l'authenticité de la *gravure*, parce qu'on n'eſt plus dans l'uſage, depuis long-temps, de former ainſi les caractères. Ces points étoient, dit-on, deſtinés à recevoir & à retenir de petits fi'ets d'or qui ſe trouvoient ainſi engagés dans la pierre, & y exprimoient, par le moyen de l'incruſtation, le nom qu'on y vouloit mettre, à peu-près comme on incruſtoit dans la pierre & dans le marbre de grandes lettres d'airain, lorſqu'on plaçoit ſur les frontiſpices des grands édifices, des inſcriptions en bronze. C'étoit le ſentiment du ſavant Peireſc, & je ne préſente cette idée ſingulière que d'après lui; car pour moi, je ſuis ſur cela d'un avis fort différent. Je ne vois rien dans ces points qui termine les jambages des lettres grecques ſur quelques pierres *gravées*, qui n'ait été pareillement obſervé dans les légendes de preſque toutes les médailles grecques; & de-là je conclus que cette façon de former ainſi les lettres ſur les pierres *gravées*, n'a rien de particulier, & que l'opinion de Peireſc, ſi reſpectable dans tout autre cas, eſt ſans fondement».

« Tout ce qu'on pourroit dire ſur ces caractères, c'eſt qu'ils forment un préjugé favorable à l'antiquité de la *gravure* qu'ils accompagnent; mais rien n'eſt cependant ſi incertain que les conſéquences qu'on en peut tirer, & pour dire la vérité, je ne trouve guère plus de certitude dans la plupart des autres obſervations que je viens d'expoſer. Je ne les regarde preſque toutes que comme des minuties, qui ne vont point au but. Et en effet, pour ne point perdre de vue les inſcriptions qu'on trouve ſur les pierres *gravées*, tout *graveur* qui voudra s'en donner la peine, & qui aura une main légère, tracera des lettres qui imiteront ſi bien celles des anciens, même celles qui ſont formées par des points, que les plus fins connoiſſeurs prendront le change».

« On ſait d'ailleurs que de tout temps, il y a eû de ces ouvriers médiocres, ou avides du gain, qui pour faire valoir davantage leurs productions, leur ont ſuppoſé des noms illuſtres, & d'autres qui pour ſe jouer de certains curieux, nourris dans la prévention, ont eû recours aux mêmes ſtratagèmes. On pourroit rapporter pluſieurs exemples de pareilles fraudes, qui ont été imaginées depuis peu en Italie (*Diſſ. glytogr. p. 99*), & je ſuis témoin de quelques-unes qui n'ont que trop bien réuſſi».

« Qui pourra donc aſſurer que pluſieurs de ces noms d'artiſtes, qui ſe liſent ſur les pierres *gravées*, & même auprès de fort belles *gravures*, n'y auront pas été ajoutés dans des ſiecles poſtérieurs, ſur-tout depuis que Gori a fait obſerver que le nom de Cléoménès écrit en grec, qu'on voit ſur le ſocle de la célèbre Vénus de Médicis, eſt une inſcription poſtiche, & qui ne mérite pas plus de créance que celles des chevaux de *Monte-Cavallo*, attribués pendant ſi long-temps, & avec ſi peu de fondement à Phidias & à Praxitèles»?

Il faut joindre aux pierres chargées du nom du *graveur*, les pierres *écrites*.

Les auteurs qui ont publié des pierres *écrites* (que les auteurs déſignent en latin par le nom de *gemmæ litteratæ*, & en italien pas celui de

gemme letterate) ont preſque toujours négligé, à l'exception du ſavant Venuti, de remarquer ſi les lettres qui compoſoient les mots qu'on liſoit ſur ces pierres étoient en relief ou *gravées* en creux. De toutes celles qui ſont dans le cabinet de Sainte-Géneviève, il n'y en a aucune dont les caractères ſoient en relief, & nous doutons qu'on en trouve beaucoup de cette eſpèce dans les autres cabinets.

Celui du Palais-royal en renferme deux publiées par M. l'abbé le Blond. Elles ſont toutes les deux des agates-onyx de deux couleurs; & les lettres de toutes les deux ſont *gravées* en relief avec une délicateſſe ſingulière. On lit ſur la première MAKPINE ZHCAIC ΠΟΛΛΟΙC ETECIN. *Macrin, vivez longues années!*

Mariette s'eſt trompé lorſqu'il a cru que c'étoit le vœu d'un amant pour ſa maîtreſſe: le nom de Macrin eſt évidemment un nom d'homme. Il y a un exemple d'un ſemblable ſouhait, fait auſſi pour un homme, ſur une pierre publiée par Venuti dans l'*Académie de Cortone*.

Il n'en eſt pas moins vrai qu'on trouve ſur un grand nombre de pierres, qui devoient être portées au doigt, l'expreſſion tendre d'un amant pour ſa maîtreſſe. Les formules en ſont auſſi connues que ſimples, & leur variété n'eſt guère & ne peut guère être que dans les mots.

Il y a auſſi des pierres dont les inſcriptions font croire qu'elles auroient été deſtinées par des femmes pour leurs amans. C'eſt principalement ſur celles-ci qu'on trouve la formule MNHMON, ou MNHMONEYE, *ſouvenez-vous*; quoique cette formule puiſſe également avoir été employée & par des hommes & par des femmes, ſans-doute le mot MNHMONEYE avoit une ſignification relative, & qui n'étoit entendue que de ceux qui avoient intérêt de l'entendre. Cela vouloit dire, peut-être, *ſouvenez-vous de moi, de notre amour, de vos ſermens, &c.*

On lit ſur la ſeconde pierre *écrite* du Palais royal les lettres AKAKI ZHCEC, qui veulent dire, peut-être, *vivez ſans chagrin*, ou AKAKIAC ZHCEC.

« Depuis que le baron de Stoſch a publié un recueil des pierres antiques qui portent les noms des *graveurs*, le goût des pièces de cette claſſe eſt devenu général. Outre que je ne trouve aucune raiſon plauſible, dit le ſavant M. Eckhel, qui puiſſe juſtifier ce que j'appellerois volontiers une fanraiſie, je crois devoir obſerver, qu'on riſque très-ſouvent d'être la dupe de cette préférence: car enfin, les pierres portant le nom des artiſtes n'étant pas toujours les plus belles, ce dont les connoiſſeurs conviendront ſans difficulté, je demande à quel égard le nom du *graveur* peut être cenſé rehauſſer le mérite d'une pierre *gravée*, qui outre l'antiquité, ne conſiſte que dans la beauté de la matière, la correction du deſſin, & la perfection de la *gravure*? D'ailleurs, quelle utilité peut-on tirer de la découverte du nom d'un *graveur* parfaitement inconnu dans l'hiſtoire ancienne? Sur quoi il eſt bon d'obſerver qu'à l'exception de Pyrgotèle, de Cronius, d'Apollonide & de Dioſcoride, dont Pline fait mention, & dont les noms ſe trouvent encore ſur quelques pierres antiques qui nous reſtent, l'exiſtence de tous les autres dont les noms ſe liſent ſur les pierres, quelque conſidérable qu'en ſoit le nombre, n'eſt pas atteſtée par le témoignage de quelqu'auteur ancien. De plus, quant aux pierres mêmes des quatre artiſtes que je viens de nommer, celles de Dioſcoride par exemple, comment peut-on s'aſſurer qu'elles ſoient réellement ſorties de la main de ce fameux *graveur* du temps d'Auguſte? Le Baron de Stoſch en a publié juſqu'à ſept qui portent ce nom. M. Bracci en a ajouté ſix à ce nombre, ſans compter pluſieurs autres diſperſées dans divers cabinets, mais ſur leſquelles ce nom a été gravé peut-être par une main moderne. Or quel nombre immenſe de pièces de ce genre devroit-on ſuppoſer être ſorti des mains d'un ſeul artiſte, ſi aujourd'hui il nous en reſte au moins treize pierres? Il paroît donc que l'on ſeroit bien fondé à ſuppoſer qu'il y a eu pluſieurs *graveurs* nommés Dioſcorides, comme il y a eu pluſieurs ſculpteurs du nom de Socrate. M. Bracci ne s'y oppoſeroit certainement pas, lui qui prétend avoir reconnu juſqu'à ſix différens *graveurs* du nom d'Aulus, nom que l'on trouve ſur diverſes pierres. D'ailleurs le nom de Dioſcorides peut avoir été ſuppoſé même par quelque graveur ancien qui, en attribuant ſon propre ouvrage à ce grand artiſte, aura cherché à lui donner plus de relief. Je pourrois produire un aſſez grand nombre de preuves pour démontrer que cette ſupercherie, ſi commune de nos jours, étoit auſſi en uſage chez les anciens; mais je me borne au témoignage claſſique de Phèdre, qui dit que les artiſtes de ſon tems, pour faire valoir leurs ouvrages, oſoient y inſcrire les noms de Praxitèle & de Myron. (*Lib. V, fabul. I.*) Ce que l'on pratiquoit pour les ſtatues, n'eſt-il pas bien vraiſemblable qu'on l'ait également pratiqué pour les pierres *gravées*? Enfin, la paſſion pour les pierres qui portent le nom d'un *graveur* une fois connue, des fauſſaires n'auront pas manqué d'en profiter, & d'ajouter adroitement le nom de quelque ancien artiſte renommé, pour augmenter le prix d'une pierre antique. Cette fraude n'eſt que trop connue, & tout le monde ſait qu'elle n'a que trop bien réuſſi à divers *graveurs*. On a beau dire que les anciennes lettres ſont ſi fines, ſi délicates, ſi bien alignées, qu'on ne peut pas s'y méprendre; mais ſi les Sitletti, les Natter, les Pichler, furent autrefois & ſavent encore ſi bien imiter l'antique dans les figures, que les connoiſſeurs les plus experts y ont

y ont été trompés ; peut-on douter qu'ils ne réuſſiſſent également dans l'imitation des anciennes lettres, quand ils s'y attacheront ? Je crois en avoir dit aſſez pour faire connoître aux amateurs trop prévenus, combien ils riſquent d'être les dupes de l'impoſture ancienne ou moderne, ou de s'égarer dans leurs jugemens ſur l'hiſtoire de l'art.

Voici enfin un dernier paſſage relatif à Dioſcorides ; c'eſt Winckelmann qui parle :

Le nom de Dioſcorides, ce célebre *graveur* de pierres fines, a donné occaſion à pluſieurs fauſſaires de tromper le public. Cette fourberie a même eu lieu, depuis peu, avec un camée nouvellement trouvé, repréſentant la tête de Caligula ; lequel eſt actuellement (en 1760) entre les mains de M. Jenkins, peintre anglois à Rome, & dont on a voulu rehauſſer par là le prix. Il eſt bon que ceux qui commencent à prendre le goût des pierres *gravées*, ſachent que le nom des artiſtes, ſur les camées, y eſt pareillement travaillé en relief, & ne ſe trouve jamais *gravé* dans la pierre.

Environ deux mille ans avant notre ère, dit M. de Paw, les Egyptiens *gravoient* déja ſur preſque toutes les eſpèces de pierres fines : or il n'y a point d'apparence qu'on ait jamais réfléchi au tems qui a dû s'écouler pour que les hommes ſoient parvenus à ce point dans un art qui ne tient à aucun beſoin de la vie, mais ſimplement au luxe. Bochart croyoit avoir découvert, après bien des recherches, que l'on a commencé à ſe ſervir du *ſchamir*, qui eſt, ſelon lui, l'émeril : mais il y a bien de l'apparence que le *ſchamir* eſt la pierre ponce qu'on emploie à polir le marbre & les autres minéraux de ce genre ; mais qu'on n'emploie point pour *graver*. Il a fallu faire bien des expériences, tantôt malheureuſes, tantôt inutiles, avant que de parvenir à connoître les propriétés de l'émeril, de la pierre naxienne & de la poudre de diamant ; car c'eſt une erreur de dire que les anciens n'ont fait aucun uſage de la poudre de diamant, puiſque Pline en parle en termes non équivoques. Enſuite il a fallu faire bien des eſſais pour inventer cette machine qu'on nomme le *touret*, & ſans laquelle on ne ſauroit tracer des figures & des caractères ſur des matieres ſi dures : on peut bien, ſans le touret, y creuſer, comme les Péruviens creuſoient dans les émeraudes ; mais cette pratique n'a aucun rapport à la *gravure* proprement dite, dans laquelle il faut ſe ſervir de ſcies & de bouterolles, dont on reconnoit les traces ſur les antiques égyptiennes, comme Natter en convient lui-même (*Traité de la maniere de graver en pierres fines.*). On reconnoît auſſi très-bien ſur l'obéliſque de la Matarie, les traces de cet inſtrument, que les ſculpteurs grecs nommoient *teretron*, & que nous appellons *trépan* : c'eſt une eſpèce de forer dont la pointe doit être faite d'un acier extrêmement fin ; ſans quoi il s'émouſſeroit au premier effort ſur le granit.

Quoique nous connoiſſions ; dit le comte de Caylus (*Rec. I, pl. 6.*), un grand nombre de pierres égyptiennes *gravées* en creux, nous n'en avons preſque point de *gravées* en relief, que nous appellons camées. Cependant, par pluſieurs raiſons que fourniſſent les principes de l'art, ces deux ſortes de gravures ont toujours marché d'un pas égal, & auroient dû ſe multiplier dans la même proportion. Eſt-ce par haſard qu'on a juſqu'à préſent trouvé plus des unes que des autres ? ou devons-nous croire que les camées faciles à être mutilés, n'étoient pas du goût des Egyptiens ? Le temps pourra réſoudre ce problême.

Il convient de mettre quelque reſtriction à ce que le comte de Caylus dit de l'extrême rareté des pierres égyptiennes, gravées en relief. Car il eſt certain qu'on en trouve pluſieurs, indépendamment de celle dont il eſt queſtion dans Natter (*page* 7.) : on en connoit même qui repréſentent des ſcarabées militaires, travaillés en relief ſur la partie convexe, & gravés encore une fois en creux ſur la partie platte. Le peu de penchant que les Egyptiens ont témoigné pour les bas-reliefs en général, paroit avoir influé en ceci ; puiſqu'on ne ſauroit dire qu'ils ont tellement multiplié les pierres gravées en creux, afin de les faire ſervir de cachets ou de ſceaux ; car chez eux on ne ſcelloit pas les actes, dans leſquels Pline aſſure que l'écriture ſeule ſuffiſoit :

Non ſignat Oriens aut Ægyptus litteris etiam tunc contenta ſolis. Il peut y avoir eu quelques exceptions à cette regle.

La rareté des pierres *gravées* par les perſes, a occaſionné les mépriſes de pluſieurs écrivains. Ne pouvant en comparer pluſieurs enſemble, ils les ont ſouvent confondues avec les *gravures* grecques. Cette erreur eſt encore venue de l'ignorance où ils étoient ſur la manière & le deſſin de cette nation. Parmi les pierres *gravées* des perſes, conſervées dans la collection de Wilde, on a cru reconnoître ſur une la fable d'Ariſtée, & l'on a fait ſur l'autre un roi parthe d'un roi perſe, ou d'un prêtre de cette nation. Mais aujourd'hui on les diſtingue parfaitement, depuis qu'on a étudié les beaux reſtes de Perſépolis ; les grecs ont deſſiné avec une nobleſſe, une ſimplicité & une élégance, que les autres peuples n'ont jamais connues ; & comme chaque nation a ſon caractère particulier, donc elle s'eſt rarement départie, les *étruſques* ont rendu leurs productions reconnoiſſables par une ſéchereſſe & une affectation dans le détail des muſcles, qu'on peut regarder comme leur étant particulières.

Les ouvrages admirables que nous ont laiſſé les *graveurs* de la Grèce ſuffiſent pour nous faire juger de leur mérite ; mais nous ne ſavons rien de leur hiſtoire, & le temps nous a enlevé cette inſtruction. C'eſt pourquoi Mariette n'a commencé qu'aux romains ſon *hiſtoire des graveurs*. Nous ne

pouvons mieux faire que de copier, sur les arts, un écrivain qui étoit très-bon artiste.

« Dioscoride, *dit-il*, Solon & ces autres artistes du premier ordre, qui vinrent s'établir à Rome sous Auguste, y apportèrent l'art de la *gravure* en pierres, & s'unissant à cette foule de grands hommes, qui, dans tous les talens, travailloient à immortaliser cet heureux siècle, & à lui faire disputer de célébrité avec celui d'Alexandre, ils firent revivre les apollonides, les cronices, & les pytgotèles. Des romains, ou plutôt les esclaves des personnes les plus qualifiées d'entr'eux, furent bientôt associés à ces travaux, & l'art qu'ils cultivoient acquit un grand crédit & se soutint dans un état florissant jusqu'au règne de Sèptime-Sévère, & même jusque sous les Gordiens. M. de Thoms possédoit une tête d'Antonin-Pie, excellemment *gravée* en relief par un grec nommé Maxalas; & l'on voit dans la collection de Crozat, qui a été achetée par le duc d'Orléans, régent, deux agathes-onyxs, dont le travail est digne des meilleurs maîtres, sur lesquelles sont représentées en creux les têtes de Gordien père & de Gordien fils, surnommés Africains. »

« Tous les règnes des empereurs ne furent pas également féconds en habiles *graveurs* : on a remarqué que ceux où il se fit un plus grand nombre & de plus belles *gravures*, furent constamment ceux qui ont produit les médailles les plus parfaites; d'où l'on pouvoit inférer, que comme il s'est vu dans ces derniers temps des *graveurs* en pierres fines, être en même temps *graveurs* de médailles, de même chez les anciens ces deux professions, qui ont beaucoup de rapport entre elles, ont pu souvent se trouver réunies dans la même personne. Ce qui doit paroître singulier, c'est qu'il n'y ait dans la langue latine aucun terme pour désigner expressément les *graveurs* en pierres, tandis que tous les autres artistes y sont tous distingués par des noms particuliers, ainsi qu'on peut le remarquer dans les écrits des anciens, & surtout dans les inscriptions. Le mot *gemmarius* & celui de *flaturarius sigillariarius*, qu'on lit sur quelques marbres, ne peuvent s'entendre que d'un marchand de pierres précieuses, & d'un metteur en œuvre qui monte des cachets. »

« L'art de la *gravure* étoit cependant assez estimé dans Rome, pour mériter autant qu'aucune autre profession d'avoir un nom; & si on ne lui en connoît pas en latin, on doit supposer qu'étant venu tard dans cette ville, & n'étant presque jamais sorti des mains des grecs, on y négligea de créer un nom appellatif pour ceux qui l'exerçoient; peut-être même leur conserva-t-on celui qu'ils avoient apporté de leur pays (Δακτυλιογλύφοι). Le grec n'étoit point alors une langue étrangère aux romains, tous ceux qui se piquoient de politesse affectoient de le parler. Ou faudra-t-il dire que ces artistes ne firent point un corps particulier, & que confondus avec les orfévres ils en prirent le nom, en même tems qu'ils furent aggrégés à leur collège ou communauté? C'est le sentiment vers lequel semble pencher Gori, & il le croit d'autant plus probable, que dans les inscriptions qu'on a découvertes depuis peu d'années dans la chambre sépulchrale des domestiques de l'impératrice Livie, on lit les noms d'*Agathopus* & d'*Epitynchanus*, deux de ses affranchis, & que les noms de ces deux artistes, qui prennent dans ces inscriptions la qualité d'orfevres, sont ceux de deux excellens *graveurs*, qui ont réellement vécu dans le même tems, je veux dire sous Auguste. Le premier est connu par une très-belle tête d'un illustre romain, qu'on voit chez le grand-duc, & que quelques-uns ont cru être Pompée, & d'autres M. Brutus, le meurtrier de César; le second a exécuté en relief, dans le plus haut dégré de perfection, une tête de Germanicus César, qui se conserve dans le cabinet de Strozzi, après avoir appartenu, ainsi que la précédente, à M. l'abbé Andréini de Florence, si curieux de ces monumens antiques, & qui savoit si bien juger de leur valeur. Ce seroit absolument le plus grand des hasards, s'il étoit possible qu'il se fût rencontré dans deux professions differentes quatre hommes contemporains, & portant des noms aussi semblables. On peut ajouter que saint Augustin, parlant des orfévres, les qualifie d'*insignitores gemmarum*, comme s'il eût voulu faire entendre que les pierres précieuses acquéroient un nouveau lustre entre leurs mains, par l'excellence du travail dont ils les enrichissoient, & ce travail pouvoit bien être celui de la *gravure*. »

« Elle n'étoit point encore déchue de sa première splendeur, lorsque le siége de l'empire ayant été transféré à Constantinople, & les arts étant repassés en Grèce à la suite du prince, celui de la *gravure* n'éprouva pas un sort moins funeste que toutes les autres branches du dessin; il déclina peu à peu, & il tomba enfin dans un entier dépérissement. La chûte du bon goût suivit de fort près celle de l'empire romain. Des ouvriers grossiers & ignorans prirent la place des bons artistes, & semblèrent ne plus travailler que pour accélérer la ruine des beaux arts. Ces gens, sans talens, avoient une idée si imparfaite du vrai beau, leurs yeux étoient tellement fermés sur les objets même les plus simples, qu'ils se proposoient d'imiter, qu'ils ne pouvoient inspirer que du dégoût pour des ouvrages qu'ils présentoient sous une face si désavantageuse. »

« Cependant dans le tems même que ces ouvriers, je ne puis les appeller d'un autre nom, s'éloignoient à si grands pas de la perfection, le croiroit-on, ils se rendoient, sans qu'on y prît garde, utiles & même nécessaires à la postérité. On en conviendra si l'on fait attention que ces artisans,

en continuant d'opéret bien ou mal, perpétuoient les pratiques manuelles des anciens; pratiques dont la perte étoit sans cela inévitable, & n'auroit pu que bien difficilement se réparer. En effet combien de travaux à essuyer, combien de découvertes à faire, si jamais ces pratiques avoient disparu, & qu'on eût entrepris de les retrouver? D'ailleurs pouvoit-on se promettre que celles qui auroient été nouvellement inventées vaudroient celles qu'on n'avoit plus? Pour ne point sortir de mon sujet, la *gravure* sur les pierres fines, une fois abandonnée, seroit bientôt devenue un objet de la plus difficile exécution, & peut-être même un art impraticable. Que les règles du dessin soient totalement oubliées, on peut supposer que tôt ou tard elles seront restituées dans leur pureté. L'imitation de la nature en est l'objet; & la nature étant constante dans la formation de toutes ses productions, il ne faut, pour rétablir le mal, que rencontrer un génie sensible au beau, un sujet dont la mémoire soit heureuse, & qui saisisse & rende avec justesse ce qu'il voit. Mais il n'en est pas de même de la pratique des arts: elle consiste dans un certain exercice de la main, dans une suite d'opérations, dans l'emploi & la forme de quelques outils singuliers. Toutes ces choses paroissent simples & faciles à ceux qui sont dans un exercice & un usage actuel; mais, quand on les a perdu de vue, ces mêmes choses deviennent pour tous un secret, en quelque façon impénétrable. »

« Si une tradition non-interrompue ne l'avoit enseigné, auroit-on imaginé, par exemple, que la *gravure* en pierres fines s'exécutoit sur le tour, que le fer seul ne pouvoit mordre sur la plupart de ces pierres, & qu'encore falloit-il, pour les entamer, que les outils fussent singulièrement configurés, & que le diamant, ce corps si dur & auquel nulle autre pierre ne peut résister, fît plus de la moitié du travail? Pline (*lib.* 37. *c.* 15) l'avoit bien indiqué, & s'étoit expliqué avec sa précision & son exactitude ordinaire; mais c'étoit si laconiquement que, sans l'inspection des instrumens, sans une connoissance particulière du méchanisme de l'art, on n'auroit pu profiter peut-être de ce que cet auteur avoit écrit, & il seroit resté inintelligible. Il est donc heureux que l'art de la *gravure* en pierres fines n'ait souffert aucune interruption, & qu'il y ait eu une succession suivie de *graveurs*, qui se soient instruits les uns les autres, & qui se soient mis à la main les mêmes outils. »

» Ceux d'entr'eux qui abandonnèrent la Grèce, dans le quinzième siècle, & qui vinrent chercher un asyle en Italie, pour se soustraire à la tyrannie des turcs, leurs nouveaux maîtres, y firent paroître pour la première fois quelques ouvrages qui, étant un peu moins informes que les *gravures* qui s'y faisoient journellement, servirent de prélude au renouvellement des arts qui se préparoit. Les pontificats de Martin V & de Paul II furent témoins de ces premiers essais. Mais Laurent de Médicis, le plus grand protecteur que les arts aient rencontré, fut le principal moteur du grand changement qu'éprouva celui de la *gravure*; sa passion pour les pierres *gravées* & pour les camées, lui fit rechercher les meilleurs *graveurs*; il les rassembla auprès de sa personne, il leur distribua des ouvrages, il les anima par ses bienfaits, & l'art de la *gravure* en pierres fines commença ainsi à reprendre une nouvelle vie. Ce bel art se répandit bientôt dans toute l'Italie; il passa les Alpes dans le seizième siècle, & Colduré le cultiva avec un succès étonnant sous le règne d'Henri IV. »

Le cas particulier que faisoient les romains des pierres *gravées*, l'usage qu'ils en faisoient dans leur parure, & les collections qu'ils en formoient à grands frais, pour les conserver dans des cabinets, peuvent nous rendre raison de la multitude qui s'en trouve encore dans les collections d'antiques. Les romains en plaçoient dans leurs colliers (*Voyez* COLLIERS), sur leurs chaussures, & ils en formoient les agraffes de leur manteau. La chlamyde d'une statue de Mercure, conservée à Rome par M. Jenkins, a pour agraffe une fibule sur laquelle est *gravée* une tête de bélier.

Pompée conserva dans le capitole la collection de pierres qui avoit appartenue à Mithridate, roi du Pont (*Plin.* 37. *c.* 5.). Jules César plaça de même six tablettes de pierres *gravées* dans le temple de Vénus, dont il se disoit descendre; & Marcellus, son neveu, en consacra une dans le petit temple d'Apollon, placé sur le mont Palatin (*ibidem*). Ces collections étoient désignées chez les romains sous le nom de *Dactyliotheca*, ou trésor de bagues. On voit, par une loi du *digeste*, que l'usage de les ramasser & de les regarder comme des effets précieux, subsistoit encore sous le règne de Justinien, c'est-à-dire, au commencement du sixième siècle de notre ère, où le code fut compilé. Quoiqu'à cette époque les arts fussent totalement anéantis, quoique la *gravure* des pierres & des médailles de ce temps-là fût également barbare, on ne laissoit pas de faire encore un très-grand cas des pierres antiques; bien que l'on négligeât entièrement les peintures & les sculptures des temps les plus florissans.

« Les anciens *graveurs*, qui en cela ont été suivis par les modernes, me paroissent, dit M. Mariette, n'avoir excepté aucune des pierres fines & précieuses. Lorsque Pline (*lib.* 32. *c.* 1.) a fait observer que certaines pierres étoient si recommandables par elles-mêmes, que c'eût été un meurtre de les faire servir à la *gravure*, je suis persuadé qu'il ne veut parler que de ces pierres singulières, que l'éclat de leur couleur, la limpidité de leur eau, la régularité de leur forme, & leur étendue, rendent d'un prix inestimable. La *gravure*, quelque

parfaite qu'elle fût, leur auroit nui en effet ; elle auroit detruit leur jeu, & leur auroit fait trop perdre de leur beauté naturelle. Du reste on rencontre tous les jours des *gravures* sur des améthystes, des saphits, des topazes, des chrisolithes ou pétidors, des hyacinthes & des grenats. On en voit sur des bétils ou aigues-marines, des primes d'émeraudes & d'amethyste, des opales, des turquoises, des malachites, des cornalines, des sardoines, des calcédoines, des agathes de toutes couleurs, des lapis ou cyanées, des caillous d'Egypte, & des hématites en quantité. Les jaspes rouges, jaunes, verds, de diverses autres couleurs, & en particulier les jaspes sanguins, le jade, le cristal de roche ont aussi servi de matière pour la *gravure*, & je me souviens d'avoir vu d'assez belles émeraudes, & même des rubis, qui étoient pareillement gravés. Mais de toutes les espèces de pierres, celles qu'on a toujours employées plus volontiers pour la *gravure* en creux sont les agathes, les cornalines, les sardoines, & les calcédoines ; tandis que les différentes espèces d'agathe onyx semblent avoir été réservées pour les reliefs. ».

Les anciens ont employé même de ces pierres rares, appellées *hydrophanes*, que l'on ne connoit que depuis peu de temps, & dont le caractère distinctif est de perdre leur demi-transparence, ou d'en acquérir une (si elles n'en avoient pas) par leur séjour dans un fluide. Winckelman écrivoit dans un temps où la minéralogie étoit encore imparfaite ; c'est pourquoi il parle dans sa description des pierres du baron de Stosch (*IIe classe, n°.* 1123.) de ce phénomène, sans en proposer d'explication. « On voit, dit-il, sur une sardoine de trois couleurs, Apollon debout, tenant de la main droite une branche de laurier, & de la gauche une lyre. Une étoile est placée devant lui. La pierre est particulière en ce que le lit de dessous, qui est blanc, devient noir, en portant la bagne au doigt, & que, dès qu'on ne la porte plus, il reprend insensiblement sa blancheur ordinaire ». Voici l'explication de ce phénomène : lorsque l'on porte la bague au doigt, elle est pénétrée par les particules aqueuses de la transpiration, & elle perd alors sa transparence, comme certaines pierres *hydrophanes*. Eloignée du doigt, la pierre sèche & reprend sa transparence par l'évaporation du fluide.

Non-seulement les artistes anciens n'employoient pour la *gravure* que des pierres d'une belle pâte, que nos ouvriers appellent *de vieille roche* ; mais encore ils cherchoient à trouver des sujets qui fissent valoir & ressortir la couleur, ou les diverses couleurs, les accidens ; on en fit enfin les différentes couleurs des pierres.

La tête du n°. 16, du duc d'Orléans, porte tous les caractères de Proserpine, & sur-tout la nature de la pierre sur laquelle elle est gravée. Cette pierre est une agathe noire, comme celle du cabinet du roi, qui présente une semblable tête. Le motif de préférence dans le choix des pierres n'est pas toujours sans fondement ; on sait que les anciens en choisissoient souvent dont la nature fût analogue aux divinités ou aux personnes qu'ils vouloient représenter. Ainsi, l'on voit des *Neptunes* & des *Léandres* sur des aigues-marines, des *Bacchus* & des *Silènes* sur des améthystes, *Apollon* ou le *Soleil* sur des jaspes-héliotropes ; or, le noir étant très-convenable à une divinité qu'on a confondue avec Diane & Hécate, à une divinité enfin enlevée par Pluton, il ne seroit pas étonnant que l'on eût choisi une agathe noire pour y *graver* une tête de Proserpine. L'Aurore, du même cabinet, est terminée par des coursiers qui sont exprimés sur l'agathe par un lit de couleur noirâtre ; son char & sa statue sont tirés du même lit. Cette couleur rembrunie est analogue à celle que les poètes donnent, dans leurs descriptions, à cette divinité & à ses coursiers. De même le Marsyas du palais royal, prêt à être écorché, est sur un jaspe rouge, ainsi que plusieurs autres Marsyas de différens cabinets.

On a souvent demandé de quelles carrières les anciens tiroient ces pierres fines, remarquables non-seulement par leur beauté, leur finesse & leur pureté, mais encore par leur grandeur : qualités qui se rencontrent sur-tout dans les camées. Si nous n'avons plus de ces pierres, ce n'est pas qu'une fouille trop suivie, dit M. Eckel, ait épuisé les carrières : il faut donc qu'elles aient été situées dans des contrées qui ne sont plus fréquentées par les européens. Rien de moins prouvé que l'opinion de Joannon de Saint-Laurent (*Saggi di Cort. t. V. p.* 59), qui suppose que ces carrières se trouvoient sur le territoire soumis de nos jours à la domination des turcs. Je croirois qu'il faut les chercher plus vers l'Orient & dans l'Inde même. C'est là que Ctésias place ces hautes montagnes, d'où l'on tiroit les sardoines, les onyx, & d'autres pierres fines (*Apud Photium cod. LXXII. pag. m.* 67.). Il ajoute peu après (*pag.* 69.) que des montagnes situées dans le même pays, sous un ciel brûlant, fournissoient la sardoine. Pline vante aussi les sardoines de l'Inde distinguées par leur grandeur (*L. XXXVII.* §. 23.). Or il est certain que l'Inde, dans sa partie qui ouvre le passage par terre, est moins connue de nos jours qu'elle ne l'étoit autrefois ; sur-tout quand après l'expédition d'Alexandre-le Grand, ce prince eut établi dans les contrées voisines, telles que l'Hyrcanie, la Bactriane, la Perse, grand nombre de colonies grecques qui joignoient au goût des arts la recherche des matières sur lesquelles on exerçoit les arts. Le commerce des pierres fines une fois établi, comme elles étoient recherchées avec avidité pour des cachets, des

camées, des coupes, des patères, ou d'autres usages, elles devinrent communes chez les grecs, ensuite chez les romains, & même dans l'empire d'Orient; car tous les premiers empereurs de Constantinople, la communication avec l'Orient, par terre, étoit encore ouverte & sûre. Mais les sarrazins s'étant rendus maîtres de ces contrées, & tout commerce avec l'Inde ayant été interrompu, par une suite nécessaire les carrières de pierres fines commencèrent à être négligées; le petit nombre de voyageurs, négocians, missionnaires, ou autres, ne s'occupant que de leurs affaires particulières, ou n'osant s'écarter de leur route pour visiter les carrières qui s'en trouvoient éloignées. De nos jours cette voie pour passer dans l'Inde est abandonnée, sur-tout depuis qu'on a découvert une route plus sûre par le cap de Bonne-Espérance. Mais cette partie de l'Inde que les européens fréquentent aujourd'hui, située vers le Midi, & dans le voisinage de la mer, est très-éloignée de celle où j'ai dit qu'il falloit chercher les carrières des anciens. Je propose cette conjecture pour inviter à des recherches plus profondes sur les carrières de pierres fines des anciens, les savans qui ont des secours particuliers.

Le Comte de Caylus (*Rec. d'Ant.* II. pl. 40. n°. 1.) fait remarquer avec soin une tête de Jupiter Sérapis *gravée* en creux sur un grenat syrien, ornée du boisseau accompagné de deux rayons, comme on en voit sur plusieurs médailles, ou peut être de deux cornes, différentes à la vérité de celles qui caractérisent Jupiter Ammon. Mais ce qui mérite une attention particulière, c'est la beauté du travail, & la vérité avec laquelle cet ouvrage est rendu. L'exécution d'une tête de face est si difficile au touret, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer dans cette occasion le talent des grecs, quelque bien établie que soit leur supériorité dans les arts.

Il en est des ouvrages qui ressortissent du dessin, comme de tout ce qui émane de l'esprit. Chaque production est marquée à un coin distinctif & particulier qui la fait reconnoître. Il est aussi facile, pour quelqu'un qui y est préparé, de discerner si un tableau est italien ou flamand, que de saisir la différence qui existe entre une pierre *gravée* antique & une moderne. Les deux manières sont absolument opposées, on ne sauroit s'y méprendre. Ce sont, selon Enéas Vico, des façons différentes de prononcer les plis des draperies; les cheveux, les oreilles, les mains, toutes les extrémités ont un caractère, qui dans l'une & dans l'autre manière ne se ressemblent point. Les attitudes, les compositions ne sont plus les mêmes, les figures ont d'autres mouvemens. Certaines graces, une certaine délicatesse dans le *faire*, sont le propre de l'antique, & le moderne en est dépourvu.

« Je ne doute point, dit Mariette, que les anciens ne fussent très-bien distinguer les ouvrages de chacun de leurs *graveurs*, ainsi que nous distinguons ceux de nos artistes modernes. Mais ce que nous pouvons faire par rapport à ceux-ci, il y auroit de la témérité à prétendre l'exécuter sur les productions des anciens. L'éloignement des temps y met un obstacle invincible. Je pense donc qu'il nous doit suffire de savoir faire en gros la discussion des manières qu'ont eues chez les anciens les différentes nations, comme nous faisons celles des manières générales de chacune de nos écoles; & nous devons regarder comme un connoisseur parfait & délicat celui qui ayant déjà une idée complette du beau, sera parvenu, par ses réflexions & par une assidue contemplation des ouvrages, à savoir ainsi discerner les manières. On ne doit pas craindre de se tromper avec un tel connoisseur, car quoiqu'il soit vrai qu'il puisse se méprendre quelquefois, sur-tout quand il est question de juger des copies, qui souvent approchent de bien près des originaux; on ne le verra point tomber dans des écarts aussi fréquens, que celui qui se contente de ces observations générales, dont quelques curieux (Baudelot entre autres), ont fait des règles, & qui, tout incertaines qu'elles sont, méritent cependant d'être rapportées. »

» Ils commencent par examiner l'espèce de la pierre. Si elle est orientale, si elle est parfaite dans sa qualité, si c'est quelque pierre dont la carrière soit perdue, telle que les cornalines de la vieille roche; c'est, selon eux, un préjugé favorable pour l'antiquité de la *gravure*. Il est vrai que les anciens faisoient choix des pierres les plus parfaites, quand ils en destinoient quelques unes pour être *gravées*. Mais l'on a vu plus d'une fois nos *graveurs* effacer d'anciennes mauvaises *gravures*, pour profiter d'une matière précieuse & rare, ou retoucher des antiques dont le travail trop négligé ne répondoit ni au sujet qui offroit quelque chose de picquant, ni à la singularité de la matière; & comme il se rencontre aussi fort souvent de très-belles pierres toutes préparées, qui ont reçu la taille anciennement, & qui n'ont pas encore passé sous le touret, il est aisé de sentir combien ce raisonnement est frivole & peu concluant. Cette façon de juger se rapporte précisément à celle d'un homme, qui pour décider de la bonté d'un tableau, & du pays où il a été fait, consulteroit le derrière de la toile, ou qui, pour s'assurer de l'originalité d'un dessin, s'arrêteroit à considérer le papier qui y a été employé. »

« Je me garderai bien néanmoins de dire que l'examen de la qualité d'une pierre *gravée* soit une chose indifférente. Pour l'avoir négligé, ou l'avoir fait trop précipitamment, des curieux qui étoient, à les entendre, fort expérimentés, ont pris quelquefois des *pattes* de verre pour des pierres fines.

Cependant cela ne demandoit que des yeux un peu attentifs. Le verre eſt une matière poteuſe, &, ſans qu'il ſoit beſoin du ſecours de la loupe, la ſurface des pierres factices paroît toujours parſemée de petits points qui forment des inégalités, quelque ſoin qu'on ait pris à les polir. Le fond de la *gravure* eſt encore moins uni, attendu que l'outil qui a ſervi à donner le poliment extérieur, n'a pu y atteindre. ».

» Le beau poli d'une pierre *gravée* eſt d'une plus grande importance qu'on ne ſe l'imagine. Il peut être quelquefois une preuve ſuffiſante de l'antiquité d'une *gravure*. Il ne faut pas croire que cette opération demande ſeulement de la patience; il eſt beſoin d'y apporter une dextérité dont peu de gens ſont capables. En général les anciens ont beaucoup mieux ſu donner le poliment que les modernes. En poliſſant la ſuperficie extérieure de leurs pierres, ils ont eu l'adreſſe d'y conſerver certains travaux fins & peu enfoncés, qui deviennent précieux, & qui pouvoient très-aiſément diſparoître dans l'opération. Le fond de leurs *gravures* eſt outre cela d'un liſſé ſurprenant; il paroît même preſque inconcevable comment ils ont pu promener ainſi l'outil juſque dans les ſinuoſités les plus profondes & les plus entortillées de ces *gravures*, & y mettre le poli ſans en émouſſer les vives arrêtes. De-là vient auſſi que les empreintes de leurs pierres *gravées* ſont tout-à-fait brillantes, tandis que celles des *gravures* modernes ont preſque toujours quelque choſe de terne & de mat. ».

« On peut juger qu'une pierre *gravée* eſt antique, lorſque le fond de la *gravure* eſt par-tout d'un poli bien égal & bien luiſant: mais ce ſeroit, à mon avis, une preuve encore plus certaine de ſon antiquité, ſi la ſurface extérieure d'une telle pierre étoit dépolie par le frottement; car les anciens gravoient pour l'uſage, & toute pierre qui a ſervi doit s'en reſſentir. Les pierres *gravées*, qui ſont les mieux conſervées, méritent aſſurément une préférence diſtinguée; mais ſeroit-il juſte de rejetter, comme le voudroient quelques curieux trop délicats, toutes celles qui ſont rayées? Je penſe bien différemment, & j'eſtime qu'on doit faire plus de cas d'une pierre *gravée*, où le temps aura tracé quelque raie, que de ces autres *gravures* antiques, qui ayant ſouffert le dépoliment par vétuſté, ont été repolies récemment, pour leur rendre en apparence leur premier éclat. Ce nouveau travail, qui ne ſe peut faire qu'en diminuant l'épaiſſeur de la pierre, a dû néceſſairement altérer les contours de la *gravure*, qui venoient ſe terminer & mourir ſur le champ, ou la ſurface extérieure de cette pierre; ces contours ſont affamés, & ne tranchent point avec la même vivacité; les traits les plus légers ſont même preſque toujours effacés, & par conſéquent le relief, lorſqu'on tire l'empreinte d'une telle *gravure*, n'eſt plus ce qu'il étoit autrefois; il a moins de ſaillie, & l'ouvrage demeure imparfait en plus d'un endroit. N'eſt-il pas déſolant qu'une infinité de beaux morceaux aient été la victime de cette malheureuſe opération? On peut comparer ces pierres *gravées* repolies, à un vieux tableau que des brocanteurs ont écuré & frotté, & qu'ils ont enſuite verni, pour trouver plus facilement des acheteurs & des dupes. ».

« Au reſte, ſi je n'ai pu retenir mon indignation contre ceux qui repoliſſent ainſi les pierres *gravées*, je dois rendre auſſi juſtice à un *graveur* intelligent, qui ayant rencontré le fragment d'une pierre *gravée*, y ajoute ou y efface avec diſcrétion quelque choſe, pour en former un ſujet complet; qui, par exemple, fait un buſte d'un reſte de figure qui étoit autrefois entière, ainſi qu'il s'en voit quelques-uns. Ce n'eſt point vouloir en impoſer, c'eſt chercher à préſenter ſous un point de vue plus ſatisfaiſant un objet, qui, quoique beau en lui-même, cauſeroit quelque peine, ſi on le conſidéroit dans ſon état de ruine. ».

« Les pierres *gravées* de relief, ſont celles qui offrent plus fréquemment des occaſions de faire ces reſtaurations. Il eſt rare d'en trouver de bien entières; mais il ne l'eſt pas moins d'en rencontrer qui rempliſſent toutes les conditions qu'exige un camée parfait. Une des principales, c'eſt que les couleurs ſoient diſtinctes; que celle qui peint un objet ne s'étende point ſur l'objet voiſin, & qu'il n'y ait dans cette diſtribution des couleurs aucune confuſion. Il faut de plus s'aſſurer ſi la couleur qui ſert de fond eſt véritablement celle de l'agathe. Il ſe fait ſur cela bien des ſupercheries. J'ai vu des camées dont le champ étoit peint artificiellement, & d'autres qui, étant conſidérablement amincis, n'avoient de couleur que celle que leur donnoit la feuille appliquée deſſous; & quiconque n'en eſt pas prévenu peut aiſément s'y laiſſer ſurprendre, d'autant plus que cette couleur artificielle eſt ordinairement miſe avec beaucoup d'art. ».

« D'autres fois les parties de relief du camée ont été enlevées de deſſus leur fond, cernées exactement tout autour, & collées ſur un nouveau fond d'agathe, & c'eſt de cette façon qu'ont été rétablis, même anciennement, quantité de camées qui étoient écornés, & qui par-là ont beaucoup perdu de leur prix. Il eſt aiſé de diſcerner les camées ainſi reſtaurés, lors même qu'ils l'ont été avec le plus de ſoin; car dans les camées qui ſont purs & entiers, le fond eſt toujours un peu inégal & un peu ondé, il n'eſt pas poſſible de l'unir davantage à l'outil; dans les autres, au contraire, ce même fond eſt très-liſſe, & extrêmement bien dreſſé, parce que l'agathe, ſur laquelle on a rapporté le

relief, a passé auparavant sur la roue du lapidaire. ».

« Quelques curieux ont prétendu que les anciens n'ont jamais *gravé* que sur des pierres de figure ovale ou ronde ; & lorsqu'on leur en montre quelques-unes d'une autre forme, telles que sont des pierres quarrées, ou à pans, ils ne balancent pas à dire que la *gravure* en est moderne, ce qui n'est pas toujours exactement vrai. ».

« Je trouverois qu'il y auroit encore moins de raison de soupçonner une *gravure* de n'être pas antique, parce qu'au milieu des plus grandes beautés on y remarqueroit quelques négligences qui se seroient glissées dans des parties accessoires ; je ne sais même si l'on n'en devroit pas conclure tout le contraire, d'autant que les *gravures* modernes sont en général assez suivies, & que celles des anciens ont assez souvent le défaut qu'on vient de remarquer. Entre plusieurs exemples, je m'arrêterai à celui que me fournit l'enlèvement du *palladium* gravé par Dioscoride. Le diomède, qui est la maîtresse figure, réunit toutes les perfections ; presque tout le reste est d'un travail si peu soigné, qu'à peine seroit-il avoué par un ouvrier médiocre. Et qu'on ne s'imagine pas que ce soient seulement dans leurs *gravures* que les anciens paroissent s'être ainsi négligés, c'est jusque dans les statues les plus accomplies. Les deux petits amours montés sur un Dauphin, qui accompagnent la vénus de Médicis, sont grossièrement travaillés, tandis que la statue passe, avec raison, pour un chef-d'œuvre de l'art. Ces habiles gens auroient ils prétendu relever l'excellence de leurs productions par ces contrastes, ou auroient-ils craint que l'œil, s'arrêtant sur des objets étrangers, ne se portât pas assez entièrement sur la principale figure ? ».

« A l'égard des sujets, il y en a certainement quelques uns qui dénotent à peu près le temps & le pays où les pierres, sur lesquelles ils ont été représentés, ont été *gravées*.. Un antiquaire peut s'en servir avec avantage, pour prouver l'antiquité d'une *gravure*, ou faire voir qu'elle est moderne ; mais on conviendra qu'il y a bien encore de l'incertitude dans ce genre de discussion, qui d'ailleurs ne décide rien sur le dégré de mérite d'une *gravure*, & n'apprend point si c'est un original, ou une copie. ».

« Une pierre *gravée*, qui seroit encore enchâssée dans son ancienne monture, une autre que je saurois, à n'en point douter, avoir été trouvée depuis peu à l'ouverture d'un tombeau, ou sous d'anciens décombres qui n'avoient jamais été fouillés, mériteroient, selon moi, toute une autre créance, & je les recevrois sans difficulté pour antiques. Je n'estimerois pas moins une pierre *gravée* qui viendroit de ces pays, où les arts ne se sont point relevés depuis leur chûte ; & peut-être prendrois je, avec encore plus de confiance, celles qui auroient passé successivement entre les mains des bons connoisseurs. Ce n'est pas que j'ajoute beaucoup de foi aux histoires qu'on débite dans le commerce, & sur-tout à ces prétendues filiations de certaines pierres *gravées*, qu'on voudroit prouver comme la généalogie d'une famille illustre : j'en connois le faux. Mais c'est que les pierres *gravées*, qui sont apportées du levant, ne sont pas susceptibles d'altération, par le défaut d'ouvriers, comme le sont celles que l'on découvre en Europe ; & qu'il ne me paroît pas non plus vraisemblable, que des hommes qui ont passé pour d'excellens connoisseurs, aient pu se tromper successivement l'un après l'autre sur ce qui a fait l'objet de leur curiosité, & qui a décidé de leur réputation. ».

« On voit bien, quand je parle ainsi, qu'outre la certitude de l'antiquité, je demande que la chose à laquelle je dois donner mon estime soit réellement belle. En un mot la connoissance du dessin, jointe à celle des manières & du travail, est le moyen le plus efficace, & sans doute le seul, pour se former le goût & pour devenir un bon juge. ». (*Baudelot.*)

Winckelmann, ce savant antiquaire qui a rendu justice aux connoissances de Mariette & à la justesse de ses observations sur l'art de *graver* les pierres, ne pensoit cependant pas comme lui sur le poli des pierres *gravées*. Mariette, comme on l'a vu plus haut, le croyoit inimitable, & il en a fait un caractère assuré pour distinguer l'antique du moderne ; mais Winckelmann assure que *nos bons graveurs modernes entendent aussi bien que les anciens la manière de polir leurs ouvrages.*

Les pierres *gravées* offrent quelquefois plusieurs *gravures* sur leurs différentes faces. On voit assez souvent sur une même pierre des *gravures* de siècles bien différens. Le cardinal Albani possédoit un beau camée avec deux têtes, sur le revers duquel on avoit tracé de misérables caractères d'Abraxas. La belle Isis des pierres du baron de Stosch étoit dans le même cas. On y voyoit au revers une pyramide & des caractères qui étoient du temps des Basilidiens, c'est-à dire, sous le règne d'Hadrien. L'envie de convertir en amulettes ces chefs-d'œuvre de la Grèce, les portoit à les couvrir de leurs ridicules caractères *talismaniques* & insignifians.

Les pierres qui sont *gravées* des deux côtés paroissoient très-suspectes à Mariette. « Il m'est, dit-il, plus d'une fois passé par les mains des agathes, qui d'un côté présentoient un relief, & de l'autre une *gravure* en creux ; mais je sais que l'examen de ces agathes demande bien de la circonspection : le plus souvent l'une des deux *gravures* est de travail moderne, & c'est assez ordinairement celle en creux. Crozat en possédoit

une véritablement antique, où ſut chaque face, qui n'avoit pas trois lignes de diamètre, étoit *gravée* en relief une tête de Bacchante extrêmement fine & pleine de feu; & l'on en trouvera pluſieurs exemples dans le recueil de Gorlée. ».

La répétition des mêmes têtes, ou des mêmes ſujets, ſur des médailles & des pierres *gravées*, ou ſur des pierres *gravées* en creux & en relief, pouvant faire prendre ces pierres pour des copies modernes d'ouvrages anciens, nous allons faire parler ſur ce ſujet le comte de Caylus, cet antiquaire familier avec les procédés de tous les arts. (*Rec. d'antiq. IV. pl.* 48. *n°.* 4.)

« Ce camée, exécuté ſur une agathe de deux couleurs, & de grandeur de bague, repreſente la tête de Lyſimaque, telle qu'on la voit ſur les médailles. Le travail en eſt beau, & prouve ce que j'ai dit en pluſieurs occaſions, que les artiſtes grecs exécutoient preſque toujours en relief les têtes importantes & célèbres, avant que de les travailler en creux; car j'ai vu cette même tête ſur des *gravures* en creux, & conſtamment du même tems que ce camée. Cette magnificence, que l'on peut également remarquer pour les ſujets de compoſition, ne tombe que ſur la matière & le ſurplus du travail; tout *graveur* en creux étant preſque toujours obligé de faire ſon modèle en cire avant que d'employer le touret, & ce modèle arrêté eſt beaucoup plus facile à ſuivre en relief qu'en creux. Auſſi le rapport que l'on peut remarquer entre les camées du genre de ce numéro, & les médailles, me conduiroit à croire que les bons *graveurs* grecs étoient les monétaires des princes qui vivoient dans les temps heureux pour ces arts, c'eſt-à-dire, pendant & après le ſiècle d'Alexandre. Leurs médailles préſentent en effet des travaux dans le même goût de grandeur & de perfection, enfin, tout auſſi complets que les plus belles pierres *gravées* de ce même temps. ».

Tout ce que nous avons dit juſqu'ici ſur le travail des pierres *gravées*, ne ſauroit s'appliquer rigoureuſement aux pierres d'un grand volume. (On les trouvera décrites à l'article APOTHÉOSE.) Lorſque les figures paſſent deux pouces environ, les têtes ſeules offrent un beau travail; mais les autres parties ſont fort négligées, & il n'y a dans elles aucune fineſſe de touche (*Mariette.*) *Voyez* DIAMANT. GRENETIS.

GRAVURE ſur verre.

Pline a dit que les artiſtes de ſon temps tournoient le verre, & qu'ils le ciſeloient comme l'argent : *torno teritur, argenti modo calatur.* Cette ciſelure n'eſt autre choſe que la *gravure* au touret, la même que celle des pierres. Le comte de Caylus a cité dans ſes recueils d'antiquités (*II. page* 363. *&c. &c.*) pluſieurs fragmens de verre antique *gravés*, & quelques-uns entr'autres trouvés dans les fouilles de la fontaine de Niſmes.

GRAVURE en taille douce.

Nous donnerons ici un avis très-important pour ceux qui *gravent* ou font *graver* des monumens antiques, médailles, pierres gravées, ſtatues, &c. & qui préviendra les mépriſes involontaires échappées aux écrivains qui ont travaillé ſur les *gravures*, ſans avoir vu les originaux. Lorſqu'on fait copier en *gravure* une tête de profil, il eſt aſſez indifférent que ce profil vienne à droite ou à gauche, parce que les traits du viſage n'en ſont point altérés, & que la tête porte toujours le même caractère : mais s'il s'agit de reproduire pluſieurs figures, dont les attitudes ſont indiquées d'une manière préciſe, ou dont les attributs ne ſont point placés au haſard, la *gravure* dite *au miroir* devient néceſſaire & indiſpenſable. Un grand nombre d'antiquaires ont péché contre cette loi, & de-là eſt venue la différence très-ordinaire dans les deſcriptions du même objet faites par deux ou trois écrivains. L'un d'eux, aſſez heureux pour avoir ſous ſes yeux le monument qu'il a décrit, a placé dans la main droite ce que l'autre écrivain, forcé de travailler ſur une *gravure* qui retourne l'objet, ſi l'on n'a pris la précaution de *graver au miroir*, a placé dans la main gauche.

GRÈCE.

La *Grèce*, en général, n'étoit pas un bon pays. La Laconie contenoit beaucoup de bonnes terres; mais elles étoient difficiles à labourer, parce que le terrein eſt entrecoupé de vallées & de montagnes, ce qui rend ce canton de difficile accès en tems de guerre. La Meſſénie au contraire eſt arroſée; elle abondoit en excellens fromens & en bons pâturages. Le territoire de Corinthe étoit ſemblable à celui de la Laconie. L'Arcadie eſt pierreuſe, & parſemée de montagnes; cependant il y avoit de bons pâturages, propres principalement à nourrir des ânes & des chevaux de haras. L'Attique étoit célèbre pour ſon miel; le mont Himette en fourniſſoit d'excellent. Du reſte les Athéniens poſſédoient un terrein maigre & ingrat, qui ne faiſoit envie à perſonne.

GRECS.

Hiſtoire des arts chez les grecs. Dans cet article nous nous propoſons de donner une notice abrégée de l'hiſtoire des arts parmi les grecs, c'eſt-à-dire, de leur naiſſance, de leurs progrès, & de leur décadence. Nous y joindrons, autant qu'il ſera poſſible, des indications ſur les moyens que les artiſtes de cette célèbre nation ont employés pour parvenir au beau, & même au ſublime, dans tous

tous les genres : nous faisons gloire d'avouer que les observations que nous allons publier ne sont, pour la plupart, que l'extrait des ouvrages suivans. 1°. *L'Histoire de l'art chez les anciens*, par J. Winckelmann. Les savans considèrent cet ouvrage comme les institutes, le rudiment, ou plutôt comme l'analyse de l'art. 2°. *Les Recueils d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques & romaines*, 7 *vol. in*-4° (A Paris, chez Ducheſne, 1756.). Le comte de Caylus, auteur de cet ouvrage, a rangé les monumens de l'antiquité suivant l'ordre chronologique : l'on y voit 1°. les essais des artistes de chaque nation ; 2°. leurs progrès, leurs succès & leurs triomphes ; 3°. la décadence des arts y est prouvée par les monumens. Ces recueils sont infiniment précieux, parce que le comte de Caylus y développe plusieurs procédés singuliers des anciens, & parce qu'il a lui-même gravé une partie de cet ouvrage. Quoiqu'il soit extraordinairement difficile d'exprimer les nuances qui distinguent le beau style des grecs de leur style médiocre, que ce savant appelloit improprement le style des romains, &c. Cependant on peut dire que Caylus a presque toujours réussi à le caractériser & à le faire sentir par le trait ; 4°. nous avons tiré plusieurs observations de l'*origine des loix, des arts & des sciences*, par M. Goguet, (3 *vol. in*-4°. 1758. A Paris, chez Desaint & Saillant.).

L'histoire nous apprend que les arts naquirent en Egypte ; l'architecture, la sculpture, &c. se ressentirent du caractère de grandeur, de noblesse & de simplicité qu'inspiroient la morale, la religion & la politique chez ce peuple, dans le temps qu'il étoit gouverné par de vrais monarques. Les étrusques s'instruisirent auprès des Egyptiens ; ils commencèrent par être copistes, ensuite ils perfectionnèrent les détails en sacrifiant une partie de la grandeur. Dans la suite les arts furent transportés dans la *Grèce* : le savoir, joint à la plus noble élégance, conduisit les artistes à la perfection. Sous l'empire d'Auguste les arts s'établirent à Rome ; les *grecs* furent invités à les transporter dans cette terre étrangère, où ils dégénérèrent : dans l'Italie & dans la Sicile les arts luttèrent pendant environ deux siècles contre la barbarie : la translation du siège impérial dans Byzance les fit périr dans Rome, & les ranima un peu dans Constantinople, & dans les villes de la *Grèce*. Les turcs prirent Constantinople, & pour lors les artistes *grecs*, fuyant l'oppression, vinrent en Italie ranimer le génie ou ressusciter le bon goût : enfin l'Italie a servi pendant long-temps de modèle à la France, à l'Angleterre, à l'Allemagne, à la Russie, &c Tel est le chemin que les arts & les sciences ont parcouru, &c.

Après avoir indiqué la route des arts & des artistes, nous devons observer leurs progrès successifs. L'histoire des égyptiens, des étrusques, des *grecs*, des romains, des lapons, &c. nous démontre, par le moyen des monumens, que dans tous les arts & chez tous les peuples, l'on a commencé par se borner au nécessaire, ensuite l'artiste a recherché le beau, il a tenté de parvenir au sublime ; enfin il est tombé dans l'extrême en se précipitant du colossal dans la miniature, ou dans le grotesque ; en un mot, à force de surcharger la nature de métaux, de pierreries & de fleurs, on l'a écrasée sous le poids des ornemens mesquins.

Des observations générales descendons aux particulières, qui concernent les *grecs*. Quatre cents ans avant la guerre de Troye, l'Egypte étoit policée ; dès-lors le roi Sésostris employoit les artistes à fortifier des villes, à bâtir des temples superbes, à élever des obélisques, des piramides, des statues, &c. Mais pendant ce tems-là, & même jusqu'au règne de Codrus, roi d'Athènes, la férocité des mœurs des *grecs* répondoit à la grossièreté de leur esprit ; la plupart vivoient de glands, ou de fruits crus ; ils s'habilloient de peaux d'animaux ; ils couchoient sur la terre, étendus sur ces mêmes peaux : plusieurs insulaires de l'Archipel immoloient aux dieux leurs ennemis, les étrangers ou leurs enfans, &c. ; en un mot l'on ne trouvoit ni repos, ni sûreté dans la *Grèce*. Goguet (*l'origine des loix*) ajoute ces mots : *nous rapportons ces faits pour prouver combien les éloges que certains esprits poétiques donnent aux temps héroïques de la Grèce, sont faux & déraisonnables ; il s'est passé bien des siècles avant que la plus grande partie de l'univers soit sortie de cette funeste ignorance, dont les vices & les excès les plus honteux sont la suite inévitable.*

Winckelmann observe que l'art naquit beaucoup plus tard chez les *grecs* que chez les autres peuples orientaux : mais comme la *Grèce* paroit être son terroir naturel, il y fit en peu de temps beaucoup de progrès. Pausanias dit que les peuples de l'Archipel commencèrent par adorer des cailloux, des trones d'arbres, des pierres équarries ou arrondies grossièrement ; telles étoient la Junon adorée à Thespis, la Diane adorée à Icare & à Patroa ; Jupiter Milichius, adoré à Corinthe, & Vénus, sous la forme d'une colonne, adorée à Paphos ; Bacchus, les Graces, les Amours même, étoient représentés par des colonnes ; & le nom de κίων, c'est-à-dire, *colonne*, désigna une statue. A Sparte, Castor & Pollux étoient indiqués hiéroglyphiquement par deux morceaux de bois paralléles, liés par deux petites traverses, semblables à la figure qui désigne les gémeaux dans le zodiaque. Peu de temps après, les *grecs* placèrent des têtes sur les pierres dont on vient de parler : on donna le nom de ερμαὶ, *hermes*, *termes* ou *mercures* à ces pierres quarrées qui servirent de limites & de divinité. Dans la suite, les *grecs* mirent au centre de ces pierres quarrées, ou de ces colonnes, des marques visibles du sexe de la di-

vinité qu'elles repréſentoient. Peu après, Dédale ſépara la partie inférieure de la pierre, il y forma deux jambes. Dans les premiers temps, les ſtatuaires ne marquoient les traits du viſage, & même ceux des yeux, que par des lignes droites, ou par des traits applatis & allongés. Winckelmann penſoit que les *grecs* ont reçu plutôt l'art des phéniciens que des egyptiens, parce qu'avant le règne de Pſammétichus aucun étranger ne pouvoit aborder en Egypte, & qu'alors les *grecs* commerçoient déjà avec les phéniciens.

Les égyptiens, les étruſques & les *grecs* les plus anciens mirent des inſcriptions ſur la baſe ou ſur la poitrine, ou ſur la cuiſſe des figures. Myron mit ſon nom, en lettres d'argent incruſtées, ſur la cuiſſe d'Apollon. Les premières figures des égyptiens & des *grecs* étoient roides comme les momies, ſans mouvemens; les pieds étoient joints, & les bras collés ſur les hanches : dans la ſuite, on tâcha de marquer les muſcles ſur les parties du corps; mais on les traça en ligne droite & en vives arêtes : peu après on donna un peu de mouvement aux bras & aux jambes. Diodore de Sicile remarque que les doriens conſervèrent plus long temps que les autres *grecs* l'ancien ſtyle, ſans arrondir les muſcles. Les hiſtoriens nous atteſtent que la ſtatuaire *grecque* commença à travailler ſur l'argille, enſuite ſur le bois, l'ivoire, le bronze, la pierre, &c. Les *grecs* employèrent l'argille à colorier les ſtatues de leurs dieux, à faire des vaſes, & à modeler des figures : on peignit enſuite ces vaſes. Il nous reſte une aſſez grande quantité de vaſes *grecs*, même de ceux du ſtyle antique : leur forme eſt plus élégante que celle de nos porcelaines.

Les premières ſtatues & les premières maiſons des *grecs* étoient de bois; dans la ſuite l'on dora les ſtatues. Il paroît que dans les temps les plus reculés les *grecs* ſculptèrent l'ivoire. Homère parle ſouvent des gardes d'épée, & même des lits ornés de pièces d'ivoire. Ils compoſèrent depuis les ſtatues de leurs dieux, partie en bois ou en métal, & partie en ivoire. Les *grecs* des premiers ſiècles fabriquoient les ſtatues des mêmes pierres dont ils bâtiſſoient leurs maiſons. Ces peuples ne commencèrent à travailler des figures entières en marbre que dans la cinquantième olympiade. On habilla quelquefois les ſtatues en les couvrant d'étoffe ordinaire, ou de métal; enſuite l'on peignit les draperies de pierre, & les parties qui repréſentoient les chairs : pendant les jours de fête, on barbouilloit de rouge le viſage des ſtatues. Pauſanias obſerve que l'on fit plutôt des ſtatues de bronze dans l'Italie que dans la *Grèce*; il dit que Rhœcus & Théodore de Samos furent les premiers qui modelèrent & ciſelèrent le bronze parmi les *grecs*. Cependant long temps avant Créſus, roi de Lydie, on avoit fait à Samos trois figures de ſix aunes de hauteur, qui ſoutenoient un très-grand vaſe; le tout étoit de bronze : ce monument étoit le produit du dixième du gain provenu de la navigation des Samiens à Tarteſſus, au-delà des colonnes d'Hercule. Hérodote dit qu'après la mort de Piſiſtrate, les athéniens firent faire le premier quadrige de bronze; ils firent placer ce magnifique char au-devant du temple de Pallas. Dans la ſuite les *grecs* érigèrent dans les temples des ſtatues d'argent, & même d'or.

A l'égard de la gravure ſur la pierre, elle paroît être très-ancienne chez les *grecs* : l'on obſerve que dans les premiers temps ils faiſoient des cachets avec du bois vermoulu. La gravure des cachets en pierre paroît être de la plus haute antiquité parmi les égyptiens. Chez les anciens, au lieu de ſigner les actes, l'on imprimoit ſa note avec ſon cachet; chacun avoit le ſien.

Après avoir indiqué l'origine de l'art & les matières ſur leſquelles il s'exerça, Winckelmann recherche les cauſes des différences de l'art chez les différentes nations : il prouve que le climat influe ſur la conſtitution des peuples & ſur leur manière de penſer. Il dit que l'inſpection des hommes & des animaux démontre l'influence générale du climat ſur la taille, la figure, la couleur, les paſſions, & ſur le langage. L'élégance des formes eſt proportionnée à la pureté & à la chaleur du climat. La beauté ſublime, qui ne conſiſte pas ſeulement dans la douceur moëlleuſe d'une peau ſatinée, dans la couleur fleurie d'un teint de lys & de roſes, dans la langueur ſéduiſante des yeux humides, ou dans la vivacité piquante des yeux pleins d'un feu malin, mais qui conſiſte encore dans la proportion des traits, & dans leur aſſortiſſement le plus touchant; cette beauté ſe trouve plus fréquemment dans les pays qui jouiſſent d'un ciel plus pur, plus fertile & plus ſerein. L'Italie renferme plus de belles perſonnes que la France : la Sicile, ou plutôt Malte, produit plus de belles femmes que l'Italie; l'Jonie en voit plus naître dans ſon ſein que toutes les autres îles de la grande & de la petite *Grèce*; parce que le climat y eſt doux, que l'on y jouit d'un printemps perpétuel, que la température de l'air y eſt plus conſtante & plus ſoutenue que dans le reſte de la *Grèce*, la figure y eſt par conſéquent moins altérée par les maladies.

Parmi les *grecs* l'on ne voit point de perſonnes qui aient le nez écraſé : peu de perſonnes ont le nez aquilin; l'ovale de leur tête eſt plus parfait que celui des allemands & des flamands. Dans les pays chauds la petite vérole altère moins les figures, elle y eſt moins dangereuſe; il eſt rare même en Italie de voir des perſonnes dont le viſage ait été taché par cette maladie épidémique, que les anciens *grecs* ne connoiſſoient point. Il étoit par conſéquent très facile aux anciens *grecs*

Digitized by Google

de repréſenter la beauté. A l'égard de l'influence du climat ſur la façon de penſer des *grecs*, on ne peut la méconnoître; mais leurs ames étoient modifiées par l'éducation & par le gouvernement particulier de chaque province de la *Grèce*. Le tour de génie ſe manifeſte dans les productions des artiſtes, & les expreſſions ſont proportionnelles au degré de chaleur du climat que l'on habite. Les *grecs*, qui vivoient ſous un ciel & ſous un gouvernement tempérés, avoient des idées & une langue pittoreſques: leurs poëtes, depuis Homère, ne parlent pas ſeulement dans un ſens figuré; mais ce qu'ils diſent eſt ordinairement la plus belle peinture de ce qu'ils penſent. La cadence, l'arrangement des vers, le ſon particulier de chaque mot, tout fait image dans leur ſtyle; le temps n'en a point terni le coloris: leur imagination n'étoit point outrée comme celle des autres peuples: leur ſens, agiſſant par des nerfs ſubtils & agiles ſur un cerveau délicatement tiſſu, leur faiſoient ſaiſir au premier abord les différentes qualités d'un objet, & les fixoient au beau par inſtinct, c'eſt-à-dire, par goût naturel. La langue *grecque* ſe perfectionna parmi les colonies fixées dans l'Aſie mineure, qui jouiſſoient d'un ciel encore plus beau que celui du climat qu'elles avoient quitté; la langue y devint plus riche en voyelles, conſéquemment elle devint plus douce & plus harmonieuſe. Ce fut le même ciel de l'Ionie qui inſpira les poëtes; la philoſophie *grecque* naquit & fit des progrès étonnans dans le même climat; le même pays enfanta les premiers hiſtoriens, les Apelles, &c. Mais ce beau pays, l'Aſie ionique, n'ayant pu réſiſter à l'énorme puiſſance des perſes, le trône des ſciences & des arts fut fixé dans Athènes, dès que l'on en eut expulſé les tyrans. Pour lors le gouvernement démocratique éleva l'ame de chaque citoyen, & la ville même, au-deſſus de toutes les autres cités de la *Grèce*. Le goût s'y raffina & s'y répandit généralement: le citoyen fit ſes efforts pour ſe diſtinguer par la théorie & par la pratique des arts & des ſciences; il protégea les célèbres artiſtes, & il les récompenſa. Les architectes s'illuſtrèrent par l'invention des ordres d'architecture, & par la conſtruction d'édifices publics dont le goût égaloit la magnificence. Tous les arts acquirent un degré de perfection dans Athènes, & ils ſe répandirent enſuite dans les autres villes de la *Grèce*: mais ils y furent modifiés par la conſtitution du gouvernement, par le climat, & par l'éducation particulière. Les theſſaliens, par exemple, étoient d'excellens ſoldats dans les rencontres où il s'agiſſoit de combattre par petite troupe: les ætoliens au contraire étoient d'excellens militaires en bataille rangée. Les crétois étoient incomparables pour l'embuſcade & pour les ſtratagêmes de guerre: mais ils étoient peu utiles dans les autres circonſtances.... Pour adoucir les mœurs féroces des arcadiens, qui ſe reſſentoient de la ſtérilité de leur climat, les loix forçoient chaque particulier à étudier la muſique juſqu'à l'âge de trente ans: les arcadiens devinrent, par ce moyen, les plus polis & les plus ſincères des *grecs*. Les cynathiens refuſèrent conſtamment de ſuivre l'exemple des arcadiens, ils mépriſèrent la muſique, & retombèrent dans leur férocité naturelle; ils devinrent barbares, & furent en horreur à toute la *Grèce*.

Le grand talent que les *grecs* avoient pour l'art ſe retrouve aujourd'hui, en partie, parmi les habitans libres des plus belles contrées de l'Italie. L'imagination eſt, pour ainſi dire, le premier élément des talens; cette imagination brillante caractériſe l'italien, comme le jugement ſolide caractériſe l'anglois; celui-ci eſt né pour philoſopher, & non pour peindre; j'ajoute, dit Winckelmann, que le françois, quoique habitant d'un climat plus chaud que les peuples de la Grande-Bretagne, ne parviendra peut-être, malgré ſes efforts, qu'à égaler les poëtes, les graveurs & les ſtatuaires du ſecond genre parmi les *grecs*.

Winckelmann obſerve enſuite que ce n'eſt pas aſſez de connoître les matières de l'art, les circonſtances qui influent ſur les arts, & d'obſerver les progrès de tous les arts chez les égyptiens & chez les étruſques; ſi l'on veut parvenir à fixer ſes idées ſur le vrai beau, ſi l'on veut apprendre à juger de l'art & à l'exercer, il faut, outre cela, analyſer les monumens que nous ont laiſſés les *grecs* dans les temps où ils jouiſſoient de leur liberté.

Les voyageurs de ce ſiècle préſument, avec raiſon, que ſi les *grecs* modernes acquéroient leur liberté, ſur le champ l'ignorance, la lâcheté diſparoîtroient, & l'on verroit renaître parmi eux l'héroïſme, le génie, les vertus, les talens, ſurtout ſi 1°. on rétabliſſoit les anciens ſpectacles publics, dans leſquels chacun avoit droit de diſputer les couronnes dans les jeux d'exercice du corps, & dans ceux de l'exercice de l'eſprit; ſi, 2°. l'on gravoit des inſcriptions, & ſi l'on élevoit des ſtatues aux vainqueurs & aux hommes de génie, conformément à l'ancien uſage de la *Grèce*; 3°. ſi l'on rétabliſſoit la mode de ſe rendre ſage & utile à ſa patrie, plutôt que de devenir ſavant ou petit maître; 4°. ſi le gouvernement, ceſſant d'être occupé du ſoin d'épuiſer les richeſſes des peuples, s'occupoit ſérieuſement de l'éducation publique, & que, conformément au décret porté pendant la LXIe. olympiade, il fît raſſembler tous les morceaux diſperſés des plus grands poëtes & des ſublimes orateurs, pour en former un catéchiſme qui ſervît à inſtruire tous les enfans des vrais principes de la morale & de la politique; 5°. ſi au lieu d'honorer les citoyens, par rapport à leur naiſſance, ou à la maſſe de leurs richeſſes, on rétabliſſoit l'uſage de *vénérer* les

artiſtes & les grands hommes dans tous les gentes, & ſi l'on avoit ſoin de les placer à la tête du gouvernement, en leur diſant : reſſouvenez vous que Miltiade, Thémiſtocle, Ariſtide & Cimon s'élevèrent peu à peu au rang de chefs & de ſauveurs de la *Grèce*. Ces généraliſſimes n'étoient pas mieux logés & mieux nourris que les autres citoyens ; on ignoroit alors l'abus de ruiner les provinces pour élever, comme aujourd'hui, aux commandans, aux intendans, &c. des palais qui leur font ſouvent, dans les Indes, oublier ce qu'ils doivent à l'état & à l'humanité.

La ſculpture, & enſuite la peinture, ont été perfectionnées avant l'architecture, parce que le ſtatuaire trouva ſes règles en contemplant la nature ; au lieu que l'architecte fut obligé de chercher les ſiennes dans la combinaiſon des proportions, &c. La ſculpture a précédé la peinture dans la *Grèce*, ainſi que dans l'Egypte.

Pline croit que la peinture, chez les *grecs*, ne remonte pas au-delà de la guerre de Troye. Le Jupiter de Phidias, & la Junon de Policlète, c'eſt-à-dire, les deux plus parfaites ſtatues de l'antiquité, exiſtoient déjà avant que les peintres *grecs* ſuſſent placer le jour & les ombres dans les tableaux. Euphanor introduiſit dans les peintures la ſymmétrie & la perſpective du coloris. La peinture ſe perfectionna plus tard & moins facilement que la ſculpture & la gravure, parce que les peuples préféroient les pierres gravées & les ſtatues aux tableaux ; parce que, pendant pluſieurs ſiècles, l'on ne permit point aux peintres de renfermer leurs ouvrages dans les temples. C'eſt par la même raiſon que chez les *grecs* la poéſie parvint plutôt au ſublime que l'éloquence ; ce qui a fait dire à Cicéron (*de Orat. lib. I. n°.* 3.), que la *Grèce* a produit plus de grands poëtes que de grands orateurs.

Winckelmann obſerve, ſur l'eſſence de l'art, que les meilleurs ſtatuaires & les meilleurs peintres de l'école romaine n'ont point eu une idée juſte du beau idéal, qui eſt infiniment ſupérieur au beau phyſique, c'eſt-à dire, à la collection de toutes les beautés que l'on trouve éparſes ſur le globe terreſtre. Les modernes ſe bornent au beau phyſique, qui eſt toujours accompagné de défauts ; mais les *grecs* ſe ſont élevés au beau idéal dans tous les genres. Par exemple, Michel-Ange a connu le beau de l'expreſſion, mais il n'a pas ſu contenir ſon ciſeau & ſon pinceau : l'expreſſion de ſes ouvrages dégénère en contorſions, il emploie de grands mouvemens pour opérer de petits effets. Les *grecs* au contraire employoient peu de mouvement pour produire de grands effets. Raphaël a donné trop de rendreſſe & de molleſſe aux femmes qu'il a peintes ; les *grecs* ont été plus retenus, même en repréſentant leur Vénus publique. Les figures de Bernin & de Rubens reſſemblent à des gens que le caprice de la fortune a élevés rapidement de la lie du peuple aux premiers honneurs. On reconnoît la foibleſſe du ſtyle de Barocci à ſes nés écraſés & à ſes mauvaiſes draperies. Les mentons de Pietre de Cortone ſont courts & applatis en deſſous ; l'on ne voit aucun de ces défauts dans les ſtatues du grand *grec*, c'eſt-à-dire du *grec* par excellence.

Les *grecs* commencèrent par copier ſervilement la belle nature : leurs premiers eſſais, dans le ſecond âge du bon goût, nous offrent des ſtatues dont la tête eſt communément trop groſſe ; mais à force de voir de belles perſonnes dans les gymnaſes, dans les amphithéatres, dans les bains, &c. où la nature paroiſſoit ſans voiles, ces *grecs*, ſemblables à l'abeille, qui du burin des fleurs compoſe ſon miel, réunirent les yeux les plus admirables à la bouche la plus parfaite, &c. Ils ſe compoſèrent par ce moyen un type du beau dans le genre féminin. Nous pouvons découvrir leur ſecret à force de méditer ſur leurs ouvrages & de les meſurer. Dans Apollon, ils réunirent une partie des belles formes & des belles proportions de l'homme & de la femme la plus parfaite : la ſingularité du corps des prêtres de Cybelle, que l'on réduiſoit au genre neutre par la caſtration, leur donnèrent peut-être cette idée, &c. Les *grecs* repréſentèrent Apollon jeune, parce que la douce fleur de la jeuneſſe eſt très-propre à inſpirer l'amour & la tendreſſe, il paroît planer ſans toucher terre avec la plante des pieds ; la légèreté indique la nature ſpirituelle. Les *grecs* donnèrent à la figure de Faune une proportion mitoyenne entre celle d'Apollon & celle de l'homme le plus parfait : ils repréſentèrent différemment Hercule-homme & Hercule-déifié ; ils ſavoient faire diſtinguer par le trait le héros du dieu. Une ſeule teinte de joie tendre dans le regard de Barrus, qui eſt en bas-relief ſur les médailles de Cyrène, l'auroit transformé en Bacchus ; & ſi l'on y eût ajouté un trait de grandeur divine, l'on en auroit fait un Apollon. Le héros employoit plus de mouvement & d'action pour exécuter un projet, que la divinité repréſentée dans la même circonſtance.

La ſupériorité ſur les déeſſes, & la fierté, s'annoncent dans Junon par ſa haute taille, par des yeux bien ouverts & arqués, qui donnent à ſes regards toute la majeſté de la reine, qui veut également inſpirer l'amour & le reſpect. Pallas, cette vierge qui a vaincu l'amour même, a les yeux moins ouverts & moins arqués ; elle ne porte point la tête élevée, ſon regard eſt modeſte & baiſſé ; elle paroît occupée de quelque douce réflexion. Vénus a la paupière inférieure plus élevée, ce qui lui donne de la douceur ; ſes yeux, moins ouverts, annoncent la tendreſſe & la langueur. Diane paroît uniquement occupée

Digitized by Google

de la chaſſe, elle a tous les attraits de ſon ſèxe; mais elle paroît les ignorer; ſa taille eſt plus légère & plus mince que celle de Junon, ou même que celle de Pallas. Nous avons rapporté toutes ces obſervations pour mettre les lecteurs à portée de vérifier tout ce que nous avons dit ſur la manière dont les *grecs* caractériſoient les hommes, les héros, les demi-dieux, &c. Il eſt facile de s'en convaincre, en examinant les médailles & les pierres gravées par les *grecs*, ou du moins leurs empreintes en ſoufre, en-plâtre, &c. La forme des divinités eſt ſi conſtante chez tous les artiſtes des différentes villes de la *Grèce*, de ſorte que l'on ſeroit quelquefois tenté de croire qu'elle avoit été preſcrite & déterminée par une loi.

Winckelmann fait obſerver, dans l'Apollon du Vatican qui décoche une flèche ſur le ſerpent Python, que le ſtatuaire, voulant repréſenter le plus beau des dieux, a eu ſoin de caractériſer dans la figure le calme ou la tranquillité; mais il n'a exprimé la colère de ce dieu que dans ſes narines, qu'il ſoulève un peu, & il a caractériſé ſon dédain pour le vil ſerpent, en ſoulevant un peu le milieu de la lèvre inférieure: il décoche le trait ſans employer la moitié de ſa force; il paroît qu'il mépriſe aſſez ſon ennemi pour refuſer de lui faire face, & de chercher à acquérir, par ce moyen, plus de force & de facilité pour le percer. Ces obſervations démontrent que les *grecs* étoient perſuadés que plus on met de mouvemens & de contorſions dans les traits & dans les muſcles, plus on détruit la nobleſſe. Le grand homme geſticule peu, & s'affecte rarement; un trait indique ſa paſſion: mais on voit en même-temps les efforts qu'il fait pour la contenir & pour la modérer ſuivant les règles de la prudence, de la juſtice & de la décence. Les attitudes des dieux ſont conformes à leur dignité; l'on n'a trouvé que deux divinités *grecques*, avec les jambes croiſées, & les pieds poſés dans une attitude ruſtique: mais on préſume que le ſtatuaire a eu des raiſons pour agir ainſi. Ces obſervations démontrent encore combien il eſt dangereux pour un jeune artiſte de copier ſervilement les caractères des paſſions, deſſinés par le fameux peintre François Charles le Brun: ce grand homme les a tracés dans leur excès le plus outré pour les rendre ſenſibles, même aux yeux des ignorans.

Nous déterminerons la beauté des parties des figures *grecques* dans l'article PROPORTION; nous y rapporterons la nouvelle méthode que Winckelmann a publiée relativement à la tête. A l'égard de la beauté des parties du corps; nous remarquerons en paſſant que le profil du viſage des ſtatues du grand *grec* conſiſte dans une ligne preſque droite, c'eſt-à-dire, très doucement enfoncée dans l'alignement du nez & du front: la grandeur & la nobleſſe ſont exprimées par le trait droit, & la tendreſſe eſt produite par des inflexions douces & légères. Plus l'inflexion qui ſépare le nez du front eſt profonde, plus le profil eſt diſgracieux: la beauté des ſourcils conſiſte dans la fineſſe des poils: plus le trait eſt fin & peu courbé, plus l'œil annonce de calme & de tranquillité.

Chaque paſſion peut ſe caractériſer par le mouvement ou l'inflexion des ſourcils. Les *grecs* ſavoient, comme nous, que les yeux qui ne ſont ni trop ſaillans, ni trop enfoncés, ni trop grands, ni trop petits, ſont les plus beaux: mais pour travailler dans le beau idéal, ils les tenoient un peu au-deſſous de ce que nous appellons, dans le beau phyſique, *à fleur de tête*; ils agiſſoient ainſi pour rendre l'os qui les couvre plus ſaillant, & l'œil de leurs ſtatues plus facile à diſtinguer par ſon ombre: dans quelques ſtatues, les *grecs* mettoient les prunelles en argent ou en émail; & de couleur naturelle. Dans la jeuneſſe le front doit être petit, il ſe perd ſous les cheveux qui le couvrent: un grand front libre & élevé convient à la vieilleſſe. L'œil doit avoir pour longueur le cinquième du diamètre moyen de l'ovale) le nez & la bouche ne doivent avoir que la même étendue: le nez doit être droit; l'alignement des narines & de la bouche parallèle pour déſigner l'état de tranquillité; les lèvres teintes du plus bel incarnat: la lèvre inférieure plus pleine que la ſupérieure, pour amener la rondeur du menton: le menton ſans foſſette, car ſa beauté conſiſte dans la rondeur pleine de ſa forme voûtée, & la foſſette eſt un accident & une ſingularité de nature dans le menton & dans les joues. Les anciens ne donnoient l'air riant qu'aux ſatyres: cet air déſignoit l'amour de la débauche, l'intempérance dans les paſſions, en un mot la groſſièreté & la folie.

La fureur des hommes & du temps a laiſſé ſubſiſter peu de mains & de pieds parmi les ſtatues *grecques*. Les mains de la Vénus de Médicis ſont modernes; la partie du bras au-deſſous du coude de l'Apollon du Belvédère eſt auſſi une pièce rapportée. La beauté d'une jeune main *grecque* conſiſte dans une plénitude modérée, avec des traits à peine viſibles, ſemblables à des ombres douces; ſur les articulations des doigts, où doivent ſe former des foſſettes dans les mains pleines, l'art n'indique aucune jointure dans les articles, ſurtout il ne courbe point le dernier article des doigts, comme font les artiſtes modernes. Les anciens ne reſſerroient point leurs pieds comme nous; moins le pied eſt ſerré, plus il eſt dans ſa forme naturelle. Dans les ſtatues antiques, les ongles ſont plus applatis que dans les modernes. L'élévation d'une poitrine, régulièrement voûtée, étoit regardée comme une beauté dans les figures

des hommes. Les anciens vouloient que le ſein des femmes fût reſſerré, terminé en pente douce, les mamelles petites & en pointe ; c'eſt pourquoi ils mettoient de la pouſſière du marbre de Naxos ſur le ſein des filles, pour empêcher qu'il ne s'enflât.

Winckelmann donne cette importante leçon aux artiſtes : « Ne vous appliquez pas à découvrir les » défauts & les imperfections dans les ouvrages » de l'art des anciens *grecs*, apprenez auparavant à en connoître & à en ſaiſir les beautés ». Nous n'entrerons pas dans de plus amples détails pour démontrer que les *grecs* faiſoient tout par règle ou par principe. Veut-on connoître juſqu'où ils ont pouſſé l'allégorie ? Conſultez les *peintures* de Philoſtrate, liſez les ouvrages de Plutarque, & ſur tout ceux de Pline, parce qu'il entre dans des détails ſur tous les arts. Cicéron, dans le livre *de Oratore*, nous donne une idée des orateurs & des hiſtoriens *grecs*. L'*Hiſtoire univerſelle*, traduite de l'anglois, peut faire connoître les loix, les mœurs & les uſages des *grecs* : Vitruve nous donne une idée de leurs talens dans l'architecture ; Longin nous a conſervé la théorie du ſublime de leurs écrivains. Pauſanias n'a parcouru qu'une partie de la *Grèce* ; mais il décrit les chefs-d'œuvre qu'il y a vus en quantité ; il y a obſervé 88 tableaux, 48 portraits, 2827 ſtatues ; dans ce nombre prodigieux de merveilles, il renferme 33 figures coloſſales, dont trois étoient de bois, & les autres de bronze ; 32 ſtatues équeſtres de grandeur naturelle, & du même métal ; 74 ſtatues moyennes de bois, une ſtatue de plâtre, deux de fer, dont l'une étoit formée par des plaques clouées ; pluſieurs ſtatues en argent, & une en or, toutes les autres en marbre. Parmi ces 2827 ſtatues, Pauſanias avoue qu'il n'a trouvé qu'une ſeule copie. Ce fidèle voyageur a vu dans le même pays 24 grands chars de bronze, attelés de deux ou de quatre chevaux de même métal, &c.

Les artiſtes *grecs* ſe plaiſoient beaucoup à traiter le nud ; cela n'empêchoit pas qu'ils ne drapaſſent quantité de figures, même celle de Vénus. Dans leurs gravures, ils travailloient les cheveux, les têtes, les mains, avec un ſoin extrême. Les graveurs copioient ſouvent les plus belles ſtatues, ils ſavoient donner à Jupiter un air de majeſté, un ton animé, plein d'eſprit & de vie. Dans Vénus on voit un travail doux, léger, peu enfoncé : on admire la nobleſſe, la ſimplicité de l'attitude, la juſteſſe, la préciſion, la fineſſe des touches, les méplats, les laiſſés, le coulant dans le contour, & un fini inimitable : l'on y admire encore la liaiſon de la tête & du cou, la poſition de la tête, & le poli extrême des ſurfaces.

Les temples de la *Grèce*, les portiques des *forum* ou marchés, les places publiques, étoient remplies de ſtatues & de tableaux ; chaque particulier avoit une petite chapelle, qui renfermoit les figures des dieux & des génies ; en un mot la religion conſacroit & immortaliſoit les ouvrages des poëtes, des ſtatuaires, des muſiciens, ou plutôt des artiſtes dans tous les genres.

Les *grecs* inventerent l'art de faire les voûtes, & l'art de greffer ; ils perfectionnèrent l'agriculture, la rhétorique, la légiſlation, la morale & la politique, comme les ouvrages d'Ariſtote le prouvent. La médecine doit tout à Hippocrate ; & le militaire moderne peut s'inſtruire à fond des principes de ſon art dans Xénophon, Quinte-Curce & Polybe, &c. &c. (V. A. L.).

Coſtumes des grecs.

Quoique (*Anſel. Solerius de Pileo, &c. fol.* 166.) les *grecs* ſoient repréſentés ſur la plupart des monumens la tête découverte, cependant dans leurs voyages, & ſur-tout quand ils étoient expoſés au ſoleil, ils ſe ſervoient du *petaſe* ou bonnet theſſalien. Ce chapeau, qu'on voit pendre ſur le dos à Zethus (*Monum. in editi. n°.* 85), ſur un bas-relief de la villa Borghèſe, avoit un bord pour garantir le viſage ; ce que le *pileus*, ou bonnet ordinaire, ne faiſoit pas, puiſqu'il étoit ſans bord. (*Anſ. Solerius de pileo, fol.* 167.). On voit rarement ces coëffures aux ſtatues, excepté à celles de Mercure : Polignote avoit peint Neſtor (*Pauſan.*) avec un chapeau. Un vaſe de la villa Albani (*Monumenti ant. ined. tom, I. fig.* 65.), repréſente Théſée délivré par Hercule, portant le bonnet pour marque de ſa liberté. Une médaille d'Auguſte, avec la figure d'Apollon jouant de la lyre, montre un chapeau jetté ſur le dos ; peut-être ce dieu eſt-il repréſenté gardant les troupeaux d'Admete ? Le baron de Spanheim (notes ſur les Céſars de Julien, fol. 274.) a pris ce chapeau pour un bouclier, ſur une médaille. Philippe, pénultième roi de Macédoine (*Theſaurus Brand. pars I. fol.* 248.), en porte ſur la tête un ſemblable ; il eſt à cheval, & il paroît voyager. Ulyſſe porte communément un bonnet de la forme de ceux qu'on donne à Caſtor & à Pollux. Tel étoit à-peu-près le chapeau ou bonnet lacédémonien, nommé *cauſia*.

Les *grecs* ne portoient pas les cheveux courts, auſſi généralement que les romains. Les Spartiates, ſelon Plutarque (Vies des hommes illuſtres), les portèrent longs, depuis la 59e. olympiade, avant laquelle (*Herodotus, lib. I. cap.* 7.) ils les coupoient en rond au-deſſus des oreilles. Plutarque donne à entendre cependant que cet uſage remonte beaucoup plus haut, puiſqu'Lycurgue diſoit que les longs cheveux rendoient les beaux hommes plus beaux encore, & les laids encore plus hideux, ou d'un aſpect plus terrible. Auſſi les lacédémoniens avoient-ils grand ſoin de leurs cheveux ; & dans les jours de bataille (*Pauſan. t. II,*

Digitized by Google

fol. 374.) ils les arrangeoient & les parfumoient. Du temps d'Alcibiade (Plutarque) ils se rasoient la barbe, en quoi ils admiroient cet athénien, qui se soumettoit si facilement à leurs usages. Les autres *grecs* portoient en général les cheveux moins longs que les lacédémoniens, sans les avoir absolument courts; usage qui a varié suivant les différentes circonstances, puisque les argiens, si nous en croyons Hérodote (*lib. I. cap.* 7 *fol.* 20.), résolurent, environ la 59e olympiade, de ne plus porter leurs cheveux jusqu'à ce qu'ils eussent repris Tirea, place que les lacédémoniens leur avoient enlevée. L'usage chez les *grecs* étoit de se couper les cheveux au sortir de l'enfance, & de les consacrer, comme fit Thésée (Plutarque, tom. I. fol. 12.), qui consacra les siens à Apollon de Delphes. On les coupoit aussi pour reconnoître un bienfait reçu, comme Pelée promit (l'Iliade d'Homère) les cheveux d'Achille au fleuve Sperchius, si ce fils chéri retournoit du siége de Troye. Ces cheveux consacrés étoient mis dans un vase, sur lequel on écrivoit le nom de la personne à qui ils avoient appartenu, & le nom de celle qui les consacroit. Selon Elien, (Histoires diverses, liv. 4. ch. 22. 9.), les Athéniens entrelaçoient dans leurs cheveux des cigales d'or, & d'autres ornemens du même métal, élevés en pointe sur le sommet de la tête; mais Elien en parle comme d'un luxe qui ne peut être pris pour l'usage ordinaire. Au reste, quoiqu'il y eût des barbiers du temps d'Alcibiade, il paroît cependant que les *grecs* portoient la barbe plutôt courte que rasée.

Les monumens *grecs* nous représentent communément les hommes, même les rois & les héros, couverts de la *chlamyde* ou *pallium*, avec le reste du corps nud; l'usage étoit sans doute de paroître ainsi dans les exercices & dans les jeux publics. Ces peuples s'étoient tellement habitués aux beautés & aux graces naturelles du corps, qu'ils faisoient peu de cas des habillemens; ils se servoient cependant pour l'usage ordinaire de différentes sortes de vêtemens. La tunique étoit l'habit qu'on portoit immédiatement sur le corps, avec certaines différences, suivant la qualité ou le choix particulier de chacun (Plaute, dans le *Pseudolus*, acte 2. scène 4.). Les personnes de basse condition portoient la tunique fort étroite, sans manches, & d'étoffe grossière. Polignote (Pausanias, tom. 2, fol. 383.) avoit peint Elphenor vêtu, à la manière des matelots, d'une tunique tissue de poil de bouc (ce que nous appellons *cilice*.). Au palais Farnèse il y a une statue de paysan portant du gibier & habillé d'une tunique de peau; Zéthus & Amphion sur le bas relief de la villa Borghèse, cité plus haut, ont des tuniques sans manches, d'une étoffe légère. Agamemnon, sur le beau vase de la villa Médicis, porte la tunique détachée de l'épaule gauche: ces tuniques ne descendent qu'à la hauteur du genou, & les manches (quand elles en ont) n'arrivent pas jusqu'aux coudes. Les tuniques de Zéthus & d'Amphion sont cependant plus longues; car, sans les ceintures, elles descendroient plus bas que les genoux; elles approchent de la longueur des robes, ou de la tunique *talaris*, appellée *stola* par les romains: on voit cette dernière à Créon, roi de Corinthe, sur un bas-relief de villa Borghèse (*Admiranda Romæ, antiq. fol.* 61.): bas-relief qui a été restauré de manière à devenir méconnoissable, sans l'explication heureuse qu'en a donnée Winckelmann (*Monument. ant. ined. tom.* 1. *fig.* 91. *tom.* 2. *fol.* 122.), d'après un autre bas-relief antique, contenant les mêmes figures. Cette longue tunique est parfaitement semblable à celle d'une des filles de Niobé, & paroît être la tunique royale. Les longues robes ioniennes (les images ou tableaux de Philostrate, fol. 676.) étoient de cette forme, ainsi que les habits clairs & transparens des Tarentins (Pollux cité par Beger. *Thesaur. Brand. pars I. fol.* 327.); mais ils étoient peu en usage chez les *grecs*, & ils paroissent rarement sur les monumens. C'étoit cependant l'habit ordinaire des rois & des magistrats; comme sur les monumens, ils sont le plus souvent placés dans des scènes militaires, ils ont la tunique courte, & par-dessus une cuirasse. Hors de-là ils portoient cette tunique longue; telle on la voit à Œdipe, roi de Thèbes (*Monumenti ant. ined. tom. I. fig.* 103.), sur le fragment d'une urne du palais Rondinini, avec cette différence que les manches ne viennent qu'à la moitié de la partie supérieure du bras.

Les ouvriers, artisans, & gens de basse condition, n'avoient d'autre habillement que la tunique. Il eût été trop difficile de vaquer au travail avec le *pallium*: aussi Lycurgue, voulant bannir tout superflu des habillemens, & croyant la tunique suffisante au besoin du corps, avoit défendu (*Justini. hist. lib.* 3. *cap.* 3.) aux jeunes lacédémoniens de porter en tout temps plus d'un habit, ou de se distinguer les uns les autres par plus ou moins de propreté. Pour le reste de l'habillement civil ou militaire des *grecs*, *voyez* CHAUSSURE, CHLAMIDE, BAUDRIER, CASQUE, BOUCLIER, ÉPEE, LANCE, CUIRASSE, BOTTINE, CEINTURE, PALLIUM, ESCLAVE, &c. &c.

Les *grecques* portoient ordinairement la *tunique*, la *robe*, la *palla*, ou le *manteau*, ou le *pallium*, la *ceinture*, le *péplum*, le *ricinium*; &c. On consultera ces différens articles, de même que ceux de la *chaussure*, des *cheveux*, des *colliers*, des *bracelets*, des *boucles d'oreilles*, des *anneaux*, &c, &c.

GRÉES, elles étoient les deux filles aînées

de Phorcus & de Céto, & ſœurs des Gorgones. Leurs cheveux blanchirent au moment de leur naiſſance, dit Héſiode (*Theogon.* 270.); à cauſe de ces cheveux blancs, elles furent appellées *grees*, ou γραιαι, qui ſignifie vieilles. Leurs noms particuliers étoient Péphrédo & Enyo. *Voyez* TANAGRA.

GREFFE des arbres. Héſiode & Homère, les plus anciens écrivains grecs, ne font aucune mention de cette pratique. Les grecs ne l'inventèrent que depuis eux, & peut-être la bornèrent-ils à la vigne. Macrobe fait (*ſat.* t. 7.) honneur de ſon invention à Saturne, qui l'apporta, ſelon lui, en Italie: *Huic deo inſertiones ſurculorum pomorumque educationes, & omnium hujuſce modi fertilium tribuunt diſciplinas.* Lucrèce, plus philoſophe, attribue cette découverte au haſard (*v.* 1363.). Pline & Théophraſte s'accordent avec lui.

Théophraſte dit qu'un oiſeau ayant avalé un fruit entier, le jetta enſuite dans le tronc d'un arbre creux, où mêlé avec quelques parties de l'arbre, qui étoient pourries, & arroſé par les pluies, il germa & produiſit dans cet arbre un autre arbre d'une eſpèce différente. Les réflexions qu'occaſionna cet heureux haſard firent trouver l'art de *greffer*, ſi l'on en croit Théophraſte. Pline dit qu'un labourcur voulant faire une paliſſade autour de ſa terre, & deſirant de la voir durer plus long-temps, il s'étoit aviſé de coucher en terre, tout autour de ce champ, des troncs de lière, pour y enchâſſer l'extrémité inférieure des pieux de ſa paliſſade. Il le fit, & ces pieux s'étant eux-mêmes entés & *greffés* dans ces troncs, devintent de grands arbres; ce qui apprit l'art de *greffer*.

GREFFIER; ΓΡΑΜΜΑΤΕΥΣ ΒΟΥΛΑΣ ΚΑΙ ΔΑΜΟΥ.

Greffier du ſénat & du peuple.... Cet officier rédigeoit par écrit les décrets & actes publics, & en faiſoit la lecture au ſénat & dans l'aſſemblée du peuple; on les conſervoit dans un dépôt dont il avoit la garde. La charge de *greffier* étoit annuelle dans quelques villes de la province d'Aſie, & ſi conſidérable qu'elle étoit *éponyme*; c'eſt-à-dire, que l'on comptoit les années par la ſuite de ces officiers.

GREGALIS miles, ſimple ſoldat.

GRÉGORIEN (calendrier). *Voyez* CALENDRIER Grégorien.

GRELOTS. Il eſt rare de voir des *grelots* ſur les monumens antiques. Le comte de Caylus a publié le deſſin d'un mime avec des *grelots* attachés aux jambes, placé dans une attitude dont on avoit, ſelon les apparences, été frappé dans quelques-uns de ſes jeux. (*Caylus* 2. *pl.* 100. *n°.* 5.).

GRENADE. Ce fruit eſt quelquefois un attribut de Proſerpine, à cauſe des grains de *grenade* qu'elle mangea dans les enfers, lorſque Pluton l'enleva. *Voyez* ASCALAPHE & PROSERPINE.

La *grenade*, Σιδη en grec, eſt une arme parlante, un type des médailles de *Sidé* en Pamphylie.

Pauſanias avoue qu'il ignoroit pour quelle raiſon la ſtatue du lutteur Théognète, placée à Olympie, tenoit une *grenade* & une pomme de pin. Harpocration (*verbo* Νικη) appelle Victoire une figure de femme ſans aîles, portant une *grenade* d'une main, & un caſque de l'autre.

La fleur de *grenade* étoit appellée *balauſtium*. *Voyez* ce mot relatif au type des médailles de Rhodes.

GRENAT. Les anciens ont employé pour leurs anneaux des *grenats* de toute eſpèce, ſoit gravés, ſoit cabochons. Ils y ont même employé l'eſpèce que nous nommons *ſurien* (*Caylus*, *Rec. d'Antiq.* 3. *pl.* 86.), parce qu'il nous vient de Surian ou Syriam au Pégu.

GRENETIS des pierres étruſques.

« Il n'eſt pas difficile, dit Mariette, d'ajouter ſur les pierres gravées de ces cercles & de ces bordures en forme de cordons (des *grenetis*), qui, ſuivant le ſentiment de Gori (*Muſ. étruſc. pag.* 431.) caractériſent les pierres étruſques, & ſont un ſigne certain pour les reconnoître. Cela n'empêche cependant pas que la remarque de ce ſavant ne ſoit curieuſe & réelle; & ſi mon témoignage pouvoit ajouter quelque choſe à ſes preuves, je dirois que le peu de pierres étruſques, qui me ſont paſſées par les mains, avoient toutes en effet de ces bordures, ce que je n'ai point encore vu ſur les gravures grecques, non plus que ſur les romaines. »

« Le champ de cette pierre, bordé par un *grenetis* à la manière des étruſques, eſt rempli de feuilles de lotus, dont les naiſſances partent de la tige qui porte la divinité; ce qui produit un effet agréable, & que je n'avois point encore vu dans les ouvrages égyptiens. Ce *grenetis*, qu'on ne voit pas ordinairement ſur les pierres de cette nation, prouve un fait certain; c'eſt que dans les détails il ne peut y avoir ni règle, ni exception conſtante. Ainſi, pour concilier ce monument avec l'idée de Gori, qui donne en quelque ſorte le *grenetis* pour une preuve certaine du travail des étruſques; il faut reconnoître que le ſcarabée dont il s'agit aura été travaillé en

Digitized by Google

en Égypte, & commandé par un étruſque, que le commerce y avoit conduit, & qui aura fait ajouter à l'ouvrage des ornemens à la mode de ſon pays ». (*Caylus 3. pag. 55.*).

GRENIER. Par le mot *korreum*, les romains ne déſignoient pas ſeulement des *greniers* à bled; mais encore de vaſtes bâtimens deſtinés à renfermer toute ſorte de meubles ou d'effets appartenans à différens particuliers, qui les y dépoſoient, parce que leurs logemens étoient trop bornés pour les contenir (*lib. VIII. C. de pignor. act.*). Ils déſignoient encore par le mot *horreum* les magaſins de bled, de chair ſalée, & d'autres proviſions deſtinées aux ſoldats (*lib. II. C. d. t.*).

Les principaux *greniers* publics, ou *horrea* de Rome, étoient 1°. les *greniers* d'Anicetus, appelés auſſi *greniers* de Vargunteius & de Domitien, ſitués dans la XIIIe. région, qui renfermoient les bleds apportés de Sicile, de Sardaine, d'Attique & d'Égypte. 2°. Les *greniers* à Papyrus (*horrea chartaria*), qui étoient ſitués dans la IVe. région. 3°. Les *greniers* de Galba, *horreum galbianorum*, qui étoient placés dans la XIIIe. région. 4°. Dans la VIIIe. région on trouvoit les *greniers* bâtis par Germanicus & Agrippine, dont ils portoient les noms. 5°. Dioclétien aggrandit les *greniers* du peuple romain, dont Boiſſard (*Topogr. Urb. Rom. tom. I. pag. 16.*) a cru reconnoître les reſtes dans cent cinquante chambres creuſées dans le mont Teſtacéo, près des rives du Tibre.

GRENOUILLE. On voyoit une *grenouille* ſur le cachet de Mécène. Les rois d'Argos avoient pris autrefois le même animal pour leur ſymbole.

Les *grenouilles* ſculptées ſur le coffre de Cypſelus, au pied d'un palmier, rappelloient le ſoin qu'avoit pris Neptune d'empêcher, par le croaſſement des *grenouilles*, que les meurtriers du petit Cypſelus ne vinſſent à le découvrir entendant ſes cris.

Une épigramme de l'Anthologie parle d'un voyageur qui fit ſculpter une *grenouille* de bronze ſur une colonne de même métal, en reconnoiſſance de ce que le croaſſement des *grenouilles* lui avoit fait découvrir un marais, à l'inſtant où il alloit mourir de ſoif. *Voyez* BATRACHUS.

GRESSUS, pas de voyageur, meſure itinéraire des anciens romains. *Voyez* GRADUS.

GRIFE. *GRYPHUS.* Cléarque, dans Athénée (*l. X.*), définit ainſi le *griſe*. C'eſt un propos ambigu qu'on propoſe à quelqu'un, & qu'on lui ordonne d'expliquer ou de réſoudre, avec promeſſe de récompenſe s'il répond bien; mais ſous la condition de quelque peine s'il ne le trouve pas. Bochart appelloit, d'après cette définition, l'énigme de Samſon un *griſe* (*Jug. XIV. 14.*). Athénée & Julius Pollux (*L. VI. c. 19.*) diſent qu'il étoit d'uſage chez les anciens de propoſer pendant le repas des *griſes* à expliquer, & qu'on ſervoit un plat de quelque mets particulier à celui qui en devinoit le ſens, mais qu'on faiſoit boire un verre de ſaumure à celui qui n'en venoit point à bout. Athénée fait encore mention de quelques autres récompenſes, & de quelques peines. (*Bochart Hieroz, p. 15. l. 4. c. 12.*). Pollux ajoute que l'énigme & le *griſe* différoient en ce que l'énigme étoit toujours gaie, au lieu que le *griſe* étoit quelquefois ſérieux.

GRIFFON, animal fabuleux, qui par-devant reſſemblost à l'aigle, & par-derrière au lion, avec des oreilles droites, quatre pieds & une longue queue. Pluſieurs d'entre les anciens, comme Hérodote, Elien, Solin, ont cru que cette eſpèce d'animal exiſtoit réellement dans la nature; ils ont dit que, près des ariſmaſpes, dans le pays du Nord, il y avoit des mines d'or qui étoient gardées par des *griffons*; qu'on immoloit ſouvent des *griffons* dans les hécatombes. Mais tous les naturaliſtes conviennent aujourd'hui que les *griffons* n'ont jamais eu d'exiſtence que dans l'idée des poëtes. Virgile, parlant du mariage mal aſſorti de Mopſus & de Nyſa, dit qu'on uniroit plutôt des *griffons* avec des jumens; il ne veut dire autre choſe ſinon qu'il ſe ſera des unions de natures étrangères.

Il paroît que le *griffon étoit* un hiéroglyphe des égyptiens, auquel, ſuivant leur uſage, ils attachoient un ſens myſtique. L'union de l'aigle & du lion exprimoit ſoit la divinité, le vrai ſoleil de l'ame, ſoit le ſoleil céleſte, ſa grande rapidité, la force & la vigueur de ſes opérations. Ainſi ce hiéroglyphe déſignoit Oſiris; c'eſt pourquoi on trouve auſſi ſur d'anciens monumens des *griffons* attelés au char d'Apollon Soleil. Peut être encore les égyptiens vouloient-ils exprimer, par ce ſymbole, la grande activité du ſoleil lorſqu'il eſt dans la conſtellation du lion. Le *griffon* n'eſt pas ſeulement le ſymbole d'Apollon, ou du Soleil, on le trouve quelquefois conſacré à Jupiter, & quelquefois même à Néméſis.

Les *griffons* n'ont pas toujours les mêmes têtes ſur les monumens. On en voit ſur un ſarcophage du capitole qui ont des têtes d'oiſeaux, de béliers, &c.; mais leur corps aîlé eſt toujours celui d'un lion.

On les plaçoit ſur les tombeaux avec des candélabres, pour inſpirer aux paſſans du reſpect pour les ſépultures.

Ils tirent le char d'Apollon ſur une médaille

de Commode, & ſur un bas-relief du capitole, où ce char ſymbolique eſt accompagné de ceux de Bacchus, de Mercure & de Diane.

GRIFFON, ſur les médailles d'Abdère, d'Aſſus, de Caene, de Panticapæum, de Phocée en Ionie, de Smyrne, de Teos, de Cherſonèſe dans la Turique.

On voit ſur une médaille d'Alexandrie en Troade, Apollon tenant ſa lyre, & porté dans les airs ſur un *griffon*, animal qui lui étoit conſacré. Peut-être le *griffon* étoit-il auſſi conſacré à Pan; car on l'a joint à ſa figure ſur une médaille d'or de Panticapæum.

GRILLES. *Voyez* CANCELLI.

GRIVES. Les anciens faiſoient ſi grand cas des *grives*, à cauſe de la délicateſſe de leur chair, qu'ils entretenoient des lieux propres à les engraiſſer, ainſi qu'on le pratique encore pour les ortolans & pour les cailles. Pourquoi les *grives*, ſi eſtimées des romains, ſont-elles ſi négligées maintenant? Nonius, qui ſe fait cette queſtion (*de re cibaria, l. II. c. 29.*), répond que les *grives* étoient excellentes à Rome, à cauſe de l'art qu'on avoit inventé de les engraiſſer, & d'en rendre la chair plus délicate. On les nourriſſoit, dans des volières, de figues pilées & mêlées avec de la farine de froment; on faiſoit du tout de petites boules qu'on leur jettoit. On leur donnoit auſſi quelquefois du millet, & il y avoit au milieu de la volière une rigole, où couloit toujours l'eau la plus pure & la plus claire.

Varron (*de re ruſtic. III. 5.*), après avoir décrit la manière d'engraiſſer les *grives*, ajoute qu'ainſi engraiſſées, elles étoient vendues juſqu'à trois deniers (environ 54 ſols) pièce, lorſqu'il y avoit à Rome un triomphe ou quelque repas public. Nous voyons dans Martial (*III. 51 & III 47. 10.*), que les romains envoyoient en préſent à leurs amis des *grives* liées en forme de couronne:

Texta roſis fortaſſe tibi, vel divite nardo,
At mihi de turdis plexa corona placet.

GROMA.
GROMATIQUES. } *V.* Meſures gromatiques.
GRUMA.

Le *groma*, ou *gruma*, étoit une eſpèce de perche ou pièce de bois d'environ vingt pieds, ſoutenue en équilibre par le milieu comme un fléau de balance, qui ſervoit chez les romains à meſurer l'étendue d'un camp pour la diſtribution des tentes. Aux deux extrémités de cette machine, qu'on plantoit près de la tente du général, pendoient deux cordeaux, au bout deſquels étoient attachés des poids de plomb, qui ſervoient à niveler les logemens militaires; de-là vient qu'on appella cette eſpèce de ſcience *l'art gromatique*, terme qui s'eſt étendu depuis à toutes ſortes d'*arpentages*.

GRONDILES. *Voyez* LARES.

GROTESQUES. *Voyez* ARABESQUES & CARICATURE.

Nous ajouterons ici quelques réflexions qui ont été omiſes à l'article des *Arabeſques*.

» Indépendamment des cauſes générales qui ont arrêté les progrès des beaux arts chez tous les peuples de l'Orient, il ſemble, dit M. de Paw, que la mythologie des égyptiens étoit fondée ſur des ſpéculations qui n'offroient pas beaucoup de reſſource, ni aux peintres, ni aux ſtatuaires, leſquels durent toujours recourir à des ſujets énigmatiques, myſtérieux, où peu de corps pouvoient reſter tels qu'ils ont été créés, & tels que nous les voyons. Il fallut mettre des têtes humaines ſur des troncs d'animaux, ou des têtes d'animaux ſur des corps humains, il fallut décompoſer les êtres, & multiplier les monſtres, ce qui fit qu'on ne conſulta plus la nature pour redreſſer les défauts du deſſin, & pour en adoucir la rudeſſe. On deſſinoit ſans modèle des formes fantaſtiques, qui paroiſſent appartenir à un univers différent du nôtre. Voilà pourquoi Apulée & Ammien Marcellin, en parlant de certaines figures ſymboliques de l'ancienne Égypte, les ont nommées des *animaux d'un autre monde*. Il eſt clair que cette manière de s'exprimer eſt une métaphore; cependant quelques commentateurs ont été aſſez dépourvus de ſens commun, pour en conclure que les égyptiens connoiſſoient l'Amérique, qu'ils croyoient ſur-tout diſtinguer dans les termes qu'emploie Apulée pour décrire cette robe de toile peinte qu'on lui donna, lors de ſon initiation aux myſtères d'Iſis, (*Quaquæ tamen viſeres, colore vario circumnotatis inſignibus animalibus; hinc dracones indici, inde Gryphes hyperborei, quos in ſpeciem pinnata alitis generat mundus alter. Lib. XI.*), & laquelle étoit toute couverte de repréſentations emblématiques dont les égyptiens ne pouvoient s'empêcher de faire un uſage continuel; ils chargeoient même quelquefois tant de ſymboles ſur la tête des ſtatues, qu'elles en paroiſſent être auſſi accablées que le ſont les Caryatides par le fardeau qu'elles tâchent de ſoutenir. Les artiſtes grecs, pour donner un air beaucoup plus impoſant, beaucoup plus majeſtueux aux divinités qui leur étoient venues originairement de l'Égypte, en déchargeant d'abord la tête, n'y laiſſèrent ſubſiſter que le moins d'attributs qu'il leur fut poſſible, & n'employèrent jamais des coëffures auſſi défavorables que celles que les ſta-

tuaires de Thèbes de Memphis tailloient ſouvent ſur des Oſiris, des Iſis & d'autres ſtatues, telles que le coloſſe de Memnon. Cette coëffure paroît avoir été un bonnet tiſſu de feuilles de deux palmiers, différens de celui que les botaniſtes nomment communément *Phœnix*, & d'un autre plus rare, que la Thébaïde ſeule produit. (*Palma Thebaïca, dichotoma, folio flabelliformi.*)».

Les *groteſques* peints ſur les murs d'une villa de Pompeii ſont l'ouvrage le plus parfait que j'aie vu en ce genre, dit Winckelmann, non-ſeulement des anciens, mais auſſi des modernes, ſans excepter les plus beaux morceaux de la loge de Raphaël, tant pour l'invention & l'élégance du deſſin, que pour l'exécution. On peut dire que ce ſont de véritables miniatures; les veines du feuillage & des feſtons ſont indiquées de la manière la plus délicate, & les couleurs en ſont auſſi fraîches & auſſi brillantes que ſi elles ne venoient que d'être employées. On en a choiſi quelques centaines de petits fragmens, qu'on fixe à Portici, avec du ſtuc ſur de l'ardoiſe, & qu'on eſt actuellement occupé à aſſortir le mieux qu'on peut. Généralement parlant, on peut dire que c'eſt à Pompeii qu'on a trouvé les meilleures peintures qui ornent le cabinet de Portici; telles ſont, entr'autres, celles des danſeuſes & des centaures, qui ſont peints ſur un fond noir.

« Les romains, dit le comte de Caylus (*Rec. d'antiq. II. pl. 90.*), ont ſouvent traité des ſujets *groteſques*. Raphaël & ſes élèves nous ont tranſmis les compoſitions de cette eſpèce, qui ornoient les thermes de Titus. On en trouve ſur différens monumens, mais toujours romains; car il eſt à remarquer que les *chimères* ou grylles des grecs ſont d'un genre plus grave, & n'ont point par conſéquent le même caractère. Je rapporte ſous ces numéros deux pierres romaines très-mal travaillées, qu'on ne peut regarder que comme des plaiſanteries. L'une eſt ſur une améthiſte, & repréſente un lion dans un char, tiré par deux coqs. L'autre eſt ſur un jaſpe rouge. Un dauphin tient aſſez comiquement ſon fouet pour conduire le char ſur lequel il eſt monté, & auquel deux chenilles ſont attellées. Tout me paroît confirmer, dans ces compoſitions bizarres, l'idée d'un amuſement, d'un caprice, d'une fantaiſie de graveur. J'aime mieux expliquer ainſi ce ſujet que de recourir à des allégories, ou bien à des alluſions critiques ſur les gouvernemens; celles-ci ne ſatisferoient point les lecteurs en proportion de la peine qu'elles m'auroient coûtée pour les imaginer. D'ailleurs, dans des matières auſſi arbitraires, il eſt permis à tout le monde de ſe livrer à ſes idées particulières. ».

Il y a dans la collection de Stoſch plus de cinquante pierres chargées de *groteſques*. *Voyez* CHIMERES.

GROTOGONOS. *Voyez* ÆON.

GROTTE. *Voyez* CAVERNE.

Les ſecours que toutes les ſciences reçoivent aujourd'hui de la Chymie & de l'étude de l'Hiſtoire Naturelle, nous mettent à même de parler pertinemment des endroits appellés par les grecs πλουτώνια, χαρώνια, & par les latins *plutonium*, *charonium*, ou plus généralement *oſtia ditis*. Strabon (*lib. XIV. pag. 636. lib. XIII. pag. 619. lib. XIV. pag. 649.*), fait mention de trois. Le premier étoit auprès de Tymbria en Carie; le ſecond près d'Hiérapolis, vis-à-vis de Laodicée; & le troiſième entre Tralle & Nyſa, dans le bourg d'*Acharaca*, où étoit un bois & un temple conſacré à Pluton. Dans la Campanie, les environs du lac Averne avoient auſſi un *plutonium* auprès duquel Ulyſſe aborda & évoqua l'ombre de Tireſias. Mais le plus célèbre étoit, ſans contredit, celui que décrit Elien (*Ælianus de animal. lib. XVI. cap. 16.*) dans le paſſage ſuivant. Nous le rapportons en entier, parce qu'il nous apprendra la cauſe naturelle des ſenſations douloureuſes qu'on éprouvoit dans ces antres.

« On trouve chez les indiens d'Aria un antre » qui eſt très-profond, & partagé en pluſieurs » cavernes ſpacieuſes & inacceſſibles aux hu» mains. Les indiens ne ſavent pas expliquer com» ment il s'eſt formé, & je ne m'amuſerai pas » (dit toujours Elien) à chercher cette explica» tion. Ces peuples y amènent tous les ans plus de » trente mille animaux, tels que brebis, chèvres, » bœufs & chevaux; car ſi l'un d'eux a été frappé » en dormant d'une terreur panique, s'il a apperçu » un oiſeau de mauvais augure, ou quelqu'autre » préſage funeſte, il cherche, ſelon ſes facultés, » à détourner le malheur dont il eſt menacé, en » précipitant des animaux dans ce gouffre. Ceux» ci s'y laiſſent conduire ſans être liés, & ſem» blent être entraînés par un attrait inviſible. » Arrivés ſur le bord de la caverne, ils s'y pré» cipitent ſans aucune répugnance. On ne ſauroit » les appercevoir après ce ſaut; mais on entend » des bêlemens, des cris de chèvres, & des » henniſſemens. En quelque temps que l'on ap» proche l'oreille de l'intérieur de l'antre, le » bruit confus ſe fait toujours entendre; car l'on » ne ceſſe aucun jour d'y jetter des animaux. Mais » je ne ſais s'il eſt produit par ceux qui y ont été » récemment précipités, ou par d'autres ».

On reconnoît facilement dans ce récit les exhalaiſons méphitiques qui ſortoient des *plutonium*, comme elles ſortent encore aujourd'hui de la grotte-du-chien en Italie. Les indiens regardoient la torpeur qu'elles produiſoient ſur les animaux, comme un attrait particulier qui les entraînoit vers la caverne. Strabon dit qu'auprès d'Hiérapole il y avoit des eaux thermales, caractère qui ac-

compagne ordinairement ces ouvertures meurtrières. D'ailleurs les hommes qui avoient ſubi la même opération que les prêtres de Cibèle pouvoient ſeuls, ſelon ce géographe, en approcher ſans crainte, & regarder au-dedans, avec la précaution de retenir leur haleine. C'étoit une charlatanerie des prêtres de Pluton; car tous ceux qui, en s'abſtenant de reſpirer, auroient fermé l'entrée de leurs poumons à l'air méphitique, pouvoient certainement jouir de ce même privilège. Pline (*lib. II. cap. 93:*) avoit entrevu cette propriété phyſique des *plutonium*, puiſqu'il s'en explique ainſi : « *In ſinueſſano agro & puteolano* » *ſpiracula vocant, alii charoneas ſcrobes, mortiferum* » *ſpiritum exhalantes.* ». Et Cicéron (*de Divin.* I. 36.) avoit dit avant lui : « *Quid enim? non* » *videmus quàm ſint varia terrarum genera? Ex* » *quibus mortifera quadam pars eſt : ut & Ampaneto* » *& in Aſiâ plutonia quæ videmus.* ».

Lucrèce (*lib. VI. v. 762*, nous apprend la raiſon pour laquelle on appelloit ces endroits méphitiques *janua ditis*.

« *Janua ne his orci potius regionibus eſſe*
» *Credatur poſt. Hinc animas acheruntis in oras*
» *Ducere forte deos inferne reamur.....*».

On ſe ſervoit ſans doute de ces vapeurs pour étourdir & échauffer la pythie de Delphes. On plaçoit ſon ſiége, ſelon le ſcholiaſte de Lycophron, ſur une fente de rocher, d'où s'exhaloient des moffètes que l'on croyoit ſortir du tartare. C'eſt pourquoi le poëte appelle l'oracle de Delphes πλουτωνος λάτρις, l'eſclave de Pluton. Peut-être auſſi Lycophron le qualifie-t-il de la ſorte, à cauſe de l'influence que le dieu des richeſſes avoit ſur ſes réponſes.

GROUPE.

Les *groupes* de figures antiques & iſolées ſont très difficiles à trouver en bronze. On peut croire qu'un objet compoſé eſt plus facilement détruit: cependant il eſt certain que les anciens ont préféré les figures ſeules, & la prédilection en faveur de ces dernières, eſt ſi marquée, qu'elle ne mérite point d'être diſcutée. Le grand nombre de morceaux que le comte de Caylus avoit raſſemblés, ſans en trouver de cette eſpèce, pourroit ſeul ſervir de preuve à leur rareté.

GRUE (ſaut de), ou (danſe de la).

Cette danſe, dit Julius Pollux (*l. IV. c. XIV.*), s'exécute par pluſieurs perſonnes qui marchent à la ſuite l'une de l'autre, & tiennent de chaque côté & à chaque bout ceux qui conduiſent la danſe. Elle fut inſtituée par Théſée, qui s'étant ſauvé de Crète, & ayant abordé à Délos, après avoir offert à la divinité de cette iſle un ſacrifice d'action de graces, & l'avoir remercié des faveurs qu'il avoit obtenues d'Ariane, forma, avec la jeuneſſe qu'il avoit délivrée du labyrinthe, une danſe qui étoit encore en uſage du temps de Plutarque (*vie de Théſée*), parmi les habitans de l'iſle de Délos. Les tours & les détours que l'on faiſoit en la danſant, étoient l'image de ceux que ce héros avoit été obligé de faire pour ſortir du labyrinthe.

On donnoit à cette danſe le nom de danſe de la *grue*, parce qu'on imitoit, en la danſant, le vol des *grues* qui vont en troupe, conduites ou précédées par une ſeule.

GRUES; leurs guerres contre les pygmées. *Voyez* PYGMÉES.

Les *grues* paſſoient pour des augures favorables, comme les aigles & les vautours.

GRUMENTUM, en Italie. ITY.

M. Combe attribue à cette ville une médaille autonome de bronze du cabinet de Hunter, avec les lettres ci-deſſus.

GRONDILES. *Voyez* LARES.

GRIFFONS. *Voyez* GRIFFONS.

GRYLLE. *Voyez* CHIMÈRES & GROTESQUES.

GRYNÉE, ville de l'Éolide, dans l'Aſie-mineure. Apollon y avoit un temple & un bois ſacré; c'eſt de là qu'il eſt ſurnommé *Grynéus* par les poètes.

GUADALCANAR.

Les fameuſes mines d'argent de *Guadalcanar*, dans l'Andalouſie, dont les Carthaginois & les romains tirèrent des ſommes immenſes, ſe trouvent inondées aujourd'hui.

GUADALETHE, petite rivière qui ſe jette dans le golfe de Cadix, à l'oppoſite de cette ville : on croit que c'eſt de cette rivière que les anciens ont fait leur fleuve Léthé, ou fleuve d'oubli. *Voyez* LÉTHÉ.

GUBIO (tables de), *tabulæ Eugubinæ*. On trouva en 1544, à *Gubio*, ville du duché d'Urbin, dans l'ancienne Ombrie, deux tables de bronze, ſur leſquelles ſont gravées en lettres étruſques pluſieurs lignes. L'explication de ces deux tables a exercé inutilement la ſagacité des érudits. Elle exige une connoiſſance de la langue étruſque, que nous ſommes bien loin de poſſéder.

GUÈDE, plante qu'on appelle autrement *paſtel*.

Digitized by Google

Vitrum herba, *iſatis*, *glaſtum*. Elle eſt de grand uſage chez les teinturiers, qui ſe ſervent du ſuc de cette herbe pour teindre en bleu-foncé. Les anciens bretons s'en peignoient le viſage pour paroître plus terribles à la guerre, comme on voit dans Céſar.

Pline dit que les femmes en uſoient de même en certains ſacrifices.

GUERRE. Cherchez cet article dans le dictionnaire de l'art militaire & de l'économie diplomatique.

GUET (mot du). Il falloit qu'un ſoldat romain de la dernière cohorte pour l'infanterie, ou de la dernière *turme* pour la cavalerie, vînt tous les jours chez le tribun qui commandoit ce jour-là, prendre le *mot du guet* ſur une tablette ou *teſſère*. On écrivoit ſur cette tablette le nom du ſoldat qui venoit le prendre, & le lieu de ſon logement; ce ſoldat rendoit la tablette au chef de ſa troupe, & en préſence de témoins; ce chef remettoit ladite tablette au chef de la cohorte voiſine; & ainſi de main en main la tablette revenoit à la première cohorte placée près de la tente du tribun, auquel elle étoit rapportée avant la nuit; par ce moyen, le tribun de jour étoit aſſuré que toute l'armée avoit le *mot du guet*; & ſi quelque tablette manquoit à être rendue, il étoit facile de ſavoir où elle étoit demeurée, & dans les mains de qui.

GUILLOCHÉ ſur le verre.

Le comte de Caylus (*Rec. II. p.* 363.) dit au ſujet d'un morceau de verre blanc trouvé dans les fouilles de la fontaine de Niſmes. » Ce morceau de verre blanc, aſſez mince, eſt la plus grande portion d'une petite jatte tournée en ovale. On apperçoit ſur ce petit monument, à des diſtances parfaitement égales, telles que le tour les peut produire, des ornemens aſſez mauvais, mais *guillochés*. Voilà, ſans doute, de quoi confondre bien des modernes, qui refuſent orgueilleuſement aux anciens des connoiſſances dont ils s'attribuent l'invention. Il faut leur accorder la gloire de la découverte, puiſque le ſecret étoit perdu; mais ſans rabaiſſer le mérite de ceux qui nous ont précédés, & qui ont été inventeurs avant nous; ces monumens de leur induſtrie ſeront placés dans le cabinet du roi, où les curieux pourront les examiner, & ſe convaincre de la vérité des faits «.

GUI DE CHÊNE, que les latins nommoient *viſcum*, eſt une plante paraſite. Comme dit Virgile, il s'attache au chêne dont il emprunte ſa ſéve & ſa verdure, ſans être produit d'aucune ſemence, & il charge de ſes fruits jaunes le corps de l'arbre qui le nourrit. Un des plus ſolemnels actes de religion, chez les druides, étoit celui de cueillir le *gui de chêne*. Voici comme Pline en parle: « Les » druides n'ont rien de plus ſacré que le *gui* & le » chêne qui le produit; ils choiſiſſent des bois ſa» crés qui ſoient de chêne, & ne font aucune cé» rémonie, ni acte de religion, qu'ils ne ſoient » ornés des feuilles de cet arbre.... Ils croyoient » que tout ce qui naît ſur cet arbre eſt envoyé du » ciel, & que c'eſt une marque que cet arbre a été » choiſi de dieu. On ne trouve le *gui* que rare» ment; & quand on l'a trouvé, on va le cher» cher en grande cérémonie: ils obſervent ſur » toutes choſes que ce ſoit au ſixième de la lune » par laquelle ils commencent leurs mois, leurs » années & leurs ſiècles, qu'ils recommencent » après la trentième année; parce que la lune » commence au ſixième jour d'être dans ſa force, » ſans qu'elle ſoit pourtant arrivée au milieu de » ſon accroiſſement. Ils lui donnent un nom qui » marque qu'il guerit de toutes ſortes de maux. » Après avoir préparé le ſacrifice & le repas qui ſe » doivent faire ſous un arbre, ils amènent pour » le ſacrifice deux taureaux blancs, à qui on lie » pour la première fois les deux cornes. Le prêtre » vêtu de blanc, monte ſur l'arbre, coupe le *gui* » avec une ſerpe d'or & le reçoit dans ſon habit » blanc, après quoi il immole les victimes & prie » les dieux que le préſent qu'il leur fait ſoit favo» rable à ceux à qui il l'a donné. Ils croient que » les animaux ſtériles deviennent féconds en bu» vant de l'eau de *gui*, & que c'eſt un préſervatif » contre toutes ſortes de poiſons, tant il eſt vrai » que bien des gens mettent leur religion en des » choſes frivoles. » Pline ne dit rien du lieu où ſe pratiquoit cette cérémonie: on croit que c'étoit dans le pays Chartrain où étoit le principal collége des druides, & pendant la tenue de l'aſſemblée générale des états. *Voyez* A GUI *l'an neuf*.

GUNÉUS, père de Laonome, mère d'Amphitryon. *Voyez* AMPHYTRION.

GUSTATIO, *GUSTATORIUM*, } premier ſervice d'un repas; mets ſervis les premiers.

GUTTONARII, eſpèce de milice à cheval des romains. Ce nom ne ſe donnoit pas ſeulement aux cavaliers, mais encore au cheval: voici d'où ce nom venoit, & ce qu'il ſignifioit. *Guttus* en latin eſt, comme nous allons le dire, un vaſe qui a une ouverture fort étroite, d'où la liqueur ne tombe que goutte à goutte & lentement. Delà on avoit fait *guttonarius*, pour ſignifier un cheval qui va lentement & pas à pas; enſuite on donna ce nom au cavalier même. *Voyez* VEGÈCE (*l. I. c. LVI. & l. IV. c. VI.*) & Saumaiſe (ſur Jule Capitolin, *pag.* 246 & 247.), qui obſerve, avec raiſon, que dans Végèce, il faut lire *gottonarios* au-lieu de *Cottonarios*, inſéré par les copiſtes.

GUTTURNIUM. } *V.* COTURNIUM *Var.*
GUTTUS. }

GYARE, une des îles Cyclades. L'île de Délos ayant long-tems flotté sur la mer au gré des vents, disent Virgile & Pétrone, Jupiter prit deux chaînes avec lesquelles il attacha Délos d'un côté à l'île de *Gyare*, & de l'autre à l'île de Mycone.

Elle est non-seulement fort petite, mais en partie couverte de rochers; ce qui a fait dire à Juvénal (*Satyra* X, *v.* 170) *Gyare clausus scopulis, parvâque seripho.* Rome y reléguoit les criminels: c'est pourquoi nous lisons dans Tacite que Lucius Pison opina qu'il falloit interdire le feu & l'eau à Silanus & le reléguer dans l'île de *Gyaros*. On la nomme à présent *Joura*. Elle n'a point changé de face; elle est aussi sauvage, aussi déserte, aussi délaissée qu'autrefois.

GYAS, géant à cent mains, dont il est parlé dans quelques auteurs.

GYGÈS. Hésiode dans sa théogonie, (v. 149 & *suiv.*) dit que *Gygès* étoit fils du ciel & de la terre. Il avoit, selon le poète, cent mains & cinquante têtes. Il étoit puissant; il se brouilla avec son père; Saturne irrité le lia & l'enferma sous terre, mais Jupiter le délivra, & lui confia ainsi qu'à ses frères Briarée & Cottus, la garde des Titans dans le Tartare. (*Ibid.* v. 668. & 734.) Vossius (*de Idolol. l. III. c. II.*) dit que ces trois frères sont des vents, dont le nom (*Gygès*) vient de ce qu'ils étoient renfermés sous terre; car γυγαῖος signifie *obscur, ténébreux.*

GYGÈS, devenu roi de Lydie, de simple berger du prince qu'il étoit, a fourni à Platon la matière d'une fable que Cicéron (*lib. 3 de officiis*) raconte ainsi: « La terre s'étant entr'ouverte par de grandes pluies, *Gygès* descendit dans cet abîme, où » il trouva un cheval d'airain, qui avoit à chaque » côté une espèce de porte qu'il ouvrit. Il trouva » dans ce cheval un corps mort d'une grandeur » prodigieuse, qui avoit à un doigt un anneau d'or. » Il le prit & l'ayant mis à un des siens, il vint » parmi les autres bergers. Lorsqu'il tournoit le » chaton de son anneau vers le dedans de sa main, » il devenoit invisible, & ne laissoit pas de voir » tout le monde; & lorsqu'il remettoit le chaton en » dehors il redevenoit visible comme auparavant. » Cette commodité lui donna le moyen de s'insinuer jusques dans le lit de la reine, de s'aider » d'elle pour faire mourir son maître & son roi, » & de se défaire de tous ceux qu'il crut lui pouvoir faire quelque obstacle, & il vint à bout de » tous ces attentats sans être vu de personne. Ainsi » par le moyen de son anneau il parvint à la couronne de Lydie. Quand le sage auroit un pareil » anneau, ajoute Cicéron, il ne s'en serviroit jamais pour commettre aucune mauvaise action, » parce que la vertu ne connoît & ne cherche point » les ténèbres. Il y en a qui disent, continue-t-il, » que ce que Platon rapporte dans cet endroit, n'est qu'une fable; comme s'il le donnoit pour » vrai, & qu'il se mît en peine si la chose est possible ou non. Cet anneau & cette aventure de » *Gygès* ne tendent qu'à mettre la supposition dans » toute sa force: quand on demande à quelqu'un » ce qu'il feroit, si, sans être vu ni soupçonné de » personne, il pouvoit se contenter sur tout ce que » ses passions peuvent lui inspirer, & s'il se contiendroit ou non, sûr que les hommes ni les » dieux ne sauroient jamais rien de ce qu'il auroit » fait. » Il est vrai que *Gygès* détrôna Candaule son souverain, de concert avec la reine. On ajoute que le meurtre de Candaule ayant excité une sédition parmi les Lydiens, les deux partis au lieu d'en venir aux mains, convinrent de s'en rapporter à la décision de l'oracle de Delphes, qui se déclara pour *Gygès*. Il fit au temple de Delphes de grands présens, qui, sans doute, avoient précédé en partie & préparé la réponse de l'oracle. Quand il se vit paisible possesseur du trône, il envoya une seconde fois à l'oracle pour lui demander s'il y avoit un mortel plus heureux que lui: Apollon lui répondit qu'Aglaüs avoit été plus heureux que lui. Cet Aglaüs, au rapport de Pline, avoit cultivé toute sa vie un champ assez médiocre, mais qui fournissoit à tous les besoins de sa famille.

GYMNASE, *gymnasium*, édifice public chez les grecs & les romains, où ceux qui vouloient s'instruire & se perfectionner dans les exercices, trouvoient tous les secours nécessaires. Ces lieux se nommoient *gymnases*, à cause de la nudité des athlètes, & *palestres*, à cause de la lutte qui étoit un des exercices qu'on y cultivoit le plus, & quelquefois chez les romains *thermes*, parce que l'appartement des bains & des étuves en faisoit une des parties principales.

Les différentes pièces qui composoient ces grands édifices peuvent, suivant Burette, se réduire à douze principales, savoir: 1°. les portiques extérieurs où les philosophes, les rhéteurs, les mathématiciens, les médecins & autres savans faisoient des leçons publiques, disputoient ou lisoient leurs ouvrages. 2°. *L'éphébeum*, où les jeunes gens s'assembloient de grand matin pour y apprendre les exercices dans le particulier & sans spectateurs. 3°. Le *coryceum*, autrement nommé l'*apodyterium* ou le *gymnastérion*, qui étoit une espèce de garderobe où l'on quittoit ses habits, soit pour les bains soit pour les exercices. 4°. L'*élæothésium*, l'*aliptérion* ou l'*unctuarium*, dans lequel on se faisoit oindre d'huile avant les bains, la lutte, le pancrace, &c. 5°. La palestre proprement dite, où l'on s'exerçoit à la lutte, au pugilat, au panctace, & autres exercices. 6°. Le *sphaeristérium* ou jeu de paume, réservé pour les exercices où l'on employoit une balle. 7°. Les grandes allées non pavées lesquelles occupoient le terrein compris entre les

portiques & les murs qui entouroient tout l'édifice. 8°. Les xystes, (*xysti*) qui étoient des portiques ſous leſquels les athlètes s'exerçoient pendant l'hiver & dans le mauvais temps. 9°. D'autres xyſtes, (*xyſta*) qui étoient des allées découvertes, deſtinées pour l'été & pour le beau tems, dont les unes étoient toutes nues & les autres plantées d'arbres. 10°. L'appartement des bains, compoſé de pluſieurs pièces. 11°. Le ſtade qui étoit un terrein ſpacieux, demi circulaire, ſablé & entouré de gradins pour les ſpectateurs des exercices. 12°. Le grammateion, qui étoit le lieu deſtiné à la garde des archives athlétiques.

Ces *gymnaſes* étoient gouvernés par pluſieurs officiers; tels étoient: 1°. le gymnaſiarque, ou le ſurintendant de toute la gymnaſtique. 2°. Le xyſtarque, ou celui qui préſidoit aux xyſtes & au ſtade. 3°. Le gymnaſte ou le maître des exercices, qui en connoiſſoit les différentes qualités, & les accomodoit aux âges & aux divers complexions. 4°. Le *pædotriba*, ou prévôt de ſalle, employé à enſeigner méchaniquement les exercices, ſans en étudier les avantages par rapport à la ſanté. Sous ces quatre principaux officiers, dont on peut conſulter les articles, ſervoit une foule de ſubalternes, dont les noms aſſez peu importans déſignoient les différentes fonctions.

Si l'on en croit Solon dans Lucien (*Anacharſ.*) & Cicéron (*de Orat.* l. II. n°. 8 & 12.) les grecs ont été les premiers qui aient eu des *gymnaſes*, & entre les grecs, les lacédémoniens; après eux les athéniens. Vitruve décrit fort au long (*l. XV*, c. 11.) la manière dont les *gymnaſes* étoient conſtruits & la forme qu'on leur donnoit.

GYMNASIARQUE; c'étoit le premier des officiers d'un gymnaſe, & celui qui en avoit la ſurintendance. *Gymnaſiarcha*; c'eſt lui que Plaute appelle *gymnaſii præfectus*. (*Bacchid act. III, ſcen. III, v.* 20.) Le *gymnaſiarque* régloit tout ce qui regardoit la police du *gymnaſe*; il avoit juriſdiction ſur les athlètes & ſur tous les jeunes gens qui venoient y apprendre les exercices; il étoit le diſpenſateur des récompenſes & des châtimens; & pour marque de ſon pouvoir ſur ce dernier article, il avoit droit de porter une baguette, & d'en faire porter devant lui par des huiſſiers, toujours prêts à exécuter ſes ordres, lorſqu'il s'agiſſoit de punir ceux qui contrevenoient aux loix athlétiques.

Il paroît même que cet officier exerçoit dans le gymnaſe une eſpèce de ſacerdoce, & qu'il y prenoit ſoin des choſes ſacrées; car Pauſanias dit que le *gymnaſiarque* d'Olympie célébroit tous les ans l'anniverſaire d'Attolus.

Les prérogatives du *gymnaſiarque* alloient juſqu'à lui permettre de célébrer des jeux en ſon nom; comme il eſt facile de le recueillir d'une ancienne inſcription publiée par Fulvius Urſinus, où il eſt parlé de Baton, le *gymnaſiarque*, qui avoit donné des jeux gymniques en l'honneur d'Hercule & de Mercure, pour la ſanté du prince, & dans leſquels il avoit propoſé des prix pour les combattans. Plutarque, dans la vie de Marc-Antoine, nous repréſente ce romain au milieu d'Athènes, ſe dépouillant de toutes les marques de ſa dignité pour prendre l'habillement de *gymnaſiarque*, & en faire publiquement les fonctions. (*Académ. des belles lett. mém. tom. I, p.* 234.)

Le *gymnaſiarque* n'étoit pas réputé magiſtrat chez les grecs. Il avoit ſous lui deux officiers qui l'aidoient dans le gouvernement du gymnaſe. Le premier s'appelloit xyſtarque, & l'autre gymnaſte. (*Voyez* ces mots.) Ceux-ci avoient encore ſous eux pluſieurs officiers ſubalternes, ou valets, pour le ſervice ou pour l'inſtruction de la jeuneſſe qu'on mettoit entre leurs mains. Le *gymnaſiarque* fourniſſoit l'huile néceſſaire pour la lutte, l'un des jeux de la bacchanale.

Ce mot vient de γυμνασιον, gymnaſe, lieu d'exercice & de ἀρχη, gouvernement; *gymnaſiarque*, celui qui a le gouvernement, l'intendance d'un gymnaſe.

Une inſcription de Paros (*ſpon miſc. pag.* 335.) fait mention d'une Aurélia Leité *gymnaſiarque*, ΑΥΡ. ΛΕΙΤΗΝ..... ΤΗΝ ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΟΝ. Ce qui ſuppoſe qu'il y avoit dans la ville de Paros un lieu deſtiné à former les jeunes filles aux exercices du gymnaſe. Un marbre de Cizique, publié par le comte de Caylus (*II. page* 210.), nous apprend qu'en cette ville les filles étoient exercées du moins à la courſe de chevaux, puiſque Julia Aurélia Ménélaïs, parut dans les jeux publics célébrés en l'honneur d'Hadrien, à la tête d'un eſcadron de filles, ΤΠΠΑΡΧΟΥΣΗΣ.....

Dans ce même volume du comte de Caylus (*Pl.* 37.), on voit un *gymnaſiarque* en fonction. Il paroît auſſi ſur des moſaïques dont Winkelmann a publié les deſſins dans ſes *monumenti inediti* (nos. 197, 198.). Cet officier tient une baguette, & il n'a d'autres vêtemens qu'une tunique fort ample, garnie de larges manches, ou rabbattues ſur les bras, & ſerrée par une ceinture.

ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΙΑ, jeux qui étoient donnés par les *gymnaſiarques*. Il en eſt fait mention ſur une médaille de Salonin, frappée à Colybraſſus, ville de Cilicie, publiée par Pelletin.

GYMNASTE, l'un des officiers du gymnaſe, celui qui enſeignoit l'art gymnaſtique aux athlètes, *gymnaſta*. On déſignoit par différens noms les officiers du gymnaſe deſtinés à l'inſtruction des athlètes; ils s'appelloient *epiſtata*, *pædotriba*, *gymnaſta*, *alipta*, *jatraliptæ*. Les anciens auteurs emploient ſouvent ces termes indifféremment dans la même ſignification; cependant Galien établit

une différence conſidérable entre le *gymnaſte* & le *pædotriba*. Le *gymnaſte* joignoit à la ſcience des exercices un diſcernement exact de toutes leurs propriétés par rapport à la ſanté; au lieu que le *pædotriba*, peu inquiet ſur ce dernier article, bornoit ſes connoiſſances au détail méchanique de ces exercices, & ſes ſoins à former de bons athlètes. Néanmoins la plupart des auteurs confondent ces deux officiers; & Pollux entr'autres (*lib. III. c. 30. ſect. CLIV.*) appelle pédotribe & *gymnaſte*, celui qui préſidoit au lieu d'exercice, & aux exercices mêmes. (*Acad. des belles lett. t. I, mém. p.* 235.) Quoique les termes *aliptæ* & *jatraliptæ* ne marquent originairement que ceux dont l'emploi étoit d'oindre les athlètes, ils s'employoient auſſi pour les maîtres d'exercices, c'eſt-à-dire, pour les *gymnaſtes* & les *pædotriba*. (*Cicéron. epiſt. ad. famil. lib. I, epiſt. 9, & ariſtotel. eth. ad. Nicloc. l. I, c. I.*) On ne doit pas croire que pour être bon *gymnaſte*, il fût néceſſaire d'avoir brillé dans les jeux publics; car on en trouvoit pluſieurs de cette profeſſion, au rapport de Galien, qui n'étoient que de très-médiocres athlètes, & qu'aucune victoire n'avoit illuſtrés. L'antiquité nous a conſervé les noms de pluſieurs de ces maîtres de paleſtre, que l'on trouvera dans l'agoniſtique de Dufaur. (*Lib. II, c. VI.*)

GYMNASTÉRION, (*littér. grec. & rom.*) appartement des gymnaſes, ſervant de garde-robe où l'on quittoit ſes habits, ſoit pour les exercices, ſoit pour les bains, où l'on ſe r'habilloit enſuite. Il ſe nommoit auſſi *apodytérion* & *ſpoliarium*, car ces deux mots ont le même ſens. On conſtruiſit cette pièce avec une grande magnificence, quand les bains reprirent faveur ſur la fin du règne de Néron; c'étoit dans les termes de Dioclétien, un ſalon octogone, de figure oblongue, dont chaque face formoit un demi cercle, & dont la voûte étoit ſoutenue par pluſieurs rangs de colones d'une hauteur extraordinaire.

GYMNASTIQUE, l'art ou la ſcience des divers exercices du corps.

Les hommes acquérant la force & l'agilité de leur corps par divers exercices ſe ſont propoſés en les prenant différentes fins: d'abord ils ont eu en vue de pourvoir à leur ſûreté, & de ſe rendre plus propres aux fonctions de la guerre, en s'accoutumant à tous les mouvemens qui peuvent être de quelqu'utilité pour l'attaque ou pour la défenſe, & c'eſt ce qui a produit la *gymnaſtique* militaire. *Voyez* GYMNASTIQUE MILITAIRE.

Le ſoin qu'ils ont pris de leur ſanté, les a engagés à la fortifier par le ſecours des exercices les plus convenables, qu'ils ont aſſujettis à certaines loix, conformément aux avis & aux déciſions des médecins, & delà eſt née la *gymnaſtique* médicinale. *Voyez* GYMNASTIQUE MÉDECINALE.

L'amour du plaiſir, & ſur-tout de celui qui eſt inſéparable des ſpectacles, joint au deſir de donner des preuves publiques de ſa force & de ſon agilité, en remportant un prix propoſé, mit en grande vogue une troiſième eſpèce de *gymnaſtique*, la plus fameuſe de toutes, la *gymnaſtique* athlétique. *Voy.* GYMNASTIQUE ATHLETIQUE.

On introduiſit même dans les cérémonies de la religion, c'eſt-à-dire dans le culte divin & dans les honneurs funèbres rendus aux mânes des défunts, la plupart de ces exercices qui n'avoient ſervi d'abord qu'à diſpoſer les hommes au métier de la guerre: or comme il étoit difficile de perfectionner tous ces exercices, ſans les aſſujettir à certaines loix, ou ſans les renfermer dans certaines règles; on forma de toutes ces choſes une ſcience fort étendue, à laquelle on donna le nom général de *gymnaſtique*, parce qu'elle enſeignoit tout ce qui concernoit les exercices du corps. Mais cette doctrine *gymnaſtique* ſe trouve éparſe en tant de livres différens d'antiquité, qu'on doit être fort redevable aux littérateurs modernes qui ſe ſont donné la peine de la raſſembler. C'eſt à l'exécution de cette entrepriſe qu'ont dignement concouru Mercurialis, Fabet, Falconeri, Van-Dale, Meurſius & Burette: diſons un mot de leurs travaux.

Mercurialis (*Hyeronimus*) a ſingulièrement approfondi la *gymnaſtique* des grecs & des romains, ſur-tout la *gymnaſtique* médicinale.

Fabri, (*Petri*) *agoniſticor. lib. III.* peut ſervir de ſupplément à Mercurialis. On auroit tort de lui refuſer des louanges du côté de l'érudition; ce n'eſt pas ce qui lui manque, mais le déſordre qui règne dans ſon traité, eſt capable de pouſſer à bout la patience des lecteurs les plus ſtudieux. L'ouvrage de Dufaur, de même que celui de Mercurialis, eſt inſéré dans le *tréſor des ant. grecq. & rom.* de Grævius & de Gronovius.

Falconetii (*Octavii.*) *Nota ad inſcript. athleticas.* Ce ſavant antiquaire a recueilli avec tant de ſoin tous les monumens, les ſtatues & les inſcriptions décernées aux athlètes, que ſon livre ne laiſſe preſque rien à deſirer en ce genre; on le trouve auſſi dans le *tréſor* de Gronovius, *tome VIII.*

Van-Dale a raſſemblé pluſieurs particularités très-curieuſes ſur la *gymnaſtique*, & les officiers des gymnaſes, dans ſes *diſſert. antiq. marmor.*

Meurſius, dans ſon petit livre intitulé, *de orcheſtrâ, ſive de ſaltationibus veterum*, a ſurpaſſé tous les autres ſur l'orcheſtrique par l'exactitude du détail.

Enfin Burette a publié ſur la *gymnaſtique*, dans le recueil de l'académie des inſcriptions, des mémoires également exacts, profonds, méthodiques, agréables & en même tems ſi bien digérés, qu'ils peuvent

peuvent tenir lieu de tous les écrivains qui l'ont précédé.

Cependant je ne prétends point assurer que ce sujet ne fournit encore de quoi glaner amplement à des érudits & à des antiquaires de profession, qui se dévoueroient à de nouvelles recherches sur les variétés & les circonstances de tous les exercices *gymnastiques*, sur la manière dont les anciens les ont successivement cultivés, & les divers usages qu'ils en ont fait, soit pour la religion, soit pour la guerre, soit pour la santé, soit pour le simple divertissement: cette riche mine n'est point épuisée; mais le goût de ces sortes d'études a passé de mode, & c'est, je crois, pour long-tems. (D. J.)

GYMNASTIQUE ATHLÉTIQUE, art ou science qui consistoit à instruire dans les exercices des jeux publics, certains sujets que leur inclination & les qualités avantageuses de leur corps en rendoient capables.

L'on appelloit aussi la *gymnastique athlétique* du nom *gymnique*, à cause de la nudité des athlètes, & de celui d'*agonistique*, à cause des jeux, ἀγῶνες, qui en étoient le principal objet. La célébrité, la magnificence & le retour fréquent de ces jeux établis dans les principales villes de la Grèce, fut ce qui contribua le plus à mettre en crédit la *gymnastique athlétique*.

Platon se déclara le zélé défenseur de cette espèce de *gymnastique*; car après avoir marqué dans le huitième livre des *loix*, de quelle importance il étoit pour la guerre, de cultiver la force & l'agilité du corps, soit pour éviter ou pour atteindre l'ennemi, soit pour remporter l'avantage lorsque l'on étoit aux prises & que l'on combattoit corps à corps; il ajoute que dans une république bien policée, on doit y proposer des prix pour tous les exercices qui servent à perfectionner l'art militaire, tels sont ceux qui rendent le corps plus léger & plus propre à la course; il ajoute que l'on doit donner l'exclusion à ceux de ces exercices qui sont absolument inutiles à la guerre.

Solon ne blâmoit pas la *gymnastique athlétique* en elle même, il trouvoit seulement, & avec raison, que l'engouement général pour les athlètes entraînoit une dépense excessive, que les victoires de ces gens-là devenoient à charge au public, & que leurs couronnes étoient plus dommageables à la patrie, qu'affligeantes pour les antagonistes vaincus.

Euripide se déclara, on ne sait pourquoi, si peu favorable à la *gymnastique athlétique*, qu'il n'hésita pas de heurter, sur ce point, dans une de ses pièces satyriques, le goût dominant de toute la Grèce; mais entre ceux qui ont décrié la *gymnastique athlétique*, il y en a peu qui l'aient attaquée aussi vivement que Galien: cependant toutes ces réflexions portent plus sur les défauts qui régnoient de son tems dans cet art, au sujet du régime & de la conduite des athlètes, que sur l'art même, dont on tira de grands avantages avant qu'il eût dégénéré en extravagances & en folies. (D. J.)

GYMNASTIQUE MÉDECINALE. C'étoit cette partie de la *gymnastique* qui enseignoit la méthode de conserver & de rétablir la santé par le moyen de l'exercice.

Hérodicus de Lentini, autrefois Léontini en Sicile, né quelque tems avant Hippocrate & son contemporain, est déclaré par Platon l'inventeur de la *gymnastique médecinale*, fille de la *gymnastique* militaire. Hérodicus étoit médecin, & de plus maître d'une académie où la jeunesse venoit s'exercer pour les jeux publics qu'on célébroit en divers lieux de la Grèce avec tant de solemnité.

Hérodicus ayant remarqué que les jeunes gens qu'il avoit sous sa conduite, & qui apprenoient ces exercices, étoient pour l'ordinaire d'une très-forte santé, il imputa d'abord ce bonheur au continuel exercice qu'ils faisoient; ensuite il poussa plus loin cette première réflexion, qui étoit fort naturelle, & se persuada qu'on pouvoit tirer beaucoup d'autres avantages de l'exercice, si on se proposoit uniquement pour but l'acquisition ou la conservation de la santé.

Sur ces principes, il laissa la *gymnastique* militaire & celle des athlètes, pour ne s'attacher qu'à la *gymnastique médecinale*, & pour donner là-dessus les règles & les préceptes qu'il jugea nécessaires. Nous ne savons pas quelles étoient ces règles; mais il y a bien de l'apparence qu'elles regardoient d'un côté les différentes sortes d'exercices que l'on pouvoit pratiquer pour la santé, & de l'autre les précautions dont il falloit user selon la différence des sexes, des tempéramens, des âges, des climats, des saisons, des maladies, &c. Hérodicus régloit encore sans doute la manière de se nourrir ou de faire abstinence, par rapport aux différens exercices auxquels on se livroit; en sorte que la *gymnastique* renfermoit la diététique, cette partie de la médecine auparavant inconnue; & qui fut depuis très-cultivée.

Hippocrate saisit des idées si sages, & ne manqua pas d'employer la *gymnastique* en diverses maladies. Tous les médecins qui lui succédèrent goûtèrent tellement ce genre de médecine, qu'il n'y en eut aucun qui ne le regardât comme une partie essentielle de l'art. Nous n'avons plus les écrits que Diocles, Praxagore, Philotime, Erasistrate, Hérophile, Asclépiade & plusieurs autres avoient composés sur cette matière; mais ce qui s'en trouve dans Galien & dans les auteurs qui les citent, suffit pour justifier en quelle estime étoit la *gymnastique médecinale* parmi les anciens.

Les médecins n'étoient pas les seuls qui la recommandassent, tout le monde se convainquit si fort de

l'utilité qu'on en retiroit, qu'il y avoit une infinité de gens qui paſſoient une partie de leur vie dans les lieux d'exercices qu'on appelloit *gymnaſes*; il eſt vrai neanmoins que ces lieux étoient autant deſtinés à la *gymnaſtique* athlétique qu'à la *gymnaſtique médecinale*. *Voyez* GYMNASE.

Les exercices qu'on y faiſoit, conſiſtoient à ſe promener dans des allées couvertes & découvertes, à jouer au palet, à la paume, au ballon, à lancer le javelot, à tirer de l'arc, à lutter, à ſauter, à danſer, à courir, à monter à cheval, &c.

Une partie de ces exercices étoit pratiquée par toutes ſortes de perſonnes pour la ſanté; mais les appartemens affectés à ce dernier uſage, étoient le lieu des bains, celui où l'on ſe déshabilloit, où l'on ſe faiſoit décraſſer, frotter avec des inſtrumens faits exprès, & oindre avec certaines drogues, &c. Chacun uſoit de ces exercices comme il lui plaiſoit; les uns ne prenoient part qu'à un ſeul, pendant que d'autres s'occupoient ſucceſſivement de pluſieurs. Les gens de lettres commençoient par ouir les philoſophes & les ſavans qui s'y rendoient, ils jouoient enſuite à la paume, ou bien ils s'exerçoient de quelqu'autre manière, & enfin ils entroient dans le bain. Il n'y a rien de plus naturel que cette eſpèce de *médecine gymnaſtique*; tout homme judicieux la doit préférer à celle qui conſiſte dans l'uſage des médicamens, parce que cette dernière eſt preſque toujours palliative, déſagréable & ſouvent dangereuſe.

Les romains ne commencèrent à bâtir des lieux d'exercices, que long-tems après les grecs, mais ils les ſurpaſſèrent de beaucoup, ſoit par le nombre, ſoit par la magnificence des bâtimens, comme on en peut juger par les inſcriptions des auteurs, & par les ruines qui ſubſiſtent encore: on en étoit ſi fort épris à Rome, que ſelon la remarque de Varron, quoique chacun eût le ſien, à peine étoit-on content.

La *gymnaſtique médecinale*, au tems de Varron, étoit déjà tombée dans des minuties auſſi nombreuſes que frivoles; témoins les conſeils des trois livres intitulés du *régime*, attribués fauſſement à Hippocrate: ils ne roulent que ſur les différens tems propres à s'exercer; ils indiquent ſi ce doit être à jeun, ou après avoir pris de la nourriture, le matin ou le ſoir, à l'air, au ſoleil, ou à l'ombre; s'il faut être nud, ou s'il faut être habillé; quand il convient d'aller lentement, & quand il eſt néceſſaire d'aller vîte ou de courir. Ce même ouvrage traite de pluſieurs autres minuties, comme d'un jeu de main & de doigts, prétendu très-utile pour la ſanté, & qui s'appelloit *chironomie*: il eſt auſſi parlé d'une eſpèce de ballon ſuſpendu qu'on nommoit *coryeus*, & qu'on pouſſoit de toute ſa force avec ſes bras.

Mais comme les bains compoſoient principalement la *gymnaſtique médecinale*, auſſi bien que la coûtume de ſe faire frotter & de ſe faire oindre, il arriva que l'application des huiles, des onguens & des parfums liquides dont on ſe ſervoit, ſoit avant ſoit après le bain, ſoit dans d'autres conjonctures, occupa chez les romains, dans le tems de leur décadence, autant de perſonnes que les bains mêmes.

Ceux qui faiſoient profeſſion d'ordonner ces onguens ou ces huiles aux malades & aux gens ſains, s'appelloient *jatraliptæ*, c'eſt-à-dire, *médecins des onguens*; ils avoient ſous leurs ordres des gens qu'on nommoit *unctores*, qui ne ſervoient qu'à oindre, & qu'il faut diſtinguer non-ſeulement des *unguentarii*, ou vendeurs d'huile & d'onguens, mais encore des *olearii*, leſquels étoient des eſclaves qui portoient le pot à eſſence pour leurs maîtres, lorſqu'ils alloient au bain.

Après avoir oint, & avant qu'on oignît, on frottoit & on racloit la peau, ce qui étoit l'office des frotteurs, *frictatores*. Ils ſe ſervoient pour cela d'un inſtrument appelé *ſtrigil*, fait exprès pour décraſſer la peau, pour ôter les reſtes de l'huile, & même de la pouſſière dont on ſe couvroit lorſqu'on vouloit lutter ou prendre quelqu'autre exercice. *Voyez* STRIGIL.

Ce n'eſt pas tout, les jatraliptes avoient encore ſous eux les gens qui ſe mêloient de manier doucement les jointures & les autres parties du corps pour les tendre plus ſouples; on nommoit ceux-ci *tractatores*. C'eſt de ces gens-là que parle Sénèque, lorſqu'il dit, indigné des abus qui ſe commettoient à cet égard: « Faut-il que je donne » mes jointures à amollir à ces efféminés? ou faut-» il que je ſouffre que quelque femmelette, ou » quelque homme changé en femme, m'étende » mes doigts délicats? Pourquoi n'eſtimerai-je pas » plus heureux un Mucius Scævola, qui manioit » auſſi aiſément le feu avec ſa main, que s'il l'eût » tendue à un de ceux qui profeſſent l'art de manier » les jointures »? Ce qui mettoit Sénèque de mauvaiſe humeur contre cette eſpèce de remède, & contre ceux qui le pratiquoient, c'eſt qu'ils le faiſoient la plupart par mignardiſe & par délicateſſe.

Pour dire ici quelque choſe de plus honteux, les hommes employoient à cet uſage des femmes choiſies, que l'on appelloient *tractatrices*; je ne veux pour preuve de cette dépravation que l'épigramme de Martial contre un riche voluptueux de ſon temps.

Percurrit agile corpus arte tractatrix.
Manumque doctam ſpargit omnibus membris.
(*Lib. III. epigr.* 81.).

Digitized by Google

Enfin dans ce genre de luxe, comme les huiles, les onguens, les parfums liquides, ne pouvoient pas être commodément adminiſtrés ſans qu'on n'ôtât le poil; on dépiloit induſtrieuſement avec des pincettes, des pierres ponces, & toutes ſortes de dépilatoires compoſés avec art: les hommes, qui ſervoient à cet office, étoient appellés *dropaciſtæ* & *alipilarii*, & les femmes *picatrices* & *paratiltrix*. Ainſi la médecine *gymnaſtique*, ſimple dans ſon origine, devint minutieuſe dans la pratique, & finit par dégénéter en rafinement de luxe, de molleſſe & de volupté. (*Article du chevalier* DE JAUCOURT.).

GYMNASTIQUE MILITAIRE, ſcience des divers exercices du corps, relativement à l'art militaire.

Les principaux de ces exercices étoient le ſaut, le diſque, la lutte, le javelot, le pugilat, la courſe à pied & en chariot; tous ces exercices furent extrêmement cultivés, parceque donnant au corps de la force & de l'agilité, ils tendoient à rendre les hommes plus propres aux fonctions de la guerre; c'eſt pourquoi Salluſte loue Pompée de ce qu'il couroit, ſautoit & portoit un fardeau auſſi bien qu'homme de ſon temps; en effet, de l'exercice vient l'aiſance à tout faire & à tout ſouffrir; c'eſt l'école de la ſoupleſſe & de la vigueur. La ſoupleſſe rend l'homme expéditif dans l'action; la force éleve le courage au-deſſus des douleurs, & met la patience à l'épreuve des beſoins.

La *gymnaſtique militaire* procuroit ces grands avantages, & entretenoit les forces de toutes les nations; elle fut établie chez les grecs par les lacédémoniens & les crétois; ils ouvrirent à ce ſujet ces académies, ſi célèbres dans le monde, & qui, dans le ſiècle de Platon, ſe rapportoient toutes à l'art militaire. Du temps d'Epaminondas, le ſeul exercice de la lutte contribua principalement à faire gagner aux thébains la bataille de Leuctres. C'étoit pour perfectionner ces exercices militaires, & pour exciter chez ceux qui les cultivoient une louable émulation, que dans les fêtes & les autres cérémonies ſolemnelles on célebroit des jeux publics, connus ſous le nom de *combats gymniques*, où les vainqueurs recevoient tant d'honneurs & de récompenſes.

Mais comme les coutumes les plus utiles s'altèrent, il arriva que ce qui n'étoit qu'un aiguillon pour réveiller la valeur martiale, & pour diſpoſer les guerriers à ſe procurer des avantages ſolides, en gagnant des victoires plus importantes, devint le pur objet des divertiſſemens publics auxquels les peuples accouroient en foule pour couronner les athlètes, qui rapportoient uniquement à ces jeux leurs talens, leur genre de vie, & leurs occupations les plus ſérieuſes.

Enfin, quand les grecs n'eurent plus de vertus, les inſtitutions *gymnaſtiques* détruiſirent l'art militaire même; on ne deſcendit plus ſur l'arène pour ſe former à la guerre, mais pour ſe corrompre: du temps de Plutarque, les parcs où l'on ſe battoit à nud, & les combats de la lutte, rendoient les jeunes gens lâches, les portoient à un amour infâme, & n'en faiſoient que des baladins. (D. J.).

GYMNICUS. Muratori (614. 4. *Theſ.*) rapporte l'épitaphe d'un enfant mort dans les exercices du gymnaſe, *Gymnicus*:

SARINO IN FONTE GYMNICO DULCISSIMO,
QUI V. A. IIII M. III. D. III.
PARENTES.

GYMNIQUES (JEUX ou COMBATS). Les jeux ou combats *gymniques* étoient des exercices célèbres chez les grecs & les romains. Ils prirent leur nom de la nudité des athlètes, leſquels, pour être plus libres, s'exerçoient nuds ou preſque nuds.

Hercule, en inſtituant les jeux olympiques, impoſa aux athlètes qui devoient y combattre la loi d'y paroître nuds; la nature de la plupart des exercices uſités dans ces jeux, jointe à la chaleur du climat & de la ſaiſon où l'on tenoit ces ſortes d'aſſemblées, exigeoient néceſſairement cette nudité. Elle n'étoit cependant pas entière; on avoit ſoin de cacher ce que la pudeur empêche de découvrir, & l'on employoit pour cela une eſpèce de ceinture, de tablier, ou d'écharpe, dont on attribue l'invention à Paleſtre, fille de Mercure. Nous voyons cet uſage établi dès le temps d'Homère, qui appelle ζῶμα cette ſorte de ceinture, dans la deſcription du pugilat d'Euriale & d'Epaus.

Mais vers la quinzième olympiade, s'il en faut croire Denis d'Halicarnaſſe, les lacédémoniens s'affranchirent de la ſervitude de l'écharpe; ce fut, au rapport d'Euſtathe, l'aventure d'un certain Orſippe qui en amena l'occaſion. L'écharpe de cet athlète s'étant déliée, lorſqu'il diſputoit le prix de la courſe, ſes pieds s'y accrochèrent, en ſorte qu'il ſe laiſſa tomber, & ſe tua, ou du moins fut vaincu par ſon concurrent, (car on compte la choſe de deux façons.) Ce malheur donna lieu à un réglement, qui ordonnoit qu'à l'avenir les athlètes combattroient ſans écharpe, & ſacrifieroient la pudeur à leur commodité, en retranchant même ce teſte d'habillement. Acanthe le ſpartiate ſuivit le premier l'ordonnance, & diſputa tout nud le prix de la courſe aux jeux olympiques: toutefois les autres peuples rejettèrent cette coutume, & continuèrent à ſe couvrir de l'écharpe dans la lutte & dans le pugilat; ce

qu'obſervoient encore les romains du temps de Denys d'Halicarnaſſe. Cependant l'époque de l'entière nudité des athlètes, que cet auteur met à la quinzième olympiade, eſt démentie par Thucydide, qui prétend qu'elle ne s'étoit introduite que quelques années avant le temps où il écrivoit l'hiſtoire de la guerre du Péloponèſe : or, l'on ſait que le commencement de cette guerre tombe vers le commencement de la 87e. olympiade.

Quoi qu'il en ſoit, la nudité des athlètes n'étoit d'uſage que dans certains exercices, tels que la lutte, le pugilat, le pancrace, & la courſe à pied; car il eſt prouvé par d'anciens monumens, que dans l'exercice du diſque, les diſcoboles portoient des tuniques; on ne ſe dépouilloit point pour la courſe des chars, non plus que pour l'exercice du javelot; & c'eſt pour cette raiſon, comme le remarque Euſtathe, qu'Homere, grand obſervateur des bienſéances, ne fait paroître Agamemnon aux jeux funèbres de Patrocle, que dans cette dernière eſpèce de combat, où ce prince n'étoit point obligé de déroger en quelque ſorte à ſa dignité, en quittant ſes habits.

Cependant, comme dans les gymnaſes deſtinés à former la jeuneſſe aux combats *gymniques*, les jeunes gens paroiſſoient d'ordinaire preſque nuds; il y avoit des inſpecteurs, appellés *ſophroniſtes*, prepoſés pour veiller ſur eux, & les maintenir dans la pudeur.

Lycon, ſelon Pline, inſtitua les jeux *gymniques* en Arcadie, d'où ils ſe répandirent par tout; firent ſucceſſivement les délices des grecs & des romains, & accompagnèrent preſque toujours la célébration des grandes fêtes, ſur-tout celles des bacchanales.

Ces jeux ſe donnoient avec magnificence quatre fois l'année, ſavoir, 1°. à Olympie, province d'Elide, & par cette raiſon, ils furent appellés *jeux olympiques*, établis en l'honneur de Jupiter-Olympien; 2°. dans l'Iſthme de Corinthe, d'où ils prirent le nom de *jeux iſthmiens*, & furent dédiés à Neptune, 3°. dans la forêt de Némée, à la gloire d'Hercule, & furent appellés *jeux néméens*. 4°. On les connut auſſi ſous le nom de *jeux pythiens*, en l'honneur d'Apollon, qui avoit tué le ſerpent Python. (*Voyez* ces mots.)

On y diſputoit le prix du pugilat, de la lutte, de la courſe à pied, de la courſe des chars, de l'exercice du diſque & du javelot. Lucien nous a laiſſé de ces divers combats un tableau plaiſant, mais très-inſtructif, dans un de ſes dialogues, où il fait parler ainſi Anacharſis & Solon.

Anacharſis. « A quoi en veulent ces jeunes gens, » de ſe mettre ſi peu en colere, & de ſe donner » le crêne en jambe, de ſe rouler dans la boue » comme des pourceaux, tâchant de ſe ſuffoquer; » ils s'huiloient, ſe raſoient paiſiblement l'un » l'autre : mais tout à coup baiſſant la tête, ils » ſe ſont entrechoqués comme des béliers; puis » l'un élevant en l'air ſon compagnon, le laiſſe » tomber à terre par une ſecouſſe violente; & » ſe jettant ſur lui, l'empêche de ſe relever, lui » preſſant la gorge avec le coude, & le ſerrant » ſi fort avec les jambes, que j'ai peur qu'il ne » l'étouffe, quoique l'autre lui frappe ſur l'épaule, » pour le prier de le lâcher, comme ſe reconnoiſſant vaincu. Il me ſemble qu'ils ne devroient » point s'enduire ainſi de boue, après s'être huilés, » & je ne puis m'empêcher de rire, quand je vois » qu'ils eſquivent les mains de leurs compagnons » comme des anguilles que l'on preſſe; en voilà » qui ſe roulent dans le ſable avant que de venir » au combat, afin que leur adverſaire ait plus de » priſe, & que la main ne coule pas ſur l'huile » & ſur la ſueur ».

Solon. « La difficulté qui ſe trouve à colleter un » adverſaire, lorſque l'huile & la ſueur font gliſſer » la main ſur la peau, met en état d'emporter » ſans peine, dans l'occaſion, un bleſſé hors du » combat, ou d'enlever un priſonnier. Quant au » ſable & à la pouſſière dont on ſe frotte, on le » fait pour une raiſon toute différente, c'eſt-à-» dire, pour donner plus de priſe, afin de s'accoutumer à eſquiver les mains d'un antagoniſte » malgré cet obſtacle; outre que cela ſert non-» ſeulement à eſſuyer la ſueur & à décraſſer, mais » encore à ſoutenir les forces, en s'oppoſant à la » diſſipation des eſprits, & à fermer l'entrée à » l'air, en bouchant les pores qui ſont ouverts par » la chaleur ».

Anacharſis. » Que veulent dire ces autres qui » ſont auſſi couverts de pouſſière? Ils s'embraſſent » & ſe frappent l'un l'autre à coups de pied & de » poing, ſans eſſayer de ſe renverſer comme les » premiers, mais l'un crache ſes dents avec le » ſable & le ſang, d'un coup qu'il a reçû dans » la mâchoire, ſans que cet homme vêtu de pour-» pre, qui préſide à ces exercices, ſe mette en » peine de les ſéparer; ceux ci font voler la pouſ-» ſière en ſautant en l'air, comme ceux qui diſpu-» tent le prix de la courſe.

Solon. »Ceux que tu vois dans la boue ou dans » la pouſſière, combattent à la lutte; les autres » qui ſe frappent à coup de pied & de poing, au » pancrace; il y a encore d'autres exercices que » tu verras, comme le palet, le pugilat, & tu » ſauras que partout le vainqueur eſt couronné ».

Mais avant que de parler de la couronne qu'obtenoit l'Athlete vainqueur, il importe d'expoſer avec quelque détail, la police, les lois, & les formalités qu'on obſervoit dans la célébration des jeux ſolemnels, qui intéreſſoient ſi fort & des villes fameuſes, à tous égards, & des peuples entiers.

Digitized by Google

Il ne ſuffiſoit pas aux athlétes pour être admis à concourir dans ces jeux, d'avoir ſoigneuſement cultivé les divers exercices du corps, dès leur plus tendre jeuneſſe, & de s'être diſtingués dans les gymnaſes parmi leurs camarades : il falloit encore, du moins parmi les grecs, qu'ils ſubiſſent d'autres épreuves par rapport à la naiſſance, aux mœurs, & à la condition ; car les eſclaves étoient exclus des *combats gymniques* ; les agonothétes, autrement dit les *hellanodiques*, prépoſés à l'examen des athlétes, écrivoient ſur un régiſtre le nom & le pays de ceux qui s'entôloient pour le gymnaſtique.

A l'ouverture des jeux, un héraut proclamoit publiquement les athlétes qui devoient paroître dans chaque ſorte de combats ; & les faiſoit paſſer en revue devant le peuple, en publiant leurs noms à haute voix. On travailloit enſuite à régler par le ſort les rangs de ceux qui devoient combattre dans chaque eſpèce de jeu, dans ceux où plus de deux concurrens pouvoient diſputer en même tems le prix prépoſé, tels que la courſe à pied, la courſe des chars, &c. Les champions ſe rangeoient dans l'ordre ſelon lequel on avoit tiré leurs noms ; mais dans la lutte, le pugilat & le pancrace, où les athlétes ne pouvoient combattre que deux à deux, on appartoit les combattans en les tirant au ſort d'une manière différente ; c'eſt Lucien qui nous apprend encore toutes ces particularités.

Après avoir tiré les athlétes au ſort, & les avoir animés à bien faire, on donnoit le ſignal des divers combats, dont l'aſſemblée formoit les *jeux gymniques*. C'étoit alors que les athlétes entroient en lice, & qu'ils mettoient en œuvre pour remporter le prix, toute la force & la dextérité qu'ils avoient acquiſes dans leurs exercices. Il ne faut pas croire cependant qu'affranchis de toute ſervitude, ils fuſſent en droit de tout entreprendre pour ſe procurer la victoire ; les hellanodiques & les autres magiſtrats, travailloient par des lois ſagement établies, à réfréner la licence des combattans, en baniſſant de ces ſortes de jeux la fraude, l'artifice, & la violence outrée. Toutes les lois athlétiques, & toutes celles de la police des jeux, étoient obſervées d'autant plus exactement, que l'on puniſſoit avec ſévérité ceux qui refuſoient d'y obéir. C'étoit-là d'ordinaire la fonction des maſtigophores. *Voyez* MASTIGOPHORES.

Il étoit défendu de gagner ſes juges & ſes antagoniſtes par des préſens ; & la violation de cette loi ſe puniſſoit par des amendes, dont on employoit l'argent à ériger des ſtatues en l'honneur des dieux.

Enfin, ces hommes dévoués au divertiſſement public, après avoir paſſé par diverſes épreuves laborieuſes & rebutantes, avant & pendant la célébration des jeux, recevoient à la fin les récompenſes qu'ils ſe propoſoient pour but, & dont l'attente étoit capable de les ſoutenir dans une carrière auſſi pénible.

Ces récompenſes étoient de plus d'une eſpèce ; les ſpectateurs célébroient d'abord la victoire des athlétes, par des applaudiſſemens & des acclamations reïtérés ; on faiſoit proclamer par un héraut le nom des vainqueurs ; on leur diſtribuoit les prix qu'ils avoient mérités, des eſclaves, des chevaux, des vaſes, d'airain avec leurs trépieds, des coupes d'argent, des vêtemens, des armes, de l'argent monnoye ; mais les prix les plus eſtimés conſiſtoient en palmes & en couronnes qu'on plaçoit ſur leurs têtes, aux yeux des ſpectateurs ; & qu'on gardoit pour ces occaſions dans les tréſors des villes de la Grèce.

On les conduiſoit enſuite en triomphe, vêtus d'une étoffe à fleurs dans tout le ſtade, & ce triomphe n'étoit que le préliminaire d'un autre encore plus glorieux, qui les attendoit dans leur patrie. Le vainqueur en y arrivant, étoit reçu aux acclamations de ſes concitoyens, qui accouroient ſur ſes pas ; décoré des marques de ſa victoire, & monté ſur un char à quatre chevaux, il entroit dans la ville par une brèche qu'on faiſoit exprès au rempart ; on portoit des flambeaux devant lui, & il étoit ſuivi d'un nombreux cortège qui honoroit cette pompe. Le triomphe de Néron à ſon retour de Grèce, tel que le décrivent Suétone & Xiphilin nous préſente une image complette de tout ce qui compoſoit la pompe de ces ſortes de triomphes athlétiques. La cérémonie ſe terminoit preſque toujours par des feſtins dont les uns ſe faiſoient aux dépens du public, les autres aux dépens des particuliers connus du vainqueur ; enſuite ce vainqueur régaloit à ſon tour ſes parens & ſes amis. Alcibiade pouſſa plus loin la magnificence lorſqu'il remporta le premier, le ſecond, & le quatrième prix de la courſe des chars aux jeux olympiques ; car après s'être acquitté des ſacrifices dûs à Jupiter olympien, il traita toute l'aſſemblée. L'athlète Léophron en uſa de même, au rapport d'Athénée. Empédocle d'Agrigente ayant vaincu aux mêmes jeux, & ne pouvant comme Pythagoricien, régaler le peuple, ni en viande, ni en poiſſon, il fit faire un bœuf avec une pate compoſée de myrrhe, d'encens, & de toutes ſortes d'aromates, & le diſtribua par morceaux à tous ceux qui ſe préſentèrent. Le feſtin donné par Scopas, vainqueur dans un des *jeux gymniques*, eſt devenu célébre par l'accident qui le termina, & dont Simonide fut miraculeuſement préſervé ; cette hiſtoire nous a été tranſmiſe par Cicéron, Phédre, & Quintilien en particulier qui la raconte dans toute ſon étendue.

Digitized by Google

Ces couronnes, ces palmes, ces triomphes, ces acclamations & ces feſtins, qui donnoient d'abord un ſi grand relief à la victoire des athlètes dans les *jeux gymniques*, n'étoient au fond que des honneurs paſſagers, dont le ſouvenir ſe ſeroit bientôt effacé, ſi l'on n'en eût fait ſuccéder d'autres plus fixes, plus ſolides, & qui dureroient autant que la vie des vainqueurs : ces honneurs conſiſtoient en différens privilèges qu'on leur accordoit, & dont ils jouiſſoient paiſiblement à l'abri des loix, & ſous la protection des princes & des magiſtrats; l'un des plus honorables de ces privilèges etoit le droit de préſéance dans les jeux publics. Une telle préſéance étoit bien due à des hommes que les grecs regardoient comme des dieux, à des hommes pour leſquels ils avoient une ſi grande conſidération, que c'étoit, dit Cicéron, quelque choſe de plus glorieux en Grèce d'avoir vaincu dans les jeux olympiques, qu'à Rome d'avoir obtenu les honneurs du triomphe.

Un autre privilège des vainqueurs dans les *combats gymniques*, privilége où l'utile ſe trouvoit joint à l'honorable, celui d'être nourri le reſte de leurs jours aux dépens de leur patrie; ce droit leur étoit acquis de toute ancienneté : mais, dans la ſuite, leurs victoires ſe multipliant auſſi-bien que les jeux publics, cette dépenſe ſetoit devenue fort à charge à leurs compatriotes, ſi on ne l'eût reſſerrée dans les bornes de la modération; les empereurs conſervèrent tous ces privilèges des vainqueurs aux *jeux gymniques*, & même les accrurent; Auguſte en montra l'exemple, ſuivant le témoignage de Suétone.

L'exemption de toute charge & de toute fonction civile n'étoit pas une de leurs moindres prérogatives; mais il falloit, pour l'obtenir, avoir été couronné au moins trois fois aux jeux ſacrés.

Le deſir d'immortaliſer les victoires des athlètes remportées aux *jeux gymniques*, fit mettre en œuvre divers moyens qui conduiſoient naturellement à ce but : tels étoient les archives publiques, les écrits des poëtes, les ſtatues, les inſcriptions. La célébration des jeux finie, un des premiers ſoins des agonothètes étoit d'inſcrire ſur le regiſtre public le nom, le pays des vainqueurs, & l'eſpèce de combat dont ils étoient ſortis victorieux. Leurs louanges devinrent chez les grecs un des premiers ſujets de la poëſie lyrique; c'eſt ſur quoi roulent toutes les odes de Pindare, partagées en quatre livres, chacun deſquels porte le nom des jeux où ſe ſont ſignalés les athlètes dont les victoires ſont célébrées dans ces poëmes immortels.

Les peuples, non-contens du ſecours qu'ils empruntoient des archives publiques & des poëtes pour perpétuer le ſouvenir des victoires des athlètes dans les *jeux gymniques*, employèrent, outre cela, tout l'art des ſculpteurs pour tranſmettre aux ſiècles à venir la figure & les traits de ces mêmes hommes, qu'ils regardoient avec tant d'admiration. On peut lire dans Pauſanias un dénombrement de toutes les ſtatues qui ſe voyoient de ſon temps à Olympie, & ces ſtatues ne devoient pas être plus grandes que le naturel; on ornoit ces ſtatues d'inſcriptions, qui marquoient le pays des athlètes vainqueurs, repréſentés par ces ſtatues, le genre & le temps de leurs victoires, & le prix qu'ils avoient remporté. Octavio Falconeri a recueilli, publié & éclairci par de ſavantes notes pluſieurs de ces inſcriptions qui ſubſiſtent encore.

Enfin, malgré la défenſe des agonothètes, on alla juſqu'à rendre des honneurs divins aux vainqueurs dans les *combats gymniques*, & cette eſpèce de culte peut paſſer pour le comble de la gloire athlétique. On cite trois exemples tirés de l'hiſtoire : le premier, rapporté par Hérodote, eſt de Philippe Crotoniate, vainqueur aux jeux olympiques, & le plus bel homme de ſon temps; les Egeſtains lui dreſsérent après ſa mort un monument ſuperbe, & lui ſacrifièrent comme à un héros : le ſecond exemple, encore plus extraordinaire, eſt d'Euthime de Locres, excellent athlète pour le pugilat, lequel pendant ſa vie reçut les honneurs divins; Pline le naturaliſte raconte ce fait, *liv. VII. ch. lvij.* de ſon hiſtoire : le troiſième exemple eſt celui de l'athlète Théagène, qui, au rapport de Pauſanias, fut après ſa mort non-ſeulement adoré par les thaſiens, ſes compatriotes, mais par divers peuples tant grecs que barbares. Voilà quels étoient les fruits des *combats gymniques*, ces exercices à jamais célèbres, & dont nous n'avons plus d'idée. (*Art. du chevalier* DE JAUCOURT.)

GYMNOPÉDIQUE, ou GYMNOPÉDIE. } La *gymnopédique*, dit Athénée (*lib. XIV. pag.* 630.), eſt aſſez ſemblable à la danſe tragique, nommée ἐμμελία, c'eſt-à-dire, noble & décente. On remarque dans toutes deux beaucoup de gravité & de nobleſſe. La *gymnopédique* ſe danſoit par deux chœurs, ou deux troupes de danſeurs nuds, dont l'une étoit compoſée de jeunes garçons, & l'autre d'hommes faits. Ils étoient tout nuds. Ceux qui menoient la danſe, portoient ſur leurs têtes des couronnes de palmier, auxquelles on donnoit le nom de thyrrhéatiques, parce que cette fête étoit employée à célébrer une danſe inſtituée en mémoire de la victoire que les lacédémoniens avoient remportée contre les argiens à Thyrrhée, ville ſituée dans la Cynourie.

Ce mot eſt compoſé de γύμνος, *nud*, & de παῖς, *enfant*.

GYMNOSOPHISTES, philoſophes indiens, qui vivoient dans une grande retraite, faiſoient profeſſion de renoncer à toutes ſortes de voluptés, pour s'adonner à la contemplation des merveilles de la nature : ils ne ſe ſoucioient point d'habits, & alloient tout nuds la plupart du temps, ce que ſignifie leur nom grec. Il eſt vrai que la chaleur exceſſive de leur pays pouvoit les y porter facilement. Ils croyoient la métempſicoſe, faiſoient conſiſter le bonheur de l'homme, à mépriſer les biens de la fortune, & à ſe mettre au-deſſus des plaiſirs; ſe glorifioient de donner des conſeils déſintéreſſés aux princes & aux magiſtrats; & lorſqu'ils devenoient vieux & infirmes, ils ſe brûloient eux-mêmes, pour éviter l'ignominie qu'ils trouvoient à ſe laiſſer accabler par la maladie ou par la vieilleſſe. C'eſt ainſi que Calanus ſe brûla lui-même devant Alexandre.

Il y avoit auſſi en Afrique & en Éthiopie des philoſophes du même nom. Voici les notions que M. de Paw a recueillies ſur ceux d'Éthiopie. « Les premiers *Gymnoſophiſtes* de l'Éthiopie ne paroiſſent avoir été que des prêtres errans, qu'on peut comparer à ces hommes qu'on rencontre aujourd'hui en Afrique, ſous le nom de *Marabut*, mot qui étant traduit littéralement, ſignifie *enfant du roſeau ardent* : ſoit parce que ces charlatans brûlent quelquefois leurs victimes avec des roſeaux, ſoit parce qu'ils ſe vantent de ſavoir cracher du feu; ce qu'ils font en tenant des étoupes allumées ſous leur robe, comme on en vit un exemple en 1631; mais ce tour eſt ſi groſſier, qu'il n'y a que des nègres qui y puiſſent être trompés. On conçoit que, quand un peuple n'a encore que des ſacrificateurs ambulans, il doit néceſſairement s'introduire chez lui des ſuperſtitions très-variées, & qui ſouvent ſe contrediſent les unes les autres, parce que les opinions ne ſont pas réduites en un corps de doctrine, & chaque jongleur tâche de faire valoir les ſiennes. Le comte de Boulainvilliers dit que c'eſt principalement parmi une nation comme les arabes paſteurs, que l'idée d'un Dieu créateur a dû ſe conſerver long-temps dans toute ſa pureté. (*Vie de Mahomet*, *page* 147.) Mais le comte de Boulainvilliers ne connoiſſoit pas du tout les anciens arabes, ſur leſquels Sales nous a procuré des éclairciſſemens, qui démontrent que les notions de la divinité étoient extrêmement altérées parmi eux; & cela arrive chez tous les peuples errans où chaque tribu & même chaque famille multiplie le nombre des fétiches & des manitoux, dont les animaux ſacrés de l'Égypte & de la Grèce ſont des reſtes ».

« Il eſt bien certain que l'eſprit des *gymnoſophiſtes* ne commença à ſe développer que quand ils furent réunis en un corps ſédentaire, ou un collège, qui avoit ſes principales habitations dans la péninſule du Méroé : alors ils s'appliquèrent à l'étude, & mirent quelque ordre dans les hiéroglyphes éthiopiques, ſur leſquels le philoſophe Démocrite avoit écrit un traité particulier, qui, par les plus grands malheurs, s'eſt entièrement perdu. (*Apud Laërtium IX.*) Je ſuis auſſi éloigné qu'on peut l'être, d'ajouter la moindre foi à des éloges auſſi outrés que le ſont ceux que le romancier Philoſtrate prodigue aux *gymnoſophiſtes* : (*in vita Apollonii*, *lib. VI. cap. VI.*) mais malgré cela, il eſt poſſible qu'en travaillant à rédiger leurs hiéroglyphes, ils aient inventé l'alphabet ſyllabique, dont on ſe ſert encore de nos jours dans la Nubie & l'Abyſſinie, & où il n'a ſûrement pas été apporté d'ailleurs. Cette découverte étoit d'autant plus intéreſſante, que, ſans cela, on n'eût pu parvenir à l'invention de l'alphabet littéral, qui paroit être dû aux égyptiens; & c'eſt une véritable folie de la part de Platon, d'accuſer les prêtres de l'Égypte d'avoir fait un tort irréparable aux ſciences en inventant l'écriture; ce qui, ſuivant lui, a prodigieuſement affoibli, dans l'homme, la faculté mémorative; & Jules Céſar ſemble avoir voulu appuyer ce préjugé en parlant des druides, qui n'apprirent jamais par cœur que des abſurdités ».

« Quoiqu'on rencontre dans Diodore & dans Strabon quelques paſſages relatifs aux opinions qu'avoient les *gymnoſophiſtes* touchant la divinité, il faut convenir qu'il règne beaucoup d'obſcurité dans ces paſſages-là, qui ne paroiſſent être fondés que ſur des rapports de quelques marchands grecs, qui vers le temps de Ptolomée Philadelphe commencèrent à pénétrer fort avant dans le cœur de l'Afrique. Tout ce qu'on peut dire avec certitude, c'eſt qu'ils reconnoiſſoient l'exiſtence d'un Dieu créateur, incompréhenſible par ſa nature; mais ſenſible dans ſes ouvrages, qui leur paroiſſoient tous également animés par ſon eſprit. De cette doctrine découla le culte ſymbolique, qui eſt comme approprié au génie des africains, dont l'imagination ardente devoit être fixée par des objets ſenſibles ou des fétiches, & dont l'inquiétude ſur l'avenir devoir être calmée d'une façon ou d'une autre par les augures qu'ils tiroient de ces fétiches mêmes. Chez les grecs & les romains l'uſage de conſulter à chaque inſtant les oracles, n'étoit qu'une mauvaiſe habitude; mais chez les africains ce ſemble être un beſoin phyſique, qui tient aux climats chauds, où l'eſprit du petit peuple eſt extrêmement foible & impatient ».

« On ne ſauroit, faute de mémoires, entrer dans plus de détail touchant la doctrine particulière du collège des *gymnoſophiſtes* du Méroé, qui finit de la manière la plus funeſte, pour s'être conſtamment oppoſé aux progrès du deſpotiſme, cette ancienne maladie des ſouverains, dont quelques-uns ſont comme les inſenſés qui deſirent ce qu'ils ne connoiſſent pas. On dit qu'un tyran, nommé Ergamène, qui doit avoir été contemporain de Ptolomée Philadelphe, & grec

d'origine, fit maſſacrer en un jour tous les *gymnoſophiſtes*, ce qui jetta cette partie de l'Ethiopie dans une déſolation dont elle ne s'eſt plus relevée; on voit ſeulement les ruines d'*Axum*, de *Pſelchès*, de *Napatha*.

GYNÉCÉE, logement deſtiné chez les romains à mettre en reſerve les habits, hardes, linge, meubles & autres effets de la garde-robe des empereurs, pour qu'ils puſſent s'en ſervir, lorſque les affaires les appelloient tantôt dans une province, tantôt dans une autre. Il y avoit de ces ſortes de logemens en pluſieurs villes des diverſes provinces, ſituées ſur de grandes routes.

Quoique le mot *gynaceum*, emprunté des grecs par les latins, ſignifie proprement un cabinet où les femmes ſerroient leurs habits précieux, bagues, joyaux, ornemens, &c., néanmoins il s'applique particuliérement à tous les endroits où l'on conſervoit les habits & ameublemens impériaux dans les villes principales.

Quantité de perſonnes, ſur-tout des femmes, étoient logées dans ces ſortes de bâtimens, pour travailler à l'ameublement de l'empereur, ou à d'autres manufactures.

Les maîtres des garderobes impériales de province ſe nommoient *procuratores gynaciorum*, parce qu'ils devoient avoir ſoin que rien ne manquât de ce qui concernoit le linge, vêtement, meubles & autres commodités néceſſaires aux ſervices domeſtiques des empereurs voyageans. Ils devoient auſſi tenir toujours prêts un grand nombre d'habits pour les ſoldats: enfin, ils devoient avoir en magaſin des proviſions ſuffiſantes de toile à voiles pour les navires & vaiſſeaux de guerre, dont l'équipement ſeroit ordonné.

La notice de l'empire appelle ces ſortes d'intendans *procuratores cynagiorum*, mais c'eſt par corruption du vrai mot; car dans les loix impériales, *cynagium* ſignifie un *chenil* &, ſelon Suidas, le lieu où on expoſoit aux yeux du peuple les bêtes féroces que les gouverneurs des provinces envoyoient à l'empereur pour les ſpectacles publics. Il n'y a donc point de doute qu'il ne faille lire *procuratores gynaciorum*, c'eſt-à-dire, *maîtres des garderobes impériales*: on comptoit quinze de ces maîtres dans l'empire d'Occident, dont il y en avoit ſix établis dans ſix villes ou cités des Gaules; & tous étoient ſubordonnés à l'intendant général des finances, *ſub diſpoſitione comitis ſacrarum largitionum*. (D. J.)

GYNÉCIAIRE, ouvrier qui travaille dans le *gynécée*. Les hommes faiſoient les métiers de tiſſerand & de tailleur dans les *gynécées*; les femmes y filoient la laine & la ſoie que les hommes employoient à faire des étoffes.

Quelquefois on condamnoit les criminels à travailler dans le *gynécée* pour le prince, à peu près comme on les condamne aujourd'hui à ſervir ſur les galères: du moins ce travail étoit une corvée que les princes exigeoient de leurs ſujets, hommes ou femmes.

GYNÉCOCRATUMÉNIENS, anciens peuples de la Scythie d'Europe, qui habitoient ſur les bords du Tanaïs, vers ſon embouchure. Ils furent ainſi nommés, dit Pline (*VI.* 7.), parce qu'après un combat qu'ils perdirent contre les amazones, ſur les bords du Thermodoon, ils furent obligés d'avoir commerce avec elles pour leur donner des enfans, à condition que les mâles appartiendroient aux pères, & que les femelles reſteroient aux amazones. Ainſi ces peuples vouloient être ſans femmes chez eux, comme les amazones ſans hommes: &, par l'accord qu'ils avoient fait avec ces héroïnes, ils avoient pourvu à la propagation de leur race. Ceux qui placent les amazones au pays des fables, y renvoient, par la même raiſon, les *gynécocratuméniens*, dont le nom eſt formé de γυνὴ, *femme*, & de κρατέομαι, *vaincu*.

GYNÉCONOMES, nom de magiſtrats à Athènes, qui avoient inſpection ſur les femmes.

Les *gynéconomes* étoient proprement les cenſeurs des femmes. Il y en avoit vingt. Ils s'informoient de la vie & des mœurs des athéniennes, puniſſoient celles qui ſe comportoient mal, & qui ſortoient des bornes de la pudeur & de la modeſtie qui convient à leur ſexe. Ils expoſoient dans un lieu public la liſte de celles qu'ils avoient condamnées à quelque amende, ou à d'autres peines.

Ce mot vient de γυνὴ, *femme* (γυναικὸς, *de femme*) & de νόμος, *loi*.

GYNIDE, androgyne, ou hermaphrodite, qui a les deux ſexes.

« A Émèſe, en Syrie, dit Fleuri, les payens profanèrent l'égliſe nouvellement bâtie, la dédiant à Bacchus, qu'ils nommoient *Gynide*, ou Androgyne, parce qu'ils lui donnoient les deux ſexes, & ils y placèrent ſon idole.

Ce mot vient de γυνὴ, *femme*; étant maſculin, il ſignifie un homme qui eſt femme.

GYPSATI, nom qu'on donnoit aux eſclaves expoſés en vente dans les places publiques; non parce qu'ils avoient, comme l'ont dit quelques philologues, leurs chauſſures frottées de blanc, ou de craie (c'eſt la ſignification du mot latin *gypſum*); mais parce que les eſclaves expoſés en vente, avoient les pieds nuds & couverts de blanc ou de craie. Ceux que l'on faiſoit venir de Bithynie ou de Cappadoce, pour être vendus à Rome,

Digitized by Google

Rome, étoient exposés de cette manière..... ....*Æthera quos nudo traducit Gallia talo. Juven. sat. VII. l. III.*

Pline, Ovide, Properce, &c., expriment clairement cette coutume.

GYROMANTIE, sorte de divination, qui se pratiquoit en marchant en rond, ou en tournant autour d'un cercle, sur lequel il y avoit des lettres ou d'autres caractères significatifs : à force de tourner, on s'étourdissoit jusqu'à se laisser tomber ; & de l'assemblage des lettres qui se trouvoient à l'endroit sur lequel on tomboit, on tiroit des présages pour l'avenir. — Ce mot est formé de *γυρὸς, cercle*, & de *μαντεία, divination.*

GYRTON, en Thessalie. ΓΥΡΤΩΝΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leur type ordinaire est un cheval qui se cabre.

GYTHIUM, en Laconie. ΓΥΘΕΑΤΩΝ.

On a des médailles impériales grecques de cette ville, frappées en l'honneur de Domna, de Caracalla, de Plautille, de Sept.-Sévère, de Geta.

H.

H. VARRON (*de re ruſtica, lib. III. cap. I.*) appelle l'*h*, *aſſlatus*, caractère qui marque l'aſpiration. C'eſt pourquoi les romains ont ſi ſouvent négligé de l'écrire ſur les monumens, dans les mots où elle remplaçoit l'eſprit rude des grecs. Cette obſervation nous fournira une excuſe pour le déplacement apparent des mots d'origine grecque, qui devroient être placés à l'*h*, & qui le ſont à la lettre ſuivante; c'eſt-à-dire, à celle qui portoit en grec l'eſprit rude.

Sur un poids de plomb d'Herculanum, la première lettre du mot HABENIS eſt coupée en deux parties ⊣, à la manière du H grec diviſé, dont le jambage droit ⊢ déſignoit l'eſprit rude, de même que le gauche formoit l'eſprit doux ⊣.

H ſur les enſeignes militaires des romains, déſignoit les *haſtaires* qui étoient ſuivis des *princes* dans l'ordre de bataille. Auſſi ſur un denier de la famille Valeria, ſur d'autres des familles Claudia & Cornelia, on voit gravées ſur des enſeignes de légion les deux lettres H & P, *haſtaires* & *princes*.

H prit ſouvent la place de l'F chez les romains, comme le dit Serviuſ (*VII. Æneid. 695.*) *Faliſcos haleſus condidit. Hiantem immutato H in F Faliſci dicti ſunt; ſicut febris dicitur, quæ antea hebris dicebatur.* Ainſi *fuba* fut dit pour *haba*, & *forreum pour horreum*. Les eſpagnols modernes en ont uſé de même pour les mots qu'ils ont emprunté du latin.

H. Par la lettre H, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'art, liv. IV. chap. VII.*) gravée ſur le ſocle d'un taune, au palais Altieri, l'on peut conjecturer que les ſtatues rangées dans un même endroit, portoient les marques de leur nombre, & que celle dont nous parlons, avoit été la huitième. Un buſte, dont il eſt fait mention dans une inſcription grecque, s'eſt trouvé marqué de la même lettre. L'inſcription nous fait voir que ce morceau étoit placé dans un temple de Sérapis, & la lettre nous montre que c'étoit le huitième buſte. C'eſt ce que le traducteur de cette inſcription n'a pas remarqué; & de là il a regardé la lettre H comme ſuperflue (*Falcon. inſcr. Athlet. p. 17.*). Je crois que la lettre N, gravée ſur le tronc d'une amazone dans le cabinet du Capitole, ſignifie cinquante, c'eſt-à-dire, que cette ſtatue étoit la cinquantième dans l'endroit où elle étoit placée.

H fut une lettre numérale chez les écrivains latins du moyen âge, ſelon quelques grammairiens; & elle ſignifioit 200, ſuivant ce vers:

H quoque ducentos per ſe deſignat habendos.

Quand il y avoit un trait au-deſſus, $\overline{H}$, elle ſignifioit deux cens mille.

H a été miſe autrefois pour *ch*. Ainſi de *Chlodoveus*, on a fait & écrit *Hludovicus* qui ſe trouve ſur toutes les anciennes monnoies, & ſur les titres du IX & X^e. ſiècle; car c'eſt pour cette raiſon que l'on écrivoit *Hludovicus*, avec une *h*. Dans la ſuite le ſon de cette *h* s'étant fort affoibli, ou entièrement ſupprimé, on a auſſi retranché l'*h*, & l'on n'a plus écrit que *Ludovicus*. On trouve auſſi *Hlotaire*, comme *Hlouis*; ſur quoi il eſt bon de remarquer, dit le père Lobineau, dans le gloſſ. de ſon hiſt. de Bret. que cette diverſité eſt venue de la différence de la prononciation. Ceux qui ne pouvoient prononcer la gutturale, par où ces deux mots commencent, ſubſtituoient un *c* à la place; mais ceux qui étoient accoutumés à la prononcer, l'écrivoient auſſi. Ceux qui ne pouvoient prononcer cette gutturale, l'ont enfin retranchée entièrement, & on dit *Louis, Lotaire, &c.* Quelques ſavans ont conjecturé que cette *h* devoit être ſéparée du nom, & qu'elle ſignifioit ſeigneur, du latin, *Herus*, ou de l'allemand, *Herr*. Comme le *d* que les Eſpagnols mettent ſouvent devant les noms propres. D. Phelippe, pour dire, Don Philippe; mais comme elle ſe trouve auſſi au commencement des noms de pluſieurs villes, il eſt plus vraiſemblable que cette lettre n'étoit miſe à la tête des noms que pour marquer la rude prononciation des vieux François. (LE BLANC.) De plus, la prononciation de la gutturale devant l'*l*, eſt reſtée dans quelques cantons du diocèſe de S. Malo, où les payſans diſent une *hlef*, une *hloche*, une *hloiſtre*. On peut conjecturer de-là, que les payſans de ces cantons, ne viennent point des anciens Celtes ou des anciens Armoriques; mais que ce ſont des Francs qui s'établirent dans ces quartiers.

On trouve auſſi l'*h* devant le *c*, *Hcarolus*, *Hcalenda*, pour *Karolus*, *Kalenda*. Dans la ſuite on a retranché l'*h*, & le *k* ne s'écrit plus depuis aſſez long-tems, ſi ce n'eſt dans fort peu de mots. L'*h* devant un *c*, *hc* ſe trouve ſur-tout dans les chartres des Lombards.

Digitized by Google

H (*Diplomatique.*) Nous ne diviſons l'H qu'en deux ſéries de majuſcules & de minuſcules. Excepté la I^e. ſous-ſérie, qui de la plus haute antiquité deſcend juſqu'aux plus bas tems, & les 6, 7 & 8e. à-peu-près du moyen âge, preſque toutes les autres ne deſcendent pas au-deſſous du IXe ſiécle. Pluſieurs même ne peuvent être renvoyés ſi tard.

I^e. Série, 1°. à jambages tranchés, arrondis ou en grife; 2°. non joints par la traverſe; 3°. H privée d'un côté; 4°. privée de traverſe; 5°. celle-ci détachée des jambages; 6°. H en N; 7°. courbée en voûte ou demi-voûte par leur traverſe; 8°. à jambages inégaux; 9°. à traverſe excédente; 10°. H penchée vers la gauche; 11°. vers la droite; 12°. prolongation irrégulière des baſes & ſommets; 13°. courbures des côtés; 14°. de plus inégaux; 15°. H approchant du K; 16°. tortuoſité dans les jambages diſproportionnés.

La IIe. grande ſérie, n'a rien de plus ancien que le IVe ſiécle, duquel on peut rapprocher quelques figures des quatre premières ſous-ſéries, & de la 6e; les autres doivent être reléguées au moyen âge. La 5e. & la 9e. fourniſſent du pur gothique. I^e. ſous ſérie. Les traits de jonction deſcendent plutôt qu'ils ne montent; 2e, montent plutôt qu'ils ne deſcendent; 3e, *h* tendant à ſe transformer en *b*; 4e, traverſée en cette lettre; 5e, aux deux jambages courbes; 6e, de niveau ſans baſe; 7e, côté droit excédant; 8e, à baſes & ſommets; 9e, en *n*; 10e, côté droit courbé en deſſous, & recourbé en deſſus; 11e, pur gothique.

HABILLEMENS longs.

Les Theſſaliens ſeuls chez les Grecs portoient des habits longs, comme le témoigne Strabon, (*lib.* 9.), à cauſe du froid qui régnoit dans leur pays. Les barbares en portoient généralement ſur les monumens des Grecs. Les Orientaux en portoient auſſi, & de ſemblables à ceux des Orientaux modernes; comme on peut le voir ſur un monument palmyrénien du capitole.

HABITS. *Voyez* pour les habits, chaque pays, chaque ſexe, chaque âge, & chaque ſorte d'*habit.*

HABITUS, ſurnom de la famille Vibia.

HACHE des faiſceaux. *Voyez* Faisceaux.

Hache-double & des amazones. *Voyez* Bipenne & Amazones.

Hache, arme des guerriers. Homère parle de cette arme, qu'il appelle tantôt ἀξίνη (*Iliad. N.* 612.), tantôt πέλεκυς (*Iliad. O.* 711.).

Les ſoldats romains ne paroiſſent avoir porté des *haches* dans leur bagage, que pour faire des paliſſades, comme on le voit ſur la colonne trajane.

Les ſcythes, ainſi que les francs, décrits par Sidoine (*epiſt. IV.* 20.), & par Procope, portoient, pour arme, une *hache* de fer à deux tranchans, fort épaiſſe. En abordant l'ennemi, ils les lançoient avec tant de force, qu'elles briſoient les boucliers, tuoient les guerriers, & avec tant d'adreſſe, qu'ils atteignoient toujours leur but (*Sidon. Carm.* 247.):

Excuſſiſſe citas vaſtum per inane bipennes
Et plagæ praſciſſe locum, clypeoſque rotare
Ludus.....

Hache, ſymbole de Jupiter-Labradéus chez les cariens, au-lieu de la foudre ou du ſceptre. *Voyez* Labradeus.

HADÉS, ou Haidès, nom que les grecs donnoient à Pluton. *Voyez* Ades.

HADRIANI, en Bithynie, près de l'Olympe. ΑΔΡΙΑΝΕΩΝ & ΑΔΡΙΑΝΩΝ ΠΡΟΣ ΟΛΥΜΠΟΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze.....*Pellerin.*

Cette ville a fait frapper, ſous l'autorité de ſes archontes, des médailles impériales grecques en l'honneur de M. Aurèle, de Sept.-Sévère, de Caracalla, de Plautille, d'Alex. Sévère, de Domna, d'Hadrien, d'Antonin, de Géta, de Valérien.

HADRIANOPOLIS, en Thrace. ΑΔΡΙΑΝΟΠΟΛΙΤΩΝ.

On a des médailles impériales grecques de cette ville, frappées ſous l'autorité de ſes gouverneurs, en l'honneur d'Hadrien, d'Antonin, de Marc-Aurèle, de Fauſtine jeune, de Commode, de Criſpine, de Julia, de Caracalla, de Plautille, de Géta, de Valérien, de Gordien-Pie.

Ses médailles autonomes ſont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Hadrianopolis, en Bithynie. ΑΔΡΙΑΝΟΠΟΛΕΙΤΩΝ.

On a des médailles impériales, avec l'ère de cette ville, frappées en l'honneur de Septime-Sévère, d'Hadrien, d'Alex. Sévère. *Voyez* Ères.

Digitized by Google

HADRIANOTHERA, en Bithynie. ΑΔΡΙΑΝΟΘΗΡΕΙΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRRR. en bronze..... *Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Hadrien, d'Antinoüs, de Domna, de Philippe père.

HADRIEN NERVA TRAJANUS HADRIANUS, AUGUSTUS.

Ses médailles ſont :

C. en or; il y a des revers R. celui de l'an de Rome 874, eſt RRR.

RRR. en or grec; au revers la tête du roi Sauromate.

C. en argent; quelques revers R.

R. en médailles grecques d'argent.

RRR. au revers de Rheſcuporide, roi du Boſphore.

RR. en médaillons latins d'argent.

RR. en médaillons grecs d'argent.

C. en G. B. de coin romain. La ſuite des médailles d'*Hadrien* en G. B. eſt une des plus curieuſes de toutes les ſuites impériales. On y trouve cent revers rares; ſur la plupart deſquels ſont les noms des provinces de l'empire : auſſi y en a-t-il qui ſont RR & RRR.

C. en M. B. & RR. avec la tête d'Antonin.

C. en P. B.

RR. en G. B. de Colonies.

R. plutôt que C. en M. & P. B.

R. en G. B. grec.

C. en M. & P. B.

C. dans les médailles d'Égypte, beaucoup de médaillons de bronze.

Il y avoit dans la collection de d'Ennery, une médaille d'argent unique, reſtituée par *Hadrien*, en l'honneur de Trajan, après l'apothéoſe de ce prince. On trouve un médaillon d'argent d'*Hadrien*, qu'on lit communément de cette manière; du côté de la tête : IMP. CÆS. AUGUSTUS. Au revers, HADRIANUS AUG. P. P. REN. qu'on prétend être une reſtitution faite par *Hadrien* en faveur d'Auguſte; mais cette explication n'eſt pas généralement avouée. Ce médaillon eſt RRR.

Winckelmann (*Hiſt. de l'Art, liv. VI, ch. VII.*) a obſervé que les grands médaillons de bronze, dont la vérité eſt reconnue, ne commencent qu'à *Hadrien*. D'après ce principe, il déclare hardiment faux tous les médaillons de bronze, antérieurs à cette époque, placés dans le cabinet impérial de Vienne. Mais il cite avec admiration un des plus beaux médaillons d'*Hadrien*, qui ſe trouve dans le même cabinet. Ce morceau de bronze qui eſt creux, fut acheté d'un muletier des environs de Rome, qui s'en étoit ſervi long-temps, pour ſes mulets, en guiſe de ſonnette.

Hadrien, ſucceſſeur de Trajan, fait époque dans l'hiſtoire de l'art; & voici ſon article extrait de Winckelmann (livre VI. chap. VII.). Sa vertu, moins ſolide que celle de ſon prédéceſſeur, ſe dément quelquefois; mais ſes grandes qualités & ſes rares talens lui ont mérité une place diſtinguée chez la poſtérité. Amateur & protecteur des arts, il en pratiquoit pluſieurs, & même, à ce qu'on a prétendu, il avoit fait une ſtatue. Auſſi Victor, vil flatteur de ce ſiècle, prend il occaſion de-là pour dire que cet empereur, conſidéré comme artiſte, pouvoit tenir ſa place à côté des ſtatuaires les plus célèbres, tels que Polyclète & Euphranor.

A juger de ſon goût pour le vieux ſtyle dans ſa langue, il eſt à préſumer qu'il aura voulu ramener l'art aux mêmes principes. (*Spartian. Hadr.*). On ſait qu'il affectoit dans ſes écrits de s'éloigner du langage & du ſtyle des bons auteurs romains, & qu'il employoit plus volontiers les termes ſuranés & les tournures barbares d'Ennius, & des Ecrivains des premiers temps. Son amour pour les arts & les lettres fut grand; mais ſon deſir de tout ſavoir & de tout voir fut ſans bornes. Cette curioſité fut la principale cauſe des grands voyages qu'il entreprit la ſixième année de ſon règne dans toutes les provinces romaines; de ſorte qu'il ſe trouve des médailles de dix-ſept pays qu'il a parcourus. Il paſſa juſqu'en Arabie & en Egypte, pays qu'il étudia beaucoup, comme il le marque lui-même au Conſul Sévérianus.

Hadrien ſe fit une gloire d'approcher les arts du trône, & de relever en quelque ſorte le courage des grecs; de manière que la Grèce, depuis la perte de ſa liberté, n'a pas eu de temps plus heureux que cette époque, ni d'ami plus puiſſant que cet empereur. Ce prince, ſe propoſant de rendre à la Grèce ſon ancien luſtre, commença par la déclarer libre, & chercha à redonner aux villes grecques leur première ſplendeur. Dans cette vue non-ſeulement il fit conſtruire à Athènes, comme Périclès, un grand nombre d'édifices, mais il fit décorer encore toutes les fameuſes villes de la Grèce & de l'Aſie mineure de bâtimens publics, de temples, d'aqueducs & de bains. Le temple qu'il fit élever à Cyſique eſt rangé au

Digitized by Google

nombre des ſept merveilles du monde ; & il y a apparence que les vaſtes ruines qui, depuis tant de ſiècles, ſervent de matériaux aux habitans de cette ville, ſont des reſtes de ce temple.

Mais *Hadrien* montra une prédilection particulière pour Athènes, ſoit parce que cette ville avoit été le ſiége des arts, ſoit parce qu'il y avoit vécu pluſieurs années, & qu'il y avoit rempli la charge d'archonte. Il rendit aux Athéniens l'île de Céphalonie (*Xiphii. Hadr.*), il acheva & conſacra le temple de Jupiter Olympien, qui étoit reſté imparfait depuis Piſiſtrate pendant l'eſpace de ſept cens ans. Il orna leur ville d'un édifice qui avoit pluſieurs ſtades de circuit. Il fit placer dans ce temps pluſieurs ſtatues d'or & d'ivoire, une figure de Jupiter de proportion coloſſale, auſſi d'or & d'ivoire. Chaque ville, pour ſignaler ſon zèle, voulut élever dans ce temple une ſtatue à l'empereur. (*Pauſan. l. I. p.* 42.).

La paſſion d'*Hadrien* pour l'art produiſit des amateurs parmi les grecs aiſés. Le ſeul Hérodes Atticus, célèbre par ſon éloquence, & encore plus par ſes richeſſes, fit élever des bâtimens & ériger des ſtatues dans différentes villes de la Grèce. C'eſt lui qui fit conſtruire près d'Athènes, au bord de l'Ilyſſe, le magnifique ſtade de marbre, dont la grandeur fut telle qu'on y épuiſa preſque toute une carrière du mont Pentélicien. (*Ibid.*). Il décora encore Athènes & Corinthe de ſuperbes théatres.

Le goût de l'empereur pour les bâtimens, & l'encouragement qu'il prodiguoit aux arts ne ſe reſtreignoient pas aux ſeules villes de la Grèce; celles d'Italie eurent également part à ſes libéralités.

A Rome *Hadrien* fit conſtruire, pour lui ſervir de tombeau, un ſuperbe édifice connu anciennement ſous la dénomination de *moles Hadriani*, & aujourd'hui ſous celle du château S. Ange. Outre les différentes colonnades qui règnoient à l'entour, tout le bâtiment étoit revêtu de marbre blanc & décoré de ſtatues. Dans la ſuite des temps ce monument ſervit de citadelle, & dans la guerre des goths, les romains y étant aſſiégés, ſe défendirent avec des ſtatues qu'ils jettèrent ſur leurs ennemis. *Voyez* HADRIANEUM.

Dans le grand nombre de monumens qu'*Hadrien* fit élever, le plus conſidérable étoit ſans contredit l'immenſe édifice qu'il bâtit au bas de Tivoli, connu aujourd'hui ſous le nom de *villa Hadriana*, maiſon d'*Hadrien*, dont les débris embraſſent un circuit de près de dix milles d'Italie. Pour ſe former une idée de l'immenſité de cette conſtruction, il faut ſavoir qu'elle renfermoit preſque toute une ville, des temples, des palaiſtres, & une infinité d'autres édifices, entre autres deux théatres, dont l'un peut nous donner la meilleure notion de tous les édifices de ce genre. C'eſt le théatre le plus entier qui nous ſoit reſté des anciens : on y voit encore le portique, les ſalles des acteurs, les eſcaliers par où l'on montoit au théatre, la porte de la ſcène, les portiques latéraux de l'avant-ſcène, l'orcheſtre & la place des inſtrumens. Ce prince avoit imité dans ce palais tout ce que l'antiquité avoit eu de plus célèbre : le lycée, l'académie, le prytanée, le portique, le temple de Theſſalie, & le pécile d'Athènes. Il y avoit même fait repréſenter les champs Elyſées, & le royaume de Pluton. Parmi ces nombreux édifices, celui qui attire principalement la curioſité des voyageurs, eſt la fameuſe *paleſtre*, ou le lieu des exercices; il y avoit des portiques en arcades, & une grande cour autour de laquelle règnoit une terraſſe des deux côtés. C'eſt là où l'on voit les chambres voûtées, qu'on appelle communément les *cent chambres*, & qui ſervoient à loger les gardes prétoriennes; ces chambres ne communiquoient les unes avec les autres que par un corridor de bois pratiqué au-dehors, qu'on pouvoit fermer & faire garder par une ſentinelle. Ces deux rangs de voûtes forment un angle, au ſommet duquel eſt une tour ronde, deſtinée ſans doute à loger les gardes du corps. Sous chacune de ces voûtes il y avoit deux demeures ſervant à loger les gens de guerre; dans l'une on voit encore le nom abrégé d'un ſoldat, écrit en noir, & groſſièrement, comme avec le doigt. La magnificence de ces bâtimens étoit telle qu'un très-grand baſſin, que l'on croit avoir été une naumachie, étoit toute revêtue de marbre jaune. En faiſant l'excavation de cet emplacement on a trouvé, outre pluſieurs ſqueletes de cerfs, une grande quantité de têtes de marbre, & d'autres pierres plus dures, dont pluſieurs avoient été briſées à coups de hache. Le cardinal de Polignac avoit acquis les meilleures de ces têtes.

Les ſtatues qu'on a tirées des fouilles de cette *villa*, depuis deux cens cinquante ans, ont enrichi tous les cabinets de l'Europe; & il y reſte cependant encore des découvertes à faire pour nos derniers neveux. Le cardinal Hypolite d'Eſte, qui bâtit ſa *villa* ſur les débris de la maiſon de campagne de Mécène à Tivoli, la décora d'une infinité de ſtatues, trouvées dans la *villa Hadriana*. Le cardinal Alexandre Albani, en ayant fait l'acquiſition en différens temps, les fit tranſporter dans ſes maiſons; & c'eſt par lui qu'une grande partie de ces antiques eſt paſſée dans le cabinet du capitole.

Indépendamment des meilleurs ouvrages en marbre qu'on a tirés de la *villa Hadriana*, & dont on aura ſouvent occaſion parler dans ce dictionnaire, on fera ici mention du fameux tableau en moſaïque, repréſentant une jatte pleine

Digitized by Google

d'eau, sur les bords de laquelle il y a quatre colombes, dont l'une vient boire.

Le siècle d'*Hadrien* ayant acquis plus de lustre & plus de gloire par la culture des arts, que les temps des autres empereurs, il résulte que l'art du dessin de cette époque mérite un examen plus détaillé, & cela d'autant plus que nous devons considérer l'art, sous ce prince, comme la dernière école, conservée à peine pendant cinquante ans, après sa mort. L'on se rappellera ici ce que nous avons dit ailleurs au sujet des imitations égyptiennes faites par *Hadrien*; mais pour l'intelligence parfaite de ces objets, nous sommes obligés de répéter ici quelques articles.

On voit, par les productions de ce temps, qu'*Hadrien* avoit saisi l'esprit de l'art dans toute son étendue; & il y a grande apparence que ce prince a fait exécuter aussi des ouvrages dans le goût étrusque. Quant aux statues travaillées dans la manière égyptienne, il en décora un temple de sa *villa*, celui de tous les temples qui s'est le mieux conservé. C'est apparemment cet édifice que Spartien appelle le *canopus*. Il faut que les figures faites dans le goût égyptien se soient trouvées par centaines dans cette *villa* d'*Hadrien*, puisque, sans compter celles qui sont détruites, ni celles qui sont encore ensevelies sous les ruines du temple, ni pareillement celles qui ont été emportées à Rome, il en reste encore une quantité si considérable. Par l'exécution de ces ouvrages, *Hadrien* ramenoit, pour ainsi dire, aux élémens de l'art & au principe du dessin, qui doit être d'autant plus exact & plus facile à être apprécié dans les figures égyptiennes, que les parties en sont simples & les travaux peu chargés. En commençant par l'imitation la plus stricte, il semble s'être proposé pour but d'avancer par gradation; puis, en ne quittant point les traces de cette imitation, en observant de quelle manière l'ancien style a changé, & en se conformant dans la pratique au progrès conjectural que l'art auroit fait en Égypte, s'il n'avoit pas été limité par les loix. Car il se trouve à cette époque des figures de granit rouge, dont la fabrique est entièrement dans l'ancien style des égyptiens. Rien ne prouve mieux que ce sont des imitations que les têtes des deux statues de Tivoli qui sont plus grandes que le naturel, & qui représentent le fameux Antinoüs. Au surplus, nous y remarquons des statues qui dénotent le second style des artistes de cette nation; le marbre noir dont elles sont faites, est une preuve qu'elles ne tirent pas leur origine de l'Égypte. Enfin nous trouvons des figures en marbre noir, conçues à la vérité dans le style égyptien, mais exécutées de manière que les mains, au lieu d'être appliquées au corps, sont entièrement libres & en action. Le cabinet du capitole & la *villa Albani* renferment des morceaux de l'un & de l'autre genre. Il s'est conservé au moins un aussi grand nombre de ces ouvrages imités, que de ceux du véritable style grec, qu'*Hadrien* semble avoir voulu ramener à sa première perfection.

L'énumération des ouvrages conçus dans le goût grec, doit commencer par les deux centaures en marbre noir, dont le cardinal Furietti avoit été le premier possesseur. Au décès de ce prélat, le pape Clement XIII les acheta, avec la mosaïque des colombes, pour la somme de treize mille écus romains, & il réunit ces antiques au cabinet du capitole. On place ces statues les premières parmi les ouvrages grecs du siècle d'*Hadrien*, non pas qu'elles soient les meilleures productions de ce temps, mais plutôt par une raison contraire, & aussi parce qu'on trouve gravés sur les socles les noms des artistes grecs qui les firent, Aristéas & Papias d'Aphrodisium. Ces morceaux, qui furent trouvés très-mutilés dans les ruines de la *villa Hadriana*, exigèrent de grandes réparations.

Mais la gloire de l'art de ce siècle, ainsi que de tous les âges, sera toujours les deux portraits d'Antinoüs: l'un est un buste en demi-bosse de la *villa* Albani, & l'autre est une tête colossale dans la *villa* Mandragone, au dessus de Frascati. Ces deux morceaux se trouvent gravés dans les monumens de l'antiquité. (*Monum. ant. ined. n.* 179. 180.).

On cite ordinairement, comme la plus belle production de l'art sous *Hadrien*, la statue nommée improprement l'Antinous de Belvedère, par la fausse idée où l'on est qu'elle représente le favori de cet empereur; mais tous ses caractères indiquent qu'elle représente Méléagre. On la range, à juste titre, parmi les statues de la première classe, plus pour la beauté des parties, que pour la perfection du tout: les parties basses du corps, les jambes & les pieds, sont bien inférieures de forme & d'exécution au reste de la figure.

Parmi les portraits d'*Hadrien*, les plus beaux en marbre sont une tête colossale du palais Borghèse, & un buste d'une belle conservation qui se trouve au cabinet de Bevilaqua à Vérone; dans ce dernier morceau il est représenté encore jeune, & portant une barbe fort courte, avec cette particularité que ses cheveux, au lieu d'être rangés en boucles & ajustés au-dessus du front, sont tout plats. La plus belle tête de cet empereur, en pierres gravées, est un camée, qui fut jadis au cabinet Farnèse, & qui parvint ensuite entre les mains du comte de Thoms, gendre du célèbre Boerhaave, mais qui se trouve aujourd'hui dans la collection du prince d'Orange.

Digitized by Google

HADRUMETUM, en Afrique. HAΔP.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRR. en bronze.

RRRR. en argent. *Eckhel.*

O. en or.

Devenue colonie romaine, elle a fait frapper des médailles impériales latines en l'honneur d'Auguſte avec Ceſar, & d'Auguſte ſeul.

HÆMUS. Les romains appelloient de ce nom les victimes que l'on immoloit à Jupiter Fulminant, ſans que l'on en ſache l'origine (*Stat. Thebaïd. l. IV.* 223.)

HÆREDIUM, petit champ, héritage médiocre.

HAGNO, une des nymphes nourrices de Jupiter. *Voyez* LYCÉUS.

H. A. I. R..... *Honore accepto impenſam* ou *impendium remiſſum.*

HAITON, roi d'Arménie.

Pellerin en a publié une médaille de bronze avec une légende arménienne.

HALCIONE, une des ſept filles d'Atlas, qui forment la conſtellation des Pleyades.

HALÉSUS, un des fils d'Agamemnon, effrayé de la triſte fin de ſon père, & craignant qu'Égiſte & Clytemneſtre ne lui réſervaſſent le même ſort, s'enfuit en Italie avec quelques amis de ſon pere, & y bâtit la ville de Faliſques.

HALICARNASSE, ancienne ville d'Aſie, dans la Carie, dont elle étoit la capitale; on en rapporte la fondation à des grecs venus d'Argos. Elle poſſédoit un port magnifique, de bonnes fortifications, & de grandes richeſſes : elle avoit été la réſidence des rois de Carie, & particuliérement de Mauſole, dont le fameux tombeau ſervit à lui donner un nouveau luſtre. On peut voir dans Arrien la difficulté qu'Alexandre trouva, lorſqu'il en fit le ſiége. Une médaille frappée ſous Géta, prouve par ſa légende, que ſous les romains cette ville ſe gouverna par ſes propres loix, & jouit de ſa liberté. Elle a donné naiſſance à deux fameux hiſtoriens, qui ſeuls l'auroient immortaliſée, Hérodote & Denis.

Hérodote, le père de l'hiſtoire profane, naquit l'an 404 avant Jeſus-Chriſt. Il mit tous ſes ſoins à apprendre dans ſes voyages l'hiſtoire des nations, & il en compoſa les neuf livres qui nous reſtent de lui. Les grecs en firent tant de cas, lorſqu'il les récita dans l'aſſemblée des jeux olympiques, qu'ils leur donnèrent les noms des neuf muſes. L'hiſtoire d'Hérodote eſt écrite en dialecte ionique. Son ſtyle eſt plein de charmes, de douceur & de délicateſſe. Malgré les critiques qu'on a faites d'Hérodote, il eſt toujours conſtant que ſon ouvrage renferme ce que nous connoiſſons de plus certain ſur l'hiſtoire ancienne des différens peuples.

Denis, ſurnommé d'*Halicarnaſſe*, du nom de ſa patrie, eſt en même temps un des plus célèbres hiſtoriens, & des plus judicieux critiques de l'antiquité; il vint à Rome après la bataille d'Actium, trente ans avant J. C., & y demeura vingt-deux ans, ſous le règna d'Auguſte. Il compoſa en grec l'hiſtoire des antiquités romaines, & les diſtribua en vingt livres, dont il ne nous reſte que les onze premiers; c'eſt un ouvrage que nous ne nous laſſons point de lire & de conſulter. Nous avons encore d'autres œuvres de Denis d'Halicarnaſſe; M. Hudſon en a procuré la meilleure édition en grec & en latin, à Oxford, 1704, *in-fol.* (D. J.)

HALICARNASSE, en Carie. AAIKAPNACCEΩN.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville, colonie d'Athènes, a fait frapper, ſous l'autorité de ſes archontes, des médailles impériales grecques en l'honneur de Sévère, de Caracalla, de Géta, de Maximin, de Gordien, d'Agrippine jeune, & de Commode.

HALICASTRUM. Voyez ALICA.

HALIE, une des cinquante Néréides; ſon nom eſt pris de l'élément qu'elle habite.

HALIES, fêtes qui ſe célébroient à Rhodes, en l'honneur du Soleil, le 24 du mois Gorpiæus; les hommes & les jeunes garçons y combattoient, & celui qui ſortoit victorieux, avoit pour récompenſe une couronne de peuplier. Athénée a fait mention des *halies* dans ſon treizième livre. Ce mot eſt dérivé de ἅλιος, qui dans le dialecte dorique s'écrit pour ἥλιος, *ſoleil.*

HALIMÈDE, une des cinquante Néréides; ſon nom ſignifie, qui a ſoin de la mer, qui fait ſes délices de la mer.

HALIMÈNE, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* MINE.

HALLIRHOÉ, une des maîtreſſes de Neptune, qui la rendit mère d'Iſis, ſelon Plutarque.

Digitized by Google

HALLIRHOTIUS, fils de Neptune. *Voyez* ALLYRHOTIUS.

HALMUS. *Voyez* ANDRÆUS.

HALOA, les mêmes fêtes que les AIRES. *Voyez* ce mot.

HALONESUS, Iſle. ΑΛΟ.

Les médailles autonomes de cette iſle ſont :

RRR. en bronze.

Ö. en or.

O en argent.

HALORIE, dans l'Élide. Il y avoit un temple dédié à Diane-Élenne, dont le ſacerdoce dépendoit des arcadiens.

HALOURGIDES. Voyez ΑΛΟΥΡΓΙΔΕΣ.

HALTÈRES. Les *haltères* chez les grecs étoient des maſſes peſantes de pierre, de plomb, ou d'autre métal dont ils ſe ſervoient dans leurs exercices.

Il paroît qu'il y avoit deux ſortes d *haltères* ; les unes étoient des maſſes de plomb que les ſauteurs prenoient dans leurs mains pour s'aſſurer le corps & être plus fermes en ſautant ; les autres étoient une eſpèce de palet que l'on s'exerçoit à jetter.

Les *haltères*, ſelon Galien, ſe poſoient à terre, à environ trois pieds & demi de diſtance les unes des autres ; la perſonne qui vouloit s'exercer ſe plaçoit entre deux de ces maſſes, prenoit de la main droite celle qui étoit à ſa gauche, & de la gauche celle qui étoit à ſa droite, & les remettoit pluſieurs fois de ſuite à leur place, ſans remuer les pieds de l'endroit où elle les avoit d'abord poſés. On employoit cet exercice pour la cure de pluſieurs maladies.

Mercurial en parle dans ſon *ars gymnaſtica*.

Martial dit de cet exercice (XIV. 49.) :

Quid pereunt ſtulto fortes haltere lacerti ?
Exercet melius vinea foſſa viros.

HAMA, inſtrument qui ſervoit à Rome dans les incendies. On n'en connoît que le nom. Étoit-ce un croc, étoit-ce un vaſe à porter de l'eau ?

HAMADRYADE, ſœur & femme d'Oxilus, ſelon Athénée (*lib. III.*) engendra huit filles, qui furent toutes nommées nymphes *Hamadryades* ; mais elles n'étoient point de la même eſpèce que celles de l'article ſuivant. Elles avoient toutes huit un nom particulier, que l'on impoſa enſuite aux arbres.

HAMADRYADES. C'étoient des nymphes dont le deſtin dépendoit de certains arbres avec leſquels elles naiſſoient & mouroient ; ce qui les diſtinguoit de *dryades*, dont la vie n'étoit point attachée aux arbres. C'étoit principalement avec les chênes que les *hamadryades* avoient cette union, comme l'indique leur nom, compoſé de ἁμα, enſemble, & de δρυς, un chêne. (*Servius in v. 62. eclog. 10.*).

Quoique ces nymphes ne puſſent ſurvivre à leurs arbres, elles n'en étoient pas cependant abſolument inſéparables, puiſque, ſelon Homère, elles alloient par échappées ſacrifier à Vénus dans les cavernes avec les ſatyres ; &, ſelon Sénèque, elles quittoient leurs arbres pour venir entendre le chant d'Orphée. On dit qu'elles témoignèrent quelquefois une extrême reconnoiſſance à ceux qui les garantirent de la mort (*Voyez* RŒCUS & PROSPELEA) ; & que ceux qui n'eurent aucun égard aux humbles prières qu'elles leur firent d'épargner les arbres dont elles dépendoient, en furent ſévèrement punis : Péribée l'éprouva, au rapport d'Apollonius de Rhodes. (*Lib. II. Argon.*).

Mais il vaut mieux lire la manière dont Ovide dépeint les complaintes & l'infortune de l'*hamadryade* que l'impie Eryſichton fit périr ; elle vivoit dans un vieux chêne reſpectable, qui, dit-il, ſurpaſſoit autant tous les autres arbres que ceux-ci ſurpaſſent l'herbe & les roſeaux. À peine Eryſichton lui eut-il porté un premier coup de hache, qu'on entendit pouſſer des gémiſſemens, & qu'on vit couler du ſang ; le coup étant redoublé, l'*hamadryade* éleva fortement ſa voix : « Je ſuis, » dit-elle, une nymphe chérie de Cérès ; tu » m'arraches la vie, mais j'aurai au moins en » mourant la conſolation de t'apprendre que je » ſerai bientôt vengée » :

Editus è medio ſonus eſt cum robore talis :
Nympha ſub hoc ego ſum, Cereri gratiſſima, ligno ;
Quæ tibi factorum pœnas inſtare thorum
Vaticinor moriens, noſtri ſolatia fati.

(*Metam. lib. VIII v. 763.*)

Les *hamadryades* ne doivent donc pas être cenſées immortelles, puiſqu'elles mouroient avec leurs arbres. Je ſais bien qu'Heſiode donne à leur vie une durée prodigieuſe dans un fragment cité par Plutarque, ſelon lequel, en prenant la ſupputation la plus modérée des mythologiſtes, la carrière des *hamadryades* s'étendoit juſqu'à neuf cens trente trois mille cent vingt ans ; mais ce calcul fabuleux ne s'accorde guère avec la durée des arbres, de ceux-là même à qui Pline (*lib. XVI. c. 44*) donne la plus longue vie.

Cependant

Cependant il n'a pas été difficile aux anciens d'imaginer l'exiſtence de ces eſpèces de nymphes; car ils concevoient des ſentimens de vénération & de religion pour les arbres qu'ils croyoient être fort vieux, & dont la grandeur extraordinaire leur paroiſſoit un ſigne de longue durée. Il étoit ſimple de paſſer de-là juſqu'à croire que de tels arbres étoient la demeure d'une divinité. Alors on en fit une idole naturelle, je veux dire qu'on ſe perſuada que ſans le ſecours des conſécrations, qui faiſoient deſcendre dans les ſtatues la divinité à laquelle on les dédioit, une nymphe, une divinité, s'étoit concentrée dans ces arbres. Le chêne qu'Eryſichton coupa étoit vénéré pour ſa grandeur & pour ſa vieilleſſe. On l'ornoit comme un lieu ſacré; on y appendoit les témoignages du bon ſuccès de ſa dévotion, & les monumens d'un vœu exaucé. Ovide nous l'apprend:

Stabat in his ingens annoſo robore quercus
Una, nemus: vitæ mediam memoreſque tabellæ
Sertaque cingebant, voti argumenta potentis.

Les poëtes ont ſouvent confondu les *hamadryades* avec les nayades & les dryades. On trouve cette confuſion dans Properce (*lib. I. eleg.* 20), qui, en parlant des nymphes qui enlevèrent Hylas, les appelle tantôt *hamadryades*, tantôt dryades; c'étoient cependant les nymphes d'une fontaine. Ovide (*Faſt. IV.* 229), au contraire, appelle quelquefois dryades les nymphes dont le deſtin dépendoit d'un arbre. *Voyez* DRYADES.

HAMAXIA, dans la Cilicie AMAZION, ΠΕ.

M. Eckel attribue à cette ville une médaille de bronze, avec cette légende:

HAMMON. *Voyez* AMMON.

HANNIBALLIEN, neveu de Conſtantin, roi du Pont, de Cappadoce & d'Arménie.

FLAVIUS CLAUDIUS HANNIBALLIANUS REX.

Ses médailles ſont:

RRRR. en or.

Feu M. de Beauvau aſſuroit l'avoir vu dans le cabinet d'un ſouverain d'Allemagne.

O. en argent,

RRR. en P. B.

HARANGUE, diſcours qu'un hiſtorien, ou poëte met dans la bouche de ſes perſonnages.

Les héros d'Homère haranguent ordinairement avant que de combattre.

L'uſage des *harangues* dans les hiſtoriens a de tout tems eu des partiſans & des cenſeurs; ſelon ceux-ci elles ſont peu vraiſemblables, elles rompent le fil de la narration: comment a-t-on pû en avoir des copies fidèles? c'eſt une imagination des hiſtoriens, qui ſans égard à la différence des tems, ont prêté à tous leurs perſonnages le même langage, & le même ſtyle; comme ſi Romulus, par exemple avoit pu & dû parler auſſi poliment que Scipion. Voilà les objections qu'on fait contre les *harangues*, & ſur-tout contre les *harangues* directes.

Leurs défenſeurs prétendent au contraire qu'elles répandent de la variété dans l'hiſtoire, & que quelquefois on ne peut les retrancher ſans lui dérober une partie conſidérable des faits: » Car, » dit à ce ſujet l'abbé de Vertot, il faut qu'un » hiſtorien remonte autant qu'il ſe peut, juſqu'aux » cauſes les plus cachées des évènemens; qu'il » découvre les deſſeins des ennemis; qu'il rap- » porte les délibérations, & qu'il faſſe voir les » différentes actions des hommes, leurs vues les » plus ſecrettes, & leurs intérêts les plus cachés. » Or c'eſt à quoi ſervent les *harangues*, ſur-tout » dans l'hiſtoire d'un état républicain. On ſait que » dans la république romaine, par exemple, les » réſolutions publiques dépendoient de la plura- » lité des voix, & qu'elles étoient communé- » ment précédées des diſcours de ceux qui avoient » droit de ſuffrage, & que ceux-ci apportoient » preſque toujours dans l'aſſemblée des *harangues* » préparées. ». De même » les généraux rendoient » compte au ſénat aſſemblé, du détail de leurs » exploits, & des harangues qu'ils avoient fai- » tes; les hiſtoriens ne pouvoient-ils pas avoir » communication des unes & des autres?

Quoi qu'il en ſoit, l'uſage des *harangues* militaires paroît atteſté par toute l'antiquité: » mais » pour juger ſainement, dit Rollin, de cette » coûtume de haranguer les troupes, généralement » employée chez les anciens, il faut ſe tranſpor- » ter dans les ſiécles où ils vivoient, & faire » une attention particulière à leurs mœurs, & à » leurs uſages.

» Les armées chez les Grecs, & chez les Ro- » mains, étoient compoſées des mêmes citoyens » à qui dans la ville & en temps de paix, on » avoit coûtume de communiquer toutes les af- » faires, le général ne faiſoit dans le camp, ou » ſur le champ de bataille, que ce qu'il auroit été » obligé de faire dans la tribune aux *harangues*; » il honoroit ſes troupes, attiroit leur confiance, » intéreſſoit le ſoldat, réveilloit ou augmentoit » ſon courage, le raſſuroit dans les entrepriſes » périlleuſes, le conſoloit ou ranimoit ſa valeur » après un échec, le flattoit même en lui faiſant » confidence de ſes deſſeins, de ſes craintes, de » ſes eſpérances. On a des exemples des effets

» merveilleux que produiſoit cet éloquence mi» litaire. »

La difficulté eſt de comprendre comment un général pouvoit ſe faire entendre des troupes. Outre que chez les anciens les armées n'étoient pas toujours fort nombreuſes, toute l'armée étoit inſtruite du diſcours du général, à-peu-près comme dans la place publique à Rome & à Athènes le peuple étoit inſtruit des diſcours des orateurs.

Il ſuffiſoit que les plus anciens, les principaux des manipules & des chambrées ſe trouvaſſent à la *harangue* dont enſuite ils rendoient compte aux autres; les ſoldats ſans armes, debout & preſſés occupoient peu de place; & d'ailleurs les anciens s'exerçoient dès la jeuneſſe à parler d'une voix forte, & diſtincte pour ſe faire entendre de la multitude dans les délibérations publiques.

Quand les armées étoient plus nombreuſes, que rangées en ordre de bataille, & prêtes à en venir aux mains, elles occupoient plus de terrein, le général monté à cheval, ou ſur un char, parcouroit les rangs, & diſoit quelques mots aux differens corps pour les animer, & ſon diſcours paſſoit de main en main. Quand les armées étoient compoſées de troupes de différentes nations, le prince ou le général ſe contentoit de parler ſa langue naturelle aux corps qui l'entendoient, & il faiſoit annoncer aux autres ſes vues & ſes deſſeins par des truchemens; ou le général aſſembloit les officiers, après leur avoir expoſé ce qu'il ſouhaitoit qu'on dît aux troupes de ſa part, il les renvoyoit chacun dans leurs corps ou dans leurs compagnies, pour leur faire le rapport de ce qu'ils avoient entendu, & pour les animer au combat.

Au reſte, cette coûtume de haranguer les troupes a duré long-tems chez les Romains, comme le prouvent les allocutions militaires, repréſentées ſur les médailles. *Voyez* ALLOCUTIONS. On en trouve auſſi quelques exemples parmi les modernes, & l'on n'oubliera jamais celle que Henri IV fit à ſes troupes avant la bataille d'Ivri: » Vous » êtes François; voilà l'ennemi; je ſuis votre roi: » ralliez-vous à mon panache blanc, vous le ver» rez toujours au chemin de l'honneur & de la » gloire ».

Mais il eſt bon d'obſerver que dans les *harangues* directes que les hiſtoriens ont ſuppoſé avoir été prononcées en de pareilles occaſions, la plupart ſemblent plutôt avoir cherché l'occaſion de montrer leur eſprit & leur éloquence, que de nous tranſmettre ce qui y avoit été dit réellement.

Le maréchal de Villars nous fournit un exemple qui prouve plus lui ſeul pour ces harangues, que tous les raiſonnemens poſſibles». Ce qui me parut, dit-il, le plus important & le plus néceſſaire, fut d'établir une ſévère diſcipline dans l'armée, parce qu'il n'y a que l'ordre qui faſſe ſubſiſter dans le pays ennemi, lorſqu'on ne peut rien tirer de ſes propres magaſins. Or j'allois être dans ce cas. Je fis donc aſſembler les bataillons, & je parlai aux ſoldats, de manière que la plupart me puſſent entendre. *Mes amis*, leur dis je, *j'ai traverſé l'empire, il y a trois ans; votre ſageſſe & votre bonne diſcipline permettoient aux payſans d'apporter tout ce qui vous étoit néceſſaire; nous rentrons dans ce même empire: nous ne pouvons plus compter ſur nos magaſins: ſi vous brûlez, ſi vous faites fuir les peuples, vous mourrez de faim. Je vous ordonne donc pour votre propre intérêt, & pour celui du roi d'être ſages, & vous voyez bien vous-mêmes l'importance qu'il y a que vous le ſoyez. J'eſpère auſſi que vous comprendrez les bonnes raiſons que je vous dis. Je dois commencer par vous inſtruire; mais ſi ces raiſons ne vous contiennent pas, la plus grande ſévérité ſera employée, & je ne me laſſerai pas de punir ceux qui s'écarteront de leurs devoirs.*

Ce diſcours fit impreſſion, & l'armée demeura dans une diſcipline ſi exacte, que l'on ne fut obligé à aucun exemple. ». (Vie de Villars, tome I. pag. 424.)

HARENG. C'eſt une erreur de croire que ce ſoit le *halec* des Romains. Le *halec* étoit une eſpèce de ſauce de toutes ſortes de poiſſons ſalés & mis en morceaux, & n'étoit le nom d'aucun poiſſon en particulier.

Le *hareng* n'a point été connu des anciens. Ce n'eſt ni le *halec*, ou *halex*, ni le *mænis*, ni le *leucomænis*, ni le *geuues* de Pline. *Voyez* RONDELET, de *Piſci. Marin. l. V, c. XIII; & Voſſius, de Idol. l. IV, c. II.*

HARICOT, *phaſelus*, *faſeolus*; il ne réuſſit bien que dans une terre que l'on a laiſſé repoſer durant une année; il ſe plaît ſur-tout dans une terre graſſe & reſſuyée. Les feuilles de ce légume ſont veinées, & ſes gouſſes, qui ſont longues, ſe mangent avec les ſemences. Voilà tout ce qui caractériſe le *faſeolus* dans Pline. (*Métr. de M. Paulton.*) Galien (*de faculc. aliment. II.*) dit que les Romains mangeoient au commencement de leurs repas des *haricots* confits dans le vinaigre, & dans le *garum*, pour aiguiſer leur appetit. Ces *haricots* etoient appellés *faſelares*.

HARMAMAXA. *Voyez* ARMAMAXI.

HARMATIAS, nome d'un nome dactilique de la muſique grecque, inventé par le premier Olympe Phrygien.

Plutarque, dans ſon traité *de muſicâ*, dit que le nome *Harmatias* paroît avoir tiré ſon nom du mot *char* Ἅρμα & dans ſon ſecond diſcours (*De fortuna vel virtute Alex. mag.*) il rapporte que

c'eſt en jouant le nome *Harmatias* qu'*Antigénide* le joueur de *flûte* fit courir Alexandre aux armes ; à en juger par ces deux traits, ce nome devoit être très-rapide. *Mattheſon*, célèbre muſicien allemand, prétend qu'il étoit purement rhythmique, ou qu'il n'avoit d'autre changement que celui des longues & des brèves.

HARMODIE, les Athéniens chantoient dans leurs feſtins une chanſon à l'honneur d'Harmodius & d'Ariſtogiton, qui les avoient délivrés de la tyrannie d'Hyparque, & ils la nommoient *Harmodie* du nom d'un des vengeurs de la patrie.

HARMONIE. A-t-elle été connue des anciens ? *Voyez* ACCORDS.

HARMOSTE, nom de magiſtrat à Lacédémone. *Harmoſtes*. Il y avoit pluſieurs *Harmoſtes*. Leur office étoit de faire bâtir des citadelles, & de faire réparer les fortifications des villes. Ainſi nous pourrions les appeller intendans des fortifications, ou commiſſaires généraux des fortifications. Ce mot eſt grec, & vient d'ἁρμόζω, *opto*, ἁρμοστὴς, *optotor*, *concinnotor*.

HARMOSYNIENS, ἁρμοσύνοι, officiers de la police de Lacédémone. Ces officiers furent établis à Sparte pour la raiſon que nous allons expoſer.

Lycurgue avoit eu grand ſoin d'ordonner tout ce qui pouvoit rendre les hommes vigoureux, capables de ſupporter avec beaucoup de patience & de courage, les plus grands travaux ; mais à l'égard des femmes mariées, il ne leur avoit impoſé d'autre loi, que celle de porter un voile quand elles iroient dans les rues, pour les diſtinguer des filles, qui avoient la liberté d'aller à viſage découvert.

Quelque facile à obſerver que fût cette loi, il y eut des femmes qui ne l'obſervèrent que fort imparfaitement après la mort du légiſlateur ; enſorte qu'il fallut alors commettre des magiſtrats pour l'obſervation de ſon ordonnance, & on les appella *harmoſyniens*. On voit ces officiers déjà nommés dans des inſcriptions, ſoixante ou quatre-vingt ans après Lycurgue ; il ne faut pas les confondre avec les *harmoſtes*. *Voyez* HARMOSTES. (D. J.)

HARPAGE. *Voyez* ARPAGE.

HARPAGEIA & HARPAGIUM, lieu où étoit Ganymède, lors de ſon enlèvement. *Voyez* GANYMÈDE.

HARPALYCUS, roi des Amymnéens, dans la Thrace, fut père d'Harpalyce. *Voyez* HARPALYCE.

HARPALYCE, la plus belle fille d'Argos : Clyménus ſon père en devint amoureux, & tous les efforts qu'il fit pour vaincre cette paſſion, ne firent que l'augmenter. Il vint à bout de la ſatisfaire par le moyen de la nourrice de ſa fille, qui l'introduiſit auprès d'elle, ſans qu'elle le connût. Clyménus avoit long tems réſiſté à la marier ; après y avoir cependant conſenti avec beaucoup de peine, & l'avoir laiſſé partir avec ſon nouvel époux, il s'en repentit bientôt, courut après eux, tua ſon gendre, & ramèna ſa fille à Argos, pour en être ſeul le maître. Harpalyce, déſeſpérée de la mort de ſon mari, détellant la paſſion de ſon père, ſe porta aux plus grands excès ; renouvellant la ſcène d'Atrée & de Térée, elle tua ſon jeune frère, & le donna à manger à Clyménus. Il y en a qui diſent que ce fut le fils qu'elle avoit eu de Clyménus, qui ſervit à cet horrible repas. Après quoi, ayant demandé aux dieux d'être retirée de ce monde, elle fut changée en oiſeau. Pour Clyménus il ſe tua de déſeſpoir.

HARPALYCE, fille d'Harpalycus, roi de Thrace, fut nourrie du lait de jument, dit Hygin, & accoutumée de bonne heure au maniement des armes Son père ayant été attaqué par Néoptoléme, fils d'Achilles, fut bleſſé ; & il auroit été perdu ſans reſſource, ſi Harpalyce ne fût venue à ſon ſecours : elle chargea ſi à-propos l'ennemi, qu'elle le mit en fuite. Son père qu'elle avoit ſi heureuſement délivré de cette guerre étrangère, périt quelque tems après dans une guerre civile. Ses ſujets le chaſſèrent avec ſa fille, & le tuèrent à la fin. Pour Harpalyce, elle ſe retira dans les bois, où elle exerça mille brigandages. Elle marchoit avec la viteſſe de la foudre ; & quand on couroit après elle pour recouvrer les beſtiaux qu'elle venoit d'enlever, on ne pouvoit point l'atteindre. Elle ne fut priſe que dans les filets qu'on lui tendit, comme pour la chaſſe des cerfs. On la mit à mort ; mais il en coûta cher à ſes meurtriers : car auſſi-tôt il s'éleva une diſpute dans le voiſinage, pour ſavoir à qui étoit le bétail qu'elle avoit volé ; on ſe battit ; & il en demeura de part & d'autres pluſieurs ſur la place. Depuis ce temps, on établit pour coutume qu'on s'aſſembleroit au tombeau de cette fille, & qu'on y feroit des tournois en expiation de ſa mort. Virgile dit que Venus s'offrit aux yeux d'Enée, ſous l'air d'une chaſſeuſe, telle qu'on repréſente la célèbre Harpalyce, piquant les flancs d'un cheval, plus rapide que les flots de l'Hébre. (*Æneid I.* 320.)

HARPALYCE, amante d'Iphicus, un des argonautes, mourut du chagrin de s'en voir mépriſée. C'eſt d'elle qu'un certain cantique fut appellé *Harpalyce*.

HARPALYCE, nom d'une chanſon érotique, célèbre dans la Grèce, qu'on avoit faite ſur la mort d'une jeune fille nommée *Harpalyce*. Ariſtoxène, nous apprend que mépriſée par Iphicus, un des argonautes, qu'elle aimoit à la folie, elle ſécha de douleur, & mourut; qu'à l'occaſion de cet évènement on inſtitua des jeux où les jeunes filles chantoient la chanſon nommée *harpalyce*. Parthénius parle auſſi de cette chanſon, & de l'évènement qui y donna lieu. Il y avoit une autre chanſon dans le même goût, appellée *calycé* dont Stéſichore étoit auteur: cette Calycé rebutée par ſon amant ſe précipita dans la mer. (D. J.)

HARPASA, en Carie. ΑΡΠΑCΗΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Antonin, de Sept.-Sévère, de Gordien Pie.

HARPASTUM, balle de cuir d'un médiocre volume, puiſque Clément d'Alexandrie (*Pædagog.* 3. 10.) l'appelle σφαιρα μικρα. C'étoit un exercice très-fatigant que le jeu de l'*harpaſtum*. Pluſieurs joueurs ſe raſſembloient pour y jouer, ſe la lançoient & s'efforçoient enſuite de ſe l'arracher les uns aux autres. On y jouoit nud avec de ſimples caleçons, comme pour les autres exercices des athlètes; témoin ce vers de Martial (VI. 66. 4.):

Harpaſto quoque ſubligata ludit.

HARPAX, fils de Borée & de Chlotis. Il ſuccéda au roi Hénochius. *Voyez* BORÉE.

HARPÉ, *HARPEDOPHORUS*, } nom donné à Mercure, à cauſe de l'*harpé* dont il s'étoit ſervi pour tuer Argus.

L'*harpé* eſt gravée ſur les médailles des argiens, ſur celles d'Iconium. On la voit dans la main de Perſée ſur une peinture d'Herculanum. Ce n'eſt point une épée courbée, ou un ſabre, comme on l'a dit tant de fois. Mais c'eſt une épée droite, large vers la pointe, comme les épées & les poignards antiques, garnie d'un ſeul côté, & toujours près de la pointe, d'un crochet: ce qui fait reſſembler l'*harpé* à un croc de batelier. Perſée s'en ſervit pour couper la tête à Méduſe.

HARPIE, ſ. f. (L'h s'aſpire.)

Oiſeau fabuleux dont il n'eſt fait mention que chez les poëtes, qui lui donnent un viſage de femme, des pieds & des mains crochus. *Voyez* VIRGILE au troiſième livre de l'Enéide. C'eſt une ſorte de monſtre fabuleux que les anciens regardoient comme une eſpèce de génie. Les *harpies* étoient filles de l'Océan & de la Terre. De-là vient qu'elles habitoient dans une île, dit Servius, tantôt ſur la mer & tantôt ſur la terre. Valérius Flaccus dit qu'elles étoient filles de Typhon. On les repréſentoit avec des ailes, des oreilles d'ours, un corps de vautour, un viſage de fille, & des mains ou des pieds crochus. Il y avoit trois *harpies*, Aello, Ocypété & Celeno, qu'Homère appelle *Podargé*. Héſiode, dans ſa Théogonie (8. 267), n'en compte que deux, Aëllo & Ocypété, & il dit qu'elles ſont filles de Thaumas & d'Electre, qu'elles ont des ailes, qu'elles volent comme le vent, & avec la rapidité des oiſeaux. Le zéphire les rendit mères de Balius & de Xanthus, chevaux d'Achille. Phérécide raconte que les boréades les chaſsèrent de la mer Egée, de celle de Sicile, & les pourſuivirent juſqu'aux îles, qu'on nommoit *Plotæ*, ou, comme Homère, *Calynæ*, & que depuis on appella à cauſe de cela *Strophades*. Les *harpies* ſe retirèrent dans une antre de l'île de Crète.

Selon Voſſius (*de Idol. l. III. c. 99. p. 631*), ce que les anciens ont dit des *harpies* ne convient à nul autre oiſeau, auſſi-bien qu'aux grandes chauve-ſouris, qui ſe voient au territoire de Darien, dans la Caſtille d'or, au nord de l'Amérique méridionale. Ces animaux ruent non ſeulement les volailles, mais les chiens & les chats, incommodent beaucoup les hommes par leurs piqûres; il dit même qu'elles ſucent leur ſang. Mais les anciens, comme Voſſius le remarque lui-même, ne connoiſſoient point ces oiſeaux; il ajoute que, par ces monſtres, ils n'ont entendu autre choſe que les vents; que c'eſt pour cela qu'ils ont dit qu'elles étoient filles d'Electre, qui l'étoit de l'Océan. C'eſt ce qu'en ont penſé les ſcholiaſtes d'Apollonius, d'Héſiode & Euſtathius. Leurs noms *Aëllo*, *Ocipété* & *Celeno* en ſont encore une preuve.

Ceux qui veulent interpréter les fables hiſtoriquement, diſent que c'étoient des concubines du roi Phinée, que Calais & Zétès, fils de Borée, c'eſt-à-dire d'un roi du Septentrion, chaſsèrent de la cour.

On a écrit auſſi que l'on avoit nommé *harpies* (d'αρπαζω, j'enlève) des corſaires dont les incurſions troubloient le commerce & la navigation des états voiſins, & y cauſoient quelquefois la famine.

D'autres prétendent que ces *harpies* n'étoient autre choſe que des ſauterelles, qui ravageoient des contrées entières; que le mot grec αρπυιαι, eſt dérivé de l'hébreu *arbeh*, ſauterelle; que Celeno, nom de la principale des *harpies*, ſignifie en ſyriaque *ſauterelle*, & qu'Arhaloë, nom d'une

Digitized by Google

autre d'où Héſiode a fait *Aëllo*, vient d'*achal*, manger, parce que les ſauterelles dévorent toute la verdure. Ils ajoutent qu'elles furent chaſſées par les fils de Borée, c'eſt-à-dire par les vents ſeptentrionaux, qui balayent en effet ces nuées de ſauterelles; & enfin que ces inſectes cauſent la famine, la peſte, & inquiètent ainſi les ſouverains même juſque dans leurs palais; caractères qui conviennent aux *harpies*, qui déſoloient le roi de Thrace. L'auteur de l'*hiſtoire du ciel*, ſans s'éloigner abſolument de cette dernière opinion, y prête une nouvelle face. « Les trois lunes d'avril, de mai & de juin, dit-il, ſur tout les deux » dernières, étant ſujettes à des vents orageux, » qui renverſoient quelquefois les plants d'oliviers, » & qui amenoient du fond de l'Afrique, & des » bords de la Mer-Rouge, des ſauterelles & des » hannetons qui ravageoient & ſaliſſoient tout, » les anciens égyptiens donnèrent aux trois Iſis, » qui annonçoient ces trois lunes, un viſage fé» minin, avec un corps & des ſerres d'oiſeaux » carnaſſiers; les oiſeaux étant la clef ordinaire de » la ſignification des vents, & le nom de *harpies* » qu'ils donnoient à ces vents ſignifioient les » *ſauterelles*, ou les inſectes rongeurs que ces » vents faiſoient éclore ». Il n'a fallu aux poëtes que de l'imagination pour transformer des ſauterelles en monſtres; mais il faut bien de la ſagacité pour réduire des monſtres en ſauterelles.

HARPINE, fut aimée du dieu Mars, qui la rendit mère d'Œnomaüs, père de la belle Hippodamie.

HARPOCRATE. Ce dieu égyptien fut inconnu aux grecs avant le règne d'Alexandre. Aucun écrivain de cette nation ne parle d'*Harpocrate* avant *Eratoſthène*, qui fut ſurintendant de la bibliothèque d'Alexandrie, ſous le règne de Ptolomée Evergète, ou Ptolomée III. Hérodote, qui avoit viſité les plus célèbres temples de l'Egypte, & qui a parlé ſi au long des divinités égyptiennes, ne fait aucune mention d'*Harpocrate*; quoique ce dieu fût confondu ſouvent avec Horus, qui n'eſt pas oublié dans ſes écrits. Depuis que les Lagides occupèrent le trône d'Egypte, on vit le culte d'*Harpocrate*, renfermé auparavant dans la haute Egypte, ſe répandre à Alexandrie, & de-là dans tout l'Occident. Au temps où écrivoit le docte Varron (*I. ing. latin. lib. IV.*), on le connoiſſoit à Rome, & Pline l'ancien atteſte qu'il voyoit (*lib. 23. cap. 3*), les figures des dieux égyptiens, & d'*Harpocrate* en particulier, gravées ſur les bagues de ſes concitoyens. Les grecs, en propageant le culte de cette divinité ſous le nom de Sigalion (formé de σιγαω, ſe taire), chargèrent ſes figures de pluſieurs attributs, ou ſymboles inconnus aux anciens égyptiens. Nous les en dépouillerons dans cet article, afin de donner les véritables notions de l'*Harpocrate* égyptien.

Jablonski (*Pantheon. ægypti lib. 2. cap. 6.*) a prouvé que l'ancien nom d'*Harpocrate* étoit *Arphochrat*, qui veut dire en cophte (idiome des anciens égyptiens) celui qui boite d'un pied, ou foible des pieds. C'eſt ainſi qu'Homère dépeint Vulcain (*Odyſſ* Θ. 330.) qu'il oppoſe à Mars aux pieds ſains, de même que les prêtres égyptiens oppoſoient *Harpocrate* au dieu Ammon.

Les égyptiens diſoient qu'*Harpocrate* étoit fils d'Oſiris & d'Iſis, de même qu'Horus: cette fraternité ſignifioit l'identité de perſonne dans le langage ſacerdotal. De même qu'Horus étoit l'emblême du ſoleil au ſolſtice d'été, lorſqu'il avoit acquis toute ſa force; de même *Harpocrate*, boiteux d'un pied, c'eſt-à dire, foible, étoit l'emblême du ſoleil nouveau né au ſolſtice d'hiver. Cette naiſſance du ſoleil étoit fixée à Rome (*Servius in VII. Æneid. 720.*) au XXV de décembre, *propriè ſol novus eſt octavo kalendas januarias*; & l'on y voyoit ſa naiſſance inſcrite à ce jour parmi les fêtes du calendrier, NATALIS SOLIS INVICTI. Toutes les fois que Plutarque parle d'*Harpocrate* (*libro de Iſ. & Oſir.*), il l'appelle toujours foible, enfant, très-enfant. Dans une inſcription (*Gruter. pag. 88. 13.*) latine c'eſt le *dieu-enfant-phoſphorus*, ou porte-lumière, c'eſt-à-dire lumière naiſſante. Dans l'oracle de Claros, c'eſt le tendre *Jao*, ἁπαλὸς ἰαω. Sur les pierres, les bronzes, & les autres monumens, il eſt repréſenté ſous la forme d'un enfant, & on le voit emmailloté ſur la table iſiaque. Comme Oſiris, emblême de la puiſſance ſolaire, étoit tantôt le mari, tantôt le fils d'Iſis, & que ce fils étoit *perdu*, *pleuré*, *retrouvé* & *célébré* par des chants de joie; on conçoit qu'*Harpocrate* étoit l'Oſiris retrouvé; & que dans ce ſens Oſiris a pu être appellé auſſi ἁπαλὸς, foible ou tendre.

Plutarque dit pluſieurs fois que les égyptiens croyoient que le ſoleil naiſſant, ou renouvellé, ſortoit, étoit formé des parties humides du globe de l'univers; c'eſt pourquoi *Harpocrate* étoit repréſenté ſous la figure d'un enfant aſſis ſur le lotus, plante qui aime les matais & les eaux ſtagnantes. De-là vint auſſi que le lotus fut choiſi pour l'attribut d'*Harpocrate*.

Harpocrate fut mis au jour par Iſis avant le temps de la geſtation accompli, ſelon les traditions égyptiennes (*Plutarch. de Iſ. & Oſir.*), & avec une grande foibleſſe dans les parties inférieures du corps; c'eſt pourquoi il ſembloit être reſté dans l'attitude où ſe trouvent les enfans dans le ſein maternel, c'eſt-à-dire, avec les mains ou les doigts appliqués à la bouche, au viſage; ce qui vouloit dire en langage ſacerdotal que les forces du ſoleil, renouvellé au ſolſtice d'hiver, étoient ſi peu ſenſibles, que perſonne ne pouvoit encore les appercevoir, en parler. Les grecs donnerent à cette attitude ordinaire d'*Har-*

Digitized by Google

pocrate une autre interprétation ; ils la prirent pour le commandement du ſilence, & ils en formèrent leur *Sigalion*, ou le dieu du ſilence.

Le ſéjour que fait dans le tropique du capricorne le ſoleil renouvellé, la lenteur de ſa marche dans l'allongement des jours, le firent repréſenter boiteux, c'eſt à-dire avec les deux pieds joints enſemble, & paroiſſant ne former qu'une ſeule jambe.

Au reſte cette doctrine des égyptiens ſur le ſoleil d'hiver ſe retrouvoit chez tous les anciens peuples, où le ſoleil étoit ſous différens noms, ſous divers emblêmes, l'objet de tous les cultes. Les phrygiens (*Plutarch. de Iſ. & Oſir.*) croyoient que cet aſtre lumineux dormoit pendant l'hiver, veilloit pendant l'été, & ils célebroient ces deux états du ſoleil par des bacchanales. Les paphlagoniens (*ibid.*) diſoient que le ſoleil étoit retenu dans des liens pendant l'hiver, qu'il ſe délioit & marchoit au printemps.

Venons actuellement aux traditions & aux repréſentations d'*Harpocrate* grecques & romaines.

On voyoit des ſtatues de ce dieu dans pluſieurs temples & places publiques ; il nous en reſte encore des empreintes par des gravures & des médailles ſur leſquelles il eſt repréſenté diverſement, ſelon les divers attributs que les peuples lui donnoient.

On offroit à cette divinité les lentilles & les prémices des légumes ; mais le lotus & le *perſea* lui étoient principalement conſacrés.

Sa ſtatue ſe trouvoit à l'entrée de la plupart des temples ; ce qui vouloit dire, au ſentiment de Plutarque, qu'il falloit honorer les dieux par le ſilence ; ou, ce qui revient au même, que les hommes n'ayant des dieux qu'une connoiſſance imparfaite, ils n'en devoient parler qu'avec reſpect.

On repréſentoit le plus ordinairement *Harpocrate* ſous la figure d'un jeune homme nud, couronné d'une mitre à l'égyptienne, tenant d'une main une corne d'abondance, de l'autre une fleur de lotus, & portant quelquefois la trouſſe ou le carquois.

Comme on le prenoit pour le ſoleil, cette corne d'abondance marquoit que c'eſt le ſoleil qui produit tous les fruits de la terre, & qui vivifie toute la nature ; le carquois dénotoit ſes rayons, qui ſont comme des flèches qu'il décoche de toutes parts. La fleur de lotus eſt dédiée à cet aſtre lumineux, parce qu'elle paſſoit pour s'ouvrir à ſon lever, & ſe fermer à ſon coucher : le pavot l'accompagne quelquefois, comme un ſymbole de la fécondité. Mais que ſignifie la chouette qu'on voit tantôt au pied d'*Harpocrate*, & tantôt placée derrière le dieu ? Cet oiſeau étant le type de la nuit, c'eſt, dit Cuper, le ſoleil qui tourne le dos à la nuit.

Quelques ſtatues repréſentent *Harpocrate* vêtu d'une longue robe tombant juſque ſur les talons, ayant ſur ſa tête rayonnante une branche de *perſea* garnie de feuilles & de fruits. Comme les feuilles de cet arbriſſeau ont la forme d'une langue, & ſon fruit celle d'un cœur, les égyptiens, dit Plutarque, ont voulu ſignifier par cet emblême le parfait accord qui doit être entre la langue & le cœur.

Les gravures & les médailles d'*Harpocrate* le repréſentent ordinairement avec les mêmes attributs qu'on lui voit dans les ſtatues antiques, le doigt ſur la bouche, la corne d'abondance, le lotus, le *perſea*, le pannier ſur la tête. Quelques-unes de ces médailles portent ſur le revers l'empreinte du ſoleil, ou de la lune ; & d'autres ont pluſieurs caractères fantaſtiques des baſilidiens, qui, mêlant les myſtères de la religion chrétienne avec les ſuperſtitions du paganiſme, regardoient ces ſortes de médailles comme des eſpèces de taliſmans.

Mais on fit, ſur-tout chez les anciens, quantité de gravures d'*Harpocrate*, pour des bagues & des cachets. Nos romains, dit Pline, commencent à porter dans leurs bagues *Harpocrate*, & d'autres dieux égyptiens. Leurs cachets avoient l'empreinte d'un *Harpocrate*, avec le doigt ſur la bouche, pour apprendre qu'il faut garder fidèlement le ſecret des lettres ; & l'on ne pouvoit trouver d'emblême plus convenable de ce devoir eſſentiel de la ſociété.

Varron parle ſuccintement d'*Harpocrate*, de crainte, ajoute-t-il, de violer le ſilence qu'il recommande : mais Cuper n'a pas cru qu'il dût avoir les mêmes ſcrupules que le plus docte des romains ; il a au contraire publié le fruit de ſes recherches ſur cette divinité payenne, & n'a rien laiſſé à glaner après lui, en mettant au jour ſon ouvrage, intitulé *Harpocrates*. Nous y renvoyons les curieux, qui y trouveront une ſavante mythologie de cette divinité d'Egypte. La première édition eſt d'Amſterdam, en 1676, *in*-8°. ; & la ſeconde, augmentée de nouvelles découvertes, parut à Utrecht, en 1687, *in*-8°.

Le ſavant comte de Caylus a fait les réflexions ſuivantes, (*Rech. d'Antiq. I.* 29.) ſur deux figures d'*Harpocrate*. »L'une & l'autre avoient au-deſſus de l'oreille droite un ornement recourbé, deſcendant juſque ſur l'épaule, ayant la forme d'une anſe, ſemblable à celui qu'on voit ordinairement ſur ces ſortes de figures ; mais il n'en paroît plus que la racine ſur la première, & il eſt à demi-rompu ſur la ſeconde. Les antiquaires ne ſe ſont guères expliqués ſur ce ſymbole, & Cuper même n'en a rien dit dans un ouvrage où il a rapporté

Digitized by Google

tout ce que les anciens nous aprennent ſur *Harpocrate* (*Gisbert. Cuper. Harpocrat. Traject. ad Rhenum*, 1687.) Ce ſilence m'a engagé à faire quelques recherches ſur ce ſujet, & je vais les expoſer en peu de mots. »

» Il faut obſerver, 1°. que cet ornement ſe voit également ſur toutes les têtes d'*Harpocrate* : ce qui prouve qu'il eſt indépendant de l'eſpèce de la coëffure. On doit remarquer en ſecond lieu, qu'il ne ſe trouve que ſur les figures d'*Harpocrate* & d'Horus, qui n'étoient qu'une ſeule & même divinité ; d'où il ſuit qu'on peut le regarder comme un attribut qui leur étoit propre. J'avois d'abord penſé que cet attribut n'étoit autre choſe qu'un ſerpent mal formé & mal exécuté, attaché à l'oreille d'Horus, comme pour lui inſpirer la prudence, dont cet animal eſt le ſymbole. Je m'étois fondé ſur un monument rapporté dans le cabinet de Paul Petau (*Pl.* 22.) repréſentant une Iſis, avec un ſerpent qui s'approche de l'oreille droite du petit Horus, couché ſur les genoux de cette Déeſſe ; mais je me ſuis bientôt apperçu que celui qui a deſſiné & gravé cette figure, avoit été trompé par une reſſemblance qu'il a cru voir entre cet animal & l'ornement que j'examine, & qui ſe trouve conſtamment le même, comme je l'ai déja dit, dans toutes les figures d'*Harpocrate* & d'Horus qui ſe rencontrent dans les cabinets. Il s'en préſente de mieux travaillées les unes que les autres, & dans celles qui ont été faites par de plus habiles artiſtes, l'ornement en queſtion n'a jamais fait naître l'idée d'un ſerpent. Accuſeroit-on les artiſtes Egyptiens de n'avoir pas ſû deſſiner ce reptile ; eux qui étoient dans l'habitude de le traiter, & qui l'ont répété mille fois dans l'écriture hiéroglyphique ? & ne vaut il pas mieux douter de la fidélité du deſſinateur qu'a employé Petau ? Les planches de ſon livre nous montrent que c'étoit un artiſte dont les talens étoient fort médiocres. Pour moi je prétends que cette ſorte d'ornement eſt un flocon de cheveux, qu'on laiſſoit pendre au côté droit de la tête & au-deſſus de l'oreille d'Horus & d'*Harpocrate*. Je fonde ma première preuve ſur ce que l'ornement que j'explique eſt ſouvent formé comme une treſſe de cheveux liés & entrelacés. On en verra un exemple ſenſible dans une figure d'*Harpocrate*, rapportée par Cuper (*Harpocr. p.* 26.) & dans quelques autres gravées dans l'ouvrage de Montfaucon. (Antiq. exp. tom. II. p^l. 123.) Enfin ma dernière preuve, & la plus convaincante, c'eſt qu'il eſt démontré par une foule de témoignages, qu'*Harpocrate*, Horus & le ſoleil n'étoient qu'une même choſe dans le ſyſtême religieux des Egyptiens ; en effet, Macrobe dit : » Lorſqu'ils veulent conſacrer une » ſtatue au ſoleil, ils la repréſentent la tête raſée, » à l'exception du côté droit dont on laiſſe paroître les cheveux. Cette petite partie montre » que le ſoleil ne ſe découvre jamais au même » moment à l'univers entier ; les cheveux compés, & dont il ne reſte plus que la racine, » prouvent que cet aſtre, après avoir diſparu, a le » pouvoir de renaître. (*Saturn. lib. I. c. XXI.*) »

» Marobe ajoute une autre interprétation à celle-ci : Je ne garantis la juſteſſe ni de l'une ni de l'autre ; il me ſuffit qu'il ait atteſté l'uſage des Egyptiens, pour en conclure que cette eſpèce de parure, dont la tête d'*Harpocrate* eſt ſi ſouvent ornée, n'eſt qu'une treſſe de cheveux. »

On voit ſur une agathe-onyx de la collection de Stoſch, un buſte d'*Harpocrate*, poſté de face, emmaillotté dans un filet, ayant le prétendu *perſea* ſur la tête & ſur la poitrine un globe, d'où ſortent deux ſerpents. La tête eſt raſée à l'exception d'une petite touffe de cheveux au-deſſus de l'oreille droite, & d'une treſſe qui tombe ſur l'épaule. Cette pierre eſt remarquable par cette ſingularité, car ce dieu ſe voit par-tout ailleurs avec des cheveux. On ſait que les prêtres (*Rigalt. Not. ad. Oneirocr. Ardemidori p.* 123.) Egyptiens avoient la tête & les autres parties du corps raſées ; mais perſonne ne parle d'un pareil *Harpocrate*. (*Macrob. Saturn. lib. I c. XXI. p.* 248.) Macrobe nous apprend que les Egyptiens repréſentoient le ſoleil avec la tête raſée, excepté au côté droit, où ils laiſſoient des cheveux, & c'eſt juſtement de ce côté où cette tête porte une treſſe. Une figure (*Recueil d'Antiq. tome II. pl. IV. n.* 1.) d'*Harpocrate*, publiée par monſieur le comte de *Caylus*, a la même particularité, & c'eſt ce qui pourroit appuyer le ſentiment de *Cuperus* qui prétend qu'*Harpocrate* repréſentoit le ſoleil, il n'auroit donc pas autant de tort que le croyoit (*Hiſt. du Ciel. tom. I, p.* 95.) *Pluche*. Dans le cabinet d'un amateur à Rome, il y a un beau buſte de marbre d'un enfant de grandeur naturelle, qui n'a pas la tête entièrement raſée, mais qui a des boucles de cheveux ſeulement au côté droit ; on pourroit préſumer que c'étoit un enfant dévoué à *Harpocrate*, ou au ſoleil. Cela eſt conforme à la mode des bas tems de porter les cheveux longs, (*Buonarr. Oſſerv. ſopra i vetri antichi, p.* 270.) d'un côté, & de les couper courts de l'autre ; ce que faiſoient auſſi les Egyptiens. (*Hérodote, l.* 2. *p.* 73. *l.* 13. *édit. Steph. & Ammian Marcellin, l.* 22. *c. XI*) Il y a auſſi pluſieurs *Harpocrates* qui portent une (*Cuperi Harpocr. p.* 32. 26. *Pococks Deſcr. of the East. tome I. Tab. LXV.*) bulle au cou, en forme d'amulette, mais ici c'eſt un globe avec deux ſerpents ; hiéroglyphe que l'on rencontre ſur quelques (*Begeri Brand. Theſ. tome III. p.* 23. *Haym. Muſ. Brct. p.* 180.) médailles ; celui-ci eſt un (*Plut. de Iſ. & Oſir. pag.* 672. *édit. Heno Steph.*) *Phylactérion* d'Iſis, autrement appellé, voix de la vérité. Le filet, dans lequel notre *Harpocrate* eſt emmaillotté, n'eſt pas moins remarquable, il déſigne

Digitized by Google

la délicateſſe de ſon enfance, ſelon Plutarque. La table iſiaque ſeule nous le repréſente ainſi, & *Kircher* l'y prend pour le dieu Orus». Il eſt douteux qu'Horus ait auſſi le flocon de cheveux.

HARUIGA. } Ces deux mots, dont le pre-
HARVIGA. } mier ſe lit dans Donat, & le ſecond dans Feſtus, déſignent une victime dont on examinoit les viſcères adhérens.

HARUSPICES. *Voyez* ARUSPICES.

HASTA. Javelot romain, (Polybe, lib. 6. ch. 4.) il n'avoit qu'un doigt d'épaiſſeur, ſur quatre coudées & demie de long; on le lançoit de la main.

HASTAIRE ſ. m. *Haſtatus.* Les *haſtaires* étoient des ſoldats de légion qui furent ſubſtitués aux vélites, quand on eut accordé le droit de bourgeoiſie romaine à toute l'Italie. Les *haſtaires* formoient une infanterie formidable, compoſée de frondeurs & de gens de trait, qui lançoient le dard & le javelot avec la main; c'eſt de-là qu'ils furent nommés *haſtaires.*

Ils étoient ſi puiſſamment armés, que nous avons bien de la peine à en concevoir la poſſibilité. Outre un caſque d'airain ou d'acier poli qu'ils portoient, ils avoient le corps revêtu d'une cotte de maille, ou d'une cuiraſſe, ſoit de cuivre, ſoit de fer, faite par écailles, comme celles d'un poiſſon, & ſi artiſtement travaillée, qu'elle obéiſſoit à tous les mouvemens du corps; les cuiſſes étoient couvertes de même, & les bras juſqu'au coude; le devant des jambes étoit pareillement défendu par une eſpèce de bottine d'un cuir très-fort.

Polybe nous apprend que ceux qui ne poſſédoient que quinze cens livres de biens, portèrent d'abord ſur l'eſtomac un plaſtron d'airain, de douze doigts de grandeur en quarré, qui leur tenoit lieu de cuiraſſe; mais dans la ſuite, ils furent armés comme les autres.

Indépendamment de cette armure, ils avoient un bouclier de quatre pieds de haut, ſur deux & demi de large, dont ce même auteur fait une deſcription bien détaillée. Il dit que ce bouclier étoit compoſé de deux ais d'un bois de peuplier fort léger; que ces deux ais étoient collés enſemble avec de la colle de taureau, & qu'ils étoient couverts d'une groſſe toile collée de même, avec un cuir de veau par-deſſus; les bords étoient revêtus de fer, de même que le milieu qui s'élevoit en boſſe, pour ſoutenir les plus grands coups de pierres ou de traits.

Leurs armes offenſives étoient l'épée eſpagnole, ce ſont les termes de Polybe, tranchante des deux côtés, également propre pour frapper d'eſtoc & de taille; la lame de la pointe en étoit forte & roide; ils portoient cette épée pendue à un baudrier au côté droit, & un poignard au côté gauche, avec deux traits longs de trois coudées, dont l'un étoit un javelot, & l'autre un dard qu'on appelloit *haſta*, d'où ils avoient été nommés *haſtati*, ou *haſtaires*; car le mot *haſta* ne peut être expliqué, que par le nom de cette ſorte d'arme qui étoit un dard qu'on lançoit, & non pas une pique.

Le bois de cette eſpèce de dard qu'on lançoit étoit quarré auſſi bien que le fer qui étoit de la même longueur que le bois; il ne coupoit que par la pointe; c'eſt la différence qu'Appien met entre le dard & le javelot qu'il nous repréſente comme plus léger & plus foible; mais tous les deux ſe lançoient également avec la main. (D. J.)

HASTARIUM, place où les marchandiſes ſe vendoient à l'encan, ou ſous la *haſte* du préteur, comme l'on parloit à Rome. Elle en prit ſon nom.

HASTE pure (la) eſt un javelot ſans fer, ou plutôt un ancien ſceptre qui convient à toutes les déités, parce qu'il déſigne la bonté des dieux, & la conduite de leur providence, également douce & efficace. Juſtin (*lib.* 43.) marque expreſſément que la coutume d'en donner à toutes les déités, vient de la ſuperſtition des anciens, qui dès le commencement du monde avoient adoré le ſceptre comme les dieux mêmes; ſans doute, parce que les ſtatues n'étoient point alors auſſi communes qu'elles l'ont été depuis. On ne peut ſe perſuader, quoique ſes paroles le diſent, qu'ils les adoraſſent comme de véritables déités.

» Un jour dit Winckelmann, que le cardinal Alexandre Albani faiſoit la revue de ſon magaſin d'anciens fragmens de marbre, auquel nous avions donné le nom de *cimetière*, nous trouvâmes une ſtatue aſſiſe ſur un ſiège, ſur le ſocle duquel on liſoit ces lettres, EYPI..... Contre le dos du ſiège on avoit appliqué une mince bande de pierre portant les titres des dix tragédies d'Euripide, dont l'autre morceau avoit été jetté dans un coin du collège romain des Jéſuites. J'y courus vîte, & je trouvai que la grandeur & la forme du fragment, dont j'avois pris le deſſin, ſe rapportoient parfaitement avec le morceau que je venois de découvrir. On prit donc ce morceau en échange contre quelques anciennes médailles d'argent des empereurs. Les anciens monumens ont ſouvent le ſort de ce voleur, qui laiſſa une oreille à Madrid & l'autre à Naples. Il n'y a ſur cette pierre que les noms de trente ſept tragédies, que les anciens regardoient ſans doute comme les meilleures; & j'y ai trouvé les titres de cinq tragédies dont perſonne n'a jamais parlé. Conſidérez à préſent vous-même combien une choſe aide à en trouver une autre, & vous en conclurez qu'il faut avoir tout vu quand on veut ſe faire

paſſer

paſſer pour antiquaire. On ne pouvoit reconnoître cette ſtatue ſans avoir vu auparavant un des quatre tableaux découverts, en dernier lieu, à Herculanum. (C'eſt le ſecond tableau des quatre dont la deſcription ſe trouve dans la ſixième lettre à M. Biancoui.) Il y a des marques certaines que cette ſtatue a tenu à la main une *haſte pure*, ou ſceptre; quoiqu'il ſemble que cet ornement n'appartient qu'à un poëte qui, comme Homère, a joui de l'Apothéoſe. En voyant cette ſtatue, j'oſai néanmoins ſoutenir le contraire, & j'avançai pour preuve de mon ſentiment le poëte tragique de Portici; je citai de plus une épigramme grecque, dans laquelle on donne à Euripide non-ſeulement la *haſte*, mais encore le thyrſe. Qu'on change maintenant la *haſte* en thyrſe; qui n'étoit qu'une *haſte* entourée de lierre, & l'on aura un ſceptre ou bâton de commandement. »

Les déeſſes portoient auſſi la *haſte pure*. On voit ſur une pâte antique de Stoſch, une déeſſe avec un ſceptre long, *haſta*, ſans autre attribut qui la caractériſe. Les quatre déeſſes qui ſont avec Mars & Mercure ſur le côté d'un autel triangulaire de la villa Borghéſe, porte auſſi la *haſte pure*, & le diadême.

H. C. I. R.

Honore contentus impenſam, vel *impendium remiſit*. *Voyez* STATUES.

HEBDOMÉES, fêtes qui, ſelon Suidas & Proclus (*in Heſiodi diebus* 768.) ſe célébroient à Delphes, le ſeptième jour de chaque mois lunaire, en l'honneur d'Apollon, ou ſeulement, ſelon Plutarque (*ſympoſ. VIII quæſt. I.*) & d'autres auteurs, le ſeptième jour du mois *Βύσιος*, qui étoit le premier mois du printemps.

Les habitans de Delphes diſoient *βύσιος* pour *πύσιος*, parce que dans leur dialecte, le *β* prenoit ſouvent la place du *π*; *πύσιος* eſt formé du prétérit parfait de *πύθεσθαι*, interroger, parce qu'on avoit dans ce mois une entière liberté d'interroger l'oracle.

Les delphiens prétendoient qu'Apollon étoit né le ſeptième jour de ce mois; c'eſt pour cela que ce dieu eſt ſurnommé par quelques écrivains *Hebdomagènes*, c'eſt-à-dire, *né le ſeptième jour*; & c'étoit proprement ce jour-là qu'Apollon venoit à Delphes, comme pour y payer ſa fête, & qu'il ſe livroit dans la perſonne de ſa prêtreſſe à tous ceux qui le conſultoient.

Ce jour célèbre des *hebdomées* étoit appellé *πολόφθοος*, non parce qu'on mangeoit beaucoup de ces gâteaux faits de fromage & de fleur de froment, dits *φθῖς*; mais parce qu'Apollon étoit fort importuné par la multitude de ceux qui venoient le conſulter.

Antiquités, Tome III.

Πολόφθοος ſignifie la même choſe que *πολύπτοθος*, ou *πολυπαστιστής*.

La cérémonie des *hebdomées* conſiſtoit à porter des branches de laurier, & à chanter des hymnes en l'honneur du dieu; en même-temps les ſacrifices faiſoient le principal devoir de ceux qui venoient ce jour-là conſulter l'oracle; car on n'entroit point dans le ſanctuaire qu'on n'eût ſacrifié; ſans cela, Apollon étoit ſourd, & la Pythie étoit muette.

HÉBÉ, déeſſe de la jeuneſſe, étoit fille de Jupiter & de Junon, ſelon Homère, Héſiode & Apollodore. Des écrivains poſtérieurs lui donnent une origine plus extraordinaire. Junon, diſent ils, jalouſe de Jupiter, qui avoit produit tout ſeul la ſage Minerve, voulut produire à ſon tour de la même manière, & mit au monde la belle *Hébé*. On raconte encore ſa naiſſance d'une autre manière; invitée par Apollon à un feſtin dans le palais de Jupiter, Junon y mangea des laitues ſauvages, & devint ſur-le-champ enceinte, ayant été ſtérile juſqu'à ce temps-là; elle accoucha d'*Hébé*. Jupiter, épris de ſa beauté, lui donna l'honorable fonction de ſervir à boire aux dieux & aux déeſſes; mais un jour qu'elle ſervoit les dieux dans un grand feſtin, elle ſe laiſſa tomber de manière que ſes habits, en ſe relevant, laiſsèrent voir à nud ce que la pudeur veut que l'on tienne toujours caché. Ce malheur fut le prétexte de ſa deſtitution. Jupiter, qui pouvoit avoir quelques inquiétudes ſur ſa naiſſance (*voyez* JUNON), & qui d'ailleurs ſouhaitoit ardemment que Ganymède fût ſon échanſon, profita de cette conjoncture pour deſtituer *Hébé*, & pour la faire remplacer par ſon favori. Mais Junon la retint à ſon ſervice, & lui donna le ſoin d'atteler ſon char, comme on le voit dans Homère (*Iliad. lib. V.*). Hercule, déifié après ſa mort, étant monté au ciel, Jupiter lui donna *Hébé* en mariage; il eut, ſelon Apollodore, une fille nommée *Alexiare*, & un fils appellé *Anicetus*. A la prière d'Hercule, *Hébé* rajeunit Jolaüs. *Voyez* JOLAÜS. Elle a eu pluſieurs temples, un entr'autres à Corinthe, qui avoit le privilège des aſyles.

Son nom grec, Ἥβη, eſt le même que celui qui ſignifie *jeuneſſe*; c'eſt là ſans doute le fondement de cette fable. Les latins l'appellèrent *Hebe* & *Juventa*. Pauſanias dit qu'elle porta auſſi le nom de Ganymède (*Corinthiac.*) *Voyez* HOMÈRE, XIe. liv. de l'Odyſſée, la Théogonie d'Héſiode, vers 922e & 952e, Apollodore liv. I.

Entre toutes les repréſentations des déeſſes les plus rares, ſont celles d'*Hébé*. Deux ouvrages travaillés de relief nous offrent la partie ſupérieure de ſa figure; ſur l'un, qui repréſente la réconciliation d'Hercule, dans la villa Albani, on voit le nom à côté de la figure; ſur l'autre, qui eſt un grand baſſin de marbre dans la même villa, ſe trouve une figure parfaitement ſemblable à la pré-

cédente. Ce baſſin devoit paroître dans le troiſième volume des monumens de l'antiquité, que la mort a empêché Winckelmann de publier. Mais ces marbres ne nous fourniſſent aucune idée particulière d'*Hébé*, parce qu'on la voit ſans aucun attribut. La villa Borghèſe conſerve un troiſième bas-relief, où *Hébé* paroît proſternée, au moment qu'on lui ôte ſon emploi pour le donner à Ganymède (*Monum. antiq. ined.* n°. 16.), & quoiqu'elle ſoit repréſentée ſans aucun attribut, on la reconnoit facilement par le ſujet traité ſur le marbre. Mais ici, *Hébé* ſe diſtingue des autres déeſſes par la forme de ſon vêtement, qui eſt relevé à la manière des jeunes victimaires, nommés *Camilles*, & des jeunes garçons qui ſervoient à table.

Sur une pâte antique de la collection de Stoſch, paroit *Hébé* demi-nue, & careſſant l'aigle de Jupiter. On l'y voit auſſi gravée ſur du criſtal, debout tenant une patère qu'elle porte à la bouche; elle reſſemble à une autre *Hébé*, publiée par (*pierres grav. tom. I. pl. XLIV.*) *Gravelle*; avec cette différence que la nôtre tient la taſſe plus près de la bouche. On voit cette déeſſe ſur le revers d'une (*Triſtan. comment. tom. I. pag.* 626.) médaille de Marc-Aurèle, verſant la patère ſur un autel, avec la légende JUVENTAS.

HÉBON. *Voyez* ÉBON.

HÉBREUX ou JUIFS.

Le dictionnaire de Théologie ayant omis cet article, qui ſembloit lui appartenir, je vais le placer ici. Mais je ne parlerai des *hébreux* que relativement au coſtume, & ſeulement pour l'inſtruction des artiſtes.

Habillemens des hébreux ou juifs.

Les hommes avoient ordinairement la tête nue. Calmet (*Comment. tom. VI. fol.* 31) obſerve que le mot *bonnet* ne ſe trouve pas même dans la langue hébraïque, ſinon pour ſignifier les bonnets des prêtres ou des lévites. Lorſque les juifs vouloient ſe couvrir la tête, ils ſe ſervoient d'uo pan de leur manteau; ils ne portoient pas les cheveux longs, puiſque c'étoit la diſtinction des nazaréens, conſacrés au Seigneur. On ne ſauroit croire, avec Calmet, que les prêtres ſe coupaſſent les cheveux (Diſſertation ſur les habits des anciens hébreux, tom. VI. fol. 31), & portaſſent continuellement le bonnet. Quelques-uns s'entouroient la tête (S. Matthieu, ch. 23. ℣. 5) d'une eſpèce de bande, à la manière des babyloniens: c'étoit un ruban de la largeur du petit doigt; Selon Solétius (*Anſ. Solerius de pileo, f.* 16), les juifs ont dans tous les temps porté la barbe.

Jacob fit pour Joſeph (*Geneſis, cap.* 37. ℣. 3.) une tunique de pluſieurs couleurs. Dans uo autre paſſage ſes frères (*Geneſis, cap.* 37. ℣. 23) lui ôtent ſa tunique longue, de *pluſieurs couleurs*. Les juifs avoient des tuniques courtes & des longues, à loogues manches; mais on ne peut aſſurer qu'ils les aient ornées de bandes deſcendant de chaque côté de la poitrine juſqu'en bas, comme l'a prétendu Bonnaruoti (Oſſervazioni ſopra alcuni frammenti di vaſi antichi di vetro, fol. 87.); comme auſſi on repréſente ordinairement les apôtres ſur les anciens monumens du chriſtianiſme. Selon Calmet (Diſſert. ſur les habits, &c. t. 6. fol. 29.), l'ouverture de la tunique autour du cou étoit ronde, comme chez les grecs. Les perſonnes diſtinguées portoient à la ville des tuniques longues: *Gardez-vous*, dit le Seigneur (*Marc, ch.* 12. ℣. 38.), *des Docteurs de la loi, qui aiment à ſe promener avec de longues robes, & à être ſalués dans les places publiques*. Ces longues robes étoient communes aux nations orientales; elles étoient à Rome l'habillement des femmes, ſous le nom de *ſtola*.

On trouve dans Calmet (Diſſert. ſur les hab. tom. 6. fol. 29.) que les juifs, comme tous les peuples de l'Orient, ſe déshabilloient entiérement en ſe couchant.

Quelques commentateurs, fondés ſur ce paſſage de l'écriture (Jérémie, ch. 13, ℣. 1.), où le Seigneur fit acheter une ceinture à Jérémie; & cet autre paſſage où Elyſée dit à Giézi (*Reg. lib. 4. ap. 4. ℣. 29.*), *ceignez vos reins, prenez mon bâton en votre main, & allez vous-en*, etoient que les juifs alloient communément ſans ceinture; mais on comprend aiſément qu'on peut entendre cela comme on entend le paſſage d'Horace, qui dit, *des voyageurs ceints plus haut*, &c. voulant dire leſtes & diſpos, parce qu'ordinairement ceux-là retrouſſoient leur tunique par-deſſus la ceinture, qu'ils portoient bien haute; au lieu que les gens, qui faiſoient tout à leur aiſe, portoient la tunique plus longue, & peut-être la ceinture ſur les haoches: il ſe peut faire cependant que dans la maiſon les juifs n'aient point porté de ceintute.

Le *pallium* ou manteau avoit eeci de partieulier, que par une loi de Moiſe (Deutéronome, ch. 22. ℣. 12.), il étoir otdonné de faire, avec de petits eordons, des houppes pour y eoudre aux quatre eoins: *Parlez aux enfans d'Iſraël*, dit le Seigneur (Nombres, ch. 15. ℣. 38.), *& dites-leur de faire des franges aux coins de leur manteau (pallium), & d'y mettre des rubans de couleur d'hyacinthe*: c'eſt le bleu céleſte. La vulgate eſt ici contraire au texte hébreu, que Calmet a rendu par ces patoles: *Qu'ils faſſent des franges ſur les ailes de leurs habits...., & qu'ils mettent ſur ces franges de l'aile un fil (ou ruban) de couleur d'hyacinthe*. Il eſt queſtion des quatte diviſions du manteau, ſur leſquelles il falloit placer les houppes; car

Digitized by Google

on lit dans le Deutéronome (ch. 22. ℣. 12), *vous ferez des houppes aux quatre extrémités des habits*; ce qui ne ſe peut entendre que du manteau : il y avoit donc une frange ou un galon d'une couleur arbitraire qui en ſuivoit le bord, & aux quatre diviſions il y avoit des houppes de couleur d'hyacinthe. Calmet donne au *pallium* la forme d'un quarré oblong; mais l'agraffe (Diſſert. ſur les hab. comm. rom. 6. fol. 31.) qu'il lui ſuppoſe ne convient qu'à la chlamyde, & au ſagum; on voit cet habillement ſur les médailles de Veſpaſien & de Tite, avec la légende *Judæa capta*, & les types d'un juif & d'une juive, captifs auprès d'un palmier. Les juifs ne ſe ſervoient point de caleçons, ou de haut-de-chauſſes, puiſque dieu ordonne aux prêtres d'en porter (Exode, ch. 28. ℣. 42.) quand ils ſeroient en fonction.

Quelques auteurs ont dit que les juifs ne portoient que rarement une chauſſure : il réſulte cependant des recherches de Calmet (Diſſert. ſur les hab. t. 6. fol. 33.), que les juifs mettoient, du moins en voyage, des ſandales; l'évangile le dit auſſi expreſſément.

Les prophètes ne s'habilloient pas comme le reſte du peuple. Elie ſe couvroit de peaux (Calmet, préface générale ſur les prophètes, tom. 5. fol. 56.); Iſaie portoit un ſac ou cilice; ils les ſerroient l'un & l'autre d'une ceinture de cuir. S. Jean (S. Matthieu, ch. 23. ℣. 4.) étoit vêtu d'une étoffe faite de poil de chameau, ou d'un cilice; il portoit une ceinture de cuir ſur les reins. Ces ſaints perſonnages ne ſe coupoient ni la barbe ni les cheveux.

Vers le temps des Machabées pluſieurs ſectes commencèrent à ſe diſtinguer parmi les juifs; les phariſiens, entr'autres, affectèrent un extérieur impoſant. Moïſe, en exhortant le peuple juif (Deutéronome, ch. 6. ℣. 8.) à l'obſervation des commandemens de dieu, avoit dit : *Vous les lierez comme une marque ſur votre main, vous les porterez ſur le front entre vos yeux*; les phariſiens prirent ces choſes à la lettre; ils portoient (S. Matthieu, ch. 23. ℣. 5.), du temps de Jéſus-Chriſt, des bandes de parchemin, que l'évangile appelle *phylactères*, ſur leſquelles étoit écrit quelque commandement de dieu; ils les portoient plus larges, ces bandes, que le reſte des juifs. Suivant Calmet (Diſſert. ſur les phariſiens, comment. tom. 7. fol. 272.) ils s'en entouroient la tête & les poignets, en guiſe de bracelets. Comme il a été obſervé plus haut que les juifs ne ſe ſervoient pas de bonnets, il faut ſuppoſer que ces bandes de parchemin ſe plaçoient à l'entour de la tête, en forme de diadême, uſage qu'ils pouvoient avoir pris des babyloniens. Les phariſiens ſe diſtinguoient encore par des houppes ou des franges plus larges attachées aux manteaux.

Les juifs portoient, à la guerre & en voyage, le *ſagum* ou la *chlamyde*, comme les grecs. *Voyez* les médailles citées plus haut, repréſentant un hébreu captif. Alexandre (*Machab. lib. I. c.* 10. ℣. 89.) envoya une agraffe d'or à Jonathas; ce qui ſuppoſe l'uſage de la chlamyde, puiſque le *pallium* ne s'attachoit point avec une agraffe; d'ailleurs on lit dans le livre des Juges (*cap.* 3. ℣. 16), *Aod ſe fit une dague à deux tranchans, &c.... & la ceignit ſous ſon ſagum.* Les ſeptante ont traduit *mandua*, habit dont les perſes ſe ſervoient à la guerre; mais Calmet obſerve que l'original dit ſimplement *habit*, comme qui diroit habit de voyageur.

Dans le deuil, les juifs ſe coupoient ou raſoient les cheveux & la barbe (Calmet, diſſert. ſur les habits des anciens hébreux, t. 6. fol. 32.), & ils ſe couvroient de ſacs & de cilices, c'eſt à-dire, d'un habit de groſſe laine, ou de poil de chameau ou de chêvre; ces cilices étoient noirs ou bruns : l'habillement de deuil ſe bornoit, ſuivant Calmet, à une ceinture groſſière, placée ſur la tunique; mais il eſt plus vraiſemblable que l'écriture, par l'expreſſion *ſe ceindre de ſacs*, a entendu couvrir, envelopper le corps, d'autant qu'elle veut parler d'un habillement de mortification, à quoi n'auroit guère ſervi une ſimple ceinture au-deſſus de la tunique. On lit que Judith jeûnoit tous les jours, & portoit ſur ſes reins un cilice. Ce doit avoir été une eſpèce de tunique étroite & très-rude, ceinte d'une corde, ou d'une bande de cuir : on la portoit par pénitence, ſans manteau & nuds pieds; on ſe jettoit des cendres ſur la tête; on pouſſoit la mortification juſqu'à ſe faire des inciſions (*Levit. cap.* 21. ℣. 5.) dans la chair; cruauté que dieu défendit aux prêtres.

Habillement des femmes juives.

La rareté des monumens des hébreux ne permet pas de grands détails ſur l'habillement des juives. Comme les tuniques étoient à peu près les mêmes chez toutes les nations, on croit pouvoir aſſurer que celles des femmes juives étoient ſemblables à celles des grecques; les juives auſſi les portoient ſans manches, les climats qu'elles habitoient n'exigeant pas qu'on fût totalement couvert, & la corruption des mœurs n'y ayant pas encore introduit ces loix de bienſéance, qu'on fut obligé de garder dans la ſuite, avec une telle rigueur, qu'à peine le viſage put reſter découvert. Du temps des rois (*lib.* 2. *cap.* 15. ℣. 18.) les filles portoient de longues tuniques de diverſes couleurs; c'eſt ce que l'écriture dit en particulier de la fille de David. Quelques médailles de Veſpaſien & de Tite, avec l'inſcription *Judæa capta*, repréſentent cette nation ſous l'emblême d'une femme vêtue d'une tunique à manches courtes. Une de ces médailles montre une ſeconde tunique à manches

très-courtes, & par-dessus une tunique longue, & à longues manches, qui est proprement la *stola* des romains. La ceinture (zona) (Isaïe, chap. 3. ℣. 24.) étoit d'une matière riche, suivant l'expression du prophète.

Les femmes se servoient du *pallium* (*Genesis*, *cap.* 24. ℣. 65.), comme on le voit sur ces médailles; la forme étoit semblable à celui des femmes grecques. On trouve dans Isaïe le détail des ajustemens des filles juives à l'époque du plus grand luxe chez ce peuple (Isaïe, ch. 3. ℣. 18 & suiv.) *En ce jour*, dit le prophète, *le Seigneur leur ôtera leurs chaussures magnifiques, leurs croissans d'or, leurs colliers, leurs carcans, leurs brassélets, leurs mitres, leurs rubans de cheveux, leurs anneaux de jambes, leurs chaînes d'or, leurs boëtes de parfums, leurs pendans-d'oreilles, leurs bagues, les pierreries qui leur pendent sur le front, leurs habits à changer, leurs petits manteaux (palliola), leurs habits de lin, leurs aiguilles, leurs miroirs, leurs tuniques de grand prix, leurs bandeaux, leurs habillemens légers; & leur parfum sera changé en puanteur, leur ceinture en une corde; à leurs cheveux frisés succédera une tête nue sans cheveux; à leurs bandes de corps un cilice.* Ezéchiel (ch. 16. ℣. 10 & suiv.) parle de la manière suivante des filles de Jérusalem: *Je vous ai donné des robes en broderie, & une chaussure magnifique; je vous ai donné une ceinture du lin le plus beau, & je vous ai revêtue des habillemens les plus fins & les plus riches; je vous ai parée des ornemens les plus précieux; je vous ai mis des bracelets aux mains, & un collier autour du col; je vous ai donné un ornement pour vous mettre sur le front, & des pendans-d'oreilles, & une couronne éclatante sur votre tête; vous avez été parée d'or & d'argent, & vêtue de fin lin, & de robes en broderies de diverses couleurs....*

Les interprètes ne sont pas d'accord sur la signification des termes affectés à ces divers ajustemens; il paroît cependant qu'ils ne différoient pas beaucoup de ceux des grecs.

Les femmes se frisoient, ou bouclnient leurs cheveux; elles avoient de plus une mitre pour ornement, c'étoit un ruban (Explicat. des textes difficiles de l'écriture-sainte, tom. 1, fol. 258.) ou quelque chose de semblable, servant à orner ou à lier les cheveux. On ne rencontre nulle part, sur les monumens d'aucune nation, cet ornement qui pendoit au nez, ou qui pendoit sur le front; quoiqu'il soit clairement énoncé dans l'hébreu, des interprètes croient (*Gasp. Bartolini de inauribus veterum*, *fol.* 14 & 15.) que cet ornement (*nesem*), qui pendoit sur la partie supérieure de la bouche, descendoit du front; d'autres (Calmet, sur le ℣. 12. ch. 16 d'Ezéchiel) le mettent sur le nez; M. Lens croit qu'il étoit attaché près de la partie supérieure des oreilles, & qu'il traversoit les joues entre le nez & la bouche, d'autant mieux que, selon quelques interprètes, c'étoit un ornement pour les oreilles & les narines.

Les pendans-d'oreilles étoient sans doute tels qu'ils sont encore de nos jours, des espèces d'anneaux enrichis de quelques pierres précieuses. Les couronnes, dans le sens d'Ezéchiel, étoient ou un diadême, ou simplement une couronne de fleurs, dont les femmes se paroient les jours de fête. Jérémie (cap. 5. ℣. 16), dans ses lamentations, fait allusion à ces couronnes. Les carcans, colliers, ou filets de perles, approchoient sans doute de la forme des colliers des grecs, comme aussi les bracelets, en observant ce cependant que la loi judaïque défendoit la représentation d'un animal quelconque.

Les tuniques (*sindones*) de grand prix, étoient celles qui se portoient immédiatement sur le corps. Les femmes juives mettoient au-dessus une autre tunique plus riche encore, ou de différentes couleurs rayées, ou plutôt de couleurs changeantes. Ce que le prophète appelle les habillemens les plus fins & les plus riches, ne sauroit s'expliquer autrement qu'en attribuant aux femmes juives ces sortes d'étoffes fines & transparentes, qui, selon Sénèque & Horace, laissoient voir comme à nud tous les membres du corps. Les bandes, dont parle le texte, paroissent distinguées de la ceinture. Ce pourroit être de ces bandes larges, qu'on portoit immédiatement sur le corps pour avoir la taille plus fine & plus dégagée.

Les femmes n'avoient pas ordinairement la tête couverte, puisque nous lisons qu'Abimélech (*Genesis*, *cap.* 20. ℣. 16.), *sachant que Sara étoit la femme d'Abraham, la lui rendit, & dit ensuite à Sara: J'ai donné mille pièces d'argent à Abraham, afin qu'en quelque lieu que vous alliez vous ayez toujours un voile sur les yeux devant tous ceux avec qui vous serez.*

La chaussure consistoit dans des sandales (*Cant. cap.* 7, ℣. 1. — *Judith*, *cap.* 10. ℣. 3.) liées avec des rubans, au travers desquels on voyoit la blancheur du pied. Les interprètes ne sont pas d'accord sur la signification des croissans, que les femmes plaçoient sur le cou-de-pied, selon quelques-uns, & qui servoient de boucles, selon Baudouin (*de calceo antiquo*, *fol.* 85.). Les anneaux, dit Buonarroti (Osservazioni sopra alcuni frammenti di vasi antichi di vetro, fol. 200.), étoient pour les jambes ce que les brassélets étoient aux bras; ces ornemens étoient ordinairement d'or ou d'argent. Eliézer (*Genesis*, *cap.* 24 ℣. 47.) fit présent à Rebecca de pendans-d'oreilles & d'anneaux. Au reste, ces passages d'Isaïe & d'Ezéchiel ont servi de matière à plusieurs de commentaires sur la véritable signification du texte hébreu: recherche jusqu'à présent infructueuse; le plus court sera de chercher chez

les grecs, ou même chez les romains, les parures analogues à celles des femmes juives.

Habillemens des prêtres juifs.

L'on interprète de differentes manières les paroles de l'écriture ſur l'habillement des prêtres juifs. Selon Calmet, les prêtres en général ne pouvoient porter les cheveux dans toute leur longueur, ni les raſer, il falloit qu'ils couvriſſent ſimplement la peau; & dans leurs fonctions ſacerdotales, la tiare leur couvroit la tête. La tiare (*eidaris*) du grand-prêtre étoit de fin lin, ou de coton, au-devant il y avoit une lame d'or très-pur avec ces paroles: *la ſainteté eſt au ſeigneur*; cette lame deſcendoit ſur le front, & étoit attachée à la tiare avec un ruban de couleur hyacinthe, ou bleu céleſte, ou violet ſombre, ſelon quelques interprètes. La tiare, ſuivant Joſeph, (hiſt. des juifs, liv. III, ch. VIII.) étoit entourée d'une triple couronne d'or, ornée de petits calices qui finiſſoient là où commençoit la lame: ce bonnet couvroit le derrière de la tête & les tempes autour des oreilles. L'autorité de Joſeph doit ſans doute prévaloir pour les choſes de ſon temps: il étoit prêtre lui même, & avoit vu plus d'une fois le grand-pontife; mais pour les temps antérieurs, il faut s'en tenir au ſentiment des interprètes plus conformes au texte original: d'autant plus qu'il paroît, que du temps de Joſeph, les juifs avoient changé la forme primitive de l'habillement du grand-pontife.

Quant à la forme de la eidaris, ou bonnet, quelques interprètes (*Voyez* Calmet, ſur l'Exode, chap. XXVIII, v. 4.) la ſuppoſent formée d'une bande de toile de ſeize aunes de longueur, repliée à l'entour de la tête, & formant par ſon enſemble une eſpèce de bonnet en guiſe de caſque; c'eſt auſſi le ſentiment de Maimonides. D'autres veulent que ce bonnet ait été enveloppé d'une autre toile, dont le bord ſe ſerroit par le moyen d'un ruban: c'eſt ainſi que Cunaeus le repréſente, à-peu près de la forme d'un turban. La tiare du grand-prêtre avoit, ſelon Calmet (ſur le v. 4. chap. XXVIII, de l'Exode.) la forme de la tiare droite des rois de Perſe; ſaint Jérome la compare à une demi-ſphère, tel qu'étoit le bonnet d'Ulyſſe: ces deux formes paroiſſent aſſez vraiſemblables par le rapport qu'elles ont avec des monumens connus, ceux de Perſepolis, quoique d'ailleurs étrangers à la nation. La lame d'or, ſuivant Calmet, avoit deux doigts de largeur; elle ſe prolongeoit ſur le front d'une oreille à l'autre, & s'attachoit par derrière. On veut auſſi qu'il y ait eu un troiſième ruban, qui, prenant au milieu de la lame, paſſoit par le travers & au-deſſus de la tête pour aller rejoindre les autres extrémités.

Le grand prêtre étoit vêtu d'une tunique de fin lin, avec des caleçons de même matière qui deſcendoient juſqu'au bas des cuiſſes. La tunique reſſembloit à la tunique longue des Grecs, ou à la *ſtola* des romains. On varie beaucoup ſur le tiſſu de cet habillement; les uns le croient rayé ou à lozanges, les autres grainé ou parſemé d'yeux comme la queue d'un paon, ou à petits enfoncemens ou creux. Elle n'avoit, ſuivant Calmet, d'autre difference avec la tunique des autres prêtres, qu'un tiſſu plus compact, ou plus ſerré. Cette tunique étoit ſerrée par une ceinture comme celle des autres prêtres.

Sur la tunique dont nous venons de parler, le grand-prêtre en mettoit une autre, que l'écriture appelle tunique de l'éphod, à cauſe que l'une n'alloit jamais ſans l'autre. Cette tunique étoit toute de couleur d'hyacinthe, avec un tiſſu pour ſervir de bord à l'entour du cou. Le bord de ſes bas étoit orné tout au tour alternativement d'une grenade, couleur de hyacinthe, pourpre ou écarlate, & d'une ſonnette. Cette tunique étoit ſans manches. Suivant Calmet, elle étoit toute d'une pièce, ſans coutures, avec un ornement autour du cou, ſemblable aux colliers égyptiens ou grecs. Cette tunique, ſi c'en étoit une, doit avoir approché de la *ſtola* romaine, excepté que celle-ci, beaucoup plus ouverte par en haut, retomboit ſur le bras, ce que celle du grand prêtre ne pouvoit faire, nous dirons notre ſentiment ſur cet article, après avoir expoſé ceux des interprètes.

Le grand-prêtre portoit ſur cette ſeconde tunique un habillement appellé *Ephod* (Exode, ch. 28. v. 6.), qui étoit tiſſu *d'or, d'hyacinthe, de pourpre, d'écarlate teinte deux fois, & de fin lin retors.* L'éphod, ſuivant Joſeph (Hiſt. des juifs, l. v. 3, c. 8.), avoit la longueur d'une coudée; il étoit garni de manches, & reſſembloit à une tunique racourcie ou coupée. Calmet penſe que l'éphod, au temps de Joſeph, n'étoit plus comme autrefois, une eſpèce de ceinture large & ample, (Commentaire ſur le ℣. 7, ch. 25., Exod.) ſemblable à celle que l'on voit à quelques figures égyptiennes de la table iſiaque. Ces ceintures montent par deſſus les épaules, vont ſe rapprocher ſur la poitrine, & reparoiſſent à l'extrémité d'un petit habit, qu'elles ſemblent ſoutenir ou envelopper. Selon Calmet, l'éphod, n'avoit qu'une ceinture qui ſervoit à ceindre la robe ſupérieure, & d'une forme approchante du *Rediminculum*. L'éphod que portoient quelquefois les ſimples prêtres n'étoit que de lin. Nous avons parlé de la forme qui diſtinguoit celui du grand prêtre; *il avoit deux ouvertures ſur les épaules, qui ſe reuniſſoient à ſes extrémités. Le ruban de l'éphod qui lui étoit attaché, & qui ſervoit à ceindre la robe, étoit de même tiſſu & de même matière que l'éphod même,*

& ne lui étoit point attaché d'ailleurs. Calmet prétend que le nom d'*éphod* vient d'une racine qui ſignifie *lier, attacher, ceindre ;* & conſéquemment il en fait une ceinture ; mais il nous paroit que c'eſt parler improprement, que de dire qu'une ceinture a des rubans qui ſervent à ceindre ; d'ailleurs, avoir ou laiſſer des ouvertures ſur les épaules, ne ſe dit pas proprement d'une bande de médiocre largeur, qui ne fait que paſſer par-deſſus les épaules. On convient qu'une courte tunique, telle que la définit Joſeph, ou le manteau des grecs, ou la cuitaſſe à laquelle Philon la compare, ne ſatisfont pas au texte de Moyſe. Calmet fait reſſembler l'éphod à des ceintures en uſage chez les égyptiens : il cite des figures de la table iſiaque ; mais les figures de ce monument ſont ſi bizarrement exécutées, qu'on ne conçoit pas de quelle forme ſont les habillemens qu'elles repréſentent ; c'eſt à des monumens bien exécutés qu'il faudroit avoir à s'en rapporter.

Si nous admettons le ſentiment de pluſieurs interprètes, (Calmet ſur le ℣. 4, ch. 28. Exod.) qui prennent la tunique de l'éphod, *mchil*, pour un manteau, ou un habit de deſſus, les ſtatues d'Iſis du capitole nous montreront la tunique de deſſous, l'habit de deſſus, nommé *tunique de l'éphod*, & l'éphod même, dont elle ſeroit ceinte, s'il y avoit des rubans. Ajoutez ces rubans aux deux bouts, qui des épaules deſcendent ſur la poitrine, & ces ſtatues d'Iſis ſeront un parfait modèle de l'habillement du grand-prêtre. Nous prenons ſon habit de deſſus, qui ne monte que juſqu'à la poitrine, pour ce qu'on appelloit la tunique de l'éphod ; il eſt vrai que le bord deſcend plus bas que le cou, mais cela ne contredit point les paroles du texte (*Exod. chap.* 28, *v.* 32.) *in cujus medio ſupra crit capitium & ora per gyrum ejus textilis.* Deſorte que pour achever la reſſemblance, il ne faudroit qu'un galon ou un tiſſu au bord ſupérieur, & des grenades & des ſonnettes au bas.

L'éphod, qui vient ſur les épaules, eſt un manteau qui, par la façon de le mettre & de l'attacher, ne ſe trouve nullement contraire à ces paroles de l'écriture (*Ibid. chap.* 28, *v.* 7) : *Duas oras junctas habebit in utroque latere ſummicatum, ut in unum redeant.* Ajoutons aux deux bouts qui s'uniſſent ſur la poitrine, les rubans pour ceindre l'habit de deſſus à l'entour du corps. C'eſt de cette manière que l'éphod (ſans être cependant une ceinture) ceignoit l'habit de deſſus par les rubans qui lui étoient attachés.

Les autres prêtres pouvoient porter ce manteau, *éphod*, ſur la tunique, ſans avoir l'habit de deſſus. Nous ne dirons rien de ſa longueur, elle pouvoit différer de celle du manteau d'Iſis. Revenons à celui du grand-pontife. Il y avoit à l'endroit des épaules deux pierres d'onix (*Exod. c.* 28, *v.* 12.), une de chaque côté, enchaſſées en or ; avec les noms des tribus d'Iſraël ; quatre anneaux d'or attachés à l'éphod (*Ibid. c.* 28, *v.* 23.), répondoient aux quatre anneaux d'or placés aux quatre angles du *rational*, qui s'attachoit à l'éphod avec des rubans de couleur d'hyacinthe, afin que l'un ne pût être détaché de l'autre.

Le rational étoit tiſſu des mêmes matières & teint des mêmes couleurs que l'éphod : il étoit double, & de la longueur d'une palme, en quatré, enrichi de quatre rangs de pierres précieuſes. Il y avoit trois pierres à chaque rang ; au premier une ſardoine, une topaze, une émeraude ; au ſecond, un eſcarboucle, un ſaphir, & une pierre de jaſpe ; au troiſième, la ligure, l'agathe & l'améthiſte ; au quatrième, une chryſolite, un onix & un béril : chacune de ces pierres étoit enchâſſée dans l'or, & portoit le nom d'une tribu. Le rational s'attachoit par le haut avec de petites chaînes d'or, qui rapprochoient ſes anneaux ſupérieurs de ceux de l'éphod, comme ceux d'en bas du rational s'attachoient aux anneaux d'en bas de l'éphod avec des rubans d'hyacinthe : tel eſt le ſentiment commun des commentateurs. Joſeph (hiſt. des juifs, liv. 3, ch. 8.) veut qu'il y ait eu pour plus de ſolidité, deux chaînes aux angles ſupérieurs du rational, leſquelles paſſant au-deſſus des épaules, alloient s'attacher ſur le dos, à un anneau placé au bord de l'éphod. Il prétend de plus, qu'une ceinture couſue au rational l'embraſſoit tout entier, & revenoit ſe nouer par-deſſus la couture, & de-là laiſſoit flotter ſes bouts ſur le devant du corps. Calmet (ſur les v. 7, 8, du ch. 8. du Lévitique) refute encore ici Joſeph, & dit qu'il n'y avoit point de ceinture au rational, mais que l'éphod ſervoit à ceindre la robe du même nom. Il croit le prouver par le texte original : (Lévir. cap. 8, v. 7, 8.) *Il revêtit le grand-prêtre de ſa tunique de fin lin, & le ceignit avec ſa ceinture ; il le revêtit par deſſus de la robe hyacinthe, mit l'éphod ſur la robe, & le ſerrant, il y mit le rational.* La vulgate porte, *le ſerrant avec la ceinture.*

Les commentateurs toujours contraires à l'hiſtorien juif, lui diſputent un fait eſſentiel. Joſeph dit (guerre des juifs contre les romains, *liv. 5. ch.* 15.) que le grand-prêtre ne portoit qu'une fois l'an ſes habillemens décrits ci-deſſus, au jour de l'expiation ſolemnelle. Les autres, au contraire en convenant (Calmet ſur les v. 2, 4, ch. 16. Lévit.) que le grand-prêtre n'entroit qu'une ſeule fois l'an dans le ſaint des ſaints, aſſûtent qu'il étoit habillé alors comme les prêtres ordinaires ; mais que hors ce jour, qui étoit celui de l'expiation ſolemnelle, il paroiſſoit toujours dans le temple, revêtu de ſes habits pontificaux. Cunœus prétend même, que ſi, d'abord après la cérémonie de l'expiation, il ſe préſentoit quelque autre fonction à remplir par le grand-prêtre, il repte-

Digitized by Google

noit auſſi-tôt l'éphod, le rational, & toutes les autres diſtinctions de ſa dignité. Il officioit nuds pieds, comme les autres prêtres.

L'habillement de ceux-ci conſiſtoit dans une tiare (Exode, c. 28, v. 40, 42.) blanche de fin lin, une tunique, une ceinture, & des caleçons, auſſi blancs, & de fin lin. Joſeph (hiſt. des juifs, liv. 3, ch. 8.) dit que la tiare étoit un turban ou gros bonnet, que cet hiſtorien compare à une épaiſſe couronne, enveloppée d'une coëffe de toile, ſerrée autour de la tête. Selon Calmet (ſur le v. 4, c. 28, de l'Exode.) la tiare avoit la forme des bonnets qu'on voit à quelques figures égyptiennes, à l'exception des plumes; & elle étoit liée de la même manière derrière la tête. Cette forme de caſque ou de bonnet coupé comme la moitié d'un œuf, eſt bien plus vraiſemblable que celle d'un turban, dont l'uſage ne s'introduiſit chez les Turcs qu'après la priſe de Conſtantinople (Sagredo, mémorie iſtoriche de Monarchi Ottomani, fol. 22.) On peut douter que l'invention du turban ſoit d'une date antérieure.

Calmet n'eſt pas d'accord avec Joſeph, ſur la forme de la tunique des prêtres. Ce dernier veut (hiſt. des juifs, liv. 3, ch. 8.) que la tunique ait eu une grande ouverture auprès du cou, reſſerrée devant & derrière avec des agraffes; & que toute la tunique fût longue & étroite, ainſi que les manches. Calmet ſoutient au contraire (ſur le v. 4, ch. 28. de l'Exode) qu'elle n'avoit d'ouverture autour du cou qu'autant qu'il étoit néceſſaire pour paſſer la tête, comme la tunique, ou la *ſtola* des romains, nom qui eſt approprié à la tunique des prêtres dans les paralipomènes, (*lib.* 1, *c.* 25, *v.* 27.)

La ceinture ſuivant Joſeph, (hiſt. des juifs, liv. 3, ch. 8.) ſe plaçoit ſur la poitrine, elle étoit large de quatre doigts, d'un tiſſu lâche, ornée de fleurs, & d'autres ornemens couleur d'hyacinthe, pourpre & écarlate, faiſant deux fois le tour du corps, ſe nouant par-devant, & tombant juſqu'au pieds. Lorſque le prêtre rempliſſoit quelque fonction de ſon miniſtère, il jettoit le bout de cette ceinture ſur l'épaule gauche. Celle du grand-prêtre avoit, ſuivant quelques interprêtes, de l'or mêlé à ſes ornemens, à la différence des autres prêtres, dont la ceinture n'étoit tiſſue que de lin ou de laine, de pluſieurs couleurs. Braunius, cité par Calmet, ſur le v. 4, ch. 28, de l'Exode, n'admet pas cette différence.

Cunœus, & pluſieurs autres écrivains diſent que le grand-prêtre portoit excluſivement la robe d'hyacinthe, le rational, la lame d'or au bonnet, & l'éphod, qui, ſuivant Calmet, (ſur le v. 7, chap. 25, Exode) étoit commun à tous les prêtres, car Samuel encore enfant, (*Reg. lib.* 1, *c.* 12. *v.* 18.) portoit l'éphod. Les quatre-vingt prêtres qui furent mis à mort par Doeg, *Reg. lib.* 1, *c.* 22. *v.* 18.) étoient revêtus de l'éphod. David parut avec l'éphod (*Reg. lib.* 2, *ch.* 6, *v.* 14) dans la cérémonie du tranſport de l'arche de la maiſon d'Obédédon dans le tabernacle de Sion. Buonaruoti (Oſſervazioni ſopra alcuni fragmenti di vaſi antichi di vetro fol. 78) eſt porté à croire que David avoit pris l'éphod par humilité; c'étoit comme il croit, un petit manteau qui couvroit les deux épaules, & pouvoit quelquefois s'attacher ſur la poitrine, & il n'y avoit pas de raiſon pour laquelle il dût beaucoup différer de celui du grand-pontife, ſur-tout pour la forme.

Les lévites n'avoient aucune diſtinction dans leur habillement. Dans l'année 62. de J. C. (Calmet, dictionnaire de la bible.) on leur permit de porter la tunique (ſans doute celle des prêtres).

Habillemens des rois juifs.

Il ne paroît pas non plus que les rois portaſſent des habillemens diſtinctifs. Les paralipomènes (*lib.* 1, *c.* 25. *v.* 27.) leur attribuent la tunique courte, & le manteau de pourpre; cependant puiſque les ſimples prêtres portoient l'éphod & la tunique longue, il eſt naturel de croire que les rois de Judée s'étoient approprié les mêmes diſtinctions. D'un autre côté cependant, on obſervera que les prêtres hors de l'enceinte du temple, étoient vêtus comme le reſte du peuple.

Le diadême des rois juifs étoit, à ce que l'on ſuppoſe, un bandeau blanc ſemblable à celui des grecs.

Des armes, enſeignes militaires, & chars des juifs.

Selon Calmet, (diſſertation ſur la milice des anciens hébreux, comment. tom. 3, fol. 525) les juifs ne commencèrent que ſous David, à ſe ſervir d'armes défenſives. Débora, dans ſon cantique, dit que parmi quarante mille ſoldats d'Iſraël, il n'y avoit ni bouclier, ni lance. Joſeph (hiſt. des juifs, liv. 2. c. 7.) raconte, qu'au paſſage de la mer rouge, les Iſraëlites ſe couvrirent des armes égyptiennes, que les vagues de la mer avoient pouſſées au rivage; le nombre doit cependant en avoir été très petit pour armer tout un peuple. L'armée de Goliath peut donner une idée de l'armure juive. Il *avoit en tête*, dit l'écriture, (*Reg. lib.* 1, *c.* 17 *v.* 5.) *un caſque d'airain; il étoit revêtu d'une cuiraſſe à écailles; il avoit ſur ſes cuiſſes des cuiſſards d'airain; un bouclier d'airain lui couvroit les épaules.*

Ailleurs David (*Reg. lib.* 1, *cap.* 17. *v.* 38.)

met ſur ſa tête un caſque d'airain, & s'arme d'une cuiraſſe. L'airain étoit la matière dont les peuples des temps anciens faiſoient le plus communément uſage. La forme des armes eſt plus difficile à déterminer: on apperçoit ſur les médailles citées au commencement de cet article un caſque de forme ordinaire, des boucliers longs, des cuiraſſes ſemblables à celle des grecs & des romains: il en eſt de même des cuiſſards. Au reſte il n'eſt pas probable que toutes les cuiraſſes aient été d'airain comme celle de Goliath. Il eſt dit (*Reg. lib. II*, c. 20, v. 8) que Joab portoit à la guerre un habillement étroit, qui ſerroit le corps; ce qui ne peut s'entendre que d'une cuiraſſe de laine ou de coton, ou autre matière ſouple, comme chez les grecs.

Les juifs portoient l'épée (*Reg. lib.* 2, c. 18, v. 11.) ſuſpendue à un baudrier (*cant. cantico*, *lib.* 3, v. 7,), elle pendoit ſur la cuiſſe gauche, puiſqu'Aod, (*Judicum*, *cap.* 3, v. 19) pour faire un coup de main, la mit ſur ſa cuiſſe droite, ſous ſon ſagum: Calmet croit (Diſſert. ſur la milice des anciens hébreux, comment. tom. III, fol. 529.) qu'ils portoient auſſi l'épée attachée à une ceinture. La médaille romaine, repréſentant un hébreu captif, montre que ce peuple faiſoit uſage du ſagum à la guerre. On attachoit un prix (*Judicum*, c. 20, v. 16.) chez les juifs, à ce qu'un guerrier fût ſe ſervit de la main gauche, comme de la droite.

Dieu avoit ordonné à Moyſe (Nombres, c. 10, v. 2.) de faire deux trompettes d'argent, pour convoquer le peuple, ou pour annoncer le départ. Calmet croit (Diſſert. ſur la milice des anciens hébreux, comm. tom. III, fol. 527) qu'ils ſe ſervoient auſſi du cor, pour ſonner la charge ou la retraite; il ajoute que les trompettes étoient des inſtrumens ſacrés chez les juifs: on en voit la forme, ſur un bas-relief de l'arc de Titus. Les juifs avoient pour inſtrumens de muſique les cythares, les nablia ou le pſaltérion, le tympanum, les ſiſtres, les flûtes, les cymbales, & les hidraules, qui étoient ſans doute des orgues-à-eau. *Voy.* LAMPE, (*Fred. Adolphi Lampe, de cymbalis veterum*) & Calmet dans ſon commentaire.

Les juifs connoiſſoient l'uſage des chars de guerre, puiſque Joſias, roi de Juda, ayant été bleſſé dans une bataille contre Nechao, roi d'Egypte, fut tranſporté du char dans lequel il étoit, dans un autre qui le ſuivoit ſelon la coutume des rois.

Le premier étoit donc un char pour le combat; ſans cela quelle néceſſité y avoit-il de le tranſférer dans un autre, ſi le premier eût été propre au tranſport d'un bleſſé? On ignore du reſte la forme qu'avoient ces chars; ils étoient probablement ſemblables à ceux des grecs.

Le Seigneur avoit ordonné (Nombres, ch. 2. ℣. 2.) aux enfans d'Iſraël de camper autour du tabernacle par diverſes bandes, chacune avec ſes marques diſtinctives, & avec ſes enſeignes. Mais quelles étoient ces enſeignes? Les auteurs hébreux (Calmet, ſur le ℣. 2. ch. 2. des Nombres.) rapportent différentes figures, qu'ils prétendent avoir été appropriées à chaque tribu; mais Calmet révoque en doute ce récit des Rabbins (Diſſert. ſur la milice des anciens hébreux, comment. t. 3. fol. 533.), & à juſte titre, vu la répugnance que les juifs exprimèrent à l'aſpect des aigles romaines & des trophées érigés par Hérode. Leurs enſeignes pouvoient être des piéces d'étoffes, diſtinguées entr'elles par la couleur. On veut même que la tribu de Juda ait eu un étendard verd; celle de Ruben un étendard rouge; Ephraim un étendard couleur de chryſolite, ou jaune-verd, & celle de Dan blanc & rouge; les autres tribus ſe rangeoient ſous les quatre principales. Il eſt dit que Joſué éleva ſon bouclier au haut d'une pique, pour donner le ſignal à ſes troupes lorſqu'il marchoit contre Haï: leurs enſeignes n'étoient probablement que de cette ſorte.

De l'architecture, des meubles, &c. des juifs.

Les patriarches logeoient ſous des eſpèces de tentes (*Geneſis*, *cap.* 18. ℣. 1.) de bois, conſtruites de manière à pouvoir être tranſportées d'un endroit à un autre. Les juifs, en temps de guerre (Calmet, diſſert. ſur la milice des hébreux, t. 3. fol. 534.), avoient des tentes de toiles ou de peaux. Dans la ſuite, ils élevèrent des maiſons dans le goût oriental, avec des plates-formes ou terraſſes (*Regum*, *lib.* 1. *cap.* 9. ℣. 25.), ſur leſquelles on alloit prendre le frais, ou même coucher dans les plus grandes chaleurs; c'eſt pourquoi la loi avoit ordonné (Deutéronome, ch. 2. ℣. 8.) d'environner ces plates-formes d'un mur d'appui; l'eſcalier qui y conduiſoit (Diſſert. ſur les demeures des anciens hébreux, par Calmet, t. 2. fol. 155.) étoit pratiqué ordinairement en-dehors, comme on en voit encore en Italie; ces toits ſaillans de la même fabrique que ceux dont parle Diodore, & qu'il avoit obſervé dans l'île de Malte, garantiſſoient l'extérieur des maiſons, & une partie de la rue, du ſoleil & de la pluie, ſur-tout du ſoleil, dont les rayons tombent à plomb dans les pays méridionaux; de-là l'utilité des portiques & colonnades, aſſez communs encore en Italie. Calmet croit que les rues des juifs n'étoient point pavées; du reſte la conſtruction des maiſons doit avoir été très-ſimple chez les juifs, à en juger par ce qui nous reſte des grecs & des romains; les fenêtres des maiſons ſe fermoient avec des voiles ou des rideaux, au lieu de vitrages: Calmet (*Ibid.* tom. 2. fol. 156.) parle de ſerrures aux portes; en quelques endroits des livres des juifs ce ſont des verrous, qu'on

Digitized by Google

qu'on levoit par-dehors à l'aide d'une corde qui paſſoit par un trou ; de façon que la porte étant fermée par dehors, ceux qui étoient en dedans ne pouvoient l'ouvrir.

Les anciens, & les orientaux en particulier, faiſoient peu d'uſage des cheminées, même dans les cuiſines ; la fumée ſortoit par les fenêtres ou par la porte ; dans les temps froids ils ſe chauffoient avec des braſiers (Calmet, diſſert. ſur les demeures des hébreux, t. 2. fol. 154.), dans leſquels on brûloit des charbons ou des noyaux d'olives.

Les juifs, ſuivant Calmet (Diſſert. ſur les dem. des hébr. t. 2.), avoient des peintres & des ſculpteurs ; mais leurs ouvrages ſe bornoient à repréſenter des fleurs, des feuilles, ou des choſes ſemblables, à cauſe de la défenſe faite dans l'Exode (ch. 20. ℣. 4.) *de former des images ou figures ſculptées de tout ce qui eſt en haut dans le ciel, & en bas ſur la terre, ſous la terre & dans les eaux.*

On doit ſe former une haute idée du temple de Salomon, bâti à l'époque où les arts, que les juifs pouvoient pratiquer, avoient été portés auſſi loin qu'ils pouvoient l'être chez ce peuple. On ne dit pas qu'il fût d'une architecture grecque, quoique les commentateurs en aient approché leur ſyſtême autant qu'il a été poſſible. Certainement les grecs n'enſeignerent pas l'architecture aux ouvriers de Salomon ; ce prince ſe ſervit des tyriens pour conſtruire ſon temple, & ceux ci avoient probablement tiré leurs principes de l'architecture égyptienne ; ils devoient donc tenir du goût égyptien. Il en faut ſeulement retrancher les ſtatues & les figures d'animaux, ou de ſemblables ornemens, qui étoient défendus aux juifs ; cette défenſe étoit obſervée à la lettre, comme le prouve le ſoulévement (Joſeph, guerre des juifs contre les Romains, liv. 1. ch. 21.) du peuple de Jéruſalem, à l'occaſion de l'aigle placé au-deſſus de la porte du temple : entrepriſe qu'ils traitèrent d'attentat contre les commandemens de Dieu. Auſſi ce peuple avoit-il réſolu de ſe laiſſer maſſacrer (*idem*, liv. 2. ch. 14.) plutôt que de ſouffrir dans ſa ville les enſeignes romaines, ou, comme parle Philon (Tillemont, hiſt. des empereurs, tom. 1, fol. 1062.) les boucliers avec les images de Tibère, que Pilate avoit fait entrer la nuit dans Jéruſalem ; ſon mécontentement éclata de même contre les trophées d'armes (Joſeph, hiſtoire des juifs, liv. 15, ch. 11.) qu'Hérode avoit fait poſer au-deſſus de ſon théatre.

Des repas & des bienſéances chez les juifs.

L'hommage rendu par un inférieur à ſon ſupérieur avoit chez les juifs quelque choſe d'humiliant, & deſe endoit juſqu'à une eſpèce d'adoration. *Abraham* (*Geneſis, cap. XXIII. v. 7.*) *s'étant levé, adora les peuples de ce pays-là.* Les frères de Joſeph (*ibid. cap. L. v. 18.*) étant venus le trouver après la mort de leur père, ſe proſternèrent devant lui en l'adorant : c'étoit un excès de politeſſe orientale, mais qui différoit de la manière d'adorer la divinité. Eliezer (*ibid. cap. XXIV. v. 26.*), en adorant Dieu, s'inclina profondément ; on élevoit auſſi les mains vers le ciel dans la prière (*ibid. cap. XVIII. v. 2. Lament. de Jérémie, chap. III. v. 41.*), comme on le pratiquoit auſſi dans la formule du ſerment. (*Gen. cap XIX. v. 1. cap. XIV. v. 22.*) Abraham leve la main, & jure par le Seigneur le Dieu très-haut.

Un autre uſage ſe remarque dans le paſſage ſuivant : *Abraham étant* (*ibid. cap. XXIV. v. 2.*) *fort avancé en âge, dit au plus ancien de ſes domeſtiques : mettez votre main ſous ma cuiſſe, afin que je vous faſſe jurer par le Seigneur le Dieu du ciel & de la terre.* Quelques interprêtes ont expliqué différemment cette façon de jurer, comme on peut le voir dans le livre des *explications de pluſieurs textes difficiles de l'écriture ſainte.* Joab (*Regum, lib. I. cap. XX. v. 9.*), touchant le menton à Amaſa, en ſigne d'amitié, nous fait voir que cet acte de politeſſe n'étoit pas particulier aux grecs.

L'on ſait qu'il étoit d'uſage chez les juifs, de laver les pieds aux perſonnes qu'on recevoit dans ſa maiſon, & qui arrivoient de quelque voyage ; la propreté rendoit cet uſage néceſſaire chez un peuple qui ne portoit point de chauſſure capable de garantir de la pouſſière. Du reſte, faire honneur à ſes hôtes dans un repas, c'étoit comme chez les grecs en leur offrant des portions doubles (*Geneſis, cap. XLIII. v. 34.*). La place la plus diſtinguée, ſelon Calmet (Diſſertation ſur le manger des hébreux, tom. V. fol. 256), étoit au haut bout de la table, au fond de la ſalle vers le mur. Saül (*Regum, lib. I. cap. IX. v. 22. cap. XX. v. 25.*) occupoit cette place d'honneur. David (*ibid. liv. III. cap. XI. v. 19.*), pour honorer Bethſabée, la fit aſſeoir à ſa droite. Il ſeroit difficile d'aſſigner l'époque où les juifs adoptèrent l'uſage de manger couchés ſur des lits. Amos (Tobie, chap. XI. v. 4. Amos, chap. VI. v. 4.), Ézéchiel & l'hiſtoire de Tobie en font mention ; cependant, ſous le règne de Salomon (Diſſertation ſur le manger des hébreux, tom. V. fol. 256.) on ſe ſervoit encore de ſièges.

Selon S. Luc (chap. VII. v. 36.), *un phariſien ayant prié Jéſus de manger chez lui, il entra en ſon logis & ſe mit à table ; en même-temps une femme de la ville, qui étoit de mauvaiſe vie, ayant ſu qu'il étoit à table chez ce phariſien, y vint avec un vaſe d'albâtre plein d'huile de parfum ; & ſe tenant debout derrière lui à ſes pieds, elle commença à les arroſer de ſes larmes, & elle les eſſuyoit avec ſes cheveux ; elle les baiſoit & y ré-*

fandoit ce parfum. Il eſt impoſſible de ſe tenir debout derrière une perſonne aſſiſe à table ſur un ſiège, & en même-temps de toucher ſes pieds. Il faut donc ſe repréſenter Jéſus couché ſur un lit, appuyé ſur le côté & ſur le coude gauche, avec la tete vers la table, & les pieds en dehors vers le bord du lit. Les apôtres étoient ſans doute couchés de la même manière, lorſque le Seigneur leur lava les pieds (S. Jean, chap. XIII. v. 12.); dans cette hypothèſe, il auroit pu ſe remettre à table ſans que cette cérémonie eût dérangé perſonne: on conçoit de même facilement la poſition du diſciple bien-aimé à la dernière cène, où il s'appuyoit ſur la poitrine de ſon maître.

Mariage des hébreux.

On lit ſur le mariage des juifs dans Tobie (ch. VII. v. 15.) que *Raguel prenant la main droite de ſa fille, la mit dans la main droite de Tobie, & lui dit, que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Iſaac, & le Dieu de Jacob ſoit avec vous; & ayant pris du papier, ils dreſsèrent le contrat de mariage; après cela ils firent le feſtin, en bénissant Dieu.*

Les patriarches étoient moins cérémonieux. (*Geneſis, cap. XXIX. v. 23.*) *Laban ayant célébré les noces, fit entrer le ſoir Lia, au-lieu de Rachel, dans la chambre de Jacob.* Ailleurs (*Geneſis, cap. XXV. v. 67.*), *Iſaac fit entrer Rebecca dans la tente de ſa mère, & la prit pour femme* (Differt. ſur les mariages, tom. V. fol. 67.) La fiancée étoit accompagnée des filles de noces, & l'époux de jeunes hommes. Lorſque l'époux conduiſoit l'épouſe chez lui, ce qui ſe faiſoit avec grande pompe, au ſon des inſtrumens, & ordinairement la nuit, on chantoit l'épithalame; mais avant cela, les parens & les amis ſe raſſembloient, & paſſoient les ſept jours qui précédoient la conſommation du mariage en fêtes & en feſtins. Les commentateurs prétendent, mais ſans preuves ſuffiſantes, que les juifs ſe couronnoient de fleurs.

Il ne paroît pas, au reſte, que le miniſtère des prêtres ait été requis chez les hébreux dans la célébration du mariage. La bénédiction du chef de famille, & l'intervention des parens ſuffiſoient.

Des funérailles des juifs.

Les hébreux enterroient les morts, ou les dépoſoient dans des cavernes, comme on le voit dans pluſieurs endroits de la Genèſe. Mais les juifs élevèrent des mauſolées ornés de colonnes, & même de portiques. La réſurrection du Lazare (S. Jean, chap. XI. v. 38. 44.) nous apprend que les morts avoient les pieds & les mains enveloppés (on ne ſait ſi le reſte du corps l'étoit auſſi) à la manière des égyptiens. Les plus anciens monumens du chriſtianiſme (*Oſſervazioni ſopra alcuni rammenti di vaſi antichi, fol. 49.*) repréſentent Rachel, Jacob, le Lazare & pluſieurs autres juifs morts, enveloppés de bandes comme les momies d'Égypte. Dans le deuil les habits étoient d'une couleur noire & ſombre (Calmet, differt. ſur les funérailles des hébreux, tom. V. fol. 241 & 248.), & d'une étoffe groſſière. On ſe ſervoit de pleureuſes aux funérailles; il y avoit auſſi des joueurs de flûtes. (S. Mathieu, chap. IX v. 23.)

Lorſque la Judée fut devenue province romaine ſous le règne d'Auguſte, on vit pluſieurs *juifs* emmenés captifs à Rome, y acquérir la liberté. Le quartier au-delà du Tybre, *tranſtiberina regio*, leur fut aſſigné pour ſéjour, parce que ce lieu, peu habité, étoit mal-ſain, & parce qu'il ſembloit étranger à la noble cité. Les juifs y fabriquoient des allumettes & les colportoient dans les rues de Rome, pour les échanger avec des morceaux de verre briſés, qu'ils vendoient ſans doute aux vertiers, comme on le pratique encore de nos jours. Martial nous apprend ces détails précieux pour l'hiſtoire des peuples (I. 42. 2.):

Urbanus tibi cæcili videris.
Non es, crede mihi: quid ergo? Verna es.
Hoc quod tranſtiberinus ambulator,
Qui pallentia ſulphurata fractis
Permutat vitris.

Le ſoufre avec lequel ils fabriquoient les allumettes attaquoit peut-être leurs yeux; de là vint l'épithète *lippus*, chaſſieux, que Martial leur donne à tous (XII. 57. 13.):

A matre doctus, nec rogare judæus,
Nec ſulphurata lippus inſtitor mercis.

HÉCAERGUE ou HÉCAERGE, nymphe de la campagne & des bois, qui aimoit ſur-tout la chaſſe, & qui étoit ſi terrible pour les bêtes, qu'elle les atteignoit de loin, comme ſon nom grec le déſigne. On la diſoit ſœur de la déeſſe Opis, divinité favorable aux chaſſeurs.

Il paroît que c'eſt un ſurnom de Diane, priſe pour la lune, auſſi-bien que d'Apollon ou du ſoleil, que les prêtres appellent ſouvent Ἑκαέργος, parce qu'il darde ſes traits ou ſes rayons, & produit ſes effets en des lieux fort éloignés de lui.

HÉCALE. Jupiter avoit un temple à *Hécale*, bourg de l'Attique, & y étoit honoré ſous le nom de *Jupiter-Hécale*, d'où ſes fêtes prirent le nom d'*hécaleſies*.

HÉCALESIES, fêtes qu'on célébroit à *Hécale*, bourg de l'Attique dans la tribu léontide, en l'honneur de Jupiter, qui avoit un temple dans

Digitized by Google

ce lieu où il étoit adoré ſous le nom de *Jupiter-Hécate*. Spon nomme ce bourg *Ecali*, d'après la prononciation moderne & vicieuſe de quelques écoles.

HÉCATE. C'étoit proprement Proſerpine, conſidérée ſous le rapport d'une puiſſance divine qui venge les crimes. On ſait que les grecs placèrent les enfers au centre de la terre, & y mirent le lieu des châtimens après la mort. Proſerpine, comme fille de la Terre, déſignant en général tout ce qui y eſt renfermé, & regardée comme l'épouſe de Pluton, préſidoit néceſſairement à la diſtribution des peines dues aux crimes. Quelques auteurs ſuppoſerent qu'il y avoit des antres dans la lune, dont le plus grand portoit le nom d'*Hécate*, & où les ames des méchans ſubiſſoient différens (*Plut. de fac in orb. lun. t. II. op. p. 944.*) tourmens. Les rapports de cet aſtre avec la déeſſe ont ſans doute fait naître cette idée philoſophique, que le peuple ne paroit pas avoir adoptée.

Homère ne dit pas un ſeul mot d'*Hécate*, mais Héſiode, qui a vécu peu de temps avant, ou peu de temps après lui, parle de cette déeſſe dans pluſieurs endroits de ſa théogonie. On ne peut donc révoquer en doute l'ancienneté du culte d'*Hécate*, dont le nom pourroit venir d'ἑκὰς, loin, ἑκάτερθε, &c. par alluſion au ſéjour de cette déeſſe. Servius le dérive d'ἑκατὸν, cent, à cauſe de ſes pouvoirs multipliés (*ad An. l. IV. col. 855*), ou, ſelon d'autres, parce que, comme Proſerpine, elle étoit le ſymbole de la multiplication des grains. (*Fulg. l. I. c. IX.*).

Il y a ſans doute quelque rapport entre *athor*, la nuit chez les égyptiens, & *Hécate*, la déeſſe des ténèbres (*Jablonsk Panth. t. I. p. 22.*); mais l'identité de celle-ci avec Anubis eſt encore plus ſenſible. Plutarque aſſure que ce dernier étoit revêtu des mêmes pouvoirs qu'*Hécate* chez les grecs. Ce dieu égyptien étoit également céleſte & infernal (*de Iſ. & Oſir. §. 44*): on le repréſentoit, comme cette déeſſe, avec une tête de chien, & on lui donnoit le nom d'*Hermanubis*, parce qu'il étoit le ſymbole des choſes céleſtes & infernales. On lui ſacrifioit, par la même raiſon, deux coqs de différentes couleurs (*de Iſ. & Oſir. §. 61.*). Perſonne n'ignore que les grecs avoient conſacré cet animal à Mercure, qui eut une partie des attributs d'Anubis, & le ſurnom de *Chthonien* (*Eurip. Alceſt v. 743, &c.*). Proſerpine étoit auſſi appellée *Chthonienne* (*Schol. Theocr. ad Idyll. II. v. 12.*), ou ſouterreine. Repréſentant Diane, elle étoit priſe pour une divinité céleſte. & ne différant point d'*Hécate*, pour la reine des enfers, la déeſſe invincible (*Soph. Œdip. col. v. 1551.*), &c. Les égyptiens diſoient qu'Anubis étoit le gardien des dieux (*Diod. l. I. § 87. Plut. de Iſ. & Oſir. §. 14.*), & les grecs donnoient à *Hécate* le titre de gardienne (φύλαξ, *Schol. Theocr. ad Idyll. II, v. 12.*).

S. Epiphane nous apprend que *Tithrombo* étoit le nom qu'*Hécate* portoit chez les égyptiens (*adv. Hares, l. III. t. I. p. 1093*). Hérodote, Diodore de Sicile, & les autres écrivains de l'antiquité, n'en font cependant aucune mention; ce qui me porte à croire que cette divinité ne fut connue en Egypte qu'après que les grecs eurent fréquenté ce pays. Tithrambo dérive naturellement des mots cophtes *Titra-em-bon*, *irá furens*, *furorem indens*, comme l'explique le ſavant Jablonski (*Panth. ægypt. t. I. p. 105 & 106.*). Le ſurnom de βριμὼ que portoit Hécate, lequel déſigne la terreur & l'horreur dont elle pénétroit les hommes (*Lycophr. v. 1176, & Tzetz. ſchol. Apoll. ad. l. III. v. 860, 1210.*), confirme cette étymologie. Les traducteurs cophtes du nouveau teſtament rendent le verbe paſſif ἐβριμήθη, par le mot *ambon*, la colère, ou la fureur (*Jablonsk. panth. p. 1005 6.*); ce qui convient à une divinité vengereſſe des crimes comme *Hécate*, ſur laquelle les égyptiens avoient adopté les idées des grecs. Peut-être encore Tithrambo n'étoit-elle, chez ce premier peuple, qu'un ſurnom, ou une épithète d'Iſis, qui faiſoit ſentir à ceux qui lui déplaiſoient tout le poids de ſon indignation (*Pſeudo Herm. Aſclep. p. 99, ed Elm.*). On peut conjecturer que Diodore a voulu faire mention de cette déeſſe, lorſqu'il parle du temple de la *ténébreuſe Hécate* (*Diod. l. I. §. 96.*), en Egypte. Ces deux mots n'auront été alors que la traduction littérale d'*Athor* ou de *Nephtys*. Les grecs appelloient non-ſeulement cette déeſſe *Brimo*, mais encore Cérès, parce que le pouvoir de celle-ci s'étendoit juſqu'aux enfers, ou à cauſe de ſa colère contre Jupiter (*Clem Alex. Protr. p. 13.*). Tzetzès prétend que *Brimo*, *Obrimo*, étoient des noms qui appartenoient également à Proſerpine, à la terre, & à la mort (*ad Heſiod. oper. v. 144.*). Ils auroient pu déſigner auſſi la redoutable Néméſis.

En ſéparant dans le culte public Proſerpine d'*Hécate*, les grecs imaginèrent pluſieurs généalogies de cette déeſſe. Celle qui paroit la plus ancienne la fait naître de Jupiter & de Cérès, qui l'envoya à la recherche de Proſerpine (*Schol. Theocr. ad Idyll. II. v. 12.*). Une ſeconde tradition, en donnant le même père à *Hécate*, lui aſſigne pour mère Phéraia, fille d'Eolus, laquelle expoſa le fruit de ſes amours dans un carrefour. Le bouvier de Cérès l'y trouva & le nourrit; c'eſt pourquoi ces endroits publics furent conſacrés à *Hécate* (*Ibid. ad v. 36. Tzetz. ad Lycophr. v. 1178.*), qui, ſelon d'autres, étoit fille de Jupiter & de Junon (*Schol. Theocr. ad Idyll. II. v. 12.*), ou de Latone, au rapport d'Euripide (*Phœnic. v. 1108—9.*).

Suivant Héſiode, le pouvoir d'*Hécate* s'étend

ſur la terre & la mer, & dans le ciel. Elle accorde la prééminence dans les aſſemblées du peuple, la victoire aux guerriers, & le prix aux athlètes. Elle eſt aſſiſe à côté des rois, lorſqu'ils rendent la juſtice. Elle exauce les prières des cavaliers, des chaſſeurs, & des navigateurs. Enfin, diſpenſatrice des richeſſes, elle multiplie ou diminue les troupeaux à ſon gré (*Heſiod. Theog. v.* 416-50.). Tels ſont les principaux traits dont le poëte ſe ſert pour caractériſer la déeſſe : on conviendra ſans peine qu'ils ont peu de rapport avec les attributs de celle des enfers. Il paroît même ne donner à *Hécate* que l'intendance ſur les habitans de la terre.

Cet ancien poëte ajoute que Jupiter ne priva *Hécate* d'aucunes des prérogatives dont elle jouiſſoit ſous le règne des titans, c'eſt-à-dire des Pélaſges, adorateurs du ciel & de la terre. Peut-être n'a-t-il voulu déſigner par-là autre choſe que la perpétuité du dogme des peines à venir, & chez les grecs barbares, & chez les grecs civiliſés. Quoi qu'il en ſoit de cette conjecture, l'ancienne *Hécate* n'en eſt pas moins différente de la nouvelle ; ce qui n'a pas empêché quelques écrivains de donner à celle-ci une généalogie qui n'appartient qu'à la première. Valérius Flaccus, adoptant cette opinion erronée, déſigne très-improprement, par l'épithète de *Perſeia*, la nouvelle *Hécate* (*Argon. l. VI. v.* 495.), que Diodore a faite, ſuivant les principes d'Evhémère, fille de Perſée, qui régnoit en Tauride, & femme d'Aétès, roi de Colchide, dont elle eut Circé & Médée. (*Diod. l. IV.* §. 45.).

L'ancienne *Hécate* étoit repréſentée avec un ſeul viſage & un ſeul corps. Alcamène, qui floriſſoit vers l'an 440 avant Jéſus Chriſt, fut le premier, ſelon Pauſanias, qui s'aviſa de faire une ſtatue de cette déeſſe, à trois viſages & à trois corps (*Corinth. c. XXX.*), adoſſés les uns contre les autres. On y mit enſuite ſix mains qui tenoient un glaive, des poignards, des fouets, des cordes, des torches, une couronne de laurier & une clef. On voyoit quelquefois ſur ſa tête un dragon (*Porph. ap. Euſeb. Prap. l. V. p.* 201.), & à ſes pieds un chien, dont elle prenoit la figure. Cet animal domeſtique étoit principalement conſacré à *Hécate*, préſidente des carrefours, & à laquelle Lycophron donna le ſurnom de *cunophage*, mangeuſe-de-chiens (*Caſſand. v.* 77.). On les lui ſacrifioit (*Euſtath. ad Homer. Odiſſ. lib. III. p.* 1461. *Tzetz. ad Lycophr. l. C.*), & on employoit à Rome les entrailles de ces animaux à des purifications en ſon honneur (*Ovid faſt. l. I v.* 389.). Le mulet & le *mana* étoient les poiſſons dont l'uſage étoit commun dans les ſacrifices de cette déeſſe, ſurnommée *Triglène*, parce que les grecs appelloient le premier poiſſon *trigle*. (*Athen. l. V. p.* 325.).

Les ſtatues d'*Hécate* étoient placées aux carrefours & aux portes des maiſons (*Heſych. in v.* Εκατεία. *Ariſtophan. Veſpr. v.* 798), parce qu'elle étoit regardée comme la déeſſe des luſtrations (*Schol. Theocr. ad Idyll. II. v.* 36.). D'autres étoient élevées ſur les grands chemins, & dans de petites cellules, conformément à l'uſage général (*Vid. Valcken. ad Ammon. l. II. c. XIX.*). A chaque néoménie, les citoyens opulens expoſoient le ſoir un repas (*Schol. Ariſtophan. Plut. v.* 594.), ou une offrande de différents mets à *Hécate*, qui paſſoit pour les avoir mangés ; quoiqu'on sût très-bien qu'il avoit été la reſſource des indigens (*Schol. Ariſt. l. C. Plut. ſymp. tom. II. pag.* 708.). Il n'étoit pas permis à ceux qui préparoient ces repas d'en goûter dans leurs maiſons (*Plut. l. C.*). Outre le pain & pluſieurs autres comeſtibles (*Suidas in v.* Εκατης), on offroit encore à la déeſſe des sèches crues, & des œufs auxquels on ſuppoſoit la vertu expiatoire. Lucien nous repréſente un Cynique dévorant avec avidité toutes ces eſpèces de mets (*Cataſl.* §. 7.), à l'exception vraiſemblablement des petits chiens qui en faiſoient partie (*Plut. quaſt. Rom. tom. II. pag.* 280.). Le jour de ce ſingulier feſtin étoit appellé *triakas* (*Harpocr. in v.* τριακάς. *Athen. l.b. VII. pag.* 325.) ; & tout ce qu'on y pratiquoit n'étoit qu'une eſpèce d'expiation, ſuivant la remarque du ſavant Hemſterhuis (*Not. ad Lucian. tom. I. pag.* 230-31.).

Les hommes ont toujours fait venir les ſpectres des enfers ; il étoit donc naturel qu'*Hécate* eût le pouvoir d'en faire paroître. On croyoit qu'ils étoient d'une grandeur prodigieuſe, & qu'ils avoient la tête de dragon (*Suid. in v.* Εκατης). Ils portoient en général le nom d'*hécatéens* (*Schol. Apoll. l. III.* §60.), & le plus remarquable prenoit celui d'*Empouſe*. Ariſtophane en fait mention, & dit qu'il avoit le viſage éclatant de lumière, & une cuiſſe d'airain (*Ran. v.* 296 97.). Selon d'autres, il n'avoit qu'un pied d'airain, & il changeoit de forme. Comme enfant des ténèbres il paſſoit pour être de mauvais augure, & s'appelloit *Onopole*, dit l'*etymologicon magnum* ſur le mot Ὀνοπόλος. La figure triforme de la déeſſe ſuffiſoit ſeule pour diſſiper ces ſpectres, ou arrêter leur prétendue fureur (*Apul. metam. lib. XI. pag.* 224.). Au rapport de Sophron, cet effet pouvoit être encore produit par les hurlemens de petits chiens, qui redoutent, dit Théocrite, la préſence de la ſouterreine *Hécate*, lorſqu'elle marche au milieu des tombeaux, & parmi les flots d'un ſang noir. (*Idill. II. v.* 12-13.)

Cette déeſſe apparoiſſoit en ſonge à ceux qui l'invoquoient (*Porph. ap. Euſeb. prap. lib. V. p.* 200.), & ſe trouvoit forcée, par des paroles myſtérieuſes, à venir ſur la terre. (*Ibid. pag.* 193-94.) Attirée par les évocations de Médée, cette déeſſe nous

eſt repréſentée la tête couronnée de ſerpents, avec des branches de chêne, répandant autour d'elle une vive lumière, & faiſant tout retentir des aboiemens des chiens infernaux, & des cris affreux des nymphes du Phaſe. (*Apoll. argon. lib. IV. v.* 1213-1219.) Phèdre implore, dans Sénèque le tragique, cette déeſſe triforme (*Hippol. v.* 411.), qui eſt toujours armée d'une torche ardente, d'un fouet & d'un glaive, quand elle eſt forcée de ſe rendre viſible par la vertu des évocations magiques. (*Porph. ap. Euſeb. Prap. liv. V. pag.* 202.)

Lorſqu'elles avoient pour objet de ramener un amant infidèle, ou de s'en venger, on ſe ſervoit d'un cercle chargé de figures & de caractères myſtérieux, lequel portoit le nom d'*Hécate*. Doit-on enſuite être étonné ſi cette déeſſe étoit ſuppoſée prêter ſon miniſtère aux amours honteux & illicites (*Porph. ap. Euſeb. Prap. l. IV. p.* 174.), attributs qu'elle devoit à Iſis? Eudoxe demandoit pourquoi les choſes érotiques étoient du reſſort de cette dernière, & non de celui de Cérès. (*Plut. de Iſi. & Oſir.* §. 64.) Plutarque, qui rapporte cette queſtion, n'y répond point. L'idée d'un pareil pouvoir auroit été aſſez incompatible avec celle qu'on avoit de la chaſteté de la déeſſe grecque. C'eſt pourquoi on préféra de donner à *Hécate* le département relatif aux amours qui avoient beſoin du voile des ténèbres auxquel'es cette divinité préſidoit. Par la même raiſon elle avoit ſous ſa protection les plus célèbres magiciennes, entr'autres celles de Theſſalie. Le déréglement de leurs mœurs étoit preſque toujours le motif qui les déterminoit à prendre cette profeſſion odieuſe & illuſoire.

Lorſqu'un breuvage contenoit un poiſon mortel, il étoit conſacré à Proſerpine, ou *Hécate* (*Apul. l. X. p.* 214.), par le nom de laquelle les magiciennes jutoient. (*Schol. Apoll. ad l. IV. v.* 1020.) Dans la belle Idylle de Théocrite, intitulée l'*Enchantereſſe*, Simarhe prie cette déeſſe de lui point rendre ſes enchantemens inférieurs à ceux de Circé & de Médée. (*Théocr. Idyll. II. v.* 14-15.) *Hécate* avoit donné la connoiſſance de toutes les plantes de la terre & de la mer à cette dernière, qui s'en ſervoit pour appaiſer la violence des flammes, arrêter le cours des fleuves, & retarder celui des aſtres. (*Apoll. Argon. l. III. v.* 529 33.) Tibulle voulant exalter le ſavoir d'une magicienne, aſſure qu'elle ſeule avoit en ſon pouvoir toutes les plantes vénimeuſes de Médée, & qu'elle paſſoit pour avoir dompté la férocité des chiens d'*Hécate*. (*Tibull. lib. I. eleg. II.*)

La lune étoit invoquée dans les enchantemens, conjointement avec *Hécate*, à cauſe des prétendues influences de cet aſtre ſur nos actions; mais encore parceque les anciens le regardoient comme le partage d'*Hécate*, céleſte & infernale. Diane étoit confondue avec elle par cette raiſon; ce qui engage le poète Stace, en parlant d'Aulis, conſacrée à Diane, de donner à cette ville l'épithète d'*Hécatée*. (*Achill. l. I. v.* 447.)

Tous les détails dans leſquels on vient d'entrer, nous découvrent ſuffiſamment pourquoi les nouveaux platoniciens conſidéroient à la fois *Hécate* & Sérapis, comme les premiers d'entre les mauvais génies. En conſéquence on donnoit l'épithète de *contraire* (*Etym. magn. in v. Αντία*) à cette déeſſe, qui ſe plaiſoit à être invoquée ſous les noms de *taureau*, de *chienne* & de *lionne*. (*Porph. de abſt. lib. III.* §. 17.) L'ancienne *Hécate*, dont parle Héſiode, étoit bien différente: c'étoit une divinité bienfaiſante, chargée par Jupiter du ſoin de conſerver le jour aux enfans qui venoient de naître, & de pourvoir à leur nourriture. (*Theog. p.* 264. *ed. Heinſ.*) Elle fut remplacée dans cet emploi par la déeſſe Genetyllis, à qui les chiens étoient conſacrés, comme ils continuèrent de l'être à la nouvelle *Hécate*. Ainſi, quoique les idées d'un peuple civiliſé, en ſe multipliant, fourniſſent, ſi j'oſe le dire, la matière de pluſieurs divinités, cependant il arrive qu'une portion, plus ou moins conſidérable des attributs des anciennes, paſſe aux nouvelles, pour former à celle-ci un département ſéparé; autrement, ſans ceſſe confondues avec les premières, elles n'auroient eu, ni un crédit aſſuré, ni une exiſtence durable. (article extrait des *Recherches ſur les myſtères du paganiſme* de M. le baron de Ste. Croix). *Voyez* DIANE.

HECATÉE, meſure antique; c'eſt la ſixième partie du médimne, qui contenoit 72 ſextiers.

HECATÉSIES, fêtes & ſacrifices en l'honneur d'*Hécate*. On les célébroit tous les mois à Athènes, qui étoit la ville de Grèce, où l'on avoit le plus de vénération pour cette déeſſe: les Athéniens la regardoient comme la protectrice de leurs familles & de leurs enfans. En conſéquence de cette idée, ils célébroient régulièrement ſa fête avec un grand concours de peuple, & lui dreſſoient devant leurs maiſons des ſtatues appellées Ἑκατήσια. A chaque nouvelle lune, les gens riches donnoient un repas public dans les carrefours où la divinité étoit cenſée préſider, & ce repas ſe nommoit le repas d'*Hécate*, Ἑκάτης δεῖπνον (*Ariſtoph. in Pluto.*)

Ces repas publics étoient ſur-tout deſtinés pour les pauvres, & même dans les ſacrifices à *Hécate*, il y avoit toujours un certain nombre de pains & d'autres proviſions, que leur diſtribuoient les ſacrificateurs; c'étoit de-là principalement que les malheureux tiroient leur ſubſiſtance, au rapport du ſcholiaſte d'Ariſtophane.

Digitized by Google

On dreſſoit les tables, autant qu'il étoit poſſible dans les carrefours & les places où trois rues venoient aboutir, parce que ces rues étoient conſacrées à la déeſſe ſuſnommée par cette raiſon *Trivia*; les ſacrifices qu'on lui offroit portoient auſſi le même nom.

Dans la plupart des autres ſacrifices une portion de la victime, outre ce que nos bouchers appellent *iſſues*, étoit réſervée pour la nourriture des perſonnes incapables de travailler. Les grecs & les romains avoient des uſages admirables dans leur police: tandis qu'ils ſéviſſoient contre les mendians & les vagabonds, ils avoient imaginé les moyens d'aider perpétuellement les familles indigentes, ſans le ſecours des hôpitaux qu'ils ne connoiſſoient pas; & leurs ſacrifices ſervoient tout enſemble à la religion, & au ſoutien de ceux qui ſe trouvoient dans le beſoin. (D. J.)

HECATOMBÆON, nom du premier mois de l'année des Athéniens: il étoit compoſé de trente jours, & il commençoit à la première nouvelle lune après le ſolſtice d'été; ce qui répond ſelon les uns au mois de ſeptembre, & ſelon d'autres, à la fin de notre mois de juin, ou au commencement de juillet. Les Beotiens appelloient ce mois *hyppodromus*, & les Macédoniens *loüs*.

L'auteur du grand étymologicon nous apprend que le premier mois des Athéniens ſe nommoit anciennement *chronius*, à cauſe des ſacrifices dit *chronia*, que l'on offroit alors à Saturne, mais que dans la ſuite des tems le mois *chronius* fut appellé *hécatombéon*, parce que les choſes grandes ſont dénotées par le mot *hécaton*, & que dans ce mois le ſoleil demeure davantage ſur l'horizon, & fait le plus grand jour de l'année.

Cependant j'aimerois mieux l'étymologie de Suidas & d'Harpocration qui prétendent que ce mois prit le nom d'*hécatombeon*, à cauſe du nombre d'hécatombes qu'on ſacrifioit à Athènes pendant ſon cours.

Au reſte, comme les mois des grecs étoient lunaires, & qu'ils ne peuvent s'accorder avec les nôtres, j'eſtime qu'en traduiſant les anciens auteurs, il convient bien mieux de retenir les noms propres des mois des Athéniens, des Macédoniens & des autres nations en général, que de les exprimer par les mois des romains que nous avons adoptés. *Voyez* MOIS DES GRECS. (D. J.)

HÉCATOMBE, ſ. f. C'eſt un ſacrifice de cent bœufs, ſelon la ſignification propre du mot; mais la dépenſe de ce ſacrifice ayant bientôt paru trop forte, on ſe contenta d'immoler des animaux de moindre prix; & il paroît par pluſieurs anciens auteurs qu'on appella toujours *hécatombe*, un ſacrifice de cent bêtes de même eſpèce, comme cent chèvres, cent moutons, cent agneaux, cent truies; & ſi c'étoit un ſacrifice impérial, dit Capitolin, on immoloit par magnificence cent lions, cent aigles, & *cætera hujuſmodi animalia centena feriebantur.*

Ce ſacrifice de cent bêtes ſe faiſoit en même tems ſur cent autels de gazon, & par cent ſacrificateurs; cependant on n'offroit de tels ſacrifices que dans des cas extraordinaires, lorſqu'un grand évènement cauſoit quelque joie publique, ou une calamité générale. Lorſque la peſte ou la famine obligeoit de recourir aux dieux, les cent villes du Péloponèſe faiſoient enſemble un *hécatombe*, c'eſt-à-dire, qu'elles immoloient une victime pour chaque ville; mais Conon, général des Athéniens, ayant remporté une victoire navale ſur les Spartiates, offrit lui ſeul une *hécatombe*. » C'étoit, dit Athenée, une véritable *hé-* » *catombe*, & non pas de celles qui en portent » fauſſement le nom »; ce qui prouve qu'on appelloit ſouvent une *hécatombe*, des ſacrifices où le nombre de cent victimes ne ſe trouvoit pas. L'hiſtoire romaine parle auſſi d'empereurs qui ont offert quelquefois des *hecatombes*; par exemple Balbin, à la première nouvelle qu'il reçut de la défaite du tyran Maximin, ordonna ſur le champ une *hécatombe*.

On tire communément l'origine du mot *hécatombe*, de ἑκατὸν *cent*, & de βοῦς bœuf; d'autres dérivent ce mot de Ἑκατὸν *cent*, & de ποῦς *pié*; & ſelon ceux-ci l'*hécatombe* de vingt-cinq bêtes à quatre pieds n'étoit pas moins une *hécatombe*; d'autres enfin le dérivent ſimplement du mot Ἑκατόμπη, qui déſigne un ſacrifice ſomptueux. (D. J.)

Muratori rapporte une inſcription (643. 1) dans laquelle il eſt fait mention d'une *hécatombe* offerte dans les entr'actes des ſpectacles, *hecatombes immolata inter ſpectacula.*

HECATOMBÉES, fête qu'on célébroit à Athènes, en l'honneur d'Apollon, dans le premier mois de l'année civile, appellée de-là *hécatombeon*. Les Athéniens ſurnommoient Apollon *hécatombée*; les habitans de la Carie & de l'île de Crète appelloient auſſi Jupiter de la même manière, au rapport d'Héſychius.

On célébroit des fêtes du même nom à Argos & à Egine, en l'honneur de Junon (*Schol. Pind. od.* 7. 8.) elles prenoient leur nom de l'*hécatombe* offerte en ces jours.

Le nom d'*hécatombée* déſignoit auſſi le ſacrifice qu'offroient enſemble cent villes de la Laconie pour leur proſpérité (*Euſtath. Iliad. B.*)

HÉCATOMPÉDON, temple de Minerve à Athènes.

Parthénion étoit ſon nom primitif, l'autre étoit

Digitized by Google

rélatif à ſon étendue. Spon, & plus récemment M. le Roi, académicien françois, en ont pris la meſure très exactement ; ſa longueur, ſelon ce dernier, eſt de 221 pieds, ſur 94 de largeur. Comment étoit-il donc *hécatompédon* ou à 100 pieds ? Il étoit *hécatompédon*, dit M. le Roi, à raiſon de ſa façade, la principale partie de ces ſortes d'édifices, celle qu'on voyoit la première en y arrivant, & celle où les anciens étoient la plus grande magnificence. Ces 94 pieds, & quelques pouces, meſure du châtelet de Paris, trouvés par M. le Roi, donnent 100 pieds attiques, parce que le pied attique n'étoit que de 11 pouces, 4 lignes, & quelques points.

HÉCATOMPYLE, ville à cent portes, ſurnom de Thèbes d'Égypte, qui la diſtinguoit de Thèbes en Béotie.

HECATOMPHONIES, HECATOMPHONEUME, } fêtes que célébroient chez les Meſſéniens ceux qui avoient tué cent ennemis à la guerre. Ce mot eſt compoſé de Ἑκατὸν *cent* & de φονεύω, *je tue*. Ils offroient après cet exploit un ſacrifice du même nom. Pauſanias, (*l. IV.*) rapporte d'Ariſtomène ou Ariſtomède de Corinthe, qu'il offrit juſqu'à trois ſacrifices de ce genre ; mais Plutarque révoque en doute cette triple *hécatomphonie*.

HÉCATONCHIRES, c'eſt le nom général qu'on donnoit aux trois géans qui avoient cent mains. Briarée, Gygés & Cothis, Ἑκατὸν *cent* & χεὶρ *main*.

HÉCATONSTYLON, portique à cent colonnes. On donna ce nom en particulier au grand portique du théâtre de Pompée à Rome, qui étoit placé ſur le mont Cœlius.

HÉCATONTARQUE, nom grec du centurion, ou du commandant de cent hommes.

HECTEUS, *Sixième*, modios, meſure grecque de capacité.

Elle valoit en meſures de France $\frac{1215}{10000}$ de boiſſeau.

Elle valoit en meſures grecques,

1¼ Tétarton laconicon ;

ou, 8 chœnix ;

ou, 2 hémihectes ;

ou, 16 xeſtés.

Voyez MESURES pour l'évaluation de M. de Romé de l'Iſle.

HECTOR, fils de Priam & d'Hécube, paſſoit pour le plus fort & le plus vaillant des Troyens. Homère nous donne une preuve de ſa force prodigieuſe ; *Hector* trouva devant la porte du camp des grecs, une groſſe pierre, que deux hommes des plus robuſtes auroient eu de la peine à lever de terre, pour la mettre ſur un chariot, il la leva ſeul très-facilement, la jetta contre le milieu de la porte, qu'il enfonça avec un fracas horrible, & il fit tomber le monſtrueux rocher bien au-delà du mur. C'eſt que Jupiter, ajoute le poëte, avoit rendu la pierre légère. Les oracles avoient prédit que l'empire de Priam ne pourroit être détruit tant que vivroit le redoutable *Hector*. Pendant la retraite d'Achille, il porta le feu juſque dans les vaiſſeaux ennemis, & tua Patrocle qui voulut s'oppoſer à ſes progrès. Le deſir de venger la mort de Patrocle, rappella Achille au combat. A la vue de ce terrible guerrier, Priam & Hécube tremblèrent pour la vie de leur fils ; ils lui firent les plus vives inſtances pour l'engager à éviter le combat d'Achille ; mais il fut inexorable, & lié par ſon deſtin, dit Homère, il attendit ſon rival. » Alors Jupiter » prenant ſes balances d'or, met dans leurs baſ» ſins les deux deſtinées d'*Hector* & d'Achille, & » les élevant de ſa main toute puiſſante, il exa» mine leur poids ; celle d'*Hector*, plus peſante, » emporte la balance, & ſe précipite dans les en» fers ; &, dès ce moment, Apollon abandonne » ce prince ». Achille ôte donc la vie à Hector, &, par une barbarie qui ſe reſſentoit des mœurs des temps héroïques, il attache à ſon char le cadavre du vaincu, le traîne indignement pluſieurs fois autour de la ville ; & après avoir aſſouvi ſa vengeance & ſa cruauté ſur un ennemi mort, il vend le corps à Priam, qui vient en ſuppliant juſques dans ſa tente le lui demander, ou plutôt l'acheter par de riches préſens. Apollon, qui l'avoit protégé de ſon vivant à la prêtre de Vénus, prit ſoin de ſon corps après ſa mort, & empêcha qu'il ne fût déchiré, ni même défiguré par les mauvais traitemens d'Achille. Philoſtrate dit que les Troyens, après avoir rebâti leur ville, rendirent à ce héros les honneurs divins : on le voit repréſenté ſur leurs médailles (*Patin. Theſ. num. p.* 170.) monté ſur un char tiré par deux chevaux, tenant une pique d'une main, & de l'autre le palladium.

Le portrait d'*Hector* étoit fort commun chez les Grecs & chez les Romains, & ſes traits de ſon viſage & de toute ſa figure devoient être bien empreints dans leur imagination, s'il eſt vrai ce que raconte Plutarque, dans la vie d'Aratus : « Qu'un jeune Lacédémonien reſſembloit ſi fort » à *Hector*, que le bruit s'en étant répandu, on y » accouroit de tous côtés comme à un ſpectacle, » tant la figure & les traits du viſage d'*Hector* » étoient connus, même de la populace ». La foule étoit ſi grande, que le jeune homme fut jetté par terre & foulé aux pieds. C'étoit plu-

Digitized by Google

ſieurs ſiècles après la priſe de Troye. *Voyez* ANDROMAQUE & CHEVELURE.

On voit ſur une pâte antique de la collection de Stoſch, Andromaque qui engage *Hector* à ne pas ſortir de Troye; elle l'en conjure par ſon amour pour le petit Aſtyanax, leur fils, qu'elle lui préſente. Le même ſujet paroît ſur une ſardoine, & d'une gravure fort antique; Aſtyanax y eſt effrayé du mouvement du panache d'*Hector*, & il ſe jette dans le ſein de ſa nourrice, ſelon le récit d'Homère. — Sur une cornaline paroît *Hector* ſortant de Troye, dont on voit une porte & trois tours; ſous la porte eſt Andromaque qui tient dans ſes bras ſon fils Aſtyanax, & *Hector* ayant la tête tournée vers eux s'éloigne à grands pas. Auprès des murs de la ville on voit en relief Achille qui traîne le corps d'Hector attaché à ſon char.

Enfin, ſur un jaſpe rouge de la même collection paroît *Hector* renverſé de ſon char par Achille, à la vue d'Andromaque, ſa femme, & du roi Priam, qui regardent le combat du haut des murs de Troye. Andromaque eſt repréſentée les mains levées vers le ciel, & Priam tend les bras à *Hector*. Le génie de Troye, repréſenté ſous la figure de Cybèle, eſt aſſis au bas, la tête appuyée ſur la main, & déplorant la ruine prochaine de la ville. C'eſt Automédon qui conduit le char d'Achille. Le même ſujet & la même idée ſe voient (*Cauſæi Gem. Tav.* 119.) ſur une autre pierre gravée.

Hector traîné par Achille autour des murs de Troye eſt un ſujet que les artiſtes anciens ont répété ſouvent. On le voit parmi les autres actions d'Achille ſur un bas-relief rond du Capitole, & au Muſeum Pio-Clémentin ſur un bel autel où ſont repréſentés l'origine & les commencemens de Rome, ainſi que pluſieurs traits des poëmes d'Homère.

Sur une pâte antique de Stoſch, Priam vient auprès d'Achille, & lui demande à genoux le corps d'*Hector*. Priam eſt reconnoiſſable au bonnet phrygien; & Achille eſt avec Automédon & Alcyme. C'étoit un des ſujets favoris des anciens ſculpteurs; car on le voit répété pluſieurs fois. Il eſt en bas-relief dans le palais de la *Villa Borgheſe*, ſur la Table Iliaque, & ſur (*Bellori ſepulcr. ant. Tav. LXXXII.*) l'urne ſépulcrale d'Alexandre Sévère au Capitole, où on le voit avec le corps d'*Hector* attaché au char d'Achille.

Hector devroit être caractériſé ſur les monumens par un char à quatre chevaux; il étoit le ſeul des héros de cette guerre qui montât un quadrige. (*Philoſtr. heroic. p.* 682. *ad fin.*)

HECTOS, modios de terre, meſure olympique pour l'arpentage des terres.

Elle valoit en meſure de France, $\frac{71}{100}$ d'arpent.

Elle valoit en meſures anciennes, 2 hémihectes;

ou, 128 héxapodes quarrées;

ou, 4608 pieds olympiques quarrés.

Voyez MESURES pour l'évaluation, de M. de Romé de l'Iſle.

HECTOS, modios de terre, meſure pythique pour l'arpentage.

Elle valoit 2 hémihectes;

ou, 4333$\frac{1}{3}$ coudées médiocres quarrées.

Voyez MESURES pour l'évaluation, de M. de Romé de l'Iſle.

HÉCUBE, fille de Céſéis, roi de Thrace, & ſœur de Théano, prêtreſſe d'Appollon, épouſa Priam, roi de Troye, dont elle eut Hector, Pâris, Déiphobe, Hélénus, Polités, Antiphe, Hipponoüs, Polydore, Troile, & quatre filles; Creuſe, Polixène, Laodice, Caſſandre. Ces enfans infortunés (Virgile en compte cinquante) périrent preſque tous ſous les yeux de leur mère, pendant le ſiège ou après la ruine de Troye. *Hécube*, dans le partage des eſclaves, échut à Ulyſſe. Lorſqu'on vient lui annoncer ſon ſort dans les Troyennes d'Euripide, elle jette de grands cris, en verſant des torrens de larmes; elle hait & mépriſe Ulyſſe; elle l'a vu ramper à ſes pieds, lorſque ce prince ayant été ſurpris à Troye, déguiſé en eſpion, ſupplia *Hécube* de le dérober à une mort certaine; & elle ſe voit enſuite deſtinée à être l'eſclave d'Ulyſſe; c'eſt le comble de l'infortune. Avant de quitter le rivage de Troye, elle a la douleur de voir périr Aſtyanax, ſon petit-fils, dont elle eſt obligée de faire les funérailles; elle eſt conduite enſuite chez Polymneſtor, roi de Thrace, à qui Priam avoit confié ſon fils Polydore; mais apprenant bientôt la mort funeſte de ce fils, tranſportée de rage contre Polymneſtor, auteur de ſa mort, elle demande à lui parler en ſecret; elle l'attire au milieu des femmes Troyennes, qui ſe jettent ſur lui avec des fuſeaux ou des aiguilles, & l'aveuglent, tandis qu'elle tue elle-même les deux enfans du roi. Les gardes du prince étant accourus au bruit, traînent Hécube hors du palais & l'accablent de pierres. On montroit encore du temps de Strabon le lieu de ſa ſépulture dans la Thrace; on l'appelloit le tombeau du chien. D'autres racontent ſa mort différemment. Ulyſſe partant *incognitò* pour retourner à Itaque, laiſſa ſa captive dans le camp des Grecs. La malheureuſe princeſſe, qui préféroit la mort à la honte de l'eſclavage, ne ceſſa d'accabler tous les Grecs d'injures & de malédictions, pour obtenir la mort qu'elle ſouhaitoit: elle y réuſſit; les Grecs la lapidèrent, & firent courir le bruit qu'elle avoit été changée en chienne, pour marquer la rage & le déſeſpoir où ſes malheurs l'avoient réduite. On croit plus ordinairement qu'Ulyſſe fut l'auteur

teur de la mort d'*Hécube*; car étant arrivé en Sicile, il fut tellement tourmenté de ſonges funeſtes, que pour appaiſer les dieux, il fit bâtir un petit temple à *Hécube*, près d'un temple d'Hécate. Il y a dans Euripide deux tragédies, dont *Hécube* eſt le principal ſujet; l'une porte ſon nom, & l'autre eſt intitulée, *les Troyennes*: dans celle-ci, c'eſt une reine privée de la couronne & réduite à l'eſclavage avec les dames Troyennes, que les vainqueurs ſe partagent entr'eux au ſort: pour les faire paſſer ſur leurs vaiſſeaux. Dans la première, c'eſt une princeſſe la plus malheureuſe qui fut jamais, puiſqu'outre l'eſclavage, elle a encore la douleur de voir égorger ſon fils Polydore & ſa fille Polixène. *Voy.* PARIS, POLYDORE, POLIXÈNE, &c.

Les plus ſages des artiſtes anciens avoient ſoin d'éviter la difformité, aimant mieux s'écarter de la vérité des traits que du ſoin de la beauté, comme on peut le remarquer entr'autres à une *Hécube* ſur un bas-relief des *monumens de l'antiquité* (Authol. L. 4. c. 9. p. 317.) Cependant ſur la plûpart des monumens cette reine infortunée paroît dans un âge décrépit. La ſtatue d'*Hécube* du cabinet du Capitole & un bas-relief de l'abbaye de Grotta-Ferrata nous l'offrent avec un viſage ſillonné de rides, & un autre marbre de la Villa-Pamphili, qui devoit paroître dans le troiſième volume des mêmes *monumens*, nous la repréſente la peau flétrie & les mamelles pendantes: tandis que dans le premier monument que j'ai cité on voit cette reine malheureuſe à peine ſur le retour de l'âge. La figure de la mère de Médée, tracée ſur un beau vaſe de terre cuite de la collection d'Hamilton, veut être jugée avec cette modification, attendu que la mère n'y eſt pas repréſentée plus âgée que la fille. Le bas-relief de Grotta-Ferrata dont nous venons de parler, nous offre *Hécube* traitée conformément à cette maxime. La tête eſt courbée vers la terre; elle porte la main droite à ſon front, pour marquer l'excès de ſa triſteſſe, ce qui paroît être chez elle un mouvement machinal. Plongée dans une morne douleur, elle ſe tient auprès du corps défiguré de ſon fils; elle ne verſe point de larmes, parce que les larmes ne coulent plus lorſque l'affliction touche au déſeſpoir: c'eſt alors que Sénèque fait dire à Andromaque. — *Levia perpeſſæ fumus, ſi flenda patimur.*

Les femmes âgées portoient une eſpèce de bonnet, dont la ſtatue du Capitole, connue ſous la fauſſe dénomination d'une *Prafica*, peut nous donner une idée. Winckelmann penſoit que cette ſtatue repréſentoit Hécube qui lève la tête comme ſi elle voyoit précipiter du haut des murs de Troye ſon petit fils Aſtyanax.

HÉGÉMONE, les Athéniens ne comptoient que deux Graces, qu'ils nommoient *Auxo* & *Hégémone*.

HÉGÉMONE, ſurnom qu'on donnoit à Diane, dans l'Arcadie, où elle avoit un temple ſous ce nom, qui ſignifie *Conductrice*. Elle portoit des flambeaux, dit Pauſanias, comme pour montrer le chemin. On célébroit dans ce temple des fêtes en ſon honneur, appellées HÉGÉMONIES.

HÉGÉTOR. *Voyez* AGANICE.

HÉGIRE (ère de l'). *Chronologie.*)

TABLE DES CARACTÈRES *des mois de l'hégire, tirée en partie de Gravius.*

NOMS DES MOIS ET NOMBRE DE LEURS JOURS.	FÉRIES INITIALES DES MOIS.						
Moharram, ou Muharram..... 30 jours.	1	2	3	4	5	6	7
Séfer, ou Safar, ou Suphar..... 29 jours.	3	4	5	6	7	1	2
Rabie premier, ou Rabi el-aoual, ou Rabiul-Euvel..... 30 jours.	4	5	6	7	1	2	3
Rabie 2e, ou Rabi el-akher, ou Rabiul-Achir..... 29 jours.	6	7	1	2	3	4	5

Noms des mois et nombre de leurs jours.		Féries initiales des mois.						
Giumadi 1, ou Dgioumadi el-aoulal, ou Gioumaafil Euvel.	30 jours.	7	1	2	3	4	5	6
Giumadi 2e, ou Dgioumadi el-akher, ou Gioumaafil-Achir..	29 jours.	2	3	4	5	6	7	1
Redgeb, ou Régihab.....	30 jours.	3	4	5	6	7	1	2
Schaban, ou Sahaben, ou Sahaaban.....	29 jours.	5	6	7	1	2	3	4
Ramadhan, ou Ramazan.....	30 jours.	6	7	1	2	3	4	5
Schoual, ou Schewal, ou Scherrail.....	29 jours.	1	2	3	4	5	6	7
Dzoulcaada, ou Dulkaiadath, ou Zilkaade.....	30 jours.	2	3	4	5	6	7	1
Dzouledgé, ou Dulkagiadath, ou Dulheggiah, ou Zilligge.....	29 jours.	4	5	6	7	1	2	3
Et dans l'année intercalaire.....	30 jours.							

L'ère dont ſe ſervent les arabes & tous les mahométans, ſe nomme *hégire* ou *fuite*. Elle a pour époque le jour où Mahomet s'enfuit de la Mecque à Médine; & ce jour répond, ſuivant l'uſage civil, au vendredi 16 Juillet de l'an de J. C. 622: mais les aſtronomes, & même quelques hiſtoriens la fixent au jeudi précédent 15 juillet; ce qui avance d'un jour toute la ſuite de l'*hégire*. C'eſt une obſervation qu'il ne faut point perdre de vue, en liſant les écrivains arabes.

Les années qui compoſent l'*hégire*, ſont des années lunaires, dont le commencement répond, tantôt à un point, tantôt à un autre de notre année ſolaire, plus longue, comme l'on ſait, de onze jours que l'année lunaire. Son cours ſe diviſe en cycles de 30 années, dont 19, appellées années communes, ſont de 354 jours; les 11 autres, nommées intercalaires ou abondantes, en comprennent un de plus. Celles-ci entre-mêlées avec les premières, ſont les 2, 5, 7, 10, 13, 16, 18, 21, 24, 26 & 29. Chaque année eſt partagée en 12 mois, qui ont alternativement 30 & 29 jours, excepté le dernier, qui dans les années intercalaires eſt de 30 jours. Dans notre *Table chronologique*, ces années intercalaires ſont marquées d'un aſtériſque (*), pour les diſtinguer des années communes.

Les mois de l'*hégire* ſont compoſés, comme les nôtres, de ſemaines, dont chaque jour que nous appellerons férie, commence le ſoir après le ſoleil couché. Ainſi notre dimanche eſt la première férie de la ſemaine arabique, & notre ſamedi la ſeptième.

Voici les vrais noms arabes de chaque jour de la ſemaine.

Youm el-ahad.....	le premier jour	ou dimanche.
Youm el-thani.....	le ſecond jour.....	ou lundi.
Youm el-thaleth.....	le troiſième jour.....	ou mardi.

Youm el-arbaa.....	le quatrième jour.....	ou mercredi.
Youm el-khamis.....	le cinquième.....	ou jeudi.
Youm el-dgioumaa.....	le jour d'aſſemblée.....	ou vendredi.
Youm el-effabt.....	le jour du ſabbat.....	ou ſamedi.

Tels ſont les élémens de cette fameuſe ère. Les aſtronomes ont des méthodes sûres & démontrées, pour la faire quadrer parfaitement avec l'ère chrétienne. Mais trop compliquées & trop abſtraires, elles ne peuvent trouver place ici où nous nous attachons principalement à mettre les choſes à la portée du commun des lecteurs. Nous nous contentons d'en donner les réſultats dans notre *table* CHRONOLOGIQUE, où nous avons placé l'*Hégire* à la ſuite de l'ère de martyrs, avec le mois, le jour & la férie de notre année, dans leſquels tombe le commencement de chaque année arabique. Sur quoi il eſt à obſerver que les aſtronomes arabes nomment caractère de l'année ou du mois, la férie par où l'année ou le mois commencent. Ainſi chaque mois dans l'*Hégire*, auſſi bien que chaque année, a ſon caractère; mais comme notre *table* CHRONOLOGIQUE ne repréſente que le caractère de l'année, nous y ſuppléons ici par une autre table, où l'on voit le caractère de chaque mois de toute l'année, dont le caractère eſt connu.

Rien de plus ſimple que le ſyſtême ſur lequel cette table eſt dreſſée. Les douze mois dont l'année arabique eſt compoſée, ſont alternativement de trente & de vingt-neuf jours. Les derniers commencent & finiſſent la même férie; les premiers y finiſſent le lendemain de la férie par où ils ont commencé. Ainſi lorſque Muharram qui eſt de trente jours, commence la première férie ou le dimanche, il finit la ſeconde férie ou le lundi; Séfer qui le ſuit n'ayant que vingt-neuf jours, commence & finit la troiſième férie ou le mardi; Rabi I qui vient après, ayant trente jours, commence le mercredi ou quatrième férie, et finit la cinquième férie ou le jeudi; Rabi II qui eſt de vingt-neuf jours, commence & finit le vendredi ou ſixième férie. Il en eſt de même des mois ſuivans.

Faiſons maintenant l'eſſai de cette table, pour trouver dans notre calendrier ſolaire perpétuel le commencement d'une année arabique donnée, par exemple de l'an 891 de l'*Hégire*, dont le premier jour, ſuivant notre *table* CHRONOLOGIQUE, répond au 7 janvier de l'année chrétienne 1486. Le caractère de cette année arabique eſt la férie 7, & la lettre dominicale de notre année 1486 eſt A. Je cherche dans les calendriers qui compoſent le CALENDRIER *ſolaire perpétuel*, celui qui porte le nom de cette lettre, & j'y trouve qu'en effet le 7 janvier tombe un ſamedi: je jette enſuite les yeux ſur la colonne perpendiculaire, qui a 7 en tête dans la table des caractères, & j'y vois que le mois Séfer a pour caractère 2, ou la deuxième férie. Je compte trente jours dans mon calendrier A, depuis le 7 janvier, & j'arrive à un lundi 6 février, qui eſt le jour initial de Séfer. Rabi I a pour caractère 3, ou troiſième férie; comptant vingt-neuf jours depuis le 6 février, je trouve que ce mois arabique commence le 7 mars, qui eſt effectivement un mardi. Le caractère de Rabi II eſt 5, ou férie cinquième. C'eſt le jeudi 6 avril, trentième jour après le 7 mars. Dgioumadi I a pour caractère 6, ou férie ſixième. Donc c'eſt par le vendredi, 5 mai, vingt-neuvième jour après le 6 avril, que ce mois débute. Le caractère Dgioumadi II, eſt férie 1: c'eſt par conſéquent le dimanche, 4 juin, qui eſt ſon jour initial, trentième jour après le 5 mai. Redgeb a pour caractère la férie 2 ou le lundi, qui tombe le 3 juillet, vingt-neuf jours après le 4 juin. La férie quatrième ou le mercredi, caractériſe le mois Schaban, & ce jour eſt le 2 août, trente jours après le 3 juillet. Ramadhan commence par la férie cinquième ou le jeudi, qui eſt le trente-un du même mois d'août. Le premier jour de Schoual eſt le ſamedi, 30 ſeptembre, parce que ce mois a pour caractère la férie ſeptième. Le caractère de Dzoulcaada étant 1, ou férie première, le commencement de ce mois arrive le dimanche, 29 octobre. Enfin Dzouledgé commence le mardi, 28 novembre, parce qu'il a pour caractère la troiſième férie, & que le trentième jour après le 29 octobre, tombe un mardi. Ce douzième mois a terminé l'an de l'*Hégire* 891, le 27 décembre qui eſt le trentième jour, y compris le 28 novembre, parce que 891 eſt une année intercalaire; & comme nous l'avons dit ci-devant, le dernier mois arabe eſt de vingt-neufs jours dans les années communes, & de trente pour les années intercalaires: en conſéquence l'an 892 a commencé le 28 décembre, qui eſt un jeudi, ou férie 5, comme on le voit dans notre *table* CHRONOLOGIQUE. Voilà donc toute l'année arabique 891, combinée avec l'an de J. C. 1486. Mais il n'arrive pas toujours, & cela même eſt aſſez rare, qu'une année de l'*Hégire* commence & finiſſe dans la même année de J. C. lorſqu'elle s'étend ſur deux de nos années, il faut, après avoir épuiſé le CALENDRIER ſur lequel on a commencé l'opération, paſſer au ſuivant pour l'achever, ſi la deuxième des deux années chrétiennes dont il

s'agit, eſt une année commune; mais ſi cette deuxième année eſt biſſextile, alors il faut ſauter le calendrier qui ſuit immédiatement, & prendre celui qui vient après, comme nous le diſons dans l'avertiſſement qui eſt à la tête de notre CALENDRIER *ſolaire perpétuel*; (*voyez* ce mot). Par exemple la première année de l'*Hégire*, qui commence le 16 juillet, répondant aux années 622 & 623 de J. C. doit être ſupputée ſur les calendriers C & B, qui ſont propres à ces deux années communes. Mais la ſeconde année de cette même *Hégire*, qui commence le 5 juillet 623, & finit en 624, doit être ſupputée d'abord ſur le CALENDRIER B, enſuite ſur le CALENDRIER G, & non ſur le calendrier A; parce que l'année 624 eſt biſſextile.

Voilà ce que nous avions à dire de l'*Hégire*, pour ce qui concerne la vérification des dates. Ceux qui voudront s'inſtruire à fond ſur cette matière, pourront conſulter le commentaire de Gravius ſur Ulug-Beg, celui de Chriſtman, ſur Alfragam, le ſeptième livre du P. Pétau, *De doctrina temporum*, le premier livre de la Chronologie reformée du P. Riccioli, & le quatrième tome des élémens de mathématique de Wolfius.

(*Article extrait de l'art de vérifier les dates.*)

HEINDAL. *Voyez* ODIN.

HELA, c'eſt ainſi que les anciens Celtes, qui habitoient la Scandinavie, appelloient la déeſſe de la mort. Suivant leur mythologie, elle étoit fille de *Loke* ou du démon; elle habitoit un ſéjour appellé *niſtheim* ou *l'enfer*. Son palais étoit l'angoiſſe, ſa table la famine; ſes ſerviteurs l'attente & la lenteur; le ſeuil de ſa porte le danger; ſon lit, la maigreur & la maladie: elle étoit livide, & ſes regards inſpiroient l'effroi.

Il paroît que c'eſt du mot *hélas*, que les Allemands ont emprunté le mot *hell*, dont ils ſe ſervent pour déſigner *l'enfer*. (*Introduction à l'hiſtoire de Dannemark, par M. Mallet*). *Voy.* ODIN.

HÉLAGABALE. *Voyez* ÉLAGABALE, véritable nom de cet empereur.

HELCIARII. } Les romains appelloient *hel-*
HELCIUM. } *ciarii* les eſclaves & les mercenaires qui traînoient les bateaux avec des courroies, ou avec une corde de ſpart, appellée *helcium*. Les ouvriers s'exhortoient au travail par un cri formé de la réunion de toutes les voix, & par des chants. Martial en parle (IV. 64.):

Quem (ſomnum) *nec rumpere nauticum celeuma,*
Nec clamor vehat helciariorum.

Apulée fait mention de l'*helcium* (Met. IX.) *jamque maximam diei partem tranſacta, defeſſum aliaquin me, helcio ſparteo dimoto, nexu machinæ liberatum applicant præſepio.*

HÉLÈNE étoit, ſelon la plus commune opinion, fille de Jupiter & de Léda, femme de Tyndare & ſœur de Clytemneſtre, de Caſtor & de Pollux. Il y a peu de traits dans l'hiſtoire poétique ſur leſquels il y ait plus de variations que ſur l'origine de cette femme célèbre. Un très-grand nombre d'auteurs conviennent qu'elle étoit ſortie d'un œuf: mais quelle étoit l'origine de cet œuf? c'eſt ſur quoi l'on n'eſt pas d'accord. On a dit d'abord que cet œuf étoit tombé du ciel de la lune, & que les femmes de cette planète font des œufs, d'où il naît des hommes quinze fois plus grands que ceux qui habitent la terre. D'autres racontent que Jupiter devint amoureux de Néméſis, qui, pour ſe garantir des recherches importunes de ce Dieu, s'enfuit par mer & par terre, & ſe déguiſa en route ſorte de forme; mais enfin, par une force majeure, Jupiter la rendit mère premièrement de Caſtor & de Pollux, enſuite d'*Hélène*. Pauſanias dit, que ſelon l'opinion commune, *Hélène* étoit fille de Jupiter & de Néméſis, & que Léda n'étoit que ſa nourrice. Phidias, ſe conformant à cette tradition, repréſenta Léda de telle ſorte ſur la baſe de la ſtatue de Néméſis, qu'elle ſembloit amener *Hélène* à cette déeſſe. Pluſieurs ont écrit que Néméſis, aux approches de Jupiter, conçut un œuf, & que Léda ayant trouvé cet œuf, le couva & en fit éclore Caſtor, Pollux & *Hélène*. On raconte encore que Jupiter ne pouvant attendrir Néméſis, fit prendre à Vénus la forme d'un aigle, & ſe métamorphoſa lui-même en cygne. Fuyant les pourſuites de l'aigle, il ſe réfugia dans les bras de Néméſis; elle le reçut, le careſſa & s'endormit. Le prétendu cygne profita du ſommeil, & Néméſis conçut un œuf; lorſqu'elle l'eut pondu, Mercure le prit, le porta à Lacédémone, le jeta dans le ſein de Léda; celle-ci l'échauffa & en fit ſortir *Hélène* qu'elle adopta pour ſa fille. Un grand nombre d'auteurs ne font aucune mention de Néméſis, & attribuent à Léda le commerce direct avec Jupiter déguiſé en cygne, ils y joignent les circonſtances dont on a parlé; d'autres attribuent à Jupiter deux métamorphoſes en cygne; l'une rélative à Néméſis, & l'autre rélative à Léda; & ils font entendre qu'*Hélène* naquit de Léda. Quelques uns enfin, pour concilier ces deux opinions, ſuppoſent que Néméſis & Léda ſont la même perſonne.

Il y a encore ſur cette fable d'autres variantes, dont on a parlé au mot *Caſtor*. Quoi qu'il en ſoit, la beauté d'*Hélène* fut regardée comme un prodige; elle fut auſſi célèbre de ſon temps qu'elle l'eſt aujourd'hui. Mais ſi elle fut la plus belle des femmes, elle fut auſſi une des plus

Digitized by Google

infidèles. Sa beauté parut dans tout ſon éclat dès ſon enfance, & fit tant de bruit, que Théſée l'enleva du temple de Diane, où elle danſoit. Il la mit ſous la conduite d'Ethra ſa mère, les confia toutes les deux à la garde d'un de ſes amis dans la ville d'Aphidnes, & s'en alla avec ſon ami Pirithoüs, travailler à l'enlevement de Proſerpine. Caſtor & Pollux, frères d'*Hélène*, entrèrent ſur le champ à main armée dans l'Attique, pour redemander leur ſœur. Les Athéniens proteſtèrent qu'ils ignoroient l'endroit où elle étoit. Les dioſcores peu ſatisfaits de cette réponſe, ſe préparoient à des hoſtilités, quand un certain Academus découvrit aux frères d'*Hélène* qu'elle étoit à Aphidnes. Ils emportèrent la ville d'aſſaut, ramenèrent *Hélène* à Lacédémone avec la mère de Théſée, qui ſuivit *Hélène* juſques dans Troye. *V.* ETHRA.

Hélène ſe retira enſuite à Argos, chez Clytemneſtre ſa ſœur; on aſſuroit qu'elle y étoit accouchée d'une fille, & que Clytemneſtre pour ſauver l'honneur de ſa ſœur, avoit fait croire à tout le monde, à Agamemnon même, qu'elle en étoit la mère. Quoi qu'il en ſoit, *Hélène* ſoutint, & l'on publia qu'elle étoit ſortie vierge des mains de Théſée. Elle eut le bonheur de voir s'accréditer un fait ſi peu croyable, & de ſe voir recherchée par une foule de prétendans. De retour à Lacédémone, *Hélène* courut un grand danger; mais un prodige la ſauva. Une grande peſte ravageoit la ville; l'oracle fit ſavoir qu'elle ceſſeroit, pourvu qu'on ſacrifiât tous les ans une fille de qualité. Le ſort tomba une fois ſur la belle *Hélène*; mais comme elle étoit deſtinée à ſervir d'inſtrument pour l'exécution des décrets des Dieux, ils la ſauverent; & dans le temps qu'on la menoit à l'autel, un aigle enleva le couteau, & l'alla poſer ſur une géniſſe, qui fut ſacrifiée en la place d'*Hélène*.

Tyndare étoit fort embarraſſé du grand nombre de prétendans qui aſpiroient à la main d'*Hélène*, parce qu'il craignoit de s'attirer la vengeance de ceux à qui il ne la donneroit pas. Il ſuivit le conſeil d'Ulyſſe, & fit promettre à tous les prétendans qu'après que ſa fille auroit fait choix de l'un d'eux pour époux, ils ſe joindroient tous à cet époux pour le défendre contre ceux qui voudroient la lui diſputer. Ils jurerent ſur les entrailles d'un cheval, qui fut immolé à cet effet, & enterré dans le lieu même; ce fut là, dit-on, le motif qui engagea toute la Grèce à prendre les armes pour faire rendre à Ménélas ſa femme, enlevée par Pâris. *Voy.* MERION. *Hélène* fixa donc ſon choix ſur Ménélas. On a prétendu que Tyndare céda ſon royaume à ſon gendre; mais il paroît qu'il ne fit que le déſigner pour ſon ſucceſſeur: ainſi il n'eſt pas étonnant qu'*Hélène* fût tant recherchée; car avec une beauté accomplie, elle apportoit une couronne en dot. Les commencemens de ſon mariage avec Ménélas furent tranquilles & heureux: mais *Hélène* étoit la plus belle femme du monde; Vénus avoit promis à Pâris de le récompenſer par la main de la plus belle femme de l'univers. Elle lui devoit donc celle d'*Hélène*. (*Voy.* PARIS). Pendant le voyage de Lacédémone à Troye, le vaiſſeau qui la portoit relâcha en Arcadie, où elle ſe laiſſa ſubornet par un nommé Péritanus. Pâris les ſurprit, & rendit Péritanus eunuque; de-là vint qu'en Arcadie les hommes ainſi mutilés étoient appellés *Péritanes*. Arrivée à Troye, elle ſe laiſſa encore ſéduire par Corythus, fils de Paris & d'Œnone. *Voy.* CORYTHUS. Achille ayant eu occaſion de la voir un jour ſur les murs de Troye, en devint amoureux; & l'on a même dit qu'il en eut un enfant. Enfin, on rapporte un grand nombre d'actions qui ternirent ſa réputation; & pour y mettre le comble, on nommoit une de ſes femmes, dont l'unique occupation auprès d'elle étoit de lui donner des leçons de lubricité.

Après la mort de Pâris, qui arriva la dixième année du ſiège de Troye, ſon frère Déiphobe remplit ſa place auprès d'*Hélène*, & il fut maſſacré par Ménélas, quand la ville fut priſe. *Voyez* DÉIPHOBE. Ménélas ſe réconcilia, ſans beaucoup de peine, avec ſa femme, & la ramena chez lui fort humainement. On a même dit qu'il s'étoit perſuadé qu'elle ſéchoit de douleur dans la maiſon de Priam, & que c'étoit le principal motif qui pouſſoit ce mari débonnaire à la conquête de Troye.

Après la mort de Ménélas, Nicoſtrate & Mégapenthe, bâtards de Ménélas, la chaſſèrent de Lacédémone. Elle ſe retira chez *Polixo*, dont les femmes la pendirent à un arbre. *Voyez* POLYXO, DENDRITIS. D'autres ont dit qu'elle ſe pendit elle-même, & que ſous le chêne qui lui ſervit de gibet, il croiſſoit une herbe, que l'on nomme *hélénion*, douée de pluſieurs vertus ſingulières; elle rendoit querelleurs ceux qui en mangeoient; elle embelliſſoit les femmes, & rendoit gais ceux qui en mettoient dans leur vin. Selon quelques écrivains, Thétis fit mourir *Hélène* pendant le retour des Grecs; ſelon d'autres, elle alla avec Ménélas dans la Cherſonèſe Taurique, pour chercher Oreſte; ils y furent immolés tous deux par Iphigénie. Les opinions ſont auſſi partagées ſur les enfans d'*Hélène*; les uns diſent qu'elle n'eut que des filles; d'autres aſſurent que Ménélas la rendit mère de quatre garçons; ils parlent même d'un autre qu'elle eut d'Achille. Elle eut de Ménélas la belle Hermione, & de Pâris une fille. Le père vouloit qu'on la nommât *Alexandra*: la mère s'y oppoſa; ils décidèrent au ſort lequel donneroit ce nom: *Hélène* gagna, & nomma ſa fille comme elle; mais Hécube la fit mourir.

On a chanté le collier d'*Hélène*; il étoit d'or

maſſif, & Vénus lui en avoit fait préſent. Ménélas ſe préparant à l'expédition de Troye, fut conſulter l'Oracle de Delphes avec Ulyſſe; Apollon ordonna de lui conſacrer ce collier, qui fut porté dans ſon temple. Quand les Phocéens pillèrent ce temple, la femme à qui il échut n'en fut pas plutôt parée, qu'elle ſe livra à la proſtitution.

On a parlé auſſi du népenthe apporté d'Egypte, qui avoit la vertu de faire oublier le chagrin, & dont elle fit boire à Télémaque dans le temps qu'il étoit ſi inquiet & ſi affligé de l'abſence de ſon père. *Voyez* NEPENTHES.

Telles ſont les traditions communes ſur l'hiſtoire d'Hélène : mais Hérodote & Euripide en ſuivent d'autres très-différentes.

Hérodote raconte qu'étant en Egypte, il avoit demandé aux prêtres égyptiens ſi *Hélène* avoit été véritablement enlevée, & que ces prêtres lui avoient répondu que la vérité de ce fait avoit été confirmée à leurs anciens par Ménélas même; que Pâris retournant avec elle avoit été jetté, par la tempête, ſur la côte d'Egypte, & conduit à Memphis devant Protée, qui lui reprocha fortement le crime & la lâche perfidie dont il s'étoit rendu coupable en enlevant la femme de ſon hôte, & avec elle tous les biens qu'il avoit trouvés dans ſa maiſon; que Protée, en chaſſant Pâris de ſes états, avoit retenu *Hélène* avec toutes ſes richeſſes, pour les reſtituer à leur légitime poſſeſſeur; que les Grecs avoient mené une grande armée devant Troye; qu'avant de commencer les hoſtilités, ils avoient envoyé à Priam des ambaſſadeurs, du nombre deſquels étoit Ménélas, pour redemander *Hélène*; que les Troyens avoient répondu que cette princeſſe étoit en Egypte chez le roi Protée; que les Grecs prirent cette réponſe pour une dériſion; mais qu'après la ville priſe, ils trouvèrent que la réponſe étoit vraie, & qu'*Hélène* étoit effectivement à Memphis; que Ménélas y alla ſur le champ, & qu'elle lui fut rendue. A ce récit des prêtres égyptiens, Hérodote ajoute ces réflexions : « Si *Hélène* avoit été à Troye, dit-il, » les Troyens l'auroient rendue malgré Pâris, » car Priam & tous les autres princes de ſa fa» mille n'étoient pas aſſez fous pour haſarder la » ruine du royaume, dans la ſeule vue de lui con» ſerver ſa maîtreſſe; & quand même ils ſe ſe» roient d'abord opiniâtrés à la retenir, ils au» roient changé de ſentiment après leurs pre» mières pertes, & ſur-tout après la mort de » deux ou trois fils de Priam, tués dans le combat. » D'ailleurs, ce n'étoit pas Pâris qui devoit » régner après Priam, mais Hector, & Hector » n'auroit pas eu la complaiſance de ſe ſacrifier » pour l'injuſtice de ſon frère. Mais les Troyens » ne purent ni rendre Hélène, ni perſuader qu'ils » ne l'avoient pas, le deſtin réglant de la ſorte » les évènemens, afin que Troye fût ſaccagée & » ruinée de fond en comble, & qu'elle apprît » à tous les hommes que les grandes injuſtices » attirent enfin de grandes punitions de la part » des dieux ». A ce raiſonnement d'Hérodote, on pourroit oppoſer ce que dit Homère de la belle *Hélène*, « que les vieillards, conſeillers de Priam, » n'eutent pas plutôt appetçu *Hélène*, que, frap» pés d'admiration, ils ſe dirent les uns aux au» tres : faut il s'étonner que les Grecs & les » Troyens ſouffrent tant de maux, & depuis ſi » long-temps, pour une beauté ſi parfaite : elle » reſſemble véritablement aux déeſſes immor» telles ».

Euripide nous préſente l'hiſtoire de cette princeſſe ſous un point de vue plus ſingulier : *Hélène* vertueuſe, c'eſt ce que l'on ne voit chez aucun autre auteur ancien. *Hélène*, dans l'acte premier de la tragédie qui porte ſon nom, « proteſte que » ce n'eſt point elle qui fut enlevée par le prince » Troyen, mais un fantôme qui avoit ſa reſſem» blance; & cela, parce que Junon, piquée de » voir Vénus remporter la palme de la beauté, » voulut tromper Pâris par cette fauſſe apparence » d'*Hélène*. Cette erreur, dit elle, devint toute» fois bien funeſte à la Grèce & à la Phrygie, » car il n'y a eu ni Phrygien, ni Grec qui ne » crût voir *Hélène* dans Troye. Cependant des » milliers d'hommes ont été les victimes d'une » guerre de dix ans : Troye eſt devenue la proie » des flammes, & toute la Grèce a été boule» verſée pour un fantôme ». Platon ſemble avoir adopté la tradition d'Euripide, puiſqu'au livre neuvième de ſa république, il compare les hommes qui courent après les plaiſirs vains & paſſagers aux Troyens qui combatoient, ſelon Stéſichore qu'il cite, pour le fantôme d'Hélène, croyant poſſéder la vraie Hélène, qu'ils n'avoient pas. Cette fable venoit apparemment des Lacédémoniens, qui étoient intéreſſés à la faire croire, pour ſauver l'honneur d'*Hélène*, ſi décriée par toute la Grèce, & de Ménélas, qui avoit eu la foibleſſe de ſe raccommoder avec elle après l'avoir recouvrée. Mais comment ſe trouvoit-elle donc en Egypte à l'inſçu des Grecs & des Troyens? Mercure, dit le poëte, enleva, par l'ordre de Junon, la reine de Sparte, tandis qu'elle cueilloit des roſes, & la tranſporta dans l'île de Pharos en Egypte. Ménélas, après la ruine de Troye, s'en retournoit en Grèce avec le fantôme d'*Hélène*, qu'il avoit enlevé aux Troyens, lorſque la tempête le jetta ſur la côte d'Egypte : il apprit qu'il y avoit au palais du roi une princeſſe grecque, nommée *Hélène*, fille de Tyndare; il reconnoît ſa femme en la voyant, & *Hélène* le reconnoît auſſi; mais ne pouvant concevoir qu'il y eût deux *Hélènes*, il ſe crut trompé par un ſonge. La véritable *Hélène* lui explique le ſecret de l'énigme; mais il ne ſe

Digitized by Google

contentnit pas de ce récit, lorſqu'un officier de ſa ſuite, criant au prodige, lui vint dire que vainement les Grecs ont eſſuyé tant de maux à Troye, qu'il n'y a plus d'*Hélène* pour Ménélas, qu'elle s'eſt évanouie dans les airs après avoir dit ce paroles : « Grecs & Phrygiens, qui avez péri » pour moi aux rives du Scamandre, que je plains » votre illuſion! Junon vous abuſoit; vous crûtes » *Hélène* au pouvoir de Pâris; il ne la poſſéda » jamais; pour moi je vois ma deſtinée remplie, » & je retourne dans les airs dont je ſuis formée; » mais apprenez que la fille de Tyndare étoit inno- » cente ». Ménélas, pleinement convaincu par ce récit, ſe rendit à l'évidence du prodige, & ne ſongea plus qu'aux moyens d'emmener à Sparte ſa vertueuſe épouſe. Tel eſt le ſujet de la tragédie d'*Hélène* dans Euripide.

C'eſt ſur ce fondement que les Lacédémoniens conſacrèrent un temple à Hélène, où elle étoit honorée comme déeſſe, dit Pauſanias. Hérodote ajoute qu'on l'invoquoit pour rendre beaux les enfans difformes. Une femme de Sparte, dit-il, extrêmement riche, étant accouchée d'une fille la plus laide de toutes les créatures, une perſonne inconnue apparut à la nourrice, qui lui conſeilla de la porter ſouvent dans le temple de la déeſſe *Hélène*; & elle devint ſi belle dans la ſuite, qu'Ariſton, roi de Sparte, en devint amoureux, & l'épouſa. Si ce prétendu miracle eût été bien avéré, & que l'officieuſe nourrice n'eût pas changé l'enfant, le temple d'*Hélène* auroit été aſſurément le plus fréquenté de tous les temples de la Grèce. Un autre miracle de la déeſſe *Hélène*, c'eſt qu'elle aveugla le poëte Stéſichore, qui avoit oſé médire d'elle dans ſes poëmes, & qu'elle lui rendit la vue dès qu'il eut chanté la palinodie. *Voyez* ACHILLE, DÉIPHOBE, MÉNÉLAS, PARIS, PROTÉE.

Iſocrate a fait un panégyrique d'*Hélène*, dans lequel il aſſure que non-ſeulement elle obtint l'immortalité, mais qu'elle acquit encore une puiſſance dans l'olympe aſſez grande pour faire placer au nombre des dieux Caſtor & Pollux, ſes frères.

Winckelmann croit reconnoître l'arrivée en Egypte d'*Hélène* & de Pâris ſur la belle moſaïque de Paleſtine; mais M. l'abbé Barthélemy y reconnoît l'arrivée d'Hadrien dans la même contrée.

Colutus admiroit comme une beauté d'*Hélène* ſes ſourcils qui étoient réunis.

Winckelmann a publié dans ſes *monumenti inediti* pluſieurs bas-reliefs & une peinture, dont les ſujets ſont les amours de Pâris & d'*Hélène*, & l'enlèvement d'*Hélène* par Pâris. Il a trouvé dans la collection de Stoſch une pâte antique repréſentant l'enlèvement d'*Hélène* par Théſée, aidé de ſon ami Pirithoüs, & une prime d'émeraude, ſur laquelle on voit Ulyſſe aſſis devant un baſſin deſtiné à lui laver les pieds, une femme agenouillée qui l'aide à ſe déchauſſer, & derrière celle-ci une autre femme debout. Comme Ulyſſe ne fait point ici le ſigne du ſilence à la femme agenouillée, on ne peut y reconnoître la nourrice frappée d'étonnement à la vue de ſa cicatrice. On ſait qu'*Hélène* (*Odyſſ. Δ. v.* 252.) lava les pieds à Ulyſſe lorſqu'il ſe fut introduit dans Troye déguiſé en mendiant. D'ailleurs les deux femmes gravées ſur cette pierre ont un air noble qui les diſtingue d'une nourrice & d'une vieille ſervante.

HÈLÈNE, femme de Conſtance-Chlore, mère de Conſtantin.

FLAVIA JULIA HELENA AUGUSTA.

Ses médailles ſont :

RRRR. en or, ou peut-être unique, au cabinet du roi.

O. en argent.

C. en P. B. latin.

HÉLÈNE, femme de Criſpe.

HELENA NOBILISSIMA FŒMINA.

Ses médailles ſont :

O. en or, & en argent.

RRR. en P. B.; on n'en trouve que de cette forme.

HÉLÈNE, femme de Julien II.

FLAVIA JULIA HELENA AUGUSTA.

Ses médailles ſont :

O. en or; quoique Banduri en rapporte une; mais elle n'eſt connue dans aucun cabinet.

O. en argent.

R. en P. B. qui eſt la ſeule grandeur où l'on trouve cette princeſſe avec le nom d'*Hélène*, ou avec le titre de ISIS FARIA.

HÉLÉNOPHORIES, fêtes célébrées à Athènes. Elles prenoient leur nom des corbeilles d'oſier, appellées ἱλίναι, dans leſquelles on portoit en grande pompe des choſes religieuſes, & cachées. (*Pollux X.* 53 & *Heſychius.*)

HÉLÉNUS, fils de Priam & d'Hécube, fut le ſeul des fils de ce prince qui ſurvécut à la ruine de ſa patrie. Il avoit appris de ſa ſœur Caſſandre l'art de la divination. Virgile lui fait prédire l'ave-

nir en plusieurs manières ; par le trépied où il s'asséoit à Buthroie, comme on faisoit à Delphe & à Délos ; par le laurier, c'est à-dire par la branche de laurier jetée dans le feu ; par la connoissance des astres dans lesquels il savoit lire ; & enfin, par l'intelligence du langage des oiseaux, & par l'inspection de leur vol : ce qui a fait dire à Homère qu'il fut le plus éclairé des augures. Pendant le siège de Troie Ulysse surprit de nuit *Hélénus*, & l'emmena lié au camp des Grecs, comme un prisonnier du premier ordre, & qui pouvoit leur être fort utile par son art. Entr'autres oracles, *Hélénus* leur apprit que jamais ils ne détruiroient la ville de Troie, s'ils ne trouvoient le secret d'engager Philoctète à quitter son isle & à se rendre au siège. Etant devenu l'esclave de Pyrrhus, fils d'Achille, il sut gagner son amitié par des prédictions qui furent heureuses pour ce prince : par exemple, il le détourna d'une navigation où périrent tous ceux qui s'y étoient engagés, comme il l'avoit prédit. Pyrrhus en reconnoissance, non-seulement céda à *Hélénus* la veuve d'Hector pour épouse, mais encore il le désigna pour son successeur au royaume d'Epire. En effet, ce prince Troyen monta sur le trône d'Achille ; & Molossus, propre fils de Pyrrhus, ne régna qu'après la mort d'*Hélénus*, & en partageant encore ses états avec le fils de ce prince. Voyez *Cestrinus*.

Winckelmann reconnoît *Hélénus* sur une cornaline sciée d'une scarabée Etrusque, faisant partie de la collection de Stoch. On y voit un homme sans barbe, courbé, qui tient de ses deux mains un objet mal exprimé. Il est placé sur une espèce de table ou d'autel, qu'il regarde avec attention. Quelques-uns le prennent pour Hercule offrant un gateau. Winckelmann est d'un autre sentiment, & voici ses raisons qui compléteront l'histoire d'*Hélénus*.

On lit dans un poëme (*Falconnet Dis. sur les Baïlyles, dans les mém. de l'Ac. des Inscriptions. T. IV, p.* 183. *A.*) sur les pierres attribuées à Orphée, qu'Apollon donna au Troyen *Hélénus* une pierre qui avoit le don de la parole. *Hélénus* voulant essayer la vertu de cette pierre, s'abstint pendant plusieurs jours du lit conjugal, des bains, & de la chair des animaux. Ensuite il fit plusieurs sacrifices, il lava la pierre dans une fontaine, il l'enveloppa soigneusement, & la mit dans son sein. Après cette préparation qui rendit la pierre animée, il fit semblant, pour l'exciter à parler, de vouloir la jeter ; alors elle fit un cri semblable à celui d'un enfant qui désire le lait de sa nourrice. *Hélénus* profitant de ce moment interrogea la pierre sur ce qu'il vouloit savoir, & il en reçut des réponses certaines ; c'est au moyen de ces réponses, qu'il prédit la ruine de Troie sa patrie.

Qu'on se figure de voir ici *Hélénus*, son bâton à terre, qui lave cette pierre miraculeuse dans une fontaine, & on aura de cette manière une autre explication qui peut très-bien convenir à notre gravure.

HÉLÉPOLE, machine militaire des anciens, propre à battre les murailles d'une ville assiégée. Ce mot vient du Grec ἑλέπολις qui est composé des mots ἑλεῖν prendre, & πόλις, *ville*.

L'*hélépole* étoit une tour de bois composée de plusieurs étages, garnis quelquefois de ponts qu'on abattoit sur les murailles des villes & sur les brêches, pour y faire passer les soldats dont cette machine étoit remplie.

Parmi les auteurs qui ont décrit l'*hélépole*, il y en a plusieurs qui prétendent qu'il y avoit un bélier au premier étage.

Diodore de Sicile & Plutarque, ont donné la description de la fameuse *hélépole* de Démetrius le Poliorcete au siège de Rhodes. Voici celle de Diodore.

« Démétrius ayant préparé quantité de matériaux de toute espèce, fit faire une machine » qu'on appelle *hélépole*, qui surpassoit en grandeur toutes celles qui avoient paru avant lui. » La base en étoit quarrée, chaque face avoit » cinquante coudées. Sa construction étoit un » assemblage de poutres équarries, liées avec du » fer ; des poutres distantes les unes des autres, » d'environ une coudée, traversoient cette base » par le milieu pour donner de l'aisance à ceux » qui devoient pousser la machine. Toute cette » masse étoit mise en mouvement par le moyen de » huit roues proportionnées au poids de la machine, dont les jantes étoient de deux coudées » d'épaisseur, & armées de fortes bandes de fer. ....» Aux encoignures il y avoit des poteaux d'égale » longueur & hauts à-peu-près de cent coudées, » tellement inclinés les uns vers les autres, que » la machine étant à neuf étages, le premier avoit » quarante-trois lits & le dernier n'en avoit que » neuf ». (On croit que par ces lits il faut entendre les solives qui soutenoient le plancher de chaque étage ; c'est le sentiment de Folard). » Trois » côtés de la machine étoient couverts de lames » de fer, afin que les feux lancés de la ville ne » pussent l'endommager. Chaque étage avoit des » fenêtres sur le devant d'une grandeur & d'une » figure proportionnée à la grosseur des traits de » la machine. Au dessus de chaque fenêtre étoit » élevé un auvent, ou manière de rideau fait de » cuir, rembourré de laine, lequel s'abaissoit par » une machine, & contre lequel les traits lancés » par les assiégés perdoient toute leur force. Cha- » cun des étages avoit deux larges échelles, l'une » desquelles servoit à porter aux soldats les mu- » nitions nécessaires, & l'autre pour le retour. » Pour éviter l'embarras & la confusion, trois » mille quatre cents hommes poussoient cette machine,

Digitized by Google

» chine, les uns par dedans, les autres par dehors. C'étoit l'élite de toute l'armée pour la » force & pour la vigueur; mais l'art avec lequel » cette machine avoit été faite, facilitoit beaucoup le mouvement ».

Vegece donne auſſi une ſorte de deſcription de ces eſpèces de tours, qu'on va joindre à celle de Demétrius. Ceux qui voudront connoître un plus grand detail ſur ces tours, & ſur les autres machines de guerre des anciens, pourront conſulter le *traité de l'attaque & de la défenſe des places des anciens*, par le chevalier Folard.

« Les tours, dit Vegece, ſont de grands bâtimens aſſemblés avec des poutres & des madriers; & revêtus avec ſoin de peaux crues ou » de couvertures de laine, pour garantir un ſi » grand ouvrage des feux des ennemis: leur largeur ſe proportionne à la hauteur: quelquefois » elles ont trente pieds en quarré, quelquefois » quarante ou cinquante; mais leur hauteur excède les murs & les tours de pierre les plus » élevés. Elles ſont montées avec art ſur pluſieurs » roues, dont le jeu fait mouvoir ces prodigieuſes » maſſes. La place eſt dans un danger évident » quand la tour eſt une fois jointe aux murailles: » ces étages ſe communiquent en dedans par des » échelles, & la tour renferme différentes machines pour battre la ville. Dans le bas étage » eſt un bélier pour battre en brêche. Le milieu » contient un pont fait de deux membrures, & » garni d'un parapet de clayonnage. Ce pont pouſſé » en dehors ſe place tout d'un coup entre la tour » & le haut du mur, & fait un paſſage aux ſoldats pour ſe jeter dans la place. Le haut de la » tour eſt encore bordé de combattans armés de » longs épieux, de flêches, de traits & de pierres » pour nettoyer les remparts. Dès qu'on eſt venu » là, une place eſt bientôt priſe; quelle reſſource » reſte-t-il à des gens qui ſe confient ſur la hauteur de leurs murailles, lorſqu'ils en voient tout-» à-coup une plus haute ſur leur tête ». (Vegece, *traduction de Segrais*).

HELIADES, fils du ſoleil & de la nymphe Rhodes. Ils étoient ſept (*lib.* 5.) que Diodore nomme Ochimus, Cercaphus, Macar, Actis, Tenagès, Triopis & Candalus. Ils ſe diſtinguèrent par diverſes connoiſſances & ſur-tout dans l'aſtronomie & la navigation. Tenagès, le plus habile d'entr'eux périt par leur jalouſie. Ce crime avant été découvert, les auteurs prirent la fuite. Actis réfugié en Egypte y bâtit la ville d'Héliopolis, en l'honneur de ſon père le ſoleil, appelé en Grec *Helios*; & il enſeigna l'aſtronomie aux Egyptiens.

HÉLIADES, filles du Soleil & de Clymène, ſelon les poëtes. Elles furent, ajoute-t-ils, ſi ſenſiblement affligées de la mort de leur frère Phaéton, que les Dieux touchés de pitié, les métamorphoſèrent en peupliers, & leurs larmes en ambre jaune, ſur les bords de l'Eridan.

Ovide (*Métam. lib.* 2 & 10.) nomme deux *Héliades*, Phaétuſe & Lampétie. Cette fable a été peut être imaginée ſur ce que l'on trouve le long du Po, beaucoup de peupliers, d'où découle une eſpèce de gomme qui reſſemble à l'ambre jaune.

HELIAQUE (lever *ou* coucher) d'une planète & d'une étoile. Le ſyſtême mytho aſtronomique de M. Dupuis exige la connoiſſance de ce mot. En voici l'explication: le lever d'un aſtre eſt *héliaque*, lorſqu'il eſt aſſez éloigné des rayons du ſoleil, pour pouvoir être apperçu le matin avant le lever du ſoleil. De même le coucher d'un aſtre eſt *héliaque*, quand il s'approche tellement du ſoleil, que l'on commence à le perdre le ſoir dans les rayons de cette planète.

HÉLIAQUES, myſtères, fêtes & ſacrifices qu'on faiſoit en l'honneur du ſoleil que les Grecs nommoient *Helios*. Son culte paſſa des Perſes en Capadoce, en Grece & à Rome, où il devint très-célèbre. Nous aurons beaucoup de choſes à en dire; mais nous les renvoyons aux articles *Mithras* & *Mitriaques*.

HÉLIASTE, membre du plus nombreux tribunal de la ville d'Athènes.

Le tribunal des *Héliaſtes* n'étoit pas ſeulement le plus nombreux d'Athènes, il étoit encore le plus important, puiſqu'il s'agiſſoit principalement dans ſes déciſions, ou d'interpréter les loix obſcures, ou de maintenir celles auxquelles on pouvoit donner quelqu'atteinte.

Les *Héliaſtes* étoient ainſi nommés, ſelon quelques-uns, du mot ἁλίζω, *j'aſſemble en grand nombre*; & ſelon d'autres, de ἥλιος, *le ſoleil*, parce qu'ils tenoient leur tribunal dans un lieu découvert, qu'on nommoit Ἡλιαία.

Les Theſmothètes convoquoient l'aſſemblée des *Héliaſtes*, qui étoit de mille, & quelquefois de quinze cens juges, *Voyez* THESMOTHÈTES. Selon Harpocration, le premier de ces deux nombres ſe tiroit de deux autres tribunaux, & celui de quinze cens ſe tiroit de trois, ſelon Blanchard, de l'académie des inſcriptions, des recherches duquel voici un extrait.

Les Theſmothètes, pour remplir le nombre de quinze cens, appelloient à ce tribunal ceux de chaque tribu qui étoient ſortis les derniers des fonctions qu'ils avoient exercées dans un autre tribunal. Il paroît que les aſſemblées des *Héliaſtes* n'étoient pas fréquentes, puiſqu'elles auroient interrompu le cours des affaires ordinaires & l'exercice des tribunaux réglés.

Les Theſmothètes faiſoient donner à chacun de ceux qui aſſiſtoient à ce tribunal trois oboles pour leur droit de préſence, ce qui revient à deux ſeſterces romains, ou une demie drachme; c'eſt de-là qu'Ariſtophane les appellent en plaiſantant, *les confrères du Triobole*. Le fonds de cette dépenſe ſe tiroit du tréſor public.

Mais auſſi on condamnoit à l'amende les membres qui arrivoient trop tard; & s'ils ſe préſentoient après que les orateurs avoient commencé à parler, ils n'étoient point admis.

L'aſſemblée ſe formoit après le lever du ſoleil, & finiſſoit à ſon coucher. Quand le froid empêchoit de la tenir en plein air, les juges avoient du feu; le roi indiquoit l'aſſemblée, & y aſſiſtoit; les Theſmothètes liſoient les noms de ceux qui devoient la compoſer, & chacun entroit & prenoit ſa place à meſure qu'il étoit appellé. Enſuite ſi les exégètes, dont la fonction étoit d'obſerver les prodiges & d'avoir ſoin des choſes ſacrées, ne s'oppoſoient point, on ouvroit l'audience. Ces officiers nommés *exégètes* ont été ſouvent corrompus par ceux qui étoient intéreſſés à ce qui devoit ſe traiter dans l'aſſemblée.

Le plus précieux monument qui nous reſte ſur le tribunal des *Héliaſtes*, eſt le ſerment que prêtoient ces juges entre les mains des Theſmothètes. Démoſthène nous l'a conſervé tout entier dans ſon oraiſon contre Timocrate: en voici la forme & quelques articles principaux.

« Je déclare que je n'ai pas moins de trente » ans.

» Je jugerai ſelon les loix & les déciſions du » peuple d'Athènes & du ſénat des cinq cents.

» Je ne donnerai point mon ſuffrage pour » l'établiſſement d'un tyran ou pour l'oligarchie.

« Je ne conſentirai point à ce qui pourra être » dit ou opiné qui puiſſe donner atteinte à la » liberté du peuple d'Athènes.

» Je ne rappellerai point les exilés ni ceux qui » ont été condamnés à mort.

» Je ne forcerai point à ſe retirer ceux à qui » les loix & les ſuffrages du peuple & du tribunal » ont permis de reſter.

» Je ne me préſenterai point & je ne ſouffrirai » point qu'aucun autre, en lui donnant mon ſuffrage, » entre dans aucune fonction de magiſtrature, » s'il n'a au préalable rendu ſes comptes de la » fonction qu'il a exercée.

» Je ne recevrai point de préſent dans la vue » de l'exercice de ma fonction d'*Héliaſte*, ni » directement, ni indirectement, ni par ſurpriſe, » ni par aucune autre voie.

» Je prêterai une égale attention à l'accuſateur » & à l'accuſé, & je donnerai mon ſuffrage ſur » ce qui aura été mis en conteſtation.

» J'en jure par Jupiter, par Neptune & par » Cérès; & ſi je viole quelqu'un de mes engage- » mens, je les prie d'en faire tomber la punition » ſur moi & ſur ma famille; je les conjure auſſi » de m'accorder toutes ſortes de proſpérités, ſi » je ſuis fidèle à mes promeſſes «.

Il faut lire dans Démoſthène la ſuite de ce ſerment pour connoître avec quelle éloquence il en applique les principes à ſa cauſe. Mais il auroit été avantageux que cet orateur ou Pauſanias, nous euſſent expliqué pourquoi dans ce ſerment on n'invoque point Apollon, comme on le pratiquoit dans tous les autres tribunaux.

La manière dont les juges y donnoient leurs ſuffrages nous eſt connue: il y avoit un piédeſtal ſur lequel étoit placé un tiſſu d'oſier, & par-deſſus deux urnes, l'une de cuivre & l'autre de bois; au couvercle de ces urnes, étoit une fente garnie d'un quarré long, qui large par le haut, ſe rétréciſſoit par le bas, comme nous voyons à quelques troncs anciens dans nos égliſes.

L'urne de bois étoit celle où les juges jettoient les ſuffrages de la condamnation de l'accuſé; celle de cuivre recevoit les ſuffrages portés pour l'abſolution.

C'eſt devant le tribunal des *Héliaſtes*, que fut traduite la célèbre & généreuſe Phryné, dont les richeſſes étoient ſi grandes, qu'elle offrit de relever les murailles de Thèbes abattues par Alexandre, ſi on vouloit lui faire l'honneur d'employer ſon nom dans une inſcription qui en conſervât la mémoire. Ses diſcours, ſes manières, les careſſes qu'elle fit aux juges, & les larmes qu'elle répandit, la ſauvèrent de la peine que l'on croyoit meritée par la corruption qu'elle entretenoit, en ſéduiſant les perſonnes de tout âge.

Ce fut encore dans une aſſemblée des *Héliaſtes*, que Piſiſtrate vint ſe préſenter montrant les bleſſures qu'il s'étoit faites à lui-même & aux mulets qui traînoient ſon char. Il employa cette ruſe pour attendrir les juges contre ſes prétendus ennemis, qui jaloux, diſoit il, de la bienveillance que lui portoit le peuple, parce qu'il ſoutenoit ſes intérêts, étoient venus l'attaquer pendant qu'il s'amuſoit à la chaſſe. Il réuſſit dans ſon deſſein, & obtint des *Héliaſtes* une garde, dont il ſe ſervit pour s'emparer de la ſouveraineté. Le pouvoir de ce tribunal paroît d'autant mieux dans cette conceſſion, que Solon, qui étoit préſent, fit de vains efforts pour l'empêcher.

HÉLICAON, fils d'Anthénor. *Voyez* LAODICE.

Digitized by Google

HÉLICE, ſurnom que les Grecs donnèrent à Callitho, depuis qu'elle fut placée dans le ciel, parce que la conſtellation de la grande ourſe qu'elle forme, tourne toujours autour du pôle, ſans jamais ſe coucher; ce qui lui fait nommer *Héliee* ou *Tournante*, du grec ἑλίσσω, je tourne.

HÉLICE, ville de l'Achaie, où Neptune avoit un temple très-fréquenté par les Grecs.

HÉLICON, montagne de Béotie, voiſine du Parnaſſe & du Cythéron; elle étoit conſacrée à Apollon & aux Muſes. La fontaine Hypocrène en arroſoit le pied, & l'on y voyoit le tombeau d'Orphée. Elle s'appelle aujourd'hui *Zagura* ou *Zagaya*. Elle eſt ſituée dans la Livadie; & les poëtes qui l'invoquent & qu'elle inſpire, en ſont bien éloignés

HÉLICONIADES, les Muſes ſont ainſi appellées à cauſe du mont *Hélicon*, où elles faiſoient leur ſéjour.

HÉLIE, une des ſœurs de Phaéton. *Voyez* HÉLIADES.

HÉLIÉE, place d'Athènes où ſe tenoit le tribunal des *héliaſtes*. *Voyez* ce mot. Son nom grec étoit Ἡλιαία.

HELIOCAMINUS, à la lettre, cheminée au ſoleil, eſpace abrité de tout côté, excepté de celui où donne le ſoleil, afin d'en recevoir les douces impreſſions pendant l'hiver. Il y en avoit un dans la maiſon de campagne de Pline le jeune.

HÉLIOCLÈS, roi inconnu.

Il y a au cabinet du roi un médaillon d'argent unique, avec la légende, ΗΛΙΟΚΛΕΟΥϹ ΒΑϹΙΛΕΟΥϹ ΔΙΚΑΙΟΥ, autour d'un Jupiter debout. L'autre côté eſt occupé par une tête ceinte d'un bandeau royal.

HÉLIOGABALE, traduction grecque du véritable nom ſyrien de l'empereur *Elagabale*.

HÉLIOPOLIS, ville ancienne de la baſſe Egypte, entre Alexandrie & Coptos. Ce nom lui fut donné à cauſe d'un fameux temple qui y étoit dédié au ſoleil, dans lequel il y avoit un miroir placé de telle manière, qu'il réfléchiſſoit pendant tout le jour les rayons de cet aſtre, de ſorte que tout le monde en étoit illuminé. Il y avoit dans ce temple un oracle fameux, dit Macrobe: lorſque Trajan eut formé le deſſein d'aller attaquer les Parthes, on le pria de conſulter l'oracle d'*Héliopolis*, auquel il ne falloit qu'envoyer un billet cacheté. Trajan ne ſe fioit pas trop aux oracles; il voulut auparavant éprouver celui-là. Il lui envoya un billet cacheté, dans lequel il n'y avoit rien; on lui en renvoya autant. Trajan fut alors convaincu de la divinité de l'oracle. Il y envoya une ſeconde fois un billet cacheté, par lequel il demandoit au dieu s'il retourneroit à Rome après avoir mis fin à la guerre qu'il entreprenoit. Le dieu ordonna que l'on prît une vigne, qui étoit une offrande de ſon temple, qu'on la rompît en pluſieurs morceaux, & qu'on la portât à Trajan. L'événement, dit Macrobe, fut parfaitement conforme à cet oracle; car Trajan mourut à cette guerre, & on rapporta à Rome ſes os, qui avoient été repréſentés par la vigne rompue. Cette réponſe allégorique étoit ſi générale, dit Fontenelle, qu'elle ne pouvoit manquer d'être vraie; car la vigne rompue convenoit à tous les cas où l'on pouvoit ſe trouver; & ſans doute que les os de l'empereur rapportés à Rome, ſur quoi on fit tomber l'explication de l'oracle, étoient la ſeule choſe à quoi l'oracle n'avoit pas penſé. Outre les réponſes par billet que le dieu d'*Héliopolis* rendoit, il ſavoit encore s'expliquer par ſignes, ſoit en remuant la tête, ſoit en marquant de la main le chemin qu'il vouloit tenir: mais alors il vouloit être porté par les gens les plus qualifiés de la province, qui euſſent long-temps auparavant vécu en continence, & qui ſe fuſſent fait raſer la tête.

Le taureau Mnévis avoit été long-temps adoré à *Héliopolis*; mais Cambyſe brûla & abattit une partie du célèbre temple du ſoleil. Les Ptolémées la firent rétablir avec moins de magnificence, car Strabon y vit encore les traces de la fureur de Cambyſe.

HELIOPOLIS, dans l'Égypte. ΗΛΙΟΠ.

Cette ville a fait frapper une médaille impériale grecque en l'honneur d'Hadrien, ſelon M. *Eckel*.

HÉLIOPOLIS, dans la Cœléſyrie, aujourd'hui BALBEK. *Voyez* ce mot.

COL. H. LEGG. H. *Colonia Heliopolis. Legio Heliopolis.*

COL. HEL. *Colonia Heliopolitanorum.*

C. G. IVL. H. A. P. *Colonia Gemella Julia Heliopolis Auguſta Pia.*

Cette colonie romaine a fait frapper des médailles latines en l'honneur d'Hadrien, de Sept.-Sévère, de Domna, de Caracalla, de Géta, de Macrin, des deux Philippes, d'Otacile, de Valérien, de Gallien, de Nerva, de Plautille, de Gordien.

HÉLIOS ou HÉLIUS, fils d'Hypérion & de Baſilée, fut noyé dans l'Eridan par les Titans, ſes oncles, ſelon Diodore. Baſilée, cherchant le long du fleuve le corps de ſon fils, s'endormit de

laſſitude, & vit en ſonge *Hélius*, qui lui dit de ne point s'affliger de ſa mort, qu'il étoit admis au rang des dieux, & que la ſubſtance appellée autrefois dans le ciel le feu ſacré, s'appelleroit déſormais *Hélius*, ou le ſoleil. *Voyez* BASILEE, HYPERION, SILÈNE.

HÉLIOTROPE, fleur qui ſuit, dit on, le cours du ſoleil. *Voyez* CLYTIE.

HÉLIOTROPE, eſt auſſi un jaſpe verd, rayé de veines rouges. Pline dit que cette pierre demi-tranſparente étoit ainſi nommée à cauſe qu'étant jettée dans un vaiſſeau plein d'eau, les rayons du ſoleil qui y tombent ſemblent être de couleur de ſang, & que hors de l'eau elle repréſente l'image du ſoleil, & fait bien obſerver ſon éclipſe. On l'appelle auſſi *jaſpe ſanguin*, à cauſe des taches de ſang dont elle eſt marquée; mais c'eſt improprement qu'on lui donne ce nom. L'*Héliotrope* eſt une pierre à demi tranſparente; & le jaſpe, une piere opaque. On en trouve dans les Indes, dans l'Ethiopie, dans l'Allemagne & dans la Bohême. Il y en a une à Bruges qui pourroit ſervir de tombeau. Les anciens lui attribuoient pluſieurs propriétés fabuleuſes, ſur-tout celle de rendre invisible ceux qui la portoient. La fameuſe bague de Gygès étoit ornée d'un *Héliotrope*.

HELLADARCHA, chef des Grecs. On trouve ce titre faſtueux ſur des inſcriptions grecques depuis les Empereurs. Muratori (*Theſaur.* 561. 2.) en a publié deux où on lit *Hellardarcha Amphictyonum*, le premier des Amphyctions, & *Helladarcha & Pontifex perpetuus Græcorum*, Hellarque & Pontife perpétuel des Grecs.

HELLANODIQUES, officiers qui préſidoient aux jeux ſacrés d'Olympie, inſtitués lors du rétabliſſement de ces jeux par Jphitus. Leur fonction étoit de préſider aux jeux, de donner des avertiſſemens aux athlètes avant que de les y admettre; de leur faire enſuite prêter ſerment qu'ils obſerveroient les loix uſitées dans ces jeux, d'en exclure ceux des combattans qui manquoient au rendez-vous général, & ſur-tout de diſtribuer les prix. On appelloit ſouvent de leurs déciſions au ſénat d'Olympie, & ſous les empereurs à l'Agonothète, ou ſurintendant des jeux. Ils entroient dans l'amphithéâtre avant le lever du ſoleil, & une de leurs fonctions étoit encore d'empêcher que les ſtatues qu'on érigeoit aux athlètes ne ſurpaſſaſſent la grandeur naturelle; de peur que le peuple, qui n'étoit que trop porté à décerner à ces athlètes les honneurs divins, en voyant leurs ſtatues d'une taille plus qu'humaine, n'eût envie de les mettre à la place de celles des dieux.

HELLÉ, fille d'Athamas, roi de Thèbes, & de Néphélé, fuyant la haine de ſa belle-mère avec ſon frère Phrixus, oſa ſe confier à la mer ſur ſon belier à toiſon d'or, pour paſſer le détroit qui ſepare la Thrace de la Troade, & ſe rendre en Colchide. Quand elle ſe vit au milieu des eaux, elle fut ſi épouvantée de la grandeur du péril, qu'elle ſe laiſſa tomber dans la mer; elle rendit ce détroit célèbre par ſon naufrage, & par le nom qu'elle lui donna de mer d'Hellé ou d'Helleſpont. *Voyez* PHRYXUS.

HELLEN, fils de Deucalion, régna dans la Phtiotide, partie de la Theſſalie, & donna ſon nom à la Grèce, dont les peuples prirent toujours le nom d'*Hellenes*, quoique les Latins leur aient conſervé leur ancien nom.

HELLENES, c'eſt le nom que les Grecs ſe donnèrent en leur propre langue; le ſingulier de ce nom eſt *Hellen*, un grec. Thucydide conclut du ſilence d'Homère qu'au temps de la guerre de Troye, les Grecs n'avoient point de nom général qui déſignât la nation grecque priſe collectivement, & que celui d'*Hellenes*, employé depuis dans ce ſens, n'avoit point encore cette acception. Il ſe prenoit ſeulement pour les habitans du pays d'*Hellas*, ſoit que ce fût une contrée aux environs de Dodone & du fleuve Achéloüs, ou que ce fût un canton de Grèce dans la Theſſalie, il n'importe, c'étoit un pays particulier de la Grèce: en effet, Homère diſtingue exactement les Myrmidons, les *Hellenes* & les Achéens. Ainſi le fameux paſſage de Denys d'Halycarnaſſe, qui a tant exercé les critiques modernes, ſignifie tout ſimplement, *Argolica vetuſtiora ſunt Hellanicis*, les Argiens ſont plus anciens que les *Hellenes*.

HELLÉNOTAMIENS, officiers d'Athènes, établis pour recevoir les taxes des villes tributaires.

HELLESPONT, fameux canal ou détroit qui ſépare l'Europe & l'Aſie, & qui eſt indifféremment nommé par les modernes, le *Bras de Saint-Georges*, les *bouches de Conſtantinople*, le *détroit de Gallipoli*, ou le *détroit des Dardanelles*.

Les anciens l'appelloient *Helleſpont*, du nom de *Hellé*, fille d'Athamas, qui en le traverſant, pour fuir dans la Colchide avec ſon frère Phryxus, chargés tous deux de la toiſon d'or, tomba malheureuſement dans cette mer, où elle périt. On y arrive par diverſes routes, après avoir laiſſé derrière ſoi, à droite ou à gauche, les îles Cyclades & Sporades, qui compoſent dans la mer Egée ce qu'on appelle l'*Archipel*. Ce détroit eſt ſitué au 35 dégré 4½ de *latitude*, & environ au 55 de *long.* toute ſa longueur eſt de 10 à 12 lieues; il n'en a guères plus d'une de largeur à ſon entrée, & dans toute la ſuite, il n'a qu'une demi-lieue, tout au plus. A ſon couchant, que

Digitized by Google

l'on a ſur la gauche en y entrant, on voit la Thrace partie de l'Europe, que ce détroit ſépare d'avec la Troade, province d'Aſie, qui eſt à ſon orient. Il a la Propontide au nord, avec tout l'Archipel au ſud. A l'entrée de ce paſſage à main droite, on trouve le promontoire Sigée, qu'on appelle aujourd'hui *cap Gianiſſari*; quand on a paſſé les châteaux neufs bâtis par Mahomet IV, on entre dans l'*Helleſpont*, dont ils ſont les portes; & de-là juſqu'aux Dardanelles, il n'y a aucun veſtige d'antiquités conſidérables.

Comme cette mer a divers noms chez les modernes, elle en a eu auſſi pluſieurs chez les poëtes, auxquels celui de *Helleſpontis* ne convenoit pas toujours; Virgile (*Enéid. lib. I. v.* 385.) l'appelle la mer de Phrygie, *Phrygium æquor*, parce qu'en effet ce détroit reſſerre la Phrygie à l'orient. Lucain (*liv. VI. v.* 55.) & Valerius Flaccus (*liv. II. v.* 586.) l'appellent, l'un *Phryxæum puntum*, l'autre *Phryxea æquora* la mer de Phryxus, nommant le frère pour la ſœur, parce que, ſelon la fable, elle étoit avec ſon frère Phryxus lorſqu'elle donna ſon nom à cette mer. Leur père étoit Athamas, & de-là vint auſſi à l'Helleſpont la dénomination de *mer Athamantide*.

Enfin, Auſone (*in Moſell. v.* 287 & 288.) emploie trois expreſſions differentes pour peindre l'*Helleſpont*:

Quis modò feſtiacum pelagus Nepheleidoſque helles
Æquor, Abydoni freta quis miretur Ephebi.

HELLESPONTIQUE, ſurnom de Priape. *V.* PRIAPE.

HELLOPES, peuple qui faiſoit partie des Perrhèbes Epirotes, & dont on tiroit les miniſtres de Jupiter à Dodone; ce ſont les mêmes que les Selles & les Helles, quoique Pline en faſſe des peuples differens. On appelloit *Hella* ou *Siège* le temple de Jupiter à Dodone, de ſorte qu'il eſt vraiſemblable que le fertile canton qu'Héſiode nomme *Hellopie*, n'étoit autre choſe que les terres des environs de l'oracle ou de la dépendance de ſon ſiège.

HÉLLOTÉS, ou HELLOTIDE, ſurnom de la Minerve de Corinthe. Les doriens ayant mis le feu à cette ville, *Hellotis*, prêtreſſe de Minerve, ſe refugia dans le temple de la déeſſe, & y fut brûlée avec le temple. Quelque temps après, une peſte violente déſola tout le pays: on recourut à l'oracle, qui déclara que, pour faire ceſſer ce fléau, il falloit appaiſer les mânes de la prêtreſſe, & relever le temple de Minerve: l'un & l'autre furent exécutés; & pour conſacrer la mémoire d'*Hellotis*, les corinthiens ſurnommèrent leur déeſſe *Hellotés*, ou *Heliotide*. Dans la ſuite, les crétois ayant honoré Europe, comme une déeſſe, lui donnèrent auſſi le nom d'*Hellotés*, & célébrèrent en ſon honneur la même fête que les corinthiens avoient conſacrée à Minerve. *Voyez* HELLOTIES.

A la vérité, le ſcholiaſte de Pindare ne dit point qu'*Hellotés* fut prêtreſſe de Minerve, il dit ſeulement que cette fille ſe ſauva avec ſa ſœur Eurytion, dans le temple de Minerve, où elles furent brûlées. Pluſieurs auteurs alèguent une autre raiſon du ſurnom d'*Hellotés*, attribué à Minerve. Ils diſent qu'il venoit d'un marais de ce nom, ſitué auprès de Marathon.

HELLOTIES, fête en l'honneur d'Europe. *Hellotés*, dans laquelle on portoit en pompe une couronne de myrthe, qui avoit vingt coudées de circonférence, avec les os d'Europe. Cette couronne s'appelloit auſſi *Hellotis*.

Le nom de cette fête étoit formé du grec ἁλίσθαι, *être enlevé*, à cauſe de l'enlevement d'Europe par Jupiter.

Il y avoit à Corinthe des fêtes du même nom: *Voyez* HELLOTES.

HÉLOS, ancienne ville du Péloponèſe. Les lacédémoniens s'en rendirent maîtres ſous le règne de Soüs, & ils emmenèrent ſes habitans eſclaves; ce ſont eux qu'on connoît ſous le nom de *Hélotes*, *Heilotes*, ou *Ilotes*, nom qu'on donna depuis à tous les eſclaves publics de Lacédémone, comme aux Meſſeniens, après que les lacédémoniens les eurent enlevés de leur pays & privés de la liberté. *Voyez* ILOTES.

HÉLOTES. *Voyez* ILOTES.

HELPIDE. Ce mot eſt grec & ſignifie eſpérance. Ce nom eſt donné à la déeſſe Eſpérance dans une ancienne inſcription qui ſe voit dans Gruter (*p.* CII. *n°.* 2.):

GENIO GENTALIS SPEI HELPIDIS.

Quoique l'origine grecque de ce mot demande une aſpiration, ἐλπὶς, *eſpérance*, on l'écrit quelquefois ſans *h*.

HELVIA, famille romaine, dont on n'a des médailles que dans Goltzius.

HELVOLÆ. } Les romains appelloient *hel-*
HELVUS. } *vola* une eſpèce de raiſin mêlé de blancs & noirs, rouſsâtres; & Varron (3. 2.) dérive ce nom de leur couleur rouſsâtre, appellée *helvus color*.

HÉMACURIES. *Voyez* AIMAKOYPIA.

HÉMATITE, mine de fer qui ne ſert aujourd'hui qu'aux doreurs pour faire des brunifſoirs ; aux peintres, ſous le nom de *ſanguine*, & aux forges pour en extraire le fer. Les anciens l'appelloient d'un nom formé de celui du ſang, αἷμα, à cauſe de ſa reſſemblance avec le ſang caillé, ou à cauſe de la propriété qu'elle poſſède, ainſi que tous les ſtyptiques, mais plus foiblement, d'étancher le ſang.

Les anciens ont quelquefois employé l'*hématite* pour la gravure ; & le comte de Caylus en a publié une (*Rec. d'Antiq. VI. pl.* 44. *n°.* 2.), ſur laquelle il a écrit les réflexions ſuivantes.

« La gravure eſt exécutée ſur une *hématite*, pierre qu'on ne voit ordinairement employée que par les ſeuls égyptiens. Elle étoit ſans doute commune dans leur pays ; de plus, la couleur noire étoit de leur goût ; nous en avons beaucoup d'autres preuves. Cette matière qui prend un très-beau poli, a donc été empruntée de l'Égypte, mais le travail, le ſujet & les attributs dont la tête eſt accompagnée, ne peuvent convenir à ce pays. Il eſt impoſſible de méconnoître la tête de Ganimède à la coupe, & à l'aigle volant, placés l'une & l'autre dans le champ, non plus qu'à la diſpoſition des ſept étoiles qui déſignent une conſtellation ; d'ailleurs la tête eſt jeune & belle, en même-temps qu'elle eſt coëffée d'un caſque phrygien ».

« Le deſſin de cet ouvrage eſt juſte & grand, mais un peu ſec ; cependant je ne puis m'empêcher de le donner à un artiſte grec, dont le talent, à la vérité, n'étoit pas d'un ordre ſupérieur, mais qui peut l'avoir travaillé en Égypte dans le temps des Ptolémées ».

Les gravures exécutées ſur des *hématites* ſont ſouvent des *abraxas* (*voyez* ce mot) ou taliſmans, parce que l'on avoit conſacré à Mars le fer dont l'*hématite* eſt imprégnée.

HÉMÉRODROMES étoient chez les anciens des ſentinelles ou des gardes qui veilloient à la ſûreté des villes. Ils ſortoient le matin de la ville, quand on en ouvroit les portes ; pendant tout le jour ils rodoient à l'entour, & ils s'avançoient même au loin dans la campagne, pour obſerver ſi quelque corps d'ennemis n'approchoit point pour la ſurprendre. C'eſt ce que nous appellons *batteurs d'eſtrade*.

Les *hémérodromes* étoient auſſi chez les anciens des couriers qui ne marchoient qu'un jour, & qui donnoient leurs dépêches à un autre qui couroit le jour ſuivant, & ainſi de même juſqu'au terme. *Voyez* COURIER.

Les anciens grecs avoient pris les *hémérodromes* des perſes, qui en furent les inventeurs, comme il paroît par Hérodote. Auguſte fit la même choſe, ou du moins il établit des couriers, leſquels, s'il ne ſe relevoient pas tous les jours, ſe relevoient au moins d'eſpace en eſpace, & ces eſpaces n'étoient pas grands.

Ce mot eſt formé de ἡμέρα, *jour*, & de δρόμος, *courſe*.

HÉMEROSCOPIUM, ancienne ville d'Eſpagne. Strabon la nomme *célèbre* ; & comme il ajoute qu'il y a ſur le promontoire un temple conſacré à Diane d'Éphèſe, cette remarque fait voir que c'eſt le même lieu qui fut enſuite nommé, à cauſe de ce temple, *Dianeum*, aujourd'hui *Denia*. Cette ville avoit été bâtie par une colonie des maſſiliens.

HÉMICYCLE *de Béroſe* ; c'étoit une plinthe inclinée, coupée en demi-cercle, concave à l'extrémité ſupérieure, qui regardoit le ſeptentrion. Il y avoit un ſtyle s'élevant du milieu dont la pointe répondoit au centre de l'*hémicycle*, & repréſentoit le centre de la terre. Son ombre tomboit ſur la concavité de l'*hémicycle*, & repréſentant l'eſpace qu'il y a d'un tropique à l'autre, marquoit non-ſeulement les déclinaiſons du ſoleil, c'eſt-à-dire, le jour des mois, mais auſſi les heures de chaque jour. *Voyez* PERRAULT *ſur Vitruve*, liv. IX. chap. IX. *Hémicycle* vient des deux mots grecs ἡμισυς, *demi*, & κυκλος, *cercle*.

Cette invention étoit due à un homme très-célèbre dans l'Aſtronomie, à Béroſe, le fameux hiſtorien de Babylone, qui vivoit du temps d'Alexandre, & au commencement du règne d'Antiochus Soter, ſurnommé *Théos* ; il lui dédia ſon hiſtoire, laquelle contenoit les obſervations aſtronomiques de 480 ans. Il enſeigna cette ſcience à Cos, patrie d'Hippocrate, & de là ſe rendit à Athènes, où on éleva à ſa gloire, dans le gymnaſe, une ſtatue avec une langue d'or ; mais il lui falloit plutôt élever une ſtatue tenant un *hémicycle*.

HEMICYCLUS, ſurnom de la famille FLAVIA.

HÉMIDANAKION, monnoie d'Égypte & de l'Aſie. *Voyez* PONDTON.

HÉMIHECTE, douzième de tetre, meſure olympique pour l'arpentage des terres.

Elle valoit en meſure de France $\frac{407}{1000}$ d'arpent, ſelon M. Pauſton.

Elle valoit 64 hexapodes quarrées ;

ou, 2304 pieds olympiques quarrés.

HEMIHECTE, douzième de tetre, meſure pythique pour l'arpentage.

Digitized by Google

Elle valoit en meſure ancienne 1666⅔ coudées médiocres quarrées.

HÉMIHECTE, tétramétron, *demi-ſixième*, meſure grecque de capacité.

Elle valoit $\frac{20833}{100000}$ de boiſſeau, ſelon M. Paucton.

Elle valoit en meſures grecques 4 chœnix, ou 8 xeſtés.

Pour l'évaluation de ces meſures faites par M. de Romé de l'Iſle, *voyez* MESURES.

HEMINE, vaiſſeau ſervant de meſure chez les Romains, & qui contenoit ſuivant l'opinion la plus vraiſemblable, dix onces de vin ou neuf onces d'huile; mais ſelon Fernel & Gariaut, chef de notre cour des monnoies, l'*hémine* romaine revient au demi-ſeptier de Paris, qui ne contient que huit onces de liqueur. Feſtus dit que l'*hémine* eſt ainſi nommée du Grec ἥμισυς, moitié, parce qu'elle eſt la moitié du ſeptier romain, ce qui eſt confirmé par Aulugelle. (*lib. III, cap. IV.*

Apulée déclare auſſi que la cotyle des Grecs & l'*hémine* romaine étoient ſynonymes, & que toutes deux ſe prenoient pour le demi-ſeptier, de ſorte qu'ils appelloient quelquefois l'*hémine*, la cotyle d'Italie. Les Grecs avoient coutume de mettre dans les temples les originaux de toutes les meſures liquides & ſolides, pour y avoir recours quand on voudroit les vérifier. Les Romains & les Juifs en uſoient de même, & nos légiſlateurs modernes ont adopté ce ſage réglement: l'on garde, par exemple, dans l'hôtel-de-ville de Paris, les étalons des meſures & des poids de cette capitale.

Arnaud a donné une diſſertation curieuſe ſur l'*hémine*, on peut la conſulter; mais rien n'a répandu tant de lumières ſur ce ſujet, que les ouvrages de divers ſavans du dernier ſiècle, entr'autres de ceux de Pelletier, Lancelot, Martenne & Mabillon, publiés à l'occaſion de l'*hémine* de vin que ſaint Benoît ordonne à ſes religieux par jour; car pour déterminer ce qu'il faut entendre par l'*hémine* de ſaint Benoît, ſi c'étoit huit, dix ou douze onces, plus ou moins, ou ſi c'étoit une meſure particulière à ſon ordre; les habiles gens que je viens de nommer ont tellement épuiſé dans leurs conteſtations tout ce qui concerne l'*hémine* des anciens, qu'ils n'ont rien laiſſé à déſirer ni à glaner après eux.

HÉMINE, cntyle, tryblinn, corboni, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte.

Elle valoit en meſure de France $\frac{1215}{10000}$ de boiſſeau, ſelon M. Paucton.

HÉMINE, meſure de capacité des ſolides d'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* MINE.

HÉMINE, meſure de capacité pour les liqueurs des romains. *Voyez* SEXUNX.

HÉMINE, *trulla*, livre d'huile, meſure de capacité pour les liqueurs des anciens romains.

Elle valoit $\frac{1215}{10000}$ de pinte de France, ſelon M. Paucton.

Elle valoit en meſure du même peuple 2 quartarius;

ou, 4 acétabules;

ou, 6 cyathes;

ou, 24 ligules.

HÉMINE, *trulla*, meſure de capacite pour les grains, &c. des anciens romains.

Elle valoit $\frac{1215}{10000}$ de pintes de France, ſelon M. Paucton.

Elle valoit en meſure du même peuple 4 acétabules,

ou, 6 cyathes;

ou, 24 ligules.

HÉMIOPE (flûte); eſpèce de flûte qui avoit des trous petits. Ce mot eſt formé de ἥμισυς, *demi*, & ὤψ, *trou*.

HÉMITHÉA, étoit fille de Cygnus & de Proclea, & ſœur de Ténés. Quand Ténés fut diſgracié par ſon père, ſur la fauſſe accuſation de leur belle mère commune, (*V.* TENES.) *Hémithéa* fut ſi déſolée de la diſgrace de ſon frère, que Cygnus l'enferma dans le même coffre, ſur lequel il abandonna ſon fils à la merci des flots: d'autres ont dit que c'étoit de ſon bon gré, qu'elle avoit voulu courir les mêmes riſques que ſon frère. Elle étoit fort belle; & quand Achille alla piller Ténédos, il en devint amoureux, & voulut la violer. Ténés s'oppoſa au deshonneur de ſa ſœur, & fut tué; pour *Hémithéa*, les Dieux la garantirent de l'entrepriſe d'Achille, en la faiſant engloutir par la terre.

HÉMITHÉE, divinité de Caſtabala, ville de de Cilicie, où elle étoit en ſingulière vénération; on venoit de fort loin offrir des ſacrifices & des riches préſens dans ſon temple, parce qu'on croyoit que tous les malades qui y dormoient, ſe trouvoient guéris à leur reveil, & que pluſieurs y avoient été délivrés de maux prétendus incurables. On diſoit auſſi qu'elle préſidoit aux accouchemens difficiles & périlleux, & que les femmes qui avoient recours à elle, en étoient toujours ſoulagées. L'opinion de ſon pouvoir étoit ſi grande, non-ſeulement chez les habitans de Caſtabala, mais dans toute l'Aſie mineure,

Digitized by Google

que ſon temple, quoique renfermant de grandes richeſſes, étoit cependant ſans murailles & ſans gardes, & qu'il avoit toujours été reſpecté par les Perſes qui avoient pillé tous les autres temples de la Grece, & même par les brigands, pour qui il n'y a rien de ſacré. *Hémithée* ne portoit que le titre de demi-déeſſe, (ce que ſignifie ſon nom en Grec) & c'eſt la ſeule dont il ſoit parlé chez les mythologues : ſon premier nom étoit Malpadie.

HÉMON, fils de Créon, roi de Thébes, aimoit paſſionnément Antigone, fille d'Œdipe, ayant appris que ſon père avoit condamné à mort cette princeſſe, en haine de Polynice, à qui elle avoit rendu les devoirs de la ſépulture, il vint ſe jeter à ſes pieds, & le conjurer de révoquer ces ordres barbares. Mais n'ayant pu rien obtenir, il courut au lieu du ſupplice « & voyant, dit Sophocle, ſa chère Antigone attachée à un nœud » fatal, qu'elle avoit formé elle-même de ſon » voile, il pouſſe des cris lamentables en la tenant embraſſée, & fait mille imprécations contre la cruauté de ſon père. Le roi arrive & conjure ſon fils de s'éloigner ; mais *Hémon* lui jetant » un regard terrible, dédaigne ſes prières : pour » toute réponſe il tire ſon épée & s'avance, le » roi fuit ; *Hémon* tourne ſon courroux ſur lui-» même, ſe perce, & embraſſant Antigone, il » répand entre ſes bras un torrent de ſang & perd » la vie. Ainſi l'amant & l'amante ont été réunis » ſous les auſpices de Pluton ; exemple terrible, » ajoute le poëte, des ſuites funeſtes que traîne » après ſoi l'injuſte courroux des rois ».

HEMUS, fils de Borée & d'Orithie, devint roi de Thrace & épouſa Rhodope.

Ovide raconte cette fable en deux vers énergiques :

Nunc gelidos montes mortalia corpora quondam,
Nomina ſummorum ſibi, qui tribuêre deorum.

Le livre des *poiſſons* qu'on a attribué à Plutarque, parle de ce roi *Hæmus* & de ſa femme Rhodope, qui prenoient les noms de Jupiter & de Junon. Peut-être qu'effectivement ils périrent dans les montagnes de Thrace, où le peuple indigné de les voir s'égaler aux Dieux, les avoit obligé de ſe retirer. Les poëtes aſſignent ordinairement pour ſéjour à Mars le mont *Hémus* ; c'eſt de ſon ſommet qu'il regarde la terre, & qu'il choiſit le théâtre de ſes ravages.

HENIOCHA, Junon étoit ainſi ſurnommée. Ceux qui conſultoient l'oracle de Trophonius, commençoient par ſacrifier à Jupiter roi, & à Junon *Héniocha* ; c'eſt à-dire, ſelon la force du mot Grec ἡνίοχη *cocher*, Junon conductrice.

HENNA en Sicile. *Voyez* ENNA.

HENNIL, idole des Vandales ; elle étoit honorée dans tous les hameaux ; on la repréſentoit ſous la forme d'un bâton, avec une main & un anneau de fer. Si le hameau étoit menacé de quelque danger, on la portoit en proceſſion & les peuples crioient, *reveille toi, Hennil, reveille-toi*

HENRI, ſecond Empereur Français à Conſtantinople.

Ses médailles manquent.

HÉPATOSCOPIE, genre de divination qui avoit lieu chez les anciens, par l'inſpection du foie des victimes dans les ſacrifices. (Ce mot eſt compoſé de ἡπατος, génitif de ἡπαρ, *foie*, & de σκοπεω, *je conſidere*.

Des victimes trouvées quelquefois ſans cœur ou ſans foie, viſcères qu'on avoit ſans doute l'art de faire diſparoître, donna lieu à une queſtion curieuſe de la part de ceux qui croyoient la réalité de la divination : ils demandoient quelle étoit la cauſe de ſi étranges phénomènes. La réponſe des aruſpices étoit que les Dieux même faiſoient ce miracle tout d'un coup, en anéantiſſant ces parties au moment du ſacrifice, pour le faire correſpondre aux conjonctures des temps, & pour donner des lumières éclatantes au ſacrificateur. Mais les philoſophes ſe moquoient de cette ſolution contraire aux principes de la bonne phyſique ; ils penſoient qu'il étoit abſurde d'imaginer que la divinité pût anéantir, réduire à rien une choſe exiſtante, ou qu'elle pût former quelque choſe de rien. (D. J.)

HEPHÆSTIA, dans l'iſle de Lemnos. ΗΦΑΙ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

HÉPHESTÉES. } *Voyez* ÉPHESTIÉES.
HÉPHESTIÉES. }

HEPHŒSTITE, pierre roussâtre dont les anciens faiſoient des miroirs concaves pour mettre le feu à des matières combuſtibles : c'eſt pour cela qu'on l'appeloit *hephæſtite*, c'eſt-à-dire, pierre de feu ou de Vulcain. Toutes les pierres qui peuvent prendre un beau poli peuvent produire le même effet.

HÉPHESTUS, un des noms de Vulcain ; en grec il ſignifie *brûlant*, ce qui convient au dieu du feu. *Voyez* CYCLOPES.

HEPTACORDE,

Digitized by Google

HEPTACORDE, lyre ou cythare à ſept cordes. Ce fut long-temps la plus en uſage & la plus célèbre de toutes : néanmoins quoiqu'on y trouve les ſept voix de la muſique, l'octave y manquoit encore : Simonides l'y mit, ſelon Pline, en y ajoutant une huitième corde, c'eſt à-dire, en laiſſant un ton entier d'intervalle entre les deux tétracordes. Ainſi dans le ſyſtême de l'octacorde ou de l'octave chez les anciens, les ſons ſe trouvèrent dans la ſituation la plus favorable à une harmonie mâle, pleine de nobleſſe & de dignité, étant également éloignés du trop grave qui les rend ſourds, & du trop aigu qui les rend glapiſſans, plus foibles & moins perceptibles à l'oreille. Cependant cette noble muſique n'eut pas le bonheur de ſe ſoutenir, on vint à multiplier les ſons à l'aigu ; car dans l'hendécacorde on la onzième, & dans le dodécacorde on la douzième, on rendit le ſyſtême harmonique plus mol, plus efféminé, plus allongé, & c'eſt Melanippide que Plutarque accuſe d'avoir énervé la muſique par ſon invention des douze cordes.

Mais le caractère de la poéſie dithyrambique, chantée ſur les ſons & les modes les plus aigus, s'accordant merveilleuſement avec cette nouvelle muſique, concourut avec elle à décréditer & à faire mépriſer l'ancienne. (D. J.)

HÉRA
HPA } Les grecs donnoient quelquefois ce ſurnom à Junon, quelquefois même ils ne la déſignoient que par ce ſeul nom qui ſignifie la maîtreſſe, la ſouveraine. En général on donnoit ce nom à toutes les déeſſes, comme un titre honorable. On le trouve aſſez ſouvent ſur les médailles, précédant les noms de Diane & d'Iſis.

HERACLAMMON, ſtatue ou figure, repréſentant tout à la fois Hercule & Jupiter Ammon, & ayant les attributs de ces deux dieux.

HERACLÉE, *ſ. m.*, nom d'un mois des habitans de Delphes & de Bythinie ; c'étoit le cinquième de l'année ; & leur année commençant en octobre, il répondoit à notre février.

HÉRACLÉE, (*Géographie anc.*) nom commun à un ſi grand nombre de villes, que dans l'empire romain on en comptoit plus de trente ainſi nommées. Le culte d'Hercule, ce héros que les grecs appelloient Ηρακλῆς, étoit célèbre au point que la plupart des lieux qui lui étoient particulièrement conſacrés, portoient ſon nom : delà vient qu'il s'en trouve tant qui ſont appellés *Héraclée*, *Héracléopolis*, *Héracleum*, *Héracléotes*, & autres dont les noms ſont formés, de celui d'*Hercule*. Mais je me contenterai de parler dans l'article ſuivant de la plus fameuſe *Héraclée*, de l'*Héraclée* du pont en Bythinie, auprès de laquelle étoit la preſqu'iſle Achéruſiade, d'où Hercule deſcendit aux enfers & en tira par force le Cerbère, ce chien terrible, dont le cou, diſent les poëtes, étoit entouré de couleuvres, & qui faiſoit des hurlemens affreux, quand quelqu'un vouloit s'échapper du ténare. (D. J.)

HÉRACLÉE DU PONT, *Héracléa pontica*, ville d'Aſie en Bythinie, ſur les fleuves Lycus & Hypius. Les Miléſiens la fondèrent, & les Mégariens y envoyèrent enſuite une colonie. Tous les anciens, Diodore, Pauſanias, Xénophon, Euſtache, Arien, Denys le Périégete, Ptolémée, Strabon, Pomponius Méla, Pline & tant d'autres, parlent beaucoup de cette ville. En effet, au dire de Tournefort, elle devoit être une des plus belles de l'Orient, s'il en faut ſeulement juger par les ruines, & ſur-tout par les vieilles murailles bâties de gros quartiers de pierres qui étoient encore ſur les bords de la mer au commencement de ce ſiècle.

La médaille de *Julia Domna* que poſſède le roi de France, & dont le revers repréſente un Neptune, qui de la main droite tient un Dauphin & de la gauche un trident, marque bien la puiſſance que cette ville avoit ſur mer. Mais rien ne fait plus d'honneur à ſon ancienne marine, que la flotte qu'elle envoya au ſecours de Ptolémée, après la mort de Lyſimaque, un des ſucceſſeurs d'Alexandre. Ce fut par ce ſecours que Ptolémée battit Antigonus. Il y avoit dans cette flotte un vaiſſeau nommé le *Lion*, d'une beauté ſurprenante & d'une grandeur ſi prodigieuſe, qu'il contenoit plus de trois mille hommes d'équipage. L'hiſtoire eſt remplie d'autres traits qui prouvent la puiſſance des *Héracliens* ſur mer, & par conſéquent la bonté de leur port qui n'exiſte plus aujourd'hui.

La caverne par laquelle on a ſuppoſé qu'Hercule deſcendit aux enfers pour enlever le Cerbère, & que l'on montroit encore du temps de Xénophon, dans la péninſule d'Achéruſie, n'eſt plus reconnoiſſable, quoiqu'elle eût deux ſtades, c'eſt-à-dire deux cents cinquante pas de profondeur. Elle doit s'être abîmée depuis ce temps là ; car il eſt certain qu'il y a eu une caverne de ce nom, laquelle a donné lieu à la fable du Cerbère, repréſenté ſur pluſieurs médailles.

Si Hercule n'a pas été le fondateur d'*Héraclée*, il y a du moins été en grande vénération : Pauſanias nous apprend qu'on y célébroit tous les travaux de ce héros. Lorſque Cotta eut pris la ville d'*Héraclée*, il y trouva dans le marché une ſtatue d'Hercule, dont tous les attributs étoient d'or pur. Pour marquer la fertilité de leurs campagnes, les *Héracliens* avoient fait frapper des médailles avec des épis & des cornes d'abondance : & pour exprimer la bonté des plantes médecinales que produiſoient les environs de leur ville,

HÉRACLÈE, en Acarnanie. ΗΡΑΚΛΕΩΤΑΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RR. en argent..... *Hunter.*

RRR. en bronze.

O. en or.

La terminaiſon ΩΤΑΝ les aſſure à l'Acarnanie.

Leur type ordinaire eſt un lion courant.

HERACLÈE, en Sicile.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRR. en argent.

RRR. en bronze.

O. en or.

HERACLÉE, en Italie. ΗΡΑΚΛΗΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

C. en argent.

RR. en bronze.

O. en or.

Ses types ordinaires ſont :

Hercule debout.

Hercule étouffant le lion de Némée.

Un lion courant.

On les diſtingue des médailles frappées dans les autres *Héraclées*, par la marque d'aſpiration qui précède la légende.

HÉRACLÉES, fêtes que l'on célébroit en l'honneur d'Hercule, ſur le mont Oëta, où étoit ſon tombeau ; elles furent inſtituées par Méuécius, roi de Thèbes.

HÉRACLÉONAS, 4e. fils d'Héraclius.

HERACLIUS AUGUSTUS.

On ne trouve point de médailles de ce prince, ſi ce n'eſt avec ſon père, & avec Héraclius ſon frère.

HERACLEOPOLIS, dans l'Égypte. ΗΡΑΚ.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Hadrien.

HÉRACLÈS; c'eſt le nom grec d'Hercule, par lequel on a voulu ſignifier que les travaux ordonnés par Junon à Hercule, lui donnèrent occaſion d'acquérir de la gloire.

HÉRACLIDES, les deſcendans d'Hercule, par Alcée ſon fils, qu'il avoit eu de Malis. *Voyez* HERCULE, OMPHALE. Euryſthée, roi d'Argos, non content de voir Hercule mort, voulut exterminer les reſtes d'un nom ſi odieux pour lui. Il pourſuivit les enfans de ce héros de climats en climats, & juſques dans le ſein de la Grèce, c'eſt-à-dire, à Athènes; ils s'y étoient réfugiés autour d'un autel de Jupiter, pour contrebalancer Junon, qui animoit Euryſthée contre Hercule & ſa race. Les athéniens prirent leur défenſe, & Euryſthée fut la victime de la vengeance qu'il ſe préparoit à faire tomber ſur eux. C'eſt ce qui fait le ſujet d'une tragédie d'Euripide, qui a pour titre les HERACLIDES. Après la mort d'Euryſthée, les *Héraclides* allèrent dans la Péloponnèſe, & s'en rendirent maîtres ; mais la peſte ayant commencé à déſoler leur armée, on conſulta l'oracle de Delphes, qui leur répondit, qu'étant entré trop tôt dans le pays, ils ne pourroient faire ceſſer le fléau que par une prompte retraite; ce qu'ils exécutèrent auſſi-tôt. Y étant rentrés trois ans après, ſuivant l'interprétation qu'ils avoient faite de la réponſe de l'oracle, qui leur avoit dit d'attendre le troiſième fruit, ils furent repouſſés par Atrée, & comptèrent alors que le ſens de l'oracle étoit qu'il falloit trois générations. En effet, ce ne fut qu'environ un ſiècle après que les *Héraclides* eurent été chaſſés du Péloponnèſe par Euryſthée, qu'ils parvinrent à s'y établir, & l'enlever aux Pélopides. L'oracle qu'ils conſultèrent avant de s'embarquer, leur ordonna de prendre pour chef de l'expédition une perſonne qui auroit trois yeux. Le borgne Oxilus, étolien de naiſſance, qu'ils trouvèrent en leur chemin monté ſur ſon cheval, fut réputé être celui que les dieux avoient marqué pour les conduire, & ils le choiſirent pour chef. Sous la conduite de ce borgne, qui ne manquoit ni de jugement, ni de courage, ils vinrent à bout de ſe rendre maîtres d'Argos, de Lacédémone, de Mycène & de Corinthe. Ce rétabliſſement, qui fut une des principales époques de l'hiſtoire grecque, changea toute la face de la Grèce. Les Héraclides furent enſuite nommés Doriens. *Voyez* HERCULE, OXILUS.

Quelques chronologiſtes ne parlent avec Petau que de deux tentatives des *Héraclides* pour rentrer dans leurs anciennes poſſeſſions : d'autres avec Scaliger en diſtinguent trois : d'autres en reconnoiſſent un plus grand nombre. Mais comme ils ne ſont point d'accord enſemble ſur les époques de ces tentatives, nous allons tâcher de les fixer.

L'an 1323 avant Jeſus-Chriſt, & quarante-un ans avant la priſe de Troye, les *Héraclides* chaſſés de la Grèce par Euryſthée, l'implacable ennemi d'Hercule & de toute ſa race, ſe réfugièrent à Athènes. Théſée les ayant pris ſous ſa protection marcha contre ce prince. Hyllus, fils d'Hercule & de Déjanire, qui étoit à la tête de l'armée, vainquit Euryſthée, le tua, & paſſa dans le Pé-

loponnèſe avec ces troupes. Mais il fut obligé de ſe retirer promptement, à cauſe de la contagion qui déſoloit le pays : alors Atrée, fils de Pelops, régnoit à Argos & à Mycènes.

Hyllus étant revenu dans le Péloponnèſe, la troiſième année après ſa retraite, fut tué en combat ſingulier par Echémus, roi de Tégée, & les *Héraclides* ſe retirèrent.

L'an 1257 avant Jeſus-Chriſt, & trente-cinq ans après la priſe de Troye, ils firent une nouvelle entrepriſe ſur le Péloponnèſe, ſous la conduite de Cléodæus, fils d'Hyllus. Cette entrepriſe ne réuſſit pas mieux que les deux précédentes; Cléodæus fut repouſſé par Oreſte, établi ſur le trône de ſon père Agamemnon.

L'an 1222 avant Jeſus-Chriſt, & ſoixante ans après la priſe de Troye, les deſcendans d'Hercule formèrent, ſans ſe décourager, une quatrième tentative ſur le Péloponnèſe, ayant à leur tête Ariſtomachus, fils de Cléodæus; mais ils échouèrent encore, & leur chef périt au paſſage de l'Iſthme.

Enfin, 1202 ans avant Jeſus Chriſt, & quatre-vingt ans après la priſe de Troye, les *Héraclides*, ſous la conduite des trois fils d'Ariſtomachus, firent une cinquième entrepriſe, dans laquelle ils éprouvèrent la fortune auſſi favorable qu'ils l'avoient juſqu'alors éprouvée contraire.

Ce ne fut néanmoins qu'après pluſieurs années qu'ils parvinrent à dépoſſéder de divers royaumes les deſcendans de Pelops; ils s'emparèrent premièrement de Lacédemone, & y formèrent deux branches de rois régnans conjointement : enſuite ils ſe rendirent maîtres d'Argos, de Mycènes, de l'Elide & de Corinthe.

Leur droit ſur les royaumes de Mycènes & d'Argos étoit inconteſtable. Amphytrion, père d'Hercule & petit fils de Perſée, roi de ces deux pays, ayant eu le malheur de tuer, par mégarde, Electrion, ſon oncle & père de ſa femme Alcmène, fut obligé de s'enfuir à Thèbes. Menelas, maître des états de ſon neveu fugitif, les tranſmit à ſon fils Euryſthée : celui ci n'eut point d'enfant, & inſtitua pour héritier ſon oncle maternel Atrée, fils de Pelops & père d'Agamemnon. De cette manière la cour ainſi étoit paſſée aux Pélopides, qui donnèrent leur nom au Péloponnèſe, appellé auparavant *Apié*.

La révolution produite par le ſuccès des *Héraclides*, changea preſque toute la face de la Grèce. Juſques-là les habitans du Péloponnèſe étoient diviſés généralement en Achéens & en Ioniens; les premiers poſſédoient les terres que les *Héraclides* aſſignèrent aux Doriens & aux autres peuples qui les avoient accompagnés; les derniers habitoient la partie du Péloponnèſe, nommée depuis l'*Achaïe*; ceux des Achéens qui deſcendoient d'Æolus, & que l'on chaſſa de Lacédémone, ſe retirèrent d'abord en Thrace, & allèrent enſuite s'établir dans le canton de l'Aſie mineure, qu'ils appellèrent *Aeolide*, où ils fondèrent Smyrne & onze autres colonies.

Les Achéens de Mycènes & d'Argos étant contraints d'abandonner leur pays, s'emparèrent de celui des Ioniens. Ceux-ci, après s'être réfugiés à Athènes, vinrent, au bout de quelques années, occuper cette côte de l'Aſie mineure, qui prit d'eux le nom d'*Ionie*; ils bâtirent, avec le temps, Epheſe, Clazomène, Samos, & pluſieurs autres villes.

Le retour des *Héraclides* eſt le commencement de l'hiſtoire de Grece, dont elle fait une des principales époques : & ce qui précède leur établiſſement, doit être regardé comme les temps fabuleux que les Poëtes ont embelli. (D. J.)

HÉRACLIUS I.

HERACLIUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont :

R. en or.

RR. le revers où on lit *victori focas*; il appartient à Phocas.

RR. en argent.

RR. en médaillons de bronze.

C. dans les autres modules.

HÉRACLIUS-CONSTANTIN, fils d'Héraclius I.

HERACLIUS CONSTANTINUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont :

R. en or.

RR. en argent.

R. en B; on le trouve avec la tête de ſon père, & auſſi avec ſon père & Héraclius ſon frère.

HERÆA, dans l'Arcadie. ΗΡΑΕΩΝ.

Cette ville a fait frapper une médaille impériale en l'honneur de Caracalla.

HÉRATÉLÉE, ſacrifice qu'on faiſoit chez les grecs & les romains le jour du mariage, à Junon qui préſide aux noces, *Junoni pronubæ*. Dans ce ſacrifice on offroit à la déeſſe des cheveux de la nouvelle mariée, & une victime dont on jettoit le fiel au pied de l'autel, pour marquer que les époux déſiroient de vivre toujours bien unis.

Digitized by Google

Héraclée ſe dérive, ſelon les uns, de Ἥρα Junon, & de τελεία, parfaite, épithète qu'on a donnée à cette déeſſe; & ſelon d'autres, de Ἥρα Junon, & de τέλος, qui ſe diſoit dans les premiers temps de la langue grecque, pour γάμος, *noces*; de ſorte que, ſelon cette dernière étymologie, *Héraclée* ſignifie ſacrifice à Junon, qui préſide aux noces.

HÉRAULT, officier public chez les anciens, dont la fonction étoit de déclarer la guerre. Les grecs, les romains, & la plupart des autres peuples policés, ont eu de tels officiers ſous des noms différens, & qui jouiſſoient de droits & de privilèges plus ou moins étendus. Leurs perſonnes, dans l'exercice de leur charge, étoient réputées ſacrées par le droit des gens; car alors les nations civiliſées avoient coutume de dénoncer la guerre à leurs ennemis par un *héraut* public. Les grecs les nommoient ἱερηφύλακες, *conſervateurs de la paix*; & c'étoit un crime de lèſe-majeſté, que de les inſulter dans leur miniſtère. L'enlèvement du *héraut* de Philippe, fut une des raiſons qu'il allégua pour rompre la paix qu'il avoit jurée. Homère nous parle ſouvent dans l'Iliade & l'Odyſſée des *héraults* grecs, & de leurs fonctions. Achille, ce guerrier jeune, bouillant, emporté, traita avec le plus grand reſpect les *héraults* que le deſpote, l'injuſte Agamemnon envoya dans ſa tente, pour lui enlever Briſéïs qu'il aimoit, & que les grecs lui avoient accordée comme la récompenſe de ſes travaux guerriers. Les *héraults* trembloient, à meſure qu'ils approchoient, pour la commiſſion dangereuſe qu'on leur avoit donnée. Achille s'en apperçut, & leur dit: » Venez ſans crainte, envoyés des dieux; ce n'eſt pas vous qui m'offenſez, mais l'homme injuſte à qui vous obéiſſez». » Ce trait, & beaucoup d'autres, prouvent aſſez qu'on ne doit jamais dire d'Achille, *jura negat ſibi nata*. Les *héraults* portoient le nom de *féciaux* chez les romains; ils étoient tirés des meilleures familles, & formoient un collège également illuſtre & conſidérable. *Voyez* FECIAL & GLADIATEUR mourant du capitole.

HÉRAULT, officier qui ſervoit dans les jeux athlétiques à proclamer les ſtatuts, les noms des combattans, des vainqueurs, & en général tous les ordres des Hellanodices.

Ces ſortes de *héraults* étoient conſacrés à Mercure, & faiſoient une partie de leurs proclamations en vers, dans la ſolemnité des jeux publics de la Grèce. La voix forte les rendoit recommandables; on les éprouvoit à cet égard, de manière qu'il y avoit entr'eux une eſpèce de combat, à qui remporteroit le prix en ce genre, comme on l'apprend de pluſieurs paſſages de Lucien & de Démoſthène. Homère n'a point oublié de célébrer Stentor, dont la voix plus éclatante que l'airain, pouvoit ſervir de trompette, & ſe faiſoit entendre plus loin que celle de cinquante hommes des plus robuſtes. Tout étoit conſidéré chez les grecs; tous les avantages du corps comme ceux de l'eſprit, avoient part aux honneurs & aux récompenſes.

HÉRAULT mourant du capitole. *Voyez* GLADIATEUR mourant (prétendu).

HERBARIA, ſive HERBATICA animalia in ludis, (654. 1. *Muratori Theſ.*). Vopiſcus rapporte dans la vie de l'empereur Probus, que l'on fit paroître & combattre dans un ſpectacle des dains, des ibis, des brebis, des bêtes fauves, & d'autres animaux herbivores, & *cætera herbatica animalia*. Ces mots peuvent expliquer le mot corrompu *herburiarum*.

HERCAERGUE, fille de Borée & d'Orithye.

HERCEUS, ſurnom de Jupiter. Cette ortographe eſt plus exacte que *Ercéus*, car ce mot grec Ἕρκος eſt écrit avec une aſpiration. Jupiter avoit ce ſurnom, parce que ſes autels, ſur-tout dans les maiſons des princes, étoient à découvert dans un lieu enfermé de murailles, dit Harpocration. Il ajoute qu'un tel lieu étoit appellé ἕρκος. Le poëme *in Ibin* attribué à Ovide & Lucain font mention de Jupiter *Hercéus* (*Ovid.* 284):

Cui nihil Hercei profuit ara Jovis.

& Lucain (IX. 979):

Herceas monſtrator ait, non reſpicis aras.

HERCULANUM. Ce n'eſt point la lave ou le torrent du feu produit par les pierres liquéfiées qui a inondé immédiatement *Herculanum*: cette ville commença à être couverte par la cendre ardente de la montagne, & enſuite par les torrens d'eau, qui ouate la cendre ſous laquelle la ville fut immédiatement enſevelie, entraînoient dans leur cours & dépoſoient ſur cette ville toutes celles qui étoient déja tombées ſur la montagne. Les premières cendres étoient d'une ſi grande chaleur, qu'elles embrâsèrent les poutres des maiſons, qu'on a trouvées converties en charbon; le bled & les fruits en devinrent tout noirs. Il faut que ces torrens n'aient pas dirigé leur cours ſur Pompeï & ſur Stabia, car dans ces deux endroits tout ſe trouve rempli d'une cendre légère, nommée *Papamonte*. D'ailleurs la lave ne pouvoit pas couler à une ſi grande diſtance; auſſi tout s'eſt il mieux conſervé dans ces deux villes que dans celle d'*Herculanum*. Après que cette dernière eut diſparu ſous les cendres & eut été inondée par les eaux, des torrens de laves & de feu

Digitized by Google

ſ'tirent de leurs ſources, & en coulant très-lentement, ils ſe répandirent peu-à-peu au-deſſus, de façon qu'elle s'en trouve couverte comme d'une croûte. Lors de l'éruption terrible de 1631, arrivée à la ſuite d'un repos de cent ans, les cendres furent également accompagnées d'une lave.

On a lieu de conjecturer par le petit nombre de corps morts, que les habitans eurent le temps de prendre la fuite, car on n'a trouvé aucun ſquelette ni à Portici, ni à Reſina, ni à Pompeii; ce n'eſt qu'à Gragnano ou à Stab qu'on a découvert trois corps de femmes, dont l'une, qui étoit ſans doute la ſervante des deux autres, portoit vraiſemblablement une petit caſſette de bois qui s'eſt trouvée placée à ſes côtés; & qui, lorſqu'on a voulu y toucher, eſt tombée en pouſſière. Les deux autres avoient des braſſelets & des pendans d'oreille d'or, qu'on voit dans le cabinet. Voilà la raiſon pour laquelle on n'a découvert que quelques médailles d'or & quelques pierres gravées, & très-peu de meubles précieux, car les effets de quelque valeur avoient été retirés par les habitans avant leur fuite: auſſi les chambres de la plupart des maiſons ont-elles paru preſque entièrement démeublées. On a trouvé dans un appartement un coffre de fer jetté en travers ſur le plancher: les travailleurs perſuadés qu'ils y trouveroient des effets conſidérables, & que cette découverte leur vaudroit une gratification, furent trompés, car le coffre étoit vuide. La fuite des habitans de Pompeii fut très-précipitée: on en peut juger par la quantité des uſtenſiles peſans qu'on a déterrés loin des maiſons, & qui avoient probablement été abandonnés en fuyant.

Les fouilles de cette dernière ville prouvent qu'elle avoit ſubi bien plus anciennement les éruptions du Véſuve: mais les anciens n'en avoient que de foibles idées, qui n'étoient établies que ſur les ſcories que la montagne leur préſentoit; cependant il leur auroit été poſſible de s'en mieux aſſurer. Strabon a jugé des embraſemens de cette montagne par ſon terrein cendré & par des cavernes remplies de pierres de la même couleur, qui paroiſſoient avoir été calcinées. Diodore ne dit rien autre choſe, ſinon que l'on trouve ſur cette montagne des marques d'embraſemens anciens. Et Pline, à qui l'éruption de cette montagne a coûté la vie, parle dans deux endroits du Véſuve, ſans faire mention de ſes feux; de ſorte qu'il paroît que la nature de cette montagne lui a été également inconnue. La preuve la plus forte en faveur de mon opinion eſt la terre brûlée, mêlée de ſcories, ſur laquelle toute la ville de Pompeii eſt batie, terre qui s'appelle aujourd'hui *Terra di fuoco*.

Cet indice auroit dû ſuffire pour avertir ceux qui fouilloient la terre en ces endroits dans le deſſein d'y jetter les fondemens de quelques bâtimens, que le Véſuve y avoit fait autrefois des ravages. De plus, les rues ſoit d'*Herculanum*, ſoit de Pompeii, ſont pavées de grandes pierres de laves, qui ſe diſtinguent des autres cailloux & pierres dures par un mélange particulier, & par de petites taches blanches, ſur un fond noir, tirant ſur le gris, & forment une ſorte de pierre qui ne paroît pas avoir été connue des anciens. On a tiré d'*Herculanum* une ſeule de ces pierres, pour la placer dans le cabinet de Portici; elle eſt large de deux palmes trois pouces, ſelon la meſure romaine. Le pére de la Torré, dans ſa deſcription du Véſuve, auroit pu citer avec utilité le pavé des laves qu'on trouve dans les villes abîmées; & ce témoignage ſeul lui auroit appris que la lave d'aujourd'hui n'eſt pas plus dure que celle des temps anciens: cet auteur (*Storia del Veſuvio*, c. 5, §. 128, page 98; & dans la Traduction françoiſe de ce livre, page 132.) raiſonne bien, mais l'expérience le contredit ſouvent. Les morceaux de laves que l'on voit employés dans les bâtimens de Pompeii, prouvent encore qu'il y a eu des éruptions antérieures au règne de Titus. (Winckelmann).

Sur-tout le reſte *voyez* HERCULANUM dans le dictionnaire de géographie ancienne, & CABARET dans celui-ci.

HERCULANUS nodus, nœud de la ceinture des nouvelles mariées.

HERCULE: « Je voudrois ſavoir, dit Cicéron, » quel eſt l'*Hercule* que nous adorons: car ceux » qui ont approfondi ces hiſtoires peu connues, » nous aſſurent qu'il y en a eu plus d'un. Le plus » ancien, celui qui ſe battit contre Apollon, pour » le trépied de Delphes, eſt fils de Jupiter & de » Lyſite; mais le ſecond *Hercule* eſt l'Egyptien » que l'on croit fils du Nil, & qui paſſe pour » l'auteur des lettres Phrygiennes; le troiſième » pour qui l'on fait des offrandes funèbres, eſt » un des dactyles d'Ida; le quatrième fils de Ju- » piter & d'Aſtérie, ſœur de Latone, ſingu- » liérement honorée par les Tyriens, qui pré- » tendent que Carthage eſt ſa fille; le cinquième » nommé Bel, que l'on adore dans les Indes; « le ſixième eſt le nôtre, le fils d'Alcmène & de » Jupiter, mais de Jupiter troiſième; car il y » en a eu pluſieurs ». Il eſt donc certain, d'après le témoignage de Cicéron & de pluſieurs auteurs de l'antiquité, qu'il y a eu pluſieurs *Hercules* beaucoup plus anciens que le fils d'Alcmène. On croit même que le nom d'*Hercule* n'étoit pas un nom propre, mais appellatif, qu'on donnoit aux fameux négocians qui alloient découvrir de nouveaux pays, & y conduire des colonies: s'y rendant ſouvent auſſi fameux par le ſoin qu'ils prenoient de les purger des bêtes farouches qui

Digitized by Google

les infeſtoient, que par le commerce qu'ils y établiſſoient. Les Grecs ont chargé l'hiſtoire de l'*Hercule* de Thèbes, des exploits de tous les autres, de ce grand nombre de voyageurs & d'expéditions dont parlent les poëtes, & de tant d'avantures, pour leſquelles la vie d'un ſeul homme ne ſuffiroit pas.

Le plus ancien *Hercule*, dit Cicéron, eſt celui qui ſe battit contre Apollon. En voici l'hiſtoire: *Hercule* étant allé conſulter l'oracle de Delphes, la prêtreſſe lui fit ſavoir que le Dieu n'étoit pas diſpoſé à répondre ce jour-là. *Hercule* qui n'étoit pas patient, s'emporta juſqu'à renverſer & mettre en pièces le trépied ſacré. Apollon offenſé de ce procédé, voulut tirer raiſon de l'inſulte qu'il avoit reçue dans ſon temple; il en vint aux mains, dit-on, avec *Hercule*, mais il fut vaincu.

L'*Hercule* le plus connu, celui qui étoit honoré chez les Grecs & les Romains, & auquel ſe rapportent preſque tous les anciens monumens, eſt le fils de Jupiter & d'Alcmène, femme d'Amphitrion, roi de Thèbes. La nuit qu'il fut conçu, dura l'eſpace de trois nuits, ou même de neuf: mais l'ordre des temps ne fut pas pour cela dérangé, parce que les nuits ſuivantes en furent plus courtes en proportion. Le jour de ſa naiſſance le tonnerre ſe fit entendre dans Thèbes à coups redoublés, & l'on vit pluſieurs prodiges, qui annonçoient la gloire future du fils de Jupiter. *Voyez* l'hiſtoire de ſa naiſſance au mot *Alcmène*. On y a auſſi rapporté l'hiſtoire des deux ſerpens envoyés dans ſon berceau. Junon adoucie par la preuve qu'il donna alors d'une force divine, & par les prières de Pallas, conſentit même à lui donner de ſon lait pour le rendre immortel. Diodore raconte autrement cette dernière fable. Alcmène craignant la jalouſie de Junon, n'oſa s'avouer la mère d'*Hercule*, & l'expoſa au milieu d'un champ dès qu'il fut né. Minerve & Junon paſſèrent bientôt par-là; & comme Minerve regardoit cet enfant avec des yeux d'admiration, elle conſeilla à Junon de lui donner à téter. Junon le fit, mais l'enfant dont la force étoit déjà prodigieuſe, lui preſſoit & lui tiroit ſi rudement le ſein, qu'elle ne put le ſouffrir; & comme elle retira ſa mamelle avec effort, il tomba du lait, qui forma dans le ciel ce qu'on nomme la voie lactée. Il y en a qui diſent que le lait qui la forma tomba de la bouche d'*Hercule*, qui avoit tété trop goulument. Ces fables ſuppoſoient que Junon étoit alors dans le ciel; mais les Thébains montroient l'endroit, où, ſelon eux, Junon trompée par Jupiter, allaita *Hercule*. Minerve alors le prit & le porta chez Alcmène, comme chez une nourrice à qui elle l'avoit recommandé. Voyez ALCMENE, EURYSTEE, GALAXIE. Voyez auſſi LAONOME.

Le jeune *Hercule* eut pluſieurs maîtres, il apprit à tirer de l'arc de Rhadamante & d'Eurythe; de Caſtor, à combattre tout armé: Chiron fut ſon maître en aſtronomie & en médecine; Linus, ſelon Elien, lui enſeigna à jouer d'un inſtrument qui ſe touchoit avec l'archet, & comme *Hercule* détonnoit en touchant, Linus l'en reprit avec quelque ſévérité; *Hercule*, peu docile, ne put ſouffrir la réprimande; il jeta ſon inſtrument à la tête du chantre, & le tua du coup. Il devint d'une taille extraordinaire & d'une force de corps incroyable: on lui donnoit ſept pieds de haut, & trois rangs de dents. Un ancien mythologue dit qu'il étoit quarré dans ſa taille, nerveux, noir, ayant le nez aquilin, les yeux bleuâtres, les cheveux plats & fort négligés. C'étoit auſſi un grand mangeur. (Voyez *Lépréas*). Un jour qu'il voyageoit avec ſon fils Hyllus, ayant grand faim tous les deux, il demanda des vivres à un laboureur qui conduiſoit une charrue; &, parce qu'il n'en obtint rien, il détacha un des bœufs de la charrue, l'immola aux Dieux & le mangea: pendant qu'il le mangeoit, le payſan proféra mille injures qui divertirent beaucoup *Hercule*. Quand on lui eut dreſſé un autel dans ce canton, il voulut que ce villageois fût ſon prêtre, & lui commanda de répéter ſes injures toutes les fois qu'on lui offriroit des ſacrifices; car il n'avoit jamais, diſoit-il, mangé avec plus grand d'appétit; & les Lindiens conſervèrent depuis la méthode d'injurier dans les ſacrifices qu'ils lui offroient. On raconte un fait aſſez extraordinaire relatif à l'avidité avec laquelle il mangeoit; car on prétend qu'il faiſoit mouvoir ſes oreilles. Cette faim canine l'accompagna juſque dans le ciel: de là vient que Callimaque exhorte Diane à prendre, non des lièvres, mais des ſangliers & des taureaux, parce que Hercule n'avoit point perdu entre les Dieux la qualité de grand mangeur qu'il avoit eue parmi les hommes. Voyez BUPHAGUS. Il devoit être un grand buveur, ſi on en juge par la grandeur de ſa coupe: il falloit deux hommes pour la porter; quant à lui il n'avoit beſoin que d'une main, pour s'en ſervir lorſqu'il vouloit la vider. De-là on appella *Herculeanus Scyphus*, coupe d'Hercule, le grand vaſe que l'on faiſoit vider à la ronde dans les feſtins joyeux.

Hercule étant devenu grand, ſe retira, dit Xénophon, en un lieu à l'écart, pour penſer à quel genre de vie il s'adonneroit: alors lui apparurent deux femmes de grande ſtature, dont l'une fort belle qui étoit la vertu, avoit un viſage majeſtueux & plein de dignité, la pudeur dans les yeux, la modeſtie dans tous ſes geſtes & la robe blanche. L'autre, qu'on appelloit la moleſſe ou la volupté, étoit dans un grand embonpoint & d'une couleur plus relevée; ſes regards libres & ſes habits magnifiques, la faiſoient connoître pour ce qu'elle étoit. Chacune des deux tâcha de le gagner par ſes proueſſes; il ſe détermina enfin

Digitized by Google

à ſuivre le parti de la vertu, qui chez les anciens étoit ſynonyme de la valeur. On voit ſur une médaille *Hercule* aſſis entre Minerve & Vénus; l'une reconnoiſſable à ſon caſque & à ſa pique, eſt l'image de la vertu; l'autre précédée de cupidon, eſt le ſymbole de la volupté. Ayant donc embraſſé de ſon propre choix, un genre de vie dur & laborieux, il alla ſe préſenter à Euryſtée, ſous les ordres de qui il devoit entreprendre ſes combats & ſes travaux, par le ſort de ſa naiſſance. Celui-ci excité par Junon, lui commanda les choſes les plus dures & les plus difficiles; c'eſt ce qu'on appelle les douze travaux d'Hercule.

Le premier eſt ſon combat avec le lion de Nemée. Voyez NEMÉE. Le ſecond, eſt le combat de l'hydre de Lerne. Voyez LERNE. 3°. Il prit le ſanglier d'Erymanthe. Voyez ERYMANTHE. 4°. Il atteignit à la courſe la biche aux pieds d'airain, dans la forêt de Ménale. Voyez MENALE. 5°. Il délivra l'Arcadie des oiſeaux du lac de Stymphale Voyez STYMPHALE. 6°. Il dompta le taureau de l'iſle de Crète, que Neptune avoit envoyé contre Minos. 7°. Il enleva les cavales de Diomède, & le punit lui même de ſa cruauté. Voyez DIOMÈDE. 8°. Il vainquit les Amazones, & leur enleva leur Reine. Voyez HIPPOLYTE. 9°. Il nettoya les étables du roi Augias. Voyez AUGIAS. 10°. Il combatit contre Géryon. Voyez GERYON. 11°. Il enleva les pommes d'or du jardin des Heſpérides. Voyez HESPERIDES. 12°. Enfin il retira Théſée des enfers. Voyez THESÉE. On lui attribue pluſieurs autres actions mémorables, & ſes travaux ſe trouvent tellement multipliés dans les anciens auteurs, qu'il pourroit s'en trouver plus de cent cinquante. Tous les pays & preſque toutes les villes, ſur-tout dans la Grece, avoient quelque hiſtoire particulière, & ſe faiſoient honneur d'avoir été le théâtre de quelque action merveilleuſe de ce héros. Voici la ſuite de ſes exploits & de ſes voyages. Quelques ſavans ont cru pouvoir ſe haſarder à leur aſſigner un ordre chronologique.

Il n'avoit que dix-huit ans quand il tua le lion de Némée. La même année il vainquit les Minyens, par là il délivra les Thébains du tribut qu'ils payoient aux Minyens. Créon, roi de Thébes, récompenſa Hercule, en lui donnant en mariage Mégare ſa fille. *Voyez* MEGARE.

Il s'embarqua enſuite avec les Argonautes; mais il étoit d'une maſſe ſi lourde, qu'il mettoit le vaiſſeau en danger de périr; & ſa voracité conſommoit tous les vivres deſtinés au voyage. Il débarraſſa de lui les voyageurs, en ſe faiſant mettre à terre ſur les côtes de Theſſalie.

Agé de vingt-trois ans, les furies s'emparèrent de lui, par l'ordre de l'implacable Junon; & dans un accès de fureur, il tua les enfans qu'il avoit eu de Mégare. Il fut délivré des furies par Médée; qui vint d'abord ſe réfugier à Thébes; après s'être vengée de l'infidélité de Jaſon.

Revenu dans ſon bon ſens il alla conſulter l'oracle, qui lui ordonna de ſe ſoumettre à Euryſthée.

Agé de vingt-quatre ans, il commença ſes douze travaux, qu'il accomplit en onze ans, juſqu'à l'âge de trente-trois ans.

Devenu amoureux d'Iole, fille d'Eurythe, roi d'Achaïe, il la demanda à ſon père; il en eſſuya un refus, qui lui cauſa un ſecond accès de fureur dans lequel il tua Iphitus, frère d'Iole. Il alla chez preſque tous les princes du Peloponèſe, pour ſe faire expier de ce crime; mais inutilement. L'oracle lui conſeilla d'aller en Lydie, & de s'y faire vendre comme eſclave à la reine Omphale, veuve de Tmolus, qui régnoit dans ce pays; l'eſclavage devoit être de trois ans. Avant d'y paſſer il ſe fit expier par Théſée.

Arrivé chez Omphale, il devint amoureux de Malé, eſclave de la princeſſe, & en eut un fils, qu'il nomma Alcée, du nom de ſon grand-père. C'eſt de cet Alcée que deſcendoient les Héraclides, qui régnèrent en Lydie pendant 505 ans, juſqu'à Gygès, qui détrôna Candaule. Ce fut pendant ſon eſclavage qu'il marcha contre les Cercopes, peuple voiſin de la Lydie, qui avoient oſé ſe meſurer contre lui: leur témérité fut punie; ils furent métamorphoſés en pierres. *Voyez* CERCOPES.

Au retour de cette expédition, il adreſſa ſes vœux à Omphale, de laquelle il eut Agelaüs, de qui deſcendoit Créſus.

Le temps de ſon eſclavage fini, il repaſſa en Grèce & de-là à Troie, où il délivra Héſione, & punit Laomédon. *Voyez* HESIONE, LAOMEDON. C'eſt ici le lieu de placer une circonſtance particulière de la délivrance d'Héſione; elle caractériſe le courage de ce héros. Il ſe jetta à corps perdu & armé de toutes pièces, dans la gueule du monſtre qui ſe diſpoſoit à dévorer Héſione. Il deſcendit juſqu'au fond des entrailles de l'animal, & y reſta trois jours, qu'il employa à le déchirer, juſqu'à ce qu'il ſe fût fait un paſſage pour ſortir. Dans cette aventure il ne perdit que ſes cheveux, que la chaleur du ventre du monſtre fit tomber.

Au retour de cette expédition, *Hercule* fit une deſcente dans l'iſle de Cos, dont il ſe rendit maître. Pendant ſon ſéjour dans cette iſle, il devint amoureux de Galciope ou Chalciope, fille d'Eurypilus, & la rendit mère de Theſſalus, dont les fils ſe trouvèrent au ſiège de Troie.

De retour dans le Péloponèſe, il marcha contre les Molionides, les attaqua comme ils alloient aux jeux iſthmiques, & les tua. *Voyez* MOLIONIDES.

Après

Après la défaite d'Augias, Hercule passa à Olympie, où il institua les jeux Olympiques. *Voy.* OLYMPIQUES.

Après la fin de ces jeux il marcha à Pylos, dont Nélée étoit roi. Ce prince avoit refusé de l'expier après le meurtre d'Iphitus. Pour s'en venger il ruina la ville de ce prince, le tua lui & tous ses enfans, à l'exception de Nestor. *Voyez* NÉLÉE, PERICLYMÈNE.

De Pylos, il passa à Lacédémone, où Hippocoon avoit usurpé le trône sur Tyndare, mari de Léda. Il remit Tyndare sur le trône, & voulut se mettre en possession de celui de Tyrinthe; mais Eurystée s'y opposa, & l'obligea de se retirer à Phénée, ville d'Arcadie, où il passa quatre ans.

Au bout de ce temps Eurysthée, qui ne pouvnit, sans inquiérude, le souffrir si près de lui, le fit sortir du Péloponèse, & passer en Ærolie. Oënée roi de Calydon, pour se l'attacher, lui donna en mariage Déjanire sa fille, dont il eut Hyllus. Delà il marcha contre Philante, roi des Thesphores; il prit Ephyre, sa capitale, & rendit Astioché, fille de ce prince, mère de Tlepoléme.

Hercule obligé de quitter Calydon, pour un meurtre involontaire, ne se trouva point à la fameuse chasse du sanglier. Il alla chercher une retraite chez Ceyx, roi de Trachine, avec sa femme Déjanire, & son fils Hylus. Le roi le purifia du meurtre qui l'avoit obligé de sortir de Calydon. C'est dans ce voyage qu'arriva l'histoire de Nessus. *Voyez* DÉJANIRE.

Etant chez Ceyx, Hercule entreprit une guerre contre les Dryopes & les Lapithes, en faveur du roi des Doriens, qui lui céda le tiers de son royaume. Hercule s'y établit avec les siens; & de là est venu le nom de Doriens qu'on donna aux Héraclides, quand ils furent retournés dans le Péloponèse.

Hercule demanda Astiamie en mariage à Orménius, roi des Pélasges du mont Pelion, & lui déclara la guerre pour se venger de son refus. D'autres disent qu'Hercule épousa Astydamia, qui étoit fille d'Amintor. *Voyez* ASTYDAMIE, LEPRÉAS.

Il ne pouvoit pardonner à Eurytе, roi d'Achalie, le refus qu'il lui avoit fait autrefois de sa fille Iole. Pour s'en venger il lui déclara la guerre, le tua avec ses enfans, & emmena Iole prisonnière. Quoique cette princesse ne fût plus de la première jeunesse, puisqu'il y avoit quinze ans qu'*Hercule* l'avoit demandée en mariage, son amour se ralluma. Déjanire craignant d'être répudiée par son mari, qui depuis son exil de Calydon, ne trouvoit aucun avantage dans ce mariage; au lieu que celui d'Iole lui eût apporté des droits sur le royaume d'Œchalie; Déjanire crut qu'il étoit temps d'employer la robe de Nessus. *Hercule* empoisonné par le sang de Centaure, termina ses jours comme on le dira ci-après. Il étoit âgé de quarante-neuf ans.

On n'a pas fait entrer dans cette suite plusieurs autres exploits d'*Hercule* dont l'époque n'a pu être fixée. Tel est la défaite des Centautes. *Voyez* CENTAURES. La mort d'Anthée. *Voyez* ANTHÉE; celles de Busiris. *Voyez* BUSIRIS; celle d'Eryx. *Voyez* ERYX; celle de Lycus. *Voyez* LYCUS; celle de Cacus; de plus il délivra Prométhée de l'aigle qui lui mangeoit le foie. Il soulagea Atlas, pendant quelque temps, du fardeau du ciel qu'il portoit sur ses épaules: on dit que ce fut pendant qu'Atlas alla lui cueillir les pommes du jardin des Hespérides. Il sépara d'un coup de massue, les deux montagnes, Calpé & Abyla qui empêchoient la jonction de l'océan avec la méditerannée, & planta ces deux fameuses colonnes, qui sont si connues par le *non plus ultrà*. Il combattit contre la mort, & la vainquit, en lui arrachant Alceste. Il descendit aux enfers, & entraina Cerbère sur la terre. *Voyez* ALCESTE. Il combatit & vainquit le fleuve Achéloüs. *Voyez* ACHÉLOÜS. Enfin, il alla jusqu'à combattre contre les Dieux mêmes. Homère dit que pour se venger des persécutions de Junon, Hercule tira contre cette déesse une flèche à trois pointes, & la blessa au sein; elle en ressentit de si grandes douleurs, qu'il sembloit qu'elles ne seroient jamais appaisées. Le même poëte ajoute que Pluton fut blessé d'une flèche par *Hercule*, dans les enfers mêmes, & que ce Dieu fut obligé de monter au ciel, pour se faire guérir par le médecin des Dieux. Un jour qu'il se trouvoit fort incommodé des ardeurs du soleil, il se mit en colère contre cet astre, & tendit son arc pour tirer contre lui: le soleil admirant son courage, lui fit présent d'une coupe d'or, sur laquelle, dit Phérécides, il s'embarqua. Le mot grec Σκύφος, signifie une barque & une coupe. Enfin *Hercule* s'étant présenté aux jeux Olympiques, pour disputer le prix, & personne n'osant se commettre avec lui, Jupiter lui-même voulut lutter contre son fils, sous la figure d'un athlète, l'avantage, après un long combat ayant été égal de part & d'autre, le Dieu se fit connoître, & félicita son fils sur sa force & sur sa valeur.

Ce héros ne fut pas moins vaillant dans les combats de Vénus. Le nombre de ses femmes & de ses concubines est infini: les plus connues sont, *Astidamie*, *Astioché*, *Augé*, *Déjanire*, *Epieaste*, *Iole*, *Mégare*, *Omphale & Parthénope*. N'oublions pas les cinquante filles de Tespius ou de Thestius, qu'il rendit mères toutes dans la même nuit. *Voyez* THESPIUS. Quintus *Calaber* compte cette avanture pour la treizième des travaux d'*Hercule*. On a remarqué que, comme ses exploits l'attiroient, tantôt dans un pays, tantôt dans un autre, il avoit dispersé des femmes en plusieurs endroits du

monde. Au reſte, il a eu avec de jeunes garçons, des liaiſons qui n'ont pas été à l'abri de toute critique. Lactance fait aux payens un juſte reproche d'avoir mis au nombre de leurs Dieux, un homme qui avoit laiſſé des marques de ſa débauche par toute la terre. *Hercules..... nonne orbem terræ, quem peragraſſe ac purgaſſe narratur, ſtupris, libidinibus adulteriis inquinavit? Nec mirum, cum eſſet adulterio genitus Alcmenæ. Quid tandem potuit in eo eſſe divini qui, ſuis ipſe vitiis mancipatus, & mares & fœminas, contra omnes leges, infantiâ, dedecore, flagitiis affecit.* (*Lactant. lib. I. caput* 2.)

Le nombre de ſes enfans a dû être infini. Combien d'ailleurs lui en ſuppoſa-t-on, & combien ſe firent honneur, dans la ſuite, de deſcendre de ce héros? Il eut, de Mégare, pluſieurs enfans, qu'il tua lui-même, avec leur mère, dans un de ces accès de fureur auxquels il étoit quelquefois ſujet. Junon, toujours ennemie déclarée d'*Hercule*, dit Euripide, n'ayant pu venir à bout de le perdre par tous les travaux qu'elle avoit inſpiré à Euryſthée d'exiger de lui, ordonna à une des Euménides de troubler le ſens de ce héros juſqu'à la fureur. Un jour qu'il offroit un ſacrifice à Jupiter-libérateur, au retour des enfers, il s'arrête tout-à-coup, ſes yeux roulent d'une manière affreuſe & ſe rempliſſent de ſang: l'écume coule ſur ſa barbe, & avec un ſouris convulſif & forcé, il demande ſes armes. En ſe retirant de l'autel il s'imagine monter ſur ſon char; il paſſe dans un autre appartement de ſon palais; il croit être chez les Mégariens; un moment après à Corinthe, puis à Mycènes. Il ſe dépouille; il ſe bat en l'air; il ſe perſuade avoir remporté de grandes victoires. Son père ſe préſente pour le rappeller à ſon bon ſens; mais *Hercule* le prend pour Euryſthée, & ſes propres enfans pour ceux de ſon ennemi: armé de ſon arc il les pourſuit; tout le monde fuit: on l'enferme dans un appartement; il ſe croit aux portes de Mycènes; il briſe tout, ſe fait un paſſage, & du même coup il rue ſa femme & ſes enfans: il court ſur ſon père; mais Pallas l'arrête & le renverſe: il eſt enfin plongé dans un profond ſommeil; & pendant ce temps on le lie à un débris de colonne. A ſon reveil il revient à lui; & voyant autour de ſoi tous ces cadavres, il eſt foudroyé par cette vue, & plus encore en apprenant qu'il eſt l'unique auteur de ce carnage. Trop inſtruit de ſon malheur, il veut ſe donner la mort; il ſe livre à un repentir affreux; il ne penſe qu'au moyen de ſe délivrer de la vie. Cependant Théſée lui perſuade à la fin, que ce ſeroit donner un ſoupçon de lacheté, que de quitter la vie dans un accès de chagrin; il accepte l'aſyle que lui offre cet ami, & ſe retire à Athènes. Tel eſt le ſujet d'une tragédie grecque d'Euripide, & d'une autre latine de Sénèque: toutes les deux ont pour titre *Hercule furieux*. Ces accès de fureur étoient peut-être une ſuite du mal caduc, auquel, quelques auteurs nous diſent qu'il étoit ſujet: on le faiſoit revenir en lui faiſant ſentir une caille, dont l'odeur, au rapport de Galien, eſt un remède utile à ce mal; ce qui a donné lieu à une fable, qu'*Hercule* ayant été tué par Typhon, Iolas, ſon ami, lui rendit la vie avec une caille. C'eſt pourquoi les Phéniciens, au rapport d'Athénée, offroient à *Hercule* des cailles en ſacrifices.

La mort d'Hercule fut un effet de la vengeance de Neſſus & de la jalouſie de Déjanire. Cette princeſſe inſtruite des nouvelles amours de ſon mari, lui envoya une tunique teinte du ſang du Centaure, croyant ce préſent propre à l'empêcher d'aimer d'autres femmes; mais à peine ſe fut-il revêtu de cette fatale robe, que le venin dont elle étoit infectée, fit ſentir ſon funeſte effet; & ſe gliſſant dans les veines, pénétra, en un moment juſqu'à la moëlle des os. Il tâcha en vain d'arracher de deſſus ſon dos la fatale tunique: mais elle s'étoit collée ſur ſa peau, & comme incorporée à ſes membres; à meſure qu'il la déchiroit, il ſe déchiroit auſſi la peau & la chair. Dans cet état il pouſſe des cris effroyables, & fait les plus terribles imprécations contre ſa perfide épouſe. Voyant tous ſes membres deſſechés & ſa fin approcher, il éleve un bucher ſur le mont Oëta, y étend ſa peau de lion, ſe couche deſſus, met ſa maſſue ſous ſa tête, & ordonne enſuite à Philoctète d'y mettre le feu, & de prendre ſoin de ſes cendres. *V.* Déjanire, Lycas, Neſſus, Philoctète. La mort d'Hercule a donné lieu à une belle tragédie greeque, intitulée, les *Trachiniennes*, & à une autre de Sénèque, qui a pour titre, *Hercule ſur le mont Oëta.*

Dés que le bucher fut allumé, la foudre, dit-on, tomba & réduiſit le tout en cendres en un inſtant, pour purifier ce qu'il y avoit de mortel dans Hercule. Jupiter l'enleva alors dans le ciel, & voulut l'aggréger aux collège des grands Dieux: mais il refuſa cet honneur ſelon Diodore, diſant que, comme il n'y avoit point de place vacante dans le collège, il ne devoit point y entrer, & qu'il ſeroit déraiſonnable de dégrader quelqu'autre divinité, afin qu'il y fût introduit. Il ſe contenta donc du rang de demi-Dieu: cependant Atlas ſe reſſentit bientôt, dit Lucien, du poids de cette nouvelle divinité. Philoctète ayant élevé un tombeau ſur les cendres de ſon ami, y vit bientôt offrir des ſacrifices au nouveau Dieu: les Thébains & les autres peuples de la Grèce, témoins de ſes belles actions, lui élévèrent des autels & des temples comme à un demi-Dieu. Son culte fut porté à Rome, dans les Gaules, en Eſpagne: il s'étendit juſques dans la Taprobane, dit Pline. Il y avoit à Tyr un fort beau temple d'Hercule, où l'on voyoit un pilier fait d'une ſeule émeraude,

Digitized by Google

& un ſiège pour le Dieu, fabriqué d'une ſeule pierre précieuſe appellée *euſebés*. *Hercule* eut pluſieurs temples à Rome, entr'autres celui qui étoit ſitué auprès du cirque; & celui qui étoit au marché aux bœufs: c'eſt dans ce dernier qu'il n'entroit jamais, ni chien, ni mouches, dit Pline; & la raiſon qu'en donne fort ſérieuſement Solin, c'eſt qu'*Hercule* en avoit fait anciennement la prière au Dieu Myagrus, ou chaſſe-mouches. Enfin on vantoit un fameux temple d'*Hercule* à Cadix, dans lequel, dit Strabon, on voyoit les fameuſes colonnes d'*Hercule*. La divinité n'y étoit repréſentée par aucune image, ni par aucune figure. Il n'était permis ni aux femmes, ni aux cochons d'y entrer. Celui qui ſacrifioit devoit être pur, chaſte, avoir la tête raſée, les pieds nuds & des habits traînans.

Hercule eſt ordinairement repréſenté ſous la figure d'un homme fort & robuſte, avec une maſſue à la main, & couvert de la peau du lion de Némée; peau invulnérable, qui lui ſervoit de bouclier. Il a auſſi quelquefois l'arc & le carquois; mais rarement le trouve-t-on avec cette arme: il y a des monumens où il paroît avec la corne d'abondance ſous le bras; & cela, parce qu'il avoit coupé une corne à Achéloüs, qui, pour la ravoir lui fit préſent de la corne d'Amalthée. On le trouve aſſez ſouvent couronné de feuilles de peuplier blanc; parce qu'ayant fait la découverte de cet arbre en Theſprotie, dans le royaume d'Aidonnée, où il voyagea, il en apporta des plants dans la Grèce, & affecta, depuis ce temps-là, dit Pauſanias, d'en porter des couronnes; c'eſt pour cela que le peuplier blanc lui étoit conſacré, & que Virgile appelle cet arbre le peuplier d'Hercule. *Voyez* PEUPLIER. La maſſue d'*Hercule* étoit de bois d'olivier: les Trézéniens, ſelon Pauſanias, en racontoient un grand miracle, ſavoir: qu'après la mort d'*Hercule*, ſa maſſue ayant été fichée en terre, avoit pris racine, & étoit devenue un arbre.

On donne à ce héros différens noms, dont chacun aura ſon explication particulière. Les voici: Alcide, Amphitryoniadés, Archégétes, Baraicus, Bibace ou buveur, Buphagus, Buraicus, Charops, Cynoſargés, Endovicellus, Erythréen, Fidius, Hippodéte, Ideus, Indicans, Maguſanus, Manticlus, Mélampygus, Melchraïés, Mélius, Muſagéte, Myagrus, Ogmios, Pamphagus, Polyphagus, Prodicius, Promachus, Révélateur, Rhinocoluſtés, Sanctus, Sangus, Somnialis, Thraſius, Tricoſus, Triveſperum, Tyrinthius, Vialis ou Ductor & Defenſor, &c. Ses deſcendans ſe nommoient *Héraclides*. *Voyez* ce mot.

Hérodote place la naiſſance d'*Hercule* cent ans avant la priſe de Troie par les Grecs; c'eſt-à-dire vers l'an 1382 avant l'ère chrétienne.

HERCULE-Egyptien. *Voyez* CHON & l'alinéa ſuivant:

Voici l'explication que donne de cette divinité M. Dupuis de Lizieux, d'après ſon ſyſtême Mytho-Aſtronomique.

Pluſieurs anciens Auteurs ont ſouvent confondu *Hercule* avec le ſoleil, quoiqu'il y eût une grande différence entre le ſoleil & le génie ſolaire, ou l'aſtre dans lequel l'ame du monde eſt ſuppoſée placer ſon énergie, lorſqu'elle imprime ſa force motrice à la ſphère du ſoleil; enfin, l'aſtre qui fixe l'époque la plus importante de ſon mouvement annuel. Cette vérité eſt exprimée dans un paſſage très-formel d'Athénagoras, (p. 180.) où il eſt clair que l'*Hercule* à qui on donne le titre de dieu du temps, eſt l'*Hercules Ophiucus* de nos ſphères. Tant qu'on n'établira point cette diſtinction, jamais on n'expliquera les fables ſolaires. Il eſt vrai qu'on fit honneur au génie ſolaire des travaux du ſoleil dont il dirigeoit la marche; mais on ne peut pas réciproquement expliquer par le ſoleil tout ce qui eſt mis ſous le nom du génie ſolaire. Les anciens eux-mêmes nous ont quelquefois marqué cette diſtinction, & quelques-uns nous diſent, non pas qu'*Hercule* eſt le ſoleil, mais qu'il eſt l'intelligence qui conduit le ſoleil, & ſemble voyager avec lui dans le zodiaque. Les Egyptiens, nous dit Plutarque, *fabulantur Herculem in ſole poſitum unà cum illo circumferri* (*de Iſid.*) Il en dit autant du génie connu ſous le nom d'Apollon: *Virtutem illam, quæ præeſt ſoli, dùm circumfertur, Ægyptii Orum, Graci Apollinem vocant.* Apollon n'étoit donc pas le ſoleil, mais le génie ſolaire. Plutarque (*de Pythic. oracul. p.* 400.) fait dire par un des interlocuteurs: *Tu Apollinem à ſole alium cenſes? Omnino, inquam, ſicut luna à ſole differe. Verùm luna, neque ſæpe, neque omnibus ſolem occultat. Sol autem ferè apud homines omnes, ut ignoretur Apollo effecie, ſenſu intelligentiam avertens ab eo quod eſt, ad id quod apparet.* Cette idée rentre abſolument dans la nôtre; nous prétendons qu'on doit diſtinguer Apollon, ou l'aſtre du génie, d'avec le ſoleil auquel il eſt uni, comme cauſe motrice de la ſphère ſolaire. C'eſt cette ame que Macrobe appelle *Hercule*, ou le ſoleil, *qui in omnibus per omnia; ce ſpiritus qui aſtra intus alit, lucentemque globum lunæ*, &c. (Virgile, lib. VI.). Macrobe (*Somn. ſcip.* lib. 2. c. 16.) nous dit, *ſi verò ipſius mundanæ animæ motus requires, cæleſtem volubilitatem & ſpharurum ſubjacentium impetus intuere, ortum occaſumve ſolis, curſus ſyderum vel recurſus quæ omnia animâ movente proveniunt.* L'ame du monde étoit donc cenſée agir ſur le ciel des fixes, imprimer le mouvement à toutes les ſphères, & voyager ou circuler dans le zodiaque avec les planètes, & en particulier avec le ſoleil; voilà pourquoi dans l'hymne d'Orphée on dit à *Hercule* qu'il livre douze combats d'orient en occident,

Digitized by Google

alluſion au mouvement des cieux. Voilà auſſi pourquoi Nigidius donne le nom d'Orus au cocher céleſte, le phaëton des anciens, qui étoit le génie ſolaire du printemps.

L'empereur Julien nous dit également, que le génie adoré à Edeſſe, ſous le nom de Mars Azizus, *erat ſolis antecambulo* (*oratio in ſolem*). Cette diſtinction une fois établie, nous conſidérerons non pas ſeulement le ſoleil, mais ſur tout l'aſtre géné e, ce'ui qui guide ſa marche, & ſemble triompher des monſtres qui ſont ſur ſa route, & lui applanir le chemin; auſſi Diodore fait-il d'*Hercule* le général des troupes d'Oſiris, ou de l'armée des cieux & des génies.

Premier travail d'Hercule.

Le premier animal qui ſe trouve à l'entrée de la carrière, ou de la diſtribution en douze ſignes, eſt le lion fameux connu ſous le nom de lion Néméen; Manilius l'appelle *Nemæus* (liv. II. v. 621.); il ſemble que ce ſoit comme chef de cette diſtribution des douze ſignes, puiſqu'en grec νεμω, ſignifie *diſtribuo*. Le paſſage du ſoleil dans ce ſigne, eſt une eſpèce de triomphe ſur ce monſtre, & il le doit à *Hercule*, ou au génie moteur qui le guide; ce ſera donc ſon premier triomphe; c'eſt effectivement celui que la fable place à la tête de ſes travaux, & les anciens qui ont quelquefois varié ſur l'ordre des travaux de ce héros, mettent tous ſa victoire ſur le lion à la tête de ſes triomphes. Nous ſuivrons ici la ſucceſſion qu'a établie entr'eux Diodore de Sicile, & qui étoit celle des tableaux de la galerie Phénicienne; c'eſt auſſi à-peu-près l'ordre dans lequel on les trouve dans un bas-relief qui repréſente l'apothéoſe d'*Hercule*, d'après la galerie Farnèſe (*Antiq. explicat. pl.* 141).

Hercule porta toute ſa vie la peau de ce lion, qui lui ſervoit, dit-on, de bouclier dans les combats. On ſent, en effet, que l'attribut du premier ſigne devoit naturellement être celui du génie ſolaire, & la parure dont il fut toujours revêtu; cet emblême déſignoit le point culminant de la route du ſoleil, & comme le trône de l'aſtre du jour. Auſſi les anciens donnoient-ils de préférence à ce ſigne le nom de *Domicilium ſolis*, & ils plaçoient le ſoleil, dans la diſtribution qu'ils faiſoient des planètes, dans les ſignes qui leur étoient conſacrés. Anaxagoras diſoit que le lion, dont triompha *Hercule*, étoit né dans la ſphère de la lune, & tous les Mythologues s'accordent à dire que c'eſt lui qui eſt dans le zodiaque; auſſi le ſigne céleſte qui y répond, s'appelle-t-il encore *Leo nemæus*, *Herculeius*, ou *primus Herculis labor* (Cæſius, pag. 64).

Ce qui a trompé ceux qui ont voulu juſques-ici expliquer les traditions anciennes, c'eſt qu'on ſembloit leur dire que ce monſtre avoit eu une exiſtence réelle, & que c'étoit en mémoire de cette victoire qu'il avoit été placé dans le ciel. Mais il eſt aiſé de voir que c'eſt l'expreſſion du langage allégorique, qui ayant perſonnifié les ſignes aſtronomiques, leur laiſſe juſqu'au bout leur exiſtence fictive. Il eſt évident que le ſigne du lion a une autre origine; que cet emblême étoit connu des Egyptiens, des Perſes & des Indiens, bien des ſiècles avant l'époque où l'on fait vivre l'*Hercule* grec, ou le prétendu fils d'Alcmène. Ce héros, ſuivant les chronologies, auroit vécu, tout au plus, 1300 ans avant l'ère chrétienne. Or, les fables que nous développons ſuppoſent que le lion étoit ſigne ſolſtitial, & conſéquemment remontent, au moins, à l'an 2500. Enfin, pour que ce ſymbole fût un monument de la victoire du héros grec, il faudroit qu'avant la naiſſance du fils d'Alcmène, les aſtériſmes qui répondent au lion euſſent été marqués par une autre emblême, & euſſent eu un autre nom. Cependant nous voyons ce ſymbole aſtronomique parmi les monumens les plus anciens de l'Egypte; nous le retrouvons dans le zodiaque des Indiens; ſon nom eſt celui d'un des douze ſignes chez les Perſes; on ne ſoupçonnera pas tous ces peuples d'avoir attendu la naiſſance du fils d'Alcmène pour avoir une aſtronomie, puiſque, ſuivant la fable même, l'aſtronomie étoit inventée avant *Hercule*, qui en reçut des leçons d'Atlas & de Chiron. Tel eſt donc le ſens de cette expreſſion familière dans les allégories aſtronomiques; *il fut placé dans les cieux*; on auroit dû mettre, *il eſt dans les cieux*; mais alors il n'y auroit point eu d'allégorie, ni de myſtère.

Second travail.

Le ſecond travail d'*Hercule*, répondant au ſigne de la Vierge, eſt ſon triomphe ſur l'hydre de Lerne; elle avoit un ſeul corps & cent cous, & chacun de ces cous ſe terminoit par une tête de ſerpent, & à meſure qu'il en coupoit une, il en renaiſſoit une autre. C'eſt par le ſecours du feu qu'*Hercule* en triompha.

Le ſoleil, après avoir parcouru les étoiles du lion, arrive au ſigne de la vierge; ſon entrée à ce ſigne étoit fixée par le coucher des dernières étoiles de l'hydre, conſtellation céleſte, qui diſparoît dans les feux ſolaires. Voilà le phénomène aſtronomique qu'on a voulu chanter dans le ſecond triomphe d'*Hercule*, qui, à l'aide des feux, tue cette hydre redoutable. Le coucher héliaque de cette conſtellation étoit de longue durée; les étoiles de la tête commençoient à diſparoître lorſque le ſoleil étoit vers le milieu de la conſtellation des gemeaux; il falloit que le ſoleil parcourût le cancer, le lion & la vierge pour que les dernières étoiles de la queue diſparuſſent à leur tour, ou que le coucher de cette longue conſtellation s'a-

Digitized by Google

chevât entièrement. Lorſque le ſoleil approchoit du lion, les étoiles de la tête de l'hydre ſe levoient déja héliaquement & ſe dégageoient des rayons ſolaires avec le ſigne de l'écreviſſe ou du cancer; de manière que la tête reparoiſſoit, tandis que les étoiles du corps ne faiſoient que périr, & que celles de la queue étoient viſibles ſur l'horiſon. Cette circonſtance de l'apparition des premières étoiles, avant le coucher des dernières, ſembloit rendre la victoire impoſſible, & elle l'étoit effectivement, conſidérée ſous ce rapport. Mais dans un autre ſens il l'avoit vaincue, quand toutes les étoiles s'étoient couchées héliaquement, & qu'elles avoient toutes ſucceſſivement diſparu, ce qui arrivoit dans le ſecond mois, ou ſous la vierge, ſigne ſous lequel tombe ce travail. Comme la reproduction de la tête, ou le lever héliaque des premières étoiles de l'hydre accompagnoit toujours le lever héliaque du cancer ou de l'écreviſſe, ſous lequel elle eſt placée; on dit que ce héros fut ſur-tout gêné dans le combat par une écreviſſe qui lui piquoit le pied, & que cette écreviſſe fut placée au nombre des douze ſignes du zodiaque; il en fut de même de l'hydre d'*Hercule*, ou de celle qui eſt dans nos conſtellations.

Pluſieurs penſent, dit Cœſius (p. 273), que l'hydre céleſte eſt celle dont triompha *Hercule*; voilà pourquoi autrefois on la peignoit avec pluſieurs têtes. Le rapport de cette conſtellation avec le ſigne de la vierge, ou le ſecond mois, à partir du lion, juſtifie cette conjecture, comme nous venons de le voir. Quelques mythologues ajoutent que ces têtes étoient d'or, alluſion manifeſte aux étoiles, dont ce métal précieux étoit le ſymbole: c'eſt ainſi que le bélier céleſte eſt appellé le bélier à toiſon d'or.

Troiſième travail.

Le troiſième travail eſt le triomphe ſur les centaures, & la défaite du ſanglier d'Erymanthe, qu'*Hercule* apporta vivant.

Le paſſage du ſoleil dans le troiſième ſigne, auquel répond la balance, étoit marqué par le lever du ſoir de la grande ourſe, ce que les anciens appelloient l'*Aſcenſion* du ſoir. Il paroit que les Syriens au lieu d'une ourſe y peignoient un ſanglier, & que c'eſt-là le fameux ſanglier d'Erymanthe; le ſurnom d'Erymanthis eſt encore reſté à l'ourſe céleſte: *Erymanthidos urſæ*, dit Ovide, (Triſt. Eleg. 3, v. 103. Eleg. 10, v. 15 & liv. III. Eleg. 4, &c.) Ce n'eſt pas cependant ſur cette ſeule dénomination que nous nous appuyons. Kircher (*Œdip.* tom. II. part 2. p. 201.) nous donne une ſphère des orientaux, où le paſſage du ſoleil dans les ſignes, eſt marqué par des levers & des couchers d'étoiles; & en parlant du cancer & du lion, avec leſquels ſe couche la grande ourſe, il nous dit qu'à la place de l'ourſe, on deſſinoit *porcum ferreum*. Nous ſommes donc fondés à ſubſtituer ici le ſanglier à la place de l'ourſe. On eſt obligé de faire la même ſubſtitution dans la fable phénicienne ſur Adonis, que tue ce même ſanglier, & dans la fable indienne de Barhautar, l'une des incarnations de Viſchnou.

L'hiſtoire des métamorphoſes de Viſchnou, & de ſes aventures particulières, ſont des canevas de toutes les fables indiennes. Ce dieu n'eſt autre choſe que l'ame du monde, ou la force qui entretient l'harmonie de l'univers. Chargé du gouvernement de notre monde, il ſe montre ſouvent ſous des formes viſibles; il ſe métamorphoſe comme le Jupiter des Grecs, qui dans l'ancienne théologie étoit l'ame du monde, ſuivant Macrobe, *anima mundi, cujus omnia plena*; quelquefois on le confond avec l'univers, comme les Grecs, les Perſes, les Latins, confondoient Jupiter avec le ciel; quelquefois on le diſtingue de la matière, comme l'ame du monde en eſt diſtinguée, quoique répandue dans toutes ſes parties. Pluſieurs paſſages du Baga-Wadam ne permettent pas de douter que l'ame du monde ne ſoit le dogme fondamental de la religion des Indiens, dit l'Auteur de l'Ezour-Vedam (tom. II. pag. 238); tout l'univers n'eſt que la forme de Viſchnou; ce dieu porte tout dans ſon ventre. Tout n'eſt que Viſchnou; il eſt tout ce qui a été, tout ce qui eſt & tout ce qui ſera (*Bag.* liv. I. pag. 23). On compte encore vingt métamorphoſes ou incarnations principales; dans celle-ci, ou dans ſa métamorphoſe en porc, il ſoulève la terre; c'eſt le chien de Typhon, ou du mauvais génie chez les Egyptiens, qui bouleverſe la nature. Dans le manuſcrit des métamorphoſes de la bibliothèque du roi, à la planche 138, on voit ce dieu au milieu du monde; il eſt placé au centre d'un cercle d'où s'échappent des flammes aux quatre points cardinaux, ou de 90 en 90 dégrés.

Le lever du ſoir de la grande ourſe précédoit de peu de temps l'entrée du ſoleil au ſcorpion, qui déſignoit l'empire de Typhon; les anciens Egyptiens appelloient auſſi la grande ourſe le chien de Typhon, ſelon le témoignage de Plutarque (*de Iſide*). Hor-Apollo dit que les Egyptiens peignoient un porc pour déſigner un méchant homme; il étoit chez eux Typhon. Kircher y met un homme aux pieds de ſerpent.

La liaiſon de ce travail avec celui des centaures, eſt encore une nouvelle preuve que le monſtre dompté par Hercule eſt le ſanglier, que les Syriens peignoient dans le ciel à la place de l'ourſe. En effet, c'eſt préciſément dans ce même mois, ou lorſque le ſoleil parcouroit le troſième ſigne répondant à la balance, que les étoiles du centaure céleſte, placées immédiatement ſous la balance, abſorbées alors dans les rayons ſolaires, ſe levoient

Digitized by Google

coſmiquement avec le ſoleil, ou montoient ſur l'horiſon avec lui. Parmi les divers noms que cette conſtellation du centaure porte encore dans les livres d'aſtronomie, celui de Pholos lui eſt reſté (*Caſius*, pag. 283). Or, nous allons voir Pholos dans l'hiſtoire d'*Hercule*.

Nous voyons que l'on peignoit autrefois le centaure tenant à la main une outre pleine de vin (*Germani Cæſar*, pag. 103), c'eſt le ſymbole des vendanges qui ſe faiſoient au lever de cette conſtellation. Or, Diodore nous dit ſur ce troiſième travail, ou ſur ce combat d'*Hercule* contre les centaures, que Pholos avoit accordé l'hoſpitalité à *Hercule*; il ouvrit à ſon honneur un tonneau de vin; l'odeur agréable de cette liqueur attira tous les centaures autour de la demeure de Pholos; ils ſe jetèrent avec impétuoſité ſur cette boiſſon; Pholos tremblant ſe cacha; mais *Hercule* ſe défendit vigoureuſement contre les centaures, qui étoient armés de pins & de quartier de roches, comme l'on peint les géans. Néphèle, ou la Nue, mère des centaures, combat contre lui en verſant des torrens de pluie; malgré cela *Hercule* en triomphe; Pholos lui-même, ſon hôte, & Chiron, ſon ami, y périſſent, bleſſés de ſes traits, qui avoient été empoiſonnés par le ſang de l'hydre de Lerne: *ſanguine centauri Lernæa ſanguis echidnæ mixtus* (Ovid. faſt. liv. V. v. 405); l'une & l'autre furent placées dans les conſtellations (*Caſius*, pag. 286). Pour ſentir l'allégorie qui règne complètement dans toute cette fable, il ſuffit de placer le ſoleil dans les étoiles de la balance; pendant qu'il répond au premier dégré de ce ſigne, le centaure eſt abſorbé dans les rayons ſolaires; lorſqu'il arrive aux derniers dégrés, le ſagittaire, autre centaure, qui porte le nom de Chiron, s'y précipite auſſi, & cette apparence aſtronomique avoit lieu vers le milieu de ſeptembre, c'eſt-à-dire, vers la ſaiſon des vendanges, le commencement des pluies & le retour des nuages; voilà la mort de Pholos & de Chiron, dans le ſens de ces anciennes fables.

Le nom de Chiron donné au ſagittaire, vient du mot grec χειρ, main ou ſigne de la main, parce que dans les anciens zodiaques on peignoit dans ce ſigne, pour abréger, une main armée d'un trait. Quoiqu'il en ſoit de l'étymologie, il eſt certain que les deux centaures nommés dans le combat d'*Hercule* portent le nom de deux conſtellations, du centaure & du ſagittaire, appellés dans les livres d'aſtronomie ancienne, l'un Pholos, l'autre Chiron. On faiſoit de ce même Chiron le précepteur d'*Hercule*, parce qu'effectivement le lever héliaque de l'*Hercule* céleſte, ſa naiſſance ou ſon apparition entière, n'a lieu que lorſque le ſoleil arrive aux étoiles du ſagittaire; *Hercule* étoit encore enfant, ou ne faiſoit que de naître, pendant tout le temps que le ſoleil parcouroit le ſagittaire. Cette allégorie eſt ſans doute d'un autre poème ſur le même héros, conſidéré ſous un autre rapport. Nous ne la développerons pas, parce que nous n'enviſageons ici *Hercule*, que comme le vainqueur des centaures. La liaiſon de l'ourſe ou du ſanglier d'Erymanthe avec les centaures, a été perpétuée par les Arabes, qui peignent le centaure comme formé de l'aſſemblage d'une ourſe & d'un cheval, (*Caſius*, *pag.* 283).

Le quatrième travail.

Le quatrième travail d'*Hercule*, répondant au ſigne du ſcorpion, eſt ſon triomphe ſur la biche aux cornes d'or (*Nonnus*, liv. XXV. v. 221), & aux pieds d'airain; elle couroit avec la plus grande viteſſe; mais *Hercule* la fatigua à la courſe, & la prit au bord des eaux (*Natalis comes*, *pag.* 675).

Plaçons donc, ſuivant notre méthode, le ſoleil aux premiers dégrés du ſcorpion, & voyons quelles conſtellations paroiſſent à l'horiſon le matin ou le ſoir, & ont pu donner lieu à la fable de la biche. Il ſemble d'abord que ce travail ne puiſſe s'expliquer par la ſphère, puiſque parmi les conſtellations actuelles nous n'avons pas de biche. Mais les interprètes arabes placent une biche dans la conſtellation que nous nommons *caſſiopée*, & l'appellent encore *cerva* (*Caſius*, pag. 116). Or, nous voyons que cette conſtellation, l'une des plus brillantes du ciel, ſe couchoit préciſément le matin, lorſque le ſoleil entroit au ſcorpion, & fixoit très-bien, par ſon coucher, le paſſage du ſoleil dans ce ſigne. Hygynus, en parlant de Caſſiopée, nous dit: *Hæc occidit ſcorpione oriente.* Elle deſcendoit au ſein des eaux vers le nord-oueſt, pendant le quatrième mois, ou lorſque le ſoleil parcouroit le quatrième ſigne, les cornes d'or qu'on donne à cette biche ſont encore une nouvelle preuve de l'alluſion aux étoiles. C'eſt elle qui eſt appellée Harnacaſſ dans la métamorphoſe de Viſchnou, en porc ou en barhautar.

Cinquième travail.

Le cinquième travail d'*Hercule* tombe ſous le ſigne du ſagittaire, & il conſiſtoit à chaſſer les oiſeaux du lac Stymphale, qui ravageoient les contrées voiſines. Pour y réuſſir, ce héros inventa une eſpèce de tambour d'airain, dont le bruit les fit envoler.

Si nous obſervons quelles conſtellations marquoient par leur lever héliaque le paſſage du ſoleil, dans le ſigne du ſagittaire, ou le cinquième mois, nous verrons que les plus apparentes ſont trois oiſeaux, le vautour, l'aigle & le cygne, tous trois au bord de la voie lactée, déſignée ici ſous le nom d'un lac ou d'une rivière, & que les Chinois appellent en effet la rivière. La première de ces trois conſtellations qui ſe lève eſt le vautour ou la lyre, déſignée par un double em-

Digitized by Google

blême, un oiſeau de proie & un inſtrument de muſique. Ce dernier ſymbole a donné lieu à l'allégorie qui ſuppoſe que ce fut au bruit d'un inſtrument qu'*Hercule* fit envoler les oiſeaux; mais on a pris le tambour de préférence à la lyre, pour rendre la choſe plus vraiſemblable, quoiqu'après tout on pourroit l'expliquer même par un inſtrument bruyant, puiſque cette conſtellation eſt appellée *Cymbalum* (*Caſius*, p. 186). Les oiſeaux s'envolent, puiſqu'il eſt ici queſtion d'un lever ou d'une aſcenſion d'étoiles: dans le planiſphère égyptien du père Kircher, on trouve un oiſeau dans la diviſion du ſagitaire.

Dans le planiſphère de Bianchini, envoyé à l'académie des ſciences en 1708, on voit une ſuite d'animaux répondans à chaque ſigne, & qui n'eſt que la ſuite des conſtellations extrazodiacales, en aſpect avec les ſignes, ſoit à leur coucher, ſoit à leur lever; dans la caſe du ſagittaire eſt un oiſeau. Dans un médaillon de Périnthe, frappé à l'honneur de Gordien, on voit le combat d'*Hercule* contre les oiſeaux du lac Stymphale (Méd. du cardin. Albani II. 70. n°. 1.) Les oiſeaux qui l'attaquent ſont au nombre de trois, nombre préciſément égal à celui des trois conſtellations ou des trois oiſeaux qui s'élèvent, lorſque le ſoleil parcourt le ſagittaire. *Hercule* y eſt repréſenté tenant un arc, ſymbole du ſagittaire. Parmi ces oiſeaux on en trouve qui ont le cou allongé & reſſemblent aſſez au cygne. *Fuerunt autem ibibus ſimiles Ægyptiis, ſed roſtro validiore, corpore majore* (*Natal. comes*, pag. 577). Le nombre de ces oiſeaux, & la place de ce travail, juſtifient notre explication.

Sixième travail.

Le ſixème travail, répondant au ſigne du capricorne, conſiſtoit à nétoyer l'étable d'Augias, qui étoit remplie d'un fumier infect. *Hercule* en vint à bout en y faiſant couler un fleuve.

Le paſſage du ſoleil dans le ſigne du capricorne, étoit marqué le ſoir par le coucher ſucceſſif des étoiles qui forment l'eau du verſeau; celui-ci eſt placé immédiatement à l'horiſon ſur le capricorne ou le bouc, embléme de la ſaleté & de l'infection, & il verſe l'eau de ſon urne dans la diviſion occupée par le capricorne. C'eſt cette apparence aſtronomique qui a été chantée dans le ſixième travail. On diſoit de cet Augias qu'il étoit fils du ſoleil, & *Augée* ſignifie brillant. D'autres diſent qu'il étoit fils de Phorbas, nom du ſerpentaire, à la ſuite duquel il ſe lève, d'autres le font fils de Nyctée ou de la nuit, alluſion à l'hiver où les nuits ſont plus longues; d'autres enfin, le faiſoient fils de Neptune: or, dans Cæſius il porte le nom de *Neptunia proles*, & dans Horace, *Heſperia tyrannus unda*.

Septième travail.

Dans le ſeptième travail, répondant au verſeau, on place le triomple d'*Hercule* ſur un taureau furieux qui ravageoit la Grèce; on prétend que ce taureau eſt le même que celui dont Paſiphaé fut amoureuſe; d'autres diſent que c'étoit le monſtre qui fut le fruit de ſes amours.

En examinant la poſition du ciel le ſoir & le matin, lorſque le ſoleil parcouroit le ſigne du verſeau, nous voyons une conſtellation, qui par ſon coucher put donner lieu à la fable du taureau dompté. C'eſt le centaure, monſtre compoſé originairement du corps d'un taureau, & en partie de celui d'un homme. *Nonnus* donne aux centaures l'épithète de φηρῶν ταυρομόρφων (liv. V, v. 615): la partie poſtérieure ou celle qui étoit formée du corps du bœuf, par ſon couchet du marin fixoit le paſſage du ſoleil dans le verſeau, ou dans le ſigne qui répondoit au ſeptième mois. Ce qui confirme encore cette conjecture, c'eſt que ceux qui placent ce travail dans un autre ordre, tel que Philippe de Byſance, le mettent le troiſième, c'eſt-à-dire, où nous plaçons ſon triomphe ſur le centaure. D'ailleurs, la tradition qui mêloit ce monſtre dans les amours de Paſiphaé, juſtifie notre ſuppoſition, puiſque le centaure céleſte eſt appellé minotaure, c'étoit le fruit des amours de Paſiphaé (*Caſius*, pag. 283). D'ailleurs le nom de taureau entroit dans la compoſition du nom du centaure, comme les parties de cet animal dans la compoſition de cet emblême aſtronomique; de manière que le ſagittaire lui même, qui eſt un centaure, eſt appellé ſimplement taureau dans Cæſius. Il ſuffit de ces reſſemblances, quand on a bien ſaiſi le génie des allégories, & ſuivi la ſucceſſion des autres triomphes, pour reconnoître que c'eſt le coucher des étoiles du bœuf centaure qui a été déſigné dans le ſeptième triomphe. Cette victoire tomboit au ſolſtice d'hiver, où pluſieurs peuples commençoient l'année & célébroient des fêtes. Diodore place ſous ce même ſigne, ou unit au ſeptième travail, la mort du vautour qui rongeoit le foie de Prométhée; c'eſt préciſément le coucher du vautour céleſte, placé à côté d'*Hercule*.

Huitième travail.

Dans le huitième travail, répondant au ſigne des poiſſons, *Hercule* fut obligé d'amener de Thrace les cavales de Diomède, qui vomiſſoient des feux de leurs naſeaux, *Hercule* les dompta & les amena à Euryſthée, qui les conduiſit ſur le mont Olympe (*Nat. comes*, 678).

Si nous plaçons le ſoleil dans les premiers dégrés des poiſſons, ou au huitième ſigne, nous verrons bientôt que les conſtellations qui précédoient le char de l'aſtre du jour, & qui achevoient

Digitized by Google

de ſe lever héliaquement, étoient le grand & le petit cheval. Le premier eſt mieux connu ſous le nom de Pégaſe. L'allégorie eſt ſi frappante, que je ne m'attacherai pas même à en développer tous les rapports. C'eſt le Kallenqui ou Kelki, ſur lequel monte Viſchnou dans ſa dernière métamorphoſe, au ſolſtice d'été, au coucher du matin de la lyre ou de la tortue, *chelys marina*, & au lever de Pégaſe le ſoir. En effet, Viſchnou ſe métamorphoſe en tortue, pour aller ſous terre chaſſer la malignité du diable, & ſous cette forme il ſoutient la terre avec le ſerpent. Lorſque Viſchnou paroit ſur le cheval, la tortue, diſent-ils, plonge dans la mer, & le ſerpent p'oie ſous le fardeau, parce qu'il penche effectivement vers le couchant. Dans le manuſcrit des métamorphoſes, à la page 142, on voit Viſchnou dans ſon repos ſolſtitial, accompagné de deux lions.

Neuvième travail.

Le neuvième travail, qui tombe ſous le bélier, eſt le combat d'*Hercule* contre les Amazones; & c'eſt après le huitième travail que pluſieurs auteurs placent le départ d'*Hercule* pour la conquête de la toiſon d'or, ou du bélier placé dans nos conſtellations. (*Lylio Giroldi*, tome I, p. 552): *Poſt hac Hercules cum Argonautis in Colchos od vellus aureum navigavit.* Pour exécuter ce travail, il paſſe en Bebrycie (*Natalis comes*, page 678). Quant aux Amazones, le but de cette expédition étoit de conquérir la ceinture d'une de ces héroïnes. *Hercule*, pour cet effet, traverſe la mer noire, & le pays des Cymmetiens: on lui refuſe la ceinture; pluſieurs Amazones périſſent; la dernière meurt vierge; alors la reine des Amazones, appellée Ménalippe, lui livre la ceinture; le lieu du combat eſt Themiſcure, ſur les bords du Thermodon. De retour de cette expédition, ce héros délivre une femme expoſée à un monſtre marin, & tue le monſtre.

Si nous conſidérons les conſtellations qui ſe trouvent à l'horiſon le ſoir & le matin, lorſque le ſoleil eſt arrivé aux premières étoiles du bélier, nous verrons que, ſoit le ſoir, ſoit le matin, ce ſont toutes les femmes de la ſphère, qui, par leur coucher ou leur lever, déterminoient cette époque aſtronomique, telles qu'Andromède, Caſſiopée, la Vierge, & la femme qui tenoit la balance dans les anciennes ſphères. Les étoiles de la ceinture d'Andromède ſur-tout étoient en conjonction avec le ſoleil, ou, pour mieux dire, ſe couchoient coſmiquement & deſcendoient ſous l'horiſon avec cet aſtre; c'eſt la fameuſe ceinture dont le héros devoit faire la conquête. Il paſſe la mer noire, & traverſe le pays des Cimmériens, expreſſion allégorique pour dire qu'*Hercule* alors étoit ſous l'horiſon vers le nord, où les anciens plaçoient le pays des Cimmériens; c'eſt auſſi une alluſion aux ténèbres qui étoient ſuppoſées régner ſous le globe terreſtre.

Comme c'étoit, non pas à l'aurore, mais le ſoir, qu'arrivoit cette conquête, on dit que c'étoit Ménalippe, (la femme aux cheveux noirs ou la nuit) qui lui livra la ceinture. Le lieu du combat étoit Themiſcure ou Them ſcore, la vierge Thémis, parce que c'étoit au moment de l'aſcenſion de la balance ou de la femme porte-balance, que le ſoleil & la ceinture d'Andromède ſe couchoient. C'étoit près du fleuve Thermodon (*route de la chaleur*), le ſoleil regagnant alors l'équateur: ainſi l'allégorie éclate de toutes parts dans cette fable. Cette même époque aſtronomique étoit fixée le matin par le coucher de la vierge; voilà pourquoi on ſuppoſe qu'une de ces héroïnes étoit morte vierge, & qu'elle avoit juré de l'être toujours. *Hercule*, à ſon tour, c'eſt-à-dire le matin, délivre une femme expoſée à un monſtre matin; c'eſt-à-dire, que le matin Andromède eſt toute entière levée héliaquement, tandis que la baleine, qui eſt au-deſſus d'elle, eſt abſorbée dans les rayons ſolaires. On ſait qu'Andromède fut expoſée à un monſtre marin; elle eſt repréſentée dans les ſphères enchaînée, & s'appelle encore, *Mulier devota peſti futura*; & la conſtellation placée au-deſſous, qui ſe couche avec elle, eſt la baleine céleſte, que pluſieurs auteurs prétendent être le monſtre auquel fut expoſée Héſione (*Caſius*, p. 227), que délivre ici *Hercule*.

Il n'eſt pas difficile d'appercevoir que ce ſont toutes ces apparences aſtronomiques réunies, qui ont donné la naiſſance à la victoire ſur les Amazones. *Hercule* y triomphoit de pluſieurs femmes; mais *Hercule* ne devoit pas triompher de femmes timides; il étoit naturel de lui oppoſer une armée d'héroïnes; c'eſt la broderie poétique; on ne peut eſpérer d'expliquer que les traits eſſentiels de ces allégories.

Dixième travail.

Le dixième travail d'*Hercule* tombe ſous le ſigne du taureau. C'eſt la conquête de *Géryon*, roi d'Eſpagne.

On peut l'expliquer de la même manière que nous avons expliqué le triomphe d'*Hercule* ſur le lion, & dire que c'eſt l'arrivée du ſoleil au ſigne équinoxial du taureau qu'on a voulu ici déſigner. Ovide dit qu'on célébroit ſous le taureau la fête des Argées; & à cette occaſion il cite l'arrivée d'*Hercule* en Italie; avec les Bœufs de Géryon, & attribue à un des Argiens de ſa ſuite, cet établiſſement (*faſt. lib. V. v. 621.*) Nous obſervons encore que l'entrée du ſoleil au taureau, eſt annoncée le ſoir par le coucher de la chèvre & du cocher, & le lever entier d'*Hercule*. Cette chèvre, dans notre ſyſtême, fournit les attributs de Pan & de Faune.

Or

Digitized by Google

Or voici ce que dit Plutarque (*Parallel. p.* 315). *Hercules boves Geryonis, per Italiam agens hoſpitio Fauni regis, qui Mercurii filius fuit & patri hoſpites mactare ſolebat, exceptus eſt: is agreſſus Herculem ab ipſo crucidatus eſt* Dans notre ſyſtême, Mercure eſt Perſée, dont le lever eſt ſuivi de celui du Cocher ou de Faune. Cette même filiation a lieu quand on conſidère Perſée comme Saturne, & le Cocher comme Jupiter. Ce Faune à pieds de boue eſt donc fils de Mercure, comme Jupiter Ægiochus, fils de Crone; & il eſt tué, c'eſt-à-dire qu'il ſe couche au lever d'*Hercule*, lorſque le ſoleil gagne le taureau, & ramène les vaches de Géryon, travail qui tombe préciſément ſous ce même ſigne, dans l'ordre des travaux d'*Hercule*.

Cependant les bœufs dont il eſt queſtion dans le dixième travail, peuvent être auſſi les ſept étoiles de la grande ourſe, qui ſe levoient le matin quand le ſoleil étoit dans le taureau, & qui par-là pouvoient déſigner cette époque. On ſait que les anciens appelloient ces étoiles les bœufs d'Icare ou du Bootès.

Noël le Comte dit qu'ils étoient gardés par un dragon, fils de Typhon & d'Echidna, tel préciſément que le dragon céleſte, placé à côté de l'Ourſe, ou des bœufs d'Icare; qu'ils étoient auſſi gardés par des chiens, ce qui eſt encore vrai des bœufs d'Icare, puiſqu'on peignit autrefois des chiens à côté de lui, *cum canibus venaticis pingitur*, dit Cæſius, (pag. 137.). Le conducteur de ces bœufs ſe couche & deſcend ſous l'horiſon dans ce moment, vers les régions même, où les anciens plaçoient l'Heſpérie.

On ne doit pas m'accuſer de faire ici un double emploi de l'ourſe, d'abord comme ſanglier d'Erymanthe, enſuite comme bœuf d'Icare: car il eſt certain qu'elle a eu cette double dénomination, & que le poëte l'ayant déjà enviſagée dans le premier ſens, l'a enſuite conſidérée ſous un ſecond rapport, pour ne point ſe répéter. Peut-être auſſi que ſon triomphe ſur le ſanglier eſt d'un autre poëme, d'autant plus qu'il eſt uni à la victoire des Centaures, & forme en quelque ſorte un double travail ſous un ſeul ſigne.

Onzième travail.

Le onzième travail répond au ſigne des gémeaux & nous préſente le triomphe d'*Hercule* ſur le chien Cerbère; ce héros le charge de chaînes de fer, & le force de venir à la lumière. L'hiſtoire de Théſée & de Pirithoüs ſe trouve liée à ce travail; *Hercule* obtient la permiſſion de les ramener ſur la terre. Celle d'Orphée s'y trouve auſſi placée ainſi que ſa lyre enchantereſſe.

L'entrée du ſoleil au premier degré des gémeaux étoit fixée par le coucher héliaque du chien céleſte Procyon que les Arabes appellent Kebel, & qui diſparoiſſoit dans les flots de lumière que répand l'aſtre du jour. Peu de jours après il ſe levoit, paſſoit au méridien, & ſe couchoit avec le ſoleil, & il ſembloit enchaîné à ſon char: il n'en fallut pas davantage pour chanter la victoire du génie ſur un chien monſtrueux. Dans le même moment les dernières étoiles de la lyre céleſte, appellée lyre d'Orphée, achevoient de ſe lever acroniquement ou le ſoir. L'hiſtoire d'Orphée & de ſa lyre, forma donc ici une épiſode agréable. Quant à Théſée & à Pirithoüs, Cæſius, (pag. 40), prétend qu'on les avoit placés dans la conſtellation des gémeaux; au moins il prouve qu'on y mit Théſée. Si cela eſt, la liaiſon de ce travail avec leur retour à l'horiſon ſupérieur, eſt naturelle, & l'allégorie s'explique d'elle-même. Au reſte, je ſerai obſerver que le chien dont il eſt queſtion ici, n'eſt pas le chien ſymbolique repréſenté avec une triple tête de chien, de loup & de lion. Celui-ci étoit un emblême compoſé de la route du ſoleil dans les ſignes ſupérieurs. Ils n'ont de commun enſemble que le nom de Cerbère ou Kebel.

Le grand chien *Sirius*, venoit auſſi de ſe précipiter, quelques-jours auparavant, dans les feux ſolaires; mais Staee, (*Sylvarum, liv. III, n°.* 11, *verſ.* 112.), parlant d'Anubis, que nous démontrons être le même que le chien céleſte, qui en porte encore le nom en aſtronomie, l'appelle *Janitor Lethæus*.

Donc le cerbère eſt un des deux chiens céleſtes qui ſont l'un près de l'autre, & appellés par les Arabes Kebel, par une inverſion de *Chéleb*, chien. Le Cerbère étoit fils d'Echidna, & il étoit ſouvent peint avec les attributs du ſerpent, ou la tête hériſſée de ſerpens. Mais l'hydre de Lerne, qui s'appelle Echidna, s'élève au-deſſus de ſa tête, & lui fournit ſans doute ces attributs ſymboliques. Dans le manuſcrit des métamorphoſes de Viſchnou (pag. 15.), on voit le dieu Calbairen, également avec le chien, debout à ſes pieds, & il tient de la main droite un ſerpent; des flammes s'élancent de ſa tête.

Ce qui a donné lieu à la deſcente aux enfers, c'eſt qu'alors *Hercule* approche de l'horiſon inférieur, & que même ſa maſſue & ſon bras ſont couchés lorſque le ſoleil parcourt les derniers dégrés des gémeaux, ou pendant ſon onzième travail. Il revient enſuite ſur l'horiſon, mais c'eſt à la fin du jour; de manière qu'alors il eſt toute la nuit ſur l'horiſon obſcur, ou dans la partie du ciel obſcurcie par l'ombre de la terre.

Douzième travail.

Le dernier travail d'*Hercule* répondant au Cancer eſt ſon ſecond voyage en Heſpérie ou au cou-

chant. Les uns diſent qu'il y fut cueillir des pommes d'or, & d'autres diſent qu'il enleva des brebis à toiſon d'or; & cette différence vient de l'équivoque du mot Grec, μῆλον, qui ſignifie *brebis* & *pomme*. Quoi qu'il en ſoit, elles étoient gardées par un dragon, & ce dragon eſt celui qui eſt au pôle, & qui porte encore le nom de *Cuſtos heſperidum*.

Le voyage d'*Hercule* en Heſpétie s'explique ſimplement par l'arrivée de la tête d'*Hercule* à l'horiſon occidental ou au couchant, & par le coucher ſucceſſif des étoiles de la partie ſupérieure d'*Hercule*, qui ſe fait pendant que le ſoleil parcourt le Cancer, ou durant le douzième mois.

Pline convient que le nom de jardin des Heſpérides vient, non pas des filles d'Heſperus, mais du couchant; de-là le nom d'Heſpétie, donné à l'Eſpagne.

Nous ſommes aſſez de l'avis de Paléphate, qui croit que μῆλα ſignifie des brebis à toiſon d'or, & non des pommes; parce que ſi nous conſidérons l'aſpect du ſoir à l'entrée du ſoleil dans ce ſigne, nous verrons que comme l'arrivée d'*Hercule* en Heſpérie, ou au couchant, fixoit le matin cette époque; le lever les étoiles de Céphée la déterminoit également le ſoir. Dans les anciennes ſphères on peignoit à la place de Céphée, un berger avec un troupeau de brébis. *Ibi*, diſoit Cæſius (page 114), & Hydes, *fragmenta Azophi oſtendunt paſtorem cum ovibus & cane*. Cette conſtellation eſt exactement placée ſur le dragon, *Cuſtos heſperidum*, qu'on diſoit avoit été le gardien des brebis dorées.

Nous avons démontré ailleurs, en expliquant le cycle des douze animaux, ſi fameux dans tout l'orient, que la brebis répondoit au cancer, & nous l'avons expliqué comme ici, par les brebis de Céphée. Il ſe lève acroniquement pendant tout ce mois, juſqu'à ce que le ſoleil arrivé au dernier degré du ſigne du cancer, termine ſa courſe au lever du verſeau ou de ſon urne, en grec *Calpe*; nom que porte encore cette conſtellation, & que les anciens donnoient au terme de la courſe du génie ſolaire *Hercule*.

Apollodore dit auſſi qu'*Hercule* arrivoit aux extrémités de l'univers dans la coupe du ſoleil. Au reſte, cette coupe peut être auſſi-bien la coupe céleſte, que l'urne ou le vaſe du verſeau; elles ont toutes deux le même nom, & toutes deux ont pu également bien déterminer cette apparence aſtronomique, & le terme de la courſe du génie ſolaire. En effet, lorſque le ſoleil parcouroit le cancer, & arrivoit au lion, cette conſtellation diſparoiſſoit au couchant, le ſoir, en aſpect avec celle du verſeau qui ſe trouvoit à l'orient. On a donc pu également faire alluſion à cette coupe, *Calpe*: elle a cet avantage même ſur celle du verſeau, qu'elle s'appelle encore *coupe d'Hercule* (*Cæſius*, pag. 274, & Macrobe). Cette même conſtellation ſe couche au ſolſtice d'été, avec les premières étoiles du centaure céleſte, au lever du fleuve du verſeau. Or, la fable dit qu'*Hercule*, après avoir achevé ſes travaux, paſſe le fleuve Irène, & meurt revêtu de la robe du Centaure qu'il a tué, & dévoré de feux; alluſion aux chaleurs ſoſtitiales.

Travail d'Hercule enfant.

Je terminerai cette explication par celle d'un des travaux d'*Hercule* encore enfant, que l'on ne compte pas dans le nombre des douze travaux du héros, mais qui n'en eſt que plus propre à prouver l'origine aſtronomique des travaux d'*Hercule*.

Théocrite, dans ſon idylle ſur *Hercule* enfant, nous dit qu'à l'âge de dix mois, il triompha de deux ſerpens, l'un mâle & l'autre femelle, à l'heure de minuit, lorſque l'ourſe avoit paſſé le méridien, & qu'Orion venoit de ſe lever tout entier; une femme au lever du ſoleil, en jetta les cendres dans un fleuve en détournant la tête. La plupart de ces circonſtances ſemblent n'être qu'une broderie poëtique, dont on ne croiroit pas pouvoir rendre compte dans l'analyſe d'une fable allégorique; cependant *Hercule* céleſte, ou l'*Ingeniculatus*, qui porte encore le nom d'*Hercule*, ſur nos ſphères, remplit toutes les conditions de la fable de Théocrite. La naiſſance ou le lever héliaque de la conſtellation d'*Hercule*, commence lorſque le ſoleil eſt parvenu environ au vingt-cinquième degré du ſcorpion. Alors on voit dans l'hémiſphère ſupérieur, l'hydre de Lerne déployée toute entière, & une grande partie du ſerpent Ophiucus, qui eſt près d'Hercule; l'une eſt le ſerpent femelle, l'autre le ſerpent mâle qui aſſiègent ſon berceau. Ces deux conſtellations ſont ſi étendues, & tellement diſpoſées ſur la ſphère, qu'il n'y a qu'une ſeule poſition où elles puiſſent être toutes deux dans l'hémiſphère inférieur ou ſous l'horiſon; c'eſt ce qui arrive lorſque le ſoleil eſt parvenu à 25 degrés environ du ſigne de la vierge, dix mois préciſément après le lever d'*Hercule*; à l'heure de minuit, la petite ourſe venant de paſſer le méridien, & Orion venant de ſe lever, *Hercule* eſt alors preſqu'entier ſur l'horiſon, ſa tête touche l'horiſon occidental; mais les deux ſerpens ſont deſſous, la queue de l'un touche l'horiſon occidental, la tête de l'autre le bord oriental, où il va paroître. Quelques minutes plutôt ou plus tard, il y a toujours un de ces deux ſerpens ſur l'horiſon, & le plus petit mouvement du globe à droite ou à gauche, ſuffit pour les y ramener. C'eſt donc à l'heure indiquée par Théocrite qu'*Hercule* triomphe de tous deux. La femme qui jette au lever de l'aurore les cendres de ce monſtre, dans un fleuve auquel elle tourne la tête;

Digitized by Google

c'eſt la vierge dont la tête ſe lève alors héliaquement au coucher des premières étoiles de l'éridan, auquel elle tourne le dos dans nos ſphères. Il ſeroit impoſſible que les circonſtances les plus minutieuſes de cette fable, ſe rencontraſſent dans le triomphe de l'*Hercule* céleſte, ſur les deux ſerpens-conſtellations, ſi le récit de Théocrite n'étoit pas une ancienne fable aſtronomique.

Ainſi il n'eſt pas un ſeul travail qui réſiſte à l'explication aſtronomique; non-ſeulement chaque explication iſolée prouve la vérité du principe que nous avons établi; mais la ſucceſſion même donne preſque la force de la démonſtration à chaque ſolution particulière. L'application que nous faiſons de l'aſtronomie à l'explication des douze travaux d'*Hercule*, & le rapport que nous ſuppoſons qu'ils ont avec les douze ſignes, n'eſt point une idée nouvelle: mais n'ayant jamais été démontrée, on l'avoit miſe au nombre des autres conjectures des anciens, ſur la fable ou l'hiſtoire allégorique de ce héros.

Le ſcholiaſte d'Héſiode l'avoit dit en parlant du mariage d'*Hercule* avec Hébé ou la jeuneſſe; *benè prorſus & ſapienter de Hercule perhibetur quod Heben in uxorem duxerit;..... ubi enim ſol totum Zodiacum unius anni ſpatio permeando emetitus eſt, jam tùm veluti ad juventutis principium de novo reverſus in vere nobis apparet.* Mais l'équinoxe de printemps étoit alors au taureau céleſte, ſigne dans lequel on plaça Europe. Voilà pourquoi dans le beau marbre de Gori, on voit Hercule avec Hébé & Europe. Les autres perſonnages ſont des ſatyres & des faunes, divinités à pieds de bouc, qui empruntèrent leurs attributs de Pan ou de la chèvre céleſte, qui fixoit alors par ſon coucher & ſon lever, l'équinoxe de printemps. Enfin, Euſebe, dans ſa *Préparation évangélique*, (liv. 3, chap. 11), s'exprime ainſi: *ſolem Heraclea, aut Herculem appellarunt, quem etiam duodecim certaminum labore defunctum eſſe fabulantur, cœleſtis orbis in duodecim ſigna diviſionem ſymbolo hoc declarare cupientes.* Toute la différence qu'il y a entre nous & ces auteurs, c'eſt 1°. qu'ils ont attribué au ſoleil ce que nous attribuons au génie ſolaire ou à l'intelligence, qui étoit cenſée guider ſa marche & faire avec lui le tour du monde; & 2°. qu'ils ont conſervé cette tradition ancienne ſans la développer, & peut-être ſans la bien comprendre; au lieu que nous croyons avoir bien réſolu le problême.

Il eſt encore pluſieurs traditions qui confirment le rapport d'*Hercule* aux douze ſignes. On dit qu'il éleva douze autels aux douze grands Dieux, alluſion au génie protecteur des douze ſignes & des douze mois.

L'oracle de Delphe lui ordonne de ſe rendre à Tyrinthe, & de ſervir douze ans Euriſthée; ce nombre eſt allégorique; *Hercule* accorde les honneurs néméens a trois cents ſoixante jeunes gens qui l'aidèrent dans ſes travaux, & périrent pour lui. Ce nombre eſt celui de trois cents ſoixante degrés du cercle & des jours de l'année ſans épagomènes.

Voilà donc ce héros dont la plupart des rois de la Grèce ſe diſoient deſcendus, comme les Péruviens ſe diſent enfans du ſoleil; un héros dont on a fait la généalogie, & qui a dans l'hiſtoire une exiſtence réelle, qui ſe trouve n'être qu'une conſtellation, chantée plus de deux mille ans, avant Hérodote, & plus de douze cents ans avant l'âge où l'on fait vivre le fils d'Alcmène. On dira, ſi l'on veut, qu'il a exiſté un prince grec qui a porté ce nom; cela peut être. Pluſieurs perſonnes ont cru que je voulois attaquer l'exiſtence des héros qui ont porté ſur la terre le même nom que les génies étoiles; ce n'eſt pas-là mon deſſein. Je dis qu'on a confondu l'hiſtoire de l'homme avec celle de ſon patron, celle du ciel avec celle de la terre, & je cherche à démêler ce cahos; cependant quand on parle d'*Herçule*, c'eſt toujours de celui dont nous venons d'expliquer les travaux, & c'eſt celui-là même qui ſe trouve nommé dans les généalogies des princes grecs, & dont le ſiècle eſt une époque chronologique. (*Fin de l'article de M. Duguis*).

Hercule, ainſi que Mercure, préſidoit aux poids & aux meſures. On lui avoit donné ce département, à cauſe de ſon amour pour la juſtice. Les étruſques avoient précédé les romains dans cette attribution; car on trouve au cabinet de Florence des poids antiques marqués d'une maſſue & de lettres étruſques.

La collection d'antiques de Ste. Geneviève, à Paris, en renferme trois ſemblables, publiés par du Molinet (*pag.* 49.).

Voici des inſcriptions latines qui atteſtent ce département d'*Hercule* (*Fabretti inſcript.* 528.):

HERCULI PONDERUM
Q. ÆMILIUS. VIBIANUS
B. TRIB. COH. III.

& la ſuivante:

SACRVM. HERCVLI.
MAG. VICI. ANNI XI
A. A. MARCII. ATHENODOR
LIB. HILARVS. ET. BELLO.
N. LVCIVS. HERMEROS
ÆQVITAS. MAGISTER
PONDERA. AVRARIA. ET

ARGENTARIA
VICINIÆ. POSUERVN
IDEM. TVENTVR
ANNO. XIX
PRO. PARTE. IN
VIGVL. PROVICIN
VNA. CVM. MAGISR
CONTVLERVNT.

(*Articles extraits de l'hiſtoire de l'art de Winckelman*).

« *Hercule* ſe trouve quelquefois repréſenté dans la plus belle jeuneſſe, & avec des traits qui font preſque douter de ſon ſexe : ſa beauté reſſemble à celle que la complaiſante Glycère exigeoit d'un jeune homme digne de ſes faveurs (*Athen. Deipn. liv.* 13, *pag.* 605 *D.*). C'eſt ainſi qu'il eſt gravé ſur une cornaline du cabinet de Stoſch. (*Deſcription, &c. p.* 268). Mais la plupart du temps ſon front s'élève & prend une conſiſtance charnue, les os de ſes yeux ſe gonflent & s'arondiſſent, caractère qui dénote la force & les travaux du héros futur, au milieu des chagrins, qui, comme dit le poëte, enflent le cœur. (*Il. E. v.* 550. 642) ».

« Cette forme du front, ſur-tout ſes cheveux courts & ramaſſés ſur le front, ſont des caractères qui ſe trouvent à toutes les belles têtes d'*Hercule* de tous les âges ; ils nous offrent, outre la groſſeur du col, des marques ſymboliques de ſa force, & paroiſſent faire alluſion aux poils qui ſe trouvent entre les cornes du taureau. Ces cheveux ſont donc des traits caractériſtiques d'*Hercule*, qui nous font diſtinguer les têtes de ce héros de celles d'Iole, ſa maîtreſſe, couvertes pareillement d'une peau de lion, & garnies d'une chevelure qui deſcend en boucles ſur le front, ainſi qu'on la voit coëffée ſur une pierre gravée du cabinet royal-Farnèſe, de Naples, repréſentant une tête de cette jeune beauté, travaillée de grand relief. Ce même caractère fut une des raiſons qui m'engagea autrefois à donner la vraie dénomination à une tête d'*Hercule* gravée en creux dans l'ancien cabinet de Stoch ; tandis que cette tête n'étoit connue des antiquaires que ſous le nom d'Iole. Ces mêmes traits caractériſtiques ſe trouvent à une tête jeune couronnée de lauriers, & gravée ſur une cornaline par Allion, artiſte grec ; elle ſe voit au cabinet du grand duc à Florence, & repréſente pareillement un *Hercule* & non un Apollon, pour lequel on a voulu le faire paſſer (*Stoch. Pierre gr. pl.* 8.). Une autre tête d'*Hercule* du même cabinet, ſur une pierre gravée par Onéſas, eſt également couronnée de lautier ; mais comme le haut de la tête y eſt défectueux, le front a été reſtauré ſur la gravure en cuivre par des gens qui n'ont pas fait toutes ces obſervations. Il eſt certain que ſi les antiquaires adonnés à l'étude des médailles avoient fait les mêmes réflexions, nous trouverions aujourd'hui l'image d'*Hercule* ſur une infinité de médailles qui portent d'autres noms : tel que celui d'Alexandre ou de quelqu'autre roi. Combien n'y a-t-il pas de médailles qui repréſentent une tête jeune couronnée de lauriers, qui portent le nom d'Alexandre le grand, tandis qu'elles devroient porter celui d'*Hercule* ? »

« L'exiſtence ou la ſuppreſſion des nerfs & des muſcles diſtinguent *Hercule*, obligé de déployer la force de ſon bras contre des monſtres & des brigands, & éloigné encore du terme de ſes travaux, d'*Hercule* purifié par le feu des parties groſſières du corps & parvenu à la jouiſſance de la félicité des immortels. L'homme paroit dans l'*Hercule* Farnéſe, & le Dieu dans l'*Hercule* du Belvedere, ou dans le fameux Torſe. Ces traits caractériſtiques nous autoriſent à juger ſi des ſtatues rendues méconnoiſſables par la perte de la tête & des attributs, repréſentent un Dieu ou un homme. Plein de ces ſublimes conceptions l'artiſte élevoit ſon imagination du matériel à l'immatériel, & ſa main créatrice produiſoit des êtres, exempts des beſoins de l'humanité, des figures qui repréſentoient l'homme dans une plus haute dignité, & qui ſembloient être les types & les images des eſprits penſans & des intelligences céleſtes ».

« Parmi les héros de l'antiquité, celui qui ſe diſtingue par des oreilles de lutteur, c'eſt-à dire à rebords nerveux applatis par les coups, c'eſt ſur-tout *Hercule*, parce que dans les jeux qu'il inſtitua lui-même à Elis, en l'honneur de Pelops, fils de Tantale, il gagna le prix comme Pancratiaſte : il fut encore vainqueur au jeux qu'Acaſte, fils de Pélée, célébra à Argos. De même Pollux eſt figuré avec de ſemblables oreilles, parce qu'il remporta la victoire comme Pancratiaſte dans les premiers jeux pythiques de Delphes. Cette forme d'oreilles donnée à un jeune héros ſur un grand bas-relief de la Villa Albani, m'a fait croire que cette figure repréſente Pollux, ainſi que je l'ai fait voir dans mes monumens de l'antiquité. On remarque encore de ſemblables oreilles à la ſtatue de Pollux au Capitole, & à une petite figure du même héros, au palais Farnèſe. Il faut obſerver cependant que toutes les têtes d'*Hercule* ne paroiſſent pas avec des oreilles ainſi conformées : celles qui nous le repréſentent comme Pancratiaſte, & par conſéquent avec ce caractère, ſont, parmi les ſtatues, celles de bronze au capitole, & ſix autres de marbre : la première au Belvedère ; la ſeconde à la Villa Médicis ; la troiſième au palais Mattei ; la quatrième à la villa Borghèſe ; la cinquième à la villa Ludoviſi ; & la ſixième au jardin du palais Borghèſe. Entre les têtes d'*Hercule* avec des oreilles portant ces caractères, je peux citer les ſuivantes : celles

du capitole, du palais Barberini, de la villa Albani; mais la plus belle de toutes ces têtes eſt celle d'un Hermès du comte Fède, antique trouvée à Tivoli, dans les ruines de la villa Adriana. Les ſavans qui ont préſidé à la publication des antiquités du cabinet d'Herculanum, auroient pu confirmer la véritable forme des oreilles des lutteurs, s'ils avoient voulu faire plus d'attention à celle des deux buſtes d'*Hercule* de grandeur naturelle & de bronze; attendu que ces têtes étoient aſſez reconnoiſſables par leur configuration & par leurs cheveux. N'ayant point fait attention à ces caractères particuliers, ils nous ont donné de fauſſes notions de ces antiques, en faiſant paſſer la première qui eſt dans l'adoleſcence pour un Marcellus, petit-fils d'Auguſte, (*Bronzi, Ercol. tav.* 49, 50), & la ſeconde qui eſt dans l'âge viril pour un Ptolémée Philadelphe (*Ibid. tav.* 61, 62) ».

« A un *Hercule* du jardin Borghèſe, on voit l'extrémité des parties naturelles repoſer ſur un ſoutien, qui eſt une baguette de marbre proprement travaillée & de l'épaiſſeur d'un tuyau de plume; cet *Hercule*, à cauſe de ſa parfaite conſervation, peut être rangé dans la claſſe des figures les plus rares de Rome: car il eſt preſque entier, & il ne lui manque que les extrémités de deux doigts du pied, qui n'auroient pas ſouffert s'ils n'avoient pas debordé la plinthe.

« Dans l'appartement des conſervateurs du capitole, on voit un *Hercule* fort connu, plus grand que le naturel, qui conſerve encore toute ſa dorure antique ».

« Je ne ſaurois paſſer ſous ſilence une ſtatue d'*Hercule* en marbre, placée au palais Pitti à Florence, & déſignée par cette inſcription qu'on lit ſur le ſocle: ΛΥΣΙΠΠΟΣ ΕΠΟΙΕΙ, *Lyſippe l'a faite*. Je ne ferois pas mention de cette antique, ſi un écrivain ne l'eût pas prônée comme un ouvrage de cet artiſte. (*Maffei, Raccolt. di ſtat.*). Ce n'eſt pas en doutant de l'antiquité de l'inſcription que je rejette ſon opinion: car ſuivant le témoignage de Flaminio Vacca, cette inſcription s'y liſoit lorſque la ſtatue fut tirée des fouilles du mont Palatin. Mais l'on ſait que ces fauſſes inſcriptions & ces ſupercheries ſe pratiquoient déjà chez les anciens, ainſi que je l'ai fait voir. Maffei avoit fait d'ailleurs toutes ces remarques ſur l'inſcription dont nous parlons. Quoi qu'il en ſoit, deux raiſons ſans replique prouvent que cet *Hercule* ne ſauroit être de la main de Lyſippe; d'abord le ſilence des anciens ſur les ouvrages de cet artiſte en marbre, enſuite le travail de la ſtatue même qui n'eſt rien moins que digne d'un Lyſippe ».

Une moſaïque du capitole offre *Hercule* demi-nud, filant avec une quenouille & un fuſeau, pendant qu'un petit amour joue de la flûte à pluſieurs tuyaux. Auprès de lui on voit un lion que des amours ont lié par les quatre pieds, & qu'ils conduiſent en leſſe. Cette allégorie ingénieuſe, ſe trouve ſur pluſieurs pierres gravées ſous d'autres formes. Tantôt l'amour eſt porté ſur un lion; tantôt il eſt placé ſur le dos d'*Hercule* qui plie ſous le faix, &c.

Une belle moſaïque de la villa Albani, repréſente *Hercule* délivrant Héſione expoſée à un monſtre marin, & la rendant à Télamon, ſon fiancé.

HERCULE *portant un enfant.*

« On a cru trouver, dit Winckelmann, le portrait de l'empereur Commode, dans la figure de l'*Hercule* du Belvedere; parce qu'il porte un enfant ſur ſa peau de lion. On a prétendu que cet enfant étoit celui que l'empereur avoit dans ſa chambre pour l'amuſer, le même qui ayant trouvé la liſte des proſcrits, & l'ayant laiſſé tomber par la fenêtre, donna lieu à la mort du tyran. (*Herodian. L.* 1, *c.* 53.). Ce qui a encore donné occaſion à cette fauſſe dénomination, c'eſt la peau de lion, dont Commode ſe trouve couvert, comme *Hercule*, ſur quelques-unes de ſes médailles. L'enfant porté par cette figure eſt le jeune Ajax, fils de Télamon. *Hercule* prit cet enfant dans ſes bras, & l'ayant mis ſur ſa peau de lion, il lui dit: « Puiſſe-tu devenir un jour encore plus grand que ton père! » (*Pind. iſthſt. 6. v.* 60.). Dans le plâtre qu'on a tiré de cette ſtatue on a ſupprimé l'enfant, & l'on fait tenir à *Hercule*, au lieu du petit Ajax, les trois pommes des Heſpérides. Wright, qui répète dans ſon voyage tout ce que lui a dit ſon aveugle conducteur, penſe que ce Commode n'eſt pas mauvais, mais qu'il montre une différence évidente entre le goût Grec & le goût Romain dans la ſculpture. (*Trav. p.* 267.). Ce jugement abſurde n'eſt fondé que ſur le nom qu'on a donné à la ſtatue; d'après ſon raiſonnement on auroit pu y trouver le ſtyle Egyptien, ſi on avoit pu donner à la figure le nom de Ptolémée. Quoi qu'il en ſoit, on peut être aſſuré que cet *Hercule* eſt l'ouvrage d'un des grands maîtres Grecs, & qu'il mérite une place parmi les plus beaux ouvrages de Rome. La tête de cette figure eſt ſans contredit la plus belle tête d'*Hercule*, & les cheveux y ſont traités dans la plus grande manière, & travaillés comme ceux d'Apollon ».

Cette belle ſtatue antique du capitole a été reconnue depuis la mort de Winckelmann, pour HERCULE *portant ſon fils Télephe.* On a placé depuis peu d'années, à la villa Borghèſe, une ſemblable ſtatue trouvée dans les faubourgs de Rome, d'où elle avoit été tranſportée dans la villa d'Eſt à Tivoli. Cet Hercule de la villa Borghèſe, a de plus que celui du Vatican, une biche ſculptée dans le même morceau, à côté de lui, & levant la tête vers l'enfant qu'il porte. On ne peut mé-

Digitized by Google

connoître ici la biche nourrice de Telephe, & le fils d'Augé. Une biche accompagnoit ſans doute auſſi l'*Hercule* du vatican; mais on n'a pu la retrouver, & ſon abſence a cauſé l'erreur de Winckelmann. (*Monum. inediti. Guatani, an.* 1788. *aprile.*).

HERCULE *en repos* (Torſe d') « Je crois, dit Winckelmann, qu'il faut aſſigner pour époque le ſiècle d'Alexandre le Grand, à Apollonius d'Athène, fils de Neſtor, ſculpteur du fameux Torſe du Belvedère, ou de la figure tronquée d'un *Hercule* en repos & déifié. Au moins le nom du ſtatuaire tracé ſur l'ouvrage me fait conjecturer qu'il a vécu quelque temps après Alexandre. Il eſt certain que la forme ω de l'oméga Ω dans le nom de cet artiſte, ne ſe trouve pas employée avant le temps de ce roi; & les médailles des rois de Syrie ſont les premier ouvrages dans leſquels on la remarque. Le plus ancien monument public où cette lettre paroiſſe ainſi figurée, eſt un beau vaſe de bronze, entouré de cercles & conſervé au capitole. Suivant l'inſcription qu'on lit ſur le bord, il fut donné en préſent, par le fameux Mithridate Eupator, roi de Pont à un Gymnaſe: lieu qu'on avoit coutume de décorer de ces ſortes de vaſes. (*Polyb. L.* 5, *p.* 429. *B.*). Outre l'inſcription qui fait foi de ce que je viens de dire, on lit ſur le même vaſe en caractères plus petits ΥΦΑΛΑΓΟΥ, mots qu'on n'a pas entendu juſqu'ici, & qui ſignifient ſans doute: ΥΦΑΛΑΓΟΥ ΔΙΑΣ ΑΥΓΗ, *conſerve le net & brillant*: car le mot ΥΦΑΛΑΓΟΥ eſt employé pour déſigner les harnois brillans de deux chevaux. (*Heſych.* ΦΑΛΑΓΑ, ΥΦΑΛΑΓΟΣ) ».

« Mutilée au dernier point, ſans tête, ſans bras & ſans jambes, cette ſtatue d'*Hercule*, telle qu'on la voit aujourd'hui, ſe préſente encore à ceux qui ſavent pénétrer les myſtères de l'art, dans un éclat qui décèle ſa beauté primitive. Le maître de ce chef-d'œuvre nous offre dans ſon ouvrage le haut idéal d'un corps élevé au-deſſus de l'homme, d'une conſtitution parvenue à tout le developpement de l'âge fait, d'une nature exaltée juſqu'au degré qui caractériſe le contentement divin. *Hercule* paroît ici au moment où il s'eſt purifié par le feu des parties groſſières de l'humanité, à l'inſtant qu'il a obtenu l'immortalité & une place parmi les Dieux: c'eſt ainſi que le peignit Artémon. (*Plin. liv.* 35, *c.* 40.). Il eſt repréſenté ſans beſoin de nourriture, & ſans être obligé de déployer davantage la force de ſon bras. Vous ne voyez d'apparent aucune veine: ſon corps eſt fait pour jouir & non pour ſe nourrir, ſon ventre eſt plein ſans être gros. A ce qu'on peut juger de ſon attitude, il eſt aſſis, le bras droit paſſé par deſſus ſa tête, & repréſenté dans l'état de repos après tous ſes travaux. C'eſt ainſi qu'on le trouve figuré ſur les deux monumens antiques conſervés à la villa Albani: le premier eſt un grand baſſin de marbre; le ſecond eſt un fameux bas-relief, nommé la réconciliation & l'apothéoſe d'*Hercule*, avec cette inſcription: ΗΡΑΚΛΗΣ ΑΝΑΠΑΥΟΜΕΝΟΣ, *repos d'Hercule.* La diſpoſition de ſon corps, la tête dirigée en haut, la ſéténité peinte ſur ſa phyſionomie, donnent lieu de croire qu'il étoit occupé à repaſſer la ſucceſſion de ſes grands exploits. C'eſt ce que ſemble indiquer ſon dos, courbé pour ainſi dire ſous le poids de ſes hautes méditations. Sa poitrine puiſſamment élevée eſt encore cette poitrine contre laquelle il étouffa le géant Géryon: la force & la longueur de ſes cuiſſes nous repréſentent cet homme agile qui pourſuivit, qui atteignit le cerf aux pieds d'airain, & nous montrent ce héros infatigable, qui, traverſant des pays ſans nombre, porta ſes pas juſqu'aux confins de l'univers. Que l'artiſte admire dans les contours de ce corps, cette tranſition ſucceſſive d'une forme à l'autre, ces traits cadencés dont la marche ondoyante reſſemblent aux vagues qui ſe hauſſent, qui ſe baiſſent les unes après les autres! Il trouvera qu'en deſſinant cet étonnant morceau, on ne peut jamais s'aſſurer d'en avoir ſaiſi la juſteſſe: car la convexité dont on croit ſuivre la direction, s'écarte de ſa marche, & prenant une autre route, trompe l'œil & la main. Les os paroiſſent revêtus d'un épiderme nourri; les muſcles ſont gras ſans ſuperfluité: il n'y a point de figure qui ſoit auſſi-bien *de chair* que celle-ci. L'on pourroit dire que cet *Hercule* approche encore plus du bel âge de l'art que d'Apollon même du Belvédère ».

« Quelques perſonnes ont dit que cette figure repréſente *Hercule* filant, & je ne conçois pas où quelqu'un peut avoir pris que Raphaël y ait trouvé cette poſition (Barteux, cours de belles-lettres, T. 1, p. 66.). Il eſt d'autres mépriſes qui méritent à peine d'être relevées. Telle eſt celle de Florent le Comte (cabinet de ſingularités, &c. T. 1, p. 20), lorſqu'il nomme l'auteur du Torſe, Hérodote de Sicyone. Pauſanias fait mention d'un Hétodothe d'Olynthe; mais perſonne ne connoît de ſtatuaire de ce nom, natif de Sicyone. Quant au Torſe d'une ſtatue de femme, qui doit être à Rome & ſurpaſſer en beauté toutes les autres ſtatues, ſelon le même écrivain, j'avoue qu'il m'eſt inconnu. Un autre écrivain dit (Demontio, Del. ſculpt. antiq. p. 12), que cet Apollonius eſt auſſi le maître du grouppe du Tauteau-Farneſe, ce qui eſt abſolument faux ».

« Rien n'eſt plus propre à faire ſentir les beautés de l'*Hercule* du Bevedère, que de le comparer avec d'autres figures de ce héros, ſur-tout avec celle du fameux *Hercule*-Farnèſe, dont le maître eſt Glycon d'Athène. Dans cette ſtatue *Hercule* eſt repréſenté ſe repoſant au milieu de ſes travaux. Le ſtatuaire a donné au héros des veines gonflées,

Digitized by Google

des muſcles tendus, & élevés avec un renflement extraordinaire. Ici nous le voyons ſe repoſer, échauffé en quelque ſorte, & cherchant à reſpirer, après ſa courſe pénible, aux jardins des Heſpérides, dont il tient les pommes dans ſa main. Glycon ne s'eſt pas montré moins poëte qu'Apollonius, en s'élevant au-deſſus des formes ordinaires de l'humanité, dans l'expreſſion des muſcles qui ſont rendus comme des collines preſſées: & l'artiſte s'eſt propoſé pour but d'exprimer l'élaſticité rapide des fibres, en reſſerrant les muſcles & en leur donnant une tenſion circulaire. C'eſt avec ce jugement raiſonné que cette figure veut être conſidérée, afin que le génie poëtique du maître ne ſoit pas pris pour de l'enflure, & ſa force idéale pour une hardieſſe outrée: car vous pouvez ſuppoſer avec aſſurance cette intention à celui qui a été capable d'enfanter un pareil chef-d'œuvre ».

HERCULE conſtruiſant un trophée ſur les médailles des tyrans d'Héraclée dans le Pont.

—— Debout avec ſes attributs, ſur les médailles d'Héraclée en Italie, de Thermæ.

—— Étouffant un lion, ſur les médailles d'Héraclée en Italie, de Sueſſa, de Tarente.

—— Combattant l'hydre, Phæſtus.

—— Combattant les ſtymphalides, ſur celles de Stymphalus.

—— Aſſis ſur les médailles de Thaſus.

—— Armé du foudre ſur une médaille de Naxos.

HERCULES ruſticus, ou SILVAIN.

Cet *Hercule* étoit la même divinité que Silvain: c'eſt pourquoi les collèges de gladiateurs étoient dédiés à ce dernier. On voyoit dans le cabinet du cardinal Albani le deſſin d'un bas-relief antique, ſur lequel *Hercule* étoit repréſenté debout auprès d'un autel. Silvain étoit placé de l'autre côté de l'autel; & il y avoit aux pieds du premier un cochon, qui étoit la victime ordinaire du ſecond. Leur identité ſemble établie évidemment par ce marbre, que Winckelmann a publié dans ſes *monumenti inediti*.

Quelquefois *Hercule*-Silvain porte une couronne de pin, tient un arbre, ou arbriſſeau, & une faucille.

M. Carlo Antonini, architecte à Rome, poſſède une ſtatue d'*Hercule* debout, couvert de la dépouille d'un lion, le bras gauche appuyé ſur ſa maſſue. Cet *Hercule* a des oreilles de faune; ce qui convient bien à l'*Hercules ruſticus*. (*Monum. inediti Guattani*. 1787. *Agoſto*.)

HERCULE (*colonnes d'*). On entend préſentement par ce nom deux montagnes placées aux deux côtés du détroit de Gibraltar, ſavoir, *Calpé* en Eſpagne, & *Abila* en Afrique.

Les anciens ne s'accordent point ſur l'endroit où il falloit placer les *colonnes d'Hercule*, & ce ſont eux-mêmes qui nous l'apprennent. Les uns, dit Strabon, entendent par ces *colonnes* le détroit, ou ce qui reſſerre le détroit; d'autres *Gades*, d'autres des lieux ſitués au delà de *Gades*. Quelques-uns prennent Calpé & Abyla pour les *colonnes d'Hercule*; d'autres croient que ce ſont de petites iſles voiſines de l'une & de l'autre montagne. D'autres enfin veulent que ces *colonnes* ne ſoient autre choſe, ſinon des *colonnes* de bronze de huit coudées, qui étoient à *Gades*, dans le temple d'*Hercule*: ce ſont, dit-on, celles que les tyriens y trouvèrent. Ayant fini là leur navigation & ſacrifié à *Hercule*, ils eurent ſoin de publier que la terre & la mer ne s'étendoient pas plus loin. D'ailleurs c'eſt un ancien uſage que de pareils monumens, élevés de main d'homme, étant ruinés avec le temps, le nom demeure au lieu même où ils étoient. Voilà le précis des réflexions de Strabon ſur ce ſujet; & ce précis ſuffiroit pour prouver que cet auteur eſt un critique des plus judicieux indépendamment de ſon mérite en Géographie.

HERCYNE, une des compagnes de Proſerpine, étoit fille du fameux Trophonius; on l'honoroit à Lébadie, dit Pauſanias, & on lui conſacroit des ſtatues qui la repréſentoient tenant une oie ſur la main. (*Pauſan. l. IX.*)

HÉRÉDIE, meſure gromatique des anciens romains.

Elle valoit un arpent & $\frac{22}{1000}$ de France, ſelon M. Paucton.

Elle valoit en meſure du même peuple,

2 jugères;

ou, 4 actes quarrés;

ou, 24 onces de terre;

ou, 96 ſiciliques de terre;

ou, 120 actes ſimples;

ou, 144 ſextules de terre;

ou, 576 ſcrupules de terre;

ou, 57600 pieds romains quarrés.

HÉRÉE, le premier mois des grecs de Bithynie. Il répond à notre mois d'octobre.

HÉRÉE, ville du Péloponnèſe, dans l'Arcadie, au bord de l'Alphée. Élien dit que l'on faiſoit dans ſon territoire une eſpèce de vin qui rendoit les hommes inſenſés & les femmes fécondes.

Digitized by Google

HÉRÉENS (Monts) de Sicile, nommés Ἥραια ὄρη, par Diodore de Sicile, qui en vante la beauté & la salubrité. (*lib. IV. cap. XXVI.*)

Cette chaîne de montagnes, suivant l'opinion la plus commune, s'étend dans la vallée de Démona; on les appelle présentement *monti fori*, & celle où la Chrysa prend sa source, se nomme *monte artesino*.

La description que Diodore fait de ces montagnes est confirmée par Fazel; ce sont, dit ce moderne, les plus belles & les plus agréables du pays; elles ont des sources en abondance, des vignes, des rosiers, des oliviers, & autres arbres domestiques, qui y conservent toujours leur verdure. Presque toutes les autres montagnes de Sicile, sont nues, dégarnies, ou couvertes seulement de forêts & d'arbres sauvages; mais celles-ci, ajoute-t-il, sont entièrement différentes; c'est, selon lui, dans ces montagnes propres à être cultivées, que Daphnis, si célèbre dans les poésies bucoliques, naquit des amours de Mercure & d'une nymphe du canton; c'est ici que ce même Daphnis fut changé en rocher, pour avoir été insensible aux charmes d'une jeune bergère. Mais Carera, ou l'auteur *della antica Syracusa illustrata*, place la naissance de Daphnis près de Ragusa, dans une vallée qui est arrosée des eaux de la *Loza*.

Enfin, les auteurs qui placent les *monts héréens* aux environs de Syracuse, font Daphnis syracusain. Il paroît assez que chacun souhaite que le pays de sa naissance lui soit commun avec celui du charmant poète bucolique. (D. J.)

HÉRÉES, fêtes en l'honneur de Junon, à Argos, à Samos, à Égine, en Élide, & dans plusieurs autres villes de la Grèce, ainsi appellées du nom grec, Ἥρη, que portoit la femme de Jupiter. Voici la manière dont on les célébroit à Argos.

Après avoir immolé cent bœufs à la déesse, tous les jeunes gens du lieu se disputoient chaque année le prix proposé. Au-dessus du théâtre il y avoit un endroit d'un abord difficile, où l'on clouoit un bouclier de manière qu'il étoit très-difficile à arracher; celui qui y parvenoit, recevoit pour le prix de sa victoire une couronne de myrthe, & un bouclier d'airain; de-là vint que le lieu s'appelloit *Aspis*, c'est-à-dire, le *bouclier*. Ce prix ne regardoit pas seulement la jeunesse d'Argos, les étrangers étoient aussi admis à y concourir, comme il paroît par l'Ode VII. des olympioniques de Pindare, où Diagoras de l'isle de Rhodes est loué d'avoir remporté le prix: « le » bouclier d'airain l'a connu » dit Pindare, dans son style poétique.

HERRENNIA, famille romaine dont on a des médailles.

C. en argent.

O. en bronze.

O. en or.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

HÉRENNIEN, fils d'Odénat & de Zénobie.

Herennianus Augustus.

On ne connoît de médailles du prince *Hérennien*, que celles qui sont rapportées par Urſinus & Goltzius, & qui sont très-incertaines.

HERENNIUS, fils de Trajan-Déce.

Quintus Herennius Etruscus Messius Decius Augustus.

Ses médailles sont:

RRRR. en or. Elle est au cabinet du roi, & étoit dans celui de Pellerin.

C. plutôt que R. en argent. Il y a des revers rares. Celles sur lesquelles il porte le titre d'empereur, RR.

RRR. en médaillons latins d'argent.

R. en G. B. de coin romain. Le revers avec les instrumens des sacrifices, RR.

RR. avec le titre d'empereur.

R. en M. B.

RR. en G. B. de Colonies.

R. en M. B.

RRR. en P. B.

RR. en G. B. grec.

RR. en M. B.

R. en P. B.

On ne connoît point de médaillons latins de B. de ce prince. Les grecs sont très-rares.

HÉRÈS, divinité des héritiers. Lorsqu'il survenoit à quelqu'un une succession, il faisoit un sacrifice à cette déesse en actions de graces. On la surnommoit *Martea*, & Festus la dit compagne de Mars, peut-être parce que ce dieu fait, plus qu'aucun autre, vaquer des successions. C'est une divinité romaine, comme le nom le fait voir.

HÉRÉSIDES, nymphes attachées au service de Junon, & dont la fonction principale étoit de préparer le bain de la déesse.

Les

Les *héréſides* étoient auſſi les prêtreſſes de Junon, à Argos ; on les honoroit au point que les années de leur ſacerdoce ſervoient de dates dans les monumens publics.

HÉRILUS, roi de Prêneſte, étoit fils de la déeſſe Féronie : il avoit reçu de ſa mère, par un prodige inoui, dit Virgile, trois ames & trois armures ; & pour lui ôter la vie, il falloit qu'il mourût trois fois. Évandre, roi d'Arcadie, lui arracha toutes ſes ames, & lui enleva ſa triple armure.

HERMÆUM, ſalle à manger du palais des Céſars, qui avoit pris ce nom de quelque ſtatue de Mercure, ſurnommé *Hermès*. Suétone en fait mention (Claud. c. 10.) *in diætam, cui nomen eſt hermæum. receſſerat.* Nardini (*Rom. vet. VI.* 13.) rapporte l'épitaphe d'un eſclave, dreſſée par ſon frère, eſclave de l'empereur, attaché à l'*hermæum* :

SYMPHORO
TESSERARIO
SER. CÆSARIS
DE. DOMO. GELO
TIANA. FECIT
PHILODESPOTUS
SER. CÆSARIS
EX HERMAEO
FRATRI B. M.

HERMANUBIS, c'eſt-à-dire, Mercure-Anubis, divinité égyptienne, dont la ſtatue préſentoit un corps d'homme avec une tête de chien ou d'épervier : (ce ſont les ſymboles d'Anubis.) Il tient ordinairement un caducée, qui déſigne Mercure. Quelquefois l'*Hermanubis* eſt vêtu en ſénateur, tenant d'une main un caducée, & de l'autre un ſiſtre. (Spon Rech. d'Antiq. p. 111 & 112.) *Voyez* ANUBIS, HERMÈS.

HERMAPHRODITE ou ANDROGYNE, fils de Mercure & de Vénus, comme le porte ſon nom, fut élevé, dit Ovide, (*Meta. IV.* 347.) par les Naïades dans les antres du mont Ida : ſon viſage joignoit aux traits de ſon père la beauté & les graces de ſa mère. A l'âge de quinze, s'étant mis à voyager, il viſita les principales villes de la Lycie & de la Carie : un jour qu'il étoit fatigué, il s'arrêta près d'une fontaine, dont l'eau claire & paiſible l'invita à ſe baigner. La Naïade Salmacis, qui préſidoit à la fontaine, le vit, en devint amoureuſe ; & n'ayant pu le rendre ſenſible, pria les dieux d'unir leurs deux corps de telle ſorte, que déſormais ils n'en fiſſent plus qu'un, où les deux ſexes ſeroient diſtingués. *Hermaphrodite* obtint auſſi des dieux, à ſon tour, que tous ceux qui ſe laveroient dans la même fontaine, deviendroient efféminés.

HERMAPHRODITES.

Les *hermaphrodites* anciens ſont ordinairement repréſentés avec un bras poſé ſur la tête, pour déſigner leur molleſſe.

« On voit en Italie, dit le comte de Caylus, (*Rec. d'Antq. III. pl.* 29.) deux ſtatues d'*hermaphrodites* couchés ; elles méritent leur réputation par l'excellence de leur travail ; mais on ne pourroit prononcer ſur la préférence ſans les voir à côté l'une de l'autre : je ne crois pas qu'il y ait d'autres moyens pour comparer leurs beautés & leurs défauts. Celle que l'on conſerve à Rome dans la villa Borghèſe, a été plus ſouvent étudiée, par conſéquent elle eſt plus connue. On ſait qu'elle a été découverte au commencement du dernier ſiècle, auprès des Thermes de Dioclétien, lorſqu'on travailloit aux fondations de N. D. de la Victoire, & qu'il ne fut pas poſſible de retrouver le pied & une partie de la jambe gauche, non plus que la terraſſe qui ſoutenoit la figure. Elle étoit abſolument détruite, ou du moins il en ſubſiſtoit très-peu. Le Bernin, quoique dans ſa première jeuneſſe, fut chargé de reſtaurer ce précieux reſte d'antiquité ; il étoit déja célèbre par les ouvrages qu'il avoit faits pour la maiſon Borghèſe. Cet artiſte ingénieux, toujours porté aux idées agréables, après avoir recherché ce qui convenoit le mieux à une ſtatue, qui ne devoit inſpirer que la volupté, ſe détermina à la repréſenter couchée ſur un matelas à notre uſage, la tête poſée ſur un couſſin rempli de plumes ; & pour cacher le joint de la jambe qu'il ajoutoit, il fit paſſer en cet endroit un bout de la draperie, ſur laquelle la figure étoit couchée : il enveloppa auſſi de la même draperie l'extrémité de l'autre pied ; dont les doigts étoient détruits : il mit dans le travail une vérité de touche capable de frapper & d'en impoſer à tous ceux qui regardent cette belle ſtatue ; mais, pour dire la vérité, il eſt fâcheux que le Bernin n'ait point eu pour guide, dans cette reſtauration, la figure d'*hermaphrodite* que l'on conſerve dans la galerie de Florence ; il ſe ſeroit moins écarté du goût de l'antique, & n'en auroit eu que plus de mérite ; il auroit placé ſa figure ſur un ſimple pavé de pierres ; il ſe ſeroit contenté d'ajouter à la draperie, ſur laquelle elle étoit étendue, une peau de lion, qui tenoit lieu de matelas aux anciens, même pour les gens les plus délicats ; c'eſt dans cette diſpoſition que l'*hermaphrodite* qu'il a reſtauré étoit ſorti des mains de l'ancien ſculpteur. La ſtatue de Florence ne permet pas d'en douter ; elle eſt entière dans toutes ſes parties ; & s'il faut s'en rapporter au ſentiment de Gori, il eſt impoſ-

ſible de voir un ouvrage plus accompli. On trouve l'éloge qu'il a fait de ce beau monument dans les explications qui accompagnent la gravure de toutes les figures antiques de la galerie de Florence ».

« Il ne ſeroit pas impoſſible qu'on ne découvrît encore une ſtatue ſemblable à celles dont je viens de parler, & d'un auſſi beau travail, car les anciens n'étoient pas difficiles ſur les répétitions. Quand un ſujet avoit réuſſi, les meilleurs artiſtes le multiplioient ſans aucun ſcrupule, & ſouvent ſans aucune différence. J'ai parlé de leur facilité à cet égard dans le premier volume de ce recueil, en rapportant l'enlèvement du Palladium : à plus forte raiſon doivent-ils avoir répété les ſtatues, quand elles avoient pour objet des ſujets piquans. L'*hermaphroaite* étoit fait pour plaire à des hommes auſſi plongés dans la volupté que les grecs & les romains ; ils y trouvoient un aſſemblage de ce que les deux ſexes offroient, chacun en particulier, de plus beau & de plus capable d'échauffer leurs idées. Mais quelque beauté que l'on trouve dans les ſtatues de ce genre, je ne crois pas qu'on doive les regarder comme des imitations ſimples d'un jeu de la nature ; ce phénomène a été auſſi rare dans tous les temps, qu'il peut l'être aujourd'hui. Il eſt vrai que l'eſpoir du gain a pu engager les marchands d'eſclaves à faire des recherches, & que par ce moyen on a vu des *hermaphrodites* dans la Grèce & dans l'Italie, plus communément qu'on ne peut en voir aujourd'hui ; la différence des mœurs & de la religion engageroient même à les cacher à préſent plutôt qu'à les divulguer. Mais, phyſiquement parlant, on peut être perſuadé que ces créatures, ſorties de l'ordre établi par la nature, ſuivent indubitablement le genre des monſtres. Je ſuis d'autant plus porté à le croire, que celui que j'ai vu, jouiſſant d'une très bonne ſanté, auroit été très-peu avantageux à deſſiner. Je crois donc que ces eſpèces de monſtres ne peuvent porter avec eux le caractère de la beauté, encore moins celui de l'élégance, dont on voit la réunion dans les figures d'hermaphrodites, dont j'ai parlé. Ces réflexions me perſuadent que les ſtatues dont il s'agit, ſont, en quelque ſorte, des figures d'invention, & le fruit du génie d'un artiſte du premier ordre ; c'eſt-à-dire, que cet homme ſavant a pris dans pluſieurs modèles des deux ſexes & du même âge ce qui pouvoit plaire davantage ; & qu'enfin, par une élégante réunion, il a voulu produire une figure ſingulièrement voluptueuſe, telle que la nature ne l'avoit point produite, mais telle que les Grecs auroient deſiré de la trouver. La fable même de Salmacis ne me paroît point avoir d'autre fondement, du moins elle rappelle toutes ces idées ».

« La quantité de figures *hermaphrodites* que les monumens nous préſentent, me font croire, dit le comte de Caylus, (*Rec. d'antiq. V.* 220.) que les anciens n'ont pas toujours repréſenté les *androgynes* comme des effets ſinguliers de la nature, ou comme des effets de volupté. Le plus grand nombre de leurs figures avoit aſſez généralement rapport au culte, & ce culte étoit ſouvent chargé d'allégories. Un trait de l'ancienne hiſtoire des Saxons me paroît expliquer non-ſeulement le genre, mais le nombre des *hermaphrodites* que les monumens nous préſentent. (*Faſti danici, ab olao Worm. p.* 55. *&* 56.) *Freа, femme de Wooden, étoit regardée chez les Saxons comme Vénus chez les Romains ; ils l'adoroient ſous la figure d'une* HERMAPHRODITE, *parce qu'elle n'étoit pas moins la déeſſe de l'un que de l'autre ſexe.* Ce paſſage m'a d'autant plus frappé, qu'il donne une explication vraiſemblable & naturelle de la répétition de ce genre de figure ».

Les artiſtes, dit Winckelmann, (*hiſt. de l'art. IV.*) combinent les beautés & les propriétés des deux ſexes dans les figures des *hermaphrodites*, qui ſont des productions idéales, quoique je n'ignore pas qu'il y ait eu des *hermaphrodites*. Le rhéteur Philoſtrate nous apprend que le ſophiſte Favorien d'Arles, qui vivoit ſous l'empereur Hadrien, avoit été *hermaphrodite* (*Philoſt. Vit. philoſ. L. I. c.* 8.). Mais ſans examiner quelle a été la conformation de ces créatures mixtes, on peut établir que peu d'artiſtes ont eu occaſion d'en voir. Toutes les figures de cette nature ont un ſein de femme, avec les membres de la génération de notre ſexe ; du reſte elles ſont femmes pour la taille & pour les traits du viſage. Le temps nous a conſervé pluſieurs *hermaphrodites* : outre les deux belles ſtatues couchées de la galerie de Florence, & celle qui eſt encore plus belle de la villa Borghèſe, on en voit une petite debout à la villa Albani, qui n'eſt pas moins belle, & dont le bras droit repoſe ſur ſa tête.

« Pourquoi les anciens ont-ils tant célébré l'*hermaphrodite* ; pourquoi les poëtes en ont-ils fait des deſcriptions ſi charmantes ; pourquoi, enfin, les artiſtes l'ont-ils repréſenté ſous des formes ſi agréables & ſi propres à réveiller des ſentimens de volupté ? M. le comte de Caylus a cru que c'étoit de leur part un excès de molleſſe, un raffinement de libertinage..... Mais la fable nous en offre une raiſon plus naturelle. L'*hermaphrodite* eſt une pure invention des Grecs ; & l'être de cette eſpèce qui ſeroit produit par la nature devroit être regardé comme un monſtre. L'*hermaphrodite* conſidéré comme une fiction, & comme le fruit de l'imagination d'un peuple qui vouloit & ſavoit tout embellir, eſt dès-lors l'être le plus parfait qu'il ſoit poſſible de concevoir. Pandore ne réuniſſoit que les perfections de ſon ſexe ; l'*hermaphrodite* réunit toutes les perfections des deux ſexes. C'eſt le fruit des amours de Mercure & de Vénus, ainſi que l'indique l'étymologie

Digitized by Google

du nom. Or, Vénus étoit la beauté par excellence: Mercure à ſa beauté perſonnelle joignoit l'eſprit, les connoiſſances & toutes les talens. Qu'on ſe forme l'idée d'un individu en qui toutes ces qualités ſe trouvent raſſemblées, & l'on aura celle de l'*hermaphrodite*, tel que les Grecs ont voulu le repréſenter; d'où l'on voit qu'il n'a rien de commun avec les Androgynes, êtres monſtrueux & rebutans qui ne pouvoient, ſans doute, faire naître une fiction ſi charmante. (*Pierres gravées du duc d'Orléans*, *I.* 108.) »

HERMAPOLLON, figure compoſée de Mercure & d'Apollon, repréſentant un jeune homme avec les ſymboles de l'une & de l'autre divinité, le pétaſe & le caducée, la lyre & l'arc. *Voyez* HERMÈS.

HERMATHÈNES, figure qui repréſentoit Mercure & Minerve, dont le nom grec eſt Athénes. On voit de ces figures ayant d'une part les habits, le caſque & l'égide de Minerve, & pour exprimer Mercure, le coq ſous l'aigrette, les ailerons ſur le caſque, un ſein d'homme & la bourſe. Cicéron avoit fait venir de Grèce une *Hermathène*, pour la placer dans ſon gymnaſe ou ſalle d'exercice. (*Atticum.* 1. 3.)

Triſtan (dans ſon T. I, p. 47.) a fait graver une médaille des Triumvirs, où ſont gravés d'un côté leurs trois têtes, & au revers une *hermathène*, devant laquelle eſt un autel entouré d'un ſerpent qui s'élève au-deſſus, & derrière une aigle romaine ou légionaire. Cette *hermathène*, ou, comme il parle, cette *hermathana* comprend en ſoi, ſelon Triſtan, le dieu Terme avec Minerve & Mercure; car c'eſt un terme, dont la partie ſupérieure repréſente un buſte avec les attributs de ces deux divinités. Mais de ce que le buſte eſt poſé ſur un pied quarré, tel que celui du dieu Terme, s'il faut dire, comme a cru Triſtan, qu'il y a trois divinités repréſentées, il y en aura toujours dans ces ſortes de figures, ou preſque toujours trois: car preſque tous les *hermès* ſont formés d'une tête ou d'un buſte orné des attributs de deux ou pluſieurs divinités, & poſé ſur un pied quarré.

HERMÉE, ſ. m. Nom d'un mois des Thébains & des Béotiens: il avoit trente jours comme les autres mois, & répondoit au mois d'octobre; c'étoit le ſecond mois de l'année chez ces peuples. Il étoit auſſi le ſecond chez ceux de Bithynie; mais dans leur calendrier il répondoit au mois de novembre.

HERMÉES, fêtes en l'honneur de Mercure, dont le nom grec étoit *hermès*; on les célébroit avec différentes cérémonies dans le Péloponèſe, en Boétie, en Crète, & ailleurs. Pendant la célébration de ces fêtes dans l'île de Crète, les maîtres ſervoient leurs eſclaves à table; cet uſage s'obſervoit également chez les Athéniens, chez les Babyloniens, & dans les ſaturnales des Romains. (D. J.)

HERMÉMITHRA, ſtatue de Mercure, qui portoit une tête de Mithra. *Voyez* MITHRA.

HERMÉRACLE, ſtatue compoſée de Mercure & d'Hercule, dont le nom grec étoit Héracle. C'eſt un Hercule, tenant d'une main la maſſue & de l'autre la dépouille du lion, ayant la forme humaine juſqu'à la ceinture, & le reſte ſe termine en colonne quarrée. On mettoit communément les *herméracles* dans les académies ou lieux d'exercices, parce que Mercure & Hercule, c'eſt-à-dire, l'adreſſe & la force doivent préſider aux exercices de la jeuneſſe.

« Ces deux ſtatues, dit le comte de Caylus, (*Rec. d'antiq.* 1. 217.) ſont terminées en gaines, & dans l'une Hercule paroit avec le caducée, ce que je n'ai remarqué ſur aucun monument, & dont je vais me ſervir pour expliquer un paſſage de Cicéron, dans lequel l'orateur romain demande à ſon ami Atticus des *Hercules-Mercures*. J'avois toujours penſé que par cette expreſſion, il falloit entendre des ſtatues d'Hercule ſimplement terminées en gaînes; mais on voit par ce monument que ces ſtatues réuniſſoient de plus les ſymboles de ces deux divinités ».

HERMÉROS, figure qui eſt moitié Mercure & moité Cupidon; Spon a donné la figure d'un *herméros* dans ſes recherches d'antiq. (*p.* 98. *fig. XIV.*) C'eſt un jeune garçon dépeint comme on nous repréſente l'amour. Il tient une bourſe de la main droite & un caducée de la gauche, deux caractères ſous leſquels on a coutume de déſigner Mercure. Spon dit au pluriel *hermérotes*, ſuivant la déclinaiſon grecque. Pline, parlant des beaux ouvrages des ſculpteurs, fait mention des *hermérotes* d'un certain Tariſcus.

Ce mot d'*herméros* a été ſouvent donné en ſurnom par les Romains & par les Grecs. Il y en a pluſieurs exemples dans les inſcriptions de Gruter. Spon (*Rech. d'antiq. p.* 119.) en rapporte auſſi deux qu'il a trouvées à Rome & à Die.

HERMÈS, dieu ou triſmégiſte. *V.* MERCURE.

HERMÈS, *ſ. m.* Nom de certaines ſtatues antiques de Mercure, faites de marbre, & quelquefois de bronze, ſans bras & ſans pieds. *Hermès* eſt au propre le nom grec de Mercure, & ce nom paſſe à ces ſtatues.

Les Athéniens, & depuis, à leur exemple, les autres peuples de la Grèce, repréſentèrent ce

Digitized by Google

dieu par une figure cubique, c'eſt-à-dire, quarrée de tous les côtés, ſans pieds, ſans bras, & ſeulement avec la tête. Servius rend raiſon de cet uſage par une fable; des bergers, ſelon lui (*Enéid. VIII.* 138.), ayant un jour rencontré Mercure endormi ſur une montagne, lui coupèrent les pieds & les mains, pour ſe venger de quelque tort qu'il leur avoit fait; ce conte ſignifie peut-être qu'ayant trouvé quelque ſtatue de ce dieu, ils la mutilèrent de cette manière, & en placèrent le tronc à la porte d'un temple. Suidas explique moralement (*voce* Ἑρμῆν) la coutume de figurer les ſtatues de Mercure quarrées, ſans pieds & ſans bras, & de les placer aux veſtibules des temples & des maiſons; car, dit il, comme on tenoit à Athènes Mercure pour le dieu de la parole & de la vérité, on faiſoit ſes ſtatues quarrées & cubiques, pour indiquer que la vérité eſt toujours ſemblable à elle-même, de quelque côté qu'on la regarde.

Suidas parle des *hermès* comme s'ils étoient particuliers à la ville d'Athènes; c'eſt qu'ils avoient été inventés dans cette ville, & qu'ils s'y trouvoient en plus grande quantité que par tout ailleurs. On comptoit au nombre des principaux *hermès* les Hipparchiens; Hipparchus, fils de Piſiſtrate, tyran d'Athènes, avoit érigé ceux-ci, non-ſeulement dans la ville, mais dans tous les bourgs & villages de l'Attique, & avoit fait graver ſur chacun différentes ſentences morales, pour porter les hommes à la vertu.

On mit auſſi des *hermès* dans les carrefours & les grands chemins du pays, parce que Mercure, qui étoit le meſſager des dieux, préſidoit aux grands chemins, ce qui lui valut le ſurnom de *Trivius*, du mot *trivium*, qui ſignifie un *carrefour*, & celui de *Viacus*, du mot *via*, chemin, comme le prouvent quelques inſcriptions copiées dans Grutet.

Lorſqu'au lieu de la tête de Mercure, on mettoit la tête d'un autre dieu, comme de Minerve, d'Apollon, de Cupidon, d'Hercule, d'Harpocrate ou d'Ambis: alors le pilaſtre devenoit un compoſé des deux divinités, dont on réuniſſoit les noms, & qu'on appelloit *hermathènes*, *hermapollon*, *herméros*, *herméracle*, *herm'harpocrate*, *hermanubis*. *Voyez* tous ces mots.

On ne ſe contenta pas de repréſenter des dieux ſous ces formes de ſtatues, on érigea des *hermès* à la gloire des grands hommes, pour leſquels Athènes étoit paſſionnée; le lycée & le portique en étoient remplis. On y voyoit entr'autres l'*hermès* de Miltiade, avec ces mots *Miltiade athénien*, & on liſoit au deſſous deux vers.

Cet *hermès* ayant été depuis tranſporté à Rome, on y grava le diſtique ſuivant, qui en eſt la traduction.

Qui Perſas bello vicit Marathonis in arvis
Civibus ingratis, & patriâ interiit.

Les Athéniens ne priſoient pas moins les *hermès* des hommes illuſtres, que ceux des dieux mêmes; ils les tailloient comme ceux de Mercure, exactement quarrés, avec des inſcriptions honorables, qui étoient auſſi gravées en lettres quarrées. De-là vient qu'ils nommoient un homme de mérite, un homme quarré. Nous liſons dans Plutarque que ce fut un des principaux chef d'accuſation contre Alcibiade, d'avoir mutilé dans une débauche d'autres *hermès* que ceux des dieux.

Cicéron, grand amateur de l'antiquité, ayant appris par les lettres d'Atticus, qui étoit à Athènes, qu'il y avoit trouvé de beaux *hermès*, dont il le vouloit régaler, le preſſe de lui tenir parole, par la réponſe qu'il lui fait. Voici ce qu'il lui écrit: (*Lettre 7, liv. 1.*) « Vos *hermès* de marbre » du mont Pentélicus, avec leurs têtes de bronze, » me réjouiſſent déja d'avance; c'eſt pourquoi » vous m'obligerez beaucoup de me les envoyer » avec les ſtatues & les autres curioſités qui ſeront » de votre goût, & qui mériteront votre appro- » bation, tout autant que vous en trouverez, & » tout auſſi-tôt que votre loiſir vous le permettra, » ſur-tout les ſtatues qui pourront convenir à » mon académie & mon portique de Tuſculum; » car je ſuis amoureux de toutes ces choſes. Me » blâmera qui voudra, je me repoſe ſur vos ſoins » pour ſatisfaire mon goût ». Liſez auſſi les lettres 5, 6 & 10.

On voit encore à Rome des *hermès* ou ſtatues quarrées apportées de la Grèce, qui ſoutiennent les têtes de pluſieurs poëtes philoſophes & capitaines illuſtres. On en a d'Homère, d'Ariſtote, de Platon, de Socrate, d'Hérodote, de Thucydide, de Thémiſtocle & de pluſieurs autres. Fulvius Urſinus, Théodore Galle (*Gallæus*) & Henry Canifius, ont fait graver ces antiques dans leurs portraits des hommes célèbres de l'antiquité. Spon a auſſi trouvé dans ſes voyages de Grece ceux du philoſophe Xénocrate, de Théon, & de quelques autres dont il croit qu'aucun auteur n'a parlé. L'*hermès* de Mercure a des ailes à la tête; mais ceux qui ont de la barbe ſont des portraits de Priape; les femmes ſtériles d'entre le peuple, les ornoient de fleurs aux parties que la pudeur ne permet pas de découvrir, eſpérant par-là ſe procurer la fécondité qu'elles deſiroient.

Les romains empruntérent des grecs l'uſage des *hermès* qu'ils nommèrent *termes*, & qu'ils placèrent ſur les grands chemins dans des endroits dangereux *in triviis & quadriviis*, pour éviter aux voyageurs l'embarras de ſe tromper de route. Ces *hermès* romains étoient ordinairement quarrés, ornés ſur le bas & le corps du pilaſtre d'inſ-

Digitized by Google

criptions qui inſtruiſoient les paſſans des villes où chaque chemin conduiſoit; le haut du pilaſtre étoit terminé par quelque figure d'un des dieux gardiens & protecteurs des chemins, c'eſt-à-dire, de Mercure ou d'Apollon, de Bacchus ou d'Hercule. Plaute les appelle *lares viales*, & Varron *deos viacos*. Ces figures, ainſi que les pilaſtres qu'on faiſoit de bois, de pierre ou de marbre, étoient fort groſſièrement taillées. Il s'en trouvoit même pluſieurs que des villageois formoient à coups de hache, ſans art ni proportions; c'eſt ce qui a fait dire à Virgile:

Illi falce deus colitur, non arte politus.

De-là vint qu'on comparoit à ces ſtatues informes les gens lourds & ſtupides; témoin ce vers de Juvénal.

Nil niſi cecropides, truncoque ſimillimus herma.

Une autre choſe rendoit encore la vue de ces *hermès* romains très vilaine, c'eſt qu'ordinairement dans les endroits où ces pilaſtres étoient dreſſés, les paſſans portoient des pierres par religion aux pieds de ces pilaſtres, pour les conſacrer aux dieux des chemins, & obtenir leur protection dans le cours de leurs voyages. Ces pierres ſont appellées par le Scholiaſte de Nicander, *pierres aſſemblées à l'honneur des divinités des voyageurs.*

On ne manquoit pas de pareils poteaux, non-ſeulement dans les grands chemins d'Italie, mais auſſi dans toutes les provinces de l'empire. Camden, parlant de Mercure, nous dit: *ejus ſtatua quadrata herma dicta, olim ubique per vias erant diſpoſita.* Cela eſt ſi vrai que Surita, dans ſes *commentaires ſur l'itinéraire d'Antonin*, nous a conſervé une inſcription antique tirée de la ville de Zamora en Eſpagne, qui prouve que des particuliers même s'obligeoient, par des vœux, à ériger de tels pilaſtres. Voici cette inſcription:

DEO MERCUR. VIACO.

M. ATTILIUS SILONIS F. QUIRIN. SILO.

EX VOTO.

Il n'eſt pas inutile de remarquer à propos des *hermès*, que les grecs & les romains faiſoient ſouvent des ſtatues dont la tête ſe détachoit du reſte du corps, quoique l'une & l'autre fuſſent d'une même matière; c'eſt en cela que conſiſtoit la mutilation dont Alcibiade fut accuſé, & dont il n'étoit que trop coupable. De cette manière, les anciens, pour faire une nouvelle ſtatue, ſe contentoient quelquefois de changer ſeulement la tête, en laiſſant ſubſiſter le corps. Nous liſons dans Suétone, qu'au lieu de briſer les ſtatues des empereurs, dont la mémoire étoit odieuſe, on en ôtoit les têtes, à la place deſquelles l'on mettoit celle du nouvel empereur. De-là vient, ſans doute, en partie, qu'on a trouvé depuis tant de têtes ſans corps, & de corps ſans têtes. Sur la manière de changer & de fixer ces têtes d'*hermès*, *voyez* BUSTES.

Au reſte, ce n'eſt pas des romains, mais des grecs, que nous eſt venu l'uſage des *termes* que nous mettons aux portes & aux balcons de nos bâtimens, & dont nous décorons nos jardins publics. Il eſt vrai qu'en conſéquence, on devroit les nommer *hermès* plutôt que *termes*, quoique les *termes* que les romains appelloient *termini*, fuſſent des pierres quarrées, auxquelles ils ajoutoient quelquefois une tête, néanmoins ils étoient employés pour ſervir de bornes, & non pour orner des bâtimens & des jardins; mais notre langue, par une crainte ſervile pour les aſpirations, a adopté le mot de *termes*, qui étoit le moins convenable.

La plus grande partie des têtes d'*Hermès*, ornées de longues barbes, paroiſſent être des copies d'un même original, qui étoit un Jupiter-Terme, & non un Platon, comme on l'a cru fauſſement. Dans la ſeule Villa Albani, on voit plus de vingt de ces têtes parfaitement ſemblables.

On voit dans le Muſéum Pio Clémentin, un Hermès antique à tête double: l'une eſt le portrait d'Hérodote, & l'autre repréſente la Muſe de l'hiſtoire.

HERM-HARPOCRATE, ſtatue de Mercure, avec une tête d'Harpocrate. Elle a des pieds & des mains, puiſqu'elle a des ailes aux talons, ce qui déſigne Mercure, & puiſqu'elle met le doigt ſur la bouche, ſymbole d'Haſpocrate. Elle eſt aſſiſe ſur une fleur de lotus, tenant d'une main un caducée & portant ſur ſa tête un fruit de pêcher, arbre conſacré à Harpocrate. On a peut être voulu nous faire entendre, par cette figure, que le ſilence étoit quelquefois éloquent. (*Spon, Recher. p.* 98, *fig.* 15).

HERMHÉRACLE. *Voyez* HERMÉRACLE.

HERMINIA, famille Romaine dont on n'a des médailles que dans Goltzius.

HERMION, divnité des anciens Germains: il avoit été un de leurs rois, & avoit mérité par ſa valeur & par ſa ſageſſe, d'être mis après ſa mort, au rang des Dieux de la Germanie. On voyoit ſa ſtatue dans preſque tous les temples de ces contrées. Il étoit repréſenté en homme de guerre tout couvert de fer, portant une lance à ſa main droite, une balance à ſa main gauche, & un lion ſur ſon bouclier.

HERMIONE, fille de Mars & de Vénus, épouſa Cadmus, roi de Thèbes. On dit que le jour des nôces les Dieux abandonneront le ciel,

Digitized by Google

pour aſſiſter au mariage de la belle *Hermione* : Junon ſeule de toutes les Déeſſes, ne voulut point s'y trouver : elle haiſſoit cette famille depuis l'enlevement d'Europe. *Hermione* eut un fils nommé Polidore, & quatre filles, Ino, Agavé, Autonoë, & Sémèle. Toute cette famille fut extrêmement malheureuſe ; c'eſt pourquoi on a imaginé cette fable, que Vulcain, pour ſe venger de l'infidélité de Vénus donna à *Hermione*, qu'elle avoit eue de Mars, un habit teint de toutes ſortes de crimes, ce qui fit que tous leurs enfans furent des ſcélérats. *Hermione* & Cadmus, après avoir éprouvé beaucoup de malheurs par eux mêmes, & dans la perſonne de leurs enfans, ſe virent changés en ſerpens. *Voy.* CADMUS.

HERMIONE, fille de Ménélas & d'Hélène, avoit été promiſe, dès ſon enfance, à Oreſte, fils d'Agamemnon, par Tyndare leur ayeul commun, qui, en l'abſence de Ménélas, prenoit ſoin de ſon royaume & de ſa famille. Ménélas n'en étoit point informé, & voulant reconnoître les obligations qu'il avoit à un guerrier qui avoit combattu pour lui à Troie, promit ſa fille à Pyrrhus, fils d'Achille. Le prince de Theſſalie ne fut pas plutôt en Grèce, que ſans avoir égard aux prières d'Oreſte, & à l'amour de la princeſſe pour Agamemnon, il ſe fit livrer *Hermione* & l'emmena chez lui, en inſultant ſon rival. Juſques-là Euripide & Ovide ſont d'accord ; mais le dernier ajoute (*Héroid. VIII*), qu'*Hermione* devenue l'épouſe de Pyrrhus, n'eut pour lui que de la haine, & ſoupira toujours pour ſon premier amant ; tandis que le poëte grec repréſente *Hermione* aimant ſon époux juſqu'à la jalouſie, & reprochant à la veuve d'Hector, devenue ſa captive, qu'elle lui avoit enlevé le cœur du roi : « la noir-» ceur du procédé va, dit elle, juſqu'à employer » des filtres, pour me rendre odieuſe à Pyrrhus. » Ce filtre dont vous vous plaignez, lui répond » Andromaque, c'eſt votre fierté ; Pyrrhus vous » entend vanter ſans ceſſe la gloire de votre La-» cédémone, rabaiſſer Scyros, relever vos ri-» cheſſes au-deſſus des ſiennes, préférer Ménélas » à Achille : hé ! le moyen de lui plaire à ce prix ? » *Hermionene* pouvant l'emporter ſur la veuve d'Hector, concerte avec Oreſte, pour ſe défaire de Pyrrhus ; après la mort duquel elle épouſe Oreſte, & lui porte en dot le royaume de Spartes. Racine, dans ſon Andromaque, repréſente bien différemment *Hermione* : la princeſſe, après avoir chargé Oreſte, dans un tranſport de douleur, de tuer Pyrrhus, s'en repent auſſi-tôt, déteſte le parricide, fait mille imprécations contre l'aſſaſſin, & ſe poignarde ſur le corps de ſon mari. Cette mort d'Hermione eſt-elle de l'invention du poëte, ou l'a-t-il trouvée chez quelque ancien auteur ? c'eſt ce que nous ignorons. *Voy.* à l'article PYRRHUS, des détails ſur *Hermione*, Oreſte & Pyrrhus.

HERMIONE, ville de l'Argolide, dans le Péloponèſe, qui avoit un fameux temple dédié à la terre. Strabon dit qu'à *Hermione* il y avoit un chemin fort court pour aller aux enfers ; & c'eſt pour cela, ajoute-t-il, que ceux du pays ne mettoient pas, dans la bouche de leurs morts, le *Naule*, ou prix du paſſage pour Charon. Pour ſes médailles voyez l'article ſuivant :

HERMIONE, dans le Péloponnèſe. ΕΡΜΙΟΝΕΩΝ.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Julia Domna, de Plautille.

HERMOCAPELUS, en Lydie. ΕΡΜΟΚΑΠΗΛΕΙΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Sept.-Sévère, de Treb. Gallus, d'Hadrien.

HERMODE, divinité révérée par les anciens peuples du Nord, ou goths. Suivant leur Mythologie, *Hermode*, ſurnommé l'*Agile*, étoit fils d'Odin, le premier de leurs dieux ; il deſcendit aux enfers, pour en aller retirer *Balder* ſon frère qui avoit été tué. *Voyez* l'Edda, ou la Mythologie *celtique*.

HERMONTHIS, dans l'Égypte. ΕΡΜΩΝΘ.

On a des médailles impériales grecques frappées dans cette ville en l'honneur d'Hadrien.

Le taureau ſacré, Onuphis, étoit adoré dans *Hermonthis*.

HERMOPAN, ſymbole de divinité, compoſé d'un Mercure & d'un Pan.

HERMOPAN, ſtatue compoſée d'un *Hermès* & d'un *Pan*. *Voyez* HERMÈS & PAN.

HERMOPOLIS, dans l'Égypte. ΕΡΜΟΠΟΛΙΤΩΝ.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Hadrien.

HERMOSIRIS, ſtatue d'Oſiris & de Mercure, avec les attributs de ces deux divinités, une tête d'épervier, & un aigle à ſon côté, ſymbole d'Oſiris ; un caducée à la main pour Mercure. *Voyez* OSIRIS.

Digitized by Google

HERMOTIMUS, citoyen de Clazomène, paſſa pour un grand magicien : on diſoit que ſon ame ſe ſéparoit de temps en temps de ſon corps, le laiſſant à demi-vivant, & qu'elle alloit voir ce qui ſe paſſoit en des pays fort éloignés, d'où elle revenoit bien vite ranimer ſon corps, & annoncer à ſes concitoyens ce qu'elle avoit vu dans ſes voyages. Les Clazoméniens le croyoient ſans défiance, parce qu'il leur contoit des choſes qu'il ne pouvoit, ce me ſemble, ſavoir, ſans y avoir été préſent. Dans cette idée, ils le regardèrent, pendant ſa vie, comme un homme chéri des dieux, & lui rendirent, après ſa mort, les honneurs divins. Il eut un temple à Clazomène, dans lequel les femmes n'oſoient entrer. (*Plin. VII.* 52.)

HERMOTYBIE, ou HERMOTYMBIQUE, nom d'une milice ancienne de l'Égypte. *Hermotybius*, ou *Hermotymbicus*. Le géographe Étienne les appelle auſſi labyréens. Seſoſtris établit deux corps de milice, l'un appellé les calaſyriens, & l'autre, les *hermotybies*. Ceux-ci montoient à 160000. *Voyez* HERODOTE, liv. II. chap. CLXIV. CLXV.

HERMUPOLIS, dans la Lydie. ΕΡΜΟΥΠΟΛΕΙΤΩΝ.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Trébonien-Gallus.

HERMULES, deux petites ſtatues de Mercure, placées à Rome, dans le cirque, devant l'endroit d'où les chevaux partoient, ou plutôt où ils étoient retenus, juſqu'à ce que le ſignal de la courſe fût donné. Ces *hermules* ouvroient & fermoient la barrière par une chaîne qu'on faiſoit tomber à terre. Il y avoit auſſi des *hermules* dans les ſtades ; ils y étoient même plus communs que dans les cirques.

HERNIE.

La cure de l'*hernia inteſtinalis*, avec la véritable diſtinction & la manière de guérir les autres eſpèces de cette maladie, ſont exactement décrites par les anciens.

HÉRO, jeune prêtreſſe de Vénus, demeuroit à Seſtos, ville ſituée ſur les bords de l'Helleſpont, du côté de l'Europe. Vis-à vis de Seſtos, ſur l'autre bord de la mer, étoit Abydos, du côté de l'Aſie, où demeuroit le jeune Léandre, qui aimoit paſſionnément la prêtreſſe de Seſtos. Comme de preſſantes raiſons l'obligeoient de cacher ſon amour à ſes parens, il n'avoit d'autre moyen d'aller voir ſa maîtreſſe à Seſtos, qu'en haſardant de traverſer de nuit le détroit à la nage. (Or, le trajet étoit au moins de ſept ſtades, qui ſont 875 pas.) *Héro* prenoit ſoin de tenir un flambeau allumé toutes les nuits au haut d'une tour, pour lui ſervir de guide dans ſa toute. Après diverſes entrevues, la mer devint ſi orageuſe, que ſept jours s'écoulèrent, ſans qu'il la pût paſſer, comme il avoit accoutumé : enfin, l'impatience de revoir ſa maîtreſſe, ne lui permit pas d'attendre que la mer fût tout-à fait calme, il voulut la paſſer, lorſqu'elle étoit encore agitée ; mais il manqua de force, & ſe noya malheureuſement. Les vagues pouſsèrent ſon corps ſur le rivage de Seſtos, où il fut reconnu. *Héro*, au déſeſpoir de la mort de ſon amant, dont elle ſe reconnoiſſoit l'unique cauſe, ne voulut pas lui ſurvivre, & ſe précipita dans la mer, choiſiſſant le même genre de mort qui l'avoit privée de ce qu'elle avoit aimé. Les amours de *Héro* & Léandre ſont le ſujet d'un petit poëme grec fort eſtimé, qu'on attribue à Muſée. Un auteur moderne a prétendu prouver que cette hiſtoire de *Héro* étoit non ſeulement poſſible, mais réelle. Si le fait eſt vrai, Léandre devoit être bien vigoureux pour faire, à la nage, un ſi grand trajet toutes les fois qu'il vouloit voir ſa maîtreſſe. On le voit repréſenté ſur des médailles de Caracalla & d'Alexandre-Sévère, précédé par un amour volant avec un flambeau à la main, pour le guider, & qui ne lui étoit pas d'un moindre ſecours que le fanal que ſa maîtreſſe prenoit ſoin d'allumer ſur le haut de la tour où elle l'attendoit. Ovide ſuppoſe, dans ſes Héroïdes, que Léandre, n'ayant pu paſſer à la nage pendant quelques jours, à cauſe que la mer étoit agitée, envoya par un eſquif une lettre à ſa maîtreſſe pour la tirer d'inquiétude, & que *Héro* lui répondit par la même voie, pour lui exprimer ſon impatience. *Voyez* LÉANDRE.

HÉRODE-le-Grand, roi de Judée. ΗΡΩΔΟΥ.

Ses médailles ſont :

C. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

HÉRODE Tétrarque, fils d'Hérode-le-Grand, roi de Judée.

Ses médailles ſont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

HÉRODIEN.

HERODIANUS AUGUSTUS.

On ne croit pas qu'il y ait des médailles vraiment antiques d'*Hérodien* ; Goltzius, Triſtan & Occo en ont publiées en or, & en P. B. latin, & d'Égypte, mais elles ſont regardées comme fauſſes.

Digitized by Google

HÉROIDE, nom de l'une des trois fêtes que l'on célébroit à Delphes tous les neuf ans. Les deux autres ſe nommoient *Septerium* & *Charila*. Les cérémonies de l'*Héroïde* étoient des ſymboles qui repréſentoient différentes actions fabuleuſes; mais il n'y avoit que les Thyades qui euſſent l'intelligence de ces ſymbôles. Ce que l'on y voyoit de plus clair & de plus marqué, c'eſt que l'on y repréſentoit l'enlèvement de Sémélé au ciel.

HÉROINE, ΗΡΩΙΣ. Les anciens donnoient le titre de *Héros* ΗΡΩΣ, à ces hommes illuſtres par leurs vertus ou par leurs exploits, auxquels ils décernoient les honneurs divins. L'Empereur Hadrien n'eut pas honte de le faire donner à ſon favori Antinous. On l'accordoit aux morts qu'on vouloit honorer; les inſcriptions en donnent pluſieurs exemples. Le titre de Héros fut même décerné à des perſonnes vivantes qui étoient diſtinguées par leur naiſſance ou par leurs actions. Le ſénat de Thyatires proclama *héros* un Claudius Aurélius Ptoclus, en conſideration de la nobleſſe de ſon extraction, & des charges qu'il avoit exercées. (Spon, voy. T. III, pag. 113). Cet honneur fut auſſi déféré aux femmes; la ville de Mytilène fit graver ſur ſes monnoies la tête de Julia Procla, avec le titre d'*Héroïne*, ΙΟΥ ΠΡΟΚΛΑΝ ΗΡΩΙΔΑ; la même ville fit graver ſur ſes monnoies la tête d'une autre *Héroïne*, appellée Nauſicaa, ΝΑΥCΙΚΛΑΝ ΗΡΩΙΔΑ. *Seguin, Select. Numiſm. edit.* 1684, *p.* 74. Æ. 2. *à cim. D. Pelerin.* La ville de Cyzique aura décerné le titre d'*héroïne*, ΗΡΩΙΔΟΣ, qu'on lit Æ 3, *ex eod. cim.* ſur un marbre rapporté par Fourmont à Julia Aurélia Ménélaïs, par de ſemblables motifs.

HÉROIQUES (Temps), temps fabuleux, où ont vécu les héros de la fable. Cette époque de la ruine de Troye, arrivée environ l'an 1213, avant notre ère, eſt remarquable à cauſe de l'importance d'un grand évènement célébré par les deux plus grands poëtes de la Grèce & de l'Italie, & à cauſe qu'on peut rapporter à cette date ce qu'il y a de plus remarquable dans les temps appellés fabuleux ou *Héroïques*: fabuleux, à cauſe des fables dont les hiſtoires de ce temps ſont enveloppées; *Héroïques*, à cauſe de ceux que les poëtes ont appellés les enfans des dieux & des héros. Leur vie n'eſt pas éloignée de cette priſe.

HÉROOPOLIS, en Egypte. ΗΡΩ.

L'abbé Bellei a publié une médaille de bronze de cette ville, ou de ſon nome.

Le canal de Trajan, creuſé pour la communication du Nil & de la mer Rouge, finiſſoit à *Héroopolis*.

HÉROPHILE, nom de la Sybyle Erytréenne; elle étoit fille d'une nymphe du mont Ida, & d'un berger de la contrée nommé Théodore. Quelques-uns ont dit qu'elle étoit fille de Jupiter & de Lamite. Elle fut d'abord gardienne du temple d'Apollon-Smynthéus, dans la Troade; c'eſt elle qui interprèta le ſonge d'Hécube, en lui prédiſant les malheurs que cauſeroit, dans l'Aſie, l'enfant qu'elle portoit dans ſon ſein. *Voy.* PARIS. Elle paſſa une partie de ſa vie à Claros, de-là à Samos, puis à Délos & à Delphes, & enfin elle revint au temple d'Apollon-Smynthéus, où elle mourut. Son tombeau ſubſiſtoit encore du temps de Pauſanias, dans le bois ſacré du temple.

HÉROS, autrement dit *demi-dieu*. On appelloit ainſi généralement tous les hommes illuſtres, que leurs grandes actions avoient fait placer dans le ciel après leur mort, ſoit qu'ils reconnuſſent quelques dieux pour leurs ancêtres, ſoit qu'ils deſcendiſſent d'un dieu & d'une femme mortelle, comme Hercule, Théſée, & tant d'autres; ou d'une déeſſe & d'un homme; tel qu'étoit le fils de Vénus & d'Anchiſe.

La promotion des *héros* au rang des dieux, étoit due au dogme de la philoſophie Platonicienne qui enſeignoit que les ames des grands hommes s'élevoient juſqu'aux aſtres, ſéjour ordinaire des dieux, & par-là devenoient dignes des honneurs qu'on rendoit aux dieux mêmes, avec leſquels elles habitoient; mais les ſtoïciens leur aſſignoient pour demeure la vaſte étendue qui ſe trouve entre le ciel & la terre, ce qui fait dire à Lucain (*Pharſal. lib. IX*):

Quoàque patet terras inter, cælique meatus
Semi-dei manes habitant.

Le culte qu'on rendoit aux *héros* étoit différent de celui des demi-dieux. Le dernier conſiſtoit dans des ſacrifices & des libations, qui ſont des hommages dus à la divinité, pendant que celui des *héros* n'étoit qu'une eſpèce de pompe funèbre, dans laquelle on célébroit le ſouvenir de leurs exploits, après quoi on leur faiſoit des feſtins. C'eſt ce qu'Hérodote remarque, en parlant des différens Hercules. « On ſacrifie, dit-il, à Hercule-Olympien, comme étant d'une nature immortelle, & on fait à Hercule, fils d'Alcmène, » comme à un *héros*, des funérailles plutôt qu'un » ſacrifice ». Mais il eſt bon de ſavoir qu'on éleva peu-à-peu les *héros* au rang des demi-dieux; c'eſt par exemple ce qu'on pratiqua pour Hercule, puiſqu'après lui avoir rendu des honneurs comme à un *héros*, on en vint à lui offrir des ſacrifices parfaits, c'eſt-à-dire, de ceux dans leſquels on brûloit à l'honneur de la divinité, une partie de la victime, & on mangeoit l'autre.

Diodore de Sicile confirme par ſon témoignage, que les *héros* ou les demi-dieux parvinrent à la fin

ſin à tous les honneurs des Dieux ſuprêmes ; car en parlant d'une fête ſolemnelle, que l'on célébroit à Rome, & dans laquelle on portoit les ſtatues des Dieux anciens & modernes ; il ajoute que la pompe étoit fermée par les ſtatues de ceux dont les ames, après avoit abandonné leurs corps mortels, étoient montées dans le ciel, où elles participoient aux mêmes prérogatives que les Dieux mêmes, tels étoient Hercule, Eſculape, Caſtor & Pollux.

Comme l'opinion commune faiſoit deſcendre tous les morts dans les enfers, les ombres des *Héros* mêmes y étoient retenues, pendant que leurs ames pures & dégagées de ce qu'elles avoient de périſſable, jouiſſoient dans le ciel des plaiſirs & des grandeurs de l'immortalité.

Les grecs après avoir fait mettre une colonne & d'autres ornemens ſur les tombes des *Héros*, établirent un culte pour les manes des mêmes *Héros*, & même pour les héroïnes ; car on accorda des honneurs héroïques à des femmes. Coronis, mère d'Eſculape ; Alcmène, mère d'Hercule ; Caſſandre, fille de Priam ; Andromaque ; Andromède ; Helène ; Latone, & quelques autres, jouirent de cette diſtinction.

Les tombeaux des *Héros* & héroïnes étoient entourées d'un petit bois ſacré accompagné d'autels ; les parens & les amis alloient à des temps marqués, les arroſer de libations, & les charger d'offrande ; & ces mêmes tombeaux jouiſſoient du droit d'aſyle ; c'eſt là ce qu'on appelloit *monument héroïque*, ἡρῶον μνῆμα. Tel étoit le tombeau qu'Andromaque prit ſoin d'élever à ſon chet Hector ; *libabat cineri Andromache.*

Les Romains érigèrent à leur tour des ſtatues à ceux qu'ils regardèrent comme des *Héros* ; ils en avoient placé dans le cirque, revêtus de peaux de lions, de ſangliers, d'ours, ou de tenatds ſauvages. Cette manière de ſe vêtir ordinaire aux premiers *Héros*, dans le temps qu'on n'avoit point encore trouvé l'art de ſéparer la laine ou le poil des bêtes, fut conſacrée par la religion ; de-là vient qu'ils ſont repréſentés avec ces mêmes habillemens, dans les temples & ſur les médailles.

Les grecs nommoient ἡρῶα, les tombeaux qu'ils érigerent aux demi-Dieux, à ceux des *Héros* qui leur étoient chers, & les temples qu'ils bâtirent aux empereurs après leurs décès. Athénée, parlant des honneurs rendus aux maîtreſſes de Démétrius, joint les ἡρῶα, avec les autels qu'on leur élevoit, & avec les hymnes ſacrées que l'on chantoit à leur gloire. Enfin les particuliers appellèrent du même nom, les monumens où ils bâtirent aux perſonnes pour leſquelles ils avoient un reſpect & un dévouement particulier.

On ſait que le mot ἡρὼς a une ſignification fort étendue dans la langue grecque : 1°. il déſigne un homme qui pour ſa valeur ou pour ſes bienfaits, a été mis au rang des Dieux ou des demi-Dieux, après ſa mort. 2°. Il répond au *divus* des latins, titre donné aux Empereurs déifiés, & ἡρῶα répond à *diva*. Dans les médailles que les grecs frappèrent à l'honneur de l'infame Antinous, pour marquer ſa conſécration, ils l'appellent indifféremment ἡρῶα & θεὸν. 3°. Le nom de *Héros* eſt ſouvent donné par les pères à leurs enfans décédés en bas âge, comme cela paroît par diverſes inſcriptions, recueillies par Gruter & Reineſius. 4°. Quelquefois ce nom déſigne ſimplement un homme conſidéré pour ſa valeur ou pour ſa dignité ; Homère l'applique non ſeulement aux chefs des grecs, mais aux grecs en général. 5°. Enfin, pour dire quelque choſe de plus, le même poëte emploie le mot ἡρὼς, pour un domeſtique d'un des rivaux de Pénélope, & qui leur verſoit à boire ; c'eſt dans l'odyſſée, liv. Σ vers 422. (D. J.).

On voit ſur un monument grec, rapporté par Spon (*Miſcellan.* p. 335), dans une inſcription placée au milieu d'une couronne, le titre de *Héros* donné à un athlète ; il eſt vrai que l'on peut remarquer ce titre ſur pluſieurs autres monumens : on leur donnoit même aſſez communément ce nom honorable, & Virgile a ſuivi cet uſage. Le roi *Aceſte* adreſſant la parole à l'athlète *Entellus*, dit :

Entelle, heroum quondam fortiſſime fruſtrà,

« Comme les anciens, dit Winckelmann (*hiſt. de l'art. liv. IV, c. 2.*), s'étoient élevés par gradation de la beauté humaine, juſqu'à la beauté divine ; ce dernier degré fut réſervé à la beauté par excellence. Dans la repréſentation de leurs *Héros*, c'eſt à dire des hommes, à qui l'antiquité donnoit la plus haute dignité de notre nature, ils allèrent juſqu'aux limites de la divinité, mais ſans paſſer outre & ſans confondre la différence délicate des ces deux natures. Bacchus ſur les medailles de Cyrène, n'a beſoin que d'un regard de volupté pour repréſenter un Bacchus : un trait de grandeur divine en feroit un Apollon. Minos, ſur les médailles de Gnoſſus, ſans un regard de fierté qui décèle un perſonnage royal, reſſembleroit à un Jupiter plein de bonté & de clémence. Les artiſtes imprimoient à leurs *Héros* des formes *héroïques*, en relevant de certaines parties par des ſaillies au deſſus du naturel. Ils animoient les muſcles & leur donnoient une activité extraordinaire : dans les actions véhémentes ils mettoient en jeu tous les reſſorts de la nature. L'objet qu'ils ſe propoſoient par ces procédés, étoit d'y introduire toute la variété poſſible : qualité dans laquelle Miron a ſurpaſſé tous ſes devanciers. C'eſt ce qui ſe voit encore dans le prétendu gladiateur d'Agaſias, d'Ephèſe, ſtatue conſervée à la villa Borghèſe : la phyſionomie de

cette figure eſt faite d'après une certaine perſonne dont on a tâche de ſaiſir la reſſemblance, & les muſcles grenus des côtés y ont plus de ſaillie, de mouvement & d'élaſticité que dans la nature. On en a un exemple encore plus frappant dans les mêmes muſcles de Laocoon, qui eſt une nature exaltée par l'idéal, lorſque nous comparons cette ſtatue, par rapport à la même partie du corps, aux figures déifiées ou divines, tels que l'Hercule & l'Apollon du Belvedère. Dans le Laocoon, le mouvement de ces muſcles eſt porté au-delà du vrai, juſqu'au poſſible : amoncelés comme des vagues, ils correſpondent l'un à l'autre pour exprimer la plus grande contention de ſes forces au milieu de la douleur & de la réſiſtance. Dans le Torſe ou dans l'Hercule déifié, ces mêmes muſcles ſont d'une forme idéale de la plus haute beauté : élevés d'une manière coulante, ils offrent un *cadencement* varié comme l'ondulation de la mer dans ſon calme. Dans l'Apollon, figure d'une beauté divine, les muſcles ſont de la plus grande délicateſſe : ſoufflés en ondes preſqu'imperceptibles, ils ſont plus ſenſibles au tact qu'à la vue ».

» Conſidérée ſous ces différens points de vue, la beauté étoit toujours le principal objet des artiſtes. La poéſie & les poetes les autoriſoient, dans la configuration des jeunes *Héros*, à laiſſer le ſpectateur indécis de quel ſexe étoient leurs figures principales : ſtratagême qu'ils pouvoient pratiquer dans la repréſentation d'un Achille, dont les charmes du corps furent tels, qu'ils reſta inconnu ſous l'habit de femme parmi les filles du roi Lycomède. C'eſt auſſi que paroit ce *Héros* ſur un bas relief de la villa du Belvedère à Fraſcati. Ce même ſujet eſt encore repréſenté ſur un autre bas-relief de la villa Pamfili. Un artiſte pourroit donner auſſi cette beauté problématique à Théſée, s'il avoit deſſein de repréſenter ce *Héros* déguiſé en fille lorſqu'il ſe rendit de Trézène à Arhènes. Pauſanias nous apprend qu'il parut vêtu d'une longue robe qui deſcendoit juſqu'au pieds, qu'il fut pris pour une belle fille par les ouvriers qui travailloient au temple d'Apollon, & qui s'étonnoient de voir marcher ſeule dans la ville, une jeune beauté ſi accomplie. (*Pauſ. L.* 1) ».

» Il faut l'avouer, cette idée de la beauté & cette conſidération de l'âge, ont été également négligées par le peintre ancien qui a traité un des premiers exploits de ce *Héros*, dans un tableau conſervé à Herculanum. L'artiſte y a repréſenté Théſée d'une taille giganteſque, vainqueur du Minotaure en Crète, pendant que les jeunes garçons & les jeunes filles d'Athènes lui baiſent les mains & lui témoignent leur reconnoiſſance. Le Pouſſin s'eſt encore plus écarté de la vérité & de la beauté du jeune âge, dans un tableau où il a repréſenté Théſée au moment où il lève la pierre ſous laquelle ſon père avoit caché ſon épée avec un de ſes ſouliers, & où il trouve l'un & l'autre en préſence de ſa mère Ethra. Ce *Héros* n'avoit que ſeize ans, quand il donna cette première preuve de ſa force, & il paroit ici avec de la barbe, dans l'âge d'un homme fait, le corps privé de tous les arrondiſſemens de la jeuneſſe. Je ne dirai rien des édifices, ni d'un arc de triomphe, qui ne s'accorde nullement avec le ſiècle de Théſée ».

Le jugement que Wateler porte des *Héros* & des demi-Dieux des anciens, ne paroit pas non plus être le réſultat de l'étude des ſtatues antiques. Cet écrivain ſemble vouloir établir, comme les caractères de leur conformation, « qu'ils ont les » articulations des membres bien nouées, ſerrées, » peu couvertes de chair, la tête petite, le col » nerveux, les épaules larges & haures, la poi» trine élevée, les hanches & le ventre petits, » les cuiſſes muſclées, & les principaux muſcles » relevés & détachés, les jambes ſèches par en » bas, les pieds minces, & la plante des pieds » creuſe ».

(*L'art de peindre. Reſl. ſur les proportions*).

Pour concluſion de cet article, je dirai qu'après avoir parcouru les degrés qui conduiſent des Dieux aux *Héros*, l'on peut remonter les mêmes degrés qui menent des *Héros* juſqu'aux Dieux. Le procédé par lequel on fait d'un *Héros* un Dieu, s'opère plus par ſuppreſſion que par addition, c'eſt-à-dire, il ſe fait en retranchant graduellement les angles trop équarris & trop prononcés par la nature, juſqu'à ce que la forme ſoit portée à une telle fineſſe d'exécution, qu'il paroiſſe que l'eſprit ſeul y a opéré.

En général les artiſtes grecs ont toujours repréſenté les *Héros* nuds & ſans chauſſure ; c'eſt le coſtume *héroïque*. Sur la ſcène ils paroiſſoient avec une maſſue & des cothurnes.

HEROS pacifique. *Voyez* DRIMAQUE.

HÉROSTRATE, marchand naucratien, inſtituteur de la couronne naucratite de Vénus.

HERSE.

Les anciens en plaçoient aux portes des villes & à l'entrée des ponts. Le dernier des *monumenti inediti* de Winckelmann nous en offre une dans le joli payſage antique qui y eſt repréſenté.

Les antiquaires ſe ſont peu occupés d'expliquer le véritable objet de l'attribut qu'Oſiris le plus ſouvent (rarement Iſis), tient par une longue corde, & qui pend ſur ſon épaule gauche, ou au milieu de ſon dos. Kircher, dans l'*Œdipus egyptiacus*, *pag.* 490., dit que c'eſt le filet, à l'aide duquel Iſis pêcha Oſiris, que Typhon avoit jeté

dans la mer. Le comte de Caylus a donné ſans héſiter le même nom de filet à cet attribut.

Nous avons remarqué comme une ſingularité frappante, que dans le grand nombre de figures égyptiennes renfermées dans les cabinets du roi & de Ste. Geneviève, celles qui ſont de terre cuite portent ſeules ce prétendu filet, excepté une figure de bronze du premier cabinet. La ſingularité diſparoîtroit, ſi l'on pouvoit démontrer rigoureuſement l'hypothèſe ſuivante, relative aux figures égyptiennes de terre cuite & de bronze. Elle ſuppoſe que les figures de terre cuite ont précédé de beaucoup en Égypte, ainſi qu'on en eſt aſſuré pour la Grèce, les figures de bronze; & que ces dernières inconnues aux anciens égyptiens n'ont été fabriquées que peu de temps avant les Ptolémées, ou même ſous leurs règnes.

L'art de fondre les métaux paroît en effet avoir été peu pratiqué en Égypte avant cette époque; puiſqu'on ne trouve point de monnoie que l'on puiſſe rapporter aux ſiècles qui précèdent celui d'Alexandre. Il paroît d'ailleurs aſſez conſtant, que les figures de terre cuite ſe trouvent ſeulement enveloppées dans les bandelettes qui entourent les momies. Du moins celles qu'y trouvèrent & Peireſc, ce ſavant ſi digne de foi, & Nardi, connu par des commentaires ſur Lucrèce, cité par Kircher, étoient-elles de cette matière. On convient aſſez généralement, que les momies ont toutes été faites (ſi l'on excepte celles de Pietro della Valle, aujourd'hui du cabinet de Dreſde, ſur l'une deſquelles eſt écrit le mot grec ΕΥΤΥΧΙ) dans les temps antérieurs à l'abolition des anciens uſages, & des pratiques religieuſes détruites par le farouche Cambyſe, ou au plus tard, antérieurs aux Lagides.

Il y a donc apparence que les figures de terre cuite ſont les monumens des premières traditions égyptiennes. Or, c'eſt toujours dans les mains d'Oſiris qu'elles placent le prétendu filet joint à la charrue; ce n'eſt par conſéquent pas à Iſis qu'il faut rapporter cet attribut; & dès lors il ne repréſente plus un filet.

Ce ne ſeroit tout au plus qu'à un petit nombre de figures qu'on pourroit le reconnoître à la rigueur pour un filet, parce qu'il y paroît quarré ou trapézoïdal, & que ſon lien eſt fixé dans le milieu d'un de ſes côtés. Il déſigneit peut-être alors la pêche dont on avoit attribué à Oſiris l'invention avec celle des autres arts. Mais ceux du plus grand nombre des figures ſont attachés par un angle; & à quelques-unes cet attribut eſt compoſé de pluſieurs pièces longues & étroites, qui n'offrent aucune reſſemblance avec un filet. On voit d'ailleurs au cabinet de Portici, deux figures égyptiennes qui tiennent cet attribut figuré en tablettes, & chargé d'Hiéroglyphes. Seroit-ce une *herſe* pour couvrir de terre les ſemences? Seroit-ce un charriot, ou traîneau, employé pour fouler les bleds; & les hiéroglyphes indiquent-ils des temps ou des ſaiſons relatives à ces pratiques? L'on ne peut oppoſer à cette double conjecture, que le défaut de preuves directes. Auſſi nous ne les donnons toutes deux, que comme de ſimples apperçus qui lient de plus en plus à l'agriculture tous ces attributs portés par les figures égyptiennes.

HERSÉ, fille de Cécrops, roi & fondateur d'Athènes, revenant un jour du temple de Minerve, accompagnée des filles athéniennes, attira les yeux de Mercure, & le rendit amoureux. Le dieu comptant ſur ſon mérite & ſur ſa bonne mine, ſe préſenta ſans déguiſement au palais de Cécrops, & demanda *Herſé* en mariage. Aglaure, ſœur d'*Herſé*, en conçut de la jalouſie, & empêcha Mercure d'entrer dans l'appartement de ſa ſœur: elle ſe mit ſur la porte, & proteſta qu'elle n'en ſortiroit point qu'il ne ſe fût retiré. Le dieu, après d'inutiles efforts pour la gagner, la frappa de ſon caducée, & la changea en une ſtatue de pierre, dont la blancheur avoit été ternie par le venin de la jalouſie. *Herſé* eut un temple à Athènes après ſa mort, comme une héroïne. *Voy.* AGLAURE.

Apollodore (*lib. III.*) dit que Mercure rendit *Herſé* mère de Céphalus.

On voit dans le jardin du Palais Farnèſe, à Rome, *Herſé* enlevée par Mercure.

HERSILIE, femme de Romulus, fut choiſie par ce prince comme la plus conſidérable & la plus digne d'entre les ſabines qui avoient été enlevées par les romains. Après ſa mort on lui donna le ſurnom d'*Horta*, parce qu'elle exhortoit les jeunes romains à la vertu. Les romains la joignirent dans le ciel à ſon mari, & lui rendirent les honneurs divins dans le temple de Quirinus. *Voyez* HORTA.

HERTA, ou HERTÉ, ou HERTHE, ou HERTUS, *ſ. f.* divinité que d'anciens peuples de Germanie, tels que les ſemnons, les neudinges, ou thuringes, les avions, les angles, les varins, les eudons, les ſardons & les nuitons adoroient.

Tacite eſt le ſeul qui nous en inſtruiſe, & il pourroit bien lui même avoir été mal informé; cependant ce qu'il en rapporte eſt trop ſingulier pour le paſſer ſous ſilence. Il dit dans ſon livre *des mœurs des germains* (*chap. XL.*), qu'il y avoit dans l'Océan (c'eſt apparemment la mer Baltique qu'il nomme ainſi) une iſle (on ſoupçonne que c'eſt l'iſle de Rugen), où ſe trouvoit une forêt appellée *Caſtum*, au milieu de laquelle étoit un char conſacré à la déeſſe *Hertus*.

Il n'étoit permis qu'au prêtre ſeul de toucher

à ce char, parce qu'il savoit le temps que la déesse qu'on y adoroit venoit dans ce lieu; quand il sentoit la présence de cette divinité, il attelloit des buffles à ce char, & le suivoit avec grande vénération; tout le temps que duroit cette cérémonie, étoient des jours de fête, & par tout où le char alloit, on le recevoit avec beaucoup de solemnité; toute guerre cessoit, toutes les armes se renfermoient; on ne respiroit que la paix & le repos, jusques à ce que le prêtre eût reconduit dans son temple la déesse rassasiée de la conversation des hommes. Alors on lavoit le char dans un lieu secret, & les étoffes qui le couvroient, & la déesse elle même; on se servoit pour cela d'esclaves, qui étoient aussi-tôt après jettés & engloutis dans un lac voisin.

Vossius conjecture que cette déesse, *Hertus*, doit être Cybèle; mais il est plus vraisemblable que c'est la Terre; au moins le nom y répond-il parfaitement. Les allemands emploient encore le mot *herth*, pour signifier la terre, & les anglois ont toujours dit *earth* dans le même sens. La plupart des peuples s'étant imaginés n'avoir point d'autre origine que la terre, les germains pourroient bien l'avoir adorée, & plusieurs raisons concourent à le persuader.

Il y a dans la plaine du comté de Salisbury, en Angleterre, des amas de pierres circulaires, que plusieurs savans croient avoir été un temple de la déesse *Herte*; on nomme ces pierres *stone henges*, c'est à dire, *pierres suspendues*, parce qu'elles sont mises les unes sur les autres, de manière qu'elles paroissent être en l'air, telles qu'on suppose qu'étoit le temple de *Herte*. Mais cette supposition n'est au fond qu'un fruit de l'imagination, destitué de preuve.

On ignore parfaitement quel étoit l'usage de cette espèce de monument, que les anciens appelloient, en latin, *chorea gigantum*. Les curieux qui n'ont pas vu les *stone henges* de Salisbury, peuvent consulter sur leur nature & leur ancienne destination apparente les *antiquités britann.* de Cambden; ils en trouveront le dessin dans cet auteur.

HÉSIODE.

Le poète *Hésiode* est un des plus anciens qui nous soit parvenu: il étoit du bourg d'Ascra, en Béotie. Il fut berger & ensuite prêtre des muses. Pausanias rapporte que de son temps on voyoit encore ses poésies sur des tables de plomb dans le temple des muses, qu'il avoit desservi. Quelques-uns font *Hésiode* plus ancien qu'Homère; d'autres disent qu'ils étoient contemporains, mais Hésiode un peu plus jeune. Velléius le place 120 ans après le prince des poètes.

HÉSIONE, fille de Laomédon, roi de Troye; ayant été exposée à un monstre marin, fut délivrée par Hercule. Cet événement fait le sujet d'une belle mosaïque de la villa Albani, où l'on voit Hercule rendant *Hésione* à son fiancé Télamon, après avoir tué le monstre. *Voyez* LAOMEDON & TELAMON.

HESPER. *Voyez* HESPÉRUS.

HESPÉRIDES, filles d'Hespérus selon les uns, & d'Atlas selon les autres.

Voici le récit de Paléphate: Hespérus étoit un riche Milésien qui vint s'établir dans la Carie. Il eut deux filles nommées *Hespérides*, qui avoient de nombreux troupeaux de brebis, qu'on appelloit *brebis d'or*, à cause de leur beauté, ou plus vraisemblablement, à cause du produit qu'elles en tiroient. Ces nymphes confièrent la garde de leur troupeau à un berger nommé *Dracon*; mais Hercule passant par le pays qu'habitoient ces filles d'Hesperus, enleva & le berger & le troupeau. Varon & Servius ont adopté ce récit simple & naturel.

D'autres écrivains en grand nombre, changent le berger des *Hespérides* & leur troupeau, en fruits nommés *pommes d'or* par les grecs, soit à cause de leur couleur, de leur goût excellent, ou de leur rapport. Cette seconde opinion n'a pas moins de partisans que la première; & il semble même que dans la suite des temps elle soit devenue, sur-tout parmi les modernes, l'opinion dominante; en sorte que les uns ont entendu par ces pommes d'or des coings, d'autres des oranges, & d'autres des citrons.

Diodore ne prend point de parti sur ce dernier article, parce que, (*lib.* 5.) dit-il, le mot grec μῆλα, dont les anciens auteurs se sont servis, peut signifier également des *pommes* ou des *brebis*; mais il entre dans des détails sur l'histoire même des *Hespérides*. Si nous l'en croyons, Hesperus & Atlas étoient deux frères qui possédoient de grandes richesses dans la partie la plus occidentale de l'Afrique. Hespérus eut une fille appellé *Hespérie*, qui donna son nom à toute la contrée; elle épousa son oncle Atlas, & de ce mariage sortirent sept filles, qu'on appella tantôt *Hespérides* du nom de leur mère, & de leur ayeul maternel, tantôt Atlantides, du nom de leur père.

Elles faisoient valoir soigneusement ou des troupeaux ou des fruits, dont elles tiroient de bons revenus. Comme elles étoient aussi belles que sages, leur mérite fit beaucoup de bruit dans le monde. Busiris, roi d'Egypte, devint amoureux d'elles sur leur réputation; & jugeant bien que sur la sienne il ne réussiroit pas dans sa recherche, il

Digitized by Google

envoya des pirates pour les enlever. Ceux-ci épierent le temps où elles se réjouissoient entr'elles dans un jardin, & exécutèrent l'ordre du tyran. Au moment qu'ils s'en retournoient tout fiers de leur proie, Hercule qui revenoit de quelqu'une de ses expéditions, les rencontra sur le rivage, où ils étoient descendus pour prendre un repas. Il apprit de ces aimables filles leur aventure, tua les corsaires, mit les belles captives en liberté, & les ramena chez leur père.

Atlas charmé de revoir ses filles, fit présent à leur libérateur de ces troupeaux ou de ces fruits, qui faisoient leurs richesses. Hercule fort content de la reception d'Atlas, qui l'avoit même initié, pour surcroit de reconnoissance, dans les mystères de l'astronomie, revint dans la Grèce, & y porta les présens dont son hôte l'avoit comblé.

Pline embrasse l'opinion de ceux qui donnent des fruits & non des troupeaux aux *Hespérides*, & paroît vouloir placer leurs jardins à Lixe, ville de Mauritanie : un bras de mer, dit-il, serpente autour de cette ville, & c'est ce bras de mer, qui a donné aux poëtes l'idée de leur affreux dragon.

Si l'on suit les autres historiens, on trouvera que ce qu'il y a d'incontestable touchant les *Hespérides*, se réduit à ces trois ou quatre articles : qu'elles étoient sœurs ; qu'elles possédoient une sorte de bien, dont elles étoient redevables à leurs soins & à la bonté de leur terroir qu'elles cultivoient ; que leur demeure étoit bien gardée ; & qu'enfin Hercule étant allé chez elles, il remporta dans la Grèce de ces fruits, ou de ces troupeaux qui étoient d'un bon revenu.

Mais il faut voir ce que les poëtes ont fait de ce peu de matière, & quelle forme ils ont su lui donner. Ils changent le lieu qu'habitoient les *Hespérides* en un jardin magnifique & délicieux ; l'or y brille de toutes parts ; les fruits, les feuilles & les rameaux que portent ces arbres, sont de ce précieux métal ; Ovide nous en assure. (*Métam. IV.*).

Arborea frondes, auro radiante nitentes,
Ex auro ramos, ex auro poma ferebant.

Ces richesses sont gardées par un horrible dragon qui a cent têtes, & qui pousse cent différentes sortes de sifflemens ; aussi les pommes sur lesquelles il tient sans cesse les yeux ouverts, charment la vue par leur beauté, & font sur les cœurs des impressions dont il est impossible de se défendre. Lorsque Jupiter épousa Junon, cette déesse lui porta de ces pommes en mariage, & ne crut pas pouvoir lui payer sa dot plus magnifiquement. Ce fut avec une de ces pommes que la discorde mit la division entre trois des plus grandes divinités du ciel, Junon, Vénus & Pallas ; & par cette seule pomme, elle jetta le trouble dans tout l'olympe. Ce fut avec ces mêmes pommes qu'Hippomène adoucit la fière Atalante, la rendit sensible à ses vœux, & lui fit éprouver toutes les fureurs de l'amour.

Tandis que ces mêmes poëtes font de ces jardins un séjour ravissant, ils font de celles qui l'habitent autant d'enchantereſſes ; elles ont des voix admirables ; elles tempèrent leurs travaux par des concerts divins ; elles aiment à prendre toutes sortes de figures & à étonner les yeux des spectateurs par des métamorphoses également soudaines & merveilleuses. Les argonautes arrivent-ils auprès d'elles, Hespéra devient un peuplier, Erythéis est un ormeau, Eglé se change en saule.

Il ne restoit plus aux poëtes, pour rendre les *Hespérides* respectables de tout point, que de les marquer au coin de la religion, & que d'en créer des divinités dans toutes les formes. Ces beaux génies n'y ont pas manqué ; ils leur ont donné un temple ; ils y ont joint une prêtresse, redoutable par l'empire souverain qu'elle exerce sur toute la nature. C'est cette prêtresse qui garde elle-même les rameaux sacrés, & qui nourrit le dragon de miel & de pavots. Elle commande aux noirs chagrins, & fait à son gré les envoyer dans les cœurs des mortels, ou les chasser de leur ame avec la même facilité ; elle arrête le cours des fleuves ; elle force les astres à retourner en arrière ; elle contraint les morts à sortir de leurs tombes ; on entend la terre mugir sous ses pieds, & à son ordre on voit les ormeaux descendre des montagnes. Loin d'exagerer, je ne fais que rendre en mauvaise prose la peinture qu'en fait Virgile en de très-beaux vers :

Hesperidum templi custos, epulasque draconi
Quæ dabat, & sacros servabat in arbore ramos ;
Spargens humida mella, soporiferumque papaver ;
Hæc se carminibus promittit solvere mentes,
Quas velit, ast aliis duros immittere curas :
Sistere aquam fluviis, & vertere sidera retrò,
Nocturnosque ciet manes ; mugire videbis
Sub pedibus terram, & descendere montibus ornos.

C'est ainsi que les poëtes peuvent tout embellir, & que, grace à leurs talens, ils trouvent dans les sujets les plus stériles des sources inépuisables de merveilles.

Peu nous doit importer, si l'on remarque dans leurs embellissemens une infinité de différences. Ce sont des choses inséparables des fictions de l'esprit humain, & ce seroit une entreprise ridicule de vouloir les concilier. C'est assez que les

poëtes conviennent enſemble que les *Heſpérides* ſont ſœurs; que leurs richeſſes conſiſtoient en pommes d'or; que ces pommes étoient gardées par un dragon; qu'Hercule trouva cependant le moyen d'en cueillir & d'en emporter dans la Grèce. Mais, dit-on, ils ſont diviſés ſur preſque tous les autres faits; ils ne s'accordent, ni ſur la naiſſance de ces nymphes, ni ſur leur nombre, ni ſur la généalogie du dragon, ni ſur le lieu où les jardins des *Heſpérides* étoient ſitués, ni finalement ſur la manière dont Hercule s'y prit pour avoir de leurs fruits. Tout cela eſt très vrai, mais ces variétés d'idées ne nuiſent à perſonne; les fictions ingénieuſes ſeront celles auxquelles nous donnerons notre attache, ſans nous embarraſſer des autres.

Héſiode par exemple, veut (*Theogon.* 215, 275, 518). que les *Heſpérides* ſoient nées de la nuit; peut-être donne-t il une mère ſi laide à des filles ſi belles, parce qu'elles habitoient à l'extrémité de l'occident, où l'on faiſoit commencer l'empire de la nuit. Lorſque Chérécrate au contraire les fait filles de Phorcus & de Céto, deux divinités de la mer, cette dernière fiction nous déplait, parce que c'eſt une énigme inexplicable.

Quant au nombre des *Heſpérides*, les poëtes n'ont rien fait d'extraordinaire. La plupart ont ſuivi l'opinion commune qui en établit trois, Eglé, Aréthuſe, Heſpéréthuſe. Quelques-uns en ajoutent une quatrième, qui eſt Heſpéra; d'autres, une cinquième, qui eſt Erythéis; d'autres, une ſixième, qui eſt Veſta; & ces derniers même n'ont point exagéré, puiſque Diodore de Sicile, hiſtorien, fait monter le nombre de ces nymphes juſqu'à ſept.

La généalogie du dragon nous eſt fort indifférente en elle-même, ſoit qu'on le ſuppoſe fils de la terre & de Pyſandre, ou de Typhon & d'Echidne avec Phérécide. Mais les couleurs dont quelques-uns peignent ce monſtre expirant, nous émeuvent & nous intéreſſent. Ce n'eſt pas une deſcription d'une mort ordinaire, qu'on lit dans Apollonius; c'eſt un tableau qu'on croit voir: « le dragon, dit-il, percé des traits d'Hercule, » eſt étendu au pied de l'arbre; l'extrémité de » ſa queue remue encore, le reſte de ſon corps » eſt ſans mouvement & ſans vie; les mouches » s'aſſemblent par troupes ſur le noir cadavre, » ſuçent le ſang qui coule des plaies, & le fiel » amer de l'hydre de Lerne, dont les flèches » ſont teintes. Les *Heſpérides* déſolées à ce triſte » ſpectacle, ſe couvrent le viſage de leurs » mains, & pouſſent des cris lamentables »...

En un mot, de telles deſcriptions nous affectent, tandis que nous ne ſommes point épris des prétendus myſtères qu'on prétend que ces fictions renferment, & des explications hiſtoriques, morales ou phyſiques qu'on nous en a données; encore moins pouvons-nous goûter les traces imaginaires que des auteurs, plus chrétiens que critiques, croient appercevoir dans ces fables de certaines vérités que contiennent les livres ſacrés. L'un retrouve dans les pommes, ou dans les brebis des *Heſpérides*, Joſué qui pille les troupeaux & les fruits des Cananéens; l'autre ſe perſuade que le jardin des *Heſpérides*, leurs pommes & leur dragon, ont été faits d'après le paradis terreſtre. Non, non, les poëtes, en forgeant la fable de ces aimables nymphes, n'ont point corrompu l'écriture ſainte, qu'ils ne connoiſſoient pas; ils n'ont point voulu nous cacher des myſtères, ni nous donner aucune inſtruction. C'eſt faire trop d'honneur à ces agréables artiſans de menſonges, que de leur prêter des intentions de cette eſpèce; ils ſe ſont uniquement propoſés de nous amuſer, d'embellir leur ſujet, de donner carrière à leur enthouſiaſme, d'exciter l'admiration & la ſurpriſe, en un mot de peindre & de plaire, & l'on doit avouer qu'ils ont eu, pour la plupart, le ſecret de réuſſir. (D. J.).

Le chevalier de Jaucourt, quoique dégoûté des explications mythologiques, auroit certainement accordé ſon aſſentiment à celle qu'a donnée des *Heſpérides*, M. Dupuis, s'il eût pu la connoître: on la trouvera dans Hercule, à ſon douzième travail.

HESPÉRIDES, (*iſles des*). Iſle de la mer Atlantique; Pline (*Liv. VI, c. XXX*), n'en parle qu'avec incertitude; ce qu'il en dit ne convient point aux canaries, encore moins aux açores, ni aux antilles; il met une journée de navigation depuis les iſles *Heſpérides* au cap nommé *Heſperu-ceras*; il parcourt donc la côte occidentale d'Afrique: le cap qu'il nomme *Heſperu-ceras*, doit être le Cap-verd; les *Heſpérides* étoient, dit-il, à une journée en-deçà d'*Heſperu-ceras*; ſeroient ce deux des iſles du Sénégal? Quel fond peut on faire ſur des relations imparfaites, & dreſſées dans des temps où ces lieux n'étoient connus que par une tradition également obſcure & incertaine? (D. J.).

HESPÉRIE, nymphe du mont Ida *V.* Esaque.

HESPÉRIE, mot originairement grec, qui ſignifie un pays occidental. Les grecs appellèrent l'Italie *Heſpérie*, parce qu'elle étoit à leur couchant; & les romains donnèrent pour la même raiſon ce nom à l'Eſpagne, qu'on a appellé grande *Heſpérie*.

Le mot latin, *Heſperus*, formé du grec ἕσπερος, eſt le nom d'une étoile qui paroît du côté de l'Italie, par rapport à la Grèce, & du côté de l'Eſpagne, par rapport à l'Italie.

Digitized by Google

Il y en a qui font venir le nom d'*Heſpérie*, quand on le donne à l'Italie, du nom d'*Heſpérus*, lequel ayant été chaſſé de ſon royaume par ſon frère Atlas, vint en Italie, & y régna.

HESPÉRUS, HESPER, } fils de Japet, & frère d'Atlas, ayant été chaſſé par ſon frère du royaume de ſes pères, ſe retira en Italie, & donna à cette contrée le nom d'Heſpérie. Diodore dit qu'*Heſpérus* étant monté ſur le ſommet du mont Atlas, pour mieux contempler les aſtres, n'en revint point, & ne parut plus; ce qui fit croire qu'il avoit été changé en un aſtre, qu'on appelle *Heſpérus* ou *Veſper*, l'étoile du ſoir (*Diodor. lib. III.*), & le matin, *Lucifer*.

Quelques poëtes font l'aſtre *Heſpérus*, fils de Céphale & de l'Aurore (*Hygin. aſtronom. c.* 42.)

Sur un autel rond de la villa Borghèſe (*n°.* 21. *monum. inedit.*), on voit ce dieu ſous la figure d'un jeune homme qui porte un flambeau. Cet attribut eſt relatif à l'Aurore, ſa mère, qui l'eut pour fils du chaſſeur Cephale.

HESTIA. Quelques-uns donnoient ce nom à *Veſta*; c'étoit ſon nom grec, Ἑστία. D'autres l'appelloient HESTA, d'où l'on avoit formé le mot latin *Veſta*.

HESTIÉES, ſacrifices ſolemnels qu'on faiſoit dans pluſieurs lieux de la Grèce, & ſur-tout à Corinthe, en l'honneur de la fille de Saturne & de Rhéa, la déeſſe du feu, ou le feu même; car le nom ἑστία, que les grecs donnoient à cette divinité, ſignifie *feu*, foyer des maiſons, d'où les latins ont fait celui de *Veſta*. *Voyez* VESTA.

HÉSUS. *Voyez* Ésus.

HÉSYCHIA; c'eſt le nom qu'on donnoit à Clazomène, aux prêtreſſes de la déeſſe Pallas, qui faiſoient toutes leurs fonctions dans un grand ſilence, d'où leur eſt venu ce nom.

HÉSYCHASTIQUE (*muſiq. des anc*), ſorte de mélopée des grecs, propre à calmer les paſſions.

HÉTÉRIARQUE, nom d'un officier dans l'empire grec. Il y avoit deux officiers qui portoient ce nom; l'un s'appelloit ſimplement *Hétériarque*, & l'autre le grand *Hétériarque*. L'*Hétériarque* étoit ſubordonné au grand *Hétériarque*. C'étoient les officiers qui commandoient les troupes des alliés. Ils avoient différentes fonctions à la cour auprès de l'empereur. Codin les décrit (*ch. V. n°.* 30, 31, 32, 37, *de officiis.*). *Voyez* auſſi du Cange, dans ſes notes ſur l'alexiade d'Anne Comnène (*p.* 227.).

Ce nom vient de ἑταῖρος; *ſocius*, & ἀρχὴ, *imperium*.

HETEROMASCALA. *Voyez* ETEROMASCHALA, article tranſpoſé par inadvertance.

HÊTRE, *fagus*, arbre conſacré à Jupiter, à cauſe de la fable de Dodone. Dans les grandes ſolemnités, on ornoit les autels de ce dieu avec des feuilles de *hêtre*.

HÉTRUSQUE. *Voyez* ÉTRUSQUE.

HEURES, en grec ὧραι, *filles* de Jupiter & de Thémis, ſelon Héſiode, (*Théogon.* 901.) qui en compte trois, Eunomie, Dicé & Irène, c'eſt-à-dire, le bon ordre, la juſtice & la paix. Cette fiction ſignifioit, ſans doute, que le bon uſage des *heures* réglées entretient les loix, la juſtice & la concorde.

Homère nomme les *heures* les portières du ciel, & nous décrit ainſi leurs fonctions: « Le ſoin des » portes du ciel eſt commis aux *heures*; elles » veillent depuis le commencement des temps à la » garde du palais de Jupiter; & lorſqu'il faut » ouvrir ou fermer ces portes d'éternelle durée, » elles écartent ou rapprochent ſans peine le nuage » épais qui leur ſert de barrière ». (*Iliad.* 5.)

Le poëte entend par le ciel cette grande région de l'eſpace éthéré, que les ſaiſons ſemblent gouverner; elles ouvrent le ciel, quand elles diſſipent les nuages; & elles le ferment, lorſque les exhalaiſons de la terre ſe condenſent en nuées, & nous cachent la vue du ſoleil & des aſtres.

La mythologie grecque ne reconnut d'abord que les trois *heures*, dont nous avons donné les noms, parce qu'il n'y avoit que trois ſaiſons, le printemps, l'été & l'hiver; enſuite quand on leur ajouta l'automne & le ſolſtice d'hiver, ou la partie la plus froide, la mythologie créa deux nouvelles *heures*, qu'elle appella *Carpo*, & (*Pauſan. Bœot.*) *Thalotte*, elle les établit pour veiller aux fruits & aux fleurs; enfin, quand les grecs partagèrent le jour en douze parties égales, les poëtes multiplièrent le nombre des *heures* juſqu'à douze, employées au ſervice de Jupiter, & les nommèrent les *douze ſœurs*, nées gardiennes des barrières du ciel, pour les ouvrir & les fermer à leur gré; ils leur commirent auſſi le ſoin de ramener Adonis de l'Achéron & de le rendre à Vénus.

Les mêmes poëtes donnèrent encore aux heures l'intendance de l'éducation de Junon; & dans quelques ſtatues de cette déeſſe, on repreſente les heures au deſſus de ſa tête.

Elles étoient reconnues pour des divinités dans la ville d'Athènes, où elles avoient un temple bâti en leur honneur par Amphiction. Les athéniens,

ſelon Athénée, leur offroient des ſacrifices, dans leſquels ils faiſoient bouillir la viande au lieu de la rôtir, ils adreſſoient des vœux à ces déeſſes, & les prioient de leur donner une chaleur modérée, afin qu'avec le ſecours des pluies, les fruits de la terre vinſſent plus doucement à maturité.

Le mot ὥρα, déſignoit anciennement chez les grecs, les ſaiſons; enſuite après l'invention des cadrans ſolaires, le même terme ſe prit auſſi pour ſignifier la meſure du temps que nous nommons *heure*.

Les *heures* ſont les compagnes des graces; c'eſt-à-dire, elles ſont les déeſſes des ſaiſons & des beautés. Dans la plus haute antiquité de l'art, les *heures* n'étoient repréſentées que par deux figures; enſuite elles étoient au nombre de trois, parce que l'année fut diviſée en trois ſaiſons, le printemps, l'automne & l'hiver. Les poëtes, ainſi que les artiſtes, les repréſentent communément danſantes, & ſur la plupart des monumens elles paroiſſent du même âge. Leur vêtement eſt ordinairement court, comme celui des danſeuſes, & ne deſcend que juſqu'aux genoux; leur tête eſt couronnée de feuilles de palmier, qui ſe redreſſent. C'eſt ainſi qu'on les trouve coëffées ſur une baſe triangulaire de la villa Albani, morceau rapporté dans les monumens de l'antiquité (*Monum. Ant. ind. n.* 47). Par la ſuite des temps, lorſqu'on fixa quatre ſaiſons, l'art introduiſit à ſon tour quatre *heures*, ainſi qu'on peut le voir ſur une urne funéraire de la même villa. Ici les *heures* ſont repréſentées dans différens âges & avec de longues draperies, mais ſans être couronnées de feuilles de palmier; l'*heure* du printemps y eſt caractériſée par les traits naïfs d'une jeune fille avant cette taille de jeuneſſe qu'une épigramme de l'anthologie appelle la taille de l'*heure* du printemps (*Anthol. L.* 7. *p.* 474. *l.* 10). Les trois ſœurs de cette *heure* augmentent en âge par gradation. Le fameux bas-relief de la villa Borghèſe, nous offre, à la vérité, un plus grand nombre de figures danſantes, mais c'eſt parce qu'on y voit les *heures* accompagnées des graces.

Les poëtes grecs ont feint qu'elles préſidoient à l'éducation des enfans, & qu'elles régloient toute la vie des hommes; c'eſt pourquoi ils les font aſſiſter à toutes les noces célébrées dans la Mythologie.

Les romains reconnoiſſoient Herſilie, la femme de Romulus, pour la ſeule divinité qui préſidât aux ſaiſons, & ils l'appelloient *hora*. *V.* ce mot.

HEURES (emploi des) chez les romains. *V.* VIE privée des romains.

HEURESIS. On trouve ce mot dans le calendrier ruſtique au mois de novembre. Ce marbre antique eſt conſervé dans le palais Farnèſe à Rome. Le mot grec εὕρεσις, découverte, fait conjecturer que l'on célébroit en ce jour la découverte de Proſerpine par Cérès.

HEXADRACHME, monnoie ancienne de l'Égypte & de l'Aſie.

Elle valoit 3 liv. $\frac{1}{2}$ monnoie de France actuelle, ſelon M. Paucton dans ſa *Métrologie*.

Elle valoit en monnoie des mêmes pays 1 $\frac{1}{2}$ tétradrachme.

Voyez MONNOIES, pour l'évaluation de M. de Rome de l'Iſle.

HEXADRACHME, ancien poids de l'Aſie & de l'Égypte.

Il valoit en poids de France $\frac{225}{10000}$ de liv. ſelon M. Paucton.

Il valoit en poids des mêmes pays 1 $\frac{1}{2}$ tétradrachme;

ou, 6 drachmes.

Voyez POIDS, pour connoître l'évaluation de M. de Romé de l'Iſle.

HEXAPHORES, les anciens grecs & romains donnoient ce nom à une eſpèce de lit ère découverte, qui ſervoit à tranſporter dans la ville ou dans la campagne, les perſonnes opulentes; elles employent à cet effet ſix porteurs, & c'eſt ce que déſigne le terme grec *hexaphore*. Les ſeigneurs qui mépriſoient le faſte ſe faiſoient porter par quatre eſclaves. Du temps de l'empereur Néron, l'on avoit inventé des chaiſes où l'on n'employoit que deux porteurs; elles étoient à peu près ſemblables à celles qui ſont en uſage dans l'Europe & dans la Chine.

Les *hexaphores* ne ſont aujourd'hui de mode que dans le Japon, à Siam, & dans l'Aſie. Les romains donnoient auſſi le nom d'*hexaphore*, au magnifique lit funèbre qui ſervoit à porter au bucher les morts d'un rang diſtingué; ils donnoient le nom de *ſanda pila* au brancard couvert, qui ſervoit à tranſporter les cadavres des pauvres; comme le *ſanda pila* n'étoit formé que de l'aſſemblage de quelques ais, on le brûloit avec le corps du défunt. Dans l'ouvrage qui a pour titre: *Roma ſotterranea di Abrahamo Boſio.* (*in-fol. Roma* 1632). On trouve pluſieurs eſtampes qui repréſentent ſur les bas-reliefs des ſépultures, les *hexaphores* ou lits funèbres des anciens romains qui vivoient dans l'opulence; ces meubles reſſembloient parfaitement à nos canapés, c'eſt-à-dire, à de petits lits à doſſier, garnis de ſangles, couverts d'un matelas. Dans quelques-uns des bas-reliefs qui repréſentent les *hexaphores*, les deux pieds qui ſoutiennent le côté où repoſe la tête du défunt, ont plus de hauteur que ceux qui ſoutiennent ſes pieds

pieds. Le cadavre paroît couché sur un plan incliné. Il est probable que l'on portoit le corps dans le lit où il étoit expiré. Les grecs modernes ont conservé l'ancien usage, ils ne couchent que sur des canapés.

HEXAPODE *quarrée*, mesure olympique pour l'arpentage des terres.

Elle valoit 36 pieds olympiques quarrés.

HEXAPODE, mesure linéaire & itinéraire de l'Asie & de l'Égypte. *Voyez* ORGYE.

HIACINTHE. *Voyez* HYACINTE.

HIARBAS. *Voyez* JARBAS.

HIBOU, oiseau de nuit consacré à Minerve, comme un symbole de la vigilance, en ce qu'il veille pendant la nuit : il passoit pour un oiseau de mauvais augure. Dans Virgile, un *hibou* solitaire, perché sur le toit du palais, effraie Didon par ses gémissemens funèbres. Ascalaphe fut changé en *hibou*, oiseau qui n'annonce que des malheurs, dit Ovide.

Son apparition n'étoit funeste que lorsqu'il chantoit. Mais s'il se taisoit, elle étoit d'un bon augure. Servius (*Æn. IV.* 4.62.) nous apprend cette puérile distinction : *nam non est mali ominis semper bubo, sed quum canit.* C'est pourquoi l'apparition muette d'un *hibou* présagea le sceptre de Judée à Agrippa détenu en prison. *V.* CHOUETTE, oiseau avec lequel on confond ordinairement le *hibou*.

HICETAS, tyran en Sicile.

Ses médailles sont :

RRR. en or.

Unique en argent..... *Torremuz.*

O. en bronze.

HIDRE. *Voyez* HYDRE.

HIÉRA, appellée par d'autres Astioché, épousa Télèphe, roi de Mysie, combattit avec lui les grecs qui alloient assiéger Troye, & fut tuée par Nirée. *Voyez* ASTIOCHE.

HIÉRA, une des isles vulcanies, aujourd'hui les isles de Lipari, où étoient les forges de Vulcain. *Voyez* VULCANIES.

HIÉRACIEN (*musiq. des anc.*) nome ou chanson des grecs, surnommé *Hiéracien*, à cause d'Hiérax, disciple d'Olimpe. C'étoit aussi un nom de *flûte*. (Pollux, *Onomast. liv. IV. chap. X.*)

HIÉRACOBOSCOS, prêtres d'Égypte, qui étoient chargés de nourrir les éperviers consacrés à Apollon ou au Soleil. *Voyez* ÉPERVIER.

Ce nom est formé des deux mots grecs ἱέραξ, *épervier*, & βόσκω, *je nourris*.

HIÉRAPOLIS, en Phrygie. ΙΕΡΑΠΟΛΕΙΤΩΝ & ΙΕΡΑΠΟΛΙC.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

O. en or.

C. en bronze.

O. en argent.

Leurs types ordinaires sont :

Bacchus.

Esculape.

Un serpent.

Un Trépied.

Cette ville a fait frapper, sous l'autorité de ses préteurs, des médailles impériales grecques en l'honneur d'Auguste, de Tibère, de Néron, de Trajan, d'Antinoüs, de M. Aurèle, de Faustine jeune, de Commode, de Sévère, de Plautille, d'Élagabale, d'Alex.-Sévère, de Tranquilline, des deux Philippes, d'Otacilie, d'Othon, de Valérien.

Leur fabrique & les noms de magistrat les font distinguer aisément des médailles d'*Hiérapolis* de Syrie.

HIÉRAPOLIS, en Cilicie. ΙΕΡΟΠΟΛΕΙΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Diaduménien, d'Élagabale.

On les distingue des médailles frappées dans les autres *Hiérapolis* par le mot ΚΑΣΤΑΒΑ, ou par un type semblable à celui de Mégarsus, en Cilicie ; c'est un fleuve tenant un oiseau.

HIÉRAPOLIS, en Syrie. ΙΕΡΟΠΟΛΙΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales

grecques en l'honneur de Trajan, d'Antonin, de M. Aurèle, de Vérus, de Caracalla, d'Elagabale, de Sévère, de Mamée, d'Alex. Sévère, des deux Philippes, de Commode.

Leur fabrique syrienne & l'abſence des noms de magiſtrat, les diſtinguent des médailles frappées dans les autres *Hiérapolis*.

HIÉRAPYTNA, en Crète. ΙΕΡΑΠΥΤΝΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

O. en or.

RR. en argent.

Q. en bronze.

Leurs types ordinaires ſont:

Une chouette.

Un palmier.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Caligula, de Néron.

HIÉRAX, jeune homme qui fut changé en épervier. Mercure, déguiſé en berger, ayant endormi Argus au ſon de ſa flûte, ſe préparoit à enlever la vache Io pendant le ſommeil de ſon gardien; mais *Hiérax*, dit la fable, ſurvint imprudemment, & réveilla Argus. Alors Mercure ne pouvant plus faire ſon vol en cachette, tua Argus, & changea *Hiérax* en épervier. Le nom grec de l'épervier, ἱέραξ, ſervit de fondement à cette métamorphoſe.

HIÉROCÆSAREA, en Lydie. ΙΕΡΟΚΑΙΣΑΡΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Septime-Sévère & de Caracalla.

HIÉROCÉRYCE, chef des hérauts ſacrés dans les myſtères de Cérès, à Eleuſis. Sa fonction étoit d'écarter les profanes, & toutes les perſonnes exclues de la fête par les loix; d'avertir les initiés de ne prononcer que des paroles convenables à l'objet de la cérémonie, ou de garder un ſilence reſpectueux; enfin, de répéter les formules de l'initiation.

L'*Hiérocéryce* repréſentoit Mercure ayant des ailes ſur le bonnet, & la verge, le caducée à la main, en un mot, tout l'appareil que les poëtes donnent à ce dieu.

Ce ſacerdoce étoit perpétuel; mais il n'impoſoit point la loi du célibat: on peut même fortement préſumer le contraire par l'exemple du Dadouque; ainſi, ſelon toute apparence, la loi du célibat ne regardoit que l'*hiérophante* ſeul, à cauſe de l'excellence de ſon miniſtère.

Au reſte, la dignité d'*Hiérocéryce* appartenoit à une même famille; c'étoit à celle des céryces, deſcendue de Céryx, dernier fils d'Eumolpe, & qui par conſéquent étoit une branche des eumolpides, quoique ceux qui la compoſoient donnaſſent Mercure pour père à Céryx; mais c'étoit ſans doute parce que ce dieu protegeoit la fonction de héraut, héréditaire dans leur famille. (D. J.)

HIÉROCORACES, *HIEROCORAICA*, } certains miniſtres de Mithras, c'eſt à dire, du ſoleil, que les perſes adoroient ſous ce nom, portoient le nom d'*hiérocoraces*, qui ſignifie *corbeaux ſacrés*, parce que ces prêtres du ſoleil portoient des vêtemens qui avoient quelque rapport par leur couleur, ou d'une autre manière, à ces oiſeaux, dont les grecs en conſéquence leur donnèrent le nom. Ἱερος, *ſacré*, & κοραξ, *corbeau*.

On lit dans Gruter (303. 2.) une inſcription dans laquelle il eſt fait mention des *hierocoraica*, c'eſt-à-dire, des myſtères de Mithras, célébrés avec tout cet appareil ſuperſtitieux. *Voyez* MITHRIAQUES.

HIEROGLYPHES, premiers ſignes ou caractère dont les hommes, & ſur-tout les Egyptiens, ſe ſont ſervis autrefois pour exprimer leurs penſées ſans le ſecours de la parole; c'étoient ordinairement des animaux, des plantes, des pierres précieuſes, quelquefois des inſtrumens & des outils qui ſervent au détail des arts, plus ſouvent encore diverſes parties du corps humain. C'eſt dans ce dernier aſſemblage qu'on trouvoit une abondante moiſſon d'*hierophyphes*, & par le grand nombre des pièces dont eſt compoſée cette machine admirable, & par les attitudes différentes où ſes pièces peuvent ſe trouver les unes à l'égard des autres: ce qui fourniſſoit des manières toujours nouvelles de parler aux yeux & de peindre les penſées. Pour montrer, par exemple, que rien n'échappe au Tout-puiſſant, à celui qui écoute & qui voit tout, on repréſentoit des yeux & des oreilles ſur les murs des temples, & principalement au frontiſpice. Pour écarter la foule des importuns de la maiſon d'un miniſtre ou d'un ambaſſadeur, on peignoit ſur la porte un vieillard les yeux baiſſés & un doigt dans la bouche. Pour marquer un homme qui a beaucoup voyagé, & que ſes voyages ont rendu plus ſavant & plus vertueux, on repréſentoit un pêcher chargé de fruits. Le ſecret de l'*hiéroglyphe* eſt fondé ſur le caractère particulier de cet arbre qui réuſſit moins dans la Perſe, qu'on peut regarder comme

Digitized by Google

ſon pays natal, que dans les autres pays où il eſt tranſplanté.

Ce n'étoit pas ſeulement à de pareilles inſcriptions que ſe bornoient les figures *hiéroglyphiques* : on s'en ſervoit encore pour compoſer des diſcours ſuivis & détaillés, pour les mieux graver dans la mémoire.

» Aucune opération de l'eſprit, dit le comte de Caylus, ne peut être comparée à celle de l'invention des ſignes qui préſentent la parole aux yeux, & tranſmettent la penſée malgré la diſtance des lieux & l'intervalle des temps. On a trouvé chez les ſauvages quelques opérations ſemblables; mais elles étoient renfermées dans des bornes très-étroites, & ne s'étendoient qu'à un ſignalement groſſier de guerriers allant en guerre, à des marques de nombre, ou bien à des reconnoiſſances. Les quipos, ou les nœuds des Péruviens, méritent un peu plus d'éloges, puiſqu'en effet ils avoient plus d'étendue & par conſéquent une plus grande utilité; cependant ils étoient fort inférieurs aux ſignes & aux *hiéroglyphes* des Egyptiens. On ne peut douter que ces caractères n'aient été très-peu étendus lorſqu'ils ont commencé à paroître en Egypte; mais cette découverte quoique ſimple & groſſièrement pratiquée dans ſon origine, ne doit pas moins être regardée comme un prodige de l'eſprit ».

» Malgré l'obſcurité de l'hiſtoire des Egyptiens, on voit clairement la route que l'écriture a ſuivie pour arriver à ſa perfection, ſans qu'il ſoit poſſible de démêler ni la date ni l'invention des *hiéroglyphes*, ni celle de leur progrès, car il eſt certain qu'ils en ont eu; ſelon l'ordre de l'eſprit humain, ils ne peuvent avoir été inventés auſſi compoſés ou plutôt auſſi allégoriques qu'ils l'ont été dans la ſuite. Malgré cette augmentation, l'examen de ces mêmes ſignes démontre toujours l'extrême ſimplicité de leurs notions, lorſqu'ils faiſoient uſage d'une écriture qui n'étoit que le trait ou le deſſein particulier d'un objet réel. En conſidérant cette manière de communiquer ſa penſée, il eſt aiſé de concevoir que, ſi tout un peuple ne forme pas bien des caractères dont la convention eſt ſimple : à plus forte raiſon, il ne deſſinera pas correctement des figures qui doivent reſſembler à des objets déterminés; car tels étoient les commencemens de cette admirable invention. Par conſéquent on peut croire que le deſſein, rarement bien exécuté, fut très-aiſément corrompu dans la main de tous ceux qui voulurent le pratiquer : & que par ſucceſſion de temps, il ne conſerva qu'une trace légère de ſa première origine: alors il fallut apprendre à lire, c'eſt-à-dire, à connoître ces traits, tandis qu'auparavant l'objet peignoit l'idée à tous les hommes, quelque différent que pût être leur langage. L'augmentation des connoiſſances exigea ſucceſſivement plus de moyens pour l'expreſſion : & l'on s'apperçut aiſément qu'il étoit impoſſible de faire concevoir par le moyen des *hiéroglyphes* ſimples, toutes les choſes idéales ou dépendantes de l'eſprit, néceſſaires cependant à exprimer, comme le temps préſent, le futur, le paſſé, &c. Les ſignes corrompus donnèrent la facilité d'en imaginer, & par conſéquent l'écriture courante ſe perfectionna. Quand la plus légère réflexion ne nous apprendroit que l'uſage & les beſoins ont été ſuffiſans pour augmenter le nombre des caractères, cette écriture étant une fois établie, la néceſſité dont elle étoit pour toutes les parties de la ſociété, & l'uſage continuellement répété par un très-grand nombre d'hommes, préſentèrent, pour ainſi dire, ſans étude, & par la ſeule ſucceſſion du temps, les combinaiſons dont un art eſt ſuſceptible ».

» L'établiſſement de la véritable écriture auroit dû naturellement détruire & effacer juſqu'au ſouvenir des *hiéroglyphes ;* mais les prêtres Egyptiens eurent grand ſoin de les conſerver pour l'interprétation des loix, le détail des faits hiſtoriques, & le culte des dieux. Par ce moyen ils devinrent les maîtres de toutes ces parties, renfermées dans des ſignes toujours ſuſceptibles de ſignifications différentes, ou d'applications très-arbitraires. On peut en juger par l'inſcription du temple de Minerve à Saïs, que Plutarque nous a conſervé. (d'Iſis & d'Oſiris, trad. d'Amyot.):

On voyoit, dit-il, *un petit enfant, un vieillard & un épervier, & tout auprès un poiſſon, & à la fin un hippopotame ; ce qui ſignifioit, ſelon lui : ô arrivans & partans, jeunes & vieux, dieu hait toute violente injuſtice ; car, par l'épervier, ils repréſentent dieu ; par le poiſſon, haine, abomination ; & par l'hippopotame, toute impudence de mal faire.*

» Le lecteur peut juger par cette inſcription, de l'ancienne manière d'écrire, & du peu de confiance qu'on pouvoit prendre dans la lecture ou plutôt dans l'interprétation de ces ſortes de caractères, principalement dans un pays où la chaleur du climat dilate, pour ainſi dire, les idées & porte les hommes à l'allégorie.

» La controverſe qui s'eſt renouvellée depuis pluſieurs année en Europe, ou plutôt dans la France, à l'occaſion des Egyptiens, intéreſſe tous les ſavans & particulèrement les antiquaires. Elle doit au moins les engager à communiquer les monumens qu'ils poſſèdent. Je n'avois pas regardé juſqu'ici les morceaux chargés de caractères, ſous le point de vue d'utilité dont ils me paroiſſent aujourd'hui; je donnerai donc plus particulièrement que je n'ai fait, non-ſeulement les caractères de cette nation, mais je pourrai quelque-

fois, m'étendre ſur ceux dont il ſeroit poſſible de douter. Il ſeroit peut-être avantageux d'étudier juſqu'aux *Abraxas*, quelque modernes qu'ils ſoient; car les Syriens étoient plus inſtruits que nous de ce qui concerne les egyptiens: & le parti qu'on peut tirer du Cophte, tout corrompu qu'il eſt, autoriſe cette opinion; d'ailleurs les caractères phéniciens, ceux des anciens grecs, ceux même des arabes, & par conſéquent des ſyriens; enfin toutes les écritures des trois parties du monde anciennement connu, dérivent en général de celle des Egyptiens: cette propoſition peut paroître trop étendue; mais on conviendra que l'écriture eſt la plus importante recherche à l'égard de Egypte, & qu'on ne peut percer l'obſcurité dont ſon écriture eſt voilée, que par la repréſentation multipliée des caractères ». (*Caylus IV, pag.* 36.).

Pluſieurs anciens, dit le chevalier de Jaucourt, & preſque tous les modernes ont cru que les prêtres d'Egypte inventèrent les *hiéroglyphes*, afin de cacher au peuple les profonds ſecrets de leur ſcience. Kircher en particulier a fait de cette erreur les fondemens de ſon grand *théatre hiéroglyphique*, ouvrage dans lequel il n'a ceſſé de courir après l'ombre d'un ſonge. Tant s'en faut que les *hiéroglyphes* aient été imaginés par les prêtres égyptiens dans des vues *myſtérieuſes*, qu'au contraire c'eſt la pure néceſſité qui leur a donné naiſſance pour l'utilité publique; Warburthon l'a démontré par des preuves évidentes, où l'érudition & la philoſophie marchent d'un pas égal.

Les *hiéroglyphes* ont été d'uſage chez toutes les nations pour conſerver les penſées par des figures, & leur donner un être qui les tranſmît à la poſtérité. Un concours univerſel ne peut jamais être regardé que comme une ſuite ſoit de l'imitation, ſoit du haſard ou de quelqu'évènement imprévu. Il doit être, ſans doute, conſidéré comme la voix uniforme de la nature parlant aux conceptions groſſières des humains.

Les chinois dans l'orient, les mexiquains dans l'occident, les ſcythes dans le nord, les indiens, les phéniciens, les éthiopiens, les étruriens ont tous ſuivi la même manière d'écrire, par peintures & par *hiéroglyphes*; & les égyptiens n'ont pas eu vraiſemblablement une pratique différente des autres peuples.

En effet, ils employèrent leurs *hiéroglyphes* à dévoiler nuement leurs loix, leurs réglemens, leurs uſages, leur hiſtoire; en un mot, tout ce qui avoit du rapport aux matières civiles. C'eſt ce qui paroît par les obéliſques, par le témoignage de Proclus, & par le détail qu'en fait Tacite dans ſes annales (*liv. II. ch. lx.*) au ſujet du voyage de Germanicus en Egypte. C'eſt ce que prouve encore la fameuſe inſcription du temple de Minerve à Saïs, dont il eſt tant parlé dans l'antiquité, rapportée plus haut. Un enfant, un vieillard, un faucon, un poiſſon, un cheval marin ſervoient à exprimer cette ſentence morale: « vous » tous qui entrez dans le monde & qui en ſortez, » ſachez que les dieux haiſſent l'impudence ». Ce *hiéroglyphe* étoit dans un temple public; tout le monde le liſoit, & l'entendoit à merveille.

Il nous reſte quelques monumens de ces premiers eſſais groſſiers des caractères égyptiens dans les *hiéroglyphes* d'Horapollo. Cet auteur nous dit entr'autres faits, que ce peuple peignoit les deux pieds d'un homme dans l'eau, pour ſignifier un *foulon*, & une *fumée* qui s'élevoit dans les airs, pour déſigner du *feu*.

Ainſi, les beſoins ſecondés de l'induſtrie imaginèrent l'art de s'exprimer: ils prirent en main le crayon ou le ciſeau, & traçant ſur le bois ou les pierres des figures auxquelles furent attachées des ſignifications particulières, ils donnèrent, en quelque façon, la vie à ce bois, à ces pierres, & parurent les avoir doué du don de la parole. La repréſentation d'un enfant, d'un vieillard, d'un animal, d'une plante, de la fumée, un ſerpent replié en cercle, un œil, une main, quelqu'autre partie du corps, un inſtrument propre à la guerre ou aux arts, devinrent autant d'expreſſions, d'images, ou, ſi l'on veut, autant de mots qui, mis à la ſuite l'un de l'autre, formèrent un diſcours ſuivi.

Bientôt les égyptiens prodiguèrent par-tout les *hiéroglyphes*: leurs colonnes, leurs obeliſques, les murs de leurs temples, de leurs palais & de leurs ſépultures en furent ſurchargés. S'ils érigeoient une ſtatue à un homme illuſtre, des ſymboles tels que nous les avons indiqués, ou qui leur étoient analogues, taillés ſur la ſtatue même, en traçoient l'hiſtoire. De ſemblables caractères peints ſur les momies, mettoient chaque famille en état de reconnoître le corps de ſes ancêtres; tant de monumens devinrent les dépoſitaires des connoiſſances des égyptiens.

Ils employèrent la méthode *hiéroglyphique* de deux façons, ou en mettant la partie pour le tout, ou en ſubſtituant une choſe qui avoit des qualités ſemblables à la place d'un autre. La première eſpèce forma l'*hiéroglyphe curiologique*, & la ſeconde l'*hiéroglyphe tropique*: la lune, par exemple, étoit quelquefois repréſentée par un demi-cercle, & quelquefois par un cynocéphale. Le premier *hiéroglyphe* eſt *curiologique*, & le ſecond *tropique*; ces ſortes d'*hiéroglyphes* étoient d'uſage pour avertir; preſque tout le monde en connoiſſoit la ſignification dès la tendre enfance.

La méthode d'exprimer les *hiéroglyphes tropiques*

par des propriétés ſimilaires, produiſit des *hiéroglyphes ſymboliques*, qui devinrent à la longue plus ou moins cachés, & plus ou moins difficiles à comprendre: Ainſi, l'on repréſenta l'Egypte par un crocodile & par un encenſoir allumé, avec un cœur deſſus. La ſimplicité de la première repréſentation donne un *hiéroglyphe ſymbolique* aſſez clair; & le rafinement de la dernière offre un *hiéroglyphe ſymbolique* vraiement énigmatique.

Mais auſſi-tôt que par de nouvelles recherches, on s'aviſa de compoſer les *hiéroglyphes* d'un myſtérieux aſſemblage de choſes différentes, ou de leurs propriétés les moins connues, alors l'énigme devint inintelligible à la plus grande partie de la nation. Auſſi quand on eut inventé l'art de l'écriture, l'uſage des *hiéroglyphes* ſe perdit dans la ſociété, au point que le public en oublia la ſignification. Cependant les prêtres en cultivèrent précieuſement la connoiſſance, parce que toute la ſcience des égyptiens ſe trouvoit confiée à cette ſorte d'écriture. Les ſavans n'eurent pas de peine à la faire regarder comme propre à embellir les monumens publics, où l'on continua de l'employer; & les prêtres virent avec plaiſir, qu'inſenſiblement ils teſteroient ſeuls dépoſitaires d'une écriture qui conſervoit les ſecrets de la religion.

Voilà comment les *hiéroglyphes*, qui devoient leur naiſſance à la néceſſité, & dont tout le monde avoit l'intelligence dans les commencemens, ſe changèrent en une étude pénible, que le peuple abandonna pour l'écriture; tandis que les prêtres la cultivèrent avec ſoin, & finirent par la rendre ſacrée. *Voyez* ÉCRITURE DES ÉGYPTIENS.

Mais je n'ai pas tout dit: les *hiéroglyphes* furent la ſource du culte que les égyptiens rendirent aux animaux. & cette ſource jetta le peuple dans une eſpèce d'idolatrie. L'hiſtoire de leurs grandes divinités, celle de leurs rois & de leurs légiſlateurs, ſe trouvoient peintes en *hiéroglyphes*, par des figures d'animaux & autres repréſentations; le ſymbole de chaque dieu étoit bien connu par les peintures & les ſculptures que l'on voyoit dans les temples, & ſur les monumens conſacrés à la religion. Un pareil ſymbole préſentant donc à l'eſprit l'idée du dieu, & cette idée excitant des ſentimens religieux, il falloit naturellement que les égyptiens, dans leurs prières, ſe tournaſſent du côté de la marque qui ſervoit à le repréſenter.

Cela dut ſur-tout arriver depuis que les prêtres égyptiens firent attribuer aux caractères *hiéroglyphiques* une origine divine, afin de les rendre encore plus reſpectables. Ce préjugé qu'ils inculquèrent dans les ames, introduiſit néceſſairement une dévotion relative pour ces figures ſymboliques; & cette dévotion ne manqua pas de ſe changer en adoration directe, auſſi-tôt que le culte de l'animal vivant eut été reçu. Ne doutons pas que les prêtres n'aient eux-mêmes favoriſé cette idolatrie.

Enfin, quand les caractères *hiéroglyphiques* furent devenus ſacrés, les gens ſuperſtitieux les firent graver ſur des pierres précieuſes, & les portèrent en façon d'amulete & de charmes. Cet abus n'eſt guères plus ancien que le culte du dieu Sérapis, établi ſous les Ptolémées. Certains chrétiens, natifs d'Egypte, qui avoient mêlé pluſieurs ſuperſtitions payennes avec le chriſtianiſme, ſont les premiers qui firent principalement connoître ces ſortes de pierres qu'on appelle *abraxas*; il s'en trouve dans les cabinets des curieux, & l'on y voit toutes ſortes de caractères *hiéroglyphiques*.

Aux abraxas ont ſuccédé les taliſmans, eſpèce de charmes, auxquels on attribue la même énergie, & pour leſquels on a aujourd'hui la plus grande eſtime dans tous les pays ſoumis à l'empire du grand-ſeigneur, parce qu'on y a joint, comme aux *abraxas*, les rêveries de l'aſtrologie judiciaire.

Nous venons de parcourir avec rapidité tous les changemens arrivés aux *hiéroglyphes* depuis leur origine juſqu'à leur dernier emploi; c'eſt un ſujet bien intéreſſant pour un philoſophe. Du ſubſtantif *hiéroglyphe*, on a fait l'adjectif *hiéroglyphique*. (D. J.)

Ce n'eſt point ici le lieu de dire ce qu'il faut raiſonnablement penſer des inſcriptions gravées ſur quelques obéliſques: on ſait, dit M. Paw, que Kircher a fait tous ſes efforts pour perſuader qu'elles ne renferment point des faits hiſtoriques, ni la narration de quelqu'évenement. Mais Kircher a ignoré que ces inſcriptions ſont des choſes très-indifférentes, par rapport à ce qui devoit conſtituer un obéliſque proprement dit; puiſqu'on en connoît juſqu'à trois de la première grandeur, qui étoient *purs*; c'eſt-à-dire, ſans aucune apparence de caractères ſur les quatre faces. Cependant nous ſavons indubitablement, qu'un de ces obéliſques purs a été dreſſé, pendant pluſieurs ſiècles, devant le temple du ſoleil, ſans qu'on puiſſe accuſer les prêtres, & les ſculpteurs d'avoir été trop ignorans pour y graver des caractères *hiéroglyphiques*, comme Hardouin l'inſinue ſi adroitement au ſujet d'une de ces aiguilles muettes, taillées par ordre du Pharaon Nectanebus. (*In Plin. Lib. 36, cap. XIV.*).

HIEROGRAMMATÉE, ſubſt. maſc. Nom que les anciens Egyptiens donnoient aux prêtres qui préſidoient à l'explication des myſtères de la religion & aux cérémonies.

Les *hiérogrammatées* inventoient & écrivoient des hiéroglyphes & les livres hiéroglyphiques, & ils les expliquoient, ainſi que toute la doctrine

de la religion. Si l'on en croit Suidas, ils étoient auſſi devins; au moins il rapporte qu'un *hiérogrammatée* prédit à un ancien roi d'Egypte, qu'il y auroit un Iſraélite plein de ſageſſe, de vertu & de gloire, qui humilieroit l'Egypte.

Ils étoient toujours auprès du roi pour l'aider de leurs lumières & de leurs conſeils; ils ſe ſervoient pour cela de la connoiſſance qu'ils avoient des aſtres & des mouvemens du ciel, de l'intelligence des livres ſacrés, où ils s'inſtruiſoient eux-mêmes de ce qu'il y avoit à faire. Ils étoient exempts de toutes les charges de l'état, ils en étoient les premières perſonnes, après le roi, & portoient même, ainſi que lui, un eſpèce de ſceptre en forme de ſoc de charrue. Ils tombèrent dans le mépris ſous l'empire des romains.

HIÉROMANTIE *ἱερομαντεία*, nom général de toutes les ſortes de divinations qu'on tiroit des diverſes choſes préſentées aux dieux, & ſur-tout des victimes qu'on offroit en ſacrifice. D'abord on commença de tirer des préſages de leurs parties externes, de leurs mouvemens, enſuite de leurs entrailles, & autres parties internes; enfin de la flamme du bucher dans lequel on les conſumoit. On en vint juſqu'à tirer des préſages de la farine, des gâteaux, de l'eau & du vin, &c.

HIÉROMÉNIE, *ἱερομηνία*, nom donné au mois dans lequel on célébroit les jeux Néméens; c'étoit le même mois que le Boëdromion des Athéniens, qui répondoit au commencement de notre mois de ſeptembre.

HIEROMNÉMON, *ἱερομνήμων*, c'eſt-à-dire, préſident des ſacrifices, ou gardien des archives ſacrées.

Les *hiéromnémons* étoient des députés que les villes de la Grèce envoyoient aux Thermopyles, pour y prendre ſéance dans l'aſſemblée des amphictions, & y faire la fonction de greffiers ſacrés. Ils étoient particuliérement chargés de tout ce avoit rapport à la religion; c'étoit eux ſeuls qui payoient la dépenſe, & qui prenoient le ſoin des ſacrifices publics qu'on faiſoit pour la conſervation de toute la Grece en général. Auſſi la première attention de l'*hieromnémon*, à ſon arrivée aux Thermopyles, étoit d'offrir, conjointement avec les pylagores, un ſacrifice ſolemnel à Cerès, divinité tutélaire de ce lieu. Quand l'aſſemblée des amphictyons ſe tenoit à Delphes, Apollon Pythien & Minerve-la-prévoyante, recevoient à leur tour le même hommage des députés dont nous venons de parler.

Ordinairement chaque ville amphictionide n'envoyoit qu'un *hiéromnémon* & un pylagore à l'aſſemblée; mais cette regle générale n'a pas laiſſé de ſouffrir quelquefois des exceptions; cependant il paroît que quelque nombre qu'ils fuſſent de députés, ils n'étoient comptés que pour deux voix par rapport aux ſuffrages.

L'*hiéromnémon* qu'on devoit députer au conſeil des amphictions, s'élifoit par le ſort; & le temps de ſa députation expiré, il étoit obligé, de même que les pylagores, de venir rendre un compte exact à ſes concitoyens, de tout ce qu'il avoit fait pendant la tenue de ces états généraux de la Grèce. *Voyez* PYLAGORE.

Ce compte ſe rendoit verbalement & par des mémoires, d'abord au ſénat, & enſuite au peuple; le même uſage ſe pratiquoit à l'égard des autres ambaſſadeurs ou envoyés.

Une des prérogatives éminentes de la dignité des *hiéromnémons*, à l'aſſemblée des amphictions, étoit le droit dont ils jouiſſoient de recueillir les ſuffrages, & de prononcer enſuite les arrêts; ils avoient encore l'honneur de préſider à l'aſſemblée, parce qu'ils préſidoient aux ſacrifices du dieu, tant à Delphes qu'aux Thermopyles. Le nom de l'*hieromnémon* étoit inſcrit à la tête des décrets des amphictyons, & l'on comptoit les années par les différens *hieromnémons*, de même que les romains comptoient les leurs par les différens conſulats. Les Byzantins comptoient auſſi leurs années par les magiſtrats qui portoient chez eux le nom d'*hieromnémons*. Enfin, un grand privilège des *hieromnémons*, c'eſt qu'à eux appartenoit le droit de convoquer l'aſſemblée générale des amphictyons, que les grecs appelloient *ἐκκλησία ἀμφικτυόνων*; ils devoient rediger par écrit tout ce qui ſe traitoit dans cette compagnie, & ils étoient les gardiens nés de ces actes importans. (D. J.).

HIÉRON I, roi de Sicile. ΙΕΡΩΝΟΣ.

Ses médailles ſont :

R. en or.

C. en bronze.

C. en argent.

HIÉRON II, roi de Sicile.

R. en bronze.

Unique..... en argent.... *Torremuſa.*

O. en or.

HIERONIQUES, *HIERONICÆ*, } vainqueurs aux quatre grands jeux : les Pythiens, les Iſthmiens, les Néméens & les Olympiques Vitruve (*Præfat.*) décrit les honneurs extraordinaires qu'on leur rendoit à leur retour dans les villes qui les avoient vu naître : ils y entroient en triomphateurs, montés ſur un quadrige, & par une brêche faite

Digitized by Google

aux murs de l'enceinte. Enfin ils étoient entretenus le reſte de leur vie aux dépens du tréſor public. Plutarque (*ſympoſ. II.* 5.) dit qu'on les faiſoit entrer par une brêche, afin de montrer qu'une ville pourvue d'auſſi vaillans défenſeurs n'avoit plus beſoin de murailles.

Néron jaloux de la gloire des athlètes voulut partager celle des *hiéroniques*, & il l'obtint. De retour en Italie il entra dans Naples par une brêche & traîné par des chevaux blancs (*Sueton. Ner. c.* 24 & 25). Il fit plus; voulant abolir la mémoire de tous les *hiéroniques*, & ne laiſſer fleurir que la ſienne, cet inſenſé fit abattre & trainer dans les cloaques toutes les ſtatues de ces vainqueurs.

HIÉRONYME, roi de Sicile. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΙΕΡΩΝΥΜΟΥ.

Ses médailles ſont:

RRR. en argent.

RRR. en bronze.

Unique .... en or.... *Torrémuſa.*

HIÉROPHANTE, ſubſt. maſ. ἱεροφάντης, *ſacerorum antiſtes*, ſouverain prêtre de Cérès chez les Athéniens.

L'*hiérophante* étoit à Athènes un prêtre d'un ordre très-diſtingué; car il étoit prépoſé pour enſeigner les choſes ſacrées & les myſtères de Cérès, à ceux qui vouloient y être initiés; & c'eſt de-là qu'il prenoit ſon nom. On lui donnoit auſſi le titre de prophète; il offroit les ſacrifices à Cérès, ou uniquement par rapport à elle; il étoit encore le maître d'orner les ſtatues des autres dieux, & de les porter dans les cérémonies religieuſes. Il avoit ſous lui pluſieurs officiers qui l'aidoient dans ſon miniſtère, & qu'on nommoit *exégètes*, c'eſt-à-dire, *explicateurs des choſes ſacrées.*

Eumolpe fut le premier *hiérophante* que Cérès ſe choiſit elle-même pour la célébration de ſes myſtères, c'eſt-à-dire, que ce fut lui qui le premier y préſida & les enſeigna. Cet Eumolpe, ſelon Athénée, fut le chef d'une des plus célèbres familles d'Athènes, qui ſeule eut la gloire de donner ſans interruption un *hiérophante* aux Eleuſiniens, tant que le temple de Cérès ſubſiſta parmi eux. La durée de ce ſacerdoce a été de douze cents ans; & ce qui le rend encore plus mémorable pour la famille des Eumolpides, c'eſt que celui qui étoit une fois revêtu de la dignité d'*hiérophante*, étoit obligé de paſſer toute ſa vie dans le célibat, comme nous l'apprenons de Pauſanias dans les Corinthiaques, de l'ancien ſcholiaſte de Perſe, ſur la cinquième ſatyre de ce poëte, & enfin de Saint Jérôme.

Ce mot *hérophante* eſt compoſé de ἱερὸς, *ſacré*, & de φαίνω, *je montre, je mets en lumière.*

Saint Jérôme dit que les *hiérophantes* éteignoient en eux les feux de l'impureté en buvant du ſuc de ciguë, ou même en ſe faiſant eunuques.

HIÉROPHANTES, ou HIÉROPHANTIES, étoient des femmes conſacrées au culte de Cérès, & qui avoient des fonctions diſtinctes de celles des *hiérophantes*; quelques auteurs les diſent femmes de ceux ci; mais comment s'accorderoit avec ce mariage l'obligation où ils étoient de vivre toujours dans le célibat. Il y en a qui penſent qu'il leur étoit permis de ſe marier; mais que les ſecondes nôces leur étoient défendues, & que toute faute contre la chaſteté conjugale les excluoit pour jamais de leur miniſtère.

HIÉROSCOPIE, ſorte de divination, qui conſiſtoit à examiner tout ce qui ſe paſſoit pendant les ſacrifices & toutes les cérémonies de la religion, juſqu'aux moindres circonſtances, pour en tirer des préſages.

Ce mot eſt formé de ἱερὸς, *ſacré* & de σκοπέω *je conſidère.*

HIGIE. *Voyez* HYGIE.

HIGYRON. *Voyez* ACHILLE.

HILAIRE & Phoébé, filles de Leucippus, frère de Tyndare, étant près d'épouſer Lyncée & Idas, prièrent à leurs noces Caſtor & Pollux, leurs couſins germains. Mais ces princes en étant devenus eux-mêmes amoureux, les enlevèrent au milieu des rejouiſſances, & en eurent des enfans. (*Voyez* ANASCIS). Les deux époux outragés, coururent aux armes & ſe battirent contre les deux frères. Caſtor tua Lyncée, mais Idas ôta la vie à Caſtor, & la perdit enſuite par les mains de Pollux. Quant aux deux femmes, elles reçurent après leur mort, les honneurs héroïques, ſans doute à cauſe qu'elles avoient été femmes de deux héros. *Hilaire* eſt quelquefois nommée *Laira.*

Sur un bas-relief de la villa Medici à Rome, publié par Winckelmann. (*Monum. inedit. n°.* 61). on voit Caſtor & Pollux enlevant les deux filles de Leucippe. Ce double rapt étoit ſculpté ſur un ſiège à Amycle (*Pauſan. lib.* 3.) par Bathycles, qui fut un des plus anciens artiſtes de la Grèce.

HILARIES, *hilaria*, fêtes qui ſe célébroient à Rome tous les ans avec beaucoup de pompe & de réjouiſſance, le huitième avant les calendes d'avril, c'eſt-à-dire le 25 mars, en l'honneur de la mère des dieux.

Digitized by Google

Pendant la durée de ces fêtes, qui étoit de pluſieurs jours, il y avoit trêve de tout deuil & cérémonies funèbres. On promenoit Cybèle par toute la ville, & chacun faiſoit marcher devant elle, en guiſe d'offrande, ce qu'il avoit de plus précieux. On s'habilloit comme on vouloit, & l'on prenoit les marques de telles dignités qu'on jugeoit à propos.

C'étoit proprement la Terre qu'on célébroit dans cette fête, ſous le nom de la mère des dieux; on lui rendoit tous ces honneurs, pour qu'elle reçût du ſoleil une chaleur modérée & des rayons favorables à la naiſſance des fruits. On avoit choiſi le commencement du printemps pour cette fête, parce qu'alors les jours commencent à être plus longs que les nuits, & que la nature eſt toute occupée de ſa parure & de ſon renouvellement.

Les romains empruntèrent cette fête des grecs, qui la nommoient ἀναῤῥησις, *renouvellement*, par oppoſition à la veille, κατακλυσις, pendant laquelle ils revêtoient les apparences du deuil. Les romains les imitèrent encore en ce point, car ils paſſoient la veille de leurs *hilaries* en lamentations & autres marques de triſteſſe, d'où vient qu'ils nommoient ce jour-là un jour de ſang, *dies ſanguinis*.

Lorſque les grecs furent ſoumis à l'empire des romains, ils abandonnèrent l'ancien nom de leur fête pour prendre celui d'ἱλαρια, comme il paroît par Photius, dans ſes extraits de la vie du philoſophe Iſidore.

HILARITAS, ou la gaieté, perſonnifiée par les romains. *Voyez* GAIETE & JOIE.

HILARODES. C'étoient chez les grecs des poëtes qui chantoient des vers moins libres que les pièces ioniques, mais gaies & plaiſantes. Ils paroiſſoient vêtus d'un habit blanc, avec une couronne d'or; d'abord ils portoient des ſouliers pleins, enſuite ils ne prirent plus que la chauſſure appellée *crépida*, qui ne conſiſtoit qu'en une ſemelle, liée deſſus le pied avec des courroi. Les *hilarodes* ne chantoient pas ſeuls. Ils avoient un jeune enfant, ou une jeune fille, qui les accompagnoit en jouant de quelqu'inſtrument. On les introduiſit enſuite dans les tragédies, comme on introduiſit les magodes dans les comédies. Scaliger traite de ces poëtes au *liv. I. de ſa poëtique, c.* 52. Les *hilarodes* furent dans la ſuite appellés Simodes, du nom d'un poëte nommé Simus, qui excella dans ce genre de poéſie.

Ce mot vient de ἱλαρὸς, *joyeux, agréable*, & d'ᾠδὴ, *chant, chanſon*.

HILARODIE, pièce de vers, aite ou chantée par ceux qu'on nommoit *hilaroedes*. Scaliger prétend que l'*hilarodie*, l'*hilaro-tragédie*, la *phlyaxographie*, & la fable rhintonique, ſont les noms d'une même choſe.

HILARO-TRAGÉDIE, pièce dramatique mêlée de tragique & de comique, ou de ſérieux & plaiſant, ou de ridicule. Scaliger, *poét. l. I. c. LIII.* prétend que l'*hilaro-tragédie* & l'*hilarodie* ſont la même choſe. D'autres ont cru que l'*hilaro-tragédie* étoit à peu près ce que nous appellons *tragi-comédie*, ou une tragédie dont la cataſtrophe eſt heureuſe, & fait paſſer le héros d'un état malheureux dans un état fortuné. D'autres enfin, croient que c'étoit, comme nous l'avons dit, un mêlange de tragique & de comique, de choſes ſérieuſes, & d'autres ridicules. Ce dernier ſentiment eſt le plus commun & le plus vraiſemblable. Suidas dit que Rhinton fut l'inventeur de ces ſortes de pièces. On les appella en effet *rhintonica fabula*. (Athénée, l. XIV.)

HILAS. *Voyez* HYLAS.

HILDÉRIC, roi des vandales.

HILDERICUS REX.

Ses médailles ſont:

RRR. en argent.

O. en B.

O. en or.

HILÉIA, dans la Méſopotamie. ΙΛΗΑ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze.....*Pellerin.*

O. en or.

O en argent.

HILLUS, ou HILUS. *Voyez* HYLUS.

HILOTES. *Voyez* ILOTES.

HIMÈRE, fils de la nymphe Taygète & de Jupiter, dont elle eut encore Lacédémon, s'étant attiré la colère de Vénus, déshonora, pendant la nuit, Cléodice ſa propre ſœur, ſans le ſavoir. Le lendemain ayant connu ſon crime, il en eut une extrême affliction; & tranſporté de douleur, il ſe précipita dans la rivière de Maraton, qui fut nommée *Himère*, à cauſe de lui. Plutarque le géographe, qui raconte cette fable, en ajoute une autre auſſi puérile: ſavoir, qu'il naiſſoit dans cette rivière une pierre, appellée *thraſidile*, de la figure d'un caſque: ſitôt que l'on ſonne de la trompette, cette pierre ſaute au rivage; mais elle ſe replonge dans l'eau dès qu'on vient à nommer les italiens. La rivière d'*Himère* perdit encore ce nom par un autre accident ſemblable à celui d'*Himère*. *Voyez* EVROTAS.

HIMÈRE,

HIMÈRE, en Sicile. HIMEPAION.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

C. en argent.

O. en or.

C. en bronze.

Leurs types ordinaires ſont :

Un coq poſé.

Une écreviſſe de mer.

Le bœuf à tête humaine.

Trois grains de bled.

HIN, *dadix*, meſure de capacité pour les liquides de l'Aſie & de l'Égypte.

Elle valoit en meſures de France 5 pintes & $\frac{441}{1000}$ ſelon M. Paucton.

Elle valoit en meſures anciennes des mêmes pays 1 ½ piloc ;

ou, 1 $\frac{1}{2}$ gomor ;

ou, 2 conges ſacrés ;

ou, 3 cabs ;

ou, 4 matès ;

ou, 6 chénices ;

ou, 12 log ;

ou, 24 mines.

HIN, *dadix*, meſure de capacité pour les ſolides de l'Aſie & de l'Égypte.

Elle valoit en meſure de France $\frac{1215}{10000}$ de boiſſeau, ſelon M. Paucton.

Elle valoit en meſures anciennes des mêmes pays, 1 ½ piloc ;

ou, 1 $\frac{1}{2}$ gomor ;

ou, 2 conges ſacrés ;

ou, 3 cabs ;

ou, 4 matès ;

ou, 6 chénices ;

ou, 12 log ;

ou, 24 hémines.

HINNUS, mulet, produit d'un cheval & d'une ânesſe. (*Varron. de re ruſtic. lib. II. cap. VIII.*)

HIPHIALTES, ou EPIALTES, ou EPHIALTES ; c'eſt ainſi que les poëtes grecs nommèrent certaines divinités ruſtiques, qu'ils ſuppoſèrent être des eſpèces de génies qui venoient coucher avec les hommes & les femmes ; *épialtes* eſt formé de ἐπιαίνω, *je dors entre*. Les latins appellèrent ces prétendus génies, *incubes*. *Voyez* INCUBES.

HIPPADES.

« La légiſlation d'Athènes ne ſe propoſoit pas pour but l'égalité parfaite dans les biens-fonds, elle vouloit empêcher ſeulement la trop grande inégalité des fortunes. Solon n'ayant pas à Athènes autant d'autorité que Lycurgue en avoit eu à Lacédémone, mais voulant cependant oppoſer un obſtacle invincible à l'agrandiſſement des propriétés, ſans oſer porter de loi qui preſcrivît l'égalité dans le partage des terres, ſe contenta de diviſer le peuple en quatre claſſes. La première (ſelon Ariſtote II, *Politicon*, Plutarque & Pollux), étoit compoſée des *pentacoſiomédimnes*, c'eſt-à-dire, de ceux qui poſſédoient cinq cens médimnes ou plethres de terre, ſoit en grains, ſoit en vignobles, ſoit en plants d'oliviers. La ſeconde claſſe étoit celle des ζευγίτες, qui poſſédoient trois cens médimnes de terre. La troiſième étoit celle des *hippades*, qui jouiſſoient de deux cens plethres ou médimnes. La quatrième étoit celle des *thetes*, c'eſt-à-dire, des artiſans & des ſalariés. Les citoyens des trois premières claſſes avoient des privilèges particuliers ; ils étoient regardés comme les nobles de la république, & pouvoient ſeuls prétendre aux magiſtratures & aux commandemens des armées, mais c'étoit à des conditions qui circonſcrivoient ſingulièrement l'agrandiſſement de leur propriété. Les *pentacoſiomédimnes* étoient obligés de payer chaque année un talent au tréſor public, ce qui faiſoit douze drachmes par plethre. Les ζευγίτες payoient un demi-talent, ou dix drachmes par plethre ; & la contribution des *hippades* étoit de dix mines, faiſant cinq drachmes par plethre ; c'eſt-à-dire, que les *pentacoſiomédimnes* jouiſſoient de 280$\frac{1}{2}$ arpens, pour chacun deſquels ils payoient au tréſor 21 liv. 4 ſols ; que les ζευγίτες poſſédoient 168$\frac{1}{2}$ arpens, pour chacun deſquels ils étoient taxés à 17 liv. 16 ſ. 7 den. ; que les *hippades* poſſédoient 112$\frac{1}{2}$ arpens, pour chacun deſquels ils payoient ſeulement 8 liv. 18 ſ. 4 den. Les *thetes* ne pouvoient parvenir à aucune charge tant qu'ils demeuroient dans cette claſſe ; mais ils étoient exempts de toute taxe ; ils avoient le droit d'opiner dans les aſſemblées & dans les jugemens ; ils pouvoient amaſſer des richeſſes par leur travail & leur économie, & dès-lors paſſer dans les claſſes ſupérieures, où ils jouiſſoient de toutes les prérogatives qui y étoient attachées ».

« L'Attique ou les terres de la république d'Athènes, pouvoient contenir 389800 arpens, c'eſt-à-dire, environ la moitié de la Laconie. On lit dans Rollin (*tome IV, p.* 502.) que la ſeule ville d'Athènes étoit peuplée de ſoixante-onze mille ames ; ce qui, réparti ſur toute l'Attique,

ne feroit trouver, pour la part de chaque individu, que cinq arpens & demi. Mais Athènes étoit une ville commerçante, qui avoit des reſſources que n'avoit pas ſu ſe procurer Lacédemone. Avant ſes guerres avec cette dernière république, elle avoit ſur mer ou dans ſes ports juſqu'à quatre cens galères (*Xénophon. de Exped. Cyri, lib. VII.*); elle tiroit des provinces de ſa domination, ou des pays éloignés qui étoient ſes tributaires, juſqu'à mille talens, pour le moins, de revenu annuel. Athènes avoit de riches colonies, d'où elle pouvoit tirer beaucoup de ſubſiſtances pour l'entretien de ſes citoyens : ſans ces moyens, il paroîtroit impoſſible que ſon maigre territoire eût pu fournir aux beſoins d'une ſi nombreuſe population, vu ſur-tout l'inégalité de fortune qui y étoit permiſe. En effet, on voit par le calcul que 1390 *pentacoſiomédimnes* auroient ſeuls poſſédé toutes les terres de l'Attique, & auroient réduit tous les autres citoyens à l'état de mercenaires. Rien n'étoit donc plus ſage que la loi de Solon, qui rendoit aux riches la poſſeſſion des grands biens & des honneurs, onéreuſe & preſque inſoutenable ».

« Mais eſt-ce que les *thetes*, qui poſſédoient quelques terres ne payoient rien à l'état ? Un citoyen, par exemple, pouvoit être propriétaire de cent quatre vingt-dix médimnes de terre, & cependant il n'étoit que de la dernière claſſe ; cet homme ne payoit-il rien à l'état pour ſa propriété ? c'eſt ce que je ne puis comprendre. Il eſt plus vraiſemblable que les hiſtoriens ne nous ont conſervé que quelques circonſtances des loix de Solon, par le moyen deſquelles on peut, par la réflexion, en retrouver tout l'enſemble ». (*Métrologie de M. Paucton*).

HIPPAGOGÆ, navires qui portoient les chevaux & les cavaliers à la ſuite des armées navales (*Liv. lib. XLIV.* 28.). Aulu-Gelle les nomme *hippagines*. (*X.* 25.)

HIPPARINUS, Tyran en Sicile.

Ses médailles ſont :

O. en or.

O. en argent.

Unique..... en bronze.... *Torremuſa.*

HIPPARQUE, officier chez les athéniens qui commandoit leur cavalerie ; cette cavalerie au nombre de deux mille huit cents chevaux en temps de paix, étoit diviſée en deux corps, qui chacun commandé par un *hipparque*, comprenoit les cavaliers. Les *hipparques* avoient ſoin de les exercer pour les tenir toujours en haleine. On voit bien que le mot *hipparque* vient de ἱππος, *cheval*, & de ἀρχω, *je commande*. Nous appellons ἔφοροι, dit Ariſtote, les hommes que leur miniſtère met en droit de prononcer des jugemens, &, ce qui les caractériſe plus particuliérement, de donner, d'expédier des ordres ; c'eſt pourquoi les premiers magiſtrats d'Athènes ſe nommoient *archontes*.

HIPPÉ, nom d'une fille du centaure Chiron. Un jour qu'*Hippé* chaſſoit ſur le mont Pélius, on lui fit violence ; elle conçut tant de crainte de l'indignation qu'auroit ſon père en apprenant ſon malheur, que les dieux ayant pitié d'elle, la changèrent en cavalle, & la tranſportèrent au ciel. Quelques-uns diſent qu'elle connoiſſoit & prédiſoit l'avenir. Le mot grec ἱππος, *cavale*, a probablement ſervi de fondement à cette fable.

HIPPIA. Minerve fut ſurnommée *Hippia*, c'eſt-à-dire la cavalière, parce qu'on la repréſentoit à cheval. C'eſt cette Minerve qu'on croyoit être fille de Neptune.

Les arcadiens lui donnoient ce ſurnom, parce qu'ils lui attribuoient l'invention des quadriges.

HIPPIUM, l'arène proprement dite dans les hippodromes, c'eſt-à-dire, l'eſpace entre la *ſpina* & les gradins de l'amphithéatre.

HIPPIUS, Neptune fut ſurnomné *Hippius* ou Equeſtre, dit Diodore de Sicile (*liv 6.*), parce qu'on attribuoit à ce dieu l'art de dompter les chevaux. Pauſanias rapporte qu'auprès de Mantinée on voyoit un temple de Neptune-*Hippius*, fort ancien, & où perſonne n'entroit. L'empereur Hadrien fit bâtir tout autour un autre temple, qui renfermoit le vieux : c'étoit, diſoit-on, Agamède & Trophonius qui avoient conſtruit ce vieux temple, en joignant des poutres de bois de chêne les unes aux autres. Ils ne mirent point d'autre empêchement pour entrer dans le temple qu'une bande de laine, rendue à l'entrée ; ſoit que cela parût ſuffiſant pour arrêter, au moins, ceux qui avoient de la religion, ſoit qu'on crût qu'il y avoit quelque vertu divine dans cette bande. On racontoit qu'Epite, fils d'Hippothoüs, ſans paſſer ni par-deſſus, ni par-deſſous la bande, mais l'ayant rompue, entra hardiment dans le temple : il fut à l'inſtant puni de ſa témérité & de ſon irréligion ; un flot d'eau de mer qui lui tomba miraculeuſement ſur les yeux, lui fit perdre la vue.

HIPPIUS, c'eſt encore un ſurnom de Mars : ainſi Minerve, Neptune & Mars, ſont les trois ſeules grandes divinités que les auteurs nous repréſentent à cheval, & les ſeules qui fuſſent honorées ſous le nom d'équeſtre, dans la Grèce & chez les romains.

HIPPO, une des nymphes océanides.

HIPPOBOTE, prairie ſituée à l'iſſue des portes Caſpiennes. C'étoit un terrein bas & très-fertile.

Tout y venoit bien, aux oliviers près, qui n'y croiſſoient qu'à peine, & qui étoient toujours maigres & ſans vigueur. Ce terroir étoit fort propre à nourrir des chevaux; c'eſt pourquoi les rois perſes y avoient un haras de cinquante mille jumens. Quelques uns diſent que c'étoit de-là que ſortoient les chevaux appellés niſéens, qui étoient grands & fort bons & qui ne ſervoient qu'aux rois ſeuls. *Voyez* STRABON, *L. XI.*

Ce nom vient d'*ἵππος*, cheval & de *βόσκω* je pais, je nourris. *Hippobotes* eſt un homme qui nourrit des chevaux, & *hippobotum* un haras, un lieu où l'on nourrit des chevaux.

HIPPOBOTE, faction qui eut pendant quelque temps l'adminiſtration du gouvernement de l'iſle d'Euboée, aujourd'hui Négrepont. Les *hippobotes* avoient l'adminiſtration du temps d'Alexandre. *Voyez* STRABON, *liv. X.*

HIPPOCAMPE, c'eſt ainſi qu'on appelle en *mythologie* les chevaux de Neptune & des autres divinités de la mer: cet animal eſt fabuleux. Pline fait mention, ſous ce nom, d'un petit animal qui n'a rien de commun avec le cheval; c'eſt un inſecte d'environ ſix pouces de longueur.

HIPPOCENTAURE, monſtre fabuleux qu'on feint avoir été demi-homme & demi cheval; on donna ce ſurnom aux peuples de Theſſalie, qui entreprirent les premiers dans la Grèce de monter à cheval; enſorte que leurs voiſins crurent d'abord que l'homme & le cheval ne faiſoient qu'un même compoſé.

La fable dit que les centaures s'étant mêlés avec des cavales, engendrèrent les *hippocentaures*, monſtres qui tenoient en même-temps de la nature de l'homme & de celle du cheval; mais comme de pareils monſtres n'ont jamais exiſté, il eſt vraiſemblable que lorſque l'on parloit d'un theſſalien, on le nommoit *hippios* ou *cavalier*; ces cavaliers dans la ſuite, pour montrer leur force & leur adreſſe, s'exercèrent à ſe battre contre des taureaux qu'ils perçoient de leurs javelots, ou ils les renverſoient en les prenant par les cornes. Pline nous apprend que non-ſeulement cet exercice étoit ordinaire aux theſſaliens, qui en étoient les inventeurs, mais que Jules-Céſar en donna le premier ſpectacle aux romains; il y a donc bien de l'apparence qu'on ajouta, en parlant de ces theſſaliens, au nom d'*hippios* celui de centaures, & que de ces trois mots *ἵππιος*, *κεντῶ*, *ταῦρος*, on compoſa celui d'*hippio-centaure*, *cavalier perce-taureau.*

Enfin, ces cavaliers s'étant rendus redoutables par leurs brigandages, on n'en parla que comme de monſtres, &, à l'aide de l'équivoque, on les nomma des *hippocentaures*, confondant ainſi le cavalier avec le cheval qui le portoit. Les poëtes ſaiſirent cette idée; on ſait qu'ils profitoient de tout, pour donner du merveilleux au ſujet dont ils parloient; & rien certainement ne reſſembloit mieux aux monſtres, tels qu'ils les dépeignoient, qu'un homme à cheval. Des gens qui faiſoient paſſer les oranges pour des pommes d'or, les bergers déguiſés pour des ſatyres, & les vaiſſeaux à voile pour des dragons ailés, ne devoient pas faire de difficulté au temps où l'uſage de monter à cheval étoit nouveau, de traveſtir des cavaliers en *hippocentaures.* (D. J.)

Il y a des auteurs qui ont ſoutenu l'exiſtence de pareils monſtres dans la nature. Pline aſſure avoir vu à Rome un *hippocentaure*, qu'on avoit apporté d'Egypte, ſous l'empire de Claude, & qui étoit embaumé dans du miel, à la manière de ce temps-là. Saint Jérôme rapporte que Saint Antoine, allant viſiter Saint Paul l'hermite, dans le déſert de la Thebaïde, rencontra un *hippocentaure*, dont il donne la deſcription; & il ajoute que l'Afrique produit ſouvent de pareils monſtres; mais ce n'eſt pas de ces ſortes d'animaux monſtrueux dont parlent nos poëtes: & la Theſſalie en a jamais produit de tels.

HIPPOCOON avoit uſurpé le royaume de Lacédémone, ſur Tyndare ſon frère, mari de Léda. Hercule le tua & rétablit Tyndare. *Voyez* TYNDARE. En reconnoiſſance de la neutralité que Junon garda dans cette querelle, Hercule lui immola une chèvre. *V.* EGOPHAGE. (*Pauſan. Lacon.*).

HIPPOCRATIES, fêtes en l'honneur de Neptune cavalier, *Ἱππίου Ποσειδῶνος*, qui ſe célébroit chez les Arcadiens; pendant ces fêtes les chevaux étoient exempts de tout travail, & on les promenoit par les rues ou dans les campagnes, ſuperbement enharnachés, & ornés de guirlandes & de fleurs. C'eſt les mêmes fêtes que les romains célébroient ſous le nom de *conſualia.* Leur nom eſt formé de *ἵππος cheval*, & de *κράτος*, *force.*

HIPPOCRÈNE, fontaine du mont Hélicon en Béotie: on a dit que le cheval Pégaſe, ayant frappé du pied, avoit fait ſortir cette fontaine, d'où elle prit ſon nom, qui ſignifie, fontaine du cheval. Ce fut depuis la fontaine des muſes, qui furent elles-mêmes appellées *hippocrènes.* Suivant l'hiſtoire ancienne, cette fontaine fut découverte par Cadmus, qui avoit apporté aux grecs les ſciences phéniciennes, d'où on a pu l'appeller la fontaine des muſes. *Voyez* AGANIPPE, MUSES, PÉGASE.

Pline (liv. IV. chap. VII.) décrivant les fontaines qui étoient dans la Béotie, nomme Œdipodie, Pſamathé, Dircé, Epicrane, Aréthuſe, *Hippocrène*, Aganippe & Gargaphie.

Digitized by Google

L'*hippocrène*, ſi vanté par les poëtes de tout pays, & dont il ſuffiſoit d'avoir bu pour faire d'excellens vers, étoit ſur le penchant de l'hélicon; cependant Pauſanias, qui a décrit avec un détail extrême juſqu'aux moindres objets, & juſqu'aux plus petites ſtatues que les anciens avoient érigées ſur cette montagne, ne fait aucune mention de l'*hippocrène*; quoiqu'il parle de l'Aganippe, fontaine placée à la gauche de ceux qui alloient dans le bois ſolitaire, particulièrement conſacré aux muſes.

Ce nom eſt formé de *ἵππος cheval*, & de *κρήνη fontaine*.

HIPPOCTONIUS, ſurnom donné à Hercule, pour avoir tué les chevaux furieux de Diomède. Il eſt formé de *ἵππος cheval*, & de *κτείνω, je tue*.

HIPPODAMIE, fille d'Œnomaüs, roi de Piſe, en Elide, étant en âge d'être mariée, dit Lucien, ſon père, qui la vit ſi belle, en fut épris comme tous les autres princes de la Grèce, & déſirant conſerver ce tréſor, il s'aviſa d'un moyen auſſi criminel que ſon amour. Il avoit le chariot le plus léger, & les plus vites chevaux de tout le pays; faiſant donc ſemblant de chercher à ſa fille un mari qui fût digne d'elle, il la propoſa pour prix à celui qui pourroit le vaincre à la courſe; mais avec cette condition qu'il tueroit tous ceux ſur qui il auroit l'avantage. Il voulut même que ſa fille montât ſur le char de ſes amans, afin que ſa beauté les arrêtât & fût cauſe de leur défaite. Par ces artifices il vainquit & rua juſqu'à treize de ces princes. Enfin, les dieux irrités des abominations de ce père furieux, donnèrent des chevaux immortels à Pélops, qui courut le quatorzième, & qui demeurant victorieux par ce ſecours, devint poſſeſſeur de la belle *Hippodamie*.

Les poëtes ont ajouté ou changé diverſes circonſtances de l'hiſtoire d'*Hippodamie*, qu'on verra aux articles de CHRISIPPE, MYRTIL, OËNOMAÜS, PÉLOPS.

HIPPODAMIE, maîtreſſe d'Achille, étoit la même que Briſéis. *Voyez* BRISEÏS.

HIPPODAMIE, femme de Pirithoüs, étoit fille d'Adraſte. *Voyez* DEIDAMIE.

HIPPODÉTE, ſurnom donné à Hercule, au rapport de Pauſanias; parce que l'armée des Orchoméniens étant venue dans la plaine de Ténérus, en Béotie, pour combattre les Thébains, Hercule arracha leurs chevaux à leurs chars, les uns à la queue des autres, & embarraſſa ſi bien, par cet artifice, toute la cavalerie des ennemis, que le lendemain ils ne purent s'en ſervir pour le combat. Ce mot eſt formé de *ἵππος, cheval* & de *δέω lié*.

HIPPODROMUS, journée de marche d'un cheval.

HIPPODROME, lieu deſtiné chez les grecs aux courſes des chevaux, & dans lequel on diſputoit les prix. (*ἵππος, cheval*, & *δρόμος, courſe.*) Les romains ne firent que latiniſer le mot grec *hippodromus*.

HIPPODROME de Conſtantinople. Cirque commencé par l'empereur Sévère, achevé par Conſtantin, deſtiné aux courſes de chevaux, & qui ſubſiſte encore en partie aujourd'hui. C'eſt une grande place qui a cinq cens pas de long & cent vingt de large. On y voit encore cinq colonnes, au milieu deſquelles eſt un obéliſque de granit, remarquable par ſes caractères hiéroglyphiques. Sur ſa baſe on reconnoît l'empereur Théodoſe, accompagné de ſes deux fils Honorius & Arcadius. Les turcs appellent cette place *atmeidan*, mot qui, dans leur langue, répond à celui d'*hippodrome*. *At* ſignifie cheval, & *meidan*, carrière.

Ce mot eſt grec, & vient de *ἵππος, cheval*, & de *δρόμος, courſe*, du verbe intitulé, *δρέμω, je cours*.

HIPPODROME eſt auſſi le nom du ſeptième mois des béotiens, qui répondoit, pour le temps de l'année, au mois hécatombéon des athéniens, c'eſt-à-dire, au mois de juin.

HIPPOLITE, (CYCLE paſchal de St.) *Voyez* CYCLE, &c.

HIPPOGRYPHE, animal fabuleux, ſymbole d'Apollon. C'étoit un griffon, dont le corps étoit terminé en cheval.

HIPPOLYTE, étoit fils de Théſée & de l'amazone Antiope, ou *Hippolyte*. Il étoit élevé à Trézène, ſous les yeux du ſage Pitthée, ſon biſaïeul. Quoique Théſée eût abandonné Ariane, dans l'iſle de Naxos, Deucalion, frère de cette princeſſe, ayant ſuccédé au trône de Crète, par la mort de Minos, ſon père, ſe détermina, par des raiſons de politique, à donner Phèdre, ſon autre ſœur, en mariage au même Théſée. Cette Princeſſe, qui deſcendoit du ſoleil, étoit, par cette raiſon, odieuſe à Vénus *V.* PASIPHAE, PHÈDRE, VÉNUS. *Hippolyte*, de ſon côté, élevé par Pitthée dans les principes d'une vertu auſtère, étoit ſage, prudent, chaſte, ennemi des voluptés. Uniquement occupé de la chaſſe, des courſes de chars & de chevaux, & de tous les autres exercices convenables aux perſonnes de ſon rang; Diane étoit de toutes les divinités celle qu'il honoroit le plus; il ne connoiſſoit l'Amour & Vénus que pour les mépriſer. La belle-mère & le beau fils

Digitized by Google

étoient donc pour Vénus deux objets de vengeance; & voici comment elle l'exerça. Peu de temps après l'arrivée de Phèdre à Athènes, *Hippolyte* s'y rendit pour la célébration des mystères. Ce fut là que la jeune reine le vit pour la première fois, & qu'elle conçut pour lui cette passion, qui devint si funeste à l'un & à l'autre. Phèdre n'osa demander au roi le retour du jeune prince à Athènes; mais, pour se donner une sorte de consolation de son absence, elle fit bâtir un temple à Vénus, sur une montagne voisine de Trezène, où, sous prétexte d'aller offrir ses vœux à la déesse, elle avoit le plaisir de voir *Hippolyte*, qui faisoit ses exercices dans la plaine voisine; elle donna même à ce temple le nom d'*Hippolytion*; & la déesse, qui y étoit adorée, fut surnommée *Vénus la spéculatrice* ou *qui regarde*. Mais le plaisir de voir de temps en temps, & de loin, l'objet aimé, étoit bien peu de chose pour une amante aussi passionnée que l'étoit Phèdre; d'un autre côté, comment oser risquer une déclaration à un homme du caractère d'*Hyppolyte*. Elle ne put cependant y résister; elle choisit, pour risquer cet aveu fatal, le temps que Thésée étoit descendu aux enfers. Sa déclaration fut mal reçue; la princesse, désespérée des mépris de son beau-fils, résolut d'éteindre, par sa mort, une passion aussi inutile que criminelle, & sa nourrice lui inspira l'affreux dessein de se venger de la cruauté du jeune prince. Sur ces entrefaites, Phèdre, sachant que Thésée revenoit avec Hercule, qui l'avoit tiré des enfers, & craignant qu'il ne découvrît cette intrigue, se pendit, après avoir écrit une lettre, par laquelle elle apprenoit à Thésée qu'elle n'avoit pu survivre à la honte d'avoir été déshonorée par *Hippolyte*. D'autres disent que Phèdre eut la fermeté d'attendre son époux, de paroître devant lui dans le plus grand désordre, tenant à la main l'épée d'Hippolyte, pour marquer la violence qu'il avoit voulu lui faire. Thésée, abusé par l'accusation calomnieuse de sa femme, & sans autre examen, fait mille imprécations contre son fils, l'abandonne à la vengeance de Neptune, qui lui avoit promis de lui accorder les trois premières graces qu'il lui demanderoit; il ordonne ensuite à son fils de quitter ses états. Le jeune prince sortoit à peine de Trézène, monté sur son char, qu'un monstre furieux s'élance de la mer, s'avance sur le rivage, & pousse des mugissemens affreux. Les chevaux effrayés mordent leur frein, ne connoissent plus ni la main, ni la voix de leur maître; ils s'élancent au travers des rochers; le char se brise, *Hippolyte* est renversé & traîné par ses chevaux avec les rênes, dans lesquelles il est embarrassé; son corps, enfin, est déchiré, & sa tête est brisée. C'est ainsi qu'il devient la victime de l'amour de Phèdre, & de la crédulité de son père.

« Diodore raconte que Thésée, doutant de la » vérité de l'accusation, manda à son fils de venir » se justifier d'un crime dont on l'accusoit: le » jeune prince, monté sur son char, apprit en » chemin cette calomnie: il en eut l'esprit si » troublé, & il jetta un si grand cri, que ses » chevaux en furent effarouchés: son char fut » rompu; & lui-même, s'étant embarrassé dans » les rênes, fut traîné & tué malheusement par » les chevaux. Mais comme il avoit toujours été » irréprochable dans sa conduite, les trézéniens » lui rendirent les honneurs divins ». Ce fut dans un temple que Diomède lui fit bâtir: ce prince institua un prêtre perpétuel pour avoir soin de ce nouveau dieu, & lui consacra une fête annuelle. Les jeunes filles, avant de se marier, coupoient leurs cheveux, & les consacroient dans son temple, accompagnant leurs offrandes de leurs larmes sur le malheur de sa mort. Dans la suite, les prêtres de ce temple publièrent qu'*Hippolyte* n'étoit pas mort entraîné par ses chevaux, mais que les dieux l'avoient enlevé & placé dans le ciel parmi les constellations, où il formoit celle qu'on nomme *bootés*, ou le conducteur du chariot.

Du temps de Numa-Pompilius, il parut en Italie un faux *Hippolyte*, qui voulut passer pour le fils de Thésée; il habitoit dans la forêt d'Aricie, & se faisoit nommer Virbius, comme qui diroit deux fois homme, publiant qu'Esculape l'avoit ressuscité. *Voyez* VIRBIUS.

Le nom grec d'*Hippolyte* est formé de *ἵππος*, *cheval*, & de *λύω*, *je mets en pièces*.

HIPPOLYTE, un des géans qui firent la guerre à Jupiter: il fut tué par Mercure, armé du casque de Pluton, dit Hésiode.

HIPPOLYTE, reine des amazones. Eurysthée ayant commandé à Hercule de lui apporter le baudrier ou la ceinture de cette amazone, le héros alla chercher ces guerrières, tua Mygdon & Amyeus, frères d'*Hippolyte*, qui lui disputoient le passage, défit les amazones à Thémiscire, & enleva leur reine, qu'il fit épouser à son ami Thésée.

Elle se nommoit aussi ANTIOPE. *Voyez* ce mot pour rendre l'article complet.

HIPPOLYTION; c'est le nom du temple que Phèdre fit bâtir sur une montagne près de Trézène, en l'honneur de Vénus, auquel elle donna le nom d'*Hippolytion*, & où, sous prétexte d'aller offrir ses vœux à la déesse, elle avoit souvent occasion de voir son amant, qui faisoit ses exercices dans la plaine voisine. Dans la suite, on l'appella le temple de vénus-spéculatrice, ou *qui regarde*.

Digitized by Google

HIPPOMANÉS, ſ. m. *Hiſt. nat.*, & *Littér.* ἱπποµανὴς, de ἵππος, *cheval*, & de µαίνοµαι, *être furieux.*

Ce mot ſignifie principalement deux choſes dans les écrits des anciens : 1°. une certaine liqueur qui coule des parties naturelles d'une jument en chaleur. *V.* Ariſtote, *Hiſt. anim. lib. VI. c. xxij* & Pline, *liv. XXVIII.*, *chap xj.* 2°. une excroiſſance de chair que les poulains nouveaux-nés ont quelque fois ſur le front, ſelon le même Pline, *liv. VIII. ch. xliij.*

Les anciens prétendent que ces deux ſortes d'*hippomanés* ont une vertu ſingulière dans les philtres & autres compoſitions deſtinées à des maléfices; que la cavale n'a pas plutôt mis bas ſon poulain, qu'elle lui mange cette excroiſſance charnue, ſans quoi elle ne le voudroit pas nourrir; qu'enfin ſi elle donne le temps à quelqu'un d'emporter ce morceau de chair, la ſeule odeur la fait devenir furieuſe.

Virgile a ſu tirer parti de ces contes, en parlant des ſortilèges, auxquels la malheureuſe Didon eut recours dans ſon déſeſpoir.

Quæritur, & naſcentis equi de fronte revulſus
Et matri prærepto amor.

Æneid. lib. IV. v. 515.

Encore moins pouvoit-il oublier d'en faire mention dans ſes géorgiques; mais c'eſt toujours avec cet art qu'il a d'ennoblir les plus petites choſes.

Hinc demùm Hippomanes, *vero quod nomine dicunt*
Paſtores; lentum diſtillat ab inguine virus,
Hippomanes *quod ſæpè malæ legere novercæ,*
Miſcueruntque herbas, & non innoxia verba.

Il paroît par Juvenal, *ſatyre VI*, que cette opinion étoit aſſez accréditée; car ce poète attribue la plupart des déſordres de Caligula, à une potion que ſa femme Cæſonie lui avoit donnée, & dans laquelle elle avoit fait entrer l'*hippomanés*.

Cependant Ovide ſe mocque de toutes ces niaiſeries dans les vers ſuivans.

Fallitur Æmonias quiſquis deſcendit ad artes,
Datque quod à teneri fronte revulſit equi;
Non faciunt ut vivat amor Medeides herbæ,
Mixtaque cum magicis verſa venena ſonis.
Sit procul omne nefas; ut amaberis, amabilis eſto!

Enfin le mot *hippomanés* ſignifie encore dans Théocrite une plante de l'Arcadie, qui met en fureur les poulains & les jumens; ici nos botaniſtes recherchant qu'elle étoit cette plante, ſe ſont épuiſés en conjectures. Les uns ont penſé que c'étoit le cynocrambe ou apocynum, d'autres le ſuc de tithymale, & d'autres, avec Anguillard, le *ſtramonium, fructu ſpinoſo rotundo, ſemine nigricante* de Tournefort, que nos français appellent *pomme épineuſe.*

Saumaiſe, qui ne veut point entendre parler de cette plante, aime mieux altérer le texte de Théocrite; il ſoutient que ce poète n'a point dit φορεῖ, mais κορεῖ, & par κορεῖ, il entend *la cavale de bronze* qui étoit auprès du temple de Jupiter Olympien. Cette cavale, au rapport de quelques écrivains, excitoit dans les chevaux les émotions de l'amour, comme ſi elle eût été vivante; & cette vertu, diſoient-ils, lui étoit communiquée par l'*hippomanés* qu'on avoit mêlé avec le cuivre en la fondant. Bayle a très bien refuté Saumaiſe, dans ſa diſſertation ſur cette matière, que tout le monde connoit.

Les ſages modernes ont entièrement abandonné les anciens ſur le prétendu *hippomanés*, comme plante, comme philtre, *veneficium amoris*, & comme excroiſſance ſur le front des poulains. La deſcription publiée par Raygerus en 1678, dans *les actes des curieux d'Allemagne*, *ann.* 8, d'une ſubſtance charnue toute fraîche, tirée du front d'un poulain, que ſa mère avoit enſuite nourri, ne peut paſſer que pour un cas extraordinaire, un vrai jeu de la nature.

Mais, ſuivant M. Daubenton, l'*hippomanés* eſt une matière ſemblable à de la gelée blanche qui ſe trouve conſtamment placée dans la cavité qui eſt entre l'amnios & l'allantoïde de la jument pleine; il peut arriver aſſez ſouvent, que cette matière vienne au-dehors avec la tête du poulain, étant ordinairement à l'endroit le plus bas de la matrice. Cette matière qui eſt flottante ſans aucune attache, doit tomber dans cet endroit, & paſſer au-dehors auſſi-tôt que les membranes ſont déchirées; la formation de l'*hippomanés*, ou de la liqueur contenue entre l'amnios & l'allantoïde, étant une fois découverte, il eſt aiſé de comprendre l'odeur forte d'urine qu'elle rend par l'évaporation, & le caractère du ſédiment de cette liqueur; mais ne pouvant entrer dans de pareils détails, nous renvoyons les curieux au mémoire de ce phyſicien, qui ſe trouve dans le *Recueil de l'acad. des ſciences*, *an.* 1751. (*D. J.*).

HIPPOMÉDON, neveu d'Adraſte, & l'un des ſept chefs de la guerre de Thèbes. *Voyez* ADRASTE.

HIPPOMÈNE, fils de Mégarée & d'Iphinoé, étoit petit-fils de Neptune. Il fut vainqueur & époux d'Atalante. *Voyez* ATALANTE.

HIPPONA, déeſſe romaine qui préſidoit aux écuries & aux haras. *Voyez* EPONA.

Plutarque (*Parall*), Minucius Felix (*p.* 260.), Apulée (*Met.* 3.), &c., font mention de cette divinité, créée depuis Alexandre.

HIPPONE, dans l'Afrique.

C. G. I. H. P. A. *Colonia Gemella Julia Hipponenſis Pia Auguſta*: c'eſt ainſi que Vaillant avoit interprété ces ſignes. Il avoit en conſéquence attribué à cette colonie romaine des médailles impériales, frappées avec ces lettres en l'honneur de Marc-Aurèle, de Commode, de Caracalla, de Gordien Pie, de Philippe père, de Gallien, de Valérien. M. l'abbé Belley les a reſtituées à Patium. *V.* PARIUM.

HIPPONIUM, en Italie, depuis Valentia, ΙΠΠΟΝΙΕΩΝ & ΕΙΠΩΝΙΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en argent..... *Hunter.*

RR. en bronze.

O. en or.

Leur type ordinaire eſt un vaſe.

HIPPONOME, femme d'Alcée, & mère d'Amphitrion. *Voyez* AMPHITRION.

HIPPONOUS. *Voyez* ADRASTE.

HIPPOPOTAME, cheval de rivière, comme ſon nom grec le ſignifie. Il ſe trouve en Afrique, & en particulier dans les contrées de la haute Egypte, & dans le Nil. C'eſt un amphibie qui paſſe le jour au fond des eaux; & la nuit il va dans les campagnes voiſines manger les bleds & les foins. Cet animal étoit regardé comme le ſymbole de Typhon à Hermopolis, ville d'Egypte, à cauſe de ſon naturel malfaiſant; cependant il étoit adoré à Papremis, autre ville d'Égypte (*Hérodot. l. II.*) Diſons, en paſſant, que l'*hippopotame* reſſemble bien plus au cochon, à l'exception des pieds, qu'à tout autre animal.

M. Scaurus (*Plin. liv. VIII, c.* 40.), fut le premier qui fit paroître à Rome un *hippopotame* dans les jeux de ſon édilité. Il avoit fait creuſer à ce deſſein un de ces canaux qu'on appelloit *euripe* où l'*hippopotame* nageoit avec cinq crocodiles. Scaurus fut Edile l'an de Rome 658. Dion a donc tort de dire (*lib.* 51.) que l'an 725 de Rome, Auguſte, dans ſon cinquième conſulat, fit voir à Rome pour la première fois, un *hippopotame*, dans les jeux qu'il célébra en l'honneur de Jules-Céſar.

Depuis ce temps on voit très-fréquemment cet animal ſur des médailles frappées en mémoire des jeux. Il ſeroit long & ennuyeux d'en donner le catalogue. On peut conſulter là-deſſus Spanheim (*de uſu & præſtantia Numiſmatum diſſert.* 4. *p.* 172 & ſuiv.). Il ſuffit pour prouver l'excès de la dépenſe, ou pour mieux dire, de la folie des romains par rapport à leurs jeux, d'obſerver qu'Ammien Marcellin & Thémiſtius, qui vivoient tous deux à la fin du quatrième ſiècle, s'accordent à dire que de leur temps on ne trouvoit plus d'*hippopotame* en Egypte; & qu'au rapport des habitans du pays, ces animaux effarouchés par les chaſſeurs qui les pourſuivoient ſans ceſſe, pour fournir aux amphithéâtres, s'étoient refugiés plus avant, chez les Blemmyes.

Cet animal, loin de venir aujourd'hui juſqu'à la hauteur du vieux Caire, ne deſcend pas même au deſſous des cataractes du Nil, & s'eſt par haſard qu'on en a vu un, qui s'étant égaré, ſuivit ce fleuve juſqu'à ſon embouchure, & ſe laiſſa prendre à Damiette. Il faut que dans l'antiquité les *hippopotames* aient été plus nombreux, & que leur race ſe ſoit éclaircie d'âge en âge, comme celle des tigres & des lions.

Les anciens employoient les dents de l'*hippopotame* aux mêmes uſages que celles des éléphans. Pauſanias (*Arcadic.*) parle d'une ſtatue de Cybéle, fabriquée par les Proconnéſiens, dont le viſage étoit taillé dans une dent d'*hippopotame*, au défaut d'ivoire. Elle étoit à Tyrinthe en Arcadie, du temps de cet écrivain.

HIPPOPOTAME (on voit un) ſur les médailles de Syracuſe, de Lampſaque; mais plus ſouvent ſur celles d'Égypte, où il eſt le ſymbole du Nil.

HIPPOTAS, noble troyen, père d'Égeſte. *Voyez* ACESTE, CRINISUS, ÉGESTE.

HIPPOTHOÉ, fille de Meſtor & de Lyſidice, ayant été enlevée par Neptune, fut conduite dans les iſles Eſchinades, où elle mit au monde Taphius. *Voyez* TAPHIUS.

HIPPOTHOÉ, nom de pluſieurs Néréides.

HIPPOTHORE. Plutarque au commencement des *conjugalia præcepta*, rapporte qu'il y avoit un mode, appellé *hippothore*, qui excitoit les étalons à couvrir les jumens.

HIPPOTHOUS, fils de Neptune & d'Alope. Alope, pour dérober à Cercyon, ſon père, la connoiſſance de ſa foibleſſe, expoſa ſon fils, qui fut allaité par une jument, d'où il fut nommé *Hippothoüs*. Il eut pour fils Épite, & régna à Eleuſis, après que Cercyon eut été tué par Théſée. *Voyez* ALOPE, CERCYON, HIPPIUS.

HIRIE, mère de Cygnus, ayant appris la mort de ſon fils, ſe précipita dans un etang, auquel elle donna ſon nom, & dont elle devint la divinité tutélaire.

HIRNEA, le même vaſe que la *cirnea*. *Voyez* ce mot.

HIRONDELLE. On immoloit des *hirondelles* aux dieux Lares, parce qu'elles nichent dans les maiſons dont les Lares ſont les gardiens. L'*hirondelle* étoit encore une victime ordinaire de Vénus. Progné fut changée en *hirondelle*, & aima les maiſons par un reſte d'amour pour ſon fils, qu'elle cherche encore. *V.* PROGNÉ.

» Quoique cette *hirondelle*, dit le comte de Caylus (*Rec.* 3. *pl.* 11. *n°.* 1.), ſoit Égyptienne, j'ai peu vu de monumens de cette beauté & de cette conſervation, j'oſe même dire de cette élégance & de cette pureté de trait. Ce mérite joint à ſes autres ſingularités, rend ce bronze infiniment précieux. Pline dit (*lib. X, c.* 33.) que cet oiſeau étoit conſacré à Iſis, & je crois en trouver la raiſon dans la nature. C'eſt-là, pour l'ordinaire, qu'il faut chercher l'explication des idées les plus métaphyſiques. Les tableaux & les images qu'elle préſente, ont ſervi de matière, ou, pour ainſi dire, de canevas aux fictions de l'eſprit. Le vol rapide, l'agitation de l'*hirondelle*, & ſa manière de planer ſur les eaux, ont fourni des images propres à exprimer les ſoins que prit la déeſſe, pour retrouver le corps d'Oſiris. C'eſt ainſi que l'*hirondelle* devint l'emblême des courſes d'Iſis: & pour caractériſer davantage cet oiſeau ſacré, on lui donna enſuite la tête de la vierge, ſoit que ce fût celle de la déeſſe elle-même, ſoit qu'on voulût marquer l'âge, & peut-être la ſaiſon où elle avoit entrepris ſes techetches. Je ne puis donner aucune raiſon du large ſerpent que l'oiſeau porte ſur ſon dos; je ſais ſeulement qu'il étoit révéré en Egypte, qu'on le voit fréquemment ſur les monumens, qu'il eſt très-familier, & qu'on le nomme aujourd'hui en Egypte *thebam naſſer*. Celui-ci eſt couronné par un ornement terminé en forme de rétable, & qui peut avoir été deſtiné à porter quelque corps mobile, ou du moins qui n'étoit point attaché. La tête de femme que porte cette *hirondelle* eſt coëffée ſimplement & ſagement, par un chaperon, dont les extrémités retombent ſur les épaules, & préſentent quelque différence avec les ornemens ordinaires. Cette coëffure eſt ſurmontée de la fleur du lotus, ou du moins de celle que nous nommons ainſi ».

» Cette même figure, ou cet aſſemblage d'un corps d'*hirondelle* avec une tête de femme, paroit pluſieurs fois, mais ſans le ſerpent, ſur la table Iſiaque ».

» La beauté du travail pouvoit faire croire que ce morceau eſt de l'âge des Ptolémées, temps où les grecs rendirent aux Egyptiens, avec uſure, ce qu'ils en avoient emprunté pluſieurs ſiècles auparavant; mais l'auſterité & la grandeur du trait, font juger qu'il a été fabriqué en Egypte. Le ſeul reproche qu'il ſoit poſſible de faire à l'artiſte qui l'a exécuté, regarde les jambes & les pieds tenus ſans mouvement, & plus forts qu'il ne convient à une *hirondelle*; mais on peut inférer de la beauté des autres parties, que l'artiſte n'a point commis cette faute ſans deſſein; il faut au contraire l'attribuer au déſir de ſolidité qui a conduit les Egyptiens dans leurs plus ſimples opérations. Un trou placé ſous le ventre de cet oiſeau, permet de croire qu'il a été porté dans les fameuſes proceſſions de ce pays: les ſymbôles paroiſſent avoir été multipliés à l'infini pour ces cérémonies. Cet antique avoit appartenu au docteur Méad. ».

Le vol ou la *poſe* des *hirondelles* ſur certains lieux étoient regardés par les anciens comme un préſage funeſte. Elles annoncèrent au départ de Darius pour ſon expédition contre les Scythes, les malheurs qui la terminèrent. Poſées ſur la tente de Pyrrhus & ſur le navire d'Antoine, elles annoncèrent leurs malheurs. Cependant Cicéron dit qu'une *hirondelle*, ou une *chélidon* (traduction latine du nom grec de cet oiſeau), procura au déprédateur Verrès, & la préture de Rome, & celle de la Sicile. Mais c'eſt ici une alluſion maligne de l'orateur aux auſpices tirés du vol de la *chélidon*, & aux intrigues d'une femme, appellée *Chélidon*, que Verrès aimoit, & qui gouvernoit à Rome & à Syracuſe ſous le nom de cet indigne préteur. (*Verr.* 1. 40.)

Pline (X. 24.) raconte que Cæcina Volaterranus faiſant courrir ſes quadriges dans le cirque, apportoit aux ſpectacles des *hirondelles*, pour les renvoyer à ſa maiſon porter des nouvelles de la victoire à ſes amis. Il attachoit à ces *hirondelles* des fils d'une couleur convenue; & ces oiſeaux retournoient d'un vol rapide, dès qu'il les lâchoit, aux nids qu'elles avoient conſtruits ſur les toits de Volaterranus.

HIRPES & HIRPINS. On a confondu les *hirpes*, *hirpia*, avec les *hirpins*, *hirpini*. Varron & Servius, commentateurs de Virgile, ont donné occaſion

occaſion à cette confuſion. Varron qui ne manquoit jamais les occaſions d'attaquer les ſuperſtitions, après avoir parlé d'un onguent, ajoute auſſitôt que les hirpins, *hirpini*, s'en frottent la plante des pieds lorſqu'ils doivent marcher ſur le feu. Ce paſſage n'apprend point ce que c'étoit que ces hirpins qui marchoient ſur le feu : mais il y a des auteurs qui ont cru que Varron a voulu parler du peuple Samnite que l'on nommoit hirpins.

Virgile (Enéide XI, v. 785) dit qu'Apollon étoit le dieu du mont Soracte, & que pour l'honorer on marchoit ſur des charbons ardens ; mais il ne nomme point ceux qui marchoient ainſi ; on voit ſeulement qu'ils étoient voiſins du mont Soracte. Servius en commentant ce paſſage de Virgile, dit que c'étoit les *hirpins*, & ajoute que le mont Soracte eſt conſacré aux dieux infernaux ; & qu'un jour qu'on y offroit un ſacrifice à Pluton, des loups vinrent enlever du milieu du feu, les entrailles de la victime. Les bergers en les pourſuivant s'engagèrent dans un antre, d'où ſortoit une vapeur mortelle. Il en réſulta une grande peſte, dont l'oracle ne leur promit la ceſſation qu'à la charge qu'ils imiteroient les loups, en ne vivant que de rapines : ils le firent, & de-là ils furent appellés *hirpini ſorani*, c'eſt à-dire, *loups de Pluton* : *hirpius* en langue ſabine ſignifiant loup, & Soranus étant le nom de Pluton ou du dieu de la mort.

Mais ſi l'on veut s'en rapporter à Strabon & à Pline, il eſt clair que Servius a confondu les noms & l'hiſtoire des deux peuples différens. Strabon rapporte qu'un peuple conduit par un loup, alla s'établir dans le pays des Samnites, & fut nommé *hirpini* du mot ſabin, *hirpus*, qui ſignifie *loup*. A l'égard de Pline, il aſſure que dans le pays des *hirpins*, il y a un lieu où l'on ne peut entrer ſans perdre la vie. Virgile (Enéide VII, v. 63) parlant du même lieu, dit qu'il en ſortoit une vapeur maligne, & que c'étoit un des ſoupiraux de l'enfer. Or, le mont Soracte, n'avoit rien de pareil ; l'exhalaiſon qui en ſortoit n'étoit funeſte qu'aux oiſeaux ſeulement. Pline le dit en propres termes : ſi donc Servius a pris le Soracte pour une montagne conſacrée à Pluton, voiſine d'une caverne qui tuoit les hommes, c'eſt qu'il a confondu les *hirpins* avec les *hirpes*.

Au reſte, les *hirpes* étoient un petit nombre de familles, qui, tous les ans, lorſqu'on faiſoit un ſacrifice ſolemnel à Apollon, ſur le mont Soracte, ſe promenoient ſur les charbons ardens ſans ſe brûler ; & ce talent leur avoit valu par un ſenatus-conſulte, l'exemption de porter les armes & de toutes les autres charges ou impoſitions publiques. Il y a auſſi des variations parmi les anciens, concernant la divinité à laquelle on offroit le ſacrifice où les *hirpes* ſe promenoient ſur le feu. *Voyez* FERONE.

HIRTACUS. *Voyez* ASTUS.

HIRTIA, famille romaine, dont on a des médailles.

RRR. en or.

O. en argent.

O. en bronze.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

HISPALUS, ſurnom de la famille CORNELIA.

HISPANIENSIS, ſurnom de la famille FABIA.

HISTORIDE, fille de Tirésias. Quelques mythologues lui attribuent la ruſe qui fit accoucher Alcmène.

HISTRION, ſ. m. *Hiſt. rom.*, farceur, baladin d'Etrurie. On fit venir à Rome des *hiſtrions* de ce pays-là vers l'an 391, pour des jeux ſcéniques ; Tite-Live nous l'apprend, *déc. lib. VII.*

Les romains ne connoiſſoient que les jeux du cirque, quand on inſtitua ceux du théâtre, où des baladins, qu'on appella d'Etrurie, danſèrent avec aſſez de gravité à la mode de leur pays & au ſon de la flûte, ſur un ſimple échaffaud de planches. On nomma ces acteurs *hiſtrions*, parce qu'en langue toſcane un farceur s'appelloit *hiſter*, & ce nom reſta toujours depuis aux comédiens.

Ces *hiſtrions*, après avoir pendant quelque tems joint à leurs danſes toſcanes la récitation de vers aſſez groſſiers, & faits ſur le champ, comme pourroient être les vers Feſcennins, ſe formèrent en troupes, & récitèrent des pièces appellées *ſatyres*, qui avoient une muſique régulière, au ſon des flûtes, & qui étoient accompagnées de danſes & de mouvemens convenables. Ces farces informes durèrent encore 220 ans, juſqu'à l'an de Rome 514 que le poëte Andronicus fit jouer la première pièce réglée, c'eſt-à-dire, qui eût un ſujet ſuivi ; & ce ſpectacle ayant paru plus noble & plus parfait, on y accourut en foule. Ce ſont donc les *hiſtrions* d'Etrurie qui donnèrent lieu à l'origine des pièces de théâtre de Rome ; elles ſortirent des chœurs de danſeurs étruſques. (*D. J.*).

HIVER, *Iconograph.* Cette ſaiſon, ainſi que les autres, ſe voit caractériſée ſur les anciens monumens. C'eſt ordinairement chez les grecs par des femmes, & chez les romains par de jeunes hommes qui ont des ailes, que chaque ſaiſon eſt perſonnifiée, avec les attributs qui lui conviennent.

Sur un tombeau de marbre antique, découvert dans des ruines près d'Athènes, l'*hiver* eſt repréſenté ſous la figure d'une femme, dont la tête eſt couverte avec un pan de ſa robe; le génie qui eſt à côté d'elle, eſt bien habillé, & tient pour tout ſymbôle un lièvre, parce que la chaſſe eſt alors le ſeul exercice de la campagne. Sur d'autres monumens, l'*hiver* eſt déſigné par un jeune garçon, bien vêtu, bien chauffé, portant ſur ſa tête une couronne de rameaux ſans feuilles, & tenant à la main des fruits ridés, ou des oiſeaux aquariques, comme des oies, des canards, *&c. V.* SAISONS.

Quelques modernes, qui ont cru faire des merveilles de s'éloigner de la ſimplicité de l'antique, repréſentent l'*hiver* ſous la figure d'un vieillard qui ſe chauffe; ou d'un homme couvert de glaçons, avec la barbe & les cheveux d'une grande blancheur, & dormant dans une grotte; ou finalement, ſous la forme d'une femme vêtue d'habits doublés d'une peau de mouton, & aſſiſe auprès d'un grand feu. (*D. J.*).

Sur le beau bas-relief de la villa Albani, qui repréſente les noces de Thétis & de Pélée, on voit l'*hiver* drapé, portant un lièvre avec un oiſeau, & traînant à ſa ſuite un ſanglier.

HLUDONIA. Muratori (112. 7. *Theſ.*) rapporte l'inſcription ſuivante:

DEÆ
HLUDONIA
SACRUM
C. TUBBIUS.

Gruter (547. 1.) en rapporte une trouvée près de Nimégue, ſur laquelle on lit LUIDONIA.

Il y avoit dans les environs de cette ville un endroit appellé *Luidonia*. C'eſt peut-être la même divinité topique que cette *Hludonia*.

HOC AGE. V. AGE.

HOCHET. Ariſtote (*lib. VIII. Politic. cap. VI.*) en attribue l'invention à Archytas; il l'appelle ἡ ἀρχυτου κλαγγὴ, & il donne par métaphore ce nom à un grand babillard.

HODER. *V.* dans l'article ODIN.

HOLOCAUSTE, ſacrifice dans lequel la victime étoit entiérement conſumée par le feu, ſans qu'il en reſtât rien. Dans les ſacrifices des deux infernaux, on n'offroit que des *holocauſtes*; on brûloit toute l'hoſtie, & on la conſumoit ſur l'autel, n'étant pas permis de rien manger des viandes immolées pour les morts. Les anciens, qui ſelon Héſiode & Hygin, faiſoient de grandes cérémonies aux ſacrifices, conſumoient les victimes entières dans le feu: la dépenſe étoit trop grande pour que les pauvres puſſent ſacrifier; & ce fut pour cela que Prométhée obtint de Jupiter qu'il fût permis de jeter une partie de la victime dans le feu, & de ſe nourrir de l'autre. Pour donner lui-même l'exemple, & établir une coutume pour les ſacrifices, il immola deux taureaux, jetta leur foie dans le feu: « il ſépara d'abord les chairs d'avec » les os, fit deux monceaux, & couvrit chacun » des monceaux, de l'une des peaux, ſi habile- » ment, que les deux monceaux paroiſſoient être » deux taureaux. Il donna enſuite à Jupiter le » choix des deux. Jupiter trompé par Prométhée, » croyant prendre un taureau pour ſa part, ne » prit que les os; & depuis ce temps la chair » des victimes fut toujours miſe à part, pour nour- » rir ceux qui ſacrifioient, & les os qui étoient » la part des dieux, étoient conſumés par le feu ». Malgré la biſarrerie de cette fiction, il eſt certain qu'il y a eu des temps & des lieux où l'on brûloit la victime entière, d'où vient le mot d'*holocauſte*. Compoſé d'ὅλος, *tout*, & de καίω *je brûle*.

HOLOSERICA. } Le premier mot déſigne des
HOLOVERA. } vêtemens tiſſus de ſoie, ſans mélange; & le ſecond, des vêtemens, ou peut-être des *holoſerica* teints en pourpre, ſans mélange d'autre couleur.

HOMER, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Egypte. *Voyez* GOMOR.

HOMÈRE.

La vénération des anciens pour ce grand poète ne ſe borna pas à l'eſtime qu'on eut pour lui, & aux éloges qu'on fit de ſes ouvrages; elle alla juſqu'à lui élever des temples. Ptolémée, Philopator, roi d'Egypte, en érigea un très-magnifique, dans lequel il plaça la ſtatue d'*Homère*, & tout autour de cette ſtatue il mit les plans des villes qui ſe diſputoient l'honneur de l'avoir vu naître. Les habitans de Smyrne firent bâtir un grand portique quarré, avec un temple dédié à *Homère*, renfermant ſa ſtatue. A Chio, on célebroit tous les cinq ans des jeux à l'honneur de ce poëte, & on frappoit des médailles pour conſerver la mémoire de ces jeux. On faiſoit la même choſe à Amaſtris, ville du Pont. Les Argiens, quand ils ſacrifioient, invitoient à leurs ſacrifices Apollon & *Homère*. Ils lui offrirent même des ſacrifices particuliers, & lui érigèrent dans leur ville une ſtatue de bronze. Ces honneurs rendus à Homère, donnèrent à un ancien ſculpteur de Pryène, appellé Archélaüs, l'idée de faire en marbre l'apothéoſe de ce poète. On y voit *Homère* aſſis ſur un ſiége, accompagné d'un mar-

Digitized by Google

che-pied ; car c'étoit le ſiège que l'on donnoit aux dieux, comme on le voit dans l'Iliade : Junon promet au ſommeil un trône d'or qui ſera accompagné d'un marche-pied. Le poète a le front ceint d'un bandeau qui eſt une marque de royauté ou de la divinité, comme étant roi ou dieu des poètes. Aux deux côtés de ſa chaiſe ſont deux figures à genoux qui repréſentent l'Iliade & l'Odyſſée. Le poète eſt précédé d'Apollon & des neuf Muſes, pour marquer que c'eſt par le ſecours des Muſes qu'*Homère* eſt arrivé à l'immortalité. Ce beau marbre qui eſt à Rome au palais Colonna, eſt expliqué au mot APOTHEOSE d'*Homère*.

Le monument que préſente la planche 68e. du tome IV. du Muſée capitolin, eſt un des plus intéreſſans pour ſa célébrité & l'érudition de l'éclairciſſement. Fabretti, Béger & Montfaucon, en ont fait l'objet de leurs recherches. L'éclairciſſement que M. Foggini donne ſur ce morceau de ſculpture, eſt digne de ſa célébrité. Le monument eſt à la mémoire d'*Homère*. « Les deux » grands poëmes d'*Homère*, dit-il, qui ont été » dans tous les temps, & chez toutes les nations » cultivées, l'admiration & les délices des hom- » mes de bon goût, furent auſſi la mine, d'où ceux » qui profeſſoient autrefois les arts du deſſin, ti- » roient ordinairement les ſujets qu'ils vouloient » repréſenter au moyen de la peinture, des mar- » bres & des métaux; parce qu'ils croyoient que » l'imagination d'*Homère* avoit tracé tous les myſ- » tères de la divinité, indiqué les différentes cou- » tumes de toutes les nations, donné l'idée de » tous les arts néceſſaires à la ſociété humaine, & » recueilli les principales maximes de la philoſophie » la plus parfaite. Telle fut l'idée de l'artiſte de ce » célèbre bas-relief; comme l'atteſte l'inſcription, » qu'il y a gravée en grandes lettres, comme une » invitation à la plus ſérieuſe contemplation de ce » monument. Cette inſcription étoit compriſe dans » un diſtique, dont le commencement manque » avec toute la partie gauche de la ſculpture. » Voici ce qui en reſte » :

.....ΩΡΗΟΝ ΜΑΘΕ ΤΑΞΙΝ ΟΜΗΡΟΥ
ΟΦΡΑ ΔΑΕΙΣ ΠΑΣΗΣ ΜΕΤΡΟΝΕΧΗΣ ΣΟΦΙΑΣ.

Sur ce monument ſont ſculptés les faits qu'*Homère* décrit dans l'Iliade, ils y ſont diſpoſés par ordre en autant de bandes qu'il y a de livres dans ce poëme. Dans l'origine, le monument étoit diviſé en trois par deux colonnes, dans leſquelles étoient brièvement indiqués, en petits caractères, les faits de l'Iliade, exprimés ſur les bandes. Mais aujourd'hui l'on n'a point la colonne gauche, ni le morceau correſpondant. Archangelo Spagna, antiquaire romain, fut le premier poſſeſſeur de ce précieux monument : de chez lui il paſſa dans le Muſée Rocci, & enſuite les héritiers de cette famille en firent préſent à Clément XIII, qui depuis le plaça dans le Muſée Capitolin. Le bas-relief fut trouvé par haſard dans les ruines d'un édifice ſacré, ſitué ſur la voie Appienne, dans l'endroit appellé *le Fratocchie*, à environ dix milles de Rome, où étoit le village, appellé par les romains *Bovillæ*, où avoit été auſſi trouvé l'autre célèbre marbre repréſentant l'APOTHÉOSE *d'Homère* (*voyez* ce mot), que l'on conſerve dans le palais Colonna, ainſi qu'un buſte coloſſal de l'empereur Claude, porté ſur les ailes d'un aigle. Si c'étoit dans ce lieu que fut placé, ſelon Tacite, le *ſacrarium*, dédié à la famille des Jules (attendu que Tibère y avoit conſacré la ſtatue d'Auguſte), Néron put bien y conſacrer ce buſte de Claude, qui eſt aujourd'hui en Eſpagne, & y orner la niche ou tribune de bas-reliefs, repréſentant des ſujets tirés d'*Homère*, tant pour faire alluſion au génie de Claude par les vers d'*Homère*, que pour ſatisfaire ſon propre génie.

HOMÈRE (portrait d').

Pline dit expreſſément que dans le temps où il écrivoit, on n'avoit pas le véritable portrait d'*Homère*, & que les têtes données alors pour repréſenter ce grand poète, étoient faites d'imagination (*lib. XXXV. cap. XI.*) : *quin imò etiam, quæ non ſunt fingunter, pariuntque deſideria non traditi vultus, ſicut in* HOMERO *evenit.* Il attribue ailleurs (*lib. XXXV. c. VIII*) l'invention de ces portraits ſuppoſés dans Rome, à Aſinius Pollion : *Aſinii Pollionis hoc Romæ inventum, qui primus bibliothecam dicando, ingenia hominum rem publicam fecit.*

HOMÉRIQUE. Qui eſt d'Homère, qui appartient à Homère. On appelle ſorts *homériques* certaines divinations, par leſquels on prétendoit qu'à l'ouverture des poéſies d'Homère, le vers qui ſe rencontroit étoit un oracle certain, & une réponſe à la queſtion qu'on agitoit. Les ſorts *Homériques* & Virgiliens ſuccédèrent aux ſorts de Préneſte; & à ceux-là les chrétiens ont fait ſuccéder les ſorts tirés de l'écriture ſainte.

HOMÉRISTES, nom des chanteurs à gages, qui alloient dans les rues, dans les maiſons & dans les feſtins chanter les vers d'Homère.

HOMICIDE, ſurnom donné à Vénus, parce que ce fut dans ſon temple que les femmes theſſaliennes tuèrent la courtiſane Laïs.

HOMME (On voit un)

—— nud, caſqué & armé, marchant avec viteſſe, ſur les médailles des Mamertins;

—— nud, armé, debout, ſur les médailles des Mamertins, des Opuntiens, des Locriens-Épicnémidiens;

—— nud, debout, tenant un cheval, ſur les médailles des premiers rois de Macédoine, des Mamertins, de Nuctinum.

—— nud, debout, tenant un raiſin & deux javelots, ſur les médailles de Maronée;

—— idem ſans javelots, ſur les médailles d'Oſſet.

HOMME NOUVEAU, *novus homo*. (*Hiſt. rom.*) Les romains appelloient *hommes nouveaux*, ceux qui commençoient leur nobleſſe, c'eſt-à-dire, ceux qui n'ayant aucune illuſtration par leurs ancêtres, commençoient les premiers à s'illuſtrer par leurs vertus; c'eſt cependant ce reproche d'*homme nouveau* que tant de gens firent à l'orateur de Rome, & entr'autres Catilina, lorſqu'il lui fut préféré pour la première magiſtrature: « je ne prétends pas, dit Cicéron en plein ſénat, m'étendre ſur les louanges de mes ancêtres, par cette ſeule raiſon qu'ils ont vécu ſans rechercher les » applaudiſſemens de la renommée populaire, & » ſans deſirer l'éclat des honneurs que vous conférez ».

Cicéron étoit donc un *homme nouveau*; il étoit ſans doute bien illuſtre par lui-même, & bien digne des premiers emplois, mais il n'étoit pas noble, il n'avoit pas le droit de faire porter à ſes funérailles les buſtes de cire de ſes aïeux: celui-là ſeul avoit ce droit dont les ancêtres étoient parvenus aux grandes charges; il étoit noble par ce titre, & rendoit nobles ſes deſcendans. Ceux qui avoient les images de leurs aïeux, pour me ſervir des termes d'Aſconius, étoient appellés nobles, *nobiles*; ceux qui n'avoient que les leurs, on les nommoit hommes nouveaux, *novi homines*; & ceux qui n'avoient ni les images de leurs ancêtres, ni les leurs, étoient appellés ignobles, *ignobiles*; ainſi la nobleſſe, le droit des images, *jus imaginum*, ſe trouvoit attaché aux charges, aux dignités; c'eſt pourquoi Caton le cenſeur, qu'on qualifioit comme Cicéron d'*homme nouveau*, répondit qu'il l'étoit quant aux dignités, mais que quant au mérite de ſes ancêtres, il pouvoit ſe dire très-ancien. (D. J.)

HOMOGRAMME. On tiroit au ſort les athlètes qui devoient combattre l'un contre l'autre. Les deux qui tiroient la même lettre de l'urne, combattoient enſemble & ſe nommoient *homogrammes*.

HOMONOÉ, ὁμονόη, nom grec de la Concorde. *Voyez* PRAXIDICE.

HOMOPATORIES, ancienne fête ou aſſemblée chez les athéniens. C'étoit le jour que ſe tenoit l'aſſemblée des pères dont les enfans devoient être reçus dans les cuties.

Ce nom vient d'ὁμῦ, enſemble, & de πατὴρ, père; aſſemblée des pères.

HOMORIANUS Jupiter, traduction latine de ὁμόριος, *terminalis*.

HOMULUS, ſurnom de la famille VALERIA.

HONNEUR, vertu qui fut diviniſée par les romains.

Marcellus, dit Plutarque, voulant faire bâtir un temple à la Vertu & à l'*Honneur*, conſulta les pontifes ſur ce pieux deſſein; on lui répondit qu'un ſeul temple étoit trop petit pour deux ſi grandes divinités: il en fit donc conſtruire deux, mais proches l'un de l'autre, de manière qu'on paſsât par celui de la Vertu, pour arriver à celui de l'*Honneur*, afin d'apprendre qu'on ne pouvoit acquérir le véritable honneur que par la pratique de la vertu. On ſacrifioit à l'*Honneur*, la tête découverte, comme on ſe découvre en préſence des perſonnes qu'on honore. Aux ides de juillet, les chevaliers romains ſe raſſembloient dans le temple de l'*Honneur*, d'où ils ſe rendoient au capitole. L'*Honneur* eſt repréſenté ſur les médailles ſous la figure d'un homme qui tient une pique de la main droite, & une corne d'abondance de l'autre. Souvent au-lieu de la pique c'eſt une branche d'olivier, ſymbole de la paix: c'eſt ainſi qu'il paroit ſur des médailles de Titus, prince qui mettoit ſon honneur à procurer la paix & l'abondance à l'empire.

On voit ſur les médailles conſulaires la tête de l'*Honneur*.

HONORIA, ſœur de Valentinien III.

JUSTA GRATA HONORIA AUGUSTA.

Ses médailles ſont:

RRRR. en or.

O. en argent & en B.

HONORIAQUE, eſpèce de milice ancienne. Ce furent les *honoriaques* qui introduiſirent les vandales, les alains, les goths en Eſpagne. Didyme & Vérinien, frères, avoient défendu à leurs propres frais, & avec beaucoup de vigilance & de valeur, les paſſages des Pyrénées; mais ayant été tués, l'empereur Conſtant mit en garniſon dans ces paſſages les *honoriaques*, qui non contens de les ouvrir à toutes les nations du Nord, qui ravageoient les Gaules, ſe joignirent à elles. (*Voyez* OROSIUS, *l. VII. c. XL.*)

HONORIUS, fils de Théodoſe I.

HONORIUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont:

C. en or.

Il y a au cabinet du roi un médaillon en or, plus grand que ceux d'Arcadius.

C. en argent.

RR. en médailles d'argent.

RR. en médaillons de bronze.

C. en M. & P. B.

HOPITAUX.

Les grecs ignorèrent juſqu'au noms des *hôpitaux*. *Noſocomium* fut formé par les latins de Νοσοκομεῖον, mot ſi nouveau qu'on ne le trouve chez aucun ancien auteur grec, & que ſaint Jérôme & ſaint Iſidore ſont les premiers qui l'aient employé. On avoit, il eſt vrai, établi à Athènes dans le Prytanée une nourriture aſſurée à ceux qui avoient ſouffert pour la patrie, à leurs femmes & à leurs enfans; mais nous ne voyons point qu'ils y trouvaſſent un aſyle dans les maladies. Combien étoient-ils donc éloignés d'en offrir aux citoyens pauvres & à la claſſe des mercenaires! En parcourant les établiſſemens de Lycurgue, & voyant la nourriture commune aux premiers & derniers de la république, on croiroit que ce ſage légiſlateur ſe ſeroit occupé du ſort des malades & des infirmes. Cependant nous ne trouvons aucun veſtige d'un établiſſement ſemblable à Lacédémone, & les ilotes y étoient abandonnés dans leurs maux. Un pareil ſort attendoit les éphotes mêmes, qu'une fortune bornée n'avoit pas mis à l'abri des rigueurs de la pauvreté. Les autres villes de la Grèce imitèrent cet oubli des légiſlations attique & lacédémonienne.

N'oublions cependant pas que dans un ſerment ſolemnel qui nous eſt parvenu tout entier, le père de la médecine, Hippocrate jure entr'autres articles de viſiter toute ſa vie les pauvres gratuitement. Dans l'enfance de la médecine, ſes ſuppôts étoient médecins, chirurgiens & apothicaires; il eſt probable que par une conſéquence naturelle de ce principe d'humanité, Hippocrate leur fourniſſoit également des remèdes ſans eſpérer aucune rétribution : exemple que nous nous applaudiſſons d'offrir encore dans nos cités.

L'ancienne Rome, je veux dire celle dont les annales précèdent la venue du meſſie, ne fut pas plus occupée que la Grèce, à ſoulager les maux de l'humanité. Le ſage Numa oublia dans ſes inſtitutions religieuſes celle qui eſt ſans contredit la plus agréable à l'Etre ſuprême, le ſoin des malades & des infirmes. Servius employa ſa politique uniquement à les claſſer, & non à les ſoulager. Les temps de la république paroiſſoient leur devoir être plus favorables : les fréquentes diſtributions de terres, les répartions abondantes des dépouilles enlevées aux ennemis, redonnèrent une nouvelle exiſtence à cette partie de la nation qu'on appelloit *capite cenſi*, parce qu'ils n'offroient au ſervice de la patrie que leurs bras & leurs vies. Mais ce fut ſur les citoyens dans l'état de ſanté qu'on répandit les largeſſes & les gratifications.

Les empereurs ne furent pas plus humains; nous n'apprenons pas même de Galien qu'il ait imité le déſintéreſſement d'Hippocrate, quoiqu'il ſe fît gloire d'ailleurs de le reconnoître pour ſon maître & pour ſon modèle. Peut-être s'eſt-il acquitté de ce devoir; mais il ne nous en teſte aucun témoignage.

Certains bains ou *thermes* furent conſacrés aux pauvres par les empereurs, ainſi que des diſtributions de vivres & d'argent. Les riches, à leur exemple, affectoient de donner tous les jours à leurs cliens pauvres, ou crus tels, ce qu'on appelloit la *ſportula*, dont Juvenal nous entretient ſi ſouvent, & qui étoit à-peu-près de même nature que les diſtributions dont je viens de parler. Les deux vers ſuivans de ſa première ſatyre :

.....ſequiturque maritum
Languida vel prægnans uxor.....

nous apprennent d'abord que ces cliens pauvres & malades n'avoient d'autres reſſources que cette modique *ſportula*, puiſque les maladies les plus aiguës ne pouvoient les empêcher d'accourir à ſa diſtribution. Nous y voyons encore qu'aucun aſyle public ne leur étoit ouvert, & qu'ils étoient réduits, quoiqu'aux portes de la mort, à leur malheureuſe habitation placée immédiatement ſous les tuiles :

....., quem tegula ſola tuetur
A pluviâ.....

ſéjour mortel pendant les chaleurs redoutables qu'éprouve Rome ſous le ſigne du lion, ou la conſtellation de *Procion*.

Il eſt donc conſtant que les grecs & les romains, ces peuples les mieux policés de toute l'antiquité, n'ont point élevé de retraite aux malheureux. Ne nous hâtons cependant pas de les accuſer d'inhumanité, ou de barbarie : les reproches doivent porter ſur la nature de leur conſtitution. Diviſés conſtamment en libres & en eſclaves, ces deux peuples ne paroiſſoient occupés que de la première claſſe, & négligeoient abſolument la ſeconde, regardée comme la lie de l'eſpèce humaine. Un eſclave dangereuſement malade étoit abandonné aux ſoins de ſes compagnons de ſervitude : ſon cadavre ne recevoit pas même la ſépulture dans certaines occaſions, & on ſe contentoit de le jetter dans un puits, où il devenoit la proie des vautours. C'étoit ainſi que l'on en uſoit à Rome: & la colline des *Eſquilies*, blanchie, ſelon Horace, par le grand nombre d'oſſemens qu'y amaſſoient ces oiſeaux carnaciers, eſt encore un témoignage du peu de ſoin que prenoit

cette capitale du monde de la ſépulture des pauvres.

Le paganiſme n'inſpiroit aucun établiſſement charitable : des divinités qui ſe livroient des combats, ſe bleſſoient cruellement & s'abandonnoient dans cet état de foibleſſe ; une religion qui n'enſeignoit point l'égalité entre ſes proſélytes, qui ne blâmoit point l'inhumanité des maîtres envers leurs eſclaves, qui enfin ne mettoit aucune borne au deſpotiſme, ne pouvoit inſpirer la pitié pour les eſclaves malades. Les citoyens malheureux (car il en exiſta dans les plus beaux jours de Rome & d'Athènes) n'avoient d'autres reſſources dans leurs maux que la force du tempérament, ou les criſes de la nature.

La religion des peuples anciens n'éloignoit pas ſeule des malheureux, leur philoſophie contribuoit auſſi à cette barbarie. Le ſtoïciſme, cette ſecte qui ſe donnoit pour la réformatrice du paganiſme, & l'école des héros, étoit bien éloignée de rendre ſes ſectateurs favorables aux pauvres. La douleur n'étant point un mal, ſelon elle, l'ame s'endurciſſoit à ſa vue, & tout chemin étoit fermé à la pitié. Occupés à s'étourdir eux-mêmes ſur leurs maux, les diſciples de Zénon devenoient également inſenſibles à ceux de leurs concitoyens. D'un autre côté l'Epicurien plongé dans la molleſſe, & travaillant ſans ceſſe à repouſſer les impreſſions fâcheuſes que les malheurs & la triſteſſe pouvoient communiquer à ſon ame, n'avoit garde de penſer à ſoulager les malades : telles étoient cependant, à quelques légères différences près, les deux ſectes qui partageoient les philoſophes grecs & romains.

Le deſpotiſme d'ailleurs anéantit toutes les facultés de l'ame, & ne laiſſe recevoir à ſon eſclave d'autre impreſſion que celle des maux, dont la volonté biſarre du tyran peut l'accabler. Ce malheureux réſerve toute ſa pitié pour lui ſeul, & n'enviſage ſes concitoyens qu'avec l'indifférence cruelle qu'on éprouve pour des compagnons d'eſclavage. Auſſi les vaſtes états du Mogol, les riches contrées de l'Inde, la Chine ſi policée & en apparence ſi heureuſe, ignorent l'uſage des *hôpitaux*. Il eſt vrai que les peuples qui croient à la métempſicoſe en ont élevé pour les animaux, les chiens & les puces : l'homme ſeul a été oublié dans leurs établiſſemens. Par-tout où le pouvoir arbitraire a étendu ſes branches, il a étouffé la pitié & la généroſité.

Il étoit réſervé à cette religion ſublime, qui regarde tous les hommes comme les membres d'une même famille, & qui tient compte du plus léger ſecours donné aux malheureux, d'apprendre aux légiſlateurs ce qu'on doit à l'humanité ſouffrante. A peine ſon flambeau a-t-il diſſipé les ténèbres du paganiſme, que ſes diſciples établiſſent des ſoulagemens réglés pour leurs frères infirmes & malades. La rigueur des perſécutions ne peut être un obſtacle à leur zèle ; & en 258, nous voyons à Rome le chef des diacres, Laurent, aſſembler une grande quantité de malades & de pauvres que l'égliſe de cette ville faiſoit ſubſiſter par ſes aumônes. Ce n'étoit cependant pas encore un *hôpital*, ſelon l'idée que nous attachons à ce nom : car Prudence, qui nous a laiſſé un poëme très-étendu ſur la vie du S. Diacre, ſon compatriote & preſque ſon contemporain, ne fait aucune mention de retraite commune pour les malades. Il dit au contraire poſitivement qu'il les raſſembla des différens quartiers de Rome.

L'année 380, ou 381 au plus tard, vit en Occident le premier *hôpital* proprement dit ; & S. Jérôme nous apprend que *Fabiola*, dame romaine, illuſtre par ſa piété, conſtruiſit pour la première fois, *primò omnium*, un *hôpital*, νοσοκομεῖον (*Hieron. ad Oceanum de Fabiolâ*), c'eſt-à-dire, comme il l'explique lui même, « une maiſon de campagne » deſtinée à raſſembler les malades & les infirmes, » qui étoient auparavant étendus ſur les places » publiques, & à leur fournir tous les ſecours » & les alimens néceſſaires ». Obſervons, avec ce père, que cette illuſtre pénitente commença l'emploi de ſes grands biens par le ſervice des pauvres, avant la conſtruction des monaſtères. Nous pouvons remarquer encore que ce fut hors de la ville, & dans un air pur, qu'elle plaça cet établiſſement, *villam languentium*.

En 330, l'empereur Conſtantin choiſit pour capitale de l'empire romain la ville de Byſance, & l'embellit d'édifices publics. Le prêtre Zotique, qui l'avoit ſuivi, établit ſous ſa protection un hoſpice pour les étrangers & les pélerins, qui commençoient dès-lors leurs pieux voyages. Cet édifice fut conſtruit ſur le modèle de l'hoſpice qu'Hircan avoit érigé le premier à Jéruſalem, 150 ans avant J. C. Ce prince chercha, par cet établiſſement, à ſe laver aux yeux des juifs du crime dont il s'étoit ſouillé, en ouvrant & expoliant le tombeau de David. Pour ſanctifier les richeſſes qu'il en tira, il voulut les faire partager aux étrangers, que le zèle ou la curioſité amenoient en foule dans la capitale de la Judée. Peut-être n'étoit-il ouvert qu'au temps de pâque, fête que les juifs ne devoient célébrer qu'à Jéruſalem. C'eſt de-là, dit S. Iſidore dans ſes étymologies, que fut formé le nom de cet établiſſement, ξενοδοχεῖον, hoſpice pour les étrangers.

L'empereur Juſtinien conſtruiſit à Jéruſalem, en 550, le fameux *hôpital* de S. Jean, qui a ſervi de berceau à l'ordre militaire des chevaliers de Malthe. Cet exemple fut ſuivi par ſes ſucceſſeurs avec tant d'émulation, qu'on voyoit à Conſtanti-

Digitized by Google

nople, ſelon Dueange, dans ſon commentaire ſur l'Hiſtoire Byzantine, juſqu'à trente-cinq établiſſemens de charité. Aucune eſpèce d'hoſpice ou d'*hôpital* n'avoit été oubliée : les malades, les pauvres, les vieillards ſains ou infirmes, les enfans pauvres, les orphelins, les étrangers, tout âge en un mot, tout ſexe y trouvoient des ſoulagemens & des remèdes. Des hôtelleries gratuites y offroient une retraite sûre & commode aux voyageurs, & préparoient ces magnifiques caravanſerais, qui ſont l'objet de l'admiration des européens, accoutumés à des hotelleries meſquines & très-diſpendieuſes.

Ces établiſſemens admirables qui tenoient à l'eſſence de la religion chrétienne, étendirent ſon empire avec la plus grande rapidité. Ils firent déſerter les temples des idoles pour courir aux égliſes, dont la principale étoit accompagnée dans chaque ville d'hoſpices ou d'*hôpitaux*. Une lettre de l'empereur Julien confirme ce que j'avance. On l'y voit occupé à rétablir le paganiſme, & à prendre pour cet effet les moyens qu'il croyoit avoir été employés par les premiers chrétiens. « Nous ne » faiſons pas (écrit-il à Arſace, ſouverain pontife » de Galatie) aſſez d'attention aux moyens qui » ont contribué le plus à étendre le chriſtianiſme, » je veux dire l'humanité, les ſecours envers les » étrangers, & les ſoins empreſſés pour la ſé- » pulture des morts..... Etabliſſez donc dans » les villes grand nombre d'Hoſpices, pour y re- » cevoir les étrangers, non-ſeulement ceux de » notre religion, mais tous indiſtinctement : & » s'ils ont beſoin d'argent, que nos bienfaits leur » en fourniſſent abondamment ». Nous apprenons la même vérité de S. Auguſtin, qui dit que les hoſpices ont reçu des noms nouveaux.....mais qu'ils ont pour baſe la vérité même de la religion.

Les premiers rayons du chriſtianiſme éclairèrent à Rome & dans l'Orient la fondation des premiers *hôpitaux* : ce fut auſſi par ces religieux établiſſemens que la piété des rois françois commença à ſe ſignaler.

J'ai raſſemblé ici ſous leurs acceptions communes, les différens noms donnés aux *hôpitaux* dans l'Hiſtoire Byzantine & les anciennes chartes.

Noſocomium. Receptaculum ægrotorum.

Xenodochium, Xenon, Lobotrophium. Peregrinorum & exterorum recepraculum.

Ptochium, Ptochodochium, Ptochotrophium. Pauperum & mendicantium hoſpitium.

Brephotrophium. Locus infantium pauperum educationi dicatus.

Orphanotrophium. Locus orphanis ſacer.

Gerocomium, Gerontocomium. Locus in quo ſenes tùm valetudine, tùm ſenio confecti aluntur.

Pandochæum. Diverſorium gratuitum, nunc *Caravanſerais.*

Morotrophium. Amentium & nepotum receptaculum.

HOPLITES, ſ. m. (*Hiſt. anc.*), nom que l'on donnoit à ceux qui, dans les jeux olympiques & les autres combats ſacrés, couroient armés. *Voyez* JEU. Ce mot eſt grec, ὁπλῖται, formé d'ὅπλον, *armure.*

Un des beaux ouvrages du fameux Parraſius étoit un tableau qui repréſentoit deux *hoplites*, dont l'un couroit & ſembloit ſuer à groſſes gouttes, & l'autre mettoit bas les armes & ſembloit tout eſſoufflé. Pline, *lib. XXXV, c. xx,* & Paſchal, *de coronis, lib. VI, cap. xiv.*

HOPLITRODOMES, ſ. m. (*Hiſt. anc.*) on appelloit ainſi les athlètes qui couroient armés dans les jeux olympiques, & dont les armes étoient au moins le caſque, le bouclier & les bottines. Pauſanias, *liv. II, des éliaques, ch. x,* dit que de ſon temps on voyoit encore à Olympie la ſtatue d'un *hoplitrodome.* Elle portoit, dit-il, un bouclier tout ſemblable au nôtre ; elle avoit un caſque ſur la tête & des bottines aux pieds. Théagenes leur donne auſſi la cuiraſſe, mais légère. La courſe des *hoplitrodomes* avoit toujours fait partie des jeux neméens ; mais ils ne furent admis aux jeux olympiques que dans la ſoixante-cinquième olympiade ; ce fut Damarete qui remporta le premier prix. Cinq olympiades après, ils eurent entrée aux jeux pythiques, & Timenete fut le premier qui ſe diſtingua par la vîteſſe de ſa courſe. Pindare fait auſſi mention de ces coureurs armés, & l'on en conjecture qu'ils avoient place aux jeux iſthmiques. Dans la ſuite les Eléens, ſelon Pauſanias, retranchèrent de leurs jeux cette ſorte de courſe, & les autres grecs en firent autant. (*Mém. de l'acad. t. III.*)

HOPLOMAQUES, ſ. m. (*Hiſt. anc.*) étoient des eſpèces de gladiateurs qui combattoient armés de pied en cap, ou du moins du caſque & de la cuiraſſe.

Ce mot eſt compoſé de deux autres mots grecs, ὅπλον, *armes,* & μάχομαι, *je combats.*

HOPLODAMUS, un des chefs des géants. *Voyez* THAUMASIE.

HORA, déeſſe de la jeuneſſe chez les romains. Junon avoit donné cette dignité à Herſilie, femme de Romulus. (*Ovid. met. XIV.* 851.) Quelques écrivains la confondent avec *Horta.* *V.* ce mot.

Digitized by Google

HORATIA, famille romaine dont on a des médailles.

RRRR. en argent.

O. en bronze.

O. en or.

Le surnom de cette famille est *Cocles*.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

HORCIUS, surnom de Jupiter. « Le Jupiter » posé dans le lieu où le sénat d'Athènes s'assemble, » dit Pausanias, est de toutes les statues de ce dieu » celle qui inspire aux perfides une plus grande » terreur : on l'appelle *Horcius*, comme qui diroit » Jupiter qui préside aux sermens : il tient un » foudre ; c'est devant lui que les athlètes, avec » leurs pères, leurs frères & les maîtres du gym- » nase, jurent sur les membres découpés d'un » sanglier immolé, qu'ils n'useront d'aucune super- » cherie dans la célébration des jeux olympiques. » Les athlètes jurent aussi qu'ils ont employé dix » mois entiers à s'exercer aux jeux dans lesquels » ils doivent disputer la palme. Ceux qui président » au choix des jeunes garçons & des jeunes che- » vaux, jurent encore qu'ils en ont porté leur ju- » gement selon l'équité, sans s'être laissé corrompre » par des présens, & qu'ils garderont un secret » inviolable sur ce qui les a obligés de choisir ou » de rejetter tels ou tels ».

Horcius vient d'ὅρκος, jurement, serment.

HORDICALES ou HORDICIDIES, fêtes qu'on célèbroit à Rome, le 15 avril, en l'honneur de la terre, à qui on immoloit trente vaches pleines pour honorer sa fécondité. Une partie de ces victimes étoit immolée dans le temple de Jupiter capitolin : ce fut d'abord les pontifes, ensuite ce fut la plus âgée des vestales qui les brûla. Une famine qui arriva sous le règne de Numa, donna occasion à cette fête : le prince étant allé consulter l'oracle de Faune, fut le moyen de faire cesser ce fléau, reçut pour réponse en songe, qu'il falloit appaiser la terre par le sacrifice d'une génisse pleine : ce qu'ayant exécuté, la terre reprit sa première fertilité.

HORDICIDIES vient du vieux mot *Horda*, qui signifie une vache pleine, & de *Cædo*, j'immole; c'étoient les mêmes fêtes que les *Fordicidies*. *Voyez* ce mot.

HORÉES, fêtes que l'on célébroit au commencement des quatre saisons de l'année ; & dans chacune desquelles on faisoit un repas solemnel des fruits de la terre. *Voyez* HEURES.

HORIA, *HORIOLA*, } barque de pêcheur. (*Plaut. Rud. IV. 2. 5.*)

HORLOGE. *Voyez* CADRAN & CLEPSYDRE, les seules *horloges* connues des anciens.

HORMISDATES, nom que les mages de Perse donnoient au principe du bien.

HORMIUS, (musq. des anc.). On trouve dans quelques auteurs qu'on appelloit ainsi une sorte de mélodie des anciens, qui n'étoit que rythmique, ne changeant point de ton.

HORMUS, ce mot signifie en grec *collier*. C'étoit le nom d'une danse, qui n'étoit formée que par une *ronde* mêlée d'hommes & de femmes. Elle fut inventée par Dédale, & exécutée par les jeunes gens que Thésée avoit délivré du labyrinthe de l'isle de Crète. Eustathe remarque (sur le 18e. livre de l'Iliade) que l'*hormus* étoit alors exécuté par des hommes & des femmes qui dansoient séparément. Cette danse subsistoit encore du temps de ce savant archevêque de Thessalonique, & les matelots la dansoient fréquemment ; car elle est, selon lui, un exercice vigoureux.

HOROLOGIARIUM, tour ou colonne ornée d'un cadran. Il en est fait mention dans l'inscription suivante (*Gruter. p. 6. n. 6.*) :

I. O. M. ET

IUNONI REGIN

PRO. SAL. IMP. M. AUR. ANTONINI

ET. IULIAE. AUG. MATRIS. AUG.

M. ULP. MUCIANUS. MIL. LEG. XIII. GEM.

HOROLOGIAR. TEMPLUM. A. SOLO.

DE. SUO. EX. VOTIS FECIT.

HORREA, magasins publics, dépôts de grains & de vivres établis dans les cités & dans les mansions, pour distribuer aux soldats marchans sur les chemins militaires de l'empire romain. Ils donnèrent quelquefois leur nom aux villages qui les renfermoient. C'est pourquoi on rencontre dans l'itinéraire d'Antonin, & dans les fables de Peutinger, ces mots, *ad horrea*.

HORREUM, dans l'Épire. OPPI & OPPE.

Eckel attribue à cette ville une médaille d'argent, qui porte la première inscription dans son recueil, & la seconde, dans le recueil de Pellerin. Ce dernier n'avoit osé fixer le lieu de sa fabrique.

HORTA, déesse de la jeunesse chez les romains. On dit qu'elle exhortoit & portoit la jeunesse à la vertu. Son temple ne se fermoit jamais, pour marquer que la jeunesse avoit un besoin continuel d'être

d'être excitée au bien & à la vertu. On appelloit la même déeſſe *Stimula*. Ces noms furent formés d'*Hortari*, exhorter & de *Stimulus* aiguillon. *Voyez* HESILIE.

HORTATOR remigum, le même que le *pauſarius* & le *portiſculus* : officier qui commandoit les manœuvres des rameurs ſur les navires. Il étoit placé au milieu d'eux (*Polyb.* l. 21.).

HORTENSIA. Goltzius ſeul a publié des médailles de cette famille romaine.

HORTENSIS, ſurnom de Vénus, qui préſidoit aux jardins, ainſi que Priape.

HORTORUM CULTURA (*An*). Gruter (601. 10.) rapporte l'épitaphe ſuivante d'un jardinier de Sextus Pompée.

SEX. POMPEIO. SALVIO. SEX. POM. A PEN
DICE. CSDXL. ITSM. AB. HORT. CULT. H. S. S.
SEX. POMPEIUS. METRODORUS. SEX. POMPEI
TON. ROGO. PER. DEOS. STYGIOS. OSS. NOS TR.
QUISQUIS. ES. HOMMO. NON. VIOLES. NON. TRAS. H. L.

HORUS, fils d'Oſiris & d'Iſis, fut, dit-on, le dernier des dieux qui régnèrent en Egypte. Il fit la guerre au tyran Typhon, qui avoit fait périr Oſiris; & après l'avoir vaincu & tué de ſa main, il monta ſur le trône de ſon père : mais il ſuccomba enſuite ſous la puiſſance des titans, qui le mirent à mort. Iſis, ſa mère, qui poſſédoit les ſecrets les plus rares de la médecine, celui même de rendre immortel, ayant trouvé le corps d'*Horus* dans le Nil, lui rendit la vie, & lui procura l'immortalité, en lui apprenant, ſelon Diodore, la médecine & l'art de la divination. Avec ces talens *Horus* ſe rendit célèbre, & combla l'univers de ſes bienfaits.

Les figures d'*Horus* accompagnent ſouvent celles d'Iſis dans les monumens Egyptiens. Il eſt ordinairement repréſenté ſous la figure d'un jeune enfant, quelquefois emmailloté & couvert d'un habit bariolé en loſanges. Il tient de ſes deux mains un baton, dont le bout eſt terminé par la tête d'un oiſeau & par un fouet.

Herodote (*lib.* 2, *c.* 14.) dit expreſſément que les Grecs nommoient Apollon l'*Horus*, fils d'Oſiris; & que réciproquement (*ibid. c.* 156) Apollon étoit appelé *Horus* chez les Egyptiens. Diodore, (*lib.* 1.) Plutarque, (*de Iſ. & Oſir.*) Elien, (*de animal. lib. X, c.* 4.) Macrobe, (*Saturn. I, c.* 21.), &c, &c. diſent la même choſe. *Or* étoit ſon nom Egyptien, & les Grecs le prononcèrent Ὡρος.

Diodore (*lib.* 1.) fait *Horus* fils de Saturne & de Rhea, c'eſt-à-dire, ſelon l'interprétation de Jablonski, fils de Vulcain & de la nuit, frère par conſéquent d'Oſiris. On ſait que dans la théogonie Egyptienne, les divinités étoient fils, frères, pères & mères à la fois les uns des autres, ſous différens rapports.

Horus étoit le ſoleil conſidéré ſous un rapport particulier. Nous avons vu en effet que les Grecs le confondoient avec Apollon. De plus, l'épervier conſacré au ſoleil, ſymbole d'Apollon, de même qu'il l'étoit d'Oſiris, fut pris auſſi pour le ſymbole d'*Horus*.

A la vérité Plutarque (*loco citato*) dit qu'*Horus* étoit l'air, l'athmoſphère qui embraſſe tout le globe & qui le vivifie; de-là vint peut être que l'on confondit *Horus* avec le Priape (Suidas Πρίαπος) des Grecs, c'eſt-à-dire, avec le principe fécondant de la terre.

Muratori (t10. 9. *Theſ. inſcr.*) a publié une inſcription dans laquelle il eſt auſſi confondu avec Janus, l'ame du ciel & de la terre : SAC. TITTENUS. HORUS. JANUS.

La véritable explication de la divinité appellée *Horus* la fait connoître pour la ſubſtance même du ſoleil, mais ſubſtance parvenue au plus haut degré de ſon énergie, c'eſt-à-dire au ſolſtice d'été. Les Grecs nous le donnent à entendre en traduiſant dans leur théogonie, *Horus* par Apollon, ou par le ſoleil dans ſa plus grande ſplendeur.

Jablonski trouve dans la langue Cophte l'étymologie du nom d'*Horus*, qui veut dire *Roi* ou *Seigneur*; ce qui convient parfaitement à la force & à la puiſſance du ſoleil d'été.

Fils d'Oſiris & d'Iſis, *Horus* & Harpocrate furent confondus enſemble. D'ailleurs on les diſoit nés tous deux avec le doigt index appliqué à la bouche. C'eſt pourquoi le premier étoit appellé le vieil *Horus*, & le ſecond le jeune *Horus*. C'eſt encore pour cela que les habitans de Butos, dans la baſſe Egypte, célébroient des fêtes communes à ces deux divinités.

Le ſigne du lion domine vers le ſolſtice d'été; c'eſt alors que le Nil inonde & fertiliſe l'Egypte; c'eſt alors qu'*Horus* brille ſous la forme du ſoleil. Auſſi des lions ſoutiennent-ils ſur la table Iſiaque le thrône d'*Horus*.

Winckelmann (*Monum. inedit. n°.* 74.) a publié un monument de bronze repréſentant Iſis qui allaite ſon fils *Horus*. Elle inſère ſon doigt dans la bouche du nourriſſon, pour lui tenir lieu de mammelon. Le comte de Caylus a publié un ſemblable monument. On ne peut ſe méprendre ſur

Digitized by Google

l'enfant; car il n'a point le flocon de cheveux placé du côté droit, qui diſtingue ordinairement Harpocrate.

Les rapports nombreux qui ſe trouvent entre *Horus* & Harpocrate, en ont fait le type des jumeaux céleſtes Caſtor & Pollux.

HOSIDIA, famille romaine dont on a des médailles,

RRR. en argent.

O. en bronze.

O. en or.

Le ſurnom de cette famille eſt GETA.

HOSIES de Delphes, c'étoit des miniſtres d'Apollon, au nombre de cinq, dont l'office étoit d'aſſiſter les devins, la pithye, & de ſacrifier avec eux. Cet office étoit à vie; on en faiſoit remonter l'origine à Deucalion. La victime qu'on immoloit à leur initiation s'appelloit Hoſioter. Leur nom ὅσιοι ſignifie *ſaints*.

HOSPITALIS, ſurnom de Jupiter, parce qu'il étoit regardé comme le dieu protecteur de l'hoſpitalité, & le vengeur des injures que l'on faiſoit aux hôtes. Les Athéniens honoroient particuliè rement Jupiter ſous ce titre, parce qu'ils avoient beaucoup de conſidération pour les étrangers, & qu'ils obſervoient avec beaucoup de ſoin les droits de l'hoſpitalité. Boſſuet remarque que les Samothrains avoient conſacré leur temple de Gatizim à Jupiter *Hoſpitalis*. Pendant la ſolemnité des Lectiſternes à Rome, on exerçoit l'hoſpitalité envers toutes ſortes de gens, connus ou inconnus, étrangers ou amis; les maiſons des particuliers étoient ouvertes à tout le monde, & chacun avoit la liberté de ſe ſervir de tout ce qui étoit dedans, mais non pas de l'emporter.

HOSPITALITÉ. *L'hoſpitalité* eſt la vertu d'une grande ame, qui tient à tout l'univers par les liens de l'humanité. Les Stoiciens la regardoient comme un devoir inſpiré par dieu même. Il faut, diſoient-ils, faire du bien aux perſonnes qui viennent dans nos pays, moins par rapport à elles que pour notre propre intérêt, pour celui de la vertu, & pour perfectionner dans notre ame les ſentimens humains, qui ne doivent point ſe borner aux liaiſons du ſang & de l'amitié, mais s'étendre à tous les mortels.

Je définis cette vertu, une libéralité exercée envers les étrangers, ſur-tout ſi on les reçoit dans ſa maiſon; la juſte meſure de cet eſpèce de bénéfice dépend de ce qui contribue le plus à la grande fin que les hommes doivent avoir pour but, ſavoir aux ſecours réciproques, à la fidélité, au commerce dans les divers états, à la concorde & aux devoirs des membres d'une même ſociété civile.

De tout temps les hommes ont eu deſſein de voyager, de former des établiſſemens, de connoître les pays & les mœurs des autres peuples; mais comme les premiers voyageurs ne trouvoient point de lieu de retraite dans les endroits où il's arrivoient, ils étoient obligés de prier les habitans de les recevoir, & il s'en trouvoit d'aſſez charitables pour leur donner un domicile, les ſoulager dans leurs fatigues, & leur fournir les diverſes choſes dont ils avoient beſoin.

Les Egyptiens convaincus que les dieux mêmes prenoient ſouvent la forme de voyageurs, pour corriger l'injuſtice des hommes, réprimer leurs violences & leurs rapines, regardèrent les devoirs de l'*hoſpitalité* comme étant les plus ſacrés & les plus inviolables: les voyages fréquens des ſages de la Grèce en Egypte, l'accueil favorable qu'ils firent à Ménélas & à Hélène, du tems de la guerre de Troie, montrent aſſez combien ils s'occupoient de la pratique de cette vertu.

Les Ethiopiens n'étoient pas moins eſtimables à cet égard au rapport d'Héliodore: & c'eſt ſans doute ce qu'Homère a voulu peindre, quand il nous dit que ce peuple recevoit les dieux, & les régaloit avec magnificence pendant pluſieurs jours.

Ce grand poète ayant une fois établi l'excellence de l'*hoſpitalité* ſur l'opinion de ces prétendus voyages des dieux; & les autres poètes de la Grèce ayant à leur tour publié que Jupiter étoit venu ſur la terre, pour punir Lycaon qui égorgeoit ſes hôtes, n'eſt pas étonnant que les grecs regardaſſent l'*hoſpitalité* comme la vertu la plus agréable aux dieux. Auſſi cette vertu étoit elle pouſſée ſi loin dans la Grèce, qu'on fonda dans pluſieurs endroits des édifices publics où tous les étrangers étoient admis. C'eſt un beau trait de la vie d'Alexandre, que l'édit par lequel il déclara que les gens de bien de tous les pays étoient parens les uns des autres, & qu'il n'y avoit que les méchans qui fuſſent exclus de cet honneur.

Les rois de Perſe retirèrent de grands avantages de la réception favorable qu'ils firent à divers peuples, & ſur-tout aux grecs, qui vinrent chercher dans leur empire une retraite contre la perſécution de leurs citoyens.

Malgré le caractère ſauvage & la pauvreté des anciens peuples de l'Italie, l'*hoſpitalité* y fut connue dès les premiers temps. L'aſyle donné à Saturne par Janus, & à Enée par Latinus, en ſont des preuves ſuffiſantes. Elien même rapporte qu'il y avoit une loi en Lucanie qui condamnoit à l'amende ceux qui auroient refuſé de loger les

Digitized by Google

étrangers qui arrivoient dans le pays après le ſoleil couché.

Mais les romains qui ſuccédèrent ſurpaſſèrent toutes les autres nations dans la pratique de cette vertu, ils établirent, à l'imitation des grecs, des lieux exprès pour loger les étrangers; ils nommèrent ces lieux *hoſpitalia* ou *hoſpicia*, parce qu'ils donnoient aux étrangers le nom de *hoſpites*. Pendant la ſolemnité des Lectiſternes à Rome, on étoit obligé d exercer l'*hoſpitalité* envers toutes ſortes de gens connus ou inconnus; les maiſons des particuliers étoient ouvertes à tout le monde, & chacun avoit la liberté de ſe ſervir de tout ce qu'il y trouvoit. L'ordonnance des Achéens, par laquelle ils défendoient de recevoir dans leurs villes aucun Macédonien, eſt appellé dans Tite-Live *une exécrable violation des droits de l'humanité.*

Les plus grandes maiſons tiroient leur principale gloire de ce que leurs palais étoient toujours ouverts aux étrangers; la famille des Marciens étoit unie par droit d'*hoſpitalité* avec Perſée, roi de Macédoine; & Jules-Céſar, ſans parler de tant d'autres romains, étoit attaché par les mêmes nœuds à Nicomède, roi de Bithynie. « Rien n'eſt plus beau, diſoit Cicéron, que de voir les maiſons des perſonnes illuſtres ouvertes à d'illuſtres hôtes, & la république eſt intéreſſée à maintenir cette ſorte de libéralité; rien même, ajoute-t-il, n'eſt plus utile, pour ceux qui veulent acquérir, par des voies légitimes, un grand crédit dans l'état, que d'en avoir beaucoup au dehors ».

Il eſt aiſé de s'imaginer comment les habitans des autres villes & colonies romaines, prévenus de ces ſentimens, recevoient les étrangers à l'exemple de la capitale. Ils leur tendoient la main pour les conduire dans l'endroit qui leur étoit deſtiné; ils leurs lavoient les pieds, ils les menoient aux bains publics, aux jeux, aux ſpectacles, aux fêtes. En un mot, on n'oublioit rien de ce qui pouvoit plaire à l'hôte & adoucir ſa laſſitude.

Il n'étoit pas poſſible après cela que les romains n'admiſſent les mêmes dieux que les grecs pour protecteurs de l'*hoſpitalité*. Ils ne manquèrent pas d'adjuger, en cette qualité, un des plus hauts rangs à Vénus, déeſſe de la tendreſſe & de l'amitié. Minerve, Hercule, Caſtor & Pollux jouirent auſſi du même honneur, & l'on n'eut garde d'en priver les dieux voyageurs, *dii viales*. Jupiter eut avec raiſon la première place; ils le déclarèrent par excellence le dieu vengeur de l'*hoſpitalité*, & le ſurnommèrent Jupiter hoſpitalier, *Jupiter hoſpitalis*. Cicéron écrivant à ſon frère Quintus, appelle toujours Jupiter de ce beau nom; mais il faut voir avec quel art Virgile annoblit cette épithète dans l'Enéide.

Jupiter, hoſpitibus nam te dare jura loquuntur,
Hunc lætum, Tirioſque diem, Trojaque profectis
Eſſe velis, noſtroſque hujus meminiſſe minores.

Notre poéſie n'a point de telles reſſources ni de ſi belles images.

Les Germains, les Gaulois, les Celtibériens, les peuples Atlantiques, & preſque toutes les nations du monde, obſervèrent auſſi régulièrement les droits de l'*hoſpitalité*. C'étoit un ſacrilège chez les Germains, dit Tacite, de fermer ſa porte à quelqu'homme, que ce fût, connu ou inconnu. Celui qui a exercé l'*hoſpitalité* envers un étranger, ajoute-t-il, va lui montrer une autre maiſon, où on l'exerce encore, & il y eſt reçu avec la même humanité. Les loix des Celtes puniſſoient beaucoup plus rigoureuſement le meurtre d'un étranger que celui d'un citoyen.

Les Indiens, ce peuple compatiſſant, qui traitoit les eſclaves comme eux-mêmes; pouvoient-ils ne pas bien accueillir les voyageurs? Ils allèrent juſqu'à établir, & des hoſpices, & des magiſtrats particuliers pour leur fournir les choſes néceſſaires à la vie, & prendre ſoin des funérailles de ceux qui mouroient dans leurs pays.

Je viens de prouver ſuffiſamment, qu'autrefois l'*hoſpitalité* étoit exercée par preſque tous les peuples du monde; mais le lecteur ſera bien aiſe d'être inſtruit de quelques pratiques les plus univerſelles de cette vertu, & de l'étendue de ſes droits: il faut tâcher de contenter ſa curioſité.

Lorſqu'on étoit averti qu'un étranger arrivoit, celui qui devoit le recevoir alloit au devant de lui, & après l'avoir ſalué, & lui avoir donné le nom de père, de frère, & d'ami, plutôt ſelon ſon âge, que par rapport à ſa qualité, il lui tendoit la main, le menoit dans ſa maiſon, le faiſoit aſſeoir, & lui préſentoit du pain, du vin & du ſel. Cette cérémonie étoit une eſpèce de ſacrifice que l'on offroit à Jupiter-hoſpitalier.

Les Orientaux avant le feſtin, lavoient les pieds à leurs hôtes. Les dames même de la première diſtinction, parmi les anciens, prenoient ce ſoin à l'égard de leurs hôtes. Les filles de Cocalus, roi de Sicile, conduiſirent Dédale dans le bain, au rapport d'Athénée. Homère en fournit pluſieurs autres exemples, en parlant de Nauſicaa, de Polycaſte, & d'Hélène. Le bain étoit ſuivi de fêtes, où l'on n'épargnoit rien pour divertir les hôtes: les Perſes, pour leur plaire encore davantage, admettoient dans ces fêtes & leurs femmes & leurs filles.

La fête qui avoit commencé par des libations, finiſſoit de la même manière, en invoquant les dieux protecteurs de l'*hoſpitalité*. Ce n'étoit ordinairement qu'après le repas, qu'on s'informoit du nom de ſes hôtes, & du ſujet de leur voyage, enſuite on les menoit dans l'appartement qu'on leur avoit préparé.

Il étoit de l'uſage & de la décence, de ne point laiſſer partir ces hôtes ſans leur faire des préſens qu'on appelloit *xenia*; ceux qui les recevoient les gardoient ſoigneuſement, comme des gages d'une alliance conſacrée par la religion.

Pour laiſſer à la poſtérité une marque de l'*hoſpitalité* qu'on avoit contractée avec quelqu'un, des familles entières & des villes mêmes formoient entr'elles ce contrat. On rompoit une pièce de monnoie, ou plus communément l'on ſciotoit en deux un morceau de bois ou d'ivoire, dont chacun des contractans gardoit la moitié; c'eſt ce qui eſt appellé par les anciens, *teſſera hoſpitalitatis*, teſſere d'hoſpitalité. *Voyez* TESSERE DE L'HOSPITALITE.

On trouve encore de ces *teſſeres* dans les cabinets des curieux, où les noms de deux amis ſont écrits; & lorſque les villes accordoient l'*hoſpitalité* à quelqu'un, elles en faiſoient expédier un décret en forme, dont on lui délivroit copie.

Les droits de l'*hoſpitalité* étoient ſi ſacrés, qu'on regardoit le meurtre d'un hôte comme le crime le plus irrémiſſible; & quoiqu'il fût quelquefois involontaire, on croyoit qu'il attiroit la vengeance de tous les dieux. Le droit de la guerre même ne détruiſoit point celui de l'*hoſpitalité*, parce qu'il étoit conſidéré comme éternel, à moins qu'on n'y renonçât d'une manière authentique. Une des cérémonies qui ſe pratiquoit en cette rencontre, étoit de briſer la marque, le teſſere de l'*hoſpitalité*, & de dénoncer à un ami infidèle qu'on avoit rompu pour jamais avec lui. (*D. J.*)

HOSTIE ſorte de victime qu'on immoloit aux dieux. La choſe immolée s'appelloit *Hoſtie*, lorſqu'il s'agiſſoit (*Iſido.*) de petits animaux, comme brebis, oiſeaux; & on l'appelloit victime lorſque c'étoit de gros animaux, comme des taureaux. Aulugelle met encore cette différence entre l'*Hoſtie* & la victime, que l'*Hoſtie* pouvoit être ſacrifiée indifféremment par toutes ſortes de prêtres; mais que la victime ne le pouvoit être que par celui qui avoit vaincu l'ennemi. On a ſouvent confondu ces deux mots & pris l'un pour l'autre. Il y avoit deux ſortes d'*hoſties* que l'on offroit aux dieux; par les entrailles des unes on cherchoit à connoître leur volonté, & des autres, on ſe contentoit d'offrir l'ame; à cauſe de cela elles étoient appellées des hoſties animales *animales hoſtiæ*. On donnoit encore différens noms aux hoſties, ſuivant la manière de les immoler, ou ſuivant les motifs du ſacrifice. Les *hoſties pures* étoient des agneaux & de petits cochons de dix jours. Les hoſties *bidentes*, celles de deux ans, qui étoit l'âge ordinaire où on les prenoit pour les immoler, & auquel temps elles avoient deux dents plus élevées que les autres. Les hoſties *injuges*, celles qui n'avoient jamais été ſous le joug ni domptées. Les hoſties *precidanées* (de *præ* & de *cædo*, je tue devant) celles qu'on immoloit avant les grandes ſolemnités. Au-lieu appelle une truie précidanée, celle que ſacrifioient à Cérès, par forme d'expiation, & avant la moiſſon, ceux qui n'avoient pas rendu exactement les derniers devoirs à quelqu'un de leur famille, ou qui n'avoient pas purifié le logis dans lequel il y avoit eu un mort: car la famille ne pouvoit être purifiée que par le ſacrifice que l'héritier étoit obligé d'offrir à Cérès ou à la Terre.

Les *hoſties ſuccidannées* (de *ſub* & de *cædo*, je tue enſuite) étoient celles qu'on immoloit ſucceſſivement après d'autres, pour réitérer le ſacrifice, lorſque le premier n'avoit point été favorable, ou qu'on avoit manqué à quelque cérémonie eſſentielle. C'eſt ce que fit Paul Emile ſur le point de livrer la bataille à Perſée, roi de Macédoine; il ſacrifia vingt taureaux à Hercule avant d'en trouver un ſeul favorable: enfin le vingt-unième lui promit la victoire, pourvu ſeulement qu'il ſe tînt ſur la défenſive. *Hoſties Cancares* ou *Caviaires* celles que l'on ſacrifioit de cinq ans en cinq ans pour le collège des pontifes, c'eſt-à-dire, celles dont on ſacrifioit la partie de la queue appellée *Caviar*. Les *hoſties Ambiegnes* (*Ambo*, & *Agnus* agneau) ou *Ambegnes*, étoient des brebis qui avoient eu deux agneaux d'une portée, & qu'on immoloit à Junon avec leurs petits. Les *Hoſties médiales*, étoient celles qu'on immoloit en plein midi: *Hoſties* luſtrales, celles qu'on égorgeoit pour ſe purifier d'un crime ou de quelque mauvaiſe action. Les hoſties luſtrales étoient ordinairement le cochon & le bélier. *Voy.* AMBARVALES & AMBURBALES.

Ovide dérive le mot *hoſtie* de *hoſtes*, ennemis: *hoſtibus à victis hoſtia nomen habet*. D'autres écrivains l'ont dérivé d'un ancien verbe latin *hoſtio*, je tue, je frappe.

HOSTILES. *Voyez* LARES.

HOSTILIA, famille romaine dont on a des médailles.

Les ſurnoms de cette famille ſont MANCINVS, SASERNA, TVBVLVS.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

Digitized by Google

HOSTILIEN, ſecond fils de Trajan Déce.

Caïus Valens Hostilianus Messius Quintus Augustus.

Ses médailles ſont :

RRRR. en or.

Elle eſt au cabinet du roi, & étoit auſſi dans celui de Pellerin.

R. en argent ; avec la qualité d'empereur RR.—

R en G. B. de coin romain ; il y a quelques revers RR.... ſur-tout avec la qualité d'empereur.

RR. en M. B. Le revers qui a pour légende *Roma æterna*, eſt RRR.

RR. en G. B. de Colonies.

RR. en M. B. & RRR. avec la tête d'Hérennius & avec la ſienne.

RR. en P. B.

RRR. en G. B. grec.

RR. en M. B.

RR. en P. B.

Les médaillons latins d'Hoſtilien ſont très rares ; on en connoit auſſi un de la Colonie de Viminacium ; il n'y en a peut-être pas de grecs.

HOSTILII. Voyez Lares.

HOSTILINA, déeſſe qu'on invoquoit pour la conſervation des bleds, lorſque la barbe de l'épi & l'épi étoient de niveau : S. Auguſtin (*de civ. Dei.* 4. 8.) dit que ſon nom étoit dérivé du vieux mot latin *hoſtire*, égaler, être de niveau.

HOSTIS chez les romains ne déſigna pas toujours un ennemi ; c'étoit dans les premiers temps un étranger. Varron (*de ling. lat.* 4. 1.) & Cicéron (*de offic.* 1. 12.) en ſont garans. De là vient que Pétrone (*bel. civil.* 30.) appelle un bois étranger, *hoſtile lignum* : & que ſouvent dans Plaute, *hoſtis* eſt mis par oppoſition à citoyen, ou naturel du pays.

HOSTIUS, & mieux *HOSTUS*, prénom qui ſignifioit, né en pays étranger.

HOUE. Voyez Ascia.

HOULETTE. *Voyez* Pedum.

HOUPPES ou GLANDS, les anciens, dit Winckelmann, parlent de manteaux quarrés en général : ce qui ne fait aucune difficulté, lorſqu'on n'entend pas parler d'un drap coupé à pluſieurs angles droits, mais d'un manteau à quatre coins qui prenoit la forme quarrée, d'après quatre petites houppes ou glands, quand on mettoit cet habillement. A la plupart des manteaux, ſoit aux ſtatues, ſoit aux figures de pierres gravées de l'un & l'autre ſexe, il n'y a que deux glands viſibles, les deux autres ſe trouvent cachés par le jet du manteau. Quelquefois on en voit trois comme à une Iſis, exécutée dans le ſtyle Etruſque, à un Eſculape de grandeur naturelle, à Mercure ſur un des deux beaux candelabres de marbre du palais Barbérini. On voit les quatre *glands* aux quatre coins du manteau, à une des deux figures Etruſques reſſemblantes & de grandeur naturelle, conſervées au même palais, ainſi qu'à la muſe de la tragédie ſur une urne funéraire. Il eſt évident que ces *glands* ne ſont point attachés à des angles ; le manteau ne peut pas avoir des coins, parce que s'il étoit coupé en quarré, le jet des plis qui tombent de tous ſens ne pourroit pas être ondoyant.

HOYAU. Sur un camée, cité par Montfaucon, & ſur quelques médailles d'Albin & de Septime-Sévère, l'amour porte un *hoyau*, que quelques antiquaires ont pris pour une torche renverſée. Winckelmann croyoit que ce *hoyau* annonçoit les préludes d'une joûte, d'un combat ; parce que les jeunes athlètes avoient coutume de remuer & d'égaler le ſable de l'arène avec un *hoyau*, avant que de commencer les jeux. Il y avoit autrefois au capitole une ſtatue d'un jeune homme portant un *hoyau*. Egone, dans Théocrite, allant combattre à Olympie porte un *hoyau* (Σκαπανον), & emmène vingt moutons pour ſa nourriture. Sur une médaille de l'iſle de Chio, citée par Scaliger, on voit d'un côté un Sphynx & de l'autre un *hoyau* avec les mots ΛΑΜΠΡΟΣ ΧΙΟΣ. Scaliger croit que ce Lampros étoit un athlète célèbre, & déſigné par le *hoyau*. *Voyez* Capreolus.

HUILE. « Il n'eſt pas vrai, que, par une loi particulière, dit M. Paw, il fût défendu à l'ordre ſacerdotal de faire entrer dans ſa nourriture des choſes, que l'Egypte ne produiſoit pas, ou qui n'y croiſſoient pas ; ce qui prouve qu'une telle loi n'a jamais eu lieu, c'eſt l'importation très-conſidérable de l'*huile* d'olive, faite aux environs d'Athènes ; & dont on ſait que Platon amèna un navire chargé en Egypte (*Plutarc. vita Solon.*) ; pour payer vraiſemblablement ceux d'entre les prêtres d'Héliopolis, qui lui communiqueroient des connoiſſances philoſophiques qu'il n'avoit pas au ſortir de ſon pays. Pour comprendre ceci, il faut obſerver que les Egyptiens ſe ſervoient de beaucoup d'eſpèces d'*huiles* factices : ils en tiroient de la graine de ſéſame, du ricin & du carthame ou le *Caïcus* des anciens : ils en tiroient de la graine de rave & même de la graine d'ortie, qu'ils cultivoient régulièrement en plein champ, & c'eſt en quoi on pourroit bien, ſi l'on vouloit, les imiter en Europe ; car je ſuppoſe avec beaucoup de vrai-

Digitized by Google

ſemblance qu'on ne l'a jamais eſſayé. Cependant les prêtres jugeoient toutes ces ſortes d'*huiles*, ſans même excepter celle de ſéſame, mal-ſaines pour eux, & ils n'en faiſoient, comme Porphyre le dit, preſque aucun uſage. Mais il n'en étoit point ainſi de l'huile d'olive, qu'on leur apportoit de la Judée & de l'Attique; car le terrain de l'Egypte n'eſt pas du tout favorable aux oliviers, hormis dans de très-petits cantons, à l'occident d'un lieu nommé aujourd'hui Bénifuef & à Abydus dans la Thébaïde. La ſemence de la grande ortie *Urtica urens*, *maxima*, *ſemine lini*, renferme beaucoup d'*huile*, qui eſt moins mauvaiſe que celle de navette, & ſur-tout que celles de ricin & de carthame, dont les Egyptiens ne ſe ſervoient que pour des uſages extérieurs. La plante qu'ils nommoient en leur propre langue *Selepſion*, ne différe pas d'une ortie qui croît en Europe.

HUILE DE MÉDIE, *Pharmac. anc.*, autrement dite *huile des Médes*, ou *huile de Médée*, en latin *oleum médicum*, nom que les anciens ont donné à une *huile* célèbre, qui avoit la propriété de brûler dans l'eau, malgré tout ce qu'on pouvoit faire pour l'éteindre. On l'appella *huile de Médie*, parce qu'on la recevoit de ce pays-là; d'autres la nommèrent *huile de Médée*, parce qu'ils imaginèrent que c'étoit avec cette *huile* que la fille d'Hécate avoit brûlé la couronne de ſa rivale.

Ammien Marcellin raconte que, ſi l'on trempe une flèche dans cette *huile*, & qu'on la tire avec un arc contre quelque corps inflammable, le tout prend feu immédiatement ſans poſſibilité de l'éteindre avec de l'eau.

Le poiſon de Pharos, *venenum Pharicum* de Nicandre, paſſoit pour être la même choſe que l'*huile de Médie*; & tout ce qu'il en dit convient parfaitement au récit que font d'autres auteurs, des propriétés de l'*huile de Médée*, de ſorte qu'on ne peut douter que ces deux liqueurs ne ſoient la même choſe.

Quelques-uns prétendent qu'on tiroit cette *huile* d'une plante; mais Pline aſſure poſitivement que c'étoit un minéral bitumineux, liquide, de la nature du naphte, ce qui eſt très-vraiſemblable, parce que les huiles minérales ſont les ſubſtances les plus inflammables que nous connoiſſions. Babylone eſt fameuſe chez pluſieurs auteurs, pour fournir cette liqueur: il eſt certain que le naphte s'y trouve abondamment. Strabon dit qu'elle en produit deux eſpèces, l'une blanche & l'autre noire. La blanche étoit vraiſemblablement ce qu'on nommoit l'*huile de Médie* ou *de Médée*: mais on ne doit pas douter que les anciens n'aient extrêmement exagéré les effets, les propriétés & les vertus qu'ils lui ont attribués; l'hyperbole leur eſt familiere dans tous les récits qu'ils nous ont fait des choſes étrangères à leur pays, en quoi nous les avons aſſez bien imités. (*D. J.*).

HUITRES. Les grecs & les romains étoient friands d'*huîtres*; & ils les mangeoient comme nous au commencement du repas (*Plutarc. Sympoſ.* 9. & *Senec. epiſt.* 108.). On les ouvroit ſur la table, *in ipſa menſa aperiuntur*, dit Sénèque (*Epiſt.* 88).

Lucillius, qui écrivoit un ſiècle avant l'ère commune, dit qu'on payoit de ſon temps les *huîtres* juſqu'à mille *nummus* ou ſeſterce, 225 liv., ſelon M. l'auteur:

(Sat. XIII..... *His itidem in cena oſtrea mille*
Nummis empta.....

Les Romains préféroient les *huîtres* les plus grandes (*Juvenal. Sat. vj.* 302.).

Grandia qua mediis jam noctibus oſtrea mordet.

Pour ſatisfaire ce luxe, ils créerent l'art de les engraiſſer & de les faire parquer. Pline (ix. 56.) raconte, d'après Varron, que Fulvius Hirpinus, en fut l'inventeur peu de temps avant la guerre de Pompée, qu'il engraiſſoit les coquillages avec du vin cuit en conſiſtance de miel, *ſapâ*, & avec une eſpèce de gâteau ou de pâte, *farre*.

Apicius avoit fait plus, il avoit trouvé l'art de conſerver long-temps les *huîtres* fraîches; il en envoya de cette eſpèce juſques chez les Parthes, à Trajan qui leur faiſoit la guerre. Son ſecret eſt encore ignoré.

Les Romains préférèrent d'abord les *huîtres* de la méditérannée, celles des Dardanelles, du détroit de Cumes, de Brinde, de Tarente, celle, de Veniſe, & entr'autres, celles du lac Lucrin, près de Baies. Mais ils en vinrent à ce raffinement de gourmandiſe, de les envoyer pêcher dans l'océan Atlantique, & notamment ſur les côtes de l'Armorique, aujourd'hui la Brétagne. (*Auſon. epiſt.* 13.):

Sunt & Armorici qui laudent oſtrea ponti.

HUJUS DIEI (*Fortuna*); la fortune de ce jour. *Voyez* FORTUNE *de ce jour.*

HUMRA, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Egypte. *Voyez* GOMOR.

HUNE. *Voyez* CORBITÆ.

HUNTER. Nous citerons ſouvent les médailles de la collection qu'avoit amaſſée avec diſcernement cet amateur anglois, & dont nous devons à M. Combe une ſavante & exacte deſcription imprimée à Londres en 1782, *in*-4°. Elle a ſur

celle de Pellerin le mérite particulier d'annoncer le poids de chaque pièce.

HUPPE, oiseau.

La huppe étoit révérée par toute l'Egypte, & elle étoit placée souvent sur le sceptre d'Horus. Voyez-en la raison à l'article CHARRUE.

Cet oiseau étoit le symbole de la joie (*Ælian. animal. lib.* 2. *c.* 16. & *lib.* 16. *c.* 5.) & de la piété, c'est-à-dire, de l'amour filial.

HYACINTHE étoit un jeune prince de la ville d'Amicles, dans la Laconie : son père Œbolus l'avoit fait élever avec beaucoup de soin. Il faisoit les délices d'Apollon, qui abandonnoit pour le suivre le séjour de Delphes. Un jour, vers midi, le jeune *Hyacinthe* voulant jouer au disque avec Apollon, ils se déshabillèrent l'un & l'autre, & s'étant frottés avec de l'huile, Apollon jetta le premier son disque avec tant d'adresse, qu'après qu'il se fût élevé jusques dans les nues, il retomba à plat sur la terre. *Hyacinthe*, emporté par l'ardeur du jeu, courut pour le ramasser dans le temps qu'il tomboit ; & le contre-coup l'ayant frappé au visage, on le vit dans le moment couvert d'une pâleur mortelle. Apollon pâlit comme lui, courut pour le relever, essuya sa plaie, & y appliqua les remèdes & les herbes qui ont le plus de vertu ; mais tout fut inutile, le coup étoit mortel ; *Hyacinthe* laisse tomber sa tête sur ses épaules, & rend le dernier soupir. Apollon au désespoir d'avoir été la cause de sa mort, lui dit en soupirant : « Que ne puis-je donner ma vie pour la vôtre, » ou mourir avec vous ; mais puisque le destin s'y » oppose, vous allez devenir une fleur qui portera gravées sur ses feuilles les marques de ma » douleur. Un héros célèbre (Ajax) sera un jour » changé en la même fleur, & on y verra les » premières lettres de son nom ». Aussi-tôt le sang d'*Hyacinthe* forma une fleur qui éclatoit comme la pourpre (violette), & sur les feuilles de laquelle le dieu grava les expressions de sa douleur : & on y voit encore cet *ai*, *ai*, qui marque nos regrets. On ajoute à ce récit une autre circonstance, c'est que Borée aimoit aussi *Hyacinthe*, & que jaloux de la préférence donnée par le jeune homme à Apollon, il avoit détourné le disque dont ils se servoient ensemble, & l'avoit fait tomber sur la tête d'*Hyacinthe*. *Voyez* AJAX, *fils de Télamon*.

Ovide (*lib.* 10.) a décrit cette métamorphose. Nicandre & Colutus l'ont chantée aussi ; le premier *in Theriacis*, & le second dans son poëme sur le rapt d'Hélène.

Dans la collection de Stosch, on voit une agathe-onyx, sur laquelle paroît Apollon assis, la lyre en main, & près de lui le bel *Hyacinthe*.

HYACINTHE, pierre précieuse des anciens. Ce n'étoit point l'*hyacinthe* moderne, pierre d'un rouge-orangé ; mais une variété d'améthyste, car Pline & Théophraste la décrivent d'un bleu-mêlé, ou violette.

HYACINTHÉES ou HYACINTHIES, fêtes qui se célébroient à Lacédémone pendant trois jours en l'honneur d'Apollon, auprès du tombeau du jeune *Hyacinthe*, sur lequel Pausanias dit qu'on voyoit la figure d'Apollon, à qui s'adressoient les sacrifices : mais les jeux furent institués en l'honneur du jeune prince. Le premier & le troisième jour étoient employés à pleurer la mort d'*Hyacinthe*, & le second à faire des réjouissances & des repas. Ceux qui célébroient ces fêtes se couronnoient de lierre pendant les trois jours.

Cette fête étoit célébrée dans le mois hécatombée, à-peu près en juin.

HYACINTHINUS color. Cette couleur des romains est comparée à la pourpre que nous savons avoir été de deux sortes, rouge & violette. S. Jérôme (*in Ezech. c.* 16. *n°.* 10.) dit que cette couleur étoit celle du ciel & bleuâtre, *aerii & cœrulei coloris est*. On peut donc croire que l'*hyacinthinus color* étoit un bleu de ciel.

HYADES, filles d'Atlas & d'Ethra, étoient sept sœurs, que l'on nomme Eudoxe, Ambroisie, Prodice, Coronis, Phileto, Poliso & Thione. On dit que leur frère Hyas ayant été déchiré par une lionne, elles pleurèrent sa mort avec tant de douleur, que les dieux, touchés de compassion, les transportèrent au ciel & les placèrent sur le front du taureau, où elles pleurent encore. C'est-à-dire, que cette constellation présage la pluie, & par cette raison on a appellé *hyades* les étoiles qui la composent du grec ὑειν, pleuvoir. On dit encore des *hyades* qu'elles furent nourrices de Bacchus, & que craignant la colère de Junon, qui avoit excité contr'elles le tyran Lycurgue, Jupiter, pour les mettre en sûreté, les transporta au ciel parmi les astres.

Voici l'explication qu'a donnée de cette constellation fabuleuse M. Rabaud de Saint-Etienne.

« On verra à l'article d'ORION les violences qu'il exerça contre les *hyades* ses voisines. Un passage de Manilius (*Astronom.* 5.) prouve que, dans les peintures astronomiques, on paroit les *hyades*, & qu'on leur peignoit les joues en rouge ».

(*tertia Pleïades dotabit forma sorores*
Fœmineum rubro vultum suffusa pyropo).

« Les *hyades* annonçoient & donnoient la pluie ; on les appelloit les pluvieuses *uades* en grec ; on les peignoit versant des pleurs, allégorie très-naturelle, & qui fut employée également pour

représenter l'aurore. Elles étoient filles d'Atlas, qui porte le ciel, c'eſt-à-dire, de la conſtellation du bouvier ».

« Cet *Atlas*, fameux dans l'hiſtoire ancienne, doit être conſidéré ſous deux aſpects, comme conſtellation & comme montagne: ſelon leur uſage, les peuples poſtérieurs les confondirent. La clef que j'ai donnée doit ſervir à expliquer toutes ces hiſtoires & à les débrouiller: rapportez-les chacune à ſa phyſique, la montagne à la phyſique de la terre, la conſtellation à la phyſique du ciel. Atlas-montagne eſt cette chaîne de monts célébres qui a donné ſon nom à la mer Atlantique. Si dans l'hiſtoire d'Atlas, il y a quelque choſe qui tienne à la géographie de l'Afrique, c'eſt à la montagne qu'il faut le rapporter; c'eſt ainſi qu'il eſt le père de l'île de Calypſo. Atlas-conſtellation, eſt celui qui a des rapports, c'eſt-à-dire, des avantures avec les conſtellations, avec les *hyades*, avec les pléiades, avec Hercule agenouillé, avec le dragon des heſpérides, avec leur jardin & leurs pommes, avec Perſée. C'eſt lui qui eſt le frère de l'aſtre *heſpérus*, oncle des heſpérides & père des atlantides: ſes colonnes ſont les deux pôles; il porte le ciel ſur ſes épaules; quand il étend ſes mains, il va d'une mer à l'autre. Cet atlas eſt le bouvier. Il n'y a point eu de roi à qui il ait pu arriver de pareilles hiſtoires. L'atlas-montagne n'a été roi que comme tant d'autres montagnes célèbres. Il eſt abſurde de dire que c'ait été un aſtronome fameux; qu'il étoit frère de Prométhée, qui vivoit en Aſie, & de Saturne, qui régna en Italie. En un mot, ce n'eſt que de la phyſique céleſte & terreſtre, & la clef que j'ai donnée a éclairci tout, & met chaque fait à ſa place. Les grecs, dans leurs récits poſtérieurs, confondirent ces deux atlas, ce qui a formé une confuſion d'avantures & de généalogies ».

« On dit encore que les *hyades* étoient les nourrices de Bacchus, parce que les pluies du printemps font croître & pouſſer la vigne. Elles étoient ſœurs de Phaéton ou du cocher qui ſe lève à-peu-près dans le même-temps qu'elles; & les larmes qu'elles verſent, viennent du regret que leur donne la mort de leur frère. Elles ont été pourſuivies long-temps par un certain Lycurgue, & n'ont trouvé de refuge que chez Téthys. On n'a pas oublié qu'Orion leur avoit donné les mêmes inquiétudes; ce qui peut faire ſoupçonner que ces deux perſonnages n'en font qu'un. En effet, & c'eſt ici une autre règle pour l'explication de ces hiſtoires, chaque perſonnage a fourni à un très-grand nombre de fables dans chaque pays de la Grèce. La géographie doit ſervir à les rendre chacune au peuple à qui elles appartiennent ».

HYAGNIS, père de Marſyas, eſt regardé par quelques-uns comme l'inventeur du mode phrygien & du Lydien.

HYALE; c'eſt le nom d'une des nymphes qui formoit la ſuite de Diane, lorſqu'elle fut apperçue dans le bain par Actéon: *Hyale* puiſoit l'eau dans les urnes, pour la répandre ſur la déeſſe.

HYALINUS color, verd-d'eau, couleur du verre commun, appellé en grec ὕαλος Servius expliquant le 334e. vers du IVe livre des Géorgiques, le dit expreſſément; *Hyalo, hoc eſt, vitreo viridi nymphis apto.*

HYALOSTROTUM, pavé en moſaïque de verres diverſement colorés, mot formé de ὕαλος, *verre*, & de Στρωτὸς, *couvert.*

HYARBAS. *Voyez* IARBAS.

HYAS, frère des Hyades.

HYBLA major, en Sicile. ΥΒΛΑΣ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

HYBLA parva, ou *Megara*, autre ville de Sicile, ſur la côte orientale, dont on voit encore les ruines au bord de la mer. Les côteaux qui l'environnent le long du petit fleuve Alabus, ſont couverts en tout temps de fleurs, de plantes odoriférantes, de thym & de ſerpolet, d'où les abeilles tirent encore aujourd'hui le miel le plus exquis: ce qui porte à croire que le miel d'*Hybla*, ſi vanté par les anciens, étoit recueilli près d'*Hybla* la petite.

HYBRISTIQUES, fêtes qui ſe célébroient à Argos, en l'honneur des femmes qui avoient pris les armes, & ſauvé la ville aſſiégée par les lacédémoniens. Ceux-ci eurent la honte d'être repouſſés par les ſeules femmes d'Argos, d'où la fête a pris ſon nom. Ὕβρις ſignifie *injure*, *affront.*

HYDAR, troiſième mois de l'année éthiopienne. Il a trente jours, & commence le 18 d'octobre.

HYDÉE. *Voyez* ASTÉRIE.

HYDATOSCOPIE. *Voyez* HYDROMANTIE.

HYDRAULÆ, *HYDRAULICA*, *HYDRAULIS*, } mots formés d'ὕδωρ, *eau*, & d'αὐλὸς, *flûte* ou tuyau. Le premier déſigne le muſicien qui jouoit de l'orgue hydraulique déſigné par le ſecond mot. Le troiſième déſigne une flute à eau. Auroit-elle été ſemblable à ces vaſes de terre

terre remplies d'eau ſuivant de certaines proportions, dans leſquels les enfans ſouffient par un petit tuyau, ou par un trou, pour former divers ſons? *Voyez* ORGUE *hydraulique*.

HYDRE DE LERNE, monſtre épouvantable, né de Typhon & d'Echidne, ſelon Héſiode, qui lui donne pluſieurs têtes. Quand on en coupoit une, on en voyoit autant renaître qu'il en reſtoit après celle-là, à moins qu'on n'appliquât le feu à la plaie. Le venin de ce monſtre étoit ſi ſubtil, qu'une flèche qui en étoit frottée, donnoit infailliblement la mort. Cette *hydre* faiſoit un ravage épouvantable dans les campagnes, & ſur les troupeaux des environs du marais de Lerne. Hercule monta ſur un char pour la combattre; Iolas lui ſervit de cocher. Un cancre vint au ſecours de l'*hydre*; Hercule écraſa le cancre & tua l'*hydre*. On dit qu'Euriſthée ne voulut pas recevoir ce combat pour un des douze travaux auxquels les dieux avoient aſſujettis Hercule, parce qu'Iolas l'avoit aidé à en venir à bout. Après que le monſtre fut tué, Hercule trempa des flèches dans ſon ſang, pour en rendre les bleſſures mortelles, comme il l'éprouva par celles qu'elles firent à Neſſus, à Philoctète & à Chiron. *Voyez* dans les travaux d'HERCULE l'explication aſtronomique de ce travail donnée par M. Dupuis.

Sur le beau baſſin de marbre blanc qui repréſente à la villa Albani les travaux d'Hercule, on voit l'*hydre* de Lerne ſous la figure d'un ſerpent à neuf têtes. (*Monum. inediti. n°. 64 & 65.*) Simonide (*Schol. Heſiod. Theogon. p. 257.*) lui en donne cinquante, & d'autres cent. Sur d'autres monumens, l'*hydre* porte une belle tête de femme, qui s'élève au milieu de pluſieurs têtes de ſerpens: ce qui ſemble faire allusion à l'explication que donnoit Platon de ce travail d'Hercule. Il croyoit que l'*hydre* étoit une belle courtiſane.

HYDRE femelle, conſtellation métidionale, appellée *ſerpens aquaticus*, *aſina*, *eoluber*, échidna ou vipère. Cette conſtellation s'étend au-deſſus du lion, de la vierge & de la balance: elle a une étoile remarquable appellée le *cœur de l'hydre*; en arabe, alphard. L'hydre a une origine commune avec les deux conſtellations de la coupe & du corbeau, au rapport d'Ovide, qui annonce leur lever acronique au 14 février (*Faſt. lib. 2.*):

Dixit & antiqui monumenta perennia fuſti,
Anguis avis, crater, ſidera juncta micant.

Apollon voulant faire un ſacrifice à Jupiter, envoya, dit-on, le corbeau avec une coupe pour apporter de l'eau. Il s'arrêta ſur un figuier pour attendre la maturité du fruit; enſuite pour excuſer ſon retardement, il prit un ſerpent qu'il accuſa de lui avoir fait obſtacle lorſqu'il vouloit puiſer de l'eau. Mais Apollon pour punir le corbeau, changea ſon plumage de blanc en noir, plaça le corbeau vis-à-vis de la coupe, & chargea le ſerpent d'empêcher le corbeau de boire.

On a prétendu auſſi que c'étoit l'*hydre* de Lerne tuée par Hercule.

HYDRELA, en Carie. ΥΔΡΗΛΕΙΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze.....*Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

HYDRIA, c'étoit un vaſe percé de tous côtés, qui repréſentoit le dieu de l'eau en Egypte. Les prêtres le rempliſſoient d'eau à certains jours, l'ornoient avec beaucoup de magnificence, & le poſoient enſuite ſur une eſpèce de théâtre public; alors tout le monde ſe proſternoit devant le vaſe, les mains élevées vers le ciel, dit Vitruve, & rendoit graces aux dieux des biens que cet élément leur procuroit. Le but de cette cérémonie étoit d'apprendre aux égyptiens que l'eau étoit le principe de toutes choſes, & qu'elle avoit donné le mouvement & la vie à tout ce qui reſpire. *Voyez* CANOPE, divinité repreſentée par ce vaſe.

HYDRIADES. *Voyez* ÉPHYDRIADES.

HYDRIAPHORES, Ὑδριαφόροι, *porte-cruches*, ſurnom des femmes étrangères qui réſidoient à Athènes. On les obligeoit dans la proceſſion des Panathénées, à porter des paraſols & des cruches pleines d'eau, pour garantir de l'ardeur du ſoleil & pour rafraîchir les femmes & les filles des citoyens qui formoient cette marche ſacrée.

HYDROGARUM, ragoût ou mélange (comme le nom l'indique) de la ſaumure appellée *garum* & d'eau. Ce ragoût étoit mis au rang des mets les plus recherchés & les plus friands. Lampride reproche à Elagabale d'avoir le premier des généraux romains ſervi de l'*hydrogarum* aux ſoldats: luxe que Sévère-Alexandre ſupprima bien-tôt après.

HYDROMANTIE, c'eſt une des quatre eſpèces générales de divination, dans laquelle on faiſoit uſage de l'eau. On la pratiquoit de deux manières, ou en rempliſſant un baſſin d'eau & ſuſpendant un anneau à un fil qu'on tenoit avec un doigt pendant qu'on proferoit quelques paroles, & ſuivant que cet anneau frappoit les bords du baſſin, on en tiroit des préſages. L'*hydromantie* ſe faiſoit même en évoquant les eſprits qu'on croyoit voir au fond du baſſin. Cette ſeconde eſ-

pèce étoit ſouvent pratiquée par Numa-Pompilius; la première étoit en uſage chez les grecs, & Pythagore y avoit grande foi.

HYDROPHORIES, fête ou cérémonie funèbre qui s'obſervoit à Athènes & chez les éginètes, en mémoire de ceux qui avoient péri dans le déluge de Deucalion & d'Ogygès. Ce nom formé de ὕδωρ, *eau*, & de φέρω, *je porte* ou *j'emporte*, déſigne une fête commémorative de ceux qui ont été emportés par les eaux.

HYDROSCOPE, inſtrument qui étoit autrefois en uſage: c'étoit une eſpèce d'horloge d'eau, compoſée d'un tuyau en forme de cylindre, au bout duquel il y avoit un cône: ſur le tuyau on meſuroit le temps par des marques faites pour cela. Synéſius décrit l'*hydroſcope* dans une de ſes lettres.

Ce mot vient de ὕδωρ, *eau*, & de σκοπέω, *je conſidère*.

HYDRUNTUM, en Italie. YAP.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

HYELA, en Italie. *Voyez* VELIA.

HYÈNE, quadrupède reſſemblant au loup, mais qui en diffère par le caractère unique d'avoir quatre doigts aux pattes de derrière & à celles de devant.

L'an mil de Rome, aux jeux ſéculaires que donna l'empereur Philippe, & qui durèrent dix jours, comme on le conjecture par les médailles, il parut le ſixième jour une *hyène*, animal célèbre en Egypte par ſa cruauté, mais qui juſqu'alors n'avoit point été connu dans l'Europe. On peut voir la figure de cet animal ſur une médaille de cet empereur, qui a pour inſcription du côté de la tête IMP. CAES. IVL. PHILIPPVS. AVG. COS. III. & au revers SECVLARES AVGG. & dans l'exergue VI. (*Voyez MEZZABACBA*, p. 346; Pagi, à l'an 247, n. X; & *SPANHEIM*, t. 1, p. 207). Ce dernier auteur en a auſſi fait graver la figure à l'endroit cité. Il lui donne une tête de dogue, des oreilles courtes & triangulaires, une queue de lion, des pieds de même, & le poil tout moucheté comme un tigre. Il prétend encore que c'eſt une hyène qui eſt marquée ſur le revers de quelques médailles de Gallien, dont les inſcriptions ſont LIBERO P. CONS. AVG. Il dit que l'*hyène* eſt ſemblable à un loup, mais moins haute ſur ſes jambes, & qu'elle a le corps auſſi long & tout tacheté de marques noires. Il y a encore d'autres remarques ſur cet animal. Jules Capitolin (dans la vie de Gordien III, c. 33.) dit qu'on tua juſqu'à dix *hyènes* dans les jeux ſéculaires de Philippe, dont nous avons parlé. Bochart, & après lui Ludoff (dans ſon commentaire ſur ſon hiſtoire d'Ethiopie, L. I, n. LXXXI.), ſoutiennent que le *Tſéboa* des hébreux eſt l'*hyène*. (*Voyez* l'HIEROÏCON, p. 1, L. III. c. 11).

Monconis aſſure, dans ſon voyage d'Egypte, qu'il y vit les reſtes d'une idole ancienne de ce pays là, dont la tête ſeule, dit Spon, avoit vingt-ſix pieds de haut. C'étoit la repréſentation d'une *hyène*, ou peut-être d'un ſphinx, dont les ſtatues étoient fort communes en Egypte. Cette idole étoit placée ſur une voûte, par laquelle les Prêtres payens pouvoient entrer dans le vuide de la ſtatue, & répondre à ceux qui conſultoient l'oracle, y ayant même dans la tête un trou où un homme pouvoit demeurer ſans être vu (*Spon. Rech. d'antiq. p.* 497; voyages de Monconis, P. I, p. 195). Mais il ne parle point de tête; il dit que l'idole a vingt-ſix pieds de haut, & ſa coëffure, qui fait une partie de l'épaiſſeur de ſa tête, quinze pieds: c'eſt tout ce qu'il en dit; il en donne la *fig. p.* 183, *fig.* 26.

On dit que ce nom hyène vient du grec ὕαινα, dérivé de ὗς, un *porc*, parce que le dos de cet animal eſt hériſſé de poils ſemblables aux ſoies d'un porc.

HYÈNES. *Voyez* MITRIAQUES.

HYÉTIUS, Lucien dit que les athéniens honoroient Jupiter ſous ce nom, qui ſignifie pluvieux, & ſous lequel ils lui avoient élevé un autel ſur le mont Hymette, du grec ὕσις, *pluie*. *Voyez* PLUVIEUX.

HYÈS, Ὑης, *pluvieux*, ſurnom de Bacchus, que les uns écrivent de *Hye*, ſurnom de ſa mère Sémélé, & d'autres de la ſaiſon pluvieuſe, où arrivoient ſes fêtes.

HYGIÉ, HYGIE, *HYGIEA*, } fille d'Eſculape & d'Epione, ou Lampétie. Orphée la dit femme & non fille d'Eſculape. Elle étoit honorée chez les grecs comme la déeſſe de la ſanté. Elle avoit dans un temple de ſon père à Sycione une ſtatue preſque entièrement couverte d'un voile, à laquelle les femmes de cette ville dédioient leurs chevelures. On voit ſur d'anciens monumens cette déeſſe couronnée de lauriers, tenant de ſa main droite un bâton de commandement. Sur ſon ſein, eſt un grand dragon à pluſieurs contours, qui avance ſa tête pour aller boire dans une patère ou coupe qu'elle tient de la main gauche: elle porte la couronne & le ſceptre comme reine de la médecine. On trouve un grand

Digitized by Google

nombre de ſtatues de cette déeſſe, parce que les perſonnes riches qui guériſſoient de grandes maladies, où elles avoient invoqué *Hygiea*, lui érigeoient des ſtatues en mémoire de leur convaleſcence. Les grecs donnèrent quelquefois le nom d'*Hygiea* à Minerve, & l'honorèrent ſous ce titre. Les romains, qui adoptèrent toutes les divinités des nations étrangères, ne manquèrent pas de recevoir dans leur ville la déeſſe de la ſanté, & de lui ériger un temple comme à celle de qui dépendoit le ſalut de l'empire. *Υγίεια*, *ſanté*, eſt le mot qui a donné lieu à créer la divinité appellée *Hygée* ou *Hygie*.

C'eſt la même divinité que *Salus* & que *Minerva Medica*. Auſſi porte-t-elle un caſque ſur un des beaux candélabres de marbre du palais Barberini de Rome.

Elle eſt toujours reconnoiſſable au ſerpent qui l'accompagne, ou qu'elle tient, ou auquel elle donne à manger. On la trouve ſouvent ſeule ſur les médailles & les marbres du capitole. Mais elle accompagne ordinairement Eſculape & Téleſphore.

HYGIÉE ſert de type aux médailles de Sala.

HYLAS, fils de Throdamante, roi de Myſie, s'attacha dès l'enfance à Hercule, & l'accompagna dans l'expédition de la Colchide. Les Argonautes étant arrivés ſur les côtes de la Troade, envoyèrent à terre le jeune prince avec ſes compagnons, pour chercher de l'eau. Les nymphes du lieu épriſes de ſa beauté l'enlevèrent, en ſorte qu'il ne reparut plus. Hercule qui l'aimoit tendrement, deſcendit à terre pour l'aller chercher; & l'appelant vainement, il fit retentir tout le rivage du nom d'*Hylas*, mille fois répété, dit Virgile.

On voit ce beau jeune homme tenant un vaſe, & arrêté par des nymphes, ſur un bas-relief du capitole, dédié aux fontaines & aux nymphes.

Souvent on trouve ſur les ſarcophages des anciens *Hylas* enlevé par les naïades (*Fabret. inſcript. c. 6, p. 432*); ſujet qu'on voit repréſenté au palais Albani; dans une ſorte de moſaïque, appellée par les Italiens *Commeſſo* (Giampini. *Vet. Monum. T. 1, T. 24.*) & compoſée de pierres colorées. C'eſt à ce trait de la fable que ſe rapporte cette inſcription peu connue qu'on voit ſur la face d'une colonne ſciée en deux, à la maiſon Caponi à Rome; nous n'en citerons que le vers qui a rapport au ſujet:

ΗΡΠΑCΑΝ ΗΔΕ ΤΕΡΠΝΗΝ
ΝΑΙΑΔΕC ΟΥ ΘΑ ΝΑΤΟC.

Dulcem hanc rapuerunt nymphae, non mors.

HYLAS ſur les médailles.

On voit ce jeune infortuné tenant une etuche, ſur une médaille de Cius, en Bithynie, frappée en l'honneur de Sévère-Alexandre.

HYLLUS ou HYLUS, fils d'Hercule & de Dejanire, fut élevé chez Ceix, roi de Trachine, à qui Hercule avoit confié ſa femme & ſes enfans, tandis qu'il étoit occupé à ſes fameux travaux. Après plus d'une année d'abſence de ce héros, Dejanire inquiète conſeilla à ſon fils d'aller chercher les traces de ſon père, pour recueillir au moins quelques nouvelles de ſa deſtinée. *Hylus* va à Cénée, où il trouve Hercule occupé à bâtir un temple à Jupiter, & à tracer le deſſin d'un bois ſacré: mais il eut le chagrin d'y arriver dans le moment où Hercule venoit de ſe revêtir de la fatale robe de Dejanire, & il fut chargé de porter à ſa mère les imprécations que le héros fit contre elle. Mais inſtruit de la funeſte erreur où le Centaure avoit fait tomber Dejanire, il excuſa ſa mère auprès d'Hercule. Ce héros ſentant que ſa dernière heure approchoit, ordonna à *Hyllus* de le porter ſur le mont Oeta, de le placer ſur un bucher, d'y mettre le feu de ſes mains, & enfin d'épouſer Iole, ſous peine d'imprécations éternelles. *Hyllus* après la mort de ſon père ſe retira chez Epalius, roi des Doriens, qui le reçut favorablement, & l'adopta même en reconnoiſſance des obligations qu'il avoit à Hercule, par qui il avoit été rétabli dans ſes états. Mais Euriſthée, ennemi irréconciliable d'Hercule & de ſa poſtérité, craignant qu'*Hyllus* ne fût bientôt en état de venger ſon père, vint le troubler dans ſa retraite, & l'obligea d'avoir recours à Théſée, roi d'Athènes. Ce prince parent & ami d'Hercule, prit hautement le parti des Héraclides, leur donna un établiſſement dans l'Attique, engagea les Athéniens dans leur querelle; & lorſqu'Euriſthée vint le redemander à la tête d'une armée, *Hyllus* commandant les troupes Athéniennes, lui livra bataille, le vainquit, le tua de ſa propre main, lui coupa la tête & l'envoya à Alcmène. Cependant la guerre continua toujours entre les Héraclides & les Pelopides, avec différens ſuccès, qui faiſoient craindre qu'elle ne durât long-temps. Alors le jeune Héraclide, pour la faire finir, envoya aux ennemis un cartel de défi, offrant de ſe battre contre quiconque ſe préſenteroit; à condition que s'il demeuroit victorieux, Atrée, chef des Pélopides, lui céderoit le thrône; & que s'il étoit vaincu, les Héraclides ne pourroient rentrer dans le Péloponèſe que cent ans après. *Hyllus* fut tué dans le combat, & ſes ſucceſſeurs ſe virent obligés de tenir le traité. *Voyez* HERACLIDES, IOLE.

HYLONOME. *Voyez* CYLLARE.

HYMÉE, chanſon des meûniers chez les anciens grecs, dite autrement *épiaulie*.

HYMEN ou HYMENÉE, étoit chez les grecs le dieu qui préſidoit plus particuliérement aux mariages; ſon nom même ſignifia dans la ſuite le mariage même, & il dérivoit du mot ὁμοιόω, qui ſignifie *demeurer enſemble, ou avoir le même ſentiment.* C'étoit un jeune homme d'Athènes, d'une extrême beauté, mais fort pauvre & d'une origine obſcure. Dans cet âge où un garçon peut aiſément paſſer pour fille, il devint amoureux d'une jeune Athénienne; mais comme elle étoit d'une naiſſance plus relevée que la ſienne, il n'oſoit lui déclarer ſa paſſion, & ſe contentoit de la ſuivre par-tout où elle alloit. Un jour que les dames d'Athènes devoient célebrer ſur le bord de la mer, la fête de Cérès, où ſa maîtreſſe devoit être, il ſe traveſtit en fille, & quoiqu'inconnu, ſa beauté & ſon air modeſte le firent recevoir dans la troupe religieuſe. Cependant quelques corſaires ayant fait une deſcente ſubite à l'endroit où étoit l'aſſemblée, enlevèrent toute la troupe, & la tranſportèrent ſur un rivage éloigné, où après avoir débarqué leur priſe, ils ſe livrèrent à la joie & à la débauche de la table. Accablés de vin & de ſommeil, ils s'endormirent. *Hymenée* ſecondé de ſes femmes, égorge tous les pirates, retourne ſeul à Athènes, déclare dans une aſſemblée du peuple, ce qu'il eſt, & ce qui lui eſt arrivé, & promet, ſi on veut lui donner en mariage celle des filles enlevées qu'il aimoit, de faire revenir toutes les autres. Sa propoſition eſt acceptée; il épouſe ſa maîtreſſe, & ce mariage fut ſi fortuné, que dans tous ceux qui furent célebrés depuis, on invoqua toujours le nom d'*Hymenée*, dont les grecs firent depuis un dieu, & en l'honneur duquel ils célébrèrent des fêtes appellées *Hymenées*. Dans la ſuite les poëtes créèrent une généalogie à ce dieu, les uns le faiſant naître d'Uranie, d'autres d'Apollon & de Calliope, ou de Bacchus & de Vénus.

On repréſentoit toujours l'hymen ſous la figure d'un jeune homme couronné de fleurs, ſur-tout de roſes & de marjolaine, tenant de la main droite un flambleau, de la gauche un voile de couleur jaune & portant une chauſſure jaune. Cette couleur étoit autrefois particuliérement affectée aux nôces: car on lit dans Pline que le voile de l'épouſée étoit jaune. *Voy.* TALASSIUS.

Sur un bas-relief de la villa d'Albani (*monum. inedit. n°.* 111.) qui repréſente les noces de Thétis & de Pelée, on voit l'*Hymenée* ſous la figure d'un jeune homme, avec une longue chevelure relevée ſur la tête & couronné de fleurs.

HYMETTIUS, ſurnom de Jupiter, pris du mont Hymette, dans le voiſinage d'Athènes, ſur lequel ce dieu avoit un temple. On a dit que les abeilles du mont Hymette avoient nourri Jupiter enfant, & qu'en récompenſe ce dieu leur avoit accordé le privilège de faire le miel le plus délicat de tout le pays.

HYMNE, *de Caſtor.* Les Lacédémoniens, en allant au combat, jouoient ſur la flûte un air qu'ils appelloient *Caſtoreum melos.* Quelques auteurs prétendent que ce fut Caſtor lui-même qui l'inventa, & que c'eſt d'où lui vient ſon nom; d'autres veulent que Minerve ait inventé l'hymne de Caſtor, & que cet air ait ſervi au commencement à danſer la pyrrhique.

HYMNES. Ce mot eſt toujours maſculin, lorſqu'il s'agit d'*hymnes* autres que les *hymnes* d'égliſe. *Voyez* cet article dans le dictionnaire de Grammaire & de Littérature.

HYMNIA, ſurnom de Diane, ſous lequel elle étoit invoquée dans un temple en Arcadie. Une vierge fut long-temps ſa prêtreſſe; mais Ariſtocrate lui ayant fait violence, on mit une femme mariée à ſa place. Diane-*Hymnia*, avoit encore ſous ce nom un temple dans le territoire d'Orchomène: il étoit deſſervi par un prêtre marié, qui ne communiquoit point avec les autres humains. (*Pauſan.*).

HYMNODE. HYMNOGRAPHIE. } *Voyez* le dictionnaire de Grammaire & de Littérature.

HYMNOLOGUS, Gruter (645. 4.) rapporte une inſcription dans laquelle il eſt fait mention d'un chantre, ou *hymnologue.*

HYONNE, femme d'Eleuſius, & mère de Triptolème, eut part aux honneurs que l'on rendit à ſon fils.

HYPÆPA, en Lydie. ΥΠΑΙΠΗΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper, ſous l'autorité de ſes magiſtrats, qui étoient quelquefois préteurs, des médailles impériales grecques en l'honneur d'Auguſte, d'Antonin, de Fauſtine jeune, de Criſpine, de Sept.-Sévère, de Domna, de Caracalla, de Géta, d'Elagabale, de Gordien Pie, de Tranquilline, de Dece, d'Etruſcille, de Valérien, de Salonine, de Gallien, de Néron, de Commode.

HYPÆTRÆ. Voyez HYPÉTRES.

HYPAR. Les grecs exprimoient par ce nom les deux marques ſenſibles de la préſence des dieux; car l'opinion des payens étoit que les dieux ſe manifeſtoient aux hommes, ou par le ſonge, ou par quelque réalité, ſoit en ſe montrant eux-

mêmes, ſoit en donnant des preuves ſenſibles de leur préſence par quelque merveilles ; lorſque, par exemple, Emilia, veſtale, accuſée d'avoir, par ſa faute, laiſſé éteindre le feu perpétuel, invoqua Veſta, & jetta ſa robe de lin ſur un autel, où il n'y avoit que de la cendre froide, priant la déeſſe que s'il n'y avoit point eu de ſa faute, elle fit en ſorte que ſa robe s'enflammât dans le moment, ce qui arriva ſelon ſa prière, dit Denis d'Halycarnaſſe. Cet auteur étoit ſi perſuadé que les dieux ſe montroient en ces deux manières, qu'il traite d'athées les philoſophes qui le nioient : ſi pourtant, ajoute-t il, on peut donner le nom de philoſophes à ceux qui ſe mocquent de ces apparitions des dieux arrivées, ou chez les grecs ou chez les barbares, & qui tournent en ridicule toutes les hiſtoires de cette nature, prétendant que ce ne ſont que de vaines fictions, & qu'aucun des dieux ne ſe mêle de ce qui ſe paſſe parmi les hommes. Cicéron, qui n'étoit pas des plus crédules, après avoir rapporté pluſieurs exemples des dieux qui s'étoient montrés en l'une & l'autre manière, dit, vers la fin du ſecond livre de la nature des dieux : ces apparitions fréquentes des dieux prouvent qu'ils veillent, & ſur les villes & ſur chaque particulier : cela ſe prouve auſſi par la connoiſſance des choſes futures que pluſieurs reçoivent, ſoit en ſonge, ſoit en veillant. *Voy.* AORASIE.

Le mot *hypar*, ὕπαρ, eſt grec, & ſignifie *apparition réelle*.

HYPATA. Dans la Theſſalie. Les médailles des Æmanes, ont été frappées vraiſemblablement dans cette ville.

HYPÉRASIUS, roi de Pellène, dans l'Achaie, fut père d'Amphion l'Argonaute.

HYPERBÉRÉTÉE, douzième mois des Macédoniens & de quelques grecs d'Aſie, comme d'Ephèſe, de Pergame, &c. On croit qu'il répond à notre mois de ſeptembre. Ce même nom eſt auſſi celui du douzième mois des autres grecs d'Aſie, comme ceux de Smyrne, d'Antioche, de Tyr, de Gaze, &c. des Syro Macédoniens, &c. Mais dans leur calendrier, il répond à notre mois d'octobre, parce qu'ils ne commençoient leur année qu'au mois qui répond à celui d'octobre : les Sidoniens, les Lyciens commençoient leur année à-peu près comme nous ; auſſi le mois d'*hyperberetée*, qui étoit le douzième, répond ſelon leur calendrier à notre mois de décembre. *Voy.* le P. Petau, Scaliger, Uſſerius, Noris, Valois, &c.

HYPERBOLÉIEN, nome, ou chant du même caractère que l'*Hexharmonien*. *Voyez* ce mot.

HYPERBORÉEN, ſurnom d'Apollon. Diodore dit que les *Hyperboréens* étoient des peuples qui habitoient au-delà du vent Borée, pour dire très-ſeptentrionaux (ὑπὲρ, *au-delà* & de Βορέας *Borée*). Il y a là une iſle, dit-il, auſſi grande que la Sicile : les habitans croient que c'eſt le lieu de la naiſſance de Latone ; & de là vient que ces inſulaires revèrent particulièrement Apollon ſon fils. Ils ſont tous, pour ainſi dire, prêtres de ce dieu ; car ils chantent continuellement des hymnes en ſon honneur. Ils lui ont conſacré dans leur iſle un grand terrein, au milieu duquel eſt un temple ſuperbe, de forme ronde, toujours rempli de riches offrandes. Leur ville même eſt conſacrée à ce dieu, & elle eſt pleine de muſiciens & de joueurs d'inſtrumens, qui célèbrent tous les jours ſes vertus & ſes bienfaits. Ils ſont perſuadés qu'Apollon deſcend dans leur iſle tous les dix-neuf ans, meſure du cycle lunaire : le dieu lui-même joue de la lyre & danſe toutes les nuits, l'année de ſon apparition, depuis l'équinoxe du printemps juſqu'au lever des pleyades, comme s'il ſe rejouiſſoit des honneurs qu'on lui rend. Enfin les *Hyperboréens* témoignoient leur vénération pour Apollon, en envoyant régulierement tous les ans à Délos, les offrandes qu'ils lui faiſoient des prémices de leurs fruits. Au commencement c'étoit deux ou trois vierges choiſies, accompagnées par cent jeunes gens d'un courage & d'une vertu éprouvée qui portoient ces offrandes ; mais les droits de l'hoſpitalité ayant été violés une fois dans la perſonne de ces étrangères, on prit le parti de faire paſſer ces offrandes comme de main en main, juſqu'à Delos, par l'entremiſe des peuples qui ſe trouvoient ſur le chemin, depuis leur pays juſqu'à Delos. Les grecs croyoient auſſi que ce dieu étoit venu du pays des *Hyperboréens*, au ſecours de Delphes, dans le temps que cette ville fut aſſiégée par les Gaulois.

HYPERCHIRIA, ὑπερχειρία, *ſoumiſe* ou *adoucie*. On avoit donné ce ſurnom à Junon, & on lui avoit élevé un temple, ſous cette invocation, dans la Laconie, après un débordement de l'Euroras.

HYPERDIAIEUXIS, eſt un rapport du vieux Bacchius, l'interval le entier du diapaſon entre deux tétracordes. Telle eſt la diſjonction qui règne entre les tétracordes hypaton & hyperboléon. *V.* TETRACORDE.

HYPERDORIEN, ou *Myxolydien*, mode de muſique ainſi nommé, parce que ſa fondamentale étoit une quarte au deſſus de celle du mode Dorien. On en attribuoit l'invention à Pythoclide.

HYPÉRENOR, l'un de ces hommes qui naquirent des dents de dragons ſemées par Cadmus. *Orgueilleux* s'exprime en grec par ὑπερήνωρ. *Voyez* CADMUS.

HYPERÉOLIEN, le pénultième à l'aigu des quinze modes de la muſique des grecs ; ce mode

non plus que l'hyperlydien qui le ſuit, n'étoit pas ſi ancien que les autres. Ariſtoxène n'en fait aucune mention, & Ptolemée qui n'en admettoit que ſept le retranche avec pluſieurs autres. Ce mode portoit le nom d'*Hypeocolien*, parce que ſa fondamentale étoit une quarte au deſſus de celle du mode éolien, dont il tiroit ſon origine.

HYPERESIA, dans l'Achaïe. Goltzius ſeul a attribué des médailles impériales grecques à cette ville.

HYPERHYPATE. Boëce, dans ſon traité *de muſicâ*, appelle ainſi la corde ajoutée aux deux tétracordes, pour former l'énéacorde, ou ſyſtême de neuf cordes complet, elle étoit immédiatement au-deſſus de l'*Hypate*, & c'eſt l'origine de ſon nom. Il paroît au reſte que l'*hyper-hypate* & la proſlambanomène étoit une ſeule & même corde, ainſi que le prétend Wallis, dans ſon *appendice* aux harmoniques de Ptolomée. *Voyez* PROSLAMBANOMENOS.

HYPERIASTIEN ou MYXOLYDIEN AIGU, c'eſt le nom qu'Euclyde & pluſieurs anciens donnent au mode de la muſique grecque, appellé *hypérionien* par d'autres auteurs. *Voyez* HYPERIONIEN.

HYPERION, fils d'Uranus, & frère cadet de Saturne, épouſa ſa ſœur Baſilée, dont il eut un fils & une fille, Helios & Séléné, tous deux admirables par leur vertu & leur beauté : ce qui attira ſur *Hyperion* la jalouſie des autres tirans. Ils réſolurent d'égorger *Hyperion*, & de noyer dans l'Eridan, ſon fils Hélius, qui n'étoit encore qu'enfant. *Voyez* BASILÉE, HELIAS, SELÉNE, THIA, TITAN.

HYPERIONIEN, un des modes de la muſique des grecs, appellé auſſi par quelques-uns *hyperiaſtien & mixolidien aigu.*

Ce mode avoit ſa fondamentale, une quarte au-deſſus de l'Ionien, dont il tiroit ſon origine ; & c'eſt le douzième mode du grave à l'aigu, ſelon le dénombrement d'Alypius. *Voyez* MODE.

HYPERIPNÉ, fille d'Arcas, & femme d'Endymion. *V.* ENDYMION.

HYPERLYDIEN, le plus aigu des quinze modes des grecs, dont on trouve le dénombrement dans Alypius. Ce mode non plus que ſon voiſin l'hypéréolien, n'étoit pas ſi ancien que les treize autres ; Ariſtoxène, qui les nomme tous, ne fait aucune mention de ces deux-là. Celui dont il eſt ici queſtion s'appelloit *hyperlydien*, parce que ſa fondamentale étoit une quarte au-deſſus de celle du mode lydien, dont il tiroit ſon origine.

HYPERMESE, la même corde qu'on nomme ordinairement *lychanos-hypaton. V.* LYCHANOS.

HYPERMIXOLYDIEN, mode de la muſique grecque. *Voyez* HYPERPHRYGIEN.

HYPERMNESTRE, une des cinquante filles de Danaüs, fut la ſeule qui eut horreur d'exécuter l'ordre cruel de ſon père, & qui ſe diſpenſa de garder le ſerment qu'elle avoit fait de tuer ſon époux la première nuit de ſes noces. Au lieu de porter le poignard dans le ſein de Lyncée, elle lui donna le moyen de s'évader. Danaüs qui vouloit exterminer toute la race de ſon frère, entra dans une grande colère contre *Hypermneſtre*, la fit traîner cruellement en priſon & vouloit la faire mourir comme rebelle à ſes ordres. Mais le peuple prit ſon parti, & obligea le pere de la rendre à Lyncée. *Hypermneſtre*, en mémoire de ſa délivrance, fit bâtir un temple à la déeſſe de la Perſuaſion. Ovide, dans ſa quatorzième héroïde, ſuppoſe qu'*Hypermneſtre*, chargée de chaînes, écrit à ſon époux, pour lui marquer ce qu'elle ſouffre, & le preſſant beſoin qu'elle a de ſon ſecours.

HYPERMENESTRE, une des filles de Teſtius, mère d'Amphiaraüs. *Voyez* AMPHIARAÜS.

HYPERPHRYGIEN, appellé auſſi par Euclyde *Hypermixolidien*, eſt en muſique le plus aigu des treize modes d'Ariſtoxène, faiſant le diapaſon avec l'hypodorien le plus grave de tous.

HYPERTHUSE, une des heſpérides. *Voyez* HESPERIDES.

HYPERTYRON, mot formé de ὑπὲρ, *deſſus*, & de θύρα, *porte* ; table que l'on met en forme de friſe ſur les jambages des portes & au-deſſus des linteaux des fenêtres dans l'ordre dorique.

HYPERTONIDE. Pollux ſemble indiquer (*Onomaſt. Liv. IV, cap.* 9.) qu'il y avoit autrefois un mode *hypertonide.*

HYPÈTHRES ; on appelloit ainſi certains temples des anciens, qui avoient en dehors deux rangs de colonnes tout autour, & autant en dedans ; mais tout le milieu étoit découvert comme nos cloîtres. Virruve dit que le temple de Jupiter-olympien à Athènes, étoit de cette forme. Et Pauſanias nomme un temple de Junon qui étoit ſitué ſur le chemin de Phalères à Athènes, où il n'y avoit ni toit, ni portes. Comme Jupiter & Junon ſont pris ſouvent pour l'air & le ciel, il convient, diſoit-on, que leurs temples ſoient à découvert, & ne ſoient point renfermés dans l'étendue étroite des murailles, puiſque leur puiſſance embraſſe tout l'univers. Strabon nous apprend une particularité ſur les *hypèthres*, ſavoir

qu'ils étoient remplis de ſtatues de différentes divinités. L'*hypèthre* du temple de la Junon de Samos, étoit rempli de ſtatues d'excellens ouvriers, dont trois coloſſales de Myron. Marc-Antoine les enleva toutes trois ; mais Auguſte en reſtitua deux, ſavoir celle de Minerve, celle d'Hercule, & n'en garda qu'une, qui étoit celle de Jupiter, pour la mettre dans un petit temple qu'il fit bâtir ſur le capitole.

HYPHI, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Egypte. *Voyez* EPHA.

HYPHIALTES ou EPHIALTES, nom que les grecs donnoient à certaines divinités ruſtiques; elles apparoiſſoient en ſonges, & les latins les appelloient Incubes. *V.* INCUBES.

HYPOCAUSTE, mot formé de *ὑπὸ*, *deſſous*, & de *καίω* j'*échauffe*; fourneau ſouterrain qui ſervoit à échauffer les bains & les appartemens chez les grecs & les romains. Voyez-en la deſcription au mot CHEMINEE.

HYPODIAZEUXIS dans la muſique des grecs, eſt au rapport du vieux Bacchius, l'intervalle de quinte, qui ſe trouve entre deux tétracordes, ſéparés par un troiſième tétracorde & par une diſjonction; ainſi il y a *hypodiazeuxis*, entre les tétracordes hypaton & diezeugmenon, & entre les tétracordes ſynnemenon & hyperboleon. *Voyez* TÉTRACORDE.

HYPODORIEN, le plus grave de tous les modes de l'ancienne muſique. Euclide dit que c'eſt le plus aigu; mais comme il eſt contredit par tous les autres auteurs, & qu'il ſe contredit lui-même un moment après, on doit croire que c'eſt une faute de copiſte ou d'impreſſion.

Le mode *hypodorien* a ſa fondamentale une quarte au-deſſous de celle du mode dorien, dont il tire ſon origine. *Voyez* MODE.

HYPOÉOLIEN, mode qu'Euclide appelle auſſi *hypolydien grave*. Il tire ſon origine du mode éolien, dont la fondamentale eſt une quarte au deſſous de la ſienne. *V.* MODE.

HYPOGÉE, tombeau ſous terre. Les grecs après avoir perdu l'uſage de brûler les corps des morts, les enterrèrent ſous terre dans des cercueils qu'ils nommèrent *hypogées*, & qui étoient ſemblables aux caveaux qu'on voyoit autrefois communément dans nos égliſes. Chaque corps chez les grecs avoit ſa place dans ces ſortes de monumens ſéparés, qui s'élevoient en forme de voûte.

Les *hypogées* des premiers romains étoient au rez-de chauſſée, & n'occupoient point autant de profondeur que ceux de Grèce, parce qu'on n'y enfermoit que les urnes qui contenoient les cendres des morts; mais dans la ſuite, les grandes richeſſes des particuliers les portèrent à imiter en ce point la magnificence des grecs, & bientôt ils la ſurpaſſerent à tous égards.

Non contens de bâtir à leur imitation des tombeaux ſouterrains compoſés de pluſieurs appartemens, dans chacun deſquels il y avoit un grand nombre de niches pour placer des urnes ſépulchrales, ils ornèrent encore ces appartemens ſouterrains de peintures à Freſque, de moſaïques, de figures de relief en marbre, & d'autres décorations d'une richeſſe & d'une dépenſe infiniment plus conſidérable que celle des plus belles ſépultures élevées ſur terre. On a eu lieu de le connoître par les *hypogées* qu'on a découverts de temps en temps, en fouillant des ruines auprès de Rome.

Ce mot eſt formé d'*ὑπὸ*, deſſous, & de *γῆ*, terre. Vitruve a appliqué ce terme abuſivement à toutes les parties d'un bâtiment, qui ſont ſous terre, comme les caves, les ſelliers, les garde-mangers, &c. Mais ce n'étoit point là le ſens du mot *hypogée* dans ſon origine. (D. J.)

HYPOGLOTTIDE, ſ. f. couronne de laurier d'Alexandrie, qui étoit très odorant. On voit la figure d'un *hypoglottide*, ſur une médaille de la ville de Myrine, en Troade, qui couronne la célèbre amazone de ce nom, dont il eſt parlé dans Athénée, dans Strabon, & ſur-tout dans Diodore de Sicile. Triſtan a tâché d'expliquer cette médaille, mais il ne paroit pas qu'il ait réuſſi. (D. J.).

HYPOIASTIEN, un des modes de l'ancienne muſique. *Voyez hypoïonien.*

HYPOIONIEN, *Muſique*, le ſecond au grave des modes de l'ancienne muſique qu'Euclide appelle auſſi *hypoïaſtien* & *hypophrigien* grave. Sa fondamentale étoit une quarte au deſſous du mode ionien. *V.* MODE.

Euclide diſtingue deux modes hypoïoniens; ſavoir l'aigu dont nous venons de parler, & le grave qui eſt le même que l'*hypoéolien*. *Voyez* ce mot.

Quelques-uns attribuent l'invention du mode *hypolydien* à Polymneſte, d'autres à Damon l'Athénien.

HYPOPHRYGIEN, mode qui tiroit ſon origine du Phrygien, dont la fondamentale étoit une quarte au-deſſus de la ſienne.

HYPOPODIUM, ou *Scabillum*, marche-pied des romains.

HYPOPROPHÈTES. On appelloit ainſi les ſubdélégués des devins, c'eſt-à-dire, de ceux qui publioient les oracles; les *hypoprophètes* faiſoient leurs fonctions en leur abſence.

HYPORCHÉME, ſ. m. on appelloit ainſi chez les grecs une ſorte de poéſie, faite non-ſeulement pour être chantée & jouée ſur la flûte & ſur la cythare, mais encore pour être danſée au ſon des voix & des inſtrumens. C'eſt un chant accompagné de danſe, dit Proclus: or, cette danſe, ſelon Athénée, étoit une imitation ou une repréſentation des choſes même exprimées par les paroles que l'on chantoit. Lucien ſemble inſinuer que les *hyporchemes* ſe danſoient le plus ordinairement au ſon de la lyre ou de la cythare; auſſi étoit-ce, comme l'aſſure Athénée (*lib. XIV, cap.* 7), une des trois eſpèces de poéſie lyrique, ſur le chant deſquelles on danſoit, & cette danſe *hyporchématique*, continue-t-il, avoit beaucoup de rapport avec la danſe comique appellée *cordax*, l'une & l'autre étant enjouée & badine. *Voyez* CORDAX.

Cependant s'il en faut croire le théteur Ménandre, l'*hyporchème*, ainſi que le péan, étoit conſacré au culte d'Apollon, & en ce cas là, ſans doute, la danſe devenoit plus ſérieuſe. Elle ſe faiſoit, dit l'auteur du grand étymologique, autour de l'autel de la divinité, pendant que le feu conſumoit la victime. Sur quoi il eſt bon de remarquer d'après Athénée (*lib. XIV, cap. 6.*), qu'anciennement les poètes eux-mêmes enſeignoient ces danſes à ceux qui devoient les executer, leur preſcrivoient les geſtes convenables à l'expreſſion de la poéſie, & ne leur permettoient pas de s'écarter du caractère noble & mâle qui devoit régner dans ces ſortes de danſes. On peut conſulter ſur ce point Meurſius, dans ſon traité intitulé *orcheſtra*. Du reſte, Plutarque, dans ſon traité de la muſique, dit qu'il y avoit de la différence entre les péans & les *hyporchèmes*. Sur quoi il prend à témoin Pindare, qui a cultivé l'un & l'autre genre de poéſie. Mais comme nous n'avons rien aujourd'hui de ce poète, ni en l'un ni en l'autre genre, nous ne pouvons fixer cette différence, ni le nombre, ni la qualité des pieds qui entroient dans la poéſie *hyporchématique*; on conjecture ſeulement que les vers étoient de meſure inégale, & que le pyrrhique y dominoit. (Note de Burette, *ſur le traité de la muſique de Plutarque. Mém. de l'acad. des belles-lettres, tom. X.*) (D. J.)

HYPOSCÈNE ou HYPOSCÉNION. C'étoit chez les grecs une enceinte de colonnes autour du *logeum*, où les mimes & les joueurs d'inſtrumens ſe tenoient ordinairement. ὑπὸ, *ſous*, & σκηνὴ, *tente*.

HYPOSTASE archique. *V.* CORYBANTES.

HYPOTÉATRALE. Il paroit qu'il y avoit une eſpèce de flute nommée *hypoteatrale*, parce que ſuivant toutes les apparences, elle ſervoit principalement pour le théâtre.

HIPOTRÈTE, ſorte de flûte des anciens, dont Athénée ne nous rapporte que le nom.

HIPPA, une des nourrices de Bacchus, ſelon le faux Orphée.

HYPPANIUS, roi inconnu.

Ses médailles avec ΥΠΠΑΝΟΥ, ſont:

RRRR. en or.

O. en argent.

O. en bronze.

HYPPOPHORBE. Les lybiens, au rapport de Pollux, avoient inventé une eſpèce de flûte nommée *hyppophorbe*, parce qu'elle rendoit un ſon aigre très aigu, & reſſemblant au hennîſſement d'un cheval. L'*hyppophorbe* ſe faiſoit de laurier dépouillé de ſon écorce & de ſa moelle, & ſervoit à ceux qui gardoient les chevaux dans les pâturages.

HYPPOSÉUS, roi des Lapithes, père de Cyrène. *Voyez* CYRÈNE.

HYPPOTÉS, petit-fils d'Hercule, tua à Naupacte, le devin Arnus, qu'il prit pour un eſpion des Pélopides. Apollon, pour venger la mort d'un de ſes miniſtres, envoya la peſte dans l'armée des Héraclides: l'oracle conſulté, dit que pour faire ceſſer ce fléau, il falloit exiler le meurtrier, & célébrer des jeux funèbres en l'honneur du devin. *Hyppotés* obéit à l'oracle, ſe bannit lui-même, & donna à ſon fils Alethès, le commandement de l'armée avec laquelle celui ci s'empara de Corinthe.

HYPSÆUS, ſurnom de la famille PLAUTIA.

HYPSÉLIS, dans l'Égypte. ΥΨΗΛΙ.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Hadrien.

HYPSIPYLE étoit fille de Thoas, roi de l'iſle de Lemnos & de Myrine. La fable dit que les femmes de Lemnos ayant manqué de reſpect à Vénus, & négligé ſes autels, cette déeſſe, pour les en punir, les avoit toutes tendues d'une odeur ſi inſupportable, que leurs maris les avoient abandonnées pour leurs eſclaves. *Voy.* LEMNOS. Les Lemniennes, piquées de cet affront, firent un complot entr'elles, contre tous les hommes de leur iſle, & égorgèrent pendant une nuit, tous ceux qu'elles trouvèrent. Il n'y eut qu'*Hypſipyle*

ſipyle qui conſerva la vie au roi ſon père, qu'elle fit d'abord cacher dans le temple de Bacchus, & enſuite ſauver ſecrètement dans l'iſle de Chio. Après le maſſacre des hommes elle fut élue reine de Lemnos. Quelque temps après, les Argonautes faiſant route vers la Colchide, relâchèrent dans cette iſle. Jaſon, leur chef, épris des charmes de la reine, qui, probablement, n'avoit point été compriſe dans la vengeance de Vénus, de même qu'elle n'avoit point pris de part au crime des Lemniades, s'arrêta deux ans à ſa cour, dans les bras de l'amour. Au bout de ce temps *Hypſipyle* le laiſſa partir pour la conquête de la toiſon d'or, à condition qu'à ſon retour, il repaſſeroit chez elle avant de rentrer dans la Grèce : mais Jaſon ſéduit par Médée, ne ſe ſouvint plus d'*Hypſipyle*, ni des enfans qu'il en avoit eus, au nombre deſquels on compte entr'autres Eunée. C'eſt cette ingratitude qu'Ovide fait reprocher à Jaſon, par *Hypſipyle*, dans la ſixième de ſes héroïdes, où elle exprime ſi vivement ſon deſeſpoir, & la honte d'un oubli ſi étrange & ſi peu mérité. Cette princeſſe eut un autre chagrin qui lui fit peut-être oublier le premier. Les dames de Lemnos ayant appris que le roi Thoas étoit plein de vie, & qu'il régnoit dans l'iſle de Chio, par les ſoins de ſa fille, conçurent tant de haine contre *Hypſipyle*, qu'elles l'obligèrent de deſcendre du trône, & de ſortir même de l'iſle. On dit que cette malheureuſe reine s'étant cachée ſur les bords de la mer, y fut enlevée par des pirates, & vendue à Lycurgue, roi de Theſſalie, qui la fit nourrice de ſon fils. Un jour ayant laiſſé ſon nourriſſon aux pieds d'un arbre, pour aller montrer une fontaine à des étrangers, elle le trouva au retour, tué par un ſerpent. Lycurgue voulut la faire mourir ; mais Adraſte & les Argiens, pour qui elle avoit abandonné l'enfant, prirent ſa défenſe & lui ſauvèrent la vie. *Voyez* ARCHÉMORE, LEMNOS, NEMÉENS, POLIXO.

HYPSISTUS, ſelon Sanchoniathon, demeurant aux environs de Biblos, eut pour femme Béruth, dont il eut un fils, nommé *Uranus*, & une fille qui porta le nom de *Gé*. C'eſt le nom de ces deux enfans, dit cet auteur, que les grecs ont donné au Ciel & à la Terre. *Hypſiſtus* étant mort à la chaſſe, on l'honora comme un dieu, & on lui fit des libations & des ſacrifices ; il fut regardé dans la ſuite chez les phéniciens, comme le père ou le premier des dieux.

Ὕψιστος ſignifie très-haut. *Voyez* URANUS, GÉ.

HYPSURANIUS étoit, ſelon Sanchoniathon, fils des premiers géants ; il habita à Tyr, & inventa l'art de conſtruire des cabanes de roſeaux & de joncs, & l'uſage du papyrus. Après ſa mort, ſes enfans lui conſacrèrent des morceaux informes de bois & de pierre, qu'ils adorèrent, & ils établirent des fêtes annuelles en ſon honneur.

HYRCANIS, en Lydie. ΤΥΡΑΝΝΟΣ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRRR. en bronze..... *Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper, ſous l'autorité de ſes préteurs, des médailles impériales grecques en l'honneur de Commode, de Maxime, des deux Philippes, d'Otacilie.

HYRGALÆA, dont on ignore la ſituation.

On a quelques médailles impériales grecques de cette ville, ſelon le P. Hardouin.

HYRIÉUS, père d'Orion. Jupiter, Neptune & Mercure, voyageant ſur la terre, logèrent chez *Hyriéus*, & furent ſi contens de la réception qu'il leur fit, qu'ils lui demandèrent ce qu'il ſouhaitoit le plus au monde, promettant de le lui accorder. *Hyriéus* leur témoigna qu'étant ſans enfans, il ne deſiroit rien tant que d'en avoir ; & peu de temps après naquit Orion. *Voyez* ORION.

HYRIÉUS fit faire un édifice pour renfermer ſes tréſors, par Agamède & Trophonius. *Voyez* AGAMÈDE.

HYRMINE, mère d'un des perſonnages connus ſous le nom d'Actor. *Voyez* ACTOR.

HYRPACE, fille de Borée & de Chlotis. *V.* BOREE.

HYSGINUS color. Le mélange de la pourpre terreſtre & de la pourpre marine, c'eſt-à-dire, du rouge & du violet, produiſoit, ſelon Pline (IX. 41.), la nuance appellée *hyſginus color.* C'étoit probablement le *cramoiſi.*

HYSIUS, ſurnom donné à Apollon, à cauſe d'un temple qu'il avoit à *Hyſia* en Béotie, où il rendoit des oracles. Il y avoit un puits dont l'eau mettoit, diſoit-on, le prêtre en état de donner des réponſes ſûres, lorſqu'il en avoit bu.

HYSTÉRIES, fêtes d'Argos, conſacrées à Vénus, dans leſquelles on lui immoloit des cochons, appellés ὗς. (*Athen. Deipn. lib. III.*)

HYSTÉROLITE, pierre ainſi nommée, parce qu'elle repréſente d'une manière aſſez diſtincte l'extérieur des parties ſexuelles des femmes. Ce ſont des empreintes de la coquille bivalve, appellée *bucardite*, ou cœur de bœuf.

Falconnet croyoit que l'*hyſtérolite* eſt la même pierre que celle que les anciens appelloient *pierre*

de la mère des dieux, & qu'ils croyoient tombée du ciel ; elle étoit d'une grandeur médiocre, d'une couleur noire, & l'on y voyoit une apparence de bouche. Ce ſavant académicien ajoute que, peut-être par rapport à une reſſemblance qui n'eſt guere éloignée de celle de la bouche, le culte de cette pierre fut imaginé ; & on ne crut point trouver de ſymbole plus convenable que cette pierre ainſi figurée, pour repréſenter une déeſſe qui, ſelon les poëtes étoit la mère des dieux & des hommes, & qui, ſelon les philoſophes, étoit la nature même, ſource féconde de tout ce qui paroît dans l'univers. *Voyez* les Mém. de l'Acad. royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, tom. VI, pag. 528.

HYSTÉROPOTMES, ſ. m. On nommoit ainſi chez les grecs les perſonnes qui revenoient chez leurs parens après un ſi long voyage dans les pays étrangers, qu'on les avoit cru mortes. On ne leur permettoit d'aſſiſter à la célébration d'aucune cérémonie réligieuſe, qu'après leur purification, qui conſiſtoit dans une ſorte d'enveloppement de robe de femme, afin que de cette manière ils paruſſent comme de nouveaux nés. (*Heſychius.*)

Digitized by Google

I.

SUR la diſtinction de l'I voyelle & de l'J conſonne, *voyez* l'J après tous les articles de l'I voyelle.

Chez quelques auteurs I étoit une lettre numérale qui ſignifioit cent ſuivant ce vers :

I. C. *Comparerit, & centum ſignificabit.*

Mais ce qu'il y a de prouvé, c'eſt qu'I ſignifie un dans le nombre romain ordinaire, & étant répété, il déſigne autant d'unités qu'il eſt répété de fois: I, un; II, deux; III, trois; IIII, quatre. On ne le multiplie pas davantage; car cinq s'exprime par un V. Si la lettre numérale I eſt placée devant V, ou X, elle indique qu'il faut ôter un de cinq ou de dix. Ainſi IV ſignifie quatre, & IX ſignifie neuf; XIV, quatorze; XIX, dix-neuf. On ne place jamais l'I en ce ſens avant une lettre numérale de plus grande valeur que lui, rel que C, D, L, M. Ainſi 49 n'eſt point IL, mais XLIX.

Les anciens ont dit *decumus* pour *decimus*, *optumè* pour *optimè*, *maxumus* pour *maximus*, *poſtumus* pour *poſtimus*.

Pourquoi les inſcriptions romaines renferment-elles tant d'I, qui ſurpaſſent en hauteur les autres lettres des mêmes lignes? Les grammairiens répondent qu'on les employa pour diſtinguer les I longs & douteux des brefs, pour tenir lieu de deux I; pour déſigner les I, qui devoient être écrits, & même prononcés *ei*. Mais le cardinal Norris, (ſuivi de pluſieurs ſavans) eſt d'un avis contraire. Il ne diſconvient pas à la vérité que l'I allongé n'en remplace ſouvent deux. Cependant ne voit-on pas auſſi quelquefois deux grands I, à côté l'un de l'autre? & vit-on jamais quatre petits *i*, ſe ſuivre en latin: les deux grands I ne leur ſont donc pas ſubſtitués. Quoique l'I ſoit ſimple & bref, il ne laiſſe pas d'être exprimé plus d'une fois par un I de taille giganteſque. Ces I ſemblent donc avoir été abandonnés au caprice des anciens écrivains, graveurs & ſculpteurs. Il eſt pourtant aſſez vraiſemblable, qu'ils furent d'abord aſtreints à des règles, dont ils ne s'écartèrent que par ignorance, ou parce qu'ils ſuivoient une prononciation vicieuſe. Ainſi les grammairiens & les antiquaires, pourroient bien avoir raiſon: pourvu qu'on attribue à différens temps, à différens lieux, & à différentes circonſtances, cette variété d'uſages.

Dans les anciens manuſcrits on ſupptime un *i* dans *reicere*, & autres mots ſemblables; parce qu'ordinairement l'*i* étoit double entre deux voyelles, comme dans *troia* pour *troija*, *ajacem* pour *aijacem*, *maia* pour *maija*, *traiani* pour *traijani*.

On les ſupprimoit auſſi ſouvent dans les génitifs des inſcriptions de la proſe & des vers: ainſi *ſeptimi*, *aureli*, &c. pour *ſeptimii*, *aurelii*; *nec cura peculi* pour *peculii*, dans Virgile, &c.

Les marbres, bronzes, manuſcrits, diplômes, où des points ſont régulièrement placés ſur les *i*, datent d'avant le XIVe. ſiècle. Si ces monumens ſont originaux, ils doivent paſſer pour ſuſpects ou ſuppoſés, ſelon qu'ils s'éloigneront plus ou moins de ce terme. Mais s'ils ne ſont que des copies figurées, ces points doivent être enviſagés comme des fautes des écrivains ou de graveurs, peu attentifs ou peu inſtruits. Les points ſur les *i* n'ont commencé tout au plutôt, que vers la fin du XIVe. ſiècle. Peu à-peu on les a ſubſtitués aux accens formés juſqu'alors en lignes obliques & courbes. Ils ne les remplacèrent encore conſtamment, que pendant le cours du XVIe. ſiècle. *Voyez* PONCTUATION.

I. (*Nouv. Diplom.*). La première ſérie de l'I lui conſerve ſa figure droite, ou du moins en approche. Première ſous-ſérie, *I* incliné avant B. C. 2e. terminé en rond, deux ſiècles avant ſa naiſſance; de plus en loſange, en creux, en griſe, &c. Juſqu'au gothique; 3e. horizontal, perpendiculaire; même durée: 4e. en crochet; 5e. en pyramide ou pointe, moyen & bas âge.

La IIe. lui prête la figure du T droit ou renverſé, du Γ ſoit contourné, ſoit naturel. 1°. En T, durant les cinq premiers ſiècles; 2°. en Γ ou ⊤, même âge; en ⊥, avant J. C. & un peu après.

La IIIe. emprunte la figure de l'L, & ſe rapporte généralement aux quatre premiers ſiècles. Première ſous-ſérie, baſe ou traverſe en ∽; 2e. ſeulement courbée en deſſous; 3e. relevée en angle; 4e. en ligne droite; 5e. courbée en deſſus.

La IVe. ſérie d'une plus grande antiquité, tranſforme les I en L. & S, C, F, Y, Z, & ſe ſubdiviſe conſéquemment en cinq ſous-ſéries.

La Ve. diviſion en forme d'J conſonne, ne peut fixer ſon âge que par ſes ſous-ſéries; première, coupée par une barre médiane, ſe réfere aux trois premiers ſiècles; 2e. ſans traverſe depuis la plus haute antiquité juſqu'au bas temps; 3e. gothique.

La VIe. ſuite enchérit ſur toutes les autres, par ſes irrégularités. Preſque tous ſes caractères ſont poſtérieurs au XIIe. ſiècle; 1e. baſe maſſivement

(*Diod.* L. III, § 62. *Clem. Alex. Proſt.* p. 15.). Cette fable, qui faiſoit originairement partie de l'hiſtoire d'*Iacchus*, étoit enſuite entrée dans celle de Bacchus-Thébain, depuis qu'Onomacrite avoit imaginé d'y introduire les titans (*Pauſan.* Arcad. C. XXVII). Il eſt facile de s'appercevoir que le corps d'Oſiris déchiré par Typhon, avoit donné lieu à cette ancienne tradition ».

» L'enfant de Proſerpine, déſigné par l'épithète de *Chronien* ou infernal, avoit été mis au nombre des divinités des enfers (*Artemid. Harpocr. in* v. *Ἀτυνη.*), parce qu'il ſervit de guide pour y deſcendre, à Cérès, qui avoit appris à Eleuſis l'union de ſa fille unique avec Pluton. Cette épithète paroît encore convenir à *Iacchus*, honoré chez les Thébains, ſous le nom de *Zagrée*, que les poëtes lui donnent en le faiſant naître également de Proſerpine (*Schol. Pind* Iſthm. Od. VII. Callim. fragm. ap. Etym. magn. in v. infr. cit.) A la lettre ce mot ſignifie un grand chaſſeur (*Etym. magn. in v.* Ζαγρεύς. *Heſych.* in h. v.), & par une métaphore ordinaire, un homme fort & agile; ce qui démontre l'identité d'Iacchus-Zagrée, avec Bacchus *Æſymnete*, ce dernier ſurnom déſignant auſſi un jeune homme vigoureux. On célébroit tous les ans à Patras, dans l'Achaïe, la fête de ce Bacchus; & la nuit qui la précédoit, le prêtre de ce dieu apportoit un coffre, dans lequel on gardoit ſa ſtatue. Tous les enfans du pays, après avoir dépoſé leur couronne d'épis de bled, aux pieds de Diane, & s'être lavés dans le fleuve Méilichus, alloient avec d'autres couronnes de lierre, au temple de Bacchus Æſymnete (*Pauſan.* Achaïe, c. 20). Pauſanias, qui nous apprend ces détails, obſerve que cette dernière cérémonie n'étoit pas fort ancienne; je crois qu'elle remonte au temps où les grecs confondirent Bacchus Æſymnete, ou *Iacchus*, avec le fils de Sémélé, dont le lierre étoit le ſymbole particulier ».

» Quoique les Crétois fiſſent jouer à Jaſinn, dans leurs myſtères, le rôle d'*Iacchus*, il paroît néanmoins qu'ils donnoient encore à ce dernier, le nom d'Eubule, ſelon eux, fils de Cérès (Diod. L. V, § 76). L'auteur des hymnes fauſſement attribuées à Orphée, après avoir appellé *Eubule*, celui qui accompagna cette déeſſe aux enfers, lui donne enſuite le nom de Bacchus *Theſmophore*, (hymn. XL, XLI, v. 5—4); ce qui ne convient qu'à *Iacchus*; ainſi que l'épithète d'*Iſomator*, égal à ſa mère Cérès (*Heſych.* in h. v.), dont il partageoit les attributs ».

» Si le jeune *Iacchus* n'eſt point le Bacchus-Thébain, quelle peut être ſon origine? Il ſemble d'abord que le coffre dont on vient de parler, & cette mutilation totale attribuée aux titans, prouveroit ſon rapport intime avec Oſiris, le prototype du véritable Bacchus. Mais on doit ſe rappeller que les grecs appliquoient à pluſieurs divinités, ce qui concerne l'époux d'Iſis, & qu'ils ont ſouvent tout confondu. Horus, fils de cette déeſſe, fut d'ailleurs comme ſon père, mis en pièces; fable allégorique, dont Plutarque ſe contente de faire mention, ſans oſer l'expliquer, en aſſurant ſeulement qu'il eſt très-difficile d'en pénétrer le ſens (*De Iſ. & oſir.* § 20.).

» Diodore nous dit qu'Horus fut maſſacré par les titans, & reſſuſcité enſuite par ſa mère Iſis, qui lui apprit la médecine (*Diod.* L. 1, § 25). Ceci n'eſt qu'une fable grecque, appliquée maladroitement, ſuivant le ſyſtême d'Evhémère, à l'ancienne théologie des Égyptiens; puiſque les titans leur étoient inconnus (*Pauſan.* Arcad. C. XXXVII). Cependant il n'eſt pas moins certain qu'Horus eſt ſuppoſé avoir eu le même ſort qu'*Iacchus*, dont les attributs conviennent parfaitement à ce fils d'Iſis, le ſymbole du monde, viſible & ſurnommée par cette raiſon, *Kaimin*, c'eſt-à-dire, viſible (*Plut.* de Iſis & Oſir. § 56.) ».

(Article tiré des *recherches ſur les myſtères du Paganiſme*, de M. le baron de Sainte-Croix).

IACRA, une des Néréides dans Héſiode.

JAETIA, en Sicile. ΙΑΙΤΟΥ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

JAKSHABAT, nom du douzième & dernier mois de l'année des tartares orientaux, & de ceux dont les hordes ſont partie de l'empire de la Chine, des igméens & des cataïens. Il répond au mois de novembre. On l'appelle auſſi *Jaeſchaban*.

Ce nom dans la langue des tartares orientaux veut dire *roſalis ſhabat*, c'eſt-à dire, *ſchabat*, pendant lequel il y a beaucoup de pluie ou de roſée.

IALÉMOS, c'eſt le dieu qui préſidoit chez les grecs aux funérailles, & en général à tous les devoirs funèbres qu'on rendoit aux morts.

On donnoit le même nom aux chanſons lugubres. *Voyez* NÆNIA.

IALMENUS, fils du dieu Mars & de la belle Aſtiochè, commandoit avec Aſcalaphe les béotiens d'Orchomène au ſiège de Troye. *Voyez* ASTIOCHÉ.

IAMBÉ, nom d'une fille de Pan & de la déeſſe Écho, attachée au ſervice de Métanire. Elle avoit l'humeur agréable & divertiſſante. Voyant

Cérès accablée de triſteſſe pour la perte de ſa fille, elle ſut charmer ſa douleur, & la faire rire par des contes plaiſans qu'elle lui fit en vers *iambes*, qui ont pris d'elle ce nom. *Voyez Nicandre* (*Alexipharm.*)

IAMBE. Pollux (*Onomaſt. liv. IV. ch. IX.*) met le *ïambe* au nombre des modes propres aux petits joueurs de cithare. *Voyez* PYTHIQUE.

Le *ïambe* étoit auſſi la troiſième partie du nome pythien, ſuivant le même auteur. Suivant Strabon, le *ïambe* compoſoit, avec le dactyle, la quatrième partie de ce même nome. *Voyez* PYTHIEN.

IAMBIDES, nome ou mode, à l'uſage de ceux que Pollux appelle *petits joueurs de cithare.* (*Onomaſt. liv. IV. chap. IX.*) *V.* PYTHIQUE.

IAMBIQUES. Il y avoit dans la muſique des anciens deux ſortes de vers *ïambiques*, dont on ne faiſoit que réciter les uns au ſon des inſtrumens, au-lieu que les autres ſe chantoient. On ne comprend pas bien quel effet devoit produire l'accompagnement des inſtrumens ſur une ſimple récitation; & tout ce qu'on en peut conclure raiſonnablement, c'eſt que la plus ſimple manière de prononcer la poéſie grecque, ou du moins l'*ïambique*, ſe faiſoit par des ſons appréciables, harmoniques, & tenoit encore beaucoup de l'intonation du chant.

IAMBYCE. Parmi les inſtrumens à cordes des anciens dont parle Pollux, on en trouve un nommé *ïambyce*; & Muſonius, *de luxu græcorum*, dit que c'étoit une eſpèce de cithare triangulaire inventée par Ibicus.

IAMIDES. Il y avoit dans la Grèce deux familles qui étoient ſpécialement deſtinées aux fonctions d'augures, celle des *Iamides* & celle des *Clytides*. Pindare fait mention dans ſes odes des *Iamides*.

IAMUS. } *Voyez* JANUS.
IANES. }

IANESSA, une des Néréides.

IANIRE; nom d'une nymphe Océanide & d'une Néréide, qui, ſelon Homère, jouoit avec Proſerpine quand elle fut enlevée.

IANISQUE, fils d'Eſculape & de Lampétie. Le ſcholiaſte d'Ariſtophane (*in Pluto. v.* 701.) eſt le ſeul écrivain qui en faſſe mention.

IANTHE, femme de Crète, épouſa Iphis; & le jour même de ſes noces elle fut changée en homme, dit Ovide. *Voyez* IPHIS.

IANTHE, une des nymphes Océanides.

IANTHINÆ veſtes, étoffes couleur de violette. (*Plin. lib. XXI. cap. VI & VIII.*)

IAO, nom de dieu; c'eſt le même nom que le *Jehova* des juifs, que les grecs prononcèrent *Iao*, *Iaw.* (*Diodor. ſicul. lib. I.*) Les gnoſtiques l'employoient ordinairement, & ils l'ont placé ſouvent ſur les *abraxas* & autres pierres gravées de leur temps. On le lit dans le fameux oracle de Claros, rapporté par Macrobe (*Saturn. I.* 17.). Il y eſt appellé *tendre* ou *foible*, par alluſion au ſoleil d'hiver, ou ſoleil naiſſant. *Voyez* HARPOCRATE.

IAOR ou IARO. *Voyez* IEOR.

IAPIS, fils d'Iaſus, fut dans ſa première jeuneſſe l'objet de la tendreſſe d'Apollon, dit Virgile: & ce dieu lui offrit dès-lors tous ſes dons, ſon arc, ſes flèches, ſa lyre & ſa ſcience augurale. Mais *Iapis*, dans le deſir de prolonger les jours de ſon père infirme, aima mieux qu'Apollon lui fît connoître les vertus ſalutaires des plantes, & qu'il lui apprît à guérir les maladies des hommes.

C'eſt le médecin que le poète introduit pour guérir Énée d'une bleſſure qu'il avoit reçue dans un combat contre les latins.

IARBAS, roi de Gétulie, étoit fils de Jupiter-Ammon, ſelon Virgile, & d'une nymphe du pays des Garamanthes. Il avoit élevé dans ſes états, à l'auteur de ſa naiſſance, cent temples magnifiques & cent autels, ſur leſquels on immoloit nuit & jour des victimes. Ce prince irrité du refus que Didon avoit fait de l'épouſer, déclara la guerre aux carthaginois: ceux-ci pour avoir la paix, voulurent obliger leur reine à cette alliance; mais la mort de Didon mit fin à la guerre & aux eſpérances de *Iarbas*. *Voyez* DIDON.

IAPIX, fils de Dédale, donna ce nom à ce canton de l'Italie méridionale, qui formoit proprement l'ancienne Pouille & la Meſſapie.

IAPIX, vent de l'Oueſt-nord-oueſt, quand il ſouffle de la pointe orientale de l'Italie. On l'a confondu mal-à-propos, & Dacier entr'autres, avec le *corus* des latins, & l'*argeſtes* des grecs. Le vent régionaire, nommé *ïapix*, étoit favorable à ceux qui s'embarquoient à Brindes pour la Grèce, ou pour l'Égypte, parce qu'il ſouffloit toujours en poupe juſqu'au-deſſous du Péloponnèſe; voilà pourquoi Horace, liv. I, ode III, le ſouhaite au vaiſſeau qui devoit porter Virgile ſur les côtes de l'Attique:

Ventorumque regat pater obſtrictis aliis, præter
iapyga

Digitized by Google

Navis, quæ tibi creditum debes Virgilium; finibus atticis

Reddas incolumem, precor, & ſerves animæ dimidium meæ.

IAR ou HAR, mois des hébreux, qui répond à notre mois d'avril. Il étoit le huitième de l'année civile, & le ſecond de l'année ſainte, & n'avoit que vingt-neuf jours.

JARDAN, roi de Lydie, père d'Iole, maîtreſſe d'Hercule. *Voyez* IOLE.

IARIBOLOS, divinité palmyrénienne, dont le nom ſe lit dans les inſcriptions des ruines de Palmyre. Elle avoit, ſelon les apparences, les mêmes attributs que le dieu Lunus des phéniciens, je veux dire une couronne ſur la tête, & un croiſſant derrière les épaules; car *iari* ſignifie le *mois* auquel la lune préſide. *Iaribolus* n'eſt peut-être que *baal* ou *bélus*, ou le ſoleil qui tourne en différentes manières. La difficulté d'exprimer les mots orientaux en caractères grecs, a fait donner ces divers noms au ſoleil. *Iaribolus* a été la principale divinité des phéniciens & des palmyréniens; de ce mot *baal* ou de *bélus* ont été formés *malakbelus*, *aglibolus*, *iaribolus*, & autres ſemblables qu'on trouve dans les inſcriptions de Palmyre.

IASION, fils de Jupiter & d'Électre, une des Atlantides, eut les bonnes graces de Cybele, qui le rendit père de Coribas. Comme *Iaſion* perfectionna l'agriculture, dont Cérès avoit, dit-on, appris l'uſage aux grecs, la fable a ſuppoſé qu'il étoit devenu amoureux de Cérès, & qu'ayant voulu attenter à ſon honneur, il avoit été frappé d'un coup de foudre. Hygin raconte que *Iaſion* épouſa légitimement Cérès, & qu'il en eut Plutus le dieu des richeſſes. Il fut mis au rang des dieux après ſa mort comme fils de Jupiter & comme mari de deux déeſſes. *Voyez* PLUTUS.

Quelques écrivains attribuent ſa mort à d'autres cauſes, les uns à l'envie de Jupiter, d'autres à la vengeance de ce dieu dont *Iaſion* avoit outragé la ſtatue. *Voyez* CURÈTES.

IASIS, une des nymphes-ioniques. *V.* IONIDES.

IASIUS, le même qu'*Iaſion*. *Voyez* ce mot.

IASO, fille d'Eſculape & d'Épione, fut honorée comme une des divinités de la Médecine: elle préſidoit à la maladie, comme ſa ſœur Hygiée préſidoit à la ſanté. Son nom vient du mot ἴαομαι, *iáomai*, *je guéris*, ἴασις, *guériſon*.

IASTIEN, mode appellé *ionien* par la plupart des écrivains grecs. Ariſtoxène & Alypius l'appellent *iaſtien*.

IASUS, père d'Athalante. *V.* ATHALANTE.

IASUS, IASSUS, en Carie. { IACCEΩN & IA, & IAΣEΩN.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en bronze..... *Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Domitien, de M. Aurèle, de Vérus, de Gordien Pie.

IATICUS, roi de Galatie. IATIKO.

Ses médailles ſont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

IATRALEPTE, IATRALIPTE, IATROLIPTE, dans ſa première ſignification, étoit un officier particulier du gymnaſe, dont l'emploi ſe bornoit à oindre les athlètes; on le nommoit autrement *aliptes*, alipte.

Enſuite le mot *iatralipte* déſigna un médecin qui traitoit les maladies par les frictions huileuſes, un médecin oignant, ἰατραλειπτης, mot compoſé de ἰατρὸς, médecin, & de ἀλείφω, *je oins*; cette méthode de traitement s'appella ἰατραλειπτικὴ, iatroliptique. Ce fut au rapport de Pline (*liv. XXIX. chap.* I.) Prodicus, natif de Sélymbria, & diſciple d'Eſculape, qui mit ce genre de médecine en uſage.

On ſait que dans le temps des romains l'application des huiles, des onguens, des parfums liquides, dont on ſe ſervoit avant & après le bain, occupoit un grand nombre de perſonnes. Alors, ceux qui enſeignoient l'art d'adminiſtrer ces onguens, ou ces huiles, aux gens en ſanté, ſe firent à leur tour appeller *iatroliptes*, & établirent ſous eux, en hommes & en femmes, des manieurs & des manieuſes de jointures pour aſſouplir les membres, *tractatores* & *tractatrices*.

Muratori (*Theſ. inſcr.* 884. 4.) rapporte une inſcription dans laquelle il eſt fait mention de l'officier qui étoit chargé de ce ſoin auprès des jeunes enfans que l'empereur faiſoit élever près de lui: voici le nom de ſa charge, MAGISTER IATROLIPTA PUERORUM EMINENTIUM CÆS. NOSTRI.

IBIS. Tous les *Ibis* ont le bec courbé; ce ſont des eſpèces de *courlis*: Belon en a décrit deux eſpèces, l'une blanche, l'autre noire (page 199

Digitized by Google

& 200); la première eſt, ſelon lui, répandue par toute l'Egypte ; la noire ne ſe trouve que vers *Peluſium*, aux embouchures du Nil. Cet éclairciſſement m'a paru d'autant plus néceſſaire que les modernes, croient ordinairement que l'*ibis* eſt une cicogne.

Les *ibis* ſont en Egypte d'une utilité ſi reconnue qu'il fut & ſera toujours reconnu néceſſaire de les mettre ſous la protection particulière des loix, dans un pays, qui, ſans eux, ne ſeroit abſolument pas habitable. Les turcs qui ne croient point être idolâtres, ne permettent à qui que ce ſoit de tuer les *ibis*, que les grecs & les romains épargnèrent tout de même. De quelque religion que puiſſent être ceux qui dans la ſuite envahiront cette contrée, on les verra toujours reſpecter des animaux qui ont été ſurnommés avec raiſon, les purificateurs de l'Egypte.

En publiant une momie d'*ibis*, le comte de Caylus dit (*Rec.* 6. pl. 11. n°. 1.). « Elle a été travaillée avec autant de ſoin qu'aucune de celles d'hommes & de femmes que j'ai examinées. Je ferai remarquer que cet oiſeau, n'a eu dans ſon embaumement, aucune partie reployée, & qu'il a été placé dans toute ſon étendue, c'eſt-à-dire, poſé ſur ſes pieds & la tête droite, comme on les voit par la gravure ; en un mot, qu'il a été diſpoſé & arrangé, comme on eût fait le corps le plus recommandable de l'Egypte. On auroit peine à ſe perſuader que les attentions ou les ſuperſtitions euſſent été pouſſées à un ſi grand excès ; on ſoupçonne aiſément d'exagération le récit des hiſtoriens, quand les faits qu'ils rapportent s'éloignent autant des vraiſemblances. On ne ſera donc pas ſurpris du plaiſir avec lequel j'ai trouvé, chez M. le duc de Sully, cette preuve ſi convaincante & ſi bien conſervée de la folie de l'eſprit humain, & de la ſincerité de ſes hiſtoriens ».

» Cette momie n'a jamais été ouverte, & n'a pas éprouvé la moindre altération : le bec de l'oiſeau ainſi que la tête, ne ſont point enfermés dans les bandelettes ; ils ont été enduits de bitume & garnis de fils de lin. Le bec eſt même mobile & ne tient à la tête que par ces mêmes fils ; il ſe peut que l'embaumement n'ait pu lui donner aſſez de conſiſtance pour le tenir en place ; mais il eſt plus vraiſemblable qu'il a été ainſi diſpoſé pour éviter les dangers de la eaſſure, auquel ſa ſaillie naturelle l'expoſoit néceſſairement ».

» Je finirai par le paſſage d'Hérodote (*liv.* 2.), qui dit au ſujet des *ibis* : » il y en a de deux » eſpèces, l'une qui a les cuiſſes de grue, le plu» mage extrêmement noir, le bec crochu, qui » reſſemble enfin à l'oiſeau qu'on appelle *Crex* : » cette eſpèce eſt celle qui combat contre les » ſerpens ». Il eſt toujours agréable que le haſard nous ait prouvé celle qui avoit une plus grande utilité, & qui ſans doute étoit la plus recommandable en Egypte. Quant à l'autre eſpèce d'*ibis*, dont le bec eſt droit, elle eſt ſi connue qu'il eſt inutile de la décrire ».

Le même ſavant a publié dans ſes *Recueils d'Antiquités*, pluſieurs *ibis* de bronze Egyptiens.

L'*ibis* ſe laiſſe mourir de faim, diſoient les anciens naturaliſtes, lorſqu'on le tranſporte hors de l'Egypte. Quand il cache ſa tête & ſon col ſous ſes ailes, ſa figure, dir Elien, revient aſſez à celle du cœur humain, dont il étoit l'hiéroglyphe (*Horap.* 1. 35.). On dit que cet oiſeau a introduit l'uſage des clyſtères ; parce qu'on l'obſerva lorſqu'il ſe donnoit à lui-même ce remède ; la longueur de ſon col & de ſon bec le rendant très-propre à cette opération. Les Egyptiens lui rendirent les honneurs divins ; & il y avoit peine de mort pour ceux qui tuoient un *ibis*, même par mégarde. Ce culte & ce reſpect pour l'*ibis* étoient fondés ſur l'utilité que l'Egypte en retiroit. Au printemps il ſortoit d'Arabie une infinité de ſerpens ailés qui venoient fondre ſur l'Egypte, & y auroient fait les plus grands ravages, ſans ces oiſeaux qui leur donnoient la chaſſe, & les détruiſoient entiérement. Ils faiſoient auſſi la guerre aux chenilles & aux ſauterelles.

La déeſſe Iſis, eſt quelquefois repréſentée avec une tête d'*ibis*. Cependant Thoth ou Mercure étoit la divinité à laquelle étoit conſacré l'*ibis*. Les grecs diſent enſuite que Mercure voulant ſe ſouſtraire à la rage de Thyphon, avoit pris la figure de cet oiſeau.

Martianus Capella (*lib.* 2.) dit que l'*ibis* préſentoit la lettre initiale d'un mois de l'année memphitique. C'étoit ſans doute le Θ *théta*, initiale de *thoth* le premier mois de l'année Egyptienne. On voyoit ce Θ, où le cœur humain dans la poſition où l'*ibis* cachoit ſa tête & ſon col ſous ſon aîle.

ICADES, fêtes que les philoſophes épicuriens célébroient tous les mois en l'honneur d'Epicure, le vingtième jour de la lune, qui étoit celui où Epicure vint au monde. C'eſt de là qu'eſt venu le nom d'Icades (*εικὰς*, ſignifie une vingtaine). Ils ornoient leurs chambres ce jour-là, ils portoient en cérémonie, dans leurs maiſons, de chambre en chambre, les portraits d'Epicure, & lui faiſoient des ſacrifices. (*Plin. liv.* 35. *cap.* 2.).

ICANATES (les) étoient dans l'empire grec des ſoldats deſtinés à garder les dehors du palais ; ils avoient pour chef un officier appellé *Domeſticus*.

ICARE, ou ICARIUS, fils d'Œbalus, & père d'Erigone, vivoit à Athènes du temps de Pandion ſecond du nom. On dit qu'il avoit reçu chez lui Bacchus, qui, pour le recompenſer, lui apprit l'art de planter la vigne & de faire le vin.

vin. *Icarius* apprit cet art à quelques bergers de l'Attique ; mais ceux-ci ayant goûté du vin s'enivrèrent, & croyant qu'*Icarus* leur avoit fait avaler du poiſon, ils le tuèrent. Cette mort cauſa tant de chagrin à Erigone ſa fille, qu'elle ſe pendit. Bacchus vengea leur mort par une peſte qui déſola l'Attique, & ne ceſſa, qu'après qu'on eut puni les meurtriers. *Icarius* fut mis au rang des dieux ; on lui offrit en ſacrifice du vin & des raiſins, pour reconnoître le bien qu'il avoit fait aux hommes, en leur apprenant à cultiver la vigne. Dans la ſuite on le plaça parmi les aſtres où il forma la conſtellation du Bootes. *Voyez* ERIGONE. *Voyez* auſſi HIPPOLYTE. (*Hygin. lib.* 1. *Fab.* 130. *Tibull. lib.* 4, *ad Meſſalam.*).

ICARE, fils de Dédale, fut enfermé par Minos, avec Dédale ſon père, dans le labyrinthe. *Voyez* DEDALE). N'en pouvant ſortir ni l'un ni l'autre, Dedale s'aviſa de faire des ailes pour lui & pour ſon fils ; il les attacha avec de la cire. Après en avoir fait l'eſſai, il crut pouvoir faire prendre l'eſſor à *Icare* ; il lui recommanda de ne voler ni trop haut, ni trop bas, de peur qu'en approchant trop près du ſoleil, la cire qui tenoit les ailes attachées au corps, n'en pût pas ſoutenir la chaleur, ou qu'en volant à fleur d'eau, les ailes n'en fuſſent mouillées. *Icare* s'élance, en tremblant, au travers de ce chemin nouveau ; mais bientôt il s'aguerrit, il ne doute plus de rien, il força ſon vol outre meſure, s'élance fort haut, & abandonne ſon guide : alors les liens qui tenoient ſes ailes, ſe relâcherent, la chaleur du ſoleil fondit la cire, & le téméraire *Icare* tomba dans la mer, il ne reſte plus de lui que ſon nom donné à la mer où il fut précipité : c'eſt la mer *icarienne*, qui fait partie de la mer Egée.

Pour les monumens où *Icare* eſt repréſenté. *V.* DÉDALE.

ICARIENNE, (mer). *Voyez* l'art. précédent.

ICARIUS, père de Pénélope, étoit à Sparte, lorqu'Ulyſſe vint rechercher ſa fille en mariage. Pluſieurs autres princes de la Grèce, la demandoient auſſi ; en ſorte que le père pour éviter les querelles qui auroient pu arriver, les obligea à la diſputer dans des jeux qu'il leur fit célébrer. Ulyſſe fut vainqueur, & obtint Pénélope. Icarius fit alors tous ſes efforts pour engager ſon gendre à demeurer avec lui, mais inutilement. Fruſtré de l'eſpérance de le fléchir, il ſe tourna du côté de ſa fille, la conjura de ne point l'abandonner ; & au moment qu'il la vit partir de Sparte pour s'embarquer, il redoubla ſes inſtances, & ſe mit à ſuivre ſon char. Ulyſſe laſſé enfin de ſes importunités, dit à ſa femme qu'elle pouvoit opter entre ſon père & ſon mari, & qu'il la laiſſoit la maîtreſſe, ou de venir avec lui à Ithaque, ou de retourner avec ſon père. Pénélope rougit à ce diſcours, & ne répondit qu'en ſe couvrant le viſage d'un voile. *Icarius* qui entendit ce langage muet, la laiſſa aller avec ſon époux, mais touché de l'embarras où il l'avoit vue, il conſacra une ſtatue à la pudeur, dans l'endroit même où Pénélope avoit mis un voile ſur ſa tête. *V.* PENÉLOPE.

On lit cette fable allégorique dans l'Odyſſée & dans l'héroïde d'Ovide, écrite par Pénélope à Ulyſſe.

ICARRA, en Sicile.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

O. en or.

O. en argent.

Unique..... en bronze.... *Torremuſa.*

ICARUS. iſle. IKAP.

Les médailles autonomes de cette iſle ſont :

RRRR. en argent..... *Pellerin.*

O. en or.

O. en bronze.

ICÈLE, fils du ſommeil, frère de Morphée & de Phantaſe, ſelon Ovide. Il avoit la propriété de ſe changer en toutes ſortes de formes parfaitement reſſemblantes ; ce que ſignifie ſon nom Ἴκελος ſemblable d'ἴκω, je reſſemble.). Les dieux l'appelloient *Icèle*, dit le poète, & les hommes Phobétor. *V.* MORPHEE, PHOBETOR, SOMMEIL. (*Ovidi. métam. lib. XI. v.* 639.).

ICHNEUMON, quadrupède commun en Egypte, où il eſt d'une grande utilité. Il eſt de la groſſeur du chat, couvert d'un poil rude comme celui d'un loup ; il a le grouin d'un pourceau, & la queue longue & épaiſſe, proche du corps : on l'apprivoiſe comme les chiens & les chats. C'eſt aujourd'hui la mangouſte des naturaliſtes. Les habitans d'*Héracléopollis* lui rendoient les honneurs divins, comme à un être bienfaiſant ; parce que ce petit animal cherche ſans ceſſe les œufs des crocodiles pour les caſſer ; « & ce qu'il y a de merveilleux, dit Dio» dore, c'eſt qu'il ne les mange point, & paroît » ainſi condamné par la nature, à un travail qui » n'eſt utile qu'à l'homme. S'il ne prenoit ce ſoin » là, le fleuve ſeroit inacceſſible aux hommes, par » la multitude des crocodiles dont ſes bords ſe» roient aſſiégés. L'*Ichneumon* tue les crocodiles » eux-mêmes, par une ruſe tour-à-fait ſingulière, » & que l'on auroit de la peine à croire. Pen» dant que le crocodile dort ſur le rivage, la » gueule ouverte, l'*Ichneumon* s'étant roulé dans » la boue, ſe jette tout d'un coup dans ſon » corps : là il lui dévore les entrailles, & ſort » enſuite ſans danger, du ventre de l'animal

» qu'il laiſſe mort ». Ce récit de Diodore eſt fabuleux ; voyez les naturaliſtes modernes, pour le réduire à ſa juſte valeur.

L'*ichneumon* étoit conſacré à Latone & à Lucine.

Son nom grec étoit formé d'*ἰχνεύω cherchar*.

ICHNUPHIS, ICHONUPHIS, } *Voyez* CNEPH.

ICMIN. *Voyez* ESMUN.

ICHNÉE, ſurnom donné à Thémis, déeſſe de la juſtice, & à Neméſis, déeſſe vengereſſe des crimes. Le mot grec *ἴχνος*, *veſtige*, déſigne celui qui marche ſur les traces d'un autre ; parce que ces deux déeſſes, ſelon les poëtes, ſuivent les traces des coupables & ne les abandonnent jamais.

ICHOR étoit le ſang qui couloit dans les veines des dieux. *Voyez* DIEU.

ICHTHYOMANCE, ou ICHTHYOMANTIE. ſ. f. Divination qui ſe fait en conſidérant les entrailles des poiſſons. On faiſoit ſur les poiſſons à peu près les mêmes obſervations que l'on avoit coutume de faire ſur les autres victimes. Athénée (*lib.* 2.) dit qu'il y avoit en Lycie aſſez près de la mer, une fontaine conſacrée à Apollon, & appellée *Dina*, où ceux qui vouloient conſulter l'oracle du dieu, offroient aux poiſſons qui venoient de la mer, les prémices des victimes attachées à des broches de bois, & qu'un prêtre aſſis obſervoit attentivement ce qui ſe paſſoit pour en tirer augure. Le même auteur a écrit qu'on croyoit trouver des préſages dans la nature, la forme, le mouvement & la nourriture des poiſſons de la fontaine Phellus. Pline (L. 32, C. 11.) rapporte qu'à Myra, en Lycie, on jouoit de la flûte à trois reprifes, pour faire approcher les poiſſons de la fontaine d'Apollon appellée *Curius* ; que ces poiſſons ne manquoient pas de venir, & que tantôt ils dévoroient la viande qu'on leur jettoit, ce que les conſultans prenoient en bonne part ; mais que ſouvent ils la repouſſoient avec leur queue, ce qu'on regardoit comme un préſage funeſte. Polydamas & Tirésias, à la guerre Troie, eurent recours à l'*Ichthyomantie*. On prétend qu'Aquilée en fit auſſi uſage. (Bullengerus, *de ratione divinat.* L. 3, C. 20.).

Ce mot vient d'*ἰχθὺς*, *poiſſon* & de *μαντεία*, *divination*.

ICHTHYON. Quelques anciens aſtronomes, appellent *Ichthyon* le troiſième mois de l'année, lequel répond ſelon eux, au ſigne des poiſſons. *V.* Scaliger, le père Pétau, Uſſérius, le Moine.

Les Achéens appelloient le douzième mois du nom d'*ichthys*, qui veut dire en grec *poiſſon* ; ce mois ſelon quelques-uns, répond à celui de décembre.

Le nom *ichthys* eſt grec, *ἰχθὺς*, *poiſſon*, & celui d'*ichthyon* en eſt formé ; il ſignifie mois des poiſſons. Quelques auteurs écrivent *iſſys* & *iſſyon*, mais contre toute analogie.

IXΘYC, ſur les tombeaux.

Au haut & au côté gauche d'une inſcription peinte ſur un morceau de verre, & publiée par le ſénateur Buonarruoti, on voir le mot grec IXΘYC, poiſſon. Il eſt compoſé de cinq lettres qui, priſes ſéparément, forment ces noms : Ἰησοῦς Χριστὸς, θεοῦ Υἱὸς, Σωτὴρ : Jéſus-Chriſt, fils de Dieu, notre Sauveur. Le mot *ἰχθὺς*, eſt un ſymbole que les premiers chrétiens faiſoient graver ſur leurs cachets, leurs anneaux, ſur les lampes, les tombeaux & les urnes ſépulchrales avec la figure d'un poiſſon. Cet uſage faiſoit alluſion aux eaux du baptême, où les fidèles ſont régénérés ; comme le poiſſon eſt engendré dans l'eau & ne peut vivre hors cet élément. Auſſi Tertulien appelle-t-il les chrétiens petits poiſſons. *Nos piſciculi ſecundùm ἰχθὺν noſtrum Jeſum-Chriſtum in quo naſcimur.* La piété des premiers chrétiens leur faiſoit encore voir dans le poiſſon une figure ſenſible de notre Seigneur Jéſus-Chriſt, qui a chaſſé le démon & rendu la vue au genre humain ; comme ce grand & myſtérieux poiſſon, dont le jeune Tobie ſe ſervit par ordre de l'ange, chaſſa le démon, & rendit la vue au ſaint vieillard Tobie. (*Nouvelle Diplomatique.*)

Euſèbe & S. Auguſtin attribuoient cet acroſtiche à la Sibylle Erythrée. Mais une critique plus ſaine nous a appris ce qu'il falloit penſer des Sibylles & de leurs prétendus oracles.

ICHTON. *Voyez* CNEPH.

ICIDIEN, ſurnom des dieux Lares ou Pénates. Servius dit que les dieux *icidiens* étoient frères, ou du moins il les appelle frères, *divos fratres*.

Ce mot vient du grec Οἰκίδιος, qui ſignifie *domeſtique*, & qui eſt dérivé de *οἶκος*, *maiſon*. Ainſi il y a une faute dans Solin, au chapitre 11, où on lit *Igidiorum* pour *Icidiorum*. *Voyez* Arnobe & Saumaiſe ſur Solin, page 64.

ICONIQUE (ſtatue). On nommoit ainſi dans la Grèce les ſtatues que l'on élevoit en l'honneur de ceux qui avoient été trois fois vainqueurs aux jeux ſacrés. On meſuroit exactement ces ſtatues ſur leur taille & ſur leurs membres, & on les appella *ſtatues iconiques*, parce qu'elles étoient cenſées devoir repréſenter plus parfaitement qu'aucune autre, la reſſemblance de ceux pour qui elles étoient faites.

Digitized by Google

ICONIUM, en Lycaonie. EIKONIEΩN.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRRR. en bronze.... *Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

Ses types ſont relatifs à Perſée.

Cette ville devenue Colonie romaine, a fait frapper quelques médailles impériales latines & grecques en l'honneur de Gallien, de Néron avec Poppée, de Gordien Pie.

Eckel lui a reſtitué une médaille de bronze autonome, que Pellerin avoit attribuée à *Conium*.

ICONOLOGIE, ſ. f. ſcience qui apprend à diſtinguer les figures & les repréſentations des hommes & des dieux.

Elle aſſigne à chacun les attributs qui lui ſont propres, & qui ſervent à le différencier. Ainſi elle repréſente Saturne en vieillard avec une faux; Jupiter armé d'une foudre, avec un aigle à ſes côtés; Neptune avec un trident, monté ſur un char tiré par des chevaux marins; Pluton avec une fourche à deux dents, & traîné ſur un char attelé de quatre chevaux noirs; Cupidon ou l'amour avec des flèches, un carquois, un flambleau, & quelquefois un bandeau ſur les yeux; Apollon, tantôt avec un arc & des flèches, & tantôt avec une lyre; Mercure, un caducée en main, coëffé d'un chapeau ailé, avec des talonnières ailées; Mars armé de toutes pièces, avec un coq qui lui étoit conſacré; Bacchus couronné de lierre, armé d'un thyſe, & couvert d'une peau de tigre, avec des tigres à ſon char, qui eſt ſuivi de baechantes; Hercule revêtu d'une peau de lion, & tenant en main une maſſue; Junon portée ſur des nuages avec un paon à ſes côtés; Vénus ſur un char tiré par des cygnes ou par des pigeons; Pallas le caſque en tête appuyée ſur ſon bouclier, & à ſes côtés la chouette qui lui étoit conſacrée; Diane habillée en chaſſereſſe, l'arc & les flèches en main; Cerès, une gerbe & une faucille en main. Les anciens ayant multiplié leurs divinités à l'infini, les poëtes & les peintres après eux s'exercèrent à revêtir d'une figure apparente des êtres purement chimériques, ou à donner un eſpèce de corps aux attributs divins, aux ſaiſons, aux fleuves, aux provinces, aux ſciences, aux arts, aux vertus, aux vices, aux paſſions, aux maladies, &c. On donne à la prudence un miroir entortillé d'un ſerpent, ſymbole de cette vertu; à la juſtice une épée & une balance; à la fortune un bandeau & une roue; à l'occaſion un toupet de cheveux ſur le devant de ſa tête, qui eſt chauve par derrière; des couronnes de roſeau & des urnes à tous les fleuves; à l'Europe une couronne fermée, un ſceptre & un cheval; à l'Aſie, une caſſolette de parfums, &c. &c.

Pluſieurs auteurs ont donné des traités d'*iconologie*; les plus connus ſont Debie & Ripa.

Les traités *iconologiques* que nous venons de citer & quelques autres moins connus, ont donné trop d'extention à l'*Iconologie*, & ils trompent tous les jours les meilleurs artiſtes. De crainte de reproduire les mêmes erreurs, nous n'avons cité que les monumens antiques, ou les écrivains anciens, lorſque nous avons décrit des êtres allégoriques, ou leurs attributs. On les trouvera répandus dans ce dictionnaire chacun à ſon article reſpectif.

ICOSIPROTE, ſ. m., nom de dignité, qui ſignifie vingt-premier.

On diſoit un *Icoſiprote*, comme nous diſons un cent-ſuiſſe.

ICOSIPROTIE, ſ. f., dignité d'Icoſiprote. C'étoit une dignité chez les grecs modernes; il en eſt parlé au Digeſte au titre *de munerib. & honor. l. fin. myſt.* *Voyez* les notes de Budée.

Ces mots ſont compoſés de ειϰοσι, *vingt*, & de πρῶτος, *premier*.

ICTON. *Voyez* CNEPH.

IDA, montagne de l'Aſie-mineure, au pied de laquelle étoit batie la fameuſe ville de Troie. Diodore dit que c'eſt, ſans contredit, la plus haute montagne qui ſoit ſur les bords de l'Helleſpont. Elle renferme un antre qui ſemble fait exprès pour recevoir des divinités, & où l'on dit que Pâris jugea les trois déeſſes qui diſputoient entr'elles le prix de la beauté. Horace l'appelle l'*Ida* aquatique, parce qu'il eſt la ſource de pluſieurs rivières.

IDA, montagne de Crète, au milieu de l'iſle, appellée aujourd'hui *monte Giove*, ou montagne de Jupiter, à cauſe de la tradition fabuleuſe, ſelon laquelle Jupiter y eſt né & y a été élevé. On aſſure que les forêts de cette montagne, ayant été embraſées par le feu du ciel, peu de temps après le déluge de Deucalion, les dactyles, habitans de cette montagne, qui avoient vu couler le fer par la grande force du feu, apprirent dès-lors l'uſage de fondre les métaux. Diodore regarde cela comme une fable, ſans doute, puiſqu'il dit que c'eſt la mère des dieux qui leur apprit, ſur le mont *Ida*, ce ſecret ſi utile aux hommes.

Le nom *Ida* de ces deux hautes montagnes, eſt dérivé du grec ἰδεῖν, *voir*; & il convient parfaitement à la grande étendue de pays que l'on découvre de leurs ſommets.

IDÆA mater. *Voyez* IDÉE.

IDALIE, ville de l'iſle de Chypre, conſacrée

à la déeſſe Venus. Il y avoit tout auprès un bois ſacré que la déeſſe honoroit ſouvent de ſa préſence, dit Virgile; c'eſt là qu'elle tranſporta le jeune Aſcagne endormi, pendant que Cupidon, ſous la figure du fils d'Énée, vint offrir à Didon les préſens des troyens.

IDAS, ADRASTÉE, } nymphes de l'iſle de Crète, que l'on met au nombre des nourrices de Jupiter; elles étoient, dit-on, filles de Méliſſus. *Voyez* MELISSES.

IDAS, fils d'Apharée, roi de Meſſénie, & d'Arène, ſœur utérine de ſon père (*voy.* APHAREE, GORGOPHONE), étoit petit-fils d'Éole par ſon père; & comme parent de Jaſon, il fut un de ceux qui le ſuivirent dans ſon expédition de la Colchide. Il fut auſſi un des chaſſeurs de Calydon. Homère, dit qu'il étoit le plus brave de tous les hommes, & ſi brave, qu'il oſa prendre les armes contre Apollon même, qui lui avoit enlevé ſa femme, la belle Marpeſſe, fille d'Événus. Il tua Caſtor, pour lui avoir de même enlevé une autre femme, Phœbé, fille de Leucippus; mais il fut tué enſuite lui-même par Pollux. *Voyez* CASTOR, HILAIRE, LINCEE.

IDÉE, ou *IDEA*, ou IDÉENNE, ſurnom de Cybèle, qui étoit honorée particuliérement ſur le mont Ida. On la trouve quelquefois nommée *Idea magna mater*. On célèbre tous les ans, dit Denys d'Halicarnaſſe, la fête ſacrée de la mère *Idéenne* par des ſacrifices & par des jeux; & on promène ſa ſtatue dans les rues au ſon de la flûte & du tympanum. *Voyez* CYBÈLE, PALATINE.

Quelques-uns veulent qu'*Idée* ſoit une divinité particulière, mère des arts, & qui ſeroit la même que la nature.

IDÉA, fille de Dardanus, ſeconde femme de Phinée. *Voyez* PHINEE.

IDÉEN. Jupiter prit ce ſurnom du mont Ida, en Crète, où il avoit été nourri, & où étoit, diſoit-on, ſon tombeau.

IDÉENNE (mère). *Voyez* IDÉE.

IDÉENS, ſurnom des Dactyles. On appella *Idéens*-Dactyles, dit Strabon, les premiers qui habitèrent au pied du mont Ida, & on donna le même nom à tous ceux qui deſcendirent de ces premiers *Idéens*. *Voyez* DACTYLES.

IDES, (*les*) ſ. f. plur., *calendrier romain*, *idus*, *uum*, ce terme étoit d'uſage chez les romains pour compter & diſtinguer certains jours du mois, on ſe ſert encore de cette méthode dans la chancellerie romaine, & dans le calendrier du bréviaire.

Les *ides* venoient le treizième jour de chaque mois, excepté dans le mois de mars, de mai, de juillet & d'octobre, où elles tomboient le quinzième, parce que ces quatre mois avoient ſix jours devant les nones, & les autres en avoient ſeulement quatre.

On donnoit huit jours aux *ides*; ainſi le huitième dans les mois de mars, mai, juillet & octobre, & le ſixième dans les huit autres, on comptoit le huitième avant les *ides*, & de même en diminuant juſqu'au douze ou au quatorze, qu'on appelloit la *veille des ides*; parce que les *ides* venoient le treize ou le quinze, ſelon les différens mois.

Ceux qui veulent employer cette manière de dater, doivent encore ſavoir que les *ides* commencent le lendemain du jour des nones, & ſe reſſouvenir qu'elles durent huit jours: or les nones de janvier étant le cinquième dudit mois, on datera le ſixième de janvier, *octavo idus januarii*, huit jours avant les *ides* de janvier; l'onzième janvier ſe datera *tertio idus*, le troiſième jour avant les *ides*; & le treizième *idibus januarii*, le jour des *ides* de janvier; ſi c'eſt dans le mois de mai, de juillet & d'octobre, où le jour des nones n'eſt que le ſept, on ne commence à compter avant les *ides* que le huitième jour de ces quatre mois, à cauſe que celui des *ides* n'eſt que le quinze.

Pour trouver aiſément le jour qui marque les dates des *ides* dont ſe ſert la chancellerie romaine, comme nous l'avons dit ci-deſſus, il faut compter combien il y a de jours depuis la date juſqu'au treize, ou au quinze du mois que tombent les *ides*, ſelon le nom du mois, en y ajoutant une unité, & l'on aura le jour de la date. Par exemple, ſi la lettre eſt datée *quinto idus januarii*, c'eſt-à-dire, le cinquième jour avant les *ides* de janvier, joignez une unité au treize qui eſt le jour des ides de ce mois, vous aurez quatorze, ôtez-en cinq, il reſtera neuf; ainſi le cinquième avant les *ides* eſt le neuf de janvier. Si la lettre eſt datée *quinto idus julii*, qui eſt un mois où le jour des *ides* tombe le quinze, joignez une unité à quinze, vous aurez ſeize; ôtez-en cinq, il reſte onze; ainſi le cinquième avant les *ides* de juillet, c'eſt le onzième dudit mois.

On obſervera la même méthode quand on voudra employer cette ſorte de date; par exemple, ſi j'écris le neuf juillet, depuis le neuf juſqu'à ſeize il y a ſept jours; ainſi je date *ſeptimo idus juli*, le ſeptième jour avant les *ides* de juiller. *Voyez* Antoine Aubriot, *principes de compter les kalendes*, *ides* & *nones*.

Le mot *ides* vient du latin *idus*, que pluſieurs

dérivent de l'ancien Toſcan *iduare*, qui ſignifioit *diviſer*, parce que les *ides* partageoient les mois en deux parties preſqu'égales. D'autres tirent ce mot d'*idulium*, qui étoit le nom de la victime qu'on offroit à Jupiter le jour des *ides*; mais peut-être auſſi qu'on a donné à la victime le nom du jour qu'elle étoit immolée. Quoi qu'il en ſoit, la raiſon pour laquelle chaque mois a huit *ides*, c'eſt que le ſacrifice ſe faiſoit toujours neuf jours après les nones, le jour des nones étant compris dans le nombre de neuf.

Enfin, pour omettre peu de choſe en littérature ſur ce ſujet, nous ajouterons que les *ides* de mai étoient conſacrées à Mercure; les *ides* de mars paſſerent pour un jour malheureux, dans l'idée des partiſans de la tyrannie, depuis que Céſar eut été tué ce jour-là; le temps d'après les *ides* de juin étoit réputé favorable aux noces. Les *ides* d'août étoient conſacrées à Diane, & les eſclaves les chomoient auſſi comme une fête. Aux *ides* de ſeptembre on prenoit les augures pour faire les magiſtrats, qui entroient en charge autrefois aux *ides* de mai, & puis aux *ides* de mars, qui furent tranſportés finalement aux *ides* de ſeptembre. (*D. J.*)

IDÉUS, fils de Teſtius, & frère d'Althée, ſelon Hygin, fut tué par Méléagre, ſon neveu, pour avoir voulu arracher à Atalante les dépouilles du ſanglier de Calydon. *Voyez* MELEAGRE. C'étoit auſſi un des ſurnoms d'Hercule.

IDMON, célèbre devin d'Argos, qu'on diſoit à cauſe de cela fils d'Apollon, ayant prévu par les principes de ſon art, qu'il périroit dans le voyage de la Colchide, s'il ſuivoit Jaſon, préféra la gloire au plaiſir de vivre. Il mourut en effet d'une bleſſure qu'il reçut à la chaſſe d'un ſanglier dans la Thrace.

Les argonautes eurent ſoin de lui faire en ce pays de magnifiques funérailles. (*Orphei Argon.*)

IDOLON. *Voyez* OMBRES.

IDOMÉNÉE, roi de Crète, fils de Deucalion, & petit fils de Minos II, conduiſit au ſiège de Troye les troupes de Crète, avec une flotte de quatre vingts vaiſſeaux, & s'y diſtingua par quelques actions d'éclat. C'étoit Mérion qui conduiſoit ſon char. Après la priſe de Troye, *Idoménée*, chargé des dépouilles troyennes, retournoit en Crète, lorſqu'il fut accueilli d'une tempête qui penſa le faire périr. Dans le preſſant danger où il ſe trouva, il fit vœu à Neptune, de lui immoler, s'il retournoit dans ſon royaume, la première choſe qui ſe préſenteroit à lui ſur le rivage de Crète. La tempête ceſſa, & il arriva heureuſement au port, où ſon fils, averti de l'arrivée du roi, fut le premier objet qui parut devant lui. On peut s'imaginer aiſément la ſurpriſe, & en même-temps la douleur d'*Idoménée* en le voyant. En vain les ſentimens de père combattirent en ſa faveur, un zèle aveugle de religion l'emporta, & il réſolut d'immoler ſon fils au dieu de la mer. Quelques anciens prétendent que cet horrible ſacrifice fut conſommé. D'autres croient avec plus de raiſon, que le peuple prenant la défenſe du jeune prince, le retira des mains d'un père furieux. Quoi qu'il en ſoit, les crétois ſaiſis d'horreur pour l'action barbare de leur roi, ſe ſoulevèrent généralement contre lui, l'obligèrent de quitter ſes états, & de ſe retirer ſur les côtes de la Grande-Heſpérie, où il fonda Salente. Il fit obſerver dans ſa nouvelle ville les ſages loix de Minos, ſon triſaïeul, & mérita de ſes nouveaux ſujets les honneurs héroïques après ſa mort.

Diodore ne fait aucune mention de ce vœu d'*Idoménée*; il dit, au contraire, que ce prince, après la priſe de Troye, revint heureuſement dans ſes états, où ſes ſujets honorèrent ſes cendres par un magnifique tombeau dans la ville de Groſſe, & lui rendirent même des honneurs divins, puiſque dans les guerres qu'ils avoient à ſoutenir, ils l'invoquoient comme leur protecteur. Or, ſi le vœu d'*Idoménée* étoit réel, comment les crétois auroient-ils honoré un prince qu'ils auroient chaſſé auparavant comme un furieux & un impie?

IDOTÉE. *Voyez* EIDOTHÉE.

IDOTHÉE, un des Méliſſes. *V.* MÉLISSES.

IDOUTHOS, eſpèce de flûte grecque, dont Pollux fait mention.

IDRIÉUS, roi de Carie. ΙΔΡΙΕΩΣ.

Ses médailles ſont:

RRR. en argent.

O. en bronze.

O. en or.

IDUARII. Gruter (478. 9. *Theſ.*) rapporte une inſcription, dans laquelle on lit ces mots: IDUARIA DUO. P. Pithou (*Adverſ. II.* 4.) croit qu'ils déſignent des officiers qui étoient chargés de retirer aux *ides* de chaque mois les intérêts des ſommes que les villes ou les corporations plaçoient dans le commerce. *Voyez* KALENDARII.

IDULIA. } Aux *ides* de chaque mois, on of-
IDULIS. } froit à Jupiter, dans Rome, des ſacrifices appellés *idulia*. Une brebis, appellée à cauſe de cela *idulis*, en étoit la victime ordinaire. (*Varro. de ling. lat. IV.* 8. *Macrob. ſaturn. I.* 15. *Feſtus.*)

IDUNA. Voyez ODIN.

IDYIA, fille de l'Océan. Aétès, roi de la Colchide, épouſa par le conſeil des dieux la charmante *Idya*, dont il eut Médée. (*Héſiod.*)

Cicéron donne le même nom à la mère de Médée, qu'Ovide appelle *Ipſée*.

IÉOR, ou IARO, ou IAOR, *fleuve* en langue cophte, le Nil, fleuve par excellence pour les égyptiens, dont il paroît que le cophte étoit la langue primitive.

IÉRA, une des Néréides.

ΙΕΡΑ ſut les médailles & les marbres. *Voyez* VILLES *ſacrées*.

ΙΕΡΟΓΡΑΜΜΑΤΕΥΣ. *V.* HIÉROGRAMMATÉE.

IÉROPHORE, ſ. m., qui porte les choſes ſacrées, qui a la charge de les porter, qui eſt deſtiné à cela. C'étoit un office chez les grecs. Dans les cérémonies de religion, les *iérophores* portoient les ſtatues des dieux, & les autres choſes ſacrées. On donna un jour à Gronovius une ſtatue qui repréſentoit un de ces payſans de Saxe, qui tirent des métaux de la terre, & qui les portent dans les villes. Il prit cette ſtatue pour une antique reſpectable, il prétendit que c'étoit un prêtre des anciens germains, qui portoit le vaiſſeau d'Iſis, & du nombre de ceux que les grecs appelloient *iérophores*. C'eſt ce qui l'engagea à en donner la deſcription dans ſon tréſor des antiquités grecques.

IÉROPHYLAX, ſ. m., nom d'office dans l'égliſe grecque.

Hiérophylax. Ce nom ſignifie garde des choſes ſacrées. L'*Iérophylax* étoit chez les grecs ce qu'eſt le ſacriſtain chez nous.

IÉROSCOPIE, inſpection des choſes ſacrées, divination par l'inſpection des choſes qu'on offroit aux dieux, des victimes, de leurs entrailles, &c. C'eſt proprement l'art des aruſpices.

IEUX. *Voyez* YEUX.

IGNISPICIUM, nom latin de la *Pyromantie*. *Voyez* ce mot.

ILAPINASTE, ſurnom que l'on donnoit à Jupiter dans l'iſle de Cypre : les cypriots l'appelloient ainſi, parce qu'ils honoroient ce dieu par de grands & magnifiques feſtins, que l'on appelle en grec, ἱλαπίναι.

ILIA. *Voyez* RHEA *ſylvia*.

ILIA, } jeux ſacrés voués par Alexandre, &
ΙΛΙΑ, } établis par Lyſimaque en Troade.

ILERDA, en Eſpagne.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Devenue municipe, elle a fait frapper en l'honneur d'Auguſte des médailles avec cette légende :

MVN. ILERDA..... *Municipium Ilerda*.

ILES aux environs de l'Angleterre. Démétrius, voyageur, raconte dans Plutarque, que la plupart des *îles*, qui ſont vers l'Angleterre, ſont deſertes & conſacrées à des démons & à des héros ; qu'ayant été envoyé par l'empereur pour les reconnoître, il aborda à une de celles qui étoient habitées ; que peu de temps après qu'il y fut arrivé, il y eut une tempête & des tonnerres effroyables, qui firent dire qu'aſſurément quelqu'un des principaux démons venoit de mourir, parce que leur mort étoit toujours accompagnée de quelque choſe de funeſte. A cela, Démétrius ajoute que l'une de ces *îles*, eſt la priſon de Saturne, qui y eſt gardé par Briarée, & enſeveli dans un ſommeil perpétuel, ce qui rend le géant aſſez inutile pour ſa garde ; & qu'il eſt environné d'une infinité de démons, qui ſont à ſes pieds comme ſes eſclaves.

ILES (Médailles des).

L'uſage de ne mettre ſur les monnoies que les premières lettres du nom des lieux où elles étoient frappées, étoit plus communément ſuivi dans les *îles* que par-tout ailleurs. Les villes grecques, & les *îles* en particulier, avoient auſſi coutume de marquer ſur leurs monnoies les principales productions de leur territoire. De là vient qu'on y voit ſouvent des épis, des raiſins & des vaſes ; car on fabriquoit une grande quantité de poteries dans les îles ainſi que dans la Grande-Grèce.

ILIADE, ſ. f., le premier des poëmes d'Homère, le plus parfait de tous ceux qu'il a compoſés. Ce nom vient du mot grec ἰλιας, qui eſt formé d'ἰλιος, *ilium*, nom de cette fameuſe ville que les grecs tinrent aſſiégée pendant dix ans, & qu'ils ruinèrent enfin à cauſe de l'enlèvement d'Hélène. Cet enlèvement a fourni le fonds de l'ouvrage, dont le véritable ſujet eſt la colère d'Achille. L'*iliade* eſt un poëme où Homère, pour faire concevoir aux grecs diviſés en pluſieurs petits états, combien il leur importoit d'être unis & de conſerver la bonne intelligence entr'eux, leur remet devant les yeux les maux que cauſa à leurs ancêtres, la colère d'Achille, ſa méſintelligence avec Agamemnon, & les avantages qu'ils retirèrent de leur réunion. L'*iliade* eſt en vingt-quatre livres, que l'on déſigne par les vingt-quatre

Digitized by Google

lettres de l'alphabet grec. Pline (liv. VII. Ch. 21.) parle d'une *iliade* écrite ſur une membrane ſi petite & ſi déliée, qu'elle pouvoit tenir dans une coque de noix.

La petite *iliade* étoit un poëme de Leſches, poëte de l'iſle de Lesbos, dans laquelle il décrivoit la priſe de Troie. On appelloit encore ainſi une tragédie dont le ſujet étoit tiré de ce poëme.

Il y avoit auſſi une petite *iliade* compoſée par Homère; Hérodote en rapporte les deux premiers vers dans la vie d'Homère, & il dit que ce poëte l'avoit ainſi nommée par comparaiſon avec ſa grande *iliade*. *Voyez* à l'APOTHEOSE d'HOMÈRE la manière dont étoit perſonifiée & caractériſée l'*Iliade*.

ILIAQUE (table). On déſigne ſous ce nom, au cabinet du capitole, un fragment de bas-relief antique d'un pied quarré de ſurface. Cette table publiée à Rome par Fabretti en 1683, a été en 1719 inſérée dans l'antiquité expliquée de Montfaucon (à la fin de la ſeconde partie du tome IV), & gravée de la grandeur de l'original. Un chanoine de la maiſon de Spagna, chaſſant ſur la voie Appienne, non loin de Rome, près d'Albano, découvrit ce fragment; preſqu'au même endroit appellé *Fratocchie*, anciennement *ad Bovillas*, (où l'empereur Claude avoit une maiſon de campagne), avoit été découverte peu de temps auparavant l'*apothéoſe* d'Homère du palais Colonna. A la mort du chanoine, la table *iliaque* paſſa par ſucceſſion à la maiſon Spada, qui en fit préſent au capitole.

» Elle eſt compoſée, dit Montfaucon, de cette matière ou ſtuc, que Vitruve (7. 3.) appelle *teſtoria*, qu'on faiſoit avec de la chaux & du ſable pilés dans des mortiers; dont les grecs, dit le même auteur, compoſoient un maſtic ſi dur qu'on en faiſoit des incruſtations aux murs, & qu'on les détachoit des vieilles murailles pour en faire des tables, ſur leſquelles on voyoit des figures en boſſe. Cette table contient la guerre de Troie repréſentée aſſez groſſièrement avec des inſcriptions grecques à chaque fait particulier, qui font connoître ce que les bas-reliefs repréſentent: cette table eſt mutilée; l'un des côtés eſt perdu; ce côté perdu contenoit un pilaſtre chargé d'écriture comme celui qui reſte, & douze petits tableaux qui renfermoient la ſuite de la première partie de l'hiſtoire de Troie, depuis la retraite d'Achille, qui eſt repréſentée dans la bande d'en haut; en ſorte que chaque tableau contenoit l'hiſtoire d'un des livres de l'iliade, & étoit marqué des lettres numérales A, B, Γ, de même que la ſeconde partie de cette hiſtoire eſt continuée dans les douze tableaux qui reſtent en commençant par le bas & finiſſant par le haut, où ſont repréſentées les funérailles d'Hector, qui finiſſent l'iliade d'Homère. Le milieu de la planche contient le ſac de Troie, décrit par Stéſichore, comme porte l'inſcription; & la bande d'en bas contient la ſuite de la guerre de Troie, depuis l'iliade d'Homère, ſelon Arctinus Mileſien, & Leſchès Pyrrhæus, auteur de la petite iliade, comme nous apprend une autre inſcription de la même table «.

Fabretti a fait ſur cette table une fort longue diſſertation, qu'on peut appeller un commentaire ſur l'iliade. Beger qui a expliqué cette table après lui, a ſuivi preſque par-tout Fabretti, & a ajouté quelques monumens qui regardent l'hiſtoire de Troie, dont la plupart ſe trouvent diſperſés dans l'ouvrage de Montfaucon. Ce n'eſt pas notre intention de donner ici un commentaire ſur l'iliade. C'eſt pourquoi nous nous contenterons d'indiquer les endroits imités, & de donner une ſimple narration des faits repréſentés ſur la table *iliaque*.

Chryſés devant le temple d'Apollon Sminthée, fait des imprécations contre les grecs qui ne vouloient pas lui rendre ſa fille: deux hommes menent un taureau pour le ſacrifice. — La peſte envoyée ſur le camp des grecs eſt déſignée par une femme, ou peut être par un homme couché, qui a un chien à ſes pieds. Les grecs ſont aſſemblés pour délibérer ſur ce fléau qui les afflige. — Achille donne ſon avis. — Calchas fait ſa fonction de devin. — Agamemnon veut prendre Briſéis priſonnière d'Achille, en la place de Chryſéis qu'il rend. Achille en colère tire ſon épée. — Pallas l'arrête. — Neſtor tâche d'appaiſer la querelle. — Hecatombe menée par Ulyſſe pour appaiſer Apollon. — Chryſéis rendue à ſon père Chryſés. — Temple d'Apollon. — Thétis prie Jupiter de punir les grecs, qui en avoient mal uſé avec ſon fils. — Mérione tue Acamas. — Idomenée tue Othrionée. — Aſius lui tourne le dos. — Enée tue Apharée. — Ajax porte un coup de lance à Polydamas; celui-ci évite le coup qui perce Archelocus. Le graveur s'eſt ici trompé, mettant Ajax Locrien au lieu d'Ajax Telamonien, comme dit Homère. — Neptune excite Ajax au combat. — Apollon encourage Hector. — Enée, Paris & Helenus, ſont ici repréſentés à l'attaque des vaiſſeaux des grecs. Il paroît que le ſculpteur a erré ici comme en pluſieurs autres endroits. — Hector attaque les vaiſſeaux des grecs. — Ajax tue Caletor, Teucer tue Clitus. — Ambaſſade à Achille, pour le porter à ſecourir les grecs. Le ſculpteur met ici Patrocle, Phenix & Diomède; quoiqu'il ſoit certain que Diomède ne fut pas de cette ambaſſade. — Patrocle qui ſe retiroit après avoir été bleſſé par Euphorbe, eſt tué par Hector. — Automédon ſe retire avec les chevaux d'Achille. — Hector ſur ſon char veut enlever le corps de Patrocle. — Ajax lui réſiſte. — On croit que c'eſt Ménélas qui relève le corps de Patrocle; car il n'y a point d'écriture à ce tableau. — Ménélas & Mérione mettent le

corps de Patrocle sur le char. — Achille, Phénix, un Myrmidon & deux femmes autour du corps de Patrocle. — Thetis prie Vulcain de faire de nouvelles armes pour Achille. — Vulcain assis fait fabriquer ces armes. — Les cyclopes les forgent. — Thétis parle à Achille son fils, auquel elle vient d'apporter les armes. — Le bouclier d'Achille porté. — Achille sur son char. — Automédon conduit les chevaux. — On ne sait qui est le personnage qui se tient devant le char d'Achille. Fabretti croit que c'est Minerve : cependant il paroit être un homme. — Neptune sauve Enée des mains d'Achille. — Plusieurs combats d'Achille, qui tue tous ceux qui lui tiennent tête. — Fabretti reconnoit ensuite Hector qui vient combattre contre Achille : on n'y voit que deux hommes qui s'embrassent. Il n'y a point d'écriture ici. — Le Scamandre tient un homme par la jambe. — Achille entraîné par les eaux, sauvé par Neptune. Achille chassant les Troyens qui se sauvent dans la ville. — Hector entend Achille. — Achille combat contre Hector. — Achille prend par le casque Hector, qu'il vient de tuer. — Achille traîne derrière son char le corps d'Hector. — Patrocle sur le bucher : on croit qu'Achille met sur lui ses cheveux qu'il vient de couper. — Jeux funéraires & course de chevaux en l'honneur de Patrocle. — Eumele fils d'Admete court avec les autres ; son char verse, & il est couché par terre. — Fabretti croit que celui qui se tient auprès du buchet la pique à la main, est Phénix. — Mercure conduit Priam à la tente d'Achille, pour racheter le corps d'Hector. — Achille le lui accorde. — Automédon & Alcimus prennent les présens que Priam a apportés pour racheter le corps de son fils. — Achille & ses gens levent le corps d'Hector pour le mettre sur son char ; mais ce char ne paroît pas ici.

Je ne vois pas, dit Montfaucon, que cette table *iliaque* nous apprenne grand chose : les figures y sont si petites, qu'on n'y peut bien remarquer ni la forme ni des habits, ni des armes. (Elles n'ont que six à huit lignes de hauteur). Le bas-relief est d'ailleurs fait avec tant de négligence, qu'étant de l'iliade même, il s'éloigne cependant assez souvent de la narration d'Homère ; nous avons remarqué quelques endroits où il s'en éloigne positivement, & il y en a encore bien d'autres : de sorte que s'il falloit faire un commentaire, j'aimerois mieux le faire sur Homère même que sur cette table. Après les sujets décrits jusqu'ici, s'élève une colonne écrite en grec, dont voici le sens.

» Les grecs font un mur & un fossé pour défendre les navires. Ils combattent contre les Troyens qui les défont, les poursuivent & passent la nuit auprès des navires. Les principaux d'entre les grecs envoient une ambassade à Achille. Agamemnon offre, pour se reconcilier, plusieurs présens, & Briséis qu'il lui avoit ôtée. Ulysse, Phenix & Ajax portent la parole. Achille rejette les présens, & refuse de secourir les grecs. Les chefs de l'armée après ce refus d'Achille, envoient Ulysse & Diomède, pour reconnoître le camp des ennemis. Ceux-ci rencontrent Dolon, qu'Hector envoyoit comme espion vers le camp des grecs : ils apprennent de lui tout l'ordre de l'armée, & la garde qu'on y faisoit. Ils tuent Dolon, & ensuite Rhésus, roi des Thraces, avec plusieurs autres, & emmenent ses jumens au camp des grecs. Le jour étant arrivé, le combat recommença. Les plus braves de ceux qui défendoient ces navires inexpugnables, étoient Agamemnon, Diomède, Ulysse, Machaon, Eurypyle. Patrocle envoyé par Achille, apprend de Nestor les affaires des grecs. Hector rompt les portes des grecs, & vient attaquer les navires. Pendant le fort du combat Achille apprend de Patrocle le mauvais état des grecs, & voyant le navire de Protesilas en feu, il envoie les Myrmidons commandés par Patrocle, à qui il donne ses chevaux & ses armes. Les troyens voyant arriver ce secours, prennent la fuite. Patrocle tue un grand nombre d'hommes ; entr'autres Sarpedon, fils de Jupiter, & poursuit les autres jusqu'aux murs de la ville. Hector le tue & prend ses armes. On combat de part & d'autre à qui emportera son cadavre. (La terreur seule de la voix d'Achille fait retirer les Troyens). Thétis prie Vulcain de fabriquer des armes : il les fait de bon cœur. Les grecs emportent le corps de Patrocle aux navires, Thétis ayant apporté les armes, Agamemnon rend Briséis à Achille, (qui poursuit les troyens sur le fleuve Scamandre)... il combat contre Hector & le tue, il recouvre ses armes, attache le cadavre d'Hector à son char, le traîne par la campagne jusqu'aux navires, & rend à Patrocle les devoirs de la sépulture. Priam vient au navire d'Achille, rachete le corps d'Hector, l'emporte à la ville. Les troyens font ses funérailles & lui érigent un tombeau ».

Revenons à la suite de l'iliade qu'Homère n'a poussée que jusqu'au funérailles d'Hector & qui est sculptée sur la table *iliaque*. *Le sac de Troie écrit par Stesichore*, *Troyen* : Le nom τρωϊκὸς Τροϊcus qui vient après paroit avoit été le titre de son livre. — *L'iliade selon Homère ; l'Ethiopide selon Arctinus Milesien* : son livre s'appelloit Ethiopide, des ethiopiens qui vinrent sous la conduite de Memnon, au secours de Troie. — *La petite iliade faite par Lesches Pyrrhéen*. On ne convenoit pas ci-devant de l'auteur de la petite iliade. Cette table semble déterminer à croire que c'est Lesches. — La table étant rompue, il ne reste qu'une dernière syllabe ΚΗΣ, qui est à ce qu'on croit la fin du mot ΠΟΔΑΡΚΗΣ, *Podarces* tué par Penthesilée ; on voit

voit la même Penthesilée tuée par Achille. — Achille tue Thersite. — Antiloque tué par Memnon. — Memnon tué par Achille, défendu par Ajax & par Ulysse. — Deuil sur le corps d'Achille. — Muse qui vient pleurer sur le corps d'Achille. — Sépulcre d'Achille. — Ajax-Telamon en fureur. — Le tombeau d'Ajax qui se tua lui-même. — On croit que celui qui tombe est Nirée. — Eurypyle tué par Néoptoleme, fils d'Achille. — Ulysse & Diomède volent le Paladium. — Le cheval de bois mené par les Troyens & Phrygiens; Priam à la tête de ceux qui le conduisent. Sinon mené les mains liées derrière le dos. Cassandre fait en vain ses prédictions trop vraies. — Le cheval de bois dans Troie, on n'y monte que par une échelle, & l'on en descend de même. — Le temple de Minerve. — Ajax-Oilée tire par les cheveux Cassandre, qui rend les mains vers le temple de Minerve. — On croit ensuite voir Corœbus, tué par Diomède ou Sémelé. — Néoptolème, après avoir tué Polités, fils de Priam, tue sur un autel Priam lui-même, qui embrassoit son fils. — Démophoon & Achamas, fils de Thésée, trouvent Ethra leur grande mère, qui étoit comme en esclavage sous Helene. — Enée est ici représenté deux fois: une fois avec son père, tenant tous deux les dieux penates dans une espèce de petite chapelle. — Dans l'autre image Enée porte sur les épaules Anchise son père, qui tient la niche des penates: Enée tient de l'autre main le petit Ascanius; Mercure conduit la troupe. — Le sépulcre d'Hector. Au tour du sépulcre sont Talthybie, Héraut qui fait des prédictions ordinaires; Andromaque qui tient son fils Astianax; Cassandre qui pleure; Helenus de l'autre côté du sépulcre; Hécube & Polyxène, Andromaque encore; Helenus qui parle à Ulysse. — Neoptoleme immole Polyxène auprès du sépulcre d'Achille, en présence d'Ulysse & de Calchas. — La flotte des grecs près du promontoire de Sigée, avec une tour qui la défendoit. — Enée s'embarque avec son père qui porte les dieux pénates, & Misène qui porte le gouvernail.

Il est difficile de dire quelque chose de certain sur le temps où cette table a été faite. Fabretti croit qu'elle est postérieure à l'Enéide de Virgile, ce que je croirois aussi volontiers. Une chose qui pourroit faire juger qu'elle a été faite sous les premiers Empereurs; c'est que l'E, le Σ & l'Ω, y sont en cette forme, qui fut bientôt changée après l'établissement de l'empire romain, comme Montfaucon l'a fait voir dans sa paléographie grecque.

ILICET, mot formé des deux *ire licet*, on peut se retirer. Ce mot étoit la formule avec laquelle les huissiers terminoient les audiences, & les pleureuses renvoyoient les gens du deuil.

ILION. *Voyez* ILIUM.

ILIONE, une des filles de Priam, fut mariée par son père au cruel Polymnestor, roi de Thrace. Priam, pendant la guerre de Troye, avoit envoyé à son gendre le jeune Polydore, pour le mettre en sûreté. Polymnestor l'ayant fait périr secrétement, *Ilione*, sœur de ce jeune prince, en mourut de regret. Hygin raconte différemment cette histoire. *Ilione*, dit-il, ayant reçu son frère encore au berceau, & connoissant la méchanceté de son mari, fit passer Diphile, fils du tyran, pour son frère, & éleva Polydore comme son fils: ensorte que Polymnestor ayant voulu faire mourir le prince troyen, n'ôta la vie qu'à son fils. Dans la suite, *Ilione* ayant été répudiée par son mari, à la persuasion des grecs, elle découvrit le mystère à Polydore, devenu grand, & trouva en lui un vengeur. *Voyez* POLYDORE.

ILIPA, en Espagne.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O en argent.

ILISSIDES, ou ILISSIADES, surnom des muses, pris du fleuve *Ilissus*, dans l'Attique, dont les eaux étoient réputées sacrées chez les grecs par un statut de religion, *sacro instituto*, dit Maxime de Tyr.

Les athéniens avoient consacré un autel aux muses sur les bords de l'*Ilissus*; c'étoit-là aussi que se pratiquoit la lustration dans les petits mystères.

ILISSUS. *Voyez* l'article précédent.

ILITHYE, fille de Junon, & sœur d'Hébé, présidoit, comme sa mère, aux accouchemens: les femmes, dans les douleurs de l'enfantement, lui consacroient des haستes, & lui promettoient de sacrifier des vaches, si elles étoient heureusement délivrées. Cette déesse avoit à Rome un temple, dans lequel on portoit une pièce de monnoie à la naissance, à la mort de chaque personne, & lorsqu'on prenoit la robe virile. Servius-Tullius avoit établi cet usage, pour avoir un exact dénombrement de tous les citoyens & habitans de Rome. *V.* LEVANA.

Le nom d'*Ilithye* étoit formé d'ἐλεύθειν, *naître*. Sur les médailles latines elle est appellée *Juno Lucina*, ou *Lucina*, parce que les romains transportèrent à Junon-Lucine les fonctions d'*Ilithye*, que les grecs attribuoient à Diane, ou à Bubaste. *Voyez* BUBASTE.

ILIUM, ILION, ILIOS, } nom de la citadelle de Troye, qui

fut bâtie par Ilus, quatrième roi de Troye. Les poëtes mettent assez indifféremment le nom d'*Ilion* pour celui de Troye. *Ilion* est la première ville qui ait porté le nom de Néocore. *Voyez* NEOCORE.

ILIUM, dans la Troade. ΙΛΙΕΩΝ & ΙΛΙΟΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RR. en argent.

R. en bronze.

O. en or.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Caligula, de Claude, de Néron, d'Hadrien, de M. Aurèle, de Faustine jeune, de Verus, de Commode, de Sévère, de Domna, de Caracalla, de Géta, de Gordien Pie, de Gallien, de Crispine, de Diaduménien, de Salonine.

ILLERGAVONIA, en Espagne.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

M. H. I. ILLERGAVONIA. DERT. *Municipium Hibera Julia Illergavonia Dertosanorum.*

Devenue municipe, elle a fait frapper des médailles latines en l'honneur de Tibère, avec la légende précédente.

ILLICI, en Espagne.

C. I. IL. A. *Colonia immunis Illice Augusta.*

C. C. IL. A. *Colonia Cæsarea Illice Augusta.*

Cette Colonie romaine a fait frapper des médailles latines en l'honneur d'Auguste, de Tibère.

ILLUSTRE, étoit autrefois dans l'empire romain un titre qu'on donnoit aux gens d'un certain rang. *Inlustris, illustris.* On donna d'abord le titre d'illustre aux chevaliers les plus distingués qui avoient droit de porter le *latus clavus.* Ensuite on appella *illustres* ceux qui tenoient le premier rang entre ceux que l'on appelloit *honoratii*; c'est-à-dire, aux préfets du prétoire, aux préfets de Rome, aux trésoriers, aux maîtres des soldats, aux maîtres des offices, aux comtes des affaires privées, aux comtes des domestiques, &c. comme l'ont souvent montré Boissonnet, Pancirolle, le P. Sirmond & Jean Selden, *de Titul. honor.*

Il y avoit différens degrés ou ordres parmi les *illustres*; & comme on distingue en Espagne des grands de la première & de la seconde classe; il y avoit aussi des *illustres* qu'on nommoit grands, *majores illustres*; & d'autres qu'on nommoit petits, *illustres minores*; par exemple le préfet du prétoire étoit d'un rang au-dessus du maître des offices, quoiqu'ils fussent tous deux *illustres.* (*V.* Cujas, L. *ult. de dignitat. C. L.* 12.). La Novelle de Valentinien, *tit. de honoratis*, distingua jusqu'à cinq degrés d'*illustres*, entre lesquels les premiers de tous sont appellés *illustres administrateurs.* (*Voyez* encore Cujas *L.* 1, *de primicerio & secondicerio & notariis*, *C. L.* 10, & le Lexicon de droit de Calvin). Les grecs des bas siècles ont aussi dit ΛΑΜΠΡΟΣ, comme on peut le voir dans Suicer.

Nos rois de la première, & même de la seconde race, se trouvoient honorés du titre d'illustre : *Vir illustris* ou *illuster* : c'étoit le titre qu'ils prenoient dans leurs chartes, & celui qu'ils regardoient comme le plus distingué. Voyez les diplômes rapportés par Doublet, dans son hist. de S. Denis, par le P. Mabillon, dans sa diplomatique, & par Ducange. Ce titre commença lorsque Clovis I, reçut de l'empereur Anastase les honneurs consulaires, auxquels le titre d'*illustre* étoit attaché. Dans la suite les maires du palais qui avoient usurpé l'autorité royale, s'arrogerent aussi la même qualification, qui fut dédaignée par Charlemagne devenu Empereur, & abandonnée aux grands seigneurs.

ILLYRIEN. Eustathe, dans ses notes sur Denis le géographe (v. 385, de l'édition de Robert Etienne) dit que les *illyriens* avoient pris leur nom d'*illyrius*, fils de Cadmus & d'Harmonie. Les *illyriens* avoient parmi eux une fable qui disoit que des gens venus de Thèbes en cette contrée, après une grande vieillesse, furent changés en serpens, parce que Cadmus avoit tué un dragon qui gardoit une fontaine. Eustathe qui rapporte cette fable, en conclut que les *illyriens* étoient originairement grecs, que c'étoit une colonie venue de Grèce, mais qui avoit perdu la politesse grecque, & y étoit devenue barbare.

Les *illyriens* avoient la réputation d'être de grands buveurs. — Ils rendoient un culte particulier à Belinus ou au Soleil. Tous les neuf ans ils précipitoient solemnellement quatre chevaux dans la mer, en l'honneur de Neptune-Hippius. (*Festus in hoc verbo*).

ILOTES, s. m. pl. *Hist. anc.*, nom des esclaves chez les Lacédémoniens. Quand ceux-ci commencèrent à s'emparer du Péloponèse, ils trouvèrent beaucoup de résistance de la part des naturels du pays, mais sur-tout des habitans d'Élos qui, après s'être soumise, se révolta contr'eux. Les Spartiates assiégèrent cette place, la prirent à discrétion, & pour faire un exemple de sévé-

rité, en réduisirent en esclavage les habitans, eux & tous leurs descendans à perpétuité. Les *Ilotes*, ou comme d'autres les appellent, les *Helotes* étoient donc à Lacédémone des esclaves publics, employés aux ministères les plus vils & les plus pénibles, & traités avec une extrême rigueur; mais les magistrats les accordoient quelquefois aux particuliers, à condition de les rendre à la ville quand elle les redemanderoit. On les employoit à la culture des terres & aux autres travaux de la campagne. Dans des besoins pressans on s'en servoit à la guerre, & plusieurs y ont mérité leur liberté par leur service. Dans les commencemens on avoit fixé leur nombre, de peur qu'en se multipliant ils ne fussent tentés de se révolter; & par cette raison l'on exposoit les enfans qui naissoient d'eux au-delà du nombre fixé; mais cette loi inhumaine dura peu; du reste on en usoit très-rigoureusement avec les *Ilotes*; on les fustigeoit cruellement & sans raison en certain temps de l'année, seulement pour leur faire sentir le poids de la servitude; on alloit même jusqu'à les tuer quand ils devenoient trop gras, & on mettoit leurs maîtres à l'amende, comme les ayant trop bien nourris, & trop peu chargés de travaux. Par une autre bisarrerie aussi condamnable, on les obligeoit à s'enivrer à certains jours de fêtes, afin que les enfans fussent par ce spectacle détournés du vice de l'ivrognerie. Quelques-uns de ces *Ilotes* étoient pourtant employés à des occupations plus honnêtes, comme à conduire les enfans aux écoles publiques ou aux gymnases, & à les ramener. Ceux-ci étoient des espèces d'affranchis qui ne jouissoient pas néanmoins de tous les priviléges des personnes libres, quoique par leur bonne conduite ils pussent arriver à ce degré de liberté; puisque Lysandre, Callicratidas, Gylippe, étoient *ilotes* de naissance, & qu'en considération de leur valeur on leur avoit accordé la liberté.

ILUS, quatrième roi de Troie, étoit fils de Tros & de la nymphe Callyrhoë. C'est lui qui fit bâtir la citadelle d'Ilion, & qui chassa Tantale de son royaume. Il eut pour frères Ganimède & Assaracus; & pour fils Laomédon. *Voyez* GANIMEDE.

ILUS, le jeune Ascagne, fils d'Enée, porta aussi le nom d'*Ilus*, tandis qu'Ilion subsista: mais après sa ruine il changea le nom d'*Ilus* en celui d'*Iulus*.

IMAGES (droit d'), *jus imaginum*. Les antiquaires se servent du mot *images* pour désigner les portraits des ancêtres & des empereurs sculptés ou peints, auxquels les grecs & les romains rendoient une espèce de culte, pour lesquels ils avoient une vénération particulière. Nous ne parlons point ici des *statues* qui auront leur article particulier.

Excepté quelques *images* sculptées sur des urnes sépulcrales, nous avons peu de monumens grecs de cette espèce. Les écrivains de cette nation nous apprennent cependant que l'on conservoit chez elle les *images* des hommes célèbres & des ayeux chéris.

Les romains nous fourniront plus de détails sur cet objet. Ils conservoient avec grand soin les *images* de leurs ancêtres, & les faisoient porter dans leurs pompes funèbres & dans leurs triomphes. Mais cet honneur, c'est-à-dire, le droit de faire peindre ou sculpter son portrait, *jus imaginis*, ou le droit de faire porter celles de ses ancêtres, *jus imaginum*, n'appartenoit pas indistinctement à tous les citoyens. Il falloit pour en jouir avoir exercé une des magistratures curules, l'édilité, la préture ou le consulat. Cicéron le dit expressément (*Verr.* 5.), en parlant de lui-même: *ego me ob ædilitatem mihi delatam adeptum esse intelligo antiquiorem in senatu sententiæ dicendæ locum, togam prætextam, sellam curulem, jus imaginis ad memoriam posteritatemque prodendam.* Il étoit d'usage de remercier le peuple de cette faveur, par un discours d'apparat, dans lequel on rapportoit les services ou les belles actions, par lesquelles ses ancêtres s'étoient rendus recommandables. Cicéron nous l'apprend encore (*Agrar.* 2. 1.): *est hoc in more positum, ut ii qui beneficio vestro imagines familiæ suæ consecuti sunt, eam primam habeant concionem, qua gratiam beneficii vestri cum suorum laude conjungant.*

Ces *images* étoient le plus souvent de cire, quelquefois de marbre, & même ornées de perles. Pline (37. 2.) fait mention des perles dont étoit entourée l'*image* de Pompée: *imago Cn. Pompeii è margaritis.* Mais ce luxe ne commença à devenir général que sous les empereurs. Ce fut alors qu'un simple avocat, Aemilius, fit élever dans l'*atrium* ou vestibule de sa maison, une statue équestre en son honneur (*Juven. sat. VII*, 125.). L'*atrium* des familles qui avoient longtemps occupé les grandes magistratures, étoit embarrassé de la quantité d'*images* enfumées qu'il renfermoit: *atriaque immodicis*, dit Martial (11. 90. 5.), *arctat imaginibus.* Ces *images* étoient enfumées par la vétusté & par le foyer qui étoit toujours allumé dans l'*atrium* en l'honneur des dieux lares. Pour les en préserver on les renfermoit quelquefois dans des armoires. Dans les jours de solemnité & de joie on tiroit les *images* de leurs niches, on les couronnoit de laurier & on les revêtoit des habits qui caractérisoient leurs magistratures. Polybe (VI. 51.) dit qu'on leur mettoit des toges à toutes, mais des toges prétextes aux *images* des consulaires ou des anciens préteurs; des toges ornées de pourpre à celles des censeurs, & enfin des toges brodées en or, à celles des triomphateurs. Les esclaves surnommés *atriensis*, avoient soin de net-

toyer les *images*, de les parer aux jours de fête, & de les porter aux funérailles des membres de la même famille. On les y portoit ordinairement placées sur de petits lits ou brancards, & quelquefois fichées sur des piques (*Sili. ital. X* 567). Mais on brisoit les *images* de ceux dont on condamnoit la mémoire, ou on ne les laissoit pas paroître aux funérailles de leurs descendans. C'est ainsi qu'un empereur jaloux & barbare, empêchant de porter à un convoi les *images* de Brutus & de Cassius, servit plus à les rappeler au souvenir des assistans, que s'il ne les avoit point proscrites : *sed præfulgebant*, dit énergiquement Tacite, *Cassius atque Brutus hoc ipso, quod effigies illorum non visebantur.*

Les *images* des empereurs avec leurs noms attachées aux enseignes militaires, placées solemnellement dans les endroits publics, & portées en pompe, étoient des témoignages par lesquels le peuple & l'armée les reconnoissoient pour souverains. Lorsqu'au contraire ils vouloient les dégrader & secouer leur joug, ils brisoient leurs images, en traînoient les débris dans les boues & les précipitoient dans les fleuves & les cloaques. Pour les autres détails, *voyez* STATUES.

On plaçoit dans les bibliothèques publiques & particulières les *images* ou les statues des écrivains célèbres; & on dessinoit leurs portraits au commencement de leurs ouvrages. Mille passages garantissent le premier usage ; & le second est constaté par ce distique de Martial (XIV. 186.):

Quam brevis immensum capit membrana maronem!
Ipsius vultus prima tabella gerit.

Les romains faisoient graver sur leur anneaux les *images* de leurs amis. Les disciples d'Epicure ne se contentoient pas des ses *images* placées dans leurs chambres *cubiculaires*, & auxquelles ils rendoient une espèce de culte, mais ils les portoient gravées sur leurs anneaux & même sur leur coupes, *sed etiam in poculis*, dit Cicéron (*de fin. V.* 1.). Ovide disoit aussi (*Trist.* 1. 6. 5.) :

Hæc tibi dissimulas, sentis tamen omnia diei,
In digito qui me ferque referque tuo.
Effigiemque meam fulvo complexus in auro
Cara relegati, qua potes ora vides.

Claude ne permit pas indistinctement à tous ses sujets de porter son *image* sur leurs bagues, mais seulement à ceux qui avoient les entrées de sa chambre, *admissionum jus*. Vespasien abolit cette vile distinction qui étoit devenue à charge à ceux qui l'obtenoient, & qui servoit souvent de fondement aux accusations des délateurs. Car ce fut un crime capital sous Tibère (*Suet.* 58. 3.), que de porter aux lieux secrets, ou dans les maisons de prostitution l'*image* de l'empereur gravée sur son anneau ; & même de prendre avec la main qui en étoit ornée le vase nécessaire pour le soulagement des besoins naturels (*Senec. de benef.* 3. 26.).

On plaçoit à la pouppe des navires les *images* de certaines divinités, ou de certains animaux, & c'étoit ce que l'on désignoit par ces mots, *tutela navis*.

Les grecs & les romains offroient dans les temples des dieux, non-seulement leurs propres *images*, mais encore celle des autres hommes. (*Diogen. vit. Plat.* Mithridate, fils de Rodobare, dédia aux muses la statue de Platon. (*Denys d'Halycarn.*). Romulus dédie à Vulcain des quadriges d'or & sa propre *image*. (*Tacit. Annal.* 3. 64.). Julie dédia à Auguste, près du théâtre, l'*image* de Marcellus.

IMAGINES (*ad*), } porte-enseignes. *V.*
* *IMAGINARIUS*, } ENSEIGNES.

IMAGUNCULÆ.

« Huit têtes de femmes rempliſſent ces quatre planches, dit Caylus, (*Rec. d'antiq. I.* 190.) Elles sont de terre cuite, & ont chacune depuis douze jusqu'à quinze lignes de hauteur : celle que l'on voit au *n°.* 1. est plus grande environ du double. Cette quantité de têtes de la même manière, à peu-près du même volume, trouvées toutes en Egypte, & qui n'ont aucun attribut de divinité, me persuade qu'elles pouvoient être quelques unes de ces poupées dont Cicéron, dans ses lettres à Atticus, parle, comme de portraits de dames romaines, tels que l'on en avoit trouvé plusieurs dans les équipages de quelques jeunes gens. Voici ses paroles. « On y trouve les portraits de cinq de nos dames. » (*Lettre VI. trad. de Mongault.*) Le traducteur donne dans sa note à ces portraits les noms « d'*imaguncula*, de *plaguncula*, petites » poupées de cire qui représentoient les perſonnes au naturel, & dont on se servoit dans les » enchantemens. » Ce dernier trait d'une superstition reçue chez les romains augmentoit le mérite de la confiance, & par conséquent celui de la faveur que ces dames accordoient à leurs amans. Mais il ne s'agit point ici de ces sortes de réflexions. Je n'ignore pas que ces poupées en bustes ou en figures entières étoient ordinairement de cire ; mais il se pouvoit aussi que pour les rendre plus durables & les préserver d'un grand nombre d'inconvéniens, on les eût fait de terre, par la raison qu'on avoit la ressource de la cuite, pour garantir ces figures des accidens inévitables à celles de cire. Je n'insiste point sur cette conjecture, de quelque vraisemblance qu'elle puisse être accompagnée ;

mais j'ajouterai qu'il ne paroît en aucun endroit que les anciens aient jamais consacré la peinture à cette consolation des amans dans l'absence. »

IMBRASIA, surnom de Junon, pris du fleuve Imbrasus, de l'isle de Samos, dans lequel les prêtres de cette déesse alloient quelquefois laver sa statue; aussi les eaux de l'Imbrasus étoient tenues pour sacrées. (*Plin. lib. V. cap. XXXI.*)

IMBRICES. Voyez APPLAUDISSEMENS.

IMBRIUS; fils de Mentor, & mari de Médésicaste.

IMBRUS, en Carie. IMBPOY.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze.....*Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

Leur fabrique & leur légende suffisent pour les distinguer des médailles frappées dans l'isle d'*Imbrus.*

IMBRUS, isle. IMBPIΩN.

Les médailles autonomes de cette isle sont:

RRR. en bronze.....*Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

I. M. D. *Idæa Matri Deum.*

IMÉROS, ou le desir, fut divinisé chez les grecs; on trouve son nom avec ceux d'Éros & de Pothos, qui signifient amour & souhait: tous les trois sont représentés sous la figure de trois cupidons, ou trois amours.

Le nom *Iméros* est formé de *ἱμείρω, je desire.*

IMANTES. *Voyez* CESTE.

IMITATIONS *égyptiennes.*

« L'égalité, dit Caylus, (*Rec. d'antiq. IV. pl.* 19 *n.* 1.) ou plutôt la répétition de la manière d'opérer dans les arts, présente un tableau qui se retrace continuellement aux yeux de l'antiquaire. Depuis la découverte de la Chine, l'Europe n'a que trop souvent copié les magots & l'architecture de ce pays, si cette façon de bâtir mérite de porter ce nom: cette petite nouveauté pourroit trouver sa place dans les modes; mais elle a été malheureusement entretenue par la paresse & l'ignorance des artistes, qui par ce moyen composent sans étude & sans réflexion. Cependant il faut convenir que cet écart du goût vrai, est une *imitation* des anciens, ou plutôt une répétition dépendante du méchanisme des têtes. En effet, on remarque qu'après la decadence des grandes écoles de la Grèce, le prétendu goût Egyptien se répandit en Italie & peut-être même dans la Grèce, depuis la conquête que les romains firent de ce pays. Les paysages, les vues & les architectures qu'on a trouvées à *Herculanum*, ont augmenté les preuves de ce fait. Il est même très-vraisemblable que le genre bizarre, toujours plus facile que l'ornement raisonnable, mais un peu plus épuré qu'il n'a paru dans ces derniers temps, a été la source des grotesques & des arabesques qui ont passé jusqu'à nous. Ce n'est pas que les Egyptiens & les Chinois n'aient fait de bons ouvrages. La grandeur & la solidité des premiers les a rendus comparables aux géans de la fable; & j'ai vu quelques têtes faites d'après nature, executées à la Chine, qui n'étoient dépourvues ni de raison ni de beauté: il seroit même étonnant que cela ne fût pas; la nature est également belle dans toutes les parties du monde. Un génie heureux sait & la lire & la rendre à travers tous les nuages de la mode. Quoi qu'il en soit, les romains ont adopté à l'égard des Egyptiens, une manière facile, légère, ou plutôt négligée, que nous avons répétée & que nous répéterons encore à l'égard des Chinois: Il est vrai que les anciens ont poussé ce goût plus loin que nous, c'est-à-dire, que nous en avons moins abusé. Nous n'avons *imité* la Chine que sur des corps légers, & des matières d'une médiocre durée. Les romains au contraire ont peint des fresques. Ils ont oublié leur pays pour représenter les aspects de l'Egypte. Ils ont plus fait; ils ont exécuté des bas-reliefs sur le marbre, comme on peut le voir sur la plinte de la statue du Nil. Ce mauvais goût avoit fait dès-lors une si forte impression en Italie, que les hommes y sont représentés informes, boudinés & sans aucun sentiment de nature. Un ouvrage de ce genre & de cette importance, auroit suffi pour la preuve de ce que je viens d'avancer; mais le morceau de terre cuite, ou plutôt le modèle que présente ce n°. prouve une répétition de ce même abus. Le goût, la composition & le travail ont tant de rapport avec les bas-reliefs de la statue du Nil, que j'ai eu besoin de la confrontation pour croire que cette barque & ces deux Egyptiens n'étoient pas absolument conformes à une partie de cette plinte. Mais le bas relief de ce n°. présente des différences; il est même d'une plus petite proportion. Indépendamment de tous les rapports de goût, de travail & de composition, on ne peut douter que ce modèle n'ait été fait dans l'intention de représenter le Nil. Les pieds des *ibis* que le fragment a conservés, caractérisent absolument les bords de ce fleuve. (*Largeur sept pouces: plus grande hauteur cinq pouces six lignes*).

Voyez à la fin de l'article ÉGYPTIENS & de celui d'HADRIEN, le développement & les preuves qu'a données Winckelmann, de cette opinion du savant Caylus.

I. M. M. *Idæa Matri magnæ.*

IMMOLARE, se disoit proprement de l'action de répandre sur la tête de la victime un mélange de farine & de sel appellé *mola salsa*. Ce mot avoit conséquemment rapport à celui qui offroit le sacrifice & non au prêtre ou au victimaire.

IMMORTALITÉ de l'ame. Winkelmann a publié dans ses *monumenti inediti*, n°. 170, une allégorie facile à entendre, & dans laquelle l'*ame* est représentée par un papillon, son symbole ordinaire. C'est une pâte antique du baron de Stosch. On y voit Platon assis tenant un livre, & méditant profondément à la vue d'une tête de mort, sur laquelle est posé un papillon. Il est difficile de méconnoître ici l'immortalité de l'*ame*.

IMPERATOR : on voyoit dans la cour du capitole une statue de Jupiter, surnommé *Imperator*, qui avoit été apportée de la Macédoine par T. Quintius Flaminius : elle avoit sans doute été consacrée par quelque général d'armée, à la suite d'une victoire, dont l'honneur étoit rapporté à Jupiter.

IMPERATOR, titre que les soldats déféroient par des acclamations à leur général, après quelque victoire signalée Il ne le gardoit que jusqu'à son triomphe ; mais Jules-César l'ayant retenu en s'emparant de l'empire ; il devint le nom propre de ses successeurs, & désigna la souveraine puissance.

IMPÉRATRICE, femme de l'empereur. Le sénat immédiatement après l'élection de l'empereur donnoit le nom d'*Auguste*, *Augusta*, à sa femme & à ses filles. Entre les marques d'honneur attachées à leurs personnes, une des principales étoit, de faire porter devant elles du feu dans un brasier, & des faisceaux entourés de lauriers, pour les distinguer de ceux des principaux magistrat de l'empire. Cependant comme plusieurs *impératrices* ont joué un fort petit rôle dans le monde, ou sont restées peu de temps sur le trône : les plus habiles antiquaires se trouvent embarrassés, pour ranger quelques médailles singulières d'*impératrices*, dont on ne connoît ni le règne ni les actions, & dont les noms manquent le plus souvent dans l'histoire. Faustine & Lucille sont les seules qui nées de pères empereurs, n'ont dû qu'à elles-mêmes leur grandeur, & le rang qu'ont obtenu leurs maris.

Les *Impératrices* romaines paroissent souvent sur les médailles, sous la forme de quelque divinité & avec ses attributs ; de même que Cléopâtre, s'étoit fait représenter en Isis, & en portoit le nom.

IMPÉRIALES (Médailles). Les antiquaires appellent de ce nom les médailles des empereurs romains (auxquelles on en joint par convenance quelques autres en petit nombre), depuis Jules-César jusqu'aux derniers Paléologues. — Les *impériales* latines font suite aux *consulaires*, & même elles se mêlent ensemble jusqu'aux fils d'Auguste. — On peut y joindre, si l'on n'est pas fort riche en médailles, les *impériales* grecques, d'Égypte, ou de Colonies, qui finissent à Dioclétien.

Parmi les *Impériales*, dit Jobert, on distingue le haut & le bas-Empire : & quoi qu'à l'égard de ce qu'on appelle moderne, toutes les médailles des empereurs jusqu'aux Paléologues, passent pour antiques, encore qu'elles descendent jusqu'au quinzième siècle ; les curieux n'estiment que celles du haut-empire, qui finit selon eux au temps des trente tyrans, & commence à Jules-César, ou à Auguste ; en sorte qu'il renferme tout l'espace de temps, environ depuis l'an 700 de Rome, 54 ans avant J. C., jusqu'à l'an 1010 de Rome, ou environ, & de J. C. environ 260.

Le bas-empire comprend près de 1200 ans, si l'on veut aller jusqu'à la ruine de l'empire de Constantinople, qui arriva en l'an 1453, où les Turcs s'en rendirent maîtres ; de sorte que l'on ne reconnut plus que l'empire d'occident dans tout le monde chrétien. Ainsi l'on y peut trouver deux différens âges : le premier depuis l'empire d'Aurelien ou de Claude le Gothique, jusqu'à Héraclius, qui est d'environ 350 ans. Le second depuis Héraclius, jusqu'aux Paléologues, qui est de plus de huit cents ans.

Rien, dit la Bastie, n'est moins vrai que cette assertion de Jobert, sur-tout quand on termine le haut-empire aux trente tyrans : ce seroit autre chose si on ne le terminoit qu'à Constantin : encore seroit-on obligé d'avouer, que depuis ce prince jusqu'à Théodose, on trouve de fort belles médailles en tous métaux, quoique peut-être on n'en trouve pas en toute grandeur dans chaque métal. C'est donc seulement des médailles de Théodose & des empereurs qui suivent, qu'on peut dire avec quelque vraisemblance, que les curieux ne les estiment guères. Mais ce mot de *curieux* est fort équivoque, & mériteroit qu'on en fixât la signification. En effet, si par ce terme on entend tout homme qui fait une collection de médailles, l'homme de lettres se trouve confondu avec l'homme, purement homme de goût, qui ne cherche & n'estime dans les médailles que les beautés de la gravure antique. Rien ne distingue plus le vrai savant de celui qui ne cher-

Digitized by Google

che qu'à le paroître, & que ſes richeſſes mettent en état de ſatisfaire ſa vanité ; puiſque l'un & l'autre ramaſſent des médailles, quoique dans des vues bien différentes ; auſſi leurs cabinets ne ſe reſſembleront point, & l'homme ſtudieux qui ne travaille que pour s'inſtruire, recueillera avec ſoin des choſes qui ſeront négligées par celui qui cherche plutôt à flatter ſon amour propre ou ſon goût, qu'à former ſon eſprit & à perfectionner ſes connoiſſances.

Ordre dans lequel on peut diſpoſer les médailles impériales qui exiſtent, & celles que l'on pourra découvrir.

Pompée.
Jules-Céſar.
Sexte-Pompée.
Brutus.
Caſſius.
Lépide.
Marc-Antoine.
Marc-Antoine *fils.*
Cléopatre.
Alexandre, *fils de Cléopatre & d'Antoine.*
Céſarion, *fils de Cléopatre & de Jules-Céſar.*
Caius-Antonius, *frère du Triumvir.*
Lucius-Antonius, *frère des deux précédens.*
Auguſte.
Livie, *épouſe d'Auguſte.*
Agrippa, *gendre d'Auguſte.*
Julie, *fille d'Auguſte.*
Caius-Céſar, *fils adoptif d'Auguſte.*
Lucius-Céſar, *fils adoptif d'Auguſte.*
Agrippa le jeune, *fils adoptif d'Auguſte.*
Tibère.
Druſus, *fils de Tibère.*
Druſus, *frère de Tibère.*
Antonia, *épouſe de Druſus, frère de Tibère.*
Germanicus, *neveu de Tibère.*
Agrippine, *la mère, femme de Germanicus.*
Néron & Druſus, Céſars, *fils de Germanicus.*
Caligula, *fils de Germanicus.*
Céſonie, *épouſe de Caligula.*
Julie Druſille, } *ſœurs de Caligula*
Julie Liville, }
Claude I.
Meſſaline, *épouſe de Claude.*
Agrippine, *la jeune, mère de Néron.*
Britannicus, *fils de Claude.*
Claudia, *fille de Claude.*
Néron.
Octavie, *épouſe de Néron.*
Poppée, *épouſe de Néron.*
Meſſaline, *épouſe de Néron.*
Claudia, *fille de Néron.*
Clodius Macer, tyran d'Afrique, ſous Néron.
Galba.
Othon.
Vitellius.
Vitellius, *père de l'empereur.*
Veſpaſien.
Domitille, *épouſe de Veſpaſien.*
Titus.
Julie, *fille de Titus.*
Domitien.
Domitia, *épouſe de Domitien.*
Veſpaſien *le jeune.*
Nerva.
Trajan.
Plotine, *épouſe de Trajan.*
Marciana, *ſœur de Trajan.*
Matidie, *nièce de Trajan.*
Hadrien.
Antinoüs, *favori d'Hadrien.*
Sabine, *épouſe d'Hadrien.*
Ælius.
Antonin.
Fauſtine, *mère.*
Galère Antonin, *fils d'Antonin.*
Marc-Aurèle.
Fauſtine *jeune.*
Annius Vérus, *frère de Commode.*
Vérus.

Digitized by Google

Lucille, *épouſe de Vérus.*
Commode.
Criſpine, *épouſe de Commode.*
Pertinax.
Titiane, *épouſe de Pertinax.*
Julien I, *ou* Didius Julianus.
Manlia Scantilla, *épouſe de Julien I.*
Didia Clara, *fille de Julien I.*
Peſcennius Niger, tyran.
Plautiane, *épouſe de Niger.*
Albin.
Septime-Sévère.
Julie Domna, *épouſe de Septime-Sévère.*
Antonin Caracalla.
Plautille, *épouſe de Caracalla.*
Géta, *frère de Caracalla.*
Macrin.
Diaduménien, *fils de Macrin.*
Élagabale.
Julia Paula, *femme d'Élagabale.*
Aquilia Sévéra, *femme d'Élagabale.*
Annia Fauſtina, *femme d'Élagabale.*
Soémias, *mère d'Élagabale.*
Mæſa, *aïeule d'Élagabale.*
Sévère-Alexandre.
Memmia, *épouſe de Sévère-Alexandre.*
Orbiana, *épouſe de Sévère-Alexandre.*
Mamée, *mère de Sévère-Alexandre.*
Uranius Antoninus, tyran.
Maximin I.
Pauline, *épouſe de Maximin I.*
Maxime.
Gordien d'Afrique, *père.*
Gordien d'Afrique, *fils.*
Albin.
Pupien.
Gordien-Pie.
Tranquilline, *femme de Gordien-Pie*
Philippe, *père.*
Otacilia Sévéra, *épouſe de Philippe, père.*
Philippe, *fils.*
Marin.
Pacatien.
Trajan Déce.
Étruſcille, *femme de Trajan Déce.*
Hérennius, *fils de Trajan Déce.*
Hoſtilien, *fils de Trajan Déce.*
Perpenna, *tyran.*
Trébonianus Gallus.
Voluſien, *fils de Gallus.*
Émilien.
Valérien.
Mariniana, *épouſe de Valérien.*
Gallien, *fils de Valérien.*
Salonine, *épouſe de Gallien.*
Valérien, *jeune.*
Cornélia Supera, *femme de Valérien jeune.*
Salonin, *fils de Gallien.*
Jules Gallien, *fils de Gallien.*
Salonin Gallien, *fils de Gallien* (s'il a exiſté.
Sulpicius Antoninus, tyran.
Cyriade, tyran.
Ingénuus, tyran.
Macrien, *père, tyran.*
Macrien, *jeune, tyran.*
Quiétus, *fils de Macrien, tyran.*
Piſon, *tyran.*
Valens, *tyran.*
Baliſte, *tyran.*
Régillien, *tyran.*
Alexandre Émilien, *tyran ſous Gallien.*
Trébellien, *tyran.*
Celſus, *tyran.*
Saturninus, *tyran.*
Odénat, *céſar & empereur.*
Hérodien, *fils d'Odénat, Auguſte.*
Zénobie, *épouſe d'Odénat, Auguſta.*
Hérennien, *fils d'Odénat, Auguſte.*
Timolaüs, *fils d'Odénae, Auguſte.*
Méonius, *couſin d'Odénat, Auguſte.*

Poſtume,

Poſtume, *tyran.*
Donata, *peut-être épouſe de Poſtume.*
Poſtume *jeune*, *tyran.*
Lælien, *tyran.*
Lollien, *tyran.*
Victorin père, *tyran.*
Victorin fils, *tyran.*
Victorine, *mère de Victorin père.*
Marius, *tyran.*
Auréole, *tyran.*
Claude II, *ou le gothique.*
Cenſorin, *tyran.*
Quintillus, *frère de Claude le gothique.*
Aurélien.
Sévérine, *femme d'Aurélien.*
Vabalathe, 3e *fils de Zénobie, Auguſte.*
Firmius, *tyran.*
Tetricus, *tyran.*
Tétricus jeune, *tyran.*
Septimius, *tyran.*
Tacite.
Florien, *frère de Tacite.*
Probus.
Saturnin, *tyran.*
Proculus, *tyran.*
Bonoſius, *tyran.*
Carus.
Magnia Urbica, *femme de Carus.*
Numérien, *fils de Carus.*
Carinus, *fils de Carus.*
Nigrinia, *femme de Carinus.*
Nigrinien, *fils de Carinus.*
Julien, *tyran en Italie.*
Dioclétien.
Maximien-Hercule.
Conſtance I, *ou* Chlore.
Hélène, *épouſe de Conſtance-Chlore.*
Théodora, *épouſe de Conſtance-Chlore.*
Galère-Maximien.
Valérie, *femme de Galère-Maximien.*

Achillée, *tyran en Egypte.*
Amand, *tyran dans les Gaules.*
Ælien, *tyran.*
Carauſius, *tyran en Angleterre.*
Oriuna, *femme de Carauſius* (ſi elle a exiſté.)
Allectus, *tyran.*
Domitius-Domitianus, *tyran.*
Sévère II.
Maximin Daza II.
Maxence, *tyran.*
Romulus, *fils de Maxence.*
Alexandre, *tyran.*
Licinius *jeune.*
Conſtantia, *femme de Licinius.*
Licinius.
Valérius Valens Céſar.
Martinien, *tyran.*
Conſtantin I.
Fauſte, *femme de Conſtantin.*
Criſpe, *fils de Conſtantin.*
Hélène, *femme de Criſpe.*
Fauſte II.
Delmatius, *neveu de Conſtantin.*
Hanniballien, *neveu de Conſtantin.*
Conſtantin *jeune* II.
Conſtant, *fils de Conſtantin.*
Saturnin III, *tyran ſous Conſtant.*
Conſtance II, *fils de Conſtantin.*
Euſébie, *épouſe de Conſtance II.*
Népotien, *tyran.*
Vétranion, *tyran.*
Magnence, *tyran.*
Décence, *frère de Magnence.*
Déſidérius, *frère de Magnence.*
Gallus, *fils de Conſtance.*
Conſtantine, *femme d'Hanniballien.*
Sylvain, *tyran.*
Julien II.
Hélène, *femme de Julien II.*
Jovien.

Digitized by Google

Valentinien I.
Sévéra, *femme de Valentinien I.*
Juſtine, *femme de Valentinien I.*
Valens, *frère de Valentinien I.*
Dominica, *femme de Valens.*
Procope, *tyran ſous Valens.*
Gratien, *fils de Valentinien I.*
Conſtantia, *femme de Gratien.*
Valentinien II.
Théodoſe I.
Flacille, *femme de Théodoſe I.*
Maxime, *tyran.*
Victor, *tyran, fils de Maxime.*
Eugène, *tyran.*
Arcadius, *fils aîné de Théodoſe I.*
Eudoxie, *épouſe d'Arcadius.*
Honorius, *fils de Théodoſe I.*
Marie, *femme d'Honorius.*
Conſtance III.
Placidie, *fille de Théodoſe I.*
Conſtantin III, *tyran ſous Honorius.*
Conſtant, *fils du tyran Conſtantin.*
Jovin, *tyran.*
Sébaſtien, *frère de Jovin.*
Attale, *tyran.*
Théodoſe II, ou *le jeune.*
Eudoxie, *épouſe de Théodoſe II.*
Jean, *tyran.*
Valentinien III.
Eudoxie II, *femme de Valentinien III.*
Honoria, *ſœur de Valentinien III.*
Attila, roi des Huns. (On le place quelquefois avec les impériales.)
Pétrone Maxime, *tyran ſous Théodoſe II.*
Marcien.
Pulchérie, *épouſe de Marcien.*
Avite, *tyran.*
Léon I.
Vérine, *femme de Léon I.*
Majorien.
Sévère III.
Anthémius.
Olybrius.
Glycérius.
Léon *le jeune.*
Zénon.
Jules Népos.
Romulus Auguſtulus.
Baſiliſcus.
Zénonide, *épouſe de Baſiliſcus.*
Anaſtaſe I, ou *Dicore.*
Théodoric, *roi d'Italie.* (On le place quelquefois avec les impériales.)
Juſtin I.
Eufémie, *épouſe de Juſtin I.*
Vitalien.
Hildéric, *roi des Vandales.* (On le place quelquefois avec les impériales.)
Juſtinien.
Athalaric, *roi d'Italie.*
Théodat, *roi d'Italie.*
Witigès, *roi d'Italie.*
Baduéla, *roi d'Italie.*
Théias, *roi d'Italie.*
Théodebert, *roi des François.*
} On les place quelquefois avec les impériales.
Juſtin II.
Tibère II, *ou* Tibère-Conſtantin.
Maurice.
Phocas, *ou* Focas.
Héraclius.
Héraclius-Conſtantin.
Héracléonas.
Tibère III.
Conſtant II.
Conſtantin IV, ou *Pogonat.*
Juſtinien II, ou *Rhinotmétus.*
Tibère IV.
Léonce.
Tibère V, ou *Abſimare.*
Filépique, ou *Bardanes.*

Digitized by Google

Anaſtaſe II.
Théodoſe III.
Léon III, ou *l'Iſaurien.*
Conſtantin V, ou *Copronyme.*
Artavaſde.
Nicéphore, *fils d'Artavaſde.*
Léon IV, ou *Chazare.*
Conſtantin VI.
Irène, *femme de Léon Chazare.*
Nicéphore I.
Staurace.
Michel I, ou *Rhangabé.*
Léon V, ou l'*Arménien.*
Conſtantin VII.
Michel II, ou *le Begue.*
Théophile.
Théodora, DESPUNA, *épouſe de Théophile.*
Michel III.
Baſile.
Conſtantin VIII.
Léon VI, ou *le Philoſophe.*
Alexandre.
Romain I, ou *Lécapène.*
Chriſtophe.
Étienne.
Conſtantin IX.
Conſtantin X, ou *Porphyrogénète.*
Zoé Carbonopſine, *femme de Léon VI.*
Romain II.
Théophanon, *femme de Romain II.*
Nicéphore II, ou *Phocas.*
Jean Zimiſcès.
Baſile II.
Conſtantin XI.
Romain III, ou *Argyre.*
Michel IV, ou *le Paphlagonien.*
Michel V, ou *Calafate.*
Conſtantin XII, ou *Monomaque.*
Zoé II, *femme de Romain Argyre.*
Théodora, *ſœur de Zoé II.*
Michel VI, ou *Stratiotique.*
Iſaac Comnène I.
Conſtantin XIII, ou *Ducas.*
Romain IV, ou *Diogène.*
Michel VII, ou *Ducas.*
Conſtantin Ducas, ou *Porphyrogénète.*
Nicéphore III, ou *Botoniate.*
Alexis I. *Comnène.*
Jean II. *Comnène, Porphyrogénète.*
Manuël I. *Comnène.*
Alexis II. *Comnène.*
Andronic I. *Comnène.*
Iſaac II. *Lange.*
Alexis III. *Lange.*
Alexis IV. *Lange.*
Alexis V. *Ducas.*
Baudouin I.
Henri.
Pierre de Courtenai.
Robert de Courtenai.
Baudouin II.
Théodoſe I. *Laſcaris.*
Théodore II. *Lange.*
Jean III. *Ducas Vatace.*
Théodore III. *Laſcaris le jeune.*
Jean IV. *Laſcaris.*
Michel VIII. *Paléologue.*
Andronic II. *Paléologue.*
Michel IX. *Paléologue.*
Andronic III. *Paléologue.*
Jean V. *Paléologue.*
Jean VI. *Cantacuzène.*
Mathieu. *Cantacuzène.*
Andronic IV. *Paléologue.*
Manuël II. *Paléologue.*
Jean VII. *Paléologue.*
Jean VIII. *Paléologue.*
Conſtantin XIV. *Paléologue, dernier empereur de Conſtantinople.*

A chaque article particulier du dictionnaire relatif

à ce catalogue, on trouvera l'exiſtence des médailles *impériales*, leur matière, leur rareté, & la langue qu'elles parlent. Beauvais nous en a fourni la plus grande partie. Je n'y ai pas joint, comme lui, les prix de chaque médaille, à cauſe du changement perpétuel dont ils ſont ſuſceptibles, & parce que ces connoiſſances mercantiles ſont au-deſſous de la dignité des gens de lettres. Elles doivent être abandonnées aux *brocanteurs*.

IMPERIOSUS, ſurnom de la famille *Manlia*. Il fut donné pour la première fois à L. Manlius, créé dictateur l'an de Rome 390, à cauſe de la ſévérité qu'il mit dans les levées des jeunes ſoldats romains.

IMPERIUM. Ce mot qu'on ne peut rendre en françois que par une périphraſe, & qu'on trouve ſi ſouvent dans les auteurs latins, mérite une explication. Il faut ſavoir que, lorſqu'il regarde le conſul ou le préteur qu'on envoyoit gouverner les provinces, ce conſul ou préteur portoit avec deux ſortes de puiſſance, dont l'une ſe nommoit *poteſtas*, & l'autre *imperium*; la première étoit le droit de juriſdiction ſur les perſonnes; droit qui étoit déféré par un décret du ſénat. Mais la ſeconde ſe conféroit par une loi que le peuple aſſemblé faiſoit exprès. Cette dernière puiſſance conſiſtoit dans un pouvoir ſuprême donné au conſul ou au préteur ſur les gens de guerre; en ſorte qu'alors ils avoient ſur le militaire pouvoir de vie & de mort, ſans appel; qu'ils conduiſoient les armées où ils vouloient, & faiſoient à leur gré la paix ou la guerre. Cette grande prérogative ſe nommoit en un ſeul mot *imperium*, prérogative dont le peuple romain retint toujours à lui la collation, la continuation ou prorogation. Quand c'étoient des magiſtrats ordinaires qu'il falloit envoyer dans les provinces, le peuple aſſemblé par curies, leur conféroit ou leur refuſoit le pouvoir nommé *imperium*. De même ſi c'étoit à quelque perſonne privée que le gouvernement d'une province fût accordé, par la recommandation de ſon rare mérite, le peuple s'aſſembloit par tribus, pour lui conférer la puiſſance nommée *imperium*. Il réſulte de là que *Potestas ſenatus conſulto, Imperium lege deferebatur*. (D. J.)

IMPETRITUM, mot relatif aux augures, & propre à leur jargon myſtérieux. On le trouve dans Plaute (*Aſin.* 2. 1. 2.):

Impetritum, inauguratum eſt, quovis admittant aves.

IMPILIA, } chauſſure faite de ſpart. (*Plin.*
EMPILIA, } 19. 2.)

IMPLUVIATA veſtis.
IMPLUVIATUS color.
IMPLUVIUM. } Les romains appeloient *impluvium* & *compluvium* les cours des bâtimens, des endroits découverts, où la pluie tomboit ſur le pavé. L'eau de pluie chargée de la pouſſière & de la fumée qu'elle avoit enlevées aux toits, formoit dans l'*impluvium* un amas d'eau rouſsâtre ou noirâtre, d'où cette couleur obſcure prit ſon nom latin, *color impluviatus*, & d'où les manteaux de la même couleur prirent auſſi les noms d'*impluvium* & d'*impluviata veſtis*. Nonius (*XVI.* 3.) nous l'apprend: *impluviatus color*, dit-il, *quaſi fumato ſtillicidio impletus, qui eſt mutinenſis, quem nunc dicimus*.

IMPORCITOR, nom que les anciens romains donnoient à un dieu de la campagne & de l'agriculture. C'étoit celui qui préſidoit à la troiſième façon, ou au troiſième labour que l'on donnoit aux champs, c'eſt-à-dire, au labour qu'on leur donnoit après avoir ſemé le grain. Alors on labouroit la terre en ſillons élevés, qu'on appelloit *porca*, c'eſt pourquoi on donnoit à ce dieu le nom d'*Imporcitor*. Le flamine de Cérès invoquoit le dieu *Imporcitor* dans le ſacrifice qu'il faiſoit à Cérès & à la Terre. *Voyez* Saumaiſe ſur Solin, pag. 724 & ſuiv.

IMPOT. Je ne dirai rien des *impôts* des grecs & des barbares, parce que cette matière n'eſt pas aſſez éclaircie, à cauſe du défaut de monumens. *Voyez* cependant quelques apperçus aux articles Babylonie, Égypte, Espagne, Hippades pour l'Attique, Laconie, Gaules, Italie, Fertilité des terres.

Les romains établirent d'abord une diſtinction entre *tributum* & *vectigal*. Le premier étoit l'*impôt* payé par les poſſeſſeurs de terres, *rationes*, & il étoit payé doublement, comme capitation, & comme *impôt* territorial. Le ſecond renfermoit ſeulement les droits impoſés ſur les marchandiſes. Spartien (*c.* 7.) dit d'Antonin Pie: *rationes omnium provinciarum apprimè ſcivit, & vectigalium*. C'eſt ainſi que les grecs diſtinguoient φόρος & τέλος. Mais cette diſtinction ſe perdit par la ſuite, & l'on employa indiſtinctement les mots *tributum* & *vectigal*. Je me ſervirai auſſi de celui d'*impôt* pour les déſigner tous les deux.

Les premiers rois de Rome exigèrent de chacun de leurs ſujets un *impôt* égal. Servius Tullius établit le *cens*, c'eſt-à-dire (*v.* Monnoie des romains ſous Servius), le recenſement des biens de chaque citoyen, & il proportionna l'*impôt* à la richeſſe réelle. Tarquin-le-Superbe détruiſit le cens, & fit payer également tous les citoyens. (*Dionyſ. lib. IV.*) Les conſuls P. Valérius & T. Lucrétius rétablirent le cens & les *impôts* proportionnels,

qui subsistèrent jusqu'à l'année 584. Alors Æmilius Paullus déposa dans le trésor public une si grande masse de richesses enlevées à Persée, roi de Macédoine, que l'on déchargea le peuple romain de toute espèce d'*impôts*; exemption dont il jouit pendant un assez long-temps : *omni Macedonum gaza*, dit Cicéron (*de offic.* 2. 22.), *quæ fuit maxima, potitus Paullus tantum in ærarium pecuniæ invexit, ut unius imperatoris præda finem attulerit tributorum.* Ces *impôts* étoient divisés en *tributum ordinarium*, *impôt* ordinaire, & *tributum temerarium*, *impôt* extraordinaire. Festus définit le dernier, un *impôt* tel que celui qui fut imposé après la prise de Rome par les gaulois, tel que l'apport de tout l'or & de tout l'argent, orfèvri & monnoyé, fait au trésor public par le peuple & le sénat, l'an 543, sous le consulat de Valérius Lævinus & de M. Claudius Marcellus, pendant la seconde guerre punique. On en tenoit registre, & l'on en remettoit la valeur à chaque contribuable dans des temps plus heureux.

Les principaux *impôts* de Rome furent pendant long-temps ceux des terres à bled & des vignes, *decima*, ceux des pâturages, *scriptura*, & ceux des marchandises, *portorium*. (*Voyez* DIXIÈME, PEAGES & SCRIPTURA.)

Les rois, puis le sénat, les empereurs enfin (*Polyb. lib. VI. XI. & XV.*) établirent & fixèrent les *impôts*; jamais le peuple ni les magistrats, hors les censeurs, n'eurent ce droit. C'étoit à Rome seulement, & à l'enchère, devant une haste fichée au milieu du *forum* auprès de l'affiche des *impôts* mise depuis plusieurs jours, que l'on affermoit les *impôts*. (*Cicer. cont. Rull.* t. 3. & 21.) On faisoit ces enchères dans le mois de mars, qui avoit été long-temps le premier de l'année (*Macrob. Saturn.* 1. 12.); elles étoient pour cinq ans, ou pour un lustre, durée des fonctions des censeurs. (*Cicer. Attic. VI.* 2.) Les fermiers, *publicani* payoient à cette époque; mais les contribuables étoient forcés d'acquitter leur dette à trois époques dans chaque année, aux calendes de Janvier, de Mai & à celles de Septembre, qui étoient désignées à cause de cela par les mots *ad finem indictionis*.

Vectigal ædilitium, charges imposées par les édiles sur les provinces, pour subvenir aux frais des jeux & de l'entretien du *forum*, & d'autres édifices publics de Rome. (*Cicer. Quint. frat.* 1. 1. & *Famil.* 8. 9. & *Attic.* 5. 21. & 6. 1.)

Vectigal pro aëre, *impôt* sur l'air que l'on respiroit, sorte de capitation instituée par Michel Paphlagonien. (*Cedrenus.*)

Vectigal ex agrorum fructibus. V. DIXTÈME.

Vectigal ansarii. V. ANSARIUM.

Vectigal ex aquæductibus, ou *formæ*, ou *hortorum* (*Polyb. VI.*), *impôt* payé par ceux à qui les censeurs & ensuite les empereurs permettoient de *dériver* une partie de l'eau des aqueducs publics, pour arroser leurs champs ou leurs jardins.

Vectigal ex arboribus. V. plus bas *vectigal picariarum.*

Vectigal artium, *impôt* mis par Alexandre Sévère sur les marchands & les ouvriers; ce que nous appellons aujourd'hui *industrie*. (*Lamprid. c.* 24.) Constantin ayant reculé de quatre ans l'époque du paiement de cet *impôt*, de sorte qu'on ne le paya plus que tous les cinq ans, il fut appellé *lustralis collatio.*

Vectigal pro cadavere. V. PÉAGES.

Vectigal pro cloacis. V. CLOACARIUM.

Vectigal pro columnis. V. COLUMNARIUM.

Vectigal pro ediliis, *impôt* sur les comestibles, créé dans Rome par Caligula. (*Suet. c.* 40. *n°.* 3.)

Vectigal epidemeticum. V. VECTIGAL PRÆTORIUM.

Vectigal fœni, contribution de fourrage pour l'entretien des écuries des empereurs ou des troupes, imposée en nature ou en argent sur les pâturages & les prairies.

Vectigal fumarium, καπνικὸν, *impôt* sur les cheminées, mis par Nicéphore. (*Zonar.* 3. *Cedrenus.*)

Vectigal hortorum. V. VECTIGAL EX AQUÆDUCTIBUS.

Vectigal ex lacubus, *impôt* mis sur la pêche des lacs & des étangs. Festus fait mention de celui du lac Lucrin, affermé par les censeurs.

Vectigal ex latrinis publicis, ferme des lattines publiques louées au profit du fisc. (*Juven. sat.* 3. 38.)

Vectigal macelli, le même que le *vectigal portorium*, ou le *vectigal pro ediliis.*

Vectigal à meretricibus. Caligula exigea le premier (*Suet. c.* 40. *n°* 6.) une contribution des femmes de mauvaise vie, & des hommes qui vivoient de cet infame commerce. Cet *impôt* duroit encore sous Constantin. (*Zozim.* 2. 38.)

Vectigal ex metallis, *impôt* mis en nature ou en argent sur les carrières & sur les mines. Cet *impôt* établi pour l'Italie, y fut aboli lorsque les romains eurent acquis des provinces qui pouvoient le supporter. 1° L'Espagne le payoit pour ses forges & ses mines d'argent (*Liv. lib.* 34. 21.); 2° l'Afrique le payoit pour ses marbres de Libye & de Numidie; 3° la Macédoine pour ses mines d'or, d'argent & de fer; 4° l'Illyrie, 5° la Thrace, 6° la Grande-Bretagne (*Tacit. Agricol. c.* 12. *n°* 8.) le payoient pour les mêmes produits que la

Digitized by Google

Macédoine. 7° La Sardaigne le payoit auſſi pour ſes mines d'argent (*Sidon. c. 5. n° 49.*) :

Sardinia argentum, naves Hiſpania defert.

Vectigal pecorum, animaux que telle ou telle province de l'empire devoit fournir à Rome. Les lucaniens & les brutiens fourniſſoient des cochons (*Caſſiod. Var. XI. 39.*), de même que les ſamnites & les campaniens (*l. III. C. Th. de Suar. pecuar. & novell. 15. Valentinian.*) L'Arménie fourniſſoit des beſtiaux, & certaines provinces des chevaux pour la cavalerie. (*Probi ap. Vopiſc. c. XV.*)

Vectigal picariarum, *impôt* mis ſur les arbres qui fourniſſoient les gommes & les réſines.

Vectigal in pontibus.
Vectigal portorii. } *Voyez* PÉAGES.

Vectigal prætorium (*Cicer. ad Attic. 5. 21.*), *impôt* que payoient les provinces aux préteurs, pour être diſpenſées de loger les gens de guerre pendant l'hiver. Il fut appellé auſſi *epidemeticum*. (*C. Juſt. de metallis & epidemet.*)

Vectigal ſalis, *impôt* ſur les ſalines. *V.* SALINES.

Vectigal ſiliquaticum. *V.* SILIQUATICUM.

Vectigal pro ſolo, ou *ſolarium*, cens impoſé ſur les fonds publics concédés pour des édifices particuliers.

Vectigal tyrocinii, ſoldats exigés d'une province ou des particuliers, en nature ou en argent. La *milice* de France.

Vectigal venalitium. Voyez VENALITIUM.

Vectigal vini, vin exigé des pays de vignobles, 1°. en Italie de la Campanie & de la Toſcane (*Sidon. c. V. n° 46. & Symmach. epiſt. IX. 125.*); 2°. en Afrique (*l. ult. §. 20 ff. de muner. & honor.*); 3°. dans la Pannonie (*Claud. de laud. Stilich. 2. 199.*); 4°. dans les Cyclades, dans les Boétiques, dans les Gaules. (*Colum. Præfat. 1. de re ruſt c.*)

Vectigal pro umbra, expreſſion poétique de Pline (XII. 1.), pour déſigner un terrein fertile, payant l'*impôt*, & conſacré par un riche propriétaire à ne porter que des arbres à ombrage.

Vectigal urinæ. Veſpaſien mit un *impôt* ſur les urines, c'eſt-à-dire, qu'il fit vendre à ſon profit aux foulons, pour dégraiſſer les draps, l'urine que les paſſans dépoſoient dans des vaſes placés à cet effet aux coins des rues.

IMPRÉCATION, c'eſt-à-dire malédiction. Ce terme dans l'acception commune, déſigne proprement des vœux formés par la colère ou par la haine.

On appelle de ce mot les expreſſions emportées, que le deſir de la vengeance nous arrache, lorſque nous ſentant trop foibles pour nuire par nous-mêmes à ce que nous haïſſons, nous oſons réclamer le ſecours de la divinité, & l'inviter à épouſer nos ſentimens.

Mais il s'agit ici des *imprécations* ſingulières des anciens, que leur religion & la croyance des peuples autoriſoient. Ce ſujet vraiment curieux pour un littérateur philoſophe, a fait la matière de pluſieurs ſavans mémoires inſérés dans le recueil de l'académie des belles lettres : il en faut détacher les généralités les plus importantes & les mieux aſſorties au plan de cet ouvrage.

Commençons par diſtinguer les *imprécations* des anciens, en *imprécations* publiques, en *imprécations* des particuliers, & en imprécations contre ſoi-même, lorſqu'on ſe dévouoit pour la patrie; mais nous ne dirons rien de ces dernières, parce que nous en avons déjà traité à l'*article* DÉVOUEMENT, (*Hiſt. & Littér.*).

J'entends par *imprécations* publiques, celles que l'autorité publique ordonnoit en certains cas chez les grecs, chez les romains, & chez quelques autres peuples.

Les citoyens impies, mais ſur-tout les oppreſſeurs de la liberté & les ennemis de l'état, furent l'objet le plus ordinaire de ces ſortes d'*imprécations*. Alcibiade en ſubit la peine, pour avoir mutilé les ſtatues de Mercure, & pour avoir profané les myſtères ſactés de Cerès.

Dès que les Athéniens eurent ſecoué le joug des Piſiſtratides, un décret du ſénat ordonna des *imprécations* contre Piſiſtrate & ſes deſcendans. Un pareil décret en ordonna de plus fortes contre Philippe, roi de Macédoine. Tite-Live nous en a conſervé la teneur que voici :

Le peuple, dit-il, obtint du ſénat un décret, qui portoit que les ſtatues qu'on avoit élevées à ce prince, ſeroient renverſées; que tous ſes portraits ſeroient détruits; que ſon nom & ceux de ſes ancêtres de l'un & de l'autre ſexe, ſeroient effacés; que les fêtes établies en ſon honneur ſeroient réputées profanes, & les jours où on les célebroit, des jours malheureux; que les lieux où l'on avoit placé quelque monument à ſa gloire, ſeroient déclarés des lieux exécrables; enfin, que les prêtres dans toutes leurs prières publiques pour les Athéniens & pour leurs alliés, ſeroient obligés de joindre des malédictions contre la perſonne & la famille de Philippe. On inféra depuis dans le décret, que tout ce qui pourroit être imaginé pour flétrir le nom du roi de Macédoine, ſeroit avoué & adopté par le peuple d'Athènes; & que ſi quelqu'un oſoit s'y oppoſer, il ſeroit tenu pour ennemi de l'état.

Eſchine nous apprend que les Amphictions s'obligèrent par une amère *imprécation*, non-ſeulement à ne jamais cultiver, mais même à ne jamais permettre qu'on cultivât les terres des Cyrrhéens &

Digitized by Google

des Actacallides, qui avoient profané le temple de Delphes, & s'étoient gorgés du butin des offrandes dont l'avoit enrichi la piété des peuples : voici les propres termes de l'*imprécation*, ils sont bien curieux :

« Si quelqu'un, soit particulier, soit ville, soit nation entière, viole cet engagement, qu'on les déteste comme criminels de leze-majesté divine envers Apollon, Latone, Diane & Minerve ; que leurs terres ne donnent point de fruits ; que leurs femmes n'enfantent pas des hommes, mais des monstres ; que leurs troupeaux ne produisent que des masses contraires à l'ordre de la nature ; que sans cesse de tels gens succombent dans toute expédition de guerre, dans tout jugement de tribunal, dans toute délibération du peuple, qu'eux, leur famille & leur race, périssent par une extermination totale ; qu'enfin aucune victime de leur part ne trouve grace devant les quatre divinités offensées, & qu'à jamais elles rejettent de semblables sacrifices ».

Comme toutes les *imprécations* avoient pour but d'attirer la colère des dieux sur la tête de celui contre qui on les prononçoit, les divinités, qui dans la mythologie présidoient à la vengeance, entre lesquelles les furies tenoient le premier rang, étoient celles qu'on invoquoit le plus généralement dans les *imprécations*.

Les vœux qu'on leur adressoit sont appellés indistinctement, *exécrationes*, *execrationum carmen*, *dira*, *déprecationes*, *devotiones*, *verba feralia*, termes qui marquent qu'on ne les invoquoit que pour en obtenir quelque chose de funeste ; & afin de répandre une sorte d'horreur sur les sacrifices qui faisoient partie de la cérémonie, on les offroit ces sacrifices, non sur des autels élevés, mais dans des fosses profondes que l'on creusoit exprès.

Le premier but de ces prières vengeresses étoit de mettre les divinités infernales en possession du coupable, qu'on leur abandonnoit ; c'est ce qu'on entend par les deux mots *devovere diris*. Ceux qui avoient été ainsi dévoués étoient regardés comme des ennemis publics, & comme des hommes exécrables. Bannis de la société, ils n'avoient plus de part aux aspersions qui se faisoient avec les tisons sacrés trempés dans le sang des victimes. Ils n'avoient plus la liberté d'offrir des libations dans les temples, ni d'assister aux assemblées du peuple. Chassés de leur patrie ils n'y étoient pas même reçus après leur mort : on ne vouloit pas que leurs ossemens fussent confondus avec ceux des citoyens, ni que la terre natale qu'ils avoient déshonorée, servît à les couvrir ; à moins que sur des preuves bien authentiques de leur innocence, ils ne fussent réhabilités. La réhabilitation se faisoit en immolant quelques victimes à l'honneur des mêmes dieux, dont on avoit imploré l'assistance par les *imprécations*.

Mais les meurtriers, les assassins, les parricides, ne pouvoient jamais se flatter de cet avantage. C'est ainsi que le déclare Œdipe dans Sophocle, lorsqu'il prononce ses violentes *imprécations* contre le meurtrier de Laïus. « Je défends, dit-il, qu'en aucun lieu de mes états, ce malheureux soit reçu dans les sacrifices & dans les compagnies : je défends qu'on ait rien de commun avec lui, pas même la participation de l'eau lustrale ; & j'ordonne qu'on le bannisse comme un monstre, de toutes les maisons où il se retireroit. Puisse le criminel éprouver l'effet des malédictions dont je l'accable aujourd'hui. Qu'il traîne une vie misérable, sans feu, sans lieu, sans secours, & sans espoir d'être jamais réhabilité. »

Les *imprécations* furent originairement établies par le concours de la religion & de la politique, pour exclure de la société & de la participation aux avantages qui y sont attachés, ceux qui seroient capables d'en détruire l'ordre & l'administration. On regarda les *imprécations* comme une suite naturelle du droit commun dont jouit tout gouvernement, de pouvoir retrancher de son sein, les membres qui le bouleversent & les sujets rebelles.

On peut ajouter, à la décharge des *imprécations* des anciens, qu'elles n'étoient pas toujours mêlées de formules odieuses, & qu'elles variaient suivant la nature du crime qui y donnoit lieu, & suivant l'idée que les peuples en avoient. Lorsque les crétois, chez qui la dépravation des mœurs étoit regardée comme la source de tous les désordres, chassoient de leur île un citoyen corrompu, ils ne formoient contre lui d'autre vœu, sinon qu'il fût obligé de passer sa vie hors de sa patrie, dans la compagnie de gens qui lui ressemblassent ; *imprécation* bien digne d'un peuple qui avoit eu Minos pour législateur.

L'usage des *imprécations* passa des grecs chez les romains ; elles s'étoient glissées à Rome dès la naissance de la république, & elles y subsistèrent dans les temps postérieurs. Valerius Publicola, autorisé par le peuple, dévoua aux dieux infernaux la vie & les biens de quiconque oseroit aspirer à la royauté. Crassus, ce romain si fameux par ses richesses, ayant formé le dessein d'aller conquérir le pays des Parthes, surmonta, par la faveur de Pompée, l'opposition que les pontifes mettoient à cette entreprise ; mais le tribun Ateïus s'étant fait apporter, dans l'endroit par où Crassus devoit passer, un réchaud plein de feu, y jetta quelques parfums, fit des aspersions, & prononça une formule conçue en termes si effrayans, qu'on la nomma *carmen desperatum*.

Telles étoient la plupart des *imprécations* particulières ; je les définis, des prières qu'on adresse

à un être ſuprême, pour l'engager à ſe porter vengeur des injures dont ſa protection n'a pas garanti, & dont on eſt hors d'état de ſe venger.

Rien n'eſt plus naturel à la foibleſſe accablée, que d'implorer l'aſſiſtance d'un pouvoir ſupérieur à ceux qui l'oppriment. Les hommes, dans tous les temps, ont adreſſé leurs vœux aux dieux protecteurs de l'humanité. L'idée de tirer vengeance des maux qu'on a ſoufferts par la malice ou la violence des autres, eſt une idée pleine de douceur & de conſolation. Les malheureux ne deſirent guères moins la vengeance de leurs calamités que la protection des dieux pour la conſervation de leur repos. Ils ſe ſont toujours adreſſés à la juſtice divine, pour la punition des offenſes dont ils ne peuvent ſe flatter d'obtenir la ſatisfaction d'une autre manière. Les vœux commencent où l'eſpoir vient à ceſſer.

Il eſt beaucoup parlé, dans l'antiquité, des *imprécations* célèbres dont l'effet a rempli également de terreur & de pitié, les théâtres de la Grèce, & quelquefois les nôtres. Il eſt vrai que c'eſt par le canal des poëtes que la connoiſſance de ces *imprécations* eſt parvenue juſqu'à nous; mais il n'eſt pas moins vrai que les poëtes ſont les hiſtoriens des temps les plus éloignés, & les témoins d'une vieille tradition dont le ſouvenir, quand ils écrivoient, n'étoit pas encore effacé de la mémoire des hommes.

Or, de toutes les *imprécations* dont les écrits des poëtes ſont remplis, les plus remarquables ont été celles que les pères irrités ont faites contre leurs enfans.

Il faut d'abord obſerver que ſoit qu'elles euſſent leur fondement légitime dans quelque grand outrage, ſoit qu'elles ne fuſſent que le produit d'un eſprit troublé par des ſoupçons injuſtes, l'événement n'en étoit pas moins funeſte à ceux qui en étoient frappés.

Pour découvrir la cauſe de cette opinion reçue chez les anciens, il faut remonter aux temps du monde qui ont précédé l'établiſſement des états. Alors un père de famille, maître abſolu de la deſtinée de ſes enfans, ne voyoit rien au-deſſus de lui que les dieux. Il en étoit en quelque ſorte l'image vivante; & comme les pères, par leur ſageſſe, s'attiroient de leurs enfans l'admiration & le reſpect qui en eſt inſéparable, de même, par leur tendreſſe & par leurs ſoins, ils en avoient le cœur & l'attachement. Les enfans ne voyoient donc, après les dieux, rien qui fût ſi bon ni ſi grand que les auteurs de leur naiſſance; auſſi, de toute ancienneté, le reſpect dû aux pères par leurs enfans, marche à côté du culte des dieux.

Les Furies nées ſelon Héſiode, du ſang d'un père outragé par ſon fils, de Célus mutilé par Saturne, étoient les miniſtres infatigables des vengeances paternelles. C'étoit à elles que les pères, dans l'excès de leur colère, adreſſoient les *imprécations* contre leur propre ſang; & s'ils appelloient quelque autre divinité à leur vengeance, les Furies étoient toujours prêtes à ſe joindre à elles, pour exécuter leurs ordres. Althée, dit Homère, frappoit à genoux la terre avec les mains, lorſqu'elle proféroit ſon *imprécation* contre ſon fils Méléagre, & demandoit aux dieux des enfers & à Proſerpine la mort de cet infortuné; la Furie, qui erre dans les ténèbres, entendit du fond du Tartare ſa funeſte prière.

L'effet même des *imprécations* paternelles ſur des enfans innocens, ne ſe révoquoit point en doute, parce que le père étoit regardé comme le ſouverain ſeigneur de ſa famille. La politique fortifia dans l'eſprit des hommes une opinion d'où dépendoit le repos de l'ordre public.

Entre les *imprécations* prononcées par un père avec juſtice, perſonne ne peut oublier celle d'Œdipe contre Etéocle & Polinice, qui leur fut ſi fatale. C'eſt le principal point de vue des *phéniciennes* d'Euripide, & de la tragédie d'Eſchyle, intitulée *les ſept devant Thèbes*.

On ne ſe reſſouvient pas moins des *imprécations* de Théſée qui, tout injuſtes qu'elles étoient, donnèrent la mort à Hippolite ſon fils vertueux, & à lui une douleur mortelle. C'eſt encore le ſujet de la tragédie d'Euripide, qui a pour titre *Hippolite*.

En général, les romains croyoient que les *imprécations* avoient une telle force, qu'aucun de ceux contre qui elles avoient été faites, n'en pouvoit éviter l'effet. C'eſt en profitant de cette opinion ſuperſtitieuſe, qu'Horace, dans une ode ſatyrique contre la magicienne Canidie, lui dit: « vos maléfices ne changeront point le cours de la juſtice des dieux; mais mes *imprécations* vont attirer ſur vous la colère du ciel, & nul ſacrifice n'en pourra détourner l'accompliſſement. »

Dira deteſtatio

Nullâ expiatur victimâ. Ode V. lib. V.

Je ne dois pas oublier de remarquer que les anciens, à la priſe & à la deſtruction des villes qui leur avoient coûté beaucoup de ſang, prononcèrent quelquefois des *imprécations* contre quiconque oſeroit les rétablir.

Quelques-uns croient que ce fut la principale raiſon pour laquelle Troie ne put jamais ſe relever de ſes cendres; les Grecs l'ayant dévouée à une chûte éternelle & irréparable.

Mais

Mais tous les peuples s'accordèrent à lancer des *imprécations* contre les violateurs des sépulcres, qui par-tout étoient des lieux réputés sacrés. On chargeoit les tombeaux de diverses formules terribles : que le violateur meure le dernier de sa race, qu'il s'attire l'indignation des dieux, qu'il soit privé de la sépulture, qu'il soit précipité dans le tartare, qu'il voie les ossemens des siens déterrés & dispersés, que les mystères d'Isis troublent à jamais son repos, que ses descendans soient réduits au même état qu'il éprouve.

Enfin, les *imprécations* furent en usage chez les Gaulois, mais il n'appartenoit qu'aux druides de les prononcer, & la désobéissance à leurs décisions étoit, au rapport de César, *de bello Gallico*, lib. VI. p. 220, *edit. variorum*, le cas le plus ordinaire où ils les employassent. On en peut croire César sur sa parole, il avoit vu ce qu'il avançoit, & s'il ne l'avoit pas vu, on pourroit l'en croire encore. (*D. J.*)

En voici quelques-unes prises de Gruter :

MITEM ISIDEM IRATAM HABEAT
SVORVM OSSA ERVTA ATQVE DISPERSA
VIDEAT.
(Pag. ccciv. 1.)

LAESERIS HVNC TVMVLVM SI QVISQVIS IN
TARTARA PERGAS.
ATQVE EXPERS TVMVLI LAESERIS HVNC
TVMVLVM.
(Pag. DCLXII. 10.)

QVISQVIS EVM LAESIT SIC CVM SVIS VALEAT.
(Pag. DCCX. 10.)

ILLI DEOS IRATOS QVOS OMNES COLVNT.
(Pag. DCCCXVI. 7.)

HABEBIT SACRA ISIDIS ILLIVS QVIETATE
IRATA.
(Pag. DCCCCXVII. 1.)

MANES IRATOS HABEAT.
(Pag. DCCCCXXII. 3.)

MANIVM NVMINA IRATA SVNTO.
(Ex Boissardo Tom. III. Part. V. p. 53.)

Mabillon recueillit dans son voyage d'Italie plusieurs inscriptions antiques qui renferment des *imprécations*. En voici trois, dont les deux premières sont payennes, & la troisième appartient aux chrétiens.

C. TULLIUS. C. L.
BARNÆUS
OLLA. EJUS. SI QUI
OUVIOLARIT. AD.
INFEROS. NON. RECIPIATUR.

Cette inscription fut découverte à Rome, hors la porte Aurélienne, qu'on nomme aujourd'hui la porte de *S. Pancrace*.

L. CÆCILIUS. L.
ET O. L. FLORUS.
VIXIT ANNOS. XVI.
ET MENSIBUS. VII. QUI
HIC MIXERIT. AUT
CACARIT. HABEAT.
DEOS SUPEROS. ET
INFEROS. IRATOS.

Le marbre sur lequel on lit cette inscription, fut trouvé au même endroit en 1603. Le C. tourné à gauche signifie *Caia*.

MALE. PEREAT. INSEPULTUS.
JACEAT. NON. RESURGAT.
CUM JUDA. PARTEM. HABEAT
SI QUIS. SEPULCRUM
HUNC. VIOLARIT.

Cette inscription a été trouvée à Rome sur le chemin de Nomento.

IMPRÉCATIONS, s. f. plur. *dira*, ces nt les déesses impitoyables que l'on nommoit *Furies* sur la terre ; *Euménides* aux enfers, & *Imprécations* dans le ciel, dit Servius sur le *quatrième livre de l'Enéide*.

Quelques-uns croient que leur nom latin *dira* vient du grec δῖαι, qui signifie *terribles*.

Incinda igni
Incedunt eum ardentibus tædis.

On les invoquoit toujours dans toutes les prières qu'on faisoit contre ses ennemis, ou contre les scélérats.

Ces prétendues déesses vengeresses avoient, outre leurs temples & leurs bois sacrés, des libations qui leur étoient propres, & dans lesquelles on n'employoit que l'eau & le miel, sans aucun mélange de vin. On ne parloit qu'avec une horreur religieuse de ces divinités infernales & cé-

leſtes. On évitoit de prononcer leurs deux noms d'*Imprécations* & de *Furies*, & on leur ſubſtituoit celui d'*Euménides*, qui n'offroit rien d'affreux. *Voyez* EUMENIDES.

Enfin, comme on tremble toujours à l'aſpect de la main qui va nous frapper, auſſi n'y avoit-il rien qui portât avec ſoi plus d'épouvante que le caractère des Furies, dont Héraclite diſoit qu'elles arrêteroient le ſoleil même, s'il vouloit ſe détourner de ſa route; mais il ne s'agit pas ici de s'étendre davantage, le lecteur peut conſulter leur article, où l'on eſt entré dans de grands détails. (*D. J.*)

IMPRIMERIE. « Les traits, dit Caylus (*Rec. III., pag.* 310.), gravés ſur le bronze & chargés de couleur, auroient inſtruit les anciens du moyen de multiplier les gravures par l'impreſſion, ou pour mieux dire, de la répétition d'un ſeul travail exécuté ſur les métaux: opération qu'ils ont ignorée. Il eſt vrai que la ſéchereſſe du *papirus*, ſur lequel ils écrivoient, ne convenoit point à l'*impreſſion*, ni à l'*imprimerie*; que cette matière n'avoit pas l'avantage de notre papier, que l'on met, par le moyen de l'eau ſimple, en état d'approcher intimement & avec ſoupleſſe de la ſurface gravée, & de recevoir la couleur des traits les plus délicats ou les plus déliés.

IMPUDENCE. L'*impudence*, ainſi que l'injure ou l'outrage, eurent dans la ville d'Athènes un temple commun, dont voici l'hiſtoire en peu de mots. Il y avoit à l'aréopage deux eſpèces de maſſes d'argent taillées en fièges, ſur leſquelles on faiſoit aſſeoir l'accuſateur & l'accuſé. L'une de ces deux maſſes étoit conſacrée à l'*injure*, & l'autre à l'*impudence*. Cette ébauche de culte fut perfectionnée par Epiménides, qui commença par élever à ces deux eſpèces de divinités allégoriques des autels dans les formes; & bientôt après, il leur bâtit un temple, dont Cicéron parle ainſi dans ſon IIe. livre des loix: *illud vitioſum Athenis, quod Cylonis ſcelere expiato, Epimenide Cretenſi ſuadente, fecerunt contumeliæ famem & impudentiæ.*

Virtutes, ajoute l'orateur romain, *non vitia conſecrare decet.* Sans doute qu'il faut conſacrer les vertus & non pas les vices; mais, quoi qu'en diſe Cicéron, ce que les athéniens firent ici, ne s'écartoit point des principes; ils en rempliſſoient parfaitement l'idée; leur temple dédié à l'outrage & à l'*impudence* n'indiquoit point qu'ils honoraſſent ces deux vices, il déſignoit tout au contraire qu'ils les déteſtoient. C'eſt ainſi que les grecs & les romains ſacrifièrent à la peur, à la fièvre, à la tempête, aux dieux des enfers; ils n'invoquoient en un mot toutes les divinités nuiſibles, & ne leur rendoient un culte que pour les détourner de nuire. Au reſte, le temple dont il s'agit préſentement, répondoit à celui qu'Oreſte avoit conſacré aux furies, qui en l'amenant à Athènes, lui procurèrent la protection de Minerve, comme nous l'apprenons de Pauſanias. (*In Attic.*) (D. J.)

INACHIDES. *Voyez* INACHUS.

INACHUS, fils de l'Océan, fonda le royaume d'Argos, & fut le chef de la race des inachides, dont huit regnèrent après lui. Pauſanias rapporte une fable des grecs ſur *Inachus*. Ce prince ayant fait creuſer un lit au fleuve Amphiloque, lui donna ſon nom: *Inachus*, avec trois autres fleuves du pays, Photonie, Aſtérion & Céphiſe, furent pris pour arbitres entre Junon & Neptune, qui ſe diſputoient à qui devoit avoir cette contrée dans ſon empire. Le différend fut jugé en faveur de Junon: Neptune en eut du reſſentiment; & pour ſe venger, il mit les quatre fleuves à ſec, & ne leur permit d'avoir de l'eau que dans la ſaiſon où les pluies ſont abondantes. La vengeance du dieu eſt fondée ſur ce qu'en effet les quatre fleuves, dont il eſt ici queſtion, ne ſont que de médiocres ruiſſeaux, qui ſont preſque à ſec toute l'année. *Inachus* fut père de l'infortunée Io, & donna à ſes ſucceſſeurs le nom d'Inachides. Après ſa mort, on publia qu'il étoit devenu la divinité tutélaire du fleuve qui portoit ſon nom.

INACHUS, petit fleuve de Péloponèſe, dans l'Argolide, dont parle Virgile (*Æn. liv. VII.*); il paſſoit à Argos, & ſe jettoit dans le golfe voiſin; il prit ce nom d'*Inachus*, qui fonda le royaume d'Argos, le plus ancien de la Grèce: il étoit étranger, & on a lieu de croire qu'il venoit de Phénicie; ſes deſcendans jouirent long-temps de ce royaume, juſqu'à ce qu'ils en furent dépouillés par Danaüs, venu d'Egypte. Io étoit ſa fille. Le fleuve auquel *Inachus* avoit donné ſon nom, eut un ſort ſingulier, il fut entiérement deſſéché, ſelon les anciens, de manière qu'on n'en voyoit aucun veſtige à Argos. Lucien obſerve à cette occaſion, que les fleuves mêmes ſont ſujets à la deſtinée qui fait diſparoître les hommes & les villes. On voit cependant encore aujourd'hui dans la place d'Argos, un petit fleuve, ſous le nom de Planizza, qui ſe perd dans un marécage, près de la mer.

INARCULUM, baguette de grenadier courbée en forme de couronne que portoit ſur la tête en ſacrifiant la flamine de Jupiter, ſurnommée *Reine*. (*Feſtus.*)

INARIMÉ, petite iſle de la mer Tyrrhienienne, aujourd'hui Iſchia, dans la mer de Toſcane, vis-à-vis de Cumes. Virgile dit que les rochers d'*Inarime*, ſont entaſſés par l'ordre de Jupiter ſur le corps du géant Typhoée. (*Æneid.* 9. 715.)

Les latins y ont tranſporté la fable de Typhoée,

que les grecs avoient placée en Aſie, & en ont gratifié cette iſle, à cauſe que ſon nom a quelque analogie avec celui des montagnes de Syrie ou de Cilicie.

INAUGURATION etoit la cérémonie que l'on faiſoit à Rome, pour donner aux pontifes, aux prêtres, & à tous autres officiers de la religion, le pouvoir d'exercer leurs fonctions. La portion principale de cette cérémonie étoit de conſulter les *augures*. On employoit en général le mot *inaugurare*, pour dire *conſulter* les dieux par le vol des oiſeaux; & en particulier, pour dire *conſacrer*. On l'appliquoit auſſi à la conſécration des temples, des lieux ſacrés, des tombeaux, &c.; parce que l'obſervation des *augures* étoit le préliminaire néceſſaire. *Voyez* DEDICACE.

INCENDIES. Le ſoin de veiller aux *incendies* dans Rome, & de les arrêter, regardoit avant Auguſte les triumvirs *nocturnes*, les édiles & les tribuns du peuple. Cet empereur créa des compagnies pour veiller à cet objet, & on les appella *cohortes vigilum*. *Voyez* VIGILES.

INCERARE genua deorum. Juvenal (*ſat. X.* 53.) déſigne par cette expreſſion l'uſage où étoient les anciens d'écrire leurs demandes ou leurs vœux ſur des tablettes cachetées avec de la *cire*, & de les dépoſer ſur les genoux des divinités aſſiſes, afin d'en obtenir l'accompliſſement.

INCINARIUM. Voyez CINERARIUS.

INCITATUS, nom du cheval auquel l'imbécile Caligula prodigua des honneurs ſi ridicules.

INCITEGA, ἐγγυθήκη, eſpèce de large ſoucoupe ſur laquelle on plaçoit les cratères, ou grands vaſes pleins de vin, de peur que la liqueur qui s'écouleroit le long des parois ne ſe répandit ſur les tables.

INCITI, les échecs, ou *calculi*, ou *latrunculi* preſſés de tout côté, & dans l'impoſſibilité de ſe mouvoir.

INCOMBUSTIBLE. *Voyez* AMIANTE.

Grégoire de Tours parle de certaines marmites de bois qu'on faiſoit de ſon temps, qui ne duroient pas moins que des marmites de fer ſur le feu. Silla entreprit autrefois de brûler une tour de bois que défendoit Archelaüs, un des lieutenans de Mithridate, & il n'en put jamais venir à bout, à cauſe qu'elle étoit enduite d'alun. C'eſt Aulugèle qui nous a conſervé cette hiſtoire, & il dit qu'elle eſt priſe du dix-neuvième livre des annales de Q. Claudius Quadrigarius, ancien hiſtorien romain, duquel Tite-Live a beaucoup profité. C'eſt encore d'eau d'alun que ſe frottent ceux qui manient hardiment les charbons, les barres de fer rouge, & qui font fondre de la cire d'Eſpagne ſur leur langue.

INCOMMA, meſure de bois qui ſervoit, dans les camps des romains, à meſurer les ſoldats.

INCONNU (dieu). Les athéniens avoient un autel dédié au dieu *inconnu*. Non-ſeulement Pauſanias dans ſes attiques, mais S. Luc, dans les actes des apôtres, le témoigne expreſſément. On rapporte différemment les raiſons que les athéniens eurent d'honorer ce dieu *inconnu*. Les uns diſent que Philippide ayant été envoyé vers les lacédémoniens pour traiter avec eux d'un ſecours contre les perſes, il lui apparut un ſpectre qui ſe plaignit de n'avoir point d'autel à Athènes, tandis qu'on y en érigeoit à tous les autres dieux. Il promit même que ſi on lui décernoit un culte & des honneurs divins, il ſecourroit les athéniens. Quelque temps après, ils remportèrent une victoire; on l'attribua au dieu *inconnu*, & on lui bâtit un temple & un autel.

D'autres diſent que, dans un temps de peſte, les athéniens s'étant inutilement adreſſés à tous les dieux qu'ils connoiſſoient, ſans en recevoir de ſoulagement, ils crurent que ce fléau leur étoit envoyé par un dieu qu'ils ne connoiſſoient pas, & lui dédièrent un temple avec cette inſcription: aux dieux d'Aſie, d'Europe & de Lybie, & au dieu *inconnu* & étranger. Tertullien dit (contre Marcion, liv. 1. chap. 9.) qu'il y avoit à Rome un ſemblable temple.

Lilius Giraldus a écrit que les arabes ſe défiant de leurs dieux ordinaires, avoient dédié des autels au dieu *inconnu*. *Voyez* DIEUX *inconnus*, EPIMÉNIDE.

INCREMENTA, ſeul ou avec le mot *liberalitatis*, déſigne une augmentation de largeſſes faites au peuple.

INCRUSTATION, *Archit. rom.*, en latin *incruſtatio*, ou *tectorium opus*, dans Vitruve; ſorte d'enduit dont les murs, les planchers, les toits, les pavés, les friſes & autres parties des temples, des palais & des bâtimens, étoient couverts comme un pain l'eſt de croûte.

On diſtinguoit chez les romains quatre ſortes d'*incruſtations* principales, qui compoſoient ce genre d'ornement, & dont le lecteur ne ſera pas fâché d'être inſtruit.

La première eſpèce ſe faiſoit d'un ſimple enduit de mortier; ſi c'étoit de chaux, les architectes romains qui ne s'en ſervoient qu'à blanchir, le nommoient *albarium opus*; s'il y avoit du ſablon,

de l'arène mêlée avec de la chaux, *arenatum*; & ſi c'étoit du marbre battu & pulvériſé, *marmoratum*: c'eſt de telles *incruſtations* que Pline parle *liv. XXV, chap. XXIII*, quand il dit: *Teſtorium, niſi ter arenato, & bis marmorato inductum eſt, non ſatis ſplendoris habet.* Voilà la ſeule *incruſtation* connue dans le ſiècle des Curtius & des Fabricius; mais cette ſimplicité ne dura pas long-temps.

La ſeconde eſpèce d'*incruſtation* qui ſuivit de près, s'exécutoit avec des feuilles de marbre appliquées ſur la ſurface des murs. Les maiſons des grands en furent parées ſur la fin de la république. Cornelius Nepos veut que Mamurra, chevalier romain, ſurintendant des architectes de Jules-Céſar dans les Gaules, ſoit le premier qui revêtit ſa maiſon du mont Cœlius de feuilles de marbre ſciées en grandes & minces tables. Lépide & Lucullus l'ayant imité, cette invention s'accrut merveilleuſement par d'autres citoyens également riches & curieux, & ſur-tout par les empereurs.

On ne ſe contenta plus d'expoſer à la vue le marbre en œuvre, on commença ſous Claude à le peindre ou à le teindre, & ſous Néron à le couvrir d'or & à le mettre en compartimens de couleurs, qu'on diverſifioit, pommeloit, mouchetoit, & ſur leſquels on faiſoit des figures de toutes ſortes de fleurs, de plantes & d'animaux. C'eſt ce que Pline, *liv. XXXV, chap. I*, nous apprend dans ſon ſtyle pittoreſque: *Jam verò pictura in totum marmoribus pulſa jam quidem & auro: nec tantùm ut parietes toti operiantur, verùm & interraſo marmore, vermiculatis ad effigies rerum & animalium cruſtis. Non placent jam abaci; non ſpatia montis in cubiculo detentia. Cæpimus & lapidem pingere. Hoc Claudii principatu inventum, Neronis verò, maculas, quæ non eſſent, in cruſtis inſerendo, unitatem* variare: *ut ovatus eſſet Numidicus, ut purpurâ diſtingueretur Synnadicus, qualiter illos naſci optarent delicia: montium huic ſubſidia deficientium.*

Pline veut dire, dans ce bel endroit, que les eſprits des romains de ce temps-là étoient tellement portés par le luxe à ce genre de recherches, qu'ils ne goûtoient plus les grandes tables de marbre quarrées (*abacos*), ni celles qui décoroient leurs appartemens, ſi elles n'étoient peintes ou teintes de couleurs étrangères. Les marbres de Numidie & de Synnade en Phrygie, qui étoient les plus précieux de tous, ne leur paroiſſoient plus aſſez beaux, à cauſe de leur ſimplicité. Il falloit marqueter, diaprer, jaſper de pluſieurs couleurs ceux que la nature avoit produits d'une ſeule. Il falloit que le marbre numidien fût chargé d'or, & le ſynnadien teint en pourpre: *ut ovatus eſſet numidicus, ut purpurâ diſtingueretur ſynnadicus*; ou ſous-entend *lapis*, qui précède un peu plus haut. Du Pinet transformant, comme un autre Deucalion, des pierres en des hommes, a pris ces deux mots *numidicus* & *ſynnadicus* pour deux citoyens romains, l'un décoré du triomphe qu'on appelloit *ovatio*, & l'autre revêtu de pourpre.

Les marbres numidien & ſynnadien ſont les mêmes que Stace appelle *lybicum, phrygiumque ſilicem*, dont la maiſon de Stella Violantilla étoit toute *incruſtée*, ainſi que de marbre vert de Lacédémone.

Hîc lybicus phrygiuſque ſilex; hîc dura Laconum
Saxa virent.

Le marbre de Numidie, *ovatus*, ſignifie *auratus*, chargé d'or, parce qu'on doroit le marbre avec du blanc-d'œuf, comme on dore le bois avec de l'or en couleur.

Pour ce qui eſt de la teinture des marbres, cet art étoit déja monté à une telle perfection, que les ouvriers de Tyr & de Lacédémone, ſi ſupérieurs dans la teinture de la pourpre, portoient envie à la beauté & à l'éclat de la couleur purpurine qu'on donnoit aux marbres. C'eſt Stace qui nous en aſſure encore.

Rupeſque nitent, queis purpura ſæpe
Oebalis, & Tyrii moderator livet aheni.

Le troiſième genre d'*incruſtation* dont les romains décoroient leurs bâtimens en dedans & en dehors, s'exécutoit avec de l'or ou de l'argent pur. Cette ſorte d'*incruſtation* ſe pratiquoit en deux manières; ſavoir, ou par ſimples feuilles d'or ou d'argent battu, ou par lames ſolides de l'un & de l'autre métal. Les romains firent des dépenſes incroyables en ce genre.

La dorure en feuilles du temple de Jupiter capitolin, par Domitien, coûta ſeule plus de douze mille talens, c'eſt-à-dire, plus de ſoixante-ſix millions de nos livres. Plutarque, après avoir parlé de cette dorure ſomptueuſe du capitole, ajoute: ſi quelqu'un s'en étonne, qu'il viſite les galeries, les baſiliques, les bains des concubines de Domitien, il trouvera bien de quoi s'émerveiller davantage.

La mode s'établit chez les particuliers de faire dorer les murs, les planchers & les chapiteaux des colonnes de leurs maiſons. *Laquearia, quæ nunc, & in privatis domibus auro teguntur, è templo capitolino, tranſiere in cameras, in parietes quoque, qui jam & ipſi, tanquam vaſa inaurantur*, nous dit Pline, *lib. XXXV, cap. III.*

C'étoit une choſe ordinaire à Rome du temps de Properce, de bâtir avec le marbre de Ténare, &

d'avoir des planchers d'ivoire ſur des poutres dorées. Les deux vers ſuivans l'indiquent :

Quod non Tænariis domus eſt mihi fulta metallis,
Nec camera auratas inter eburna trabes.

PROPERT. Eleg. 5.

L'autre *incruſtation* d'or conſiſtoit en lames ſolides de ce métal, paſſées par les mains des orfèvres & appliquées aux poutres, lambris, ſolives des maiſons, portes des temples, & maçonnerie d'amphithéâtres. Ces lames d'or ſont déſignées dans les auteurs par ces mots, *craſſum vel ſolidum aurum*, pour les diſtinguer des feuilles d'or battu, qu'ils nommoient *bracteæ*, & qui ſervoient aux ſimples dorures : il faut bien que cet uſage d'*incruſtation* de lames d'or fût commun ſous l'empire de Domitien, puiſque Stace parlant du temps où l'ancienne frugalité régnoit encore, dit dans *ſa Thébaïde, liv. I.*

Et nondùm craſſo laquearia fulta metallo,
Montibus aut late Graiis effulta nitebant
Atria.

Lucain nous aſſure que les poutres du palais de Cléopatre avoient été couvertes de ces *incruſtations* de lames d'or ; ce qu'il met au rang des ſuperfluités des ſiècles les plus corrompus, qui les euſſent à peine ſouffertes dans un temple.

Ipſe locus templi (quod vix corruptior ætas
Exſtruat) inſtar erat ; laqueat tque tecta ferebant
Divitias, craſſumque *trabes abſconderat* aurum.

Toutefois rien ne reſſemble en ce genre à la magnificence preſque incroyable que déploya Néron, en faiſant revêtir intérieurement de lames d'or tout le théâtre de Pompée, lorſque Tiridate, roi d'Arménie, vint le voir à Rome, & même pour n'y demeurer qu'un ſeul jour : auſſi ce jour, tant à cauſe de la dorure de ce théâtre, que pour la ſomptuoſité de tous les vaſes & autres ornemens dont on l'enrichit, fut appellé le *jour d'or. Claudii ſucceſſor Nero, Pompeii theatrum operuit auro in unum diem*, quod Tiridati, *regi Armeniæ oſtenderet*, dit Pline, *lib. XXXIII, cap. III.* Ce n'eſt donc pas ridiculement que le poëte Aſconius, parlant de la ville de Rome, la caractériſe en ces termes :

Prima urbs inter divûm domos, aurea *Roma.*

Quant aux lames d'argent, Sénèque nous raconte que les femmes de ſon ſiècle avoient leurs bains pavés d'argent pur, enſorte que le métal employé pour la table, leur ſervoit auſſi de marche-pied. *Argento ſemina lavantur, & niſi argentea ſint folia, faſtidiunt, eademque materia & probris ſerviat, & cibis.*

On en étoit venu juſqu'à enchâſſer, dans le parquetage des appartemens, des perles & des pierres précieuſes. *Eò delicIarum pervenimus, ut niſi* gemmas *calcare nolimus.* Et Pline dit à ce ſujet qu'il ne s'agiſſoit plus de vanter des vaſes & des coupes enrichies de pierreries, puiſque l'on marchoit ſur des bijoux que l'on portoit auparavant ſeulement aux doigts.

Stace n'a point oublié ce trait de luxe effréné, lorſque décrivant une maiſon de campagne appartenante à Manlius Vopiſcus, il ajoute :

Vidi artes, veterumque manus, variiſque metalla
Viva modis : labor eſt, auri memorare figuras :
Aut ebur, aut dignas digitis contingere gemmas.
Dum vagor aſpectu, viſuſque per omnia duco,
Calcabam, nec opimus opes.

Lib. ſylvar. Manlii Vopiſci.

Le quatrième genre d'*incruſtations*, ſur lequel je ſerai court, conſiſtoit en ouvrages de marqueterie & de moſaïque, *opera teſſellata, muſiva, lithoſtrata, & eroſtrata*, dont on décoroit auſſi les palais & les maiſons particulières. Dans ces ſortes d'*incruſtations*, différentes en forme & en matière, on employoit aux ouvrages deux ſortes d'émaux, les uns & les autres faits ſur tables d'or, de cuivre ou autre métal, propres à recevoir couleurs & figures par le feu. Quand ces émaux étoient de pièces ou tables quarrées, on les appelloit *abacos*, quand elles étoient rondes, on les nommoit *ſpecula* & *orbes.*

Un homme ſe croyoit pauvre ſi tous les appartemens de ſa maiſon, chambres & cabinets, ne reluiſoient d'émaux ronds ou quarrés, d'un travail exquis, ſi les marbres d'Alexandrie ne brilloient d'*incruſtations* numidiennes, & ſi la marqueterie n'étoit ſi parfaite qu'on la prît pour une vraie peinture.

Mais que Sénèque avoit raiſon d'apprécier en ſage toutes ces ſortes d'ornemens à leur valeur réelle ! c'eſt un beau morceau que celui de l'*épître* 115, dans laquelle il fait la réflexion ſuivante : « Semblables, dit-il, à des enfans, & plus ridicules qu'eux, nous nous laiſſons entraîner à des recherches de fantaiſie, avec une paſſion auſſi coûteuſe qu'extravagante. Les enfans ſe plaiſent à amaſſer, à manier de petits cailloux polis qu'ils trouvent ſur le bord de la mer ; nous, hommes faits, nous ſommes fous de taches & de variétés de couleurs artificielles, que nous formons ſur des colonnes de marbre, amenées à grands frais des lieux arides de l'Egypte, ou des deſerts d'Afrique, pour ſoutenir

quelque galerie. Nous admirons de vieux murs que nous avons enduits de feuilles de marbre, fachant bien le peu de prix de ce qu'elles cachent, & ne nous occupant que du ſoin de tromper nos yeux, plutôt que d'éclairer notre eſprit. En *incruſtant* de dorures les planchers, les plafonds & les toits de nos maiſons, nous nous repaiſſons de ces illuſions menſongères, quoique nous n'ignorions pas que ſous cet or il n'y a que du bois ſale, vermoulu, pourri, & qu'il ſuffiſoit de changer contre du bois durable & proprement travaillé. (*D. J.*)

A la ſuite de cet article je vais parler de quelques *incruſtations* ou damaſquinures exécutées ſur des objets d'un moindre volume & ſur des matières précieuſes.

Métaux incruſtés.

« Les métaux, dit Caylus (*Rec. V. pag. 6.*), *incruſtés*, pour former les yeux, ou pour indiquer les parures, entraînent pluſieurs pratiques fines & délicates pour leur exécution. Indépendamment de leur magnificence prouvée par ces *incruſtations*, l'exactitude du creux, celle du métal, ou de la matière *incruſtée*, ſont des opérations, à la perfection deſquelles on eſt long-temps ſans pouvoir arriver, principalement quand aucun exemple étranger ne conduit à l'imitation. A l'égard de ces travaux délicats & recherchés, je ne citerai dans le nombre de ceux que je poſſède qu'un taureau-Apis, dont la fonte eſt admirable; mais, quoique ſa taille, ou plutôt ſa proportion ſoit aſſez conſidérable, je ne l'ai point fait graver, par la raiſon que ſes quatre jambes ſont rompues, & qu'il ne préſente aucune autre ſingularité que les *incruſtations* d'or & d'argent mêlés enſemble, pour enrichir la parure du col, & le triangle qu'il porte ſur le front ».

« La première planche du quatrième volume préſente un prêtre fort chargé d'*incruſtations*, ſoit pour ſa parure, ſoit pour les caractères dont il eſt orné; elles ne ſont exécutées qu'en argent; mais la fineſſe des hiéroglyphes augmente le mérite du travail & de la préciſion ».

« Le volume cinquième fait voir (*Pl. XVIII. n°s. 4 & 5.*) un autre prêtre qui porte des braſſelets formés par une *incruſtation* en or. Ce monument prouve que cette parure, qu'on ne trouve pas communément ſur les figures qui ſont parvenues juſqu'à nous, étoit en uſage chez les égyptiens: & l'on peut préſumer qu'elle les engageoit à de grandes dépenſes. On trouve les *incruſtations* plus fréquemment employées pour former le globe des yeux: cette prétendue parure adoptée par des nations plus éclairées dans les parties du goût, eſt donc venue des égyptiens; mais ce peuple ſage, non plus que les grecs, n'a pas fait, généralement parlant, le contre-ſens d'y marquer des prunelles. Il eſt fréquent ſur les ouvrages romains, & pluſieurs modernes ont adopté ce procédé qui, je l'avoue, me paroîtra toujours ridicule ».

Parmi les figures qu'on fait remarquer aux étrangers à Portici, on diſtingue ſur-tout une petite Pallas & une Vénus, chacune de la hauteur d'un palme (7 ou 8 pouces), ou environ. La première tient une patère de la main droite, & ſa lance de la gauche: les ongles des mains & des pieds, les boucles de ſon caſque, & une bande ſur le bord de ſon vêtement, ſont *incruſtés* en argent avec beaucoup d'art. La Vénus a des braſſelets d'or à ſes bras & à ſes jambes, formés avec des filets de ce metal. Pauſanias (*lib. I.*) parle d'une ſtatue avec des ongles d'argent. Hérode-Atticus fit élever à Corinthe un quadrige dont les courſiers étoient dorés & avoient les ſabots d'ivoire. (*Ibid. lib. II.*) Le diadême de l'Apollon-Sauroctonon de la villa Albani eſt d'argent. Les baſes de pluſieurs ſtatues du cabinet de Portici, ſont *incruſtées* du même métal.

« Ces deux morceaux de bronze, dit Caylus (*Rec. II. pl.* 124. *n°.* 1.), préſentent une ſingularité que je n'avois point encore remarquée ſur ces ſortes d'antiquités. Tous les vuides d'un trait à l'autre ont été remplis d'une couleur groſſière, verte ou rouge, qui ſubſiſte encore aujourd'hui. Il eſt vraiſemblable que les romains n'employoient ces ſortes d'embelliſſemens que dans leurs colonies de la Gaule, peut-être même dans le temps que les arts ayant perdu leur ptemière ſimplicité, reçurent des ornemens, que le luxe fut augmentet ſucceſſivement. En tout cas je n'en ai point vu de ſemblables, ni de ce genre de décoration dans les monumens que les autres pays nous fourniſſent. Il faut cependant convenir que l'uſage de ces couleurs, introduites pour l'ornement des bronzes, a été plus étendu que je ne l'avois ſoupçonné; car M. Louis Giraldi m'a envoyé de Rome, depuis que ces morceaux ſont gravés, deux petites plaques de bronze, de forme circulaire, abſolument ſemblables pour le travail, les couleurs & leur diſtribution. Il les regarde comme les couvercles de boites deſtinées à renfermer des parfums ».

Marbre incruſté.

« L'état, dit Caylus (*rec. I.* 220) où ſe trouvent ces eſpèces de gravures ſur marbre, me perſuade que tous ces creux n'ont été faits que pour recevoir des *incruſtations* de métaux que l'avarice a détruites. Pour s'en former une idée, il ſuffira d'examiner un vaſe de marbre à peu près de même grandeur, poſſédé autrefois par le cardinal Mazarin, & conſervé aujourd'hui dans le garde-meuble du roi, parmi un très-grand nombre de richeſſes en ce genre. Les *incruſtations* qui y reſtent encore, car il y en a eu quelques-unes d'emportées, ſont d'or & d'argent: elles repréſentent des divinités de la mer. Les figures de l'urne dont il

s'agit ici étant du double plus grandes que ces dernières, doivent faire juger qu'elle étoit anciennement la beauté de ce morceau, & l'opulence du père qui avoit conſacré ce vaſe à la mémoire de ſa fille. L'ornement courant dont j'ai déjà parlé, & qui eſt renfermé dans une bande, conſerve encore des reſtes de dorures appliquées dans le champ: ce qui me perſuade que ces *incruſtations* pouvoient être d'or; nouvelle preuve du degré d'habileté que les romains avoient pour la préparation de leurs dorures & de leur couleur, qui parmi eux faiſoient partie d'un luxe qui n'avoit point de bornes ».

Verre incruſté.

Deux morceaux (*Caylus, rec. I* 252) de verre bleu ſoutenu d'une couche de matière blanche, l'un & l'autre très-peu épais, ſont *incruſtés* d'or. Leur travail n'eſt pas tout-à-fait le même. L'un eſt d'un genre d'ornement plus épais, & l'or y eſt d'une ſeule pièce. Je ne crois pas que ce morceau ait été fabriqué autrement qu'en appliquant la feuille d'or toute découpée avec un emporte-pièce ſur le verre encore chaud & preſqu'en fuſion. Cette feuille doit toujours avoir été d'une certaine épaiſſeur, pour recevoir le poliment quand les matières ſont réfroidies. L'or du ſecond a dû être appliqué de la même façon; mais la fineſſe des filets, & l'eſpèce d'émail coloré que l'on voit encore dans les côtes des feuilles, ſont des objets dignes des curieux ».

Pierres gravées incruſtées.

» On voit, dit Mariette, des agathes ou d'autres pierres fines, ſur leſquelles des têtes ou des figures en baſſe taille & ciſelées en or ont été rapportées & *incruſtées*, de façon qu'à la différence près de la matière, elles font à-peu-près le même effet que les véritables camées. On en voit une à Florence. C'eſt un Apollon vainqueur du ſerpent Pithon, ou bien quelque chaſſeur qui ſe repoſe, appuyé contre un tronc d'arbre; & la figure qui eſt debout eſt d'un deſſein correct & élégant. Je ne crois pas qu'avant cette pierre, citée avec éloge par le chevalier Maffei, & rapportée depuis dans le *Muſæum Florentinum*, (*tom.* 1., *tab.* 66, *n°* 1.), on en eût produit aucune de la même eſpèce dans d'autres livres ».

» Mais, depuis environ un an (en 1750), un italien a diſtribué à Paris pluſieurs pierres ſemblablement *incruſtées*; &, comme il en avoit nombre, & qu'elles étoient toutes trop bien conſervées pour n'être pas ſuſpectes, bien des gens ont cru que c'étoient des pierres modernes. On a déja remarqué que pluſieurs têtes qui s'y voyoient repréſentées ſe retrouvoient préciſément les mêmes, trait pour trait, ſur des médailles. C'eſt déja un grand préjugé contr'elles; car perſonne n'ignore combien il eſt aiſé de prendre des empreintes avec des feuilles d'or, tant ſur les médailles que ſur les pierres gravées. L'or eſt un métal extrêmement ductile; &, s'il eſt appliqué mince ſur un relief ou dans un creux, l'empreinte qui ſe fotmera aura la même netteté que ſi elle avoit été faite avec la cire. Il ne s'agit plus après cela que de découper cette empreinte ſur ſes bords, que de la matiquer, comme les orfévres font leurs ouvrages de ciſelure, pour lui donner de la conſiſtance, & que de l'aſſujettir dans la pierre, après avoir creuſé cette pierre, ou fait un ſillon ſuivant le contour du relief qu'on a deſſein d'y *incruſter*; opérations qui ne demandent que de l'adreſſe. J'ajouterai que je crois avoir remarqué dans quelques-uns de ces reliefs, des touches & des coups de ciſeler & de burin, donnés après coup, ſoit pour réparer quelque défaut, ſoit pour mettre dans le travail cette vivacité d'outil, & ces arrêtes tranchantes, qu'une empreinte, quelle que bien faite qu'elle ſoit, ne peut avoir ». (*Traité des pierres gravées*, *I.*, *pag.* 89.)

Caylus étoit du même avis que Mariette. Il dit (*Rec. I.*, 167): » Cette eſpèce de camée, de la grandeur d'une bague, eſt ſur un jaſpe noir, dont la couleur eſt très-égale, & dans lequel on a creuſé tout l'eſpace que doit occuper la figure, en ſuivant exactement le trait & le contour, pour y *incruſter* enſuite cette même figure de bas-relief en or. Il eſt fort aiſé d'imiter ce travail, dont les recueils contiennent peu d'exemples; & les plus habiles connoiſſeurs peuvent alors y être trompés, ſans qu'on doive leur reprocher une erreur auſſi ſimple; car quelle difficulté trouveroit on à mouler de l'or ſur une pierre antique, dont l'empreinte ſera d'autant mieux rendue, que cet or ne doit pas être fort épais? Je demande enſuite ſi nos meilleurs ouvriers, qui ont porté l'art de mettre en œuvre au plus haut degré d'exactitude & de préciſion, auront beaucoup de peine à exécuter ce genre d'*incruſtation*, & à établir ſolidement dans le creux préparé ſur la pierre, la figure qu'ils voudront y mettre; & cette figure, par les raiſons que j'ai déja dites, aura le tour, la compoſition & quelques détails de l'antique. Rien de plus facile. Voici les paroles du chevalier Maffei, (*Pl. XCVI*, *vol. III.*) à l'occaſion d'un morceau de ce même travail: *Apollo in cammeo d'oro, incaſtrato in Nicolo.* Après ce titre, il ajoute, dans la deſcription de la planche: *La novità e la perfezione di ſimil lavoro m'anno conſigliato a collocare queſto bel cammeo fra le noſtre ſtampe, quantunque non porti ſeco alcun ſimbolo particolare.* On en trouvera des morceaux rapportés dans le *Muſeum Florentinum*; & je viens de relire ce que Mariette a écrit ſur ce recueil, dans ſon *traité des pierres gravées*, *pag.* 989. On ne peut rien y ajouter».

INCUBARE Jovi, ou *pellibus victimarum*,

coucher dans le temple de Jupiter Capitolin, (*ſerv. in Æneid. VII.* 88.), ou ſur les peaux des victimes immolées pour obtenir par des ſonges des réponſes des oracles ou des dieux : uſage des grecs & des romains. *Voy.* AMPHIARAUS.

INCUBATION ARTIFICIELLE. » Il faut parler, dit M. [illegible], (*Recherches ſur les Egyptiens, I.* 160.) de l'*incubation artificielle*, telle que les égyptiens l'ont pratiquée anciennement, & telle que les chinois la pratiquent aujourd'hui. On ne trouve pas, que je ſache, dans l'hiſtoire, d'autres nations qui aient fait uſage de ce procédé ſingulier, ſoit qu'elles n'aient pu en approfondir les principes, ſoit que leur climat s'y ſoit oppoſé, comme celui du nord de l'Europe ſemble s'y oppoſer effectivement; & c'eſt là une difficulté qu'on n'eût pu ſurmonter par l'adreſſe des égyptiens que M. de Maillet propoſoit, dit-on, d'envoyer en France, pour y donner des leçons, & corriger l'imperfection de la méthode de M. de Réaumur. C'eſt l'invincible attachement pour leur patrie qui a vraiſemblablement empêché ce voyage de quelques payſans des environs du Caire; mais je crois qu'ils ne ſeroient jamais parvenus à diminuer la mortalité parmi les pouſſins, ni à prévenir la corruption ou l'avortement d'un grand nombre d'œufs expoſés à la chaleur des fours, des lampes ou du fumier. Ces hommes, tranſplantés ſous un autre ciel, auroient vu leur routine ſe déconcerter, auroient voulu avoir recours au thermomètre, ſeroient tombés dans tous les embarras dont on vouloit ſortir, & auroient dit pour excuſe, qu'ils n'avoient pas avec eux leur ſcheic. On ſait qu'en Egypte, les ſcheics arabes commencent par ſe deſhabiller tout nuds, ſe couchent ſur les fours, au moment qu'on les échauffe, & récitent dans cette attitude une prière pour laquelle le peuple paye ces charlatans, qui lui font accroire que ſans eux on n'amène pas les poulets à terme ».

» Il y a lieu d'être ſurpris que les anciens prêtres de l'Egypte, qui avoient d'ailleurs des connoiſſances aſſez étendues ſur une infinité de choſes, aient manqué de ſagacité en un point eſſentiel. Ils n'avoient pas découvert la méthode des fours, & ne paroiſſent pas même en avoir ſoupçonné la poſſibilité, comme il eſt aiſé de le démontrer. Ariſtote, le plus ancien auteur qui ait parlé de la manière de faire éclore les œufs en Egypte, dit qu'on n'employoit que la chaleur du fumier. (*Hiſtoria. animalium, lib. VI, cap.* 2, *init.*) Antigone, qui vivoit pluſieurs ſiècles après Ariſtote, dit la même choſe. (*Hiſtoria .mirab. collectanea, cap.* 104, *pag.* 80.) Pline, qui écrivoit après Antigone, dit auſſi la même choſe. (*Hiſt. nat., lib. X, cap.* 54.) Pline a traduit mot pour mot les expreſſions d'Ariſtote. Enfin l'empereur Hadrien, qui avoit parcouru toute l'Egypte, & examiné ſes ſingularités avec attention, s'exprime en ces termes, dans ſa lettre à Servien : » Je ne ſouhaite autre » choſe aux égyptiens, ſinon qu'ils continuent à » ſe nourrir de leurs poulets, qu'ils ſont éclore » d'une manière que j'aurois honte de vous con- » ter; *pudet dicere* ». (*Vopiſcus in Saturn.*) Tous ces témoignages réunis prouvent que la méthode des fours a été inconnue dans ce pays, juſqu'à l'an 133 de notre ere, & peut-être encore longtems après; car j'ignore quand & comment on eſt parvenu à la découvrir. Si les Egyptiens avoient eu de telles machines, ils n'auroient pas manqué de les montrer à l'empereur Hadrien, qui marquoit tant d'horreur pour les poulets nés dans le fumier : quoique je ne prétende pas inſinuer qu'il y ait quelqu'ombre de bon ſens dans les expreſſions qu'emploie ce prince, qui venoit d'élever ſur la rive orientale du Nil un temple au profane Antinoüs; & voilà ce qu'il auroit dû avoir honte de conter; car le culte des animaux valoit encore beaucoup mieux que ce culte-là ».

» Il ſe peut que les prêtres, attachés opiniâtrement aux anciennes obſervations recueillies ſur la manière dont les œufs d'autruche & de crocodiles dépoſés dans le ſable vinrent à éclore, ne s'étoient pas mis en peine de faire des recherches & des expériences ultérieures. Cependant ce qui prouve que leur procédé n'étoit pas le meilleur, c'eſt qu'on l'a entièrement abandonné aujourd'hui en Egypte; ce qui ne ſeroit jamais arrivé, s'il n'eût renfermé plus de difficulté dans la pratique que celui des fours ».

» Comme, par une conſtitution particulière du régime diététique, les Pharaons, les grands-officiers de la couronne, & les perſonnes attachées à la claſſe ſacerdotale ſe nourriſſoient principalement de chair d'oie, il avoit bien fallu chercher un moyen pour multiplier cette eſpèce de volailles, dont on détruiſoit un nombre étonnant, & même pour les ſacrifices. Ce qui révolta un peu les romains, lorſqu'on établit à Rome le culte d'Oſiris & d'Iſis, qui exigeoit pour ſes premières victimes les gardiens du capitole ».

Nec defenſa juvant capitolia, quominus anſer
Det jecur in lances, inachi lauta, tuas.

» Tout cela avoit engagé les égyptiens, comme Diodore l'obſerve, à faire éclore artificiellement les œufs d'oies; & l'on pouvoit s'imaginer que cette *incubation* réuſſiroit moins mal dans le nord de l'Europe, que celle qu'on y a eſſayée ſur les œufs de poules, qui ſont ſujettes à beaucoup de maladies, & dont les petits ont à chaque inſtant beſoin d'être réchauffés ».

» Il y a eu en Egypte des villages & des bourgades entières qui ont contracté le nom de *Chenoboſcion* (qui élève des oies), & où l'on ne nourriſſoit que des troupeaux d'oies, ſuivant une méthode

thode particulière, qu'on prétend s'être conservée parmi les juifs ; & ce n'eſt pas là le ſeul uſage qu'ils aient retenu d'un pays qu'ils ont tantôt maudit & tantôt regretté, tellement qu'on ne ſauroit ſavoir au juſte ce qu'il faut en penſer. Les prêtres ont ſans doute eu des raiſons qui nous ſont inconnues, pour donner la préférence à ces oiſeaux dans leur régime ; mais, dès qu'ils préſentoient la moindre apparence de quelque maladie épidémique, ils renonçoient à cet aliment, y faiſoient renoncer auſſi le ſouverain, & ne ſe nourriſſoient plus alors que de pigeons, comme on peut s'en convaincre par ce paſſage d'Orus Apollon : *Purum autem columba animal eſſe videtur. Si quidem cùm aëris conſtitutio peſtilens eſt, omniaque tam animata, quam inanimata eâ afficiuntur, quodque hoc veſcuntur animali, ſoli ab hac lue immunes ſervantur. Ideoque eo tempore Ægyptiorum regi in cibo ſumendo nihil aliud præter columbas apponitur, idemque iis, qui, quod Diis miniſtrent, puri caſtique permanent.* (Hieroglyph., lib. 1, cap. 56.) Cette ancienne coutume de ſe nourrir de pigeons eſt encore fort en vogue de nos jours en Egypte ; auſſi y trouve-t-on plus qu'en aucun autre pays un nombre prodigieux de colombiers, que les turcs comptent parmi les plus grandes richeſſes de cette contrée. On peut conſulter là-deſſus les voyages de Bruyn, (chap. 34.) Pour ce qui eſt des tourterelles, il y en a en Egypte ; mais il étoit anciennement défendu aux prêtres d'en manger ».

INCUBES, eſpèce de génies, qu'on croyoit coucher avec les femmes, d'où leur vient leur nom (*Incubare*, coucher). Les grecs les appelloient *Ephialtes*. C'eſt auſſi un ſurnom qu'on donnoit aux dieux faunes & aux ſatyres, à qui l'on attribuoit le talent d'abuſer les hommes, en prenant différentes figures. On compte les *Incubes* parmi les dieux ruſtiques.

INCUSES, (*Médailles*). Les médailles incuſes n'ont probablement jamais été contrefaites, & on peut les regarder toutes comme des pièces ſurement antiques. Celles que nous appellons ainſi ſont des médailles qui ont la même tête en relief d'un côté, & en creux de l'autre. Ce défaut provient de la précipation du monnoyeur, qui, avant de retirer la médaille qu'on venoit de frapper, remettoit un nouveau flan ; qui, trouvant en deſſus le carré, & en deſſous la médaille qu'on n'avoit pas retirée, marquoit des deux côtés la même tête, en relief & en creux, mais toujours frappée plus imparfaitement du côté du creux ; l'effort étant beaucoup plus foible du côté de la médaille que de celui du carré. Ces médailles, qui ſont rares, ne ſervent dans les cabinets que pour la curioſité. Il y en a d'or & d'argent, & quelques-unes de bronze, ſur-tout en moyen. On doute qu'il y en ait eu en grand bronze. On trouve quelquefois des têtes rares de cette façon ; telle eſt un Pertinax d'argent, qui étoit autrefois dans le cabinet de M. de Pont-Carré.

INDENTATÆ. } *Voyez* CIROGRAPHE.
INDENTURÆ. }

INDICANT, ſurnom donné à Hercule. « On avoit dérobé une coupe d'or très-peſante, dans le temple d'Hercule, dit Cicéron, (au premier livre de la divination), & Hercule étant apparu en ſonge au poète Sophocle, lui indiqua celui qui l'avoit volée. Sophocle pourtant n'en dit rien alors ; il eut même encore une fois une ſemblable viſion, ſans en rien déclarer ; mais le même ſonge étant revenu pour la troiſième fois, il en alla rendre compte à l'aréopage. Auſſi-tôt on fit arrêter celui que Sophocle avoit nommé ; on le mit à la queſtion ; il confeſſa le vol ; il rendit la coupe, & ce temple fut appellé depuis, le temple d'Hercule *Indiquant* »,

INDICEA, INDEI, ſurnom de Stratonicée, dans la Carie. *Voy.* ce mot.

Pellerin a publié une médaille autonome de bronze, avec la légende ci-deſſus. On en a une impériale grecque, frappée en l'honneur de Trajan.

INDICTION, ſ. f. L'*Indiction* eſt en chronologie un cycle de quinze années juliennes accomplies. Ce terme a d'abord ſignifié un tribut que les romains percevoient toutes les années dans les provinces, ſous le nom d'*indictio tributaria*. Il eſt vraiſemblable que ce tribut étoit levé pour la ſubſiſtance des ſoldats, & particulièrement de ceux qui avoient ſervi pendant quinze ans la république. Quoi qu'il en ſoit, lorſque l'empire romain changea de face ſous les derniers empereurs, on conſerva le terme *indictio*, mais on l'employa ſimplement pour marquer un eſpace de quinze années. On chercheroit inutilement le tems où l'on a commencé à ſe ſervir de l'*indiction* dans ce dernier ſens ; on l'ignorera toujours. Ceux qui diſent que Conſtantin, après avoir aboli les jeux ſéculaires, & vaincu Maxence, introduiſit l'époque de l'*indiction* au mois de ſeptembre 312, devinent ſans doute, puiſqu'ils ne peuvent pas en rapporter la preuve.

On n'a pas mieux démêlé l'origine & le commencement de l'*indiction* romaine, ou, ſi l'on veut, pontificale ; ce ſecond point d'hiſtoire eſt encore un des plus obſcurs. Mabillon s'eſt donné des peines inutiles pour l'éclaircir ; & Ducange n'a pas été plus heureux dans ſon gloſſaire. Ce qu'on tait de vrai, c'eſt que les papes, après que Charlemagne les eut rendus ſouverains, commencèrent à dater leurs actes par l'année de l'*indiction*, qui fut fixée au premier janvier 313 de l'an de J. C. Auparavant ils datoient par les années des empe-

reurs; & enfin ils les ont datés par les années leur de pontificat, comme le prouve le synode que le pape Jean XV tint en 1098.

Il eſt certain qu'on ne peut faire remonter plus haut l'uſage de l'*indiction*, qu'au tems de l'empereur Conſtantin, ni deſcendre plus bas que celui de Conſtance. Les premiers exemples qu'on en trouve dans le code Théodoſien, ſont du règne de ce dernier, mort en 361. S. Athanaſe eſt le premier auteur eccléſiaſtique qui ait employé la date de l'*indiction*. Dans ces premiers tems, il n'eſt pas aiſé de fixer les années pour les *indictions*, parce que tous les auteurs ne leur aſſignent pas la même époque. Quelques-uns mettent la première *indiction* en 312, le plus grand nombre en 313, d'autres en 314, & il s'en trouve enfin qui la placent en 315. Dans notre *table CHRONOLOGIQUE*, nous ſuivons l'opinion la plus commune, en faiſant partir l'*indiction* de l'an 313, & comptant 1 à cette année, 2 à la ſuivante, & ainſi de ſuite, juſqu'en 328, qu'on recommence la même opération.

On diſtingue communément trois ſortes d'*indictions*. La première eſt celle de Conſtantinople: elle commence avec le mois de ſeptembre. Les empereurs grecs s'en ſervoient; & on l'a auſſi connue en France, comme on peut le voir au mot *indictio*, dans la nouvelle édition du gloſſaire de Ducange. Nous avons nous mêmes rapporté, à l'article des années de Jéſus-Chriſt, la date d'une charte du roi Henri I, où l'*indiction* ſe prend du premier de ſeptembre. Pluſieurs diplômes de nos rois offrent le même commencement.

La ſeconde ſorte d'*indiction*, plus commune parmi nous & en Angleterre, eſt l'impériale, ou conſtantinienne, parce qu'on en attribue l'établiſſement à Conſtantin. On la nomme auſſi céſaréenne, à cauſe de l'uſage qu'en ont fait les empereurs d'occident. Son commencement eſt fixé au 24 ſeptembre. On peut voir la preuve de cette *indiction* dans le gloſſaire qui vient d'être cité. Elles ſont claires & en bon nombre.

La troiſième ſorte d'*indiction* commençoit au 25 décembre, ou au premier janvier, ſelon que l'un ou l'autre de ces deux jours étoit pris pour le premier de l'année. Les papes, ſur-tout depuis Grégoire VII, l'ont ſouvent employée dans leurs bulles; c'eſt la raiſon pour laquelle on la nomme romaine ou pontificale. Elle n'a pas été inconnue en France; on en trouve des veſtiges dans nos anciens écrivains, & dans les diplômes des empereurs Carlovingiens. C'étoit même preſque la ſeule qu'on ſuivit en Dauphiné, dans le quatorzième ſiècle.

Outre ces trois manières de compter l'*indiction*, il s'en trouve une quatrième dans les regiſtres du parlement de Paris. Celle-ci prend l'*indiction* du mois d'octobre. Au n° XXXV de la liaſſe d'accords du parlement, de la S.-Martin 1446, on voit une tranſaction entre l'évêque & le chapitre de Clermont, datée du 9 & du 13 décembre 1446, *indictione decima ſumpta menſe octobri*.

Dans le nouveau traité de diplomatique, (*t. V, p.* 238, *n.* 1.) on obſerve que le pape Grégoire VII introduiſit une nouvelle ſorte d'*indiction*, qu'il faiſoit commencer au 25 mars. On prétend de plus, (*ibid. p.* 266, *n.* 3) appercevoir une ſixième eſpèce d'*indiction*, dont on place le commencement à pâques. Cette opinion eſt appuyée ſur les dates de deux privilèges du pape Innocent II. Le premier porte: *Datum apud Campilium— III. Non. Martii, indict. XV, incarn. Dom anno* 1138; *pontif. vero D. Inn. PP. anno* 9. Il eſt certain que l'*indiction* XV, ſelon les cinq manières de la commencer, rapportées ci-deſſus, appartient à l'an 1137. Eſt-ce une nouvelle eſpèce d'*indiction* employée dans ces deux bulles? eſt ce plutôt une faute du chancelier? c'eſt ce que nous n'oſons décider.

Au reſte les méptiſes ſur la date de l'*indiction* ne ſeroient point particulières au pape Innocent II. Baluze & Mabillon remarquent que, pendant toute la durée de l'an 1207, dixième du pontificat d'Innocent III, le chancelier de ce pape met conſtamment dans les bulles la neuvième *indiction* pour la dixième. L'erreur, ajoute-t-on, ne fut pas renfermée ſeulement dans les originaux; elle paſſa dans le regiſtre même de ce pape. Ce mécompte cependant ne porte aucun préjudice à l'authenticité des pièces où il ſe rencontre. En général, tous les ſavans conviennent qu'il y a un grand nombre d'actes vrais, dont l'*indiction* eſt fauſſe, ou très-embarraſſante.

De même on voit qu'au treizième ſiècle, tous les actes du chapitre de l'abbaye de Corbie, ſont datés d'*indictions*, dont les révolutions ſont ſupputées collectivement, comme celles des olympiades. Nous n'en citerons qu'un ſeul exemple, tiré d'un acte capitulaire de l'an 1172, dont voici les dates: *Actum & peractum anno incarnati verbi M. C. LXXII, Domini verò papæ Alexandri tertii anno XIII, domini autem Ludovici regis noſtri unctionis anno XXXV.... indictionis LXXIX, anno V, XVII Kal. maii, vigiliâ paſchæ, in Corbeienſi capitulo, B. Petri apoſtoli.* Au lieu de compter l'*indiction* V, en 1172, on ſuppute toutes les *indictions* révolues depuis la première année de J. C. Or, en 1172 ans, ſont compriſes 78 révolutions avec 5 années; ce qui ne revient qu'à l'an 5 de la 79e *indiction*. (*Nouv. tr. de diplom. t. IV, p.* 679.— *Art. de vérifier les dates*).

INDICTÆ. } *Voyez* FÉRIES.
INDICTIVES. }

INDIGÈNE ou *autochthone*, *V.* ce mot.

INDIGETAMENTA, hymnes en l'honneur des dieux. Quelques-uns prétendent que c'étoient particulièrement les hymnes à l'honneur des dieux indigètes. Servius, (*in Georg.* I. 21.) dit qu'on appelloit *Indigetamenta* les livres des pontifes qui contenoient les origines & les noms des dieux, les rites des dédicaces & des fêtes, &c. *Indigetare* ſignifie invoquer ſous un nom particulier.

INDIGÈTE. Le Jupiter *Indigète*, chez les romains, étoit Enée. Ce prince ayant perdu la vie dans un combat contre Mézence; comme ſon corps ne ſe trouva pas, parce qu'il étoit apparemment tombé dans le fleuve Numicus, près duquel s'étoit donné la bataille, on dit que Vénus, après l'avoir purifié dans les eaux de ce fleuve, l'avoit mis au rang des dieux. On lui éleva un tombeau ſur les bords du fleuve; monument qui ſubſiſtoit encore du tems de Tite-Live, & on lui offrit dans la ſuite des ſacrifices, ſous le nom de Jupiter *Indigète*. Dans ce ſens, le mot d'*Indigète* vient de *in diis ago*, (je ſuis parmi les dieux.)

Il y avoit d'autres dieux *Indigètes*, auxquels les romains donnoient ce nom; ſavoir tous les héros de l'Italie, qu'ils avoient eux-mêmes diviniſés, tels que Faune, Veſta, Romulus ou Quirinus, Jules Céſar, &c. Minerve, à Athènes, & Didon, à Carthage, avoient auſſi le ſurnom d'*Indigètes*, ſelon Servius. Alors le mot vient d'*indè genitus*, ou *in loco degens*, qui eſt né dans le pays, ou qui y a demeuré.

INDIGO. Les anciens n'ont point connu l'origine de l'*indigo*. Pline dit que c'eſt une écume de roſeaux, qui s'attache à une eſpèce de limon, qui eſt noir quand on le broie, & qui fait un beau brun mêlé de pourpre, quand on le délaye. Dioſcoride dit que c'eſt une pierre; mais aujourd'hui nous ſavons non-ſeulement que l'*indigo* eſt une fécule, ou un ſuc épaiſſi, qu'on tire aux Indes, par artifice, de la tige & des feuilles de l'*indigotier*; mais nous ſommes encore très-inſtruits de la manœuvre de l'opération.

INDULGENCE. Cette vertu eſt repréſentée, dans une médaille de Gordien, par une femme aſſiſe entre un bœuf & un taureau; peut-être pour marquer que l'*indulgence* adoucit les eſprits les plus brutaux. Dans une médaille de Gallien, l'*indulgence* eſt marquée par une femme aſſiſe, qui tend la main droite, & qui tient un ſceptre de la gauche.

INDULGENTIÆ tributorum. *Voy.* REMISE des impôts.

INFERIÆ, mot latin conſacré, qu'on ne peut rendre en françois que par une longue périphraſe. Les *inféries* étoient des ſacrifices ou offrandes que les anciens faiſoient pour les morts, ſur leurs tombeaux. A la coutume barbare d'immoler en ſacrifice des priſonniers de guerre ſur la tombe des grands capitaines, comme fit Achille ſur celle de Patrocle, ſuccéda, chez les romains, l'uſage de faire battre des gladiateurs autour du bucher, en l'honneur du défunt; & ces victimes humaines ſe nommoient *inferiæ*.

On appelloit du même nom le ſacrifice des animaux pour les morts. On égorgeoit une bête noire, on répandoit ſon ſang ſur la tombe, on y verſoit des coupes de vin & de lait chaud, on y jettoit des fleurs de pavots rouges; on finiſſoit cette cérémonie par ſa'uer & par invoquer les manes du défunt.

INFERNALES (divinités). *Voyez* DIEUX des enfers.

INFESTI ſpectatores, ſpectateurs qui vouloient la mort d'un gladiateur, & qui exprimoient ce ſentiment barbare en montrant le pouce droit renverſé, ou dirigé vers la terre, *infeſtum pollicem*, *converſum pollicem*.

INFIBULATION. La *fibula* étoit un inſtrument de chirurgie, une eſpèce de boucle ou d'anneau, dont les anciens ſe ſervoient dans une opération particulière, par laquelle ils ſe propoſoient d'empêcher les jeunes hommes d'avoir commerce avec des femmes, lorſqu'on penſoit que cela ſeroit contraire à leur ſanté ou à la beauté de leur voix. Celſe décrit cette opération à la fin du chap. XXV du liv. VII, ſous ce titre: *Infibulandi ratio* Voici la traduction de cet article: » . . . . On boucle quelquefois les jeunes gens, » pour leur conſerver la ſanté. Cela ſe fait de la » manière ſuivante: On tire le prépuce, & l'on » marque à gauche & à droite, avec de l'encre, » l'endroit qu'on veut percer; enſuite on laiſſe re- » tomber le prépuce. Si les marques ſe trouvent » vis-à-vis le gland, c'eſt une preuve qu'on a trop » pris de prépuce; alors il faut faire les marques » plus bas: ſi elles ſe trouvent au-deſſous du » gland, c'eſt à cet endroit qu'on doit placer la » boucle; c'eſt là qu'il faut percer le prépuce, » avec une aiguille enfilée d'un fil. On noue en- » ſuite les deux bouts de ce fil; on le remue tous » les jours, juſqu'à ce que les cicatrices des trous » ſoient affermies. Pour lors on ôte le fil, & l'on » y paſſe une boucle, qui ſera d'autant meilleure, » qu'elle ſera plus légère ». Celſe ajoute, que l'*infibulation* eſt du nombre des opérations ſuperflues, plutôt que du nombre des néceſſaires. *Sed hoc quidem ſæpiùs inter ſupervacua quàm inter neceſſaria eſt*. On a conſervé cette opération dans l'art vétérinaire, pour empêcher l'accouplement du cheval avec la jument; mais c'eſt à la jument qu'on fait porter l'anneau. Fabrice d'Aquapendente, dans ſes leçons de chirurgie, montroit à ſes auditeurs

Digitized by Google

une boucle dont les anciens ſe ſervoient pour l'*infibulation* des jeunes hommes. Il l'avoit eue, diſoit-il, d'un ſavant antiquaire. C'étoit ſans doute une *fibule*, ou agraffe ordinaire des vêtemens, à laquelle on attribuoit cet uſage ſans aucun fondement.

On voit dans le cabinet de Kircher, au collège romain à Rome, une figure de bronze, laquelle reſſemble parfaitement au beau Priape du cabinet de Portici. Cette figure repréſente un chanteur, qui ſemble lui-même charme des ſons qu'il tire de ſa lyre, & dont le prépuce eſt *infibulé* avec un anneau. Il y avoit anciennement, du moins du temps des empereurs romains, des chanteurs caſtrats; & l'on ſait que Plautien fit opérer, en une ſeule fois, la caſtration ſur cent jeunes garçons & ſur un grand nombre de citoyens romains mariés, pour ſervir de chanteurs à Plautille, ſa fille, femme de Caracalla. Mais en général cependant, on ſe contentoit d'*infibuler* les chanteurs avec un anneau, de la manière qu'eſt repréſentée la figure en queſtion, & cela pour le même objet que celui pour lequel on ſe ſervoit de la caſtration, ſavoir de rendre la voix plus belle. (*Monum. ant.* de Winckelmann.)

INFULA, INFULE. Feſtus dit que les *infules* étoient des filamens de laine, des franges de laine dont on ornoit les prêtres & les victimes, même les temples. Pluſieurs confondent les *infules* avec la mitre, la tiare, ou le bonnet que portoient les prêtres. Il y avoit cependant beaucoup de différence. L'*infule* étoit proprement une bandelette, ou bande de laine blanche qui couvroit la partie de la tête où il y a des cheveux juſqu'aux tempes, & de laquelle tomboient de chaque côté deux cordons, *vittæ*, pour la lier; ce qui fait que l'on confond ſouvent le mot *vittæ*, cordons, avec *infulæ*. L'*infule* étoit aux prêtres ce qu'étoit le bandeau royal aux rois, la marque de leur dignité & de leur autorité. La différence entre le bandeau royal, ou le diadême & l'*infule*, eſt que le diadême étoit plat & large, & l'*infule* étoit entortillée & ronde. *Voyez* ſur les *infules* Paſchal, *de coronis*, ch. dern. du IVe. liv.; Barthius ſur Stace, Theb. liv. II. pag. 319 & ſuivantes; Saumaiſe ſur Solin, 370.

Dans les auteurs eccléſiaſtiques on donne quelquefois le nom d'*infule* à l'habit des prêtres, que nous nommons chaſuble. *Voyez* Ducange dans ſon gloſſaire au mot *infula*.

L'*infula*, ſelon (*in verſ.* 538. *lib. X. Eneid.*) Servius, étoit une bande en manière de diadême, & de laquelle pendoient de chaque côté des rubans; elle étoit le plus ſouvent large, mêlée de blanc & de pourpre, & tortillée. La tête d'Hiéron porte ſur les médailles un diadême ſemblable. Il faut croire, d'après un grand nombre de monumens, que la différence entre l'*infula* & le diadême conſiſtoit en ce que la première n'étoit point comme le diadême, d'une largeur égale dans toute ſa longueur. L'*infula* étoit terminée & liée derrière la tête par des eſpèces de rubans. Il eſt cependant vrai qu'Alexandre Théopator (*Theſaur. Brand. pars I. fol.* 108.) eſt repréſenté ſur une pierre antique, ayant un diadême lié par-derrière avec des rubans moins larges. Cela revient à la définition de Juſtin, qui nomme *infula* (*Juſtin. lib. II. cap. X. fol.* 489.) le bandeau royal des rois orientaux qui étoient venus à la rencontre d'Alexandre en Syrie; quoiqu'ailleurs (*lib. XLIII. cap. III. fol.* 479.) il ſe ſerve du mot de diadême en parlant des marques de la royauté. Selon Beneccerus (ſur le premier paſſage), le ſens de Juſtin eſt, que l'*infula*, quoique propre aux prêtres & aux victimes, étoit cependant quelquefois attribuée aux rois. Un anonyme (explication de pluſieurs textes de l'Ecriture ſainte, tom. I. fol. 81.) prend le diadême, l'*infula* & les *vittæ* (qu'il appelle toutes nuitres) pour des marques de ſupplians.

A la vérité, il n'y avoit pas grande différence entre le diadême & l'*infula*; mais après le paſſage de Servius, on peut conjecturer que les rois orientaux, dont parle Juſtin, avoient pris l'*infula* comme plus convenable que le diadême à leur ſituation vis-à-vis d'Alexandre. En effet, il étoit facile de les confondre, puiſque le porte-torche, ou dadouque, office conſidérable à Athènes, qui portoit l'*infula* (*Plut. tom. III. fol.* 348.), avoit été pris pour un roi par un barbare après la bataille de Marathon.

INFUNDIBULUM, vaſe dont on ſe ſervoit pour verſer l'huile dans les lampes. Il étoit fait en forme de nacelle, & s'appelloit *infundibulum*. Un pareil vaſe, qui reſſemble à celui d'Herculanum, ſe trouve dans le cabinet du collège romain, & a été gravé dans la deſcription qu'on a donnée de ce cabinet. (*Bonan. Muſ. Kirch. claſſ. I. tab.* 4. n°. 10.)

INGÉNIEUR. *Mechanicus*, eſt pris ſubſtantivement par Suétone dans ce ſens.

INGÉNU (*ingenuus*). On ſe ſert de ce mot en parlant d'antiquités romaines, pour déſigner ceux qui étoient nés de parens libres, honnêtes, nobles, *ingénus*. Rien n'empêchoit les affranchis de s'unir par le mariage avec les familles *ingénues*; mais il ne leur étoit pas permis de s'allier avec celles des ſénateurs. (*Monteſq.*) Chez les romains les hommes étoient libres, ou eſclaves. Les hommes libres étoient *ingénus*, ou affranchis. Les *ingénus* étoient ceux qui n'avoient jamais été dans une juſte & légitime ſervitude. Les affranchis étoient ceux qui avoient été tirés de cette ſervitude par leur maître.

INGÉNU désignoit encore celui qui étoit originaire d'un pays, comme on peut le voir par l'article suivant.

Ce mot vient du latin *ingenuus*, du verbe *ingigno*. On disoit autrefois *geno* pour *gigno*. *Ingenuus* parmi les latins étoit celui qui n'étoit point étranger, qui étoit de condition libre, qui étoit originaire du pays. C'est en ce sens que Lucrèce appelle *fontes ingenuos*, des sources qui ne viennent point d'un pays étranger. Isidore dit, que ceux là *dicuntur ingenui, qui habent libertatem in genere, non in facto*. Il appelle *ingénus* ceux qui naissent libres, & qui n'ont que faire d'acquérir la liberté.

INGENUUS, tyran sous Gallien.

D. Lælius Ingenuus Pius Felix Augustus.

Les médailles d'*Ingenuus* sont citées par Goltzius & par d'autres antiquaires; mais on ne les connoit plus aujourd'hui.

INJECTIO, INJECTION. } nom d'un impôt que mit autrefois Justinien, pour ceux qui mouroient de peste, ou de faim, dans un temps de contagion, ou de disette. Ceux qui n'étoient pas attaqués du mal, ou qui n'en mouroient point, & qui restoient après qu'il avoit cessé, payoient l'*injection* pour les morts. *Voyez* les anecdotes, ou histoire secrète de Procope, & Ducange dans son Glossaire.

INITALES, ou INITAUX, nom que l'on donnoit autrefois aux mystères de Cérès, parce que, pour y assister, il falloit auparavant y être initié & consacré par des cérémonies particulières. *Voyez* CEREALES.

Ce mot vient du latin *initiare*, initier, introduire, consacrer. On trouve *initalia* dans la vie de Marc-Aurèle par Capitolin.

INITIALES (lettres).

Les antiquaires appellent ainsi les *sigles*, ou les premières lettres d'un mot, qui sont mises pour le mot entier, ou dans les inscriptions, ou sur des médailles. P. P. *pater patriæ*, P. F. A. *Pius, Felix, Augustus*. On distingue les lettres *initiales* des abréviations, auxquelles on joint plusieurs lettres, *Tr. pot* qui exprime *Tribunitia potestate*; *Aug.* qui exprime *Augustus*.

Si l'on avoit toujours ponctué les lettres *initiales*, il seroit aisé de les connoître, & de distinguer quand il en faut joindre quelques-unes pour le même mot; mais parce qu'on a négligé souvent de le faire, particulièrement dans le bas-empire & dans les petites médailles, on n'y trouve pas la même facilité, & il entre souvent bien de l'arbitraire dans le déchiffrement de ces lettres.

Les antiquaires disent aussi subst. les *initiales*: voilà les deux *initiales* parfaitement expliquées.

INITIATION. } *Voyez* MYSTÈRES.
INITIE. }

(*Extrait d'un mémoire de M. Dupuis de l'académie des inscriptions.*)

Les télètes ou *initiations* ont été un des moyens que la philosophie a employés pour civiliser les sociétés & perfectionner l'homme. Ce n'étoit point, comme on l'a dit, une cérémonie destinée à rappeller l'ancien état des hommes avant la civilisation, ou le souvenir d'une découverte précieuse à l'humanité, telle que celle du bled; ou des principes d'une bonne législation; c'étoit encore moins de simples lustrations & l'observation de quelques pratiques religieuses. Ceux qui les ont envisagées sous ce point de vue, ont pris l'accessoire pour le principal, & ont regardé comme accessoire ce qui étoit le premier & presque l'unique but de ces institutions. Le véritable esprit de ces établissemens religieux étoit tout entier politique; & l'*initiation* étoit un des grands secrets de la législation, qui sentit toute l'insuffisance des meilleures loix pour conduire les hommes, & le besoin de les fortifier par la morale, & la morale elle-même par la religion. Originairement les *initiations* furent le complément des loix & une école de perfection pour l'homme social. Le nom même de télète renferme cette idée; leur union avec les loix est confirmée par leur but commun, par la tradition qui en fait remonter l'origine à la même source.....

Ceux qui attribuoient à Orphée l'établissement des mystères d'Eleusis, lui attribuoient aussi les thesmophories, comme on peut le voir dans Théodoret. L'*initiation* d'Eleusis & la cérémonie des thémosphories, sembloient avoir une union si étroite, qu'on crut devoir les rapporter à la même source & au même but, à la civilisation. Car Orphée, comme Cérès, passe pour avoir civilisé les hommes. L'origine de cette union doit être cherchée en Egypte, la mère patrie de toutes les *initiations* & de tous les mystères. On ne peut se dissimuler que les mystères de Cérès ne soient une copie de ceux d'Osiris & d'Isis, comme l'a judicieusement observé le même Théodoret; puisque suivant Hérodote lui-même, l'Isis des égyptiens est la Cérès des grecs; & que ce furent les filles de Danaüs qui apportèrent d'Egypte en Grèce les thesmophories. Plutarque & Lactance ont aussi reconnu l'identité de ces divinités & les ressemblances de ces fables.

On voit donc qu'en Egypte la même divinité qui avoit donné des loix avoit aussi établi les mystères, & que la législation & la religion partent de la même source; effectivement on ne peut

Digitized by Google

guères douter que les égyptiens, qui ont accordé tant d'importance à la religion dans le ſyſtême politique, ne l'aient pas fait pour le bien de la légiſlation; & peut-être eſt-ce à ce titre que l'Égypte a été l'école de tous les légiſlateurs anciens.

Auſſi la plupart des légiſlateurs ont-ils cru devoir faire appuyer leurs loix du ſuffrage de la divinité, & faire croire au peuple que les dieux eux mêmes les avoient dictées. Minos en Crète ſe renferme dans un autel ſacré pour y compoſer ſon code de loix, qu'il dit tenir de Jupiter lui-même. Solon fait venir de Crète Épiménide, qui avoit la réputation d'être un homme ſaint, fort aimé des dieux, & profondément ſavant dans les choſes divines, ſur-tout pour ce qui concerne l'inſpiration, & les cérémonies les plus myſtérieuſes & les plus cachées. Ce fut lui qui, à l'aide de la religion, fraya le chemin à Solon pour publier ſes loix, & diſpoſa le peuple à les recevoir.

Lycurgue, avant d'exécuter ſon plan de légiſlation, va conſulter Apollon à Delphes, & ſe fait rendre cet oracle fameux qui le déclare l'ami des dieux & dieu plutôt qu'homme.

Numa, chez les romains, feignit d'avoir un commerce ſecret avec la déeſſe Égérie, & d'être dirigé par elle dans la confection du code de loix qu'il donne à ce peuple féroce & ſauvage. C'étoit un moyen de tous les légiſlateurs qui, comme l'obſerve très-judicieuſement Plutarque, crurent que, pour mieux faire recevoir leurs loix, il falloit s'appuyer de l'autorité des dieux, ſeule capable de ſoumettre ceux en faveur de qui ils faiſoient cette feinte. Diodore de Sicile (liv. 1. c. 94.) avoit fait la même remarque. Il cite l'exemple de Ménès en Égypte, de Minos en Crète, de Lycurgue à Sparte, de Zathrautès chez les arimaſpes, de Zamolxis chez les gètes, enfin de Moyſe chez les juifs; & il dit que le motif qui détermina ces légiſlateurs à uſer de cette ſupercherie, eſt la perſuaſion où ils étoient que le peuple, ſubjugué par la majeſté de ceux qu'on ſuppoſoit être les inventeurs de ces loix, en deviendroit un obſervateur plus religieux. Diodore avoit parfaitement bien ſaiſi le génie des anciens légiſlateurs, & le ſyſtême politique des chefs des premières ſociétés. C'eſt cette connoiſſance que l'on avoit du motif qui détermina l'établiſſement des inſtitutions religieuſes, qui a fait dire à certains philoſophes dont parle Cicéron (*de nat. deor.* l. 1. c. 42.), « que la religion eſt » un reſſort politique imaginé par les anciens » ſages pour contenir dans le devoir, par la force » de l'opinion, ceux qu'on ne pouvoit y amener » par la raiſon. » Tant il eſt vrai que, dans tous les ſiécles, la raiſon a toujours été calomniée par ceux qui n'ont pas voulu ſe donner la peine de la perfectionner pour conduire les hommes, & qui ont cru qu'il étoit plus sûr de les tromper que de les inſtruire: au moins ce premier parti étoit plus court, & tous l'ont pris.

Les inſtitutions religieuſes, connues ſous le nom d'*initiations* & de *myſtères*, ſont donc une de ces branches d'impoſture politique, qui fait partie de l'art difficile de gouverner les hommes & de les aſſujettir par la perſuaſion. Ce fut d'abord pour les hommes groſſiers, ignorans & ſauvages, tels enfin que ceux qu'inſtruiſoit Orphée & que Cérès civiliſa, que ce moyen fut imaginé; parce qu'eux ſeuls en avoient beſoin, comme eux ſeuls pouvoient s'y laiſſer tromper. Il eût infailliblement échoué auprès de l'homme ſage, & chez qui la raiſon & la vérité jettent une lumière toujours redoutable à l'obſcurité des myſtères du paganiſme. On crut qu'il y avoit une claſſe d'hommes deſtinés à être toujours trompés, & pour qui il falloit un frein religieux. On les trompa: les légiſlateurs & les chefs des ſociétés en devinrent plus puiſſans, mais les hommes n'en devinrent guères meilleurs. C'étoit un faux calcul dont les myſtagogues & les princes ſeuls profitèrent, & dont les erreurs coûtèrent ſouvent cher aux ſociétés. On peut dire néanmoins que cette aſſociation de la religion à la morale & à la légiſlation, avoit un but louable, quoique preſque toujours manqué: & dès ce moment la religion fut ennoblie.

La terre placée, d'après l'invention de l'Olympe, du Tartare & de l'Élyſée, entre le ciel & les enfers, vit ſa légiſlation ſe lier aux idées d'ordre qui ſe manifeſtent par-tout dans le monde. On apprit aux hommes que les dieux eux-mêmes, dans l'adminiſtration de l'univers, leur avoient donné le modèle de l'harmonie qui doit régner dans les inſtitutions ſociales qui, ſans ce lien, rentreroient bientôt dans le déſordre & le cahos, d'où l'ordre & la légiſlation les avoient tirées. En conſéquence, le tableau du monde fut mis en ſpectacle dans les ſanctuaires, & l'homme y apprit à étudier ſes rapports avec la nature. C'eſt ce qui fait dire à Clément d'Alexandrie (*Strom.* l. 5.), en parlant de l'époptée, qui étoit le dernier terme de la ſcience & de la perfection de l'*initié*, « qu'elle *initioit* l'homme aux grands » ſecrets de la nature, toute entière dévoilée à » ſes yeux ».

On y enſeigna aux hommes à demander aux dieux les véritables biens, en leur indiquant le moyen le plus sûr de leur plaire; ce moyen étoit de ſe rapprocher de leur nature par la pureté des mœurs; on célébra leur juſtice, au lieu que juſqu'alors on n'avoit vanté que leur puiſſance; on établit plus que jamais le dogme de la pro-

Digitized by Google

vidence univerſelle, & de la ſurveillance des dieux ſur les actions des hommes; celui de l'immortalité de l'ame, baſe néceſſaire de la fable de l'élyſée & du tartare; & toute la théorie métaphylique de la route des ames à travers les élémens & les ſphères, ſoit lorſqu'elles viennent ici-bas animer des corps, ſoit lorſque, libres & dégagées de cette nature ténébreuſe, elles retournent vers le lieu de leur origine. Voilà les grands ſujets que l'on traita dans les ſanctuaires, ou plutôt dont on donna le ſpectacle aux initiés. C'étoit la partie dramatique de la religion qui, dans les grands temples tels que ceux d'Eleuſis, devenoit un véritable ſpectacle à machines, où, par l'appatition de ſpectres & de fantômes, & par le changement des ſcènes, on inculquoit aux initiés les grands principes de la morale religieuſe. On regarda le peuple comme un enfant que l'on n'inſtruit jamais mieux que lorſqu'on l'amuſe, ou qu'on l'attache par la ſurpriſe & l'étonnement qu'inſpire le merveilleux.

Les éloges de l'agriculture n'y entrèrent que ſubſidiairement. Le grand but fut la légiſlation qu'on ſe propoſa d'épurer par la morale & la religion, dont les grands principes furent conſacrés dans les myſtères. On étendit enſuite la proſcription ſur tous les grands crimes, & principalement ſur l'impiété qui tendoit à affoiblir la religion, le reſpect pour les myſtères, & par contre-coup les loix qui s'appuyoient ſur les opinions religieuſes. On enſeigna que les fameux coupables, punis d'un ſupplice exemplaire aux enfers, l'étoient principalement pour avoir mépriſé les ſaints myſtères; c'eſt par la même raiſon que les épicuriens & les chrétiens en furent exclus & furent déclarés profanes. La magie, la goétie, furent auſſi un titre d'excluſion; ce fut au moins le motif qu'allégua l'hiérophante pour refuſer d'*initier* le fameux Apollonius de Tyane.

On porta les idées de perfection juſqu'à vouloir que l'*initié* s'affranchît de tous les mouvemens de la haine, de l'envie, & en général de toutes les paſſions qui portent le déſordre dans l'ame, & par une ſuite néceſſaire, dans la ſociété.

L'*initié* ne pouvoit aſpirer aux grands biens que promettoit l'*initiation*, qu'autant qu'il rempliſſoit les devoirs qui lient un citoyen à ſon concitoyen, un homme à un autre homme. « C'eſt » pour nous ſeuls, dit le chœur des initiés dans » Ariſtophane, que le ſoleil brille d'une lumière » pure, pour nous qui obſervons les règles de la » piété dans notre conduite à l'égard des étran- » gers & de nos concitoyens ».

L'humanité en général, & les ſociétés en particulier, ne pouvoient que gagner à ces inſtitutions; & c'eſt dans ce ſens qu'on peut dire avec Cicéron, que les *initiations* ont été la ſource de grands biens pour les hommes, puiſque, par leur nature & leur objet, elles durent effectivement en produire. C'eſt ce qui juſtifie les éloges pompeux que les anciens ont prodigués aux *myſtères* d'Eleuſis, & en général aux *myſtères*. C'eſt le plus beau & le plus grand des biens, dit Théon, que la participation aux *myſtères*.

Il faut convenir que, ſi la doctrine des myſtagogues ſe fût renfermée dans les bornes d'une bonne légiſlation, & n'eût établi des récompenſes & des peines que pour les actions qu'une ſage politique doit punir ou récompenſer; enfin que, ſi la religion & les loix euſſent marché d'un front égal, ſans que l'une eût voulu enchérir ſur l'autre, l'*initiation* & la doctrine de l'élyſée & du tartare, qui en faiſoit partie, pouvoit être un grand reſſort & un inſtrument utile en politique; mais l'amour du mieux a détruit le bien qu'on pouvoit attendre; & l'homme moral, voulant devenir plus parfait, a fait évanouir l'homme ſocial, que les premiers chefs de l'*initiation* avoient eu deſſein de former. Ce mal vint de la philoſophie pythagoricienne & platonicienne, qui porta dans la morale la ſpiritualité & la myſticité de la philoſophie orientale, & qui réduiſit preſque toute la vertu à une oiſive contemplation, & à une eſpèce de nullité ſociale.

On aſſura aux *initiés* que les myſtères élevoient l'ame juſqu'à la lumière éthérée, & à ces régions divines, connues ſous le nom d'*Iſles Fortunées*. Tels étoient effectivement les avantages que ſe promettoient les *initiés*. Ils quittoient la vie, remplis des plus flatteuſes eſpérances; & on leur faiſoit croire qu'ils auroient une place diſtinguée dans l'empire des morts, & qu'ils y jouiroient d'une félicité éternelle.

On ne peut douter que le but de la philoſophie pythagoricienne & celui de l'*initiation* ne fût le même, puiſque les promeſſes étoient les mêmes, & les préparations légales aſſez ſemblables.

Cicéron, dans le 2ᵉ liv. des loix, en parlant des *initiations* & des *myſtères*, nous dit que, non-ſeulement on y enſeigne les moyens de vivre heureux, mais qu'on y donne encore ceux d'emporter en mourant de flatteuſes eſpérances. Iſocrate, dans ſon panégyrique, aſſure également que les *initiés* trouvoient dans les myſtères les eſpérances les plus conſolantes pour le moment de la mort, & pour tout le tems qui devoit le ſuivre. La mort, ſuivant Ariſtides, ne devoit être pour eux qu'un paſſage à un état plus heureux. On leur promettoit des préſéances dans l'élyſée, & ils ſe regardoient comme les privilégiés de l'empire des morts. On alloit plus loin; on enſeignoit que les portes de l'élyſée ne ſeroient ouvertes qu'aux ſeuls *initiés*; & que ceux qui auroient négligé de ſe faire *initier*, ſeroient rejettés dans les ténèbres, pour y tamper dans le bourbier. Ainſi tous ceux qui n'étoient point inſcrits ſur le livre d'*initiation*, & qui n'é-

Digitized by Google

toient point admis à la participation des myſtères, ne pouvoient prétendre aux avantages qu'elle procuroit, & conſéquemment étoient exclus à jamais de l'élyſée.

Comme les eſpérances de l'*initié* & celles du diſciple de Pythagore étoient les mêmes, les pratiques religieuſes qui devoient les conduire à ce but n'étoient point non plus différentes; telles que l'*initiation*, le jeûne & la continence, que la philoſophie croyoit ſi propre à dégager l'ame de la matière, & à la décharger d'un poids incommode, qui pouvoit mettre obſtacle à ſon retour vers ſon principe. L'*initié* étoit obligé d'affirmer qu'il avoit jeûné, & qu'il avoit bu du *cycéon*. Vraiſemblablement il s'agit de quelque liqueur propre à affoiblir la faculté génératrice: au moins eſt-il certain que les Ierophantes ſe frottoient avec du jus de ciguë, pour amortir le feu de l'amour, & rendre plus facile à garder la chaſteté dont ils faiſoient vœu. On étoit perſuadé que l'*initiation* ſeroit inutile, ſi l'on ne s'y étoit préparé par la chaſteté, ou par quelques jours de continence. Tous ces rapports nous autoriſent à conclure que le dernier raffinement de la myſticité, ſoit de la philoſophie pythagoricienne, étoit de rendre à l'ame ſa liberté, en la dégageant de la matière, le plus qu'il étoit poſſible; & de faciliter ſon retour vers les dieux, & ſa réunion à la ſubſtance lumineuſe dont elle eſt émanée. C'étoit ainſi qu'elle paſſoit de l'empire des ténèbres à celui de la lumière, par une régénération myſtérieuſe. C'étoit-là cette lumière divine, qu'on faiſoit briller aux yeux de l'*initié*, après l'avoir fait traverſer l'obſcurité la plus profonde, cet affranchiſſement & cette liberté qu'on regardoit comme le plus grand fruit de l'*initiation*.

D'après tout ce que nous venons de dire, il eſt aiſé de voir que l'eſprit des myſtères ne ſe borne pas toujours à la ſimple morale, ni aux premiers beſoins d'une bonne légiſlation; mais qu'on voulut aller plus loin, & que le raffinement de la métaphyſique ſur la nature de l'ame & ſur ſes rapports avec la divinité, firent partie des leçons de perfection qu'on donna à ceux des *initiés* qui étoient ſuſceptibles d'une éducation plus relevée; car nous ne croyons pas que ces lumières puſſent être communiquées au ſimple peuple & aux hommes groſſiers qu'Orphée entreprit de civiliſer. Pour eux, le dogme des peines & des récompenſes à venir, ou la fable de l'élyſée & du tartare, étoit ſuffiſante. Mais on ſait qu'il y avoit pluſieurs degrés de perfection dans l'*initiation*, & il eſt à préſumer que chacun étoit ſervi ſuivant ſon goût, & proportionnellement à ſon intelligence. L'*initiation* étoit une ſeconde éducation plus parfaite, une éducation religieuſe, qui avoit été, comme le dit Arrien, imaginée par les anciens, pour former l'homme, & ſanctifier ſes mœurs. Tel a été ſon premier but, & ſon but le plus général; mais, entre la morale ordinaire d'une ſociété bien réglée, & la myſticité rafinée, il y a un intervalle immenſe; l'une eſt avouée par la raiſon, dont elle eſt l'ouvrage; & l'autre ne mérite que le mépris, comme étant l'effet d'un délire religieux.

L'art téleſtique ne contribua pas plus à guérir les paſſions de l'ame, que l'art téleſmatique ne guérit celles du corps; l'un & l'autre étoient un véritable charlataniſme en morale & en médecine. Car les ablutions & les purifications, & les expiations étoient comme les talismans de la médecine ſpirituelle; elles n'avoient de vertu que celle que leur attribuoit une aveugle crédulité. On promettoit à l'*initié*, ſans garantie il eſt vrai, que ſon ame ſeroit préſervée du trouble & du déſordre des paſſions; qu'il obtiendroit la rémiſſion de ſes fautes; qu'il ſeroit purifié de ſes anciennes ſouillures, & même exempt des grands malheurs. Les purifications du Koës de Samothrace, aux pieds duquel l'initié alloit faire l'aveu de ſes fautes, n'avoient d'autre effet que de débarraſſer un coupable du poids de ſes remords, & ne le rendoient pas meilleur. Comment en effet redouter un mal à côté duquel eſt toujours placé le remède! On donna trop d'eſpérance au crime, par la crainte de jetter le coupable dans le déſeſpoir, & la morale ſe perdit par les moyens mêmes qu'on avoit imaginés pour la maintenir & la perfectionner. Ces cérémonies purificatoires dont les livres d'Orphée & de Muſée contenoient les rits & les régles, ayant la propriété prétendue de purger l'ame, de délivrer des crimes pendant la vie & des ſupplices après la mort, multiplièrent ſans doute le nombre des *initiés* que leur conſcience tourmentoit, & qui cherchoient dans la religion un moyen d'étouffer ce ver rongeur que la nature place dans le cœur du coupable; mais elles ne les rendoient pas plus vertueux pour l'avenir. Cette doctrine enſeignée non-ſeulement à des particuliers, mais à des villes entières, devoit néceſſairement tourner au détriment de la morale publique, puiſqu'elle affoibliſſoit la crainte de la juſtice des dieux, que la doctrine de l'élyſée & du tartare s'étoit propoſée d'établir. Cette conſéquence a été parfaitement bien ſentie par Socrate (*Plato de Repub.* lib. 2. pag. 364. 366.), lorſqu'il fait parler l'homme injuſte, qui ſe flatte de trouver, dans les *initiations* & les ſacrifices, un moyen d'échaper à la vengeance des dieux que ſes injuſtices avoient provoquée. On nous effrayera, dit-il, par la crainte des ſupplices de l'enfer; mais qui ne ſait que nous trouvons un remède à cette crainte dans les *initiations*; qu'elles ſont pour nous d'une reſſource merveilleuſe, & qu'on y apprend qu'il y a des dieux qui nous affranchiſſent des peines dues au crime. Nous avons commis l'injuſtice, oui; mais nous y avons gagné de l'argent, & avec cet argent nous ferons les frais

frais des ſacrifices & des offrandes deſtinées à appaiſer les dieux. Cette conſéquence n'a été malheureuſement que trop de fois tirée par ceux qui ont cru qu'ils pouvoient s'acquitter envers la juſtice divine, en rendant à Dieu une partie de ce qu'ils avoient pris aux hommes.

Les orphéotéleſtes qui alloient mendier à la porte des grands, & trafiquer des faveurs de l'elyſée, s'engageoient à purifier les coupables de toutes ſouillures, & à les affranchir de toutes les ſuites des crimes commis, ſoit par eux, ſoit par leurs pères, & cela à très-bon compte; ils s'engageoient auſſi à faire tomber ſur leurs ennemis la vengeance des dieux, qui étoit toujours à leurs ordres. La mère d'Eſchine vivoit en partie de ce métier. Ces miſérables charlatans effrayoient le peuple en menaçant du noir boutbiet les ames de ceux qui n'auroient pas fait les frais de l'*initiation*, & qui ne ſe ſeroient point fait purifier. Ils faiſoient en petit ce qu'on faiſoit plus en grand & d'une manière plus triomphante à Eleuſis.

Il eſt vrai que les anciens voulurent parer aux inconvéniens qui pouvoient réſulter de l'abus de ces remèdes, en écartant des ſanctuaires une certaine claſſe de coupables, & en n'accordant pas l'expiation à toutes ſortes de crimes. Ils enſeignèrent qu'il y a des hommes qu'il faut livrer à d'éternels remords, & à qui la religion ne doit point offrir de reſſource contre les reproches de la conſcience. Nous en avons un exemple dans Conſtantin, ſi on en croit Zozime (*Zozime*, liv. 2.) Ce prince féroce, ſouillé du ſang de ſa famille, ſe préſente aux prêtres pour ſe faire purifier, & pour calmer les agitations d'une conſcience déchirée par les remords; on lui répond qu'il n'exiſte point d'expiation pour d'auſſi énormes forfaits. Un flatteur du palais, témoin de ſon déſeſpoir, lui apprend que la religion des chrétiens expie tous les crimes, & qu'en l'embraſſant ſes forfaits ſeroient effacés. Conſtantin raſſuré ſe déclare le protecteur d'une religion qui ne rejettoit pas de ſon ſein les plus grands criminels, & qui leur rendoit, par le baptême, le privilège de l'innocence. Nous tirerons de ce paſſage cette ſeule conſéquence, que les anciennes *initiations* n'avoient pas imaginé d'expiations pour tous les crimes, qu'il y avoit certains forfaits qui fermoient à jamais l'entrée des ſanctuaires, & qu'on aima mieux livrer à l'horreur des remords les grands coupables, que d'encourager le crime par la faculté d'expier. On crut devoir donner des bornes à la clémence comme à la juſtice des dieux.

INJURE. Les anciens en firent une déeſſe. *Ate*. Les grecs la nommoient *Ate*, de ἀτὸω, ατῶ, *noceo*, *lædo*. *Héſiode*, dans ſa Théogonie (*v.* 230.) la fait fille d'Éride, c'eſt-à-dire, de la querelle ou de la chicane, & dit qu'elle étoit ſœur de la Dyſnomie, c'eſt-à-dire, de la déſobéiſſance aux loix, & de même génie, de même mœurs qu'elle. Homère (*Iliad. V.* ou *l. XX. v.* 19.) dit qu'elle étoit fille de Jupiter; qu'elle nuiſoit à tous les hommes, qu'elle avoit nui à ſon propre père, le grand Jupiter; qu'elle avoit les pieds fort tendres, fort légers; qu'elle marchoit ſur la tête des hommes ſans toucher jamais la terre.

INO, fille de Cadmus & d'Hermione, épouſa Athamas, roi de Thèbes, en ſecondes noces, après la mort de Thémiſto. Les uns diſent que celle-ci mourut ſans enfans, & qu'*Ino* n'épouſa Athamas qu'après ſon veuvage. D'autres diſent que Thémiſto ne fut que la ſeconde femme d'Athamas; qu'il l'épouſa après avoir répudié *Ino*; qu'il en eut deux fils, qu'*Ino* fit périr de la maniere qu'on le dira au mot *Thémiſto*. A ce compte, Athamas auroit eu trois femmes. D'autres ne lui en donnent que deux, *Ino* & Néphélé, & diſent qu'il répudia *Ino* pour épouſer Nephélé; qu'ayant enſuite repris *Ino*, celle-ci perſécuta Phrixus & Hellé, fils de ſa rivale, & qu'ils ſe garantirent de la mort qu'elle vouloit leur donner, comme on le dira au mot *Néphélé*. Quoi qu'il en ſoit, elle eut deux fils d'Athamas, Léarque & Mélicerte. Elle traita les enfans de Néphélé en vraie marâtre, & chercha à les faire périr, parce que, par leur droit de primogéniture, ils devoient ſuccéder à leur père, à l'excluſion des enfans d'*Ino*. Pour réuſſir plus ſûrement dans ſon entrepriſe, elle la couvrit du voile de la religion. La ville de Thèbes étoit déſolée par une cruelle famine, dont on prétend qu'elle étoit elle-même la cauſe, ayant empoiſonné le grain qui avoit été ſemé l'année précédente; ou, ſelon Hygin, l'ayant fait mettre dans de l'eau bouillante pour en brûler le germe. On ne manquoit jamais dans les calamités publiques de conſulter l'oracle; les prêtres étoient gagnés par la reine; & leur réponſe fut que, pour faire ceſſer la déſolation, il falloit immoler aux dieux les enfans de Néphélé: ceux-ci évitèrent, par une prompte fuite, le barbare ſacrifice que l'on vouloit faire de leurs perſonnes. *Voyez* NÉPHÉLÉ, PHRIXUS.

Athamas ayant découvert les cruels artifices de ſa femme, fut ſi fort tranſporté de colère contre elle, qu'il tua Léarque, un de ſes fils, & pourſuivit la mère juſqu'à la mer, où elle ſe précipita avec Mélicerte, ſon autre fils.

Ovide a chanté cette fable dans ſes métamorphoſes. Junon, dit-il, irritée de ce qu'après la mort de Sémèle, *Ino*, ſa ſœur, avoit oſé ſe charger de l'éducation du petit Bacchus, jura de s'en venger. Elle deſcendit aux enfers, engagea les Furies à s'emparer d'Athamas; elles lui troublèrent tellement le ſens, qu'il prit ſon palais pour une forêt, ſa femme & ſes enfans pour des bêtes

féroces; & dans cette manie, il écrasa contre un mur le petit Léarque son fils. *Ino*, à cette vue, saisie elle-même d'un violent transport, qui tenoit de la fureur, sort tout échevelée, tenant entre ses bras son autre fils, & va se précipiter dans la mer avec lui. Mais Panope, suivie des cent nymphes ses sœurs, reçut dans ses bras la mère & l'enfant, & les conduisit sous les eaux jusqu'en Italie. L'implacable Junon les y poursuivit, & anima contre eux les bacchantes. La malheureuse *Ino* alloit succomber sous les coups de ces furieuses, lorsqu'Hercule, qui revenoit d'Espagne, entendit ses cris, & la délivra de leurs mains. Elle alla ensuite consulter la célèbre Carmente, pour savoir quelle devoit être sa destinée & celle de son fils. Carmente, remplie de l'esprit d'Apollon, lui annonça qu'après les peines qu'elle avoit essuyées, elle alloit devenir une divinité de la mer, sous le nom de Leucothoé, pour les grecs, & de Matuta pour les romains. En effet, Neptune, à la prière de Vénus, dont elle étoit petite fille, reçut la mère & le fils au nombre des divinités de son empire. *Voyez* LEUCOTHOE, MATUTA, PALEMON, PORTUMNUS.

Tzetzès (*in Lycophr.*) nous apprend que le roi Sisyphe avoit établi à Corinthe des jeux & des sacrifices annuels en l'honneur d'*Ino*, appelés INOA. Le même culte lui étoit rendu à Mégare (*Pausan. Attica*), premier endroit où elle fut surnommée Leucothoé, & où son corps fut jeté par les flots de la mer.--Pausanias dit encore, qu'on rendoit un culte à *Ino* dans la Laconie, où on lui avoit consacré un étang. Chaque année, à cette époque, on jettoit dans le lac des gâteaux de fleur de froment, & l'on tiroit un bon augure de leur submersion. C'en étoit au contraire un fort mauvais lorsqu'ils surnageoient.

INO précipitant Mélicerte dans la mer, sert de type à quelques médailles de Corinthe, devenue Colonie romaine.

IN PACE & TE IN PACE.

Mabillon a observé que ces deux formules ne se trouvent que sur les tombeaux des chrétiens des premiers siècles, & sur ceux des juifs; ce qui annonceroit qu'elles ont été prises dans leurs livres sacrés. Cependant quelques antiquaires ont prétendu, sans vraisemblance, trouver la première sur une médaille de Salonine, femme de Gallien, où l'on voit au revers une femme assise tenant un rameau d'olivier, & une hastle, avec ces mots, *AVG. IN PACE.* Mais on regarde comme ironiques les médailles & les mots, de même que *GALLIENÆ AUGUSTÆ.* Voici des exemples des deux formules.

DOMITIANAE FORTVNATAE
VENEMERENTI TE IN PACE.

Dans la *Roma subterranea.*

TAE. FORTVNATÆ
ENTI. TE. IN. PACE.

Dans les jardins Peretti.

SEPTIMVS. QVI. VIXIT
ANNIS. XI. MENSES. V.
DIES. XII. ORAS. VI. TE' IN. PA
CE.

Du cimetière de Calépodius sur la voie Aurélienne.

Ici est gravée une colombe sur un rameau. MATERNA Ici un tonneau.
TE BIN PACE.

Dans le cimetière de Priscilla.

VICTORA TE IN PACE
MATER FILIÆ FECIT.

Dans le cimetière de Ste. Hélène.

INSCRIBERE ædes mercede, mettre un écriteau pour annoncer qu'une maison est à louer. (*Plaut. Heaut.* 1. 1. 92.) *Voyez* en un exemple au mot CABARET.

INSCRIPTIO, marque, flétrissure. Chez les grecs on voit les samiens, au rapport de Plutarque, imprimer une chouette sur le front des athéniens qu'ils avoient faits prisonniers de guerre.

Platon ordonna que ceux qui auroient commis quelque sacrilège, seroient marqués au visage & à la main, & ensuite fouettés & bannis. Eumolpe, dans Pétrone, couvre le visage de son esclave fugitif de plusieurs caractères qui faisoient connoître ses diverses fautes. Cette pratique eut lieu chez les romains jusqu'au temps de l'empereur Constantin, qui défendit aux juges de faire imprimer sur le visage aucune lettre qui marquât le crime commis par un coupable; permettant néanmoins d'imprimer cette lettre sur la main ou sur la jambe.

Il falloit un très-petit nombre de gardes pour conduire des milliers d'esclaves, à cause des *marques* ineffaçables que l'on imprimoit sur leurs visages & que l'on doubloit lorsqu'ils avoient fui. C'étoit ces infortunés que Plaute appeloit, par un jeu de mots assez froid, *ces hommes lettrés.* (*Cas. II.* 6. 49).

Si hic literatus me finat.

Les esclaves ne pouvoient détruire ces stigmates que l'on avoit creusés sur leur front avec un fer

Digitized by Google

chaud & remplis enſuite avec une liqueur noire préparée pour cette opération. Il leur étoit auſſi difficile de les dérober aux yeux du public; parce qu'ils ſe ſeroient trahi ſeulement en voilant leur viſage. Perſonne ne les auroit recueillis dans leur fuite, les officiers publics les auroient empriſonnés & renvoyés à leurs maîtres; de ſorte qu'il étoit moralement impoſſible qu'un eſclave ſtigmatiſé pût ſe dérober long temps aux fers, ou à l'attelier auquel ſon maître l'avoit fixé.

Les lois romaines marquoient du même ſceau de réprobation les criminels condamnés aux carrières, *ad metalla*. Les ſtigmates faiſoient partie de cette peine. Ce fut auſſi ce qui excita l'indignation publique contre Caligula, lorſqu'on vit ce cruel empereur condamner aux carrières, contre l'uſage & les termes exprès des lois, des hommes d'une naiſſance diſtinguée, & faire imprimer ſur leur front les ſtigmates funeſtes: *multos honeſti ordinis deformatos prius ſtigmatum notis, ad metalla, ad munitiones viarum & ad beſtias condemnavit*. Une foule de martyrs ſubit la même flétriſſure. On trouve à la vérité une loi de Conſtantin qui la défendit; parce que la religion chrétienne qu'il avoit embraſſée regardoit le viſage de l'homme comme formé à l'image de la divinité. (*Cod. Théod. lib. 2. de pœnit. lege ſi quis in metallum, &c.*) L'empereur Théophile la renouvella cependant dans la perſécution qu'il ſuſcita contre les défenſeurs de la ſainteté des images. Il pouſſa même l'excès de cruauté juſqu'à faire graver ſur le viſage des martyrs, Théodoſe & Théophane, douze vers (*Zonar. liber. III*) que je rapporterois ſi je ne craignois d'affoiblir l'indignation qu'excitoit un ſupplice auſſi barbare, par le ridicule attaché à l'ineptie de ces pitoyables iambes.

INSCRIPTION. Caractères gravés ſur le marbre ou ſur le bronze, pour tranſmettre à la poſtérité la mémoire de quelque événement.

La manière la plus ordinaire chez les anciens peuples du monde de conſerver le ſouvenir des faits qu'ils regardoient comme mémorables, étoit l'uſage des monumens matériels. On ſe contenta, dans les ſiècles groſſiers, pour y parvenir, de dreſſer en colonnades des monceaux de pierres. Quand Jacob & Laban ſe reconcilièrent, dit la Genèſe (*chap. xxxj, verſ.* 45), le premier prit une pierre qu'il érigea en forme de colonne, pour ſervir de témoignage de cette reconciliation; les frères de Laban prirent à leur tour des pierres & en firent un monceau. Jacob & Laban donnèrent chacun en leur langue, à cet amas de pierres, le nom de *monceau du témoignage*, parce que ce monceau de pierres devoit reſter pour témoignage ſolennel du traité d'amitié qu'ils contractoient enſemble.

Xénophon rapporte dans l'hiſtoire de la fameuſe retraite des dix mille, que les ſoldats ayant vu le Pont-Euxin, après avoir eſſuyé beaucoup de fatigues & de dangers, élevèrent une grande pile de pierres, pour marquer leur joie & pour laiſſer des veſtiges de leurs voyages.

Cependant ces pierres n'avoient rien qui montrât qu'elles ſignifioient quelque choſe, que leur poſition & leur ſituation. Elles remettoient bien devant les yeux quelque évènement, mais on avoit beſoin de la mémoire pour ſe rappeler cet évènement.

Dans la ſuite, on fit ſenſément parler ces pierres mêmes, premièrement en leur donnant des figures qui repréſentoient des dieux, des hommes, des batailles, & en faiſant des bas-reliefs où ces choſes étoient dépeintes; ſecondement en gravant deſſus des caractères ou des lettres qui contenoient des *inſcriptions* de noms.

Cette coutume de graver ſur les pierres ſe pratiqua de toute ancienneté chez les phéniciens & les égyptiens, d'où les grecs en empruntèrent l'uſage, pour perpétuer la mémoire des événemens de leur nation. Ainſi, dans la citadelle d'Athènes, il y avoit, au rapport de Thucydide (*liv. VII*), des colonnes où étoit marquée l'injuſtice des tyrans qui avoient uſurpé l'autorité ſouveraine. Hérodote (*liv. VII*) nous apprend que, par le décret des amphictions, on érigea un amas de pierres avec une épitaphe en l'honneur de ceux qui avoient été tués aux Thermopyles.

On fit plus avec le temps; on écrivit ſur des colonnes & des tables les lois religieuſes & les ordonnances civiles. Chez les juifs le décalogue & le deutéronome furent inſcrits ſur des pierres enduites de chaux. Théopompe prétend que les Corybantes inventèrent l'art de dreſſer des colonnes pour y écrire les loix. Sans examiner s'il a tort ou raiſon, on peut dire que cette coutume prit faveur chez tous les peuples de la Grèce, excepté les lacédémoniens, chez leſquels Lycurgue n'avoit pas voulu permettre que l'on écrivît ſes loix, afin que l'on fût contraint de les ſavoir par cœur.

Enfin, l'on grava ſur le marbre, le bronze, le cuivre & le bois l'hiſtoire du pays, le culte des dieux, les principes des ſciences, les traités de paix, les guerres, les alliances, les époques, les conquêtes, en un mot tous les faits mémorables ou inſtructifs. Porphyre nous parle des *inſcriptions* que les étéotis poſſédoient, & dans leſquelles ſe liſoit la cérémonie des ſacrifices des corybantes. Evhémérus, au rapport de Lactance, avoit tiré ſon hiſtoire de Jupiter & des autres dieux, des *inſcriptions* qui ſe trouvoient dans les temples, & principalement dans celui de Jupiter triphylien. Pline raconte que les aſtronomes de Babylone écrivoient leurs obſervations ſur des

Digitized by Google

briques, & ſe ſervoient de matières dures & ſolides pour conſerver les opérations des arts. Aremneſtus, fils de Pythagore, ſelon le témoignage de Porphyre, dédia au temple de Junon, une lame d'airain, ſur laquelle il avoit grave les principes des ſciences qu'il avoit cultivées. Ce monument, dit Malchus, avoit deux coudées de diamètre, & contenoit ſept ſciences écrites. Pythagore, ſelon l'opinion de pluſieurs ſavans, apprit la philoſophie des *inſcriptions* gravées en Egypte ſur des colonnes de marbre. Il eſt dit, dans le dialogue de Platon, intitulé *Hipparque*, que le fils de Piſiſtrate fit graver ſur des colonnes de pierres des préceptes utiles aux laboureurs.

Numa, ſecond roi de Rome, écrivit les cérémonies de ſa religion ſur des tables de chêne. Quand Tarquin révoqua les loix de Tullius, il fit ôter du *forum* toutes les tables ſur leſquelles elles avoient été écrites. On gravoit ſur de pareilles tables, & quelquefois ſur des colonnes, les traités & les alliances. Romulus montra l'exemple; il avoit fait graver ſur une colonne le traité d'alliance qu'il contracta avec les Véiens; Tullius, celui qu'il fit avec les ſabins, & Tarquin, celui qu'il eut le bonheur de négocier avec les latins.

Sous les empereurs, on formoit les monumens publics de lames de plomb gravées, dont on compoſoit des volumes en les roulant. L'acte de pacification, conclu entre les romains & les juifs, fut écrit ſur des lames de cuivre, afin, dit Pline, que le peuple eût chez lui de quoi ſe faire ſouvenir de la paix qu'il venoit d'obtenir. Tite-Live rapporte qu'Annibal dédia un autel ſur lequel il fit graver, en langues punique & grecque, la deſcription de ſes heureux exploits.

Thucydide ne parle que des colonnes de Grèce, qui ſe trouvoient dans les plaines d'Olinthe, dans l'Iſthme, dans l'Attique, dans Athènes, dans la Laconie, dans Ampélie, & par-tout ailleurs, ſur leſquelles colonnes les traités de paix & d'alliance étoient gravés. Les Meſſéniens, dans les conteſtations qu'ils eurent avec les lacédémoniens touchant le temple de Diane-Limnétide, produiſirent l'ancien partage du Péloponnèſe, ſtipulé entre les deſcendans d'Hercule, & prouvèrent par des monumens encore gravés ſur les pierres & ſur l'airain, que le champ dans lequel le temple avoit été bâti, étoit échu à leur roi. Que dis-je, toute l'hiſtoire, toutes les révolutions de la Grèce, étoient gravées ſur des pierres ou des colonnes; témoin les plus anciennes & les plus importantes époques des grecs; monument incomparable, & dont rien n'égale le prix.

En un mot, le nombre des *inſcriptions* de la Grèce & de Rome, ſur des pierres, ſur des marbres, ſur des médailles, ſur des monnoies, ſur des tables de bois & d'airain, eſt preſque infini; & l'on ne peut douter que ce ne ſoient les plus certains & les plus fidèles monumens de leur hiſtoire. Auſſi, parmi toutes les *inſcriptions* qui ſont parvenues juſqu'à nous, ce ſont celles de ces deux peuples qui nous intéreſſent davantage, & qui ſont les plus dignes de nos regards. Les grecs cherchant eux-mêmes toutes ſortes de moyens pour mettre leurs *inſcriptions* à l'abri des injures du temps, en écriviſoient quelquefois les caractères ſur la ſurface inférieure d'un marbre, & ſe ſervirent d'autres blocs de marbre qu'ils avançoient par deſſus pour le couvrir & le conſerver.

Mais outre que les *inſcriptions* de ces deux peuples ſont autant de monumens qui répandent la plus grande lumière ſur leur hiſtoire, la nobleſſe des penſées, la pureté du ſtyle, la briéveté, la ſimplicité, la clarté qui y régnent, concourent encore à nous les rendre precieuſes, car c'eſt dans ce goût là que les *inſcriptions* devroient être faites. La pompe & la multitude des paroles y ſeroient employées ridiculement. Il eſt abſurde de faire une déclamation ſur une ſtatue & autour d'une médaille, lorſqu'il s'agit d'actions, qui étant grandes en elles-mêmes, & dignes de paſſer à la poſtérité, n'ont pas beſoin d'être exagerées.

Quand Alexandre, après la bataille du Granique, eut conſacré une partie des dépouilles de ſa victoire au temple de Minerve à Athènes, on y mit en grec pour toute *inſcription : Alexander Philippi filius, & graci, præter lacedemonios, de barbaris Aſiaticis.*

Au bas du tableau de Polygnote, qui repréſentoit la ville de Troie, il y avoit ſeulement deux vers de Simonide, qui diſoient : « Polygnote de Thaſe, fils d'Aglaophon, a fait ce tableau, qui repréſente la priſe de Troie ». Voilà quelles étoient les *inſcriptions* des grecs. On n'y cherchoit ni alluſions, ni jeux de mots, ni brillans d'aucune eſpèce. Le poëte ne s'amuſe pas ici à vanter l'ouvrage de Polygnote; cet ouvrage ſe recommandoit aſſez par lui-même. Il ſe contente de nous apprendre le nom du peintre, le nom de la ville d'où il étoit, & celui de ſon père, pour faire honneur à ce père d'avoir eu un tel fils, & à la ville d'avoir eu un tel citoyen.

Les romains élevèrent une ſtatue de bronze à Cornelie, ſur laquelle étoit cette *inſcription* : « Cornelie, mère des Gracques ». On ne pouvoit pas faire ni plus noblement, ni en moins de termes, l'éloge de Cornelie & l'éloge des gracques.

Cette briéveté d'*inſcriptions* ſe portoit également ſur les médailles, où l'on ne mettoit que la date de l'action figurée, l'archontat, le conſulat ſous lequel elle avoit été trappée, ou en deux mots, le ſujet de la médaille.

Digitized by Google

D'ailleurs les langues grecque & latine ont une énergie qu'il eſt difficile d'imiter dans nos langues vivantes, du moins dans la langue françoiſe, quoi qu'en diſe Charpentier. La langue latine ſemble faite pour les *inſcriptions*, à cauſe de ſes ablatifs abſolus; au-lieu que la langue françoiſe traîne & languit par ſes gérondifs incommodes, & par ſes verbes auxiliaires auxquels elle eſt indiſpenſablement aſſujettie, & qui ſont toujours les mêmes. Ajoutez, qu'ayant beſoin pour plaire, d'être ſoutenue, elle n'admet point la ſimplicité majeſtueuſe du grec & du latin.

Leurs épitaphes, eſpèces d'*inſcriptions*, ſe reſſentoient de cette noble ſimplicité de penſées & d'expreſſions dont on vient de faire l'éloge. Après quelque grande bataille, l'uſage d'Athènes étoit de graver une épitaphe générale pour tous ceux qui y avoient péri. On connoît celle qu'Euripide mit ſur la tombe des athéniens tués en Sicile: « Ici giſſent ces braves ſoldats qui ont battu huit fois les ſyracuſains, autant de fois que les dieux ont été neutres ».

De là vient que depuis la renaiſſance des lettres, les ſavans n'ont ceſſé de les raſſembler de toutes parts. Le recueil qu'ils en ont donné, contient déjà quelques centaines de volumes de prix, & fait une des principales branches de la profonde érudition.

En effet, de tous temps les *inſcriptions* ont été précieuſes aux peuples éclairés. Lors du renouvellement des ſciences dans la Grèce, Acaſilaus, natif d'Argos, publia avant la guerre des Perſes, un grand ouvrage, pour expliquer les *inſcriptions* qu'on avoit trouvées ſur de vieilles tables d'airain en creuſant la terre. Nos antiquaires imitent cet illuſtre grec, & tâchent de deviner le tems des *inſcriptions* qu'ils découvrent, & dont la vérité n'eſt pas ſuſpecte. Je m'exprime ainſi, parce que toutes les *inſcriptions* qu'on lit dans pluſieurs ouvrages, ne ſont, ni du même titre, ni de la même valeur.

Cependant, puiſque bien des gens les regardent encore comme des monumens hiſtoriques, dont l'autorité doit aller de pair avec celle des médailles qu'on poſsède, il eſt important de diſcuter juſqu'où ce ſentiment peut être vrai.

Un de nos antiquaires, M. le baron de la Baſtie, qui eſt entré dans cet examen, a prouvé judicieuſement qu'on doit mettre une très grande différence entre les *inſcriptions* qui exiſtent & celles qu'on ne ſauroit retrouver; entre les *inſcriptions* que les auteurs éclairés ont copiées fidellement eux-mêmes ſur l'original en marbre & en bronze, & celles qui ont été extraites de pluſieurs collections manuſcrites, qui n'indiquent ni le lieu, ni le temps où on les a trouvées; & enfin, qui ne ſont venues à nous que de copie en copie, ſans qu'il y en ait qu'on puiſſe dire avoir été priſes ſur l'original.

On ſait que vers la fin du XVe. ſiècle, & au commencement du XVIe, il y eut des ſavans qui, pour s'amuſer aux dépens des curieux d'antiquités, ſe divertirent à compoſer des *inſcriptions* en ſtyle lapidaire, & en firent courir les copies, comme s'ils les avoient tirées des monumens antiques, qu'on découvroit alors encore plus fréquemment qu'aujourd'hui.

Un peu de critique auroit bientôt dévoilé la tromperie; car nous voyons par un des dialogues d'Antonio Auguſtino, & par une épigramme de Sannazar, que tous les ſavans n'en furent pas la dupe; mais ils ne furent pas non plus tous en garde contre cette eſpèce de fraude, & un grand nombre de ces fauſſes *inſcriptions* ont eu malheureuſement place dans les différens recueils qu'on a publiés depuis.

Mazocchi & Smétius ont cité pluſieurs de ces *inſcriptions* fictives ſans ſe douter de leur fauſſeté. Fulvio Urſini, quoique fort habile d'ailleurs, en a ſouvent fourni a Gruter, qui étoient entiérement fauſſes, & qu'il lui donnoit pour avoir été trouvées à Rome même. Antonio Auguſtino, que je citois tout à l'heure, ſavant & habile critique, en eſt convenu de bonne foi, & à eu l'honnêteté d'en avertir le public. Cependant le P. André Schott, Jéſuite d'Anvers, avoit ramaſſé ſans choix & ſans diſcernement toutes celles qu'on lui avoit communiquées d'Eſpagne, & il eſt preſque le ſeul garant que Gruter ait cité pour les *inſcriptions* de ce pays-là, qui ſont dans ſon ouvrage.

Outre les *inſcriptions* abſolument fauſſes & faites à plaiſir, il s'en trouve un grand nombre dans les recueils, qui ont été défigurées par l'ignorance, ou par la précipitation de ceux qui les ont copiées: de ſecondes copies, comme il arrive tous les jours, ont multiplié les fautes des premières, & les troiſièmes copies en ont comblé la meſure.

Ces réflexions ne doivent cependant pas nous porter à rejetter légérement & ſans de bonnes raiſons l'autorité des *inſcriptions* en général, mais ſeulement à ne la recevoir cette autorité, qu'après un mûr examen, lorſqu'il eſt queſtion de conſtater un fait hiſtorique ſur lequel les ſentimens ſont partagés. Les règles d'une critique exacte & judicieuſe doivent toujours nous ſervir de flambeau dans les diſcuſſions littéraires. (D. J.)

INSCRIPTIONS. Adrien Auzout établit l'inſcription de l'arc de triomphe de Septime Sévère, poſé ſur la pente du capitole, par l'inſpection

Digitized by Google

des trous percés pour chaque lettre, dont il en rétablit trente-deux, comme a fait M. Séguier à Nimes. On lui doit encore l'inſcription entière de la pierre milliaire de Saquenai, ſur le grand chemin de Langres, en 1680.

Les romains étoient ſi curieux d'*inſcriptions*, & ſur-tout d'épitaphes, qu'ils en mettoient ſur les plus ſimples monumens. La plupart des teſſères antiques ont ſervi à imprimer des *inſcriptions* ſur les vaſes de terre cuite. — Ceux qui n'étoient pas aſſez riches pour avoir un petit cippe élevé ſur leur ſépulture & chargé d'une épitaphe, en gravoient une ſur une brique, ou même ſur un morceau informe de terre cuite. On en voit un ſemblable dans le cabinet de Ste. Geneviève, ſur lequel on ne lit que ces mots:

FABRICIAE QVIETAE.

Vers le milieu de ce ſiècle, on trouva à Rome, près de la voie Appienne, dans une vigne des PP. Somaſques, pluſieurs débris d'anciennes ſculptures. La ſimplicité du travail, le beau ſtyle des inſcriptions, la belle forme des caractères, le défaut ordinaire de ſurnom dans les épitaphes des ingénus & des affranchis, les firent reconnoître pour des reſtes du temps de la république. On trouva dans ces débris une grande quantité de petites *fioles* appellées ſi improprement *lacrymatoires*; elles n'étoient pas de verre, comme on les voit ordinairement, mais de terre cuite: matière ſi commune qu'elle annonce des morts de la dernière claſſe. Sur ces petites fioles ſont gravés groſſièrement, avec un couteau ou un ſtylet, des noms d'hommes & de femmes, auxquels eſt joint un quantième du mois. Ces noms ſont-ils ceux des morts, & les jours ceux de leur trépas; ou plutôt ſeroient-ce les noms des parens qui ont fait ſur les ſépultures des libations d'huile odoriférante, avec les petites bouteilles de terre cuite?

Pour ce qui regarde la manière de lire les *inſcriptions*, on conſultera les articles Abréviations, Arithmétique, Notes, Sigles, Ponctuation, Écriture, &c.

Il ſeroit difficile de donner des règles générales ſur le ſtyle lapidaire, ou des *inſcriptions*. Le plus court moyen de s'en inſtruire, eſt de lire les recueils d'*inſcriptions* antiques, l'hiſtoire métallique des papes, & particulièrement l'hiſtoire métallique de Louis XIV. Cependant on peut dire généralement que le ſtyle lapidaire tient le milieu entre les vers & la proſe. Il ne faut pas qu'il ſoit ni trop froid, ni trop brillant. Cicéron ſemble en avoit voulu tracer les règles, lorſqu'il a dit: *Accedat oportet oratio varia, vehemens, plena animi, plena ſpiritûs. Omnium ſententiarum gravitate, omnium verborum ponderibus eſt utenaum.* — « Les *inſcriptions*, dit Boileau, doivent être courtes, ſimples & familières. La pompe & la multitude des paroles ne valent rien ». Ce précepte de Boileau eſt trop excluſif; il détruiroit tous les charmes du ſtyle lapidaire. Il faut le modérer & le téduire à ſa juſte valeur.

Quant à la manière d'écrire ou de graver les *inſcriptions*, Fabretti, chanoine de S. Pierre de Rome, dans le troiſième chapitre de ſon recueil d'anciennes *inſcriptions*, publié à Rome en 1699, remarque que les anciens *mettoient des points à la fin de chaque mot, mais preſque jamais au bout des lignes*, & qu'ils en mettoient même quelquefois après chaque ſyllabe. Entre les mots des *inſcriptions*, non-ſeulement on trouve des points, mais ils coupent encore un même mot, comme *ad. finibus*, *ob. venerit*, *dum. taxat.* C'eſt ce qu'on a remarqué ſur un table d'airain, large de dix pieds & demi & haute de cinq & demi, découverte à dix-huit milles de Plaiſance, en 1747, au lieu où étoit la ville *Veleiacium*, dont parle Pline, *liv. 7*, *chap. 49*.

Inscriptions gravées ſous les portraits & ſur les marbres antiques. Fulvio Urſini en mit ſous tous les portraits antiques qu'il publia, & ſur le plus léger rapprochement. Winckelman les a diſcutées pour la plupart; on verra ces diſcuſſions à chaque article des hommes célèbres à qui l'on a attribué ces portraits, & à l'article de chacun des monumens antiques qui portent une *inſcription*. Je me contenterai ſeulement de faire obſerver ici, en général, que Pline ſe plaignoit déjà, de ſon temps, de ce que les marchands gravoient les noms des artiſtes anciens célèbres ſur des marbres modernes, afin d'en rehauſſer le prix. C'eſt ainſi que les premiers chrétiens ſe ſervirent, pour graver leurs épitaphes, du revers de pierres chargées d'*inſcriptions* romaines; mais ceci fut l'effet de l'ignorance, de l'*inhabileté*, & non de l'envie de tromper.

Inscriptions des médailles. Les antiquaires nomment ainſi les lettres ou les mots qui tiennent lieu de revers, & qui chargent le champ de la médaille au lieu de figures, qui forment en un mots les types des revers. Ils appellent *légendes* les mots qui ſont gravés autour de la médaille, & qui ſervent à expliquer les figures gravées dans le champ.

On trouve pluſieurs médailles grecques & latines, qui n'ont pour revers que des *inſcriptions*, c'eſt-à-dire, que des lettres, telles que S C. *Senatus conſulto*, ou Δ. Ε. Δημαρχικῆς Ἐξουσίας, renfermées dans une couronne. Il y en a d'autres dont les inſcriptions ſont des eſpèces d'époques, comme dans M. Aurèle. *Primi decennales Coſ. III.* Dans Auguſte, *Imp. Caſ. Aug. ludi ſeculares.* Dans le bas-empire, *Votis*, *V. XXX.* &c.

Digitized by Google

Quelquefois de grands événemens y ſont marqués, comme *Victoria Germanica Imp. VI. Coſ. III*, dans Marc-Aurèle; *ſignis Parthicis receptis. S. P. Q. R.* dans Auguſte; *Victoria Parthica Maxima* dans Septime-Sévère.

D'autres expriment des titres d'honneur accordés au prince, comme *S. P. Q. R. Optimo Principi* dans Trajan & dans Antonin Pie. *Aſſertori publicæ libertatis* dans Veſpaſien. D'autres *inſcriptions* ſont des marques de la reconnoiſſance du ſénat & du peuple, comme dans Veſpaſien, *libertate P. R. reſtitutâ ex S. C.* Dans Galba. *S. P. Q. R. Ob cives ſervatos.* Dans Auguſte, *Salus generis humani, &c.*

Quelques-unes de ces *inſcriptions* ne regardent que des bienfaits particuliers accordés en certains temps, ou à certains lieux, avec des vœux adreſſés aux dieux pour le rétabliſſement ou pour la conſervation de la ſanté des princes. Telles ſont ſous Auguſte les médailles ſuivantes gravées par l'adulation: *Jovi optimo Maximo. S. P. Q. R. Vota ſuſcepta pro ſalute Imperat. Cæſaris Aug. quod per eum Reſp. in ampliore atque tranquilliore ſtatu eſt. Jovi vota ſuſcepta, pro ſalute Cæſ. Aug. S. P. Q. R. Imperatori Cæſari, quod viæ munitæ ſint, ex eâ pecuniâ, quam is ad ærarium detulit.*

Parmi ces médailles poſtérieures au temps où les empereurs de Conſtantinople quittèrent la langue latine pour reprendre la grecque dans leurs *inſcriptions*, il s'en trouve qui pourroient embarraſſer un nouveau curieux; telle eſt le IC XC NIKA IH COYC XPICTOC NIKA, *Jeſus-Chriſtus vincit*; & le KYPIE BOHΘEI ΔΑΕΞΙΩ. *Domine, Adeſto Alexio*, ΔΕCΠΟΤΗΠΟΡΦΥΡΟΓΕΝΝΗΤΩΙ. On trouve dans les médailles d'Héraclius, *Deus adjuva Romanis*; & c'eſt ce qu'ils ont voulu exprimer en grec par le Βοηθει, & que l'on auroit peine à deviner lorſque ce mot eſt écrit par les ſeules lettres initiales; car le moyen de ſavoir que C. LEON PAMULO ſur la médaille de Conſtantin Copronyme, ſignifie *Conſtantinus Leoni perpetuo Auguſto, multos annos*, ſi M. du Cange ne l'avoit heureuſement deviné. Les plus ſavans ont été arrêtés par KEBOH ΔΥΔΟCOV. KYPIE BOHΘEI ΔΟΥ[illegible] COY *Domine Adeſto ſervo tuo*, faute de connoître les *inſcriptions* dont nous parlons.

Ces ſortes d'*inſcriptions* peuvent s'appeller des *acclamations* ou des *bénédictions*, qui conſiſtent à ſouhaiter à l'empereur la vie, la ſanté, la victoire. Telle eſt celle qu'on voit dans Conſtantin, *plura natalitia feliciter.* Celle de Conſtans, *Felicia decennalia.* Celle de Théophile, ΘΕΟΦΙΛΕ ΓΥΔΟΥCΤΕ CUNIKAC. Celle de Baduela, BADUELA FLEUREAS ZEMPER. Cela nous fait ſouvenir d'une belle médaille d'Antonin Pie, qui peut avoir place parmi ces acclamations, *ſenatus populuſque romanus, annum novum, fauſtum, felicem, optimo principi Pio* C'eſt ainſi que l'on doit expliquer ces lettres initiales, *S. P. Q. R. A. N. F. F. optimo principi Pio.*

Je ne dois point oublier ici celle de Conſtantin, qui a donné ſujet à tant de fauſſes conjectures; elle porte du côté de la tête *Imp. C. Conſtantinus P. F. Auguſt.* du côté du revers, *Conſtantino. P. Auguſt.* BAPNAT. Car, pour n'avoir pas reconnu que l'A étoit un R à demi effacée, on a voulu que ce fût la mémoire du baptême de Conſtantin, au lieu qu'il faut lire *Bono Rei Publicæ Nato* Le P. Hardouin a ſenti plus heureuſement que d'autres cette vérité.

Je crois qu'on s'apperçoit aſſez du goût différent des anciens & des modernes pour les *inſcriptions.* Les anciens n'ont point imaginé que les médailles fuſſent propres à porter des *inſcriptions*, à moins que ces *inſcriptions* ne fuſſent extrêmement courtes & expreſſives. Ils ont réſervé les plus longues pour les édifices publics, pour les colonnes, pour les arcs de triomphe, pour les tombeaux; mais les modernes en général, ſur-tout les allemands & les hollandois, chargent les revers de toutes leurs médailles de longues *inſcriptions*, qui n'ont rien, ni de la majeſté, ni de la briéveté romaine. On ne peut faire ce reproche aux médailles que l'académie des belles-lettres a faites en l'honneur & à la gloire de Louis XIV.

Quelquefois même dans les *inſcriptions* des médailles antiques, on ne trouve que le ſimple nom des magiſtrats, comme dans Jules, *L. Æmilius, Q. F. Buca IIII. Vir A. A. A. F. F.* dans Agrippa. *M. Agrippa Coſ. deſignatus.*

INSITOR. Ce nom qui eſt purement latin, & qui vient d'*inſerere*, greffer, étoit le nom d'un dieu de la campagne chez les romains. Le dieu *inſitor* préſidoit aux ſemailles. Le *flamen dialis*, ou flamine de Jupiter, faiſoit mention du dieu *Inſitor*, dans l'hymne qu'il chantoit ou récitoit dans le ſacrifice qu'il faiſoit à Cérès ou à la terre. (*Voyez* Saumaiſe, ſur Solin, p. 714) L'académie des Belles-Lettres a décidé qu'il falloit retenir ces noms latins dans notre langue, & ne les point traduire, & ſes académiciens le pratiquent dans leurs diſſertations.

INSOLATIO, pratique qui entroit dans le régime de vie des grecs & des romains. Elle conſiſtoit à ſe coucher pendant un certain eſpace de temps, expoſé aux rayons du ſoleil: *æſtate, ſi quid otii*, dit Pline, de ſon oncle, *jacebat in ſole*; ou à ſe promener nud au ſoleil, *in ſole, ſi caret vento, ambulat nudus.* (*Plin.* 3. 5. 10. & 3. 1. 8.)

INSPECTEUR. Il y avoit chez les romains des *inſpecteurs* qu'on nommoit *peræquatores*, éga-

Digitized by Google

leurs, selon Cujas. On leur donnoit ces noms parce qu'ils considéroient, examinoient la qualité & la valeur des biens & des effets de chaque citoyen, qu'ensuite ils repartissoient également sur chaque particulier les impôts à raison de la quantité & de la qualité des fonds qu'il possédoit; & qu'ils rendoient les impôts proportionnels. C'en étoit les asséeurs ou assayeurs. *Voyez* le code Justinien, *liv. II, t. 58 de cens &c.*

INSPECTEUR des statues, des colonnes & autres monumens publics. *V. CENTURIO nitentium rerum.*

INSTITA, bordure cousue autour & au bas des stoles.

C'étoient aussi des bandes ou bandelettes détachées des habits, telles que celles dont Auguste entouroit ses cuisses; telles que celles dont les femmes & les hommes entouroient une semelle, le pied & la jambe jusqu'au mollet, pour former cet entrelas que nous appelons cothurne. *Duas institas*, dit Pétrone, (*C.* 20), *ancilla protulit de furis; alteraque pedes nostros alligavit, altera manus.*

INSTITOR. Ce mot se trouve dans Horace, Ovide, Properce, Sénèque & Quintillien. Il signifioit deux choses: premièrement, il désignoit une espèce de revendeur à gages, à qui des lingers ou des tailleurs donnoient du linge & des habits à vendre dans les rues ou dans les maisons, & Senèque le prend dans ce sens. *Institor* signifioit aussi un commis, un facteur aisé, soit qu'il eût la direction d'un magazin, soit qu'il voyageât en divers pays pour le commerce; les poëtes prennent ordinairement ce mot dans ce dernier sens. Comme il y avoit à Rome de ces facteurs très-riches, très-bien mis, très-bien nippés, on les appelloit autrement *pretiosi emptores*, & les courtisanes s'en accommodoient souvent mieux que des grands seigneurs. Enfin, Quintilien emploie ingénieusement le mot *institor* au figuré, & l'applique à l'éloquence, *eloquentiæ institor.* (D. J.)

INSTRUMENTO (*ab*). On trouve dans Muratori, *abinstum. auxiliarior Aug. instrumentis augustorum nostrorum:* ces titres désigneroient-ils des scribes chargés de transcrire les ordonnances des empereurs? Mais alors que signifieroit *auxiliario?*

INSTRUMENTS de chirurgie. Quoique les modernes réclament l'avantage sur les anciens relativement à la variété de ces instrumens; il est néanmoins évident que ceux ci connoissoient tous ceux qui leur étoient nécessaires; il est même très-probable, d'après les écrits d'Oribasius & de plusieurs autres anciens écrivains, qu'ils en avoient une grande variété. La découverte d'Herculanum a donné à cette opinion le dernier degré de certitude; en rendant aux yeux des curieux plus de deux mille instrumens de chirurgie que la lave avoit enterrés avec cette ancienne ville.

INSULA. Ile dans une ville, maison ou groupe de maisons isolé & entouré de rues.

INSULARII. } Les romains appelloient
INSULAIRES. } *insulaires* les esclaves qui gardoient les maisons isolées qui faisoient une île. On appeloit aussi *insulaires* ceux qui faisoient payer les loyers des maisons. (*V.* Casaubon sur Suétone, Jules Cés. C. 47). On appeloit encore *insulaires* de misérables esclaves, transportés dans quelqu'île, & qu'on employoit pour toujours aux ouvrages publics. *Voy.* la loi 17, §. *de panis*, & Laurent Pignorius, *comment. de servis test.* Popma, *lib. de operis de servor.*

INSURRECTION. On nommoit ainsi le droit de soulèvement accordé aux citoyens de Crète, lorsque la magistrature abusoit de sa puissance & transgressoit les lois. Alors, il étoit permis au peuple de se soulever, de chasser ses magistrats coupables, de les obliger de rentrer dans la condition privée, & d'en nommer d'autres à leur place.

Une institution pareille qui permettoit la rébellion pour empêcher l'abus du pouvoir, sembloit devoir renverser quelque république que ce fût; elle ne détruisoit pas cependant celle de Crète, parce que c'étoit le peuple du monde qui avoit le plus d'amour pour la patrie, & la force de ce grand principe l'entraînoit uniquement dans ses démarches. Ne craignant que les ennemis du dehors, il commençoit toujours par se réunir de ce côté-là, avant que de rien entreprendre au dedans: ce qui s'appeloit *syncrétisme*, & c'est une belle expression.

INTERCESSEUR. C'étoit le nom d'un officier que les gouverneurs de provinces donnoient ou envoyoient principalement pour lever les deniers du fisc, & exiger les corvées qui étoient dûes. (*Voy.* la troisième loi du code théodosien de *Fignorib.* & le commentaire de Godefroi sur cette loi).

INTERCIDONA. Divinité champêtre des romaines, qui présidoit à tous les ouvrages qui se faisoient avec la hache. (*Ab interciſione ſecuris*, du verbe *interceda*, je coupe). On ne voit pas quel rapport a son nom, avec le second emploi qu'on lui donnoit, celui de veiller à la conservation des femmes enceintes, qui l'invoquoient avec

avec Pilumnus & Deverra, pour y être ſecourues contre les inſultes du dieu Silvain.

INTERDIARIUS. Voleur de jour; le contraire du *dormitator*, ou voleur de nuit. (*Cujaci, obſervat. XI*, 27).

INTERDICTION *du feu & de l'eau*, formule de condamnation que l'on prononçoit à Rome contre ceux qu'on entendoit bannir pour quelque crime. *Voy.* BANISSEMENT, EXIL.

On ne les condamnoit pas directement au baniſſement; mais en donnant ordre de ne les point recevoir, & de leur refuſer le feu & l'eau, on les condamnoit à une mort civile qu'on appeloit *legitimum exilium*. (Tite-Live).

INTERDUQUE. Surnom que les romains donnoient à Junon. Junon *interduque*, ou Junon *conductrice*, eſt la même choſe. C'étoit la déeſſe du mariage & des noces; & en cette qualité elle étoit cenſée conduire l'épouſe nouvelle à ſon époux.

INTÉRÊT. *Voyez* USURE.

INTÉRÊT maritime. L'*intérêt maritime* a toujours été connu des peuples navigateurs; mais il a toujours été ſoumis à d'autres loix que l'intérêt ordinaire. Les anciens les diſtinguoient par *uſura terreſtris* & *uſura nautica*. Chez les romains, l'*intérêt* ordinaire étoit d'un pour cent par mois, ce qui faiſoit un peu plus de douze pour cent par an; puiſque leurs mois, comme nos uſances, n'étoient que de trente jours. L'*intérêt maritime* y étoit beaucoup plus conſidérable, & même le taux n'en dépendoit que de la volonté du prêteur. Chez les grecs, on le payoit annuellement ſur le pied du huitième, quelquefois du cinquième, & quelquefois d'une partie encore plus forte. C'eſt ce qui fait dire à Manilius (liv. 4. de ſon aſtronomie, vers 173.)

Navigat, & celeres optando ſortibus annos,
Dulcibus uſuris æquo quoque tempora vendit.

Il eſt néceſſaire d'ajouter que cet *intérêt* exceſſif, fondé ſur les périls de la navigation, ceſſoit avec le danger. Je dis qu'il eſt néceſſaire de l'ajouter, parce que, quelque juſte que ſoit cette diſpoſition, il paroît qu'en l'admettant, la loi romaine s'éloigna de celle des Rhodiens.

Au reſte, cette eſpèce d'*uſure* étoit pratiquée par des romains du premier rang, je dirai même de la plus haute conſidération. Caton qui, ſous un dehors auſtère, cachoit une ame avide, s'y livra de la manière la plus mépriſable.

Il obligeoit ſes empruntеurs à faire une ſociété entr'eux, de cinquante négocians, par exemple, qui avoient cinquante vaiſſeaux. En donnant enſuite la ſomme convenue avec un *intérêt maritime* qu'il fixoit, il s'arrangeoit de telle ſorte qu'il ne perdoit tout, que ſi tous les vaiſſeaux ou toutes les marchandiſes périſſoient. Or, comme c'étoit à la ſociété & non aux particuliers qu'il prêtoit, & comme il eſt d'une impoſſibilité plus que morale qu'un grand nombre de vaiſſeaux périſſe à la fois, on peut dire qu'il ne couroit aucun danger; & d'après cette certitude, on peut apprécier ſa conduite. Il ne ſe contentoit pas d'éloigner ainſi le riſque de la perte, il vouloit encore participer au gain. Outre l'obligation qu'il recevoit pour les ſommes prêtées, de chaque marchand en particulier, il avoit dans la ſociété une portion qu'il faiſoit régir par un affranchi nommé Quintion, dont il avoit fait ſon agent, & qui ſuivoit le vaiſſeau dans ſes courſes, afin de veiller aux intérêts de Caton. On voit que, par tous ces moyens, il ne riſquoit jamais qu'une très-petite partie de ſon argent, & c'étoit toujours pour de gros *intérêts*. Il prêtoit auſſi de l'argent moyennant un fort gros *intérêt*, à ceux de ſes eſclaves qui vouloient trafiquer. *Plutarque, vie de Caton.* (Article de M. Paſtoret.)

INTERMÈDE. *Voyez* DILUDIA.

INTERMELIUM, endroit de la huitième région, qui nous eſt tout-à-fait inconnu. Ce mot ſe trouve dans Tite-Live; mais au lieu d'*intermelio*, il y en a qui liſent *indemelio*.

INTERMONTIUM, vallée peu profonde, ſituée entre deux hauteurs, au mont Capitolin. Les hauteurs étoient plantées de chênes. C'étoit un lieu ſacré. Romulus voulut que ce fût un aſyle pour les coupables. Quelques ſavans placent l'*intermontium* à l'endroit où l'on voit le cheval de Marc-Antonin, d'autres au pied du roc Tarpéien.

INTERPOLATION. Choſes ajoutées poſtérieurement à un ancien manuſcrit. Les copiſtes ont défiguré pluſieurs pièces anciennes, & les ont interpolées, en y ajoutant des choſes de leur temps. Pour établir une *interpolation*, Ruinard donne ces cinq règles. Il faut 1°. que la pièce, ou le paſſage que l'on veut donner pour ancien, ait l'air de l'antiquité qu'on prétend lui attribuer. 2°. Que l'on ait de bonnes preuves que cette pièce a été *interpolée* ou retouchée. 3°. Que les *interpolations*, ou changemens que l'on prétend y avoir été faits, conviennent au temps de l'interpolateur. 4°. Que ces interpolations ou changemens ne touchent point au fond de la pièce, & ne ſoient point ſi fréquens qu'elle en ſoit toute défigurée.... Il faut enfin que les reſtitutions que l'on fait re-

vienne proprement au reſte de la pièce. (*Apologie de la Miſſ. de S. Maur, p.* 97.)

INTERREX, ſénateur romain qui étoit revêtu par élection, & pour cinq jours, de l'autorité ſuprême, pendant la vacance du trône; & ſous la république, dans le cas de quelque anarchie, au défaut d'un dictateur.

Ce nom eſt proprement latin, mais il faut s'en ſervir dans notre langue, puiſque nous n'en avons aucun qui lui réponde; gouverneur, régent, & même entre-roi, ne rendent point le nom *interrex*, & ne peuvent le rendre, attendu la différence de nos gouvernemens avec celui de Rome.

Toutes les fois que, dans les commencemens de cette ville, l'élection d'un roi ne ſe faiſoit pas ſur le champ & qu'il y avoit un *interrègne*, le pouvoir ſouverain entre les mains des ſénateurs, qui choiſiſſoient un chef pour gouverner l'état avec toutes les marques de la dignité royale; on appelloit le patricien qui en étoit honoré *interrex*. C'étoit lui qui aſſembloit le peuple pour procéder à l'élection d'un nouveau roi; mais ſa charge ne duroit que cinq jours, au bout deſquels on en déclaroit un autre, ſi la vacance du trône n'étoit pas remplie. On diſoit, déclarer l'*interrex*, plutôt qu'élire: le mot conſacré étoit *prodere interregem*.

Il eſt vrai cependant que les hiſtoriens ne ſont point d'accord ſur la manière dont les ſénateurs diſtribuèrent entr'eux l'exercice de l'autorité ſuprême, dans l'*interrègne* qui ſubſiſta une année entière après la mort de Romulus. Denis d'Halicarnaſſe aſſure que chaque ſénateur fut *interrex* cinq jours de ſuite. Tite Live marque que les ſénateurs s'étant partagés en dixaines, chaque dixaine commandoit alternativement durant cinq jours; mais qu'il n'y en avoit qu'un de ces dix qui portât les marques de la ſouveraineté, & qui fît marcher devant lui les licteurs avec les haches & les faiſceaux.

Le commandement de l'armée, après la mort de Romulus, fut prolongé pour un an aux conſuls, & le ſénat nomma pour premier *interrex* Cn. Claudius, fils d'Appius. Ce fut ſur la fin de cet interrègne que celui qui en fit le premier la fonction, a'reſſant la parole au peuple en pleine aſſemblée, lui tint ce diſcours remarquable: « Éliſez donc un » roi, romains, le ſénat y conſent; & ſi vous » faites choix d'un prince digne de ſuccéder à » Romulus, le ſénat le confirmera. »

Après l'établiſſement de la république ſous les conſuls, quoiqu'il n'y eût plus de roi, on garda le nom & la fonction d'*interrex*, car lorſque les magiſtrats étoient abſens, morts, qu'ils ne pouvoient tenir les comices, qu'ils avoient abdiqué, qu'il y avoit eu quelque défaut dans leur élection, ou qu'en un mot l'état ſe trouvoit dans une eſpèce d'anarchie, qui ne demandoit pas néanmoins qu'on vînt à créer un dictateur, on déclaroit un *interrex* pris du nombre des patriciens; ſa fonction ne duroit, comme ſous la royauté, que cinq jours, au bout deſquels on en créoit un autre.

Il convoquoit le ſénat par ſon pouvoir, faiſoit aſſembler le peuple pour l'élection des conſuls ou des tribuns militaires lorſqu'ils avoient lieu, & veilloit à ce qu'on y procédât dans les règles. Pendant le temps de ſa charge, tous les magiſtrats, excepté les tribuns du peuple, dépoſoient leur autorité. En effet, il arriva que l'an 700 de la fondation de Rome, ils s'oppoſèrent ſi fortement à l'élection des conſuls, que l'*interrex* ne pouvant les y contraindre, on fut obligé de déclarer Pompée dictateur: c'eſt là, je penſe, la dernière fois qu'il eſt parlé de cette magiſtrature proviſoire dans l'hiſtoire romaine. Elle tomba d'elle-même avec la république, quand les empereurs ſe rendirent maîtres de tout le gouvernement. (D. J.)

INTERULA, *ſubucula*, *intuſium*, χιτωνίσκος, ὑποκαμισον, ἐσωφορίον, & dans les bas ſiècles *camiſia*. Tous ces mots déſignent une tunique courte, placée immédiatement ſur la peau, comme la chemiſe des modernes, & ſous la tunique. *Voyez* CHEMISE. *Subucula* & *interula* déſignoient celle des hommes, & *intuſium* celle des femmes, ſelon Manuce (*Quæſt. per epiſt.* 3. 2.).

INTESTINUM. } Les romains appel-
INTESTINARIUS. } loient *inteſtinarii*, inteſtinaires, certains ouvriers. C'étoient ceux qui faiſoient des ouvrages pour le dedans des maiſons & des appartemens appellés *opus inteſtinum*. Budé & d'autres ſavans ont cru que ces ouvrages étoient ce que nous appellons de la boiſerie, de la menuiſerie. Ainſi les *inteſtinaires* étoient des menuiſiers. Saumaiſe eſt du même ſentiment que Budé. Voyez le ſur Solin, pag. 1034 & 1040, & la 2e. loi du code Théodoſien, de *Excuſ. Artif.* Godefroi ſur cette loi, Vitruve L. IV. c. 4. L. V. c. L. VI. c. 2. 8. Pline L. XVI. c. 42. où il eſt parlé des ouvrages de ces artiſtes & de leurs différentes eſpèces.

INTRITUM, eſpèce de panade à l'ail, ragoût des moiſſonneurs.

INTUSIUM, ou *interula*. Varron appelle de ce nom la tunique que les femmes portoient ſur la peau, comme les modernes portent la chemiſe. *Voyez* ce mot. (*Ling. lat. IV.* 30.)

INVICTA. *Voyez* LIMAÇON.

INVICTUS. } INVINCIBLE. } C'eſt un des ſurnoms de Jupiter. les romains eélebroient une fête aux ides de juin, en l'honneur de Jupiter *invincible.*

INVITATOR, } INVITATEUR, } office d'un domeſtique à Rome. Il paroît, par une inſcription rapportée par Grævius, p. DXCVIII, n°. 6, que cet office n'étoit pas des moins conſidérables, puiſqu'on le donnoit à des affranchis; elle porte AGATOPUS AUGG. LIB. INVITATOR, &c. Les *invitateurs* étoient ceux qui alloient inviter les conviés au repas que l'on donnoit. *Voyez* Pline, L. XXXV. c. 10, où il parle des *invitateurs* de Ptolémée, qu'il appelle *vocatores.*

IO, fille du fleuve Inachus, ſortant un jour de chez ſon père, fut ſurpriſe par Jupiter qui, pour l'empêcher de fuir, couvrit la terre d'un nuage épais qui ſe répandit autour d'*Io.* Junon étonnée de voir la terre couverte de ténèbres dans un temps ſerein, deſcendit ſur la terre & diſſipa les nuages. Jupiter, qui avoit prévu l'arrivée de ſon épouſe, avoit changé *Io* en une géniſſe qui, même ſous cette forme, conſervoit encore de la beauté. Junon ne put encore s'empêcher de l'admirer; & feignant d'ignorer ce qui s'étoit paſſé, elle demanda à qui appartenoit la géniſſe, & de quel troupeau elle étoit. Jupiter, pour terminer toutes ſes demandes, lui dit que la terre venoit de la produire. Junon la voulut avoir, & la donna à garder à Argus, qui avoit cent yeux. Ce ſurveillant la laiſſoit paître pendant le jour; la nuit, il l'enfermoit & la tenoit attachée. Elle vint une fois paître ſur les bords du fleuve Inachus ſon père qui, charmé de ſa beauté, lui arracha de l'herbe: elle baiſa les mains qui la lui préſentoient, laiſſa couler quelques larmes, & au défaut de la parole qu'elle n'avoit plus, elle traça avec le pied, ſur le ſable, ſon nom & ſes malheurs. Jupiter ne pouvant plus ſupporter les maux auxquels il voyoit *Io* expoſée, envoya Mercure pour tuer Argus. A cette mort, la colère de Junon redoubla; la malheureuſe *Io* en reſſentit de nouveaux effets; à ſes yeux ſe préſente une horrible furie qui, jettant l'épouvante dans ſon eſprit & le trouble dans ſon cœur, la fit errer par toute la terre. Elle arriva enfin ſur les bords du Nil, où, accablée de fatigue & de laſſitude, elle ſe coucha ſur le ſable, & pria Jupiter de terminer ſes tourmens. Junon s'appaiſa à la prière de ſon mari; *Io* reprit ſa première figure, mit au monde Epaphus, & devint même déeſſe ſous le nom d'Iſis.

C'eſt ainſi qu'Ovide raconte la fable d'*Io*, au premier livre de ſes métamorphoſes. On trouve, dans les poëtes grecs, quelques autres circonſtances. Junon, pour venger la mort d'Argus, envoya, dit-on, à la vache *Io* une mouche qui, la piquant ſans ceſſe de ſon aiguillon, la mettoit en fureur. Agitée d'une étrange ſorte, *Io* traverſa à la nage la mer qu'on appella depuis Ionique (de ſon nom); elle alla en Illyrie, paſſa le mont Hémus, d'où elle deſcendit dans la Thrace. La mer arrêtoit auſſi peu ſes courſes que les montagnes. Le golfe de Thrace ſe trouvant ſur ſa route, elle le franchit comme la mer Ionienne: ce golfe prit de là le nom de Boſphore, qui veut dire le trajet de la vache. Elle alla enſuite en Scythie, de là en Europe & enſuite en Aſie, & enfin ſur les bords du Nil.

Eſchile, dans ſa tragédie de Prométhée, fait arriver *Io* en Scythie, au lieu où Prométhée étoit enchaîné ſur ſon rocher. Prométhée, comme dieu, la reconnoît; elle en eſt étonnée; elle l'interroge ſur la durée de ſes maux: après pluſieurs difficultés, il lui révèle les autres voyages auxquels la jalouſe Junon l'a condamnée, & fixe ſon établiſſement en Égypte, où elle aura, de Jupiter, Epaphus, dont la domination s'étendra auſſi loin que le Nil. A ce diſcours, un nouvel accès de fureur ſaiſit *Io*, & lui fait continuer ſes courſes. *Voyez* ARGUS, EPAPHUS, ISIS.

Marsham (*Canon Ægyptiac. Sec.* 1.) a montré le premier que l'*Io* des grecs avoit été formée ſur l'Iſis des égyptiens, & ſur l'Aſtarte des Phéniciens.

Jablonski (*Panth. Ægypt. lib.* 3. *c.* 1.) a porté cette opinion à la démonſtration, en rappellant que le nom cophte, ou ancien égyptien, de la lune (dont Iſis étoit le ſymbole) étoit *Ioh.* Hérodote avoit dit expreſſément (*lib.* 1. *cap.* 1. *&* 5.) que l'*Io* des argiens étoit la même divinité que l'Iſis des égyptiens. Les cornes de bœuf que porte Iſis ont ſervi de fondement à la métamorphoſe d'*Io* en vache. Enfin, les argiens, qui étoient d'origine égyptienne, avoient dans leur temple une vache, « image d'Io ou de la Lune, dit Euſtathe (*in* » *Dionyſ. Periegeten. verſ.* 94.); car la Lune eſt » appellée *Io* dans leur idiome ». Jean Malala (*Chronograph. pag.* 27.) dit auſſi que les argiens donnoient encore de ſon temps, à la Lune le nom myſtique & ſecret d'*Io.* *Voyez* ARGIENS.

IΩ. } *IO.* } Ce mot étoit, chez les grecs & les latins, une eſpèce d'interjection. On peut le comparer à notre oh! —— Les Bacchantes, dans les orgyes, crioient fréquemment *Io Bacche.* — Les romains crioient auſſi *Io Saturnalia*, pendant les ſaturnales (*Mart. XI.* 2.).

Clamant ecce mei IO Saturnalia verſus. — Les ſoldats, dans les triomphes, faiſoient retentir les airs du cri *Io triumphe.* (*Tibull.* 2. 6. 121.)

Ipſe gerens laurus, lauro devinctus agreſti
Miles, Io, magna voce, triumphe canet.

IO-BACCHUS. Chanſons à l'honneur de Bacchus, que les anciens chantoient dans les fêtes & dans les ſacrifices. On répétoit ſouvent dans ces chanſons les mots *Io* & *Bacchus*, & c'eſt d'où leur vient le nom *Io-Bacchus*.

IOH. *Voyez* Io.

IOL, dans la Mauritanie. On a des médailles impériales latines de cette ville, frappées en l'honneur d'Auguſte, de Julie, de Tibère, avec le nom de la ville en caractères puniques..... *Pellerin.*

IOLAS, fils d'Iphiclus, & neveu d'Hercule, fut le compagnon de ſes travaux, il lui ſervit de cocher dans le combat contre l'hydre de Lerne. Ovide le fait aſſiſter à la chaſſe de Calydon, & Hygin le nomme parmi les Argonautes. Dans les jeux que Jaſon fit célébrer pour la mort de Pélias, il remporta le prix de la courſe du char à quatre chevaux. Hercule ayant épouſé Mégare, fille de Créon, roi de Thèbes, & s'étant enſuite perſuadé, d'après quelques préſages, que ſon mariage avec cette princeſſe pourroit lui être funeſte, il la fit épouſer à ſon neveu *Iolas*. Après la mort d'Hercule *Iolas* voulut venger les maux qu'Euriſthée avoit fait ſouffrir à ce héros; il ſe mit à la tête des Héraclides, qu'il conduiſit à Athènes pour les mettre ſous la protection des fils de Théſée; quoique dans une extrême vieilleſſe, il voulut commander l'armée des athéniens contre Euriſthée; mais quand il eut pris ſes armes, il ſe trouva ſi accablé de leur poids, joint à celui de ſes années, qu'il fallut le ſoutenir pour le conduire au champ de bataille. A peine fut-il en préſence des ennemis, que les dieux lui rendirent les forces de ſa première jeuneſſe. Voici comment Euripide (dans ſes Héraclides, act. 3) rapporte ce prodige: « *Iolas* » paſſoit proche de Pallène, lieu conſacré à Minerve; il apperçoit le char du roi d'Argos: » inconſinent il invoque Jupiter & la déeſſe Hébé; » il les prie de le rajeunir pour un jour, afin » de venger Hercule. Prodige incroyable! On » voit à l'inſtant deux aſtres s'arrêter ſur le char » d'*Iolas*, & le couvrir d'un nuage épais. » C'étoient diſent les ſages, Hercule lui-même, » & ſon épouſe Hébé. Le nuage ſe diſſipe, & » l'on voit *Iolas* en ſortir ſous la forme d'un » jeune homme plein de vigueur & de feu. Il » vole vers Euryſthée, il le rencontre aux ro» chers de Scyron; il le ſaiſit dans ſon char & » l'emmène en ſon camp chargé de chaînes ». Les grecs élevèrent à ce prince des monumens héroïques & célébrèrent des jeux en ſon honneur. Il eut même un autel à Athènes. *Voy.* Iolée.

Iolas, autre parent d'Hercule. Ce héros le tua, ſelon Euripide, dans un accès de fureur qui lui prit au retour des enfers. *Iolas* avoit été auſſi un des argonautes. *Voy.* Hercule.

IOLCHOS, ville maritime de la Theſſalie, ſur la côte de l'Archipel, au pied du mont Pélion; elle fut célèbre par la naiſſance de Jaſon, par l'aſſemblée qui s'y fit de l'élite des princes de la Grèce, pour aller à la conquête de la toiſon d'or, & par la célébration des jeux funèbres après la mort de Pélias.

IOLE, fille de Jardan, roi de Lydie, ou, ſelon Ovide, d'Eurytus, roi d'Œchalie, fut demandée en mariage par Hercule, il ne put l'obtenir. Ce refus le jetta dans un tel accès de fureur, qu'il lui fit tuer Iphitus, frère d'*Iole*. Il courut inutilement preſque toute la Grèce, pour ſe faire expier de ce meurtre: il le fut enfin par Théſée. Il fut diſtrait de cet amour pendant quinze ans, ſoit par ſes expéditions, ſoit par d'autres amours. Mais il conſervoit toujous le reſſentiment du refus qu'il avoit eſſuyé. Il arrive au bout de ce temps, tue le roi avec tous ſes enfans, & emmène *Iole* priſonnière, ſon amour ſe réveille; Déjanire qui étoit alors ſa femme devient jalouſe, & cette jalouſie cauſa la mort d'Hercule. *Voy.* Dejanire, Hercule.

Iole eſt ſouvent repréſentée ſur les pierres gravées; elle y paroit quelquefois revêtue de la dépouille d'un lion. De là eſt venue l'erreur de quelques antiquaires qui ont pris pour *Iole* quelques têtes d'Hercule jeune. *V.* Hercule.

Voici la notice des plus belles pierres de Stoſch ſur leſquelles paroit *Iole*. « Têtes accollées d'Hercule & d'*Iole*, avec le nom du graveur, ΚΑΡΠΟΥ. L'original de cette cette pâte de verre eſt dans le muſéum de Florence. — *Iole* debout ſur une calcédoine, revêtue de la peau de lion & portant la maſſue, telle qu'on la voit ſur d'autres pierres gravées. M. Fonten. (*mém. de l'acad. des inſcript. t. VII, p.* 61) veut que cette figure déguiſée en Hercule repréſente la muſe Thalie qui préſide aux jeux comiques, à cauſe de la maſſue que celle-ci tient dans quelques bas-reliefs. On voit ſur une pâte antique le même ſujet. Sur une pâte de verre dont l'original eſt dans le cabinet de ſa majeſté impériale, à Florence. (*Muſ. Flor. t. II, tab. v. ſtoch, pierre grav. pl. LXVIII*) Hercule eſt aſſis embraſſant *Iole* qui eſt nue, debout devant lui, avec le nom du graveur ΤΕΥΚΡΟΥ. Une ſecond pâte de verre offre le même ſujet. Sur une pâte antique, Hercule coëffé en femme embraſſe *Iole* coëffée avec la peau de lion, ſur le reſte de laquelle ils ſont tous deux couchés. Le même ſujet dans la même attitude ſe trouve ſur une cornaline, dans le cabinet de l'empereur à Vienne. Stoch avoit encore, ſur une cornaline, une copie de cette pâte. Et ſur une pâte de verre

le même ſujet avec la différence qu'on n'y trouve plus la même ceinture, & qu'au-deſſus des deux amans eſt la maſſue attribut d'Hercule ».

IOLÉES, c'eſt le nom des fêtes ou des jeux que les athéniens avoient conſacré à *Iolas*, compagnon d'Hercule. Les thébains lui rendirent les mêmes honneurs.

ION, fils d'Apollon & de Creüſe, fille d'Erechthée, roi d'Athènes. Creüſe ſéduite par Apollon, mit au monde un fils à l'inſçu de ſon père, & abandonna l'enfant dans la même grotte qui avoit été témoin de ſon malheur. Mais elle eut la précaution de le mettre dans une corbeille fermée avec quelques ornemens qu'elle avoit. Mercure, à la prière d'Apollon, tira le fils de Creüſe hors de la grotte où elle l'avoit caché, & le tranſporta au temple de Delphes. Apollon inſpira en même-temps à la prêtreſſe de la pitié pour l'enfant, de manière qu'elle prit ſoin de nourrir ce pupille. Il crut ſous les yeux de ſa libératrice & à l'ombre des autels, ſans que, ni lui, ni elle euſſent aucune lumière ſur ceux dont il avoit reçu le jour. L'eſtime qu'il s'acquit parmi les Delphiens, les engagea à le faire le dépoſitaire des tréſors du temple. Cependant la mère Creüſe avoit épouſé Xuthus. Le deſſein d'Apollon étoit de faire paſſer le fils qu'il avoit eu de Creüſe pour véritable fils de Xuthus, & de lui procurer la gloire d'être un jour le fondateur de l'Ionie. Xuthus, chagrin de n'avoir point d'enfans, vient conſulter l'oracle de Delphes qui lui répond: « la première perſonne que tu rencontreras à la » ſortie du temple eſt ton fils ». Le prince ravi d'avoir un fils qu'il ne connoiſſoit pas, ne ſonge point, dans ſon tranſport, à demander à l'oracle de quelle femme il a eu cet enfant; il ſe ſouvient alors d'avoir eu un amour avant ſon himen, dans un pélérinage qu'il avoit fait à Delphes aux fêtes de Bacchus. Il ſort à l'inſtant du temple, rencontre le jeune miniſtre d'Apollon, & l'aborde en lui donnant le nom de fils: la date de ſes anciennes amours s'accordoit aſſez avec l'âge du jeune homme, qui conſent avec plaiſir de reconnoître pour ſon père le roi d'Athènes. Xuthus le nomme *Ion*, par allégorie à la rencontre qu'il en a faite à l'iſſue du temple (parce que cet enfant s'eſt offert le premier à la vue de Xuthus ſortant du temple, Εξοστιμος). Creüſe inſtruite de l'action de Xuthus, la regarde comme une trahiſon, comme un artifice concerté pour placer le fils de quelqu'eſclave aimée ſur le trône des Erechtides: elle ſe propoſe de faire empoiſonner *Ion*, & charge du crime un vieillard ſon confident. Lorſqu'on apporta la coupe empoiſonnée, *Ion* étoit occupé à faire des ſacrifices & un feſtin, pour célébrer ſa naiſſance; au lieu de boire la liqueur, il en fait une libation aux dieux. Une colombe qui ſe trouvoit par haſard dans la tente d'*Ion* eut à peine trempé ſon bec dans le vin répandu par terre, qu'elle tombe étendue aux pieds des ſpectateurs. On reconnoit le crime, & l'échanſon arrêté en accuſe Creüſe. *Ion*, à la tête des conviés, court à l'inſtant aux miniſtres du temple, en demandant juſtice, & tous d'une voix condamnent la reine à être précipitée du haut d'un rocher. Creüſe à cette nouvelle ſe refugie vers l'autel du dieu qu'elle embraſſe. *Ion* veut l'en faire retirer, lorſque la prêtreſſe, envoyée par Apollon, paroit avec un petit berceau qui étoit celui où elle avoit autrefois trouvé *Ion* ſur la porte du temple. Creüſe reconnoit auſſi-tôt le berceau; & quittant tout-à-coup ſon aſile, elle court embraſſer *Ion* qu'elle nomme ſon fils. Les ornemens qui étoient renfermés dans le berceau, achèvent la reconnoiſſance, par le détail que la mère en fait à ſon fils, ſans les avoir vûs. Mais *Ion*, en retrouvant ſa mère qu'il cherchoit, perd le père qu'il avoit trouvé; car Creüſe lui avoue qu'elle l'a eu d'Apollon, & que ce dieu, en le donnant pour fils à Xuthus, n'avoit pas dit qu'il fût iſſu de ce roi. Minerve vient les tirer de ce nouvel embarras, en ordonnant à Creüſe de placer *Ion* ſur le thrône, comme le rejetton des Erechtides, & en lui conſeillant de ne point dire à ſon mari qu'elle eſt mère de ce jeune prince, de peur de tirer ce bon roi d'une erreur qui lui eſt agréable. Cette fable fait le ſujet d'une tragédie d'Euripide, dont le titre eſt *Ion*.

Selon les hiſtoriens grecs *Ion* étoit véritablement fils de Xuthus & de Creüſe; il rendit de grands ſervices à ſon ayeul Erechtée, dans la guerre contre les éleuſiniens, & devint enſuite ſi puiſſant dans Athènes que quelques-uns le croient ſucceſſeur de ce prince; quoique ſon nom ne ſe trouve pas dans la ſuite des rois d'Athènes. D'autres croient qu'après avoir été marié, & avoir eu des enfans à Athènes, il paſſa en Italie, & que c'eſt le même que Janus. *Voyez* JANUS. La poſtérité d'*Ion* fut nombreuſe, & l'Attique ſe trouvant dans la ſuite ſurchargée d'habitans, on envoya la famille d'*Ion* dans l'Aſie mineure, où elle ſe diviſa en pluſieurs colonies, à qui l'on donna le nom commun d'*Ioniens*.

ION. Pline décrit une pierre précieuſe de couleur violette, claire & rarement foncée, venant des Indes, à laquelle il donne ce nom formé du mot grec ἰον, *violette*. La légèreté de la teinte fait reconnoître dans une deſcription auſſi vague, le ſaphir préférablement à l'améthyſte.

IONIDES. Nymphes près d'Héraclée en Elide; il y a, dit Pauſanias, une fontaine qui tombe dans le fleuve Cythérus, ſur le bord de laquelle eſt un temple conſacré à des nymphes qui ont chacune leur nom particulier; car on les nomme,

Digitized by Google

Caliphaé, Synalaxis, Pégé & Iasis; ce qui n'empêche pas qu'on ne les appelle d'un nom général, les nymphes *Ionides*.

IONIEN. Le mode *ionien* étoit, en comptant du grave à l'aigu, le second des cinq modes moyens de la musique des grecs. Euclyde l'appelle encore *phrygien grave*. Pollux (*Onomast. liv. IV. chap. X.*) parle d'une harmonie *ionienne* propre aux flûtes. *Voyez* DORIEN.

IONIQUE (la transmigration) étoit une époque célèbre. C'est la retraite des colonies athéniennes, qui, après la mort de Codrus, s'en allèrent sous la conduite de Nélée son fils, établir les douze villes de l'Ionie d'Asie. Ces colonies furent fondées, selon Eratosthène, cinquante ans après le retour des Héraclides, &, selon le chevalier Marsham, soixante-dix-sept après la prise de Troye, & cinquante sept après le retour des Héraclides. Les marbres d'Arondel parlent de cette *transmigration*.

IONOPOLIS, dans la Paphlagonie. ΙΩΝΟΠΟΛΕΙΤΩΝ.

On a des médailles impériales grecques de cette ville frappées en l'honneur de Vérus.

IOPAS, roi d'Afrique; Virgile en fait un des amans de Didon, & lui donne le mérite d'être habile dans la musique.

IOS, isle. ΙΗΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette isle sont:

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

On y voit ordinairement la tête d'Homère, dont le tombeau étoit dans cette isle.

IOXUS, né de Périgone & de Déjonée, fils d'Eurytus, roi de Thessalie, fut chef d'une colonie qui s'établit en Carie, d'où sont venus les *ioxides*, qui, de père en fils, dit Pausanias, ont conservé la coutume de n'arracher & de ne brûler jamais, ni les asperges, ni les roseaux; mais d'avoir au contraire pour ces plantes une espèce de religion, & une vénération particulière; on n'en dit pas la raison.

IPHIANASSE, fille de Proëtus, roi des argiens, étant venue avec ses sœurs Lysippe & Iphinoé dans un temple de Junon, fit paroître aussi bien que ses sœurs quelque mépris pour cette déesse, en préférant la maison & les richesses de leur père, au temple de Junon & à ses ornemens, ou, selon Hygin, en préférant leur beauté à celle de Junon. La déesse irritée de l'insolence de ces filles, leur troubla tellement l'esprit, qu'elles s'imaginèrent toutes trois être devenues vaches, & se mirent à courir la campagne. Une maladie si singulière, affligea le roi leur père, qui eut recours à toutes sortes d'expédiens pour guérir ses filles, jusqu'à promettre la troisième partie de son royaume, & une des princesses en mariage à celui qui seroit assez heureux pour faire cesser cette maladie. Mélampus, fameux médecin, à qui Apollon avoit aussi accordé le don de deviner, se présenta au roi, & lui promit une prompte guérison aux conditions qui avoient été offertes. Il commença par appaiser la déesse par un grand nombre de sacrifices; & après avoir ôté cette première cause du mal, il vint aisément à bout du reste: en sorte qu'il devint gendre du roi en épousant *Iphianasse*. *Voyez* MELAMPUS, PROETIDES.

IPHIANASSE, une des quatre filles d'Agamemnon, selon Sophocle dans son Electre. Homère ne fait mention que de cette princesse, & dit que sur la fin du siège de Troye, le roi de Mycènes, pour appaiser la colère d'Achille, lui envoya en mariage sa fille *Iphianasse*. Ce poète ne dit rien, ni d'Iphigénie, ni de ses deux autres sœurs Electre & Chrysothémis.

IPHICLUS, fils de Philacus, prince de Thessalie, ayant vécu long temps avec sa femme Alfioché, sans en avoir d'enfans, consulta le devin Mélampus, le même qui avoit gueri Iphianasse, sur les moyens de rendre sa femme féconde. Le devin lui conseilla d'enfoncer un couteau dans un arbre consacré à Jupiter, & de l'y laisser rouiller: de détremper ensuite cette rouille dans du vin, & d'en avaler pendant dix jours. Le remède opéra à merveille; *Iphiclus* devint père de plusieurs enfans, entr'autres de Protésilas, le premier des grecs qui fut tué au siège de Troye. *Iphiclus* fut un des argonautes, c'est lui qui remporta le prix de la course à pied aux jeux funèbres que Jason fit célébrer pour la mort de Pelias. *Voyez* MELAMPUS.

IPHICLUS, fils d'Amphytrion & d'Alcmène, fut frère jumeau d'Hercule. Dans la première expédition d'Hercule contre les Eléens, il fut blessé à mort par les fils d'Actor, & enterré à Phénéon en Elide. Les Phénéates l'honorèrent tous les ans vers son tombeau, comme un héros; il fut père d'Iolas. *Voyez* ACTOR, ALCMÈNE, IPHICLÈS.

IPHICLUS, fils de Thestius & frère d'Althée mère de Méleagre, est aussi compté parmi les argonautes.

IPHIDAMAS, fils de Busiris. *Voyez* BUSIRIS.

IPHIGÉNIE, suivant plusieurs anciens auteurs

cités par Pauſanias & par Plutarque, étoit fille de Théſée & d'Hélène. Lorſque cette dernière princeſſe fut retirée, par ſes frères, des mains de ſon premier raviſſeur, on prétend qu'elle étoit enceinte, & qu'elle a la accoucher à Argos d'*Iphigénie*. Clytemneſtre ſœur d'Hélène, & déjà femme d'Agamemnon, pour ſauver l'honneur de ſa ſœur, fit paſſer *Iphigénie* pour ſa fille, & la fit élever en cette qualité à la cour d'Argos. Agamemnon qui avoit découvert dans la ſuite cette tromperie, ſans oſer la divulguer, ne fut pas fâché de trouver un prétexte de ſe défaire de cette fille ſuppoſée, lorſqu'il fut queſtion du ſacrifice d'*Iphigénie*. Ces auteurs prétendent juſtifier ainſi la facilité avec laquelle Agamemnon conſentit à la mort de cette princeſſe; peut-être même que l'oracle d'Aulide avoit été préparé de concert entre le roi & Calchas.

D'autres écrivains anciens diſtinguent deux *Iphigénies*, l'une fille d'Hélène & l'autre de Clytemneſtre. C'eſt l'opinion la plus commune, & que Racine a ſuivie dans ſa belle tragédie d'*Iphigénie*, où il introduit la fille d'Hélène ſous le nom d'Eriphile, qu'il ſuppoſe avoir été enlevée de Lesbos par Achille, & qui devient la victime de Diane, à la place d'*Iphigénie*.

Iphigénie, fille d'Agamemnon & de Clytemneſtre, a fourni le ſujet de deux tragédies à Euripide: l'une ſous le titre d'*Iphigénie en Aulide*, & l'autre d'*Iphigénie en Tauride*. Voici le plan hiſtorique de la première.

Un calme opiniâtre arrêtant trop long-temps l'armée des grecs au port d'Aulide, Calchas conſulté ſur les moyens d'appaiſer les dieux, répondit qu'il falloit immoler à Diane, divinité tutélaire d'Aulide, *Iphigénie* fille d'Agamemnon; qu'à ce prix ſeul les grecs auroient les vents favorables, & l'avantage de renverſer Troye. Le roi d'Argos, après avoir long-temps balancé entre la tendreſſe paternelle & la gloire qui lui reviendroit de l'expédition de Troye, conſentit enfin à ſacrifier ſa fille aux intérêts de toute la Grèce aſſemblée. La difficulté étoit de tirer *Iphigénie* d'Argos, & des mains de Clytemneſtre: Agamemnon écrivit à la reine d'envoyer au plutôt ſa fille en Aulide, pour la donner en mariage à Achille, qui ne vouloit partir pour Troye qu'en qualité d'époux d'*Iphigénie*. Clytemneſtre n'heſite pas de partir avec ſa fille, dans la vue de cet hymen. Mais elle eſt à peine arrivée au camp des grecs, qu'elle y apprend le fatal myſtère. Auſſi tôt elle a recours à Achille, & implore ſa protection pour la vie de ſa prétendue épouſe. Quant à *Iphigénie*, le poëte la repréſente d'abord frappée d'horreur à la vue du ſort qu'on lui prépare: elle court demander grâce à ſon père, met tout en uſage pour le fléchir, les efforts de Clytemneſtre, ſes raiſons perſonnelles, ſes larmes, ſes attraits: enſuite elle penſe à s'enfuir avec ſa mère. Mais bientôt après avoir réfléchi ſur la gloire dont ſeroit ſuivie ſon trépas, elle l'accepte généreuſement; elle refuſe avec conſtance le ſecours d'Achille, fait elle-même les préparatifs de ſon ſacrifice, s'avance d'un pas ferme au pied de l'autel, & préſente hardiment ſon ſein au ſacrificateur. Celui-ci prend le glaive, il invoque les dieux: il frappe: tous entendent le coup, mais la victime diſparoît ſans qu'on apperçoive aucune trace de ſa retraite. On voit étendue par terre & palpitante, une biche d'une grandeur extraordinaire & d'une rare beauté: l'autel eſt arroſé de ſon ſang; c'eſt Diane qui, ſatisfaite de la ſoumiſſion de la princeſſe, a ſubſtitué cette biche à ſa place. Pour *Iphigénie*, elle s'eſt envolée vers les dieux, dit Agamemnon à la reine, qui craignoit que ce prodige n'eût été inventé pour finir ſes regrets. *Voyez* MENELAS.

Depuis Euripide, trois célèbres auteurs ont traité le même ſujet tragique avec beaucoup de ſuccès; l'un italien, c'eſt Louis Dolcé, en 1766, & les deux autres françois, ſavoir, Rotrou en 1649, & le célèbre Racine en 1675. L'auteur italien n'a preſque fait que rendre les penſées du poëte grec en beaux vers italiens; excepté que n'ayant pu adopter le prodige de la biche ſubſtituée, il fait dire à l'acteur qui vient raconter l'hiſtoire du ſacrifice: « quelques-uns ont cru voir une » biche au lieu d'*Iphigénie*; mais je ne veux pas » croire ce que je n'ai pas vu ». De ſorte que chez lui, non-ſeulement *Iphigénie* meurt, mais elle eſt décapitée dans les formes. Quant aux deux poëtes françois, ils ſe ſont écartés de leur original, toutes les fois que les mœurs des grecs ne s'accordoient pas avec les nôtres, ce qui arrive aſſez fréquemment. Racine, qui a cru ne pouvoir pas faire mourir *Iphigénie*, ni la ſauver par un prodige incroyable, fait dire à Calchas, pour le dénouement de la pièce, que c'eſt la fille d'Hélène, Ériphile, qui, ſous un nom emprunté, eſt l'*Iphigénie* que demande Diane. Quelques auteurs ont dit qu'Achille fut effectivement aimé d'*Iphigénie*, & que, dès avant qu'il fût queſtion de l'immoler, elle avoit ſacrifié à ce héros ſa virginité. *Voyez* ACHILLE.

D'anciens mythologues diſent qu'au moment du ſacrifice, *Iphigénie* fut changée en ourſe, d'autres en géniſſe, ou en une vieille femme. Lucrèce veut qu'on ait effectivement répandu le ſang de cette princeſſe; qu'elle fut immolée à la ſuperſtition des ſoldats, & à la politique d'un prince qui craignoit de perdre le commandement d'une belle armée. Mais l'opinion la plus ſuivie, eſt qu'Agamemnon, menacé du courroux de la déeſſe, réſolut véritablement d'immoler ſa fille, & que tout étant prêt pour le ſacrifice, les ſoldats s'y oppoſèrent tous; de manière que Calchas, qui appré-

Digitized by Google

hendoit une ſédition, inſinua que Diane contente de la ſoumiſſion du père & de la fille, pouvoit être appaiſée par le ſacrifice d'une biche, & par la conſécration d'*Iphigénie*, qu'on envoya en effet dans la Tauride, pour lui ſervir de prêtreſſe. Dictis de Crète, ne veut pas même qu'Agamemnon y ait conſenti; il dit qu'Ulyſſe partit ſecrètement de l'armée, ſans conſulter Agamemnon; qu'il contrefit des lettres de ce prince à Clytemneſtre, avec ordre d'envoyer au camp des grecs la jeune princeſſe, & que l'y ayant conduite ſecrètement, il alloit, de concert avec Calchas, l'immoler à la déeſſe, lorſqu'il fut effrayé par quelque prodige, peut être auſſi par les menaces d'Achille, qui découvrit le myſtère. La princeſſe fut alors envoyée dans la Tauride, & l'on ſacrifia à ſa place une biche que l'orage avoit obligée de ſe cacher près de l'autel de Diane. On parlera encore, à l'article ORILOCHIA, d'une autre tradition ſur le ſort d'*Iphigénie*.

Quel étoit le motif de ce calme & de ce ſacrifice devenus ſi célèbres? Agamemnon avoit, par imprudence, tué une biche conſacrée à Diane. Toute l'armée auroit été punie de la mépriſe de ſon roi, ſi, pour appaiſer la déeſſe, on n'eût égorgé une princeſſe innocente.

Iphigénie en Tauride, autre tragédie d'Euripide, dont le ſujet eſt une ſuite du premier. Cette princeſſe, enlevée de l'autel par Diane, eſt tranſportée en Tauride, dans la Scythie, où régnoit la barbare coutume de ſacrifier les étrangers à la déeſſe qui y préſide: on l'établit prêtreſſe du temple: c'eſt elle qui initie les victimes, qui les prépare au ſacrifice: d'autres mains les égorgent. Aucun des grecs ne ſavoit le ſort d'*Iphigénie*: tout le monde la croyoit morte en Aulide par le glaive de Calchas. Quelques années après, Oreſte ſon frère voulant ſe délivrer des pourſuites des Furies, reçoit ordre d'Apollon d'aller en Tauride, enlever la ſtatue de Diane, qu'on croyoit être deſcendue du ciel, & de l'apporter dans l'Attique. Il eſt pris avec ſon ami Pylade; on veut les immoler, ſuivant la barbare coutume de ce pays. *Iphigénie*, ſachant qu'ils étoient d'Argos, s'informe d'eux de l'état de ſa famille, offre de délivrer l'un des deux de la mort, & de le renvoyer dans ſa patrie, s'il veut ſe charger d'une lettre pour ſon frère Oreſte. A ce nom la reconnoiſſance ſe fait: ils conviennent de ſe ſauver enſemble: *Iphigénie* trompe Thoas, roi de la Tauride, ſous le prétexte d'une prétendue expiation des victimes qu'elle doit faire ſur le bord de la mer; elle s'embarque avec Oreſte & Pylade, qui emportent la ſtatue de Diane. *Voyez* CHRYSÈS.

Iphigénie, près d'immoler Oreſte, eſt repréſentée ſur un bas-relief du palais Accaramboni à Rome (*Monum. ined. Winckelmann.*). Sur un autre de la villa Albani, publié dans le même ouvrage, elle s'embarque avec ſon frère, emportant la ſtatue de Diane, après la mort de Thoas.

Iphigénie, reconnoiſſant Oreſte, eſt le ſujet d'une peinture d'Herculanum.

IPHIMÉDIE, fille de Triopas, ou de Canache & de Neptune, ayant épouſé Aloüs, devint ſenſible aux ſéductions de Neptune, & allant ſouvent ſur les bords de la mer, pour s'entretenir avec ſon amant, elle devint mère des deux géans Aloïdes. Un jour qu'elle célébroit les orgyes avec ſa fille & les bacchantes, elles furent toutes enlevées par des thraces, & partagées entr'eux ſuivant le ſort. *Iphimédie* échut à un des favoris du roi, & Panchatis ſa fille au roi même.

IPHINOÉ, fille de Niſus & femme de Mégaréus. *Voyez* MÉGARÈUS.

IPHINOÉ. *Voyez* IPHIANASSE.

IPHIS, née fille, devint garçon au temps de ſon mariage. Dans la ville de Phaeſte, près de Gnoſſe, dit Ovide (*Métam. liv. 9.*), demeuroit Ligdus, homme pauvre & d'une naiſſance obſcure, mais cependant d'une honnête famille. Cet homme voyant ſa femme groſſe, lui dit que ſi elle accouchoit d'une fille, il ne vouloit pas l'élever, parce qu'il n'en avoit pas les moyens; il ordonna même de la faire périr. Téléthuſe, ſa femme, n'accoucha cependant que d'une fille, qu'elle fit paſſer pour garçon auprès de ſon mari, & qu'elle éleva publiquement ſous ce nom. Ce myſtère demeura long-temps caché, parce qu'*Iphis* (c'eſt le nom de l'enfant) avoit dans le viſage tous les agrémens des deux ſexes. A l'âge de treize ans, ſon père le deſtina à Ianthe, la plus belle fille de la ville. Sa mère, qui ſavoit l'impoſſibilité de ce mariage, ne chercha qu'à l'éloigner: une maladie feinte, un ſonge prétendu, un préſage funeſte, tout lui ſervoit de raiſon pour le différer. A la fin, ayant épuiſé tous les prétextes, & le jour du mariage étant arrêté, elle alla la veille, avec ſa fille, dans le temple d'Iſis, implorer le ſecours de la déeſſe, pour ſe tirer de l'embarras où elle ſe trouvoit. *Iphis*, en ſortant du temple, s'apperçut qu'elle marchoit avec plus de force qu'à l'ordinaire: ſon teint commença à perdre ſa grande blancheur, & prit une couleur plus mâle: ſes forces augmentèrent, ſes cheveux s'accourcirent, & elle ſentit, dans toute ſa perſonne, une vigueur qui démentoit ſon ſexe. Enfin elle reconnut qu'elle étoit homme. Charmé de ce changement, *Iphis* rentra dans le temple pour offrir à la déeſſe un ſacrifice d'actions de grace, & y laiſſa cette inſcription: *Iphis garçon accomplit les vœux qu'il avoit faits étant fille.* Le lendemain le mariage fut célébré, au grand contentement des parties.

IPHIS,

IPHIS, père d'Étéoclus, un des chefs des argiens qui avoient été tués devant Thèbes, & d'Evadné, femme de Capanée, ayant appris que sa fille s'étoit échappée secrètement, dans le dessein de mourir sur le corps de son époux, court après elle, & l'apperçoit sur la pointe d'un rocher; il l'invite tendrement à revenir à lui; mais Evadné, sans lui répondre, se précipite, à la vue de son père, sur le bûcher de son mari. *Iphis* désespéré de la mort de ses deux enfans, veut se donner la mort: son petit-fils Hénélus l'en empêche, & lui promet de venger leur mort sur les thebains. *Voyez* ETEOCLUS, ÉVADNÉ.

IPHIS, amant d'Anaxarète. *V.* ANAXARÈTE.

IPHITUS, roi d'Élide, contemporain de Licurgue, fut le restaurateur des jeux olympiques. La Grèce gémissoit de son temps, déchirée par des guerres intestines, & désolée en même-temps par la peste. *Iphitus* alla à Delphes, pour consulter l'oracle sur des maux si pressans: il lui fut répondu par la Pythie, que le renouvellement des jeux olympiques seroit le salut de la Grèce. Aussi-tôt *Iphitus* ordonna un sacrifice à Hercule, pour appaiser ce dieu, que les éléens croyoient leur être contraire, & rétablit les jeux olympiques qu'on avoit interrompu depuis plusieurs années. La statue d'*Iphitus* étoit placée auprès de celle de Jupiter-olympien, ornée d'une couronne que posoit sur sa tête la déesse *Écéchirie*, qui présidoit à la cessation d'armes. Dans le temple de Junon, à Elis, on conservoit le palet d'*Iphitus*, sur lequel étoient écrites, en rond, les loix des jeux olympiques, avec les privilèges dont ils étoient accompagnés. *Voyez* OLYMPIQUES.

IPHITUS, frère d'Iole. *Voyez* IOLE.

IPORA, en Espagne.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

IPSULLICES, médaillons ou plaques de métal (*Bracteæ*), représentant des hommes ou des femmes que les magiciens vouloient rendre amoureux par la force de leurs charmes. On ne trouve ce mot que dans Festus. (*Voss. lex. étymol.*)

IRÉNARQUE, officier de guerre dans l'empire grec, dont la fonction étoit de maintenir la paix, le repos, la tranquillité & la sûreté dans les provinces.

Ce mot est grec, εἰρηναρχης, composé de εἰρήνη, *paix*, & de ἀρχος, *prince*, ou de ἀρχη, *commandement*.

Dans le code de Justinien, il est dit que les *irénarques* sont envoyés dans les provinces pour y maintenir la tranquillité & la paix; ce qu'ils faisoient en punissant les crimes, & en faisant observer les loix.

Il y avoit encore un autre *irénarque* dans les villes, pour y procurer & y conserver la concorde entre les citoyens, y éteindre les dissensions. On l'appelloit autrefois *préfet de la ville*. *V.* PRÉFET.

Les empereurs Théodose & Honorius supprimèrent les charges d'*Irénarques*, parce qu'abusant de leur pouvoir, ils vexoient les peuples, au-lieu de maintenir entr'eux le bon ordre.

IRÈNE, fille de Jupiter & de Thèmis; c'étoit une des trois Saisons. *Voyez* HEURES.

Ce nom en grec est celui de la paix Εἰρήνη.

IRÈNE, femme de Léon Chazare.

IRENE AUGUSTA.

Ses médailles sont:

RRR. en or.

O. en argent & en B.

IRÈNE, isle. IP.

Les médailles autonomes de cette isle sont:

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leur type ordinaire est un trident.

IRENOPOLIS, dans la Cilicie. EIPHNONO-ΛΙΤΩΝ.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, avec son époque, en l'honneur de Caracalla, de Gordien, de Treb. Gallus, de Valérien, d'Alex. Sévère.

IRÉSIONE, εἰρεσιώνη, attribut ordinaire des supplians. C'étoit chez les athéniens en particulier, un rameau d'olivier entortillé de laine, avec des fruits attachés tout au tour; on le portoit dans plusieurs têtes; les anciens auteurs en parlent beaucoup & citent les vers que l'on chantoit en le portant. *Voyez* Meursius *de festis græc. lib. V.* (D.J.)

IRIPPO, en Espagne. IRIPPO.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

IRIS, fille de Thaumas & d'Electa, étoit la meſſagère des dieux, & principalement de Junon, comme Mercure l'étoit de Jupiter. On la repréſente ſous la figure d'une jeune perſonne avec des aîles brillantes de mille couleurs, toujours aſſiſe auprès du thrône de Junon, & toute prête à exécuter ſes ordres. Son emploi le plus important étoit de couper le cheveu fatal des femmes qui alloient mourir, comme Mercure étoit chargé de faire ſortir des corps les âmes des hommes près de mourir. C'eſt ainſi que dans Virgile (*Eneid. l.* 4, v. 699) Junon voyant Didon lutter contre la mort, après s'être poignardée, envoya *Iris* du haut de l'Olympe, pour dégager ſon ame des liens de ſon corps, en lui coupant le cheveu que Proſerpine n'avoit pas voulu couper; parce que cette mort n'étoit pas naturelle. *Iris* dans ſes momens de repos, avoit ſoin de l'appartement de ſa maîtreſſe, de l'habiller; & lorſque Junon revenoit des enfers dans l'Olympe, c'étoit *Iris* qui la parfioit avec des parfums. *Iris* eſt une divinité purement phyſique, priſe pour l'arc-en-ciel; on la fait fille de Thaumas, dont le nom tiré du grec, ſignifie *admirer*, pour marquer qu'il n'y avoit rien de plus admirable que cet arc formé par les gouttes d'eau d'un nuage oppoſé au ſoleil. On nomme ſa mère Electre, qui ſignifie *ſplendeur du ſoleil*; parce qu'il faut en effet pour former ce météore, que le ſoleil luiſe dans un temps diſpoſé à la pluie. Comme Junon eſt la déeſſe de l'air, *Iris* en eſt la meſſagère, pour annoncer ſes volontés; parce que l'arc-en-ciel nous annonce les changemens de l'air.

Le mot, *ιρεῖν*, *parler*, *annoncer*, eſt peut être le fondement le plus vraiſemblable de cette création poétique.

IRIS eſt, ſelon Héſiode, l'une des trois harpies, ſœur d'Aëllo & d'Ocypète. *Voyez* HARPYES.

IRIS (pierre d'), nom donné par Pline & par d'autres naturaliſtes au cryſtal, lorſqu'étant feuilleté il produit les effets du priſme, c'eſt-à-dire les différentes couleurs de l'arc-en-ciel. Il paroît que cette pierre ne diffère en rien du cryſtal de roche ordinaire. Wallerius donne le nom d'*iris chalcédonica* à une eſpèce de chalcédoine de trois couleurs, & qui en regardant le ſoleil au travers fait voir les nuances d'un arc-en-ciel. Cette pierre ſe trouve en orient, elle a une teinte ou jaunâtre ou pourpre. Quelques auteurs ont encore donné le nom d'*iris* à l'eſpèce de cryſtal de roche qui s'appelle *fauſſe topaze*, & ils l'ont nommée *iris citrina* ou *ſubcitrina*. Wormius appelle le cryſtal noir, *iris exthracini coloris*. Enfin, il y a des auteurs qui donnent le nom d'*Iris* à une pierre orientale qui eſt de la couleur du petit lait, mêlé d'une teinte légère de bleu céleſte, appelée communément *girafol*.

IRMINSUL. (*Hiſt. Germ.*) Dieu des anciens Saxons. On ignore ſi ce dieu étoit celui de la guerre, l'Arès des grecs, le Mars des latins, ou ſi c'étoit le fameux *Irmin*, que les romains appelèrent Arminius, vainqueur de Varus, & le vengeur de la liberté germanique.

Il eſt étonnant que Schedius qui a fait un traité aſſez ample ſur les dieux des Germains, n'ait point parlé d'*Irminſul*; & c'eſt peut être ce qui a déterminé Meibom à publier ſur cette divinité, une diſſertation, intitulée *Irminſula Saxonica*. Je ne puis faire uſage de ſon érudition mal digérée; je dois au lecteurs des faits ſimples & beaucoup de laconiſme.

Dans cette partie de l'ancienne Germanie, qui étoit habitée par les Saxons Weſtphaliens, près de la rivière de Dimèle, s'élevoit une haute montagne, ſur laquelle étoit le temple d'*Irminſul*, dans une bourgade nommée *Héresberg* ou *Héresburg*. Ce temple n'étoit pas ſans doute recommandable par l'architecture, ni par la ſtatue du dieu, placée ſur une colonne, mais il l'étoit beaucoup par la vénération des peuples qui l'avoient enrichi par leurs offrandes.

On ne trouve dans les anciens auteurs aucune particularité touchant la figure de ce dieu; car tout ce qu'en débite Kranzius, écrivain moderne, n'eſt appuyé d'aucune autorité: l'abbé d'Erperg, qui vivoit dans le XIIIe. ſiècle, 300 ans avant Kranzius, nous aſſure que les anciens ſaxons n'adoroient que des arbres & des fontaines, & que leur dieu *Irminſul* n'étoit lui-même qu'un tronc d'arbre dépouille de ſes branches. Adam de Breme & Beatus Rhenanus, nous donnent la même idée de cette divinité, puiſqu'ils l'appellent *columnam ligneam ſub divo poſitam*.

Si l'on connoiſſoit la figure de cette idole, & les ornemens qui l'accompagnoient, il ſeroit plus aiſé de découvrir quel dieu la ſtatue repréſentoit; mais faute de lumières à cet égard, on s'eſt jetté dans de ſimples conjectures. Soient ceux qui penſent que *Irmin* ou *Hermès* ſont la même choſe, *Irminſul* déſigne la ſtatue d'Hermès ou de Mercure. D'autres prétendent que Heresburg étant auſſi nommé *Marsburg*, qui veut dire le *fort de Mars*, il eſt vraiſemblable que les anciens Saxons, peuple très belliqueux, adoroient ſous le nom d'*Irminſul* le dieu de la guerre. Enfin le plus grand nombre regardant *Irminſul* comme un dieu indigète, ſe ſont perſuadés que c'eſt le même que le fameux Arminius, general des chérusques, qui briſa les fers de la Germanie, défit trois légions romaines, & obligea Varus à ſe paſſer ſon épée au travers du corps. Velléius Paterculus qui raconte ce fait, ajoute que toute la nation compoſa des vers à la louange d'Arminius, ſon libérateur. Elle put donc bien, après ſa mort, en faire un dieu,

Digitized by Google

dans un temps ſur-tout où on élevoit volontiers à ce rang ceux qui s'étoient illuſtrés par des actions éclatantes.

Quoi qu'il en ſoit, *Irminſul* avoit ſes prêtres & ſes prêtreſſes dont les fonctions étoient partagées. Aventin rapporte que dans les fêtes qu'on célébroit à l'honneur de ce dieu, la nobleſſe du pays s'y trouvoit à cheval, armée de toutes pièces, & qu'après quelques cavalcades autour de l'idole, chacun ſe jettoit à genoux & offroit ſes préſens aux prêtres du temple. Meibom ajoute que ces prêtres étoient en même-temps les magiſtrats de la nation, les exécuteurs de la juſtice, & que c'étoit devant eux qu'on examinoit la conduite de ceux qui avoient ſervi dans la dernière guerre.

Charlemagne ayant pris Héresburg en 772, pilla & raſa le temple du pays, fit égorger les habitans, & maſſacrer les prêtres ſur les débris de l'idole renverſée. Après ces barbaries, il ordonna qu'on bâtit ſur les ruines du temple, une chapelle qui a été conſacrée dans la ſuite par le pape Paul III. Il fit encore enterrer près du Véſer la colonne ſur laquelle la ſtatue d'*Irminſul* étoit poſée; mais cette colonne fut déterrée par Louis-le-Débonnaire, ſucceſſeur de Charlemagne, & tranſportée dans l'égliſe d'*Hildesheim*, où elle ſervit à ſoutenir un chandelier à pluſieurs branches.

IRRÉGULARITÉS des maiſons de Pompéii, obſervées par Winckelmann. « Je dois dire que ni les maiſons mêmes, ni les chambres n'avoient aucune ſymmétrie; ce dont je ne puis pas concevoir la raiſon. On ne peut pas dire que de pareilles bâtiſſes aient été faites au haſard, puiſque les lignes du pavé en moſaïque des chambres forment des équerres parfaits, ce qui rendoit cette *irrégularité* des chambres encore plus viſible. Ce défaut de ſymmétrie je l'ai remarqué auſſi à d'autres anciens édifices, & entr'autres aux ruines du théâtre d'Albano, dont les arches ne ſont pas d'une égale largeur, & il y a quelques chapiteaux ſur leſquels ne porte point l'entablement, qu'ils devroient cependant ſoutenir. On remarque auſſi au *forum* du temple de Sérapis, à Pouzzolo, que ſon aire n'occupe point une meſure régulière, & cela ſans aucune cauſe, puiſque rien n'empêchoit d'y donner une parfaite ſymmétrie. Enfin, j'ai obſervé que le plancher en moſaïque des chambres, deſcendoit par un talus aſſez rapide vers le ſeuil de la porte ».

IRRHÉSIA, iſle. IPP.

Les médailles autonomes de cette iſle ſont :

RRRR. en bronze..... *Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

IRUS, étoit un mendiant du pays d'Ithaque, qui ſuivoit les amans de Pénélope. Il y avoit, dit Homère (*Odyſſ. l.* 18.), à la porte du palais, un mendiant qui avoit accoutumé de demander ſon pain dans Ithaque, & qui, par ſon horrible gloutonnerie, s'étoit rendu fort célèbre; car il mangeoit toujours, & étoit toujours affamé. Cependant, quoiqu'il fût d'une taille énorme, il n'avoit ni force, ni courage. Son véritable nom étoit Arnéa; mais on l'appeloit *Irus* (du mot ἰέναι, *porter la parole*), parce qu'il faiſoit tous les meſſages dont on le chargeoit. Il voulut chaſſer Ulyſſe, qui étoit auſſi à la porte du palais, déguiſé en mendiant, & le provoqua à un combat ſingulier en préſence des princes & de Télémaque. Ulyſſe accepta le défi, quoiqu'il parût tout caſſé de vieilleſſe; & du premier coup qu'il donna à *Irus*, il lui briſa la machoire & l'étendit par terre tout couvert de ſang. C'eſt cet *Irus* qui a donné lieu au proverbe, *plus pauvre qu'Irus*.

IRYNGE, fut fille de Pan & d'Écho.

ISAAC COMNÈNE I. du nom d'Iſaac.

Isaacius Augustus.

Ses médailles ſont :

RRR. en or, ſur leſquelles on ne trouve que le même type au revers.

O. en argent & en B.

Isaac II. Lange.

Isaacius Augustus.

Ses médailles ſont :

RRR. en or.

RRR. en argent.

R. en M. & P. B.

ISAURIE. On ſe ſert de ce nom pour déſigner une contrée de la Galatie dans l'Aſie mineure. Ses rois ou princes, dont nous avons des médailles, ſont POLÉMON & TEUCER. *Voyez* ces mots.

ISAURIEN (Léon Ier). Léon *Iſaurien*, ou *Iſaurique*, vivoit au VIIIe. ſiècle. Il commença à régner l'an de J. C. 717.. *Voyez* LÉON III.

ISAURIQUE; ce mot n'eſt en uſage qu'en parlant de certaines perſonnes auxquelles il a été donné pour ſurnom *Iſauricus*. Servilius fut ſurnommé *Iſaurique*, à cauſe de la conquête qu'il fit de l'*Iſaurie*. *Iſauricus* devint un ſurnom de la famille SERVILIA.

ISAURIQUE. *Iſauricum*, tribut que les empereurs payoient chaque année aux *iſauriens*: c'étoit

des sommes d'argent, ou des présens que les empereurs faisoient donner à ces peuples pour empêcher leurs courses sur les terres de l'empire.

ISAURUS, dans l'Isaurie. ΙΣΑΥΡΩΝ.

On a des médailles impériales grecques de cette ville, frappées en l'honneur de Géta & d'Elagabale.

ISCHENIES. *Voyez* ISCHENIUS.

ISCHENIUS, petit-fils de Mercure, en l'honneur duquel on célébroit à Olympie les fêtes appellées *ischénies*. Hésichius fait mention de ces fêtes. Elles avoient pour but de célébrer le héros *Ischénius*, qui dans un temps de famine se dévoua pour son pays.

ISÉES. *Voyez* ISIAQUES.

ISÉLASTIQUES (jeux). *Iselastica certamina*, jeux publics des grecs & des romains, après lesquels les athlètes vainqueurs avoient droit d'entrer en triomphe, non par la porte, mais par une brèche dans la ville de leur naissance : ce mot dérive du grec ἰσέλαυνω, *être conduit en triomphe* ; de là vient qu'on surnommoit les athlètes qui avoient obtenu cet honneur, *athlètes iselastiques*.

Ils jouissoient encore de toute ancienneté du privilège d'être nourris le reste de leurs jours au dépens de la patrie. Toutefois dans la suite leurs victoires se multipliant aussi-bien que les jeux, on fut obligé de resserrer dans les bornes de la médiocrité cette dépense qui devenoit fort à charge à l'état. Solon, par cette considération, réduisit la pension d'un athlète vainqueur aux jeux olympiques, à 500 drachmes ; celle d'un vainqueur aux jeux isthmiques, à 100 drachmes, & ainsi des autres proportionnellement.

Les empereurs romains conservèrent ces sortes de graces aux athlètes ; mais Trajan leur eut à peine confirmé ce privilège en faveur de quelques jeux institués ailleurs qu'à Olympie, qu'il s'éleva deux difficultés, sur lesquelles Pline le jeune se vit obligé de consulter le prince. Il s'agissoit de savoir, 1°. si les athlètes *iselastiques* jouiroient de leurs privilèges à compter du jour de leur victoire, ou du jour de leur triomphe ; 2° si ces mêmes privilèges leur étoient acquis par une victoire remportée dans des jeux qui n'étoient point encore *iselastiques*, mais qui l'étoient devenus depuis.

Trajan répondit en ces termes à ces deux questions : *Iselasticum tunc primùm mihi videtur incipere debere, quum quis in civitatem suam ipse ἰσελαυνῃ. Olympia eorum certaminum, quæ iselastica non fuerunt, retrò non debentur* ; c'est-à-dire, que les athlètes victorieux ne jouissoient de leur pension que du jour de leur entrée triomphale dans leur patrie, & seulement pour la victoire remportée dans les jeux actuellement *iselastiques*. Remarquez que Trajan ne dit point *j'entends, je veux, j'ordonne*, mais *il me semble* que telle chose doit être ainsi, *mihi videtur* : il décide en philosophe qui craint de se tromper. (D. J.)

ISEUM, } petit temple d'Isis. On en voyoit
ISIUM, } un à Rome dans la neuvième région, & un autre surnommé *Metellinum* sur le mont Cœlius.

ISIAQUE (*Table*), ou TABLE BEMBINE. « Le premier, dit Caylus (*Rec. d'Ant. VII. pl.* 12.), qui ait fait dessiner & graver la table *isiaque*, est Énéas Vicus de Parme ; il en publia l'estampe à Venise en 1559, & la dédia à l'empereur Ferdinand I. Il y en eut une seconde édition en 1605, donnée également à Venise par Jacques Franco ; mais la gravure d'Énéas Vicus a été l'original de toutes celles qui ont paru depuis. Une inscription, qu'on voit en tête, apprend que ce monument appartenoit alors à Torquato, fils du cardinal Bembo, d'où lui vint le nom de *table Bembine*. Le père l'avoit reçu en présent du pape Paul III. Pignorius a donné une explication de cette *table* ; & Jean-George de Herwart de Hohemburg l'a reproduite dans l'ouvrage intitulé *Thesaurus hieroglyphicorum*. La gravure du monument est à la contre-épreuve. Pignorius, après avoir dit que cette *table* avoit été donnée, par Paul III, au cardinal Bembo, ajoute que d'autres personnes assuroient qu'elle avoit été achetée, après le sac de Rome, d'un serrurier qui la vendit assez cher à ce même cardinal. Montfaucon prétend qu'après sa mort, arrivée en 1547, Torquato Bembo son fils la vendit, & ce fut vraisemblablement au duc de Mantoue ; car ce prince l'avoit placée dans la galerie de ses tableaux, où elle étoit encore dans le temps que Pignorius écrivoit ; mais lorsque Mantoue fut saccagée par les impériaux en 1630, elle disparut, & quelque diligence que l'on pût faire, il fut impossible de la retrouver. Enfin, sans que l'on puisse savoir de quelle façon elle y est parvenue, on la voit aujourd'hui à Turin, dans le trésor des archives, où elle est exposée à la vue des curieux ».

» Pignorius fait avec raison l'éloge de l'estampe d'Énéas Vicus, & de son exactitude pour les proportions & pour le goût ; il ne s'en est pas écarté dans la copie qu'il en a donnée ».

« On peut compter sur la précision des détails que je vais rapporter ; ils m'ont été envoyés de Turin avec toute la politesse possible, par M. le chevalier Chauvelin, notre ambassadeur à cette cour. Cette *table* de bronze a trois pieds dix pouces trois lignes de longueur, & deux pieds trois pou-

ces neuf lignes de largeur. L'épaiſſeur du deſſus de la table eſt de cinq lignes & demie, & celle du bord, ou de la tranche dont elle eſt environnée, eſt de trois lignes. Cette tranche a deux pouces moins une ligne de hauteur, & ſon pourtour eſt de douze pieds quatre pouces. La proportion des figures, des hiéroglyphes & des ornemens, eſt exactement conforme à celle d'Ænéas Vicus, que Pignorius a ſuivie : mais comme on n'a pas toujours les livres à ſa diſpoſition, & que ceux qui traitent de l'antiquité ſont rares & très-chers, je vais donner le détail des meſures du monument, pour mettre le lecteur au fait, ſans avoir la peine de recourir à ces différens ouvrages ».

» Les figures repréſentées ſur la face de cette *table*, ſont renfermées en cinq eſpèces de tableaux que ſépare une petite frite qui leur ſert d'encadrement, & qui, dans toute ſa continuité, porte huit lignes de largeur, tant dans les parties où elle eſt remplie d'hiéroglyphes, que dans celle où il règne un ornement courant. La diviſion qui occupe la partie ſupérieure de la table eſt de ſept pouces de hauteur, & de trois pieds huit pouces ſix lignes de longueur. Celle qui occupe le milieu a dix pouces ſept lignes de hauteur, ſur deux pieds quatre pouces trois lignes de largeur. En conſéquence, les figures dont elle eſt ornée ont quatre lignes de plus dans leur hauteur. Cette diviſion eſt ſéparée à ſes deux extrémités, par deux tableaux : le premier, où l'on remarque le taureau Apis, porte ſix pouces huit lignes de largeur ; le ſecond, placé à l'autre extrémité, a ſept pouces de largeur. La diviſion inférieure eſt de la même longueur que la ſupérieure, & ſa hauteur eſt de ſept pouces deux lignes ».

» La table eſt d'un cuivre rouge, dont le fond eſt devenu couleur de marron, & dont la teinte eſt inégale ; les parties que la gravure exprime en nuit ſont couvertes, dans l'original, par une eſpèce de vernis tirant ſur cette couleur. Les figures ſont gravées avec très peu de profondeur, c'eſt-à-dire, d'un peu moins d'une ligne ; elles ſont plus foncées en couleur que le champ, & le plus grand nombre de leur contour eſt marqué par filets d'argent incruſtés. La gravure en indique un grand nombre, principalement autour des coeffures. Les baſes ſur leſquelles les figures ſont aſſiſes ou poſées, & qu'Ænéas Vicus a laiſſées en blanc, ont été arrachées ; elles étoient d'argent. Ces incruſtations ou ces ouvrages de marqueterie ne laiſſent voir aucune apparence de liaiſon, & ce genre de travail ne peut être mieux exécuté ».

» Voici ce que l'on m'a mandé par rapport au deſſous de cette *table*, c'eſt-à-dire, à la tranche & aux traverſes percées qu'on y remarque. La *table* reçoit ſur chacune de ſes quatre faces, qui ſont coupées à angles droits, des bandes du même métal, qui, beaucoup moins épaiſſes que le deſſus de la *table*, viennent s'appliquer quarrément, & ſe réuniſſant aux quatre angles de la *table*, la font paroître épaiſſe de deux pouces. Il étoit néceſſaire qu'elle fût montée anciennement ſur un pied ſéparé ; on voit même les tenons qui l'y tenoient aſſujettie ; ils ſont corps avec les bandes qui circulent au pourtour de la *table*, & y ſont adhérens ; ils ſe replient & ſe prolongent en deſſous, & parallèlement avec la plaque au deſſous de la *table*. Ils ſont percés de trous par où paſſoient les clous ou vis qui lioient chaque montant du pied avec la partie ſupérieure de la *table*, de façon à pouvoir la rendre ſtable & d'un uſage commode ».

« Voilà ce que j'ai compris de la deſcription que l'on m'a envoyée. J'avoue que le dernier article me paroîtroit obſcur & ſuſpect du côté de l'antiquité. Ces traverſes, ces tenons, ces vis pour porter & arrêter la *table* ſur un pied, me donnent du ſoupçon, a cauſe de ces formes & de ces agencemens qui ne ſont nullement dans le goût égyptien, ni même dans celui d'aucune ancienne nation, je ne dis pas pour les *tables* de cette matière, mais pour toutes celles qui étoient à leur uſage. Auſſi je regarderois volontiers ces ouvrages placés ſous le deſſous de la *table*, comme ayant été ajoutés dans un temps poſtérieur, & faiſant tort à un des plus beaux monumens que le temps nous ait conſervé. Je déciderois avec plus de hardieſſe, ſi je parlois après l'avoir examinée ».

« J'ajouterai, par rapport à la copie que je préſente, que je n'ai point ſuivi les proportions de celle qu'Ænéas Vicus a donnée ; la grandeur des figures égales à celles de l'original auroit obligé de diviſer les planches. Cette neceſſité fatigue le lecteur, & détruit l'agrément & l'utilité qu'on retire quand la vue embraſſe toute la compoſition. J'ai donc copié la réduction de Jacques Franco, qui préſente à la fois la *table* & la tranche. C'eſt auſſi le parti qu'on a pris dans l'*antiquité expliquée* ; mais dans une plus grande proportion que celle dont j'accompagne ce mémoire. Au reſte, on peut compter ſur la fidélité de toutes les gravures que je viens de citer, à la réſerve de celle de Montfaucon. Indépendamment de pluſieurs détails ſur leſquels lui ou ſon graveur ont erré, il a, contre la vérité, placé ſur des plinthes les neuf premières figures de la diviſion ſupérieure ».

« Iſis eſt la divinité principale & l'objet dominant de ce précieux reſte de l'antiquité, & l'on ne peut mettre en doute qu'il ne lui ſoit conſacré. Cette déeſſe occupe, avec une ſuite diſtinguée, le plus grand des trois eſpaces qui diviſent la ſurface de cette *table*. La proportion augmentée des figures, ainſi que la richeſſe des ornemens, concourent à prouver la ſupériorité de ce groupe. C'eſt donc avec raiſon que le nom de *table iſiaque*, pour dé-

Digitized by Google

ſigner tout le monument, l'a emporté ſur celui de *Bembine*, que les auteurs lui ont donné quelquefois à cauſe du cardinal *Bembo*, ſon premier poſſeſſeur moderne ».

» Ce monument ne me paroît pas remonter fort haut chez les égyptiens. La ſéparation des bras & des jambes, & par conſéquent l'augmentation de mouvement & d'action en ſont la preuve. C'eſt donc un monument des temps poſtérieurs, mais qui conſerve la mémoire des anciens uſages auxquels les égyptiens ont toujours été fort attachés ».

« La deſcription que je donne ici eſt d'après la gravure d'Énéas Vicus. Quelque reconnue que puiſſe être l'exactitude de cet artiſte, qui travailloit ſous les yeux du cardinal Bembo, on ſent aiſément qu'il y a pluſieurs points ſur leſquels je ne puis rien affirmer ».

» Cette incertitude raiſonnable ne m'empêche pas d'être perſuadé que cette *table*, conſtamment fabriquée en Égypte, a été portée en Italie lorſque les romains admirent cet ancien culte, c'eſt-à-dire, vers la fin de la république. Ce tranſport avoit, ſelon les apparences, l'objet de fixer les cérémonies religieuſes qu'on vouloit pratiquer, & celui de prévenir leur altération ».

Nous avouons, diſoit Montfaucon, que nous n'en pouvons pas pénétrer les ſens myſtérieux; nous ne comprenons pas ce qu'exprime chaque action ou ſcène particulière, encore moins les rapports qu'une ſcène peut avoir avec l'autre. Pignorius, homme habile & ſenſé, avoue qu'il ne peut comprendre le deſſein général de cette *table*, ni pénétrer dans ſes myſtères; & que s'il vouloit haſarder quelques conjectures là-deſſus, on pourroit fort bien lui nier qu'il fût entré dans la penſée de celui qui l'a compoſée, peut-être depuis pluſieurs milliers d'années. Il s'eſt contenté de dire ſur chaque figure ce que l'antiquité nous en apprend. Et comme nous l'avions déja fait dans l'hiſtoire des dieux de l'Égypte, où l'on trouvera bien des choſes qui avoient échappé à Pignorius, nous avons paſſé légèrement ſur cette *table*, nous contentant de rapporter ſimplement ce qu'elle repréſente. C'étoient des myſtères qu'on ne pénétroit qu'après avoir été long-temps initié par les prêtres égyptiens.

Kirker, plus hardi, a tout expliqué; il a cru avoir trouvé les ſens les plus cachés de la *table*: ce ſont, dit-il, les véritables; il n'en faut point chercher d'autres après ceux-là. C'eſt ce qu'il exprime ainſi dans ſon titre, p. 89. *Véritable & naturelle interprétation de la table iſiaque.* Voici le plan de ſon commentaire: Les égyptiens, dit-il, conſidéroient la divinité en deux manières, ou comme un entendement éternel regardé en lui-même, & ſéparé de tout commerce avec les choſes matérielles, jouiſſant dans ſa divinité d'un bonheur ineffable; ou comme ayant rapport aux choſes créées qu'il gouverne, ſe tenant toujours dans ſon centre, d'où, par le miniſtère des génies & des ſubſtances ſecondes, il anime & donne la fécondité aux choſes de ce monde, qu'il ſoutient de ſa puiſſance. Ils admettoient une triple puiſſance en Dieu, & une divinité triforme en une ſubſtance, comme ils l'avoient appris de Mercure Triſmégiſte, de laquelle dépendoient toutes choſes; elle étoit comme un ſceau imprimé ſur les différentes claſſes des choſes de ce monde, tant ſenſibles qu'inſenſibles. C'eſt ſur ce plan qu'ils firent cette *table*, dit Kirker; & c'eſt ſur le même plan qu'il a fait un commentaire d'une grande longueur, d'un détail prodigieux, & d'une obſcurité qui ne cède guère à celle de la *table* même. Ceux qui voudront ſe donner la peine de le lire, le trouveront peut-être tout-à-fait original, & douteront infailliblement que jamais égyptien ait penſé comme lui.

Shuckdord, dans ſon hiſtoire du monde, la juge des premiers temps, & croit qu'elle a été gravée avant que les égyptiens adoraſſent des figures d'hommes ou de femmes.

Warburthon penſe, au contraire, que cette *table* a été faite pour les perſonnes attachées à Rome au culte d'Iſis. Il eſt perſuadé que l'ouvrier a déſigné le culte rendu aux animaux, qui étoit ſi peu connu des étrangers, par la poſture la plus remarquable d'adoration, tandis qu'il n'a marqué que par des actes d'offrandes & de ſacrifices, le culte que les égyptiens rendoient à leurs grands dieux héroïques, & qui n'étoit pas différent de celui des romains. En un mot, il regarde la *table iſiaque* comme le plus moderne des monumens égyptiens; ce qu'il croit qu'on peut juſtifier par le mélange que l'on y trouve de toutes les eſpèces de caractères hiéroglyphiques.

Je ne puis m'empêcher, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'Art. liv. 2. ch. 1.*), de combattre une opinion de Warburthon (*Eſſai ſur les hiérogl. p.* 294.). Il croit que la fameuſe *table iſiaque* eſt un ouvrage fait à Rome. Cette opinion eſt tout-à-fait deſtituée de fondement, & il paroît ne l'avoir adoptée que parce qu'elle cadre avec ſon ſyſtême. Quoiqu'il en ſoit, ce monument a tous les caractères de l'ancien ſtyle. Les hiéroglyphes qui s'y trouvent, & qui ne ſe rencontrent ſur aucun des ouvrages imités par les romains, fourniſſent des raiſons pour ſoutenir ſon antiquité, & pour réfuter l'opinion de Warburthon.

» Pline attribue, dit Paw, aux égyptiens une manière particulière de peindre ſur l'argent; & ſi l'on prenoit ſes expreſſions à la rigueur, il ſeroit

Digitized by Google

fort difficile de les bien développer. Auſſi a-t-on cru qu'il s'agiſſoit d'une eſpèce d'émail, ou bien d'une eſpèce de vernis qu'on répandoit ſur les vaſes de ce métal, à peu-près comme cette pâte noirâtre dont eſt enduite la *table iſiaque*, où on a enſuite incruſté des lames d'argent ſur un fond de cuivre. Mais la *table iſiaque* eſt un ouvrage exécuté en Italie, qui n'eſt égyptien que par le ſujet qu'il renferme, & qui eſt du deuxième ſiècle ».

Jablonski, ſi ſavant dans les antiquités égyptiennes, a donné une explication nouvelle & ingénieuſe de ce monument. Il aſſure qu'il eſt du temps de Caracalla ou des Antonins. C'eſt ſelon lui, un calendrier de fêtes égyptiennes, ajuſté à l'année romaine. Les égyptiens établis à Rome l'ont fabriqué pour ne pas perdre l'ordre établi par leur ancienne religion. On peut voir ſes conjectures dans les *Mélanges de Berlin* (*tom. 6. pag.* 139. *& tom. 7. pag.* 373.)

Je me réſère, ſur l'antiquité de la *table iſiaque*, au ſentiment de Winckelmann, & je ne ferai, ſur ce précieux monument, que des réflexions générales. D'abord on y voit beaucoup plus de figures avec des formes humaines, qu'avec des têtes d'animaux. Enſuite on n'y remarque qu'un ſeul ſiſtre; encore eſt il placé ſur la bordure. Enfin trois ſeuls perſonnages y portent, fixée ſur le menton, la plante Perſéa. *Voyez* ISIAQUES.

ISIAQUES (MYSTÈRES & PRÊTRES). Le peuple d'Égypte, preſſé par la tyrannie des Ptolémées, ſe vit contraint, ſous leur règne, d'admettre des divinités étrangères & d'altérer ſon ancien culte (*Macrob. l. 1. c. 7.*). Il eut alors des myſtères nouveaux, auxquels on ne pouvoit ſe faire initier que chargé de chaînes, avec des anneaux aux narines, la barbe longue & des habits crafſeux. Conſacrées à Saturne (*S. Epiph.* L. III. c. XI. p. 1092.) ces cérémonies faiſoient alluſion aux mœurs des premiers hommes, avant l'établiſſement de la ſociété. Non ſeulement tous ces ſales ſuteurs & l'indécence des bacchanales & des fêtes de Cotytto s'introduiſirent à Memphis & à Heliopolis; mais elles pénétrèrent encore juſques dans les ſanctuaires d'Horus & d'Harpocrate (*Ibid.*). Le deſpotiſme extravagant des empereurs romains n'épargna pas davantage la religion des égyptiens, qui furent forcés de recevoir Antinoüs comme un dieu, & d'inventer en ſon honneur des myſtères (*S. Epiph.* L. C.), dans leſquels on devoit ſans doute être initié ſi cet infame & malheureux favori d'Hadrien s'étoit noyé dans le Nil, ou s'il étoit mort victime de la ſuperſtition de ce prince. (*Dion. Caſſ.* L. LIX. §. 2.)

Quoique les égyptiens, pour ne pas confondre enſemble l'ancien & le nouveau culte, euſſent d'abord relégué toutes les divinités de celui-ci hors des villes (*Macrob. Saturn.* L. I. c. VII.), ils ne purent néanmoins dans la ſuite réſiſter à la ſéduction de l'exemple, & à l'autorité de leurs rois. Leur ſéjour à Alexandrie fit donner aux rits mélangés le nom d'*Alexandrins*, leſquels ſe répandirent bientôt dans tout l'empire romain. Corinthe, qui en faiſoit alors partie, les adopta; & il eſt impoſſible de les méconnoître dans les détails qu'Apulée nous a donnés des myſtères d'*Iſis* Pélagique ou Maritime. Elle avoit un temple dans cette ville (*Pauſan. Corinth.* c. IV.), où l'on célébroit, au printemps, ſa fête avec beaucoup de pompe.

Elle commençoit par une purification générale, où l'on ſe lavoit dans la mer, en y plongeant ſept fois la tête (*Apul. Metamorph.* L. XI. t. I. Op. p. 223. *Ed. Altenburg.*). Il paroît qu'enſuite on faiſoit une invocation à la déeſſe repréſentée comme la lune, avec un cercle lumineux, une robe de couleur changeante, une mante ou grand voile noir parſemé d'étoiles, qui environnoit cet aſtre dans ſon plein. *Iſis* ayant à la main droite un ſiſtre d'airain, à ſa gauche un vaſe d'or dont un aſpic formoit l'anſe, étoit encore couronnée de fleurs, & couverte de fruits. A ſes côtés l'on voyoit deux ſerpens, repréſentant aſſez bien les ſillons ſur leſquels s'étendoient quelques épis de bled.

L'ablution dont je viens de parler, cérémonie préparatoire & eſſentielle à ces myſtères (*Tertull. de bapt.* c. V. p. 226.), ſe pratiquoit avant le lever du ſoleil; & dès que cet aſtre étoit ſur l'horizon (*Apul. Metam.* L. XI. p. 227.), la ſtatue de la déeſſe, & tout ſon cortège, ſe mettoit en marche dans l'ordre ſuivant. D'abord paroiſſoit une multitude de perſonnes, les unes en habits de ſoldat & de gladiateur, en équipage de chaſſeur, d'orateur, de pêcheur; d'autres avec l'appareil de la magiſtrature; celui-ci repréſentoit, par ſon ajuſtement & ſa démarche, une femme; celui-là s'enveloppoit du manteau de philoſophe, il en avoit les ſandales & la barbe, qu'Apulée compare à celle d'un bouc. L'attention des ſpectateurs ſe portoit enſuite ſur un ours, accoutré comme une matrone, & aſſis ſur une eſpèce de chaiſe. Un finge vêtu d'une robe, coëffé d'un bonnet phrygien, & tenant une coupe d'or, paſſoit pour Ganimède; un âne avec des ailes, accompagné d'un vieillard, annonçoit Pégaſe & Bellérophon. Tout cela ſervoit d'amuſement au peuple, pendant que la pompe ſacrée de la déeſſe s'avançoit.

Elle étoit précédée d'une troupe de femmes, les unes couronnées de fleurs, & les autres occupées du ſoin d'en parſemer le chemin par où devoit paſſer la ſtatue d'*Iſis*. Quelques unes portoient des miroirs attachés ſur leurs épaules, & deſtinés à faire appercevoir à la déeſſe tous ceux qui la ſuivoient. C'étoient des perſonnes des deux ſexes, avec des flambeaux de cire ou de poix réſine & des

Digitized by Google

lampes ; un chœur de muſiciens & de jeunes gens qui chantoient des hymnes relatifs à la fête, ainſi la foule des initiés. Les hommes, avec la tête raſe, y étoient habillés de lin très-blanc, & les femmes avoient leurs cheveux pliés dans un bonnet. Les prêtres en robe longue, & chargés de figures ſymboliques, marchoient tous au ſon de la flûte ſacrée & du ſiſtre.

Le premier de ces miniſtres portoit une lampe d'or faite en forme de barque ; le ſecond ſoutenoit avec ſes deux mains de petits autels appellés des *ſecours*, & regardés comme les ſymboles de la providence ; le troiſième tenoit le caducée de Mercure, avec une palme à feuilles d'or ; le quatrième montroit au peuple l'emblême de la juſtice, une main gauche avec les doigts étendus, & étoit encore chargé d'un vaſe en forme de mammelle, d'où découloit du lait ; le cinquième & le ſixième étoient obligés de porter, l'un le van myſtique d'or, & rempli de tameaux du même métal, & l'autre une cruche.

Des miniſtres inférieurs, *ſacrorum geruli* (*Apul.* L. XI. p. 334.) repréſentant les hiéraphores de l'ancienne Egypte, & même de ſimples initiés qui devoient repréſenter les *panages* d'Eleuſis, s'avançoient avec les figures bizarres des divinités égyptiennes. Ici c'étoit une tête de chien ; là une tête droite, ayant une partie du viſage dorée, & l'autre moitié de couleur noire ; ſuivoit immédiatement un prêtre traînant, par les pieds de devant, une vache, ſymbole de la déeſſe qui nourrit tout. Bientôt après on appercevoit la ciſte myſtique, près de laquelle une perſonne portoit dans ſon ſein, dit Apulée, l'adorable image de la divinité ſuprême, dont la forme n'avoit rien de reſſemblant, ſoit aux hommes, ſoit aux oiſeaux, mais étoit digne de reſpect & d'admiration, par ſa ſingularité & l'art avec lequel on l'avoit faite C'étoit ſelon lui, la marque ineffable des profonds & ſublimes myſtères. Cette manière de s'exprimer me paroit déſigner le *phallus* renfermé dans une petite urne, dont cet écrivain donne tout de ſuite la deſcription, comme s'il vouloit éviter de parler de ce qu'elle contenoit. L'orifice de ce vaſe d'or & orné d'hyéroglyphes formoit un tuyau qui ſe recourboit à l'entour, & l'anſe étoit couverte d'un dragon, dont la tête écaillée, ſembloit s'élancer en avant.

Apulée ſe garde bien encore de faire mention de la cérémonie du pin, parce qu'elle étoit très-myſtérieuſe : elle conſiſtoit à couper le milieu de cet arbre, & à lui donner la forme d'une ſtatue d'Oſiris, qu'on enterroit enſuite avec pompe. (*Arnob. contr. gent. p.* 17). Quoiqu'on en ignore le jour, il eſt néanmoins vraiſemblable qu'il précédoit celui de la proceſſion dont il faut achever la deſcription.

Elle arrivoit dans l'ordre qu'on vient de rapporter, au bord de la mer, où ſe faiſoit la principale cérémonie, celle de la conſécration d'un navire artiſtement conſtruit avec du bois de citronnier (notre cyprès blanc) & purifié ſuivant l'uſage. De toutes parts on y voyoit des caractères hiéroglyphiques, & ſur les voiles, le ſujet des vœux des navigateurs. La poupe en étoit remarquable par une oie qu'on y avoit ſculptée. Les profanes comme les initiés, avec des vans remplis d'aromates, & d'autres choſes néceſſaires aux ſacrifices, s'avançoient à leur vû & les verſoient dans ce bâtiment, qui, chargé de toutes ces offrandes profitoit d'un vent favorable pour s'éloigner du rivage.

Dès qu'on avoit perdu de vue ce vaiſſeau ſacré, les prêtres & leur ſuite revenoient au temple dans le même ordre qu'auparavant, & les initiés entroient dans le ſanctuaire où les ſtatues des dieux étoient remiſes à leur place. Le grammatiſte ou hiérogrammatiſte qui tenoit le troiſième rang dans l'ordre ſacerdotal, ayant autour de lui les miniſtres inférieurs, les paſtophores, & s'étant mis dans un endroit élevé du temple, prenoit à la main un livre, & récitoit tout haut les prières pour la proſpérité de l'empereur, pour le ſénat, les chevaliers & le peuple romain ; elles étoient terminées par des vœux en faveur de tous les navigateurs. Après cela, l'aſſemblée étoit renvoyée par la formule ordinaire.

Comme dans tous les autres myſtères, les cérémonies de l'initiation ſe pratiquoient la nuit ; quand quelqu'un vouloit y participer, il falloit qu'il en obtînt la permiſſion du grand-prêtre. Enſuite il choiſiſſoit un autre membre de l'ordre ſacerdotal pour ſon myſtagogue, & fixoit la ſomme qu'il étoit réſolu d'employer aux frais de ſa réception. Les prêtres ne manquoient pas d'en profiter ; & outre cela leur chef exigeoit des préſens particuliers. L'initié obſervoit d'abord pendant dix jours une continence rigoureuſe, & s'abſtenoit alors du vin & de la chair. Avant qu'il fît ſon ſacrifice, l'hiérophante, ou prophète, tiroit du ſanctuaire certains livres en caractères hiéroglyphiques, & où étoient encore des lignes tracées en différentes manières, & formant des nœuds ou des roues. Sans doute que ces objets fourniſſoient une ample matière à diverſes interprétations, & aux leçons qu'on donnoit au récipiendaire. Je crois auſſi qu'on lui expliquoit une partie de la fameuſe *table iſiaque*, qui nous repréſente non les anciennes fêtes d'Iſis, mais celles qu'on célébroit en ſon honneur dans l'Italie, où ce monument a été découvert. Peut-être étoit-elle expoſée dans les temples de cette déeſſe, comme les bas-reliefs mithriaques l'étoient dans l'antre conſacré à Mithra. Un examen réfléchi de cette table, montre que tout n'y eſt pas conforme à l'ancien

l'ancien égyptianiſme; elle n'appartient donc qu'aux nouveaux rites *iſiaques*.

Après le ſacrifice le récipiendaire étoit purifié & lavé dans des bains particuliers; on le plaçoit enſuite, vêtu d'une robe neuve de lin, devant l'image de la déeſſe, & dans l'intérieur du ſanctuaire. C'eſt là où il entendoit des choſes qu'il ne lui étoit plus permis de révéler. Il y avoit encore d'autres cérémonies; mais Apulée ne nous les déſigne que d'une manière obſcure & énigmatique. « Je me ſuis approché, dit il, des confins » de la mort. Ayant foulé aux pieds le ſeuil de » Proſerpine, j'en ſuis revenu à travers tous les » élémens. Au milieu de la nuit, le ſoleil me » parut briller d'une lumière éclatante. J'ai » été en préſence des dieux ſupérieurs & infé- » rieurs, & je les ai adorés de fort près ». (*Apul. métam. l. IX, p.* 240.)

Le lendemain au point du jour, l'initié ſortoit du ſanctuaire, vêtu de douze robes ſacrées, & venoit s'aſſeoir ſur un ſiège élevé au milieu du temple & en face de la ſtatue d'*Iſis*; il y prenoit un magnifique manteau trainant juſqu'à terre, & parſemé de figures de dragons, de griffons & d'autres animaux. Les prêtres donnoient à cet habillement le nom d'olympique, parce qu'il étoit le ſigne des épreuves auxquelles on s'étoit ſoumis avec courage, & ſans y ſuccomber. Le nouvel adepte tenoit à la main droite un grand flambeau, & avoit une couronne de palmier dont les feuilles formoient une eſpèce de *gloire* autour de ſa tête. Le reſte de la journée ſe paſſoit dans la joie & en feſtins, ceux-ci même duroient trois jours conſécutifs, & ſe terminoient toujours par des ſacrifices & des actions de graces.

Apulée n'a pas manqué de nous rapporter la prière de ce genre qu'il fit, ſous le nom de Lucius, à *Iſis*. On ne peut douter qu'il ne s'y ſoit conformé aux formules uſitées en pareil cas. Il s'adreſſe ainſi à cette déeſſe: « Toi que les dieux céleſtes » honorent, que les divinités infernales redoutent; » déeſſe qui imprimes le mouvement à notre globe, » qui éclaires le ſoleil, gouvernes l'univers, & » foules aux pieds le tartare, les aſtres t'obéiſſent; » tu réjouis tous les dieux; tu règles l'ordre des » ſaiſons; les élémens te ſont aſſervis; les vents » ne ſouffient & les nuages ne s'aſſemblent qu'à » ton gré; les ſémences ne peuvent germer ni » croître ſans toi, &c.... » *Iſis* avoit dit elle-même en apparoiſſant à Lucius: « me voici, la » nature, mère de toutes choſes, ſouveraine de » tous les élémens, l'origine des ſiècles, la pre- » mière des divinités, la reine des mânes, la plus » ancienne habitante des cieux, l'image uniforme » des dieux & des déeſſes. Les voûtes éclatantes » du ciel, les vents ſalutaires de la mer, & le dé- » plorable ſilence des enfers, reconnoiſſent mon » pouvoir abſolu. Je ſuis la ſeule divinité révérée » dans l'univers ſous pluſieurs formes, avec di- » verſes cérémonies, & ſous différens noms. Les » phrygiens m'appellent la mère des dieux; les » cypriotes, Vénus paphienne; les athéniens, Mi- » nerve cécropienne; les habitans d'Éleuſis, l'an- » cienne Cérès.... Les égyptiens, recomman- » dables par l'antiquité de leur doctrine, ſont les » ſeuls qui m'honorent d'un véritable culte, & qui » me donnent mon vrai nom: *la reine* Isis ». (*Apul. métam. l. XI, p.* 226). Dans ce langage d'un polythéiſme raffiné, on ne peut méconnoître le panthéiſme, la nature déifiée, le ſyſtême de l'ame du monde, en un mot le ſpinoſiſme. Si l'on y cherchoit le dogme de l'unité de dieu, en prenant à la lettre quelques expreſſions iſolées, ce ſeroit vouloir s'éloigner du véritable ſens d'un texte très-clair. Quoique les principes de la ſecte de l'auteur, l'éclectiſme, ſemble en général y répugner, cependant il étoit trop conforme à l'ancienne doctrine égyptienne, pour qu'on n'oſât s'en écarter dans les myſtères *iſiaques*. Tout le diſcours d'*Iſis* n'eſt en effet qu'une explication ou ſimple commentaire de ces mots: *je ſuis tout ce qui a été, eſt & ſera*, de la fameuſe inſcription gravée en caractères hiéroglyphiques ſur la porte du temple de la déeſſe à Saïs (*Jambl. de myſt.* §. *VIII, c.* v), & dont nous avons deux traductions grecques. (*Ap. Plut. de Iſ. & Oſir. Procl. in Tim. Plat. p.* 30). D'ailleurs ceux qui ont prétendu qu'Apulée fait enſeigner ici aux initiés le dogme de l'unité, n'ont pas ſans doute remarqué un autre paſſage du même ouvrage de cet écrivain où Oſiris eſt mis fort au-deſſus de toutes les divinités. Conſéquemment *Iſis* ne pouvoit-être la première, encore moins la ſeule.

On enſeignoit dans les myſtères *iſiaques* une autre doctrine, celle qui concernoit la vie future. Lorſque Lucius dit qu'il arriva aux confins de la mort, & foula aux pieds le ſeuil de Proſerpine, n'eſt-ce pas une allégorie aſſez claire, ſur les craintes dont il s'imaginoit être débarraſſé par ſon initiation? Mais toute difficulté s'évanouit par ces promeſſes que lui fait *Iſis*: « Tu vivras heureux, » tu ſeras plein de gloire ſous ma protection. » Quand ayant atteint le terme ordinaire de la vie, » tu deſcendras aux enfers, là tu habiteras les » champs-élyſées!... Si, par ton zèle pour mon » culte, & par une chaſteté inviolable, tu mé- » rites mes faveurs, tu ſauras qu'il eſt en mon » pouvoir de prolonger tes jours au-delà du tems » que le deſtin a preſcrit ». (*Ibid. p.* 227). A l'eſpoir de jouir après la mort d'une félicité aſſurée, ſe joignoit donc celui d'une vie longue & heureuſe, ſur lequel il n'eſt jamais difficile de tromper les hommes, parce que leur bonheur conſiſte à céder à la force de cette illuſion.

Non ſeulement *Iſis* étoit regardée comme ayant le pouvoir d'arrêter l'exécution des arrêts des

parques, de détourner les malignes influences des aſtres, de calmer les orages de la fortune, mais encore de diſſiper ceux de la mer, & de faire échapper les navigateurs aux périls dont elle les menace. (*Ibid p.* 226, 241, *&c.*) C'eſt pourquoi on conſacroit à la déeſſe un navire, & on célébroit ſa fête dès que les tempêtes qui règnent pendant l'hyver, ne ſe faiſoient plus ſentir, & que les flots, devenus paiſibles, permettoient aux bâtimens d'appareiller. Perſonne n'ignore que l'heureuſe poſition de Corinthe l'avoit rendue le centre du commerce maritime de la Grèce; il n'eſt donc point étonnant qu'elle fût celui du culte d'*Iſis*, protectrice de la navigation. Quoique les égyptiens ne puſſent ſouffrir la navigation autant par goût que par principe religieux, cela ne les empêchoit pas néanmoins de faire honneur de ſa découverte à cette déeſſe en lui attribuant l'invention des voiles (*Hygin*, *fab. CCLXXVII*), & la conſtruction du premier navire. (*Fulgent. l. I, c. XXV*).

Il eſt aſſez probable que le culte d'*Iſis* paſſa de Corinthe à Rome, puiſque cette déeſſe portoit auſſi le ſurnom de Pélagique (*inſcrip. ap. Grut. p.* 313, *n°.* 18) dans cette dernière ville où ſon origine remontoit au temps de Sylla. (*Apul. l. XI, p.* 246). Comme toutes les divinités égyptiennes, *Iſis* y fut d'abord ſupportée avec peine (*Macrob. Saturn. l. I, c. VII*), enſuite chaſſée avec Sérapis du capitole, malgré les rumeurs du peuple, ſous le conſulat de Piſon & de Gabinius, l'an 58 avant. J. C. Elle ne revint que peu de temps avant les guerres civiles dans cette capitale du monde, où ſes myſtères s'établirent alors, & eurent de nombreux partiſans. Appien raconte que l'édile Voluſius cherchant à éviter la proſcription des triumvirs, emprunta d'un *iſiaque* ſa robe de lin & ſon maſque à tête de chien. Dans cet équipage il ſe rendit par les chemins ordinaires, un ſiſtre à la main, & demandant l'aumône, auprès du jeune Pompée. (*Appian. de bell. civil. l. IV, t. II, éd. var. p.* 99,091). Si les yeux, comme le remarque très-bien Fréret (*Acad. des inſcript. t. XVI, p.* 276), n'avoient pas été accoutumés à voir des hommes dans ce biſarre ajuſtement, rien n'étoit plus propre à faire arrêter Voluſius par les premiers qui l'euſſent rencontré.

Virgile parle avec tant de mépris des divinités égyptiennes, que ſon ancien commentateur, Servius, penſe que leur culte ne fut introduit, ou, ſi l'on veut rétabli à Rome, qu'après le règne d'Auguſte. Sous les ſucceſſeurs de ce prince la ſuperſtition ſemblant croître avec la dépravation générale des mœurs, les myſtères d'*Iſis* eurent beaucoup de vogue; & au temps de Domitien, ils n'étoient plus que ceux de la débauche. (*Juven. ſat. VI, v.* 488). C'étoit dans les jardins du temple même de cette déeſſe que les adultères ſe commettoient, & les femmes s'y proſtituoient ſans crainte. En falloit-il davantage pour mériter à cette cérémonie la protection de Commode & de Caracalla? On y vit le premier la tête raſe, avec la figure d'Anubis ſur les épaules, & ſe ſervant de ſon muſeau de chien pour aſſommer les aſſiſtans. D'autres fois il forçoit les malheureux initiés de ſe frapper la poitrine juſqu'à courir un danger éminent de mort. (*Æl. Lamprid. hiſt. Auguſt. t. I, p.* 499). On ignore ſi Caracalla fut moins inhumain dans les mêmes cérémonies; il y porta auſſi la ſtatue d'Anubis; mais il ſurpaſſa Commode par ſa magnificence, en élevant des temples à *Iſis*. (*Æl. Spartian. Ibid. p.* 728).

Le plus célèbre de ces édifices étoit celui du champ de Mars, où ſe faiſoient les cérémonies de l'initiation à laquelle on ſe préparoit, pendant dix jours, par l'abſtinence de la chair & une continence rigoureuſe. L'une & l'autre étoient néceſſaires aux myſtères d'Oſiris (*Apul. métam. l. XI, p.* 243), remarquables par quelques pratiques différentes de celles des myſtère d'*Iſis*, quoique le culte de ces deux divinités fût réuni. Les thyrſes, les branches de lierre, étoient conſacrés ſpécialement à la première, & portés par les initiés, à ces cérémonies myſtérieuſes. Comme la réception des initiés rendoit beaucoup d'argent aux prêtres, il n'eſt point étonnant, non-ſeulement qu'on trouvât dans le même temple deux ſortes de myſtères, mais encore qu'on s'y fit initier juſqu'à trois fois. C'étoit à la dernière initiation, à cauſe de la vertu prétendue de ce nombre, qu'on promettoit aux adeptes une félicité inaltérable. (*ibid.*) L'aſſemblée étoit enſuite congédiée avec cette formule: *quod felix itaque ac fauſtum ſalutareque tibi ſit.* (*Ibid.*)

(*L'article précédent eſt tiré des Recherches ſur les myſtères du paganiſme, de M. de Sainte-Croix*).

Les *iſiaques* chantoient deux fois le jour les louanges d'Iſis. Le matin à la première heure, c'eſt-à-dire, au lever du ſoleil, lorſqu'ils ouvroient ſon temple, ce qu'ils appelloient *ouverture*, ils ſaluoient la déeſſe, & appelloient cette cérémonie *ſalutation* ou *exercice*. Enſuite ils demandoient l'aumône tout le jour, & revenoient à la huitième heure; ils adoroient alors une ſeconde fois debout la ſtatue d'Iſis, l'accommodoient & la couvroient, puis ils fermoient ſon temple. Telles étoient la vie & les fonctions des *iſiaques*. Ces *Iſiaques* reſſembloient aux galles, de même qu'Iſis étoit Cybèle. Ils ne ſe couvroient les pieds qu'avec des écorces fines du roſeau appellé *papyrus*; c'eſt pour cela que Prudence & d'autres ont dit qu'ils alloient nuds pieds. Il y a une ſtatue antique à Rome, qui repréſente un *Iſiaque* avec une beſace & une clochette à la main, ſoit que ces prêtres s'en ſervi-ſſent en demandant l'aumône, ſoit qu'elle fût d'u-

Digitized by Google

ſage dans leurs ſacrifices, comme Lucien l'a dit. Les *Iſiaques* ne ſe revêtoient que de robes de lin, parce qu'Iſis avoit appris aux hommes à cultiver & à travailler le lin. Ils ne mangeoient ni cochon, ni mouton, & ne ſaloient jamais leurs viandes, afin d'être plus chaſtes. Ils mêloient beaucoup d'eau dans leur vin, & ſe raſoient la tête.

« Il eſt bon, dit M. Paw, de faire quelques conſidérations ſur le prétendu zèle à faire des proſélytes, qu'on attribue aux égyptiens, parce qu'on trouve dans différentes contrées une infinité de temples où le ſervice divin ſe faiſoit préciſément ſuivant les rits *iſiaques* par des prêtres raſés, vêtus de lin, & dont la probité étoit très-ſuſpecte. Mais jamais les véritables égyptiens ne ſe ſoucièrent de faire des proſélytes; & ce ſont des grecs aſiatiques qui ont porté le culte d'Iſis dans les iſles de l'Archipel, à Corinthe, à Tithorée, & dans preſque toutes les villes d'Italie, où l'on recevoit les néophytes ſans les ſoumettre à la circonciſion, qu'on regardoit en Egypte comme une opération indiſpenſable. Quelques temples d'Iſis, tels que celui de Bologne, peuvent avoir joui de revenus fixes, parce qu'ils étoient fondés par des familles romaines, ou par de riches affranchis; mais la plupart des autres n'étoient deſſervis que par des prêtres mendians, qui heurtoient aux portes avec leurs ſiſtres, & qui faiſoient croire au vulgaire qu'il n'y avoit point de différence entre commettre un énorme ſacrilège, & leur refuſer l'aumône.

Ecquis ita eſt audax, ut limine cogat abire
Jactantem Phariâ tinnula ſiſtra manu?

OVID. de Pont. I.

Ce mal vint bientôt à ſon comble, ſans que la police, qui vouloit l'arrêter au moins à Rome & en Italie, ait pu y réuſſir; parce que le ſénat & les empereurs employèrent d'auſſi mauvais moyens pour extirper les *iſiaques* que pour extirper les juifs & les aſtrologues.

« Au reſte, nous ne voulons pas nier abſolument que ſous le règne des Ptolémées il ne ſe ſoit mêlé de temps en temps parmi ces vagabonds, & même parmi les galles de vrais égyptiens, que la pauvreté perſécutoit chez eux, & qui étoient des gens de la lie du peuple, dont toutes les eſpérances ſe fondoient ſur la crédulité & la ſuperſtition.

Il eſt encore queſtion chez les anciens & ſurtout chez Apulée de petits carêmes égyptiens, qui n'étoient que de dix jours, & dont la principale rigueur conſiſtoit en ce qu'il n'étoit pas permis alors de coucher avec ſa femme; ce qui excita de grandes plaintes en Italie, lorſque le culte d'Iſis y devint dominant, malgré toutes les précautions priſes par le ſénat pour le réprimer. Il nous eſt reſté ſur ce ſujet une élégie très-remarquable de Properce, qui n'uſe pas, comme on l'a cru, d'une licence purement poétique, lorſqu'il menace la déeſſe *Iſis* de la faire chaſſer de Rome: car enfin elle en avoit été chaſſée plus d'une fois, comme on l'a vu par les révolutions arrivées à ſon temple tant de fois relevé de deſſous ſes ruines:

Triſtia tam redeunt iterum ſolennia nobis.
Cynthia jam noctes eſt operata decem
.....
Qua dea jam cupidos toties diviſit amantes,
Quacumque illa fuit, ſemper amata fuit. &c.

« Comme les romains, d'ailleurs ſi tolérans envers les cultes les plus abſurdes, apportés en Italie par des fanatiques errans ou par des peuples vaincus, ont très-ſouvent perſécuté la religion égyptienne avec fureur, on a cru qu'ils y avoient été engagés par les déſordres, dont le temple d'*Iſis* à Rome fut accuſé long-temps avant Décius Mundus & Paul ne; mais il paroît par un paſſage du 42.me livre de Dion, que les aruſpices & les ſacrificateurs des divinités indigènes, excitoient ſous main la perſécution; & comme de tels hommes étoient incapables de donner de bons conſeils, les romains ſe rendirent véritablement ridicules en ſuivant leur avis: car quoi de plus ridicule que de voir ce temple d'*Iſis* à Rome, démoli juſqu'aux fondemens par arrêt du ſénat, & de le retrouver bientôt après relevé: il fut de la ſorte alternativement abattu & reconſtruit huit ou neuf fois; ce qui y attira un concours extraordinaire de peuple, & occaſionna en grande partie cette ſolitude affreuſe qui régnoit autour des autres dieux de la capitale, ſi négligés dans leurs ſanctuaires, que, ſuivant l'expreſſion de Properce, les araignées y filoient paiſiblement leur toile: *velavit aranea fanum* (*lib. II. eleg. V.*). Ces choſes n'étoient pas ſur un autre pied, lorſque St. Jérôme vint à Rome: *fuligine aranearum telis omnia Romæ templa cooperta ſunt*, dit-il. Preuve que les romains étoient très-peu attachés à leur religion, lors même qu'ils perſécutèrent celle de l'Egypte ».

ISICIUM, ΙΣΙΚΙΟΝ, } boyaux farcis, andouilles, ſauciſſes. On les appelloit auſſi *eſiciata*. Les anciens en mettoient dans le corps des oiſeaux qu'ils ſervoient dans les repas, tels que les oies & les poules:

Eminet impleto pullorum carnibus anſer,
Et varias menſa torridus ambit opes.
Inguinibus nam portat olus, ventriſque ſoluti
Traditur è medio eſiciata nitens.

Apicius (*de re coquin.* 2.) parle d'une vulve de truie farcie comme une andouille, *vulvula efficiata*. Lampride (*cap. XIX.*) dit qu'Elagabale fit servir le premier des boudins farcis de poissons, de crabes & d'autres crustacées. Cependant les livres attribuées à Apicius, que l'on croit avoir écrit sous Tibère, en font mention.

ISINDUS, en Camphylie. ΙΣΙΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRR. en bronze. *Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

ISIS étoit avec Osiris la plus grande divinité des égyptiens. C'étoit à la fois sa sœur, son épouse & sa mère, mais sous des rapports différens. Plutarque nous donne la clef de cette allégorie astronomique (*de Isid. & Osiride*), en nous disant qu'*Isis* & *Osiris* étoient la lune & le soleil, qu'ils gouvernoient tout l'univers, en nourrissoient toutes les substances, & qu'enfin ils présidoient à la génération de tous les êtres. Sous ce rapport ils étoient frère & sœur. Dans les premiers temps les égyptiens rendirent un culte particulier au soleil & à la lune sous leurs noms ordinaires ou vulgaires. Mais les prêtres enveloppèrent bientôt de ténèbres un culte aussi simple, & ils déguisèrent jusqu'aux noms de ses objets. Le soleil & la lune devinrent Osiris & *Isis*. Celle-ci prit même le nom égyptien (ou Cophte) de la lune, *Joh* ou *Pi-Joh*. C'est sur ce léger fondement qu'Hérodote (*lib. cap. I. V.*) a trouvé une ressemblance & même l'identité entre l'*Isis* égyptienne & Jo, fille d'Inachus. (*Voyez* Jo.)

Les égyptiens voyant que la fertilité de leur pays dépendoit des débordemens du Nil, & que ceux-ci dépendans des pluies du solstice d'été, accompagnoient les premières phases de la lune après cette époque, attribuèrent d'abord à cet astre la vertu fécondante, ou génératrice, & ensuite à *Isis* son symbole mythologique. De la variété des phases vinrent les cornes de vache dont *Isis* est si souvent coëffée; de la vertu fécondante vint sa ressemblance avec Cérès des grecs. Les égyptiens reconnoissant deux principes fécondans de l'univers, le chaud & l'humide, reconnurent pour les premières divinités Osiris ou le soleil, qui produit la chaleur pendant le jour, & *Isis* ou la lune, qui produit, selon l'opinion etronée des anciens, l'humidité pendant la nuit. Cette humidité, toujours selon les égyptiens, enfloit le Nil dans les montagnes de l'Ethiopie, & le faisoit déborder sur l'Egypte desséchée, brûlée par les feux du printemps & des tropiques. De là vinrent *les larmes d'Isis* tant desirées par ce peuple superstitieux, tant invoquées dans les mystères, & tant célébrées dans les écrits des grecs qui connurent l'Egypte: de là vinrent encore les attributs ordinaires d'*Isis* (*Servius in Æneid.* 8. *vers* 596.), le sistre qui exprime par ses sinuosités celles du débordement, & le vase ou seau qui désigne la rentrée du fleuve dans son lit, ou dans un seul canal.

Telle fut l'*Isis* céleste; mais Osiris étant descendu du ciel-planétaire pour devenir le fleuve nourricier de l'Egypte, *Isis* devint aussi terrestre, & ce fut alors la terre elle-même (*Macrob. Saturn.* 1. 21.) que le Nil fécondoit; ce fut l'épouse d'Osiris; ce fut la déesse dont la vache, instrument du labourage, devint le symbole; ce fut enfin une divinité semblable à Cérès des grecs. Mais l'*Isis* terrestre ne représenta pas la terre entière (*Plutarch. de Isid. & Osir.*), ni même toute la terre de l'Egypte; elle représenta seulement cette portion de terre que le Nil traversoit & rendoit féconde. Les contrées sèches & stériles de l'Egypte, dont le Nil n'approchoit jamais, furent représentées par Nephthys. *Voyez* ce mot.

La superstition ne se repose jamais; elle crée toujours de nouveaux fantômes. *Isis* fut non-seulement la lune, mais encore la collection de tous les êtres sublunaires, ou plutôt l'ame du monde, la φυσις des grecs (*Saturn.* 1. *cap.* 20 & 21.): cette nature qui a toutes les formes, ΦΥΣΙΣ ΠΑΝΑΙΟΛΟΣ ΠΑΝΤ. ΜΗΤ. & qui est mère de tout, comme l'appelle une inscription dans Gruter (XXVI. 7.): cette nature-myrionyme, ou à mille noms. *Isis* étant la nature universelle, la mère des êtres, fut aussi la mère d'Osiris ou du soleil. C'étoit la doctrine qu'enseignèrent au temps des Ptolémées sur *Isis* les prêtres d'Egypte; c'est-à-dire, que voulant se rapprocher des grecs, ils empruntèrent les opinions des pythagoriciens, des platoniciens & des stoïciens sur la nature, sur l'ame du monde, & ils les appliquèrent à *Isis*. De là vint que ces mêmes grecs crurent reconnoître leur Minerve dans *Isis*, surnommée *Neith*, leur Diane dans *Isis*, surnommée *Bubaste*, leur Latone dans *Isis*, surnommée *Buto*, leur Hécate dans *Isis*, surnommée *Tithrambo*, &c., &c. *Voyez* tous les articles des divinités égyptiennes femelles.

Après avoir débrouillé, à l'aide de Jablonski, le cahos des fables égyptiennes sur *Isis*, je vais rapporter les fables grecques qui ont rapport à la même divinité.

Plutarque dit qu'elle étoit fille de Saturne & de Rhéa, & qu'elle eut pour frère & pour ami Osiris. Il ajoute, suivant une tradition extravagante, qu'*Isis* & Osiris conçus dans le même sein, s'étoient mariés dans le ventre de leur mère, & qu'*Isis* en naissant étoit déjà grosse d'un fils. *Voyez* Arueris. Ils régnèrent en Egypte, vivant dans

Digitized by Google

une parfaite union, s'appliquant l'un & l'autre à polir leurs ſujets, à leur enſeigner l'agriculture, & les autres arts néceſſaires à la vie. Oſiris ayant perdu la vie par les embuches de Tiphon ſon frère, *Iſis*, après l'avoir long-temps pleuré, lui fit de magnifiques funérailles, vengea ſa mort en pourſuivant le tyran, & après l'avoir fait périr, elle gouverna l'Egypte durant la minorité de ſon fils Horus. Après ſa mort, les égyptiens l'adorèrent avec ſon mari; & parce qu'ils s'étoient appliqués pendant leur vie à enſeigner l'agriculture, le bœuf & la vache devinrent leurs ſymboles: on inſtitua des fêtes en leur honneur, dont une des principales cérémonies étoit l'apparition du bœuf Apis. On publia enſuite que les ames d'*Iſis* & d'Oſiris étoient allées habiter dans le ſoleil & dans la lune, puiſqu'ils étoient devenus ces aſtres bienfaiſans; en ſorte qu'on confondoit leur culte avec celui du ſoleil & de la lune. Les égyptiens célébroient la fête d'*Iſis*, dans le temps qu'ils la croyoient occupée à pleurer la mort d'Oſiris, c'étoit le temps que l'eau du Nil commençoit à monter; ce qui leur faiſoit dire que le Nil, après s'être groſſi des larmes d'*Iſis*, inonde & fertiliſe leurs terres.

Iſis paſſa enſuite pour être la déeſſe univerſelle, à laquelle on donnoit différens noms, ſuivant ſes différens attributs. Ecoutons Apulée, qui fait ainſi parler cette déeſſe: « Je ſuis » la nature, mère de toutes choſes, maîtreſſe » des élémens, le commencement des ſiècles, la » ſouveraine des dieux, la reine des mânes, la » première des natures céleſtes, la face uniforme » des dieux & des déeſſes; c'eſt moi qui gouverne » la ſublimité lumineuſe des cieux, les vents ſalu- » taires des mers, le ſilence lugubre des enfers. » Ma divinité unique, mais à pluſieurs formes, eſt » honorée avec différentes cérémonies & ſous » différens noms. Les Phéniciens m'appellent la » peſſinuntienne, mère des dieux; ceux de Crète, » Diane, Dictynne; les ſiciliens, Proſerpine » Hygienne; les éleuſiniens, l'ancienne Cérès; » d'autres, Junon, d'autres, Bellone quelques- » uns Hécate. Il y en a auſſi qui m'appellent » Rhamnuſia; mais les égyptiens m'honorent » avec des cérémonies qui me ſont propres & » m'appellent de mon véritable nom, la reine » *Iſis* ». On a trouvé une ancienne inſcription qui confirme l'idée d'Apulée, la voici:

Déeſſe Iſis qui eſt une & toutes choſes.

Les grecs qui vouloient ramener toute l'antiquité à leur propre hiſtoire, ont prétendu qu'*Iſis* étoit la même qu'Io, fille d'Inachus, quoique leurs fables ne ſe reſſemblent en rien; c'eſt pour cela qu'on trouve quelques ſtatues d'*Iſis* avec des cornes de vache, quoiqu'on les prenne auſſi pour les cornes ou le croiſſant de la lune. *Voyez* Io.

Iſis étoit ſur-tout honorée à Bubaſte, à Copte & à Alexandrie. « A Copte, dit Elien (*Hiſt. des* » *animaux, liv. X. ch. XXIII.*), on honore la » déeſſe *Iſis* en bien des manières: une entr'autres » eſt le culte que lui rendent les femmes qui pleu- » rent la perte de leurs maris, de leurs enfans & » de leurs frères. Quoique le pays ſoit plein de » grands ſcorpions, dont la piquure donne » promptement la mort, & eſt ſans remède, & » que les égyptiens ſoient fort attentifs à les évi- » ter; ces pleureuſes d'*Iſis*, quoiqu'elles couchent » à platte terre, qu'elles marchent pieds nuds, & » même, pour ainſi dire, ſur ces ſcorpions per- » nicieux, n'en ſouffrent jamais de mal. Ceux de » Copte honorent auſſi les chèvres, diſant que » la déeſſe *Iſis* en fait ſes délices; mais ils man- » gent les chevreuils ». Un homme étant entré dans le temple d'*Iſis*, à Copte, pour ſavoir ce qui ſe paſſoit dans les myſtères de cette déeſſe, & en rendre compte au gouverneur; il en fut en effet témoin, s'acquitta de ſa commiſſion; mais il mourut auſſi-tôt après, dit Pauſanias, qui ajoute à cette occaſion: il ſemble qu'Homère ait eu raiſon de dire que l'homme ne voit point les dieux impunément. Les romains adoptèrent avec beaucoup de répugnance le culte d'*Iſis*: il fut long-temps proſcrit à Rome, peut-être à cauſe de ſes figures biſarres; mais après qu'il eut forcé les obſtacles, il s'y établit ſi bien, qu'un grand nombre de lieux publics prit le nom d'*Iſis*. Il eſt vrai qu'on donna à ſes ſtatues une forme plus ſupportable.

Le ſymbole le plus familier d'*Iſis*, eſt le ſiſtre qu'on lui met à la main. L'uſage du ſiſtre, dans les myſtères d'*Iſis*, étoit auſſi général que celui de la cymbale dans ceux de Cybèle, & avoit le même but, celui de faire du bruit dans les temples & dans les proceſſions; ces ſiſtres rendoient un ſon à peu près ſemblable à celui des caſtagnettes.

Ajoutons enfin, que le culte d'*Iſis* paſſa d'Egypte juſque dans les Gaules. On croit même que la ville de Paris en a pris ſon nom (*παρὰ ἰσιδος*, près du temple d'*Iſis*), & qu'il y avoit à Iſſi, près de Paris, un temple d'*Iſis*, comme pluſieurs monumens en font foi.

Pour les détails du culte d'*Iſis*. *Voyez* ISIAQUES.

Les feuilles dont *Iſis* eſt ordinairement couronnée, ſont des feuilles de *muſa*, eſpèce d'arbre fort commun aux environs de Damiette, & que Théophraſte a mis dans la claſſe des palmiers. Si c'eſt de cet arbre qu'on a dit (*Horus Apoll. hierog. lib. I. c. XXIII.*), qu'il pouſſoit une ſeule branche à chaque lunaiſon, & que les égyptiens l'employoient dans leur écriture ſymbolique, on ne doit pas être ſurpris que ſes feuilles ſoient entrées dans la parure d'*Iſis*, divinité qui n'étoit pas différente de la lune. A l'égard des cornes, Héro-

dote rapporte que les égyptiens repréſentoient cette déeſſe avec des cornes de bœuf, de la même manière que les grecs repreſentoient Io ; & Plutarque dit que Mercure mit une tête de bœuf ſur celle d'*Iſis*, à la place du diadême qu'Horus venoit de lui ôter. Mais comme il ne faut pas beaucoup s'arrêter à ces ſortes de traditions, je penſerois plutôt que les cornes de bœuf ayant été dans les plus anciens temps l'emblême de la puiſſance, elles entroient dans le nombre des attributs qui caractériſoient les princes & les dieux ; & je me fonde ſur un paſſage de Sanchoniaton, où il eſt dit, qu'Aſtarte mit ſur ſa tête *la marque de la royauté*, c'eſt-à-dire une tête de taureau.

« On doit, dit Winckelmann, aſſigner une haute antiquité aux deux grandes ſtatues de femmes conſervées au cabinet du capitole ; ces ſtatues ſont apparemment d'*Iſis*, quoiqu'elles n'aient pas de cornes ſur la tête. Les cornes de cette déeſſe indiquent les phaſes de la lune, ainſi que nous le voyons par une de ces figures en bronze, exécutée dans le ſtyle égyptien le plus ancien ».

« Quelques figures de femmes, ou, pour mieux dire, quelques images d'*Iſis*, portent ſur la tête une parure qui reſſemble à un tour de cheveux poſtiches ; mais à la plupart de ces figures, & ſurtout à la grande *Iſis* du capitole, ce tour paroît compoſé de plumes. Ce qui donne le plus de vraiſemblance à cette conjecture, c'eſt une *Iſis* que j'ai inſéré dans mes monumens de l'antiquité ; on voit ſur ſa coëffure une poule de Numidie, dont les ailes ſe tabartent ſur les côtés, & dont la queue deſcend par-derrière ».

« Le vêtement des deux *Iſis* grecques eſt garni de franges, ainſi que le ſont les manteaux des rois captifs ; par-là, à ce qu'il paroît, on a voulu déſigner une divinité dont le culte étoit venu des pays étrangers. Cette ſorte de vêtement, appellé *gauſapum*, étoit garni de filets : dès qu'il fut introduit à Rome, les femmes en portèrent l'hiver. Après cette remarque, j'ai obſervé toutes les figures d'*Iſis* par rapport à l'habillement, & j'ai découvert que toutes, ſans exception, portent le manteau de cette déeſſe. C'eſt au moyen de ce caractère que j'ai reconnu pour une *Iſis* le torſe d'une ſtatue coloſſale, placée contre le palais de Veniſe à Rome, & appellée par le peuple la *Dona Lucretia*. C'eſt ainſi qu'eſt ajuſtée encore une belle *Iſis* de bronze, de la hauteur d'une palme, conſervée au cabinet d'Herculanum. Il en eſt de même de deux ou trois figures plus petites de cette déeſſe du même cabinet. Toutes ces figures ont les attributs de la Fortune ».

Pour compléter l'article d'*Iſis*, je vais donner la deſcription de quelques-unes des pierres gravées de Stoſch, relatives à cette déeſſe.... Sur une pâte de verre dont l'original étoit au collège de St. Ignace de Rome, on voit une belle tête d'*Iſis*. L'ornement qui eſt autour du cou, & qui deſcend juſqu'à la gorge, eſt une eſpèce de mantelet ou mantille, compoſée de pluſieurs rangs de globules faits comme des perles, ainſi qu'on en voit à quelques momies. Un des plus beaux (*Venuti, Collect. Manum. tab. III.*) canopes de baſalte du cardinal Alexandre Albani, a une mantille ſemblable ; on croit y diſtinguer au premier rang le fruit du *Perſea*, dont le bas reſſemble à un cœur, au ſecond, les feuilles de cet arbre qui avoient la figure d'une langue, & au troiſième, une file de globules.

Sur une pâte antique, tête d'*Iſis* en face, avec des cornes.

Sur une ſardoine, tête d'*Iſis* en face, coëffée d'une peau de vache, avec une maſſue au côté droit, & au gauche une corne d'abondance.

Sur une ſardoine, tête d'*Iſis* en face, coëffée comme la précédente, & trois étoiles autour. Cette conſtellation étoit appellée (*Horapollo Hier. lib. I. c. III.*) *Sothys* par les égyptiens, & *Aſtrokynos* par les grecs ; c'étoit la canicule.

Sur une ſardoine, tête d'*Iſis* jointe à une tête de vache.

Sur une agathe-onyx on voit une femme aſſiſe tenant de la droite un papillon. Elle a au-deſſus de ſa robe une écharpe de plumes qui lui couvre les jambes. Il y avoit à Rome, au ſiècle paſſé, un fragment égyptien qui repréſentoit une *Iſis*, avec des ailes attachées à ſes hanches, qui étant pliées la couvroient juſqu'aux jambes. Une (*Pignor. lit.* 2.) *Iſis* de la table Iſiaque a la même eſpèce d'ailes d'une longueur à lui couvrir même les pieds.

Sur une calcédoine, en forme de ſcarabée, paroît *Iſis* debout tenant un ſerpent dans la main droite ; Apulée (*Metam. l. XI. p.* 360.), dans ſa viſion, la repréſente avec cet attribut

Sur une pâte de verre, *Iſis* debout en face tient un filtre de la main droite, & de la gauche une cruche, qui déſigne le vaſe rempli d'eau qu'on portoit devant toutes les proceſſions (*Apuleius Metam. l. XI. l. C.*) qu'on faiſoit en ſon honneur. Ce vaſe porté par *Iſis*, ſe nomme en latin (*Serv. ad l. VIII. Æneid. p.* 550.) *cymbium* ou *ſitella*. Le même ſujet s'y voit encore ſur une cornaline & ſur une prime d'émeraude.

Sur une cornaline, *Iſis* debout tient de la main droite un filtre, avec la cruche ſuſpendue au bras gauche, & de cette main une patère d'où s'élève un ſerpent.

Sur une cornaline, *Iſis* debout tient de la main droite un filtre & un timon, & de la gauche une corne d'abondance. Il n'eſt pas ordinaire de trou-

Digitized by Google

ver le timon pour attribut d'*Iſis*; mais comme on voit ſur un médaillon (*Buonarroti Oſſerv. Sopra Alcuni Medaglioni*, *p.* 225.) de l'empereur Macrin des Némeſis avec le timon, & que Némeſis eſt coeffée avec des plumes d'oiſeau de Numidie, à la manière d'*Iſis*, le timon peut encore convenir à *Iſis*.

Sur une cornaline, *Iſis-Pharia* debout tenant des deux mains une voile de vaiſſeau.

Sur une cornaline, *Iſis* aſſiſe tenant ſon fils Horus dans ſes bras, comme on la voit ſur le revers (*Triſtan, tom. I.* 510. *Patin Num. Imp. p.* 197) d'une médaille d'Hadrien, & ſur une autre pierre gravée. (*Pignor. tab. I. Iſiac. pl.* 34.) Mais ce qui fait le prix de la nôtre, c'eſt qu'*Iſis* eſt dans l'attitude de mettre le doigt dans la bouche d'Horus, pour (*Plutarch de Iſ. & Oſ. p.* 636. *edit. Euz. Stephani.*) l'allaiter ainſi, au-lieu de lui donner la mamelle; ce qui eſt conforme à la tradition. Sur un jaſpe rouge on voit le même ſujet.

Sur une cornaline, *Iſis* paroît à cheval ſur un chien. La bête inconnue au P. Montfaucon (*Ant. expl. tom. II. p.* 84.), dans une médaille qu'il ne cite point, ſur laquelle on voyoit *Iſis* à cheval, peut donc être un chien, animal qui étoit particuliérement conſacré à *Iſis*. Les chiens (*Diod. Sic. lib. I. p.* 78. *A.*) précédoient l'image de cette déeſſe dans les proceſſions ſolemnelles. Cette pierre eſt d'une belle gravure.

Sur une pâte de verre, Jupiter-Sérapis eſt aſſis dans une barque, & derrière lui eſt la Fortune qui a auſſi un boiſſeau ſur la tête comme Sérapis. Devant Jupiter on voit une tête, & *Iſis* debout qui gouverne le vaiſſeau; car c'étoit là (*Lucian. Dial. Deor. III. p.* 208.) la fonction de cette déeſſe. L'original (*Muſeum Florent. tom. I. tab. LVII. C.*) de cette gravure eſt dans le cabinet de S. M. I. à Florence.

Sur une pâte de verre, Mercure debout, parle avec une femme drapée & voilée, aſſiſe ſur un rocher, & derrière laquelle on apperçoit une branche d'arbre avec quelques feuilles. On pourroit croire que c'eſt ici une intrigue galante de Mercure, peut-être avec Acarallis, fille de Minos roi de Crète, (ſelon le ſcholiaſte d'Apollonius) de même qu'avec Rhéa, & qu'avec Herſé, fille de Cecrops roi d'Athènes.

Mais comme le voile ne convient pas à une jeune fille, & qu'il convient mieux aux matrones & aux déeſſes, on peut auſſi croire que la femme aſſiſe eſt *Iſis*; ce qui devient d'autant plus probable, que Mercure, ſelon la tradition, étoit le conſeiller & le premier miniſtre d'*Iſis* (*Diod. Sic. L. I. p.* 25. *lin.* 26.) pendant ſon gouvernement en Egypte, comme il l'avoit été d'Oſiris auparavant. Sur le tombeau d'*Iſis* il y avoit une colonne, avec cette inſcription: *Je ſuis Iſis, la reine de tout le pays, inſtruite par Mercure*, &c. Or ſelon cette idée, comme les feuilles, que l'on voit au bout de la branche qui eſt derrière la femme voilée, reſſemblent aſſez à celles du lierre, ce ſeroit là encore de quoi appuyer notre conjecture, du Winckelmann, puiſqu'Oſiris, mari d'*Iſis*, avoit découvert ou introduit cette plante en Egypte. (*Diod, Sic. Lib. I. p.* 23. *ad fin.*)

Iſis-Athenodoria, ſtatue d'*Iſis*, faite par Athénodore, un des ſculpteurs du ſublime groupe de Laocoon, étoit placée dans la douzième région de Rome, ſelon Victor.

Iſis-Atrypha (*Muratori Theſ. inſcr.* 73. 1., qui fuit la joie: épithète relative aux larmes *d'Iſis*.

Iſis-Myrionyma, à mille noms.

Iſis-Patricia, monument d'*Iſis*, placé dans la cinquième région de Rome. Nous n'en connoiſſons que le nom.

Iſis-Pelagia, qui préſide à la navigation. Elle avoit à Corinthe un temple ſous cette dénomination. (*Pauſan. Corinth.*

Iſis-Pharia, de Pharos, iſle ſituée en Egypte, vis-à-vis Alexandrie.

La troiſième région de Rome portoit le nom d'*Iſis*.

Isis eſt le nom d'un des cinq jours que les coptes ont ajouté à leur année, pour la faire de trois cens ſoixante-cinq jours: le quatrième des cinq jours qu'ils ont ajoutés, s'appelle *Iſis*. *Voyez* le P. Kirker, Fabricius, &c. Selon l'Aſtrologie des égyptiens, *Iſis* eſt la divinité qui préſide au ſigne du mois Parthénape, qui eſt le premier de l'année des égyptiens, & qui répond au mois de Septembre. *Voyez* Welſchius, Kirker, &c.

Isis (fête du vaiſſeau d'). *Voyez* Isiaques.

ISITERIES. *Voyez* Eisiteries.

ISLES. *Voyez* Iles.

ISMÈNE, ſœur d'Antigone, & des deux frères ennemis Etéocle & Polinice, naquit d'Œdipe & de Jocaſte. Dans l'Antigone de Sophocle, *Iſmène* n'oſe contrevenir aux ordres du roi, en entreprenant d'enſevelir Polinice; mais lorſqu'elle apprend que ſa ſœur, pour l'avoir entrepris, eſt condamnée à mort par le tyran, elle vient prendre part à ſon malheur, & ſe déclare complice. L'action eſt trop belle, dit elle, pour la déſavouer. Mais Antigone ne veut pas lui céder la gloire du crime & du ſupplice, & déclare au roi, qu'*Iſmène* n'y a aucune part. *Voyez* Antigone.

ISMÉNIAS. *Voyez* Thèbes.

Digitized by Google

ISMÉNIDES, nymphes du fleuve Iſménus. *Voyez* ISMENUS.

ISMÉNIE, ſurnom de Minerve : il y avoit à Thèbes deux temples de Minerve ; dans l'un elle s'appelloit Minerve *Iſménie*, à cauſe du fleuve Iſménus, ſur le bord duquel étoit ce temple.

ISMÉNIEN, ſurnom d'Apollon, qui lui venoit du fleuve Iſménus.

ISMÉNIUS, fils d'Apollon & de Mélie, reçut de ſon père le don de deviner : comme il étoit né ſur les bords du fleuve Ladon dans la Béotie, il donna ſon nom à ce fleuve, qui ſe nomma depuis *Iſménius*, ou *Iſménus*. *Voyez* MELIE.

Plutarque le géographe donne une autre origine au nom de ce fleuve. *Voyez* ISMENUS.

ISMÉNUS, fleuve de la Béotie, qui couloit auprès de Thèbes. On l'appelloit auparavant pied de Cadmus ; voici à quelle occaſion. Cadmus ayant tué à coup de flèches le dragon qui gardoit la fontaine, & craignant que l'eau n'en fût empoiſonnée, parcourut le pays pour en chercher une autre dont il pût boire ſans danger : étant arrivé à l'antre corcyréen par le ſecours de Pallas, il enfonça le pied droit dans le limon, & quand il l'en eut retiré, il en ſortit une rivière qu'on appella le pied de Cadmus. Peu de temps après, *Iſménus*, l'aîné des enfans de Niobé, voulant ſe délivrer des douleurs violentes que lui cauſoient les plaies faites par les flèches d'Apollon, ſe jetta dans le fleuve du pied de Cadmus, qui, depuis cet événement, porta le nom de ce jeune prince.

ISMÉNUS, fils d'Amphion & de Niobé. *Voyez* l'article précédent.

ISOLINA. Voyez MONOLINUM.

ISOPSÈPHE, adj. On appelle vers *iſopsèphes*, les vers conſtruits de manière que la ſomme des lettres numérales du premier diſtique, produiſe le même nombre que celle du ſecond. Les grecs n'avoient point d'autres chiffres que les lettres de leur alphabet. A ſignifie un, B. deux, Γ. trois, ainſi du reſte. Ils appelloient mots *iſopsèphes*, ceux dont les lettres calculées produiſent le même nombre ; ils avoient de même des vers qu'ils appelloient *iſopsèphes* pour les mêmes raiſons. Les anciens grammairiens avoient découvert pluſieurs vers *iſopsèphes* dans Homère ; mais c'étoit le haſard ſeul qui les avoit produits. Un certain Léonide s'aviſa d'en faire exprès, & il compoſa des épigrammes dont les deux premiers vers étoient *iſopsèphes* aux deux ſeconds. Quand l'épigramme n'étoit compoſée que de deux vers, & qu'on ne pouvoit par conſéquent oppoſer diſtique à diſtique ; pour lors on oppoſoit vers à vers ; c'eſt ce que Huet a remarqué dans l'épigramme du XIIe chapitre du VIe livre de l'Anthologie, commençant par ces mots : Εις ωρος ἰσον, qui n'eſt compoſée que de deux vers, & dont chacun forme le nombre de 4111. Ce mot vient de ἰσος, *æqualis*, & de ψηφος, *calculus*.

ISSA, iſle ſur les côtes de l'Illyrie.

M. Neumann lui attribue quelques médailles ; ſur leſquelles on lit ΙΣ & Σ.

ISSA dans l'iſle de Lesbos.

M. Neumann a publié une médaille de bronze de cette ville, avec une étoile pour type.

ISSA, nymphe que Mercure rendit mère du devin Prylis. *Voyez* CADMUS ou CADMILUS.

ISSÉ, fille de Macarée, ſe laiſſa ſéduire par Apollon déguiſé en berger.

ISSÉDONS, peuples voiſins des Hyperboréens, dit Hérodote ; ils n'avoient qu'un œil. Quand quelqu'un d'entr'eux, dit le même auteur, a perdu ſon père, tous ſes parens lui amènent beaucoup de bétail ; & après avoir coupé en morceaux le cadavre, ils mêlent les chairs avec celle des animaux, & les ſervent dans le feſtin ; réſervant ſeulement la tête du mort, qu'ils enchaſſent dans de l'or, & font une idole à laquelle ils offrent tous les ans des ſacrifices ſolemnels. Ces peuples devoient donc avoir une prodigieuſe multitude de dieux, ſi chaque chef de famille étoit ainſi honoré.

Ils n'avoient qu'un œil, c'eſt-à-dire que les grands froids de leur pays faiſoient qu'ils avoient preſque toujours ſur le viſage une eſpèce de maſque qui n'avoit qu'une ouverture pour les yeux ; ou bien on a voulu marquer par-là que ces peuples, voiſins du pôle, étant la moitié de l'année dans les ténèbres, n'avoient que la moitié de la lumière dont jouiſſent les autres hommes.

ISTER. C'eſt un des noms du Danube ; car ce fleuve, chez les anciens, n'avoit pas le même nom vers ſa ſource & dans la partie baſſe de ſon cours. Né dans cette partie de la forêt Hercinie, qu'on appelle la *forêt noire*, il coule rapidement entre la Germanie au nord, la Rhétie, les Noriques & la Pannonie au ſud : mais parvenu à l'extrémité de la Mœſie & à l'entrée de la Dace qu'on appelloit *Ripenſis*, il trouve en ſon chemin une barre de roches qui reſſerre ſon lit & le traverſe ; ce qui cauſe une chute ou caſcade dans ſes eaux. C'eſt de-là que le Danube prend le nom d'*Iſter*, qu'il conſerve juſqu'à la mer.

C'eſt

C'eſt un peu au deſſous de cette caſcade que Trajan fit conſtruire un pont pour s'aſſurer en tout temps le paſſage du fleuve & l'entrée dans la Dace. On en voit encore le reſte à l'entrée de la Bulgarie, entre Ferdau & Swérin; il étoit de vingt arches, larges de cent-vingt pieds romains. La longueur du pont étoit de cinq cent-vingt toiſes, c'eſt-à-dire que le Danube, en cet endroit, eſt ſept fois plus large que la Seine à Paris ſous le Pont-royal. L'*Iſter*, qui ſe jettoit autrefois par ſept embouchures dans le Pont-Euxin, n'en a plus que deux aujourd'hui. Ce grand fleuve reçoit plus de ſoixante rivières dans ſon cours. Malgré ſa rapidité, il eſt glacé preſque tous les hivers. C'eſt à la faveur des glaces que les daces & les ſarmates paſſoient le fleuve pour ravager les provinces ſituées au midi.

ISTHME *DE CORINTHE*. Les corinthiens diſoient, au rapport de Pauſanias, que le Soleil & Neptune avoient eu une diſpute au ſujet de leur pays, pour ſavoir à qui il devoit appartenir. Briarée, choiſi pour juge de ce différend, a jugea l'*iſthme* à Neptune, & le promontoire qui commande la ville, au Soleil. Depuis ce temps-là Neptune demeura en poſſeſſion de l'*iſthme*. Pluſieurs empereurs romains *entreprirent de percer, pour la commodité de la navigation, cet iſthme*, qui n'a que ſix milles de large; mais on n'en put jamais venir à bout: ce qui donna lieu au proverbe *iſthmum fodere*, percer l'iſthme, pour déſigner une choſe impoſſible.

ISTHMIENS (Jeux). *Voyez* ISTHMIQUES.

ISTHMIQUES, ou ISTHMIENS. Les jeux iſthmiques étoient les troiſièmes des quatre ſortes de jeux ou combats ſacrés ſi célèbres dans la Grèce. Ils ont pris leur nom de l'*iſthme* de Corinthe, où ils ſe célébroient. On diſoit qu'ils avoient été inſtitués par Siſyphe en l'honneur de Mélicerte, dont le corps avoit été porté par un dauphin, ou plutôt jetté par les flots ſur le rivage de l'iſthme. Plutarque, dans la vie de Théſée, en attribue la première inſtitution à Théſée, qui voulut en cela imiter Hercule, par qui les jeux olympiens avoient été établis. Il les conſacra à Neptune dont il ſe vantoit d'être fils, comme au dieu qui préſidoit particulièrement ſur l'*iſthme*.

Ces jeux ſe célébroient régulièrement tous les trois ans en été, & ils étoient regardés comme ſacrés, de ſorte qu'on n'oſa pas même les diſcontinuer, après que la ville de Corinthe eut été détruite par Mummius; mais on donna aux ſycioniens la charge de les continuer. Le concours y étoit ſi grand, qu'il n'y avoit que les principaux membres des villes de la Grèce qui puſſent y avoir place. Athènes n'avoit d'eſpace qu'autant que le voile du navire qu'elle envoyoit à l'*iſthme* en pouvoit couvrir. Les éléens étoient les ſeuls de tous les grecs qui n'y aſſiſtoient pas, pour éviter les malheurs que pourroient leur cauſer les imprécations que Molione, femme d'Actor, avoit faites contre ceux de cette nation qui viendroient à ces jeux. *Voy.* MOLIONE.

Les romains y furent admis dans la ſuite, & les célébrèrent avec tant de pompe & d'appareil, qu'outre les exercices ordinaires de la courſe, du pugilat, de la muſique & de la poéſie, on y donnoit le ſpectacle de la chaſſe, dans laquelle on faiſoit paroître les animaux les plus rares. Ce qui augmentoit encore la célébrité de ces jeux, c'eſt qu'ils ſervoient d'époque aux corinthiens & aux habitans de l'iſthme.

Les vainqueurs à ces jeux étoient couronnés de branches de pin, puis on les couronnoit d'ache, comme les vainqueurs aux jeux néméens, avec cette différence, que ceux des jeux néméens étoient couronnés d'ache verte, au lieu que ceux des jeux *Iſthmiques* l'étoient d'ache sèche. Dans la ſuite on ajouta à la couronne une ſomme d'argent, qui fut fixée par Solon à cent drachmes, ou quarante livres de notre monnoie. Les romains ne s'en tinrent pas là, & aſſignèrent aux vainqueurs de plus riches préſens. Pindare a compoſé pluſieurs odes à l'honneur des vainqueurs dans les jeux *Iſthmiques*: c'eſt pour cela que l'on a intitulé le quatrième livre de ſes odes, *Iſthmia*, les Iſthmiennes.

ISTHMION, collier des femmes grecques. (Suidas *Ἰσθμια.*) Il différoit de l'*ὅρμος*, en ce qu'il n'avoit point de pendeloque, comme ce dernier.

ISTIÆA, en Euboée. ΙΣΤΙΑΙΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

C. en argent.

R. en bronze.

O. en or.

Leurs types ordinaires ſont:

Un taureau entier, ou à mi-corps, ou ſa tête ſeule. — Un raiſin. — Une femme aſſiſe ſur la proue d'un vaiſſeau, tenant un voile.

ISTROPOLIS, en Moéſie. ΙΣΤΡΙΗ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en or.

R. en argent.

O. en bronze.

Leurs types ordinaires ſont:

Deux têtes humaines dont l'une eſt renverſée. — Un aigle poſé ſur un dauphin.

ISTRUS, dans le Pont. ΙCΤΡΙΗΝΩΝ.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Caracalla, d'Alex. Sévère.

ITA. Ce mot commençoit les sermens des romains : *Ita me dii ament.... Ita mihi deos velim propitios..... Ita sim felix..... Ita vivam*, &c.

ITALICA, en Espagne.

MYN. ITAL. *Municipium Italica.*

Ce municipe a fait frapper des médailles latines en l'honneur d'Auguste, de Livie, de Tibère, de Drusus, de Germanicus.

Il fut la patrie de Trajan, d'Hadrien, de Théodose le vieux. On en voit les ruines près de Séville.

ITALIE ancienne. « Pour juger, dit M. Paucton dans sa *métrologie*, de la fertilité de cette ancienne terre, parcourons-en les différentes contrées, commençons par l'*Istrie*. Le terrein de cette Chersonnèse est inégal & hérissé de collines & de monticules qui produisent abondamment du vin, de l'huile & des fruits; mais le froment & les légumes n'y réussissent pas, excepté dans le territoire de Pisino & d'Humago. Le Mont-majeur abonde en plantes médicinales, qui y attirent beaucoup d'herboristes étrangers. L'Istrie a des mines de fel. Ses golfes sont remplis de poissons. Elle a des bois propres pour la construction des vaisseaux, des carrières de bonnes pierres & d'un marbre fort recherché en *Italie* ».

» Dans le canton des *Carnes* on jouit d'une douce & agréable température, l'air est bon & salubre. Les plaines sont vastes, arrosées par une infinité de ruisseaux & de rivières; elles sont fertiles en toutes sortes de grains. Ses prairies charment la vue. Ses pâturages produisent des herbes très-agréables aux troupeaux. Ses vignobles fournissent des vins vigoureux & excellens; Pline (*lib. XIV, c. VI*) les a fort célébrés. Ses forêts procurent du bois & du gibier abondamment. Dans les montagnes on trouve des métaux, différentes sortes de marbres, des pierres précieuses. La côte maritime est couronnée d'un grand nombre de ports ».

« La *Vénétie* possède plusieurs villes riches & bien bâties. Elle a des plaines charmantes, & extrêmement fertiles en bleds, en toutes sortes de grains & de fruits. Il y a des sources d'eaux chaudes & froides très-utiles aux malades. Le pays, entrecoupé de rivières & de lacs, contient de riches mines de métaux. L'air y est sain, doux & tempéré. En un mot, la Vénétie a été partagée avec tant de profusion des dons de la nature, qu'on peut la regarder comme un des meilleurs cantons de l'*Italie* ».

« La partie septentrionale de la *Gaule cisalpine* ou *togate*, appelée depuis *Lombardie transpadane*, a des plaines vastes & riches en moissons de bled & de toutes sortes de grains. Les vendanges ne rendent nulle part une plus grande abondance d'excellens vins. Les rivières & les lacs y sont profonds & navigables; on y prend une grande quantité de poissons délicieux. La partie méridionale de la Gaule togare, c'est-à-dire, la *Lombardie cispadane*, est un des pays du monde le plus agréable; il est aussi libéral dans la quantité de ses productions, que varié dans les espèces de ses fruits. Ses collines chargées de vignes, de figuiers, d'oliviers & d'autres arbres, présentent le coup-d'œil le plus riant. Ses plaines couvertes de froment, d'orge, de fèves, & d'autres grains & légumes, ne font pas un moindre plaisir. Les villes y sont belles, opulentes & très peuplées. En un mot, s'il en faut croire Sigonius, il seroit difficile de trouver ailleurs un pays plus fertile & naturellement plus fécond en toutes les choses nécessaires à la subsistance de l'homme. Aussi Tacite appelle-t-il la Gaule cisalpine, *Florentissimum Italiæ latus*, & Cicéron (*Philipp. III*), *Florem Italiæ, firmamentum imperii romani, ornamentum dignitatis.* Strabon parle de la fertilité des plaines de la Gaule cisalpine, de la fécondité & de la beauté de ses collines. On y recueille, dit-il, du vin en abondance, comme on peut le constater par la grandeur énorme des tonneaux qu'on y fabrique, & qu'on prendroit pour des maisons. Columelle (*lib. III, cap. III*) dit qu'on a vu des vignobles dans la Gaule, dont un jugère rendoit autrefois jusqu'à six cents urnes de vin. Soit que l'écrivain veuille parler de la Gaule cisalpine, comme il est probable, ou de la Gaule transalpine, c'est à très-peu près soixante muids, chacun de deux cents quatre-vingt-huit pintes, mesure de Paris, par arpent de France ».

« La *Ligurie* étoit un mauvais canton de l'Italie. Presque tout l'intérieur de cette côte, qui forme aujourd'hui les états de la seigneurie de Gènes est montagneux, pierreux, aride, & se refuse aux productions nécessaires à la vie de l'homme; cependant il fournit d'excellens vins & quantité d'olives. Ce pays est rempli de forêts, dont on tire des bois pour la construction des vaisseaux ».

« L'*Étrurie* ou la *Toscane*, est un pays de plaines sur la côte maritime : l'intérieur est parsemé de montagnes; mais par-tout il est agréable, & il n'est pas de canton en *Italie* qui jouisse d'une plus grande félicité. Ses vastes plaines sont extraordinairement fertiles en toutes sortes de productions; ses vallées charmantes, ses montagnes & ses collines sont couvertes de villages & de maisons de

Digitized by Google

campagne dont les jardins ſont plantés d'arbres, principalement d'orangers, de citroniers qui y ſont de la plus grande beauté. Les vignobles y ſont très-multipliés, & produiſent des vins dont on fait grand cas. On pêche beaucoup de poiſſon dans ſes fleuves & dans ſes lacs ».

« Le *Latium* qui ſervit de berceau au peuple romain, eſt fertile, ſelon Strabon, & produit des fruits de toute ſorte, excepté vers le rivage de la mer où le terrein eſt pierreux. Il y a auſſi des marais d'eaux croupiſſantes qui corrompent la pureté de l'air, tels que les Pontins. Le Latium produiſoit les vins de Cécube, ſi eſtimés des anciens; ceux de Setina & de Labiea. Les vendanges en *Italie* tenoient du prodige. Au rapport de Pline (*lib. XIV, cap. IV*) on a vu des vignes produire juſqu'à dix culléus de vin par jugère, c'eſt 40 muids par arpent. Selon Caton & Varron, cités par Columelle (*lib. III, cap. III*), un jugère de vigne produiſoit, dans les anciens temps, juſqu'à ſix cents urnes de vin, qui feroient ſoixante muids par arpent. Columelle ajoute qu'on en a vu des exemples tant en *Italie* que dans la Gaule. Dans les vignobles de Senèque ſitués près de la ville de Rome, un jugère, au rapport du même écrivain, rendoit huit culléus, faiſant environ trente-deux muids par arpent. Le même auteur dit encore qu'une vigne qu'il avoit plantée lui même, lui rapporta, la ſeconde année depuis la plantation, cent amphores de vins par jugère, c'eſt environ vingt muids par arpent. L'on peut au moins compter ſur vingt amphores ou un culléus par jugère, ajoute Columelle; c'eſt environ quatre muids par arpent. Mais il conſeille d'arracher la vigne qui produit moins de trois culléus par jugere, c'eſt-à-dire, douze muids par arpent. Dans la culture actuelle des vignes en France, un arpent (je ne ſais à quelle meſure) rapporte communément, dit on dans la *Maiſon ruſtique*, dix ou douze muids de vin au moins par année, l'une portant l'autre, ce qui revient aſſez au calcul de Columelle, ſi pourtant il s'agit ici de l'arpent de France, comme il eſt vraiſemblable ».

« Une grande partie de l'*Ombrie* eſt occupée par les monts Apennins, ſon terrein eſt par conſéquent fort inégal, & varié dans ſes productions. Ici, ce ſont de hautes montagnes; là, des collines plantées de vignes, d'oliviers, de figuiers & d'autres arbres qui produiſent des fruits en grande quantité; ailleurs ce ſont de belles plaines d'une fertilité admirable ».

« Le *Picenum*, ſuivant le témoignage de Tite-Live (*lib. XXIII*), eſt fertile en tout; cependant il produit plus de fruits que de grains. Pline a parlé avantageuſement des vins de la ville d'Ancone »

« On lit dans Strabon, que tout le canton des Sabins eſt merveilleuſement fertile en vignes & en oliviers. Il y croît beaucoup de gland qui ſert à nourrir les beſtiaux; il y a de bons pâturages. Martial a célébré les jardins & les potagers de Nurſia & d'Amiterne, dans le canton des Veſtins :

» *Nos Amiternis ager felicibus educat hortis:*

» *Nurſinas poteris parcius eſſe rapas* ».

« Le *Samnium* jouit d'un air très-ſain; il eſt extrêmement peuplé. C'eſt un beau & bon pays vers la mer; mais dans le milieu des terres, il eſt hériſſé de montagnes; il y croît du ſafran en quantité, & il nourrit des troupeaux innombrables ».

« La *Campanie*, ainſi nommée du mot *campus*, qui ſignifie plaine, & appellée encore aujourd'hui *Terra di Lavoro*, Terre de Labour, eſt un pays où la nature ſemble avoir pris plaiſir à raſſembler tout ce qu'elle a répandu ailleurs de délices, d'agrémens & de félicité. C'eſt vraiment le jardin & le paradis de l'*Italie*, tant y eſt étonnante la fertilité des terres. On y découvre des plaines auſſi fécondes que vaſtes; des collines bien expoſées, qui produiſent une quantité prodigieuſe de fruits; des bois charmans, qui répandent une odeur exquiſe; de belles fontaines dont les eaux bienfaiſantes contribuent à la ſanté; & combien d'autres choſes? En un mot, la Campanie procure avec une ſorte de prodigalité tout ce qui peut rendre la vie des hommes heureuſe, &, ſelon Strabon, ſurpaſſe tous les autres cantons de l'*Italie*. Le froment y eſt de la meilleure qualité, & on dit qu'en pluſieurs endroits on fait deux récoltes de zéa, une de panis, & quelquefois une d'herbes potagères, le tout dans la même année. Ce pays produit le vin de Falerne, de Calène, de Statana & de Sorrento. Le territoire de Venafre abonde en excellentes olives. Florus (*lib. I. hiſt. Rom. cap. XVI.*) peint le bonheur de la Campanie avec des couleurs encore plus vives. C'eſt, dit-il, la contrée la plus belle, non-ſeulement de l'*Italie*, mais de la terre entière. Il n'en eſt point qui jouiſſe d'un ciel plus pur & plus ſerein, qui ſoit plus féconde, qui ſoit plus abordable du côté de la mer. Deux fois l'année les plaines y ſont émaillées de fleurs. On diroit que Bacchus & Cérès s'y diſputent la palme & la victoire. C'eſt-là qu'on voit les célèbres ports de Caïète & de Miſène, les bains chauds de Baïes. Là ſont les lacs Lucrin & Averne, dont les digues ſervent comme d'un boulevard inſurmontable à la mer. Là, couronnés de pampres & de grappes, s'élèvent le mont Gaurus, le Falernus, le Maſſicus & le Véſuve, le plus beau de tous, qui vomit des flammes comme l'Etna. Près de la mer ſont les villes de Formies, de Cumes, de Naples,

Digitized by Google

d'Herculanum, de Pompéii, & par-deſſus toutes celles-là, Capoue, mile autrefois en paralèle avec les deux plus grandes villes du monde, Rome & Carthage. Denis d'Halicarnaſſe (*lib.* 1.) atteſte, comme témoin oculaire, que chaque année, dans la Campanie, on faiſoit trois récoltes, une au printemps, une autre l'été, & la troiſième l'automne ».

» L'*Apulie-Daunie*, aujourd'hui *Puglia piana*, a d'amples plaines très fertiles en froment & en autres ſortes de grains. L'*Apulie Peucétie*, à préſent la terre de Bari, eſt encore un pays très-fertile, & qui peut le diſputer aux autres parties de l'*Italie* pour l'abondance des grains & des fruits. L'*Iapygie* jouit d'un bon air & d'un beau ciel, excepté le long de la côte maritime, depuis Brindes juſqu'a Hydronte, où règnent des marais. Le terroir y eſt gras & fertile. Il y avoit un grand nombre de villes au temps de Strabon. Les anciens ont parlé avec éloge du ſel, du miel, des noix, des laines, des poireaux, des figues, des chataignes & de la pourpre de Tarente ».

» Selon Tite-Live (*lib. IX.*), toute la *Lucanie* eſt montagneuſe; c'eſt une terre pierreuſe. Au reſte, ce pays eſt rempli de bois & de forêts. Il y a de nombreux troupeaux de bœufs; il en eſt fait mention dans le poëte Lucilius :

Quem neque Lucanis oriundi montibus Tauri
Ducere pro telo validis cervicibus poſſent.

C'eſt dans les plaines de Thurium, autrement Sybaris en Lucanie, & ſur la frontière du Brutium, que l'on recueille la manne qui y découle l'été des troncs & des feuilles des arbres. Le vin de ce canton étoit en réputation parmi les anciens. La récolte des bleds n'étoit nulle part plus belle. Varron (*lib. I. de re ruſtic. c. XLVII.*) dit que les terres y rendoient cent pour un. On y jouit d'un printemps perpétuel. On lit dans Pline (*lib. XVI. cap. XXI.*) que, de la ville même de Sybaris, on voyoit un chêne qui ne perdit jamais ſon feuillage ni ſa verdure. Suivant Strabon, cette ville étoit ſi peuplée, qu'elle mena trois mille hommes de troupes contre les habitans de Crotone; mais cette grande proſpérité ne fut pas de longue durée, car, ſoixante-dix ans après, elle fut détruite par les Crotoniates. Le territoire de la ville de Métaponte, ſituée au nord de cette dernière, étoit également très fertile ».

» Enfin le *Brutium*, aujourd'hui la Calabre, jouit d'une fertilité étonnante. Tout ce qui eſt néceſſaire pour paſſer la vie agréablement & délicieuſement, s'y trouve dans la plus grande abondance, froment, orge, toutes ſortes de grains, vins de toute eſpèce, huile, ſucre, manne, miel, cire, ſel, figues, pommes, oranges, citrons, limons & autres fruits délicieux, mines d'or & d'argent, laine, coton, ſafran, ſoie, lin & mille autres choſes. Le pays eſt arroſé & rafraîchi par un grand nombre de rivières & de fontaines. Il y a des ſources d'eau chaude, de bons pâturages, des montagnes parées de beaux arbres & de fruits, des collines graſſes, des bois épais, des vallées très-fécondes, une population nombreuſe ».

» Telle étoit la nature de l'*Italie*, & il ſemble que ſes heureux habitans ne devoient porter envie au bonheur d'aucun peuple du monde : auſſi furent-ils dans l'abondance, quelque nombreux qu'ils fuſſent, tant que l'agriculture fut en honneur parmi eux, & que les terres, partagées entre les citoyens d'une manière fort approchante de l'égalité, furent labourées par les propriétaires, & notamment par les premiers & les plus grands hommes de la république. Dans la ſuite, l'avarice, le luxe & l'injuſtice firent évanouir la proſpérité de cette belle région. Rome ne trouva plus dans ſon ſein des bleds ſuffiſamment pour la nourriture de ſes citoyens. La Sicile, uſurpée ſur les anciens poſſeſſeurs, devint le grenier & la mère nourrice du peuple romain. Cette iſle, avec la Sardaigne, ne put encore remplir le vuide des moiſſons de l'*Italie*. Rome peuplée d'un petit nombre de riches voluptueux qui avoient ſu s'approprier toutes les petites poſſeſſions, ſe crut obligée, pour ſubſiſter, d'engloutir encore les richeſſes de l'Afrique, de l'Égypte, de l'Aſie & de toute l'Europe. Dans la guerre contre Philippe, les ambaſſadeurs de Carthage fournirent un million de modius de froment, cinq cents mille d'orge. Ceux de Maſiniſſe en donnèrent autant. Voilà donc d'une part deux millions de modius, ou cent vingt neuf mille ſetiers de bled, & de l'autre un million de modius, ou ſoixante-quatre mille cinq cents ſetiers d'orge, dont le peuple romain a beſoin pour l'entretien de ſes armées, & que l'on tire de l'étranger; c'eſt pour la ſubſiſtance annuelle de 77,440 hommes. On peut juger par-là du dépériſſement des terres qui arriva par degrés, à proportion de l'agrandiſſement de la puiſſance romaine ». *Article extrait de la Métrologie de M. Paucton.*

ITALIENS. L'influence du climat, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'art. liv.* 1. c. 3.), fait que, dans les belles provinces de l'*Italie*, on voit rarement, ſur les viſages des habitans, de ces traits indécis & équivoques qu'on rencontre fréquemment ſur ceux des ultramontains. Les traits qui caractériſent les *italiens* ſont nobles ou ſpirituels; la forme de leur viſage eſt ordinairement grande & décidée, & les parties ſont dans un bel accord avec le tout. Cette beauté de la forme y eſt frappante juſques dans la dernière claſſe des habitans: ſouvent la tête d'un homme du peuple pourroit figurer avec grace dans le tableau d'hiſtoire le plus ſublime. Rien de plus pittoreſque ſur-tout que les

Digitized by Google

têtes des vieillards. Il ne seroit pas non plus difficile de trouver, parmi les femmes de basse condition, un modèle pour une Junon. La partie circulaire de l'*Italie*, qui jouit plus que les autres provinces des influences d'un ciel doux, produit de hommes caractérisés par la fierté & la grandeur des formes. La haute stature des habitans de ces contrées doit frapper les yeux de tout le monde. Ceux sur-tout qui offrent le mieux le développement de la taille & la force du corps, ce sont les pêcheurs & les mariniers, gens qui travaillent à demi-nuds au bord de la mer. C'est peut-être là ce qui donna lieu à la fable des titans, de ces hommes puissans qui combattirent contre les dieux dans les champs phlégriens près de Pouzzole, non loin de Naples. A l'égard de la Sicile, on assure que c'est à l'ancienne Eryx, où étoit le fameux temple de Vénus, qu'on trouve encore aujourd'hui les plus belles femmes.

ITALIQUE (*Droit*). *V.* LATIN (Droit).

En confondant le droit *italique* avec le droit du pays latin, le P. Hardouin a été obligé d'opposer le droit *italique* au droit de bourgeoisie romaine, & de soutenir en conséquence que ceux qui jouissoient du droit *italique* n'étoient point citoyens romains, & ne pouvoient prétendre aux magistratures ni aux grandes charges de l'état. Il auroit évité toutes ces fautes, s'il eût examiné avec soin ce que c'étoit que le droit *italique*, & en quel temps on avoit commencé d'en faire usage; nous allons discuter ces deux points d'après les remarques du baron de la Bastie; il en résultera évidemment, ou que le droit *italique* n'étoit accordé qu'à des villes qui jouissoient déja du droit de bourgeoisie romaine; ou que le droit de bourgeoisie romaine étoit inséparable du droit *italique*; en sorte que les peuples qui obtenoient ce dernier privilège, étoient aussi, dans le même temps, admis dans le nombre des citoyens romains.

L'ambition des peuples latins fut toujours d'établir une parfaite égalité entr'eux & les romains. Sous le consulat de P. Décius & de T. Manlius (*Tite-Live*. L. VIII. c. 4. 5.) excités par un de leurs préteurs nommé L. Annius, ils osèrent demander d'être admis à former un seul corps de nation avec les romains, en sorte que le sénat fût à l'avenir composé d'un nombre égal de romains & de latins, & que l'un des consuls fût toujours latin, comme l'autre continuerot d'être romain. Les romains rejettèrent avec hauteur cette proposition, & leur refus fut le signal d'une sanglante guerre entre les deux peuples. L. Camillus qui la termina, après avoir soumis toutes les places du *Latium*, les unes par force & les autres par composition (*Id. ibid.* c. 14. 15), proposa au sénat deux partis pour mettre fin aux révoltes fréquentes des latins; le premier fut de les exterminer entièrement; l'autre, pour lequel il avoit plus de penchant, étoit de leur accorder le droit de bourgeoisie. Le sénat ne voulut point statuer sur le sort des latins en général; mais il ordonna qu'on lui rendit compte de ce qui concernoit chaque ville latine en particulier, afin de leur faire à chacune le traitement qu'elles lui paroîtroient mériter. En conséquence, il accorda le droit de bourgeoisie à presque toutes ces villes, mais aux unes en entier, aux autres avec des restrictions. Le *Latium* ne s'étendoit alors que depuis le Tybre jusqu'à *Circeii*: on y ajouta peu après tout le pays qui va jusqu'à *Sinuesse*; & en donnant aux peuples qui l'habitent le droit du *pays latin* seulement, on l'appella *Latium novum*. Dans la suite, le même droit fut accordé aux campaniens, aux samnites, aux péligniens & aux autres peuples voisins de l'Apennin.

Mais tous ces peuples, & les autres alliés des romains en Italie, ne se contentant pas du droit *latin*, après diverses tentatives inutiles pour obtenir, de l'agrément du sénat, le droit de bourgeoisie romaine, prirent enfin les armes pour forcer les romains à le leur accorder. *Petebant enim*, dit Velléius Paterculus (*Vell. Paterc.* L. II, c. 15.), *eam civitatem cujus imperium armis tuebantur, et quod duplex suorum militum numero, in id fastigium provenerat.* Cette révolte, connue sous le nom de guerre sociale ou marsique, commença l'an de Rome 664, sous le consulat de L. Julius Cesar & de P. Rutilius Lupus. Elle enleva, suivant Velléius, trois cent mille hommes de la jeunesse d'Italie, & pour la terminer, il fallut que les romains approuvassent la loi dont L. César étoit auteur, & par laquelle le droit de bourgeoisie étoit accordé à toute l'Italie en deçà du Pô, par rapport à Rome (*Pigh. Ann. T. III. p.* 226.).

Les peuples qui habitoient au-delà du Pô témoignèrent alors quelque mécontentement de ce qu'on ne leur accordoit aucune marque de distinction; & pour appaiser leurs murmures, Cn. Pompée, père du grand Pompée, établit dans l'Italie *transpadane* des colonies latines, l'an de Rome 705. Jules César, qui avoit toujours favorisé les gaulois habitans de cette partie de l'Italie pendant le temps de sa première dictature, leur accorda aussi le droit de bourgeoisie (*V. Pigh. Ann. t. III p.* 433.). Par-là toute l'Italie ne fit plus qu'un seul corps de nation & un seul peuple. Il n'y eut plus de magistrat ordinaire chargé d'en gouverner quelque partie; plus de proconsul, de préteur ni de propréteur, excepté dans les temps de guerre, & même alors l'autorité de ces magistrats ne devoit s'étendre que sur les troupes & sur ce qui avoit rapport au militaire, car tout étoit romain en Italie.

Peu après, Auguste (*V. Sigon. de Ant. jur. ital. L. I. c.* 21.) considérant que les revenus qu'on

toit des provinces suffisoient pour fournir à toutes les dépenses de l'état, accorda à toute l'Italie l'exemption des tributs qu'il avoit imposés sur les provinces, & qui se levoient tant par tête que sur les biens, *tributum capitis & soli*. C'est dans ce privilège qu'on nommeroit aujourd'hui *exemption de taille & de capitation*, que consistoit principalement le *droit italique* (*V. Pass. tot. Tit. Dig. de Censib.*). On l'appelloit ainsi à cause que ceux à qui on l'accordoit, jouissoient des mêmes franchises que les habitans de l'Italie. Or, comme le *droit italique* n'a commencé à être connu qu'après l'incorporation, pour ainsi dire, de toute l'Italie avec Rome par les loix juliennes, il est évident qu'on n'a pas pu l'accorder à aucune ville, sans que les habitans de cette ville fussent déjà, ou devinssent dans le même temps citoyens romains, & par conséquent eussent droit de suffrage dans les comices, & fussent en état de parvenir aux emplois & aux honneurs réservés aux citoyens romains. En effet, quand le *droit italique* commença de s'introduire, toute l'Italie jouissoit du bénéfice des loix juliennes; & on voit qu'alors chaque ville étoit attachée à une tribu, dans laquelle ses citoyens donnoient leur suffrage. Ainsi Padoue étoit de la tribu Fabia (*Ursat. Mon. Pat. p. 5. 6. 12. 41. 42. &c.*), Vicenze de la tribu Menenia (*Grut.* CCCXXVI. 8. CCCCXXI. 9.), Arestè de la tribu Romilia (DXXXVI. 5.), Vérone de la tribu Publilia (*Onuphr. Ant. ver. L. II. c. 33.*), Brescе de la tribu Fabia (CCCVII. 2. CCCXLIV. 12. CCCLVIII. 2. &c.), Tortone de la tribu Pomptina (DXXXVI. 10.), Verceil de la tribu Aniensis (*Ibid.* & DLXIV. 8.), Milan & Côme de la tribu Oufentina (MXXVIII. 10.), Bologne de la tribu Lemonia (*Marm. Fels.* p. 118); il en est de même des autres villes d'Italie, comme on peut s'en convaincre par les inscriptions anciennes qui se présentent à chaque page des recueils de Gruter, de Fabretti & de Doni.

Dans toutes ces villes les citoyens, à l'exemple des habitans de Rome, furent divisés en différens ordres: les moins riches composoient ce qu'on appelle le petit peuple, *plebs*: ceux qui avoient cent mille sesterces de bien, devenoient décurions dans leur patrie; & ceux dont le patrimoine alloit jusqu'à quatre cent mille sesterces, pouvoient entrer dans l'ordre de chevaliers romains. On se contentera, pour prouver cette assertion, de rapporter un passage de Pline le jeune, qui écrit à Romanus Firmus son compatriote & son ami (*Plin. L. 1. epist. 10.*): *Ecce autem tibi centum millium censum satis indicat quod apud nos decuriones; igitur ut te non decurione solùm, verùm etiam equite romano perfruamur, offero tibi ad implendas equestres facultates, trecenta millia nummûm.* Ces citoyens de différentes villes, que leurs facultés mettoient au rang des chevaliers romains, devenoient ensuite questeurs, édiles, tribuns du peuple, préteurs & consuls, de même que s'ils fussent nés à Rome: en voici un exemple tiré du même Pline. Un de ses amis, nommé Juntus Mauricus, l'avoit prié de chercher un mari à sa nièce; Pline lui propose Minicius Acilianus, & lui parle ainsi de sa naissance (*Ib. L. 1. epist. 14.*). *Patria est ei Brixia..... pater Minicius Macrinus equestris ordinis princeps, quia nihil altius voluit, allectus enim a divo Vespasiano inter praetorios, honestam quietem, huic nostrae ambitioni dicam, an dignitati praetulit*; venant ensuite à Minicius même, il ajoute: *quaesturam, tribunatum, praeturam honestissimè pereucurrit, ac jam pro se tibi necessitatem ambiendi remisit.* Ce passage n'a pas besoin de réflexions; on sent assez, en le lisant, que la porte des honneurs étoit ouverte à ceux qui avoient pris naissance dans les différentes villes de l'Italie, comme à ceux qui étoient nés dans Rome même. Le célèbre Thrasea Paetus étoit de Padoue; A. Cæcina, né à Vicenze, fut questeur de Galba en Espagne, & peu après lieutenant de Vitellius; Pline l'ancien, né à Vérone, étoit dans l'ordre des chevaliers; il devint d'abord intendant de l'empereur, *procurator Augusti*, dans la Bétique, & ensuite commandant de la flotte qui se tenoit au port de Misène. Pline le jeune qui fut questeur, tribun, préteur & consul, étoit né à Côme; Antonius Stella, Padouan, parvint au consulat sous Trajan (*Grut.* CCCCLVI. 1.); Vibius Crispus, né à Verceil, suivant l'auteur du dialogue sur les orateurs (*Dial. de Orat. c. 8.*), étoit sénateur, comme on peut le voir dans Tacite (*Tacit. Hist. II. c. 10. & IV. c. 41. 43.*). Lorsque, sous Claude, on agita la question si on accorderoit aux principaux d'entre les gaulois transalpins le droit de bourgeoisie avec toutes ses prérogatives, & si on les admettroit dans le sénat; ceux qui s'opposoient à cette proposition objectoient entr'autres choses (*Id. Ann. XI. 23.*), *an parum quod veneti & insubres curiam irruperint?* Or, les vénètes & les insubriens occupoient l'extrémité de l'Italie vers les Alpes; & puisqu'ils remplissoient le sénat du temps de Claude, il est évident qu'avant le règne de ce prince, les autres peuples, beaucoup plus voisins de Rome, avoient déjà le droit d'assister aux comices, d'y donner leur voix, & de briguer les emplois & les honneurs; en un mot, qu'ils étoient pleinement citoyens romains.

Il faut donc reconnoître qu'on n'a pu accorder à aucune ville le droit *italique*, c'est-à-dire qu'on n'a pu l'égaler aux villes qui étoient en Italie, sans qu'on ne lui eût donné précédemment, ou qu'on ne lui donnât en même temps le droit des citoyens romains, *jus civitatis*. En effet on ne sauroit citer une seule ville jouissant du droit *italique*, dont les habitans ne fussent pas en même temps citoyens romains. Philippes & *Stobi*, dans la Macédoine, jouissoient du droit *italique*, sui-

Digitized by Google

vant le J. C. Paul (*L. 8. de Cenſib.*) : *in provincia Macedonia ..... philippenſes , ſtobenſes juris italici ſunt.* Or , *Stobi* eſt appellé par Pline l'ancien (*Plin.* L. IV. c. 10.) *oppidum civium romanorum* ; & à l'égard des Philippiens , ils étoient ſi bien en poſſeſſion du droit de bourgeoiſie , qu'on leur avoit aſſigné la tribu *Voltinia* pour y donner leurs ſuffrages. Nous l'apprenons de deux inſcriptions de Gruter , dans la première deſquelles on lit (*Grut.* DLXIV. 3.) :

VALERIVS C. F. VOLTINIA PHILIPIS,

& dans l'autre (*Ibid.* DLXX. 10.) :

NICIUS. Q. F. VOL. PHILIP.

Tyr , dans la Phénicie , jouiſſoit auſſi du droit *italique* , ſelon Ulpien (*L. 8. Dig. ub. ſupr.*) , & ce juriſconſulte , qui y étoit né , obtint lui-même à Rome toutes les dignités où un particulier pouvoit parvenir , & mourut préfet du prétoire.

Quant à ce qui regarde les colonies , il étoit d'uſage , même avant le temps où toute l'Italie fut comme incorporée à Rome , de ne point accorder indifféremment à toutes celles qu'on établiſſoit , le droit de cité ou de bourgeoiſie , pour ne pas avilir le nom de citoyen romain. On fut encore plus retenu ſur cet article , quand on commença d'envoyer des colonies & de créer des municipes hors de l'Italie ; & le plus grand nombre des villes de province , qui devinrent colonies ou municipes , n'obtinrent que le droit du pays *latin* , non tel qu'il étoit après que le *Latium* & l'Italie entière eurent acquis le droit de citoyens romains , mais tel qu'il avoit été dans ſon origine , & par cette raiſon il eſt preſque toujours appellé dans Pline , *jus Latii veteris*. Par-là on diſtinguoit ces colonies & ces municipes du reſte des villes de provinces ; & ſans trop multiplier le nombre des citoyens romains , on ficilitoit aux principaux habitans les moyens de le devenir , puiſqu'il ſuffiſoit , pour cela , qu'ils euſſent rempli les magiſtratures de la ville dans laquelle ils étoient nés. Il y eut auſſi des colonies & des municipes de citoyens romains dans les provinces , quoique leur nombre fût beaucoup au-deſſous de celui des colonies latines Mais comme les revenus de l'état auroient ſouffert une diminution trop conſidérable , ſi on avoit accordé aux habitans de ces colonies & municipes les exemptions dont jouiſſoit toute l'Italie ; le titre de citoyen romain ſe bornoit , par rapport à eux , au droit de donner leurs ſuffrages dans les comices , & de pouvoir prétendre aux dignités de l'état ; & il n'empêchoit pas qu'ils ne payaſſent les tributs impoſés ſur la perſonne & ſur les biens des habitans des provinces.

Enfin , quand on vouloit décorer de plus grands privilèges quelque colonie ou quelque municipe , on les égaloit en tout aux villes de l'Italie , en leur accordant l'exemption appellée *droit italique*. Cette faveur n'étoit pas bien commune , puiſque les juriſconſultes n'ont guère connu plus de trente villes qui en aient joui (*tot. Tit. Dig. de Cenſib.*). Or , ce privilège eût été le moins deſirable de tous , ſi ceux qui l'obtenoient , n'étant pas au nombre des citoyens romains , euſſent été par conſéquent incapables de poſſéder les charges de l'état. Mais bien loin que cela fût ainſi , nous apprenons par une infinité d'inſcriptions recueillies par Spon (*Spon. Antiquit. de Lyon* , paſſim) & par Chorier (*Chorier , Antiquit. de Vien.* paſſim.) , que Lyon & Vienne qui , ſuivant les juriſconſultes , jouiſſoient du *droit italique* , donnoient leur ſuffrage dans la tribu *Voltinia* ; ce qui prouve que leurs habitans étoient citoyens romains. De plus , ces deux villes avoient déja fourni pluſieurs ſénateurs à Rome du temps de l'empereur Claude , comme on le voit par ces deux paſſages de la harangue de ce prince au ſénat , gravée ſur deux tables de bronze , que l'on conſerve dans l'hôtel de-ville à Lyon (*Grut.* DII.) : *Ornatiſſima ecce colonia Viennenſium quam longo jam tempore ſenatores huic curiæ confert ..... ex Lugduno habere nos noſtri ordinis viros non pœnitet.*

ITALIQUE , ſorte de danſe théatrale inventée par Pylade & Bâthylle , ſous le règne d'Auguſte.

Ces deux pantomimes , ſi célèbres dans l'hiſtoire romaine , formèrent , au rapport d'Athénée , de l'union des trois danſes , qui juſqu'alors avoient été en poſſeſſion du théatre , c'eſt-à-dire , de la danſe tragique , de la comique & de la ſatyrique , une eſpèce particulière qu'on nomma *danſe italique* ou *danſe de pantomimes* , parce que ces danſeurs faiſoient profeſſion de peindre , par leurs geſtes , par leurs attitudes & par leurs mouvemens , toutes les actions des hommes. Cette nouvelle danſe théatrale enchanta les romains , devint leur paſſion favorite , & ne tomba qu'avec l'empire.

ITANUS , en Crète. ITANIΩN.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

R. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

Leur type ordinaire eſt un aigle poſé retournant la tête.

ITER , *actus* & *via* différoient en ce qu'*iter* n'étoit qu'un ſentier de deux pieds romains pra-

ticable aux hommes ſeul ; *actus* en avoit quatre & ſervoit auſſi aux bêtes de ſomme ; *via* enfin en avoit huit & ſe tvoit aux chars.

ITERATUS. Gruter (538. 9.) rapporte une épitaphe dans laquelle on lit ces mots :

MILITAVIT. ANN. XXVIII. ITERATUS. VIXIT.
ANN. LXXX.

Ils déſignent un ſoldat qui avoit ſervi pendant un temps double de celui qui conſtituoit la milice romaine.

ITHAQUE, petite iſle de la mer Ionienne près de Céphalonie. Homère l'a rendue célèbre dans ſon poëme de l'Odyſſée, où il fait naître & régner Ulyſſe dans cette iſle, qui n'eſt aujourd'hui qu'un écueil habité par quelques pauvres pêcheurs.

ITHAQUE, iſle. ΙΘΑ & ΙΘΑΚΩΝ.

M. Combe lui attibue une médaille autonome de bronze avec la première légende, & pour revers une tête barbue, coëffée d'un bonnet pareil à celui d'Ulyſſe.

Neumann en a publié une autre de bronze avec la même tête d'Ulyſſe, la ſeconde légende eſt un coq poſé.

ITHOMATE, ſurnom de Jupiter, ſous lequel il étoit honoré par les peuples de la Meſſénie, à cauſe d'un temple qu'il avoit ſur le mont *Ithome* près de Meſſine. Ces peuples qui tiroient vanité de ce que Jupiter avoit été élevé ſur cette montagne, lui conſacrèrent un culte particulier, une fête annuelle qu'on appelloit la fête *ithomée*. La façon dont on l'honoroit le jour de ſa fête eſt aſſez ſinguliere : toute la journée ſe paſſoit à porter dévotement de l'eau, depuis la ville qui étoit au bas de la montagne, juſqu'au ſommet où étoit bâti ce temple dans lequel on avoit conſtruit un vaſte réſervoir pour contenir cette eau, qui étoit à l'uſage des miniſtres du temple. Ariſtomène, citoyen de Meſſène, ſacrifia trois cens hommes à Jupiter-Ithomate. *Voyez* NÉDA.

ITHOME étoit, ſelon les meſſéniens, l'une des nourrices de Jupiter ; Néda étoit l'autre. *Iſthôme* étoit le nom de la montagne ſur laquelle on voyoit le temple de Jupiter ; & Néda étoit le nom d'une fontaine au pied de cette montagne, où l'on prenoit tous les jours de l'eau qu'on portoit dans le temple. (*Pauſanias lib. IV.* 33.)

ITHYMBE (*muſiq. des anc.*) chanſon à l'honneur de Bacchus. L'air de cette chanſon étoit encore l'air d'une danſe, nommée auſſi *ithymbe*, de même que le muſicien qui l'exécutoit.

ITHYPHALLE, eſpèce de bulle en forme de cœur, que l'on pendoit au cou des enfans & des veſtales à laquelle on attribuoit pluſieurs vertus. Pline dit (*l. XXVIII. c. V.*) que l'*ithyphalle* étoit un préſervatif pour les enfans & pour les empereurs mêmes ; que les veſtales le mettoient au nombre des choſes ſacrées, & l'adoroient comme dieu ; qu'on le ſuſpendoit au-deſſous des chariots de ceux qui triomphoient, & qu'il les défendoit contre l'envie. Cette amulète étoit une repréſentation du membre viril. On en promenoit de monſtrueux dans les bacchanales & dans les myſtères Les grecs & les égyptiens-grecs donnèrent auſſi ce nom à Priape.

ITHYPHALLI chez les romains, bouffons obſcènes qui portoient des tuniques traînantes, comme l'on en donnoit ſouvent à Priape, dont ils repréſentoient les luxurieuſes orgies.

ITHYPHALLOPHORES, miniſtres des orgies, qui dans les proceſſions ou courſes de bacchantes s'habilloient en faunes, contrefaiſant des perſonnes ivres, & chantant en l'honneur de Bacchus des cantiques dignes de leurs fonctions.

ITIA, famille romaine dont on a des médailles :

RRR. en argent.

O. en bronze.

O. en or.

ITINÉRAIRE (l') d'Antonin marque tous les grands chemins romains dans l'empire, & toutes les ſtations des armées romaines. Il fut fait par ordre de l'empereur Antonin-le-pieux, comme le rapporte Luitprand ; mais il eſt fort défectueux par les fautes que les copiſtes y ont laiſſé gliſſer.

On appelle auſſi *itinéraire* un écrit dans lequel on indiquoit la route que l'on doit ſuivre dans un voyage, & les lieux par leſquels il faut paſſer.

Une colonne *itinéraire* eſt une colonne à pan, poſée dans un carrefour ſur un grand chemin, où elle indique les routes différentes par les inſcriptions gravées ſur ſes pans. Celles des romains ſont appellées ordinairement colonnes *milliaires*, à cauſe des milles dont le nombre étoit gravé ſur ces monumens.

ITONIA, ſurnom de Minerve, ſous lequel elle eut à Coronée, dans la Béotie, un temple qui lui étoit commun avec Plutus, peut-être pour montrer que Minerve eſt la ſource de tous les biens par la prudence & par l'induſtrie. Ce ſurnom de Minerve venoit d'ITONE en Béotie, où elle étoit particuliérement honorée.

ITYLE, fils de Zéthus & d'Aëdo, fut tué par la

la jalouſe rage de ſa mère. *Voyez* AÉDO. *Voyez* auſſi PANDARÉE.

ITYS, fils de Térée, roi de Thrace & de Progné, fut maſſacré par ſa propre mère, qui le fit manger à ſon mari, pour venger l'injure qui avoit été faite à ſa ſœur Philomèle. *Voyez* PANDARÉE, PHILOMÈLE, PROGNÉ.

ITYΣ, ἴυγξ, *junx*. Cet oiſeau étoit, ſelon Pindare, le principal ingrédient du philtre donné par Vénus à Jaſon, pour l'introduire auprès de Médée, & pour inſpirer de l'amour à cette magicienne. On le voit ſur une cornaline de Stoſch, & ſur une pierre gravée du cabinet de Florence, auprès de Jaſon.

Cet oiſeau avoit été, ſelon la fable, une fille de Pan & de Pirho, ou d'Echo, qui ayant inſpiré à Jupiter de la paſſion pour Io, fut métamorphoſée par Junon. Devenu enſuite l'oiſeau favori de Vénus, il conſerva toujours ſon caractère complaiſant & facile, & il ſervit aux philtres amoureux.

IULE, nom du premier des mois des anciens habitans de l'iſle de Chypre, ſur-tout de ceux de Paphos, *Julus*, *Julius*. Il commençoit le 24 du mois de décembre, & s'étendoit bien avant dans le mois de Janvier. Ce mot vient du grec ἴουλος; on trouve quelquefois *iulus*.

IULE, nom d'une pièce de vers que les anciens grecs, & enſuite les romains à leur imitation, chantoient pendant la moiſſon à l'honneur de Cérès & de Bacchus, pour ſe les rendre propices. Ce nom vient de ἶλος ou ἴουλος, qui ſignifie une gerbe. On appelloit auſſi cette hymne démétrule ou démétriule, c'eſt à-dire, *Jule* de Cérès. *Voyez* le ſcholiaſte d'Apollonius, (liv. I, Athénée, XIV.) On diſoit *Ule*, ou *Jule*.

IULIS, dans l'iſle de Céos. ΙΟΥΛΙΑ & ΙΥΛΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leur type ordinaire eſt une abeille.

Le P. Froelich en a publié une médaille impériale de Marc-Aurèle, avec la légende ΙΟΥΛΙΕΩΝ.

IULO, ſ. f., nom de Cérès. *Ulo*, ou *Julo*. Ce nom lui venoit de l'hymne appellée *Jule*, ou de Ἴουλος & Οὖλος, qui ſignifie gerbe de bled. On diſoit *Ulo*, ou *Julo*.

IULUS. } *Voyez* ASCAGNE.
IULE. }

IVOIRE. « Les grecs, dit Winckelmann (*hiſt. de l'art. liv. I, c. 2*), travaillèrent l'*ivoire* dès la plus haute antiquité. Homère parle de poignées & de fourreaux d'épée, de lits, & d'une infinité d'autres choſes faites de cette matière (*Pauſan. l. I, p. 30; Caſaub. ad. Spartian. p. 20, E*). Les chaiſes curules des premiers rois, & enſuite des premiers magiſtrats de Rome, étoient pareillement d'*ivoire*. (*Dionyſ. Halic. Ant. Rom. l. III, p. 187, l. 25; l IV, p. 257, l. 29*); & chaque romain, élevé à la dignité à laquelle étoit attaché l'honneur de la chaiſe en avoit une particulière en *ivoire* (*liv. L. 5. c. 41*). C'étoit ſur des chaiſes ſemblables qu'étoit aſſis le ſénat en corps, quand un orateur prononçoit de deſſus les roſtres, dans une place de l'ancienne Rome, l'oraiſon funèbre de quelques illuſtres romains. (*Polyb. l. VI, p. 495, lin. ult.*) Les lyres des anciens étoient d'*ivoire* (*Dionyſ. Halic. l. VII, p. 458, l. 39*). Il en étoit de même de pluſieurs meubles; & Sénèque, dans ſa maiſon de Rome, avoit cinq cents tables de bois de cèdre, montées ſur des pieds d'*ivoire* (*Xiphil. Ner. p. 152, l. 9*). Dans la Grèce il y avoit plus de cent ſtatues d'ivoire & d'or, la plupart fabriquées dans les temps les plus reculés de l'art, & plus grandes que le naturel. Un petit bourg en Arcadie poſſédoit un bel Eſculape en *ivoire* (*Strab. géogr. l. VIII, p. 337, D.*), & un temple bâti ſur la route de Peliène, en Achaïe, renfermoit une Pallas de la même matière (*Pauſan. l. VII, p. 594, l. 29*). A Cyzique, au royaume de Pont, il y avoit un temple où les jointures des pierres étoient ornées de moulures d'or, dont l'intérieur étoit décoré d'un Jupiter d'*ivoire* couronné par un Apollon de marbre (*Plin. l. XXXVI, c. 22*). Il y avoit à Tivoli un Hercule ſemblable. (*Propert. l. IV, El. 7, v. 82*). Dans l'iſle de Malthe, l'on conſervoit quelques ſtatues, repréſentant des victoires & datant des premiers temps de l'art, mais très-artiſtement faites. (*Cic. Verr. IV. c. XLVI.*) Hérodes-Atticus, célèbre par ſon éloquence & par ſes richeſſes ſous les règnes de Trajan & des Antonins, fit placer dans le temple de Neptune, à Corinthe, un char attelé de quatre chevaux tout dorés, à la réſerve de la corne qui étoit d'*ivoire*. (*Pauſan. l. II. p. 113. l. C.*) Parmi tant de découvertes qu'on a faites, il ne s'eſt trouvé aucun veſtige de ſtatues d'*ivoire*, à l'exception de quelques petites figures, parce que les dents des éléphans, ainſi que celles des autres animaux, ſe calcinent ſous terre. Cependant un particulier à Rome, conſerve une dent de loup, ſur laquelle ſont ſculptés les douze grands dieux, parce que la dent de cet animal eſt la ſeule qui ne ſe calcine pas dans la terre. Il y avoit à Tyrinthe, en Arcadie, une Cybèle d'or, dont le viſage étoit fait de dents d'hipopotame. (*Pauſan. lib. VIII. pag. 694. lib. XXXII.*) Quant à l'exécution des ſtatues compoſées de différentes matières, il pa-

roit que l'on commençoit par finir la tête, & que de-là on paſſoit aux autres parties, ce que nous pouvons inférer du récit que nous fait Pauſanias de la ſtatue d'un Jupiter de Mégare, dont le viſage étoit d'or & d'*ivoire*. Cette ſtatue ne fut pas achevée à cauſe des guerres du Péloponnèſe, qui en interrompirent l'execution; elle n'eut de fini que le viſage; le teſte du corps fut modelé en plâtre & en terre cuite. (*Pauſan. lib. I. p. 97. l. IX.*) Rien de plus curieux en ce genre qu'une petite figure d'enfant en *ivoire*, de la hauteur d'un palme romain, & jadis entièrement dorée, qui ſe trouve dans le cabinet de M. d'H***lton, ancien miniſtre plénipotentiaire du roi d'Angleterre, à Naples ».

« Il s'eſt conſervé en divers lieux des tablettes d'*ivoire* plus connues ſous le nom de *diptiques*, parce qu'elles n'étoient compoſées que de deux feuilles. Les autres prennent la dénomination de triples, de quadruples, de quintuples (*Martial. lib. XIV. epigram.*), ſuivant le nombre des feuillets dont elles étoient garnies ».

« On en voit une à ſix feuilles dans la planche 194e. de l'*antiquité expliquée*. Les couleurs verte, jaune & de pourpre furent celles dont on affecta le plus de peindre leur couverture, quand elles ne conſiſtoient qu'en feuilles de vélin. Mais on y employa ſouvent une matière plus ſolide, telle que l'*ivoire*, le buis, le citron, & même l'ardoiſe. (*Hugo de primâ ſcribendi origine, p. 94.*) C'eſt au moins le ſentiment de Ralerus, cité par le P. Hugue, dans ſon ancienne origine de l'écriture. Les tablettes (*Voſſius de art. gram. lib. I. cap. XXXVIII.*) outes nues & ſans enduit ſe nommoient *ſcheda*. En général, on appelloit (*Pollucis onomaſticon*) polyptyques ces ſortes de tablettes, lorſqu'elles étoient compoſées de plus de deux feuillets ».

« Si les tablettes n'étoient enduites ni de cire, ni de craie, ni de plâtre (*Martial. epigram. 5. lib. 14 Paleograph. p. 16.*), la plume ou le pinceau tenoient lieu de burin ou de ſtyle. Les livres d'*ivoire*, dont parlent le juriſconſulte Ulpien (*Dig. lib. 32. lege 52.*) & le poëte Martial, devoient être écrits de la ſorte. On ne peut douter qu'il n'en fût de même de certains ſénatus-conſultes ».

Du temps de Voſiſque (*Vop. in Tacit. p. 664 & 665. hiſt. aug. tom. III.*) on en voyoit un ſouſcrit de la main de l'empereur Tacite. Le livre d'*ivoire* ſur lequel il l'avoit ſigné étoit au nombre de ceux d'une bibliothèque publique de Rome. C'étoit une diſtinction accordée aux empereurs romains, que tous les arrêts du ſénat qui les concernoient fuſſent inſcrits ſur des livres de cette nature. Notre encre ne ſeroit pas auſſi propre à écrire ſur l'*ivoire* que celle des anciens. Les drogues dont elle ſe faiſoit, étoient fort différentes de celles qui entrent dans la nôtre. Cependant (*Pompon. lib. II. de orig. juriſ.*) nous n'aſſurons pas que les XII tables, & l'*ivoire* expoſés à Rome devant la tribune aux harangues, ne fuſſent pas plutôt gravées qu'écrites avec l'encre. (*Nouvelle Diplomatique.*)

IXION, roi des Lapythes en Theſſalie, devoit le jour à Jupiter & à la nymphe Mélète. Selon Diodore, ſon père s'appelloit Antion; & ſelon Hygin, Léonte. Il établit ſa demeure à Larriſſe, aux environs du mont Pélion. Ayant épouſé Dia, fille de Déjonée, il la rendit mère de Pirithoüs. C'étoit alors la coutume, lorſqu'on épouſoit une fille, qu'au lieu d'en recevoir une dot, l'époux faiſoit de grands avantages à la fille qu'il vouloit épouſer, & de riches préſens aux père & mère pour l'obtenir. Déjonée ayant ſouvent ſollicité ſon gendre d'accomplir les promeſſes qu'il lui avoit données en épouſant ſa fille, & voyant qu'il ne faiſoit que l'amuſer par de belles paroles, lui fit un jour enlever ſes jumens qui paiſſoient à la campagne. *Ixion*, piqué au vif de cet affront, feignit de vouloir entrer en accommodement avec lui, & l'invita à un feſtin. Déjonée ſe rendit à Larriſſe, y fut reçu avec beaucoup de magnificence; mais *Ixion* ayant fait creuſer à l'entrée de la ſalle où l'on devoit manger, une foſſe où l'on avoit jetté beaucoup de bois & de charbons ardens, Déjonée, à qui il donnoit le pas par honneur, y tomba & y perdit la vie. Tout le monde eut horreur de ce crime; & comme il étoit alors ſans exemple, on n'avoit point de formulaire pour l'expier. En vain *Ixion* ſollicita tous les princes de la Grèce, perſonne ne voulut même lui accorder les droits de l'hoſpitalité: il erra long-temps ſans trouver aucun aſyle.

Jupiter voyant ſon fils abandonné de tout le monde, eut pitié de lui, le reçut dans le ciel, le put ſia, & lui permit même de manger à la table des dieux. Un bienfait ſi ſignalé ne ſervit qu'à faire un ingrat & un téméraire. Touché des charmes de la reine du ciel, *Ixion* eut l'inſolence de lui déclarer ſa paſſion. La ſévère Junon, offenſée de ſa témérité, s'en plaignit à Jupiter qui n'en parut pas irrité, regardant *Ixion* comme un inſenſé, à qui le nectar & l'ambroſie avoient troublé la raiſon. Lucien (*dans ſon dial. des Dieux.*) dit que le dieu propoſa même à Junon un moyen de ſatisfaire *Ixion* ſans bleſſer l'honneur de la déeſſe. Je ſuis d'avis, dit-il, de former une nuée qui ait votre reſſemblance, & de l'abandonner à *Ixion*. Comment, dit Junon, ce ſeroit le récompenſer au lieu de le punir; & de plus, tout l'affront retomberoit ſur moi, parce qu'il croiroit m'embraſſer, & pourroit même s'en vanter. Si cela arrive, répond Jupiter, je le précipiterai dans les enfers. En effet, *Ixion* adreſſa ſes vœux à la fauſſe Junon, & ſe vanta enſuite hautement d'avoir déshonoré le ſouverain des dieux; à ce dernier trait, la colère de Jupiter s'alluma contre le perfide; il le frappa d'un coup

Digitized by Google

de foudre & le précipita dans le tartare, où Mercure, par ſon ordre, l'attacha à une roue environnée de ſerpens, qui devoit tourner ſans relâche. Pindare (*Pith.* 2.) dit qu'*Ixion*, en tournant continuellement ſur ſa roue rapide, crie ſans ceſſe aux mortels, qu'ils ſoient toujours diſpoſés à témoigner leur reconnoiſſance à leurs bienfaiteurs, pour les graces qu'ils en ont reçues.

Lorſque Proſerpine fit ſon entrée au royaume de Pluton, *Ixion* fut délié pour la première fois, dit Ovide.

Du commerce d'*Ixion* avec la nuée, ou avec Néphelé, nâquirent les Centaures. *Voyez* CENTAURES.

IXION, prince du ſang des Héraclides, régna à Corinthe, après la mort de ſon père Alétès.

IYNX, oiſeau. *Voyez* l'article avant IULIS.

J.

» LEs anciens grammairiens romains diſtinguèrent la valeur de l'J conſonne de celle de l'I voyelle. Sur la dénomination qu'ils leur donnoient, & ſur l'application qu'ils en faiſoient, ils étoient parfaitement d'accord avec nous ; mais nous ne convenons point avec eux ſur la manière de prononcer leurs J conſonnes, & ſur la figure que nous leur aſſignons maintenant. Leur prononciation étoit conforme à celle du ſecond J conſonne de notre langue, ſemblable à celui des italiens & de quelques autres nations. Nous avons coutume de le rendre par un Y ou par un i. Mais la valeur des diverſes ſortes d'I ne doit pas nous arrêter : nous ne devons nous occuper que de leur figure. Si l'I perpendiculaire eſt de tous les temps, l'J à queue étoit employé pluſieurs ſiècles avant la fin de la république romaine ».

» Comme nombres, l'I court & l'J à queue ſe trouvent ſouvent réunis, au ſiècle de Charlemagne & même avant lui. Dès le ſixième ſiècle, on diroit quelquefois qu'on affectoit de mettre l'J au commencement des mots ; mais bientôt on s'apperçoit que cela ſe fait ſans deſſein. Aux onzième & douzième, ſur-tout en Ecoſſe, on vit ſouvent l'J au commencement des phraſes, des noms propres & de lieux. On continua d'en uſer de la ſorte durant les ſiècles ſuivans, quoique peut-être un peu moins fréquemment, juſqu'au quinzième. Alors on s'aviſa de le marquer en général au commencement des mots : cette pratique paroît aſſez ſuivie dans quelques imprimés & manuſcrits ; mais c'eſt ſans conſéquence pour les autres ».

» L'uſage de diſtinguer les figures de l'J conſonne d'avec celles de l'I voyelle eſt ſi récent, qu'on ne peut pas aſſurer qu'il ſoit généralement reçu dans tous les pays. Il n'étoit pas établi en France au milieu du dernier ſiècle : il ne l'étoit pas généralement en Allemagne, ni même en Eſpagne, il y a cinquante ans ».

» Le P. des Molets, au ſeptième tome de ſes mémoires de littérature, a publié une *diſſertation* de l'abbé Papillon ſur l'J & l'V conſonnes. Ce fut, nous dit cet abbé, Jacques Pelletier du Mans qui, dans ſa grammaire françoiſe imprimée en 1550 à Paris, plaça l'J à la tête des mots qui commencent par cette conſonne. Dans la poétique du même Pelletier, imprimée en 1555 à Lyon, l'J conſonne eſt conſtamment diſtingué de l'I voyelle. L'abbé Papillon ne devoit donc pas recourir à la grammaire latine de Ramus ou la Ramée, pour fixer l'époque de l'J conſonne, en tant que diſtingue de l'I ; puiſqu'il ne peut la faire remonter au-delà de la date du privilège de cette grammaire, donné l'an 1557 ; d'autant plus que l'arithmétique du même, de 1555, ne fait point cette orthographe. Ramus l'avoit exigée de ſon imprimeur. Après la mort de l'un & de l'autre, les héritiers de Vechel furent exacts à remplir leurs engagemens dans les impreſſions des ouvrages de Ramus ; mais ils n'étendirent point la nouvelle orthographe à ceux des autres auteurs. Gille Beys, imprimeur de Paris, la ſuivit en 1584, dans le commentaire de Mignault ſur les épîtres d'Horace. En 1599, ou peu après, Guillaume le Gagneur publia ſa rechnographie, où non-ſeulement toutes les planches en grand nombre obſervent exactement l'orthographe de l'J conſonne ; mais il ſe déclare encore expreſſément en ſa faveur. « Quant à cet J, dit-il, que » nous faiſons toujours ſervir de conſonne, & qui » prend ſon origine de G, je n'en ferai autre deſ- » cription, & me contenterai d'en repréſenter ſeu- » lement la forme, *j*, *je*, *ju* ».

» La diſtinction de l'J conſonne fut obſervée preſque par-tout, dans l'hiſtoire des plantes rares de Cluſius, imprimée à Anvers en 1601. On a cru voir un germe de la diſtinction des J & V conſonnes d'avec les voyelles, quant à la figure, dans une édition du *catholicon* de Jean de Gènes, en 1460. Mais ſi l'on n'en a point d'autre preuve que le texte cité p. 220. des mémoires de littérature, on peut attribuer cette orthographe au haſard, plutôt qu'à quelque deſſein de la perfectionner. Il n'en eſt pas de même de l'uſage qu'en ont fait nos auteurs & nos imprimeurs ; mais ce furent plutôt des tentatives de leur part qu'une pratique ſoutenue ».

» Les hollandois ne tardèrent pas à s'y conformer aſſez exactement. Ils ont daté ſur nous, à cet égard, de plus d'un demi-ſiècle. Il eſt vrai qu'ils n'employoient pas encore alors d'J majuſcule ; ils ne le firent qu'au temps où nous commençames à ſuivre tout de bon un exemple que nous leur avions donné. Il n'y a pas cent ans que nous tenions encore à l'ancienne mode, & pas quatre-vingt que la nouvelle a chez nous pris ſa place. « Lorſqu'il » fut queſtion de diſtinguer les *i* & les *u* conſon- » nes & voyelles, il ne ſe trouva pas un ſeul ouvrier » en état d'en graver paſſablement les poinçons » (*Dictionn. Encycl. t. 2. p. 682.*) ». L'auteur parle d'après Fournier le jeune.

Cellarius dans ſon orthographe latine, & le ſa

lèbre Fabricius ont encore réclamé de nos jours, fort ſérieuſement, en faveur de l'ancienne mode; mais la nouvelle fait tous les jours, en Allemagne, des progrès ſenſibles. Nous voyons un même imprimeur, à Nuremberg, employer en 1745 la vieille orthographe, & en 1747 la nouvelle. Nous n'entrerons point dans le détail des villes qui s'attachent à l'une, préférablement à l'autre. Il y a plus de quatre-vingt ans, que la *bibliothèque de l'empereur*, par Lambecius, a été imprimée à Vienne avec des J & des V conſonnes, bien diſtingués des voyelles ». (*Nouvelle diplomatique.*)

JADE. On trouve, dans des tombeaux gaulois, des morceaux de *jade*, pierre très-dure, taillés en haches & en ciſeaux. C'étoient les outils des peuples qui ne ſavoient pas travailler le fer. On en trouve de pareils chez les ſauvages de la mer du ſud.

JAILLISSANTES (eaux). On ne ſauroit douter que les romains n'aient été verſés dans l'art de faire des jets-d'eau. Le ſeul poète Manilius ſuffit pour le prouver, ſans qu'on ſe donne la peine de parcourir les anciens auteurs, dont la plupart font mention des machines hydrauliques & de leurs uſages.

Manilius (*lib. 4. verſ. 259.*) dit que le Verſeau préſide aux travaux hydrauliques, & notamment aux eaux *jailliſſantes :*

Ipſaque converſis aſpergere ſtuentibus aſtra.

Ovide dit de la fontaine par laquelle l'eau de l'aqueduc d'Appius s'écouloit au *forum* de Céſar :

Appias expreſſis æra pulſat aquis.

JAIS ou JAYET. Cette tête de *Jayet*, dit Caylus (*Rec. IV. pl.* 12.), ſe joint aux autres preuves ſans nombre que les monumens nous donnent, de la préférence que les égyptiens avoient accordée aux matières noires. La matière du *jayet* qui réſiſte difficilement à tous les accidens deſtructifs, m'a engagé à rapporter cette tête, peut-être plus encore que le plaiſir de poſſéder la repréſentation d'un ſimple égyptien. Ces ſortes de monumens ne ſe trouvent pas communément. Le travail de celui-ci eſt très-fin & même très-agréable, quoiqu'égyptien; auſſi je l'ai fait deſſiner de face & de profil.

JAMBAGES des portes. Les anciens rendoient une ſorte de culte aux *jambages* des portes des temples; ils y appendoient les armes & les dépouilles priſes aux ennemis. Ils les baiſoient en ſigne de reſpect (*Æneid. 2. 490.*) :

Amplexæque tenent poſtes, & oſcula figunt.

Des chefs de pirates paſſant par *Linternum*, où s'étoit retiré Scipion l'Africain, allèrent ſaluer ce grand homme. Arrivés à ſa maiſon, ils ſalutèrent avec reſpect les *jambages* de la porte, comme ils auroient fait, dit Valère-Maxime, à un autel ſacré & à un temple auguſte.

Mais, dans la douleur, les anciens frappoient de la tête contre les *jambages* des portes ſacrées (*Tibul. 1. 5. 42.*) :

Et miſerum ſæro tundere poſte caput.

A Rome, les nouvelles mariées frottoient avec de la graiſſe, & eſſuyoient avec de la laine les *jambages* de la porte qui leur donnoit entrée chez leur époux. *Voyez* ANTEPAGMENTA.

JAMBES (Armure des). *Voyez* BOTTINES.

M. de Nom a rapporté de Sicile deux armures de *jambes*. Elles ſont de bronze, & reſſemblent parfaitement aux bottines de carton que l'on met devant les cheminées aux *jambes*, pour les préſerver du feu.

On voit ces *bottines* ſur un bas-relief du capitole, où les cyclopes forgent des armes.

JAMBES (Beauté des). *Voyez* GENOU. Les anciens avoient toujours les jambes nues. Les femmes ſeules portoient au-deſſus des chevilles une eſpèce d'anneau, de bande ou de bracelet. On en voit ſur les vaſes étruſques, & les femmes de l'Orient en portent de ſemblables.

JAMBES croiſées. « On ne trouve, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'art. l. IV. c. III.*), aucune divinité, de l'âge mûr qui ait les *jambes* croiſées. Une pareille poſition auroit été jugée également indécente chez un orateur. (*Plutarch. Conſol. ad Apoll. pag.* 194. *l. X.*) Les pythagoriciens regardoient même comme peu décente l'action de croiſer la jambe droite ſur la gauche, quand on étoit aſſis. (*Id. περὶ τῆ ἀκούειν p.* 78. *l. XVII. περὶ δόξαν.*) D'après cela, je ne crois pas qu'une ſtatue de bronze de la ville d'Elis, qui s'appuyoit des deux mains ſur une pique, & qui avoit les deux *jambes* poſées l'une ſur l'autre, repréſentât un Neptune, comme on voulut le faire acroire à Pauſanias. (*Pauſan. l. VI. p.* 517. *l. XIII.*) Les interprètes n'ont pas bien entendu cette façon de s'exprimer : τὸν ἑτέρον τῶν ποδῶν ἐπιβαλεῖν τῷ ἑτέρῳ, en la rendant en latin par *pedem pede premere*, mettre un pied ſur l'autre; ils auroient dû la traduire par *deceſſatis pedibus*, ce qui s'appelle en françois, *jambes* croiſées ».

« Apollon & Bacchus ſeuls ſont figurés ainſi dans quelques ſtatues, pour exprimer dans le premier la premiere jeuneſſe, & dans le ſecond la

Digitized by Google

douce molleſſe. Une ſtatue d'Apollon du capitole (*Muſ. cap. t. III. tav.* 15.), & quelques figures ſemblables de la villa Médicis, ainſi que la plus belle de toutes les ſtatues du palais Farnèſe, & un bas-relief du cabinet d'Herculanum, nous offrent ce dieu avec les jambes croiſées. (*Pitt. Erc. t. II. tav.* 17.) De toutes les figures de Mercure, je n'en connois qu'une ſeule qui ait cette poſition, ſavoir, la ſtatue de la galerie du grand-duc, à Florence, ſtatue ſur laquelle le Mercure de bronze du palais Farnèſe a été formé & moulé. Cette attitude eſt ſingulièrement propre à un Méléagre & à un Paris, comme le prouve la ſtatue de ce dernier du palais Lancelotti. Au palais Farnèſe on voit un Mercure de bronze, de grandeur naturelle, dans cette même poſition; mais il faut ſavoir auſſi que c'eſt un ouvrage moderne ».

« Parmi les déeſſes je n'en connois pas une qui ſoit ainſi poſée, & cette attitude leur conviendroit encore moins qu'aux dieux. De-là je ne voudrois pas décider de l'antiquité d'une médaille de l'empereur Aurélien, repréſentant la Providence debout, les *jambes* croiſées. (*Triſtan. comment. t. III. p.* 183.) A l'égard des nymphes, cette poſition pourroit, à la rigueur, leur convenir; on voit ainſi poſée une nymphe, de grandeur naturelle, à la villa Albani. (*Ciamp. vet. monum. t. I. tav.* 24.) D'après ces obſervations, je crois être en droit de douter de l'antiquité d'une pierre gravée, qui repréſente debout une Minerve, nommée vulgairement *Medica*, tenant une baguette entortillée d'un ſerpent, & ayant une *jambe* croiſée ſur l'autre. Je crois mon doute d'autant mieux fondé, que cette figure eſt repréſentée la mammelle droite découverte, ce qui ne ſe trouve à aucune Pallas; remarque que j'ai faite à l'occaſion d'une figure ſemblable, ſur une pierre gravée qui m'a été montrée comme un ouvrage antique (*la Chauſſ., Muſ.*), & j'ai démontré le contraire par les raiſons que je viens d'alléguer. (*Monfaucon, Diar. p.* 122) ».

« Cette attitude étoit auſſi jugée convenable aux perſonnes affligées. Telle étoit la poſition des guerriers rangés autour du corps d'Antiloque, fils de Neſtor, παλαττων τῷ πόδι, & plongés dans la douleur de la mort de ce capitaine, dans un tableau décrit par Philoſtrate. (*Philoſt. l. II. icon.* 7. *p.* 821.) C'eſt dans cette même attitude qu'Antiloque annonce à Achille la mort de Patrocle, ſur un bas-relief du palais Matteï, ainſi que ſur un camée, deux antiques que j'ai publiées dans mes monumens. (*Monum. ant. ined. n°* 129. 130.) Un tableau d'Herculanum nous offre encore la même poſition (*Pit. Erc. t. IV. tav.*) ».

JAMBON. Caton (*de re ruſt. c.* 163.) nous apprend la manière dont les Romains préparoient les *jambons*. Ils les ſaloient, les expoſoient pendant deux jours à la fumée. Enſuite ils les frottoient d'huile mêlée de vinaigre, & les ſuſpendoient pour les garder. Les uns les ſervoient au commencement du repas, pour exciter l'appétit; & d'autres à la fin, pour aiguiſer la ſoif.

JANA, c'étoit le premier nom de Diane, qu'on appelloit au commencement *Dea Jana*, & par abréviation *D. Jana*; enſuite on n'en appliqua qu'un ſeul mot, *Diana*. (Varron *de re ruſt.* 1. 37.) appelle la lune *Jana creſcens*. De même le ſoleil a été appelé *divos Janos* (*Voſſius de idolol.* 2. *c.* 16 & 25.).

JANE. *Voyez* JANA.

JANÈS. *Voyez* JANUS

JANICULE. Une des collines de Rome, quoiqu'il ne ſoit pas compris dans le nombre des ſept qui ont fait donner à cette capitale le nom de la ville aux ſept montagnes, *urbs ſepti-collis*.

Le *Janicule* avoit tiré ſa dénomination de Janus qui y demeuroit, vis-à-vis du capitole, lequel étoit alors occupé par Saturne; ils poſſédoient chacun une petite ville; & quoique ni l'une ni l'autre ne ſubſiſtaſſent plus après la guerre de Troie, Virgile n'a pas laiſſé d'orner l'Enéide de cette tradition populaire. Voyez, dit Evandre au héros troyen, ces deux villes dont les murs ſont renverſés; leurs ruines même vous rappellent le règne de deux anciens monarques; celle-ci fut bâtie par Janus, & celle-là par Saturne: l'une fut nommée *Janicule*, & l'autre fut appellée *Saturnie*.

Hæc duo prateréà diſjectis oppida muris,
Reliquias, veterumque vides monimenta virorum,
Hanc Janus pater, hanc Saturnus condidit urbem;
Janiculum huic, illi fuerat Saturnia nomen.

Æneïd. liv. VIII, v. 355.

Cette oppoſition de deux villes, donna lieu au nom d'*Antipolis*, dont Pline ſe ſert pour déſigner le *Janicule*. Ancus Martius le joignit à la ville de Rome par un pont qu'il fit bâtir ſur le Tibre. Numa Pompilius y fut enterré, ſelon Denis d'Halicarnaſſe, Tite-Live, Pline & Solin. Euſèbe dans ſa chronique y met auſſi la ſépulture du poète Stace; Victor place au *Janicule* les jardins de Géta, que le Nardini & le Donati croient avoir été conſtruits près de la porte Septimienne

On poſoit au *Janicule* un corps-de-garde dans le temps des comices, & on y montoit la garde pour la ſûreté de la ville & de la rivière qui coule au bas. Aujourd'hui cette colline comprend ſous elle le Vatican, & ſe termine à l'égliſe de *Santo-Spiritu in Saſſia*. On l'appelle communément *Monterio*, à cauſe de la couleur de ſon ſable qui

eſt jaunâtre; c'eſt un des endroits de Rome des moins habités.

Pour ce qui regarde le pont du *Janicule*, que les romains appelloient *pons Janiculenſis*, Antonin l'avoit rebati en marbre. Il ſe rompit par la ſuite des temps & demeura dans un triſte état de décombres, juſqu'à ce que Sixte IV en ait conſtruit un autre à la place; c'eſt de-là que lui vient ſon nom moderne, *ponte Sifto* (*D. J.*).

JANO (*ab*). *Voyez* A JANO.

JANUAL, gâteau que les romains offroient à *Janus* dans ſes fêtes. Il étoit fait de farine nouvelle, de ſel nouveau, d'encens & de vin.

JANUALE. } On donna ce nom à une des
JANUALIS. } portes de Rome, celle qui eſt ſur le mont Viminal, à l'occaſion d'un prétendu miracle arrivé à cette porte par la protection de Janus. Macrobe & Ovide rapportent que les ſabins, faiſant le ſiège de Rome, avoient déjà atteint la porte qui eſt ſur le mont Viminal. Cette porte que l'on avoit bien fermée aux approches de l'ennemi, s'ouvrit tout à coup d'elle-même juſqu'à trois fois ſans qu'on pût venir à bout de la fermer; c'eſt que la jalouſe Junon, dit Ovide, en avoit enlevé les ſerrures & tout ce qui ſervoit à la fermer. Les ſabins inſtruits de ce prodige, & pouſſés par la fille de Saturne, accoururent en foule à cette porte pour s'en ſaiſir; mais Janus protecteur des romains, fit ſortir à l'inſtant de ſon temple une ſi grande quantité d'eau bouillante, qu'il y eut pluſieurs des ennemis engloutis ou brûlés, & le reſte fut obligé de prendre la fuite. C'eſt pour cela, ajoute Macrobe, que le ſénat ordonna qu'à l'avenir les portes du temple de *Janus* fuſſent ouvertes en temps de guerre, pour marquer que Janus étoit ſorti de ſon temple pour aller au ſecours de la ville & de l'empire. Nous verrons plus bas d'autres raiſons de cet uſage.

JANUALES, fête de *Janus*, qui ſe célébroit le premier janvier, par des danſes & autres marques de réjouiſſance publique. En ce jour on prenoit ſes plus beaux habits pour aller au capitole faire des ſacrifices à Jupiter, les nouveaux conſuls en habit de cérémonie, marchant à la tête du peuple. En ce jour, comme aujourd'hui, on ſe faiſoit d'heureux ſouhaits les uns aux autres, & l'on avoit grande attention de ne rien faire qui ne fût de bon augure, dit Ovide, pour le reſte de l'année. On offroit à *Janus* des dattes, des ſignes & du miel; la douceur de ces fruits faiſoit tirer de bons préſages pour l'année.

JANUALIS. *Voyez* JANUALE.

JANVIER, mois que les romains dédièrent à *Janus*, & que Numa mit au ſolſtice d'hiver.

Quoique les calendes de ce mois fuſſent ſous la protection de Junon, comme tous les premiers jours des autres mois, celui-ci ſe trouvoit conſacré particuliérement au dieu *Janus*, à qui l'on offroit ce jour-là le gâteau nommé *janual*, ainſi que des dattes, des figues & du miel, fruits dont la douceur faiſoit tirer d'heureux préſages pour le cours de l'année. *Voyez* JANUAL & JANUALES.

Ce même jour tous les artiſtes & artiſans ébauchoient la matière de leurs ouvrages, dans l'opinion que pour avoir une année favorable, il falloit commencer par le travail. C'eſt, dit Ovide, le dieu Janus qui le preſcrivit en ces termes:

Tempora commiſſi naſcentia rebus agendis,
Totus ab auſpicio, ne foret annus iners.

Cette idée étoit bien plus raiſonnable que celle des anciens chrétiens, qui jeûnoient le premier de *janvier* pour ſe diſtinguer des romains, parce que ceux-ci ſe régaloient le ſoir en l'honneur de Janus.

Les conſuls déſignés prenoient poſſeſſion ce jour là de leur dignité, depuis le conſulat de Quintus Fulvius Nobilior, & de Titus Annius Luſcus; l'an de la fondation de Rome 601. Ils montoient au capitole accompagnés d'une grande foule de peuple, tous habillés de neuf; & là, au milieu des parfums, ils immoloient à Jupiter capitolin deux taureaux blancs, qui n'avoient pas été mis ſous le joug.

Les flamines faiſoient des vœux pendant ce ſacrifice pour la proſpérité de l'empire & le ſalut de l'empereur, après lui avoir prêté le ſerment de fidélité. Ces vœux & ce ſerment étoient faits pareillement par tous les autres magiſtrats. Tacite nous dit dans ſes annales, *liv. XVI*, qu'on fit un crime à Thraſea d'avoir manqué de ſe trouver au ſerment & aux vœux de la magiſtrature, pour le ſalut de l'empereur. Ovide vous dira plus diſtinctement toutes ces cérémonies.

Dans ce même jour les romains ſe ſouhaitoient une heureuſe année, & prenoient garde de laiſſer échapper aucun propos qui fût de mauvais augure. Enfin les amis avoient ſoin d'envoyer des préſens à leurs amis, qu'on appeloit *ſtrenæ*, des étrennes. *Voyez* ETRENNES.

Parcourons maintenant les autres jours de ce mois, & ſes diverſes fêtes.

Le ſecond jour étoit eſtimé malheureux pour la guerre, & appelé par cette raiſon *dies ater*, jour funeſte.

Digitized by Google

Le troiſième & le quatrième étoient jours comitiaux.

Le cinquième jour des nones étoit jour plaidoyable.

Le ſixième paſſoit pour malheureux.

Le ſeptième, on célébroit la venue d'Iſis chez les romains.

Le huitième étoit jour d'aſſemblée.

Le neuvième des ides de ce mois, on fêtoit les agonales en l'honneur de Janus.

Le dixième étoit un jour mi-parti, marqué ainſi dans l'ancien calendrier, F. N.

L'onzième ou le iij des ides arrivoient les *carmentales* pour honorer la déeſſe Carmenta, mère d'Évandre. *Voyez* CARMENTALES. On célébroit ce même jour la dédicace du temple de Juturna dans le champ de Mars.

Le douzième étoit jour d'aſſemblée, quelquefois on y faiſoit la fête des compitales ou des carrefours.

Le treizième, jour des ides, conſacré à Jupiter, ſe marquoit dans le calendrier, par ces deux lettres, N. P. *Ne faſtus primâ parte diei*, pour dire qu'il étoit ſeulement fête le matin; on ſacrifioit au ſouverain des dieux une brebis appellée *ovis idulis*.

Le quatorzième, ſemblable au dixième, étoit coupé moitié fête, moitié jour ouvrier.

Le quinzième on ſolemniſoit pour la ſeconde fois les carmentales, nommées par cette raiſon *carmentalia ſecunda*.

Au ſeizième arrivoit la dédicace de ce grand & ſuperbe temple de la Concorde, qui fut voué & dédié par Camille, & que Livia Druſilla décora de pluſieurs ſtatues, & d'un autel magnifique.

Depuis le ſeize juſqu'au premier février, étoient des jours comitiaux, ou d'aſſemblée, ſi vous en excepiez le dix-ſept, où l'on donnoit des *jeux palatins*; le vingt-quatre, où l'on célébroit les féries ſémentines pour les ſemailles; le vingt-ſept, où l'on fêtoit la dédicace du temple de Caſtor & de Pollux à l'étang de Juturna, ſœur de Turnus; le vingt-neuvième, où ſe donnoient les *équiries*, *equiria*, c'eſt-à-dire, les jeux de courſes de chevaux dans le champ de Mars; & finalement le trentième, qui étoit la fête de la paix, où l'on ſacrifioit une victime blanche, & où l'on brûloit quantité d'encens.

Dans ce mois de *janvier*, que les grecs appelloient Γαμηλιών, iis ſolemniſoient la fête des gamélies, en l'honneur de Junon, fête inſtituée par Cecrops, au dire de Favorin. *Voyez* GAMÉLIES.

Les ioniens célébroient auſſi dans ce mois les lénées. *Voyez* LENÉES; & les égyptiens fêtoient la ſortie d'Iſis de Phénicie.

JANVIER étoit perſonnifié ſous la figure d'un conſul qui jette ſur le foyer d'un autel, des grains d'encens en l'honneur de Janus & des Lares. Près de l'autel eſt un coq qui marque que le ſacrifice s'eſt fait le matin du premier jour de janvier. Auſone a expliqué cela en quatre vers, dont voici le ſens: « Ce mois eſt conſacré à Janus; voyez » comme l'encens brûle ſur les autels pour honorer les dieux Lares; c'eſt le commencement de » l'année & des ſiècles: en ce mois les hommes » que la pourpre diſtingue ſont écrits dans les faſtes ». Il parle là des conſuls qui entroient en magiſtrature au commencement de janvier.

JANUS, le plus ancien roi d'Italie dont l'hiſtoire faſſe mention, étoit originaire d'Athènes. Aurelius Victor rapporte que Creüſe, fille d'Érectée roi d'Athènes, d'une grande beauté, fut ſurpriſe par Apollon, & en eut un fils qu'elle fit nourrir & élever à Delphes. Tout cela ſe paſſa à l'inſu d'Érectée: il donna ſa fille en mariage à Xiphée, qui, n'en pouvant avoir des enfans, alla conſulter l'oracle, & demanda comment il pourroit faire pour devenir père. Le dieu lui répondit qu'il falloit qu'il adoptât le premier enfant qu'il rencontreroit le lendemain. Le premier qu'il trouva fut *Janus*, fils de Creüſe, qu'il adopta (*Voyez* JON.). *Janus* étant devenu grand, équipa une flotte, aborda en Italie, y fit des conquêtes, & bâtir une ville qu'il appella de ſon nom, *Janicule*. Dans le temps de ſon règne, Saturne, chaſſé du ciel, ſe réfugia en Italie: *Janus* le reçut humainement & l'aſſocia même à ſa royauté; ce qu'on a repréſenté par une tête à deux faces, pour faire voir que la puiſſance royale étoit partagée entre ces deux princes, & que l'état étoit gouverné par les conſeils de l'un & de l'autre. On aſſure que Saturne, par reconnoiſſance, donna *Janus* d'une rare prudence, qui rendoit le paſſé & l'avenir toujours préſens à ſes yeux; ce qu'on croit encore exprimé par les deux viſages. Le règne de *Janus* fut toujours pacifique, ce qui le fit regarder depuis comme le dieu de la paix. C'eſt ſous ce titre que Numa lui fit bâtir un temple qui reſtoit ouvert pendant la guerre, & qu'on fermoit pendant la paix. De-là cette inſcription que l'on voit au revers de pluſieurs médailles de Néron, avec le temple de *Janus*: *pace terra marique parta, Janum clauſit*; & cette inſcription trouvée à Mérida en Eſpagne: *Imp. Cæſar. divi. F. Auguſtus. Pont. Max. Cos. XI. Tribunic. Pot. X. Imp. IX. orb. mari, &. terra. pacato. templo. Jani. clauſo. &c.* De-là les ſurnoms de *Patulcius* & de *Clusius*, comme qui diroit l'*ouvert* & le *fermé*.

Il paroît, par le plus grand nombre des inſcriptions, que ce temple ſe nommoit tout court

Janus,

Janus ; Janum clauſit. Horace l'appelle *Janum Quirini*, c'eſt-à-dire, *Janum Romuli*, ce qui ne pouvoit pas s'appliquer aux autres temples que *Janus* avoit à Rome, & dont nous parlerons tout-à-l'heure.

On remarque que ce temple fut fermé deux fois depuis la fondation de Rome juſqu'au règne d'Auguſte, & huit fois pendant tout le cours de la royauté, de la république & de l'empire. La première fois qu'on le ferma, fut ſous le règne de Numa, l'inſtituteur de cette cérémonie ; la ſeconde fois à la fin de la première guerre punique, l'an 519 de Rome ; la troiſième fois après la bataille d'Actium, qui rendit Auguſte le maître du monde, l'an 725 de Rome ; la quatrième fois cinq ans après, au retour de la guerre des cantabres en Eſpagne, l'an 730 ; la cinquième fois ſous le règne du même empereur, l'an 744 de Rome, environ cinq ans avant la naiſſance de Jéſus Chriſt, & la paix générale qui régnoit alors dans l'empire romain, dura douze ans ; la ſixième fois ſous Néron, l'an 811 ; la ſeptième fois ſous Veſpaſien, l'an 824 ; la huitième fois enfin, ſous Gordien le jeune, à-peu-près vers l'an 994 de Rome.

Il n'eſt pas bien sûr que les premiers empereurs chrétiens aient obſervé cette cérémonie. Il eſt vrai qu'Ammien Marcellin, dans ſon *Hiſt. liv. XVI, ch. x.* ſemble dire poſitivement que Conſtance II, après ſes victoires, vint à Rome l'an 1105 de ſa fondation, & ferma le temple de Janus, *concluſo Jani templo, ſtratiſque hoſtibus cunctis :* mais comme on aſſure que ce paſſage ſe lit différemment dans les manuſcrits, & aſſez obſcurément, il faudroit encore quelque autre autorité pour rendre le fait plus certain.

Ovide, au premier livre des faſtes, fait raconter à *Janus* ſon hiſtoire : « Les anciens, dit-il, m'appelloient Chaos, voyez combien je ſuis vieux. » ..... Lorſque les quatre élémens, qui juſqu'alors avoient été confondus, furent ſéparés, & que chacun eut pris ſa place, alors, d'une maſſe informe que j'étois, je pris la figure d'un dieu. » J'ai encore quelques reſtes de mon ancienne confuſion ; car on voit, en ma perſonne, la même choſe par-devant que par-derrière : apprenez la raiſon de ce double viſage, afin que vous connoiſſiez & ma puiſſance & mon emploi. » J'exerce mon empire ſur tout ce que vous voyez, ſur le ciel & ſur l'air, ſur la terre comme ſur la mer ; tout s'ouvre ou ſe ferme quand je le veux. » C'eſt moi ſeul qui garde la vaſte étendue de l'univers ; & j'ai ſeul le pouvoir de faire tourner le monde ſur ſes deux pôles. Lorſqu'il me plaît de donner la paix & de la faire ſortir de mon temple, auſſi-tôt elle va ſe répandre par-tout. » Mais ſi je n'en ferme les portes, la guerre s'allumera par-tout, & la terre ſera inondée de ſang. Je préſide aux portes du ciel, & je les » garde, de concert avec les heures qui s'écoulent lentement. Le jour, & Jupiter même qui en eſt l'auteur, ne vont & ne viennent que par » mon moyen ; c'eſt de là que l'on m'a appellé » *Janus*..... Mais voici pourquoi j'ai deux viſages : toute porte a deux faces, l'une au dehors » & l'autre au dedans : la première regarde le » peuple, la ſeconde l'entrée de la maiſon ; & » comme celui qui garde la porte voit ceux qui » entrent & qui ſortent ; de même moi qui ſuis » le portier du ciel, j'obſerve en même temps » l'orient & l'occident, & j'ai le pouvoir de le » faire des deux côtés à la fois, ſans faire aucun » mouvement, crainte de perdre le temps en tournant la tête, ou qu'il n'échappe quelque choſe » à ma vue..... Mais pourquoi (lui demande le » poète) ferme-t-on votre temple en temps de » paix, & pourquoi l'ouvre-t-on en temps de » guerre ? J'ouvre les portes de mon temple en » temps de guerre (répond le dieu) pour le retour des ſoldats romains, quand ils ſont une fois » partis pour la guerre ; & je le ferme en temps » de paix, afin que la paix y étant une fois rentrée, elle n'en ſorte plus..... (Voyez une » autre raiſon de cette inſtitution au mot JANUARIS.). Enfin pourquoi, avant de faire des ſacrifices aux dieux, ou de leur adreſſer ſes prières, » faut-il que ce ſoit par vous, ô *Janus* ! que l'on » commence ? C'eſt afin (dit-il) que, comme je » garde les portes du ciel, vous puiſſiez, par mon » moyen, trouver un accès favorable auprès des » dieux à qui vous vous adreſſez ».

Macrobe rend une autre raiſon plus hiſtorique, pourquoi on invoquoit *Janus* le premier dans les ſacrifices ; c'eſt qu'il fut le premier qui bâtit des temples, & qui inſtitua des rites ſacrés. « Le ſeul » nom de *Janus*, continue le mythologue, marque » qu'il préſide ſur toutes les portes, qui s'appellent » *januæ*. On le repréſente tenant d'une main une » clef, & de l'autre une verge, pour marquer » qu'il eſt le gardien des portes, & qu'il préſide » aux chemins. Quelques-uns prétendent que » *Janus* eſt le ſoleil, & qu'il eſt repréſenté double, comme le maître de l'une & de l'autre porte » du ciel ; parce qu'il ouvre le jour en ſe levant, » & le ferme en ſe couchant. Ses ſtatues repréſentent ſouvent, de la main droite, le nombre » trois cents ; & de la gauche, celui de ſoixante & » cinq, pour ſignifier la longueur de l'année ; la » plus grande marque de la puiſſance du ſoleil. » D'autres veulent que *Janus* ſoit le monde ou le » ciel, & qu'il ſoit ainſi appellé, *ab eundo*, parce » qu'il va, & que le monde va toujours en tournant perpétuellement. De-là vient que les phéniciens expriment cette divinité par un dragon » qui ſe tourne en cercle, & qui mord & dévore » ſa queue, pour marquer que le monde ſe nourrit, ſe ſoutient & ſe tourne en lui-même.....

» Dans le culte que nous rendons à ce dieu, nous » invoquons *Janus geminus*, *Janus père*, *Janus* » *Junonius*, *Janus Conſivius*, *Janus Quirinus*, » *Janus Patuleius & Cluſivius* » Tous ces noms ſont expliqués dans leurs articles.

Plutarque, dans ſes queſtions romaines, rapporte deux opinions différentes ſur les deux têtes adoſſées de *Janus*. C'eſt, dit-il, ou parce que ce prince étant grec & natif de Perrhèbe, il vint en Italie s'établir parmi des barbares, & changea de langue & de genre de vie; ou parce qu'il perſuada aux italiens, peuples féroces & ſauvages, de changer de mœurs, de s'appliquer à l'agriculture, & de ſe policer.

Il y avoit à Rome pluſieurs temples de *Janus*; les uns de *Janus biſrons* ou à deux faces; d'autres de *Janus quadrifrons* ou à quatre faces. Les temples de *Janus quadrifrons* étoient auſſi à quatre faces égales, avec une porte & trois fenêtres à chaque face: les quatre côtés & les quatre portes marquoient ſans doute les quatre ſaiſons de l'année; & les trois fenêtres de chaque côté, les trois mois de chaque ſaiſon: ce ſont les douze mois de l'année. Varron dit qu'on avoit érigé à *Janus* douze autels, par rapport aux douze mois. Ces autels étoient hors de Rome, au-delà de la porte du Janicule. Ovide nous apprend encore une particularité ſur Janus, ſavoir que, ſur le revers de ſes monnoies, on voyoit un navire, ou ſimplement une proue de navire. C'étoit, dit ce poète, en mémoire de l'arrivée de Saturne en Italie ſur un vaiſſeau. *Voyez* CAHOS, HORUS, &c.

PROBLÊME MYTHOLOGIQUE SUR JANUS PAR M. DUPUIS.

La nature & les fonctions d'une divinité mythologique, qui a ſon ſiege dans les conſtellations, étant données, déterminer le lieu qu'elle occupe dans le ciel?

Nous avons cette ſatisfaction dans notre travail, de pouvoir réduire ſouvent à la marche tigoureuſe des géomètres, la nouvelle manière de procéder à la ſolution des énigmes mythologiques, d'après nos principes phyſiques, métaphyſiques & aſtronomiques, & d'après notre théorie ſur le feu principe & ſur l'ame univerſelle. Nous allons en faire l'eſſai ſur le premier dieu de la Mythologie romaine, le fameux *Janus*, qui régna ſur le Latium, & donna l'hoſpitalité à Saturne, ou au dieu du temps. Nous examinerons d'abord ſa nature & ſes fonctions; & nous déterminerons enſuite ſon lieu dans le ciel.

Voici ce que Marcus Meſſala, qui avoit été cinquante ans augure, & qui avoit ſur ce dieu des idées plus juſtes que le ſimple peuple, nous dit de *Janus*: il eſt le dieu « *qui cuncta fingit, eademque regit, aqua terraque vim ac naturam gravem: atque pronam dilabentem, ignis atque animæ levem immenſum, in ſublime fugientem copulavit circumdato cœlo: quæ vis cœli maxima duas vis diſpares colligavit.* (Macrob. ſat. l. I.) Cette idée ſur *Janus*, conſidéré comme dieu qui fait ce que fait le feu Ether démiourgique de la Théologie d'Orphée, lequel donne une forme régulière au cahos, eſt confirmée par Ovide. (*Faſt. l. I. v.* 103.) Voici ce qu'il fait dire à *Janus*:

» *Me chaos antiqui, nam res ſum priſca, vocabant...*
» *Luciàus hic aër, & quæ tria corpora reſtant,*
» *Ignis, aqua, tellus, unus acervus erant.*
» *Ut ſemel hæc rerum ſeceſſit lite ſuarum,*
» *Inque novas abiit maſſa ſoluta domos,*
» *Flamma petit altum, propior locus aëra cepit;*
» *Sederunt medio terra, fretumque ſolo.*
» *Tunc ego qui fueram globus, & ſinè imagine moles,*
» *In faciem redii, dignaque membra deo.*

Nous ajouterons à ce témoignage celui d'un auteur, connu ſous le nom de Bérоſe, qui, quoiqu'il ne ſoit pas de la plus grande autorité, a conſervé cependant des traditions précieuſes, & s'accorde parfaitement ici avec Ovide & Meſſala, ſur *Janus*, qu'il confond avec le Deucalion des Scythes, peut-être à cauſe du vaiſſeau qui les caractériſe tous deux. Il l'appelle *chaos* & *ſemen mundi*: il lui donne pour femme la Terre, épouſe du ciel dans toutes les Théogonies. Il dit (*l. III.*) que ce fut lui qui « *docuit aſtrorum curſus, & diſtinxit annum ad curſum ſolis, & duodecim menſes ad motum lunæ.....* »; qu'il régna ſur l'Italie, & qu'on l'y honore ſous le nom de cahos, *cælum*, & « *ſemen mundi, patrem deorum majorum, & minorum, animam mundi movcntem cælos. Illum ſignant in ſcriptis curſu ſolis & motu lunæ & ſceptro dominii..... Duabuſque clavibus*, &c. »

Il n'eſt pas difficile de reconnoître dans ce génie céleſte, aux mains duquel on remet le ſceptre & les clefs du temps, dans ce dieu, ame du ciel & du monde, le *Janus*, dont les deux auteurs nommés ci-deſſus nous ont défini la nature. Le titre de père qu'il lui donne, appartenoit à *Janus*, *quaſi deorum deum*, dit Macrobe (*ſat. l. I. c. IX.*) citant les vers ſaliens les plus anciens. Sa liaiſon avec la révolution du monde, & avec le ſoleil, & l'année dans Bérоſe, eſt auſſi confirmée par Macrobe: « *Alii Janum mundum, id eſt, cælum eſſe* » *voluerunt*, & Arnobe (*contrà gentes, l. III. p.* » 117.) *Janus quem quidam ex vobis mundum,* » *annum alii, ſolem nonnulli eſſe prodidêre* ». Le même Arnobe fait *Janus*, fils du Ciel: « *Janum*

Digitized by Google

» *quem ferunt Cœlo procreatum regnaſſe in Italiâ* » *primùm* ».

La nature de *Janus* eſt donc la même que celle de la force démiourgique, qui agit dans le monde viſible, que celle de ce feu principe, générateur des corps, qui meut la ſphère, circule dans les cieux, & brille dans tous les aſtres, & ſpécialement dans le ſoleil, enfin l'agent univerſel des formes régulières du cahos. En le plaçant dans le ciel, dont les uns le font fils, ou avec lequel les autres le confondent, en le formant de la même ſubſtance que le ſoleil, nous ne nous écarterons point des principes théologiques de l'antiquité.

Examinons maintenant quelle fonction il rempliſſoit dans l'ordre du monde, & quel étoit ſon rang dans la république des dieux.— *Janus* ouvroit la marche des révolutions céleſtes, étoit placé aux portes de l'Olympe, étoit le chef du temps & de l'année, & donnoit l'impulſion au ſyſtême harmonique du monde.— Il étoit le père de l'année :

Jane biceps, anni taciti labentis origo.

OVIDII *faſt.* 1. v. 64.

Principium des, Jane, licèt velocibus annis,
Et revoces vultu ſæcula longa tuo.

MARTIALIS *epigr. l. VIII.*

Il préſidoit avec les ſaiſons & les heures aux portes du ciel; & cette fonction lui fit donner le nom de *janitor*, ou portier du ciel :

Præſideo foribus cœli, cùm mitibus horis;
Indè vocor Janus.

Il en avoit les clefs, « *cùm clavi figuratur* », dit Macrobe (*Sat. l. I. c. IX.*). Ovide (*Faſt. l. I. v.* 99.) le repréſente de même :

« *Ille tenens dextrâ baculum, clavemque ſiniſtrâ.* »

Perſonne n'entroit au ciel, s'il n'en ouvroit la porte.

Ovide lui demande pourquoi dans tous les ſacrifices faits aux autres dieux, il recevoit toujours les premices de l'encens :

» *Cur quamvis aliorum numina placem,*
» *Jane, tibi primo thura, merumque fero?*

(*V.* 171.)

Janus répond :

» *Ut per me poſſis aditum, qui lumina ſervo,*
» *Ad quoſcumque velis prorsùs habere deos.*

Il étoit comme le chef de l'harmonie univerſelle:

» *Quidquid ubique vides, cœlum, mare, nubila, terras,*
» *Omnia ſunt noſtra clauſa, patentque manu.*
» *Me penès eſt unum vaſti cuſtodia mundi,*
» *Et jus vertendi cardinis omne meum eſt.*

Comme l'année ſolaire & ſes diviſions recevoient de lui leur impulſion, il eut tout le cortège ſymbolique du génie du temps.

On mettoit à ſes pieds douze autels repréſentatifs des douze mois de l'année, dont il faiſoit l'ouverture. (*Sat. l. I. c. IX.*) « *Varro libro quinto* » *rerum divinarum ſcribit*, dit Macrobe, *Jano duo-* » *decim aras pro totidem menſibus dedicatas* ». Il préſentoit dans ſes mains le nombre 365 égal à celui des jours de l'année. (*Ibid.*) « *Simulachrum ejus plerumque fingitur manu dexterâ trecentorum & ſiniſtrâ ſexaginta & quinque numerum retinens ad demonſtrandam anni dimenſionem* ». Pline en dit autant. (*Pline l. XXXIV. c. VII.*) « *Ut per ſignifi-* » *cationem hanc anni temporis & ævi ſe denuo indi-* » *earet* ». On mettoit ſouvent auſſi près de lui un ſeul autel à quatre faces, pour déſigner, dit Plutarque (*Plut. Queſt. rom.*), les quatre ſaiſons de l'année; quelquefois on déſignoit la même choſe, en donnant à ſa ſtatue quatre viſages, dont les différens âges exprimoient ceux du temps.

Tous ces attributs ſymboliques du temps, & leur explication ſe trouvent dans un paſſage de Suidas, ſur *Janus*, dont voici la traduction latine: » *Januarii ſimulachrum eſt quadriforme, ob quatuor* » *anni converſiones. Alii fingunt dextrâ manu clavim* » *geſtantem, ut principem temporis & apertorem anni* » *& janitorem; alii dextrâ ejus numerum 300, in* » *ſiniſtrâ 65 tenentem, ut qui ſit annus* ». Longin, dit-il, lui donne le nom d'*Æonarius*, c'eſt-à-dire, de père des ſiècles & du temps.

Le premier des douze mois fut ſpécialement ſous ſon inſpection, & emprunta de lui ſon nom. Le commencement de tous les autres lui fut également conſacré comme au père du temps & de ſes diviſions. Numa, dit Macrobe (liv. I. chap. XIII.), donna au premier mois le nom de *Janus*. « *Et primum anni eſſe voluit, tanquam bicipitis* » *dei menſem* »; & ailleurs (chap. IX.), « *non* » *ſolùm Januarii menſis, ſed omnium menſium in-* » *greſſus tenet* ».

Il ne nous reſte plus rien à deſirer, pour connoître la nature & les fonctions de *Janus* dans l'adminiſtration univerſelle du monde. Il s'agit maintenant avec ces données, de déterminer le lieu qu'il occupe ſur la voûte céleſte, parmi la foule des génies brillants qui la peuplent, & forment le cortège du Dieu-Soleil, qui s'avance tous

jours escorté de douze grandes intelligences qui préfident aux douze divifions de fa marche.

Janus doit fe trouver à la tête, & au point où commence la révolution des cieux, & qui ouvre la marche du temps qui circule dans le zodiaque; & effectivement il s'y trouve.

Pour nous en aſſurer, plaçons la ſphère telle qu'elle s'offroit aux yeux de Numa, lorſqu'il régla ſon année, & nous verrons que *Janus* eſt le premier aſtre qui monte ſur l'horizon, & ramene la nouvelle période.

Le commencement de l'année romaine fut fixé par Numa peu de jours après le ſolſtice d'hiver, & à l'heure de minuit, comme on peut le voir dans Plutarque (Queſt. romaines, pag. 284.), & dans Macrobe (Saturn. liv. I. ch. III.).

Or, le capricorne dans lequel étoit alors le ſoleil, étant mis ſous l'horizon, au méridien inférieur, ſi nous conſidérons l'état du ciel en ce moment, & ſi nous tirons en quelque ſorte l'horoſcope de l'année, en regardant quel ſigne monte à l'Orient, nous trouverons que c'eſt la vierge, le bouvier & le vaiſſeau céleſte. Les vers d'Aratus nomment le vaiſſeau parmi les conſtellations qui ſe lèvent avec les extrémités de la vierge. Nous trouvons déjà là un des emblêmes aſtronomiques qui caractériſent *Janus*, la barque céleſte, qui eſt auſſi inſéparable de lui que le ſont les clefs. Tout le monde ſait que la monnoie romaine portoit d'un côté l'empreinte de *Janus* à deux têtes, & de l'autre celle de ſa barque : « *cùm primus ara Janus ſignaret*, dit Macrobe (I. I. ch. VII.), *ſervavit ut ex unâ quidem parte ſui capitis effigies, ex alterâ verò navis exprimeretur* ». De là l'expreſſion des enfans dans leur jeu, « *aut capita, aut navia* ».

Ovide pareillement demande à *Janus* l'origine de l'uſage de marquer ainſi la monnoie :

» ..... *Cur navalis in are*
» *Altera ſignata eſt, altera forma biceps ?*
(*Faſt. l. I. v.* 129.)

Ces auteurs s'accordent à dire que ce vaiſſeau étoit celui dans lequel Saturne, dieu du temps, étoit arrivé en Italie; alluſion manifeſte à l'arrivée de l'année qu'annonçoit le lever de cette conſtellation, & laquelle d'ailleurs commençoit dans le ſigne du capricorne, domicile de la planète de Saturne, où étoit alors le ſoleil. Dans la ſphère des Décans, rapportée par Scaliger, on voit vers le 23me degré de la vierge un génie porté dans un vaiſſeau : « *vir navicula navigans* ».

Il nous reſte à trouver le navigateur, ou l'homme à qui l'on attribuoit la barque. Voyons ce que diſent les anciens auteurs, des étoiles de la conſtellation de la vierge, ou de celles qui en ſont voiſines, telles que le bouvier, connu ſous le nom d'Icare. Plutarque nous dit que parmi les étoiles qui brillent dans cette bande du ciel, eſt l'étoile *Janus*, avec ſes frères Hymnus, Fauſtus, & Felix. Il les fait petits-fils du bouvier ou d'Icare, par ſa fille Erigonne ou la vierge. Il le place peu loin de l'étoile appellée vendangeuſe, & dit de *Janus* en particulier : « *Janus prior ſtella oriens antè pedes virginis* ». (*Parallel. p.* 307).

Ainſi toute la partie du ciel qui ſe trouve border circulairement l'horizon à l'inſtant préeis où la révolution commence, ſe trouve liée à l'hiſtoire & à la généalogie de *Janus*, qui lui même part le premier, & s'avance avec le vaiſſeau ſur l'horizon. Peut-on douter après cela que ce ne ſoit là le génie lumineux qui ouvre la marche de l'année, ramène la nouvelle révolution, ouvre les portes de l'Olympe, dont il tient les clefs; & donne une eſpèce d'impulſion au ſyſtême univerſel du monde? Il a dû être dans la ſphère céleſte, puiſque c'eſt lui qui en dirige le mouvement. Il a dû être à la porte des dieux, à l'orient, au moment où le temps meſuré par le ſoleil va commencer. Il s'y trouve; il s'élance dans les cieux; & traîne à ſa ſuite l'ordre duodécimal des génies qui forment le cortège du dieu-lumière, au moment où le temps ſe renouvelle. Son vaiſſeau, ſon père Icare, & ſa mère l'accompagnent. Peut-on croire que le hazard ait ainſi arrangé les choſes?

Et ſi l'on voit évidemment du deſſein, convenons que toute ſon hiſtoire eſt allégorique & liée au ſyſtême aſtronomique. Les noms ſeuls de ſes fils achèvent de démontrer l'allégorie. *Fauſtus* & *Felix* étoient les deux mots conſacrés pour les vœux chez les romains : *quod Fauſtum, Felixque ſit. Hymnos*, ſignifie chant; & rentre ici dans le ſens de vœux exprimés dans les chants, de manière que tout ſe réduit à peu près à ceci : « je la » ſouhaite bonne & heureuſe ». Et l'on ſait que les anciens romains faiſoient en ce jour là des ſouhaits & des vœux de bonne année, comme nous le dit Ovide. (*Faſt. l. I, v.* 175).

» *At cur lata tuis dicuntur verba Kalendis,*
» *Et damus alternas, accipimusque preces.*

Tout ici eſt perſonnifié; ainſi le fut Janus; ainſi le fut l'année elle-même ſous le nom d'*Anna Perenna*. Tel étoit le goût de toute l'antiquité religieuſe.

Ainſi le dieu aux clefs & à la barque, le plus ancien génie qui ait été conſacré dans la religion des romains, comme première divinité tutélaire; celui dont ils unirent le culte à celui du temps & du dieu-lumière qui circule dans les douze ſignes, dont *Janus* ouvroit la marche, eſt une intelligence céleſte qui brille dans les aſtres, & nullement un bon prince qui ait régné autrefois

dans le Latium. Ceci eſt la fable qui maſquoit toujours l'idée théologique, dont les prêtres avoient ſeuls le ſecret. Ils étoient chargés de rédiger le calendrier, & l'ordre des fêtes dont la ſucceſſion étoit marquée par des levers & des couchers d'étoiles, comme le prouvent les faſtes d'Ovide.

A la tête des conſtellations dut être placée celle qui fixoit la première fête, celle de *Janus* ou du dieu qui ouvroit la marche de l'année. On tiroit, pour ainſi dire, l'horoſcope de l'année, qui, ſuivant Firmicus (*l. II, c.* 30), *ab horoſcopo ſemper ſumit exordium;* & l'horoſcope lui même, ſuivant le même auteur (*l. II, c.* 18), *ab orientali parte primus exurgit.* Il étoit, *totius genituræ fundamentum, cardo primus, totius genituræ compago atque ſubſtantia, quæ reliquis aditum præbet.* Ce fut ſur ces principes que les pontifes aſtrologues compoſèrent le thème de l'année, & formèrent la peinture ſymbolique du génie *Chronocrator*, qui en commençoit la marche. Comme les révolutions céleſtes ſont connues & réglées, la méthode géométrique a pu être employée pour décompoſer cette fable, puiſqu'elle l'a été pour la compoſer. On voit donc encore ici une nouvelle preuve de la néceſſité indiſpenſable d'appliquer la clef aſtronomique à la théologie ancienne; & que ſans elle le ſanctuaire des dieux eſt fermé pour nous. La mythologie dans ſon origine eſt l'ouvrage de la ſcience la plus profonde, la ſcience ſeule l'expliquera. (*Cet article eſt de M. Dupuis*).

JANUS. Les latins ont donné quelquefois le nom de *Janus* à de grandes arcades fort exhauſſées, qui traverſent une rue d'un côté à l'autre, comme des arcs-de-triomphe, & ſous leſquelles on paſſe. Ces *Janus* étoient pour la plupart incruſtés & ornés de ſtatues; Suétone & Publius Victor le diſent expreſſément. Il y avoit pluſieurs de ces ſortes d'arcades, dites *Janus*, dans différentes rues de Rome. Le *forum ſeul*, cette place qui formoit le quartier des banquiers, des marchands & des uſuriers, avoit trois *Janus* ou arcades, au rapport de Tite-Live (liv. XLI.), ſavoir, une à chaque bout, & une troiſième au milieu: *forum porticibus, tabernisque claudendum, & Janos tres faciendos locavêre;* ce ſont les paroles de cet hiſtorien qui ſignifient que Flavius Flaccus enferma la place romaine de portiques, de boutiques, & y fit faire trois *Janus*. Le troiſième de ces *Janus*, nommé *Janus medius*, étoit célèbre; Horace en parle dans une de ſes ſatyres, & Cicéron en pluſieurs endroits de ſes offices. Le *Janus medius*, dit ce dernier dans ſa VIe Philipique, eſt ſous la protection d'Antoine.

JANUS. On voit ſa tête à deux viſages ſur les as romains, & ſur les médailles de Lampſaque, de Rhegium.

JAPET fils d'Uranus, & frère de Saturne, ayant épouſé, dit Héſiode, la belle Climène, fille de l'Océan, en eut Atlas, Ménétius, Prométhée & Epimethée. Diodore dit qu'il ſe maria avec la nymphe Aſie; & au-lieu de Ménétius, il lui donne pour ſecond fils, Heſpérus ou Veſpérus. Ce fut, ajoute-t-il, un homme puiſſant dans la Theſſalie, peu ſociable, & plus recommandable par ſes quatre fils, que par ſon propre mérite. Les grecs le reconnoiſſoient pour l'auteur & le chef de leur race, & croyoient qu'il n'y avoit rien de plus ancien que lui. C'eſt pourquoi ni leur hiſtoire, ni leurs traditions ne remontoient point au-deſſus de lui. De là vient auſſi qu'on appeloit *japets*, des vieillards décrépits qui commençoient à radoter, comme on le voit dans Héſychius & Suidas. *Voyez* TITAN.

JARDINAGE. On ne peut douter que ce ne ſoit une occupation très-noble, dont les grecs & les romains faiſoient leurs délices. Pline (*Hiſt. nat. liv. XVIII. chap. III.*) nous le fait ſi bien connoître par ces mots, *imperatorum olim manibus colebantur agri.* Les philoſophes les plus diſtingués ont ſuivi leur exemple, & nous liſons dans Goltzius, *de eruditis hortorum cultoribus diſſertatio* (Lubec, 1706.), qu'Epicure, Théophraſte, Démocrite, Platon, Caton, Cicéron, Columelle, Paladius, Varron, & pluſieurs autres hommes célèbres ont aimé le jardinage.

JARDINIER de la villa Négroni, à Rome. Cette villa renferme une ſtatue qui repréſente un vainqueur du cirque. On a de la peine à reconnoître cette figure aujourd'hui, parce qu'en la reſtaurant on en a fait un *jardinier*, à cauſe d'un couteau antique, recourbé en forme de ſerpette, qui eſt attaché à ſa ceinture, & que le vainqueur, repréſenté ſur ce bas-relief, portoit de cette façon. Par la même mauvaiſe raiſon on lui a fait tenir une houe de *jardinier*.

JARDINIER. *Voyez Hortorum cultura (ab).*

JARDINS de Babylone, l'une des ſept merveilles du monde. On peut bien mettre au nombre des fables de l'antiquité ces *jardins* ſuſpendus, ſi renommés parmi les grecs. Ils étoient, dit-on, ſoutenus par des colonnes de pierres: ſur ces pierres étoient des poutres de bois de palmier, qui ne pourrit jamais à la pluie, & qui, bien loin de plier ſous le poids, s'élève toujours & monte en haut, plus il eſt chargé. Ces poutres étoient aſſez près l'une de l'autre, & ſoutenoient un grand poids de terre: dans l'eſpace qui étoit entre les poutres, s'inféroient les racines des arbres du *jardin*. Cette terre ainſi ſuſpendue en l'air, étoit ſi profonde, que pluſieurs ſortes d'arbres y venoient fort grands; les plantes, les légumes, & toutes ſortes de fruits s'y trouvoient abondamment. Ces *jardins* étoient

arrosés par des canaux, dont quelques-uns qui venoient de lieux plus élevés, étoient tout droits; d'autres se formoient de l'eau tirée avec des pompes & d'autres machines.

JARDINS d'Adonis. *Voyez* ADONIS.

JARDINS. Les rois de Perse se plaisoient fort à brillet par la splendeur de leurs *jardins*; & les satrapes, à l'imitation de leurs maitres, en avoient dans les provinces de leur district, d'une étendue prodigieuse, clos de murs en forme de parcs, dans lesquels ils enfermoient toutes sortes de bêtes pour la chasse. Xénophon nous parle de la beauté des *jardins* que Pharnabase fit à Dascyle.

Ammien Marcellin rapporte que ceux des romains, dans le temps de leur opulence, étoient, pour me servir de ses expressions, *instar villarum, quibus vivaria includi solebant.* On prisoit entr'autres, pour leur magnificence, les *jardins* de Pompée, de Lucullus & de Mécène. Ils n'offroient pas seulement en spectacle au milieu de Rome, des terres labourables, des viviers, des vergers, des potagers, des parterres, mais de superbes palais, & de grands lieux de plaisance, ou maisons champêtres faites pour s'y reposer agréablement du tumulte des affaires. *Jam quidem* (dit Pline, liv. XXIX. ch. IV.), *hortorum nomine, in ipsâ urbe, delicias, agros, villasque possident.* Le même goût continue de régner dans Rome moderne, appauvrie & dépeuplée.

Ce fut C. Marius, dont il reste quelques lettres à Cicéron, & qu'on nommoit par excellence l'*ami d'Auguste*, qui enseigna le premier aux romains le rafinement du *jardinage*, l'art de greffer & de multiplier quelques-uns des fruits étrangers des plus recherchés & des plus curieux. Il introduisit aussi la méthode de tailler les arbres & les bosquets dans des formes régulières. Il passa la fin de ses jours dans un de ces lieux de plaisance de Rome, dont nous venons de parler, où il employoit son temps & ses études au progrès des plantations, aussi-bien qu'à rafiner sur la délicatesse d'une vie splendide & luxurieuse, qui étoit le goût général de son siècle. Enfin, il écrivit sur les *jardins* & l'agriculture plusieurs livres mentionnés par Columelle & autres auteurs de la *vie rustique*, qui parurent après lui.

Le mot *hortus* désignoit chez les romains un *jardin* potager; mais *horti* désignoit une maison de campagne, des bosquets, des fontaines, &c.

Les *jardins* d'Agrippa étoient situés entre le Panthéon & l'église de St. André. Il les légua au peuple dans son testament.

Les *jardins* d'Agrippine, femme de Germanicus, étoient situés entre la Basilique de St. Pierre & le Tybre. Senèque (*de ira* 3. 18.), & Philon (*legat. ad Caium*) en font mention.

Les *jardins* des argiens, ou plutôt des largiens, comme on lit dans la notice de l'empire, étoient situés dans la VIIe région, appellée *via lata.*

Les *jardins* de Caius & de Lucius, fils adoptifs d'Auguste, étoient situés sur la colline des esquilies.

Les *jardins* de Domitia, appellés depuis les *jardins* de Commode, étoient situés sur le mont Cœlius, près de la maison de Latéranus, qui est aujourd'hui la Basilique de S. Jean de Latran.

Les *jardins* de Domitien, qui avoient appartenus à Domitia, son épouse, étoient situés dans la XIVe. région au-delà du Tybre.

Les *jardins* de la maison dorée de Néron, étoient situés sur les esquilies, vis-à-vis le palatium.

Les *jardins* d'Elagabale étoient situés près de la Porte-majeure, jadis Nævia, non loin de *spes vetus.*

Les *jardins* de César étoient situés près du Tybre; il les légua au peuple romain.

Les *jardins* des Lamiens, si chéris de Caligula, étoient situés sur les esquilies, près de Ste. Marie-majeure.

Les *jardins* de Lucullus, si célèbres dans l'antiquité romaine, étoient situés sur le mont Pincio, à la place de la villa Médici & de la Trinité du Mont.

Les *jardins* de Mécène étoient situés à l'endroit où l'on a trouvé le monument appellé *trophées de Marius.*

Les *jardins* de Néron étoient ceux d'Agrippine sa mère.

Les *jardins* des Pallantiens étoient situés près de la Porte-majeure & de Ste. Croix de Jérusalem.

Les fameux *jardins* de Salluste étoient situés sur le Quirinal, vers la porte Salara.

Les *jardins* de la *Spes vetus* étoient situés aussi près de la porte majeure.

Les *jardins* de Tarquin-le-Superbe étoient placés sur les esquilies.

JARDINS. Les *jardins* étoient en Grèce sous la protection de Vénus; ce que prouvent ses surnoms grecs, Ἐπιτραπία & Ἐπιδώτης. (*Plutarch. Amor.*) Les romains avoient mis aussi leurs *jardins* sous la protection de cette déesse. (*Varr. de l. lat. I. l. V. & Plin. l. XIX. c. XIX.*)

On lui joignit ensuite Vertumne, Priape, Flore & Pomone.

JASON étoit fils d'Éſon roi d'Iolchos & d'Alcimède. Il fut perſécuté dès ſa naiſſance, parce que l'oracle avoit prédit que l'uſurpateur du trône ſeroit chaſſé par un fils d'Éſon; c'eſt pourquoi dès que le prince fut né, ſon père fit courir le bruit que l'enfant étoit dangereuſement malade: peu de jours après il publia ſa mort, & fit tous les apprêts des funérailles, pendant que la mère le portoit ſecrètement ſur le mont Pélion, où Chiron, l'homme le plus ſage & le plus habile de ſon temps, prit ſoin de ſon éducation, & lui apprit les ſciences dont il faiſoit lui même profeſſion, ſurtout la médecine; ce qui fit donner au jeune prince le nom de *Jaſon*, au lieu de celui de Diomède qu'il avoit reçu en naiſſant. *Voyez* IASO.

Jaſon, à l'âge de vingt ans, voulant quitter ſa retraite, alla conſulter l'oracle, qui lui ordonna de ſe vêtir à la manière des magnéſiens, de joindre à cet habillement une peau de léopard, ſemblable à celle que portoit Chiron, de ſe munir de deux lances, & d'aller, en cet équipage, à la cour d'Iolchos, ce qu'il exécuta. En ſon chemin, il ſe trouva arrêté par le fleuve ou le torrent Anaure, qui étoit débordé. Il rencontra heureuſement ſur le bord une vieille femme, c'étoit Junon, qui lui offrit de le porter ſur ſes épaules. Dans le trajet, *Jaſon* perdit un de ſes ſoulers (Diodore rapporte cette circonſtance, parce que l'oracle, qui avoit prédit à Pélias qu'un prince du ſang des éolides le détrôneroit, avoit ajouté qu'il ſe gardât d'un homme qui paroîtroit devant lui un pied nud & l'autre chauſſé.). Pour prix de ſa complaiſance, Junon, après avoir repris ſa figure naturelle, lui accorda ſes faveurs. *Voyez* JUNON.

Jaſon, arrivé à Iolchos, attire l'attention de tout le peuple, par ſa bonne mine & par ſon équipage extraordinaire; il ſe fait connoître pour fils d'Éſon, & demande hardiment à ſon oncle, la couronne qu'il a uſurpée. Pélias qui étoit haï des peuples, ayant remarqué l'intérêt qu'on avoit pris au jeune prince, n'oſa rien entreprendre contre lui; il ne refuſa pas même ouvertement ſa demande; mais il chercha à éluder & à éloigner ſon neveu d'Iolchos, en lui propoſant une expédition glorieuſe, mais pleine de danger. « Fatigué depuis » long-temps par des ſonges effrayans, lui dit » Pélias, j'ai fait conſulter l'oracle d'Apollon, » & j'ai appris qu'il falloit néceſſairement appaiſer » les mânes de Phryxus deſcendant d'Éolus, cruellement maſſacré dans la Colchide, & le ramener » dans la Grèce; mais mon grand âge eſt un obſtacle à un ſi long voyage. Vous qui êtes dans » la fleur de la jeuneſſe, vous êtes en état de l'entreprendre; votre devoir vous y engage, la gloire » vous y appelle: vous ſatisferez par-là à un devoir dont je ne puis m'acquitter; & je jure par » Jupiter, de qui vous & moi nous tirons notre » origine, que dès que vous ſerez de retour, je » vous placerai ſur le trône qui vous appartient ». *Jaſon* étoit dans l'âge où l'on aime la gloire, il ſaiſit avidement l'occaſion d'en acquérir: ſon expédition prochaine eſt annoncée dans la Grèce; l'élite de la jeune nobleſſe accourt à Iolchos pour accompagner *Jaſon*.

Lorſque tout fut prêt pour le voyage, *Jaſon*, avant de mettre à la voile, ordonna un ſacrifice ſolemnel au dieu auteur de ſa race, & à toutes les divinités qu'il crut pouvoir être favorables à ſon entrepriſe. Chacun, dit Apollonius, s'empreſſa à apporter des pierres pour élever ſur le rivage un autel que l'on couvrit de branches d'olivier. Après les ablutions ordinaires, le prêtre répandit deſſus de la fleur de farine mêlée avec du miel & de l'huile, & immola deux bœufs aux dieux en l'honneur deſquels ſe faiſoit le ſacrifice. Jupiter, dit Pindare, promit, par la voix du tonnerre, ſon ſecours à cette troupe de héros qui s'embarqua après ſe ſacrifice. Telle eſt l'origine de l'expédition des argonautes; leur navigation fournit diverſes aventures, dont on verra le détail aux articles AMYCUS, CYSICUS, HARPIES, HYPSIPYLE, LEMNOS, PHINÉE, SYMPLEGADES.

Il s'agiſſoit d'arriver à Colchos, & de ravir à Aëtes, roi de Colchide, la toiſon d'or que Phryxus y avoit laiſſée: elle étoit gardée par des taureaux à gueules enflammées, & par un horrible dragon. Les poëtes diſent que Junon & Minerve, qui chériſſoient *Jaſon*, convintent enſemble qu'il falloit rendre Médée amoureuſe de ce prince, afin que, par l'art des enchantemens qu'elle poſſédoit parfaitement, elle le tirât des périls où il alloit être expoſé. Cependant *Jaſon* & Médée ſe rencontrèrent hors de la ville, près du temple d'Hécate, où ils étoient allés l'un & l'autre implorer le ſecours de la déeſſe; Médée, qui prenoit déjà un tendre intérêt à *Jaſon*, lui promet toutes ſortes de ſecours, s'il veut lui donner ſa foi. Après des ſermens mutuels, ils ſe ſéparent, & Médée va préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour ſauver ſon amant.

Le roi lui avoit dit que, pour avoir la riche toiſon, il devoit d'abord mettre ſous le joug deux taureaux, préſent de Vulcain, qui avoient les pieds & les cornes d'airain, & qui vomiſſoient des tourbillons de feu & de flamme, les attacher à une charrue de diamant, & leur faire défricher quatre arpens d'un champ conſacré à Mars, qui n'avoit jamais été labouré, pour y ſemer les dents d'un dragon, d'où il devoit ſortir des hommes armés, qu'il falloit tous exterminer, ſans qu'il en reſtât un ſeul; enfin tuer le monſtre qui veilloit ſans ceſſe à la conſervation de ce précieux dépôt, & exécuter tous ces travaux en un jour. *Jaſon*, aidé du ſecours de Médée, accepta tout; & le lendemain on s'aſſembla hors de la ville, dans le champ de Mars; le roi d'un côté, accompagné d'une foule

de ſes ſujets, accourut à ce ſpectacle; de l'autre, le chef des argonautes avec tous ſes compagnons, conſternés à la vue du danger auquel il alloit s'expoſer. On lâche les taureaux, dont la vue ſeule fait frémir les ſpectateurs. *Jaſon* les apprivoiſe, les met ſous le joug, laboure le champ, y sème les dents du dragon de Mars; & lorſqu'il en voit ſortir des combattans, il lance une pierre au milieu d'eux; ce qui les met ſi fort en fureur, qu'ils s'entretuent les uns les autres: il va chercher le monſtre qui gardoit la toiſon d'or, l'aſſoupit avec les herbes enchantées & un breuvage préparé, que ſon amante lui avoit donnés; lui ôte la vie, & enlève le précieux dépôt. *Voyez* ABSYRTHE, AETES, MEDEE, TREPIED DE JASON.

Jaſon, avec les Argonautes, revint heureuſement à Iolchos, avec la gloire d'avoir réuſſi dans une entreprise où il devoit naturellement périr. Cependant Pélias ne ſe preſſoit pas d'accomplir ſa promeſſe, & retenoir toujours la couronne qu'il avoit uſurpée. Médée trouva encore le moyen de débarraſſer ſon époux de cet ennemi; en feignant d'avoir un ſecret pour rajeunir Pélias qui étoit extrêmement vieux, elle engagea les filles du roi à égorger leur père, ſous la belle eſpérance de le voir renaître. Ce crime de Médée ne tendit pas à *Jaſon* ſa couronne: Acaſte, fils de Pélias, s'en empara, & contraignit ſon rival d'abandonner la Theſſalie, & de ſe retirer à Corinthe avec la princeſſe de Colchide. Ils trouvèrent, en cette ville, des amis & une fortune tranquille; ils y vécurent dix ans dans la plus parfaite union, dont deux enfans furent le fruit, juſqu'à ce qu'elle fut troublée par l'infidélité de *Jaſon*. Ce prince, oubliant les obligations qu'il avoit à ſon épouſe, & les ſermens qu'il lui avoit faits, devint amoureux de Glaucé, fille du roi de Corinthe, l'épouſa, & répudia Médée. La vengeance ſuivit de près l'injure: la rivale, le roi ſon père, & les deux enfans de *Jaſon* & de Médée en furent les victimes. *Voyez* CRÉON, GLAUCÉ, MÉDÉE.

Jaſon, après la retraite de Médée & la mort du roi de Corinthe, ſon protecteur, mena une vie errante, ſans avoir d'établiſſement fixe. Médée lui avoit prédit, au rapport d'Euripide, qu'après avoir aſſez vécu pour ſentir tout le poids de ſon infortune, il périroit accablé ſous les débris du vaiſſeau des argonautes; ce qui lui arriva en effet. Un jour qu'il ſe repoſoit ſur le bord de la mer, à l'abri de ce vaiſſeau qu'on avoit tiré à ſec, une poutre détachée lui fracaſſa la tête. Après ſa mort, il fut honoré comme un héros à qui on conſacra pluſieurs ſtatues, & d'autres monumens héroïques.

« L'hiſtoire de la Toiſon d'or, dit M. Rabaud de Saint-Etienne, eſt connue de tout le monde: l'antiquité la trouva ſi brillante, qu'elle multiplia les poèmes qui la chantoient. (Il nous en reſte trois: ceux d'Onomacrite, d'Apollonius de Rhodes, & de Valerius Flaccus). Une toiſon d'or ravie par *Phryxus*, & gardée ſoigneuſement en Colchide, eſt l'objet de cette guerre fameuſe où *Jaſon*, à la tête de cinquante-deux guerriers, monta ſur un navire déſormais célèbre, cingla vers la Colchide, enleva la toiſon à l'aide de Médée, & revint en Theſſalie chargé de cette dépouille précieuſe. Je ne m'arrête pas à réfuter toutes les explications qu'on a données de cette hiſtoire; il ſuffira d'en établir une plus ſimple & plus vraie; mais toutes ces explications prouvent du moins que ce récit paroiſſoit fabuleux, & que c'étoit à regret, & comme malgré ſoi, qu'on le regardoit comme une hiſtoire ».

« Celle-ci étoit une des plus importantes de l'aſtronomie, parce qu'elle avoit rapport à la première des conſtellations, au bélier qui ouvroit l'année. Ses voyages méritoient en effet d'être obſervés; & ſi quelque choſe pouvoit exciter la verve poétique, c'étoit la juſte impatience de voir arriver le printemps, d'être délivré des frimats ».

« Quand enſuite le bélier a parcouru preſque toute ſa carrière dans le ciel, & que le ſoleil eſt près d'entrer dans le ſigne du lion, la canicule eſt élevée au méridien & déſole les campagnes. Alors la vue du ſigne du bélier ne fait plus l'objet du déſir du laboureur; il ſoupire après le lever de ſignes plus favorables, & languit que le bélier diſparoiſſe & ſoit immolé. Il diſparoit en effet quand la vierge eſt toute entière ſur l'horizon; il ſe jette dans la mer, emportant ſur ſon dos cette ſœur chérie qui doit le ſuivre. Dans ce voyage nouveau du bélier, où le point du départ eſt l'occident, il eſt évident que c'eſt à l'orient qu'il doit reparoître. Cet orient pour les grecs, étoit la *Phrygie*, pays oriental de la mer Égée, & la *Colchide*, dernier terme de la mer Méditerranée à l'orient (les anciens appeloient la Colchide, l'extrémité du monde).

Ilicet extremis nos littora ſolis, Iberas
Condidit alta domos, & ſidera ſuſtulit aſtris.
(*Val. Fl. Argon., l. III, v.* 830).

Cette mer s'étend en effet depuis le détroit de Gibraltar juſqu'à l'embouchure du Phaſe: ce ſont là des *termes*, des *colonnes*, au-delà deſquelles ne peut aller le navigateur. Si les étoiles ſe couchent dans la mer atlantique, elles ſe lèvent dans la mer de Phrygie pour les habitans du Péloponèſe; pour ceux de la Theſſalie & de la Thrace, elles ſe lèvent aux extrémités du Pont-Euxin ».

« Ces notions aſtronomiques, qui ſont de la plus grande ſimplicité, & dont l'obſervation tient aux temps primitifs, furent écrites par les peuples de

de ces temps d'une manière figurée. Ils diſoient que les moiſſons ayant péri; l'oracle dit à Athamas, roi de Béotie, qu'il falloit immoler un des enfans de *Néphelé* ou *Nuée*, l'une de ſes femmes. On déſignoit par-là le *bélier*, fils d'une petite *Nuée*, qui eſt ſur ſon dos, comme j'ai déjà obſervé que le *centaure* étoit fils d'une *Nuée* qui eſt au méridien en même-temps que lui: *Phryxus* ou le *Phrygien* étoit le nom de ce fils de la *Nuée*. Sa mère, avertie par *Crios* (*crios* eſt le nom du bélier en grec) de l'avis de l'oracle, prend le parti de ſouſtraire ſes enfans, la *jeune vierge* & *Phryxus*, à la cruauté d'Athamas; elle les met ſur le dos d'un *bélier*, & leur conſeille d'aller en Colchide auprès d'Aétas leur oncle, *fils du ſoleil*. Le bélier part, emportant *Phryxus* & la *vierge*, connue ſous le nom d'Helé; après avoir parcouru la mer Égée, la Vierge, laſſée de cette courſe, ne put réſiſter à la fatigue, & *tomba dans la mer*; mais *Phryxus* arriva en Colchide; ſon premier ſoin fut de ſacrifier ſon bélier à Jupiter, & ſa toiſon fut ſuſpendue à un chêne ou un hêtre, dans un bois conſacré au dieu Mars. (J'ai déjà dit que Jupiter préſidoit au ſigne du bélier, parce qu'il déſignoit le ſoleil du printemps: voilà pourquoi Jupiter-Ammon étoit peint avec des cornes de bélier; Mars préſidoit au ſigne du ſcorpion, après le coucher duquel le bélier ſe lève). Je ne m'arrête plus à faire voir que ces hiſtoires, purement aſtronomiques, n'ont pu arriver ſur la terre, & que ces voyages, pris à la lettre, ſeroient de la plus grande abſurdité ».

« Ce voyage aſtronomique eſt décrit par les anciens en termes ſi clairs, qu'il eſt étonnant qu'on n'y ait pas fait attention. « Lorſque le bélier, » dit Hygin, ſe couche avec les autres ſignes, le » lion & la vierge occupent le ciel; alors la ba» lance ſe lève, & ils parcourent le firmament » après que le bélier s'eſt couché. Et quand ceux » ci ſe couchent à leur tour le bélier, en ſe levant, » vient redonner la lumière ». *Cùm autem eum reliquis ſignis ipſe aries occidit, & exortus eſt leo, virgo; tum chela exoriuntur, & in ſuperiore hemiſphario, ariete occidente, vehuntur. Quæ cùm occiderent, rurſus aries exortus efficiet lucem.* (*Hygin, de cireul. l. IV*). Ce retour du bélier, & ſon empire dans le ciel, ſont auſſi décrits par Manilius: « Le bélier, » partageant également les conſtellations lorſqu'il » eſt au milieu du ciel, dans la ſaiſon modérée du » printemps, redonne des forces à la mer, à cette » mer qu'il avoit ſubjuguée, lorſqu'après la chûte » de la vierge, il verſa des pleurs en ſe voyant » déchargé d'un ſi précieux fardeau, & conduiſit » ſon frère ſur le rivage ».

« Lorſque Phryxus eut immolé ſon bélier à Jupiter dans le ſigne du bélier, Mercure, dit on, convertit ſa toiſon en or; mais plus ſouvent cet animal eſt appelé le bélier à la toiſon d'or (*Chryſomallos, vervex aureus*). C'eſt auſſi que le taureau avoit des cornes d'or & des pieds d'airain; que l'aigle portoit dans ſes ſerres des armes d'or; & que la baleine ou la gorgone avoit des écailles de fer ».

« Il y avoit cependant dans le voyage céleſte du bélier une circonſtance importante qui, par le nombre & la grandeur des conſtellations qui en ſont le ſujet, forme une des plus brillantes hiſtoires aſtronomiques que l'antiquité nous ait tranſmiſes; c'eſt le lever du navire *Argo* ».

« Quand le bélier eſt ſorti du méridien & qu'il a cédé la place au taureau, le navire argo ſe lève & ſemble ſe mettre à la pourſuite de l'animal fugitif. Il le ſuit à la trace; il prend la même route, & le terme de ſa courſe eſt également la Colchide. Cette courſe doit durer *deux mois*. Ce fut dans le temps, diſent les anciens, où le printemps finit & où les Pléiades ſe lèvent le matin, que les argonautes s'embarquèrent (*Nat. comes. voce Argo*); & c'eſt en effet l'époque la plus favorable pour la navigation, ſelon Héſiode & Aratus. Le navire ainſi placé ſur la ſphère, étoit donc un ſymbole très-ſignificatif ».

« Cependant le vaiſſeau ne pouvoit tout ſeul conquérir la *Toiſon d'or* qu'il pourſuivoit; il falloit un pilote; il avoit beſoin du ſecours des vents; il devoit être monté par des guerriers, & ces guerriers devoient avoir un capitaine. Le vaiſſeau & le voyage étant allégoriques, les héros devoient être de la même nature ».

« D'abord ce fut *Minerve* qui en donna le deſſin; ce fut *Argus* qui le conſtruiſit; il fut fait dans le port de *Pagaſe* ou *Chantier*, & ſon premier pilote fut *Lynée*: on ne pouvoit mieux choiſir, car *Lynée* avoit des yeux de *lynx*; il voyoit le fond des enfers & diſtinguoit les objets de cent trente mille pas; on aſſure même qu'il vit la nouvelle lune dans le ſigne du bélier: circonſtance purement aſtronomique, & relative à l'objet du voyage dans lequel le bélier étoit le but des obſervations. On dit auſſi que *Typhis* étoit un des pilotes; & ce choix étoit très-bon encore, car la ville de *Typha* paſſoit pour fournir les meilleurs matelots de la Grèce ».

« Quant aux vents néceſſaires à la navigation, ils ne pouvoient leur manquer. *Calaïs* & *Zéthès*, argonautes célèbres, fils de *Borée* & du vent du nord, furent les premiers à s'embarquer & ils ramoient aux deux côtés du vaiſſeau; & quand on fut arrivé chez *Phinée*, on prit les deux autres vents qui manquoient & qui étoient les propres neveux de *Calaïs* & de *Zéthès*; avec de telles précautions que ne devoit-on pas eſpérer? En cas que le vaiſſeau eût beſoin d'être radoubé, on embarqua le célèbre *Nauphlius* ou le *fabricateur des navires*. Enfin, ce voyage ayant lieu dans le firmament, quelques-uns mettent *Aſtérius*, ou le firmament lui même, au nombre des argonautes; il fut auſſi du voyage: il étoit fils de *Cométès* ou le *chevelu*, attribut donné

aux comètes, & même aux étoiles. Voilà déjà les noms allégoriques de quelques uns des argonautes ».

« Toute la jeuneſſe des princes grecs s'empreſſa pour entrer dans cette expédition ; & parmi ces princes il y en a pluſieurs que nous avons déjà vu être conſtellations. *Coſtor* & *Pollux*, qui ſont évidemment les deux *gémeaux* ; *Eſculape*, qui étoit le *ſerpentaire* (*Bayeri Uranom. Caſſi cæl. aſtr. poët.*) *Amphiaraüs*, que nous avons vu être le cocher ; *Jolas*, autre cocher qui avoit aſſiſté à la chaſſe de Calydon, qui étoit le cocher & le compagnon d'Hercule ; dans des jeux célébrés par les argonautes, il remporta le prix à la courſe du *char*. Parmi ces guerriers étoit encore *Télamon*, qui eſt le même qu'*Atlas* ou le *bouvier*. (*Bayer Uranom.*) ; *Périclymène*, prince tué depuis par Hercule, lorſque pour échapper au héros, il ſe transforma en *aigle*, & s'envola dans le ciel : ruſe inutile ! Il ne put éviter ſes traits vainqueurs ; & l'on voit encore parmi les aſtres, cet *aigle* infortuné avec la flèche qui le perce ; c'eſt le dédommagement que lui ont donné les dieux touchés de ſon infortune ».

« Là étoit encore *Théſée*, dont tous les travaux pareils à ceux d'Hercule, annonçent qu'il étoit l'Hercule des athéniens (*Vide Bayeri Uranom.*) & *Phirithoüs* ſon compagnon & ſon ami. *Philoctète*, compagnon d'Hercule, étoit un des plus braves des argonautes. Célèbre par ſon arc & ſes flèches, perſonne n'ignore ſes malheurs, & comment une *flèche* lui étant tombée ſur le pied il fut mis hors de ſervice. Si l'on veut bien ſe rappeler ce que j'ai dit, en racontant la chaſſe du ſanglier, du *ſagittaire*, ſur le pied duquel tomba la flèche qui le bleſſa, on verra que Philoctète eſt le ſagittaire lui-même. En effet, on ne peut rien faire dans le ciel ſans ſon arc redoutable ; & dans le ſiège aſtronomique de Troye on eut encore beſoin de lui ».

» *Hylas* ou le *Verſeau*, petit-fils d'*Orion*, & ſon voiſin dans le firmament, fut encore un des guerriers qui s'embarquèrent. On ne ſait que trop comment ce malheureux argonaute, jeune & d'une figure charmante, chargé de *fournir de l'eau* à ſes compagnons, fut en puiſer avec la cruche qu'il tient encore. Il tomba dans les ondes, ſoit que ſa cruche l'entraînât, ſoit que les nymphes, épriſes de ſa beauté, le tiraſſent à elles. Hercule, qui l'aimoit, quitta ſes compagnons pour chercher *Hylas*, & les argonautes ne les virent plus ni l'un ni l'autre. Mais ſi vous regardez le planiſphère, vous verrez qu'à peine le navire *Argo* eſt-il monté de quelques degrés dans le ciel, que le *Verſeau* diſparoît, & après lui Hercule ; ils n'aſſiſtèrent donc pas à la conquête de la toiſon ; ils étoient ſortis du vaiſſeau ».

» Je n'entre point dans le détail des autres argonautes ; ce détail me mèneroit trop loin. D'ailleurs, il y en a pluſieurs dont nous n'avons que les noms ; les poètes ou les hiſtoriens n'en parlent qu'une fois, & il eſt impoſſible d'établir, à leur ſujet, des conjectures ſolides. Mais au milieu de ces êtres allégoriques, que feroient, je vous prie, des êtres réels ? (Parmi les argonautes étoient les pères de pluſieurs des princes qui ont aſſiégé Troye : Admète, Pélée, Laërte, Ancée, Méléagre, &c. chacun d'eux demanderoit une longue ſuite d'explications. Mais dans une expédition céleſte, il ne peut y avoir des perſonnages hiſtoriques.) A tant de héros il falloit un chef : il y avoit une toiſon à ramener de l'orient ; cette toiſon, c'eſt celle du bélier porteur de *Phryxus* ; le héros qui la pourſuit doit être aſtronomique auſſi, & nous devons le trouver dans le planiſphère. Pour que l'explication que je donne ſoit exacte, on doit exiger que le héros vainqueur du bélier ſoit une des conſtellations qui ſe lèvent quand le bélier ſe couche ; car on a vu que, dans le ſyſtème allégorique, la conſtellation qui naît eſt le meurtrier ou le vainqueur de celle qui diſparoît de deſſus l'horizon ».

» Deux conſtellations ſe lèvent lors du coucher du bélier ; c'eſt *Hercule agenouillé* & *le Serpentaire* : un des deux eſt phyſiquement le conquérant de la toiſon. Quelques anciens ont dit, en effet, qu'Hercule avoit été le chef des argonautes ; mais le plus grand nombre s'accorde à dire que cette brave jeuneſſe ayant prié Hercule de conduire l'expédition, ce héros le refuſa, & qu'il nomma lui-même *Jaſon* comme celui qui avoit été indiqué par l'oracle. Il faut donc abſolument que le Serpentaire ſe mette à la pourſuite du bélier juſqu'en Colchide, & qu'il ne diſparoiſſe pas de deſſus l'horizon, que le bélier n'y ſoit remonté ; c'eſt la tâche qu'il doit remplir. Il faut enſuite que le *Serpentaire* ſoit *Jaſon* lui-même ».

» D'abord on donne ce nom au ſerpentaire, au rapport de Céſius (*Coel. Aſtr. poët. XIII, pag.* 146.) ; & dans le grand nombre de noms que porte cette conſtellation, ainſi que toutes les autres, elle eſt appellée auſſi *Jaſon*. Comme elle a fourni à beaucoup d'autres fables, qu'il n'eſt pas à préſent de mon ſujet de rapporter, il y en a qui ſont relatives à la médecine, parce que cette conſtellation, avec ſon ſerpent ou ſes ſerpens, portoit le nom d'*Eſculape*, ainſi que je l'ai déjà obſervé. Le nom de *Jaſon* ſignifie préciſément le *médecin*. Enfin on ajoute qu'il avoit appris la médecine du centaure *Chiron* (ἰάσων, ἰάομαι, ſignifie *je guéris*.). *Chiron* avoit auſſi enſeigné la médecine à Eſculape. *Nonnus*, parlant du combat des conſtellations contre le volcan Typhée, dit : « Le brillant Ophiucus » lance ſon dard de ſes mains qui chaſſent les maux ; » il ſecoue le dos de ſes ſerpens nourris de feu » (*Dionyſ. L. I.*) ». On voit ici que le double ſerpent d'Ophiucus a donné lieu de dire quelquefois qu'il y en avoit deux. Eſculape eut quatre

Digitized by Google

enfans, *Jaſo*, *Hygiée*, *Égle*, & *Panacée* (tous ces noms ſont relatifs à la médecine)».

» Le ſerpent d'Ophiucus avoit donné lieu auſſi à des fables aſtronomiques; à celle de *Cadmus*, qui cherche par-tout ſa ſœur *Europe*, & qui ne la trouve que dans la région du *Bœuf*, en Béotie, lorſque, ſelon l'oracle, il voit un bœuf agenouillé, comme eſt en effet celui du planiſphère. *Cadmus* eut, comme *Jaſon*, un ſerpent à combattre; comme lui, il en fut vainqueur, & il en ſema les dents, dont il ſortit des hommes armés. Mais le ſerpentaire eſt auſſi nommé *Cadmus* (*Caſius. ibid.*)».

» C'eſt en effet un terrible combat que celui du ſerpent & de l'homme qui le tient. Il y a une hiſtoire où le ſerpent eſt le vainqueur, c'eſt celle de *Laocoon*, autre nom du ſerpentaire *(ibid.)*: & je ne puis m'empêcher de dire ici d'avance, que comme les aſiatiques & les grecs avoient également des fables aſtronomiques, le ſujet de la guerre de Troye n'eſt que le combat des héros qu'honoroient les grecs, contre ceux qu'honoroient les habitans de l'Aſie mineure. Les guerriers de la Grèce & ceux de l'Aſie ſont les uns & les autres dans le planiſphère».

» L'homme qui porte un ſerpent étoit donc *Eſculape*; l'homme qui combat un ſerpent étoit *Jaſon*. Mais, outre ce ſerpent, il y en avoit un qui gardoit la toiſon, & qu'il falloit abſolument ſubjuguer, c'eſt-à-dire faire dormir, faire coucher avant que d'arriver au but de la courſe; c'eſt celui que combattit Hercule dans un de ſes travaux, celui qui accompagne le navire, en un mot, l'*hydre céleſte*. Les anciens diſent que ce ſerpent étoit auſſi long qu'un vaiſſeau à cinquante rames; en effet, il eſt de la même longueur que le navire *Argo*, ſur lequel il eſt placé. Il gardoit la toiſon; mais dans les figures faites d'après Aratus & Germanicus (édit. d'Alde Manuce. M. I D.), il eſt dépeint grimpant ſur un arbre dont il garde les fruits; le ſerpent eſt appellé *arborem conſcendens*. Cet arbre portoit des fruits d'or; c'eſt là que ſe trouvoit le fameux rameau d'or qu'il falloit cueillir dans les initiations, avant que d'entrer en enfer; car j'ai déjà obſervé que le pôle auſtral déſigne le tartare; & Virgile met les centaures & l'hydre de Lerne à la porte des enfers».

» Les anciens qui avoient fait du planiſphère un théâtre fidèle de toutes les ſcènes qu'exécutent les conſtellations, avoient parfaitement déſigné l'objet de cette courſe; car au ſommet de l'arbre, ils avoient dépeint la *toiſon d'or* que le navire alloit chercher. Apollonius & Valerius Flaccus, qui nous ont tranſmis ces poëmes, le diſent poſitivement. « Jaſon & Médée, dit Apollonius, ſortirent du vaiſſeau; ils ſe rendirent dans le bocage où étoit la couche du belier; c'eſt là qu'il » fléchit les genoux, lorſqu'il eut tranſporté ſur » ſon dos le fils d'Athamas.....; ils s'avancèrent par un ſentier étroit, juſques vers la forêt » ſacrée, cherchant ce hêtre immenſe auquel étoit » ſuſpendue la toiſon, ſemblable à une nuée que » le ſoleil levant empourpre de ſes rayons». (*Apollon. Argon. IV. v.* 114 *& ſeq. L. II. v.* 1243 *& 1270. & Valerius Flaccus.*) Sur le dos du ſerpent étoit la *coupe médicinale*, ou de *Médée*, d'où devoit découler la liqueur deſtinée à aſſoupir le dragon; & cette coupe s'y voit encore».

» Voilà donc quelques-unes des conſtellations qui entrent dans l'hiſtoire de *Jaſon*, parfaitement déſignées; le *bélier* qu'il va chercher, la *toiſon* qu'il doit conquérir, le *ſerpent* qu'il doit endormir, & le *fleuve* même qu'il doit traverſer avant ſon départ, le *fleuve céleſte* qui ſe couche un peu après que le ſerpentaire s'eſt levé, & dans lequel ce héros n'a pas le temps de mettre les deux pieds».

» Voici maintenant l'hiſtoire céleſte du ſerpentaire. Quand le bélier s'eſt plongé dans les ondes pour prendre la route de la Colchide, le ſerpentaire, chargé de le ramener, ſe lève dans le firmament: le fleuve céleſte eſt près de diſparoître, le ſerpentaire le traverſe aiſément; il s'embarque ſur le navire, il ſurmonte les taureaux céleſtes & les force de labourer; il s'avance enſuite vers l'arbre ſacré; aidé de la coupe de Médée; il endort le dragon énorme, & enlève la toiſon. A peine la queue de l'hydre a-t-elle diſparu, que le bélier reparoît à l'orient; il ſort des mers de la Colchide, & l'aventure eſt terminée».

» J'ai donné une deſcription exacte de la marche de cette conſtellation: on va voir que l'hiſtoire de *Jaſon* lui eſt parfaitement conforme. Un oracle avoit annoncé à Pélias, qui avoit détrôné Éſon roi de Theſſalie, qu'il le ſeroit lui même par un deſcendant d'Éolus: il conjectura que cette prédiction ne pouvoit regarder que les enfans d'Éſon même; en ſorte qu'Alcimède ſa femme ayant accouché, il fit enlever le petit Dolomède (l'*habile médecin*, celui qui guérit avec adreſſe), nommé depuis *Jaſon*; il le mit ſur un mauvais *vaiſſeau*, & l'expoſa à la mer: mais ſes parens le ſauvèrent; ils le cachèrent dans l'antre de *Chiron*, aux ſoins duquel l'éducation du jeune prince fut confiée. Cette circonſtance eſt purement aſtronomique, car le Serpentaire & Chiron ſont enſemble dans la partie cachée du ciel. Ils ſont également enſemble dans la partie lumineuſe, & nous verrons qu'il ſervit encore à *Jaſon* pendant ſon voyage».

« Cependant, le jeune prince devenu grand, & inſtruit par Chiron dans l'art de la médecine, fut appelé *Jaſon*, ou le *médecin*. Il ſortit de l'antre, & ſe trouvant ſur les bords du fleuve Anaure, il y labboura. Le fleuve Anaure eſt le fleuve céleſte, qui n'eſt pas encore couché quand le Serpentaire ſe lève. Il eſt appellé Anaure, parce qu'il y avoit

une rivière de ce nom, où l'on mettoit le lieu de la ſcène. D'autres ont dit que c'étoit le fleuve Évène; & cette circonſtance eſt indifférente. Ornons vous pas trop ce que la fable ici la circonſtance du labour, qui ſemble ne pas tenir aux autres aventures : mais les anciens ne diſoient rien inutilement dans ces hiſtoires; & quand on ne pourroit pas expliquer ce fait particulier, il ne s'enſuivroit pas que l'explication des autres faits fût mauvaiſe ».

« Quoi qu'il en ſoit, *Jaſon laboura*. Enſuite il s'achemina à la cour de Pélias. Chemin faiſant, il eut beſoin de traverſer le fleuve Anaure; il ne ſavoit comment faire; il trouva Junon déguiſée en vieille, qui le prit ſur ſes épaules & le porta. D'autres diſent que ce fut lui qui porta Junon ſur ſon dos. Mais de quelque manière qu'on prenne cette fable, c'eſt une fable; & comme elle ne peut être qu'aſtronomique, & que Junon eſt la *lune*, cette circonſtance tient à un aſpect obſervé de la *vieille lune*, à l'époque où le fleuve va diſparoître, & où il faut le traverſer. (Dans les peintures qu'on traçoit des dieux aſtronomiques, on obſervoit de leur donner des attributs relatifs à leur âge; on changeoit ces attributs; on habilloit & on déshabilloit les ſtatues. Cérès, après la perte de Proſerpine, c'eſt-à-dire en hiver, étoit habillée de noir. Apollon & Bacchus ont été peints quelquefois avec une barbe. La lune étoit peinte une ou trois; elle étoit, ſelon ſon âge, ou vierge, ou amante, ou matrone, ou ſage-femme ».

« Cependant *Jaſon* ne mit qu'un pied dans le fleuve, car il n'eut pas le temps de les y mettre tous deux, & le fleuve eſt couché avant que les deux jambes du ſerpentaire ſoient ſur l'horizon : il perdit à cette occaſion un de ſes ſoulliers; & ſe préſenta dans cet état à la cour de Pélias. Or, l'oracle avoit averti Pélias de ſe défier de quelqu'un qui ſe préſenteroit à lui un pied chauſſé & l'autre nud. Le roi frappé, comme on peut croire, de l'apparition de *Jaſon*, ſi conforme à la menace de l'oracle, chercha à ſe défaire de lui, en lui ordonnant d'aller chercher la toiſon d'or ».

« Alors fut conſtruit le vaiſſeau. Les argonautes dont j'ai parlé, s'embarquèrent, c'eſt-à-dire, que les principales conſtellations qui font le voyage céleſte en même temps que le ſerpentaire, s'embarquent avec lui. Chiron leur fit connoître les aſtres, & leur enſeigna la route qu'ils devoient tenir : & voilà pourquoi l'on dit que Chiron étoit inventeur de l'Aſtronomie, circonſtance fabuleuſe, ſur laquelle le grand Newton avoit fondé ſa chronologie. Le centaure Chiron paſſoit pour avoir enſeigné la chirurgie, parce que ſon nom ſignifie l'art de la *main*, qui s'appelle *cheïr* en grec. La main armée d'une flèche fut long-temps le ſymbole du Sagittaire, appellé auſſi la main. Il eſt à cheval, il avoit enſeigné l'équitation; il eſt chaſſeur, où lui devoit la ſcience de ruer de l'arc, & il avoit mené Achille à la chaſſe. Il ſe lève avec le navire, il fut de l'expédition, & enſeigna la route aux argonautes. Je paſſe les circonſtances du voyage, auxquelles je dois revenir, & je ſuis *Jaſon* à la cour d'Aétus, auquel il commença par demander la toiſon ».

« Le ſerpentaire eſt placé perpendiculairement ſur le ſigne du ſcorpion, & eſt porté par lui; & lorſque le ſoleil eſt dans ſon dernier ſigne, c'eſt l'annonce du labourage. Celui qui étoit porté par le ſcorpion, ſur le dos duquel ſont appuyés les pieds du ſerpentaire, cet homme, dis-je, étoit le laboureur, & annonçoit les travaux de la ſaiſon ».

« Dans les calendriers anciens où la balance n'exiſtoit pas, & où le ſcorpion occupoit deux places, il ſuivoit immédiatement la vierge comme le labourage ſuccède aux moiſſons. La vierge porte un épi à la main, ſigne parlant qu'il eſt aiſé de reconnoître. On l'appella Cérès, & c'étoit elle qui avoit fait don aux humains du *bled* & de la *charrue*. On la dépeignit, comme chacun ſait, portée ſur un char; c'étoit le char aratoire, & il étoit attelé de *deux ſerpens* ».

« *Cérès* fit préſent de ce char, comme on ſait encore, à Triptolème ſon fils, qui étoit dépeint porté ſur ſa charrue & traîné par les deux ſerpens. *Triptolème* étoit le laboureur, le ſerpentaire des athéniens, & l'on célébroit ſes fêtes à Eleuſis. Etre porté par le ſcorpion, ou être porté par le char aratoire, étoit la même choſe. On voit donc ici deux ſymboles anciens, celui de *Cérès*, portant des *épis*, & traînée ſur le char attelé des deux ſerpens d'*Ophiucus*; & celui d'Ophiucus ou du ſerpentaire, porté ſur le dos du ſcorpion, & traîné par deux ſerpens. Cela ſignifioit que les époques, d'abord de la moiſſon, & enſuite du labourage, étoient arrivées ».

« Cependant il y a lieu de croire que le ſcorpion avoit été auparavant figuré par une charrue; premiérement, pour les raiſons que je viens de dire, & enſuite parce que le nom oriental du ſcorpion déſigne auſſi l'action de déchirer, de labourer la terre. Les hébreux l'appelloient & les arabes l'appellent encore *Hacrab*, qui vient de la racine *hacrab*, déraciner, déchirer. Manilius qui s'eſt fort étendu à raconter les influences des conſtellations, tranſmiſes par les anciens, & qui ſont toujours tirées du nom de ces conſtellations & de leur ſens, dit que ceux qui naiſſent ſous la conſtellation du ſcorpion, s'adonneront à la charrue, & qu'ils ſeront laboureurs; & il attache cette influence à la queue du ſcorpion, qui déſigne auſſi le coutre de la charrue. Celui qui naît ſous le ſigne du ſcorpion, au moment où les étoiles de ſa

Digitized by Google

queue brillent dans le firmament, celui-là accroîtra le nombre des villes, & soumettant des taureaux au joug, il tracera l'enceinte des cités, ou bien il renversera les villes mêmes, il les réduira en champs labourables, & voiturera les récoltes dans les greniers. En style astronomique, cela signifie que le scorpion est l'annonce du labourage, & qu'il en est l'instrument. Le signe astronomique dont nous nous servons encore pour désigner le scorpion, & qui ne ressemble en aucune manière à cet animal, ressemble beaucoup plus à une charrue montée sur ses roues, & terminée par un coutre. C'est le signe primitif réduit au simple trait, comme le verseau, les poissons, le lion, les gémeaux, &c. Scaliger & les autres savans qui ont fait des recherches à cet égard, me paroissent avoir mal expliqué ce signe abrégé du scorpion ».

« Une autre histoire composée à propos du serpentaire, prouvera évidemment que cette constellation étoit l'annonce du labourage. On racontoit que *Cérès* s'étoit rendue amoureuse d'un homme nommé *Iasion*, dont on voit déjà que le nom ressemble beaucoup à celui de *Jason*, s'il n'est pas le même. Cérès lui accorda ses faveurs dans un champ défriché & labouré trois fois; & de ce commerce naquirent deux frères, *Plutus* ou le dieu des richesses, *Philomélus*, celui qui aime les troupeaux. L'ainsi le Plutus prenoit tous les biens pour lui, & n'en faisoit point part à son frère; alors Philomélus s'adonna à la culture des troupeaux; il acheta deux bœufs, il les fit labourer; & Cérès enchantée des succès de son fils, le plaça parmi les astres, sous le nom du *bouvier*; cette constellation étoit en effet le symbole & l'annonce de la moisson, comme je le prouverai évidemment à la fin de cet article. On voit par cette histoire de Philomélus, fils d'Iasion, une parenté allégorique entre le bouvier & le serpentaire. Le bouvier étoit le moissonneur, & le serpentaire qui le suit étoit celui qui laboure, & auquel le moissonneur ordonne de battre les grains, d'atteler des taureaux & de labourer la terre sous le signe du scorpion. Aussi cette même histoire continue sur le même ton. Iasion reçut Cadmus chez lui dans l'île de Samothrace, au moment où Cadmus alloit épouser sa sœur Hermione. Tous les dieux assistèrent aux noces & lui firent des présens; Cérès lui donna du bled, ces épis qu'elle tient à la main, afin que Iasion le semât. Mais *Jason*, *Iasion*, & même *Iasus*, frère de Dardanus, ne sont autre chose que le serpentaire ».

« Nous voyons donc ici, l'explication de la fable de *Jason* & de celle de Cadmus. Quelque soin que je prenne de l'abréger, je ne puis me dispenser de donner les détails nécessaires; & comme c'est encore ici une clé de l'explication de beaucoup d'autres histoires grecques, je dois en dire assez pour que l'on y trouve les règles qui peuvent servir à les débrouiller ».

« Avant que *Jason* pût conquérir la toison, il avoit d'autres travaux astronomiques à remplir. *Æetas* le lui signifia en ces termes pleins de courage, & que dictoit une fureur secrete: « pourquoi m'adresses tu, ô *Jason*, de si longs discours? Si vous êtes en effet de la race des dieux, » & qu'égaux à moi en valeur, vous soyez venus » tenter des aventures, je te livrerai la toison » d'or, pourvu que tu te soumettes aux épreuves » nécessaires; car je ne suis point jaloux des héros » tels que vous me dépeignez le maître de la » Grèce. Le combat auquel j'exposerai ton courage, quelque périlleux qu'il soit, est un exploit » que je fais moi-même. J'ai dans le champ de » Mars deux taureaux aux pieds d'airain, & dont » les naseaux soufflent la flamme. Je les soumets » au joug, & je les fais labourer quatre arpens » dans un champ consacré au dieu Mars. Ce que je » sème n'est point le froment de Cérès, mais les » dents d'un serpent horrible; elles sortent de la » terre sous la forme de guerriers armés; je me » jette au milieu d'eux avec ma lance, & je les » mets en pièces. Tous ces travaux font l'ouvrage » d'un seul jour: le matin j'attèle les taureaux, & » le soir ma moisson est faite. Si tu achèves en un » jour cet exploit, je te livre la toison; sinon, » n'espère rien de moi; il seroit indigne d'un » homme de cœur de céder à un homme moins » brave que lui ». (*Apollon. Argon. l. III, v.* 401, *& seq.*) Cette pompe de paroles ne doit plus nous étonner, depuis que nous connoissons le génie des anciens; & puisque l'astronomie & l'agriculture étoient mises en poèmes épiques, il falloit bien que des héros poétiques parlassent un langage digne d'eux. L'ordre donné à *Jason* a évidemment rapport au labourage: les taureaux qu'il doit atteler sont les *bœufs* célestes, ceux qui traînent le char septentrional; les bœufs d'Icare, qui est aussi le bouvier; les bœufs d'Hercule que ce héros emporta avec lui; les bœufs du soleil qu'osèrent attaquer les compagnons d'Ulysse. Ils ont des pieds d'airain, comme la biche celeste & comme le taureau; comme celui-ci ils soufflent la flamme, emblême de la lumière que répandent les constellations. Les dents de la constellation *azimech*, dont il va être question, de cette lance entourée de gerbes & surmontée de serpens, ces dents sont le bled lui-même qui tombe sous le fléau; & ces guerriers armés, au milieu desquels *Æetas* faisoit voler sa lance pour les exterminer, sont les bleds qui tombent sous le fléau du moissonneur. Et cette dernière explication que je donne, n'est pas plus arbitraire que les autres. Hésiode parlant dans sa Théogonie (*Théog. v.* 185.) de la mutilation allégorique du ciel, avec une faulx mise dans la main de Saturne, dit que le sang du ciel devint fécond; que la terre reçut ces gouttes précieuses, & qu'au

Digitized by Google

bout d'un certain temps, elle produiſit les vaillantes *Erinnys*, c'eſt un des noms de Cérès, les géans armés de lances, c'eſt-à-dire, les épis de bled & les nymphes des fruits, connues ſous le nom de *Mélies* ».

« *Jaſon* ou le ſerpentaire, ayant reçu l'ordre de dompter les taureaux & de labourer, obeit : il alla dans le champ de Mars, car ce dieu préſidoit à la conſtellation du ſcorpion ; il courut après les bœufs, les atteignit, les mit ſous le joug, laboura, ſema les dents, & tua tous les guerriers armés de lances. « C'eſt ainſi, dit *Apollonius*, que lorſque » Jupiter répand du haut du ciel des orages, les » plantes qui fleuriſſoient dans un verger, ſont » renverſées ſur la terre : la triſteſſe & la douleur » s'emparent de leur cultivateur paiſible, qui voit » tous ſes travaux perdus : tel fut le chagrin qui » remplit le cœur d'*Aétas*. (*Apoll. Argon. l. III.* » *v.* 1398.) ».

« Voilà de grands exploits ; mais il reſtoit encore une autre conſtellation à vaincre, c'eſt le dragon, qui a toujours les yeux ouverts, & qui grimpant ſur l'arbre où la toiſon eſt ſuſpendue, épouvante tous ceux qui oſeroient en approcher. J'ai fait voir en détail que ce dragon eſt l'hydre céleſte, dernier travail du ſerpentaire, qui voit enfin le bélier monter derrière lui ſur l'horizon ».

« Le bouvier eſt placé perpendiculairement au-deſſus de la vierge ; celle-ci tient dans ſa main un épi, & anciennement elle renoit des épis. Le bouvier tient une faulx, & à ſes pieds eſt une conſtellation appellée la chevelure de Bérénice, mais qui repréſentoit autrefois un faiſceau d'épis autour d'une lance. (*Bayer. Uranom. Caſti Cæl. Aſtr. Poët. X. p.* 138.) Son nom étoit *Azimech*, & c'eſt auſſi celui qui eſt donné au faiſceau d'épis que tenoit la vierge, ou la lune, annonce des moiſſons. Cette lance, entourée d'épis, étoit un ſigne très-expreſſif de l'époque des moiſſons, au moment où le ſoleil eſt dans la maiſon de la vierge ».

« Le bouvier tient de l'autre main un bâton qui lui ſert à piquer ſes bœufs, mais dont la forme & les noms ſont très-différens : comme moiſſonneur, le *bâton recourbé* ou *briſé*, le *colorrobon* étoit un fléau, annonce de la moiſſon, & de l'exécution que devoit faire le moiſſonneur ſur les épis qui étoient à ſes pieds. C'étoit l'opération que faiſoit Aétas, quand il ſe jettoit avec ſa *lance* au milieu des guerriers armés, & les tuoit juſqu'au dernier. Il impoſa cette tâche à *Jaſon* ».

« Enfin, cette même figure d'Azimech, ces gerbes qui entourent une lance, cette figure, dis-je, eſt peinte ſinguliérement, au rapport de Bayer, ſur la ſphère des turcs. On voit ſortir, dit-il, *un faiſceau de feuillages, ou de je ne ſais quelles herbes, d'autour d'une lance qui porte des chiens ou des ſerpens.* C'eſt ici la raiſon de la fable des géans armés, qui étoient nés des dents ſemées d'un ſerpent, & que combattirent *Jaſon* & *Cadmus*, les exécuteurs de la moiſſon ; car les grains qui tomboient ſous le fléau, étoient nés des dents de ces ſerpens ».

« Au reſte, la lance *azimech* fut auſſi appellée *quenouille*, & c'eſt à cette *quenouille* que fila l'Hercule céleſte. Elle eſt appellée la *quenouille*, le fuſeau, la filaſſe ».

(*Article de M. Rabaud de St. Étienne.*)

JASON. On voit à Verſailles ſa ſtatue appellée fauſſement Cincinnatus. *Voyez* CINCINNATUS.

Un bas-relief du palais Borghèſe, repréſente *Jaſon* domptant les taureaux aux pieds de bronze.

JASPE, pierre étincellante, opaque. L'opacité le diſtingue de l'agate. Les moindres accidens & les moindres couleurs des *jaſpes* leur ont fait donner des noms différens par les anciens naturaliſtes ; c'eſt ainſi qu'ils ont nommé *lapis pantherius*, ou *pierre de panthère*, un *jaſpe* jaunâtre moucheté de rouge. Pline donne le nom de *grammatias* à un *jaſpe*, dans lequel on voyoit des taches ou des veines blanches ; ſans parler d'une infinité d'autres noms qui ont été donnés aux *jaſpes* en faveur de différences qui ne ſont qu'accidentelles, & qui ne changent rien à la nature des pierres.

Le *jaſpe-ſanguin* eſt vert, & rempli de taches rouges comme du ſang ; on l'appelle ſouvent *jaſpe-héliotrope*.

Le *jaſpe-floride*, ou *fleuri*, eſt de pluſieurs couleurs différentes.

Le *lapis-lazuli* eſt un vrai *jaſpe* d'un bleu plus ou moins vif, parſemé de petits points brillans comme de l'or. *Voyez* LAPIS.

Le caillou d'Egypte eſt un vrai *jaſpe* d'une couleur brune, dans lequel on voit des accidens noirâtres tout-à-fait ſinguliers. C'eſt une mine de fer herboriſée, aſſez pauvre.

Le caillou de Rennes, ou pavé de Rennes, eſt auſſi un vrai *jaſpe* jaunâtre, ou d'un brun clair & rougeâtre.

JASPE-*agate*, eſpèce d'agate, dans laquelle ſe trouvent quelques parties entiérement opaques, & qui ſont du *jaſpe*.

JASPE-*camée*, pierre précieuſe, demi-tranſparente, connue ſur-tout des lapidaires italiens, mais qu'on ne voit guère parmi nous. Il eſt rare de la trouver grande ; elle eſt compoſée de zônes ou de couches aſſez larges, d'un beau blanc & d'un beau vert, qui reſſemble à celui de quel-

Digitized by Google

ques *jaſpes*. On trouve, dit-on, cette pierre dans les Indes orientales, & dans quelques endroits de l'Amérique; les italiens en ſont fort curieux, ils la nomment *jaſpi-cames*, & s'en ſervent comme des autres *camées*, pour y graver des figures en relief, ou en creux, & pour contrefaire des antiques, métier qu'ils entendent parfaitement bien.

JASPE-*onyx*. Quelques naturaliſtes donnent ce nom à une eſpèce de *jaſpe*, dans lequel il ſe trouve des taches ou des veines tranſparentes, & de la couleur de la corne ou des ongles, telle que l'onyx; cela vient de ce que la partie colorante, qui a donné l'opacité à la pierre, n'a pas également pénétré par-tout.

JAVELOT. On voit dans Homère, Agamemnon armé de deux *javelots* ſemblables à de grandes flèches, qui ſe lançoient de la main. La pointe en étoit très-affilée, & quelquefois en forme d'hameçon.

Le *javelot* étoit l'arme particulière des vélites, ou troupes légères des romains. Il avoit pour l'ordinaire deux coudées de long & un doigt de groſſeur. La pointe étoit longue d'un grand palme, & ſi amé nuiſée, dit Polybe, qu'au premier coup elle ſe fauſſoit; ce qui empêchoit les ennemis de les renvoyer.

JAVELOT, eſpèce de dard qu'on lançoit contre un but dans les jeux agoniſtiques; & celui qui le lançoit le plus près du but étoit victorieux. Le *javelot* dont ſe ſervoient les peuthathles, ſe nomma ἀκοντισμὸς chez les grecs, & l'exercice s'appelloit ἀκόντιον; c'étoit un des cinq qui compoſoient le peuthath'e, ſuivant l'opinion la plus commune; les quatre autres étoient la courſe, le ſaut, le diſque & la lutte.

JAUNE (couleur). Cette couleur étoit appellée *croceus*, lorſqu'elle étoit extraite du ſafran. Sous le nom *Flavus* elle déſignoit le *jaune-paille*, d'où Cérès étoit ſurnommée *Flava*, & Apollon aux blonds cheveux, *Flavus Apollo*. Sous les noms *Luteus* & *Melinus* elle déſignoit le *jaune* des œufs & des pommes, μήλινον χρῶμα.

JEAN, tyran ſous Théodoſe II.

Joannes Augustus.

Ses médailles ſont:

RR. en or, rares en quinaires.

RRR. en argent.

RRRR. en P. B. ou unique dans la collection de d'Ennery.

JEAN ZIMISCÉS.

Joannes Zimisces Augustus.

Ses médailles ſont:

O. en or, & en argent.

C. dans les trois modules de B.

Ce prince fit mettre ſur toutes ſes monnoies la figure de Jéſus-Chriſt, avec le nom d'EMMANUEL; au revers de ces monnoies, il y a pour inſcription *Jeſus-Chriſtus, rex regum.*

JEAN II. Comnène, dit Porphyrogénète.

Joannes Porphyrogenitus Augustus.

Ses médailles ſont:

RR. en or.

RR. en argent.

R. en M. B.

R. en P. B.

JEAN III. (Ducas Vatace.)

Joannes Augustus.

Les médailles de ſon règne manquent.

JEAN IV. Laſcaris.

Joannes Lascaris Augustus.

Ses médailles manquent.

JEAN V. PALÉOLOGUE.

Joannes Palæologus Augustus.

Les médailles de ce règne manquent.

JEAN VI. CANTACUZÈNE.

Joannes Cantacuzenus Augustus.

Ses médailles ne ſont point connues.

JEAN VII. PALÉOLOGUE.

Joannes Palæologus Augustus.

Comme il n'y a point de médailles de Manuel II, on n'en trouve pas non plus de Jean VII.

JEAN VIII. PALÉOLOGUE.

Joannes Palæologus Augustus.

On connoît un grand médaillon d'or de Jean VIII, & un de bronze, que le P. Banduri a tiré de l'ouvrage de Ducange.

JECORUS, aruſpice qui examinoit le foie, *jecur*.

JÉHUD, ou JÉHOUD, fils de Saturne & de la nymphe Anobret, ſelon Porphyre. Saturne, règnant en Phénicie, dit-il, eut un fils de la nymphe Anobret, auquel il donna le nom de JÉHUD,

qui, en langue phénicienne, ſignifie unique. Dans une guerre très-dangereuſe, que ce prince fut obligé de ſoutenir, ayant couvert ſon fils *Jéhud* des ornemens royaux, il l'immola ſur un autel qu'il avoit élevé exprès. (*Euſeb. Prep. Ev. l. I.*)

JENTACULUM, déjeûner des romains, repas léger qu'ils faiſoient entre le lever du ſoleil & midi, avec du pain, des dattes, des raiſins ſecs, du miel ou des fruits confits au miel. Vopiſque remarque de l'empereur Tacite (*cap. II.*), qu'il ne *déjeûnoit* qu'avec du pain ſec, *panem niſi ſiccum.* Martial dit (8. 67.) d'un homme qui venoit *déjeûner* à la cinquième heure du jour, vers nos dix heures & demie, qu'il venoit trop tôt pour dîner, & trop tard pour *déjeûner* Pour le *déjeûner* des grecs, *voyez* ACRATISME.

JÉSUS-CHRIST (années de). *V.* ANNÉES de J. C.

JETS d'eau. *Voyez* JAILLISSANTES.

JETTON, ſ. m. *litt. anc. & mod.* J'appelle de ce nom tout ce qui ſervoit chez les anciens à faire des calculs ſans écriture, comme petites pierres, noyaux, coquillages, & autres choſes de ce genre.

L'on a donné dans le recueil de l'acad. des belles-lettres, l'extrait d'un mémoire inſtructif dont je vais profiter, ſur l'origine & l'uſage des *jettons*. Ils ſont peut-être auſſi anciens que l'arithmétique même, pourvu qu'on ne les prenne pas pour ces pièces de métal fabriquées en guiſe de monnoie, qui ſont aujourd'hui ſi communes. De petites pierres, des coquillages, des noyaux, ſuffiſoient au calcul journalier de gens qui mépriſoient, ou qui ne connoiſſoient pas l'or & l'argent. C'eſt ainſi qu'en uſent encore aujourd'hui la plupart des nations ſauvages; & la manière de ſe ſervir de ces coquillages ou de ces petites pierres, eſt au fond trop ſimple & trop naturelle pour n'être pas de la première antiquité.

Les égyptiens, ces grands maîtres des arts & des ſciences, employoient cette ſorte de calcul pour ſoulager leur mémoire. Hérodote nous dit, qu'outre la manière de compter avec des caractères, ils ſe ſervoient auſſi de petites pierres d'une même couleur, comme faiſoient les grecs; avec cette différence que ceux ci plaçoient & leurs *jettons* & leurs chiffres, de la gauche à la droite, & ceux-là de la droite à la gauche. Chez les grecs, ces petites pierres qui étoient plates, polies & arrondies, s'appelloient ψῆφοι; & l'art de s'en ſervir dans les calculs, ψηφοφορία. Ils avoient encore l'uſage de l'ἄβαξ, en latin *abacus*. *Voyez* ABAQUE.

Ces petites pierres que je dis avoir été nommées ψῆφοι par les grecs, furent appellées *calculi* par les romains. Ce qui porte à croire que ceux-ci s'en ſervirent long temps, c'eſt que le mot *lapillus* eſt quelquefois ſynonime à celui de *calculus*. *Voyez* CALCULI.

Lorſque le luxe s'introduiſit à Rome, on commença à employer des *jettons* d'ivoire; c'eſt pourquoi Juvenal dit (*ſat. XI. v.* 131.):

> ..... *Adeò nulla uncia nobis*
> *Eſt eboris nec Tiſſeræ, nec* calculus *ex hâc*
> *Materiâ*.....

Cent expreſſions qui tenoient lieu de proverbes, prouvent que chez les romains la manière de compter avec des *jettons* étoit très-ordinaire: de là ces mots *ponere calculos*, pour déſigner une ſuite de raiſons; *hic calculus accedat*, pour ſignifier une nouvelle preuve ajoutée à pluſieurs autres; *calculum detrahere*, lorſqu'il s'agiſſoit de la ſuppreſſion de quelques articles; *voluptatum calculos ſubducere*, calculer, conſidérer par déduction la valeur des voluptés; & mille autres qui faiſoient alluſion à l'addition ou à la ſouſtraction des *jettons* dans les comptes.

C'étoit la première arithmétique qu'on apprenoit aux enfans, de quelque condition qu'ils fuſſent. Capitolin parlant de la jeuneſſe de Pertinax, dit, *puer calculo imbutus*. Tertullien appelle ceux qui apprenoient cet art aux enfans, *primi numerorum arenarii*; les juriſconſultes les nommoient *calculones*, lorſqu'ils étoient ou eſclaves, ou nouvellement affranchis; & lorſqu'ils étoient d'une condition plus relevée, on leur donnoit le nom de *calculatores* ou *numerarii*. Ordinairement il y avoit un de ces maîtres pour chaque maiſon conſidérable, & le titre de ſa charge étoit *à calculis*, *à rationibus*.

On ſe ſervoit de ces ſortes de *jettons* faits avec de petites pierres blanches ou noires, ſoit pour les ſcrutins, ſoit pour ſpécifier les jours heureux ou malheureux. De là viennent ces phraſes *ſignare*, *notare aliquid albo nigrove lapillo*, *ſeu calculo*, *calculum album adjicere errori alterius*, approuver l'erreur d'une perſonne.

Mais les *jettons*, outre la couleur, avoient d'autres marques de valeur, comme des caractères ou des chiffres peints, imprimés, gravés: tels étoient ceux dont la pratique avoit été établie par les loix pour la liberté des ſuffrages, dans les aſſemblées du peuple & du ſénat. Ces mêmes *jettons* ſervoient auſſi dans les calculs, puiſque l'expreſſion *omnium calculis*, pour déſigner l'unanimité des *ſuffrages*, eſt tirée du premier emploi de ces ſortes de *jettons*, dont la matière étoit de bois mince, poli, & frotté de cire de la même couleur, comme Cicéron nous l'apprend.

On en voit la forme dans quelques médailles de la famille Caſſia; & la manière dont on les jettoit dans

dans les urnes pour le ſcrutin, eſt exprimée dans celles de la famille Licinia. Les lettres gravées ſur ces *jettons*, étoient *V. R. uti rogas*, & *A. antiquo*. Les premières marquoient l'approbation de la loi, & la dernière ſignifioit qu'on la rejetroit. Enfin, les juges qui devoient opiner dans les cauſes capitales, en avoient de marqués à la lettre *A* pour l'abſolution, *abſolvo*; à la lettre C pour la condamnation, *condemno*; & à celles-ci *N. L. non liquet*, pour un plus amplement informé.

Il y avoit encore une autre eſpèce de bulletins, qu'on peut ranger au nombre des *jettons*. C'étoit ceux dont on ſe ſervoit dans les jeux publics, & par leſquels on décidoit du rang auquel les athlètes devoient combattre. Si par exemple ils étoient vingt, on jettoit dans une urne d'argent vingt de ces pièces, dont chaque dixaine étoit marquée de numéros depuis 1 juſqu'à 10; chacun de ceux qui tiroient, étoit obligé de combattre contre celui qui avoit le même numéro. Ces derniers *jettons* étoient nommés *calculi athletici*.

Si nous paſſons maintenant aux véritables *jettons*, ainſi nommés proprement dans notre langue, leſquels ſont d'or, d'argent, ou de quelque autre métal, c'eſt je crois en France que nous en trouverons l'origine, encore n'y remonte-t-elle pas au-delà du XIVe ſiècle. On n'oſeroit en fixer l'époque au règne de Charles VII, quoique ce ſoit le nom de ce prince, avec les armes de France, qui ſe voit ſur le plus ancien *jetton* d'argent du cabinet du roi.

Les noms qu'on leur donna d'abord, & qu'ils portent ſur une de leurs faces, ſont ceux de *getoirs*, *jettours*, *getteurs*, *giets*, *gets*, & *gietons*, & depuis plus-d'un ſiècle & demi, celui de *jettons*. Or il paroît que tous ces noms, ou pour parler plus juſte, ce nom, varié ſeulement par les changemens arrivés dans la langue & dans l'ortographe, devoit ſon étymologie à l'action de compter, ou de jetter, *à jactu*, comme le penſe Ménage.

Les *jettons* les plus anciens de cette dernière eſpèce, que Saumaiſe a latiniſé en les nommant *jacti*, ou *jactones*, n'offroient dans leurs inſcriptions que le ſujet pour lequel ils avoient été faits, ſavoir pour les comptes, pour les finances. On lit ſur quelques-uns de ceux qui ont été frappés ſous le règne de Charles VIII, *entendez bien & loyaument aux comptes*; ſous Anne de Bretagne, *gardez-vous de mès-compter*; ſous Louis XII, *calculi ad numerandum reg. juſſu, Lud. XII*; & ſous quelques rois ſuivans, *qui bien jettera, ſon compte trouvera*.

L'uſage des *jettons* pour calculer, étoit ſi fort établi, que nos rois en faiſoient fabriquer des bourſes pour être diſtribuées aux officiers de leur maiſon qui étoient chargés des états des comptes, aux perſonnes qui avoient le maniement des deniers publics.

La nature de ces comptes s'exprimoit ainſi dans les légendes, *pour l'écurie de la royne*, ſous Anne de Bretagne; *pour l'extraordinaire de la guerre*, ſous François I; *pro pluteo domini Delphini*, ſous François II. Quelquefois ces légendes portoient le nom des cours à l'uſage deſquelles ces *jettons* étoient deſtinés: *pour les gens des comptes de Bretagne*, *gettoirs aux gens de finances*; *pro camerâ computorum Breſſiæ*. Quelquefois enfin, on y lit le nom des officiers même à qui on les deſtinoit. Ainſi nous en avons ſur leſquels ſe trouvent ceux de Raoul de Refuge, maître des comptes de Charles VII; de Jean de Saint-Amadour, maître-d'hôtel de Louis XII; de Thomas Boyer, général des finances ſous Charles VIII; de Jean Tellu, conſeiller & argentier de François I; & d'Antoine de Corbie, contrôleur ſous Henri II.

JEU. Les anciens connoiſſoient différens *jeux*, entre autres les dés inventés par les lydiens, ſelon Hérodote, pour ſe déſennuyer pendant une affreuſe famine, qui ne leur permettoit de prendre de la nourriture qu'une fois en deux jours. Philoſtrate dit que Palamèdes inventa une ſorte de *jeu* de dames, les échecs & les dés. On appelloit *talus* ou *tali*, le jeu des oſſelets; il y en avoit de bronze (*Iſtor. univerſ. de Monſignor Bianchini*, *fol.* 16;). Dans le temple des graces, en Elide, une d'elle portoit un oſſelet; chaque face de l'oſſelet exprimoit un nombre; celui qui revenoit en haut le plus difficilement, s'appeloit Vénus, & avoit le plus de valeur. Le *Trochus* (*Horat. Ode* 24, *lib.* 3); jeu grec, qui enſuite paſſa à Rome, étoit un cercle de bronze, d'environ quatre pieds de diamètre qu'on faiſoit rouler avec une baguette. (*Monum. antiq. ined. t. II*, *fol* 257. *Horat. Ode* 18, *lib.* 3). Ce cercle étoit quelquefois garni de petits anneaux qui faiſoient du bruit dans la courſe. On trouve *le trochus* ſur pluſieurs monumens, entr'autres ſur un bas-relief de Villa Albani. (*Monum. antiq. ined. t. I*, *fig.* 194).

Les lacédémoniens furent les ſeuls qui bannirent entièrement le *jeu* de leur république. On raconte que Chilon, un de leurs citoyens, ayant été envoyé pour conclure un traité d'alliance avec les corinthiens, il fut tellement indigné de trouver les magiſtrats, les femmes, les vieux & les jeunes capitaines tous occupés au *jeu*, qu'il s'en retourna promptement, en diſant que ce ſeroit ternir la gloire de Lacédémone, qui venoit de fonder Byſance que de s'allier à un peuple de joueurs.

Il ne faut pas s'étonner de voir les corinthiens paſſionnés d'un plaiſir qui communément règne dans les états, à proportion de l'oiſiveté, du luxe

& des richeſſes. Ce fut pour arrêter, en quelque manière la même fureur, que les lois romaines ne permirent de jouer que juſqu'à une certaine ſomme, mais ces lois n'eurent point d'exécution, puiſque parmi les excès que Juvénal reproche aux romains, celui de mettre tout ſon bien au hazard du *jeu*, eſt marqué préciſément dans ſa première ſatyre. (*vers.* 88).

..... *Alea quando*
Hos animos? Neque enim loculis comitantibus
Ad caſum tabulæ, poſita ſed luditur arca.

La frénéſie des *jeux* de hazard a-t-elle jamais été plus grande? Car ne vous figurez pas qu'on ſe contente de riſquer, dans ces académies de *jeux*, ce qu'on a par occaſion d'argent ſur ſoi; on y fait porter exprès des caſſettes pleines d'or; pour les jouer en un coup de dé.

Ce qui paroît plus ſingulier, c'eſt que les germains mêmes goûtèrent ſi fortement les *jeux* de hazard, qu'après avoir joué tout leur bien, dit Tacite, ils hazardoient par ſe jouer eux-mêmes, & riſquoient de perdre, *noviſſimo jactu*, pour me ſervir de l'expreſſion, leur perſonne & leur liberté. Si nous regardons aujourd'hui les dettes du *jeu* comme les plus ſacrées de toutes, c'eſt peut être un héritage qui nous vient de l'ancienne exactitude des germains à remplir ces ſortes d'engagemens (D. J.)

JEÛNES. « Pour concevoir, dit M. Paw, ce qui a donné lieu à une inſtitution auſſi ſingulière, que l'étoit celle des *jeûnes* en l'honneur d'Iſis, en Egypte, il faut ſavoir que pendant les grandes chaleurs on n'y vit encore aujourd'hui que de végétaux dans les meilleures maiſons, & tous les repas s'y font alors le ſoir ou le matin, c'eſt-à-dire, avant que les appétits & les forces du corps ſoient abattues par l'ardeur du ſoleil parvenu au méridien, inſtant que les nations beaucoup plus ſeptentrionales ont choiſi pour l'heure de leur dîner. Ceci ſuffit pour concevoir que les prêtres ont ſuivi les indications du climat, lorſqu'ils ont ajouté une loi poſitive à un beſoin phyſique. Le chevalier Chardin, en parlant de la religion des perſans, dit *qu'il y en a parmi eux qui tiennent que le mois de Ramezan étant arrivé alors pendant la plus grande chaleur de l'été, Mahomet ordonna que ce ſeroit ce mois-là même qu'on jeûneroit.* Voilà la raiſon des *jeûnes* fréquens établis de toute antiquité chez les phéniciens, les aſſyriens, les égyptiens, & les autres habitans des pays chauds.

Les grecs adoptèrent les mêmes coutumes: chez les athéniens il y avoit pluſieurs fêtes, entr'autres celle d'Eleuſine, & des Theſmophories, dont l'obſervation étoit accompagnée de *jeûnes*, particuliérement pour les femmes, qui paſſoient un jour entier dans un équipage lugubre, ſans prendre aucune nourriture. Plutarque appelle cette journée la plus triſte des Theſmophories: ceux qui vouloient ſe faire initier dans les myſtères de Cybèle, étoient obligés de ſe diſpoſer à l'initiation par un *jeûne* de dix jours; s'il en faut croire Apulée, Jupiter, Cérès, & les autres divinités du paganiſme, exigeoient le même devoir des prêtres ou prêtreſſes qui rendoient leurs oracles; comme auſſi de ceux qui ſe préſentoient pour les conſulter; & lorſqu'il s'agiſſoit de ſe purifier, de quelque manière que ce fût, c'étoit un préliminaire indiſpenſable.

Les romains, plus ſuperſtitieux que les grecs, pouſsèrent encore plus loin l'uſage des *jeûnes*; Numa Pompilius lui même obſervoit des *jeûnes* périodiques, avant les ſacrifices qu'il offroit chaque année pour le bien de la terre. Nous liſons dans Tite-Live, que les décemvirs ayant conſulté par ordre du ſénat les livres de la Sybile, à l'occaſion de pluſieurs prodiges arrivés coup ſur coup, ils déclarèrent que pour en arrêter les ſuites, il falloit fixer un *jeûne* public en l'honneur de Cérès, & l'obſerver de cinq en cinq ans: il paroît auſſi qu'il y avoit à Rome des *jeûnes* réglés en l'honneur de Jupiter.

Quand on réfléchit ſur une pratique ſi généralement répandue, on vient à comprendre qu'elle s'eſt établie d'elle même, & que les peuples s'y ſont d'abord abandonnés naturellement. Dans les afflictions particulières, un père, une mère, un enfant chéri, venant à mourir dans une famille, toute la maiſon étoit en deuil, tout le monde s'empreſſoit à lui rendre les derniers devoirs: on le pleuroit; on lavoit ſon corps; on l'embaumoit; on lui faiſoit des obſèques conformes à ſon rang: dans ces occaſions on ne penſoit guère à manger, on *jeûnoit* ſans s'en appercevoir.

De même dans les déſolations publiques, quand un état étoit affligé d'une ſéchereſſe extraordinaire, de pluies exceſſives, de guerres cruelles, de maladies contagieuſes, en un mot de ces fléaux où la force & l'induſtrie ne peuvent rien; on s'abandonne aux larmes; on met les déſolations qu'on éprouve ſur la colère des dieux qu'on a forgés; on s'humilie devant eux; on leur offre les mortifications de l'abſtinence; les malheurs ceſſent; ils ne durent pas toujours; on ſe perſuade alors qu'il en faut attribuer la cauſe aux larmes & aux *jeûnes*, & on continue d'y recourir dans des conjonctures ſemblables.

Ainſi, les hommes affligés de calamités particulières ou publiques, ſe ſont livrés à la triſteſſe, & ont négligé de prendre la nourriture; enſuite ils ont enviſagé cette abſtinence volontaire comme un acte de religion. Ils ont cru qu'en macérant

leur corps, quand leur ame étoit désolée, ils pouvoient émouvoir la miséricorde de leurs dieux ou de leurs idoles : cette idée saisissant tous les peuples, leur a inspiré le deuil, les vœux, les prières, les sacrifices, les mortifications & l'abstinence. (D. J.)

JEUNESSE. Les divinités qui présidoient à la *jeunesse*, étoient Hébé & *Horta* : les romains y ajoutèrent encore une déesse, *juventa* ou *jeunesse*, qui présidoit à la *jeunesse* depuis que les enfans avoient pris la robe appellée *prétexte*. Cette divinité fut honorée long-temps dans le capitole. Auprès du temple de Minerve, dit Tite-Live (*lib. XXXVI.*), étoit l'hôtel de la *jeunesse*, & sur cet autel de la *jeunesse*, un tableau de Proserpine. Ensuite, au tems de la seconde guerre punique, Livius Salinator lui voua un temple, qu'il bâtit étant censeur ; la dédicace en fut faite quelques années après, au rapport de Pline. On institua aussi alors les jeux de la *jeunesse*, qui se célébrèrent lorsque ce temple fut dédié : mais on ne trouve pas qu'ils aient été continués dans la suite.

JEUNESSE (jeux de la). *Voyez* l'article précédent.

JEUNESSE (prince de la). *Voyez* PRINCE.

JEUNESSE (têtes de), ou têtes de JEUNES personnages. « Les gens peu connoisseurs admirent, dit Winckelmann (*Histoire de l'art, liv. IV. ch. II.*), en général, plus l'art dans une figure où les muscles & les os sont fortement prononcés, que dans une taille de *jeunesse*, où toutes les parties sont traitées avec le moëlleux de la nature. Les pierres gravées & leurs empreintes nous fournissent des preuves frappantes de ce que j'avance : il est certain que les artistes modernes ont infiniment mieux réussi à copier de belles têtes de vieillesse que de belles têtes de *jeunesse*. A la première inspection un connoisseur pourroit bien hésiter à prononcer sur l'antiquité d'une tête de vieillard en pierres gravées, tandis qu'il décidera avec plus de confiance sur la copie d'une tête idéale de *jeunesse*. Quoique les meilleurs artistes modernes se soient efforcés de rendre exactement la fameuse Méduse du cabinet de Strozzi à Rome, qui n'est pas une figure de la plus haute beauté, cependant un antiquaire éclairé distinguera toujours l'original des copies. La même remarque a lieu par rapport à la Pallas d'Aspasius, que Natter & d'autres ont gravée dans la même grandeur que l'original. Du reste, il faut observer que je ne parle que du sentiment & de la formation de la beauté dans le sens le plus strict, & que je ne dis rien de la science du dessin & de l'exécution. Par rapport au dernier point, il est certain qu'on peut mettre plus de savoir dans les figures fortes que dans les figures délicates ».

JEUNESSE. La *jeunesse* de Rome eut pendant long-temps un grand respect pour les vieillards. (*Valer. Max.* 2. 1.) Lorsque des jeunes gens étoient invités à un festin, ils s'informoient soigneusement si quelque vieillard devoit être du nombre des convives, afin de ne pas prendre des places honorables, qu'ils auroient été obligés de lui céder. Après le repas ils se levoient de table les premiers, & reconduisoient les vieillards à leurs maisons.

Sous le nom de *juniores*, la *jeunesse*, Servius Tullius comprit tous ceux qui avoient moins de quarante ans ; c'étoient eux qui devoient combattre hors des murs de Rome. Ce nom s'appliqua à tous les citoyens romains âgés de moins de quarante ans, soit qu'ils fussent habitans de Rome, soit de la campagne de Rome, soit du Latium, soit de l'Italie entière, soit enfin qu'ils habitassent des contrées situées hors de l'Italie. De là vint cette expression de Tite-Live, qui dit en parlant de la guerre contre Persée : *multitudinem juniorum ingentem ex foris & conciliabulis esse conscriptam.*

Les jeunes gens de Rome ne buvoient point de vin avant l'âge de 35 ans. Ils ne se rasoient qu'à l'âge de 20 ans environ.

JEUX, s. m., *Antiq. grecq. & rom.* sortes de spectacles publics qu'ont eu la plupart des peuples pour se délasser, ou pour honorer leurs dieux ; mais puisque parmi tant de nations nous ne connoissons guère que les *jeux* des grecs & des romains, nous nous retrancherons à en parler uniquement dans cet article.

La religion consacra chez eux ces sortes de spectacles ; on n'en connoissoit point qui ne fût dédié à quelque dieu en particulier, ou même à plusieurs ensemble ; il y avoit un arrêt du sénat romain qui le portoit expressément. On commençoit toujours à les solemniser par des sacrifices & autres cérémonies religieuses ; en un mot, leur institution avoit pour motif apparent la religion, ou quelque vieux devoir.

Les *jeux* publics des grecs se divisoient en deux espèces différentes, les uns étoient compris sous le nom de *gymniques*, & les autres sous le nom de *scéniques*. Les *jeux* gymniques comprenoient tous les exercices du corps, la course à pied, à cheval, en char, la lutte, le saut, le javelot, le disque, le pugilat, en un mot le pentathle ; & le lieu où l'on s'exerçoit, & où l'on faisoit ces *jeux*, se nommoit *Gymnase*, *Palestre*, *Stade*, &c. selon la qualité des *jeux*. *Voyez* GYMNIQUES, GYMNASE, PALESTRE, STADE, &c.

A l'égard des *jeux scéniques* on les représentoit sur un théâtre, ou sur la scène, qui est prise pour le théâtre entier. *Voyez* SCÈNE.

Digitized by Google

Les *jeux* de muſique & de poéſie n'avoient point de lieux particuliers pour leurs repréſentations.

Dans tous ces *jeux* il y avoit des juges pour décider de la victoire; mais avec cette différence que dans les combats tranquilles, où il ne s'agiſſoit que des ouvrages d'eſprit, du chant de la muſique, les juges étoient aſſis lorſqu'ils diſtribuoient les prix; & dans les combats violens & dangereux, les juges prononçoient debout: nous ignorons la raiſon de cette différence. Pour ce qui regarde l'ordre, les loix, les ſtatuts de ces derniers combats, on en trouvera le détail au mot GYMNIQUES.

Toutes ces choſes ſuppoſées connues, nous nous contenterons de remarquer, que parmi tant de *jeux*, les olympiques, les pythiens, les néméens & les iſthmiens ne ſortiront jamais de la mémoire des hommes, tant que les écrits de l'antiquité ſubſiſteront.

Dans les quatre *jeux* ſolemnels qu'on vient de nommer; dans ces *jeux* qu'on faiſoit avec tant d'éclat, & qui attiroient de tous les endroits de la terre une ſi prodigieuſe multitude de ſpectateurs & de combattans; dans ces *jeux*, dis-je, à qui ſeuls nous devons les odes immortelles de Pindare, on ne donnoit pour toute récompenſe qu'une ſimple couronne d'herbe: elle étoit d'olivier ſauvage aux *jeux* olympiques; de laurier aux *jeux* pythiques, d'ache verd aux *jeux* néméens, & d'ache ſec aux *jeux* iſthmiques. La Grèce voulut apprendre à ſes enfans que l'honneur devoit être l'unique but de leurs actions.

Auſſi liſons-nous dans Hérodote, que durant la guerre de Perſe, Tigrane entendant parler de ce qui conſtituoit le prix des *jeux* ſi fameux de la Grèce, il ſe tourna vers Mardonius, & s'écria, frappé d'étonnement: « ciel avec quels hommes nous avez-vous mis aux mains! inſenſibles à l'intérêt, ils ne combattent que pour la gloire ». *Voyez* donc JEUX OLYMPIQUES, PYTHIENS, NEMÉENS, ISTHMIENS.

Il y avoit quantité d'autres *jeux* paſſagers, qu'on célébroit dans la Grèce; tels ſont dans Homère ceux qui furent faits aux funérailles de Patrocle; & dans Virgile, ceux qu'Énée fit donner pour le jour de l'anniverſaire de ſon père Anchiſe. Mais ce n'étoient-là que des *jeux* privés; des *jeux* où l'on prodiguoit pour prix des cuiraſſes, des boucliers, des caſques, des épées, des vaſes, des coupes d'or, des eſclaves. On n'y diſtribuoit point de couronnes d'ache, d'olivier, de laurier; elles étoient réſervées pour de plus grands triomphes.

Les *jeux* romains ne ſont pas moins fameux que ceux des grecs, & ils furent portés à un point incroyable de grandeur & de magnificence. On les diſtingua par le lieu où ils étoient célébrés, ou par la qualité du dieu à qui on les avoit dédiés. Les premiers étoient compris ſous le nom de *jeux circenſes* & de *jeux ſcéniques*, parce que les uns étoient célebrés dans le cirque, & les autres ſur la ſcène. A l'égard des *jeux* conſacrés aux dieux, on les diviſoit en *jeux ſacrés*, en *jeux votifs*, parce qu'ils ſe faiſoient pour demander quelque grace aux dieux; en *jeux funèbres* & en *jeux divertiſſans*, comme étoient, par exemple, les *jeux compitaux*. *Voyez* CIRCENSES, FUNEBRES, SACRES, VOTIFS.

Les rois réglèrent les *jeux romains* pendant le temps de la royauté; mais après qu'ils eurent été chaſſés de Rome, dès que la république eut pris une forme régulière, les conſuls & les préteurs préſidèrent aux *jeux circenſes*, *apollinaires*, & *ſéculaires*. Les édiles plébéiens eurent la direction des *jeux plébéiens*; le préteur, ou les édiles curules, celle des *jeux* dédiés à Cérès, à Apollon, à Jupiter, à Cybèle, & aux autres grands dieux, ſous le titre de *jeux mégaléſiens*. *Voyez* APOLLINAIRES, JEUX CEREAUX, CAPITOLINS, MEGALESIENS.

Dans ce nombre de ſpectacles publics, il y en avoit que l'on appelloit ſpécialement *jeux romains*, & que l'on diviſoit en grands, *magni*, & très-grands, *maximi*.

Le ſénat & le peuple ayant été réunis l'an 387, par l'adreſſe & l'habileté de Camille, la joie fut ſi vive dans tous les ordres, que pour marquer aux dieux leur reconnoiſſance, de la tranquillité dont ils eſpéroient jouir, le ſénat ordonna que l'on fît de grands *jeux* à l'honneur des dieux, & qu'on les ſolemniſât pendant quatre jours, au lieu qu'auparavant les *jeux* publics n'avoient eu lieu que pendant trois jours, & ce fut par ce changement qu'on appella *ludi maximi* les *jeux* qu'on nommoit auparavant *ludi magni*.

On célébroit chez les romains des *jeux*, non-ſeulement à l'honneur des divinités qui habitoient le ciel, mais même à l'honneur de celles qui régnoient dans les enfers; & les *jeux* inſtitués pour honorer les dieux infernaux, étoient de trois ſortes connus ſous le nom de *Taurilia*, *Compitalia*, & *Terentini ludi*. *Voyez* TAURILIENS, *jeux* COMPITALES & TÉRENTINS.

Les *jeux ſcéniques* comprenoient toutes les repréſentations qui ſe faiſoient ſur la ſcène. Elles conſiſtoient en tragédies, comédies, ſatyres qu'on repréſentoit ſur le théâtre en l'honneur de Bacchus, de Vénus & d'Apollon. Pour rendre ces divertiſſemens plus agréables, on les préludoit par des danſeurs de corde, des voltigeurs, & autres ſpectacles pareils; enſuite on introduiſit ſur la ſcène les mimes & les pantomimes, dont les romains s'enchantèrent dans les temps où la corruption chaſſa les mœurs & la vertu. *Voyez* SCÉ-

NIQUES, SCHÉNOBATE, MIME & PANTOMIME.

Les *jeux ſcéniques* n'avoient point de temps marqués, non plus que ceux que les conſuls & les empereurs donnoient au peuple pour gagner ſa bienveillance, & qu'on célébroit dans un amphithéâtre environné de loges & de balcons; ils donnoient auſſi des combats d'hommes ou d'animaux. Ces *jeux* étoient appellés *agonales*, & quand on couroit dans le cirque, *équeſtres* ou *curules*, les premiers étoient conſacrés à Mars & à Diane; les autres à Neptune & au Soleil. *Voyez* AGONALES, ÉQUESTRES, CIRQUE, &c.

Les *jeux ſéculaires* en particulier ne ſe célébroient que de cent ans en cent ans. *Voyez* SECULAIRES, *jeux*.

On peut ajouter ici les *jeux Actiaques*, *Auguſtaux* & *Palatins*, qu'on célébroit à l'honneur d'Auguſte; les Néroniens à l'honneur de Néron, ainſi que les *jeux* à l'honneur de Commode, d'Hadrien, d'Antinoüs, & tant d'autres imaginés ſur les mêmes modèles. *Voyez Jeux* ACTIAQUES, AUGUSTAUX, NERONIENS, PALATINS.

Enfin, lorſque les romains devinrent maîtres du monde, ils accordèrent des *jeux* à la plupart des villes qui en demandèrent; on en trouve les noms dans les marbres d'Arondel, & dans une inſcription ancienne érigée à Mégare, dont parle Spon dans *ſon voyage de Grèce*.

Comme les édiles au ſortir de charge donnoient toujours des *jeux* publics au peuple romain, ce fut entre Lucullus, Scaurus, Lentulus, Hortenſius, C. Antonius & Muræna, à qui porteroit le plus loin la magnificence; l'un avoit fait couvrir le ciel des théâtres de voiles azurés; l'autre avoit couvert l'amphithéâtre de tuiles de cuivre ſurdorées, &c. Mais Céſar les ſurpaſſa tous dans les *jeux* funèbres qu'il fit célébrer à la mémoire de ſon père; non content de donner les vaſes, & toute la fourniture de théâtre en argent, il fit paver l'arène entière de lames d'argent; de ſorte, dit Pline, « qu'on vit pour la première fois les bêtes marcher & combattre ſur ce métal ». Cet excès de dépenſe de Céſar étoit proportionné à ſon excès d'ambition; les édiles, qui l'avoient précédé, n'aſpiroient qu'au conſulat, & Céſar aſpiroit à l'empire.

C'en eſt aſſez ſur les *jeux* de la Grèce & de Rome, conſidérés d'une vue générale; mais comme ils ſont une branche très-étendue de la littérature, le lecteur trouvera dans cet ouvrage les détails qui concernent chacun de ces *jeux*, ſous leurs noms reſpectifs: voici la liſte des principaux, dont il importe de conſulter les articles.

ACTIAQUES, APOLLINAIRES, AUGUSTAUX, CAPITOLINS, CÉREAUX, CIRCENSES, JEUX DE CASTOR ET DE POLLUX, COMPITALES, CONSUALES, FLORAUX, FUNÈBRES, GYMNIQUES; ISELASTIQUES, ISTHMIENS, JEUX DE LA LIBERTÉ, LUCULLIENS, MARTIAUX, MEGALESIENS, NEMEENS, NERONIENS, OLYMPIQUES, PALATINS, PANHELLENIENS, PANATHENÉES, PLEBEIENS, PYRRHIQUES, PYTHIENS, ROMAINS, SACRES, SCENIQUES, SECULAIRES, TAURILIENS, TÉRENTINS, TROYENS, VOTIFS, & quelques autres, dont les noms échappent à ma mémoire. (D. J.)

Voici quelques jeux oubliés à leurs articles reſpectifs. — Les *jeux appollinaires* (*Macrob. ſat. I*, 17) furent établis à Rome & célébrés la première fois par les décemvirs, l'an de Rome 542. On les ouvroit en ſacrifiant à Appollon un bœuf, deux chèvres blanches & à Latone une vache qui avoient tous les cornes dorés. Les *jeux* étoient annuels, & ſe célébroient le troiſième jour avant les nones de juillet dans le cirque; les quindécemvirs en avoient le ſoin.

Les *jeux* appelés *Aſtyci*, ont été mal lus; leur véritable nom étoit ſelon Grævius (*in Sueton.*), *iſelaſtici*. *V.* ISELASTIQUES.

Les *jeux de Caſtor & de Pollux*. Voici l'origine de ces *jeux* que l'on célébroit à Rome tous les ans. A. Poſthumius, dictateur, voyant les affaires des romains dans un état déplorable, s'engagea par un vœu ſolemnel, au cas que la victoire les rétablit, à faire repréſenter des *jeux* magnifiques en l'honneur de *Caſtor & de Pollux*. Le ſuccès de cette guerre ayant été favorable, le ſénat, pour remplir le vœu de Poſthumius ordonna qu'on célébreroit chaque année, pendant huit jours, les *jeux* que le dictateur avoit voués. Ces *jeux* étoient précédés du ſpectacle des gladiateurs. Les magiſtrats accompagnés de ceux de leurs enfans qui approchoient de l'âge de puberté, & ſuivis d'une nombreuſe cavalcade, portoient les ſtatues ou les images des dieux en proceſſion depuis le capitole juſques dans la place du grand cirque.

Les *jeux* appelés *caſtrenſes* étoient célébrés dans les camps par les ſoldats, pour entretenir leur vigueur & leur courage.

Le *jeux* appelés *inſtaurativi*, *jeux* interrompus & rétablis.

Les *jeux* appelés *luſtrales* étoient célébrés le VII des kalendes d'avril, en l'honneur de Mars; ils portoient encore le nom de *Rubigalia*. On y faiſoit le *luſtre*, ou la purification & la conſécration des trompettes, des armes & des enſeignes militaires.

Les *jeux* appellés *miſcelli* par Suétone (*in Caligul.*) étoient mêlés de toute eſpèce de ſpectacles, combats d'athlètes, de gladiateurs, de muſiciens, pièces de théâtre, &c.

Digitized by Google

Les *jeux* de *naiſſance* étoient célébrés pour honorer la mémoire de quelque perſonnage illuſtre, en fêtant le jour de ſa naiſſance. « Hadrien, dit Spartien (*cap.* 7), donna, pour célébrer l'anniverſaire de ſa naiſſance, des combats de gladiateurs » pendant ſix jours, & des chaſſes de plus de mille » bêtes fauves ou ſauvages ». Le 8 des ides de février on célébroit les *jeux* de *naiſſance* d'Alexandre le grand; le 4 des ides de juillet ceux de Jules-Céſar; le 9 des kalendes de janvier, ceux de Titus; le 4 des kal. de décembre, ceux de Nerva; le 6 des kal. de novembre, ceux d'Hadrien, aux kal. d'avril, ceux d'Antonin; le 3 des ides d'avril, ceux du Céſar Vérus; le 18 des kal. de décembre, ceux de Septime-Sévère; le 13 des kal. de janvier, ceux de Gordien; le 4 des kal. de février, ceux de Conſtantin; le 7 des ides d'août, ceux de Conſtantin le jeune.

Le *jeux* appelés *novendiales* étoient ainſi appelés parce qu'on les célébroit le neuvième jour après les funérailles. Comme on les célébroit en l'honneur des morts, les ſpectateurs étoient couronnés de peuplier & portoient des habits de couleur rouſſe, dit Servius.

Les *jeux* appellés *piſcatorii* étoient, dit Feſtus (qui ſeul en fait mention), célébrés par le préteur de la ville au-delà du Tybre au mois de juin, en faveur des pêcheurs du Tybre qui ne vendoient pas leur poiſſon dans le *macellum*, mais dans la place de Vulcain; où l'on offroit à ce dieu de petits poiſſons tels que les donne le fleuve.

Les *jeux* des *pontifes* étoient ceux que donnoient les pontifes à leur avénement au pontificat.

Les *jeux* des *queſteurs* étoient donnés par ces officiers au commencement de leur queſture.

Les *jeux* des *prêtres* étoient donnés dans les provinces par les nouveaux initiés au ſacerdoce.

Les *jeux* appelés *taurii* étoient célébrés tous les ans à l'honneur des dieux infernaux, & dans le cirque de Flaminius ſitué hors de Rome, parce qu'il n'étoit pas permis d'évoquer dans la ville les divinités infernales. Ils avoient été inſtitués ſous le règne de Tarquin le ſuperbe pour faire ceſſer une maladie épidémique dont les femmes enceintes étoient attaquées, & dont on attribuoit la cauſe à l'infection cauſée par les cadavres des *taureaux* immolés aux dieux, ou à de la chair de taureau corrompu dont on s'étoit nourri.

Voilà les *jeux* qui nous ont été conſervés par les écrivains & les anciens calendriers. Mais les médailles nous en ont fait connoître pluſieurs autres que nous allons citer.

Sur les médailles les *jeux* publics qui ne ſont marqués ordinairement que par des vaſes, d'où il ſort des palmes, ou des couronnes, ne ſe diſtinguent que par la légende qui contient ordinairement ou le nom de celui qui les a inſtitués, ou de celui en l'honneur duquel on les célébroit. Ainſi l'on apprend que Néron fut l'auteur des *jeux* qui devoient être célébrés à Rome de cinq en cinq ans, par la médaille où on lit, *certamen quinquennale Romæ conſtitutum*, par la légende du revers de la médaille de Caracalla :

MHTPOΠOA. ANKYPAC. ACKAHΠIA. CΩTHPIA.
ICΘ. ΠYΘIA.

L'on apprend qu'à Ancyre en Galatie on célébroit en l'honneur d'Eſculape, dit le ſauveur, les mêmes *jeux* qui ſe célébroient dans l'iſthme de Corinthe en l'honneur d'Apollon.

On trouve auſſi les *jeux* marqués ſur les médailles latines avec le temps qu'ils ont été célébrés. Nous avons ſur la médaille de Memmius, *AED. CERIALIA PRIMUS FECIT*. Nous trouvons ſurtout les jeux ſéculaires qui ſe célebroient à la fin de chaque ſiècle, marqués avec grand ſoin ſur les médailles; *LUDOS SECULARES FECIT*, dans celles de Domitien; *SÆCULARES AUG.* ou *AUGG.* dans Philippe, &c. Les types en ſont fort différens; tantôt ils expriment des ſacrifices, tantôt des combats, tantôt des animaux extraordinaires dont on donnoit le ſpectacle au peuple dans ces *jeux*.

Les *jeux* appellés *Agonotheſia*, parce que l'*Agonothète* les donnoit à ſes frais.

Les *jeux* d'*Alexandre*, inſtitués en ſon honneur.

Les *jeux* d'*Antonin*; de même.

Les *jeux* d'*Aſclépius* ou d'*Eſculape*. *Voyez* ASCLEPIES.

Les *jeux* d'*Aſie*, ou communs à toutes les villes d'Aſie.

Les *jeux* d'*Attalus*, roi de Pergame, établis en ſon honneur.

Les *jeux Chyſantins*. *Voyez* ce mot.

Les *jeux Dyſaria*, établis en Arabie en l'honneur de Bacchus. *Voyez* DYSARÈS.

Les *jeux* appellés *Enmonideia*. *Voyez* ce mot.

Les *jeux* appellés *Epinicia*. *Voyez* ce mot.

Les *jeux* appellés *Epheſia*, établis à l'honneur de Diane d'Ephèſe.

Les *jeux Eugamia*. *Voyez* ce mot.

Les *jeux* appellés *Gamelia*, célébrés en l'honneur de Junon-*Gamelia*. *Voyez* ce mot.

Les *jeux* appellés *Gordianea* en l'honneur de Gordien.

Les *jeux* appellés *Gymnaſiarchia*, célébrés aux dépens du Gymnaſiarque.

Digitized by Google

Les *jeux* appellés *Helia*, célébrés en l'honneur du ſoleil.

Les *jeux* appellés *Heraia*. *Voyez* HERÉES.

Les *jeux* appellés *Coraia*. *Voyez* CORÉE.

Les *jeux* appellés *Latonia*, célébrés en l'honneur de Latone.

Les *jeux* appellés *Naumachia*, où l'on repréſentoit un combat naval.

Les *jeux* appellés *Panionia*, célébrés à *Panionium*, près de Priène, par la fédération de treize villes d'Ionie.

Les *jeux* appellés *Philadelphia*, ou des frères unis, établis en l'honneur de Caracalla & de Géta.

Les *jeux* appellés *Semalia*, établis en l'honneur de Jupiter-*Prodigialis*.

Les *jeux* appellés *Theogamia*, les *Severea*, les *Cabiraa*, les *Demetria*, ſe trouvent à leurs articles.

Sur un jaſpe noir de Stoſch, on voit Cupidon debout tenant une palme des deux mains, ou Cupidon-*Agonothète*, c'eſt à-dire, qui préſide aux *jeux* & diſtribue les prix. Les theſpiens (*Pauſan. l. IX. p. 770, l. XVIII.*) célébroient des *jeux* en l'honneur de l'Amour, & il y concouroit des poëtes, des muſiciens & des Athlètes.

JEUX DES ENFANS DE ROME.

Tous les enfans ont des *jeux* qui ne ſont pas indifférens, pour faire connoître l'eſprit des nations. Les *jeux* de nos enfans ſont ceux de la toupie, de cligne-muſette, de colin-maillard, &c. Les enfans de Rome repréſentoient dans leurs *jeux* des tournois ſacrés, des commandemens d'armes, des triomphes des empereurs, & autres grands objets. Nous liſons dans Suétone, que Néron dit à ſes gens de jetter dans la mer ſon beau-fils Ruſinus Criſpinus, fils de Poppée, encore enfant, *quia ferebatur ducatus & imperia ludere*

Un de leurs principaux *jeux* étoit de repréſenter un jugement dans toutes ſes formes, ce qu'ils appelloient *judicia ludere*. Il y avoit des juges, des accuſateurs, des défenſeurs & des liéteurs pour mettre en priſon celui qui ſeroit condamné.

Plutarque, dans la vie de Caton d'Utique, nous raconte qu'un de ces enfans, après le jugement, fut livré à un garçon plus grand que lui, qui le mena dans une petite chambre où il l'enferma. L'enfant eut peur & appella à ſa défenſe Caton, qui étoit du *jeu*; alors Caton ſe fit jour à travers ſes camarades, délivra ſon client, l'emmena chez lui, où tous les autres enfans le ſuivirent.

Ce Caton, depuis ſi grand homme, tenoit déjà dans Rome le premier rang parmi les enfans de ſon âge, quand Sylla donna le tournois ſacré des enfans à cheval; il nomma Sextus, neveu du grand Pompée, pour un capitaine des deux bandes; mais tous les enfans ſe mirent à crier qu'ils ne courroient point. Sylla leur demanda quel camarade ils vouloient donc avoir à leur tête; alors tous répondirent à la fois *Caton*; & Sextus lui céda volontairement cet honneur, comme au plus digne. (D. J.)

JOBATE, roi de Lycie. *V.* BELLOROPHON.

JOCASTE, fille de Créon, roi de Thèbes, & femme de Laïus, fut mère d'Œdipe, qu'elle épouſa depuis ſans le connoître, & dont elle eut deux fils & deux filles, Étéocle, Polynice, Antigone & Iſmène. *Jocaſte* ſe pend de deſeſpoir dans Sophocle, auſſitôt qu'elle a découvert le fatal myſtère de la naiſſance de ſon ſecond époux: mais dans Euripide, elle ſurvit à ſa douleur; elle demeure dans Thèbes après l'exil d'Œdipe: lorſque ſes deux fils veulent ſe faire la guerre pour la royauté, elle obtient d'eux une trêve, durant laquelle elle travaille à les réconcilier; & ce n'eſt qu'après avoir été témoin de la mort des deux princes, que *Jocaſte* ſe donne la mort avec l'épée qui étoit entrée dans le corps d'Étéocle, & tombe entre ſes deux fils, qu'elle tient embraſſés. Selon Homère & Pauſanias, qui citent d'autres anciens auteurs, l'inceſte de *Jocaſte* & d'Œdipe n'eut point de ſuite, parce qu'il fut auſſitôt découvert. *Voyez* ŒDIPE, EPICASTE.

JOCATOR ſcenicorum. Ce nom qui ſe lit dans une inſcription rapportée par Muratori (*Theſ. inſcr.* 660. 2.), eſt ſans doute celui d'un bouffon de théâtre.

JODAME, mère de Deucalion, fut aimée de Jupiter, qui la rendit mère de ce prince & de Thébé.

JODUTTE, idole des ſaxons; ce fut d'abord une ſtatue que Lothaire, duc de Saxe, avoit fait placer aux environs de la forêt de Weps, après la victoire qu'il remporta en 1115, ſur Henri V. Cette ſtatue étoit un homme tenant de la main droite une maſſue, & de la gauche un bouclier rouge, & aſſiſe ſur un cheval blanc.

JOIE, *lætitia*; elle ſe trouve perſonnifiée ſur les médailles: c'eſt une femme qui tient de la main droite une couronne, & de la gauche un gouvernail, ou une pique, ou une ancre. La *joie* publique (*lætitia temporum*) eſt exprimée par les jeux publics, les courſes de chevaux, les naumachies, & les combats des animaux, ſpectacle qu'on donnoit au peuple en ſigne de *joie* publique. La *joie* paroît ne différer de la *gaieté* (*hilaritas*) qu'en ce qu'elle pénètre & ſaiſit davantage l'ame,

Digitized by Google

& qu'elle eſt comme une gaieté renforcée. *Voyez* GAIETE.

JONATHAN, roi de Judée.

Les médailles ſur leſquelles ſon nom eſt gravé en caractères ſamaritains entre les rais d'une roue ; au revers une ancre avec ces mots, ΒΑΣΙ. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ, ſont :

R. en bronze.

Ses médailles incertaines, avec des légendes ſamaritaines, ſont :

R. en bronze.

JONCS pour écrire. *Voyez* CALAMUS.

C'eſt à tort que les artiſtes donnent à Neptune une couronne de *joncs*. On ne lui en voit une pareille ſur aucun monument antique. La couronne de *joncs* ne convient qu'aux Tritons & autres divinités ſubalternes des mers. (*Monum. inedit. tom. II. pag.* 47.)

JOU étoit chez les celtes le nom de Jupiter, dont *Jovis* eſt le génitif. Les celtes appelloient ce dieu *jou*, c'eſt-à-dire, le jeune, pour marquer que ce dieu ne vieillit jamais. Le mont *jou*, dans les Alpes, que les latins appelloient *mons Jovis*, lui étoit conſacré, & il prouve que c'étoit le nom de Jupiter. Le jour de la ſemaine qui porte ſon nom, *dies Jovis*, jeudi, ſe prononce encore dans toutes les provinces méridionales de France, *Di-Jou*. Enfin, c'eſt ſous ce nom de *Jou*, que le ſouverain des dieux étoit autrefois connu & honoré dans les Gaules.

JOPPÉ, en Paleſtine. ΙΟΠΗ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont ;

RRR. en bronze..... *Pellerin.*

O. en or.

Q en argent.

JOTAPATÆ, dans la Judée.

Goltzius ſeul a attribué des médailles impériales grecques à cette ville.

JOTAPÉ, reine de Commagène. ΑΣΙΑΙΣΑ ΙΩΤΑΠΗ.

Ses médailles ſont :

RR. en bronze.

O. en or.

Q. en argent.

JOTAPE, dans la Cilicie.

On a quelques médailles impériales grecques de cette ville, ſelon le P. Hardouin.

JOUES des caſques. *Voyez* CASQUE.

JOUEUR de lyre. *Voyez* CITHAROEDUS.

JOUEURS de gobelets. *Voyez* ACETABULARII, CHARLATAN & PILANI.

JOUG des chars. *Voyez* CHAR.

JOUG. Les romains appelloient *jugum*, *joug*, un aſſemblage de trois piques ou javelines, dont deux étoient plantées en terre debout, ſurmontées d'une troiſième, attachée en travers au haut des deux autres ; elles formoient une eſpèce de baie de porte plus baſſe que la hauteur d'un homme ordinaire, afin d'obliger les vaincus qu'on y faiſoit paſſer preſque nuds l'un après l'autre, de ſe baiſſer ; ce qui marquoit l'entière ſoumiſſion : & cela s'appelloit *mittere ſub jugum*.

Tous les peuples voiſins de Rome avoient le même uſage. C'étoit le comble des deshonneurs dont ſe ſervoit le vainqueur, pour faire ſentir le poids de la victoire à ceux qui avoient ſuccombé : les romains ont rarement éprouvé cette honte, & l'ont aſſez fait éprouver à leurs ennemis.

Cependant ils éprouvèrent dans la guerre contre les ſamnites, lorſque le conſul Spacius Poſthumius, pour ſauver les troupes de la république, enfermées par ſa faute aux défilés des fourches caudines, qu'on nomme aujourd'hui *ſtreta d'arpaia*, conſentit de ſubir lui même cette infamie avec toute ſon armée. Il eſt vrai que de retour à Rome, il opina dans le ſénat pour qu'on le renvoyât pieds & poings liés, pour mettre à couvert la foi publique du traité honteux qu'il avoit conclu. Son avis fut ſuivi ; mais les ſamnites ne voulurent point recevoir le malheureux conſul.

Denys d'Halicarnaſſe rapporte (*liv. III.*) que les pontifes à qui Tullius Hoſtilius avoit renvoyé le jugement d'Horace, accuſé du meurtre de ſa ſœur, commencèrent à purifier la ville par des ſacrifices, & après pluſieurs expiations, ils firent paſſer Horace ſous le *joug* : c'eſt une coutume, dit-il, parmi les romains, d'en uſer ainſi envers les ennemis vaincus, après quoi on les renvoie chez eux. (D. J.)

JOVIA. *Voyez* JOVIUS.

JOVIEN.

FLAVIUS JOVIANUS AUGUSTUS.

Ses

Ses médailles ſont :

RRR. en or ; il y a quelques revers plus rares.

R. en argent.

Celle où on lit au revers, *Victoria Auguſta*, eſt RR.

RR. en médaillon de B.

R. en M. B.

C. en P. B.

JOVIN, tyran ſous Honorius.

Jovinus Augustus.

Ses médailles ſont :

RRR. en or.

R. en argent.

O. en bronze.

On voit avec étonnement que la plupart des médailles de *Jovin* & de Sébaſtien paroiſſent avoir été fabriquées à Conſtantinople, pendant que Théodoſe II, qui régnoit alors dans cette ville, n'avoit aucune relation avec ces tyrans ; car ceux-ci devoient être ſes ennemis, comme ils l'étoient d'Honorius ſon oncle, contre lequel ils s'étoient révoltés. A moins qu'on ne veuille expliquer ces lettres, COMOB, placées ſur leurs médailles, par les mots *COnſtata Moneta OBryzo*. C'eſt ici une conjecture de Beauvais, qui n'a pas pu prendre ſur lui, de ne pas expliquer un mot peut-être barbare.

JOUJOUX. *Voyez* CREPUNDIA.

JOVIUS, ſurnom donné à Hercule, parce qu'il étoit fils de Jupiter.

Dioclétien portoit le même ſurnom, & de-là fut appellée *Jovia*, la partie de la Dalmatie, Spalatro, où il ſe retira après avoir abdiqué l'empire.

JOUR (commencement du). Le *jour* civil eſt déterminé par rapport à ſon commencement, & à ſa fin, ſelon l'uſage de chaque nation. Les égyptiens le commençoient à minuit. Les chaldéens au lever du ſoleil. Les juifs & les athéniens à ſon coucher. Les aſtronomes le commencent à midi. Dans l'uſage ordinaire moderne il commence à minuit, c'eſt le *jour* naturel, civil & eccléſiaſtique.

Les babyloniens commençoient le *jour* d'un orient à l'autre. Les italiens l'ont déterminé d'un occident à l'autre, & comptent la première heure au ſoleil couchant. Les marins comptent le *jour* comme les aſtronomes depuis un midi juſqu'à l'autre.

JOUR *civil des romains*. Le *jour* civil des romains étoit diviſé en pluſieurs parties, auxquelles ils donnoient différens noms. La première partie étoit *media nox*, minuit : après cela venoient *media noctis inclinatio*, *gallicinium* le chant du coq ; *conticinium*, qui étoit le temps le plus calme de la nuit ; *diluculum*, la pointe du jour ; & *mane*, le matin qui duroit juſqu'à midi. Après midi, étoit *meridiei inclinatio*, que nous appelons vulgairement *la relevée* ; *ſolis occaſus*, le coucher du ſoleil ; après cela étoient *ſuprema tempeſtas*, *veſper*, *crepuſculum*, *concubium*, le temps où l'on ſe couche, & *nox intempeſta* qui duroit juſqu'à minuit. On diviſoit auſſi la nuit en quatre parties que les romains appeloient *veilles*, *excubiæ* ou *vigilia*. *V.* NUIT.

Parmi ces jours il y en avoit qu'on appeloit *feſti*, & d'autres *profeſti* : ceux-là étoient conſacrés aux dieux, ſoit pour faire des ſacrifices, ſoit pour célébrer des jeux en leur honneur. Ces *jours* de fêtes s'appeloient *feriæ* ; il y en avoit de publiques & de particulières. *V.* FÊTES *des romains*.

Les *jours* qu'on nommoit *profeſti*, étoient ceux dans leſquels il étoit permis de vaquer aux affaires publiques & particulières ; on les partageoit en *jours faſtes* & *néfaſtes* ; les faſtes étoient ceux où le preteur pouvoit prononcer ces trois mots *do*, *dico*, *addico*, c'eſt-à-dire, les *jours* où il étoit permis de rendre la juſtice. Les *jours* néfaſtes étoient ceux où il ne pouvoit l'exercer, comme dans les féries & dans les temps de la vendange & de la moiſſon. Il y avoit auſſi des *jours* appelés *interciſi* & *endociſi*, dans leſquels on pouvoit rendre la juſtice à certaines heures ſeulement. On les trouve marqués dans les faſtes par ces lettres *F P* & *N P* qui ſignifient *feſtus prior*, & *nefaſtus prior*. Quelques-uns confondent mal-à-propos les *jours* néfaſtes avec ces *jours* où l'on ſe faiſoit un ſcrupule de travailler, à cauſe de quelque malheur arrivé à pareil *jour*, comme celui de la bataille d'Allia. Il eſt cependant vrai qu'on a donné le nom de *néfaſtes* à ces *jours* malheureux.

Les romains avoient encore d'autres *jours* qui avoient différens noms, comme ceux qu'on appeloit *comitiales*, pendant leſquels on tenoit les comices & les *jours* de marchés appelés *nundinæ* ou *novendinæ*, parce qu'ils revenoient tous les neuf jours. Les habitans de la campagne venoient à la ville ces *jours* de marché pour y porter des denrées, pour y recevoir des lois & même pour y travailler à leurs procès depuis la loi *hortenſia* ; car juſques-là ces *jours* avoient été néfaſtes.

Les *jours* qu'on nommoit *præliares*, étoient ceux où il étoit permis de tépéter ſon bien & d'attaquer ſes adverſaires ; les *jours* qui leur étoient oppoſés s'appeloient *non præliares* : c'étoit, par exemple, les *jours* noirs & funeſtes, *dies atri*, qui arrivoient tous les lendemains des kalendes,

des ides & des nones de chaque mois : car le peuple s'imaginoit ridiculement qu'il y avoit quelque chose de funeste dans le mot *post* qui servoit à exprimer ce que nous appelons *le lendemain*. Ainsi tous les *jours* malheureux se nommoient chez les romains comme chez les grecs, des *jours noirs*. Les *jours* heureux au contraire étoient appelés *blancs* chez ces deux peuples.

On ne pouvoit dans ces *jours* malheureux, travailler publiquement à aucune affaire; cependant on doit les distinguer des *jours* nefastes: car les féries étoient des *jours* néfastes & non des *jours* malheureux. Les *jours* appelés *inominales* étoient tous les quatrièmes *jours* avant les kalendes, les ides & les nones de chaque mois, & quelques féries.

On trouve dans le droit romain des *jours* qu'on nomme *comprendini*, qui étoient ceux où l'on assignoit son adversaire à comparoître pour le surlendemain de la première audience : d'autres appelés *stati* qui étoient pour terminer ses affaires avec l'étranger, & d'autres enfin qui portoient le nom de *justi*; c'est-à-dire trente *jours* complets, accordés par une loi des douze tables à celui qui avoit avoué son crime ou à celui qui avoit été condamné, afin de lui donner la facilité de trouver la somme d'argent qu'il étoit obligé de payer ou de satisfaire de quelqu'autre manière à la sentence du juge (*D. J.*).

JOUR, *Iconolog.* Les anciens qui représentoient en figure tout ce qu'ils croyoient pouvoir en être susceptible, donnèrent une image au *jour* considéré en lui-même, & sans aucun rapport ni à l'année, ni au mois, ni à la semaine dont il fait partie. Athénée, dans la description d'une magnifique pompe d'Antiochus Epiphane, dit qu'on y voyoit des statues de toutes les sortes, jusqu'à celles du *jour* & de la nuit, de l'aurore & du midi.

Comme le nom grec du *jour* est féminin, le *jour* étoit peint en femme, & non-seulement le *jour*, mais aussi ses parties étoient aussi personnifiées suivant leur genre.

Le crépuscule,

Tempus,

Quod tu nec tenebras nec possis dicere lucem,

Sed cum luce tamen, dubia confinia noctis.

le crépuscule, dis-je, étoit peint en jeune garçon qui tenoit une torche, & qui avoit un grand voile étendu sur la tête, mais un peu reculé en arrière; voilà ce qui désignoit que le crépuscule participoit à la lumière & aux ténèbres, au *jour* & à la nuit, & c'est aussi ce que signifie la torche qu'il tenoit à la main; car au point du *jour* il fait un peu clair, mais si peu qu'on a encore besoin d'un flambeau qui éclaire.

L'aurore aux doigts de rose, & *croceo velamine fulgens*, se peignoit en femme ayant un grand voile & étant traînée dans un char à deux chevaux; le voile qu'elle portoit sur sa tête étoit fort reculé en arrière, ce qui marque que la clarté du *jour* est assez grande & que l'obscurité de la nuit se dissipe.

Le midi, *quùm medio sol aureus splendet olympo*, étoit aussi peint en femme, à cause qu'il est du genre féminin dans la langue grecque.

Le soir ou le vespet, *infuscans terras jam croceo noctis amictu*, étoit peint en homme qui tenoit le voile sur sa tête, mais un peu en arrière, parce que l'obscurité de la nuit ne se répand qu'insensiblement, & laisse assez long-temps de la clarté pour se conduire encore.

Enfin le crépuscule du soir étoit représenté comme celui du matin, par un petit garçon qui porte un voile sur la tête; mais il n'a point de flambeau; il lui seroit inutile, puisqu'il va se perdre dans les ténèbres de la nuit; il tient de ses deux petites mains les rênes d'un des chevaux du char de Diane, prise pour la lune, & qui court se précipiter aussi dans les ondes de l'océan : *hesperias abiturus in undas*. (*D. J.*)

JOUR *heureux & malheureux*. Quelque ridicule que soit l'idée qu'il y ait dans la nature des *jours* plus *heureux* ou plus *malheureux* les uns que les autres, il n'en est pas moins vrai que de temps immémorial, les plus célèbres nations du monde, les chaldéens, les égyptiens, les grecs, & les romains, ont également donné dans cette opinion superstitieuse, dont tout l'orient est encore convaincu.

Les rois d'Egypte, selon Plutarque, n'expédioient aucune affaire le troisième *jour* de la semaine, & s'abstenoient ce jour-là de manger jusqu'à la nuit, parce que c'étoit le jour funeste de la naissance de Typhon. Ils tenoient aussi le dix-septième *jour* pour infortuné, parce qu'Osiris étoit mort ce jour-là. Les juifs poussèrent si loin leur extravagance à cet égard, que Moïse mit leurs recherches au rang des divinations dont dieu leur défendoit la pratique.

Si je passe aux grecs, je trouve chez eux la liste de leurs *jours* apophrades ou malheureux, ce qui a fait dire plaisamment à Lucien, en parlant d'un fâcheux de mauvaise rencontre, qu'il ressembloit à un apophrade. Le jeudi passoit tellement pour un apophrade chez les athéniens, que cette superstition seule fit long-temps différer les assemblées du peuple qui tomboient ce *jour-là*. Le poème d'Hésiode sur les travaux rustiques, écrit dans le onzième siècle avant J. C. fait une espèce de calendrier des *jours heureux* où il importe de former certaines entreprises, & de ceux où il convient de s'en abstenir; il met sur-tout dans ce

Digitized by Google

nombre le cinquième *jour* de chaque mois, parce qu'ajoute t il, ce *jour*-là les furies infernales ſe promènent ſur la terre. Virgile a ſaiſi cette fiction d'Héſiode, pour en parer ſes géorgiques. « N'entreprenez rien, dit-il, le cinquième *jour* du mois, » c'eſt celui de la naiſſance de Pluton & des Euménides; en ce *jour* la terre enfanta Japet, le géant » Cée, le cruel Typhée, en un mot, toute la » race impie de ces mortels qui conſpirèrent contre » les dieux ». Mais Héſiode, pour conſoler ſon pays, mit au rang des *jours heureux* le ſeptième, le huitième, le neuvième, le onzième & le douzième de chaque mois.

Les romains nous font aſſez voir par leur calendrier la ferme créance qu'ils avoient de la diſtinction des *jours*. Ils marquèrent de blanc les *jours* heureux, & de noir ceux qu'ils réputoient malheureux; tous les lendemains des kalendes, des nones & des ides, étoient de cette dernière claſſe. L'hiſtoire nous en a conſervé l'époque & la raiſon.

L'an de Rome 363, les tribuns militaires voyant que la république recevoit toujours quelque échec, requirent qu'on en recherchât la cauſe. Le ſénat ayant mandé le devin L. Aquinius, il répondit que lorſque les romains avoient combattu contre les Gaulois, près du fleuve Allia, avec un ſuccès ſi funeſte, on avoit fait aux dieux des ſacrifices le lendemain des ides de juillet, & qu'à Crémère les fabiens furent tous tués, pour avoir combattu le même *jour*; ſur cette réponſe, le ſénat, de l'avis du collége des pontifes, défendit de rien entreprendre à l'avenir contre les ennemis le lendemain de kalendes, des nones & des ides; chacun de ces *jours* fut nommé *jour funeſte: dies atra, nefandus, inauſpicatus, inominalis, ægyptiacus dies.*

Vitellius ayant pris poſſeſſion du ſouverain pontificat le quinzième des kalendes d'août, & ayant ce même *jour* fait publier de nouvelles ordonnances, elles furent mal reçues du peuple, diſent Suétone & Tacite, parce que tel *jour* étoient arrivés les déſaſtres de Crémère & d'Allia.

Il y avoit quelques autres *jours* eſtimés *malheureux* par les romains; tels étoient le *jour* du ſacrifice aux mânes, celui des lémuries, des féries latines & des ſaturnales, le lendemain des volcanales, le quatrième avant les nones d'octobre, le ſixième des ides de novembre, les nones de juillet, appellées caprotines, le quatrième avant les nones d'août, à cauſe de la défaite de Cannes, & les ides de mars, par les amis de Jules-Céſar.

On juge bien qu'outre ces *jours*-là il y en avoit d'autres que chacun eſtimoit malheureux par rapport à ſoi-même. Auguſte n'entreprenoit rien d'important le *jour* des nones; & pluſieurs particuliers avoient une folie pareille ſur le quatrième des kalendes, des nones & des ides.

Pluſieurs obſervations hiſtoriques, ſuperſtitieuſement recueillies, ont contribué à favoriſer, avec tant d'autres erreurs, celles des *jours* heureux & malheureux. Joſeph remarque que le temple de Salomon avoit été brulé par les babyloniens le 8 ſeptembre, & qu'il le fut une ſeconde fois au même *jour* & au même mois par Titus. Æmilius Probus débite que Timoleon le corinthien gagna toutes les victoires le jour de ſa naiſſance.

Aux exemples tirés de l'antiquité, on en joint d'autres puiſés dans l'hiſtoire moderne. On prétend que Charles Quint fut comblé de toutes ſes proſpérités le *jour* de St. Mathias. Henri III, nous dit-on, fut élu roi de Pologne, enſuite roi de France, le *jour* de la pentecôte qui étoit auſſi celui de ſa naiſſance. Le pape Sixte V. aimoit le mercredi ſur tous les jours de la ſemaine, parce qu'il prétendoit que c'étoit le *jour* de ſa naiſſance, de ſa promotion au cardinalat, de ſon élection à la papauté, & de ſon couronnement. Louis XIII aſſuroit que tout lui reuſſiſſoit le vendredi. Henri VII, roi d'Angleterre, étoit attaché au ſamedi, comme au *jour* de tous les bonheurs qu'il avoit éprouvés.

Mais rien ne ſeroit ſi facile que d'apporter encore un plus grand nombre de faits qui prouveroient l'indifférence des *jours* pour la bonne ou mauvaiſe fortune, s'il s'agiſſoit de combattre par des exemples des préventions ſuperſtitieuſes, contraires au bon ſens & à la raiſon. On remarqua, dit Dion Caſſius (*l. XLII.*), que Pompée fut aſſaſſiné en Egypte le même *jour* qu'il avoit autrefois triomphé des Pirates & de Mithridate, & l'on ajoutoit encore que c'étoit celui de ſa naiſſance. Le même jour, dit Guichardin, que Léon X fut ſacré avec une pompe merveilleuſe, il avoit été fait miſérablement priſonnier un an auparavant. Reconnoiſſons donc avec un ancien, qu'une même journée nous peut être également mère & marâtre, & que ceux conſéquemment qui ſe ſont moqués du choix ſuperſtitieux de certains *jours*, ont eu par-là un grand avantage pour le ſuccès de leurs entrepriſes ſur ceux qui ont été aſſez crédules pour s'y aſſujettir.

Alexandre le grand, bien inſtruit ſur ce point par Ariſtote ſon précepteur, ſe moqua ſpirituellement de quelques-uns de ſes capitaines qui lui repréſentoient ſur le bord du Granique, que jamais les rois de Macédoine ne mettoient leurs armées en campagne au mois de juin, & qu'il devoit craindre le mauvais augure qu'on pouvoit tirer, s'il négligeoit de ſuivre l'ancien uſage. « Il faut bien y remédier, répondit il en ſouriant; & j'ordonne auſſi pour cela que ce juin, que l'on

e aint tant, soit nommé le second mois de mai ». Il fut encore insister si adroitement auprès de la sibylle du temple de Delphes, qui lui refusoit de consulter le dieu un *jour* réputé malheureux, qu'elle lui dit enfin, en cédant à ses instances, qu'il voulut faire paroître jusques sur le seuil du temple de Delphes qu'il étoit invincible. « Cet oracle me suffit, répartit gaiement Alexandre; je n'en peux recevoir de plus clairs, ni de plus favorables ».

C'est sur ce même ton que Lucullus répondit à ceux qui tâchoient de le dissuader de combattre contre Tigranes aux nones d'octobre, parce qu'à pareil *jour* l'armée de Cépion fut taillée en pièces par les Cimbres; & moi, dit-il, je vais le rendre de bon augure pour les romains ». Il attaqua le roi d'Arménie & le vainquit.

Dion de Syracuse se conduisit de même vis-à-vis de Denys de Syracuse; il lui livra la bataille le *jour* d'une éclipse de lune, qui étoit réputé un *jour* funeste, & remporta la victoire.

JOUR DE L'AN, *Hist. anc.* ou premier jour de l'année, a fort varié chez différens peuples par rapport au temps de sa célébration; mais il a toujours été en grande vénération.

Chez les romains le premier & le dernier *jours* de l'an étoient consacrés à Janus; de là vint, disoit-on, qu'on le représente avec deux visages.

C'est des romains que nous tenons cette coutume si ancienne des complimens du nouvel an. Avant que ce jour fût écoulé, ils se faisoient visite les uns les autres, & se donnoient des présens accompagnés de vœux réciproques. Lucien parle de cette coutume comme très-ancienne, & la rapporte au temps de Numa. *Voyez* ÉTRENNES, VŒUX, ANNEE, *&c.*

Ovide a cette même cérémonie en vue dans le commencement de ses fastes :

Postera lux oritur, linguisque animisque favete :
Nunc dicenda bono sunt bona verba die.

Et Pline plus expressément, *LXXVIII. chap. 1. Primum anni incipientis diem lætis precationibus invicem faustum ominantur.*

JOURNEE des romains. *Voyez* VIE privée des romains.

JOURS ALCYONIENS, *Hist. anc.* phrase que l'on trouve souvent dans les auteurs pour exprimer un temps de paix & de tranquillité.

Cette expression tire son origine d'un oiseau de mer, que les naturalistes appellent *alcyon*, & qui, selon eux, fait son nid vers le solstice d'hiver, pendant lequel le temps est ordinairement calme & tranquille.

Les *jours alcyoniens*, suivant l'ancienne tradition, arrivent sept jours avant & sept jours après le solstice d'hiver; quelques-uns appellent ce temps-là *l'été de S. Martin*; & le calme qui règne dans cette saison engage les *alcyons* à faire leur nid & à couver leurs œufs dans les rochers qui sont au bord de la mer.

Columelle appelloit aussi *jours alcyoniens* le tems qui commence au 8 des kalendes de mars, parce qu'on observe qu'il règne pour lors un grand calme sur l'océan atlantique.

JOURS de la semaine & du mois pour chartres. *Voyez* DATES (gloss. des).

JUBA, roi de Mauritanie; il y en a eu trois de ce nom. Minutius Félix dit que les maures honorèrent *Juba* comme un dieu. *Juba* n'étoit peut-être qu'un nom appellatif qui approche fort de celui de *Jehova*, qui est le nom de dieu. D'ailleurs les maures regardoient tous leurs rois comme des dieux.

JUBA le père, *roi de Mauritanie.*

Rex Juba.

Ses médailles entrent dans la suite des empereurs, & sont :

RRRR. en or, dans le cabinet du roi.

RR. en argent.

Il y a au revers un temple.

On en voit quelques-unes en bronze dans le cabinet du roi, & il s'en trouvoit trois dans celui de Pellerin. Les légendes sont en caractères puniques.

JUBA le jeune.

Rex Juba.

Ses médailles sont :

O. en or & en bronze.

RRR. en argent. On en trouve environ quarante avec des revers différens dans les cabinets du roi & de Pellerin.

RRR. en argent, avec la tête de Cléopâtre la jeune, sa femme. Elles sont également rares en bronze avec la tête de cette princesse.

Pellerin en a publié quelques-unes.

JUBAR, étoile appellée *Lucifer* au matin, & *Hesperus* le soir. Varron (*de ling. latin. VI.* 4.) dit que les romains l'appelloient *Jubar*, parce qu'elle étoit *jubata*, c'est-à-dire, parce que ses rayons se développoient comme la crinière d'un lion. Festus dit expressément que *Jubar* étoit le φωσφόρος & le ἑωσφόρος des grecs.

Digitized by Google

JUBILO. Muratori rapporte (101. 4. *Theſ.*) l'inſcription ſuivante :

JUBILO
SACRUM
V. S. L. M.

Jubilus étoit-il une divinité qui préſidât à la joie, comme *Voluptia* au plaiſir, *Pavor* à la peur, &c. ?

JUDÉE (fertilité de la).

« Autrefois la Judée étoit, dit M. Pauſton, dans ſa *Métrologie*, une terre excellente, arroſée par des ruiſſeaux de lait & de miel, comme parle l'écriture. Ce pays produiſoit avec une abondance qui tenoit du prodige, des grains, des olives, des dattes, du miel, du baume, toutes ſortes d'autres fruits délicieux. Les troupeaux de bœufs & de moutons y étoient innombrables. Cette grande fertilité de la Terre ſainte, eſt atteſtée par tous les écrivains de l'antiquité tant ſacrés que profanes ».

« Strabon écrit (*lib. XVI. p.* 519.) que les vallées ſituées ſur les bords du Jourdain, ſont extrêmement fertiles, & qu'elles produiſent toutes les choſes néceſſaires à la vie. Les terres des environs du port de Joppé étoient d'une fécondité ſi merveilleuſe, que la petite ville de Jamnia & les villages voiſins pouvoient fournir quarante mille hommes en état de porter les armes. J'obſerve qu'entre Joppé & Jamnia il y avoit une ville appellée Gadara, Gazara : ne faudroit-il pas entendre du territoire de cette ville ce qu'on lit dans Varron, que les terres de *Gadara* rendoient cent pour un ? Les plaines de Jéricho, arroſées par les eaux du Jourdain, produiſoient abondamment toutes les choſes néceſſaires aux beſoins de l'homme : elles étoient très-peuplées ; mais il n'en étoit pas de même des environs de Jéruſalem ; le terrein en eſt ſec & pierreux à la diſtance de 60 ſtades de la ville. On lit dans la Genèſe (*c. XXVI. v.* 12 & 13) que la famine ayant obligé Iſaac d'aller s'établir aux environs de Gérare dans le pays des philiſtins, il y fit labourer & ſemer une portion de terre qu'on lui avoit cédée, & que dès la même année il recueillit le centuple de la ſemence qu'il y avoit répandue. D'année en année la terre ſe bonifioit entre ſes mains, & devenoit plus fertile, enſorte que ſes riches moiſſons attiroient chez lui une bonne partie de l'or & de l'argent du pays : *ſevit autem Iſaac in terrâ illâ, & invenit in ipſo anno centuplum* ».

« Il ne faut donc pas regarder comme une hyperbole ou une exagération ce qu'on lit dans S. Mathieu (*cap. XIII. v.* 8.), que du bled ſemé dans la bonne terre, l'un rend cent pour un, l'autre ſoixante, & l'autre trente. La parabole de Jéſus-Chriſt eſt priſe dans la nature même du ſol de la Judée : les meilleures terres y rendoient cent pour un, les médiocres ſoixante, & celles de moindre qualité trente ſeulement ».

« Si l'on admet que les terres de la Paleſtine, bien-cultivées, rendoient ſoixante pour un, il s'enſuivra qu'un arpent de terre, meſure de France, ſuffiſoit dans ce pays pour procurer la ſubſiſtance à douze perſonnes en leur donnant à chacune trente boiſſeaux de bled, meſure de Paris, pour leur conſommation annuelle. Selon Hécatée d'Abdère, cité par Joſèphe, dans ſon diſcours contre Appion, le royaume de Juda contenoit trois millions d'aroures d'une terre excellente & très-fertile. Ce nombre d'aroures ne revient qu'à 454200 arpens, & ne doit pas comprendre toute l'étendue de la tribu de Juda, mais ſeulement ce qu'il y avoit de meilleures terres. Sur les cartes de d'Anville, la Terre ſainte entière comprendroit au moins cinq millions d'arpens, en ſorte que le terrein aſſigné dans Juda par Hécatée, en ſeroit la onzième partie. Si donc on employoit ſeulement le quart des terres de la Paleſtine à la culture du bled, on trouvera que la population pouvoit y monter juſqu'à quinze millions d'habitans, & dans la tribu de Juda, en particulier ſur les bonnes terres dont nous venons de faire mention, 1,362,600 hommes. L'on conviendra que cela devoit être en effet, ou bien l'on ne pourra jamais concilier l'obſervance de la loi de Moiſe avec l'étonnante population du peuple juif ».

« On ſait qu'il étoit défendu à ce peuple de faire aucuns travaux de la campagne chaque ſeptième année, qui étoit l'année ſabbatique. On n'enſemençoit donc point les terres la ſixième année, parce qu'il auroit fallu récolter la ſeptième, ce qui n'étoit pas permis ; par la même raiſon, on n'enſemençoit point non plus les terres la ſeptième année ; ce n'étoit que la huitième qu'on les labouroit, & on ne faiſoit la récolte que la neuvième, en ſorte qu'il falloit que la récolte de la ſixième année ſervît à la ſubſiſtance des habitans durant trois ans ; à moins qu'on n'eût la prévoyance de conſerver une partie du bled des années précédentes. Ce que je dis ici, eſt contenu mot pour mot dans le XXVe chapitre du Lévitique, où on lit ces paroles : « la ſeptième année » ſera le ſabbat de la terre ; l'année du repos du » Seigneur : vous ne ſemerez point vos champs, » vous ne taillerez point vos vignes. Que ſi vous » dites, que mangerons-nous la ſeptième année, » ſi nous ne ſemons point, ſi nous ne recueillons » point de fruits ? La ſixième année je vous don- » nerai ma bénédiction, & la terre vous produira » des fruits pour trois ans : vous ſemerez la » huitième année ; vous vous nourrirez des an- » ciens fruits juſqu'à la neuvième, que vous en

en récolterez de nouveau ». Je ne ſais ſi cette loi a toujours été obſervée par le juifs; mais on voit dans Joſèphe (*Antiq. Jud. lib. XI. cap. VIII*) qu'elle l'étoit encore au temps d'Alexandre-le-Grand & du grand prêtre Jaddus ».

« Partant donc de cette loi, on trouvera que la Terre-ſainte entière n'aura pu ſouffrir qu'une population de cinq millions d'habitans; mais on y en trouve davantage. D'après le dénombrement fait par Moïſe même (*Numer. XXV.*), le nombre des hommes en état de porter les armes, & âgés au moins de vingt ans, ſe monta à 601,730, ſans compter les femmes, les enfans & les eſclaves, & ſans comprendre la tribu de Lévi, dont le nombre des mâles, depuis l'âge d'un mois, étoit de 23000. Dans le dénombrement fait par Joſué, le nombre des combattans étoit de 603,550, & les mâles de la famille de Lévi, de 22000: d'où il ſuit que ſous Moïſe, la population des iſraëlites pouvoit être de 2,452,920 hommes, femmes, ou enfans, & ſous Joſué, de 2,458,200. On lit dans le ſecond livre des rois (*cap. XXIV.*), que ſous le règne de David, on comptoit dans la tribu du Juda 50,000 hommes en état de porter les armes, & 800,000 dans les autres; ce qui ſuppoſe dans Juda une population de deux millions d'hommes; dans les autres tribus une population de trois millions deux cens mille, & dans les douze tribus réunies, une population de cinq millions deux cens mille hommes. Mais on voit par le premier livre des Paralipomènes (*c. XXI.*), que la population étoit plus grande, puiſqu'on compte 470,000 hommes en état de porter les armes dans la ſeule tribu de Juda, & 1,100,000 dans les autres tribus, non compris celles de Levi & de Benjamin. La population étoit donc de 1,880,000 hommes dans Juda, de 4,400,000 dans les autres tribus, ſans comprendre Lévi & Benjamin, & en total 6,280,000 ames dans onze tribus ſeulement. Suivant l'hiſtorien Joſèphe, par le dénombrement que fit faire David, on trouva dans la tribu de Juda quatre cens mille hommes en état de porter les armes, & neuf cens mille dans les autres tribus, ſans compter Lévi & Benjamin, qui ne furent point compriſes dans ce dénombrement, ce qui ſuppoſe toujours au moins 1,600,000 ames dans Juda, & 5,200,000 dans onze des treize tribus ».

« Mais ce n'eſt pas tout encore, il étoit reſté un grand nombre de chananéens au milieu des juifs, dont une partie avoit été forcée d'embraſſer la religion de ces derniers. Salomon fit faire le dénombrement de ces nouveaux convertis (*Paral. cap. II. v.* 17.), & il s'en trouva 153,600 en état de ſupporter les travaux les plus rudes; ce qui fait encore une augmentation de plus de 500,000 ames, en comprenant les femmes & les enfans. Ainſi l'on peut aſſurer d'après ces autorités, que la population de la Terre-ſainte étoit à cette époque de ſix à ſept millions. Sous les règnes d'Abia & de Jéroboam, on compta (*Paral. XIII.* 3.), dans Juda & Benjamin, quatre cens mille combattans, & dans Iſraël, huit cens mille. Sous le règne d'Aſa, on trouva (*Paral. XIV.* 8.) trois cens mille combattans dans Juda, & deux cens quatre-vingt mille dans Benjamin, ce qui ſuppoſe dans ces deux tribus une population de 2,320,000 ames ».

« On voit par le ſecond livre des paralipomènes (*cap. XVII.*) que Joſaphat, roi de Juda, avoit 1,160,000 hommes en état de combattre, outre les troupes qu'il avoit dans les places fortes; c'eſt une population de 4,640,000 ames dans ce petit royaume. Sous Amaſias, on ne compta que 300,000 combattans (*cap. XXV. v.* 5.), & ſous Oſias (*cap. XXVI.* 13.) 307500 ».

« Pour juger de cette population, il faut la comparer à celle d'un état connu. On compte en France vingt ou vingt deux millions d'habitans. A raiſon de ſix millions dans toute la Terre-ſainte, la France ſeroit peuplée de cent vingt millions d'habitans. Accoutumés, dans le ſiècle où nous vivons, à n'entendre parler que de populations peu conſidérables, nous avons peine à croire celle des juifs; cependant rien n'eſt plus facile à comprendre. Dans l'antiquité, les terres rendoient en certains pays deux ou trois cents pour un; dans d'autres, cent ou cent cinquante; dans d'autres, cinquante ou ſoixante. Si la France rendoit ſoixante pour un, & que chaque année on pût mettre en culture de bled vingt-cinq millions d'arpens, ce royaume pourroit ſupporter une population de quatre cens ſeize millions d'habitans au moins ».

« Si la population des juifs étoit grande, elle n'étoit pas néanmoins exceſſive pour la fertilité du pays; il y avoit encore un grand ſuperflu de fruits: ce qui le prouve, c'eſt le luxe & la profuſion de la cour de Salomon. Nous n'entrerons pas dans le détail étonnant du comeſtible de la maiſon de ce prince, ni des envois de bled, d'orge, de vin, d'huile qui furent exportés à Tyr; il nous ſuffira de remarquer que ces exportations ſeules, jointes à la conſommation de ſoixante-quatre mille chevaux que Salomon nourriſſoit dans ſes écuries, ſoit pour le ſervice de ſa cour, ſoit pour celui de ſes armées, faiſoient dans ſon état un vuide de ſubſiſtances pour plus d'un million d'hommes. En voilà bien aſſez pour montrer que cet heureux pays produiſoit des fruits bien au delà de ce qu'il en falloit pour nourrir le peuple immenſe qui l'habitoit. Nous pourrions cependant faire obſerver encore, que dans l'étendue que nous avons donnée à la Terre-ſainte, nous avons compris la Phénicie & le pays des Philiſtins, qui, quoique

Digitized by Google

destinés à cette partie de la Terre promise, n'ont cependant jamais été en la possession du peuple juif, & que par conséquent les philistins, les sidoniens, les tyriens, &c. devroient encore être ajoutés à la population des israélites. Il s'ensuit de tout ce que nous avons dit jusqu'ici, que chaque habitant de la Palestine tiroit tout ce qui étoit nécessaire pour sa subsistance d'une étendue de terrein moindre qu'un arpent de France ».

On a quelque peine, dit Pluche (*Concord. Géogra. p.* 322.), à accorder les prodigieux dénombremens que l'écriture nous rapporte des habitans des royaumes de Juda & d'Israël, avec l'état de langueur & de misère dans lequel les voyageurs nous les représentent aujourd'hui ».

« L'indifférence du gouvernement des turcs pour la population, & le triste état des habitans de leurs pays conquis; l'avarice des officiers qui en ont l'intendance; la vente des permissions qu'ils accordent aux monopoleurs & aux coureurs arabes, ont découragé & fait fuir les habitans. La terre sans culture n'a plus rien de florissant. Les terres sont négligées. Les villes sont devenues ou des villages misérables, ou des amas de ruines. Les habitans sont ou des grecs ruinés & fugitifs, ou des arabes sans goût pour l'agriculture, ou de pauvres syriens qui n'osent rien entreprendre, de peur d'être pillés par les corps de voleurs qui vont & viennent, ou par les officiers même préposés pour les défendre ».

« Autrefois tout y étoit en valeur, jusqu'au plus haut des montagnes, par le soin qu'on prenoit d'en couper tous les pendans en différentes terrasses, d'en varier les productions selon les aspects, & de cultiver le tout à la charrue ou à la pioche. Les hébreux fournissoient Tyr & Sidon de bled, de menus grains, de lin, de chanvre & de fruits: ils portoient ou envoyoient aux égyptiens de grandes provisions d'huile & de vin. Aujourd'hui la terre est la même; mais les habitans manquent à la terre, & le courage aux habitans ».

« C'étoient les pâturages & les bestiaux qui, par des engrais, produisoient à la Terre sainte & aux régions voisines cette heureuse fécondité, qui en faisoit des états puissans dans une petite étendue de terres. Les israélites & tous les peuples du voisinage furent bergers de profession dès les premiers temps. Qu'on parcoure la bible, on verra toujours les hébreux, à commencer par Abraham, faire consister la meilleure partie de leurs richesses dans la nourriture des bœufs, des moutons & des chèvres; ils ne négligèrent jamais cette lucrative occupation, pas même durant leur servitude en Egypte. (*Métrologie de M. Pauc-ton.*) »

JUDÉE (*Numismat.*).

Les rois, ou souverains de la *Judée*, dont on a des médailles, sont :

Jonathan.—

— *Médailles incertaines avec des légendes samaritaines.*

— Antigone, *fils d'Aristobule.*

— Zénodore.—

— Hérode *le grand.*—

— Hérode, *Tétrarque.*—

— Agrippa I.—

— Agrippa II.—

Voyez leurs articles.

Ce royaume, réduit en province romaine, a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Auguste, de Titus, de Domitien, de Tibère avec Julie (*Eckhel*), de Britannicus.— La légende est IOYΔAIAC.

La *Judée*, personnifiée sur les monumens, est reconnoissable au palmier qui l'avoisine, ou qu'elle porte. Cet arbre étoit son symbole, ainsi que de la Phénicie.

JUDÉE (Bitume de). *Voyez* ASPHALTE.

JUDEX, surnom de la famille VETTIA.

JUGA, selon Festus,
JUGALIS, selon Servius,
JUGATINA, selon S. Augustin,
} noms que l'on donnoit à Junon, en qualité de déesse qui présidoit aux mariages. Ce nom vient de *jugum*, joug, par allusion, non au joug que l'on a prétendu mal-à-propos avoir été placé, en effet, sur les deux époux dans la cérémonie des noces, mais parce qu'elle unissoit sous le même joug les personnes qui se marioient. Junon-*Juga*, avoit un autel dans une rue de Rome, qu'on appelloit, à cause de cela, *Vicus Jugarius.*

JUGATINUS; il y avoit deux dieux de ce nom, dont l'un présidoit aux mariages, & l'autre au sommet des montagnes qu'on appelle en latin *Juga.* Saint Augustin est le seul qui fasse mention de ces deux divinités, dans son quatrième livre de la Cité de Dieu, d'après un texte de Varron, que nous avons perdu.

JUGATIO, impôt établi sur le nombre des animaux employés à la culture des terres, sur le nombre des *jougs.* (*lib. I. cap. X. tit. XLVIII.*) Il étoit de quatre filiques.

JUGE de table. *V. ARBITER bibendi.*

Digitized by Google

JUGE.
JUGEMENT.
JUGER. } *V.* le Dict. de Jurisprudence.

JUGEMENT de *Pâris*. *Voyez* PARIS.

JUGÈRE, *JUGERUM*, } ſ. m., meſure romaine pour les terres; c'étoit originairement la grandeur du terrein qu'une paire de bœufs attelés pouvoit labourer en un jour. On dit encore en Auvergne, dans le même ſens, un *joug de terre*.

Le *jugère* faiſoit la moitié d'une *hérédie*; l'hérédie contenoit quatre actes quarrés: l'acte quarré, *actus quadratus*, avoit cent vingt pieds de long. Quintilien (*lib. I cap. IX.*) lui donne auſſi la même longueur, & cent vingt pieds en largeur. Enfin, Iſidore (*lib. XV. cap. XV.*) confirme la même choſe en ces termes: *actus duplicatus jugerum facit; jugerum autem conſtat longitudine pedum* CCXL. *latitudine* CXX.

Voilà donc l'étendue du *jugère* trouvée; & pour l'évaluer exactement, il ne faudroit pas dire le *jugère* eſt un demi de nos arpens, parce que notre arpent diffère ſuivant les différentes provinces. Le rapport du *jugère* des romains à l'acre d'Angleterre, eſt comme 10,000 a 16,097. (D. J.)

Le *jugère* valoit $\frac{1188}{1000}$ d'arpens de roi, ſelon M. Pauſton.

Il valoit en meſures anciennes,

2 actes quarrés;
ou, 12 onces de terre;
ou, 48 ſiciliques de terre;
ou, 60 actes ſimples;
ou, 72 ſextules de terre;
ou, 288 ſcrupules de terre;
ou, 28800 pieds romains quarrés.

JUGÈRE, meſure pyrhique pour l'arpentage. *V.* MEDIMNE.

JUGÈRE, meſure olympique pour l'arpentage. *Voyez* PLETHRE.

Voyez MESURES pour l'évaluation de M. de Liſle.

JUGES DES ENFERS.

Platon dit qu'avant le règne de Jupiter, il y avoit une loi établie de tous temps, qu'au ſortir de la vie, les hommes fuſſent jugés pour recevoir la récompenſe ou le châtiment de leurs bonnes ou mauvaiſes actions. Mais comme ce jugement ſe rendoit à l'inſtant même qui précédoit la mort, il étoit ſujet à de grandes injuſtices: les princes qui avoient été avares & cruels, paroiſſant devant leurs juges avec toute la pompe & tout l'appareil de leur puiſſance, les éblouiſſoient & ſe faiſoient encore redouter; en ſorte qu'ils paſſoient ſans peine dans l'heureux ſéjour des juſtes. Les gens de bien, au contraire, pauvres & ſans appui, étoient encore expoſés à la calomnie & condamnés comme coupables. La fable ajoute que; ſur les plaintes réitérées qu'on en porta à Jupiter, il changea la forme de ces jugemens; le temps en fut fixé au moment même qui ſuit la mort. Radamante & Eaque, tous deux fils de Jupiter, furent établis *juges*; le premier pour les aſiatiques; l'autre pour les européens; & Minos au-deſſus d'eux, pour décider en cas d'obſcurité & d'incertitude. Leur tribunal eſt placé dans un endroit appellé *le champ de la vérité*, parce que le menſonge & la calomnie n'en peuvent approcher; il aboutit d'un côté au tartare, & de l'autre aux champs-élyſées. Là, comparoît un prince, dès qu'il a rendu le dernier ſoupir, dépouillé de toute ſa grandeur, réduit à lui ſeul, ſans défenſe & ſans protection, muet & tremblant pour lui-même, après avoir fait trembler toute la terre. S'il eſt trouvé coupable de crimes qui ſoient d'un genre à pouvoir être expiés, il eſt relégué dans le tartare pour un temps ſeulement, & avec aſſurance d'en ſortir quand il aura été ſuffiſamment purifié. Telles ſont les idées qu'un philoſophe payen avoit ſur l'autre vie.

L'idée de ce jugement, après la mort, avoit été empruntée par les grecs d'une ancienne coutume des égyptiens racontée par Diodore. « Quand un » homme eſt mort en Egypte, on va, dit-il, » annoncer le jour des funérailles, premièrement » aux juges, & enſuite à toute la famille & à tous » les amis du mort: auſſi-tôt quarante juges s'aſ» ſemblent, & vont s'aſſeoir dans leur tribunal » qui eſt au-delà d'un lac, avant de faire paſſer » le lac au mort. La loi permet à tout le monde » de venir faire ſes plaintes contre le mort. Si » quelqu'un le convainc d'avoir mal vécu, les » juges portent la ſentence, & privent le mort » de la ſépulture qu'on lui avoit préparée. Mais » ſi celui qui a intenté l'accuſation ne la prouve » pas, il eſt ſujet à de grandes peines. Quand » aucun accuſateur ne ſe préſente, ou que ceux » qui ſe ſont préſentés ſont convaincus eux-mêmes » de calomnie, tous les parens quittent le deuil, » louent le défunt, ſans parler néanmoins de ſa » race, parce que tous les égyptiens ſe croient » également nobles; & enfin ils prient les dieux » infernaux de le recevoir dans le ſéjour des bien» heureux. Alors toute l'aſſiſtance félicite le mort » de ce qu'il doit paſſer l'éternité dans la paix & » dans la gloire.

JUIFS.

JUIFS. *Voyez* HEBREUX.

JUILLET. Ce mot vient du latin *Julius*. Marc-Antoine, dans son consulat, ordonna que ce mois, qui s'appelloit auparavant *Quintilis*, porteroit dorénavant le nom de *Julius*, parce qu'il étoit celui de la naissance de Jules-César. On l'appeloit *Quintilis*, parce qu'il étoit le cinquième mois de l'année, laquelle ne commençoit qu'en mars dans le premier calendrier, établi assez grossièrement par Romulus. Détaillons la distribution de ce mois.

Chez les romains, le jour des calendes du mois de *Juillet*, étoit celui auquel finissoient & commençoient les baux des maisons de Rome. C'est ce que nous apprenons d'une épigramme assez piquante de Martial, *épigramm. xxxvii.* 12.

Au 3 des nones, ou au cinquième du même mois, tomboit la fête appelée *Poplifugia*, en mémoire de la retraite du peuple sur le mont Aventin, après que les Gaulois eurent pris la ville de Rome.

La veille des nones, ou le sixième du mois, on faisoit cette fête de la fortune féminine, qui avoit été fondée par la femme & la mère de Coriolan, quand elles eurent obtenu de lui la paix & le salut de la patrie.

Le lendemain des nones, ou le huitième du mois, se célébroit la fête de la déesse Vitula. *V.* VITULA.

Le IV des ides, ou le douzième du mois, se fêtoit du temps des empereurs, à cause de la naissance de Jules-César.

La veille des ides, ou le quatorze du mois, on commençoit les mercuriales, qui duroient six jours.

Les ides, ou le quinze du mois, étoit particulièrement consacré à Castor & Pollux, & l'on donnoit ce jour là des jeux & des combats solemnels.

Le XVI des calendes d'août, ou le dix-sept *Juillet*, passoit pour un jour funeste, à cause de la bataille d'Allia.

Le X des calendes, ou le vingt-trois *juillet*, se célébroient les jeux de Neptune, & les femmes enceintes sacrifioient à la déesse Opigena.

Le XXIV ou faisoit les festins des pontifes.

Le VIII des calendes ou le vingt-cinq du mois on célébroit les funérales, & le même jour arrivoient les ambarvales.

Le vingt huit on faisoit un sacrifice de vin & de miel à Cérès; & le reste du mois on égorgeoit quelques chiens roux à la canicule, pour detourner les trop grandes chaleurs qui règnent dans cette saison.

Enfin, c'étoit en *juillet* qu'on donnoit les jeux apollinaires, ceux du cirque & les minervales.

Les grecs nommèrent ce mois Μεταγειτνιὼν, à cause de la fête appelée *métagitnie*, qu'ils consacrèrent en l'honneur d'Apollon. Ils célébroient aussi dans le même mois la fête d'Adonis, favori de Vénus. *V.* ADONIS.

Les Syracusains faisoient le vingt-quatre de ce mois une fête qu'ils nommoient *asinaire*, en mémoire de la victoire qu'Eurielès, préteur de Syracuse, avoit remportée sur les athéniens.

Le mois de *juillet* étoit censé sous la protection de Jupiter. Il est personnifié dans Ausone sous la figure d'un homme nud, qui montre ses membres halés par le soleil: il a les cheveux roux, liés de tiges de bled & d'épis; il tient dans un panier des mûres, fruit qui paroît sous le signe du lion.

JUIN. En latin *junius*, que quelques uns dérivent de Junon, *à Junone*: Ovide le croit ainsi, car il fait dire à cette déesse:

Junius *à nostro nomine, nomen habet.*

Le premier jour de *juin*, les romains faisoient quatre fêtes, l'une à Mars hors de la ville, parce qu'en ce jour F. Quintius, duumvir des sacrifices, lui avoit dédié un temple hors de la porte capène. La seconde fête regardoit *Carna*, en mémoire du temple que Junius Brutus lui consacra sur le mont Célius après avoit chassé Tarquin. La troisième fête se faisoit à la gloire de Junon, surnommée *moneta*, pour accomplir un vœu qu'avoit fait Camille de lui bâtir un temple. La quatrième fête étoit consacrée à la tempête, & fut instituée du temps de la seconde guerre punique. Parcourons les autres jours de *juin*.

Le iij des nones étoit dédié à Bellone, & le jour suivant à Hercule dans le cirque.

Le jour des nones ou le cinquième du mois, on sacrifioit au dieu Fidius, à qui les romains bâtirent un temple sur le mont Quirinal.

Le vij des ides, ou le septième du mois, les pêcheurs faisoient les jeux piscatoriens au-delà du Tibre.

Le vj des ides, ou le huitième du mois, étoit la fête de la déesse *Mens*, c'est-à-dire de la déesse de l'entendement. Ce jour-là on sacrifioit solemnellement à cette déesse dans le capitole, où Otacilius Crassus, préteur lors de la seconde guerre punique, lui dédia un temple, après la défaite du consul C. Flaminius au lac de Thrasimène.

Le v des ides, ou le neuvième du mois les vestales chommoient la fête de leur divinité.

Le iv des ides, ou le dix-ème du mois, étoit la fête des Matutales, en l'honneur de la déeſſe Matuta, que les grecs appeloient *Leucothoé*. Le même jour étoit dédié à la fortune.

Le iij des ides, ou le onzième du mois tomboit la fête de la *concorde*.

Le viij, qui étoit le jour des ides, arrivoit la fête de Jupiter, *invictus*, ou l'invincible, à qui l'empereur Auguſte crut devoir dédier un temple, en mémoire des victoires qu'il avoit remportées. On célébroit ce même jour la fête de *Minerve* appelée *quinquatrus minores*, qui étoit la fête des ménétriers.

Le xvij des calendes de juillet, ou le quinze du mois de *juin*, on tranſportoit les immondices du temple de Veſta dans le Tibre, & cette cérémonie donnoit lieu à une fête particulière.

Le xvj des calendes, ou le dix-huitième du mois on faiſoit la fête de la dédicace du temple de Pallas ſur le mont Aventin.

Le xij des calendes, ou le vingt de *juin*, venoit la fête du dieu *Summanus*, en mémoire de la dédicace du temple, faite en ſon honneur pendant la guerre de Pyrrhus.

Le x des calendes, ou le vingt-deux du mois, paſſoit pour un jour funeſte, parce que Titus Flaminius fut vaincu ce jour-là par les Carthaginois.

Le viij des calendes, ou le vingt-quatre, étoit la fortune *forte*. Ce jour-là Syphax fut défait par Maſſiniſſa, & le même jour fut appelé *dies fortis fortunæ*, parce que Servius lui avoit dédié un temple hors de la ville, au-delà du Tibre. Les artiſans & les eſclaves couronnés de fleurs, alloient ſe promener en bateaux ſur la rivière, ſe régaler & ſe divertir.

Le v des calendes ou le vingt-ſept du mois, ſe conſacroit à Jupiter-*ſtator*.

Le iv des calendes, ou le vingt huit du mois venoit la fête des dieux *Lares*.

Le iij des calendes, ou le vingt-neuf du mois, étoit voué à Quirinus ou à Romulus, pour la dédicace de ſon temple au mont Quirinal.

Le dernier jour de *juin* étoit conſacré à Hercule & aux muſes.

Les jeux olympiques, ſi fameux dans toute la Grèce, commençoient au mois de *juin*. Les athéniens, qui le nommoient Ἑκατομβαιών, le ſolemniſoient par la fête des hécatombes, & enſuite par la fête des ſtéries. Le huitième du même mois ils célébroient la mémoire de l'entrée de Théſée dans leur capitale, & le douzième ils célébroient les chromies en l'honneur de Saturne.

Les béotiens faiſoient vers le même temps les jeux de l'hippodromie ou des courſes de chevaux; mais la plus illuſtre des fêtes de la Grèce étoit celle des grandes panathénées, qui avoit lieu tous les cinq ans, qui étoit indiquée au 28 *juin*. *V.* PANATHENEES.

Voici comme Auſonne perſonnifie ce mois dont Mercure étoit la divinité tutélaire: « *Juin*, dit-il, va tout nud, nous montre du doigt un horloge ſolaire, pour ſignifier que le ſoleil commence à deſcendre. Il porte une torche ardente & flamboyante pour marquer les chaleurs de la ſaiſon qui donne la maturité aux fruits de la terre. Derrière lui eſt une faucille; cela veut dire qu'on commence dans ce mois à ſe diſpoſer à la moiſſon. Enfin on voit à ſes piés une corbeille remplie des plus beaux fruits qui viennent au printemps dans les pays chauds ».

JUJUBIER *ſauvage*. *Voyez* LOTUS.

JULES-CÉSAR (médailles & monumens de): *Voyez* CESAR.

JULES-CÉSAR (Cycle de). *Voyez* CYCLE.

JULES-CÉSAR (année de). *Voyez* ANNEE.

JULES-NÉPOS, avant Romulus & Anaſtaſe I,

FLAVIUS JULIUS NEPOS AUGUSTUS,

Ses médailles ſont;

RRR. en or, de la forme ordinaire.

Moins tares en quinaires.

RRR. en argent.

O. en B.

JULIA, *Géog. anc.*, prénom de villes ou colonies romaines.

Quand Jules-Céſar eut détruit la liberté de ſa patrie, & qu'il eut uſurpé l'autorité des conſuls & du ſénat, il arriva que pluſieurs lieux joignirent ſon nom à celui qu'ils avoient déjà, ſoit parce qu'il y envoya des colonies pour les repeupler, ſoit parce qu'ils reçurent d'autres marques de ſa bienveillance, ou qu'ils eſpérèrent de ſe la procurer par ce témoignage de leur dévouement ou de leur flatterie.

Quoi qu'on en penſe, on ne voit que villes & colonies qui firent gloire de porter le nom du *Jules*, ou ſimple, ſans une autre dénomination, ainſi que *Julia* (Juliers) en Germanie, *Julia* aujourd'hui Florence ou Borgo ſan Domino en Italie; ou compoſé, ainſi que *Juliopolis* en Bithynie, *Juliobriga* dans la Tétragonoiſe, *Juliodunum* (Loudun) dans la Celtique, *Juliomagus* (Angers), *Julia*

Bona (Vienne) en Autriche; ou joint avec quelque épithète, ou quelque qualité particuliere; comme *Julia-Fama* en Eſtramadan, *Julia Campeſtris*, *Rabba* dans la Mauritanie Tingitane, *Julia-Nova* dans le royaume de Naples, *Julia-Concordia*, *Julia-reſtituta*, *Segeda* dans la Bætique, *Julia traducta*, *Tingi*, dans la Mauritanie; ou réuni ſimplement avec les anciens noms des villes, par exemple, *colonia Julia Berytus*, *colonia Julia Accitana*, *coloniu Julia Sinopé*, &c.

Les colonies romaines, & quantité d'autres villes, ne ſe firent pas moins d'honneur du titre d'*Auguſta* que de celui de *Julia*. Les habitans de ces villes étoient perſuadés qu'ils ne pouvoient mieux marquer à Auguſte leur reconnoiſſance & la vénération qu'ils avoient pour ſon nom, qu'en l'adoptant: il fut même conſacré en quelque ſorte à déſigner la capitale & le chef-lieu de quantité de peuples particuliers; de là l'*Auguſta Taurinorum*, *Auguſta Trevirorum*, *Vindelicorum*, *Sueſſionum*, *Veronanduorum*, &c.

Pluſieurs colonies prennient, même conjointement, la qualité de *Julia* avec celle d'*Auguſta*; rien de plus ordinaire que de lire ſur les médailles, *colonia Julia*, *Auguſta*, *Berytus*; *colonia Julia Auguſta Apamea*; *Colonia Julia Auguſta Pella*; *coloniu Julia Auguſta Heliopolis*, & tant d'autres; les unes, parce qu'Auguſte les avoit fondées en exécution des dernières volontés de Jules Céſar, ou augmentées par de nouvelles bandes de ſoldats vétérans; les autres, à cauſe qu'il les avoit confirmées dans leurs anciens droits & privilèges, ou qu'il leur en avoit accordé de nouveaux.

On trouve auſſi, par les mêmes raiſons, quelques villes nommées *Juſtinopolis*, de l'empereur Juſtin; on en trouve encore un plus grand nombre nommées *Juſtiniana*, de l'empereur Juſtinien; ce prince, qui déſola ſes ſujets par toutes ſortes de tyrannies, crut étendre ſa gloire en bâtiſſant de nouvelles villes, en en réparant d'autres & en conſtruiſant des forteresſes qui portaſſent ſon nom; mais ſi pluſieurs villes le prirent de cette manière, elles ne le gardèrent pas long-temps. (*D. J.*)

JULIA GENS, *Antiq. rom.*, la première maiſon de Rome. La famille *Julia* prétendoit tirer ſon origine de Julus, fils d'Énée, par lui conſéquemment de la déeſſe Vénus. On trouve des médailles de cette famille, qui ont au revers Énée, portant Anchiſe ſur le bras gauche, tenant de ſa main droite le palladium, & marchant à grands pas comme un homme qui fuit. Le fils de Julus vint à ſuccéder à ſon père dans le ſouverain ſacerdoce, & tranſmit à ſa famille cette première dignité de la religion, dont les empereurs romains ne manquèrent pas de s'emparer, comme ſuccédant aux droits des Jules; car ils prirent tous le titre de *ſouverain pontife*, & ce fut un grand coup de politique, *primum arcanum imperii*. *Voyez* PONTIFE. (*D. J.*)

Les médailles de cette famille ſont:

R. en or.

C. en argent.

R. en bronze.

Les ſurnoms de cette famille ſont CÆSAR, LIBO, BVRSIO.

Goltzius en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.

JULIA tribus. *Voyez* TRIBU.

JULIA, dans la Phrygie. IOYAIEΩN.

Cette ville a fait frapper, ſous l'autorité de ſes archontes, des médailles impériales grecques en l'honneur de Poppée, de M. Aurèle, de Fauſtine jeune, de Valérien, de Cornelia-Supera, d'Agrippine jeune, de Domna.

JULIAS, en Paleſtine. IOYAIA.

Pellerin lui a attribué une médaille autonome de bronze.

Mais M. Eckhel reſtitue cette médaille à Julie, nièce de Tibère, & la croit impériale.

JULIE, fille d'Auguſte.

Ses médailles ſont:

O. en or & en argent.

RRR. en M. B. avec les légendes en caractères africains, dans le cabinet de Pellerin.

RRR. en P. B. grec.

On n'en connoît point de coin romain, ni de colonies.

Il y a un médaillon d'or de coin moderne, au revers duquel eſt la déeſſe *Pietas*. Il eſt dans le cabinet de Ste. Geneviève.

JULIE, fille de Titus.

JULIA AUGUSTA DIVI TITI FILIA

Ses médailles ſont:

RRRR. en or.

RR. en argent.

Il y a des revers rares; celui de la conſécration eſt RRR.

RRR. en médaillons d'argent; Pellerin en a publié un.

R. en G. B.

Sa tête y manque ; on n'y voit que la consécration.

R. plutôt que C. en M. B.

O. de Colonies.

RRR. en P. B. grec.

On voit dans le trésor de l'abbaye de S. Denis en France, une belle tête de *Julie*, gravée par Évodus sur une aigue-marine.

JULIE DOMNA, épouse de Septime-Sévère.

Julia Domna Pia Felix Augusta Augusta.

Ses médailles sont :

R. en or.

RRR. avec les têtes de Caracalla & de Géta.

C. en argent ; avec les têtes de ses enfans, ou de Septime-Sévère, elles sont RR.

R. en médailles grecques d'argent.

C. en G. B. de coin romain. Il y a un grand nombre de revers rares.

RRR. en G. B. de Colonies.

R. en M. & P. B.

R. en G. B. grec.

C. en M. & P. B. & RR. en M. B. au revers de Caracalla.

RR. en G. B. d'Égypte.

Il y a des médaillons latins & grecs de *Julie*, qui sont fort-rares.

JULIEN I, ou Didier-Julien.

Marcus Didius Severus Julianus Augustus.

Ses médailles sont :

RRR. en or.

RRR. en argent.

R. en G. B.

Il y a une médaille de ce genre dans le cabinet du roi, qui a pour légende au revers, *Juno regina.*

RRR. en M B.

O. de colonies latines ou grecques.

On cite une médaille de bronze de ce prince, sur laquelle il porte le nom de Commode.

JULIEN, tyran en Italie, sous Carinus.

Marcus Aurelius Julianus Augustus.

Ses médailles sont :

RRRR. en or.

Au cabinet du Roi.

RRRR. en argent.

Il y en a deux au cabinet du roi.

RRRR. en P. B.

Il y en a trois dans le même cabinet.

JULIEN II, neveu de Constantin, successeur de Constance.

Flavius Claudius Julianus Cæsar postea Augustus.

Ses médailles sont :

R. en or ; quelques revers sont RR.

RRRR. en médaillons d'or.

Il y en a un au cabinet du roi.

C. en argent ; il y a des revers RR.

RRR. en médaillons du même métal.

Il s'en trouve au cabinet du roi.

RR. en médaillons de bronze.

C. en M. & P. B.

JULIENNE (Ère).

« L'ère *Julienne*, qui précède de 45 ans notre ère vulgaire, a pour époque la réformation du calendrier romain faite par Jules-César. Depuis Numa, le dérangement de l'année étoit parvenu, par degrés, au point que les mois d'hiver tomboient en automne, ceux du printemps en hiver, & ainsi des autres. Pour remédier à ce désordre, Jules-César, par le conseil de Sosigène, fameux astronome, ordonna, 1° que l'année de Rome 708, seroit composée de quatorze mois, faisant ensemble la somme de 422 jours (c'est ce qu'on nomma l'année de confusion) ; 2° que pour la suite, l'année seroit composée de 365 jours, auxquels on ajouteroit tous les quatre ans, après le 6 des calendes de mars, ou 24 de février, un jour de plus ; ce qui fit nommer cette année bissextile, par la raison, comme nous le disons à l'article du cycle solaire, qu'on doubloit alors le 6 des calendes de Mars. L'année 709 de Rome, fut la première qui procéda suivant cette réformation, & cette année fut bissextile. Mais après la mort de César, la forme qu'il avoit donnée à l'année, fut mal entendue par ceux qui étoient chargés de la direction du calendrier romain. Au-lieu d'intercaler dans la quatrième année seulement, ils intercalèrent dans la troisième ; ensorte que dans les trente-six premières années qui s'écoulèrent depuis la réformation, il y eut douze intercalations

au-lieu de neuf, & qu'ainſi l'année de Rome recula de trois jours ſur l'année *Julienne*. Au bout de ces trente ſix ans, on s'apperçut de cette différence. Pour remédier, & regagner les trois jours que l'année romaine avoit perdus, Auguſte ordonna qu'on omettroit les trois premières intercalations à faire dans les années ſuivantes, c'eſt-à-dire, en 41, 45, 49 de l'ère *Julienne*, & par cette omiſſion ces trois jours étant regagnés au mois de février 49, le premier mars romain de cette année recommença avec le premier mars *Julien*».

« Pour avoir l'année *Julienne*, qui répond à une année chrétienne propoſée, il faut ajouter le nombre 45 à l'année chrétienne dont il s'agit ».

(Extrait de l'art de vérifier les dates.)

JULIENNE (Période). *Voyez* PERIODE.

JULIENS. Les luperces, les plus anciens prêtres de Rome, étoient diviſés en trois collèges, des fabiens, des quintiliens & des *juliens*. *Voyez* LUPERCES.

JULIOPOLIS, dans la Bithynie. ΙΟΥΛΙΟΠΟΛΕΙΤΩΝ.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Trajan, de Commode, de Domna, de Caracalla, de Géta, de Paula, de Sévère, de Maximin, de Maxime, de Gordien-Pie.

JUMENT. Les anciens préféroient pour les courſes de char les *juments* aux chevaux (*Ælian. hiſt. v. lib. V. 6.*). Servius (*Georgic.* 1. 59.) le dit expreſſément, & il cite les *jumens* de l'Epire qu'on employoit aux jeux olympiques de préférence aux autres courſiers.

JUNIA, famille romaine dont on a des médailles.

RR. en or.

C. en argent.

R. en bronze.

Les ſurnoms de cette famille ſont :

ALBINUS, *BRUTUS*, *BURSIO*, *CALLAICUS*, *PERA*, *SILANUS*.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

JUNIANUS, ſurnom de la famille LUCINIA.

JUNIA TORQUATA, veſtale d'une vertu digne des anciens temps, dit Tacite (*virgo priſcæ ſanctimoniæ.*), fut honorée, après ſa mort, d'un monument public, ſur lequel on la qualifia de céleſte patrone. Caius Silanus ſon frère, pro-conſul d'Aſie, ayant été accuſé de malverſation & de peculat, ne fut pas puni en conſidération des vertus de ſa ſœur.

JUNIORES. *Voyez* JEUNESSE.

JUNON. Les égyptiens n'ont point connu cette divinité, ſelon le témoignage précis de leur plus ancien hiſtorien, de celui qui a le mieux connu la religion égyptienne, d'Hérodote enfin (*lib. II. cap. L.*). De ſorte que tous les paſſages des écrivains grecs poſterieurs, dans leſquels il eſt fait mention d'une *Junon* égyptienne, doivent être entendus ou d'ATHOR, ou de BUBASTE, ou d'ILITHYE, ou de la VENUS EGYPTIENNE, la même divinité qu'Athor. (*Voyez* ces articles.)

Manethon (*apud Porphyr. de Abſt. lib. II.*), Diodore de Sicile (*initio ubi de Geneſi Oſiridis*), & Horapollo (*Hieroglyph. lib. I. cap. II.*) ont fait cette confuſion, dont on verra la réfutation aux articles indiqués ci-deſſus. Je vais donc paſſer à l'hiſtoire fabuleuſe de *Junon* chez les grecs, les romains, &c.

JUNON, ſœur & femme de Jupiter, étoit fille de Saturne & de Rhée. Tout le monde ſait que Saturne craignant que ſes enfans ne le chaſſaſſent un jour du trône, avoit réſolu de les dévorer tous. Il ne fit pas plus de grace aux filles qu'aux males. Quand *Junon* vint au monde, il avoit dévoré ſes deux ſœurs ainées Veſta & Cerés : *Junon* eut le même ſort ; mais on fit prendre à Saturne un breuvage qui lui fit rendre tous les enfans qu'il avoit eu la cruauté de dévorer. C'eſt ainſi que *Junon* revint au monde. On ne s'accorde pas ſur le lieu où elle fut élevée. Les uns diſent à Samos. Les habitans de cette ville ſoutenoient qu'elle étoit née chez eux, ſous un arbriſſeau qu'on montroit encore du temps de Pauſanias. Le temple où on l'y adoroit étoit fort ancien : l'île fut même nommée *Parthenia*, parce que *Junon* y avoit été élevée. Ce fut auſſi là que ſes noces avec Jupiter furent célébrées ; c'eſt pourquoi elle étoit repréſentée dans ſon temple, comme une fille qu'on épouſe, & l'anniverſaire de ſa fête ſe célébroit comme des noces. D'autres diſent qu'elle fut élevée dans l'océan. Elle l'aſſure elle-même à Vénus quand elle va emprunter ſon ceſte. Jupiter étoit favorable aux Troyens que *Junon* vouloit perdre : il étoit ſur le mont Ida prêt à les ſecourir contre les grecs & contre Neptune même qui combattoit pour ceux-ci : *Junon* voulut le diſtraire en lui donnant d'autres occupations ; elle ſe para de tous les ornemens les plus propres à réveiller la tendreſſe de ſon époux ; mais pour être plus ſûre de réuſſir elle y voulut joindre le ceſte de Vénus. (*Voyez* CESTE). Elle la pria de lui donner la faculté d'inſpirer cet amour & ces deſirs dont elle

ſe ſervoit pour dompter les dieux & les hommes. « Je vas, dit-elle, trouver l'Océan & Thétys, » qui, dans leur palais, m'ont nourrie & élevée » avec tant de ſoin, & je vas les trouver pour » faire ceſſer le différend qui les tient brouillés » depuis long-temps ». Quand elle eut obtenu ce qu'elle ſouhaitoit, elle ſe rendit ſur le mont Ida auprès de ſon mari, qui, ſurpris de tant d'éclat, lui en demanda la raiſon: elle lui donna le même prétexte qu'elle avoit allégué à Vénus; mais le dieu, épris de tant de charmes, l'arrêta, & pour dérober ſes tranſports aux yeux des dieux & des hommes il s'enveloppa, avec ſa femme, d'un nuage ſi épais que le ſoleil même ne pouvoit pas le pénétrer. La terre de ſon côté, pour rendre le lieu plus agréable & plus commode, pouſſa des herbes & des fleurs. Elle devoit donc, ſuivant elle-même, ſon éducation à l'Océan & à Thétys. Les argiens de leur côté ſoutenoient que les trois filles du fleuve Aſtérion avoient nourri Junon: elles ſe nommoient Eubéa, Porſynna, & Aeréa ou Aerona. Le nom d'Eubea fut donné à la montagne ſur laquelle le temple de *Junon* étoit bâti. Eupolême fut l'architecte de ce temple, & Phoronée, fils du fleuve Inachus, en fut le fondateur. On voyoit dans le veſtibule les ſtatues de tous les prêtres de la déeſſe: c'étoit à Argos une dignité très-conſidérable (*Voy.* Curysis). Enfin il y en a qui prétendent que le ſoin de ſon éducation fut confié aux heures. (*Voy.* Heures).

On n'eſt pas plus d'accord ſur les circonſtances de l'union de *Junon* avec Jupiter, que ſur le lieu de ſon éducation. Les uns diſent qu'elle aima Jupiter avant d'être ſa femme, & qu'ils avoient eu enſemble de grandes privautés avant le mariage, & à l'inſçu de leurs parens. D'autres aſſurent qu'elle réſiſta long-temps aux importunités de ce dieu, ſon frère; & qu'un jour qu'il la pourſuivoit avec beaucoup d'ardeur elle ſe refugia dans l'antre d'un certain Achille, dont les diſcours l'attendrirent tellement en faveur de Jupiter, qu'elle ſe rendit ſur le champ. (*Voy.* Achille). D'autres racontent qu'un jour *Junon*, après une longue promenade, s'éloigna de ſes compagnes & ſe coucha ſur l'herbe, en un bel endroit de la montagne Thomax dans le Péloponèſe. Jupiter qui la vit dans cette ſituation, en fut épris; il ſe déguiſa en coucou, & ſuſcitant un froid extrême dans l'air, tout tremblant & tout gelé il s'alla jetter entre les bras de la déeſſe, qui par pitié le réchauffa. Il reprit alors ſa forme ordinaire, lui preſſa de l'épouſer, & en obtint ce qu'il voulut: de-là vint que les argiens firent poſer, ſur le ſceptre de la déeſſe, la figure d'un coucou en or. Jupiter épouſa enſuite la déeſſe dans les formes, & leurs noces furent célébrées ſur le territoire des Gnoſſiens, près du fleuve Thérène, où, du temps de Diodore, on voyoit encore un temple entretenu par des prêtres du pays. Pour rendre ces noces plus ſolennelles, Jupiter ordonna à Mercure d'y inviter tous les dieux, tous les hommes & tous les animaux. Tout s'y rendit, excepté la nymphe Chélonée qui en fut punie. (*Voy.* Chelone, Tortue). Le lendemain de ſon mariage elle s'alla laver dans une fontaine qui eſt entre le Tigre & l'Euphrate, dont les eaux eurent depuis une odeur ſi agréable que l'air d'alentour étoit embaumé.

Jupiter & *Junon* ne s'accordèrent preſque jamais: cette déeſſe étoit une prude acariâtre, hautaine, jalouſe, & vindicative; c'étoient des querelles & des guerres perpétuelles. Son mari, qui lui donnoit de fréquens ſujets de jalouſie, la battoit & la maltraitoit de toutes les manières. Homère raconte que quand Jupiter ſe fut apperçu du préjudice que les troyens avoient ſouffert de la diſtraction que *Junon* lui avoit cauſée pendant que Neptune ſe battoit contre eux, & ayant deviné le motif qui avoit engagé ſa femme à redoubler ſes charmes, la menaça du fouet, & lui demanda ſi elle avoit oublié le tems où il lui avoit attaché une enclume à chaque pied, & l'avoit laiſſé pendre entre le ciel & la terre, à la vue de tous les dieux qui s'efforcèrent en vain de la délivrer; car il précipitoit du ciel en terre tout ceux qu'il ſaiſiſſoit. *Junon* reçut la réprimande avec ſoumiſſion, ſe diſculpa par de faux ſermens, & promit de ſe conformer aux déſirs de ſon mari. On raconte diverſement la punition que Jupiter rappelle ici à ſa femme. On dit que Vulcain voulant connoître ceux à qui il devoit la vie, & que *Junon* s'obſtinoit à lui cacher, fabriqua un ſiège conſtruit de façon que, quand on y étoit une fois aſſis, on ne pouvoit plus s'en détacher. *Junon* en fit l'eſſai, & Vulcain refuſa de l'en tirer, juſqu'à ce qu'on lui eût révélé le ſecret de ſa naiſſance, & qu'on l'eût admis au nombre des dieux. D'autres diſent que Vulcain voulant ſe venger de *Junon*, lui envoya un trône d'or, auquel elle ſe trouva liée dès qu'elle s'y fut placée. Bacchus fut le ſeul qui pût réſoudre Vulcain à retourner dans le ciel, encore fallut-il qu'il l'enivrât pour l'engager à ce voyage. On voyoit à Athènes un tableau qui repréſentoit Bacchus ramenant Vulcain au ciel; & à Lacédémone un ouvrage de ſculpture qui repréſentoit le même Vulcain déliant *Junon*. *Voyez* Vulcain.

Enfin, d'autres racontent la diſgrace de cette reine des dieux de la manière dont on vient de voir, que Jupiter la lui rappella, & diſent que la chaîne dont il lui lia les mains étoit d'or. Il alla enfin juſqu'à la répudier & à la chaſſer du ciel. Elle ſe retira à Stymphale. Jupiter voulut ſe raccommoder avec elle, mais elle réſiſta long-temps. Enfin, il fit courir le bruit qu'il alloit ſe marier avec Platée, fille d'Aſope; & cette nouvelle fit plus d'impreſſion ſur le cœur de la déeſſe.

Digitized by Google

que toutes les prières de Jupiter : elle retourna au plus vite prendre sa place. Cette reconciliation se fit par les conseils & par l'entremise du mont Cythéron; d'où *Junon* fut nommée *Cythéronia*. *Voyez* CYTHERON, PLATÉE.

Le penchant que Jupiter avoit pour les belles déesses & pour les belles mortelles, excita souvent la jalousie & la haine de *Junon* : mais aussi elle donnoit souvent occasion à la colère de son mari par sa mauvaise humeur, par sa méchanceté, & par ses intrigues galantes. Le dépit qu'elle eut de voir Epaphus, fils de son mari & d'Io, gratifié d'un royaume, la porta à conspirer contre son mari, & à lui susciter la guerre des titans. Une autrefois elle conspira avec d'autres deux, pour détrôner son mari & le charger de liens; mais Thetis la Néréide amena au secours de Jupiter le formidable Briarée, dont la seule présence arrêta les pernicieux desseins de *Junon* & de ses adhérens. Quant a ses intrigues amoureuses, elle avoit eu des complaisances pour le géant Eurymédon, avant même d'etre epouse de Jupiter. Le dieu s'apperçut après les noces, que dans peu de jours elle alloit être mère d'un enfant qui ne seroit pas de lui. *Junon* jura qu'elle avoit conçu d'elle-même : il le crut; mais il ne laissa pas de décharger sa colère sur l'enfant, sous d'autres prétextes (*voyez* PROMETHÉE), & de précipiter le géant dans les enfers.

Junon eut de son mariage avec Jupiter, trois enfans, Mars, Vulcain & Hébé. On a dit qu'ils étoient venus naturellement; mais d'autres assurent que Jupiter n'eut aucune part à leur naissance. Elle lui fit accroire qu'elle avoit conçu Mars par le simple attouchement d'une fleur que Flore lui avoit indiquée. *Voyez* MARS.

Elle devint enceinte de Vulcain, sans autre secours que celui du vent. Elle devint mère d'Hébé, simplement pour avoir mangé des laitues avec beaucoup d'appétit. *Voyez* HEBE.

Fachée de ce que son mari avoit enfanté Minerve sans aucun secours de sa femme, elle invoqua le ciel, la terre & tous les dieux infernaux, pour avoir un fils sans l'aide de Jupiter; elle frappa la terre, la fit trembler, prit ce tremblement pour un bon augure, se tint séparée de son mari pendant un an, au bout duquel elle eut un fils qui ne ressembloit ni aux hommes, ni aux dieux : ce fut Typhon. *Voyez* TYPHON.

Elle eut encore une fille dont on ignore le père; ce fut Pythie. Ces conceptions mystérieuses n'empêchèrent pas qu'elle eût du lait suivant le cours ordinaire de la nature; elle donna même le sein à l'un des fils naturels de Jupiter. *V.* HERCULE.

On a dit aussi que cette déesse déguisée en vieille, se trouva arrêtée par un fort mauvais tems au passage d'une rivière; que Jason la prit sur ses épaules, & la passa; qu'il perdit même un de ses souliers en rendant ce bon office; que pour le récompenser, elle lui accorda ses faveurs : on a ajouté que Jason ne s'apperçut qu'il avoit eu les bonnes graces de *Junon*, qu'à la frayeur dont elle fut saisie au bruit du tonnerre, qui étoit la voix de Jupiter qui la rappelloit : d'autres ont dit que Jason ne devoit uniquement sa bonne fortune qu'aux charmes dont la nature l'avoit pourvu, & auxquels *Junon* ne put résister. Enfin, plusieurs auteurs disent que l'isle de Samos étoit fameuse par les débauches de cette déesse, qui s'y retiroit pour se livrer à la prostitution. Il faut avouer cependant qu'elle se tira avec honneur de l'aventure d'Ixion. *Voyez* IXION.

On ne voit pas que Jupiter se soit plaint des infidélités de sa femme, quoiqu'il essuyât souvent des reproches de sa part sur ses fréquentes galanteries avec des mortelles. *Junon* étoit sans doute plus adroite que lui à cacher ses intrigues; d'ailleurs elle avoit un secret admirable pour en déguiser les effets; il lui suffisoit de se laver dans la fontaine de Canathe, auprès de Nauplie, que l'on appelle aujourd'hui Napolie de Romanie, pour recouvrer sa virginité : avec ce beau secret, elle pouvoit tromper son mari autant qu'elle jugeoit à propos. Avec tout cela, on dit qu'elle haïssoit en général toutes les femmes galantes; & c'est pour cette raison, ajoute-t-on, que Numa leur défendit à toutes, sans exception, de paroître jamais dans les temples de *Junon*.

Si, comme le croyoient les anciens, la vie heureuse & tranquille étoit l'appanage de la divinité, on peut dire que *Junon*, la plus grande des déesses, étoit celle qui y avoit le moins de part; ses emplois & son caractère lui donnoient sans cesse les occupations les plus fatigantes & les plus désagréables. Elle présidoit aux mariages, à toutes les cérémonies & à tous les événemens qui les précédoient, les accompagnoient & les suivoient. Elle s'appelloit *Interduca*, *Iterduca*, ou *Domiduca*, parce qu'elle accompagnoit la mariée, lorsqu'elle se rendoit à la maison de son mari. Elle s'appelloit *Unxia*, parce qu'elle présidoit à la cérémonie que faisoit la femme en graissant la porte de la maison de son mari avant que d'y entrer. Mais *Junon* ne s'arrêtoit pas à la porte de la chambre nuptiale; son secours étoit encore nécessaire dans le lit nuptial; elle y entroit sous le nom de *Dea mater prema*, de *Dea pertunda*, accompagnée du dieu *pater subigus*. Cette déesse présidoit encore aux accouchemens.

Elle présidoit encore aux empires, aux royaumes & aux richesses : c'est aussi ce qu'elle offrit à Pâris, s'il vouloit lui adjuger le prix de la beauté. Elle prenoit un soin particulier des ornemens des femmes; c'est pour cela que dans ses portraits ses cheveux paroissoient élégamment ajustés. On disoit, comme une espèce de proverbe, que les coëffeu-

Digitized by Google

ſes préſentoient le miroir à *Junon*. Que de ſoins ! que de détails à la fois ! A ces fatigues joignons la néceſſité où elle ſe vit réduite de perſécuter les maîtreſſes & les enfans de ſon mari, pour chercher du ſoulagement à la jalouſie qui la dévoroit. Sa ſenſibilité, à cet égard, rendoit ſon tourment plus inſupportable, & l'obligeoit à remuer ſans ceſſe la mer & la terre pour ſe procurer le plaiſir de la vengeance. Elle n'y oublioit rien, ne ſe donnoit aucun repos; mais elle ne goutoit jamais la ſatisfaction d'avoir réuſſi pleinement. Tous les ſoins qu'elle prit pour punir Io, toutes les fatigues qu'elle ſe donna, aboutirent à faire une déeſſe de cette concubine de Jupiter. Calyſto eut le même ſort; & toute la vengeance que *Junon* en put tirer, fut d'empêcher que ce nouvel aſtre n'allât avec les autres ſe coucher dans la mer; encore fallut-il, pour cela, que cette ſouveraine des dieux ſuppliât l'Océan & Thétis. Pour punir une des filles de Cadmus, elle eſt obligée de deſcendre aux enfers, & de s'abaiſſer juſqu'à implorer le ſecours des furies. *Voyez* INO.

Elle prit à tâche de perſécuter Hercule; qu'y gagna-t-elle ? Des fatigues, & la honte de voir ſon ennemi placé au nombre des dieux.

La ſatisfaction de voir périr Troye fut une très-petite conſolation des tourmens qu'elle avoit ſoufferts, & des mortifications qu'elle avoit eſſuyées pendant la longue réſiſtance des Troyens, & elle ſe vit bientôt obligée à s'agiter de nouveau pour perſécuter Enée & l'empêcher d'aborder en Italie. Elle n'y épargna rien, elle alla s'humilier devant Eole pour lui demander une tempête: une autre fois elle ſe plaça ſur une nuée très froide, & s'expoſa à l'inclémence de l'air, pendant un combat du parti qu'elle protégeoit, contre le parti qu'elle haiſſoit, & tout cela aboutit à voir placer Enée au rang des dieux, & ſa poſtérité régner ſur-tout l'univers. Si elle eut un moment de ſatisfaction, ce fut quand elle perſécuta la nymphe Thalie, maîtreſſe de Jupiter. Le ſeul moyen d'échapper qui reſtât à cette nymphe, fut d'être engloutie dans les entrailles de la terre; mais quand le terme fut venu, elle ne laiſſa pas d'accoucher des deux enfans dont elle étoit enceinte, qui devinrent enſuite deux divinités fameuſes. (*Voy.* PALICES).

Il ne faut pas mettre au nombre des moindres diſgraces dont la vie de *Junon* fut traverſée, le malheur qu'elle eut de perdre ſa cauſe dans une diſpute de beauté, dont la déciſion étoit commiſe à un ſimple mortel, & qui exigea même qu'elle ſe montrât ſans voile devant lui; car le reſſentiment qu'elle en témoigna contre Pâris ſon juge, & contre toute ſa parenté fut très-violent, ſuivi de mille fatigues & de mortifications pour elle. Ce fut ſans doute une bleſſure plus cuiſante que celle qu'elle reçut d'Hercule au côté droit du ſein: elle y fut d'autant plus ſenſible qu'elle étoit femme & eſſentiellement belle. (*Voy.* PARIS). Ce n'eſt là qu'un échantillon de l'hiſtoire de cette déeſſe, mais il ſuffit pour faire voir que *Junon* étoit une des plus malheureuſes perſonnes qui fuſſent dans l'univers, & qu'elle pouvoit auſſi bien fournir l'image d'une extrême infortune, que les Prométhées, les Siſyphes, les Ixions, les Tantales, les Danaïdes, & les autres fameux ſcélérats livrés aux ſupplices infernaux. Le titre pompeux de reine du ciel, un beau trône, le ſceptre, le diadême, tout cela ne la garantiſſoit pas d'un ſupplice continuel.

Au reſte ſon culte étoit extrêmement répandu; elle fut fort honorée à Carthage, où elle tenoit en dépôt ſon char & ſes armes. Elle l'étoit encore beaucoup à Olympie: ſeize femmes de cette ville étoient prépoſées aux jeux que l'on célébroit tous les ans en l'honneur de *Junon*. Trois claſſes de jeunes filles y diſputoient le prix de la courſe, deſcendoient dans la carrière des jeux olympiques, la fourniſſoient preſque toute entière: les victorieuſes recevoient une couronne d'olivier. Les mêmes femmes brodoient une eſpèce de voile ou de robbe nommée *peplus* qu'elles conſacroient à *Junon* tous les ans. Voici comment Pauſanias décrit la ſtatue de *Junon*: En entrant dans le temple on voit la ſtatue de cette déeſſe d'une grandeur extraordinaire toute d'or & d'ivoire; elle a ſur la tête une couronne au-deſſus de laquelle ſont les graces & les heures; elle tient d'une main une grenade, & de l'autre un ſceptre au bout duquel eſt un coucou. On voyoit dans le temple l'hiſtoire de Cléobis & Biton. *Voy.* BITON, CLÉOBIS. *Junon* ne fut d'abord repréſentée à Argos que par une ſimple colonne; car toutes les premières ſtatues des dieux n'étoient que des pierres informes. Il n'y avoit rien de plus reſpecté dans la Grèce que les prêtreſſes de la *Junon* d'Argos; & leur ſacerdoce ſervit à marquer les principales époques de l'hiſtoire grecque. Ces prêtreſſes avoient ſoin de lui faire des couronnes d'une certaine herbe qui venoit dans le fleuve Aſtérion ſur les bords duquel étoit le temple; elles couvroient auſſi ſon autel des mêmes herbes. L'eau dont elles ſe ſervoient pour les ſacrifices & les myſtères ſecrets, ſe puiſoit dans la fontaine Eleuthérie, qui étoit peu éloignée du temple, & il n'étoit pas permis d'en puiſer ailleurs. Stace parlant de la *Junon* d'Argos, dit qu'elle lançoit le tonnerre, mais il eſt le ſeul des anciens qui ait donné le tonnerre à cette déeſſe. La *Junon* de Samos paroiſſoit dans ſon temple avec un voile ſur la tête: auſſi étoit elle appellée *Junon* la reine. Du reſte elle étoit couverte d'un grand voile depuis la tête juſqu'aux pieds. *Voy.* ADMÈTE, fille d'Euryſthée.

La vénération des romains pour cette déeſſe étoit ſi grande qu'il y avoit des femmes qui honoroient *Junon* en faiſant ſemblant de la peigner & en

en lui tenant le miroir : mais il y en avoit d'autres qui la reſpectoient fort peu ; car elles alloient s'aſſeoir dans le capitole auprès de ſon mari dont elles s'imaginoient être les maîtreſſes. *Junon* partageoit les honneurs du capitole avec Jupiter & Minerve, & elle y étoit adorée ſous l'épithète de *Moneta*. Pendant la guerre des Arunces il ſurvint un grand tremblement de terre, & *Junon* avertit les romains qu'il falloit immoler une truie pleine : on fit vœu de lui ériger un temple dans le lieu même où avoit été la maiſon de Manlius ; ce qui fut exécuté quelque temps après. On ſurnomma cette *Junon Moneta*, de *monere*, à cauſe de l'avis qu'elle avoit donné. Cicéron obſerve que depuis cet avertiſſement elle n'avoit jamais plus averti de rien. Outre ce temple qui étoit au capitole, elle en avoit un ſur le mont Aventin. Camille ſe préparant à donner l'aſſaut aux Véiens, offrit la dixme du butin à Apollon, & pria *Junon* la protectrice des aſſiégés, de les quitter pour ſe rendre à Rome, où on lui bâtiroit un temple digne d'elle. Après le pillage on travailla à la tranſlation des dieux. Quelqu'un demanda à la ſtatue de *Junon* ſi elle vouloit venir à Rome ; elle fit un ſigne affirmatif ; on prétend même qu'elle prononça *oui*. Elle fut tranſportée ſans aucune peine, on eût dit qu'elle ſe donnoit du mouvement pour ſuivre les vainqueurs. Camille lui érigea & lui conſacra un temple ſur le mont Aventin, comme il l'avoit promis ; & c'eſt à cette époque que pluſieurs auteurs fixent la protection que *Junon* ne ceſſa d'accorder aux romains. Elle avoit encore un autre temple à Rome, au marché aux herbes. Il fut conſacré par Caius Cornélius Céthégus, en qualité de cenſeur. Elle étoit encore adorée à Rome ſous le ſurnom de Caprotine. *Voy.* ce mot.

Enfin, on trouvoit partout dans la Grèce & dans l'Italie des temples, des chapelles ou des autels dédiés à cette déeſſe ; & dans les lieux conſidérables il y en avoit pluſieurs. Son culte ne s'étoit pas renfermé dans l'Europe ſeule ; on a déjà vu qu'il exiſtoit à Carthage ; il avoit pénétré dans l'Aſie, ſurtout dans la Syrie & dans l'Égypte. De toutes les divinités du paganiſme il n'y en avoit point dont le culte fut plus ſolennel & plus généralement répandu que celui de *Junon*. L'hiſtoire des prodiges qu'elle avoit operés & des vengeances qu'elle avoit tirées des perſonnes qui avoient oſé la mépriſer, ou même ſe comparer à elle, avoit inſpiré tant de crainte & de reſpect qu'on n'oublioit rien pour l'appaiſer & pour la fléchir quand on croyoit l'avoir offenſée. On ne convient pas du nombre de ſes enfans. Héſiode lui en donne quatre, ſavoir, Hébé, Vénus, Lucine, & Vulcain ; d'autres y joignent Mars & Typhon. On y ajoute encore Ilithye & Argé. Voyez ces mots, & ce que l'on a dit plus haut ſur ſes enfans.

Voici la plupart des ſurnoms donnés à Junon *par les anciens écrivains. Leur explication tirée d'une diſſertation de M. Leblond (couronnée à l'Académie des Inſcriptions en 1771), fournira tous les détails néceſſaires pour rendre complette l'hiſtoire de cette divinité.*

Il ne devoit point paroître indécent aux anciens de donner une femme à Jupiter, & ſurtout une déeſſe qui jouiſſoit de l'immortalité, après avoir prêté à ce dieu des foibleſſes honteuſes pour des femmes mortelles. Auſſi celle qu'ils lui choiſirent étoit-elle digne de lui, ſon origine étoit auſſi relevée que la ſienne, puiſqu'elle étoit ſa propre ſœur. C'étoit-là du moins l'opinion du peuple ſur la divinité, ou plutôt ſur le Jupiter, dont ils ſe formoient une idée qu'il leur auroit été difficile d'analyſer, & ſur *Junon* ſa prétendue femme, qu'ils ne connoiſſoient pas davantage.

Mais les ſtoïciens & les myſtiques parmi les payens, ceux enfin qui prétendoient avoir une plus juſte idée de la divinité, voyoient en cela un myſtère & une allégorie tout-à-fait ingénieuſe ſelon eux. Jupiter étoit le ciel ſupérieur, la région du feu, l'éther, une ſubſtance ſubtile répandue dans toute la nature, & qui l'animoit. La proximité de l'air avec l'éther leur fit imaginer que l'air étoit ſon épouſe ; d'où quelques-uns ont cru que *Junon* fut appellée Ἥρα à cauſe de la conformité de ce nom avec celui d'Ἀήρ. En effet, nous avons beaucoup d'exemples qui prouvent que cette opinion avoit été adoptée par les poëtes. Orphée, dans un hymne en l'honneur de *Junon*, identifie cette déeſſe avec l'air ; il lui donne l'empire ſur les vents & ſur la pluie ; il dit que les mortels tiennent d'elle ſeule la faculté de reſpirer, & il rapporte à ſa puiſſance & à ſa bienfaiſance comme à une cauſe première tous les effets de l'air. C'eſt *Junon*, dans l'Enéide, qui excite Eole & qui lui donne des ordres pour perdre la flotte troyenne. C'eſt elle qui envoie Iris vers Didon, pour diminuer la violence de ſes douleurs en avançant la mort de cette princeſſe infortunée.

Pluſieurs autres écrivains donnent à *Junon* l'épithète d'aérienne (*Martian. Capell. &c.*), *aëria*. C'eſt peut-être pour cette raiſon qu'on la voit ſur des médailles, portée au milieu des airs ſur un char tiré par des paons. (*Triſtan. t. I. p.* 589.) C'eſt auſſi, ſans doute, ce qui a fourni à l'Albane l'idée de repréſenter l'air par l'allégorie de cette déeſſe (*les quatre élémens*) portée ainſi dans un char tiré par des paons.

Quelle que ſoit l'étymologie du nom de *Junon*, il eſt certain, ſelon la mythologie, que cette déeſſe étoit fille de Saturne & de Rhée, ſœur & épouſe de Jupiter ; elle échappa, ainſi que lui, à la cruauté de Saturne leur père. En cette qualité de fille de

Saturne, *Junon* eſt une des plus anciennes déeſſes, comme le dit Homère.

Et ce privilège d'ancienneté dont les femmes mortelles ſont ſi peu jalouſes, *Junon* ſavoit bien s'en prévaloir, parce qu'il lui donnoit en même temps la prééminence.

Aſt ego quæ divum incedo regina, Joviſque
Et ſoror & conjux.

Auſſi, une des épithètes que les poètes lui donnent le plus ſouvent, eſt celle de fille de Saturne, & de *reine* du ciel & des dieux :

Nec minus interea extremam Saturnia bello
Imponit regina manum.

Le titre de reine des cieux convenoit très-bien à la ſœur & à l'épouſe de Jupiter, qui en étoit le roi. Aucune autre déeſſe, Vénus même la plus belle, n'oſa jamais le réclamer; & parmi les mortels il ne ſe trouva perſonne d'aſſez injuſte pour lui conteſter un droit qui lui étoit ſi juſtement acquis. C'eſt ſon attribut eſſentiel : il eſt ſi inſéparable de ſon exiſtence, que la plupart des écrivains le joignent ſouvent avec ſes autres attributs, & nous venons d'en voir un exemple dans le paſſage cité de Virgile. Le même poète ne le lui épargne point toutes les fois qu'il en trouve l'occaſion. C'eſt avec la ſoumiſſion d'un ſujet reſpectueux devant ſa ſouveraine qu'il repréſente Eole recevant les ordres de la reine des cieux :

Tuus ô regina, quid optes,
Explorare labor : mihi juſſa capeſſere fas eſt.

& il la conſidère toujours ſous ce même rapport, quand il lui donne ailleurs le ſurnom de *regia* :

..... *Tum regia Juno*
Acta furore gravi.....

Ce culte pourroit bien avoir été emprunté de l'Italie. En effet, il paroît avoir pris naiſſance chez les étruſques. *Junon* étoit adorée ſous le titre de *reine*, à Véies, avant même que ce culte lui fut déféré à Rome, & il paroît qu'on ne l'admit dans cette ville, qu'avec la ſtatue de la déeſſe que Camille y fit tranſporter après la priſe de Véies.

Outre la célébrité du temple de *Junon* ſur le mont Aventin, on lui en éleva encore dans d'autres lieux de la ville. L'hiſtoire nous apprend que le conſul Æmilius (*Liv. lib. XXXIX.* 2.) lui en voua un pendant la guerre des liguriens, & qu'il en fit la dédicace huit ans après.

Cependant le coſtume du *Junon*-reine eſt aſſez conſtant & ne varie guère ; elle paroît toujours la même ſur les médailles du haut & du bas-empire, c'eſt-à-dire, debout la tête voilée, vêtue d'une robe blanche, une haſte ou un ſceptre, & le paon aſſez ſouvent à ſes pieds ; elle porte le ſceptre, ſymbole de la royauté, & la patère, attribut que les anciens donnoient ordinairement aux dieux, ſoit pour ſignifier qu'ils recevoient avec plaiſir des libations en leur honneur, ſoit pour marquer que la meilleure manière de ſe les rendre favorables étoit de leur offrir des ſacrifices.

De même que Jupiter étoit repréſenté ſur pluſieurs revers des médailles des empereurs ; *Junon*-reine l'étoit ſur la plupart de celles des impératrices par une flatterie intolérable, qui faiſoit égaler ces princeſſes à la reine du ciel. C'eſt ainſi qu'on la voit ſur les médailles de Sabine, de Fauſtine mère, de Fauſtine ſa fille, de Lucille, de Manlia Scantilla, de Julia Domna, de Saloniné, de Séverina, de Magnia Urbica, de Cornelia Supera, & de pluſieurs autres.

Il y avoit une telle analogie entre certains attributs de Jupiter & ceux de *Junon*, que dès que l'on accordoit quelques prérogatives à l'un, il falloit néceſſairement que l'autre les partageât. Il n'eſt donc point étonnant de voir ſouvent les mêmes noms donnés à ces deux divinités. Jupiter ayant été ſurnommé *Opt. Maximus*, & ſa ſouveraine puiſſance une fois reconnue, ç'auroit été connoître bien peu le caractère de la déeſſe qu'on lui donnoit pour épouſe, que de la priver de la part qu'elle pouvoit prétendre à cet eſprit de domination & de grandeur, auquel les perſonnes de ſon ſexe, même parmi les femmes mortelles, ne ſont point du tout inſenſibles. C'étoit un moyen de la conſoler un peu des petits dégoûts & des autres privations attachées à ſa qualité de reine.

Hélénus, dans Virgile (*Æneid. III. v.* 437.), lui donne le titre de *magna*, de *domina potens*.

Junonis magnæ primum prece numen adora ;
Junoni cane vota libens, dominamque potentem
Supplicibus ſupera donis.

Virgile, en racontant l'accompliſſement de la prédiction d'Hélénus, & l'exécution du ſacrifice de la laye blanche avec tout ſon troupeau, donne à la déeſſe l'épithète de *Maxima* par excellence.

Quam pius Æneas, tibi, enim, tibi maxima Juno
Mactat, ſacra ferens & cum grege ſiſtit ad aram.
(*Æneid. VIII. v.* 84.)

Et cette épithète n'eſt point de la fantaiſie du poète, puiſqu'elle eſt fondée ſur la qualité de ſœur

& d'épouſe du maître des dieux, & ſur l'analogie avec celle de *Maximus* que portoit Jupiter; auſſi eſt-elle en quelque ſorte conſacrée dans l'Enéide, où on la trouve plus d'une fois. (*Ibid. IV. v.* 371 & *X. v.* 685.)

Quand Virgile fait dire à *Junon* qu'elle eſt la reine des dieux, il ſe ſert d'une expreſſion heureuſe, & qui eſt en même-temps bien remarquable par l'air de majeſté, de grandeur & de gravité qui la caractériſe : *divûm incedo regina.* Ce ſont-là, par exemple, de ces tours latins dont notre langue ne peut rendre ni la force, ni l'idée. Cette gravité majeſtueuſe de la démarche de *Junon*, a été exprimée par un autre auteur dans ce vers (*Sidon.*) :

Juno gravis, prudens Pallas, turrita Cibele.

& cet attribut étoit tellement propre à la déeſſe, que cela eſt paſſé en proverbe : Βαδίζειν Ἥρας ἐμπεπλεγμένον.

Les artiſtes doivent avoir grande attention de ſaiſir cette démarche grave, & cette contenance majeſtueuſe dans leurs figures de *Junon*, ſur-tout s'ils ont à repréſenter cette déeſſe comme la reine des cieux. Il leur ſeroit plus important; & peut-être plus difficile, de rendre avec le ciſeau, ou le pinceau, l'idée de Virgile, que de couvrir *Junon* de perles, comme on en voit, & que de la charger confuſément de vains ornemens placés ſans goût, & qui appartiennent plutôt à une reine de théâtre qu'à la ſœur & à l'épouſe de Jupiter. *Junon*-reine, comme je l'ai déjà remarqué, eſt toujours voilée ſur les médailles; c'eſt ainſi qu'elle paroît ſur une ſtatue du capitole, ſur deux baſ-reliefs rapportés par Bartoli.

L'apothéoſe des empereurs étoit célébrée avec la plus grande pompe; & le ſénat faiſoit frapper des médailles pour en perpétuer la mémoire. Sur le revers de ces médailles, qui repréſentent la tête d'un empereur ou d'une impératrice, on voit le bûcher ou l'aigle, avec la légende CONSECRATIO. Le paon, & quelquefois l'aigle, eſt ſur celles des impératrices, avec la même légende. Souvent l'impératrice y eſt repréſentée portée par un paon qui l'enlève dans les airs. (Médailles de Fauſtine, &c.) On ne ſe contente pas de lui donner pour attribut l'oiſeau de *Junon*, elle eſt encore figurée comme cette déeſſe, & vêtue d'une robe longue, avec un ſceptre en la haſte qu'elle tient de la main droite, & la tête voilée, ce qui prouveroit aſſez que le voile étoit regardé comme un des ſymboles de la divinité. (*Æ. I. cabinet de Pellerin.*) Il eſt remarquable ſur une médaille de conſécration de Fauſtine la jeune; un aigle qui traverſe les airs, porte l'impératrice qui tient de la droite le ſceptre, & de la gauche tient un voile parſemé d'étoiles & voltigeant au-deſſus de ſa tête.

En général, on ne verra guère de monumens ſur leſquels *Junon* ne paroiſſe avec beaucoup de décence, elle n'a même jamais la gorge découverte.

Si l'on remonte à l'origine de la haine que *Junon* portoit aux troyens, il ne ſera pas difficile d'en découvrir la cauſe, & il y aura autant de fondement que l'on en peut exiger. Un troyen, conſtitué juge de la beauté entre trois déeſſes, en avoit préféré une à *Junon*, Pâris avoit donné la pomme à Vénus. Quelle femme mortelle ſeroit inſenſible à une pareille préférence, ſeroit-il poſſible que jamais elle oubliât le mépris fait de ſa beauté? Auſſi ce jugement trop ſincère laiſſa-t-il dans l'ame de la reine des déeſſes une plaie profonde :

..... *Manet alta mente repoſtum*
Judicium Paridis.....

Un outrage bien plus ſanglant encore, au lieu d'adoucir cette bleſſure, ne fit que l'accroître davantage; le goût criminel de Jupiter pour un jeune troyen, l'emploi de verſer le nectar dont ce dieu chargea Ganymède à l'excluſion d'Hébé, fille de *Junon*, étoit un de ces affronts qu'il étoit impoſſible de pardonner :

..... *Spretæque injuria formæ,*
Et genus inviſum, & rapti Ganymedis honores.

De plus, les troyens tiroient leur origine de Dardanus, fils de Jupiter & d'Electre; la beauté de *Junon* avoit auſſi été mépriſée par Antigone, fille de Laomédon, pourquoi elle fut changée en cigogne. Toutes ces raiſons étoient plus que ſuffiſantes pour autoriſer l'indignation de la déeſſe. Elle avoit outre cela un prétexte qui pouvoit couvrir ſa haine perſonnelle contre les troyens, c'eſt qu'elle préſidoit aux mariages, comme nous le verrons bientôt: pouvoit-elle donc voir de ſens froid l'outrage fait par le fils de Priam à Ménélas, dans le raviſſement d'Hélène, contre tous les droits de l'hoſpitalité? Si une femme en colère eſt à redouter, & ſe porte aux plus violens excès :

Furens quid fœmina poſſit.

C'eſt donc avec juſtice que les poëtes (*Æneid. I. v.* 285. *Val. Flacc. Argon. lib. VI. v.* 591.) l'ont ſurnommée *Aſpera* pour marquer la dureté de ſon caractère, dureté que Callimaque a très-bien exprimée par l'épithète de Βαρύθυμος.

Si la paſſion de la haine étoit grande dans *Junon*, celle de la jalouſie ne l'étoit guère moins, & ces deux paſſions réunies dans une grande déeſſe, étoient capables d'occaſionner les plus grands ravages, & de lui faire bouleverſer la terre & les cieux. Elle pardonnoit bien moins à une mortelle

d'avoir ſçu plaire à Jupiter ſon époux, qu'elle ne paſſoit aux troyens leurs petits ſuccès & leurs vues d'établiſſement en Italie.

C'eſt avec la douleur la plus amère qu'elle ſe plaint d'être réduite au titre ſeulement honorifique de ſœur de Jupiter, & de ſe voir préférer des rivales indignes d'elles :

Soror tonantis (hoc enim ſolum mihi
Nomen reliquum eſt) ſemper alienum Jovem, &c.
(*Senec. Hercul. fur. act. 1. v. 1.*)

Elle faiſoit reſſentir les effets de ſa jalouſie à des femmes qui étoient le plus ſouvent ſurpriſes, ou qui n'étoient tout au plus coupables que de condeſcendance & de ſoumiſſion pour les ordres de Jupiter, & elle ſe vengeoit de l'infidélité de ſon mari ſur l'objet de ſes amours. La métamorphoſe d'Io (*Ovid. metam. lib I.*) en génifſe ne put la ſouſtraire à la pourſuite de la déeſſe jalouſe, elle la fit garder par Argus aux cent yeux, & la rendit furieuſe en lui envoyant un taon qui la tourmentoit ſans ceſſe.

On connoît les violences auxquelles elle s'eſt portée contre Callito, qu'elle maltraita juſqu'à la prendre par les cheveux & la renverſer par terre (*Ovid. met. liv. I.* 477.) :

..... *Arreptam prenſis à fronte capillis*
Stravit humi pronam.....

Elle va porter ſes plaintes à Thétys & à l'Océan contre le maître des dieux, après qu'elle a vu placée parmi les aſtres cette même Callito qu'elle avoit changée en ourſe. (*Ibid.*) « Une autre, » leur dit-elle, règne en ma place. Eh! qui craindra déſormais d'offenſer *Junon* » ?

On croiroit que c'eſt l'ambition qui la tourmente, tandis que c'eſt la jalouſie qui la dévore ; ſes perſécutions envers la nymphe Thalie & les autres maîtreſſes de Jupiter, en ſont une preuve bien complette. Ce n'eſt donc pas non plus ſans raiſon que Callimaque donne à *Junon* l'épithète de ζηλήμων.

C'étoit par une ſuite de cette jalouſie opiniâtre qu'elle voyoit d'un mauvais œil les fruits qui réſultoient des commerces clandeſtins de Jupiter. Tous ces enfans illégitimes étoient un monument ſubſiſtant de la honte de ſon époux, qui rejailliſſoit ſur elle.

Tous ces motifs, l'intérêt que *Junon* prend aux mariages auxquels elle préſide, la naiſſance des enfans, leur éducation qu'elle protège, peut-être d'autres raiſons particulières faiſoient qu'elle s'oppoſoit de tout ſon pouvoir à la fécondité & aux couches des mortelles honorées de la protection ſpéciale de Jupiter, comme elle fit par rapport à Alcmène : ſi malgré ces précautions elle ne pouvoit réuſſir dans ſes deſſeins, malheur au nouveau né. Quoiqu'il n'eût pu prendre aucune part à tout ce qui s'étoit paſſé, ſon innocence n'étoit pas capable de le juſtifier aux yeux d'une déeſſe irritée, il étoit sûr de mériter toute ſa haine. Un poète repréſente Hercule encore en butte à cette averſion après ſon apothéoſe. De là vint l'épithète *Torva*, qui eſt donnée à *Junon* par Ovide (*Ovid. metam. lib. IV.*), & qui eſt très-bien rendue & même expliquée par celle de μανιώδες qu'on lit ailleurs.

L'indignation de la déeſſe lui faiſoit inventer toutes ſortes d'artifices ; elle n'épargnoit rien pour détruire la cauſe, ou pour anéantir les effets de pareils amours. C'eſt ainſi qu'elle envoya à Hercule, encore au berceau, deux ſerpens que cet enfant, doué dès lors d'une force extraordinaire, eut le bonheur d'étouffer.

Théocrite a exprimé par le ſeul mot de πολυμήχανος, l'eſprit artificieux de *Junon*.

Elle fut la ſeule qui ſe réjouit du malheur arrivé à la famille de Cadmus, dans la puniti n d'Actéon ſon petit-fils. La haine qu'elle avoit conçue contre Europe, lui faiſoit haïr toute ſa poſtérité.

Enfin, on connoît la méchanceté avec laquelle elle prit la figure de Béroé, nourrice de Sémelé, pour inſpirer à cette princeſſe un conſeil pernicieux.

Je ne rapporterai point les autres peines dont elle affligea les victimes de ſa jalouſie ; je ne parlerai point de Tirélias, qu'elle rendit aveugle, de la nymphe Echo, qu'elle métamorphoſa en voix, des filles de Prætus, qu'elle frappa d'une fureur utérine, ni de mille autres effets de ſa colère. Son mauvais caractère eſt aſſez connu, & il juſtifie bien les ſurnoms odieux que les poètes lui ont donnés pour peindre ce caractère vindicatif. Ils ſont puiſés dans la nature. Il n'y a jamais eu de *Junon* ; mais s'il en eût exiſté une, elle auroit ſans doute réaliſé toutes les ſuppoſitions des poètes. Il ſemble qu'Ovide ait voulu peindre la déeſſe en grand, & réunir toutes ſes autres épithètes déſavantageuſes dans celle d'*Iniqua*, dont il la qualifie. (*Metam. lib. VII.*)

Dira lues populis, ira Junonis iniqua.

Virgile s'en eſt auſſi ſervi pour exprimer les travaux que cette déeſſe ſuſcita malicieuſement à Hercule :

..... *Ut duros mille labores*
Rege ſub Euryſthæo, fatis Junonis iniqua
Pertulerit.

Junon favoriſoit avec autant de bonté les peuples qui étoient ſous ſa protection, qu'elle pourſuivoit avec acharnement ceux à qui elle étoit oppoſée. Elle aimoit les carthaginois ; Argos, Sparte, My-

cènes, Samos étoient l'objet de ſes complaiſances. Jaſon éprouva plus d'une fois les effets de ſa bienfaiſance, & elle protégea de tout ſon pouvoir l'infortunée Didon. C'eſt-là le ſeul moyen que je trouve de lever la contradiction que l'on apperçoit d'abord entre les ſurnoms odieux qui viennent d'être donnés à la déeſſe, & d'autres qui lui ſont tout-à-fait oppoſés; celui d'*Iniqua*, par exemple, & celui de *Bona* employés par le même poète. La circonſtance eſt changée, *Junon* n'eſt plus méchante, quand elle n'y a plus d'intérêt; elle donne au contraire des preuves de ſa bonté aux peuples qui l'invoquent comme leur divinité tutelaire; & c'eſt à ce titre que Didon la prie de lui être favorable (*Æneid. I. v.* 738.):

Adſit lætitiæ Bacchus dator, & bona Juno.

Nous trouvons dans les auteurs pluſieurs autres épithètes de *Junon*, dont l'interprétation eſt très-avantageuſe, & préſente en général l'idée d'une divinité bienfaiſante: telles ſont celles de χρυσή, de κλυτὴ, & de φερέσβιος.

Ovide l'appelle *Sancta*:

Sancta Jovem Juno, nata ſine matre Minerva
Officio doluit non eguiſſe ſuo

(*Faſt. lib. V. v.* 231.)

Enfin, ſur une inſcription on lit le titre de *Pia* donné à cette déeſſe. (*Grater. p. XXV. n°* 1.)

Il eſt difficile d'exprimer en notre langue le mot *Pia*, ainſi que le mot grec πιος, qui eſt formé du mot latin *Pius*, & qui eſt une des épithètes de Jupiter. On peut dire néanmoins, que toutes les fois qu'il a été donné à une divinité, c'étoit pour déſigner ſa bonté & ſa bienveillance.

L'eſtime que l'on faiſoit des grands yeux, & les ſoins que les femmes grecques avoient de les faire paroître tels, a engagé Homère à donner de grands yeux à *Junon*. (*Iliad. Δ. v.* 50.) Car c'eſt ainſi qu'on doit rendre βοῶπις par les *yeux grands* les *beaux yeux*. Héſychius l'explique de cette manière βοῶπις, μεγαλοφθαλμος, ἰνοφθαλμος, contre l'interprétation de certains ignorans, qui, pour jetter du ridicule ſur le plus grand des poètes, & ſur un auteur infiniment au-deſſus de leur capacité, ont voulu donner à ce mot un ſens tout-à-fait ignoble. A l'avantage d'avoir de grands yeux, *Junon* joignoit celui de les avoir bleus, ce qui eſt exprimé par l'épithète de γλαυκῶπις qui lui eſt donnée.

Les artiſtes qui repréſenteront *Junon*, auront donc ſoin, ſi les circonſtances le permettent, de ſe conformer à la deſcription qu'en fait Homère, & de lui donner de *grands yeux bleus*, *de beaux cheveux & des bras arrondis avec grace & d'une blancheur éclatante*, comme l'a dépeinte le poète.

On voulut déſigner ſur les médailles l'empereur ou l'impératrice vivante ſous le nom d'*Auguſtus* ou d'*Auguſta*, joint à celui d'un dieu ou d'une déeſſe, que l'on repréſentoit ſouvent avec les différentes légendes, *Apollo*, *Mars*, *Mercurius Auguſtus*. *Vénus*, *Cérès*, *Diana Minerva Auguſta*. On connoît les médailles de Commode, où cet empereur eſt repréſenté lui même avec les attributs d'Hercule, & la légende *Herculi Romano*. Les légendes *Iuno Augusta* & *Iunoni Augustæ* qu'on lit ſur beaucoup de médailles d'impératrices, doivent donc ſe rapporter à ces princeſſes. C'eſt ainſi qu'il faut auſſi expliquer une inſcription, ſur laquelle on lit: *Iunoni Augustæ*. (*Murator. inſcript. tom. I. p. XIV. n°* 8.)

On repréſentoit auſſi la déeſſe *Junon*, avec la légende *Iuno victrix*: elle eſt alors figurée de différentes manières, toujours debout & tenant une hatte de la gauche, quelquefois avec un bouclier; mais portant de la droite tantôt une palme, d'autrefois un caſque, & ſouvent tenant la patère.

Junon a été appellée Τρόπαια par Lycophron, parce qu'on lui dédioit des trophées, ainſi qu'à Jupiter, qui avoit été ſurnommé pour cette raiſon *Tropæuchas*. Et l'épithète d'ὁπλοσμια, qu'on lit dans le même auteur, eſt également relative à quelque fonction militaire de la déeſſe; elle étoit honorée ſous ce titre en Elide.

Quant à l'épithète de *Martialis*, qui eſt ſi ſouvent répétée ſur les médailles, & principalement ſur celles de Voluſien & de Trebonien Galle, elle lui a peut-être été donnée pour la même raiſon que celle de *Victrix*; car on ne la trouve que ſur des médailles. La déeſſe y eſt ordinairement repréſentée debout ou aſſiſe dans un temple de forme ronde, à deux colonnes, tenant de la droite quelque choſe d'inconnu que quelques-uns ont cru être des épis, & d'autres des tenailles, mais qui eſt néceſſairement quelqu'inſtrument militaire.

« Une déeſſe portant des tenailles, eſt, dit Winckelmann, un ſujet mythologique fort étrange; on la trouve dans la villa Borghèſe, ſur un grand autel triangulaire de matière étruſque, & elle eſt tournée vers Minerve. On pourroit croire qu'il y a eu deux Minerves, & que celle dont je parle, eſt la Minerve qui accorda (*Epigr. græc. ap. Spanhem obſ. in callim. p.* 644.) ſes faveurs à Vulcain. Mais la déeſſe avec les tenailles paroît plutôt être une *Junon*, qui, ſelon un auteur grec (*Codin. de orig. Conſtant. pag.* 44. *edit. Lugd.* 1596. 8.) du moyen âge, fut repréſentée ainſi; & cela ſe trouve encore confirmé par une médaille (*Triſtan. comment. hiſt. t. II. pag.* 668.), où on voit *Junon* aſſiſe avec des tenailles en main, & l'inſcription *Juno Martialis*. Cette déeſſe, avec la même épithète ſur des médailles, tient peut-être auſſi des

tenailles qu'on a pris pour des épis de bled plutôt que pour cet attribut si peu commun. Cette *Junon* auroit été opposée à une autre qui avoit le surnom de *Placida* (*Boissard. topogr. t. II pag.* 128.); comme il y avoit un Jupiter (*Casaub. not. in Spartian. p.* 110. *C.*) *Serenus*. L'auteur grec cité se sert du mot ψαλὶς, qui signifie aussi-bien des ciseaux de tailleur (*Closs. Cyrill.*), que de barbier (*Poll. Onom. l. X. sect. cxl.*) d'où dérive le verbe φαλίζω, *raser*; mais il paroît aussi signifier des tenailles, comme ici. (*Poll. Onom. l. IV. sect. cxxxi.*) Dans la langue latine il y a de même peu de différence entre ciseaux & tenailles (*Isid. orig. l. XX. c. XIII. p.* 1324.); plusieurs même sont d'opinion qu'il n'y en a aucune, & soutiennent que le même mot (*Charis. instit. gram. l. I. p.* 72.) signifie indifféremment l'un & l'autre; & en effet les tenailles, dans la main de *Junon*, ont été prises pour des ciseaux ».

Personne n'ignore que pour se venger de ce que Jupiter avoit produit Minerve de son cerveau, *Junon* lui fit voir qu'elle pouvoit enfanter sans son secours, & qu'elle conçut le dieu Mars par l'attouchement d'une fleur que Flore lui indiqua (*Fast. l. V. v.* 255).

L'épithète de *Martialis* peut encore convenir à *Junon* sous ce rapport, de même que l'on a donné celle de *Junonius* à Mars pour la même aventure (*Auson. Eclog. ad usum Delph. p.* 412.) :

..... *Junonie mavors*,
Ut redeas, referasque exordia prima, cieris.

Les femmes célébroient avec autant de cérémonie que les hommes le jour anniversaire de leur naissance en l'honneur de *Junon*; ceux-là étoient vêtus de blanc, & celles-ci avoient des habits rouges, ayant soin chacun de paroître devant leurs dieux tutélaires vêtus du même habillement & de la même couleur qu'ils leur supposoient. *Junon*, en cette qualité, étoit représentée sous la forme d'une jeune fille avec un manteau de pourpre, comme il paroît par ces vers de Tibulle (*Tibull. lib. IV. Eleg. ad Junonem*):

Atque purpureaque veni pellucida Palla:
Ter dea sit libo, ter dea casta mero.

Les femmes juroient aussi par leur *Junon*, comme on le voit dans Petrone (*in satyric.*) : *Junonem meam iratam habeam si meminerim, &c.*

Et Tibulle donnant des préceptes pour se garantir des enchantemens trompeurs de certaines femmes, dit que leurs plus tendres caresses, leurs discours les plus séduisans, ne doivent nullement exciter la confiance, quand même elles jureroient par leurs yeux & par leur *Junon* :

Etsi perque suos fallax juravit ocellos,
Junonemque suam.....

(*Lib. III. Eleg. XIV.*)

L'épithète caractéristique de *Junon*, présidant aux mariages, est celle de *Pronuba*. Le mariage étoit censé valide, quand on avoit imploré son assistance, & qu'on l'avoit prise à témoin des engagemens que les époux vouloient contracter. « Notre union est légitime, dit Hypsipyle à Jason (*Ovid. epist Hypsipyl. Jason.*), elle a été consacrée par la présence de *Junon*, qui préside aux mariages ».

Non sum furtim tibi cognita: Pronuba Juno
Adfuit.....

Le culte de *Junon*, surnommée *Pronuba*, étoit établi à Samos, où elle étoit adorée d'une manière particulière. La plupart des médailles de cette ville ont pour type la déesse debout en face, quelquefois au milieu d'un temple à quatre colonnes avec un grand voile, le *tutulus* sur la tête, tenant une patère de chacune de ses mains soutenues sur des appuis, & ayant pour attribut un paon à ses pieds de chaque côté.

Apulée a formé du mot grec ζυγία celui de *zygia*, qu'il emploie dans la prière de Psyché à *Junon* : *quam cunctus oriens Zygiam veneratur.* Les latins lui donnèrent le surnom de *Juga* dans le même sens : quelques auteurs ont dérivé ce mot d'un joug que l'on mettoit, selon eux, sur le col des nouveaux époux dans la cérémonie du mariage; mais leur témoignage ne paroît pas assez bien fondé.

Il est évident que l'on doit plutôt entendre ces deux passages métaphoriquement, que de leur donner un sens naturel. L'épithète de *Juga* vient donc plus vraisemblablement, comme le dit Festus, *à conjunctione maris & feminæ.* La déesse avoit un autel & étoit adorée sous ce titre (*Ol. Borrich. antiq. urb. Rom. Marlian. de urb. Rom. topogr.*) dans un lieu de la ville qui donna à la rue le nom de *vicus jugarius*.

L'union des époux à laquelle *Junon* présidoit, lui a fait donner aussi par Martianus Capella l'épithète de *Socigena* (*de nupt. Philolog.*). Les grecs lui donnèrent encore le surnom de ζυγία, *j'épouse*. Selon Tournefort (Voyag. de Levant, t. I. p. 412.) *Junon* portoit une couronne de souchet & de ces fleurs que nous appellons *immortelles*; on en couvroit une petite corbeille fort légère placée sur le haut de la tête; c'est peut-

Digitized by Google

être de-là, ajoute ce savant voyageur, que sont venues les couronnes que l'on met encore dans le Levant sur la tête des nouveaux mariés, & la mode n'en est pas entièrement passée parmi nous. Tournefort (*Athen. l.* 15 *p.* 678.) cite un passage d'Athenée où cet auteur appelle Ἡρώιον la couronne dont les peuples de Laconie ornoient *Junon*. C'est vraisemblablement pour cette raison qu'elle a été surnommée *Aulia*, épithète qui ne se trouve que dans Pausanias (*Corinth.*), & que l'on peut traduire en françois par *Junon couronnée de fleurs*. On voyoit son temple dans la ville d'Argos, à la droite & près celui de Latone.

Il suffit de faire remarquer que la conduite de la nouvelle épouse, dans la maison de son mari futur, se faisoit avec beaucoup de solemnité; & c'est de-là que vient l'expression latine *uxorem ducere*, qui signifie se *marier*. On réclamoit la protection de *Junon* pour cette cérémonie, & on invoquoit la déesse sous le nom d'*Iterduca* & de *Domiduca*. *Iterducam & Domiducam mortales puellæ debent in nuptias convocare ut earum & itinera protegas, & in optatas domos ducas.*

Dans l'intention d'éviter les enchantemens magiques & d'autres maléfices, la mariée faisoit à la porte du mari une onction avec de la graisse de loup. *Massurius*, dit Pline (*Plin. l. XXXVIII cap. IX.*) *palmam lupino adipi dedisse antiquos tradit. Ideò novas nuptas illo perungere postes solitas, ne quid mali medicamenti inferretur.* *Junon* étoit invoquée dans cette onction sous un nom qui marquoit la part que l'on croyoit qu'elle y prenoit, *Unxia*.

Il restoit encore à faire au mari une opération préalable, c'étoit de dénouer la ceinture virginale de son épouse. *Junon* n'étoit point oubliée dans ce moment critique, les jeunes filles qui en espéroient dans cette circonstance une influence favorable, l'invoquoient encore sous le nom de *Cinxia*. (*Martian. Capell. ibid.*) *Cinxiam mortales puellæ debent in nuptias convocare, ut cingulum ponentes in thalamis non relinquas.*

Junon fut en conséquence regardée comme la déesse qui présidoit aux accouchemens, au moins chez les latins; car les grecs attribuoient cet office à Diane, qu'ils nommoient pour cela Φωσφόρος. Mais Diane n'étoit pas la seule divinité admise par les grecs pour présider aux accouchemens, ils en reconnurent encore une autre qu'ils nommèrent Εἰλείθυια (*Vid. Hesiod. Theogon.*), dont on a fait quelquefois une divinité particulière, & que l'on a d'autres fois regardée comme la fille de *Junon*; Pindare (*Nem. Od. VII.*) l'invoque sous ce rapport.

Les latins confondirent cette déesse Ilythie, fille de *Junon* avec *Junon* elle-même; car le mot grec εἰλείθυια est toujours rendu par celui de *Lucina*, & on sait que ces peuples ne mettoient aucune différence entre *Junon* & Lucine, & que, selon eux, le mot de *Lucina* étoit l'épithète de celui de *Junon* (*de nat. deor. lib. II.*). *Itaque & apud græcos*, dit Cicéron, *Dianam eamque Lucinam, eamque Lucferam. Sic apud nos Junonem Lucinam in partiendo invocant.* On a pu attacher une autre idée au mot *Lucine*, & le considérer comme le nom d'une divinité particulière, à laquelle fut appartenoit la fonction d'assister les femmes dans les douleurs de l'enfantement; &, en ce cas, on auroit pris seulement le signe pour la chose signifiée.

Il peut se faire aussi, que sans rien diminuer des droits de *Junon*, on l'ait invoquée seulement sous le nom qui les indiquoit.

. . . . . *Magno*
Lucinam ad nexos partus clamore vocabam.

Nous considérons ici le mot *Lucina* comme l'épithète & un surnom de cette déesse, qui lui est donné par plusieurs auteurs & par Térence, qui introduit la courtisane Glycerium l'implorant dans les douleurs sous ce titre (*in Andr. act. III. scen. I.*):

Juno Lucina fer opem, serva me, obsecro.

Junon-Ilithie avoit un temple dans la ville d'Athènes, dont parlent Platon (*de leg.*), & Pausanias (*Paus. in Attic.*)

Le temple de *Junon*-Lucine étoit à Rome sur les esquilies, comme il paroît par un passage de Varron: *Cispius Mons . . . . . apud eum Junonis Lucinæ.*

La quantité d'*ex voto* & de monumens qui existent encore avec le titre de *Juno Lucina*, font assez voir combien étoit grande la vénération que l'on avoit pour elle en Italie. Gruter, Muratori, Reinesius & d'autres auteurs en ont publié une grande partie.

Junon-Lucine est représentée sur les médailles de la même manière à peu près que sur les monumens chargés d'inscriptions; c'est ainsi qu'on la voit sur une médaille d'or de Faustine la jeune (Cab. de M. Pellerin), où elle est assise tenant de la main droite un enfant, avec un autre qui est devant elle lui tendant les bras, de la gauche une haste, & un marche-pied sous ses pieds.

Junon étant bien reconnue pour la déesse qui présidoit aux accouchemens, il est aisé d'expliquer les autres noms relatifs à cet office qui lui ont été donnés. Le surnom de *Patulcia*, par exemple, n'est rien autre chose qu'une dépendance & une confirmation de celui de *Lucina*. L'assistance de

Digitized by Google

Junon envers les femmes enceintes étant bien conſiderée, on la chargea de tous les ſoins qui pouvoient en dépendre; on crut qu'elle ne negligeoit rien de tout ce qui tenoit à la diſpoſition phyſique des femmes pour la formation du fœtus, ſa nutrition & ſa production; c'eſt cette production à laquelle on s'imaginoit qu'elle préparoit les voies en accelerant l'accouchement, & en diminuant les douleurs, qui la fait appeller *Patulcia*, ſurnom dont l'étymologie n'eſt pas bien connue; mais qui a la même ſignification que s'il venoit du verbe *pandere: à pandendo genitales meatus.*

C'eſt toujours par une ſuite des ſecours que *Junon* procuroit aux femmes, qu'elle a été ſurnommée *Egeria; à partu egerendo*, ſelon Feſtus: & *Opigena; quòd opem præberet*, ſelon le même auteur.

Les accouchemens étant quelquefois ſuivis d'accidens fâcheux, on eut encore recours à l'aſſiſtance de *Junon*, & les femmes l'imploroient dans ces circonſtances ſous un titre qui marquoit le ſecours qu'elles en attendoient, c'eſt celui de *Fluonia*; Feſtus en donne la raiſon: *Fluoniam Junonem mulieres celebrant, quod eam ſanguinis fluorem in conceptu retinere putabant.* Ce qui ne ſouffre point d'autre interprétation.

Junon reçut les ſurnoms de *Menſalis*, de *Kalendaris* & de *Novella* pour d'autres raiſons tout-à-fait différentes. Elle fut ſurnommée *Kalendaris* dans la plus haute antiquité par les laurentes avant la fondation d'Albe, parce que ces peuples lui avoient conſacré les calendes de chaque mois, depuis le mois de mars juſqu'à celui de décembre inclufivement, de même qu'ils avoient conſacré les ides à Jupiter: *idus omnes Jovi*, dit Macrobe (*Saturn. lib. I. cap. XV.*), *ita kalendas Junoni tributas, & Varronis & Pantificalis affirmat auctoritas; quæ etiam laurentes patriis religionibus ſervant, qui & cognomen deæ ex cæremoniis addiderunt, Kalendarem Junonem vocantes, ſed & omnibus kalendis à menſe martis ad decembrem huic deæ ſupplicant.*

Ovide fait auſſi mention de cet uſage dans ſes faſtes (*Ovid. faſt. I.*):

Vendicat Auſanias Junonis cura kalendas.

Je n'inſiſterai pas davantage ſur quelques autres épithètes de *Junon*, qui ont rapport aux mariages & à leurs ſuites. Celles de *Matrona* & de *Populonia* lui ſont données par pluſieurs auteurs (*Martian. Capell. Senec. Tryphiod.*), & elle eſt ſurnommée Φατσίμβροτος, parce qu'elle étoit cenſée donner la vie aux hommes, & *Februalis* en tant qu'elle préſidoit à la cérémonie de la purification des femmes accouchées.

Voici la raiſon qui a fait donner le paon pour attribut à *Junon*, ainſi que l'aigle à Jupiter. L'iſle de Samos eſt le premier pays où l'on ait découvert des paons ſelon le témoignage d'Athénée (*Athen. lib. XIV. p. 655. Jul. Pollux*) & d'autres auteurs, & c'eſt de cette iſle qu'ils furent tranſportés dans d'autres pays; de même que les coqs le furent de la Perſe. C'eſt pourquoi Antiphane, cité par Athénée, dit qu'Héliopolis fournit des phénix, Athènes, des chouettes, l'iſle de Cypre, de belles colombes, & que l'on trouve à Samos des paons, eſpèce d'oiſeau qui l'emporte ſur tous les autres par la variété de ſes couleurs, & par l'or qui eſt répandu ſur ſes plumes. Il n'eſt donc pas étonnant que les ſamiens aient conſacré cet oiſeau à *Junon*, qu'ils prétendoient avoir pris naiſſance chez eux, qu'ils l'aient donné pour attribut à la reine des cieux, déeſſe des richeſſes, & qu'ils l'aient figuré ſur leurs monnoies. Le paon n'eſt pas le ſeul oiſeau qui ait été donné pour attribut à cette déeſſe ſelon M. de Buffon (Hiſt. des oiſeaux, in-12°. tom. II. pag. 120.): « les poëtes, dit » ce ſavant naturaliſte, ont dédié l'aigle à Jupiter, » & le duc à *Junon*; c'eſt en effet l'aigle de la » nuit, & le roi de cette tribu d'oiſeaux qui craignent la lumière du jour, & ne volent que quand » elle s'éteint ».

L'iſle de Samos paſſoit, comme nous l'avons vu, pour le lieu de la naiſſance de *Junon*. L'itinéraire d'Antonin le marque poſitivement à cet article, on y lit:

INSVLA SAMOS IN MARI AEGEO

IN HAC IVNO NATA EST.

Il n'eſt pas ſi aiſé de concilier ce que dit Pauſanias de la naiſſance de *Junon* dans l'île de Samos, avec ce que le même auteur rapporte ailleurs de ſon éducation dans la ville de Stymphale en Arcadie. (*Pauſ. Arcad.*) C'étoit une tradition parmi les peuples de ce pays que Temenus habitoit l'ancienne ville de Stymphale, qu'il y éleva *Junon*, & qu'il lui bâtit enſuite trois temples ſous différens noms ſuivant les trois états où il l'avoit vue: le premier étoit appellé le temple de *Junon* vierge, Παρθένος; le ſecond le temple de *Junon* mariée, Τελεία; & le troiſième le temple de *Junon* veuve, χήρα. Le dernier lui fut élevé lorſqu'elle demeura à Stymphale où elle s'étoit retirée après ſon divorce. (*Pauſan. Beot.*) Selon le même auteur *Junon* étoit auſſi honorée ſous les noms de Τελεία & de Νυμφευομένη à Platée en Bœotie.

On raconte qu'un jour *Junon* étant irritée contre Jupiter, ſans que l'on ſache pourquoi, s'étoit retirée en Eubée, & que Jupiter n'ayant pu la fléchir d'aucune manière vint trouver Cithéron qui régnoit alors à Platée. C'étoit l'homme le plus ſage de ſon temps; il conſeilla au dieu de faire faire une ſtatue de bois, de l'habiller en femme, de

de la promener ſur un char dans la ville, & de répandre le bruit que c'étoit Platœa, fille d'Aſopus qu'il alloit épouſer. Jupiter ſuivit ce conſeil. Auſſitôt *Junon* en étant informée ſe rend à Platée, s'approche du char, & dans ſa colère, voulant déchirer les habits de la mariée, elle s'apperçoit que c'eſt une ſtatue. Elle pardonna aiſément à Jupiter cette petite tromperie & elle ſe reconcilia avec lui. En memoire de cet évènement on célébroit dans le pays une fête appelée les *dédales*, parce qu'anciennement toutes les ſtatues de bois étoient nommées dédales.

Le culte de *Junon* dans l'Eubée n'eſt vraiſemblablement fondé ſur d'autres principes que ſur la retraite prétendue de la déeſſe dans cette iſle; encore les auteurs en parlent-ils rarement.

Il n'y a aucune ville, non-ſeulement dans la Grèce, mais encore dans le reſte du monde qui ſe ſoit ſignalée par le culte qu'elle rendoit à *Junon* d'une manière plus particulière que celle d'Argos. Homère ne fait point mention de Samos parmi les villes qu'il dit être chéries préférablement par *Junon*; il en cite trois autres principales dont la première eſt Argos. (*Iliad. S. v.* 51).

Les argiens prétendoient que la déeſſe avoit pris naiſſance chez eux, que les trois filles de la rivière Aſtérion l'avoient nourrie, & que ce fut une d'elle nommée Eubée qui donna ſon nom à la montagne ſur laquelle fut bâti le temple de *Junon* dont Eupolème, natif d'Argos, fut l'architecte. Ce temple nommé Ηραῖον étoit ſitué au pied du mont Eubée, à peu près à égale diſtance d'Argos & de Mycènes, & les peuples de l'une & de l'autre ville s'y rendoient en commun pour célébrer les fêtes de *Junon*.

Pauſanias (*Corinth.*) fait la deſcription de la ſtatue de la déeſſe telle qu'on la voyoit dans ſon temple. En y entrant, dit-il, on y voit ſur ſon trône la ſtatue de *Junon* toute d'or & d'ivoire, & d'une grandeur extraordinaire; elle porte une couronne ſur laquelle on voit en relief les graces & les heures. D'une main *Junon* tient une grenade, & de l'autre un ſceptre ſurmonté d'un coucou. Quant à la grenade c'eſt un myſtère que je paſſe ſous ſilence, continue l'hiſtorien; mais pour le coucou qui eſt au haut de ſon ſceptre, on dit que c'eſt le ſymbole de la métamorphoſe de Jupiter qui étant amoureux de la jeune déeſſe, prit la figure de cet oiſeau afin qu'elle s'en amuſât. Cet ouvrage étoit de la main de Polyclète, fameux ſculpteur d'Argos. Mycènes étoit auſſi chérie de *Junon*; néanmoins Argos avoit la prééminence, & c'eſt pour cela que les auteurs latins ont donné à *Junon* le ſurnom d'*Argiva* & quelquefois celui d'*Argolica* comme Sénèque: *& te sororem cuncta pollentis viri Argolica Juno.* Muratori a publié une inſcription ſur laquelle on lit celui d'*Argeia* qui ſignifie la même choſe;

IUNONI ARGEIAE
C. BLANDUS PROCOS.

(*Muratori, inſcript. tom. I, p. XIV, n°. 7.*)

On a pluſieurs médailles ſur leſquelles on lit, ΑΡΓΕΙΩΝ ΗΡΑ, ou ΗΡΑ ΑΡΓΕΙΑ; mais la déeſſe n'y eſt point du tout repréſentée ſuivant la deſcription de Pauſanias.

Entre les villes qui étoient ſous la protection immédiate de *Junon* (*Iliad. S. v.* 51) Homère compte auſſi celle de Sparte. Les lacédémoniens avoient pour cette déeſſe une vénération particulière, & nous liſons dans Pauſanias (*Eliac.* 2) l'épithète de lacédémonienne donnée à *Junon* Ηρα Λακεδαιμονία. Ils étoient les ſeuls des grecs qui l'honoraient ſous le titre d'Αιγοφαγος, ſurnom qui venoit du ſacrifice de chèvres qu'ils faiſoient. Ce fut Hercule, dit Pauſanias, qui lui éleva un temple, & qui le premier lui immola des chèvres, parce qu'il n'avoit trouvé aucun obſtacle de la part de la déeſſe dans ſon combat contre Hippocoon & ſes enfans. Le héros, en reconnoiſſance de ce qu'elle ne s'étoit point oppoſée à ſes deſſeins, comme elle avoit coutume de le faire, lui offrit un ſacrifice des premiers animaux qu'il trouva ſous ſa main, & c'étoit des chèvres.

Le culte de Jupiter Ammon fut tranſporté de Libye dans différens pays de la Grèce & particulièrement à Olympie, les éléens ſa ſoient des libations en ſon honneur, & il étoit invoqué dans le Prytanée. De-là vint à *Junon* ſa ſœur le ſurnom d'*Ammonienne*, non que ſon culte ait été apporté de Libye en Grèce, ainſi que celui de Jupiter; mais parce que la déeſſe ayant été honorée dans le prytanée d'Olympie où Jupiter portoit le ſurnom d'Ammon, l'on crut que *Junon* devoit porter le même nom par conformité, & parce qu'elle participoit aux mêmes honneurs. Elle fut donc nommée Ammonienne, Ηρα Αμμωνία, comme le rapporte Pauſanias. (*Eliac.* 1).

Les grecs reçurent ſur le culte des dieux quelques idées des peuples plus anciens qu'eux. Si l'on en croit Strabon (*lib. V, p.* 166) ils donnèrent le nom de *Junon* ou plutôt de Ηρα à la déeſſe que les étruſques nommoient *Cupra*, Την Ηραν ταυτην Κυπραν καλουσι. Nous n'avons point aſſez de détails ſur la religion de ces derniers peuples pour ſavoir quelle idée ils ſe formoient de cette déeſſe. On ſait ſeulement qu'il y avoit dans le Picenum une ville maritime du nom de *Cupra*, dans laquelle Strabon dit qu'étoit bâti le temple de la déeſſe qui portoit ce nom. Le mot *Cupra* ne devroit pas être par conſéquent regardé comme un ſurnom de *Junon*; mais comme un ſynonime employé chez les étruſques pour exprimer la déeſſe que les grecs nommoient Ηρα; de même que les

ſyriens employoient celui de Marnas, & les égyptiens celui de Sérapis pour déſigner la divinité que les grecs nommoient Ζεὺς & les latins Jupiter.

Il y a également diverſité d'opinion ſur l'étimologie du ſurnom de *Lacinia* ſous lequel *Junon* étoit adorée en Italie & ſur l'occaſion de la fondation du temple. Les uns diſent (*Servius in Æneid. lib. III, v.* 552) que le roi Lacinius le fit bâtir en l'honneur de *Junon*, parce qu'elle haiſſoit Hercule, qu'il n'avoit pas voulu recevoir chez lui. D'autres diſent que c'eſt au contraire Hercule qui l'a bâti en l'honneur de la déeſſe qu'il ſurnomma *Lacinia*, après avoir fait une punition exemplaire du voleur Lacinius. Le ſentiment qui me paroît le plus vraiſemblable eſt celui qui dérive l'épithète *Lacinia* du Promontoire *Lacinium* dans la partie de l'Italie nommée le Brurium; ce qui juſtifieroit auſſi Tite-Live contre Valere Maxime dans la poſition que le premier donne du temple de *Junon* lacinienne près de Croſone.

Aucune ville du Latium ne ſignala autant ſon zèle & ſon reſpect envers *Junon* que celle de *Lanuvium*. On ignore quel fut le fondateur du temple qui la rendit ſi illuſtre; on ſoupçonne néanmoins qu'il étoit auſſi ancien que la ville même; & comme l'époque de la fondation de Lanuvium eſt incertaine, celle du temple de la déeſſe n'eſt pas plus connue. On pourroit peut-être la rapporter à Diomède originaire de Grèce. Quelques-uns ont cru qu'il avoit conſacré dans cette ville un temple à *Junon* ſous le titre de *Soſpita*, parce qu'il y étoit abordé heureuſement, après avoir eſſuyé mille dangers ſur mer & de la part de tous les peuples par les pays deſquels il avoit été obligé de paſſer. Au dedans du temple on voyoit la ſtatue de la déeſſe repréſentée d'un jeune âge & d'une figure très-agréable avec un habillement particulier. Elle étoit debout, la tête couverte d'une peau de chèvre avec ſes cornes, armée d'une haſte, tenant de l'autre main un bouclier, & ſa chauſſure étoit recourbée pardevant à peu près comme nos patins. On ne peut rien ajouter à la deſcription qu'en fait Cicéron. (*Cicer. de nat. deor. lib. I, c.* 29). Elle paroît ainſi ſur pluſieurs médailles conſulaires & impériales. Une inſcription trouvée dans ſes ruines à Lanuvium, & publiée par Spanheim (*de præſt. & uſu p.* 83 *Fabreti. c.* 9) nous apprend que Jupiter étoit adoré dans le même temple ſous le titre de *ſiſpes* ou de *ſoſpes*.

Les romains & les latins firent alliance ſous le conſulat de L. Furius Camillus & de C. Mænius; c'eſt alors que la coutume fut établie, que dès que les conſuls romains entroient en charge, entr'autres cérémonies auxquelles ils étoient obligés, ils iroient offrir des ſacrifices à *Junon* ſurnommée *ſoſpita* dans ſon temple de Lanuvium; ce que Cicéron exprime très-clairement (*Pro Murena*) quand il dit: *nolite à ſacris patriis Junonis ſoſpitæ, cui omnes conſules facere neceſſe eſt domeſticum & ſuum conſulem potiſſimum avellere.*

On connoît une autre épithète de *Junon* qui ſignifie à peu près la même choſe & que l'on peut regarder comme ſynonime de *ſoſpita*, c'eſt celle de *conſervatrix* qu'on lit ſur une médaille de Julia Mamæa, au revers de laquelle la déeſſe eſt aſſiſe (*Harduin, ſol. p.* 820) ayant le paon à ſes pieds avec la légende *IUNO CONSERVATRIX*, & ſur une de Salonine au revers de laquelle *Junon* paroît debout tenant de la droite une patère & de la gauche une haſte (*Band. p.* 252), avec le paon à ſes pieds & la légende *IVNO CONSERVAT.*

Cette épithète ſe lit auſſi ſur une inſcription avec celle de *placida*, & elle paroît bien ici ſe rapporter au ſecours qu'elle accordoit aux femmes dans les accouchemens & aux ſuites facheuſes dont elle les préſervoit (*Gruter xxv, n°.* 2).

Que les ſabins aient emprunté de leurs voiſins le culte de *Junon*, ou qu'ils le lui aient déféré d'eux-mêmes; il n'en eſt pas moins certain que la déeſſe étoit en grande vénération chez ces peuples. Ils l'honoroient ſous le titre de *curis* ou *quiris* ſurnom que quelques auteurs & entr'autres Plutarque (*Quæſt. rom.*) ont cru formé d'un terme de la langue des ſabins qui ſignifioit une haſte, d'où ils prétendent auſſi que le dieu Mars a été appelé Quirinus. Cette étimologie pourroit bien avoir quelque fondement. (On connoît une inſcription ſur laquelle le titre de *Quiris* eſt donné à Junon). Mais il paroît plus vraiſemblable que ſi elle a été adorée ſous ce titre par les ſabins, comme il y a lieu de le croire, elle tiroit plutôt ce nom de la ville capitale de ces peuples qui s'appelloit Κυρὶς, & que le véritable ſurnom de la déeſſe étoit Κυρῖτις. C'eſt ce qu'Etienne (*Stephan. de urbib.*) fait entendre par l'explication qu'il en donne à ce mot.

D'où l'on peut conclure que les ſurnoms de *Curis* & de *Quiris* ne ſont que des diminutifs ou des orthographes variées de celui de Κυρῖτις, & que ſon origine eſt Κυρὶς, nom de la métropole des ſabins.

Quant au ſurnom *Feronia*, Strabon dit qu'au pied du mont Storacte étoit une ville nommée *Feronia*, & qu'on y adoroit une déeſſe du même nom. Ce pays étant limitrophe de celui des ſabins qui honoroient déjà *Junon* ſous le nom de *Curis*, & qui avoient un temple conſacré à la déeſſe *Feronia*, lequel leur étoit commun avec les latins, cette déeſſe pourroit bien être *Junon*; ou plutôt le mot de *Feronia* ſeroit un ſurnom de *Junon* qu'on auroit

Digitized by Google

employé ſeul, comme on fit ailleurs celui de *Lucina*.

Junon fut honorée à Rome ſous les noms de *Sororia* ou de vengeteſſe des ſœurs relativement au crime d'Horace, & de *Moneta*, c'eſt-à-dire, de la donneuſe d'avis. Il y avoit un temple de *Junon* ſur le capitole, avant que Camille le fils eût voué le temple de *Junon Moneta*; ou bien il faudroit dire qu'il voua ſeulement un temple à *Junon*, & que dans la ſuite cette déeſſe reçut le ſurnom de *Moneta*, à cauſe de l'avis qu'elle donna dans ce temple, de ſacrifier une truie pleine, afin de faire ceſſer un tremblement de terre.

Suidas donne une origine différente au temple qui fut bâti par les romains à *Junon*, & une autre étymologie du ſurnom de *Moneta*. Les romains, dit cet auteur, manquant d'argent dans la guerre contre Pyrrhus & les tarentins, firent un vœu à *Junon*; la déeſſe leur répondit que ſi pour défendre leur droit, ils combattoient avec courage, l'argent ne leur manqueroit point. Sur quoi les romains ayant obtenu le ſuccès, ils honorèrent *Junon* ſous le titre de *Moneta*, & ils ordonnèrent que déſormais on frapperoit la monnoie dans ſon temple. C'étoit en effet près de ce temple qu'étoient les maiſons des monétaires appellés *triumviri*.

Il a des auteurs qui dérivent le nom latin de *Junon à Juvando*, *quaſi Juvaret*. En la conſidérant comme l'air qui donne le mouvement & la vie aux hommes, ou bien ſous le rapport du ſecours qu'elle procure aux femmes dans les douleurs de l'enfantement, cette étymologie eſt également raiſonnable. Je ne crois cependant pas qu'elle ſoit bien ſûre; & ſi l'on veut dériver le mot *Juno* du verbe *Juvare*, ſeulement parce que l'un & l'autre commencent par la même ſyllabe, j'aimerois mieux le dériver de celui de Jupiter qui ne vient pas lui-même de *Juvare*. Il ſemble que le nom Ἥρα, qui doit venir de la même racine que Ἥρως, étoit un ancien ſynonime de δέσποινα, *dame* ou *maîtreſſe*, titre d'honneur de pluſieurs divinités grecques.

Le paon, l'oiſeau favori de *Junon*, ne ſe trouve jamais auprès d'aucune autre déeſſe. L'épervier & l'oiſon lui étoient auſſi conſacrés, & accompagnent quelquefois ſes ſtatues. On ne lui ſacrifioit point de vaches, parce que dans la guerre des géans contre les dieux, *Junon* s'étoit cachée en Égypte ſous la figure d'une vache. Le dictame, le pavot & la grenade étoient les plantes que les grecs lui offroient, & dont ils ornoient ſes autels & ſes images. La victime la plus ordinaire qu'on lui immoloit, étoit l'agneau femelle: cependant au premier jour de chaque mois on lui immoloit à Rome une truie.

Panfile & Alcman, deux anciens poëtes cités par Athénée, diſent qu'à Sparte on voyoit *Junon* coëffée avec le πολὸς, tel que Cérès le porte ordinairement.

Elle paroît ainſi coëffée ſur une médaille des argiens, publiée par Haym.

Junon, indépendamment de ſon *diadême* relevé en pointe au milieu, eſt reconnoiſſable ſur les monumens à ſes grands yeux & à ſa bouche impérieuſe: traits qui caractériſent ſi bien cette déeſſe, qu'on l'a reconnue à un ſimple profil qui étoit reſté d'une tête de femme, débris d'un bas-relief du cabinet de Strozzi. La plus belle tête de cette déeſſe, de grandeur coloſſale, ſe trouve à la villa Ludoviſi; on voit au même lieu une tête plus petite de la même déeſſe qui mérite d'occuper le ſecond rang. Mais la plus belle ſtatue que nous ayons de cette divinité, eſt celle du palais Barberini.

Par rapport à l'air qu'elle déſigne, *Junon* peut être repréſentée vêtue de bleu-céleſte; quoique Martianus Capella (*lib. I. pag.* 19.) la faſſe paroître couverte d'un voile blanc.

Junon-nourrice eſt une belle ſtatue du Muſéum Pio-Clementin, qui a été publiée par Winckelmann. Il a cru reconnoître Hercule dans l'enfant qu'elle allaite, trompée par Jupiter, ſelon Pauſanias, ou perſuadée par Pallas, ſelon Tzetzès. Mais M. Viſconti, éditeur de ce Muſéum, dit que cet enfant eſt Mars, dont *Junon* fut mère ſans le ſecours d'aucun homme, & par la vertu ſeule d'une fleur.

Junon paroît dans la même attitude, & de plus tenant cette fleur, ſur une médaille de bronze de Mammée.

Elle tient quelquefois par la même raiſon une fleur de lys, plante qu'elle aimoit beaucoup, ſelon Clément d'Alexandrie. (*Pædagog. l. II. c. VIII.*)

Voici les pierres gravées de la collection de Stoſch, qui ſont relatives à *Junon*.

Une pâte antique. Tête de *Junon* voilée, comme Veſta. On la voit ſur un bas-relief (*Bartoli admiranda tom. XXVII.*), à Rome, avec un voile qui lui couvre entiérement le viſage. Muratori croit (*Inſcr. tom. I. p.* 28.) que la tête de *Junon* voilée ſignifie l'air, dont elle étoit l'image.

Sur une cornaline, *Junon* debout, avec des cornes ſur la tête, & la peau de chèvre dans la main gauche: avec ces attributs elle eſt appellée *Siſpita* ou *Soſpita*. On voit *Junon* avec des cornes ſur pluſieurs médailles romaines.

Sur une pâte de verre, *Junon* aſſiſe ſur un trône, ſur le doſſier duquel on voit d'un côté la tête d'Apollon, avec des rayons repréſentant le ſoleil, & de l'autre côté Diane, avec le croiſſant repré-

ſentant la lune. Autour de la tête de *Junon* ſont les ſept planètes.

Sur une pâte de verre, *Junon* portée ſur une aigle, & ſon voile flottant autour de la tête, forme un cercle, dans lequel on voit les ſept planètes.

Sur une cornaline, *Junon* nue portée ſur une aigle, tenant un ſceptre à la main droite.

Sur un jaſpe rouge, Jupiter & *Junon* debout. Autour de *Junon* eſt un voile tout parſemé d'étoiles. On la voit avec un voile ſemblable ſur une médaille de Samos. (*Spanheim Obſ. in Callim.*) L'étoile de *Junon* étoit appellée φωσφόρος, comme celle de Vénus.

Sur une cornaline, le paon de *Junon*.

JUNON-*Mephitis*. *Voyez* MEPHITIS.

JUNONALES ou JUNONIES, fêtes romaines en l'honneur de Junon, dont Ovide ne parle point dans ſes faſtes, & qui eſt cependant décrite fort particuliérement par Tite-Live. (*Décade III, liv. VII.*)

Cette fête fut inſtituée à l'occaſion de certains prodiges qui parurent en Italie; ce qui fit que les pontifes ordonnèrent que vingt-ſept jeunes filles, diviſées en trois bandes, iroient par la ville en chantant un cantique compoſé par le poëte Livius; mais il arriva que comme elles l'apprenoient par cœur, dans le temple de Jupiter-Stator, la foudre tomba ſur celui de Junon-reine, au mont Aventin.

A la nouvelle de cet événement, les devins ayant été conſultés, répondirent que ce dernier prodige regardoit les dames romaines, qui devoient appaiſer la ſœur de Jupiter par des offrandes & des ſacrifices. Elles achetèrent donc un baſſin d'or, qu'elles allèrent offrir à Junon ſur le mont Aventin: enſuite les décemvirs aſſignèrent un jour pour un ſervice ſolemnel, qui fut ainſi ordonné: « on conduiſit deux vaches blanches du temple d'Apollon dans la ville, par la porte Carmentale: on porta deux images de Junon-reine, faites de bois de cyprès: enſuite marchoient 27 jeunes filles, vêtues de robes traînantes, & chantant une hymne en l'honneur de la déeſſe. Les décemvirs ſuivoient couronnés de laurier, & ayant la robe bordée de pourpre. Cette pompe, après avoir fait une pauſe dans la grande place de Rome, où les 27 jeunes filles exécutèrent la danſe de leur hymne; la proceſſion continua ſa route, & ſe rendit, ſans s'arrêter, au temple de Junon-reine; les victimes furent immolées par les décemvirs, & les images de cyprès furent placées dans le temple de la diviniré. (D. J.)

JUNONIGENA, ſurnom de Vulcain, fils de Junon.

JUNONIUS, ſurnom donné à Janus, parce que c'eſt lui qui introduiſit en Italie le culte de Junon, d'où il fut auſſi appellé fils de cette déeſſe.

JUNONS, au pluriel: on appelloit ainſi les génies particuliers des femmes. Chaque femme avoit ſa Junon, comme chaque homme avoit ſon génie. Nous trouvons pluſieurs exemples de ces *Junons*, génies des femmes, dans les inſcriptions anciennes qu'on a recueillies; & pour n'en citer qu'un exemple, dans un monument conſacré à *Junia Torquata*, l'inſcription porte: *à la Junon de Junia Torquata céleſte patrone.* Enfin, les femmes juroient par leurs *Junons*, comme les hommes par leurs génies.

On voit dans Muratori (17. 1. & 7.) des inſcriptions qui s'adreſſent aux *Junons*, *Junonibus*, &c. *Voyez* JUNON.

JUPITER des égyptiens. *V.* AMMON.

JUPITER, fils de Saturne & de Rhéa. Son premier nom étoit *Jon*. Il auroit été dévoré par ſon père dès ſa naiſſance, dit la fable, ſi ſa mère, au lieu de l'enfant, n'eût donné à celui-ci une pierre qu'il engloutit auſſi-rôt. Saturne faiſoit ce traitement à tous ſes enfans, parce que le ciel & la terre lui avoient prédit que l'un d'eux lui ôteroit l'empire. Rhéa, pour ſauver l'enfant dont elle étoit enceinte, ſe retira en Crète, où elle accoucha dans un antre appellé Dicté, & donna l'enfant à nourrir aux curètes & aux nymphes *Méliſſes*, qui le firent allaiter par la chèvre *Amalthée*. Les curètes ſe tenoient dans l'antre, armés de piques & de boucliers qu'ils faiſoient retentir de peur que Saturne n'entendit la voix de l'enfant. *Voyez* ADAMANTHEE, AIGLE, AMALTHEE, CELME, COLOMBES, CURÈTES, LYCEUS, MÉLISSES.

Quand *Jupiter* fut devenu grand, il commença, ſuivant le conſeil de Métis, par donner à ſon père un breuvage qui lui fit vomir premièrement la pierre qu'il avoit avalée, & enſuite tous ſes enfans qu'il avoit dévorés. Alors, aidé de ſes frères, il attaqua Saturne & les titans; le parti de Saturne fit une aſſez longue réſiſtance puiſqu'il ne ſuccomba qu'après une guerre de dix ans. Ce fut au bout de ce temps que la terre prédit à Jupiter qu'il remporteroit la victoire s'il pouvoit délivrer ceux qui étoient renfermés dans le tartare. Il l'entreprit & en vint à bout. *Voyez* CAMPE. Alors les cyclopes donnèrent à *Jupiter* le tonnerre, les éclairs & la foudre; & avec ces armes il vainquit les titans & les enferma dans le tartare. Il partagea enſuite l'empire du monde avec ſes frères; il donna la mer à Neptune, les enfers à Pluton, & ſe réſerva l'empire du ciel & de la terre. A la guerre des titans, ſuccéda quelque temps après celle des géans. *Voyez* GEANS. *Jupiter* ne fut plus depuis troublé dans ſon empire, & jouit tran-

Digitized by Google

quillement du titre de maître & de père des dieux. Chef de la nature & le souverain législateur du ciel & de la terre, *Jupiter* cependant se rendit coupable des crimes les plus atroces & les plus honteux. Outre qu'il détrôna son père, le mutila & le précipita dans le tartare chargé de chaînes, il commit des incestes avec ses sœurs, avec ses filles & avec ses tantes; il voulut même violer sa mère; il enleva le beau Ganymède dont il étoit le trésorier, & le fit son échanson pour l'avoir toujours auprès de lui. Il séduisit un grand nombre de filles & de femmes; & pour réussir il prenoit les figures de toutes sortes de bêtes, & même d'êtres inanimés. Les mensonges, les parjures & en général toutes les actions contraires à l'équité, & aux lois naturelles, lui étoient familières. On est allé jusqu'à dire qu'il dévora une de ses femmes. Il seroit trop long d'entrer dans le détail de toutes ces abominations, nous allons indiquer celles qui sont les plus intéressantes pour la connoissance de la mythologie. On a dit à l'article de Junon qu'il l'avoit séduite avant de contracter avec elle son incestueux mariage. Après ce mariage il viola Cérès son autre sœur & en eut Proserpine, qu'il déshonora aussi dès qu'elle fut en âge de donner de l'amour. *Voyez* CÉRÈS, PROSERPINE. De Latone sa troisième sœur il eut Apollon & Diane. *Voyez* LATONE. Il eut de Thémis sa tante, quinze enfans, les douze heures & les trois parques. *Voy.* THÉMIS. De Dioné son autre tante, il eut la belle Vénus dont les charmes ne manquèrent pas de faire impression sur le cœur de son père. *Voy.* DIONÉ, VENUS. Il avoit dévoré Métis sa première femme. *Voy.* METIS. Il vit un jour sa mère endormie, en devint amoureux & voulut la surprendre: elle s'éveilla, mais sa résistance auroit été vaine, si l'ardeur de son fils ne s'étoit évaporée par les efforts qu'il faisoit; une pierre devint grosse de ses vains efforts, & en accoucha au bout de dix mois.

Jupiter fut marié sept fois selon Hésiode: il épousa successivement Métis, Thémis, Eurinomé, Cérès, Mnémosine, Latone, & Junon qui fut la dernière de ses femmes. Il eut un bien plus grand nombre de maîtresses, & des unes & des autres naquirent un grand nombre d'enfans, qui ont presque tous été mis au rang des dieux & des demi-dieux. Il eut de Léda, Castor & Pollux; d'Europe, Minos, Rhadamante, Sarpédon & Carnes; de Calysto, Arcas; de Niobé, Pélasgus; de Laodamie, fille de Bellérophon, Sarpédon & Argus; d'Alcmène, Hercule; d'Antiope, Amphion & Zéthus; de Danaé, Persée; d'Iodame, Deucalion; de Carné, Britomarté; d'une des Sithnides, Mégire; de Prothogénie, Ethlie & Memphis; de Thorédie, Arcésilas; d'Ota, Colax; de Cyrno, Cyrne; d'Electre, Dardanus; de Thalie, les Palices; de Garamanthis, Hyatbis, Phile, Pilumnus & Picumnus; de Cérès, Proserpine; de Mnémosine, les neuf muses; de Maïa, Mercure; de Sémélé, Bacchus; de Dioné, Vénus; de Métis, Minerve; de Latone, Apollon & Diane; d'Hybris, le dieu Pan; de Thémis, les Heures & les Parques; enfin de Junon, Mars, Vulcain, Angelo & Lucine. Alcmène fut la dernière mortelle à laquelle ce dieu rendit des soins, comme Niobé avoit été la première. *Voyez* ALCMÈNE.

Jupiter tenoit le premier rang parmi les divinités: on l'appelloit le père & le souverain des dieux & des hommes. Un jour que les dieux murmuroient & sembloient vouloir se soulever; il leur dit qu'il les enleveroit tous avec le globe de la terre & de la mer. Les autres dieux n'étoient point persuadés qu'il eût tant de force: ils croyoient seulement que dans les combats d'un à un il auroit l'avantage. Sa menace parut même ridicule à Mars, qui se souvenoit qu'il n'y avoit pas long-temps que Neptune, Junon & Minerve, ayant entrepris de se saisir de *Jupiter*, & de le lier, le remplirent de frayeur, & l'eussent effectivement enchaîné, si Thétys n'eût eu pitié de lui, & n'eût appellé à son secours les cent bras de Briarée. *Voy.* BRIARÉE.

Son culte a toujours été le plus solemnel & le plus universellement répandu. Il eut trois fameux oracles, celui de *Dodone*, celui de *Lybie*, & celui de *Trophonius*. Les victimes les plus ordinaires qu'on offroit à ce dieu, étoient la chèvre, la brebis & le taureau blanc, dont on avoit soin de dorer les cornes. Souvent sans aucune victime on lui offroit de la farine, du sel & de l'encens; mais on ne lui sacrifioit pas de victimes humaines. L'exemple seul de Lycaon, qui, selon Pausanias, lui immola un enfant, ou, selon Ovide, un prisonnier de guerre, ne fut pas suivi: & le prince, par son horrible sacrifice, s'attira l'indignation de toute la terre; l'aversion de ce dieu pour ces sortes de sacrifices, n'étoit cependant pas générale. Un des temples de *Jupiter* les plus renommés, étoit celui du mont Lycée dans l'Arcadie. Suivant la tradition du pays il avoit été élevé sur cette montagne, par trois nymphes, dont l'une donna son nom à une fontaine qui avoit une propriété merveilleuse; car lorsqu'une longue sécheresse desséchoit les biens de la terre, le prêtre de Jupiter n'avoit qu'à jetter une branche de chêne sur l'eau de cette fontaine, après avoir fait certaines cérémonies & certains sacrifices, il survenoit à l'instant une pluie abondante. *Voyez* LYCEUS.

Proche du temple étoit une cour consacrée à ce dieu, dans laquelle les hommes & les bêtes qui y entroient ne faisoient point d'ombre; & quiconque osoit y mettre le pied, mouroit nécessairement dans l'année. Arcas y ayant poursuivi sa mère changée en ours, ils auroient tué & l'autre subi cette loi rigoureuse, si *Jupiter* ne les eût enlevés pour en

faite des conſtellations. *Voy.* ARCAS, CALYSTO. Les victimes que l'on immoloit ordinairement dans ce temple, étoient des enfans; & ceux qui avoient la témerité de manger de la victime, étoient métamorphoſés en loups. *Voyez* DEMÆNÈTE. Parmi les arbres, le chêne & l'olivier lui étoient conſacrés. Perſonne n'honoroit ce dieu plus particuliérement & plus chaſtement, dit Cicéron, que les dames romaines.

Les philoſophes & les hiſtoriens ont parlé de ce dieu bien différemment que les poëtes. Les premiers ne prennent Jupiter que pour l'air le plus pur, ou l'æther, comme Junon, pour l'air groſſier qui nous environne. Ceux qui en parlent ſelon l'hiſtoire, prétendent qu'il y a eu pluſieurs *Jupiters*. Cicéron dit que de ſon temps on en reconnoiſſoit trois: « il y en a deux de l'Arcadie, dit-il, l'un » fils de l'Æther, & père de Proſerpine & de » Bacchus; l'autre, fils du Ciel, & père de Mi» nerve; un troiſième, né de Saturne dans l'iſle de » Crète, où l'on fait voir ſon tombeau »; parmi les deux *Jupiters* d'Arcadie, il y en avoit un très-ancien. Né de parens obſcurs, il s'éleva, ſe fit connoître par ſes talens, & par le ſoin qu'il prit de polir l'eſprit des arcadiens, qui menoient alors une vie ſauvage, vivant dans leurs forêts, uniquement occupés de la chaſſe. Ce *Jupiter* leur donna des loix, & leur apprit à honorer les dieux. Les arcadiens pleins de reconnoiſſance, le mirent lui-même au nombre des dieux, & pour cacher ſon origine, ils dirent qu'il étoit fils de l'Æther ou du Ciel. Mais ce n'étoit pas là le plus ancien de ceux qui avoient porté le nom de *Jupiter*. Le premier de tous, eſt le *Jupiter*-Ammon des lybiens; enſuite le *Jupiter*-Sérapis des égyptiens; le *Jupiter*-Bélus des aſſyriens; le *Jupiter*-Célus des anciens perſes; le *Jupiter* de Thèbes en Egypte; le *Jupiter*-Pappée des ſcythes; le *Jupiter*-Aſſabinus des éthiopiens, le *Jupiter*-Taranus des gaulois; le *Jupiter*-Apis, roi d'Argos, petit fils d'Inachus; le *Jupiter*-Aſtérius, roi de Crète, qui enleva Europe, & fut père de Minos; le *Jupiter*, père de Dardanus; le *Jupiter*-Proëtus, oncle de Danaë; le *Jupiter*-Tantale, qui enleva Ganymède; enfin, le *Jupiter*, père d'Hercule & des Dioſcures, qui vivoit ſoixante ou quatre-vingts ans environ avant le ſiège de Troie, &c., ſans compter tant de prêtres de ce dieu, qui ſéduiſoient les femmes, & rejettoient leur crime ſur *Jupiter*. D'où il paroît qu'on a réuni ſous une ſeule perſonne les actions de pluſieurs princes de ce nom, dont le plus célèbre a été le *Jupiter* de Crète.

Les loix de *Jupiter* paſſèrent pour être les plus modérées de toutes; il fut auſſi le modérateur de l'Olympe, le juſte par excellence; l'empire lui fut dévolu. (Les juifs appelloient la planète de *Jupiter*, *Tſedek* le juſte.) Il détrôna le vieux & pareſſeux Saturne. Celui ci, à cauſe de ſa lenteur & de ſon éloignement, paſſa pour n'avoir qu'une influence froide. Il fut repréſenté comme un vieillard pareſſeux & glacé, qui avoit perdu ſes forces, & qui ſe traînoit avec peine.

Ultima ſorte ſenex loca poſſidet: ultimus auras
Ambit, & æterno contriſtat frigore terras.
Nigra ſeni facies, tardus gradus, horrida barba,
Et cani crines, & membra effœta ſenectâ.

(*Jov. Pontanus, de ſtellis, l. I.*)

Pauſanias parlant du partage du monde entre *Jupiter* & ſes deux frères, prétend que c'eſt *Jupiter* qui repréſentoit le dieu-ſouverain, qui gouvernoit en même temps le ciel, la terre & les enfers ſous trois différens noms. En parlant d'une ſtatue de *Jupiter*, qui étoit à Argos, dans un temple de Minerve, il dit: « cette ſtatue avoit deux yeux, » comme la nature les a placés aux hommes, & » un troiſième au milieu du front..... On peut » raiſonnablement conjecturer que *Jupiter* a été ainſi » repréſenté avec trois yeux, pour ſignifier qu'il » régna premiérement dans le ciel, comme tout » le monde en convient; ſecondement dans les » enfers: car le dieu qui, ſuivant la fable, tient » ſon empire dans ces lieux ſouterrains, eſt auſſi » appellé *Jupiter* par Homère (*Ζεὺς καταχθόνιος*, » *Jupiter infernal*); troiſiémement enfin ſur les » mers, comme le témoigne Eſchile. Quiconque » a donc fait cette ſtatue, je crois qu'il lui a donné » trois yeux, pour faire entendre qu'un ſeul & » même dieu gouverne les trois parties du monde, » que les autres d'ſſent être tombées en partage à » trois divinités différentes ». Tacite appelle auſſi Pluton *Jupiter-Dis*.

L'explication des différens ſurnoms de Jupiter, *remplettera ſon hiſtoire; elle eſt tirée d'une diſſertation de M. le Blond, qui remporta le prix de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, en* 1770.

SURNOMS GÉNÉRAUX DE JUPITER.

Cicéron, Sénèque, Apulée & d'autres auteurs dérivent le nom de *Jupiter* du verbe latin *juvare*, *à juvando, quòd juvet*; mais le nom ancien de *Jupiter* étoit JOVIS, comme on le voit par les médailles: IOVIS CVSTOS, IOVIS AXVR. (*Mém. de l'Acad. tom. III. pag.* 242.) Sur un monument antique, trouvé dans les fondemens de l'égliſe cathédrale de Paris, on voit la repréſentation & le nom de pluſieurs divinités rangées en cet ordre: *Vulcanus, Jovis, Eſus, Caſtor*, &c. Le même nom ſe trouve dans un diſtique où le poëte Ennius raſſemble les noms des douze grands dieux:

Juno, Veſta, Minerva, Ceres, Diana, Venus, Mars.
Mercurius, Jovis, Neptunus, Vulcanus, Apollo.

Digitized by Google

Or, le nom de *Jovis* ne paroît point dériver de *juvans*. D'ailleurs le surnom d'*Opitulus*, qui, selon St. Augustin (*de civ. Dei.*) avoit été donné à ce dieu, auroit été un pléonasme, si le mot *Jupiter* avoit signifié *juvans pater*. D'autres ont cru qu'il venoit du mot hébreu, qui exprimoit le nom de dieu par excellence chez les hébreux. Ce nom se prononçant *Jéhovah*, le mot *Jovis* a pu en être formé par gradation; on y ajouta le mot *pater*, ainsi qu'à d'autres noms de dieux. Nous ne rapportons cette étymologie que pour montrer l'abus qu'ont fait de l'érudition les savans étymologistes.

Le culte des divinités topiques n'excluoit pas celui d'un dieu qui étoit toujours regardé comme le plus grand & le premier de tous; c'est pourquoi le culte de *Jupiter* & celui de Minerve furent communs dans Athènes (*Pausan. Att.*); & l'on voit plusieurs monumens de cette ville où *Jupiter* & Minerve sont réunis. D'ailleurs les athéniens croyoient être le premier peuple de la Grèce, que *Jupiter* eût honoré de sa visite en quittant le lieu de sa naissance; c'étoit donc encore une raison de plus de l'honorer d'une façon particulière. Aussi *Jupiter* y fut surnommé Πατρῶος, ainsi qu'Apollon (*Schol. Aristoph.*), parce qu'ils se vantoient d'être les premiers qui eussent reçu ces dieux & qui leur eussent offert des sacrifices.

Ils l'adorèrent aussi sous le titre de Πολιεὺς, c'est-à-dire protecteur de la ville, comme l'indique l'étymologie du mot. Les grecs croyoient que la garde de toutes les villes en général étoit confiée à Minerve, qui est appellée pour cela par Homère ἐρύσπτολις, *custos urbium*; mais ils attribuoient aussi le même office à *Jupiter*, qu'ils nommèrent de là πολιεύς. On voyoit à Athènes la statue de ce dieu, qui étoit un ouvrage de Léocharès.

Un autel de *Jupiter*, exposé à l'air dans une enceinte fermée par une espèce de balustrade, qui s'appelloit en grec ἕρκος, a fait naître le surnom ἑρκεῖος donné à *Jupiter*, que l'on honoroit comme le gardien des maisons des grands, où se trouvoit ordinairement cet autel. Ce dieu étoit chargé en Grece du même office que les dieux Pénates chez les romains. La belle description que fait Virgile de l'autel élevé dans le palais de Priam, convient très-bien à un autel de *Jupiter-Hercéus*.

Il y avoit plusieurs édifices publics à Athènes, où *Jupiter* étoit adoré sous un titre particulier. On voyoit dans le tenat des cinq cens la statue de ce dieu, qui étoit surnommé βουλαῖος, parce qu'il passoit pour présider aux conseils.

C'est pour la même raison que le surnom de μητιέτης lui est donné dans Hésiode & les autres poëtes. Quoique l'épithète d'ἀγοραῖος puisse signifier le dieu qui préside au marché, à la place publique, elle signifie aussi le dieu qui preside au bureau & aux assemblées judiciaires.

L'épithète κτήσιος donnée à Mercure, signifie le dieu propice à ceux qui sont avides du gain; mais ce surnom donné à *Jupiter*, marque le maître des richesses, des patrimoines, & le protecteur de toutes sortes de possessions. C'étoit la coutume d'élever des statues à ce dieu près du trésor public des villes. On lui en avoit érigé une dans celui d'Athènes; & les myrrhinusiens l'honoroient particuliérement.

Le Pirée étant l'entrepôt du commerce de la ville, & par conséquent de toutes les richesses qui se répandoient dans le pays, devoit être naturellement sous la protection de *Jupiter*. *Ctésius*, & il y étoit en effet, comme nous l'apprend un passage d'Antiphon. (*Orat. in Novere.*) Plaute le nomme *Opulentus*; & ce fut lui vraisemblablement que les grecs désignèrent par l'autre surnom de πλούσιος. Selon Pausanias (*Pausan. Lacon.*), en sortant d'Amiclès, en dirigeant sa route vers Térapné, & avant que de passer l'Eurotas, on découvroit un temple de *Jupiter*-le-riche, πλούσιος. Il étoit à quelque distance du fleuve.

Quelques auteurs ont regardé *Jupiter* ἐλευθέριος & *Jupiter-Σωτὴρ* comme la même divinité. La statue même de *Jupiter* Eleuthérien, à Athènes, portoit sur son inscription le titre de Σωτὴρ; & ce dieu étoit indifféremment invoqué sous ces deux noms.

Les thespiens ayant été délivrés (*Pausan. Beot.*) d'un fléau qui désoloit leur ville, consacrèrent une statue a *Jupiter*, duquel ils croyoient tenir cette faveur, & le surnom de *Saotas* qu'ils lui donnèrent, comparé avec celui de Σωτὴρ, que le dieu reçut dans des circonstances pareilles, fait voir que c'est le même.

Les athéniens reconnurent encore la divinité de *Jupiter* sous plusieurs autres noms. Ils avoient un grand respect pour celui qu'ils avoient surnommé Μειλίχιος, parce qu'ils croyoient que le succès des entreprises des hommes dépendoit de sa volonté.

Parmi les noms que les athéniens donnèrent à *Jupiter*, nous trouvons celui de φράτριος (*Pollux. lib. I. cap. I. sect.* 23.), c'est-à-dire, le dieu qui préside aux tribus, aux sociétés. Le temple dans lequel on l'honoroit, étoit nommé φρατρεῖον. (*Pollux, lib. III. cap. IV.*)

L'épithète de Καταιβάτης qu'on lui a donnée, se rencontre souvent dans les auteurs, & se voit sur des médailles. (*Vid. Burman.* Ζεὺς καταιβάτης.) Si l'on s'en tient au sens grammatical, elle signifie simplement *descendens*; mais l'usage la détermina

Digitized by Google

à l'action de foudroyer. *Jupiter* ſeul avoit le droit de lancer la foudre; les autres dieux qui avoient auſſi le même pouvoir, ne le tenoient que de lui. On lit au-deſſus d'un buſte conſervé à Veniſe, dans le palais de Grimani, l'inſcription :

BONO DEO
BRONTONTI.

Les athéniens lui élevèrent un autel aux environs de l'académie, & ils ajoutèrent au nom de Καταβάτης (*Schol. Sophocl.*), que ce *Jupiter* portoit, celui de Μέριος, parce qu'il y avoit là beaucoup d'oliviers conſacrés à Minerve, dont le temple n'étoit pas éloigné. (*Strab. lib. IX.*) Il y avoit dans l'Attique un lieu nommé *Harma*, où l'on voyoit un autel de *Jupiter-*ἁρπαξ, foudroyant. Après la mort d'Ænomaüs, & lorſque ſon palais eut été embraſé de la foudre, les Eléens (*Pauſan. Elid.*) élevèrent à Olympie un autel à *Jupiter* ſous le titre de κεραυνίου, foudroyant. Gruter rapporte beaucoup d'inſcriptions ſur leſquelles on voit l'épithète *Fulgerator* donnée à *Jupiter*. Il y en a une entr'autres ſur laquelle les trois noms de *Fulminator*, *Fulguritor* & de *Tonans* ſont réunis.

Jupiter-Tonnant fut révéré par d'autres peuples que les grecs & les romains. Il fut déſigné chez les gaulois ſous le nom de *Taranis*; chez les ſaxons ſous celui de *Thor*; les teutons l'appelèrent *Thonter* ou *Donder*, & les bretons *Tanar*: en ajoutant à ce dernier nom la terminaiſon latine, on en a formé le mot *Tanarus*, qu'on lit ſur une inſcription. (*Marm. Oxon.*)

Jupiter-Tonnant dont on vouloit appaiſer le courroux par des jeux ou fêtes appellées Σημαλια, en reçut le ſurnom de Σημαλιος. L'orage n'avoit pas toujours des effets funeſtes; quelquefois il fondoit en pluie; d'autres fois il ſe diſſipoit en l'air, & c'eſt pour cela que ſur le mont Parnès en Attique, où l'on avoit érigé un autel à *Jupiter-*Σημαλιος, il y en avoit auſſi un autre, où l'on faiſoit des ſacrifices à *Jupiter*, en l'appellant tantôt ὑμβριος, *pluvius*, tantôt ἀκιμιος, *innoxius*, ſelon que la circonſtance de la pluie tombée ou de l'orage diſſipé d'une autre manière l'exigeoit.

*Jupiter-*Σημαλιος eſt donc *Jupiter* qui donne un ſigne de ſa colère; c'eſt le *Jupiter-Prodigialis* des latins, auquel, ſelon Plaute, on offroit un gâteau ſalé, pour détourner les ſignes qu'il donnoit de ſa colère. (*Amphit.*)

Les auteurs parlent peu de *Jupiter-Elicius* & de ſon culte. Voici l'étymologie qu'Ovide donne de ſon nom (*Ovid. Faſt.*) :

Eliciunt cœlo te Jupiter, *unde minores*
Nunc quoque te celebrant, Eliciumque vocant.

Comme c'eſt du milieu des nues que la foudre a coutume de ſortir, & que le droit de la calmer appartient à *Jupiter*; c'eſt pour cela principalement que le pouvoir d'aſſembler les nues fut attribué à ce dieu, & qu'il fut ſurnommé Νεφελαγερετης par les poëtes (*Homer. &c.*), titre qui eſt une dépendance de ceux de tonnant, de fulminant & de foudroyant. Ovide lui accorde la même puiſſance. Ce poëte en décrivant l'appareil du déluge, dit de *Jupiter*, quand il fut queſtion d'arrêter les eaux :

Nubila diſjecit, nimbiſque aquilone remotis,
Et cœlo terras oſtendit, & æthera terris.

C'eſt ce qui lui fit donner par les grecs l'épithète d'αἰθριος, & par les latins (*Apul. lib. de mund.*) celle de *Serenus*, qu'on lit ſur une inſcription. (*Gruter, p. XXIII. n°* 1.)

Il ne fallut qu'une pluie néceſſaire & bienfaiſante, tombée après une longue ſechereſſe, pour faire donner à *Jupiter* l'épithète de pluvieux, ὑμβριος, *virio*. Entre tous les monumens ſur leſquels *Jupiter*-Pluvieux eſt repréſenté, il n'y en a peut-être pas de plus curieux que la colonne Antonine, ſur laquelle, comme tout le monde ſait, on voit en relief les principales actions de Marc-Aurèle dans la guerre contre les marcomans & les quades.

On dit qu'Hercule, pendant qu'il ſacrifioit un jour, fut fort incommodé par la quantité des mouches; qu'alors il ſacrifia à *Jupiter*, comme à un dieu qui avoit la puiſſance de les chaſſer; & que les mouches s'aſſemblèrent toutes & s'envolèrent au-delà de l'Alphée. (*Pauſan. Eliac. Plin. lib. XXIX. cap. VI.*) Depuis ce temps, les éléens avoient coutume de ſacrifier dans le même endroit à *Jupiter*, qui de là fut nommé ἀπομυιος.

Chez les anciens rien n'étoit plus reſpectable que les droits de l'hoſpitalité; & *Jupiter* qui en étoit regardé comme le vengeur, fut ſurnommé pour cela hoſpitalier, Ξενιος. (*Odyſſ. IX. v.* 270.) Les romains dans la ſuite ſurpaſſèrent les autres peuples dans la pratique de l'hoſpitalité; & ſi nous en croyons Cicéron (*de offic 2. n° 64.*), les maiſons les plus illuſtres de Rome, tiroient leur principale gloire de ce qu'elles étoient toujours ouvertes aux étrangers. Ce peuple nomma *Hoſpitalis* le *Jupiter* que les grecs appelloient Ξενιος.

Les perſonnes qui, ainſi que les hôtes, avoient beſoin d'un ſecours étranger, avoient un droit ſur le cœur de ceux qui pouvoient leur procurer de l'aſſiſtance. La leur refuſer c'étoit mériter la vengeance de *Jupiter-*Ικετήριος (*Odyſſ. XIII. v.* 213.)

213.), épithète qui lui eſt donnée par Homère, & qui ſignifie le protecteur des ſupplians & le dieu qui tire vengeance de l'inhumanité. Phœnix, dans le diſcours qu'il tient à Achille (*Iliad. IX. v.* 198.), inſiſte beaucoup ſur ce qu'il ne faut point rejetter les demandes des ſupplians; & il dit que les Prières, Λιτραί, ſi les de *Jupiter*, excitent la colère de leur père contre ceux dont elles n'ont point été écoutées. C'eſt pourquoi on avoit coutume d'employer leur nom quand on faiſoit quelque demande. De là vint le nom λιταῖος, donné à *Jupiter* ſur une médaille d'Antonin, de petit bronze, du cabinet du roi, frappée à Nicée de Bithyſnié. On y lit: ΝΙΚΑΙΕΩΝ; au revers eſt un autel, avec la légende: ΔΙΟΣ ΛΙΤΑΙΟΥ. On ne trouve le nom de ΛΙΤΑΙΟΣ ſur aucun autre monument, ni dans aucun dictionnaire, ce qui rend cette médaille très-précieuſe.

Parmi les dieux que les grecs prenoient à témoin de leur ſerment, *Jupiter* étoit un des principaux. (*Iliad. III. v.* 276.) C'eſt pourquoi ils ſurnommèrent ce dieu ὅρκιος, vengeur du parjure; & ils le repréſentèrent armé du foudre, prêt à punir ceux qui violeroient leur ſerment. On avoit érigé dans le ſénat des éléens la ſtatue de ce dieu; & pour inſpirer plus de terreur, on lui avoit mis un foudre dans chaque main.

Jupiter étoit honoré dans pluſieurs villes (*Vaill. Num. Gra. p.* 294.) ſous le nom de ΠΕΙΟΣ, qui ne ſignifie pas pieux, puiſque les grecs, pour exprimer cette qualité, ſe ſervent ordinairement du mot εὐσεβὴς; mais plutôt bienfaiſant. (*Seguin. ſelect. numiſm. p.* 155.) Les habitans de Sébaſte en Phrygie, l'adoroient ſous ce titre. Sur une médaille de Trajan, frappée à Pergame, on lit: ΠΕΙΟC ΖΕΥC ΠΕΡΓΑ. *Jupiter* aſſis tient de la droite une patère, & de la gauche une haſte. (Médail. d'Antonin, *Vaill. ibid.*) Sur une autre d'Ephèſe, où le mot ΖΕΥC eſt ſous-entendu, on lit: ΠΕΙΟC ΕΦΕCΙΩΝ. *Jupiter* aſſis ſur les nues, diſtille goutte à goutte la pluie ſur la terre, & tient de la gauche le foudre: repréſentation qui conviendroit aſſez à *Jupiter*-pluvieux.

Le mot φίλιος ſignifie ami; mais donné à un dieu, il ne peut guère avoir d'acception que celle de bienfaiſant, de *protecteur*. *Jupiter-Philius* avoit un temple célèbre à Antioche ſur l'Oronte. (*Julian. Miſopogon.*)

Les ſurnoms de γαμήλιος & de γενέθλιος ſont quelquefois donnés à *Jupiter*, par les auteurs qui ont eu occaſion d'en parler comme d'une divinité qui préſidoit aux mariages & à la naiſſance des enfans.

Selon Héſychius, le ſurnom d'Ἐξακεσίριος, formé du verbe ἐξακέομαι, fut donné à *Jupiter*, parce que ce dieu avoit le pouvoir de guérir les maladies, & qu'on l'invoquoit pour la ſanté. Le titre de *ſalutaris*, qui lui eſt donné ſur une médaille de Fauſtine, feroit croire que les romains reconnurent en lui ce pouvoir; car le mot *ſalutaris* dérive évidemment du mot latin *ſalus*, qui ſignifie toujours ſanté, *guériſon*, conſervation.

Le ſurnom de *Reſtitutor*, dont *Jupiter* eſt quelquefois décoré, ſignifie, ſelon quelques uns, la même choſe; on le lit ſur une inſcription publiée par Muratori. (*Pl. X. n°* 7.) Nous croyons devoir ranger auſſi ſous la même claſſe celui de *Depulſor*, qui ſe trouve ſur une inſcription publiée par le même auteur. (*Pl. MCMLXXII. n°* 4.) Après le mot *Depulſor*, on ne peut guère ſous-entendre que celui de *morborum*; & cette conjecture paroît être autoriſée par une autre inſcription en l'honneur d'Hercule, qui porte *Herculi morborum depulſori.*

Une nation belliqueuſe, ou commerçante, expoſée tous les jours aux dangers de la mer, dut ſe former aiſément l'idée d'un dieu diſpenſateur des vents favorables, afin de ſe le rendre propice. Le titre d'ὄριος, donné ſi ſouvent à *Jupiter* par Homère, fut conſacré par l'uſage. On avoit élevé un temple à ce dieu dans l'endroit le plus étroit du Boſphore de Thrace. Le temple que Pauſanias dit que les ſpartiates avoient élevé à *Jupiter-ἐναισιμος*, eſt une preuve que ces peuples ignoroient le culte & le ſurnom de *Jupiter-ὄριος*, qui n'étoit proprement que la même divinité.

Le premier de tous les temples qui ait été bâti à Rome & ſur le Capitole, eſt celui de *Jupiter-Feretrius*. A peine la ville de Rome étoit-elle fondée, que les habitans de Camina, ville du Latium, déclarèrent la guerre aux romains. Romulus non ſeulement repouſſa les ennemis, mais encore ayant tué de ſa propre main Acron leur roi, il fit de ſes dépouilles & de ſes armes un trophée qu'il porta ſur le Capitole. Il l'offrit à *Jupiter*, & y fit bâtir le temple qu'il avoit voué à ce dieu. (*Titus. Liv. lib. I.*) Quelques auteurs dérivent le ſurnom de *Feretrius* du verbe *ferire*, tuer; parce que Romulus avoit tué pluſieurs ennemis.

Mais on dérive plus ordinairement ce nom du verbe *ferre*, porter, *à ferendis ſpoliis*, parce que Romulus porta lui-même à pied les dépouilles d'Acron, juſqu'au lieu où fut bâti le temple, & qu'il les attacha à un chêne. (*Spanheim. de uſu & præſt. tom. II. p.* 225.)

C'eſt pourquoi *Jupiter-Feretrius* eſt déſigné par les grecs ſous les différens noms de Τροπαιοῦχος, de Σκυλοφόρος & d'Ὑπερφέριος.

Le temple de *Jupiter-Stator*, bâti auſſi par Romulus, fut l'accompliſſement d'un vœu fait par ce

roi pendant la guerre des ſabins. Voyant avec une extrême douleur le déſordre de ſon armée, dont la fuite l'avoit lui-même entraîné, il eut recours à *Jupiter*; & levant ſes armes vers le ciel, il fit vœu de lui bâtir dans ce lieu-là même un temple ſous le titre de *Jupiter-Stator*, pour ſervir de monument à la poſtérité que c'étoit ſa protection qui avoit ſauvé Rome. (*Liv. lib. I.*)

Au revers de quelques médailles d'Antonin-Pie & de Gordien, on voit *Jupiter* nud debout, appuyé de la droite ſur une haſte, tenant de la gauche un foudre, avec la légende : IOVI STATORI.

Domitien s'étant caché chez un gardien du temple de *Jupiter*-Capitolin, pendant les troubles de Vitellius, devenu empereur, il fit bâtir ſur le Capitole un temple magnifique à *Jupiter*, ſous le nom de *Cuſtos*, qui étoit le même que le *Jupiter-Conſervator*, dont il avoit reconnu la protection.

Au revers d'une médaille de Commode, *Jupiter* nud, dans l'attitude d'un homme qui s'avance avec précipitation, tient une haſte de la gauche, & un foudre de la droite, prêt à le lancer au milieu de ſept étoiles, avec la légende : IOVI DEFENS. SALVT. AVG.

Banduri cite une médaille de Dioclétien, avec la légende : IOVI TVTATORI AVG. P. *Jupiter* nud tient de la droite une victoire, & de la gauche une haſte. Dans Spanheim on en voit une avec la légende : IOVI SOSPITATORI. S. C. (*De uſu & præſt. tom. II p.* 645.) *Jupiter* debout, au milieu d'un temple à deux colonnes, tient de la droite élevée un foudre, & de la gauche s'appuie ſur une haſte. C'eſt pour la même raiſon que ſur une médaille de Valerien, *Jupiter* eſt repréſenté aſſis tenant une patère de la droite; de la gauche s'appuyant ſur une haſte, avec un aigle à ſes pieds, & la légende : IOVI PACATORI ORBIS. (*Bandur. tom. I. pag.* 164.) Sur une médaille de Gallien on lit : IOVI PACIFERO. *Jupiter* eſt figuré marchant la main droite élevée & étendue.

Denys d'Halicarnaſſe (*lib. IX.*) ſemble confondre *Jupiter-Sponſor* avec le *Dius fidius* des romains; car dans pluſieurs endroits où il eſt obligé de traduire le nom de ce dernier, il ſe ſert des mots Ζεὺς πίστιος. mais il eſt abandonné ſur ce point par tout ce qu'il y a de meilleurs critiques, & jamais l'on ne trouve le nom de *Fidius* ajouté comme épithète à celui de *Jupiter*.

Perſonne n'a encore fait de recherches heureuſes ſur la divinité appellée *Vejupiter*, *Vejovis*, *Védius*; & on ignore abſolument ſon origine : la première ſyllabe étant retranchée, ces noms préſentent le nom ordinaire de *Jupiter*. C'eſt ce qui a fait croire à quelques anciens auteurs que ce n'étoit autre choſe que ce dieu, & que la particule *ve* qui étoit ajoutée devant ſon nom, ayant la propriété tantôt d'augmenter, comme dans le mot *vehemens*, tantôt celle de diminuer, comme dans ceux de *vecors*, *veſanus*, avoit été prepoſée au nom de *Jupiter* dans ce dernier ſens, & qu'elle ſignifioit ici le *Jupiter-Puer*. C'eſt le ſentiment d'Ovide qui a parlé expreſſément de ce dieu, & qui a examiné l'étymologie de ſon nom. On lit au contraire dans Aulu-Gelle (*lib. V. cap. XII.*) que le dieu, appellé *Vejupiter*, *Vejovis*, eſt une divinité mal-faiſante, & qui n'avoit d'autre pouvoir que celui de nuire. Cet auteur expoſe les différentes acceptions de la particule *ve*, & lui donne celle de particule de malheur. C'eſt la faculté de nuire, attribuée à *Vejovis* (*Martian. Capella*), qui l'a fait prendre par quelques-uns pour Pluton.

Les preneſtins rendoient un culte à *Jupiter*, ſous le titre d'*imperator*; & c'eſt la ſtatue de ce dieu que Quintius-Cincinnatus, après s'être rendu maître de Preneſte, fit tranſporter à Rome, où elle fut placée ſur le Capitole. (*Liv. lib. VI.*) Le nom d'*imperator* n'a pas été donné à *Jupiter*, pour ſignifier que ſon empire s'étendoit ſur toutes choſes, car pluſieurs autres de ces noms, comme ceux de παντοκράτης, παντοκράτωρ, ὕπατος, βασιλεὺς (*Homerus, Orpheus, Ennius, Virgil. Dio Chryſoſt. Heſych. Phavorin. &c.*) *altiſſimus*, *ſupremus*, *rex*, leſquels ſe trouvent dans les auteurs, expriment très bien cet empire. Les préneſtins, ou les autres peuples qui le ſurnommèrent les premiers *imperator*, le conſidérèrent ſans doute comme le chef & le commandant des armées. On ſait que les ſoldats qualifièrent ſouvent leurs chefs de ce nom, & que c'eſt de lui qu'a été formé celui d'empereur; de ſorte que ces mots *dux* & *præſes militiæ* peuvent être regardés comme les ſynonimes ou l'explication de celui d'*imperator*. C'eſt dans ce ſens que *Jupiter* eſt auſſi nommé ΣΤΡΑΤΙΗΓΟΣ. (*Rec. de med. tom. II. p.* 14.)

Piſtor eſt un ſurnom ſous lequel on érigea à *Jupiter* un autel ſur le Capitole. Pendant le ſiège du Capitole par les gaulois, dit Lactance (*lib. I.*), *Jupiter* inſpira en ſonge aux romains, d'employer tout le bled qu'ils avoient à faire du pain, & de le jetter dans le camp des ennemis. Ils exécutèrent les ordres du dieu avec ſuccès; car les gaulois déſeſpérant de réduire les romains par famine, levèrent le ſiège; & ceux-ci en reconnoiſſance dreſsèrent ſur le Capitole un autel à *Jupiter*, qu'ils nommèrent *Piſtor*, ou Boulanger. Les commentateurs d'Ariſtophane remarquent que *Jupiter* fut ſurnommé ἀλετηὸς, & Cérès, ἀλετρὶς, parce que dans une famine ils avoient conſervé ceux qui avoient ſoin de moudre le bled.

St. Auguſtin (*de civ. Dei, c. XI. l. VI. VII.*) dit que ce dieu portoit le nom d'*Almus*, ou d'*Alum-*

Digitized by Google

nus, parce qu'il étoit censé donner la nourriture à toutes choses. Il cite encore plusieurs autres de ces noms que nous allons placer ici, parce que la plupart ne se trouvent que dans ce père : *dixerunt eum Victorem, Invictum, Opitulum, Impulsorem, Statorem, Centumpedum, Supinalem, Tigillum, Almum, Ruminum, & alia quæ persequi longum est.*

On célébroit aux ides d'avril, à Rome, une fête en l'honneur de *Jupiter*-vainqueur & de la liberté, comme l'on voit par ces vers d'Ovide :

Occupat aprileis idus cognomine victor
Jupiter, hac illi sunt templa data die.
Hæc quoque, ni fallor, populo dignissima nostro
Atria libertas cepit habere sua.

Les grecs honoroient aussi *Jupiter* sous le titre de Νικηφόρος. L'oracle de ce dieu, selon Spartien, promit l'empire à Hadrien. La figure de *Jupiter* portant une victoire que l'on voit très-souvent sur les médailles, a peut-être rapport au nom de *Victor*, & de Νικηφόρος. (*Numm. Illust. p.* 334. 335. *in*-4°.) Hardouin seul croit qu'il vient de la ville de *Nicephorium*.

Il paroît que *Jupiter*, surnommé *Invictus*, adoré par les romains, selon St. Augustin (*lib. VII. de civ. Dei.*), n'est autre que le *Jupiter*-vainqueur ; car Ovide, en parlant de celui-ci, dit qu'on lui éleva un temple le jour des ides d'avril : *occupat apriles idus cognomine victor Jupiter.* Et ailleurs il dit qu'on en éleva un aussi à *Jupiter-Invictus* le jour des ides : *idibus Invicto sunt data templa Jovi.* (*Ovid. VI. fast.*) Quoique le poète n'ait point marqué de quel mois étoient ces ides, il y a tout lieu de croire que c'étoit du mois d'avril. D'ailleurs sur une médaille de Dioclétien (*Banduri tom. II. pag.* 41.) sur laquelle on lit IOVI INVICTO, *Jupiter* est représenté la tête ornée d'une couronne radiale, portant de la droite une victoire posée sur un globe ; de la gauche il tient une haste, & à ses pieds est un aigle avec deux palmes ; ce qui est assez semblable à la manière dont *Jupiter* vainqueur est figuré sur les médailles de Domitien.

On ne trouve point dans les auteurs ce qui a donné lieu au surnom de *Propugnator* que *Jupiter* a porté. On voit seulement qu'il y avoit un lieu consacré sur le mont Palatin sous ce titre. (*Gruter. p. ccc.*)

Quoique le surnom d'Επιλήσιος, brigand, ait été donné, selon Hésychius, à *Jupiter*, & que sa signification ne présente point un sens avantageux ; cependant le *Jupiter-Prædator*, du temple duquel Fabricius fait mention dans sa description de Rome, n'étoit point regardé comme le protecteur des voleurs. Il étoit ainsi surnommé, parce que l'on portoit dans son temple une partie de la dépouille des ennemis.

Il a existé dans Rome un lieu consacré à *Jupiter-Arbitrator.* Publius Victor, dans son ouvrage sur la ville de Rome, parle de ce lieu, qu'il appelle *pentapylum Jovis arbitratoris* (*Pancirol. descript. urb. Rom.*), & que quelques-uns ont cru être un portique à cinq rangs de colonnes quarrées. Le mot par lui même présente l'idée d'un juge équitable, qui du haut du ciel examine la conduite des hommes, & dispose de leurs destinées & de leur sort. Il y a beaucoup d'analogie avec celui ὁ ὕψιζυγος, donné par les poètes à *Jupiter*, & employé par Homère. (*Iliad. x.*)

On raconte qu'Hercule, après avoir retrouvé ses bœufs (*Dionys. Solin. Onuphr. Panvin. Tit. Liv.*), & puni Cacus qui les avoit entraînés dans sa caverne près du mont Palatin, détruisit la caverne de ce voleur. Il consacra une chapelle, ou, selon d'autres auteurs, il dressa un autel à *Jupiter*, qu'il nomma *Inventeur* en mémoire de ce fait, & lui offrit un sacrifice avec des cérémonies grecques. Ce qui fut continué par le peuple latin, & ensuite par les romains. Après que Rome eut été bâtie, cet autel fut placé dans la VIe région de la ville, appellée le *grand cirque.* On voit le nom d'*Inventeur* sur une inscription publiée par Gruter.

Les anciens, quand ils entreprenoient des voyages, avoient coutume d'adresser des prières aux dieux tutélaires du lieu d'où ils partoient, à ceux sous la protection desquels étoient les lieux par où ils passoient, & enfin aux divinités du lieu où se terminoit leur voyage. La formule des prières nous a été conservée dans les inscriptions PRO SALVTE, ITV ET REDITV. Il en subsiste encore un grand nombre sur lesquelles on lit : IOVI REDVCI (*Gruter.*) ; NEPTVNO REDVCI, FORTVNAE REDVCI. Non-seulement les anciens demandoient aux dieux un heureux retour, ils leur sacrifioient aussi après un long trajet, ou pour obtenir de faire avec succès quelques passages ; c'est ce qui fit donner par les grecs le surnom de Διαβατήριος à *Jupiter.*

On croit que le nom de *Paganicus* a été donné à *Jupiter* (*Sertor. Ursa.*) parce que l'on rendoit un culte à ce dieu pendant les fêtes appellées *Paganalia* (*Macrob. Scaliger.*), ou *feria paganica*, que chaque village célébroit en particulier relativement à la culture des terres : *Paganica feria* (*Varro de L. L. lib. V.*) *agriculturæ causâ suscipiebantur.* Nous ne connoissons ce surnom de *Jupiter*, que par une inscription trouvée dans la ville d'Assise en Ombrie. (*Gruter. p.* 21. *n°* 11.)

D'on ne dit point pourquoi Agrippa entreprit de bâtir ou d'orner le Panthéon. Selon Pline, il l'éleva en l'honneur de *Jupiter-vengeur ;* mais on

ignore auſſi à quelle occaſion le dieu reçut ce ſurnom, & ſi c'eſt Agrippa qui le lui a donné le premier. L'épithète d'ἄλαστος, qui préſente à peu près le même ſens que celle d'*Ultor*, a été donnée à *Jupiter*, ſelon Phurnutus, cité par Gyraldi. (*Hiſt. deor.*)

On voit ſur une médaille rapportée par Spanheim, *Jupiter* au milieu d'un temple (*de uſu & præſt. tom. II. p.* 645.) à quatre colonnes, qui, ſelon cet auteur, lui fut élevé par Sevère-Alexandre, & qui eſt entouré d'édifices, & orné de ſtatues; pour légende: IOVI VLTORI P. M. T. R. P. III. COS. II.

Surnoms topiques de Jupiter, *c'eſt-à-dire, formés des lieux où on l'honoroit.*

La plupart des montagnes étoient conſacrées à *Jupiter*; & c'étoit le lieu où les anciens ſe plaiſoient le plus à lui dreſſer des autels & à lui ériger des temples: Πᾶν δὲ ὄρος τῷ Διὶ ἱερωίζεται. L'uſage en étoit tellement établi, que le dieu fut ſurnommé Ἐπάκριος, ſur-les-montagnes; & le mont St. Bernard, qui s'appelloit autrefois *Montjou* ou *Montjeu*, tire évidemment de là ſon étymologie. On appelloit auſſi *Jupiter*, ὄρειος, dans le même ſens.

Ce n'étoit pas ſeulement ſur les montagnes que *Jupiter* avoit des temples, on lui en avoit auſſi élevé dans les citadelles, parce qu'elles dominoient les villes, & à la pointe des promontoires que l'on découvroit aiſément de loin. C'eſt de là qu'il reçut le ſurnom d'ἀκραῖος, ſur-les-hauteurs, que l'on voit ſur des médailles de Smyrne: ZEΥC AKPAIOC CMYPNAIΩN. (*Beger. Spanh. Spon.*)

La fable de *Jupiter*, né en Crète, a fait ſurnommer ce dieu Κρηταγενὴς.

Selon la fable, ce fut la nymphe Αἰγιόχη, portée ſur une chèvre, ou la Chèvre-Amalthée qui allaita *Jupiter*. C'eſt en mémoire de ce fait ſuppoſé qu'il eſt repréſenté monté ſur la chèvre, & qu'il eſt ſurnommé Αἰγίοχος; car ce nom ne vient point de ce qu'il avoit porté une égide faite de la peau d'une chèvre, comme l'ont cru quelques interprètes d'Homère. L'aigle qui l'accompagne ſouvent ſur les médailles, où il eſt ainſi repréſenté, ſignifie ou la manière dont l'enfant fut ſouſtrait à la fureur de ſon père, & porté par cet oiſeau dans l'antre de Crète; ou bien il a rapport à ce beau jeune homme, nommé Αἰετὸς, qui, dit on, ſervit *Jupiter*, lorſqu'il fut élevé ſur le mont Ida, & que Junon, pour cauſe de jalouſie, changea par la ſuite en oiſeau de ſon nom. Théocrite paroît avoir fait alluſion à cette fable. (*Idyll. XXVI. v.* 31.)

Les médailles qui nous repréſentent *Jupiter* enfant, ou dans le premier état de la vie, nous fourniſſent la preuve du culte qu'on lui rendoit à cet égard. Les antiquaires, en les expliquant, ſe ſervent toujours des termes *Jupiter infans*, *Jupiter ereſcens*, *Jupiter puer*. (*Boxhorn. Quæſt. Rom.*) Les tégéates, ſelon Pauſanias, avoient dédié un autel à ce dieu. (*Pauſan. Arcad.*)

Le lieu de la naiſſance de *Jupiter*, eſt indiqué par le ſurnom d'Idéen, qui lui fut donné pour cette raiſon. (*Callimach. in hymn. ad Jovem.*) Morel a publié une médaille qui paroît avoir été frappée en Crète, & qui a pour type un aigle, avec la légende: ΔΙΟC ΙΔΑΙΟΥ.

Jupiter fut encore ſurnommé *Dictæus* d'une montagne de ce nom en Crète; & Strabon (*lib. X.*) parle du temple qu'il y avoit. Elle n'étoit pas, comme le prétend Aratus, voiſine du mont Ida; elle en étoit éloignée de mille ſtades vers l'Orient. *Jupiter*, ſelon la fable, fut nourri & élevé dans un antre de cette montagne (*Æneid. l. III.*):

Dictæo cæli regem pavere ſub antro.

On voyoit un promontoire aſſez voiſin du mont Ida, & nommé *Dictynum*, où le dieu avoit un bois ſacré (*Theon. in Aratum.*), & un temple dans lequel il étoit adoré ſous le nom d'*Alyſius*, parce qu'il avoit apparemment un autel ſur le mont de ce nom, qui étoit ſitué près de là.

Ce fut auſſi de deux autres montagnes de Crète qu'il fut ſurnommé *Arbius* & *Scylletius*; *Aſius* de la ville d'Aſus (*Stephan.*); *Biennius* de Bienne, ville de la même iſle. Il portoit encore le ſurnom de *Temilius* dans la dernière.

On trouve dans Chiſhull (*Ant. Aſiat. p.* 34.) un traité d'alliance fait entre deux peuples de Crète, nommés *Latii* & *Olontii*, où l'on voit les *Olontii* jurer par *Jupiter*-Ταλλαῖος. Ce ſurnom de *Jupiter* ne ſe trouve dans aucun autre endroit; c'eſt pourquoi on ne peut fournir qu'une conjecture pour ſon explication. Peut-être étoit-il le même que Τέλειος, mais écrit en dialecte dorique. Ce dernier ſignifioit parfait, ou *adultus*, ayant pris tout ſon accroiſſement. Or, *Jupiter* & Junon préſidant aux mariages, étoient adorés ſous ce nom. (*Plutarch. in Probl.*)

Les crétois ſeuls des anciens célébroient avec des orgies, en l'honneur de *Jupiter*, des fêtes appellées *Sabaſia*, comme celles de Bacchus; & ils appelloient à cauſe de cela *Jupiter Sabaſius*. On lit dans pluſieurs inſcriptions (*Gruter. 22. 5. & 22. 4.*) ce ſurnom, formé d'un mot barbare ſynonyme du mot grec ἰυάζειν crier, *évohé*.

Outre les noms généraux donnés à *Jupiter* par les athéniens & rapportés plus haut, il en recevoit encore de *topiques*, ou locaux, dans l'Attique.

Digitized by Google

Jupiter-Hymettien avoit ſur le mont Hymette un autel ſous le nom de pluvieux, ὄμβριος; ſur le mont Parnès, un autre autel où on l'honoroit ſous le nom de *Parnétien*, de *Sémalius* & de ἀκραῖος; une ſtatue ſur le mont Anſchème, d'où lui vint le ſurnom d'*Anſchémien*.

Dans la tribu léontide d'Athènes, à l'endroit appellé ΕΚΑΛΗ, il fut ſurnommé Ἑκάλιος. (*Stephan.*) Il fut ſurnommé Διομήδης par un autre peuple de la tribu Ægéide, qui étoit auſſi dans le territoire d'Athènes. (*Stephan.*) Euſtathe (*ad Iliad. P.*) fait mention des jeux nommés Διομήδια, qui étoient inſtitués en l'honneur de *Jupiter-Διομήδης*.

Itenius-Jupiter eſt marqué ſur une carte de Laconie (dans l'ouvrage de Laurenberg, ſur l'ancienne Grèce (*apud Gronov. tom. IV. p.* 50.), à l'Otient, près de *Charitum nemus*.

Jupiter-Néméen étoit célèbre dans l'Argolide, par le temple magnifique (*Pauſan. Argo.*) qu'il avoit à Némée, & qui attiroit encore l'admiration du temps de Pauſanias, quoique la voûte en fût tombée, & qu'il n'y fût pas reſté une ſtatue. Ce temple étoit placé vis-à vis de celui de Junon. (*Pauſan. ibid.*) La ſtatue de bronze du dieu, qui y étoit debout, étoit un ouvrage de Lyſippe. Le nom de ΝΕΜΕΙΟΣ, donné à *Jupiter*, ſur une médaille de Neron, frappée dans la ville d'Alexandrie (*Pell. met. tom. II. p.* 339.) d'Egypte, feroit croire, que l'on y rendoit auſſi quelque culte à ce dieu. La ville de Némée étoit au pied du mont Apeſas (*Pauſan. ibid.*), ſur lequel on dit que Perſée fut le premier qui fit un ſacrifice à *Jupiter*; d'où le dieu reçut le ſurnom d'Ἀφήσιος, ou plutôt ἀήσιος; car c'eſt ainſi qu'il faut lire avec Callimaque. (*in Jamb.*)

Il y a tant de villes & de lieux du nom de *Lariſſa*, qu'il eſt difficile de dire duquel de ces lieux *Jupiter* a été ſurnommé *Lariſſæus*, Λαρισσαῖος. Strabon (*p.* 440.), après les avoir tous cités, place une *Lariſſa* aux environs de Sardes, à trente ſtades environ de cette ville, & il dit que c'eſt peut-être celle-là qui a donné le nom à *Jupiter*.

Jupiter étoit adoré dans l'iſle d'Egine, ſous le nom de *Panhellenien*, qui lui fut donné à cauſe de la députation faite à Eacus de la part de tous les peuples de la Grèce, & dont Pauſanias raconte le ſujet, ſelon la tradition du pays, dans ſes Argoliques.

Pauſanias fait mention du culte de *Jupiter-Ammon* en Arcadie; & ce dieu eſt repréſenté ſur pluſieurs médailles de cette contrée.

En Laconie, *Jupiter* étoit ſurnommé *Meſſapéen* d'un canton de ce pays, ſelon Etienne. Pauſanias (*Lacon*) dit que dans la plaine qui eſt au bas du mont Taygète, on voyoit un temple de ce dieu, avec un bois qui lui étoit conſacré, & que le nom de Meſſapéen lui venoit d'un de ſes prêtres.

(*Pauſan. ibid.*) De là, en deſcendant vers Gythion, ſur le bord de la mer, on trouvoit un village appellé Crocée. Les habitans de ce lieu adoroient *Jupiter*, & lui avoient donné le ſurnom de *Croéat*; ils avoient placé à l'entrée du village la ſtatue du dieu, qui étoit de pierre.

Le Promontoire Malée, ſi célèbre chez les poètes & les hiſtoriens, a donné le nom à *Jupiter Maléen*, qui y étoit adoré. (*Stephan.*)

Le mont Ithome ſervoit de place forte ou de citadelle aux meſſéniens: *Jupiter* y avoit un temple célèbre, & on l'y adoroit ſous le nom d'*Ithomate*.

On connoît pluſieurs montagnes du nom d'Olympe, celle de Bithynie, deux autres dans l'iſle de Cypre, & une autre, qui étoit la plus célèbre de toutes, ſéparoit la Theſſalie de la Macédoine. *Jupiter* étant adoré ſur preſque toutes les montagnes, comme nous l'avons dit ci-deſſus, il n'eſt pas étonnant qu'il l'ait été ſur celles ci, & qu'il en ait reçu le ſurnom d'*Olympien*. C'eſt pourcela que ſur une médaille de Trajan de la ville de Pruſa en Bithynie (*Pell. Met. tom. II. pl. XXVI.* n. 15.) on lit: ΔΙΑ ΟΛΥΜΠΙΟΝ ΠΡΟΥΣΑΕΙΣ, du nom Olympe, voiſin de cette ville. *Jupiter* aſſis s'appuie de la droite ſur une haſte, & de la gauche tient une victoire. Mais ce qui a conſacré plus particulièrement ce titre donné à *Jupiter*, c'eſt la ville d'Olympie en Elide. C'eſt là que l'on voyoit un temple magnifique de ce dieu, avec ſa ſtatue qui paſſoit pour une des merveilles du monde. C'eſt là que l'on avoit inſtitué des jeux qui devinrent les plus célèbres de la Grèce.

Jupiter Olympien eſt quelquefois déſigné dans les auteurs, & ſur-tout dans les poètes, ſous le nom d'Eléen, de la province d'Elide, dont Olympie étoit la capitale (*Stephan. l. III.*), ΗΛΕΙΟΣ Ζεύς. Il eſt auſſi nommé dans Properce:

Nec Jovis Elaï cælum imitata domus.

D'autres fois il étoit ſurnommé *Piſanus* (*Theocrit. interp. in 4 Idyll. Pindar. & Pindar comment. in Olymp.*), ou *Piſæus* de l'ancien nom de la ville d'Olympie, qui s'appelloit *Piſa*. Strabon parle de l'oracle de ce dieu.

Diodore de Sicile (*lib. V.*) nous apprend que ce n'étoit pas ſeulement dans la Triphylie, contrée de l'Elide, que l'on adoroit *Jupiter-Triphylien*; mais qu'il y avoit auſſi dans l'Arabie heureuſe une montagne ſur laquelle on voyoit un temple de *Jupiter* avec ce ſurnom.

Digitized by Google

Le culte de *Jupiter* chez les arcadiens étoit de la plus haute antiquité. (*Pauſan. lib. VIII.*) Il y fut établi par Lycaon, fils de Pelaſgus, qui bâtit ſur le mont Lycee la ville de Lycoſure. Il donna le nom de *Lycéen* à *Jupiter*, Λυκαῖος (*Plut. in vit. Caſ. ſchol. Pindar. Olymp. Od. VII.*), & inſtitua en ſon honneur des jeux appellés auſſi Lycéens, ΛΥΚΑΙΑ.

Pauſanias dit que ſur le chemin de Mantinée à Pallantium, il y avoit un temple de *Jupiter*, ſurnommé *Charmon* d'un lieu où il étoit adoré.

Le mont Citheron donna le nom à *Jupiter Citharonius*. Cette montagne de Béotie étoit appellée auparavant *Aſterius*, ſelon Plutarque; l'hiſtoire ne fait point mention qu'il y ait eu une ville ſur cette montagne. (*Beot.*) Pauſanias en parle cependant comme d'un lieu très-fréquenté, où l'on célébroit des fêtes, & où l'on faiſoit des ſacrifices à *Jupiter*.

Les auteurs grecs font ſouvent mention de l'oracle de *Jupiter-Trophonius*, que l'on venoit conſulter de toute la Béotie; il étoit placé entre l'Hélicon & Chétonée.

Jupiter avoit encore un oracle en Béotie, dans la ville de Thèbes; ſi l'on en croit Suidas, Omoloia, fille d'Ennéus, que l'on envoya enſuite à Delphes, en étoit l'interprête. Ce fut à cauſe d'elle, ſelon le même auteur, que l'on donna au dieu le ſurnom d'*Omolius*, ou *Homolius*. (*Suidas.*)

Callimaque appelle *Jupiter Lycoraus* de Lycorée, bourg ſitué près de Delphes.

Dodone a été attribuée à différens pays, ſuivant les circonſtances, & elle fut tantôt de la Perrhébie, tantôt de la Theſprotie, & enfin du pays des Moloſſes, ſelon que ces peuples en étendant leur domination ſe l'approprièrent. Le pays des Moloſſes avoit fait autrefois partie de la Theſprotie, & les deux noms ayant été confondus, celui des Moloſſes reſta ſeul en uſage. Il n'eſt pas ſans exemple que des pays, après avoir changé de maîtres, aient conſervé leur ancien nom, & que ce nom ait été employé par des auteurs étrangers ſans avoir égard à ces changemens. Ce ſont apparemment ces raiſons qui ont tant fait varier les auteurs ſur la poſition de Dodone. *Jupiter* avoit dans cette ville un temple & un oracle célèbre; ce qui lui fit donner le ſurnom de *Dodonéen*. (*Heſych.*) L'oracle de Dodone étoit le ſeul connu chez les Pélaſges, & le plus ancien de tous ceux de la Grèce. Hérodote avoit fait des recherches ſur ſon origine, il s'étoit informé lui-même ſur les lieux.

L'oracle de Dodone ayant été fondé chez les Pelaſges, les plus anciens peuples de la Grèce, l'épithète de *Pelaſge* a quelquefois été donnée à *Jupiter*, comme on le voit dans la prière d'Achille adreſſée à ce Dieu (*Homer.*)

Suidas dit qu'il y avoit en Theſſalie un temple de Jupiter *Phégonéen*, ſurnom qui ne peut avoir tiré ſon origine que des oracles que l'on croyoit être rendus à Dodone par des *Chênes*.

Dodone étoit ſituée au pied du mont *Tmarus* ou *Tomurus* ſur lequel *Jupiter* étoit adoré. Le dieu & ſes prêtres reçurent le nom de cette montagne.

Le temple que l'on avoit élevé à *Jupiter* ſur une montagne de Theſſalie, appellée Elacatée, fit donner au dieu le ſurnom de *Elacatéen*. (*Stephan.*)

Hardouin (*Num. Illuſtr.*) rapporte une médaille de Goltzius, ſur laquelle on voit un *Jupiter* aſſis ſur une montagne, qu'il croit être le mont Athos, & le *Jupiter* ſurnommé Ἄθως. Il eſt vrai qu'on rendoit un culte à ce dieu ſur le mont Athos. (*In Iliad. V. Euſtath.*) Il fut appellé Αἰνήσιος, du mont Aenus dans l'iſle de Cépralonie.

L'iſle de Naxos, ſituée dans la mer Égée au milieu des Cyclades, domine toutes les iſles voiſines, & renferme dans ſon enceinte une montagne extrêmement haute, que l'on apperçoit dans un temps ſerein de la partie occidentale de l'iſle de Chio, c'eſt-à-dire, de 120 milles d'Italie. Les habitans conſacrèrent cette montagne à *Jupiter*; comme le ſommet en étoit très-fertile en pâturages, & que l'on y conduiſoit autrefois comme à préſent beaucoup de troupeaux, on donna pour cette raiſon le ſurnom ΜΗΛΩΣΙΟΣ, ami des moutons, à *Jupiter*, qui en étoit regardé comme la divinité tutélaire.

Dans l'iſle de Lesbos, on adoroit *Jupiter-*Ὑπερδίξιος & Minerve-Ὑπερδίξη, ſurnom qui leur avoit été donné de la petite contrée appellée Ὑπερδίξιον. (*Stephan.*)

Une médaille d'Auguſte de l'Iſle de Cos, publiée par Vaillant, nous apprend que l'on y rendoit un culte à *Jupiter* (*Numis. Select. p.* 294); & cependant aucun auteur n'en parle. On voit au revers la tête de *Jupiter*, avec la légende: ΖΕΥΣ ΚΟΙΩΝ.

Le culte de *Jupiter* Cénéen fut établi dans l'Eubée par Hercule Ce Héros, après avoir pris Œchalie, épouſa Iole, fille d'Euritus, roi de ce pays & aborda au promontoire Cenée, où il bâtit un temple à *Jupiter*, qui de ce lieu fut appelé Κηναῖος. (*Séchol. Sophocl. in Trachin.*)

Dans la partie de l'iſle oppoſée au promontoire Cenée, dans le terroire d'Eretrie, étoit une ville appellée *Tamyna*, dont parlent Strabon (*p.* 447. *in Phocion.*), Etienne & Plutarque; *Jupiter* y etoit adoré & ſurnommé Ταμυναῖος.

Denys le Périégete, dans la deſcription qu'il a faite de la ville d'Alexandrie d'Égypte, dit que l'on y voyoit un temple de *Jupiter-Sinopites* tout brillant d'or, & que ſa magnificence ſurpaſſoit tous ceux

Digitized by Google

qui étoient alors connus. (*Edit. Rob. Steph. p.* 43.) Selon Euſtathe, le *Jupiter* dont parle Denys, pouvoit être ainſi nommé de la ville de *Sinope* dans le Pont.

Ce ſeroit ici le lieu de parler du mont Olympe de Bithynie & du *Jupiter*-Olympien qui étoit adoré ſur cette montagne; mais nous en avons fait mention à l'article d'Olympie, ville d'Elide. Etienne le Géographe dit qu'il y avoit en Bithynie une ville de Tarente dans laquelle Jupiter étoit adoré & ſurnommé Τάραντος. Cette ville & le dieu ne ſont pas fort connus.

Vaillant a publié une médaille de Domitien, frappée à Nicée (*Num. Græc. p.* 24.) de Bithynie, ſur laquelle, ſelon lui, on lit: ΝΙΚΑΕΙΣ & ΖΕΥΣ ΜΗΛΙΟΣ: au tour de la tête nue de *Jupiter*, & il traduit ainſi cette légende: *Nicæenſes Jupiter Piorum conſervator.* On ne ſauroit imaginer pourquoi Vaillant a rendu Μήλιος par *piorum conſervator*, puiſque ce mot ne préſente aucune idée qui ait rapport à cette ſignification, & qu'il eſt quelquefois employé dans une acception tout-à-fait contraire, Μήλιος, *Melius* eſt l'Ethnique de l'iſle de Melos une des Cyclades.

La Myſie, province d'Aſie, déſignée ſous les différens noms d'Æolis & de Mœonia (*Plin. Strab. Steph.*) a été auſſi appellée *Abrettina*, Ἀβρεττηνή, ou, comme l'écrit Suidas, Ἀβρεττανή, dénomination qui a été reſtreinte à une partie de la province. *Jupiter* qui étoit la divinité tutélaire de cette contrée & de toute la Myſie, en reçut l'épithète d'*Abrettenien.* (*Strab. Lib. XII. p.* 574.)

Jupiter étoit la divinité principale de toute la province de Lydie, comme on le voit par une médaille de la ville de Sardes, frappée du temps de Septime-Sévère, & publiée par Pellerin (*Tom. II. pl. LXIII.* n°. 50.) D'un côté eſt la tête de *Jupiter*, avec la légende: ΖΕΥϹ ΑΥΔΙΟϹ; au revers Hercule nud, appuyé de la main droite ſur la maſſue, porte de la main gauche une peau de lion, pour légende: ϹΑΡΔΙΑΝΩΝ.

Le culte général qui étoit rendu à *Jupiter* dans toute la Lydie, n'empêchoit pas qu'on ne lui en rendit un particulier dans quelques endroits de la même province. Il étoit, par exemple, ſurnommé *Aſtræus* de la ville d'Aſtra.

Suivant Pauſanias, *Jupiter-Coryphée* étoit le même que les romains appelloient *Jupiter*-Capitolin; nous aurons bientôt occaſion d'en parler.

Nous voyons le titre d'*Ephéſien* donné à *Jupiter* ſur une médaille de Septime-Sévère, frappée à Ephèſe. (*Vaill. Numiſm. Select. p.* 224.)

La province de Carie honoroit *Jupiter* d'un culte ſpécial. Les habitans de Mylaſa, ville principale du pays, avoient deux temples de ce dieu. Le premier étoit dans la ville, & *Jupiter* y étoit révéré ſous le nom d'*Oſogo*, ſelon Strabon (*pag.* 659.), ou d'*Ogoa*, ſelon Pauſanias; l'autre étoit ſitué ſur une montagne à quelque diſtance de la ville dans un lieu appellé *Labranda*, ce qui fit donner au dieu le ſurnom de *Labrandéen.* Plutarque, en racontant l'uſurpation (*Plut. Quæſt. Græc. Quæſt. XLV.*) de la couronne de Lydie par Gygès, dit: que ce prince s'étant révolté contre Candaule, roi de Lydie, il ſe ligua avec Arſélis de Mylaſa en Carie, qui lui amena un corps conſidérable de Cariens: Candaule fut défait & tué dans un combat, ainſi que l'écuyer auquel il avoit confié la hache d'Hercule. Ce héros, dans ſon expédition contre les amazones, l'avoit enlevée à leur reine Hypolite, & en avoit fait préſent à Omphale. Depuis ce temps les rois de Lydie, ſucceſſeurs de cette princeſſe, la portèrent toujours eux-mêmes dans les combats; & Candaule ne viola pas impunément une coutume que la religion avoit en quelque ſorte conſacrée. Gygès, qui ſe croyoit redevable de la victoire à la valeur d'Arſélis, lui abandonna la poſſeſſion de cette hache; & ce général plein du deſir de tranſmettre à la poſtérité ſes belles actions la porta en Carie & en arma *Jupiter*-Labrandéen. On voit ſur les médailles de Mylaſa cette hache à deux tranchans, repréſentée comme celle des amazones. Il eſt vraiſemblable que c'eſt de là que le dieu fut auſſi ſurnommé Στρατιος guerrier, titre qui n'eſt point du nombre de ſes attributs eſſentiels. C'étoit Mars & non *Jupiter* qui étoit regardé comme le dieu de la guerre; Minerve ne reçut le ſurnom de Στρατία, que parce qu'elle paſſoit pour préſider aux armées, & qu'elle étoit confondue avec Bellone. Mais le nom de Στράτιος, donné à *Jupiter*, ne peut lui venir que de l'inſtrument militaire dont l'avoit armé Arſélis. Cet attribut étoit aſſez ſingulier, & l'événement qui l'avoit occaſionné, étoit aſſez remarquable pour avoir donné lieu à cette dénomination.

Fretet (*Mém. de l'Acad. tom. V. pag.* 283.) dit que l'on voit la double hache de *Jupiter*-Labrandéen, très-bien repréſentée ſur un bas-relief, où le dieu eſt nommé *Dolichenus*, du nom d'une iſle voiſine des côtes de Carie.

Vaillant a publié une médaille de la ville d'Euromus en Carie, avec la légende: ΖΕΥϹ ΕΥΡΟΜΕΥϹ ΕΥΡΩΜΕΩΝ.

De toutes les villes de Carie, où le culte de *Jupiter* étoit établi d'une manière ſpéciale, Stratonicée eſt une des plus remarquables. Elle révéroit ce dieu & Hécate comme ſes divinités tutélaires. (*Tacit. Strabon. p.* 660.) Il avoit dans ſon territoire un temple célèbre dédié à *Jupiter-Chryſaorien.*

Selon Etienne, il y a eu en Carie une ville du nom de *Chryſaoris*, qui fut enſuite appellée *Adrias.* Apollonius dit qu'elle fut bâtie d'abord par les peuples de Lycie. C'eſt de là qu'il forme l'Eth-

Digitized by Google

nieue *Chryſaoréus*. Epaphroditus dit plus ; car il aſſure que toute la province avoit porté le nom de *Chryſaoris*.

On faiſoit des ſacrifices à *Jupiter*-Aſcréen dans la ville d'Halicarnaſſe. L'on connoît auſſi des médailles de cette ville, avec le type de *Jupiter*-Dodonéen. Cependant elle révéroit encore ce dieu ſous le nom de Καμύρος, ſi l'on en croit Phavorin.

En Lycie *Jupiter* étoit nommé *Cragus* (*Lycophron. Strabon. Euſtath.*), peut être de la montagne de ce nom. Il y en avoit une autre en Cilicie, qui faiſoit partie du Taurus, laquelle pouvoit également y avoir contribué.

Etienne fait mention d'une ville de Lycie, nommée Σαρδηνος, peu éloignée de Lyrnoſſe. Le culte que l'on y rendoit à *Jupiter*, fit ſurnommer le dieu Σαρδηνιος.

Jupiter étoit appellé Δρύμιος en Pamphylie, ſelon Lycophron, qui eſt le ſeul qui rapporte cette épithète : ὁ δρύμιος δαίμων.

La ville de Synnades étoit métropole de la Phrygie ſalutaire. (*Stephan. Plin. lib. V.*) Cette ville étoit ainſi appellée, de l'aſſemblée générale de la province qui s'y faiſoit. Son ancien nom, ſelon Etienne, étoit *Synaa*, & par corruption elle fut nommée *Synnada*. *Jupiter* étoit regardé comme le protecteur & le préſident de cette aſſemblée du peuple. C'eſt en cette qualité qu'il reçut cette épithète de Πάνδημος, populaire, qui ſe lit ſur une médaille de Domitien, ΖΕΥϹ ΠΑΝΔΗΜΟϹ ϹΥΝΝΑΔΕΩΝ (*Vaill. Select. Numiſm. p.* 294.).

Près de Tyane, ville de Cappadoce, célèbre par la naiſſance d'Apollonius, on voyoit un temple de *Jupiter*, ſurnommé *Asbamæus*.

La ville de Tarſe rendit de tout temps un culte particulier à *Jupiter*. (*Vaill. Select. Numiſm. p.* 295.) Nous voyons ſon nom exprimé ſur une médaille d'Hadrien, frappée dans cette ville, ΔΙΟϹ ΤΑΡϹΕΩΝ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩϹ.

Les habitans de Gaza reconnoiſſoient dans le Marnas qu'ils adoroient, la même divinité que les grecs nommoient *Jupiter* de Crète, Ζευς Κρηταγενης.

On connoît deux montagnes & deux temples de *Jupiter*, du nom de *Caſius*. La première de ces montagnes étoit près de Péluſe, à l'entrée de l'Egypte, & célèbre par le tombeau de Pompée. La ſeconde & la plus renommée des montagnes qui portoient le nom de *Caſius*, étoit en Syrie, à peu de diſtance de Séleucie. Les médailles de cette ville font voir que *Jupiter* étoit ſa divinité principale & tutélaire, qu'elle le révéroit ſous pluſieurs formes, & particuliérement ſous celle d'une groſſe pierre repréſentant le mont *Caſius*. Le rocher que l'on voit ſur les médailles déſigne ſeulement le *Jupiter-Caſius* de Syrie ; car il ne paroît point qu'aucun des autres fût ainſi repréſenté. Selon Achille Tatius, celui de Péluſe étoit repréſenté ſous la figure d'un jeune homme ſemblable à Apollon, étendant les bras & tenant d'une main une orange.

Les romains conſervèrent toujours à leur dieu, même dans leurs colonies, le nom de *Jupiter optimus maximus*, qui lui étoit donné à Rome. Et de même que ce dieu y étoit ſurnommé *Capitolinus* du Capitole, ſur lequel étoit ſon temple principal, ils lui donnèrent à Héliopolis de Syrie le ſurnom d'*Hélioopolitanus*, ce qui ne peut faire d'autre ſens que celui-ci : *Jupiter* le très-bon, le très-grand, adoré par les romains dans *Héliopolis*.

On dit que Séleucus, ayant deſſein de bâtir une grande ville en Syrie, conſulta l'oracle de *Jupiter*, & que pendant le ſacrifice un aigle fondit ſur l'autel, enleva une partie de la victime & la tranſporta ſur un autre qu'Alexandre-le-Grand avoit élevé à *Jupiter-Bottiæus*. Séleucus croyant que le dieu manifeſtoit ſa volonté par ce prodige, ne balança point à bâtir ſa nouvelle ville ſur l'Oronte, environ à quinze milles de la mer, au lieu où étoit l'autel ; & à ſa place il fit conſtruire un temple à *Jupiter-Bottiæus*. Uſſérius, d'après Malala, le nomme *Botzius*, d'autres écrivent *Boltzious* ; mais la véritable prononciation, celle que Libanius admet, c'eſt *Botiæus*. Ce nom vient d'une contrée de Macédoine, appellée *Bottiæa*. Diodore de Sicile (*lib. XII.*), Thucydide (*lib. II.*), Hérodote (*lib. VII.*) parlent de cette contrée. La ville de Pella étoit dans ſon territoire. Alexandre qui en étoit originaire, en dreſſant un autel à *Jupiter* ſur les bords de l'Oronte, ſurnomma le dieu *Bottiæus*, pour rappeller la mémoire du culte qui lui étoit rendu dans ſa patrie. Peut-être auſſi le héros avoit-il en vue ſa propre gloire, en conſacrant dans la Syrie un nom qui n'étoit en uſage que dans une partie de la Macédoine.

Jupiter étoit en grande vénération à Damas, où ſon culte étoit établi d'une manière particulière. L'empereur Julien (*Epiſt. XXIV.*), dans une lettre à Sarapion, fait le plus grand éloge de cette ville, & lui donne l'épithète de ville de *Jupiter*.

Le ſurnom de *Cœleſtis* a quelquefois été donné à *Jupiter*, pour le diſtinguer de Pluton ſon frère, que l'on nommoit *Jupiter-Stygius*. Neptune le troiſième frère a été auſſi appellé quelquefois *Jupiter Æquoreus*.

Sur des médailles de Veſpaſien & de Trajan, frappées dans l'iſle de Cypre (*Vaill. Colon. p.* 139.), on voit *Jupiter*, avec la légende : ΚΟΙΝΟΝ ΚΥΠΡΙΩΝ. Vaillant croit que ce *Jupiter* eſt celui que l'on appelloit *Salaminius*. En effet, Tacite

nous apprend que ce dieu étoit la divinité principale de Salamine, ville de Cypre.

Althémènes, descendant de Minos (*Apollodor. l. 3. cap. II.*) ayant été forcé de quitter l'isle de Crète, aborda dans celle de Rhodes. Lorsqu'il y fut arrivé, il monta sur le mont Atabyris, & de là considérant toutes les isles voisines, celle de Crète lui rappella le souvenir des dieux de sa patrie, & lui fit naître le dessein d'élever un autel à *Jupiter*; ce qu'il exécuta sur le lieu même, & le dieu en fut surnommé *Atabyrien*.

Chez les habitans de l'Italie, on célébroit principalement le temple de *Jupiter-Latialis*, bâti sur le mont Albain des dépouilles de l'ancienne Suessa Pométia, capitale des Volsques. C'est là que se faisoient les assemblées. (*Dionys. Halycar. l. IV.*) A la première il se trouva quarante-sept peuples par leurs députés, & tout fut égal entr'eux, excepté que le président étoit romain, & le fut toujours par la suite. Ces fêtes en furent nommées *féries latines*, parce que les peuples du Latium étoient obligés de s'y trouver, & qu'ils avoient droit d'y participer aux victimes.

A Rome, le plus célèbre des surnoms de *Jupiter* fut celui de Capitolin. Ovide lui donne l'épithète de *Tarpeien* (*XIII. Métam.*) :

Quique tenes altas Tarpejus Jupiter *arces*,

du nom de la roche tarpéienne située sur le Capitole, au-dessous du temple de *Jupiter*-Capitolin.

Numa porta une loi, par laquelle il étoit ordonné à chacun de marquer le terrein qui lui appartenoit, & d'y placer des bornes. Afin d'inspirer plus de respect pour un tel établissement, il voulut que ces bornes ou *termes* fussent consacrés à *Jupiter*, que l'on appella, sans doute pour cette raison, *terminalis*. Il ordonna de plus, que ceux qui les enleveroient ou les changeroient de place, seroient coupables de mort. Les grecs adoroient un *Jupiter-ὅριος*, qui étoit le même que le *terminalis* des latins. (*Plato. in Octav. Leg.*)

Il ne seroit pas juste de conclure du nom de *Jupiter* terminal, que les romains juroient par ce dieu, quand ils faisoient le serment si renommé & si sacré chez eux, que l'on désignoit par ces paroles : *Jovem lapidem jurare*. Il est vrai que toutes ces idées paroissent avoir entr'elles une certaine analogie. Mais outre que les *termes* n'étoient pas tous de pierre, comme on le voit par ces vers d'Ovide :

Termine, sive lapis, sive es defossus in agris
Stipes, ab antiquis tu quoque nomen habes.

Est-il bien sûr que les romains aient reconnu un *Jupiter-lapis*? Cette imagination paroit si bizarre que, pour l'expliquer, on a eu recours à la matière dont étoit formée originairement la statue de *Jupiter*-Capitolin, qui étoit d'argile. C'est peut-être la coutume observée dans ce serment qui aura donné lieu à l'erreur, supposé que c'en soit une de dire que le mot *Lapis* soit un surnom de *Jupiter*. Festus nous apprend que ceux qui devoient faire ce serment & jurer par *Jupiter*, tenoient une pierre dans leur main, & qu'ils prononçoient cette formule : *si sciens fallo, tum me Diespiter, salvâ urbe arceque ejiciat, ut ego hunc lapidem.*

Dans tout ce passage il n'y a rien de commun entre la pierre que l'on tenoit & *Jupiter*, si non qu'en la tenant on juroit ordinairement par ce dieu chez les romains. C'est comme si l'on se fût exprimé de cette sorte : *Jovem lapidem tenens, juro.*

Les statues de *Jupiter* étoient fort répandues dans Rome. Il y en avoit une colossale près du théâtre de Pompée, ce qui fit donner au dieu le surnom de *Pompéianus*. Celle qu'il avoit dans la rue habitée par les acteurs, le fit surnommer *Tragœdus*.

Si les surnoms de *Jupiter*, que Varron mettoit au nombre de trois cents, lui venoient tous des romains ou des peuples d'Italie, & que dans ce nombre il ne comprenne point ceux qui lui avoient été donnés par les étrangers, on peut dire que nous en avons perdu beaucoup. Nous avons vu ci-dessus ceux qui ont été conservés dans les auteurs & sur les monumens. Les romains lui avoient aussi donné des noms tirés du lieu où il étoit adoré; mais on en connoit peu. Il semble que *Jupiter-Capitolin* ait fixé lui seul toute l'attention, & que par sa réputation, il ait diminué celle de tous les autres. Festus nous apprend que le nom de *Viminéus* fut donné à *Jupiter*, parce que ce dieu avoit un autel sur le mont Viminal.

Festus, Varron & Pline (*lib. XVI. cap. X.*) font mention d'un petit temple de *Jupiter*, dans lequel on conservoit un hêtre qui fit donner au dieu le surnom de *Fagutalis*. On sait que cet arbre, ainsi que le chêne, étoit consacré à *Jupiter*.

L'usage de colorer avec du *minium* les statues de *Jupiter*, faites de terre cuite, le fit surnommer *Minianus*.

Les habitans de Tusculum adoroient *Jupiter* avec le surnom de *Maius*; on n'en sait point la raison. (*Macrob. sat. 1. 12.*)

» On distingueroit, dit Winckelmann, (*Hist. toire de l'Art. liv. IV. cap. II.*), le portrait de *Jupiter* par les cheveux de son front, » ou par le jet de sa barbe, si l'on trouvoit

» des têtes dont il n'exiſtât plus que ces parties. » *Jupiter* étoit repréſenté avec un regard toujours » ſerein (*Martian. Capel. l. 1. p.* 18). Ceux là ſe » trompent aſſurément qui ont prétendu trouver » ſur une tête de baſalte noire de la villa Matteï, » fort reſſemblante à celle du père des dieux, mais » caractériſée par une mine ſévère, un *Jupiter* » ſurnommé le *terrible*. Ils n'ont pas fait attention » que cette tête, ainſi que toutes les prétendues » têtes de *Jupiter*, qui n'annoncent pas un regard » de bonté & de clémence, portent ou ont porté » le *modius*. Ils ne ſe ſont pas non plus rappellés » que Pluton, au rapport de Sénèque, reſſemble » à *Jupiter*, mais à *Jupiter* fulminant (*Senec. Here* » *Fur. V.* 721), & qu'il porte le modius, ainſi » que Sérapis; ce qu'on peut voir dans une ſtatue » aſſiſe qui décoroit le temple de ce dieu à Poz- » zuoli, & qui ſe trouve aujourd'hui à Portici, de » même que ſur un bas relief conſervé au palais » épiſcopal d'Oſtie. Dérouté par la fauſſe déno- » mination de *Jupiter* le terrible, on a négligé d'ob- » ſerver que Pluton & Sérapis, tous deux caractéri- » ſés par le modius, ſont la même divinité. Par » conſéquent ces têtes ne repréſentent pas un *Ju-* » *piter*, mais un Pluton; & comme juſqu'ici on » ne connoiſſoit de cette dernière divinité ni ſta- » tues, ni têtes de grandeur naturelle, je me flatte » d'avoir multiplié les ſimulacres des dieux par » cette obſervation. »

» La ſérénité du regard n'eſt pas le ſeul trait » caractériſtique de *Jupiter*: il eſt encore recon- » noiſſable à ſon front, à ſa barbe & à ſa cheve- » lure. Ses cheveux s'élevent par deſſus le front » & formant différens étages, ils retombent en » boucles ſerrées ſur les côtés, comme nous le » voyons par une tête gravée en cuivre, d'après » une agathe travaillée de relief. Ce jet de che- » veux eſt regardé comme un caractère ſi eſſentiel » de *Jupiter*, qu'il indique en effet dans ſes fils » une reſſemblance frappante avec leur père. C'eſt » ce que nous montrent clairement les têtes de » Caſtor & de Pollux dans les deux ſtatues coloſ- » ſales du Capitole, celle ſur-tout qui eſt antique, » car l'une de ces têtes eſt moderne. Il en eſt » à peu près de même d'Eſculape: ſes cheveux » s'élevent au deſſus du front d'une manière aſſez » approchante de ceux de *Jupiter*. De ſorte que » pour cette partie il n'y a pas une grande diffé- » rence entre le père des dieux & ſes petits-fils, » ce qui nous eſt prouvé par la plus belle tête » d'Eſculape d'une des ſtatues plus grande que na- » ture de la villa Albani, & par un grand nombre » d'autres figures de cette divinité, entre autres » par celle qui eſt en terre cuite au cabinet d'Her- » culanum. Cette grande reſſemblance du petit- » fils avec le grand père pourroit bien avoir pour » principe la remarque faite déjà par les anciens, » que les fils reſſemblent ſouvent moins au père » qu'au grand père: ce ſaut que fait la nature dans » la conformation des créatures, eſt prouvé auſſi » par l'expérience à l'égard des animaux, particu- » lièrement à l'égard des chevaux: en conſéquence » de cette remarque, lorſqu'il eſt dit dans une épi- » gramme grecque, au ſujet d'une ſtatue de Sar- » pédon, fils de *Jupiter*, que le ſang du père des » dieux ſe manifeſtoit ſur la phyſionomie de ce » Heros, on ſeroit fondé à croire que ce n'étoient » pas les yeux qui portoient ce caractère, mais » bien les cheveux relevés au deſſus du front qui » indiquoient cette origine: Ἐν μέσῳ σπίεμα Διὸς » σημαίνει. (*Anthol. lib 5. p.* 530). »

» La même obſervation a lieu pour les centaures, » par rapport à leurs cheveux relevés au deſſus du » front, à peu près comme ſont ceux de *Jupiter*, » afin d'indiquer apparemment leur affinité avec ce » dieu. »

» *Jupiter* ſe diſtingue des divinités qui ont de » la reſſemblance avec lui par ſa coëffure, par » des cheveux qui deſcendent le long des tempes » & qui couvrent entièrement les oreilles. D'ail- » leurs il a les cheveux plus longs que les autres » dieux; ſans former de boucles, ils ſont jettés » d'une manière ondoyante, & reſſemblent à la » crinière du lion. Il paroît que c'eſt cette agita- » tion de la crinière du roi des animaux, ainſi que » le mouvement de ſes ſourcils lorſqu'il eſt en co- » lère (*Buffon. Hiſt. natur. du lion*), que le » poëte a eu devant les yeux dans ſon fameux ta- » bleau de *Jupiter*, qui ébranle l'Olympe par l'agita- » tion de ſa chevelure & par le mouvement de » ſes ſourcils ».

» Cependant *Jupiter* n'eſt pas repréſenté dans » tous ſes portraits avec cet air de ſérénité qui » le caractériſe ordinairement. Un bas-relief, ap- » partenant au marquis Rondinini, nous l'offre » aſſis ſur un fauteuil avec un regard ſombre; » Vulcain, placé derrière lui & armé d'un mail- » let avec lequel il vient de le frapper ſur la tête, » eſt dans l'attente de voir ſortir Pallas de ſon cer- » veau. *Jupiter* étourdi par le coup qu'il vient » de recevoir, eſt comme dans les douleurs de » l'enfantement. Ce dieu, par la naiſſance de Pal- » las, veut produire au jour toute la ſageſſe ſen- » ſible & intellectuelle. J'ai fait graver ce mor- » ceau ſur le titre du ſecond tome de mes mo- » numens de l'antiquité ».

Jupiter eſt repréſenté avec des ailes ſur une pierre gravée étruſque du cabinet de Stoſch. Sur une pâte de verre & ſur une cornaline du même cabinet, il ſe préſente à Sémelé dans toute ſa ma- jeſté, & avec des ailes.

« Ce que j'ai obſervé, dit Caylus (*Rec. 2. pl.* 45. *n°* 3.), de plus ſingulier dans cette figure de Ptiape, c'eſt la tête qui a tout le caractère de

Jupiter. J'en ai une autre pareille, mais plus obſcène, haute de deux pouces, huit lignes, qui eſt dans la même poſition, & dont la tête a le le même caractère ».

En deux endroits de l'Iliade, Homère arme *Jupiter* d'un fouet.

« Ce *Jupiter Terminalis*, dit Caylus (*Rec. 3. pl. 40. n° 2. 3.*), peut être mis au rang des monumens les plus rares, par rapport à ſa matière; car il eſt de bronze, & c'eſt le ſeul de cette eſpèce qui ſoit connu, ſi l'on excepte celui que le P. Contucci poſſédoit aux Jéſuites de Rome, & dont le volume eſt moindre que celui-ci qui m'appartient. Boldetti en a trouvé un autre dans les catacombes, qui eſt d'ivoire; on le conſerve auſſi dans le cabinet des jéſuites à Rome. Ces deux monumens ont le *calath.s* ou le *modius* ſur la tête; ce qui me perſuade avec raiſon, que le monument de ce numéro étoit chargé d'un pareil attribut: on voit en effet la tête diſpoſée pour recevoir cet ornement. Les rubans de la couronne ſont d'un grand volume. Le derrière de la tête deſſiné ſous le numéro 3, met le lecteur en état d'en juger. Je ne crois pas que le piédeſtal ſur lequel la gaine eſt ſoudée, ſoit du même temps que le terme; cependant il me paroît antique. Au reſte, cette gaine convient principalement aux dieux Termes, & ne laiſſe aucun doute ſur leur origine égyptienne ».

On trouvera difficilement l'explication d'un *Jupiter* aſſis ſur un centaure, qui eſt ſur un autel triangulaire des ſouterreins de la villa Borghèſe. La même difficulté ſe rencontre dans l'explication du *Jupiter* d'une médaille de l'empereur Valérien (*Havercamp. Num. Reg. Chriſt. 37.*), contre lequel ſe dreſſe un ſerpent. Peut-être Bartoli, en deſſinant cette médaille, a-t-il pris une pierre pour la foudre, comme on voit cet attribut à une figure ſemblable, qui repréſente Cadmus ſur les médailles de Gordien III. & d'Hoſtilien. (*Vaill. Num. Col. tom. II. pag. 217. 9. & pag. 299.*)

Sur un autel carré du Muſeum Capitolin, on voit Rhéa couchée après avoir donné naiſſance à *Jupiter*, Saturne auquel on préſente une pierre emmaillottée en guiſe d'enfant, les curètes frappant de leurs épées ſur des boucliers longs, pendant que *Jupiter* tette la chèvre Amalthée; enfin, *Jupiter* aſſis dans l'Olympe au milieu des dieux.

L'éducation de *Jupiter* ſe voit auſſi ſur un médaillon de bronze de Laodicée de Phrygie, frappé en l'honneur de Caracalla; ſur un pareil de Magnéſie, frappé pour Maximin, & ſur une médaille de Séleucie, frappée pour Macrin, & publiée par Pelletin.

Dans la collection de Stoſch, on voit entr'autres les portraits ſuivans de *Jupiter*.

Sur une pâte antique, tête de *Jupiter* couronnée de laurier ou d'olivier; la couronne d'olivier caractériſoit *Jupiter*-Olympien, & le laurier étoit contacté à ce dieu, parce que la foudre, diſoit-on, ne frappoit jamais cet arbre.

Sur un jaſpe noir, *Jupiter* debout, la tête rayonnée, avec un manteau attaché ſur la poitrine, tenant de la main droite la foudre, & de la gauche ſon ſceptre.

Sur une cornaline, *Jupiter* debout tenant une aigle ſur la main droite, & de la main gauche ſon ſceptre; à côté on lit les caractères THELC.

Sur une prâſme d'émeraude, *Jupiter* aſſis tenant de la main droite un globe, & de la gauche ſon ſceptre, avec l'aigle à ſes pieds.

Sur une pâte de verre, *Jupiter - Pacifique* aſſis ſur ſon trône, vu en face, tenant tranquillement la foudre dans ſon ſein.

Sur une cornaline, deux *Jupiters* aſſis avec la foudre & le ſceptre, & au milieu d'eux une tête en profil; au-deſſous on lit: MVH.

Il y a dans le cabinet du roi de France (*pl. x. n° 3.*) un médaillon de Marc-Aurèle, avec deux *Jupiters*, l'un aſſis & l'autre debout, expliqués par Montfaucon. (*Suppl. de l'ant. tom. I. p. 55.*): Ce ſont peut-être les deux *Jupiters* nés en Arcadie de différens pères, Æther & le Ciel.

Les anciens ſe plaiſoient à multiplier les dieux; & comme c'étoit une de leurs coutumes de donner pluſieurs noms à une divinité, ils en faiſoient ſouvent deux: il y avoit deux Neptunes (*Ariſtoph. Plut. v. 397. Catull. epigram. 32. conf. Spanh. ad Ariſtoph. lib. C.*), & l'on comptoit, ſuivant Arnobe (*Adv. Gent. lib. IV. pag. 135.*), juſqu'à cinq *Jupiters*, cinq Mercures, autant de Bacchus, &c.

Sur un jaſpe jaune, *Jupiter-Axur*, ou ſans barbe, appelé par les Romains *Vejovis*; il eſt debout. La tête de ce *Jupiter* ſe voit ſur quelques médailles (*Beger. Obſ. in num. p. 14*), & en particulier, ſur une de la famille Licinia. (*Vaill. n° 21.*)

Sur une pâte de verre, avec le nom du graveur, NEICOY, *Jupiter* ſans barbe debout, avec l'aigle à ſes pieds qui le regarde; il tient la foudre dans la main droite, & ſon bras gauche eſt enveloppé dans l'égide, c'eſt-à-dire, dans la peau de la chèvre Amalthée, comme dans un ciſte. La forme de l'égide, la manière dont *Jupiter* la tient, ſont conformes à l'étymologie du nom & à l'origine de cet attribut. (*Melpom. c. 187.*) Hérodote prétend que l'égide vient de la Lybie, où les peuples s'habilloient de peau de chèvres (égide, en latin *ægis*, vient du grec αιγὶς, chèvre) & que les courroies avec leſquels ils lioient ces peaux autour du corps, avoient donné lieu à l'idée de

les transformer en ſerpens. Au teſte, cette pâte vient à propos au ſecours de ceux qui ſont venir l'épithète de *Jupiter* Αιγιοχος, de ſon égide, quoique, ſelon Spanheim (*Obſ. in Call. hymn. in Jov. v.* 49. *p.* 19.), leur ſentiment ſoit ſans aucun fondement. Il eſt vrai qu'on ne trouve ſur aucune pierre ou médaille, *Jupiter* portant l'égide, ni ſelon l'idée commune qu'on en peut avoir, ni ſelon ce que nous en apprend la fable; & c'eſt ainſi que cette pâte peut ſervir à entendre Pauſanias, & je crois qu'elle repréſente (*l. V. p.* 417. *l. XVII.*) *Jupiter-Martius*, ΑΡΕΙΟΣ, dont il ne nous a laiſſé que le nom.

Sur une ptiſme d'émeraude, *Jupiter* debout ſur le foudre, ayant un boiſſeau ſur la tête; il porte une patère de la main droite, & ſur la gauche avec laquelle il tient ſon ſceptre, il y a un aigle qui étoit poſé ordinairement (*Pauſan. lib. V. p.* 400. *l.* 41.) ſur le ſceptre de *Jupiter*, comme on le voit ſur un autel antique qui eſt dans la villa Albani. Au teſte, ce *Jupiter* eſt *Jupiter-Philius* qui tenoit une patère.

Sur un jaſpe rouge, tête de *Jupiter-Sérapis*, avec l'inſcription: ΕΙΣ ΖΕΥΣ ΣΕΡΑΠΙΣ, c'eſt-à-dire, *Jupiter-Sérapis eſt unique.*

Sur une ſardoine de deux couleurs, tête de *Sérapis* rayonnée, avec les cornes de *Jupiter*-Ammon.

Sur une pâte de verre, tête de *Jupiter*-Ammon, ayant au-deſſus un croiſſant comme Diane. C'eſt ici la ſeule fois qu'on ait trouvé *Jupiter* avec un croiſſant, pas même dans la grande collection d'empreintes de ce cabinet, où il n'y a rien de ſemblable.

Sur une pâte de verre, *Jupiter* à tête de bélier, debout, tenant de la main droite la foudre, & de la gauche ſon ſceptre. Diodore de Sicile (*Hiſt. l. I. p.* 77.) & d'autres auteurs racontent que les dieux pourſuivis par Typhon, s'étoient cachés ſous la figure de différens animaux, & que *Jupiter* avoit pris celle du bélier. A Thèbes, en Egypte, on l'adoroit avec la tête de bélier.

Sur une pâte antique, tête de *Jupiter* en forme de mouche, dit Απομυιος, ou *Muſcarius*. Les deux ailes de l'inſecte forment la barbe du dieu, le corps en fait le viſage, & au-deſſus du front eſt la tête de la mouche, avec ſes deux yeux qui ſont aiſés à diſtinguer. On ſait qu'Hercule (*Pauſan. l. V. p.* 400.), étant fort incommodé des mouches pendant un ſacrifice qu'il faiſoit à *Jupiter* à Elis, il le ſupplia de vouloir les chaſſer; d'où les éliens retinrent la coutume de ſacrifier à *Jupiter-Apomyos*, c'eſt-à-dire, qui chaſſe les mouches.

Sur une pâte de verre, une figure ayant de la barbe, vêtue de la robe longue qu'on appelloit *Talaris*, avec le *modius* ſur la tête, une corne d'abondance à la main gauche, & à la main droite une patère, ſur laquelle eſt poſé un papillon. C'eſt *Jupiter*, & celui qu'on appelloit par excellence *Exſuperantiſſimus*, mot créé pour exprimer toute la force du terme grec (*Gallim. hymn. in Jov. v.* 91.) παντιφερατος.

C'eſt le ſeul *Jupiter* que l'on voie tenir une corne d'abondance. Quant au papillon, c'étoit le ſymbole de l'ame.

Sur une calcédoine, *Jupiter* debout tenant une tortue ſur la main droite, & ſon ſceptre de la main gauche, avec l'aigle à ſes pieds. Vénus avoit une tortue à ſes pieds; & à Elis, cet animal étoit auſſi un ſymbole de Mercure; mais perſonne n'en fait mention au ſujet de *Jupiter*. Peut être que comme la tortue ſervoit encore de ſymbole au Péloponèſe, il y eut dans ce pays-là un *Jupiter* particulier à qui on donnoit cet attribut.

Sur une cornaline, *Jupiter* debout, avec la foudre & ſon ſceptre, poſant le pied droit ſur la proue d'un navire. Il eſt dans un temple rond, dont la *tholus* ou le dôme eſt poſé ſur deux colonnes quartées, & ſur deux colonnes torſes. Aux extrémités de l'entablement il y a deux têtes de bélier; & la cime du dôme eſt terminée par la foudre, qui y eſt poſée horizontalement: aux côtés du temple on lit le nom M. VAL. AEQVAL.

Sur une pâte de verre, *Jupiter-Epaerius*, ou *Cacumenarius* (*Conf. Spanheim. in Callim. Jov. v.* 82. *p.* 35.), c'eſt-à-dire, *Jupiter* ſur le ſommet des montagnes, comme on le voit ſur pluſieurs médailles. On voit auſſi *Jupiter*, avec Neptune & Pluton (*Bianchini Iſtor. univerſ. pag.* 213.), ſur un médaillon rare, avec l'inſcription: ΘΕΟΙ ΑΚΡΑΙΟΙ.

JUPITER aſſis tenant une victoire & un ſceptre; ſur les médailles eſt un type ordinaire d'Antioche de Syrie, de Tarſe.

—— Debout, les bras étendus, des *Bruttii*, de Meſſène.

———— Dans un bige. *Bruttii.*

—— Sa tête ſur les médailles des Ptolémées.

JUREMENT, ſ. m., *Mythol.*, affirmation qu'on fait d'une choſe en marquant cette affirmation d'un ſceau de religion.

Les *juremens* ont pris chez tous les peuples autant de formes différentes que la divinité; &

comme le monde s'eſt trouvé rempli de dieux, il a été inondé de *juremens* au nom de cette multitude de divinités.

Les grecs & les romains juroient tantôt par un dieu, tantôt par deux, & quelquefois par tous enſemble. Ils ne réſervoient pas aux dieux ſeuls le privilège d'être les témoins de la vérité; ils aſſocioient au même honneur les demi-dieux, & juroient par Caſtor, Pollux, Hercule, &c. avec cette différence chez les romains, que les hommes ſeuls juroient par Hercule; les hommes & les femmes par Pollux, & les femmes ſeules par Caſtor: mais ces règles mêmes, quoiqu'en diſe Aulugelle, n'étoient pas inviolablement obſervées. Il eſt mieux fondé quand il obſerve que le *jurement* par Caſtor & Pollux fut introduit dans l'initiation aux myſtères éleuſyniens, & que c'eſt de là qu'il paſſa dans l'uſage ordinaire.

Les femmes juroient auſſi généralement par leurs Junons, & les hommes par leurs génies; mais il y avoit certaines divinités, au nom deſquelles on juroit plus ſpécialement en certains lieux qu'en d'autres. Ainſi à Athènes on juroit le plus ſouvent par Minerve, qui étoit la déeſſe tutélaire de cette ville; à Lacédémone, par Caſtor & Pollux; en Sicile, par Proſerpine, parce que ce fut en ce lieu que Pluton l'enleva; & dans cette même iſle, le long du fleuve Simettre, on juroit par les dieux Palices. *Voyez* PALICES.

Les particuliers avoient eux-mêmes certains ſermens dont ils uſoient plus ſouvent ſelon la différence de leur état, de leurs engagemens & de leurs goûts. Les veſtales juroient volontiers par la déeſſe Veſta, les femmes mariées par Junon, les labouteurs par Cérès, les vendangeurs par Bacchus, les chaſſeurs par Diane, &c.

Non-ſeulement l'on juroit par les dieux & les demi-dieux, mais encore par tout ce qui relevoit de leur empire, par leurs temples, par les marques de leur dignité, par les armes qui leur étoient particulières. Juvenal, qui comme Sénèque, ne ſait pas toujours s'arrêter où il le faut, nous préſente une longue liſte des armes des dieux par leſquels les jureurs de profeſſion tâchoient de donner du poids à leurs paroles. Un homme de ce caractère, dit-il, brave dans ſes *juremens* les rayons du ſoleil, les foudres de Jupiter, l'épée de Mars, les traits d'Apollon, les flèches de Diane, le trident de Neptune, l'arc d'Hercule, la lance de Minerve, & finalement, ajoute ce poète dans ſon ſtyle emphatique, tout ce qu'il y a d'armes dans les arſenaux du ciel.

Quidquid habent telorum armamentaria cœli.

Les poètes & les orateurs imaginèrent de certifier leurs affirmations, en jurant par les perſonnes qui leur étoient chères, ſoit qu'elles fuſſent mortes ou vivantes: j'en jure par mon père & ma mère, dit Properce.

Oſſa tibi juro per matris, & oſſa parentis.

Quintilien s'écrie au ſujet de ſa femme & d'un fils qu'il avoit perdu fort jeune: j'en jure par leurs manes, les triſtes divinités de ma douleur, *per illos manes, numina doloris mei:* j'en atteſte les dieux, & vous ma ſœur, dit tendrement Didon dans l'énéide, *teſtor, cara, deos & te, germana.*

Quelquefois les anciens juroient par une des principales parties du corps, comme par la tête ou par la main droite: j'en jure par ma tête, dit le jeune Aſcagne, par laquelle mon père avoit coutume de jurer.

Per caput hoc juro, per quod pater ante ſolebat.

Dans la célèbre ambaſſade que les troyens envoient au roi Latinus, Illionée qui porte la parole, emploie ce noble & grand ſerment: j'en jure par les deſtins d'Enée, & par ſa droite auſſi fidèle dans les traités, que redoutable dans les combats.

Fata per Æneæ juro, dextramque potentem,
Sive fide, ſeu quis bello eſt expertus, & armis.

Æneid. VII. v. 234.

On ne doit pas être ſurpris que les amans préféraſſent à tout autre uſage celui de jurer par les charmes, par les beaux yeux de leur maîtreſſe: c'étoient-là des ſermens dictés naturellement par l'amour, *atteſtor oculos, ſydera noſtra tuos:* je me ſouviens, dit Ovide, que cette ingrate me juroit fidélité par ſes yeux, par les miens; & les miens eurent un preſſentiment de la perfidie qu'elle me préparoit.

Perque ſuos nuper juraſſe recordor,
Perque meos oculos, & doluere mei.

Amor lib. III. Eleg. 3.

Mais on eſt indigné de voir les romains jurer par leur génie, par le ſalut, par la fortune, par la majeſté, par l'éternité de l'empereur, par ſon génie.

Tibère ne voulut pas le ſouffrir, dit Suétone; mais Caligula faiſoit mourir ceux qui refuſoient de le faire; & il en vint juſqu'à cet excès de folie que d'ordonner qu'on *jurât* par le ſalut & la fortune de ce beau cheval qu'il vouloit faire ſon collègue pour le conſulat.

Le *jurement* ſolemnel des dieux étoit par les eaux du Styx. La *fable* dit que la Victoire, fille du Styx,

ayant secouru Jupiter contre les géans, il ordonna par reconnoissance, que les dieux jureroient sur ses eaux; & que s'ils se parjuroient, ils seroient privés de vie & de sentiment pendant neuf mille ans, selon Servius. Il rend raison de cette fable, en disant que les dieux étant bienheureux & immortels, *jurent* par le Styx, qui est un fleuve de tristesse & de douleur, comme par une chose qui leur est entiérement contraire, ce qui est *jurer* par forme d'exécration. Hésiode raconte, dans sa Théogonie, que, lorsque quelqu'un des dieux s'est parjuré, Jupiter envoie Iris, pour apporter de l'eau du Styx dans un vase d'or, sur lequel le menteur doit *jurer*, & s'il s'est parjuré, il est une année sans vie & sans mouvement, mais pendant une grande année qui contient plusieurs millions d'années.

JUSJURANDUM in actis, serment particulier au sénat de Rome, par lequel il promettoit d'observer les ordonnances de l'empereur régnant, & de ses prédécesseurs, excepté de ceux que le sénat avoit déclarés tyrans, tels que Néron, Domitien, Maximin, ou de ceux encore dont la mémoire, sans avoir été flétrie par une condamnation juridique, n'en étoit pas moins odieuse, tels que Tibere & Caligula. Il faut bien distinguer ce serment du serment de *fidélité* que faisoient à l'empereur les militaires, & même ceux qui ne portoient pas les armes. Ce dernier serment se nommoit, *jusjurandum in verba*, & quelquefois, *in nomen*. La plupart des savans, entr'autres, Juste Lipse, Gronovius & Tillemont, confondent le serment d'observer les statuts, nommé *jusjurandum in actis*, avec le serment de fidélité appelé *jusjurandum in verba*.

JUSTA seul est synonyme des deux mots, *justa funebria*, & il désigne les honneurs que l'on rendoit aux morts après les funérailles. Cette distinction est exprimée dans le passage suivant d'un ancien Scholiaste de Stace: *justa, hoc est omnem pompam, quâ manes meos decorabis, & mea memoria satisfacies.* Voici les vers, de Stace (*Theb.* 9 903) qui ont donné lieu à cette observation:

Huic dabis exsequias: atque inter justa memento
Ne quis inexpertis hebetet mea tela lacertis.

C'étoit aux héritiers à remplir ces devoirs, *justa*; & leur omission étoit regardée comme un crime capital. Ils consistoient à jetter de la terre sur la sépulture, avant la moisson nouvelle. On en étoit dispensé par les loix vis-à-vis de ceux que la foudre avoit fait mourir; parce qu'on les croyoit punis par les dieux.

JUSTICE. Les Grecs ont divinisé la *justice* sous le nom de *Dicé* ou d'*Astrée*: les Romains en ont fait une *divinité* distinguée de Thémis.

On la peignoit, dit Aulugelle (*lib.* 14. *c.* 4.), sous les traits d'une vierge qui avoit un regard formidable: la triteſſe qui paroiſſoit à ſes yeux, n'avoit rien de bas ni de farouche; mais elle conſervoit avec un air ſévère beaucoup de dignité. Les Grecs du moyen âge la repréſentoient en jeune fille, qui tient une balance d'une main, & de l'autre une épée, pour marquer que la *juſtice* ne conſidère perſonne, & qu'elle punit également qu'elle récompenſe.

Héſiode (*Erga.* 254. & *Theogo.* 902.) dit que la *juſtice*, fille de *Jupiter*, eſt attachée à ſon trône, & lui demande vengeance toutes les fois que l'on bleſſe ſes loix. Arratus, dans ſes phénomènes, fait un portrait encore plus admirable de la *juſtice*, déeſſe qui converſoit pendant l'âge d'or, ſur la terre, ſe mêlant jour & nuit dans la compagnie des hommes de tout âge, de tout ſexe de toutes conditions, en leur apprenant ſes loix. Pendant l'âge d'argent, elle ne put plus ſe montrer que pendant la nuit, & comme en ſecret, reprochant aux hommes leur infidélité.

L'âge d'airain la contraignit par la multitude des crimes, à ſe retirer dans le ciel.

Auguſte fit bâtir à Rome un temple à la *juſtice*.

Sur une prime d'émeraude de la collection de Stoſch, on voit la *juſtice* repréſentée ſous les traits d'une femme debout, drappée, tenant de la main droite une balance, & de la gauche une palme.

JUSTICIUM, clôture des tribunaux, des boutiques, & ceſſation entiére de travail. Les magiſtrats romains par un édit, ou le ſénat par un ſénatus-conſulte l'ordonnoit dans un deuil public. Mais le peuple l'exécutoit ſouvent de lui-même à la mort de quelque perſonnage illuſtre ou chéri, ſans attendre le ſenatus-conſulte ou l'édit. C'eſt ainſi qu'il en uſa en apprenant la mort de Germanicus (*Taciti. Annal.* 2. 82. 4.). Nous trouvons une deſcription détaillée du *juſticium* (dont l'étymologie eſt *jura ſtant.*) dans les vers ſuivans de la conſolation à Livie ſur la mort de Druſus.

Incerti claudunt que domos, ſtrepitantque per urbem;
Hic illic pavidi clamque palamque dolent.
Jura ſilent, mutaque tacent ſine vindice leges:
Adſpicitur toto purpura nulla foro.

JUSTIN I.

Justinus Augustus.

Ses médailles ſont:

C. en or, avec ſa tête ſeule.

RRR. avec ſa figure & celle de Juſtinien.

R. en argent.

C. dans tous les modules de B.

JUSTIN II, neveu de Juſtinien.

Justinus Augustus Junior.

Ses médailles ſont :

RRR. en or, principalement avec le titre de *junior*.

RRRR. le revers qui a pour légende GABALORUM.

O. en argent ; du moins il n'eſt pas certain que l'on en poſsède.

RR. en médaillons de bronze.

C. dans les autres modules.

Les médailles de cet empereur ſont difficiles à reconnoître d'avec celles de *Juſtin I*, qui ſe trouvent plus fréquemment.

JUSTINE, femme de Valentinien I.

Flavia Justina Augusta.

Les médailles de *Juſtine* ne ſont connues que dans le recueil de Goltzius.

JUSTINIEN.

Justinianus Augustus.

Ses médailles ſont :

C. en or. Les deux premières, qui ſont marquées dans le P. Banduri, ſont RR.

Il y a au cabinet du roi un médaillon d'or extrêmement grand : de Boze l'a publié dans les mémoires de l'académie des Inſcriptions.

R. en argent.

RR. avec le nom du roi Théodat au revers.

C. dans toutes les grandeurs de B. même en médaillons.

« Dans pluſieurs livres on s'eſt attaché, dit Winckelmann, à faire paſſer pour une ſtatue de l'empereur *Juſtinien*, une figure de forme preſque coloſſale, placée à la villa Giuſtiniani. Ce qui a donné lieu à cette dénomination, c'eſt la maiſon de Giuſtiniani, qui prétend deſcendre de cet empereur, & qui a tâché d'établir de nouveau cette deſcendance dans une inſcription miſe depuis quelques années à cette figure. Mais c'eſt une prétention qui eſt deſtituée de tout fondement. Cette ſtatue, toute médiocre qu'elle eſt, ſeroit un prodige de l'art, ſi elle étoit de ce temps. La tête eſt moderne, & faite d'après un jeune Marc-Aurèle ».

« Les deux figures en moſaïque de *Juſtinien* & de Théodora ſon épouſe, qu'on voit à Ravenne & qui datent de ce temps (*Procop. de ædif. l. I. c. II. p.* 10.), ſuffiſent pour nous donner une idée de la ſtatue équeſtre de cet empereur (*ibid. c. XI. p.* 25.), & de celle de cette impératrice (*Aleman. Not. in Procop. hiſt. Arcan. cap. VIII. pag.* 110. *cap. X. p.* 123.) toutes deux en bronze, & autrefois expoſées à Conſtantinople. Du reſte, la ſtatue de *Juſtinien* étoit ajuſtée comme Achille, c'eſt-à-dire, au rapport de Procope, avec des ſemelles attachées au-deſſus des pieds, & avec des jambes nues : nous dirions qu'elle étoit repréſentée à la manière des hommes illuſtres des temps héroïques ».

JUSTINIEN II. (le mutilé).

Justinianus Augustus (Rhinotmetus).

Ses médailles ſont :

R. en or.

O. en argent & en B.

JUTURNE, fille de Dânus, & ſœur de Turnus, roi des Rutules : Jupiter pour prix des faveurs qu'il avoit obtenues de cette belle nymphe, l'éleva au rang des divinités inférieures, & lui donna l'empire ſur les étangs & les petites rivières de l'Italie.

Juturne. (*Enéide l.* 12.) inſtruite par Junon, que Turnus & Enée devoient terminer la guerre par un combat ſingulier, & que ſon frère ſuccomberoit ſi le combat avoit lieu, ſe mêle parmi les ſoldats ſous la figure d'un guerrier, & les excite à rompre le traité. Mais voyant Enée s'approcher de Turnus, elle monte ſur le char de ſon frère, en prend les guides, & le détourne ſans ceſſe de la préſence d'Enée. Cependant n'ayant pu empêcher le combat, ni ſauver ſon frère, elle va ſe précipiter dans le fleuve Numique. Jupiter, touché de la douleur de ſon amante, la change en une fontaine de ſon nom.

Juturne, étoit une fontaine du Latium, près d'Albe, qui ſe jettoit dans le fleuve Numicus, & dont l'eau étoit eſtimée très-ſalutaire. On ſe ſervoit ordinairement de cette eau pour les ſacrifices, ſur-tout pour ceux de Veſta, où il étoit défendu d'en employer d'autre. On l'appelloit l'eau virginale. *Juturne* avoit un temple à Rome, dans la neuvième région, celle du cirque de Flaminius. On l'invoquoit, dit Varron (*de ling. latin.* 4. 10.), lorſqu'on croyoit avoir beſoin de ſecours dans quelque entrepriſe, *ut juvaret* : de là fut formé ſon nom de *Juturne*, qui ſignifie *adjutrice*. Quelques écrivains aſſurent que ſon temple étoit ſitué dans l'endroit où eſt aujourd'hui ſainte Marie la *libératrice*.

JUVENAUX (Jeux), *Juvenales ludi* ; jeux mêlés d'exercices & de danſes, inſtitués par Né-

ron, lorſqu'il ſe fit faire la barbe pour la première fois. On les célébra d'abord dans des maiſons particulières, & il paroît que les femmes y avoient part; car Xiphilin rapporte qu'une dame de la première qualité, nommée Æolia Catula, y danſa à l'âge de 80 ans; mais Néron rendit bientôt après les *jeux juvenaux* publics & ſolemnels, & on les nomma *Néroniens*.

JUVENTAS, déeſſe de la jeuneſſe chez les romains; elle préſidoit à la jeuneſſe, depuis que les enfans avoient pris la robe appellée *prætexta*. Cette divinité fut honorée long-temps dans le capitole, où Servius Tullius fit mettre ſa ſtatue. Auprès de la chapelle de Minerve, étoit l'autel de *Juventas*, & ſur cet autel étoit un tableau de Proſerpine. Lorſque Tarquin l'ancien voua le temple de Jupiter capitolin, pour lequel il fallut démolir ceux des autres divinités, le dieu Terme & la déeſſe *juventas*, au rapport de Tite-Live (*liv. XXXVI. ch. XXXVI.*), déclarèrent, par pluſieurs ſignes, qu'ils ne vouloient pas quitter la place où ils étoient honorés. M. Livius Salinator étant cenſeur, voua un temple à *Juventas*, & le fit élever après une victoire qu'il remporta ſur Aſdrubal. A la dédicace de ce temple, on inſtitua les jeux de la jeuneſſe, qui ſont différens des jeux *juvenaux*, & qui ne furent pas répétés dans la ſuite, autant du moins qu'on en peut juger par le ſilence de l'hiſtoire. Les grecs appelloient Hébé, la déeſſe de la jeuneſſe; mais la *Juventas* des romains n'étoit pas poſitivement l'Hébé des grecs, à ce que penſe Voſſius (*de idololat. lib. VIII. cap. III & V.*). (D. J.)

JUVENTIA, famille romaine dont on a des médailles.

RRR. en bronze, de Colonies.

O. en or & en argent.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

K.

CETTE lettre, qui étoit le *kappa* des grecs, fut adoptée par les latins depuis Salluſte. Cet écrivain attribue cette adoption à un grammairien, appellé *Salvius*. Auſone dit que le k n'étoit employé que dans trois mots latins (*de lit. mon. græc. & lat. n°* 20.) :

Hæc tribus in Latio tantum addita nominibus K.

Le grammairien Terentianus Maurus nomme ces trois mots :

K ſimiliter otioſa eſt cæteris ſermonibus ;

Tumque in uſu eſt, cum kalendas annotamus aut kaput.

Sæpe kaſones notabant hæc vetuſti litera.

Obſervez qu'ici *kaput* n'eſt pas la tête, mais un chapitre de loi.

Il faut joindre à ces trois mots celui de *kalumnia*, dont on imprimoit la première lettre, ainſi formée, ſur le front des colomniateurs, afin qu'ils ne puſſent plus être accuſateurs. *Voyez* C.

Sous les empereurs romains on confondit les lettres grecques avec les romaines ; témoins les inſcriptions que l'on voit au Capitole ſur les têtes d'Epicure & de Métrodote. Le nom du premier eſt ainſi écrit : EΠICOYPOC. Une tête de Méduſe change également le *k* en c dans le nom de Sofocles l'artiſte, CωCOKΛ : & l'on trouve des médailles de Corinthe avec le mot COPIN. Le nom de Carthage eſt écrit par *k* ſur les médailles (*Salvis Augg. et Cæs. fel. kart.*) de Dioclétien, de Maximien, de Conſtantius, &c. Quelquefois un *k* ſeul eſt pris pour l'initiale de *Carthago* ſur les médailles. Selon Beger, un grand *K* qui ſe voit au revers des médailles des empereurs grecs, eſt l'initiale de CONSTANTINUS ; & ſur les médailles grecques, il eſt l'initiale de KOIAHΣYPIA, la Cœléſyrie.

Le *k* eſt ſur les marbres l'initiale de *Kaſo*.

Le *k* a été chez quelques auteurs une lettre numérale qui valoit 250, ſuivant ce vers :

K quoque ducentos & quinquaginta tenebit.

Avec un tiret au-deſſus k elle acquéroit une valeur mille fois plus grande : 250,000.

La lettre *k* a différentes ſignifications dans les chartres, dans les diplômes. En voici quelques exemples les plus ordinaires : KR, *chorus*, KR. C. *cara civitas*, KRM. *carmen*, KR. AM. N. *carus amicus noſter*, KS. *chaos*, K. T. *capite tonſus*.

« Les *k* des manuſcrits, des marbres & des médailles peuvent être diviſés en quatre ſéries.

« La I^e^ grande ſérie du *k*, à traits irréguliers, tient à la plus haute antiquité. 1e ſous ſérie, traverſes ſéparées l'une de l'autre ; 2e jointes en angle ; 3e faiſant un angle ou bien une courbure, derrière la haſte qu'elles traverſent ; 4e angle détaché de la haſte ; 5e preſque en H ».

« La IIe ſérie, aſſez régulière, s'étend ſur les figures des quatre premières ſous-ſéries depuis deux ſiècles avant J. C. juſqu'à la fin du moyen âge. Les autres deſcendent juſqu'au bas temps. 1° A jambages tranchés ; 2° à traverſes au moins d'un côté plus courtes que la haſte, ou à haſte plus courte que l'une des traverſes ; 3° traverſe ſupérieure à peu près droite ; 4° courbée en-deſſous ; 5° K en *x* ; 6° en *h* ; 7° haſte inégale à l'une de ſes branches ».

« La IIIe grande ſérie prenant la figure de l'R, eſt gothique dans ſes quatre dernières ſous ſéries. Les trois autres peuvent ſe rapporter au moyen âge, quoique pluſieurs de leurs figures remontent plus haut. 1e Sous-ſérie, tête ou panſe ouverte en-deſſous, côtés tranchés, tous ; 2e quelques-uns ; 3e nul ; 4e tête fermée ; 5e ouverte en-deſſous ; 6e fermée, montant prolongé ; 7e K anguleux & très-gothique ». (*Nouv. Diplomat. II.* 322.)

KABBADE ou CABADE, habit militaire des grecs du bas-empire. *Kabbadium*, *Kabadium*, Tzetzès (*Chiliad.* 2.) dit que cet habit étoit ainſi appellé de Cabades, roi des Perſes. Codin (*de off. Conſtant. c. VI.*) dit qu'il avoit paſſé des aſſyriens aux grecs de Conſtantinople. D'autres ont dit que ce nom lui venoit de ſa forme, qui étoit ſemblable à celle d'un *kappa* grec. Le P. Goar trouve ce ſentiment ridicule. Quoi qu'il en ſoit, c'étoit un habit intérieur que l'on portoit ſous un autre : le *kabbade* étoit court, ſerré, ſans plis, il ne deſcendoit que juſqu'au haut de la jambe, & ſe boutonnoit juſqu'au bas de la poitrine avec de gros boutons. On le ceignoit d'une cein-

ture ; il étoit bordé de franges, que le mouvement des jambes faiſoit jouer en faiſant ouvrir le *kabbade* quand on marchoit. C'eſt la deſcription qu'en fait le P. Goar, dans ſes notes ſur Codin (*p.* 49. *not.* 30.). Il croit que ce n'eſt autre choſe que le *ſigum* des romains, qui avoit dégénéré en *kabade* chez les grecs. L'empereur & le deſpote portoient le *kabade* violet, ou pourpre.

KADOLE, ſ. f. miniſtre des choſes ſecrètes de la religion dans les myſtères des grands dieux. *Kadolus.* Denys d'Halicarnaſſe, dans ſes antiquités romaines (*l. II.*), dit que les *kadoles* étoient chez les étruſques, & auparavant chez les pélaſges, c'eſt-à-dire, les anciens grecs, ce qu'étoient les *camilles* chez les romains : les miniſtres des prêtres dans les ſacrifices, & dans les myſtères des curètes & des grands dieux.

KÆSO, KAISO, KESO, CÆSO. On trouve ce nom romain écrit de toutes ces manières différentes, parce que l'Æ n'étoit pas encore en uſage à Rome l'an 271 de ſa fondation, & qu'il étoit remplacé par la diphtongue grecque AI : *Aimilius*, *Kaiſo*, pour *Aemilius*, *Kæſo*.

Feſtus dit qu'on appelloit *cæſones* ceux que l'on avoit arrachés du ſein de leurs mères par une opération chirurgicale.

ΚΑΙΣΑΡΙΑ, Σεβάσια. On déſignoit par ces mots tous les édifices conſacrés aux empereurs, ou Céſars.

KALATOR SACERDOTII (*Muratorii.* 1881. & 2.) *Voyez* CALATOR.

KALENDARIUM, regiſtre ſur lequel on écrivoit chez les romains les noms de ceux à qui l'on prêtoit à intérêt les ſommes & les arrérages qu'ils devoient. Le prêt & le paiement de l'intérêt ſe faiſoient aux *calendes* de chaque mois; de là vint le mot *kalendarium.* Celui qui étoit chargé de ce détail étoit appellé *kalendarii curator*, en y ajoutant le nom de la ville, de la tribu, ou du particulier dont il faiſoit valoir l'argent. Les inſcriptions en font ſouvent mention.

Cet officier, ou courtier, eſt appellé *kalendarius* dans une inſcription recueillie par Gruter. (478. 9.)

KALENDES. Depuis long-temps on n'écrit plus ce mot en latin & en françois par un k, mais par un c.

Voici des vers techniques qui enſeignent combien il y avoit dans chaque mois de jours déſignés par les *calendes* du mois ſuivant, ou de jours appellés *calendæ*, y compris le premier du mois ſuivant :

Verſibus his noſcas, menſis cujuſque kalendas :
Tantum, Tendebat, Quod, Regni, Summa, Regebat,
Sanctus, Rex, Talis, Sapienter, Regna, Subegit.

Chaque mot des deux derniers vers répond à un des douze mois, en commençant par décembre. De ces mots l'initiale ſeule a une ſignification ; cette lettre déſigne, par le rang qu'elle tient dans l'alphabet, le nombre des jours du mois, compris incluſivement depuis les ides juſqu'aux *calendes* du mois ſuivant. Ainſi dans le mot *Tantum* correſpondant à décembre, l'initiale T étant la 19e de l'alphabet, nous apprend que décembre a 19 jours depuis les ides juſqu'aux *calendes* de janvier incluſivement, ainſi des autres. Par cette méthode veut-on ordonner le mois de juin, par exemple : on ſait d'abord que juin a 4 jours de nones, & 8 jours d'ides, ce qui fait 12. Le mot *Sanctus* répond à juin ; & ſon initiale, 18e lettre de l'alphabet, donne 18 jours de *calendes* dans juin, y compris le 1er. de juillet ou les calendes de juillet proprement dites. En retranchant ce dernier, & ajoutant enſemble les 17 reſtant, les 12 de nones & d'ides, & le premier de juin, on aura les 30 jours du mois de juin cherchés.

Les *calendes* étoient généralement conſacrées à Junon, d'où lui vint le ſurnom *kalendaris*. Celles de janvier qui commençoient l'année, étoient particuliérement conſacrées à Janus. On célébroit aux *calendes* de février la fête de la déeſſe appellée *Soſpita*. Celles de Mars étoient appellées *feminæ*, parce que les hommes mariés faiſoient en ce jour des préſents aux femmes; ce qui fait dire à Horace (*Od.* 3. 8. 1.) : *Martiis cælebs quid agam kalendis, &c. ? Voyez* MATRONALES.

Comme l'année avant Numa commençoit avec le mois de mars, ſes *calendes* furent fêtées pendant long-temps ; on renouvelloit les couronnes & les guirlandes de laurier dont étoient ornées les cuiſies, les maiſons des flamines, le palais des empereurs, &c. & l'on rallumoit le feu de Veſta. Aux *calendes* d'avril, les dames ſacrifioient à Vénus, & lavoient ſa ſtatue ; elles ſacrifioient auſſi dans ce jour, couronnées de myrthe, à la Fortune virile, & elles ſe baignoient en ſon honneur.

Le 1er. jour de mai étoit conſacré aux lares. Les *calendes* de juin étoient nommées *fabaria*, parce que l'on offroit en ſacrifice à la déeſſe Carnea des fèves nouvelles. Les *calendes* de juillet étoient l'époque où l'on changeoit de logement, ce qui fait dire à Martial (12. 32. 1.) :

Digitized by Google

O Juliarum dedecus kalendarum !

Vidi, vacerra, farcinas tuas, vidi :

Quas non retentas penſione pro bima

Portabat uxor rufa crinibus ſeptem.

Aux *calendes* d'août on célébroit la fête de l'Eſpérance ; à celles de ſeptembre les féries de Neptune ; à celles de décembre les ſaturnales.

Enfin, les *calendes* ſont appellées *triſtes* & *celeres* par les poëtes, à cauſe que les créanciers exigeoient au premier de chaque mois l'intérêt de leur prêt.

KAPANE, ſ. f., nom d'une ancienne voiture des grecs, caroſſe des grecs ; voiture traînée par des mules, attelée de mules. La *kapane* étoit apparemment ſemblable au *carpentum*, ou *pilentum* des dames romaines, dont on voit des figures ſur les médailles. Euſtathe, ſur Homère (*Iliad. V. p.* 799.) dit que καπανη étoit la même choſe qu'ἁπαξη, ἁπιξη ; que c'étoient les theſſaliens qui avoient fait ce mot d'ἁπιξη, en ajoutant un κ au commencement.

KAPPA, ſ. m., nom de la lettre grecque κ. *Voyez* K.

Suidas appelle le c une lune croiſſante, un croiſſant, un *kappa* romain, parce que le c étoit à la langue latine ce qu'étoit le *kappa* dans la grecque. En ce ſens il dit que les ſénateurs portoient à leur chauſſure la figure d'un *kappa* romain.

KARDARIQUE, ſ. m., nom ancien d'un office, d'une dignité chez les perſes. *Kardarichas*, *Chardaricha*. Ce nom ſe trouve dans Cédrénus, dans Anaſtaſe le bibliothécaire, & dans l'hiſtorien Théophane ; mais on n'y apprend rien du *kardarique*, ſinon que c'étoit une dignité très-conſidérable. (*Fabrot. Gloſſ. Cedreni.*)

KASMILLE. *Voyez* CABIRES.

ΚΑΥΣΙΑ, caſque plat & ſans panache, particulier aux theſſaliens & aux macédoniens, qui leur ſervoit auſſi de bonnet, parce qu'il n'étoit que de cuir. On le reconnoît aiſément ſur les médailles de Philippe, père d'Alexandre. — *Voyez* CAUSIA, pour de plus grands détails.

KEIROTONIE, & mieux CHEIROTONIE, manière de donner ſon ſuffrage à Athènes par l'élévation des mains. Lorſque les athéniens vouloient élire leurs magiſtrats, ils aſſembloient le peuple pour les ſuffrages : mais comme il étoit difficile & long de recueillir les voix ſéparément, on introduiſit l'élévation de la main, par laquelle chaque particulier marquoit ſon ſuffrage. Cette manière d'élection, dont Iſocrate & Démoſthène nous parlent ſouvent, fut nommé *cheirotonie*, χειροτονια.

La même méthode fut employée par les romains dans pluſieurs circonſtances. Cicéron nous en fournit la preuve dans ce paſſage de ſon plaidoyer pour Flaccus : *Nec ſunt expreſſa iſta præclara, quæ recitantur pſiphiſmata* (les décrets) *non ſententiis, neque auctoritatibus declarata, nec jure jurando conſtricta, ſed porrecta manu.*

Cet article a été oublié au C, & je profite de l'erreur de l'ancienne encyclopédie, qui l'avoit placé au K, pour le remettre dans le corps de ce dictionnaire.

ΚΕΚΡΥΦΑΛΑΟΣ. *Voyez* FILET.

KELMIS. *Voyez* DACTYLES.

KÉPHALÉONOMANCE, ſ. f., genre de divination. Cette ridicule ſuperſtition ſe pratiquoit, en faiſant différentes cérémonies ſur la tête d'un âne cuite.

Ce mot eſt grec, il eſt compoſé de κεφαλη, tête, d'ὀνος, âne, & de μαντεια, divination. On ne trouve point ce mot écrit avec un c, *céphaléonomance*, comme il ſeroit naturel qu'il le fût, de même que les mots qui ſont dérivés du mot grec κεφαλη, *céphalique*, *hydrocéphale*, *Bucéphale*, &c. mais l'uſage du mot de *képhaléonomance* eſt ſi rare, qu'on ne trouve point ce mot dans les auteurs récens.

KÉRAMION, ſtamnos, métrétès, pithos, cados, meſure grecque de capacité.

Elle valoit en meſure de France 35 pintes & $\frac{1}{100}$, ſelon M. Paucton dans ſa Métrologie.

Elle valoit en meſures à cinres grecques,

2 amphotéus.

ou, 12 chous.

ou, 72 Xeſtés.

ou, 144 cotyles.

ou, 576 oxybaphon.

ou, 864 cyathes.

Voyez MESURES.

KÉRATION, filique, kokkion, *pois chiche*, ancien poids de l'Aſie & de l'Égypte.

Il valoit en poids de France, ſelon M. Paucton, dans ſa Métrologie,

3 grains $\frac{47}{72}$

Il valoit en poids des mêmes pays,

2 chalcous.

ou, 4 ſitarion.

Voyez POIDS.

KÉRATION d'or, monnoie des romains ſous le grand Conſtantin & ſes ſucceſſeurs. *Voyez* LIVRE DE CUIVRE & MONNOIES de l'Iſle.

KÉRATION, ancien poids des romains *Voyez* SILIQUE & POIDS.

KERMÈS. *Voyez* COCCUS.

KEST, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* LOG.

KIKKABOS, ciccabos, ancien poids de l'Aſie & de l'Égypte.

Il valoit en poids de France 5 grains $\frac{11}{48}$, ſelon M. Paucton.

Il valoit en poids des mêmes pays,

1½ kératon.

ou, 3 chalcous.

ou, 6 ſitarion. *Voyez* POIDS.

KIST, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* LOG.

ΚΛΗΔΟΥΧΟΣ, claviger. Cette dénomination qui étoit propre aux prêtreſſes de Cérès éleuſinienne, convient auſſi à l'Amour, qui eſt repréſenté ſur une pierre gravée du baron de Stoſch. Il y paroît vainqueur d'Hercule, & porte de la main droite la maſſue du héros & la peau de lion. De la main gauche il tient des clefs liées enſemble par un anneau; de même que les porte une figure ſur une lampe antique de Bartoli. Le prétendu Orphée donne à l'Amour, dans l'hymne qu'il lui adreſſe, les clefs de l'air, du ciel, de la mer & de la terre.

Schwartz a pris cette expreſſion pour une métaphore; mais la pierre de Stoſch a fait voir au ſavant Winckelmann, qu'on pouvoit la prendre à la lettre : voilà un Amour κλειδοῦχος.

ΚΑΙΣΙΟΝ. Pollux & Héſychius donnent ce nom à une *maiſon*, que les anciens plaçoient ſur la ſcène des théâtres, auprès de la porte d'entrée de la ſcène, c'eſt-à-dire, à la droite du théâtre. Cette décoration étoit couverte de tapiſſerie. On faiſoit paſſer par la porte de ce καισιον les chars de triomphe & autres, qui n'étoient point figurés comme chez les modernes. C'étoient de véritables chevaux, & de véritables chariots; car on a obſervé dans les ruines du théâtre de Taurmino, en Sicile, qui étoit taillé dans le roc, l'endroit correſpondant au *Cliſium*, qui eſt uſé & canelé par le frottement des eſſieux, comme le ſont les bornes des rues, ou des portes-cochères.

ΚΝΗΜΙΔΕΣ. *Voyez* BOTTINES.

KODDA, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* LOG.

KODRANTÈS, *quadrans*, *tetarton*, monnoie ancienne de l'Egypte & de l'Aſie.

Elle valoit 1 denier & $\frac{13}{16}$, monnoie actuelle de France, ſelon M. Paucton dans ſa Métrologie.

Elle valoit en monnoie ancienne des mêmes pays,

2 Pérutah.

KODRANTÈS, monnoie des romains ſous Conſtantin & ſes ſucceſſeurs. *Voyez* ASSARION & MONNOIES.

ΚΟΙΝΟΝ ΑΣΙΑΣ, les *jeux communs* de la province d'Aſie. Les auteurs, les médailles & les marbres ont ſouvent fait mention de ces jeux publics, qui étoient célébrés principalement en l'honneur des empereurs romains, aux frais & dans les aſſemblées générales de la province d'Aſie. L'Aſiarque préſidoit à ces jeux; on les célébroit dans une des grandes villes de la province, à Ephèſe, à Smyrne, à Sardes, à Pergame, &c. Ces *jeux communs de l'Aſie* furent célébrés à Cyzique en l'honneur de l'empereur Hadrien.

Quelques autres provinces de l'Orient avoient auſſi obtenu la permiſſion d'élever des temples, d'inſtituer des fêtes, & de célébrer des jeux publics en l'honneur des empereurs : on lit encore ſur les monumens, ΚΟΙΝΟΝ ΒΕΙΘΥΝΙΑΣ : ΚΟΙΝΟΝ ΓΑΛΑΤΩΝ : ΚΟΙΝΟΝ ΚΙΛΙΚΩΝ, &c.

KOKKION, pois chiche, ancien poids de l'Aſie & de l'Egypte. *Voyez* KÉRATION.

Digitized by Google

KOPH. *Voyez* COPH.

KOΠΠΑΤΙΑC. *Voyez* COPPATIÆ.

KOPYMBOC. *Voyez* CORYMBE.

KOST, ſ. m., nom d'une meſure égyptienne. *Koſt*, *koſtus*. un auteur arabe, nommé Sérapion, cité par le P. Kirker (*Œdip. Æg. t. II. p. 2. p.* 286) dit qu'elle valoit une livre romaine, plus deux tiers, ce qui fait vingt onces romaines. Abenſira dit la même choſe. Il s'enſuit que le *koſt* eſt une livre de France, plus une once & demie, deux gros & ſeize grains; en ſuppoſant que l'once romaine étoit d'un neuvième plus foible que la nôtre.

KOZE, ſ. m., nom d'un dieu des iduméens. Joſeph parle dans ſes antiquités judaïques, d'un certain Coſtobare, qui étoit d'une famille conſidérable parmi les iduméens, & dont les ancêtres étoient toujours prêtres du dieu *Koze*.

Ce mot vient, ſelon quelques-uns, du mot chaldaïque, qui veut dire *ſainteté*; la racine en hébreu, & en chaldaïque veut dire *ſaint*. Quelques-uns écrivent *Coze* avec un C, parce que dans le grec il y a K, Κοζί, que nous changeons en un C dans le latin & dans nos langues modernes d'Europe. D'autres conſervent le K au nom de *Koze*, pour mieux marquer ſon origine hébraïque ou chaldaïque.

KRODO ou KRODON, ſ. m., nom d'un dieu ou d'une idole que les anciens ſaxons honoroient. *Krodo*. Depuis qu'ils eurent embraſſé la religion chrétienne, le nom de *Krodo* devint un terme d'exécration, dont ils ſe ſervoient pour marquer qu'ils avoient quelque choſe en horreur. Czantzius (*Métropol. l. I. c. III.*) dit que *Krodon* étoit le Saturne des ſaxons.

KRITÉ, grain d'orge, ancien poids de l'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* SITARION.

KRUZMANN, ſ. m., divinité qui étoit autrefois adorée par les peuples qui habitoient ſur les bords du Rhin, près de Strasbourg. Il y a tout lieu de croire que ſous ce nom ils rendoient un culte à Hercule, que les romains leur avoient fait connoître: c'eſt ce qu'on peut juger par la figure de *Kruzmann*, armée d'une maſſue & d'un bouclier, qui s'eſt conſervée dans une chapelle de l'égliſe de ſaint Michel, juſqu'en 1525.

On ne ſait ce que cette ſtatue eſt devenue depuis ce temps; on prétend que le conſeil de la ville en fit préſent à Louvois, miniſtre de la guerre ſous Louis XIV.

KTIΣTHΣ, fondateur.

« Les villes grecques déféroient, d'[illegible] (*Rec. II pag.* 185.), les honneurs divins à leurs fondateurs. Elles les adoroient comme des dieux & des héros, & leur conſacroient des temples, des ſtatues, des jeux & des fêtes. On peut voir la IXe diſſertation du baron de Spanheim, qui rapporte pluſieurs preuves de cet uſage. (*D. ſſ. de Præſt. & uſu numiſm. tom. I. pag.* 360.) Ces mêmes villes décernoient par reconnoiſſance à d'illuſtres bienfaiteurs, les honneurs & le titre de fondateur de la ville, ΩΣ KTIΣTH. Hiéron I, roi de Syracuſe, ayant établi une nouvelle Colonie à Catane (*Diodor. Sic. lib. XI.*), la ville lui décerna les honneurs héroïques dus au fondateur d'une ville. Demetrius, fils d'Antigone, après avoir fait conſtruire de nouveaux édifices à Sicyone, donna la liberté au peuple; on lui décerna les honneurs divins, des ſacrifices, des fêtes, des jeux, en un mot, toutes les cérémonies inſtituées pour les fondateurs (*Diodor. Sic. l. XX.*) ».

« Braſidas, général des lacédémoniens, ayant été tué dans la bataille qu'il gagna près d'Amphipolis, & qui délivra la ville de la domination des athéniens, les amphipolitains (*Thucyd. lib. V.*) lui décernèrent les honneurs dus à un héros, ΩΣ HPΩI, & lui conſacrèrent, comme au fondateur de la colonie, ΩΣ OI KTIΣTH, des jeux & des ſacrifices anniverſaires. Sous la domination romaine, les villes grecques, par reconnoiſſance ou par flatterie, déférèrent aux empereurs les honneurs héroïques comme à leurs fondateurs; les villes de Clazomène & de Téos firent graver ſur leurs monnoies la tête d'Auguſte, avec le titre de fondateur, ΣEBAΣTOΣ KTIΣTHΣ.

La ville d'Abydos honora l'empereur Hadrien, comme ſon ſauveur & ſon fondateur, ΣΩTHPA KAI KTIΣTHN; Smyrne lui décerna les mêmes honneurs, ΣΩTHI KAI KTIΣTH; la ville de Thyatire proclama l'empereur Caracalla ſon fondateur, THΣ ΠOΛEΩΣ KTIΣTHN. (*Spon. voyag. t. III. part. II. pag.* 43. *ibid. pag.* 44. *ibid. part. I. pag.* 118.)

La flatterie des grecs fut portée à un tel excès, qu'ils accordèrent les honneurs divins non-ſeulement aux empereurs, mais encore aux perſonnes d'une condition privée. Marcus Agrippa, gendre & favori d'Auguſte, avoit mérité par ſes excellentes qualités l'amour & l'eſtime de tout l'empire; Mytilène, la ſeconde métropole des villes éoliennes, lui décerna les honneurs divins & le titre de *fondateur*: on lit encore l'inſcription que cette ville fit graver ſur le piédeſtal de la ſtatue qu'elle lui érigea. (*Chishull. Ant. Aſiat. p.* 186.)

O ΔAMOΣ
ΘEON ΣΩTHPA TAΣ ΠOΛIOΣ MAPKON
AΓPIΠΠAN TON EYEPΓETAN KAI
KTIΣTAN.

Digitized by Google

Le peuple (honore) le sien, sauveur de la ville, Marcus Agrippa, bienfaiteur & fondateur.

La ville de Cume, la première des villes éoliennes, porta plus loin la flatterie ou la reconnoissance ; le peuple vouloit consacrer un temple & des statues à Labéon, l'un de ses magistrats, & le proclamer fondateur. Labéon refusa ces honneurs divins, & se contenta des honneurs ordinaires, qui lui furent déférés par le décret du sénat & du peuple, qu'on lit sur un marbre du roi ». *Voyez* FONDATEURS.

L

L Étoit une lettre numérale & ſignifioit cinquante :

Quinquies L denos numero deſignat habendos.

Une ligne horizontale placée au-deſſus de L, lui donne une valeur mille fois plus grand : $\bar{L}$ vaut 50,000.

L fut choiſie pour marquer 50, parce qu'elle eſt la moitié du C carré, Ⅽ, qui ſignifie 100, & qui eſt formé de deux L, l'une droite, L, & l'autre renverſée, ⅃, placées l'une ſur l'autre.

L, dans les inſcriptions, eſt l'initiale de *Lucius*.

LL, dans les inſcriptions, ſignifie *Libens Libens*, ou *Libentiſſime*, ou *Lucii Libertum*, ou *Lucii Libertam*, ou *Libra* & *libra*, ſynonymes de *dupondius*.

On trouve ſouvent dans les auteurs LLS barrées, avec une expreſſion numérique; c'eſt un ſigne abrégé qui ſignifie *ſeſterius*, le petit ſeſterce, ou *ſeſterium*, le grand ſeſterce. Celui ci valoit deux fois & une demie fois le poids de métal que les romains appelloient *libra* (balance) ou *pondo*, comme on le prétend communément, quoiqu'il y ait lieu de croire que c'étoit plutôt *pondus* ou *pondum* (peſée); c'eſt pour cela qu'on le repréſentoit par LL, pour marquer les deux *libra*, & par S, pour déſigner la moitié, *ſemis*. Cette *libra*, que nous traduiſons livre, valoit cent deniers (*denarius*); & le denier valoit 10 *as*. Le petit ſeſterce valoit le quart du denier, & conſéquemment deux *as* & un demi-*as*; en ſorte que le *ſextertius* étoit à l'*as*, comme le *ſextertium* au *pondus*. C'eſt l'origine de la différence des genres : *as ſextertius*, ſyncope de *ſemiſtertius*, & *pondus ſeſtertium*, pour *ſemiſtertium*, parce que le troiſieme *as* ou le troiſième *pondus* y eſt pris à moitié. Au reſte, quoique le même ſigne LLS déſignât également le grand & le petit ſeſterce, il n'y avoit jamais d'équivoque; les circonſtances fixoient le choix entre deux ſommes, dont l'une n'étoit que la millième partie de l'autre.

L *(numiſmatique)*.

L'L latine trouvée ſur un grand nombre de médailles greques d'Egypte & d'ailleurs, a donné beaucoup d'exercice aux ſavans. Comme elle eſt toujours jointe à des lettres viſiblement numérales, nous ne connoiſſons que Caſaubon, qui l'ait priſe pour un trait de ſéparation d'écriture plutôt que pour une meſure de temps. Le P. Pétau ne ſait ſi c'eſt la marque d'une année ou de quelque choſe d'annuel. Le P. Hardouin penſe que ce pourroit être un gamma Γ renverſé. C'eſt ſur quoi, comme ſur pluſieurs autres articles, il a ſavamment été réfué par le cardinal Noris. Scaliger, ſuivi de Reinéſius, ne voit dans cette L que des luſtres. La plupart lui font ſignifier l'année du règne d'un prince, ou de toute autre époque. Ceux-ci ſe partagent en deux opinions. Salvini ſuppoſe que cette lettre veut dire ἔτους, année. Ainſi ce ſeroit un véritable E, auquel il manqueroit deux traits. Par-là diſparoît l'L myſtérieuſe. Mais eſt-il croyable, que ſur un ſi grand nombre de médailles d'Egypte & de Syrie, ſans parler des inſcriptions lapidaires, on ait oublié conſtamment deux traverſes de l'E ?

L'opinion la mieux appuyée & la plus ſuivie, quoique traitée avec beaucoup de mépris par Scaliger & Caſaubon, rend L par le terme Ἀυκάβας. Ce mot chez les grecs ſignifioit année; nous en avons pour garans Élien & Macrobe. Nous pourrions même ajouter Homère, qui l'emploie en ce ſens, & une épigramme de l'Anthologie (*lib. I. c. XCI.*), & pluſieurs anciens monumens grecs.

Cette initiale de *Lycaba* a quelquefois la figure d'un ⅃ renverſé.

Caſaubon taxoit le ſentiment contraire au ſien, d'ineptie & d'abſurdité. « Se ſeroit-on, dit-il, ſervi ſur des monnoies d'une expreſſion poétique, & ſi éloignée de l'uſage, en ſe contentant même de la marquer par une ſeule lettre? Mais le terme *Lycabas* n'eſt poétique, que parce qu'il eſt ancien. On a ſouvent affecté de conſerver les vieilles modes ſur les monnoies. Ce mot pouvoit être très-commun en certains pays : il étoit d'ailleurs lié avec la ſuperſtition, comme on le verra bientôt. Quelle néceſſité d'ailleurs de ſe ſervir de deux traits en équerre, pour ſéparer un ou deux chiffres du reſte de l'écriture; au-lieu d'employer ces mêmes traits, pour marquer en abrégé l'année, qu'il faut toujours ſous-entendre ſuivant ſon aveu? Ne valoit-il pas mieux l'exprimer par un E ou par une L ?

Quoique le nombre des inſcriptions où ſe trouve l'initiale de *Lycabas*, ne ſoit pas auſſi grand à beaucoup près que celui des médailles; Maffei en cite une, qu'il avoit ſous les yeux, dans laquelle

Digitized by Google

le caractère L, pour ſignifier *Lycabas*, eſt répété plus d'une fois. L'antiquité du mot répond à celle de la letire. Telle étoit en effet chez les grecs ſa première forme. Outre le reſpect pour les anciens uſages, qui aura fait retenir ce caractère, Maffei prouve, d'après le cardinal Noris, que la crainte d'une équivoque a pu engager les grecs à donner à l'L la préférence ſur le Λ, depuis qu'ils eurent commencé à ſe ſervir du dernier comme d'un ſigne numérique. Qu'on eût écrit, par exemple, ΛΒ pour λυκάβαντος β, on auroit douté, s'il falloit interpréter ces deux lettres, *anno* 32, ou *anno ſecundo*. Du moins auroit-on été forcé de mettre de ſuite deux Λ, qui auroient eu deux ſignifications différentes : ce qui auroit cauſé un embarras plus conſidérable. Au moyen de l'L toute ambiguité ceſſe. Gori ſoupçonne que l'L ſe trouvant ſeule dans les monumens étruſques, pourroit avoir la même acception, & ſignifier les années de la vie des perſonnes dont ils annoncent la mort.

Voici les paſſages des auteurs cités plus haut, dans leſquels on lit le mot *Lycabas*... *Διὰ ταῦτα τὴν τιμὴν τὴν τῆ ζώῃ κεκλῆθαι καὶ τὸν ἐνιαυτὸν λυκάβαντα αὐτόν τινες λέγουσι ; ſunt qui exiſtiment in honorem animalis (lupi) annum lycabanta nominari.... Elien.*

Macrobe..... *Annum quoque veteriſſimi græcorum λυκάβαντα* appellant *τὸν ἀπὸ τῦ λύκου, id eſt ſole βαινόμενον καὶ μετρούμενον. Lucum autem ſolem vocari etiam Lycopolitana Thebaïdos civitas teſtimonio eſt : qua pari religione Apollinem itemque lupum, hoc eſt λύκον, colit, in utroque ſolem venerans.... ipſos quoque λύκους ἀπὸ τῆς λύκης, id eſt, à primâ luce appellatos quidam putant.* SATURN. lib. c. 17.

Τοῦ δ' αὐτοῦ λυκάβαντος ἐλεύσεται ἐνθάδ' ὀδυσσεύς. Hoc ipſo anno huc veniet Uliſſes.—Odyſſ. ξ. Homeri. ..... Voici enfin deux épitaphes grecques où ce mot ſe trouve : *Ἑπτὰ μούνους λυκάβαντας δὺω καὶ μῆνας ἴσχον : ſeptem tantùm annos gemino cum menſe peregi.* FABRETTI p. 425..... *Ἔδεκμον μοι δίκαιον τὸ βίου λυκάβαντα πεφῦτα : dum vita excurrit decimus mihi ſeptimus annus.* THES. GRUT. p. 1036.

L. On peut partager en neuf ſéries toutes les L des marbres, médailles & manuſcrits.

La I^e^ ſérie de l'L preſque en forme d'V, dont le côté droit eſt néanmoins plus court que l'autre, remonte pluſieurs ſiècles avant J. C. Elle a ſa haſte, 1° inclinée vers la gauche; 2° perpendiculaire; 3° tranchée; 4° penchée vers la droite.

La IIe reſſemblant au *b* a déjà cours trois ſiècles avant l'incarnation. 1° Pointe inférieure très aiguë; 2° traverſe preſqu'en ∽ couchée, plus recourbée en-deſſus, &c.; 3° horizontalement commencée, avant de ſe courber &c.; 4° arrondie ſans angle; 5° rondeur plus ample, relativement à la haſte; 6° courbure legère; 7° fort relevée; &c.; 8° baſe en S couchée; 9° tirant peu ſur le *b*, quoique concave en-deſſus par la traverſe.

La IIIe ſe borne preſque aux figures les plus régulières & les plus communes. Elle dure depuis la haute antiquité juſqu'à la fin du moyen âge. 1° L aux extrémités rondes ne paroiſſent guère depuis J. C.; 2° tranchées élégamment, premier âge; 3° moins régulièrement; 4° non tranchées par le bas; 5° à ſommets avancés vers la droite, ou preſque en C, deſcend à peine au VIe ſiècle.

La IVe emprunte la figure du Z; l'L employée ſous cette forme deux ſiècles avant J. C., l'étoit encore au XIIe; 1° à angles droits; 2° aigu & droit; 3° aigu; 4° droit & obtus; 5° aigu & obtus; 6° en zigzag; 7° traverſe courbée en-deſſous; 8° en ∽, ſommet arrondi; 9° L en forme 2 ou d'ↂ.

La Ve abaiſſe ſa traverſe ou ſa baſe. Preſque tous ſes caractères ſont très-anciens. Il en eſt qui remontent quelques ſiècles au deſſus de l'ère chrétienne. Tels ſont la plupart de celles des 3° & 4° ſous-ſéries. Il en eſt auſſi qu'on peut rejetter vers le Xe ſiècle; telles ſont quelques-unes des 1° & 6° ſubdiviſions. Preſque toutes les autres ne deſcendent pas plus bas que le VIIe. 1° haſte perpendiculaire, baſe oblique; 2° toutes deux obliques; 3° baſe en ∽; 4° en zigzag; 5° notablement courbée en-deſſous; 6° peu; 7° plus vers la gauche; 8° vers la droite en-deſſus.

La VIe ſérie a ſes L en Λ, ou peu s'en faut: A peine ſe rencontrent-elles avant le Ve ſiècle, & elles ne deſcendent guère en-deçà du IXe. On trouve néanmoins quelques L de la 1re ſous-ſérie, pluſieurs ſiècles avant J. C. & quelques-unes de la dernière au Xe; 1° en chévron briſé; 2° en Λ; 3° grand côté à gauche; 4° à droite; 5° côté ſe traverſant; 6° L en ligne perpendiculaire tranchée à droite par le milieu.

La VIIe grande ſérie n'eſt occupée que par des L contournées ou renverſées, tournées vers la gauche; 1° à angle obtus; 2° droit; 3° aigu; 4° en C carré, contourné; 5° en Γ. Les quatre premières ſous-ſéries ſont propres aux ſiècles antérieurs & poſtérieurs à la naiſſance de J. C. excepté l'L perlée; la 5e depuis le IVe juſqu'au Xe.

La VIIIe ne renferme que des L ſemblables, ou preſque ſemblables à des ⊥. Ce ſeroit les dégrader que de les rabaiſſer au-deſſous du IVe ſiècle; 1° baſe oblique; 2° un peu creuſée en deſſus; 3° en voûte; 4° en ancre; 5° horizontale; 6° L en U.

La IXe appartient toute entière au gothique moderne; 1° L en C anguleux par le dos; 2° ſommets

Digitized by Google

ſommets en croiſſant, &c. 3° en griffe; 4° L à baſe courbée en dehors; 5° en-dedans; 6° armées d'un éperon; 7° abaiſſées par la tête vers la droite; 8° très-maſſives; 9° à baſes élevées au-deſſus des têtes; 10° en fourche, ou recourbées. (*Nouvelle Diplomatique II.* 223.)

LABARUM, enſeigne, étendard qu'on portoit devant les empereurs romains à la guerre. C'étoit une longue lance, traverſée par un baton, duquel pendoit un riche voile de couleur de pourpre, orné de pierreries & d'une frange à l'entour. Il y avoit une aigle peinte, ou tiſſue d'or ſur le voile juſqu'à Conſtantin, qui y fit mettre une croix, avec un chifre ou monogramme qui marquoit le nom de Jéſus-Chriſt, & qui étoit accompagné de ces deux lettres A & Ω, pour ſignifier que Jéſus-Chriſt eſt le commencement & la fin de toute choſe. Quelquefois au-deſſus du voile s'élevoit une couronne, au milieu de laquelle étoit renfermé le monogramme de Jéſus-Chriſt. De la traverſe pendoit un morceau d'étoffe précieuſe en carré, ſur lequel Conſtantin fit mettre ſa figure en or, & celles de ſes enfans. On ne les voit pas néanmoins ſur les médailles. L'empereur choiſit enſuite cinquante hommes des plus braves & des plus pieux de ſes gardes, qui eurent la charge de porter le *labarum* tour-à-tour. (*Voyez* Suétone dans Auguſte, c. X. la vie de Conſtantin par Euſèbe, l. I. c. XXVII & XXVIII. l. II. c. VIII. Prudence, l. I. contre Symmaque, v. 488. Cujas.) On dit que Conſtantin donna cet étendard à ſes troupes, à l'occaſion d'un prodige qui lui arriva en allant combattre Maxence; il vit dans l'air une croix avec ces mots grecs: EN TOYTΩ NIKA, c'eſt-à-dire, *vainquez par ce ſigne.* On voit pourtant au revers des médailles des deux Licinius, le père & le fils, un *labarum*, avec la figure d'une croix au ſommet de la pique, ou haſte de cet étendard. Triſtan, dans ſon troiſième tome (*pag.* 845.) conjecture que Licinius & ſon fils ſe ſervirent du *labarum*, pour contenter Conſtantin pendant le temps de leur réconciliation; que le père agiſſoit ainſi par une complaiſance forcée, craignant Conſtantin, & le fils par obligation & inſtruction, comme étant nourri dans le chriſtianiſme par ſa mère Conſtantia, ſœur de Conſtantin.

Les romains avoient pris cet étendard des germains, des daces, des ſarmates, des pannoniens, des arméniens, nations qu'ils avoient vaincues. On prétend que Conſtantin eſt le premier qui le donna pour étendard aux troupes romaines. Ainſi, quand on le voit ſur les médailles d'Auguſte & des empereurs qui ont précédé Conſtantin, ce n'eſt point un étendard romain; mais l'étendard de quelque nation vaincue par l'empereur, pour qui la médaille a été faite. Il paroît néanmoins par Tertullien, dans ſon apologétique, qu'avant Conſtantin les enſeignes militaires reſſembloient à une croix, de laquelle pendoit un morceau d'étoffe, & que par conſéquent, à la couronne près, & au monogramme de Jéſu-Chriſt, c'étoit la même choſe que le *labarum*; & qu'ainſi Conſtantin ne fit qu'y ajouter ces deux choſes à l'occaſion qu'on a dite.

Le nom de *labarum* n'eſt connu que depuis Conſtantin.

Grégoire de Nazianze dit que le *labarum* étoit ainſi nommé, parce qu'il finiſſoit les travaux, comme ſi ce mot venoit de *labor*. Mais on a très-bien remarqué que cet étendard étant venu des nations barbares, on chercheroit inutilement ſon nom dans les langues grecque ou latine. Quelques-uns dérivent ce mot d'εὐλαβεία, qui ſignifie *piété*; d'autres le tirent de λαβεῖν, *prendre*. Fullerus (*Miſcel. l. IV. c. XII.*) croit que ce nom eſt fait de λάφυρον, *dépouilles*, en changeant υ en α, comme dans *calix* formé de κύλιξ, & qu'il fut donné à cet étendard; ainſi le *labarum* étoit λάφυρον, une dépouille de l'ennemi.

LABBACUS, roi de Thèbes, étoit petit fils de Polydore, petit-fils de Cadmus, & père de Laïus. *Voyez* CADMUS, LAÏUS.

LABDA, fille d'Amphion, étant boiteuſe, ne trouva perſonne dans la famille des Bacchides, dont elle étoit, qui voulût l'épouſer; elle eut recours à l'oracle, qui lui prédit qu'elle ſeroit mère d'un fils qui uſurperoit la ſouveraine autorité à Corinthe, & s'en feroit reconnoître roi. Peu de temps après, elle ſe maria à Echéon, fils d'Echécrate, citoyen de Corinthe, & en eut un fils, nommé Cypſélus. Les corinthiens, inſtruits de l'oracle que *Labda* avoit reçu, voulurent faire mourir cet enfant. *Labda*, pour le dérober à leur fureur, le cacha dans une meſure de bled, que les grecs appellent cypſèle, dont l'enfant prit le nom.

LABDACISME, ſ. m., mot grec qui déſigne une eſpèce de graſſeyement dans la prononciation. Ce défaut n'étoit point déſagréable dans la bouche d'Alcibiade & de Démoſthène, qui avoient trouvé moyen de ſuppléer par l'art, à ce qui leur manquoit à cet égard du côté de la nature.

Les dames romaines y mettoient une grace, une mignardiſe, qu'elles affectoient même d'avoir en partage, & qu'Ovide approuvoit beaucoup; il leur conſeilloit ce défaut de prononciation, comme un agrément ſortable au beau ſexe; il leur diſoit ſouvent: *in vitio decor eſt quadam: malè reddere verba.*

LABDACUS; fils de Phœnix, roi de Thèbes, fut père de Laïus.

LABEO, ſurnom de la famille FABIA, qui déſignoit des lèvres d'une groſſeur extraordinaire.

LABIA fut aimée de Neptune, qui la rendit mère de la nymphe Rhodus. *Voyez* RHODUS.

LABIENUS, ſurnom de la famille ATIA.

LABRADEUS, ou *LABRANDEUS*, nom qu'on donnoit à Jupiter, dans la Carie, où il porte la hache, dit Plutarque (dans ſes queſtions grecques), au-lieu de la foudre ou du ſceptre, pour la raiſon qui ſuit. Après qu'Hercule eut vaincu l'Amazone Hyppolite, il lui enleva ſes armes, entre leſquelles étoient une hache, dont il fit préſent à Omphale. De cette princeſſe elle paſſa aux rois de Lydie, qui la portèrent au-lieu de ſceptre, juſqu'à ce que dans la défaite de Candaule, dernier roi de Lydie, elle tomba entre les mains des cariens, qui firent une ſtatue à Jupiter, & lui mirent cette hache à la main.

LABRATUM oſculum, uſage d'honorer les dieux, les empereurs, le peuple, ou leurs ſtatues & portraits, en baiſant ſes propres mains. *Voyez* ADORATION.

LABURUS. Muratori (1986. 10. *Theſ.*) rapporte l'inſcription ſuivante, gravée en l'honneur de *Laburus*, divinité dont il n'eſt fait ailleurs aucune mention :

LABURO
EX VOT
SACR
M. MARCELL.
FIL. ET
M. VIBIUS
MARCELLUS
F. F.

LABYRINTHES. On compte dans les merveilles du monde les *labyrinthes*, par où l'on entend celui du lac Moëris, en Egypte, & celui de Crète, qui, ſelon Pline, ne faiſoit que la centième partie de celui d'Egypte. Celui-ci méritoit mieux le nom de merveille du monde, qu'aucune de celles qu'on a miſes de ce nombre. « Ce monument, dit Hérodote, fut fait par les douze rois qui régnèrent enſemble en Egypte; ils firent ce *labyrinthe* un peu au-deſſus du lac Moëris, auprès de la ville des Crocodiles. Je l'ai vu, continue-t-il, & je l'ai trouvé plus merveilleux que je ne puis l'exprimer. Si quelqu'un vouloit le bien conſidérer, & le comparer aux plus beaux ouvrages des grecs, même au temple d'Ephèſe & de Samos, il les trouveroit, ſoit pour le travail, ſoit pour la dépenſe, beaucoup inférieurs à ce *labyrinthe*..... Il y a dans ce merveilleux ouvrage douze grandes ſalles couvertes, dont les portes ſont oppoſées les unes aux autres : ſix de ces ſalles ſont poſées du côté du Midi, ſur le même rang, & ſix du côté du Septentrion; le même mur les environne par dehors. Il y a trois mille chambres, dont la moitié eſt ſous terre, & l'autre moitié ſur celle-ci. Dans celles de deſſous étoient les ſépulcres des rois qui avoient bâti le *labyrinthe*, & ceux des crocodiles ſacrés; on ne permettoit à perſonne de les voir. Pour les chambres d'en haut, elles paſſent tout ce qui a été fait par la main des hommes. Il y a des iſſues par les toits, & des contours, & des circuits de différentes manières, pratiqués dans les ſalles avec tant d'art, que nous en étions épris d'admiration. On paſſe des ſalles dans les chambres, & des chambres dans d'autres appartemens : tous ces appartemens ont des toits de pierres, & ſont tous ornés d'ouvrages en ſculpture, faits ſur les murs mêmes. Chaque ſalle eſt bordée d'une colonade de belle pierre blanche. Pomponius Méla en fait une deſcription plus courte, qui ajoute pourtant à celle d'Hérodote. Ce *labyrinthe*, ouvrage de Pſammétichus, contient trois mille appartemens & douze palais dans une ſeule enceinte de murailles; il eſt bâti & couvert de marbre. Il n'y a qu'une ſeule deſcente; mais au dedans, il y a une infinité de routes par où l'on paſſe & repaſſe, en faiſant mille détours, & qui jettent dans l'incertitude, parce que l'on ſe trouve ſouvent au même endroit. Après avoir tournoyé, on ſe trouve au même lieu d'où l'on étoit parti, ſans ſavoir comment ſe tirer de là ».

« Le ſoulévement des égyptiens, dit M. Paw, qui entreprirent de raſer le *labyrinthe*, étoit une fureur de religion très-répréhenſible. Mais il n'y a pas de doute que ce ne ſoit ſous les romains qu'on vit éclater ce fanatiſme; & c'eſt entre le règne d'Auguſte & celui de Veſpaſien ou de Tite, que le *labyrinthe* fut en partie démoli : car Strabon en parle comme d'un ouvrage, qui n'avoit pas eſſuyé la moindre violence, & Pline dit qu'il avoit été ſinguliérement maltraité par ceux qui habitoient la ville d'Hercule, & ſes environs. Par-là on voit clairement que c'eſt depuis l'époque du voyage de Strabon, que cet édifice avoit tant ſouffert. Et c'eſt encore là un déſordre que les romains auroient pu prévenir, s'ils avoient voulu ».

« Le goût des prêtres égyptiens pour les myſtères & les énigmes paſſa au peuple, & fit une partie de ſon caractère. Je ne nie point que les députés des provinces, ou des nômes, n'aient pu de temps en temps traiter dans leur aſſemblée des affaires de la dernière importance, & qu'il convenoit de tenir très-ſecrettes; mais il faut avouer

Digitized by Google

auſſi qu'il n'a pu tomber que dans l'eſprit des égyptiens, de faire aſſembler ces députés dans un *labyrinthe*, où avant que de parvenir aux ſalles, il fallut traverſer des allées auſſi obſcures que des caveaux, comme Pline s'en explique en termes non équivoques; *majore autem in parte*, dit-il, *tranſitus eſt per tenebras.* (*lib. XXXVI. cap. XIII.*) »

« Il ſeroit aujourd'hui impoſſible de donner une idée préciſe du *labyrinthe*, ſoit par le moyen d'un plan, ſoit par le moyen d'une deſcription. Car les ſavans de l'Europe ne ſauroient ſe flatter d'avoir acquis des notions bien claires ſur le *labyrinthe*, dont il doit certainement exiſter des ruines très-conſidérables; mais les voyageurs ne les cherchent point où elles ſont, & s'égarent tous en allant trop à l'Oueſt. On pardonne volontiers à un homme tel que Paul Lucas, qui ne ſavoit pas écrire, & à Fourmont ſon redacteur, d'avoir pris les meſures du château de Caron pour les débris du *labyrinthe*; mais que le P. Sicard & Pococke ſoient auſſi tombés dans cette erreur, c'eſt ce qui a lieu de nous ſurprendre. Ce prétendu château de Caron, dont nous avons vu différens plans, ſemble avoir été une chapelle de Sérapis, qui n'a ni pyramide, ni aucune apparence de dédale, ni même cent pieds de long; tandis que Strabon aſſure que ceux qui montoient ſur la terraſſe du *labyrinthe*, voyoient autour d'eux comme une campagne de pierres taillées, & terminée par un édifice de figure pyramidale ».

Le *labyrinthe* de l'iſle de Crète, fut bâti ſur le modèle de celui d'Egypte. Dédale en fut l'architecte par l'ordre de Minos, pour y enfermer le minotaure. Dédale y fut enfermé lui-même avec ſon fils. « Ce *labyrinthe*, dit Virgile, par ſes ſentiers obſcurs, & par mille routes ambiguës, égaroit, ſans eſpérance de retour, tous ceux qui s'y engageoient ». *Voyez* ARIADNE, DEDALE, MINOTAURE. Ce *labyrinthe* étoit placé auprès de la ville de Gnoſſe.

Les hiſtoriens parlent d'un troiſième *labyrinthe* dans l'iſle de Lemnos; & d'un quatrième en Italie, bâti par Porſenna, roi d'Etrurie, qui voulut ſe faire un magnifique tombeau.

LABYRINTHE (un) ſur les médailles, eſt le ſymbole de Crète en général, & de Gnoſſus en particulier.

LAC. *Voyez* LACS.

LACANATÆ, en Cilicie. ΛΑΚΑΝΑΤΩΝ.

Les médailles autonomes de ce peuple ſont:

RRR. en bronze.....*Pellerin.*

O. en or.

O en argent.

LACÉDÈMON, fils de Jupiter & de la nymphe Taygète, & frère d'Hymère, ayant épouſé Sparte, fille d'Eurotas, roi de la Laconie; & ayant hérité du royaume par ce mariage, il donna à la ville capitale ſon nom & celui de ſa femme; enſorte que les anciens donnent aſſez indifféremment à cette ville le nom de Sparte & de *Lacédémone*. Ce fut *Lacédémon* qui, le premier, conſacra un temple aux muſes. Il eut après ſa mort un monument héroïque dans la Laconie.

LACÉDÉMONE, en Laconie. ΛΑ & ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RR. en argent.

C. en bronze.

O. en or.

Leurs types ordinaires ſont:

Une Diote, avec les bonnets des Dioſcures.— Un caducée terminé en maſſue.— Un foudre ailé.— Un aigle poſé.— Deux Diotes.— Une chouette.— Une lyre.

Soumiſe aux romains, cette ville a fait frapper, ſous l'autorité de ſes préteurs, des médailles impériales greeques en l'honneur d'Auguſte, de Néron, d'Hadrien, d'Antonin-Pie, de M. Aurèle, de Commode, de Géta.

LACEDEMONIA (ſurnom de Junon) étoit la divinité tutélaire de Sparte.

LACERNE (la) étoit une eſpèce de manteau qu'on mettoit par-deſſus la toge, & quand on quittoit la toge, par-deſſus la tunique; on l'attachoit avec une agraffe ſur l'épaule, ou pardevant. Elle fut d'abord courte, preſqu'autant que la chlamyde; enſuite on l'alongea. Les pauvres en portoient conſtamment pour cacher leurs haillons; & les riches en prirent l'uſage pour ſe garantir de la pluie, du mauvais temps, ou du froid aux ſpectacles, comme nous l'apprenons de Martial (XIV. 137.):

Amphitheatrales nos commendamur ad uſus,
Quum tegit algentes noſtra lacerna togas.

L'uſage des *lacernes* étoit fort ancien dans les armées de Rome, tous les ſoldats en avoient. Ovide (*liv. II. des faſtes, v.* 745.) nous apprend que Lucrèce preſſoit ſes eſclaves d'achever la *lacerna* de ſon mari Collatinus, qui aſſiégeoit Ardée:

Mittenda eſt domino, nunc nunc properate, puellæ,
Quam primùm noſtra facta lacerna *manu.*

Mais ſur la fin de la république, la mode s'en

établit à la ville comme à l'armée; & cette mode dura pour les grands juſqu'au régne de Gratien, de Valentinien & de Théodoſe, qui défendirent aux ſénateurs d'en porter en ville. Les femmes même s'en ſervoient le ſoir, & dans certains rendez vous de galanterie : la *clara lacerna* d'Horace (*Satyr. VII. lib. 2. v. 49.*), c'eſt-à-dire, le le manteau tranſparent vaut tout autant pour leçon du texte, que la *clara lucerna*, la lampe allumée de Lambin.

Il y avoit des *lacernes* à tout prix. Martial parle de quelques-unes qu'on achetoit juſqu'à dix mille ſeſterces. Ce qui ne doit pas étonner, puiſqu'il y en avoit de pourpre. Juvenal le dit expreſſément (*Satyr. I. 27.*) :

Criſpinus, Tyrias humero revocante lacernas.

Mais ordinairement elles étoient faites de laine commune, groſſière & ſans teinture. Les gaulois en fabriquoient pour les romains. (*Juvenal. ſat. IX. 28.*) :

..... Pinguis aliquando lacernas
Munimenta togæ, duri, craſſique coloris
Et male percuſſas textoris pectine galli
Accipimus.....

La *lacerna*, que Pline (*l. XVIII. cap. XXV.*) nomme manteau d'hiver, fut d'abord propre aux chevaliers. Juvenal (*Sat. I. v. 25.*) nous apprend qu'elle s'attachoit ſur l'épaule avec une agraffe. (*Claud. 6.*) Suétone raconte que les chevaliers, pour faire honneur à Claude, à ſon entrée au ſpectacle, quittèrent la *lacerna*.

Ce manteau reſſembloit pour la forme au *paludamentum* des généraux, puiſqu'on lit dans Paterculus, que Caſſius voyant approcher des troupes, qu'il prenoit pour des ennemis, s'enveloppa la tête de la *lacerna* : elle lui tenoit lieu du *paludamentum*. Elle étoit d'une étoffe plus forte que le *ſagum*; ſon uſage, ſelon Pline, étoit de réſiſter à la pluie.

Saumaiſe (*in Tertul. lib. de pallio note, fol. 76.*), Ferrarius (*de re veſt. part. II. lib. I. cap. 1. 25.*), & Bellori (*Colonna Antonia, fol. 65.*) font reſſembler la *lacerna* à la *chlamyde*, mais ils lui donnent plus de longueur. Albert Rubens (*de re veſt. lib. I. cap. VI.*) la ſuppoſe plus étroite & plus courte que la *panula*. Ces deux ſentimens ſont vrais. Du reſte, quelques bas-reliefs de l'arc de Trajan, placés dans celui de Conſtantin, repréſentent ce prince à la chaſſe, & ſacrifiant dans un bois; il eſt vêtu d'une ample *chlamyde*, dont la coupe ſupérieure eſt ramenée ſur la tête, comme la toge des ſacrificateurs. La *lacerna* fut d'abord un manteau d'étoffe groſſière, puis d'une étoffe fine & légère (*Juvenal. ſat. I. v. 25.*) : elle devint un habillement de luxe, lorſqu'on commença à s'en ſervir pour manteau de ville, ce qui n'arriva point avant le temps de Cicéron. (*Ferrarius, de re veſt. pars II. lib. I. cap. I.*)

Il y avoit une *lacerna cucullata* celtibérienne. Quelques figures de l'arc de Septime-Sévère (*veteres arcus Auguſtorum, tab. C.*) portent un ſagum garni de capuchon. Bellori (*Colon. Anton. fol. 56.*) l'appelle *lacerna cucullata*, ou cappe eſpagnole. Cependant des monumens égyptiens, étruſques & autres rapportés par Caylus (*Recueil d'Antiquités, tom. V. pl. 16. 45.*), font voir que l'uſage de la cappe étoit trop ancien & trop général pour l'attribuer excluſivement aux eſpagnols. D'ailleurs, Juvenal (*Sat. VIII.*) dit que les gaulois aquitaniens en avoient l'uſage.

Il eſt vrai que le capuchon ſe trouve communément attaché à la tunique, & que les figures dont parle Ciaconus, le portent lié, non pas au *pallium* ou à la *palla*, comme il s'explique; mais attaché au *ſagum* ou à la *lacerna* (que nous avons trouvé être de la même forme, mais plus alongée que le ſagum & la chlamyde.) C'eſt de cette façon qu'elle pourroit faire diſtinguer les cappes eſpagnoles.

Juvenal (*Sat. III. v. 146.*) attribue le *cucullus*, ou la cappe, aux marſes & aux ſabins, peuples auſtères, & vivant continuellement expoſés aux injures de l'air : mais la penſée du poëte n'eſt point que le *ſagum cucullatum* ait été tellement particulier aux marſes & aux ſabins, que dans d'autres parties de l'Italie, les matelots, les laboureurs & autres gens du peuple vivant durement, ne s'en ſoient auſſi ſervi. Il cite ſeulement les marſes & les ſabins, parce qu'ils étoient les peuples les moins corrompus de l'Italie. Pour cette raiſon il leur ſuppoſe un habillement auſſi éloigné du luxe général, que le *ſagum cucullatum* pouvoit différer des habillemens uſités à Rome, & dans les autres villes les plus opulentes de l'Italie.

Les habitans de la côte Septentrionale de l'Afrique, portent encore la *lacerna cucullata*, c'eſt-à-dire, un large manteau auquel eſt attaché un capuchon. *Voyez* CHLÆNA, CIRRATÆ, PENULA.

LACERT, *lacertus* ou *dracunculus*, poiſſon du genre des callionymes, dont les romains faiſoient un grand cas dans les feſtins. Ils le plongeoient dans une ſaumure, & en mangeoient la queue de préférence; c'eſt la partie de ce poiſſon dont Martial (7. 77. 8.), & Juvenal (XIV. 133.) font une mention particulière. Le premier dit : *cum ſexitani, fertur tibi cauda lacerti*; & le ſecond..... *conchen æſtivam cum parte lacerti.*

LACERTUS, pâtiſſerie formée en poiſſon-lacert, ou en lézard. Apulée (*Met. X.*) parle de cette

friandiſe : *hic panes, cruſtula, lucunculos, hamos, lacertulos.*

LACHÉSIS, une des trois Parques, celle qui filoit tous les événemens de la vie, ſuivant cette expreſſion de Juvenal (*liv. I. ſatyre III.*), pendant que *Lachéſis* a encore de quoi filer, pour dire, pendant que nous vivons encore. *Voyez* PARQUES.

« *Lachéſis* paroît ſur une cornaline de Stoſch, aſſiſe ſur un maſque comique, & ayant devant elle un maſque tragique en profil : elle file à ſa quenouille la deſtinée des hommes ; & derrière elle il y a une autre quenouille. Banier (*Diſſ. ſur les Parques, pag.* 31.) ſe plaint à ce qu'il ne nous reſte plus aucune figure des parques. Mais c'eſt mal-à-propos ; car la figure, (*Bartoli admirand. tab. LXVI. fig. II.*) d'une parque ſur une urne fameuſe, qui eſt maintenant au Capitole, n'eſt point equivoque. Le graveur de notre pierre manquant d'eſpace, n'a pas donné des ailes à ſa Parque, comme (*Hom. hymn. in Merc. v.* 550.) Homère peint les ſœurs des Deſtins, pour marquer leur vîteſſe ; mais il lui pouvoit mettre des ailes à la tête, comme on a la Parque, qui eſt ſur une grande urne (*Donii. Inſc. tab. XII.*) de la villa Borghèſe, où eſt repréſentée la mort de Méléagre. Les deux maſques de notre pierre peuvent ſignifier que la Parque diſpoſe des deſtins des héros, dont le maſque tragique eſt le ſymbole, également que de ceux des ſimples mortels, dont la vie privée eſt figurée par le maſque comique. Je remarque en paſſant, qu'on voit ſur un baſ-relief de la villa Borghèſe, un comédien aſſis ſur une chaiſe ſoutenue par un maſque tragique. (Winckelmann).

LACIDES. *Voyez* LACIUS

LACINIA, ou LACINIENNE, ſurnom qu'on donnoit à Junon, tiré d'un promontoire d'Italie, dans le golfe de Tarente, où elle avoit un temple, reſpectable par ſa ſainteté, dit Tite-Live, & célèbre par les riches préſens dont il étoit orné. Plus grand que le plus grand temple qui fut à Rome, il étoit couvert de tuiles de marbre, dont une partie fut enlevée par le cenſeur Quintus Fulvius Flaccus, pour ſervir de couverture à un temple de la Fortune, qu'il faiſoit bâtir à Rome. Comme ce cenſeur périt bientôt après miſérablement, on attribua ſa mort à une vengeance de la déeſſe ; & par ordre du ſénat, on reporta les tuiles au même lieu où on les avoit ôtées. A ce premier prodige, on en ajoutoit un autre plus ſingulier, c'eſt que ſi quelqu'un gravoit ſon nom ſur ces tuiles, la gravure s'effaçoit auſſi-tôt que cet homme mouroit. Cicéron rapporte un autre miracle de Junon *Lacinienne*. Hannibal voulant prendre une colonne d'or dans ce temple, & ne ſachant ſi elle étoit d'or maſſif, ou ſi elle n'étoit que couverte de feuilles d'or, l'avoit fait fondre ; de ſorte qu'ayant reconnu qu'elle étoit toute d'or, il avoit réſolu de l'emporter ; mais que la nuit ſuivante, Junon lui étant apparue, & l'ayant averti de n'en rien faire, s'il ne vouloit perdre le bon œil qui lui reſtoit, Hannibal déféra à ſon ſonge ; de l'or qu'il avoit tiré de la colonne en la fondant, il en fit fondre une petite géniſſe, qu'il fit poſer ſur le chapiteau de la colonne. Plne fait encore mention d'un autre prodige. Il dit que les cendres que l'on laiſſoit ſur l'autel de la déeſſe, expoſées à toutes les injures de l'air, n'étoient jamais emportées de leur place. Selon Tite-Live, les beſtiaux de toute eſpèce conſacrés à la déeſſe, paiſſoient dans les prairies du temple, ſans que perſonne les gardât, & ils ſe renfermoient le ſoir d'eux-mêmes, ſans que jamais les bêtes ſauvages, ou les voleurs, les inquiétaſſent. *Voyez* LACINIUS.

LACINIA, le bord de la toge, du manteau, &c., appellée par les grec περιζωμα & χλαμυδος.

LACINIUS, brigand redoutable, qui vexoit tout le pays de Crotone : Hercule combattit contre lui, le tua ; & en mémoire de ſa victoire, fit bâtir un temple à Junon, ſous le nom de *Lacinienne.*

LACIUS, un des héros de l'Attique, auquel on avoit conſacré un bois près d'une bourgade, appellée de ſon nom, la *bourgade de Lacides* ; c'étoit la patrie de Miltiades, & de Cimon ſon fils, deux grands capitaines de la Grèce.

LACONICUM. Le *laconique* étoit l'étuve sèche dans les paleſtes grecques, & l'étuve voûtée pour faire ſuer, ou le bain de vapeur, qui portoit chez les latins le nom de *tepidarium.* Ces deux étuves étoient jointes enſemble ; leur plancher étoit creux & ſuſpendu pour recevoir la chaleur de l'hypocauſte, c'eſt-à-dire, du grand fourneau maçonné au-deſſous. On avoit ſoin de remplir ce fourneau de bois ou d'autres matières combuſtibles, dont l'ardeur ſe communiquoit aux deux étuves, à la faveur du vuide qu'on laiſſoit ſous leurs planchers.

L'idée d'entretenir la ſanté par la ſueur de ces ſortes d'étuves, étoit de l'invention des lacédémoniens, *comme le mot laconicon* le témoigne ; & Martial le confirme dans les vers ſuivans :

Ritus ſi placeant tibi laconum,
Contentus potes arido vapore,
Cruda Virgine, Martiaque mergi.

Les romains empruntèrent donc cet uſage des lacédémoniens. Dion Caſſius rapporte qu'Agrippa fit bâtir un magnifique *laconicon* à Rome, l'an

729 de ſa fondation, ce qui revient à l'année 25 avant J. C. L'effet de ces ſortes d'étuves, dit Columelle, eſt de reveiller la ſoif, & de deſſécher le corps. On bâtiſſoit les *laconiques* avec des pierres brûlées ou deſſéchées par le feu. (D. J.)

LACONIE. « Lycurgue, dit M. Pauſton dans ſa *Métrologie*, jugeant abſolument néceſſaire, pour rétablir dans la république de Sparte, la paix & le bon ordre, de partager les terres entre les citoyens & les habitans de la campagne, oſa propoſer, & fut aſſez habile pour exécuter ce hardi projet. La plupart des habitans du pays étoient ſi pauvres, qu'ils n'avoient pas un ſeul pouce de terre, & tout le bien ſe trouvoit entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Pour bannir donc l'inſolence, l'envie, la fraude, le luxe, & deux autres maladies du gouvernement encore plus anciennes & plus grandes que celles-là, je veux dire, l'indigence & les exceſſives richeſſes, il perſuada à tous les citoyens de remettre leurs terres en commun, & d'en faire un nouveau partage, pour vivre enſemble dans une parfaite égalité, ne donnant les prééminences & les honneurs qu'à la vertu & au mérite ».

« Cela fut auſſi tôt exécuté. Il partagea les terres de la Laconie en trente mille parts, qu'il diſtribua à ceux de la campagne, & il fit neuf mille parts du territoire de Sparte, qu'il diſtribua à autant de citoyens. La totalité des terres de la république fut ainſi diviſée en trente-neuf mille parts égales, ſi pourtant celles de la campagne étoient égales à celles de la ville, ce qui eſt au moins probable. Or, la Laconie, meſurée ſur la Grèce antique de d'Anville, pouvoit contenir huit cents mille arpens, en renfermant dedans les montagnes de Taygète & de Zarex; par conſéquent la part de chaque père de famille lacédémonienne étoit d'environ vingt arpens. Cette petite poſſeſſion étoit aſſurément ſuffiſante pour fournir à la ſubſiſtance de dix perſonnes au moins. Car je crois que deux arpens peuvent procurer tous les beſoins à une perſonne; ce qui ſe rapporte d'ailleurs aux obſervations faites en Allemagne. On y prétend qu'un mille quarré peut fournir aux beſoins de ſix mille perſonnes; c'eſt 1795, c'eſt-à-dire, moins de deux arpens par perſonne. Trois perſonnes au plus devoient ſuffire pour faire valoir ces vingt arpens, ce qui ſuit des mêmes obſervations d'après leſquelles on compte que le travail de vingt-cinq perſonnes adultes ſuffit pour procurer à cent autres, auſſi adultes, toutes les choſes néceſſaires à la vie, ſuivant notre conſommation actuelle en Europe ».

Mais quel réglement fit le légiſlateur de Lacédémone, pour tenir permanente & inaltérable cette première diſtribution des terres? Un violent & cruel. Auſſi-tôt qu'un enfant étoit né, les anciens de chaque tribu le viſitoient; & s'ils le trouvoient bien formé, fort & vigoureux, ils ordonnoient qu'il fût nourri, & lui aſſignoient une des neuf mille portions pour ſon héritage: ſi au contraire ils le trouvoient mal fait, délicat & foible, & s'ils jugeoient qu'il n'eut ni force, ni ſanté, ils le condamnoient à périr, & le faiſoient expoſer. Voilà donc apparemment le moyen par lequel les lacédémoniens régloient l'étendue de la population ſur celle des héredités. Il eſt certain que la population pouvant naturellement devenir plus ou moins grande, il auroit fallu faire de temps en temps de nouveaux partages pour conſerver l'égalité, comme cela ſe pratiquoit tous les huit ans chez les dalmates, ſuivant le témoignage de Strabon. Ce moyen doit être fort embarraſſant, & peut contribuer à éteindre l'émulation dans les cultivateurs, prévenus par cette loi que l'amélioration qu'ils feront à leurs terres ne ſera ni pour eux, ni pour leur poſtérité. Mais les inconvéniens que l'on rencontre dans cette légiſlation, ſe retrouveront toujours ſous une autre forme, de quelque manière qu'on s'y prenne, parce qu'il ne dépend pas de nous de fixer les bornes de la population ». (*Métrologie de M. Pauſton.*)

LACONIE (marbre de). *Laconicum marmor.* Les anciens donnoient ce nom à un marbre verd d'une grande beauté, mais dont la couleur n'étoit point uniforme; il étoit rempli de taches & de veines d'un verd ou plus clair, ou plus obſcur que le fond de la couleur. La reſſemblance avec la peau de certains ſerpens l'a fait appeller *ophites* par quelques auteurs: il ne faut point confondre ce marbre avec le ſerpentin, que l'on a auſſi appellé *ophites*.

Le nom de ce marbre ſembleroit devoir faire conjecturer qu'on en tiroit de la partie de la Grèce, qui eſt aux environs de Lacédémone; cependant on dit que les romains le faiſoient venir d'Egypte. Aujourd'hui on en trouve en Europe, près de Vérone en Italie, en Suède, & en Angleterre près de Briſtol. Il paroît que ce marbre eſt le même que celui que les marbriers nomment *verd d'Egypte*, ou *verd antique*.

LACRIMATOIRE, vaſe ou petite bouteille de verre, ou de terre, à long col, que l'on trouve dans les tombeaux des anciens. Schoëfflin & Paciaudi (Schoëfflin, *Mémoire ſur la huitième légion*, Académie des Inſcriptions, tom. X. page 162. Paciaudi *Monumenta Peloponeſia*, troiſième partie, page 180.), membres de l'Académie des Belles-Lettres de Paris, ont donné la connoiſſance du véritable uſage de ces vaſes. Ces deux académiciens n'ont fait qu'indiquer cet uſage, ſans donner aucun detail: le ſecond, ſur tout, n'a employé que le ridicule pour combattre l'opinion des Chifflet, des Kirchman, des Smétius,

Digitized by Google

&c. On doit cependant à la célébrité de ces érudits un corps de preuves qui puiſſe balancer leur autorité.

Les ſavans qui penſoient que ces vaſes avoient ſervi à recueillir les larmes des parens ou des pleureuſes gagées, s'appuyoient en général ſur la forme ronde & évaſée des goulots, commode pour embraſſer le globe de l'œil; ſur la petiteſſe des vaſes proportionnée à la rareté des larmes; ſur les expreſſions *lacrymas poſuit & cum lacrymis ponere*; enfin ſur la tranſparence du verre favorable à la vanité des affligés & à leur douleur affectée. Cette dernière preuve ſur tout leur a paru ſi concluante, qu'ils l'ont tous étendue avec une complaiſance incroyable. Du Molinet, un de mes ſavans prédéceſſeurs, en ajoute une ſi extraordinaire, qu'elle doit être rapportée dans ſes propres termes (le cabinet de ſainte Geneviève, p. 26.). « Les larmes s'étant condenſées dans les » phioles par ſucceſſion de temps, y ont fait un » vernis de couleurs changeantes, qui eſt le plus » beau du monde..... & plus bas..... On » trouve auſſi ſouvent dans les tombeaux des an- » ciens, & même dans ces phioles dont je viens » de parler, des cuillères qui ſervoient à recueillir » les larmes qui découloient des yeux de ces » pleureuſes, & à les mettre dans ces *lacryma-* » *toires* ».

Il eſt aiſé de voir que ces *couleurs changeantes*, ces iris des *lacrymatoires*, n'ont pas une origine différente de celles qui naiſſent ſur tous les verres placés dans des endroits habités. On les apperçoit ſur les bouteilles qui ont ſéjourné long-temps dans les caves, ſur les vitres expoſées aux vapeurs des matières animales, des latrines; par-tout, en un mot, où l'on peut ſoupçonner l'exiſtence de vapeurs putrides & la préſence de l'alkali volatil fourni ſi abondamment par la décompoſition des ſubſtances animales. Le ſentiment de du Molinet n'engage donc pas à admettre dans ces vaſes d'autre matière que des baumes liquides propres à arroſer le bûcher, ou les cendres des morts.

Ce qui eſt encore prouvé par les cuillères de bronze trouvées dans les *lacrymatoires*, & par la petiteſſe des vaſes. On ſait à quel prix ſe vendoient à Rome les parfums de l'Orient; & Pline parle dans le chap. I. de ſon 13ᵉ livre, d'une compoſition de parfum qui s'étoit vendue, ſelon l'évaluation d'Hardouin, depuis dix juſqu'à cent vingt de nos livres. Telle étoit la véritable cauſe de la petiteſſe des *lacrymatoires*. La cherté extraordinaire des parfums & des baumes n'a pas empêché cependant le luxe d'étendre ſon pouvoir juſque ſur les triſtes monumens qui les renfermoient; car le cabinet des antiques de ſainte Geneviève en poſſède pluſieurs de ſix & huit pouces de hauteur, & un, entr'autres, trouvé à Lyon, qui a plus de ſeize pouces de hauteur. Demandons aux antiquaires qui, pour remplir ces vaſes avec des larmes, ſe ſont beaucoup étendus ſur la facilité avec laquelle les femmes pleurent ordinairement, & ſur un redoublement de larmes que les pleureuſes ſavoient ſe procurer en raiſon de leurs honoraires; quel convoi, diſons plus, quelle ville en pleurs aura pu fournir huit pouces cubiques de larmes? Quel dommage qu'ils aient ignoré le moyen employé par les chinois, pour s'exciter à pleurer. Ils paſſent un fil par un point lacrymal dans leurs narines, & le remuent en tout ſens pour s'arracher des larmes. (*Haller, commentaire ſur Boerhaave.*)

Ils ont d'ailleurs beaucoup inſiſté ſur la tranſparence du verre, qui donnoit occaſion aux héritiers de montrer par la hauteur du fluide combien étoient grandes leur douleur & leur affliction. Mais il eſt conſtant qu'on a trouvé pluſieurs *lacrymatoires* de terre cuite, comme l'a aſſuré Leibnitz, dont le témoignage cependant a été rejeté par Baruffaldi, dans la diſſertation *de Præficis*. Le cabinet de ſainte Geneviève en renferme autant d'argile que de verre, & l'on en admire un, entr'autres, d'albâtre gypſeux, appellé *Alabaſtrite* par les anciens. La forme de ſon goulot le rend encore plus recommandable que ſa matière; à peine a-t-il trois lignes d'ouverture. Eſt-ce là une forme commode pour recueillir des larmes? L'étonnement redouble à la vue d'un *lacrymatoire* de verre, dont la bouche eſt figurée comme un cœur: forme conſacrée à des vaſes faits pour verſer des liquides, & jamais à ceux qui devoient les recevoir. Elle eſt parfaitement ſemblable à celle de pluſieurs vaſes étruſques & de deux des *Præfericulum* du même cabinet. On peut le regarder lui ſeul comme une démonſtration complette. Quel nouveau degré de force ne recevra-t-elle pas, ſi l'on jette les yeux ſur un *lacrymatoire* que poſſédoit M. Picard, & qui eſt actuellement dans la collection précieuſe de M. l'abbé de Terſan! Ce vaſe de verre eſt à l'ordinaire ſurmonté d'un petit goulot, & ſon ventre eſt percé d'un trou auquel répond un autre goulot long & conique, ſemblable à celui des théières.

Pluſieurs de nos *lacrymatoires* de verre ont ſouffert d'un coup de feu aſſez fort pour les avoir ramollis & aplatis. Prêtera-t-on cette chaleur aux cendres renfermées dans l'urne avec ces vaſes? Mais on ſait que les anciens arroſoient de vin, d'huile & de lait les reſtes du bûcher, avant que de les placer dans l'urne cinéraire. Cet uſage, qui avoit été défendu comme une profuſion par la loi des XII tables, mais qui n'en étoit pas moins adopté par toutes les nations ſoumiſes aux romains, eſt conſigné dans cette jolie épitaphe que Gruter nous a conſervée. Un eſclave l'avoit

placée ſur le tombeau qu'il fit élever à ſon jeune maître, & elle eſt terminée par ce vers :

Oſſibus infundam quæ numquam vina bibiſti.

(On ſait que les enfans des romains ne buvoient point de vin avant l'âge de la puberté.) D'ailleurs l'*Oſſilegium*, c'eſt-à-dire, la cérémonie de recueillir les os à demi-conſumés, leur donnoit le tems de ſe refroidir. Ces *lacrymatoires* ont donc été jettés dans le bûcher avec les baumes qu'ils contenoient, & c'eſt le vrai ſens du *lacrymis & oppobalſamo udum condidit.* Cette expreſſion nous fait de plus entrevoir l'uſage des cuillères de bronze, dont parle du Molinet. Elles ſervoient ſans doute à diſtribuer dans pluſieurs *lacrymatoires* les baumes renfermés auparavant dans un plus grand vaſe, afin que pluſieurs perſonnes placées aux angles du bûcher puſſent en répandre par-tout en même-temps. De même que nous voyons Achille le pratiquer aux funérailles de Patrocle, en invoquant l'Aquilon & le Zéphir à augmenter par leur ſouffle la vivacité des flammes. L'huile verſée ſur le bois & le cadavre, rempliſſoit encore mieux cette indication ; & dès-lors on en devoit faire des infuſions ſur tous les côtés du bûcher.

Paſſons à l'explication des mots *cum lacrymis ponere*, & *lacrymas poſuit.* Les derniers ne ſe trouvent qu'une ſeule fois dans les recueils immenſes de Gruter & de Muratori ; d'où l'on peut conclure que *lacrymas* y eſt mis pour *lacrymans.* Cette faute d'orthographe ſeroit au plus la millième de toutes celles qui ſe trouvent ſur les anciennes inſcriptions. Quelque peu verſé qu'on ſoit dans l'ancien ſtyle lapidaire, on avouera ſans peine qu'il n'exiſte preſque pas d'ancienne inſcription exactement conforme à l'uſage ordinaire ; ſoit que l'on doive en accuſer l'ignorance, la négligence des ouvriers ; ſoit plutôt que ces prétendues fautes fuſſent liées à des prononciations vicieuſes, ou à des idiômes locaux. Si d'ailleurs ces mots *lacrymas poſuit*, & *cum lacrymis poſuit* doivent être pris à la lettre : comme on n'a généralement pas trouvé d'urne ſans *lacrymatoire*, on n'auroit pas dû également trouver d'épitaphe ſans ces mêmes expreſſions. Tous les antiquaires ſavent qu'elles ne ſe trouvent cependant pas ſur la centième partie des épitaphes que nous ont conſervées Gruter & Muratori.

En parcourant ces deux vaſtes collections, on obſerve conſtamment qu'aucune inſcription n'employoit ces diverſes expreſſions *mœſtiſſimus*, ou *mœrore confectus*, avec la formule *cum lacrymis.* Si cependant cette dernière devoit être entendue dans le ſens matériel, elle ceſſeroit d'être ſynonyme des premières ; elles devroient dès lors ſe trouver ſouvent enſemble. La pratique conſtante & univerſelle des romains dépoſe le contraire. On en doit donc conclure, en toute rigueur, que les deux expreſſions ſont purement identiques, & s'excluent par conſéquent l'une & l'autre.

Les interprètes, qui entendoient les mots *lacrymis & oppobalſamo udum condidit* de certains baumes précieux, mêlés avec les larmes dans les *lacrymatoires*, s'appuyoient ſur l'exiſtence des baumes dont ces vaſes ſont encore remplis en partie, & que leur conſiſtance réſineuſe ou ſirupeuſe avoit fait ſurvivre aux larmes, auſſi promptes à s'évaporer que l'eau pure. Acceptons leur témoignage, & ſervons-nous-en pour prouver notre aſſertion, & montrer encore que ces vaſes n'ont jamais contenu que des baumes deſtinés à arroſer le bûcher.

Si je n'avois pas entrepris de raſſembler ſous un ſeul point de vue tout ce qui peut avoir rapport à la queſtion que je traite, je paſſerois ſous ſilence la ridicule explication que Baruffaldi a donnée du paſſage ſuivant de Pétrone. Il dit en parlant de la matrone d'Ephèſe, renfermée avec une eſclave dans le tombeau de ſon époux : *Aſſidebat ægrè fidelisſima ancilla, ſimulque & lacrumas commodabat lugenti, &, quoties defecerat in monumento, lumen renovabat.* Pluſieurs éditions portoient *lacrymas commendabat :* mais Ritterſhuys, dans ſes notes ſur Phèdre, avoit ſagement reſtitué le *commodabat ;* & Kirchman avoit entendu avec lui que cette jeune eſclave, peu ſuſceptible de la douleur extraordinaire, & bien éloignée du projet funeſte de ſa maîtreſſe, s'affligeoit cependant & pleuroit avec elle, pour diminuer ſes chagrins, en les partageant. Cette explication a paru *trop ingénieuſe & trop figurée* à Baruffaldi, qui, d'ailleurs vouloit parler des *lacrymatoires.* Il a expliqué ce paſſage par l'action mécanique de l'eſclave, qui auroit verſé les larmes de ſon *lacrymatoire* dans celui de ſa maîtreſſe, lorſque l'évaporation diminuoit le fluide, qui devoit atteſter la douleur de cette veuve. C'eſt ainſi qu'on eſt tourmenté par l'eſprit de ſyſtême, & qu'on tourmente en conſéquence les paſſages les plus clairs, pour leur faire ſignifier ce qu'on déſire.

Il eſt donc certain que l'opinion des larmes recueillies dans les *lacrymatoires*, n'eſt fondée ſur aucun uſage ancien, & ſur aucun paſſage bien entendu. Elle doit ſon origine au médecin Chifflet, qui la répandit en Europe dans ſa diſſertation intitulée : *Lacryma priſco ritu uſta.* Sans doute qu'il a conſigné dans cet écrit une erreur enfantée par quelque *Ciceroné*, ou quelque guide d'Italie. Malgré ſa nouveauté & ſon invraiſemblance, elle fut ſucceſſivement adoptée par Gouthier, Kirchman, Kipping, &c. Baruffaldi l'embellit par ſa prétendue découverte des larmes tranſvaſées d'un *lacrymatoire* dans un autre.

Smethius

Smethius enfin, & le gros des antiquaires la ſuivit ſans examen juſqu'en 1729, que Schoefflin commença à la ridiculiſer à la page 75 de ſon livret de *Imp. Roman. Apotheoſi.* Il en parla encore dans ſa diſſertation citée plus haut, & le ſavant Paciaudi ſuivit ce critique éclairé. Sans doute qu'il ne reſtera plus d'incrédules ſur cet objet, après les preuves détaillées & victorieuſes que je viens d'expoſer.

On voit au capitole un bas-relief qui vient à l'appui de mon opinion. Sur ce marbre qui repréſente les funérailles de Méléagre, une femme s'approche du bûcher, tenant d'une main un vaſe à large ventre, ſemblable à nos *compotiers* de verre, & de l'autre un vaſe long, mince, à col & à fond allongés, ſemblable en tout à pluſieurs *lacrymatoires* d'argile du cabinet de Ste. Geneviève. Elle eſt dans l'attitude de verſer du grand vaſe dans le petit, ſans doute, des baumes ou des huiles odoriférantes, pour en arroſer le bûcher de Méléagre.

A la vérité, on trouve ſur quelques *lacrymatoires* l'empreinte de l'orbite d'un œil, & quelquefois des deux yeux. Fulvius Urſinus a fait deſſiner quelques-uns de ces monumens, & ces deſſins ſont dans la bibliothèque du vatican.

Les partiſans de l'introduction réelle des larmes dans les *lacrymatoires*, auront cru trouver ici de quoi étayer leur ſyſtême. Mais il eſt facile de leur répondre que cet œil eſt emblématique comme celui des monumens égyptiens, qui déſignoit la providence, Oſiris, le dieu à pluſieurs yeux. *V.* LARMES.

LACS. Les gaulois avoient un reſpect religieux pour les *lacs*, qu'ils regardoient ou comme autant de divinités, ou du moins comme des lieux qu'elles choiſiſſoient pour leur demeure; ils donnoient même à ces *lacs* le nom de quelques dieux particuliers. Le plus célèbre étoit celui de Toulouſe, dans lequel ils jettoient, ſoit en eſpèces, ſoit en barres, ou lingots, l'or & l'argent qu'ils avoient pris ſur leurs ennemis. Il y avoit auſſi dans le Gevaudan, au pied d'une montagne, un grand *lac* conſacré à la lune, où on s'aſſembloit tous les ans des environs, pour y jetter les offrandes que l'on faiſoit à la déeſſe. Strabon parle d'un autre *lac* très-célèbre dans les Gaules, qu'on nommoit le *lac des deux corbeaux*; parce qu'il y avoit deux de ces oiſeaux qui y faiſoient leur ſéjour, & ſur leſquels on faiſoit mille contes ridicules: mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que dans les différends qui arrivoient, les deux partis s'y rendoient, & leur jettoient chacun un gâteau, celui que les corbeaux mangeoient, en ſe contentant d'éparpiller l'autre, donnoit gain de cauſe.

LACTAIRE. *Columnæ. Lactaria*, on ſous-entend *columna*; colomne élevée dans le marché aux herbes à Rome, où l'on apportoit les enfans trouvés, pour leur faire avoir des nourrices. Nous apprenons de Juvenal (*ſatyr. VI*, *v.* 610) que les femmes de qualité y venoient ſouvent prendre des enfans abandonnés, pour les élever chez elles; enſuite les autres enfans, dont perſonne ne ſe chargeoit, étoient nourris aux dépens du public. (D. J.)

LACTOS. Dieu des ſarmates. Le dieu *Lactos* étoit le pluton des ſarmates.

LACTUCINE. *Voyez* LACTURCE, qui ſuit:

LACTURCE, ou LACTURCIE, ſ. f. Terme de mythologie. Nom d'une déeſſe des anciens romains. *Lacturcia.* Flore avoit ſoin des fromens en fleur; *Lacturce*, quand ils s'amollifſent en lait. (*Cité de Dieu, de S. Auguſt. L. IV*, *c.* 8.) Louis Vivez remarque ſur cet endroit, qu'au lieu de *Lacturcia*, d'autres liſent *Lacti ciniæ*, & que Servius, ſur le premier des Géorgiques, (*v.* 355) dit, après Varron, que c'eſt le dieu *Lactans*, qui donne le lait aux blés, qui les amollit en lait, qui leur fait produire du lait. Les bénédictins, dans leur édition de St. Auguſtin, ont mis *Lactumnus*, le dieu *Lacturne*, au lieu de la déeſſe *Lacturce*, fondés, 1°. ſur les anciens livres qui, diſent-ils, liſent ainſi, ſans néanmoins en indiquer aucun; 2°. ſur ce que Servius donne cette fonction à un dieu, & non pas à une déeſſe. Voſſius (*de idolol. L. X*, *c.* 47) & Hoffman ont dit *Lactucina*, Lactueine, qui ne ſe trouve point ailleurs.

LACTURNE, ſ. m. *Voyez* LACTURCE.

LACUS, réſervoirs publics de Rome. *Voy.* RÉSERVOIR.

Lacus, jarre ou cuve, dans laquelle on laiſſoit fermenter les raiſins, après les avoir preſſés.

Lacus, morceau quarré d'étoffe précieuſe, couſu ſur les habits, pour les orner: ces habits étoient appellés *lacuata veſtes*. Iſidore (XIX. 22.) le dit expreſſément: *Lacuata veſtis, quæ lacus quadratos quoſdam habet cum picturâ intextos, aut additos acu..... Lacus* & πλίνθιον ſont ſynonymes.

LACYDON, dans les Gaules. ΛΑΚΥΔΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en argent.....*Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

C'eſt proprement le nom du port de Marſeille. La ville & le port avoient des noms particuliers, comme Athènes.

LADON, fleuve d'Arcadie, que la fable dit être père de la nymphe Daphné, & de la nymphe Syrinx; c'eſt des roſeaux du fleuve *Ladon* que Pan ſe ſervit pour faire ſa flûte à ſept tuyaux. *Voyez* DAPHNE, SYRINX.

LADON. Apollonius (*Argon.* 4. 1396.) donne ce nom au ſerpent qui gardoit les pommes des Heſpérides.

LÆCA, ſurnom de la famille PORCIA.

LÆLIA, famille romaine, dont on ne connoît de médailles que dans Goltzius.

Lælia, en Eſpagne. LAELIA.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper des médailles latines, avec la légende LAELIA, en l'honneur de Lucius Cæſar & de Tibère.

LÆLIEN, tyran ſous Gallien.

Ulpius Cornelius Lælianus Augustus.

Ses médailles ſont:

RRRR. en or.

RRR. en argent fin.

R. en billon, ou P. B; & avec la légende: ULP. CORN. LÆLIANUS.

LÆNA. *Voyez* CHLÆNA.

LÆNAS, ſurnom de la famille POPILIA. Il lui vint de Popillius, qui étant conſul, & faiſant un ſacrifice en qualité de flamine de Carmente, apprit que les plébéiens s'étoient ſoulevés contre les ſénateurs. Il accourut vêtu de la *læna*, & ſans prendre ſa toge, pour appaiſer la ſédition. Il y parvint par ſon éloquence. (*Cicer. de Clar. Orat. c.* 14.)

LAERTE, fils d'Arcéſius, & père d'Ulyſſe, eſt compté par Apollodore au nombre des Argonautes; il étoit en effet contemporain & parent de Jaſon. Il épouſa Anticlie, fille d'Autolicus, dont il eut le célèbre Ulyſſe.

LAERTE, en Cilicie. ΛΑΕΡΤΕΙΤΩΝ.

On a des médailles impériales grecques de cette ville, frappées en l'honneur d'Antonin, de Valérien jeune, de Salonin.

LÆTILIA, famille romaine dont on a des médailles.

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

LÆTITIA. Voyez GAIETÉ.

LÆTORIA. Voyez PLÆTORIA.

Goltzius ſeul a publié des médailles conſulaires avec le nom *Latoria*.

LÆVINUS, ſurnom de la famille VALERIA.

LAGANUM (*Horat. ſat.* 1. 6. 115.). Ce n'étoit point préciſément un morceau de pâte cuite dans la graiſſe, une gaufre, une crêpe, un beignet, comme traduiſent nos dictionnaires. Le *laganum* étoit une eſpèce de petit gâteau, fait avec de la farine, de l'huile & du miel; c'étoit-là un des trois plats du ſouper d'Horace, à ce qu'il dit: les deux autres conſiſtoient l'un en poireaux & l'autre en fèves; mais Horace ſavoit bien quelquefois faire meilleure chère, & il paroît aſſez par ſes écrits qu'il s'y connoiſſoit. (D. J.)

Galien a fait mention de cette eſpèce de gâteau groſſier (*de aliment. facult. lib. I. cap. IV.*).

LAGÈNE, LAGENON, } meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* CONGE SACRÉ.

LAGÉNOPHORIES, fêtes célébrées à Alexandrie du temps des Ptolémées. Elles étoient ainſi nommées (de Λαγυνος, *bouteille*, & de φερω, *je porte*); parce que ceux qui les célébroient, ſoupoient ſur des lits étendus, & buvoient chacun de la *bouteille* qu'il avoit apportée de chez lui. C'étoit une fête qui n'étoit que pour le menu peuple.

LAGIDES, nom que l'on donne aux rois grecs qui poſſédèrent l'Egypte après la mort d'Alexandre. Les deux plus puiſſantes monarchies qui ſe ſoient élevées alors, furent celles d'Egypte, fondée par Ptolémée, fils de *Lagus*, d'où vinrent les Lagides; & celle d'Aſie ou de Syrie, fondée par Séleucus, d'où vinrent les Séleucides.

LAITUES. Les *laitues* ont toujours tenu le premier rang parmi les herbes potagères: les romains en particulier en faiſoient un de leurs mets favoris; d'abord ils les mangeoient à la fin du repas: enſuite, ſous Domitien, cette mode vint à changer, & les *laitues* leur ſervirent d'entrée

de table. Elles ſont agréables au goût, elles rafraîchiſſent, humectent, fournitſent un chyle doux, délayé, fluide; elles modèrent l'acrimonie des humeurs par leur ſuc aqueux & nitreux. En conſéquence, elles conviennent aux tempéramens bilieux, robuſtes & reſſerrés.

Auguſte, attaqué d'hypocondrie, ſe rétablit par le ſeul uſage des *laitues*, d'après le conſeil de Muſa, ſon premier médecin, à qui le peuple romain, dit Suétone, fit dreſſer, pour cette cure, une belle ſtatue auprès du temple d'Eſculape.

Les pythagoriciens croyoient que les *laitues* éteignoient les feux de l'amour; c'eſt pourquoi, Callimaque aſſure que Vénus, après la mort d'Adonis, ſe coucha ſur un lit de *laitues*, pour modérer la violence de ſa paſſion; & c'eſt par la même raiſon, qu'Eubulus le comique appelle cette herbe *la nourriture des morts.* (D. J.)

. ΛΑΓΩΒΟΛΟΝ, bâton courbé, que les paſteurs lançoient aux lièvres pour les bleſſer & les prendre. Son nom eſt formé de Λαγὼς, *lièvre*; & de βάλλω, *je jette.*

On voit, ſur une agathe-onyx du baron de Stoſch, un comédien marchant avec un bâton paſtoral, ou de berger; les acteurs, ſur-tout ceux qui repréſentoient le comique, portoient un bâton courbé, appellé (*Pollux Onomaſt. L. IV, ſect. 120, p. 422. Conf. Ficoroni, Maſch. tab. 2.*) λαγωβόλον; & quoique Pollux, en cet endroit, ne ſemble le donner qu'à ceux qui faiſoient le rôle de payſan, on peut pourtant inférer d'un autre paſſage, où il eſt dit (*Ibid. p. 41*) que les paraſites, & les marchands de femmes portoient un bâton droit, appellé ὄρθιον; on peut, dis-je, en inférer, que le bâton courbé étoit plus commun ſur la ſcène; il étoit auſſi propre à ceux qui faiſoient le rôle de vieillard.

On voit même des (*Ficorons, L. C. tab. 44.*) actrices avec ce bâton. L'Hécube d'Euripide ſe ſoutenoit ſur un bâton courbé. (*Eurip. Hécub. v. 65.*)

LAINE. Les romains regardèrent toujours le ſoin des bêtes à *laine*, comme la branche d'agriculture la plus eſſentielle. Numa voulant donner cours à la monnoie, dont il fut l'inventeur, y fit marquer l'empreinte d'une brebis, en ſigne de ſon utilité; *pecunia à pecude*, dit Varron.

Quelle preuve plus authentique du cas qu'on faiſoit à Rome des bêtes à *laine*, que l'attachement avec lequel on y veilloit à leur conſervation? Plus de ſix ſiècles après Numa, la direction de tous les troupeaux des bêtes blanches appartenoit encore aux cenſeurs; ces magiſtrats ſuprêmes, à qui leur charge donnoit le droit d'inſpection ſur la conduite & ſur les mœurs de chaque citoyen.

Ils condamnoient à de fortes amendes ceux qui négligeoient leurs troupeaux, & accordoient des récompenſes, avec le titre honorable d'*Ovinus*, aux perſonnes qui faiſoient preuve de quelque induſtrie, en concourant à l'amélioration des *laines*. Elles ſervoient chez eux, comme parmi nous, aux vêtemens de toute eſpèce. Curieux de celles qui ſurpaſſoient les autres en ſoie, en fineſſe, en molleſſe & en longueur, ils tiroient leurs belles toiſons de la Galatie, de la Pouille, ſur-tout de Tarente, de l'Attique & de Milet. Virgile célèbre ces dernières *laines* dans ſes géorgiques, & leurs teintures étoient fort eſtimées.

..... *Miletia vellera nympha carpebant.*

Pline & Columelle vantent auſſi les toiſons de la Gaule. On attachoit un ſi grand prix à la toiſon des brebis qui paiſſoient ſur les bords du Galèſe dans la Calabre, qu'on les enveloppoit dans des peaux, de crainte que leur toiſon ne ſe déchirât dans les buiſſons.

Columelle, frappé de la blancheur & de l'éclat de quelques moutons ſauvages, amenés de l'Afrique à Cadix pour les ſpectacles, conçoit qu'il eſt poſſible d'apprivoiſer ces animaux, & d'en établir la race dans ſa patrie; il en exécute le projet, & en accouplant des béliers africains avec des brebis eſpagnoles, il en voit naître des moutons qui avoient le moëlleux & le délicat de la toiſon de leur mère, l'éclat & la blancheur de la *laine* de leur père.... Don Pèdre, roi d'Arragon, & après lui, le cardinal Ximenès, font venir en Eſpagne des moutons africains; & c'eſt à cette époque ſeulement, que remonte la ſupériorité de ſes *laines* ſur toutes celles de l'Europe.

M. Daubenton a eſſayé, depuis pluſieurs années, à Montbard en Bourgogne, d'élever des moutons au parc, ſoit en été, ſoit en hiver; ils ont bien réuſſi, il a eu de bonne *laine*, & des toiſons de deux à trois livres ſur chaque mouton.

Gruter a publié l'épitaphe d'une femme appellée *Claudia*, dans laquelle on lui donne, entre autres éloges, celui de s'être occupée des ouvrages de *laine.*

SERMONE. LEPIDO. TUM. AUTEM.
INCESSU. COMMODO. DOMUM. SERVAVIT.
LANAM. FECIT. DIXI. ABEI.

Les romains regardoient ce travail comme l'occupation principale d'une mère de famille; c'eſt pourquoi on faiſoit aſſeoir les nouvelles mariées ſur un ſiège couvert d'une peau de brebis, garnie

de ſa *laine*; c'eſt encore pour cela, que l'on ſuſpendoit de la *laine* aux portes de l'époux.

On voit pluſieurs fois, dans Auſone, les femmes louées d'avoir, entre autres bonnes qualités, des mains exercées à travailler la *laine*.... *Lanificaque manus.*

LAIRA. C'eſt la même qu'Hilaire, fille de Leucippus, qui fut fiancée à Lynée, & enlevée par Caſtor. Hygin la nomme *Laira*. *Voy.* HILAIRE.

LAIS, fameuſe courtiſane de Corinthe. C'eſt elle qui demanda, pour une nuit, 10,000 drachmes à Démoſthènes, qui lui répondit qu'il n'achèteroit pas ſi cher un repentir. Quelques femmes, jalouſes de ſa beauté, l'ayant ſurpriſe dans un temple de Vénus, la tuèrent à coups d'aiguilles; & depuis ſon aventure, la Vénus de Corinthe fut ſurnommée ἀποφόνος, c'eſt-à-dire, homicide. Dans le faubourg de cette ville étoit le tombeau de *Laïs*, ſur lequel on voyoit une bonne qui tenoit un bélier entre ſes pattes.

LAIT. Les anciens faiſoient dans les ſacrifices de fréquentes libations de *lait*. Les moiſſonneurs en offroient à Cérès, après la récolte; & les bergers à Palès, leur divinité. On n'offroit point de vin à Mercure, mais du *lait*, dans un quartier de Rome, qui fut appellé, à cauſe de cela, *vicus ſobrius*. Dans les ſacrifices de la nuit, de la fortune virile, de Sylvain & de Pluton, on faiſoit auſſi des libations de *lait*. *V.* CAILLÉE.

LAIT. (frère & ſœur de). *Voyez* COLLACTANEUS.

LAITON, ou cuivre jaune; alliage de cuivre & de zinc. Spon avoit copié une inſcription antique à Séville, chez le duc d'Alcala, qu'il a publiée dans ſes mélanges d'antiquités; (*ſect. VI*) on y lit ces mots CONFECTORES ÆRIS, qu'il traduit par ouvriers *employés aux mines de cuivre*. Je crois cette traduction trop vague. Voici l'inſcription entière:

T. FLAVIO AUG.
LIB. POLYCHRYSO
PROC. MONTIS
MARIANI PAES
TANTISSIMO
CONFECTORES AERIS.

Et voici l'explication que je propoſe de ſubſtituer à celle de Spon. « Les ouvriers de la fabrique de *laiton* conſacrent ce monument à Ti» tus Flavius Polychriſus, affranchi d'Auguſte, » procurateur du mont Marius ».

Cette explication eſt fondée ſur l'emploi, aſſez rare à la vérité, du mot *conficere*, dans le ſens du mot *tingere*.

Pline (*lib.* 13, *cap.* 6.) dit que les graines de l'arbre à encens ſervent à la teinture des cuirs, *pelles conficiuntur ex iis*. Un ancien ſcholiaſte de Juvenal, expliquant le vers 38e. de la 10e. ſatyre, s'exprime ainſi: *Tunicam Jovis palmatam dixit purpura confectam, hoc eſt ferrana.*

Saumaiſe rapporte ce paſſage du ſcholiaſte, lorſqu'il rend, par le mot *teinturiers*, les *confectores* dont parle Vopiſque dans la vie d'Aurélien..... *Miſſis diligentiſſimis confectoribus.* (*In Vopiſc. Aurelian. c.* 29; & *in exerc. Plinian. p.* 330. *F.*) Ceux qui fabriquent le *laiton*, teignent en jaune le cuivre, en l'alliant avec le zinc renfermé dans la calamine. Je crois donc qu'ils ont pu être appellés, dans le ſens rigoureux, les teinturiers du cuivre, *confectores aris*.

Cette conjecture acquiert un grand poids, lorſqu'on lit ces mots de Pline: (*lib.* 34, *cap.* 2.) *Aeris..... ſumma gloria nunc in Marianum converſa, quod Corduběnſe dicitur. Hoc à Liviano cadmiam maximè forbet, & aurichalci bonitatem imitatur in feſterciis dupondariiſque; Cyprio ſuo aſſibus contentis.* « Le cuivre le plus recherché aujourd'hui eſt celui du mont Marius, que l'on appelle auſſi cuivre de Cordoue. Si l'on excepte le cuivre des mines de Livie, dans la Gaule, celui du mont Marius s'allie le mieux avec la calamine; dans les feſterces & les *dupondium*, il reſſemble parfaitement au *laiton* formé par la nature. Quant aux as, ils ſont toujours fabriqués avec le cuivre de Chypre ». Voilà une fabrique de *laiton*, établie au mont Marius, aujourd'hui la Sierra Morena, ſituée entre l'Eſtramadoure & l'Andalouſie; & ſes ouvriers ont conſacré le monument cité par Spon.

LAIUS, fils de Labdacus, roi de Thèbes, petit-fils de Cadmus, & père d'Œdipe. Tous les malheurs de ſa famille, & les ſiens propres, furent une ſuite de la colère de Junon contre la race de Cadmus. *Laïus* étoit encore au berceau, lorſqu'il perdit ſon père; ce qui porta Lycus, ſon oncle, à s'emparer du trône qui lui étoit dû; mais les thébains, après la mort de l'uſurpateur & de ſes enfans, rétablirent *Laïus* ſur le trône. *Voyez* ŒDIPE.

LALASSIS, dans l'Iſaurie. ΑΑΑΑCCΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze.....*Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

LALISIO, ânon ſauvage. Sa chair étoit un mets très recherché par les romains, tant qu'il tetoit encore ſa mère. Martial a chanté cette friandiſe (*XIII.* 94.):

Dum tener eſt onager, ſolaque laliſio matre
Paſcitur, hoc infans, ſed breve tempus habet.

Mécène fut le premier qui en fit ſervir à ſa table. (*Plin.* 8. 43.)

LALLUS, divinité des anciens qui étoit invoquée par les nourrices, pour empêcher les enfans de crier, & pour les faire dormir. C'eſt ce que prouve un paſſage d'Auſone (*Epiſt.* 16.):

Hic iſte qui natus tibi
Flos floſculorum Romuli
Nutricis inter lemmata,
Lallique ſomniferos modos
Sueſcat peritis fabulis,
Simul jocari & diſcere.

Peut-être auſſi n'étoient-ce que des contes, ou des chanſons qu'on faiſoit aux petits enfans pour les faire dormir. *Voy. Ephémérides natur. curioſ. Centuria V & VI.* On exprimoit par le mot LALLARE, l'action de chanter pour endormir les enfans; & de là s'eſt formé le mot LALLUS.

LAMIA, en Theſſalie. ΛΑ & ΛΑΜΙΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en argent.

RR. en bronze.

O. en or.

Leur type ordinaire eſt une diote, c'eſt-à-dire, un vaſe à deux anſes.

M. Neumann croit qu'on doit ôter à cette ville, pour les reſtituer à Lampſaque, les médailles de bronze, qui portent des attributs relatifs à Bacchus.

LAMIA, ſurnom de la famille *Ælia*. Il étoit dérivé de *Lamus*, fils de Neptune, roi des Leſtrigons, fondateur de la ville de Formies. (*Horat. Od. III.* 17. 1.)

LAMIE, étoit fille de Neptune. Les africains l'avoient nommée Sybille, & la regardoient comme la première femme qui eût prophétiſé. Jupiter en eut une fille, qui fut nommée Hérophyle, & qui fut l'une des ſybilles. *Voyez* HEROPHYLE. D'autres diſent que *Lamie* fut une belle femme de Lybie, & qu'elle étoit fille de Bélus & de Lybie. Jupiter en fut épris; & Junon conçut tant de jalouſie de leurs amours, qu'elle fit périr tous ſes enfans avant qu'ils vinſſent au monde. Un de ces enfans, nommé Achille, échappa cependant aux fureurs de la déeſſe. *Voyez* ACHILLE. Les effets de la colère de Junon causèrent à *Lamie* un ſi grand chagrin, qu'elle perdit entiérement la beauté qui lui avoit attiré les regards de Jupiter, & qu'elle devint furieuſe au point d'enlever & de tuer tous les enfans qu'elle trouvoit ſous ſa main; on a même dit qu'elle les dévoroit.

LAMIE & AUXÉSIE, deux divinités auxquelles on rendoit un culte à Épidaure, à Égyre & à Trézène. C'étoient deux jeunes filles, dit Pauſanias, qui vinrent de Crète à Trézène, dans le temps que cette ville étoit diviſée par des partis contraires; elles furent les victimes de la ſédition, & le peuple qui ne reſpectoit rien, les aſſomma à coups de pierres; c'eſt pourquoi on célébra tous les ans, en leur honneur, un jour de fête, appellé la lapidation.

LAMIE, fille d'un athénien, nommé Cléanor, excella dans l'art de jouer de la flûte, & en fit ſon métier; elle devint enſuite une célèbre courtiſane, & parvint à être concubine de Ptolémée, premier roi d'Egypte. Dans la bataille que ce prince perdit contre Démétrius Poliorcétes, *Lamie* fut priſe avec pluſieurs de ſes compagnes, & préſentées au vainqueur. Quoiqu'elle commençât à être ſur le retour, elle lui inſpira un amour ſi décidé, que juſqu'à la mort elle fut la plus chérie de ſes maîtreſſes; auſſi, diſoit-on, qu'il étoit aimé des autres, mais qu'il aimoit celle-là. On eut beau le railler ſur ſon choix, elle ne ceſſa de le tenir ſous ſon empire, & de lui arracher des richeſſes immenſes, qu'elle prodiguoit avec la même profuſion qu'elles lui étoient données. Entre pluſieurs violences que les athéniens eurent à ſouffrir de Démétrius, à l'occaſion de cette courtiſane, rien ne les facha davantage, que l'ordre qu'il leur donna de lui fournir inceſſamment deux cents cinquante talens. La levée s'en fit avec beaucoup de rigueur & de précipitation; & lorſque l'argent fut prêt, il commanda de le remettre à *Lamie*, & aux autres courtiſanes qu'elle avoit à ſa ſuite; *c'eſt*, dit-il, *pour leur ſavon.* Ces paroles & l'uſage qu'elles indiquoient, firent plus de peine aux athéniens, que la perte de leur argent. Cependant ils pouſsèrent la flatterie, à l'égard de Démétrius, juſqu'aux impiétés les plus folles; ils érigèrent à *Lamie* un temple ſous le nom de *VÉNUS-LAMIE*. *Voyez* LEÆNA.

Les autels & les libations furent prodigués à cette indécente divinité. Démétrius en fut ſi ſurpris, qu'il diſoit hautement, qu'il n'y avoit alors dans Athènes aucun habitant qui eût du ſentiment.

LAMIES, *lamiæ*, ſpectres de la fable qu'on repréſentoit avec un viſage de femme, & qu'on di-

Digitized by Google

ſoit ſe cacher dans les buiſſons près des grands chemins, pour dévorer les paſſans. On leur donna ce nom du mot grec λαμια, qui ſignifie *voracité*; à moins qu'on n'aime mieux adopter le ſentiment de Bochart, qui tire de Lybie la fable des *Lamies*, & qui donne à ce mot une étymologie phénicienne, dont le ſens eſt le même que celui de l'étymologie grecque.

Lucilius ſe moque en très-beaux vers de la frayeur de l'homme qui, parvenu à l'âge de raiſon, ajoute encore foi à ces ſortes d'êtres imaginaires :

Terricula Lamias *Fauni quas Pompiliique*
Inſtituere Numa; tremit has, hic omnia ponit,
Ut pueri infantes credunt ſigna omnia Ahena
Vivere.....

» Et toutes les effroyables *Lamies* que les Fau-
» nus & les Numa Pompilius ont inventées, il les
» craint. Il croit que tous ſes maux & ſes biens
» dépendent d'elles, comme les petits enfans
» croient que toutes leurs poupées & toutes les
» ſtatues ſont vivantes ».

LAMINÉ (plomb). Caylus (3. pag. 297.) parle, dans ſes recueils d'Antiquités, d'un fragment de lame de plomb, que M. Barthélemy lui avoit rapporté de Rome, & qu'on avoit détaché de la voûte intérieure du Panthéon. Ce fragment de cinq pouces ſur ſix, ne porte aucun caractère; cependant il mérite une ſotte d'attention, car il eſt *laminé*, & nous apprend avec certitude, que les romains connoiſſoient cette pratique, & que le plomb ainſi préparé réſiſte à l'injure des ſiècles, quoiqu'il ſoit d'une très-médiocre épaiſſeur; celle de ce fragment n'étant que d'une demi-ligne.

LAMPA, en Crète. ΛΑΜΠΑΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRRR. en bronze.....*Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

M. Neumann les lui enlève toutes, pour les reſtituer à Caſſope en Épire.

LAMPADAIRES, officiers du palais des empereurs, chargés de porter devant eux des flambeaux allumés. Il y en avoit pour le ſervice des grands officiers & des premiers magiſtrats, & ſur-tout du préfet de prétoire, & du maître des offices. D'abord ces grands officiers ſeuls avoient le droit d'avoir des *lampadaires*; les empereurs l'accordèrent enſuite aux charges inférieures, & ſur-tout aux queſteurs ou tréſoriers, & aux gouverneurs des iſles. Juſtinien, par un édit, l'accorda auſſi au vicaire de la contrée du Pont. Les grands officiers avoient pluſieurs *lampadaires*; car il y en avoit un qu'on appelloit Primicier des *lampadaires*. Avec les flambeaux on portoit auſſi devant les magiſtrats l'image de l'empereur, comme il paroît par le VIIe concile (*action première*), & il eſt probable qu'on ne leur accordoit de faire porter les flambeaux devant eux, qu'à cauſe de cette image de l'empereur. Pour l'empereur, c'eſt Hérodien dans Commode & dans Antonin, & Tertullien dans ſon Apologétique (c. 34.), qui nous apprennent qu'on portoit devant lui des flambeaux.

LAMPADÉDROMIE, mot grec formé de λαμπας, lampe, flambeau, & de δρομος, courſe. C'eſt ainſi qu'on appelloit à Athènes, la courſe des jeunes gens qui ſe faiſoit un flambeau à la main. Celui qui arrivoit le premier, ſans que ſon flambeau s'éteignît, remportoit le prix. Ces courſes ſe faiſoient à pied ou à cheval.

LAMPADISTES. Caylus s'exprime ainſi (*Rec.* 1.). « La vignette de la page 117. repréſente un monument qui a été trouvé dans les ruines de l'ancienne ville d'Athènes. Il paroît avoir été élevé à l'honneur de quelques *lampadiſtes*, qui étoient nommés, & qui avoient remporté le prix dans les jeux appellés *la courſe du flambeau*, ou *lampadophories*, ſorte de ſpectacles ou de jeux qui ſe célébroient à Athènes, & dont je vais donner une légère deſcription. A l'extrémité du fauxbourg d'Athènes, où étoient ſitués le céramique & l'académie, s'élevoit une tour, auprès de laquelle étoit un autel conſacré à Prométhée, & ſur lequel dans la ſuite Piſiſtrate, amoureux de Charmès, fit placer une ſtatue de Cupidon. La jeuneſſe athénienne, qui vouloit diſputer le prix de la courſe du flambeau, s'aſſembloit ſur le ſoir, trois fois l'an, c'eſt-à-dire, aux fêtes panathénienes, à celles de Vulcain, & à celles de Prométhée, autour de l'autel, à la clarté du feu qui brûloit deſſus; & lorſque les ſpectateurs, par un cri général, avoient ordonné de commencer les jeux, on allumoit un flambeau. Ceux qui prétendoient au prix devoient le porter tout allumé, juſqu'à un terme marqué à la porte de la ville, ou dans la ville même, en traverſant le Céramique, & courant à toutes jambes, ſi la courſe ſe faiſoit à pied, comme c'étoit l'uſage; on en courant à toutes brides, ſi la courſe ſe faiſoit à cheval, comme on voit dans Platon, que cela s'eſt quelquefois pratiqué : ſi le flambeau venoit à s'éteindre entre les mains de celui qui en avoit été ſaiſi le premier, celui-ci, déchu de toute eſpérance, donnoit le flambeau à un ſecond, qui, n'ayant pas été plus heureux, le donnoit à un troiſième, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce qu'on eût épuiſé le

Digitized by Google

nombre de ceux qui ſe préſentoient pour diſputer le prix; & ſi aucun des prétendans n'avoit réuſſi, le prix étoit réſervé pour une autre fois ».

L'archonte-roi préſidoit, ſoit que ce ſpectacle tenant un peu à la religion, exigeât ſa préſence; ou qu'on crût par-là relever la dignité de ces jeux, & prévenir le déſordre. L'archonte étoit accompagné des épimelètes, nom fort connu dans les uſages d'Athènes, & qui déſignoit en général des commiſſaires chargés de l'exécution des ordres émanés de la volonté du ſouverain, ou de celle des particuliers; mais qui ſemble ici reſtreint à une eſpèce d'inſpecteur commis pour le détail de tous les petits ſoins que demandoient l'appareil & la célébration de ces jeux. Je ſuis tenté d'ajouter, quoique je n'en trouve aucune trace que l'archonte & les épimélètes connoiſſoient des petits différends qui s'élevoient quelquefois entre les champions; qu'ils décidoient du degré de mérite de chacun d'eux en cette journée; qu'ils nommoient & couronnoient le vainqueur, & qu'on ne pouvoit appeller de leurs jugemens; & ſi quelqu'un prétend, outre cela, que l'archonte & les épimélètes, ou même l'archonte ſeul, donnoit le ſignal pour commencer la courſe, je ne diſputerai point avec lui, quoique j'aie dit nettement le contraire; pourvu toutefois qu'il puiſſe plier à ſon ſentiment le paſſage d'Ariſtophane (dans la Com. des grenouilles.), l'unique fondement de mon opinion à cet égard ».

« Une plus ample explication devendroit une diſſertation, s'écarteroit du deſſein général de cet ouvrage; ainſi je laiſſerai aux littérateurs profonds le ſoin de rechercher, pourquoi l'ancien commentateur de Perſe donne le nom de vainqueur à celui qui commençoit la courſe; une victoire précédente, le ſort, ou quelqu'autre titre décidoit-il du rang dans lequel les prétendans devoient courir? Sur quoi ſe fonde Piſſus, lorſqu'il avance, contre le texte de Pauſanias, que le flambeau tout allumé paſſoit de main en main ſucceſſivement, & tout en courant? Je demanderai encore, ſi la coupe qui eſt ici repréſentée, étoit le prix ordinaire de ces jeux; ſi l'on y couronnoit plus d'un vainqueur, comme l'inſcription ſemble l'inſinuer, ou ſi le nom de *lampadiſtes* ſe donnoit indifféremment à tous ceux qui avoient diſputé le prix, même ſans ſuccès; & enfin, ſi Meurſius a bien rencontré, lorſqu'il a dit, contre le témoignage de quelques textes aſſez précis, qu'aux fêtes panathéniennes ces jeux ſe donnoient dans le Pirée & non pas dans le fauxbourg d'Athènes, comme aux fêtes de Vulcain, & à celles de Prométhée ».

LAMPADOMANCIE, *divination* dans laquelle on obſervoit la forme, la couleur, & les divers mouvemens de la lumière d'une lampe, afin d'en tirer des préſages pour l'avenir.

Ce mot eſt formé de λαμπὰς, *lampe*, & de μαντεία, *divination*.

C'eſt de cette divination que parle Properce (*Liv. IV.*), lorſqu'il dit:

Sed neque ſuppletis conſtabat flamma lucernis.

& ailleurs:

Seu volvit tingi parca lucerna mero.

Pétrone en fait auſſi mention dans ſa ſatyre. Cependant on penſe que la *lampadomancie* étoit une eſpèce d'augure.

LAMPADOPHORE; c'eſt le miniſtre qui portoit les lampes dans les ſacrifices. *Voyez* DADOUQUE.

On appelloit auſſi de ce nom des gens qui donnoient le ſignal du combat, en élevant en haut des torches ou des flambeaux. Les *lampadophores* faiſoient autrefois avec leurs torches, ce qu'ont fait depuis, & ce que font encore les trompettes & les tambours en ſonnant la charge.

Ce mot eſt compoſé de λαμπὰς, λαμπάδος, une lampe, & de φέρω, je porte.

LAMPADOPHORIES, fêtes dans leſquelles on ſe ſervoit de lampes pour les ſacrifices. Les athéniens en allumoient principalement aux fêtes de Minerve, parce qu'elle étoit l'inventrice des arts; à celles de Vulcain, parce qu'il étoit, ſelon eux, l'auteur du feu & des lampes; & à celle de Prométhée, parce qu'il avoit apporté le feu du ciel. La fête des lampes revenoit donc trois fois l'année; la première s'appelloit Athénée; la ſeconde, Héphaſtiée, ou Vulcanie; la troiſième, Prométhée. Dans ces jours là on donnoit auſſi des jeux à la lueur des lampes. C'étoit dans ces fêtes que ſe faiſoient les courſes des lampadiſtes.

LAMPÉ, nom d'une ſtatue de Vénus. *Voyez* SYRIENNE.

LAMPÉ, en grec λυχνος, en latin, *lychnus* ou *lucerna*, vaiſſeau propre à faire brûler de l'huile, en y joignant une mêche pour éclairer.

Les *lampes* ſervoient chez les anciens à trois principaux uſages indépendamment de l'uſage domeſtique.

Elles ſervoient, 1° aux fêtes, aux temples & aux actes de religion; car, quoique l'uſage de la cire ne fût pas inconnu aux anciens, quoiqu'ils uſaſſent de gros flambeaux, ils n'avoient point de

bougies, comme nous, mais des *lampes* de différentes grandeurs, formes & matières, d'où vient le proverbe latin, *tempus & oleum perdidi*, pour dire, j'ai perdu ma peine. Dans les premiers temps de Rome, ces *lampes* étoient la plupart très simples, de terre cuite, ou de bronze; mais par l'introduction du luxe, on en fit d'airain de Corinthe, d'or, d'argent, & à plusieurs mèches; enfin, l'on en disposa par étages, qu'on plaçoit sur des lustres, des candelabres à plusieurs branches, & qui formoient une véritable illumination.

En second lieu, l'usage de ces *lampes* fut très-commun dans les maisons aux jours de réjouissance, & de noces & de festins qui se faisoient seulement la nuit. On ne voit, dit Virgile dans sa description d'une brillante fête, que *lampes* pendues aux lambris dorés, qui étouffent la nuit par leur lumière:

..... *Dependent lychni laquearibus aureis,*
Incensi & noctem flammis funalia vincunt.

En troisième lieu, l'usage des *lampes* s'introduisit pour les sepulcres. On en mit dans les tombeaux, mais rarement enfermées dans le cercueil, & ces *lampes* prirent le nom de *lampes sepulchrales*, que quelques modernes ont prétendu brûlet éternellement. *Voyez* LAMPES INEXTINGUIBLES.

Lorsqu'on enterroit vive une vestale qui avoit enfreint son vœu de chasteté, on mettoit dans son tombeau une grande *lampe* qui brûloit jusqu'à ce que l'huile fût consumée.

Enfin, les romains, ainsi que les grecs, avoient des *lampes* de veille, c'est-à-dire, des *lampes* particulières, qu'ils n'éteignoient jamais pendant la nuit, & qui étoient à l'usage de tous ceux de la maison. Cet établissement régnoit par un principe d'humanité; car, dit Plutarque (dans ses questions romaines sur cette coutume, *quest.* 75.), il n'est pas honnête d'éteindre une *lampe* par avarice; mais il faut la laisser brûler pour que chacun puisse jouir à toute heure de sa clarté: en effet, ajoute-t-il, s'il étoit possible, quand on va se coucher, que quelqu'un se servît alors de notre propre vue pour ses besoins, il ne faudroit pas lui en refuser l'usage. (D. J.)

Clément Alexandrin (*Strom.* 1. *n°* 16.) & Eusèbe (*Præf. Evangel. lib. X. cap. II.*) attribuent aux égyptiens l'invention des *lampes*. On n'en connoissoit point encore l'usage au temps du siège de Troye. Les poursuivans de Pénélope, dans l'Odyssée, *placèrent dans la salle trois brasiers pour éclairer, & les remplirent d'un bois odoriférant:..... ils allumèrent d'espace en espace des torches, & les femmes du palais d'Ulysse, éclairoient tour à tour.* Télémaque monte à sa chambre, conduit par Eurielée, qui portoit deux torches allumées devant lui. Ces brasiers dans lesquels on brûloit du bois, étoient posés sur des trépieds, comme les *lampes* le furent sur des candelabres.

Il y a des idées communes à tous les peuples. L'inconstance, le changement & la vatieté sont constamment de ce nombre; & les nations les plus sages ont été soumises à ces idées dans plusieurs de leurs usages. Nous ne jugeons ordinairement de la façon de penser des anciens à cet égard, que sur des objets de culte, toujours moins sujets aux influences du changement. Je suis donc persuadé, dit Caylus, que si nous étions plus instruits des détails de la vie domestique de ces mêmes anciens, cette conjecture seroit bientôt convertie en une réalité consolante pour la nation françoise, que l'on accuse de légéreté dans les modes. Quelques objets connus autorisent ce soupçon. Les *lampes*, par exemple, prouvent que les romains ont épuisé à leur égard presque toutes les combinaisons que leur usage peut fournir: aussi je crois qu'il est possible d'avancer, que tous les corps dont l'épaisseur a pu contenir une certaine quantité d'huile, & permettre un lumignon d'une manière à peu près vraisemblable, ont été employés dans la forme des *lampes*. La multiplicité & la solidité de ce meuble nous mettent tous les jours en état d'en juger: mais combien de bagatelles plus légères, conduites par le même esprit de changement, ont été perdues, & nous empêchent de porter le même jugement?

Non seulement tous les cabinets sont remplis de *lampes* de terre cuite & de cuivre; mais tous les recueils gravés conservent la forme & les ornemens d'un nombre infini d'autres qui ne subsistent plus.

« Je mettrai, dit Winckelmann, au nombre des ustensiles les plus curieux trouvés à Herculanum, les lampes dans lesquelles les anciens cherchoient à faire voir de l'élégance, & même de la magnificence: les chandelles moulées, ou à baguettes, n'étoient point alors d'un usage général. On trouve de ces *lampes* de toutes les espèces dans le cabinet de Portici, soit en terre cuite, soit en bronze, mais principalement de ces dernières; & comme les ornemens des anciens sont ordinairement relatifs à quelque objet, on y rencontre souvent des sujets singuliers. Dans le nombre de celles qui sont de terre cuite, la plus grande représente une barque avec sept becs de chaque côté, pour placer un pareil nombre de mèches. Le vase dont on se servoit pour verser de l'huile dans ces *lampes* de terre, ressemble à une petite barque ronde, dont le pont seroit fermé; son bec est pointu; & au bout opposé, il y a une petite assiette concave, percée au milieu d'un trou, par lequel on faisoit couler, dans la petite barque, l'huile dont on rempliſſoit ensuite la *lampe*. Parmi celles

celles qui ſont de bronze, on voit ſur le bout de derrière de l'une des plus grandes une chauve-ſouris, dont les ailes ſont étendues, ce qu'on peut regarder comme un emblême de la nuit : le tiſſu délicat des ailes de cet animal, les tendons, les veines & la pellicule qui les recouvre, ſont travaillés d'un art admirable. Sur une autre de ces *lampes* on voit une ſouris qui paroit épier le moment où elle pourra lécher l'huile ; & ſur une autre *lampe* eſt un lapin qui broute des herbes. Rien ne montre mieux la magnificence des anciens dans la conſtruction de leurs *lampes*, qu'un piédeſtal de bronze, préſentant une baſe quarrée, ſur laquelle on voit un enfant nud de la hauteur de deux palmes. D'une main, cet enfant tient une *lampe* ſuſpendue à trois chaînes entrelacées quatre fois ; & de l'autre, il ſoulève une autre chaîne formée comme les premières, à laquelle eſt attaché le crochet qui ſervoit à arranger la mèche. On voit auprès de l'enfant une colonne avec des cannelures tournées en ſpirales ; & à la place du chapiteau, il y a un maſque qui ſert auſſi de *lampe*. La mèche ſortoit par la bouche, & l'on verſoit l'huile par une ouverture pratiquée ſur le ſommet de la tête ; cette ouverture ſe fermoit par le moyen d'une petite plaque ou ſoupape à charnière ».

« J'ai rarement trouvé des *lampes* étruſques. Il eſt donc à préſumer qu'elles ſont peu communes ; c'eſt pourquoi j'en vais décrire une. Elle eſt formée par une tête, ou plutôt par un maſque de théâtre, dont le travail eſt ſec & auſtère, ainſi que les plans & les ornemens, dont le corps de la *lampe* eſt orné. Cette *lampe* eſt de la plus parfaite conſervation, à la réſerve de l'anneau qui ſervoit à la porter. Il faut cependant convenir, qu'on voit au bas d'une des planches du *muſeum etruſcum*, un petit vaſe que l'on pourroit regarder comme une *lampe*. Mais l'auteur place ce morceau parmi les vaſes funéraires ; ainſi il eſt toujours vrai de dire, que ces ſortes de monumens ſont très-rares ».

LAMPES INEXTINGUIBLES. Pluſieurs écrivains ont ſoutenu, que les *lampes perpétuelles* & *inextinguibles* ont exiſté, & ils rapportent des exemples de *lampes* anciennes qui ont été trouvées dans ces derniers temps encore allumées ; mais qui s'éteignoient dès que l'air venoit à entrer dans les lieux ſouterreins où on les avoit miſes. Entre les exemples qu'on rapporte pour prouver cette opinion, le plus fameux eſt celui de Tullia, fille de Cicéron, dont le ſépulcre fut découvert à Rome en 1540. On y trouva, dit-on, une *lampe* allumée, qui s'éteignit dès que l'air y entra. Pauſanias rapporte que Callimaque conſacra une *lampe* d'or, à Athènes, devant la ſtatue de Diane. On emplit ſoit cette *lampe* d'huile au commencement de l'année, & elle étoit allumée jour & nuit pendant un an, ſans qu'il fût beſoin d'y toucher davantage. Solin parle d'une *lampe* ſemblable, qui étoit dans un temple d'Angleterre. On cite beaucoup d'autres exemples de ces *lampes* perpétuelles trouvées dans des ſépulcres. Un ſeul ſuffiroit (s'il étoit bien prouvé) pour perſuader que la choſe eſt poſſible, quand tous les philoſophes enſemble s'obſtineroient à démontrer l'impoſſibilité de trouver ou une huile qui ne ſe conſumeroit point en brûlant, ou une mèche qui brûleroit perpétuellement ſans huile & ſans nourriture. Mais des auteurs ſenſés nient tous les exemples allégués, parce qu'ils ne ſont fondés que ſur des ouï-dires, ſur le rapport des manœuvres qui auront vu quelque fumée ou de l'air inflammable s'allumer à leurs flambeaux, ſortir des monumens, & qui trouvant enſuite une *lampe*, auront cru qu'elle s'étoit éteinte, & que de là venoit la fumée. Ce que Pauſanias & Solin rapportent à ce ſujet, n'étoit appuyé tout au plus que ſur le témoignage de prêtres impoſteurs qui y mettoient ſecrettement de l'huile. Plutarque dit auſſi, que Cléombratus, lacédémonien, viſitant le temple de Jupiter-Ammon, vit une *lampe*, que les prêtres de ce temple diſoient brûler perpétuellement avec la même huile. Il ne rapporte pas cela comme une choſe qui ſe faiſoit par art humain, mais comme un prodige, qui n'étant atteſté que par ces prêtres intéreſſés à attirer les peuples à leur temple par cette merveille, ne mérite aucune créance.

La plus légère teinture de phyſique ſuffit pour réfuter toutes les chimères de cette eſpèce. Il n'eſt point d'huile qui ne ſe conſume en brûlant, ni de mèche qui brûle long-temps ſans nourriture. Il eſt vrai que celle d'amiante éclaire ſans déperdition de ſubſtance, & ſans qu'il ſoit beſoin de la moucher, mais non pas ſans aliment & après la conſommation de ſon aliment ; c'eſt un merveilleux impoſſible. La mèche de lin pouvoit brûler un an dans la *lampe* d'or, conſacrée par Callimaque au temple de Minerve, parce qu'on ne laiſſoit point l'huile de cette *lampe* tarir, & qu'on la renouvelloit ſecrettement.

La *lampe* de Cardan nous montre de quelle nature étoit la tromperie des prêtres d'Ammon. Cette *lampe*, qui porte le nom de ſon inventeur, ſe fournit elle même ſon huile. C'eſt une petite colonne de cuivre ou de verre bien bouchée partout, à la réſerve d'un petit trou par en bas au milieu d'un petit goulot où ſe met la mèche ; l'huile ne peut ſortir qu'à meſure qu'elle ſe conſume, & qu'elle fait découvrir cette petite ouverture.

Les *lampes* de Cardan pourroient s'appeller *lampes* de Caſſiodore ; car les *lampes* que ce ſavant homme inventa pour l'uſage des moines du monaſtère qu'il avoit bâti près de Squillace en Calabre,

étoient la même chose que les *lampes* de Cardan. *Voyez* Cassiodore lui-même, *de institutione divinarum litterarum*, c. XXX. L'on ne sait pas trop quelle idée le P. Garet, bénédictin de S. Maur, s'en formoit, lorsqu'il disoit dans son édition de Cassiodore, que ces *lampes* étoient *non admiratione solum, sed æternis etiam laudibus dignissimas ..... quas stupendo artificio concinnaverat.* Et à la marge du chapitre que nous avons cité». Cassiodore avoit inventé des *lampes* éternelles : *Lucernas perpetuas invenerat Cassiodorus.* Cassiodore le dément, en disant lui-même que ces *lampes* conservoient long-temps *prolixè*, & non pas perpétuellement, la lumière, en se fournissant elles-mêmes l'huile. *Voyez* sur ces *lampes* Baronius, à l'an 562, n° XI, & Pompeo Sarnelli dans ses lettres ecclésiastiques, tom. X, lettre 61. On les a beaucoup perfectionnées. Au cylindre de cuivre on a substitué une phiole de verre, qui fournit de l'huile assez pour entretenir la lumière pendant plusieurs jours; au-lieu que de ce qu'a dit Cassiodore, on peut inférer simplement qu'elles duroient douze ou seize heures, pour suffire aux veilles de la nuit.

LAMPES SÉPULCHRALES, *lampes* trouvées dans les tombeaux. Elles sont ordinairement de terre cuite, & quelquefois de cuivre. On en trouve dans les catacombes; ce qui prouve que les chrétiens imitèrent en cela les payens, qui léguoient quelquefois des terres pour l'entretien des esclaves chargés de fournir l'huile aux *lampes* qui brûloient dans leurs sépultures.

On voit dans le cabinet de Ste. Geneviève deux *lampes sépulchrales*, que le monogramme P, abrégé de ΧΡΙΣΤΟΣ, fait attribuer à des chrétiens.

LAMPÉTIE, fille du Soleil, & sœur de Phaétuse. Le Soleil, dit Homère, avoit confié à ses deux filles le soin & la garde des troupeaux qu'il avoit dans la Sicile. Ulysse ayant été jeté par la tempête sur les côtes de cette isle, ses compagnons pressés par la faim, tuèrent quelques bœufs de ce troupeau, & les mangèrent. *Lampétie*, en porta ses plaintes au Soleil, & le Soleil à Jupiter, qui lui promit la punition des coupables. « Les dieux » ne tardèrent pas d'envoyer à ces malheureux des » signes de leur colère. Les peaux de ces bœufs » se mirent à marcher, les chairs qui rôtissoient » sur les charbons, commencèrent à mugir; celles qui étoient encore crues, répondoient à leurs » mugissemens : on croyoit entendre les bœufs » mêmes ». Ulysse s'étant rembarqué, fut assailli d'une tempête qui fit périr tous ses compagnons. *Voyez* PHAETUSE.

LAMPÉTIE, autre fille du Soleil & de Climène, l'une des Phaétontiades qui furent changées en peupliers, à cause de la mort de Phaéton leur frère. Servius appelle celle-ci Lampéthuse. *Voyez* HELIADES.

, LAMPÉTIE ou ÉPIONE, femme d'Esculape. *V.* ÉPIONE, ESCULAPE.

LAMPONIA, dans la Troade.

Goltzius seul a attribué des médailles impériales grecques à cette ville.

LAMPOS, ou l'éplendissant; c'est le nom que Fulgence le mythologue donne à un des chevaux du Soleil : il est pris du Soleil vers son midi, lorsqu'il est dans toute sa splendeur. *Voyez* ACTEON, ERETHREUS, PHILOGEUS.

LAMPROIE, *murana*. Les gourmands de Rome faisoient un grand cas de ce poisson cartilagineux. Mais celles qu'ils prisoient le plus, étoient pêchées dans le détroit qui sépare la Sicile de l'Italie. Macrobe (*sat.* 2. 2.) nous a conservé une opinion fabuleuse sur les *lamproies*. On croyoit qu'elles étoient desséchées par le soleil, lorsqu'elles montoient à la surface de la mer, au point de ne pouvoir plus plonger ni descendre au fond.

C. Hirtius eut le premier des viviers destinés aux *lamproies* seules, & placés sur le bord de la mer. Ce prodigue dépensa six mille nummus en *lamproies*, pour les festins donnés aux triomphes de Jules-César (*Plin.* 9. 55.). On rechercha singulièrement les laites des *lamproies*.

LAMPSAQUE, ville de l'Asie-mineure, où Priape étoit autrefois honoré d'un culte particulier. On y voyoit aussi un beau temple de Cybèle.

LAMPSAQUE, en Mysie. ΛΑΜ. & ΛΑΜΨ. & ΛΑΜΨΑΚΗΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRR. en or.

R. en argent.

R. en bronze.

Leurs types ordinaires sont :

Un cheval marin à mi-corps.— Janus.

M. Neumann croit qu'on doit restituer à cette ville les petits bronzes avec des attributs de Bacchus, que MM. Pellerin & le Blond ont donné à *Lamia* de Thessalie.

On a des médailles impériales grecques de cette ville, frappées en l'honneur d'Auguste, de M. Aurèle, de Commode, de Julia Domna, de Géta, de Maximin, de Trajan Dece, de Caracalla, de Trajan, de Sévère, de Philippe fils.

LAMPTÉRIES, fêtes célébrées à Palène,

en l'honneur de Bacchus, & ainſi appellées, parce qu'elles ſe faiſoient la nuit à la clarté des lampes. (*Pauſan. Ach.*) On y verſoit du vin à tous les paſſans.

LAMPUSA, ſibylle, fille de Calchas.

LAMUS, roi des Leſtrigons, étoit fils de Neptune. Il bâtit la ville de Formies, qu'Homère appelle *Leſtrigonie*, ou *ville de Lamus*. Horace dit que c'eſt de lui que deſcendoit la famille *Lamia* à Rome.

LANARII pectinarii ſodales. Gruter (648. 2.) rapporte une inſcription, dans laquelle les cardeurs de laine ſont déſignés par ces mots.

LANASSE, femme de Pyrrhus; elle étoit arrière petite-fille d'Hercule, par Hyllus, petit-fils de ce héros, & aïeul de *Lanaſſe*. Pyrrhus la rencontra au temple de Jupiter-Dodonéus, & l'enleva. Il en eut huit enfans, du nombre deſquels étoit Pyalis, qui, ſuivant quelques-uns, lui ſuccéda; mais il paroît plus vrai qu'il eut pour ſucceſſeur Piélus, fils d'Andromaque. *Voyez* ANDROMAQUE, PIALIS, PIELUS, PYRRHUS.

LANCE. Pline dit (*lib. 7, c. 56*) que l'on attribuoit aux étoliens l'invention de la *lance*. Varron, & après lui Aulugelle, diſent que le mot latin *lancea* étoit eſpagnol: ſur quoi quelques ſavans ſoutiennent que l'uſage de la *lance* étoit venu d'Eſpagne en Italie; ils ajoutent que cet inſtrument n'étoit pas ſeulement une arme des eſpagnols, mais de tous les celtes, chez qui on trouve le mot *lance*. Feſtus dérivoit *lancea* du grec λόγχη.

Le dard, ou fer de la *lance*, a été quelquefois accompagné d'une pointe recourbée en crochet; de ſorte qu'on pouvoit la comparer à un hameçon.

Sur des médailles autonomes de Conium en Phrygie, on voit le buſte d'un héros portant ſur l'épaule une *lance* de cette eſpèce. Les gaulois ajoutèrent un ſecond crochet au premier, de ſorte que cette courte *lance* qu'ils appelèrent *Angon*, étoit ſurmontée d'un dard placé entre deux crochets. On en voit une ſemblable ſur une médaille gauloiſe. Cette arme étoit particulière aux gaulois, comme le dit Agathias, & dès-lors on peut la reconnoître pour leur attribut, leur ſymbole, leur armoirie. La reſſemblance de la fleur-de-lys, ſymbole de l'empire françois, avec l'*angon*, nous apprend ſa véritable origine, ſur laquelle on a tant écrit de choſes invraiſemblables.

Les romains, ſelon Varron, repréſentoient le dieu de la guerre ſous la forme d'une *lance*, avant qu'ils connuſſent l'art de ſculpter. Ils avoient pris cette coutume des ſabins, chez qui la *lance* étoit le ſymbole de la guerre. Quelques peuples rendoient, ſelon Varron, un culte à une *lance*; & c'eſt de-là, ajoute-t-il, qu'eſt venue la coutume d'armer de *lances* ou de haſtes pures les ſtatues des dieux.

LANCER un navire. Les navires des anciens n'ayant point de quille, étoient *lancés* d'une manière plus ſimple que la nôtre. Une partie de l'équipage les tiroit par la proue (*Virgil. Æneid. IV.* 397.):

Tum verò Teucri incumbunt, & littore celſas
Deducunt toto naves.....

Une autre partie les pouſſoit par la pouppe (*Valer. Flacc. 1. 184.*):

At ducis imperiis Minyæ, monituque frequentes
Puppem humeris ſubeunt, & tento poplite proni
Decurrunt.....

On employoit auſſi des leviers & des rouleaux au temps d'Homère. (*Odyſſ. E. 261.*)

Les navires étoient vuides quand on les *lançoit* de cette manière; mais Archimède inventa une machine qui *lançoit* en mer un navire tout chargé (*Plutarch. in Marcell.*) Athénée la nomme *hélice* (*lib. V.*); & Silius Italicus l'a chantée (*XIV.* 352.). Pour en peindre l'effet prodigieux, il dit qu'une femme ſeule pouvoit la faire agir:

..... Puppes etiam, conſtructaque ſaxa
Feminea traxiſſe ferunt contra ardua dextra.

Lorſque les navires étoient éloignés de la mer, ou qu'on vouloit les tranſporter par terre d'un port à un autre, ou les renfermer dans un retranchement placé loin du rivage, on réuniſſoit pluſieurs chariots ſur leſquels on plaçoit ces navires; & pour rendre le roulis plus facile, on étendoit ſur le chemin des cuirs d'animaux récemment écorchés (*Sil. Ital. XII.* 441.):

Ineluſos igitur quibus haud errare dabatur
Arce ſuperpoſita, clauſtris maris extulit æſtu,
Perque adverſa tulit portatus in arva carinas.
Lubrica roboreis aderant ſubſtramina plauſtris,
Atque recens caſi tergo prolapſa juvenci
Æquoream rota ducebat per gramina puppim.

LANCEARIS. Gruter (495. 3.) rapporte une inſcription dans laquelle on lit ce mot pour *Lancariis*.

LANDINA, en Italie. AANAINA.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRR. en brouze..... *Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

LANGES. *Voyez* BERCEAU.

LANGUE grecque. Les romains étudièrent, avec passion, la *langue* grecque, vers le declin de la république. Ceux qui se destinoient au barreau, Ciceron entr'autres, alloient à Athènes & en Grèce pour se perfectionner dans l'étude de cette *langue*. On donnoit aux autres des maîtres pour la leur enseigner. Apollodore, grec célèbre (*Sueton. c.* 89, *n.* 1) avoit été celui d'Auguste.

LANGUE latine. Malgré cette fureur des romains pour la *langue* grecque, leurs magistrats affectèrent de ne l'employer jamais dans les actes publics ou les actions d'éclat, même dans la Grèce. (*Valer. Maxim.* 2. 2. 2.) Jamais ils ne répondirent aux grecs qu'en latin; & ils les obligeoient de leur parler la même langue, ou d'employer à cet effet un interprète, quoique le grec fût entendu & parlé dans l'usage ordinaire par ces magistrats. Tite-Live (*lib. XI*, 42.) nous a conservé un témoignage encore plus éclatant de ce respect public des romains pour la *langue* latine, dans la démarche que firent les habitans de Cumes pour leur plaire. Cette ville parloit ordinairement grec, ainsi que toutes celles de la Campanie & de la grande Grèce; mais pour complaire à ses maîtres elle leur demanda & obtint de parler latin dans ses actes publics, & même dans les ventes: *cumanis..... petentibus permissum, ut publicè latinè loquerentur, & præconibus latinè vendendi jus esset.*

LANGUE (tirer la). Ce geste mocqueur étoit en usage chez les romains, comme on le voit dans Tite-Live (VII. 9.) Lorsque le gaulois vint insulter le camp de Manlius, entr'autres gestes mocqueurs dont il accompagnoit ses fanfaronades, il tira la *langue* à T. Manlius qui sortit pour le combattre. Aulu-Gelle (IX. 13.) en a aussi conservé le souvenir. Cornutus, interprétant ce vers de Perse (*Sat.* 1. 60.):

Nec lingua, 'quantum sitiat canis appula, tantum.

dit que pour se mocquer de quelqu'un on tire la *langue* comme un chien altéré, *Sanna genus esse linguam exerere ad canis sitientis instar.*

Cet usage peut servir à expliquer un type fréquent des médailles grecques: c'est une tête de lion, vue de face, ouvrant la gueule & tirant la *langue*. Un héros de la guerre de Troie portoit ce symbole sur son bouclier, pour inspirer la terreur aux ennemis; en leur montrant par-là sans doute qu'il se mocquoit d'eux.

LANGUES. Élagabale (*Lampid.*) dépensoit dans ses festins des sommes considérables pour avoir des plats de *langues* de paons, de *langues* de rossignols.

Les *langues* étoient une offrande particulière à Mercure, comme dieu de l'éloquence.— On terminoit les festins chez les grecs par un sacrifice de *langues* que l'on brûloit (*Athen.* 1. 14.), peut-être pour recommander le secret & le silence sur les conversations tenues pendant le repas.

LANIPENDIUS *augustæ*. Muratori (889. 4.) rapporte une inscription, dans laquelle ces mots désignent un officier domestique chargé d'inspecter les travaux des esclaves de l'impératrice, de leur distribuer leur tâche. C'étoit une femme *lanipendia*, qui remplissoit cet office chez les particuliers.

LANISTA. On appelloit *lanistes* à Rome, les maîtres qui formoient les gladiateurs, & qui les fournissoient par paires au public. C'étoit eux qui les exerçoient, qui les nourrissoient, qui les encourageoient, & qui les forçoient jurer de combattre jusqu'à la mort. De là vient que Pétrone nomme plaisamment les gladiateurs, *lanistica familia*. Nous avons parlé des *lanistes* au mot GLADIATEURS.

Le *lanista* étoit lui-même un ancien gladiateur, un gladiateur émérite, qui avoit été gratifié du bâton appellé *rudis*, & affranchi. Ces maîtres de gladiateurs achetoient, pour former leurs troupes, des enfans; ou ils enlevoient ceux qui étoient exposés & abandonnés (*Martial.* 6. 82.):

Inspexit velut emptor, aut lanista.

Columelle (8. 2.) appelle *avium lanista*, ceux qui enseignoient à des oiseaux, & en particulier à des coqs, à se battre.

LANTERNES ordinaires & sourdes. Les anciens avoient aussi des *lanternes* sourdes; mais elles différoient des nôtres. Elles étoient couvertes sur les quatre côtés de peaux, dont trois étoient noires, & une seule étoit blanche. Casaubon les a décrites d'après un manuscrit de Julius Africanus. Leur usage étoit à la guerre, pour dérober une marche à l'ennemi. Les anciens se servoient aussi de vessies pour les *lanternes*, comme on le pratique encore aujourd'hui.

Il y avoit aussi des *lanternes* de corne, & entr'autres de celles du bœuf sauvage, ou de l'*urus*. Pline dit (*lib. VIII. cap. XV.*) que cette corne coupée

Digitized by Google

en lames minces eſt tranſparente. Il eſt fait mention dans le prologue de l'Amphytrion de Plaute d'une *lanterne* de corne : *quis es tu qui Vulcanum inclusum in cornu geris ?* L'épigramme 61e du 14e livre de Martial, a pour titre, *Lanterna cornea*. Mais eſt-on bien sûr que ce titre ſoit de Martial lui-même ?

L'on ſubſtitua le verre à la corne pour les *lanternes* dans le XIIe ſiècle. Adhelme, dans ſon éloge de la virginité, dit : n'aye point honte, ô vierge, de t'éclairer de *lanternes* de verre.

Sur deux cornalines de Stoſch, & ſur des pierres de la galerie de Florence, on voit l'Amour enveloppé dans une draperie, marchant doucement, & tenant une *lanterne* à la main.

LANTERNE de dôme. *Voyez* DÔME.

LANTIN, nom impropre donné dans les ateliers à la ſtatue d'Antinous, qui eſt au Capitole.

LANUVIUM. Il y avoit un temple à *Lanuvium*, dédié à Junon-conſervatrice. Tite-Live (*liv. XXII. chap. I.*) fait mention des ſacrifices qui y furent décernés ; mais les anciens auteurs parlent encore davantage du champ de divination, nommé *folonius campus*, qui ſe trouvoit dans le territoire de cette ville.

Ce champ ſervoit d'aſyle à un vieux & redoutable ſerpent, qui, toutes les années dans la ſaiſon du printemps, lorſque la terre reprend une nouvelle vie, venoit demander de la nourriture à certain jour fixe. Une fille du lieu, encore vierge, étoit chargée de la lui offrir ; cependant avec quelle crainte ne devoit-elle pas approcher du ſerpent terrible, & quelle épreuve pour ſon honneur ! Ce reptile ne vouloit recevoir de nourriture que d'une main pure & chaſte. Malheur aux jeunes filles qui lui en auroient offert après avoir eu des foibleſſes. Pour les autres, elles étoient tenues à leurs parens ; elles étoient comblées de careſſes, & l'air retentiſſoit de cris de joie, qui ſur ce favorable augure, annonçoit au pays la récolte la plus abondante.

Properce (*Eleg. 8. liv. 4.*) a décrit cette cérémonie ; & le roi de France poſsède dans ſon cabinet une belle pierre gravée, qui en donne la repréſentation. Un jeune homme, dit Mariette, ſe baiſſe pour prendre la corbeille myſtérieuſe dans laquelle eſt le ſerpent : cet animal va paroître ; & la fille, auſſi modeſte que timide, s'avance tenant une patère & un vaſe rempli de lait ou de miel. Son père & ſa mère qui l'accompagnent, ſemblent implorer ſur elle l'aſſiſtance des dieux ; & le ſatyre qui le ſuit & qui lève le bras en ſigne d'acclamation, nous apprend le ſuccès de l'épreuve, & les avantages que les habitans en vont retirer.

LAOCOON, frère d'Anchiſe, étoit prêtre d'Apollon & de Neptune en même-temps. Voyant le peuple troyen admirer le cheval de bois que les grecs avoient laiſſé dans leur camp, & s'empreſſer de l'introduire dans la ville, il courut du haut de la citadelle pour s'y oppoſer, en les aſſurant qu'il y avoit des ſoldats cachés dans le corps de ce cheval, ou que c'étoit une machine de guerre pour renverſer leurs murailles, pour dominer leurs maiſons, ou pour quelqu'autre ſurpriſe. « Croyez, » troyens, que c'eſt un piège que l'on vous tend, » ne vous y fiez point ; je crains les grecs, même » lorſqu'ils ſont des préſens ». En parlant ainſi, il lança de toute ſa force une longue javeline contre les flancs du cheval. La javeline y reſta, & leur profonde concavité retentit de la violence du coup. Cette action fut regardée par tout le monde comme une impiété ; & on en fut encore bien plus perſuadé, lorſque *Laocoon*, après cela, offrant un ſacrifice à Neptune ſur le bord de la mer, vit ſortir de l'iſle de Ténédos deux affreux ſerpens, qui, ſe gliſſant ſur la ſurface des eaux, s'élancent ſur le rivage, & s'approchent avec des yeux étincelans & des ſifflemens terribles ; ils vont droit à *Laocoon*, & commencent par ſe jetter ſur ſes deux petits enfans pour les dévorer : leur père, armé de dards, vient à leur ſecours ; ils ſe jettent de même ſur lui, l'embraſſent, ſe replient autour de ſon corps, & s'élèvent encore au-deſſus de *Laocoon* de toute la tête, & de la partie ſupérieure de leur corps, *ſuperant capite, & cervicibus altis* : couvert de leur venin, il fait tous ſes efforts pour ſe dégager, & pouſſe vers le ciel des cris affreux : le peuple ſaiſi de frayeur, diſoit hautement, que c'étoit un châtiment que *Laocoon* avoit mérité, lui dont la main ſacrilège avoit oſé inſulter le cheval ſacré offert à Pallas. « On prétend, » dit Deſfontaines, que cette deſcription de Vir» gile a été copiée d'après le groupe de Phidias, » qui repréſentoit l'hiſtoire de *Laocoon* & de ſes » deux enfans, dévorés par deux ſerpens ». Pline (*lib. XXXVI. cap. V.*) aſſure qu'il a vu ce groupe dans le palais de l'empereur Titus ; il pouvoit être à Rome du temps de Virgile : il exiſte encore aujourd'hui à Rome ; & l'on en a fait en France pluſieurs copies eſtimées, ſurtout celle qui eſt en bronze à Marli.

« Le monument le plus précieux du ſiècle d'Alexandre, dit Winckelmann (*hiſt. de l'Art, liv. 6. ch. 3.*), qui nous ſoit parvenu en entier, eſt, ſans contredit, le grouppe de *Laocoon*. Nous plaçons ſans preuve poſitive les auteurs de ce monument au ſiècle d'Alexandre : la plus forte conjecture en faveur de cette opinion eſt la perfection de l'ouvrage. Pline, en parlant de ce grouppe, nous le fait connoître comme une production préférable à tout ce qui a été fait en peinture & en ſculpture (*Plin l. 36. c. 4. §. 11.*). Les auteurs du *Laocoon* ſont Agéſandre, Polydore & Athé-

nodore, Rhodiens; l'opinion la plus générale fait les deux derniers fils du premier. En effet, ce qui prouve qu'Athénodore étoit fils d'Agéſandre, c'eſt l'inſcription de la baſe d'une ſtatue de la villa Albani :

ΑΘΑΝΟΔΩΡΟΣ
ΑΓΗΣΑΝΔΡΟΥ ΡΟΔΙΟΣ
ΕΠΟΙΗΣΕ.

Athénodore, fils d'Agéſandre, l'a fait. La ſtatue de *Laocoon* rend auſſi très-vraiſemblable l'opinion qui donne à Polydore Ageſandre pour père; parce qu'autrement il ne ſeroit pas concevable que trois artiſtes euſſent pu s'accorder, je ne dis pas dans la manœuvre d'une ſeule & même ſtatue, mais dans la diſtribution du travail, la ſtatue du père étant bien plus belle que celles des fils. Je penſe donc qu'Agéſandre a fait *Laocoon*, & que Polydore & Athénodore ont ſculpté les deux fils. »

« La baſe de la villa Albani, citée plus haut, découverte au milieu des ruines d'Antium, eſt de marbre noir; mais quelques reſtes font voir qu'elle portoit une ſtatue de marbre blanc, dont on a trouvé un morceau de ſtatuaire. »

« Le grouppe de *Laocoon* décoroit jadis le palais de Titus; ce fut là qu'on en fit la découverte, & non, comme l'aſſurent Nardini & d'autres (*Rom. p.* 116.), dans les ſept-ſalles, qui étoient les réſervoirs pour les bains de l'empereur. On ſait poſitivement qu'il fut retrouvé ſous la voûte d'un ſallon qui paroît avoir fait partie des thermes de Titus; & cette découverte nous fait connoître la ſituation préciſe du palais de cet empereur, qui communiquoit avec ſes thermes. Le *Laocoon* étoit placé dans une grande niche pratiquée au bout du ſallon peint, où l'on voit encore le tableau antique du prétendu Coriolan. Les mémoires du temps nous apprennent que cette importante découverte fut faite par Félix de Frédis, romain. »

« Pline dit que le grouppe de *Laocoon* étoit formé d'un ſeul bloc; & la choſe a pu lui paroître ainſi, parce qu'alors les différentes parties étoient jointes très-exactement : mais deux mille ans écoulés depuis ſa fabrication, ont fait entrevoir des diviſions preſque inſenſibles, par leſquelles il eſt évident que l'aîné des fils avoit été travaillé ſéparément & enſuite ajouté au grouppe. Le bras droit de *Laocoon*, qui manquoit & qui eſt aujourd'hui de terre cuite, fait par le Bernin, devoit être reſtauré en marbre par Michel-Ange, qui l'avoit déjà dégroſſi, mais qui ne l'a pas achevé : on voit cette ébauche aux pieds de la figure. Ce bras, entortillé des deux ſerpens, ſe recourberoit par-deſſus la tête de la ſtatue, s'il étoit à ſa place. Il eſt poſſible que l'artiſte moderne ſe ſoit propoſé pour but de renforcer l'aſpect des ſouffrances de *Laocoon*; & comme le reſte de la figure eſt libre, il a voulu ſans doute, en approchant ce bras de la tête, offrir le ſentiment de ſes maux dans deux idées liées. Par les tours répétés des ſerpens, il a voulu concentrer dans cet endroit la douleur que l'artiſte ancien a combinée avec la beauté de la figure, ſe propoſant d'y faire régner l'une & l'autre. Mais il ſemble que le bras replié par-deſſus la tête auroit partagé l'attention principale qu'exige cette partie eſſentielle du corps; & il paroît d'ailleurs que tous ces ſerpens auroient trop attiré les regards du ſpectateur. C'eſt pour cela que le Bernin a étendu le bras qu'il a reſtauré en terre cuite, pour laiſſer libre la tête de la figure, & pour ne la pas cacher par aucune autre partie du corps. »

« Les deux degrés pratiqués au bas de la plinthe ſur laquelle repoſe *Laocoon*, paroiſſent indiquer les degrés de l'autel près duquel s'eſt paſſé la ſcène repréſentée dans le grouppe. »

« Dans l'immenſe quantité de ſtatues qui furent enlevées aux villes grecques & tranſportées à Rome, celle de *Laocoon* tient le premier rang. Regardé comme la production la plus accomplie de l'art par les anciens eux-mêmes, ce fameux grouppe mérite d'autant plus l'attention & l'admiration de la poſtérité, qu'elle n'a rien produit encore qui puiſſe être comparé à ce chef-d'œuvre. Le philoſophe y trouve une ample matière à réflexion, & l'artiſte un ſujet d'étude inépuiſable. Qu'ils ſoient intimément perſuadés tous deux que cette figure cache encore plus de beautés qu'elle n'en montre, & que l'entendement du maître étoit encore plus ſublime que ſon ouvrage. »

« *Laocoon* vous offre le ſpectacle de la nature plongée dans la plus vive douleur, ſous l'image d'un homme qui raſſemble contre ſes atteintes toute la force de ſon ame. Tandis que les ſouffrances gonflent ſes muſcles & contractent ſes nerfs, on voit ſon eſprit, armé de force, éclater ſur ſon front ſillonné, & ſa poitrine, oppreſſée par la reſpiration gênée & par la contrainte cruelle, s'élever avec effort pour renfermer & concentrer la douleur qui l'agite. Les gémiſſemens qu'il étouffe & l'haleine qu'il retire, épuiſent le tronc & creuſent ſes flancs; acte qui nous laiſſe découvrir, pour ainſi dire, les viſcères. Cependant ſes propres ſouffrances paroiſſent l'affecter moins que celles de ſes enfans, qui lèvent les yeux vers lui & qui implorent ſon ſecours. La tendreſſe paternelle de *Laocoon* ſe manifeſte dans ſes regards languiſſans; là compaſſion paroît nager ſur ſes prunelles comme une ſombre vapeur. Sa phyſionomie exprime les plaintes & non pas les cris : ſes yeux, dirigés vers le ciel, implorent l'aſſiſtance des dieux : ſa bouche reſpire la langueur, & la lèvre inférieure qui deſcend, en eſt accablée; mais dans la lèvre ſupérieure qui eſt tirée en haut, cette langueur eſt jointe à une ſenſation douloureuſe.

Digitized by Google

La ſouffrance, mêlée de l'indignation que font naître d'injuſtes châtimens, remonte juſqu'au nez, le gonfle & éclate dans les narines élargies & exhauſſées. Au-deſſous du front eſt rendu, avec la plus grande ſagacité, le combat entre la douleur & la réſiſtance, qui ſont comme réunis en un point: pendant que celle-là fait remonter les ſourcils, celle-ci comprime les chairs du haut de l'œil, & les fait deſcendre vers la paupière ſupérieure, qui en eſt preſque toute couverte. L'artiſte ne pouvant embellir la nature, s'eſt attaché à lui donner plus de développement, plus de contention, plus de vigueur: là même où il a placé la plus grande douleur, ſe trouve auſſi la plus haute beauté. Le côté gauche, dans lequel le ſerpent furieux lance ſon venin mortel par la morſure, eſt la partie qui ſemble le plus ſouffrir par la proximité du cœur, & cette partie du corps peut être appelée un prodige de l'art. *Laocoon* veut lever les jambes pour ſe ſouſtraire à ſes maux. Enfin aucune partie n'eſt en repos. La touche même du maître concourt à l'expreſſion d'une peau engourdie. »

De toutes les ſtatues entièrement travaillées avec l'outil, la plus belle eſt ſans contredit le *Laocoon*. C'eſt ici qu'un œil attentif découvre avec quelle dextérité & quelle ſûreté le ſtatuaire a promené l'inſtrument ſur ſon ouvrage, pour ne pas perdre les touches ſavantes par un frottement réitéré. L'épiderme de cette ſtatue paroît un peu brut, en comparaiſon de la peau liſſe d'autres figures; mais ce brut eſt comme un velours doux, comparé à un ſatin brillant. L'épiderme du *Laocoon* eſt pour ainſi dire comme la peau des premiers grecs, qui n'étoit point dilatée par l'emploi fréquent des bains chauds, ni relâchée par l'uſage répété des trottoirs, connue chez les romains amollis par le luxe. Sur la peau de ces hommes nâgeoit une tranſpiration ſalutaire, comme le premier duvet qui revêt le menton de l'adoleſcent.

Ce fameux grouppe ſe trouve ſur une pierre gravée antique du cabinet du roi; on remarque ſur le devant un brâſier, & dans le fond le commencement du frontiſpice du temple pour le ſacrifice que ce grand prêtre & ſes enfans faiſoient à Neptune, lorſque les deux horribles ſerpens vinrent les envelopper & leur donner la mort. Enfin le *Laocoon* a été gravé, avec beaucoup d'art, ſur une améthyſte, par le célèbre Sirlet, & cet ouvrage paſſe pour ſon chef-d'œuvre.

Il y a dans la collection de Stroſch une pâte de verre de *Laocoon* & ſes deux fils, copiés exactement d'après le beau grouppe du *Belvédère* de Rome.

LAODAMANTE, fils d'Hector & d'Andromaque. *V.* ANDROMAQUE.

LAODAMIE, fille de Bellérophon & d'Achémone, fut aimée de Jupiter, dont elle eut Sarpedon, roi de Lycie. Homère dit que Diane ne pouvant ſouffrir ſon orgueil, la tua à coups de flèches. *Voyez* SARPEDON.

LAODAMIE, femme de Protéſilas, ayant appris que ſon mari avoit été tué au ſiège de Troye, pour ne pas perdre de vue l'objet de ſa douleur & de ſon amour, fit faire une ſtatue qui reſſembloit à ſon mari, & elle la tenoit toujours auprès d'elle. Un eſclave ayant vu cette ſtatue dans le lit de *Laodamie*, alla dire à Acaſte ſon père, que la princeſſe étoit couchée avec un homme. Le roi accourt auſſitôt à ſon appartement, & n'ayant trouvé que cette ſtatue, il la fait enlever pour ôter à ſa fille ce qui entretenoit ſa douleur. *Laodamie* affligée de cette ſeconde perte, demanda aux dieux pour toute grace, qu'il lui fût permis de voir & d'entretenir ſon mari perdant trois heures ſeulement; ce qui lui fut accordé. Mercure alla retirer des enfers Protéſilas, & le lui préſenta: mais le terme étant expiré, *Laodamie* ne peut ſe réſoudre à la ſéparation, elle aima mieux ſuivre ſon époux dans le royaume de Pluton, que de reſter ſans lui ſur la terre. Ovide nous a laiſſé une épître de *Laodamie* à Protéſilas, (c'eſt la treizième de ſes héroïdes) par laquelle elle lui exprime la vive douleur qu'elle a reſſentie de ſon départ, & la crainte continuelle où elle eſt que cette guerre ne lui devienne fatale, crainte entretenue par des ſonges funeſtes qui l'obſèdent toutes les nuits. *Voy.* PROTESILAS.

LAODAMIE, princeſſe d'Epire. Les épirotes ayant fait périr tous les princes de la famille royale dans une révolte générale, il ne reſtoit du ſang de leurs rois, que Néréis & *Laodamie* ſa ſœur. Néréis épouſa le fils de Gélon, roi de Sicile.

Laodamie s'étant réfugiée à l'autel de Diane, comme à un aſyle qu'elle croyoit inviolable, y fut aſſommée impitoyablement par le peuple. Les dieux vengèrent ce forfait, par des fléaux & des calamités qui firent périr preſque toute la nation. A la ſtérilité, à la famine, à la guerre civile, ſuccédèrent d'autres guerres qui achevèrent de tout perdre. Milon qui avoit porté le coup mortel à *Laodamie*, devint furieux juſqu'au point de ſe déchirer le ventre & les entrailles, avec des pierres, du fer, & ſes propres dents; enſorte qu'il mourut le douzième jour après le meurtre commis. C'eſt ainſi que Diane vengea la profanation de ſon aſyle.

LAODICE, fille de Priam & d'Hécube, fut mariée en premières noces à Télèphe, fils d'Hercule; mais ce jeune prince ayant quitté le parti des troyens pour paſſer dans celui des grecs, abandonna auſſi ſon épouſe. Priam remaria ſa fille à Hélicaon, fils d'Antenor, qui fut tué peu de

temps après : pendant son veuvage, elle eut un fils d'Acamas, prince grec. *V.* ACAMAS. Lorsque la ville de Troye fut prise, *Laodice* pour éviter la captivité où elle se voyoit près de tomber, craignant sur-tout de devenir l'esclave de la femme de Télèphe, se précipita du haut d'un rocher. On voyoit, dans la Phrygie, le tombeau de cette infortunée princesse, du temps de Maximus, préteur de l'Asie, qui le fit réparer. Pausanias expliquant le fameux tableau de Polignote, qui représentoit la ville de Troye, dit que *Laodice* étoit représentée éloignée des autres captives, parce qu'elle ne fut point comprise parmi elles. « Il » n'est pas vraisemblable, dit-il, que les grecs » l'eussent tenue prisonnière ; car d'un côté, » Homère dit dans l'Iliade, qu'Anténor reçut chez » lui Ménélas & Ulysse, & qu'Hélicaon, fils » d'Antenor, épousa *Laodice* ; & de l'autre, Lesches nous apprend qu'Hélicaon ayant été blessé » en combattant de nuit, fut reconnu & sauvé » par Ulysse ». *Voy.* ASTIOCHE & TELÈPHE.

LAODICE, fille d'Agapénor, qui commandoit les troupes arcadiennes au siège de Troye, suivit son père à cette guerre & eut part à sa mauvaise fortune. Agapenor, après la prise de Troye, fut obligé de se retirer dans l'île de Chypre, & de s'y établir avec sa famille. *Laodice* envoyoit de là, tous les ans, un voile à Minerve-Aléa, par considération pour la ville de Tégée sa patrie.

LAODICE, fille d'Agamemnon & de Clytemnestre ; son père, dit Homère, l'offrit en mariage à Achille, pour être le sceau & le lien de leur reconciliation. On prétend que c'est la même qu'Electre. *Voy.* ELECTRE.

LAODICE fut mère de Niobé, selon quelques mythologues.

LAODICE, reine de Cappadoce, étant restée veuve d'Ariarathe avec six enfans mâles, en fit mourir cinq par le poison, dans la crainte de ne pas jouir long-temps de l'administration du royaume, si quelques-uns parvenoient à la majorité. Il y en eut un que le soin de ses parens déroba à la scélératesse de cette marâtre. Il fut le seul qui monta sur le trône après qu'elle eut été mise en pièces par le peuple indigné de sa cruauté.

LAODICÉE, dans le Pont galatique. ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Le carquois & l'égide font distinguer ses médailles de celles des autres *Laodicées*.

Laodicée est formée des mots λαὸς, *peuple*, & δίκη, *droit* : endroit où l'on rend la justice au peuple.

LAODICÉE, en Phrygie, sur les confins de la Carie. ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRR. en argent ; ce sont des cistophores.

O. en or.

R. en bronze.

On distingue ses médailles au type de Jupiter debout, aux noms des magistrats, & aux alliances avec les autres villes.

Cette ville a fait frapper, sous l'autorité de ses *scribes*, des médailles impériales en l'honneur d'Auguste, de Claude, de Néron, de Titus, de Domitien, de Domitia, d'Hadrien, de Sabine, d'Antonin, de M. Aurèle, de Faustine jeune, de Commode, de Domna, d'Elagabale, de Mæsa, des deux Philippes, d'Otacile, de Caracalla.

Cette *Laodicée* a pris seule le titre de Néocore depuis Sévère.

LAODICÉE de Syrie, près de la mer. ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ.

Sur plusieurs des médailles de cette ville, on voit une chouette, ou deux cornes d'abondance.

Ses médailles autonomes sont :

RRRR. en argent.

O. en or.

C. en bronze.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, avec son époque, en l'honneur de Néron, de Domitien, de Trajan, d'Antonin, de M. Aurèle, de Vérus, de Commode, de Sept.-Sévère, de Caracalla, d'Elagabale, de Caligula, de Sabine.

LAODICÉE, en Sytie. LAODICEON & LAVDICEON.

Col. Laodiceas. Metropoleos. Colonia Laodicea Metropoleos.

Sept. Col. Laod. Metro. Septimia Colonia Laodicea Metropolis.

Cette colonie romaine a fait frapper des médailles latines en l'honneur de Caracalla, de Géta, d'Elagabale, de Tranquilline, de Philippe père, de Trebonien-Gallus, de Valérien, de Septime-Sévère, de Domna, de Macrin, de Diadumémien, d'Alexandre Sévère.

Seule des *Laodicées*, celle de Sytie porte le nom, ou le type de colonies, ou des époques, ou

ΙΕΡΑΣ, ou ΙΟΥΔΑΙΕΩΝ, ou ΠΡΟΣ ΘΑΛΑΣΣΗΙ, *ad mare.*

LAODICÉE, dans la Cœléſyrie, près du Liban. ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ. ΠΡΟΣ. ΛΙΒΑΝ.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales en l'honneur d'Antonin, de Commode, de de Septime-Sévère, de Domna, de Trajan-Déce.

On les diſtingue des médailles des autres *Laodicées*, parce qu'elles font toujours mention du mont Liban.

LAODOCUS, fils d'Antenor, fut le premier qui conſeilla de rompre le traité fait entre les troyens & les grecs, lorſque Pâris & Ménélas offrirent de ſe battre en combat ſingulier pour vider quetelle. Homère dit que Minerve, par ordre de Jupiter, prit la reſſemblance de *Laodocus*, pour exhorter les troyens à l'infraction du traité.

LAOMÉDÉE, une des cinquante Néréides.

LAOMÉDON étoit fils d'Ilus, roi de Troie, & neveu de Ganimède. Cette fameuſe ville n'étoit pas encore entourée de murs. *Laomédon* entreprit ce grand ouvrage, & fut aidé par Neptune & Apollon, qui étoient alors dans la diſgrace de Jupiter, & bannis du ciel. *Voyez* APOLLON.

D'autres ont dit que ces dieux ne travaillèrent pas aux murs de Troie, mais ſe chargèrent du ſoin de garder les troupeaux du roi, tandis que tous ſes ſujets étoient occupés à conſtruire les murs. Ovide ne parle point de la diſgrace de ces dieux; il dit qu'Apollon, après s'être vengé de Midas, prit ſon eſſor dans les airs, & s'arrêta auprès de Troie, dans le temps que *Laomédon* commençoit à faire bâtir ſes murs; que cet ouvrage étant très-difficile, & d'une très-grande dépenſe, Neptune & lui ſe déguisèrent, ſe préſentèrent devant le prince; s'offrirent de conſtruire ſes murailles, & convinrent d'une ſomme d'argent pour leur récompenſe. Quoi qu'il en ſoit de ces circonſtances, tous les poètes ſe réuniſſent à dire que, l'ouvrage fini, le roi refuſa à ces dieux le ſalaire dont il étoit convenu. Apollon ſe vengea en déſolant la ville par la peſte. Neptune, de ſon côté, inonda les états de *Laomédon*; non content de ce fléau, il envoya un monſtre furieux, qui acheva de tout déſoler. L'oracle conſulté répondit que, pour appaiſer les dieux, il falloit livrer à la voracité de ce monſtre une fille du ſang royal. Le ſort tomba ſur Héſione, fille du roi, qui fut attachée à un rocher ſur le rivage, pour attendre que le monſtre la dévorât. Hercule qui ſe trouva dans ces cantons, promit de la délivrer, moyennant un attelage de ſix chevaux. Les chevaux, qui étoient l'objet de ce traité, étoient les mêmes que Tros avoit reçu de Jupiter, en échange pour Ganymède ſon fils, que ce dieu avoit enlevé au ciel. *Voyez* CHEVAUX, GANYMÈDE.

Hercule réuſſit dans ſon entrepriſe. *Voyez* HERCULE. Mais le roi, que rien ne corrigeoit de ſa perfidie, refuſa de s'acquitter de ſa promeſſe. Hercule ſaccagea la ville, fit mourir *Laomédon*, & donna ſes états à Podarcès ſon fils, qui s'appella depuis Priam, & donna Héſione en mariage à Télamon ſon ami, qui l'avoit aidé dans cette expédition. Le tombeau de *Laomédon* fut placé au haut d'une des portes de Troie; & la durée de la ville fut attachée à celle de ce tombeau. *V.* FATALITES. Il fut aimé de la nymphe Strymo, fille du fleuve Scamandre, qui le rendit père de Tithon, mari de l'Aurore. Une des fatalités de Troie, étoit qu'elle ne pouvoit être priſe tant que ſubſiſteroit le tombeau de *Laomédon*, que Priam ſon fils, avoit fait élever ſur une des portes de la ville. Les troyens levèrent eux-mêmes cet obſtacle, lorſque, pour faire entrer le cheval de bois dans la place, ils firent une brèche à leurs murailles, & abattirent ce tombeau. *Voyez* HESIONE.

LAONOME, fille de Guneus, fut mère d'Amphitrion, & eut ſoin des premières années de ſon petit fils Hercule, qu'elle retint auprès d'elle à Phénéon dans l'Arcadie. *Voyez* AMPHITRION.

LAPÉTHOS, dans l'iſle de Chypre.

Goltzius ſeul a attribué des médailles impériales à cette ville.

LAPHRIA, ſurnom que les calydoniens donnèrent à Diane, lorſqu'ils crurent que la colère qu'elle avoit fait ſentir à Oénée & à ſes ſujets s'étoit appaiſée. L'empereur Auguſte ayant dépeuplé Calydon & toute l'Italie, pour en tranſférer les habitans à Nicopolis, ſa nouvelle ville, donna à ceux de Patra en Achaie, une partie des dépouilles de Calydon, & nommément la ſtatue de Diane *Laphria*, que ces peuples gardèrent précieuſement dans leur citadelle. Cette ſtatue étoit d'or & d'ivoire, & repréſentoit la déeſſe en habit de chaſſe. Les habitans de Patra, après lui avoir élevé un temple, établirent une fête annuelle en ſon honneur. Pauſanias (*Achaic.*) décrit les cérémonies qu'ils y obſervoient. « Ils arrangent en » rond, dit-il, tout au tour de l'autel, des piè» ces de bois verd de la longueur de cinquante cou» dées, & au milieu de ce circuit, ils mettent » une quantité de bois ſec. La veille de la fête, » ils y apportent de la terre molle, dont ils font » des gradins, afin de pouvoir monter à l'autel: » Enſuite la cérémonie commence par une proceſ» ſion, où l'on porte la ſtatue de la déeſſe avec » toute la pompe imaginable; une vierge qui » exerce le ſacerdoce, paroît la dernière portée ſur » un char attelé de deux cerfs. Le lendemain on » prépare le ſacrifice, & tous y aſſiſtent avec autant » de dévotion que d'allégreſſe; entre la baluſtrade » & l'autel, il y a un grand eſpace où l'on jette » toutes ſortes d'animaux vivans; premiérement

» des oiſeaux bons à manger ; en ſecond lieu, des » victimes plus conſidérables, comme des ſan » gliers, des cerfs, des chevreuils, des louve- » teaux, des ourſons, même des loups & des » ours ; troiſiémement, des fruits de toute eſ- » pèce, enſuite on met le feu au bûcher. Alors » ces animaux qui ſentent la chaleur de la flamme, » deviennent furieux, quelques uns même s'é- » lancent au-deſſus de la baluſtrade, & cherchent » à s'échapper ; mais on les reprend, & on les » ramène à l'autel. Ce qu'il y a de particulier, » c'eſt qu'au rapport de ces peuples, il n'en » arrive point d'accident, & que jamais perſonne » n'a été bleſſé en cette occaſion ». Cette Diane Laphria eſt auſſi nommée *Triclaria*.

LAPHRIA (*Diana*).

Les habitans de *Patra*, dans l'Achaïa, rendoient un culte particulier à Diane, ſous le nom de *Laphria*, ſynonyme de *Venatrix* ; c'eſt pourquoi on doit rapporter à cette Colonie romaine les médailles latines ſans inſcriptions de villes, ſur leſquelles on lit : DIANA LAPHRIA.

LAPHYRE, ſurnom de Minerve, formé de λαφυρα, *butin*, *dépouille*, parce qu'elle étoit la déeſſe de la guerre, & que c'étoit elle qui faiſoit faire du butin, remporter les dépouilles des ennemis.

LAPHYSTIUS, ſurnom de Jupiter, à qui Phryxus immola le bélier qui l'avoit porté à Colchos. Les orchoméniens lui donnèrent ce nom, formé de λαφυσσειν, ſe hâter, s'enfuir, en mémoire de la fuite de Phryxus ; & depuis ce tems-là, Jupiter *Laphyſtius* fut regardé comme le dieu tutélaire des fugitifs.

Le mont *Laphyſtium*, où ce Jupiter étoit adoré, étoit encore célèbre par ſes bacchantes, & par le repos qu'y prit Hercule, ſortant des enfers & traînant le cerbère.

LAPICIDINIS *cariſtiis* (*à*). Gruter (593. 8.) a publié l'épitaphe d'un inſpecteur des carrières de *Cariſtium*, déſigné par cette dénomination. L'ancienne *Cariſtium* étoit ſituée entre *Dertona* & *Genua*, aux environs d'Aqui, dans le Montferrat.

LAPIDAIRE (ſtyle). *Voyez* INSCRIPTIONS.

LAPIDARIUS. On liſoit à Vaiſon l'inſcription ſuivante, dans laquelle ce mot déſigne un tailleur de pierres, ou un lapidaire :

D. SALLUSTIO. ACCEPTO. OPIFICES LAPIDARI
OB. SEPULTURAM. EJUS.

(*Spon. Miſc. ſect. VI. p.* 221.)

LAPIDATION ; c'eſt le nom d'un jour de fête que les éginètes célébroient en mémoire de deux filles de Crète, qu'ils avoient malheureuſement tuées à coup de pierres dans une ſédition. *Voyez* AUXESIE & LAMIE.

LAPIN ſur les médailles. Le lièvre & le *lapin* ſont le ſymbole de l'Eſpagne, où il s'en trouve en quantité. On en voit auſſi ſur les médailles de Sicile, & ils marquent en général l'abondance, à cauſe de leur fécondité.

LAPIS (Jupiter). *V.* JUPITER.

LAPIS-LAZULI, eſpèce de jaſpe bleu, taché de couleur d'or par des pyrites. Les anciens graveurs l'ont employé quelquefois. C'étoit leur *cyanus* que les égyptiens ſavoient contrefaire. *V.* COBALT.

LAPIS-FABALIS, pierre ainſi nommée par les anciens, parce qu'elle reſſembloit à une fève. On la trouvoit communément dans le Nil, & elle étoit noire. C'étoit probablement une mine de fer en globules allongés & applatis.

LAPIS-MANALIS, pierre ſacrée que l'on portoit en grande pompe dans les rues de Rome, pour obtenir de la pluie de Jupiter. Elle étoit dépoſée hors la porte Capène, près d'un temple de Mars. Feſtus qui nous l'apprend, ajoute que cette cérémonie étoit toujours couronnée du ſuccès, & que de là fut formé le nom de la pierre : *inſequebatur pluvia ſtatim : eumque quòd aquas manaret, manalem lapidem dixere.*

LAPIS PERTUSUS. Victor place ce monument dans la ſeptième région. Il eſt probable que c'étoit un endroit, frappé de la foudre, couvert d'une pierre percée à jour ; parce qu'il étoit défendu de couvrir entiérement un tel lieu.

LAPIS-SUGGESTUS, terrein élevé dans le marché, ou la place publique, ſur lequel ſe plaçoit le crieur des marchandiſes à vendre, des meubles, des eſclaves, &c. De là vient que Ciceron (*in Piſ. c.* 15.) déſigne deux tribuns du peuple qui avoient été eſclaves, par ces mots : *duos de lapide emptos tribunos plebis.*

LAPITHES, peuples de Theſſalie, qui prirent leur nom de Lapitha, fils d'Apollon, & de Stilbé, fille de Pénée. Les nôces de Pirithoüs, leur roi, occaſionnèrent une guerre ſanglante entre ces peuples & les centaures, où ceux-ci furent exterminés, ou du moins entiérement diſſipés par la valeur d'Hercule & de Théſée, chefs des lapithes. *Voyez* CENTAURES, PIRITHOÜS.

Pline (*lib. VII. cap. LVI.*) & Virgile leur attribuent l'invention de la ſelle & de la bride, parce qu'ils étoient d'habiles cavaliers.

LAPITHÆ, dans la Theſſalie. ΛΑΠΙΘ.

Les médailles autonomes de ce peuple ſont :

RRR. en argent.

RRRR. en bronze.

O. en or.

Leur type ordinaire eſt une lyre.

LAPPA, en Crète. ΛΑΠΠΑΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Auguſte, de Domitien, de Domitia & de Commode.

LAQUEATORES, les mêmes gladiateurs que les *Rétiaires*. *V.* ce mot.

LAR, *Iartis*, prénom des rois du Latium, tels que Porſena, Tolumnius, &c. Herminius, qui fut conſul l'an 306 de Rome avec T. Virginius, s'appelloit auſſi *Lar Herminius*, peut-être pour déſigner ſon ancienne origine.

LAR, *laris*, dieu Lare. *Voyez* LARES.

LARA, LARUNDA, } fille du fleuve Almon, ayant eu l'indiſcrétion de faire confidence à Junon des galanteries de Jupiter, ce dieu, dit Ovide, lui fit couper la langue, & ordonna à Mercure de la conduire aux enfers. Le triſte état où elle étoit n'avoit pas éteint tous ſes charmes; ſon conducteur en devint amoureux, & la rendit mère de deux jumeaux, appellés lares. On l'appelloit auſſi *Laranda*, *Larunda* & *Mania*, parce qu'elle étoit mère des Mânes. (*Ovid. faſt.* 2. 597. 615.)

LARAIRE, *lararium*, oratoire, chapelle domeſtique, deſtinée en particulier chez les romains au culte des dieux *lares*. Chacun y honoroit encore d'un culte ſingulier les divinités particulières de ſa famille, de ſa maiſon, & y dépoſoit leurs images en raccourci. Lampride (*Alex. Sev. cap. XXIX.*) dit qu'Alexandre-Sévère avoit deux eſpèces de *laraire*, l'un plus retiré où il avoit placé les images des bons princes déifiés, & des hommes les plus eſtimés pour les mœurs, entre leſquels on voyoit Apollonius, Jéſus-Chriſt, Abraham, Orphée, &c., & les images de ſes ancêtres. Dans un autre *laraire*, moins retiré, étoient les hommes célèbres par leurs talens, Virgile, Cicéron, Achille, &c. Tous les matins l'empereur leur offroit à tous un ſacrifice.

Les *laraires* des anciens ont été le plus grand magaſin, ou plutôt la plus grande reſſource des antiquaires; ſans eux, on ſeroit réduit aux ſeuls monumens publics, élevés par la magnificence ou par la vanité; ſans eux, pluſieurs divinités domeſtiques, mais principales, ſeroient preſque inconnues. C'eſt à quelques-uns de ces *laraires* que nous devons les bronzes qui rempliſſent les cabinets.

« Les attributs, dit Caylus (*Rec. d'ant. tom. III. pag.* 168.), & les accompagnemens de cette très-petite figure de plomb, ne permettent pas de douter, qu'elle ne repréſente une Vénus ſortant du bain. Une diſpoſition, ſi commune & ſi répétée, ne peut avoir d'autre mérite que celui du tour & de la compoſition : ce monument privé de l'un & de l'autre, n'auroit donc pas trouvé place dans ce recueil, ſans la ſingularité dont il eſt accompagné. La voici : les figures de ce métal, & de cette proportion, ſervoient à l'amuſement des enfans, ainſi qu'à leurs petits autels, appellés *lararium puerile*, dont il eſt fait mention dans les auteurs anciens : de ſorte que les enfans faiſoient alors par religion, ce que font aujourd'hui les nôtres. Le marquis Olivieri, très-connu dans la république des lettres, avoit trouvé à Péſaro, dans une de ſes terres, un petit coffre rempli de divinités, exécutées en plomb avec de très-petits inſtrumens propres aux ſacrifices. En 1749, on trouva auprès de *Sarſina* des figures pareilles, qui n'avoient point été ſéparées depuis leur ſortie du moule. On fait aujourd'hui pour les enfans les ornemens des autels de la même manière & du même métal. L'étude de l'antiquité confirme à chaque inſtant la maxime du ſage, qui diſoit il y a pluſieurs ſiècles : *nihil ſub ſole novum* ».

LARALIES, LARARIES, } fêtes célébrées en l'honneur des Lares; les mêmes que les *compitales*. *Voyez* ce mot. On trouve dans les faſtes kalendaires, aux féries de décembre, le mot *LAR.*, que Manuce a cru être l'abrégé des *larentalia*. Mais c'eſt l'abrégé de *laralies*; car Denys d'Halycarnaſſe dit qu'on célébroit ces dernières fêtes peu de jours après les ſaturnales. (*Dionyſ. lib. IV.*)

LARANDA. *Voyez* LARA.

LARANDA, dans la Lycaonie. ΛΑΡΑΝΔΕΩΝ.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Antonin.

LARARIUM. *V.* LARAIRE.

LARARIES. *V.* LARALIES.

LARDARIUS. Gruter (647. 4.) rapporte l'épitaphe ſuivante, qu'on liſoit à Narbonne.

L. NEFFINIUS
POTITI. L.
PRIMUS
LARDARIUS
SIBI ET.....

Elle appartient à un marchand de lard.

LARENTALES; c'eſt le nom que Feſtus donne à une fête des romains. Ovide & Plutarque l'appellent *laurentales*, & Macrobe, *larentalia*, *laurentalia*, *laurentiæ feriæ*, ou *laurentinalia*; car, ſelon l'opinion de Paul Manuce, de Goltzius, de Roſinus, & de la plupart des littérateurs, tous ces divers noms deſignent la même choſe.

Les *larentales* étoient une fête à l'honneur de Jupiter; elle tomboit au 10 des calendes de janvier, qui eſt le 23 de décembre. Cette fête avoit pris ſon nom d'*Acca larentia*, nourrice de Rémus & de Romulus; ou, ſelon d'autres (les avis ſe trouvant ici fort partagés) d'*Acca Larentia*, célèbre courtiſane de Rome, qui avoit inſtitué le peuple romain ſon héritier, ſous le règne d'Ancus Martius. Quoi qu'il en ſoit de l'origine de cette fête, on la célébroit hors de Rome, ſur les bords du Tibre, & le prêtre qui y préſidoit, s'appelloit *larentialis flamen*, le flamine larentiale. (D. J.)

LARENTIA. *V.* ACCA.

LARES; c'étoient chez les romains les dieux domeſtiques, les dieux du foyer, les génies protecteurs de chaque maiſon, & les gardiens de chaque famille. On appelloit indifféremment ces dieux tutélaires, les dieux *Lares*, ou *Pénates*; car pour leur deſtination ces deux noms ſont ſynonymes. Varron & Macrobe diſent que les *lares* étoient enfans de Mania; Ovide, dans ſes faſtes, les fait naître de Mercure & de *Lara*, que Lactance & Auſone appellent *Larunda*.

L'idée de leur exiſtence & de leur culte paroît devoir ſa première origine à l'ancienne coutume des égyptiens, d'enterrer dans leurs maiſons les morts qui leur étoient chers. Cette coutume ſubſiſta chez eux fort long-temps, par la facilité qu'ils avoient de les embaumer & de les conſerver. Cependant l'incommodité qui en réſultoit à la longue, ayant obligé ces peuples & ceux qui les imitèrent, de tranſporter ailleurs les cadavres, le ſouvenir de leurs ancêtres & des bienfaits qu'ils en avoient reçus, ſe perpétua chez leurs deſcendans; ils s'adreſsèrent à eux comme à des dieux propices, toujours prêts à exaucer leurs prières.

Ils ſuppoſèrent que ces dieux domeſtiques daignoient rentrer dans leurs maiſons, pour procurer à la famille tous les biens qu'ils pouvoient, & détourner les maux dont elle étoit menacée; ſemblables, dit Plutarque, à des athlètes, qui ayant obtenu la permiſſion de ſe retirer à cauſe de leur grand âge, ſe plaiſoient à voir leurs élèves s'exercer dans la même carrière, & à les ſoutenir par leurs conſeils.

C'eſt de cette eſpèce qu'eſt le dieu *Lare*, à qui Plaute fait faire le prologue d'une de ſes comédies, de l'*Aulularia*; il y témoigne l'affection qu'il a pour la fille de la maiſon, aſſurant qu'en conſidération de ſa piété, il ſonge à lui procurer un mariage avantageux, par la découverte d'un tréſor confié à ſes ſoins, dont il n'a jamais voulu donner connoiſſance ni au père de la fille, ni à ſon aïeul, parce qu'ils en avoient mal uſé à ſon égard.

Mais les particuliers qui ne crurent pas trouver dans leurs ancêtres des ames, des génies aſſez puiſſans pour les favoriſer & les défendre, ſe choiſirent chacun, ſuivant leur goût, des patrons & des protecteurs parmi les grandes et les petites divinités, auxquelles ils s'adreſsèrent dans leurs beſoins: ainſi s'étendit le nombre des dieux *lares* domeſtiques.

D'abord, Rome effrayée de cette multiplicité d'adorations particulières, défendit d'honorer chez ſoi des dieux dont la religion dominante n'admettoit pas le culte. Dans la ſuite, ſa politique plus éclairée ſouffrit non-ſeulement dans ſon ſein l'introduction des dieux particuliers, mais elle crut devoir l'autoriſer expreſſément.

Une loi des douze tables enjoignit à tous les habitans de célébrer les ſacrifices de leurs dieux pénates, & de les conſerver ſans interruption dans chaque famille, ſuivant que les chefs de ces mêmes familles l'avoient preſcrit.

On ſait que lorſque, par adoption, quelqu'un paſſoit d'une famille dans une autre, le magiſtrat avoit ſoin de pourvoir au culte des dieux qu'abandonnoit la perſonne adoptée. Ainſi Rome devint l'aſyle de tous les dieux de l'univers, chaque particulier étant maître d'en prendre pour ſes pénates tout autant qu'il lui plaiſoit, *quum ſinguli*, dit Pline, *ex ſemetipſis, totidem deos faciant Junones, genioſque*.

Non-ſeulement les particuliers & les familles, mais les peuples, les provinces & les villes, eurent chacune leurs dieux *lares* ou pénates. C'eſt pour cette raiſon que les romains, avant que d'aſſiéger une ville, en évoquoient les dieux tutélaires, et les prioient de paſſer de leur côté, en leur promettant des temples & des ſacrifices, afin qu'ils ne s'oppoſaſſent pas à leurs entrepriſes; c'étoit là ce qu'on nommoit *évocation*. *Voyez ce mot*.

Après ces remarques, on ne ſera pas ſurpris de trouver dans les auteurs & dans les monumens,

Digitized by Google

outre les *lares* publics & particuliers, les *lares* qu'on invoquoit contre les ennemis, *lares hoſtilii*; les *lares* des villes, *lares urbani*; les *lares* de la campagne, *lares rurales*; les *lares* des chemins, *lares viales*; les *lares* des carrefours, *lares compitales*, &c. En un mot, on trouve dans les inſcriptions de Gruter, & autres livres d'antiquités, des exemples de toutes ſortes de *lares*; il ſeroit trop long de les rapporter ici.

C'eſt aſſez de dire que le temple des *lares* de Rome en particulier étoit ſitué dans la huitième région de cette ville. Ce fut Titus Tatius, roi des ſabins, qui le premier leur bâtit ce temple: leur fête, nommée *lararies*, arrivoit le onze avant les calendes de janvier. Macrobe l'appelle aſſez plaiſamment la ſolemnité des petites ſtatues, *celebritas ſigillariorum*; cependant Aſconius Pédianus prétend que ces petites ſtatues étoient celles des douze grands dieux; mais la plaiſanterie de Macrobe n'en eſt pas moins juſte.

Les *lares* domeſtiques étoient à plus forte raiſon repréſentés ſous la figure de petits marmouſets d'argent, d'ivoire, de bois, de cire, & autres matières; car chacun en agiſſoit envers eux ſuivant ſes facultés. Dans les maiſons bourgeoiſes, on mettoit ces petits marmouſets derrière la porte, ou au coin du foyer, qui eſt encore appellé *lu lar* dans quelques endroits du Languedoc. Les gens qui vivoient plus à leur aiſe, les plaçoient dans leurs veſtibules; les grands ſeigneurs les tenoient dans une chapelle nommée *laraire*, & avoient un domeſtique chargé du ſervice de ces dieux; c'étoit chez les empereurs l'emploi d'un affranchi.

Les dévots aux dieux *lares* leur offroient ſouvent du vin, de la farine & de la deſſerte de leurs tables; ils les couronnoient dans des jours heureux, ou dans de certains jours de fêtes, d'herbes & de fleurs, ſur-tout de violettes, de thym & de romarin; ils leur brûloient de l'encens & des parfums; enfin, ils mettoient devant leurs ſtatues des lampes allumées. Je tire la preuve de ce dernier fait, peu connu, d'une lampe de cuivre, à deux branches, qu'on trouva ſous terre à Lyon, en 1505. Les mains de cette lampe entouroient un petit piédeſtal de marbre, ſur lequel étoit cette inſcription: *Laribus ſacrum, P. F. Rom.* qui veut dire, *publicæ felicitati Romanorum.* Il eût été agréable de trouver auſſi le dieu *lare*; mais apparemment que les ouvriers le mirent en pièces en fouillant.

Quand les jeunes enfans de qualité étoient parvenus à l'âge de quitter leurs bulles, petites pièces d'or en forme de globe applati, qu'ils portoient ſur la poitrine, ils venoient les pendre au cou des dieux *lares* & leur en faire hommage. « Trois de ces enfans, revêtus de robes blanches, » dit Pétrone, entrèrent alors dans la chambre: » deux d'entr'eux poſèrent ſur la table les *lares* » ornés de bulles; le troiſième tournant tout » autour avec une coupe pleine de vin, s'écrioit: » Que ces dieux nous ſoient favorables! »

Les bonnes gens leur attribuoient tous les biens & les maux qui arrivoient dans les familles, & leur faiſoient des ſacrifices pour les remercier ou pour les adoucir; mais d'autres, d'un caractère difficile à contenter, ſe plaignoient toujours, comme la Philis d'Horace, de l'injuſtice de leurs dieux domeſtiques.

.....*Et penates*

Maret iniquos.....Od. IV. l. 2.

Caligula, que je dois au moins regarder comme un brutal, fit jetter les ſiens par la fenêtre, parce qu'il étoit, diſoit-il, très-mécontent de leur ſervice.

Les voyageurs religieux portoient toujours avec eux, dans leurs hardes, quelque petite ſtatue des dieux *lares*; mais Cicéron craignant de fatiguer ſa Minerve dans le voyage qu'il fit avant que de ſe rendre en exil, la dépoſa par reſpect au capitole.

La victime ordinaire qu'on leur ſacrifioit en public, étoit un porc. Plaute appelle ces animaux, en badinant, *porcs ſacrés*. Menechme, *act. II. ſc.* 2. demande combien on les vend, parce qu'il en veut acheter un, afin que Cylindrus l'offre aux dieux *lares* pour être délivré de ſa démence.

La flatterie des romains mit Auguſte au rang des dieux *lares*, voulant déclarer, par cette adulation, que chacun devoit le reconnoître pour le défenſeur & le conſervateur de ſa famille. Mais cette déification parut dans un temps peu favorable; perſonne ne croyoit plus aux dieux *lares*, & l'on n'étoit pas plus croyant aux vertus d'Auguſte: on ne le regardoit que comme un heureux uſurpateur de la tyrannie.

J'ai oublié d'obſerver que les *lares* s'appelloient auſſi *præſtites*, comme qui diroit *gardiens des portes*; *quod præſtant oculis omnia tuta ſuis*, dit Ovide dans ſes Faſtes. J'ajoute que les auteurs latins ont quelquefois employé le mot *lare* pour exprimer une famille entière, l'état & la fortune d'une perſonne; *parvo ſub lare, paterni laris inops*, dit Horace.

Les *lares*, dit Plaute, avoient pour ſymbole un chien, & ils étoient quelquefois revêtu de la peau d'un chien, ſans doute parce que les chiens font la même fonction que les *lares*, qui eſt de garder la maiſon, & on étoit perſuadé que ces dieux en éloignoient tout ce qui auroit pu nuire. On les honoroit encore ſous le nom de *grondiles*; c'eſt-à-dire grognant comme font les porcs: c'eſt Romulus qui leur donna ce nom, en mémoire de la truie qui avoit mis bas trente petits cochons en une ſeule fois.

Digitized by Google

On voit au Muſeum de Florence un autel antique, qui étoit autrefois dans la villa Médicis de Rome, ſur lequel on lit *Laribus Augustis*, au deſſus de deux *lares*. Ces dieux ſont repréſentés comme les *Pocillatores*, eſclaves ſervant à boire. Ils ſont couronnés de laurier, vêtus d'une tunique courte, liée avec une ceinture, & chauſſés avec des brodequins ou bottines qui ſe terminent à mi-jambe. D'une main, ils tiennent un vaſe à boire, fait en manière de corne, appellé *rhyton*, & de l'autre une patere. Cette inſcription fixe l'idée que l'on doit avoir des figures de cette eſpèce, répétées ſi ſouvent ſur les monumens antiques.

On n'adreſſoit le plus ſouvent à ces divinités domeſtiques que des prières : on ſe contentoit de brûler des parfums devant elles ; & pour l'ordinaire, les offrandes qu'on leur préſentoit, ſe réduiſoient à des prémices & à des libations. Comme néanmoins ces dieux particuliers étoient ſouvent les mêmes, auxquels on ſacrifioit avec le plus de pompe, on leur conſacroit, en proportion de leur taille, tous les uſtenſiles qui, dans un plus grand volume, ſervoient dans leurs temples au culte public qu'on leur rendoit « C'eſt pourquoi, dit Caylus (*Rec. 3. p. 171.*), je leur attribue ce petit vaſe, de la hauteur de treize lignes ſeulement, certainement antique, d'agathe noire, & dont la forme n'eſt pas des plus heureuſes. Son inutilité dans tous les temps, m'engage à le regarder comme un meuble que le culte des dieux *lares* avoit introduit chez les romains. »

« Le médiocre volume de ce réchaud de terre cuite, m'engage à le placer, ainſi que le vaſe du numéro précédent, au nombre de ceux qui étoient deſtinés au ſervice des dieux *lares*. Il eſt vraiſemblable qu'il n'avoit d'autre deſtination que celle des fumigations qu'on leur offroit. Sa forme ſingulière, c'eſt-à-dire l'élévation de ſes quatre angles, qui donnoient de l'air au feu, & par conſéquent le pouvoient entretenir, malgré les plats ou les autres corps que l'on vouloit échauffer, m'ont paru dignes d'être remarqués. La matière de ce petit meuble, malgré les feuillages & les autres ornemens répandus ſur ſes quatre faces, ne donne pas une haute idée de l'opulence de ſes anciens maîtres : cependant il a été trouvé à Rome depuis très-peu de temps ; mais on ſait que dans les plus grandes villes l'opulence a toujours été fort inégalement répartie. Il a de hauteur cinq pouces. »

LARGESSES, ſ. f. pl. *Hiſt.* dons, préſens, libéralités. Les *largeſſes* s'introduiſirent à Rome avec la corruption des mœurs, & pour lors les ſuffrages ne ſe donnèrent qu'au plus libéral. Les *largeſſes* que ceux des romains qui aſpiroient aux charges prodiguoient au peuple, ſur la fin de la république, conſiſtoient en argent, en blé, en pois, en féves ; & la dépenſe à cet égard étoit ſi prodigieuſe, que pluſieurs s'y ruinèrent abſolument. Je ne citerai d'autre exemple que celui de Jules-Céſar qui, partant pour l'Eſpagne après ſa ptêtute, dit qu'attendu ſes dépenſes en *largeſſes* il auroit beſoin de trois cents trente millions pour ſe trouver encore vis à-vis de rien, parce qu'il devoit cette ſomme au-delà de ſon patrimoine. Il falloit néceſſairement, dans cette poſition, qu'il périt ou renverſât l'état ; & l'un & l'autre arrivèrent. Mais les choſes étoient montées au point que les empereurs, pour ſe maintenir ſur le trône, furent obligés de continuer à répandre des *largeſſes* au peuple : ces *largeſſes* prirent le nom de *congiaires* ; & celles qu'ils faiſoient aux troupes, celui de *donatifs*. *Voyez* CONGIAIRES & DONATIFS.

Enfin, dans notre hiſtoire, on appella *largeſſes* quelques légères libéralités que nos rois diſtribuoient au peuple dans certains jours ſolemnels. Ils faiſoient apporter des hanaps ou des coupes pleines d'eſpèces d'or & d'argent ; & après que les héraults avoient crié *largeſſes*, on les diſtribuoit au public. Il eſt dit, dans le Cérémonial de France, (*tom. II. p. 742.*), qu'à l'entrevue de François I & d'Henri VIII, près de Guignes, l'an 1520, « pendant le feſtin, il y eut *largeſſes* criées par » les rois & hérauts d'armes, tenant un grand pot » d'or bien riche. »

C'eſt la dernière fois de ma connoiſſance qu'il eſt parlé de *largeſſes* dans notre hiſtoire ; & au fond, la diſcontinuation de cet uſage frivole n'eſt d'aucune importance à la nation. Les vraies *largeſſes* des rois conſiſtent dans la diminution des impôts qui accablent le malheureux peuple. (*D. J.*)

LARGITIONALIS, bas-officier de l'empereur, eſpèce d'huiſſier ou de ſergent offrant des ſacrifices & des fleurs. *Voyez* GENIES, PENATES.

LARINUM, en Italie. VADINOD.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

R. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leurs types ordinaires ſont :

Un cavalier galopant.

Un aigle éployé ſur un foudre.

Un dauphin.

Deux cornes d'abondance.

LARISCOLUS, ſurnom de la famille ACCOLEIA.

LARISSA, en Theſſalie. ΛΑΡΙΣΑΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

C. en argent.

O. en or.

RR. en bronze.

Leurs types ordinaires ſont :

Un cheval courant.

Un cheval paiſſant.

Un cheval à mi-corps.

LARISSA, ville de la Theſſalie, ſur le Penée. C'étoit la patrie d'Achille. Jupiter y étoit particuliérement honoré, d'où il fut ſurnommé LARISSÆUS.

LARISSÆUS, LARISSIUS, } Jupiter. *Voyez* LARISSA.

LARISSUS, rivière du Péloponèſe, entre l'Achaïe & l'Elide. Pauſanias dit que ſur les bords de cette rivière étoit un temple de Minerve-*Lariſſéenne*.

LARMES. Ce n'étoit pas aſſez pour les antiquaires d'avoir cru que les lacrymatoires trouvés dans les tombeaux des anciens avoient été remplis de *larmes*; ils ont encore dit que les trous pratiqués ſouvent dans le couvercle de ces tombeaux avoient auſſi ſervi à y introduire des *larmes*. Fabretti (*Inſcript. p.* 63 & 69.) croit que les coupes ſculptées ſur les couvercles des ſarcophages, toujours perçées dans le milieu d'un trou qui pénétroit toute l'épaiſſeur des couvercles, & ſouvent de pluſieurs, ont pu ſervir à faire couler ſur les cendres des libations de vin & de lait. Mais il aſſure qu'elles étoient deſtinées particuliérement à laiſſer pénétrer les *larmes* des parens dans l'intérieur du ſarcophage, pour en arroſer des cendres chéries. Il étaye ſon ſentiment des épitaphes ſuivantes, qui toutes ſont accompagnées de coupes ſculptées, & dans leſquelles on trouve quelquefois les *larmes* exprimées.

D. M. Q. CREPEREIO
ABASCANTO. FILIO. PIO
VIX. AN. VII. MENS. VIIII.
DIEB VI
M VIII
FECIT. ATIMETUS. PATER
ET. SIBI. ET. CONIVGI. SPENI
DONAVIT. CLAVDIA. CARA
LONG. PED. VI. LAT. PED. III

DIIS. MANIBUS
FECIT FVFICIA
ALEXA NDRIA
BENE MEREN
CON IVGI
SEPTIMO. LVPO

CINE
RIBVS
CANIÆ. FORTVNATÆ

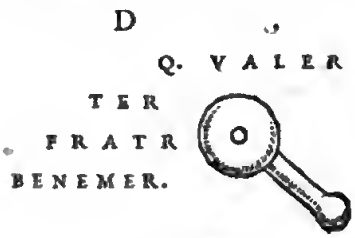
D. . M. . S.
SVM. CASTÆ. CINERVM. LAPIS. PVELLÆ
CVSTOS. ME. RELEGENS. PIVS. VIATOR
IIVIVS. COGNITA. SI. TIBI. FVISSET.
VIRTVS. LACRYMVLIS. TVIS. RIGARES
EVODIÆ. CYPARÆ. ANN. VI.
Viterbii ex Schedis Vaticanis.

D M
INIICE. SI. PIETAS. VSQVAM. SVSPIRIA. ET. IMPLE
MECVM. HOSPES. LACRYMIS. MARMORIS. HOC
VACVVM
NAM. FORMÆ. EXEMPLVM. PERIIT. CVM. OBIIT.
MEA. LYDE
QVAM. PERIERE. HOMINES. VEL. PERIERE. DII.

Ces épitaphes devroient toutes renfermer le mot de *larmes*, ou des expreſſions relatives aux *larmes*, de même qu'elles ſont toutes accompagnées de coupes, ſi ces vaſes ſculptés étoient deſtinés à faire couler les pleurs dans les tombeaux. Mais la choſe n'eſt pas ainſi; & ſans s'appeſantir ſur le ridicule d'une quantité de *larmes* ſuffiſantes pour prendre à volonté un écoulement déterminé, on peut ſe prévaloir avantageuſement de l'abſence des expreſſions relatives aux pleurs, pour combattre l'opinion de Fabretti.

On peut donc aſſurer que ces trous n'ont ſervi qu'à faire couler dans les tombeaux les libations des funérailles & les libations anniverſaires des parens ou des affranchis. Cette aſſertion ſera portée à l'évidence, quand on conſidérera quelques-

unes de ces coupes ſculptées, avec un manche, c'eſt-à-dire en forme de patères, vaſes deſtinés aux libations. En voici des exemples.



Grut. pag. DCCCLIII. 1.

TI. CLAVDIO. ZEVXE
TI. CLAVDIVS ERASTUS
FECIT. LIBERTO. SVO. BENE
MERENTI. VIX. AN. IV.

avec une patere ſemblable. Enfin, une autre epitaphe ſur la voie Appienne, avec ces lettres D M. SA. & une patere ſculptée au-deſſous. (*Fabrett. p.* 69.)

LARVES. « Il eſt démontré, dit M. Leſſing, que les anciens n'ont pas repréſenté la mort par un ſquelette, & qu'il s'en trouve cependant ſur d'anciens monumens; il eſt naturel de demander ce que ces ſquelettes doivent ſignifier? Je réponds ſans détour : Ces ſquelettes ſont des *larves*; non pas que *larva* ne ſignifiat autre choſe qu'un ſquelette; mais parce que les anciens entendoient par *larves* une certaine claſſe d'ames humaines ſéparées de leurs corps. »

« Voici la pneumatologie des anciens. Après les dieux, ils croyoient à un nombre infini d'eſprits créés, appellés *démons*; ils aſſocioient à ces êtres les ames des hommes morts, qu'ils comprenoient ſous le nom général de *lemures*, dont il devoit y avoir néceſſairement deux claſſes : celle des ames des bons, & celle des ames des méchans. Les bonnes ames devinrent les dieux pénates, ſous le nom de *lares*; les autres, en punition de leurs crimes, erroient ſans ceſſe ſur la terre, effrayant les méchans, & cauſant une vaine terreur aux bons : ils s'appelloient *larves*. Dans l'incertitude de ſavoir ſi une ame appartenoit à la première ou à la ſeconde claſſe, on ſe ſervoit du mot *manes*. »

« Je ſoutiens que de pareils *larves*, c'eſt-à-dire, les ames des hommes méchans, ont été repréſentés par des ſquelettes. Je ſuis convaincu que, par rapport à l'art, cette obſervation eſt abſolument neuve, & qu'aucun antiquaire n'en a fait uſage avant moi pour l'explication d'anciens monumens. On déſirera par conſéquent d'en voir la preuve, & il ne ſuffiroit peut-être pas de citer une note de Henri Etienne, d'après laquelle ἀνάσσων dans une ancienne épigramme, doivent être expliqués par *manes*; mais ce que cette note laiſſe peut-être entrevoir, ſera mis hors de doute par le paſſage ſuivant. Séneque dit : *Nemo tam puer eſt, ut cerberum timeat, & tenebras, & larvarum habitum nudis oſſibus coharentium.* Seroit-il poſſible de déſigner un ſquelette plus poſitivement que par *nudis oſſibus coherens!* Quelle plus forte preuve pourroit-on déſirer que les anciens ont repréſenté leurs revenans par des ſquelettes? »

« Si une pareille obſervation fournit une explication plus naturelle de pluſieurs repreſentations, dont juſqu'à ce jour on n'a pas compris le ſens, il en réſulte une nouvelle preuve de ſa juſteſſe. En ne trouvant ſur un monument antique *qu'un ſeul* ſquelette, on pourroit ſans doute le prendre pour la mort, s'il n'étoit pas prouvé d'ailleurs que les anciens ne l'ont pas repréſentée ainſi; mais comment, lorſqu'on en trouve *pluſieurs ſemblables*, peut-on dire que, puiſque le poete connoit pluſieurs genres de mort,

Stant furiæ circum, variæque ex ordine mortes,

il doit auſſi être permis à l'artiſte de rendre pluſieurs manières de mourir, chacune par une figure particulière, quoique toutes ſemblables? Cependant que diroit-on ſi, dans cette ſuppoſition, une pareille compoſition de pluſieurs ſquelettes réunis n'offroit pas un ſens raiſonnable? J'ai fait mention plus haut d'une pierre gravée, rapportée par Gori, ſur laquelle on voit trois ſquelettes; l'un conduit un bige, attelé de deux animaux furieux, par-deſſus un autre couché par terre, & menace de renverſer de même le troiſième, placé devant le char. Gori appelle cela : *Le triomphe de la mort ſur la mort.* C'eſt-là du galimathias tout pur. Heureuſement pour lui le travail de cette pierre eſt médiocre, & elle eſt ſurchargée d'inſcriptions qui paroiſſent grecques, mais qui n'offrent aucun ſens. Gori en fait donc l'ouvrage d'un gnoſtique; & de tout temps il a été permis de débiter ſur le compte de ces hérétiques toutes les extravagances qu'on n'avoit pas envie de prouver. Au lieu de voir ici le triomphe de la mort ſur elle-même, ou ſur deux concurrens qui lui diſputent l'empire, je n'y vois que des ames, des *larves*, qui, dans l'autre vie, s'occupent encore des amuſemens qui firent leurs délices dans celle-ci. Cette opinion fut généralement reçue chez les anciens; & dans les exemples que Virgile en donne, il n'oublie pas la courſe des chars (*Æneid. VI. v.* 653.).

.....*Quæ gratia curruum*
Armorumque fuit vivis, quæ cura nitentes
Paſcere equos, eadem ſequitur tellure repoſtos. »

« Auſſi

» « Aussi rien n'est-il plus commun que de trouver sur des tombeaux, sur des urnes, & sur des sarcophages, des génies qui exercent,

Aliquas artes, antiqua imitamina vitæ. »

LARUNDA. Voyez LARA.

LARYMNA & SALGANEUS, en Béotie. ΑΑ. & ΛΑ. ΣΑ.

M. Neumann a restitué à ces deux villes les médailles qui portent le bouclier béotien avec ces lettres. On les avoit données mal-à-propos aux lacédémoniens.

LARYNGOTOMIE, ou l'ouverture du larynx dans l'esquinancie étoit pratiquée par les anciens avec succès. Cette opération sûre & nécessaire est presque hors d'usage parmi nous, soit par la timidité des malades & de leurs amis, soit par la répugnance & quelquefois l'ignorance des médecins ou des chirurgiens. Quoique *Arétée*, *Paul Eginète* & *Cœlius Aurelianus* semblent, sur l'autorité d'*Antyllus*, parler d'une manière équivoque du succès de cette opération; cependant la plus grande partie des auteurs grecs & arabes la conseillent. Galien en particulier, appuyé de la raison, de l'expérience & de l'autorité d'Asclépiade, la recommande avec raison comme une dernière ressource en cas d'esquinancie.

LARYSIUS, montagne de la Laconie, fameuse par un temple dédié à Bacchus, où l'on célébroit tous les printemps des fêtes renommées en l'honneur du dieu du vin.

LAS, dans la Laconie. ΑΑΣΝ.

On a des médailles impériales grecques de cette ville, frappées en l'honneur de Geta, de Maximin, de Caracalla.

LASER, *LASERPITIUM*, } *Voyez* SILPHIUM.

LASIUS, un des princes de la Grèce qui aspira à la possession d'*Hyppodamie*. Il fut tué par ŒNOMAUS. *Voyez ce mot.*

LAT est le nom d'une statue qui étoit adorée par les indiens dans la ville de Soummat. Elle étoit d'une seule pierre, haute de 50 brasses, posée au milieu d'un temple soutenu de 56 colonnes d'or massif. Mahomet, fils de Sébéctghin, ayant conquis cette ville, brisa l'idole de ses mains.

Elle venoit peut être des arabes, que l'on sait avoir adoré des Abadirs ou Bœtyles, c'est-à-dire, de grosses pierres brutes.

LATERANUS, dieu des foyers. Ce nom lui fut donné, selon Arnobe, parce qu'anciennement on faisoit ou revêtissoit le foyer d'une cheminée de briques, appellées en latin *laters*.

LATERCULUS, troupe rangée en bataille sur un front double ou triple de sa profondeur. Les romains lui donnèrent ce nom à cause de sa ressemblance avec une brique, *laterculus*.

LATERCULUS, gâteau quarré, plus long que large, en forme de biscuit. On y mêloit du miel, qui tenoit lieu de sucre dans les confitures & les pâtisseries des anciens... *Hic panes, latereculos... & complura festamenta mellita* (Apul. Met. X.)

LATERCULUM, *LATERCULENSIS*, *LATERCULUS*, } On appelloit sous les Antonins *laterculum*, le rôle de tous les officiers militaires, de tous les magistrats, contenant l'état des fonctions de leurs charges, & des appointemens qui y étoient annexés. Il étoit sous la garde du primicier des *notarii*; les greffiers qui le composoient étoient appellés *laterculi* ou *laterculenses*.

La forme quarrée & allongée de ce registre lui firent donner le nom de *laterculum*, à cause de la ressemblance avec une brique.

LATERE a divo Vespasiano (*Ascensus de*). Muratori (*Thes. inscript.* 899. 2.) rapporte une inscription où se trouvent ces mots, qui désignent un secrétaire particulier de Vespasien. *De latere* signifient qu'il se tenoit toujours près de sa personne.

LATERES aurei & argentei, lingots d'or & d'argent moulés en forme de briques. On déposoit sous cette forme, dans le trésor public de Rome, les contributions & les dépouilles des ennemis.

LATHRIA & ANAXANDRA, deux sœurs jumelles, filles de Thersandre, roi de Cléone, épousèrent les deux fils jumeaux d'Aristodème, & après leur mort, eurent un autel dans le temple de Lycurgue, à Lacédémone.

LATIALIS, surnom de Jupiter, à qui les villes du Latium sacrifioient dans les fêtes latines. Tarquin le superbe érigea à Jupiter-*Latialis* une statue sur une haute montagne, proche d'Albe, où se tint dans la suite l'assemblée des féries Latines. Les romains, qui, dans un traité de paix, avoient exigé des carthaginois qu'ils ne sacrifieroient plus leurs enfans à Saturne, les romains eux-mêmes sacrifioient tous les ans un homme à leur Jupiter-*Latialis*.

Eusèbe cite Porphyre, qui le rapporte comme une chose encore en usage de son temps.

LATIAR, nom de la fête instituée par Tarquin en l'honneur de Jupiter-*Latialis*. Tarquin ayant fait un traité d'alliance avec les latins, proposa, pour en assurer la perpétuité, d'ériger un temple commun, où tous les alliés, les romains, les latins, les herniques & les volsques s'assemblassent tous les ans pour y faire une foire & y célébrer ensemble des têtes & des sacrifices. Telle fut l'institution du *latiar*. Tarquin n'avoit destiné qu'un jour à cette fête. Les premiers consuls en ajoutèrent un autre, après qu'ils eurent conclu l'alliance avec les latins. On en ajouta un troisième lorsque le peuple de Rome, qui s'étoit retiré sur le mont sacré, fut rentré dans la ville; & un quatrième, après qu'on eut appaisé la sédition qui s'éleva à l'occasion du consulat, auquel le peuple vouloit avoir part. Ces quatre jours étoient ceux qu'on appelloit *féries latines*; & tout ce qui se faisoit pendant ces féries, fêtes, offrandes, sacrifices, tout cela s'appelloit *latiar*.

LATICLAVE, *LATICLAVIA*, *LATICLAVIUS*, } On appelle *laticlave* un ornement de la tunique des sénateurs romains & de quelques autres magistrats, qui en prirent le surnom de *laticlavii*. Tout le monde reconnoit que le *latus clavus*, ou la *tunica clavata*, étoit une marque de dignité, *laticlavia dignitas* (*Cassiod. VI.* 14.), l'attribut de certaine magistrature; mais il n'y a rien, en fait d'habits, sur quoi les savans soient si peu d'accord que sur la forme du *laticlave* & de l'*angusticlave*.

Les uns ont imaginé que le *laticlave* étoit une bande de pourpre entiérement détachée des habits, qu'on la passoit sur le col & qu'on la laissoit pendre tout du long pardevant & parderrière, comme le scapulaire d'un religieux. D'autres ont pensé que c'étoit un manteau de pourpre qui couvroit seulement les épaules; mais ces deux opinions sont également insoutenables. Indiquons-en une troisième qui ait plus de vraisemblance, & cela ne sera pas difficile.

On distinguoit chez les romains plusieurs sortes de tuniques, & entr'autres la tunique nommée *tunica clavata*. C'étoit une tunique avec des bandes de pourpre, appliquées en forme de galon sur le devant, au milieu de la tunique & dans toute sa longueur. Si la bande étoit large, la tunique s'appelloit *laticlave*, *latus clavus*, *tunica laticlavia*. Si elle étoit étroite, la tunique prenoit le nom d'*angusticlave*, *angustus clavus*, *tunica angusticlavia*. *Voyez* CLAVUS.

Ces deux sortes de tuniques qui servoient à distinguer les emplois parmi les gens de qualité, étoient opposées à celle qui étoit toute unie, sans bandes, qu'on nommoit *tunica recta*, & dont l'usage étoit pour toutes les personnes qui n'avoient point de part à l'administration des affaires.

Il résulte de-là, que le *laticlave* étoit une large bordure de pourpre, cousue tout du long sur la partie de devant d'une tunique; ce qui la distinguoit de celle des chevaliers, qui étoit à la vérité une bordure de la même couleur & de la même manière, mais beaucoup plus étroite, d'où vient qu'on l'appelloit *angusticlave*.

Plusieurs savans se sont persuadés que les bandes ou galons de ces tuniques étoient comme brochés de têtes de clous, *quasi clavis intertexta*; cela peut être. Cependant Dacier, qui n'est pas de cet avis, remarque, pour le réfuter, que les anciens appelloient *clavus*, clou, tout ce qui étoit fait pour être appliqué sur quelque chose.

Ce qui est plus sûr, c'est qu'on a confondu à tort le *laticlave* avec la prétexte, peut-être parce que la prétexte avoit un petit bordé de pourpre; mais outre que ce bordé de pourpre régnoit tout autour, il est certain que ces deux habits étoient différens à d'autres égards, & même que la prétexte se mettoit sur le *laticlave*; Varron l'a dit quelque part: d'ailleurs on sait que quand le préteur prononçoit un arrêt de mort, il quittoit la prétexte & prenoit la robe *laticlave*.

Elle se portoit sans ceinture, & étoit un peu plus longue que la tunique ordinaire; c'est pourquoi Suétone observe comme une chose étrange que César ceignoit son *laticlave*. « Il étoit, dit » cet historien, fort singulier dans ses habits; son » *laticlave* avoit de longues manches avec des » bordures: il se ceignoit toujours, & toujours » sa ceinture étoit lâche; ce qui donna lieu à ce » mot de *Sylla*, qu'il avertissoit les grands de se » donner garde du jeune homme mal ceint, *ut* » *male præcinctum puerum caverent.* »

Comme les sénateurs avoient droit de porter le *laticlave*, le même Suétone remarque qu'on les appelloit d'un seul nom *laticlavii*. Les consuls, les sénateurs, les édiles, les préteurs, & ceux qui triomphoient, jouissoient aussi de cette décoration. Isidore nous apprend que, sous la république, les fils des sénateurs n'en étoient honorés qu'à l'âge de vingt-cinq ans. César fut le premier qui ayant conçu de grandes espérances d'Octave, son neveu, & voulant l'élever le plutôt possible au timon de l'état, lui donna le privilége du *laticlave* avant le temps marqué par les loix.

Octave étant parvenu à la suprême puissance, crut à son tour devoir admettre de bonne heure les enfans des sénateurs dans l'administration des affaires; pour cet effet, il leur accorda libéralement la même faveur qu'il avoit reçue de son oncle. Par ce moyen, le *laticlave* devint sous lui l'ordre de l'empereur: il en revêtoit à sa volonté les personnes qu'il lui plaisoit; magistrats, gouverneurs de provinces, & les pontifes mêmes.

Sacrificam lato *vestem distinguere* clavo.

Il paroît que, ſous ſes ſucceſſeurs, les premiers magiſtrats des colonies & des villes municipales obtinrent la même grace. Enſuite les Céſars la prodiguèrent à toutes leurs créatures & à quantité de chevaliers.

Enfin, les dames, à leur tour, ne furent point privées de cette decoration, qui paſſa même juſqu'aux étrangères. Flavius Vopiſcus nous rapporte qu'Aurelien fit épouſer à Bonoſus, l'un de ſes capitaines, Humila, belle & aimable princeſſe. Elle étoit priſonnière, & d'une des plus illuſtres familles des Goths; les frais de la noce furent pris ſur l'épargne publique. Le prince voulut avoir le ſoin d'en régler les habits; & parmi des tuniques de toutes eſpèces, il ordonna, pour cette dame, celle du *laticlave*, *tunicam auro clavatam.*

Ciaconus appelle de ce nom le double rang de courroies qui pendent au bas de la cuiraſſe & ſur les cuiſſes de l'empereur, des tribuns & des autres chefs dans les monumens. On y apperçoit ſur le bout de chacune un morceau de pourpre, qui, par la réunion, paroît faire une bande continue. Les deux rangs de courroies étant inégaux, paroiſſeot former deux bandes l'une au-deſſus de l'autre; c'étoit peut-être la manière dont les militaires, décores du *laticlave*, le portoient à l'armée.

Les doutes ſur cette marque diſtinctive des ſénateurs paroiſſent levés à la vue d'un buſte de marbre de Philippe père, publié par M. Guattani, dans ſes *Monumenti antichi*, année 1784. Ce buſte eſt revêtu d'une toge, noo pas ſimple comme celle des premiers Céſars, ou des derniers républicains, mais telle qu'on le voit dans le troiſième ſiècle. Elle offre un objet ſaillant très-remarquable: c'eſt un pli très-large & très-épais qui la traverſe depuis l'épaule gauche juſque ſous le bras droit. On a cru avec aſſez de vraiſemblance reconnoître à ce pli énorme le *laticlave*, qui étoit couſu à la tunique & non à la toge. Le buſte de Philippe jeune, au capitole, offre le même pli, qui, traité avec plus de fineſſe, fait voir que ce grand pli appartient à la tunique & ſe confond avec les autres plis de cet habillement intérieur.

LATIN (droit du pays). *Voyez* DROIT ITALIQUE.

C'eſt une faute de confondre le droit du pays *Latin* avec le droit *Italique*, comme l'ont fait les PP. Hardouin & Jobert. Aſconius Pedianus, auteur qui vivoit du temps de l'empereur Claude, & qui eſt ſouvent cité par Pline le naturaliſte, diſtingue expreſſément ces deux droits, en parlant des deux ſortes de colonies que le peuple romain avoit fondées (*Aſcon. Ped. in Cic. or. Piſonian. p.* 156.). *Duo porro*, dit-il, *genera earum coloniarum quæ à populo romano deductæ ſunt, fuerunt; erant enim aliæ quibus jus Italiæ dabatur, aliæ item quæ Latinorum eſſent.* Pline lui-même reconnoit cette diſtinction, en parlant des peuples qui s'aſſembloient à Carthagène (*Plin. l.* 3. *c.* 3.). *Ex colonia accitanâ Gemellenſes & Libiſoſanâ cognomine foro-Auguſtanâ quibus duabus jus Italiæ datum, ex colonia Salarienſe oppidani Latii veteris, Caſtulonenſes.* Le même Pline, en nommant d'autres peuples, ſe ſert du terme de *jus italicum* (*id. l. III. c.* 21.). *Jus italicum habent.....Aluæ Flanates, à quibus ſinus nominatur, Lopſi, Varvarini, immuneſque aſſeſiates, & ex inſulis fertinates, curiotæ.* Mais quand il parle de ceux qui avoient le droit *latin*, il ſe ſert conſtamment (*id. l. III. c.* 4.) des noms d'*oppida latina*, (*id. l. III. c.* 3.) *oppida latinorum veterum*, (*id. l. IV. c.* 22.) *Latii antiqui, Latii veteris.* Il nous apprend encore que l'empereur Veſpaſien avoit accordé le droit *latin* à toute l'Eſpagne, (*id. l. III. c.* 3.). *Univerſæ Hiſpaniæ Veſpaſianus imperator Auguſtus, jactatus procellis reipublicæ, Latii jus tribuit.* Cependant le juriſconſulte Paul, qui vivoit ſous Sévère & ſous Caracalla, ne compte que trois villes de l'Eſpagne citérieure qui jouiſſent du droit *italique*: Valence, *Illici*, qu'on nomme aujourd'hui *Elché*, & Barcelone, (*L. S. dig. cenſ.*). *Idem jus Valentini, & Illicitani habent, Barcinonenſes quoque ibidem immunes ſunt.* Le droit *italique* n'eſt donc pas la même choſe que le droit *latin*, puiſque l'Eſpagne entière jouiſſoit du droit *latin* depuis Veſpaſien, & que trois villes ſeulement de l'Eſpagne citérieure jouiſſoient du droit *italique* du temps de Caracalla.

C'eſt ſe former une fauſſe idée du droit du pays *latin* que de le faire conſiſter à n'être point aſſujetti à payer des tributs & à pouvoir ſervir dans les légions romaines. Les anciens *latins*, depuis le traité qu'ils firent avec les romains, ſous le conſulat de Sp. Caſſius & de Poſthumus Cominius (*liv. II. c.* 33.), l'an de Rome 261, avoient droit, lorſqu'ils ſe trouvoient à Rome, de donner leurs ſuffrages dans les comices ou aſſemblées du peuple, pourvu qu'ils y fuſſent invités par le magiſtrat qui préſidoit à ces aſſemblées; mais comme les latins n'étoient attachés à aucune tribu, parce qu'ils n'étoient pas citoyens romains, dans le cas de cette invitation, on tiroit au ſort la tribu dans laquelle ils devoient donner leur voix. C'eſt ce qui réſulte clairement de deux paſſages, l'un de Denys d'Halicarnaſſe (*Dionyſ. Hal. lib. VIII. p.* 540.), l'autre de Tite-Live (*Liv. l. XXV. c.* 3.), que nous nous contentons d'indiquer; c'eſt auſſi ce qu'on doit conclure du fait rapporté par Plutarque, dans la vie de C. Gracchus, (*Plutarch. Gracch. p.* 829.). Il fut ordonné, dit cet hiſtorien, aux *latins* de ſortir de Rome, afin qu'ils n'aſſiſtaſſent pas à l'aſſemblée où le peuple, diviſé par tribus, devoit prononcer ſur les loix propoſées par Gracchus.

Les *latins* jouiſſoient encore de l'avantage de

pouvoir, par plusieurs moyens, acquérir facilement le droit de bourgeoisie romaine, & même pour qu'ils devinssent de plein droit citoyens romains, il suffisoit qu'ils eussent exercé dans leur pays une des magistratures annuelles, c'est-à-dire, qu'ils y eussent été duumvirs, édiles, questeurs, &c. Asconius Pédianus nous le fait entendre, lorsqu'il dit, au sujet des colonies transpadanes établies par Pompée, père du grand Pompée (*Ascon. Ped. in Or. Cic. Pisonian. p.* 156.): *Pompeius enim non novis colonis eas constituit, sed veteribus incolis manentibus jus dedit Latii, ut possent habere jus quod cætera colonia, id est ut petendi magistratus gratiâ, civitatem Romanam adipiscerentur.* Il est vrai que ce dernier passage d'Asconius n'est pas absolument clair; mais il doit être expliqué par un passage d'Appien, que nous rapporterons seulement en latin, pour abréger (*Appian. Civil. l. II. p.* 443.): *Urbem Novocomum Cæsar latinam coloniam in Alpibus condidit ita ut omnes qui in eâ per annum magistratum gessissent, cives Romani fierent.* La même chose est exprimée très-clairement dans Strabon, dont le vrai sens n'a été entendu en cet endroit ni par Xylander, ni par un savant de nos jours, qui s'est un peu trop fié à la version latine de Xylander. Ce géographe parle de la colonie de Nîmes (*Strab. l IV. p.* 187.). Xylander traduit ainsi ce passage: *Et jus quoque Latii habent, ita ut Nemausi inveniat Romanos, qui ædilitatis & quæstura honorem consecuti sint.* Au lieu qu'il falloit traduire avec Sigonius & Onuphre (*Onuphr. Ant. Veron. l. II. c.* 14.): *Latii quoque jus habent, ita ut qui ædilitatis & quæstura munus Nemausi adepti fuerint, cives Romani hi sint.* Strabon parle, au même endroit, d'une autre prérogative dont jouissoient plusieurs villes *latines*; c'est qu'elles étoient exemptes de la juridiction du magistrat envoyé de Rome pour gouverner la province où ces villes se trouvoient situées.

Les *latins* pouvoient encore devenir citoyens romains en s'établissant à Rome, pourvu toutefois qu'ils ne laissassent point de postérité dans le pays qu'ils abandonnoient; & ce privilége leur étoit si bien acquis, que pour remédier aux abus qui en pouvoient naître, & sur-tout au dépeuplement des villes *latines*, on étoit souvent obligé de faire des réglemens dont on trouvera des exemples dans Tite-Live (*Tit. Liv. l. XLI. c.* 8.).

On donnoit aussi le droit de bourgeoisie aux *latins* qui, ayant formé contre quelque citoyen romain une accusation publique de malversation au fait des finances, parvenoient à le faire condamner. Cicéron nous en fournit quelques exemples, dans son oraison pour Balbus (*Cicer. pro Balb. n* 23.). *Cùm latinis omnibus fœdus ictum Sp. Cassio, Posthumo Cominio Coss. quis ignorat?.... Quomodò igitur L. Cossinius Tiburs..... damnato T. Cœlio; quomodò ex eadem civitate T. Coponius.. damnato C. Massone civis romanus est factus....? an quod adipisci poterunt dicendo, id eis assequi pugnando non licebit? An accusatori majores nostri majora præmia quàm bellatori esse voluerunt?*

Les villes *latines* étoient à la vérité exemptes des tributs; elles ne payoient pas les sommes qu'on imposoit sur les villes des provinces, & qui étoient destinées à la solde des troupes, ce qui faisoit appeller les dernières villes *stipendiariæ*; mais on les cotisoit à une certaine somme, répartie avec proportion, suivant un tarif arrêté, *ex formulâ*, expression qui se trouve cent fois dans Tite-Live. De plus, elles fournissoient aussi un certain nombre de gens de guerre soudoyés à leurs dépens: ces soldats formoient des corps particuliers, & n'étoient point enrôlés dans les légions. On les appelloit *socii latini*, *socii latini nominis*. Ils étoient commandés par des officiers de leur nation, qui obéissoient aux généraux romains: c'est ce qu'on peut apprendre de tous les anciens historiens, ou si l'on veut du Traité de la milice romaine de Juste Lipse (*Lips. Mil. rom. dial. VII. l. c.*). On ne verra point que les *latins* aient été admis à servir dans les légions, avant que les romains eussent accordé le droit de bourgeoisie à tout le *Latium*; c'est donc à tort que Hardouin, & Joubert après lui, ont prétendu que le droit du pays *latin* consistoit à ne point payer de tribut, & à pouvoit porter les armes dans les légions, comme les citoyens romains.

LATINES (Féries). *Voyez* FÉRIES & LATIAR.

LATINI JUNIANI, affranchis qui obtinrent, sous Auguste, à la faveur de la loi *Junia norbana*, le droit *latin*.

LATINS. (habits des) Les *latins*, ou les peuples du Latium, ont été confondus de bonne heure avec les romains. Virgile (*Æneid. lib. VII*, v. 178.) leur suppose la *trabea* pour habillement, au temps où les troyens arrivèrent en Italie; mais il paroît que Virgile a visé souvent à peindre les usages des romains dans ceux de l'antiquité. Les lits sur lesquels il fait manger Didon, l'usage de la trompette, l'art de faire des portraits en sculpture, & autres inventions semblables, appartiennent évidemment à des siècles postérieurs à celui dont il parle. Du temps des romains, les *latins* étoient confondus avec eux. Quant aux armes, (*Tite-Live, décad.* 1, *liv.* 8.) il paroît que les troyens abandonnèrent leur nom & leurs usages, en s'incorporant avec les peuples d'Italie: ainsi, le bonnet phrygien & les longues chausses avoient disparu, avant même que Rome fût bâtie.

LATINUS, roi du Latium, étoit fils de Faune & de la nymphe Marrica. Il avoit eu de la reine Amate un fils, que les destins lui enlevèrent

dans la fleur de ses jours. Il ne lui resta qu'une fille qui, dans un âge nubile, se voyoit l'objet des vœux de plusieurs princes de l'Italie. Ce fut alors qu'Enée aborda en cette contrée, & vint demander à *Latinus* un petit espace de terre sur le rivage, pour s'y établir. avec ses troyens. Le roi le reçut favorablement, & se souvenant d'un oracle qui lui avoit prescrit de ne marier sa fille qu'à un prince étranger, il fit alliance avec Enée, & lui offrit sa fille en mariage. Les latins s'opposèrent à cette alliance, & forcèrent leur roi à faire la guerre à Enée. Le prince troyen ayant eu tout l'avantage de cette guerre, devint possesseur de la princesse, & héritier du trône de *Latinus*. Il regna quarante-six ans. *Voyez* LAVINIE.

LATINUS, fils de Télémaque & de Circé. *Voyez* TÉLEMAQUE.

LATIUM, où pays des latins; c'étoit à-peu-près le pays que nous nommons aujourd'hui campagne de Rome. Il fut ainsi nommé du mot *latere*, se cacher, parce que, selon la fable, Saturne ayant été chassé du ciel par son fils Jupiter, vint se cacher dans cette contrée de l'Italie où régnoit Janus.

LATMUS, montagne de Carie, fameuse par l'aventure fabuleuse d'Endymion. Il y a un endroit de cette montagne, dit Pausanias, qu'on appelle encore la *grotte d'Endymion*. De-là vient qu'il est appellé *latmius heros* par Ovide, (*Trist.* 2. 299.) & *latmius venator* par Valérius Flaccus, (*lib.* 8. 28.)

LATOBIUS. C'est le nom qu'on donnoit chez les anciens Noriques, au dieu de la santé; c'étoit leur Esculape, ou peut-être le nom de quelque célèbre médecin, qu'ils honoroient après sa mort. Son nom (formé de *fero*, je porte, & *βίος*, vie, celui qui porte la vie), peut le signifier, s'il vient des grecs & des romains. Il n'est fait mention de ce dieu que dans deux inscriptions trouvées en Carinthie, & publiées par Gruter. (*p.* 87, nº. 7. 8.). L'une des deux est un vœu que forme une mère pour la santé de son fils & de sa fille: *Latobio sac. pro salute Nam. Sabiniani & Julia Babilla Vindona mater. V. S. L. L. M.*

LATOIDE, fille de Latone, surnom de Minerve.

LATOMIES, } anciennes carrières abandon-
LATOMIÆ, } nées, & qui servoient de prison à Syracuse & à Rome. Celles de Syracuse, appellées aujourd'hui *le tagliate*, furent célèbres sous Denis le Tyran & sous l'infâme Verrès; celles de Rome étoient pratiquées dans les flancs du mont Capitolin, & leur entrée communiquoit au *Tullianum*.

LATONE étoit la divinité appellée *Buto* chez les égyptiens: elle étoit le symbole de la pleine lune. *Voyez* BUTO.

LATONE, fille du Titan Cœus & de Phœbé, sa sœur, selon Hésiode, ou fille de Saturne, selon Homere, fut aimée de Jupiter. Junon en conçut tant de jalousie, qu'elle persécuta sa rivale avec fureur: elle fit sortir de terre le serpent Python, à qui elle confia sa vengeance; & comme si l'univers entier avoit embrassé le ressentiment de Junon, *Latone* ne trouva aucun lieu où elle pût accoucher; car la Terre avoit juré qu'elle ne lui donneroit aucune retraite. Neptune, touché du triste sort de cette amante infortunée, fit sortir d'un coup de son trident l'isle de Délos, du fond de la mer. C'est là que *Latone*, métamorphosée en caille par Jupiter, se retira à l'ombre d'un olivier, mit au monde ses deux enfans, Apollon & Diane.

Lucien, dans son dialogue des dieux marins, fait ainsi parler Iris & Neptune au sujet de *Latone*. « *Iris.* Jupiter te commande d'arrêter cette isle qui flotte sur la mer Egée. *Neptune.* Pourquoi cela? *Iris.* Pour servir aux couches de *Latone* qui est en travail d'enfant. *Neptune.* Quoi! le Ciel & la Terre ne sont pas suffisans pour lui rendre ce service? *Iris.* La colère de Junon lui ferme le Ciel, & la Terre a juré de ne la point recevoir; de sorte que cette isle, qui n'étoit point encore créée, n'est point obligée au serment. *Neptune.* Arrête à ma voix, isle flottante, pour servir à la naissance de deux jumeaux, qui feront l'honneur du ciel, & les plus beaux enfans de Jupiter. Que les vents retiennent leur haleine, tandis que les tritons transporteront l'accouchée. Pour le serpent qui la poursuit, il servira de trophée à ces jeunes dieux dès le moment de leur naissance. Va dire à Jupiter que tout est prêt, & qu'il vienne quand il lui plaira.

A peine *Latone* fut elle accouchée, que la vindicative Junon ayant découvert sa retraite, ne lui permit pas de goûter le repos dont elle avoit besoin: elle l'obligea bientôt de sortir de cette isle, & d'emporter ses deux enfans encore à la mamelle. Après avoir long-temps erré à l'aventure, elle arriva en Lycie, où étant accablée de lassitude & de soif, à cause qu'il faisoit chaud, elle pria des payſans, qui coupoient l'herbe d'un étang, de lui donner un peu d'eau, pour appaiser la soif qui la dévoroit; mais ceux-ci lui en refusèrent, & même ils troublèrent l'eau pour lui ôter le moyen d'en pouvoir boire. *Latone*, pour punir cette méchanceté, invoqua Jupiter, qui changea ces brutaux en grenouilles: elle se vengea, d'une manière plus cruelle encore, des mépris que Niobé lui témoigna. *Voyez* NIOBÉ.

Hérodote dit que *Latone* n'étoit que la nourrice d'Apollon, & qu'Isis en étoit la mère. Selon cet-

hiſtorien, *Latone*, pour dérober Apollon aux perſécutions de Typhon, le cacha dans l'iſle de Chemnis, qui eſt dans un lac auprès de Butès, où demeuroit *Latone*. Elle inſpira auſſi de tendres deſirs au géant Tytius, & ne fut préſervée des entrepriſes de ce monſtre que par le courage & l'adreſſe de ſes enfans. *Voyez* TYTIUS.

Latone, malgré la haine de Junon, fut admiſe au rang des déeſſes, en conſidération de ſes deux enfans qui devinrent deux grandes divinités. Elle eut un temple dans l'iſle de Délos, auprès de celui de ſon fils. Athénée en rapporte une hiſtoire aſſez plaiſante. Parméniſque Métapontin, qui, par ſa naiſſance & par ſes richeſſes, tenoit le premier rang dans ſon pays, ayant eu la témérité d'entrer dans l'antre de Trophonius, en punition de ſa faute, ne pouvoit plus rire, quelqu'occaſion qu'on lui en donnât. Il conſulta l'oracle d'Apollon, qui lui répondit que ſa mère, dans ſa maiſon, lui rendroit la faculté de rire qu'il avoit perdue. Parméniſque entendit, par ſa mère, ſa patrie, & crut que, dès qu'il ſeroit arrivé dans ſa maiſon, il riroit, ſelon la parole de l'oracle. Il s'en retourna chez lui, & voyant qu'il ne rioit pas plus qu'auparavant, il crut que l'oracle l'avoit trompé. Depuis ce temps là il fit un voyage à Delos, vit avec admiration tout ce qu'il y avoit dans l'iſle, & entra dans le temple de *Latone*, croyant y voir quelqu'excellente ſtatue de la déeſſe; mais il n'y trouva qu'une ſtatue de bois d'une figure ſi miſérable, qu'il en fit un éclat de rire : il comprit alors le ſens de l'oracle, & ſe trouvant guéri de ſon mal, il rendit de grands honneurs à *Latone*.

Cette déeſſe eut un autre temple à Argos, dont Pauſanias fait mention. Sa ſtatue étoit un ouvrage de Praxitèle. *Voyez* MÉLIBÉE.

Les égyptiens honoroient beaucoup cette déeſſe. De ſix grandes fêtes qu'ils célébroient chaque année, la cinquième étoit en l'honneur de *Latone* : la grande ſolemnité étoit dans la ville de Butis. C'étoit encore la divinité tutélaire des tripolitains. Les gaules ont auſſi honoré *Latone*, comme on le prouve par quelques inſcriptions : on croit même qu'elle avoit un temple dans un bourg du comté de Bourgogne, appellé *Laône*, en retranchant le *t*; en latin *Latona* : c'eſt aujourd hui Saint-Jean de Laône. Ce n'étoit pas ſeulement aux femmes en couche auxquelles *Latone* préſidoit; elle aidoit auſſi les femelles des animaux à mettre bas leurs petits, comme on le voit par une épigramme de l'anthologie. (*lib.* 1. 33. *cap.*)

LATONE, portant ſur ſes bras étendus Apollon & Diane, ſes deux enfans, paroît ſur quelques médailles d'Ephèſe, de Tripolis en Carie, & de Magneſie en Ionie. Sur celles de Magneſie, elle ne porte quelquefois qu'un ſeul de ſes enfans.

LATOS. Strabon (*lib.* 17. *p.* 558. 559.) nous apprend qu'il y avoit deux poiſſons, le *lépidote* & l'*oxirinque*, qui étoient généralement honorés partous les égyptiens; que ce dernier étoit particuliérement adoré, & qu'il avoit un temple à Oxyrinque, capitale d'un nom qui portoit le même nom. Il y avoit auſſi quelques poiſſons qui, n'étant point adorés par tous les égypriens, avoient un culte dans quelques villes ou cantons particuliers de l'Egypte : tel étoit le *latos* qui étoit honoré à *Latopolis*. Les trois poiſſons, dont parle Strabon, ſe trouvent dans le nil. On voit par Elien, (*hiſt animal. lib.* 10. *c.* 46.) que l'*oxyrinque* étoit une des eſpèces de poiſſons de ce fleuve, ὀξυρύγχος ἶνος ὁ ἰχθὺς τρίφυὲς ἐὶ ὁ Νεῖλος. Le *lépidote* étoit auſſi un poiſſon du même fleuve. Plutarque (*de Iſid. & Oſir.*) dit que le membre d'Oſiris, jeté par Typhon dans le nil, fut mangé par trois poiſſons qu'il nomme : le premier *lépidote*, le ſecond *phagre*, le dernier *oxyrinque*. Il ajoute que c'eſt pour cela que ces trois ſortes de poiſſons ſont en exécration chez les égyptiens; mais il ſe trompe, puiſqu'il y en avoit deux, comme on vient de le voir ſuivant le témoignage de Strabon, qui étoient honorés dans toute l'Egypte. L'*oxyrinque* avoit un temple dans une ville, à laquelle il donnoit ſon nom; le *lépidote* donnoit auſſi ſon nom à une autre ville de l'Egypte, appellée *Lépidote* par Ptolémée. Ces dénominations de ville paroiſſent une preuve qui juſtifie ce que Strabon a avancé, & qui condamne Plutarque.

Il eſt bon d'obſerver que les noms de ces poiſſons ne ſont point égyptiens, mais grecs. Les grecs, en les traduiſant en leur langue, ont eu ſans doute égard à l'analogie de la langue égyptienne, & ont fait attention à ce qu'ils ſignifioient en égyptien, pour les expliquer en terme correſpondant.

Le *phagre* étoit ainſi nommé, à cauſe de ſa voracité, du mot grec φαγὼ, φάγω, qui ſignifie *manger, dévorer*. Il étoit adoré à Syène, ſuivant Saint-Clément d'Alexandrie. (*Admonet. ad gent. p.* 25.)

Le *lépidote* étoit une eſpèce de poiſſon qui avoit des écailles, ou plus belles, ou plus fortes que les autres; car ſon nom ſignifie, *celui qui a des écailles*, & vient du mot grec, λεπὶς, λεπίδος, *écorce, écaille*, dont la racine eſt λέπω, *écorcher, arracher la peau, ôter les écailles* *Voyez* LÉPIDOTE.

Le *latos* étoit, ſelon la deſcription qu'en fait Athénée, (*l. VII. c.* 17.) un très-gros poiſſon du nil; il s'en trouvoit qui peſoient plus de deux cents livres. C'eſt un poiſſon du genre, appellé *ſilure*, dont on trouve pluſieurs eſpèces dans le nil.

L'*oxyrinque* portoit ce nom, à cauſe de ſa tête longue, pointue, de deux mots grecs, ὀξὺς, *aigu*,

pointu, & ῥύγχος, *bec*, *pointe*, *roſtrum*. Il appartient au genre des *ſalmones*, dans lequel ſe trouvent les ſaumons.

LATRINE. ſ. f. *littér.*, *latrina*, *æ*, dans Varron, lieu public chez les romains, où alloient ceux qui n'avoient point d'eſclaves pour vider ou pour laver leurs baſſins. On ne trouve point dans les écrits ni dans les bâtimens qui nous ſont reſtés des anciens, qu'ils euſſent des foſſes à privés, telles que nous en avons aujourd'hui.

Leurs *lieux publics*, & il y en avoit pluſieurs de cette eſpèce à Rome, étoient nommés *latrina* ou *lavatrina*, de *lavando*, ſelon l'étymologie de Varron. Plaute ſe ſert auſſi du mot *latrina*, pour déſigner le baſſin; car il parle de la ſervante qui lave le baſſin, *qua latrinam lavat*. Or, dans ce paſſage du poëte, *latrina* ne peut être entendu de la foſſe à privé des maiſons, puiſqu'il n'y en avoit point, ni de la foſſe des privés publics, puiſqu'elle étoit nettoyée par les conduits ſouterrains dans leſquels le tibre paſſoit.

Non-ſeulement les *latrines publiques* étoient en grand nombre à Rome, mais de plus on les avoit eu divers endroits de la ville pour la commodité. On les nommoit encore très-bien *ſterquilinia*; elles étoient couvertes & garnies d'éponges, comme nous l'apprenons de Sénèque dans ſes épitres.

On avoit pour la nuit l'avantage des eaux coulantes dans toutes les rues de Rome où l'on jettoit les ordures; mais les riches avoient pour leur uſage des baſſins que les bas eſclaves alloient vider à la brune dans les égouts, dont toutes les eaux ſe rendoient au grand cloaque, & de-là dans le tibre. (D. J.)

En fouillant dans les ruines du palais des Céſars, au mont Palatin, on a trouvé depuis cinq ou ſix ans des *latrines* de marbre; les ſièges & leurs ſupports étoient de cette matière. Des incruſtations calcaires qui ſubſiſtent ſur les murs, montrent que le pavé étoit couvert d'eau à quelques pouces de hauteur, & que les pieds devoient y être plongés.

LATRO, ſoldat étranger & mercenaire. Les généraux les mettoient toujours en avant, comme aujourd'hui nos enfants perdus. Servius (*Æneid. XII.* 7.) dit: *Latrones vocantur conducti milites: moris autem erat ut hos imperator & circà ſe haberet, & eos primùm mitteret ad omne diſcrimen.* De là vint le terme de *latrocinari*, pour déſigner ce ſervice. Plaut s'en ſert. (*Cornic.*)

Latrocinatus annos decem mercedem.

Feſtus dit que de ſon temps on appliquoit le nom *latro* aux voleurs de grands chemins: *At nunc viarum obſeſſores dicuntur. . . . latrones.*

LATRONES, *LATRUNCULI*, } *Voyez* ÉCHECS.

LAVACRUM, bains moins conſidérables que les thermes. Le *lavacrum* d'Agrippine étoit placé dans le bas du Quirinal. Rufus place dans la région du cirque de Flaminius le *Lavacrum* d'Apollon.

LAVATION, fête que les romains célébroient en l'honneur de la mère des dieux. On portoit ce jour-là en pompe la ſtatue de la déeſſe ſur un char, & on alloit enſuite la *laver* dans le fleuve Almon, à l'endroit où il tombe dans le tibre. Cette ſolemnité, qui arrivoit le 25 de mars, fut inſtituée en mémoire du jour auquel le culte de Cybèle fut apporté de Phrygie à Rome. Voici comme Saint-Auguſtin parle (*liv. II. de la cité de Dieu*) de cette fête: « Le jour où on lavoit ſolemnellement Cybèle, cette vierge & mère de tous les dieux, de malheureux bouffons chantoient devant ſon char des choſes ſi obſcènes, qu'il eût été très indécent, je ne dis pas que la mère des dieux, mais que la mère de quelque perſonne que ce ſoit, ni de ces bouffons même, les eût entendues: car il y a une certaine pudeur que la nature nous a donnée pour nos parens, que la corruption même ne nous peut ôter. Ainſi, ces baladins auroient eux-mêmes eû honte de répéter chez eux, & devant leurs mères, pour s'exercer, toutes les paroles & les poſtures laſcives qu'ils faiſoient devant la mère des dieux, à la vue d'une multitude de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui ayant été attirées à ce ſpectacle par leur curioſité, devoient au moins s'en aller avec beaucoup de confuſion, d'y avoir vu des choſes qui bleſſoient ſi fort la pudeur ».

LAUDICŒNI, chez les romains étoient les mêmes que les ὑφόκλαις des grecs, gens gagés pour applaudir aux pièces de théâtre & aux harangues publiques. *Voyez* les détails au mot APPLAUDISSEMENS.

LAVERNE, (*mythol. & littérat.*) en latin *Laverna*, déeſſe des voleurs & des fourbes chez les romains.

Les voleurs ſe voyant perſécutés ſur la terre, ſongèrent à s'appuyer de quelque divinité dans le ciel: la haine que l'on a pour les larrons ſembloit devoir s'étendre ſur une déeſſe qui paſſoit pour les protéger; mais comme elle favoriſoit auſſi tous ceux qui deſiroient que leurs deſſeins ne fuſſent pas découverts, cette raiſon porta les romains à honorer *Laverne* d'un culte public. On lui adreſſoit des prières en ſecret & à voix baſſe, & c'étoit là ſans doute la partie principale de ſon culte.

Elle avoit, dit Varron, un autel proche une des portes de Rome, qui ſe nomma pour cela la

porte lavernale, *porta lavernalis ab ara* Lavernæ, *quod ibi ara ejus dea.*

On lui donne encore un bois touffu sur la voie salarienne ; les voleurs, ses fidèles sujets, partageoient leur butin dans ce bois, dont l'obscurité & la situation pouvoient favoriser leur évasion de toutes parts. Le commentateur Acron ajoute qu'ils venoient y rendre leurs hommages à une statue de la déesse ; mais il ne nous dit rien de la figure sous laquelle elle étoit représentée ; l'épithète *pulchra*, employée par Horace, (*épist. XVI. l.* 1.) semble nous inviter à croire qu'on la représentoit avec un beau visage.

Enfin, une ancienne inscription de l'an de Rome 585, recueillie par Dodwell, (dans ses *prælect. acad. p.* 665.) nous fournit la connoissance d'un monument public, qui fut alors érigé en l'honneur de *Laverne*, proche du temple de la Terre, & & nous apprend la raison pour laquelle on lui dressa ce monument. Voici la copie de cette inscription singulière : IV. K. *Aprilis Fusciis penès Licinium..... C. Titinius Æd. Fl. Mulcavit Lanios Quòd Carnem Venditissent Populo Non Inspectam. De Pecuniâ Mulctatitiâ, Cella Extructa Ad Telluris* Lavernæ, c'est-à-dire, *Cella extructa* Lavernæ, *Ad Ædem Telluris.*

Cicéron écrivant à Atticus, parle d'un *Lavernium*, qui étoit apparemment un lieu consacré à *Laverne ;* mais on ne sait si c'étoit un champ, un bois, un autel ou un temple ; je dis *un temple*, car si cette déesse avoit des adorateurs qui en attendoient des graces, on la regardoit aussi comme une de ces divinités nuisibles, qu'il falloit invoquer pour être garanti du mal qu'elle pouvoit faire. Cependant c'est seulement comme protectrice des voleurs de toute espèce, qu'un de nos savans, M. de Foncemagne, l'a envisagée dans une dissertation particulière qu'on trouvera dans les mémoires de l'académie des belles-lettres, *tome VII.*

Laverna, nom latin de la déesse *Laverne*, a reçu bien des étymologies, entre lesquelles on donne ce mot pour venir de *laberna*, qui est le *ferramentum latronum* selon les gloses, & *laberna* peut dériver de λαφυρα, *dépouilles, butin*, ou de λαβειν, *prendre.*

Quoi qu'il en soit, les voleurs furent appellés *laverniones*, parce qu'ils étoient *sub tutelâ deæ Laverna*, dit Festus. (*D. J.*)

LAVERNIUM, (*Géog. anc.*) lieu d'Italie dont il est parlé dans une des lettres de Cicéron à Atticus, (*liv. I.*) & dans les saturnales de Macrobe. (*l. III.*) Il prenoit ce nom d'un temple de la déesse Laverne, comme ceux de Diane & de Minerve avoient donné lieu aux noms *Dianium* & *Minervium.* (D. J.)

LAVINIE, (*Myth.*) fille unique de Latinus, roi du Latium, & de la reine Amate. Héritière du royaume de son pere, elle se voyoit l'objet des vœux de plusieurs princes de l'Italie ; mais les dieux, par d'effrayans prodiges, s'opposèrent à leur alliance. Un jour que la princesse, à côté de son père, faisoit un sacrifice, & brûloit des parfums sur l'autel, le feu prit à sa belle chevelure : toute sa coëffure, ornée de perles, fut en proie à la flamme, qui, bientôt s'attachant à ses habits, répandit autour d'elle une pâle lumière, & l'enveloppa de tourbillons de feu & de fumée, dont tout le palais fut rempli. Cet accident causa un grand effroi. Les devins augurèrent de-là que la princesse auroit une brillante destinée, mais que sa gloire seroit fatale à son peuple, qui auroit à soutenir pour elle une guerre funeste. Le roi, pour s'éclaircir sur le sort de la princesse, alla consulter l'oracle de Faune, qui lui fit entendre ces mots : « Gardes-toi, mon fils, de marier ta fille à aucun prince du Latium ; bientôt il arrivera des étrangers, dont le sang mêlé avec le nôtre, élèvera jusqu'au ciel la gloire de notre nom ». C'étoit Enée & les troyens qui vinrent aborder en ce temps-là sur les côtes du Latium. Turnus, roi des Rutules, & neveu de la reine, disputa à Enée sa conquête ; mais la mort de ce rival assura au prince troyen la possession de *Lavinie* & de son royaume. *Lavinie* devenue veuve d'Enée, & voyant son trône occupé par Ascagne, fils d'Enée & de Creuse, eut peur que ce prince n'attentât à sa vie, afin de s'assurer la couronne des latins. Dans cette pensée, elle s'alla cacher dans des forêts, où elle accoucha d'un fils qui prit, à cause de cela, le nom de *Sylvius*. L'absence de *Lavinie* fit murmurer le peuple contre Ascagne, qui se vit obligé de faire chercher sa belle-mère, & de lui céder, à elle & son fils, la ville de Lavinium. Après la mort d'Ascagne, le fils de *Lavinie* monta sur le trône & le transmit à ses successeurs, tandis que les descendans d'Ascagne n'eurent que la charge de souverain pontife.

LAVINIUM, (*géog. anc.*) ville d'Italie dans le Latium, à 10 milles de Rome, selon Appien, & à 8 milles de la mer, selon Servius, fort près de Laurente. Enée trouva *Laurentum* bâti ; c'étoit la résidence du roi dont il épousa la fille Lavinie. Il fonda pour lors une nouvelle ville pour ses troyens, & la nomma *Lavinium* en l'honneur de son épouse. Sous son fils, les lavinien bâtirent la ville d'Albe, qui fut la résidence de ses descendans, jusqu'à la fondation de Rome. (D. J.)

LAUREA, divinité connue seulement par l'inscription

cription suivante trouvée en Catalogne, & rapportée par Gruter. (*p. CIV. n°. 5.*)

LAURIAE AUGUSTAE.
SACRUM
IN. HONOREM. ET. MEMORIAM.
AEMILIAE
L. AEMILIUS. MATERNUS.
ET
FABIA. FUSCA. PARENTES
S. P. F. C.

c'est-à-dire, *sepulchrum posuerunt filiæ charissimæ.*

LAURENTALES. *Voyez* LARENTALES.

LAURENTINS, anciens peuples d'Italie, sujets du roi Latinus. Il y avoit dans le palais du roi, dit Virgile, un laurier, qu'un respect religieux conservoit depuis long-temps. Le roi l'ayant trouvé planté dans le lieu qu'il avoit choisi pour bâtir son palais, l'avoit consacré à Apollon; & c'est de ce laurier célèbre que les *Laurentins* ont emprunté leur nom.

LAURETUM. Lieu jadis planté de lauriers sur le mont Aventin de Rome, & qui étoit couvert de maisons au temps de Denys d'Halycarnasse. (*lib. 3.*)

LAURIER. (*Littér. & mythol.*) Cet arbre, nommé *daphné*, (δαφνη) par les grecs, est de tous les arbres celui qui fut le plus en honneur chez les anciens. Ils tenoient pour prodige un *laurier* frappé de la foudre. Admis dans leurs cérémonies religieuses, il entroit dans leurs mystères, & les feuilles étoient regardées comme un instrument de divination. Si, jettées au feu, elles rendoient beaucoup de bruit, c'étoit un bon présage; si au contraire elles ne pétilloient point du tout, c'étoit un signe funeste. Vouloit-on avoir des songes sur la vérité desquels on pût compter, il falloit mettre des feuilles de cet arbre sous le chevet de son lit. Vouloit on donner des protecteurs à la maison, il falloit planter des *lauriers* au-devant de son logis. Les laboureurs, intéressés à détruire ces sortes de mouches si redoutées des bœufs pendant l'été, qu'elles les jettent quelquefois dans une espèce de fureur, ne connoissoient point de meilleurs remèdes que les feuilles de *laurier*. Dans combien de graves maladies son suc préparé, ou l'huile tirée de ses baies, passoient elles pour des contre-poisons salutaires? On mettoit des branches de cet arbre à la porte des malades; on en couronnoit les statues d'Esculape. Tant de vertus qu'on attribuoit au *laurier*, le firent envisager comme un arbre divin; & comme l'arbre du bon génie.

Mais personne n'ignore qu'il étoit particulièrement consacré à Apollon, & que c'est pour cela qu'on en ornoit ses temples, ses autels, & le trepié de la pythie. L'amour de ce dieu pour la nymphe Daphné est la raison qu'en donnent les mythologistes; cependant la véritable est la croyance où l'on étoit qu'il communiquoit l'esprit de prophétie & l'enthousiasme poétique. De là vint qu'on couronnoit les poëtes de *laurier*, ainsi que ceux qui remportoient les prix aux jeux pythiques.

Les faisceaux des premiers magistrats de Rome, des dictateurs & des consuls, étoient entourés de *lauriers*, lorsqu'ils s'en étoient rendus dignes par leurs exploits. Plutarque parlant de l'entrevue de Lucullus & de Pompée, nous apprend qu'on portoit devant tous les deux des faisceaux surmontés de *laurier*, en considération de leurs victoires.

Virgile fait remonter jusqu'au siècle de son héros la coutume d'en ceindre le front des vainqueurs: il est du moins certain que les romains l'adoptèrent de bonne heure; mais c'étoit dans les triomphes qu'ils en faisoient le plus noble usage. Là les généraux le portoient non-seulement autour de la tête, mais encore dans la main, comme le prouvent les médailles. On décoroit même de *laurier* ceux qui étoient morts en triomphant: ce fut ainsi qu'Annibal en usa à l'égard de Marcellus.

Parmi les Grecs, ceux qui venoient de consulter l'oracle d'Apollon, se couronnoient de *lauriers* s'ils avoient reçu du dieu une réponse favorable; c'est pourquoi dans Sophocle, Œdipe voyant Oreste revenir de Delphes la tête ceinte de *lauriers*, conjecture qu'il rapporte une bonne nouvelle. Ainsi, chez les romains, tous les messagers qui en étoient porteurs, ornoient de *lauriers* la pointe de leurs javelines. La mort de Mithridate fut annoncée de cette manière à Pompée. On entouroit semblablement de *laurier* les lettres & les tablettes qui renfermoient le récit des bons succès: on faisoit la même chose pour les vaisseaux victorieux. Cet ornement se mettoit à la poupe, parce que c'étoit là que résidoient les dieux tutélaires du vaisseau, & que c'étoit à ces dieux que les matelots, menacés du naufrage, adressoient leurs vœux & leurs prières. J'ajoute encore que le *laurier* étoit un signe de paix & d'amitié; car au milieu de la mêlée, l'ennemi le tendoit à son ennemi pour marquer qu'il se rendoit à lui.

Enfin, l'adulation pour les empereurs introduisit l'usage de planter des branches de *laurier* aux portes de leurs demeures: voilà d'où vient que Pline appelle cet arbre, *le portier des Césars*, le seul ornement & le fidèle gardien de leurs palais. *Gratissima domibus janitrix, quæ sola & domos exornat, & aptè limina Cæsarum excubat. V.* Si

vous êtes curieux de plus grands détails, la diſſertation de Madriſio *dell' Alloro, e ſuoi vari uſi preſſo gli Antichi.*

Mais parcourez tant que vous voudrez tout ce qu'on a pris ſoin de recueillir en littérature à l'honneur du *laurier*, vous ne trouverez rien au-deſſus de l'éloge charmant qu'Ovide en a fait. Je ne connois point de morceau dans ſes ouvrages ſur un pareil ſujet, qui ſoit plus joli, plus agréable & plus ingénieux; c'eſt dans l'endroit de ſes métamorphoſes où Apollon ayant atteint Daphné déjà changée en *laurier*, la ſent encore palpiter ſous la nouvelle écorce qui l'enveloppe: liſez cette peinture.

Complexuſque ſuis ramos, & membra lacertis,
Oſcula dat ligno: refugit tamen oſcula lignum.
Cui deus: At quoniam conjux mea non potes eſſe,
Arbor eris certè, dixit, mea; ſemper habebunt
Te coma, te citharæ, te noſtræ, laure, pharetræ.
Tu ducibus latis aderis, cum læta triumphum
Vox canet, & longas viſent capitolia pompas.
Poſtibus auguſtis, eadem fidiſſima cuſtos,
Ante fores ſtabis, mediamque tuëbere quercum.
Utque meum intonſis caput eſt juvenile capillis,
Tu quoque perpetuos ſemper gere frondis honores;
Finierat Pæan: factis modo laurea *ramis,*
Annuit, utque caput, viſa eſt agitaſſe cacumen.

« Apollon ſerre entre ſes bras les rameaux du *laurier*, comme ſi c'étoit encore la belle nymphe qu'il vient de pourſuivre. Il applique au bois des baiſers que le bois ſemble dédaigner. Ce dieu lui adreſſe alors ces paroles: Puiſque tu ne peux être mon épouſe, tu ſeras du moins mon arbre chéri; *laurier*, tu ſeras à jamais l'ornement de ma tête, de ma lyre & de mon carquois. Tu ſeras l'ornement des généraux qui monteront triomphans au capitole, au milieu d'une pompe magnifique & des chants de victoire & d'allégreſſe. Tu décoreras l'entrée de ces demeures auguſtes où ſont renfermées les couronnes civiques que tu prendras ſous ta protection. Enfin, comme la chevelure de ton amant ne vieillit jamais, & qu'elle n'eſt jamais coupée, je veux que tes rameaux ſoient toujours verds & toujours les mêmes. Ainſi parla le dieu. Le *laurier* applaudit à ce diſcours, & parut agiter ſon ſommet, comme ſi la nymphe encore vivante eût fait un ſigne de tête. (*D. J.*)

Le *laurier* eſt le ſymbole de la victoire; les romains en couronnoient ceux qui recevoient les hommages du triomphe.

Apollon & les divinités qui préſident aux arts libéraux, ont des couronnes de *laurier* pour ſignifier que les ouvrages de genie ſont conſacrés à l'immortalité dont le *laurier* eſt le ſymbole, puiſqu'il conſerve ſa verdure malgré les rigueurs de l'hyver.

Le *laurier*, dont étoient faites les couronnes des anciens, étoit le *ruſcus* ou *laurier* alexandrin.

LAURIUM, (*géog. anc.*) montagne de Grece, dans l'Attique, entre le promontoire Sunium & le port de Pyrée.

Les mines d'argent de l'Attique étoient dans cette montagne, & l'on frappoit une monnoie du métal que l'on en tiroit. Xénophon & Plutarque prétendent qu'elles devenoient plus fécondes à meſure qu'on y creuſoit davantage, & qu'elles ſembloient redoubler leur libéralité en faveur de ceux qui travailloient à les épuiſer; cependant ce bonheur ne dura pas toujours; les mines du mont *Laurium* s'épuiſèrent & tarirent à la fin; c'eſt Strabon (*lib. IX.*) qui le dit en termes formels. Au reſte, ces précieuſes mines appartenoient originairement à des particuliers d'Athènes; mais Thémiſtocle les unit au domaine de la république, & commença par les employer à l'armement de la flotte pour la guerre d'Égine (D. J.)

On a des médailles impériales grecques de cette ville, frappées en l'honneur de Gordien-Pie.

LAUS. On trouve ſur des médailles de colonie ces ſigles C. L. I. C. & C. L. I. N. AVG. que l'on explique ainſi: *Colonia* Laus *Julia Corinthus*, & *Colonia* Laus *Julia Nova Auguſti.*

LAUS, aujourd'hui *Lodi*, étoit en Lucanie.

LAUSUS. Voyez *Lesbus.*

LAUTIA, dans Tite-Live, déſigne la dépenſe de l'entretien des ambaſſadeurs étrangers à Rome, payée par le tréſor public.

LAYA ou PHAYA. *Voyez* PHAYA.

LEÆNA, courtiſane de Démétrius Poliorcètes, à laquelle les Athéniens bâtirent un temple, & élevèrent des autels. *Voyez* LAMIE.

LÉANDRE, jeune homme de la ville d'Abydos, ſur la côte de l'Helleſpont, du côté de l'Aſie, amoureux de la jeune Héro. *Voyez* HERO.

On voit ſouvent ſur les pierres gravées le buſte de *Léandre*, plongé dans l'eau juſqu'aux épaules. Le ſujet a été un de ceux que les anciens graveurs ont traité avec le plus de plaiſir, puiſqu'il eſt encore plus répété que celui de Diomède. Il y avoit dans la ſeule collection des ſouffres du baron de Stoſch, ſoixante empreintes différentes des

Digitized by Google

têtes de *Léandre*. Sur une pâte antique de cette collection, paroît Héro ſur une tour, tenant une lampe à la main pour éclairer *Léandre*, qui traverſe à la nage l'Helleſpont, précédé de deux dauphins. Sur une autre, le buſte de *Léandre* eſt orné d'un croiſſant, qui déſigne ſans doute la nuit, temps où cet infortuné alloit voir Héro.

LÉARQUE, fils d'Ino & d'Athamas, fut la victime de la haine que Junon avoit conçue contre toute la race de Cadmus. Il fut tué par ſon propre père, que la déeſſe avoit rendu furieux. *Voyez* ATHAMAS.

LEBEDUS, en Ionie, ΛΕΒΕΔΙΩΝ.

Les médailles autour de cette ville ſont :

RRRR. en argent. *Pellerin.*

O. en bronze.

O. en or.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Caracalla, de Geta.

LEBENA, ville de Crète, qui ſervoit de port à Gortyne. Il y avoit un temple d'Eſculape, bâti ſur le modèle de celui qui étoit à Cyrène, & (*Philoſt.* 4. 11.) toute la Crète ſe rendoit dans ce temple, de même que toute l'Aſie ſe rendoit à Pergame.

LÉCANOMANCIE, divination qui ſe pratiquoit de la manière ſuivante. On jettoit dans un baſſin plein d'eau des pierres précieuſes chargées de caractères magiques, & des lames d'or & d'argent; de manière que le ſon, produit par leur chûte dans le fond du baſſin, étoit interprété pour la réponſe deſirée.

Glycas rapporte ſérieuſement, (*liv.* 2. *des Annal.*) que Nectanébo, roi d'Egypte, connut par ce moyen qu'il ſeroit détrôné par ſes ennemis.

LECHES, fils de Neptune & de Pirène, fille d'Achéloüs, donna ſon nom à un des ports de Corinthe appellé Léchée.

LECORIS; c'eſt le nom qu'on donne à une des graces, dans un ancien monument: les deux autres ſont *Gélaſie* & *Comaſie*. *Voyez* GELASIE.

LECTEUR, ſ. m. (*Littérat.*) *lector*, quelquefois à *ſtudiis*, & en grec ἀναγνώστης; c'étoit chez ces deux peuples un domeſtique dans les grandes maiſons, deſtiné à lire pendant les repas. Il y avoit même un domeſtique *lecteur* dans les maiſons bourgeoiſes, où l'on ſe piquoit de goût & d'amour pour les lettres. Servius, dans ſes *commentaires ſur Virgile*, *liv. XII*, *v.* 159, parle d'une lectrice, *lectrix*.

Quelquefois le maître de la maiſon prenoit l'emploi de *lecteur*; l'empereur Sévère, par exemple, liſoit ſouvent lui même aux repas de ſa famille. Les grecs établirent des *anagnoſtes* qu'ils conſacrèrent à leurs théâtres, pour y lire publiquement les ouvrages des poëtes. Les anagnoſtes des grecs & les *lecteurs* des romains avoient des maîtres exprès qui leur apprenoient à bien lire, & ou les appelloit en latin *prælectores*.

Le temps de la lecture étoit principalement à ſouper dans les heures des vacations, au milieu même de la nuit, ſi l'on étoit réveillé & diſpoſé à ne pas dormir davantage: c'étoit du moins la pratique de Caton, dont il ne faut pas s'étonner; car il étoit affamé de cette nourriture. Je l'ai rencontré, dit Cicéron, dans la bibliothèque de Lucullus, aſſis au milieu d'un tas de livres de ſtoïciens, qu'il dévoroit des yeux. *Erat in eo inexhauſta aviditas legendi, nec ſatiare poterat, quippe nec reprehenſionem vulgi inanem reformidans, in ipſa curiâ ſoleret ſapiùs legere, dùm ſenatus cogeretur, ità ut helluo librorum videbatur.*

Atticus ne mangeoit jamais chez lui en famille, ou avec des étrangers, que ſon *lecteur* n'eût quelque choſe de beau, d'agréable & d'intéreſſant à lire à la compagnie; de ſorte, dit Cornélius Népos, qu'on trouvoit toujours à ſa table le plaiſir de l'eſprit réuni à celui de la bonne chère. Les hiſtoriens, les orateurs, & ſur-tout les poëtes, étoient les livres de choix pendant le repas, chez les romains comme chez les grecs.

Juvenal promet à l'ami qu'il invite à venir manger le ſoir chez lui, qu'il entendra lire les vers d'Homère & de Virgile durant le repas, comme on promet aujourd'hui aux convives une repriſe de brelan après le ſouper. Si mon *lecteur*, dit-il, n'eſt pas des plus habiles dans ſa profeſſion, les vers qu'il nous lira ſont ſi beaux, qu'ils ne laiſſeront pas de nous faire plaiſir.

Noſtra dabunt alios hodie convivia ludos,
Conditor iliados cantabitur atque Maronis
Altiſoni, dubiam facientia carmina palmam:
Quid refert tales verſus quâ voce legantur?

Satyr. II.

LECTICAIRE, porteur de chaiſe ou de litière. Il y en avoit à Rome de deux ſortes; les uns étoient gagés & faiſoient partie du domeſtique des riches. Les autres étrangers, pour la plupart, attendoient ſur les places qu'on les employât. Ils étoient en grand nombre, & ils jouoient un grand rôle dans les ſédit ons. Leur demeure étoit au-delà du Tybre, dans la douzième région.

LECTICARII Dei, On lit dans une inſcription (*Muratori* 26. 1.) ces mots qui déſignent les porteurs des ſtatues des dieux dans les pompes religieuſes.

LECTICARIOLA, femme qui prodigue ſes faveurs aux porteurs de chaiſes; mot forgé par Martial. (12. 58.)

LECTISTERNE, cérémonie religieuſe pratiquée à Rome, dans des temps de calamités publiques, dont l'objet étoit d'appaiſer les dieux. C'étoit un feſtin que, pendant pluſieurs jours, on donnoit au nom & aux dépens de la république, aux principales divinités dans un de leurs temples, perſuadé qu'elles y prendroient part effectivement, parce qu'on y avoit invité leurs ſtatues, & qu'on le leur avoit préſenté. Mais les miniſtres de la religion, s'ils n'avoient pas l'honneur du feſtin, en avoient tout le profit, & ſe régaloient entre eux aux dépens des ſuperſtitieux. On dreſſoit dans un temple une table avec des lits autour, couverts de beaux tapis & de riches couſſins, & parſemés de fleurs & d'herbes de ſenteur, ſur leſquels on mettoit les ſtatues des dieux invités au feſtin; pour les déeſſes, elles n'avoient que des ſièges. Chaque jour que duroit la fête, on ſervoit un repas magnifique, que les prêtres avoient ſoin de deſſervir le ſoir.

Le premier *lectiſterne* parut à Rome vers l'an 396 de ſa fondation: un mauvais hiver ayant été ſuivi d'un été encore plus fâcheux où la peſte fit périr un grand nombre d'animaux de toutes ſortes; comme le mal étoit ſans remède, & qu'on n'en pouvoit trouver ni la cauſe, ni la fin, par un décret du ſénat, on alla conſulter les livres des ſybilles; les duumvirs ſybillins rapportèrent que pour faire ceſſer ce fléau, il falloit faire une fête avec des feſtins, à ſept divinités qu'ils nommèrent; ſavoir, Apollon, Diane, Hercule, Latone, Mercure & Neptune. On célébra pendant huit jours cette nouvelle fête, dont le ſoin ou l'ordonnance fut confiée aux duumvirs, & dans la ſuite on leur ſubſtitua les épulons. Les citoyens en leur particulier, pour prendre part à la ſolemnité, laiſsèrent leurs maiſons ouvertes, avec la liberté à chacun de ſe ſervir de ce qui étoit dedans: on exerça l'hoſpitalité envers toutes ſortes de gens connus, inconnus, étrangers: on vit en même-temps diſparoître toute animoſité. Ceux qui avoient des ennemis, converſèrent & mangèrent avec eux, de même que s'ils euſſent toujours été en bonne intelligence: on mit fin à toutes ſortes de procès & de diſſentions; on ôta les liens aux priſonniers, & par principe de religion, on ne remit point dans les fers ceux que les dieux en avoient délivrés. Tite-Live, qui rapporte tout ce détail, (*au cinquième liv. de ſon hiſt.*, c. 13.) ne nous dit pas ſi ce premier *lectiſterne* produiſit l'effet qu'on en attendoit; du moins étoit-ce toujours un moyen de ſe diſtraire pendant un temps des fâcheuſes idées qu'offre à l'eſprit la vue des calamités publiques. Mais le même hiſtorien nous apprend que la troiſième fois qu'on tint le *lectiſterne*, pour obtenir encore la ceſſation d'une peſte, cette cérémonie fut ſi peu efficace, qu'on eut récours à un autre genre de dévotion, qui fut l'inſtitution des jeux ſcéniques, dans l'eſpérance que, n'ayant point encore paru à Rome, ils ſeroient plus agréables aux dieux.

Valère Maxime fait mention d'un *lectiſterne* célébré en l'honneur de trois divinités ſeulement, Jupiter, Mercure & Junon. Encore n'y avoit-il que la ſtatue de Junon qui fût couchée ſur le lit, pendant que celles de Jupiter & de Mercure étoient ſur des ſièges. Arnobe fait auſſi mention d'un *lectiſterne* préparé à Cérès ſeulement.

Le *lectiſterne* n'eſt pas d'inſtitution romaine, comme on l'a cru juſqu'au temps de Caſaubon; ce ſavant critique a fait voir qu'il étoit auſſi en uſage dans la Grèce. En effet, Pauſanias parle en pluſieurs endroits de ces ſortes de couſſins, *pulvinaria*, qu'on mettoit ſous les ſtatues des dieux & des héros. Spon, dans ſon voyage de Grèce, dit qu'on voyoit encore à Athènes le *lectiſterne* d'Iſis & de Sérapis: c'étoit un petit lit de marbre de deux pieds de long ſur un de hauteur, ſur lequel ces deux divinités étoient repréſentées aſſiſes. Nous pouvons juger par-là de la forme des anciens *lectiſternes*. Le nom de la cérémonie eſt pris de l'action de préparer des lits, de les étendre. (de *lectus*, lit, & de *ſternere*, dreſſer, préparer, étendre.)

LECTISTERNIUM. Le plus grand des *lectiſternium* qu'on a trouvé à Herculanum, eſt de bronze; de cinq palmes romains, (de ſept pouces de long) & en a quatre de long ſur deux & demi de large. Les barres d'en haut, du côté de devant, portent ſur deux belles têtes de cheval, & celles du derrière repoſent ſur des têtes de cygnes. Un petit *lectiſternium* auſſi de bronze, a la figure d'un bois de lit à l'antique, avec quatre colonnes, ſans leſquelles on pourroit prendre cet uſtenſile pour un joujou.

On voit ſouvent ſur les médailles impériales des *lectiſternium*, chargé de divinités, qui ſervent de type.

LÉDA, fille de Theſtius, épouſa Tyndare, roi de Sparte. Jupiter l'ayant trouvée ſur les bords de l'Eurotas, fleuve de Laconie, où elle ſe baignoit, en devint amoureux; & pour pouvoir l'approcher ſans aucun ſoupçon, il commanda à Vénus de ſe métamorphoſer en aigle: pour lui il prit la figure d'un cygne, qui, étant pourſuivi par cet aigle, alla ſe jetter entre les bras de *Léda*, & ſe

Digitized by Google

repoſa ſur ſon ſein. Au bout de neuf mois, la reine de Sparte accoucha d'un œuf, d'où ſortirent Pollux & Hélène. D'autres racontent qu'elle accoucha de deux œufs; que de l'un d'eux ſortirent Caſtor & Pollux, & de l'autre Hélène & Clytemneſtre. Pluſieurs des anciens ont confondu *Léda* avec Néméſis. Pauſanias dit que *Léda* n'étoit point la mère d'Hélène, mais ſeulement ſa nourrice. Phidias ſe conformant à cette tradition, repréſenta *Léda* de telle ſorte, ſur la baſe de la ſtatue de Néméſis, qu'elle ſembloit amener Hélène à cette déeſſe. D'autres enfin ont dit que ce fut Néméſis qui pondit l'œuf, & que *Léda* l'ayant trouvé, le couva, & en fit éclore Caſtor, Pollux & Hélène. *Voyez* le mot HÉLÈNE, où l'on expoſe les différentes traditions touchant cet œuf myſtérieux.

L'uſage a conſacré la dénomination de *Léda* pour toutes les femmes qu'on voit careſſées par un cygne, de quelque manière qu'elles ſoient repréſentées : peut-être ſeroit-on plus fondé à leur donner le nom de *Néméſis*.

Nous trouvons cependant un caractère diſtinctif dans la fable; elle nous apprend que Jupiter, déguiſé en cygne, & pourſuivi par Vénus, métamorphoſée en aigle, alla chercher un aſyle dans le ſein de Néméſis. Cette déeſſe recueillit l'oiſeau fugitif, qui en jouit pendant ſon ſommeil, & s'envola à ſon réveil. On pourroit donc appeller Néméſis les femmes qui ſont repréſentées endormies ſur les monumens antiques, & careſſées par un cygne. Le nom de *Léda* appartiendroit excluſivement aux femmes qui ſeroient repréſentées avec le cygne, mais éveillées, ou dans toute autre attitude que couchées.

LÉÉNA, fameuſe courtiſane d'Athènes, ayant été ſoupçonnée d'avoir eu part à la conjuration contre les fils du tyran Piſiſtrate, parce qu'elle étoit amie d'un des meurtriers d'Hipparque, Hippias, frère d'Hipparque, ſous ce prétexte, fit ſouffrir à cette femme toutes ſortes de cruautés, juſqu'à ce qu'elle expirât dans les tourmens. Les athéniens, lorſqu'ils ſe virent délivrés de la tyrannie des Piſiſtrates, érigèrent à cette courtiſane une ſtatue ſous la figure d'une lionne ſans langue, pour marquer que la force des tourmens n'avoit pu arracher une ſeule parole de la bouche de *Lééna*, qui même ſe coupa la langue, dans la crainte de ſuccomber à la douleur.

LEGATIO, employé de l'officier appellé *legatus* chez les romains. *Voyez* LEGATUS.

LEGATIS. (*a*) On trouve cet office dans une inſcription rapportée par Muratori. (898. 9.) C'étoit probablement un officier chargé du ſoin des ambaſſadeurs, *legati*, comme nos introducteurs des ambaſſadeurs.

LEGATIUM, honoraires d'un envoyé.

LEGATUS, déſignoit chez les romains, 1°. un officier ſupérieur qui commandoit en qualité de député du général, ce qui répondoit à nos lieutenans généraux des armées; 2°. un officier civil député par le proconſul ou le gouverneur pour gouverner une province; 3°. une perſonne de marque que le ſénat décoroit de ce titre ſans fonctions, pour lui attirer le reſpect dans ſes voyages, & pour le faire défrayer par les villes qui ſe trouvoient ſur ſon paſſage. On appelloit le titre d'honneur des troiſièmes, *libera legatio*, une ambaſſade libre, parce que la perſonne qu'elle regardoit n'étoit chargée d'aucune fonction, & pouvoit ſe dépouiller de ce titre à volonté.

LÉGENDE, mots gravés ſur les médailles autour des têtes ou des types. L'*inſcription*, au contraire, eſt l'aſſemblage des mots qui tiennent ſur le milieu de la médaille la place d'un type.

D'après cette diſtinction, il faut dire que chaque médaille porte deux *légendes*, celle de la tête & celle du revers. La première ne ſert ordinairement qu'à faire connoître la perſonne, repréſentée, par ſon nom propre, par ſes charges, ou par certains ſurnoms que ſes vertus lui ont acquis. La ſeconde eſt deſtinée à publier ſoit à tort, ſoit avec juſtice, ſes vertus, ſes belles actions, à perpétuer le ſouvenir des avantages qu'elle a procurés à l'empire, & des monumens glorieux qui ſervent à immortaliſer ſon nom. Ainſi, la médaille d'Antonin porte du côté de la tête, *Antonius Auguſtus pius, pater patriæ, trib. pot. cos. III.* Voilà ſon nom & ſes qualités. Au revers, trois figures, l'une de l'empereur aſſis ſur une eſpèce d'échaufaud; l'autre d'une femme debout, tenant une corne d'abondance, un carton quarré, avec certain nombre de points. La troiſième eſt une figure qui ſe préſente devant l'échafaud, & qui tend ſa robe, comme pour recevoir quelque choſe : tout cela nous eſt expliqué par la *légende*, *liberalitas quarta*, qui nous apprend que cet empereur fit une quatrième libéralité au peuple, en lui diſtribuant certain nombre de meſures de bled, ſelon le beſoin de chaque famille.

Cet uſage n'eſt pas néanmoins ſi univerſel & ſi indiſpenſable, que les qualités & les charges de la perſonne ne ſe liſent quelquefois ſur le revers, auſſi bien que du côté de la tête; ſouvent elles ſont partagées moitié d'un côté, moitié de l'autre; d'autres fois on les trouve ſur le revers, où on ne laiſſe pas encore, quoique plus rarement, de rencontrer le nom même, celui d'Auguſte, par exemple, celui de Conſtantin & de ſes enfans.

On trouve quelquefois des médailles ſur leſquelles le nom ſe lit des deux côtés, même ſans preſqu'aucune différence dans la *légende*. Témoin

Digitized by Google

un petit médaillon de potin frappé en Egypte, ſur lequel on trouve des deux côtés, CABEINA, CEBACTH. L. I E., quoique ſur un de ces côtés on voie la tête de Sabine, & ſur l'autre une figure de femme aſſiſe, tenant de la main droite des épis, & une haſte de la gauche. Tel eſt encore un médaillon d'argent de Conſtantin, où, du côté de la tête on lit *Conſtantinus max. Aug.*, au revers, *Conſtantinus Aug.*, avec trois labarum, dans l'exergue *fit*; & cet autre médaillon auſſi d'argent, de l'empereur Julien, où, autour de la tête ſans couronne, on trouve *F L. C L. Julianus Nob. Caſ.*, au revers trois labarum, pour *légende*, *D N. Julianus Caſ.*; dans l'exergue *T. Con.* Enfin une médaille de Maximien Daza, qu'on peut placer également dans le moyen & dans le petit bronze, où l'on voit d'un côté Maximien à mi-corps, ayant la tête couronnée de laurier, & la poitrine couverte d'une cuiraſſe; il tient de la main droite un globe, ſur lequel eſt une victoire; ſa gauche eſt cachée par ſon bouclier, dont la partie ſupérieure repréſente deux cavaliers courant à toute bride de gauche à droite, précédés par la Victoire. Dans la partie inférieure ſont quatre petits enfans debout, qui déſignent les quatre ſaiſons de l'année. La *légende* de ce côté eſt *Maximinus Nob. Caſ.*; au revers un homme debout, vêtu du paludament, tenant de la main droite un globe, ſur lequel eſt une Victoire; il s'appuie de la gauche ſur un haſte; on lit autour: *Maximinus nobiliſſimus Caſ.*; dans le champ à gauche *E*, dans l'exergue *A N T.*

Quand les médailles n'ont point de têtes, les figures qui y ſont repréſentées en tiennent lieu; & alors la *légende* du revers eſt une eſpèce d'inſcription. Par exemple, dans la médaille de Tibère, en reconnoiſſance du ſoin qu'il prit de faire rétablir les villes d'Aſie qu'un tremblement de terre avoit ruinées, il eſt repréſenté aſſis ſur une chaiſe curule, avec ces mots: *Civitatibus Aſia reſtitutis*, & le revers n'a qu'une ſimple *légende*, *Tiberius Cæſar divi Auguſti filius Auguſtus Pont. Max. Tr. Pot. XXI.*

Quant à ce qui concerne les médailles des villes & des provinces, comme elles portent ordinairement pour tête le génie de la ville, ou celui de la province, ou quelqu'autre déité qu'on y adoroit, la *légende* eſt auſſi le nom de la ville, de la province, de la déité, ou de tous les deux enſemble, Αντιοχεων, Συρακοσιων, &c. Ζευς φιλιος Συρακοσιων, Ηρακλεους Θασιων, &c. ſoit que le nom de déité demeure du côté de la tête, ſoit que le nom de la ville ſe liſe au revers, & que le nom de la ville ſerve de *légende* à la déité, comme Καρθαιων à Jupiter Hammon, Μεσσηνιων à Hercule, &c.

Dans ces mêmes médailles, les revers ſont toujours quelques ſymboles de ces villes, ſouvent ſans *légende*, plus ſouvent avec le nom de la ville, quelquefois avec celui de quelque magiſtrat, comme Αγορανομων επι Σωσανδρου, &c.; enſorte qu'il eſt vrai de dire que la *légende*, dans ces ſortes de médailles, ne nous apprend que le nom de la ville ou celui du magiſtrat qui la gouvernoit, lorſque la médaille a été frappée.

Par-tout ailleurs les belles actions ſont exprimées ſur le revers, ſoit au naturel, ſoit par des ſymboles, dont la *légende* eſt l'explication. Au naturel, comme quand Trajan eſt repréſenté mettant la couronne ſur la tête au roi des parthes, *rex parthus datis*. Par ſymbole, comme lorſque la victoire de Jules & d'Auguſte eſt repréſentée par un crocodile enchaîné à un palmier avec ces mots, *Egypto captâ*. L'on voit auſſi dans Hadrien toutes les provinces qui le reconnoiſſoient pour leur réparateur; & ceux qui n'en connoîtroient pas les ſymboles, apprendoient à les diſtinguer par les *légendes*, *reſtitutori Galliæ*, *reſtitutori Hiſpaniæ*, &c. Ainſi, les différentes victoires déſignées par des couronnes, par des palmes, par des trophées, & par de ſemblables marques qui ſont d'elles mêmes indifférentes, ſe trouvent déterminées par la *légende*, *Aſia ſubacta* d'Auguſte; *Alemannia devicta* de Conſtantin le jeune; *Judæa capta* de Veſpaſien; *Armenia & Meſopotamia in poteſtatem populi romani redacta* de Trajan, ou ſimplement, *de Germanis*, *de Sarmatis*, de Marc-Aurèle; car les *légendes* les plus ſimples ont ordinairement le plus de dignité.

Mettant donc à part les *légendes* de la tête deſtinées à marquer le nom, ſoit tout ſeul, comme Brutus, Céſar, ſoit avec des qualités, ainſi que nous venons de le dire, les autres *légendes* ne doivent être que les explications des ſymboles, qui paroiſſent ſur les médailles, par leſquelles on prétend faire connoître les vertus des princes, certains événemens ſinguliers de leur vie, les honneurs qu'on leur a rendus, les avantages qu'ils ont procurés à l'état, les monumens de leur gloire, les déités qu'ils ont le plus honorées, & dont ils ont cru avoir reçu une protection particulière: car les revers n'étant chargés que de ces ſortes de choſes, les *légendes* y ont un rapport eſſentiel; elles ſont comme la clef des types, que l'on auroit bien de la peine à deviner ſans leur ſecours, ſur-tout dans les ſiècles éloignés, & dans des pays où les uſages ſont tous différens de ceux des anciens.

C'eſt en cela qu'excellent les médailles du haut empire, dont les types ſont toujours choiſis & appliqués par quelque bonne raiſon que la *légende* nous découvre; au lieu que dans le bas empire on ne ceſſe de répéter les mêmes types & les mêmes *légendes*; & l'on voit que les uns & les autres ſont donnés indifféremment à tous les empereurs, plutôt par coutume que par mérite. Témoin *gloria exercitus*, *felix temporum renovatio*.

Comme les vertus qui rendent les princes plus ai-

Digitized by Google

mables & plus eſtimables à leurs peuples, ſont auſſi ce que les revers de leurs médailles repréſentent ordinairement, les *légendes* les plus communes ſont celles qui font connoître ces vertus, tantôt par leur ſimple nom, comme dans ces revers de Tibère, qu'il méritoit ſi mal, *moderationi*, *clementiæ*, *juſtitiæ*, tantôt en les appliquant aux princes, ou par le nominatif ou par le génitif, *ſpes Auguſta*, ou *ſpes Auguſti*, *conſtantia Auguſta*, ou *conſtantia Auguſti*, gardant auſſi indifféremment le même régime à l'égard de la vertu même : *virtus Aug.* ou *virtuti Aug. clementia* ou *clementiæ*, &c.

Les honneurs rendus aux princes conſiſtent particuliérement dans les ſurnoms glorieux qu'on leur a donnés, pour marquer ou leurs actions les plus mémorables, ou leurs plus éminentes vertus ; c'eſt ainſi que je les diſtingue des monumens publics qui devoient être les témoins durables de leur gloire. Ces ſurnoms ne peuvent être exprimées que par la *légende*, ſoit du côté de la tête, ſoit du côté du revers.

Quant aux honneurs rendus aux princes après la mort, qui conſiſtoient à les placer au rang des dieux, nous les connoiſſons par le mot de *conſecratio*, par celui de *pater*, de *divus* & de *Deus*. *Divo pio*, *divus Auguſtus pater*, *Deo & Domino Caro*. Quelquefois autour des temples & des autels on mettoit *memoriæ felix* ou *memoriæ æternæ*. Quelquefois ſur les médailles des princeſſes on lit, *æternitas*, ou *ſideribus receptæ* ; & du côté de la tête, *diva*, ou en grec Θεὰ.

Les *légendes* qui expriment les bienfaits répandus ſur les villes, ſur les provinces, & ſur l'empire, ſont ordinairement fort courtes & fort ſimples : mais elles ne laiſſent pas d'être magnifiques. Par exemple, *conſervator urbis ſuæ*, *ampliator civium*, *fundator pacis*, *rector orbis*, *reſtitutor urbis*, *Hiſpaniæ*, *Galliæ*, &c. *pacator orbis*, *ſalus generis humani*, *gaudium reipublicæ*, *gloria rom. Hilaritas pop. rom. lætitia fundata*, *tellus ſtabilita*, *exuperator omnium gentium* ; *gloria orbis terræ*, *bono reipublicæ nati*, *gloria novi ſæculi*. Quelquefois la manière en eſt encore plus vive, comme *Roma naſcens*, *Roma renaſcens* ; *Roma reſurgens*, *libertas reſtituta*.

Les bienfaits plus particuliers ſont quelquefois exprimés plus diſtinctement dans les *légendes* ; comme *reſtitutor monetæ*, *remiſſa ducenteſima*, *quadrageſima remiſſa*, *vehiculatione Italiæ remiſſa*, *fiſci judaïci calumnia ſublata*, *congiarium pop. rom. datum*, *puella fauſtiniana*, *via trajana*, *indulgentia in Carthaginenſes*, *reliqua vetera H. S. novies millies abolita*, c'eſt-à-dire, douze millions, *plebei urbanæ frumento conſtituto*. Telles ſont les *légendes* de pluſieurs médailles d'Alexandre Sévère, de Caligula, de Domitien, de Septime-Sévère, d'Hadrien & de Nerva.

On diſtingue encore par les *légendes*, les événemens particuliers à chaque province, lors même qu'ils ne ſont repréſentés que par les ſymboles communs. Par exemple, une Victoire avec un trophée, une palme ou une couronne déſignent une médaille de Veſpaſien, & ſont déterminées par le mot *victoria Germanica*, à ſignifier une victoire remportée ſur les germains ; il en eſt de même de ces autres *légendes*, *victoria navalis*, *victoria parthica*, *prætoriani recepti*, *imperatore recepto*, qu'on voit ſur les médailles de Marc-Aurèle. La *légende* nous marque la réception glorieuſe que firent à Claude les ſoldats de ſon armée. La grace que l'on fit à Néron de l'agréger dans tous les colléges ſacerdotaux, a été conſervée par celles-ci, *ſacerdos cooptatus in omnia collegia ſuprà numerum* ; dans cette autre, *pax fundata cum Perſis*, l'empereur Philippe nous a laiſſé un monument de la paix qu'il fit avec les perſes. La merveille qui arriva à Tarragone, lorſque de l'autel d'Auguſte l'on vit ſortir une palme, nous eſt connue par une médaille ſur laquelle on voit le type du miracle, & les quatre lettres *C. V. T. T. Colonia victrix togata*, ou plutôt *turrita Tarraco* ; l'empereur Tibère fit à ce ſujet une agréable raillerie, que Suétone rapporte.

Les monumens publics ſont auſſi connus & diſtingués par la *légende* ; de ſorte que ceux qui ont été conſtruits par le prince même, ſont mis au nominatif ou au génitif, ou exprimés par un verbe, au lieu que ceux que l'on a bâtis ou conſacrés en leur honneur ſont mis au datif. *Macellum Auguſti*. *Baſilica Ulpia*. *Aqua Martia*. *Portus Oſtienſis*. *Forum Trajani*. *Templum divi Auguſti reſtitutum* ; parce que ces édifices ont été élevés par Néron, par Trajan, par Antonin : au lieu que nous voyons *Romæ & Auguſto*, *Jovi Deo*, *Divo Pio*, *Optimo Principi* ; pour marquer les temples en l'honneur d'Auguſte, & les colonnes élevées pour Antonin & pour Trajan.

L'attachement que les princes ont eu pour certaines déités, & les titres ſous leſquels ils les ont honorées en reconnoiſſance de leur protection en général, ou de quelques graces particulières, nous ſont connus par les manières différentes dont la *légende* eſt exprimée. Nous ſavons que Numérien honoroit ſingulièrement Mercure, parce que ce dieu eſt au revers de la médaille avec ce mot *Pietas Aug.* Nous connoiſſons que Dioclétien honoroit Jupiter comme ſon protecteur, parce que nous voyons ſur des médailles *Jovi Conſervatori*, *Jovi Propugnatori*, & même le ſurnom de *Jovius* ; que Gordien attribuoit à ce dieu le ſuccès d'une bataille où ſes gens n'avoient point lâché le pied, *Jovi Statori*.

Sur les médailles des princeſſes, on mettoit l'image & le nom des déités de leur ſexe, *Ceres*, *Juno*, *Veſta*, *Venus*, *Diana*. On marquoit le bonheur de leur mariage par *Venus Felix* ; la re-

connoiſſance qu'elles avoient de leurs couches heureuſes & de leur fécondité, *Junoni Lucinæ*, *Veneri genitrici*.

La bonne fortune des princes, qui a toujours été leur principale déité, ſe trouve auſſi le plus ſouvent ſur leurs médailles en toutes ſortes de manières : *Fortuna Auguſta*, *Perpetua*. *Fortunæ Felici Muliebri*. *Fortuna manens*, *Fortuna obſequens*, *Fortuna redux*, où le nom de la Fortune eſt indifféremment par le nominatif, par le datif, ou par l'accuſatif; car nous voyons également *Mars Victor*, *Marti Ultori*, *Martem Propugnatorem*, & même *Martis Ultoris*; mais cette dernière *légende* ſe rapporte au temple bâti pour venger la mort de Jules, ce qui fait une différence notable.

Il ne faut pas oublier ici que les noms exprimés dans les *légendes* ſe liſent quelquefois au nominatif, *Cæſar Auguſtus*, quelquefois au génitif, *Divi Julii*, enfin au datif, *Imp. Nervæ Trajano Germanico*, &c. où à l'accuſatif, Μ. Αυρηλ. Αλεξανδρον, &c. On ne trouve guère d'exemples de l'accuſatif ſur les médailles latines, que dans celle de Gallien, *Gallienum Aug.* au revers, *Ob conſervationem ſalutis*.

Ne parlons point maintenant des perſonnes, mais des choſes même qui paroiſſent ſur les médailles, où leurs noms & leurs qualités tiennent lieu de *légendes* : je rangerai dans ce nombre :

1°. Les villes, les provinces, les rivières, dont nous voyons les unes avec leur ſimple nom, *Tiberis*, *Danuvius*, *Rhenus*, *Nilus*, *Ægyptus*, *Hiſpania*, *Italia*, *Dacia*, *Africa*, *Roma*, *Alexandrea*, *Valentia*, *Italica*, *Bilbilis*. Les autres avec leurs titres particuliers, leurs qualités & leurs prérogatives : *Colonia Julia Auguſta Felix Berytus*. *Colonia immunis illici Auguſta*. *Colonia Aurelia Metropolis Sidon*. *Colonia Prima Flavia Auguſta Cæſarenſis*. *Municipium Ilerda*. *Aelium Municipium Coillutanum Aatonianum*.

Les villes grecques ſur-tout étoient ſoigneuſes d'exprimer les priviléges dont elles jouiſſoient, Ιερας, Ασυλου, Αυτονομου, Ελευθερας, Ναυαρχιδος, Κολωνιας. Pour marquer qu'elles étoient inviolables, c'eſt-à-dire, qu'on ne pouvoit en retirer les criminels qui s'étoient réfugiés dans leurs murs, elles ſe qualifioient τεμενος ασυλου. Le droit qu'elles avoient conſervé de ſe gouverner par leurs propres loix, s'exprimoit ſur leurs médailles par le mot Αυτονομου. Les villes qui n'étoient point ſoumiſes à la juriſdiction du magiſtrat envoyé de Rome pour gouverner la province dans laquelle elles étoient ſituées, s'appelloient *libres*, Ελευθερας. C'eſt une obſervation du marquis Maffei. Le privilége d'avoir un port de mer & des vaiſſeaux ſe marquoit en *légende* ſur les médailles, par le mot Ναυαρχιδος. Celui d'être exempt des tributs & des impôts, par le mot Ελευθερας. Les priviléges particuliers des colonies, tels que le droit du pays latin, ou le droit des citoyens romains, par le mot Κολωνια. Ceux des Néocores, qu'elles étoient fort ſoigneuſes de marquer par les mots Δις, τρις, τετρακις, Νεωκορων. Enfin les alliances qu'elles avoient avec d'autres villes, par le terme Ομονοια. Il faut conſulter ſur tous ces titres les ſavantes remarques de Vaillant, dans ſon livre des médailles grecques; il ſeroit difficile d'y rien ajouter.

2°. Les *légendes* des médailles nous découvrent le nom des légions particulières qui compoſoient les armées. Nous trouvons ſur une médaille de Marc-Antoine, *Leg. xxiv.* dans le cabinet du P. Chamillard, qui eſt une médaille bien rare. La médaille qui porte *Leg. I*, l'eſt encore davantage; car la plupart de celles qu'on connoît, portoient dans leur origine un autre chiffre, & ne ſont réduites à celui-ci que par la ſtiponnerie de quelques brocanteurs. Il eſt bon d'en avertir les curieux, pour qu'ils n'y ſoient pas trompés.

3°. Les jeux publics, marqués ordinairement par des vaſes, d'où il ſort des palmes ou des couronnes, ne ſe diſtinguent que par la *légende*, qui contient ou le nom de celui qui les a inſtitués, ou de celui en l'honneur duquel on les célébroit. Ainſi l'on apprend que Néron fut l'auteur des jeux qui ſe devoient donner à Rome de cinq ans en cinq ans, par la médaille où l'on lit, *Certamen Quinquennale Romæ Conſtitutum*. Par la *légende* du revers de la médaille de Caracalla, Μητροπολ. Ανκυρας. Ασκληπια. Σωτηρια 1ερα. Πυθια. on apprend qu'à Ancyre en Galatie on célébroit en l'honneur d'Eſculape, dit le Sauveur, les mêmes jeux qui ſe célébroient dans l'iſthme de Corinthe en l'honneur d'Apollon; qu'on conſulte là-deſſus des lettres de Spanheim, publiées par Morel, dans le projet qu'il nous a donné du plus beau deſſein qu'on ait jamais formé pour la ſatisfaction des curieux.

On trouvera dans ce projet (*Specimen univerſæ rei nummariæ*) les *légendes* qui expriment les principaux jeux des anciens, & les ſavantes remarques que M. de Spanheim a faites ſur ce ſujet. On nommoit Καβειρια, ceux qui ſe faiſoient à Theſſalonique en l'honneur des Cabires; Θεογαμια, ceux qui ſe célébroient principalement en Sicile, pour honorer le mariage de Proſerpine & de Pluton; Σεουηρεια, ceux qui avoient été inſtitués par Septime Severe; Κομοδεια, ceux qu'on faiſoit par l'ordre de Commode, &c. On trouve auſſi les jeux marqués ſur les médailles latines avec le temps de leur célébration. Nous avons ſur la médaille de Memmius, *Ad Cerialia primus fecit*. Nous trouvons ſur-tout des jeux ſeculaires qui ſe célébroient à la fin de chaque ſiècle, marqués avec grand ſoin ſur les médailles, *Ludos ſeculares Fecit*, dans celle de Domitien; *Seculares Aug.* ou *Augg.* dans Philippe, &c. Les types en ſont différens; tantôt ils expriment des ſacrifices; tantôt des combats, tantôt

tantôt des animaux extraordinaires, dont on donnoit le ſpectacle au peuple dans ces jeux.

4°. Les vœux publics pour les empereurs, & qui ſont marqués ſur pluſieurs médailles, ſoit en *légende*, ſoit en inſcription, ont fait nommer ces ſortes de médailles *médailles votives*.

5°. L'une des choſes les plus curieuſes que les médailles nous apprennent par les *légendes*, ce ſont les différens titres que les empereurs ont pris, ſelon qu'ils ont vu leur puiſſance plus ou moins affermie. Jules-Céſar n'oſa jamais revêtir ni le titre de roi, ni celui de ſeigneur; il ſe contenta de ceux-ci, *Imperator*, *Dictator perpetuus*, *Pater Patriæ*. Ses ſucceſſeurs réunirent inſenſiblement à leur dignité le pouvoir de toutes les charges. On les vit ſouverains pontifes, tribuns, proconſuls, cenſeurs, augures. Je ne parle que des magiſtratures; car pour les qualités, elles devinrent arbitraires; & le peuple s'accoutumant peu à-peu à la ſervitude, laiſſa prendre au ſouverain tel nom que bon lui ſembla, même ceux des divinités qu'il adoroit: témoin *Hercules Romanus*, dans Commode; *Sol Dominus Imperii Romani*, dans Aurélien, ſi toutefois ce nom eſt donné au prince, & non pas au ſoleil même, qui ſe trouve ſi ſouvent ſur les médailles, *Soli invicto Comiti*.

Auguſte ne ſe nomma d'abord que *Cæſar Divi Filius*, & puis *Imperator*, enſuite *Triumvir Reipublicæ Conſtituendæ*, enſuite *Auguſtus*; enfin il y ajouta la puiſſance de tribun, qui le faiſoit ſouverain. Caligula garda les trois noms, *Imp. Cæſ. Auguſt.* Claude y ajouta le titre de *Cenſor*. Domitien ſe fit *Cenſor perpetuus*, ſans que depuis lui on puiſſe rencontrer cette qualité ſur les médailles. Aurélien, ou, ſelon d'autres, Æmilien, s'arrogea le titre de *Dominus*, que les provinces accordèrent à Septime Severe & à ſes amis. Après Carus, cette qualité devint commune à tous les empereurs, juſqu'à ce que ceux d'Orient prirent le nom de rois des romains, Βασιλευς Ρωμαιων. Il eſt bon d'apprendre ici que les grecs donnèrent quelquefois ce même nom aux Céſars, quoiqu'ils n'aient jamais ſouffert qu'ils priſſent celui de *Rex* en latin. Le titre de *Nobiliſſimus Cæſar*, donné au prince deſtiné à l'empire, ne ſe vit pas pour la première fois ſur les médailles de Philippe le jeune, comme tous les antiquaires l'ont cru. M. l'abbé Belley prouve, dans l'*Hiſt. de l'acad. des Inſcrip.* que ce titre parut dès le règne de Macrin ſur les médailles de Diaduménien.

L'ambition des princes grecs, & la flatterie de leurs ſujets, nous fourniſſent, ſur leurs médailles, une grande quantité de titres, qui étoient inconnus aux empereurs latins, Βασιλευς Βασιλεων, *Nicator*, *Nicephorus*, *Evergetes*, *Soter*, *Epiphanes*, *Ceraunus*, *Callinicus*, *Dionyſius*, *Theopator*. Ils ont été auſſi bien moins ſcrupuleux que les latins à ſe faire donner le nom de dieu: Démétrius s'étoit appellé Θεος Νικατωρ; Antiochus, Θεος Επιφανης Νικηφορος; un autre Démétrius, Θεος Φιλοπατωρ Σωτηρ. Ils ne faiſoient pas non plus difficulté d'adopter les ſymboles des divinités, comme la foudre & les cornes de Jupiter-Hammon, avec la peau de lion d'Hercule. Tous les ſucceſſeurs d'Alexandre s'en firent même un point d'honneur.

Les princeſſes reçurent la qualité d'*Auguſta* dès le haut empire, *Julia Auguſta*, *Antonia Agrippina*, &c. On la trouve même ſur les médailles de celles qui ne furent jamais femmes d'empereurs, *Julia Titi*, *Marciana*, *Matidia*, &c. Les titres de *Mater Senatûs* & *Mater Patriæ* ſe voient ſur les médailles d'or & d'argent, de grand & de moyen bronze de Julie, femme de Septime Severe, dont le revers repréſente une femme aſſiſe, ou une femme debout, tenant d'une main un rameau & de l'autre un bâton ou une haſte, avec ces mots en abrégé, *Mat. Augg: Mat. Sen: Mat. Pat.*

6°. Les alliances ſe trouvent auſſi marquées dans les *légendes* à la ſuite des noms, & non-ſeulement les alliances par adoption qui donnoient droit de porter le nom de fils, mais celles même qui ne procuroient que le titre de neveux & de nièces. Nous n'entrerons point dans ce détail aſſez connu, ce qui d'ailleurs ſeroit long & ennuyeux.

7°. Les *légendes* nous découvrent encore le peu de temps que duroit la reconnoiſſance de ceux qui ayant reçu l'empire de leur père, de leur mère, ou de leur prédéceſſeur qui les avoit adoptés, quittoient bientôt après le nom & la qualité de fils qu'ils avoient pris d'abord avec empreſſement. Trajan joignit à ſon nom celui de Nerva qui l'avoit adopté; mais peu de temps après il ne porta plus que celui de Trajan. D'abord c'étoit *Nerva Trajanus Hadrianus*, bientôt ce fut *Hadrianus* tout ſeul; & le bon Antonin, qui s'appelloit au commencement de ſon règne *Titus Ælius Hadrianus Antoninus*, s'appella peu après *Antoninus Auguſtus Pius*: cependant la vanité ou l'ambition leur faiſoit quelquefois garder des noms auxquels ils n'avoient aucun droit, ni par le ſang, ni par le mérite. Ainſi celui d'Antonin a été porté par ſix empereurs juſqu'à Elagabale; celui de Trajan par Dèce, &c.

Ces noms propres, devenus communs à pluſieurs, ont cauſé beaucoup d'embarras aux antiquaires, parce que ces ſortes de médailles ne portent aucune époque, au lieu que les médailles grecques, beaucoup plus exactes, portent les ſurnoms & marquent les années, & par-là facilitent extrêmement la connoiſſance de certains rois,

dont on n'auroit jamais bien débrouillé l'hiſtoire ſans ce ſecours, comme les Antiochus, les Ptolemées, & les autres.

8°. N'oublions pas d'ajouter que dans les *légendes* des médailles on trouve ſouvent le nom du magiſtrat ſous lequel elles ont été frappées. Vaillant s'eſt donné la peine de faire le recueil des divers noms de magiſtrature grecque énoncés ſur les médailles, & d'expliquer les fonctions de ces différentes charges. Dans les médailles des colonies latines, on voit les noms des duumvirs à l'ablatif.

Il eſt temps de parler de la poſition de la *légende*. L'ordre naturel, qui la diſtingue de l'inſcription, eſt qu'elle ſoit poſée ſur le tour de la médaille, au-dedans du grenetis, en commençant de la gauche à la droite, & cela généralement dans toutes, depuis Nerva. Mais dans les médailles des douze Céſars, il eſt aſſez ordinaire de les trouver marquées de la droite à la gauche, ou même partie à gauche, partie à droite.

Il y en a qui ne ſont que dans l'exetgue, *de Germanis*, *de Sarmatis*, &c. Il y en a qui ſont en deux lignes parallèles, l'une au-deſſus du type, & l'autre au-deſſous, comme dans Jules. Il y en a, dans le même empereur, poſées en travers & comme en ſautoir. Il y en a en pal, comme dans une médaille de Jules, où la tête de Marc-Antoine ſert de revers. Il y en au milieu du champ, coupées par la figure, comme dans un revers de Marc Antoine, qui repréſente un fort beau trophée. On voit un autre revers du même, où un grand palmier au milieu d'une couronne de lierre coupe ces mots, *Alexand. Ægypt.* Enfin il y en a en baudrier, comme dans Jules; tout cela prouve que la choſe a toujours dépendu de la fantaiſie de l'ouvrier.

C'eſt particulièrement ſur les grandes médailles grecques qu'on trouve les poſitions de *légendes* les plus bizarres, ſur-tout quand il y a plus d'un cercle. Il n'eſt point de manière de placer, de trancher, de partager les mots & de ſéparer les lettres que l'on n'y rencontre: ce qui donne bien de la peine à ceux qui ne ſont pas aſſez intelligens pour les bien démêler.

On pourroit être trompé à certaines médailles où la *légende* eſt écrite à la manière des Hébreux, les lettres poſées de la droite à la gauche. Celle de Gela eſt de cette ſorte, ΓΑΛΑΓΙ: quelques-unes de Palerme & d'autres de Céſarée; c'eſt ce qui a fait croire à quelques-uns que l'on avoit autrefois nommé *Céſarée* ΑΛΦΑΑ, au lieu de *Flavia*, ΦΛΑ. La médaille de Lipari eſt du même genre; on a été long-temps ſans l'entendre, parce qu'on y lit ΠΙΑ pour ΑΙΠ.

Il ne paroît donc pas que les anciens aient ſuivi des règles fixes dans la manière de placer les *légendes* ſur les médailles, & de plus toutes leurs médailles n'ont pas des *légendes*; car encore qu'il ſoit vrai que la *légende* eſt l'ame de la médaille, il ſe trouve cependant quelques corps ſans ames, non-ſeulement dans les conſulaires, mais auſſi dans les impériales; c'eſt-à-dire, des médailles ſans *légende* ni du côté de la tête, ni du côté du revers: par exemple, dans la famille Julia, la tête de Jules ſe trouve ſouvent ſans *légende*. On voit auſſi des revers ſans *légende*, & ſur-tout dans cette même famille. Une médaille qui porte d'un côté la tête de la piété avec la cigogne, & de l'autre une couronne qui enferme un bâton augural & un vaſe de ſacrificateur, eſt ſans aucune *légende*.

Il s'en trouve qui ne ſont que demi-animées, pour parler ainſi, parce que l'un des côtés eſt ſans *légende*, tantôt celui de la tête, & tantôt celui du revers. Nous avons pluſieurs têtes d'Auguſte ſans inſcription, comme celle qui porte au revers la ſtatue équeſtre que le ſénat fit ériger en ſon honneur, avec ces mots, *Cæſar Divi filius*. Nous avons auſſi une infinité de revers ſans *légende*, quelquefois même des revers précieux pour la ſingularité du type & pour le nombre des figures. Je crois qu'on peut mettre dans ce nombre ceux qui ne portent que le nom du monétaire, ou le ſimple *S. C.* puiſque ni ce nom, ni ces lettres ne contribuent en rien à expliquer le type; telles ſont trois ou quatre belles médailles de Pompée, avec des revers très-curieux, qui n'ont que le nom de *M. Minatius Sabinus proquæſtor*. Deux de Jules-Céſar, dont l'une, chargée d'un globe, de faiſceaux, d'une hache, d'un caducée & de deux mains jointes, n'a que le nom *L. Buca*; l'autre, qui porte un aigle militaire & une figure aſſiſe, tenant une branche de laurier ou d'olivier, couronnée par derrière par une victoire en pied, n'a que *ex S. C.* Une de Galba, dont le revers eſt une allocution de ſix figures, que quelques-uns croient marquer l'adoption de Piſon, ſe trouve auſſi ſans aucune *légende*. Les ſavans diſent que le coin eſt moderne, & que la véritable médaille porte *Allocutio*.

Pour celles qui ſe trouvent avec les ſeules *légendes* ſans tête, on les met dans la claſſe des inconnues ou des médailles incertaines, & on les abandonne aux conjectures des ſavans. *Voyez* MEDAILLE *ſans tête*.

Il manqueroit quelque choſe d'important à ce diſcours, ſi je ne diſois rien des deux langues ſavantes, la latine & la grecque, dans leſquelles ſont écrites les *légendes* & les inſcriptions des médailles antiques.

Digitized by Google

Mais je dois obſerver d'abord que la langue ne ſuit pas toujours le pays, puiſque nous voyons quantité de médailles impériales frappées en Grèce ou dans les Gaules, dont les *légendes* ſont en latin; car le latin a toujours été la langue dominante dans tous les pays où les romains ont été les maîtres; & depuis même que le latin eſt devenu une langue morte, par la deſtruction de la monarchie romaine, il ne laiſſe pas de ſe conſerver pour tous les monumens publics & pour toutes les monnoies conſidérables dans tous les états de l'empire chrétien.

Il y a des médailles frappées dans les colonies, dont la tête porte l'inſcription en latin, & le revers l'inſcription en grec. Le P. Jobert parle d'un Hoſtilien M. B. qui d'un côté porte l'*αὐτοκρατωρ ουαλης ουλπιους κυιντος*, avec la tête du prince rayonnée, & de l'autre côté *Col. P. T. Caſ. Metr.* La tête du génie de la ville eſt ſurmontée d'un petit château tout entier; c'eſt Céſarée de Paleſtine. Enfin, les médailles dont les *légendes* ſont en deux langues différentes, ne ſont pas extrêmement rares; témoin celles d'Antioche, où l'on trouve des *légendes* latines du côté des têtes de Claude, de Néron & de Galba, & des *légendes* grecques au revers.

Le grec eſt, comme je l'ai dit, l'autre langue ſavante dont on s'eſt ſervi le plus univerſellement ſur les médailles. Les romains ont toujours eu du reſpect pour cette langue, & ſe ſont fait une gloire de l'entendre & de la parler. C'eſt pourquoi ils n'ont pas trouvé mauvais que non-ſeulement les villes de l'Orient, mais toutes celles où il y avoit eu des grecs, la conſervaſſent ſur leurs médailles. Ainſi les médailles de Sicile & de pluſieurs villes d'Italie; celles des provinces, & de tout le pays qu'on appelloit *la grande Grèce*, portent toutes les *légendes* grecques, & ces ſortes de médailles ſont une partie ſi conſidérable de la ſcience des antiquaires, qu'il eſt impoſſible d'être un parfait curieux, ſi l'on n'entend le grec comme le latin, & l'ancienne géographie auſſi bien que la nouvelle.

Il ne nous reſte plus, pour completter cet article, qu'à faire quelques obſervations ſur les lettres initiales des *légendes*.

1°. Il paroît qu'à proprement parler les lettres initiales ſont celles qui, étant uniques, ſignifient un mot entier. Dès qu'on en joint pluſieurs, ce ſont des abréviations & non pas des initiales: *P. P. Aug.* ſignifie *Perpetuus Auguſtus* par abréviation; *T. P.* ſignifie *tribunitia poteſtate* par des initiales, *Tr. Pot.* ſe dit par abréviation; *V. P.* exprime *vota populi* par initiales, *Vot. Po.* par abréviation. Or, dans un grand nombre de lettres, il n'eſt pas aiſé de deviner celles qui doivent être jointes enſemble, & celles qui doivent demeurer ſeules; & je ne crois pas qu'on puiſſe donner ſur cela de règle certaine.

2°. L'uſage des lettres initiales eſt de tous les temps & de toutes les nations, depuis qu'on a commencé à écrire. Les latins, les grecs, les hébreux s'en ſont ſervis. On en a fait uſage principalement ſur les médailles, à cauſe du peu d'eſpace qu'il y a pour exprimer les *légendes*; la multiplicité des prénoms, des ſurnoms, des titres & des charges, n'a pu ſe marquer autrement, non pas même ſur le *G. B.* La néceſſité a été encore plus grande dans les longues inſcriptions; c'eſt pourquoi il n'eſt pas poſſible de donner aucun précepte: la vue ſeule de pluſieurs médailles & des inſcriptions, où les mots ſe liſent tout au long, en peut faciliter la connoiſſance. Ainſi perſonne ne doute que *S. C.* ne ſignifie *ſenatus conſulto*, & que *S. P. Q. R.* ne ſignifie *ſenatus populuſque romanus*. On convient auſſi que *I. O. M.* veut dire *Jovi optimo maximo*; mais on n'eſt pas d'accord ſur l'interprétation de ces deux lettres Δ. Ε. qui peuvent également ſignifier *Δημαρχικῆς Ἐξουσίας*, ou *Δεκάτου Ἐπαρχίας*, ou *Δήμου Εὐχαί*, *tribunitia poteſtate*, *decreto provincia*, *voto publico*.

3°. Si l'on avoit toujours ponctué exactement les lettres initiales, il ſeroit aiſé de les reconnoître, & de diſtinguer quand il en faut joindre quelques-unes enſemble pour un même mot; mais parce qu'on a ſouvent négligé de le faire, particulièrement dans le Bas-empire & ſur les petites médailles, on n'y trouve pas la même facilité. On dit, ſans ſe tromper, *D. N. V. Licinius: dominus noſter Valerius Licinianus Licinius*; mais il faut ſavoir d'ailleurs que *DDNNIOVLICINV AVG ET CÆS*, ſur la médaille où les deux buſtes ſont affrontés, ſignifie *domini noſtri Jovii Licinii invicti Auguſti & Cæſaris*. De-là eſt venu la liberté qu'on s'eſt donnée, de prendre pour des lettres initiales celles qui ne le ſont point, & de faire pluſieurs mots d'un ſeul; dans *Con.* (*Conſtantinopoli.*) on veut trouver *civitates omnes Narbonenſes*, &c.

4°. Je crois qu'on peut donner pour conſtant que toutes les fois que pluſieurs lettres jointes enſemble ne forment aucun mot intelligible, il faut conclure que ce ſont des initiales; & que lorſque les mots ont quelques ſens, il ne faut pas les ſéparer pour en faire pluſieurs mots.

5°. Quand pluſieurs lettres ne peuvent former aucun mot, & que ce ſont clairement des lettres initiales, il s'agit d'en découvrir la ſignification. La difficulté ne conſiſteroit pas tant à donner un ſens aux *légendes* les plus embarraſſantes, puiſqu'il ſuffiroit pour cela de ſe livrer à toutes les conjectures qui peuvent s'offrir à l'eſprit d'un antiquaire exercé & ingénieux. Mais il ne ſeroit pas ſi aiſé de faire adopter ces conjectures par

des perſonnes accoutumées à demander des preuves de ce qu'on prétend leur perſuader ; auſſi la plupart des explications paroiſſent peu vraiſemblables au plus grand nombre des ſavans. C'eſt ainſi que la prière à Jéſus-Chriſt, que le P. Hardouin trouvoit le ſecret de lire ſur la médaille de Decentius, n'eſt aux yeux d'un autre ſavant jéſuite, Froelich, (*Diſſert. de numm. monet. culp. vitioſ. cap. ij. p.* 381.) qu'une pure imagination, uniquement fondée ſur l'arrangement bizarre de quelques lettres tranſpoſées par l'ignorance de l'ouvrier qui a gravé le coin.

Il ne faut pas ſe perſuader que les monétaires aient été ſi ſavans, qu'ils n'aient fait quelquefois de très-groſſes fautes dans les *légendes*. Nous en avons en particulier des preuves trop évidentes ſur certaines médailles frappées hors d'Italie, comme celle des Tetricus, &c. Ces mépriſes venoient tantôt de précipitation, tantôt de ce que les ouvriers ne ſavoient pas aſſez le latin ou le grec, tantôt encore de ce que ceux qui leur donnoient les *légendes* ne les écrivoient pas aſſez diſtinctement. (*D. J.*)

Digitized by Google

Légendes de la plupart des Médailles de Peuples, de Villes & de Rois, rangées suivant l'ordre de l'alphabeth latin, pour en faciliter la recherche.

NOTA. *Cette Table n'eſt imprimée que ſur le recto de chaque feuillet, afin que regardant le jour au travers, on puiſſe reconnoître les Légendes écrites en* BOUSTROPHÉDON, *ou à rebours.*

A.

A. . . . . Apollonie, en Crète.
A. . . . . Argos, dans l'Argolide.
A. . . . . Atabyrium, en Sicile.
C. I. C. A. . . . . Apamée, dans la Bithynie.
C. I. C. A. . . . . Accis, dans l'Eſpagne.
ABAK. . . . . Abacænum, en Sicile.
ABBAITΩN. . . . . Abbætum, en Myſie.
ABAALLO. . . . . Aballo, dans les Gaules.
ABACCHNΩN. . . . . Abaſſus, en Phrygie.
ABΔΗΡΙΤΕΩΝ. . . . . Abdere, en Thrace.
ABEΩN. . . . . Aba, dans la Carie.
ΒΑΣΙΛΕΥΣ. ΑΒΓΑΡ. . . Abgare, roi d'Edeſſe & d'Oſthoene.
ABOA. . . . . Abolla, en Sicile.
ABΩNOTEIXEITΩN. . . Abonotichus, dans la Paphlagonie.
ABVDOS. . . . . Abudos, dans les Gaules.
ABYΔHNΩN. . . . . Abydus, en Troade.
ΑΚΑΝΘ. . . . . Acanthus, en Macédoine.
ΑΚΑΡΝΑΝΩΝ. . . . . Acarnanie.
COL. ACCI. . . . . Accis, dans l'Eſpagne.
COL. GEM. ACCI. . . . Accis, dans l'Eſpagne.
ΑΚΗ. . . . . Acé, en Paleſtine.
ACERV. . . . . Acerra, en Italie.
AX . . . . . Achéens.
ΑΧΑΙΩΝ. . . . . Achéens.
ΑΧΑΙΟΙC. . . . . Achéens.
ACHVLLA. . . . . Achulla, en Afrique.
ΑΚΙ. . . . . Acilium, en Italie.
ΑΚΙΛΙΩΝ. . . . . Acilium, en Italie.
ACINIPO. . . . . Acinipo, en Eſpagne.
ΑΚΜΟΝΙ. . . . . Acmonia, en Phrygie.
ΑΚΡΑΙΩΝ. . . . . Acræ, en Sicile.
ΑΚΡΑΓΑΝΤΙΝΩΝ. . . . . Acragas, en Sicile.
ΑΚΡΑCΙΩΤΩΝ. . . . . Acraſus, dans la Lydie.
ΑΚΤΙΟ. . . . . Actium, dans l'Acarnanie.
ΑΔΑΝΕΩΝ. . . . . Adana, en Cilicie.
ΑΔΕΑΦΩΝ, ΔΗΜΩΝ. . Laodicée, Apamée, Antioche & Sélcucie, quatre villes de Syrie confédérées.
ΑΔΡΑΜΝΩΝ. . . . . Adramne, dans la Cœléſyrie.
ΑΔΡΑΜΥΤΗΝΩΝ. . . . . Adramytium, en Myſie.
ΑΔΡΑΝΟΥ. . . . . Adranus, en Sicile.
ΑΔΡΙΑΝΕΩΝ. . . . . Hadriani, en Bithynie, près de l'Olympe.
ΑΔΡΙΑΝΩΝ. ΠΡΟC. ΟΛΥΜΠΟΝ . . . . . Hadriani, en Bithynie, près de l'Olympe.
ΑΔΡΙΑΝΟΠΟΛΕΙΤΩΝ. . Hadrianopolis, en Bithynie.
ΑΔΡΙΑΝΟΠΟΛΙΤΩΝ. . . Hadrianopolis, en Thrace.
ΑΔΡΙΑΝΟΘΗΡΕΙΤΩΝ. . Hadrianothera, en Bithynie.
ΑΕΛΑΝΩΝ. . . . . Aela *ou* Lelana, en Paleſtine.
COL. AEL. CAP. . . . . Aelia Capitolina, dans la Paleſtine.
COL. AEL. CAP. COMM. Aelia Capitolina, dans la Paleſtine.
ΑΙΓΑΕΩΝ. . . . . Aegæ, en Macédoine.
ΑΙΓΑΕΩΝ. . . . . Aegæ, en Aeolie.
ΑΙΓΕΑΙΩΝ. . . . . Aegæ, en Cilicie.
ΑΙΓΕΙΕΩΝ. . . . . Aegée, dans l'Aetolie *ou* dans l'Achaïe.
ΑΙΓΙΕΩΝ. . . . . Aegium, en Achaïe.
ΑΙΓΕΙΝΗΤΩΝ. . . . . Aegina, île.
ΑΙΓΙΝΗ. . . . . Aegina, île.
ΑΙΓΟΣ. ΠΟ. . . . . Aegoſpotamos, en Thrace.
ΑΙΑ. ΚΑ. ΚΟΛ. . . . . Aelia Capitolina, en Paleſt.
ΑΙΝΙΑΝΕΩΝ. . . . . Aenianes, en Theſſalie.
ΑΙΝΙΑΝΩΝ. . . . . Aenianes, en Theſſalie.

ΑΙΝΙΑΝΩΝ.....Aenianes, Aeneia, en Acarnanie.

ΑΙΝΙΟΝ.....Aenus *ou* Aenos, en Thrace.

ΑΙΠΕΑΙΩΝ.....Aepea, dans la Meſſénie.

ΑΙΣΕΡΝΙΝ.....Aeſernia, en Italie.

ΑΙΤΝΑΙΩΝ.....Aetna, en Sicile.

ΑΙΤΩΛΩΝ.....Aetoliens.

ΑΙΖΑΝΕΙΤΩΝ.....Aezanus, en Phrygie.

ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΣ.....Agathocle, roi de Sicile.

ΑΓΧΙΑΛΕΩΝ.....Anchialus, dans la Cilicie.

ΑΓΧΙΑΛΕΩΝ.....Anchialus, dans la Thrace.

ΑΓΚΩΝ.....Ancone, en Italie.

ΒΑ. ΑΓΡ.....Agrippa II, roi de Judée.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΑΓΡΙΠΠΑ. Agrippa I, roi de Judée.

ΑΓΡΙΠΠΕΩΝ.....Agrippias, jadis Anthédon, en Paleſtine.

ΑΓΥΡΙΝΑΙΩΝ.....Agyrina, en Sicile.

ΑΛΑΒΑΝΔΕΩΝ.....Alabanda, en Carie.

ΑΛΑΙΣΑΣ.....Alæſa, en Sicile.

ALBA.....Alba, en Italie.

ΑΛΕΙΩΝ. ΑΧΑΙΩΝ..Alea, en Arcadie.

ΑΛΕΩΣ.....Aleus, roi de Tégée.

ΑΛΗΣΕΙΤΩΝ.....Aleſis, dans l'Elide.

ΑΛΕΞΑΝ.....Alexandrie, en Troade.

ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΙΑ.....Alexandrie, en Egypte.

ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΩΝ. ΚΑ-Alexandrie, près de la ville
ΤΙCCΩΝ..... d'Iſſus.

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ.....Alexandre I, roi de Macéd.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΑΛΕΞΑΝ-Alexandre-le-Grand, roi de
ΔΡΟΥ..... Macédoine.

ΑΛΕΞ. ΤΟΥ. ΝΕ.....Alexandre, fils de Néoptolème, roi d'Epire.

ΑΛΙΚΑΡΝΑCCΕΩΝ....Halicarnaſſus, en Carie.

ΑΛΙΗΝΩΝ.....Alia & Alieni, en Phrygie.

ΑΛΙΝΔΕΩΝ..... { Alina, Alinda, } en Carie.
ΑΛΙΝΕΩΝ..... { Alindus, }

ΑΛΛΑΡΙΩΤΑΝ.....Allaria, en Crète.

ΑΛΛΙΒΑΝΩΝ.....Allibanon, en Sicile.

ΑΛΜΩΝΙΩΝ.....Almum, en Mœſie.

ΑΛΟ.....Haloneſus, île.

ΑΛΟΝΤΙΝΩΝ.....Alontinum *ou* Aluntium, en Sicile.

ΑΛΩΠΕΚΟΝ.....Alopeconneſus, dans la Cherſonnèſe de Thrace.

ΑΛΥ.....Alyſia, dans l'Acarnanie.

ΑΛΥΩΝ.....Alvona, en Illyrie.

ΑΜ.....Amorgus, île.

ΑΜΑΝΤΩΝ.....Amantia, en Illyrie.

ΑΜΑCΙΑ.....Amaſia, dans le Pont Galatique.

ΑΜΑΣΣΕΙΑΣ.....Amaſia, dans le Pont Galatique.

ΑΜΑΣΤΡΕΩ.....Amaſtris, en Paphlagonie.

ΑΜΑΣΤΡΙΑΝΩΝ.....Amaſtris, en Paphlagonie.

ΑΜΑΣΤΡΙΣ.....Amaſtris, en Paphlagonie.

ΑΜΑΞΙΩΝ. ΠΕ.....Hamaxia, dans la Cilicie.

ΑΜΒΡ.....Ambracia, en Epire.

ΑΜΗΣΤΡΑΤΙΝΩΝ....Amiſtra, en Sicile.

ΑΜΙCΗΝΩΝ.....Amiſus, dans le Pont Galatique.

ΑΜΙΣΟΥ.....Amiſus, dans le Pont Galatique.

ΑΜΜΩΝ.....Ammonia, dans la Marmarique.

ΑΜΟΡΙΑΝΩΝ.....Amorium, en Phrygie.

ΑΜΦΑΞΙΩΝ.....Amphaxis, en Macédoine.

ΑΜΦΙ.....Amphilochia, dans l'Acarnanie.

ΑΜΦΙΠΟΛΕΙΤΩΝ.....Amphipolis, en Syrie.

ΑΜΦΙΠΟΛΙΤΩΝ.....Amphipolis, en Macédoine.

ΑΜΦΙΤΟΥΝ.....Amphia, dans la Meſſénie.

ΑΜΥΝΤΑΣ.....Amyntas III, roi de Macéd.

ΑΜΥΝΤΑΣ.....Amyntas, roi de Cybire.

ΑΜΥΝΤΑΣ.....Amyntas, roi de Galatie.

ΑΝΑΚΤΟΡΙΩΝ.....Anactorium, dans l'Acarnanie.

ΑΝΑΖΑΡΒΕΩΝ.....Anazarbus, en Cilicie.

ΑΝΚΥΡΑΝΩΝ. ΜΗΤ..Ancyre, dans la Galatie.

ΑΝΚΥΡΑΝΩΝ.....Ancyre, en Phrygie.

ΑΝΚΥΡΑC.....Ancyre, en Galatie.

ΑΝΔΕΓ.....Andegavi, dans les Gaules.

ΑΝΔΟΒ.....Andob, dans les Gaules.

ΑΝΔΡΙ.....Andros, île.

ΑΝΔΡΩΝ.....Andros, île.

ΑΝΕΜΟΥΡΙΕΩΝ.....Anemurium, en Cilicie.

Digitized by Google

ΑΝΩ.....Anolus, en Lydie.

COL. ANT.....Antioche, de Piſidie.

ΑΝΤΑΙΟ.....Anteopolis, dans l'Egypte.

ΑΝΤΑΝΔΡΙΩΝ.....Antandros, en Myſie.

ΑΝΘΕΜΟΥCΙΩΝ.....Anthemuſium, dans la Méſopotamie.

ΑΝΘΗ.....Anthédon, en Phœnicie.

BACIA. ΑΝΤΙΓ.....Antigone, fils d'Ariſtobule, roi de Judée.

ΒΑCΙΛΕΩC. ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ.....Antigone Gonatas, roi de Macédoine.

ΒΑΑΙΛΕΩC. ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ.....Antigone, roi d'Aſie.

COL.CAESAR.ANTIOC.Antioche, de Piſidie.

COLONIAE. ANTIOCHEAE.....Antioche, de Piſidie.

ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ.....Antioche, de Cilicie.

ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ.....Antioche, en Carie.

ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ.....Antioche, capitale de Syrie, ſur l'Oronte.

ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. ΜΗΤΡΟΚΟΛ.....Antioche, de Syrie.

ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. ΤΩΝ. ΕΝ. ΠΤΟΛΕΜΑΙΔΙ.....Antiochiens établis à Ptolémaïde, en Paleſtine.

ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. ΤΩΝ. ΕΠΙ. ΚΑΛΛΙΡΟΗΙ.....Antiochiens établis à Callirohé, en Méſopotamie, ou Edeſſe.

ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. ΤΩΝ. ΠΡΟC. ΔΑΦΝΗΙ...Antiochiens établis au bourg de Daphné, en Syrie.

ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. ΤΩΝ. ΠΡΟC. ΕΥΦΡΑΤΗΝ.Antiochiens établis près de l'Euphrate, en Syrie.

ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. ΤΩΝ. ΠΡΟC. ΙΠΠΟΝ.....Antiochiens établis près du mont Hippus, dans la Cœlé-Syrie.

ΑΝΤΙΟCΗΙΑ.....Antioche de Syrie, ſur l'Oronte.

ΣΩΤΗΡΟC. ΑΝΤΙΟΧΟΥ.Antiochus I Soter, roi de Syrie.

ΒΑCΙΛΕΩC. ΑΝΤΙΟΧΟΥ.Antiochus I Soter, roi de Syrie.

ΑΝΤΙΠ.....Antipolis, dans les Gaules.

ΑΝΤΙC.....Antiſſa, dans l'île de Lesbos.

ΑΟΡΝΙΩΝ.....Aornos, dans l'Epire.

ΑΟΥΕ.....Avenio, dans les Gaules.

COL.IVL.CONC. AUG. APAM.....Apamée, en Bithynie.

ΑΠΑΜΕΙC.....Apamée, ſur le Méandre, en Phrygie.

ΑΠΑΜΕΩΝ.....Apamée, en Syrie.

ΑΠΑΜΕΩΝ.....Apamée, ſur le Méandre, en Phrygie.

ΑΠΑΜΕΩΝ. ΠΡΟC. ΑΞΙΟΝ.....Apamée, ſur l'Axius, en Syrie.

ΑΠΑΜΕΩΝ. ΤΩΝ. ΜΥΡΑΕΑΝΩΝ.....Apamée, en Bithynie.

ΑΠΕΙΡΩΤΑΝ.....Epire.

ΑΦΡΑ.....Aphra, en Eſpagne.

ΑΦΡΟΔΙCΙΕΩΝ.....Aphrodiſias, en Carie.

ΑΦΥΤΑΙ.....Aphytis, en Macédoine.

ΑΠΟΛ.....Apollonopolis, en Egypte.

ΑΠΟΛΛ.....Apollonie, en Thrace.

ΑΠΟΛΛΩ.....Apollonie, en Ætolie.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΑΝ.....Apollonie, en Illyrie.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΑΝ.....Apollonie, en Epire.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΑΝ. ΠΟΡC. ΡΥΝΔ.....Apollonie, près du Rhyndacus, en Myſie.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ.....Apollonie, en Lydie.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ.....Apollonie, en Carie.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ. ΛΥ.Apollonie, en Lycie.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ.....Apollonie, près d'Ephèſe, en Ionie.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΔΕΩΝ.....Apollonidea, en Lydie.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΕΡΕΙΤΩΝ..Apollonos-hieriæ, en Lydie.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΕΩΝ. ΕΝ. ΙΩΝΑ.....Apollonie, près d'Ephèſe, en Ionie.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΗΤΕΩΝ. ΕΝ. ΠΟΝΤΩ.....Apollonie, en Thrace.

ΑΠΟΛΛΩΝΟC.....Apollonie, en Sicile.

ΑΠΟΛΛΩΝΟC.....Apollonos, île.

ΑΠΤΑΡΑΙΩΝ.....Aptère, en Crète.

ΑΠΤΕΡΑΙΩΝ.....Aptère, en Crète.

AQUINO.....Aquinum, en Italie.

AP.....Aradus, île ſur les côtes de la Phénicie.

AP.....Arcadiens, dans le Péloponèſe.

ΑΡΑΒΙΑ.....Arabia.

ΑΡΑΔΙΩΝ.....Aradus, île ſur les côtes de la Phœnicie.

ΑΡΚ.....Arconeſus, île.

ΑΡΚΑΔΩΝ.....Arcadia, en Crète.
ΑΡΧΕΛΑΟ.....Archélaüs I, roi de Macéd.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΑΡΧΕΛΑΟΥ.....Archélaüs, roi de Cappadoce.
AREMACIOS.....Arematium, dans les Gaules.
ΑΡΕΘΟΥΣΑΤΩΝ.....Arethuſa, dans la Syrie.
ΑΡΓΕΙΩΝ.....Argos, dans l'Argolide.
ΑΡΓΕΙΩΝ.....Argos, en Cilicie.
ΑΡΓΕΙΩΝ.....Argos-Amphilochium, en Acarnanie.
ΑΡΓΙΩΝ.....Argos-Amphilochium, en Acarnanie.
ΑΡΙΑΣΣΕΩΝ.....Ariaſſus, en Pamphilie.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ.....Ariarathe, roi I *ou* II *ou* III de Cappadoce.
ARIMI.....Arminium, en Italie.
ARIMNO.....Ariminium, en Italie.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΑΡΙΟΒΑΡΣΑΝΟΥ.....Ariobarzane Philoromæus I, roi de Cappadoce.
ΑΡΙ.....Ariſtæum, en Thrace.
ΑΡΙΣ.....Arisbas, roi d'Epire.
ΑΡΙΣΒΕΩΝ.....Arisbe, dans la Troade.
ΑΡΜΕΝΙΑ.....Arménie.
ARN. ASI.....Arna, en Italie.
ΑΡΠΑΝΩΝ.....Arpi, en Italie.
ΑΡΠΑΝΟΥ.....Arpi, en Italie.
ΑΡΠΑΣΗΝΩΝ.....Harpaſa, en Carie.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΑΡΣΑΚΟΥ. Arſace I, roi des Parthes.
ΑΡΣΙ.....Arſinoë, en Crète.
ΑΡΣΙ.....Arſinoë, dans la Cyrénaique.
ΑΡΣΙΝΟΗΣ. ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ.....Arſinoë, femme de Ptolémée Philadelphe.
ΑΡΣΙΝΟΙΤΗΣ.....Arſinoë, en Egypte.
ΑΡΣΙΝΟΙΤΩΝ.....Arſinoë, dans l'Egypte.
ΑΡΤΑΥΑΣ.....Artavasde, rois des rois; roi d'Arménie.
ΑΡΣ.....Arxata, en Arménie.
ΑΡΥΚΑΝ.....Arycanda, en Lycie.
ΑΣ.....Aſcalon, en Paleſtine.
AC.....Aſcalon, en Paleſtine.
ACKAΛΩ.....Aſcalon, en Paleſtine.
ARN. ASI.....Aſinium, en Italie.
ΑCIBAIΩN.....Aſiba, dans le Pont Cappadocien.
ASIDO.....Aſido, en Eſpagne.
ΑCINAIΩN.....Aſine, en Laconie.
ΑCΩΠΕΙΤΩΝ.....Aſopus, en Laconie.
ΑCΩΤΙΩΝ.....Azotus, dans la Phœnicie.
ΑCΠΕΝΔΙΩΝ.....Aſpendus, en Pamphylie.
ΑΣΣΙ.....Aſſus, en Aeolie.
ΑCCIΩN.....Aſſus, en Aeolie.
ASSORV.....Aſſorus, en Sicile.
COL. AST. AVGVSTA. Aſturica, en Eſpagne.
ΑΣΤΥΠΑΛΑΙΕΩΝ.....Aſtypalea, ile.
ΑΣΤΥΡΑ.....Aſtyra, dans l'ile de Rhodes.
ΑCTYPHNEΩN.....Aſtyra, dans la Myſie.
AT.....Atrax, en Theſſalie.
AT.....Atabyrium, en Sicile.
ΑΤΑΡ.....Atarnea, en Myſie.
D. N. ATHALARICUS, REX.....Athalarie, roi des Goths.
ΑΘΑΜΑΝ.....Athamanes, en Aetolie.
ΑΘΕ.....Athènes.
ΑΘΗΝΑΙΩΝ.....Athènes.
ΟΥΑΒΑΛΛΑΘΟC. ΑΘΗΝΟ. Υ. ΑΥΓ...Athénodore, roi de Palmyre.
ΑΘΡΙΒ.....Athribites, dans l'Egypte.
ΩΙΝΙΤΑ.....Atinum, en Italie.
ΑΤΡΑΓΙΩΝ.....Atrax, en Theſſalie.
ΑΤΤΑΒΥΡΑΙΩΝ.....Attaburæa, dans la Phœnicie.
ΑΤΤΑΙΤΩΝ.....Attæa, en Phrygie.
ΑΤΤΑΛΕΩΝ.....Attalia, en Lydie.
ΑΤΤΑΛΕΩΝ.....Attalia, dans la Pamphylie.
ΑΤΤΟΥΔΕΩΝ.....Attuda, en Phrygie.
ΑΥΔ.....Audoléon, roi de Péonie.
ΑΥΓΟΥCΤΑΝΩΝ.....Auguſta, en Cilicie.
AVLIRCO.....Aulirci, dans les Gaules.
ΑΥΡΗΛΙΟΠΟΛΙΤΑΙC. Auréliopolis, dans la Lydie.
ΑΥΡΗΛΙΟΠΟΛΙΤΩΝ.. Auréliopolis, dans la Lydie.
ΑΥΤΩ.....Automale, dans la Cirénaïque.
ΑΥΤΟΜΑΛΗC.....Automale, dans la Cyrénaïque.
ΑΞ.....Axia, en Locride *ou* en Crète.

ΑΖΕΤΙΝΩΝ.....Azetini, dans l'Attique.

B.

C. C. I. B.....Babba, dans la Numidie.
BA.....Batius, roi de la Cyrénaïque.
D. N. BADVILA. REX. Baduela I, roi des Goths.
ΒΑΓΗΝΩΝ.....Bage, en Lydie.
BAILO.....Bailo, en Eſpagne.
ΒΑΛΑΝΕΩΝ.....Balanea, en Syrie.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ.ΒΑΛΛΑΙΟΥ Ballæus, roi inconnu.
ΒΑΡ.....Barce, dans la Cyrénaïque.
ΒΑΡΚΑΙ.....Barce, dans la Cyrénaïque.
ΒΑΡΓΑCΗΝΩΝ.....Bargaſa, en Carie.
ΒΑΡΓΥΛΙΗΤΩΝ.....Bargylia, en Carie.
ΒΑΡΙΝΩΝ.....Baris, en Italie.
ΒΕΙΘΥΝΙΑC.....Bithynie
ΒΕΙΘΥΝΙΕΩΝ.....Bithynium, en Bithynie.
ΒΕΡΑΙΩΝ.....Beroea, en Macédoine.
ΒΑΣΣΙΛΙΣΣΗΣ. ΒΕΡΕ- Bérénice I, femme de Pto-
ΝΙΚΗΣ..... lémée, roi d'Egypte.
COL. FEL. BER.....Berytus, en Phœnicie.
ΒΕΡΟΗ..... ...Beroea, en Syrie.
ΒΕΡΟΙΑ.....Beroea, en Syrie.
ΒΗΡΥΤΙΩΝ.. .....Béryte, en Phœnicie.
ΒΕΡΡΟΙΑ.....Berroea, en Syrie.
ΒΗΤΑΡΡΑ.....Betarræ, dans les Gaules.
ΒΙΑΤ.....Biatec, roi inconnu.
ΒΙΑΤΕC... .....Biatec, roi inconnu.
BILBILIS. ITALICA. MV.....Bilbilis, en Eſpagne.
ΒΙΣΑΛΤΙΚΟΝ.....ΒΙΣΑΛΤΙΑ, en Macédoine.
ΒΙΣΑΛΤΙΩΝ.....ΒΙΣΑΛΤΙΑ, en Macédoine.
ΒΙΣΑΝΘΗΝΩΝ.....Bizanthe, en Thrace.
ΒΙΣΤVVΙΣ.....Biſtuvium, en Italie.
ΒΙΤΟΥΙΟ. ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Bitovius, roi de Galatie.
ΒΙΤΟΥΚΟC.....Bitucus, roi de Galatie.
ΒΙΖΥ.....Bizya, en Thrace.
ΒΙΖΥΑΝΩΝ.....Bizya, en Thrace.
ΒΛΑΥΝΔΕΩΝ.....Blaundos, en Phrygie.
ΒΟΙΑΤΩΝ..... Boea, en Laconie.
ΒΟΙΩΤΩΝ.....Bœotiens.
COLONIA. BOSTRA..Boſtra, dans l'Arabie.
ΒΟCΤΡΑC.....Boſtra, en Arabie.
ΒΟCΤΡΩΝ.....Boſtra, en Arabie.
ΒΟΤΡΥΗΝΩΝ.....Botrys, en Phœnicie.
ΒΟΤΤΑΙΩΝ.....Bottiæa, en Macédoine.
ΒΟΤΤΕΑΤΩΝ.....Bottiæa, en Macédoine.
ΒΟΤΤΙΑΙΩΝ.....Bottiæa, en Macédoine.
ΒΟΥΒΑC.....Bubaſtæ, en Egypte.
ΒΟΥΡΡΑΙΩΝ.....Bura, dans l'Arcadie.
ΒΟΥCΙΡΙΤΩΝ.....Buſiris, en Egypte.
ΒΡΕΤΤΙΩΝ.....Bruttii, en Italie.
BRICCIT.....Brico, Briccit, dans les Gaules.
ΒΡΙΟΥΛΕΙΤΩΝ.....Briula, en Lydie.
ΒΡΟΥΖΗΝΩΝ.....Bruzus, en Phrygie.
BRVN.....Brundiſium, en Italie.
ΒΥΒΑΙΩΝ.....Byblos, en Phœnicie.
ΒΥΒΛΟΥ.....Byblos, en Phœnicie.
ΒVΛΛΙΟΝΩΝ.....Bullis, en Illyrie.
C. A. BVT. *ou* BUTHR. Buthrotum, en Epire.
C. A. BVTHR.....Buthrotum, en Epire.
ΒΥΤΟΝΤΙΝΩΝ.....Buiontum, en Italie.
ΒΥΤΡΟΤΙΩΝ.....Buthiotum, en Epire.
ΒΥΖΑΝΤΙΩΝ.....Byzantium, en Thrace.

C.

Ϙ.....Corinthe, en Achaïe & Sicile.
Q.....Corſe, île.
C. A. C.....Cæſarée, près du Liban, dans la Phœnicie.
C. I. C.....Carthage, en Afrique.
C. I. N. C.....Cartago nova, en Eſpagne.
V. I. N. K.....Carthago nova, en Eſpagne.
C. A.....Cæſarea Auguſta, de Phœnicie.
C. A.....Cæſar Auguſta, en Eſpagne.
C. C. A.....Cæſar Auguſta, en Eſpagne.
MV. C. I.....Calaguris, en Eſpagne.
ΚΑ..... .....Caryſtus, dans l'Eubée.
ΚΑΒΑCΙΤΩΝ.....Cabaſis, en Egypte.
COL. CABE.....Cabellio, dans les Gaules.

Digitized by Google

ΚΑΒΗΡΩΝ.....Cabira, dans le Pont Cappadocien.

ΚΑΔΟΗΝΩΝ.....Cadi, en Phrygie.

ΚΑΙΑΝΤΟΛΟΥ.....Cæantolus, roi de Galatie.

ΚΑΙΛΙΝΩΝ.....Cælium, en Italie.

ΚΑΙΝΩΝ.....Caene, île.

COL. PR. PL. AUG. CAESAR.....Cæsarée, près du Liban, en Phœnicie.

COL. CAESARIA. LIB. ΦΛΑ.....Cæsarée, près du Liban, en Phœnicie.

ΚΑΙCΑΡΕΙΑ. ΠΑΝΙΑC.Cæsarée, près du mont Panius, dans la Samarie.

ΚΑΙCΑΡΕΙΑC.....Cæsarée, en Bithynie.

ΚΑΙCΑΡΕΙΑC. ΓΕΡΜΑ-ΝΙΚΗΣ. & ΓΕΡΜΑ-ΝΙΚΕΩΝ.....Cæsaréa Germanicia, en Syrie.

ΚΑΙCΑΡΕΙΑC. ΑΙΒΑ-ΝΟΥ.....Cæsarée, en Paleſtine.

ΚΑΙCΑΡΕΙΑC. CEBAC-ΤΗC.....Cæsarée, près du mont Panius, en Samarie.

ΚΑΙCΑΡΕΩΝ.....Cæsarée, en Paleſtine.

ΚΑΙCΑΡ. ΤΩΝ. ΠΡΟC. ΤΩ. ΑΝΑΖΑΡ.....Cæsarée, près d'Anazarbus, en Cilicie.

ΚΑΙCΑΡΕΩΝ. ΤΩΝ. ΠΡΟC. ΑΡΓΑΙΩ....Cæsarée, près du mont Argæus, en Cappadoce.

MV. CAL. IVL.....Calaguris, en Eſpagne.

ΚΑΛΑΚΤΙΝΩΝ.....Calacta, en Sicile.

ΚΑΛΧΑΔΩΝΙΟΙC.....Calchedon, en Bithynie.

ΚΑΛΧΑΔΩΝΙΩΝ.....Calchedon, en Bithynie.

CALENO.....Caleno, Cales, en Italie.

ΚΑΛΛΑΤΙΑΝΩΝ.....Callatia, en Moeſie.

CALP.....Calpe, en Eſpagne.

ΚΑΜΑΡΙΝΑΙΩΝ.....Camarina, en Sicile.

ΚΑΜΠΑΝΟ.....Capua, en Italie.

ΚΑΝ.....Canata *ou* Canatha, en Paleſtine.

ΚΑΝ.....Canopus, en Egypte.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΚΑΝΟΓ. ΠΟΛΥ. ΔΟΝΝΟΙΑ..Canog Poly, roi inconnu.

ΚΑΝΟΘ.....Canotha, dans la Déeapole de Syrie.

ΚΑΦΥΙΑΤΩΝ.....Caphia, en Areadie.

ΚΑΠΙΤΩΛΙΕΩΝ.....Capitolias, dans la Coélé-Syrie.

CAPV.....Capua, en Italie.

ΚΑΡΑΛΙΩΤΩΝ.....Caralis, dans l'Iſaurie.

ΚΑΡΑΛΛΙΩΤΩΝ.....Carallia, en Pamphylie.

CARBVLA.....Carbula, en Eſpagne.

ΚΑΡΔΙΑ.....Cardia, en Thrace.

CARI.....Cariſia, en Eſpagne.

CARISI.....Cariſia, en Eſpagne.

CARMO.....Carmo, en Eſpagne.

ΚΑΡΡ.....Carrhae, en Méſopotamie.

ΚΟΛ. ΚΑΡΡΗΝ.....Carrhae, en Méſopotamie.

ΑΥΡ. ΚΑΡΡΗΝΩΝ. ΦΙ-ΑΩΡ.....Carrhae, en Méſopotamie.

CARTEIA.....Carteia, en Eſpagne.

ΚΑΡΘΑ.....Cartha, dans l'île de Ceos.

KARTHAGO.....Carthage, en Afrique.

ΚΑΡΥΣΤΙΩΝ.....Caryſtus, dans l'Eubée.

ΚΑCΑΤΩΝ.....Caſatæ, en Pamphylie.

MVNICIP. CASCAN-TVM.....Caſcantum, en Eſpagne.

CASSANDREA.....Caſſandria, en Macédoine.

COL. IVL. AVG. CAS-SANDREN.....Caſſandria, en Macédoine.

ΚΑSSΑΝΔΡΩΥ.....Caſſandre, roi de Macédoine.

ΚΑΣΣΩΠΑΙΩΝ.....Caſſope, dans l'Epire.

CAST.....Caſtulo, en Eſpagne.

ΚΑCΤΑΒΑΛΕΩΝ.....Caſtabala, en Cilicie.

ΚΑCΤΑΒΑΛΕΩΝ.....Caſtabala, en Cappadoce.

ΚΑΤΑΝΑΙΩΝ.....Catana, en Sicile.

ΚΑVΛ.....Caulonia, en Italie.

ΑVΛΩ.....Caulonia, en Italie.

ΚΑΥΣΤΡΙΑΝΩΝ.....Cayſtriani, en Lydie.

CE.....Cenchræ, dans l'Achaïe.

ΚΕ.....Ceos, île.

ΚΕ.....Cephalenia, île.

ΚΙΒΗCCΕΩΝ.....Cebeſſus, dans la Lycie.

C. V. I. CEL.....Celſa, en Eſpagne.

ΚΕΛΕΝΔΡΕΝΩΝ.....Celendris, en Cilicie.

ΚΕΝΤΟΡΙΠΙΝΩΝ.....Centuripæ, en Sicile.

ΚΕΩΝ.....Ceos, île.

ΚΕΦΑΛ.....Cephalœdium, en Sicile.

ΚΕΡΑΙΤΑΝ.....Ceraetania, en Crète.

ΚΕΡΑCΟΥΝΤΙΩΝ.....Cerafus, dans le Pont.

Digitized by Google

ΚΕΡΕΤΑΠΕΩΝ.....Ceretapa, en Phrygie.

ΧΑΒΑΚΤΩΝ.....Chabacta, dans le Pont Galatique.

ΧΑΛΧΑΔΟΝΙΩΝ.....Chalcedon, en Bithynie.

ΧΑΛΚΙΔΕΩΝ.....Chalcis, dans la Syrie.

ΧΑΛΚΙΔΕΩΝ.....Chalcis, dans l'Euboée.

ΧΕΡ.....Cherſoneſus, dans la Taurique.

ΧΕΡΣΟΝΑΣΙΟΝ.....Cherſoneſus, en Crète.

ΧΙΩΝ.....Chios, île.

ΧΙΩΣ.....Chios, île.

ΚΥΠΡΙΩΝ..... Chypre, île.

ΚΙΑΝΩΝ.....Cius, en Bithynie.

ΚΙΒΥΡΑΤΩΝ.....Cibyra, en Phrygie.

ΚΙΔΡΑΗΝΩΝ.....Cidra, en Phrygie.

ΚΙΔΥΗCCΕΙC.....Cidyeſſus, en Phrygie.

ΚΙΕΡΕ.....Cierus, en Bithynie.

ΚΙΛΒΙΑΝΩΝ. ΤΩΝ. ΑΝΩ.....Cilbiani *ſuperiores*, en Lydie.

ΚΙΛΒΙΑΝΩΝ. ΤΩΝ. ΚΑΤΩ.....Cilbiani *inferiores*, en Lydie.

ΚΙΜΩΛΙ.....Cimolis, île.

ΚΙΘ.....Cithæron, en Bœotie.

ΚΛΑΡΗΝΩΝ.....Claros, dans l'Ionie.

ΚΛΑΥΔΕΙΚΟΝΙΕΩΝ...Claudiconium, en Lycaonie.

ΚΛΑΥΔΙΕΩΝ.....Claudias, en Cappadoce.

ΚΛΑΥΔΙΟ.....Claudiopolis, en Lycaonie.

ΚΛΑΥΔΙΟΠΟΛΕΙΤΩΝ..Claudiopolis, en Iſaurie.

ΚΛΑΖΟΜΕΝΙΩΝ.....Clazomène, en Ionie.

ΚΛΕΩ.....Cleonæ, dans l'Argolide.

ΚΛΕΩΝΑΙΩΝ.....Cleonæ, dans l'Achaïe.

ΒΑΣΣΙΛΙΣΣΗΣ. ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ..... Cléopâtre II, mère de Ptolémée VIII & de Ptolémée IX, rois d'Egypte.

CLOVNIOQ.....Clunia, en Eſpagne.

CLVNIA.....Clunia, dans l'Eſpagne.

ΚΝΙ.....Cnidus, en Carie.

ΚΝΙΔΙΩΝ.....Cnidus, en Carie.

ΚΝΩΣΙΩΝ.....Cnoſſus, en Crète.

ΚΝΩΣΙΩΝ.....Minos, roi de Crète.

AEL. MVNICIP. COEL.Coëlu *ou* Coillu, en Numidie.

AEL. MVNICIP. COEL.Coëlum *ou* Culla, dans la Cherſonèſe de Thrace.

AEL. MVNICIP. COIL.Coëlu *ou* Coïllu.

ΚΟΛΩΝΑΩΝ.....Colonæ, dans la Meſſénie.

ΚΟΛΟΦΩΝΙΩΝ.....Colophon, en Ionie.

ΚΟΛΟCCΗΝΩΝ.....Coloſſæ, en Phrygie.

ΚΟΛΥΒΡΑCCΕΩΝ.....Colybraſſos, en Cilicie.

ΚΟΜΑΝΩΝ.....Comana, dans le Pont Galatique.

COL. IVL. AVG. F. COMANORVM.....Comana, dans le Pont.

COMIOS.....Comios, dans les Gaules.

ΚΟΜΜΑΓΗΝΩΝ.....Commagène, en Syrie.

ΚΟΝΑΝΕΩΝ.....Conana, en Piſidie.

ΚΟΝΟVΘ.....Conoviano, dans la Grande-Bretagne.

COPIA.....Copia, en Italie.

ΚΟΠΤΗΤΩΝ.....Coptos, en Egypte.

COL. IVL. AVG. COR.Corinthe, dans l'Achaïe.

ΚΟΡ.....Corinthe, dans l'Achaïe.

ΚΟΡ.....Corcyra nigra, île, aujourd'hui Curzola.

ΚΟΡΑΚΗCΙΩΤΩΝ....Coraceſium, dans la Cilicie.

ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ.....Corcyra, île, aujourd'hui Corfou.

CORDV.....Corduba, en Eſpagne.

ΚΟΡΙΝΘΙΩΝ.....Corinthe, en Achaïe.

LAVS. IVLI. CORINT.Corinthe, en Achaïe.

ΚΟΡΩΝΑΙΩΝ.....Corone, en Meſſénie.

ΚΟΡΟΠΙCCΕΩΝ.....Coropiſſus, en Lycaonie.

ΚΩΡΥΚΙΩΤ.....Corycus, en Cilicie.

ΚΩΡΥΔΑΛΛΩΝ.....Corydalla, en Lycie.

ΚΟΙΝΩΝ.....Cyrénéens.

ΚΩΙΟΝ.....Cos, île.

ΚΟΙΩΝ.....Cos, île.

ΚΟΣΩΝ.....Coſa, en Italie.

ΚΟΤΙΑΙΕΩΝ.....Cotiæum, en Phrygie.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΚΟΤΥΣ...Cotis III, roi de Thrace.

ΚΡΑ.....Cragus, en Lycie.

ΚΡΑ.....Crannium, dans l'île de Céphalénie.

ΚΡΑ.....Crannon, en Theſſalie.

ΚΡΑΝΑΙΩΝ.....Crannium, dans l'île de Céphalénie.

ΚΡΑΝ⁝ΩΝ.....Crannon, en Theſſalie.

COL. IVL. AVG. CREMNA..... Cremna, dans la Piſide, ſur les confins de la Pamphylie.

ΚΡΗΤΙΑ. ΦΛΑΟΥΙΟΠΟΛΙC..... Cretia Flaviopolis, dans la Bithynie.

ΚΡΗΤΩΝ.....Crète, île.

ϘΡΟ.....Crotone, en Italie.

ΚΡΩΜΝΑ..... ....Cromna, dans la Paphlagonie.

ΚΡΟΤΩΝΙΑΤΑΣ.....Crotone, en Italie.

ΚΤΗ.....Ctimenæ *ou* Ctemenæ, en Theſſalie.

ΚΤΙΜΕΝΟC.....Ctimenæ *ou* Ctemenæ, en Theſſalie.

ΚΥ.....Cydna, en Lycie.

ΚΥΔΩΝΙΑΤΑΝ.....Cydonia, en Crète.

ΚΥΜΑΙΟΙC..... .....Cyme, en Aeolie.

ΚΥΜΑΙΩΝ.....Cumæ, en Italie.

CVNOBELINVS.....Roi des Bretons.

ΚΥΜΑΙΩΝ.....Cyme, en Aeolie.

ΚΥΙΤΩΝ.....Cyon, en Carie.

ΚΥΝΟΠ.....Cynopolis, en Egypte.

ΚΥΠ.....Cyparissus, en Phocide.

ΚΥΠΑΡΙCCΙΕΩΝ.....Cyparissa, dans le Péloponèſe.

ΚΥΡΑΝΑΙΩΝ.....Cyréne.

ΚΥΡΡΗCΤΩΝ.....Cyrrhus, en Syrie.

ΚΥΘΝΙ.....Cythnus, île.

ΚΥΖΙΚΗΝΩΝ.....Cyzique, en Myſie.

D.

C. I. A. D.....Dertoſa, en Eſpagne.

C. F. P. D.....Deulton, dans la Thrace.

ΔΑΚΙΑ.....Dace.

ΔΑΛΔΙΑΝΩΝ.....Daldis, en Lydie.

COL. ΔΑΜΑ. METR..Damaſcus, dans la Cœléſyrie.

ΔΑΜΑ⁝ΚΗΝΩΝ.....Damas, dans la Cœléſyrie.

ΔΑΜΑCΚΟΥ.....Damas, dans la Cœléſyrie.

ΔΑΜΑΣΤΙΩΝ.....Damaſtium, en Epire.

....ΔΑΟΡΣΩΝ.....Daorſi, en Illyrie.

ΔΑΡΔΑΝΙΩΝ.....Dardanus, dans la Troade.

ΔΗ.....Délos, île.

ΔΕΙΗΝΩΝ.....Dium, dans la Cœléſyrie.

ΔΕΛΦΩΝ.....Delphes, dans la Phocide.

ΔΗΜΗΤΡΙΕΩΝ.....Démétrias, en Aſſyrie.

ΔΙΙΜΗΤΡΙΕΩΝ.....Démétrias, en Theſſalie.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ..... Démétrius I, Dieu, Philopator, Soter, roi de Syrie.

ΔΗΜΩΝ * ΛΔΕΛΦΩΝ. Laodicée, Apamée, Antioche, Séleucie, quatre villes de Syrie confédérées.

COL. FL. PAC. DEVLT. Deulton, en Thrace.

DIABOVLOS.....Diablintes, dans les Gaules.

COL. IVL. AVG. DIENSIS.....Dium, en Macédoine.

ΔΙΟ.....Diotus, roi de la Bactriane.

ΔΙΟΚΑΙ.....Diocæſarée, de Galilée.

ΔΙΟΚΑΙCΑΡΕΙΑC.....Diocæſarée, en Cappadoce.

ΔΙΟΚΑΙCΑΡΕΙΩΝ.....Diocæſarée, en Phrygie.

ΔΙΟΚΑΙCΑΡΕΩΝ.....Diocæſarée, en Cilicie.

ΔΙΟΝΥCΟΠΟΛΕΙΤΩΝ..Dionyſopolis, en Thrace.

ΔΙΟΠ.....Dioſpolis *parva*, en Egypte.

ΔΙΟΠΟΛΙΤΩΝ. ΜΕ...Dioſpolis *magna*, en Egypte.

ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΑΔΟΣ.....Dioſcurias, en Colchide.

ΔΙΟCΙΕΡΕΙΤΩΝ.....Diosheritæ, en Lydie.

ΔΙΟCΠΟΛΙC.....Dioſpolis, en Paleſtine.

ΔΙΟCΠΟΛΙΤΩΝ. ΜΕΓ..Dioſpolis *magna*, en Egypte.

ΔΙΟΥ.....Diodotus, roi de la Bactriane.

ΔΟΚΙΜΕΩΝ.....Docimeum, en Phrygie.

ΔΟΛΙΧΑΙΩΝ.....Doliche, en Syrie.

ΔΩΡΑ.....Dora, ville de Phœnicie.

ΔωΡΕΙΤωΝ.....Dora, ville de Phœnicie.

ΔωΡΕΙωΝ.....Dora, ville de Phœnicie.

ΔωΡΙΤΕΙΤωΝ.....Dora, ville de Phrygie.

DORNACOS.....Durnacus, dans les Gaules.

ΔΟΡΥΛΑΕΩΝ.....Dorylæum, en Phrygie.

ΔΩ⁝ΕΩΝ.....Doſa, en Aſſyrie.

ΔΡΕ.....Drepanum, en Sicile.

ΔΥΡ.....Dyrrachium, en Illyrie.

DVRAT.....Duratum, dans les Gaules.

ΔΥΡ. ΛΑΚΩ.....Dyrrachium, en Laconie.

Digitized by Google

DVRNACVS.....Durnacus, dans les Gaules.

E.

HAT.....Atria, en Italie.

EBOR.....Ebora, dans le Portugal.

EBVRO.....Eburones, dans les Gaules.

EΔECCA.....Edeſſa, dans la Syrie.

MAP. AYP. ANTΩ. EΔECCA.....Edeſſa, en Méſopotamie.

EΔECCAIΩN.....Edeſſa, en Macédoine.

EΔECCAIΩN.....Edeſſa, en Syrie.

EΔECCEΩN.....Edeſſa, en Macédoine.

EΓECTAIΩN.....Egeſta ou Segeſta, en Sicile.

EΠΑΛΕΩN.....Aegialus, dans le Péloponèſe.

EIKONIEΩN.....Ieonium, en Lycaonie.

EIΠΠONIEΩN.....Hipponium, en Italie, depuis Valentia.

EIP.....Ereſus, dans l'île de Lesbos.

EIPHNOΠOΛITΩN....Irenopolis, en Cilicie.

ΕΛΑΙΟΥΣΙΩN.....Elæuſa, île.

ΕΛΑΙΤΩN.....Elæa, en Aeolie.

ΕΛΑΤΕΙΩN.....Elatea, dans la Phocide.

HΛΕΙΩN.....Elis, dans le Péloponèſe.

ΕΛΕΥΣΙ.....Eleuſis, dans l'Attique.

ΕΛΕΥΘΕΡΝΑΙΩN....Eleutherna, en Crète.

ΕΛΕΥΘΕΡΟΠΟΛΙΤΩN..Eleutheropolis.

HΛΙΟΠ.....Héliopolis, en Egypte.

ΕΛΥΡΙΩN.....Elyrus, en Crète.

COL. EMERITA. AVGVSTA.....Emerita, dans le Portugal.

EMICΩN. ΚΟΛΩNIAC..Emiſa, dans la Phœnicie.

EMPOR.....Emporiæ, en Eſpagne.

EMΠOP.....Emporiæ, en Sicile.

EMΠOPITΩN.....Emporiæ, en Eſpagne.

ENNAIΩN.....Enna & Henna, en Sicile.

ENTEΛΛINΩN.....Entella, en Sicile.

EΠ.....Epidaure, dans l'Argolide.

HΦAI.....Ephæſtia, dans l'île de Lemnos.

EΦECIΩN.....Ephèſe, en Ionie.

EΠIKTHT.....Epictetus, contrée de la Phrygie.

EΠΙΔΑΥΡΟΥ.....Epidaure, dans l'Argolide.

EΠIΦANEΩN.....Epiphanea, en Syrie.

EΠIΦANEΩN.....Epiphanea, en Cilicie.

EP.....Ereſus, dans l'île de Lesbos.

EP.....Erythræ, en Crète.

HP. Σ.....Heraclea ſintica, en Macédoine.

HPAK.....Héracléopolis, en Egypte.

HPAKΛHAC. EN. ΠONTΩ.....Héraclée, dans le Pont.

HPAKΛEIA.....Héraclée, en Bithynie.

HPAKΛEIA.....Héraclée, dans la Cyrénaïq.

HPAKΛEIAC. EN. ΠONTΩ.....Héraclée, dans le Pont.

HPAKΛHIΩN.....Héraclée, en Italie.

HPAKΛEIΩN.....Héraclée, en Lydie.

HPAKΛEΩN.....Héraclée, en Lydie.

HPAKΛEΩN. EN. ΠONTΩ.....Héraclée, dans le Pont.

HPAKΛEΩTAN.....Héraclée, en Acarnanie.

HPAKΛEΩTAN. METP.Héraclée, en Thrace.

HPAKΛEΩTΩN.....Heraclea Lyncestidis, en Macédoine.

HPAKΛEΩTΩN.....Héraclée, en Carie.

EPAΔ.....Eradæ, dans l'Attique.

HPAEΩN.....Heræa, dans l'Arcadie.

EPEBOIΩN.....Erebæi, en Bithynie.

EPECI.....Ereſus, dans l'île de Lesbos.

EPETPIEΩN.....Eretria, dans l'Euboée.

MVN. ERGAVICA....Ergavica, en Eſpagne.

EPI.....Eriza, en Carie.

EPMIONEΩN.....Hermione, dans le Péloponèſe.

EPMO.....Hermopolis, en Egypte.

EPMOKAΠHAEITΩN..Hermocapelus, en Lydie.

EPMΩNΘ.....Hermonthis, en Egypte.

EPMOΠOΛITΩN.....Hermopolis, en Egypte.

EPMOYΠOΛEITΩN....Hermupolis, en Lydie.

HPΩ.....Heroopolis, en Egypte.

HPΩΔOY.....Hérode-le Grand, roi de Judée.

EPY.....Erythræ, en Ionie.

EPYKEIΩN.....Eryx, en Sicile.

Digitized by Google

ΕΡΥΘΡΑΙΩΝ.....Erythræ, en Ionie.
ΕCΒΟΥ.....Esbus, dans l'Arabie.
ΕCΒΟΥC.....Esbus, dans l'Arabie.
ΕΣΤΡΕΔΙΤΣ.....Aſpendus, en Pamphilie.
ΕΤΕΝΝΕΩΝ.....Eteńna, en Pamphilie.
ΕΥ.....Eubée, île.
ΕΥΑ.....Eva, en Arcadie.
ΕΥΒΟΙΕΩΝ.....Eubée, île.
ΕΥΚΑΡΠΕΙΑ.....Eucarpia, en Phrygie.
ΕΥΚΑΡΠΕΩΝ.....Eucarpia, en Phrygie.
ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ.....Eucratides le fils, roi de la Bactriane.
ΕΥΜΕΝΕΩΝ.....Eumenia, en Phrygie.
ΕΥΜΕΝΕΩΝ. ΑΧΑΙΩΝ.Eumenia, en Phrygie.
ΒΑΣΙΛ. ΕΥΠΑΤΟΡΟC.Eupator, roi du Boſphore.
ΕΥΡΩΜΕΩΝ.....Eurome, dans la Carie.
ΕΥΡΥΔΙΚΕΩΝ.....Eurydicium, dans l'Elide.
ΕΥΣΕΒΕΙΑΣ.....Euſebia, en Cappadoce.

F.

FA.....Faleria, dans l'Etrurie.
FAI.....Faiſula, en Italie.
FAΛΕΙΩΝ.....Faliſci, en Italie.
FAΡΙΑΙΩ.....Faria, île.
FAΞΙΩΝ.....Axia en Locride *ou* en Crète.

G.

ΓΑΒΗΝΩΝ.....Gabe, dans l'Iturée *ou* la Trachonite.
ΓΑΒΑΛΕΕΩΝ.....Gabala, en Syrie.
ΓΑΔΑΡΑ.....Gadara, en Paleſtine.
ΓΑΔΑΡΕΩΝ.....Gadara, en Paleſtine.
ΓΑΛΑΤΙΑC.....Galatie, en Aſie.
ΓΑΛΑΤΩΝ.....Galatie, en Aſie.
ΓΑΡΓΑΡΕΩΝ.....Gargara, en Aeolide.
ΓΑΥΛΙΤΩΝ.....Gaulos, île.
ΓΑΖΑΕΩΝ.....Gaza, en Paleſtine.
ΓΑΖΙΟΥΡΩΝ.....Gaziura, dans le Pont Galatique.
CΕΛΑΣ.....Gela, en Sicile.
CΕΛΟΙΩΝ.....Gela, en Sicile.
ΓΕΛΟΙΩΝ.....Gela, en Sicile.
ΒΑ. ΓΕΛΩΝΟΣ.....Gélon, roi de Sicile.
ΓΕΡΑCΩΝ.....Geraſa, dans la Décapole de Syrie.
ΓΕΡΜΑΝΙΚΕΩΝ.....Cæſarea Germanicia, en Syrie.
ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΠΟΛΕΩC.Germanicopolis, en Iſaurie.
ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΠΟΛΙC...Germanicopolis, en Paphlagonie.
COL. AVG. F. GERMENO.....Germé, en Galatie.
ΓΕΡΜΗΝΩΝ.....Germé, en Myſie.
ΓΟΜΦΕΩΝ.....Gomphi, en Theſſalie.
ΓΟΡΔΗΝΩΝ.....Gordus-Julia, en Lydie.
ΓΟΡΔΟC.....Gordus-Julia, en Lydie.
ΓΟΡΤΥΝΙΩΝ.....Gortyna, en Crète.
ΓΟΡΤΥC.....Gortyna, en Crète.
ΓΡΑ.....Graviſcæ, en Italie.
MVNICIP. GRACCVRIS.Graccuris, en Eſpagne.
ΓΡΥ.....Grumentum, en Italie.
ΓΥΡΤΩΝΙΩΝ.....Gyrton, en Theſſalie.
ΓΥΘΕΑΤΩΝ.....Gythium, en Laconie.

H.

COL. H. LEC. H.....Héliopolis, dans la Cœléſyrie.
C. G. IVL. H. A. P...Héliopolis, dans la Cœléſyrie.
C. G. I. H. P. A.....Hippone, dans l'Afrique.
HADR.....Hadrumetum, en Afrique.
COL. HEL.....Héliopolis, dans la Cœléſyrie.

I.

IA.....Jaſus, en Carie.
IAITOY.....Jaetia, en Sicile.
IAΣΕΩΝ.....Jaſus, en Carie.
IACCEΩN.....Jaſus, en Carie.
IATIKO.....Jaticus, roi de Galatie.
IBRVIX.....Eburovices, dans les Gaules.
IKAP.....Icarius, île.
IΔΡΙΕΩC.....Idricus, roi de Carie.
IEΡΑΠΟΛΕΙΤΩΝ.....Hiérapolis, en Phrygie.
IEΡΑΠΟΛΙC.....Hiérapolis, en Phrygie.
IEΡΑΠΥΤΝΙΩΝ.....Hierapytna, en Crète.

Digitized by Google

ΙΕΡΟΚΑΙCΑΡΕΩΝ....Hierocæſarée, en Lydie.
ΙΕΡΩΝΟΣ.....Hiéron I, roi de Sicile.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΙΕΡΟΝΥΜΟΥ.....Hiéronyme, roi de Sicile.
ΙΕΡΟΠΟΛΕΙΤΩΝ.....Hiérapolis, en Cilicie.
ΙΕΡΟΠΟΛΙΤΩΝ.....Hiérapolis, en Syrie.
ΙΗΤΩΝ.....Jos, île.
C. I. IL. A.....Illici, en Eſpagne.
C. C. IL. A.....Illici, en Eſpagne.
ΙΑΗΑ.....Hileïa, en Méſopotamie.
MVN. ILERDA.....Ilerda, en Eſpagne.
ΙΛΙΕΩΝ. .....Ilium, en Troade.
ΙΛΙΟΝ.....Ilium, en Troade.
M. H. I. ILLERGAVONIA. DERT.....Illergavonia, en Eſpagne.
ΙΜΒΡΙΩΝ.....Imbrus, île.
ΙΜΒΡΟΥ.....Imbrus, en Carie.
ΙΜΕΡΑΙΩΝ .....Himère, en Sicile.
ΙΝΔΕΙ. .....Indicæa.
ΙΩΝΟΠΟΛΕΙΤΩΝ.....Ionopolis, en Paphlagonie.
ΙΠΠΟΝΙΕΩΝ.....Hipponium, en Italie, depuis Valentia.
ΙΡ.....Irène, île.
IRIPPO.....Irippo, en Eſpagne.
ΙΡΡ.....Irrheſia, île.
ΙΣ.....Iſſa, île près de l'Illyrie.
ΙCΑΥΡΩΝ.....Iſaurus, en Iſaurie.
ΙΣΙΝ.....Iſindus, en Pamphylie.
ΙΣΤΙΑΙΕΩΝ.....Iſtiæa, en Euboée.
ΙΣΤΡΙΗ.....Iſtriopolis, en Moeſie.
ΙCΤΡΙΗΝΩΝ.....Iſtrus, dans le Pont.
MVM. ITAL.....Italica, en Eſpagne.
ΙΤΑΝΙΩΝ.....Itanus, en Crète.
ΙΘΑ.....Ithaque, île.
ΙΘΑΚΩΝ.....Ithaque, île.
ΙΟΠΗ.....Joppé, en Paleſtine.
ΒΑΣΙΛΙΣΣΑ. ΙΟΤΑΠΗ.Jotapé, reine de Commagène.
ΙΟΥΔΑΙΑC.....Judée.
ΙΟΥΛ.....Julis, dans l'île de Céos.
ΙΟΥΛΙΑ.....Julias, en Paleſtine

ΙΟΥΛΙΕΩΝ.....Julia, en Phrygie.
ΙΟΥΛΙΟΠΟΛΕΙΤΩΝ...Juliopolis, en Bithynie.
REX IVBA.....Juba le fils, roi de Numidie & de Mauritanie.
REX IVBA.....Juba le père, roi de Numidie & de Mauritanie.
ΙΥΛΙωΝ.....Julis, dans l'île de Ceos.

L.

Λ.....Locriens Epizéphiriens, en Italie.
ΛΑ.....Lacédémone, en Laconie.
ΛΑ.....Lampſaque, en Myſie.
ΛΑ.....Larymna & Salgaſſus, en Béotie.
ΛΑ. ΣΑ.....Larymna & Salgaſſus, en Béotie.
ΛΑΚΑΝΑΤΩΝ.....Lacanatæ, en Cilicie.
ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙΩΝ...Lacédémone, en Laconie.
ΛΑΚΥΔΩΝ.....Lacydon, dans les Gaules.
VADINOD .....Larinum, en Italie.
LAELIA.....Lælia, en Eſpagne.
ΛΑΕΡΤΕΙΤΩΝ.....Laërte, en Cilicie.
ΛΑΛΑCCΕΩΝ.....Lalaſſis, dans l'Iſaurie.
ΛΑΜ.....Lampſaque, en Myſie.
ΛΑΜΙΕΩΝ.....Lamia, en Theſſalie.
ΛΑΜΠΑΙΩΝ.....Lampa, en Crète.
ΛΑΜΨ.....Lampſaque, en Myſie.
ΛΑΜΨΑΚΗΝΩΝ.....Lampſaque, en Myſie.
ΛΑΝΔΙΝΑ.....Landina, en Italie.
SEPT. COL. LAOD. METRO.....Laodicée, en Syrie.
COL. LAODICEAS. METROPOLEOS...Laodicée, en Syrie.
ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ.....Laodicée, en Phrygie, ſur les confins de la Carie.
ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ.....Laodicée de Syrie, près de la mer.
ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ.....Laodicée, dans le Port Galatique.
ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ. ΠΡΟC. ΛΙΒΑΝ.....Laodicée, dans la Cœléſyrie, près du Liban.
ΛΑΟΔΙCΕΩΝ.....Laodicée, de Syrie.
ΛΑΠΙΘ.....Lapithæ, en Theſſalie.

ΛΑΠΠΑΙΩΝ.....Lappa, en Crète.
ΛΑΡΑΝΔΕΩΝ.....Laranda, en Lycaonie.
ΛΑΡΙΣΑΙΩΝ.....Lariſſa, en Theſſalie.
ΛΑΩΝ.....Las, dans la Laconie.
LAVDICEΩN.....Laodicée, en Syrie.
ΛΕΒΕΔΙΩΝ.....Lebedus, en Ionie.
ΛΕΟΝΤΙΝΟΝ.....Leontini, en Sicile.
ΛΕΟΝΤΟΠΟΛΕΙΤΩΝ..Leontopolis, en Egypte.
COL. VIC. IVL. LEP..Leptis, en Afrique.
ΛΕΠΤΙC.....Leptis, en Afrique.
C. V. I. L.....Leptis, en Afrique.
ΛΕCΒΙΩΝ.....Lesbos, île.
ΛΕΣΒΟΥ.....Lesbos, île.
ΛΗΤΟΠΟΛΙΤΩΝ.....Letopolis, en Egypte.
ΛΕΥΚΑΔΙΩΝ.....Leucade, en Acarnanie.
ΛΕΥΚΑΔΙΩΝ.....Leucas, en Syrie.
ΛΙΒΥΗ.....Libya, nome d'Egypte.
LIHOVI.....Lexovii, dans les Gaules.
ΛΙΛΥΒΑΙΤΑΝ.....Lilybæum, en Sicile.
ΛΙΜΥΡΕΩΝ.....Limyra, en Lycie.
ΛΙΠΑΡΑΙΩΝ.....Lipari, île.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΛΙΣΑΜΟ.Liſamo, roi inconnu, peut-être d'Arſamoſate.
ΛΙΣΙΩΝ.....Liſſus, en Crète.
LITAN.....Litanobriga, dans les Gaules.
ΛΟΚΡΩΝ.....Locriens-Epizéphyriens, en Italie.
ΛΟΚΡΩΝ.....Locriens-Ozoles, en Locride.
ΛΟΓ.....Longone, en Sicile.
ΛΟΓΓΟΣ. ΤΑΛΗΤΩΝ.....en Laconie.
ΛΟΥΚΑΝΟΜ.....Lucania, en Italie.
LOVCERI.....Luceria, en Italie.
ΛΥΚΑΟΝΙΑC.....Lycaonie, dans l'Aſie mineure.
ΛΥΚΙΑΝΩΝ.....Lyciani, en Italie.
ΛΥΚΙΩΝ.....Lycie, dans l'Aſie mineure.
ΛΥΚΙΩΝ.....Cragus, en Lycie.
ΛΥΚΟΠΟΛΙΤΩΝ.....Lycopolis, en Egypte.
LUGD.....Lugdunum, dans les Gaules.
ΛΥΡΒΕΙΤΩΝ.....Lyrbe, en Pamphylie.
LYS.....Lus, dans les Gaules.

ΛΥCΙΑΔΕΩΝ.....Lyſias, en Phrygie.
ΛΥΣΙΜΑΧΕΩΝ.....Lyſimachie, en Thrace.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ.....Lyſimaque, roi de Macédoine.
ΛΥΤΤΙΩΝ.....Lyttus, en Crète.

M.

M.....Malée, en Laconie.
MA.....Rhodanuſia, dans les Gaules.
ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ.....Macédoniens (les) après les rois.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΜΑΓΑ...Magas, roi de la Cyrénaique.
ΜΑΓΝΗΤΩΝ.....Magneſia, en Theſſalie.
ΜΑΓΝΗΤΩΝ.....Magneſia, en Ionie, près du Méandre.
ΜΑΓΝΗΤΩΝ. CΙ ΠΥΛΟΥ.....Magneſia, en Lydie, près du mont Sipylus.
ΜΑΓΥΔΕΩΝ.....Magydus, en Pamphylie.
ΜΑΙΟΝΩΝ.....Mæonie, en Aſie.
ΜΑΙΩΝΩΝ.....Mæonie, en Aſie.
ΜΑΛΕΩΝ.....Malée, en Laconie.
ΜΑΛΙΕΩΝ.....Maliens, en Theſſalie.
ΜΑΛΙΩΝ.....Maliens, en Theſſalie.
ΜΑΛΛΩΤΩΝ.....Mallus, en Cilicie.
ΜΑΜΕΡΚΟΥ.....Mamercus, roi de Sicile.
ΜΑΜΕΡΤΙΝΩΝ.....Mamertins, en Italie.
ΜΑΝΤΑΛΗΝΩΝ.....Mantala, en Phrygie.
ΜΑΝΤΙΝΕΩΝ.....Mantinée, en Arcadie.
ΜΑΡΚΙΑΝΟΠΟΛΙΤΩΝ & ΛΕΤΩΝ.....Marcianopolis, en Thrace.
ΜΑΡΩΝΕΙΤΩΝ.....Maronée, en Thrace.
ΜΑΡΩΝΙΤΩΝ.....Maronée, en Thrace.
ΜΑΣ.....Marſeille, dans les Gaules.
ΜΑΣ.....Mazara, en Sicile.
ΜΑΣ. ΛΥΚΙΩΝ.....Maſſycites, en Lycie.
ΜΑΣΣΑΛΙΗΤΩΝ.....Marſeille, dans les Gaules.
ΜΑCΤΑΥΡΕΙΤΩΝ.....Maſtaura, en Lydie.
ΜΑΘΥ.....Methymna, dans l'île de Lesbos.
ΜΑΥΣΣΟΛΛΟ.....Mauſole, roi de Carie.
MEDIO.....Mediomatrici, dans les Gaules.
ΜΕΓ.....Megalopis, en Arcadie.

ΜΕΓ.....Megarſus, en Cilicie.
ΜΕΓ.....Megara, en Sicile.
ΜΕΓΑΡΕΩΝ.....Mégare, en Attique.
ΜΕΓΑΡΣΩΝ.....Megarſus, en Cilicie.
ΜΕΓΙΑΙΤΩΝ.....Megia, en Méſopotamie.
ΜΗΛΙΩΝ.....Melos, île.
ΜΕΛΙΤΑΙΩΝ.....Melite, aujourd'hui Malte.
ΜΕΜΦΕΙΤΙΙC.....Memphis, en Egypte.
ΜΕΜΦΙ.....Memphis, en Egypte.
ΜΕΝΑΙΝΩΝ.....Menæ, en Sicile.
ΜΕLITAS.....Melite, aujourd'hui Malte.
ΜΕΝΔ.....Mendes, en Egypte.
ΜΕΝΔΙΗ.....Mende, en Macédoine.
ΜΕΝΕ.....Ménélaïs, en Egypte.
ΜΕΝΕΛΑΙ.....Ménélaïs, en Egypte.
ΜΕΝΕΛΑΙΤΩΝ.....Ménélaïs, en Egypte.
ΜΕΣ.....Meſſene, en Meſſénie.
ΜΕΣΑΜΒΡΙΑΝΩΝ....Meſambria, en Thrace.
ΜΕΣΣΑΝΙΩΝ.....Meſſine, en Sicile.
ΜΕCCHNIΩN.....Meſſene, en Meſſénie.
ΜΕΣΣΕΝΙΩΝ.....Meſſine, en Thrace.
ΜΕΤΑ.....Metapontum, en Sicile.
ΜΕΤΑΜΒΡΙΑΝΩΝ....Meſambtia, en Thrace.
ΜΕΤΑΠΟΝΤΙΝΩΝ....Metapontinum, en Sicile.
ΜΕΤΗΛΙ.....Metelis, en Egypte.
ΜΕΘΑΝΑΙΩΝ.....Methana, dans l'Argolide.
ΜΗΘΥΜΝΑΙΩΝ.....Methymna, dans l'île de Lesbos.
ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΙΩC. ICAYPΩN.....Metropolis, en Iſaurie.
ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΙΤΩΝ...Metropolis, en Phrygie.
ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΙΤΩΝ. ΤΩΝ. ΕΝ. ΙΩΝΙΑ..Metropolis, en Ionie.
ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΤΩΝ....Metropolis, en Phrygie.
ΜΗΤΡΟΣ.....Metroum, en Bithynie.
ΜΙ.....Milet, en Ionie.
ΜΙΔΑΕΩΝ.....Midæum, en Phrygie.
ΜΙΔΑΩΝ.....Midæum, en Phrygie.
ΜΕΙΛΗΤΟΠΟΛΕΙΤΩΝ.Miletopolis, en Myſie.
ΜΙΛΗCΙΩΝ.....Milet, en Ionie.
ΜΙΛΗΤΟΠΟΛΕΙΤΩΝ..Miletopolis, en Myſie.

ΜΙΝΥ.....Minya, en Theſſalie.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ.....Mithridate, premier roi de Pont.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ.....Mithridate Eupator, roi de Pont.
Β. ΜΟΑΓ.....Moagéte, roi de Cybire.
ΜΟΚΑ.....Moca, dans l'Arabie Pétrée.
ΜΟΚΟΚΛΕΙΩΝ.....Mococle *ou* Moccle, en Phrygie.
ΜΟΛΟΣΣΩΝ.....Moloſſi, en Epire.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΜΟΝΟΥΝΙΟΥ.....Monunius, roi de Dyrrachium.
ΜΟΨΕΑΤΩΝ.....Mopſos *ou* Mopſueſtia, en Cilicie.
ΜΟΨΕΙ.....Mopſium, en Theſſalie.
ΜΟΡΓΑΝΤΙΝΩΝ.....Morgantinum, en Sicile.
ΜΟCΤΗΝΩΝ.....Moſtene, en Lydie.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΟΣΤΙΔΟΣ.Moſtis, roi de Dalmatie.
ΜΟΘΩ.....Motone, en Meſſénie.
ΜΟΤΥΑΙΩΝ.....Motye, en Sicile.
ΜΥ.....Mycaleſſus, en Bœotie.
ΜΥΚΟΝΙΩΝ.....Mycon.us, île.
ΜΥΛΑCCΕΩΝ.....Mylaſa, en Carie.
ΜΥΝΔΙΩΝ.....Myndus, en Carie.
ΜΥΡ.....Myrlea, en Bithynie.
ΜΥΡΕΩΝ.....Myra, en Lycie.
ΜΥΡΙΑΝΔΡΙΤΩΝ.....Myriandos, en Cilicie.
ΜΥΡΙΝΑΙΩΝ.....Myrina, en Aeolie.
ΜΥΡΤΑΝΤΙΑ.....Murgantia, dans le Samnium.
ΜΥΤΙΛΗΝΑΙ.....Mytilène, dans l'île de Lesbos.

N.

C. V. I. N.....Norba, en Eſpagne.
C. C. N. C.....Norba, en Eſpagne.
ΝΑΚΟΛΕΩΝ.....Nacolia, en Phrygie.
ΝΑΚΡΑCΕΩΝ.....Nacraſa, en Lydie.
ΝΑΚΡΑCITΩN.....Nacraſa, en Lydie.
ΝΑΓΙΔ.....Nagidus, en Cilicie.
ΝΑΥ.....Naupactus, en Aetolie.
ΝΑΥΚΡΑΤΙC.....Naucratis, en Egypte.
ΝΑΞΙΩΝ.....Naxus, île.

Digitized by Google

ΝΑΞΙΩΝ.....Naxus, en Sicile.
ΝΕ.....Nea, île.
ΝΕΑΠ.....Neapolis, en Carie.
COL. NEAP.....Neapolis, en Paleſtine.
COL. SERG. NEAPOL.Neapolis, en Paleſtine.
ΦΛ. ΝΕΑCΠ.....Neapolis (*Flavia*), en Paleſtine.
ΝΕΗΤΩΝ.....Netum, en Sicile.
ΝΕΙΚΑΝΙΕΩΝ.....Nicée, en Bithynie.
ΝΕΙΚΑΝΙΕΩΝ. ΤΩΝ. ΕΝ. ΚΙΑΒΙΑΝΩ.... Nicée, dans l'Aſie mineure, près de Cilbianus.
ΝΕΙΚΟΠΟΛΕΙΤΩΝ. CΕΛΕΥΚΙΔΟC.....Nicopolis, en Séleucide.
ΝΕΙΚΟΠΟΛΕΩC.....Nicopolis, en Epire.
COL. NEM.....Nemauſus (*Niſmes*), dans les Gaules.
ΝΕΟ.....Neapolis, en Macédoine.
ΝΕΟΚΑΙCΑΡΕΙC.....Neocæſarée, dans le Pont.
ΝΕΟΚΑΙCΑΡΕΩΝ.....Neocæſarée, dans le Pont.
ΝΕΟΠΟΛΙΤΗC.....Neapolis, en Italie.
ΝΕΟΠΟΛΙΤΩΝ.....Neapolis, en Italie.
ΝΕΡΩΝΙΕΩΝ.....Neronias, en Paleſtine, jadis Cæſarée.
ΝΕΠ. ΚΟΛΩ. ΝΕΣΙΒΙ..Niſibe, en Méſopotamie.
ΝΙ.....Niſyros, île.
ΝΙΚΑΙΕΩΝ.....Nicée, en Bithynie.
ΝΙΚΗΦΟΡΙΩΝ.....Nicephorium, en Méſopotamie.
ΝΙΚΟΜΕΔ.....Nicomédie, en Bithynie.
ΒΑCΙΛΕΩC. ΝΙΚΟΜΗΔΟΥ.....Nicomède I, roi de Bithynie.
ΝΙΚΟΠΟΛΕΩC.....Nicopolis, en Epire.
ΝΙΚΟΠΟΛΕΩC.....Nicopolis, ſur le Meſtus, en Thrace.
ΝΙΚΟΠΟΛΕΩC.....Nicopolis, dans la Séleucide.
ΝΙΚΟΠΟΛΙC.....Nicopolis, ſur l'Iſter *ou* Danube, en Moeſie.
ΝΙΚΟΠΟΛΙΤΩΝ.....Nicopolis, ſur l'Iſter *ou* Danube, en Moeſie.
NINNO.....Ninno, dans les Gaules.
ΝΙΣΥ.....Niſyros, île.
ΝΩΛΑΙΩΝ.....Nola, en Italie.
ΝΟΥΚΡΙΝΩΝ.....Nucrinum, en Italie.
NVCRINVM.....Nucrinum, en Italie.
ΝΥΣΑ. CΚΥΘΟΠΟΛΙC.Nyſa, en Syrie.
ΝΥΣΑ. ΕΝ. ΠΑΙΩ....Nyſa, en Paeonie.
ΝΥCΑΕΩΝ.....Nyſa, en Carie.

O.

Ε. Α. Ο. Α. Ρ.....Oea, en Afrique.
OBVLCO.....Obulco, en Eſpagne.
OCII.....Ocii, dans les Gaules.
ΟΔΗCCΕΙΤΩΝ.....Odeſſus, en Moeſie.
ΟΙΝΙΑΔΑΝ.....Oeniadæ, en Acarnanie.
ΟΙΤΑΙ.....Oetæi, en Theſſalie.
COL. IVL. AVG. OLBABEN.....Olba, en Piſidie, aux confins de la Pamphylie.
ΟΛΒΑCΑ.....Olbaſa, en Pamphylie.
ΟΛΒΙΟ.....Olbiopolis, dans la Sarmatie.
ΟΛΟΝΤΙΩΝ.....Olus, en Crète.
ΟΛΥ.....Olympus, en Lycie.
ΟΝΟΥ.....Onuphis, en Egypte.
ΟΝΥΒΑ.....Onuba, en Eſpagne.
ΟΦΡΥ.....Ophrynium, en Troade.
ΟΠΟΝΤΙΩΝ.....Opuntii, en Locride.
ΟΡΑΝΔΕΩΝ.....Oroanda, en Pamphylie.
ΟΡΧΩΜΕΝΙΩΝ.....Orchomenus, en Arcadie.
ΩΡΙΚΙΩΝ.....Oricus, en Epire.
ΟΡΙΠΠΟ.....Orippo, en Eſpagne.
ORRA.....Orra, en Sicile *ou* en Italie.
OPPE.....Horreum, en Epire.
OPPI.....Horreum, dans l'Epire.
ΟΡCΑΝΤΙΝΩΝ.....Urſentium *ou* Orſo, en Lucanie.
ΟΡΘΑΓΟΡΕΩΝ.....Orthagoria, en Macédoine.
ΟΡΘΩCΙΕΩΝ.....Orthoſias, en Carie.
ΟΡΘΩCΙΕΩΝ.....Orthoſias, en Phœnicie.
ORTONA.....Ortona, en Italie.
OSCA.....Oſca, en Eſpagne.
V. V. OSCA.....Oſca, en Eſpagne.
VRB. VIC. OSCA....Oſca, en Eſpagne.
OSET.....Oſſet, en Eſpagne.
OSI.....Oſicerda, en Eſpagne.
OSIC.....Oſicerda, en Eſpagne.

Digitized by Google

MVN. OSICERDA....Oſicerda, en Eſpagne.
OSSET.....Oſſet, en Eſpagne.
OSTVR.....Oſtur, en Eſpagne.
ΟΤΡΟΗΝΩΝ.....Otrus & Otrea, en Phrygie.
ΟΥΑΒΑΛΛΑΘΟC.....Vabalathe, roi de Palmyre.
OVIKY.....Vicus Julius, dans les Gaules.
OVIRICIV.....Viritium, dans les Gaules.
ΟΥΡΑΝΙΑΣ ΠΟΛΕΩC. Uranopolis, en Macédoine.
ΟΞΥΡΥΝΧΙΤΩΝ.....Oxyrynchus, en Egypte.

P.

C. A. A. P.....Patræ, dans l'Achaïe.
C. I. P.....Parada, en Afrique.
C. C. I. P.....Parada, en Afrique.
C. G. I. H. P.....Parium, en Myſie.
Π.....Panticapæum, dans la Cherſonnèſe Taurique.
Π.....Palés, dans l'île de Céphalénie.
ΠΑ.....Palés, dans l'île de Céphalénie.
PAE.....Paeſtum, en Italie.
ΠΑΓΑΙΩΝ.....Pagæ, dans l'Attique.
ΠΑΙS.....Paeſtum, en Italie.
ΠΑΙSTANO.....Paeſtum, en Italie.
ΠΑΛΛΗΝΩΝ.....Palléne, en Achaïe.
ΠΑΛΜΥΡΑ.....Palmyre, en Syrie.
ΠΑΛΤΗΝΩΝ.....Paltos, en Syrie.
ΠΑΝ.....Panticapæum, dans la Cherſonnèſe Taurique.
ΠΑΝΔΟ.....Pandoſia, en Italie.
ΠΑΝΕΜΟΤΕΙΧΕΙΤΩΝ. Panemotichus, en Pamphylie.
ΠΑΝΟΡΜΙΤΑΝ.....Panormus, en Sicile.
PANORMITANORVM. Panormus, en Sicile.
ΘΕΟΥ. ΠΑΝΟC.... } Panopolis, en Egypte.
ΠΑΝΟΠ..... }
ΠΑΝΤΑΛΕΩ.ΕΝ.ΠΑΙΩ. Pantalia & Pautalia, en Pœonie.
ΠΑΝΤΙ.....Panticapæum, dans la Cherſonnèſe Taurique.
ΠΑΝΤΙΚΑΠΑΙΤΩΝ... Panticapæum, dans la Cherſonnèſe Taurique.
ΠΑΦΙΩΝ.....Paphos, dans l'île de Chypre.

ΠΑΡΙ.....Paros, île.
COL. PARIA. IVL. AVG.....Parium, en Myſie.
ΠΑΡΙΑΝΩΝ.....Parium, en Myſie.
ΠΑΡΙΩΝ.....Paros, île.
ΠΑΡΛΑΙΩΝ.....Parlais, dans la Lycaonie.
COL. PARLAIS.....Parlais, en Lycaonie.
COL. NER. PAT.....Patræ, en Achaïe.
COL. PATR.....Patricia (*colonia*), en Eſpagne.
ΠΑΤΑΡΕΩΝ.....Patare, en Lycie.
ΠΑΤΡΑΟΥ.....Patræ, en Achaïe.
ΠΑΤΡΑΟΥ.....Patrée.
ΠΑΤΡΕ.....Patræ, en Achaïe.
COL. A. A. PATRENS. Patræ, en Achaïe.
ΠΑΤΡΕΩΝ.....Patræ, en Achaïe.
COLONIA. PATRICIA. Patricia (*colonia*), en Eſpagne.
ΠΑΥΤΑΛΙΩΤΩΝ.....Pantalia & Pautalia, en Pœonie.
ΠΕ.....Pelinna, en Theſſalie.
ΠΕΔΝΗΛΙCCΕΩΝ.....Pednelisſus, en Piſidie.
ΠΕΙΡΑ.....Peiræ, en Achaïe.
ΠΕΛΕΚΑΝ.....Pelecania, en Bœotie.
ΠΕΛΙΝΝΑΙΣ.....Pelinna, en Theſſalie.
ΠΕΛΛΑ.....Pella, en Syrie.
COL. IVL. AVG PELLA.....Pella, en Macédoine.
ΠΕΛΛΑΙΩΝ.....Pella, en Macédoine.
ΠΕΛΛΗC.....Pella, en Macédoine.
ΠΕΛΩΡΙΑΣ.....Meſſine, en Sicile.
ΠΗΛΟΥ.....Peluſium, en Egypte.
ΠΕΛΤΗΝΩΝ.....Peltæ, en Phrygie.
ΠΕΠΑΡΗΘΙΩΝ.....Peparethus, île.
ΠΕΡΔΙΚΚΑ.....Perdiccas II, roi de Macédoine.
ΑΡΤΕΜΙΔΟΣ. ΠΕΡΓΑΙΑΣ.....Perga, en Pamphylie.
ΠΕΡΓΑΕΙΩΝ.....Perga, en Pamphylie.
ΠΕΡΓΑΙΩΝ.....Perga, en Pamphylie.
ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ.....Pergame, en Myſie.
ΠΕΡΙΝΘΙΩΝ.....Perinthus, en Thrace.
ΠΕΡΠΕΡΗΝΩΝ.....Perperenna, en Aeolide.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΠΕΡΣΕΩΣ. Perſée, roi de Macédoine.
ΠΕΣΣΙΝΟΥΝΤΙΩΝ.... Peſſinus, dans la Galatie.
ΓΑΛ. ΤΟΛΙΣ. ΠΕΣΣΙΝΟΥΝΤΙΩΝ..... Peſſinus, en Galatie.
ΠΕΤΗΛΙΝΩΝ..... Petelia, en Italie.
ΠΕΤΡΑ..... Petra, dans la Marmarique.
ΠΕΤΡΑ..... Petra, dans l'Arabie.
Φ..... Phocéens, dans la Phocide
Φ..... Phaeſtus, en Crète.
ΦΑ..... Phaeſtus, en Crète.
ΦΑ..... Palafarna, en Crète.
ΦΑ..... Pharus, île.
ΦΑ..... Phanagoria, ſur le Boſphore Cimmérien.
ΦΑΙ..... Phaeſtus, en Crète.
ΦΑΙΣ..... Phaeſtus, en Crète.
ΦΑΛΑ..... Phalanna, en Theſſalie.
ΦΑΡΒΑΙ..... Pharbæthites, nome d'Egypte.
ΦΑΡΚΑΔΟ..... Pharcadon, en Theſſalie.
ΦΑΡΝΑΚΕΩΝ..... Pharnacia, dans le Pont Polémoniaque.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΑΡΝΑΚΟΥ. Pharnace I, roi de Pont.
ΦΑΡΣ..... Pharſalus, en Theſſalie.
ΦΑΣΗΛΙ..... Phaſelis, en Lycie & en Pamphylie.
ΦΕΑ..... Phea, dans l'Elide.
ΦΕΝΕΑΤΩΝ..... Pheneos, dans l'Arcadie.
ΦΕΝΕΩΝ..... Pheneos, en Arcadie.
ΦΕΡΑΙΩΝ..... Pheræ, en Theſſalie.
ΦΙΑΛΕΩΝ..... Phialæ, en Arcadie.
ΦΙΛΑΔΕΛΦΕΩΝ..... Philadelphie, en Lydie.
ΦΙΛΑΔΕΛΦΕΩΝ..... Philadelphie, dans la Cœléſyrie.
ΦΙΛΑΔΕΛΦΙΑ..... Philadelphia, en Lydie.
ΦΙΛΕΤΑΙΡΟΥ..... Philetaere, roi de Pergame.
COL. AVG. IVL. PHILIPPI..... Philippi, en Macédoine.
ΦΙΛΟΠΠΟΠΟΛΕΙΤΩΝ. Philippopolis, en Thrace.
ΦΙΛΙΠΠΟΠΟΛΕΟΣ.... Philippopolis, en Thrace.
ΕΝ. ΦΙΛΙΠΠΟΠΟΛΙ... Philippopolis, en Thrace.
ΦΙΛΙΠΠΟΠΟΛΙΤΩΝ. ΚΟΛΩΝΙΑC..... Philippopolis, dans l'Arabie.
ΦΙΛΙΠΠΟΥ..... Philippe II, roi de Macédoine.
ΦΙΛΙΠΠΩΝ..... Philippi, en Macédoine.
ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ. ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ..... Philiſtis, reine en Sicile.
ΦΙΛΟΜΗΛ..... Philomelium, en Phrygie.
ΦΙΛΟΜΙΛΕΩΝ..... Philomelium, en Phrygie.
ΦΙΝΤΙΑΣ..... Phintias, roi de Sicile.
ΦΛΑΟΥΙΟΠΟΛΕΙΤΩΝ.. Flaviopolis, en Cilicie.
ΦΛΙΟΥΣΙΩΝ..... Phlius, dans l'Achaïe.
ΦΩ..... Phocée, en Ionie.
ΦΩΚΑΕΩΝ..... Phocée, en Ionie.
ΦΩΚΑΙΩΝ..... Phocée, en Ionie.
ΦΟΚΕΩΝ..... Phocéens, de la Phocide.
ΦΩΚΙ..... Phocéens, de la Phocide.
ΦΟΙΝΕΚΑΙΩΝ..... Phoenicie.
ΦΟΙΝΙΚΗC..... Phoenicie.
ΦΘΕΝΕΟΥ..... Phthénéotes, nome de l'Egypte.
ΦΥ..... Phycus, dans la Cyrénaïque.
ΠΙΜΟΛΙC..... Pimolis, dans le Pont Galatique.
ΠΙΝΑ..... Pinamus, dans l'Egypte.
ΠΙΟΝΙΤΩΝ..... Pionia, dans l'Aeolide.
ΠΙΣΑΥΡ..... Piſaurum, en Italie.
ΠΙΤΑΝΑΙΩΝ..... Piténé, en Myſie.
ΠΙΞΟΔΑΡΟ..... Pixodare, roi de Carie.
ΠΛΑΡΑΣΕΙΩΝ..... Plaraſſa, en Carie.
ΠΛΩΤΕΙΝΟΠΟΛΕΙΤΩΝ. Plotinopolis, en Thrace.
ΠΛΟΥCΙΑC..... Pluſia, en Sicile.
ΠΟΔΑΛΙΩΤΩΝ..... Podalia, en Lycie.
ΠΟΙΜΑΝΗΝΩΝ..... Poemani, en Myſie.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΠΟΛΕΜΩΝΟ..... Polémon II, roi de Pont.
ΠΟΛΕΜΩΝΟΣ. ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ..... Polémon, roi ou prince d'Iſaurie.
ΠΟΛΥΡΡΗΝΙΩΝ..... Polyrrhenium, en Crète.
ΠΟΜΠΗΙΟΠΟΛΕΙΤΩΝ. Pompeiopolis, en Cilicie, *jadis* Soli.
ΠΟΜΠΗΙΟΠΟΛΙC.... Pompeiopolis, capitale de la Paphlagonie.
ΓΟΣΕΙ..... Poſidonia, en Italie.
ΓΟΜΕΙ..... Poſidonia, en Italie.

ΠΡΑΙΣ.....Præſus, en Crète.
ΠΡΑΙΣΙΩΝ.....Præſus, en Crète.
ΠΡΙΑΝΣΙΕΩΝ.....Prianſus, en Crète.
ΠΡΙΑΠΗΝΩΝ.....Priapus, en Myſie.
ΠΡΙΑΠΕΩΝ.....Priapus, en Myſie.
ΠΡΙΗ..... } Priene, en Ionie.
ΠΡΙΗΝΕΩΝ..... }
Π Ρ. *en monograme.* Pronos, dans l'île de Cé-
Π Ρ Ο..... phalénie.
ΠΡΩΑΝΩΝ.....Proana, en Theſſalie.
ΠΡΟΚΟΝ.....Proconneſus, île.
ΠΡΟCΩ.....Proſopis, en Egypte.
ΠΡΟCΤΑΝΝΕΩΝ.....Proſtanna, en Piſidie.
ΠΡΟΥCΑΕΩΝ.....Pruſa, en Bithynie.
ΠΡΟΥCΙΕΩΝ.....Pruſias, en Bithynie, près du fleuve Hippius.
ΒΑCΙΛ. ΠΡΟΥCΙΟΥ....Pruſias I, roi de Bithynie.
ΠΡΥΜΝΗCCΕΩΝ.....Prymneſſus, en Phrygie.
ΨΩΦΙΔΙΩΝ.....Pſophis, en Arcadie.
ΒΑCΙΛΕΩC. ΠΤΟ.....Ptolémée Appion, à ce qu'on croit, roi de la Cyrénaïque.
COL. PTOL.....Ptolemaïs, en Phoenicie.
COL. CLA. PTOL....Ptolemais, en Phoenicie.
REX. PTOLE.....Ptolémée, roi de Numidie & de Mauritanie.
ΠΤΟΛΕΜΑΙ.....Ptolémaïs, dans la Cyrénaïque.
ΠΤΟΛΕΜΑΙΟC. ΤΕ-ΤΡΑΡΧΗC..... Ptolémée, roi ou tétrarque de Chalcidice.
ΒΑCΙΛΕΩC. ΠΤΟΛΕ-ΜΑΙΟΥ..... Ptolémée I Soter, roi d'Egypte.
ΒΑCΙΛΕΩC. ΠΤΟΛΕ-ΜΑΙΟΥ..... Ptolémée Céraune, roi de Macédoine.
ΠΥ.....Pylos, de Triphylie, en Elide.
ΠΥΔΝΑΙΩΝ.....Pydna, en Macédoine.
ΠΥΛ.....Pylos, en Meſſenie.
ΠΥΛΙΩΝ.....Pylos, en Meſſenie.
ΠΥΛΛΟΥ.....Pylli, ſur les médailles de Salapia & d'Arpi, en Italie.
PVPLVNA, *en lettres étruſques*.....Populonium, en Etrurie.
ΠΥΡΝΗΩΝ.....Pyrnus, en Carie.
ΒΑCΙΛΕΩC. ΠΥΡΡΟΥ. Pyrrhus, roi d'Epire.
ΠΥΘΙΕ.....Pythium, en Macédoine.
ΠΥΘΟ.....Pythopolis, en Bithynie.

Q.

Q.....*Voyez* C.

R.

P.....Rithymna, dans l'île de Crète.
RABBATAMHNΩN....Rabatama, dans l'Arabie.
RABBAΘMΩMA.....Rabbathmoma, dans l'Arabie Pétrée.
RABBAΘMΩMHNΩN..Rabbathmoma, dans l'Arabie Pétrée.
RAMAΘHNΩN.....Rhamata, en Paleſtine.
RAΦIA.....Raphia, en Syrie.
RATVMACOS.....Rhotomagus, dans les Gaules.
RAYKIΩN.....Raucus, en Crète.
RH.....Regium, en Italie.
RECI.....Regium, en Italie.
RECINON.....Regium, en Italie.
RHΓINΩN.....Rhegium, en Italie.
REMO.....Remi, dans les Gaules.
REΦANEΩN.....Raphanea, en Syrie.
REΦANEΩTΩN.....Raphanea, dans la Syrie.
RHCAINHCIΩN.....Rhéſaina, en Méſopotamie.
REΣKYΠΟRIΔOY.....Rheſcyporis I, roi du Boſphore.
RI.....Rithymna, en Crète.
RIΘY.....Rithymna, en Crète.
RODHTΩN.....Rhoda, en Eſpagne.
RODIΩN.....Rhodes, île.
RODOMO.....Rhotomagus, dans les Gaules.
ΒΑCΙΛΕΩC. ROIMH-ΤΑΛΚΟΥ..... Rhoemetalces I, roi de Thrace.
COL. ROM.....Romulea (*colonia*), en Eſp.
ROTHOMO.....Rhotomagus, dans les Gaules.
ROTVMAGVS.....Rhotomagus, dans les Gaules.
ROVECA.....Roveca, dans les Gaules.
ROVV.....Rovu, dans les Gaules.
RY.....Rypæ, dans l'Achaïe.
RYBAΣTEIΩN.....Baſta, en Italie.
RYΨ.....Ripæ, dans l'Achaïe.
COL. RVS.....Ruſcino, dans la Gaule Narbonnoiſe.

Digitized by Google

Digitized by Google

S.

C. I. F. S.....Sinope, dans le Pont.
Σ.....Salamis, en Chypre.
Π A. *en monogramme*.Samé, dans l'île de Céphalénie.
ΣA.....Salamis, en Chypre.
SABTABI.....Saetabi, en Eſpagne.
CAETTΩN.....Saittæ, en Lydie.
SAG.....Saguntus, en Eſpagne.
CAΓ.....Sagalaſſus, en Piſidie.
CAΓA.....Sagalaſſus, en Piſidie.
CAΓAΛAccEΩN.....Sagalaſſus, en Piſidie.
SAGVNTINV.....Saguntum, en Eſpagne.
CAIT.....Sais, en Egypte.
CAITTHNΩN.....Saetteni, en Lydie.
ΣAΛAMINI.....Salamis, en Chypre.
ΣAΛAΠINΩN.....Salapia *ou* Salpia, en Italie.
CAΛHNEITΩN.....Sala, en Phrygie.
CAΛHNΩN.....Sala, en Phrygie.
ΣAΛΠINΩN.....Salapia *ou* Salpia, en Italie.
ΣAMAIΩN.....Samée, dans l'île de Céphalénie.
ΣAMΔAΛI.....Samdalium, en Piſidie.
ΣAMIΩN.....Samos, île.
Π AMO Π ATΩN...Samoſate, dans la Commagène.
BAΣIΛEΩΣ, ΣAMOY..Samus Théoſebès & le Juſte, roi de Commagène.
SANTONOS.....Santones, dans les Gaules.
ΣARΔIANΩN.....Sardes, en Lydie.
BAΣIΛEΩΣ, ΣATPO-MATOY.....Sauromates I, roi du Boſphore.
CAΞIΩN.....Saxus, en Crète.
CKHΨIΩN.....Scepſis, en Myſie.
CKHΨIΩN. ΔAP.....Scepſis, en Troade.
ΣKIAΘI.....Sciathos, île.
ΣKOΔPEINΩN.....
ΣKOΔPINΩN.....} Scodra, dans l'Illyrie.
ΣKOTOYΣA.....Scotuſſa, en Theſſalie.
ΣKOTOYΣΣAIΩN.....Scotuſſa, en Theſſalie.
CKYΘOΠ.....Scythopolis, dans la Décapole de Syrie.
ΣE.....Séleucie, en Pamphylie.
ΣE.....Seriphus, île.
COL. L. SEP. SEBASTE.Sébaſte, en Paleſtine.
KOA. CEBACTE.....Sébaſte, en Paleſtine.
CEBACTH.....Sébaſte, en Cilicie.
CEBACTHNΩN.....Sébaſte, jadis & depuis Ancyre, en Galatie, chez les Tectoſages.
CEBACYHNΩN.....Sébaſte, en Phrygie.
CEBACTHNΩN.....Sébaſte, dans la Samarie.
CEBACTOΠOAEITΩN.Sebaſtopolis, dans le Pont Galatique.
CEBACTOΠOAEITΩN.Sebaſtopolis, dans l'Aeolie.
CEBEN.....Sebennys, en Egypte.
ΣEΓEΣTAIΩN.....Segeſta, en Sicile.
ΣEΓEΣTA Π IB.....Segeſta, en Sicile.
SEGOBRIG.....Segobriga, en Eſpagne.
ΣEIPI.....Siris, en Italie.
ΣEΛHNH..... Sélene, femme de Ptolémée VIII, roi d'Egypte.
CEΛEYKEIAC.....Séleucie, en Syrie, dans la Piérie.
ΣEΛEYKEΩN.....Séleucie, en Syrie, dans la Piérie.
ΣEΛEYKEΩN. TΩN. ΠPOΣ. KAΛYKAΔNΩN.Séleucie, en Cilicie, près du fleuve Calycadnus.
BAΣIΛEΩΣ. ΣEΛEYKOY.Séleucus I Nicator, roi de Syrie.
ΣEΛΓEΩN.....Selge, en Piſidie.
ΣEΛINONTION.....Selinus, en Sicile.
ΣEΦI.....Zephyrium, en Cilicie.
CEΠΦΩPHNΩN.....Sepphoris, en Paleſtine.
SEQVANO.....Sequani, dans les Gaules.
CEPΔIKHC. OYΔΠIAC.Serdica, en Thrace.
CEPΔΩN.....Serdica, en Thrace.
CHCTIΩN.....Seſtus, en Thrace.
CEΘPOEITHC.....Sethrum, dans l'Egypte.
BAΣIΛE. ΣEYTO.....Seutes III, roi de Thrace.
ΣIKHΛIOTAN.....Sicile.
ΣIKI.....Sicinus, île.
CIKYΩNIΩN.....Sicyone, dans l'Achaie.
COL. AVR. PIA. METR. SID.....Sidon, en Phoenicie.

CIΔH.....Sidé, en Pamphylie.
CIΔHTΩN.....Sidé, en Pamphylie.
ΣIΔΩNIΩN.....Sidon, en Phœnicie.
ΣIΔΩNOΣ.....Sidon, en Phœnicie.
CIAANΔEΩN.....Silandus, en Lydie.
CIΛYEΩN.....Silyus, en Pamphylie.
AYP. CEΠ. KOΛ. ΣINΓAPA.....Singara, en Méſopotamie.
ΣI.....Siphnus, île.
ΣIN.....Sinope, dans la Paphlagonie.
ΣINOΠHΣ.....Sinope, dans la Paphlagonie.
C. I. AV. SINOP....Sinope, dans le Pont.
ΣIΦNIΩN.....Siphnus, île.
ΣIΠONT.....Sipontum, en Italie.
CMYPNAIΩN.....Smyrne, en Ionie.
ΣΩ.....Soli *ou* Soloë, en Chypre.
ΣΩΛEΩN.....Soli *ou* Soloë, en Chypre.
ΣΩΛEΩN.....Soli, en Cilicie.
ΣOΛOI.....Soli *ou* Soloë, en Chypre.
COΛONTINΩN.....Solûs, en Sicile.
SOTIOΓA.....Sotioga, dans les Gaules.
ΣTAOΨI.....Stabiæ, en Italie.
CTEKTOPHNΩN.....Strectorium, en Phrygie.
MΨNIC. STOBENS...Strobi, en Macédoine.
CTPATONEIKEΩN....Stratonicea, en Carie.
CTPATONIKEΩN.....Stratonicea, en Carie.
ΣTYMΦAΛIΩN.....Stymphalus, en Arcadie.
ΨM.....Sybaris, en Italie.
MV.....Sybaris, en Italie.
ΣYBPITIΩN.....Sybritus, en Crète.
CYEΔPEΩN.....Syedra, en Pamphylie.
SVESANO.....Sueſſa, en Italie.
CYNAEITΩN.....Synaos, en Phrygie.
CYNNAΔEΩN.....Synnade, en Phrygie.
ΣYPAKOΣIΩN.....Syracuſe, en Sicile.
CYPIAC.....Syrie.
ΣYPIEΩN.....Syros, île.
CYPIΩN.....Syrie.

T.

C. V. T.....Tarraco, en Eſpagne.
C. V. T. T.....Tarraco, en Eſpagne.
TA.....Tanagræ, en Bœotie.
TABAΛEΩN.....Tabala, en Lydie.
TABHNΩN.....Taba, en Syrie.
TABHNΩN.....Tabæ, en Carie.
TANA.....Tanagræ, en Bœotie.
TANI.....Tanis, en Egypte.
TANOΣ.....Tanos, en Crète.
TAOYIANΩN.....Tavia, dans la Galatie.
TAΦAI.....Taphia, île.
C. V. T. TAR.....Tarraco, en Eſpagne.
TAPANTINΩN.....Tarente, en Italie.
TARRACO.....Tarraco, en Eſpagne.
TAPΣEΩN.....Tarſe, en Cilicie.
TAPCOY.....Tarſe, en Cilicie.
TAYPOMENITAN.....Tauromenium, en Sicile.
TE.....Tegea, en Crète.
TH.....Teos, en Ionie.
TEΓEA.....Tegea, en Crète.
TEΓEATΩN.....Tegea, en Arcadie.
THIΩN.....Teos, en Ionie.
THAI.....Telos, île.
THMENOΘYPEICI....Temenothyra, en Phrygie.
THMENOΘYPEΩN....Temenothyra, en Phrygie.
THMNEITΩN.....Temnus, en Aeolie.
TENEΔIΩN.....Tenedos, île.
THNIΩN.....Tenos, île.
TENTYP.....Tentyre, en Egypte.
TEP.....Termeſſus, en Piſidie.
TEPINAIΩN.....Terina, en Italie.
TEPMHCCEΩN.....Termeſſus, en Piſidie.
TEYXPOY.....Teucer, roi ou prince d'Iſaurie.
ΘAΣIΩN.....Thaſus, île.
ΘE.....Thèbes, en Bœotie.
ΘH.....Thera, île.
ΘEB.....Thèbes, en Bœotie.
ΘHBAIΩN.....Thèbes, en Bœotie.
ΘEBII.....Thèbes, en Bœotie.
ΘEAΠOYCIΩN.....Thelphuſe, dans l'Arcadie.

ΘΕΜΙCΩΝΕΩΝ.....Themiſonium, en Phrygie.
ΘΕΜΙCΩΝΙΩΝ.....Themiſonium, en Phrygie.
D. N. THEODAHATVS REX.....Théodahat, roi des Goths.
ΘΕΩΝ. ΑΔΕΛΦΩΝ...Dieux-Frères, Ptolémée-Philadelphe & ſon frère.
ΘΗΡΑΙΩΝ.....Thera, île.
ΘΗΡΕΩΝ.....Thera, île.
ΘΕΡΜΙΤΑΝ.....Thermæ, en Sicile.
ΘΕΡΩΝΟS.....Théron, roi de Sicile.
ΘΕΣ.....Theſpiæ, en Bœotie.
ΘΕΣΠΙΕΩΝ.....Theſpiæ, en Bœotie.
ΘΕCCΑΛΟΥ.....Theſſaliens.
ΘΕΣΣΑΛΩΝ.....Theſſaliens.
ΘΕΣΣΑΛΟΝΕΙΚΕΩΝ..Theſſalonique, en Macéd.
ΘΕCCΑΛΟΝΙΚΗ. ΜΗΤΡ. ΚΟ.....Theſſalonique, en Macédoine.
ΘΕΣΣΑΛΟΝΙΚΗΣ....Theſſalonique, en Macéd.
ΘΙΒΡΩ.....Thibrus, en Theſſalie.
ΘΙΝΙΤΩΝ.....Thinis, en Egypte.
ΘΟΥΡΙΑΤΩΝ.....Thuria, en Meſſénie.
ΘΟΥΡΙΩΝ.....Thurium, en Italie.
ΘΡΑΚΩΝ.....Thrace.
ΘΥ.....Thyrium, dans l'Acarnanie.
ΘΥΑΤΕΙΡΗΝΩΝ.....Thyatire, en Lydie.
ΘΥΕΣΣΕΩΝ.....Thyeſſus, en Lydie.
ΘΥΡΙΑ.....Thyria, dans l'Argolide.
ΘΥΡΡΗΩΝ.....Thyrium, en Acarnanie.
ΘΥΡΡΕΙΩΝ.....Thyrium, en Acarnanie.
TIANO.....Tianum, en Italie.
TIANOI.....Tianus, dans la Paphlagonie.
TIANΩΝ.....Tianus, dans la Paphlagonie.
TIANΩΝ.....Tios, en Paphlagonie.
TIANVR. *en étruſque*..Teanum, en Italie.
TIATI.....Tiati, en Italie.
TIBEPIAC.....Tiberias, en Galilée.
TIBEPIEΩN.....Tiberias, en Galilée.
TIBEPIOΠOΛITΩN....Tybetiopolis, en Phrygie.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΤΙΓΡΑΝΟΥ. Tigrane, roi, roi des rois, roi-dieu, roi des roi-dieux, grand roi des rois, roi de Syrie.
ΤΙΜΟΘΕΩΣ. ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ..... Timothée & Dionyſius, rois d'Héraclée, dans le Pont.
ΤΜΟΛΙΤΩΝ.....Tmolos, en Lydie.
ΤΟΜΕΙΤΩΝ.....Tomi, en Moeſie.
ΤΟΜΕΩC.....Tomi, en Moeſie.
ΤΟΜΙΤΩΝ.....Tomi, en Moeſie.
ΤΟΜΟC.....Tomi, en Moeſie.
ΤΟΠΕΙΡΙΤΩΝ.....Topirus, en Thrace.
ΤΟΠΕΙΡΟΥ. ΘΥΠΑΙΑC.Topirus, en Thrace.
COL. ALEX. AVG. TR.Troas, en Phrygie.
COL. AVR. ANTONIANA. ALEX. TR.Troas, en Phrygie.
JVL. TRAD.....Traducta (*Julia*), en Eſpagne.
ΤΡΑΙΑΝΗC, ΑΥΓΟΥCΤΗC..... Trajanopolis *ou* Trajana Auguſta, en Thrace.
ΤΡΑΙΑΝΟΠΟΛΕΙΤΩΝ.Trajanopolis, en Phrygie.
ΤΡΑΙΑΝΟΠΟΛΙΤΩΝ...Trajanopolis *ou* Trajana Auguſta, en Thrace.
ΤΡΑΛΛΙΑΝΩΝ.....Tralles, en Lydie.
ΤΡΑΠΕΖΟΠΟΛΙΤΩΝ...Trapezopolis, en Carie.
ΤΡΑΠΕΖΟΥΝ.....Trapezus, dans le Pont Galatique.
ΤΡΙΚΚΑΙΩΝ.....Tricca, en Theſſalie.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΤΡΥΦΩΝΟΣ..... Tryphon (*Autocrator*), roi de Syrie.
ΤΡΙΠΟΛΕΙΤΩΝ.....Tripolis, en Carie, ſur le Méandre.
ΤΡΙΠΟΛΙΤΩΝ.....Tripolis, dans le Pont Polémoniaque.
ΤΡΙΠΟΛΙΤΩΝ.....Tripolis, en Phoenicie.
ΤΡΟ.....Troezenes, dans l'Argolide.
COL. TROA.....Troas, en Troade.
COL. AVG. TROA...Troas, en Phrygie.
ΤΡΟΙΖΗΝΙΩΝ.....Troezenes, dans l'Argolide.
ΤΥΑΝΕΩΝ.....Tyana, en Cappadoce.
ΤΥΑΝΩΝ.....Tyana, en Cappadoce.
ΤΥΛΙΣΙΩΝ.....Tyliſium, en Thrace.
TVRIASO.....Turiaſo, en Eſpagne.
MVN. TVRIASO.....Turaſo, en Eſpagne.
TYRONOS.....Turones, dans les Gaules.
ΤΥΡΟΥ.....Tyr, en Phoenicie.
ΤΥΡΑΝΩΝ.....Tyras, en Moeſie.

Digitized by Google

Digitized by Google

COL. SEPT. TYRVS.
METROP.....Tyr, en Phoenicie.

TVTERE, *en étrusque*. Tuder, en Italie.

V.

C. I. V.....Valentia, en Espagne; *ou plutôt* Vienna, dans les Gaules.

C. I. V.....Vienna, dans les Gaules.

VALENTIA.....Valentia, en Italie, *jadis* Hippo.

ΥΒΛΑΣ. ΜΕΓΑΛΑΣ...Hyblas, en Sicile.

ΥΔΡΗΛΕΙΤΩΝ.....Hydrela, en Carie.

ΥΔΡ.....Hydruntum, en Italie.

VE.....Velia, en Italie.

ΥΕΛΗΤΩΝ.....Velia, en Italie.

P. M. S. COL. VIM...Viminiacum, dans la Moesie supérieure.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΥΙΟΙ.....Epiphanès & Callinicus, rois de Commagène.

VLIA.....Ulia, en Espagne.

VOLCAE.....Volcæ, dans les Gaules.

ΥΠΑΙΠΗΝΩΝ.....Hypaepa, en Lydie.

ΥΠΠΑΝΟΥ.....Hyppanius, roi inconnu.

ΥΨΗΛΙ.....Hypselis, en Egypte.

ΥΡΚΑΝΩΝ.....Hyrcanis, en Lydie.

VRENA.....Urina, en Italie.

VRINA.....Urina, en Italie.

VRSONE.....Urso, en Espagne.

M. MVN. IVL. VTICEN.....Utique (*Uticense Julium*), en Afrique.

D. N. WITIGES. REX. Vitigès, roi des Goths.

X.

ΞΑΝ.....Xanthus, en Lycie.

ΞΟΙΤΩΝ.....Xous, en Egypte.

Z.

ΖΑ.....Zacynthus, île.

ΖΑΚΥΝΘΙΩΝ.....Zacynthus, île.

ZANKLE, *en étrusque*. Zancle, en Sicile.

ΖΑΥΘΗC.....Zaytha, en Mésopotamie.

ΖΗΛΙΤΩΝ.....Zela, dans le Pont.

ΣΕΠΤΙΜΙΑ. ΖΗΝΟΒΙΑ. ΣΕΒ.....Zénobie, reine de Palmyre.

ΖΗΝΟΔΩΡΟΣ.....Zénodore, roi de Judée.

ΖΗΦΥΡΙΩΤΩΝ.....Zephyrium, en Cilicie.

ΖΕΥΓΜΑΤΕΩΝ.....Zeugma, en Syrie.

Digitized by Google

Table alphabétique d'un grand nombre d'abréviations qui ſe liſent dans les LÉGENDES *des médailles.*

A. A. *Apolloni Auguſto.*

ABN. *Abnepos*, petit-fils.

ACT. *Actiacus*, *Actia*, *Actium*, ville d'Epire.

AD FRV. EMV. *Ad fruges emundas.*

ADI. *Adjutrix* (*legio*).

ADIAB. *Adiabena*, ancien nom de l'Aſſyrie.

AED. *Ædes* ou *Ædilis*, édifices ou édile.

AED. P. *Ædilitia poteſtas.*

AED. S. *Ædes ſacræ*, ou *Ædibus ſacris.*

AEL. MVN. COEL. *Ælium municipium cœla*, ancienne ville ſur l'Helleſpont.

AFR. *Africanus.*

ALE. *Alexandria.*

ANFF. *Annum novum*, *felicem*, *fauſtum.*

ANN.....NAT. VRB. P. CIR. CON. *Anno..... natali urbis*, *populo Circenſes* (*ludi*) *conſtituti.*

APOL. PAL. Apollon Palatin.

AQVA M. *ou* MR. *Aqua Marcia.*

AST. *Aſtigitana*, Aſtigitane, aujourd'hui Ecije, ville d'Andalouſie.

B. Berythe, ville d'Aſie; ou *bono*, pour le bien; ou *Braccara Auguſtalis*, à préſent Brague en Portugal; ou enfin 2.

BA. *Braccara Auguſtalis.*

BRPN. *Bono reipublicæ nato.*

BRVN. Bronduſe ou Brindes, ville du royaume de Naples.

BVTHR. *Buthroum*, Butrinto, ville d'Epire.

CA. *Cæſar Auguſta*, ou *Cæſarea Antiochia.*

CAAP. *Colonia Auguſta Aroe Patrenſis*, colonie, &c. de Patras.

CABE. *Cabellio*, Cavaillon, ville de France au Comtat Vénaiſſin.

CABVT. *Colonia Auguſta* de *Brutinto.*

CAC. *Colonia Auguſta Cæſarea*, colonie Auguſte de Céſarée.

CAE. *ou* CAES. *ou* CA. *Cæſarea*, Antioche de Piſidie.

CAI. *ou* CIA. Colonie Julienne Auguſte de Cadix, en Eſpagne.

CAE. Colonie Auguſte Emérite, à préſent Mérida, en Eſpagne.

CAL. Calaguris, ville d'Eſpagne, aujourd'hui Calahorra.

CAOAF. *Colonia Antoniana Oea*, *Auguſta*, *Felix.* Oea eſt Tripoli d'Afrique.

CAPI. MET. SID. *Colonia Aurelia Pia Metropolis Sidon.* Sidon, ville de Phénicie.

CAR. *Colonia Aug. Rauracorum*, de Rauracum, à préſent Augſt, village en Suiſſe; ou *Colonia Aſta Regia*, colonie d'Aſt, autrefois grande ville de l'Andalouſie.

CCA. *Colonia Cæſarea Auguſta*, de Sarragoce, en Eſpagne.

CCCOL. LVG. *Claudia copia colonia Lugdunenſis.*

CCIB. *Colonia campeſtris Julia Babba*, colonie champêtre de Babba, en Mauritanie.

CCIBDD. De même avec *Decreto decurionum.*

CCIHPA. *Colonia Concordia Julia Hadumetrina Pia Auguſta.* Concordia eſt en Italie, & la colonie Concordia d'Hadrumète eſt en Afrique.

C. CIV. *ou* C. *ou* CIB. DDP. *Corona civica data decreto populi.*

CCNA. *Colonia Carthago nova*, *Auguſta*, nouvelle Carthage, ou Carthagène, en Eſpagne.

CCNCDD. *Colonia Concordia Norba Cæſareana*, *decreto decurionum.* Norba Cæſarea eſt une ville de Luſitanie.

CCOR. *Colonia Corinthus.*

CCR. *Ducenteſima remiſſa.* L'impôt du deux centième remis; ou *Circenſes* (*ludi*) *reſtituti.*

CCS. *Colonia Claudia Sabaria*, colonie de l'empereur Claude; *ou* colonie Claudia de Sabarie, ville de Hongrie.

CER. SACR. PER. OECUM. ISTLA. *Certamina ſacra periodica Œcumenica Iſtleſtica.* Les combats ou jeux appelés *Iſtlatiques.*

CERT. QUIN. *ou* QUINQ. ROM. CON. *Certamina Quinquennalia Romæ conſtituta.* Combats ou jeux Quinquennaux établis à Rome.

C. E. S. *Cum exercitu ſuo.*

C. F. P. D. *Colonia Flavia Paceenſis Develtum.* Pax-Auguſta *ou* Pazauguſta de Develtum, ville de Thrace; Pax-Auguſta, ville de Luſitanie; Develtum eſt Develto, en Turquie.

CGIHPA. *Colonia Gemella*, *Julia*, *Hadriana*, *Pariana*, *Auguſta*, colonie Gemella, Julie, Hadrienne, Auguſte de Parium; Parium, ville de Myſie ſur la Propontide.

Digitized by Google

CICA. *Colonia Julia, Concordia Apamea*, colonie Julienne, ſurnommée *Concordia d'Apamée.*

CIAD. *Colonia Julia, Auguſta, Dertona*, colonie, &c. Dertona; de Tortone, au duché de Milan.

C. I. AV. *Colonia Julia Auguſta*, colonie Julia Auguſta, de Cadix en Eſpagne.

C. I. AUG. F. SIN. *Colonia Julia, Auguſta, Felix, Sinope*, colonie, &c. de Sinope, à préſent Sinope, ville de Natolie, en Aſie.

C. I. B. *Colonia Julia Babba*, colonie Julia Babba, dans la Mauritanie Tingitaine.

C. I. C. APA. *Colonia Julia, Carthago, Auguſta, Antiqua, Pia*, Villefranche d'Eſpagne, ou *Colonia Julia, Corinthus, Auguſta, Pia, Antoniana.*

C. I. CAL. *Colonia Julia Calpa*, colonie Julia de Calpe, à préſent Gibraltar.

C. I F. *Colonia Julia Felix.*

C. I. G. A. *Colonia Julia, Gemella, Auguſta Gemella*, ainſi nommée comme ayant été tirée de deux autres.

ACC. L. III. *Accitana legio tertia.* Accitane, légion III, *ou* légion III d'Acci, à préſent Guadix, au royaume de Grenade.

C. I. I. A. *Colonia immunis Illice, Auguſta*, colonie franche, Julienne Auguſte d'Illicé, à préſent Elche, en Eſpagne.

C. I. N. C. *Colonia Julia, nova Carthago*, Carthagène.

C. I. N. C. *Colonia Julia, Norba Cæſariana*, Norba Cæſatea, ville de Luſitanie, à préſent Alcantara.

CIR. CON. *Circenſes (ludi) conſtituti*, ou *conceſſit*, ou *conceſſi.*

C. I. V. *Colonia Julia, Valentia*, de Valence en Eſpagne.

CLASS. PR. *Claſſis præfectus* ou *prætoria*, préfet de la flotte, *ou* flotte prétorienne.

C. V. T. *Colonia victrix Taraco*, colonie victorieuſe de Taraco; c'eſt Tarragone d'Eſpagne.

C. L. I. COR. *Colonia Laus Julia Corinthus*, colonie Laus Julienne de Corinthe. *Laus* eſt Lodi, en Lucanie.

C. L. I. N. AUG. *Colonia Laus Julia nova Auguſta*, colonie Julienne de Lodi nouvelle Auguſte; c'eſt une ville d'Italie.

C. M. L. *Colonia metropolis Laodicea*, colonie de Laodicée métropole, en Coelo-Syrie.

CO. DAM. METRO. *Colonia Damaſcus metropolis*, colonie de Damas, métropole de Syrie.

COHH. PRET. VII. P. VI. F. *Cohortes prætoriæ ſeptimùm Pia, ſextùm fideles* ou *felices.*

COH. I. CR. *Cohortis primæ Cretenſis*, de la première cohorte de Crète, en l'île de Candie.

COH. PRAET. PHIL. *Cohors prætoriana Philippenſium*, des Philippiens, ou de la Macédoine, en Thrace.

COL. AEL. A. H. MET. *Colonia Ælia Auguſta Hadrumetina metropolis*, colonie Elienne *ou* Elia, c'eſt-à-dire d'Hadrien, qui s'appelloit *Aelius*; Elia eſt à préſent Zama; Hadrumète eſt auſſi une ville d'Afrique.

COL. AEL. CAP. COMM. P. F. *Colonia Ælia, Capitolina Commodiana, Pia, Felix*, colonie Ælienne Capitoline de Commode, Pieuſe, Heureuſe. *Ælia Capitolina* eſt Jéruſalem.

COL. ALEX. TROAS. *Colonia Alexandriana Troas*, colonie d'Alexandrie, de Troade ou Troas: c'eſt la nouvelle Troade en Phrygie; les Turcs l'appellent *Caraſia.*

COL. AMAS. *ou* AMS. *Colonia Amaſtrianenſis* ou *Amſtrianorum*, colonie d'Amaſtris ou des Amaſtriens, en Paphlagonie; Amaſtro eſt poſſédée par les Turcs.

COL. ANT. *ou* ANTI. *Colonia Anciochia*, Antioche de Piſidie.

COL. ARELAT. SEXTAN. *Colonia Arelate Sextanorum*, colonie d'Arelate-Sequani; Arles, dans la Gaule Narbonnaiſe.

COL. AST. AUG. *Colonia Aſtigitana Auguſta*, colonie d'Aſtigi; c'eſt Exija, en Eſpagne.

COL. AUG. FEL. BER. *Colonia Auguſta felix Berytus*, colonie Auguſte, heureuſe de Beryte, à préſent Berout, en Phénicie, aux Turcs.

COL. AUG. FIR. *Colonia Auguſta firma*, colonie Auguſte ferme; c'eſt l'Aſtigitaine ou d'Aſtigi, à préſent Exija ou Eccija, en Eſpagne.

COL. AUG. JUL. PHILIP. *Colonia Auguſta Julia Philippenſis*, de Philippe, en Thrace.

COL. AUG. PAT. TREVIR. *Colonia Auguſta Paterna Treviſis*, colonie Auguſte Paternum de Tréves; peut être avoit-elle été tirée de *Paternum*, en Italie.

COL. AUG. TROA. *ou* TROAD. *Colonia Auguſta Troadenſis*, colonie Auguſte de la nouvelle Troye.

COL. AUR. KAR. COMM. P. F. *Colonia Aurelia Karrhæ, Commodiana, Pia, Felix*, colonie Aurélienne de Carrhe, de Commode, Pieuſe, Heureuſe; c'eſt Carrhes en Aſie; ou *Colonia Aurelia Carneatum Commagena*, &c. colonie Aurélienne des Carneates de Commagène, &c. Carnes & Commagène, deux villes d'Italie.

COL.

COL. AUR. ANTONI. AUG. TROA. Colonie Aurélienne, Antonienne, Auguſte de Troade ou de Troye.

COL. AUR. P. M. SIDON. Colonie Aurélienne pieuſe de la métropole Sidon, à préſent Seid ou Sayd, en Syrie, aux Turcs.

COL. B. A. *Colonia Braccara Auguſta*; c'eſt Brague en Luſitanie ou Portugal.

COL. BERIT. L. V. *ou* VIII. Colonie de Bérite; légion cinquième ou huitième : c'eſt Beroot, en Phénicie.

COL. CABE. *Colonia Cabellio*. C'eſt Cavaillon.

COL. CÆS. AUG. Colonie de Céſarée Auguſte, en Paleſtine.

COL. CAMALODUN. Colonie de Camalodunum Colcheſter; ſelon d'autres, Maldon, dans la Grande-Bretagne.

COL. CASILIN. Colonie de Caſilinum, Capoue; ſelon d'autres, Caſtel-Lazzo.

COL. CL. PTOL. *Colonia Claudia Ptolemaïs*, à préſent Acre, en Phénicie, aux Turcs.

COL. DAMAS. METRO. *Colonia Damaſcus metropolis*, métropole de Syrie.

COL. F. J. A. P. BARCIN. *Colonia Flavia, Julia, Auguſta, Pia, Barcino*, Barcelone, en Eſpagne.

COL. FL. PAC. DEULT. *Colonia Flavia Pacenſis Deultum. Colonia Flavia*, &c. Paz-Auguſte de Develtus ou Develtund; Paz-Auguſte de Develto eſt Zagara ou Zagora, en Thrace, Turquie d'Europe.

COL. HA. MET. *Colonia Hadriana Mercurialis Thanitana*, colonie Hadrienne, Mercuriale des Thénites ou de Thénes; Mercuriale eſt Fermo, ville d'Italie; Thénes, ville d'Afrique.

COL. H. *Colonia Heliopolis*.

HEL. LEG. H. Légion d'Héliopolis, &c.

COL. HEL. J. O. M. H. *Colonia Heliopolis, Jovi optimo maximo Heliopolitano*, l'Héliopolitain.

COL. JUL. AUG. C. I. F. COMAN. *Colonia*, &c. *Concordia, Invicta, Felix, Comanorum*, colonie, &c. de Concorde, l'Invincible, l'Heureuſe, des Comaniens. Cette colonie paroît avoir été tirée de Concorde, en Italie, & envoyée à Comane, en Cappadoce, ſurnommée *Pontica*.

COL. JUL. AUG. FEL. CREMNA. *Colonia*..... *Cremna*, colonie....des Cremnilens; Cremna, ville de la Pamphilie.

COL. JUL. CER. SAC. AUG. FEL. OECUM. ISE. HEL. *Colonia Julia certamen ſacrum, Auguſtum, Felix, Capitolinum, Œcumenicum, Iſelaticum, Heliopolitanum*, jeu donné ſans doute par cette colonie Julienne d'Héliopolis de Syrie.

COL. JUL. CONC. APAM. AUG. DD. *Colonia Julia Concordia Apamea, Auguſta decreto decurionum*, colonie Julienne de Concorde d'Apamée Auguſte, *ou* colonie tirée de Concorde, en Italie, & envoyée à Apamée.

COL. JUL. PATER. NAR. *Colonia Julia Paterna Narbonenſis*, colonie tirée de Paternum, en Italie, & envoyée à Narbonne.

COL. NEM. *Colonia Nemauſus* ou *Nemauſenſis*, colonie de Nîmes.

COL. NICEPH. COND. *Colonia Nicephorium condita*, colonie établie à Nicephorium, en Méſopotamie, ſur l'Euphrate.

COL. PATR. *Colonia Patrenſis* ou *Patricia*, colonie d'Arcé ou Petras, *ou* colonie de Patricia; c'eſt Cordoue, en Eſpagne.

COL. P. F. AUG. F. CAES. MET. *Colonia prima Flavia, Auguſta, Felix, Cæſarea metropolis*, première Flavienne..... de Ceſarée, métropole, en Paleſtine.

COL. P. FL. AUG. CÆS. METROP. P. S. P. Colonie première Flavienne, &c. P. S. P. *Provincia Syria Paleſtina*, de la province de Syrie, en Paleſtine.

COL. R. F. AUG. FL. C. METROP. *Colonia Romana, Felix, Auguſta, Flavia, Cæſarea metropolis*.

COL. ROM. *Colonia Romulenſis*, de Romula; c'eſt Séville, en Eſpagne.

COL. ROM. LUGD. *Colonia Romanorum Lugdunum*, colonie de romains à Lyon.

COL. RUS. LIG. VI. *Colonia Ruſcino*. C'eſt le Rouſſillon, en France. *Legio ſexta*.

COL. SABAR. Colonie de Sabaria ou de Sabarie, dans la Pannonie; c'eſt Sarwart, en Hongrie.

COL. SEBAS. Colonie Sébaſte; Sébaſte, en Paleſtine.

COL. SER. G. NEAPOL. *Colonia Sergii Galba Neapolis*, colonie de Sergius Galba, à Néapolis; c'eſt Naplouſe, en Paleſtine.

COL. V. I. CELSA. *Colonia Victrix Julia Celſa*, colonie victorieuſe, Julienne, de Celſa, peut-être Kelſa, en Eſpagne.

COL. VIC. JUL. LEP. *Colonia Victrix, Julia, Leptis*, de Leptis; c'eſt la grande Leptis.

COL. VIM. AN. I. *Colonia Viminacium, anno primo*, colonie de Viminacium; c'eſt Widin, dans la Servie.

COL. VLP. TRA. *Colonia Vlpia Trajana*, colonie

de Trajan. Vlpie eſt Kellen ou Verbel, en Tranſylvanie.

COM. ASI. ROM. ET AUG. *Commune Aſia Romæ & Auguſto.*

COM. IMP. AUG. *Comes Imperatoris Auguſti.*

COMM. (L'empereur) Commode, *ou* colonie de l'empereur Commode.

CONC. *Concordia*, Concorde, *ou* la ville Concorde.

CONC. APAM. *Concordia Apamea*, Apamée, ville de Bithynie.

CONG. PR. *Congiarium primum*, ou *Populo romano.*

CONG. TER. P. R. IMP. MAX. DAT. *Congiarium tertium populo romano impenſis maximis datum.*

CONS. SUO. *Conſervatori ſuo.*

CONSTANTINO P. AUG. B. M. V. N. P. R. CI M. S. P. L. C. *Conſtantino Pio Auguſto bonæ memoriæ, urbis noſtræ perpetuo rectori, cives municipi ſui primæ Lugdunenſium civitatis.* Tout cela eſt fort conjectural; au reſte, cette médaille ne ſe retrouve plus.

CO. P. F. CAE. METRO. *Colonia prima Flavia Cæſarea metropolis*, de Céſarée la métropole.

C. O. P. J. A. *Colonia Octavanorum pacenſis, Julia Auguſta*, colonie des Octaviens pacifiques, *ou* de Paix-Auguſte, Julienne & Auguſte.

C. P. FL. AUG. F. G. CAES. METRO. P. S. P. *Colonia prima Auguſta Felix, Germanica Cæſarea metropolis provinciæ Syriæ Paleſtinæ.* Conjecture.

C. R. J. F. S. *Colonia romana Julia Felix, Sinope*, colonie romaine.....de Sinope.

C. SACR. FAC. *Cenſor ſacris faciundis*, cenſeur prépoſé aux choſes ſacrées.

C. T. T. *Colonia Togata Taraco*, colonie de Taraco ou Tarragone, en Eſpagne.

C. V. *Clupeus votivus.*

C. V. IL. *Colonia victrix Illiee*, colonie d'Illice, à préſent Elche, en Eſpagne.

CVNOBE. *Cunobelinus*, roi des Bretons.

CUR. X. F. *Curator denariorum Flandorum.*

D. C. C. N. C. *Decurionis coloniæ Concordiæ Norbæ-Cæſarianæ*, les décurions de la colonie de Norba-Céſarée; c'eſt Alcantara.

DD. PP. *Decuriones poſuere.*

DEO. NEM. *Deo Nemauſo*, de Nimes.

DERT. *Dertoſa*, Dertoſe; Tortoſe, dans la Catalogne.

DIANA PERG. *Diana Pergenſis*, de Perge, en Pamphilie.

D. J. M. S. *Deo invicto Mithræ ſacrum*, autel ou temple conſacré à Mithras, &c.

D. PP. *Dii penates.*

DR. CAES. Q. PR. *Druſus Cæſar quinquennalis præfectus*, préfet quinquennal.

D. S. J. M. *Deo ſoli invicto Mithræ.*

EQ. COH. *Equeſtris* ou *Equites cohortis*, chevaliers d'une telle cohorte, ou cohorte à cheval; cavalerie.

ETR. *Etruſcus*, étruſque, ou toſcan.

EUR. *Europa.*

EX. AR. P. *ou* EX. A. P. *Ex argento publico, puro, probato.*

EX CONS. *Ex conſenſu.*

EX. DD. *Ex decreto decurionum.*

EX FA P. Q. J. S. AD A. D. E. *Ex eâ pecuniâ, quæ juſſu ſenatus ad ærarium delata eſt.*

FANE. *Faneſtris*, à préſent *Fano*; conjecture. Il y a eu la colonie de Faneſtris Julienne.

F. C. S'il y a ſur la médaille des inſtrumens de monnoie, liſez: *Faciundum curavit.* Si ce ſont des épis ou une voiture, liſez: *Frumento covehendo*, officier prépoſé à la fourniture & à la traite des grains.

FEL. PR. *Felicitas provinciarum.*

FER. *Feronia*, la déeſſe Féronia.

FLAM. DIAL. *Flamendialis*, prêtre de Jupiter.

FLAM. D. Flamine du divin (Auguſte, &c.)

FL. FEL. *Flavia, felicis (legionis).*

FORT. PRIM. *Fortuna primigenia*, à la fortune tutélaire des premiers nés.

FRUG. AC. *Fruges acceptæ*, grains ou vivres reçus.

GADIT. *Gaditanus.*

GEM. LEG. *Gemina* ou *Gemella legioa*, légion double, ou Gemelle, ou de Tucci.

GEN. COL. COR. *Genio coloniæ Corinthi.*

GEN. COL. NER. PATR. *Genio coloniæ Neronianæ Patrenſis*, de la colonie Néronienne de Parras.

GEN. ILLY. *Genio Illyrici*, au génie d'Illyrie.

GER. P. *Germanica provincia*, ou *Germaniæ populus.*

GL. E. R. *Gloria exercitûs romani.*

GL. R. *Gloria romanorum.*

Digitized by Google

G. L. S. *Genio loci ſacrum.*

G. M. V. *Gemina Minervia victrix*, la colonie victorieuſe de Minervium, en Italie.

G. P. *Gratiâ peragratâ*, ou *Gracia populus.*

G. T. A. *Genius tutelaris Ægypti*, ou *Gemina tutator Africæ*, protecteur des deux Afriques.

H. *Haſtati*, ſoldats armés de toutes pièces.

HERC. GADIT. *Herculi gaditano.*

HEL. Héliopolis, en Egypte.

HIS. *ou* HISP. *Hiſpalis* ou *Hiſpania.*

HO. *Honos*, l'Honneur, divinité.

HA. P. *ou* H. P. *Haſtatorum & principum*, les premières cohortes des légions.

HS. *Seſtercium*, ſeſterce, monnoie.

II. VIR. QUINQ. *Duumvir quinquennalis.*

IMP. C. C. VA. F. GAL. VEND. VOLUSIANO AUG. *Imperatori Cæſari Carpico, Vandalico, Finnico, Galandico, Vendenico, Voluſiano Auguſto.*

IMP. CAES. M. C. LAT. POSTHUMUS. *Imperator Cæſar Marcus Caſſius Latienus.*

JO. CANTAB. *Jovi Cantabrico*, à Jupiter le Cantabre.

J. O. M. D. Dédié à Jupiter très-bon, &c.

J. O. M. SPONS. SECURIT. AUG. *Jovi, &c. ſponſori ſecuritatis Auguſti.*

J. O. M. S. P. Q. R. V. S. PR. S. IMP. CAES. QUOD PER EU. R. P. IN AMP. ATQ. TRAN. S. E. *Vota ſuſcepta pro ſalute imperatoris Cæſaris quod per eum reſpublica in ampliori atque tranquilliori ſtatu eſt.*

J. O. M. V. C. *Victori, conſervatori.*

ISEL. OECUM. *Iſelaſtica Œcumenica (certamina).*

I. S. M. R. *Juno ſoſpita magna regina*, ou *Mater romanorum.*

IT. *Italia.*

ITAL. MUN. *Italicum municipium*, municipe d'Italie.

KAP. *Kapitolina*, capitolins.

LAPHR. *Laphria*, Diane, ainſi nommée.

LEG. I. ADI. P. F. *Legio I. adjutrix, pia, fidelis.*

LEC. I. MIN. *Legio I. Minervia*, Minervium, en Italie.

LEG. II. PART. V. P. V. F. *Legio II. quintùm pia, quintùm fidelis.*

LEG. II. TRO. *ou* TRA. FOR. *Trojana* ou *Trajana fortis.*

LEG. IIII. FL. VI. P. VI. F. *Legio quarta Flavia, ſextùm pia, ſextùm fidelis.*

LEG. V. M. P. C. *Macedonica, Pia, Conſtans.*

LEG. VII. CL. GEM. P. FIDEL. *Claudia, gemina, pia, fidelis.*

LEG. XVI. FR. *Fregellæ*, de Frégelle, ancienne ville du Latium, *ou* de Frégène, ancienne ville de Toſcane.

LEG. M. XX. *Legio macedonica vigeſima.*

LEG. XXX. NEP. VI. F. *Legio trigeſima neptuniana, ſextùm fidelis.*

LENT. CUR. X. F. *Lentulus curator denariorum Flandorum*, ou *curavit denarium Flandum.*

LEP. *Lepidus* ou *Leptis*, nom de ville.

L. P. D. Æ. P. *Lucius Papirius deſignatus ædilis plebis.*

MAC. AUG. *Macellum Auguſti*, édifice bâti par Néron, pour les boucheries.

M. C. J. *Municipium Calaguris, Julia*, municipe de Calaguris, Julienne, à préſent Calahorre, en Eſpagne.

M. D. M. J. *Magna deum matri Idæa*, à Cybèle, la grande mère des dieux Idéenne.

MET. DEL. pour DAL. *Metallum Dalmaticum*, métal de Dalmatie.

METAL. ULPIAN. PAN. *Metallum Ulpianum Pannonicum*, de Pannonie.

MET. NOR. *Metallum Noricum*, métal de Norique.

M. H. ILLERGAVONIA DERT. *Municipium Hibera Illergavonia Dertoſa*, Tortoſe, en Catalogne.

M. LEP. C. REG. INST. *Marcus Lepidus Reginenſium inſtauravit*, ville de Regina ou des Réginiens, ville d'Eſpagne dans la Bœtique.

M. M. J. V. *Municipes municipii Julii Utiçenſis*, ceux du municipe de Julius d'Utique, à préſent Biſerte, en Afrique.

M. R. *Municipium Ravennatium*, municipe de Ravenne, ville d'Italie.

M. S. *Moeſia ſuperioris*, de la Méſie ſupérieure.

MUL. FEL. *Multa felicia*, nombreuſes proſpérités.

MULT. XX. MULT. XXX. *Multis vicennalibus, multis triecnnalibus*, pluſieurs vingtaines & trentaines d'années.

MUN. CAL. JUL. *Municipium Calaguris Julia*, de Calaguris Julienne.

MUN. CLUN. *Municipium Clunia*, ancienne ville d'Eſpagne, à préſent Crunna.

Digitized by Google

MUN. FANE. AEL. *Municipium Faneſtre-Aelium*, de Faneſtre-Aelien, ou d'Aelius, peut-être Fano, en Italie.

MUN. STOB. *Municipium Stobenſe*, de Stobi, en Macédoine.

MUN. JUL. VTICEN. DD.. PP. *Municipii Julii Uticenſis decuriones poſuêre*, les décurions du municipe Jul a d'Utique ont poſé, &c. Biſerte, ville d'Afrique.

MUN. TUR. *ou* MU. TU. *Municipium Turiaſſo*, ville d'Eſpagne.

NAT. *Natali* ou *Natus*, naiſſance, ou né.

NAT. URB. CIRC CON. *Natali urbis circenſes conſtituti*, au jour anniverſaire de la fondation de la ville, établiſſement des jeux du cirque.

N. C. A. P. R. *Nummus Cuſus à populo romano*.

NEP. *Neptunalia*, fêtes de Neptune.

NER. I.ºQ. URB. *Nerva primus quæſtor urbis*.

NICEPH. *Nicephorium*, colonie de Nicephorium, en Méſopotamie.

N. T. M.. *Numini tutelari maximo*..

N..TR. ALEXANDRIANÆ COL. ROSTR. *Nervia, Trajana, Alexandriana colonia Boſtra*, à la colonie ou de la colonie Nervienne, Trajane, Alexandrienne de Boſtra, ville de la Paleſtine.

OEC.. *Œcumenica*, jeux ou combats œcuméniques ou univerſels.

P. D. *Populo datum*..

PELAG. *Pelagia*, titre donné à Vénus..

P. F.. Quelquefois *Primus fecit*.

P. H. C. *Provincia Hiſpania citeriòris*. C'eſt une conjecture.

PH. COND. *Philippi condita*, bâti par Philippe; ou *Philippus conditor*, Philippe, fondateur.

P. M. S.. COL.. VIM. *Provincia Mœſia ſuperioris colonia Viminiacum* ou *Viminacium*. C'eſt Widin, dans la Servie..

PR. COS. *Pro conſule*, à la place du conſul.

PRON. *Pronepos*, arrière-petit-fils..

PRO. P. Propréteur.

PR. S. P. *Provincia Syria Paleſtina*.

PR. URB. *Præfectus urbis*, ou *Prætor urbanus*..

PROQ. Proquesteur..

Q.. C. V. I. N. C. *Quinta colonia victrix Julia nova Carthago*. C'eſt Carthagène, en Eſpagne.

Q. DES. *Quæſtor deſignatus*..

Q. P. *Quæſtor prætoris*..

Q. PR. *Quæſtor provinciæ*.

Q. PROC. *Quæſtor proconſulis*.

QUADRAG. REM. *Quadrageſima remiſſa*, remiſe d'un impôt appelé *le quarantième*, ou remiſe du quarantième des impôts..

QUIN. ITER.. Quinquennal pour la deuxième fois..

Q. V. *ou* QUOD V. M. S. &c. *Quod via munitæ ſint* ou *ſunt*, à cauſe que les chemins ont été rendus sûrs, commodes, &c..

R. *Remiſſa*, remiſe; ou *reſtituit*, ou *romanus*, ou *Roma*.

R. CC. *Remiſſa ducenteſima*, remiſe de la deux centième partie des impôts.

RECEP. *Recepta*, reçus.

REF. *Refecta*, refaite, réparée..

R. M. *ou* REI MIL.. *Rei militaris*, d'affaire militaire..

REST. NUM. *Reſtituta Numidiæ*, la Numidie rétablie.

ROC. IL. ꝯ. (en liſant de droite à gauche.) *Colonia Laus Julia Corinthus*, colonie appellée *Laus Julia*, de Corinthe..

ROM. COL. *Romulea colonia*, colonie de Romulea..

R. XL. *Remiſſa quadrageſima*, le quarantième remis.

SACERD. COOP. IN OMN. COLL. SUPRANUM.. Prêtre aggrégé dans tous les collèges comme ſurnuméraire..

SAC. F. *Sacris faciundis*, ou *Sacra faciensi*, prépoſé pour vaquer, *ou* vaquant aux choſes ſacrées..

SACR. PER.. *Sacra periodica* ou *perpetua*, ſacrifices périodiques ou perpétuels.

SAG. *Saguntum*, Sagunte, ancienne ville d'Eſpagne.

SAL. *Salduba*, ancienne ville d'Eſpagne.

SALM. *Salmantica*, Salamanque, ville d'Eſpagne..

SCIS. *Scifcia*, Siſcia, ville de Croatie, à préſent Siſſey.

SEP.. COL. LAUD. *Septimia colonia Laudicea*, colonie Septimienne de Laudicée: c'eſt Laodicée..

SEP. TYR. MET. *Septimia Tyrus metropolis*, colonie Septimia de Tyr, métropole, en Phénicie..

S.. R. *Senatus romanus*, ou *Salus romanum*, ou *Spes reipublicæ*..

STABILIT. *Stabilita*, la terre ou l'état..

Digitized by Google

IIS. *Seſtertium*, ſeſterce, monnoie valant 2 as & demi : on le marquoit de pluſieurs manières.

TASCIA. Sur les médailles de *Cunobelinus*, roi des bretons.

TERT. *ou* TER. *Tertium.*

TES. *ou* TESS. *Theſſalonica*, de Theſſalonique.

T. G. A. *Tutelaris genius Ægypti.* Conjecture.

TRA. *ou* TR. F. *Trajana fortis*, légion Trajane courageuſe.

TR. II. *Tribunus legionis* II^a.

TR. PL. D. *Tribunus plebis deſignatus.*

TR. V. MON. *Trium viri monetales.*

V. AT. *Virtus aterna.*

VETER. *Veteranorum*, colonie des vétérans.

V. I. *Vota imperii.* Conjecture.

VIC. S. *Victoria Sicula*, victoire de Sicile.

VIII. ſur une monnoie d'argent. *Octo aſſes*, huit as romains.

VII. VIR. EPU. *Septem viri epulones.*

VI. VIR. AUG. *Sevir auguſtalis*, dignité romaine.

V. N. M. R. *Urbi Nicomedienſi monetæ reſtituta*, droit de frapper monnoie.

X. *Decem*, *decennalia*, *denarius.*

X. F. *Denarium faciundum*, pour la fabrique de l'argent.

XV. *Quindecim denarios.* Cette marque ſur une monnoie d'or, indique qu'elle vaut quinze deniers.

XVI. *Sexdecim aſſes*, marque d'une pièce d'argent qui ne valoit d'abord que 10 as ; lorſqu'elle fut montée à 16 as, on annonça ce changement par XVI.

XX. V. *Vicennalia vota.*

N. B. Pour rendre cette TABLE complette, le lecteur conſultera les tables d'abréviations contenues dans les articles ABRÉVIATIONS, CONSULAIRES & EXERGUE.

TABLE des principales abréviations qui ſe trouvent dans les LÉGENDES *des médailles grecques, & en particulier des noms de dignités, avec ces titres & ces dignités.*

A. AP. APXO. APXON. APXONTOC. Archonte.

ΣΥΝΑΡΧΟΝΤΟΣ. Aſſocié à l'archonte.

A. AC. ACY. ACYA. *Aſylum*, *aſili*, aſyle.

ΑΥΓ. Αυγουστ. Auguſte.

ΑΘΗΝΑ. Αθηναίων. *Athenienſium.*

ΑΙΓ. Αιγυπτου. *Ægypti.*

AMAC. Αμασεια. Ville de Pont.

ΑΝΑΖ. Αναζαρβου. Ville de Cilicie.

ΑΝΕΘΗ. Ανεθηκε. *Poſuit.*

ΑΝΘΥ. Ανθυπατος. *Proconſul.*

ΑΝΤΙ. Αντιστρατηγου. *Propratoris.*

ΑΡΙC. Αριστος. *Optimus.*

ΑΡΧΙ. ΑΡΧΙΕ. Αρχιερεως. *Pontificis maximi.*

ΑΥΓ. ΑΥΓΟΥ. *Auguſta*, *Auguſti.*

ΑΥΤ. ΑΥΤΟ. Αυτονομος. *Populus ſuis utens legibus.*

ΑΦΡ. *Africanus.*

ΑΧ. Αχαιων. *Græcia populorum.*

ΑΡΧΙΕΡΤΣ. ΜΕΓΑΣ. Souverain pontife.

ΑΡΧΟΝΤΟC. Archonte.

ΑΓΩΝΟΘΕΤΗΣ. Agonotète.

ΑΣΥΛΟΥ. Sacrée & ville d'aſyle.

ΕΛΕΥΤΕΡΑΣ. Titre d'une ville libre.

ΑΥΤΟΝΟΜΟΣ. Titre d'une ville qui ſe gouverne ſuivant les loix. Quelques médailles réuniſſent ces deux titres, qui, ſur d'autres, ſe trouvent ſéparés.

B. *Iterùm*, *Secundò.*

ΒΕΛ. Βελτιστου. *Optimi. Attributum ſummi pontificis.*

B. N. Βις Νεωκορων. *Secundùm Neocororum.*

Γ. Γαιος. Γναιος. *Caïus. Cneus.*

Γ. Β. Γραμματι Βουλης. *Decreto ſenatûs.*

Γ. Γ. Γραμματι Γερουσιας. *Decreto ſenatûs.*

ΓΡ. ΓΡΑ. ΓΡΑΜ. Γραμματευς. *Scriba.*

ΓΡΑΜΜΑΤΕΙΣ. *Grammateur.* C'étoit dans Epheſe, Magnéſie, Tralles, & autres villes de l'Aſie, le nom d'un des grands magiſtrats, & quelquefois le premier & le ſeul.

Δ. Δις. *Secundùm.*

ΔΗΜ. Δημος. *Populus.*

ΔΗΜΗΤ. Δημητηρ. Surnom de Cérès.

ΔΙΚ. Δικαιος. *Juſtus.* Surnom de Peſcennius Niger.

ΔΡΟΥC. Δρουσιλλα. Druſilla, ſœur de Caligula, & femme de Germanicus.

Δ. Ε. ΔΗΜΑΡΧΙΚΗΣ. ΕΞΟΥΣΙΑΣ. *Tribunitiâ potestate.*

Δ. Ε. ΔΟΓΜΑΤΙ ΕΠΑΡΧΙΑΣ. *Decreto provinciæ.*

ΕΛΕΥΘ. Ελευθερας. *Libera.* Ville libre.

ΕΝΔ. ΕΝΔΟΣ. *Illuſtris.*

ΕΞ. Εξουσια. *Poteſtas.*

ΕΤ. ΕΤΟ. Ετους. *Anno.*

ΕΥ. Ευσεβης. *Pius.*

ΕΧ. Εχοντος. *Habente*, participe.

ΕΦΟΡΟC. Ephore, & comme tribun du peuple. Tyr, Sidon, Dore, Egée, Nicopolis, Sébaſte, & autres villes, ont, dans leurs légendes, le titre de *Navarchides*, qu'on y voit ainſi en abrégé, ΝΑΥΑΡΧ.

Il y avoit des villes avec ces titres : ΙΕΡΑΣ ΚΑΙ ΑΣΥΛΟΥ. Sacrée & ville d'aſyle.

La bonne intelligence de quelques villes entr'elles ſe marquoit par ce mot, ΟΜΟΝΟΙΑ. *Concordia.*

ΚΟΙΝΟΝΙΑ. *Communitas* exprimoit une communication de biens, privilèges, dieux, &c.

ΗΓ. ΗΓΕΜ. Ηγεμονος. *Praſidis.*

ΗΓΕΜΟΝΟC. Nom du premier magiſtrat.

Θ. Θεων. *Deorum.*

ΘΥ. Θυγατηρ. *Filia.*

ΙΟ. ΙΟΛ. Ιουλιος. *Julius.*

ΙΕΡ. Ιερα, Ιερας. *Sacra, ſacra.*

ΙΟΥΛ. Ιουλια. *Julia.*

ΙCΘ. Ισθμια. *Iſtmia*, jeux, combats.

ΚΑΙ. ΚΑΙC. Καισαρ. *Cæſar.*

ΚΑΙCΑΡ. Καισαρες. *Cæſares.*

ΚΑC. Κασσιος. *Caſſius.*

ΚΕ. Κυριος. *Cæſaris.*

ΚΛΑΡΙ. Κλαρια. *Claria*, ſurnom de Diane.

ΚΟΙ. Κοινον. *Commune.*

ΚΟΡ. Κορνηλιος. *Cornelius.*

ΚΤΙC. Κτιστης. *Conditor.*

ΚΟΥ. ΚΟΥΙΝ. Κουιντος. *Quintus.*

ΚΥ. ΚΥΙΝ. *Idem.*

ΛΙ. ΛΙΚ. Λικινιος. *Licinius.*

ΛΟ. ΛΟΥ. ΛΟΥΚ. Λουκιος. *Lucius.*

ΛΟΓΓΕΙ. Λογγινου. *Longini*, ſurnom dans la famille Caſſia, & autres.

ΜΗ. ΜΗΤ. Μητροπολις. *Metropolis.*

ΜΑΙΑΝ. Μαιανδρος. *Mæander*, fleuve célèbre de la Carie.

ΝΕ. ΝΕΩ. ΝΕΩΚ. Νεωκορων. *Neocororum*, villes à qui on avoit donné le droit de bâtir certains temples & de les entretenir.

ΝΑΥ. ΝΑΥΑΡ. Ναυαρχιδος. *Navarchis, ſeu claſſica*, privilège de ville.

ΝΕΙΚ. ΝΕΙΚΟ. Νικομηδιων. *Nicomedenſium in Bithyniâ.*

ΝΕΩΚΟΡΟΣ. Particulier prépoſé à la garde d'un temple.

ΝΙΓ. Νιγρος. *Niger*, ſurnom de Peſcennius.

ΟΙΚΟΥΜΕΝ. Οικουμενικα. *Œcumenica*, combats univerſels.

ΟΜΟ. Ομονοια. *Concordia.*

ΟΝ. Ων, ουσα, ον, étant, participe.

ΟΥΑΛ. Ουαλεριανος. *Valerianus.*

ΟΥΑΛ. Ουαλης. *Valens*, ſurnom d'Hoſtilien.

ΟΥΗΡ. Ουηρος. *Verus.*

Π. Π. Πρωτη ποντου. *Prima Ponti.* C'eſt la ville d'Amaſie.

ΠΑΝ. ΠΑΝΗ. Παιηγυριστου. *Panegyriſta.*

ΠΕΣΚ. *Peſcennius.*

ΠΡ. ΠΡΕC. Πρεσβευτης. *Legatus.*

ΠΡΟΔΙ. Προδικου. *Procurante.*

ΠΥΘ. Πυθια. *Pythia certamina.*

ΠΡΙΤΑΝΕΙΣ. Pritane ; c'étoit une eſpèce d'Archonte.

ΕΠΙΣΤΡΑΤΗΣ. Epiſtrate, ou premier des Pritanes, qui étoient cinquante, ſervant par ſemaine au nombre de dix.

ΠΡΟΕΔΡΟΣ. Proedre ; c'étoit le titre des neuf autres pritanes.

ΠΑΝΗΓΥΡΙΣΤΗΣ. Panégyriſte, chargé de faire l'éloge des dieux.

ΠΟΛΙΑΡΧΟΣ. Polyarque, préfet d'une ville.

ΠΡΟΔΙΚΟΣ. *Prodicos*, curateur, avocat, &c.

ΠΑΡΟΧΟC. *Parochus*, homme chargé de fournir l'hoſpice aux romains qui paſſoient en Grèce.

CΕΒ. CΕΒΑC. Σεβαστος. *Auguſtus.*

CΑΛΩ. Σαλωνινος. *Saloninus.*

CΕΟΥ. Σεουηρος. *Severus.*

CΟ. CΟΦ. Σοφιστου. *Sophiſta.*

ΣΤΕΦΑΝΗ. Στεφανηφορου. *Stephanophoro*, dignité.

CΩΤ. Σωτηρι. *Servatori.*

ΤΕΜ. Τεμενους. *Templi.*

ΥΠ. Υπο. *Sub*, prépoſition.

Digitized by Google

ΥΠΑΤΟΥ. Conſul.

ΦΗΣΤ. Φεστ. *Feſto*, ſurnom romain.

ΦΛΑ. ΦΛΑΟΥ. Φλαουιου. *Flavii, ſub Flavio.*

ΑΥ. ΑΥΤ. Αυτοκρατωρ. *Imperator.*

ΓΒ. Γνωμη Βουλης. *Decreto ſenatûs.*

ΓΑΛ. *Galba.*

ΔϘΥ. *Anno* 494.

ΕΤ. Ε. ΔΡΑΧΜΗ. *Anno V drachma.*

ΕΥΤΥΧ. Ευτυχης. *Felix.*

ΙΟΥΣ. *Juſtus.*

L. Ανκαδιαντος. *Annus.*

ΛΕΥΚ. *Lucius.*

ΝΕ. ΙΕΡΟΥ. Νεου, Ιερου. *Novo ſancto.*

Π. Π. *Pater patriæ.*

ΣΤΡ. Στρατηγος. *Prætor.*

ΣΤΡΑΤΗΓΟΣ. Stratège, eſpèce de préteur.

ΤΑΜΙΟΣ. Queſteur.

LÉGION, ſ. f. *Art militaire des Romains*, on formoit chez les Romains avec des ſoldats qui n'avoient que leurs bras pour tout bien, ſelon l'expreſſion de Valere-Maxime, les corps de troupes appellés *légions*, du mot latin *legere*, *choiſir*; parce que quand on levoit des *légions*, on faiſoit un choix, dit Végece, de la jeuneſſe la plus propre à porter les armes; ce qui s'appeloit *delectum facere*, au rapport de Varron.

Dans les commencemens de la république, les ſeuls citoyens romains, inſcrits au rôle des tributs, ſoit qu'ils habitaſſent Rome, ou qu'ils demeuraſſent à la campagne, formèrent ces *légions* invincibles qui rendirent ce peuple les maîtres du monde.

Les *légions* étoient compoſées d'infanterie & de cavalerie, dont le nombre a varié ſans ceſſe; de ſorte qu'on ne doit pas être ſurpris, ſi les auteurs qui en ont parlé, paroiſſent ſe contredire, puiſque leurs contradictions ne viennent que de la différence des temps.

D'abord, ſous Romulus, inſtituteur de ce corps, la *légion* n'étoit que de trois mille hommes d'infanterie, & de trois cent chevaux. Sous les conſuls, elle fut long temps de quatre mille, ou de quatre mille deux cents fantaſſins, & de trois cent chevaux. Vers l'an de Rome 412, elle étoit de cinq mille hommes d'infanterie. Pendant la guerre que Jules-Céſar fit dans les Gaules, ſes *légions* ſe trouvèrent encore à peu près compoſées du même nombre d'hommes. Sous Auguſte, les *légions* avoient ſix mille cent-fantaſſins, & ſept cents vingt-ſix chevaux. A la mort de ce prince, elles n'étoient plus que de cinq mille hommes d'infanterie, & de ſix cents chevaux. Sous Tibere, elles revinrent à ſix mille hommes de pied, & à ſix cents cavaliers. Comme Septime-Severe imagina de former, à l'imitation des Macédoniens, une phalange ou bataillon quarré de trente mille hommes, compoſé de ſix *légions*, nous apprenons de ce trait d'hiſtoire, que la *légion* étoit alors de cinq mille hommes. Sous les empereurs ſuivans, elle reprit l'ancien état qu'elle avoit ſous Auguſte.

Il réſulte évidemment de ce détail, que pour connoître la force des armes romaines dans les différens temps, il faut être au fait du nombre des *légions* que Rome leva, & du nombre d'hommes qui compoſoient chaque *légion*. Les variations ont été fort fréquentes ſur ce dernier point, elles l'ont été de même par rapport au premier, du moins ſous les empereurs; car du temps de la république, le nombre des *légions* fut long-temps limité à quatre *légions* romaines, dont chaque conſul commandoit deux; avec autant des alliés.

Quand Annibal ſe fut emparé de la citadelle de Cannes, on fit à Rome, dit Polybe, ce qui ne s'étoit pas encore fait; on compoſa l'armée de huit *légions*, chacune de cinq mille hommes, ſans les alliés. C'étoient alors des légions fournies à l'état: mais quand le luxe eut fait des progrès immenſes dans Rome, & qu'il eut conſumé le bien des particuliers, le magiſtrat, comme le ſimple citoyen, l'officier & le ſoldat portèrent leur ſervitude où ils crurent trouver leur intérêt.

Les *légions* de la république, non ſeulement augmentèrent en nombre, mais devinrent les *légions* des grands & des chefs de parti; & pour attacher le ſoldat à leur fortune, ils diſſimulèrent ſes brigandages, & négligèrent la diſcipline militaire, à laquelle leurs ancêtres devoient leurs conquêtes & la gloire de Rome.

Ajoutons que les *légions* ne furent compoſées de citoyens de la ville de Rome, que juſqu'à la deſtruction de Carthage; car, après la guerre des alliés, le droit de bourgeoiſie romaine ayant été accordé à toutes les villes d'Italie, on rejeta ſur elles la levée des troupes légionnaires, & très-peu ſur Rome.

Ces troupes néanmoins s'appellèrent *romaines*, parce que les alliés participant aux mêmes privilèges que les citoyens de Rome, étoient incorporés dans la république.

Mais l'empire s'étant aggrandi de toutes parts, les villes d'Italie ne purent ſe fournir le nombre d'hommes néceſſaire à la multiplicité des *légions* que les empereurs établirent. Ils les formèrent alors des troupes de toutes les provinces, & les diſtribuèrent ſur les frontières, où on leur aſſigna des camps, *caſtra*, dont quelques-uns ſont devenus des villes par ſucceſſion de temps; de-là tant de noms

Digitized by Google

géographiques, où le mot *castra* se trouve inséré.

Il nous faut présentement indiquer les différentes parties & les différentes sortes de soldats, dont la *legion* romaine étoit composée.

Romulus, à qui Rome doit cet établissement, la divisa en dix corps, qu'on nommoit *manipules*, du nom de l'enseigne qui étoit à la tête de ces corps, & qui consistoit en une botte d'herbes, attachée au bout d'une gaule. Ces corps devinrent plus forts, à mesure que la *légion* le devint; & toutefois lorsqu'on eut pris d'autres enseignes, ils ne laissèrent pas de retenir ce premier nom de *manipule*.

On fit avec le temps une nouvelle division de la *légion* qui néanmoins fut toujours de dix parties, mais qu'on appella *cohortes*, dont chacune étoit commandée par un tribun: chaque cohorte étoit composée de trois manipules, fortes à proportion de la *légion*.

On attribue cette nouvelle division à Marius. Elle continua depuis d'être toujours la même, tant sous la république, que sous les empereurs. La *légion* étoit donc composée de trente manipules & de dix cohortes ou régimens, pour parler suivant nos usages, plus ou moins nombreuses, selon que la *légion* l'étoit.

Mais il faut remarquer que la première cohorte étoit plus forte du double, & qu'on y plaçoit les plus grands hommes; les neuf autres cohortes étoient égales en nombre de soldats. Ces dix cohortes formoient dix bataillons qui se rangeoient sur trois lignes. Si la *légion* étoit de six mille hommes, la manipule étoit de deux cents hommes, ou deux centuries.

Une *légion* étoit composée, indépendamment des cavaliers, de quatre sortes de soldats qui, tous quatre, avoient différent âge, différentes armes & différens noms. On les appelloit *vélites*, *hastaires*, *princes & triaires*; *voyez* VELITES, HASTAIRES, PRINCE & TRIAIRES, car ils méritent des articles séparés.

Les *légions*, sous la république, étoient commandées par un des consuls & par leurs lieutenans. Sous les empereurs, elles étoient commandées par un officier général qu'on nommoit préfet, *præfectus exercituum*. Les tribuns militaires commandoient chacun deux cohortes, & portoient, par distinction, l'anneau d'or comme les chevaliers. Chaque manipule avoit pour capitaine un officier qu'on appelloit *ducentaire*, quand la *légion* fut parvenue à six mille hommes d'infanterie: de même qu'on nommoit *centurion* celui qui commandoit une centurie. Les tribuns militaires élisoient les centurions, & ceux-ci élisoient leur lieutenant qu'on nommoit *succenturion* & qu'on appela dans la suite *option*. *V.* OPTION.

Quant aux *légions* que les alliés fournissoient, ceux qui les commandoient étoient appellés *préfets* du temps de la république, mais ils étoient à la nomination des consuls ou des généraux d'armées.

Chaque *légion* avoit pour enseigne générale une aigle les ailes déployées, tenant un foudre dans ses serres. Elle étoit posée sur un piédestal du même métal au haut d'une pique; cette figure étoit d'or ou d'argent, de la grosseur d'un pigeon. Celui qui la portoit s'appeloit le *porte aigle*, & sa garde, ainsi que sa défense, étoit commise au premier centurion de la *légion*.

Ce fut Marius, selon Pline, *liv. X. c. iv*, qui choisit l'aigle seule pour l'enseigne générale des *légions* Romaines; car, outre l'aigle, chaque cohorte avoit ses propres enseignes, faites en forme de petites bannieres, d'une étoffe de pourpre, où il y avoit des dragons peints. Chaque manipule & chaque centurie avoit aussi ses enseignes particulieres de même couleur, sur lesquelles étoient des lettres pour désigner la *légion*, la cohorte & la centurie.

On distinguoit les *légions* par l'ordre de leur levée, comme première, deuxième, troisième, ou par les noms des empereurs, auteurs de leur fondation, comme *legio Augusta*, *Claudia*, *Flavia*, *Trajana*, *Ulpia*, *Gordiana*, &c. Elles furent encore distinguées dans la suite par des épithètes qu'elles avoient méritées pour quelque belle action, comme celle qui fit surnommer une légion la *foudroyante*, une autre la *victorieuse*; ou même pour quelque défaut qui lui étoit propre, comme la *paillarde*. Enfin elles retirent quelquefois le nom des provinces où elles servoient, comme *l'illyrienne*, *la macédonienne*, *la parthique*, *la gauloise*, &c.

Il nous reste à parler de la cavalerie qui composoit chaque *légion*. On lui donnoit le nom d'*aile*, parce qu'on la plaçoit ordinairement de manière, qu'en couvrant les flancs elle en formoit les ailes. On la divisoit en dix parties ou brigades, autant qu'il y avoit de cohortes; & chaque brigade étoit forte, à proportion du total de la cavalerie de la *légion*. Si elle passoit six cents chevaux, chaque aile ou brigade étoit de deux turmes ou compagnies, de trente-trois chevaux chacune. La turme se subdivisoit en trois décuries ou dixaines, qui avoient chacune un décurion à leur tête, dont le premier commandoit à toute la turme, & en son absence le second. On prenoit toujours un de ces premiers décurions, pour commander chaque aile ou brigade, & en cette qualité il étoit appellé *préfet de cavalerie*; il avoit rang au dessus du petit tribun, ou comme nous dirions, du colonel d'infanterie.

Toute la cavalerie romaine qu'établit Romulus dans

dans les légions qu'il inſtitua, ne conſiſtoit qu'en trois cent jeunes hommes, qu'il choiſit parmi les meilleures familles, & qu'on nommoit *celeres*; c'eſt-là l'origine des chevaliers romains. Servius-Tullius porta ce nombre à dix-huit cents cavaliers, & en forma dix-huit centuries. Ils avoient un cheval fourni & entretenu aux dépens de l'état. Cependant cette cavalerie n'étant pas ſuffiſante, on l'augmenta en faiſant les levées pour les *légions*; mais on obſerva de la tirer d'entre les plébéiens aiſés, parce qu'on les obligea de ſe fournir de monture à leurs dépens. Ils n'avoient encore point d'autres armes defenſives qu'un mauvais bouclier de cuir de bœuf, & pour arme offenſive qu'un foible javelot.

Mais comme on éprouva les déſavantages de cette armure, on les arma à la grecque, c'eſt-à-dire, de toutes pièces; leurs chevaux mêmes étoient bardés au poitrail & aux flancs. Le cavalier avoit un caſque ouvert, ſur lequel étoit un grand panache de plumes, ou un ornement relevé qui en tenoit lieu. Une cotte de mailles ou à écailles le couvroit juſqu'au coude, & deſcendoit juſqu'aux genoux, avec des gantelets ou un épais bouclier.

Les armes offenſives étoient une groſſe javeline ferrée par les deux bouts, & une épée beaucoup plus longue que celle de l'infanterie, c'eſt ainſi que Polybe, *l. IV., ch iv.*, nous décrit l'armure de la cavalerie des *légions* romaines.

Elle ne ſe ſervoit point d'étriers, & n'avoit que des ſelles raſes. Les cavaliers pour monter à cheval, étoient obligés de ſe lancer deſſus tout armés, & ils apprenoient à faire cet exercice à droite comme à gauche; il n'étoit pas non plus d'uſage de ferrer leurs chevaux, quoiqu'on le pratiquât pour les mules.

Parmi les légionnaires romains, il n'y avoit point de cavalerie légere, elle n'étoit connue que dans leurs troupes auxiliaires, mais les empereurs en établirent ſous le nom d'*archers*, leſquels pour être plus agiles, ne portoient aucune armure, & n'avoient que le carquois plein de flèches: l'arc & l'épée. Quant aux étendarts & cornettes de la cavalerie, on les diſtinguoit de celles de l'infanterie, par la couleur qui étoit bleue, & parce qu'elles étoient taillées en banderolles.

On mettoit ſous la garde du premier capitaine les étendarts & cornettes de la cavalerie dans un aſyle aſſuré, ainſi que les aigles ou drapeaux de l'infanterie étoient ſous la garde du porte aigle. Les cavaliers & les ſoldats des *légions* portoient leur argent en dépôt dans ces deux endroits. Végece, *c. xx, liv. II*, nous apprend qu'on y dépoſoit encore la moitié des gratifications qu'on faiſoit aux troupes, de peur qu'elles ne diſſipaſſent tout en débauches & en folles dépenſes.

Ce furent les empereurs qui imaginèrent l'uſage de faire aux *legions* des donatifs, pour me ſervir des mêmes termes des auteurs. On partageoit ces donatifs en dix portions, une pour chaque cohorte, & ſur quoi toute la *légion* mettoit quelque choſe à part dans un onzième ſac, pour la ſépulture commune; quand un ſoldat mouroit, on tiroit de ce ſac de quoi faire ſes funérailles.

Enfin, lorſque les *légions* avoient remporté quelque victoire, on ornoit de lauriers les aigles romaines, les étendarts de la cavalerie, les enſeignes où étoit le portrait de l'empereur, & on faiſoit brûler des parfums devant elles.

Voilà les particularités les plus importantes ſur cette matière; je les ai recueillies avec quelque ſoin de Tite-Live, de Denys d'Halicarnaſſe, de Céſar, de Polybe, de Végece, de Frontin, & d'autres auteurs; en y mettant de l'ordre, j'ai pris pour guide des gens du métier. (*D. J.*)

LÉGION. Les antiquaires appellent *légion* une médaille, ſur laquelle on voit pour revers, deux ſignes ou étendarts militaires, avec l'aigle des *légions* au milieu; & pour inſcription, le nom de la *légion*: LEGIO I., II.. X., ou LEGIO XV. Par exemple, ANT. AUG. III VIR R. P. C., avec un navire; au revers, deux ſignes appellés *pila*, & l'aigle romaine au milieu; avec ces mots, LEG. II, ou LEG. III, ou LEG. XVI, un autre, LEG XVII CLASSICÆ. On trouve ſur les médailles d'Antoine, (*V. ſon article*,) juſqu'à la XXXe. *légion*. La XXXVIe. paroit ſur les médailles de Victorin le pere: on n'en connoît pas au-delà de ce nombre. Antoine eſt le premier, & Carauſius le dernier, ſur les médailles deſquels on trouve des *légions*.

Sur les médailles de Gallien, on voit non ſeulement le nombre & le nom des *légions*, tels que ULPIA, III. ITALICA, II. ADJUTRIX; mais encore les animaux qui étoient leurs ſymboles particuliers, un Porc-épi, un Ibis, le Pégaſe, &c. &c.

LÉGIONNAIRE, ſ. m. *Hiſt. anc.*, ſoldat des légions romaines; c'eſt le nom qu'on donnoit ſurtout aux fantaſſins, car les cavaliers retenoient le nom d'*equites*. On diſtinguoit dans chaque légion quatre eſpèces de ſoldats dans l'infanterie: les vélites; les haſtaires, les princes & les triaires. Les vélites, autrement nommés *antefignani*, parce qu'on les plaçoit avant les enſeignes, aux premiers rangs, & qu'ils commençoient le combat, étoient armés à la légère d'un petit boucher rond, d'un pié & demi de diamètre, & d'un petit caſque d'un cuir fort; du reſte, ſans armure pour être plus diſpos. Leurs armes offenſives étoient l'épée, le javelot & la fronde. Ils ne ſervoient que pour eſcarmoucher. Ils ſe rangeoient d'abord à la queue des troupes, & de-

là ; par les intervalles menagés entre les cohortes, ils s'avançoient ſur le front de la bataille, pour harceler les ennemis ; mais dès qu'ils étoient une fois pouſſés, ils rentroient par les mêmes intervalles ; & derrière les bataillons qui les couvroient, ils faiſoient voler ſur l'ennemi une grêle de pierres ou de traits. Ils étoient auſſi chargés d'accompagner la cavalerie pour les expéditions bruſques & les coups de mains. On croit que les romains n'inſtituèrent les vélites dans leurs legions qu'après la ſeconde guerre punique, à l'exemple des carthaginois, qui dans leur infanterie avoient beaucoup de frondeurs & de gens de trait. Selon Tite-Live, il n'y avoit que vingt vélites par manipule ; ce qui faiſoit ſoixante par cohorte, & ſix cents par légion, quand la légion étoit de ſix mille hommes. Avant qu'ils fuſſent admis, les ſoldats qui compoſoient l'infanterie légère, s'appelloient *rorarii* & *accenſi*. On ſupprima les vélites, quand on eut accordé le droit de bourgeoiſie romaine à toute l'Italie ; mais on leur ſubſtitua d'autres armés à la légère. Le ſecond corps des *légionnaires* étoient ceux qu'on nommoit *haſtaires*, d'un gros javelot qu'ils lançoient, & que les latins appelloient *haſta*, arme différente de la pique punique : celle-ci étoit trop longue & trop peſante pour être lancée avec avantage. Ils étoient peſamment armés du caſque, de la cuiraſſe & du bouclier, de l'épée eſpagnole & du poignard. Ils faiſoient la première ligne de l'armée. Après eux venoient les *princes*, armés de même, auſſi bien que les *triaires*, à l'exception que ceux-ci portoient une eſpèce d'eſponton court, dont le fer étoit long & fort. On les oppoſoit ordinairement à la cavalerie, parce que cette arme étoit plus réſiſtante que les javelines & les dards des princes & des haſtaires. On donna aux triaires ce nom, parce qu'ils formoient la troiſième ligne & l'élite de l'armée ; mais dans les nouveaux ordres de bataille qu'introduiſit Marius, on plaça les triaires aux premiers rangs : c'étoient toujours les plus vieux & les plus riches ſoldats qui formoient les triaires, & c'étoit devant eux qu'on portoit l'aigle de la légion. On ne pouvoit entrer dans ce corps avant l'âge de 17 ans, & outre cela, il falloit être citoyen romain : cependant il y eut des circonſtances où l'on y admit des affranchis ; & après l'âge de 46 ans, on n'étoit plus obligé de ſervir. Le temps du ſervice des *légionnaires* n'étoit pourtant que de 16 ans. Avant Septime Severe, il n'étoit pas permis aux *légionnaires* de ſe marier, ou du moins de mener leurs femmes en campagne avec eux. La diſcipline militaire de ces ſoldats étoit très ſévere ; ils menoient une vie dure, faiſoient de longues marches chargés de peſans fardeaux ; & ſoit en paix, ſoit en guerre, on les tenoit continuellement en haleine, ſoit en fortifiant des places & des camps, ſoit en formant ou en réparant les grands chemins.

LEGIONIS alumni. Les ſoldats élevés dès leur enfance dans une légion, s'appelloient élèves de ce corps ; *ALUMNUS LEG. VII.*

AELNA, bandes de pourpre ou d'autre couleur qui bordoient les toges-prétextes.

LÉGUMES. *Voyez* FEVES & SEMAILLES.

LEHERENNUS. Gruter (1074. 6. 7.) rapporte les inſcriptions ſuivantes, trouvées dans la Novempopulonie, près de Comminges :

LEMERENNO
DOMESTICUS
RUFI. F.
V. S. L. M.

LEHEREN
DEO
TERTULLUS
V. S. L. M.

Cette divinité étoit peut-être la même que la *Nehalennia* des zélandois.

AEITOYPΓOI. Les *leiturges*, chez les athéniens, étoient des citoyens d'un rang & d'une fortune conſidérables. Leur tribu, ou même toutes les tribus, les obligeoient de remplir quelque charge pénible de la république, &, dans les occaſions preſſantes, de fournir à leurs frais des dépenſes extraordinaires, mais néceſſaires pour le ſalut de l'état.

LÉITUS, un des cinq chefs qui menèrent au ſiège de Troye l'armée des béotiens de Thèbes. *Voyez* ARCESILAS.

LELANA. *Voyez* ÆNA.

LÉLAPE. C'eſt le nom du chien que Procris donna à Céphale. Thémis, dit Ovide, piquée de la mort du ſphinx, & de voir l'obſcurité de ſes oracles développée, envoya ce furieux renard qui cauſa tant de déſordres, que toute la nobleſſe des environs s'aſſembla pour le perdre ou pour le tuer. Céphale, excité par Amphytrion à ſe trouver à cette chaſſe, lâcha après le monſtre ſon chien, qui n'avoit pas ſon pareil à la courſe. A peine fut-il en liberté, qu'on le perdit de vue ; on ne voyoit que la trace de ſes pieds dans la pouſſière : il fit tous ſes efforts pour atteindre le renard, & le ſuivit de ſi près, qu'il ouvroit à

Digitized by Google

tout moment la gueule pour le ſaiſir ; mais il ne mordoit que le vent. A la fin, les deux animaux furent changés en deux figures de marbre, dont l'une étoit dans la poſture d'un animal qui fuit ; l'autre dans celle d'un chien qui aboye après lui. Les dieux n'ayant pas voulu permettre qu'aucun de ces deux animaux fût vaincu, les avoient métamorphoſés en pierres. Les poëtes ont fait l'hiſtoire & la généalogie de ce chien. Vulcain, ſelon eux, l'avoit formé, & en avoit fait préſent à Jupiter, qui le donna à Europe. Procris, qui le reçut de Minos, le donna enſuite à Céphale. *Voyez* AMPHYTRION, CRÉON, CEPHALE, SPHYNX.

LELEX fut la tige d'une famille célèbre dans le Péloponèſe (*Euſeb. Chronic.*). Il eut pour fils Mylès & Polycaon. Le ſecond épouſa Meſsène d'Argos, fille de Phorbas, & régna à Andanie. L'aîné, Mylès, fut père d'Eurotas : de-là vint que la Laconie fut appellée *Lélégie*.

LEMBARII, *LEMBUS*, } On appelloit *lembus* de grandes barques, ou des navires légers non pontés, qui ne ſervoient que pour les rivières & pour la mer aux pirates ſeuls. Les flottes des rivières, telles que le Rhin, le Danube, &c. étoient montées par des ſoldats, qui en prirent le nom de *lembarii*.

LEMNISQUES, ou bandelettes de pourpre avec leſquelles on lioit les couronnes, on ornoit les palmes des athlètes vainqueurs, &c. &c. « On » peut obſerver, dit Caylus (*Rec. 3. pl. 40.*), » ſur ce Jupiter les *lemniſques* ou les rubans de » la couronne : on juge, par leur diſpoſition, » qu'ils ont été pendant un temps une parure » ſymmétriquement placée, & avec étalage, ſur » chacune des épaules ».

LEMNOS, île de la mer Egée, voiſine de la Thrace & du mont Athos. Pluſieurs auteurs ont obſervé que l'ombre de cette montagne s'étend juſques ſur l'île, lorſque le ſoleil étant prêt à ſe coucher, rend les ombres infiniment plus grandes que les corps qui les occaſionneot. *Lemnos* eſt célèbre dans la mythologie. Elle tire ſon nom de la grande déeſſe qui s'appelloit *Lemnos*, & à qui on ſacrifioit des filles. Son labyrinthe fut l'un des quatre édifices de cette nature dont les anciens aient fait mention. *Voyez* LABYRINTHE. C'eſt dans cette île que Vulcain tomba quand il fut précipité du ciel. *Voyez* VULCAIN. Sa chûte donna à l'endroit de la terre ſur laquelle il tomba de grandes vertus, celle entr'autres de guérir toutes ſortes de bleſſures. Belon, qui voyageoit en Turquie en 1548, nous apprend qu'il n'y a aucun habitant de *Lemnos* qui ne parle de Vulcain : les uns diſent qu'en tombant, lui & ſon cheval ſe rompirent les cuiſſes, mais qu'il fut promptement guéri par la vertu de la terre qui le reçut. Le même auteur dit que les anciens faiſoient, en médecine, beaucoup uſage d'une certaine terre argilleuſe, qui eſt encore aujourd'hui auſſi recommandable qu'elle l'ait jamais été. Les latins la nomment *terra lemnia*, ou *terra ſigillata*, & les françois *terre ſcellée* ou *ſigillée*. Les ambaſſadeurs, ajoute-t-il, qui reviennent de Turquie, en apportent ordinairement pour en faire préſent aux grands ſeigneurs ; car elle eſt entr'autres propre contre la peſte & contre toutes ſortes de fluxions. Il ſe vend beaucoup de terre ſcellée, continue Belon ; mais elle eſt preſque toujours contrefaite, parce qu'il ne s'en trouve que dans l'île de *Lemnos*, où il faut l'aller prendre en perſonne, & la recevoir de la main du ſous-bachi, qui la tient à ferme du grand-ſeigneur. Il ſe fit conduire à l'endroit d'où l'on tire cette terre, & n'y vit *autre choſe, ſinon qu'un pertuis oblique*, qui étoit fermé, & qu'il lui fut impoſſible de faire ouvrir, parce qu'on ne l'ouvre qu'une fois l'an, le 6 d'Août, avec beaucoup d'appareil & de grandes cérémonies. Le même auteur ajoute, que du temps de Dioſcoride on mêloit du ſang de boue avec la terre, pour en faire des eſpèces de pains ; mais on ne tuoit pas les boucs ſans beaucoup de cérémonies. La prêtreſſe ſcelloit enſuite les pains d'un ſceau qui repréſentoit une chèvre, d'où on les appelloit *ſphragida aigos*, qui, en grec, ſignifie *ſceau d'une chèvre*. Cette cérémonie d'immoler les boucs & de mêler leur ſang avec la terre, étoit en mémoire de la colère de Vénus, dont on va parler, qui punit les femmes de *Lemnos*, en leur imprimant à toutes une odeur violente de bouquin. Ces cérémonies n'avoient plus lieu du temps de Galien : une prêtreſſe ſe contentoit de ſemer du froment & de l'orge ſur la terre avec certaines cérémonies ; enſuite elle en empliſſoit un chariot, qu'elle faiſoit mener à Epheſtia, l'une des villes de l'île. Il eſt bon de remarquer à cette occaſion qu'il y a des auteurs qui diſent que ce ne fut pas une flèche d'Hercule qui bleſſa Philoctète, mais la morſure d'un ſerpent, & qu'il en fut guéri par la vertu de cette terre.

L'île de *Lemnos* étoit encore fameuſe par le maſſacre dont on a parlé à l'article d'*Hypſipyle*. Ce maſſacre auroit fait de cette île un déſert, ſi les Argonautes n'y euſſent remédié. Les femmes avoient tué tous les hommes, & n'étoient pas dans le deſſein de recevoir les premiers venus ; car ayant appris qu'un vaiſſeau abordoit dans leur île, elles accoururent en armes ſur le rivage pour s'oppoſer à l'invaſion. Mais quand elles eurent ſu que ce n'étoient point les Thraces leurs ennemis qui venoient les attaquer, & que c'étoit le vaiſſeau des Argonautes, elles les reçurent avec beaucoup de courtoiſie ; elles ne leur permirent cependant de deſcendre qu'après leur avoir fait

jurer de leur ſervir de maris. Les Argonautes, inſtruits de la cauſe qui avoit dégoûté les *lemniens* de leurs femmes, & du maſſacre qu'elles avoient fait de leurs époux, de leurs pères & de leurs frères, eurent de la peine à promettre : il y a même des auteurs qui diſent qu'ils ſe battirent ; mais enfin ils promirent, & tinrent ſi bien leur parole, qu'ils ne ſongeoient plus à l'expédition de Colchos : ils y reſtèrent deux ans. Enfin Hercule, qui étoit toujours reſté dans le vaiſſeau, ſans vouloir prendre part aux plaiſirs de ſes compagnons, les obligea de ſe rembarquer, & c'eſt ainſi que l'île fut repeuplée. On a dit à l'article d'*Hypſipyle* qu'elle devint amoureuſe de Jaſon, & qu'ils vécurent pendant ces deux ans très-bien enſemble.

Cette île étoit fort incommodée des ſauterelles ; & c'étoit pour cela que chaque habitant étoit taxé à en ruer un certain nombre, & qu'on y adoroit les oiſeaux qui les détruiſoient. Bacchus y étoit auſſi en grande vénération ; ſon culte y avoit été établi par Thoas, fils de ce dieu & d'Ariadne. Le pays étoit bien récompenſé de ce culte par l'abondance des vins. Le culte de Diane y étoit auſſi ſolemnel. Pour Vénus, elle n'y étoit point aimée ; & c'étoit pour ſe venger de ce mépris, qu'elle avoit rendu les lemniennes ſi puantes : d'ailleurs cette déeſſe ſe ſouvenoit toujours, avec chagrin, que c'étoit dans cette île que Vulcain la ſurprit avec le dieu Mars, & la donna en ſpectacle à tous les dieux. Homère place cependant cette aventure dans le ciel. *Voyez* CYCLOPES, HYPSIPYLE, PHILOCTÈTE, VÉNUS, VULCAIN.

LEMNUNCULUS, le même que *LENUNCULUS*.

LEMURALIA, fêtes des Lémures. *Voyez* LÉMURES.

LÉMURES *ou* LARVES. C'étoient des génies malfaiſans, ou les ames des morts inquiets, qui revenoient tourmenter les vivans. On inſtitua à Rome des fêtes appellées *lémures* ou *lémurales*, pour appaiſer les *lémures* ou pour les chaſſer. On croyoit que le meilleur moyen pour les écarter des maiſons, étoit de leur jetter des fèves, ou d'en brûler, parce que la fumée de ce légume roti leur étoit inſupportable. Apulée, dans ſon *Démon de Socrate*, dit que, dans l'ancienne langue latine, *lémures* ſignifioit l'ame de l'homme ſéparée du corps après la mort. Les *lémuries* ſe célébroient au mois de mai : tous les temples étoient fermés à Rome, & il n'étoit pas permis de ſe marier pendant ces fêtes. Elles ſe célébroient la nuit ; car Ovide les appelle *fêtes nocturnes* ; c'eſt auſſi le temps des latins. Enfin elles furent inſtituées par Romulus, qui voulut appaiſer les mânes de ſon frère Rémus, qu'il avoit tué. C'eſt pourquoi on croit que le mot de *lémures* eſt pris pour *rémures*, ou fêtes en l'honneur de Rémus. *Voyez* LARVES.

LÉMURIES. *Voyez* LÉMURES.

LENÆUM, tertein & temple conſacrés à Bacchus. On donnoit auſſi ce nom au charriot ſur lequel on ſe promenoit, bizarrement traveſti, pendant les bacchanales.

LÉNEEN, *lenæus*, ſurnom ordinaire de Bacchus, du mot grec ληνος, qui ſignifie *un preſſoir*, ou plutôt *la cuve d'un preſſoir* : de-là Bacchus a été nommé *lénéen*, c'eſt-à-dire, le dieu qui préſide à la vendange. Mais Horace le déſigne plus noblement, *eingeneem viridi tempora pampino*, le dieu couronné de pampre verd. Les bacchantes furent ſemblablement nommées *lenæ*, lénéennes ; les fêtes de Bacchus, *lenæa*, lénées ; & le mois dans lequel on les célébroit, *lenæon*. Nous expliquerons tous ces mots.

LÉNÉES *ou* LÉNÉENNES, ſ. f. pl. en latin *lenæa*, en grec ληναια, fêtes qu'on célébroit tous les ans dans l'Attique en l'honneur de Bacchus, dans le cours du mois lénéon, en automne. Outre les cérémonies d'uſage aux autres fêtes de ce dieu, celles-ci étoient remarquables, en ce que les poëtes y diſputoient des prix, tant par des pièces compoſées pour faire rire, que par le combat de tétralogie, c'eſt-à-dire, de quatre pièces dramatiques : de-là vient que dans les *lénées* on lui chantoit : « Bacchus, nous ſolemniſons vos » fêtes, en vous préſentant les dons des muſes » en nos vers éoliens ; vous en avez la première » fleur ; car nous n'employons point des chanſons » uſées, mais des hymnes nouveaux & qui n'ont » jamais été entendues ».

LÉNÉON, *lenæon*, en grec ληναιων, mois des anciens ioniens, dans lequel on célébroit les fêtes de Bacchus en Grèce. Quelques ſavans croient que ce mois répondoit au poſidéon des arhéniens ; d'autres le font répondre à leur mois anthœſterion : auſſi, ſelon les uns, ce mois ſe rapporte à notre mois de ſeptembre, & ſelon d'autres, à notre mois d'octobre : tout cela prouve que dans les traductions il faut conſerver les noms grecs ſur des choſes de cette nature, ſauf à faire les explications dans les notes.

LENOCINIUM, *LENONES*, }. La profeſſion de proſtituer des femmes étoit appellée à Rome *lenocinium*, & ceux qui l'exerçoient *lenones*. Les loix les déclarèrent infâmes, & des empereurs les chargèrent d'un honteux tribut. Alexandre-Sévère fit plus, il défendit de porter ce vil tribut dans le tréſor public, de crainte qu'il ne le ſouillât ; mais il

Digitized by Google

l'affecta aux réparations du cirque, des théâtres & de l'amphithéâtre.

Juſtin (2. 3. 8.) appelle des hérauts, des envoyés, *lenones : miſſis primò lenonibus, qui hoſtibus parendi legem dicerent.*

LENS ou *LENTICOLA*, poids des romains, qui étoit la 208e partie d'une dragme, & qui valoit un grain & demi.

LENTICOLA, vaſe à mettre des huiles odoriférantes, ainſi nommé de ſa forme ronde, & très-applatie.

LENTILLE (*Métrologie de M. Paullon.*). Caton dit qu'il faut ſemer la lentille, *lens*, dans des terres rapportées, & provenant de démolitions, dans les terres rouges & où il ne croît point d'herbe. La *lentille*, ſelon Pline, préfère une terre légère à une terre graſſe; elle aime un ciel pur & un temps ſec. Il y a de deux ſortes de *lentilles* en Egypte : l'une eſt ſemblable à celle qu'on cultive en Italie; l'autre eſt plus tonde & plus noire. On dit que ce légume rend l'eſprit content & tranquille dans ceux qui en mangent, & leur donne de la gaieté.

LENTULUS, ſurnom de la famille *Cornelia.*

LENUNCULUS ou *LEMNUNCULUS*, petite barque de pêcheur, *navigium piſcatorium*, dit Nonnius (*XIII.* 8.).

LENUNCULARIUS, celui qui monte ou conduit un *lenunculus*. On lit à Rome cette inſcription (*Spon. Miſcel. VI. p.* 224.) :

MEMORIAE PERPETUAE
Q. CAECILIO. Q. L. NICANORI
LENUNCULARIO R. TIB.
Q. CAECILIUS. ANOPTES. TABUL
R. TIB. S. T. T. L.

LEO lapideus. Voyez LION.

LÉON I.

Leo Augustus.

Ses médailles ſont :

C. en or; le revers, qui a pour légende *Virtus Auguſti*, eſt R.

O. en argent & en B.

Léon le jeune.

Flavius Leo Augustus.

Ses médailles ſont :

RRR. en or; on le trouve avec ſa tête ſeule, ou avec celle de Zénon.

O. en argent, & à ce qu'on croit en B.

Léon III, l'Iſaurien.

Leo Augustus.

Ses médailles ſont :

O. en or.

O. en argent & en B.

Léon IV. (*Chazare.*)

Leo Augustus Chazarus.

Il eſt incertain ſi l'on poſsède des médailles de *Léon Chazare :* les deux de M. & P. B. que Ducange lui attribue, peuvent appartenir à Léon iſaurien, & à ſon fils Conſtantin Copronyme, plutôt qu'à celui-ci & à ſon fils Conſtantin. On pourroit même les donner à Léon l'arménien & à ſon fils Conſtantin; tant eſt difficile à démêler la confuſion que les noms des trois *Léons*, avec leurs fils Conſtantins, mettent dans leurs médailles.

Léon V, l'Arménien.

Leo Augustus.

On ne connoît point de médailles de *Léon* l'Arménien.

Léon VI, ou le Philoſophe.

Leo Augustus.

Ses médailles ſont :

RRR. en or.

RR. en argent.

R. en B.

Léon I, roi d'Arménie.

Pellerin en a publié une médaille de bronze, ſur laquelle on voit un lion à mi-corps couronné, avec une légende arménienne.

LÉONCE.

Leontius Augustus.

Ses médailles ſont :

RR. en or.

O. en argent & en B.

LÉONIDÉES, fêtes inſtituées en l'honneur de Léonidas, roi de Lacédémone, qui ſe fit tuer,

Digitized by Google

avec toute sa troupe, en défendant vaillamment le passage des Thermopyles.

LÉONTE, père d'Ixion. *Voyez* IXION.

LEONTICA. Gruter (303. 1. 1087. 5.) & plusieurs autres ont rapporté des inscriptions dans lesquelles il est parlé des *leontica*, qui sont assimilées aux *coracica*, *perfica*, *patrica*, *hierocoracica*; c'étoient des fêtes, ou des mystères, ou des initiations, des mithriaques. *Voyez* LEONTIQUES.

LÉONTINI, en Sicile. ΛΕΟΝΤΙΝΩΝ.

Les médailles autonomes de ce peuple sont :

C. en argent.

C. en bronze.

O. en or.

Leurs types ordinaires sont :

Une tête de lion.

Un grain d'orge ou de bled barbu.

Quatre épis d'orge ou de bled barbu.

Un lion à mi-corps.

Un lion passant.

Deux poissons.

LÉONTIQUES, s. m. ou s. de *leontica*. C'étoient des sacrifices qui se faisoient à l'honneur du soleil, & qu'on appelloit autrement *mithriaques*, parce que le soleil se nommoit *mithra* chez les perses. On leur avoit donné le nom de *léontiques*, & les prêtres qui les faisoient étoient appellés *lions*, parce que l'on représentoit le soleil sous une figure à tête de lion rayonnée, portant une thiare, & tenant de ses deux mains les cornes d'un taureau, qui tâchoit en vain de se débarrasser.

Il y a dans Gruter (*p.* MLXXXVII.) deux inscriptions, dans l'une desquelles il est dit que Nonius Victor & Aurélius Victor donnèrent des *léontiques* sous le consulat de Dacien & de Céréalis, le 16 avant les calendes d'avril, c'est-à-dire avant le 17 de mars; & dans l'autre, qu'ils les donnèrent encore sous le consulat d'Eusèbe & d'Hypatius, c'est à dire l'année suivante, le quatrième avant les ides de mars, qui est le douzième du même mois : or, du 17 de mars au 12 du même mois de l'année suivante, il y a 360 jours, qui font, selon la supputation des grecs, une année lunaire. De-là le cardinal Noris, dans ses Epoques syro-macédoniennes (*Dissertat. I. de anno macedonum.*), conclut que les *léontiques* étoient une fête annuelle, mais qui se faisoit après la révolution de l'année lunaire, & non pas de l'année solaire; car quoique l'année lunaire ne soit que de 354 jours 8 heures 48 minutes & 36 secondes; cependant, dit-il, dans l'usage civil & populaire, les grecs lui donnoient 360 jours; ce qu'il prouve par S. Augustin (*l. V. de civit. Dei, c. 12. & l. IV. de Trinit. c. 4.*). Il y a cependant sur cela une difficulté qui mérite d'être proposée; car dans le même Gruter (*p. CCCIII. n. 1.*) une inscription porte que sous le XIe consulat de l'empereur Constantius, & le IIe de Julien, qui fut l'année qui précéda celui de Dacien & de Céréalis, ces mêmes Nonius Victor & Aurélius Victor donnèrent des *léontiques* le quatrième jour devant les ides d'août, c'est-à-dire le dixième d'août : or, du 10 au 17 de mars de l'année suivante qu'ils en donnèrent aussi, comme l'inscription citée par le cardinal Noris le montre, il n'y a que deux cents vingt jours au plus, qui certainement ne font point une année lunaire; il y a 140 jours à dire. Les *léontiques* ne se faisoient donc pas au bout de la révolution d'une année lunaire. *Voy.* encore MITHRIAQUES.

LÉONTOPOLIS, dans l'Egypte. ΛΕΟΝΤΟΠΟΛΕΙΤΩΝ.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Antonin.

LÉOS, un des héros éponymes de la Grèce : il acquit ce titre, dit Pausanias, pour avoir dévoué ses filles à la mort pour le salut de l'état. Les héros éponymes d'Athènes étoient ceux qui avoient donné leurs noms aux tribus de l'Attique.

LÉPIDE (*Marcus*). *MARCUS LEPIDUS PONTIFEX MAXIMUS III. VIR. Reipublicæ constituendæ.*

Ses médailles sont :

RRR. en or.

RR. en argent, au revers d'Auguste. Celles qui ont au revers *Mussidius Longus*, sont RRR.

RRRR. en G. B. de la colonie de *Cabe*.

RR. en M. B.

R. en P. B.

RRR. en P. B. grec, au revers d'Auguste. Tristan en a rapporté une grecque, qui paroît du module du moyen bronze, frappée à *Cos*.

LÉPIDOTUS. *Voyez* CARPE & LATOS.

LEPIDUS, surnom de la famille *ÆMILIA*.

LEPISTA, petit vase ouvert en forme de coquille.

LEPORARIUM, parc où l'on élève des lièvres. Au temple de Varron, du vivant de Pompée, ce

Digitized by Google

mot déſigna tout parc deſtiné à renfermer toute eſpèce d'animal (*de re ruſtica, lib. 3. cap. 3 & 12.*).

LÉPRÉAS *ou* LÉPRÉUS, fils de Glaucon & d'Aſtydamie, & petit fils de Neptune, avoit comploté avec Augias de tuer Hercule lorſqu'il demanderoit la récompenſe de ſon travail, ſelon la promeſſe faite par Augias. Depuis ce temps-là, Hercule cherchoit l'occaſion de ſe venger; mais Aſtydamie réconcilia *Lépréas* avec le héros. Après cela, *Lépréas* diſputa avec Hercule à qui joueroit mieux au diſque, à qui puiſeroit plus d'eau en un certain temps, à qui auroit plutôt mangé un taureau d'égal poids, & à qui boiroit davantage. Hercule remporta par-tout la victoire. Enfin *Lépréas*, plein de vin & de colère, ayant de nouveau défié Hercule, fut tué dans le combat. (*Athénée, l. 10.*)

LEPTE. *Voyez* LEPTON.

LEPTIS, en Afrique. AEPTIC.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Auguſte, de Tibère, & quelques-unes en caractères puniques,

COL. VIC IVL. LEP. *Colonia victrix Julia Leptis.*
C. V. I. L. *Colonia victrix Julia Leptis.*

Devenue colonie romaine, elle a fait frapper des médailles latines, ſous l'autorité de ſes préteurs, avec ces légendes.....*Pellerin.*

LEPTON, ſ. m. en grec λεπτὸν, monnoie ancienne de cuivre, qui étoit la ſeptième partie du chalque ou calque, & la deux cent cinquante-deuxième partie de la dragme; car la dragme faiſoit 6 oboles, l'obole 6 chalques, & la chalque 7 *leptes*. La dragme évaluée à 10 ſols de notre monnoie, donne 15 ſols 8 deniers pour l'obole, 3 deniers $\frac{1}{2}$ pour le chalque, & un peu moins d'un demi-denier pour le *lepte*.

Dans l'évangile ſelon S. Marc, *chap. xij. ℣. 42*, il eſt dit, ſuivant la verſion grecque des Septante, que la pauvre veuve mit deux *leptes* dans le tronc, ce que la vulgate rend par *duo minuta*, & les traductions en langue vulgaire, par *deux deniers* ou *deux pites*; mais le *lepte* vaut moins qu'un denier & plus qu'une pite. Le *lepte* étoit la plus petite monnoie de cuivre chez les athéniens, comme le *quadrain* ou le *quadrans* étoit la plus petite monnoie chez les romains.

Pour connoître l'eſtimation de M. Pauſton, *voyez* CHALCOUS, dont le *lepte* étoit la ſeptième partie. Pour celle de Romé de Liſle, *voyez* MONNOIE.

LEPTON, monnoie ancienne de l'Egypte & de l'Aſie. *Voyez* PERUTAH.

LEPTON D'ARGENT, miliaréſion, monnoie des romains. Elle valut, ſelon M. Pauſton, ſous Conſtantin & ſes ſucceſſeurs, 1 livre tournois & $\frac{24}{1000}$. Elle valoit alors, en monnoie du même peuple,

1 $\frac{1}{2}$ denier de Néron,

ou 1 $\frac{1}{4}$ livre de cuivre,

ou 21 nummus ou phollis,

ou 84 aſſarion.

LEPTON, monnoie de cuivre des romains, ſous Conſtantin & ſes ſucceſſeurs. *Voyez* ASSARION.

LEPTURGUS, ſ. m. On nommoit en grec λεπτουργοὶ, & en latin *tenuarii*, des ouvriers qui s'occupoient à faire ces *pallia bombicina*, ces robes fines, ces habits tranſparens, ces gazes de cos, ſi fort en vogue dans les temps de la dépravation des mœurs des grecs & des romains.

Roſinus nous décrit l'uſage & la variété de ces nuages de lin ou de ſoie, qu'un poete nommoit ſi heureuſement *ventos textiles*.

Les planches en grand nombre d'Herculanum, *tab. 17., 18., 19., 20., 21., 22., 23., 25.* du *tom. I*, nous repréſentent de très-jolies bacchantes danſant, revêtues de ces robes de gaze; c'eſt dans ce même habit qu'Apulée nous dépeint Vénus, *qualis erat âum virgo, nudo & injecto corpore, perfectam formoſitatem profeſſa, niſi quod tenui* pallio bombicino *inumbrabat ſpeciabilem. Voyez* GAZE DE COS. (*D. J.*)

LERNE, c'eſt l'ancien nom d'un lac dans le territoire d'Argos, dont le circuit n'a pas plus d'un tiers de ſtade, (ce ſtade eſt environ la vingt-quatrième partie d'une de nos lieues,) dit Pauſanias. Ce lac eſt renommé dans les anciens poetes, à cauſe de l'hydre de *Lerne*. Cette hydre étoit un monſtre à pluſieurs têtes; les uns lui en donnent ſept, d'autres neuf, & d'autres cinquante. Quand on en coupoit une, on en voyoit autant renaître qu'il en reſtoit après celle-là, à moins qu'on n'appliquât le feu à la plaie. Le venin de ce monſtre étoit ſi ſubtil, qu'une flèche qui en étoit frottée, donnoit infailliblement la mort. Cette hydre faiſoit un ravage incroyable dans les campagnes & dans les troupeaux. Hercule reçut ordre d'Euryſthée d'aller combattre ce monſtre. Il monta ſur un char: Iolas lui ſervit de cocher. Junon voyant Hercule prêt à triompher de l'hydre, avoit envoyé à ſon ſecours un cancre mons-

Digitized by Google

qui le piqua au pied. Hercule l'ayant auſſitôt écraſé, la déeſſe le plaça parmi les aſtres, où il forme le ſigne de l'écréviſſe ou du *cancer*. L'hydre fut tuée enſuite ſans obſtacle. Ce fut un des travaux d'Hercule. On dit qu'Euryſtée ayant ſçû qu'Iolas avoit accompagné Hercule dans le combat, ne voulut pas admettre celui-ci au nombre des douze travaux auxquels le deſtin avoit aſſujetti le héros. Quelques mythologues avoient dit que les têtes de l'hydre étoient d'or, ſymbole de la fertilité qu'Hercule procura à un lieu inacceſſible. Euripide dit auſſi que la faulx dont ce héros ſe ſervit pour couper les têtes de ce monſtre, étoit d'or.

Pauſanias rapporte d'autres particularités du lac de *Lerne* : « c'eſt par ce lac, dit-il, que les Argiens prétendent que Bacchus deſcendit aux enfers, pour en retirer Semelé ſa mere : ce qu'il y a de vrai, ajoute l'hiſtorien, c'eſt que ce marais eſt d'une profondeur exceſſive, & que qui que ce ſoit, juſqu'à préſent, n'en a pu trouver le fond, de quelque machine qu'il ſe ſoit ſervi pour cela : car Neron fit lier des cables de la longueur de pluſieurs ſtades, & par le moyen d'un plomb que l'on y attacha, il fit ſonder le fonds de ce marais, ſans qu'il fût poſſible de le trouver. On en raconte encore une autre particularité : c'eſt que l'eau de ce marais qui paroît toujours comme dormante, tourne néanmoins tellement que, quiconque oſeroit y nager, ne manqueroit pas de ſe perdre. »

LERNÉES ou LERNÉENS, fêtes ou myſtères qu'on célébroit à *Lerna*, près d'Argos, en l'honneur de Bacchus & de Cerès. La déeſſe y avoit un bois ſacré de platanes ; & au milieu du bois étoit ſa ſtatue de marbre qui la repréſentoit aſſiſe. Bacchus y avoit auſſi une ſtatue. Quant aux ſacrifices nocturnes qui s'y font tous les ans à Bacchus, dit Pauſanias, il ne m'eſt pas permis de les divulguer.

LESBOS, île de la mer Egée, qu'on appelle aujourd'hui Mételin. Les Lesbiens avoient la barbare coutume d'immoler à Bacchus des victimes humaines. *Voyez* CADMUS *ou* CADMILUS.

Cette iſle fourniſſoit un marbre bleu-clair, fort recherché des anciens.

LESBOS, île. ΑΕΘΒΙΩΝ & ΛΕΣΒΟΥ.

Les médailles autonomes de cette île ſont :

R. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

Leurs types ordinaires ſont :

Des vaſes.

Des hommes.

Des centaures ou des ſatyres dans des attitudes deshonnêtes. Ces derniers types les font rapporter, par quelques écrivains, à Magnéſie de Theſſalie.

On a frappé dans cette île des médailles impériales grecques en l'honneur de M. Aurèle & d'Antonin.

LESCHÉNORE, ſ. m. ſurnom que les anciens grecs ont donné à Apollon : *Leſchenorius*. Apollon étoit le dieu des ſciences ; & par rapport aux progrès qu'on y faiſoit, on lui donnoit différens noms. Par rapport aux commençans, il ſe nommoit Pythien, *Pythius* ; par rapport à ceux qui commençoient à entrevoir la vérité, Délien & Phanée, *Delius*, *Phanéus* ; par rapport à ceux qui étoient habiles, ſavans, Iſmenien, *Iſmenius* ; & enfin, par rapport à ceux qui faiſoient uſage de leur ſcience, qui ſe trouvoient dans les aſſemblées, qui y parloient, qui y philoſophoient, Leſchénore, *Leſchenorius*.

Ce nom vient du grec λεσχὴ, *entretien, conférence de philoſophes*.

LESCHÉ, ſ. m. Le *Leſché* étoit un endroit particulier chez les Grecs, où l'on ſe rendoit pour converſer ; mais on donnoit le nom de *Leſché* par excellence, aux ſalles publiques de Lacedemone, dans leſquelles on s'aſſembloit pour les affaires de l'état. C'étoit-là où le pere portoit lui-même ſon enfant nouveau né, & où les plus anciens de chaque tribu qui y étoient aſſemblés, le viſitoient ; s'ils le trouvoient bien formé, fort & vigoureux, ils ordonnoient qu'il fût nourri, & lui aſſignoient une des neuf mille portions pour ſon héritage ; ſi au contraire ils le trouvoient mal fait, délicat & foible, ils l'envoyoient aux apothètes, c'eſt-à-dire, dans le lieu où l'on expoſoit les enfans : Lycurgue l'avoit ainſi preſcrit, & Ariſtote lui-même approuve cette loi de Lycurgue. (*D. J.*)

LESSUS, lamentation des pleureuſes aux enterremens. Une loi des XII tables la défendoit : *Mulieres genas ne radunto, neve leſſum funeris ergò habento*. On dérive ce mot du λίτος des grecs.

LESTRIGONS, étoient un peuple qui habitoit en Italie, proche de Caïete. Leur ville capitale, qu'Homère appelle *Leſtrigonie*, & qui a eu depuis le nom de *Formies*, avoit été bâtie par Lamus. *Voyez* LAMUS. Homère (*Odyſſ. l.* 10.) nous donne les *leſtrigons* pour antropophages. Ulyſſe étant arrivé ſur les côtes de la Leſtrigonie, envoya deux de ſes compagnons vers le roi du pays : ceux-ci trouvèrent, à l'entrée du palais, la femme du roi, qui leur fit horreur ; elle étoit auſſi grande qu'une haute montagne. Dès qu'elle les vit, elle appella ſon mari, qui leur prépara une cruelle mort ; car empoignant d'abord

un

un des deux envoyés, il le mangea pour ſon dîner; l'autre voulut s'enfuir, mais ce monſtre ſe mit à crier & à appeller les *leſtrigons*. Sa voix épouvantable fut entendue de toute la ville. Les *leſtrigons* accoururent de toutes parts ſur le port, ſemblables non à des hommes, mais à des géans; & du haut de leurs rochers eſcarpés, accablèrent de pierres les compagnons d'Ulyſſe: ils en ſaiſirent pluſieurs; & enfilant ces malheureux comme des poiſſons, ils les emportèrent pour en faire bonne chère. Ulyſſe, qui n'étoit point deſcendu à terre, s'éloigna au plus vîte de cet horrible lieu, après avoir perdu plus de la moitié des ſiens. Cette hiſtoire eſt contée différemment par Ovide. *Voyez* ANTIPATE. Au reſte, les *leſtrigons* ne cultivoient point la terre; ils ne vivoient que de la chair & du lait de leurs troupeaux.

LÉTES, nom célèbre dans l'hiſtoire du bas-empire. On avoit toujours cru qu'il déſignoit une nation particulière; mais Dubos (*Hiſt. critique de l'établiſſement de la monarchie françaiſe*) dit qu'il déſignoit tous les barbares enrôlés au ſervice de l'empire, de quelque nation qu'ils fuſſent, auxquels on avoit donné des bénéfices militaires. Il dérive le nom *létes* de *latus*, content, parce qu'ils étoient ſatisfaits de ſervir l'empire; mais il ſeroit plus naturel, en adoptant ſon opinion ſur les *létes*, de dériver leur nom du grec λαὸς, public.

LÉTHÉ, un des fleuves de l'enfer, autrement nommé *le fleuve d'Oubli*. Les eaux du *Léthé*, dit Virgile, baignoient les champs Elyſées. Sur les bords du fleuve voltigeoient une foule d'ombres de toutes les nations de l'univers, qui paroiſſoient fort empreſſées de s'y plonger & d'en boire à longs traits, pour perdre le ſouvenir du paſſé: c'étoient les ames qui devoient animer de nouveaux corps. « Mais eſt-il croyable, diſoit Enée » à ſon père Anchiſe aux champs Elyſées, que » les ames retournent ſur la terre pour animer une » ſeconde fois des corps mortels? Eſt-il poſſible » qu'elles deſirent avec tant d'ardeur de revoir la » lumière, & qu'elles aient tant de goût pour » cette malheureuſe vie? » Anchiſe lui répond: « Lorſque le temps a achevé d'effacer toutes les » ſouillures des ames dans les enfers, & qu'elles » ont recouvré la pureté de leur céleſte origine, » & la ſimplicité de leur eſſence, un dieu, au » bout de mille ans, les conduit ſur les bords » du fleuve d'Oubli, afin de les rappeller à la vie, » & de les unir, ſuivant leurs deſirs, à de nou- » veaux corps ». Ceux qui admettoient la métempſycoſe, penſoient que c'étoit la cauſe pour laquelle on ne ſe ſouvenoit plus de ce qu'on avoit été auparavant. Il y avoit en Egypte un marais près du lac Querron, appellé *Léthé*, mot qui, en grec, ſignifie *oubli*. Toute la fable du *Léthé* paroît bâtie uniquement ſur la ſignification du mot *Léthé*.

Le *Léthé* étoit auſſi une rivière d'Afrique, qui ſe jettoit dans la Méditerranée, proche le cap des Syrtes. Il interrompoit, dit-on, ſa courſe, & rentrant dans la terre, couloit par-deſſous l'eſpace de quelques milles, & reſſortoit enſuite plus gros près de la ville de Bérénice: c'eſt ce qui fit imaginer qu'il ſortoit des enfers. Il y avoit encore en Eſpagne deux fleuves de ce nom; l'un dans la Bétique, c'eſt le Guadalethe, l'autre dans le Portugal, aujourd'hui le Lima. Enfin, on trouve dans l'île de Crète un fleuve *Léthé*, ainſi nommé, dit la fable, parce qu'Hermione y oublia ſon mari Cadmus.

Léthé étoit encore le nom d'une des fontaines ſacrées de la Béotie, dont tous ceux qui venoient conſulter l'oracle de Trophonius étoient obligés de boire.

LETHEC, *ardob*, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Egypte. Elle valoit en meſures de France, ſelon M. Paucton, 12 boiſſeaux & $\frac{7000}{10000}$. Elle valoit en meſures anciennes des mêmes pays,

1 ½ caphizos,
ou 2 ½ væba *des arabes*,
ou 3 médimnes *de Salamine*,
ou 3 ½ médimnes *de Paphos & de Sicile*,
ou 5 éphap,
ou 7 ½ métrétès,
ou 10 ſephel,
ou 15 modios.

LETHEC, *ardob*, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Egypte. Elle valoit, ſelon M. Paucton, en meſure de France, 169 pintes & $\frac{1}{10}$. Elle valoit en meſures anciennes & des mêmes pays,

1 ½ caphizos,
ou 2 ½ væba *des arabes*,
ou 5 éphad,
ou 7 ½ métrétès,
ou 10 ſephel,
ou 15 modios,
ou 360 log.

LÉTHÉE & Oléne changés en rochers. *Voyez* OLÉNE.

LETOPOLIS, en Egypte. ΛΗΤΟΠΟΛΙΤΩΝ.

Cette ville a fait frapper une médaille impériale grecque en l'honneur d'Hadrien.

LETTRES égyptiennes. *Voyez* ÉCRITURE *des égyptiens.*

LETTRES grecques.

« Les vingt-quatre *lettres* de l'alphabet grec étoient depuis long-temps accréditées chez quelques peuples de la Grèce, tandis que les autres s'en tenoient encore aux anciens caractères. Sous l'archontat d'Euclide, l'an 2 de la 94 olympiade, 403 ans avant J. C. les athéniens reçurent, par l'entremise de Callistrate de Samos, l'usage des vingt-quatre *lettres* de l'alphabet; car auparavant, si l'on en croit Eusèbe, ils n'en avoient que seize. Après qu'on eut adopté, ordinairement plutôt par l'usage que par aucun décret solemnel, les nouveaux élémens, on ne laissa pas d'employer les anciens. Une même inscription renferma quelquefois des Ε & des ΕΣ, des Ο & des Ω pour des Ο longs. Quand même on ne trouveroit dans un monument que des Ο pour des Ω, il ne s'ensuivroit pas qu'ils précédassent l'invention des derniers. Il n'est point de médaille grecque qui égale l'antiquité des tables lacédémoniennes, publiées par Fourmont. Cependant on rencontre beaucoup de médailles où l'on ne fait usage que de l'Ο pour l'Ω: c'est ce qu'on peut vérifier sur un nombre de celles qui non-seulement ont précédé l'ère chrétienne, mais encore qui appartiennent aux trois premiers siècles, d'après cette époque ».

« Quant à la figure, dans les plus anciennes inscriptions & médailles, on voit souvent paroître le Ζ sous cette forme Ⅱ. L'Ε l'emprunta aussi, sur-tout durant le second & le troisième siècle. Le Ρ ainsi figuré ⊢, est fréquent sur les anciennes médailles grecques; mais sur les inscriptions de la plus haute antiquité, à peine le jambage droit paroît-il naissant. Spanheim combat Saumaise, Huet, & autres, pour avoir estimé le *figma* en forme de C, plus ancien que celui-ci Σ. On voit néanmoins le premier dans une des inscriptions lacédémoniennes de Fourmont, & l'on ne voit nulle part de Σ du même âge. Ce dernier fut à la vérité formé sur un *figma* plus ancien, & dont la figure approchoit de la lettre Ζ ou de l'*épisémon* ϛ. Il est encore vrai que le Σ fut d'un usage commun depuis environ 400 ans avant J. C. jusqu'à l'empire de Domitien; que dans la suite il parut moins fréquent; qu'on en découvre pourtant des exemples au troisième siècle, & même au-delà. Le *figma* sous cette figure ⊏ devint à la mode pour lors; mais il fut au plus tard employé dès le temps d'Auguste. Le C tient la place du Γ dans quelques anciennes médailles de Sicile; les latins s'en servoient aussi au lieu du G. L'Υ pour l'Υ n'est pas fort rare sur les médailles du troisième siècle, & sur d'autres encore plus antiques. L'F pour le Φ se montre sur les médailles des falisques, peuple de la grande Grèce, voisin du Latium. Spanheim prétend retrouver dans cette F le *digamma* éolique, ayant la force de l'H & peut-être de l'V. » (*Nouvelle Diplomatique,*)

La forme des caractères du mot ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ (nom de l'artiste qui a fait le torse du Belvédère) ne permet pas de douter, dit Winckelmann, que ce fameux fragment, qui, dans la partie de l'idéal, surpasse tous les chefs-d'œuvre de sculpture de l'antiquité, n'ait été exécuté dans le temps où l'art commençoit à décheoir, ce qui eut lieu environ dans la 150ᵉ olympiade. Dans tous les temps, il y a eu des génies heureux qui, malgré la décadence générale, se sont soutenus par leurs propres forces. La plus ancienne médaille, du moins autant que je sache, sur laquelle se trouve un Ω, au lieu d'un Ο, est celle de Polémon, roi de Pont, avec cette inscription:

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΟΛΕΜΩΝΟΣ.

Elle est à Rome dans le cabinet des PP. Franciscains, à San-Bartholomeo all' Isola. Il est facile de se tromper lorsqu'on ne veut juger que d'après l'élégance des caractères. J'ai vu dans le cabinet de Fancaulti, à Naples, ainsi que dans le cabinet de la reine de Suède, chez le duc de Bracciani, à Rome, des médailles des rois de Pont, dont les caractères sont d'une grande élégance, mais dont le dessin & le coin sont plus que barbares. A l'égard de la beauté même des caractères, on pourroit établir quelques règles: les points & les boules aux bouts extérieurs des caractères grecs, par exemple, commencèrent à être en usage du temps d'Alexandre-le-Grand, & ôtèrent beaucoup de l'élégance que ces caractères avoient eue jusqu'alors.

Les caractères des ouvrages de Philodémus, extraits des fouilles d'Herculanum, sont, dit Winckelmann, exactement de la même grandeur que ceux dont *Jo. Lascaris Rindacenus* s'est servi pour faire imprimer quelques auteurs grecs qui étoient devenus rares, tels, par exemple, que le Callimaque, l'Apollonius de Rhodes, l'Anthologie. J'avois d'abord pensé que la forme des caractères de ces manuscrits auroit été plus ancienne, & j'étois, pour ainsi dire, persuadé que j'y trouverois le Ε rond; que le Σ auroit la figure d'un C latin, & que l'Ω auroit la forme d'un ω italique; parce qu'on trouve ces caractères écrits de cette manière dans l'inscription d'un vase du roi Mithridate, qui est au Capitole. Mais Α, Δ, Λ, Μ, y sont représentés par ᾱ, ᾱ, λ, μ, qu'on ne trouve pas dans les inscriptions des premiers siècles. Je conviens que l'Α des plus anciennes monnoies de la ville de Crotonia, dans la grande Grèce, a presque la même forme: sur l'une de ces médailles, il y a, par exemple ΚΑΥΛΟ, & sur une autre (avec l'Α renversé) ΚΑΥΛΟ, dont le jambage qui dépasse par le haut fait la différence & lui donne un air moins ancien. Dans plusieurs

Digitized by Google

inſcriptions latines d'Herculanum, (car on n'en a pas trouvé de grecques en marbre) les caractères ſont d'une forme plus moderne; forme qui diffère de celle des caractères du temps des premiers empereurs, & particulièrement de ceux des deux grandes tables de marbre ſur leſquelles on lit les noms d'affranchis. Ces inſcriptions ne donnent pas une juſte idée du temps auquel elles ont été faites. Je crois néanmoins qu'elles ne ſont pas plus anciennes que ne l'indiquent les caractères; car l'endroit au pied du Véſuve n'a été détruit qu'après l'enfouiſſement d'Herculanum. Ce fait eſt prouvé par des monnoies poſtérieures, particulièrement par une médaille d'or d'Hadrien, qu'on a trouvée dans les ruines d'Herculanum, ainſi que par une autre inſcription que Fabretti a déjà fait connoître (*n.* 13. *p.* 280.), qui contient la deſcription des ſtatues tirées EX ABDITIS LOCIS, qu'on a fait ſervir à décorer les bains de l'empereur Sévère. Par ces *lieux cachés*, il ne faut entendre, ſelon moi, que les villes enſevelies d'Herculanum, de Reſina, de Stabia & de Pompeii. Cette table de marbre a été portée de Pouzoles à Portici.

« Si les *lettres grecques* du premier âge frappent tout d'un coup par leur figure, elles le font encore plus par la façon dont elles ſont penchées de côté, mais non pas de la manière qu'elles le furent plus de 600 ans après l'ère chrétienne. Les angles & même les triangles les caractériſent auſſi très-particulièrement: elles deviennent bientôt plus droites, & ſe partagent en rondes & carrées, quoique le plus ſouvent les mêmes monumens admettent & les unes & les autres. Les Σ ſans baſe, dont la pointe eſt dirigée Z en haut, marquent une antiquité très-reculée. Quelques auteurs veulent que l'Υ ne ſoit pas des premiers temps; mais les plus anciens monumens que nous connoiſſons, & ceux qu'ils citent eux-mêmes, prouvent tout le contraire. Auſſi Spanheim ſoutient-il, d'après Ariſtote & pluſieurs autres auteurs, que l'Υ étoit du nombre des *lettres* cadméennes. Cependant la place que l'Υ tient dans l'alphabeth grec, ſemble nous annoncer qu'il y fut ajouté après coup, quoiqu'il fût emprunté du *vau* ou de l'*épiſémon* ϝαῦ; mais comme la prononciation des orientaux, des grecs & des occidentaux mêmes varioit ſur cette *lettre*, cela fut cauſe qu'ils en firent deux & même trois. L'Ϝ, qu'on prétend avoir été inventée par les éoliens, n'étoit que l'*épiſémon* ϝαῦ, dont ils firent un uſage ſingulier, en l'inſérant entre deux voyelles, pour en empêcher le concours. »

« Les *lettres* perlées, ponctuées & nouées, annoncent les règnes des ſucceſſeurs d'Alexandre. On ne laiſſe pourtant pas d'en rencontrer ſur les médailles & les anneaux grecs, fabriqués ſous les empereurs romains. Du temps des premiers Céſars, les *lettres* ſont remarquables par leur netteté, leur proportion, & la régularité de leurs traits; leur reſſemblance avec nos capitales ou majuſcules peut preſque ſuffire pour les diſtinguer. »

« Montfaucon doute ſi avant le premier ſiècle on fit jamais uſage de l'Ε à deux traits. Sur un grand nombre d'inſcriptions antiques qu'il avoit examinées, jamais une ſeule *lettre* de cette ſorte ne s'étoit offerte à ſes yeux. On en a découvert depuis d'un âge qui remonte beaucoup au-deſſus de celui des médailles & des marbres, dont il avoit vu les caractères. Il eſt vrai que cet Ε n'étoit pas encore ſi arrondi; mais il le fut au plus tard dès le temps d'Alexandre-le-Grand. »

« Parmi les monumens écrits depuis l'ère chrétienne, ceux où l'on obſerve en même-temps le Σ & l'Ω ainſi figurés, ſont communément les plus anciens; quoique ces deux caractères ſe trouvent encore quelquefois réunis juſqu'au Ve ſiècle, ſurtout en Orient. L'Ε rond, le ϲ ou *ſigma* carré, & l'ϖ, après avoir pris inſenſiblement le deſſus, devinrent ordinaires ſur les médailles & les marbres aux IVe & V^e ſiècles, même en Orient; car en Occident ils commencèrent à être à la mode dès les premiers temps des empereurs romains, lorſqu'on y faiſoit uſage des *lettres grecques*. Tous ces caractères eurent auſſi cours en Orient avant l'ère chrétienne. Montfaucon nous aſſure que les *lettres* A, E, Σ, Ω ne paroiſſent jamais ſous cette forme dans les manuſcrits; il ne faut les chercher que dans les inſcriptions, au moins du temps de l'empire romain. On y obſerve auſſi des I élevés au-deſſus de la ligne, des M, des N & des A approchans de nos *lettres* majuſcules en écriture courante. L'M, au reſte, eſt de toutes la plus fréquente: elle commença dès-lors à s'élargir & à s'arrondir par le milieu, même dans les inſcriptions. De là eſt venue ſans doute l'μ d'écriture courante, ſi elle n'étoit pas encore d'uſage. »

« Quelque ordinaires que ſoient les A, ſemblables à ceux des latins, dans les inſcriptions grecques, Montfaucon o'en avoit jamais vu dans les manuſcrits copiés par les grecs. Toujours, ſelon lui, ils prennent ou cette forme Δ, ou celle-ci ⅄, & ſont faits à deux traits dans les manuſcrits antérieurs au commencement du Xe ſiècle; mais dans ceux qui y ſont poſtérieurs, ces lettres ſont formées d'un ſeul trait. Si jamais nous n'avons vu dans les manuſcrits grecs d'E parfaitement carrés, non plus que Montfaucon, le manuſcrit du roi, n°. 63; nous en offre au moins ſous cette forme E. Sur les médailles du IIIe ſiècle, on découvre, au jugement de cet habile antiquaire, des traces d'écriture courante; par exemple, ω pour ου. Mais à compter depuis Alexandre, ces caractères compoſés ſe rencontrent aſſez ſouvent. Du IXe ſiècle aux Xe & XIe, les grecs, ſur leurs monnoies, & dans des expreſſions pure-

ment grecques, firent uſage des *lettres* latines b, F, L, m, n, R, S : ainſi parle Montfaucon. Mais la plupart de ces *lettres* ſont incomparablement plus anciennes ſur les médailles, ſans y être pourtant ordinaires. »

« On croit communément que l'uſage des accens & des eſprits ne s'eſt introduit dans les manuſcrits grecs qu'au VIe ſiècle, parce qu'on en trouve du VIe où ils ne paroiſſent pas. Leur origine eſt néanmoins, de l'aveu des ſavans, beaucoup plus antique ; & l'on ne pourroit rien conclure contre l'âge de manuſcrits marqués d'accens, s'ils portoient des caractères d'un âge plus reculé : peut-être même auroit-on tort, ſous ce ſeul prétexte, d'en rabaiſſer quelques-uns au-deſſous des Ve ou VIe ſiècles. Cependant, comme au VIIe ſiècle l'uſage des accens devint général, on ne peut ſe diſpenſer de fixer au moins à ce ſiècle les manuſcrits qui en ſont dépourvus. » (*Nouvelle Diplomatique.*) *Voyez* ÉCRITURE.

LETTRES gauloiſes. *Voyez* GAULOIS & ÉCRITURE.

LETTRES hiſtoriées.

« Les *lettres* initiales des livres, des chapitres & des *alinea* étoient d'abord d'un goût beaucoup plus ſimple qu'elles ne commencèrent à le paroître au VIIe ſiècle, & même ſur la fin du VIe. Ces ornemens furent prodigués de plus en plus dans la ſuite. Moins un manuſcrit affecte les *lettres hiſtoriées* à la tête des livres & des chapitres, moins il emploie de *lettres* initiales d'un plus grand volume que celles du texte aux *alinea*, plus on doit juger ce manuſcrit ancien, s'il eſt écrit en onciale ou demi-onciale. Par exemple, les premières *lettres* des pſeaumes du célèbre Pſeautier qu'on croit avoir été à l'uſage de S. Germain, évêque de Paris au VIe ſiècle, ne ſont point ſupérieures à celles du texte. C'eſt encore une marque d'une belle antiquité lorſqu'on trouve la première *lettre* de chaque page, ou ſeulement la plupart des pages d'un manuſcrit, commençant par une grande *lettre*, tandis qu'on n'en met que d'une taille ordinaire à la tête des livres & des *alinea* : tels ſont les fragmens d'un Virgile, dont on a donné le modèle dans la nouvelle appendice de la Diplomatique de Mabillon ; tel eſt le manuſcrit 960 de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés. »

« Il n'eſt peut-être point de caractère plus facile à ſaiſir, ni plus propre à déterminer l'âge des manuſcrits, que celui qui réſulte de la forme & du génie de leurs *lettres hiſtoriées*, répondant à nos *lettres* griſes. En général, leur rareté dans les manuſcrits, où d'ailleurs on ne s'eſt point négligé ſur l'élégance, eſt en proportion avec leur antiquité. Si ce caractère n'étoit démenti par aucun autre, on pourroit eſtimer du Ve ſiècle, ou du VIe au moins, tout manuſcrit où l'on n'en découvriroit aucune. Du reſte, on ne prétend pas fixer au dernier l'origine des *lettres hiſtoriées* : on ne ſauroit même preſque douter qu'elle ne ſoit bien plus ancienne. »

« En effet, le VIe ſiècle n'étoit pas un temps fort propre à faire éclore des nouveautés ſi recherchées. Ces *lettres* ſont appellées *capitulaires*, parce qu'elles étoient placées au commencement des chapitres & des livres. »

« Les *lettres* en broderie commencent à relever les manuſcrits du VIe ſiècle. Au VIIe, elles deviennent plus fréquentes, & rempliſſent quelquefois la première page d'un livre. »

« Aux *lettres* brodées, en France, ſuccéda la mode des *lettres* en treillis ou à mailles. Leur maſſif commença d'abord par recevoir des chaînettes : bientôt elles ſe multiplièrent au point de produire des *lettres* treſſées & entrelaſſées. Le règne de ce caractère déſigne les VIIIe & IXe ſiècles. »

« Les arabeſques parurent ſur les *lettres hiſtoriées* dès le VIIIe ſiècle ; leur faveur s'accrut dans la ſuite ; leur crédit ſe ſoutint au moins juſqu'au XIIe ſiècle ; mais depuis le Xe ſiècle, ce fut avec un dépériſſement ſenſible du côté du goût. »

« Les *lettres* blaſonnées, ou pour ainſi dire en marqueterie, appartiennent à l'écriture lombardique. Elles ſont extrêmement maſſives ; quelquefois même leur largeur excède leur hauteur. »

« Lorſque les *lettres* griſes wiſigothiques ſont plus ſimples du côté des images, elles le paroiſſent auſſi du côté des couleurs ; mais en général elles ſont très-compoſées, ſur-tout dans les livres d'égliſe. Ce ſont des *lettres* à figures d'hommes, ou de quelques parties de leurs membres. Elles repréſentent des animaux à quatre pieds, des oiſeaux, des poiſſons, des ſerpens, des fleurs, des fleurons, des feuillages. Les VIIe & VIIIe ſiècles ſont, à proprement parler, ceux des *lettres* compoſées d'un ou de pluſieurs animaux à quatre pieds, d'un ou de pluſieurs oiſeaux, poiſſons, ſerpens, ou de différens aſſortimens de ces animaux entr'eux, ou même avec les hommes. Les uns & les autres formèrent originairement le corps des *lettres* ; mais dans le moyen âge, communément ils n'y parurent que comme des décorations, qui n'empêchèrent pas qu'on n'y figurât les *lettres* à l'ordinaire. »

« Les *lettres hiſtoriées* anglo-ſaxones ſe diſtinguent des autres, parce qu'elles aboutiſſent en têtes & en queues de ſerpens, parce qu'elles ſont bordées de points, parce qu'elles paroiſſent dans leur maſſif garnies de perles, parce qu'elles portent ſur un fond rouge, bleu, jaune, mi-partie

Digitized by Google

ou écartelé de ces couleurs. Ces *lettres* grises, terminées en tête ou en queue de ſerpens, de dragons, de monſtres, ou les repréſentant dans leur maſſif, ont été moins imitées des autres nations que les précédentes. Le treillage & les entortillemens ont ſouvent lieu dans ces ſortes de *lettres*. »

« Les *lettres* fleuronnées ou fleuries, conſtamment employées dans les manuſcrits, ont paſſé de-là dans les imprimés. Leur variété preſque infinie ouvroit ſans doute un vaſte champ à l'imagination des peintres de manuſcrits; auſſi ſe donnèrent-ils carrière en ce genre. Aux VIIIe & IXe ſiècles, ils diverſifièrent prodigieuſement leurs *lettres hiſtoriées* : ſouvent les couleurs les plus vives & les plus tranchantes y contraſtèrent. Rien dans la nature dont ces *lettres* n'aient emprunté la forme; mais après l'avoir pour ainſi dire épuiſée, à force de vouloir raffiner, les enlumineurs & les peintres tombèrent dans le ridicule & dans l'extravagant. Toutefois avant le XIIIe ſiècle ils s'en préſervèrent en quelque ſorte, ſi l'on compare les productions de leur imagination la plus égarée avec celle des ſiècles ſuivans. On ne vit plus alors ces *lettres* garnies que de têtes déplacées, avec des nés monſtrueux, ou bien elles ſe chargèrent de lignes de diverſes couleurs, en barbes, en gerbes, en chevelures bouclées par les extrémités; ſouvent leurs extenſions poſtiches ne ſe bornèrent pas, ſoit à remonter au haut, ſoit à deſcendre au bas de la page, mais ſe replièrent encore le long des marges ſupérieures & inférieures: cependant le corps de la *lettre* proprement dite n'avoit ordinairement guère plus d'un pouce de diamètre. Les extenſions chevelues affectoient des couleurs oppoſées à celle du fond de la *lettre*. Deux filets voiſins ſoutenoient ſouvent leur alternative de couleur autant de fois qu'ils étoient répétés. Dans leurs intervalles, d'autres petites lignes, qui ne tenoient à rien, ſe trouvoient placées; ſouvent elles étoient en vis ou en volute. Quand les filigranes n'avoient pas lieu, les échappemens des *lettres*, preſque en forme d'antennes, ne laiſſoient pas d'occuper autant ou plus de terrein, lors même qu'on leur donnoit pour fond des feuilles d'or. En un mot, tout ce qu'un goût dépravé peut produire de plus abſurde, tout ce qu'un cerveau frénétique peut enfanter de chimères, fut preſque l'unique apanage des *lettres hiſtoriées* des XIIIe, XIVe & XVe ſiècles. »

« Cependant c'eſt au XVe ſiècle qu'on commence un peu à ſe réconcilier avec la belle nature; on en découvre même quelques foibles préludes dès le XIVe. Ces filigranes & ces échappemens de *lettres hiſtoriées* donnèrent lieu à des vignettes, à des rinceaux, où l'on vit naître des fleurs & des fruits. Les enlumineurs s'exercèrent d'abord beaucoup ſur les fraiſes, & c'eſt peut-être en quoi ils réuſſiſſoient le mieux. Leurs deſſins au reſte étoient des pièces mal aſſorties. S'ils s'aviſoient d'orner les manuſcrits de portraits, leurs perſonnages étoient roides & ſans vie; mais peu-à-peu leurs mignatures devinrent plus douces, plus finies & plus naturelles : les vignettes & les peintures furent détachées des *lettres*. Les portraits devenus un peu plus animés, ſur la fin du XVe & le commencement du XVIe ſiècle, ne ſervirent plus que d'ornemens iſolés; & les vignettes, de cadres & de bordures. Les rinceaux de feuillages y paroiſſoient ſouvent ſur un fond d'argent; & les fleurs ſur un fond d'or. Des oiſeaux, des dragons, des reptiles &c. faiſoient quelquefois un effet aſſez gracieux dans ces cadres & ces bordures; quoique la nature n'y fût pas encore tout-à-fait copiée dans ſa beauté. Les *lettres* initiales étoient ſouvent elles-mêmes décorées de plantes, garnies de feuilles, de fleurs & de fruits. » (*Nouvelle diplomatique.*)

LETTRES ſur des galets, c'eſt-à-dire ſur des pierres roulées par les eaux des fleuves ou des torrens. Ces galets ſont ordinairement de 4 à 5 pouces de longueur, 2 ou 3 de largeur & 1 ou 2 d'épaiſſeur. Les *lettres* ſont de relief. Ces pierres ſont ordinairement calcaires. En voici une deſcription : on a trouvé, diſoit-on, près de S. Maixent-en-Poitou, une de ces pierres ſur laquelle étoit ſculpté en relief un trophée d'armes avec cette inſcription : VIEN. TI. C. II. S. P. Q. R. Le poſſeſſeur de ce petit monument le croyoit antique, & en préparoit une ſavante explication. J'examinai la nature de ce galet, & le trouvant calcaire, je reconnus la ſupercherie.

Voici la manière dont on s'y prend pour en fabriquer de ſemblables. On couvre le galet d'un fort enduit de cire jaune ordinaire; ſur lequel on trace les *lettres* ou figures déſirées. Puis on enlève la cire de toutes les parties qui ne doivent pas concourir à ces *lettres*. On plonge enſuite le galet dans un acide; & on l'y laiſſe aſſez de temps pour que l'acide diſſolve & ronge les parties nues du galet. On découvre enfin les parties chargées de cire, & elles ſe trouvent de relief ſur le reſte de la pierre. Toute cette manipulation dépend, comme le ſavent les chymiſtes, de la propriété qu'ont les acides de ronger & de diſſoudre les pierres calcaires.

LETTRES miſſives. Les *lettres* des grecs & des romains avoient, comme les nôtres, leurs formules : voici celles que les grecs mettoient au commencement de leurs miſſives.

Philippe, roi de Macédoine, à tout Magiſtrat, *Salut*; & pour indiquer le terme grec, χαίρειν. Les mots χαίρειν, ευπραττειν, ὑγιαίνειν, dont ils ſe ſervoient & qui ſignifioient *joie*, *proſpérité*, *ſanté*, étoient des eſpèces de formules

affectées au ſtyle épiſtolaire, & particuliérement à la décoration du frontiſpice de chaque *lettre*.

Ces ſortes de formules ne ſignifioient pas plus en elles-mêmes que ſignifient celles de nos *lettres* modernes; c'étoit de vains complimens d'étiquette. Lorſqu'on écrivoit à quelqu'un, on lui ſouhaitoit, au moins en apparence la *ſanté*, par ὑγιαίνειν, la proſpérité par εὐπραττειν, la joie & la ſatisfaction par χαίρειν.

Comme on mettoit à la tête des *lettres*, χαίρειν, εὐπράττειν, ὑγιαίνειν, on mettoit à la fin, ἔρρωσο, εὐτύχει; & quand on adreſſoit ſa *lettre* à pluſieurs, ἔρρωσθε, εὐτυχεῖτε, *portez-vous bien*, *ſoyez heureux*, ce qui équivaloit (mais plus ſenſément) à notre formule, *votre très-humble ſerviteur*.

S'il s'agiſſoit de donner des exemples de leurs *lettres*, je vous citerois d'abord celle de Philippe à Ariſtote, au ſujet de la naiſſance d'Alexandre.

» Vous ſavez que j'ai un fils; je rends graces aux dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du vivant d'Ariſtote. J'ai lieu de me promettre que vous me formerez en lui un ſucceſſeur digne de vous, & un roi digne de la Macédoine. Ariſtote ne remplit pas mal les eſpérances de Philippe. Voici la *lettre* que ſon élève devenu maître du monde lui écrivit ſur les débris du trône de Cyrus.

« J'apprends que tu publies tes écrits acroamatiques. Quelle ſupériorité me reſte-t-il maintenant ſur les autres hommes? Les hautes ſciences que tu m'a enſeignées, vont devenir communes, & tu n'ignores pas cependant que j'aime encore mieux ſurpaſſer les hommes par la ſcience des choſes ſublimes que par la puiſſance. Adieu ».

Les romains ne firent qu'imiter les formules des grecs dans leurs *lettres*. Elles finiſſoient de même par le mot *vale*, *portez-vous bien*, elles commençoient ſemblablement par le nom de celui qui les écrivoit, & par celui de la perſonne à qui elles étoient adreſſées. On obſervoit ſeulement lorſqu'on écrivoit à une perſonne d'un rang ſupérieur, comme à un conſul ou à un empereur, de mettre d'abord le nom du conſul ou de l'empereur.

Quand un conſul ou un empereur écrivoit, il mettoit toujours ſon nom avant celui de la perſonne à qui il écrivoit. Les *lettres* des empereurs, pour les affaires d'importance, étoient cachetées d'un double cachet.

Les ſucceſſeurs d'Auguſte ne ſe contentèrent pas de ſouffrir qu'on leur donnât le titre de ſeigneurs, dans les *lettres* qu'on leur adreſſoit, mais ils ſouffrirent qu'on joignit à leur nom les épithètes magnifiques de très-grand, très-auguſte, très-debonnaire, invincible & ſacré. Dans le corps de la *lettre*, on employoit les termes de votre clémence, votre piété, & autres ſemblables. Par cette introduction de formules inouies juſqu'alors, il arriva que le ton noble épiſtolaire des Romains, ſous la république, ne reconnut plus ſous les empereurs d'autre ſtyle, que celui de la baſſeſſe, & de la flatterie.

LETTRES numérales. C'eſt ainſi qu'on appelloit les *lettres* dont les Romains ſe ſervoient pour leurs chiffres, & que nous avons priſes d'eux. Ces *lettres numérales* ſont, C. D. I. L. M. V. X. Toutes ces *lettres numérales* des romains ſe trouvent formées ſi vous faites un cercle & le diviſez par deux lignes, une traverſale, & l'autre perpendiculaire, qui viennent à ſe croiſer en droiture par le centre.

Obſervez pour entendre cet article que l'M dont il s'agit ici, étoit une M onciale formée ainſi CIↃ; mais dont les parties courbes touchoient immédiatement la partie droite. Si donc à cette M onciale vous ajoutez une ligne horizontale, paſſant par le centre, vous trouverez par ſa décompoſition toutes les *lettres* numérales ci-deſſus marquées. Le C. le D. ou IↃ, le I, l'CIↃ ou M ne ſouffrent aucune difficulté. Il n'y en a d'apparente que pour l'L, l'V & l'X: mais elle s'évanouit, ſi l'on conſidére que l'L, l'V, ſont formées par un quart de l'interſection des lignes perpendiculaires & horizontales, plus ou moins ouvertes; & l'X par l'interſection entière des deux lignes, ou par la réunion des pointes de deux V. *Voyez pour rendre cet article complet chaque* LETTRE *en particulier, mais ſur-tout le* D & l'E.

LETTRES dominicales. *Voyez* CALENDRIER lunaire, & CONCURRENS.

LETTRES de Bellérophon. *Voyez* BELLÉROPHON.

LETTRES Epheſiennes, & LETTRES de Milet, étoient des mots barbares, ou bizarrement aſſemblés auxquels les grecs du temps d'Apulée attribuoient des vertus magiques.

LETTRES dans le champ des Médailles. *Voy.* EPOQUES & ERE.

LEVAIN. *Voy.* PAIN des anciens, & MILLET.

LEVANA. La déeſſe *Lévane* préſidoit à l'action de celui qui levoit un enfant de terre: car quand un enfant étoit né, la ſage femme le mettoit à terre, & il falloit que le père, ou quelqu'un de ſa part, le levât de terre, & le prît dans ſon ſein, ſans quoi il paſſoit pour

Digitized by Google

illégitime. S. Auguſtin (L. IV. de la cité de Dieu) dit que Lévane n'étoit point une déeſſe particulière; qu'au ſentiment des payens, c'étoit Jupiter à qui l'on donnoit divers noms ſelon les offices différens qu'il avoit; qu'il ouvre la bouche aux petits enfans & qu'on le nomme le Dieu *Vatican*, qu'il les lève de terre, & qu'il eſt la déeſſe *Lévane*. Voſſius (*de Idol. L. II, c.* 26. à la fin) prétend que *Lévane* eſt la même que Jlithie, ou Lucine; qui eſt la même que la Lune; & que le nom *Lévana* vient de l'hébreu, *Lebana*, qui ſignifie la Lune.

LEUCACHATE, *ſ. f. hiſt. nat.* Les anciens donnoient ce nom à une eſpèce d'agate, qui ſuivant cette dénomination devoit être blanche, ou du moins dans laquelle on remarquoit des taches ou des veines blanches.

LEUCADE. Le lieu d'Acarnanie le plus célèbre par le culte d'Apollon eſt l'iſle de *Leucade*. Quelques-uns font venir ſon nom de Leucas Zacynthien, l'un des compagnons d'Ulyſſe, & ils prétendent que ce fut lui qui bâtit le temple d'Apollon.-*Leucadien* (*Servius in Æn. III.*) D'autres ont avancé que le mont *Leucate* devoit ſon nom à l'aventure d'un jeune enfant nommé *Leucatée* qui s'étoit élancé du haut de cette montagne dans la mer pour ſe dérober aux pourſuites d'Apollon. Le promontoire de cette Iſle étoit terminé par une pointe qui s'avançoit au-deſſus de la mer, & qui ſe perdoit dans les nues. Elle étoit ſi haute qu'elle étoit toujours environnée de brouillards dans les jours mêmes les plus ſereins. C'étoit préciſément ſur cette hauteur qu'étoit bâti le temple d'Apollon. (*Strab. lib. x. p.* 453.) Et comme on l'appercevoit de loin, ceux qui naviguoient dans la mer ionienne ne manquoient jamais de le reconnoître pour s'aſſurer de leur route: (*Æneid. III. V.* 274.)

Mox & Leucata nimboſa cacumina montis
Et formidatus nautis aperitur Apollo.

L'origine du culte d'Apollon en ce lieu étoit fondée (*Ptolem. Hephæſt. ibid.*) ſur l'opinion où l'on étoit que ce Dieu avoit découvert dans la roche *Leucadienne* une propriété particulière pour guérir les amans malheureux, & qu'il avoit indiqué lui-même le ſaut qu'il falloit faire du haut de cette roche dans la mer, comme une recette infaillible contre l'amour.

Il falloit ſuivant une ancienne coutume, que tous les ans, au jour de la fête du Dieu de *Leucade* l'on précipitât du haut de cette montagne quelque criminel condamné à mort; c'étoit un ſacrifice expiatoire, que les leucadiens offroient à Apollon pour détourner les fléaux qui pouvoient les menacer. Il eſt vrai qu'en même temps on attachoit au coupable des ailes d'oiſeaux, & même des oiſeaux vivans, pour le ſoutenir en l'air & rendre ſa chûte moins rude. On rangeoit au bas du précipice, de petites chaloupes pour tirer promptement le criminel hors de la mer. Si on pouvoit enſuite le rappeller à la vie, on le baniſſoit à perpétuité, & on le conduiſoit hors du pays.

Voilà ce qu'on faiſoit par l'autorité publique & pour le bien de la patrie: mais il y eut des particuliers qui de leur propre mouvement, & dans l'eſpérance de guérir des fureurs de l'amour, ſe précipitèrent eux-mêmes du haut de cette roche. Delà vient que le promontoire fut appellé le *ſaut des amoureux*, ἅλμα τῶν ἐρώντων, *ſaltus quo furi amores creditum eſt.*

On ne marque pas d'exemple d'amans malheureux, qui dans le déſeſpoir d'aimer ſans être aimés, n'ont enviſagé que la mort pour ſe délivrer de leurs peines, & ont pris les chemins les plus courts pour ſe la procurer. L'exécution de ſi noirs projets n'écoute ni réflexion ni raiſonnement. Il n'en eſt pas de même du ſaut de *Leucade*, qui conſiſtoit à ſe précipiter du haut de cette montagne dans la mer, pour obtenir la guériſon des tourmens de l'amour.

Ce ſaut étoit regardé comme un remède ſouverain, auquel on recouroit ſans renoncer au plaiſir & à l'eſpérance de vivre. On ſe rendoit de ſang froid à *Leucade*, des pays les plus éloignés; on ſe diſpoſoit par des ſacrifices & par des offrandes, à cette épreuve; on s'y engageoit par un acte de religion, & par une invocation à Apollon, qui faiſoit partie du vœu même; enfin, on étoit perſuadé qu'avec l'aſſiſtance du dieu dont on imploroit la protection avant que d'entreprendre ce redoutable ſaut, & par l'attention des perſonnes placées au bas du précipice, pour en recevoir tous les ſecours poſſibles à l'inſtant de la chûte, on recouvroit en ceſſant d'aimer, la tranquillité qu'on avoit perdue.

Cette étrange recette fut accréditée par la conduite de Jupiter, qui n'avoit trouvé, diſoit on, d'autre remède dans ſa paſſion pour Junon que de deſcendre du ciel, & de s'aſſeoir ſur la roche *Leucadienne*. Vénus elle-même, ajoutoient les poëtes, éprouvant après la mort de ſon cher Adonis, que les feux dont elle brûloit, devenoient chaque jour encore plus inſupportables, recourut à la ſcience d'Apollon, comme au dieu de la médecine, pour obtenir du ſoulagement à ſes maux; il fut touché de ſon triſte état, lui promit ſa guériſon, & la mena généreuſement ſur le promontoire de *Leucade*, d'où il lui conſeilla de ſe jetter dans la mer. Elle

Digitized by Google

objet, & fut toute ſurpriſe au ſortir de l'onde, de ſe trouver heureuſe & tranquille.

On ignore cependant quel mortel oſa le premier ſuivre l'exemple des dieux. Sapho nous aſſure dans la lettre où l'aimable Ovide lui ſervoit de ſecrétaire, que ce fut Deucalion, trop ſenſible aux charmes de l'indifférente Pyrrha. L'hiſtoire parle de deux poëtes qui l'imitèrent; l'un nommé Nicoſtrate, fit le ſaut ſans aucun accident, & fut guéri de ſa paſſion pour la cruelle Tettigiée; l'autre, appellé *Charinus*, ſe caſſa la cuiſſe, & mourut quelques heures après.

Nous ne ſavons pas mieux ſi ce fut la fille de Ptérela, éperdument amoureuſe de Céphale, ou Calycé, atteinte du même mal pour un jeune homme qui s'appelloit *Evathlus*, ou l'infortunée Sapho, qui tenta la première le terrible ſaut de *Leucade*, pour ſe délivrer des cruels tourmens dont Phaon étoit la cauſe; mais nous ſavons que toutes périrent victimes de leur aveugle confiance dans le remède des prêtres d'Apollon.

On doit être cependant moins étonné des égaremens où l'amour jetta les trois femmes que nous venons de nommer, que de ceux où tomba depuis une illuſtre héroïne, qui ayant partagé ſa vie entre les ſoins d'un état, & les pénibles exercices de la guerre, ne put avec de pareilles armes, garantir ſon cœur des excès d'une folle paſſion, je veux parler d'Artemiſe, fille de Lygdamis, & reine de Carie.

Cette Princeſſe dont on vante l'élévation des ſentimens, la grandeur de courage, & les reſſources de l'eſprit dans les plus grands dangers, ſécha d'amour pour un jeune homme de la ville d'Abydos, nommé *Dardanus*. Les prières & les promeſſes furent vainement employées; Dardanus ne voulut rien écouter: Artémiſe guidée par la rage & le déſeſpoir, entra dans ſa chambre, & lui creva les yeux; bientôt une action ſi barbare lui fit horreur à elle-même, & pour lors ſes feux ſe rallumèrent avec plus de violence que jamais: accablée de tant de malheurs, elle crut ne pouvoir trouver de reſſource que dans le remède d'Apollon *Leucadien*; mais ce remède trancha le fil de ſes jours, & elle fut enterrée dans l'iſle *Leucadie*.

Il paroît par les exemples tirés des annales hiſtoriques, que le ſaut du promontoire a été fatal à toutes les femmes qui s'y ſont expoſées, & qu'il n'y eut qu'un petit nombre d'hommes vigoureux qui le ſoutinrent heureuſement.

Il eſt même très-vraiſemblable que ſans les liens d'un vœu redoutable contracté par les amans ſur les autels d'Apollon, avant que de ſubir l'épreuve du ſaut; tous auroient changé de réſolution à la vue du précipice; puiſqu'il y en eut qui malgré cet engagement ſolemnel, firent céder dans ces moments d'effroi, le reſpect pour les dieux, à la crainte plus forte d'une mort preſqu'aſſurée; témoin ce Lacédémonien qui s'étant avancé au bord du précipice, retourna ſur ſes pas, & répondit à ceux qui lui réprochoient ſon irréligion. » J'igiorois que mon vœu avoit beſoin d'un autre vœu bien plus fort, pour m'engager à me précipiter. »

Enfin, les hommes éclairés par l'expérience, ne ſongèrent plus à riſquer une ſi rude épreuve, que les femmes avoient depuis long-temps pour toujours abandonnée: alors les miniſtres du temple d'Apollon, ne trouvant aucun moyen de remettre en crédit leur remède contre l'amour, établirent, ſelon les apparences, qu'on pourroit ſe racheter du ſaut, en jettant une ſomme d'argent dans la mer, de l'endroit où l'on ſe précipitoit auparavant. Du moins cette conjecture eſt fondée ſur ce qu'un hiſtorien rapporte, qu'on tira de la mer, dans un filet, une caſſette pleine d'or, avec un jeune homme nommé *Nérée*, dont on ſauva la vie. (*D. J.*)

LEUCADE, dans l'Acarnanie. ΛΕΥΚΑΔΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

C. en argent.

O. en or.

RR. en bronze.

Leur type ordinaire eſt:

Pégaſe volant.—Une maſſue.

Cette ville a fait frapper une médaille impériale grecque, en l'honneur de Commode.

LEUCADIUS, ſurnom d'Apollon, à cauſe d'un temple qu'il avoit dans l'iſle de Leucade ſur la côte d'Egypte.

LEUCANIE. On ne connoît cette divinité que par l'inſcription ſuivante, rapportée dans Gruter, page 1074, n°. 8.

DEAE LEUCANIAE
SEX AURELIUS BACCHI
LUS. VOT. SOLV.

LEUCAS, en Syrie. ΛΕΥΚΑΔΙΩΝ.

Ses médailles autonomes ſont:

RRR. en bronze..... *Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

La fabrique ſyrienne les fait diſtinguer des médailles de l'autre Leucade.

Cette

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, en l'honneur de Gordien-Pie, de Macrin, de Fauſtine jeune, de Claude, d'Hadrien.

LEUCÉ, iſle du Pont-Euxin, dont les anciens ont fait une eſpèce de champs eliſées, où habitoient les ames de pluſieurs héros. » Il y a ſur le Pont-Euxin, dit Pauſanias, vers l'embouchure de l'Iſter, (le Danube) une iſle conſacrée à Achille, qui s'appelle *Leucé* : cette iſle a quelques vingt ſtades de circuit. elle eſt toute couverte de forêts, qui abondent en bêtes fauves & de toute eſpèce. Achille y a un temple & une ſtatue. On dit que Léonyme de Crotone eſt le premier qui ait abordé en ce lieu. En effet la guerre s'étant allumée entre les crotoniates & les locriens d'Italie, ceux-ci à cauſe de leur ancienne affinité avec les opontiens, invoquèrent Ajax fils d'Oilée. Léonyme qui commandoit les crotoniates, attaqua les ennemis & donna d'abord ſur un gros que l'on ſuppoſoit être commandé par Ajax; mais il reçut une grande bleſſure dans l'eſtomac, ce qui l'obligea à ſe retirer du combat; dans la ſuite, comme ſa plaie lui faiſoit beaucoup de douleur, il alla conſulter l'oracle de Delphes. La Pythie lui dit d'aller dans l'iſle de *Leucé*, que là il trouveroit Ajax qui le guériroit. Il y alla en effet & fut guéri. Les crotoniates diſent qu'à ſon retour il aſſura qu'il avoit vu dans cette iſle Achille, les deux Ajax & avec eux Patrocle & Antiloque; qu'Helène étoit mariée à Achille, & que cette princeſſe lui avoit recommandé qu'auſſitôt qu'il ſeroit arrivé à Himeta, il avertit Stéſichore, qui n'avoit perdu la vue que par un effet de ſa colère & de ſa vengeance; avis dont le poëte profita ſi bien que peu de temps après il chanta la palinodie «. Il faut remarquer que Pauſanias commence ſon récit par ces mots : » Il faut que je rapporte un conte que font les crotoniates, ſur Hélène. Voyez *Achilles*.

LEUCIPPE, fille de Theſtor. *Voyez* Thestor.

LEUCIPPIDES, Phœbé & Hilaire, fille de Leucippus. *V.* Castor, Hilaire.

LEUCIPPUS étoit fils de Gorgophone & de Perierès, fils d'Eole. *Leucippus* fut père de Phœbé & d'Hilaire, qui furent enlevées par Caſtor & Pollux leurs couſins germains; Tyndare étant frère utérin de Leucippus. *Voyez* Gorgophone, Hilaire.

Leucippus, fils d'Œnomaüs roi de Piſe, au rapport de Pauſanias, devint paſſionnément amoureux de Daphné, mais il comprit que s'il la demandoit ouvertement en mariage il s'expoſeroit à un refus, parce qu'elle avoit une averſion générale pour tous les hommes. Voici le ſtratagême dont il s'aviſa; il laiſſa croître ſes cheveux, pour en faire diſoit-il, un ſacrifice, au fleuve Alphée. Après les avoir noués à la manière des jeunes filles; il prit un habit de femme, & alla voir Daphné : il ſe préſenta à elle ſous le nom de la fille d'Œnomaüs, & lui témoigna avoir grande envie de faire une partie de chaſſe avec elle. Daphné fut trompée à l'habit, & *Leucippe* paſſa pour une fille. Comme d'ailleurs ſa naiſſance & ſon adreſſe lui donnoient un grand avantage ſur toutes les compagnes de Daphné, & qu'il n'oublioit rien pour lui plaire, il gagna bientôt ſes bonnes graces. Ceux qui mêlent les amours d'Apollon avec cette aventure, continue l'hiſtorien, ajoutent que le dieu, piqué de voir *Leucippe* plus heureux que lui, inſpira à Daphné & à ſes compagnes, l'envie de ſe baigner dans le Ladon; que *Leucippe* fut contraint de quitter ſes habits comme les autres, & qu'ayant été reconnu pour ce qu'il étoit, il fut tué à coups de flèches ou de poignard. Cette hiſtoire peut être vraie dans toutes ſes circonſtances, ſi on en ôte l'intervention d'Apollon; car il eſt sûr que *Leucippus* périt dans ſa jeuneſſe par quelqu'aventure tragique. *Voyez* Daphne.

LEUCO, divinité des platéens. Au temps de la guerre de Perſe, la Pithie ordonna aux Grecs d'honorer *Leuco* comme un Dieu, & les platéens furent les plus empreſſés à obéir à l'oracle. (*Voſſius, de Idololatr.* l. 13.)

LEUCOCHRYSOS, nom par lequel Pline & les anciens ſemblent avoir déſigné l'hyacinthe d'un jaune clair.

LEUCOGRAPHIS, *Maracus*, *Galaxia*, terre à foulon, formant lait ou bouillie avec l'eau. Dioſcoride (*p.* 152.) en vante les propriétés médicales.

LEUCOLITHE, nom par lequel les auteurs grecs déſignent une eſpèce de Pyrite blanche qu'ils calcinoient, & qu'ils regardoient comme un remède efficace contre les maux d'yeux.

LEUCOMA, régiſtre public de la ville d'Athènes, dans lequel on écrivoit le nom de tous les citoyens, d'abord qu'ils avoient atteint l'âge preſcrit, pour être admis à l'heritage paternel, cet âge étoit celui de vingt-ans (*Potter Archæol. græc. lib.* 1. *cap. XII, tom.* 1. *p.* 79.)

LEUCON, fils d'Athamas. *Voyez* Andreus.

LEUCONICUM, mot mis mal-à-propos pour *Lingonicum*. *Voyez* ce dernier.

LEUCONOÉ. *Voyez* MINÉIDES.

LEUCONOTUS, λευκόνοτος, nom d'un vent chez les anciens. Nous pouvons le nommer en françois, le *vent du midi*; car Végece le place au point que nous appellons le *Sud-Sud-Eſt*, à vingt-deux degrés & demi du Sud. Les Grecs l'ont nommé λευκὸς, & les latins *albus*, parce qu'il eſt ordinairement ſerein en Italie comme en Grèce. (*D. J.*)

LEUCOPHAEUS color, gris, mélange de blanc & de noir.

LEUCOPHRYNE, ſurnom que les magnéſiens donnoient à Diane, & qui eſt pris, ſoit de *Leucophrys*, ville d'Aſie en Phrygie, ſur les bords du Méandre, ſelon Xénophon; ſoit de *Leucophois*, ancien nom de l'île de Ténédos, où Diane avoit un temple célèbre. Ce fut ſur le modèle de ce dernier temple que les magnéſiens conſacrèrent à cette divinité celui qu'ils élevèrent en ſon honneur, avec une ſtatue qui la repréſentoit à pluſieurs mamelles, & couronnée par deux victoires.

LEUCOPHTALMUS, eſpèce d'onyx dans laquelle on trouvoit la reſſemblance d'un œil humain, entouré d'un cercle blanc.

LEUCOPHYLE, en grec λευκόφυλος, plante fabuleuſe qui venoit dans le Phaſe, rivière de la Colchide. Plutarque en parle dans ſon *Traité des Fleuves*. Les anciens lui attribuoient une vertu admirable, celle d'empêcher les femmes de tomber dans l'adultère; mais on ne trouvoit cette plante qu'au point du jour, vers le commencement du printemps, lorſqu'on célébroit les myſtères d'Hécate; & alors il la falloit cueillir avec de certaines précautions. Les maris jaloux, après l'avoir cueillie, la jettoient autour de leur lit, afin de le conſerver à l'abri de toute tache. C'eſt ce que Plutarque dit élégamment en grec, & que Pontus de Tyard traduit ainſi dans ſon vieux gaulois:

Car quiconque au printemps en ſon lit cachera
Cette plante cueillie en Phaſis, trouvera
Que jamais ſa Vénus ne ſera dérobée.

Un uſage pareil ſe pratiquoit chez les athéniens durant la fête des Theſmophories; mais l'herbe du Phaſis avoit des propriétés bien plus étendues que l'*agnus caſtus* des athéniens, puiſque ſa vertu ne ſe bornoit pas à la durée d'une fête, & qu'elle calmoit pour toujours l'inquiétude des maris jaloux. (*D. J.*)

LEUCOSIE, une des ſyrènes, donna ſon nom à une île de la mer Thyrrénienne, ſur la côte occidentale d'Italie, où elle fut rejettée, dit Strabon, lorſque, ſelon la fable, elles ſe précipitèrent dans la mer. *Voyez* SYRÈNES.

LEUCOSTICOS. Pline donne ce nom à une eſpèce de porphyre, parce qu'il eſt rempli de taches blanches, formées par le feld-ſpath ou ſpath étincelant.

LEUCOTHOÉ, c'eſt la même qu'Ino, nourrice de Bacchus, à qui les dieux donnèrent ce nom après qu'elle eut été admiſe au nombre des divinités marines. Elle avoit un autel dans le temple de Neptune à Corinthe: elle fut auſſi honorée à Rome, dans un temple où les dames romaines alloient offrir leurs vœux pour les enfans de leurs frères, n'oſant pas prier la déeſſe pour les leurs, parce qu'elles avoient été trop malheureuſes en enfans. Il n'étoit pas permis aux femmes eſclaves d'entrer dans ce temple; & on les battoit impitoyablement, juſqu'à les faire mourir ſous le bâton, ſi on les y trouvoit. *Voyez* MATUTA. C'eſt ſous ce nom que le dictateur Furius Camillus, après la priſe de Veies, établit un culte public à *Leucothoé*.

On ſait la ſage réponſe que fit le philoſophe Xénophon aux éléates, qui lui demandoient s'ils feroient bien de continuer d'offrir à *Leucothoé* leurs ſacrifices, accompagnés de pleurs & de lamentations: il leur répondit que s'ils la tenoient pour déeſſe, il étoit inutile de la tant pleurer; & que s'ils croyoient qu'elle eût été du nombre des mortelles, ils ſe pouvoient paſſer de lui ſacrifier. (*D. J.*)

« Le plus ancien, dit Winckelman (*Hiſt. de l'Art, liv. 3. c. 2.*), non-ſeulement des bas-reliefs étruſques, mais encore de tous les ouvrages de demi-boſſe qui ſont à Rome, ſe voit à la Villa Albani, & ſe trouve gravé dans mes Monumens de l'antiquité (*Monum. ant. inedit. n°. 56.*). Cet ouvrage, compoſé de cinq figures, repréſente la déeſſe *Leucothoé*, nommée *Ino* avant ſa déification. Elle étoit une des trois filles de Cadmus & d'Harmonie, & femme d'Athamas, roi de Thèbes. Ses deux ſœurs étoient Agape & Semelé; celle-ci, comme on ſait, fut aimée de Jupiter, & eut de lui Bacchus. Ino, après la mort funeſte de Semelé, prit ſoin du petit Bacchus, étant ſa tante maternelle. Sur notre monument, Ino tient l'enfant debout ſur ſes genoux; comme elle eſt aſſiſe dans un fauteuil, il ſe pourroit bien que l'épithète εὐθρόνος, de *bien aſſiſe*, que Pindare donne à ces filles de Cadmus, fît alluſion à ce fauteuil. Au-deſſus du front, elle porte une eſpèce

de diadême qui a la forme d'une fronde ; c'eſt-à-dire, ſur le devant de la tête, on voit un ruban large de trois doigts attaché autour des cheveux des deux côtés, au moyen de deux bandes moins larges ; ce qui fait qu'Ariſtophane explique le mot σφενδόνη par une eſpèce d'ornement de tête ou de diadême. Ses cheveux ſont arrangés en anneaux crêpés au-deſſus du front & ſur les tempes, & deſcendent tout droit ſur les épaules & ſur le dos. Vis-à-vis d'Ino ſont placées trois nymphes qui ont pris ſoin du petit Bacchus, & qui ſont de différente grandeur ; celle qui eſt ſur le devant, & qui eſt la plus grande, tient l'enfant par la liſière. Les têtes des cinq figures de ce morceau ont beaucoup de reſſemblance avec les formes égyptiennes, tant par des yeux tirés en haut & applatis, que par une bouche dont la direction eſt ſemblable à celle des yeux. Leur draperie eſt diſpoſée en plis droits & parallèles, indiqués ſeulement par des inciſions, de manière que deux lignes s'approchent toujours l'une de l'autre. »

On voit encore à la Villa Albani une belle ſtatue de *Leucothoé*, dont le manteau eſt attaché ſur l'épaule par un bouton.

LEUCOTHOÉ, fille d'Orchame, ſeptième roi de Perſe depuis Bélus, & d'Eurinome, la plus belle perſonne de l'Arabie. Apollon, charmé de ſa beauté, prit la figure de ſa mère, & ſous ce déguiſement, eut un accès facile auprès de ſon amante. Orchame ayant été averti de ſon crime par Clytie, que la jalouſie pour une rivale avoit portée à cette baſſe vengeance, le roi, dis-je, tranſporté de fureur, ordonna que *Leucothoé* fût enterrée toute vive, & que l'on jettât ſur ſon corps un monceau de ſable. Apollon n'ayant pu la ſauver, parce que le Deſtin s'y oppoſoit, arroſa de nectar ſon corps & la terre qui l'environnoit ; auſſi-tôt l'on en vit ſortir l'arbre qui porte l'encens. *Voyez* CLYTIE.

LÉVE, déeſſe honorée dans le Brabant, à Léewe ou Leuwe. Valois conjecture que ce lieu fut appellé *Levæſanum*, parce qu'il y avoit un temple de la déeſſe Leva. (*Not. Gal. p.* 265.)

LEVÉE des troupes. *Voyez* le Dictionnaire de l'Art militaire.

LEVER (ſe). Voyez *Assurgere*.

LEUGAIRE (colonne), colonne itinéraire des romains, découverte dans les Gaules, où les diſtances ſont marquées par le mot *leuga*.

Tout le monde ſait l'uſage où les romains étoient de placer de mille en mille pas, le long de leurs routes, des colonnes de pierres, ſur leſquelles ils marquoient la diſtance des différens lieux à la ville où chaque route commençoit.

Mais 1°. les colonnes itinéraires découvertes dans les Gaules & dans le voiſinage au-delà du Rhin ont une ſingularité qu'on ne voit point ſur celles d'aucun autre pays ; c'eſt que les diſtances y ſont quelquefois marquées par le nombre des lieues, *leugis*, & non par celui des milles.

2°. Ces ſortes de colonnes ne ſe rencontrent que dans la partie des Gaules nommée par les romains *comata* ou *chevelue*, & dont Céſar fit la conquête ; dans tout le reſte, on ne voit que des colonnes milliaires.

3°. Quelquefois, dans le même canton & ſous le même empereur, la diſtance d'une ſtation à l'autre étoit exprimée à la romaine & à la gauloiſe, c'eſt-à-dire, en milles ou en lieues, non pas à-la-fois ſur une même colonne, mais ſur des colonnes différentes.

4°. Le mot *leuga* ou *leonga* eſt originairement gaulois ; il vient du mot celtique *lonze* ou *leak*, une pierre ; d'où l'on doit inférer que l'uſage de diviſer les chemins en lieues, & de marquer chaque diviſion par une pierre, étoit vraiſemblablement connu des gaulois avant que les romains les euſſent ſoumis à leur empire. (*D. J.*)

LEVITONARIUM eſt colobium ſine manicis, quali monachi Ægyptii utuntur, dit Iſidore (19. 21.). C'étoit une tunique ſans manches, c'eſt-à-dire, ſans manches ajoutées au corps de la tunique, mais avec des prolongemens des parties correſpondantes aux épaules, capables de couvrir le haut du bras juſqu'à quatre à cinq pouces au-deſſus du coude. Cette explication, fondée ſur les marbres, explique les prétendues manches du *colobium* de Caſſien (2. 5.).

LÈVRES, (*Sculpture.*) *Voyez* BOUCHE.

LEVURE de bierre. *Voyez* PAIN des anciens.

LEXIARQUE, Λεξιάρχης, officier ou magiſtrat d'Athènes employé principalement à tenir regiſtre de l'âge & des qualités de l'eſprit & du cœur de tous les citoyens qui pouvoient avoir droit de ſuffrage dans les aſſemblées.

Potter, dans ſes *Archaol. grecques*, *lib. I. cap. xvj*, dit que les *lexiarques* étoient au nombre de ſix en chef, aſſiſtés de trente autres perſonnes ſous leurs ordres.

Ils enregiſtroient tous les citoyens capables de voter dans une des quatre tribus de la république. On tiroit enſuite de chacune de ces tribus un certain nombre de ſujets pour former les prytanes de l'année, & travailler dans les différens bureaux où on les diſtribuoit, ſelon les matières, dont la diſcuſſion leur étoit renvoyée.

Comme l'on ne recevoit point dans l'aſſemblée

les citoyens qui, par défaut d'âge, n'étoient pas encore enregistrés, auſſi forçoit-on les autres de s'y trouver, & même à une certaine heure fixe.

Les *lexiarques* en ſous-ordre, avec une cotde fraîchement teinte d'écarlate, qu'ils tenoient tendue, les pouſſoient vers le lieu de l'aſſemblée; & quiconque paroiſſoit avec quelque tache de cette teinture, portoit, pour ainſi dire, des livrées de pareſſe, qu'il payoit d'une amende; au lieu que l'on récompenſoit de trois oboles l'exactitude & la diligence.

Tous les citoyens écrits dans le regiſtre dont les *lexiarques* en chef étoient dépoſitaires, avoient voix délibérative dès l'âge de vingt ans, à moins qu'un défaut perſonnel ne leur donnât l'excluſion.

Ainſi, l'on n'admettoit point aux voix les mauvais fils, les poltrons déclarés, les brutaux qui, dans la débauche, s'étoient emportés juſqu'à oublier leur ſexe, les prodigues & les débiteurs du fiſc.

Les femmes, juſqu'au temps de Cécrops, avoient eu droit de ſuffrage: elles le perdirent, dit-on, pour avoir favoriſé Minerve dans le jugement du procès qu'elle eut avec Neptune à qui nommeroit la ville d'Athènes.

Le mot *lexiarque* vient de λῆξις, *héritage, patrimoine*, & d'ἄρχειν, *commander*, parce que ces magiſtrats avoient la juriſdiction ſur les ſujets qui devoient décider des affaires, du bien & du patrimoine de la république. (*D. J.*)

LEXOVII, dans les Gaules. LIHOVI.

Les médailles autonomes de ce peuple ſont:

RRRR. en bronze.....*Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

LÉZARD. Les anciens tiroient de cet animal un remède pour les yeux. C'eſt pourquoi on trouve dans la collection de Stoſch une agathe-onyx, ſur laquelle ſont gravés un *lézard* & ces mots: LVMINA RESTITVTA. (*Plin.* 29. 38.)

On en faiſoit auſſi un grand uſage dans la magie & dans les philtres.

LÉZARD. Voyez *SAVROCTONOS* (Apollon).

LIACULUM, *LIARE*, }. Les maçons qui faiſoient cette eſpèce de ſtue ou d'enduit, connu chez les romains ſous le nom de *tectorium*, le poliſſoient avec un inſtrument de bois appellé *liaculum*. Cette façon étoit déſignée par le mot *liare*. (*Vitruv.* 7. 3.)

LIAGORE, une des cinquante Néréides.

LIBANOMANTIE, divination qui ſe faiſoit par le moyen de l'encens.

Ce mot eſt compoſé du grec λίβανος, *encens*, & de μαντεία, *divination*.

Dion Caſſius (*l. XLI. de l'Hiſt. auguſt.*) parlant de l'oracle de Nymphée, proche d'Apollonie, décrit ainſi les cérémonies uſitées dans la *libanomancie*. On prend, dit-il, de l'encens; & après avoir fait des prières relatives aux choſes qu'on demande, on jette cet encens dans le feu, afin que ſa fumée porte la prière juſqu'aux dieux. Si ce qu'on ſouhaite doit arriver, l'encens s'allume ſur-le-champ; quand même il ſeroit tombé hors du feu, le feu ſemble l'aller chercher pour le conſumer; mais ſi les vœux qu'on a formés ne doivent pas être remplis, ou l'encens ne rombe pas dans le feu, ou le feu s'en éloigne & ne le conſume pas. Cet oracle, ajoute-t-il, prédit tout, excepté ce qui regarde la mort & le mariage. Il n'y avoit que ces deux articles ſur leſquels il ne fût pas permis de le conſulter.

ΛΙΒΑΝΩΤΡΙΣ, l'*acerra* des romains, le coffret à l'encens.

LIBANOTOS, vent placé entre l'*africus* & le *notus*.

LIBANUS. *Voyez* ENCENS.

LIBATION, en grec λοιβὴ & σπονδὴ (*Hom.*), en latin *libatio, libamen, libamentum*, d'où l'on voit que le mot françois eſt latin d'origine; mais nous n'avons point de terme pour le verbe *libare*, qui ſignifioit quelquefois *ſacrifier*. Virgile dit (*l. VII de l'Enéide*) *nunc pateras libate jovi*; car les libations accompagnoient toujours les ſacrifices. Alors les *libations* étoient une cérémonie d'uſage, où le prêtre épanchoit ſur l'autel quelque liqueur en l'honneur de la divinité à laquelle on ſacrifioit.

Mais les grecs & les romains employoient auſſi les *libations* ſans ſacrifices dans pluſieurs occaſions très-fréquentes, comme dans les négociations, dans les traités, dans les mariages, dans les funérailles, lorſqu'ils entreprenoient un voyage par terre ou par mer; quelquefois en ſe couchant, en ſe levant; enfin très-ſouvent au commencement & à la fin des repas: alors les intimes amis ou les parens ſe réuniſſoient pour faire enſemble leurs *libations*. C'eſt pour cela qu'Eſchine a cru ne pouvoir pas indiquer plus malicieuſement l'union étroite de Démoſthène & de Céphiſodote, qu'en diſant qu'ils faiſoient en commun leurs *libations* aux dieux.

Les *libations* des repas étoient de deux ſortes; l'une conſiſtoit à ſéparer quelque morceau de

Digitized by Google

viande & à la brûler en l'honneur des dieux ; dans ce cas, *libare* n'eſt autre choſe que *excerpere* ; l'autre ſorte de *libation*, qui étoit la libation proprement dite, conſiſtoit à répandre quelque liqueur, comme de l'eau, du vin, du lait, de l'huile, du miel, ſur le foyer ou dans le feu, en l'honneur de certains dieux ; par exemple, en l'honneur des Lares qui avoient un ſoin particulier de la maiſon, en l'honneur du génie-dieu tutélaire de chaque perſonne, & en l'honneur de Mercure, qui préſidoit aux heureuſes avantures. Plaute appelle aſſez plaiſamment les dieux qu'on fêtoit ainſi, les dieux des plats, *dii patellarii*.

En effet, on leur préſentoit toujours quelque choſe d'exquis, ſoit en viandes, ſoit en liqueurs. Horace peint ſpirituellement l'avarice d'Avidienus, en diſant qu'il ne faiſoit des *libations* de ſon vin que lorſqu'il commençoit à ſe gâter.

Ac niſi mutatum parcit defundere vinum.

On n'oſoit offrir aux dieux que d'excellent vin, & même toujours pur, excepté à quelques divinités, auxquelles, pour des raiſons particulières, on jugeoit à propos de le couper avec de l'eau. On en uſoit ainſi à l'égard de Bacchus, peut-être pour abattre ſes fumées ; & vis-à-vis de Mercure, parce que ce dieu étoit en commerce avec les vivans & les morts.

Toutes les autres divinités vouloient qu'on leur ſervît du vin pur ; auſſi dans le Plutus d'Ariſtophane un des dieux privilégiés ſe plaint amèrement de ce qu'on le *triche*, & de ce que, dans les coupes qu'on lui préſente, il y a moitié vin & moitié eau. Les maîtres, & quelquefois les valets, faiſoient ces tours de pages.

Dans les occaſions ſolemnelles, on ne ſe contentoit pas de remplir la coupe des *libations* de vin pur, on la couronnoit d'une guirlande de fleurs ; c'eſt pour cela que Virgile, en parlant d'Anchiſe qui ſe préparoit à faire une *libation* d'apparat, n'oublie pas de dire :

Magnum cratera coronâ induit, implevitque mero.

Avant que de faire les *libations*, on ſe lavoit les mains, & l'on récitoit certaine prière. Ces pratiques étoient une partie eſſentielle de la cérémonie des mariages & des feſtins des noces.

Outre l'eau & le vin, le miel s'offroit quelquefois aux dieux, & les grecs le mêloient avec de l'eau pour leurs *libations*, en l'honneur du ſoleil, de la lune & des nymphes.

Mais des *libations* fort fréquentes, auxquelles on ne manquoit guère dans les campagnes, étoient celles des premiers fruits de l'année, d'où vient qu'Ovide dit :

Et quodcumque mihi pomum novus educat annus,
Libatum agricolæ ponitur ante deos.

Ces fruits étoient préſentés dans de petits plats, qu'on nommoit *patella*. Cicéron remarque qu'il y avoit des gens peu ſcrupuleux qui mangeoient eux-mêmes les fruits réſervés en *libations* pour les dieux : *Atque reperiemus aſotos non ità religioſos, ut edant de patella, quæ diis libata ſunt.*

Enfin, les grecs & les romains faiſoient des *libations* ſur les rombeaux dans la cérémonie des funérailles. Virgile nous en fournit un exemple dans ſon troiſième livre de l'Enéide :

Solemnes tùm forte dapes, & triſtia dona,
Libabat cineri Andromache, manesque vocabat
Hectoris ad tumulum.....

Anacréon n'approuve point ces *libations* ſépulchrales. A quoi bon, dit-il, répandre des eſſences ſur mon tombeau ? Pourquoi y faire des ſacrifices inutiles ? Parfume-moi pendant que je ſuis en vie ; mets des couronnes de roſes ſur ma tête.....

Quelques empereurs romains partagèrent les *libations* avec les dieux. Après la bataille d'Actium, le ſénat ordonna des *libations* pour Auguſte dans les feſtins publics, ainſi que dans les repas particuliers ; & pour completter la flatterie, ce même ſénat ordonna, l'année ſuivante, que dans les hymnes ſacrés le nom d'Auguſte ſeroit joint à celui des dieux. Mais en vain deſira-t-il cette eſpèce de déification, il ne ſe trouvoit pas moins tous les matins, à ſon réveil, le foible, le tremblant & malheureux Octave. (*D. J.*)

Quoique l'on fît des *libations* ſur les autels & ſur les tombeaux, il y avoit cependant une grande différence entre les unes & les autres. Quelques autels antiques ſont creuſés au-deſſus pour recevoir les *libations*, & percés de côté pour les laiſſer couler au pied de l'autel. On diſtingue très-bien ces ouvertures latérales à cinq autels deſſinés ſur les vaſes étruſques du Vatican, dont un a été publié exprès par Winckelmann, au n°. 181 de ſes *Manumenti antichi inediti*. Les tombeaux n'ont qu'une ſeule ouverture, la ſupérieure, deſtinée à recevoir les *libations* ; mais ils n'en ont point de latérales, parce que les cendres des morts devoient s'abreuver du lait, du vin ou de l'huile qu'on répandoit tous les ans au jour anniverſaire des funérailles. Les ouvertures des tombeaux ſont travaillées ordinairement en forme de coupes ou de crâtères, formées de pluſieurs petits trous comme un couloir ou une paſſoire ; quelquefois ce crâtère eſt ſculpté ſur les côtés du tombeau, & alors on n'y voit point d'autre ouverture. *V.* LARMES.

Digitized by Google

LIBELLA, monnoie de compte des romains. Elle étoit repréſentée par ce ſigne I-I-S-. Elle valoit 2 *ſembella* ou 4 *teruncius*.

LIBELLA-teruncius, monnoie de compte des romains pour le numéraire ſeſterciaire. *Voyez* SEXTS ARIS.

LIBELLES inſurieux. Sous l'empire de Néron, un romain, nommé *Fabricius Vegeton*, ayant été convaincu d'avoir écrit pluſieurs *libelles* contre les ſénateurs & les prêtres de Rome, fut banni d'Italie, & ſes écrits ſatyriques condamnés au feu. On les rechercha, dit Tacite, on les lut avec la dernière avidité tant qu'il y eut du péril à le faire; mais dès qu'il fut permis de les avoir, perſonne ne s'en ſoucia plus. Le latin eſt au-deſſus de toute traduction: *Convictum Vejetonem, Italia depulit. Nero libros exuri juſſit, conquiſitos, lectitatoſque, donec cum periculo parabantur; mox licentia habendi, oblivionem attulit.* (Annal. liv. XIV. ch. 1.)

Néron, tout cruel qu'il étoit, empêcha de pourſuivre criminellement les écrivains des ſatyres contre ſa perſonne, & laiſſa ſeulement ſubſiſter l'ordonnance du ſénat, qui condamnoit au baniſſement & à la confiſcation des biens le préteur Antonius, dont les *libelles* étoient les plus ſanglans.

LIBELLI. Les *libelli* étoient à Rome les informations dans leſquelles les accuſateurs écrivoient le nom & les crimes de l'accuſé; ils les ſignoient & les remettoient au juge ou au préteur.

LIBELLIS, (*a*). Gruter (597. 9. 10.) a publié des inſcriptions dans leſquelles il eſt fait mention de ceux qui recevoient les requêtes adreſſées aux empereurs, déſignés par ce mot.

LIBELLIO, colporteur de livres, par oppoſition aux libraires ayant des magaſins. Stace (*Sylv.* 4. 9. 21.) a employé ce mot:

De capſa miſeri libellionis.

LIBENTINE, *Libentina*, déeſſe des romains. De *libendo*, dit Varron (*De ling. lat. l. V.*) ſe ſont faits les noms *libido, libidinoſus*, & beaucoup d'autres, comme celui de *libentine*. Demandons, s'il vous plaît, qui de cette nombreuſe troupe de dieux que les romains ont adorés en a principalement étendu & conſervé l'empire? Car de ce grand ouvrage, & ſi digne de conſidération, ils n'oſeroient faire aucune part à la déeſſe Cloacine, ou à Volupie, qui prend ſon nom de la volupté, ou à *Libentine*, qui tient le ſien de la convoitiſe, dit Ceriziers (*trad. de la Cité de Dieu de S. Aug.*). On dit que *Libentine* étoit Vénus, ou que c'étoit Proſerpine; & l'on ajoute que c'étoit à Vénus *Libentine*, que les filles, quand elles devenoient grandes, conſacroient leurs poupées. Il eſt vrai que Perſe (*Sat. II. v. 70.*) dit qu'elles les offroient à Vénus; mais il ne dit point que ce fut à Venus *Libentine*, & l'on ne trouve nulle part que *Libentine* fût Vénus. Scaliger, dans ſes notes ſur Varron, cite des exemplaires qui portent *Libentine*: il dit que Nonnius & S. Auguſtin l'appellent ainſi (*L. de Civit.* 8.); que d'autres liſent dans Varron *Libentia*, & d'autres Vénus *Libentina* & *Libitina*; mais on ne trouve dans S. Auguſtin nulle variante ſur le mot *Libentina*. Scaliger, qui cite ce père mal-à-propos, pourroit bien ſe tromper de même ſur Varron, & il faudroit ſavoir quels ſont ces auteurs ou ces manuſcrits qui diſent *Libentina*, *Libentia*, Vénus *Libentina*, & *Libitina*. Voſſius (*L. VIII de Idolol. c. 16.*) parle de cette déeſſe, qu'il appelle auſſi *Lubentine*.

Plaute la nomme *Lubentia*, quand il dit (*Aſin. act. II. ſc. 2. v. 2.*) *uti ego illos Lubentiores faciam quam Lubentia eſt.* C'eſt Vénus *Libentine*, dit Lambin, la déeſſe de la joie.

Ce mot eſt venu de *libet* ou *lubet*, il plaît, il eſt agréable, c'eſt le bon plaiſir.

LIBER. Les latins appelloient *liber* la partie de l'écorce qui touche immédiatement au bois: *liber dicitur* (ainſi s'énonce Servius, commentateur de Virgile) *interior cortieis pars, quæ ligno cohæret.* Or comme on employa cette écorce pour écrire, on donna d'abord le nom de *liber* aux écrits dont les feuilles étoient d'écorce; ce qui s'étendit dans la ſuite à toutes ſortes de *livres*, de quelque matière qu'ils fuſſent compoſés. *Voyez* ÉCORCE d'arbre.

LIBER, *LIBERA*, }. On donna à Bacchus le ſurnom de *Liber*, ſelon quelques mythologues, parce qu'il avoit rendu la liberté aux villes de Béotie; ſelon d'autres, parce qu'il rendoit, par ſa liqueur chérie, l'eſprit *libre* de ſoucis. Ovide, dans ſes *Faſtes*, dit que Bacchus donna à Ariadne le ſurnom de *Libera*; & Cicéron (*de natura Deorum*) fait *Libera* fille de Jupiter & de Cérès; c'eſt Proſerpine. On voit réunies ſur les médailles de la famille Caſſia les têtes de *Liber* & de *Libera*, c'eſt-à-dire, ſelon quelques antiquaires, de Bacchus mâle & de Bacchus femelle.

Un paſſage de Varron, conſervé par S. Auguſtin (*lib. 6. c. 9. de civit. Dei*), nous donne la véritable intelligence de ces deux divinités: il nous apprend que dans l'eſprit des plus anciens théologiens romains *Liber* & *Libera* préſidoient à la formation des hommes & à l'effuſion des ſemences, à leur *liberté* ou à leur émiſſion, chacun reſpectivement à ſon ſexe. C'eſt pourquoi on

Digitized by Google

joignoit toujours le mot *pater* au ſurnom *liber*, & celui de *mater* au ſurnom de *libera*; car en Sicile (*Plutarch. Metellus.*) on appelloit *mères* Cérès & Proſerpine. *Liberum à liberamento appellatum volunt, quòd mares in eeundo per ejus beneficium, emiſſis ſeminibus, liberentur. Hoc idem in fœminis agere Liberam, quam etiam Venerem putant, quod & ipſas perhibeant ſemina emittere, & ob hoc Libero eamdem virilem corporis partem in templo poni, fœmineam Liberæ.* Voyez LIBÉRALES.

LIBER, nom latin des pellicules qui forment l'écorce des arbres. On s'en ſervoit pour écrire dans les lieux où l'on n'avoit point de *papyrus* ni de parchemin.

LIBERA (*toga*). *Voyez* TOGE.

LIBÉRALES, fêtes qu'on célébroit à Rome en l'honneur de *Liber pater* ou de Bacchus. Elles étoient fixées au 17 mars. S. Auguſtin (*l. VII de la Cité de Dieu*) en parle comme de fêtes pleines de la plus grande diſſolution. Voici comme il s'explique: « Varron dit qu'en certains lieux » de l'Italie on célébroit des fêtes de *Liber* avec » tant de licence, qu'on révéroit en ſon honneur » des figures infâmes, non dans le ſecret, pour » épargner la pudeur, mais en public, pour faire » triompher l'iniquité; car on les mettoit hono- » tablement ſur un charriot, que l'on conduiſoit » dans la ville, après l'avoir d'abord promené » par la campagne. Mais dans Lavinium il y avoit » un mois entier pour les ſeules fêtes de *Liber*, » pendant leſquelles on diſoit les plus grandes » ſalетés du monde, juſqu'à ce que le charriot » eût traverſé la place publique & fût arrivé au » lieu que l'on avoit deſtiné pour mettre ce qu'il » portoit. Après quoi il falloit que la plus hon- » nête dame de toute la ville allât couronner cet » infâme dépôt devant tout le monde. C'eſt ainſi » qu'on croyoit rendre le dieu *Liber* favorable aux » ſemences, & détourner des terres les charmes » ou ſortiléges ». Cette fête étoit différente des Bacchanales. Varron ajoute que de vieilles femmes, couronnées de lierre, ſe rendoient aſſiſes avec des prêtres de Bacchus à la porte de ſon temple, ayant devant elles un foyer & des liqueurs compoſées avec du miel, & qu'elles invitoient les paſſans à en acheter pour faire des libations à Bacchus, en les jettant dans le feu. On mangeoit en public ce jour-là; chacun avoit la liberté de dire ce qu'il vouloit.

LIBÉRALITÉ. Cette vertu eſt perſonnifiée ſur les médailles romaines. C'eſt une femme qui, dans un revers d'Hadrien, répand une corne d'abondance: dans une autre, elle tient une corne d'abondance d'une main, & de l'autre une tablette ou teſſère, marquées de points & de nombres; c'étoit pour indiquer la quantité de grains ou de vin ou d'argent que l'empereur donnoit. Outre ces figures de la *Libéralité*, repréſentée en femme, il y en a pluſieurs autres où l'action même du prince qui fait ſes libéralités eſt repréſentée. On appelle même ces médailles *liberalitas*. Le globe étoit auſſi un des ſymboles de la *Libéralité*. *Voyez* GLOBE.

Cette *Libéralité* romaine parut ſans doute trop ſobre & trop économe; les modernes en imaginèrent une autre, à laquelle on donna à chaque main une corne d'abondance, dont l'une même eſt renverſée, afin qu'elle répande mieux les richeſſes qu'elle contient. On lui mit auſſi ſur la tête un aigle, dont on ignore abſolument la ſignification. D'autres ont préféré de donner à la *Libéralité* un vaſe dans chaque main.

LIBERATOR. Jupiter ſe trouve quelquefois appellé de ce nom dans les poètes, lorſqu'il avoit été invoqué dans quelque danger dont on croyoit être ſorti par ſa protection.

LIBÉRIES, *liberia*, fête ou jour auquel les enfans des romains quittoient les habits de l'enfance & prenoient la toge, appellée *toga libera*. Les *libéries* tomboient le 16 des kalendes d'avril, c'eſt-à-dire, le 17 mars.

LIBERTÉ. C'étoit une divinité chez les grecs, ſous le nom d'*Eleuthérie*; mais ſon culte fut bien plus célèbre chez les romains, ſi amoureux de la liberté, qu'ils lui bâtirent pluſieurs temples, & lui élevèrent un grand nombre de ſtatues. Tibérius Gracchus conſacra à la *Liberté*, ſur le mont Aventin, un temple dont les colonnes étoient de bronze, & où on voyoit de très-belles ſtatues: il étoit precédé d'une cour, que l'on appelloit *atrium libertatis*. Les romains, par un décret public, firent bâtir un temple à la même déeſſe, pour flatter Jules-Céſar; comme ſi leur liberté étoit rétablie par celui qui en ſapa juſqu'aux fondemens. Mais dans une médaille de Brutus, on voit un bonnet, ſymbole de la *Liberté*, entre deux poignards, avec cette inſcription: *Eidibus martiis*, aux ides de mars; c'étoit le quinzième de ce même mois où Brutus, Caſſius & les autres conjurés tuèrent Jules-Céſar, pour rendre la liberté à la république romaine. Dans d'autres médailles, c'eſt une femme qui tient d'une main un bonnet, & de l'autre une pique ou une baguette, dont les maîtres frappoient légèrement leurs eſclaves lorſqu'ils vouloient les mettre en liberté.

On érigea ſous Tibère, dans la place publique, une ſtatue à la *Liberté*, dès qu'on ſut la mort de Séjan. Joſephe rapporte qu'après le maſſacre de Caius, Caſſius Chéréa vint demander le mot aux conſuls, ce qu'on n'avoit point vu de mémoire

Digitized by Google

d'homme, & que le mot qu'ils lui donnèrent fut *liberté*.

Caïus étant décédé, on érigea, ſous Claude, un monument à la *Liberté*; mais Néron replongea l'empire dans une cruelle ſervitude. Sa mort rendit encore la joie générale. Tout le peuple de Rome & des provinces prit le bonnet de la *Liberté*: ce fut un triomphe univerſel. On s'empreſſa de repréſenter par-tout, dans les ſtatues & ſur les monnoies, l'image de la *Liberté*, qu'on croyoit renaiſſante.

Une inſcription particulière nous parle d'une nouvelle ſtatue de la *Liberté*, érigée ſous Galba. La voici telle qu'elle ſe lit à Rome ſur la baſe de marbre qui ſoutenoit cette ſtatue:

Imaginum domus Aug. cultoribus ſignum libertatis reſtituta, Ser. Galba imperatoris. Aug. curatores anni ſecundi, C. Turranius Polubius, L. Calpurnius Zena, Murdius Lalus, C. Turranius Florus, C. Murdius Demoſthenes.

Sur le côté gauche de la baſe eſt écrit: *Dedic. id. Octob. C. Bellico Natale Coſ. P. Cornelio Scipione aſiatico.*

Ces deux conſuls furent ſubrogés l'année 68 de J. C. Ce fut ſur le modèle de cette ſtatue, ou de quelqu'autre pareille, qu'on frappa, du temps du même empereur, tant de monnoies qui portent au revers: *Libertas auguſt.*, *libertas reſtituta*, *libertas publica*. Les provinces, à l'imitation de la capitale, dreſsèrent de pareilles ſtatues. Il y a, dans le cabinet du roi de France, une médaille grecque de Galba avec le type de la *Liberté* & le mot Ελευθερια.

LIBERTINUS. Ce mot veut dire un *affranchi* qui été delivré de l'eſclavage & mis en liberté. Dans les premiers temps de la république, *libertinus* étoit *liberti filius*, le fils d'un affranchi, lequel affranchi ſe nommoit proprement *libertus*; mais ſur la fin de la république, quelque temps avant Cicéron, & depuis ſous les empereurs, on n'obſerva plus cette différence, & les affranchis furent appellés indifféremment *liberti* & *libertini*. Cette remarque eſt de Suétone. (*D. J.*)

LIBÈTHRE, ville qui étoit autrefois au pied du mont Olympe. Les libéthriens ayant envoyé à l'oracle de Bacchus, en Thrace, pour ſavoir quelle deſtinée auroit leur ville, la réponſe du dieu fut qu'auſſi-tôt que le ſoleil verroit les os d'Orphée, *Libethre* ſeroit détruite; parce qu'on l'appelle en grec *Sus*. (Συς en grec ſignifie un porc, un ſanglier; mais il ſignifioit auſſi un torrent nommé le *Sus*: de-là l'ambiguité de l'oracle & la mépriſe des libéthriens.) Les habitans crurent que l'oracle vouloit dire un ſanglier. Au reſte, perſuadés qu'il n'y avoit point de bête au monde capable de renverſer une ville comme la leur, & que le ſanglier étoit un animal qui avoit plus d'impétuoſité que de force, ils demeurèrent tranquilles, & ne tinrent pas compte de l'oracle. Cependant lorſqu'il plut à Dieu, dit Pauſanias, d'exécuter ſes deſſeins, voici ce qui arriva. Un berger, ſur l'heure de midi, s'étant couché auprès du tombeau d'Orphée, tout en dormant ſe mit à chanter des vers d'Orphée, mais d'une voix ſi douce & ſi forte, qu'on ne pouvoit l'entendre ſans être charmé. Chacun voulut voir une choſe ſi ſingulière; les bergers des environs, & tout ce qu'il y avoit de gens répandus dans la campagne, accoururent en foule: ce fut à qui s'approcheroit le plus près du berger. A force de ſe pouſſer les uns les autres, ils renverſèrent la colonne qui étoit ſur le tombeau. L'urne qu'elle ſoutenoit tomba & ſe briſa: le ſoleil vit donc les os d'Orphée. Dès la nuit ſuivante, il y eut un orage effroyable; le *Sus*, un des torrens qui tombe du mont Olympe, groſſi des eaux du ciel, ſe déborde, inonde la ville de *Libèthre*, en jette à bas les murs, les temples, les maiſons, gagne enfin avec tant de précipitation & de violence, que cette miſérable ville, avec tout ce qu'elle renfermoit d'habitans, eſt enſeveli ſous les eaux. Ainſi fut accompli l'oracle.

LIBÉTHRIDES. On donne quelquefois ce nom aux muſes; il étoit particulier à des nymphes qui habitoient aux environs du mont Libéthrius, près de l'Hélicon. Près de là étoit auſſi la fontaine *Libéthride*, qui ſortoit d'une groſſe roche dont la figure imitoit le ſein d'une femme; de manière que l'eau ſembloit couler de deux mammelles comme du lait. Les muſes & les nymphes *Libéthrides* avoient leurs ſtatues ſur le mont Libéthrius.

LIBITINAIRE, } *Libitine* préſidoit aux funérailles. Plutarque prétend que c'étoit Vénus *Epithymbia* à qui on donnoit ce nom, pour avertir les hommes de la fragilité de la vie, & leur faire comprendre que la fin n'en étoit point éloignée du commencement, puiſque la même divinité préſidoit à l'un & à l'autre: c'eſt auſſi le ſentiment de Denys d'Halycarnaſſe. D'autres croient que c'étoit Proſerpine. *Libitine* avoit un temple à Rome, qui étoit environné d'un bois ſacré: c'étoit dans ce temple qu'on vendoit tout ce qui étoit néceſſaire pour les funérailles. Par une ancienne coutume établie par Servius Tullius, on portoit à ce temple de l'argent pour chaque perſonne qui mouroit: on mettoit cet argent dans le tréſor de *Libitine*; & ceux qui étoient préposés pour le recevoir, écrivoient ſur un regiſtre le nom de chaque mort pour lequel on venoit apporter cette eſpèce de tribut: ce regiſtre s'appelloit le regiſtre de Libitine, *Libitina ratio*. C'eſt par-là qu'on ſavoit combien il mouroit de monde chaque année.

On

On appella *libitinaires* des officiers publics qui avoient ſoin des funérailles & de tout ce qui concernoit cette cérémonie.

Il paroit, par la troiſième ode du troiſième livre d'Horace, qu'on donnoit auſſi le nom de *libitine* à cette eſpèce de lit dans lequel on portoit les corps morts à leur ſépulture, & à la porte de Rome par où on ſortoit les cadavres.

Lampridius appelle porte de *Libitine*, *libitinenſis porta*, celle par laquelle on ſortoit de l'amphithéâtre les cadavres des gladiateurs morts.

Gruter (971. 8.) rapporte l'inſcription ſuivante, faite en l'honneur de cette déeſſe, & la ſeule peut-être que l'on connoiſſe :

A B. L U C O. L I B I T I N A
Q. C O R U N C A N I. S T A T I
Q. Q. L. E R O S
C O R U N C A N I A. Q. L. C R E S T E

in. fr. p. XIIII. In. a. p. XIII.

LIBO, ſurnom des familles ; *Julia*, *Livia*, *Maria* & *Scribonia*.

LIBONOTUS, l'un des douze vents des anciens. Les dictionnaires traduiſent ce mot latin par le vent du ſud-oueſt, le vent qui ſouffle entre le midi & l'occident ; mais cette traduction n'eſt pas exacte, parce que nous n'avons point ſur notre bouſſole le nom qui marque au juſte ce rhumb de vent des anciens ; en voici la raiſon :

Ariſtote & Pline ont diviſé les vents en douze ; le quart du cercle qui s'étend entre le midi *notus* ou *auſter*, & l'occident *zephirus* ou *favonius*, ſe trouve partagé en deux intervalles de trente degrés chacun, & ces deux eſpaces ſont remplis par deux vents ; ſavoir : *libonotus* & *africus*, éloignés l'un de l'autre à diſtance égale.

Le premier eſt au milieu entre le vent d'Afrique, nommé λιψ par les grecs, & le vent du midi, nommé Νότος dans la même langue, *notus* en latin.

Ainſi, cette diviſion, par douze, ne ſauroit s'accorder avec la nôtre, qui eſt par trente-deux ; le vent, dont le *libonotus* approche le plus, c'eſt le ſud-oueſt quart au ſud ; & comme nous diſons *ſud-oueſt*, pour ſignifier le vent qui ſouffle au milieu, préciſément entre le *ſud* & l'*oueſt*, d'un nom compoſé de ces deux ; de même les anciens ont unis les noms de *lips* & de *notus*, & ont appellé *libonotus*, le vent qui ſouffle préciſément entre ces deux autres vents. (*D. J.*)

LIBRA, *as*, *pondo*, diviſion de l'ancienne livre romaine valoit, ſelon M. Pauſton, (*Métrologie.*) en poids de France, 6312 grains ; valoit en poids romains,

1 $\frac{1}{11}$ deunx,
ou 1 $\frac{1}{12}$ dextans,
ou 1 $\frac{1}{12}$ dodrans,
ou 1 $\frac{1}{8}$ beſſis,
ou 1 $\frac{1}{7}$ ſeptunx,
ou 2 ſexunx,
ou 2 $\frac{5}{7}$ quincunx,
ou 3 ttiens,
ou 4 quadrans,
ou 6 ſexrans,
ou 12 onces.

Voyez LIVRE.

LIBRAIRE. Les Romains appelloient *bibliopola*, nos *libraires*, *notarii* ceux qui écrivoient en notes abrégées ; & *librarii* ou *antiquarii*, ceux qui tranſcrivoient en beaux caractères, ou du moins liſibles, ce qui avoit été écrit en notes.

LIBRARIA, *LIBRARIUS*. Tous les ſavans ſont d'accord ſur les fonctions du *librarius* : c'étoit un eſclave ou un affranchi, qui mettoit au net les notes abrégées des *notarii*. Il en eſt fait mention dans les inſcriptions ſuivantes :

L. V O L U S I O. A E G I A L E O
S Y R I L L O. L I B R A R.
R O G A T U. V O L U S I A E
E R O T I D I S.

Et :

J U C U N D
D O M I T I A E
B I B U L I. L I B R A R.
A D. M A N U M.

On trouve encore dans Muratori (948. 3.), *LIBRARIUS AB EXTRA PORTA TRIGEMINÆ.... & LIBRARIUS LEGIONIS & PRÆFECTI & TURNÆ*, &c. Elles déſignent celui qui tenoit dans une légion, dans un eſcadron, ou auprès du préfet, le régiſtre des ſommes dues aux ſoldats ; comme Vegece (2. 7.) nous l'apprend, *in libros referebat rationes ad milites pertinentes.*

Les fonctions de l'eſclave, appellée *libraria*, ſont encore douteuſes. Quelques critiques veulent qu'elles fuſſent les mêmes que celles des *librarii*, ou des copiſtes mettant au net. Euſèbe (*Hiſt. eccléſ.* 6. 17.) dit expreſſément qu'Origène avoit auprès de lui des hommes & des femmes qui écrivoient & copioient pour lui.

Mais Fabretti expliquant cette inſcription:

A. U. G. L. LIBRARIA
CON. SUO. PIISSIMÆ
ET. BENE. MER. ET. SIBI.

dit que *libraria* étoit la même eſclave que la *lanipendia*, c'eſt-à-dire, qu'elle peſoit & diſtribuoit aux autres eſclaves la laine pour les travaux domeſtiques; & c'eſt dans ce ſens, qu'il explique le vers ſuivant de Juvenal. (6. 435.)

..... *ſi nocte maritus*
Averſus jacuit, periit libraria, ponunt
Coſmeta tunicas .....

Un ancien ſcholiaſte de Juvenal, & l'ancien abréviateur du droit civil, donnent de *libraria* la même explication que Fabretti.

LIBRATOR. Muratori (774. 1,) rapporte une inſcription dans laquelle ce mot eſt contenu. Il déſignoit les ſoldats qui faiſoient agir (*librabant*) les machines deſtinées à lancer de gros traits ou des pierres. *Librator* étoit auſſi celui qui dirigeoit la conduite des eaux pour les aqueducs.

LIBRES (villes). *Voyez* AUTONOMIE.

LIBRILIA. Ce fut tantôt le nom des machines qui lançoient de gros traits ou des pierres d'un gros volume; ce fut auſſi, comme le témoigne Feſtus, le nom particulier d'une arme offenſive formée d'une branche ou bâton, auquel pendoit lié avec des courroies un caillou de la groſſeur du bras, *librilia appellantur inſtrumenta bellica, ſaxa ſcilicet ad brachii craſſitudinem in modum flagellorum loris revincta,*

LIBRIPENS, en grec ζυγοστατης. C'eſt le nom de celui qui peſoit l'argent qu'on donnoit aux ſoldats pour leur paie; c'étoit auſſi le fermier du poids public, & celui qui tenoit la balance lorſqu'on émancipoit quelqu'un à prix d'argent. Le *libripens* étoit encore celui qui tenoit la livre de cuivre dans la cérémonie de la paſſation du contrat de vente appellé *mancipatio*. *Mancipatio* ou *mancipatus* ſignifioit l'aliénation de fonds privilégiés aux citoyens romains, qui ſe faiſoit avec les formalités requiſes, en ſe ſervant de certains termes formels, en préſence d'un certain nombre de témoins, & de celui qui tenoit la balance, & peſoit l'argent. Dans ces occaſions, & dans d'autres encore, l'argent ſe peſoit, & ne ſe comptoit pas, par attachement pour les uſages anciens des premiers jours de Rome.

LIBROS (*ad*). On lit dans Muratori (919. 1.) ces mots, pour déſigner le garde des livres.

LIBRIS pontificalibus (*à*). Le garde des livres pontificaux de Rome eſt déſigné par ces mots dans l'inſcription ſuivante publiée par Gruter. (306. 6.)

C. JULII PHILOCALAE	TI. CLAUDIUS NATALIS A LIBRIS PONTIFICALIBUS.

LIBUM. (*Cato de re ruſtica.*).

« Pour faire le pain appellé *libum*, (eſpèce de gâteaux qu'on offroit aux dieux), on pile dans un pétrin deux livres de fromage, on y incorpore une livre de farine de ſeigle; ou bien ſi l'on veut que le gâteau ſoit plus léger, on ſe contente d'y jetter une demi-livre de farine de froment & un œuf: avec cette pâte, on forme un pain qu'on met ſur des feuilles, & qu'on fait cuire ſous un couvercle de tourtière ſur un âtre échauffé. »

LIBURNE, *liburnus*, huiſſier qui appelloit les cauſes qu'on devoit plaider dans le barreau de Rome; c'eſt ce que nous apprenons de Martial, qui tâche de détourner Fabianus, homme de bien, mais pauvre, du deſſein de venir à Rome, où les mœurs étoient perdues: *Procul horridus liburnus;* & Juvenal, dans ſa quatrième ſatyre:

Primus, clamante liburno, curvite jàm ſedit.

L'empereur Antonin décida dans la loi VII, (*ff. de integ. reſtit.*) que celui qui a été condamné par défaut, doit être écouté, s'il ſe préſente avant la fin de l'audience, parce qu'on préſume qu'il n'a pas entendu la voix de l'huiſſier, *liburni*. Il ne faut donc pas traduire *liburnus* par *crieur public*, comme ont fait la plupart de nos auteurs, trop curieux du ſoin d'appliquer tous les uſages aux nôtres.

LIBURNE, *liburna* dans Horace, *liburnica* dans Suétone & dans Lucain; ſorte de frégate légère, de galiote ou de brigantin, à voiles ou à rames, qu'employoient les liburniens, pour

courir les îles de la mer Ionienne. Suidas dit que les *liburnes* ſervoient beaucoup en guerre pour des pirateries, à cauſe qu'elles étoient bonnes voilières. La flotte d'Octave en avoit un grand nombre, qui lui furent très-utiles à la bataille d'Actium. Végèce prétend qu'elles étoient de différentes grandeurs, depuis un rang de rameurs juſqu'à cinq. (*D. J.*)

LIBURNUM, ſorte de chaiſe roulante chez les romains, ou plutôt de litière, fort commode pour lire, écrire & dormir. On leur donna ce nom parce qu'elles avoient la figure d'une frégate liburnienne. (*D. J.*)

LIBYA, nome d'Egypte. AIBYA.

Ce nome a fait frapper une médaille de bronze en l'honneur d'Hadrien.

LIBYE, fille d'Epaphus & de Caſſiopée, ou, ſelon d'autres, de l'Océan & de Pampholyge, fut aimée de Neptune, dont elle eut deux fils, Agénor & Bélus. C'eſt elle qui a donné ſon nom à la *Libye*.

Hérodote dit que les *libyens* n'adoroient que le ſoleil & la lune. Le ſoleil y portoit le nom de *Jupiter-Ammon*. En général le culte des *libyens* avoit de grands rapports avec celui d'Egypte, de même que leurs mœurs & leurs uſages.

AIBYES. Heſychius donne ce nom aux vaſes dans leſquels on renfermoit les offrandes pour les morts, & que l'on dépoſoit ſur les tombeaux.

LICHANOS, ſ. f. eſt en *muſique* le nom que donnoient les grecs à la troiſième corde de chacun de leurs deux premiers tétracordes, parce que cette troiſième corde ſe touchoit de l'index. *Lichanos*, dit Boëce, *idcircò, quoniam lichanos dicitur quem nos indicem vocamus*. La troiſième corde à l'aigu du plus bas tétracorde, qui étoit celui des hypates, s'appelloit quelquefois *lichanos hypaton*; quelquefois *hypaton diatonos*, *enharmonios*, ou *cromatiké*, ſelon le genre. Celle du ſecond tétracorde, ou du tétracorde des moyennes, s'appelloit *lichanos meſon*, ou *meſon diatonos*, &c. *Voyez* TÉTRACORDE. (*S.*)

LICHAS, rocher qui étoit entre l'Eubée & la Grèce propre. On connoît l'origine fabuleuſe qu'Ovide lui donne dans ſes Métamorphoſes, (*l. IX. v. 526. & ſuiv.*). Strabon dit que les *lichades*, ainſi nommées de *lichas*, étoient au nombre de trois, qu'il place ſur la côte des Locres Epicnémédiens. *Voyez* LYCHAS.

LICHAS, compagnon d'Hercule. *V.* LYCHAS.

LICHAS, *canoſtome*, meſure linéaire & itinéraire de l'Aſie & de l'Egypte. Elle valoit, ſelon M. Pauſton (*Métrologie.*), 6 pouces $\frac{420}{1000}$ de France. Elle valoit en meſures anciennes des mêmes pays,

2 $\frac{1}{2}$ tophach,

ou 5 condyles,

ou 10 esbaa.

LICHEN de Grèce, eſpèce de *lichen* qui ſert à teindre en rouge. Tournefort, qui en a donné le premier la deſcription, le nomme *lichen græcus, polypoïdes, tinctorius* (*Coroll.* 40.).

Il croît par bouquets griſâtres, longs d'environ deux ou trois pouces, diviſés en petits brins preſque auſſi menus que du crin, & partagés en deux ou trois cornichons délié à leur naiſſance, arrondis & roides, mais épais de près d'une ligne dans la ſuite, courbés en faucille, & terminés quelquefois par deux pointes; ces cornichons ſont garnis dans leur longueur d'un rang de baſſins plus blancs que le reſte, de demi ligne de diamètre, relevés de petites verrues ſemblables aux baſſins de polype de mer: toute la plante eſt ſolide, blanche, & d'un goût ſalé.

Elle n'eſt pas rare dans les îles de l'Archipel; mais ſon uſage pour la teinture n'eſt connu qu'à Amorgos.

Elle vient ſur les rochers de cette île & ſur ceux de Nicomie. Il y a beaucoup d'apparence qu'elle ſervoit autrefois à mettre en rouge les tuniques d'Amorgos, qui étoient ſi recherchées. Cette plante ſe vendoit encore dans l'Archipel, ſur la fin du dernier ſiècle, dix écus le quintal; ce qui feroit vingt écus de nos jours. On la tranſportoit à Alexandrie & en Angleterre, pour l'employer à teindre en rouge, comme on ſe ſervoit en France de la parelle d'Auvergne; mais l'uſage de la cochenille a fait tomber toutes les teintures que les plantes peuvent fournir. (*D. J.*)

LICINIA, famille romaine dont on a des médailles,

C. en argent.

C. en bronze.

O. en or.

Les ſurnoms de cette famille ſont: CRASSVS, GETA, IVNIANVS, LVCVLLVS, MACER, MVCIANVS, MVRENA, NERVA, SACERDOS, SILIANVS, STOLO, VARVS.

Goltzius en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.

LICINIA GALLIENA, couſine de Gallien.

On ne connoît de *Licinia Galliena* que la médaille rapportée dans Goltzius.

LICINIUS.

Flavius Valerius Licinianus Licinius Augustus, antea Cæsar.

Ses médailles sont :

RRR. en or.

O. en argent pur, du module ordinaire.

RRR. en médaillons d'argent.

RRR. en médaillons de bronze.

C. en M. & P. B.

Licinius le jeune.

Flavius Valerius Licinianus Licinius Cæsar.

Ses médailles sont :

RRR. en or.

O. en argent pur.

C. en P. B.

LICINUS, surnom des familles *Fabia*, *Porcia*.

LICIUM, ceinture particulière aux officiers publics, établis pour exécuter les ordres des magistrats. Le *licium* que portoient les licteurs étoit mélangé de différentes couleurs, & appliqué sur un *limus*, comme on le voit par ce passage de Pétrone : *Nec longe à præcone, ascitos stabat, amictus veste discoloriâ, atque in lance argentea indicium & fidem præferebat.* Chez les romains, on cherchoit le larcin chez autrui avec un bassin & une ceinture, *per lancem liciumque*; & le larcin ainsi trouvé, s'appelloit *conceptum furtum, lance & licio*; d'où vient dans le droit *actio concepti*, parce qu'on avoit action contre celui chez qui l'on trouvoit la chose perdue. (*D. J.*)

ΛΙΚΝΟΣ, ΛΙΚΝΙΤΗΣ, ΛΙΚΝΟΦΟΡΟΙ, LICNOPHORES }. Bacchus, disoient les mythologistes, avoit eu pour berceau une corbeille d'osier, ou un van, λικνὸς. De-là vinrent son surnom λικνίτης, & celui des *licnophores*, λικνοφόροι, qui portoient des vans remplis de fruits dans les pompes de Cérès & de Bacchus.

LICORNE. Les anciens ont désigné par ce nom un animal fabuleux, auquel ils donnoient la taille du cheval ou du cerf, & une corne unique de quatre pieds de long. Les dents fossiles des monodons ou narhwals, seconde classe des cétacés, & dont ils ignoroient l'origine, ont donné lieu à cette fable. Ces dents, longues quelquefois de neuf à dix pieds, droites & cannelées, sortent de la mâchoire supérieure de cet animal marin, & ressemblent à deux dards implantés : on n'en trouve souvent qu'une seule, l'autre ayant été brisée.

Voici maintenant une fable de nos anciens naturalistes, rapportée par Isidore de Séville (*au l. XII de ses Origines, c.* 2.) sur la manière de prendre les *licornes*. « Rhinocéros, ainsi appellé » par les grecs, s'explique en latin, *qui a une* » *corne sur le nez*. Le monocéros, ou la *licorne*, » de même s'appelle ainsi, parce qu'elle a au » milieu du front une corne de quatre pieds de » long. Cette corne est si forte, qu'elle renverse » ou perce tout ce qu'elle frappe. Elle combat » souvent contre l'éléphant, & le tue en lui » perçant le ventre. Sa force est telle, que les » chasseurs ne pourroient jamais la prendre; mais, » comme assurent ceux qui ont écrit sur la nature » des choses, on fait avancer une jeune fille » vierge, qui découvre son sein devant la *licorne* » lorsqu'elle approche; alors la bête déposant » toute sa férocité, applique sa tête contre ce » sein, où s'étant comme assoupie, elle est prise » sans aucune peine, comme si la nature ne l'avoit » point armée ». Cette fable, qui choque la vraisemblance, se trouve exprimée sur une pierre gravée, qui est digne des beaux siècles de l'antiquité.

LICTEUR. s. m., en latin *lictor*, huissier qui marchoit devant les premiers magistrats de Rome, & qui portoit la hache enveloppée dans un faisceau de verges : il faisoit tout ensemble l'office de sergent & de boutreau.

Romulus établit des *licteurs*, pour rendre la présence des magistrats plus respectable, & pour exécuter sur le champ les jugemens qu'ils prononcoient. Ils furent nommés *licteurs*, parce qu'au premier commandement du magistrat, ils lioient les mains & les piés du coupable, *lictor à ligando*. Apulée croit qu'ils tiroient leur nom d'une ceinture ou courroie qu'ils avoient autour du corps, & qu'on appelloit *licium*. *Voyez* Licium.

Quoi qu'il en soit, ils étoient toujours prêts à délier leurs faisceaux de verges, pour fouetter ou pour trancher la tête, selon l'ordre qu'ils recevoient, *I, lictor, colliga manus, expedi virgas, plecte securi.* Il s'étoient cependant, malgré leur vil emploi, de condition libre, de race d'affranchi; & on n'admettoit point d'esclave à cet office.

Quand les dictateurs paroissoient en public, ils étoient précédés par vingt-quatre *licteurs*; les consuls par douze; les proconsuls, les préteurs, les généraux, les maîtres de la cavalerie, par six; le préteur de la ville par deux; & chaque vestale qui paroissoit en public, en

Digitized by Google

avoit un par honneur. Comme les édiles & les tribuns ne jouiſſoient point de la haute juſtice, les huiſſiers qui les précédoient s'appelloient *viatores*, parce qu'ils étoient ſouvent en route pour donner des ajournemens aux parties: Les queſteurs n'avoient ni *licteurs* ni *viatores*.

La charge des *licteurs* conſiſtoit en trois ou quatre points. 1°. *Submotio*, c'eſt-à-dire, à contenir le peuple aſſemblé, & chaque tribu dans ſon poſte; à appaiſer le tumulte s'il s'en élevoit; à chaſſer les mutins de la place, ce qu'ils exécutoient avec beaucoup de violence; enfin, à écarter & à diſſiper la foule. Horace, *Ode XVI, l. II*, fait une belle alluſion à cette première fonction des *licteurs*, quand il dit :

Non enim gaza, neque conſularis
Submovet lictor *miſeros tumultus*
Mentis & curas laqueata circum
Tecta volantes.

Euſſions-nous encore une eſcorte plus nombreuſe, que celle de nos conſuls, nous ne viendrions pas à bout de diſſiper le tumulte de nos paſſions, ni les ſoucis importuns qui voltigent autour des lambris dorés; le *licteur* peut bien écarter, *ſubmovere*, le peuple, mais non pas les troubles de l'eſprit.

Matrona non ſubmovebantur *à magiſtratibus*, dit Feſtus : les dames avoient ce privilége à Rome de n'être point obligées de ſe retirer devant le magiſtrat; ni *licteurs*, ni huiſſiers, ne pouvoient les contraindre de faire place; on le défendit à ces gens là, de peur qu'ils ne ſe ſerviſſent de ce prétexte, pour les pouſſer ou les toucher. Ils ne pouvoient pas même faire deſcendre leurs maris, lorſqu'ils étoient dans un char avec elles.

La ſeconde fonction des *licteurs* ſe nommoit *animadverſio*; ils devoient avertir le peuple de l'arrivée ou de la préſence des magiſtrats, afin que chacun leur rendît les honneurs qui leur étoient dus, & qui conſiſtoient à s'arrêter, à ſe lever ſi l'on étoit aſſis, à deſcendre de cheval ou de chariot, & à mettre bas les armes ſi on en portoit.

La troiſième fonction des *licteurs* s'appelloit *præitio*; ils précédoient les magiſtrats, marchoient devant eux, non tous enſemble, ni deux ou trois de front, mais de file, un à un, & à la ſuite les uns des autres. De-là vient que dans Tite-Live, dans Valere-Maxime, dans Cicéron, on lit ſouvent *primus*, *proximus*, *ſecundus* lictor. Lipſe rapporte une inſcription qui fait mention du *proximus lictor*. On les voit ainſi rangés ſur une médaille de Brutus.

Une quatrième fonction des *licteurs*, étoit de marcher dans les triomphes devant le char du triomphateur, en portant leurs faiſceaux entourés de branches de laurier.

Je ne m'amuſerai point à rechercher ſi, dans les cas ordinaires, ils portoient leurs faiſceaux droits, ou ſur l'épaule; je remarquerai ſeulement, qu'outre les faiſceaux, ils tenoient des baguettes à la main, dont ils ſe ſervoient pour faire ouvrir la porte des maiſons où le magiſtrat vouloit entrer.

Pline obſerve que Pompée, après avoir vaincu Mithridate, défendit à ſon *licteur* de ſe ſervir de ſes baguettes pour faire ouvrir la porte de Poſſidonius, dont il reſpectoit le ſavoir & la vertu.

Enfin, quand les magiſtrats vouloient plaire au peuple & gagner ſa faveur, ils faiſoient écarter leurs *licteurs*, & c'eſt ce qu'on appelloit *ſubmittere faſces*. *Voyez* FAISCEAUX. Mais les magiſtrats n'eurent le glaive en main que ſous la république & les premiers empereurs; ce furent enſuite les ſoldats du prince qui prirent la place de *licteurs*, pour arrêter les coupables, & pour trancher la tête.

Sur un bas-relief repréſentant un ſacrifice de Titus & publié par Winckelmann, (*monumenti antichi inediti*, n°. 178.) les *licteurs*, couronnés de lauriers n'ont point de barbe. Ils ſont vêtus d'une large tunique & d'un manteau agraffés ſur la poitrine, & orné d'un gland, ou d'une houpe. Cette manière de l'agraffer le diſtingue ſans doute des *paludamentum*, *ſagum*, *lacerna* & *trabea* qui ne différoient point entr'eux par la forme, mais qui tous s'attachoient ſur l'épaule. C'eſt ſans doute le *ſagum*; car le paſſage ſuivant de Cicéron nous apprend qu'ils portoient le *ſagum*, manteau des ſoldats, lorſqu'ils ſuivoient hors de Rome les conſuls, ou les généraux, mais qu'en rentrant dans la Capitale, ils les quittoient pour prendre une toge courte, *Togula*. Voici ce paſſage (*in Piſon.* c. 23.) qui leur donnant la toge, annonce qu'ils n'étoient point eſclaves, mais affranchis au moins : *Togula ad portam lictoribus præſto fuerunt : quibus illi acceptis ſagula rejecerunt. Voyez* FAISCEAUX.

LICURGUE. *Voyez* LYCURGUE.

LICYMNIUS, frère d'Alcmène, fut tué par Tlépolème fils d'Hercule. *Voyez* ARGEE ÆNOUS TLEPOLÉME.

LIERRE de Bacchus. C'eſt le *lierre* fruit jaune, ou pour parler noblement, à fruit doré, comme Pline s'exprime d'après Dioſcoride & Théophraſte; nos botaniſtes modernes l'appellent auſſi *Hedera dionyſios*. Il n'eſt pas moins commun en Grece que le *lierre* ordinaire l'eſt en

France ; mais les turcs s'en ſervent aujourd'hui pour leurs cautères ; tandis qu'autrefois on l'employoit aux plus nobles uſages. Ses feuilles ſelon la remarque de Pline, ſont d'un verd plus gai que celles du *lierre* ordinaire, & ſes bouquets couleur d'or, lui donnent un éclat particulier. Ses feuilles, cependant ſont ſi ſemblables à celles du *lierre* commun, qu'on auroit ſouvent de la peine à les diſtinguer, ſi on ne voyoit le fruit. Peut-être que ces eſpeces ne différent que par la couleur de cette partie. Les piés qui ont levé de la graine jaune de ce *lierre* ſemées dans le jardin royal de Paris, étoient ſemblables aux pieds qui levent de la graine de notre *lierre* en arbre. Leurs feuilles étoient pareillement anguleuſes, cependant les fruits diffèrent beaucoup.

Ceux du *lierre* jaune ſont, au rapport de Tournefort qui les a vus ſur les lieux, de gros bouquets, arrondis de deux ou trois pouces de diamètre, compoſés de pluſieurs grains ſphériques, un peu anguleux, épais d'environ quatre lignes, & un peu applatis ſur le devant où ils ſont marqués d'un cercle duquel s'élève une pointe haute de demi-ligne.

La peau qui eſt feuille morte ou couleur d'ocre, eſt charnue ; elle renferme trois ou quatre graines ſéparées par des cloiſons fort minces ; chaque graine eſt longue d'environ une ligne & demie, blanche en dedans, griſatre, veinée de noirâtre, & relevée de petites boſſes en dehors ; elles n'ont point de goût & leur figure approche aſſez de celle d'un petit rein ; la chair qui couvre ces graines eſt douceâtre d'abord, enſuite elle paroît mucilagineuſe. On vend ces graines dans le marché aux herbes de Conſtantinople.

Le *lierre* qui produit ce fruit doté, étoit ſpécialement conſacré à Bacchus, ou parce qu'il fut jadis caché ſous cet arbre, ou par d'autres raiſons que nous ignorons. Plutarque dans ſes propos de table, dit : que ce dieu apprit à ceux qui étoient épris de ſes fureurs à ſe couronner des feuilles de cet arbre, à cauſe de la vertu qu'elles ont d'empêcher qu'on ne s'enivre.

On en couronnoit auſſi les poëtes, comme on le voit dans Horace & dans la ſeptième éclogue de Virgile, ſur laquelle Servius obſerve qu'on en agiſſoit ainſi, parce que les poëtes ſont conſacrés à Bacchus, & ſujets comme lui à des enthouſiaſmes ; ou bien parce que l'éclat des beaux vers, ſemblable à celui du fruit de cet arbre, dure éternellement, & acquiert à leurs auteurs l'honneur de l'immortalité.

Il n'eſt pas ſurprenant que les Bacchantes aient autrefois employé le *lierre* pour garnir leurs thyrſes & leurs coëffures, toute la Thrace eſt couverte de ces ſortes de plantes. (D. J.)

Il ne faut pas toujours prendre pour des évantails les feuilles de *lierre* qu'on voit dans la main de pluſieurs figures ſur les monumens. En effet, il eſt aiſé de remarquer qu'elles ont la queue très-fine & très-déliée, & qu'elles ne ſauroient avoir ni la proportion, ni la ſolidité convenables à un évantail. D'un autre côté on ne voit pas trop ſur quoi ſeroit fondé l'uſage d'en porter à la main, à moins que ce ne fuſſent de ces feuilles ſur leſquelles on écrivoit les noms des perſonnes que l'on aimoit ; les anciens écrivoient le nom de leurs maîtreſſes, ſur les murailles, ſur les arbres & ſur des feuilles.

Malgré l'uſage qu'ils faiſoient du *lierre* dans différentes fêtes & dans les repas voluptueux, nous n'oſons prononcer ſur le motif qui a pu faire placer ces feuilles entre les mains des figures qui les portent. Si nous en connoiſſions bien la nature, la queſtion ſeroit peut-être plus aiſée à réſoudre ; mais quand ce ſeroit celles du *Nymphoea*, ainſi que l'ont penſé quelques auteurs, il reſteroit toujours des doutes ſur leur uſage. Au reſte l'antiquité a ſes myſtères comme beaucoup d'autres ſciences, & il y auroit de la folie à vouloir rendre raiſon de tout.

Diodore de Sicile, (*lib.* 1.) dit qu'Oſiris, avoit apporté ce végétal en Egypte.

LIEUE, meſure itinéraire, dont ſe ſervent les françois, & les Eſpagnols, pour marquer la diſtance d'un lieu à un autre. Les Anglois, les Italiens, les Allemands, &c. uſent du mot de *mille* quoiqu'ils ne donnent pas la même étendue à leurs milles. Il en eſt de même des *lieues* françoiſes. La *lieue* gauloiſe étoit de 1500 pas romains, ſelon Ammien Marcellin. La *lieue* commune de France eſt de 2500 pas géométriques, la petite de deux mille, la grande de trois mille cinq cents, & même plus.

Vigenère & d'Ablancourt ne ſauroient être approuvés dans leurs évaluations des *lieues*. L'un & l'autre, en traduiſant les auteurs latins, évaluent toujours quatre milles anciens à une *lieue*, première faute ; & ſecondement ils confondent le mille romain avec le mille italique.

Ménage dérive le mot *lieue* de *leuca*, *leuga*, ou *leca*, c'eſt tout comme il voudra, mais il faut remarquer que ces trois mots ont été inconnus aux auteurs de la bonne latinité, & que ce ſont ceux de la baſſe latinité qui s'en ſont les premiers ſervis.

Il eſt encore à propos d'obſerver, que les mots *leg. lega & leuga* déſignent dans Antonin, une *lieue* de quinze cents pas : cependant quelquefois, & non pas toujours (comme l'a imaginé Zurita), le mot *leg.* ſignifie dans l'itinéraire de ce géographe, *legio*, legion ; & cela eſt clair,

Digitized by Google

quand après le mot *leg.* eſt ajouté le mot *ala*, ou des nombres, comme I. IX. XI. XIV. &c. ſuivis des noms *italica*, *ionia*, *gemina*, & autres ſemblables, qui ſont certainement des noms de légions : le bon ſens aidé d'un peu de ſavoir, fera ſans peine ce diſcernement, & diſtinguera ſans erreur les paſſages d'Antonin, où il s'agit de légions, de ceux qui déſignent les diſtances par *lieues*.

Ammien Marcellin qui fait les *leuca* gauloiſes chacune d'un milliaire & demi, ou de 1500 pas romains, dit que les romains ne comptoient par *leuca* ou *leuga* que depuis Lyon en allant au Nord. Auſſi appelle-t il cette ville *exordium Galliarum*.

LIÈVRE. Le *lièvre* étoit conſacré à Vénus. (*Philoſtrat. lib. 7. Icon. 6.*). Il l'étoit auſſi à Bacchus, depuis que ce dieu en avoit pris la forme, pour échapper à la pourſuite de Penthée. (*Aeſchyl. Eumenid. v. 26.*).

Les anciens regardoient les *lièvres* des Gaules Ciſalpines au-delà du Pô, du Milanez, comme les meilleurs de toute l'Europe.

L'opinion des Romains qui penſoient que l'on acquerroit de la beauté, en mangeant ſouvent du *lièvre*, a pu venir de l'équivoque *leporis* du *lièvre*, & *leporis* de la beauté, de la grace; de-là, ce vers techoique:

Venator ſequitur leporis, rhetorque lepores.

Sur les monumens, un enfant ou génie tenant un *lièvre* & des fruits, eſt le type de l'automne, ſaiſon de la chaſſe.

LIÈVRE & lapin, ſymbole de l'Eſpagne & de la Sicile, où il eſt le ſymbole naturel de la fécondité.

Lièvre courant ſur les médailles de Meſſine.

LIEUTENANT, *legatus*. Chez les romains, les magiſtrats, même ceux qui avoient l'adminiſtration de la juſtice, avoient la liberté de remettre en tout ou en partie, à une ou pluſieurs perſonnes, les fonctions dépendantes de leur office.

Les proconſuls qui avoient le gouvernement des provinces, tant pour les armes que pour la juſtice & les finances, avoient ordinairement des eſpèces de *lieutenans* diſtincts pour chacune de ces trois fonctions; ſavoir, pour les armes; *legatum*, c'eſt-à-dire, un député ou commis, lequel ne ſe mêloit point de la juſtice, à moins que le proconſul ne le lui eût mandé expreſſément. Pour la juſtice, il s avoient un aſſeſſeur, *aſſeſſorem*; & pour les finances, un queſteur. Quelquefois pour ces trois fonctions, ils n'avoient qu'un même *lieutenant*, lequel, ſous les derniers empereurs, s'appelloit ὑπαρχικὸν, & quelquefois *vicarius*; mais ce dernier titre ſe donnoit plus ordinairement à ceux que l'empereur envoyoit dans les provinces où il n'y avoit point de gouverneur, leſquels en ce cas en étoient gouverneurs en chef, étant vicaires, non du gouverneur, mais de l'empereur même.

Les légats des proconſuls étoient choiſis par le ſénat, mais les aſſeſſeurs étoient choiſis par les gouverneurs de provinces; & lorſque les légats avoient, outre les armes, l'adminiſtration de la juſtice, ils tenoient cette dernière fonction de la volonté du gouverneur.

Les gouverneurs des provinces & pluſieurs autres des principaux officiers de l'empire avoient auſſi coutume d'envoyer, par les villes de leur département, des commis appellés ῥηκτορίται, ce que Julian, interprête des novelles, traduit par *locum tenentes*, d'où nous avons ſans doute tiré le terme de *lieutenant*. Mais Juſtinien, en ſa novelle 134, ſupprima ces ſortes d'officiers, voulant que les défenſeurs des cités, choiſis par les habitans, fiſſent la charge des gouverneurs des provinces en leur abſence.

Mais cela n'empêcha pas qu'il ne fût toujours libre à l'officier de commettre & de léguer quelqu'un pour faire ſa charge; les fonctions même de la juſtice, quoique les plus importantes & les plus difficiles, pouvoient preſque toutes être déléguées, même à des perſonnes privées.

D'abord, pour ce qui eſt de la ſimple juriſdiction, il eſt certain qu'elle pouvoit être déléguée : celui auquel elle étoit entièrement commiſe, pouvoit même ſubdéléguer & commettre à diverſes perſonnes des procès à juger.

L'appel du commis ou délégué général ſe relevoit devant le ſupérieur du magiſtrat qui l'avoit commis, parce que ce délégué étoit comme nos *lieutenans*; il n'exerçoit d'autre juriſdiction que celle de ſon commettant & en ſon nom. Il y a même lieu de croire que les ſentences de ce délégué général étoient intitulées du nom du magiſtrat qui l'avoit commis; de même qu'en France, les ſentences rendues par le *lieutenant*, ne laiſſent pas d'être intitulées du nom du bailli.

Il y avoit pourtant un cas où l'on appelloit du légat au proconſul; mais apparemment que dans ce cas, le légat avoit quelque juriſdiction qui lui étoit propre.

Du ſimple juge délégué on ſe pourvoyoit devant le délégué général qui l'avoit commis; mais ce n'étoit pas par voie d'appel proprement dit : car le ſimple délégué n'avoit pas proprement de juriſdiction; il ne donnoit qu'un avis, lequel n'avoit de ſoi aucune autorité juſqu'à ce que le déléguant l'eût approuvé.

Digitized by Google

Le pouvoir appellé chez les romains, *mixtum imperium*, ne pouvoit pas être délégué indistinctement; car il comprenoit deux parties.

L'une attachée à la juriſdiction, & pour la manutention d'icelle, qui emportoit ſeulement droit de légère correction: cette première partie étoit toujours cenſée déléguée à celui auquel on commettoit l'entière juriſdiction, mais non pas au délégué particulier.

La ſeconde partie du *mixtum imperium*, qui conſiſtoit à décerner des décrets, à accorder des reſtitutions en entier, recevoir des adoptions, manumiſſions, faire des émancipations, miſes en poſſeſſion & autres actes ſemblables, n'étoit pas transférée à celui auquel la juriſdiction étoit commiſe, parce que ces actes légitimes tenoient plus du commandement que de la juriſdiction; le mandataire de juriſdiction, ou délégué général, n'avoit pas droit de monter au tribunal, & d'occuper le ſiège du magiſtrat, comme font préſentement les *lieutenans* en l'abſence du premier officier du ſiège; & c'eſt encore une raiſon, pour laquelle le délégué général ne pouvoit faire les actes qui devoient être faits *pro tribunali*. On pouvoit néanmoins déléguer quelques-uns de ces actes légitimes, pourvu que ce fût par une commiſſion expreſſe & ſpéciale.

L'uſage de ces commiſſions ou délégations avoit commencé à Rome, pendant l'état populaire; les magiſtrats étant en petit nombre, & le peuple ne pouvant s'aſſembler auſſi ſouvent qu'il auroit fallu pour donner lui-même toutes les commiſſions néceſſaires, il falloit néceſſairement que les magiſtrats ſubſtituaſſent des perſonnes pour exercer en leur place, les moindres fonctions de leur charge: les grands officiers avoient même le pouvoir d'en inſtituer d'autres au-deſſous d'eux.

Mais toutes ces délégations & commiſſions, étant abuſives, furent peu-à-peu ſupprimées ſous les empereurs. Le titre du code *de officio ejus qui vice præſidis adminiſtrat*, ne doit pas s'entendre d'un juge délégué ou commis par le préſident, mais de celui qui étoit envoyé au lieu du préſident pour gouverner la province, ſoit par l'empereur ou par le préfet du prétoire.

Il fut donc défendu, par le droit du code, de commettre l'entière juriſdiction, du moins à d'autres qu'aux légats ou aux *lieutenans* en titre d'office; il fut même défendu aux magiſtrats de commettre les procès à juger, à moins que ce ne fût des affaires légères. C'eſt pourquoi les juges délégués, n'étant plus mandataires de juriſdictions, furent appellés *juges pédanés*, comme on appelloit auparavant tous ceux qui n'avoient point de tribunal ou prétoire, & qui jugeoient *de plano*.

LIEUX. *Voyez* LATRINES.

LIGDUS. *Voyez* IPHIS.

LIGÉE, une des nymphes que Virgile donne pour compagne à Cirène, mère d'Ariſtée.

LIGÈE, λιγὺς, λιγεῖα, ſignifie qui a un ſon doux & agréable, une voix claire & argentine. C'eſt auſſi le nom d'une des *Sirènes*.

LIGNA verſatilia in circo, rouleaux de bois ſuſpendus au-deſſous des premiers gradins du cirque pour arrêter les efforts des bêtes féroces qui vouloient s'élancer ſur les ſpectateurs. Ces rouleaux, ſuſpendus par les extrémités de leurs axes, tournoient ſur eux-mêmes, & ne préſentoient jamais un point fixe, un appui ſolide aux pieds des animaux; de ſorte que ceux-ci retomboient néceſſairement dans l'arène, ſans pouvoir s'échapper ni bleſſer perſonne.

Ces rouleaux étoient remplacés quelquefois par de vaſtes tambours d'un diamètre plus grand que la longueur des animaux. On en voit de pareils ſur des diptyques d'ivoire du cinquième ſiècle, où ſont repréſentés les jeux du cirque. Ammien Marcellin (19. 6.) les décrit ainſi: *Ut dentata in caveis beſtiæ, retro pedore efferatæ, evadendi ſpe repagulis verſatilibus illiduntur.* En voici une deſcription poétique de Calpurnius (*Eclog.* 7. 48.):

.....*Neenon, ubi finis arenæ,*
Proxima marmoreo peragit ſpectacula muro:
Sternitur adjunctis ebur admirabile truncis,
Et coit in rutilum (ou *ruplum*), *tereti qua lubricus axis*
Impoſitos ſubita vertigine falleret ungues,
Excuteretque feras.....

LIGNARII, charpentiers ou marchands de bois. Leur quartier à Rome étoit placé hors de la porte *Trigemina* (*Tit. Liv.* 35. 41.).

LIGNATORES, goujats, valets des ſoldats, qui apportoient le bois & l'eau dans les camps.

LIGNES des manuſcrits.

« Les *lignes* tirées horiſontalement, pour eſpacer également & rendre droites celles de l'écriture, & perpendiculairement, pour déterminer l'étendue de la page ou de la colone, peuvent aider à fixer l'âge des manuſcrits: en rouge, elles ne conviennent, qu'aux plus bas tems: au crayon ou bien à la mine de plomb; elles décèlent les XII. XIII. & XIVe. ſiècle. On en trouve pourtant déja quelques exemples dès le XI. Tracées ſeulement avec le ſtylet, elles ſe rapportent aux ſiècles précédens, & s'étendent juſqu'au XIII.

Les

Les *lignes* blanches horiſontales, prolongées d'un bout à l'autre de la feuille, indiqueront du moins le VIIe. Bornées à la largeur de la colonne ou de la page, on n'en poura rien conclure. Mais, ſi tandis que les autres horizontales ſont ainſi terminées; deux parallèles au haut, & deux au bas de la page ſont portées depuis l'extrémité du feuillet juſqu'au fond de la page : on aura le ſigne d'un âge, qui ne peut s'élever au deſſus du XI ſiècle. Les points perçans placés au bout de ces lignes ne marquent rien de bien précis: au contraire, cachés dans le texte, ils déſigneront le VIIe & plus. »

« On a peine à croire qu'on puiſſe tirer quelques inductions de la diſtance des *lignes*; c'eſt néanmoins un fonds qui n'eſt pas tout-à-fait ſtérile. La diſtance des *lignes* varie dans les diplomes des rois, ſuivant la diverſité des ſiècles, & quelque fois même des âges. Du tems des romains, elle n'alloit guère, qu'à un demi pouce dans les actes publics. Elle ſe ſoutint à peu près ſur le même pié ſous les premiers rois mérovingiens : c'eſt-à-dire, juſqu'à la moitié du VIIe. ſiècle. Souvent depuis elle fut réduite à un quart de pouce. Telle fut preſque toujours ſon étendue dans les chartes privées. Cette diſtance fut portée juſqu'aux trois quarts de pouce & même au-delà dans les diplomes de Charlemagne. Elle s'étendit encore plus dans ceux de Louis le débonnaire. Elle fut pouſſée à l'extrême dans ceux de Charles-le-Chauve : de ſorte qu'on en voit où les lignes ſont écartées de deux pouces; particulièrement dans ceux des dernières années de ſon règne. Les *lignes* ſe raprochèrent ſous ſes ſucceſſeurs environ à la diſtance d'un pouce. Cet intervalle diminua preſque inſenſiblement, pendant trois ſiècles. Du tems de Philippe Auguſte les *lignes* n'étoient plus éloignées que d'un quart de pouce. La même réduction eut lieu en Allemagne ſous Frédéric II. On pourroit ſur ce point porter beaucoup plus loin les détails. Mais il y a moins d'inconvéniens, à ne faire qu'effleurer certaines matières, qu'à prétendre les épuiſer. (*Nouvelle diplomatique.*)

LIGNES de circonvallation étoient connues des anciens; mais on n'en peut pas dire autant des *lignes* deſtinées à couvrir un pays. Ils bâtiſſoient pour remplir cet objet, de longues & ſolides murailles. *Voyez* MURAILLES.

LIGULA, mal prononcé LINGULA, comme nous l'apprend Martial (14. 120.) :

Quamvis me ligulam dicant equiteſque patreſque,
Dicor ab indoctis lingula Grammaticis.

Ligula, l'épiglotte du goſier, la hanche des flûtes antiques, l'agraffe qui nouoit toute la chauſſure, la partie amincie d'un levier, la partie creuſe d'un *ſtrigil*, l'eſpèce de cuillet à manche pendiculaire qui ſert à puiſer dans un grand vaſe, un poignard court & large en forme de langue, &c.

LIGULE, *cochlear*, cinquième partie du cyathe, meſure de capacité des romains. Elle valoit, ſelon M. Pauſton (*Métrologie.*), pour les ſolides & les liquides $\frac{114}{10000}$ de pinte françoiſe.

LIGURIENS (les) paſſoient pour des hommes vigoureux, adonnés au travail, vivant de lait, de fromage, & uſant, dit Strabon, d'une boiſſon faite avec de l'orge. Ils ſupportoient conſtamment la fatigue & la peine, *aſſuetum malo ligurem.* Virgile néanmoins les dépeint comme des gens faux & fourbes. Claudien inſinue la même choſe, & Servius les traite de menteurs.

Les peuples qui habitoient la vraie Ligurie ayant envoyé des colonies en Italie, y introduiſirent leur nom en s'y établiſſant eux-mêmes. Le mot *ligus* en grec ſignifie *un amateur de la poéſie & de la muſique.* Les grecs ont ſouvent impoſé aux nations d'Europe, d'Aſie & d'Afrique des noms ſous leſquels nous les reconnoiſſons encore aujourd'hui, parce qu'ils les ont tirés de quelque qualité morale ou corporelle qui leur étoit particulière.

LIGYRIENS, peuples anciens de la Thrace. Ils avoient un lieu ſaint, conſacré à Bacchus, qui rendoit des oracles, au rapport de Macrobe (*Saturn. I, lib. I. ch. xviij.*). (*D. J.*)

LILÉE, naïade, fille du fleuve Céphiſe, donna ſon nom à une petite ville qui étoit près de Delphes, du côté du mont Parnaſſe; dans laquelle Apollon & Diane avoient chacun un temple.

LILIUM, pieux à demi enfoncé en terre dans une foſſe recouverte de brouſſailles, pour faire l'effet des chauſſes-trapes. Céſar (*de bell. Gall.* 7. 73.) s'en ſervit dans le ſiége d'Alexia. Ces pieux s'élevant au milieu de la foſſe, avoient une reſſemblance groſſière avec les étamines du lys qui ſont placées au centre des pétales.

LILYBÆUM, en Sicile. ΛΙΛΥΒΑΙΤΑΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

R. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leur type ordinaire eſt une lyre ou un trépied.

LIMAÇON. Le *limaçon* étoit le ſymbole de la volupté & de la lubricité, parce qu'il eſt doué des deux ſexes. On le voit ſur une cornaline de

Stoſch, ou ſa préſence atteſte la lubricité de la célèbre Meſſaline. Baudelot publia, en 1708, une pierre dont le ſujet étoit analogue à celui-ci, & où l'on voyoit la même impératrice aſſiſe ſur un *limaçon*.

Fulvius Hirpinus, habitant de Tarquinium, inventa, peu de temps avant la guerre civile de Pompée, l'art d'engraiſſer les *limaçons* pour la cuiſine, en les nourriſſant de farine pétrie avec du vin cuit en ſyrop. Cette nourriture les faiſoit parvenir à une groſſeur extraordinaire (*Plin.* 9. 56.).

LIMA, déeſſe à qui les romains confioient la garde du ſeuil des portes, *liminum*. Arnobe (*IV. p.* 132.) en fait mention : *Quis Limentinum, quis Limam cuſtodiam liminum gerere, & janitorum officia ſuſtinere credat?*

LIMBE, cercle qui entoure la tête, & que Horapollon nomme βασιλεῖον τῆς κεφαλῆς, parce que les empereurs l'avoient adopté comme la marque de leur dignité. Claude eſt le premier dont on ait conſervé une tête ornée du *limbe*, dans ſon buſte qui eſt en Eſpagne. Trajan le porte dans pluſieurs des reliefs de l'arc de Conſtantin. Les artiſtes l'attribuèrent auſſi aux divinités; & l'on voit dans les pierres de Stoſch le *limbe* accompagner une tête d'Iſis, gravée ſous les empereurs.

Quant aux étruſques & aux grecs, le plus ancien *limbe* qui ſe trouve ſur leurs monumens eſt celui dont eſt ornée la tête du ſoleil ſur un vaſe étruſque de la bibliothèque du Vatican, publié par Winckelmann, au *n°.* 22 de ſes *Monumenti antichi inediti*.

Cet ornement devint très-fréquent ſur les médailles des empereurs grecs.

LIMBOLARIUS. Muratori (937. 8.) rapporte une inſcription dans laquelle il eſt fait mention de ces artiſans qui fabriquoient & appliquoient les bordures (*limos*) de pourpre que l'on couſoit aux tuniques, aux toges-prétexes, & aux chlamydes ou paludaments. On lit dans Plaute (*Aul.* 3. 5. 45.) :

Textores, limbolarii, arcularii ducuntur.

LIMBUS, bordure, bande appliquée. *Voyez* BORDURES.

LIMENARQUE, *limenarcha*, commandant d'un port. Dans une inſcription antique, il eſt fait mention du *liménarque* de Chypre, c'eſt-à-dire, du gouverneur des ports de cette île.

Ce mot eſt grec, & il eſt formé de λιμήν, *port*, & de ἄρχω, *commander*.

LIMENETIS, ſurnom de Diane, qu'on lui donnoit lorſqu'elle préſidoit aux ports; & ſous cette idée, ſa ſtatue la repréſentoit avec une eſpèce d'écreviſſe de mer ſur la tête.

Ce nom eſt formé de λιμήν, *port*.

LIMENTINUS ou *LIMENTINA*, divinité qui préſidoit à la garde des portes, qui s'appellent en latin *limen* (*Arnob. IV. p.* 132.). Voyez *LIMA*.

LIMETANUS, ſurnom de la famille *MANLIA*.

LIMINARQUE, officier deſtiné à veiller ſur les frontières de l'empire, & qui commandoit les troupes prépoſées à leur garde. Ce terme, comme pluſieurs autres qui ſe ſont établis au temps du bas-empire, a été formé de deux mots, l'un latin, *limen*, porte, entrée, parce que les frontières d'un pays en ſont pour ainſi dire les portes, & l'autre grec, ἄρχω, qui ſignifie *commander*. (*D. J.*)

LIMITANEI milites, troupes prépoſées à la garde des frontières, *limitum*.

LIMITE, *LIMES*. Ce mot latin répond au mot *limites* que nous en avons emprunté, & ſignifie *bornes* ou l'extrémité qui ſépare une terre, un pays d'avec un autre. Dans les pays que les romains diſtribuoient aux colonies, les champs étoient partagés entre les habitans à qui on les donnoit à cultiver, & on les ſéparoit par des *limites*, qui conſiſtoient ou en un ſentier battu par un homme à pied, ou en pierres qui tenoient lieu de bornes; ces pierres étoient ſacrées, & on ne pouvoit les déplacer ſans crime. Hygin a fait un traité exprès ſur ce ſujet, intitulé : *De limitibus conſtituendis*.

Le mot *limes* déſigne encore la *frontière*, lorſqu'il eſt queſtion d'un état tout entier. C'eſt ainſi qu'Auguſte, maître de l'empire, s'arrogea deſpotiquement un certain nombre de provinces, fixa leurs *limites*, & mit dans chacune de ces provinces un certain nombre de légions pour les défendre en cas de beſoin. Les *limites* de l'empire changèrent avec l'empire; tantôt on ajouta de nouvelles *frontières*, & tantôt on les diminua. Dioclétien fit élever à leur extrémité des forteresſes & des places de guerre pour y loger des ſoldats. Conſtantin en retira les troupes pour les mettre dans les villes; alors les barbares trouvant les frontières de l'empire dégarnies d'hommes & de ſoldats, n'eurent pas de peine à y entrer, à les piller ou à s'en emparer. Telle fut la fin de l'empire romain, dont Horace diſoit d'avance, *jam Roma mole ruit ſuâ*.

LIMITES. Solon avoit fait une loi par laquelle

les limites des héritages étoient diſtinguées par un eſpace de cinq pieds qu'on laiſſoit entre deux pour paſſer la charrue ; & afin que l'on ne pût ſe méprendre ſur la propriété des territoires, cet eſpace de cinq pieds étoit impreſcriptible.

Cette diſpoſition fut d'abord adoptée chez les romains par la loi des douze tables. La loi *Manilia* ayant pareillement ordonné qu'il y auroit un eſpace de cinq ou ſix pieds entre les fonds voiſins. Dans la ſuite, on ceſſa de laiſſer cet eſpace, & il fut permis d'agir pour la moindre anticipation qui ſe faiſoit ſur les *limites* ; c'eſt ce que l'on induit ordinairement de la loi *quinque pedum*, au code *finium regundorum*, laquelle n'eſt pourtant pas fort claire.

Depuis que l'on eut ceſſé de laiſſer un eſpace entre les héritages voiſins, on marqua les *limites* par des bornes ou pierres, & quelquefois par des terres.

Dans les premiers temps de la fondation de Rome, c'étoient les frères Arvales qui connoiſſoient des *limites*.

Le tribun Manilius fut ſurnommé *Limitaneus* parce qu'il avoit fait une loi ſur les *limites*.

Il y avoit chez les romains, comme parmi nous, des arpenteurs, *menſores*, que les juges envoyoient ſur les lieux pour marquer les *limites*.

LIMITOTROPHI fundi, terreins voiſins des frontières, & conquis ſur les ennemis, que les empereurs, & Sévère-Alexandre le premier, (*lamprid.* §8.) affectèrent pour l'entretien des troupes placées aux frontières, appellées *limitanei milites*.

LIMMA, en muſique, eſt ce qui reſte d'un ton majeur, après qu'on en a retranché l'apotome, qui eſt un intervalle plus grand d'un comma que le ſemi-ton moyen ; par conſéquent le *limma* eſt moindre d'un comma que le ſemi-ton majeur.

Les grecs diviſoient le ton majeur en pluſieurs manières. De l'une de ces diviſions, inventée par Pythagore ſelon les uns, & ſelon d'autres par Philolaus, réſulroit l'apotome d'un côté, & de l'autre le *limma*, dont la raiſon eſt de 243 à 256. Ce qu'il y a ici de ſingulier, c'eſt que Pythagore faiſoit du *limma* un intervalle diatonique qui répondoit à notre ſemi-ton majeur ; de ſorte que ſelon lui, l'intervalle du *mi* au *fa* étoit moindre que celui du *fa* à ſon dièſe ; ce qui eſt tout au contraire, ſelon nos calculs harmoniques.

La génération du *limma*, en commençant par *ut*, ſe trouve à la cinquième quinte *ſi* ; car alors la quantité, dont ce *ſi* eſt ſurpaſſé par l'*ut*, eſt préciſément ce rapport que nous venons d'établir.

Il faut remarquer que Zarlin, qui s'accorde avec le P. Merſenne ſur la diviſion pythagorique du ton majeur en *limma* & en apotome, en applique les noms tout différemment ; car il appelle *limma* la partie que le P. Merſenne appelle *apotome*, & *apotome* celle que le P. Merſenne appelle *limma*. *Voyez* APOTOME. *Voyez* auſſi ENHARMONIQUE. (*S.*)

LIMNADES *ou* LIMNIADES, nymphes des étangs & des marais. Nom formé de λιμνη, étang, lac.

LIMNATIDE (*Voyez* CRABE.), ſurnom de Diane, qui étoit regardée comme la patrone des pêcheurs d'étangs, leſquels, par reconnoiſſance, célébroient entr'eux, en l'honneur de la déeſſe, une fête nommée *limnatidie*. (*D. J.*)

LIMNÆ, ville de Thrace dans la Cherſonèſe, auprès de Seſtos ; 2°. *Limnæ* étoit encore un lieu du Péloponèſe, aux confins de la Laconie & de la Meſſénie, célèbre par le temple de Diane, qui en tira ſon nom de Diane *limnéenne*. Les meſſéniens violèrent les filles qui s'étoient rendues dans ce temple, pour y ſacrifier à la déeſſe. On demanda juſtice de cette violence, & le refus des meſſéniens donna lieu à une guerre cruelle, qui cauſa la ruine de leur ville ; 3°. enfin *Limnæ* étoit un quartier d'une tribu de l'attique ſituée proche la ville d'Athènes, où il y avoit un temple de Bacchus, dans lequel on célébroit une fête en ſon honneur le 12 du mois Antheſtorion, & on y faiſoit combattre des jeunes gens à la lutte. C'étoit dans ce temple, qu'on liſoit un décret des athéniens, qui obligeoit leur roi, lorſqu'il vouloit ſe marier, de prendre une femme du pays, & une femme qui n'eût point été mariée auparavant. (*D. J.*)

LIMNEUS. On trouve quelquefois cette épithète donnée à Bacchus ; mais à quel titre ? Préſidoit-il auſſi aux lacs, aux étangs ? Ce n'eſt pas la fonction du dieu du vin.

LIMNORIE, une des cinquante Néréides.

LIMOCINCTI, officiers des magiſtrats, qui portoient la ceinture appellée *licium*, deſſus le vêtement appellé *limum* ou *limus*. Aulugelle, (*XII.* 2.) en fait mention en ces termes : *Licio tranſverſo, quod limum appellatur, qui magiſtratibus præminiſtrabant, cincti erant.* Pignorius (*de ſervis*) rapporte cette inſcription :

HONORI
M. GAVI. M. F.
POB. SQUILLIANI
EQ. PUB. IIII. VIR. I. D.
IIII. VIR. AP. UB.
CURATORI VICETINORUM
APPARITORES ET
LIMOCINCTI
TRIBUNALIS EJUS.

LIMONIADES } LIMONIATE }. De ces deux mots formés de λειμών, *pré*, le premier désigne les nymphes des prés; le second une espèce d'émeraude, ou de pierre couleur verd-pré.

LIMUS ou *LIMUM*, bande d'étoffe, qui enveloppoit un homme depuis le nombril, ou la ceinture, jusqu'à la cheville du pied: *vestis erat*, dit Servius (*Æneid.* 12. 119.), *quâ usque ad pedes tegebantur poparum pudenda.* C'étoit le seul vêtement des victimaires qui le fixoient à leur ceinture, avec plusieurs tours d'une ceinture ou bandelette. Cette ceinture étoit tissue de plusieurs couleurs, & s'appelloit *licium*, lorsqu'il s'agissoit du *limus* des serviteurs des magistrats, qui étoient appellés *limocincti*. Le plus souvent le *limus* est terminé, sur les monumens, par une bande de pourpre; d'où lui vint son nom, selon Isidore, *limus quià limas, id est, obliquas habet purpuras.*

LIMYRA, en Lycie. ΛΙΜΥΡΕΩΝ.

On a une médaille impériale grecque de cette ville, frappée en l'honneur de Gordien Pie.

LIMYRE, fontaine de Lycie, qui rendoit des oracles, selon Pline, d'une façon singulière: c'étoit par le moyen des poissons. Les consultans leur présentoient à manger; si les poissons se jettoient dessus, c'étoit une augure favorable pour l'événement sur lequel on venoit les interroger; s'ils le refusoient, en le rejettant avec leurs queues, c'étoit la marque d'un mauvais succès.

LIN. Pour cacheter un testament, une lettre, ou un autre papier secret; on le perçoit de trois trous, au travers desquels on passoit un fil de *lin* que l'on lioit, & sur lequel on appliquoit de la cire pour recevoir l'empreinte d'un cachet. *Voyez* BYSSUS & TOILE.

LIN *incombustible*. *Voyez* AMIANTE.

LINDES, ville de l'île de Rhodes, fondée, selon les uns, par Tlépolème, fils d'Hercule; selon les autres, par les Héliades, petits-fils du soleil. Le culte qu'on y rendoit à Minerve la fit surnommer LINDIENNE.

LINEA, fil d'a plomb ou d'un niveau, corde de la sonde de mer, corde de l'arc, horizon.

Linea margaritæ, un rang de perle.

Linea sacra, au jeu des *calculi*, étoit la *ligne* vuide, placée entre les deux armées.

Linea incita, au même jeu, étoit la dernière ligne de chaque côté.

LINEA alba, dans les cirques, étoit la même chose que la βαλβὶς (*Voyez* ce mot.), ou la ligne tirée devant les chars & les coureurs, pour aligner au moment du départ. Une corde tendue & frottée de craie ou de chaux, *linea cretata*, pour être mieux visible, formoit cette ligne: de là vinrent ces expressions, *à carceribus ad calcem*, & *hæc spatiis ultima creta meis.* (*Propert.* 4. 2. 58.)

LINEA in circo, espace vuide qui coupoit les gradins, & formoit un rayon de cercle tiré du *podium* à la circonférence extérieure du cirque. La *linea* étoit vuide de sièges, & l'on ne pouvoit y rester que debout. Ovide (*Amorum* 3. 2. 19.) parlant d'une femme qu'il aimoit, auprès de laquelle il se plaisoit à être assis dans le cirque à l'avant-dernière place du gradin, tandis qu'elle étoit à la dernière, lui dit que la *linea* la force de se rapprocher de lui malgré elle:

Quid frustrà refugis? cogit nos linea jungi,
Hæc in lege loci commoda circus habet.

Et (*Arte amandi.* 1. 141.)

Et benè quòd cogit, si nolis, linea jungi.
Quòd tibi tangenda est lege puella loci.

LINEATORES in hippodromo, les mêmes que les *DESIGNATORES ludorum.* Voyez ce mot.

LINGE. Les anciens en faisoient peu d'usage, & on peut assurer en général qu'ils n'en portoient pas sur la peau: de-là vint la nécessité des bains.

Les mouchoirs n'étoient pas en usage chez les anciens, du moins chez les grecs. On voit que les personnes de distinction se servoient de leur manteau pour s'essuyer les yeux, comme avoit fait Agathocle, frère d'une reine d'Egypte, dans une assemblée du peuple à Alexandrie (*Polyb. l. XV. p. 712.*) Il en étoit de même des serviettes chez les romains: elles ne furent introduites que très-tard, & encore l'usage étoit que chaque convive apportât son linge.

LINGE (écriture sur le). Au IVe siècle, quand

on promulguoit quelque loi, elle étoit encore expoſée dans toutes les villes ſur des tables d'airain, ou de bois enduit de céruſe, ou ſur des nappes de *linge*. *Æris tabulis, vel ceruſſatis, aut linteis mappis ſcripta.* (*Cod. Theodoſ.*)

Quant aux livres de *linge*, ils étoient d'un grand uſage dans l'antiquité. Tite-Live en fait ſouvent mention; il cite Licinius Macer & Tuberon, comme ayant conſulté les livres des magiſtrats, & les anciennes annales de Rome, qui n'avoient pour matière que de la toile. Voſiſque parle de quelques ouvrages écrits ſur le *linge*, & conſervés dans une des plus célèbres bibliothèques de ſon ſiècle. La toile fourniſſoit alors à l'écrivain la même matière, qu'elle continue d'offrir au peintre: celle de lin étoit particulièrement employée. Les parthes, au lieu de ſe ſervir du *papyrus*, qu'ils auroient pu trouver en abondance à Babylone, faiſoient avec l'aiguille des lettres ſur leurs habits. Quand on emploie tant de temps à former quelques lettres, on ne doit pas ſe promettre des progrès fort rapides dans les ſciences. Les livres de *linge* étoient appellés *linei*, *carbaſini*.

A Athènes, on écrivoit ſur le voile de Minerve les noms de ceux qui avoient été tués en combattant vaillamment pour la patrie. Les indiens, au rapport de Philoſtrate, dans la vie d'Apollonius de Thyane, écrivoient ſur des toiles, qu'il nomme *ſyndones*. Symmaque, après avoir dit deux mots des écrits ſur le *linge*, rend témoignage à la coutume ancienne, & qui, de ſon tems, étoit encore en vigueur, de faire tranſcrire ſur des volumes de ſoie, les pièces qu'on vouloit conſerver précieuſement, & pour leſquelles on avoit conçu la plus haute eſtime. Si la choſe étoit ſuſceptible de quelque difficulté, les thèſes imprimées de nos jours ſur le ſatin, ſuffiroient pour la faire diſparoître.

LINGONICUM, mieux que *LEUCONICUM*, bourre de laine, avec laquelle on faiſoit à Rome des matelats. Son nom venoit des étoffes velues des gaulois *lingones*, que l'on tondoit pour avoir cette bourre. Les grecs avoient le même uſage, & appelloient γναφαλον, le *lingonicum* des latins.

Le *lingonicum*, ſur lequel on étoit aſſis ſur les gradins du cirque étoit fait avec des joncs ſecs hachés.

Martial (*lib. XIV. apoph.* 159.) décrit le *lingonicum* en ces vers:

Oppreſſa nimiùm vicina eſt faſcia pluma,
Vellera lingonicis accipe raſa ſagis.

LINIES, fêtes en l'honneur de Linus.

LINONASME, *muſ. des anc.* Chanſon lugubre & ſolemnelle des grecs, ſur la mort de Linus. Il y a toute apparence que le *linonaſme* étoit la même chanſon que le *linos*.

LINOS, eſpèce de chanſon triſte ou de lamentation, en uſage chez les anciens grecs.

Voici ce qu'en dit Hérodote, *liv. II*, en parlant des égyptiens. « Ils ont, dit-il, pluſieurs autres uſages remarquables, & en particulier celui de la *linos*, qui eſt célèbre en Phénicie, en Chypre & ailleurs, où elle porte différens noms, ſuivant la différence des peuples. On convient que c'eſt la même chanſon, que les grecs chantent ſous le nom de *linos*; & ſi je ſuis ſurpris de pluſieurs autres ſingularités d'Egypte, je le ſuis ſur-tout du *linos*, ne ſachant d'où il a pris le nom qu'il porte. Il paroît qu'on a chanté cette chanſon dans tous les temps: au reſte, le *linos* s'appelle chez les égyptiens, *maneros*. Ils prétendent que Maneros étoit le fils unique de leur premier roi; & que leur ayant été enlevé par une mort prématurée, ils honorèrent ſa mémoire par cette eſpèce de chanſon lugubre, qui ne doit ſon origine qu'à eux ſeuls ». Le texte d'Hérodote donne l'idée d'une chanſon funèbre. Sophocle parle de la chanſon *élinos*, dans le même ſens; cependant le *linos* & l'*élinos* étoient chantées pour marquer non-ſeulement le deuil & la triſteſſe, mais encore la joie, ſuivant l'autorité d'Euripide, cité par Athenée. (*l. XIV. ch. iij.*). Pollux donne encore une autre idée de cette chanſon, quand il dit que le *linos* & le *lithyerſe* étoient des chanſons propres aux foſſoyeurs & aux gens de la campagne. Comme Hérodote, Euripide & Pollux ont vécu à quelques ſiècles de diſtance les uns des autres, il eſt à croire que le *linos* fut ſujet à des changemens qui en firent une chanſon différente, ſuivant la différence des temps. (Sophocle, *in ajace*. Pollux, *liv. I. c. j Diſſert.* de M. de la Nauze, *ſur les chanſons des anciens*, *mém. de l'Acad. des belles-lettres*, *tom. IX. pag.* 358.).

LINTEARII, } Gruter (38. 15.) rapporte
LINTEONES, } l'inſcription ſuivante, trouvée auprès de Vérone:

L. POSTHUMIUS. FACILIS
T. KAREIUS. VALENS
LINTEONES. APOLL.
D. P. S. D. L. D. P.

Les *linteones* fabriquoient les toiles, & les *lintearii* les vendoient.

LINTRARII, conducteurs de canots.

LINTRES, pluriel de *LINTER*. C'étoient de véritables canots, c'eſt-à-dire, des troncs d'arbre creuſés, appellés en grec μονόξυλα, & qui, ſelon Xénophon, pouvoient porter trois hommes. Pline, Strabon & Tite-Live en parlent comme ſubſiſtant encore chez différens peuples.

On donnoit auſſi ce nom à des vaſes, dont la forme étoit la même que celle des canots.

LINUS étoit fils d'Uranie & d'Amphimarus, fils de Neptune, ſelon Pauſanias. Il fut le plus excellent muſicien que l'on eût encore vu; mais Apollon le tua, pour avoir oſé ſe comparer à lui. Les habitans du mont Helicon faiſoient, tous les ans, ſon anniverſaire, avant de ſacrifier aux muſes. *Linus* fut pleuré des nations les plus barbares; & Homere dit que Vulcain avoit gravé ſur le bouclier d'Achille, entre pluſieurs autres ornemens, un jeune muſicien, qui chantoit ſur ſa lyre la mort de *Linus*.

LINUS, fils d'Apollon & de Terpſicore, fut maître d'Orphée, & enſuite d'Hercule. Il apprit à ce dernier à jouer d'un inſtrument de muſique qui ſe touchoit avec l'archet. Ce diſciple le tua. (*Voyez* HERCULE). On dit qu'il avoit écrit de l'origine du monde, du cours du ſoleil & de la lune, de la nature des animaux & des plantes. Il diſoit, ſelon Diogène Laërce, que tout avoit été créé en un inſtant.

LION. Les *lions* étoient conſacrés à Vulcain, chez les égyptiens, à cauſe de leur tempérament allumé, dit Elien. (*de animal XII. c. 7.*). Mais le vulcain des grecs étoit Cnuphis ou l'Agathodæmon des égyptiens, c'eſt-à-dire, cet eſprit de vie, qui anime & remplit tout l'univers. Auſſi voit-on dans la barque de Marcianus Capella, un *lion* ſur un arbre, ſymbole de Vulcain.

Les rapports du *lion* avec le ſoleil étoient plus directs, parce que le débordement du Nil arrivoit pendant que le ſoleil parcourt le ſigne du *lion*, c'eſt-à-dire, en juillet & août (*Horapollo, lib. I. c. 21.*): De-là venoit, ajoute Horapollo, que les prêtres donnoient la forme de *lion* aux bouches & aux robinets des fontaines ſacrées; de-là vint, ſelon le même écrivain, (*lib. I. c. 17.*). que l'on plaça des *lions* ſous le trône d'Horus, pour montrer la grande analogie qui exiſtoit entre cet animal & le ſoleil, qui eſt appellé *horus*.

Plutarque dit (*Simp. quæſt. l. 4. q. 5.*) que le *lion* étoit conſacré au ſoleil; parce que, de tous les animaux, qui ont des griffes recourbées, c'eſt le ſeul qui voit en naiſſant, & parce qu'il dort fort peu, & les yeux ouverts: mais c'eſt une fable. Le *lion* étoit un attribut de Veſta. Les poëtes attellent le char de Cybèle de deux *lions*, comme il paroît par pluſieurs médailles. On portoit auſſi une effigie de *lion*, dans les ſacrifices de cette déeſſe; parce que les Galles, ſes prêtres, avoient trouvé le moyen d'adoucir & même d'apprivoiſer des *lions*, juſqu'au point de pouvoir les toucher & les careſſer, ſans crainte, à ce que dit Varron. Les léontins adoroient le *lion*, & en mettoient une tête ſur leurs monnoies. Quant au *lion* de Némée, qu'Hercule tua, *Voyez* NEMÉE. C'eſt le *lion*, dont les poëtes ont fait la conſtellation du *lion* céleſte.

LIONS (Prêtres). Porphyre dit que chez les perſes, le ſoleil étoit repreſenté ſous la forme d'un *lion*; qu'il s'appelloit *mithra*; que ſes prêtres s'appelloient *lions*, & ſes prêtreſſes *hyènes*.

LION ſur les monumens. Dans les ſculptures du coffre de Cypſelus (*Pauſan. V.*), on voyoit Agamemnon portant ſur ſon bouclier une tête de *lion*, *pour exprimer la terreur*, diſent l'inſcription & Pauſanias.

Cette tête tiroit peut-être la langue en ſigne de dériſion, comme celles de pluſieurs médailles grecques; & ce ſeroit l'explication de ce type extraordinaire.

On voit à Rome des *lions* égyptiens, deux à la montée du capitole, & deux autres à la fontaine dite *fontane felice*. (*Kircher l. cit. p. 463.*) Ces animaux ſont traités avec beaucoup d'intelligence, avec des travaux très-variés & des contours coulans & amenés de loin. Les grands attachemens des épaules & des flancs, qui ne ſont point indiqués dans les figures humaines, égyptiennes, ſont très-apparens dans celles des animaux; ces parties, conjointement avec les veines des cuiſſes & des autres membres, ſont d'une exécution vigoureuſe & élégante. On ne peut douter que ce ne ſoient des ouvrages égyptiens, puiſque les *lions* de la fontaine *felice* ſont caractériſés par des hiéroglyphes qui ne ſe trouvent pas à ces animaux de fabrique poſtérieure.

Il s'eſt conſervé des *lions* grecs, d'une grande beauté, tant de ronde boſſe & demi-boſſe, que ſur des médailles & ſur des pierres gravées. Le *lion* aſſis de marbre blanc, plus grand que le naturel, le même qui étoit placé autrefois au port du Pirée d'Athènes, & qui décore maintenant l'entrée de l'arſenal de Veniſe, eſt rangé, avec raiſon, parmi les plus beaux monumens de ce genre. Le *lion*, ſur ſes pieds du palais Barberini, auſſi plus grand que le naturel, & enlevé d'un tombeau, montre ce roi des animaux dans ſa majeſté terrible. De quelle beauté de deſſin & de coin ne ſont pas les médailles de la ville de Velia! Au reſte, ceux qui ont obſervé plus d'un *lion* dans la nature, nous aſſurent que les figures

Digitized by Google

antiques de ces animaux renferment quelque choſe d'idéal qui les diſtingue des *lions* vivans.

Sur une pâte de verre moulée ſur l'antique, on voit, dans la collection de Stoſch, Jupiter aſſis avec les pieds ſur un marche-pied, mettant la main droite ſur la tête d'un *lion* ailé, qui eſt du même côté. Au côté du trône où eſt le *lion*, il y a la déeſſe Veſta debout, avec un flambeau; & de l'autre côté, ſur un autel eſt Harpocrate auſſi debout, qui tient une corne d'abondance poſée ſur un terme de Priape: l'aigle eſt au pied de Jupiter, à ſa gauche. Au reſte, Veſta eſt repréſentée ici comme à l'ordinaire, avec le flambeau, & un *lion*.

Une cornaline du même cabinet offre un horoſcope; on y voit un *lion*, un caducée, le cancer, une tête de bélier, deux étoiles au-deſſus, & un fouet ſous la tête du *lion*.

Sur une cornaline de la même collection, Hercule jeune entraine le *lion* de la forêt de Nemée hors de ſa caverne. La gravure en eſt fort belle, & approche un peu de la manière étruſque. Cette pierre & les ſuivantes, qui repréſentent le même ſujet, nous autoriſent à mettre ce travail d'Hercule, le premier de tous: car il eſt ici repréſenté toujours jeune, & ſans barbe; ce que Béger ne pouvoit pas bien diſtinguer ſur une (*Theſ. Palat. pag.* 204) médaille d'Héraclée, dont le revers repréſente la même action. Outre cela, Hercule n'eſt pas encore revêtu de la peau de *lion* ſur nos pierres, quoiqu'au fond il auroit pu l'être, avant même qu'il eût tué celui de Nemée; puiſque, dès ſon enfance, il prit plaiſir à porter (*Theocrit. idil.* 25 *ad fin.*) la peau de *lion*, & qu'il vouloit coucher deſſus.

LION (Tête de). Sur les médailles: ſymbole de Cyzique & de Cnidus, en Carie; ſur les médailles de Lyſimachia, de Rhegium, de Salamis.

— *Lion* paſſant, type ordinaire des rois de Galatie, de Capua, de Centoripe, d'Héraclée en Italie, des Léontins, de Magneſia en Ionie, de Meſſine, de Rome, de Silandus, de Smyrne, de Syracuſe, de Tiati, de Velia, d'Héraclée en Acarnanie, de Lyon.

— *Lion* debout, ou couché, regardant une étoile ſur les médailles de Milet.

— *Lion* déchirant un animal ſur les médailles de Morgantium, de Velia, d'Acanthus.

LIONNE. Les ambraciotes adoroient autrefois la *lionne*, parce que Paphagès, ou comme Javus Parrhaſius l'appelle, *epiſt.* 8, Phacyllus, tyran d'Ambraſie, ayant rencontré une *lionne* accompagnée de ſes petits lionceaux, cet animal le mit en pièces, & remit ainſi Ambraſie en poſſeſſion de ſa liberté. *Voyez* VOSSIUS, *de Idol.* (*l. III. c.* 75.). La *lionne* eſt un des animaux qui a le plus d'amour pour ſes petits. Hérodote, (*l. III. c.* 108) Antigonus, (*hiſtor.* 25) Horus, (*Hiéroglyphe, l. II. c.* 78.) diſent que la *lionne* ne porte des petits qu'une fois dans ſa vie; que la nature a pourvu ainſi à la ſûreté du genre humain, que ces animaux euſſent détruit, s'ils avoient multiplié beaucoup; que chez les égyptiens, une *lionne* étoit le hiéroglyphe d'une femme qui n'a eu qu'une fois des enfans. Quoi qu'il en ſoit du hiéroglyphe des égyptiens, qui a bien pu être fondé ſur une fauſſe opinion, pluſieurs auteurs ſoutiennent que c'eſt une fable, & que les *lionnes* ont des petits plus d'une fois, & qu'elles en ont plus d'un chaque fois; elles en portent juſqu'à quatre, & quelquefois plus. *Voyez*, ſur les *lionnes*, BOCHART.

LIPARI, île. ΛΙΠΑΡΑΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette île ſont:

RRRR. en or.....*Hunter.*

RRRR. en argent.....*Hunter.*

C. en bronze.

Leurs types ordinaires ſont: —trident — dauphin — proue de vaiſſeau. *Voyez* CYCLOPES.

LIPOGRAMMATIQUE, mot formé de λειπω, *je laiſſe*, & de γραμμα, *lettre*. Il ſe dit d'un ouvrage, où l'on affecte de ne point employer quelques lettres de l'alphabet. C'eſt de cette manière, que Tryphiodore fit ſon odyſſée. Il n'y a point d'A dans le premier livre, point de B dans le ſecond, & ainſi des autres. Neſtor, poète de Lavanda, qui vivoit du temps de l'empereur Sévère, fit auſſi une iliade *lipogrammatique*. Laſus-d'Hermonie, très-ancien poète, avoit fait une ode & une hymne ſans Σ. Clearque, dans Athenée, parle auſſi d'une ode ſans Σ, faite par Pindare.

LIQUARE vinum. Les romains ne faiſoient point bouillir le vin dans des cuves, mais dans les amphores, où ils le gardoient juſqu'à plus de cent ans. De plus, ils cuiſoient leurs vins en expoſant les amphores de terre cuite à la fumée. Tout cela rendoit le vin très-épais & très-chargé de lie. Ils étoient obligés, pour le boire, de le paſſer, *liquare*, à la chauſſe, ou dans une paſſoire, *colo*.

LIRIOPÉE, une des nymphes océanides, qui eut Narciſſe du fleuve Céphiſe; elle donna ſon nom à la fontaine, dans laquelle on feint que Narciſſe ſe noya. *Voyez* NARCISSE.

LIS. La fleur du *lis* eſt ſouvent placée dans

la main de Junon, de Vénus & de l'Eſpérance. Clément d'Alexandrie (*Pædag. l. 2. c. 8.*) dit que Venus l'aimoit beaucoup.

LISAMO, roi inconnu, peut-être d'Arſamoſate.

Ses médailles, avec ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΙΣΑΜΟ, ſont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

LISSA. Euripide, dans ſon hercule furieux, met la déeſſe *Liſſa* au nombre des furies, parce qu'elle inſpiroit la fureur & la rage, d'où elle avoit tiré ſon nom grec. Junon, dans ce poëme, ordonne à Iris de conduire cette furie, armée de ſerpens, auprès d'Hercule, pour lui inſpirer les fureurs qui lui firent enfin perdre la vie.

LISSUS, en Crète. ΛΙΣΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

O. en or.

RRRR. en argent.....*Eckhel.*

O. en bronze.

LIT. *Voyez* LITS.

LITANOBRIGA, dans les Gaules. LITAN.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRR. en argent.....*Pellerin.*

O. en or.

O. en bronze.

LITARE diffère de *ſacrificare*, ſelon Macrobe, en ce que ce dernier exprime l'offrande; & *litare*, l'acceptation de l'offrande de la part des dieux. Un acteur du *Pœnulus* de Plaute veut bien offrir des victimes pour les manger enſuite, mais non les abandonner aux dieux, ou aux prêtres; *tùm me Jupiter faciat, ut ſemper ſacrificem, & nunquàm litem.*

LITERATUS. Voyez INSCRIPTIO.

LITERNUM, en Italie.

Pellerin a publié une médaille de bronze autonome, avec les noms étruſques de Cume & de *Liternum*, deux villes voiſines & alliées.

LITES. C'étoient, ſelon Homère, les prières, filles de Jupiter (Le mot λιτη ſignifie *ſupplication, prières.*). « Ces déeſſes, dit-il, ſont boiteuſes, » ridées, ayant toujours les yeux baiſſés, toujours » rampantes & toujours humiliées; elles marchent » toujours après l'injure: car l'injure, altière, » pleine de confiance en ſes propres forces, & » d'un pied léger, les dévance toujours, parcourt la terre, pour effrayer les hommes, tandis que les humbles prières la ſuivent pour » guérir les maux qu'elle a faits. Celui qui les » reſpecte & qui les écoute, en reçoit de grands » ſecours; elles l'écoutent à leur tour dans ſes » beſoins, & portent ſes vœux aux pieds du » grand Jupiter ». (*Odyſſ. lib. II.*)

LITHÉSIEN, ſurnom de l'apollon de Mélée ou Mélia. (*Litheſius.*) On l'appelloit ainſi, dit Etienne de Byſance, parce que, dans cette ville, la ſtatue de ce dieu étoit poſée ſur une pierre: λιθος, *lithos*, en grec, ſignifie *pierre.*

LITHOBOLIE. C'eſt le nom grec de la fête appellée la *lapidation*, dont nous avons parlé; (de λιθος, *pierre*, & de βαλλω, *je jette.*).

LITHOMANTIE, divination par les pierres, comme le porte ce nom tiré du grec, & compoſé de λιθος, *pierre*, & de μαντια, *divination.*

On a quelques conjectures incertaines ſur cette eſpèce de divination. Dans le poëme des pierres attribué à Orphée, il en eſt fait mention d'une, qu'Apollon donna à Hélénus le troyen. Cette pierre, dit le poëte, s'appelle *ſiderites*, & a le don de la parole; elle eſt un peu raboteuſe, dure, peſante, noire, & a des rides qui s'étendent circulairement ſur ſa ſurface. Quand Hélénus vouloit employer la vertu de cette pierre, il s'abſtenoit pendant vingt-un jours du lit conjugal, des bains publics & de la viande des animaux; enſuite il faiſoit pluſieurs ſacrifices, il lavoit la pierre dans une fontaine, l'enveloppoit pieuſement & la portoit dans ſon ſein. Après cette préparation qui rendoit la pierre animée, il la prenoit à la main pour l'exciter à parler, & faiſoit ſemblant de la vouloir lancer. Alors elle jettoit un cri ſemblable à celui d'un enfant qui déſire le lait de ſa nourrice. Hélénus profitant de ce moment, interrogeoit la pierre ſur ce qu'il vouloit ſavoir, & en recevoit des réponſes certaines. C'eſt ſur ces réponſes, qu'il prédit la ruine de Troye ſa patrie.

Dans ce qui nous reſte des prétendus oracles de Zoroaſtre, il eſt fait mention d'une pierre que Pline nomme *aſtroïte*, qu'il faut offrir en ſacrifice, dit Zoroaſtre, lorſqu'on verra un démon terreſtre s'approcher. Delrio & Pſellus appellent cette pierre *mizouris*, *minzouris* & *minſuris*, & ajoutent qu'elle avoit la vertu d'évoquer les génies, & d'en tirer les réponſes qu'on ſouhaitoit; mais les poëmes d'Orphée & de Zoroaſtre ſont des ouvrages ſuppoſés. Cherchons donc

Digitized by Google

donc dans des ſources plus certaines des traces de la *lithomantie*.

Il y a apparence que les chananéens & les phéniciens conſultoient les pierres comme des oracles; & ces pierres, ainſi divinifées, étoient connues dans toute l'antiquité ſous le nom de *bætiles*, ou pierres animées, qui rendoient des oracles. *Voyez* BŒTILES. *Mém. de l'Acad. des inſcript. l. VI. pag.* 514. 525. & 531. Delrio, *diſquiſit. magiq. l. IV. c. XI. quæſt. vij. ſect.* 1. *p.* 555. On rapporte encore à la *lithomantie* la ſuperſtition de ceux qui penſent que la pierre précieuſe, qu'on nomme *améthiſte*, a la vertu de faire connoître à ceux qui la portent les événemens futurs par les ſonges.

LITHOSTROTOS. Ce mot eſt grec λιθόστρωτος, en latin *lithoſtrotum*, c'eſt-à dire, *pavé de pierres*; mais les petits pavés portèrent ce nom par excellence chez les anciens. Ils entendoient proprement par *lithoſtrota*, des pavés, tant de marqueterie ſimple, que de moſaïque, faits de coupures de divers marbres, qui ſe joignoient & s'enchaſſoient enſemble dans le ciment. On formoit, avec ce petit carrelage, toutes ſortes de compartimens différens en couleurs, en grandeurs & en figures. *Lithoſtrota*, dit Grabaldus, *è parvulis cruſtis marmoreis, quaſi pavimenta lapidibus ſtrata.* C'eſt de ces ſortes de pavés, dont parle Varron, *de re ruſt. lib. IV*, en écrivant à l'un de ſes amis, *quum villam haberet opere teſtorio ac pavimentis nobilibus* lithoſtrotis *ſpectandam, parùm putaſſet eſſe, ni quoque parietes eſſent illis ornati.*

Les *lithoſtrota*, ou pavés de marqueterie & de moſaïque ſuccédèrent aux pavés peints, inventés par les grecs, & en firent perdre l'uſage. C'eſt Pline, *lib. XXXVI. cap. xxv.*, qui nous l'apprend en ces termes: *Pavimenta originem apud græcos habent, elaboratâ arte, picturæ ratione, donec* lithoſtrota *eam expulère.*

Ils commencèrent à Rome ſous Sylla, qui fit faire un de ces nouveaux pavés de pièces de rapport, dans le temple de la Fortune, à Préneſte, environ 900 ans avant J. C.

Lithoſtrotos eſt compoſé de λίθος, *pierre*; & de στρῶτος, un *pavé*; en latin, *ſtratum.* (*D. J.*)

LITICEN. *Leg. III. Parthica.* Muratori (794. 4.) rapporte une inſcription, dans laquelle il eſt fait mention du trompette courbé, ou joueur de *lituus*, de la troiſième légion ſurnommée *parthique.*

LITIÈRE, *baſterna & lectica.* C'étoit chez les romains, comme parmi nous, une eſpèce de corps de carroſſe fixé ſur les brancards. Entrons dans quelques détails.

Les Romains avoient deux ſortes de voitures portatives, dont les formes étoient différentes, & qui étoient différemment portées; ſavoir, l'une par des mulets, on l'appelloit *baſterna*; & l'autre par des hommes, on la nommoit *lectica.*

La baſterne ou la *litière*, proprement nommée, ſelon nos uſages, a été parfaitement décrite dans une ancienne épigramme que voici:

Aurea matronas baſterna pudicas,
Qua radians latum geſtat utrumque latus.
Hunc geminus portat duplici ſub robore burdo,
Provehit & modico pendula ſepta gradu.
Proviſum eſt cautè, ne per loca publica pergens,
Fucetur viſis caſta marita viris.

« Une *litière* dorée & vitrée (en verre ou en pierre ſpéculaire), des deux côtés, enferme les dames de qualité; elle eſt ſoutenue ſur un brancard par deux mulets qui portent à petits pas cette eſpèce de cabinet ſuſpendu; la précaution eſt fort bonne, pour empêcher que les femmes mariées ne ſoient ſubornées par les hommes qui paſſent ».

Iſidore, dans ſes origines (*liv. XX. cap. xij.*), & d'autres auteurs, parlent auſſi de cette *litière* fermée, qui ne ſervoit que pour les femmes.

L'autre eſpèce de *litière*, appellée *lectica*, étoit communément ouverte, quoiqu'il y en eût de fermées; les hommes s'en ſervoient d'ordinaire, & des eſclaves la portoient, comme c'eſt la coutume parmi les aſiatiques pour les palanquins. Il y en avoit de plus ou moins magnifiques, ſelon la qualité, le rang, ou le gout dominant du luxe. Dion Caſſius nous apprend que, ſous Claude, ces ſortes de *litières* vinrent à la mode pour les dames; on les faiſoit alors plus petites qu'auparavant, & toutes découvertes. De là vint que Pline appelloit les *litières* couvertes, des *chambres de voyageurs; cubicula vectoria.*

On y employoit plus ou moins de porteurs; deux, quatre, ſix, huit. La *litière*, *lectica*, portée par quatre eſclaves, s'appelloit *tétraphore*, *tetraphorum*; la *litière* portée par ſix, s'appelloit *exaphore*, *exaphorum*; & la *litière*, portée par huit, ſe nommoit *octophore*, *octophorum.*

On en uſoit non-ſeulement en ville, mais en voyage, comme on peut le voir dans Plutarque, au ſujet de Cicéron, qui commanda à ſes domeſtiques de s'arrêter, & de poſer ſa *litière*, lorſqu'Hérennius, qui le cherchoit avec ſes ſoldats par ordre de Marc-Antoine, pour lui ôter la vie, étoit près de l'atteindre: alors Cicéron tendit le cou hors de ſa *litière*, regardant fixe-

trent ſes meurtriers ; tandis que ſes domeſtiques deſolés ſe couvroient le viſage : ainſi périt l'orateur de Rome, le 8 décembre 710 de Rome, âgé de près de 64 ans.

Il ſemble réſulter de ce détail, que nos *litières*, portées par des mulets ou par des chevaux, répondent à la *baſterna* ; & que nos chaiſes vitrées, portées par des hommes, ſe rapportent en quelque manière à la *lectica* des romains.

Mais il eſt bon de remarquer que le mot *lectica* avoit encore d'autres ſignifications analogues à celui de *litière*.

1°. Il déſignoit de grandes chaiſes de chambre, vitrées de toutes parts, où les femmes ſe tenoient, travailloient & parloient à tous ceux qui avoient à faire à elles : j'ai vu quelque choſe d'approchant dans des cafés à Londres. Auguſte avoit une de ces chaiſes, où il s'établiſſoit ſouvent après ſoupet, pour travailler ; Suétone l'appelle *lecticulam lucubratoriam*.

La *ſella* étoit moins élevée que la *lectica*, & ne pouvoit contenir qu'une perſonne aſſiſe.

2°. *Lectica* ſignifioit encore le *cercueil*, dans lequel on portoit les morts au bûcher. On les plaçoit ſur ce brancard, habillés d'une manière convenable à leur ſexe & à leur rang : on en trouvera la preuve dans Denys d'Halycarnaſſe, dans Cornélius Népos, & autres hiſtoriens.

Il eſt vraiſemblable que *lectica* eſt dérivé de *lectus*, un lit, parce qu'il y avoit dans la *litière* un couſſin & un matelat, comme à un lit.

L'invention de cette voiture, portée par des hommes ou par des bêtes, venoit des rois de Bithynie ; mais l'uſage de ces voitures prit une telle faveur à Rome, que ſous Tibère les eſclaves ſe faiſoient porter en *litière* par d'autres eſclaves inférieurs. Enfin cette mode ceſſa ſous Alexandre Sévère, pour faire place à celle des chars, qui s'introduiſit même juſques chez les gens du peuple de Rome, à qui l'empereur permit de décorer leurs chars, & de les argenter à leur fantaiſie.

Je finis d'autant mieux, que le lecteur peut ſe dédommager de mes omiſſions par le Traité de Scheffer, *de re vehiculari*, in-4°. & celui d'Artorphius, *de lectis & lectiçis*, in-12. (*D. J.*)

LITIERSE *ou* LITIERSES, chanſon en uſage parmi les grecs, & ſur-tout affectée aux moiſſonneurs. Elle fut ainſi nommée de Lytiersès, fils naturel de Midas, & roi de Célenes en Phrygie.

Pollux dit que le *litierſe* étoit une chanſon de deuil qu'on chantoit autour de l'aire & des gerbes, pour conſoler Midas de la mort de ſon fils, qui, ſelon quelques-uns, avoit été tué par Hercule. Cette chanſon n'étoit donc pas une chanſon grecque dans ſon origine : auſſi Pollux la met-il au rang des chanſons étrangères ; & il ajoute qu'elle étoit particulière aux phrygiens, qui avoient reçu de Lytiersès l'art de l'agriculture. Le ſcholiaſte de Théocrite aſſure que de ſon temps les moiſſonneurs de Phrygie chantoient encore les éloges de Lytiersès, comme d'un excellent moiſſonneur.

Si le *litierſe* a été, dans ſon origine, une chanſon étrangère aux grecs, qui rouloit ſur les éloges d'un prince phrygien, on doit reconnoître que les moiſſonneurs de la Grèce n'adoptèrent que le nom de la chanſon, & qu'il y eut toujours une grande différence entre le *litierſe* phrygien & le *litierſe* grec. Ce dernier ne parloit guère ni de Lytiersès, ni de Midas, à en juger par l'*Idylle X* de Théocrite, où le poëte introduit un moiſſonneur, qui, après avoir dit : voyez ce que c'eſt que la chanſon du divin Lytiersès, la rapporte partagée en ſept couplets, qui ne s'adreſſent qu'aux moiſſonneurs, à ceux qui battent le grain, & au laboureur qui emploie les ouvriers. Au reſte, cette chanſon de Lytiersès paſſa en proverbe en Grèce, pour ſignifier une chanſon qu'on chante à contre-cœur & par force. Pollux, *lib. IV. c. vij.* Eraſme, *adag. chil. iij. cent. 4. adag. 75.* Diſſert. de M. de la Nauſe ſur les Chanſons anciennes. Mémoires de l'acad. des Belles-Lettres, *tom. IX, p. 349 & ſuiv.*

LITOMANTIE, terme formé du grec λιτος, *qui rend un ſon clair*, & de μαντεία, *divination*. Eſpèce de divination qui conſiſtoit à pouſſer les uns contre les autres pluſieurs anneaux, dont le ſon plus ou moins clair & aigu formoit, diſoit-on, des préſages bons ou mauvais pour l'avenir.

LITRE d'argent, monnoie ancienne de l'Egypte & de l'Aſie. *Voyez* ONCE D'OR.

LITRE, ancien poids de l'Aſie & de l'Egypte. *Voyez* ROTULE.

LITS pour le ſommeil, *lecti cubiculares*. Tant que les romains conſervèrent leur genre de vie dur & auſtère, ils couchèrent ſimplement ſur la paille, ou ſur des feuilles d'arbres sèches, & ils n'avoient pour couvertures que quelques peaux de bêtes, qui leur ſervoient auſſi de matelats. Dans les beaux jours de la république, ils s'écartèrent peu de cette ſimplicité ; & pour ne pas dormir ſous de riches lambris, leur ſommeil n'en étoit ni moins profond, ni moins plein de délices. Mais bientôt l'exemple des peuples qu'ils ſoumirent, joint à l'opulence qu'ils commencèrent à goûter, les porta à ſe procurer les commodités de la vie, & conſécutivement les raffinemens de la molleſſe. A la paille, aux feuilles d'arbres

Digitized by Google

sèches, aux peaux de bêtes, aux couvertures faites de leurs toisons, succèdèrent des matelats de la laine de Milet, & des *lits* de plumes du duvet le plus fin. Non contens de bois de *lits* d'ébène, de cèdre & de *citreus*, ils les firent enrichir de marqueterie ou de figures en relief; enfin ils en eurent d'ivoire & d'argent massif, avec des couvertures fines, teintes de pourpre & rehaussées d'or.

Au reste, leurs *lits*, tels que les marbres antiques nous les représentent, étoient faits à-peu-près comme nos *lits* de repos, mais avec un dossier qui régnoit le long d'un côté, & qui de l'autre s'etendoit aux piés & à la tête, n'étant ouverts que pardevant. Ces *lits* n'avoient point d'impériales ni de rideaux; & ils étoient si élevés, que l'on n'y pouvoit monter sans marche-pied ou gradin.

C'est à Rome qu'on dormoit sur ces *lits* de plumes si rechérchés dans l'antiquité, & qu'on achetoit des égyptiens, qui furent toujours assez sensés pour ne pas s'en servir eux-mêmes. Il en est parlé dans une épigramme de Martial, qui commence par ces mots: *Quid torus à Nilo*, &c. Ce commerce étoit fondé sur la prodigieuse quantité d'oies que les égyptiens nourrissoient.

On peut croire que les grecs avoient des *lits* à pavillon, d'après leur nom Κωνωπεῖα.

Πεισματα & Στρωματοδεσματα étoient des *lits* couverts de housses de plusieurs couleurs.

Lits de table des grecs. La mollesse asiatique inventa l'usage de manger couché sur des *lits*; cet usage passa chez les grecs, sans qu'on puisse en fixer l'époque. Il en est parlé dans le festin que Clisthène (Diodore de Sicile) donna, l'an 548 avant J. C., aux prétendans de sa fille. Plutarque parlant de la frugalité de Cléomène (*Hommes illustres*), dit que sa table étoit ordinairement laconique, c'est-à-dire, très-frugale, à trois *lits* seulement; & s'il avoit à recevoir des ambassadeurs ou autres étrangers, il ajoutoit deux *lits*, & alors sa table étoit servie par des officiers, & un peu plus splendidement. Dès que le repas étoit fini, on apportoit une table à trois pieds, sur laquelle on posoit un vase d'airain rempli de vin, deux autres vases & quelques tasses d'argent qu'on présentoit à ceux qui vouloient boire. Les tables étoient ordinairement de trois *lits*, à trois personnes par *lits*, quelquefois cinq; mais cela devenoit incommode. On verra chez les romains des particularités qui feront comprendre la manière dont on se plaçoit. Chez les grecs, on ne couvroit point les tables d'une nappe (*Jac. Phi. Thomasini de tesseris hospitalitatis, cap.* 18. *Ferrarius de re vest. part II. lib. I. c.* 7.). Ces tables ont sur les monumens trois pieds ou fouriens; il semble cependant, par la description de Plutarque, que la première table en avoit plus de trois, comme étant plus grande.

Lit de table, *lectus triclinaris*. *Lit* sur lequel les anciens se mettoient pour prendre leur repas dans les salles à manger.

Ils ne s'asseyoient pas comme nous, pour manger; ils se couchoient sur des *lits* plus ou moins semblables à nos *lits* de salle, dont l'usage peut nous être resté de l'antiquité. Leur corps étoit élevé sur le coude gauche, afin d'avoir la liberté de manger de la main droite, & leur dos étoit soutenu par derrière avec des traversins, quand ils vouloient se reposer.

Cependant la manière dont les romains étoient à table, n'a pas toujours été la même dans tous les tems, mais elle a toujours paru digne de la curiosité des gens de lettres; & si je l'ose dire, je me suis mis du nombre.

Avant la seconde guerre punique, les romains s'asseyoient sur de simples bancs de bois, à l'exemple des héros d'Homère, ou, pour parler comme Varron, à l'exemple des crétois & des lacédémoniens; car, dans toute l'Asie, on mangeoit couché sur des *lits*.

Scipion l'africain fut la première cause innocente du changement qui se fit à cet égard. Il avoit apporté de Carthage de ces petits *lits*, qu'on a long-tems appellés *punicani*, africains. Ces *lits* étoient fort bas, d'un bois assez commun, rembourrés seulement de paille, ou de foin, & couverts de peaux de chèvre ou de mouton.

Un tourneur ou menuisier de Rome, nommé *Archias*, les imita, & les fit un peu plus propres; ils prirent le nom de *lits archiaques*. Comme ils tenoient peu de place, les gens d'une condition médiocre n'en avoient encore point d'autres sous le siècle d'Auguste. Horace lui-même s'en servoit à son petit couvert: je le prouve par le premier vers de l'*épitre* 5. *du liv. I*; car c'est ainsi qu'il faut lire ce vers:

Si potes archiacis *conviva recumbere* lectis.

« Si vous voulez bien, mon cher Torquatus, » accepter un repas frugal, où nous serons cou» chés sur des *lits* bourgeois ».

Il est certain qu'il y avoit peu de différence pour la délicatesse entre les *lits* africains, apportés à Rome par Scipion, & les anciens bancs dont on se servoit auparavant. Mais l'usage de se baigner chez soi, qui s'établissoit dans ce temps-là, & qui affoiblit insensiblement le corps, fit que les hommes au sortir du bain se jetoient volontiers sur des *lits* pour se reposer, & qu'ils trouvèrent commode de ne pas quitter ces *lits* pour manger.

Enſuite la mode vint que celui qui prioit à ſoupper fit la galanterie du bain à ſes conviés ; c'eſt pourquoi on obſervoit, en bâtiſſant les maiſons, de placer la ſalle des bains proche de celle où l'on mangeoit.

D'un autre côté, la coutume de manger couchés ſur des *lits* prit faveur, par l'établiſſement de dreſſer pour les dieux des *lits* dans leurs temples aux jours de leur fête & du feſtin public qui l'accompagnoit. La remarque eſt de Tite-Live (*Décad. liv. I. ch. j.*). Il n'y avoit preſque que la fête d'Hercule où l'on ne mettoit point de *lits* autour de ſes tables, mais ſeulement des ſiéges, ſuivant l'ancien uſage : ce qui fait dire à Virgile, quand il en parle, *hæc ſacris ſedes epulis*. Tous les autres dieux furent traités plus délicatement. On peut voir encore aujourd'hui la figure des *lits* dreſſés dans leurs temples ſur des bas-reliefs & des médailles antiques. Il y en a deux repréſentations dans Spanheim ; l'une pour la déeſſe *Salus*, qui donne à manger à un ſerpent ; l'autre, au revers d'une médaille de la jeune Fauſtine.

Comme les dames romaines, à la différence des dames grecques, mangeoient avec les hommes, elles ne crurent pas d'abord qu'il fût de la modeſtie d'être couchées à table, elles ſe tinrent aſſiſes ſur les *lits* tant que dura la république ; mais elles perdirent avec les mœurs la gloire de cette conſtance ; & depuis les premiers Céſars juſques vers l'an 320 de l'ère chrétienne, elles adoptèrent & ſuivirent ſans ſcrupule la coutume des hommes.

Pour ce qui regarde les jeunes gens qui n'avoient point encore la robe virile, on les retint plus long temps ſous l'ancienne diſcipline. Lorſqu'on les admettoit à table, ils y étoient aſſis ſur le bord du *lit* de leurs plus proches parens. Jamais, dit Suétone, les jeunes Céſars, Caius & Lucius, ne mangèrent à la table d'Auguſte qu'ils ne fuſſent aſſis *imo loco*, au bas bout.

La belle manière de traiter chez les romains, étoit de n'avoir que trois *lits* autour d'une table, un côté demeurant vuide pour le ſervice. Un de ces trois *lits* étoit au milieu, & les deux autres à chaque bout ; d'où vint le nom de *triclinium*, donné également à la table & à la ſalle à manger.

Il n'y avoit guère de place ſur les plus grands *lits* que pour quatre perſonnes ; les romains n'aimoient pas être plus de douze à une même table, & le nombre qui leur plaiſoit davantage étoit le nombre impair de trois, de ſept ou de neuf : leurs *lits* ordinaires ne contenoient que trois perſonnes. Le maître de la maiſon ſe plaçoit ſur le *lit* à droite au bout de la table, d'où voyant l'arrangement du ſervice, il pouvoit plus facilement donner des ordres à ſes domeſtiques ; il réſervoit une place au-deſſus de lui pour un des conviés, & une au-deſſous pour ſa femme ou quelque parent.

Le *lit* le plus honorable étoit celui du milieu ; enſuite venoit celui du bout à gauche : celui du bout à droite étoit cenſé le moindre. L'ordre pour la première place, ſur chaque *lit*, requéroit de n'avoir perſonne au-deſſus de ſoi ; & la place la plus diſtinguée étoit la dernière ſur le *lit* du milieu : on l'appelloit la *place conſulaire*, parce que effectivement on la donnoit toujours à un conſul quand il alloit manger chez quelque ami. L'avantage de cette place conſiſtoit à être la plus libre pour ſortir du repas, & la plus acceſſible à ceux qui ſurviendroient pour parler d'affaires ; car les romains, quoiqu'à table, ne ſe départoient jamais de remplir les fonctions de leurs charges.

Horace, dans une de ſes ſatyres (*l. II. ſat. 8.*), nous inſtruit qu'on mettoit la table ſous un dais quand on traitoit un grand ſeigneur, comme Mécène ; & Macrobe décrivant un repas des pontifes, dit, pour en exprimer la magnificence, qu'il n'y avoit que dix conviés, & que cependant on mangeoit dans deux ſalles. C'étoit par le même principe de magnificence qu'il y avoit une ſalle à cent *lits* dans la célèbre fête d'Antiochus Epiphanès, décrite par Elien.

La ſompruoſité particulière des *lits* de table conſiſtoit, 1°. dans l'ébène, le cèdre, l'ivoire, l'or, l'argent, & autres matières précieuſes dont ils étoient faits ou enrichis ; 2°. dans les ſuperbes couvertures de diverſes couleurs, brodées d'or & de pourpre ; 3°. enfin dans les trépiés d'or & d'argent.

Pline (*l. XXXIII. c. xj.*) remarque qu'il n'étoit pas extraordinaire, ſous Auguſte, de voir les *lits* de table entièrement couverts de lames d'argent, garnis des matelats les plus mollets & des courtepointes les plus riches. Du temps de Sénèque, ils étoient communément revêtus de lames d'or, d'argent, ou d'électrum, mélange d'or avec l'argent. Cette mode paſſa de l'Orient à Rome, comme il paroit par la pompe triomphale de Lucullus, dont Plutarque nous a laiſſé la deſcription.

Aulugelle ſe plaignant du luxe des romains en *lits* d'or, d'argent & de pourpre, ajoute qu'ils donnoient aux hommes, dans leurs feſtins, des *lits* plus magnifiques qu'aux dieux mêmes ; cependant un docteur de l'égliſe, en parlant des *lits* des dieux, dit : *Dii veſtri triclinüis celeſtibus, atque in chalcidicis aureis canitant.* En effet, un auteur grec fait mention d'un *lit* des dieux, qui étoit tout d'or, dans l'île de Pandère. Que devoit-ce être des *lits* des hommes, s'ils les ſurpaſſoient encore !

Digitized by Google

Ciaconius, qui a épuiſé ce ſujet dans ſa Diſſertation de *triclinio*, vous en inſtruira. Il vous apprendra le degré de ſomptuoſité où l'on porta la diverſité de ces *lits*, ſuivant les ſaiſons; car il y en avoit d'été & d'hiver. Il vous indiquera la matière de ces divers *lits*, le choix des étoffes & de la pourpre, enfin leur perfection en broderie. Pour moi j'aime mieux ne vous citer que ce ſeul vers d'Ovide, qui peint l'ancienne pauvreté romaine : « Les *lits* de nos pères n'étoient » garnis que d'herbes & de feuilles; il n'appartenoit qu'aux riches de les garnir de peaux ».

Qui poterat pelles addere, dives erat.

La mode donna à ces *lits* depuis deux pieds juſqu'à quatre pieds de hauteur; elle en changea perpétuellement la forme & les contours. On en fit en long, en ovale, en forme de croiſſant; & enſuite on les releva un peu ſur le bout qui étoit proche de la table, afin qu'on fût appuyé plus commodément en mangeant. On les fit auſſi plus ou moins grands, non-ſeulement pour être à ſon aiſe, mais encore afin que chaque *lit* pût tenir au beſoin, ſans ſe gêner, quatre ou cinq perſonnes; d'où vient qu'Horace dit (*l. I. ſat. iv. v.* 86.) : « Vous voyez ſouvent quatre perſonnes » ſur chacun des trois *lits* qui entourent une table».

Sæpè tribus lectis *videas cœnare quaternos.*

Plutarque nous apprend que Céſar, après ſes triomphes, traita le peuple romain à vingt deux mille tables à trois *lits*. Comme il eſt vraiſemblable que le peuple ne ſe fit point de ſcrupule de ſe preſſer pour un ami, & de ſe mettre quelquefois quatre, il en réſulte qu'il y avoit au moins deux cents mille perſonnes à ces vingt mille tables, aux dépens de Céſar. *Voyez* au mot LARGESSE ce que j'ai dit de l'argent qu'il avoit employé pour ſe faire des créatures.

Puiſque dans les repas publics on faiſoit manger le peuple romain ſur des *lits*, on ne doit pas s'étonner de voir cet uſage établi en Italie, ſous le règne de Néron, juſques parmi les laboureurs. Columelle leur en fait le reproche, & ne le leur permet qu'aux jours de fêtes.

Quant aux tables autour deſquelles les *lits* étoient rangés, c'eſt aſſez d'obſerver ici que de la plus grande ſimplicité, on les porta en peu de temps à la plus grande richeſſe. Les convives y venoient prendre place à la ſortie du bain, revêtus d'une robe qui ne ſervoit qu'aux repas, & qu'on appelloit *veſtis cœnatoria, veſtis convivalis*. C'étoit encore le maître de la maiſon qui fourniſſoit aux conviés ces robes de feſtins, qu'ils quittoient après le repas.

Nous avons des eſtampes qui nous repréſentent ces robes, ces tables, ces *lits*, & la manière dont les romains étoient aſſis deſſus pour manger; mais je ne ſais ſi, dans pluſieurs de ces eſtampes, l'imagination des artiſtes n'a pas ſuppléé aux monumens : du moins il s'y trouve bien des choſes difficiles à concilier. Il vaut donc mieux s'en tenir aux ſeules idées qu'on peut s'en former par la lecture des auteurs contemporains, & par la vue de quelques bas-reliefs qui nous en ont conſervé des repréſentations incomplettes.

Dans l'un de ces bas reliefs, on voit une femme à table, couchée ſur un des *lits*, & un homme près d'elle, qui ſe prépare à s'y placer quand on lui aura ôté ſes ſouliers : on ſait que la propreté vouloit qu'on les ôtât dans cette occaſion. La femme paroît couchée un peu de côté, & appuyée ſur le coude gauche, ayant pour tout habillement une tunique ſans manches, avec une draperie qui l'enveloppe au-deſſus de la ceinture juſqu'en bas. Elle a pour coëffure une eſpèce de bourſe où ſont ſes cheveux, & qui ſe ferme autour de la tête.

La *pl. XIV* du *tome I.* des peintures antiques d'Herculanum, repréſente auſſi la fin d'un ſouper domeſtique de deux perſonnes ſeulement, aſſiſes ſur un même *lit*. La table eſt ronde; il y a deſſus trois vaſes & quelques fleurs, & le plancher en eſt tout couvert. (*D. J.*

Caylus dit (*Rec. d'antiq. 2. pl. 115.*), en publiant un bas-relief de marbre, qui repréſente un repas : « La forme du *lit*, ou de la table, en demi-cercle, & la manière dont les trois convives ſont diſpoſés, paroiſſent aſſez ſingulières; mais on voit pluſieurs *lits* ou tables arrangés de cette façon dans les anciens monumens ».

« L'ouvrage intitulé *Roma ſubterranea* (*lib. VI. cap.* 27.) en fournit pluſieurs exemples à l'occaſion des agapes ou repas des premiers chrétiens. Je renvoie principalement le lecteur à la *p.* 606. Mais le manuſcrit du Virgile conſervé au Vatican, & dont les figures ont été gravées par Pietro-Sante-Bartoli, nous donne un deſſin dont les rapports me paroiſſent avoir une plus grande conformité avec le bas-relief dont il eſt queſtion. Il repréſente ce que dit Virgile (*Enéide, liv. II. v.* 258 *& ſuiv.*) en décrivant le moment où les grecs ſortent du cheval de bois & égorgent les ſentinelles & ceux des habitans qu'ils trouvent livrés au ſommeil & plongés dans l'ivreſſe où les avoit conduit la joie d'être délivrés de leurs maux. Les *lits* & les tables, à moitié renverſés, ſur leſquels les grecs en font même périr quelques-uns, ſont dans le goût du bas-relief de ce numéro ».

Les anciens pouſſoient la recherche des feſtins juſqu'à avoir des habits particuliers pour les repas;

Digitized by Google

on les appelloient *synthèſes*. Selon Fettarius, la figure principale d'un bas-relief de la Villa Negroni (*admiranda Roman. antiquit. fol.* 71.) en eſt te vêtue : ce bas-relief repréſente quelques fêtes, que les uns ont pris pour les Saturnales, & les autres pour le feſtin de Trimalcion de Pétrone. Selon Bianchini (*Iſtoria univerſale, fol.* 85.), la barbe prouve décidément que la figure principale n'eſt point Trimalcion ; mais ſa grande ſtature ne prouve pas non plus que ce ſoit Saturne, comme l'a penſé cet auteur. Quoi qu'il en ſoit, il étoit contre la bienſéance de paroître en public avec la *ſynthèſe* : Néron fut blâmé de l'avoir fait (*Suetonius*). Ferrarius (*de re veſt. cap.* 32.) cite un paſſage de Juſte-Lipſe, ſuivant lequel la *ſynthèſe* reſſembloit au *pallium*. Il n'eſt pas poſſible de diſtinguer la forme de cet habillement à la figure du bas-relief de la Villa Negroni. Les monumens qui repréſentent des romains à table, leur donnent ordinairement une tunique ſans ceinture, accompagnée d'un manteau, dont ordinairement on ne voit qu'une partie. Les hiſtoriens n'ont rien écrit de poſitif ſur cet habillement de table ; ils ont ſeulement blâmé Néron de s'être préſenté en public avec la ſynthèſe, dont ils parlent comme d'un habit trop généralement connu pour avoir beſoin d'être décrit. On ne découvre pas davantage les ſervietes (*Bayfius, de vaſculis, fol.* 147. 151.), dont les romains faiſoient uſage au ſiècle de Tibère & de Néron.

Le luxe ayant introduit à Rome l'uſage de manger couchés ſur des *lits*, cette coutume ne pouvoit être ſi générale, qu'une infinité de perſonnes ne s'en tinſſent à la manière ancienne de manger aſſis ſur des ſièges. On voit ſur quelques monumens de ces ſièges recouverts d'un couſſinet avec un doſſier ; & ſouvent des femmes & des enfans aſſis ſur ces ſièges auprès d'hommes couchés ſur les *lits* auprès d'une table.

LIT NUPTIAL, *lectus genialis*, *lit* préparé par les mains de l'Hymen. C'étoit un *lit* qu'on dreſſoit exprès chez les romains pour la nouvelle mariée, dans la ſalle ſituée à l'entrée de la maiſon, & qui étoit décorée des images des ancêtres de l'époux. Le *lit nuptial* étoit toujours placé dans cette ſalle, parce que c'étoit le lieu où la nouvelle épouſe devoit dans la ſuite ſe tenir ordinairement pour filer & faire des étoffes.

On avoit un grand reſpect pour ce *lit* ; on le gardoit toujours pendant la vie de la femme pour laquelle il avoit été dreſſé ; & ſi le mari ſe remarioit, il devoit en faire tendre un autre. C'eſt pourquoi Cicéron traite, en orateur, de crime atroce l'action de la mère de Cluentius, qui, devenue éperduement épriſe de ſon gendre, l'épouſa, & ſe fit tendre le même *lit nuptial* qu'elle avoit dreſſé deux ans auparavant pour ſa propre fille, & dont elle la chaſſa.

Propetce appelle le *lit* de noces *adverſum lectum*, parce qu'on le mettoit vis-à-vis de la porte. Il s'appelloit *genialis*, parce qu'on le conſacroit au génie, le dieu de la nature, & celui-là même qui préſidoit à la naiſſance des hommes. (*D. J.*)

LITTERARIÆ URNÆ. C'eſt le nom qu'on donnoit aux vaſes qui portoient quelque inſcription, ou ſimplement quelques lettres numérales indicatives de leur capacité.

LITTORALIS. On trouve cette épithète, donnée à Sylvain, dans un monument où il paroît couronné de lierre, avec ſes cornes qui percent la couronne : apparemment qu'il étoit honoré ſur le rivage de la mer en cette forme.

LITTUS, ce mot ancien, qui veut dire *rivage*, du côté de la mer, étant joint à quelque épithète, a été donné par les anciens, comme nom propre à certains lieux. Ainſi, dans Ptolomée, *littus Corſiæ*, étoit une ville de Corſe ; *littus magnum*, une ville de Taprobane, &c.

LITTUS, PLAGIA, PORTUS, STATIO, POSITIO, COTO, REFUGIUM, GRADUS. Il y a, dans tous ces mots de la navigation des romains, des différences qu'il importe d'expliquer non-ſeulement pour l'intelligence des auteurs, mais encore parce que l'itinéraire maritime d'Antonin eſt diſpoſé par *littora, plagia, portus, ſtationes, poſitiones, cotones, refugia* & *gradus*.

Je commence par le mot *littus, rivage*, qui a la plus grande étendue, & qui comprend tous les autres ; car, à parler proprement, *littus* eſt la liſière, le bord de la terre habitable, qui touche les mers, comme *ripa*, la *rive*, ſignifie la *liſière* qui borde les fleuves de part & d'autre. Il eſt vrai cependant qu'en navigation, ce mot général a une ſignification ſpéciale. En effet, il ſe prend dans les bons auteurs pour tout endroit où les bâtimens peuvent aborder à terre, & y reſter à l'ancre avec quelque ſûreté, & pour lors, ce mot déſigne ce que nous appellons une rade.

Plagia, plage, ſe confond aſſez ordinairement avec *littus* & *ſtatio*, comme Surita le remarque ; mais auſſi ſouvent les rades & plages, *plagia*, ſont des parties du rivage, fortifiées par des ouvrages de maçonnerie, pour en rendre l'accès plus ſûr & plus facile. On appelloit ces ſortes de fortifications ou *remparement, aggeres*, nom commun à toute levée de terre excédant en hauteur la ſurface du terrein.

Il ſe trouve auſſi des rades ou ſtations, *ſtationes*, très-ſûres, & qui ſont l'ouvrage ſeul de la nature. Telle eſt celle que Virgile dépeint dans ſes géorgiques, *liv. IV.*

Digitized by Google

.....*Eſt ſpecus ingens*
Exeſi latere in montis, quò plurima vento
Cogitur inque ſinu ſcindit ſeſe unda reductos,
Deprenſis olim ſtatio tutiſſima nautis.

Portus ſignifie tous ports faits par nature ou par art, ou déſignés par la nature, & achevés par artifice.

Cotones ſont les ports ſûrs faits uniquement de main d'hommes; *cotenes*, dit Feſtus, *appellantur portus in mari tutiores, arte & manu facti*; tel étoit le port de Carthage en Afrique, que Scipion attaqua. *Portum*, dit Appien, *quem cotonem appellant, incunte vere aggreſſus eſt Scipio*; tel étoit encore le port de Pouzzole, près de Naples, au rapport de Strabon.

Stationes, les ſtations tiennent le milieu entre les plages & les ports, *plagia & portus*; ce ſont des lieux diſpoſés, ſoit naturellement, ſoit artificiellement; de manière que les navires s'y tiennent plus ſûrement que dans de ſimples plages, mais moins ſûrement que dans les ports. Surita nous le fait entendre, en diſant: *Stationes ſunt quæ portum, tutam manſionem non aſſequuntur, & tamen littoribus præſtant*; tel étoit dans l'île de Lesbos le havre, dont parle Virgile en ces termes:

Nunc tantùm ſinus, & ſtatio male fida carinis.

Poſitiones, les poſitions déſignent la même choſe que les ſtations; *poſitiones pro ſtationibus indifferenter uſurpantur*, dit un des commentateurs de l'itinéraire d'Antonin.

Refugium ſemble déſigner en général tout rivage où l'on peut aborder; cependant il paroit ſignifier ſpécialement un *havre*, où les navires, qui y abordent, peuvent reſter avec aſſurance. *Ego arbitror*, dit Surita, *voce refugii ſtationes deſignari quâ fida navibus manſio aſſignatur.*

Gradus, degré, ſignifie quelquefois une eſpèce de pont ſur le bord de la mer ou ſur le rivage des grands fleuves, fait exprès comme par degrés, pour monter de terre dans le vaiſſeau, ou du vaiſſeau deſcendre ſur terre avec plus de facilité. C'eſt la définition de Surita. J'ajoute que les romains donnèrent plus communément le nom de *gradus* aux ports qui étoient à l'embouchure des rivières, & où l'on avoit pratiqué des degrés, enfin, ils nommèrent *gradus* les embouchures du Rhône. Ammien Marcellin nous l'apprend, en décrivant le cours de ce fleuve: « *Rhodanus*, dit-il, *inter valles quas ei natura præſcripſit, ſpumans gallico mari coneorporatur, per patulum ſinum, quem vocant*, ad gradus, *ab Arelate* 18 *fermè & lapide diſpoſitum* ». Le Rhone roulant entre les vallées que la nature lui a preſcrites, ſe jette tout écumant dans la mer gauloiſe, par une ouverture qu'on nomme *aux degrés*, à environ 18 milles de la ville d'Arles. (*D. J.*)

LITUUS, inſtrument avec lequel les augures arrangeoient le ciel en quatre régions, pour former le *templum*, lorſqu'ils vouloient obſerver le vol des oiſeaux. C'étoit un bâton droit ſur les deux tiers de ſa longueur, & recourbé ſur le troiſième tiers en ſpirale à un ou deux tours: tel, en un mot, que la croſſe des évêques romains.

Romulus, dont la politique demandoit de ſavoir ſe rendre les dieux favorables, créa trois augures, inſtitua le *lituus*, pour marque de leur dignité, & le porta lui-même comme chef du collège, & comme très-verſé dans l'art des préſages: depuis lors les augures tenoient toujours en main le *lituus*, lorſqu'ils prenoient les auſpices ſur le vol des oiſeaux; c'eſt par cette raiſon, qu'ils ne ſont jamais repréſentés ſans le bâton augural, & qu'on le trouve communément ſur les médailles, joint aux autres ornemens pontificaux.

Comme les augures étoient en grande conſidération dans les premiers tems de la république, le bâton augural étoit gardé dans le capitole avec beaucoup de ſoin: on ne le perdit qu'à la priſe de Rome par les gaulois; mais on le retrouva, dit Cicéron, dans un petit temple des ſaliens ſur le Mont-Palatin.

Dans la collection de Stoſch, on voit ſur une ſardoine, qui paroit étruſque, un augure debout, ſans barbe, ayant à la main droite le *lituus*, tel qu'on le voit ſur quelques médailles romaines. (*Vaillant, num. famil. æneæ.*). Winckelmann croyoit que cette gravure étoit la plus ancienne de toutes celles qui avoient été publiées ſur ce ſujet, & il obſervoit que ſur les anneaux qui ſont aux doigts de preſque toutes les ſtatues de bronze des empereurs, qu'on a trouvées à Herculanum, il y a un *lituus*.

Lituus, inſtrument de la muſique militaire des romains. Les auteurs latins diſtinguent conſtamment le *lituus* de la *tuba*; & entr'autres, Horace, dans ces vers: (*Od.* 1. 1. 23.).

Multos caſtra juvant, & lituo tuba
Permiſtus ſonitus .....

Acron, ancien commentateur de ce poète, dit ſur ces vers: *Litui acutus eſt ſanus, tuba gravis: inter lituum & tubam hac diſtare inveni: lituus equitum eſt, & incurvus; tuba verò peditum eſt & directa.*

La trompette droite, notre trompette moderne, *tuba*, étoit l'inſtrument de l'infanterie ; & le *lituus* qui étoit recourbé, ſervoit à la cavalerie. Le ſon aigu du *lituus*, lui fit donner ce nom, formé de λιτος, *ſon clair ou aigu*. Celui de la trompette droite étoit grave.

La courbure du *lituus* étoit moindre que celle du *cornu*, qui étoit à-peu près auſſi recourbé que nos cors-de-chaſſe. Le *lituus* étoit droit ſur les deux premiers tiers de ſa longueur ; & il ſe recourboit légèrement à ſon extrémité, où le pavillon repréſentoit ordinairement la bouche d'un poiſſon, ou la gueule d'une bête féroce. La courbure du *lituus* formoit au plus un quart de rond ; tandis que le *cornu* faiſoit ſouvent plus que le cercle entier.

LIVIA, famille romaine dont on a des médailles,

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Les ſurnoms de cette famille ſont : CLAUDIANUS, DRUSUS, LIBO, MAMILIANUS, SALINATOR.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

LIVIANUS, ſurnom des familles ÆMILIA & TERENTIA.

LIVIE, épouſe d'Auguſte.

LIVIA AUGUSTA, ou *JULIA AUGUSTA*.

Ses médailles ſont :

O. en or & en argent.

RR. en G. B. de la colonie de *Romulea*.

RRR. en G. B. des colonies d'*Emérite* & de *Patras*.

RR. en M. B. de colonies.

RR. en P. B.

C. en M. B. de coin romain, ſous les effigies de la Juſtice, de la Piété & de la Santé.

R. du même module, teſtituées.

RR. en M. B. grec.

On en trouve au revers d'Auguſte & de Tibère, & d'autres avec ſa tête, au regard de celle d'Auguſte. RR. avec ſa tête ſeule, frappée à Sidon.

Le médaillon d'or de cette impératrice, ſous l'effigie de la Piété, & au revers VESTA, eſt de coin moderne. Il eſt dans le cabinet de Sainte-Geneviève.

On voit à la galerie de Florence (*tom. II. tab. 27. n. 4.*) une tête de *Livie*, ornée du diadême, & couverte par derrière d'un voile. Le deſſin de cette tête, dans le *Muſeum Florentinum*, n'a pas trop de reſſemblance avec l'original, & il paroît que le commentateur s'eſt plus réglé ſur le deſſin, qui n'a pas l'air de *Livie*, que ſur l'original, puiſqu'il l'a laiſſé ſans dénomination. Une belle tête coloſſale, avec le diadême & le voile par derrière, dans la vigne du cardinal Alexandre Albani, que l'on croit repréſenter *Livie*, reſſemble à celle de la Pierre.

On conſerve dans la Villa Mattei une ſtatue, que l'on croit être de *Livie*, ou de Sabine, femme d'Hadrien. Elle eſt repréſentée en Melpomène, comme l'indique ſon haut cothurne.

LIVILLE, troiſième fille de Germanicus.

JULIA JUNIOR.

Ses médailles ſont :

O. en or & en argent.

RRR. en P. B. grec.

On n'en trouve pas de latines.

LIVINEIA, famille romaine dont on a des médailles,

RR. en or.

O. en argent.

R. en bronze.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

LIVRE romaine, *libra*, poids d'uſage chez les romains. Ses parties étoient : l'once, qui en faiſoit la douzième partie ; le *ſextans*, qui peſoit deux onces & étoit la ſixième partie de la *livre* ; le *quadrans*, qui en peſoit trois & en étoit le quart ; le *triens*, qui en peſoit quatre & en étoit le tiers ; le *quincunx*, qui en peſoit cinq ; le *ſemis*, ſix, & faiſoit une demi-livre ; le *ſeptunx*, ſept ; le *bes*, huit ; le *dodrans*, neuf ; le *dextans*, dix ; le *deunx*, onze ; enfin, l'*as* peſoit douze onces ou une *livre*.

On ne diſpute point ſur le ſens de tous ces mots latins ; mais ce dont on n'eſt point aſſuré, c'eſt de la valeur de la *livre* romaine. Les uns y ont compté cent deniers ou cent drachmes ; d'autres quatre-vingt-ſeize, & d'autres enfin quatre-vingt-quatre. Voilà les trois chefs auxquels on peut rapporter les principales évaluations que nos ſavans ont faites de la *livre* romaine.

Budé, dans ſon Traité de cette *livre* romaine (*de aſſe*), eſt le premier qui a cru qu'elle peſoit cent drachmes. Cet habile homme ne manqua pas

pas de graves autorités pour appuyer ſon ſentiment ; & comme les deniers qu'il peſa ſe trouvèrent la plupart du poids d'un gros, il conclut que la *livre* qu'il cherchoit étoit égale à douze onces & demie de la *livre* de Paris ; mais ſon hypothèſe n'a point fait de progrès, parce qu'elle s'eſt trouvée fondée ſur des obſervations ou peu exactes, ou manifeſtement contraires à la vérité.

Agricola renverſa cette opinion de fond en comble, en prouvant qu'au lieu de cent drachmes il n'en falloit compter que quatre-vingt-ſeize à la *livre* ; ce qu'il établit par une foule d'autorités préciſes, auprès deſquelles celles que Budé avoit produites ne purent ſe ſoutenir. Tout le monde ſentit que la commodité d'employer un nombre entier, peu éloigné du nombre vrai, avoit fait négliger aux écrivains allégués par ce ſavant une exactitude qui ne leur avoit pas paru néceſſaire.

Après la chûte du ſyſtême de Budé, les deux autres ont régné ſucceſſivement dans l'empire littéraire. Pendant près d'un ſiècle, preſque tout le monde a ſuppoſé la *livre* romaine du poids de quatre-vingt-ſeize drachmes ; enfin, on s'eſt perſuadé qu'il n'y avoit que quatre-vingt-quatre deniers dans cette *livre*, & c'eſt l'hypothèſe la plus commune aujourd'hui.

La première preuve qu'on en donne, c'eſt que Pline & Scribonius Largus ont aſſuré que la *livre* romaine étoit compoſé de quatre-vingt-quatre deniers Celſe a dit auſſi qu'il y avoit ſept deniers à l'once, & l'on apprend de Galien que la même choſe avoit été avancée par d'anciens médecins, dont il avoit vu les ouvrages. La ſeconde preuve eſt qu'on s'eſt aſſuré de ce que le conge, meſure d'un demi-pied cubique, pouvoit contenir d'eau. Ce vaiſſeau, qui contenoit, à ce qu'on croit, dix *livres* ou cent vingt onces romaines d'eau ou de vin, ne contient que cent huit ou cent neuf onces de la *livre* de Paris ; ainſi l'once de Paris eſt bien plus forte que celle de Rome n'a pu être, & cela ſera vrai ſi vous ne comptez à la *livre* romaine que quatre-vingt-quatre deniers ; mais vous ſe ez obligé de ſuppoſer tout le contraire, ſi vous donnez quatre-vingt-ſeize deniers à cette *livre*, & huit deniers à chacune de ſes douze onces ; car les deniers qu'on doit employer ici, & qui ont été frappés au temps de la république, peſent chacun ſoixante-quatorze ou ſoixante-quinze grains, c'eſt-à dire, deux ou trois grains de plus que nous n'en comptons pour un gros.

M. Eiſenſchmid, qui publia, en 1708, un Traité des poids & des meſures des anciens, eſt peut-être celui qui a mis ces preuves dans un plus grand jour ; car après avoir déterminé la valeur de l'once romaine à quatre cents vingt-trois grains de Paris, conformément à l'expérience faite à Rome par M. Auzout, pour connoître le poids d'eau que contenoit le conge, il a montré qu'en conſéquence il étoit abſolument néceſſaire de ne compter que ſept deniers conſulaires pour une once, puiſque chacun de ces deniers étoit du poids de ſoixante-quatorze à ſoixante-quinze grains ; & comme il auroit été un peu dur de contredire ce grand nombre d'anciens qui ont écrit qu'il y avoit huit drachmes ou huit deniers à l'once, il a remarqué que depuis Néron juſqu'à Septime Sévère, le denier affoibli d'un huitième ne peſa plus que ſoixante-trois grains, qui, multipliés par huit, donnent cinq cents quatre : de ſorte qu'alors on a pu & même on a dû dire, comme on a fait, qu'il y avoit quatre-vingt-ſeize deniers à la *livre* romaine.

Une autre obſervation non moins importante du même auteur, c'eſt qu'encore que tous les anciens aient ſuppoſé que la drachme attique & le denier romain étoient du même poids, il y a néanmoins toujours eu une différence aſſez conſidérable entre ces deux monnoies, puiſque la drachme attique avoit un peu plus de quatre-vingt-trois grains.

Cependant M. de la Barre, qui préſente lui-même cette hypothèſe dans toute la force qu'elle peut avoir, la combat ſavamment dans les *Mémoires de l'Acad. des Inſcriptions*, & ſoutient que la *livre* romaine étoit compoſée de 56 deniers, & ſon once de huit deniers.

1°. Parce que le conge, qui, rempli d'eau, contient environ cent neuf onces de la *livre* de Paris, ne contenoit en poids romains que cent onces de vin ; ce qui montre que l'once romaine étoit plus forte que la nôtre. Or il y a huit gros à notre once, & le gros eſt de trois grains plus foible que n'étoit le denier romain.

2°. Parce que divers auteurs, qui vivoient avant qu'on eût affoibli à Rome les deniers d'un huitième, ont aſſuré, en termes exprès, qu'il y en avoit quatre-vingt-ſeize à la *livre*, & qu'ils n'en ont dit que ce que tout le monde en diſoit de leur temps.

3°. Parce qu'il y en a d'autres qui ont évalué le talent en *livres*, après avoir comparé le poids des deniers avec celui des drachmes, & que leur évaluation ſe trouve vraie en donnant quatre-vingt-ſeize deniers à la *livre*.

Il faut pourtant convenir que les autorités qu'on rapporte pour donner quatre-vingt-quatre deniers à la *livre* romaine, au lieu de quatre-vingt-ſeize, ſont très-fortes. Pline dit poſitivement que la *livre* avoit quatre-vingt-quatre deniers ; mais on peut répondre avec M. de la Barre, qu'il parloit de ce qu'on en délivroit à la monnoie pour une *livre* ; car les officiers des monnoies n'étoient pas tenus de donner une *livre* peſant de deniers pour une *livre* de matière : il s'en falloit un huitième, dont ſans doute une partie tournoit au profit de l'état,

& l'autre au profit des monnoyeurs De plus, Pline vivoit dans un temps où l'on affoiblit les deniers d'un huitième, & cependant il marque huit deniers pour une once, comme on faiſoit avant lui, & comme font tous nos auteurs quand ils parlent de nos monnoies.

Pour moi voici mon raiſonnement ſur cette matière : je le tire des faits mêmes, qu'aucune opinion ne peut conteſter.

Le poids des deniers a varié chez les romains : le poids de leurs drachmes n'a pas toujours été uniforme à celui de leurs deniers, quoique ces mots ſoient ſynonymes dans les auteurs : les drachmes ni les deniers n'ont pas toujours été de poids. Tel des anciens a compté ſept deniers l'once, tel autre ſept deniers & demi, & tel autre huit. Pluſieurs d'entr'eux ont ſouvent confondu dans leurs ouvrages la *livre* poids & la *livre* meſure ſans nous en avertir, attendu qu'ils parloient de choſes connues de leur temps, & qu'il ne s'agiſſoit pas d'expliquer aux Boiſards à venir. Toutes ces raiſons contribuent donc à nous confondre ſur l'évaluation des monnoies romaines, parce qu'on ne peut établir aucun ſyſtême ſur des autorités qui ſe contrediſent. Voilà pourquoi, parmi nos ſavans, les uns comptent cent deniers, d'autres quatre-vingt ſeize, & d'autres quatre-vingt-quatre à la *livre* romaine.

Enfin, non-ſeulement les deniers, les drachmes, les onces, en un mot toutes les parties de la *livre* en or, en argent & en cuivre, qu'ils ont pris pour baſe de leurs évaluations en les peſant, n'ont pas toujours eu le même poids ſous la république, ni depuis Néron juſqu'à Septime Sévère ; mais dans les pièces mêmes contemporaines & du même conſulat, il eſt arrivé que par l'uſure ou autres cauſes, les unes, d'un même temps, pèſent plus & les autres moins. (*D. J.*)

LIVRE, poids des romains. *Voyez* MINE ITALIQUE, ou *LIBRA*, ou *PONDO*, pour l'évaluation de M. Paucton, dans ſa *Métrologie* ; & POIDS des anciens, pour celle de Romé de l'Iſle.

LIVRE, as, livre de cuivre, monnoie des anciens romains. Elle valut, depuis la fondation de Rome juſqu'à l'an 537,

1 livre, monnoie actuelle de France, ſelon M. Paucton.

Elle valoit alors, en monnoie du même peuple,

2 ſembelles,

ou 4 téronces.

Pour les autres époques du numéraire romain depuis l'an 537 cherchez ONCE de cuivre. En multipliant par 12 la valeur de l'once, vous aurez celle de la *livre* de cuivre.

LIVRE de cuivre, kération d'or. Elle valut, ſous le grand Conſtantin & ſes ſucceſſeurs, $\frac{1}{1000}$ de *livre* tournois, ſelon M. Paucton. Elle valoit en monnoie du même peuple,

12 nummus,

ou 48 aſſarion.

LIVRE d'argent, monnoie de compte des romains, n'eut de baſe numéraire, c'eſt-à-dire, de ſous-multiple d'argent (le *denarius*), que depuis l'an 485 de la fondation de Rome.

La *livre* d'argent valut, ſelon M. Paucton, dans ſa *Métrologie*, depuis 485 juſqu'en 537, 120 liv. tournois de monnoie actuelle de France ; depuis 537 juſqu'en 586, 108 liv. ; depuis 586 juſqu'au règne de Claude ou de Néron, 75 liv. 12 ſous ; depuis le règne de Claude ou de Néron juſqu'à Conſtantin, 75 liv.

Elle valut, ſous le grand Conſtantin & ſes ſucceſſeurs, 75 liv. tournois. Elle valoit alors, en monnoie des romains,

5 ſous d'or,

ou 60 miliaréſion,

ou 68 $\frac{4}{5}$ lepton d'argent,

ou 96 deniers de Néron,

ou 120 livres de cuivre,

ou 1440 nummus,

ou 5760 aſſarion.

La *livre*, poids romain d'argent, monnoie de la loi Salique, valoit 75 liv. tournois actuelles, ſelon M. Paucton. Elle valoit, en monnoie de la loi Salique,

7 $\frac{1}{2}$ ſous d'or,

ou 24 ſous d'argent,

ou 288 deniers d'argent.

LIVRE d'or, monnoie de compte des romains, n'eut de baſe numéraire, c'eſt-à-dire, de ſous-multiple d'or (*l'aureus*), que depuis l'an 547 de Rome. Elle valut depuis cette époque, ſelon M. Paucton, dans ſa *Métrologie*, juſqu'en 560, 2160 liv. tournois de la monnoie actuelle de France ; depuis 560 juſqu'à 586, 1728 liv. ; depuis 586 juſqu'au règne de Claude ou de Néron, 907 liv. 4 ſous ; depuis le règne de Claude ou de Néron juſqu'à Conſtantin, 960 liv.

La *livre* d'or valut, ſous le grand Conſtantin & ſes ſucceſſeurs, 1080 liv. tournois. Elle valoit alors, en monnoie du même peuple,

5 $\frac{333}{625}$ phollis ou balantion,

ou 7 $\frac{583}{625}$ phollis militaire,

Digitized by Google

ou 14 $\frac{1}{7}$ livres d'argent,

ou 72 ſous d'or,

ou 864 miliaréſion,

ou 987 $\frac{1}{7}$ lepton d'argent,

ou 1382 $\frac{2}{7}$ deniers de Néron,

ou 1728 livres de cuivre.

La *livre* d'or, poids romain, monnoie de la loi Salique, valoit 750 liv. tournois actuelles. Elle valoit, en monnoie de la loi Salique,

10 livres d'argent, poids romain,

ou 72 ſous d'or,

ou 240 ſous d'argent,

ou 2880 deniers d'argent.

N. B. Pour connoître les évaluations des LIVRES de cuivre, d'or & d'argent, romaines, de Romé de l'Iſle, *voyez* MONNOIES des romains.

LIVRÉE. Dion rapporte qu'Œnomaüs fit le premier porter des couleurs vertes & bleues aux troupes qui devoient repréſenter dans les jeux publics des combats de terre & de mer.

LIVRES des anciens. On écrivit les premiers *livres* ſur des feuilles de palmiers, ſur l'écorce intérieure du tilleul, ſur celle de la plante d'Égypte nommée *papyrus*. On ſe ſervit encore de tablettes minces enduites de cire, ſur leſquelles on traçoit les caractères avec un ſtilet ou poinçon; ou de peaux, ſurtout de celles des boucs & des moutons, dont on fit enſuite le parchemin. Le plomb, la toile, la ſoie, la corne, & enfin le papier, furent ſucceſſivement les matières ſur leſquelles on écrivit.

Les parties des végétaux furent long-tems la matière dont on faiſoit les *livres*; & c'eſt même de ces végétaux, que ſont pris la plupart des noms & des termes qui concernent ces *livres*, comme le nom grec βίβλος, les noms latins *folium*, *tabula*, *liber*, d'où nous avons tiré *feuillet*, *tablette*, *livre*, & le mot anglois *book*. On peut ajouter que cette coutume eſt encore ſuivie par quelques peuples du nord, tels que les tartares Kalmouks, chez leſquels les Ruſſes trouvèrent, en 1721, une bibliothèque, dont les *livres* étoient d'une forme extraordinaire. Ils étoient extrêmement longs, & n'avoient preſque point de largeur: les feuillets étoient fort épais, compoſés d'une eſpèce de coton ou d'écorces d'arbres, enduits d'un double vernis, & dont l'écriture étoit blanche ſur un fond noir. (*Mém. de l'acad. des belles-lettres, tom. V. pag. 5. & 6.*).

Quand les anciens avoient des matières un peu longues à traiter, ils ſe ſervoient plus commodément de feuilles ou de peaux coulues les unes au bout des autres, qu'on nommoit *rouleaux*, appellés pour cela par les latins *volumina*, coutume que les anciens juifs, les grecs, les romains, les perſes, & même les indiens, ont ſuivie, & qui a continué quelques ſiècles après la naiſſance de J. C.

La forme des *livres* eſt aujourd'hui quarrée, compoſée de feuillets ſéparés: les anciens faiſoient peu d'uſage de cette forme, ils ne l'ignoroient pourtant pas. Elle avoit été inventée par Attale, roi de Pergame, à qui l'on attribue auſſi l'invention du parchemin. Les plus anciens manuſcrits que nous connoiſſons, ſont tous de cette forme quarrée; & le P. Montfaucon aſſure que de tous les manuſcrits grecs qu'il a vus, il n'en a trouvé que deux qui fuſſent en forme de rouleau. (*Palæograp. græc. lib. I. c. iv*, p 16 Reimm. *Idea ſyſtem. antiq. litter. p.* 227. *Item* p 242. Schwartz, *de ornam. lib. diſſert.* 11.

Ces rouleaux ou volumes étoient compoſés de pluſieurs feuilles attachées les unes aux autres, & roulées autour d'un bâton qu'on nommoit *umbilicus*, qui ſervoit comme de centre à la colonne ou cylindre que formoit le rouleau. Le côté extérieur des feuilles s'appelloit *frons*; les extrémités du bâton ſe nommoient *cornua*, & étoient ordinairement décorées de petits morceaux d'argent, d'ivoire, même d'or & de pierres précieuſes: le mot Συλλαβος étoit écrit ſur le côté extérieur.

Les *livres* des anciens étoient ordinairement roulés: on en voit cependant de quarrés comme des tablettes, ſur pluſieurs monumens.

Iſidore met cette diſtinction, entre *liber* & *codex*, que le premier marque particulièrement un ouvrage ſéparé, faiſant ſeul un tout à part, & que le ſecond ſignifie une collection de *livres* ou d'écrits. (Iſid. *orig. lib. VI. cap. xiij.*) Maffei prétend que *codex* ſignifie un *livre* de forme quarrée, & *liber* un *livre* en forme de régiſtre. (Maffei, *hiſtor. diplom. lib. II. biblioth. italiq. tom. II. p.* 244.)

Selon les anciens, un *livre* différoit d'une lettre non-ſeulement par ſa groſſeur, mais encore parce que la lettre étoit pliée, & le *livre* ſeulement roulé. Il y a cependant divers *livres* anciens, qui exiſtent encore ſous le nom de *lettres*; tel eſt l'art poétique d'Horace.

Livres pontificaux, *libri pontificales*, ἱερατικα βιβλια; c'étoient chez les romains les *livres* de Numa, qui étoient gardés par le grand prêtre, & dans leſquels étoient décrites les cérémonies des fêtes, des ſacrifices, les prières & tout ce qui avoit rapport à la religion. On les appelloit auſſi *indigitamenta*, parce qu'ils ſervoient, pour ainſi dire,

à désigner les dieux dont ils contenoient les noms, aussi-bien que les formules & les invocations usitées en diverses occasions.

Livres rituels, *libri rituales*, appellés par Cicéron *recondili*: c'étoient ceux qui contenoient la science de prévoir l'avenir par le vol & le chant des oiseaux. *Voyez* CICERON, *orat. pro domo suâ ad pontif.* Servius, *sur le Ve liv. de l'Enéid. v.* 788.

Livres des haruspices, *libri haruspicini*: c'étoient ceux qui contenoient les mystères & la science de deviner par l'inspection des entrailles des victimes.

Livres achérontiques; c'étoient ceux dans lesquels étoient contenues les cérémonies de l'Acheron: on les nommoit aussi *libri etrusci*, parce qu'on en faisoit auteur Tagès l'étrurien, quoique d'autres les attribuassent à Jupiter même. Quelques uns croient que ces *livres* étoient les mêmes que ceux qu'on nommoit *libri fatales*, & d'autres les confondent avec ceux des haruspices. *Voyez* SERVIUS, *sur le Ve liv. de l'Enéid. v.* 398.

Livres fulminans, *libri fulgurantes*: c'étoient ceux qui traitoient du tonnerre, des éclairs, & de l'interprétation qu'on devoit donner à ces météores; tels étoient ceux qu'on attribuoit à Bigois, nymphe d'Etrurie, & qui étoient conservés dans le temple d'Apollon. *Voyez* SERVIUS, *sur le VIe liv. de l'Enéid. v.* 72.

Livres fatals, *libri fatales*, qu'on pourroit appeller autrement *livres des destins*. C'étoient ceux dans lesquels on supposoit que l'âge ou le terme de la vie des hommes étoit écrit, selon la discipline des étruriens. Les romains consultoient ces *livres* dans les calamités publiques, & on y recherchoit l'espèce d'expiation la plus propre à appaiser les dieux.

Livres sibyllins; c'étoient des *livres* composés par des prétendues prophétesses appellées *sibylles*, lesquels étoient déposés à Rome dans le capitole, sous la garde des duumvirs. *Voyez* SIBYLLE.

LIXÆ, valets des soldats. Ils n'étoient pas esclaves, mais libres, comme le témoigne Festus: *lixæ, quòd exercitum sequuntur quæstûs gratiâ, dicti, quòd extrà ordinem sint militiæ, eisque liceat quòd libuerit.*

LIXULÆ, espèce de gâteau.

L. LIB. *liberti libertus*, ou *liberti liberta*, ou *liberta libertus*, ou *liberta liberta*, affranchi d'un affranchi, ou d'une affranchie.

L'épitaphe suivante nous apprend que *Titus Flavius Onesimus* a consacré un monument à sa femme *Flavia Restituta*, affranchie de *Titus Flavius Blastus*, qui étoit lui-même affranchi de l'empereur *Titus*.

D . M
FLAVIAE. RESTITVTAE
T. FLAVI. AUG. LIB. BLA
STI. LIBERT. FECIT
TI. CLAVDIVS. ONESI
MVS. CON. B. M. F.

LOCARII. On appelloit à Rome de ce nom ceux qui se rendoient de bonne heure aux spectacles pour occuper les places les plus commodes, & les céder ensuite pour de l'argent aux riches citoyens qui arrivoient tard. Martial parlant de l'opulent Hermès, l'appelle la *fortune des locarii.* (*Lib.* 5. 25. 9.) *Hermes divitiæ locariorum.*

LOCARIUM, écot, somme donnée à un aubergiste, pour le payer de ses avances: *quod datur in stabulo, & taberna, ubi consistant*, dit Varron. (*de ling. lat. iv.* 2.).

LOCATOR scænicorum. Ce mot a été mal lu dans une ancienne inscription (*Muratori*, 660. 1.) publiée plusieurs fois. Il faut lire *Jocator.*

LOCIS (*à*) *cubicul.* Ces mots, dans les inscriptions latines, désignent un serviteur chargé du soin & de la garde d'une chambre.

LOCRIEN. Il paroît par un passage de Pollux (*Onomast. liv. IV. chap.* 9.) qu'il y avoit anciennement un *mode locrien*, inventé par Philoxène. (*F. D. C.*).

LOCRIENS-Ozoles, en Locride. AOKPΩN.

Les médailles autonomes de ce peuple sont:

RR. en argent.

RRR. en bronze.

O. en or:

Leur type ordinaire est Pégase, ou un foudre.

M. Neumann renvoie le type de Pégase aux *Locriens*-Epizéphiriens.

LOCRIENS-Épicnémidiens, en Locride.

Les médailles autonomes de ce peuple sont:

RRR. en argent.

O. en or.

RRR. en bronze.

On les distingue des médailles frappées chez les autres *Locriens* par les types de l'homme nud, armé, marchant, du raisin, du monogramme OII.

M. Combe leur attribue deux médailles d'argent d'Hunter, avec EΠI, & Pégase volant; mais le type du Pégase doit les faire restituer aux *Locriens*-Ozoles, ou à ceux d'Italie, selon M. Neumann.

LOCRIENS-Épizéphiriens, en Italie. ΛOKPΩN & A.

Les médailles autonomes de ce peuple sont:

RR. en argent.

RR. en bronze.

O. en or.

Leurs types ordinaires sont:

Un foudre ailé.

Deux cornes d'abondance.

Un caducée.

Un aigle posé.

Un aigle posé déchirant un cerf.

On les distingue des médailles frappées chez les autres *Locriens*, par les globules, ou par leur fabrique, semblable à celle des médailles de la grande Grèce. M. Neumann attribue aux *Locriens* d'Italie les médailles qui ont pour types Pallas & Pégase.

LOCULAMENTUM. Ce mot désignoit chez les romains un étui à mettre des *livres*; car les anciens n'ayant pas l'usage de l'imprimerie ni de la reliûre, écrivoient leurs ouvrages sur des écorces d'arbres, sur du parchemin, sur du papyrus d'Egypte; & après les avoir roulés, ils les enfermoient avec des boîtes d'ivoire ou de métal, & les mettoient dans des étuis, dans des compartimens ou niches faites exprès pour les conserver, & c'est ce qu'ils appelloient *loculamentum.* (*D. J.*).

LOCULI, sacs à argent.

LOCULUS, *LOCUS*, }. Ces mots sont relatifs aux tombeaux. Lorsqu'il s'agit d'un tombeau placé dans un champ, *loculus* ou *locus*, désigne l'espace de terre qu'occupoit le monument, & celui qui devoit rester vuide tout autour, afin de conserver un accès libre aux héritiers ou aux amis.

S'agissoit-il d'un hypogée ou d'un tombeau souterrein commun, tels que les catacombes? *Loculus* ou *locus* désignoit alors une niche, une petite excavation faite dans le mur ou dans les terres du souterrein, pour recevoir une urne ou un cadavre. Lorsqu'elle renfermoit un cadavre, on la bouchoit avec une tablette de marbre ou de terre cuite, scellée avec du plâtre & des crampons de fer, de peur que l'odeur de la putréfaction ne s'exhalât dans les rues ou passages du souterrein.

LOCUTIUS. Voyez *Aius-Locutius.*

LOFNA. Les anciens goths désignoient par ce nom une déesse, dont la fonction étoit de réconcilier les époux & les amans les plus désunis.

LOG, rob, xestès, kest, kist, kodda, mesure de capacité de l'Asie & de l'Egypte pour les solides. Elle valoit, en mesure de France, $\frac{353}{10000}$ de boisseau, selon M. Paucton, dans sa *Métrologie.* Elle valoit, en mesures anciennes des mêmes pays, deux hémines.

LOG, rob, xestès, acsac, évid, mesure de capacité de l'Asie & de l'Egypte pour les liquides. Elle valoit $\frac{4704}{10000}$ de pinte de France, selon M. Paucton. Elle valoit, en mesures anciennes, deux mines.

LOGA. *Voyez* LOG.

LOGEUM, λογεῖον, avant-scène, place élevée de dix à douze pieds romains devant le théâtre, sur laquelle s'avançoient les acteurs pour être mieux entendus.

ΛOΓΓOΣ TAAHTΩN, en Laconie.

Les médailles autonomes de ce lieu sont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leur type ordinaire est un trépied.

LOGISTE, λογίστης, nom d'un magistrat très distingué à Athènes, préposé pour recevoir les comptes de tous ceux qui sortoient de charge: le sénat même de l'aréopage, ainsi que les autres tribunaux, étoient obligés à une reddition de compte devant les *logistes*, & à ce qu'on croit tous les ans.

Les *logistes* répondoient assez bien à ceux qu'on nommoit à Rome *recuperatores pecuniarum repetundarum.*

Il faut encore distinguer les *logistes* des euthynes, εὐθῦνοι, quoique l'office de ces deux sortes de magistrats eût la plus grande affinité;

les uns & les autres étoient au nombre de dix, & l'emploi des uns & des autres rouloit entièrement ſur la reddition des comptes; mais les euthynes étoient en ſous-ordre. On doit donc les regarder comme les aſſeſſeurs des *logiſtes*: c'étoient eux qui recevoient les comptes, les examinoient, les dépouilloient, & en faiſoient leur rapport aux *logiſtes*.

On éliſoit les euthynes; on tiroit au ſort les *logiſtes*. Si ces derniers trouvoient que le comptable étoit coupable de délit, ſon cas étoit évoqué au tribunal qui jugeoit les criminels. Enfin les *logiſtes* & les euthynes ne connoiſſoient que du fait des affaires pécuniaires, & renvoyoient la prononciation du jugement de droit aux autres tribunaux.

Logiſte eſt dérivé de λογίζεσθαι, *compter*. (*D. J.*)

LOGOTHÈTE, ſ. m. *logotheta*. C'étoit un des principaux officiers de l'empire grec. Le *logothète* étoit le miniſtre général des finances & des dépenſes publiques. Il ſignoit auſſi les édits & les ordonnances de l'empereur, comme le chancelier ſigne ceux du roi. On trouve grand *logothète*, *logothète* général, Bullenger, *l. VIII. de imp. rom. c.* 29. Le *logothète* des ſecrets, *logotheta ſecretorum*; c'étoit le chancelier. Bulleng. *l. VIII. de imp. rom. c.* 30. *Logothète* des affaires particulières ou domeſtiques, *comes rei privatæ*, *logotheta privatorum* ou *domeſticorum*. Bulleng. *l. VIII. de imp. rom. c.* 51. Le *logothète* des troupeaux, *logotheta gregum*; Bullenger croit que c'étoit le ſitocome de la cour, c'eſt-à-dire, celui qui avoit ſoin de l'annône & des vivres, *l. VIII. de imp. rom. c.* 39. Le *logothète* du tréſor militaire, *logotheta ærarii militaris*; c'étoit le tréſorier des guerres. Bulleng. *ibid. c.* 57. *Voyez* encore l'Onomaſticon de Roſweyd, & le Gloſſaire de Meurſius, outre Codin, *de officiis*.

Le grand *logothète* étoit au-deſſus de tous les autres *logothètes*: il étoit proprement le chancelier de l'empire; & un empereur, à ſon avénement à l'empire, faiſoit entre ſes mains le ſerment accoutumé dans l'égliſe des Blaquernes.

Ce mot vient de λόγος, *compte*, & de τίθημι, *mettre*. Nicétas explique le nom de *logothète* par celui de chancelier; & Symmachus appelle le *logothète* du nom de contrôleur, *diſcuſſor*; ce qui montre que le *logothète*, qui eſt quelquefois appellé *rationalis* en latin, faiſoit les fonctions d'un contrôleur & d'un chancelier.

ΛΟΙΒΕΙΑ, petits vaſes avec leſquels on faiſoit les libations, & que l'on appelloit encore λοιβίδες, ou σπονδεῖα.

LOIMIUS, ſurnom d'Apollon. Macrobe dit que les indiens honoroient Apollon *Loimius* (λοιμὸς ſignifie *peſte*.), c'eſt-à-dire, ſurnommé de la peſte, mais de la peſte comme déjà finie, parce que c'eſt Apollon qui chaſſe les maladies & la peſte.

LOIRS, rats dormeurs, *glires*.

« Une eſpèce d'uſtenſile, inventé par le luxe, & trouvé à Herculanum, dit Winckelmann, étoit celui dans lequel les anciens nourriſſoient & engraiſſoient une eſpèce de ſouris des champs, ou *loirs*, qui ſe trouve dans les bois de châtaigniers. Ces vaſes ſont de terre cuite, à-peu-près de la hauteur de trois palmes & de deux & demi de diamètre (21 pouces de hauteur & 18 de diamètre). Ils ont une embouchure paſſablement grande, & l'on voit dans l'intérieur de petits baſſins demi-ronds, auſſi de terre, pratiqués dans le contour & par degrés; ils ſervoient à mettre la nourriture de ces animaux. Le vaſe de cette eſpèce étoit nommé *glirarium*, de *glis*, nom qui eſt paſſé dans la langue allemande & dans celle de quelques autres peuples, & qui a la même ſignification que dans le latin. Comme ces animaux ne ſont pas connus hors de l'Italie, il eſt arrivé que quelques ſavans étrangers ont conjecturé que les romains engraiſſoient des rats, & qu'ils les mangeoient comme une viande délicate. Non-ſeulement Sloane établit cette opinion dans l'avertiſſement de ſa Deſcription de la Jamaïque, en anglois; mais Liſter, dans ſes Remarques ſur Apicius, de l'Art de la cuiſine, ne paroît pas mieux inſtruit. En Italie, cet animal s'appelle *ghiro*, de *glis*: on l'y mange encore aujourd'hui, mais ſeulement dans les grandes tables, car il n'eſt pas commun; & je ſais que la maiſon de Colonna en fait des préſens. Il reſte caché pendant l'hiver, & l'on prétend qu'il demeure alors dans un aſſoupiſſement continuel, ſans prendre de nourriture; c'eſt par cette raiſon que les modernes en ont fait le ſymbole du ſommeil, & que l'Algarde en a repréſenté un auprès de la ſtatue du Sommeil, qu'il a exécutée en marbre noir dans la vigne Borghèſe ».

Varron (*de re Ruſtic.* 3. 16.) dit que pour engraiſſer les *loirs* on les renfermoit dans des tonneaux & ſans lumière; là, on les nourriſſoit de châtaignes, de glands & de noix. Fulvius Hirpinus ſubſtitua à ces tonneaux le *glirarium*, ce fut de ſon invention. Les habitans de la campagne engraiſſoient des *loirs* pour en faire des préſens à leurs patrons des villes (*Martial. lib.* 3. 58.):

Nec venit inanis ruſticus ſalutator
Fert ille ceris cana cum ſuis mella,
Metamque Lucis; Sarcinate de ſylva,
Somniculoſos ille porrigit glires.

LOKE, nom donné par les anciens peuples

du Nord au démon. Suivant leur mythologie, *Loke* étoit le calomniateur des dieux, l'artisan des tromperies, l'opprobre du ciel & de la terre. Il étoit fils d'un géant, & avoit une femme nommée *Signie*; il en eut plusieurs fils. Il eut aussi trois enfans de la géante *Augerbode*, messagère des malheurs; savoir, le loup Fenris, le grand serpent de Midgrad, & Hela le mort. *Loke* faisoit une guerre éternelle aux dieux, qui le prirent enfin, l'attachèrent avec les intestins de ses fils, & suspendirent sur sa tête un serpent, dont le venin lui tombe goutte à goutte sur le visage. Cependant *Signie* sa femme est assise auprès de lui, & reçoit ces gouttes dans un bassin, qu'elle va vuider; alors le venin tombant sur *Loke*, le fait hurler & frémir avec tant de force, que la terre en est ébranlée. Tel étoit, suivant les Goths, la cause des tremblemens de terre. *Loke* devoit rester enchaîné jusqu'au jour des ténèbres des dieux. *Voyez l'Edda des islandois.*

LOLLIA, famille romaine dont on a des médailles,

RR. en argent.

R. en bronze.

O. en or.

Les surnoms de cette famille sont: *Classicvs*, *Palikanvs.*

Goltzius en a publié des médailles, inconnues depuis lui.

LOLLIEN, tyran sous Gallien.

Servius Servilius Lollianus Avgvstvs.

On ne connoît de médailles de *Lollien* que celles en or & en B. rapportées par Goltzius, Ursin & Chifflet.

LOMBARDS. Paul Warnefridus, appellé communément *Paul Diacre*, a écrit l'histoire des *lombards* en six livres. Il dit que ces peuples se rasoient le derrière de la tête; que pardevant ils laissoient croître leurs cheveux jusqu'à la bouche, & les rangeoient des deux côtés du visage; qu'ils avoient des habits larges, & ordinairement de laine, ornés de bandes de différentes couleurs. Leurs souliers étoient ouverts presque jusqu'au gros doigt du pié; ils les fermoient & les lioient avec des courroies, dont ils les laçoient. *Voyez l. I. c. 8 & suiv.* Spelman écrit que les *lombards* que Narsès appella en Italie étoient une colonie de saxons. Grégoire de Tours (*Hist. de France, Epitom. n. 65.*) dit que les *lombards* ayant passé le Danube avec leurs femmes & leurs enfans, les Chunes leur voulurent faire la guerre, & leur envoyèrent demander pourquoi ils passoient sur leurs terres? Alors les *lombards* dirent à leurs femmes de se lier les cheveux le long des joues & du menton, afin que les Chunes les prenant pour des hommes, crussent avoir en tête un plus grand nombre de guerriers qu'ils n'en avoient en effet, & qu'ils n'osassent point les attaquer; & c'est de ce stratagême, si l'on en croit Grégoire de Tours, qu'ils furent appellés *longabardi*, longues barbes, *lambards*. Mais Paul Diacre dérive leur nom de *lang*, long, & de *barden*, lances ou hallebardes.

Le dieu des *lombards* se nommoit *Wadan*, & selon d'autres, *Wisodan*, qui, au rapport de Paul Diacre, étoit le Mercure des romains.

LOMENTUM, farine de féves avec laquelle on se frottoit la peau chez les romains, pour oblitérer les rides & donner de la fraîcheur.

Lomento rugas uteri quod condere tentas.

Lomentum, bleu-clair, bleu lavé. Pline dit (2. 13.) de cette nuance: *Ex caeruleo fit, quòd vocatur lomentum: perficitur id lavanda, terendoque. Et hoc est caeruleo candidius.*

LONGA corona, guirlande. Les loix des XII tables défendoient d'orner les corps des défunts de couronnes longues, c'est-à-dire, de guirlandes. Il étoit d'usage d'en orner les portes dans les fêtes & les réjouissances (*Ovid. Fast.* 4. 738.).

Et tegat ornatas longa corona fores.

LONGINUS, surnom de la famille *Cassia.*

LONGONE, en Sicile. AOT.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze.....*Pellerin.*

O. en or.

O en argent.

LONGURIUS, barre d'écurie qui sépare les chevaux (*Varro, de re rustic.* 2. 7.).

LONGUS, surnom des familles *Manlia*, *Mussidia*, *Sempronia.*

LOPADUSE, île voisine de l'Afrique, au royaume de Tunis.

Le prince de Torremusa en a publié une médaille de bronze.

LORA, piquette, boisson que l'on fait en détrempant du marc de raisins dans de l'eau. Les grecs l'appelloient τρυγηφαγον ὑδωρ & ὑποτριγιαν. Varron (*de re rustic.* 1. 54.) dérive son nom de la manière de la faire: *ea vocatur lora, quod lota acina, ac pro vino operariis datur hieme.*

LORARII, ceux qui, dans l'arène, forçoient à grands coups de fouet ou de courroies les gladiateurs à faire leur devoir; ceux auſſi qui puniſſoient les eſclaves rébelles.

LORICA, petit rempart de terre ou de claies, dont on couronnoit le foſſé d'un retranchement.

Lorica, corniche qui débordoit les murs ſous les dernières tuiles, pour empêcher les eaux de pluie de s'écouler le long des murailles.

Lorica étoit encore un maſſif de maçonnerie, compoſé de chaux, de marbre pilé & de ſable.

LORUM, courroie qui lie la chauſſure. Celle des plébéiens étant baſſe, n'étoit garnie que d'une courroie; mais celle des patriciens qui montoit juſqu'au gras de la jambe, en exigeoit pluſieurs.

Ces courroies étoient noires, & la chauſſure blanche, comme on l'apprend de ces vers d'Horace:

Nam ut quiſque inſanus nigris medium impedit crus
Pellibus.

Et de celui-ci de Juvenal (*Stat.* 7.).

Appoſitam nigrâ lunam ſubtexit alutæ.

Lorum, ornement que les romains portoient par-deſſus leurs habits, du tems de l'empereur Conſtantin & de ſes ſucceſſeurs, λώρον.

Les bas-reliefs de l'arc de Conſtantin, qui ſont du tems de cet empereur, le repréſentent lui & d'autres perſonnages, avec une bande large de ſept à huit pouces; elle deſcend de l'épaule gauche, traverſe la poitrine, paſſe enſuite ſous le bras droit, & remonte par derrière à l'épaule gauche. Cette direction ſe fait remarquer ordinairement au bord de la toge. Différens buſtes ou portraits de grandeur naturelle ſont ornés de cette bande. Mais à ces buſtes, on ne la voit jamais ſimple; elle revient de deſſous le bras droit & paſſe ſous la portion qui deſcend de l'épaule gauche, ce qui forme une eſpèce de croix. Quoi qu'il en ſoit de cette différence, il eſt à remarquer que cette bande ou *lorum* ne ſe trouve à aucune figure vêtue de la toge. Ce dernier habillement étant devenu hors d'uſage, il eſt vraiſemblable que les ſénateurs ou les conſuls, qui s'en ſervirent les derniers, y ſubſtituèrent cette bande pour leur ſervir d'ornement diſtinctif. En effet cet ornement ne ſe trouve que ſur les monumens fabriqués vers le ſiècle de Conſtantin. Buonaruoti (*Oſſervazioni, &c. fol.* 157. 247.) penſe de même que cette bande ſuppléoit & repréſentoit la toge; mais l'idée qu'il s'eſt formée de celle-ci, a ſi peu de juſteſſe, qu'il prend le *pallium* ou manteau, qui couvre une partie du *lorum*, pour le *lorum* même, a la figure d'un conſul, gravée ſur un diptyque, dont il donne le deſſin & l'explication.

Le *lorum* eſt très-apparent ſur les diptyques & ſur les médailles des empereurs grecs. Il conſiſte dans une large bande chargée de pierres précieuſes & de broderies, poſée par derrière ſur le cou, paſſant ſur les deux épaules, & ſe croiſant ſur la poitrine, pour deſcendre enſuite juſqu'au bas de la tunique. Rien ne ſauroit mieux la repréſenter, que l'étole des prêtres romains; ſi ce n'eſt cette étole plus large, que portent les évêques grecs dans les anciennes peintures, deſſous la *caſula* ou chaſuble, & dont on ne voit que dans le bas les bouts larges, franges, brodés & ornés de perles. — Le ſcapulaire étroit des anciens moines reſſemble au *lorum*. Auſſi le *lorum* eſt-il appellé *ſuperhumerale*, ἐπωμίδιον.

LOTERIES des romains, *hiſt. rom.*, en latin *pittacia*, dans Pétrone.

Les romains imaginèrent, pendant les ſaturnales, des eſpèces de *loteries*, dont tous les billets qu'on diſtribuoit *gratis* aux conviés, gagnoient quelques prix; & ce qui étoit écrit ſur les billets, ſe nommoit *apophoreta*. Cette invention étoit une manière galante de marquer ſa libéralité, & de rendre la fête plus vive & plus intéreſſante, en mettant d'abord tout le monde de bonne humeur.

Auguſte goûta beaucoup cette idée; & quoique les billets des *loteries* qu'il faiſoit, conſiſtaſſent quelquefois en de pures bagatelles, ils étoient imaginés pour donner matière à s'amuſer encore davantage; mais Néron, dans les jeux que l'on célébroit pour l'éternité de l'empire, étala la plus grande magnificence en ce genre. Il créa, en faveur du peuple, des *loteries* publiques de mille billets par jour, dont quelques-uns ſuffiſoient pour faire la fortune des perſonnes, entre les mains deſquelles le haſard les diſtribuoit.

L'empereur Elagabale trouva plaiſant de compoſer des *loteries*, moitié de billets utiles, & moitié de billets qui gagnoient des choſes riſibles & de nulle valeur. Il y avoit, par exemple, un billet de ſix eſclaves, un autre de ſix mouches, un billet d'un vaſe de grand prix, & un autre d'un vaſe de terre commun, ainſi du reſte.

LOTINE. Athénée rapporte que la flûte appellée *lotine*, étoit la même que la flûte appellée par les alexandrins *photinge*. *Voyez* PHOTINGE. Il ajoute qu'on la faiſoit de bois de lotos, qui croît en Afrique.

LOTIS,

Digitized by Google

LOTIS, nymphe qui, pour éviter la violence que Priape lui voulut faire, pria les dieux de la secourir; elle fut changée en *lotus*. (*Ovid. meta.* 4. 348.). Il ne faut pas la confondre avec Dryopé, qui fut aussi changée en *lotus*.

LOTOPHAGES, anciens peuples d'Afrique, qui habitoient la côte de Barbarie, dans le golphe de la grande Syrte. Ulysse ayant été jetté par la tempête sur la côte des *lotophages*, envoya deux de ses compagnons, qui ne leur firent aucun mauvais traitement; ils leur donnèrent seulement à goûter de leur fruit de *lotus*. Tous ceux qui mangeoient de ce fruit, ne vouloient ni s'en retourner, ni même donner de leurs nouvelles: ils n'avoient d'autre envie que de demeurer avec ces peuples, & de vivre de *lotus*, dans un entier oubli de leur patrie. Il fallut user de violence, pour les faire revenir dans leurs vaisseaux. Les *lotophages* étoient ainsi appellés, parce qu'il vivoient du fruit de *lotus*. (*Odyss.* 9.). Leur nom est formé de λωτος, *lotus*, & de φαγομαι, je mange.

LOTUS, } plante aquatique d'Egypte, ap-
LOTOS, } pellée aussi *fève* d'Egypte.

Le *lotus*, suivant M. Savary (*lettres sur l'Egypte*, *II.* 8.), est une nymphée particulière à l'Egypte, qui croit dans les ruisseaux, & aux bords des lacs. Il y en a de deux espèces, l'une à fleur blanche, & l'autre à fleur bleuâtre. Le calice du *lotus* s'épanouit comme celui d'une large tulipe, & répand une odeur suave, approchante de celle du lys. La première espèce produit une racine ronde, semblable à une pomme de terre; les habitans du bord du lac Menzalé s'en nourrissent. Les ruisseaux des environs de Damiette sont couverts de cette fleur majestueuse, qui s'élève d'environ deux pieds au-dessus des eaux. M. Paw assure qu'elle a disparu de l'Egypte, & en donne une description qui ne lui ressemble aucunement (*Recherches sur les égypt & les chin. pag.* 150.); mais il n'est pas etonnant que ce savant se soit trompé, puisque la plupart des voyageurs, qui ont parcouru l'Egypte, n'ont jamais vu le *lotus*, qui ne se trouve point sur les grands canaux du Nil, mais dans les ruisseaux qui traversent l'intérieur des terres..... C'est auprès de Damiette, que le *lotus*, auquel les arabes ont conservé le nom primitif de *nuphar*, élève sa tige orgueilleuse au-dessus des eaux. Il épanouit son large calice, ou légèrement azuré, ou d'une blancheur éblouissante, & paroît le roi des plantes aquatiques. Les etangs & les canaux qui traversent l'intérieur des terres sont remplis de cette fleur superbe, qui répand une odeur très agréable; aussi entroit-elle chez les anciens dans la composition des parfums.

La figure que nous en avons, la plus conforme à la description de Théophraste, nous a été donnée d'après nature par l'auteur du Recueil des plantes du Malabar; les parties qui en sont représentées sur les monumens, s'y trouvent très-conformes. La fleur est de toutes ces parties celle qui s'y remarque le plus ordinairement en toutes sortes d'états; ce qui vient du rapport que ces peuples croyoient qu'elle avoit avec le soleil, à l'apparition duquel elle se montroit d'abord sur la surface de l'eau, & s'y replongeoit dès qu'il étoit couché; phénomène d'ailleurs très-commun dans toutes les espèces de nymphæa.

C'étoit l'origine de la consecration que les égyptiens avoient faite de cette fleur à cet astre, le premier & le plus grand des dieux qu'ils aient adorés. Delà vient la coutume de la représenter sur la tête d'Osiris, sur celle d'autres divinités, sur celle même des prêtres qui étoient à leur service. De tout temps & en tout pays, les prêtres ont voulu partager les honneurs qu'on rend aux divinités qu'ils servent.

Les rois d'Egypte, affectant les symboles de la divinité, se sont fait des couronnes de cette fleur. Elle est aussi représentée sur les monnoies, tantôt naissante, tantôt épanouie, & environnant son fruit. On la voit avec sa tige comme un sceptre royal dans la main de quelques idoles.

Le *lotus* de Théophraste est donc l'espèce de nénuphar nommée *nymphæa alba major Ægyptiaca*, par quelques uns de nos botanistes, & que Prosper Alpin a si bien décrite dans son second livre des plantes d'Egypte, *ch. xvj.*

Sa tige ressemble à celle de la fève & pousse quantité de fleurs blanches comme celle du lis. Ses fleurs se resserrent, plongent la tête dans l'eau quand le soleil se couche, & se redressent quand il paroît sur l'horison. Il porte une tête & une graine comme le pavot, ou semblable au millet dont les égyptiens faisoient autrefois du pain, ainsi que le témoignent Hérodote & Théophraste. Cette plante a une racine faite en pomme de pin, qui est bonne à manger crue & cuite.

Il est une autre espèce de *lotus* ou de *nymphæa* dont Cluvius & Herman nous ont donné des figures, & qui ne diffère de la précédente que par la couleur incarnate de sa fleur. Cette fleur, au rapport d'Athénée (*liv. XV.*), est celle qu'un certain poète présenta comme une merveille, sous le nom de *lotus antinoien*, à l'empereur Hadrien, qui renouvella dans Rome le culte d'Isis & de Sérapis.

Le fruit de cette plante, qui a la forme d'une coupe de ciboire, en portoit le nom chez les grecs. Dans les bas-reliefs, sur les médailles & sur les pierres gravées, souvent elle sert de siége à un enfant, que Plutarque dit être le crépuscule, à

cauſe de la ſimilitude de couleur de ce beau monument du jour avec cette fleur. Le *lotus antinoïen* eſt vraiſemblablement la même choſe que la féve d'Egypte, qui a été aſſez amplement décrite par Théophraſte.

On voit dans la collection de Stoſch, ſur une cornaline brûlée, deux Oſiris mitrés, ayant en main un bâton, terminé par une tête de hupe; au milieu d'eux eſt un vaſe d'une forme élégante, orné d'un ouvrage fait en treillis, dont les anſes ſont formées par de petites figures : il contient la plante de *lotus*, dont la fleur qui eſt épanouie reſſemble à une fleur de lis, comme l'a dépeint Théophraſte (*Hiſt. plant. l. IV. c.* 10. *p.* 8-.), & comme le *lotus* en marbre noir du capitole, haut de deux palmes (environ 16 pouces), qui fut trouvé dans la Villa d'Hadrien à Tivoli, nous en donne inconteſtablement la forme; au-deſſus du vaſe, il y a des caractères égyptiens, deux cancres & un globe avec des ailes. On y voit auſſi, ſur une pâte antique, un vaſe qui contient une plante dont la tige a trois branches des deux côtés, & qui eſt ſemblable à la plante du vaſe rapporté par Montfaucon (*Ant. expl. t. II. p.* 11. *pl. CXLI.*). Toute cette plante reſſemble parfaitement au grand chandelier du temple de Jéruſalem, que l'on voit en bas-relief ſur l'arc de Titus, auquel reſſembloient ceux des Juifs & des premiers chrétiens (*Fabretti, Inſcr. c. v. p.* 389. *n.* 44. *&c. vij. p.* 537. *n.* 53.). La forme de cette plante, qui s'approche de celle du *lotus*, dont la fleur eſt épanouie ſur la pierre précédente, pourroit conduire à l'origine de la forme du grand chandelier du temple de Jéruſalem, fait peut-être à la façon de ceux des égyptiens, chez qui les chandeliers dédiés aux dieux avoient ſix branches (*Clem. Alexand. Strom. l. V. p.* 666.), ou pluſieurs branches, ſelon quelques auteurs (*Callimach. épigr.* 59.). Le *lotus* étoit regardé par ce peuple comme une choſe des plus ſacrées; on s'en ſervoit pour orner les chapiteaux des colonnes (*Norden. Voy. en Egypte, tab. XCIX. CXV.*), en quoi ils ont auſſi été ſuivis par les grecs (*Athen. Deipnoſ. l. V. p.* 206. B.), & pour orner beaucoup d'inſtrumens, d'uſtenſiles, & ſur-tout ceux qui tendoient à la religion, parce que le *lotus* tendant à la figure ronde, ayant par la forme des feuilles, que par celle des fleurs & des fruits, ſelon Iamblique (*de Myſter. ſect. VII. c.* 2.), il étoit pris pour l'image de la perfection. D'un autre côté, il étoit auſſi le ſymbole du ſoleil (*Plut. de Iſ. & Oſir. p.* 633. *edit. Henr. Steph.*) : on voit de-là le rapport qu'il avoit avec un chandelier.

Caylus dit (*Rec. d'Antiq. t. I. p.* 32.) : « Cette figure appartenoit autrefois à M. le maréchal d'Eſtrées, & le P. de Montfaucon l'a déjà fait graver dans le ſupplément de l'*Antiquité expliquée* (*t. II. pl. CXC.*). Elle repréſente le Soleil ou le petit Horus aſſis ſur la fleur du *lotus*, plante qui croît dans le Nil, & qui ſemble régler ſes mouvemens ſur ceux de cet aſtre (*Dioſcorid. lib. IV. c.* 114.), en s'élevant au-deſſus de l'eau lorſqu'il paroît ſur l'horiſon, & en s'y replongeant lorſqu'il diſparoît. Ce phénomène avoit engagé les égyptiens à lui conſacrer cette plante, & à le repréſenter fort ſouvent aſſis ſur la fleur qu'elle produit (*Voyez* entr'autres Plut. *de Iſid. & Oſirid*). Je crois encore que c'eſt ſur cette eſpèce de trône qu'on le montroit au peuple dans les pompes iſiaques, où l'on portoit les divinités égyptiennes. Spon & Kirker ont rapporté des monumens où l'on voit des prêtres tenant les ſimulacres de leurs dieux entre leurs mains (*Miſcell. Erud. Antiq. p.* 306.). Ces petits ſimulacres ſont fort ſemblables à celui que je donne ici, & ſe terminent de même par une poignée, pour donner la facilité de les tenir & de les porter. Ce petit bronze a en tout trois pouces neuf lignes de hauteur; la fleur a quinze lignes de diamètre, & la figure aſſiſe a un pouce de hauteur. »

LOTUS, plante. (Fleur de). Sur les médailles de Syracuſe.

LOTUS, LOTOS, } arbriſſeau d'Egypte & de Lybie.

Extrait d'un mémoire intitulé : *Recherches ſur un arbriſſeau connu des anciens, ſous le nom de* lotus *de Lybie.* Par M. des Fontaines, *de l'Académie des ſciences.*

Les naturaliſtes anciens avoient donné, comme l'on ſait, le nom de *lotus* ou *lotos* à diverſes eſpèces de plantes économiques, parmi leſquelles il en eſt deux qui ont eu la plus grande célébrité; l'une particulière à l'Egypte, croiſſoit dans les canaux qui ſervoient à conduire les eaux du Nil pour arroſer & fertiliſer les campagnes : c'eſt le *nenuphar* des arabes, connu des botaniſtes modernes ſous le nom de *nymphæa lotus*, & dont Proſper Alpin nous a laiſſé une bonne deſcription dans ſon livre des plantes d'Egypte, *chap.* 16.

Cette plante, remarquable par la beauté de ſa fleur qui reſſemble beaucoup à celle de notre volet blanc, eſt repréſentée ſur pluſieurs médailles antiques, ſous le nom de *lotus*, & décrite dans l'ouvrage de Pline, de manière à ne pouvoir être méconnue; ſes ſemences & ſa racine étoient employées autrefois, & le ſont encore aujourd'hui, à la nourriture des hommes.

L'autre eſpèce de *lotus*, qui va faire le ſujet de ce mémoire, auſſi célèbre, mais beaucoup moins connue que la précédente, croiſſoit naturellement ſur les côtes de la Lybie, & avoit donné ſon nom à un peuple nombreux de ces contrées, auquel elle ſervoit de principale nourriture, les *lotophages*.

La plupart des naturaliſtes & des hiſtoriens

anciens ne nous ont laiſſé que des deſcriptions très-imparfaites, & d'après leſquelles il eſt difficile de s'en former une idée juſte; auſſi leurs interprètes & leurs commentateurs ont-ils fait des efforts inutiles pour le reconnoître, & rarement même s'accordent-ils entr'eux? Les uns ont dit que c'étoit l'*alifier*, d'autres l'ont pris pour le *micocoulier*; quelques-uns ont penſé que c'étoit une eſpèce de *plaqueminier*. Mais en liſant attentivement les deſcriptions du *lotus*, que Théophraſte, Polybe & Pline nous ont tranſmiſes, & en les comparant avec les arbres dont il vient d'être fait mention, on voit qu'elles ne peuvent s'y rapporter; & pour réfuter encore plus ſûrement toutes ces conjectures, il me ſuffira d'aſſurer qu'aucun de ces arbres ne ſe trouve dans le pays des anciens lotophages, où j'ai ſéjourné pendant long-tems, & que j'ai viſité avec beaucoup de ſoin. Il eſt hors de doute que ces peuples habitoient particulièrement dans le voiſinage du golphe qui porte le nom de *petite-Syrthe*, ſur les confins de la partie méridionale du royaume de Tunis, où ſe trouve l'île Gerbi, connue des anciens, ſous le nom de *lotophagite*, parce qu'elle produiſoit abondamment du *lotus*.

Strabon déſigne le pays des *lotophages*, de manière à ne nous laiſſer aucun doute ſur ſa poſition. « A l'entrée de la petite Syrthe, dit » ce géographe, eſt une île oblongue, nom- » mée *Cercinna*, tout près ſe trouve celle de » *Cercinnitis*. (Ces deux îles, ſituées exactement » comme le dit Strabon, ont encore conſervé » leur ancien nom; on les appelle les îles de » *Cercinna* ou *Carcana*). Là, ajoute le même » auteur, commence la petite Syrthe ou Syrthe » des lotophages, ainſi nommée, parce que » le *lotus*, dont le fruit eſt très-agréable au » goût, croît abondamment le long de ſes » bords ».

Pline confirme exactement ce que dit Strabon, ſur la ſituation de ce pays célèbre.

« La partie de l'Afrique, qui regarde l'Italie, » produit un arbre remarquable, connu ſous le » nom de *lotus*; il naît en grande quantité aux » environs des Syrthes. Son fruit, ajoute-t-il, » a une ſaveur ſi délicieuſe, qu'il a donné ſon » nom à un peuple nombreux & à toute l'étendue » du pays où il croît naturellement ».

C'eſt donc dans la partie méridionale du royaume de Tunis, & particulièrement aux environs de la petite Syrthe, qu'il faut rechercher le *lotus*. Il eſt preſque impoſſible qu'un végétal, qui y fut autrefois aſſez abondant pour ſervir de principale nourriture aux hommes, & pour fournir, comme le dit Pline, à la ſubſiſtance des armées romaines, lorſqu'elles traverſoient l'Afrique, ne ſe ſoit pas conſervé dans ces contrées.

Le *lotus* de Lybie étoit un arbre, & non une herbe, comme celui d'Egypte; c'eſt un fait atteſté par tous les naturaliſtes anciens, qui en ont parlé, & que l'on ne peut révoquer en doute, comme nous le verrons ci-après.

Pendant le ſéjour que j'ai fait ſur les côtes de Barbarie, & dans les lieux même où croiſſoit anciennement le *lotus*, je n'ai rien négligé pour découvrir un végétal auſſi intéreſſant. J'avois lu avec attention les deſcriptions qu'en ont laiſſé les anciens, & entr'autres celles de Théophraſte, de Pline & de Polybe, qui avoit lui-même obſervé le *lotus*.

Les recherches que j'ai faites m'ont conduit à penſer que c'étoit une eſpèce particulière de jujubier ſauvage, qui eſt encore aujourd'hui très-répandu dans toute la partie méridionale du royaume de Tunis, ſur les bords du déſert, & aux environs de la petite Syrthe. Le docteur Schaw avoit le premier embraſſé cette opinion, ſans cependant qu'il l'ait appuyée ſur des preuves auſſi fortes que celles que je vais offrir: d'ailleurs, il n'en a donné qu'une deſcription très imparfaite à la fin du catalogue des plantes, imprimé à la ſuite de ſes voyages, avec une figure qui n'en repréſente ni les fleurs, ni les fruits, & d'après laquelle il eſt difficile de le reconnoître. Il le nomme *Ziziphus ſylveſtris*, *inſt. r. herb.*; dénomination qui manque d'exactitude, puiſque Tournefort déſigne, par cette phraſe, une plante différente de celle qui eſt en queſtion.

Le jujubier décrit par Linnæus, ſous le nom de *rhamnus lotus*, paroît bien être l'arbriſſeau, dont j'offre l'hiſtoire; mais il faut avouer, en même-tems, que les caractères qui le diſtinguent ont échappé à ce célèbre naturaliſte, il paroît même qu'il n'en a parlé que d'après le docteur Schaw. Je vais en donner une deſcription abrégée, & je diſcuterai enſuite les paſſages de quelques auteurs anciens, où il eſt fait mention du *lotus*, & d'après leſquels il me paroît évident qu'il n'y a que l'arbriſſeau en queſtion, qui puiſſe raiſonnablement s'y rapporter.

Le *rhamnus lotus* s'élève à la hauteur de quatre à cinq pieds; ſes rameaux nombreux & recourbés vers la terre ſont garnis d'épines qui naiſſent deux à deux, & dont l'une eſt droite, & l'autre courbe, comme celles du jujubier cultivé.

Ses feuilles tombent pendant l'hiver; elles ſont alternes, ovales, obtuſes, légèrement crenelées, larges de trois à quatre lignes, & marquées de trois nervures longitudinales.

Les fleurs naiſſent en petits groupes aux aiſſelles des feuilles, quelquefois elles ſont ſolitaires.

Le calice eſt à cinq diviſions ovoïdes, ouvertes, partagées longitudinalement par une petite ligne ſaillante.

La corolle eſt compoſée de cinq pétales plus courts que le calice, & eſt creuſée en forme de demi-entonnoir.

Les étamines, au nombre de cinq, ſont oppoſées aux pétales, & les deux ſtyles ſont courts & rapprochés.

Le fruit eſt un drupe pulpeux, à-peu-près ſphérique, de la groſſeur d'une prunelle ſauvage. Il renferme un noyau oſſeux dans ſon intérieur. En mûriſſant, il prend une couleur touſſe, approchante de celle de la jujube.

Le *lotus* fleurit en mai, & ſes fruits ſont mûrs dans le courant d'août & de ſeptembre, leur goût approche de celui de la jujube; mais il eſt plus agréable.

On voit, d'après ce que je viens de dire, que cet arbriſſeau a de grands rapports avec le jujubier cultivé, dont il diffère ſur-tout par la forme de ſon fruit, qui eſt ſphérique, & au moins une fois plus petit que celui du précédent. Ses feuilles ſont auſſi moins alongées. Le jujubier s'élève à la hauteur de vingt à vingt-cinq pieds; le *lotus* forme toujours un buiſſon, il ſe trouve abondamment dans preſque toutes les plaines ſabloneuſes & arides du royaume de Tunis, particulièrement ſur les bords du déſert, & aux environs de la petite Syrthe.

Je vais maintenant rapporter les paſſages des auteurs anciens, où il eſt fait mention du *lotus*, afin de les comparer avec mes obſervations, & d'établir les raiſons qui me portent à croire que c'eſt le jujubier que je viens de décrire, qui eſt le véritable *lotus* de Lybie.

Hérodote (*liv.* 4.) dit que le fruit du *lotus* a la forme des graines du lentiſque; qu'il a une ſaveur auſſi agréable que la datte; qu'il ſert d'aliment aux lotophages, & qu'ils en font du vin. Ce récit ne nous donne, à la vérité, que peu de connoiſſance ſur le *lotus*; mais du moins la comparaiſon que l'auteur fait de ſon fruit avec la ſemence du lentiſque, eſt exacte & conforme à ce que j'ai dit de celle du jujubier que je regarde comme le *lotus*. Elles ont l'une & l'autre une figure à peu-près ſphérique, & elles ne diffèrent ſenſiblement que par la groſſeur.

Selon Théophraſte, le *lotus* qu'il nomme *celtis* eſt à peu près de la grandeur d'un poirier. Ses feuilles ſont découpées & reſſemblent à celles de l'*ilex*. Le fruit eſt de la groſſeur de la fève d'Egypte (ou *colocaſe*). Il mûrit comme les raiſins en changeant de couleur, & naît comme ceux du mirte ſur les deux côtés des tiges qui ſont ſarmenteuſes & touffues. Sa ſaveur eſt douce, il ne fait aucun mal. (Celui qui eſt ſans noyau eſt préféré à l'autre). On en fait du vin, & l'arbre produit une très grande quantité de fruits.

Pline parle du *lotus*, à peu-près dans les mêmes termes que Théophraſte, il le compare au *celtis* d'Italie; mais il dit que le climat l'a fait changer, qu'il eſt de la grandeur d'un poirier, quoique cependant Cornelius-Nepos aſſure qu'il a moins d'élévation. Ses rameaux ſont touffus comme ceux du myrte; la couleur du fruit, qui imite celle du ſafran, change ſouvent avant la maturité, comme dans les raiſins. Si ces deux deſcriptions ne ſont ni auſſi préciſes, ni auſſi détaillées qu'on pourroit le déſirer, du moins elles renferment pluſieurs caractères qui conviennent mieux à notre jujubier qu'à aucun autre arbre du pays des anciens lotophages. Ce que Théophraſte & Pline diſent de la forme du fruit, de ſa groſſeur, de ſon goût, de ſa couleur, de la manière dont il naît ſur des rameaux touffus, comme ceux du myrte, &c. ſe rapporte parfaitement à l'arbriſſeau dont je viens de parler.

Théophraſte raconte que le *lotus* étoit ſi commun dans l'île *lotophagite*, & ſur le continent adjacent, que l'armée d'Ophellus ayant manqué de vivres en traverſant l'Afrique pour ſe rendre à Carthage, ſe nourrit des fruits de cet arbre pendant pluſieurs jours. Et préciſement la plupart des plaines arides & incultes, qui conduiſent de la partie méridionale du royaume de Tunis vers les ruines de l'ancienne Carthage, ſont encore aujourd'hui couvertes en beaucoup d'endroits de l'eſpèce de jujubier que je prends pour le *lotus*; je n'y ai obſervé aucun autre arbre ou arbriſſeau, avec lequel on puiſſe le confondre.

Si nous conſultons Polybe, qui avoit vu le *lotus* de Lybie, cet hiſtorien nous offrira encore des rapprochemens plus frappans que ceux que je viens de rapporter.

« Le *lotus* eſt un arbriſſeau rude & armé d'épi-» nes. Ses feuilles ſont petites, vertes, ſembla-» bles à celles du *rhamnus*, mais plus larges & » plus épaiſſes. Ses fruits encore tendres reſſem-» blent aux baies de myrte. Lorſqu'ils ſont mûrs, » ils ſe teignent d'une couleur de pourpre; ils » égalent alors en groſſeur les olives rondes, & » chacun renferme un noyau oſſeux dans ſon » intérieur ». On voit que ces obſervations ſont parfaitement conformes avec la deſcription que j'ai donnée du *rhamnus lotus*.

Je ſais que quelques commentateurs regardent le *lotus* de Polybe comme une eſpèce différente de celui de Théophraſte & de Pline. Mais il me ſemble que c'eſt ſans fondement; car les deſcriptions de ces deux naturaliſtes ont plus de rapport avec le jujubier que j'ai indiqué pour le

Digitized by Google

lotus, & qui eſt le même que celui de Polybe, qu'avec aucun autre arbre qui croiſſe ſur les côtes de Barbarie.

Polybe ne s'eſt pas ſeulement borné à le décrire; il nous apprend auſſi la manière dont on le préparoit anciennement, & ce qu'il en dit, ſervira encore à confirmer l'opinion que j'ai embraſſée.

« Lorſque le *lotus* eſt mûr, les lotophages le » recueillent, le broient & le renferment dans » des vaſes. Ils ne font aucun choix des fruits » qu'ils deſtinent à la nourriture des eſclaves; » mais ils choiſiſſent ceux qui ſont de meilleure » qualité pour les hommes libres. Ils les mangent préparés de cette manière; leur ſaveur » approche de celle des figues ou des dattes: on » en fait auſſi du vin, en les écraſant & en les » mêlant avec de l'eau; cette liqueur eſt très- » bonne à boire, mais elle ne ſe conſerve pas » au-delà de dix jours ».

Pline dit la même choſe que Polybe, ſur la préparation du *lotus*; ce qui me porte d'autant plus à croire que c'eſt le même arbriſſeau dont ils ont parlé l'un & l'autre. Il ajoute ſeulement que le bois étoit fort recherché pour faire des inſtrumens à vent, & divers autres ouvrages. Aujourd'hui les habitans des bords de la petite Syrthe & du voiſinage du déſert recueillent encore les fruits du jujubier que je prends pour le *lotus*; ils les vendent dans tous les marchés publics, les mangent comme autrefois & en nourriſſent même leurs beſtiaux. Ils en font auſſi de la liqueur en les triturant avec de l'eau. Il y a plus, c'eſt que la tradition que ces fruits ſervoient anciennement de nourriture aux hommes, s'eſt même conſervée parmi eux.

D'après toutes ces conſidérations, il me paroît évident que c'eſt le jujubier que je viens de décrire, qui eſt le véritable *lotus* des lotophages. Il eſt le ſeul végétal des contrées qu'ils habitoient autrefois, qui puiſſe s'accorder avec ce qu'en ont dit les anciens, & ſur-tout Polybe qui l'avoit obſervé lui-même.

Il eſt vraiſemblable que c'eſt ce même *lotus*, dont Homère a parlé dans l'Odyſſée (*liv. 9.*); mais ſon imagination féconde l'avoit entraîné un peu au-delà de la vérité, en lui faiſant dire que les fruits de cet arbriſſeau avoient un goût ſi délicieux, qu'ils faiſoient perdre aux étrangers le ſouvenir de leur patrie ».

LOUCHES. M. Paw dit des égyptiens:

«On croit que plus l'air d'un pays eſt ſec & preſque toujours ſerein, plus la vue des habitans y eſt foible; & à cet égard, l'humidité de l'atmoſphère ſemble être beaucoup plus favorable. Mais indépendamment de cette cauſe générale, les habitans de l'Egypte, de la Péninſule Arabique, de la Carmanie ou du Kirman, de l'Inde, de Siam, de la Chine Méridionale, & d'une partie du Japon, ſont aſſez ſujets à une maladie des yeux, dont nous avons traité fort amplement, en parlant des chinois & des égyptiens en particulier. (*V.* AVEUGLEMENT). Cependant on peut ſoupçonner que de certains vents très-pénétrans, qui ſouflent quelquefois de la ligne équinoxiale vers le tropique du cancer, doivent être regardés comme une plaie à l'égard de tous ces peuples, auxquels il ne ſeroit vraiſemblablement point poſſible de lire ſans ceſſe des ouvrages écrits ou imprimés en caractères auſſi petits que ceux dont on ſe ſert en Europe: d'ailleurs ils ont le diaphragme des paupières plus épanché que nous, & quelques-uns d'entr'eux, comme les chinois, l'alongent encore par artifice; & leurs peintres rendent à peine tout l'orbite de l'Iris ſenſible, lorſqu'ils repréſentent des viſages de face: les ſculpteurs de Siam taillent les yeux en lozange, les indiens les font d'une manière ſingulière, qu'il me ſeroit difficile de définir; & il eſt certain qu'on ne voit pas non plus de beaux yeux dans les anciennes ſtatues égyptiennes. Cette bizarrerie, qui a eu cours parmi les mythologues au ſujet de la Vénus Cythéréenne, qu'ils diſent avoir un peu *louché*, paroît provenir de quelque repréſentation de la *Nephtis*, faite en Egypte: auſſi voit-on que Perſe, pour déſigner une prêtreſſe de cette contrée, ſe contente de l'appeller *luſca ſacerdos* ».

LOUNA. *Voyez* ODIN.

LOUP. Les égyptiens avoient en vénération cet animal, parce qu'ils croyoient qu'Oſiris s'étoit ſouvent déguiſé en *loup*. Le *loup* étoit même adoré à Lycopolis, qui ſignifie la ville du *loup*. Cet animal étoit conſacré à Apollon, parce que le *loup*, dit-on, a la vue fine & perçante. Mais Pauſanias en donne une autre raiſon. « Il y » avoit, dit il, près du grand autel d'Apollon, » à Delphes, un *loup* de bronze: c'étoit une » offrande faite par les habitans de Delphes eux- » mêmes. On dit qu'un ſcélérat, après avoir » volé l'argent du temple, alla ſe cacher dans » l'endroit le plus fourré du mont Parnaſſe: » là s'étant endormi, un *loup* ſe jetta ſur lui, » & le mit en pièces. Ce même *loup* entroit » tous les ſoirs dans la ville, & la rempliſſoit » d'hurlemens: on crut qu'il y avoit à cela » quelque choſe de ſurnaturel; on ſuivit le *loup*, » & on retrouva l'argent ſacré, que l'on re- » porta dans le temple ». En mémoire de cet événement, on fit faire un *loup* de bronze pour le conſacrer au dieu de Delphes. *Voyez* LYCOGÈNE & MACEDO.

Elien donne une autre raiſon de cette attribution

du *loup* au ſoleil, ou à Apollon; λυκογενης. Latone s'étoit, diſoit-il, métamorphoſée en *louve*, pour accoucher en ſûreté d'Apollon & de Diane.

L'apparition d'un *loup* traverſant le chemin, étoit chez les romains un très-mauvais augure pour les voyageurs. Horace le dit. (*Od.* 3. 27.):

Impios parræ recinentis omen
Ducat, aut pragnans canis, aut ab agro
Rava decurrens lupa lanuvino.

Entre les divers ſymboles qui formoient les enſeignes militaires des romains, on voyoit des *loups*.

Un *loup* à mi-corps étoit le ſymbole des argiens; & on voit encore les pierres d'un temple à Argos chargées de têtes de *loup*.

Loup entier, ou à mi-corps ſur les médailles d'Argos en Argolide, de Cartha.

Loup-cervier. Pline (8. 19. & 22.) dit que Pompée montra le premier dans les amphithéâtres un *loup*-cervier amené des Gaules; il ajoute qu'il portoit le ſurnom *cervarius*, à cauſe des tâche de ſon poil, qui le faiſoient reſſembler aux faons des biches.

Loup-marin, eſpèce de perſegue.

Les anciens avoient donné à ce poiſſon le nom de *loup*, à cauſe de ſa voracité. La chair étoit un des alimens qu'ils eſtimoient le plus; mais ſelon Willughby, ils conſultoient plutôt leur ſenſualité, que leur ſanté dans le jugement qu'ils portoient de ce poiſſon. Cet auteur préfère, parmi les poiſſons de cette eſpèce ceux qui ont été pris en pleine mer; il met au ſecond rang ceux qui ont ſéjourné dans les étangs marins; au troiſième, ceux qu'on a pêchés à l'embouchure des fleuves, & fait encore moins de cas de ceux qui ont été trouvés dans le lit même des fleuves, parce qu'ils y ont vécu de nourritures fangeuſes, ainſi que de petits poiſſons nourris eux-mêmes dans la fange. Il paroît cependant que ces derniers flattoient davantage le goût des romains; puiſqu'au rapport de Pline (*hiſt. nat. l.* 9. *c.* 54.), les meilleurs *loups*-marins étoient ceux qu'on avoit pris dans le Tybre entre les ponts: les plus ſenſuels même parmi cette nation ſe vantoient de reconnoître au ſeul goût, ſi un *loup*-marin avoit été pêché en pleine mer ou à l'embouchure du Tybre, ou entre les ponts; comme il paroît, par un paſſage de la ſeconde ſatyre du ſecond livre d'Horace, où ce poëte, ſous la perſonne d'un certain Oſellus, ſe moque de ce prétendu diſcernement des romains de ſon tems.

Ce poiſſon, ſelon Willughby, parvient quelquefois à une grandeur conſidérable, puiſqu'on en a vu qui avoient juſqu'à quatre pieds & demi de long. Sa forme eſt aſſez ſemblable à celle du ſaumon ou de la truite: ſa couleur eſt d'un bleu noirâtre ſur le dos qui eſt marqué au-deſſus des lignes latérales d'une multitude de points noirs.

LOUPE microſcopique. *Voyez* Verre.

LOUS, nom d'un mois des macédoniens & des grecs de Pergame, d'Epheſe, &c. Philippe, roi de Macédoine, en parle dans une lettre à ceux du Péloponèſe. *Voyez* l'oraiſon de Démoſthène pour la couronne. Plutarque, dans Alexandre, fait répondre le *lous* des macédoniens à l'hécatombéon des athéniens, c'eſt-à-dire, à-peu-près à notre mois de juin. Chez les tyriens, le mois *lous* répondoit à une grande partie de notre mois de ſeptembre; & chez les lyciens & les ſidoniens, il répondoit à-peu près à notre mois d'octobre; enfin, chez les achéens, il répondoit à notre mois d'août.

LOUTRE. La *loutre* paroît avoir été honorée & reſpectée dans toutes les contrées de l'Egypte, quoqu'on n'en ait nourri nulle part d'apprivoiſées.

LOUVE, nourrice de Remus & de Romulus. Ces deux enfans jumeaux, dit Virgile, ſuçoient les mammelles, badinoient ſans crainte autour de la bête féroce qu'ils regardoient comme leur mère, & qui, tournant la tête, les careſſoit avec ſa langue. C'étoit la tradition populaire des romains. *Voyez* Acca Larentia. Cette *louve* ſe trouve ſouvent repréſentée ſur les monumens romains, avec les deux enfans qui rétent.

Plutarque, dans les parallèles, rapporte un fait à-peu-près ſemblable, arrivé dans l'Arcadie. Philonomé, fille de Nyctinnus & d'Arcadie, alloit d'ordinaire à la chaſſe avec Diane: Mars prenant la forme d'un berger, obtint les faveurs de Philonomé; elle accoucha de deux garçons. Craignant l'indignation de ſon père, elle les jetta dans l'Erimanthe. Les enfans tombèrent dans un chêne creux, où une *louve* ſe tenoit avec ſes petits. La *louve* leur donna la mammelle. Le berger Tyliphe, qui s'en apperçut, prit les deux enfans, les éleva & les nomma Lycaſtus & Parthaſtus: ils ſuccédèrent à leur aïeul au royaume d'Arcadie.

Lactance (*Inſtit. chriſt. lib. I.* c. 10) dit que les romains rendirent des honneurs divins à la *louve*, parce qu'une *louve* avoit ſauvé Remus &

Digitized by Google

Romulus, en les alaitant, quand ils furent expoſés. Arnobe (*l. IV. adv. gentes*) ajoute que de cette *louve* ils firent la déeſſe Luperca. *Voy.* encore ſur cela Properce, (*Eleg. IV. lib. IV. v.* 55.). Ovide, (*Faſt. l. II. v.* 413.). Tite-Live, (*lib. I. c.* 4.); & Plutarque, dans la vie de Romulus. L'origine de cette fable étoit que leur nourrice s'appeloit *lupa*.

« Les cheveux, dit Winckelmann, (*hiſt. de l'Art, liv.* 3, *ch.* 2.), & les poils diſpoſés par étage, ſe trouvent tels ſans exception à toutes les figures étruſques, tant des hommes que des animaux. C'eſt dans ce goût que nous voyons traitées ces parties à la fameuſe *louve* de bronze, qui alaite Remus & Romulus, & qui ſe trouve au capitole. Il y a grande apparence que cette *louve* eſt la même qui étoit placée, du tems de Denys d'Halycarnaſſe, dans un petit temple de Romulus, au pied du mont Palatin, temple qui s'eſt conſervé, & qu'on appelle aujourd'hui St. Théodore, où ce morceau a été trouvé. Comme l'auteur des antiquités romaines (*ant. rom. l. I. p.* 64.) nous apprend que cette *louve* étoit réputée un ouvrage de l'art antique, il faut croire que c'eſt une production des artiſtes étruſques, dont les romains ſe ſervoient dans les tems les plus reculés. Cicéron fait mention d'une ſemblable *louve*, & nous apprend qu'elle fut frappée de la foudre. (*De divinat. l.* 2. *c.* 20.). Dion Caſſius, qui marque la date de ce fait, dit qu'il arriva ſous le conſulat de Jules-Céſar & de Bibulus. (*Dio Caſſ. l. XXXVI. p.* 33.). Mais ce qui ſemble prouver que notre *louve* de bronze eſt la même *louve* déſignée par Cicéron, c'eſt un coup à une des jambes de derrière, où l'on remarque une fente de la largeur de deux doigts. Dion dit à la vérité, dans le paſſage que nous venons de citer, que la *louve*, frappée de la foudre, étoit placée au capitole; mais cette aſſertion peut bien être une erreur, puiſque cet écrivain a vécu plus de deux cens ans après. Je remarquerai cependant qu'il n'y a que la *louve* d'antique, & que les deux enfans ſont une addition moderne.

Le LOUP & la LOUVE, ſur les médailles, ſignifient ou l'origine de la ville de Rome, fondée par les deux frères Romulus & Rémus, qu'on diſoit avoir été alaités par une *louve*, ou ſimplement la domination romaine, à laquelle les peuples étoient ſoumis. Peut-être déſignent-ils le pays, où il ſe trouvoit quantité de *loups*, comme l'exprime la médaille de Mérida. Souvent on voit les deux frères attachés aux mammelles de la *louve*. (*Jobert*).

LOUVE alaitant des enfans (On voit une) ſur les médailles de *Roma*, d'Antioche de Piſidie, de Carthage, d'Afrique, de Coillu, de Germé, d'Hippone, de Patras, de Philippi, de Troas.

LOUVE alaitant un *louveteau* ſur les médailles de Cydonia, de Tegea en Crète.

LOUVE, outil de fer attaché à un cable, & qui ſert à élever les pierres. Les *louves*, dont on ſe ſert dans la conſtruction de l'égliſe de Ste. Geneviève à Paris, ſont ainſi fabriquées: deux fortes barres de fer ſont aſſemblées, comme des ciſeaux, par un boulon; elles portent deux anneaux qui jouent à la place des anneaux fixes des ciſeaux, & les deux autres bouts des barres ſont recourbés en dehors. On introduit dans le trou conique, creuſé dans la pierre, par la partie du cône la plus étroite, les deux bouts recourbés, ſerrés l'un contre l'autre, & tenant les anneaux éloignés l'un de l'autre. On lie alors le cable aux deux anneaux, & on enlève la pierre. Son poids fait ſerrer les anneaux; ceux-ci, en ſe rapprochant, écartent les crochets, & les preſſent contre les parois du trou conique de la pierre. Vitruve (10. 2.) décrit une eſpèce de *louve* ſemblable, qu'il appelle *forfex: Ad rechamum imum ferrei forfices religantur, quorum dentes in ſaxa ferrata accommodantur.*

Les pierres de l'ancien temple de Girgenti en Sicile montrent un autre méchaniſme. Les pierres ſont taillées en parallélipipèdes, dont deux côtés oppoſés portent un canal creuſé en croiſſant, avec les pointes fixées à la ſurface ſupérieure de la pierre. Le cable rempliſſoit ce canal, & enlevoit la pierre.

LOXIAS, λοξιας, ambigu, équivoque; ſurnom donné à Apollon, à cauſe de ſes oracles obſcurs & équivoques.

Ce ſurnom ſeroit mieux dérivé de la courſe oblique du ſoleil, relativement à l'équateur.

LOXO, fille de Borée & d'Orythie.

LOXO, ſurnom de Diane, ſelon le ſcholiaſte des hymnes de Callimaque. Le ſurnom d'*oblique* convenoit parfaitement à la lune, dont la courſe autour de la terre paroît très-oblique.

ΛΟΞΟΣ. *Voyez* OBLIQUE.

LUA, divinité romaine qu'on invoquoit à la guerre. Tite-Live, liv. 8, dit qu'après un combat contre les volſques, le conſul, qui commandoit l'armée romaine, conſacra & voua à la déeſſe *Lua* les armes des morts qui ſe trouvèrent ſur le champ de bataille. On croit que c'étoit la déeſſe des expiations, (de *luere*, expier) & que cette offrande étoit pour expier l'armée victorieuſe pour le ſang humain répandu.

Digitized by Google

Dempſter (*Paralip. ad Roſini antiquit.*) lit *luna* au lieu de *Lua*, & il dit que les généraux faiſoient des dons à la lune: mais Turnèbe (*adv. l. 16. c. 20.*) a démontré qu'il faut lire *Lua*.

LUBENTIN. *Voyez LIBENTINA.*

LUCA (*bos*). *Voyez* ÉLÉPHANT.

LUCANIA, en Italie. AOYKANOM.

Les médailles autonomes de ce peuple ſont:

RRRR. en bronze.....*Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

Les *lucaniens* fourniſſoient tous les ans aux romains, en guiſe de tribut, un certain nombre de porcs. (*Caſſiodor. var. 11. 39*).

LUCAR, gages des acteurs romains, qui étoient pris ſur le produit des coupes de bois voiſins de Rome, appartenant au fiſc, *μισθος απο φισκου*, (*Gloſſa*); de-là vint le mot *lucar*, & non de *locus*, place.

Lucien, dans l'*Icaroménippe*, parle de ſept dragmes, environ 7 liv. pour le *lucar*. Marc-Aurèle le fixa à 5 *aureus*, pour le fiſc, ſans doute; car il permit à ceux qui donnoient le ſpectacle, de le porter juſqu'à dix. (*Capitol. in c. 11.*). Pour concilier cette énorme différence entre le prix aſſigné par Lucain, & celui que fixa Marc-Aurèle, on pourroit dire que le premier parloit du *lucar* d'un jour, & le ſecond du *lucar* d'un mois; ou que l'un parloit du commun des acteurs, & l'autre des plus fameux.

LUCARIES & LUCERIES, fêtes romaines qui prenoient leur nom de *lucus*, bois ſacré. Ce bois ſacré, où l'on célébroit les *Lucaries*, étoit entre le chemin appellé *via ſalaria*, & le Tibre. Les romains célébroient là cette fête, en mémoire de ce qu'ayant été défaits par les gaulois, ils s'étoient cachés dans ce bois, & y avoient trouvé un aſyle aſſuré. Plutarque dit qu'on payoit, ce jour-là, les comédiens avec l'argent des coupes que l'on faiſoit dans le bois ſacré: D'autres tirent l'origine de cette fête, des préſens de monnoie qu'on faiſoit à ces bois ſacrés, & qu'on appelloit *luci*. Ces fêtes ſe célébroient au mois de juillet.

LUCERES, nom de la troiſième tribu du peuple romain, au commencement de ſon empire. Romulus, dit Varron, (*de ling. lat. l. IV.*) diviſa les habitans de la nouvelle ville en trois tribus; la première fut appellée *les Tatiens*, qui prirent ce nom de Tatius; la ſeconde de *Ramnès*, ainſi nommée de Romulus; & la troiſième les *Lucères*, qui tiroient leur nom de Lucumon.

LUCERIE, *Luceria*, aujourd'hui *Lucera*, étoit une ville conſidérable d'Italie dans la Pouille Dauniene, aux confins des Hirpins, avec le titre de *colonie romaine*. C'eſt la *Nuceria Apulorum* de Ptolémée (*liv. III. chap. j.*); ſes peuples ſont nommés *Lucerini*, dans Tite-Live; ſes paturages paſſoient pour excellens: les laines de ſes troupeaux, au rapport de Strabon, quoique un peu moins blanches que celles de Tarente, étoient plus fines, plus douces & plus eſtimées. Horace (*Ode 15. liv. III.*) aſſure Chloris qu'elle n'a point de graces à jouer du luth & à ſe couronner de roſes, & qu'elle n'eſt propre qu'à filer les laines de *Lucerie*.

Te lana propè nobilem
Tonſa Luceriam, *non citharæ decent*,
Nec flos purpureus roſæ. (*D. J.*)

LUCERIA, en Italie. LOVCERI.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

R. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leurs types ordinaires ſont:

Une toue.

Une tête de taureau.

Une maſſue, avec l'arc & le carquois.

LUCERIUS, ſurnom donné à Jupiter comme à l'auteur de la lumière (de *lux*, lumière).

LUCÉTIEN, ou plutôt *LUCETIUS*, ſurnom que l'on donnoit à Jupiter dans la langue oſque. C'étoit la même choſe dans cette langue, que *Dieſpiter* & *Dijovis* en latin. Ce mot venoit de *lux*, lumière; & on le donnoit à Jupiter, à cauſe que c'eſt lui qui donne la lumière au monde. *Voyez* Aulu-Gelle, *l. V. c. 12.*

Une inſcription rapportée par Gruter, *p. 58. n. 3.* donne auſſi cette épithète à Mars; mais elle écrit *Leucetius*.

MARTI LEUCETIO.
PRO SALUTE IMP.
DOMINI N. AUG. PII.
Q. VOCONIUS VITU.
LUS LEG. XXII. PR.
P. F. CURAVIT.

LUCIFER:

Digitized by Google

LUCIFER. C'eſt le nom que les poëtes donnent à l'étoile de Vénus, lorſqu'elle brille le matin: comme elle paroît avec l'aurore, on dit que *Lucifer* étoit né de l'aurore; on le fait auſſi le chef & le conducteur des aſtres: c'eſt lui qui a ſoin des chevaux & du char du ſoleil, qu'il attèle & qu'il détèle avec les heures. Enfin on lui donne des chevaux blancs.

Les chevaux de main, *equi deſultorii*, lui étoient conſacrés.

LUCIFERA, ſurnom de Diane. Les grecs invoquèrent Diane *Lucifera* pour les accouchemens, dit Cicéron; de même que nous invoquons Junon, Lucine. Diane, ſous ce titre, eſt la même que Diane-Lune; elle porte le croiſſant ſur la tête, & un flambeau élevé à la main; elle eſt auſſi couverte d'un grand voile tout parſemé d'étoiles. *Voyez* LUNE. On donnoit auſſi ce nom à Hécate. *Voyez* HECATE.

LUCILIA, famille romaine, dont on a des médailles,

RRR. en argent.

O. en bronze.

O. en or.

Le ſurnom de cette famille eſt *Rufus*.

LUCILLE, femme de Vérus.

Lucilla Augusta.

Ses médailles ſont:

C. en or.

C. en argent.

RRR. en médailles grecques d'argent, avec le nom de *Mannus*, prince de l'Arabie.

C. en G. & M. B. de coin romain.

RRR. en M. B. de colonies.

RRR. en G. B. grec.

RR. en M. & P. B.

Il y a des médaillons de bronze de *Lucille*.

Sur quelques têtes de dames romaines, on remarque des coëffures de cheveux poſtiches: la ſtatue de *Lucille*, femme de l'empereur Lucius Vérus, conſervée au capitole, a des cheveux de marbre noir, qui ſont adaptés de façon qu'on peut les ôter.

LUCINE, divinité qui préſidoit aux accouchemens chez les Romains. Les Egyptiens chargèrent de cette fonction Bubaſte (*Voyez* ce mot) à laquelle les Grecs ſubſtituèrent Diane-Ilithie, ou ſimplement Ilithye (*Voyez* ce mot). Les Romains créèrent à leur exemple une divinité particulière; pour préſider aux accouchemens, & ils l'appellèrent *Lucine*. Cependant il y a grande apparence que *Lucine* n'étoit qu'un ſurnom d'une divinité déjà connue, mais un ſurnom relatif à ces nouvelles fonctions.

Souvent c'eſt Diane, comme dans une inſcription antique, recueillie par Gruter, qui porte: *Diana Lucina invicta*; mais plus communément, c'eſt Junon; Térence ne dit que *Juno Lucina*. Olen de Lycie, un des plus anciens poëtes de la Grece, donne cette Déeſſe pour mère de Cupidon, dans un hymne qu'il avoit fait en ſon honneur, & dont parle Pauſanias; mais Olen eſt le ſeul qui ait imaginé cette fiction.

Dès que les femmes en travail invoquoient *Lucine*, elle venoit pour les aſſiſter & leur procurer une heureuſe délivrance. Les Parques accouroient auſſi de leur côté, mais c'étoit pour ſe rendre maîtreſſes de la deſtinée de l'enfant, au moment de ſa naiſſance.

On connoît les formules de prières des femmes en couche, lorſqu'elles appelloient *Lucine* à leurs ſecours: elles s'écrioient, *caſta, fave Lucina! Juno Lucina, fer opem: ſerva me, obſecro!* Mais Ovide, qu'on peut regarder comme un grand prêtre, initié dans les myſtères les plus ſecrets de *Lucine*, ou plutôt inſtruit par elle-même, apprit aux femmes en travail la conduite importante qu'elles devoient tenir dans ces momens, lorſqu'il leur dit:

Ferte Dea flores, gaudet florentibus herbis
Hæc Dea; de tenero cingite flore caput;
Dicite: tu lumen nobis Lucina dediſti:
Dicite: tu voto parturientis ades.

Le même Ovide nous décrit toutes les fonctions de *Lucine*; mais c'eſt aſſez pour nous de voir que les couronnes & les guirlandes entroient dans les cérémonies de ſon culte. Tantôt on repréſentoit cette déeſſe comme une matrone, qui tenoit une coupe de la main droite, & une lance de la gauche; tantôt elle eſt figurée aſſiſe ſur une chaiſe, tenant de la main gauche un enfant emmailloté, & de la droite une fleur qui reſſemble au lys. Quelquefois on lui donnoit une couronne de dictamne, parce qu'on croyoit que cette plante procuroit une prompte & heureuſe délivrance.

On appelloit cette déeſſe *Ilithie*, *Zigie*, *Natalis*, *Opigène*, *Olympique*; & ſous ce dernier nom, elle avoit un temple en Elide, dont la prêtreſſe étoit annuelle.

Le nom de *Lucine* vient, dit Ovide, de *lux*, lumière, parce que c'eſt cette divinité qui donne par ſa puiſſance, le jour, la lumière aux enfans.

LUCINIENE, Junon avoit un autel à Rome ſous ce nom, qui paroît être le même que Lucine. On dit que les cendres qui reſtoient du ſacrifice, demeuroient immobiles, quelque vent qu'il fît.

LUCIPOR, fils de Lucius, comme *Marcipor* étoit le fils de *Marcus*.

LUCIUS CESAR, ſecond fils d'Agrippa.

Lucius Cæsar, princeps juventutis.

Ses médailles ſont :

O. en or, en argent, & en G. B. de coin romain.

RRR. en M. B.

RR. en P. B.

RRR. en G. B. de colonies, avec ſa tête & celle de ſon frère.

RR. en M. B. avec les mêmes têtes.

RR. en P. B. & les mêmes têtes.

RR. en P. B. grec.

LUCRECE. Sur une pierre gravée antique de la galerie de Florence (*tome* 2 *table* 57 *n.* 1) on voit cette généreuſe Romaine s'enfoncer un poignard dans le ſein.

LUCRETIA, famille Romaine, dont on a des médailles,

C. en argent.

RRR. en bronze.

O. en or.

Les ſurnoms de cette famille ſont : *Trio*, *Vespillo*.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

LUCRETILE, *Lucretilis*, montagne de la Sabine en Italie, dans le canton de Banduſie, peu loin de la rive droite de la Curèze. Horace avoit ſa maiſon de campagne ſur un côteau de ce mont ; & je trouve qu'elle étoit mal placée pour un poëte qui ne haiſſoit point le bon vin ; car les vignobles de tout le pays, & particuliérement du mont *Lucrétile*, étoient fort décriés ; mais il avoit tant d'autres agrémens, qu'Horace n'a pu s'empêcher de le célébrer & d'y inviter Tyndaride. « Faune, lui dit-il, ne fait pas toujours ſa demeure ſur le Lycée ; ſouvent il lui préfère les délices de *Lucrétile* ; c'eſt là qu'il défend mes troupeaux contre les vents pluvieux, & contre les chaleurs brûlantes de l'été. Il ne tiendra qu'à vous de venir dans ce riant ſéjour ».

Velox amœnum ſæpè Lucretilem
Mutat Lycæo Faunus, & igneam
Defendit æſtatem capellis
Uſque meis, pluvioſque ventos, &c.

(Ode XVII. liv. 1.). *D. J.*

LUCRIN (*le*), *Lucrinus lacus*, lac d'Italie, qui étoit ſur les côtes de la Campanie, entre le promontoire de Miſène & les villes de Baies & de Pouzzoles, au fond du golfe Tyrrhénien.

Il communiquoit avec le lac Averne, par le moyen d'un canal qu'Agrippa fit ouvrir l'an 717 de Rome. Il conſtruiſit dans cet endroit un magnifique port, le port de Jules, *portus julius*, en l'honneur d'Auguſte, qui s'appelloit alors ſeulement *Julius Octàvianus* ; la flaterie ne lui avoit pas encore décerné d'autre titre.

Non-ſeulement Pline & Pomponius Méla, mais encore Horace, parlent plus d'une fois du *lac Lucrin* ; tantôt ce ſont les huîtres de ce lac qu'il vante à l'imitation de ſes compatriotes : *non me lucrina juverint conchylia* (ode XI, *liv.* V.) Non les huîtres du *lac Lucrin* ne me feront pas faire une meilleure chère ». En effet les Romains donnèrent long-tems la préférence aux huîtres de ce lac ; ils s'en régaloient dans les feſtins de nôces, *nuptia videbant oſtreas lucrinas*, dit Varron ; ils les regardoient comme les plus délicates ; *concha lucrini delicatior ſtagni*, diſoit Martial de ſon tems ; enſuite ils aimèrent mieux celles de Brindes & de Tarente ; enfin ils ne purent plus ſoufrir que celles de l'Océan atlantique.

Horace portant ſes réflexions ſur ces progrès du luxe, dit que l'on avoit formé de grands viviers & de vaſtes étangs dans les maiſons de plaiſance, des étangs même d'une plus grande étendue que le *lac Lucrin*.

Undique latius
Extenta viſentur Lucrino
Stagna lacu.

Ode XII, liv. II.

Mais nous ne pouvons plus juger de la grandeur de ce lac, ni du mérite de ſes coquillages. En 1638, le 29 ſeptembre, le *lac Lucrin* fut preſqu'entièrement comblé ; la terre, après pluſieurs ſecouſſes, s'ouvrit, jetta des flammes & des pierres brûlées en ſi grande quantité, qu'en vingt-quatre heures de tems il s'éleva du fond une nouvelle montagne qu'on nomma *Monte nuovo di Cinere*, & que Jules-Céſar Capaccio a décrite dans ſes Antiquités de Pouzzoles (*Hiſtoria Puteolana*, *cap.* XX). Ce qui reſte de l'ancien lac

Digitized by Google

autour de cette montagne, ſur laquelle il ne croît point d'herbes, n'eſt plus qu'un marais qu'on appelle *lago di Licola* (D. J.).

LUCULLEUM MARMOR, nom que les anciens donnoient à un marbre noir, ſans veines, très-dur, & qui prenoit un très beau poli; lorſqu'il étoit caſſé on remarquoit dans l'endroit de la fracture de petits points luiſans, comme du ſable d'or. Son nom lui a été donné, parce que Lucullus fut le premier qui en introduiſit l'uſage à Rome, où il l'apporta d'Egypte. On en trouve en Italie, en Allemagne, en Flandre, & dans le comté de Namur. Les Italiens le nomment *nero antico*, noir antique: on le nomme auſſi *marbre de Namur*.

LUCULLIENS, (*jeux*) *ludi luculliani*, jeux publics que la province d'Aſie décerna à Lucullus, en mémoire de ſes bienfaits.

Ce général Romain, célèbre par ſon éloquence, par ſes victoires & par ſes richeſſes, après avoir chaſſé Mithridate du Pont, & ſoumis preſque tout le reſte de ce royaume, employa près d'un an à réformer les abus que les exactions des traitans y avoient introduits. Il remédia à tous les déſordres, & gagna ſi fort l'eſtime & le cœur de toute la province, qu'elle inſtitua en ſon honneur, l'an 70 avant J. C., des jeux publics qui furent nommés *luculliens*, & qui durèrent aſſez longtems; on les célébroit tous les ans avec un nouveau plaiſir; mais les partiſans voyant leurs groſſes fortunes détruites par les réglemens de Lucullus, vinrent cabaler fortement à Rome contre lui, & ſi ent ſi bien par leur argent & leurs intrigues, qu'on le rappella & qu'on lui donna un ſucceſſeur qui recueillit les lauriers dûs à ſes victoires. (*D. J.*)

LUCULLUS, ſurnom des familles *Licinia*, *Terentia*.

LUCUMON, prince ou chef particulier de chaque peuple des anciens Etruſques. Comme l'Etrurie ſe partageoit en douze peuples, chacun avoit ſon *lucumon*; mais un d'eux jouiſſoit d'une autorité plus grande que les autres. Les priviléges diſtinctifs des *lucumons*, étoient de s'aſſeoir en public dans une chaire d'ivoire, d'être précédés par douze ſicteurs, de porter une tunique de pourpre enrichie d'or, avec un ſceptre au bout duquel étoit fixé un aigle (D. J.).

Feſtus dit qu'on appelloit auſſi *Lucumones* des fous, qui, ſemblables à de mauvais génies, infeſtoient certains lieux: *dicti ſunt quidam homines ob inſaniam, quòd loca, ad quæ veniſſent, infeſta facerent.* C'étoit la fable des loups-garoux.

LUCUNS, *LUCUNCULUS*, } gâteaux & friandiſes. Afranius cité par Nonius (*c. 2. n. 483.*).

Piſtori cur non? cur non ſcriblitario,
Ut mittat fratris filio lucunculos.

On diſoit *lucuns* dans l'origine. Varron cité par Nonius, dit:

Ac nulla ambroſia, non nectar, non allia, Sardæ,
Panis, pemma, lucuns, cibus qui puriſſimus multò eſt.

LUCUS, bois ſacré. *Voyez* Bois.

L'antiquité ayant l'uſage de conſacrer ſes bois à des dieux ou à des déeſſes, il eſt arrivé en géographie qu'il y a des noms de divinités, même des noms d'empereurs joints à *lucus*, qui déſignent des villes ou lieux autrefois célèbres, comme *lucus Auguſti*, ville de la Gaule Narbonnoiſe; *lucus Aſturium*, qui eſt Oviedo, ville d'Eſpagne en Aſturie, & autres ſemblables.

L'étimologie du mot *lucus*, bois conſacré aux dieux, vient de ce qu'on éclairoit ces ſortes de bois aux jours de fêtes, *quod in illis maximè luceat*; du moins cette étimologie me ſemble préférable à celle de Quintilien & de Servius, qui ont recours à l'antiphraſe, figure de l'invention des grammairiens, que les habiles critiques ne goûtent guères, & dont ils ont fort ſujet de ſe moquer. (D. J.)

LUDERE, expreſſion des gladiateurs, éviter un coup, une atteinte.

LUDIUS, *LUDUS*, *LYDUS*, } homme qui ſe donnoit en ſpectacle aux Romains, gladiateur, pantomime, &c.

Ludii, étoient ſpécialement de jeunes enfans, des adoleſcens, qui marchoient armés & vêtus élégamment dans les pompes du cirque & des théâtres.

LUDI, *LUDUS*, }. *Voyez* Jeux.

LUDUS Æmilius, école de gladiateurs, bâtie par Æmilius Lepidus. Victor la place dans la huitième région de Rome.

Ludus Dacicus, école des gladiateurs Daces. Elle étoit placée dans la troiſième région, ſelon Victor & Rufus.

Ludus Gallicus, école des gladiateurs Gaulois, ſituée dans la ſeconde région.

Ludus magnus, école de gladiateurs, célèbre par ſon étendue & ſa magnificence, ſituée dans la troiſième région, ſelon Victor & Rufus.

Ludus matutinus, lieu des exercices du matin pour la jeuneſſe Romaine, & pour les gladiateurs, ſitué dans la ſeconde région.

Ludus litterarius, école où l'on enſeignoit à lire; il y en avoit à Rome pour les garçons & pour les filles. Celles-ci y étoient conduites par leurs nourrices, comme il paroît par l'hiſtoire de Virginie, l'objet de la paſſion du décemvir Appius. Tite-Live dit d'elle (*lib. 3, c. 44.*). *Cum nutrice veniſſe in forum: namque ibi in tabernis litterarum ludi erant.*

LUGA, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Egypte. *Voyez* LOG.

LUGDUNUM, dans les Gaules. LVGD.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en argent.....*Pellerin.*

O. en or.

O. en bronze.

On lui attribue avec raiſon une médaille latine, frappée en l'honneur de Céſar & d'Auguſte, avec le mot *COPIA.*

On commençoit à compter par lieues, *leugæ*, depuis cette ville, en allant au Nord.

LUGOVIBUS. Muratori (529. 7.) rapporte l'inſcription ſuivante, trouvée à Oſma en Eſpagne. C'eſt la ſeule fois qu'il eſt mention des divinités appellées *Lugovis*, & du *Collegium ſutorum.*

LVGOVIBVS
SACRVM
LOCO. PVTEI
CO. COLLE
GIO. SVTORV
M. D. *. D.

LUGUBRIA, habits de deuil. Ovide (*Met. XI. 669.*):

Surge, age, da lacrymas; lugubriaque indue, nec me
Indeploratum ſub inania tartara mitte.

Séneque dit de même (*ad Helv. c. 16.*): *Noſtis quaſdam, quæ amiſſis filiis impoſita lugubria numquam exuerunt.*

LUMIIS. Gruter (107. 4.) rapporte l'inſcription ſuivante:

LVMIIS
EX. VOTO
RIMICENIVS
LITIO.

Si *lumiis* n'eſt pas une corruption de *lymphis*, on ne ſait ce que ce mot peut exprimer.

LUNA, aujourd'hui *Carrare*, près de Gènes, ſur les confins de l'ancienne Ligurie.

Ses carrières inépuiſables de marbre blanc fourniſſoient déjà aux empereurs Romains la matière des ſtatues & des vaſes; car on trouve un *ADJUTOR tabularii MARMORUM LUNENSIUM, ſouſ-inſpecteur des marbres de Luna. Voyez* APOLLON, MARBRE *de Luna*, & *LUNENSE marmor.*

LUNA. Voyez *LUNULA.*

LUNAIRE (Calendrier, Année & Cycle). *Voyez* CALENDRIER, CYCLE & ANNÉE.

LUNAISON, période ou eſpace de tems compris entre deux nouvelles lunes conſécutives.

La *lunaiſon* eſt auſſi nommée *mois ſinodique*, & elle eſt compoſée de 29 jours 12 heures $\frac{3}{4}$.

La *lunaiſon* eſt fort différente de l'eſpace de tems que la lune met à faire ſa révolution autour de la terre; car cet eſpace de tems qu'on appelle *mois périodique lunaire* eſt de 27 jours 7 heures 43 ſecondes, & plus court d'environ deux jours que la lunaiſon.

Après 19 ans, les mêmes *lunaiſons* reviennent au même jour, mais non pas au même inſtant du jour, y ayant au contraire une différence d'une heure 25 minutes 33 ſecondes: en quoi les anciens étoient tombés dans l'erreur, croyant le nombre d'or plus ſûr qu'il n'eſt. *Voyez* NOMBRE D'OR, MÉTHONIQUE, EPACTE, & CALENDRIER. *Voyez auſſi* SAROS.

On a trouvé depuis qu'en 312 ans les *lunaiſons* avancent d'un jour ſur le commencement du mois, de façon que lorſque l'on réforma le calendrier, les *lunaiſons* arrivoient dans le ciel quatre à cinq jours plutôt que le nombre d'or ne le marquoit. Pour remédier à cela, nous faiſons maintenant uſage du cycle perpétuel des Epactes.

Nous prenons 19 épactes pour répondre à un cycle de 29 ans; & quand au bout de 300 ans la lune a avancé d'un jour, nous prenons 19 autres épactes, ce qui ſe fait auſſi lorſque l'on eſt obligé de rajuſter, pour ainſi dire, le calendrier au ſoleil par l'omiſſion d'un jour intercalaire, comme il arrive trois fois dans 400 ans.

Digitized by Google

Il faut avoir ſoin que l'index des épactes ne ſoit jamais changé, ſi ce n'eſt au bout du ſiècle, lorſqu'il doit l'être en effet par rapport à la métemptoſe ou proemptoſe. *Voyez* METEMPTOSE & PROEMPTOSE.

LUNDI, ce ſecond jour de la ſemaine ſe trouve perſonnifié dans les monumens, par une figure de Diane-lune qui porte le croiſſant ſur la tête, ornement ordinaire de Diane.

LUNE. *Voyez* ISIS, DIANE, HÉCATE, NOUMÉNIE, ASTARTÉ, IOH, BUBASTE, BUTOS.

Les Egyptiens donnoient les deux ſexes à la *lune*; aſtre, elle étoit du féminin; être myſtique, c'étoit un dieu. Recevant les influences du ſoleil, elle étoit paſſive ou du genre féminin; mais renvoyant ces influences à la terre, la *lune* agiſſoit, & c'étoit une divinité du genre maſculin. Elle étoit avec le ſoleil le principal objet du culte des Egyptiens, qui la nommèrent d'abord *Ioh*, & depuis *Iſis*, & ſouvent la reine du ciel. Ce peuple attribuoit à la *lune* une grande influence ſur la génération, la conſervation & l'accroiſſement de tous les êtres ſublunaires; & leur opinion ſe répandit chez tous les autres peuples de l'antiquité.

La *lune* avoit encore, ſelon les Egyptiens, des influences particulières ſur le Nil; c'étoit elle qui le faiſoit enfler, & ſur-tout dans ſa première phaſe. Elle exerçoit un empire ſouverain ſur les vents. Ses noms changeoient ſuivant ſes phaſes; on l'appelloit Bubaſte, lorſqu'elle étoit nouvelle; & *Butos*, lorſqu'elle étoit pleine. Cheremon prêtre Egyptien, dit expreſſément (*in Porphyrii epiſtolâ ad Anebonem, præmiſſa Jamblicho de Myſteriis pag.* 7 &) que l'hiſtoire d'Oſiris & d'Iſis, & que toutes les fables ſacerdotales d'Egypte ſe rapportoient à la *lune* croiſſante, à ſon décours, & au cours du ſoleil.

Les Egyptiens, & d'après eux, tous les anciens croyoient que la *lune* pompoit les eaux ſauvages, & s'en nourriſſoit; c'eſt pourquoi ils lui attribuoient des influences humides, telle que la production de la roſée, des fruits nouveaux. Ses influences augmentoient d'énergie à meſure qu'elle approchoit du plein. On l'accuſoit de cauſer la folie, ſans doute à cauſe des viciſſitudes de ſes phaſes.

Une partie des peuples orientaux adoroient la *lune* ſous le nom de *Céleſte*; les Phéniciens, ſous le nom d'*Aſtarté*; les Perſes, ſous le nom de *Miſitra*; les Arabes, ſous le nom d'*Alilat*; les Africains, ſous le nom du dieu *Lunus*; les Grecs & les Romains, ſous le nom de *Diane*.

Macrobe aſſure que toutes les divinités des Païens pouvoient ſe rapporter à ces deux aſtres. Du moins il eſt ſûr qu'ils firent l'un & l'autre les premiers objets de l'idolâtrie chez la plupart des peuples de la terre.

Les hommes frappés de la grandeur de ces deux globes lumineux qui brilloient ſur tous les autres avec tant d'éclat & de régularité, ſe perſuadèrent aiſément qu'ils étoient les maîtres du monde, & les premiers dieux qui les gouvernoient. Ils les crurent animés; & comme ils les voyoient toujours les mêmes, & ſans aucune altération, ils jugèrent qu'ils étoient immuables & éternels.

Dès-lors on commença à ſe proſterner devant eux, à leur bâtir des temples découverts, & à leur adreſſer mille hommages pour ſe les rendre favorables.

Mais la *lune* ne paroiſſant que la nuit, inſpira le plus de crainte & de frayeur aux hommes; ſes influences furent extrêmement redoutées. De là vinrent les conjurations des magiciens de Theſſalie, celles des femmes de Crotone, les ſortilèges & tant d'autres ſuperſtitions de divers genres qui n'ont pas encore diſparu de deſſus notre hémiſphère.

Céſar ne donne point d'autres divinités aux peuples du Nord, & aux anciens Germains que le feu, le ſoleil & la *lune*. Le culte de ce dernier aſtre franchit les bornes de l'océan Germanique, & paſſa de la Saxe dans la Grande-Bretagne.

Il ne fut pas moins répandu dans les Gaules; & ſi nous en croyons l'auteur de la *Religion des Gaulois*, il y avoit un oracle de la *lune* deſervi par des Druides dans l'île de Sain, ſituée ſur la côte méridionale de la Baſſe Bretagne.

En un mot, on ne vit qu'un petit nombre de philoſophes grecs & romains, regarder la *lune* comme une ſimple planete, & pour m'exprimer avec Anaximandre, comme un feu renfermé dans la concavité d'un globe dix-neuf fois plus grand que la terre. C'eſt-là, diſoient-ils, que les ames moins légeres que celles des hommes parfaits, ſont reçues, & qu'elles habitent les vallées d'Hécate, juſqu'à ce que dégagées de cette vapeur qui les avoit empêchées d'arriver au ſéjour céleſte, elles y parviennent à la fin. (*D. J.*)

LUNENSE MARMOR, nom que les anciens donnoient à une eſpèce de marbre blanc plus connu ſous le nom de *marbre de Carrare*. Il étoit très-eſtimé chez les anciens; il eſt d'un blanc très-pur, d'un tiſſu très-ſerré, & d'un grain très-fin: il s'en trouve encore beaucoup en Italie; il eſt plus dur que les autres eſpèces de marbre blanc, & a plus de tranſparence. Quelques auteurs l'ont confondu avec le marbre de Paros; mais ce dernier n'eſt pas d'un tiſſu auſſi ſolide, & n'eſt point

si blanc que le marbre de Carrare, quoiqu'il ait plus d'éclat que lui.

LUNES d'argent, *lunula*. Souvent les gens du peuple à Naples attachent à leur bras une demi-*lune* d'argent, qu'ils appellent *luna pezzura*, c'est-à-dire, *lune* pointue, & qu'ils regardent comme un préservatif contre l'épilepsie; mais il fait que cette *lune* ait été fabriquée de l'aumône qu'on a recueillie soi même, & qu'on la porte ensuite à un prêtre qui la bénisse. Cet abus est connu, cependant on le tolère. Il se pourroit que le grand nombre de demi-*lunes* d'argent, qui se trouvent dans le cabinet de Portici, aient eu le même objet de superstition. Les athéniens les portoient au cuir du talon de leurs chaussures sous la cheville du pied. (*Winckelmann*). *Voyez* LUNULE.

LUNETTES. Les anciens ont-ils connu les *lunettes?* S'ils ne les ont pas connues, à qui les devons-nous? Je vais répondre en détail à ces deux questions, parce qu'elles appartiennent à une découverte, dont les modernes doivent se glorifier, & qui est de l'usage le plus étendu. On trouve, à la vérité, chez les écrivains grecs & romains les principes d'optique, sur lesquels sont construites les *lunettes*. Pline a parlé des effets de la réfraction, & même des verres qui pouvoient aider les myopes. « *Idem*, dit-il, *plerumque & concavi, ut visum colligant*..... *Nero gladiatorum pugnas spectabat smaragdo* ». On taillot, selon lui, des émeraudes dans la forme de nos verres concaves; elles devoient par conséquent produire le même effet que les loignettes qui, en diminuant les objets, les nettoient & les rendent distincts; & Neron, qui apparemment avoit la vue courte, regardoit de loin, au travers d'une émeraude ainsi taillée, les combats des gladiateurs. Sénèque s'est également expliqué sur les propriétés des verres convexes d'une manière très-précise. Comment le premier de ces deux écrivains, qui a composé un chapitre entier des *inventeurs des choses*, comment tous les historiens, comment les poëtes satyriques de la Grèce & de Rome; enfin, comment les médecins de ces mêmes peuples ont-ils tous passé sous silence d'un commun accord, les *lunettes*, instrument d'une utilité si générale & d'une construction si facile? C'est qu'il n'a jamais été connu & appliqué aux besoins des vieillards.

En vain objecteroit-on le *faber ocularius*, ou *ocularierius* de quelques anciennes inscriptions? Ces ouvriers n'avoient rien de commun avec les opticiens; mais ils faisoient des yeux de verre, de cristal, d'or, d'argent, de pierres précieuses pour les statues, principalement pour celles des dieux. Pline parle d'un lion, dont les yeux étoient des émeraudes; ceux de Minerve, au temple de Vulcain à Athènes, brilloient, selon Pausanias, d'un verd de mer, & étoient sans doute des bérils. On a découvert à Herculanum plusieurs statues, dont les yeux sont creusés; & Buonarotti en conservoit, dans son cabinet, avec des yeux d'argent. Les vieillards anciens ne renonçoient cependant pas à l'écriture & à la lecture. Ils se servoient d'un tube simple, qui, séparant & isolant les objets, dirigeoit la vue, & rendoit la vision plus nette. L'expérience est d'accord avec cette conjecture: car même, sans tube, & regardant entre leurs doigts un peu séparés, ou par un trou d'épingle fait dans une carte, plusieurs personnes assujetties depuis long-tems à l'usage des *lunettes*, lisent assez facilement. D'ailleurs, ne connoissant pas les postes, les anciens écrivoient peu; les grands ne le faisoient que par le ministère des affranchis, & tous se servoient d'un caractère très-gros & très-lisible. Témoins les anciens manuscrits, & principalement le Virgile de Florence, celui de Rome, & les pandectes de la première ville, qui sont de la plus grosse écriture. On peut donc regarder comme démontré que les *lunettes* ont été inconnues aux anciens, & qu'elles sont dues aux modernes.

Les arabes, en renouvellant l'étude de l'astronomie & de la médecine, avoient-ils porté leurs recherches sur les verres convexes, & en avoient-ils transmis la connoissance aux grecs avec leurs ouvrages? On ne peut donner d'autre origine à ce verre, dont du Cange fait mention. Il a trouvé dans la bibliothèque du roi un poëme grec manuscrit, par lequel il veut prouver que les *lunettes* étoient en usage à Constantinople dès l'an 1150. Le poëte Ptochoprodromus, y dit dans ses vers politiques contre Héqumenus, que les médecins de l'empereur Manuel Comnène *tâtent le pouls, & regardent ensuite les excrémens du malade avec un verre*. Mais Ménage avoit qu'ils en usoient ainsi plutôt pour le soulagement de leurs nez, que pour celui de leurs yeux. Quoi qu'il en soit, cette invention fut inconnue pour lors à l'Occident, & il la doit probablement à un florentin nommé Salvino *de Gl'armati*, mort en 1317. Maria Manni rapporte dans ses opuscules scientifiques l'épitaphe de ce Salvino, qui se lisoit autrefois dans la cathédrale de Florence, & qui lui faisoit expressément honneur de sa découverte. Elle fut peu répandue d'abord; car on l'attribua à un dominicain, Alexandre Spina, mort à Pise en 1313, qui, sans doute rendit les *lunettes* communes & d'un facile usage. Ce dominicain cependant ne s'en occupa que d'après les descriptions vagues qui lui avoient été faites du travail de Salvino. Nous apprenons ce fait d'une ancienne chronique manuscrite des prêtres de l'oratoire de Pise, dans laquelle on lit ces mots sous l'an 1313, après sa mort. « *Qua-*

Digitized by Google

eamque vidit aut audivit facta, scivit & facere; ocularia ab aliquo primo facta & communicare nolente, ipse fecit & communicavit ». Quoique l'invention de Salvino eût transpiré, comme nous l'apprenons d'un Bernard Gordon, qui, dans son *Lilium medicinæ*, écrit en 1305, parle d'un collyre avantageux pour faire lire un vieillard sans *lunettes*; comme nous l'apprenons encore d'un Scandro di Popozzo, qui dit, dans un manuscrit écrit en 1298, *je suis si vieux, que je ne puis lire ni écrire sans verres qu'on nomme* lunettes, *senza occhiali*; nous attribuons à Spina l'honneur de cette découverte, parce que lui seul nous en a fait jouir.

Nous pouvons donc lui donner pour époque l'espace qui s'est écoulé entre 1280 & 1300; & c'est l'opinion générale pour l'Italie, où Jordanus de Rivalto, autre dominicain, disoit, dans des sermons prêchés autour de l'an 1305: « Il n'y a » pas vingt ans qu'on a trouvé l'art de faire des » *lunettes* qui aident la vue. C'est un art des plus » utiles & des plus nécessaires ». La France partagea bientôt les fruits de cette découverte; & le Roman de la Rose, achevé sous Philippe-le-Bel, par Jean de Meun, vers l'année 1300, parle, sous le nom de *miroirs*, de plusieurs sortes de *lunettes*, tant de celles qui grossissent les objets, que de celles qui les diminuent. Il vante même beaucoup un ouvrage intitulé *le Livre des Regars*, qu'il attribue à un certain Alhetam, mort depuis quelques années. Voici ces vers:

Cil fit le livre des regars.
De ce doit il science avoir,
Qui veult de l'arc du ciel scavoir.
Car de ce doit estre jugeur
Clerc naturel & regardeur:
Et sathe de geometrie,
Dont necessaire est la maistrie
Au livre des regars prouver.
Lors pourra les causes trouver,
Et les forces des mirouers,
Qui tant ont merveilleux povoirs,
Que toutes choses trés-petites,
Lettres gresles, trés-loing escriptes
Et poudres de sablon menues,
Si grandes & si grosses sont veues,
Et si apparans aux mirans,
Que chacun les peult choisir, ens
Que l'on les peult lyre & compter
De si loing, que qui racompter
Le vauldroit, & qui l'auroit veu,
Si ne pourroit-il estre creu
D'homme qui point veu ne l'auroit,
Ou qui les causes n'en sauroit.
Si ne seroit-ce pas creance,
Puisqu'il en auroit la science.

Voyez VERRE.

LUNISOLAIRE (Cycle). *Voyez* CYCLE paschal.

LUNULA, *LUNULE*, }. *Voyez* LUNES d'argent. C'étoit un ornement que les patriciens de Rome portoient sur leurs souliers, peut-être pour marquer l'ancienneté de leur race, ainsi que les peuples d'Arcadie, qui prenoient le titre de προσελήνοι, parce qu'ils prétendoient être plus anciens que la Lune, & l'être autant que Jupiter.

Sénèque le tragique (*in Hyppolito*) désigne la lune par cette périphrase:

Sidus post veteres arcades editum.

Le roi Numa fut l'inventeur de la *lunule*. Martial (*lib. II. epist.* 29.) parlant d'une ancienne noblesse, dit:

Non hesterna sedet lunatâ lingula plantâ.

On trouve dans Stace (*liv. V. sylv.* 2. *v.* 28.) *Patricia luna.*

Plutarque, dans ses *Questions romaines*, nous apprend que ces petites *lunes* étoient un symbole qui signifioit que les amis de ceux qui les portoient devoient un jour être élevées au-dessus de la lune, ou, qu'elles étoient l'emblême de l'inconstance de la Fortune, à cause des différentes phases de cette planète.

Cependant Isidore (*Orig. l. XXXIX. c.* 34.) assure que cet ornement n'étoit point la représentation de la lune en son croissant, mais la figure de la lettre C, pour désigner le nombre *cent*, & qu'on vouloit par-là conserver le souvenir de celui des sénateurs établis par Romulus.

Les savans ne sont pas d'accord sur l'endroit du soulier où l'on plaçoit cette petite lune. L'opinion la plus généralement reçue est que c'étoit une espèce de boucle d'ivoire qu'on attachoit sur la cheville du pied. Albert Rubens a remarqué que les anciennes statues ont cette boucle sur la partie du pied la plus élevée; mais Ferrarius (*in Analectis de re vest. c.* 35.) assure que cette boucle n'étoit pas la petite lune des patriciens; qu'elle ne servoit qu'à ferrer le soulier, & que la petite

lune étoit placée aux talons, *ἐν τοῖς ἀστραγάλοις* : d'où venoit le proverbe, *nobilitas in aſtragalis*. Ceux qui penſent ainſi, croient que, ſelon Philoſtrate, dans ſes Vies des Sophiſtes (*l. II. in Herode Attico.*), cette boucle ne ſe mettoit pas ſur la partie antérieure du ſoulier, mais autour du talon. Il faut s'en tenir au ſentiment des premiers. Les autres ne paroiſſent pas avoir entendu le mot *σφυρῶτον* dont ſe ſert Philoſtrate, & que Didyme, en parlant de la chauſſure des héros d'Homère (*Il. Δ. v.* 18.) & Héſychius expliquent par *malleorum tegumenta*; *σφῦρον* ſignifie *la cheville du pied* & non pas *le talon*.

LUNUS (le dieu). *Voyez* MEN.

On le voit ſur les médailles de Cibyra, de Trapezopolis en Carie, de Cius en Bithynie, de Sébaſte en Galatie, de Sardes.

LUPATA frena, mors rude hériſſé d'aſpérités & d'inégalités, comme les machoires du *loup*, dont les dents ſont fort inégales. Les romains attribuèrent aux gaulois, l'invention de ces mors rudes. Dans les fouilles faites par M. Grignon, dans la ville, gauloiſe, du Châtelet en Champagne, près de Joinville, on a trouvé des mors de fer briſés & très-rudes, *frena lupata*.

LUPERCAL, grotte où Rémus & Romulus avoient été allaités par la louve; elle étoit au pied du mont Palatin. Servius croit que cette grotte fut ainſi appellée, parce qu'elle étoit conſacrée à Pan, dieu de l'Arcadie, auquel le mont Licée étoit auſſi conſacré; il ajoute qu'Evandre, arcadien, étant venu en Italie, dédia de même un lieu au dieu de ſa patrie, & le nomma *lupercal*, parce que c'eſt par le ſecours de ce dieu, que les beſtiaux ſont préſervés des loups. Il eſt vrai que le *lupercal* étoit conſacré à Pan, & que les luperques, ſes prêtres, lui faiſoient dans cette grotte, des ſacrifices.

LUPERCALES, fêtes inſtituées à Rome en l'honneur de Pan. Elles ſe célébroient, ſelon Ovide, le troiſième jour après les Ides de février. Nous avons vu au mot *Lupercal*, que Servius en attribue l'inſtitution à Evandre. Valère-Maxime prétend que les *Lupercales* ne furent commencées que ſous Romulus & Rémus, à la perſuaſion du berger Fauſtulus. Ils offrirent un ſacrifice, immolèrent des chevres, & firent enſuite un feſtin, où s'étant échauffé la tête à force de boire du vin, ils diviſèrent en deux troupes les bergers, qui s'étant ceints de peaux des bêtes immolées, coururent de tous côtés, folâtrant les uns avec les autres. En mémoire de cette fête, de jeunes gens couroient tous nuds (remarquez que c'étoit au mois de février), tenant d'une main les couteaux dont ils s'étoient ſervi pour immoler les chevres; ils ſe teignoient le front de ce ſang, & l'eſſuyoient enſuite avec de la laine trempée dans du lait. Dans l'autre main, ils avoient des couroies dont ils frappoient tous ceux qu'ils rencontroient dans leur chemin. L'opinion où étoient les femmes que ces coups de fouet leur ſervoient à devenir fécondes, ou à accoucher heureuſement, faiſoit que loin de s'éloigner pour éviter leurs rencontres, elles s'en approchoient pour recevoir ces coups favorables. Voici, ſelon Ovide, (*Faſt. lib.* 2.) l'origine de cette opinion. Les Sabines furent long-tems à concevoir après leur enlevement; maris & femmes s'adreſſèrent à Junon; ils allèrent l'invoquer dans un bois qui lui étoit conſacré: elle répondit qu'il falloit qu'un bouc ſaillît les femmes de Rome: *italicas matres, inquit, caper hircus inito*. Par bonheur un augure qui ſe trouva préſent, les tira de peine; il immola un bouc, dont il ordonna que la peau fût miſe en lanières pour fouetter les femmes. Elles y conſentirent, & ne manquèrent pas d'accoucher au dixième mois.

Parmi les Luperques il y avoit des gens de la première qualité, & des magiſtrats qui couroient la ville tout nuds comme les autres. La raiſon qui faiſoit courir tout nud pendant les *Lupercales*, étoit qu'un jour que Rémus & Romulus célébroient cette fête, des voleurs profitèrent de l'occaſion, & enlevèrent leurs troupeaux. Les deux frères & toute la jeuneſſe qui étoit avec eux, s'en étant apperçus, mirent bas leurs habits, pour courir plus aiſément après ces voleurs; & les ayant atteints, ils leur enlevèrent le butin. Comme cela leur avoit réuſſi, la coutume de courir nuds aux *Lupercales*, s'introduiſit & s'établit. Ovide (*Faſt.* a.), en rapporte encore une autre raiſon. Il dit qu'Hercule voyageant un jour avec Omphale, Faune qu'il prend ici pour le dieu Pan, devint amoureux de cette belle. Hercule & Omphale logèrent cette nuit dans une caverne. Pendant qu'on leur préparoit à ſouper, Omphale para Hercule de ſes habits & de ſes bijoux, & prit à la place la peau de lion, la maſſue, le carquois & les flèches; ils ſoupèrent ainſi traveſtis, & ne quittèrent point en ſe couchant leur déguiſement. Il fallut ſe ſéparer pour cette nuit, parce qu'ils devoient dès le matin faire un ſacrifice à Bacchus; & cette cérémonie demandoit que l'on paſſât la nuit dans la continence. Faune qui avoit ſuivi l'objet de ſon amour, entra dans la caverne à la faveur des ténèbres & du ſommeil où tout le monde étoit plongé. Il va de côté & d'autre à tâtons, juſqu'à ce qu'il trouve le lit d'Omphale; mais il n'a pas plutôt touché la peau du lion, qu'il recule tout effrayé. Il trouve enfin le lit d'Hercule qu'il prend au toucher des habits pour Omphale. Il ſe gliſſe dans le lit; le héros s'éveille, & d'un coup de coude jette Faune hors du lit. Omphale s'éveille

veille, appelle à ſon ſecours, demande de la lumière; on trouve Faune étendu par terre, ayant de la peine à ſe relever, mais qui en fut quitte pour des ris & des huées. De cette aventure il prit en horreur les habits qui l'avoient trompé, & voulut que ſes prêtres n'en portaſſent point pendant les cérémonies de ſon culte.

Du temps d'Auguſte, cette fête qui tomboit en déſuétude, fut rétablie, & continua même au-delà du paganiſme; car il fut aboli à Rome dès le quatrième ſiècle, & cependant les *Lupercales* ſe célébroient encore à la fin du cinquième, comme on le voit dans les lettres du pape Gélaſe.

LUPERCES ou LUPERQUES, étoient les prêtres du dieu Pan, qui célébroient les Lupercales. C'étoient les plus anciens prêtres de Rome, ayant été inſtitués ou par Evandre, ou par Romulus. Ils étoient diviſés en deux colléges ou compagnies, celle des Fabiens, & celle des Quintiliens. Jules-Céſar en ajouta une troiſième qu'il nomma les Juliens de ſon nom. Suétone donne à entendre que cet établiſſement fut une des choſes qui rendit cet empereur plus odieux. Il paroît même que cette compagnie de *Luperques* ne fut point inſtituée par Céſar, ni à l'honneur de Pan, mais par les amis de Céſar, & en ſon honneur; « car il ſouffrit, dit Suétone, qu'on lui décernât des honneurs au-deſſus de l'homme, un ſiége d'or dans le ſénat & ſur le tribunal, des temples, des autels, des ſtatues auprès de celle des dieux, un flamine des *Luperques* & qu'il y eût un mois qui portât ſon nom ». Cette eſpèce de ſacerdoce n'étoit pas en grand honneur à Rome. Cicéron reproche à Antoine de l'avoir exercé; & il traite le corps des *Luperques* de ſociété agreſte, inſtituée avant l'humanité & les loix, c'eſt-à-dire, avant que les hommes fuſſent humaniſés & policés (*Cicero pro Cœlio. cap.* 2.)

On voit ſur une calcédoine de la collection de Stoſch, une figure nue, debout avec une eſpèce de large ceinture de peau de quelque animal, liée autour du corps; c'eſt un homme robuſte qui ayant un thyrſe appuyé contre l'épaule, ſe met un maſque avec les deux mains.

Cette figure qui eſt d'une admirable gravure, fut publiée par Ficoroni (*Maſchere Scen. tom. XIII. pag.* 57.), à qui elle appartenoit alors, & qui en mourant en fit préſent au baron de Stoſch. Elle a été auſſi publiée par Gravelle (*Pierres Gravées tom. II, pl.* 29), & par Natter (*Pier. Grav. pl.* 21.); mais le deſſin de ces auteurs ne répond pas à la pierre; celui de Natter eſt pourtant recommandable, en ce qu'il montre la profondeur de la gravure.

La figure repréſente ſans doute un *Lupercal*, c'eſt-à-dire, l'un de ces prêtres de Pan (*Val. Max. lib. II. cap.* 2. *n.* 9.), qui couroient nuds par les rues, & n'avoient que les parties naturelles couvertes des peaux des brebis qui avoient été immolées à Pan. Les rits des fêtes de Pan ne différoient pas beaucoup de ceux des fêtes de Bacchus; & celles-ci étoient célébrées par des divertiſſemens de théâtre; les fêtes de Pan ſe diſtinguoient peut-être auſſi par des ſpectacles, auxquels le maſque feroit alluſion; car, on ne lit pas que les prêtres des *Lupercales* coururſſent maſqués; mais le ſilence des anciens ne rend pas cette ſuppoſition impoſſible.

LUPERCUS, ſurnom de la famille *Gallia*.

LUPIN, *lupinus* ou *lupinum*, ſemence de *lupins*.

Du tems de Galien, on faiſoit ſouvent uſage des graines de *lupin* pour la table; aujourd'hui on n'en mange plus. Lorſqu'on les macère dans l'eau chaude, les *lupins* perdent leur amertume & deviennent agréables au goût; on les mangeoit cuits avec de la ſaumure ſimple, ou avec de la ſaumure & du vinaigre, ou même aſſaiſonnés ſeulement avec un peu de ſel. Pline rapporte, que Protogène travaillant à ſon chef-d'œuvre, au tableau d'Ialyſe, pour l'amour duquel, Démétrius manqua depuis de prendre Rhodes, ne voulut, pendant long-tems, ſe nourrir que de *lupins* ſimplement apprêtés, de peur que d'autres mets ne lui rendiſſent les ſens moins libres.

Les comédiens & les joueurs à Rome ſe ſervoient quelquefois de *lupins* au lieu d'argent, & on y imprimoit une certaine marque pour obvier aux fripponneries: cette monnoie fictive couroit entr'eux, pour repréſenter une certaine valeur & ne paſſoit que dans leur ſociété. De-là vint qu'Horace (*Ep. VII. l. I.*) dit qu'un homme ſenſé connoît la différence qu'il y a entre l'argent & les *lupins*.

Nec tamen ignorat quid diſtent æra lupinis.

Il y a un paſſage aſſez plaiſant, à ce ſujet, dans le *Pœnulus* de Plaute (*Act. III. Scène II*) le voici:

AGA. *Agite, inſpicite, aurum eſt.*

COL. *Proſectò, ſpectatores, comicum; macerato hoc pingues fiunt auro in barbariâ boves.*

« AGA. C'eſt de l'or ».

« COL. Oui, meſſieurs, ma foi c'eſt de l'or de comédie; c'eſt de cet or dont on ſe ſert en Italie, pour engraiſſer les bœufs ».

Il paroît par une loi de Juſtinien (*l. I. cod. tit. de aleatoribus*) que les joueurs ſe ſervoient ſouvent de *lupins* au lieu d'argent, comme nous nous ſervons de jetons: « Si quelqu'un, dit la loi, a perdu au jeu, des *lupins* ou d'autres marques,

celui qui a gagné ne pourra s'en faire payer la valeur ».

Je ne ſais d'où vient l'origine de *lupin*, mais je ne puis la tirer du grec λύπη, *triſteſſe*; parce que les anciens grecs ne font point mention de ce légume; il n'étoit connu qu'en Italie; c'eſt donc plutôt à cauſe de ſon amertume, que Virgile appelle le *lupin*, triſte, *triſte*. On corrigeoit, comme j'ai dit, ce défaut en faiſant cuire les grains dans l'eau bouillante, que l'on jettoit, enſuite on les égouttoit bien; & on les apprêtoit. (*D. J.*) *Voyez* BIERRE & CICER.

LUPINAIRE, marchand de lupins, *lupinarius*. Lampride, dans la vie d'Alexandre-Sévère, dit que cet empereur fit des corps de tous les métiers; & il nomme, entr'autres, les *lupinaires*. Cependant comme on ne trouve point qu'il ſoit parlé ailleurs des *lupinaires*, Caſaubon, dans ſes notes ſur cet endroit, doute s'il ne faut pas lire *popiniariorum*, au lieu de *lupinariorum*, cabaretiers, au lieu de *lupinaires*.

LUPUS, inſtrument crochu, ſemblable aux harpons des bateliers. On s'en ſervoit dans les aſſauts, pour percer & ſaiſir les aſſiégeans. (*Tit. liv.* 28. 3.).

Lupus, poiſſon. *Voyez* LOUP.

Lupus, ſurnom de la famille *Rutilia*.

LURCO, ſurnom de la famille *Aufidia*. Il déſignoit un gourmand, un diſſipateur.

LVRIA, famille romaine dont on a des médailles,

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Le ſurnom de cette famille eſt *Agrippa*.

LURIDUS color. *Voyez* GRIS.

LUS, dans les Gaules. Lvs.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en bronze.....*Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

LUSCINUS, ſurnom de la famille *Fabricia*.

LUSCUS, ſurnom de la famille *Anicia*.

LUSITANIENS. *Voyez* ESPAGNOLS.

LUSORIA, endroits particuliers que les empereurs faiſoient conſtruire dans l'enceinte de leurs palais, ou tout auprès, pour ſe donner le divertiſſement des jeux, des combats de gladiateurs ou de bêtes féroces, hors de la foule, & pour ainſi dire, dans leur domeſtique.

Lampride, dans la vie d'Elagabale, fait mention des *luſoria* que les empereurs avoient à Rome. Domitien en avoit un à Albe, dont il eſt parlé dans Juvénal (*Sat. IV vers* 99) & dans ſon ancien Scholiaſte. Lactance parle de celui de Valère Maximien, dans lequel il ſe plaiſoit à faire déchirer des hommes par des ours furieux. A Conſtantinople il y avoit deux *luſoria*, l'un dans la quatorzième région, & l'autre dans la première, auprès du grand palais.

Ces *luſoria* étoient des diminutifs de vrais amphithéatres; ils étoient beaucoup plus petits & beaucoup moins coûteux, mais deſtinés aux mêmes uſages, peut-être ont-ils ſervi de modèles aux petites arènes, dont la mémoire s'eſt conſervée dans un grand nombre de villes. (*D. J.*)

LUSTRAL (jour), en grec ἀμφιδρομία, en latin *luſtricus dies*; jour dans lequel les enfans nouveau-nés recevoient leurs noms & la cérémonie de leur luſtration. La plupart des auteurs aſſurent que c'étoit, pour les mâles, le neuvième jour après leur naiſſance, & le huitième pour les femelles. D'autres prétendent que c'étoit le cinquième jour après la naiſſance, ſans aucune diſtinction pour le ſexe; & d'autres établiſſent que le jour *luſtral* étoit le dernier jour de la ſemaine où l'enfant étoit né.

Quoi qu'il en ſoit, cette cérémonie ſe pratiquoit ainſi. Les accoucheuſes après s'être purifiées elles-mêmes en ſe lavant les mains, faiſoient trois fois le tour du foyer avec l'enfant dans leurs bras; ce qui déſignoit, d'un côté, ſon entrée dans la famille, & de l'autre, qu'on le mettoit ſous la protection des dieux de la maiſon, auxquels le foyer ſervoit d'autel, enſuite on jettoit par aſperſion, quelques gouttes d'eau ſur l'enfant.

On célébroit ce même jour un feſtin, avec de grand témoignage de joie, & on recevoit des préſens de ſes amis; à cette occaſion ſi l'enfant étoit un mâle, la porte du logis étoit couronnée d'une guirlande d'olivier; ſi c'étoit une femelle, la porte étoit ornée d'écheveaux de laine, ſymboles de l'ouvrage auquel le ſexe devoit s'occuper. (*D. J.*)

LUSTRALE (eau), eau ſacrée qu'on mettoit dans un vaſe à la porte des temples. *Voyez* EAU LUSTRALE. J'ajoute ſeulement que c'étoit parmi les grecs une ſorte d'excommunication, que d'être privé de cette *eau luſtrale*. C'eſt pourquoi

dans Sophocle (*act. II. ſcène I.*) Œdipe défend expreſſément de faire aucune part de cette eau ſacrée au meurtrier de Laïus. (*D. J.*)

LUSTRALIA. Voyez JEUX.

LUSTRATION, cérémonies ſacrées accompagnées de ſacrifices, par leſquelles les anciens purifioient les villes, les champs, les troupeaux, les maiſons, les armées, les enfans, les perſonnes ſouillées, ou par quelque crime, ou par l'inſpection d'un cadavre, ou par quelqu'autre impureté.

On faiſoit les *luſtrations* de trois manières différentes; ou par le feu, le ſoufre allumé & les parfums, ou par l'eau qu'on répandoit, ou par l'air qu'on agitoit autour de la choſe qu'on vouloit purifier.

Les *luſtrations* étoient ou publiques ou particulières. Les premières ſe faiſoient à l'égard d'un lieu public, comme d'une ville, d'un temple, d'une armée, d'un camp. On conduiſoit trois fois la victime autour de la ville, du temple ou du camp, & l'on brûloit des parfums dans le lieu du ſacrifice.

Les *luſtrations* particulières ſe pratiquoient pour l'expiation d'un homme, pour la purification d'une maiſon, d'un troupeau; à tous ces égards il y avoit des *luſtrations* dont on ne pouvoit ſe diſpenſer, comme celle d'un camp, d'une armée, des perſonnes dans de certaines conjonctures, & des maiſons en tems de peſte, &c. Il y en avoit d'autres dont on s'acquittoit par un ſimple eſprit de dévotion.

Dans les armiluſtres, qui étoient les plus célèbres des *luſtrations* publiques, on aſſembloit tout le peuple en arme, au champ de Mars; cela s'appelloit *condere luſtrum*, & le ſacrifice ſe nommoit *ſuovetaurilia*, parce que les victimes étoient une truie, une brebis & un taureau. Cette cérémonie du *luſtre* ſe faiſoit ou devoit ſe faire tous les cinq ans, le 19 octobre; mais on la reculoit fort ſouvent, ſur-tout lorſqu'il étoit arrivé quelque malheur à la république, comme nous l'apprenons de Tite-Live. *Eo anno*, dit-il, luſtrum *propter capitolium captum & conſulem occiſum, condi religioſum fuit*; on ſe fit ſcrupule cette année de terminer le *luſtre*, à cauſe de la priſe du capitole & de la mort d'un des conſuls. *Voyez* LUSTRE.

Les anciens macédoniens purifioient chaque année le roi, la famille royale, & toute l'armée, par une ſorte de *luſtration* qu'ils faiſoient dans leur mois xanthus. Les troupes s'aſſembloient dans une plaine, & ſe partageoient en deux corps qui, après quelques évolutions s'attaquoient l'un l'autre, en imitation d'un vrai combat.

Dans les *luſtrations* des troupeaux, chez les romains, le berger arroſoit une partie choiſie de ſon bétail, avec de l'eau, brûloit de la ſabine, du laurier & du ſoufre, faiſoit trois fois le tour de ſon parc ou de ſa bergerie, & offroit enſuite en ſacrifice à la déeſſe Palès, du lait, du vin cuit, un gâteau & du millet.

A l'égard des maiſons particulières, on les purifioit avec de l'eau & avec des parfums, compoſés de laurier, de genièvre, d'olivier, de ſabine, & d'autres plantes ſemblables. Si l'on y joignoit le ſacrifice de quelque victime, c'étoit ordinairement celui d'un cochon de lait.

Les *luſtrations* que l'on employoit pour les perſonnes, étoient proprement appellées *des expiations*, & la victime ſe nommoit *hoſtia piacularis*. *Voyez* EXPIATION.

Il y avoit encore une ſorte de *luſtration* ou de purification pour les enfans nouveau-nés, qu'on pratiquoit un certain jour après leur naiſſance, & ce jour s'appelloit chez les romains *luſtricus dies*, jour luſtral. *Voyez* LUSTRAL (jour).

Il paroît donc que *luſtration* ſignifie proprement *expiation* ou *purification*. Lucain a dit, *purgare mœnia luſtro*; ce qui ſignifie *purifier les champs*, en marchant tout-autour en forme de proceſſion.

On peut conſulter les auteurs des Antiquités grecques & romaines qui ont raſſemblé pluſieurs choſes curieuſes ſur les *luſtrations*; mais Jean Lomeyer a épuiſé la matière dans un ouvrage écrit ſur cet objet, intitulé: *de luſtrationibus veterum gentilium*, à Utrecht, 1681, *in*-4°. (*D. J.*)

LUSTRE, *luſtrum*, eſpace de temps que les anciens & les modernes ont conſtamment regardé comme un intervalle de cinq ans. En effet, comme le cens devoit naturellement avoir lieu tous les cinq ans, cet eſpace de temps prit le nom de *luſtre*, à cauſe d'un ſacrifice expiatoire que les cenſeurs faiſoient à la clôture du cens, pour purifier le peuple.

Si nous approfondiſſions cependant le véritable état de la choſe, nous ne trouverions point de raiſon ſuffiſante pour donner au *luſtre* la ſignification préciſe de cinq ans; nous verrions au contraire que le cens & le *luſtre* furent célébrés le plus ſouvent ſans règle, dans des temps incertains & différens, ſuivant l'exigence particulière & les beſoins de la république.

Ce fait réſulte invinciblement du témoignage des anciens auteurs, & des monumens antiques, tels que les faſtes gravés ſur le marbre & conſervés au capitole, où l'on voit une ſuite de magiſtrats de la républiq e, ainſi qu'un abrégé de leurs actions, depuis les premiers ſiècles de Rome. Par exemple, Servius Tullius, qui établit le

Digitized by Google

cens, qui adopta le *luſtre*, & qui ne fit que quatre fois l'eſtimation des biens & le dénombrement des citoyens, commença à régner l'an 175, & ſon règne dura trente-quatre ans. Tarquin-le-Superbe, ſon ſucceſſeur, ne tint point de cens.

Les conſuls P. Valerius & T. Lucretius rétablirent l'inſtitution de Servius, & tinrent le cinquième cens, l'an de Rome 245. Les marbres du capitole manquent à cette époque, & l'on y voit une lacune qui comprend les ſept premiers *luſtres*; mais ils marquent que le huitième fut fait l'an de Rome 279; de ſorte que les trois premiers *luſtres* célébrés par les conſuls, forment un intervalle de trente-quatre ans.

Ce fut à la création des cenſeurs, l'an de Rome 311, qu'on célébra le onzième *luſtre*, qui comprend, à un an près, le même intervalle que les trois derniers tenus par les conſuls.

Le douzième *luſtre*, ſelon les marbres du capitole, ſe rapporte à l'an de Rome 390; ce qui montre que ſous les cenſeurs, créés afin de faire le dénombrement du peuple & d'en eſtimer les biens, les neuf premiers *luſtres* l'un dans l'autre embraſſent chacun d'eux à-peu-près l'eſpace de neuf années.

Le dernier *luſtre* fut fait par les cenſeurs Appius Claudius & L. Piſon, l'an de Rome 703, & ce fut le 71e *luſtre*. Si donc on compte les *luſtres* depuis le premier, célébré par les cenſeurs, juſqu'au dernier, on trouve entre chacun des ſoixante *luſtres* intermédiaires un intervalle d'environ ſix ans & demi. Tel eſt le véritable état des choſes. Il en réſulte avec évidence que quoique le temps & l'uſage ait attaché l'idée d'un intervalle de cinq ans au mot *luſtre*; c'eſt ſans fondement que cet uſage s'eſt établi.

Au reſte, l'on n'a pas eu moins de tort d'écrire que Servius Tullius eſt l'auteur du *luſtre* pris pour le ſacrifice expiatoire du peuple. Servius Tullius n'inventa que le cens ou le dénombrement. Le *luſtre*, la luſtration, le *ſacrificium luſtrale*, étoient d'uſage avant ce prince; je le prouve par ce paſſage de Tite-Live, qui dit que Tullus Hoſtilius ayant gagné la bataille contre les habitans d'Albe, prépara un *ſacrifice luſtral* ou *expiatoire* pour le lendemain à la pointe du jour. Après que tout fut préparé, ſelon la coutume, il fit aſſembler les deux armées, &c. *Sacrificium luſtrale in diem poſterum parat; ubi illuxit paratis omnibus ut aſſolet, vocari ad concionem utrumque exercitum jubet, &c.*

Servius Tullius adopta ſeulement pour la clôture du cens le même ſacrifice luſtral, pratiqué avant lui par Tullus Hoſtilius, lors de la bataille contre les albins.

Si le mot *luſtrum*, luſtre, ne vient pas de *luſtrare*, purifier, peut être eſt-il dérivé de *luere*, qui ſignifioit *payer* la taxe à laquelle chaque citoyen étoit impoſé par les cenſeurs: c'eſt du moins le ſentiment de Varron. (*D. J.*)

LUSTRICI ædes. Voyez LUSTRAL.

LUSUS naviandi. Voyez *NAVIANDI.*

LVTATIA, famille romaine dont on a des médailles,

RRR. en argent.

RRR. en bronze.

O. en or.

Les ſurnoms de cette famille ſont: *CATVLVS*, *CERCO.*

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

LUTEUS color. Voyez JAUNE.

LUTTE, deux hommes combattans corps à corps, pour éprouver leurs forces, & pour ſe terraſſer, *luttent* enſemble.

La *lutte* étoit un des plus illuſtres exercices paleſtriques des anciens. Les grecs, qui l'ont cultivé avec le plus de ſoin, & qui l'ont porté à la plus haute perfection, le nommoient πάλη, mot que nos grammairiens modernes dérivent de πάλλω, *ſecouer, agiter*, ou de πηλὸς, *de la boue*, à cauſe de la pouſſière dont ſe frottoient les *lutteurs*; du moins les autres étymologies, rapportées par Plutarque, ne ſont pas plus heureuſes. Quant au mot *luſta* des latins, on ne ſait s'il vient de *lucere*, pris au ſens de *ſolvere*, réſoudre, relâcher, ou de *luxare*, démettre, déboiter, ou de quelque autre ſource.

Mais, ſans nous arrêter à ces futilités, recherchons l'origine de la *lutte*, & ſes préparatifs; après cela, nous indiquerons les principales eſpèces de *luttes*, & les deſcriptions qui nous en reſtent; enſuite nous déterminerons en quel tems les lutteurs furent admis aux jeux publics de la Grèce; enfin nous paſſerons en revue ceux qui s'y ſont le plus diſtingués. Les auteurs latins de l'art gymnaſtique ont épuiſé cette matière; mais Burette en particulier l'a traitée dans ſes mémoires de littérature avec le plus de netteté, & avec l'érudition la plus agréable: il va nous prêter ſes lumières.

La *lutte* chez les grecs, de même que chez les autres peuples, ne fut dans les commencemens qu'un exercice groſſier, où la peſanteur du corps & la force des muſcles avoient la meilleure part. Les hommes les plus robuſtes, & de la taille la plus avantageuſe, étoient preſque ſûrs d'y vain-

Digitized by Google

cre, & n'y connoiſſoient point encore la ſupériorité que pouvoit donner, dans cette eſpèce de combat, beaucoup de ſoupleſſe & de dextérité, jointes à une force médiocre.

La *lutte*, conſidérée dans cette première ſimplicité, peut paſſer pour un des plus anciens exercices ou des premières manières de ſe battre; car il eſt à croire que les hommes, devenus ennemis les uns des autres, ont commencé par ſe colleter & s'attaquer à coup de poings, avant que de mettre en œuvre des armes plus offenſives. Telle étoit la *lutte* dans les ſiècles héroïques & fabuleux de la Grèce, dans ces tems féconds en hommes féroces, qui n'avoient d'autres loix que celle du plus fort.

On reconnoit à ce portrait ces fameux ſcélérats qui infeſtoient, par leurs brigandages, les provinces de la Grèce, & dont quelques-uns contraignoient les voyageurs à lutter contr'eux, malgré l'inégalité de leurs forces, & les tuoient après les avoir vaincus. Hercule & Théſée travaillèrent ſucceſſivement à purger la terre de ces monſtres, employant d'ordinaire pour les vaincre & pour les punir, les mêmes moyens dont ces barbares s'étoient ſervis, pour immoler tant de victimes à leur cruauté. C'eſt ainſi que ces deux héros vainquirent à la *lutte* Antée & Cercyon, inventeurs de ce combat, ſelon Plaron, & auxquels il en coûta la vie, pour avoir oſé ſe meſurer contre de ſi redoutables adverſaires.

Théſée fut le premier, au rapport de Pauſanias, qui joignit l'adreſſe à la force dans la *lutte*, & qui établit des écoles publiques appellées paleſtres, où des maîtres l'enſeignoient aux jeunes gens. Comme cet exercice fit partie des jeux iſthmiques, rétablis par ce héros, & qu'il fut admis dans preſque tous ceux que l'on célébroit en Grèce & ailleurs, les athlètes n'oublièrent rien pour s'y rendre habiles; & le deſir de remporter les prix, les rendit ingénieux à imaginer de nouvelles ruſes & de nouveaux mouvemens qui, en perfectionnant la *lutte*, les mettoient en état de s'y diſtinguer. Ce n'eſt donc que depuis Théſée que la *lutte* qui avoit été juſqu'alors un exercice informe, fut réduite en art, & ſe trouva dans tout ſon luſtre.

Les frictions & les onctions, ſi communes dans les gymnaſes, parurent être dans l'art athlétique des préparatifs néceſſaires pour ce combat en particulier. Comme il étoit queſtion dans la *lutte* de faire valoir toute la force & toute la ſoupleſſe des membres, on eut recours aux moyens les plus efficaces pour réunir ces deux qualités. Les frictions, en ouvrant les pores, & en facilitant la tranſpiration, rendent la circulation du ſang plus rapide, & procurent en même tems une diſtribution plus abondante des eſprits animaux dans tous les muſcles du corps. Or, l'on ſait que la force de ces organes dépend de cette abondance, jointe à la fermeté du tiſſu des fibres. D'un autre côté, les onctions qui ſuccédoient aux frictions produiſoient deux bons effets; l'un d'empêcher, en bouchant les pores, une trop grande diſſipation d'eſprits, qui eût bientôt mis les athlètes hors de combat; l'autre de donner aux muſcles, à leurs tendons & aux ligamens des jointures, une plus grande flexibilité, & par-là de prévenir la rupture de quelques-unes de ces parties dans les extenſions outrées, auxquelles la *lutte* les expoſoit.

Mais comme ces onctions, en rendant la peau des lutteurs trop gliſſante, leur ôtoient la facilité de ſe colleter & de ſe prendre au corps avec ſuccès, ils remédioient à cet inconvénient; tantôt en ſe roulant dans la pouſſière de la paleſtre, ce que Lucien exprime plaiſamment, en diſant, *les uns ſe vautrent dans la boue comme des pourceaux*; tantôt en ſe couvrant réciproquement d'un ſable très-fin, réſervé pour cet uſage dans les xyſtes, & ſous les portiques des gymnaſes; *ceux-ci*, ajoute le même Lucien, & dans le même ſtyle, *prenant le ſable qui eſt dans cette foſſe, ſe le jettent les uns aux autres comme des coqs*. Ils ſe frottoient auſſi de pouſſière après les onctions, pour eſſuyer & ſécher la ſueur dont ils ſe trouvoient tout trempés au fort de la *lutte*, & qui leur faiſoit quitter priſe trop facilement. Ce moyen ſervoit encore à les préſerver des impreſſions du froid; car cet enduit de pouſſière, mêlée d'huile & de ſueur, empêchoit l'air de les ſaiſir, & mettoit par-là ces athlètes à couvert des maladies ordinaires à ceux qui ſe refroidiſſent trop promptement, après s'être fort échauffés.

Les lutteurs ainſi préparés en venoient aux mains. On les appairoit deux à deux, & il ſe faiſoit quelquefois pluſieurs *luttes* en même tems. A Sparte, les perſonnes de différent ſexe *luttoient* les unes contre les autres, & Athénée obſerve que la même choſe ſe pratiquoit dans l'île de Chio.

Le but que l'on ſe propoſoit dans la *lutte*, où l'on combattoit de pied-ferme, étoit de renverſer ſon adverſaire, de le terraſſer, en grec κατασκλλειν; de-là vient que la *lutte* s'appelloit κατασκλλητικη, *l'art de jetter par terre*.

Pour y parvenir, ils employoient la force, l'adreſſe & la ruſe; ces moyens de force & d'adreſſe ſe réduiſoient à s'empoigner réciproquement le bras, en grec βραχιονιζειν; à ſe retirer en avant, ἀναγειν; à ſe pouſſer & à ſe renverſer en arrière, ἀθλιζειν & ἀναρριπτειν; à ſe donner des contorſions & à s'entrelacer les membres, λυγιζειν; à ſe prendre au collet, & à ſe ſerrer la gorge, juſqu'à s'ôter la reſpiration, ἀγχειν & ἀποπνιγειν; à s'embraſſer étroitement & ſe ſe-

couer, ἀγωνίζειν; à ſe plier obliquement, & ſur les côtés, πλαγιάζειν; à ſe prendre au corps & à s'élever en l'air, à ſe heurter du front comme des beliers, συναράττειν ταμέτωπα; enfin à ſe tordre le cou, τραχηλίζειν.

Tous ces mots grecs & pluſieurs autres que je ſupprime, pour ne pas ennuyer le lecteur, étoient conſacrés à la *lutte*, & ſe trouvent dans Pollux & dans Héſychius.

Parmi les tours de ſoup'eſſe, & les ruſes ordinaires aux lutteurs, nommées en grec παλαίσματα, je ne dois pas oublier celui qui conſiſtoit à ſe rendre maître des jambes de ſon antagoniſte; cela s'exprimoit en grec par ὑποσκελίζειν, πτερνίζειν, ἀγκυρίζειν, qui reviennent au mot français *ſupplanter, donner le croc en jambe;* Dion, ou plutôt Xiphylin, ſon abréviateur, remarque dans la vie d'Hadrien, que cette adreſſe ne fut pas inutile aux ſoldats romains dans un de leurs combats contre les jazyges.

Telle étoit la *lutte*, dans laquelle les athlètes combattoient debout, & qui ſe terminoit par la chûte ou le renverſement à terre de l'un des combattans. Mais lorſqu'il arrivoit que l'athlète terraſſé entraînoit dans ſa chûte ſon antagoniſte, ſoit par adreſſe, ſoit autrement, le combat commençoit de nouveau, & ils luttoient couchés ſur le ſable, ſe roulant l'un ſur l'autre, & s'entrelaçant en mille façons, juſqu'à ce que l'un des deux gagnant le deſſus, contraignît ſon adverſaire à demander quartier, & à ſe confeſſer vaincu.

Une troiſième eſpèce de *lutte* ſe nommoit ἀκροχειρισμὸς, parce que les athlètes n'y employoient que l'extrémité de leurs mains, ſans ſe prendre au corps, comme dans les deux autres eſpèces. Il paroît que l'ἀκροχειρισμὸς étoit un prélude de la véritable *lutte*, par lequel les athlètes eſſayoient réciproquement leurs forces, & commençoient à dénouer leurs bras.

En effet, cet exercice conſiſtoit à ſe croiſer les doigts, en ſe les ſerrant fortement; à ſe pouſſer, en joignant les paumes des mains; à ſe tordre les poignets & les jointures des bras, ſans ſeconder ces divers efforts, par le ſecours d'aucun autre membre; & la victoire demeuroit à celui qui obligeoit ſon concurrent à demander quartier. Pauſanias parle de l'athlète Léontiſque, qui ne terraſſoit jamais ſon adverſaire dans cette ſorte de combat, mais le contraignoit ſeulement, en lui ſerrant les doigts, de ſe confeſſer vaincu.

Cette ſorte de *lutte*, qui faiſoit auſſi partie du Pancrace, étoit connue d'Hipocrate, lequel, dans *le IIe livre du régime*, l'appelle ἀκροχειρίη, & lui attribue la vertu d'exténuer le reſte du corps, & de rendre les bras plus charnus.

Comme nous ne pouvons plus voir ces ſortes de combats, & que le tems des ſpectacles de la *lutte* eſt paſſé, le ſeul moyen d'y ſuppléer, à quelques égards, c'eſt de conſulter, pour nous en faire une idée, ce que la peinture & la ſculpture nous ont conſervé de monumens qui nous repréſentent quelques parties de l'ancienne gymnaſtique, & ſur-tout de recourir aux deſcriptions que les poëtes nous en ont laiſſées, & qui ſont autant de peintures parlantes, propres à mettre ſous les yeux de notre imagination les choſes que nous ne pouvons enviſager d'une autre manière.

La deſcription que fait Homère (*Il. l. XXIII, v. 708 & ſuiv.*), de la *lutte* d'Ajax & d'Ulyſſe, l'emporte ſur tous les autres pour la force, pour le naturel & pour la préciſion. La *lutte* d'Hercule & d'Achéloüs, ſi fameuſe dans la fable, a ſervi de matière au tableau poétique qu'Ovide en a fait dans le *IXe liv. de ſes Métamorphoſes.* On peut voir auſſi de quelle manière Lucain, dans ſa pharſale, (*l. IV. v. 6. to. & ſuiv.*), décrit la *lutte* d'Hercule & d'Antée. La *lutte* de Tydée & d'Agyllée, peinte par Stace dans la Thébaïde, (*l. VI. v. 847*), eſt ſur-tout remarquable par la diſproportion des combattans, dont l'un eſt d'une taille giganteſque, & l'autre d'une taille petite & ramaſſée.

Ces quatre morceaux de poéſie méritent d'autant mieux d'être conſultés ſur la *lutte*, qu'en nous préſentant tous ce même objet, dont le ſpectacle étoit autrefois ſi célèbre, ils le montrent à notre imagination par différens côtés, & par-là ſervent à nous le faire connoître plus parfaitement; de ſorte qu'en raſſemblant ce que chacun renferme de plus particulier, on trouve preſque toutes les circonſtances qui caractériſoient cette eſpèce d'exercice.

Le lecteur peut y joindre une cinquième deſcription, laquelle, quoiqu'en proſe, ne peut figurer avec la poéſie. Elle ſe trouve au *XXIe. livre de l'Hiſtoire Ethiopique* d'Héliodore, ingénieux & aimable romancier grec du IVe ſiècle. Cette peinture repréſente une *lutte* qui tient en quelque ſorte du Pancrace, & qui ſe paſſe entre Théagène, le héros du roman, & une eſpèce de géant éthiopien.

Après avoir conſidéré la *lutte* en elle-même, & renvoyé les curieux à la lecture des deſcriptions qui nous en reſtent, indiquons dans quel tems on a commencé d'admettre cet exercice dans la ſolemnité des jeux publics, dont il faiſoit un des principaux ſpectacles.

Nous apprenons de Pauſanias que la *lutte* faiſoit partie des jeux olympiques, dès le tems de l'Hercule de Thèbes; puiſque ce héros en remporta le prix. Mais Iphitus ayant rétabli la cé-

Digitized by Google

rémonie de ces jeux, qui, depuis Hercule, avoit été fort négligée, les différentes eſpèces de combats n'y rentrèrent que ſucceſſivement; en ſorte que ce ne fut que vers la XVIIIe olympiade, qu'on y vit paroître des lutteurs; & le lacédémonien Eurybate fut le premier qu'on y déclara vainqueur à la *lutte*. On n'y propoſa des prix pour la *lutte* des jeunes gens, que dans la XXXVIIe olympiade; & le lacédémonien Hypoſthène y reçut ſa première couronne. Les lutteurs & les pancratiens n'eurent entrée dans les jeux pythiques que beaucoup plus tard, c'eſt-à-dire, dans la XLVIIIe olympiade. A l'égard des jeux néméens & des iſthmiques, Pauſanias ni aucun auteur ne nous apprennent en quel tems la *lutte* commença d'y être admiſe.

Les prix que l'on propoſoit aux lutteurs dans ces jeux publics, ne leur étoient accordés qu'à certaines conditions. Il falloit combattre trois fois de ſuite, & terraſſer au moins deux fois ſon antagoniſte, pour être digne de la palme: un lutteur pouvoit donc ſans honte être renverſé une fois, mais il ne pouvoit l'être une ſeconde ſans perdre l'eſpérance de la victoire.

Entre les fameux athlètes, qui furent pluſieurs fois couronnés aux jeux de la Grèce, l'hiſtoire a immortaliſé les noms de Milon, de Chilon, de Polydamas & de Théagène.

Milon étoit de Crotone, & floriſſoit du tems des Tarquins. Sa force étonnante & ſes victoires athlétiques ont été célébrées par Diodore, Strabon, Athénée, Philoſtrate, Galien, Elien, Euſtathe, Cicéron, Valère-Maxime, Pline, Solin & pluſieurs autres. Mais Pauſanias eſt celui qui paroît s'être le plus intéreſſé à la gloire de cet illuſtre athlète, par le détail dans lequel il eſt entré, dans *le IIe livre de ſes Eliaques*, ſur ce qui le concerne. Il nous apprend, entre autres particularités, que Milon remporta ſix palmes aux jeux olympiques, toutes à la *lutte*, l'une deſquelles lui fut adjugée, lorſqu'il n'étoit encore qu'enfant; qu'il en gagna une en luttant contre les jeunes gens, & ſix en luttant contre des hommes faits aux jeux pythiens; que s'étant préſenté une ſeptième fois à Olympie pour la *lutte*, il ne put y combattre, faute d'y trouver un antagoniſte qui voulût ſe meſurer à lui.

Le même hiſtorien raconte enſuite pluſieurs exemples de la force incomparable de cet athlète; il portoit ſur ſes épaules ſa propre ſtatue faite par le ſculpteur Daméas, ſon compatriote. Il empoignoit une grenade, de manière que ſans l'écraſer, il la ſerroit ſuffiſamment pour la retenir, malgré les efforts de ceux qui râchoient de la lui arracher. Il n'y avoit que ſa maîtreſſe, dit Elien en badinant, qui pût en cette occaſion lui faire quitter priſe.

Pauſanias ajoute que Milon ſe tenoit ſi ferme ſur un diſque qu'on avoit huilé pour le rendre plus gliſſant, qu'il étoit comme impoſſible de l'y ébranler. Lorſqu'appuyant ſon coude ſur ſon côté, il préſentoit la main droite ouverte, les doigts ſerrés l'un contre l'autre, à l'exception du pouce qu'il élevoit il n'y avoit preſque force d'homme qui pût lui écarter le petit doigt des trois autres. Cet athlète ſi robuſte, ce vainqueur des ſybarites, fut néanmoins obligé de reconnoître que ſa force étoit inférieure à celle du berger Titorme, qu'il rencontra ſur les bords d'Evenus, s'il en faut croire Elien.

Le lutteur Chilon, natif de Patras en Achaïe, n'eſt guère moins fameux que Milon, par le nombre de ſes victoires à la *lutte*. Il fut couronné deux fois à Olympie, une fois à Delphes, quatre fois aux jeux iſthmiques, & trois fois aux néméens. Sa ſtatue, faite des mains de Lyſippe, ſe voyoit encore à Olympie du temps de Pauſanias. Il fut tué dans une bataille, & les achéens lui élevèrent un tombeau, avec une inſcription ſimple, qui contenoit les faits que je viens de rapporter.

Pauſanias parle du pancratiaſte Polydamas, non-ſeulement comme du plus grand homme de ſon ſiècle pour la taille; mais il raconte de ce célèbre athlète des choſes preſque auſſi ſurprenantes que celles qu'on attribue à Milon. Il mourut comme lui par trop de confiance en ſes forces. Etant entré avec quelques camarades dans une caverne prête à fondre ſur eux, elle s'entrouvrit en pluſieurs endroits. Les compagnons de Polydamas prirent la fuite; mais lui, moins craintif, ou plus téméraire, éleva ſes deux mains, prétendant ſoutenir les pierres qui s'écrouloient, & qui l'accablèrent de leurs ruines.

Je finis ma liſte des célèbres lutteurs par l'athlète Théagène de Thaſos, vainqueur au pancrace, au pugilat & à la courſe, une fois aux jeux olympiques, trois fois aux pythiens, neuf fois aux néméens, & dix fois aux iſthmiques. Il remporta tant de prix aux autres jeux de la Grèce, que ſes couronnes alloient juſqu'au nombre de quatorze cents, ſelon Pauſanias, ou de douze cents, ſelon Plutarque. (*D. J.*)

On voit ſur une pâte antique de Stoſch quatorze amours qui s'exercent à des jeux gymnaſtiques autour de deux colonnes, ſur l'une deſquelles il y a une eſpèce de vaſe, & ſur l'autre quelque choſe de crochu.

Cette pâte qui appartenoit autrefois à Bellori, & qui paſſa enſuite à Ficoroni, & de là dans le cabinet de Stoſch, a été décrite & expliquée par Agaſtini & Maffei (*Maffei Gem. tab. IV. tab. 59. Montfaue. Ant. Expl. p. 1. pl. 118.*).

De ces quatorze amours il y a cinq grouppes

qui luttent deux à deux pour marquer les cinq différens genres d'exercices des jeux publics de la Grèce ; quoiqu'il ſoit vrai de dire qu'on ne trouve pas dans leurs attitudes précisément tout ce qu'il faudroit pour les repréſenter tous ; ils conſiſtoient à ſauter, courir, jetter le diſque, lancer le javelot & lutter. Outre ces cinq grouppes, il y a un amour qui fait rouler le *trochus*, un autre qui court avec la palme & la couronne ; un troiſième qui ſe frotte d'huile auprès d'un grand vaſe fait en forme de *concha*, & deux autres qui font la fonction d'agonothètes ou de maître de gymnaſe.

On ne voit ici proprement que deux genres de *lutte*, c'eſt-à-dire, celle qui s'appelloit ὀρθοπάλη, ou *la lutte de pied ferme*, & où il ſuffiſoit d'avoir jetté ſon adverſaire par terre, & la lutte des *pancratiaſtes*, appellée ἀκροχειρισμὸς, dans laquelle celui qui tomboit à terre, ne lâchoit pas ſon adverſaire, mais l'entraînoit avec lui (*fabr. Agoniſt. lib. I. c.* 10. 11.).

Les deux amours qui font la fonction d'*Agonothètes* ou de maîtres de gymnaſe (*ibid. liv. I. c.* 19. 20.), vont corriger la lutte, ou la faire ceſſer. On voit trois *lutteurs* ſemblables à celui de notre gravure ſur le vaſe de Patin (*Num. imp. p.* 160). Celui qui s'oint le corps, ne puiſe point de l'eau d'un grand vaſe dans un autre, comme le prétend Agoſtini. Ce que l'on voit de crochu ſur l'une des colonnes, pourroit bien être un cadran ſolaire, car ordinairement on voit les cadrans poſés ſur des colonnes, comme eſt repréſenté un cadran ſur un vaſe d'argent qui fut trouvé dans le port de Nettuno, l'ancien *Antium*, & ſur lequel le ſavant Pacciandi a donné des explications qui méritent les éloges de tous les amateurs de la littérature.

LUTTEURS (Grouppe des). Il y a grande apparence, dit Winckelmann (*Hiſtoire de l'Art, lib. VI. c.* 2.) que les deux fameuſes figures, connues ſous le nom de *Lutteurs* de la galerie du grand duc de Toſcane à Florence, ſont deux fils de Niobé. Auſſi furent-elles regardées comme tels lorſqu'on en fit la découverte, & dans le temps qu'on n'en avoit pas encore les têtes qui ſe trouvèrent enſuite. Car c'eſt ſous la dénomination des fils de Niobé que ces figures ſe trouvent indiquées dans une eſtampe fort rare de l'année 1557 ; & je conjecture que, puiſque la découverte de ces deux ſtatues date du même temps, que celle des autres figures du grouppe de Niobé, elles ont été tirées du même endroit, comme nous l'atteſte auſſi Flaminio Vacca dans ſes notices ſur les découvertes faites de ſon temps (*Montfauc. Diar. Ital.* 139.). La fable même donne un nouveau dégré de vraiſemblance à ma conjecture ; elle nous apprend que les fils aînés furent tués par Apollon, lorſqu'ils s'amuſoient à faire des courſes de chevaux dans une plaine, & que les plus jeunes périrent au moment qu'ils s'exerçoient à la *lutte*. L'art confirme auſſi cette maxime par la reſſemblance & du ſtyle & de l'économie de la manœuvre avec les autres ſtatues de Niobé. Ce qui prouve encore que ces deux figures ne ſauroient être des *lutteurs* des jeux publics, c'eſt la forme de leurs oreilles qui ne ſont pas faites comme celles des Pancratiaſtes. D'ailleurs les *lutteurs* ordinaires ou les Pancratiaſtes avoient coutume de ſe terraſſer (*Mercurial. de Gymnaſt. lib.* 2. *c.* 28.), tandis que les athlètes de Florence combattent & luttent debout. On peut appeller ces fils de Niobé un *ſymplegma*, c'eſt-à-dire, un grouppe de *lutteurs* qui s'entrelacent : c'eſt ainſi que Pline nomme deux fameux grouppes de deux *lutteurs*, l'un de Céphiſſodore, dont il dit que les mains paroiſſoient entrer plutôt dans la chair que dans le marbre ; & l'autre d'Hélindore, & qui repréſentoit la *lutte* de Pan & d'Olympus (*Plin. lib.* 36. *c.* 4. §. 6. *p.* 276. *ibid.* §. 11. *p.* 284.).

LUZERNE (*Métrologie de M. Pauton.*). La médique ou *luzerne*, *medica*, eſt une plante étrangère qui nous vient de la Médie, d'où elle fut apportée en Grèce au temps de Darius, fils d'Hiſtaſpes. Les avantages de la médique ſont tels, qu'elle pouſſe pendant trente ans ſelon les uns, ou au moins pendant dix ans ſelon les autres, dans la terre qui en a une fois été enſemencée. Sa tige eſt diviſée par des nœuds ou bouquets de feuilles, & reſſemble à celle du trèfle. Amphiloque avoit écrit un volume entier ſur cette plante & ſur le cytiſe. Elle ſe plaît dans un terrein ſec, plein de ſucs, & qui peut être arroſé. Après avoir épierré & nettoyé la terre où on veut la ſemer, on lui donne un léger labour en automne ; bientôt après on fait un labour plus profond, on herſe la terre pour caſſer les groſſes mottes, puis on paſſe une claie deux ou trois fois ſur la terre pour l'adoucir, & l'on y met du fumier. Le terrein ainſi préparé, on y répand la ſemence au retour du printemps, on la jette avec la main comme le bled, & la terre doit en être abſolument couverte pour intercepter & faire périr les herbes étrangères qui pourroient y naître ; c'eſt pour cela qu'on met juſqu'à vingt modius de cette graine dans un jugere. Il faut avoir ſoin de la bien enterrer, de peur que le ſoleil ne la brûle, & ce travail ne ſouffre aucun délai. Si la terre eſt humide, ou fertile en herbes, la médique eſt étouffée, & l'on n'a qu'un pré ordinaire ; c'eſt pourquoi, dès qu'elle s'eſt élevée à la hauteur d'un doigt, il faut, avec la main & non avec le ſarcloir, en arracher toutes les mauvaiſes herbes. On la coupe lorſqu'elle commence à fleurir, & toutes les fois qu'elle entre en fleur, ce qui arrive ſix ou au moins quatre fois par an. Il ne faut point la laiſſer grener avant la troiſième année, temps auquel il faut racler la terre avec la marre pour détruire entièrement ce qui reſte d'herbes étran-

gères

gères, ce qu'on peut faire alors ſans endommager la plante, parce que ſes racines ſont profondes. Si avec ces précautions les herbes prennent néanmoins le deſſus & dominent, il n'y a d'autre moyen que de remuer la terre pour ſuivre ces plantes importunes juſqu'à leurs racines. Il ne faut pas raſſaſier les beſtiaux de médique, de peur d'être obligé de les faire ſaigner. C'eſt en vert qu'elle eſt plus utile; elle donne beaucoup de lait aux troupeaux, ſelon Varron; c'eſt le contraire, ſuivant Ariſtote. Si on la laiſſe ſécher ſur pied, elle ſe dépouille de ſon feuillage, & ſe réduit en une pouſſière qui n'eſt bonne à rien. Un jugere de médique ſuffit de reſte pour nourrir trois chevaux durant toute l'année; par conſéquent un arpent de France doit ſuffire pour en nourrir ſix.

Pluſieurs écrivains prétendent que la médique eſt le ſainfoin ordinaire: *Onobrichis foliis vicæ fructu echinato major.* Mais il me ſemble que Pline décide la queſtion, lorſqu'il dit que la tige de la médique avec ſon feuillage eſt ſemblable à celle du trèfle, ce qui ne peut convenir qu'à la luzerne: *Similis eſt trifolio caule, foliisque geniculata.* *Voyez* MEDIE.

LYBAS, un des compagnons d'Uliſſe. Ce prince s'en retournant en Grèce après la priſe de Troye, fut jetté par la tempête ſur la côte d'Italie, au pays des Bruttiens, & prit terre à Témeſſe. *Lybas*, dans le vin & la débauche, fit violence à une jeune fille, & la déshonora. Les habitans, pour ſe venger de cet attentat, lapidèrent le grec. Depuis cet accident, les mânes de *Lybas* ne ceſſèrent de tourmenter ces habitans; & n'épargnant aucun âge, ils portoient la déſolation dans toutes les familles; de ſorte que ce malheureux peuple étoit ſur le point d'abandonner Témeſſe. Mais ayant conſulté l'oracle d'Apollon, la Pythie ordonna aux habitans de reſter dans leur ville, & de tâcher ſeulement d'appaiſer les manes du héros, en lui conſacrant un temple avec une portion de terre, & en lui dévouant tous les ans une jeune vierge, la plus belle qu'ils pourroient trouver; ce qu'ayant pratiqué, ils furent délivrés de la perſécution qu'ils ſouffroient. Un athlète nommé Euthyme, ſe trouvant par haſard à Témeſſe, dans le temps qu'on alloit faire ce cruel ſacrifice au génie du héros, informé de ce que c'étoit, demanda à entrer dans le temple. Là il apperçoit une belle perſonne dans l'appareil d'une victime. A cette vue il eſt attendri; d'abord la compaſſion agit, puis l'amour; cette jeune perſonne lui promet ſa foi, s'il peut la délivrer. Euthyme l'entreprend, combat le génie & remporte ſur lui une ſi belle victoire, que le génie honteux de ſa défaite, quitte le pays & va ſe précipiter dans la mer. Pauſanias qui raconte cette fable, ajoute à la fin: « Ce que je viens de rapporter, n'eſt que ſur le récit & ſur la foi d'autrui; mais je me ſouviens d'avoir lu cette hiſtoire dans un récit original. Le génie, diſoit-on, paroiſſoit fort noir, d'une figure effrayante, & couvert d'une peau de loup ».

LYBIE, fille d'Epaphus, & mère de Buſiris. *Voyez* BUSIRIS, LAMIE.

LYBIE fut aimée de Neptune, dont elle eut deux fils, Bélus & Agenor.

ΛΥΚΑΒΑΣ, ancien nom grec de l'année. *Voyez* L.

LYCAON, roi d'Arcadie, fut célèbre par ſa cruauté. Il faiſoit mourir, dit la fable, tous les étrangers qui paſſoient dans ſes états. Jupiter étant allé loger chez lui, *Lycaon* ſe prépara à lui ôter la vie, pendant que ſon hôte ſeroit endormi; mais auparavant il voulut s'aſſurer ſi ce n'étoit pas un dieu; & pour cela il lui ſervit à ſouper les membres d'un de ſes hôtes qu'il venoit d'égorger. Un feu vengeur, allumé par l'ordre de Jupiter, conſomma bientôt ſon palais; & *Lycaon* ſe vit changé en loup. Pauſanias, après avoir rapporté cette métamorphoſe, ajoute: « La choſe n'eſt pas incroyable; car outre que le fait paſſe pour conſtant parmi les arcadiens, il n'a rien contre la vraiſemblance. En effet les premiers hommes étoient ſouvent les hôtes & les commenſaux des dieux; c'étoit la récompenſe de leur juſtice & de leur piété; les bons étoient honorés de la viſite des dieux, & les méchans éprouvoient ſur le champ leur colère: delà vient que pluſieurs d'entre les hommes furent alors déifiés, & qu'ils jouiſſent encore des honneurs divins. Par la raiſon contraire, on peut bien croire que *Lycaon* fut changé en une bête. Mais aujourd'hui que les hommes ſont généralement corrompus, on ne voit plus que les dieux en adoptent aucun, ſi ce n'eſt par de vaines apothéoſes qu'invente la flatterie; & la juſtice divine devenue plus lente & plus tardive, ſe réſerve à punir les coupables après leur mort. Or, de tout temps les événemens extraordinaires & ſinguliers, en s'éloignant de la mémoire des hommes, ont ceſſé de paroître vrais, par la faute de ceux qui ont bâti des fables ſur les fondemens de la vérité. Car depuis l'aventure de *Lycaon*, on a débité qu'un autre *Lycaon*, ſacrifiant à Jupiter Lycéus, avoit été auſſi changé en loup; qu'il reprenoit figure d'homme tous les dix ans, ſi dans cet intervalle il s'étoit abſtenu de chair humaine, & qu'autrement il demeuroit loup ».

Les autres hiſtoriens grecs, moins crédules que Pauſanias, nous repréſentent *Lycaon* comme un prince également poli & religieux, qui fut d'abord chéri de ſon peuple, à qui il apprit à mener une vie moins ſauvage qu'auparavant. Il bâtit ſur

les montagnes d'Arcadie, la ville de Lycoſure, la plus ancienne de toute la Grèce, & y éleva un autel en l'honneur de Jupiter Lycéus, à qui le premier il ſacrifia des victimes humaines. Voilà le fondement de ſa métamorphoſe, & ce qui a fait dire à Ovide, qu'il avoit donné à Jupiter un feſtin, dans lequel il lui avoit ſervi les membres d'un eſclave qu'il avoit fait égorger. Sa cruauté & ſon nom, qui en grec veut, dire un loup (λυκος), l'ont fait changer en cet animal auſſi féroce que carnaſſier. Il régnoit en Arcadie, du temps que Cécrops régnoit à Athènes.

Suidas raconte autrement la fable de *Lycaon*. Ce prince, dit-il, voulant porter ſes ſujets à l'obſervation des lois qu'il venoit d'établir, publioit que Jupiter venoit le viſiter ſouvent dans ſon palais, ſous la figure d'un étranger. Pour s'en éclaircir, ſes enfans, dans le moment qu'il alloit offrir un ſacrifice à ce dieu, mêlèrent parmi les chairs des victimes, celle d'un jeune enfant qu'ils venoient d'égorger, perſuadés que nul autre que Jupiter ne pourroit s'en appercevoir. Mais une grande tempête s'étant élevée avec un vent orageux, la foudre réduiſit en cendres tous les auteurs de ce crime; & ce fut, dit-on, à cette occaſion que *Lycaon* inſtitua les lupercales.

LYCAON, un des fils de Priam, prêta à ſon frère Paris ſa cuiraſſe & ſon épée, pour un combat ſingulier avec Ménélas.

LYCAONIA, dans l'Aſie mineure. AYKAONIAC.

Cette partie de la Phrygie a fait frapper ſous la domination des romains, des médailles impériales grecques en l'honneur d'Antonin.

LYCAONIENNE (langue). La langue dont il eſt parlé dans les actes des apôtres (XIV. 10) en ces mots: *Ils élevèrent la voix parlant lycaonien*; nous eſt abſolument inconnue. Le ſentiment le plus raiſonnable & le mieux appuyé ſur cette langue, eſt celui de Grotius, qui croit que la langue des *Lycaoniens* étoit la même que celle des Cappadociens, ou du moins en étoit une ſorte de dialecte.

LYCASTUS & PARRHASIUS, nourris dans leur enfance par une louve. *Voyez* LOUVE.

LYCÉE, λυκειον, c'étoit le nom d'une école célèbre à Athènes, où Ariſtote, & ſes ſectateurs, expliquoient la philoſophie. On y voyoit des portiques & des allées d'arbres plantés en quinconce, où les philoſophes agitoient des queſtions en ſe promenant. De-là on a donné le nom de *péripatétitienne*, ou de *philoſophie du Licée* à la philoſophie d'Ariſtote. Suidas obſerve que le nom de *licée* venoit originairement d'un temple bâti dans ce lieu, & conſacré à Apollon *Licéon*; d'autres diſent que les portiques qui faiſoient partie du *lycée*, avoient été élevés par un certain *Lycus*, fils d'Apollon; mais l'opinion la plus généralement reçue, eſt que ces édifice commencé par Piſiſtrate, fut achevé par Périclès.

LYCÉE, montagne d'Arcadie. Voyez *Lycæus*.

LYCÉES, fêtes d'Arcadie, qui étoient à-peu-près la même choſe que les lupercales de Rome; on y voyoit des combats où le prix du vainqueur étoit une armure d'airain. On dit auſſi qu'on y immoloit un homme: Lycaon paſſoit pour l'auteur de cette fête.

LYCÉES, autres fêtes qui ſe faiſoient en l'honneur d'Apollon qui donnoit la chaſſe aux loups d'Argos. *Voyez* LYCOGENE.

LYCEUS, ſurnom de Jupiter, pris du mont *Lycée* en Arcadie, qu'on nommoit autrement le mont ſacré, parce que les arcadiens prétendoient, au rapport de Pauſanias, que Jupiter avoit été nourri ſur cette montagne, dans un petit canton nommé Clétee; c'eſt-là, diſent-ils, que Jupiter a été élevé par trois nymphes, Thiſoa, Neda, & Hagno. « Sur ce mont Lycée eſt une fontaine qui porte le nom de la troiſième de ces nymphes. Dans les temps de ſechereſſe, lorſque la terre aride & brûlée, ne peut nourrir les arbres & les fruits qu'elle donne, le prêtre de Jupiter *Lyceus*, tourné vers la fontaine, adreſſe ſes prières au dieu, lui fait des ſacrifices, en obſervant toutes les cérémonies preſcrites, enſuite il jette une branche de chêne ſur la ſurface de l'eau, car elle ne va point à fond. Cette légère agitation qui arrive à la fontaine, en fait ſortir des exhalaiſons qui s'épaiſiſſent, & forment des nuages; leſquels retombant bientôt en pluie, arroſent & fertiliſent le pays. Le mont *Lycée* eſt fameux par bien d'autres merveilles, continue Pauſanias. Il n'eſt pas permis aux hommes, d'entrer dans l'enceinte conſacrée à Jupiter *Lyceus*. Si quelqu'un, au mépris de la loi, eſt aſſez hardi pour y mettre le pied, il meurt infailliblement dans l'année. On dit auſſi que tout ce qui entre dans cette enceinte, hommes & animaux n'y font point d'ombre. Si une bête pourſuivie par des chaſſeurs, peut s'y ſauver, elle eſt en ſûreté, les chaſſeurs ne paſſent pas outre, ils ſe tiennent en dehors; mais ils remarquent que le corps de cette bête, quoique oppoſé aux rayons du ſoleil, ne fait point d'ombre. (Il faut croire que l'hiſtorien ne parle que d'après ces peuples). Sur la croupe la plus haute de la montagne, on a fait à Jupiter, un autel de terres rapportées, d'où l'on découvre preſque tout le Péloponèſe. Devant cet autel on a poſé deux colonnes au ſoleil levant, ſur leſquelles il y a deux aigles dorés d'un goût fort ancien: c'eſt ſur cet autel qu'ils ſacri-

Digitized by Google

fient à Jupiter *Lyceus*, avec un grand myſtère. Il ne m'eſt pas permis de divulguer les cérémonies de ce ſacrifice, ainſi laiſſons les choſes comme elles ſont, & comme elles ont toujours été ». Ces derniers mots de Pauſanias, renferment une eſpèce de formule, dont les anciens uſoient pour éviter de cenſurer ou de divulguer les myſtères d'un culte étranger ».

Lycéus, c'eſt auſſi le ſurnom de Pan, qui avoit un temple ſur le mont Lycée, avec un bois ſacré près duquel étoit un hippodrome & un ſtade, où, de toute ancienneté, on célébroit des jeux en l'honneur du dieu Pan.

LYCHAS, jeune homme attaché au ſervice d'Hercule. Ce héros étoit à Cénée, où il élevoit un temple en l'honneur de Jupiter; c'eſt-là que *Lychas* vint le trouver, & lui préſenta, de la part de Déjanire, la tunique teinte du ſang du centaure Neſſus; mais à peine le héros fut-il revêtu de cette fatale robe, qu'il ſe ſentit dévoré d'un feu ſecret, qui le mit en fureur. Il appelle *Lychas*, dit Sophocle, lui demande de quelle main il a reçu cet horrible préſent; & ſur ſa réponſe, ſaiſi de courroux, & preſſé par l'excès de la douleur, il prend le malheureux *Lychas*, & le jette ſi rudement contre un rocher, que ſon corps en eſt briſé. Ovide dit, qu'après l'avoir fait pirouetter pendant quelque tems, il le jetta dans la mer, avec plus de force & de roideur qu'une machine qui lance une pierre. Le corps de ce malheureux, ſe durcit en l'air; & la crainte lui ayant en même tems glacé le ſang, il fut changé en ce rocher qu'on voit encore dans un endroit de la mer Eubée, avec quelques traits d'une figure humaine. Les matelots qui le nomment *Lychas*, ajoute le poëte, n'oſent en approcher, comme s'il conſervoit encore ſa ſenſibilité.

LYCHNITES, nom que les anciens donnoient quelquefois au marbre blanc de Paros, dont ſont faites les plus belles ſtatues de l'antiquité. *Voy.* PAROS.

C'eſt ſon éclat qui lui avoit apparemment fait donner le nom de *lychnites*, parce qu'il brilloit comme une lampe. Quelques auteurs ont cru que les anciens déſignoient ſous ce nom une eſpèce d'eſcarboucle qui ſe trouvoit, diſoit-on, aux environs d'Orthoſia & dans toute la Carie. *Voyez* Pline, *hiſt. nat. lib. XXXVII. cap. vij.*

LYCHNOMANTIE, eſpèce de divination qui ſe faiſoit par l'inſpection de la flamme d'une lampe. Ce mot eſt grec, & vient de λυχνος, *lampe*, & de μαντια, *divination*.

On ignore le détail précis des cérémonies qui s'y pratiquoient: il y a cependant grande apparence que c'étoit la même choſe que la lampadomantie. *Voyez* LAMPADOMANTIE.

LYCHNUCHUS. Une lampe de Portici, que tient un enfant nud, ſert à expliquer un paſſage de Lucrèce & de Virgile, où ces Poëtes parlent de figures d'enfans qui tenoient des lampes pour éclairer les maiſons (*Lucr. lib. II. v. 24. Virg. Æneid. lib. I. v. 726.*); de même qu'une ancienne inſcription, dans laquelle il eſt fait mention de deux *cupidines* [illegible] *ſuis lychnuchis* (*Gruter. inſcript. pag. 77. n. 3.*) Sur une colonne à cannelures torſes, pareille à celle qu'on voit auprès de cet enfant, Santre Barroli, a repréſenté (*Luc. part. 1. tab. 19.*) un feu flamboyant, au lieu d'une lampe qui devoit s'y trouver.

Athénée (*lib. XV.*) parle d'un *lychnuchus*, ou d'une torchère dont Denys le jeune avoit fait préſent au Prytanée de Tarente, qui avoit autant de mêches, que l'on compte de jours dans l'année.

LYCIANI, en Italie, près de la Lucanie. ΑΥΚΙΑΝΩΝ.

Les médailles auronomes de ce peuple ſont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

LYCIARQUE, magiſtrat, ou pontife de Lycie, *Lyciarcha*. Strabon (*lib. XIV.*) dit que le *lyciarque* étoit créé dans un conſeil compoſé des députés de vingt-trois villes de Lycie, c'eſt-à-dire, de toutes les villes de cette province. Quelques-unes de ces villes avoient trois voix, ou trois députés, d'autres deux, & les dernières ſeulement un.

Le cardinal Noris dit que le *lyciarque* préſidoit aux choſes de la religion. Et en effet il en étoit du *lyciarque* comme du ſyriarque & de l'aſiarque. Quoique ces magiſtrats fuſſent les chefs des conſeils ou des états de ces provinces, on les établiſſoit néanmoins, principalement pour avoir ſoin des jeux & des fêtes que l'on faiſoit à l'honneur des dieux, dont ils étoient auſſi inaugurés prêtres, en même-temps qu'ils étoient faits *lyſiarques*, aſiarques ou ſyriarques. Ils étoient pourtant auſſi magiſtrats, & les chefs des magiſtrats. Cette charge étoit annuelle. *Voyez* Saumaiſe ſur Solin, *p.* 805. & le cardinal Noris, dans ſes époques ſyromacédoniennes. (*Diſſert. III. p.* 220.

LYCIE, nom d'une province de l'Aſie mineure, *Lycia*. Elle étoit entre la Pamphylie à l'orient, & la Carie à l'occident, la mer au midi, & la Phrygie au nord. La *Lycie* étoit renommée pour avoir d'excellens parfums, dont elle trafi-

quoit par-tout. Les *lyciens* les compoſoient de narciſſes, de ſafran, & d'autres fleurs de leur pays, dont l'odeur ſurpaſſoit toutes les fleurs des autres provinces de l'Aſie. (*Pline, l. XII.*). Il y avoit une autre *Lycie* proche de la Troade; mais ce n'étoit qu'un même peuple, celui de l'une de ces régions étant originaire de l'autre.

LYCIE, dans l'Aſie mineure. ΛΥΚΙΩΝ.

Cette contrée, réduite ſous la domination romaine, a fait frapper des médailles impériales-grecques en l'honneur d'Antonin.

LYCIUS, ſurnom donné à Apollon par Danaüs. Ce prince, diſputant la couronne d'Argos à Gelanor, apperçut un loup & un taureau qui ſe battoient; le loup ayant remporté la victoire, Danaüs le fit remarquer aux argiens, en leur diſant qu'Apollon avoit voulu faire voir, qu'un étranger devoit l'emporter ſur un citoyen; puiſque le loup, qui eſt un animal étranger, avoit vaincu le taureau. Cette remarque fit impreſſion ſur un peuple groſſier & ſuperſtitieux, qui adjugea la couronne à Danaüs. Le nouveau roi d'Argos ne manqua pas de témoigner ſa reconnoiſſance à Apollon, & lui éleva un temple, ſous le nom d'*Apollon-le-Loup* ou *Lycius*. (de λύκος, *loup*).

LYCOGÈNE, ſurnom d'Apollon. Ce que Elien raconte, au ſujet de ce nom, mérite d'être rapporté. « On dit qu'Apollon aime le loup, » parce que Latone étant ſur le point d'enfanter, ſe métamorphoſa en louve, & c'eſt pour » cela, qu'Homère nomme Apollon *Lycogène*. » Pour la même raiſon, il y a à Delphes un » loup de bronze, pour marquer, dit-on, l'enfantement de Larone. Quelques-uns en apportent une autre raiſon; c'eſt, diſent-ils, que » des voleurs ayant pillé toutes les richeſſes du » temple de Delphes, que la piété des dévôts » à Apollon y avoit accumulées, & les ayant enfouies en terre, un loup vint prendre par le » vêtement un des prophètes d'Apollon, le mena » au lieu où le tréſor étoit enfoui, & ôta avec » ſes pattes la terre qui le couvroit ». *Voyez* LOUP.

LYCOMÈDE, roi de l'île de Scyros, étoit fils de Parthenopée & d'Apollon. Il eſt connu dans l'hiſtoire héroïque, par une perfidie. Théſée ayant été obligé de quitter Athènes, ſe retira chez ce prince, eſpérant y trouver un aſyle aſſuré; mais *Lycomède* gagné par les ennemis de Théſée, ou craignant la réputation d'un ſi grand homme, le mena ſur la plus haute montagne, comme pour lui faire voir ſon île, & le précipita d'un rocher. C'eſt ce même *Lycomède*, chez qui Achille fut envoyé par ſa mère Thétis pour l'empêcher d'aller au ſiège de Troye. Enfin il étoit père de la belle Déidamie, qu'Achille rendit mère de Pyrrhus. *Voyez* ACHILLE, DEIDAMIE, PYRRHUS.

LYCOMIDES (*les*), famille ſacerdotale d'Athènes, conſacrée au culte de Cérès éleuſinienne; c'étoit dans cette famille, que réſidoit l'intendance des myſtères de la déeſſe, pour laquelle divinité le poëte Muſée compoſa l'hymne qu'on y chantoit. C'étoit un bonheur d'appartenir à la famille des *Lycomides*: auſſi Pauſanias en parle plus d'une fois dans ſes ouvrages. (*D. J.*).

LYCON. Des oreilles applaties, dont les rebords cartilagineux paroiſſent enflés, & retréciſſent le conduit intérieur, annoncent un pancratiaſte. C'eſt à de ſemblables oreilles, que Winckelmann (*Hiſt. de l'Art. liv. IV. chap.* 4.) croit reconnoître dans l'Hermès, ou le terme d'un philoſophe, à la Villa Albani, le fameux *Lycon*, ſucceſſeur de Straton, de la ſecte péripatéricienne; car ce *Lycon* avoit été dans ſa jeuneſſe un fameux pancratiaſte, & il eſt, à ce qu'il croit, le ſeul philoſophe qui ſe ſoit diſtingué par ce genre d'exercice. Or, comme ce philoſophe, au rapport de Diogène Laerce, avoit des oreilles écraſées, & qu'il offroit encore, après avoir renoncé à ces combats, toute la taille d'un *lutteur*, il croit rendre aſſez probable par-là la dénomination de cet Hermès.

LYCOPHTALMUS, nom donné à une pierre précieuſe, eſpèce d'onyx, parce qu'on avoit cru y trouver quelque reſſemblance avec l'œil d'un loup. Pline dit que cette pierre étoit de quatre couleurs.

LYCOPOLIS, nom d'une ville d'Egypte. Ce nom ſignifie ville des loups; λύκος, *loup*, & πόλις, *ville*. Diodore de Sicile dit dans ſon ſecond livre, que les éthiopiens étant entrés en Egypte, & ravageant les campagnes, des loups s'aſſemblèrent en une eſpèce d'armée, chaſsèrent les éthiopiens, & les pourſuivirent juſqu'à Eléphantine; qu'en mémoire de ce fait, les égyptiens bâtirent une ville dans l'endroit où ces animaux s'étoient aſſemblés, & la nommèrent de leur nom *Lycopolis*. Elle étoit près du Nil, & capitale d'un nôme, ou territoire, auquel elle donnoit ſon nom.

Diodore dit que les égyptiens adonnés à toutes ſortes de ſuperſtitions, même les plus ridicules, adoroient les loups dans cette ville, & les reſpectoient juſqu'au point de n'oſer non-ſeulement les tuer, mais même leur donner la fuite.

LYCOPOLIS, dans l'Egypte. ΛΥΚΟΠΟΛΙΤΩΝ.

Digitized by Google

Cette ville a fait frapper des médailles grecques en l'honneur d'Hadrien.

LYCORÉE, quartier de la ville de Delphes dans la Phocide, où Apollon étoit particulièrement honoré. C'étoit le reste d'une ville antérieure à Delphes, dont elle devint partie. Etienne le géographe dit que c'étoit un village du territoire de Delphes. Lucien veut que *Lycorée* ait été la montagne, sur laquelle Deucalion s'arrêta après le déluge.

LYCORIAS, une des nymphes que Virgile donne pour compagne à Cyrène, mère d'Aristhée.

LYCORUS, fils d'Apollon & de la nymphe Corycie, bâtit la ville de *Lycorée* sur le mont Parnasse, lorsque le deluge, qui arriva sous Deucalion, eut inondé toute la terre, & que le peu d'hommes, qui s'en sauvèrent, eurent gagné le mont Parnasse.

LYCOSTHÈNE, dans la Lydie.

Goltzius seul a attribué des médailles impériales grecques à cette ville.

LYCURGÉES, Λυκουργία, fêtes des Lacédémoniens en l'honneur de Lycurgue. Ils lui élevèrent un temple après son décès, & ordonnèrent qu'on lui fît des sacrifices anniversaires, comme à un dieu, dit Pausanias. Ils subsistoient encore, du temps de Plutarque. On prétendoit que lorsque les cendres de Lycurgue eurent été apportées à Sparte, la foudre consacra son tombeau. Il ne laissa qu'un fils qui fut le dernier de sa race; mais ses parens & ses amis formèrent une société qui dura pendant plusieurs siècles, & les jours qu'elle s'assembloit, s'appellèrent *Lycurgides*.

Lycurgue, fort supérieur au législateur de Rome, fonda par son puissant génie une république inimitable; & la Grèce entière ne connut point de plus grand homme que lui. Les romains prospérèrent en renonçant aux institutions de Numa, & les Spartiates n'eurent pas plutôt violé les ordonnances de Lycurgue, qu'ils perdirent l'empire de la Grèce, & virent leur état en danger d'être entièrement détruit. (*D. J.*)

LYCURGUE, fils de Dryas, roi de Thrace, ne jouit pas long temps d'une longue vie, dit Homère, pour avoir osé faire la guerre aux dieux célestes. Livré à un esprit d'étourdissement, il poursuivit un jour sur la montagne de Nysse, les nourrices de Bacchus qui célébroient ses orgies; ces femmes effrayées de se voir poursuivies avec tant de fureur par ce roi impie, jettèrent à terre leurs thyrses, & Bacchus lui-même épouvanté, se précipita dans la mer. Thétis le reçut dans son sein, & le remit à peine de son effroi, si grande étoit la terreur que cet homme lui avoit imprimée. Tous les dieux en furent irrités. Jupiter le frappa d'aveuglement, & sa mort fut bientôt le fruit de la haine que les dieux vengeurs avoient conçue contre lui». On ajoute à la fable d'Homère, que *Lycurgue* ayant voulu animer par son exemple les ouvriers qu'il employa pour arracher les vignes, se coupa les deux jambes d'un coup de hache, ce qui fut regardé comme l'effet de la vengeance de Bacchus.

On voit sur une cornaline de la collection de Stosch, un homme avec de la barbe, portant une couronne, tenant des deux mains une hache avec laquelle il coupe un arbre. La figure est nue & à l'héroïque; ce qui a fait croire à Winckelmann que ce sujet se rapporte à quelque trait de la fable, & d'autant mieux qu'il est souvent repété. Il lui sembloit qu'on pouvoit y voir Erysichton qui coupe une forêt consacrée à Diane.

..... *Labefactaque tandem,*
Ictibus immensis, adductaque funibus arbor
Corruit, & multam prostravit pondere silvam.
Attonita Dryades damno nemorisque suoque,
Omnes germana, cererem cum vestibus atris
Mœrentes adeunt, panamque Erysichtonis orant.

(Ovid. Métam. VIII. fab. XI.)

Il ne rejette cependant pas l'explication de Gronovius (*Gorlaei Dactil. p.* 11, *n.* 174.) sur un sujet semblable. Selon Gori (*Mus. Florent. t. XCII. n.* 9.), c'est *Lycurgue* coupant les vignes en Thrace où il régnoit. Ce pourroit aussi être Halyrrhotius fils de Neptune (*Schol. Aristoph. Nub. v.* 1001.), qui voulant couper les oliviers produits par Minerve, se blessa & mourut de sa blessure.

On voit le même sujet (*Mus. Florent. lio.* 92.) sur une pierre qui se trouve au cabinet du grand duc à Florence; & sur une pâte antique de Stosch. Mais dans ces deux gravures, la figure qui coupe l'arbre, n'a ni barbe ni couronne.

LYCURGUE, roi des Thégéates en Arcadie, fut père d'Aunée l'argonaute.

LYCUS, frère de Nyctéus, usurpa la couronne de Thèbes, qui appartenoit à Laïus, & persécuta Antiope.

Lycus, compagnon de voyage d'Hercule, lorsque ce héros alla faire la guerre aux Ama-

zones, par ordre d'Euriſthée. Hercule, pour le récompenſer, lui fit préſent d'une ville que *Lyeus* nomma Héraclée, en l'honneur de ſon bienfaiteur. Mais pendant qu'Hercule étoit deſcendu aux enfers, il voulut lui enlever le cœur de ſa femme Mégare, & l'engager à lui ceder le royaume. Hercule revenu à propos, le tua. *Voyez* HERCULE, MEGARE.

LYDIEN, c'étoit le nom d'un des anciens modes de muſique des grecs, lequel occupoit le milieu entre l'éolien & l'hyperdorien.

Euclide diſtingue deux modes *lydiens*; celui-ci & un autre qu'il appelle *grave*, & qui eſt le même que le mode éolien. *Voyez mode.*

On appelloit auſſi quelquefois *mode barbare*, *le mode lydien*, parce qu'il portoit le nom d'un peuple aſiatique.

Le caractère du mode *lydien* étoit animé, piquant; triſte, cependant, pathétique & propre à la molleſſe; c'eſt pourquoi Platon le bannit de ſa république; c'eſt ſur ce mode qu'Orphée apprivoiſoit, dit-on, les bêtes mêmes, & qu'Amphion bâtit les murs de Thèbes. Il fut inventé, ſelon les uns, par Amphion, fils de Jupiter & d'Antiope; ſelon d'autres, par Olympe Myſien, diſciple de Marſias; ſelon d'autres enfin, par Mélampide: & Pindare dit qu'il fut employé pour la première fois aux nôces de Niobé.

Pollux, *au chap.* 10 *du IV liv. de ſon Onomaſticon*, parle d'une harmonie lydienne, propre à la flûte, & dont il attribue l'invention à Anthippus; un peu plus bas il dit que le nome *lydien* auſſi propre à la flûte, a été inventé par Olympe ou par Marſias, car ce paſſage eſt équivoque: ici Pollux prend le mot *harmonie* pour ſynonyme de *mode*, ou pour ſynonyme de *genre*. *Voyez* DORIEN.

LYDIENNE, ſurnom d'une des flûtes des anciens. *Voyez* FLUTE.

LYDIENS (jeux), nom qu'on donnoit aux exercices & amuſemens que les *Lydiens* inventèrent. Ces Aſiatiques, après la priſe de leur capitale, ſe réfugièrent la plupart en Etrurie, où ils apportèrent avec eux leurs cérémonies & leurs jeux.

Quelques romains ayant pris goût pour les jeux de ces étrangers, en introduiſirent l'uſage dans leur pays, où on les nomma *lydi*, & par corruption *ludi*. C'étoient des jeux d'adreſſe, comme le palet, dont on attribue la première invention aux *Lydiens*, & des jeux de haſard, comme les dés. Ces derniers devinrent ſi communs ſous les empereurs, que Juvénal déclame vivement dans ſes ſatyres contre le nombre de ceux qui s'y ruinoient.

LYDIUS LAPIS, nom donné par les anciens à une pierre noire fort dure, dont ils ſe ſervoient pour s'aſſurer de la pureté de l'or; ce nom lui avoit été donné, parce que cette pierre ſe trouvoit dans la rivière de Tmolus en Lydie. On nommoit auſſi cette pierre *lapis heracleus*, & ſouvent les auteurs ſe ſont ſervis de ces deux dénominations pour déſigner l'aimant, auſſi bien que la pierre de touche; ce qui a produit beaucoup d'obſcurité & de confuſion dans quelques paſſages des anciens. Au reſte, il pourroit ſe faire que les anciens euſſent fait uſage de l'aimant pour eſſayer l'or, du moins eſt il conſtant que toutes les pierres noires, non calcaires, pourvu qu'elles aient aſſez de conſiſtance & de dureté, peuvent ſervir de pierre de touche. *Voyez* TOUCHE (pierre de).

LYE, ſurnom que les Siciliens donnoient à la lune, parce qu'elle les avoit délivrés, diſoient-ils, d'une maladie contagieuſe. Ce nom vient de λύω, *je délivre.*

LYEUS, voyez *LYÆUS.*

LYGDINUM MARMOR, *ou LYDUS LAPIS.* Les anciens nommoient ainſi une eſpèce de marbre ou d'albâtre, d'une blancheur admirable, & qui ſurpaſſoit en beauté même le marbre de Paros, & tous les autres marbres les plus eſtimés. Il eſt compoſé de particules ſpathiques, ou de feuillets luiſans, que l'on apperçoit dans l'endroit de la facture; ce qui fait que le tiſſu de cette pierre ne paroit point compacte comme celui des marbres ordinaires; & même il n'a point leur ſolidité; il s'égraine facilement, & ſe diviſe en petites maſſes. On en trouvoit des couches immenſes en Egypte & en Arabie; il y en a auſſi en Italie. Les blocs que l'on tire de cette pierre ne ſont point conſidérables, parce que ſon tiſſu fait qu'elle ſe fend & ſe gerce facilement. Les anciens en fabriquoient des vaſes & des ornemens.

Il y a lieu de croire que cette pierre étoit formée de la même manière que les ſtalactites, & qu'elle ne doit pas être regardée comme un vrai marbre, mais plutôt comme un vrai ſpath. Pline dit qu'on le tiroit du mont Taurus, en Aſie; & Chardin, dans ſon *Voyage de Perſe*, dit qu'on y trouvoit encore une eſpèce de marbre blanc & tranſparent dans une chaîne de montagnes. *Voyez* Hill & Eman. Mendez d'Acoſta, *Hiſt. nat. des foſſiles.*

LYGODESMAS, ſurnom de la Diane Orthya,

parce que la ſtatue de cette Diane étoit venue de la Tauride à Sparte, empaquetée dans des brins d'oſier. (De λύγος, *oſier*, & de δίφρος *lien*). *Voyez* ORTHESIE.

LYMAX, rivière d'Arcadie, dans laquelle on dit que les nymphes qui aſſiſtoient aux couches de Rhea, lorſqu'elle mit au monde Jupiter, lavèrent cette déeſſe. Le mot λύμα ſignifie *purification.*

LYMPHÆA, eſpèce de grottes artificielles, ainſi nommées du mot *lympha* eau, parce qu'elles étoient formées d'un grand nombre de canaux & de petits tuyaux cachés, par leſquels on faiſoit jaillir l'eau ſur les ſpectateurs, pendant qu'ils s'occupoient à admirer la variété & l'arrangement des coquilles de ces grottes. Les jardins de Verſailles abondent en ces ſortes de jeux hydrauliques.

LYNCE. *Hiſt. nat.*, pierre fabuleuſe formée, diſoit-on, par l'urine du lynx; on prétendoit qu'elle devenoit molle lorſqu'on l'enfouiſſoit en terre, & qu'elle ſe durciſſoit dans les lieux ſecs. Sa couleur étoit mêlée de blanc & de noir. On dit qu'en la mettant en terre elle produiſoit des champignons. Boëce de Boot croit que c'eſt le *lapis fungifer*, ou la pierre à champignons.

LYNCÉE, fils d'Apharée, roi de Meſſénie, fut un des argonautes. Pindare (*dans l'ode X de ſes Néméennes.*) dit que *Lyncée* avoit les yeux ſi perçans que de fort loin il avoit apperçu Caſtor dans le tronc d'un arbre. D'autres auteurs enchériſſant ſur le reçit de Pindare, ont dit de *Lyncée* qu'il voyoit juſqu'aux entrailles de la terre. Il fut tué par Pollux, à l'occaſion d'une diſpute que *Lyncée* & ſon frère Idas eurent avec les Dioſcures pour un troupeau de bœufs. Théocrite donne une autre cauſe de cette diſpute. *Voyez* HILAIRE & PHŒBE.

LYNCÉE, fils d'Egyptus, fut le ſeul, de cinquante frères, qui échappa au maſſacre des cruelles Danaïdes. Il ſuccéda à ſon beau-père au thrône d'Argos, & l'occupa quarante ans. Sa ſtatue ſe voyoit dans le temple de Delphes, parmi celles de tous les héros de la grèce. *Voyez* HYPERMNESTRE.

LYNCÉE, fils d'Epitus avoit auſſi la vue très-perçante.

LYNCURIUS lapis. Les naturaliſtes modernes ſont partagés ſur la pierre que les anciens déſignoient ſous ce nom. Théophraſte dit qu'elle étoit dure, d'un tiſſu ſolide comme les pierres précieuſes; qu'elle avoit le pouvoir d'attirer comme l'ambre, qu'elle étoit tranſparente & d'une couleur de flamme, & qu'on s'en ſervoit pour graver des cachets.

Malgré cette deſcription, Woodward & pluſieurs autres naturaliſtes ont cru que le *lapis lyncurius* des anciens étoit la bélemnite, quoiqu'elle ne poſſède aucune des qualités que Théophraſte lui attribue. Geſſner & Géoffroy ſe ſont imaginé que les anciens vouloient par-là déſigner l'ambre; mais la definition de Théophraſte, qui dit que le *lapis lyncurius* attiroit de même que l'ambre, & qui compare ces deux ſubſtances, détruit cette opinion.

Hill conjecture avec beaucoup de raiſon, d'après la deſcription de Théophraſte, que cette pierre étoit une vraie hyacinthe ſur laquelle on voit que les anciens gravoient aſſez volontiers. Les anciens ont diſtingué pluſieurs eſpèces de *lapis lyncurius*, telles que le *lyncurius* mâle, le *lyncurius* femelle, & le *lyncurius* fin. Hill penſe que c'étoient des hyacinthes qui ne différoient entre elles que par le plus ou le moins de vivacité de leur couleur. *Voyez THÉOPHRASTE, traité des pierres avec les notes* de Hill; & *Voyez HYACINTHE.*

LYNCUS, roi de Scythie, jaloux de la préférence que Cérès avoit donnée à Triptolème ſur lui, voulut aſſaſſiner ce prince lorſqu'il vint à ſa cour: dans le moment qu'il alloit lui percer le ſein, il fut changé, dit-on, en *lynx*, animal qui eſt le ſymbole de la cruauté. La reſſemblance des noms a donné occaſion à la métamorphoſe.

LYNX, animal que les anciens ont dit avoir une vue ſi fine & pénétrante, qu'il voyoit à travers les murailles, & même en dormant. C'eſt un animal qui n'exiſte que dans le pays des fables. Il étoit conſacré à Bacchus; ſa figure accompagne quelquefois les images de ce dieu, elle approche beaucoup de celle du chevreuil.

Le véritable *lynx* des naturaliſtes modernes reſſemble beaucoup au chat.

LYON. *Voyez* COPIA, LUGDUNUM, & AINAY.

LYRBE, dans la Pamphylie. ΛΥΡΒΕΙΤΩΝ.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales-grecques en l'honneur d'Alexandre ſévère, de Gordien pie, de Dèce, de Gallien, de Salonine, de Valérien le jeune.

LYRE, λύρα, χέλυς, βάρβιτος, κιθάρα, *lyra*, *chelys*, *teſtudo*, *cithara*, *barbitos.*

Le mot générique *lyre* déſigne un inſtrument de muſique à cordes, très-célèbre chez les anciens & ſouvent répété ſur leurs monumens. On ne ſauroit établir les différences de cet inſtrument

ſur le nombre des cordes ; parce qu'il a varié ſingulièrement. Mais les *lyres* offrent des caractères plus propres à les claſſer. Ces caractères font diſtinguer d'une manière conſtante la grande *lyre*, ou BARBITOS (*Voyez* ce mot), & la petite *lyre* ou *chelys* & CITHARE (*Voyez* ce mot).

La petite *lyre* ou *cithare* & *chelys* différoit du *barbitos*, en ce que l'on en pinçoit les cordes avec les doigts, ſans employer le *plectrum*, en ce qu'elle n'avoit point de MAGAS (*Voyez* ce mot), vuide placé vers le bas de l'inſtrument pour en augmenter le ſon, & enfin en ce qu'elle étoit formée le plus ſouvent d'une écaille de tortue, ce qui en fit attribuer l'invention à Mercure, dont la tortue étoit le ſymbole. Telles ſont les lyres d'un Mercure de la Villa Negroni, & de la muſe Terpſichore d'Herculanum, déſignée par l'épigraphe ΤΕΡΨΙΧΟΡΗ ΑΥΡΑΝ (*Pittur. com.* 2. *tav.* 5.),

La *lyre* proprement dite, eſt celle qui eſt ornée d'un MAGAS, ou tambour quadrangulaire deſtiné à augmenter le ſon. Cette addition la rendoit plus peſante que la *cithare* ; c'eſt pourquoi on la ſuſpendoit aux épaules avec une courroie ou baudrier ; comme le pratiquent encore les joueurs de vielle. Apulée appelle cette lyre *apta baltheo*, lyre-à-baudrier. On remarque ce baudrier aux médailles & aux ſtatues d'Apollon-joueur-de-lyre, ou muſagète, ou palatin, ou actiaque. Telle eſt la *lyre* d'une muſe du palais Barberini, & celle d'Apollon dans les peintures d'Herculanum (*tom.* 2. *tav.* 1.).

La *lyre* a fort varié pour le nombre des cordes. Celle d'Olympe & de Therpandre n'en avoit que trois dont ces muſiciens ſavoient diverſifier les ſons avec tant d'art, que, s'il en faut croire Plutarque, ils l'emportoient de beaucoup ſur ceux qui jouoient d'une *lyre* plus compoſée. En ajoutant une quatrième corde à ces trois premières, on rendit le tétracorde complet, & c'étoit la différente manière dont on accordoit ces quatre cordes, qui conſtituoit les trois genres diatonique, chromatique & enharmonique.

L'addition d'une cinquième corde produiſit le pentacorde, dont Pollux attribue l'invention aux Scythes. On avoit ſur cet inſtrument la conſonnance de la quinte, outre celle de la tierce & de la quarte que donnoit déja le tétracorde. Il eſt dit du muſicien Phrynis, que de ſa *lyre* à cinq cordes il tiroit douze ſortes d'harmonies ; ce qui ne peut s'entendre que de douze chants ou modulations différentes & nullement de douze accords, puiſqu'il eſt manifeſte que cinq cordes n'en peuvent former que quatre, la deuxième, la tierce, la quarte & la quinte.

L'union de deux tétracordes joints enſemble, de manière que la corde de la plus haute du premier devient la baſſe du ſecond, compoſa l'eptacorde, ou la *lyre* à ſept cordes, la plus en uſage & la plus célèbre de toutes.

Cependant, quoiqu'on y trouvât les ſept voix de la muſique, l'octave y manquoit encore. Simonide l'y mit enfin, ſelon Pline, en y ajoutant une huitième corde, c'eſt-à-dire en laiſſant un ton entier d'intervalle entre les deux tetracordes.

Long-tems après lui, Timothée Miléſien, qui vivoit ſous Philippe roi de Macédoine vers la cviij olympiade, multiplia les cordes de la *lyre* juſqu'au nombre de douze, & alors la *lyre* contenoit trois tétracordes joints enſemble, ce qui faiſoit l'étendue de la douzième, ou de la quinte par-deſſus l'octave.

On touchoit de deux manières les cordes de la *lyre*, ou en les pinçant avec les doigts, ou en les frappant avec l'inſtrument nommée *plectrum*, πλῆκτρον, du verbe πλήττω ou πλάσσω, *percutere*, frapper. Le *plectrum* étoit une eſpèce de baguette d'ivoire ou de bois poli, plutôt que de métal, pour épargner les cordes, & que le muſicien tenoit de la main droite. Anciennement on ne jouoit point de la *lyre* ſans *plectrum* ; c'étoit manquer à la bienſéance que de la toucher avec les doigts, & Plutarque cité par Henri-Etienne, nous apprend que les Lacédémoniens mirent à l'amende un joueur de *lyre* pour ce ſujet. Le premier qui s'affranchit de la ſervitude du *plectrum*, fut un certain Epigone, au rapport de Pollux & d'Athénée.

Il paroît par d'anciens monumens & par le témoignage de quelques auteurs, qu'on touchoit des deux mains certaines *lyres*, c'eſt-à-dire, qu'on en pinçoit les cordes avec les doigts de la main gauche, ce qui s'appelloit *jouer en-dedans*, & qu'on frappoit ces mêmes cordes de la main droite armée du *plectrum*, ce qui s'appelloit *jouer en-dehors*. Ceux qui jouoient ſans *plectrum*, pouvoient pincer les cordes avec les doigts des deux mains. Cette manière de jouer étoit pratiquée ſur la *lyre* ſimple, pourvu qu'elle eût un nombre de cordes ſuffiſant, & encore plus ſur la *lyre* à doubles cordes. Aſpendius, un des plus fameux joueurs de *lyre* dont l'hiſtoire faſſe mention, ne ſe ſervoit que des doigts de la main gauche pour toucher les cordes de cet inſtrument, & il le faiſoit avec tant de délicateſſe, qu'il n'étoit preſqu'entendu que de lui-même, ce qui lui fit appliquer ces mots, *mihi & fidibus cano*, pour marquer qu'il ne jouoit que pour ſon unique plaiſir.

Toutes ces obſervations de Burette, ſur la ſtructure, le nombre des cordes, & le jeu de la *lyre*, le conduiſent à rechercher qu'elle ſorte de

de concert pouvoir s'exécuter par un seul instrument de cette espèce ; mais je ne puis le suivre dans ce genre de détail. C'est assez de dire ici que la *lyre* à trois ou quatre cordes n'étoit susceptible d'aucune symphonie : qu'on pouvoit sur le pentacorde jouer deux parties à la tierce l'une de l'autre ; enfin que plus le nombre de cordes se multiplioit sur la *lyre*, plus on trouvoit de facilité à composer sur cet instrument des airs qui fussent entendus en même tems différentes parties. La question est de savoir si les anciens ont profité de cet avantage ; & je crois que s'il n'en tirerent pas d'abord tout le parti possible, du moins ils y parvinrent merveilleusement dans la suite.

De-là vient que les poëtes n'entendent autre chose par la *lyre* que la plus belle & la plus touchante harmonie. C'est par la *lyre*, qu'Orphée apprivoisoit les bêtes farouches, & enlevoit les bêtes & les rochers ; c'est par elle qu'il enchanta Cerbère, qu'il suspendit les tourmens d'Ixion & des Danaïdes ; c'est encore par elle qu'il toucha l'inexorable Pluton, pour tirer des enfers la charmante Euridyce.

L'ancienne tragédie grecque se servoit de la *lyre*, dans ses chœurs. Sophocle en joua dans la pièce nommée *Thamyris*, & cet usage subsista tant que les chœurs conservèrent leur simplicité grave & majestueuse.

Les anciens monumens, statues, bas-reliefs & médailles nous représentent plusieurs figures différentes de *lyre*, montées depuis trois cordes jusqu'à vingt selon les changements que les musiciens firent à cet instrument.

Ammien marcellin rapporte que de son temps, au IV siècle de l'ère chrétienne, il y avoit des *lyres* aussi grosses que des chaises roulantes : *fabricantur lyra ad speciem carpentorum ingentes*. En effet, il paroit que dès le temps de Quintilien, qui a écrit deux siècles avant Ammien Marcellin, chaque son avoit déja la corde particulière dans la *lyre*. Les musiciens (c'est Quintilien qui parle) ayant divisé en cinq échelles, dont chacune a plusieurs degrés, tous les sons qu'on peut tirer de la *lyre*, ils ont placé entre les cordes qui donnent les premiers tons de chacune de ces échelles, d'autres cordes qui rendent des sons intermédiaires, & ces cordes ont été si multipliées, que, pour passer d'une des cinq maîtresses-cordes à d'autre, il y a autant de cordes que de degrés.

La *lyre* etoit chez les grecs le symbole de la musique & en même tems de la poésie, parce que la plupart des vers & surtout des odes, étoient faites pour être chantées au son de cet instrument, dont l'invention étoit attribuée à Apollon. L'épithète *Κιθάρις μέλπων* de Callimaque (*Hymn. in Del. v.* 5.), pourroit bien lui convenir à cet égard, ainsi que celle de *ἁρμόφωνος* qu'on lit dans Nonnus (*Dionys.*). Cela justifie aussi l'expression, *per me concordent carmina nervis*, qu'Ovide met dans la bouche du dieu (*Metam lib.* 1.).

Linus, si l'on en croit Censorin (*in fragm. c.* 12.) reçut d'Apollon son père la *lyre* à trois cordes de lin, mais ayant cherché à la perfectionner en y substituant d'autres cordes beaucoup plus harmonieuses, le dieu irrité lui ôta la vie. D'autres disent cependant qu'il fut tué par Hercule. (*Eustath. in Iliad. IV. p.* 1163. *edit. rom*).

La *lyre*, comme attribut d'Apollon, diffère de l'arc & du serpent qui sont aussi des attributs de ce dieu, en ce que l'arc a quelquefois rapport à Hercule, & le serpent à Esculape, & que la *lyre* & l'attribut propre d'Apollon de même que le laurier, comme l'a remarqué Pellerin (*Suppl. IV. p.* 12.). C'est pourquoi le laurier seul ou la *lyre* seule sur une médaille de ville, par exemple, indiquent que l'on y tenoit un culte à ce dieu.

Apollon doit à cet attribut principal les surnoms de *pulsator citharæ*. (*Valer. Flacc. August. de civ. d. i. Pind. Pyth.*) & de *citharista*, & les poëtes lui ayant donné une lyre d'or, il fut appellé pour cette raison Χρυσολυρίστης.

(*Callim. hymn. v.* 33. *Horat. lib. I. ad III. Tibull. lib. III. Eleg. IV. Apud. comic. lyssitr. p.* 783.

LYRE, sur les médailles, est un symbole de la Concorde, ou d'un culte particulier rendu à Apollon ; on la voit sur les médailles d'Antioche de Syrie, des arcadiens, de Calacta, de Carbula, de Centuripæ, de Cos, de Cragus en Lycie, de la Cyrénaïque, de Cythnus, de Delos, de Lacédémone, de Lilybée, des macédoniens, de Masticytes, de Mégare en Attique, de Malte, de Menæ, de Méthymna, de Mytilène, de Néapolis en Italie, d'Olympus, de Pella, de Périnthus, de Philadelphie en Lydie, de Rhegium, de Smyrne, de Syracuse, de Tauromenium, de Thespiæ, de Thurium, de Tuder, de Valentia en Italie, de Chalcis dans l'Eubée, des Lapithes.

LYRISTA } LYRODUS } Ces deux espèces de Musiciens jouoient de la Lyre ; mais les seconds seuls s'accompagnoient de la voix. *Voyez*, sur ce qui regarde leur costume, le mot Κιθαρῳδὸς.

LYRODIE, air pour la lyre.

LYROPHŒNICION, instrument de musique des anciens, dont parle Mulonius, dans son traité de *luxu græcorum*, sans en donner la description.

LYSIAS, en Phrygie. ΛΥCΙΑΔΕΩΝ.

On a une médaille impériale-grecque, de cette ville, frappée en l'honneur de Gordien.

LYSIDICE, femme de Meſtor. *Voyez* ALCMENE.

Il y a eu une autre *Lyſidice*, fille de Pélops, mère d'Amphitrion. *Voyez* AMPHITRION.

LYSIMACHIA, en Thrace. ΛΥΣΙΜΑΧΕΩΝ.

Les médailles autonomes de ce peuple ſont :

RR. en bronze.

O. en or.

O en argent.

Leur type ordinaire eſt une tête de lion vue de face, ou un lion entier.

Goltzius ſeul lui a attribué des médailles impériales-grecques.

LYSIMACHUS, pierre ou marbre dans lequel on voyoit des veines d'or, ou de couleur de ce métal. Pline dit qu'il reſſembloit au marbre de Rhodes.

LYSIMAQUE, roi de Macédoine.

Ses médailles ſont communes en tous métaux. & même ſes médaillons d'or ne ſont que R. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ.

LYSINIASSE, fille d'Epaphus & mère de Buſiris. *Voyez* BUSIRIS.

LYSIODE. Athénée, d'après Euphorus & Euphranor, dit que c'étoit une eſpèce de flûte.

Le même auteur dans un autre endroit, dit que ſuivant Ariſtocles, *liſiode*, ſignifioit la même choſe, que *magode* (*Voyez* MAGODE,) mais que ſuivant Ariſtoxène, le *liſiode* étoit l'oppoſé de *magode*, c'eſt-à-dire que le *liſiode* faiſoit le rôle de femme, quoique habillé en homme; au reſte ils chantoient les mêmes vers, & ne différoient d'ailleurs en rien.

LYSIPPE. *Voyez* IPHIANASSE.

LYSIPPE, ſculpteur fameux de Sicyone, vivoit du tems d'Alexandre environ 360 ans avant Jeſus-Chriſt. Un de ſes plus beaux ouvrages étoit la ſtatue d'un homme qui ſe frotte en ſortant du bain. Agrippa l'avoit miſe à Rome devant les Thermes qu'il fit conſtruire. Le peuple étoit ſi enchanté de cette ſtatue, que Tibère l'ayant fait enlever pour la mettre dans ſon palais, les romains la lui redemandèrent en plein théâtre, & forcèrent leur empereur de la reſtituer.

LYSIZONA, ſurnom de Diane (*Voyez* VIRGINENSE.). Il ſignifie qui détache la ceinture, étant formé de *λύω, je détache* & de *ζωνὴ, ceinture.*

LYSSA. *λύσσα*, ſignifie *rage*, *déſeſpoir*. Euripide en a fait une divinité, qu'il met au nombre des furies; l'emploi particulier de celle-ci conſiſtoit à ſouffler dans l'eſprit des mortels la fureur & la rage. Ainſi Junon dans ce poëte ordonne à ſa meſſagère Iris de conduire promptement *Lyſſa*, coëffée de ſerpens, auprès d'Hercule pour lui inſpirer ces terribles fureurs qui lui firent enfin perdre la vie (J. D.).

LYTHAN, mois de l'année Cappadocienne, ſelon un fragment qu'on trouve dans Uſſérius; ce mois répondoit au mois de janvier des romains.

LYTIERSE. *Voyez* LITIERSE.

LYTTUS, en Crète. ΛΥΤΤΙΟΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

C. en argent.

RR. en bronze.

O. en or.

Leurs types ordinaires ſont :

Une tête de ſanglier.

Un aigle volant ou poſé.

M.

LA lettre M, lorſqu'elle étoit numérale, ſignifioit 1000 chez les latins, ſuivant ce vers technique :

M *caput eſt numeri quem ſcimus mille tenere.*

Une ligne horiſontale placée au deſſus, ainſi $\overline{M}$, lui donnoit une valeur mille fois plus grande : elle valoit 1,000,000. *Voyez* CHIFFRES romains.

M' ou M/ ſont l'abrégé de MANIUS, pour le diſtinguer de MARCUS, dont la note abrégée eſt une M ſimple. Sur les marbres du capitole, on trouve Manius Curius Dentatus ainſi deſigné : M' CVRIVS. M'. F. M'. N. DENTATVS ; c'eſt-à-dire, *Manius Curius Dentatus*, fils de *Manius*, petit-fils de *Manius*. Sur les médailles conſulaires, on lit : M/. ACILIVS. IIVIR. VALETV. ; c'eſt-à-dire, *Manius Acilius triumvir valetudinis.*

Les M, les CC, les K, & autres caractères qui ſe trouvent ſeuls & comme iſolés ſur les médailles des empereurs de Conſtantinople, depuis le Ve ſiècle, marquent la valeur des monnoies, ſelon quelques antiquaires. Mais nous croyons que par l'M il faut entendre *imperii* ou *imperatoris*. L'M, les A & les T qui s'y trouvent quelquefois joints, entrent dans la compoſition du mot, quoiqu'il s'y rencontre auſſi des lettres qui marquent ſeulement le numéro de la monnoie ou de ſes matrices. Les CCK déſignent le conſulat, qui commença à ſe confondre avec l'empire, l'an 567. Le PK marque le proconſulat, qui revient au même. Comme l'M eſt véritablement un I & une M conjoints, nous les expliquons par les mots *imperium* & *imperatoris*. L'I ſeul a la même ſignification. (*Nouvelle Diplomatique.*)

Les auteurs de la *Nouvelle Diplomatique*, t. II. p. 324, partagent les M des manuſcrits & des marbres en huit grandes ſéries, diviſées elles-mêmes en pluſieurs ſous-ſéries.

La première ſérie renferme les M irrégulières dans leurs jambages. Les M de la première grande ſérie ont le bout de celui du milieu notablement élevé au deſſus de l'un des pieds, ou même de tous les deux. L'antiquité de ces figures les attache aux premiers ſiècles, à l'exception de quelques-unes des deux premières ſous ſéries qui renferment, 1°. l'M à jambage extérieur gauche plus court que le droit ; 2°. le droit plus court que le gauche ; 3°. concaves ſeulement en-dehors ; 4°. en-dedans au moins.

La ſeconde ſérie eſt aſſez régulière dans ſes jambages, quoique les deux extérieurs ſoient encore plus longs qu'eux. 1°. M ſans baſe ni ſommets ; 2°. jambages mitoyens diverſement courbes ; 3°. bouts arrondis ; 4°. tranchés ſurtout par le bas ; 5°. par le haut ou quarrés ; 6°. à côtes extérieures irrégulières. La troiſième ſous-ſérie eſt généralement antique ; les autres ne le ſont pas ſans mélange de moderne.

La troiſième ſérie a ſes jambages de niveau ou preſque de niveau : 1°. angles ſupérieurs aigus avant J. C. & un peu après ; 2°. quarrés, commençant au IIe ſiècle, communs au IIIe ; 3°. tous les jambages obliques ; 4°. mitoyens en V détachés, Ier ou IIe ſiècle ; 5°. autres diſjonctions avant J. C. 6°. M en-deſſus, tranchées obliquement ; 7°. à jambages courbes. Les deux dernières ſous-ſéries ſont moins antiques.

La quatrième ſérie préſente ſes jambages de même, mais preſque toujours irréguliers. Ces M ſe rapportent principalement au premier & au moyen âge : 1°. côté gauche plus court que le droit ; 2°. le contraire ; 3°. M tortueuſes ou briſées ; 4°. renverſées ; 5°. ſecond jambage, prolongé de gauche à droite ; 6°. les deux mitoyens ſe coupant ; 7°. les deux premiers ſe traverſant ; 8°. les deux derniers de même ; 9°. tous les quatre ; 10°. triangulaires par les extrémités ſupérieures.

La cinquième grande ſérie montre ſes jambages, ou du moins l'un d'entr'eux, ſupérieurement prolongés. Preſque toutes ces figures peuvent difficilement être rabaiſſées juſqu'au Ve ſiècle : 1°. le jambage droit plus élevé que le gauche ; 2°. le gauche plus que le droit ; 3°. égaux, peu courbés, &c. 4°. très-courbés en-deſſus vers la gauche.

La ſixième ſérie renferme des M à figure très-hétéroclite, & n'a proprement que deux ou trois jambages. Tous ſes caractères ſont concentrés dans le moyen âge : 1°. en H ; 2°. avec extenſion abaiſſée du milieu de la traverſe ; 3°. en potence ſimple ; 4°. double ; 5°. médiane preſque en zig-zag, &c. 6°. deux H unies par un jambage commun, &c. 7°. celui du milieu détaché ; 8°. croiſſant ſur deux I ; 9°. deux II ; 10°. figure approchant de l'N, accompagnée d'un I.

La ſeptième ſérie comprend les *m* minuſcules dont le gothique a ſouvent fait des majuſcules : 1°. arrondies preſque en demi-cercle ; 2°. au moins à deux pieds droits au moyen âge ; 3°. quarrées en-deſſus ; 4°. ſecond jambage ſouvent très-diminué, &c. 5°. *m* aſſez conforme à nos minuſcules, moyen & bas âge ; 6°. en griffe, gothiques, ainſi que les ſuivantes ; 7°. arrondies

par le haut, avec un ſeul enfoncement dans le milieu; 8°. jambages ordinairement détachés; 9°. mitoyen prolongé par-deſſus; 10°. ſupprimé; 11°. diſtance inégale des jambages peu réguliers; 12°. M chargées d'angles, &c.

A la huitième ſérie appartiennent les M onciales ou rondes & les gothiques qui en ſont dérivées. Il eſt ordinairement eſſentiel aux dernières d'être arrondies, au moins par le bas du côté gauche en dedans, ſans ſe recourber en-dehors: 1°. M fort arrondie des deux côtés; 2°. jambage mitoyen diminué; 3°. côtés plus courts; 4°. M irrégulière à griffe, &c. 5°. premier côté concave en-dedans & le troiſième droit, &c. 6°. par le bas du troiſième pied, M relevée en-dehors; 7°. en-dedans; 8°. en S couchée; 9°. cloſe d'une part, au moins; 10°. à deux ovales, &c. 11°. ligne preſque perpendiculaire au milieu d'un cercle; 12°. M fermées par une horiſontale inférieure; 13°. en double cercle, &c. en oméga. L'antiquité des M de cette ſérie remonte au IVe ſiècle, & deſcend juſqu'aux derniers temps du gothique, qui ne commence proprement qu'à la ſixième ſous-ſérie. (*Nouvelle Diplomatique.*)

MA. C'eſt le nom que les lydiens donnoient quelquefois à Rhéa, & ſous lequel on lui ſacrifioit un taureau. On donne auſſi ce nom à une femme qui ſuivit Rhéa.

MAA, monnoie ancienne de l'Egypte & de l'Aſie. *Voyez* MEHAH.

MACAR. *Voyez* HELIADE.

MACARÉE, fils d'Eole: l'inceſte qu'il commit avec Canacée ſa ſœur, étant venu à la connoiſſance d'Eole, il ordonna que le fils qui en étoit né fut expoſé aux chiens: il envoya une épée à ſa fille, dont elle en fit l'uſage qu'il ſouhaitoit en ſe tuant. Pour *Macarée* il évita le châtiment par la fuite & s'étant retiré à Delphes, il fut admis parmi les prêtres d'Apollon.

Voyez la deſcription du groupe de ſa ſœur à l'article d'ARIE & *Pétus*.

MACARIE, fille d'Hercule & de Dejanire, ſe ſacrifia généreuſement pour le ſalut des Héraclides. Lorſqu'Euriſtée vint déclarer la guerre à Demophoon roi d'Athènes, parce qu'il avoit pris les Héraclides ſous ſa protection; on conſulta l'oracle, qui promit la victoire aux Athéniens s'ils vouloient immoler à Cérès, une fille née d'un père illuſtre. Le Roi ne voulut ni ſacrifier ſa fille, ni contraindre ſes ſujets à faire un pareil ſacrifice. *Macarie* inſtruite de l'oracle, ſe dévoue elle-même à la mort, ſans vouloir permettre que le ſort en décide entre ſes ſœurs & elles. » Si le ſort eſt notre arbitre, dit-» elle, (dans les Héraclides d'Euripide, acte 2.) » le trépas n'eſt plus volontaire, & la victime » perd ſon prix; je m'offre moi-même à mourir; » acceptez, ſi vous le jugez à propos, une mort » volontaire; mais j'y renonce s'il faut la ſubir » par l'arrêt du deſtin ». Les Athéniens pour conſerver le ſouvenir d'une action ſi généreuſe, donnèrent le nom de *Macarie* à la fontaine de Marathon, & enſuite, ils lui conſacrèrent un temple ſous le nom de la déeſſe *Félicité*, ou *Macaria*.

MACEDO, fils d'Oſiris, ou ſeulement un de ſes lieutenans, ſelon Diodore, eut part aux honneurs que les Egyptiens rendirent à ſon père: & comme il portoit pour habillement de guerre, une peau de loup, les Egyptiens eurent en vénération cet animal.

MACÉDOINE.

Rois de Macédoine, dont on a des médailles.

Alexandre I.

Pauſanias.

Archélaüs I.

Amyntas III.

Perdiccas III.

Philippe II.

Alexandre-le-Grand.

Caſſandre.

Démétrius.

Lyſimaque.

Ptolémée Ceraune.

Nota. *Ses médailles doivent être rapportées à Ptolémée Philadelphe.*

Antigone Gonatas.

Démétrius, fils d'Antigone.

Philippe, fils de Démétrius.

Perſée.

N. B. On ne voit point ici Amyntas I, auquel Hardouin a attribué une médaille d'Amyntas III, qu'il croyoit être la plus ancienne médaille connue, puiſque ce roi avoit régné dès l'année 527 avant J. C. Mais il paroît, par la fabrique de cette médaille, qui eſt la même que celle des médailles d'Archélaüs I, qu'elle ne peut être d'un tems auſſi éloigné: il y auroit lieu de la rapporter plutôt à Amyntas II, s'il avoit régné plus d'un an, ou s'il s'étoit paſſé quelque choſe de mémorable ſous ſon règne; mais tout concourt à faire juger qu'elle eſt comme les autres

Digitized by Google

d'Amyntas III, qui régna à deux repriſes, depuis l'an 330 juſqu'à l'an 371 avant J. C. *Pellerin.*

La *Macédoine* eſt repréſentée ſur les médailles par un cocher, le fouet à la main, ou parce qu'elle fourniſſoit d'excellens chevaux, ou parce qu'elle honoroit particulièrement le ſoleil, qui eſt lui-même repréſenté avec un fouet à la main ſur pluſieurs monumens. Les médailles de la *Macédoine* portent auſſi pour type la maſſue d'Hercule, dont les rois de *Macédoine* ſe vantoient de deſcendre.

MACÉDONIENS (les) après les rois. MAKEΔONΩN.

Leurs médailles autonomes ſont:

RRR. en or.....*Pellerin.*

C. en argent.

C. en bronze.

Leurs types ordinaires ſont;

Une maſſue.

Une proue de vaiſſeau.

Une tête de Silène.

Un foudre aîlé.

Un trident.

Un vaſe avec une palme.

Une lyre.

Un cavalier courant.

Réduits en province romaine, les *Macédoniens* ont fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Auguſte, de Claude, de Néron, de Vitellius, de Veſpaſien, de Domitien, d'Hadrien, d'Antonin, de M. Aurele, de Fauſtine le jeune, de Commode, de Sévère, de Caracalla, d'Alex. Sévère, de Gordien-Pie, de Diaduménien.

Le coſtume des *Macédoniens* paroît ſur les monumens le même que celui des grecs, excepté une plus longue chlamyde (*Voyez* CHLAMYDE), & des cornes de bélier, qui coëffoient Lyſimaque, & d'autres rois, ſes ſucceſſeurs. *V.* BÉLIER & CORNES.

MACEDONICUS, ſurnom de la famille *Cæcilia.*

MACELLÆ en Sicile.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

O. en or.

O. en argent.

RRRR. en bronze.

MACELLARIA, } *MACELLARII*, }. Les traiteurs étoient appellés *macellarii*, & leur profeſſion *macellaria ars*; comme on le voit dans une inſcription rapportée par Gruter (*p.* 647. *n.* 5.), où on lit: *Macellariæ artis negotiator.*

MACELLUM, marché, & non boucherie.

Néron fit bâtir un *macellum*, comme nous l'apprend une de ſes médailles de moyen bronze, ſur laquelle on lit autour de la tête: NERO CLAUD. CÆSAR AUG. GER. P. M. TR. P. IMP. P. P.; & ſur le revers, au-deſſous d'un bâtiment rond, couvert, orné de colonnes & d'un perron de quatre marches: MAC. AUG. S. C.

Cet édifice, dans lequel on voit la ſtatue de Néron, & dont il fit l'inauguration, étoit un marché deſtiné à la vente de tous les objets employés dans les repas. Térence les décrit dans ſon Eunuque, (*act.* 2. *ſcen.* 2.).

Interea loci ad macellum ubi advenimus,

Concurrunt lati mi obviam cupedinarii omnes,

Cetarii, lanii, coqui, fartores, piſcatores, alii cupes.

Voyez BOUCHERIE.

MACER, ſurnom des familles *Licinia*, *Sempronia.*

MACER, tyran d'Afrique, ſous Néron.

Lucius Claudius Macer.

Ses médailles ſont:

O. en or.

RRR. en argent, ſur leſquelles on lit ſon nom à l'entour d'une tête de femme qui repréſente l'Afrique.

RRRR. en P. B. avec ſa tête, au revers de laquelle on voit une galère, & pour légende: *Propretor Africæ.* Triſtan en rapporte une qu'il a donnée pour antique.

MACERIA, mur de clôture pour les jardins, les champs, les tombeaux, &c.

MACERINUS, ſurnom de la famille *Gegania.*

MACHÆRA, épée eſpagnole que l'infanterie légionnaire des romains portoit, & qui la rendit ſi redoutable, quand il falloit combattre de près; c'étoit une eſpèce de ſabre court & renforcé, qui frappoit d'eſtoc & de taille, & faiſoit de terribles exécutions. Tite-Live raconte que les macédoniens, peuple d'ailleurs ſi aguerri, ne

purent voir, ſans une extrême ſurpriſe; les bleſſures énormes que les romains faiſoient avec cette arme. Ce n'étoit rien moins que des bras & des têtes coupées d'un ſeul coup de tranchant, des têtes à demi-fendues, & des hommes éventrés d'un coup de pointe. Les meilleures armes offenſives n'y réſiſtoient pas; elles coupoient & perçoient les caſques & les cuiraſſes à l'épreuve. On ne doit point, après cela, s'étonner ſi les batailles des anciens étoient ſi ſanglantes. (*G.*)

MACHÆREUS. Voyez PYRRHUS, qu'il tua.

MACHANÉE, *μαχανεὺς*, onzième mois des anciens habitans de *Corcyra*, aujourd'hui Corfou.

MACHAON, fils d'Eſculape & d'Epione, ou Lampetie, fut un des diſciples de Chiron. Il régna dans la Meſſenie avec ſon frère Podalire; ils allèrent enſemble au ſiège de Troyes, où ils commandoient les æchaliens. Virgile compte *Machaon* parmi ceux qui s'enfermèrent dans le fameux cheval de bois. Il fut tué par Eurypile, fils de Télephe; de-là vient, dit Pauſanias, que dans un temple d'Eſculape, qui eſt à Pergame, on chante des hymnes en l'honneur de Télephe, ſans y rien mêler qui ſoit à la louange d'Eurypile: il n'eſt pas même permis de prononcer ſon nom dans ce temple, parce qu'il eſt regardé comme le meurtrier de *Machaon*. Ses os furent recueillis par Neſtor, & portés à Gérénie, où il fut inhumé, & ſur ſon tombeau, on lui éleva un temple qui devint fort célèbre; car les habitans croyoient que *Machaon* avoit auſſi la vertu de guérir les maladies. Dans ce temple, le dieu étoit repréſenté en bronze debout ſur ſes pieds, ayant ſur la tête une couronne que les meſſéniens nommoient en leur langue, *Ciphos*.

Μαχαων ſignifie, *je deſire le combat*.

MACHEFER. Les anciens employoient dans la conſtruction des chemins cette ſcorie de fer vitrifié, que fourniſſent les forges & les fourneaux, où l'on brûle du charbon de terre.

MACHERA, pierre fabuleuſe dont parle Plutarque, dans ſon traité des *fleuves*. Elle ſe trouvoit, ſelon lui, en Phrygie ſur le mont Berecyntus; elle reſſembloit au fer, & celui qui la trouvoit au tems de la célébration des myſtères de la mère des dieux, devenoit fou & furieux.

MACHINARIUS menſor (*lib. VII. ff. ſi menſor*) eſt ſans doute un inſpecteur des charrois, puiſqu'on lit auſſi dans le droit (*lib. LX. ff. de legat III.*), *aſinum machinarium*, c'eſt-à-dire, un âne de trait, *ad victorias machinas*.

MACHINATOR. Ce mot qui ſe lit dans une inſcription (*Gruter.* 642. 4.) déſigne un machiniſte.

MACHINATOR étoit auſſi chez les phœniciens le ſurnom de Jupiter, ſous lequel ils honoroient Vulcain. (*Euſeb. præp. evang. l. IV. c.* 10.).

MACHINES employées dans les myſtères & les initiations. « C'eſt ici l'endroit, dit M. Paw, (*Recherches ſur les égyptiens & les chinois.*) où je dois entrer dans quelques diſcuſſions entièrement neuves ſur la manière dont on imitoit le tonnerre & la foudre, dans la célébration des myſtères: car il eſt certain qu'on faiſoit voir & entendre ces phénomènes ſimulés aux perſonnes qu'on initioit. Je ne prétends pas parler, en quelque ſens que ce ſoit, de ce qui doit s'être paſſé en Arabie ſur le *Gebel-Tour*; car cet événement eſt étranger à notre ſujet: mais il faut obſerver que les égyptiens ayant les premiers imaginé tout l'appareil des myſtères, tranſportés depuis dans l'Aſie & dans l'Europe, doivent être regardés comme les inventeurs du tonnerre artificiel, & de cette effuſion de lumière qui paroiſſoit tout-à-coup au milieu des ténèbres, au point qu'Apulée en compare les effets à ceux du ſoleil: car ayant été admis, ainſi que l'on ſait, aux ſecrets iſiaques à Corinthe, il obſerva aſſez bien toute la ſingularité de ce ſpectacle ». (*Nocte mediâ vidi ſolem candido coruſcantem lumine.* Metamorphoſ. lib. XI. p. 1001. Edit. Beroal.).

« S'il étoit vrai, comme on l'a prétendu, que de certains myſtères ſe célébroient dans quelques appartemens du labyrinthe, alors il n'eût point été difficile d'y faire entendre des éclats ſemblables à ceux de la foudre; puiſque Pline aſſure que la répercuſſion de l'air produiſoit un bruit épouvantable dans ce bâtiment, dès qu'on y ouvroit des portes ou des ſoupiraux, qui vraiſemblablement en faiſoient refermer d'autres; car ſans cela, je ne puis expliquer ce phénomène, ſuivant toute la rigueur des termes employés par ce naturaliſte, qu'il faut ſuppoſer avoir été bien inſtruit, & la deſcription déjà lée qu'il donne du labyrinthe le fait penſer. (*Quarumdam autem domorum* (in labyrintho) *talis eſt ſitus, ut adaperientibus fores tonitru intùs terribile exiſtat.* lib. XXXVI. cap. 13.). Quant à Hérodote, on ne voulut point lui permettre d'entrer dans les chambres ſouterraines où doit avoir été le centre de l'artifice, & la ſépulture de ces crocodiles qu'on nommoit les *jeſtes*, ou en égyptien, *ſuchu*, & qu'on a pris pour de petits lézards d'une eſpèce différente, & laquelle n'eſt point malfaiſante ».

« Quant à la Grèce, j'avois d'abord cru que le bruit qu'entendoient les initiés dans le temple de Cérès Eleuſine, venoit de la voûte ou du comble; que Vitruve dit avoir été dans cet édi-

fice d'une grandeur effrayante, *immani magnitudine*, & conſtruit par un architecte nommé Ictinus. (Vitru. *Præfat ad lib. VII.*). Or il n'eût pas été difficile de faire retentir cette partie par le moyen des machines: mais ſi l'on peut ici citer l'autorité d'un poëme tel que le *Rapt de Proſerpine*, il eſt ſûr que ce bruit ſortoit de quelque excavation pratiquée ſous le pavé du temple: car Claudien, après avoir parlé des éclairs qu'on voyoit, ajoute que le mugiſſement terrible, qui ſuccédoit immédiatement, paroiſſoit partir des entrailles de la terre ».

Jam mihi cernuntur trepidis delubra moveri
Sedibus, & clarum diſpergere culmina lucem,
Adventum teſtata Dei. Jam magnus ab imis
Auditur fremitus terris, templumque remugit
Cecropidum.

De rap. Proſer. Amſtelod. apud Janſſon. 1627.

Il faut obſervet que d'autres éditions de Claudien portent *fulmina* au lieu de *culmina*, & *Cecropium* au lieu de *Cecropidum*; mais cette dernière différence n'eſt point ſi importante que la premiére.

« Quoi qu'il en ſoit, les machiniſtes, qui travailloient à ces ſpectacles myſtérieux, ont dû être auſſi embarraſſés pour faire un tonnerre ſimulé, que pour bien copier les effets de la foudre; car le comble du ridicule ſeroit de vouloir que ceux qui aſſiſtoient aux myſtères ne voyoient & n'entendoient rien de ſemblable; mais qu'ils ſe l'imaginoient, & que la frayeur faiſoit en même-tems, une égale illuſion à leurs yeux & à leurs oreilles. On ne ſauroit trop répéter que les anciens nous parlent de toutes ces choſes d'une manière qui ne laiſſe ſubſiſter, à cet égard, aucune ombre de doute. Et le grec Pléthon, en décrivant l'initiation, emploie les termes les moins équivoques de ſa langue, comme ceux de *keraunus* & de *pyr*, la foudre & le feu ». (*Pletho. Schol. ad Orat. mag. Zoroaſt.*).

« Je dois ici avouer au lecteur que je ſens une extrême répugnance à admettre que, dans des temples & même dans des ſouterreins, on eût fait uſage de la *machine* dont ſe ſervoient les comédiens de l'antiquité ſur les théâtres, c'eſt-à-dire, du *céraunoſcope*, par le moyen duquel on lançoit violemment la foudre ſur la ſcène, d'un endroit nommé le *Bronteion*, où, ſuivant l'opinion commune, on contrefaiſoit le tonnerre, en roulant des pierres dans des vaſes de cuivre ».

« Le *céraunoſcope*, dont on peut à peine aujourd'hui ſe former une idée fort claire, doit avoir été une *machine* très-élevée, & dont l'action a pu être frappante en plein air; mais dans des temples comme ceux des anciens, qui étoient ordinairement peu exhauſſés en comparaiſon de leur étendue, ce jeu n'eût point été praticable. Quant aux vaſes rangés dans le *Bronteion*, c'eſt-à-dire, le lieu où l'on contrefaiſoit le tonnerre, on ne conçoit pas qu'ils aient pu produire un bruit aſſez violent, ſans le ſecours du feu. Il s'agiſſoit d'épouvanter les initiés, & on les épouvantoit bien dans les myſtères de *Mithra*, en leur mettant une épée nue ſur la gorge; mais leur frayeur eût-elle été fort grande, ſi l'on ne leur avoit fait voir & entendre que les mêmes choſes qui ſe paſſoient aux yeux de tout le monde ſur les théâtres? Ces conſidérations me portent à penſer que, dans les myſtères, ces phénomènes étoient beaucoup mieux exécutés, & ſans comparaiſon, plus terribles à l'aide de quelque compoſition pyrique, qui eſt reſtée cachée comme celle du *feu grégeois*, qu'on n'a pas retrouvé de nos jours, ainſi que l'on a affecté de le publier pour allarmer toutes les puiſſances maritimes ». *Voyez* BRONTÈE & CERAUNOSCOPION.

MACHINES de théâtre. Les anciens en avoient de pluſieurs ſortes, tant celles qui étoient placées dans l'eſpace ménagé derrière la ſcène, & qu'on appelloit παραστασεις, que celles qui étoient ſous les portes de retour pour introduire d'un côté les dieux des bois, des campagnes, & de l'autre les diviuités de la mer. Il y en avoit auſſi d'autres au-deſſus de la ſcène pour les dieux céleſtes, & enfin d'autres ſous le théâtre pour les ombres, les furies & les autres divinités infernales: ces dernières étoient à-peu-près ſemblables a celles dont nous nous ſervons pour cet objet. Pollux (*liv. IV.*) nous apprend que c'étoient des eſpèces de trappes qui élevoient les acteurs au niveau de la ſcène, & qui redeſcendoient enſuite ſous le théâtre par le relâchement des forces qui les avoient fait monter. Ces forces conſiſtoient, comme celles de nos théâtres, en des cordes, des roues, des contre-poids; c'eſt pour cela que les grecs nommoient ces *machines* αναβατικαι: pour celles qu'ils appelloient περιακτοι, & qui étoient ſur les portes de retour, c'étoient des *machines* tournantes ſur elles-mêmes, qui avoient trois faces différentes, & qui ſe tournoient d'un & d'autre côté, ſelon les dieux à qui elles ſervoient. Mais de toutes ces *machines*, il n'y en avoit point dont l'uſage fut plus ordinaire que celles qui deſcendoient du ciel dans les dénouemens, & dans leſquelles les dieux venoient, pour ainſi dire, au ſecours du poète; d'où vint le proverbe Θεος απο μηχανης. Ces *machines* avoient même aſſez de rapport avec celles de nos ceintres; car, au mouvement près, les uſages en étoient les mêmes; & les anciens en avoient comme nous de trois ſortes en général; les unes, qui ne deſcendoient point juſqu'en bas, & qui ne faiſoient

Digitized by Google

que traverſer le théâtre ; d'autres, dans leſquelles les dieux deſcendoient juſques ſur la ſcène ; & des troiſièmes, qui ſervoient à élever ou à ſoutenir en l'air les perſonnages qui ſembloient voler. Comme ces dernières étoient toutes ſemblables à celles de nos vols, elles étoient ſujettes aux mêmes accidens : nous voyons dans Suétone qu'un acteur qui jouoit le rôle d'Icare, & dont la *machine* eut malheureuſement le même ſort que les ailes du fils de Dédale, alla tomber près de l'endroit où étoit placé Neron, & couvrit de ſang ceux qui étoient autour de lui (*Suetone, in Nerone, c. xij.*). Mais quoique *ces machines* euſſent aſſez de rapport avec celles de nos cintres, comme les théâtres des anciens avoient toute leur étendue en largeur, & que d'ailleurs ils n'étoient point couverts, les mouvemens en étoient fort différens ; car au lieu d'être emportées comme des chaſſis courans dans ces charpentes en plafond, elles étoient guindées à une eſpèce de grue, dont le cou paſſoit par-deſſus la ſcène, & qui tournant ſur elle-même, pendant que les contre-poids faiſoient monter ou deſcendre ces *machines*, leur faiſoient décrire des courbes compoſées de ſon mouvement circulaire & de leur direction verticale, c'eſt-à-dire, une ligne en forme de vis de bas en haut, ou de haut en bas, à celles qui ne faiſoient que monter ou deſcendre d'un côté du théâtre à l'autre, & différentes demi-ellipſes à celles qui après être deſcendues d'un côté juſqu'au milieu du théâtre, remontoient de l'autre juſqu'au milieu de la ſcène, d'où elles étoient toutes rappellées dans un endroit du *poſt ſcenium*, où leurs mouvemens étoient placés. (*Diſſert. de M. Boindin ſur les Théâtres des anciens. Mém. de l'acad. des Inſcript. & Belles-Lettres, t. I. p.* 148 *& ſuiv.*)

MACHINES de guerre des romains. Les romains connoiſſoient l'uſage de différentes *machines* propres à lancer des pierres ou des flèches à une grande diſtance. Lucain parle de la *baliſte* comme d'une *machine* à reſſort, qui faiſoit voler des dards ou des pierres d'une groſſeur énorme. Du Choul (*Diſc. ſur la caſtramétation des romains, fol.* 88.) nous a conſervé une figure tirée d'un marbre antique, qu'il dit repréſenter la *Catapulte* ; mais le méchaniſme de cette figure eſt indéchiffrable : d'ailleurs c'eſt un monument du Bas-Empire. On apperçoit ſur la colonne trajane (*fol.* 30.) des *machines* ſervant à lancer des dards, qui ſont incompréhenſibles comme celle de du Choul. Vitruve (*l. X. ch.* 15. 16. 17. & 18.) parle des proportions de ces *machines* ; mais les plus experts ſont obligés d'avouer qu'ils n'y comprennent rien. Les figures qu'on trouve à la ſuite du livre intitulé *Notitia dignitatum utriuſque imperii* (*de magiſtratibus municipalibus & de rebus bellicis, fol.* 29), ne ſont pas plus intelligibles ; de manière qu'on nous diſpenſera de nous étendre ſur cet article, notre intention n'étant pas de former des ſyſtêmes de méchanique. Nous ne parlerons que des *machines* les plus ſimples & les plus connues.

Les romains plaçoient ces *machines* ſur des tours de bois, qu'on pouſſoit en avant, & qui étoient élevées à la hauteur des murailles de la ville aſſiégée ; à coups de flèches ou de pierres, on chaſſoit (*Cæſaris comment. lib. II.*) les ennemis du rempart, pour favoriſer la ſappe des murs. Les aſſiégés, de leur côté, s'efforçoient de détourner l'effet du bélier avec des ſacs remplis de laine, ou d'autre matière qu'on deſcendoit avec des cordes, pour les placer adroitement en avant du bélier ; on le détournoit auſſi avec des crochets de fer. La hauteur de ces tours de bois, ſouvent portées ſur des roues, permettoit qu'on y pratiquât pluſieurs étages, qu'on rempliſſoit de ſoldats deſtinés à s'élancer ſur les murs, ou à ſeconder leurs compagnons, qui tentoient l'eſcalade, & qui pouſſoient le bélier.

Nous ne dirons ici qu'un mot de la tortue. En montant à l'aſſaut, chaque ſoldat étoit couvert de ſon bouclier, qu'il tenoit par-deſſus la tête ; tous ces boucliers ſe joignoient de fort près, à droite & à gauche. Ceux de la ſeconde file paſſant quelque peu ſous les premiers (*colonne anton. fol.* 36.), & formant ainſi une eſpèce de toît ; tellement que les pierres, & toute autre matière peſante ou liquide, qu'on jettoit du haut des remparts, ne faiſoient que gliſſer ſur la ſurface. (*Dion. fol.* 64.). Sur ce premier toît, d'autres ſoldats montoient, également couverts. Ceux qui étoient aux extrémités, ſe couvroient les flancs ; de ſorte qu'on ne voyoit que des boucliers. (*Lipſii Poliorceticon, lib. I. dial.* 5.). On peut appeller la *tortue* une *machine* animée.

Les béliers étoient des poutres d'une longueur & d'une groſſeur proportionnées à la réſiſtance des murs ; elles étoient armées à leur extrémité d'une tête de bélier de fer ou d'airain, & ſuſpendues par de groſſes chaînes à d'autres poutres fixées en terre, ou montées ſur des roues, & ſouvent recouvertes (*Vitruve, Liv. X. c.* 19.) d'un toît qui garantiſſoit le bélier & les ſoldats, comme on voit ſur les bas-reliefs de l'arc de Septime-Sévère (*fol.* 11 *&* 12.). D'autres fois le bélier étoit ſoutenu ſimplement par un nombre d'hommes qui le pouſſoient à force de bras contre les murs.

MACHOIRE. On voit une *mâchoire* de ſanglier ſur les médailles des ætoliens, de leur apollonie, des *arai*. Elle rappelle la ruſe du ſanglier de Calydon.

MACHOIRES des navires. On voit dans Pollux (1. 9. 5.) que l'on donnoit ce nom aux deux parties avancées de la proue, qui la défendoient des approches des autres navires.

MACINARIUS.

MACINARIUS. Muratori (965. 7.) rapporte une inſcription dans laquelle on lit ce mot, qui eſt probablement une corruption de *machinarius.*

MACIONISSE, l'une des maîtreſſes de Neptune, qu'il rendit mère d'Euphémus.

MACRIEN le père, tyran ſous Gallien.

Marcus Fulvius Macrianus Augustus.

Ses médailles ſont :

O. en or & en argent.

RRR. en M. ou P. B. grec, de la fabrique d'Egypte.

Macrien le jeune, tyran ſous Gallien.

T. Fulvius Junius Macrianus Augustus.

Ses médailles ſont :

O. en or.

RR. en argent de billon, ou en P. B. latin.

RRR. en médailles grecques de M. B. fabriquées à Nicée.

RRR. en M. B. dans le goût de la fabrique d'Egypte.

RR. en P. B. de la même fabrique.

MACRIN.

Marcus Opelius Severus Macrinus Augustus.

Ses médailles ſont :

RRR. en or.

Le revers où l'on voit *Macrin* dans un char de triomphe, eſt plus rare encore.

R. En argent, & RRR. au revers du char de triomphe.

RR. En médaillons de potin.

Ils ont été fabriqués dans la Syrie.

R. en G. B. de coin romain, quelques revers RR.

Ni R. ni C. en M. B.

RRR. en G. B. de colonies.

R. en M. & P. B.

RR. en G. B. grêle.

R. en M. & B.

RR. du même module, avec la tête de Macrin & de Diadumémen, en regard.

R. en P. B.

R. en médailles frappées en Egypte.

Les médaillons latins de bronze de *Macrin* ſont d'une rareté extrême; les médaillons grecs ſont moins rares. On en connoît un de Tarſe, ſur lequel on voit les têtes de Macrin & de Diadumémen, & au revers le mont Argée.

On voit ſur une cornaline de la collection de Stoſch la tête de *Macrin.* La ſeule ſtatue que l'on ait de *Macrin*, ſe trouvoit dans la vigna Borioni de Rome, & ſe voyoit au temps de Winckelmann dans la même ville chez le ſculpteur Pacilli.

Macris, fils d'Ariſthée. Elle reçut Bacchus ſur ſes genoux, après que Mercure l'eut tiré des flammes, & lui fit avaler du miel. Pour éviter la colère de Junon irritée de ce ſervice rendu à Bacchus, Macris quitta l'Eubée, & s'alla cacher dans un antre de l'île des Phéaques, où elle rendit de grands ſervices aux habitans.

MACROCHERE, prononcer *macrokere*, nom d'une ancienne tunique à longues manches.

Macrocheta. L'empereur Alexandre Sévere fit revenir la mode des *macrocheres* de pourpre. (*Lampride*, *c.* 33.).

Ce mot vient de μακρὸς long, & de χεὶρ main; ce vêtement fut ainſi nommé, parce que les manches en étoient longues, c'eſt-à-dire, qu'elles deſcendoient juſqu'au poignet, comme celles des barbares.

MACROCOLUM, ſorte de grand papier des anciens, que Catulle appelle *regia charta*; ce terme ſe trouve dans les lettres de Cicéron à Atticus. Ce mot vient du grec, & eſt dérivé de μακρὸς *long*, & de κολλαω je colle. On colloit enſemble chez les anciens les feuillets des livres, & lorſqu'on en faiſoit faire une dernière copie au net, pour les mettre dans ſa bibliothéque, on l'écrivoit ordinairement ſur de grandes feuilles. *Macrocolum* eſt donc la même choſe qu'un écrit, un livre, un ouvrage en grand papier. (*Voyez Pline, liv. III. chap. XII.*). Cette ſorte de grand papier avoit au moins ſeize pouces de long, & communément vingt-quatre. (D. J.)

MACTARE, *MACTE*, } expreſſions des ſacrificateurs. Servius (*in Æneid.* 4. 57.), nous apprend que toutes les expreſſions triſtes ou fâcheuſes, *fœva verba*, étoient bannies des ſacrifices, & qu'au lieu de dire, on tue une victime, *occiditur victima*, on diſoit, on augmente le prix ou le mérite de cette victime, *mactatur*, *id eſt*, *magis augetur.*

De-là vient le mot *macte* & au pluriel *macti*, contraction de *magis auctè* ou *auctì.*

MACTEA, mets recherchés, tels que les morceaux détachés des animaux immolés, *mactatorum*, & réservés pour les prêtres.

MACUSANUS, voyez *Magusanus*.

MADBACHUS, surnom que les syriens donnèrent à Jupiter lorsqu'ils eurent adopté son culte. Huet qui a cherché l'origine de ce mot dans les langues orientales, croit qu'il signifie présent par-tout, qui voit tout.

Muratori (1978. 7.) rapporte une inscription trouvée près d'Alep, & gravée en l'honneur de ce dieu, dont il n'est fait ailleurs aucune mention.

MAECIA, famille romaine dont on a des médailles,

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

MAECILIA, famille romaine dont on a des médailles,

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Le surnom de cette famille est *Tullus*.

Goltzius en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

MÆMACTÉRIES, *μαιμακτηρια*, fête que les athéniens célébroient en l'honneur de Jupiter dans le mois mæmactérion, pour obtenir de lui, comme maître des saisons, un hiver qui leur fût heureux. (D. J.)

MÆMACTERION, *Μαιμακτηριών*, le quatrième mois de l'année des athéniens, qui faisoit le premier mois de leur hiver. Il avoit vingt-neuf jours, & concouroit, selon Perau, avec les mois de novembre & décembre, & selon Potter qui a bien approfondi ce sujet, avec la fin du mois de septembre, & le commencement d'octobre.

Les béotiens l'appelloient *alalcomenius*. Voyez *Archæol. græc. l.b. II. c. XX. tom. I. p.* 413. (D. J.)

MÆMACTÈS, s. m., surnom donné par les grecs à Jupiter en l'honneur de qui les anciens célébroient les fêtes *mamatteries*. Toutes les étymologies qu'on rapporte de ce surnom *mamatles*, sont aussi peu certaines les unes que les autres. Festus nous apprend seulement que dans la célébration des *mamatteries* on prioit ce dieu d'accorder un hiver doux & favorable aux navigateurs. (D. J.)

MÆNALIUS, c'est le père du quatrième Vulcain, selon Cicéron.

MAENIA, famille romaine dont on a des médailles,

RR. en argent.

RRR. en brouze.

O. en or.

Le surnom de cette famille est *Antiatievs*.

MÆONIE, en Lydie. ΜΑΙΟΝΩΝ. ΜΑΙΩΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

R. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Ses habitans ont fait frapper, sous l'autorité de leurs archontes, des médailles impériales grecques en l'honneur de Néron, de Marc-Aurèle, d'Alexandre Sévère, de Mamée, de Dece, d'Etruscille, de Tranquilline.

MÆRA, nom que les poëtes donnent au chien d'Orion, & qui signifie brûlant (*de μαίρω je brûle*), parce que sous cette constellation, le soleil est des plus ardens.

MAERGETÈS, surnom donné à Jupiter, & qui signifie le conducteur des parques, parce qu'on croyoit que ces divinités ne faisoient rien que par les ordres de Jupiter.

MAERÉ, une des cinquante Néréides, selon Hésiode.

MÆSA, aïeule d'Elagabale.

Julia Mæsa Augusta.

Ses médailles sont:

RRR. en or.

On en connoît trois revers, qui ont pour légendes: *Juno, faculi felicitas, & pudicitia.*

C. en argent.

Celle qui a au revers sa consécration, n'est connue que depuis peu de temps: elle est RR.

C. en G. B. de coin romain.

Celle avec sa consécration est très-rare.

C. en M. B.

RRR. en G. B. de colonies.

R. en M. & P. B.

R. en G. B. grec.

C. en M. & P. B.

Digitized by Google

On regarde comme un ouvrage du temps d'Elagabale une ſtatue de femme, de grandeur naturelle, conſervée à la Villa Albani. Elle repréſente une femme déjà ſur le retour, avec un viſage ſi mâle que la draperie ſeule en indique le ſexe; ſes cheveux ſont tout ſimplement peignés par deſſus la tête, relevés & attachés par derrière. Elle tient dans ſa main gauche un rouleau écrit, ce qui eſt extraordinaire dans les figures de femme. De-là on croit que c'eſt *Mæſa*, ſa grande mère, qu'il menoit toujours au ſénat ou *Soëmias* ſa mère qui avoit accès au conſeil privé de l'empereur, & qui préſidoit à un ſénat de femmes, dans lequel on rendoit des arrêts ſur les habits, ſur les modes & ſur les galanteries des femmes *(lamprid. heliogab. p. 102.)*.

MAFORTIUM, *maforium*, *mavorte*, *mavortes* & *mavortium*, eſpèce de voile qui couvroit quelquefois la tête des romains. C'étoit le même habillement que le *ricinium*.

Les moines d'Egypte portoient un *mafortium* ſur la tunique pour ſe couvrir le cou & les épaules. Il étoit de lin, comme la tunique, & il ſe plaçoit entre celle-ci & la mélote, ou manteau de peau de mouton. C'étoit, à vrai dire, une eſpèce de ſchawls, tels que les portent encore les algériens, tuniſiens, &c. & dont ils s'enveloppent le cou.

MAGADA, nom ſous lequel Vénus étoit connue & adorée dans la Baſſe Saxe, où cette déeſſe avoit un temple fameux, qui fut reſpecté par les huns & les wendes ou vandales, lorſqu'ils ravagèrent ce pays. On dit que ce temple ſubſiſta même juſqu'au temps de Charlemagne, qui le renverſa. (D. J.).

MAGADE, ſ. f., *magadis*, inſtrument de muſique à vingt cordes, qui étant miſes deux à deux, & accordées à l'uniſſon ou à l'octave, ne faiſoit que dix ſons lorſqu'elles étoient pincées enſemble. De-là vient le mot μαγαδίζειν, qui ſignifie *chanter* ou *jouer à l'uniſſon ou à l'octave*; c'eſt la plus grande étendue de modulation que les anciens grecs & romains aient connue juſqu'au ſiècle d'Auguſte, comme on le voit par Vitruve, qui renferme tout le ſyſtême de la muſique dans l'étendue de cinq tétracordes, leſquelles ne contiennent que vingt cordes. (D. J.).

MAGADE, on peut voir dans le traité *De luxu Græc.* de Muſonius que, ſuivant Ariſtarque, la *magade* étoit une eſpèce de flûte, ce qui eſt confirmé par un paſſage du poëte Ion de Chios, & par un autre de Tryphon. Muſonius ajoute enſuite que la *magade* avoit un ſon aigu & grave, ce qui pourroit faire ſoupçonner que c'étoit un inſtrument d'une grande étendue, ou bien une flûte double, dont une tige étoit l'octave de l'autre. Cette dernière conjecture ſemble fortifiée par le même nom de *magade*, qui vient probablement du verbe *magadiſer*, chanter à l'octave.

De plus cet auteur dit encore que, ſuivant Ariſtoxene & Menechme de Sicyone, la *magade* & le *peſtis* étoient la même choſe. *Voyez* PECTIS. Ce dernier dit encore que Sapho, qui vivoit avant Anacréon, eſt la première qui ſe ſoit ſervi du *peſtis*.

Apollodote, dans ſa lettre à Ariſtote, dit que la *magade* étoit ce qu'on appelloit alors *pſaltérion*.

Au reſte, ſi quelqu'un eſt curieux de lire une ample diſſertation ſur la *magade*, dans laquelle on rapporte les opinions différentes de pluſieurs auteurs, qu'il liſe la fin du *chap. 3 du lib. XIV des Deipnoſoph.* d'Athenée. Il paroît par un paſſage du IVe l v. du même ouvrage, qu'il y avoit auſſi une trompette de ce nom.

MAGADISER, c'étoit la muſique grecque chantée à l'octave, comme faiſoient naturellement les voix de femmes & d'hommes mêlées enſemble: ainſi les chants *magadiſés* étoient toujours des antiphonies, ce mot vient de *magas* chevalet d'inſtrumens, & par extenſion, inſtrument à cordes doubles, montées à l'octave l'une de l'autre, comme aujourd'hui nos claveſſins.

MAGARSIS DEA. Mutatori (52. 3.) rapporte une inſcription en l'honneur de Minerve, ainſi nommée de *Magarſus* en Cilicie où elle avoit un temple magnifique.

MAGAS, μάγας. Héſychius donne ce nom à une concavité formée vers le bas de la lyre, pour en augmenter le ſon. Les cordes étoient fixées ſur la partie convexe de la planchette qui formoit cette eſpèce de tambour. On voit le *magas* à pluſieurs lytes, des figures d'Herculanum & des autres muſéum; & il ſert à diſtinguer la grande lyre de la petite qui n'avoit point de *magas*.

MAGAS, roi de la Cyrénaïque. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΑΓΑ.

Ses médailles ſont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

MAGDOLUS, dans l'Egypte.

Goltzius ſeul a attribué des médailles impériales grecques à cette ville.

MAGEDDO, en Phénicie.

Cette ville a fait frapper des médailles autonomes de bronze avec des légendes phéniciennes.

MAGES, c'eſt ainſi qu'on appelloit chez les Perſes les prêtres & miniſtres de la religion, comme les druides chez les gaulois, les gymnoſophiſtes chez les Indiens. Ces *mages* jouiſſoient d'une extrême conſidération, également recherchés des grands & du peuple. On leur confioit l'éducation des princes, & même aucun roi n'étoit couronné, dit Suidas, qu'il n'eût ſubi une eſpèce d'examen devant les mages.

Darius, fils d'Hyſtaſpes, crut s'honorer beaucoup en faiſant graver ſur ſon tombeau qu'il avoit été parfaitement inſtruit dans toutes leurs connoiſſances. Par rapport au culte de la divinité, ils ne vouloient ni temples, ni autels, diſant qu'on diminue la majeſté de dieu, de celui qui remplit tout par ſa préſence & par ſes bienfaits, en renfermant pour ainſi dire, cette majeſté dans des murailles. « Tout l'univers, ajoutoient-ils, ſelon Cicéron (*au liv. I. des loix*), annonce ſa grandeur & ſa puiſſance; tout l'univers par conſéquent doit lui ſervir de temple & d'autel. Où peut-on mieux le connoître & adorer, que là où il s'eſt peint avec le plus d'avantage? » ainſi, quand les perſes vouloient ſatisfaire aux devoirs de la religion, ils ſe retiroient ſur les montagnes les plus élevées, & là ils ſe proſternoient devant Jupiter, c'eſt-à-dire, devant le ciel même qu'ils croyoient tout penétré de la divinité, là ils faiſoient leurs différens ſacrifices.

Les mages croyoient à une eſpèce de métempſycoſe aſtronomique, toute différente de celle de Pythagore. Ils s'imaginoient que les ames après la mort étoient contraintes de paſſer par ſept portes, ce qui duroit pluſieurs millions d'années, avant d'arriver au ſoleil, qui eſt le ciel empirée ou le ſéjour des bienheureux. Chaque porte différente par ſa ſtructure, étoit auſſi compoſée d'un métal différent, & Dieu l'avoit placée dans la planete qui préſide à ce métal. La première ſe trouvoit dans Saturne, & la dernière dans Vénus. Comme rien n'étoit plus myſtérieux que cette métempſycoſe, les mages la repréſentoient ſous l'image d'une échelle très-haute, & diviſée en ſept paſſages conſécutifs, dont chacun avoit ſa marque, ſa couleur particulière; & c'eſt ce qu'ils appelloient la grande révolution des corps céleſtes & terreſtres, l'entier achevement de la nature. (*Ceci eſt tiré de l'hiſt. critique de la Philoſophie l. I. c. 3.*).

Selon Thomas Hyde, ſavant anglois, les mages ne reconnoiſſoient qu'un ſouverain être, dont le feu étoit le ſymbole, & s'ils rendoient un culte religieux à cet élément, ce n'étoit qu'un culte relatif à la divinité qu'il repréſentoit. Cette religion qu'on appelle le *magiſme*, ſubſiſte encore aujourd'hui chez les guebres, dont on trouve quelques reſtes en Aſie. Zoroaſtre paſſe pour le fondateur de cette religion, & pour le chef des *mages*. *Voyez* ZOROASTRE.

Mais il ne fit que rappeller le *magiſme* preſque éteint; & il y ajouta l'uſage des temples, pour mettre le feu ſacré à l'abri des vents & des pluies.

Si les monumens des perſes n'étoient pas auſſi rares, on verroit quelques *mages*, & on pourroit parler du détail de leur coſtume. Ils ſuivoient les rois à l'armée, ſelon Quinte Cuce; & Darius faiſoit porter à ſa ſuite le feu ſacré ſur un autel d'argent accompagné des *mages* & de jeunes gens vêtus de robes de pourpre. On trouve la forme de cet autel dans les ſculptures des tombeaux de Nachſki-Ruſtam, près de Perſépolis.

Les médailles des rois de Perſe de la dynaſtie des ſaſſanides, donnent quelque lumière ſur le coſtume des *mages*. Pelletin dans ſon troiſième ſupplément à ſes recueils de médailles, en a publié pluſieurs planches 1. & 2.; ſur celle du n°. 13. de la 2e planche on voit le feu ſacré gardé par deux figures. L'une reſſemble à toutes celles du même type des autres médailles; ſa tiare crénelée, ſa cuiraſſe, ſes chauſſes longues & ſes manches pendantes, hors des bras la font reconnoître pour un ſoldat perſe, d'après la deſcription qu'a donnée Strabon (*liv. 15.*) de ces ſoldats. Mais la ſeconde figure diffère de la première par la forme de ſa tiare, qui eſt ſurmontée d'un globe, comme celle des rois perſes ſaſſanides.

Agathias (*lib. 2. p. 645. & 64. édit. reg.*) dit que la garde du feu ſacre étoit confiée aux *mages*. Strabon cité plus haut, nous apprend que les chefs des perſes portoient la même tiare que les *mages*. D'après ces deux autorités, la ſeconde figure de la médaille eſt un *mage*. On n'en avoit point encore trouvé ſur les monumens.

MAGICIENS, ceux qui poſſédoient l'art des enchantemens, qui s'adonnoient à la *magie*. Circé a paſſée pour une fameuſe *magicienne*. Les *magiciennes* de Theſſalie faiſoient, dit-on, deſcendre la lune ſur la terre. *Voyez* CIRCÉ, LUNE, MAGIE.

MAGIE. C'eſt l'art prétendu de produire, dans la nature, des choſes au-deſſus du pouvoir de l'homme, par le ſecours des dieux, en employant certaines paroles & certaines cérémonies. Il paroît que la *magie* eſt auſſi ancienne que la crédulité, c'eſt-à-dire, autant que les hommes.

Comme les magiciens invoquoient deux ſortes de divinités, les unes bienfaiſantes, les autres malfaiſantes & nuiſibles, cette différence conſ-

Digitized by Google

tituoit deux ſortes de *magies* ; l'une, qui avoit recours aux dieux bienfaiſans, fut nommée *théurgie* ; l'autre, qui n'avoit pour objet que de faire le mal, & qui, pour cela, n'invoquoit que des génies malfaiſans, fut appellée *goétie*. Voyez *ces mots :*

Il y a une autre eſpèce de *magie* qu'on appelle *naturelle*, qui n'eſt qu'une connoiſſance des cauſes phyſiques, plus étendue que celle du vulgaire ignorant, qui a coutume de regarder comme des prodiges les choſes dont il ignore la cauſe, & comme de véritables prédictions, ce que le phyſicien lui annonce devoir arriver. Ceux qui avoient des connoiſſances ſupérieures aux lumières ordinaires, n'étoient pas fâchés qu'on les crût inſpirés des dieux, ou en commerce intime avec eux : de-là tant de prétendus prodiges attribués aux dieux.

MAGISME, religion des mages. *Voyez* MAGES.

MAGISTER, &c. Dignités de l'Empire-Romain, que l'on ne peut rendre en françois par des noms de dignités abſolument ſemblables. Il faut donc conſerver les dénominations latines :

Magiſter admiſſionum. Voyez *ADMISSIONALES.*

Magiſter archivi, le garde des archives de l'Empire.

Magiſter auctionis, commiſſaire à la vente des biens d'un créancier, & à la liquidation des créances.

Magiſter auguſtalis, chef du collège des auguſtaux.

Magiſter bibendi. Voyez *ARBITER bibendi.*

Magiſter cenſûs, magiſtrat chargé du ſoin & de l'exécution des teſtamens, de l'inſpection ſur les étrangers, &c.

Magiſter collegii augurum, chef du collège des augures.

Magiſter collegiorum, chef de pluſieurs collèges.

Magiſter curiæ, celui qui diſtribuoit aux tribus les ſommes que leur donnoient les candidats, pour acheter leurs ſuffrages.

Magiſter factionum. Voyez *DOMINUS factionum.*

Magiſter fani, gardien du temple. On lit cette inſcription à Capoue :

Q. PETICIO. M. F. FAL.
MAG. FANI DIANAE.

Magiſter gladiatorum, maître des gladiateurs, celui qui leur enſeignoit leur vil métier.

Magiſter larum, gardien d'un lataire, d'un petit temple conſacré aux lares. On lit ſur un marbre antique :

MARTI AUGUSTO
L. JUNIUS. MAURUS. LARUM. AUG.
MAGISTER. DEDIT.

Magiſter militum ou *equitum*, officier qui remplaça, depuis Alexandre Sévere, le *legatus*, & qui exerça les mêmes fonctions.

Magiſter navis, capitaine de vaiſſeau.

Magiſter obſonii, écuyer tranchant, ou maître d'hôtel.

Magiſter officiorum, celui qui avoit l'inſpection ſur tous les officiers du palais des empereurs, le ſurintendant du palais.

Magiſter pagorum, chef des cantons.

Magiſter pecoris, inſpecteur des troupeaux & des pâturages.

Magiſter plauſûs, celui qui donnoit le ſignal & le ton pour applaudir. *Voyez* APPLAUDISSEMENS.

Magiſter populi, le dictateur.

Magiſter ſacrorum Junonis, l'ordonnateur des pompes de Junon.

Magiſter Saliorum, chef du collège des Saliens. Marc Aurèle en exerça les fonctions.

Magiſter ſcriniorum, ſurintendant des départemens appellés, *epiſtolarum*, *libellorum*, *memoriæ* & *diſpoſitionum.*

Magiſter ſepinatium, chef de la colonie des ſépinates.

Magiſter ſocietatis vectigalis, directeur de la ferme d'un impôt.

Magiſter veſtis lineæ, & *veſtis privatæ.* Voyez *COMES veſtiarii.*

Magiſter vicorum, ou *Vicomagiſter*, ou συναρχης, inſpecteur d'un quartier ou portion de région de Rome. Auguſte les érablit, & on les éliſoit au ſort tous les ans.

Magiſter equitum. Il n'y a point de mot françois, qui puiſſe exprimer ce que c'étoit que cette charge ; & en le rendant par *général de la cavalerie*, comme font tous nos traducteurs, on n'en donne qu'une idée très-imparfaite : il ſuffit de dire que c'étoit la première place après le dictateur, tant en paix qu'en guerre.

Magiſter ſcrinii diſpoſitionum, c'étoit celui qui

faiſoit le rapport au prince des ſentences & des jugemens rendus par les juges des lieux, & qui les examinoit, pour voir s'ils avoient bien jugé ou non, & envoyoir ſur cela la réponſe du prince. Il y avoit des couriers établis pour porter ces réponſes, nommés *agentes ad reſponſum*, & un fonds pour les payer, appellé *aurum ad reſponſum*.

Magiſter ſcrinii epiſtolarum, ſecrétaire qui écrivoit les lettres du prince. Auguſte écrivoit les ſiennes lui même, ſelon Dion, & puis les donnoit à Mécénas & à Agrippa pour les corriger. Les autres empereurs les dictoient ordinairement, ou diſoient à leur ſecrétaire leurs intentions, ſe contentant de les ſouſcrire de ce mot *vale*. Le ſecrétaire avoit ſous lui trente-quatre commis qu'on appelloit *epiſtolares*.

Magiſter ſcrinii libellorum, maître des requêtes, qui rapportoit au prince les requêtes & les placets des particuliers, & recevoit ſa réponſe qui étoit rédigée par écrit par ſes commis, au nombre de trente-quatre, nommée *libellenſes*. Nous liſons ces mots dans la notice de l'Empire: *Cognitiones & preces* magiſter libellorum *tractabat, & acta libellenſes ſcribebant*. Il nous reſte encore une formule de requête, qui fut préſentée à l'empereur Antonin-le-Pieux, en ces termes:

Cùm ante hos dies conjugem & filium omiſerim, & preſſus neceſſitate corpora eorum fictili ſarcophago commendaverim, donec quietis locus quem emeram ædificaretur, via flaminiâ, inter milliare ſecundum & tertium euntibus, ab urbe parte lævâ, cuſtodiæ monumenti. Flam. Tymel Amelo. M. ſigni Orgilii, rogo, domine, permittas mihi in eodem loco, marmoreo ſarcophago, quem mihi modò comparavi, eadem corpora colligere, ut quandò & ego eſſe deſiero, pariter cum iis ponar. Voilà la requête que préſentoit Arrius Antonius, affranchi d'Arria Fadilla, mère de l'empereur, tendante à ce qu'il lui fût permis de ramaſſer dans un cercueil de marbre les os de ſa femme & de ſon fils, qu'il avoit dépoſés dans un cercueil de terre, en attendant que le lieu qu'il avoit acheté, pour y faire bâtir un monument, fût conſtruit; à quoi il fut répondu ce qui ſuit: *Decretum fieri placet. Jubentius Celſus, pro* magiſter *ſubſcripſi. III. non. novembris.*

Magiſter ſcrinii memoriæ, ſecrétaire & officier de l'Empire, à qui le prince donnoit la ceinture dorée, en le créant: ſa charge étoit de recueillir en abrégé les réponſes que faiſoit l'empereur aux requêtes & placets qu'on lui préſentoit, & de les étendre enſuite dans les patentes ou brevets. Il avoit ſous lui les commis qu'on nommoit *ſcriniarii memoriæ*, ou *memoriales*. On croit que cette charge fut inſtituée par Auguſte, & qu'il la faiſoit exercer par des chevaliers romains.

Magiſter ſcripturæ, receveur d'un département des finances romaines. *Scriptura* étoit ce que l'on payoit en Aſie aux fermiers de la république, pour les pâturages. Ceux qui levoient ce droit étoient appellés *ſcriptuarii*, & le bétail *pecus inſcriptum*. (*D. J.*)

MAGISTRATS. Les grecs eurent communément pour maxime de partager l'autorité du gouvernement & de la *magiſtrature* entre pluſieurs perſonnes.

Les républiques prenoient de plus la précaution de changer ſouvent de *magiſtrats*, dans la crainte que s'ils reſtoient trop long-tems en place, ils ne ſe rendiſſent trop puiſſans, & n'entrepriſſent ſur la liberté publique.

Les athéniens, qui ont les premiers uſé de cette politique, choiſiſſoient tous les ans cinq cens de leurs principaux citoyens, dont ils formoient le ſénat, qui devoit gouverner la république pendant l'année.

Ces cinq cens ſénateurs étoient diſtribués en dix claſſes de cinquante chacune, que l'on appelloit *prytanes*; chaque prytane gouvernoit l'état pendant 35 jours.

Des cinquante qui gouvernoient pendant ce tems, on en tiroit toutes les ſemaines dix, qui étoient qualifiés de préſidens; & de ces dix, on en choiſiſſoit ſept qui partageoient entr'eux les jours de la ſemaine; & tout cela ſe tiroit au ſort. Celui qui étoit de jour, ſe nommoit *archonte*, prince ou premier; les autres formoient ſon conſeil.

Ils ſuivoient à-peu-près le même ordre pour l'adminiſtration de la juſtice: au commencement de chaque mois, lorſqu'on avoit choiſi la cinquantaine qui devoit gouverner la république, on choiſiſſoit enſuite un *magiſtrat* dans chaque autre cinquantaine: de ces neuf *magiſtrats* appellés *archontes*, trois étoient tirés au ſort pour adminiſtrer la juſtice pendant le mois; l'un qu'on appelloit *préfet* ou *gouverneur* de la ville, préſidoit aux affaires des particuliers, & à l'exécution des loix pour la police & le bien public; l'autre, nommé *βασιλεὺς*, roi, avoit l'intendance & la juriſdiction ſur tout ce qui avoit rapport à la religion; le troiſième, appellé *polemarchus*, connoiſſoit des affaires militaires, & de celles qui ſurvenoient entre les citoyens & les étrangers; les ſix autres archontes ſervoient de conſeil aux trois premiers.

Il y avoit encore quelques autres tribunaux inférieurs pour différentes matières civiles & criminelles; ils changeoient auſſi de juges, les uns tous les mois, les autres tous les ans.

Tous les tribunaux n'étoient chargés de la police,

Digitized by Google

que pour l'exécution; la connoiſſance principale de la police étoit réſervée au ſénat de l'aréopage, qui étoit le ſeul tribunal compoſé de juges fixes & perpétuels: on les choiſiſſoit entre les principaux citoyens, qui avoient exercé avec le plus d'applaudiſſemens l'une des trois *magiſtratures* dont on vient de parler.

Pour ce qui eſt des romains, lorſque Romulus eut fondé cet empire, il rendit lui-même la juſtice avec ceux des principaux citoyens qu'il s'étoit choiſis pour conſeils, & qu'il nomma *ſénateurs*. Il diſtingua le peuple en deux claſſes; les patriciens ou nobles furent les ſeuls auxquels il permit d'aſpirer aux charges de la *magiſtrature*; il accorda aux plebéiens le droit de choiſir eux-mêmes leurs *magiſtrats* dans l'ordre des patriciens.

Lorſque les rois furent chaſſés de Rome, la puiſſance du ſénat s'accrut beaucoup: la république fut gouvernée par deux conſuls, qui étoient les chefs du ſénat; ils l'étoient encore du tems d'Auguſte, & néanmoins le ſénat leur commandoit ſur-tout dans la guerre: on leur donna pour collègue le cenſeur, dont la charge étoit de faire le dénombrement des citoyens, & d'impoſer chacun aux ſubſides, ſelon ſes facultés; & comme les conſuls étoient quelquefois obligés de commander dans les provinces, on nommoit, dans les tems de trouble, un ſouverain *magiſtrat* qu'on appella *dictateur*.

Le préfet de la ville, qui avoit été inſtitué dès le tems de Romulus, pour commander en ſon abſence, devint ſous Juſtinien le chef du ſénat; après lui les patrices, les conſuls, enſuite les autres officiers, tels que ceux que l'on appelloit *préfets* & *meſtres-de-camp*; enfin les ſénateurs & les chevaliers, les tribuns du peuple, leſquels avoient été inſtitués par Romulus, & dont le pouvoir augmenta beaucoup, ſous la république, les édiles, les queſteurs & autres officiers.

On créa auſſi des tribuns des ſoldats, des édiles curules, des préteurs, les préfets du prétoire, un maître general de la cavalerie, un maître des offices, un préfet de l'épargne, *comes ſacrarum largitionum*; un préfet particulier du domaine du prince, *comes rerum privatarum*; le grand pourvoyeur, *comes ſacri patrimonii*; un maître de la milice, des proconſuls & des légats; un préfet d'orient, un préfet d'Auguſte, un préfet des proviſions, *præfectus annonæ*; un préfet des gardes de nuit, *præfectus vigilum*.

Il y eut auſſi des vicaires ou lieutenans donnés à divers *magiſtrats*, des aſſeſſeurs ou conſeillers, des défenſeurs des cités, des décurions, des décemvirs, & pluſieurs autres officiers.

La fonction de tous ces *magiſtrats* n'étoit point érigée en office; ce n'étoit que des commiſſions annuelles, qui étoient données par le ſénat ou par le peuple, ou en dernier lieu, par les empereurs.

Aucune magiſtrature n'étoit vénale; mais comme il ſe gliſſe par-tout de l'abus, on fut obligé de défendre à ceux qui briguoient les charges de venir aux aſſemblées avec un double vêtement, ſous lequel ils puſſent cacher de l'argent, comme ils avoient coutume de faire, pour acheter le ſuffrage du peuple.

Tous ceux qui exerçoient quelque partie de la puiſſance publique étoient appellés *magiſtrats*, ſoit qu'ils fuſſent ſimplement officiers de judicature, ſoit qu'ils euſſent auſſi le gouvernement civil & militaire, ou même qu'ils fuſſent ſimplement officiers militaires. Il y avoit des *magiſtrats* ordinaires, comme les conſuls, les préteurs, &c.; & d'autres extraordinaires, comme les dictateurs, le préfet des vivres, &c.

On diſtinguoit auſſi les *magiſtrats* en deux claſſes; ſavoir: en grands & petits *magiſtrats*, *majores & minores* magiſtratus.

Les *magiſtrats*, *majores*, ou grands, étoient élus dans les comices formés par centuries. C'étoient ordinairement les préteurs, les cenſeurs; & extraordinairement le préfet de la ville, dans l'abſence du *magiſtrat* ordinaire, l'*interrex*, le dictateur, le maître de la cavalerie, les décemvirs créés pour rédiger les loix, les tribuns militaires jouiſſant du pouvoir des conſuls, les triumvirs chargés du gouvernement de la république.

Les *magiſtrats*, *minores*, ou petits, étoient élus par les comices formés par tribus. C'étoient ordinairement les queſteurs, les tribuns du peuple, les édiles du peuple, les édiles curules, les édiles cérèaux, les curateurs des tribus, les triumvirs capitaux, les triumvirs de nuit, les triumvirs de ſalubrité, les triumvirs monétaires, les quartumvirs des chemins, les quinquévirs en-deçà & au-delà du Tibre, les centumvirs pour le jugement des procès, les décemvirs pour le jugement des procès, les préfets du tréſor public, les curateurs des travaux publics, les curateurs du lit du Tibre & des Cloaques, les curateurs des voies publiques hors de Rome, le préfet du prétoire, le préfet des diſtributions de bled au peuple, le préfet des gardes de la ville pendant la nuit, les curateurs des régions, les dénonciateurs des régions, les *magiſtri vicorum urbis*, l'avocat du fiſc; & extraordinairement les duumvirs de trahiſon, les queſteurs du parricide & de crimes capitaux, le préfet de l'annone, les quinquévirs *menſarii*, ou chargés des revenus publics, les triumvirs *menſarii*, les duumvirs des vaiſſeaux, les triumvirs des recrues, les quinquévirs des fortifications, les décemvirs-juges des conteſtations relatives au ſerment militaire & à l'affranchiſſement,

les décemvirs des largeſſes, les triumvirs qui formoient le ſénat, les triumvirs-inſpecteurs de la cavalerie.

Les *magiſtrats-curules* jouiſſoient des honneurs de la chaiſe-curule; c'étoient les conſuls, les cenſeurs, les préteurs & les édiles-curules.

Les *magiſtrats extraordinaires* étoient ceux qui n'étoient élus que dans certains cas particuliers, tel que le dictateur.

Les *magiſtrats ordinaires* étoient élus périodiquement, & ſans interruption; tels que les conſuls.

Les *magiſtrats patriciens* étoient tirés des familles patriciennes, & étoient élus dans des comices formés par centuries.

Les *magiſtrats plébéiens* étoient tirés du peuple & de toutes les familles, excepté des patriciennes. On les éliſoit dans les comices formés par curies.

Les *magiſtrats provinciaux* étoient ceux dont les fonctions s'exerçoient hors de Rome. Tels étoient les triumvirs, les quinquevirs, les décemvirs, les vigintivirs prépoſés à la formation des colonies, & à la conduite des colons, les curateurs des chemins hors de Rome, les triumvirs des rectues, &c. les plus diſtingués des *magiſtrats provinciaux* étoient les proconſuls, les propréteurs & les proqueſteurs des provinces.

MAGISTRATS (Noms de) ſur les médailles.

La plupart des noms d'homme qui ſont ſur les médailles grecques ſont ceux des *magiſtrats* qui avoient dans chaque ville le ſoin de faire frapper les monnoies. Ces noms ne doivent point ſe rapporter aux têtes que l'on voit ſur ces mêmes médailles: ces têtes ſont ordinairement celles des divinités honorées d'un culte particulier dans les villes où les médailles ont été frappées. Il y a eu dans la Grèce pluſieurs hommes appellés *Socrate*, *Pittacus*, &c; & quelques ignorans liſant ces noms, qui étoient ceux de certains *magiſtrats*, les ont pris pour les noms des hommes illuſtres qui les avoient auſſi portés. Ils ont plus fait, ils ont lié ces noms avec les têtes qui ſervoient de types à ces médailles, & ont aſſuré qu'ils avoient trouvé les véritables traits de *Socrate*, de *Pittacus*, &c. Cette obſervation eſt générale, & n'exclut pas quelques exceptions, telles que les têtes avec les noms d'Homère, de Pythagore, de Rhodope, &c; mais ces exceptions ſe bornent à cinq ou ſix environ.

Voici les noms des *magiſtratures* ou dignités qui ſe liſent ordinairement, ou que l'on a cru lire ſur les médailles des villes grecques:

ΑΓΩΝΟΘΕΤΗC, agonothète.

ΑΝΘΥΠΑΤΟC, proconſul.

ΑΡΧΙΕΡΕΥC, ſouverain pontiſe.

ΑΡΧΩΝ, archonte:

ΑCΙΑΡΧΗC, aſiarque.

ΓΡΑΜΜΑΤΕΥC, greffier.

ΕΠΙΣΤΑΤΗΣ, préfet.

ΕΦΟΡΟC, éphore.

ΗΓΕΜΩΝ, égémon ou préſident.

ΘΕΟΛΟΓΟΣ, théologien.

ΙΕΡΕΥΣ, prêtre.

ΝΕΩΚΟΡΟΣ, néocore.

ΠΑΝΗΓΥΡΙΣΤΗΣ, panégyriſte des dieux ou des empereurs dans les jeux célèbres.

ΠΟΛΙΑΡΧΟΣ, préfet de la ville.

ΠΡΕΣΒΕΥΤΗΣ, *legatus*, lieutenant ou commiſſaire.

ΣΟΦΙΣΤΗΣ, ſophiſte.

ΣΤΕΦΑΝΗΦΟΡΟΣ, ſtéphanéphore, ou ſacriſtain de quelque divinité.

ΣΤΡΑΤΗΓΟΣ, préteur..

ΑΙΤΗΣΑΜΕΝΟΣ, poſtulant ou adjudant.

ΕΠΙΜΕΛΗΣ, épimélète.

ΠΡΟΔΙΚΟΣ, curateur.

ΣΥΝΑΡΧΗΣ, ſynarque.

ΥΠΑΤΟΣ, conſul.

ΕΞΟΥΣΙΑΝ ΕΧΩΝ ΥΠΑΤΟΡΑ, faiſant les fonctions de conſul.

ΕΞ. ΥΠΑΤΟΡΑ ΠΡΑΤΤΩΝ, faiſant les fonctions de proconſul.

ΑΝΤΙΣΤΡΑΤΗΓΟC, propréteur.

On trouvera l'explication de ces titres à chaque article en particulier, & dans l'ouvrage de Vaillant, intitulé: *Numiſ. imperat. græcè loquentia*, au chapitre *urbium magiſtratus & dignitates*. Nous ferons ſeulement ici quelques obſervations, puiſées dans l'ouvrage de Pelletin. On croit devoir remarquer au préalable que les villes grecques qui n'étoient pas ſituées dans les provinces réſervées aux empereurs, par le partage qui fut fait de toutes celles dont l'empire romain étoit compoſé, entre Auguſte & le ſénat de Rome, n'avoient proprement pour *magiſtrats* que ceux appellés Ἄρχοντες, Στρατηγοὶ & Γραμματεῖς, dont les magiſtratures étoient annuelles; de ſorte qu'elles en éliſoient tous les ans pour les gouverner & adminiſtrer les affaires publiques, ſuivant la forme de gouvernement qui avoit

avoit été établie anciennement dans chacune de ces villes. Il étoit rare qu'elles changeaſſent leurs premières inſtitutions. On voit cependant par les médailles que quelques-unes ont eu différentes ſortes de *magiſtrats* en différens temps ; telle eſt entr'autres la ville de *Daldia* en Lydie, dont les médailles montrent qu'elle a eu pour *magiſtrats* des ſtratéges ſous Hadrien, & des archontes ſous Septime Sévère & ſous Gordien.

Dans les provinces dont le gouvernement général étoit réſervé aux empereurs, les villes avoient pour *magiſtrats* ceux qu'ils y envoyoient ſous les noms d'Ἡγεμόνες & de Πρεσβευταί, comme on le voit par les médailles frappées dans les villes de Thrace, de Galatie & de Cappadoce.

Tous ceux qui ſont nommés ſous les autres titres de ce chapitre, ſoit en qualité d'aſiarques, ſoit en qualité de miniſtres de la religion, comme pontifes, prêtres, &c. n'étoient point *magiſtrats* des villes ſur les monnoies deſquelles leurs noms ſe trouvent, à moins qu'ils n'euſſent été élus pour exercer les magiſtratures d'archontes, de ſtratéges, ou de Γραμματεῖς. Lorſqu'ils étoient revêtus de ces magiſtratures, il en étoit fait mention ſur les monnoies, en joignant, par exemple, à la qualité d'aſiarque le titre d'*archonte* ou celui de *ſtratége* ; à la qualité de prêtre, le titre de *ſtratége* ou celui de Γραμματεύς, & ainſi du reſte. Il paroît par-là que tous ceux qui poſſédoient ces deux qualités, ainſi que celles de Θεολόγος & de Σοφιστὴς, pouvoient être élus magiſtrats des villes ; ceux qui, pendant leur magiſtrature, étoient faits aſiarques, continuoient de faire les fonctions de *magiſtrats* juſqu'à la fin de l'année, & même dans l'année ſuivante, s'ils étoient encore élus pour une autre année, dans lequel cas il étoit marqué ſur les monnoies ou médailles qu'ils exerçoient ces magiſtratures pour la ſeconde fois. On en trouve qui avoient exercé la même magiſtrature trois & quatre fois, ce qui étoit très-rare.

Mais lorſque les médailles ne contiennent qu'un nom ſimple, ſans déſignation d'aucune qualité, ou quand le nom eſt accompagné des dignités en queſtion, ſans le titre d'*archonte*, de *ſtratége* ou de Γραμματεύς, il eſt difficile de juger ſi ceux qui ſont nommés de la ſorte étoient *magiſtrats*, ou ſeulement éponymes. On ſait que dans la plupart des villes c'étoit un des *magiſtrats* qui étoit ordinairement éponyme, & qu'il ne mettoit pas toujours ſa qualité de *magiſtrat* ſur les monnoies qui étoient frappées dans l'année de ſa magiſtrature, parce qu'il étoit aſſez connu pour n'avoir pas beſoin de ſe déſigner autrement que par ſon nom. D'un autre côté, on trouve auſſi que quand les villes éliſoient par extraordinaire un éponyme qui n'étoit pas *magiſtrat*, il étoit ſouvent nommé ſeul ſur les monnoies, pour lui faire plus d'honneur. On en voit des exemples ſur les médailles autonomes de Smyrne.

La charge ou dignité d'agonothète n'étoit pas une magiſtrature de ville particulière, & l'on ne trouve point qu'il ſoit fait mention d'agonothètes ſur aucune médaille de villes grecques en Aſie. Cette charge ou dignité avoit été inſtituée en Grèce pour donner à celui qui en étoit revêtu l'autorité d'ordonner & de régler tout ce qui regardoit les jeux publics, dont il étoit comme le ſurintendant, de même que l'aſiarque l'étoit dans la province proconſulaire d'Aſie.

On voit à la vérité dans quelques inſcriptions de villes de Lydie des noms d'agonothètes joints à ceux des magiſtrats & des officiers particuliers de ces villes, & il y a lieu d'en inférer qu'elles éliſoient des officiers avec cette qualité pour les jeux particuliers qu'elles faiſoient repréſenter quelquefois en leur nom propre, & non en commun avec d'autres villes ; au lieu que quand il étoit célébré des jeux publics, ſoit aux frais de pluſieurs villes, ſoit aux dépens de toute la province, c'étoit l'aſiarque, dans la province proconſulaire d'Aſie, qui préſidoit à ces jeux, & qui en ordonnoit & régloit la repréſentation. Au reſte, ce n'eſt point comme *magiſtrat* qu'*Artema* ou *Artemagoras* eſt nommé ſur une médaille d'Apamée, mais c'eſt en qualité d'éponyme, titre qui lui aura été conféré par diſtinction, ſoit en conſidération de ſes ſervices en cette qualité, ſoit en reconnoiſſance de ce qu'il aura peut-être donné à ſes frais les jeux pour leſquels il aura été élu agonothète.

C'eſt auſſi par honneur & en qualité d'éponymes, que des proconſuls ſont nommés ſur des médailles de pluſieurs villes. Quoique, par leur dignité de proconſuls, ils fuſſent de beaucoup ſupérieurs aux *magiſtrats* des villes particulières, ils pouvoient bien cependant y être élus en cette dernière qualité, puiſque des empereurs avoient conſenti que quelques villes la leur donnaſſent ; mais on ne trouve point d'exemple qu'elle ait été conférée à aucun des proconſuls de la province d'Aſie.

On ignore ſi la dignité de pontife (ΑΡΧΙΕΡΕΥΣ) étoit incompatible avec la magiſtrature des villes ; mais on ne voit point par les médailles impériales qu'aucun pontife ait été archonte ni ſtratége ; ainſi il y a lieu de juger que c'eſt ſeulement en qualité d'éponymes que le nom de pluſieurs pontifes ſe trouve ſur des médailles.

La forme du gouvernement des villes qui avoient des archontes pour *magiſtrats* étoit différente de celle qui étoit inſtituée dans les villes qui étoient gouvernées par des ſtratéges. Il paroît cependant, par les médailles de quelques villes, qu'elles ont eu en différens temps des archontes & des ſtra-

tèges pour *magiſtrats*. Quoiqu'il y eut ordinairement deux archontes dans chaque ville, c'étoit toujours le premier dont le nom étoit inſcrit ſur les monnoies ; d'où l'on infère qu'il étoit en même-temps éponyme.

L'aſiarchat étoit une dignité ſupérieure à la qualité de *magiſtrat* des villes particulières. On trouve néanmoins pluſieurs médailles où des aſiarques ſont nommés ſoit *archontes*, ſoit *ſtratéges* de différentes villes ; mais il y a apparence que ce n'eſt qu'en qualité d'éponymes qu'ils ſont nommés ſur celles où leur nom eſt inſcrit, avec le ſeul titre d'*aſiarque*.

Il y avoit dans chaque ville un Γραμματεὺς, qui étoit proprement le greffier du ſénat & le garde des archives. Cette eſpèce de magiſtrature avoit plus ou moins de relief dans les différentes villes, ſuivant la forme du gouvernement qui y étoit établi. On ne trouve ſon nom ſur aucune médaille de celles qui étoient gouvernées par des archontes. On le voit ſur pluſieurs médailles de villes qui avoient un ſtratége pour premier *magiſtrat*, & il faiſoit même les fonctions de ſtratége quand celui-ci venoit à s'abſenter ou à mourir ; alors il ſe qualifioit de Στρατηγὸς ſur les monnoies qu'il faiſoit frapper. Quand ſon nom s'y trouve avec le ſeul titre de Γραμματεὺς, comme on le voit ſur des médailles d'Ephèſe, de Smyrne, & autres, on eſtime que c'eſt en qualité d'éponyme qu'il y eſt nommé. Mais toutes les médailles généralement des villes de Carie, celles de Laodicée en Phrygie, & celles de Tralles & de Magnéſie en Lydie, ne contiennent point d'autre nom que celui du Γραμματεὺς ; de ſorte qu'il paroît que cette eſpèce de magiſtrature étoit celle qui avoit la prééminence & la plus grande autorité dans toutes ces villes. Elles avoient cependant des *magiſtrats* d'un grade ſupérieur à celui de Γραμματεὺς, comme on le voit entr'autres par un médaillon de Sabine, frappé à Laodicée.

Vaillant (*p.* 314. 316. 324.) ne dit point pourquoi un Ἐπιτάτης eſt nommé ſur la médaille qu'il rapporte, ni ce qui avoit pu donner lieu de nommer ſur d'autres un Νεωκόρος, un Γραμματὰς & un Πρύτανις. La rareté de ces ſortes de médailles fait voir que c'étoit par extraordinaire que les villes avoient fait mettre ſur leurs monnoies le nom de ceux qui avoient de pareilles qualités. C'étoit apparemment parce qu'ils s'étoient diſtingués dans leurs fonctions, de manière à mériter qu'elles leur donnaſſent des marques de conſidération, en les faiſant *magiſtrats* & éponymes.

Pellerin a rapporté une médaille qui a pour légende : ΕΠΙ ΒΑΣΣΙΛΛΟΣ. ΕΦ. ΑΙΤΗΣΑΜΕΝΗΣ. ΟΥΟΛΟΣΕΝΝΑ. ΑΝΘΥΠΑΤΩ. ΙΟΥΛΙΕΩΝ. ΑΝΚΥΡΑΝΩΝ. Vaillant (*p.* 315.) & Hardouin, qui a parlé auſſi de cette médaille, ont jugé que les lettres ΕΦ qu'on y voit ſont les premières d'Ἐφόρου, & que cette magiſtrature, qui étoit particulière à la ville de Lacédémone, avoit été établie ſoit à Julia, ſoit à Ancyre, villes de Phrygie. Vaillant ajoute que les habitans d'Ancyre étoient peut-être originaires de Lacédémone, s'écartant par-là de ſa prétendue règle, que les médailles qui contiennent deux noms de villes ont été fabriquées dans la première qui y eſt nommée. Tout cela ne préſentant rien de certain, il n'y a pas lieu de s'y arrêter ; & ſi c'eſt en effet un éphore qui eſt nommé ſur cette médaille, ce doit être en qualité d'éponyme, comme l'avoit été vraiſemblablement l'agonothète Artemagoras, dont il a été ci-devant parlé.

Ce n'eſt que ſur les médailles des villes de Thrace qu'on trouve le nom des *magiſtrats* appellés Ἡγεμόνες, leſquels y étoient envoyés par les empereurs pour les gouverner, comme Vaillant l'a bien remarqué. Il a auſſi obſervé que ſous Hadrien un autre *magiſtrat* avoit été prépoſé, ſous le titre de Πρεσβευτὴς, au gouvernement de la ville de Bizya. Il y a d'autres exemples que des villes de Thrace ont eu pareillement des Πρεσβευταὶ pour *magiſtrats*.

Les noms qu'on voit ſur deux médailles rapportées par Vaillant, ſous le titre de Θεολόγος, y ſont accompagnés de ce titre, & en même-temps de la qualité de ſtratége ; ce n'eſt par conſéquent qu'en cette dernière qualité qu'ils y ſont nommés.

Il a déjà été dit que la qualité de prêtre (ΙΕΡΕΥΣ) n'étoit point incompatible avec la magiſtrature des villes. Auſſi voit-on ſur deux des médailles rapportées par Vaillant, que l'un étoit ſtratége & l'autre Γραμματεὺς. A l'égard de celle ſur laquelle Vaillant a lu : Μ. ΦΟΥΡΙΟΣ. ΙΕΡΕΥΣ. ΚΑΙ. ΑΣΙΑΡΧΗΣ. ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ, il a été ci-devant marqué que ſur une médaille toute ſemblable on lit : Μ. ΦΟΥΡΙΟΣ. ΙΕΡΕΥΣ. ΚΑΙ. ΑΡΧΩΝ, non pas ΑΣΙΑΡΧΗΣ. Ceux dont les noms ſe trouvent ſur les médailles avec le titre de *prêtre*, ſans autre qualité, n'étoient point *magiſtrats*, mais avoient été, ſelon les apparences, élus éponymes par les villes qui les ont fait frapper.

Il en eſt de même des médailles qui contiennent des noms avec le ſeul titre de Πανηγυριάρχης. Ce n'étoit point non plus des *magiſtrats*, mais des éponymes.

La médaille dont Vaillant parle (*p.* 317.), & ſur laquelle il a lu ΠΟΛΙΑΡΧΟΣ, a été mal lue. Le préſent titre doit être retranché, n'y ayant aucune médaille où il ſoit fait mention de cette eſpèce de magiſtrature.

Les *magiſtrats* appellés Πρεσβευταὶ, étoient du nombre de ceux que les empereurs envoyoient dans les provinces dont le gouvernement leur étoit réſervé.

Digitized by Google

Il y a eu un temps où le nom de *ſophiſte* étoit un titre honorable. On le donnoit à ceux qui excelloient dans les ſciences & dans les arts. Les médailles rapportées par Vaillant font voir que la ville de Smyrne en éliſoit quelquefois, ſoit pour ſtratèges, ſoit pour éponymes.

Les ſtéphanéphores (ΣΤΕΦΑΝΗΦΟΡΟΙ) tenoient un rang diſtingué entre les miniſtres de la religion, & les villes de Lydie en éliſoient quelquefois pour être leurs premiers *magiſtrats*. Vaillant ne rapporte que deux médailles, par leſquelles il paroit que le même ſtéphanéphore a été fait deux fois archonte de la ville de Mœonia, ſous le règne de Trajan Dece. Une médaille d'Otacilia Severa contient le nom d'un autre ſtéphanéphore qui étoit archonte de la ville d'Hyrcanis.

De toutes les médailles frappées dans les villes grecques, celles qui contiennent des noms de ſtratèges ou préteurs ſont les plus nombreuſes, parce que cette eſpèce de magiſtrature étoit établie dans un plus grand nombre de villes, & que le ſtratége civil y étoit ordinairement éponyme. Il y avoit des villes qui avoient un ſecond ſtratége, lequel étoit militaire; mais celui-ci n'eſt nommé ſur aucune médaille que l'on connoiſſe, non plus que le ſecond archonte ſur les médailles des villes où l'archontat étoit établi.

Après les titres compris dans ce chapitre, Vaillant donne la liſte de toutes les médailles qui ne contiennent que des noms ſimples, ſans aucun titre. Il a jugé & marqué à côté de la plupart de ces médailles quelle étoit l'eſpèce de magiſtrature que ceux qui y ſont nommés devoient avoir exercée, relativement au nom des villes qui les ont fait frapper, & qui ont marqué ſur d'autres médailles le nom des *magiſtrats* par leſquels elles étoient gouvernées. Cette conjecture paroit fondée en quelque ſorte, parce que le premier *magiſtrat* de la plupart des villes y étoit ordinairement éponyme, & ne faiſoit pas toujours mention de ſa qualité de *magiſtrat* ſur les monnoies qu'il faiſoit fabriquer dans l'année de ſon exercice. Mais outre que parmi ces ſortes de médailles il y en a pluſieurs de villes qui n'ont point fait connoître quels étoient leurs *magiſtrats*, par les médailles qui nous en reſtent, il eſt à préſumer que pour le moins quelques-uns des noms qu'on y voit ſans titre, étoient ceux d'éponymes que ces villes avoient élus par extraordinaire.

Il eſt très-rare de voir des noms de *magiſtrats* ſur des médailles de rois. On ne connoît entre les médailles d'Alexandre qu'une, rapportée par Pellerin, & une autre, rapportée par le P. Panel, ſur laquelle on voit le nom ΑΙΝΗΤΟΡ. Pellerin en avoit une autre de Lyſimaque avec le nom ΣΚΟΣΤΟΚΟΥ, laquelle étoit connue de Goltzius.

MAGISTRIEN *ou* MAGISTÉRIEN, ſ. m. nom d'un officier à la cour des empereurs de Conſtantinople, *magiſtrianus*. On nommoit *magiſtriens*, c'eſt-à-dire officier du maître des offices, ceux que l'on nommoit autrement *agens de l'empereur*. Roſweid, dans ſon Onomaſticon, dit que c'étoient des officiers des troupes de la garde de l'empereur; qu'on les trouve quelquefois nommés *caſtrenſes* ou *caſtrenſiens*, *caſtriani*, *caſtrenſiani*; que cependant le Code Juſtinien diſtingue ces deux offices, qui étoient l'un & l'autre ſous le maître des offices.

MAGMENTUM, contraction de *majus augmentum*. Voyez *Mactare*. Expreſſion ſacrée des pontifes pour déſigner un mets offert à Pan, à Silvain, &c. On lit à Padoue cette inſcription:

SI. QUIS. HIC. HOSTIA. SACRUM.
FAXIT. QUOD. MAGMENTUM.
NEC. PROTOLLAT. IDCIRCO. TAMEN.
PROBE. FACTUM. ESTO.

Arnobe (*lib. VII. adv. gentes.*) dit auſſi: *Non magmenta, non augmina, non mille ſpecies, vel farciminum, &c.*

MAGNARIORUM (*corpus*), Gruter.

On trouve encore dans Muratori: *Corpus magnariorum Caſtrenſium, ſeu Palatinorum.*

Dans le gloſſaire de Philoxène, *magnerius* eſt rendu en grec par le mot μεγαλέμπορος, le même que μεγαλέμπορος, *marchand en gros.*

MAGNENCE, tyran.

Flavius Magnentius Augustus.

Ses médailles ſont:

R. en or.

Il y a des revers qui valent le double à cauſe de leur rareté; on en trouve en quinaire.

RRR. en médaillon d'or.

Il y en a un dans le cabinet du roi.

RR. en argent.

R. en médaillon de B.

C. en M. & P. B.

MAGNESIE en Theſſalie. ΜΑΓΝΗΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RR. en argent.

RR. en bronze.

O. en or.

On les diſtingue des médailles frappées dans les autres *Magnéſies* par les types des theſſaliens, le centaure, le cheval, & par un navire relatif à ſa ſituation.

Cette ville a fait frapper quelques médailles impériales grecques, ſelon Hardouin.

Quelques antiquaires lui reſtituent les médailles prétendues de Leſbos, ſur leſquelles un homme ou un centaure porte une femme.

MAGNÉSIE en Lydie, près le mont Sipylus. ΜΑΓΝΗΤΩΝ. ΣΙΠΥΛΟΥ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

O. en or.

C. en bronze.

O. en argent.

On les diſtingue des médailles frappées dans les autres Magnéſies par ΣΙΠΥΛ toujours ajouté à celui de ΜΑΓΝΗΤΩΝ.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques ſous l'autorité de ſes préteurs, en l'honneur d'Auguſte, de Livie, de Tibere, de Caligula, de Néron, de Poppée, de Domitien, de Sabine, d'Antonin, de M. Aurèle, de Commode, de Criſpine, de Caracalla, d'Alexandre-Sevère, de Mamée, de Gordien-Pie, des deux Philippes, d'Otacile, d'Etruſcille, de Gallien, de Trajan, de Fauſtine jeune.

MAGNÉSIE dans l'Ionie, près du Méandre. ΜΑΓΝΗΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RR. en argent. *Hunter.*

C. en bronze.

O. en or.

Leurs types ordinaires ſont :

Un taureau qui frappe de la corne.

Un lion paſſant.

Diane Pronuba.

On les diſtingue des médailles frappées dans les deux autres *Magnéſies*, par l'abſence des caractères particuliers aux monnoies de ces deux villes.

On a des médailles impériales de cette ville, frappées ſous l'autorité de ſes *ſcribes*, en l'honneur d'Hadrien, d'Antonin, de M. Aurèle, de Fauſtine jeune, de Sept. Sevère, d'Elagabale, d'Alexandre-Sevère, de Mamée, de Maximin, de Gordien-Pie, de Philippe père, d'Otacile, de Gallien, des Céſars Caius & Lucius, de Caracalla, de Commode.

MAGNIA URBICA, épouſe de Carus

MAGNIA URBICA AUGUSTA.

Ses médailles ſont :

RRRR. en or.

Il y en a deux dans le cabinet du roi.

RRR. en argent.

RRR. en médaillons de bronze.

RR. en M. B.

R. en P. B.

Le Baron de Stoſch a publié une médaille de cette impératrice en P.B. au revers de Carinus ſon fils, d'où il avoit jugé qu'elle avoit été la femme & non la mère de cet empereur; mais l'abbé Belley a détruit parfaitement cette conjecture, dans une de ſes diſſertations imprimées dans les Mémoires de l'Académie des inſcriptions.

MAGNUS, ſurnom des familles, *CORNELIA POMPEIA, POSTUMIA.*

MAGODES, *μαγώδης*. Athénée (*liv.* 14.) les décrit ainſi : ceux qu'on appelle *magodes*, dit-il, jouent des cymbales, s'habillent en femmes, en jouent les rôles, auſſi bien que ceux de débauché & d'hommes ivres; & font toutes ſortes de geſtes laſcifs & déshonnêtes. Suivant Héſychius, ces *magodes* étoient des eſpèces de pantomimes, qui ſans parler exécutoient différens rôles par des danſes ſeules.

Le ſpectacle d'une comédie noble, qui s'étoit fixée dans la Grèce un peu avant le règne d'Alexandre, & qui étoit ſi propre à divertir les honnêtes gens, ne put ſuffire au peuple; il lui fallut toujours des bouffons. Ariſtote nous dit que de ſon temps la coutume de chanter des vers phalliques ſubſiſtoit encore dans pluſieurs villes. On conſerva auſſi des farces dans l'ancien goût, qui furent appellées *dicelies*, *magodies*; & les baladins de ces farces furent nommés *diceliſtes*, *magodes*, *mimographes*.

MAGOPHONIE, fête établie chez les anciens perſes, en mémoire du maſſacre des mages, & en particulier de Smerdis le mage, qui avoit uſurpé le trône de Perſe après la mort de Cambyſe. Darius fils d'Hyſtape, ayant été élu roi à la place du mage, voulut en perpétuer

Digitized by Google

la mémoire par *une grande fête* (de μαγος mage, & de φονος meurtre) qui devoit ſe célébrer tous les ans, dit Hérodote.

MAGUSANUS; Hercule ſe trouve ſurnommé *Maguſanus* ſur des médailles de Poſthume; on croit que ce nom eſt pris de *Maguſum*, ville d'Afrique, dont Pline fait mention au ſixième livre de ſon hiſtoire naturelle, (*chap.* 29.) & dans laquelle ce héros avoit peut-être un temple ou quelque ſtatue célèbre, dont le culte s'étendoit bien loin. On trouva en 1584, dans l'île de Valkeren, en Zélande, ſur le bord de la mer, une figure de cet Hercule, *Maguſanus*. Il porte un grand voile qui lui couvre la tête, & lui deſcend ſur le bras, ſans le couvrir d'ailleurs. Il tient une grande fourche appuyée contre terre, & de l'autre main un dauphin. A ſon côté eſt un autel, d'où ſortent de longues feuilles pointues, comme des joncs marins; & à l'autre côté eſt un poiſſon ou un monſtre marin. On peut conjecturer de ces ſymboles, qu'il paſſoit pour une divinité de la mer.

MAGYDUS, dans la Pamphylie. ΜΑΓΥΔΕΩΝ.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales en l'honneur de Trajan, d'Hadrien, d'Antonin.

Vaillant lui en avoit attribué une de Livie avec Auguſte; mais Pellerin l'a reſtituée à Méthymne, rétabliſſant ΜΑΘΥ pour ΜΑΓΥ,

MAI, ce mois eſt repréſenté dans les enluminures des manuſcrits ſous la figure d'un homme entre deux âges, habillé d'une tunique fort large, & à grandes manches, qui porte une corbeille de fleurs, & tient de l'autre main, une fleur qu'il porte à ſon nez, ce qui peut avoir rapport aux jeux floraux. Le paon qui eſt à ſes pieds, montre une image du mois de mai, à cauſe des fleurs que la nature y a peintes. Auſone a ainſi exprimé en quatre vers ce mois de mai. « C'eſt le mois qui produit le lin dans nos campagnes; c'eſt lui qui nous fournit toutes les délices du printems, qui orne les vergers de fleurs, & qui remplit nos corbeilles. Il eſt appelé *mai* de Maia, fille d'Atlas; c'eſt le mois qu'Uranie aime ſur tout autre. » Mai étoit ſous la protection d'Apollon. C'eſt dans ce mois qu'on célébroit les floreles pendant les trois premiers jours; les lémuriennes qui duroient trois jours, à commencer le 7 avant les ides, ou le 9 du mois. Les agonales ou agonies de Janus, le 12 avant les calendes de juin, ou le 22 de mai, & les tubiluſtres le 10 avant les calendes de juin. *Voyez* TUBILUSTRE. On célébroit encore aux ides de mai la naiſſance de Mercure, & la fête des marchands. Les romains qui étoient en général fort ſuperſtitieux, obſervoient de ne ſe point marier pendant le mois de *mai*, Voyez MARIAGE.

MAIA, fille aînée d'Atlas & de la Nymphe Pleion, eſt miſe au nombre des Pléiades; elle eut de Jupiter le dieu Mercure. Il y en a qui prétendent que *Maïa* n'eſt qu'un ſurnom de la déeſſe Tellus, ou de la grande-mère, & ſe fondent ſur ce qu'on immoloit à *Maïa* une truie pleine, qui étoit la victime propre de la terre. C'eſt elle qui a donné ſon nom au mois de *mai*.

MAJA. Gruter (53. 8.) rapporte l'inſcription ſuivante gravée en l'honneur de Mercure, dans laquelle il eſt fait mention de ſa mère *Maïa*.

MERC. SACR.

SUM DEUS ALATUS QUI CRURIBUS ÆTHERA CARPO

QUEM PEPERIT SUMMO LUCIDA MAIA JOVI.

MAIA, femme de Vulcain, ſelon Macrobe, qui dit que le flamine ou prêtre de Vulcain faiſoit un ſacrifice à *Maia* au premier jour de mai; il lui offroit du vin, mais dans un pot à miel. Cette *Maia* étoit fille du dieu Faune, & différente de la mère de Mercure.

MAIANIA, famille romaine, dont on a des médailles.

RRR. en argent.

RRR. en bronze.

O. en or.

MAJESTÉ. Sous la république romaine le titre de *majeſté* appartenoit à tout le corps du peuple & au ſénat réuni: d'où vient *majeſtatem minuere*, diminuer la *majeſté*. C'étoit manquer de reſpect pour l'état. La puiſſance étant paſſée dans la main d'un ſeul, la flatterie tranſporta le titre de *majeſté* à ce ſeul maître & à la famille impériale, *majeſtas auguſti*, *majeſtas divina domus*.

Enfin le mot de *majeſté* s'employa figurément dans la langue latine, pour peindre la grandeur des choſes qui attirent de l'admiration, l'éclat que les grandes actions répandent ſur le viſage des héros, & qui inſpire du reſpect & de la crainte au plus hardi. Silius Italicus a employé ce mot merveilleuſement en ce dernier ſens, dans la deſcription d'une conſpiration formée par quelques jeunes gens de Capoue. Il fait parler ainſi un des conjurés: Tu te trompes, ſi tu crois trouver Annibal déſarmé à table; la majeſté qu'il s'eſt acquiſe par tant de batailles, ne le quitte jamais; & ſi tu l'approches, tu verras autour de lui les journées de Cannes, de Trébie & de Traſymène, avec l'ombre du grand Paulus. »

Fallit te menſas inter quod credis inermem;

Tot bellis quæſita viro, tot ſædibus armas

Majeſtas æterna ducem ; ſi admoveris ora ;
Cannas & Trebiam ante oculos, Traſimenaque buſta,
Et Pauli ſtare ingentem miraberis umbram.

MAILLET, *MALLEUS*, } ſignifioit dans le langage myſtérieux des prêtres, la hache avec laquelle on immoloit les victimes. Cette hache coupoit d'un côté & frappoit de l'autre, qui étoit fait en marteau. Sur l'arc de triomphe de Titus, ſur la colonne trajane, les *popæ* ou victimaires ſont armés d'un maillet à deux têtes, arrondi, & auquel le nom de *malleus* conviendroit mieux qu'à une hache. (*Ovid. metam.* 12. 248. & *Sueton. calig. c.* 32.)

MAILLOT, *voyez* ENFANT & BERCEAU.

MAIN, toutes les parties du corps humain priſes ſéparément, & principalement la *main*, étoient honorées comme des divinités, ſelon S. Athanaſe dans ſon traité contre les gentils : ce qui ſe prouve véritablement par un très-grand nombre de *mains* qui ſe voyent dans les collections des monumens, leſquelles ſont preſque toutes chargées de têtes & de ſymboles des dieux, & de ces animaux qui faiſoient l'objet du culte des égyptiens. Rien n'empêche pourtant de croire que ces mains myſtérieuſes ſont des vœux, ou plutôt des accompliſſemens de vœux, & qu'elles ont été appendues dans les temples des dieux, à qui elles étoient vouées, en reconnoiſſance de quelque ſignalée faveur reçue, ou de quelque gueriſon opérée extraordinairement.

Un des ſymboles les plus ordinaires de la concorde, ſont deux *mains* jointes ; rien de plus commun que ce type ſur les médailles. Quelquefois les deux mains jointes tiennent un caducée, pour marque que la concorde eſt le fruit de quelque négociation. On voit auſſi les deux mains jointes, tenant un caducée entre deux cornes d'abondance, pour montrer que l'abondance accompagne toujours la concorde. Dans une médaille d'Auguſte, on trouve trois *mains* jointes & croiſées d'un caducée, avec ces mots : *le ſalut du genre humain*. C'étoit peut-être la deviſe du fameux triumvirat ; ou peut-être ce nombre de trois ſe prend-il pour exprimer la concorde parfaite qui régna dans l'empire romain ſous Auguſte. La *main* portée ſur la tête, chez les anciens étoit une marque de ſûreté, ou demandée, ou obtenue. Plutarque dans la vie de Tibérius Gracchus, raconte que celui-ci voyant que Scipion Naſica venoit pour le tuer, & que le tumulte étoit ſi grand qu'on ne pouvoit entendre ſa voix, mit ſa *main* ſur ſa tête, pour montrer la grandeur du péril & demander ſûreté. *Voyez* SURETÉ.

La beauté de la *main* conſiſte dans un embonpoint modéré, avec des traces à peine ſenſibles, comme des ombres adoucies ſur les jointures des doigts, qui ſont marquées à une *main* potelée par de petits trous. Les doigts ſont filés avec une diminution agréable, comme des colonnes d'une belle proportion, & paroiſſent ſans indication des articles. Chez les anciens ſtatuaires, le dernier article des doigts n'eſt pas tecourbé ſur le devant comme chez les modernes ; ils ne tenoient pas non plus les ongles ſi longs que les tiennent ces derniers. Les poëtes nomment de belles *mains*, des *mains* de Pallas (*Anthol. l.* 7. *p.* 476. *l.* 5.) ; ils diſent encore des *mains* de Polyclète (*ibid. p.* 477. *l.* 16.), parce que cet artiſte avoit la réputation de les faire d'une belle forme. Quant aux belles *mains* antiques qui ſe ſont conſervées, on citera d'abord parmi celles d'hommes une main de celui des fils de Niobé qui eſt étendu par terre, & une autre main de Mercure, embraſſant Herſé, dans le jardin du palais Farneſe. Quant aux belles *mains* de femmes, nous en avons une de l'Hermaphrodite de la ville Borghèſe, & les deux *mains* (ce qui eſt bien rare) à la figure d'Herſe du groupe cité plus haut.

Caylus a publié une *main* de bronze, qui lui a fourni des réflexions très-utiles. « Ce monument, dit-il, (*Rec. d'antiq. V. V. pl.* 55. *n.* 4. 5.) eſt un des plus ſinguliers de ceux que j'ai raſſemblés. Il repréſente la *main* droite d'une jeune femme, dont la proportion eſt plus grande que nature. Le deſſin en eſt élégant, & l'exécution belle : la conſervation n'eſt pas tout-à-fait ſi complète ; les doigts *medius* & *annularis* ſont abſolument caſſés & perdus ; mais le reſte eſt très-bien conſervé. La *main* n'eſt pas fondue pleine, cependant le poignet qui ſert de baſe, a été fermé de tout temps ; ce qui prouve qu'elle n'eſt point un fragment, & qu'elle n'a jamais fait partie d'une ſtatue : une preuve plus forte encore de ſon objet particulier, eſt l'inſcription grecque, écrite dans l'intérieur de la *main* avec les plus beaux caractères, & qui paroiſſent du meilleur temps. on y lit :

ΣΥΜΒΟΛΟΝ
ΠΡΟΣ
ΘΥΕΛΑΥΝΙΟΥΣ

Symbolum Ad Velaunios.

C'eſt ici une *main* droite. L'on ſait qu'elle étoit conſacrée à la fidélité. Pline dit (lib. 2. cap. 45.). *Ineſt & aliis partibus quædam religio, ſicut dextra oculis averſa appetitur, in fide porrigitur.* Et c'eſt de-là ſans doute qu'eſt venue l'expreſſion ſi familière aux anciens, *Jungere dextras*, quand il eſt queſtion d'alliance.

Jura, fides, ubinunc commiſſaque dextera dextrâ.

Dit Phyllis à Démophon dans Ovide.

« Cet uſage étoit commun à tous les peuples barbares. On le voit par quantité d'exemples ; la concorde des villes, la fidélité des armes ſont ſouvent exprimées ſur les médailles grecques & romaines par deux *mains* jointes enſemble ; mais ce qui convient plus parfaitement au ſujet dont il eſt queſtion, eſt que les villes & les armées s'envoyoient ſouvent les unes aux autres des *mains* droites, comme un ſymbole d'amitié. Tacite, au premier livre des Hiſtoires (*cap.* 54), dit que la cité de Langres avoit envoyé aux légions de la Germanie ſupérieure, des *mains* droites en ſigne d'amitié, & que cette coutume étoit ancienne : *Miſerat civitas Lingonum, vetere inſtituto, dona Legionibus dextras hoſpitii inſignia.* Au ſecond livre des mêmes hiſtoires, on voit le centurion, chargé par l'armée de Syrie de porter aux prétoriens des *mains* droites en ſigne de concorde.

Dextras concordiæ inſignia.

Et l'on ne peut douter que les *mains* droites placées ſur le haut des enſeignes, ne fuſſent une marque de fidélité.

Après avoir prouvé que cette *main* ne pouvoit être qu'un ſymbole d'alliance, d'hoſpitalité ou de concorde, il eſt queſtion de rechercher quels ſont les peuples auxquels ce ſymbole eſt adreſſé, & que l'inſcription de ce monument nomme ΟΥΕΛΑΥΝΙΟΙ, *Velaunii.*

On ne peut guère douter que ce ne ſoient les *Velaunii* cités par Pline (3. 10.) dans l'inſcription du trophée des Alpes. Les *Velaunii*, de Pline, placés à la ſuite des *Neruſii*, dont Vence étoit la capitale, devoient être peu éloignés d'Antibes ; cette poſition convient très bien aux peuples nommés ſur le monument dont il s'agit. Ils devoient être grecs d'origine. Les grecs n'auroient pas honoré d'une teſſère d'hoſpitalité ou d'alliance, des peuples qui ne parloient pas leur langue, & qu'ils méprisoient comme barbares. Or, (*Strabon. p.* 203.) ſur toute la côte depuis Monaco juſqu'à Marſeille, il y avoit quantité de peuplades grecques mêlées parmi la nation d'origine ligurienne, qu'on nommoit *Salyes.* Ainſi les *Velaunii* de ce monument ſeront les mêmes peuples que les *Velaunii* du trophée des Alpes ; peuple grec d'origine, ſitué près de *Neruſii*, peut-être colonie de Marſeille, vers la côte d'Antibes, ſur le territoire des peuples nommés *Salyes* par Strabon, & dont les *Oxybiens* & les Déceates de Polybe ſemblent avoir fait partie. Ce ſymbole leur aura été envoyé par une ville grecque, ſoit de la Grèce Italique, ſoit de la Grèce proprement dite, ſoit de la Sicile ; ou peut être, ſans aller ſi loin, par quelqu'une des colonies grecques établies dans leur voiſinage. »

Les longues manches ont toujours caractériſé les tuniques des perſes & des orientaux. Tantôt elles ſe rejettoient hors des bras, & tantôt elles ſervoient à envelopper les bras & les mains en entier. Xénophon (*de rebus geſtis Græcorum lib.* 2. *circa initium*) raconte que le jeune Cyrus punit de mort l'audace d'Autobiſace & de Mitrée qui s'étoient préſentés devant lui ſans lui rendre les honneurs réſervés au roi ſeul, c'eſt à-dire, ſans cacher leurs *mains* dans leurs manches. « Car, ajoute l'écrivain grec, ces manches ſont beaucoup plus longues que le bras & la *main* ; de ſorte qu'on ne peut agir en aucune manière lorſqu'on tient les *mains* cachés dans les manches. » Ces longues manches ſont encore en uſage chez les aſiatiques, dont la poſture reſpectueuſe eſt auſſi celle que le jeune Cyrus exigeoit de ceux qui l'approchoient.

MAINS *jointes.* Ovide (*met. IX. v.* 298.) exprime ainſi cette attitude.

..... *Digitis inter ſe pectine junctis.*

Elle eſt très-rare ſur les monumens antiques. On ne l'a vue encore que trois fois. 1°. ſur une figure peinte d'Herculanum, que l'on croit être Didon ; 2°. à un petit Faune vêtu de marbre, du même muſeum, & à l'Iphigénie du ſarcophage conſervé dans le palais Accoramboni.

MAINS *ouvertes, ſculptées ſur les tombeaux.*

Les inſcriptions ſépulchrales accompagnées de la repréſentation de deux *mains* élevées vers le ciel, ne ſont point communes. Cependant on en trouve quelques-unes dans les grandes collections, comme dans la deſcription du cabinet de l'archevêque de Ravennes, faite par l'architecte *Bonamici* ; ce ſymbole ſe trouve également ſur les monumens grecs & romains ; il a donc été commun aux deux nations.

On n'avoit point encore expliqué ce ſymbole en 1752 ; on le regardoit comme un myſtère que les antiquaires ne cherchoient point à approfondir. Le père Pacciaudi, dans un ouvrage intitulé *Græci Anaglyph. interpretatio* (*Romæ* 1752.) a donné une bonne explication de ce ſymbole. En examinant les différens marbres de ce genre, il a remarqué que les *mains* élevées ne ſe trouvent que ſur les tombeaux des perſonnes mortes à la fleur de leur âge : il en a conclu que cet emblême repréſentoit le reproche d'une mort ſi prompte, c'eſt à-dire, une imprécation contre les parques & contre le ciel. L'auteur cite pluſieurs paſſages favorables à ſon opinion ; mais ce qu'il a trouvé de plus déciſif, eſt un marbre qui ſubſiſte à Rome, ſur lequel les deux *mains* ſont repréſentées dans cette

Digitized by Google

disposition, & au-dessous du nom de la personne, on voit cette inscription qu'il faut lire horisontalement, malgré les séparations.

PRO	COPE. MA	NUS
LE	BO. CON	TRA
DE	VM	QUI
ME	INNO	CEN
TEM	SUSTU	LIT
QV	AE. VIXI	T
AN	N. XX.	
POS	PROC	LUS

Cette opinion qui paroît suffisamment prouvée, annonce que la femme représentée sur un marbre du cabinet du roi, est morte fort jeune : voici l'inscription dont il est chargé.

ΚΟΡΝΗΛΙΑ ΛΕΥΚΙΟΥ ΒΡΗΣΑΛΙΣ

Cornelia Lucii filia Bresalis.

Main (*baiser la*). Les suppliants étoient dans l'usage de baiser la *main* de celui dont ils vouloient émouvoir la pitié. C'est ainsi que Priam baise la *main* d'Achille, pour obtenir le corps de son malheureux fils sur une marbre de la villa Borgheſe.

Les anciens en adorant les divinités, baisoient aussi leurs *mains* propres en signe de respect & d'amour.

Voy. ADORATION.

Mains (laver les). C'étoit un usage général chez les anciens de se laver les *mains* avant de prier les divinités, & sur-tout avant que de leur offrir des sacrifices. On lit ces mots dans une inscription rapportée par Muratori (112. 2.).

JOVE NEQUE GENIO
UTARIS NISI LOTIS MANIBUS.

Mains panthées. Voyez PANTHÉES.

Main droite élevée vers le menton, enveloppée dans le manteau, est une attitude qui exprime le recueillement, sur tout quand elle est donnée à une figure enveloppée dans une draperie volumineuse.

La Mnémosyne du muſeum Pio-Clémentin qui porte son nom gravé sur sa plante dans le même tems où elle a été sculptée, la Polymnie du même muſeum appellée la *muse de la mémoire* par Plutarque, Fulgence & le scholiaste d'Horace, sont dans la même attitude. La même attitude désigne aussi un philosophe qui médite.

MAIN *renversée*. On voit un grand nombre de figures dans le *muſeum etruscum* qui présentent une main extrêmement renversée sur le poignet. Ce mouvement est trop souvent répété dans les figures de ce siècle & de cette nation, pour n'avoir point une raison qu'il est cependant impossible, ou du moins très difficile de découvrir aujourd'hui.

MAIN *touchant une oreille*. Voyez OREILLE.

MAIN *droite* ou *gauche*. Voyez CÔTÉ & GAUCHE.

MAIN *fermée*. Voyez FASCINATION.

MAIN *touchant le menton*. Voyez MENTON.

MAIN dont l'index est seul étendu, symbole du serment militaire, sur les médailles de la famille *Licinia*.

MAIN armée du ceste sur les médailles de Smyrne & de Tudet.

MAINS *de justice sur les sceaux*.

On voit quelquefois des *mains* sur les médailles des empereurs de Constantinople; il y en a une descendant du ciel sur la tête de Charlemagne dans le monument qui le représente, comme patrice des romains; cette *main* se voit encore descendant d'en haut, & envoyant des rayons sur la tête de Charles le-Chauve dans deux images de cet empereur. Les bulles de plomb du pape Victor II représentent une *main* sortant d'un nuage & offrant une clef à Saint Pierre. La *main* de justice qu'on voit pour la première fois sur le sceau de Hugues-Capet n'auroit-elle point rapport à ces *mains* célestes ? Quoiqu'il en soit, elle est le symbole de la justice souveraine des rois & des princes. Nous ne la trouvons point sur les sceaux des empereurs d'Allemagne. Le sceau de Guaimar, prince de Salerne au onzième siècle, le représente tenant dans sa main droite un sceptre fleurdélisé, & élevant fort haut sa *main* gauche. Son contre-scel porte une *main* seule, dont le doigt du milieu est recourbé. Depuis Hugues Capet la *main* de justice ne paroît point sur les sceaux jusqu'à Louis X, dit le Hutin. Lui & ses successeurs jusqu'à Charles VI, la portèrent dans leur gauche, & le bâton royal dans leur droite. On croit que Charles VI est le premier qui a introduit l'usage qui s'observe encore de porter le sceptre avec la *main* de justice. Ce prince est représenté avec ces deux symboles dans quelques unes de ses monnoies. Cependant chez

chez du Tillet, il tient un long bâton & un ſceptre. Henri V roi d'Angleterre, qui ſe diſoit fauſſement roi de France, fit repréſenter ſur ſes ſceaux deux *mains* de juſtice, pour manifeſter ſon autorité dans l'un & l'autre royaume.

MAJORIEN

JULIUS MAJORIANUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont

R. en or, le revers qui a pour légende *Votis multis* eſt RR.

RR. en argent.

RR. en quinaires d'argent.

RR. en P.B.

MAIRABUS (*Dii*) V. DÉESSES-MÈRES.

MAISONS *des égyptiens.*

On tâchera de tenir, dit M. Paw, un milieu entre la trop grande élévation que Diodore donne aux *maiſons* de l'ancienne Egypte & l'état où les réduit Pococke, qui prétend que ce n'étoient que des tentes. Suivant cette biſarre idée, toute une ville égyptienne n'eût conſiſté qu'en un temple, & en une aſſemblée de gens qui campoient autour de ce temple. Mais Pococke eſt le ſeul qui ait jamais imaginé de faire camper les égyptiens ſans s'appercevoir qu'ils avoient pour ce genre de vie une horrible averſion, au point qu'ils ne permirent pas même aux juifs de camper en Egypte; & il ſeroit à ſouhaiter que les turcs euſſent obſervé la même conduite à l'égard des arabes bédouins, auxquels ils ont permis de vivre ſous des tentes, ce qui a entraîné la ruine de différentes provinces.

MAISONS *des grecs.*

Les maiſons des premiers ſiècles reſſembloient ordinairement à des tours, ſelon Denys d'Halicarnaſſe; mais ce n'eſt pas des tems ſauvages que nous voulons parler ici. Les *maiſons des grecs* dont nous voulons parler, c'eſt-à-dire, les palais des grands & des gens riches, brilloient par le goût de l'architecture, les ſtatues & les peintures dont ils étoient ornés.

Ces *maiſons* n'avoient point de veſtibules comme celles des romains; mais de la première porte on traverſoit un paſſage où d'un côté étoient les écuries, & de l'autre la loge du portier, avec quelques logemens de domeſtiques. Ce paſſage conduiſoit à une grande porte, d'où l'on entroit dans une galerie ſoutenue par des colonnes avec des portiques. Cette galerie menoit à des appartemens où les mères de famille travailloient en broderie, en tapiſſerie, & autres ouvrages, avec leurs femmes ou leurs amies. Le principal de ces appartemens ſe nommoit *thalamus*; & l'autre qui lui étoit oppoſé, *antithalamus*.

Autour des portiques il y avoit d'autres chambres & des garde-robes deſtinées aux uſages domeſtiques.

A cette partie de la maiſon étoit jointe une autre partie plus grande, & décorée de galeries précieuſes, dont les quatre portiques étoient d'égale hauteur. Cette partie de la *maiſon* avoit de grandes ſalles quarrées, ſi vaſtes qu'elles pouvoient contenir, ſans être embarraſſées, quatre lits de table à trois ſièges avec la place ſuffiſante pour le ſervice, la muſique & les jeux. C'étoit dans ces ſalles que ſe faiſoient les feſtins où l'on ſait que les femmes n'étoient point admiſes à table avec les hommes.

A droite & à gauche étoient d'autres petits bâtimens dégagés, contenant des chambres ornées & commodes, uniquement deſtinées à recevoir les étrangers avec leſquels on entretenoit les droits d'hoſpitalité. Les étrangers pouvoient vivre dans cette partie de la *maiſon* en particulier & en liberté. Les pavés de tous les appartemens étoient de moſaïque ou de marqueterie. Telles étoient les *maiſons des grecs*, que les romains imitèrent & qu'ils portèrent au plus haut point de magnificence. (D. J.)

Obſervations générales de Caylus ſur les maiſons des Romains.

La médiocrité des habitations particulières ne doit pas empêcher de convenir que les maiſons *ordinaires* des romains, avoient en général une ſorte d'apparence dont elles étoient redevables à leur porte d'entrée, & à la décoration de leurs cours, dont l'eſpace étoit cependant fort reſſerré; mais les diſtributions intérieures en étoient fort petites. Indépendamment des preuves que peut donner le plan de quelques maiſons qui ont ſubſiſté juſqu'à nos jours, les réflexions tirées des différens récits épars dans les hiſtoriens, ne ſerviront qu'à les confirmer.

Les romains ne recevoient aucun étranger dans leurs chambres à coucher, ni dans les retraites ou cabinets d'étude & de travail. Ils avoient des logemens voiſins & ſéparés, pour recevoir les hôtes. Une grande pièce conſacrée à la vanité, & que l'on nommoit l'*atrium*, parée des portraits de famille & des ancêtres, étoit deſtinée pour

les viſites, & pour mettre à couvert les cliens les plus diſtingués. La ſalle à manger devoit néceſſairement être grande & eſpacée, par la raiſon du terrein que les lits occupoient, & par la nature du ſervice; ces lieux plus vaſtes, emportoient ſans doute la plus grande partie des maiſons; & par conſéquent, vu la médiocrité de l'eſpace total, c'étoit aux dépens des autres diſtributions. Ainſi, quelques grandes que fuſſent ces pièces, toujours obſcures, généralement parlant, à cauſe du peu de largeur des rues, elles ſoutenoient très-convenablement les petits objets de décoration, dont l'œil pouvoit approcher, & principalement ceux que le brillant de leur poli rendoit encore plus apparens. Ce genre de décoration, fréquemment répété, en avoit établi la mode qui ne manqua pas ſans doute d'être ſuivie dans le petit nombre de grandes *maiſons* que le luxe fit bâtir dans la ſuite: ainſi le mal étoit général.

Ce léger tableau des *maiſons* de la ville (car les maiſons de la campagne étoient différentes) ſert à rendre raiſon de ces petites figures de relief, d'ivoire, de verre, d'ambre, & d'autres matières précieuſes ſuſceptibles de poli, que l'on trouve tous les jours dans les fouilles de Rome, & qui ſont encore ſcellées dans des enduits de matière calcaire, ou de gypſe. D'ailleurs les détails de ces divers ornemens s'accordent avec les récits des anciens auteurs, & principalement avec ceux de Pline & de Vitruve.

Obſervations particulières de Winckelmann ſur les maiſons des villes Romaines.

Quoiqu'il ne ſoit reſté à *Herculanum* aucune *maiſon* de particulier entière, étant toutes tombées en ruines, ſoit par la fouille, ou après, j'ai cependant lieu de croire que la vie domeſtique des anciens étoit en général fort frugale & ſans le moindre luxe; puiſque leurs *maiſons* étoient très-ſimples, & leurs appartemens fort bas & fort petits. Ce qui me ſuggère cette idée, c'eſt la comparaiſon que j'ai faite entre le plan des ruines d'une ville découverte, il y a déjà quelque tems, à Freſcati, ſur le terrein de laquelle eſt maintenant bâtie la ville des jéſuites, appellée *la Ruffinella*.

Imaginez-vous que les chambres, tant des *maiſons* d'Herculanum que celles de l'ancienne ville de Tuſculum, ne ſont guère plus grandes que votre cabinet d'étude, en faiſant même abſtraction de l'alcove. Dans quelques-unes de ces chambres ſe trouvoit encore le lit, ainſi que le prouve une niche fort baſſe, dans laquelle on en prouvoit gliſſer la partie ſupérieure. A quelques appartemens de Tuſculum il y avoit une eſpèce d'antichambre, dont la largeur ne paſſoit pas celle d'une allée étroite, & c'eſt-là que ſe tenoit le portier ou celui qui annonçoit au maître de la maiſon les perſonnes qui venoient lui faire viſite. (Voyez la deſcription & le deſſin de ces appartemens de Tuſculum, dans les remarques ſur l'architecture des anciens, par Winckelmann, p. 73.) Il paroît que la chambre intérieure du maître n'avoit point de porte, car on n'y trouve aucune eſpèce de fermeture; & il ſe pourroit qu'on ſe fût contenté d'y pendre un voile ou rideau, appelé par les anciens *velum admiſſionis*. Cette vie privée ſi ſimple des anciens me rappelle un paſſage de Démoſthène, où il dit: « Themiſtocle & Cimon, ces hommes d'ailleurs ſi adonnés au luxe, n'habitoient point de *maiſon* plus magnifique que leurs voiſins. » (*Winckelmann.*)

Les *maiſons* que l'on a découvertes dans la ville de Pompei méritent beaucoup d'attention, d'autant plus qu'étant entièrement déblayées, elles peuvent nous donner une idée exacte de la forme des habitations des anciens. Cette forme des *maiſons*, tant de Pompei que des autres villes enſevelies, eſt en général quarrée, de manière qu'elles forment au milieu une cour intérieure (*area*, *cortile*), autour de laquelle règnent les appartemens. Dans les cours des maiſons *ordinaires*, il y avoit au-deſſus & au-deſſous du toît un larmier ou une large ſaillie d'ais, pour y être à couvert de l'eau des goutières. Cette cour intérieure s'appelloit, à cauſe de cela, *impluvium* ou *atrium*, de ἄιθριος, ὑπαίθριος, *deſſous le ciel couvert*.

Juſqu'à préſent on n'a découvert en dedans de la porte de la ville, & à la droite de la rue pavée, que deux *maiſons*, toutes deux placées ſur le penchant de la colline ſur laquelle la ville étoit bâtie. L'entrée de ces deux *maiſons* ſe trouve du côté de la rue. La première maiſon a une grande porte, large de dix palmes romains (le palme romain a 7 $\frac{1}{2}$ pouces de France), laquelle conduit directement dans la cour intérieure. De chaque côté de cette porte, il y en a une autre de cinq palmes de large. Celle de la gauche néanmoins eſt maçonnée, & reſſemble intérieurement à une niche. L'autre porte conduiſoit aux appartemens d'en haut, ainſi que cela paroît diſtinctement par quelques marches de l'eſcalier. Ces portes qui conduiſent immédiatement de la rue aux appartemens d'en haut, ſont encore très-communes en Italie. On voit dans les ruines, devant cette porte, une grande corniche denticulée en ſtuc, qui en eſt tombée. La cour intérieure qui peut avoir au-delà de ſoixante-dix palmes romains de long, eſt entièrement pavée en très-beau ſtuc, d'une eſpèce de maſtic ou ciment avec du marbre pilé, dans le goût dont étoient faits autrefois les planchers des palais de Veniſe, & comme on en voit dans la villa du cardinal Alexandre Albani. Au milieu de cette cour, il y a un endroit quarré dont le pavé eſt

Digitized by Google

enlevé; ce quarré eſt enclavé dans un ornement de moſaïque, & il y a tout lieu de croire qu'il a été carrelé en marbre, & que ſur ce pavé il y a eu une citerne, ainſi que ſemble le prouver un petit puits rond, de deux palmes de diamètre, maçonné en petites briques. Dans la cour intérieure d'une *maiſon* de campagne découverte à Stabia, il y avoit une citerne quarrée, dont le toit portoit ſur quatre colonnes maçonnées & enduites.

De la cour on entre immédiatement dans cinq chambres, tant de l'un que de l'autre côté; & en face de la porte de la cour, il y a trois autres chambres, qui toutes ont des pavés de différentes eſpèces de moſaïques, & des murailles peintes. La ſeconde chambre à la gauche ſemble avoir été une chambre à coucher; comme on en peut juger tant par une eſpace pratiqué dans le bas du mur pour y placer le lit ſur ſa longueur, que par deux fers qui formoient les pieds du bois de lit. Cet eſpace deſtiné à contenir le lit eſt enduit en couleur rouge, ainſi que tout le pourtour de la chambre, qui a douze palmes romains de longueur, ſur neuf palmes & demi de largeur.

Les murs de toutes ces chambres ſont peints; quoiqu'on en ait déjà enlevé les meilleurs morceaux pour le cabinet de Portici, il y reſte néanmoins encore de beaux tableaux. J'y remarquai entr'autres deux jeunes figures maſquées dans le goût groteſque. Les ſeuils des portes de quelques-unes de ces chambres ſont d'albâtre blanc.

La ſeconde *maiſon* qui tient immédiatement à la première, & qu'on a preſque entièrement déblayée, poſſède encore dans une chambre des peintures plus belles que celles des chambres de l'autre *maiſon*. Cette chambre forme, pour ainſi dire, un carré parfait de quinze palmes romains, tant en longueur qu'en largeur, n'étant que de quatre pouces plus longue que large. La principale porte de la même chambre a ſix palmes de largeur. (*winckelmann.*)

Il me reſte à faire, ſur les *maiſons* de Pompéi, les remarques ſuivantes: Premièrement, toutes les chambres étoient voûtées; mais ces voûtes étoient toutes écroulées, à l'exception de celles des caves, & on n'a trouvé aux portes des chambres que du bois brûlé: cependant les montans des portes n'étoient jamais de bois, comme Montfaucon ſe l'eſt imaginé. (*Antiq. expliq. t. iij. p.* 105.). Car, comment auroient-ils pu convenir à des *maiſons* conſtruites en maçonnerie? On a trouvé une grande quantité de ſcories du Véſuve dans la maçonnerie des murailles, & peut-être en auroit-on auſſi découvert dans les vouſſures, ſi elles s'étoient conſervées entières Cependant Vitruve ne dit rien de la manière de tendre les voûtes plus légères, en y employant des ſcories; & Palladius eſt le ſeul écrivain qui en faſſe mention. (*De re ruſt. l. j. c.* 13.). Auſſi eſt-il vrai qu'il eſt venu plus d'un ſiècle après Vitruve, & lorſque la grande éruption du Véſuve, ſous le règne de Titus, eut fait mieux connoître la nature de ſes ſcories.

En ſecond lieu, on y voit, à ne pas en douter, que les plus belles chambres, & celles qui étoient entièrement peintes, tant des *maiſons* de campagne, que des habitations de la ville, ne recevoient le jour que par les portes, qu'à cauſe de cela, on faiſoit extraordinairement hautes & larges. De pareils édifices ne pouvoient pas priver les habitations voiſines de la lumière du jour, ainſi que cela étoit défendu à Rome par l'ancienne loi: *Ne luminibus officiatur.* (*Winckelmann*). *Voyez* ETAGES & IRRÉGULARITÉS des *maiſons*.

Obſervations ſur les maiſons *de campagne des Romains.* Par WINCKELMANN.

Les *maiſons* de campagne des villes romaines, (ces *maiſons* ſont appellées *villa*, par les romains-modernes), qui n'étoient point ſituées ſur des hauteurs, telles que l'étoient celles de Pompéi, avoient été bâties ſur le bord de la mer, & ſur la mer même, non-ſeulement par volupté, & pour mieux jouir de l'air frais de la mer, mais encore, comme il paroît, pour en rendre l'habitation plus ſalubre. Ce qui me donne lieu d'appuyer ſur ce ſentiment, ce ſont les ruines de ſix ou ſept *maiſons* de campagne qu'on trouve entre le port de l'ancien Antium & la ville de Nettuno, dans la diſtance d'un mille & demi d'Italie. Pendant le flux qui, dans cette mer, ſe fait ſentir toutes les douze heures, les murs de ces bâtimens ne ſont couverts que de deux palmes d'eau, & l'on peut ſe promener à pied ſec tout autour de ces ruines, pendant le reflux, dans l'après-midi, & vers le ſoir, & même lorſque les jours ſont longs, au lever du ſoleil. Il ſeroit poſſible encore aujourd'hui de lever le plan de ces bâtimens, tant les fondemens en ſont viſibles, particulièrement ceux d'une villa proche de l'ancien port d'Aſtura, (à huit milles au-delà de Nettuno), laquelle étoit aſſez vaſte pour faire penſer qu'elle a été celle d'un homme puiſſant & même d'un prince.

Deux fortes murailles, qui ſe prolongent en forme de digues, depuis la grève horiſontale & ſablonneuſe juſqu'au bâtiment même dans la mer, ſervent à prouver clairement que ces édifices ont, depuis leur conſtruction, été ſitués à la même diſtance, dans la mer. Dans cet emplacement, on a eu ſans doute en vue la ſalubrité de l'air qui, agité par le mouvement & le battement continuel des

flots, en étoit plus pur, & rendoit moins ſenſibles les effets du vent du midi. Car on ſait que les perſonnes, qui demeurent ſur les jettées du port du Porto d'Anzo, n'éprouvent aucune incommodité des grandes chaleurs; tandis que ceux qui habitent ſur la côte même, paſſent rarement l'été, ſans être ſujets à des fièvres. Suivant Cicéron même, ſa *maiſon* de campagne d'Aſtura étoit ſituée dans la mer; (*Ad Attic. l. ij ep.* 19.) & Lucullus fit bâtir des habitations, depuis ſa *maiſon* de campagne, près de Baya, juſques dans la mer, (*Plutarch. Lucull. p.* 947. *l.* 3. *H. Steph.*) ainſi que nous le prouvent encore aujourd'hui les ruines placées dans l'eau.

La *maiſon* de campagne, découverte à Herculanum, étoit ſituée ſur le bord de la mer; & une longue allée conduiſoit depuis le jardin juſqu'à un cabinet ou pavillon d'été, de forme circulaire, & percé de toutes parts, lequel doit avoir été ſitué dans la mer même, comme on peut le conjecturer par la longue allée. Ce pavillon s'élevoit de vingt-cinq palmes de Naples, au-deſſus du niveau de la mer, & de quatre arches au-deſſus de l'allée qui y conduiſoit. Le pavé de ce cabinet circulaire formoit une grande roſe géométrique, à ſeize angles égaux, compoſée de carreaux de marbre d'Afrique, & de jaune antique uniformes, & placés alternativement en vingt deux bandes, formant autant de cercles; de manière que le cercle extérieur conſiſte en quatre-vingt-ſeize triangles rectangles, forme qu'ont auſſi toutes les autres pierres. Le pavé entier a vingt-quatre palmes romains de diamètre. Cependant comme les pierres, en ſe prolongeant vers le point central de cette grande roſe, devenoient infiniment petites, on a placé au milieu une autre eſpèce de roſe, dans le contour de laquelle viennent ſe terminer les pierres de la roſe majeure. Cet ouvrage ſert aujourd'hui de pavé à la ſeconde chambre du cabinet de Portici.

L'architecture des *maiſons* de campagne ne différoit point de celle des grandes *maiſons* des villes; de ſorte qu'on peut appliquer aux unes ce qui a été dit du plan & de l'élévation des autres. Je parlerai ſeulement ici des étangs & des canaux de ces villa. Un canal de médiocre largeur circuloit autour du mur du jardin, de la même manière que celui qui, ſuivant Homère, baignoit les murs du jardin d'Alcinoüs. (*Hom. Odyſſ. n. v.* 129). L'eau des *maiſons* de campagne des villes enſevelies par le Véſuve, étoit ſans doute de l'eau de pluie raſſemblée dans des citernes, puiſqu'il n'y a jamais eu dans ces endroits ni ſource ni rivière, comme il n'y en a pas encore aujourd'hui, ſi ce n'eſt la rivière de Sarno, proche de Pompéi, laquelle n'eſt pas aſſez conſidérable pour avoir pu ſuffire à fournir de l'eau aux *maiſons* de campagne de cette ville, ſituées d'ailleurs ſur une hauteur. On aura pu conduire l'eau de la mer dans les canaux de ces *maiſons* de campagne; & Columelle (*De re ruſt. l. viij. c.* 17.) nous apprend quelle profondeur il faut donner aux canaux pour y faire venir l'eau. Voilà auſſi pourquoi ſans doute ces étangs étoient entièrement conſtruits en ouvrage de maçonnerie. (*Pall. de re ruſt. l. j. c.* 17.). (Winkelmann).

Dans la *villa* ou *maiſon* de campagne d'Herculanum, décrite ci-deſſus, on y a découvert, outre les manuſcrits, les buſtes de marbre placés dans les anti-chambres de la feue reine de Naples, & quelques belles ſtatues de femmes en bronze. Il faut remarquer qu'en général, les bâtimens de cette *maiſon* de campagne, ainſi que ceux de pluſieurs habitations de particuliers de ce canton & des environs, n'ont jamais eu qu'un étage. Cette *maiſon* de campagne renfermoit une grande pièce d'eau, longue de deux cent cinquante-deux palmes de Naples, & large de vingt-ſept, dont les deux extrémités ſe terminoient en portion de cercle. A l'entour de cet étang, il y avoit ce que nous appellons des compartimens de jardin; & il régnoit tout le long de l'enceinte un rang de colonnes de briques revêtues d'une couche de ſtuc, au nombre de vingt-deux ſur le côté le plus long, & de dix dans la largeur. Ces colonnes portoient des ſolives appuyées par un bout ſur le mur de clôture du jardin, ce qui formoit une feuillée ou berceau autour de l'étang. On trouvoit ſous cet abri des cabinets de formes différentes, ſoit pour la converſation, ſoit pour prendre le bain; les uns en demi-cercle, les autres quarrés par leur plan; & les buſtes, ainſi que les figures de femmes en bronze, dont j'ai parlé, étoient placés alternativement entre les colonnes.

Lorſqu'on l'a découvert, la roſe géométrique en moſaïque, qui formoit le pavé du pavillon au bord de la mer, cette roſe étoit entourée d'une bordure de marbre blanc, dont la largeur étoit d'un palme & demi de Naples, & qui ſailloit preſque d'un demi palme au-deſſus du ſol. Cet ouvrage étoit couvert de laves du Véſuve, de l'épaiſſeur de cent deux palmes de Naples. Il y avoit dans le voiſinage, & toujours dépendant de la même *maiſon* de campagne, (on me l'a du moins rapporté ainſi) une petite chambre, ne recevant aucun jour, dont l'étendue étoit d'environ cinq palmes en tous ſens, & la hauteur de douze. La peinture qu'on en a enlevée, & où ſont repréſentés des ſerpens, pourroit faire croire que ce lieu étoit deſtiné aux myſtères ſuperſtitieux d'Eleuſis; & ce qui rend cette conjecture plus vraiſemblable, eſt un très-beau trépied de bronze qui s'y eſt trouvé. (*winckelmann.*)

On a découvert à Gragnano, qui eſt l'ancienne

Stabia, près de Pompéi, une *villa* ou *maiſon* de campagne, qui reſſemble aſſez à celle d'Herculanum. Au milieu du jardin étoit pareillement une pièce d'eau diviſée en quarre parties égales, communiquant entre elles par autant de petits ponts, chacun d'une arche. Autour de la place, on voyoit ſur l'un des côtés dix compartimens de parterre; ſur l'autre côté dix cabinets pour converſer ou pour ſe baigner, tantôt de forme hémicycle, & tantôt quarrée, leſquels ſe ſuivoient alternativement, ainſi qu'à Herculanum. Les uns & les autres, tant les compartimens de parterre que les cabinets, étoient accompagnés d'un berceau conſtruit de la même manière que celui dont j'ai parlé, & porté ſur le devant par des colonnes ſemblables. Le jardin étoit environné d'un canal, tant en dedans que hors du mur de clôture; il ſervoit, ſelon les apparences, à conſerver l'eau de pluie, car on ne trouve ici aucun veſtige d'aqueducs, & dans cette contrée on ne faiſoit ſans doute uſage que de l'eau de pluie; ce qui le confirme, c'eſt qu'on a trouvé dans l'*atrium* ou veſtibule de cette maiſon de campagne, une grande citerne. (*winckelmann.*)

MAISON *dorée de Néron.* C'eſt ainſi qu'on appelloit par excellence le palais de Néron. Il ſuffira, pour en donner une idée, de dire que c'étoit un édifice décoré de trois galeries, chacune de demie lieue de longueur, dorées d'un bout à l'autre. Les ſalles, les chambres & les murailles étoient enrichies d'or, de pierres précieuſes, & de nacre de perles par compartimens, avec des planchers mobiles & tournans, incruſtés d'or & d'ivoire, qui pouvoient changer de pluſieurs faces, & verſer des fleurs & des parfums ſur les convives. Néron appella lui-même ce palais *domum auream, cujus tanta laxitas, ut porticus triplices milliarias haberet. In cæteris partibus cuncta auro lita, diſtincta gemmis unionumque eburneis verſatilibus ut flores, fiſtulatis, & unguenta deſuper ſpargerentur.*

Domitien ne voulut céder en rien à Néron dans ſes folles dépenſes; du moins Plutarque ayant décrit la dorure ſomptueuſe du capitole, ajoute qu'on ſera bien autrement ſurpris ſi on vient à conſidérer les galeries, les baſiliques, les bains ou les ſérails des concubines de Domitien. En effet, c'étoit une choſe bien étonnante, qu'un temple ſi ſuperbe & ſi richement orné que celui du capitole, ne parût rien en comparaiſon d'une partie du palais d'un ſeul empereur.

MAITRE, voyez *MAGISTER & COMES.*

MAITRE ŒCUMÉNIQUE, nom qu'on donnoit dans l'empire grec au directeur d'un fameux collège fondé par Conſtantin dans la ville de Conſtantinople. On lui donna ce titre, qui ſignifie *univerſel*, ou parce qu'on ne confioit cette place qu'à un homme d'un rare mérite, & dont les connoiſſances en tout genre étoient très-étendues, ou parce que ſon autorité s'étendoit univerſellement ſur tout ce qui concernoit l'adminiſtration de ce collège. Il avoit inſpection ſur douze autres *maîtres* ou docteurs, qui inſtruiſoient la jeuneſſe dans toutes les ſciences divines & humaines. Les empereurs honoroient ce *maître œcuménique*, & les profeſſeurs d'une grande conſidération, & les conſultoient même dans les affaires importantes; leur collège étoit riche, & ſur-tout orné d'une bibliothèque de ſix cent mille volumes. L'empereur Léon l'Iſaurien, irrité de ce que le *maître œcuménique* & ſes docteurs ſoutenoient le culte des images, les fit enfermer dans leur collège; & ayant fait mettre le feu pendant la nuit, livra aux flammes la bibliothèque, le collège & les ſavans; exerçant ainſi ſa rage contre les lettres auſſi bien que contre la religion. Cet incendie arriva l'an 726. (*Cedren. Theop. Zonaras.*)

MAJUME, fête que l'empereur Claude inſtitua pour les premiers jours de mai, auquel commençoient les florales, qui devinrent par-là bien plus ſolemnelles. Julien, dans ſon *miſopogon*, nous décrit la magnificence avec laquelle on célébroit cette fête, & la dépenſe qui s'y faiſoit en feſtins & en offrandes. La licence des florales ſe communiqua ſans doute à la *majuma*, ce qui a fait dire à Tillemont que c'étoit une fête de débauche & de licence. Ce jour-là un grand nombre de citoyens de tous états, ſe rendoient à Oſtie ſur le bord de la mer, où ſe ſolemniſoit la fête; mais elle ſe répandit bientôt dans les provinces de l'empire, & juſqu'à Daphné, fauxbourg d'Antioche, où on ſe livroit en ce jour aux plus grandes diſſolutions. Les Provençaux ont encore aujourd'hui la fête de la Maie, que l'on croit être un reſte de l'ancienne fête *majume.*

MALACH-BELUS, (*malach* en ſyrien veut dire roi, & *Bélus* ſeigneur.) nom que les Palmyreniens donnoient à la lune, ou plutôt au mois qu'ils adoroient comme un dieu. Car il étoit repréſenté en homme avec un croiſſant & une couronne. Voyez *AGLIBOLUS, LUNUS.*

MALCANDRE, mari d'Aſtarté. *Voyez* ASTARTÉ & BYBLOS.

MALÉE, en Laconie. M. & MAAEΩN.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

C. en argent.

O. en or.

RRRR. en bronze..... *Neumann.*

Leur type ordinaire eſt un oiſeau volant.

M. Eckel a promis de prouver que ces médailles n'appartiennent pas à *malée.*

Digitized by Google

MALIENS, en Theſſalie. ΜΑΛΙΕΩΝ & ΜΑΛΙΩΝ.

Les médailles autonomes de ce peuple ſont :

RR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

MALIS, eſclave d'Omphale. *Voyez* ALCÉE & HERCULE.

MALLÉABLE. (Verre). Pluſieurs écrivains anciens ont aſſuré que les romains avoient ſu rendre le verre *malléable*. Mais c'eſt une erreur populaire. La nature du verre repugne à la *malléabilité*: car, s'il etoit ductile, ſes pores ne ſeroient plus vis-a-vis l'un de l'autre, & par conſéquent il ne ſeroit plus tranſpatent, & il perdroit ainſi ſa principale qualité.

Une matière tranſparente, qui ſeroit *malléable*, ne ſeroit point du verre ; il eſt impoſſible que le verre ſoit *malléable*, parce qu'il eſt impoſſible que ce qui eſt fragile, ſoit *malléable* ; & il eſt de la nature eſſentielle du verre d'être fragile, parce que, ce qui conſtitue eſſentiellement le verre, c'eſt l'union des ſels avec les terres ou ſables fondus enſemble, & qui étant refroidis, font un corps compoſé de parties différentes, & qui eſt fragile.

MALLEATOR MONETÆ CÆSARIS. N. Ces mots d'une inſcription publiée par Gruter (1066. 5.) déſignent le monnoyeur qui frappoit ſur les coins avec un maillet. On lit encore dans une autre inſcription, *SIGNATORES, SUPPOSTORES, MALLIATORES MONETÆ.* Tous les ouvriers de la monnoie ſont ici déſignés ; les graveurs des coins, *ſignatores ;* les placeurs des flaons entre les coins, *ſuppoſtores ;* & enfin les frappeurs, *malliatores.*

MALLEOLI, torches, ou brandons, ou faſcines goudronnées que l'on lançoit dans les murs & dans les retranchemens ennemis pour les incendier.

MALLEOLUS, ſurnom de la famille POBLICIA.

MALLEUS. Voyez MAILLET.

MALLOPHORE, ſurnom que les Mégariens donnoient à Cérès, parce qu'elle leur apprit, dit on, à nourrir les troupeaux & à profiter de leur laine. Ce ſurnom eſt formé de μαλλος, *laine*, & de φερω, *je porte.*

MALLUS, en Cilicie. ΜΑΛΛΩΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

Cette ville a fait frapper une médaille impériale-grecque en l'honneur d'Antonin.

Dion Caſſius dans la vie de Commode, appelle l'oracle de *Mallus*, l'oracle d'Amphiloque, parce que l'on attribuoit la fondation de *Mallus* à Amphiloque & à Mopſus, fils d'Apollon & de la nymphe Manto.

MALLUVIUM, baſſin dans lequel on ſe lavoit les mains avant les ſacrifices. Terme du jargon ſacerdoral. *Malluvium latum*, dit Feſtus, *in commentario ſacrorum ſignificat manus ut lavent.*

MALOBATHRUM, huile odoriférante, ou parfum de l'Inde, que les grecs & les romains recevoient de l'orient par la Syrie, d'où lui vint le ſurnom *Syrium.*

On appelloit *malobathrarii*, les marchands de ce parfum.

MALPADIE. *Voyez* EMITHÉE.

MALTE. *Voyez* MÉLITA.

MALTHA, μαλθη, dans l'antiquité, un ciment, un corps glutineux, qui avoit la faculté de lier les corps les uns aux autres.

Les anciens font mention de deux ſortes de ciment, le naturel & le factice ; l'un de ces derniers, qui étoit fort en uſage, étoit compoſé de poix, de cire, de plâtre & de graiſſe ; une autre eſpèce, dont les romains ſe ſervoient pour plâtrer & blanchir les murs intérieurs de leurs acqueducs, étoit faite de chaux éteinte dans du vin, & incorporée avec de la poix fondue & des figues fraîches.

Le *maltha* naturel eſt une eſpèce de bitume, avec lequel les aſiatiques plâtrent leurs murailles. Lorſqu'il a une fois pris feu, l'eau ne peut plus l'éteindre, & elle ne ſert au contraire qu'à le faire brûler avec plus d'ardeur.

MALUGINENSIS, ſurnom de la famille CORNELIA.

MAMELLE. *Voyez* AMAZONES & DIANE D'EPHESE.

MAMERCUS, ſurnom que les Sabins don-

noient à Mars, & qui paſſa enſuite à la famille *Æmilia*. C'eſt un mot de la langue oſque.

Mamercus, roi de Sicile. MAMEPKOY.

Ses médailles ſont:

RRRR. en bronze.

O. en argent.

O. en or.

MAMERTINS, en Italie. MAMEPTINΩN.

Leurs médailles autonomes ſont:

C. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leurs types ordinaires ſont:

Un homme nud caſqué, marchant avec vîteſſe.

Un homme nud debout, armé.

Un aigle éployé ſur un foudre.

Un taureau frappant de la corne.

Un homme nud, tenant un cheval.

Un chien.... un bonnet.

MAMILIA, famille romaine, qui tiroit, diſoit on, ſon origine de *Mamilia*, fille de Télégone, fils d'Ulyſſe & de Circé, lequel fonda Tivoli. C'eſt pour cela que les antiquaires prennent pour Ulyſſe arrivant chez lui, & reconnu par ſon chien, (ainſi qu'Homère le rapporte, *Odiſſée*, *liv. xviij*), un homme qui eſt au revers des médailles de cette famille, en habit de voyageur, un bâton à la main, & qui a devant lui un chien qui ſemble le careſſer. (*Voy.* SEXTUS POMPEIUS dans Plutarque, Acron, Pomponius, Porphyrion ſur Horace, Tite-Live, *liv.* 1, & Patin, *fam. rom. p.* 163. 164.).

Les médailles de cette famille ſont:

R. en argent.

O. en bronze.

O. en or.

Les ſurnoms de cette famille ſont *Limetanus*, *Turrinus*.

Goltzius en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.

MAMILIANUS, ſurnom de la famille *Livia*.

MAMMA, nom de la mammelle d'une nourrice, que les romains donnoient à la nourrice elle-même; de même qu'ils appelloient *Tata*, le père nourricier. On lit ces deux noms dans une inſcription publiée par Gruter, (*p.* 662.).

D I S. M.

Z E T H O. C O R I N T H U S.

T A T A. E J U S. E T. N I C E.

M A M M A. F.

V. A. I. D. X V I.

MAMMÉE, mère de Sévère-Alexandre.

Julia Mammæa Augusta.

Ses médailles ſont:

RRR. en or.

C. en argent.

C. en G. B. de coin romain.

C. en M. B. Il y a deux revers tates, qui ont pour légendes: l'un, *felicitas perpetua*; l'autre, *matri caſtrorum*.

RR. en G. B. de colonies.

R. en M. & P. B.

R. en G. B. grec.

R. en M. & P. B.

R. en G. B. d'Egypte.

Il y a des médaillons latins de bronze d'Alexandre-Sévère & de Mammée, avec leurs têtes en regards.

MAMURIUS veturius, armurier qui fabriqua par ordre de Numa, onze boucliers appellés *ancilia*, abſolument ſemblables à celui que l'on diſoit être tombé du ciel, & auquel étoient attachées les deſtinées de Rome. Sa ſtatue de plomb étoit placée dans la ſixième région, où elle donna le nom à un quartier, *vicus*.

MAN ou MANNUS, dieu des anciens germains; il étoit fils de Tuiſton, autre dieu. *Voy.* GERMAINS.

MANA ou *MANIA*, divinité romaine qui préſidoit particulièrement aux maladies des femmes. On y joignoit ordinairement le mot *genita*, parce qu'elle préſidoit auſſi à la naiſſance des enfans; c'eſt pourquoi les romains la comptoient parmi les divinités qu'ils appelloient *genitales*. Voyez GENITA.

Digitized by Google

MANALE. (Pierre) *manalis lapis*; dans Varron, *manalis petra*: c'étoit une pierre pour laquelle le peuple romain avoit une grande confiance, & qu'on rouloit dans les rues de Rome, dans un tems de sécheresse, pour avoir de la pluie. Elle étoit placée près du temple de Mars. On lui donna peut-être ce nom, parce que *manalis fons* signifioit une fontaine, dont l'eau coule toujours.

MANCEPS, collecteur des tributs & des impôts. *Mancipes*, dit Asconius (*in Ciceron. p. 29.*) *sunt publicanorum principes, romani homines, qui quæstus sui causa, si decimas redimunt, decumani appellantur; &c.*

Mancips cursûs publici, ou *stationum*, est un inspecteur des postes aux chevaux.

Mancips monumenti, seroit-il un entrepreneur chargé de l'entretien d'un tombeau? On lit cette inscription dans Grutter (414. 10.)

C. JULIUS. DIVI. AUG. L. HILARUS.

MANCEPS. HUJUS. MONUMENTI.

ANTEROS. MARMOR. VERIAN.

C. JULIUS. DIVI. AUG. L. ELAINUS.

Mancips viæ, contrôleur d'un chemin, ou inspecteur. Il est fait mention du *manceps* de la voie Appienne dans une ancienne inscription.

MANCHES. Je ne me rappelle pas, dit Winckelmann (*Hist. de l'Art. liv. IV. chap. 5.*), d'avoir vu des tuniques avec des *manches* longues & étroites à des figures d'hommes ni grecques ni romaines, à l'exception des figures théâtrales. Mais sur quelques tableaux d'Herculanum on voit des robes avec des *manches* courtes, qui ne descendent que jusqu'au milieu du bras supérieur, robes qu'on appelloit de-là *colobia*. Les seules figures qui représentent des personnages comiques ou tragiques, sont ajustées d'habits d'hommes avec des manches longues & étroites, ainsi que nous le voyons à deux petites statues de personnages comiques à la Villa Mattei, & à une autre semblable à la Villa Albani, de même qu'à une figure tragique sur un tableau d'Herculanum. (*Pitt. Erc. t. 4. tav. 41.*) Cependant cette représentation est encore plus évidente, & se voit à un plus grand nombre de figures sur un bas relief de la Villa Pamphili, que j'ai fait connoître dans mes monumens de l'antiquité (*Monum. Ant. ined. n. 189.*). Les valets de comédie portent dessus l'habillement à longues *manches* étroites, une casaque courte avec des demi-*manches* (*Pitt. Erc. t. tav. 33.*).

J'ai dit exclusivement que les *manches* longues & étroites ne se trouvent pas aux figures d'hommes grecques & romaines, les figures théâtrales exceptées; & j'ajouterai ici que ces mêmes *manches* sont données à toutes les figures phrygiennes, ainsi qu'on le voit aux belles statues de Paris dans les palais Lancellotti & Altemps, & d'autres figures du même berger, tant sur les bas reliefs, que sur les pierres gravées. De-là vient que Cybèle (*Monum. Ant. ined. n. 8.*), comme divinité phrygienne, est toujours figurée avec des *manches* de cette forme, ainsi qu'on le remarque à la figure de ronde-bosse de cette déesse, conservée au cabinet du capirole. Il résulte du même principe qu'Isis, envisagée comme une divinité étrangère, est la seule déesse, conjointement avec Cybèle, qui ait des *manches* longues & étroites. Les figures qui doivent désigner les nations barbares, sont ordinairement ajustées à la phrygienne, ayant les bras revêtus de *manches* fort longues. Lorsque Suétone parle d'une toge germanique, il paroit désigner par-là une robe avec des *manches* faites de cette manière. (*Sueton. Domit. c. 4.*)

Les femmes portoient quelquefois des robes avec des *manches* étroites & cousues, qui venoient jusqu'aux poignets, & qui se nommoient de-là ΚΑΡΠΩΤΟΙ, de ΚΑΡΠΟΣ, le poignet (*Salmas. in Tertul. de Pal. p. 44.*).

C'est ainsi qu'est vêtue l'aînée des deux plus belles filles de Niobé, & pareillement la prétendue Didon dans les tableaux d'Herculanum. Sur les vases peints on trouve encore un plus grand nombre de figures ajustées de cette manière. Quand les *manches* sont très-larges, comme à deux belles statues de Pallas de la Villa Albani, ce ne sont pas les *manches* de la robe qu'on voit, ce sont celles de la tunique. Pour lors elles ne sont pas coupées séparément, mais la partie de la robe quarrée qui tombe de l'épaule sur le bras, se trouve arrangée en forme de *manches* au moyen de la ceinture. Quand ces robes, au lieu d'être cousues sur les épaules, sont attachées par des boutons, alors les boutons tombent sur les bras. Aux jours solemnels les femmes portoient des robes de cette ampleur (*liv. L. 27. c. ult. amplissima vestis*). Mais dans toute l'antiquité on ne trouve pas des *manches* larges plissées & retroussées, comme celles de nos chemises modernes, & comme le Bernin en a donné une à Sainte Véronique, dans l'église de S. Pierre à Rome. D'autres sculpteurs modernes en ont donné mal à propos de semblables à leurs figures de femmes.

La tunique des hommes proprement dite, est composée de deux pièces d'étoffes longues & quarrées. Elles sont cousues des deux côtés, comme on le voit à la statue d'un prêtre de Cybèle, dans le cabinet de M. Broswne à Londres, où

où l'on remarque juſqu'à la ceinture. Cette tunique a une ouverture pour y paſſer le bras; la partie qui deſcend juſqu'à la moitié ſupérieure du bras, forme une ſorte de *manche* raccourcie. Cependant on portoit auſſi une eſpèce de tunique avec des *manches* qui n'excédoient pas de beaucoup les épaules, ainſi qu'on voit à une belle ſtatue de ſenateur dans la Villa Négroni, qu'on nommoit KOLOBIA, raccourcie (*Salmaſ ad Tertull. de Pal. p.* 85.). Sur une peinture d'Herculanum, on remarque des *manches* toutes ſemblables à une figure de femme) *Pitt. Erc. t.* 4. *tav.* 16.). Juſte Lipſe prétend qu'il n'y avoit que les *Cinaedi* & les *Pueri meritorii*, qui portaſſent des tuniques avec des *manches* longues & étroites, qui de même que celles des robes de femmes, alloient juſqu'aux poignets. (*Pitt. Erc. t.* 4. *tav.* 16.). Mais ſans doute ce ſavant a ignoré que les perſonnages de théâtre étoient ainſi vêtus, comme nous l'avons déjà remarqué. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit à l'article des tuniques des femmes, qui eurent long-tems ce vêtement de commun avec les hommes. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que dans les tems anciens, la tunique des romains n'avoit pas de *manches*. (*A. Gell. Noc. att. l.* 7. *c.* 12. *S. Auguſt. de Doct. Chriſt. l.* 3. *c.* 12.).

MANCINUS, ſurnom de la famille *Hostilia*.

MANCIPARE, *MANCIPIUM*, } Mots qui expriment le droit de propriété qu'avoient les ſeuls citoyens romains ſur les fonds d'Italie & leurs appartenances, comme les eſclaves & le bétail. De-là le verbe *mancipare* ſignifie aliéner avec les formalités requiſes, en ſe ſervant de certains termes formulaires, en préſence de cinq témoins & de celui qui portoit la balance & peſoit l'argent nommé *Libripens*. (*Voyez* ce mot). Ces fonds privilégiés aux citoyens romains s'appelloient *res mancipii*, ou *juris civilis*.

MANDRÆ, au jeu des *calculi*, étoient les caſes ou les rangs des caſes qui fixoient la place de chaque *calculus*.

MANDROPOLIS, dans la Phrygie.

Goltzius ſeul attribue des médailles impériales-grecques à cette ville.

MANDUCUS, eſpèce de marionette hideuſe; les romains appellèrent *manducus* certaines figures ou certains perſonnages qu'ils produiſoient à la comédie, dans les pompes funèbres, dans d'autres jeux publics, pour faire rire les uns, & pour faire peur aux autres. L'origine du nom *manducus* vient de ce qu'on donnoit au perſonnage qui jouoit ce rôle de grandes joues, une grande bouche ouverte, des dents longues & pointues, qu'il faiſoit craqueter perpétuellement. Les enfans, au rapport de Suétone, en étoient fort effrayés, & les mères leur en faiſoient un épouvantail.

MANERUS, un des dieux d'Egypte. Julius Pollux, dans ſon *onomaſticon* (*lib.* 4. *c.* 7.), parle de *Manérus*, comme ayant été l'inventeur de l'agriculture en Egypte, & le diſciple des Muſes.

MANES, nous ne pouvons mieux prouver l'utilité de nos recherches ſur les *manes*, que par ces vers de Prudence (*lib. I. contra Symmachum.*).

Ecce Deos manes cur inficiaris haberi?
Ipſa patrum monumenta probant: diis Manibus illis
Marmora ſecta lego, quacumque latina vetuſtas
Cuſtodit cineres, denſisque ſalacia buſtis.

Ils nous apprennent que leur divinité n'étoit pas avouée univerſellement, & qu'elle étoit rejettée par quelques ſages du paganiſme. C'étoit un dogme cependant généralement reçu, & mille monumens en font foi. On leur avoit élevé des autels auprès de Trézènes dans le temple de Diane *Soſpita*. (*Corinth. pag.* 141. *Phocica. p.* 673.). Pauſanias les appelle θεοὶ καταχθόνιοι, *dei ſubterranei*. Nous les voyons invoqués ſous ce nom dans un monument ſépulcral d'un travail recherché; ſur lequel Mercure tenant ſon caducée (*Gruteri. p.* 8. *n.* 5. & 6.) ſe montre à mi-corps. Philoſtrate, dans la vie d'Apollonius de Thyane, leur donne le nom de χθόνιοι θεοὶ, *dii terreſtres*.

Les latins avoient le même reſpect pour les *manes*, & les plaçoient entre les divinités infernales. Numa leur conſacra nommément le ſecond mois de l'année, *ſecundum dicavit Februo deo*, dit Macrobe (*Saturn. lib. I. c.* 13.) *qui luſtrationum potens creditur. Luſtrari autem eo menſe civitatem neceſſe erat; quo ſtatuit ut juſta aliis manibus ſolverentur.* La loi des douze tables pourvoit à ce que perſonne ne doute de leur divinité, & fortifie cette croyance pour diminuer les dépenſes que l'on faiſoit aux funérailles. Voici cette loi que Cicéron a conſervée. *Deorum Manuum jura ſancta ſunto: hos leto datos divos habento: ſumptum in illos luctumque minunto.* Un tombeau de marbre deſſiné par Spon parle le même langage. *Ne tangito, ô mortalis; revereare manes deos.*

Tous les tombeaux leur furent conſacrés ſous l'invocation générale *Diis Manibus*, ou *Dibus inferis*. Mais on trouve des conſécrations particulières & expreſſes, faites aux Dieux *Manes*. C. *Mindius C L. Pacorus aram Dis Manibus sacravit II. Kal. Aug.*, & dans Muratori, *Genio. Man. sacr.* (*Manium* (*Gruteri. p.* 1035. *n.* 5. *Muratori p.* 782. *n.* 7.). Lorſqu'un général romain dévouoit l'armée ennemie, ou la ville qu'il aſſiégeoit, il les invoquoit en ces termes. *Dis pater, vejovis, Manes, ſive vos quo alio nomine*

fas eſt nominare, &c. &c. (*Macrob. ſaturn. lib. III. cap.* 9.) Enfin une inſcription rapportée par Gruter, nous prouve évidemment l'opinion des anciens ſur l'état des ames après la mort, & leur déification. (*pag.* 794. *n.* 1.). *D. M. Portitori Plutoni et Proſerpin. hare. Julia... in deorum numerum recepta.*

Les ames des gens de bien étoient ſeules admiſes au rang des divinités inférieures. Lucain le dit expreſſément :

Semideique Manes habitant quos ignea virtus
Innocuos vita patientes atheris imi.
Fecit.....

C'eſt pourquoi on plaçoit dans les cercueils une atteſtation de vie & de mœurs, comme nous l'apprenons d'Euſtathe & du Scholiaſte de Pindare. Ce formulaire étoit ſigné par un pontife : en voici la teneur. (*Banier explicat. des fables in-*12. *tom.* 2. *p.* 99.). *Ego Sextus Anicius pontifex teſtor hunc honeſtè vixiſſe; Manes ejus inveniant requiem.* Admis au nombre des Dieux inférieurs ou terreſtres, les *manes* jouiſſoient d'un pouvoir étendu, qu'ils ne pouvoient néanmoins exercer que pendant la nuit & à la faveur de ſes ombres. Les premières lueurs du crépuſcule, & le chant des coqs, mettoient fin à leur empire.

Nocte vaga ferimur, nox clauſas liberat umbras,
(*Proper. El g.* 4.).
.....ſub nocte ſilenti,
Cum ſaperis terrena placent..... (*Stace.*).

Nous ne pouvons nous refuſer à placer ici une épitaphe qui reſpire la tendreſſe & la ſenſibilité les plus vives, & ſert à éclaircir ces deux poëtes... *Anima ſancta colenda. D. M. S. furia ſpes. L. Sempronio. firmo. conjugi. cariſſimo. mihi. ut cognovi. puer puella. obligati amoris pariter. eum. quo. vixi. tempori minimo. &. quo. tempore. vivere. debuimus. a. manu. mala. diſparati. ſumus. ita. peto. vos. Manes. ſanctiſſima. commendatum. habeatis meum. carum. &. vellitis. huic. indulgentiſſimi. eſſe. horis. nocturnis. ut eum. videam. & etiam. me. fato. ſuadere.* (*ſuo addere*) *vellit. ut. &. ego. poſſim. duleius. &. celerius. apud. eum. pervenire.* (*Gruteri.* 786. *n.* 5.).

Ces divinités ſubalternes ſortoient pendant la nuit par la porte de l'Enfer. Quelques Etymologiſtes ont même déduit leur nom de cette ſortie : *Manes..... quia ad ſuperos manare credebantur per oſtium Orci.* Feſtus donne à ce mot une autre origine, & croit qu'il leur avoit été impoſé par les augures, *quod per eos omnia manare credebant*, ce qui les faiſoit placer quelquefois parmi les divinités ſupérieures. On s'étonnera moins de l'étendue du pouvoir que leur accorde Feſtus, ſi l'on jette les yeux ſur une épitaphe recueillie par Fabretti. Elle porte ces mots : *D. M. Manorum arbitris.* Auſſi-tôt que les ames étoient ſéparées du corps, elles ſembloient reprendre tout ce que la priſon leur avoit fait perdre de dignité & de grandeur. Le Génie qui apparut à Brutus la veille de ſa mort, étoit ſelon Plutarque, d'une taille plus qu'humaine. Nous en voyons un ſemblable dans Gori (*Mus. Etruſc. tab.* 104. *n.* 3.), & ſur une patere étruſque de Dempſter. Ils ont tous deux une taille giganteſque. Didon dit auſſi d'elle-même :

Et nunc magna mei ſub terras ibit imago.

Dans cet état les ames étoient préſentées aux redoutables juges; ſi leur vertu étoit reconnue, Proſerpine les accueilloit favorablement, & les faiſoit conduire aux Champs-Élyſées. Stace le dit (*Sylv.* 5.) :

Præterea ſi quando pio laudata marito
Umbra venit, jubet ire faces Proſerpina lætas,
Egreſſasque ſacris veteres heroidas antris,
Lumine perpetuo triſtes aperire tenebras,
Sertaque & Elyſios animæ proſternere flores.

La cérémonie de leur déification n'étoit autre choſe que l'aſſociation aux héros & aux ombres pieuſes. Elles entroient ſur le champ en jouiſſance de toute l'étendue du pouvoir accordé aux *Manes*, & pouvoient en uſer dans tout l'univers, excepté les ſeuls endroits où Jupiter tenoit ſa cour. *Manibus refutatis, quippe hi in conſpectum Jovis non poterant advenire.* (*Philol. lib.* I.).

Les anciens attribuoient aux *Manes* en premier lieu une connoiſſance diſtincte de l'avenir, & les évoquoient pour apprendre leurs deſtinées. Nous en verrons pluſieurs exemples en décrivant le culte qu'on leur rendoit. Enſuite on leur dévouoit ſes ennemis; on ſe dévouoit ſoi-même à eux pour obtenir la victoire. Mais il falloit que les victimes volontaires fuſſent pures, ſans taches; les *Manes* n'exigeoient que ce mérite, ſans exception du noble ou du plebeien. Juvénal le fait entendre, en diſant des trois Décius qui ſe dévouèrent pour leur patrie (*Satyr.* 8.) :

Plebeia Deciorum anima plebeia fuerunt
Nomina : pro totis legionibus hi tamen, & pro
Omnibus auxiliis, atque omni plebe latina
Sufficiunt Dis infernis, terræque parenti.

On les regardoit auſſi comme les coopérateurs des furies, & les vengeurs des crimes, entre leſquels le parjure & la profanation des ſépulcres tenoient lieu. C'eſt dans ce ſens, que Virgile

Digitized by Google

emploie leur nom pour exprimer les tourmens: *Quiſque ſuos patimur manes;* & Cicéron dit à Verrès (5. 112.): *Jam illa præclara, non teſtium modò catervas, quum tua res ageretur, ſed tùm à diis manibus innocentium pœnas ſceleratorumque furias in tuum judicium eſſe venturas.*

Ceux qui vouloient atteſter la vérité dans leurs récits ou leurs promeſſes, prenoient à témoins les *mânes* de leurs parens. Properce emploie cette invocation comme le plus redoutable des ſermens.

Oſſa tibi juro per matris, & oſſa parentis;
Si fallo, cinis heu ſit mihi uterque gravis!
(*Eleg.* 20, *lib* 2.)

Les anciens regardoient encore les *mânes* comme les divinités tutélaires des tombeaux. Tantôt ils en donnoient le nom aux reſtes inanimés que renfermoient les urnes. (*Gruter. p.* 895.)

Ummidia manes tumulus tegit ipſe ſimulque
Primigeni verna, quos tulit una dies.

Tantôt ils les prioient d'exclure de ce lieu de repos & de paix, ceux qui s'en étoient rendus indignes par une vie criminelle, ou par l'ingratitude envers leurs patrons, ou enfin par la profanation des ſépultures. Les recueils d'épitaphes ſont remplis de ces imprécations, & Suétone nous en a conſervé une des plus remarquables. Après la mort du ſucceſſeur d'Auguſte, le peuple romain, ne redoutant plus le tyran, fit éclater ſa haine & ſon indignation. Les uns vouloient que l'on traîna Tibère dans le Tibre; les autres plus modérés adreſſoient leurs plaintes aux dieux *mânes* (*Suéton. 77. vite Tiberii*), & les ſuppliotent de n'accorder à l'ombre de ce méchant prince d'autre place que la région des ſupplices deſtinés aux coupables.

Ces divinités étoient chargées de pourſuivre, comme les furies, les criminels ſur la terre, & de troubler leur repos. Auſſi les mourans, en tombant ſous les coups des traîtres, leur remettoient-ils le ſoin de les venger? *Dii morientis Eliſæ*, s'écrie Didon, près de mourir, *vos, ô mihi manes, eſto boni; quoniam ſuperis averſa voluntas!*

La crainte de cette redoutable vengeance, ou plutôt les remords des impies, firent naître l'opinion des *Larves* & des *Lémures*. C'étoient des ombres malfaiſantes, que l'on croyoit errer ſur la terre pendant la nuit, entrer dans les maiſons, troubler le ſommeil, & cauſer mille ravages. Ces terreurs paniques, dont les femmes & les eſprits foibles ſont encore tourmentés, alloient juſqu'à donner la deſcription des traits hideux de ces ombres vengereſſes. Les auteurs tragiques les introduiſoient ſi ſouvent dans leurs pièces, que l'on avoit imaginé, pour les peindre, un maſque effrayant, nommé par les grecs μορμολύκειον. On attribuoit encore la démence & l'aliénation d'eſprit à la rencontre inopinée des *Larves*. De-là vient le mot *larvatus* (*Aulularia*) pris dans le ſens des furies, ou d'inſenſé. L'avare de Plaute ayant examiné les deux mains de ſon domeſtique, lui demande encore à voir une troiſième main. Strobilius croit, à ce propos, la tête de ſon maître dérangée. *Larva*, dit-il, *hunc atque intemperia, inſaniaque agitant ſenem.* Et dans une autre comédie de ce poëte, on lit: *Larva ſtimulant virum.* (*Captivi*)

L'imagination frappée ne s'en tint pas aux larves, elle enfanta encore les lamies, ces êtres fantaſtiques, dont parle Horace. « *Neu pranſa* » *lamiæ vivum puerum extrahat alvo* ». (*Art. poet. v.* 340.). Il paroît que les enfans ne les redoutoient pas ſeuls; car Philoſtrate dit que les lamies (*Apollonii vita*) étoient des femmes très-portées à l'amour. Elles pourſuivoient, ſelon lui, les jeunes gens pour en jouir, & les dévoroient enſuite. Auſſi croyoit-on communément que ſemblables aux chauve-ſouris, ces monſtres s'attachoient à la peau des hommes endormis, & ſuçoient tout leur ſang. Les vampires, dont on s'eſt occupé ſi ſérieuſement vers le milieu de ce ſiècle, avoient été imaginées ſans doute d'après ces dangereuſes femmes. Les hommes inſtruits, chez les grecs & les romains, n'ajoutoient pas plus de foi à leur exiſtence, que les philoſophes nos contemporains n'y en ajoutent aujourd'hui.

Quelques pratiques de religion avoient pu donner naiſſance à l'opinion de ceux qui réaliſoient ces viſions. Nous voyons dans Homère (*Odyſſ. XI.*) & dans les plus anciens poëtes, que les *mânes* accouroient autour de ceux qui les invoquoient par des ſacrifices, & qu'ils buvoient avidement le ſang des victimes. (*Hécuba*). Pyrrhus, dans Euripide, immolant Polyxene ſur le tombeau d'Achille, appelle l'ombre de ce héros, & l'invite à ſe raſſaſier du ſang de cette princeſſe infortunée, dont les grecs lui faiſoient une offrande. (*Macrob. Saturn. lib. 1. cap. n. 3. Acron. in Horat. I. ſam. 4. Apuleius de deo Socratis; Martinus Capella, lib. 2. Servius in Æneid. I.* 143. *Nonius* 2. 513.). Cette avidité pour le ſang humain & pour le trouble fit ſans doute diſtinguer en deux claſſes les dieux *mânes*, en génies bienfaiſans, *lares* ou *mânes*, de l'ancien mot *manum*, bien, & en *larves* ou *lamies*. On étendoit à ceux-ci mêmes le nom de *mânes*; mais par anti-phraſe, ſelon Servius, *quiâ non ſunt boni*. On n'employoit jamais, pour les eindre, que les plus noires couleurs. *Larva nec-*

turnæ, dit Nonius, *& terrificationes imaginum & beſtiarum.* Mais le nom de *mânes* paroiſſoit être de l'uſage le plus général, & nous apprenons d'Apulée qu'on s'en ſervoit dans l'incertitude du deſtin heureux qu'avoit ſubi un mort. Ces êtres fantaſtiques, ſelon lui, n'étoient appellés *dieux*; que par les ſupplians qui cherchoient à ſe concilier leur bienveillance en multipliant les dénominations flatteuſes.

C'étoit là ſans doute la doctrine ſecrette d'Apulée; car nous ſavons que les philoſophes anciens avoient une doctrine publique pour le vulgaire, & une doctrine particulière réſervée à leurs ſeuls amis. On connoît les plaintes d'Alexandre, lorſqu'Ariſtote rendit publique ſa doctrine ſecrette. Le héros macédonien, qui y avoit été initié par ce célèbre inſtituteur, & qui ambitionnoit tous les genres de gloire, fut bleſſé de n'être pas le ſeul dépoſitaire des lumières du philoſophe. Sans doute que la doctrine ſecrette d'Apulée lui eſt échappée, lorſqu'il a dégradé les dieux *mânes*. Il n'eſt en effet aucun dogme de la mythologie mieux prouvé & plus expreſſément énoncé dans les auteurs grecs & romains, que leur divinité. Nous avons commencé cet article par les autorités de tous les genres qui la démontrent, nous l'acheverons par l'examen du culte rendu aux *mânes*, & des ſacrifices qu'on leur offroit. Ce ſera une réponſe à laquelle le philoſophe de Madaure n'auroit pu répliquer, s'il eût été de bonne foi.

Le culte des *manes* étoit de la première antiquité chez les grecs, puiſque Orphée auquel on attribue la plus grande partie des dogmes fabuleux rapportés de ſes voyages en Egypte, le trouva établi. Il y avoit dans la Theſprotie à Aorne un temple & un bois conſacrés à ces divinités (*Pauſanias*). C'étoit là qu'on les évoquoit par des enchantemens & des ſacrifices, & c'eſt là que le chantre de la Thrace ſe rendit pour trouver quelque ſoulagement à ſa douleur. Il venoit de perdre ſon épouſe Euridice, & il eſpéroit que le plaiſir de voir cette ombre chérie, de s'entretenir avec elle, appaiſeroit ſa douleur. Son attente fut trompée, la vue du Fantôme que les artifices des prêtres firent paroître à ſes yeux le frappa de mort ſelon les uns, & ſelon d'autres lui cauſa une mélancolie noire à laquelle il ſuccomba après avoir erré ſeul long-tems au milieu du bois. On imagina depuis la fable de ſa deſcente aux enfers; elle n'eut d'autre fondement que ce voyage dans la Theſprotie.

Ce mauvais ſuccès ne décrédita pas l'oracle des *manes*. Pluſieurs ſiècles après Périandre tyran de Corinthe alla chez les theſprotes pour conſulter ſur un dépôt l'ombre de ſa femme Melyſſe qu'il avoit fait périr ſur de faux rapports. Le reſpect pour ces dieux fit établir une fête en leur honneur appellée Νεκύσια. Suidas en parle d'après Démoſthène dans ſa harangue contre Spudias. Le témoignage d'Homère & des plus anciens poëtes vient à l'appui de notre ſentiment, & prouve que le culte des *manes* étoit établi chez les pelaſges long-tems avant leur communication avec les Egyptiens.

Ils le tenoient peut-être des peuples du nord avec qui ils avoient pu communiquer de proche en proche au travers de la Thrace. Le culte des morts, la divinité des ombres, leur retour ſur la terre, leur ſéjour auprès des tombeaux & leur préſence dans les combats, ſont la baſe de toutes les théologies ſeptentrionales. Tous les écrivains grecs parlent des myſtères de la Samothrace & de ſes prêtres rois. C'eſt là ſans doute le canal par lequel ces fables ſi douces, ſi conſolantes auront pénétrées dans la Grèce. Il n'eſt au reſte aucune nation ſauvage chez qui ce dogme ne ſoit en faveur. Car on a retrouvé chez toutes, & même chez les othoniens, qu'il eſt de l'eſſence de la douleur de divinſer l'objet de ſes regrets & de ſa tendreſſe. Nous ne recourrons donc ni aux egyptiens ni aux conſtellations, ni aux traditions hiſtoriques, mais au cœur humain ſeul, pour trouver l'origine du culte des manes.

Homère nous a conſervé dans l'Odyſſée (*lib.* 2.) les cérémonies qui étoient employées dans leurs évocations. Ulyſſe veut conſulter le devin Tirésias avant de deſcendre aux enfers, & il leur offre un ſacrifice. Ce héros creuſe d'abord une foſſe avec ſon épée, y fait enſuite en l'honneur des *manes* des libations de miel, de vin & d'eau, & y jette de la farine. Il fait vœu de leur ſacrifier une vache ſtérile lorſqu'il ſera de retour à Ithaque dans ſon royaume, & d'immoler alors à Tirésias un mouton noir, mais il égorge ſur le champ pluſieurs victimes dont le ſang coule dans la foſſe. Attirées par ce ſang, les ombres ſortent de l'enfer & ſe preſſent autour des cadavres. Elles ſe diſpoſoient à le boire. Ulyſſe ſachant que les ombres n'annoncent l'avenir qu'après s'en être raſſaſiées, s'oppoſe à leur avidité juſqu'à ce que Tirésias par cette boiſſon ſe ſoit mis en état de lui répondre. Il les effraie avec ſon épée & le devin ayant bu de ce ſang ſacré remplit ſon attente. Virgile a imité très-heureuſement cet endroit de l'Odyſſée, & il s'en eſt ſervi pour le ſacrifice qu'offre ſon héros dans la même circonſtance où s'étoit trouvé Ulyſſe. (*Ænéid. lib.* 5).

Quatuor hìc primum nigrantes terga juvencos
Conſtituit : frontique invergit vina ſacerdos :
Et ſummas carpens media inter cornua fetas

Digitized by Google

Ignibus imponit ſacris libamina prima,
Voce vocans hecaten cœloque ereboque potentem.
Supponunt alii cultros, tepidumque cruorem
Suſcipiunt pateris: ipſe atri velleris agnam
Æneas matri Eumenidum, magnæque ſorori
Enſe ferit, ſterilemque tibi, Proſerpina, vaccam:
Tum ſtigio regi nocturnas inchoat aras,
Et ſolida imponit taurorum viſcera flammis
Pingue ſuperque oleum fundens ardentibus extis.

Stace a délayé le même tableau dans vingt-trois vers (*lib.* 4.) de ſa Thébaide.

Les romains obſervèrent fidellement la loi des douze tables qui concernoit le culte des *manes*. Numa leur conſacra le ſecond mois de l'année qui reçut le nom de fevrier de *februare*, *luſtrare*, à cauſe des luſtrations & des ſacrifices aux morts. Ovide a chanté dans le ſecond livre des faſtes ces fêtes appellées *feralia*. On s'abſtenoit alors de la célébration des mariages, de crainte qu'étant contractés ſous des auſpices funeſtes, ils ne devinſſent malheureux. Les temples des dieux étoient fermés; celui de Pluton & des divinités infernales au contraire ne s'ouvroient que dans ces triſtes ſolennités. On croyoit alors les tombeaux ouverts, & les morts errans dans les rues & les maiſons. De ſemblables apparitions avoient fait reconnoître aux premiers habitans de Rome une négligence funeſte dans leur culte. Les *manes* avoient été oubliées. On chercha à réparer cette offenſe en leur conſacrant le mois de fevrier. Ces fêtes n'occaſionnoient que de foibles dépenſes. Ovide s'en explique ainſi:

Parva petunt Manes; pietas pro divite grata eſt
Munere, non avidos ſtyx habet ima deos.
Tegula porrectis ſatis eſt velata coronis,
Et ſparſa fruges, parvaque mica ſalis;
Inque mero mollita Ceres, violaque ſoluta.
Hæc habeat media teſta relicta via.

Les ſeconées fêtes des *Manes* célébrées le 9 du mois de mai, furent appellées d'abord *Remuria*, du malheureux frere de Romulus, parce qu'elles devoient ſervir à expier ce fratricide royal. Mais elles furent auſſi négligées comme les premières, & rétablies ſous le nom plus général de *Lemuria*. On s'occupoit pendant leur célébration à chaſſer les mauvais génies, & l'on croyoit y réuſſir en jettant derrière ſoi des fèves noires qu'ils ramaſſoient avidement, ſelon l'opinion commune. (*Varro de vita pop. Romani, lib.* 1,) Chaque père de famille pratiquoit cet exorciſme. (*5. faſt.* Voyez 479.).

Et canis & varia conticuiſtis aves,
Ille memor veteris ritus, timiduſque Deorum
Surgit, habent gemini vincula nulla pedes.
Signaque dat digitis medio cum pollice junctis;
Occurrat tacito ne levis umbra ſibi.
Terque manus puras fontana proluit unda,
Vertitur, & nigras accipit ore fabas,
Averſuſque jacit: ſed dum jacit, hæc ego mitto,
His, inquit, redimo meque meoſque fabis.
Hæc novies dicit, nec reſpuit, umbra putatur
Colligere, & nullo terga vidente ſequi.
Rurſus aquam tangit, temeſæaque concrepat æra,
Et rogat ut tectis exeat umbra ſuis,
Cum dixit novies, Manes exite paterni,
Reſpicit, & purè ſacra peracta putat.

Cette cérémonie paroiſſoit avoir rendu les fèves de mauvais augure; auſſi étoit-il expreſſément défendu au flamine de Jupiter (*feſtus*) de les toucher ou même de les nommer. Quelques auteurs latins en ont donné pour raiſon qu'on apperçevoit dans leurs fleurs des lettres lugubres. On ſent le ridicule d'une pareille explication: & c'eſt ainſi que les latins ont traveſti l'ancienne mythologie déjà altérée par les grecs. Il faut donc les abandonner & en rechercher une autre dans des monumens plus reculés. L'abſtinence des fèves étoit un dogme fondamental des pythagoriciens. C'eſt un grand ſujet de controverſe, dit l'abbé Ladvocat, parmi les ſavans pourquoi il ne vouloit point manger de fèves, & défendoit à ſes diſciples d'en manger, opinion qu'il avoit puiſée chez les égyptiens. (*Dict. hiſt. Pythagore.*).

Cette dernière réflexion auroit dû mettre les ſavans ſur la voie; & nous ignorons pourquoi ils n'ont pas fait devant nous un rapprochement qui eſt ſi naturel & ſi ſimple. Les égyptiens devoient être pénétrés du plus grand reſpect pour les plantes légumineuſes. Le lotos que l'on a enfin reconnu dans ce ſiècle (*mém. Inſcrip. tom.* 3. *p.* 181.), pour appartenir à cette nombreuſe famille, ſervoit de coëffure à la plupart de leurs divinités, & de ſiège à Harpocrate, le ſymbole du ſoleil renaiſſant avec l'année zodiacale; la ſuperſtition regarda dès-lors ces plantes comme privilégiées & conſacrées aux dieux; & la fève d'Egypte fut exclue des repas. On s'abſtint de

manger des végétaux auſſi précieux. Le prétendu Orphée paroit avoir eu connoiſſance de cette pratique religieuſe; car il dit, dans le titre de l'hymne à la terre, qu'on lui offroit toutes ſortes de graines & de ſemences, excepté les fèves (πλὴν κυαμῶν) & les parfums. Pythagore la trouva établie dans ſes voyages, & la tranſporta en Italie avec le dogme de la métempſycoſe qu'il y avoit appris des ſages & des prêtres. Le voiſinage de Crotone où il enſeignoit la philoſophie, & de Rome, la fit paſſer dans cette ville avec l'éloignement pour les fèves. On ignora en occident la raiſon de cette averſion, & on lui ſubſtitua des conſidérations fondées ſur la nature des fèves, & leur influence ſur l'économie animale.

Ainſi s'établit à Rome l'averſion pour ce légume, & l'on crut devoir offrir aux Manes un fruit qu'on n'oſoit employer à aucun uſage domeſtique. On a pris depuis la cauſe pour l'effet, & l'on a répété cent fois que l'averſion des latins pour les fèves, venoit de la nature des divinités infernales, auxquelles ils les offroient.

On croyoit ne les honorer dignement qu'en leur offrant des victimes noires ou rouſſes & ſtériles. Donat en donne cette raiſon, *QUIA NIHIL AB INFERNIS NASCITUR.* Les roſes priſes ſi ſouvent pour l'emblême de la brieveté de notre vie, faiſoient partie des offrandes qu'on leur faiſoit, ainſi que les mauves, ſelon Gori (*muſ. Etruſc. p.* 189. & *p.* 194.). A cela près, les cérémonies qui accompagnoient ces ſacrifices, étoient les mêmes que pour les autres dieux. Dempſter nous a donné, d'après les deſſins de Pierre-Sante-Bartoli, la deſcription d'un tombeau étruſque, ſur lequel on les voit repréſentées. On y apperçoit deux victimes, une grande pour les grandes divinités infernales, Pluton & Proſerpine; & une petite pour les divinités inférieures, les *Manes*, les furies, &c. L'autel eſt allumé & orné de guirlandes; un prêtre eſt debout, avec pluſieurs autres miniſtres, dont l'un frappe un tambour, un ſecond joue de la flûte double; un troiſième des crotales, & le quatrième porte des viandes dans un plat.

MANGAN, nom d'une ancienne machine de guerre, *manganum*, μάγγανον; ce nom déſignoit en général une machine, comme dit Héſichius; mais on l'appliquoit en particulier à la plus forte & à la plus violente des machines de guerre, qui lançoit des pierres d'une groſſeur extraordinaire, des catapultes mêmes, des cadavres d'hommes, des chevaux, &c. & qui portoit plus loin que toutes les autres machines. Si on l'appelloit fronde, *funda*, ce n'eſt pas que ce fût une fronde ou un inſtrument ſemblable à la fronde; mais parce qu'elle jettoit des traits, des fardeaux à *fundendo*. On la nommoit auſſi *baliſte*, parce qu'elle lançoit, de βάλλω; *tormentum* à *torquendo*, pour la même raiſon; *petraria*, c'eſt-à-dire, pierrière, parce qu'elle lançoit des pierres. Le *mangan* avoit quelquefois tant de force, qu'il jettoit des pierres de trois cent ſoixante livres; il ſervoit également à la défenſe & à l'attaque des villes, & on l'employoit même ſur mer. On dit qu'on conſerve un *mangan* à Bâle. (*Voyez* JUSTE LIPSE. Poliorcet, *l. III. dial.* 3. & le *Gloſſai.*, *Archæol. de Spelman*).

MANGER aſſis ou couché. *Voyez* DINER & LITS de table.

MANIA. Muratori rapporte (198. 9.) une inſcription dédiée à cette déeſſe, *Maniæ deæ.* Elle paſſoit pour la mère des dieux lares, qui préſidoient aux carrefours, *lares compitalitii.* On lui offroit le jour de ſa fête, qui étoit le même que celui de ſes enfans, des figures de laine, en pareil nombre qu'il y avoit de perſonnes dans chaque famille; on la prioit de s'en contenter, & d'épargner les perſonnes qui lui rendoient cet hommage. (*D. J.*).

MANIES, étoient des déeſſes que Pauſanias croit être les mêmes que les furies. « Elles » avoient un temple ſous ce nom, dans l'Arcadie, près du fleuve Alphée, au même endroit où Oreſte perdit l'eſprit, après » avoit tué ſa mère. Près du temple, eſt une » eſpèce de tombe ſur laquelle eſt gravée la figure d'un doigt; c'eſt pourquoi les arcadiens » l'appellent la ſépulture du doigt, & diſent » qu'Oreſte, devenu furieux, ſe coupa là, avec » les dents, un des doigts de la main. Dans le » voiſinage, eſt un temple conſacré aux eumé» nides, parce qu'Oreſte fut guéri là de ſes fu» reurs ». Ils racontent qu'à la première apparition de ces déeſſes, lorſqu'elles troublèrent l'eſprit à Oreſte, il les vit toutes noires; qu'à la ſeconde apparition, après qu'il ſe fut arraché un doigt, il les vit toutes blanches; qu'alors il reprit ſon bon ſens; qu'à cauſe de cela, pour appaiſer les premières, il les honora, comme on a coutume d'honorer les mânes des morts, ſous le nom de déeſſes *manies*; mais qu'il ſacrifia aux ſecondes.

MANILIA. Goltzius ſeul a publié des médailles de cette famille.

MANIPULARII, MANIPULE, *MANIPULUS*, } Le *manipule* étoit un corps d'infanterie romaine, qui, du tems de Romulus, formoit la dixième partie d'une légion; mais, ſous Matius, la légion fut compoſée de

trente *manipules*, & chaque *manipule* contenoit plus ou moins d'hommes, ſelon que la légion étoit plus ou moins forte. Dans une légion compoſée de ſix mille hommes, le *manipule* étoit de deux cens hommes, ou de deux centuries, parce que le *manipule* avoit deux centurions qui le commandoient, & dont l'un étoit comme lieutenant de l'autre. Les romains donnoient le nom de *manipule* à cette troupe, à cauſe de l'enſeigne qui étoit à la tête de ces corps. Cet enſeigne, *manipulus*, conſiſtoit dans les commencemens en une botte d'herbe attachée au bout d'une perche, uſage qui ſubſiſta juſqu'à ce que les romains euſſent ſubſtitué des figures d'animaux aux bottes de foin. (*D. J.*).

Nous ne pouvons nous refuſer au plaiſir de tranſcrire les vers, où Ovide peint l'attachement des anciens romains pour leurs enſeignes de foin. (*Faſt.* 3. 114.).

Non illi cœlo labentia ſigna tenebant;
Sed ſua, quæ magnum perdere crimen erat.
Illa quidem fœno, ſed erat reverentia fœno,
Quantum nunc aquilas cernis habere tuas;
Pertica ſuſpenſos portabat longa manipλos:
Unde manipλaris nomina miles habet.

MANIUS ſe ſeroit confondu avec *marcus* dans les inſcriptions, ſi tous les deux euſſent été exprimés par cette ſigle M. Elle fut réſervée au dernier, & *manius* s'exprimoit par *M'.* ou *M..*

MANLIA, famille romaine dont on a des médailles.

RRRR. en or, au cabinet de Sainte Genevieve.

C. en argent.

RRR. en bronze.

Les ſurnoms de cette famille ſont, *Acidinus*, *Atticus*, *Longus*, *maximus*, *Serratus*, *torquatus*, *vulso*.

Goltzius en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.

MANLIA SCANTILLA, épouſe de Didier Julien.

MANLIA SCANTILLA.
AUGUSTA.

Ses médailles ſont:

RRR. en or.

RR. R. en argent.

RR. en G. B.

RRR. en M. B.

O. de colonies & grecques.

MANNUS, roi d'Edeſſe, fils d'Abgare — On trouve ce roi au revers des médailles de M. Aurèle, de Fauſtine jeune, de Verus, de Lucille. *Voyez* ABGARE.

MANSION. Ce mot doit être employé dans la géographie de l'empire romain, lorſqu'il s'agit de grandes routes. C'eſt un terme latin, *Manſio*, lequel ſignifie proprement *demeure*, *ſéjour*; & même ſes autres acceptions ſont toutes relatives à cette ſignification.

Quand les romains s'arrêtoient un petit nombre de jours pour laiſſer repoſer les troupes dans des camps, ces camps étoient nommés *manſions*; mais s'ils y paſſoient un tems plus conſidérable, ils s'appelloient *ſtativa caſtra*.

Les lieux marqués ſur les grandes routes, où les légions, les recrues, les généraux avec leur ſuite, les empereurs même trouvoient tous leurs beſoins préparés d'avance, ſoit dans les magaſins publics, ſoit par d'autres diſpoſitions, ſe nommoient *manſiones*. C'étoit dans une *manſion* entre Héraclee & Conſtantinople qu'Aurélien fut aſſaſſiné par deux de ſes gens. Ces manſions étoient proprement affectées à la commodité des troupes ou des perſonnes revêtues de charges publiques, & on leur y fourniſſoit tout des deniers de l'état. Celui qui avoit l'intendance d'une *manſion* ſe nommoit *manceps* ou *ſtationarius*.

Il y avoit outre cela des *manſions* ou gîtes pour les particuliers qui voyageoient, & où ils étoient reçus en payant les frais de leur dépenſe. C'étoient proprement des auberges. C'eſt de ce mot *manſio*, dégénéré en *maſio*, que nos ancêtres ont formé le nom de *maiſon*.

Comme la journée du voyageur finiſſoit au gîte ou à la *manſion*, de là vient l'uſage de compter les diſtances par *manſions*, c'eſt-à-dire, par journées de chemin. Pline dit *manſionibus octo, ſtat regio thuriſera, è monte exceſſo*. Les grecs ont rendu le mot de *manſion* par celui de *ſtathmos*, *ſtathμos* (*D J*).

MANSUETAIRE. ſ. m. Nom d'un bas officier de la maiſon des empereurs romains. *Manſuetarius ferarum domitor*. Les *Manſuétaires* étoient ceux qui apprivoiſoient les lions, les ours, les léopards, & les autres bêtes féroces, que ces princes nourriſſoient pour leur plaiſir. C'étoient des officiers, des valets de la ménagerie des empereurs.

Digitized by Google

MANTALA dans la Phrygie. MANTAAHNΩN. Cette ville a fait frapper des médailles grecques en l'honneur de Marc-Aurèle.

MANTEAU. Les Grecs portoient le *manteau grec* ou *pallium* ſur la tunique, comme les romains portoient la toge. Ils avoient ainſi que les romains pluſieurs eſpèces de *manteau*, les uns courts, & les autres longs.

Les *manteaux* courts étoient la *Chlamyde*, la *Chlaina* ou *læna* & le *paludamentum*. *Voyez* ces mots.

Le *manteau* long des grecs paroît ſur pluſieurs monumens. Il pend juſqu'aux chevilles du pied. Il étoit quelquefois doublé, comme celui que portoit Neſtor à cauſe de ſon grand âge, & la doublure étoit déſignée par le mot *διπλη*. Le *manteau* des cyniques étoit auſſi doublé, *duplex pallium*, parce qu'ils ne portoient point de tunique. *Voyez* DIPLOIS.

Le *manteau* étoit proprement un habillement des anciens, qui ſe plaçoit ſur toutes les autres. « La troiſième pièce de l'habillement des femmes étoit, dit Winckelmann, (*Hiſt. de l'Art liv. 4. ch. 5.*) le *manteau* nommé par les grecs ΠΕΠΛΟΝ, terme qui déſignoit originairement le *manteau* de Pallas, & qui fut appliqué enſuite aux *manteaux* des autres divinités (*Non. Dionys. liv. 2. p. 45.*), ainſi qu'à ceux des hommes (*Æſchyl. Perſ.* 169. 1035. *Sophocl. Trachin. v.* 609. 684. *Eurip. Héracl. v.* 49. 131. 604. *Helen. v.* 430. 573. 1556. 1645. *Jon. v.* 326. *Herc. fur. v.* 33.). Il n'étoit point quarré comme Saumaiſe ſe l'eſt imaginé. C'étoit un drap coupé en rond, de la même manière que les *manteaux* des modernes. Il y a grande apparence que le *manteau* des hommes a été de la même forme. Ce ſentiment eſt à la vérité oppoſé à celui des ſavans qui ont écrit ſur l'habillement des anciens, mais qui n'ont jugé pour la plupart que d'après des livres & des eſtampes peu fidèles. Ne pouvant entrer ici dans les détails néceſſaires pour expliquer les anciens auteurs, ou pour concilier ou refuter leurs commentateurs, je me contente de les entendre relativement à la forme dont il eſt queſtion. Les anciens parlent de *manteaux* quarrés en général, ce qui ne fait aucune difficulté, lorſqu'on n'entend pas par-là du drap coupé à pluſieurs angles droits, mais un *manteau* qui prenoit la forme quarrée ou à quatre coins, d'après quatre petites houpes, quand on mettoit cet habillement. »

« A la plupart des *manteaux*, ſoit aux ſtatues, ſoit aux figures des pierres gravées de l'un & de l'autre ſexe, il n'y a que deux glands viſibles; les deux autres ſe trouvent cachés par le jet du *manteau*. Quelquefois on en voit trois, comme à une Iſis exécutée dans le ſtyle étruſque, à un Eſculape de grandeur naturelle, ainſi que la figure précédente, & à un Mercure ſur un des deux beaux candelabres de marbre du palais Barberini, de même qu'à l'Iſis & à l'Eſculape. On voit les quatre glands aux quatre coins du manteau à une des deux figures étruſques reſſemblantes & de grandeur naturelle, conſervées au même palais, ainſi qu'à la muſe de la tragédie, ſur l'urne funéraire dont nous avons parlé ci-devant. Il eſt évident que ces glands ne ſont point attachés à des angles, & le *manteau* ne peut pas avoir des coins; parce que s'il étoit coupé en quarré, le jet des plis qui tombent de tout ſens, ne pourroit pas être ondoyant. Les manteaux des figures étruſques jettent les mêmes plis, d'où il réſulte qu'il ont eu la même forme; ce qu'on peut voir ſur le bas-relief de la Villa Albani, qu'on trouvera gravé dans le troiſième volume de cette hiſtoire. »

» Tout le monde peut ſe convaincre de ce que j'avance; on peut en faire l'eſſai avec un *manteau* couſu ſeulement de quelques points, & s'en couvrir comme d'un drap rond, à la façon des anciens. La forme de nos chaſubles, coupées preſqu'en rond par-devant & par derrière, indique aſſez qu'elles ont été anciennement toutes rondes, & qu'elles ont eu la forme des *manteaux*, forme qu'ont encore aujourd'hui les chaſubles grecques. Cet ornement ſe mettoit par-deſſus la tête au moyen d'une ouverture (*Ciampini. Vet. monum. t. 1. c. 26. p. 239.*); & pour que le prêtre fût moins gêné en officiant à l'autel, il étoit relevé par-deſſus les bras, de ſorte que cette mante deſcendoit en forme d'arc pardevant & par derrière. Les chaſubles ayant été faites enſuite de riches étoffes, on leur donna, autant par épargne que pour la commodité, la forme qu'elles avoient quand on les relevoit par deſſus le bras, c'eſt à-dire, la forme qu'elles ont aujourd'hui. »

» Quant aux *manteaux*, tant des figures d'hommes que de celles de femmes, il eſt à propos d'obſerver encore, qu'on ne les trouve pas toujours mis ni arrangés à la façon ordinaire des autres vêtemens, comme on peut s'en convaincre par l'inſpection des monumens, mais qu'ils ſont ajuſtés ſelon l'idée ou la convenance de l'artiſte. Ceci eſt ſi vrai, qu'une ſtatue impériale aſſiſe, conſervée à la Villa Albani, & ſurmontée de la tête de Claude, eſt ajuſtée du paludamentum, ou de la chlamyde eſpèce de *manteau* court; de manière qu'il traîneroit à terre, ſi la figure étoit debout. Le ſtatuaire qui avoit fait ce morceau, jugea à propos de jetter une partie du *manteau* ſur les cuiſſes de ſa figure, pour ménager de beaux plis, & pour ne pas laiſſer les deux jambes découvertes, ce qui auroit cauſé de la monotonie. »

Les anciens avoient pluſieurs façons de mettre & de jetter le manteau, *περιβαλλεσθαι*; la plus ordinaire

dinaire étoit d'en croiſer un tiers ou un quart qui, lorſque le manteau étoit mis, pouvoit ſervir à couvrir la tête lorſque l'on ſacrifioit. C'eſt ainſi que Scipion Naſica, ſuivant Appien (*Bel. Civ. liv. I. p.* 168. *l.* 6.), televoit par-deſſus la tête le bord de ſa robe, κρασπεδον. Quelques auteurs (*Cuper. Apoth. Hom. p.* 144.), nous apprennent qu'on portoit auſſi le *manteau* plié en double, ce qui formoit alors un plus grand volume, comme nous le voyons à quelques ſtatues. Les *manteaux* des deux belles ſtatues de Pallas de la villa Albani, ſont agencés de cette manière; au lieu d'être arrangés ſur les figures, ils paſſent ſous le bras gauche, ſont relevés par devant & par derrière ſous l'égide le long de la poitrine, tandis qu'ils ſont attachés au-deſſus de l'épaule droite. »

La manière la plus ordinaire, dit Winckelmann (*hiſt. de l'art*), de porter le *manteau*, étoit de le paſſer ſous le bras droit, & de-là ſur l'épaule gauche. Mais quelquefois les *manteaux* ne ſont pas croiſés & ſe trouvent attachés au-deſſus des épaules par deux boutons, comme nous le voyons à la belle & unique ſtatue de Leucothoé de la Villa Albani, & à deux caryatides de la Villa Negroni, toutes trois de grandeur naturelle. En voyant ces *manteaux* il faut ſuppoſer que le tiers au moins en étoit croiſé, comme on le remarque ſenſiblement au *manteau* d'une figure de femme plus grande que nature dans la cour du palais Farneſe: la partie rabattue de cette ſorte d'habit, eſt retenue & attachée par la ceinture. La figure d'une muſe au-deſſus du naturel dans la cour de la chancellerie, & celle d'Antiope du grouppe nommé vulgairement le taureau Farnèſe, nous offre une pareille *mante* traînante, où la queue eſt relevée & paſſée ſous la ceinture. Le *manteau* s'attachoit auſſi quelquefois par un nœud ſous le ſein, comme ſont attachés les manteaux de quelque figure égyptienne & celui d'Iſis en particulier. D'autres fois encore, au lieu de faire un nœud, on attachoit les deux bouts du *manteau* ſous la poitrine avec une agraffe, περονη. (*Sophocl. Trachin. vers.* 942), de ſorte qu'il eſt à préſumer que l'un des bouts deſcendoit le long de l'épaule & que l'autre paſſoit par-deſſous le bras. Je remarquerai comme une particularité que le torſe d'une ſtatue de la Villa du comte de Fede, où étoit la fameuſe Villa Adriana de Tibur, a par-deſſus ſon *manteau* attaché ſur la poitrine comme celui d'Iſis, une eſpèce de voile tiſſu comme un reſeau. Ce réſeau eſt apparemment la ſorte de voile qui s'appelloit αγρινον. C'étoit une mode que ſuivoient les perſonnes qui célébroient les Orgies de Bacchus. (*Heſych. Voyez* Αγρινον), & c'étoit auſſi un ajuſtement des figures de Tirésias & des autres devins. (*Poll. Onom. l.* 4. *Seg.* 116.)

Une muſe ſur l'urne ſépulchrale de la galerie du capitole, porte un *manteau* traînant, *palla* & *peplum* qu'on apperçoit clairement ne pas être le *pallium*, quoique Ferrarius (*de re veſtiaria, pars ſe. lib.* 4, *cap.* 4.) l'ait pris pour tel. Ce *manteau* paroît plus étroit par en haut que la chlamyde, il eſt attaché ſur les deux épaules avec deux agraffes ou boutons, de manière qu'il flotte ſur le dos ſeulement. Neron repréſenté ſur des médailles en joueur de flûte, ainſi qu'une figure du même caractère, publiée par Caylus (*recueil d'antiquités, tom.* 6, *pl.* 87, *fig.* 1.) le portent auſſi. Il paroît que ce *manteau*, à en juger par le caractère des figures qui en ſont couvertes ſur les monumens, ſervoit particulièrement aux gens de théâtre.

» Au lieu de ce grand *manteau*, les femmes étoient auſſi dans l'uſage d'en porter un plus petit, fait de deux morceaux, couſus par en bas & attaché par deſſus l'épaule avec un bouton, de façon qu'il y avoit deux ouvertures ménagées pour paſſer le bras. Les romains appelloient ce manteau *ricinium* (*Varro de lin at. l.* 4. *c.* 30. *Non. Marcel. c.* 14. *t.* 11. 33.). Quelquefois il deſcend à peine juſqu'aux manches, & il n'eſt ſouvent guère plus long que les mantelets de nos jours. En effet nous voyons ſur quelques peintures d'Herculanum que ce vêtement eſt fait comme celui que portent les dames d'aujourd'hui: c'eſt un mantelet léger, qui couvre les bras & qui paroît coupé en rond, de ſorte qu'il falloit le paſſer pardeſſus la tête. C'eſt probablement là cette pièce de l'habillement des femmes, que les Grecs nommoient κυκλιον, ou κυκλας, c'eſt-à-dire, un habit rond, ce que ſignifie le mot κυκλος, ainſi que ceux d'ἀμφικυκλιον & d'ἀμφιτεχνιον (*Ælian. Var. Hiſt. l.* 7. *c.* 9.). La Flore du capitole nous offre une ſingularité dans ce genre; c'eſt un *manteau* plus long, compoſé pareillement de deux pièces, l'une de devant, l'autre de derrière. Ce vêtement eſt couſu des deux côtés de bas en haut & bouronné par deſſus l'épaule, ayant des fentes pour paſſer les bras, & le bras gauche eſt paſſé par une de ces ouvertures, tandis que le droit eſt couvert du *manteau*, mais laiſſant voir l'ouverture de ce côté ».

» Les ſavans ayant trouvé différentes figures avec la tête couverte du *manteau*, ont pris en général cette draperie pour l'ajuſtement des veſtales, tandis qu'elle n'eſt propre qu'aux femmes placées dans certaines circonſtances, telles qu'un ſacrifice, un mariage, une grande douleur, &c ».

MANTEAU avec capuchon, *Voyez* Batdoculus & Teleſphore.

MANTEAU des barbares. *Voyez* FRANGES.

MANTELET de guerre. *Voyez* VINEA.

MANTICHORE, quadrupède fabuleux, cruel & terrible, dont on ne trouve que des deſcriptions pleines de merveilleux dans Ctéſias, Ariſ-

tiac, Elien & Pline. Les latins ont nommé cet animal *mantichora* & *martiora*; les grecs l'ont appelé *antropophage* mangeur d'hommes. Suivant Créſias, cet animal eſt de couleur rouge, & a trois rangs de dents à chaque mâchoire, qui, quand il les ferme, tombent les unes ſur les autres en manière de dents de peigne. Ariſtote & Pline ajoutent qu'il a les oreilles & les yeux comme ceux de l'homme, gris ou bleus; ils nous repréſentent ſon cri comme celui d'une trompette, dont il imite les ſons par les modulations de l'air dans ſon goſier. Ils aſſurent auſſi que l'extrémité de la queue eſt hériſſée de pointes avec leſquelles il ſe défend contre ceux qui l'approchent, & qu'il darde même au loin contre ceux qui le pourſuivent. Enfin ils prétendent que ſon agilité eſt telle qu'il ſaute en courant, ce qui n'eſt guère moins que la puiſſance de voler. Pauſanias rapporte la plupart de ces contes, ſans y donner confiance; car il commence par déclarer qu'il croit que cet animal n'eſt autre choſe qu'un tigre. Il eſt vraiſemblable qu'il a raiſon, & que le danger de l'approcher a produit toutes les fables que les naturalités ont tranſcrites (*D. J.*).

MANTICLUS; Hercule avoit un temple hors les murs de Meſſine en Sicile, ſous le nom d'Hercule *Manticlus*. Ce temple fut bâti par *Manticlus*, chef d'une colonie des Meſſeniens qui, chaſſés de leur pays, vinrent fonder cette nouvelle ville, à laquelle ils donnèrent leur nom, 664 ans avant l'ère chrétienne.

MANTILE, *voyez* NAPPES.

MANTINÉE, ville de l'Arcadie où Antinoüs le favori de l'empereur Hadrien, eut un temple, des ſacrifices & des jeux qui ſe célebroient tous les cinq ans en ſon honneur. Antinoüs étoit repréſenté dans ſes ſtatues, ſous la forme de Bacchus. Ce fut par ordre d'Hadrien que Mantinée rendit tous ces honneurs à Antinoüs, parce que ce jeune homme étoit de Bythinium, colonie des *mantinéens*. Voyez ANTINOUS.

MANTINÉE en Arcadie. MANTINΩN.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRR. en bronze. *Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Septime Sevère, de Domna, de Caracalla, de Plautille.

MANTO, étoit fille de Tirésias, & grande dévineresſe comme ſon père. Il y en a qui ont dit qu'elle avoit eu Hercule pour père; mais ſuivant la tradition la plus générale, c'étoit Tirésias. On dit que Thèbes ayant ſuccombé ſous les efforts des Epigones, dans la ſeconde guerre de Thèbes, *Manto* fuyant les vainqueurs, ſe retira à Claros, où elle bâtit le temple d'Apollon Clarien. Une autre tradition porroit que quand les Argiens pillerent le temple de Thèbes, ils ne crurent pouvoir s'acquitter du vœu qu'ils avoient fait à Apollon, de lui conſacrer ce qu'il y avoit de plus excellent dans leur butin, s'ils ne lui offroient *Manto*. Elle fut donc envoyée au temple de Delphes. Alcméon qui avoit été généraliſſime de l'armée qui prit Thèbes, eut deux enfans de *Manto*, Amphilocus, & la belle Thiſphone. (Voyez ces articles.) Ce qu'il y a de particulier dans la naiſſance de ces deux enfans, c'eſt que leur mère eut pour Alcméon la foibleſſe qui leur donna naiſſance, pendant la fureur dont il avoit été ſaiſi après qu'il eut fait mourir ſa mère. Voilà ce qu'Apollodore rapporte de *Manto*. Pauſanias dit qu'à la vérité elle fut amenée à Delphes avec les autres priſonniers thébains; mais que l'oracle leur ayant ordonné de fonder une colonie, ils allèrent à Claros, où Rhacius en avoit établi une; qu'il l'épouſa, & en eut Mopſus. Strabon donne cependant à Mopſus Apollon pour père. Au lieu de tout cela, Diodore de Sicile dit que la fille de Tirésias ſe nommoit Daphné; qu'elle fut envoyée à Delphes comme une offrande des Argiens; qu'elle y perfectionna les connoiſſances qu'elle avoit déjà dans l'art prophétique; qu'elle écrivit un grand nombre d'oracles; qu'on prétend qu'Homère lui avoit dérobé beaucoup de vers, pour en orner ſes poéſies; qu'on la regarda comme une ſybille, parce qu'elle étoit ſouvent ſaiſie de l'eſprit divin, & qu'elle rendoit pluſieurs réponſes. Pauſanias dit qu'on montroit encore de ſon tems à Thèbes, devant le veſtibule d'un temple, la pierre ſur laquelle *Manto* s'aſſeyoit, & qu'on la nommoit la chaiſe de *Manto*. Il falloit qu'elle eût beaucoup voyagé, car Virgile la tranſporte en Italie où le Tibre la rendit mère d'Ænus, qui bâtit une ville qu'il appella du nom de ſa mère *Mantoue*. Enfin, ce fut à Claros qu'elle mourut. On dit que déplorant ſans ceſſe les malheurs de ſa patrie, à la fin elle fondit en larmes, & que ſes pleurs formèrent une fontaine & un lac, dont l'eau communiquoit le don de prophétie; mais comme cette eau n'étoit pas ſaine, elle cauſoit auſſi des maladies, & abregeoit la vie. *Voyez* ALCMEON, AMPHILOCUS, MOPSUS.

* *MANTUELIS*, *Chlamys Dardanica* (*Treb. Poll. Claud. c.* 17.) eſpèce de chlamyde, fermée en partie, approchant de la *panula*.

MANTURNE, divinité romaine, que les maris invoquoient pour obliger leurs femmes à reſter à la maiſon. Ce nom eſt formé de *manère*, demeurer. (*Auguſt. de Civit. Dei. lib6. c. 9.*).

Digitized by Google

MANU (A), Muratori (952. 10. 962. 5. 963. 9.), rapporte des inſcriptions où ſe liſent ces mots. Voyez-en l'explication aux mots *A Manvensis* & *a manu*.

MANUBALISTE, arbalête à main, machine portative, qui ſervoit à lancer des traits.

MANUBIÆ, n'étoient pas les dépouilles des ennemis, mais l'argent provenu de la vente de ces dépouilles.

Manubiæ triumphales, les richeſſes & le prix des richeſſes enlevées aux ennemis, que l'on portoit dans la pompe des triomphes.

Manubiæ déſignoit les coups & les effets du tonnerre, dans le langage énigmatique des augures d'Étrurie.

MANUEL I. Comnène.

Manuel Porphyrogenitus, *Augustus*.

Ses médailles ſont :

RR. en or.

O. en argent.

R. en M. & P. B.

MANUEL II, Paleologue.

Manuel Palæologus Augustus.

Les médailles de ce prince ne ſont point connues.

MANULEARII, tailleurs, faiſeurs de manches. Plaute en fait mention (*Aulul.* 3. 5. 37.), *aut Manulearii*, *aut murrobathrarii*.

MANUMISSIO & ſes dérivés. *Voyez* Affranchi & Affranchissement.

MANUPRETIUM, prix de la main-d'œuvre.

MANUS, déſignoit particulièrement un coup de dé quelconque.

Manus déſignoit auſſi une paire de gladiateurs.

Manus ferrea *Voyez* Grappin.

MANUS, fils de Thuiſton, divinité des anciens getmains.

MANUSCRITS (*Diplomatique*).

Les plus anciens *manuſcrits* (reliés & non en rouleau), qui exiſtent aujourd'hui, ne ſont pas portés au-delà du 3e. ſiècle par les antiquaires: encore n'a-t-on pas de preuves abſolument certaines d'une ſi haute antiquité. Tertullien atteſte avoir vu l'autographe des épitres de S. Paul. Gellius parle du ſecond livre de l'Eneide, qu'on croyoit être l'original même de Virgile, & qui fut vendu pour vingt figures, (*Sigillaria*) ou petites ſtatues d'or. Pallade s'étoit ſervi d'un livre écrit de la propre main de S. Hyppolite, qui avoit vécu avec les apôtres. Le même auteur cite encore un autre livre écrit de la main d'Origène. Mais ces précieux autographes ne ſubſiſtent plus. Quoique pluſieurs auteurs graves, mais aſſez modernes, aſſurent que l'on garde à Veniſe l'évangile de S. Marc écrit de ſa propre main; il eſt plus probable que ce n'eſt qu'une copie ou traduction, à la vérité très-digne de reſpect. D. Bernard de Montfaucon avoue qu'il n'a jamais vu de *manuſcrits* qui reſpire une plus haute antiquité. Il eſt en papier d'Egypte très-fin, de forme carée & convert d'argent; le texte eſt latin, ainſi que les caractères. Le ſavant bénédictin refute Miſſon proteſtant & les autres écrivains, qui ont prétendu que les lettres en ſont grecques. Quant à l'original d'Eſdras, ce n'eſt encore que ſur une tradition peu fondée que la même ville ſe vante de le poſſéder ».

Montfaucon, dit Casley, ne donne que 1200 ans aux plus anciens *manuſcrits*; il a raiſon, ſuppoſé que les manuſcrits aient commencé alors à être reliés, & qu'ils fuſſent auparavant en rouleaux. Mais il eſt certain que long-temps avant les douze derniers ſiécles, les manuſcrits étoient déjà reliés. « Il falloit prouver que la manière d'écrire les livres ſur des feuilles, & de les relier comme ceux qui ſont parvenus juſqu'à nous, a été inventée il y a 1200 ans & qu'avant ce tems les livres étoient écrits ſur des rouleaux, qui ſont beaucoup plus ſujets à s'uſer: mais s'il eſt vrai que long-tems auparavant on les écrivoit en la même forme que ceux qui ſe ſont conſervés juſqu'ici; ne s'enſuit-il pas que pluſieurs des livres que ce père reconnoît avoir été écrits il y a 1200 ans pouvant raiſonnablement durer encore quelques ſiècles; il y en peut auſſi avoir de ceux-là qui ont été écrits quelques ſiècles plutôt? M. Casley ne ſauroit croire que tous les manuſcrits des ſiécles précédens ſoient péris de vieilleſſe, & qu'un grand nombre de ceux de ce ſiècle ſubſiſtent encore, & même ſi entiers, qu'ils peuvent durer beaucoup plus long-tems. Pour confirmer ce qu'il vient de dire, il indique quelques manuſcrits de nos bibliotèques, qui ſelon toutes les apparences ont 1500 ans d'antiquité». On a des preuves convaincantes que long-tems avant la naiſſance de Notre Seigneur les grecs & les romains relioient leurs livres avec de la colle. La ville d'Athènes

exiger une ſtatue à l'auteur de cette invention.

Comme la ſuppreſſion des accens paſſe pour un des ſignes d'antiquité le moins équivoque ; nous n'admettons aucun *manuſcrit*, dont l'écriture ne ſoit marquée à ce caractère : & ce n'eſt qu'elle en porte d'autres, qui paroiſſent également avantageux, & qu'il n'y ait au moins quelque ſujet de douter, ſi les accens n'ont pas été ajoutés après coup.

Le ſecond ſigne d'une haute antiquité dans les *manuſcrits* grecs & latins, c'eſt que les mots n'ſoient point diſtingués les uns des autres.

Le troiſième ſigne d'antiquité eſt que l'écriture ſoit onciale & ſur-tout quarrée ou ronde, & non penchée ou allongée. (*Nouvelle diplomatique*).

MANUSCRITS d'Herculanum. Voici ce qu'en dit Winkelmann.

Quant à la forme & à l'état des *manuſcrits* trouvés à Herculanum, il faut remarquer que le plus grand nombre ont un palme de hauteur, quelques-uns deux, & d'autres trois ; & que roulés ils portent juſqu'à quatre doigts d'épaiſſeur ou de diamètre ; cependant il s'en trouve auſſi quelques-uns d'un demi palme d'épaiſſeur. La plupart ſont deſſéchés & auſſi ridés que la corne d'un bouc. La chaleur a produit cet effet, & les a convertis, pour ainſi dire, en charbon ; car ils ſont ou noirs, ou d'un gris très-foncé. En les tirant de la ſouille, ils n'ont pas tout à-fait conſervé leur forme cylindrique ; ils ont pris un contour inégal & raboteux ; & à ne les conſidérer que par l'extérieur, on les prendroit pour du bois pétrifié : ce qui n'empêche pas qu'on en diſtingue aiſément à chaque bout les circonvolutions des feuilles de papier, dont eſt compoſé le rouleau. A l'égard des livres de forme quarrée, il ne s'en eſt pas trouvé un ſeul.

Ce papier d'Egypte eſt mince & plus délié qu'une feuille de pavot ; il n'a plus la même conſiſtance qu'il avoit dans ſon premier état ; le feu, après l'avoir déſſéché, lui en a fait prendre une nouvelle ; un ſouffle, en le déroulant, peut y cauſer du dérangement. On ne peut douter que ce papier n'ait toujours été fort mince, par l'examen de pluſieurs *manuſcrits* qui ſont moins ridés & moins deſſéchés, & qui cependant étoient roulés auſſi ſerrés qu'ils le paroiſſent aujourd'hui ; car comme ceux-ci n'ont pu être comprimés par la chaleur, dans un volume moindre que celui qu'ils occupoient, & qu'ils n'ont diminué en aucun ſens, ils ſont reſtés ſans rides & ſans compreſſion.

Un rouleau de cette ſorte eſt formé de pluſieurs bandes minces & larges comme la main, qui, miſes au bout l'une de l'autre, forment à l'endroit de leur jonction, un recouvrement de la largeur d'un doigt, & tout ſi bien aſſemblées, que rien n'a été capable de les diſjoindre. Les anciens avoient des ouvriers dont la profeſſion étoit de coller ces feuilles ; on les nommoit *glutinatores* (*Cic. ad Att. l. IV, ep. 4.*), & l'on ne doit pas les confondre avec les ouvriers du commun ; car les athéniens élevèrent une ſtatue à un certain Philtatius (*Phot. Bibl. ex Olimpiodoro.*) qui leur avoit enſeigné à coller les manuſcrits, ou, ce qui me paroît plus vraiſemblable, qui avoit inventé une eſpèce de colle particulière pour les livres.

Cette bande de papier compoſée de pluſieurs morceaux collés enſemble, étoit ſouvent ſimplement roulée ſur elle-même ; mais il y en avoit d'autres qui, ſelon le témoignage du ſcholiaſte (*Porphyr. in hor. Epod. 14, v. 8, p. 285. ed. Plant. 1611. 4.*) d'Horace étoient roulés autour d'un tube de bois ou d'os, tantôt mince & tantôt plus gros. C'étoit ſans doute ce que les anciens nommoient le nombril (*umbilicum*) des livres ; car ce tube, non-ſeulement occupoit au centre du rouleau la même place que le nombril occupe au milieu du ventre, mais ce qui en paroiſſoit au dehors, reſſembloit aſſez pour la figure, à cette partie du corps humain. Cette obſervation me ſervira à donner l'explication d'un paſſage de Martial dans lequel il parle d'un écrit qui n'avoit pas plus de circonférence que l'ombilic :

Quid prodeſt mihi tam macer libellus,
Nullo craſſior ut ſit umbilico,
Si totus tibi triduo legatur ?

(*Lib. 2, ep. 6 v. 10.*)

Il ne me paroît pas que ce paſſage ait été bien entendu ; la comparaiſon manqueroit de juſteſſe, ſi l'on prétendoit qu'il fût ici queſtion d'un nombril humain. L'auteur latin n'a pas non plus voulu parler de l'ornement qu'on plaçoit ſur la couverture des livres ; mais il a eu ſans doute en vue le petit rouleau qui étoit placé au centre du livre. Le poëte veut donc dire, que le livre n'eſt ni plus fourni ni plus épais que le petit tube ou bâton autour duquel il eſt roulé. Voilà auſſi pourquoi l'on diſoit *ad umbilicum adducere* (*Hor. loc. cit.*), pour ſignifier finir un écrit, prêt à être mis en rouleau ; & *ad umbilicum pervenire* (*Martial. liv. 5, ep. 9, v. 2.*), lorſqu'on vouloit exprimer la lecture qu'on a faite de cet écrit, juſqu'à ce qu'on ſoit parvenu au rouleau.

En conſéquence, il faut ſe figurer que le bâton intérieur qui ſervoit à dérouler, demandoit un autre bâton ou tube extérieur, pour rouler une ſeconde fois le manuſcrit que l'on avoit déroulé.

Digitized by Google

& que ces tubes étoient attachés à chacune des extrémités de la bande qui formoit l'enſemble du livre. De cette façon, après avoir entièrement achevé la lecture du livre, le tube qui auparavant étoit en dedans, ſe retrouvoit en dehor, juſqu'à ce qu'on eût fait une nouvelle & ſemblable opération, & qu'on eût remis les choſes dans leur état primitif.

Les *manuſcrits* d'Herculanum n'ont point de ſecond tube; mais apparemment que la feuille à laquelle il étoit attaché, & qui faiſoit la couche extérieure du livre, n'exiſte plus, du moins aux rouleaux qu'on a examinés, & par conſéquent l'on peut croire que ce tube a été perdu. Ils ſont très-viſibles ſur le livre ou rouleau que tient la muſe Clio, dans un tableau d'Herculanum (*tome ſecond, planche ſeconde*). D'ailleurs les anciens parlent ſouvent au pluriel (*Mart. lib. iij, ep. 2, v. 9; lib. IV, ep. 91, v. 2; lib. viij, ep. 61, v. 4; Stat. l. IV; Subr.* 9.), de ces ſortes de tubes conſacrés aux *Manuſcrits*. Dans quelques-uns de ces *Manuſcrits*, on voit quelque choſe qui entre dans l'intérieur du tube, & qui paroît être une petite baguette, ſur laquelle le tube tournoit en roulant; quand celui-ci n'avoit que la hauteur du manuſcrit, la baguette qui le dépaſſoit, ſervoit à tourner le tube. Cette baguette ſe terminoit, ſelon les apparences, en un bouton travaillé au tour, & peint; ce qui a fait dire à un poëte: *Pictis luxurieris umbilicis*. C'eſt auſſi ſur cette baguette, quand il y en avoit une, que s'attachoit, à ce qu'il paroît, l'étiquette qu'on apperçoit dans une des peintures d'Herculanum citée plus haut, & qui, pendue au rouleau, portoit apparemment le titre du livre. Cette dénomination priſe de l'ombilic des tubes, dont je viens de parler, peut avoir paſſé dans la ſuite à l'ornement du milieu du volume ou de la couverture des livres quarrés, comme Martorelli le prétend, d'après un paſſage du traité de Lucien *contra indoctos*. (Διφθέρας τιμιωτέρας ἢ ὀμφαλὸς ἔχῃ.). Cet ornement étoit ou une garniture de cuivre, comme il y en a dans nos plus vieux livres ou ſimplement un timbre, tel qu'on en met ordinairement ſur des reliures en parchemin.

En déroulant les *manuſcrits*, on avoit coutume d'en tenir un bout ſous le menton; (*Martial, l. j. épigr.* 67.); mais il n'étoit pas poſſible de les lire pendant cette opération, ainſi qu'on a interprété ſur ce ſujet le poëte cité. (*Schwarz. diſſert. de ornam. libror.* §. 19.). Car, lorſque le *manuſcrit* étoit ainſi déroulé, l'écriture ſe trouvoit en travers; mais on tenoit un des bouts du rouleau ſous le menton, afin de le dérouler d'une manière égale; après quoi, on tournoit ce qui étoit ainſi déroulé dans le ſens requis pour le lire.

Il étoit également impoſſible de lire, en tenant ainſi le bout du rouleau ſous le menton, ni les *manuſcrits* trouvés à Herculanum, qui ſont écrits par colonnes ſur la largeur du papier, ni les actes de Ravenne, dont l'écriture deſcend ſur toute la largeur du rouleau.

Les *manuſcrits* d'Herculanum ne ſont écrits que d'un ſeul côté, pas un n'eſt σωτοσγραφος, *écrit des deux côtés*; ce qu'on ne faiſoit pas apparemment ſur du papier ſimple, tel que celui-ci. Le côté de l'écriture eſt placé dans l'intérieur des rouleaux; & c'eſt par cette raiſon, qu'il eſt difficile de ſavoir de quelle eſpèce eſt l'écriture, avant que d'avoir commencé de les dérouler: il faut donc que les *manuſcrits* écrits des deux côtés aient été faits ſur du papier double ou doublé.

Tous ces ouvrages ſont écrits par colonnes larges d'environ quatre bons doigts, c'eſt-à-dire, occupant autant d'eſpace qu'un vers grec de ſix pieds; une colonne contient dans quelques *manuſcrits*, quarante lignes, & dans d'autres quarante-quatre. On a laiſſé entre les colonnes l'eſpace d'un doigt de blanc; & il paroît que ces colonnes ont été encadrées avec des lignes rouges, comme on faiſoit à l'égard de beaucoup de livres dans les premières impreſſions: ces lignes ou encadremens ſont aujourd'hui blanchâtres; ce qui, ſans doute, eſt un effet du feu ſur le minium ou cinabre. On ne remarque ici, comme ſur le parchemin, aucune trace de ces lignes qui y étoient miſes pour régler l'écriture; mais comme ce papier ſimple étoit fort mince, & qu'il paroît avoir été tranſparent, on ſe ſervoit ſans doute d'une feuille de papier réglé ou d'un tranſparent qu'on mettoit deſſous.

Le premier *manuſcrit* d'Herculanum, qui a été déroulé, contient quarante colonnes, & ſa longueur eſt de treize palmes; le ſecond eſt de ſoixante-dix colonnes; le troiſième peut avoir environ douze palmes de longueur; & le quatrième, trente. Je ne garantis point l'exactitude de ces meſures, ces *manuſcrits* déroulés étant fort difficiles à voir. Le premier eſt le ſeul qui ſoit expoſé dans une armoire du cabinet; on l'a coupé en cinq parties, chacune de huit colonnes, qu'on a collées ſur du papier, & qu'on a encadrées.

Pline parle de *manuſcrits* traités ſur du papier doublé, c'eſt-à-dire, qui étoit compoſé de deux feuilles collées enſemble; de manière que l'une de ces feuilles étoit placée ſur ſa longueur, & l'autre ſur ſa largeur; de ſorte que les fibres de ces deux feuilles ſe croiſoient. De cette eſpèce de papier collé ou doublé, ſont quelques diplômes que l'on conſerve dans la bibliothèque du Vatican, où l'on garde auſſi ceux des exarques

Digitized by Google

de Ravenne, que Maffei a expliqués dans ſon hiſtoire diplomatique. Un de ces diplômes, de huit palmes de longueur, a ſon étui particulier qui ſe ferme. Le papier de ces diplômes eſt compoſé de fibres groſſières, de l'épaiſſeur d'un gros fil. De cette même eſpèce de papier, & pareillement doublé, ſont auſſi faits quelques actes qu'on garde dans les archives de Ravenne. Mais on ne trouve point dans la bibliothèque du Vatican les diſcours de S. Auguſtin, écrits ſur des feuilles de vélin, avec des feuilles de papier d'Egypte, intercalées en pluſieurs endroits, comme le dit dom Mabillon, qui a vu ces diſcours dans la bibliothèque du préſident Pétau, qui l'acheta de la reine Chriſtine, & qui, dans la ſuite, fut incorporée dans celle du Vatican. Il ſe peut que ce *manuſcrit* en ait été enlevé, ainſi que pluſieurs autres, avant que ce tréſor ait paſſé de Suède à Rome.

Les *manuſcrits* d'Herculanum, dont le papier eſt ſimple, & non doublé ou collé, nous prouvent que ce ſeroit une erreur de croire, d'après la deſcription que Pline nous donne de la préparation du papier à écrire, où il ne parle que du papier collé ou doublé, que ce ſeroit une erreur de croire, dis-je, que les anciens ne firent jamais uſage du papier ſimple. Ce papier ſimple, ou compoſé d'une ſeule feuille, étoit néanmoins trop mince pour pouvoir y écrire des deux côtés; & ſi l'on avoit voulu s'en ſervir de cette manière, il auroit fallu ſans doute en coller deux feuilles enſemble: tel fut probablement le papier des cent ſoixante livres du *commentarium electorum*, que Pline l'ancien laiſſa après lui, & qui étoit écrit des deux côtés. (*Plin. jun. l. iij. ep.* 5.). Quand le papier n'étoit écrit que d'un ſeul côté, & lorſqu'on ne vouloit plus faire uſage du *manuſcrit*, on ſe ſervoit du *verſo*, ou dos de cet écrit, qui étoit reſté en blanc, pour faire le canevas d'un nouvel ouvrage, ou pour y écrire des remarques qu'on nommoit, à cauſe de cela, *adverſaria*, parce qu'elles étoient écrites, *in adverſâ parte*, ſur le dos du papier. On donnoit auſſi ce papier, écrit d'un ſeul côté, aux enfans, pour leur apprendre à écrire. (*Horat. l. j. ep.* 20.). Le papier des anciens étoit, ſuivant Pline, Auſone & Caſſiodore, d'un blanc de neige. Rittershauſen (*Obſ. ad Phædri fab. p.* 50.) doit être compté parmi les écrivains qui ont fauſſement cru que le papier étoit fait avec de l'écorce d'arbre. *V.* ENCRE.

MAPALIA, ſ. n. pl. Ce mot déſigne proprement les habitations ruſtiques des Numides. On voit encore, dit Salluſte, que leurs bâtimens, qu'ils nomment *mappalia*, conſervent la figure des carènes des vaiſſeaux, par leur longueur & leur couverture cintrée des deux côtés. Ces ſortes de bâtimens numides étoient des eſpèces de tentes portatives, couvertes de chaume; c'eſt ce qui fait dire à Lucain:

Surgere congeſto non culta mapalia *culmo.*

Virgile fait une peinture admirable de la vie de ces Numides:

Omnia ſecum,
Armentarius afer agit, teſtumque, laremque,
Armaque, amyclæumque canem, criſtamque pharetram.
Non ſecus ac patriis acer romanus in armis
Injuſta ſub faſce viam dum carpit.....

Quoique Caton prétende que ces ſortes de cabanes étoient rondes, & que S. Jérôme les repréſente ſemblables à des fours, l'on peut joindre au témoignage de Salluſte celui de Silius Italicus, (*lib. II. v.* 85.), qui leur donne décidément une figure longue.

Ipſa autem gregibus per longa mapalia *teſtos*
Ante aciem oſtendebat equos.

L'eſpèce d'édifice nommé *magalia*, ne différoit des *mapalia*, qu'en ce que les *magalia* étoient ſtables, & qu'ils ne pouvoient ſe tranſporter, comme les *mapalia*, qu'on peut comparer aux tentes des tartares vagabonds.

Le mot *mapalia* ne ſe trouve pas également dans les hiſtoriens, les poëtes & les géographes, pour déſigner des maiſons champêtres, ainſi que des huttes & des cabanes portatives. *Mappalia*, avec deux *pp*, veut dire des ruines, des *maſures*. (*D. J.*)

MAPPA circenſis. C'étoit chez les romains, un rouleau de linge qui ſervoit de ſignal pour annoncer le commencement des jeux du cirque. On trouve ſouvent gravé dans les diptyques, le nom, les qualités du conſul, ſa figure, ſon ſceptre d'ivoire, des animaux, des gladiateurs, le rouleau *mappa circenſis*, & tout ce qui devoit faire partie des jeux qu'il donnoit au public, en prenant poſſeſſion du conſulat. (*D. J.*).

MAPPAIRE, nom d'officier chez les anciens romains; c'étoit celui qui, dans les jeux publics, comme celui du cirque & des gladiateurs, donnoit le ſignal pour commencer, en jettant une mappe, *mappa*, qu'il recevoit auparavant de l'empereur, du conſul, ou de quelqu'autre magiſtrat apparemment le plus diſtingué, qui fût preſent, ou de celui qui donnoit les jeux. *Voyez* ACACIA.

Digitized by Google

MARATHESIUM, dans l'Ionie.

Goltzius ſeul a attribué des médailles impériales-grecques à cette ville.

MARATHON, fils d'Epopée, petit-fils d'Aloüs, qui avoit le ſoleil pour père, craignant la colère & les mauvais traitemens d'Epopée, s'étoit établi dans la partie maritime de l'Attique. Après la mort de ſon père, il revint dans le Péloponèſe, partagea le royaume avec ſes enfans, & retourna enſuite dans l'Attique, où ſes deux fils Sicyon & Cerinthus s'établirent & donnèrent leur nom aux lieux qui leur étoient échus en partage. *Marathon* donna auſſi le ſien à une bourgade qui devint célèbre dans la ſuite, & où ſa mémoire fut honorée.

MARATHON, fleuve. *Voyez* HIMÈRE.

MARATHON, bourgade de l'Attique, célèbre par la victoire que Miltiade, à la tête de dix mille athéniens, y remporta ſur les perſes, dont l'armée étoit de cent mille hommes. Les vainqueurs ne perdirent que deux cents hommes, à qui on érigea ſur le champ de bataille d'illuſtres monumens, où leurs noms, & celui de leurs tribus étoient marqués. Pauſanias dit « que, ſi » l'on veut croire les *marathoniens*, il y eut dans » cette fameuſe journée un événement fort ſin- » gulier: Un inconnu, qui avoit l'air & l'habit » d'un payſan, vint ſe mettre du côté des athé- » niens durant la mêlée, tua un grand nombre » de barbares avec le manche de ſa charrue, & » diſparut auſſi-tôt après. Les athéniens ayant » conſulté l'oracle pour ſavoir qui étoit cet in- » connu, n'eurent d'autre réponſe, ſinon qu'ils » honoraſſent le héros *Echetlée*. (ΕΧΕΤΛΑΣ ſignifie » manche d'une charrue). On raconte encore » que, dans la campagne de *Marathon*, on en- » tend, toutes les nuits, des hennilſemens de » chevaux & un bruit de combattans: tous ceux » que la curioſité y attire, & qui prêtent l'o- » reille à deſſein, s'en retournent fort malrrai- » tés; mais ceux qui, paſſant leur chemin, » voient ou entendent quelque choſe, n'offenſent » point les mânes, & il ne leur arrive point de » mal ».

Marathon étoit déjà fameux par la victoire de Théſée, ſur un furieux taureau qu'Hercule avoit amené de Crète, par ordre d'Eurylthée, & qui ayant été lâché dans le territoire de *Marathon*, y faiſoit d'horribles dégâts. Théſée combattit cet animal, le dompta, l'amena tout vivant à Athènes pour le faire voir au peuple, & le ſacrifia enſuite à Apollon.

MARATHONIA, dans la Thrace.

Goltzius ſeul a attribué des médailles impériales-grecques à cette ville.

MARBRE. « Les artiſtes de toutes les nations, dit Winckelmann, (*Hiſt de l'Art, liv. I. chap.* 2.), ſe ſont étudiés à bien travailler le *marbre*. Les eſpèces de *marbre* les plus connues chez les grecs étoient celui de l'île de Paros & du mont Pentélicien, dans l'Attique. Les ſtatues antiques nous offrent encore aujourd'hui ces eſpèces capitales des *marbres* grecs; ſavoir, un *marbre* à petits grains, qui reſſemble à une pâte blanche & laiteuſe; & un autre à gros grains, qui eſt mêlé de particules brillantes comme des grains de ſel, & qui eſt appellé pour cela *marmo ſalino*. Il y a grande apparence que c'eſt cette dernière ſorte qu'on appelloit le *marbre* pentélicien. Ce *marbre* eſt très-ſolide; & infiniment plus dur que quelques eſpèces de celui de Paros; à cauſe de cette propriété & de l'inégalité de ſes grains, il n'eſt pas tout-à-fait auſſi maniable que le premier, qui eſt par cette raiſon plus propre pour les ornemens & les ouvrages délicats. C'eſt de *marbre* pentélicien qu'eſt faite la belle Pallas de la Villa Albani, dont j'aurai ſouvent occaſion de parler. Quant au *marbre* de Paros, ſi renommé chez les anciens par ſa blancheur, qui approche le plus de la peau, il s'en trouve de différente dureté & de diverſes qualités; mais en général, l'homogénéité de ſes parties le rend plus propre pour la compoſition de toutes ſortes d'ouvrages de ſculpture. Depuis quelques années, l'on a trouvé dans les *marbrières* de Carare des veines & des couches, qui ne le cèdent aux *marbres* de Paros ni pour la fineſſe du grain, ni pour la beauté de la couleur. La plus belle eſpèce de ce *marbre* eſt preſqu'auſſi dure que le porphyre. Parmi pluſieurs ſtatues exécutées en *marbre* de Paros, on voit à la Farnéſine un vieux héros grec tué, un phrygien mourant, & une amazone morte, figures moitié grandes comme nature. A la Villa Borgheſe, on trouve un jeune héros bleſſé, de même grandeur, &, à ce qu'il paroît, de la même main ».

» Dans les commencemens, on employoit le *marbre* blanc à faire la tête, les mains & les pieds des figures de bois: telles étoient les ſtatues de Junon (*Pauſan. l.* 7. *p.* 382. *l.* 33.) & de Vénus, de la main de Damophon. (*Id. l.* 8. *p.* 665. *l.* 16.). Cette manière étoit encore pratiquée du tems de Phidias: ſa Pallas de Platée étoit travaillée dans ce goût. (*Id. ibid.*) Les ſtatues, dont les ſeules extrémités étoient de pierre, furent nommées *Acrolithi*. C'eſt là le vrai ſens de ce mot, que ni Saumaiſe, (*Vitruv. l.* 2. *c.* 8. *p.* 59. *l.* 19.), ni les autres commentateurs, n'ont jamais bien ſaiſi (*Not. ad ſcrip. hiſt. aug. p.* 322.). Pline obſerve qu'on n'avoit commencé à travailler en *marbre* que dans la cinquantième olympiade,

(*Conf. Triller. Obſer. Crit. l.* 4. *c.* 6. *Paciaud. monum. Pelop. vol.* 2. *p.* 44.), ce qui ne doit s'entendre ſans doute que des figures entières. On avoit auſſi des ſtatues de *marbre* vêtues d'une étoffe réelle: telles étoient les figures d'une Cérès à Bura en Achaie (*Plin. l.* 36. *c.* 4. *& pag.* 724. *l.* 15.), & d'un très-ancien Eſculape à Sicyone. (*Plauſan. l.* 7, *p.* 590. *l.* 13.). »

» Dans la ſuite cette manière de draper fit naître l'idée de peindre le vêtement des ſtatues de *marbre*, ce que nous voyons à une Diane trouvée à Herculanum en 1750. Cette figure eſt haute de quatre palmes & demi, & paroît remonter au premier temps de l'art. Les cheveux en ſont blonds, la tunique eſt blanche, ainſi que la robe, au bas de laquelle il y a trois bandes qui font le tour; la bande d'en bas eſt mince & couleur d'or; la ſeconde eſt un peu plus large & couleur de laque, ornée de filets & de fleurs blanchâtres; la troiſième eſt auſſi couleur de laque. La ſtatue que le Corydon de Virgile vouloit ériger à Diane, devoit être de *marbre*, avec des brodequins rouges. (*Eclog. VII. v.* 31.). On a des ſtatues de *marbre* de différentes eſpèces; on en a auſſi de *marbre* de diverſes couleurs; mais juſqu'ici il ne s'en eſt pas trouvé de verd antique, marbre qu'on tiroit des carrières du Promontoire de Tenare en Laconie. (*Sext. Empyr. Pyrrh. hypot. l.* 1. *p.* 25. *E.*). »

» Quand Pauſanias parle de deux ſtatues de l'empereur Hadrien qu'on voyoit à Athènes, l'une faite de *marbre* de l'île de Thaſe, & l'autre de *marbre* d'Egypte (*Pauſan. liv. I. p.* 42. *l.* 33.), il veut dire ſans doute que celle-ci étoit de porphyre, & celle-là de *marbre* tacheté (*Plin. l.* 36. *c.* 5.), de celui peut-être que nous nommons *Paonazzo*. Il réſulte du récit de ces ſtatues que la tête, les mains & les pieds de ces ſtatues étoient de *marbre* blanc.

» L'Egypte avoit auſſi des carrières de différens *marbres*, fait atteſté par les voyageurs qui nous font la deſcription d'une infinité d'ouvrages de ce pays, encore ſubſiſtans en *marbre* blanc, noir & jaunâtre. C'eſt de *marbre* blanc que ſont revêtues les galeries longues & étroites de la grande pyramide; (*Norden, voy. d'Egypte, p.* 1. *p.* 79.); & ſelon toutes les apparences, ce *marbre* n'eſt pas de Paros, comme on l'avoit laiſſé croire à Pline. (*Plin. l.* 36. *c.* 19. §. 2. *p.* 340.). Le cabinet du collège romain conſerve une table du même *marbre*, travaillée de relief, & dans le goût égyptien. Je ſuis indécis ſur un ouvrage d'un fini extrême, conſervé au cabinet d'Herculanum: c'eſt un petit buſte d'homme d'environ un demi-palme de hauteur, avec de la barbe, & fait d'un riche *marbre* blanc, qu'on nomme *palumbino*. Mon indéciſion vient de ce que la barbe de cette figure eſt jetée à la manière de celle des hermès, pendant que toutes les ſtatues d'hommes des égyptiens ſont avec un menton uni ».

» On appelle un MARBRE *rougeâtre*, le *marbre* égyptien, & l'on ne connoît cependant aucune ſtatue d'ancien ſtyle égyptien, qui ſoit faite de ce *marbre*. Il s'en trouve à la vérité du ſtyle imité de l'égyptien; mais faite en Italie ſous Hadrien On peut croire que ſon règne eſt l'époque où ce marbre fut travaillé, comme les ſtatues de Porphyre ne commencèrent que ſous Claude. Les grecs n'avoient garde d'employer des *marbres* colorés, qui rompent tout l'effet de la ſculpture. »

» Il n'eſt pas aiſé de prononcer ſur les ſtatues de *marbre*, qui paroiſſent d'exécution étruſque, parce qu'elles peuvent être des premiers temps des grecs, & la vraiſemblance eſt toujours plus pour la dernière que pour la première opinion. Il ſe pourroit donc qu'un Apollon, expoſé au cabinet du capitole, & une autre ſtatue de ce Dieu, trouvée dans un petit temple du Cap de Circé, conſervée au palais Conti, fuſſent plutôt grecques qu'étruſques. De même je n'oſerois ſoutenir qu'une prétendue Veſtale du palais Giuſtiniani, peut-être la plus ancienne ſtatue qui ſoit à Rome, ainſi qu'une Diane du cabinet d'Herculanum, ayant tous les caractères du ſtyle étruſque, fuſſent d'un artiſte de cette nation, au lieu d'être de la main d'un grec. La plus forte préſomption en faveur d'un travail étruſque, pourroit tomber ſur un morceau conſervé à la Villa Albani. C'eſt la ſtatue d'un prétendu prêtre, morceau plus grand que le naturel & d'une bonne conſervation pour toutes les parties, hormis les bras qui ſont reſtaurés. L'attitude de cette figure eſt parfaitement droite, & ſes pieds ne ſont pas ſéparés. Les plis de la robe, qui eſt ſans manches, ſont parallèles & arrangés les uns ſur les autres, comme s'ils étoient repaſſés. Les manches de la tunique ſont jettées en plis amples, mais applatis. »

« Le *marbre* étant la principale matière miſe en œuvre par l'antiquité, dit Wincke mann (*hiſt. de l'Art, liv.* 4 *chap.* 7.) mérite une attention particulière. La plupart des ſtatues de *marbre* ſont exécutées d'un ſeul bloc. Platon dans ſa république, en fait une loi. (*Plat. Leg.* 12. *p.* 956.) Cependant quelques-unes des plus belles ſtatues de *marbre* nous font connoître que, dès le commencement de l'art, on étoit dans l'uſage de travailler les têtes ſéparément, & de les adapter enſuite aux troncs. c'eſt ce qu'on voit clairement aux têtes de Niobé & de ſes filles, aux deux Pallas de la Villa Albani. »

» Les caryatides, découvertes il y a quelques années, ont auſſi des têtes rapportées. Quelquefois on pratiquoit la même choſe par rapport aux bras:

bras : ceux des deux Pallas en queſtion ſont adaptés aux ſtatues ».

« La figure preſque colloſſale, repréſentant un fleuve, conſervée aujourd'hui à la Villa Albani & placée autrefois à la maiſon de campagne des ducs d'Eſte à Tivoli nous fait voir que les ſtatuaires anciens avoient coutume d'ébaucher leurs ſtatues par le même procédé que font les ſculpteurs modernes, car la partie inférieure de cette ſtatue eſt à peine dégroſſie. Sur les principaux os, couverts par la draperie, on a laiſſé des points ſaillans, qui ſont les maſſes deſtinées à être enlevées avec l'outil dans l'entière exécution, comme l'on fait encore aujourd'hui ».

« On voit par quelques ſtatues que les anciens procédoient comme les modernes dans la manière de traiter les membres iſolés d'une figure, & que pour travailler ſans riſque les parties ſéparées, ils les aſſujettiſſoient à la figure par un ſoutien. C'eſt ce qu'on remarque même à quelques ſtatues où cela pourroit bien ne pas paroître néceſſaire. A un hercule du jardin Borghèſe, on voit l'extrêmité des parties naturelles repoſer ſur un pareil ſoutien, qui eſt une baguette de *marbre* proprement travaillée & de l'épaiſſeur d'un tuyau de plume ; cet appui eſt aſſujetti aux membres & aux teſticules. Du reſte cet Hercule, par rapport à ſa parfaite conſervation, peut être rangé dans la claſſe des figures les plus rares de Rome : car il eſt tellement intact, qu'il ne lui manque que les extrêmités de deux doigts du pied, qui n'auroient pas non plus ſoufferts, s'ils ne débordoient pas la plinthe ».

« Après l'exécution complette des ſtatues, on prenoit le parti, ou de les polir entièrement, ce qui ſe faiſoit d'abord avec la pierre ponce & enſuite avec la potée & le tripoli, ou de les repaſſer d'un bout à l'autre avec l'outil. Cette dernière opération ſe faiſoit ſans doute, après avoir donné le premier poli aux figures avec la pierre ponce. On procédoit ainſi, tant pour s'approcher de la vérité des chairs & des draperies que pour mieux dévoiler le fini de l'exécution ; parce que les parties entièrement polies jettent un éclat ſi vif, lorſqu'elles ſont éclairées, qu'on n'y peut pas toujours remarquer le travail le plus ſoigné. Il eſt probable qu'on craignoit auſſi que le frottement & le poliment des ſtatues, ne leur fiſſent perdre les traits les plus ſavans & les touches les plus merveilleuſes, attendu que cette opération ne ſe fait pas par le ſculpteur lui-même. De-là quelques ſtatuaires ont eu la patience de remanier leurs ouvrages & de promener doucement le ciſeau ſur toutes les parties ».

« Cependant la plupart des ſtatues, même les coloſſales ſont entièrement polies, ainſi que le font voir les morceaux du prétendu coloſſe de l'Apollon du capitole. Deux têtes coloſſales qui repréſentent des tritons, & deux autres têtes auſſi coloſſales de Titus & de Trajan de la Villa Albani, nous offrent des chairs avec le même poli. Le mot du philoſophe Lacyde qui dit, après avoir refuſé l'invitation du roi Attale, qu'il ne falloit voir les rois que de loin comme les ſtatues, ne ſauroit être appliqué à toutes les ſtatues, ainſi qu'il pourroit bien l'être à tous les rois. Il eſt certain que les monumens que nous venons de citer ſont tellement terminés, qu'ils peuvent être comparés pour le poliment aux gravures des pierres précieuſes ».

« A l'égard des ſtatues, entièrement travaillées avec l'outil, la plus belle eſt ſans contredit le Laocoon. C'eſt ici qu'un œil attentif découvre avec quelle dextérité & quelle ſûreté le ſtatuaire a promené l'inſtrument ſur ſon ouvrage, pour ne pas perdre les touches ſavantes par un frottement réitéré. L'épiderme de cette ſtatue, paroît un peu brut, en comparaiſon de la peau liſſe d'autres figures ; mais ce brut eſt comme un velours doux, comparé à un ſatin brillant. L'épiderme du Laocoon eſt pour ainſi dire comme la peau des premiers grecs, qui n'étoit point dilatée par l'emploi fréquent des bains chauds, ni relachée par l'uſage répété des frottoirs connus chez les romains amollis par le luxe. Sur la peau de ces hommes nageoit une tranſpiration ſalutaire, comme le premier duvet qui revêt le menton de l'adoleſcent ».

« Ces comparaiſons éclairciront peut-être mieux une expreſſion obſcure de Denys d'Halicarnaſſe (*Epiſt. ad Cn. Pompei. de ſtat. p.* 204. *L.* 7), que les diſputes ſavantes & emportées des Saumaiſe (*not. in Tertul. de Pal. p.* 234. *ſeq. conſut. animadvert. Andr. Cercotii, p.* 172, 189.) & de Petau (*Andr. Rerkoetii, Maſtigoph. part.* 3. *p.* 106. *ſeq.*). Voici cette expreſſion : χνους αρχαιοτατης & χνους ακμαιοτατος ; il s'agit du ſtyle de Platon, ainſi que de quelques autres paſſages ſynonimes des auteurs ; tel que le *Littera virentior* de Ciceron (*ad Attic. l.* 14. *ep.* 7). A mon avis on pourroit rendre l'expreſſion grecque, priſe en général, par le *velouté & l'onctueux de l'antiquité*. En prenant le mot χνους non dans ſa ſignification éloignée & impropre, comme firent nos ſavans, mais dans ſon ſens primitif & naturel, qui déſigne le premier duvet du menton, & en comparant cette expreſſion à l'application que je fais de cette image à l'epiderme de Laocoon, l'on ſentira que Denys d'Halicarnaſſe a voulu dire la même choſe. Hardion (*ſur une lettre de Denys d'Halicarnaſſe à Pompée. p.* 128.), qui a prétendu expliquer ce paſſage après les ſavans en queſtion, nous laiſſe plus incertain qu'auparavant. Le mot

nous rend la même image, lorſqu'il eſt employé pour déſigner la peau veloutée des fruits, comme dans Atiſtophane. (*Nub.* v. 974.) »

« Du reſte les monumens de ſculpture, terminés au ſimple outil, ſont en aſſez grand nombre. Tels ſont entr'autres les deux grands lions, placés à l'entrée de l'arſenal de Veniſe & tranſportés d'Athènes en cette ville : ils ſont traités avec le ſimple outil, ainſi que l'exigent le poil & la crinière de ce fier animal ».

« D'après la lettre grecque H, gravée ſur le ſocle d'un faune, au palais Altieri, l'on peut conjecturer que les ſtatues rangées dans un même endroit, portoient les marques de leur nombre, & que celle dont nous parlons avoit été la huitième. Un buſte, dont fait mention une inſcription grecque, s'eſt trouvé marqué de la même lettre. L'inſcription nous fait voir que ce morceau étoit placé dans un temple de Sérapis, & la lettre nous montre que c'étoit le huitième buſte. C'eſt ce que le traducteur de cette inſcription n'a pas remarqué, & de-là il a regardé la lettre H comme ſuperflue (*Falcon. Inſcr. Athlet. p.* 17.) Je crois que la lettre N, gravée ſur le tronc d'une amazone dans le cabinet du capitole, ſignifie le nombre de cinquante, c'eſt-à-dire que cette ſtatue étoit la cinquantième dans l'endroit où elle étoit placée. »)

» Le marbre noir, tiré des carrières de l'île de Lesbos (*Philoſtrat. vit. Sophiſt. lib.* 2. *p.* 556.), fut employé plus tard que le blanc. Il ſe trouve toutefois une ſtatue de ce *marbre*, faite par un ancien artiſte Eginete. L'eſpèce la plus dure & la plus fine de ce *marbre* ſe nomme ordinairement parangon ou pierre de touche. Quant aux figures grecques entières de cette pierre, il s'en eſt conſervé pluſieurs ; un Apollon dans la galerie du palais Farneſe ; le Dieu nommé vulgairement *Aventinus*, dans le cabinet du capitole, morceaux plus grands que nature ; de plus, les deux Centaures qui avoient appartenu autrefois au cardinal Furietti, & qui ſont incorporés aujourd'hui aux antiques du cabinet du capitole, morceaux dont les maîtres, Ariſtéas & Papias d'Aphrodiſium, ont gravé leurs noms ſur le ſocle des figures. En fait de ſtatue de grandeur naturelle, il ſe trouve un jeune ſatyre qui danſe, & un athlète qui tient dans ſa main un flacon d'huile, figures qui ſe voient toutes deux à la Villa Albani, & qui furent découvertes par le cardinal Alexandre dans les fouilles de l'ancienne ville d'Antium, où on les trouva placées, outre un Jupiter & un Eſculape auſſi de *marbre* noir & de même grandeur, dans une ſalle ronde près du théâtre. Indépendamment de ces ſtatues, exécutées dans le ſtyle grec, & faites de *marbre* noir, il y a encore celles qui ſont des imitations de la manière égyptienne, & qu'on a trouvées à Tivoli, dans les fouilles de la Villa Adriana ».

» La pierre calcaire noire dont nous parlons, diffère beaucoup par rapport à la dureté. Le *marbre* le plus tendre de cette eſpèce, c'eſt le plus noir, & c'eſt celui que nous appellons le noir antique, *nero antico* ; quant à celui qu'on tire encore des carrières, il n'eſt pas de bonne qualité, & il eſt d'ordinaire caſſant comme du verre. La dureté du *marbre* des Centaures en queſtion l'a fait prendre par quelques connoiſſeurs pour une pierre d'Egypte ; mais l'expérience a bientôt démontré le peu de fondement de leurs conjectures. »

Le premier des romains qui employa dans ſa maiſon un *marbre* étranger, fut l'orateur Craſſus (*Plin.* 363.) l'an de Rome 662. M. Brutus lui reprocha ce luxe, qui conſiſtoit en ſix colonnes du mont hymette ſitué dans l'Attique, & longues de douze pieds romains. Peu de temps après M. Scaurus, gendre de Sylla, étant édile, fit tranſporter à Rome pour bâtir ſon fameux théatre 360 colonnes de *marbre*. Dès-lors l'emploi du marbre devint ordinaire à Rome, & Mamura, chevalier préfet des ouvriers de Céſar dans les Gaules, fit incruſter de *marbre* toute ſa maiſon bâtie ſur le Cœlius.

En 666 & avant Marmura, M. Lepidus fut blâmé pour avoir fait les chambranles des portes de ſa maiſon en *marbre* de Numidie. Quatre ans après, Lucullus fit paroître ce *marbre* noir tâcheté auquel il donna ſon nom.

Sidoine nous a conſervé les noms de cinq variétés de *marbre* fort recherchées des anciens, à cauſe de leurs couleurs : (*Carm. XI* 17.). *Hic lapis eſt de quinque locis, dans quinque colores. Æthiopus, Phrigius, Parius, Pœnus, Lacédæmon, purpureus, viridis, muculoſus, eburneus, & albus.* Le *marbre* de Lacone étoit verd ; celui de Paros, blanc ; celui de Carthage, rouge ; celui de Phrygie, tacheté ; celui d'Ethiopie, jaune clair, comme l'ivoire qui a vieilli.

Auguſte ſe vantoit d'avoir trouvé Rome bâtie de brique, & de l'avoir laiſſée bâtie en *marbre*. Le fondement de cette aſſertion eſt que l'emploi du *marbre* devint très commun en Italie. Auſſi a-t-on trouvé à Pompeii un buffet couvert de *marbre*, & à Herculanum des battans de porte tout entiers de *marbre*.

MARCA. Varron (*de ling. lat.* 8. 28.), dit que l'on n'appelloit point une femme *Marca*, ni *Numeria*. Cependant on lit le contraire ſur d'anciennes inſcriptions (*Gruter.* 522. 10.) :

M. Œlia Tertulla.

L. Cæcilius uxori fe.

Digitized by Google

Et page 885. 14 :

P. L. F. Postumnia.

M. Aurelie. D. M. F.

MARC AGRIPPA.
MARC ANTOINE,
MARC AURÈLE,
} *Voyez* AGRIPPA, ANTOINE, AURÈLE, &c.

MARCELLUS, surnom de la famille *Claudia*.

Marcellus, neveu d'Auguste. Les savans qui ont expliqué les Antiquités d'Herculanum, ont donné mal-à propos le nom de *Marcellus* à un buste de *bronze* de grandeur naturelle ; les oreilles écrasées de ce buste & ses cheveux le font clairement reconnoître pour un Hercule. (*Bronzi. Ercol. tav.* 49.).

MARCELLEÉS, fêtes que les syracusains instituèrent à l'honneur de Marcellus, en mémoire de la sagesse avec laquelle il avoit gouverné la Sicile. Verrès les abolit (*Cicer. Verr.* 2. *n.* 51.).

MARCHANDS, Terrasson (*Hist. de la Jurisp. Romaine p.* 137.), parle d'un réglement fait dans les premiers temps de l'existence de Rome, qui interdisoit le commerce, ou du moins ne le permettoit qu'aux esclaves. Il ajoute que cette occupation étant devenue peu à peu moins ignoble, on établit l'an 259 un collège de *marchands*, qu'on nomma *collegium Mercuriale*, parce qu'il étoit sous la protection de Mercure. On n'y étoit admis qu'après un sacrifice offert à ce Dieu. Ovide y fait allusion, (*fast.* 11.).

Te quicumque suas profitentur vendere merces,
Thure dato, tribuas ut sibi lucra rogant.

Au reste il paroît, & Terrasson est de cet avis, que les romains distinguoient les *marchands* en détail, *mercatores*, *propola*, *arillatores*, des négocians, *negociatores*, *magnarii*. Cicéron (de *Offic. lib. I.*), croit que les derniers peuvent mériter des éloges ; mais il appelle sordide la profession des premiers. « *Nihil enim proficiunt*, dit-il, *nisi admodum mentiantur, nec vero quidquam turpius est vanitate.* »

Une loi donnée par le tribun Q. Claudius l'an 354 de Rome, ne permit aux sénateurs d'avoir d'autres bâtimens que les esquifs nécessaires pour transporter jusqu'à la ville les productions de leurs campagnes (*Tit. Liv. lib.* 21. §. 63.). Ce réglement suppose que les sénateurs en avoient alors un assez grand nombre ; & l'évidence de cette supposition se fortifie quand on se rappelle que cette loi dont C. Flaminius, parmi les patriciens, fut le seul apologiste, lui attira d'un côté la haine des citoyens de son rang, & de l'autre l'amour du peuple & l'honneur d'être une seconde fois consul. Cicéron dans ses discours contre Verrès, (*liv.* 7.) atteste aussi que les sénateurs faisoient autrefois construire plusieurs vaisseaux ; mais il ajoute que cet usage antique ne subsiste plus. « *Antiqua sunt ista leges & mortua.* »

On ajouta dans la suite à la sévérité de la loi Claudia ; & une troisième loi émanée des empereurs, prohiba la construction & la propriété des navires, tant qu'ils y avoient une administration publique. (*Loix des Rhodiens de ar. Pastoret*).

MARCHÉS, *Fora*, places publiques de Rome, consacrées à rendre la justice au peuple, ou à exposer en vente les vivres & autres marchandises. Les *marchés* que les romains appelloient *fora* étoient entourés de superbes édifices, lorsqu'on y rendoit la justice au peuple. C'étoient de spacieuses & larges places quarrées ou quadrangulaires, environnées de galeries soutenues par des arcades à peu-près comme la place royale de Paris ; mais ces édifices à Rome étoient beaucoup plus grands & plus riches en architecture. Ammien Marcellin rapporte que le *marché* de Trajan, *forum Trajani*, passoit pour une merveille par le nombre d'arcades posées artistement les unes sur les autres ; de sorte que Constantin, après l'avoir vu, désespéra de pouvoir rien faire de semblable. Strabon parlant du *forum romanum*, dit qu'il étoit si beau, si bien accompagné de galeries, de temples & d'autres édifices magnifiques, qu'il suffiroit seul pour préserver Rome de l'oubli.

Outre ces *marchés* destinés aux assemblées du peuple, il y avoit à Rome quatorze autres *marchés* pour la vente des denrées, qu'on appelloit *fora venalia* ; tels étoient le *forum olitorium*, le *marché* aux herbes où se vendoient les légumes : ce *marché* étoit auprès du mont capitolin. On y voyoit un temple dédié à Junon *matuta* ; & un autre consacré à la piété. Il y avoit la halle au vin, *vinarium* ; le *marché* aux bœufs, *forum boarium* ; le *marché* au pain, *forum pistorium* ; le *marché* aux poissons ou la poissonnerie, *forum piscarium* ; le *marché* aux chevaux, *forum equarium* ; le *marché* aux porcs, *forum suarium*.

Il y avoit encore un *marché* que nous ne devons pas oublier, le *marché* aux friandises, où étoient les rotisseurs, les patissiers & les confiseurs, *forum cupedinarium* : Festus croit que ce mot vient de *cupedia*, qui signifioit chez les latins des *mets exquis* ; mais Varron prétend que ce *marché* prit son nom d'un chevalier romain

Digitized by Google

nommé *Cupès*, dont le palais bâti dans cette place, fut rasé à cause de ses rapines, & la place employée à l'usage dont nous venons de parler.

Quoi qu'il en soit, tous les *marchés* de Rome, destinés à la vente des denrées & marchandises, étoient environnés de portiques & de maisons, garnies d'étaux & de grandes tables, sous lesquelles chacun exposoit les denrées & marchandises dont il faisoit commerce. On appelloit ces étaux, *abaci* & *operaria mensæ*.

Onuphre Panvini, dans son ouvrage des *regions* de Rome, donne la description complette de tous les *marchés* de cette ancienne capitale du monde; c'est assez pour nous d'en rassembler ici les noms: le *forum romanum ou le grand marché; forum Cæsaris Augusti; boarium; transitorium; olitorium; piscorium; Trajani; Ænobarbi; suarium; archamorium; Diocletiani; equarium; rusticorum; cupedinis; piscarium; Salusti.* Il faut y ajouter la halle au vin, *vinarium* (*D. J.*)

MARCHE-PIED. Dans les monumens antiques, égyptiens, grecs, romains & même dans ceux de Persépolis on voit les personnages principaux lorsqu'ils sont assis avoir les pieds posés sur un *marchepied*. Cette observation est générale, & cependant elle souffre peu d'exceptions.

MARCIA (la fontaine) fut ainsi nommée du préteur Marcus Titius qui amena à Rome en 613 plusieurs ruisseaux réunis de trente trois milles de distance. Cette eau arrivoit par la porte esquiline où l'on voit encore des restes des arches qui formoient son aqueduc. L'eau *marcia* étoit potable, & elle abreuvoit le capitole. Lorsque Saturnin & d'autres séditieux se retirerent sur le capitole, on en coupa les tuyaux, pour les réduire par la soif; ce qui arriva. Elle jettoit plusieurs embranchemens sur les monts Cœlius & Aventin. Après plusieurs réparations & reconstructions, Trajan l'amena dans ses Thermes, & elle en fut appellée *eau de Trajan*.

MARCIA, famille romaine dont on a des médailles qui portent souvent la tête *d'Ancus Martius*, parce qu'elle prétendoit en descendre.

Ses médailles sont:

C. en argent.

C. en bronze.

O. en or.

Les surnoms de cette famille sont *Censorinus, Figulus, Libo, Philippus.*

Goltzius en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.

MARCIANA, sœur de Trajan.

Marciana Augusta.

Ses médailles sont:

RRR, en or,

RRR, en argent.

Elle est beaucoup plus rare avec le titre de *Soror imp. Trajani.*

RRR, en G. B.

O, en M. & P. B. & de Colonies,

RRRR, en P. B. Grec

Un des monumens remarquables de l'art au temps de Trajan est une Vénus nue, dont la draperie est jettée sur un grand vase placé à côté d'elle. La tête de cette statue qui n'en a jamais été détachée, a beaucoup de ressemblance avec *Marciana*, sœur de Trajan. Cette statue se voit dans le jardin du palais farnèse. Dans le même endroit il se trouve une Vénus semblable à la premiere, à l'exception du vase qui diffère un peu. Cette Vénus a les traits de beauté qui la caractérisent ordinairement; mais son ornement de tête ressemble parfaitement à celui de l'autre statue; c'est-à-dire ses cheveux tressés sont relevés en nœud au-dessus de la tête, comme aux têtes de *Marciana* sur les médailles. Les cheveux des faces ont une tournure particulière, & sont assujettis par un ruban mince, passé dans chaque boucle. Sur le front on remarque une agraffe en forme de fleur composée de pierres précieuses. A la Villa Négroni on voit une Marciana drapée de la plus grande beauté.

MARCIANOPOLIS, en Thrace. ΜΑΡΚΙΑΝΟΠΟΛΙΤΩΝ & ΛΕΙΤΩΝ.

Les médailles Autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze.....*Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper sous l'autorité de ses gouverneurs romains des médailles impériales grecques en l'honneur de sept. Sevère, de Domna, de Caracalla, de Geta, de Macrin, de Diadumenien, d'Elagabale, de Mesa, d'Alex. Sevère, de Gordien-Pie, des deux Philippes.

MARCIEN.

Marcianus Augustus.

Ses médailles sont:

Digitized by Google

RR. en or.

RRR. en petits médaillons d'or.

O. en argent.

RRR. en P. B.

MARCIPOR, contraction de *marci puer*, employée pour désigner un serviteur de *Marcus*; de même que *Publipor* au lieu de *Publii puer*.

MARDELLE de puits. Les grecs ornoient de sculptures & de bas-reliefs les *mardelles* des puits; ce qui les a fait prendre quelquefois pour des autels. Telle est la *mardelle* de puits que présente le *n°.* 2, *pl.* 58 du 4e volume des Recueils d'Antiquités de Caylus. On en trouve beaucoup de semblables dans les ruines d'*Herculanum*, & dont le plus grand nombre est de marbre. M. Soufflot l'avoit dessinée & mesurée lui-même; il assuroit que cette forme lui avoit paru générale pour tous les puits, & qu'ils étoient tous d'une très-belle exécution. Cette recherche & cette magnificence offrent une singularité qu'il est naturel d'attribuer à la Grèce: les romains, plus voisins de nous, ne paroissent point avoir adopté cet embellissement.

Ces *mardelles* étoient basses; elles n'avoient qu'un pied huit pouces de hauteur; en conséquence, le diamètre de leur ouverture n'étoit que de neuf pouces. On voit, par cet exemple, que les anciens ne faisoient point usage de poulies pour tirer les eaux de leurs puits; & ce fait est prouvé par la marque du frottement des cordes, très-distinctes & très-apparentes sur l'arrête intérieure du marbre. Au reste, par la même raison, ces puits étoient peu profonds.

MARDI, troisième jour de la semaine, consacré à Mars: il étoit personnifié sous la figure de ce Dieu.

MARE, mot latin d'où nous avons fait celui de *mer*, qui signifie la même chose; mais les auteurs latins se servoient du mot *mare* dans le sens que nous exprimons par celui de *côte*, pour signifier *la mer qui bat les côtes d'un pays*. En voici des exemples:

Mare Ægyptium, est la côte d'Egypte; *mare Æolium*, la côte aux environs de Smyrne; *mare Asiaticum*, la côte de l'Asie proprement dite dans l'Anatolie; *mare Ausonium*, la côte occidentale du royaume de Naples, & la mer de Sicile; *mare Cantabricum*, la côte de Biscaye; *mare Cilicium*, la côte de Cilicie aujourd'hui la côte de Caramanie; *mare germanicum*, les côtes de Zélande, de Hollande, de Frise & ce qui suit jusqu'à l'Elbe, où commence *mare cimbricum*, c'est-à-dire la mer qui lave la presqu'île où sont le Holstein, le Jutland, le Sleswig; *mare Iberum*, la côte d'Espagne, depuis le golphe de Lyon, jusqu'au détroit; *mare Illyricum*, la côte de Dalmatie; *mare Ligusticum*, la côte de la Ligurie, ou la rivière de Gènes; *mare lycium*, la côte de la Lycie, au midi de l'Anatolie, elle fait présentement partie de la mer de Caramanie; *mare Suevicum*, les côtes méridionales de la mer Baltique, vers la Poméranie; *mare Thyrrhenum*, la côte occidentale de l'Italie; *mare Venedicum*, le golfe de Dantzig.

Les anciens ont aussi nommé l'Océan, *mare exterius*, mer extérieure, par opposition à la Méditerranée, qu'ils appelloient *mare interius*, mer intérieure. Ils nommoient aussi *mare infernum*, la mer de Toscane, par opposition à *mare Superum*, nom qu'ils donnoient à la mer Adriatique.

Ils ont appellés *mare Hesperium*, l'Océan, au couchant de la Lybie; *mare hyperboreum*, la mer au septentrion de l'Europe & de l'Asie: ils n'en avoient que des idées très-confuses.

Enfin, ils ont nommé *mare Myrtoum*, cette partie de l'Archipel, qui s'étendoit entre l'Argolide dans le Péloponèse, l'Attique, l'Eubée & les îles d'Andros, de Tine, de Scyro & de Sérife. Ce nom de *Myrtoum* lui vient de la petite île de Myrthos, qui est à la pointe méridionale de Négrepont. La fable dit d'un certain Myrtile, écuyer d'Enomaüs, que Pelops jetta dans cette mer. (*D. J.*)

MARÉOTIDE (lac). Le vin qui croissoit sur ses bords, s'appelloit *mareoticum vinum*, & c'est le même qu'Athénée nomme *vin d'Alexandrie*: tous les anciens en parlent avec éloge. Virgile dit de ses vignes:

Sunt Thasiæ vites, sunt & Mareotides albæ.

Les excellens vins de l'île de Thasos & ceux du lac *Maréotide* sont blancs.

Sur la nouvelle qu'Octave avoit pris Alexandrie, Horace, pour lui plaire, peint le caractère de Cléopâtre avec les couleurs les plus vives: l'amour de cette princesse étoit, selon lui, une fureur, son courage un désespoir, son ambition une ivresse; le trouble de son esprit, causé par les fumées du vin d'Egypte, se changea tout-à-coup en une véritable crainte.

Mentemque lymphatam Mareotico
Redegit in veros timores
Cæsar, ...

Non-seulement on ne voit plus les bornes du lac *Maréotide*, ni aucun vestige des fameux vignobles qui donnoient ce vin si renommé chez

les anciens ; mais le lac lui-même eſt tellement deſſeché, que nous doutons ſi c'eſt le lac de Bukiara des modernes.

MAREOTIS. Cette province d'Egypte a fait frapper des médailles grecques en l'honneur d'Hadrien.

MARÈS, capitha des chaldéens, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Egypte. Elle valoit, en meſure de France, $\frac{1013}{10300}$ de boiſſeau, ſelon M. Paucton. Elle valoit, en meſures anciennes des mêmes pays,

1 ½ chénices,

ou 3 logs,

ou 6 hémines.

MARÈS, *maris*, capitha de Perſe, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Egypte. Elle valoit, en meſure de France, ſelon M. Paucton, 1 pinte & $\frac{41}{1000}$. Elle valoit, en meſures anciennes des mêmes pays,

1 ½ chénices,

ou 3 logs,

ou 6 mints.

MARIA, famille romaine dont on a des médailles,

RRRR. en or au cabinet de Sainte-Geneviève.

C. en argent.

R. en bronze.

Le ſurnom de cette famille eſt *Trogvs*.

Goltzius en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.

MARIAGE. Dans preſque toutes les religions & chez preſque tous les peuples, cet engagement a été regardé comme très-important & lié à des cérémonies religieuſes. Chez les grecs, avant de célébrer les noces, il y avoit un jour deſtiné à célébrer les fiançailles, *ſponſalia*, où ſe traitoient ordinairement les conventions ; c'étoit en quelque ſorte le jour de l'achat, *coemptio*. Dès ce moment la femme étoit ſujette à la puiſſance & à l'autorité maritale.

Les romains avoient établi une autre façon de s'engager : qui s'appelloit uſucaption. On faiſoit mutuellement pendant un an l'eſſai de l'eſprit, de l'humeur & des qualités corporelles. Il n'étoit pas permis d'abandonner pendant ce temps le lit nuptial ; & ſi l'on s'en étoit éloigné pendant trois nuits, on avoit la liberté de ſe ſéparer. Cet uſage avoit, dit on, commencé dans le tems de l'enlèvement des Sabines.

On s'engageoit encore par confarréation, *confarreatione* (*Voyez ce mot.*) Cette cérémonie inſtituée par Numa, ſe faiſoit avec un gâteau de froment par le miniſtère du grand pontife & du prêtre de Jupiter. C'étoit par là que les mariés croyoient rendre leur union inviolable : ils ne laiſſoient pas cependant de la rompre quelquefois ; & leur divorce s'appelloit *diffarreation*. Cette cérémonie étoit néceſſaire pour les miniſtres de la religion ; & l'on ne pouvoit obtenir le ſacerdoce qu'on ne fût iſſu d'un ſemblable mariage. Tibère, dit Tacite, propoſa d'élire un prêtre de Jupiter, & de faire une nouvelle loi ſur ce ſujet. Il dit que la coutume étoit autrefois de nommer trois patriciens dont les pères euſſent obſervé dans leur mariage la cérémonie de la confarreation & d'en choiſir un des trois. Cette cérémonie, dans la ſuite fut négligée. Le même auteur en attribue l'abolition à trois cauſes ; le peu d'attachement pour les cérémonies religieuſes, la difficulté de la cérémonie, & la perte de la puiſſance paternelle qui ceſſoit à l'égard de celui qui acquéroit cette prêtriſe.

Les autres cétémonies étoient aſſez conformes aux nôtres. L'époux donnoit un anneau. (*Voyez ANNEAU*). Celui qui devoit dreſſer les articles du contrat arrivoit enſuite, & après lui, ceux qui tenoient les augures.

La célébration de cet engagement avoit ſa ſaiſon & ſes jours permis. Le mois de mai étoit regardé comme funeſte, ſoit parce que ſe rencontrant entre le mois d'avril conſacré à Vénus, & le mois de juin conſacré à Junon, on ait cru devoir avancer, ou reculer pour ſe trouver dans un tems plus deſtiné à un culte plus particulier des divinités qui préſident au mariage ; ſoit que ce mois ſe paſſât dans l'obſervation des plus grandes cérémonies de la religion, & que les prêtres de Junon affectaſſent une triſteſſe qui paroiſſoit juſque dans leur habillement ; ou ſoit enfin, que l'oblation pour les morts qui eſt placée dans ce mois, ne convînt guères à l'eſpèce de ſacrifice qu'exigeoient les dieux du *mariage*. Cette ancienne ſuperſtition ſubſiſte encore aujourd'hui en quelques endroits, parmi le peuple, qui regarde le mois de mai, comme un mois malheureux ſans en alléguer d'autres raiſons qu'une ancienne tradition, *menſe maio malè nubunt* (Ovid. *Faſt.* l. V.)

Les *mariages* étoient encore défendus les jours des calendes & des ides, parce que, ſuivant Macrobe, toutes voies de fait étoient défendues ces jours là, & que la loi qui ne permettoit aucune violence, avoit enveloppé dans ſa défenſe les mouvemens même de la paſſion. Le tems où la lune étoit dans ſon plein, étoit celui que les grecs croyoient le plus heureux pour les *mariages*.

Il y avoit des acclamations pour les fiançailles mêmes ; la première étoit *ivroyãs, felicitet* Auſſi-tôt que les conventions étoient ſignées, les parens & les

amis assemblés, répétoient souvent ce mot qui étoit d'un bon augure. Ensuite ils faisoient ensemble un repas qu'on nommoit *repotia*. On se faisoit des présens les uns aux autres; & quelquefois on distribuoit des pièces d'or & d'argent où le portrait de la mariée étoit frappé. *Hymeneus* étoit le dieu qui chez les grecs présidoit aux mariages. *Voyez* HYMEN.

Les romains avoient une autre invocation. Quand ils enlevèrent les sabines, les soldats de *Talassius*, jeune homme d'une grande considération dans Rome, & un des premiers chefs des romains, enlevoient une fille d'une beauté singulière: on leur demanda à qui ils la réservoient; craignant qu'on ne la leur ravît, ils s'écrièrent tous, que c'étoit pour Talassius; ce qui tint en respect tous ceux que la beauté de cette fille avoit pu tenter; & c'est de-là, dit Tite-Live, que les romains se sont toujours servis depuis du nom de Talassius, comme les Grecs de leur *Hymeneus*.

Le jour des noces on paroit la mariée avec beaucoup de soin; on la revêtoit de plusieurs ornemens mystérieux, dont Plutarque a parlé dans les conseils qu'il donne sur ce *mariage*. On lui mettoit une couronne de fleurs ou d'herbes sactées, qu'elle même avoit cueillies.

Chez les romains on partageoit sa chevelure en six boucles ou tresses, avec le fer d'un javelot. Plutarque croit que l'on se servoit du javelot, soit en mémoire de l'enlèvement des sabines, qui se fit à main armée; soit qu'on ait voulu par-là insinuer à la jeune epouse qu'il falloit mépriser tout autre ornement que ceux de la vertu; ou que l'engagement qu'elle contractoit, ne pouvoit se rompre que par la force des armes; soit enfin pour honorer Junon, qui présidoit particulièrement au mariage, & à laquelle le javelot étoit particulièrement consacré.

La mariée demeuroit voilée, dans la maison de ses parens, jusqu'au commencement de la nuit, que l'époux, suivi des siens, venoit la chercher; avant lui, personne n'avoit la liberté de la voir; & c'eût été blesser sa pudeur, que d'oser l'entreprendre. Ce voile s'appelloit *flammeum*; il étoit violet. C'étoit la couleur qui convenoit aux amans.

Mais de tous les ornemens qui servoient aux mariées, le plus remarquable étoit une ceinture mystérieuse, appellée *cestus*. *Voyez* CESTE.

L'époux recevoit la mariée de la main de sa mère; il lui ôtoit son voile, & elle recevoit de chacun des complimens sur les charmes de sa personne: belle ou laide, sa beauté étoit célébrée. Mais ces louanges étoient interrompues par les mouvemens d'impatience qui prenoient à l'assemblée en faveur de l'époux. Quelquefois les amis étoient occupés à essuyer les larmes honorables que la pudeur faisoit couler.

Trois jeunes garçons parens des deux côtés la conduisoient à la maison de l'époux: l'un portoit un flambeau devant elle, & les deux autres lui donnoient la main. Des joueurs de flûte & d'autres instrumens l'accompagnoient, & de tems en tems on entendoit les acclamations de tout ce cortège. Le dieu *Domiducus* présidoit à cette marche; on le prioit d'être favorable, & d'écarter tous les mauvais présages qui pouvoient se présenter sur le chemin. On invoquoit Junon pour le même objet sous le nom de *Domiduca*.

Avant d'entrer chez l'époux, elle alloit avec son cortège, au temple, où l'on offroit un sacrifice & où les époux se juroient une foi mutuelle: de-là dans le même appareil, elle se rendoit à la maison de son mari. Elle avoit bien soin de ne pas toucher le seuil de la porte en entrant; cet accident auroit été du plus mauvais présage: la moins vive le franchissoit avec légèreté. En entrant, les parents & les amis s'emparoient du flambeau, & se hâtoient de l'eteindre. La femme le cachoit sous le lit nuptial; mais si le mari l'éteignoit dans un tonneau, c'étoit, disoit la superstition, la marque d'un veuvage prochain. Les chants d'alégresse cessoient dès que l'épouse entroit, & faisoient place aux plaisanteries. On récitoit souvent des vers auxquels on attribuoit la vertu d'arrêter tous les charmes & les fascinations. La plupart de ces vers s'appelloient *fescennins* ils étoient pleins de traits vifs & malins, & souvent licencieux.

On jettoit des noix à une troupe d'enfans. Les uns ont dit que cette cérémonie n'avoit pour but, que de rappeller à l'époux, qu'il falloit renoncer aux amusemens frivoles, représentés par ces noix, pour s'adonner aux occupations sérieuses du mariage. D'autres croient que ces noix n'étoient jettées à une troupe d'enfans ramassés exprès, qu'au moment où l'époux disparoissoit avec son épouse, afin d'exciter un bruit qui pût favoriser la pudeur de l'épouse.

Cinq principales divinités présidoient aux mariages, Jupiter, Junon, Vénus, la douce Persuasion, & Diane; en conséquence on allumoit cinq flambeaux à toutes ces noces. Trois autres divinités étoient particulièrement révérées comme dieux du *mariage*, *Picumnus*, *Pilumnus* & *Manturna*. (*Voyez* ces mots.). La superstition des romains avoit multiplié les divinités à proportion des incidens du *mariage*, & de tous les momens de cette première journée. Une déesse appellée *Virginensis* (*Voyez VIRGINENSE.*) aidoit au mari à délier la ceinture de l'épouse. Plusieurs autres divinités subalternes étoient appellées à la célébration du mariage. L'épouse pour se ren-

dre de l'autel dans la chambre nuptiale ; paſſoit de main en main par les ſoins & ſous les auſpices d'une infinité de Dieux, dont quelques-uns étoient cenſés ne la point abandonner, & ſe chargeoient de fonctions dont la bienſéance ne permet pas le détail. Plutarque en parlant du concours de ces divinités nous en donne une image très-agréable. Il met en mouvement Vénus, les Graces, Mercure & la Perſuaſion. Des femmes d'un certain âge, inſtruiſoient la mariée dans la chambre nuptiale, & lui donnoient les avis & les leçons dont elles croyoient que ſon inexpétience pouvoit avoir beſoin. Les acclamations redoubloient alors. *IO hymen : hymenae IO.* On donnoit à la bonne mine de l'époux les louanges que l'on avoit donné à la beauté de la femme. Enfin de jeunes filles avoient ſoin de fermer les portes de l'appartement, & chantoient l'épithalame, ou les vœux pour les plaiſirs & la durée d'une union dont les dieux & les hommes avoient pris ſoin. *Voyez* DOMIDUCUS, MANTURNA, PERTUNDA, PREMA QUIRIS, SUADUS, VOLUMNUS.

MARIAGES. Les égyptiens & les grecs conduiſoient dans un char la mariée à la maiſon de l'époux ; mais les romains l'y conduiſoient à pied ; ce qui fit naître l'expreſſion *uxorem ducere.* Cette différence peut faire diſtinguer dans les bas-reliefs un *mariage* romain d'un *mariage* grec ou égyptien, ſi l'on ne voit point de char dans toute la compoſition du bas-relief.

MARIANDYNIENS, ancien peuple d'Aſie, dans la Bithynie. Ils habitoient les environs d'Héraclée, & donnoient le nom au golfe où tombe le fleuve Sangar. Ce furent eux qui adoptèrent les premiers & communiquèrent le culte d'Adonis à toute l'Aſie mineure.

MARIANUS, ſurnom de Jupiter, qui lui fut donné à cauſe du temple que Marius lui éleva dans Rome.

MARICA, nymphe que le dieu Faune rendit mère du roi Latinus. Elle habitoit les bords du fleuve Liris, près de Minturne. Lactance dit expreſſément que Circé fut appellée *Marica* après ſa mort.

MARIDIANUS, ſurnom de la famille COSSUTIA.

MARIE, femme d'Honorius.

FLAVIA MARIA AUGUSTA.

Les médailles de *Marie* ne ſont connues que dans le recueil de Goltzius.

MARIN, tyran ſous Philippe.

P. CARVILIUS MARINUS AUGUSTUS.

Ses médailles ſont :

O. en or & en argent.

RRRR. en G. B. grec.

On y lit du côté de la tête : ΘΕΩ ΜΑΡΙΝΩ.

RRR. en M. B.

Goltzius rapporte une médaille latine d'argent, qui a au revers *MARS VLTOR ;* mais elle n'eſt connue dans aucun cabinet.

MARINIANA, ſeconde femme de Valérien.

DIVA MARINIANA.

Ses médailles ſont :

O. en or.

R. en argent.

RRRR. en argent. On la connoiſſoit avec le revers *felicitas deorum.*

RR. en G. B. de coin romain.

R. en M. B.

R. en P. B.

O. de colonies & grecques.

Toutes ſes médailles repréſentent ſa conſécration.

MARINS. Les *marins* portoient un gros ſurtout avec un capuchon, comme celui des matelots de la Méditerranée, excepté les manches. On en voit un ſur une pierre gravée de la collection de Stoſch, publiée par Winckelmann, n°. 158 de ſes *Monumenti antichi inediti.*

MARIO Patri & Herculi. Gruter (1012. 4.) rapporte l'inſcription ſuivante, dans laquelle *Mario patri* eſt mis pour *Marti patri.*

MARIO. PATRI
ET. HERCULI
D. CALLISTUS.

MARIONNETTES. Un ſeul paſſage d'Horace ſuffiroit pour prouver que les romains employoient les petites figures que nous appellons *marionnettes.* Ce poëte compare à ce badinage un homme qui eſt le jouet de ſes paſſions & de mille impreſſions étrangères (*Sat. VII l. 2. v. 82.*)

Duceris ut nervis alienis mobile lignum.

Mais l'uſage de ces figures étoit plus ancien que les romains ; on les employoit dans la Grèce : les grecs les nommoient νευροσπαστα, terme qui exprimoit la nature de la choſe ; car il ſignifie *ce qui eſt mis en mouvement par de petites cordes.*

L'auteur

L'auteur du livre *de Mundo*, attribué comm[unément] à Ariſtote, en fait la deſcription. Voici le paſſage, traduit par Apulée :

Qui in Graecolis hominum figuris geſtus movent, quando illum membri, quod eg tari ſolet, traxerint, torquebitur cervix, nutabit caput, oculi vibrabunt, manus ad miniſterium praeſto erunt, nec invenuſte totus videbitur vivere.

« Lorſque ceux qui font agir & mouvoir de » petites figures de bois tirent le fil qui répond à » tel des membres, ce membre obéit auſſi-tôt ; » on voit le col tourner, la tête ſe pencher, les » yeux ſe remuer, les mains ſe prêter au mou- » vement qu'on en exige ; en un mot, toute la » perſonne paroît vivante & animée ».

Dans le *Banquet de Xénophon*, Socrate demande à un joueur de *marionnettes* quelle eſt la choſe ſur laquelle il compte le plus dans le monde ? *C'eſt*, répond-il, *ſur le grand nombre des ſots ; car ce ſont eux qui me nourriſſent pour le plaiſir de voir mes* marionnettes. *Auſſi*, leur dit un des convives, *vous ai-je entendu l'autre jour faire aux dieux cette prière : Que par-tout où vous iriez il y eût abondance de pain & de vin, & diſette de bon ſens.*

Marc-Antonin, dans ſa vie, parle de ces petites figures, & Favorin, dans Aulu-Gelle, dit : « Si les hommes ne faiſoient rien d'eux- » mêmes, & par le mouvement de leur propre » volonté, mais s'ils étoient en tout conduits par » l'influence des aſtres, comme le prétendent les » aſtrologues, ils ne ſeroient que des *marion-* » *nettes* : *Ludicra & ridenda quaedam ſimulacra* ».

Caylus a publié, dans ſes *Recueils d'Antiquités* (*tom. IV. pl.* 80. *n°.* 1. *tom. VI. pl.* 90. *n°.* 3. *tom. VII. p.* 164.), pluſieurs *marionnettes* antiques de bronze & d'ivoire.

MARIS, meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. *Voyez* MARÈS.

MARIUS, tyran ſous Gallien.

Marcus Aurelius Marius Augustus.

Ses médailles ſont :

RRRR. en or.

Il y en a deux au cabinet du roi, dont les revers ſont : *Concordia militum & ſaeculi felicitas* ; & une troiſième, avec le revers *Fides militum*, dans un cabinet de Paris.

R. en argent de billon.

R. en P. B.

Il y a cinq revers différens : celui avec la tête du ſoleil, & la légende *Pacator orbis*, eſt le ſeul qui ſoit rare.

« Je regrette, dit Winckelmann (*Hiſt. de l'Art, liv. VI. c.* 5), comme ſuperflu de faire mention de la prétendue ſtatue de Caius *Marius*, conſervée au cabinet du capitole, ſi, dans la nouvelle deſcription des antiques de ce cabinet, on ne l'avoit pas rapportée comme un portrait de cet homme fameux. Fabretti (*Muſ. capit. c. III. l.* 50.), qui d'ailleurs ne ſe faiſoit pas grand ſcrupule de baptiſer des figures, avoit déjà remarqué que cette ſtatue ne ſauroit repréſenter *Marius*, parce qu'elle avoit à ſes pieds une boîte ronde pour y mettre des écrits, comme la marque ſymbolique d'un ſénateur ou d'un ſavant, & qu'il n'étoit ni l'un ni l'autre. Malgré le peu de fondement de cette dénomination, l'auteur de l'ouvrage que nous venons de citer donne hardiment le nom de *Marius*, dont la confirmation nous eſt inconnue. Cicéron & Plutarque (*Mar. p.* 743.) ſont les ſeuls auteurs qui nous parlent de ſon air boutru & de ſa mine ſombre ; d'ailleurs, il ne nous reſte aucun monument de l'art qui puiſſe donner une idée de ſa phyſionomie. Pour les médailles connues ſous ce nom, & rapportées par les écrivains comme étant de lui, nous pouvons aſſurer qu'elles ſont toutes fauſſes & ſuppoſées. D'après l'idée d'une pareille phyſionomie, Fulvius Urſinus s'eſt cru autoriſé de donner à la tête d'une pierre gravée le nom de *Marius* (*Fulvi. Urſ. imag. n°.* 38.). C'eſt avec tout auſſi peu de fondement qu'on a aſſigné le même nom aux têtes du palais Barberini & de la villa Ludoviſi, ainſi qu'à une ſtatue de la villa Negroni, morceaux qui ſe trouvent cités, comme des preuves inconteſtables, dans les explications du cabinet du capitole ».

« Des ouvrages de l'art (*Ibid. liv. VI. c.* 6.) encore plus glorieux, ſeroient les fameux *trophées de Marius*, ſi l'on ne vouloit pas rejetter la validité d'une inſcription qui ſe trouvoit au-deſſous, avant qu'ils euſſent été enlevés de l'endroit où ils étoient pour être tranſportés dans le capitole (*Gruter. Inſcript. p.* 1022. *n°.* 1. *Fabret. Column. Traj. p.* 108.). L'inſcription dont je viens de parler, indiquoit qu'un affranchi, dont le nom preſque effacé étoit difficile à déchiffrer, avoit fait élever ce monument à Domitien. Ce ſont des ouvrages qu'il faut conſidérer comme des trophées de la guerre contre les daces. Domitien, qui ſe tira aſſez mal de cette guerre, dans laquelle ces mêmes daces, ſous la conduite de Décébale leur roi, remportèrent pluſieurs victoires contre ſes généraux, ne laiſſa pas de s'en glorifier & de vouloir qu'on lui décernât le triomphe. Xiphilin nous apprend, d'après Dion Caſſius, qu'on lui érigea tant de monumens, que le monde ſe trouva rempli de ſes ſtatues & de ſes buſtes en or & en argent (*Domit. p.* 217.). Il eſt vrai qu'il y a eu des auteurs qui ont cru que ces trophées avoient été élevées à l'honneur d'Auguſte ; ils ont pré-

tendu en tirer la preuve du lieu même où ils étoient placés. C'étoit un château d'eau des aqueducs Juliens, construits par Agrippa; c'est-à-dire, un réservoir d'où l'eau *Julia* étoit distribuée dans les différens endroits de la ville : on sait d'ailleurs qu'Agrippa aimoit à décorer d'ouvrages de l'art les édifices de cette nature qu'il élevoit à Rome (*Plin. l. XXXVI. c.* 24. §. 9.). Mais en supposant que ces aqueducs aient été réparés par Domitien, conjecture qui n'est pas détruite par le silence de Frontinus, la vraisemblance en faveur de mon opinion devient plus grande, lorsque je donne ces trophées pour des ouvrages de cet empereur. Je m'y trouve confirmé par la comparaison que j'ai faite de ces trophées avec d'autres morceaux du même genre, découverts à la villa Barberini de Castel-Gandolfo, & incrustés dans le mur, c'est-à-dire, dans l'endroit où se trouvoit la fameuse maison de campagne de Domitien, & par la ressemblance parfaite du travail & du style de ces différens ouvrages ».

MARMARITE, nom donné à une légion, mais dont on ignore l'origine; la Notice ne nous l'apprend point. Cette légion auroit-elle été originairement levée dans la Libye-*Marmarique*, & en auroit elle pris son nom, quoique ses recrues ne se fissent pas toujours dans le lieu de son origine?

MARMAX, un des amans d'Hippodamie, qui fut tué par Œnomaüs, père de cette princesse. Il donna son nom à un fleuve de l'Elide.

MARMORARII, carriers qui exploitoient les marbres.

MARMORATUM, espèce de stuc ou de ciment fait avec du marbre pilé. On en faisoit des enduits sur les terrasses & sur les murs.

MARMORIBUS, *a*. Gruter (593. 7. & 15. 12.) a publié des inscriptions sur lesquelles on lit les noms de deux officiers des Césars, dont l'un est appellé *a marmoribus*, & l'autre *a marmoribus magister*. Ils avoient sans doute l'inspection sur les marbres du palais & sur leur emploi.

MARNAS, dieu des syriens. Dans Lampridius, Alexandre Sévère s'écrie : *O Marna!* ô Jupiter! ô dieux immortels! car il faut lire avec Saumaise *ô Marna!* & non point *ô numina!* Ce commentateur a fait la correction d'après un manuscrit de la bibliothèque palatine. Un empereur syrien, dit-il, invoque un dieu de Syrie. Saint Jérôme, dans la vie de S. Sérapion & dans sa lettre à Lata, parle de *Marnas*. Sous ce nom, les habitans de Gaza adoroient le Jupiter de Crète. *Marnas* en syrien, signifie *seigneur des hommes*.

MARNE. Les anciens avoient connu & recommandé l'usage de la *marne*. Pline en attribue la première idée aux gaulois & aux bretons (*Hist. nat. lib. XVII. cap.* 6.) Columelle parle aussi de cet usage ancien. On ne peut donc douter de l'utilité de la *marne* pour fertiliser les terres.

MARON, un des grands capitaines qui signalèrent le plus leur courage au combat des Thermopyles. Après sa mort, on lui dédia un temple comme à un dieu, dit Pausanias.

MARON, compagnon d'Osiris : c'est le même que Bacchus. Il donna son nom à la ville de *Maronée* en Thrace, qui devint fameuse par ses bons vins : de là vient que le vin *maronéen* est appellé par Tibule *Maroneus Bacchus*.

MARONÉE, en Thrace. ΜΑΡΩΝΙΤΩΝ & ΜΑΡΩΝΕΙΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

C. en argent.

O. en or.

C. en bronze.

Leurs types ordinaires sont :

Un homme nud, debout, tenant un raisin & deux javelots.

Un raisin.

Un cheval entier ou à mi-corps.

Un chien.

Une feuille.

Une diote.

Cette ville a fait aussi frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Néron, d'Hadrien, de Commode, d'Alexandre Sévère, de Maximin, d'Antonin, de Domna.

MARPESSE, fille d'Evenus, roi d'Eolie, fut enlevée par Idas, fils d'Aphare, sur le char de Neptune, dans le tems qu'Apollon la recherchoit en mariage. Evenus, irrité de cet enlèvement, poursuivit le ravisseur, & n'ayant pu l'atteindre, se précipita de désespoir dans le fleuve Lycormas, auquel il donna son nom. Mais Apollon se rendit maître de la personne de *Marpesse*, qu'Idas avoit emmenée à Messene. Celui-ci en porta ses plaintes à Jupiter, qui remit à *Marpesse* le choix de l'un des deux rivaux : elle décida en faveur d'Idas, dans la crainte qu'Apollon, déjà connu par l'inconstance de ses amours, ne la quittât, lorsque sa beauté seroit effacée par l'âge. *Voyez* IDAS.

MARQUES. Il est constant que les romains

Digitized by Google

marquoient leurs eſclaves ſur différentes parties du corps : les preuves de cet uſage ſont rares ſur les monumens ; mais les hiſtoriens nous en ont conſervé des témoignages qui ne laiſſent aucun doute. Nonius cite ce vers de Nœvius.

Signari oportet frontem calidâ forcipe.

Le front des eſclaves doit être marqué par un fer chaud.

Plaute, (*Caſina*, *act.* 2. *ſc.* 6.), appelle un eſclave, qui avoit cette marque, *ſervus litteratus*, un *eſclave letté* ; ce jeu de mots, aſſez médiocre en lui-même, ſert toujours de preuve au fait dont il s'agit.

Pline (*lib. XVIII. c.* 3.) dit plus ſimplement, & contre ſon ordinaire, *inſcripti vultus*, marqués au viſage.

Auſone, (*Epigr.* 5.), en parlant d'un ſcribe ou d'un copiſte qui avoit pris la fuite, dit :

Ergò notas ſcripto toleraſti, Pergame, vultu,
Et quas neglexit dextera frons patitur.

Vous avez donc mieux aimé, Pergame, que l'on gravât ſur votre front quelques lettres, que d'en écrire.

Ce paſſage prouve que tous les eſclaves n'avoient pas généralement ces caractères imprimés ; mais qu'on étoit attentif à les appliquer pour les punir, quand ils avoient fait quelque faute. Auſſi Valère Maxime dit (*lib. VI. cap.* 8. *art.* 1.) poſitivement qu'on imprimoit avec le fer chaud des caractères ineffaçables ſur le viſage des eſclaves qui méritoient la priſon, ou qui avoient fui. *Voyez* FUGITIFS & F.

Les ouvriers employés à la fabrique des armes, *fabricenſes*, étoient marqués au bras. (*Cod. Theodoſ. lib. X. tit.* 22.). Il eſt probable qu'on ne doit entendre ce paſſage que l'égard des eſclaves emp'oyés à ces travaux : cependant les ſoldats, ſelon Aétius, (*lib. VIII. c.* 12.), portoient les mêmes *marques* dans le Bas Empire.

Ce procédé, bien capable de dégrader & d'avilir les troupes, peut être mis au nombre de ceux qui ont rendu les troupes romaines ſi foibles & ſi peu courageuſes, dans ces tems rapprochés de notre ſiècle.

Un croiſſant gravé ſur le front d'un enfant, ſur un verre antique, pourroit être la *marque* d'un vœu ou d'une conſécration, ſoit à la lune, ſoit au dieu Lunus. Le poëte Prudence autoriſe ce ſoupçon ; il nous apprend que ceux qui ſe conſacroient à certaines divinités, ſe ſtigmatiſoient avec des aiguilles ardentes. Περὶ Στεφ. *hymn.* 14. *v.* 1076.

Ils font rougir de petites pointes ou des aiguilles fines, & ſe *marquent* ſur différentes parties du corps, & la partie *marquée* eſt celle qu'ils diſent avoir conſacrée à la divinité.

Les anciens mettoient quelquefois pluſieurs *marques* ſur le même animal. Tel eſt le cheval, qui eſt gravé ſur une agathe onyx de Stoſch. Il a ſur la cuiſſe de derrière, hors du montoir, une *marque* qui reſſemble à une palme ; c'eſt ainſi qu'on en voit une à un cheval deſſiné ſur un verre antique de Buonarroti. Le cheval de Stoſch en porte ſur l'épaule, hors du montoir, une ſeconde qui a la forme d'un cercle, ou peut-être du ♀, *koph*.

On *marquoit* auſſi les bœufs de la même manière. Car on trouve dans la collection du même baron de Stoſch, un bœuf *marqué* d'un ♀, *koph*, ſur la cuiſſe de derrière, hors du montoir, & d'un E ſur l'épaule du même côté.

Anacréon parle dans ſon ode 55e. de ces *marques* imprimées ſur la cuiſſe des animaux.

MARS. La théologie des égyptiens étoit fondée ſur l'aſtronomie & ſur l'aſtrologie ; c'eſt-à-dire, ſur l'obſervation des aſtres & ſur leurs prétendues influences. L'aſpect trouble & rougeâtre de *Mars* lui fit attribuer la propriété de deſſécher, & par une ſuite néceſſaire dans la zone torride, celle de faire mourir. De-là vint que le dieu *Mars* eut le département de la guerre & des combats.

Les égyptiens donnoient à cette planète le nom mythologique d'étoile d'Hercule, de l'Hercule des orientaux. *Artès* ou *Ertoſi* fut ſon nom relatif à ſes influences. On fit préſider *Mars* au mois qui commençoit l'année des ſyriens, des perſes, &c. ; & de même que ce mois, le dieu *Mars* & la planète de *Mars* préſidèrent au renouvellement annuel de la nature, à la régénération annuelle des plantes, des animaux, &c.

Les grecs firent deux êtres mythologiques du *Mars* des égyptiens : Hercule, ſymbole à la fois du ſoleil & de *Mars*, préſidoit au renouvellement de l'année ; & *Mars*, la divinité des combats, eût Bellone pour conductrice de ſon char, & pour compagnes ſes enfans, la Terreur & la Crainte.

MARS, le dieu des batailles, des combats & des querelles, étoit, ſelon Homère, & tous les poëtes grecs, fils de Jupiter & de Junon. Ce n'eſt que chez les poëtes latins, qu'on lit que Junon, piquée de ce que Jupiter avoit mis au monde Minerve, ſans ſa participation, avoit voulu, à ſon tour, concevoir & engendrer, ſans le concours d'un mâle. La déeſſe Flore lui montra une fleur qui croiſſoit dans les champs d'Olène, & dont le ſeul attouchement produiſoit

cet admirable effet, & elle devint mère de *Mars*. Junon fit élever le jeune *Mars* par Priape, de qui il apprit la danse & les autres exercices du corps, comme les préludes de la guerre. C'est pour cela, dit Lucien, qu'en Pythonie, on offroit à Priape la dime des dépouilles qui étoient consacrées au dieu *Mars*.

Les principales aventures de *Mars* sont le jugement qu'il subit dans le conseil des douze dieux pour la mort d'Allyrothius; la mort de son fils Ascalaphus, qu'il voulut venger contre l'ordre de Jupiter, la blessure qu'il reçut de Diomède; son combat contre Minerve, & son adultère avec Vénus.

Mars ayant appris qu'Allyrothius, fils de Neptune, avoit fait violence à Alcippe, vengea sa fille, en tuant la séducteur du crime. Neptune, désespéré de la mort de son fils, fit appeller *Mars* en jugement devant les douze grands dieux du ciel, qui l'obligèrent de défendre sa cause. *Mars* se défendit si bien, qu'il fut absous.

Ascalaphus, fils de *Mars*, qui commandoit les béotiens au siège de Troye, ayant été tué, le dieu en fut si pénétré de douleur, que, sans craindre le ressentiment de Jupiter, qui avoit défendu aux dieux de prendre parti pour ou contre les troyens, « il ordonne à la Fureur & à la » Fuite, dit Homère, d'atteler son char, & » prend ses armes éclatantes. Il alloit, dans ce » moment, allumer dans l'esprit de Jupiter une » colère bien plus furieuse, si la déesse Minerve » n'eût couru sur-le-champ après lui. Elle lui » arracha son casque, son bouclier, sa pique, » & d'un ton plein d'aigreur, elle lui dit: Fu» rieux & insensé que vous êtes, ne conservez» vous donc plus aucun respect pour le maître » des dieux, & avez-vous oublié sa défense? » Retenez le ressentiment que vous inspire la » mort de votre fils: de plus braves que lui » ont déjà mordu la poussière, ou la mordront » bientôt. Est-il possible, dans les sanglans com» bats, de sauver de la mort tous les fils des » mortels? En finissant ces mots, elle ramena » *Mars*, & le fit asseoir, malgré sa fureur ».

Mars ayant pris parti pour les troyens, contre la parole qu'il avoit donnée à Minerve; cette déesse excite Diomède à aller combattre contre le dieu même des combats. Ne craignez, lui dit-elle, ni le dieu *Mars*, ni aucun des immortels; poussez vos chevaux droit à lui, & frappez-le de près, sans respecter ce furieux, cette peste publique qui fait tant de maux à tous les mortels. *Mars* n'eut pas plutôt apperçu Diomède, qu'il marcha contre lui, & lui allongea un grand coup de pique, que la déesse eut soin de détourner. Diomède, à son tour, lui porte un aussi grand coup: Minerve conduit la pique, & la fait entrer bien avant au dessous des côtes; elle fait une cruelle blessure au dieu, & déchire son beau corps. *Mars*, en la retirant, jette un cri épouvantable, & tel que celui d'une armée qui marche pour charger l'ennemi. Il s'élève aussitôt vers l'Olympe, au milieu d'un tourbillon de poussière; & le cœur serré de douleur & de tristesse, il montre à Jupiter le sang immortel qui coule de sa blessure, lui porte ses plaintes contre Diomède & contre Minerve, qui l'a enhardi à ce combat. « Jupiter le regardant avec des yeux » de colère: Inconstant, perfide, lui dit-il; de » tous les dieux de l'Olympe, tu m'es le plus » odieux: tu ne prends jamais plaisir qu'à la dis» corde, à la guerre & aux combats.... Ce» pendant, parce que *Mars* est son fils, il or» donne au médecin des dieux de le guérir. Péon » met sur la blessure un baume exquis, qui le » guérit sans peine; car, dans un dieu, il n'y » a rien qui soit mortel ».

Homère (*au 8e. livre de l'Odyssée*) fait chanter, devant Ulysse, par un chantre divin, les amours de *Mars* & de Vénus. Le dieu avoit eu une première fois les faveurs de la déesse, dans le palais même de Vulcain. Le soleil, qui le vit, en alla d'abord avertir le mari qui, outré de l'offense & avide de vengeance, se mit à forger des liens indissolubles pour arrêter les coupables. Il tendit ces liens autour du lit, & les disposa de manière que, par un secret merveilleux, ils devoient envelopper les deux amans, dès qu'ils seroient couchés. Ils ressembloient à des toiles d'araignée; mais ils étoient d'une si grande finesse, qu'ils ne pouvoient être apperçus d'aucun homme, non pas même d'un dieu. Quand le piège fut tendu, Vulcain fit semblant d'aller à Lemnos: les amans en furent informés, & ne tardèrent pas à se voir. Le soleil, qui faisoit sentinelle pour le mari, l'avertit du succès de ses pièges. Vulcain, à cette vue, est saisi de fureur, & se met à crier avec tant de force, qu'il assemble tous les dieux de l'Olympe. La plupart rient de l'aventure, & les moins sévères témoignent qu'ils ne seroient pas fâchés d'être découverts à ce prix. Neptune est le seul qui ne rit point; mais cependant il prie instamment Vulcain de délier *Mars*, en lui promettant de sa part une entière satisfaction: Vulcain, à la prière de Neptune, & sous sa caution, défait ces merveilleux liens. Les captifs, mis en liberté, s'envolent aussitôt; l'un dans la Thrace; l'autre à Paphos.

Mars, comme dieu de la guerre, étoit toujours accompagné de la victoire & de la terreur. Il n'étoit cependant pas toujours invincible. *Voy.* ALOÏDES.

Les poëtes racontent que Vénus rendit *Mars* père de la Terreur & de la Crainte, Φόβος & Δεῖμος, deux fils, selon le genre grec, & de l'Harmonie (*Théogon.* 734. 937.) appellée aussi Hermione,

qui épouſa Cadmus. *Mars* eut encore de Rhéa, Romulus & Remus, Evadné de Thébé, fille d'Aſopus, & il fut auſſi père de Cycnus tué par Hercule. Bellone étoit ſa ſœur. Les anciens habitans de l'Italie donnoient à *Mars* pour épouſe Néréine. (*Plaut. Trucul. act. 2. ſc. 6. Aul. Gell. l. 13. cap. 22.*).

Les anciens romains, dit Varron, adoroient *Mars* ſous la figure d'une pique, avant qu'ils euſſent appris à donner une forme humaine à leurs dieux. Chez les ſcythes, c'étoit une épée qui figuroit *Mars*.

Il ne paroît pas que le culte de *Mars* ait été fort répandu dans la Grèce; car Pauſanias, qui fait mention de tous les temples des dieux & de toutes les ſtatues qu'ils avoient dans la Grèce, ne parle d'aucun temple de *Mars*, mais ſeulement de deux ou trois de ſes ſtatues. C'eſt chez les romains principalement qu'il faut chercher le culte de ce dieu, parce qu'il n'y a point de lieu où il ait été tant honoré qu'à Rome. Les romains regardoient ce dieu comme le père de Romulus & le protecteur de leur empire. Parmi les temples qu'il eut à Rome, celui qu'Auguſte lui bâtit après la bataille de Philippes, ſous le nom de *Mars* le Vengeur, étoit des plus célèbres. Vitruve dit qu'ordinairement les temples de *Mars* étoient hors des murs, afin qu'il n'y ait point de diſſention entre le peuple, & qu'ils ſoit la comme un rempart pour délivrer les murs des périls de la guerre. Mais cet uſage n'étoit pas ſuivi par-tout, puiſqu'à Halicarnaſſe, ſelon le même Vitruve, le temple de *Mars*, dont la ſtatue étoit coloſſale, étoit ſitué au milieu de la fort reſſe. Les ſaliens, prêtres de *Mars*, formoient à Rome un collège ſacerdotal très-conſidérable. *Voyez* SALIENS.

On immoloit à *Mars* le taureau, le verrat & le bélier: quelques-uns lui immoloient des chevaux. Les lituaniens lui offroient en ſacrifice des boucs & des chevaux, & même leurs ennemis captifs. Les cariens lui ſacrifioient des chiens, & les ſcythes des ânes. Les ſaracores, dit Elien, lui ſacrifioient les ânes les plus gras qu'ils pouvoient trouver. Les lacédémoniens tenoient ſa ſtatue liée & garottée, afin que le dieu ne les abandonnât pas dans les guerres qu'ils auroient à ſoutenir.

Les jours célèbres à Rome pour le culte de *Mars* étoient le 4 des ides de mai, ou le 12 de mai, & le 1er août. On célébroit des jeux & des combats en ſon honneur. Les ſeconds jeux de *Mars* furent établis en mémoire de la dédicace de ſon temple, qui ſe fit ce jour-là. Ces jeux conſiſtoient en courſes de chevaux & en combats contre des bêtes. Dion rapporte (*lib. LVI.*) que dans une de ces fêtes Germanicus tua dans le cirque deux cents lions.

Les pierres gravées & la belle ſtatue de *Mars* de la villa Ludoviſi à Rome, où il paroît tel que l'a décrit Lucien, nous repréſentent *Mars* jeune, ſans barbe & en repos. On connoît cependant quelques pierres en petit nombre où *Mars* paroît avec de la barbe, auſſi que ſur une médaille de Syracuſe (*Beger. Theſ. Brand. I. pag.* 181.).

Caſanova a ſoutenu qu'on ne voyoit jamais ſur les médailles *Mars* avec de la barbe. Les médailles des lucaniens, de Métaponte, de Petelinum, des Bruttiens, des familles romaines avec MARS. VLTOR. & ADSERTOR, prouvent le contraire.

Sur le bas-relief du palais Albani, publié par Winckelmann (n°. 25 de ſes *Monumenti inediti*), on voit *Mars* repréſenté jeune & ſans barbe.

Mars porte le foudre dans Sophocle (*Oed. Tyr. v.* 477.), dans Pline (*lib. X. c.* 2.), & ſur une pâte antique du cabinet de Stoſch, où il eſt repréſenté foudroyant les titans. On la voit au n°. 4 des *Monumenti inediti*.

Eſchyle (*Agam. v.* 651.) donne à *Mars* un fouet pour arme.

On le voit, ſurpris avec Vénus par Vulcain, ſur deux bas-reliefs publiés par Winckelmann, ſous les nos. 27 & 28 de ſes *Monumenti inediti*.

Les dames romaines ſacrifioient un coq à ce dieu le premier jour du mois qui porte ſon nom.

Mars porte pluſieurs ſurnoms, qui ſont la plupart relatifs aux armes; tels ſont: *Armiger*, Ὁπλοφόρος, Ὁπλοχαρής, tous trois ſynonymes de *bel iqueux*; Ἀλλοιγέστολλος, ou inconſtant, formé d'ἄλλος, *autre*, de στέλλω, *pour*, & de ἄλλος, *autre*, qui va de l'un à l'autre; *Biſultor*, qui accorde deux victoires, ſurnom donné par Auguſte lorſque les Parthes lui rendirent les aigles des légions de Craſſus (*Ovid. Faſt. 5.* 595.):

Rite deo templumque datum, nomenque Biſultor.

Britovius (Voyez ce mot.); *Commun*, parce qu'il favoriſe ſouvent l'un & l'autre parti; *Cumulus* (Voyez ce mot.); *Enyalius* (Voyez ce mot.); *Gradivus* (Voyez ce mot.); *Heſus*, *Hippius*, *Mamers* ou *Mamercus*, *Marſpiter*, *Olloudius*, *Quirinus*, *Saliſubſulus*, *Secutor*, *Silvanus* (Voyez ces mots.)

Mars fut encore appellé *Thracius*, de la contrée où ſa divinité étoit en grande vénération.

Mars ultor. Voyez ce mot.

On trouve un ſurnom particulier de *Mars* dans deux inſcriptions découvertes près de Gubbio, en 1781. Elles ont appartenu à un petit temple qui y avoit été élevé à *Mars Cyprius*. M. l'abbé Raughiaſci les a publiées & expliquées en 1784. Voici ces inſcriptions:

Digitized by Google

MARTI. CYPRIO.
....I..AVOLENUS. APULUS. SIGNUM
MARMOREUM. EX. VOTO. POSUIT. ET
AEDEM VETUSTATE. CONlapſam
REFECIT. ADJECTO. PRONAO. ET compluvio.
(*Selon la conjecture de l'éditeur.*)

La ſeconde inſcription eſt ſur la baſe d'une ſtatue de marbre, qui repréſente une divinité vêtue en militaire. Voici cette inſcription :

L. JAVOLENUS. APOLUS
VOTUM. SOLVIT. L. M.

MARS nud, avec un caſque, & marchant, ſe voit ſur les médailles des *Bruttii*.

MARS. Ce mois étoit autrefois le premier chez les romains. Quoiqu'il eut pris ſon nom du dieu *Mars*, il étoit ſous la protection de Minerve. Les calendes de ce mois étoient remarquables, parce que c'étoit le premier jour de l'année auquel on pratiquoit pluſieurs cérémonies. On allumoit du feu nouveau ſur l'autel de Veſta. *Voyez* VESTA. On ôtoit, dit Ovide, les vieilles branches de laurier & les vieilles couronnes, tant de la porte du roi des ſacrifices, que des maiſons des flamines & des haches des conſuls, & l'on en mettoit de nouvelles. En ce jour on célébroit les Matronales & la fête des boucliers ſacrés. *Voyez* ANCILES. Le 6, c'étoit les fêtes de Veſta; le 14, les Equiries; le 15, la fête d'*Anna Perenna*; le 17, les Libérales ou Bacchanales; le 19, la grande fête de Minerve, appellée les *Quinquatries*, qui duroit cinq jours; le 25, les Hilaries. On trouve ce mois perſonnifié ſous la figure d'un homme vêtu d'une peau de louve, parce que la louve étoit conſacrée au dieu *Mars*. « Il eſt aiſé, dit Auſone, » de reconnoître ce mois par la peau de louve » dont il eſt ceint. Il s'appelle *Mars*, & c'eſt » *Mars* qui lui a donné ſa dépouille. Le bouc » pétulant, l'hirondelle qui gazouille, le vaiſſeau » plein de lait, l'herbe verdoyante, tout cela » marque le printemps, qui commence au mois » de *Mars* ». Ce ſont les ſymboles qui accompagnent la figure de ce mois.

MARSAL (Chauſſée de). *V.* BRIQUETAGE.

MARSEILLE, dans les Gaules. MAΣΣΑΛΙΗΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

C. en argent.

O. en or.

C. en bronze.

Leurs types ordinaires ſont :

Un lion poſé ou marchant.

Un aigle éployé.

Un taureau frappant de la corne.

Un trépied.

Un cerf.

Pour les médailles de ſon port, *V.* LACYDON.

MARSES (les) habitoient l'Italie, près du lac Fucin. Les uns les faiſoient venir d'Aſie avec Marſyas, qu'Apollon vainquit; d'autres les faiſoient deſcendre d'un fils d'Ulyſſe & de Circé. On croyoit qu'ils ne craignoient point les morſures des ſerpens, qu'ils ſavoient s'en garantir avec certaines herbes, & que par leurs enchantemens ils les faiſoient crever ſans les toucher (*Lucilius apud Nonium* 3. 69.).

MARSPITER, nom de Mars, compoſé de *Mars* & de *Pater*, comme le ſurnom *Dieſpiter*.

MARSYAS, fils d'Hyagnis, étoit un habile joueur de flûte de la ville de Célène en Phrygie : il joignoit, dit Diodore, à beaucoup d'eſprit & d'induſtrie, une ſageſſe & une chaſteté à toute épreuve. Son génie parut ſur-tout dans l'invention de la flûte, où il ſut raſſembler tous les ſons qui auparavant ſe trouvoient partagés entre les divers tuyaux des chalumeaux. Il eut un attachement ſinguler pour Cybèle, & fut le fidèle compagnon des courſes de cette déeſſe. Etant arrivé à Niſe ſéjour de Bacchus, il y rencontra Apollon qui étoit tout fier de ſes nouvelles découvertes ſur la lyre. *Marſyas* eut la hardieſſe de faire au dieu un défi qui fut accepté, à condition que le vainqueur feroit à l'autre le traitement qu'il voudroit. Les niſéens furent pris pour juges de cette diſpute : ce ne fut pas ſans peine & ſans péril d'être vaincu, qu'Apollon l'emporta ſur ſon concurrent. Indigné d'une telle réſiſtance, on dit qu'il attacha *Marſyas* à un arbre, & l'écorcha tout vif. Mais, quand la chaleur du reſſentiment fut paſſée, ſe repentant de ſa barbarie, il rompit les cordes de ſa lyre, & la dépoſa avec ſes flûtes dans un antre de Bacchus, à qui il conſacra ſes inſtrumens. C'eſt ce qui eſt repréſenté dans pluſieurs monumens où l'on voit Apollon & l'infortuné *Marſyas*. Mais entre les deux figures, on voit un jeune homme qui fléchit un genou devant Apollon : Hygin dit que c'eſt Olympus diſciple de *Marſyas* qui demande à Apollon le corps de ſon maître, pour lui rendre le devoir des funérailles, il ajoute qu'il l'obtint. Les faunes, les ſatyres des forêts voiſines, Olympe, les nymphes & les bergers de la campagne, tous verſèrent des pleurs à cette mort. La terre, dit

Digitized by Google

Qu'il reçut toutes les larmes dans ſon ſein, & l'on en vit ſortir ce fleuve rapide qui fut nommé *Marſyas*. Il y a des figures de *Marſyas* qui le repréſentent avec des oreilles de faune ou de ſatyre, une queue de ſilène, & des pieds de bouc: auſſi y a-t-il des auteurs qui le mettent au rang des ſatyres.

Voici l'explication que donne de cette fable M. Rabaud de S. Etienne.

« Les roſeaux qui croiſſent ſur les bords du fleuve *Marſyas*, & qui ſervoient à compoſer la flute antique, ont été vaincus par la *lyre d'Apollon*; la brillante poéſie de ces peuples s'empara de cet événement; elle en compoſa une hiſtoire touchante: *Marſyas* vaincu eſt changé en fleuve; *l'écorce de pin* qui croiſſoit ſur ſes bords, & où ſa flûte étoit ſuſpendue, eſt enlevée; ou *Marſyas* eſt écorché. Le peuple ignorant, qui ſe plaiſoit encore à ces ruſtiques ſons, eſt puni ſous le nom de *Midas*; & les roſeaux même de ſes bords ſervent à publier ſa honte. Mais Appollon ſe repentit de ſa cruauté; de douleur il briſa ſa lyre; & la flûte lui fut déſormais en horreur. Les Muſes cependant retrouvèrent cette lyre briſée; Linus, Orphée, Tamyris y ajoutèrent ſucceſſivement les trois cordes qui la compoſent; & dépoſée dans l'antre de Bacchus, elle ſervit déſormais à chanter ſes travaux & à célébrer ſes victoires ».

« Athénée & Pauſanias, lui attribuent l'invention de la flûte; ſelon d'autres il la reçut de Minerve. On lit dans Plutarque qu'il imagina le bandeau de cuir appelé *Phorbeion*, dont les joueurs de flûte ſe ſervirent depuis, tant pour diriger tout le ſouffle vers l'embouchure de l'inſtrument; que pour ſauver la difformité cauſée par l'enflure des joues. Pline nous dit qu'il inventa la double flûte, ainſi que le mode phrygien, & qu'il enrichit la muſique de pluſieurs autres découvertes; il compoſa les airs qu'on chantoit aux fêtes de Cybèle; & lorſque les gaulois tentèrent de s'emparer de la Phrygie, il diſſipa leur armée au bruit de ſon inſtrument. *Marſyas* ofa défier Apollon, & il fut cruellement puni de ſa témérité.

Nous ferons avec les éditeurs des *pierres gravées du Palais Royal*, une réflexion utile aux artiſtes modernes ſur le ſupplice de ce ſatyre. Perſuadés qu'il n'étoit pas convenable de faire un bourreau d'un dieu, la plupart des artiſtes anciens ont pris ſagement le parti de charger un ſcythe de cette exécution dégoutante & barbare. Dans un tableau d'*Herculanum*, où ce ſujet eſt traité, on voit un homme debout qui ſemble attendre les ordres du dieu. Sur une médaille d'Antonin, publiée par M. Pellerin (*Peuples & villes*, *t. III. pl.* 132. *n°.* 7.) Apollon ayant ſa lyre à la main eſt aſſis en face de *Marſyas* déjà attaché à un arbre, pendant qu'un jeune homme le genou à terre, paroît aiguiſer un couteau. Il exiſte à la vérité dans la galerie Guſtinienne une ſtatue d'Apollon, repréſenté tenant d'une main un couteau, & portant de l'autre la peau d'un homme écorché; mais ſi l'artiſte a oſé charger le dieu lui-même d'une exécution ſi barbare, il n'a eu garde du moins de choiſir l'inſtant de l'exécution. Outre ces trois monuments, il en eſt encore de très-remarquables, tels que la ſtatue de *Marſyas*, de la galerie de Florence, une autre publiée dans le recueil de Maffei, & pluſieurs pierres gravées dont la plupart ſont des jaſpes rouges ainſi que celle du Palais-royal, ce qui vient à l'appui de la remarque que nous avons faite ſur l'attention des graveurs anciens à choiſir des pierres dont la couleur fût analogue au ſujet ».

« Le *Rémouleur*, en italien *Arrotino* (V. ce mot) ou *Rotatore*, de la galerie de Florence, n'eſt autre choſe que le ſcythe qui ſe diſpoſe à écorcher *Marſyas* ».

Les repréſentations de *Marſyas* décoroient pluſieurs édifices antiques. Il y avoit dans la citadelle d'Athènes une ſtatue de Minerve, qui châtioit le ſatyre *Marſyas*, pour s'être approprié les flûtes que la déeſſe avoit rejettées avec mépris. On voyoit à Mantinée, dans le temple de Latone, un *Marſyas* jouant de la double flute; & il n'avoit point été oublié dans le beau tableau de Polygnote, qui repréſentoit la deſcente d'Ulyſſe aux enfers. Servius témoigne que les villes libres avoient, dans la place publique, une ſtatue de *Marſyas*, qui étoit comme un ſymbole de leur liberté, à cauſe de la liaiſon intime de *Marſyas*, pris pour Silène, avec Bacchus, connu des romains ſous le nom de *Liber*. Il y avoit à Rome, dans le *forum*, une de ces ſtatues, avec un tribunal dreſſé tout auprès, où l'on rendoit la juſtice. Les avocats qui gagnoient leur cauſe, avoient ſoin de couronner cette ſtatue de *Marſyas*, comme pour le remercier du ſuccès de leur éloquence, & pour ſe le rendre favorable, en qualité d'excellent joueur de flûte; car on ſait combien le ſon de cet inſtrument & des autres influoit alors dans la déclamation, & combien il étoit capable d'animer les orateurs & les acteurs. Enfin, on voyoit à Rome, dans le temple de la Concorde, un *Marſyas* garotté, peint de la main de Zeuxis. (*D. J.*)

On voit ſur un bas-relief de la villa Borghèſe *Marſyas* lié à un arbre, & près de ſubir la punition qu'Apollon lui avoit impoſée (*Monum. inediti.*).

On trouve encore ce ſujet ſur la baſe triangulaire d'un candélabre nouvellement déterré à Otricoli, & enfin ſur une patère étruſque, publiée par M. Guattani dans ſon *Journal d'Antiquités*, année 1785. Sur cette dernière, *Marſyas* eſt

attaché à un arbre, près de lui, debout, est le scythe tenant un couteau, ayant de longues chaussles, boutonnées sur le devant de la jambe. Le troisième personnage est Olympus, affligé de n'avoir pu obtenir la grace de son maître.

MARTEA. Voyez HÉRÉS.

MARTEAU. Pline en attribue l'invention à Cinyra, fille d'Agriope.

Cet instrument annonce sur les médailles consulaires la puissance des triumvirs monétaires. Il étoit le symbole de Vulcain, & ce dieu en porte un singulier sur les monumens étrusques. Le manche est d'une longueur extraordinaire, & la tête est renflée des deux côtés au point de le confondre presque avec une bipenne, ou hache à deux tranchans.

MARTÉSIEN, milice de l'empire romain. La notice de l'empire d'Occident nous apprend que les *martésiens* étoient sur la frontière de l'empire, vers Mayence, & aux ordres de celui qui commandoit à Mayence. Ils étoient chargés de défendre les bords du Rhin.

MARTIA. Junon avoit à Rome un temple, sous le nom de *Juno Martia*, Junon, mère de Mars.

MARTIALIS. Junon porte ce surnom sur des médailles impériales, où elle tient des tenailles. On lui voit le même attribut sur un autel étrusque de la villa Borghèse, publié sous le n°. 15 des *Monumenti inediti* de Winckelmann. Cet antiquaire pense qu'on a voulu par ce symbole des *tenailles* lui faire honneur de l'invention de l'ordre de bataille du même nom, comme on le faisoit de l'invention de la phalange au dieu Pan (*Polyæn. Stratag. lib. I. c. 2.*).

MARTIAUX (Jeux), *ludi martiales.* Ils furent appellés *martiaux*, comme les jeux institués en l'honneur d'Apollon furent appellés *apollinaires.* Les romains les célébrèrent d'abord dans le cirque le 13 de mai, & dans la suite le premier d'août, parce que c'étoit le jour auquel on avoit dédié le temple de Mars. On faisoit dans ces jeux des courses à cheval & des combats d'hommes contre les bêtes, deux choses qui s'accordoient à merveille avec la fête du dieu de la guerre. *Voyez* JEUX. (*D. J.*)

MARTINIEN, tyran sous Constantin.

M. MARTINIANUS AUGUSTUS.

O. en or.

On ne connoît en argent que celle que Strada a rapportée, & qui paroît être fausse.

RRR. en P. B.

MARTIOBARBULE, *s. m.* nom d'une arme des anciens romains, *martiobarbulus.* C'est ainsi qu'on lit dans Végèce (*l. I. c. 17.*) & dans Modestus, & non pas *manobarbulus*, comme a dit Hoffmann à ce mot & au mot *plumbata.* Le *martiobarbule* étoit une plombée. Turnèbe, dans ses *Adversaria* (*l. XXIV. c. 12.*), dit que le nom de *martiobarbule* vient de *martius*, martial, & de *barbulus*, barbeau, nom d'un poisson, & que les soldats avoient ainsi nommé cette arme par raillerie, comme s'ils avoient voulu dire que c'étoit un barbeau de Mars ou de guerre, & non pas un barbeau à manger & à servir à table. D'autres la nomment *martiobule*, comme qui diroit *martius barbulus.* Le moine Godefroi, dans ses Annales, l'appelle simplement *barboles*, barbole; & barbole signifie une coignée, une hache. Martinus croit qu'on le nommoit ainsi à cause du long fer dont cet instrument étoit armé par un bout; & que, par comparaison à la barbe, on le nommoit *barbulus*, comme qui diroit *marteau barbu*, parce que d'un côté il avoit un fer, comme nous l'avons dit; de l'autre côté, que nous appellons *la tête*, on pouvoit s'en servir comme d'un marteau, de même que la tête de nos haches peut encore servir, & sert effet souvent, quelquefois à cogner comme un marteau. Le vieux traducteur de Végèce dit *martiobarbulin* au lieu de *martiobarbule.* « Encore mais aux jouvanteaux doit » être baillée pour enseignements & expérience » l'exercitation des plombées, que les anciens » appelloient *martiobarbulins*, &c. » *Voyez* le reste à l'article suivant.

MARTIOBARBULE, *s. m.* nom de milice ou de soldat armé d'un martiobarbule, *martiobarbulus.* On donna ce nom à deux légions d'Illyrie, qui faisoient un corps de douze mille hommes. L'ancien traducteur de Végèce (*l. I. c. 17.*) dit *martiobarbu.* « En Illyricum, autrement dit Esclavonie, Japheça avoit deux légions, lesquelles » avoient six mille hommes de guerre, dont pour » cause que iceux saigement & vigoureusement » usoient des susdits javelots & dards, étoient » appellés *martiobarbuts*: auſſi appert que long- » temps depuis, toutes guerres & batailles ont » été noblement faites par iceux & mises en exé- » cution jusques ad ce que Dioclétian & Maxi- » mian lorsqu'ils parvinrent à l'empire, pour » mérite des vertus d'iceux *martiobarbus*, ils les » aûroient estimés dignes d'être appellés *joviares* » & *herculians*, & lesquels, comme certains auteurs témoignent, ils préféroient pardevant » ceux de toutes les légions. Or est qu'ils avoient » accoutumés porter cinq martiobarbulins inserez » & mis dedans leurs escus, lesquels dès lorsque » lesdits compagnons de guerre getteroient à temps » opportuns, étant ainsi munis d'escus & pavois, » sembloient à-peu-près en suivre l'office des » sagittaires & archiers, pour autant que les » adversaires

» adverſaires avec leurs chevaux étoient playez » & navrez par iceulx, devant que poſſible fut » parvenir à combattre non-ſeulement main à » main, mais auſſi aux coups deſdits miſſiles, » javelots & dards ».

On trouve auſſi que cette arme s'eſt nommée *mattium*, au lieu de *martiobarbule*; & de ce nom *mattium*, ceux qui la portoient & qui s'en ſervoient s'appelloient *mattiaires*. *Voyez* du Cange, Gloſſ. au mot *MATTIUM*.

MARTIUS, ſurnom de Jupiter, père de Mars.

MARTYRS (Ère des). *Voyez* DIOCLÉTIEN (Ère de).

MARZANA, la Vénus des ſarmates.

MASANORADA, dans la Carie.

Goltzius ſeul attribue des médailles impériales grecques à cette ville.

ΜΑΣΧΑΛΩΤΟΣ χιτών. Voyez *AXILLARIS tunica*.

MASCULA, ſurnom de Vénus. *V. BARBATA*.

MASQUES des égyptiens. On auroit tort de dire ſans reſtriction que les égyptiens n'ont pas connu les *maſques*. Ceux du théâtre pouvoient leur être inconnus, ainſi que les imitations particulières; mais on verra ici plus bas, & dans la table iſiaque, qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme des figures maſquées pluſieurs repréſentations d'hommes, introduites dans les cérémonies, avec des têtes d'animaux. Ces exemples ſont fréquens.

Diodore de Sicile dit: *Les rois d'Egypte avoient coutume de porter ſur leurs têtes des figures de lion, de léopard ou de loup, & même d'arbres.*

Diodore (*lib. I.*) dit encore: *Les officiers préposés pour diſtribuer la nourriture des animaux ſacrés, ne paroiſſoient qu'avec les marques de cet honneur, & l'indication des animaux dont ils étoient gardiens.*

Caylus (*5. pl. V. n°. 5.*) dit, à l'occaſion d'un bronze égyptien:

« La tête du loup eſt très-bien deſſinée; mais cette figure prouve clairement la têtière ou l'eſpèce de caſque de papyrus, ou d'autre matière légère, qui environnoit la tête, pour lui donner la repréſentation convenable au culte particulier du Nome. Je croirois donc que ce Nome, ou ce canton, qui, de même que tous les autres Nomes de l'Egypte, adoroit Oſiris, faiſoit deſſervir ce dieu par des prêtres, qui repréſentoient les animaux révérés dans ce même canton. Je ne donne cette dernière reflexion que comme une conjecture; elle m'a paru ſi vraiſemblable, que je n'ai pu la paſſer ſous ſilence ».

« Le ſexe de cette figure, dit-il ailleurs (*Rec. 3. pl. VI. n°. 1.*), ne peut être douteux: le caleçon, ou tonnelet, & le bec d'oiſeau, annonçent un prêtre de la déeſſe. Cet attribut lui ſuffiſoit apparemment; car il n'a aucune parure ſur la tête. Au reſte, le camail ou le chaperon ſervoit à porter cette tête poſtiche, & autoriſe mes idées ſur les *maſques* égyptiens; car la forme de la tête humaine demeure ſenſible ſous cette eſpèce de camail; mais comme le bec eſt long & trop délicat pour réſiſter, les égyptiens qui ne ſe ſont jamais départis de la ſolidité, ont ſoutenu ce bec par un tenon ».

On voit de ces *maſques* ou rêtières de prêtres égyptiens faites en têtes de lion (*Caylus, 4. pl. IV. n°. 1.*), en tête d'épervier (*ibid. 3.*), en tête d'Iſis (*3. pl. VI. 1.*), &c. &c.

Le déguiſement des miniſtres de Mithra, ſous la forme de divers animaux féroces dont parle Porphyre, n'étoit pas une pratique abſolument nouvelle à Rome: il ſe paſſoit quelque choſe d'approchant dans les myſtères d'Iſis. Valère Maxime & Appien diſent que lors de la proſcription des triumvirs, l'édile Voluſius ſachant qu'il étoit ſur la liſte de ceux dont on avoit mis la tête à prix, emprunta d'un iſiaque de ſes amis ſa longue robe de lin & ſon *maſque* à tête de chien: on ſait que les *maſques* antiques enveloppoient la tête entière. Dans cet équipage, Voluſius ſortit de Rome & ſe rendit, par les chemins ordinaires, un ſiſtre à la main, & demandant l'aumône ſur la route, *per itinera viaſque publicas ſtipem petens*, dit Valère Maxime. Si les yeux n'avoient pas été accoutumés à voir des hommes dans cet équipage, rien n'étoit plus propre à faire arrêter Voluſius par les premiers qui l'euſſent rencontré. Ce fut peut-être par le ſecours d'un ſemblable déguiſement que Mundus perſuada à Pauline qu'elle avoit paſſé la nuit avec le dieu Sérapis.

« Cette tête qui, dit Caylus (*1. 41.*), conjointement avec une des figures précédentes, m'a été envoyée d'Egypte par M. de Litoncour, eſt un *maſque* qui, ſuivant l'uſage des égyptiens, avoit été mis à plat ſur les bandelettes qui couvroient le viſage d'un mort. Il eſt de bois de ſycomore, haut de cinq pouces quatre lignes, plat ſur le derrière, & convexe dans la partie antérieure. La ſculpture en eſt auſſi mauvaiſe que la peinture; ni l'une ni l'autre ne ſuppoſe de goût pour les beaux arts ».

MASQUE de théâtre, en grec προσωπον, en latin *perſona*, partie de l'équipage des acteurs dans les jeux ſcéniques.

Les *maſques de théâtre* des anciens, étoient une

espèce de casque qui couvroit toute la tête, & qui outre les traits du visage, représentoit encore la barbe, les cheveux, les oreilles, & jusqu'aux ornemens que les femmes employoient dans leur coëffure. C'est ce que nous apprennent tous les auteurs qui parlent de leur forme, comme Festus, Pollux, Aulugelle; c'est aussi l'idée que nous en donne Phedre, dans la fable si connue du *masque* & du renard;

Personam tragicam fortè vulpes viderat, &c.

C'est d'ailleurs un fait dont une infinité de bas-reliefs & de pierres gravées ne nous permettent point de douter.

Il ne faut pas croire cependant que les *masques de théâtre* aient eu tout d'un coup cette forme; il est certain qu'ils n'y parvinrent que par degrés, & tous les auteurs s'accordent à leur donner de foibles commencemens. Ce ne fut d'abord, comme tout le monde sait, qu'en se barbouillant le visage, que les premiers acteurs se déguisèrent; & c'est ainsi qu'étoient représentées les pièces de Thespis:

Quæ canerent agerentve, peruncti faciebus ora.

Ils s'avisèrent dans la suite de se faire des espèces de *masques* avec des feuilles d'arction, plante que les grecs nommèrent à cause de cela πρόσωπον, & qui étoit aussi quelquefois nommé *personata* chez les latins, comme on le peut voir par ce passage de Pline, *quidam arction personatam vocant, cujus folio nullum est latius*; c'est notre grande bardane.

Lorsque le poëme dramatique eut toutes ses parties, la nécessité où se trouvèrent les acteurs de représenter des personnages de différent genre, de différent âge, & de différent sexe, les obligea de chercher quelque moyen de changer tout d'un coup de forme & de figure, & ce fut alors qu'ils imaginèrent les *masques* dont nous parlons; mais il n'est pas aisé de savoir qui en fut l'inventeur. Suidas & Athénée en font honneur au poëte Chérile, contemporain de Thespis. Horace, au contraire, en rapporte l'invention à Eschile:

Post hunc personæ pallæque repertor honestæ, Æschylus.

Cependant Aristote, qui en devoit être un peu instruit, nous apprend au cinquième chapitre de sa poétique, qu'on ignoroit, de son temps, à qui la gloire en étoit due.

Mais quoique l'on ignore par qui ce genre de *masques* fut inventé, on nous a néanmoins conservé le nom de ceux qui ont mis les premiers au théâtre quelque espèce particulière. Suidas, par exemple, nous apprend que ce fut le poëte Pratynicus, qui exposa le premier *masque* de femme au théâtre, & Néophron de Sicyone, celui de cette espèce de domestique que les anciens chargeoient de la conduite de leurs enfans, & dont nous est venu le mot de *pédagogue*. D'un autre côté, Diomède assure que ce fut un Roscius Gallus, qui le premier porta un *masque* sur le théâtre de Rome, pour cacher le défaut de ses yeux qui étoient louches.

Athénée nous apprend aussi qu'Eschile fut le premier qui osa faire paroître sur la scène des gens ivres dans sa pièce des Cabires; & que ce fut un acteur de Mégare nommé Maison, Μάσων, qui inventa les *masques* comiques de valet & de cuisinier. Enfin nous lisons dans Pausanias, que ce fut Eschile qui mit en usage les *masques* hideux & effrayans dans sa pièce des Euménides; mais qu'Euripide fut le premier qui s'avisa de les représenter avec des serpens sur leur tête.

La matière de ces *masques* au reste ne fut pas toujours la même; car il est certain que les premiers n'étoient que d'écorce d'arbres:

Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis.

Et nous voyons dans Pollux, qu'on en fit dans la suite de cuir, doublés de toile ou d'étoffe; mais comme la forme de ces *masques* se contrompoit aisément, on vint, selon Hésychius, à les faire tous de bois; c'étoient les sculpteurs qui les exécutoient d'après l'idée des poëtes, comme on le peut voir par la fable de Phèdre que nous avons déjà citée.

Pollux distingue trois sortes de *masques de théâtre*; des comiques, des tragiques & des satyriques: il leur donne à tous dans la description qu'il en fait, la difformité dont leur genre est susceptible, c'est-à-dire, des traits outrés & chargés à plaisir, un air hideux ou ridicule, & une grande bouche béante, toujours prête, pour ainsi-dire, à dévorer les spectateurs. Les comiques avoient la bouche moins ouverte que les tragiques.

On peut ajouter à ces trois sortes de *masques*, ceux du genre orchestrique ou des danseurs, ou plutôt des pantomimes des danseurs. Ces derniers, dont il nous reste des représentations sur une infinité de monumens antiques, n'ont aucun des défauts dont nous venons de parler. Rien n'est plus agréable que les *masques* des danseurs, dit Lucien; ils n'ont pas la bouche ouverte comme les autres, mais leurs traits sont justes & réguliers; leur forme est naturelle, & répond parfaitement au sujet. On leur donnoit quelquefois le nom de *masques muets*, σιωπηλὰ ἄφωνα πρόσωπα.

Outre les *masques de théâtre*, dont nous venons de parler, il y en a encore trois autres genres, que Pollux n'a point distingués, & qui néanmoins avoient donné lieu aux différentes dénominations

de προσωπεῖον, μορμολύκειον, & γοργόνειον ; car quoique ces termes aient été dans la ſuite employés indifféremment, pour ſignifier toutes ſortes de *maſques*, il y a bien de l'apparence que les grecs s'en étoient d'abord ſervis, pour en déſigner des eſpèces différentes ; & l'on en trouve en effet, dans leurs pièces, de trois ſortes, dont la forme & le caractère répondent exactement au ſens propre & particulier de chacun de ces termes.

Les premiers & les plus communs étoient ceux qui repréſentoient les perſonnes au naturel ; & c'étoit proprement le genre qu'on nommoit προσωπεῖον. Les deux autres étoient moins ordinaires ; & c'eſt pour cela que le mot προσωπεῖον prit le deſſus, & devint le terme générique. Les uns ne ſervoient qu'à repréſenter les ombres ; mais comme l'uſage en étoit fréquent dans les tragédies, & que leur apparition ne laiſſoit pas d'avoir quelque choſe d'effrayant, les grecs les nommoient μορμολύκειον. Enfin, les derniers étoient faits exprès, pour inſpirer la terreur, & ne repréſentoient que des figures affreuſes, telles que les gorgones & les furies, & c'eſt ce qui leur fit donner le nom de γοργόνειον.

Il eſt vraiſemblable que ces termes ne perdirent leur premier ſens, que lorſque les *maſques* eurent entièrement changé de forme, c'eſt-à-dire, du temps de la nouvelle comédie ; car juſques-là, la différence en avoit été fort ſenſible. Mais dans la ſuite tous les genres furent confondus ; les comiques & les tragiques ne différèrent plus que par la grandeur, & par le plus ou le moins de difformité ; il n'y eut que les *maſques* des danſeurs qui conſervèrent leur première forme. En général, la forme des *maſques* comiques portoit au ridicule, & celle des *maſques* tragiques à inſpirer la terreur. Le genre ſatyrique fondé ſur l'imagination des poëtes, repréſentoit par ſes *maſques*, les ſatyres, les faunes, les cyclopes & autres monſtres de la fable. En un mot, chaque genre de poëſie dramatique avoit des *maſques* particuliers, à l'aide deſquels l'acteur paroiſſoit auſſi conforme qu'il le vouloit, au caractère qu'il devoit ſoutenir. De plus, les uns & les autres avoient pluſieurs *maſques* qu'ils changeoient ſelon que leur rôle le requeroit.

Mais comme c'eſt la partie de leurs ajuſtemens qui a le moins de rapport à la manière de ſe mettre de nos acteurs modernes, & à laquelle par conſéquent nous avons le plus de peine à nous prêter aujourd'hui, il eſt bon d'examiner en détail quels avantages les anciens tiroient de leurs *maſques* ; & ſi les inconvéniens étoient effectivement auſſi grands qu'on ſe l'imagine du premier abord.

Les gens de théâtre parmi les anciens, croyoient qu'une certaine phyſionomie étoit tellement eſſentielle au perſonnage d'un certain caractère, qu'ils penſoient que pour donner une connoiſſance complette du caractere de ce perſonnage, ils devoient donner le deſſein du *maſque* propre à le repréſenter. Ils plaçoient donc après la définition de chaque perſonnage, telle qu'on a coutume de la mettre à la tête des pièces de théâtre, & ſous le titre de *Dramatis perſonæ*, un deſſin de ce *maſque* ; cette inſtruction leur ſembloit néceſſaire. En effet, ces *maſques* repréſentoient non-ſeulement le viſage, mais même la tête entière, ou ſerrée, ou large, ou chauve, ou couverte de cheveux, ou ronde, ou pointue. Ces *maſques* couvroient toute la tête de l'acteur ; & ils paroiſſoient faits, comme en jugeoit le ſinge d'Eſope, pour avoir de la cervelle. On peut juſtifier ce que nous diſons, en ouvrant l'ancien manuſcrit de Térence, qui eſt à la bibliothèque du roi, & même le Téronce de madame Dacier.

L'uſage des *maſques* empêchoit donc qu'on ne vît ſouvent un acteur déjà flétri par l'âge, jouer le perſonnage d'un jeune homme amoureux & aimé. Hyppolite, Hercule & Neſtor, ne paroiſſoient ſur le théâtre, qu'avec une tête reconnoiſſable à l'aide de ſa convenance avec leur caractère connu. Le viſage ſous lequel l'acteur paroiſſoit, étoit toujours aſſorti à ſon rôle, & l'on ne voyoit jamais un comédien jouer le rôle d'un honnête homme, avec la phyſionomie d'un fripon parfait. Les compoſiteurs de déclamation, c'eſt Quintilien qui parle, lorſqu'ils mettent une pièce au théâtre, ſavent tirer des *maſques* même le pathétique. Dans les tragédies, Niobé paroit avec un viſage triſte, & Médée nous annonce ſon caractère, par l'air atroce de ſa phyſionomie. La force & la fierté ſont dépeintes ſur le *maſque* d'Hercule. Le *maſque* d'Ajax eſt le viſage d'un homme hors de lui-même. Dans les comédies, les *maſques* des valets, des marchands d'eſclaves & des paraſites, ceux des perſonnages d'hommes groſſiers, de ſoldat, de vieille, de courtiſane, & de femme eſclave, ont tous leur caractère particulier. On diſcerne par le *maſque*, le vieillard auſtère d'avec le vieillard indulgent ; les jeunes gens qui ſont ſages d'avec ceux qui ſont débauchés, une jeune fille d'avec une femme de dignité. Si le père, des intérêts duquel il s'agit principalement dans la comédie, doit être quelquefois content, & quelquefois fâché, il a un des ſourcils de ſon *maſque* froncé, & l'autre rabattu, & il a une grande attention à montrer aux ſpectateurs, celui des côtés de ſon *maſque*, lequel convient à ſa ſituation préſente.

On peut conjecturer que le comédien qui portoit ce *maſque*, ſe tournoit tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, pour montrer toujours le côté du viſage qui convenoit à ſa ſituation actuelle, quand on jouoit les ſcènes où il devoit changer d'affection, ſans qu'il pût changer de *maſque* derrière le théâtre. Par exemple, ſi ce père entroit content ſur la ſcène, il préſentoit d'abord le côté

de ſon *maſque*, dont le ſourcil étoit rabattu, & lorſqu'il changeoit de ſentiment, il marchoit ſur le théâtre, & il faiſoit ſi bien, qu'il préſentoit le côté du *maſque* dont le ſourcil étoit froncé, obſervant dans l'une & dans l'autre ſituation, de ſe tourner toujours de profil. Nous avons des pierres gravées qui repréſentent de ces *maſques* à double viſage, & quantité qui repréſentent de ſimples *maſques* tout diverſifiés. Pollux en parlant des *maſques* de caractères, dit que celui du vieillard qui joue le premier rôle dans la comédie, doit être chagrin d'un côté, & ſerein de l'autre. Le même auteur dit auſſi, en parlant des *maſques* des tragédies, qui doivent être caractériſés, que celui de Thamiris, ce fameux téméraire que les Muſes rendirent aveugle, parce qu'il avoit oſé les défier, devoit avoir un œil bleu, & l'autre noir.

Les *maſques* des anciens mettoient encore beaucoup de vraiſemblance, dans ces pièces excellentes où le nœud naît de l'erreur, qui fait prendre un perſonnage pour un autre perſonnage, par une partie des acteurs. Le ſpectateur qui ſe trompoit lui-même, en voulant diſcerner deux acteurs, dont le *maſque* étoit auſſi reſſemblant qu'on le vouloit, concevoit facilement que les acteurs s'y mépriſſent eux-mêmes. Il ſe livroit donc ſans peine à la ſuppoſition ſur laquelle les incidens de la pièce ſont fondés, au lieu que cette ſuppoſition eſt ſi peu vraiſemblable parmi nous, que nous avons beaucoup de peine à nous y prêter. Dans la repréſentation des deux pièces que Molière & Regnard ont imitées de Plaute, nous reconnoiſſons diſtinctement les perſonnes qui donnent lieu à l'erreur, pour être des perſonnages différens. Comment concevoir que les autres acteurs qui les voient encore de plus près que nous, puiſſent s'y méprendre; ce n'eſt donc que par l'habitude où nous ſommes de nous prêter à toutes les ſuppoſitions établies ſur le théâtre par l'uſage, que nous entrons dans celles qui ſont le nœud de l'Amphitrion & des Ménechmes.

Ces *maſques* donnoient encore aux anciens la commodité de pouvoir faire jouer à des hommes ceux des perſonnages de femmes, dont la déclamation demandoit des poumons plus robuſtes que ne le ſont communément ceux des femmes, ſurtout quand il falloit ſe faire entendre en des lieux auſſi vaſtes que les théâtres l'étoient à Rome. En effet, pluſieurs paſſages des écrivains de l'antiquité, autre autres le récit que fait Aulugelle de l'aventure arrivée à un comédien nommé Polus, qui jouoit le perſonnage d'Electre, nous apprennent que les anciens diſtribuoient ſouvent à des hommes des rôles de femme. Aulugelle raconte donc que ce Polus jouant ſur le théâtre d'Athènes le rôle d'Electre dans la tragédie de Sophocle, il entra ſur la ſcène en tenant une urne où étoient véritablement les cendres d'un de ſes enfans qu'il venoit de perdre. Ce fut dans l'endroit de la pièce où il falloit qu'Electre parût tenant dans ſes mains l'urne où elle croit que ſont les cendres de ſon frère Oreſte. Comme Polus s'attendrit exceſſivement en apoſtrophant ſon urne, il toucha de même toute l'aſſemblée. Juvénal dit, en critiquant Néron, qu'il falloit mettre aux pieds des ſtatues de cet empereur des *maſques*, des rhyrſes, la robe d'Antigone enfin, comme une eſpèce de trophée qui conſervât la mémoire de ſes grandes actions. Ce diſcours ſuppoſe manifeſtement que Néron avoit joué le rôle de la ſcène d'Etéocle & de Polinice dans quelque tragédie.

On introduiſit auſſi, à l'aide de ces *maſques*, toutes ſortes de nations étrangères ſur le théâtre, avec la phyſionomie qui leur étoit particulière. Le *maſque* du Batave aux cheveux roux, & qui eſt l'objet de votre riſée, fait peur aux enfans, dit Martial:

Ruſi perſona Batavi
Qua tu derides, hac timet ora puer.

Ces *maſques* donnoient même lieu aux amans de faire des galanteries à leurs maîtreſſes. Suétone nous apprend que lorſque Néron montoit ſur le théâtre pour y repréſenter un dieu ou un héros, il portoit un *maſque* fait d'après ſon viſage; mais lorſqu'il y repréſentoit quelque déeſſe ou quelque héroïne, il portoit alors un *maſque* qui reſſembloit à la femme qu'il aimoit actuellement. *Heroum deorumque, item heroidum, perſonis effictis ad ſimilitudinem oris ſui, & feminæ prout quamque diligeret.*

Julius Pollux qui compoſa ſon ouvrage pour l'empereur Commode, nous aſſure que dans l'ancienne comédie grecque, qui ſe donnoit la liberté de caractériſer & de jouer les citoyens vivans, les acteurs portoient un *maſque* qui reſſembloit à la perſonne qu'ils repréſentoient dans la pièce. Ainſi, Socrate a pu voir ſur le théâtre d'Athènes un acteur qui portoit un *maſque* qui lui reſſembloit, lorſqu'Ariſtophane lui fit jouer un perſonnage ſous le propre nom de Socrate dans la comédie des Nuées. Ce même Pollux nous donne dans le chapitre de ſon livre que je viens de citer, un détail curieux ſur les différens caractères des *maſques* qui ſervoient dans les repréſentations des comédies, & dans celles des tragédies.

Mais d'un autre côté, ces *maſques* faiſoient perdre aux ſpectateurs le plaiſir de voir naître des paſſions & de reconnoître leurs différens ſymptômes ſur le viſage des acteurs. Toutes les expreſſions d'un homme paſſionné nous affectent bien; mais les ſignes de la paſſion qui ſe rendent ſenſibles ſur ſon viſage, nous affectent beaucoup plus que les ſignes de la paſſion qui ſe rendent ſenſibles par le moyen de ſon geſte, & par la voix. Cependant les comédiens des anciens ne pouvoient pas rendre ſenſibles ſur leur viſage les ſignes des paſſions. Il étoit rare qu'ils quittaſſent le *maſque*, & même il y avoit une eſpèce de comédiens qui ne le quittoient jamais. Nous ſouffrons bien, il eſt vrai, que nos comé-

Digitized by Google

diens nous cachent aujourd'hui la moitié des ſignes des paſſions qui peuvent être marquées ſur le viſage. Ces ſignes conſiſtent autant dans les altérations qui ſurviennent à la couleur du viſage que dans les altérations qui ſurviennent à ſes traits. Or, le rouge qui eſt à la mode depuis 60 ans, & que les hommes mêmes mettent avant que de monter ſur le théâtre, nous empêche d'appercevoir les changemens de couleur qui dans la nature font une ſi grande impreſſion ſur nous. Mais le *maſque* des comédiens anciens cachoit encore l'altération des traits que le rouge nous laiſſe voir.

On pourroit dire en faveur de leur *maſque*, qu'il ne cachoit point au ſpectateur les yeux du comédien, & que les yeux ſont la partie du viſage qui nous parle le plus intelligiblement. Mais il faut avouer que la plupart des paſſions, principalement les paſſions tendres, ne ſauroient être ſi bien exprimées par un acteur maſqué que par un acteur qui joue à viſage découvert. Ce dernier peut s'aider de tous les moyens d'exprimer la paſſion que l'acteur maſqué peut employer, & il peut encore faire voir des ſignes des paſſions dont l'autre ne ſauroit s'aider. Je croirois donc volontiers, avec l'abbé du Bos, que les anciens qui avoient tant de goût pour la repréſentation des pièces de théâtre, auroient fait quitter le *maſque* à tous les comédiens, ſans une raiſon bien forte qui les en empêchoit; c'eſt que leur théâtre étant très-vaſte & ſans voûte, ni couverture ſolide, les comédiens tiroient un grand ſervice du *maſque*, qui leur donnoit le moyen de ſe faire entendre de tous les ſpectateurs, quand d'un autre côté ce *maſque* leur faiſoit perdre peu de choſe. En effet, il étoit impoſſible que les altérations du viſage que le *maſque* cache, fuſſent apperçues diſtinctement des ſpectateurs, dont pluſieurs étoient éloignés de plus de douze ou quinze toiſes du comédien qui récitoit.

Dans une ſi grande diſtance, les anciens retiroient cet avantage de la concavité de leurs *maſques*, qui ſervoient à augmenter le ſon de la voix; c'eſt ce que nous apprennent Aulugelle & Boëce qui en étoient témoins tous les jours. Peut-être que l'on plaçoit dans la bouche de ces *maſques* une incruſtation de lames d'airain ou d'autres corps ſonores, propres à produire cet effet. On voit par les figures des *maſques* antiques qui ſont dans les anciens manuſcrits, ſur les pierres gravées, ſur les médailles, ſur les ruines du théâtre de Marcellus & de pluſieurs autres monumens, que l'ouverture de leur bouche étoit exceſſive. C'étoit une eſpèce de gueule béante qui faiſoit peur aux petits enfans:

Tandemque redit ad pulpita notum
Exodium, cum perſona pallentis hiatum,
In gremio matris formidat ruſticus infans.

(Juven. *ſat* 3.)

Or, ſuivant les apparences, les anciens n'auroient pas ſouffert ce déſagrément dans les *maſques* de théâtre, s'ils n'en avoient point tiré quelque grand avantage; & ce grand avantage conſiſtoit ſans doute dans la commodité d'y mieux ajuſter les cornets propres à renforcer la voix des acteurs. Ceux qui récitent dans les tragédies, dit Tudence, ſe couvrent la tête d'un *maſque* de bois, & c'eſt par l'ouverture qu'on y a ménagée, qu'ils font entendre au loin leur déclamation.

Tandis que le *maſque* ſervoit à porter la voix dans l'éloignement, il faiſoit perdre, par rapport à l'expreſſion du viſage, peu de choſe aux ſpectateurs, dont les trois quarts n'auroient pas été à portée d'appercevoir l'effet des paſſions ſur le viſage des comédiens, du moins aſſez diſtinctement pour les voir avec plaiſir. On ne ſauroit démêler ces expreſſions à une diſtance de laquelle on peut néanmoins diſcerner l'âge, & les autres traits les plus marqués du caractère d'un *maſque*. Il faudroit qu'une expreſſion fût faite avec des grimaces horribles, pour être ſenſible à des ſpectateurs éloignés de la ſcène, au-delà de cinq ou ſix toiſes.

Ajoutons une autre obſervation; c'eſt que les acteurs des anciens ne jouoient pas comme les nôtres, à la clarté des lumières artificielles qui éclairent de tous côtés; mais à la clarté du jour, qui devoit laiſſer beaucoup d'ombres ſur une ſcène où le jour ne venoit guère que d'en-haut. Or, la juſteſſe de la déclamation exige ſouvent que l'altération des traits dans laquelle une expreſſion conſiſte, ne ſoit preſque point marquée; c'eſt ce qui arrive dans les ſituations où il faut que l'acteur laiſſe échapper, malgré lui, quelques ſignes de ſa paſſion.

Enfin, les *maſques* des anciens répondoient au reſte de l'habillement des acteurs, qu'il falloit faire paroître plus grands & plus gros que ne le ſont les hommes ordinaires. La nature & le caractère du genre ſatyrique demandoient de tels *maſques* pour repréſenter des ſatyres, des faunes, des cyclopes & autres êtres forgés dans le cerveau des poëtes. La tragédie ſur-tout en avoit un beſoin indiſpenſable, pour donner aux héros & aux demi-dieux cet air de grandeur & de dignité qu'on ſuppoſoit qu'ils avoient eu pendant leur vie. Il ne s'agit pas d'examiner ſur quoi étoit fondé ce préjugé, & s'il eſt vrai que ces héros & ces demi-dieux avoient été réellement plus grands que nature; il ſuffit que ce fût une opinion établie, & que le peuple le crût ainſi, pour ne pouvoir les repréſenter autrement ſans choquer la vraiſemblance.

Concluons que les anciens avoient les *maſques* qui convenoient le mieux à leurs théâtres, & qu'ils ne pouvoient pas ſe diſpenſer d'en faire porter à leurs acteurs, quoique nous ayons raiſon à notre tour de faire jouer nos acteurs à viſage découvert.

Digitized by Google

Examinons les autres uſages que les anciens faiſoient des *maſques*.

L'uſage des *maſques* fut très-fréquent dans les cérémonies religieuſes & les fêtes de certaines divinités. Sans parler des Saturnales, temps où l'on donnoit une grande licence aux eſclaves, & où il leur étoit permis de paroître dans les rues avec le viſage barbouillé de ſuie, il eſt conſtant qu'on ne célébroit point de fêtes de Bacchus ſans ſe couronner de lierre & ſe ſervir des *maſques*. Il y en a une multitude d'exemples dans les auteurs anciens; mais Ovide (*Metam. VI.*), Virgile (*Georgic. II.*), l'atteſtent de la manière la plus préciſe.

On ne finiroit pas ſi l'on vouloit faire l'énumération de toutes les fêtes inſtituées en l'honneur de Bacchus. Il n'y avoit preſque point de ville ni de pays où on ne les célébrât avec ſolemnité, ſous une dénomination particulière, quoiqu'elles fuſſent déſignées chez les grecs par le nom générique de Διονύσια, & par celui d'*Orgia* chez les latins.

Les monumens confirment à cet égard & les récits des hiſtoriens & les deſcriptions des poëtes. Dans une fête de Bacchus, repréſentée ſur un bas-relief gravé dans l'*Antiquité expliquée* (*t. II. pl* 89.), on voit des perſonnages maſqués & quatre *maſques* poſés ſur une table, autour de laquelle ſont un homme & une femme. Le même ſujet eſt répété dans un ouvrage du docteur Spon (*Miſcellan.*). Une pierre, gravée dans le recueil du marquis Maffei, offre un arbre auquel ſont ſuſpendus pluſieurs petits *maſques* (*Gemme antiche III. tav.* 64.), ſujet qui a rapport à un des vers dans leſquels Virgile décrit les fêtes de Bacchus (*Georgic III.* 388.). Il faut obſerver en paſſant que pluſieurs traducteurs ont rendu aſſez improprement par le mot d'*eſcarpolettes* ou *branloires* celui d'*oſcilla*, par lequel le poëte avoit déſigné ces petits *maſques*. Le ſuperbe vaſe de Saint-Denis eſt orné de différens *maſques* & de pluſieurs autres acceſſoires relatifs à Bacchus ou aux fêtes de ce dieu. Enfin les *maſques* étoient tellement cenſés appartenir à Bacchus & à ſon culte, que ceux qui s'en ſervoient par état lui étoient conſacrés; c'eſt ce qui réſulte d'une des Queſtions romaines de Plutarque (*Quæſt. rom. CV.*).

L'uſage qu'on faiſoit des *maſques* dans les fêtes de Bacchus paſſa bientôt à celles de pluſieurs autres divinités. Ovide (*Faſt. lib. VI.* 651.) & Cenſorin (*cap.* 12.) nous diſent que, pendant les fêtes de Minerve, nommées les *Quinquatres*, on couroit les rues avec un *maſque* ſur le viſage.

Valère Maxime parle d'une compagnie de joueurs de flûte qui, dans certaines fêtes publiques & particulières, ſe montroient avec des habits de différentes couleurs & le viſage *maſqué* (*lib. II. cap.* 5.). On lit dans Hérodien (*in Commod. p.* 16.) qu'aux fêtes de Cybèle chacun avoit la liberté de ſe déguiſer comme il lui plaiſoit; qu'il n'y avoit perſonne dont il ne fût permis de prendre la reſſemblance, ni aucune dignité dont on ne pût emprunter le coſtume, & que ce fut au moyen d'un pareil déguiſement qu'on attenta à la vie de l'empereur Commode. Les *maſques* étoient auſſi en uſage dans les fêtes d'Iſis & dans celles de la déeſſe de Syrie, ſi l'on en croit Apulée (*Metam. lib. VIII & IX.*).

C'eſt à des fêtes ſemblables, & principalement à celles de Bacchus, qu'il faut rapporter les *maſques* repréſentés ſur pluſieurs médailles de Néapolis en Macédoine, de Populonium en Etrurie, d'Abydus en Troade, de Parium en Myſie (& non de l'île de Paros), de Camarina & de Mazara en Sicile, & particulièrement ſur celles de la Thrace & de la Macédoine, où ces fêtes étoient célébrées avec plus de ſolemnité que partout ailleurs. Ces *maſques* ſont pour la plupart effrayans & tels que les dépeint Virgile. Ceux qui ſont repréſentés ſur les médailles de la famille *Vibia*, ont trait aux jeux que C. Vibius Panſa fit célébrer à Rome en l'honneur de Bacchus & de Cérès, pendant qu'il étoit édile-curule.

On peut conſulter Panvinius ſur l'uſage qu'on faiſoit des *maſques* dans les jeux, les cérémonies religieuſes, & même dans les pompes funèbres; nous remarquerons ſeulement que quelques uns de ces *maſques* & de ceux qui les portoient avoient le nom de *manduci* ou de *manducones*, terme que Plaute a employé & que le grammairien Feſtus a défini.

On ſe ſervoit encore de *maſques* dans les triomphes, & cet uſage étoit une ſuite de la liberté qu'on avoit accordée aux ſoldats de chanſonner le triomphateur. On prétend que le mot *triomphe*, formé du mot grec θριαμβος, tire ſon étymologie de θρίον & d'ἰαμβος, parce qu'avant qu'on ſe ſervît de *maſques*, on ſe couvroit le viſage avec des feuilles de figuier, en chantant des vers iambiques en l'honneur de Bacchus. C'eſt Zonare qui fait cette obſervation, en parlant du triomphe de Dioclétien. Cet hiſtorien ne laiſſe pas d'aſſigner au mot *triomphe* une autre étymologie. Denys d'Halycarnaſſe, Démoſthène, Ulpien ſon ſcholiaſte, & pluſieurs auteurs, fourniſſent des preuves de l'uſage qu'on faiſoit des *maſques* dans les triomphes & les pompes publiques.

On s'en ſervoit auſſi quelquefois dans les feſtins. Athénée nous apprend qu'Alexandre-le-Grand, dans certains repas d'appareil, ſe préſentoit déguiſé tantôt en Jupiter-Hammon, tantôt en Mercure ou en Hercule, & même en Diane; & nous liſons dans Suétone (*lib. XII.*) qu'Auguſte parut en Apollon dans un repas qu'il donna à ſes amis,

Digitized by Google

& où ceux-ci étoient habillés eux-mêmes en divinités.

Pour prouver que les romains faiſoient quelquefois uſage des *maſques* dans les feſtins, quelques auteurs ont allégué un paſſage de Pétrone; mais ils ſe ſont trompés dans l'acception du mot *larva*, lequel, à la vérité, eſt quelquefois ſynonyme de celui de *perſona*, mais qui ne ſauroit l'être dans le paſſage en queſtion. Ce paſſage, tiré du *Souper de Trimalcion*, porte qu'au milieu du repas un eſclave apporta une *larve* dont les jointures & les vertèbres étoient flexibles & ſe mouvoient en tous ſens; & qu'après qu'on eut fait prendre à cette eſpèce de mannequin differentes attitudes, Trimalcion s'écria: *O que tout l'homme n'eſt rien! Voilà donc ce que nous ſerons après notre mort!* Il eſt évident qu'ici le mot *larva* ne déſigne point un *maſque*, mais bien une figure entière, qui repréſentoit un ſquelette; on ſait que chez les égyptiens on avoit coutume d'expoſer au milieu du banquet un ſquelette véritable. C'eſt ainſi qu'au milieu des plaiſirs, & ſur-tout de ceux de la table, les anciens aimoient à ſe rappeller l'idée de la mort, pour ſe livrer avec plus d'ardeur à toutes les jouiſſances de la vie. La penſée de la mort fait oublier de vivre, a dit Vauvenargues: la penſée de la mort avertit de vivre, diſoient Anacréon & Horace.

Pour ne rien omettre de ce qui concerne la matière que nous traitons, nous remarquerons qu'il y avoit des *maſques* figurés ſur des pierres ſépulchrales, & qu'on en a même trouvé de réels, renfermés dans des tombeaux, tel que celui d'un petit enfant conſervé dans la galerie de S. Ignace à Rome. Winckelmann obſerve à ce ſujet que les anciens prenoient avec de l'argile des empreintes ſur le viſage des morts, & qu'ils mettoient ces ſortes de *maſques* dans les tombeaux à côté des cadavres.

On montre aujourd'hui, dans pluſieurs égliſes, des *maſques* de faints, tel, par exemple, que celui d'un théatin, expoſé à la dévotion du peuple dans une égliſe de Naples, ſelon Pacichelli. On voit auſſi dans le cabinet de Sainte-Geneviève un *maſque* de plâtre, moulé ſur le viſage d'un fameux criminel après ſon ſupplice. Mais les *maſques* figurés ſur des tombeaux avoient ſans doute un tout autre objet: quelques auteurs ont penſé que ces tombeaux appartenoient à des comédiens, & que les *maſques* dont on les avoit ornés devoient être conſidérés comme les attributs de leur profeſſion. Cette remarque doit diminuer notre étonnement ſur la prodigieuſe quantité de pierres antiques qui repréſentent des *maſques*; ne ſeroit on pas fondé à croire que ces pierres étoient portées au doigt par des comédiens, qui y avoient fait graver le *maſque* du rôle où ils ſe diſtinguoient le plus?

On trouve des *maſques* de femme de la plus haute beauté, & même ſur des ouvrages d'une exécution médiocre, tel que celui de la villa Albani, qui repréſente une marche de Bacchus. Ce marbre offre deux *maſques* de femme, que Winckelmann ne ſe laſſoit point d'admirer. Il les citoit, pour faire revenir de leur erreur ceux qui ſe repréſentoient tous les *maſques* antiques ſous une forme hideuſe. Caylus en cite un autre, qui repréſente une actrice jeune & agréable, avec les grandes boucles de cheveux pendantes ſur le cou, pour cacher ſans doute la liaiſon du *maſque* avec les épaules (*Caylus*, *I.* 145.).

Les *maſques* tragiques ſont ſouvent d'une grande beauté. Ceux qui repréſentoient de jeunes perſonnes, étoient ornés d'une chevelure blonde. On donnoit une chevelure éparſe & flottante aux *maſques* des actrices qui apportoient des nouvelles facheuſes. Ils étoient diſtingués des *maſques* comiques par la bouche plus ouverte & par la chevelure. *Voyez* CHEVEUX.

On voit, dans un tableau d'Herculanum, une figure de femme qui tourne le dos à un poëte tragique. Elle a un genou en terre & le pied droit poſé en avant, vis-à-vis un *maſque* tragique, placé ſur un piédeſtal, dont le front eſt garni d'un haut toupet de cheveux appellé *cymes* (Toupet de cheveux qui s'élevoit au-deſſus du front du *maſque* tragique des deux ſexes.).

Que les *maſques* antiques fuſſent formés de deux viſages, ou d'un ſeul, ils enveloppoient toujours la tête entière. De ſorte qu'un acteur voulant ſe rafraîchir le viſage, relevoit ſon *maſque* ſur le ſommet de la tête. Quelques antiquaires ont pris des têtes ainſi ajuſtées pour des têtes doubles ou des Janus.

« Ce beau camée, dit Caylus (I. 145.), dont la matière eſt une agathe-onyx de trois couleurs, ne laiſſe rien à déſirer ſur ſa conſervation. Nous y voyons un ordonnateur des ſpectacles, ou plutôt un auteur donnant le ton d'une ſcène difficile, avant de commencer la pièce, à deux acteurs dont les *maſques* relevés laiſſent voir le viſage à découvert. Le lieu de la ſcène eſt placé entre deux gaînes, ſur leſquelles le culte & les attributs de l'ancienne comédie ſont poſés. On y voit auſſi l'autel qui ſe trouvoit preſque toujours placé ſur le théatre; les ſpectacles, ſelon tous les auteurs, étant conſacrés à quelque divinité & faiſant partie des fêtes religieuſes ».

« Il eſt à préſumer, dit Caylus (*Rec. d'Antiq.* I. 145.), que ces ſortes de petits *maſques* ſe plaçoient ſur le viſage des dieux lares pendant les Saturnales, ou d'autres fêtes ſemblables. Celui-ci peut donc avoir ſervi au culte domeſtique du comédien même qui le portoit au théâtre, & qu'il avoit fait réduire en petit pour cet uſage; peut-

être auſſi avoit-il choiſi une figure de fantaiſie, ou plutôt un *maſque*, qui lui rappelloit des idées comiques & agreables. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'on voit encore au haut du front le trou qui ſervoit à l'attacher vraiſemblablement à la figure dont il couvroit quelquefois le viſage ».

On voit, ſur une cornaline du baron de Stoſch, Lachéſis, une des parques, aſſiſe ſur un *maſque* comique, & ayant devant elle un *maſque* tragique vu de profil : elle file à la quenouille la deſtinée des humains. Ces deux *maſques* peuvent ſignifier que la parque fixe les deſtins des héros, dont le *maſque* tragique eſt le ſymbole, comme ceux des ſimples mortels, dont la vie privée eſt figurée par le *maſque* comique.

Un bas-relief de la villa Borghèſe offre un comédien aſſis ſur une chaiſe, ſoutenue par un *maſque* tragique.

Pluſieurs écrivains modernes ont travaillé à éclaircir cette partie de la littérature qui regarde les *maſques de théâtre* des anciens. Savaron s'en eſt occupé dans ſes notes ſur Sidoine Apollinaire. Pacichelli en a recherché l'origine & les uſages dans ſon Traité *de Maſcheris ſeu Larvis*. Boindin en a fait un ſyſtême très-ſuivi dans un des Mémoires de l'académie des Inſcriptions. François Ficoroni a recueilli, ſur le même ſujet, des particularités très-curieuſes dans ſa Diſſertation *de Larvis ſcenicis & figuris comicis antiq. rom.* 1750, *in*-4°.

MASQUE (On voit un) ſur les médailles de Neapolis en Macédoine, de Parium, d'Abyde, de Populonium, de Camarina, de Mazara, &c.

Les *maſques* des anciens enveloppant toute la tête juſqu'au col, on les diſtingue des têtes ſur les médailles & les pierres gravées, en ce qu'ils ſont tranchés ſous le menton, tandis que les têtes ont un col.

MASSA. Ce mot, qui ſe lit ſouvent dans les inſcriptions funéraires, doit s'entendre d'un mur ou maſſif de maçonnerie, dans lequel on ſcelloit les urnes & les ſarcophages fragiles, tels que ceux de verre, de terre cuite, &c. La plupart des urnes de terre exigeoient cette précaution ; car elles ne pouvoient ſe ſoutenir d'elles-mêmes, étant terminées en pointe par le bas. La *maſſa* réuniſſoit pluſieurs urnes ; & il faut la définir, comme nous venons de le faire, pour entendre les inſcriptions ſuivantes (*Gruteri MCVIII. 6.*). *MASSA. EXTRUCTA. TUM. FILIO. TUM. LIBERTO. FILIUS. IN. VASCELLO. ET. MASSA. DEPOSITUS. POSTEA. PLACUIT. LAPIDE. TIBURTINO. AMBOS. IN. SE. CIRCUMDARE. ET. TITULUM. INSCRIBERE.* Ailleurs on lit (*DCLXIII. 3.*) : *MASSA. CUM. CINERARIO.* c'eſt-à-dire, avec *CINERUM URNA*, qui eſt appellée ci-deſſus *vaſcellus*.

On liſoit dans les porte-feuilles des Barberini l'épitaphe ſuivante :

LACERIIS. FAVSTINAE. PAVLINAE
SATVRNINAE. SORORIBVS. SANCTIS
IANVARIVS. LVCILLAE. AVG. N
ACTOR. TVMVLVM. INFRA. MONI
MENTVM. SVPER. SARCOPHAGA
EARVM. MASSA. AEDIFICAVIT. VS
QVE. AD. CVMVLVM. BEN. ME
RENTIBVS. SANCTISSIMIS. SVO
IMPENDIO. FECIT.

Massa in codice, étoit l'aſſemblage de pluſieurs feuillets pour faire, non un rouleau, *volumen*, mais un *codex*, ou volume quarré-long (*Martial.* 14. 192.) :

Hæc tibi multiplici quæ ſtructa eſt maſſa tabella
Carmina Naſonis quinque decemque gerit.

Massa pomorum, maſſe de figues, de pommes, de raiſins, &c. ſéchés au ſoleil.

Massa, nom de pluſieurs petits endroits cités par les auteurs anciens, & diſtingués par un ſurnom les uns des autres ; mais il faut remarquer que ces petits lieux ne déſignoient ordinairement qu'un village, un hameau, où le ſeigneur d'un lieu logeoit les eſclaves deſtinés à l'agriculture. On en trouvera les exemples dans Ortelius, qui les a tirés de Ducange. On a dit avec le temps, dans le même ſens, *maſa*, *maſada*, *maſagium*, *maſum*, *maſio* ; & c'eſt de ce dernier mot eſtropié que nos ancêtres ont fait le mot de *maiſon*.

MASSICYTES, en Lycie. MAΣ. ΛΥΚΙΟΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RR. en argent.

O. en or.

RRR. en bronze.

Leur type ordinaire eſt une lyre.

Cette ville a fait frapper une médaille impériale grecque en l'honneur d'Auguſte..... *Eckhel.*

MASSINISSA. Il y a dans la villa Albani de Rome une tête, que l'on croit être la ſienne. Elle a de la barbe, & porte un diadême, qui s'élève en pointe ſur le devant, & tel qu'on en voit aux déeſſes ſeules & aux reines.

MASSIQUE (Mont), *Maſſicus mons*, côteau ou monticule de la Campanie, aux environs de Sinueſſe.

Sinueſſe. Il s'y recueilloit beaucoup de vin, qui étoit excellent. Martial en fait l'eloge (*Epigr. LVI. liv. XII.*) dans ce vers :

De Sinueſſanis venerunt Maſſica prelis.

Horace le vante auſſi dans ſa première Ode, & dit que quand il eſt vieux il rappelle le goût du buveur.

Eſt qui nec veteris pocula Maſſici,
Spernit.....

Le vin *maſſique* ſe nomme aujourd'hui *maſſacano*, & le côteau *monte di Dracone*. Ce côteau eſt dans la terre de Labour, qui fait partie de l'Italie méridionale.

MASSUE ſur les monumens. C'eſt l'arme des perſonnages que l'on ſuppoſe avoir vécu dans les temps héroïques. Les aſſyriens & les éthiopiens de l'armée de Xercès contre les grecs portoient des *maſſues* (*Herodot. lib. VII. p.* 257 & 258). Dans les bas-reliefs de la colonne Trajane, les daces portent des *maſſues*.

Les héros de la tragédie ancienne portoient cette arme redoutable : elle devint pour cela un attribut de Melpomène.

C'eſt le ſymbole ordinaire d'Hercule, parce que ce héros ne ſe ſervoit que d'une *maſſue* pour combattre les monſtres & les tyrans. Après le combat des géans, il conſacra ſa *maſſue* à Mercure : on dit qu'elle étoit de bois d'olivier ſauvage, qu'elle prit racine & devint un grand arbre. On donne auſſi quelquefois la *maſſue* à Théſée. Euripide, dans ſes *Suppliantes*, dit que Théſée combattant contre Créon, roi de Thèbes, s'arma d'une *maſſue* énorme, avec laquelle il renverſoit tout ce qui s'oppoſoit à ſa fougue. Le poëte appelle cette *maſſue* épidaurienne, parce que, au rapport de Plutarque, Théſée en dépouilla Périphétès, qu'il tua dans Epidaure. Il s'en ſervit depuis, comme Hercule de la peau du lion de Némée.

Sur une hyacinthe de la collection de Stoſch, Hercule, revêtu de la peau d'un lion, fabrique ſa *maſſue* avec une branche d'olivier ſauvage : elle eſt appuyée ſur ſon genou gauche, & de la main droite il en ſoulève les branches. Ce ſujet eſt unique.

Cupidon tient ſouvent, ſur les pierres gravées, la *maſſue* d'Hercule, pour déſigner ſes victoires ſur le fils d'Alcmène. On le voit entr'autres, ſur une pâte antique de Stoſch, appuyé ſur la *maſſue*, & dans la même attitude que l'Hercule-Farnèſe.

Sur une ſardoine de la même collection, on voit la *maſſue* d'Hercule terminée en caducée, d'où il ſort deux palmes & deux épis de bled. C'eſt peut-être une alluſion à la tradition des corinthiens (*Pauſan. lib. II. ad finem*), qui portoit qu'Hercule avoit conſacré ſa *maſſue* à la ſtatue de Mercure-Polygius, que l'on voyoit dans le temple de Minerve, placé dans Corinthe.

« Le travail de ce jeune Bacchus, dit Caylus (*Recueil d'Antiquités, t. III. pl. XLI. n°.* 2.), eſt aſſez mauvais ; l'attitude néanmoins de ce dieu donne à ce monument une ſorte de recommandation, parce que les figures aſſiſes ſont rares, & par-là plus eſtimées. Bacchus, qui paroît ici appuyé ſur une *maſſue*, n'eſt pas ordinairement repréſenté avec cet attribut. Cette circonſtance rappelle le ſouvenir de la comédie où Ariſtophane faiſant deſcendre Bacchus aux enfers, lui donne la *maſſue* & la peau d'Hercule. Cette ſcène eſt trop comique & trop pleine d'eſprit, ainſi que de fine critique, pour n'avoir pas fait impreſſion dans tous les ſiècles. Elle peut donc avoir donné lieu à ce monument, qui d'abord exécuté dans la Grèce, aura enſuite été copié par les romains. Pluſieurs monumens ont ſans doute une origine pareille ; mais l'ignorance de mille particularités qui n'ont pas paſſé juſqu'à nous, en rend l'explication impoſſible ».

MASSUE ſurmontée d'un monogramme ſur les médailles, eſt le ſymbole de Tyr.

Maſſue derrière la tête des rois de Galatie.

Maſſue ſur les médailles de Centuripæ, de Lucerie, des macédoniens, de Menæ, de Thèbes, de Theſſalonique, de Tuder, de Valentia en Italie, de Leucade en Acarnanie.

MASTAURA, en Lydie. ΜΑΣΤΑΥΡΕΙΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRRR. en bronze.....*Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales en l'honneur de Criſpine, de Caracalla, d'Alexandre Sévère, de Maximin, des deux Philippes.

MASTIGORE ou PORTE-VERGE, ſ. m. eſpèce d'huiſſier des hellanodices, prépoſés aux jeux publics de la Grèce.

Les loix qui concernoient la police des jeux publics étoient obſervées d'autant plus exactement, que l'on puniſſoit avec ſévérité ceux qui n'y obéiſſoient pas. Ce ſoin étoit confié aux *maſtigophores*, leſquels, par l'ordre des hellanodices ou des agonothètes, & même quelquefois à la prière des ſpectateurs, frappoient de verges les coupables.

Pour mériter ce châtiment, il ſuffiſoit qu'un athlète entrât mal-à-propos en lice, en prévenant le ſignal ou ſon rang. Si l'on s'appercevoit de quelque colluſion entre deux antagoniſtes, c'eſt-à-dire, qu'ils paruſſent vouloir s'épargner réciproquement en combattant avec trop de négligence, on leur impoſoit la même peine. On ne faiſoit pas meilleur quartier à ceux qui, après avoir eu excluſion pour les jeux, ne laiſſoient pas d'y paroître, ne fût-ce que pour réclamer une palme qu'ils prétendoient leur appartenir, quoiqu'ils l'euſſent gagnée ſous un nom emprunté.

La ſévérité des agonothètes grecs à châtier les fautes ou la prévarication des athlètes, ſe faiſoit extrêmement redouter de ceux qui vouloient ſe donner en ſpectacle dans les jeux publics; & lorſque les courtiſans de Néron l'exhortèrent de paroître aux jeux olympiques pour y diſputer le prix de la muſique, il leur donna pour excuſe la crainte qu'il avoit des *maſtigophores*; mais pour s'en délivrer, il eut d'abord ſoin de gagner leurs bonnes graces, & plus encore de corrompre tout enſemble ſes juges & ſes antagoniſtes à force d'honnêtetés & de préſens. C'eſt par ce moyen qu'il vint à bout de ſe délivrer de la juſte appréhenſion que lui inſpiroit ſa foibleſſe. Suetone nous apprend cette anecdote : *Quam autem trepidè anxièque certaverit*, dit-il, en parlant de cet empereur, *quantâ adverſariorum æmulatione, & quo metu judicum, vix credi poteſt. Adverſarios ſi qui arte præcellerint corrumpere ſolebat, judices autem priuſquam inciperet, reverentiſſimè alloquebatur.*

Il eſt donc vrai qu'on puniſſoit les athlètes qui corrompoient leurs adverſaires par argent, & les concurrens qui s'étoient laiſſé corrompre; mais quel agnothète eût oſé ſévir contre Néron?

MAT. Les bâtimens à rames ont précédé les bâtimens à voiles. Icare ou Dédale inventèrent les voiles. Elles l'étoient déjà au temps de la guerre de Troye. Homère dit dans pluſieurs endroits de ſes poèmes qu'à cette époque les *mâts* n'étoient pas fixés dans les navires; mais qu'on les plaçoit & les ôtoit ſelon le beſoin, comme on le pratique pour les felouques & autres petits bâtimens.

On s'eſt appuyé d'un paſſage d'Ariſtote (*Quæſt. mechan. VI* 2.) & d'un autre de Denys d'Alexandrie, cité par Euſèbe (*Præparat. evangel. XIII.* 24.) pour prouver que les anciens ne mettoient qu'un ſeul *mât* à leurs navires. Mais on voit ſur un jaſpe rouge de la collection de Stoſch un vaiſſeau de charge ſans rames, avec le grand *mât* & le *mât* d'artimon ou de poupe, garnis de leurs voiles enflées. Sur une agathe-onyx de la même collection, paroît un *gaulus*, ou bâtiment léger, à rames; à la proue, il y a une eſpèce de de *mât* d'avant ou de beaupré fort incliné, comme on en voit à pluſieurs autres navires gravés ſur des pierres de cette collection; il y a vers la poupe deux autres *mâts*, dont l'un ſeroit celui d'artimon; mais comme tous ces *mâts* ſont ſans antennes, ſans voiles & ſans cordages, leur deſtination paroîtroit douteuſe, ſans l'exemple précédent.

MATELAT. Les anciens les faiſoient avec des plumes, de la laine hachée (*tomentum*) & des végétaux ſecs. Scipion aſſiégeant Numance (*Appian.*) rétablit la diſcipline des camps romains, & entr'autres réglemens il défendit l'uſage des *matelats* de plume ou de laine. Il donna l'exemple de cette ſévérité, en ne couchant que ſur de la paille ou du foin.

MATELLA, *MATULA*, } vaſe deſtiné à recevoir les excrémens humains. Athénée (*lib. XII.*) dit que les ſybarites pouſsèrent la molleſſe juſqu'à ſe faire apporter ſur leurs lits-de-table ces vaſes infects. Eſchyle & Sophocle (*Athen. I. p.* 27.), Démoſthène (*adverſus Conon.*), témoignent qu'ils devinrent ſouvent des armes dans les mains de convives perdus d'ivreſſe & privés de raiſon.

Martial reproche à Baſſa d'employer l'or à ce vil uſage, tandis qu'elle ne buvoit que dans des vaſes de verre.

Bartholin a cru voir la corne employée au même uſage dans les vers ſuivans de Martial (*XII.* 32. 12.):

Et cum lucerna, corneoque cratere
Matella rupto curta latere mejebat.

& il fonde ſon explication ſur le *poſſo* des matelots ſiciliens, qui eſt une corne de bœuf.

MATERA, *MATERIS*, *MATARIS*, } javelot dont la pointe ferrée étoit fort lourde & obtuſe. Elle meurtriſſoit plutôt qu'elle ne perçoit. C'étoit l'arme des gaulois. Il en eſt parlé dans les Commentaires de Céſar (*de bello gallico, lib. I. cap.* 26.), dans Tite-Live (*lib. VII. cap.* 24.). Strabon (*lib. IV.*) dit préciſément que c'étoit une eſpèce de javelot, *μάτιγι παχεῖ τὶ εἶδος*; on ne peut donc confondre la *materis* avec une lance. D'ailleurs Siſenna (*III. apud Nonium*) oppoſe les *materis* aux lances, *galli materibus, ſuevi lanceis configunt.*

Les arbalétriers françois donnoient le nom de *matras* à un dard de même forme, qui meurtriſſoit, ou, comme on parloit alors par analogie, qui *matraſſoit.*

Matera, déeſſe à laquelle on conſacroit les *materis*, que l'on ſuſpendoit auprès de ſes autels.

MATERIARIUS, déſigne dans les inſcriptions (*Gruter.* 460. 7. *Muratori*, 16. 3.) un menuiſier. Ce mot a été formé de *materia*, bois.

MATHEMATICI. Les écrivains latins déſignent ordinairement par ce mot, non des mathématiciens, mais des aſtrologues & des diſeurs de bonne aventure, qui exerçoient à Rome leur art impoſteur dans le cirque ſur la *Spina*.

MATHIEU CANTACUZÈNE.

Matheus Cantacuzenus.

On ne connoît point de médailles de ce prince.

MATHO, ſurnom des familles *Pomponia*, *Papiria*.

MATIDIE, nièce de Trajan, fille de Marciana.

Matidia Augusta.

Ses médailles ſont:

RRR. en or; au revers de Plotine RRRR.

RRR. en argent.

RRRR. en G. B.

O. en M. & P. B.

O. de colonies.

RRRR. en P. B. grec.

On voit à la villa Ludoviſi une tête de *Matidie* qui a les oreilles percées pour recevoir des boucles.

MATRABUS Augg. (*Muratori*, 94. 4.) *Voyez* Déesses-Mères.

MATRÂLES, *MATRALIA*, fêtes qu'on célébroit à Rome, le 11 de juin, en l'honneur de la déeſſe Matuta, que les grecs nommoient *Ino*. Il n'y avoit que les dames romaines qui fuſſent admiſes aux cérémonies de la fête, & qui puſſent entrer dans le temple; aucune eſclave n'y étoit admiſe, à l'exception d'une ſeule, qu'elles y faiſoient entrer, & la renvoyoient enſuite, après l'avoir légèrement ſoufflettée, en mémoire de la jalouſie que la déeſſe Ino, femme d'Athamas, roi de Thèbes, avoit juſtement conçue pour une de ſes eſclaves que ſon mari aimoit paſſionément. Les dames romaines obſervoient encore une autre coutume fort ſingulière; elles ne faiſoient des vœux à la déeſſe que pour les enfans de leurs frères ou ſœurs, & jamais pour les leurs, dans la crainte qu'ils n'éprouvaſſent un ſort ſemblable à celui des enfans d'Ino; c'eſt pour cela qu'Ovide (*liv. VI. des Faſtes*) conſeille aux femmes de ne point prier pour leurs enfans une déeſſe qui avoit été trop malheureuſe dans les ſiens propres. Elles offroient à cette déeſſe en ſacrifice un gâteau de farine, de miel & d'huile, cuit ſous une cloche de terre. Le poëte appelle ces ſacrifices *flava liba*, des libations rouſſes.

MATRES (*Dea*). *Voyez* Déesses-Mères.

MATRES SACRORUM. C'étoient les prêtreſſes de Mythras, qu'on appelloit *Mères des myſtères ſacrés*. On leur donnoit auſſi le ſurnom d'*Hyenne*, qui eſt une bête fauve. On en verra la raiſon à Mythras.

MATRICARII, *MATRICULA*, *MATRICULARII.* On appelloit *matricarii* des gens prépoſés pour éteindre les incendies de Rome; & leur nom étoit dérivé du rôle ou *matricula* du préteur du peuple, ſur lequel ils étoient inſcrits.

Matricularii étoient ceux dont les noms étoient inſcrits ſur le rôle militaire, ſur la *matricule* des pauvres d'une égliſe, &c. &c.

MATRONA, Matrone. Servius donne l'explication du mot *matrone* dans le onzième livre de l'Enéide, où il dit: « Quelques-uns croient qu'il y a cette différence entre *matrone* & *mère de famille*, que l'on appelle *matrone* celle qui a un enfant, & *mère de famille* celle qui en a eu pluſieurs; mais d'autres eſtiment qu'on nomme *matrone* la femme qui eſt mariée, quoiqu'elle n'ait point encore eu d'enfans, & que l'eſpérance qu'elle a d'en avoir lui a donné ce nom de mère ou *matrone*, & c'eſt pour cette raiſon que le mariage eſt appellé *matrimonium* ». Aulu-Gelle & Nonnius Marcellus appuient cette opinion.

Matrone, en Mythologie. On donnoit ce nom à Junon, parce qu'elle étoit la divinité protectrice des femmes nubiles qui ſont en âge & en état de devenir mères.

MATRONALES, fêtes célébrées à Rome par les matrones, aux calendes de Mars. Ovide (*Faſtes*, *liv. III.*) donne cinq cauſes à l'inſtitution de cette fête; la première eſt que les ſabines, enlevées par les romains, mirent fin à la cruelle guerre que ſe faiſoient les deux nations, dont l'une vouloit tirer vengeance du rapt, & l'autre le ſoutenir; la ſeconde, afin que Mars, en l'honneur de qui ſe faiſoit la fête, leur procurât la même félicité qu'à Romulus & à Rémus ſes enfans; la troiſième, afin que la fécondité que la terre

éprouve au mois de Mars fût donnée aux *matrones*; la quatrième, parce que c'étoit aux calendes de ce mois qu'on avoit dédié un temple à Junon-Lucine sur le mont Esquilin; la dernière enfin, parce que Mars étoit fils de la déesse qui présidoit aux noces & aux accouchemens.

On faisoit donc en ce jour des sacrifices à Mars, à Junon-Lucine, & à toutes les divinités qui présidoient aux mariages. Cependant on évitoit de se marier en ce mois-ci, parce qu'on le croyoit malheureux, à cause de l'adultère de Mars & de Vénus.

Les dames romaines commençoient la journée des *matronales* par les sacrifices; retournées dans leurs maisons, elles y recevoient en cérémonie les félicitations & les présens que leurs amis & leurs maris leur offroient ou leur envoyoient, pour les remercier de l'heureuse médiation qu'elles leur avoit donnée autrefois. Les hommes mariés se rendoient de leur côté, dans la matinée du même jour, au temple de Janus, pour offrir des sacrifices. La solemnité finissoit par de somptueux festins, que les maris donnoient à leurs épouses; car cette fête ne regardoit que les gens mariés. C'est pour cela qu'Horace dit à Mécène (*Ode VIII. lib. III.*):

Martiis cœlebs quid agam kalendis,

Quid velint flores, &c?

« Vous êtes sans doute surpris de ce que, vivant dans le célibat, je me mets en frais pour le premier de Mars, dont la solemnité n'intéresse que les gens engagés dans le mariage....&c? ».

Pendant les *matronales*, les dames accordoient à leurs servantes les mêmes libertés & licences dont les esclaves mâles jouissoient à l'égard de leurs maîtres pendant les Saturnales: *In Martio matrona servis suis cœnas ponebant, sicut Saturnalibus domini.*

MATTÉES, *MATTEA*, *MATTIA*, } en grec *ματτύη*. Il paroît que c'étoit un service composé de mets délicats, hachés & assaisonnés d'épiceries. Athénée dit qu'en grec il désignoit toutes sortes de *viandes délicates*, poisson & autres.

MATTIAIRE, s. m. *mattiarius*. On trouve que ce nom a été donné aux troupes qui se servoient du martiobarbule, parce que cette arme se nommoit aussi *mattium* en latin, d'où l'on a fait *mattiaire*. (*V.* MARTIOBARBULE.) Zozime (*l. III.*), Ammien Marcellin (*l. XXI. c. 13.*), & d'autres, parlent des *mattiaires*. La Notice de l'empire les joint aux lanciers.

MATULA. Voyez *MATELLA*.

MATUTA étoit, chez les romains, la même divinité que Leucothoé ou Ino chez les grecs. Elle avoit un temple à Rome, où les femmes alloient offrir leurs vœux pour les fils de leurs frères, se gardant bien d'en faire pour leurs propres enfans, & cela dans la crainte qu'ils n'éprouvassent un sort pareil aux enfans d'Ino. C'est ce que dit Ovide (au sixième livre des *Fastes*), qui conseille aux femmes de ne point prier pour leurs enfans une déesse qui avoit été trop malheureuse dans les siens propres. La fête qu'on célébroit en son honneur s'appelloit les *Matrales*.

MAVORS. Voyez *MAVORTIUM*.

MAURES. *Voyez* MAURITANIENS.

MAURICE, empereur de Constantinople. *MAURITIUS TIBERIUS AUGUSTUS*.

Ses médailles sont:

R. en or.

RRR. en argent.

C. dans les différens modules de bronze.

MAURITANIENS & NUMIDES. Les *numides* & les *mauritaniens* sont les seuls parmi les peuples d'Afrique que les monumens paroissent avoir distingués. La colonne trajane, dont Ciaconus & Bellori ont donné l'explication, d'après le témoignage des historiens, contient quelques figures qui paroissent avoir échappé à ces auteurs. Elles sont à cheval, & paroissent clairement désigner des *numides*, par le rapport qu'elles ont avec la médaille (*Agostini sopra le medaglie, dialogo 6. fig. 1.*) qui représente Juba, roi des *numides*, ou son fils Juba, roi des *mauritaniens*. Il est remarquable par des cheveux qui sont bouclés d'une manière particulière, & qui ne se voit que sur la colonne trajane (*fol. 43.*), à une troupe de cavalerie auxiliaire des romains. Ces cavaliers sont à cheval, sans bride, sans selle, & même sans couverture, à la manière du pays, & comme montoit encore Massinissa à l'âge de quatre-vingt ans (*Appian. Alexandrin. fol. 41.*). Lipse (*de Militiâ rom. l. III. diol. 8.*) & Strabon (*lib. XVII. fol. 309.*) dépeignent les *numides* tels qu'ils paroissent sur la colonne trajane. Leur habillement est une tunique sans manches; mais de la manière qu'ils sont représentés sur la colonne trajane, on pourroit douter s'ils n'ont point un petit *segum* par-dessus. Ils ont les bras & les jambes nuds, portant des boucliers faits de peaux, de forme ronde ou ovale; selon Strabon, avec des piques; ou, comme s'exprime Tite-Live (*Livii, lib. XXXV.*), avec des dards ou des

Digitized by Google

javelines. L'adreſſe avec laquelle ils ſavoient manier leurs chevaux, les diſpenſoit même de l'uſage de la bride (*Titi-Livii*, *lib. XLV.* *Hérodien*, *fol.* 287.).

Les médailles ſur leſquelles on lit l'inſcription *Mauritania*, repréſentent des hommes vêtus d'une tunique, tenant une pique d'une main & un cheval de l'autre. Quelques petits bas-reliefs de l'arc de Conſtantin repréſentent des archers *maures* ou *mauritaniens* (*veteres arcus Auguſtorum*, *fol.* 46.) ayant les cheveux & même la barbe bouclés; ils ſont vêtus de tuniques larges, à manches, mais ſans armes défenſives.

En général toutes les nations africaines, ſuivant Strabon (*lib. XVII.*), s'habilloient à-peu-près de la même manière, portant des habits larges, ſans ceintures, & ſe couvrant de peaux de lions, de léopards, d'ours, ou d'autres animaux.

Les *maures* ou *mauritaniens* & les *numides* étoient habiles à jetter les flèches (*Herodian.* 1. 15. 4.). Ils formoient un corps de cavalerie légère dans l'armée romaine dès avant le temps de Jules-Céſar. On voit ſous Trajan un Luſius Quietus, commandant des *maures*, *prafectus maurorum*, élevé au conſulat. Ce commandant eſt nommé *tribunus maurorum*, tribun des *maures*, par Trebellius (*trig. tyrann. c.* 32.). Enfin la Notice de l'empire fait ſouvent mention des cavaliers *maures*, dénomination ſous laquelle les *numides* & les autres cavaliers africains étoient ſans doute compris.

MAUSOLE, roi de Carie. ΜΑΥΣΣΟΛΛΟ.

Ses médailles ſont:

RRR. en argent.

O. en bronze.

O. en or.

Frère & époux d'Artémiſe, *Mauſole* eſt devenu célèbre par l'amour que ſa femme eut pour lui. « Amour, dit Aulu-Gelle (*liv. X. ch.* 18.), qui paſſe tout ce que la fable a jamais débité touchant les amans: on a peine à croire que le cœur humain puiſſe jamais pouſſer ſi loin la tendreſſe. *Mauſole* mourut entre les bras de ſa femme, qui fondoit en larmes, déſolée de cette cruelle ſéparation: on lui fit de magnifiques funérailles. Cependant le deuil d'Artémiſe ne ceſſoit point: la privation & l'abſence de ſon mari augmentoient ſes douleurs. L'amour inventif lui inſpira une choſe où elle eſpéroit de trouver quelque ſoulagement: elle prit les cendres de ſon mari, avec les oſſemens, qu'elle fit réduire en poudre, mêla le tout avec des aromates & des parfums; elle l'infuſa dans l'eau & l'avala peu-à peu, comme ſi elle eût voulu changer le corps de ſon mari en ſa propre ſubſtance ». Non contente de cela, Artémiſe fit bâtir, en l'honneur des mânes de *Mauſole*, le plus ſuperbe monument qu'on eût encore vu, & y employa les quatre plus habiles architectes de la Grèce, qui rendirent cet édifice une des ſept merveilles du monde. Il avoit quatre cents onze pieds de circuit & cent quarante pieds de hauteur, y compris une pyramide de même hauteur que l'édifice, dont il étoit ſurmonté. Ce célèbre monument porta le nom de *mauſolée*, nom qui a paſſé depuis à tous les grands ſépulcres qui ſe diſtinguoient par la magnificence de leur ſtructure. Pour ne rien omettre de ce qui pouvoit célébrer la mémoire de ſon mari, Artémiſe établit des jeux funèbres, aſſignant de grands prix pour les poëtes & pour les orateurs, qui viendroient à l'envi exercer leurs talens en l'honneur du roi *Mauſole*. Enfin on prétend qu'Artémiſe ne ſurvécut que deux ans à ſon mari, & que ſa douleur ne finit qu'avec ſa vie. Mais ſi nous en croyons Vitruve & Démoſthène, Artémiſe, durant ſa viduité, ne ſe conduiſit pas en veuve déſolée & inconſolable; car ils lui font faire de très-belles conquêtes ſur les rhodiens: ce qui a donné lieu à Bayle de ſoupçonner que tout ce qu'on dit de merveilleux de la triſteſſe d'Artémiſe pourroit bien avoir été tiré de quelque roman du temps, & copié dans la ſuite par quelques écrivains poſtérieurs.

MAUSOLÉE d'Auguſte. Les latins adoptèrent le nom de *mauſolée*, & le donnèrent à tous les tombeaux ſomptueux, comme Pauſanias nous l'apprend. C'eſt ainſi que l'on appella le ſuperbe monument qu'Auguſte fit faire pendant ſon ſixième conſulat, entre le chemin de Flaminius & le Tibre, pour y être enterré avec les ſiens. Strabon (*liv. V. p.* 236.) nous en a laiſſé la deſcription. Il dit que c'étoit un terre élevé ſur une baſe de marbre blanc, & couvert juſqu'au haut d'arbres toujours verds; qu'à la cime de ce terre il y avoit une ſtatue de bronze d'Auguſte; qu'en bas l'on voyoit les tombeaux de ce prince, de ſes parens & de ſes domeſtiques; & que derrière l'édifice il y avoit un grand boſquet, avec des promenades admirables.

Enfin le nom de *mauſolée* eſt celui que Florus donne aux tombeaux des rois d'Egypte, dans lequel il dit que Cléopâtre s'enferma & ſe fit mourir.

MAUVE. Les romains faiſoient un grand uſage de cette plante pour leur nourriture, & elle tenoit le premier rang entre les herbages. Horace en fait ſouvent mention.

Une épigramme de Porphyrius, conſervée par

Euſtathe, nous apprend que les grecs en ſemoient avec des aſphodèles autour des tombeaux. *Voyez* ASPHODÈLE.

MAXENCE, tyran, fils de Maximien-Hercule.

M. Aurelius Valerius Maxentius Augustus.

Ses médailles ſont :

RRR. en or.

Et avec le titre de prince de la jeuneſſe, du côté de la tête, plus rares encore.

Les mêmes avec ce titre : PRINC. INVICT.

Unique en argent pur, du grand module, dans un cabinet de Paris, avec le revers CONSERVATOR URBIS SUÆ ; la figure de la déeſſe Rome, dans un temple à ſix colonnes, avec les lettres R. S. dans l'exergue.

RRR. en médaillons de bronze.

C. en M. & P. B.

MAXIME, tyran ſous Théodoſe I.

Magnus Maximus Augustus.

Ses médailles ſont :

R. en or.

Il y a des revers RR.

R. en argent.

On y trouve des revers plus rares.

C. en M. & P. B.

MAXIME, fils de Maximin I.

Caius Julius Verus Maximus Cæsar.

Ses médailles ſont :

O. en or.

RR. en argent.

C. en G. & M. B. de coin romain.

RRR. en G. B. avec le revers *Victoria Auguſtorum.*

O. en G. B. de colonies.

RR. en M. & P. B.

RR. en G. B. grec.

R. en M. & P. B.

On connoît les médaillons grecs de bronze de *Maxime :* ils ſont très-rares.

MAXIMIEN HERCULE.

Marcus Aurelius Valerius Maximianus Augustus.

Ses médailles ſont :

RR. en or.

Celles où ſes conſulats ſont marqués ſont plus rares ; on y trouve juſqu'à ſon huitième.

RRR. en médaillon d'or.

Il eſt au cabinet du roi.

R. en médailles d'argent.

Il ſe trouve des revers rares.

RRR. en médaillons d'argent.

RR. en médaillons de bronze.

C. en M. B.

Les médailles où l'on voit ſa tête à côté de celle d'Hercule ſont RR ; on en trouve en M. B. en petits médaillons d'Egypte, qui ſont fort rares.

C. en P. B. latin & d'Egypte.

MAXIMIN I.

Caius Julius Verus Maximinus Augustus.

Ses médailles ſont :

RRR. en or.

La Libéralité avec pluſieurs figures vaut le double des autres revers.

C. en argent.

Il y a des revers rares.

C. en G. B. de coin romain.

On trouve de ce module des revers rares.

C. en M. B.

Il y a des revers rares.

O. en G. B. de colonies.

RRR. en M. B.

RR. en P. B.

RR. en G. B. grec.

R. en M. B. & RRR. avec les têtes de *Maximin* & de ſon fils.

R. en P. B.

R. en B. d'Egypte.

Les médaillons de ce prince, en bronze de coin romain, ſont fort rares. Il y en a un au cabinet du roi, avec une Libéralité de pluſieurs figures au revers. On en trouve pluſieurs frappés dans la Grèce.

Digitized by Google

MAXIMUS DAZA, IIe du nom.

C. Galerius Valerius Maximus Cæsar, deindè Aug.

Ses médailles ſont :

RRR. en or.

RRRR. en argent pur, au revers VIRTUS MILITUM, à l'entour de la porte d'un camp.

Cette médaille, de la forme du quinaire, eſt dans un cabinet de Paris.

RRR. en médaillon d'argent.

RR. en médaillon de bronze.

C. en M. B. & RR. avec la qualité de *Filius Aug.*

C. en P. B.

MAXIMUS, ſurnom des familles *Carvilia, Egnatia, Fabia, Manlia, Sulpicia, Valeria.*

MAZA, eſpèce de pain d'orge, fait avec de la farine d'orge grillé, humectée de quelque liquide. C'étoit la nourriture du petit peuple, qui le mangeoit cru avec le *defrutum*, le miel, le *poſca*, ou l'eau. Hyppocrate regarde le *maza* comme humectant, & conſeille d'en uſer au printemps plutôt que du froment, comme plus doux & moins nourriſſant.

MAZANOMUM. C'étoit originairement un grand rond de bois ſur lequel on mettoit les gâteaux appellés *maza*. Enſuite ce mot fut employé pour ſignifier un grand plat, un grand baſſin, ſur lequel on ſervoit pluſieurs ſortes de viandes. Horace, en décrivant le repas que l'avare Naſidienus s'aviſa de donner à Mécène, repas dont les viandes étoient ou gâtées, ou mal choiſies, ou mal apprêtées, dit :

.....*Deindè ſecuti*
Mazonomo pueri magno diſcerpta ferentes
Membra gruis, ſparſa ſale multo non ſine farre.

« Enſuite deux valets nous ſervirent un grand » baſſin où il y avoit une grue dépecée & bien » ſaupoudrée de ſel & de farine, &c. » (*D. J.*)

MAZARA, en Sicile. MAΣ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont :

RRRR. en bronze.....*Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

MEA, monnoie ancienne de l'Egypte & de l'Aſie. *Voyez* MEHAH.

MÉANDRE, fleuve d'Ionie, célèbre par les détours nombreux qu'il fait avant que de ſe jetter dans la mer.

MÉANDRE, deſſin qui imite les détours du fleuve de ce nom. De tous les ornemens dont ſont chargées les draperies des femmes antiques, le plus agréable paroît avoir été la bordure ſinueuſe, ou le *méandre*, dont il eſt fait mention dans une épigramme grecque (*Anthol. l. VI. c. 8. ep. 17. 18.*). Un beau vaſe du cabinet d'Hamilton nous offre des exemples de bordures ſemblables, tant ſur les draperies de femme, que ſur celles d'homme, & l'on y voit auſſi un roi à demi nud, aſſis, & portant un ſceptre, qui a un manteau bordé d'un *méandre* tout à l'entour. Ce même *méandre* paroît auſſi ſur le vêtement d'une figure étruſque de bronze (*Buonan. Oſſ. ſop. alc. Medagl. p. 98.*).

MÉANDRE ſur les médailles de Magnéſie, d'Apamée, d'Apollonie.

MEATI & PICTES. Les peuples des îles britanniques (nous parlons de ceux qui vivoient libres, & non de ceux qui reçurent le joug des romains au temps de l'empereur Septime Sévère), ou les *meati*, les *calidoniens* & les *pictes*, habitans de l'Ecoſſe, & originaires de la Scythie, étoient tout nuds (*Dio in Severo*), ou ils ne couvroient que la partie inférieure du corps, & ſe peignoient de différentes couleurs. Leurs armes étoient une petite épée très-affilée, une courte pique & le bouclier. Au bout de leur pique (*ibidem*) ils attachoient une pomme de cuivre, dont l'ébranlement produiſoit un certain bruit qui leur plaiſoit. Ils faiſoient des colliers & des ceintures de fer (*Hérodian*) pour leur ſervir de parure. Ces peuples habitoient ſous des tentes. Une médaille d'Hadrien (*Theſ. Brand. pars II. fol. 654.*), avec l'inſcription *Britannia*, offre une femme vêtue d'une tunique & d'un pallium, avec un bouclier de forme ovale. Cette figure n'eſt qu'une province perſonnifiée.

MÉCÈNE. On croit reconnoître ce favori d'Auguſte ſur pluſieurs pierres gravées, dont deux ſe voyoient dans la collection du duc d'Orléans. Voici comment s'explique à leur ſujet M. le Blond, qui a publié cette collection.

« Une tête accompagnée du nom de Solon, ſur une pierre gravée, aura pu aiſément être priſe pour le portrait du légiſlateur d'Athènes, & c'eſt ce qui eſt arrivé à l'égard de celle qu'on voyoit ſur une ſardoine du palais Ludovici (*Stoſch, Gemm. Ant. Calat. tab. LXI.*) : toutes les autres

reſſemblantes à cette dernière furent attribuées depuis à Solon le légiſlateur. Mais c'étoit une mépriſe ; & S. A. S. M. le duc d'Orléans, qui s'en apperçut le premier, jugea que le nom joint à cette tête étoit celui du graveur de la pierre. Ce prince éclairé voulut bien faire part de ſes conjectures ſur cet objet à M. Baudelot, qui les expoſa dans un Mémoire, qu'on trouve parmi ceux de l'académie des Belles-lettres (*tom. III. pag.* 268.) ».

« Le nom de Dioſcoride joint à une tête reſſemblante à celle dont il eſt queſtion, celui de Solon joint à des têtes bien différentes, & même à des ſujets compoſés de pluſieurs figures, prouvoient aſſez le ſentiment de M. le régent. Il ne s'agiſſoit plus que de ſavoir quel perſonnage le graveur Solon avoit voulu repréſenter. M. Baudelot crut que c'étoit Agrippa ; mais la comparaiſon qu'on pouvoit faire de ce portrait avec les médailles du gendre d'Auguſte, ſuffit pour détruire l'opinion de l'académicien : le régent ſe décida pour *Mécène*. Voici les raiſons que nous croyons pouvoir alléguer en faiſant uſage de ſa conjecture à l'occaſion des deux têtes que nous attribuons à *Mécène*, & qui ont donné lieu à cet article ».

« La tête originale dont celles-ci ne ſont que des copies, a été gravée par Solon ; elle l'a été auſſi par Dioſcoride. Ces deux artiſtes étoient honorés de l'eſtime d'Auguſte ; ils ont ſouvent traité les mêmes ſujets avec une ſorte de rivalité : or il eſt à croire qu'ils ſe ſeront empreſſés de faire le portrait d'un perſonnage auſſi puiſſant que *Mécène*, qui ſe ſervoit, ſur-tout pour la gloire des arts, de la faveur dont il jouiſſoit auprès du prince ».

« Mais l'amour de la vérité ne nous permet pas de diſſimuler une objection qu'on peut former contre le ſentiment que nous propoſons, c'eſt que la tête dont il s'agit eſt très-forte, & qu'elle ſemble appartenir à un corps vigoureux ; ce qui ne s'accorde point avec le portrait qu'Horace & Pline nous ont fait de *Mécène*, dont la ſanté, ſelon ces auteurs, étoit délicate & fragile ».

« Nous pourrions répondre que non-ſeulement on ne doit pas toujours juger de la force ou de la ſanté d'un homme d'après ſon portrait, mais encore que ſouvent des hommes, bien conſtitués en apparence, ſont cependant valétudinaires. Quoi qu'il en ſoit, ſi l'on ne peut regarder comme le portrait de *Mécène* le ſeul qui nous ſoit parvenu avec les noms de deux célèbres artiſtes contemporains de ce grand miniſtre, quel autre portrait pourra paſſer pour celui de *Mécène* ? Ce ne ſera pas, ſans doute, celui qu'on voit ſur la médaille gravée au frontiſpice de la vie de ce favori d'Auguſte (*Meibomii Mæcenas, Lugd. Bat.* 1653. in-4°.) ; car cette médaille eſt certainement de coin moderne ».

« En effet, il n'y avoit point de raiſons pour qu'on frappât des médailles au coin de *Mécène* ; quoiqu'il comptât des rois parmi ſes ayeux, il n'étoit pas toi lui-même, & le droit de faire frapper des médailles étoit réſervé aux rois ſeuls & aux empereurs. Il eſt vrai néanmoins qu'il y a eu des médailles frappées en tous métaux, à Rome, au coin d'Agrippa, & que le même honneur lui a été déféré dans d'autres pays ſoumis aux romains ; mais cette exception, quoiqu'en faveur du gendre d'Auguſte, n'en eſt pas moins étonnante chez un peuple qui conſervoit encore le ſentiment de ſon ancienne liberté, & à qui ce ſymbole de la royauté devoit être odieux. Ce qui eſt plus étonnant encore, c'eſt que malgré de ſi grands honneurs rendus à Agrippa, ſon nom ſoit bien moins célèbre que celui de *Mécène* ».

MECHANEUS, ſurnom de Jupiter ; il ſignifie celui qui bénit les entrepriſes des hommes (du verbe μηχανάομαι, *je médite, j'entreprends.*). Il y avoit à Argos, au milieu de la ville, un cippe de bronze, d'une grandeur médiocre, qui ſoutenoit la ſtatue de Jupiter-*Mechaneus*, accompagné de Diane & de Minerve. Ce fut devant cette ſtatue que les argiens, avant d'aller au ſiège de Troye, s'engagèrent tous, par ſerment, à périr plutôt que d'abandonner leur entrepriſe (*Pauſan.*). C'eſt le même que *Jupiter-Machinator*.

MECHANICUS. *Voyez* INGÉNIEUR.

MECISTÉE. *Voyez* EURYALE.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

CE Mémoire commencé en 1777, & achevé en 1780, a été envoyé au mois de Juillet 1790 à l'académie des Inſcriptions de Paris, pour concourir au prix de Chronologie qu'elle avoit propoſé l'année précédente : il s'eſt trouvé ſeul, & cela étoit aſſez naturel, puiſque le ſujet du programme exigeoit un travail au moins de deux ans. Sept commiſſaires, nommés au ſcrutin, ont été chargés de l'examiner; ſavoir,

MM. Anquetil (1), *Larcher*, *Deguignes*;
Dupuis le jeune, *le Blond*, *le Roi*;
Dacier, ſecrétaire.

J'avois peu compté ſur l'approbation de l'académie; mais lorſque j'eus vu la liſte de mes juges, j'en déſeſpérai ſans retour. En effet, outre l'oppoſition qui ſe trouvoit entre la *hardieſſe* ou la *nouveauté* de mes vues, & l'inébranlable & ſcrupuleux attachement de quelques-uns d'eux à tout ce qui eſt *ancien*, je ſentis que M. *Anquetil* atteint par mon Mémoire d'un *anachroniſme de ſix ſiècles* ſur l'époque de Zoroaſtre, & que M. *Larcher*, fortement ſoupçonné de n'avoir pas ſaiſi le ſyſtême chronologique d'Hérodote, dont il a traduit le texte, ne me pardonneroient point un tel dérangement de leurs idées; & je connoiſſois trop bien l'aſcendant de ces Meſſieurs, en choſes de *diſpute*, pour eſpérer que leurs confrères, même convaincus, pûſſent leur réſiſter. Cependant, contre mon préſage, le ſuccès a été balancé. Lecture faite du Mémoire, ſur ſix juges auditeurs, trois ont eu le courage de le couronner, & trois autres, comme de raiſon, l'ont rejetté. Le ſeptième juge

(1) Ce n'eſt pas l'auteur de *l'Eſprit de la Ligue*; mais le traducteur des *Livres liturgiques des Parſes*, qui ne ſont pas ceux de Zoroaſtre, malgré ſes aſſertions.

devoit *départir;* il m'a *condamné*, mais en même-temps il m'a fourni de quoi me conſoler au beſoin : car je tiens de ſa bouche, *que le manuſcrit ne lui a été remis que trois jours avant le rapport, & qu'accablé d'affaires, il n'a pu le lire :* je ſens trop la *convenance* de ſe ranger à l'avis des *anciens*, pour m'y refuſer : *d'ailleurs*, comme dit M. L.....r, *il faut craindre que l'eſprit d'innovation ne vienne auſſi tout brouiller en hiſtoire.* Ce dernier motif néanmoins ne pouvant pas trop s'alléguer, on en a produit un plus recevable, & l'on a dit que, *ſans parler de l'emploi que j'ai fait de l'apocryphe Annius*, je n'avois pas rempli toutes les conditions du programme. Mais ſi j'en ai réſolu les plus grandes difficultés, peut-être étois-je digne de quelqu'indulgence. Au reſte, comme dans tous les cas une académie n'eſt qu'un juge proviſoire, j'ai droit d'appeller au *juge définitif*, & j'ai ce droit, ſur-tout quand effectivement je me trouve jugé ſans être entendu : or, ſi l'on conſidère que je me préſente au tribunal des ſavans de l'Europe, appuyé de l'autorité de Newton, de l'opinion d'Hérodote, & du ſuffrage de trois de mes juges, on me pardonnera ſans doute de regimber contre les *décrets* de MM. *Anquetil & Larcher.*

L'Académie, en me rendant mon manuſcrit, m'a honoré d'un témoignage de confiance auquel je n'ai point manqué. L'imprimé eſt exactement conforme à la copie, à cela près des notes querelleuſes, dont il a plu à un de mes cenſeurs de charger mes marges.

Digitized by Google

CHRONOLOGIE

DES

DOUZE SIECLES,

ANTÉRIEURS AU PASSAGE DE XERCÈS EN GRÈCE.

EXAMINÉE,

1. Chez les Hébreux,
2. les Phéniciens,
3. les Grecs,
4. les Egyptiens,
5. les Perles,
6. le Lydiens,
7. Chez les Mèdes,
8. les Babyloniens,
9. les Assyriens,
10. & les Bactriens, à l'époque où fleurit Zoroastre.

En histoire, les suffrages ne se comptent pas par têtes.

PAR M. VOLNEY.

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Les réſultats principaux de ce mémoire ſont :

1°. Que les anciens ont commis en Chronologie les mêmes erreurs qu'en Géographie, c'eſt à-dire, que dans l'éloignement des objets ils ont exagéré l'intervalle des temps comme celui des lieux, & que pour arriver à la vérité, il faut reſtreindre leurs proportions.

2°. Que de tous les hiſtoriens grecs, Hérodote eſt le ſeul qui ait ſaiſi l'enſemble & la ſérie des temps anciens, par la raiſon, ſans doute, qu'ayant écrit ſous la dictée des ſavans indigènes de chaque pays, à une époque où la tradition n'étoit pas encore interrompue, il a, en quelque ſorte, recueilli l'extrait digéré de ce que les originaux avoient de plus clair & de plus certain ; tandis que ſes ſucceſſeurs, pour ainſi dire poſthumes à la ſcience & ſans guides dans l'étude des monumens & des langues *barbares*, n'ont fait que des compilations indigeſtes ; & cette différence de caractère & de moyens eſt le motif de notre épigraphe.

3°. Qu'après tout débat & toute diſcuſſion, nos connoiſſances actuelles en Chronologie ne remontent pas réellement au-delà du douzième ſiècle avant la guerre de Xercès, c'eſt-à-dire, environ 1600 ans avant J. C. ; & cette période, juſqu'ici mal connue dans ſes détails & ſes proportions, exige que l'on en traite de nouveau toute la partie hiſtorique.

Il y a dix ans révolus que ce mémoire eſt compoſé. Dès février 1781, l'auteur voulant conſulter l'opinion publique ſur les réſultats de ſes recherches, publia, ſans ſe nommer, dans le journal des Savans, un fragment ſur les Phéniciens & ſur quelques époques grecques, telles que la guerre de Troye, le ſiècle de Pythagore, d'Homère, &c. Le jugement qu'en portèrent des perſonnes inſtruites, l'affermit dans la perſuaſion d'avoir réſolu le problême : d'autres études intervenues, & après elles les affaires publiques actuelles l'avoient détourné de ce genre, d'ailleurs peu encouragé, lorſqu'au mois d'octobre dernier le prix propoſé par l'académie vint réveiller ſes ſouvenirs & ranimer ſon intérêt pour la ſcience. Il jugea d'autant plus heureuſe cette occaſion de produire ſon travail, qu'en l'examinant il le trouva preſque calqué ſur les condition du programme. L'hiſtoire d'*Hérodote*, la *chronique de Paros*, la *bibliothèque hiſtorique de Diodore*, les *recueils d'Euſèbe & de Syncelle*, avoient été ſes principales ſources ; & dans l'uſage qu'il en avoit fait, il n'avoit pas négligé de ſe rendre compte du *caractère de chaque écrivain, & de ſes moyens d'inſtruction* : il deſira ſeulement, pour mieux remplir les vues de l'académie, de

réunir en un corps les réflexions qu'il avoit semées sur ce sujet dans le cours de son ouvrage, & d'y joindre quelques notes relatives à des dissertations publiées depuis 1781 ; il espéra que les travaux de l'assemblée nationale se terminant avant le mois de juillet 1790, il auroit la faculté d'exécuter son projet ; mais aujourd'hui que l'événement a trompé son espoir, & que le terme de rigueur expire, sans que son devoir lui ait permis de distraction, il prend le parti de remettre son mémoire, après une légère révision ; persuadé que s'il a rempli, quant au fond, les conditions d'un problême si difficile, l'académie usera d'indulgence sur la forme.

Paris, 22 juin 1790.

Digitized by Google

TABLE ANALYTIQUE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. *Des Hébreux.* Diſcordance principale des annales de Samarie & de Jéruſalem. ⸸ Elle vient d'une erreur commiſe dans le règne de Joathan par les rédacteurs des *Rois* & des *Paralipomènes*. ‖ Elle a eu un effet rétrograde ſur les règnes précédens. ‖ Sa correction. — Des 70 ans de Jérémie : ils ne peuvent être entendus que du tems qui s'écoula de la ruine de Jéruſalem à la ſeconde année de Darius Hyſtapide. Anachroniſme du livre attribué à Daniel.

CHAP. II. *Des Tyriens.* Les annales des Tyriens ſont les plus anciennes & les mieux inſtruites. Divers fragmens précieux de ces annales. Ere de *Sanchionaton* ; cet écrivain eſt prouvé contemporain de David ; par Dictys de Crète, par Virgile, par Porphyre : Virgile vengé de ſon prétendu anachroniſme. Didon très-voiſine de la guerre de Troye. Priſe de cette ville l'an 100 du temple de Salomon. Syſtême complet d'erreur détruit.

CHAP. III. §. 1. *Ere des olympiades.* Ignorance des Grecs en antiquités.

§. 2. *Syſtême des générations.* On les a évaluées fauſſement à 33 ans. Elles ne doivent s'eſtimer qu'à 25 dans la partie de l'Aſie qui fait le théâtre de notre hiſtoire.

§. 3. *Du tems d'Homère & d'Héſiode.* On les prouve contemporains de Lycurgue.

§. 4. Lycurgue a donné ſes loix lors de l'inſtitution des jeux olympiques. Conſéquences de tous ces faits ſur la guerre de Troye.

§. 5. *Du tems de Pythagore.* Erreur adoptée juſqu'à ce jour. Sa réfutation. Il a précédé immédiatement Lycurgue.

CHAP. IV. *Des Egyptiens.* Les monumens originaux ſont perdus. Extraits qui nous en reſtent dans Herodote, Manethon, Eratoſthènes. Divers rois de ces auteurs reconnus dans les livres hébreux. Seſoſtris eſt le même que le *Sefak* des Hebreux. Confuſion de Manethon. Ses liſtes ne ſont qu'un monument indigeſte où l'on a répété juſqu'à quatre fois les mêmes princes. Il a été copié par Eratoſthènes, par Apollodore, par Diodore. Conſidérations ſur les premiers tems de l'Egypte. Diverſité des royaumes & des dynaſties.

CHAP. V. *Des Perſes.* Epoque de leur empire & du règne de Cyrus.

CHAP. VI. *Des Lydiens.* Dates du règne de Crœſus, & des différentes tyrannies des Piſiſtratides.

CHAP. VII. *Origine des empires Mède & Babylonien.* Véritable époque de la fin de l'empire des Aſſyriens de Ninive. Le Sardanapale des Grecs eſt le même qu'*Aſar-Adon*, fils de Sennacherib. Preuves de cette identité. Le Beletis de Cteſias eſt la même perſonne que le Mérodak des Hébreux. Les empires Mède & Babylonien datent enſemble de la priſe de Ninive ſous Sardanapale.

CHAP. VIII. *Des Mèdes.* Les premiers tems de leur empire ſont confus dans le récit d'Hérodote. Grande différence entre ſa liſte & celle de Cteſias. Découverte de l'erreur de ce dernier, qui a doublé préciſément les tems & les noms.

CHAP. IX. *Des Babyloniens.* Empire de Babylone aſſez moderne, quoique la ville fût ancienne. Elle fut d'abord une ſatrapie de Ninive. Nemrod eſt un être mythologique. La confuſion perpétuelle que font les grecs, des Aſſyriens de Ninive & de Babylone, eſt une ſource féconde de mépriſes. Liſte exacte des vrais Rois de Babylone. Difficultés du récit de Judith. Quels furent les *Ibériens* que conquit Nabuchodonoſor. Quels furent les Phéniciens qui vinrent jadis des bords de la Mer-Rouge s'établir ſur la

Méditerranée. Erreur groſſière des chroniques ſur une liſte de rois reconnus pour être Babyloniens.

CHAP. X. *Des Aſſyriens proprement dits ou de Ninive.* Enormes contradictions d'Hérodote & de Cteſias. Elles ſont proportionnelles à celle qu'ils ont ſur les Mèdes. Liſte ſingulière qui réſout les difficultés. Cteſias a doublé les tems & les Rois de Ninive comme il a fait ceux des Mèdes. Preuves. Incertitudes & erreurs ſur Ninus & ſur ſes conquêtes. Equivoques de *Ninus*, *homme* ou *ville*. Ere de *Nabon-Aſar*, même prince que *Phul*.

CHAP. XI. *Du ſiécle de Zoroaſtre.* Liaiſon étroite des tems des Aſſyriens & des Bactriens. Zoroaſtre a paru chez ces derniers dans le premier ſiécle du temple. Cela eſt prouvé par Céphalon, par Xantus, par les livres des Parſes. Découverte de l'ancien royaume des Bactriens. Son origine eſt antérieure aux tems dont nous traitons.

CHAP. XII. *Supplément à la chronologie des Hébreux.* Erreurs des livres hébreux ſur le règne de Saül. Sa durée eſt déterminée. Difficultés des temps antérieurs. L'année au tems d'Abraham & de Moïſe eſt prouvée n'être que de ſix mois. Preuves tirées du Pentateuque; preuve aſtronomique.

Tableau de comparaiſon des temps de divers peuples à des époques principales & certaines, dreſſé d'après les corrections de cet ouvrage.

CHRONOLOGIE
DES DOUZE SIECLES,
ANTÉRIEURS AU PASSAGE DE XERCÈS EN GRÈCE.

CHAPITRE PREMIER.

Les tems des Hébreux.

MALGRÉ tout le ſoin que les écrivains hébreux ont ſemblé prendre de nous tranſmettre fidèlement les dates des règnes des Rois, l'on s'eſt toujours plaint, & avec raiſon, que leur chronologie reſtoit ſujette à des difficultés d'autant plus grandes, que l'on a moins oſé y toucher; quoique ce ſujet ait exercé une foule de critiques, l'on eſt encore à deſirer des réſultats déciſifs & certains. Nous allons eſſayer de remplir cette tâche vraiment épineuſe & rebutante; & pour entrer en matière, nous reprendrons le fil de quelques faits principaux.

Depuis la mort de *Saül*, *David* régna quarante ans.

Salomon ſon fils lui ſuccéda; & l'an quatre de ſon règne ce prince jetta les fondemens du premier temple de Jéruſalem. C'eſt à cet événement que je rapporte tous mes calculs: c'eſt de cette époque que je pars pour remonter ou deſcendre dans l'échelle des ſiècles paſſés.

Depuis la fondation du temple, *Salomon* régna encore trente ſix ans; en tout 40.

A ſa mort arriva ce ſchiſme ſi connu, qui partagea la nation hébraïque en deux états diſtincts. La famille de *David* continua de régner ſur *Benjamin* & *Juda*, dans la perſonne de Roboam & de ſes deſcendans, tandis que *Jéroboam* établit une autre branche de rois pour les dix tribus, que l'on appella ſpécialement le royaume d'*Iſraël*. Tous ces événemens datent de la trente ſeptième année du temple.

Les tems des deux royaumes s'écoulèrent de ſuite; leurs calculs devroient par conſéquent être uniformes. Cependant, quand on les compare à des époques communes, l'on y trouve toujours des diſcordances: les chronologiſtes ſe ſont efforcés de les *concilier*, mais on ne *concilie* point des contradictions. La table ſuivante offre ſous un coup d'œil facile le réſultat comparé des deux liſtes, tel qu'en les donnent les annaliſtes hébreux. Il eſt néceſſaire de les examiner pour ſuivre les raiſonnemens dont elles vont être le ſujet.

Digitized by Google

Rois de Juda.

SECTION I.

Reg. I. c. 14.	v. 21	Roboam	17 ans.
c. 15.	v. 2	Abia	3
	v. 10	Asa	41
c. 22.	v. 42	Josaphat	25
Reg. II. c. 8.	v. 17	Joram	8
	v. 26	Okosias	1

Total.....95

SECTION II.

c. 11.	v. 3	Athalie	6 ans.
c. 12.	v. 1	Joas	40
c. 14.	v. 2. 17. 23	Amasias	14

Total.....60

SECTION III.

		Amasias continue	15 ans.
c. 15.	v. 2	Ozias	52
	v. 33	Joathan	16
c. 16.	v. 2	Achaz	16
c. 18.	v. 10	Ezékias	6

Total.....105

Rois d'Israël.

SECTION I.

Reg. I. c. 14.	v. 20	Jeroboam I.	22 ans.
c. 15.	v. 25	Nadab	2
	v. 33	Baza	24
c. 16.	v. 8	Ela	2
	v. 15	Zamri. 7 j.	
	v. 23	Amri	12
	v. 29	Achab	22
c. 22.	v. 52	Ochozias	2
Reg. II. c. 3.	v. 1	Joram	12

Total.....98

SECTION II.

c. 10.	v. 36	Jehu	28 ans.
c. 13.	v. 1	Joakas	17
	v. 10	Joaz	16

Total.....61

SECTION III.

c. 14.	v. 23	Jeroboam II.	41 ans.
c. 15.	v. 9	Zakarie.	6 m.
	v. 13	Sellum.	1 m.
	v. 17	Manahem	10
	v. 23	Phacée I	2
	v. 27	Phacée II.	20
c. 17.	v. 1	Osée	9

Total.....82

Dans les sections I & II, la différence des sommes totales est peu considérable, & le seul développement de sa cause en donnera la solution.

Mais la différence de vingt-trois ans qui se trouve dans le résumé des sections III mérite des recherches particulières. Pour traiter avec clarté ce sujet compliqué, il faut circonscrire de plus en plus le local des discordances. Les confrontations que les livres hébreux font sans cesse des dates réciproques des règnes, nous en donnent le moyen facile & sûr.

Selon leur témoignage constant, la cinquante-deuxième année d'Ozias concourut avec la première de Phacée II; depuis cette date jusqu'à la ruine de Samarie, les rois d'Israël comptent vingt neuf ans, & ceux de Juda trente neuf; la différence est *dix*, qu'il faut ajouter aux uns, ou retrancher aux autres; on n'a pas la moindre indication pour les ajouter aux rois d'Israël, & il y a des autorités pour les retrancher aux rois de Juda. L'ambiguité d'un fait a causé cette erreur.

« *Sur ses derniers jours, Ozias devint lépreux :* » *ce prince ayant été* (selon la loi de Moyse) » *séquestré de la société des hommes*, Joathan » son fils *jugea* à sa place. (1)

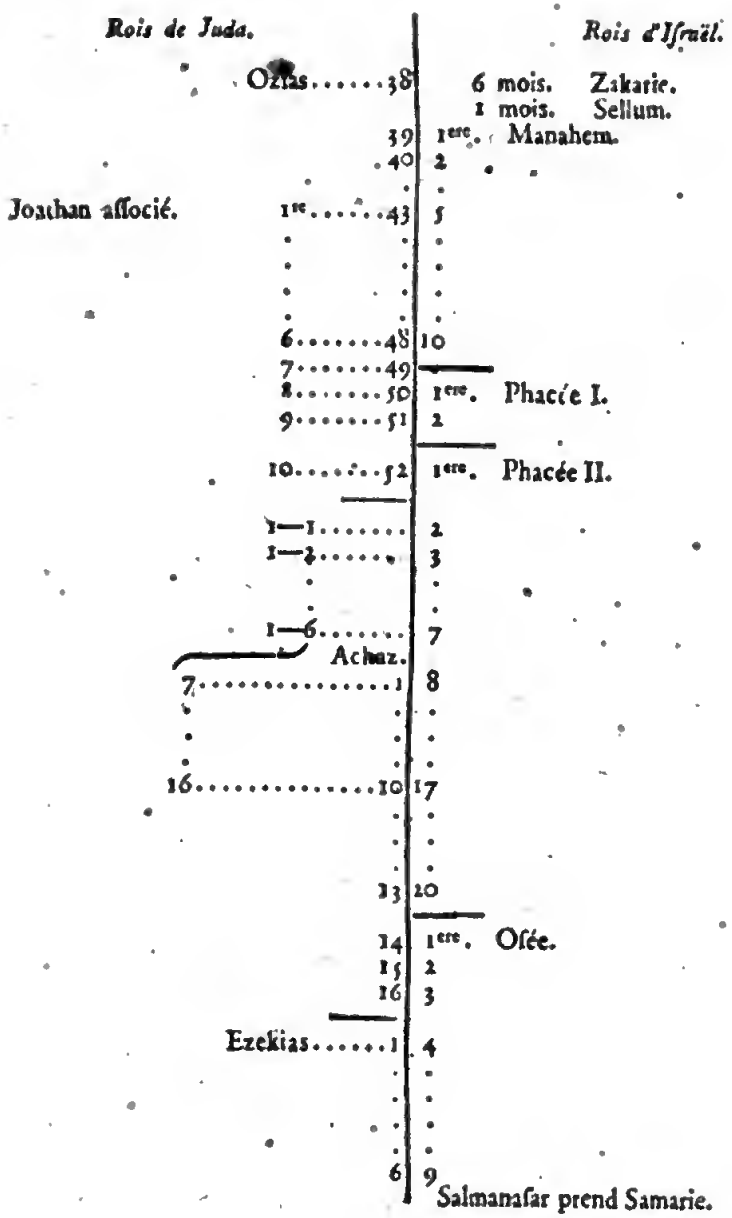
C'est à dire, que Joathan *régna* du vivant de son père : or combien dura ce *règne* d'association ? L'a-t-on compté ? l'a-t-on omis dans le calcul du règne total de Joathan ? Voilà l'équivoque qui a trompé les écrivains hébreux eux-mêmes dans la plus haute antiquité, dans la rédaction des annales premières. Ceci demande quelques observations préliminaires.

Les deux ouvrages intitulés, les *Paralipomènes* & les *Rois*, ne sont que des extraits de

(1) Reg. II. c. 15. v. 5. Paral. II. c. 26. v. 21.

mémoires

Digitized by Google


Rois de Juda.
Rois d'Iſraël.
Ozias.....38
6 mois. Zakarie.
1 mois. Sellum.
39 1ere. Manahem.
40 2
Joathan aſſocié.
1re.....43 5
6.....48 10
7.....49
8.....50 1ere. Phacée I.
9.....51 2
10.....52 1ere. Phacée II.
1—1..... 2
1—2..... 3
1—6..... 7
Achaz.
7.....1 8
16.....10 17
13 20
14 1ere. Oſée.
15 2
16 3
Ezekias.....1 4
6 9
Salmanaſar prend Samarie.

mémoires antérieurs, comme il eſt prouvé par les citations perpétuelles, qu'ils ſont des *commentaires* originaux. Or le livre des *Rois* ne peut avoir été compilé que depuis le règne d'*Evil Mérodak*; c'eſt-à-dire depuis la vingt-ſeptième année de la ruine de Jéruſalem; les *Paralipomènes* ſont encore plus tardifs, puiſque la priſe de Babylone par Cyrus entre dans leur narration. Mais ſi la compoſition de ces deux ouvrages n'a pû devancer les époques alléguées, ce n'eſt pas à dire qu'elle les ait ſuivies immédiatement; elle a pu ſe retarder de pluſieurs années. Dans les deux cas, il n'exiſtoit plus de connoiſſances ſur les tems dont nous traitons, que dans les mémoires contemporains, ou même dans les réſumés qui déjà peut-être en avoient été faits, & de-là il s'enſuit que l'autorité des rédactions que nous avons, dépend du dégré d'intelligence, d'inſtruction & de critique des compilateurs, qui ſont reſtés inconnus.

Nous avons dit que Joathan eut, du vivant de ſon père, un règne de dix ans. Nous allons prouver que les *écrivains hébreux*, avec l'apparence d'avoir ignoré ou omis ce règne, l'ont cependant reverſé après la mort d'Ozias, qu'ils en ont fait un double emploi qui a produit l'excédent de dix ans dont nous avons parlé, & de ce double emploi ſont réſultés deux ſyſtêmes, dont l'un, lié dans toutes ſes parties, repréſente l'état primitif & vrai; l'autre bâti après coup ſur de mauvais apperçus, décèle par ſes contradictions l'erreur des rédacteurs, & le moyen de la corriger, il faut reprendre de plus haut l'ordre des choſes. (*Voy. la table ci à côté.*)

Ier. *Syſtême.* « L'an trente-huit d'Ozias, » Zakarie ſuccède à Jéroboam II, & règne » ſix mois. *Reg. II. c.* 15. *v.* 8.

» L'an trente-neuf d'Ozias, Sellum ſuccède » à Zakarie & règne un mois, *Ibid*, v. 13 » & ſuiv.

» La même année, Manahem ſuccède à » Sellum, & règne dix ans. *Ibid.* (donc juſ- » qu'à l'an 49 excluſivement.) L'an cinquante » d'Ozias, Phacée I ſuccède à Manahem, » & règne deux ans. *Ibid.* v. 23.

» L'an cinquante-deux, Phacée II ſuccède » à Phacée I, & règne vingt ans. *Ibid. v.* 27.

» L'an douze (au lieu de quatorze) d'Achaz, » Oſée ſuccède à Phacée II, & règne neuf » ans. *Reg. II. c.* 17. *v.* 1.

» L'an neuf d'Ozée, Salmanazar, roi d'Aſſy- » rie, prend Samarie & detruit le royaume » d'Iſraël. *Or cette même année fut la ſixtine* » *d'Ezékias. Ibid. v.* 6. & *c.* 18. *v.* 10. »

Donc la première année d'Ezékias répond à la *quatrième* d'Oſée, comme il eſt dit *c.* 18. *v.* 1. où l'on a mis par erreur la *troiſième*. Or Achaz, père d'Ezékias, avoit régné ſeize ans, donc ſa première année concourut avec la huitième de Phacée II: ce que les rédacteurs ont omis; alors il ne reſte plus que ſix ans pour le règne de Joathan, depuis la mort d'Ozias: s'il en régna ſeize, les dix autres furent du vivant de ſon père; & de ce règne d'aſſociation ou de ſubſtitution dont on a parlé: le règne total de Joathan s'eſt trouvé partagé en deux portions, qui ont eu chacune leurs époques & leurs dates de commencement & de fin. De là eſt né un équivoque qui a tout embrouillé. La *première* année du règne de Joathan *ſeul*, commença l'an *deux* de Phacée II; mais les auteurs l'ont entendue de ſon gouvernement d'aſſociation; & par cette mépriſe ils ont deſcendu après la mort d'Ozias, dix ans qui s'écoulèrent de ſon vivant; de-là ce ſecond ſyſtême d'erreur & de contradiction.

Achaz ſuccéda à Joathan l'an dix-ſept (pour dix huit) *de Phacée II. Reg. II. c.* 16. *v.* 1. & Achaz n'a plus eu d'eſpace que pour *ſix ans*.

Quant à ce qu'il eſt dit qu'*Oſée tua Phacée II l'an vingt de Joathan*, cela n'a de ſens qu'en interprétant *Oſée tua Phacée la vingtième année depuis la première de Joathan* (ſeul). *c.* 15. *v.* 30.

Ainſi la première des ſeize de Joathan ſe confond avec la quarante-troiſième d'Ozias, enſorte que les dix dernières de l'un & les dix premières de l'autre, ne ſont qu'un ſeul & même tems. Il reſte une difficulté de treize ans, à la ſolution de laquelle il faut maintenant procéder.

« Jéroboam II ſuccéda à Johaz, roi d'Iſraël, » l'an quinze d'Amazias, roi de Juda. *Reg. II.* » *c.* 14. *v.* 23.

» Et l'an quinze de Jéroboam, Amaſias finit » un règne de vingt-neuf ans. *Ibid, v.* 17.

Oz'as, fils d'Amazias, dut donc lui ſuccéder l'an ſeize de Jéroboam. Pourquoi eſt-il

Digitized by Google

descendu jusqu'à l'an vingt-sept ? (*c.* 15. *v.* 1.) Les chronologistes veulent admettre ici un interrègne qui auroit retardé le *couronnement* d'Ozias : mais il est contre cette hypothèse une autorité expresse qui la détruit sans réplique ; car il est dit qu'*Amasias étant* mort, *le peuple prit Ozias, dit Azarias, son fils, alors âgé de 16 ans, & l'établit roi à sa place.* Reg. II. c. 14. v. 21.

L'intervalle mentioné est donc une véritable lacune, & il en existe encore une autre. Il est dit que Jeroboam II régna quarante-un ans, dont quatorze du vivant d'Amazias, restent vingt-sept après la mort de ce roi. Zakarie, fils de Jéroboam, devroit donc lui succéder à la vingt-huitième : car on le répère, les livres ne font aucune mention d'interrègne ? Cependant Zakarie se trouve abaissé à la trente-huitième d'Ozias ; (Reg. II. c. 15. v. 8.) ce qui donne d'abord une lacune de dix ans, en supposant qu'Ozias eût succédé immédiatement à Amazias ; mais si l'on admet la lacune déjà introduite, il en résulte un vuide de vingt ans entre Jeroboam & Zakarie, & une erreur totale de plus de trente.

On doit reconnoître encore ici deux systêmes qui semblent des effets rétrogrades des deux dont nous avons parlé : l'un, qui me paroît le meilleur, tient à ce verset qui fait succéder immédiatement Ozias à son père, & par conséquent assigne son avénement au trône à l'an seize de Jéroboam ; l'autre, que je juge encore une mépriſe de nos rédacteurs, le retarde jusqu'à l'an vingt sept. Pour en parler sans confusion, appellons le premier, *systême ancien*, & le second, *systême moderne* ; il est essentiel de suivre la table ci à côté.

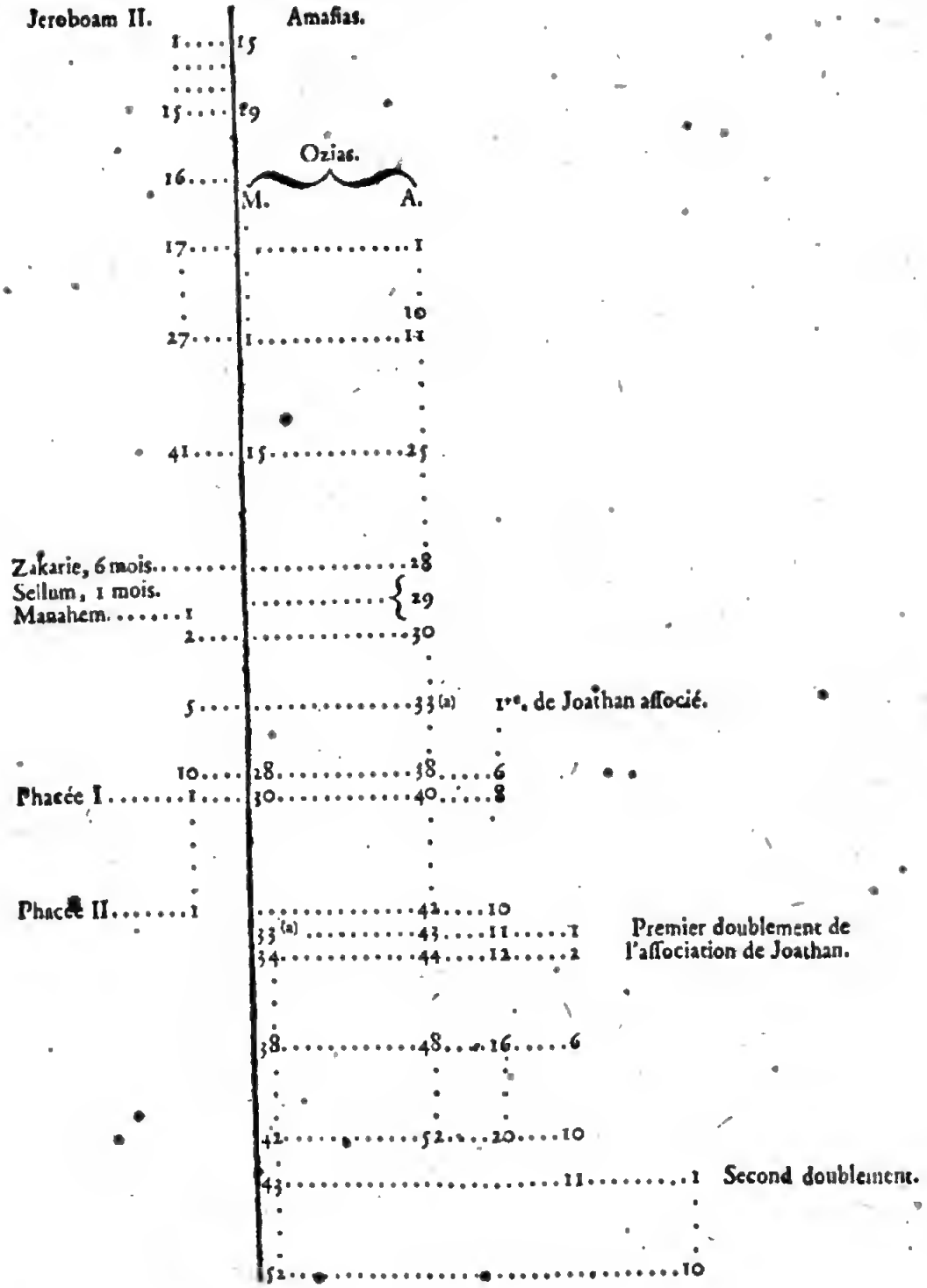
On y voit les années rangées dans les différens ordres de rapports que leur assignent les différens passages. Seulement je me suis permis d'abaisser Ozias d'une année par des raisons dont je rendrai compte.

On remarquera d'abord que le systême *A* élève dix ans plus haut, toute la série des faits qui dans le systême *M* se trouvent descendre dix ans plus bas. De-là naît déjà une équivoque pour l'application des dates alléguées au texte. Ainsi, par exemple, étant dit que Zakarie régna l'an trente huit d'Ozias, si on l'entend dans le systême *A*, on n'a que treize ans de vuide ; si c'est dans le systême *M*, on en a vingt trois.

La disposition de ces colonnes présente l'idée d'une opération qui semblera peut-être arbitraire, mais dont il résulte des effets pour le moins très singuliers.

La première année de Zakarie, en répondant à la trente-huitième d'Ozias, systême *A*, répond à la vingt-huitième dans le systême *M* ; en admettant cette transposition, on satisfait exactement à la vraisemblance ; car la vingt-huitième année d'Ozias, *prise depuis la mort d'Amasias, & sans égard pour la lacune du systême*, se trouve être la seconde année d'après la mort de Jéroboam II : & en supposant une erreur d'un an, erreur dont ces livres fournissent cent exemples, nous la prendrons pour la première même, & elle concourra précisément avec les six mois de Zakarie. De même la 52e année d'Ozias, systême *A*, est la 42e systême *M*, en sorte que l'un des systêmes fait à l'autre une soustraction de dix ans, qui a un rapport frappant avec l'opération que nous avons faite ci-devant. Prenons maintenant les 42 ans d'Ozias pour le tems total de son règne, l'association de Joathan remontera à la 33e année, & de ce moment tout rentre dans l'ordre. N'est il pas évident que cette confusion dérive toujours de l'équivoque commise sur les dix dernières années d'Ozias, ainsi que sur les dix premières de Joathan ? Mêmes résultats, mêmes motifs, mêmes erreurs décimales. Leur origine & leurs progrès me paroissent faciles à expliquer. Le germe en est dû aux mémoires originaux. Ils avoient sans doute dit dans leur style ambigu : *Or le roi Ozias régna 42 ans ; & sur la fin de son règne étant devenu lépreux, il fut éloigné du maniement des affaires ; & son fils lui fut associé pendant dix ans, & le roi Joathan régna seize ans.* Les redacteurs n'ont pas saisi l'équivoque, mais calculant tout simplement, ils ont dit : Ozias régna 42 ans, plus dix ans avec son fils ; total cinquante-deux. Plus Joathan 16 ans, & c'est ainsi que d'un seul trait, on a introduit 30 ans surabondans. Il fallut adapter à ce nouveau calcul les autres pièces ; de là ces rapports vicieux, cet enjambement de deux systêmes que l'on ne résout que par une double transposition, & dont l'un paroît avoir été bâti en rétrogradant de la prise de Samarie, l'autre en descendant de l'an 15 d'Amasias.

Quoi qu'il en soit, personne ne pourra disconvenir que le silence absolu gardé sur un emploi quelconque des lacunes introduites


Jeroboam II.
Amasias.
Ozias.
M.
A.
Zakarie, 6 mois.
Sellum, 1 mois.
Manahem.
Phacée I.
Phacée II.
1re. de Joathan associé.
Premier doublement de l'association de Joathan.
Second doublement.

Digitized by Google

autoriſe à les ſupprimer. Je ne donnerai donc à Ozias de règne total, que quarante-deux années, dont il partagera les ſix dernières avec Joathan, lequel à ce moyen ne fournira de ſon chef que ſix ans dans la ſérie des temps.

Il en réſulte ce tableau de concordance.

Rois de Juda.		*Rois d'Iſraël.*	
Amaſias	15	Jeroboam II	41
Ozias	42	Zakarie	6 mois.
Joathan	6	Sellum	1 mois.
Achaz	16	Manahem	10
Ezekias	6	Phacée I	1
		Phacée II	20
		Oſée	9
	85		82

(V. ci-devant, p. xiij.)

Il ne nous reſte déſormais que des difficultés de deux & trois ans, dont la ſolution découle de la nature même du ſujet.

Le lecteur doit ſavoir que les hiſtoriens originaux de la haute antiquité ne dreſſoient point leurs annales ſur des époques fixes & fondamentales, mais qu'ils calculoient les temps par les années des pontificats ou des règnes. Telle fut la méthode des Hébreux en particulier, à laquelle les rédacteurs des *paralipomènes* & des *rois* n'ont rien changé; & cette méthode entraîne néceſſairement des erreurs; car dans la ſucceſſion des princes & des prêtres, il arrive preſque toujours que l'un achève & l'autre commence dans le courant de la même année. Qu'a t on fait de ces années communes à deux règnes? Sans doute on eût dû les diviſer, & en compter les fractions ſelon qu'elles appartenoient à chacun: quelqu'un prétendra t il que nos écrivains en aient ainſi uſé? Non ſans doute. Par-tout les règnes & les pontificats ſont exprimés en années complettes; on ne fait mention de mois ou de ſemaines que pour les princes qui, n'ayant pas même régné une année entière, obligent de déſigner la fraction. David eſt la ſeule exception à cette règle; & ſur un nombre de trente princes, cet exemple ne ſuffit point.

Ainſi, tantôt les fractions ont été négligées, & l'on a ſouſtrait une année du catalogue des temps; tantôt l'on a compté comme entière à deux princes l'année qui n'étoit que commune entr'eux, & l'on a introduit une année ſurabondante; ces aſſertions peuvent ſe prouver par des exemples.

Il eſt dit, (Reg. I. c. 16. v. 8. 23. 29.) *l'an vingt-ſix d'Aſa, roi de Juda, Ela régna ſur Iſraël, & ſon règne dura deux ans. Après lui, Amri en régna douze, & Achab qui lui ſuccéda commença l'an 38 d'Aſa.*

Si les calculs étoient exacts, ce devroit être l'an 40; car 12 d'Amri & 2 d'Ela ſont 14; & néanmoins de 26 à 38 excluſivement, on ne compte que 12. D'où vient ce mécompte, ſinon des raiſons que je viens d'alléguer? La ſeconde année d'Ela & la première d'Amri ſe ſont confondues dans la 27e. d'Aſa; ils n'en auront occupé chacun qu'une portion comme ſix mois, & on l'aura cependant comptée à chacun comme entière. De même la dernière d'Amri & la première d'Achab ont concouru avec la 38e. d'Aſa, & l'on y a commis la même faute. Ces erreurs ont toujours dû ſe trouver de préférence dans les cas d'interruption, plutôt que dans la continuité des années d'un même prince; & les diſcordances qui en réſultent doivent s'accroître en raiſon de la répétition de leurs cauſes (1).

Tel eſt le moyen de ſolution de toutes les difficultés d'un, deux & trois ans qui ſe trouvent dans le rapport des années des rois de Samarie & de Jéruſalem. Je n'en diſcuterai point ici pied à pied tous les détails: un tel examen ſeroit trop faſtidieux pour le lecteur. Je me contente de donner le réſultat de ce travail qu'il m'a fallu faire; & l'on obſervera que c'eſt ſur un relevé exact de tous les articles chronologiques, que j'ai combiné le tableau de concordance qui ſe trouve à la fin de ce chapitre.

Depuis la ruine de Jéruſalem ſous Sédécias, les annales des Hebreux ne forment plus une chaîne continue; il faut avoir recours à d'autres chronologies, pour completter les temps dont nous voulons traiter. Celles des Babyloniens & des Perſes rempliſſent bien notre objet, en ce que leurs années ſont certaines, & que la jonction de leur canon avec celui des Hébreux eſt déterminée d'une manière préciſe par le témoignage unanime des uns & des autres.

C'eſt le règne de *Nabukodonoſor II* qui forme cette jonction. Selon les Hébreux, qui ont eu de grandes raiſons d'être bien inſtruits ſur cette

(1) Il eſt d'autres raiſons de diſcordances de peuple à peuple; telles ſont les années lunaires chez les uns, ſolaires chez les autres, la différence des ſaiſons où l'on prenoit le commencement de l'année; les intercalations négligées ou uſitées, &c.

Partie, la ruine de Jérusalem arriva vers l'an dix-neuf de ce prince. Or, ces mêmes Hébreux s'accordent avec Beroſe (1) & Ptolomée (2) à donner quarante-trois ans de règne à *Nabukodonoſor*.

Il ſurvécut donc à ſa conquête	25 ans.	
Après lui Evil-Merodak régna	2	
Nerigliſſor	4	
Labo-roſo-Achod	0	9 mois.
Nabonide *ou* Balthazar	17	
Total	48 ans	9 mois.

Cyrus ayant conquis Babylone, y régna	9 ans.		
(3) Cambyſes	7	5	mois.
(3) Smerdis le Mage	0	7	
Darius fils d'Hyſtaſpes	2	—	
Total	67 ans	9	mois.

Je m'arrête ici en ce moment, parce qu'il reſte à réſoudre une difficulté qui tient à ce ſujet; je veux parler des ſoixante-dix ans de captivité prédits par Jérémie. On diſpute encore ſur les époques de cette période; la plupart de nos compilateurs s'opiniâtrent à en établir la fin au règne de Cyrus. Il eſt vrai qu'ils ne ſont en ceci que copier les anciens chronologiſtes chrétiens, tels qu'Africanus, Euſebe, & le Syncelle: mais ce calcul, dénué de preuves chez les uns comme chez les autres, n'eſt fondé que ſur l'intérêt de donner à la prophétie de Jérémie (4) l'accompliſſement littéral qui lui manque. On a beau tourmenter les faits, troubler l'ordre de toutes les chronologies étrangères pour trouver 70 ans depuis Cyrus juſqu'à la ruine de Jéruſalem, & même juſqu'à la priſe de Jéchonias, les faits réſiſtent; & à l'autorité des écrivains dits *prophanes*, vient ſe joindre celle des Hébreux eux-mêmes: il ne faut que les écouter pour diſſiper les incertitudes qu'on veut maintenir ſur ce ſujet.

L'an 2e. de Darius, le prophète Zacharie invitant le peuple à rebâtir le temple *pour obéir aux ordres du Seigneur*, diſoit (5): *Voici la 70e. année.* N'eſt-ce pas là une alluſion manifeſte aux paroles de Jérémie? *Après 70 ans, Dieu vous ramenera, & vous rebâtirez ſon temple.*

Cette même année, (2e. de Darius) le prophète Aggée publioit la même choſe. *N'eſt-il pas arrivé*, diſoit-il (6), *le temps déſigné pour*

(1) Beroſus apud Joſeph. contra Appion. liv. 1. n°. 20. Edit d'Havercamp.

(2) Ptolom. in canone. Aſtron. Quant au témoignage des Hébreux, il eſt renfermé dans ce paſſage des *rois*, lib. II. c. 25. v. 27. « La trente-ſeptième année » de la captivité de Jéchonias, qui fut la première » d'Evil-Merodac, &c. » Or, Jéchonias ayant été pris l'an 395, la trente-ſeptième année depuis celle-là eſt l'an 431, qui tomba préciſément vingt-ſix ans après la ruine de Jéruſalem.

(3) Hérodote, lib. II. édit. de Weſſeling.

(4) Il eſt certain, & quelques critiques en ont déjà fait la remarque, que le nombre *ſoixante-dix* étoit chez les Hébreux un nombre proverbial comme *trois* le fut chez les Latins. Le terme qui l'exprime emporte l'équivoque de *ſabat*; & la phraſe que l'on a traduite, *cette terre reſtera déſerte 70 ans*, s'explique auſſi littéralement: *la terre reſtera déſerte des ſabats d'années*, célébrera des *ſabats d'années*, c'eſt-à-dire, *ne ſera rien, ſera inculte*: & c'eſt dans ce ſens qu'il faut prendre cette foule de captivités de 70 *ans*, qu'Iſaïe, Ezéchiel & Jérémie prodiguent aux Egyptiens, aux Tyriens, aux Ammonites, leſquelles n'ont jamais eu d'accompliſſement littéral.

(5) Zakar. c. 1. v. 7. 12.

(6) Agg. c. 1. v. 2.

rebâtir

Digitized by Google

rebâtir le temple? Enfin, le livre de Daniel eſt encore plus clair; car il y eſt dit (1): *La première année de Darius*, (moi Daniel) *je compris que le nombre des années dont le Seigneur avoit parlé par la bouche de Jérémie, alloit être accompli.*

Je ſais que le livre de *Daniel* a ſemblé déſigner un autre *Darius* que le fils d'Hyſtaſpes; mais c'eſt une indication dont l'erreur eſt redreſſée par Eſdras, par Joſephe (2), par les prophètes cités, & par l'examen des faits.

On ſe rappelle que nous avons compté depuis la ruine de Jéruſalem, juſqu'à la ſeconde année de *Darius*, ſoixante-ſept ans neuf mois. Une telle approximation ſuffiroit déjà ſans doute pour prouver que cette année eſt la véritable époque finale des ſoixante-dix ans; mais nous avons une remarque à faire qui porte le ſynchroniſme à la dernière préciſion. On doit obſerver que ces années ſont tirées des calculs babyloniens & perſes; or chez ces deux peuples l'année étoit ſolaire. Chez les Hébreux, au contraire, elle étoit lunaire, c'eſt-à dire, de 355 jours (3) ſelon une ancienne évaluation des Egyptiens, qui ont preſque tout fourni aux Hébreux. De là réſulte en excès une différence de 10 ¼ jours par an: nous avons donc à retirer ſur nos 67, ou plus rondement 68 années ſolaires, 697 jours, qui, répartis en années lunaires, en donnent deux moins 13 jours; ce qui, dans le calcul des Hébreux, fait en total 69 ans 9 mois. Aſſurément on n'a pas coutume d'obtenir de ſemblables préciſions dans ces ſiècles reculés.

Mais demandera quelqu'un, quel eſt ce Darius que Daniel fait contemporain de Cyrus, & prenant Babylone avec lui? Malheureuſement la raiſon de ceci n'eſt pas orthodoxe. Quoi qu'en ait décidé le Concile de *Trente*, nous ne pouvons regarder le livre intitulé *Daniel*, comme un livre authentique, ni comme l'ouvrage de l'homme dont il porte le nom.

En vain l'auteur peint en ſtyle prophétique le retour des Juifs, la conquête d'Alexandre, les guerres de Ptolemée & des Antiochus. Nous ne voyons dans cette formule qu'une ſupercherie mal-adroite, & nous tenons pour certain que cet ouvrage eſt une ſuppoſition poſtérieure à Antiochus Epiphane (4); c'eſt ce prince qu'il a en vue quand il parle de l'*abomination*, de la *déſolation* du temple, c'eſt-à-dire de la ſtatue de Jupiter qu'Antiochus fit placer dans le ſanctuaire; & ceci explique pourquoi l'on trouve des termes grecs dans Daniel (5), & pourquoi les Septantes, de l'aveu de St.-Jérôme, (6) n'en ont point fait la traduction.

Ceci poſé, j'apperçois d'où vient le Darius de Daniel. Hérodote nous apprend que du tems de Darius, fils d'Hyſtaſpes, la ville de Babylone ayant ſecoué le joug des Perſes, ce prince en fit le ſiége & vint à bout de la reprendre. C'eſt ce ſiége & cette priſe qui, dans l'eſprit du Rabbin ſuppoſiteur, ont fait confuſion avec le ſiége & la priſe par Cyrus; & c'eſt en conſéquence de cette confuſion qu'il a tranſporté au premier événement une circonſtance du ſecond. Ceux qui connoiſſent la littérature juive de ces ſiécles, ſavent qu'il n'eſt point d'anachroniſme & de fable dont l'ignorance rabbinique n'ait été capable.

Cette première erreur établie a été la ſource de celle que nous avons détruite; c'eſt-à dire, de l'opinion qui ſuppoſoit 70 ans de la priſe de Jéruſalem au règne de Cyrus. En effet, ayant reporté à cette époque *Darius*, fils d'Hyſtaſpes, il a été preſque néceſſaire de lui conſerver l'idée des 70 ans qui s'étoit déjà aſſociée à la ſienne (7).

Nous terminerons cet article par établir le rapport du canon du temple à notre ère vulgaire.

Darius ayant régné trente-ſix ans, mourut l'an 507 (8).

La bataille de Marathon, qui eut lieu cinq ans avant la mort de ce prince, (9) tombe donc à l'an 503.

(1) Dan. c. 9. v. 1.

(2) Contr. app. lib. 1.

(3) V. Aſtron. ancien. de Bailly. Liv. 6. Echaire. §. 3.

(4) C'eſt le ſentiment de Porphyre.

(5) par exemple, Symphonia. c. 3. v. 15.

(6) Præf. in Daniel.

(7) Joſephe me paroît le premier écrivain qui ait copié cette faute, *Antiq. jud. lib. X.* c. 11. & lib. XI. c. 1. mais il la corrige enſuite dans ſon ouvrage contre Appion. lib. 1.

(8) Herod. lib. 3.

(9) Id. ib. p. 403.

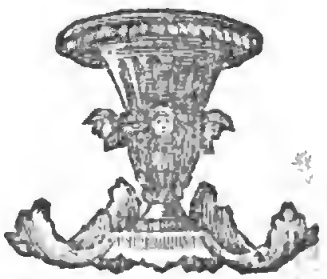
Digitized by Google

Xercès fils, & ſucceſſeur de Darius, commença de régner l'an 508.

Son paſſage en Grèce étant arrivé dans la cinquième année (1) de ſon règne, tombe parſéquent à l'an 512. Cette même année arriva une éclipſe de ſoleil, que Coſtard, dans ſes calculs, place à l'an 478 avant J. C. (2) De là réſulte un appointement des deux ères, qui place la fondation du temple 989 ans avant J. C.; mais comme dans cette ſomme il y en a quatre cens ſix lunaires, étant fournies par les Hébreux, il ſe trouve, en les réduiſant en années ſolaires, une ſomme totale de neuf cens ſoixante-dix-ſept ans, plus 221 ½ jours.

(1) Id. lib. 7. p. 510.

(2) V. Aſtron. de la Lande. in-4°. *Préface.*



Digitized by Google

Tableau des années des rois Hébreux, calculées sur l'ère du temple de Salomon.

		Années avec le Temple. Années lunaires de 354 jours ½.
David	1ere	
	40	44
Salomon	1	5
	4	4
	40	Fond. du Temple 36

Le royaume des Hébreux se divise en deux.

Rois de Juda.		*Rois d'Israël.*		
Roboam	1ere	Jéroboam I.	1ere	37
	17		17	53
Abia	1		18	54
	3			56
Asa	1		(20 pour) 21	57
	2	Nadab	1	58
	3	Baza	1	59
			23	81
	26	Ela	1	82
	27	Zambri, 7 jours Amri	1	83
			11	93
	38	Achab	1	94
	40			96
Josaphat	1ere		4	97
			22	115
(17 pour)	20	Okosias	1	116
			2	117
		Joram	1	118
	25			121
Joram	1		5	122
	7			128
Ochozias	1		12	129
Athalie	1	Jehu	1	130
	6			135
Joas	1		7	136
			28	157
	23	Joakas	1	158
			16	173
(37 pour)	39	Johaz	1	174
Amasias	1		2	175
			15	188
	15	Jeroboam II.	1	189
	30			204

Digitized by Google

Années après le Temple.		*Rois de Juda.*	*Rois d'Iſraël.*
20		Ozias dit Azarias.....1ere	17
23		.....	42
23		.....(28 pour).....27	Zacharie. 6 mois.
23		.....(29 pour).....28	Sellum, 1 mois. Manahem.....1
24		.....	12
24		40	Phacée I.....1
24		.....	2
24		42	Phacée II.....1
24		Joathan ſeul.....1	2
25	2	6	.....
25	3	Achaz.....1	.....
26	4	.....	19
26	5	.....(12 pour).....13	Oſée.....1
26	7	15	.....
26	8	Ezekias.....1	.....(3 pour).....4
27	3	6	9
29	6	29	*Fin du royaume d'Iſraël.*
297 à	351	Manaſsès.....55	
352	353	Amon.....2	
354	384	Joſias.....31	
385	395	Joakis, 3 mois. Joakim.....11 ans Jekonias, 3 mois.	
396	406	Sédecias.....11 ans	
		Fin du royaume de Juda.	

Années ſolaires.		
		Nabukodonoſor règne depuis la priſe de Jéruſalem.
406	430	Inclusivement..... 25
431	432	Evil-Merodak.....2
433	436	Nérigliſſor.....4
437		Laboroſo-Achod.....9 mois.
438	454	Nabonide.....17
455	463	Cyrus prend Babylone, & règne 9 ans.
464	470	Cambyſes.....7 ans, 5 mois.
471		Smerdis.....7 mois.
	472	† Darius Hyſtaſpide, première année.
	503	† Bataille de Marathon, cinq ans avant la mort de Darius. Herod.
	507	36e. de Darius.
	508	† Xercès.....1
	512	† Paſſage de Xercès en Grèce.
	989	Naiſſance de J. C.

† Les marbres d'Arundel donnent les mêmes dates, à deux années près.

CHAPITRE II.

Des Tyriens.

« DE tout tems, dit l'hiſtorien Joſephe (1), » les Tyriens furent ſoigneux d'écrire l'hiſ» toire; & non-ſeulement ils tenoient regître » des faits de leur propre pays, mais ils com» paroient encore les evènemens les plus re» marquables des étrangers. Leurs annales ont » été traduites du phenicien en grec par Dius » & Ménandre d'Ephèſe, qui, pour compoſer » une hiſtoire très-fidèle des Rois tant grecs » que *barbares*, ont conſulté les archives & » monumens de chaque peuple & de chaque » pays. »

Il ſeroit à ſouhaiter que Joſephe eût extrait beaucoup de morceaux d'un pareil ouvrage; mais ſes recherches n'ayant eu pour but que de prouver certains faits par le témoignage des etrangers, il s'eſt borné à quelques rapports principaux de l'hiſtoire des Tyriens à celle des Hebreux. Voici entr'autres un des fragmens qu'il donne de la liſte des Rois de Tyr, & le mérite de cette pièce développé dans ſes conſéquences nous fera ſentir combien eſt grande la perte que nous avons faite.

Liſte des Rois de Tyr.

Abibal...., ...	(*ſortè* 20 ans.)	
Son fils Hiram	34	
Son fils Baléazar.. 7 (ou plutôt	17)	
Son fils Abd-Aſtarte, ...	9	
(2) *aſſaſſiné par les quatre enfans de ſa Nourrice, dont l'aîné* N	12	
(2) Aſtarte, *fils de Déaſtarte*	12	
(2) *Son frère* Aſeryme, ...	9	
(2) *aſſaſſiné par ſon frère* Pnalès, ...	00	8 mois.
aſſaſſiné par Ithobal, *Prêtre d'Aſtarté*	32.	
Son fils Badézor	6 ans.	
Son fils Matgen.....	9	
(3)... Pygmalion.....	47	

La ſeptième année de Pygmalion, Didon, ſa ſœur, s'enfuit en Afrique & fonde Carthage (4).

Les annales de Tyr ajoutoient que le temple de Salomon fut fondé l'an 11 d'Hiram. Sur ce rapport connu, il eſt aiſé de claſſer ces règnes; (*V. le tableau général.*) mais il s'élève une difficulté; car elles aſſuroient en même-tems que la fuite de Didon arriva 143 ans huit mois après la fondation du temple: or, dans le détail des années, la ſeptième de Pygmalion ne ſe trouve être que la 137e; ce qui donne un *deficit* de 17 ans, qu'il n'eſt pas aiſé de corriger, parce que Joſephe eſt le ſeul écrivain compétent en cette partie (5); & ſon récit ne laiſſe point appercevoir bien évidemment de quel côté, du détail ou du réſumé, ſe trouve l'erreur: cependant je ſuis porté à admettre 17 ans pour le règne de Baléazar au lieu de 7, parce que tel eſt le témoignage unanime de Syncelle & de Théophile. Mais il reſte toujours un vuide de 7 ans, que nous laiſſerons dorénavant plutôt que de nous égarer en mauvaiſes interprétations comme Scaliger (6).

(1) Ant. jud. lib. 8°. c. 3. & contr. App. lib. I. n°. 17. & 18.

(2) Quoique les expreſſions de Joſephe ſoient ambigues, il paroît néanmoins que ces quatre ſont frères.

(3) Joſephe ne dit pas expreſſément que Pygmalion fut fils de Matgen, mais les copiſtes Euſebe & Théophile l'aſſurent.

(4) Les Phéniciens avoient fondé des Colonies dans ce pays long-tems auparavant, puiſque *Utique* date de 287 avant Carthage. *V.* Bochart. Phaleg.

(5) Ce même fragment ſe trouve dans Théophile d'Antioche, *apud Juſtin. Martyr.* & dans le Syncelle: mais ces deux écrivains ne ſont que copiſtes, & copiſtes très-infidèles; car, d'un côté, le Syncelle, p. 183, omet le règne de l'Anonyme, & quand on le reſtitue, il ſe trouve en excès de quatorze ans: d'autre part Théophile omet Abdaſtarte & l'anonyme; enſuite il diſpoſe tellement les règnes & les âges, qu'Ithobal ſe trouve engendrer à deux ans, & que Pygmalion naît dix-ſept ans avant Matgen, qu'il appelle cependant *ſon père*. Toutes fois, comme il s'accordent à donner dix-ſept ans à Baléazar, il faut croire qu'ils ont eu cette leçture dans leur manuſcrit.

(6) *Proleg. emend. Temp. p.* 38.

Digitized by Google

Il faut ajoutet à la liſte de Joſephe, un *Eululéus*, qu'il dit avoir régné du tems de Salmanazar. Mais en outre, nous trouvons deux princes dont il n'a pas jugé à propos de faire mention. Le premier eſt *Paphus*, que deux auteurs anciens, cités par Bochart (1), nous apprennent avoir été fils de Pygmalion, & avoir régné après lui, ſans cependant ſpécifier la durée de ſon règne. Le ſecond eſt un *Hiram* fourni par les livres hébreux. Ils rapportent que peu de tems après que David fut devenu Roi de toutes les Tribus, (2) Hiram, Roi de Tyr, lui envoya des ouvriers pour conſtruire ſon palais. Or, ce fait ne pouvant guère ſe deſcendre au-deſſous de la douzième année de David, il eſt impoſſible que cet Hiram ſoit le même dont il eſt parlé au tems de Salomon. Ce ne peut être, ainſi qu'on l'a déjà penſé, qu'un autre prince qui aura été père d'Abibal. A ce moyen, le règne de ce dernier deviendroit connu; car ce premier Hiram prenant dix à douze ans ſur le règne de David, & le ſecond huit, il en reſteroit vingt à vingt-deux pour Abibal, qui fut intermédiaire.

Nous remarquerons que l'Ithobal de Ménandre eſt l'*At-Bal* des Hébreux, beau-père d'Achab, par Jeſabel; & les tems conviennent parfaitement, puiſque l'un date de l'an 94 du temple, & l'autre de l'an 84.

Mais une obſervation beaucoup plus importante, c'eſt que les Rois de Tyr le furent auſſi de Sidon. Depuis Hiram juſqu'à Pygmalion, on en a des preuves inconteſtables. Quand Salomon fit demander à Hiram des ouvriers, il voulut que les charpentiers & les menuiſiers fuſſent *Sidoniens* (3), donc Hiram régnoit ſur les *Sidoniens*.

Atbal, père de Jeſabel, eſt expreſſément appelé Roi des Sidoniens (4).

Virgile étoit donc bien inſtruit, quand il donnoit à Didon, arrière petite-fille d'At Bal, l'épithète de *Sidonienne*, & nous verrons bientôt combien les connoiſſances de ce poëte ont été exactes dans toute cette partie.

(1) Phaleg. p. 363.

(2) Samuel II. c. 5. v. 11. & paral. I. c. 19. v. 1.

(3) Reg. 1. c. 5. v. 6.

(4) Ibid. c. 16. v. 31.

Ce ſujet amène naturellement un fragment très-précieux de Porphyre, lequel, par ſes rapports avec certains faits, va nous conduire d'analogie en analogie à la ſolution du plus important problème de l'hiſtoire grecque. Ce philoſophe, que ſes querelles avec les Chrétiens avoient engagé dans des recherches particulières ſur les antiquités des Hébreux, avoit découvert entr'autres un ouvrage phénicien, dont il tiroit des éclairciſſemens ſinguliers ſur l'antiquité. Voici ſes paroles, ou plutôt celles de Philon de Beryte, dont il empruntoit l'autorité (5)

« Perſonne n'a parlé avec plus d'exactitude » de ce qui concerne les Hébreux, qu'un nommé *Sanchoniaton* de Beryte. Ayant entrepris » d'écrire l'hiſtoire des tems anciens, il s'appliqua à recueillir des inſtructions de toutes » parts; il compulſa les archives des villes & » les monumens des temples. Quant à ce qu'il » dit des Hébreux, il le tint d'un certain *Hié*» *rombal, prêtre du Dieu Yéou:* auſſi les noms » des lieux & des perſonnes qu'il rapporte, » conviennent exactement avec les leur.... Il » dédia cette hiſtoire à *Abibal, Roi de Beryte*, » & non-ſeulement ce prince, mais tous ceux » au pouvoir de qui il étoit de juger par eux» mêmes de la vérité des faits, donnèrent leur » applaudiſſement à cet ouvrage. Or, le ſiècle » d'*Abibal* & de *Sanchoniaton* ſe rapproche » beaucoup de celui de Moyſe, comme il ſe » prouve par la chronologie des Rois phéni» ciens; & il eſt parallèle au tems de Sémiramis » que l'on aſſure avoir vécu avant la guerre de » Troye, ou tout au plus tard dans le même » tems.... C'eſt à Philon de Béryte que nous » devons cet ouvrage, qu'il a traduit du phé» nicien en grec. »

A ces détails, Porphyre joint un paſſage du traducteur qui mérite d'être rapporté.

« Pour approfondir l'hiſtoire des Phéniciens, » diſoit Philon, il m'a fallu parcourir une foule » de livres & de monumens, *non de ceux qui* » *ſont entre les mains des Grecs*..... Le cahos » & les contradictions de leur hiſtoire, qui » ſemblent écrites plutôt par un eſprit de diſpute » ſcholaſtique, que par amour de la vérité, » n'offrent rien d'inſtructif ».

(5) *Apud Euſeb. præp. Evang.* Lib. I. p. 30.

Digitized by Google

Ceci vient à l'appui de ce que Joſephe nous dit du grand nombre de Livres hiſtotiques des Phéniciens ; & l'hiſtoire des Philoſophes Grecs ptouve qu'ils en eurent dans toutes les ſciences.

Je ne parlerai point des doutes que l'on a élevés ſur l'authenticité du fragment de Sanchoniaton : ils conviennent à ceux qui ne ſont point aſſez verſés dans la littérature orientale, pour en reconnoître les caractères ; il eſt d'ailleurs aſſez familiet à quelques ſavans de traitet d'apocryphes les ouvrages qui contrarient leurs idées. Mais plus on pénéttera dans les antiquités de l'Aſie, plus on ſentira le prix du morceau qui nous reſte, plus on regrettera la perte du corps de l'ouvrage.

Il faut nous borner actuellement à déterminer le temps où l'auteur a vécu.

Juſqu'à ce jout, on n'a rien entendu à l'enſemble de temps que préſente Porphyre, ou plutôt ſon auteur Philon ; & cela n'eſt pas ſurprenant ; car, pour réſoudre cet énigme, il falloit bouleverſet toutes les idées reçues, culbuter un édifice d'etreur qui ſubſiſte paiſiblement depuis deux mille ans : en un mot, il falloit teprendre la Chronologie par ſes fondemens, & perſonne ne s'eſt aviſé de ſoupçonner le travail qu'il y avoit à faite en cette partie.

Le récit de Porphyre porte un louche qui a maſqué juſqu'ici les rapports & les analogies des faits qu'il préſente. Il ſembleroit à l'entendre, que *Beryte* fut un royaume indépendant & particulier, ce qui n'eſt point.

L'*Abibal*, dont il eſt fait mention ici, eſt réellement un roi de Tyr, celui-là même qui dans notre iſle eſt le père d'Hiram ; il a mérité le titre de *roi de Beryte*, en ce que cette ville étoit de la dépendance de Tyr ; & il a été déſigné ſous cette qualité par l'équivoque d'une phraſe originale qui a dû porter : que *Sanchoniaton de Beryte dédia ſon ouvrage au roi de ſa patrie.*

Sans doute l'on ſe récrieta contre cette application : on alléguera la chronologie des Aſſyriens, qui, plaçant Sémiramis ſept ou huit ſiècles avant David, rejette par conſéquent *Sanchoniaton* & *Abibal* bien loin du temps où je les place.

Mais que deviendra cet argument, ſi je prouve que Sémiramis elle-même fut contemporaine de David (1) ?

On invoquera Séſoſtris, qui, de l'aveu de tous les auteurs, fut contemporain de Sémiramis, & qui, par les calculs des Chronologiſtes, précéda Moyſe de pluſieurs ſiècles ; mais je démontrerai encore que Seſoſtris n'a point ptécédé David.

Enfin on m'objectera la guerre de Troye, qui, d'un commun accord, eſt de beaucoup antérieure au prince hébreu.

Mais je prouverai que ſur cet article on ſe trompe d'un commun accord, & que la guerre de Troye fut poſtérieure à David.

L'ordre des faits ne me permet point de déduire à la fois toutes ces preuves ; dans des choſes qui ſe tiennent par des rapports étroits, il faut néceſſairement accorder des données, ſauf à retirer ſa croyance quand les preuves ſuppoſées ſe trouvent fauſſes.

Je vais d'abord établir la guerre de Troye, & prouver qu'étant arrivée ſur la fin du premier ſiècle du Temple, elle a été poſtérieure à David, & par conſéquent à *Sanchoniaton* & *Abibal*, ſelon le témoignage de Philon.

Trois hiſtoriens phéniciens, cités dans un fragment de Tatien, que nous a conſervé Euſèbe (2), convenoient unanimement que ſous un même roi de tel pays, étoient arrivés, 1°. l'enlèvement d'Europe ; 2°. l'abord de Ménélas en Phénicie ; 3°. l'alliance d'Hiram avec Salomon. Or, Ménélas eſt un des principaux acteurs de la guerre de Troye. Voici donc déjà de grands rapprochemens, puiſque Philon fait ſon Abibal un peu antérieur, ou preſque contemporain à cet événement. Tatien ajoute que Ménandre de Pergame atteſtoit la même choſe dans *ſon Hiſtoire* ; ce Ménandre me paroît le même que celui que Joſephe dit originaire d'Ephèſe, & le témoignage de cet écrivain eſt du plus grand poids.

(1) D'ailleurs, on tombe dans une abſurdité : car il eſt dit que Sanchoniaton conſulta un *Prêtre hébreu* : or il n'en exiſta point avant Moyſe ; la phraſe de Philon eſt de l'hebreu tout pur. *Hierom-bal*, *ennemi de Bal* : eſt le nom générique que les Phéniciens donnoient aux Prêtres hebreux ; & *Ieou* eſt l'*Ieoué* de Moyſe, dans la meilleure prononciation poſſible.

(2) *Euſeb. præpar. Evang. p.* 493.

Mais il eſt des faits encore plus précis.

Dans l'ouvrage que l'on attribue à *Dictys* de Crète, & qui, de quelque main qu'il vienne, a puiſé ſes inſtructions dans des monumens très-anciens; dans cet ouvrage, dis-je, il eſt deux paſſages qui nous indiquent au doigt & à l'œil l'époque de ce célèbre événement. On y fait mention d'un roi de Sidon, qui régnoit dans la première année de la guerre, & l'on y donne ſon nom, qui eſt *Phalis* (1). Si, comme je le prétends, la guerre de Troye fut poſtérieure à David, les rois de Sidon étant les mêmes que ceux de Tyr, nous devons reconnoître celui-ci dans notre liſte, & cela ſe trouve ainſi: perſonne ne niera que le *Phalis* de *Dictys* ne ſoit le même nom que le *Phélès* de Ménandre; & le détail des faits confirme l'identité de perſonne; le même *Dictys* rapporte que Paris, après le rapt d'Hélène, fut pouſſé par des vents contraire à Sidon, & ſon récit, atteſté en ceci par Hérodote & par Homère (2), prouve qu'il a puiſé aux mêmes ſources qu'eux. Il ajoute que par une perfidie atroce, Paris aſſaſſina le roi de Sidon, qui lui avoit donné l'hoſpitalité. Or, il ſe trouve qu'*Aſtéryme*, prédéceſſeur de *Phélès*, mourut *aſſaſſiné;* il eſt vrai que Ménandre attribue ce meurtre à *Phélès même ſon frère.* Mais Dictys porte une circonſtance, qui, loin de contrarier ce récit, s'y rapporte parfaitement; car il dit que, *Paris rendit la famille même du roi complice de ſon crime* (3). D'après cette complicité, on peut bien avoir regardé à Tyr, *Phélès* comme le meurtrier d'Aſtéryme, & l'on voit ici une concordance qui certifie ce que j'ai avancé. Or, diſpoſant la guerre de Troye en conſéquence de ces indications, nous en placerons le commencement dans l'année du règne de Phélès, c'eſt à dire, en 84. Mais ſi l'on ſe rappelle que nous avons ſept ans en lacune, & qu'on peut les ſuppoſer antérieurs à Phélès; alors elle ſe retardera juſqu'à l'an 90, & le ſiége de la ville ayant duré dix ans, la ruine d'Ilium tombera l'an 100. Dans tous les cas, elle appartient à la fin du premier ſiècle du temple, & voilà ſans doute pourquoi le Syncelle dans ſes époques vagues, la place ſur le témoignage de Philiſtus (4), au même temps que la fondation de Carthage. On a cru que Philiſtus indiquoit une autre fondation que celle de Didon, parce qu'il l'attribue à *Eſor* & *Karchedon;* mais l'auteur grec, comme l'a très-bien prouvé Bochart, n'a pas entendu la phraſe phénicienne; & il a pris pour des noms d'homme ceux des villes de *Tyr* (*É-tſour* en phénicien) & de Carthage même.

Ceci poſé, il ſe trouve que Virgile a très-bien connu ces faits: tout ce qu'il dit y correſpond; & dans les détails qu'il donne, il devient en quelque ſorte la continuation de l'hiſtoire. Examinons ſon récit.

Atque equidem teucrum memini Sidona venire, &c.

« Je me ſouviens, fait-il dire à Didon, je » me ſouviens d'avoir vu Teucer à Sidon, » quand, chaſſé de ſa patrie, il vint chercher » de nouveaux états par le ſecours de Belus » mon père. Belus (5) alors portoit ſes armes » victorieuſes dans l'opulente Chypre, & la » ſoumettoit à ſes loix. Dès lors je connus la » funeſte cataſtrophe *d'Ilium*, &c. »

Suppoſons la ruine de Troye arrivée l'an 100, ſuppoſons que Didon parle à Enée l'an 148. Selon les marbres, Teucer aborda à Sidon ſept ans après la priſe de Troye; il y auroit donc eu 38 ans que Didon avoit pu voir Teucer; & ces paroles, *je me ſouviens, dès-lors* indiquent un temps aſſez lointain. Il eſt vrai que l'arrivée d'Enée en Afrique eſt trop retardée: mais elle ne paſſe point une certaine vraiſemblance, ſur-tout ſi l'on obſerve que Virgile, qui a pris en tout Homère pour ſon modèle, a pu ſuppoſer à ſon héros vingt ans de voyage comme à Ulyſſe. Il eſt encore vrai que, prenant Matgen pour père de Didon, elle ne pouvoit alors être née; mais auſſi le poëte a pu prendre quelques licences; &, certes, elles ne ſont point déraiſonnables comme cet énorme anachroniſme de 300 ans, dont on l'inculpe aujourd'hui contre toute vérité. Ce n'eſt point par pure gentilleſſe d'eſprit qu'il a fait Enée & Didon contemporains, mais en conſéquence d'un ſyſtême encore en vigueur

(1) *Dictys Cretenſis de Bello Trojano. p.* 20. *in*-4°.

(2) Herod. p. 156, & il cite Homère.

(3) *Ipſiuſque domum in proprium ſcelus convertit. p.* 7.

(4) Syncelle. p. 172.

(5) Ce nom de Belus ſembleroit mieux convenir à Ithobal qu'a Matgen, mais il paroît avoir été commun à tous les Rois de Tyr. Abi-*bal*. Bal-ézar, &c.

de

de ſon temps, & qui tenoit les eſprits en balance contre celui qui depuis a prévalu (1). En effet, il ſeroit incroyable que Virgile, qui ſuit en tout la trace des traditions *homériques*, que Virgile, qui étoit très-verſé dans les antiquités, comme le prouve ſa géographie de l'Italie & de l'ancien Occident, eût fabriqué de ſon chef une fable auſſi révoltante. D'autres détails nous prouvent qu'il étoit bien inſtruit ſur les rois Tyriens (2); & il nous apprend une circonſtance neuve & intéreſſante, quand il dit que le père de Didon conquit l'iſle de Chypre. Ce fut en conſéquence de cette conquête, que Pygmalion la poſſéda, comme l'atteſtent *Néanthe de Cyzique* & *Aſclépiade*, cité par Porphyre (3); qu'il y bâtit la ville de *Carpaſia*, comme nous l'apprend *Etienne* de Byzance: c'étoit encore par une ſuite de cette même domination, qu'*Eululeus*, roi de Tyr, faiſoit, du temps de Salmanazar, la guerre aux *Kithiens* qui s'étoient *révoltés* contre lui (4).

Par tous ces faits ſe trouvent juſtifiées & l'époque que nous avons aſſignée à la guerre de Troye, & l'application que nous avons donnée au paſſage de Philon. Il eſt remarquable que les témoignages allégués ſont tous phéniciens ou de ſource phénicienne: à ce titre ils ſont du plus grand poids, parce que les Phéniciens *eurent des annales, dont la ſérie remontoit avec continuité dans une antiquité très-reculée*; avantage que n'ont point celles des Grecs. Auſſi, lors même que les aſſertions de celles-ci ſeroient toutes contraires, l'ordre que nous térabliſſons n'en ſubſiſteroit pas moins par l'autorité de celles là. Mais les Grecs eux-mêmes, dans la confuſion de leurs récits, nous fourniſſent des preuves tout à fait analogues, comme nous l'allons voir dans les articles ſuivans.

(1) » Les ſentimens des plus anciens Hiſtoriens ſur la » fondation de Rome, dit Denys d'Halicarnaſſe, ſont » très-variés: les uns l'attribuent à Romulus, & » comptant quinze générations depuis la guerre de » Troye, la placent dans la ſeptième Olympiade; » d'autres, comme Cephalon de Gergithe, l'attribuent » à *Enée* ou à *ſon fils Remus*, deux ans après le ſac de » Troye. (& Ariſtote la place à cette date. Voyez Syncelle, p. 192.) Enfin Timée de Sicile, ſuivant des calculs dont je ne connois point les ſources, aſſure » qu'elle fut fondée en même-tems que Carthage. » Dion. Hal. Liv. I. p. 57.

Or cette dernière époque forme un ſynchroniſme avec Cephalon: & il eſt remarquable que Timée eſt un des plus anciens & des meilleurs Chronologiſtes de l'Occident, comme nous aurons d'autres occaſions de le voir.

(2) Servius puiſoit également dans de bonnes ſources, quand il a dit que *Belus* étoit ſynonyme à *Mithras*.

(3) V. Samuel Bochart. Phaleg. in-fol. p. 363.

(4) Menandre *apud Joſeph. Ant. Jud.* Lib. IX. c. 14. & Contr. App. Lib. I.

CHAPITRE III.

§. 1. *De l'Ere des Olympiades. Du ſyſtême des Générations. Du tems d'Homère, Héſiode, Lycurgue & Pythagore.*

POUR déterminer avec certitude le rapport de l'ère des Olympiades à celle du temple, il faut deſcendre juſqu'au paſſage de Xercès en Grèce. Selon Diodore, qui paroît ſuffiſamment inſtruit dans cette partie, cet événement arriva la première année de la 75e. Olympiade; mais ceci demande une obſervation. Il faut ſavoir qu'il y avoit deux calculs d'Olympiades: 1°. celui des Eléens, qui tenoient pour nuls deux quatrains d'années qui euſſent dû faire la 8e. & la 32e.; & c'eſt ce qu'on nomme *Anolympiades*; 2°. celui des Piſéens qui les reſtituoient. Cette différence a dû produire dans les auteurs une équivoque à laquelle on n'a peut-être point aſſez fait attention. Elle n'exiſte point dans notre cas, parce que Diodore avertit qu'il compte ſur les Eléens (1).

D'autre part, Hérodote, contemporain de Xercès, nous apprend que ce prince paſſa en Grèce la 5e. année de ſon règne (2), qui nous eſt connue pour la 512e. du temple. Or, 74 Olympiades, à quatre ans chacune, plus l'année courante, donnent 297, qui, ſouſtraits de 512, laiſſent de reſte 215 pour la première année des Olympiades *ſelon les Eléens*: mais ſi l'on reſtitue les huit ans qu'ils omettoient, on remontera à 207, & telle eſt l'époque (4) de la fondation, ou plutôt du rétabliſſement des Jeux Olympiques par *Iphitus*, roi d'*Elis* (4).

Le calcul des temps par les Olympiades ne s'introduiſit que fort tard. Hérodote n'en fournit pas un ſeul exemple: ce ne fut que près d'un ſiècle après lui que les écrivains, ſentant la néceſſité d'un type général & commun, s'aviſèrent de choiſir celui-là. On parle de Timée de Sicile comme en ayant, le premier, fait uſage; or ce Timée n'ayant écrit que vers le ſiècle d'Alexandre, preſque toutes les citations d'O-

(1) *Agebatur apud Eleos 75a. Olympias... Hac tempeſtate Xerxes græcis Bellum movit.* Diod. Sicil. Lib. XI. p. 406. Edit. de Weſſeling. 2 vol. *in-fol.*

(2) Herod Lib. VII. p. 510.

(3) Les anciens Chronologiſtes Chrétiens, & les modernes, qui ne ſont ordinairement que leurs copiſtes, deſcendent de vingt ans l'Ere des Olympiades; mais c'eſt parce qu'ils la calculent ſur le règne de Cyrus, & qu'ils veulent toujours admettre 70 ans de la priſe de Jéruſalem juſqu'au règne de ce prince.

(4) L'origine de ces jeux va ſe perdre dans la nuit des antiquités ſacrées de l'Egypte; ils furent apportés en Grèce par les Phéniciens avec tout le ſyſtême de religion dont ils faiſoient partie; par le laps de tems, le véritable motif de leur inſtitution s'oublia; & ce que les Grecs nous en racontent, prouve combien ils étoient ignorans dans leurs propres antiquités. Ils diſoient, par exemple, que c'étoit un homme appellé *Hercules* qui les avoient inventés, & que lui-même y avoit combattu le premier: mais ce prétendu *homme* n'eſt qu'un être aſtronomique: c'eſt le *Soleil*. En écartant les voiles de l'allégorie, ou plutôt des équivoques du langage, on reconnoît que les jeux Olympiques étoient une fête cyclique à l'honneur de cet aſtre. On célébroit ſon quatrième retour au même tropique; &, au 1460 jours écoulés, on en ajoutoit un formé du quart réſervé pendant les quatre ans. C'eſt ce que nous pratiquons encore dans l'intercalation que nous appellons *Biſſextile*. Joignez à ceci que le nom d'*Elis*, où ſe célébroient les jeux, ſignifie *ville du ſoleil* en phénicien. (*Al.*)

C'eſt cette même période de quatre ans, dont l'emblême étoit chez les Egyptiens, ſes inventeurs, un champ quadripartite: & il eſt remarquable que ce caractère aſtronomique eſt devenu *gramma* alphabétique; c'eſt la huitième lettre de l'alphabet primitif, bien conſervée dans le *Hé* des Phéniciens. Cette idée, qui a bien des conſéquences, prouve entr'autres que la connoiſſance de la révolution ſolaire, telle que nous l'avons aujourd'hui, appartient à la plus haute antiquité; mais les Barbares de la Grèce, chez qui ce fut une plante étrangère, ne ſurent pas la conſerver, puiſqu'on les trouve pluſieurs ſiècles après ſe ſervant de l'imparfaite année lunaire, & qu'il fallut qu'Eudoxe & Platon retournaſſent en Egypte chercher la connoiſſance de l'an ſolaire.

Il en fut ainſi des Jeux Iſthmiques, Pythiques & Néméens, qui tous furent des *Jubilés* de diverſes périodes aſtronomiques, & tous les uſages de la haute antiquité portent le même caractère. Les *Cirques*, les *Amphithéâtres*, les *Danſes*, la *Muſique*, tout étoit ſymbole des révolutions des aſtres dans leurs orbites circulaires: de-là le caractère ſacré de toutes ces choſes chez les anciens: de-là cette fameuſe danſe *Pyrrhique* en l'honneur de la Canicule; la danſe *Angélique* en l'honneur des Planètes; celles d'Adonis, de Bacchus, d'Hercule en l'honneur du Soleil. V. *Theſaur. ant. Græcar. Gronovii. tom.* 7: de-là ces tournoiemens des Derviſches, des Bonzes, des Fakirs, les proceſſions des Chrétiens, &c.

Digitized by Google

lympiades qui le précèdent n'ont été faites que par ſupputation. On confronta les calculs des différens mémoires & monumens, & on les rapporta à la ſérie des Olympiques. Dans ce travail, la diverſité des Chroniques, l'inexactitude des rédacteurs dûrent néceſſairement introduire des variations; auſſi les hiſtoriens ont-ils des diſcordances continuelles ſur les dates des évènemens un peu anciens.

§. 2. *Du ſyſtême des Générations.*

La méthode d'évaluer les temps par la ſucceſſion des générations, eſt plus ancienne, & a été plus étendue qu'on ne l'imagine ordinairement. On la trouve employée dans les premiers écrivains cités de la Grèce, de l'Italie, de l'Aſie, de l'Egypte, dans Tyrtée, Ephorus, Agathocle de Syracuſe, Céphalon de Gergithe, Xanthus de Lydie, Hérodote, &c. Les trois *âges* de Neſtor, dans Homere, ne ſont pas autre choſe que des *générations*; & par là le poëte n'a pas entendu trois ſiècles, comme quelques uns l'ont cru; mais trois fois 33, ou, en nombre ronds, un ſiècle, ſelon l'évaluation généralement uſitée par les anciens.

De nos jours on a reſſuſcité le ſyſtême des générations; mais on n'en a point retiré l'avantage qu'on s'en étoit promis, parce qu'on a péché dans un point capital. Avant d'employer cette meſure univerſelle, il eût fallu examiner ſa conſtitution, vérifier ſi l'évaluation qu'on admettoit étoit fondée ſur les faits, ſur une expérience conſtante; & l'on n'a rien fait de raiſonnable ſur cet objet. Il eſt vrai que Newton a prétendu prouver, par la généalogie des rois de France, que le terme commun des générations étoit réellement de 33 ans: mais quand cet exemple ſeroit vrai, il ne ſuffiroit point; car dans une matière auſſi ſuſceptible d'accidens, il faut s'attendre à des variations. Diſons la vérité: on n'a point cherché à fonder un ſyſtême ſur des faits, mais on a cherché des faits pour prouver un ſyſtême reçu d'avance, parce qu'il étoit conſacré par un uſage de trois mille ans, par l'autorité des Grecs, des Latins, & ſur-tout des Egyptiens à qui il paroît devoir ſon origine. Il ſeroit curieux de rechercher quels furent chez ce peuple les motifs de cette évaluation; l'on trouveroit ſans doute qu'elle provint de quelqu'uſage civil; il ſemble qu'on en apperçoit des traces dans une coutume des Hébreux, dont les Lévites n'entroient en charge qu'à trente ans, & dans une autre des Romains qui ne conferoient les magiſtratures qu'au même âge. Quoi qu'il en ſoit, l'évaluation des Egyptiens ne peut s'admettre, parce qu'elle contrarie les faits & l'expérience. J'avois commencé ſur ce ſujet des recherches particulières qu'il n'a pas été en mon pouvoir d'achever; mais ſur l'examen de plus de quinze généalogies, à dix chefs au moins chacune, j'ai cru pouvoir établir pour terme moyen vingt-cinq ans à la génération; & je le trouve encore ſouvent pécher plutôt en excès qu'en *déficit*. Je ne prétends point cependant, par une ſimple aſſertion, déraciner une opinion qui a juſqu'à ce jour ſubſiſté preſque ſans contradiction. Je demande ſeulement qu'on admette la mienne comme hypothèſe; au ſurplus, que l'on revienne à l'examen des faits, que l'on calcule de nouveau un grand nombre de généalogies; mais dans ce travail il faudra porter certaines précautions, avoir égard à des circonſtances phyſiques, morales, politiques qu'on n'a point aſſez obſervé. On n'a point aſſez remarqué les différences qui réſultent dans les générations de la différence des climats, des gouvernemens, des conditions & des mœurs. Cependant, tout cela produit des variétés ſenſibles; on n'engendre point au même âge ſous le pôle que ſous l'équateur; les particuliers n'engendrent point communément d'auſſi bonne heure que les princes: dans les pays nouveaux & ſans luxe, les mariages ſont plus précoces que dans les pays où le luxe règne & où la population regorge. Ainſi dans l'Amérique ſeptentrionale on voit habituellement des époux de 18 à 20 ans, & le terme moyen de 25 y ſe voit trop ſoir: or, la plupart des anciennes généalogies que nous avons ſont dans le cas de la plus grande briéveté, puiſque les ſujets en ſont des princes ou des prêtres, qui ont vécu dans des climats très-chauds, tels que la Paleſtine, l'Egypte, la Perſe, la Grèce, &c. Les Hebreux en ſont la preuve, puiſque de David à Jéchonias, c'eſt-à-dire dans un eſpace de 438 ans, ils donnent dix neuf générations, ce qui ne fait pas vingt-trois ans ſolaires par chacune; & cependant cette généalogie n'eſt pas dans le cas le plus favorable, puiſque Salomon eſt à l'égard de David, comme ſon petit-fils: auſſi, pour me rapprocher de ces conditions le plus qu'il étoit poſſible, j'avois pris mes exemples dans les familles des Empereurs Turcs, des Rois de Perſe anciens & modernes, des Kaliſes & des

autres orientaux ; & comme je l'ai dit, elles m'ont donné, pour terme moyen le plus fort, 25 ans. C'eſt ſur ce pied que j'employe le ſyſtême des générations : & l'on aura plus d'une occaſion, dans le cours de cet écrit, de s'étonner de la juſteſſe avec laquelle il me conduit au niveau des dates connues & déterminées avec certitude par d'autres moyens.

§. 3. *Du tems d'Homère & d'Héſiode.*

Tatien, dans un fragment conſervé par Euſèbe (1), a rapporté les noms de ſeize auteurs plus anciens les uns que les autres, qui tous à l'envi s'étoient occupés de la recherche du tems où vécut Homère ; la confrontation de leurs réſultats eſt très-intéreſſante, parce que leurs calculs ayant été faits ſur ce que l'on avoit de plus anciens monumens, & ſur des mémoires originaux de différens peuples & de différens tems, ils nous repréſentent un état de chronologie dont les détails ne ſubſiſtent plus.

Voici le paſſage de Tatien.

« Selon Cratès, Homère fut poſtérieur à la » guerre de Troye de 80 ans : de 100 ſelon » Eratoſthènes, de 140 ſelon Ariſtarque, de » 180 ſelon d'autres ; quelques uns le font » contemporain de la Colonie Ionienne ; plu- » ſieurs de Gygès, Roi de Lydie. Hérodote (2) » eſtime qu'il vivoit 400 avant lui, & il lui aſſo- » cie Héſiode. »

Dans l'état actuel des connoiſſances, ces ſentimens forment des contradictions énormes ; par exemple, de Gygès à la guerre de Troye, l'on compte aujourd'hui plus de quatre cents ans. Mais ces diſcordances ſont-elles bien réelles ? Eſt-il probable que des écrivains qui ont eu en main des monumens originaux, aient commis des erreurs auſſi groſſières ? Voyons quelle ſolution reçoivent ces difficultés dans notre ſyſtême. Nous commencerons par Hérodote.

Par quel moyen a-t-il *eſtimé* qu'Homère vécut 400 ans avant lui ? A-t-il été privilégié d'une Chronologie exacte & détaillée ? Dans ce cas, pourquoi ces termes vagues de *vécut*, *eſtimer* ? Pourquoi ce nombre ſommaire de 400 ? Ici le calcul d'Hérodote n'eſt pas ce qu'il préſente au premier coup-d'œil ; il n'a pas prétendu eſtimer par années, mais par *générations* : c'eſt une méthode qui lui eſt familière, & dont nous aurons occaſion de voir d'autres exemples ; ainſi, quand il dit que les Poëtes ont vécu quatre ſiécles avant lui, il entend la valeur de quatre ſiécles en générations, c'eſt-à-dire, *douze* dans ſon ſyſtême : mais ſi l'on évalue ces douze générations, ſelon que nous le propoſons, on n'aura que trois cents ans. Or, Hérodote ayant fleuri vers 530, Homère eſt placé par le vrai ſens de ſon calcul à l'an 230. & nous allons voir comment les témoignages des autres écrivains quadrent avec cette interprétation.

On doit ſe rappeller que nous avons placé la ruine de Troye à l'an 100 du Temple. Homère ayant vécu, ſelon Cratès, 80 ans, répond à l'an 180. Dans le calcul d'Eratoſthènes, il répond à l'an 200. Ceux qui le faiſoient contemporain de Gygès ne s'éloignent guère du même ſentiment, puiſque Gygès régna en 262. D'ailleurs, le terme de *contemporain* embraſſant la vie entière, prend une grande extenſion. Ceux qui le plaçoient au tems de la Colonie Ionienne, formoient ſynchroniſme avec Ariſtarque, puiſque de l'aveu d'Eratoſthènes (3), elle tombe à l'an 140, depuis la ruine de Troye. Il en étoit encore qui le diſoient né avant les Olympiades, & l'expreſſion de ceux-là revenoit au ſentiment de la plupart des auteurs cités. Enfin la contemporanité reconnue d'Homère avec Lycurgue, Légiſlateur de Sparte, achève de prouver la même choſe.

§. 4. *Du tems de Lycurgue.*

(4) Ariſtote avoit appris par le *diſque* même des jeux Olympiques, ſur lequel on gravoit les noms des vainqueurs, que Lycurgue fut contemporain d'Iphitus, fondateur de ces jeux, & qu'il l'aida même de tout ſon crédit dans cette entrepriſe. L'autorité d'un pareil monument eſt ſans réplique. Iphitus ayant vécu en 207, ou 215, Lycurgue appartient à cette même date. Cicéron approchoit beaucoup de la vérité, ou plutôt il y touchoit, lorſque l'an

(1) *Euſeb. Præpar. Evang.* pag. 431.

(2) Hérod. Lib. II. p. 119.

(3) Marsham Chron. Egypt. p. 334. *in-fol.*

(4) *Plutarq. in vitâ Lycurgi.*

deux de la 18e Olympiade, il disoit que Sparte gardoit ses loix depuis 700 ans; car ce calcul revient à l'an 227 du T. Il est remarquable que Cicéron suivoit ici la Chronologie de Timée de Sicile, dont il faisoit beaucoup de cas, or, Timée assuroit qu'Homère fut contemporain de Lycurgue (1), & son témoignage en ceci est confirmé par Apollodore & par tout ce que nous venons de voir (2)

Je demande maintenant pourquoi cette foule de synchronismes & de coïncidences? Si le tems que j'assigne à la guerre de Troye est faux, comment produit il des rapports aussi bien liés entre des Ecrivains divers de tems & lieux? Une pareille concordance peut-elle exister sans un fond commun de vérité?

Mais, dira-t on, si cette même époque est réelle, comment se fait-il que les anciens comptent quatre siècles entre la guerre de Troye & les Olympiades? Voilà le problême de contradiction que je laisse à résoudre, parce qu'il demande un travail qui excède les bornes que le tems m'a imposées; j'observerai seulement que laissant même à part les contradictions ci dessus, les calculs des auteurs sont suspects par eux mêmes, en ce que pendant que d'un côté ils détaillent jusqu'aux années, de l'autre ils avouent qu'au-delà des Olympiades il n'y a rien de certain ni de susceptible d'un ordre probable (3) D'ailleurs, les listes des Rois Grecs & Latins, par lesquelles on veut justifier ces calculs, demandent elles mêmes d'être prouvées; on doit avoir plus que des doutes sur leur certitude historique, quand on y voit des êtres mythologiques, tels que Hercule, Inachus, Deucalion, Ogygès, Erechée, Cecrops, Danaüs, Acrisius, Persée, Cadmus, Faunus, Janus, Saturne, Latinus, Picus, Hesperus, &c. qui n'ont jamais existé comme hommes, & qui cependant figurent comme tels dans les Chroniques. En général, les antiquités de la Grèce & de l'Italie sont encore dans les élémens du cahos. Jusqu'à ce jour, on a peu fait pour y rétablir l'ordre; ce seroit cependant une entreprise digne d'être tentée; mais il ne faudroit pas suivre servilement & exclusivement un auteur, se borner étroitement à un peuple; il faudroit généraliser ses vues, ses recherches, confronter, distinguer les rapports factices & systématiques, de ceux qui sont authentiques & réels; en un mot, reprendre la Chronologie dans ses fondemens. Quant à moi, les antiquités de l'Occident n'ayant point fait l'objet spécial de mes recherches, il me suffit d'avoir établi un point capital qui étoit lié trop étroitement à d'autres parties que je traiterai, pour le laisser en arrière. Je terminerai ce que j'ai à dire sur celle ci, par le siècle de Pythagore.

§. 5. *Du tems de Pythagore.*

C'est aujourd'hui une opinion généralement reçue, que Pythagore fut contemporain de Thalès, c'est à-dire, vécut vers le milieu du quatrième siècle: tous nos modernes l'écrivent & le répètent; il est vrai qu'ils ont pour garans de leur assertion Diodore, Diogène de Laerte, Jamblique, & la plupart des compilateurs qui sont venus après ces auteurs; mais ce n'en est pas moins une erreur démentie par des faits avérés & des autorités décisives; il est entr'autres un passage de Pausanias, qui, si l'on eut lu l'apprécier, eût dès longtems donné des idées plus justes & des notions plus précises. *Pythagore*, dit cet écrivain estimable, fut fils de *Mnésarque*, fils d'*Hippase*; Hippase étoit un citoyen de Phliunte, qui s'opposa à l'invasion de *Regnidas Héraclide*, fils de *Phalcès*, fils de *Téménus*: or, *Téménus* étoit frère d'*Aristodème*, premier Roi Héraclide de Sparte. Il résulte de ces rapports une confrontation généalogique au Roi de Sparte, qui nous conduit à des tems très-connus.

(1) *Ciceron Orat. pro Flacco.* V. Marsham, p. 414.

(2) Il est encore un témoignage en notre faveur. Les marbres d'Oxford reconnoissent Homère pour être contemporain de Phidon, tyran d'Argos. Or il est certain que Phidon existoit à la huitième Olympiade (241 du Temple), dont il troubla la célébration chez les Eleens. Si les calculs des marbres placent ces deux personnages à la fin du premier siècle du Temple, c'est par un abus du système des générations, & par une mauvaise acception des 400 ans d'Herodote.

(3) V. *Diodor. inpræfat. Varron. Africanus apud Euseb. præ. Evangel.* p. 487. Le système des générations ne paroît avoir eu ici beaucoup d'influence: j'imagine qu'on a rejetté, à cette période, l'excès accumulé des générations postérieures. Peut-être encore a-t-on fait erreur de la *génération* au *siècle*: du moins il est singulier de trouver dans notre système quatre générations de la guerre de Troye aux Olympiades: & cette équivoque se retrouve dans les quinze *générations* du Cycle caniculaire.

Digitized by Google

Aristodême. Téménus.
|
Proclès. Phalcès.
|
Soüs. Regnidas. Hippase.
|
Eurypon . . . . . Euphron.
|
Prytanis . . . . . Mnéfarque
|
Eunomus . . . . . Pythagore.
|
Lycurgue.

Par ce tableau, l'on voit que Pythagore précéda d'une génération le Légiſlateur Lycurgue. Or, ce dernier ayant fleuri dans le commencement du troiſième ſiècle, le Philoſophe appartient à la fin du ſecond.

Voilà véritablement l'époque de Pythagore, auſſi convient elle parfaitement à l'idée que les meilleurs auteurs anciens ſe ſont toujours fait de ſon antiquité; elle venge ceux qui ont aſſuré que Numa fut Pythagoricien, puiſque ce Prince n'a pu régner avant l'an 278. L'on n'eût jamais dû aller contre cette tradition, puiſqu'il eſt démontré que Numa, dans la réforme de l'année, employa des idées tout à fait pythagoriciennes (1).

Un autre fait auſſi notoire vient à l'appui de la même vérité. On convient que Phérécide fut le maître de Pythagore; ce Phérécide, qui avoit puiſé des connoiſſances *extraordinaires*, diſent les Grecs, dans les *livres des Phéniciens*, établit dans l'iſle de Syros ou Syra, ſa patrie, un gnomon, qui marquoit les diviſions de l'année par tropiques & par équinoxes; cette pièce très-neuve dans ces cantons ignorans, fit beaucoup de ſenſation, & devint célèbre dans tout l'Archipel; or, il eſt prouvé qu'Homère en a parlé. *Au-delà d'Ortygie*, fait-il dire à Circé, *eſt une iſle appellée Syra, où la main d'un mortel a tracé les routes du Soleil* (2) D'ailleurs, on trouve dans Homère des idées toutes pythagoriciennes, telles que le ſyſtême des neuf *Muſes ou des neuf ſphères*, & de la *chaîne d'or qui pend des cieux en terre*, emblême de la liaiſon qu'ont toutes les parties de l'univers (3). Que peut-on demander de plus conſéquent que tous ces faits?

(1) V l'Aſtron. anc. de M. Bailly. p. 198. C'eſt encore une preuve du pythagoriciſme de Numa que l'épithète d'*inconſus* que lui donnent les auteurs: l'uſage de ne ſe jamais paſſer le raſoir ſur la tête, qui faiſoit partie de la conſécration des Nazaréens, fut apporté de l'Orient par Pythagore.

(2) *Ortygiam ſuprà inſula quædam Syra vocatur ub. ſolis tropici.* Odyſſée, Lib. 15. V. Phaleg. mot *phéricidesi*

(3) V. Macrobe, Som. Scip. p. 19. *recto* Edit. de 1472. Tout le ſyſtême des Muſes y eſt très-bien expliqué. J'ajouterai que le Phénicien *Muſéh Zone, Sphere*, eſt le *Muſé* même des Grecs.

CHAPITRE IV.

Des Egyptiens.

Nos moyens d'inſtruction ſur les *temps égyptiens*, ſe réduiſent à trois fragmens principaux ; je dis *nos moyens* ; car on ne prendra pas pour des connoiſſances réelles des liſtes de rois tronquées, preſque ſtériles, & dont les diſcordances ont juſqu'ici laiſſé dans une incertitude égale à l'ignorance abſolue. Ce ſont ces diſcordances qu'il s'agit de diſcuter : c'eſt de ces contradictions qu'il faut tirer une vérité identique ; car ſi les faits n'ont qu'une manière d'être, ils ne doivent avoir qu'une manière de ſe preſenter : les variétés ne ſont que des accidens qui appartiennent à des cauſes étrangères ; c'eſt-à-dire, dans le cas préſent, aux mains par leſquelles le fonds a paſſé. Pour juger de la valeur des monumens qui nous ſont parvenus, il n'eſt pas inutile de prendre une idée des écrivains qui nous les ont tranſmis.

La plus ancienne liſte que nous ayons des rois égyptiens, eſt d'Hérodote d'Halicarnaſſe, qui, peu d'années après le paſſage de Xercès, parcourut l'Aſie pour s'inſtruire de l'hiſtoire des différens peuples. Il tira ſes inſtructions à Babylone des prêtres de *Bel* ; à Memphis de ceux de *Vulcain* ; & les prêtres étoient alors excluſivement la partie ſavante des nations. Ainſi, l'on doit regarder ſon hiſtoire moins comme un ouvrage qui lui ſoit propre, que comme un extrait des connoiſſances des ſavans indigènes, écrit en quelque ſorte ſous leur dictée. Avec ce caractère original, il n'eſt point ſurprenant qu'il ſe trouve être aujourd'hui l'écrivain de toute l'antiquité, dont le plan d'hiſtoire & de chronologie offre le plus bel exemple (1).

Le ſecond fragment eſt de Manéthon, prêtre égyptien, qui écrivit deux ſiècles après Hérodote, ſous Ptolemée Philadelphe. Mais il a paſſé par les mains d'*Africain* & d'*Euſèbe*, compilateurs des premiers ſiècles du chriſtianiſme ; & il y a ſubi des altérations conſidérables : il fut encore retouché par le *Syncelle* où il ſe trouve aujourd'hui.

Le troiſième fragment eſt de Diodore de Sicile ; mais comme Diodore fut le copiſte d'Apollodore (2), qui lui même avoit calqué Eratoſthènes, c'eſt à ce dernier qu'il faut rapporter le ſyſtême du premier : or, comme Eratoſthènes n'écrivit que ſous Ptolemée Evergètes, fils de Ptolemée Philadelphe, on ne doit le regarder lui même que comme copiſte de Manéthon.

A cela, il faut joindre cinq ou ſix paſſages des livres hébreux, qui ſont note de quelques rois à des dates certaines, & ces petits fragmens nous ſeront du plus grand ſecours.

Je ne parle point d'une liſte de rois de Thèbes, conſervée par Eratoſthènes, parce que Thèbes fut un royaume particulier & d'ſtinct de ceux dont nous allons traiter, & que d'ailleurs cette liſte n'offre aucun rapport avec les autres.

Pour ne point nous égarer dans le labyrinthe de la chronologie égyptienne, il faut y entrer par une porte connue, & remontant du moderne à l'ancien, ne pas faire un pas qui ne ſoit ſoutenu d'un précédent.

Ce fut dans le commencement de ſon règne que Cambyſe, fils & ſucceſſeur de Cyrus, réduiſit en province des Perſes l'Egypte, juſqu'alors indépendante. Hérodote, qui nous apprend ce fait (3), a oublié de ſpécifier l'année ; mais ſon récit indique la première ou la ſeconde, c'eſt à-dire, l'an du Temple 464 ou 65. Dans ſes calculs, Diodore place cet événement à l'an 3 de la 60e. Olympiade (4), ce qui revient à

(1) Beaucoup d'anciens ont décrié Hérodote, & les modernes, qui ſont leurs échos, répètent leurs ſatyres ſans l'avoir lu. On ſe plaît ſur-tout à citer le mot de Cicéron, qui l'appelle le père de l'hiſtoire & *des faôles* : mais ce jugement prouve que celui qui le porta, & que ceux qui l'admettent, n'ont aucune idée du génie de l'antiquité.

(2) Marsham, p. 314.

(3) Hérod. Lib. 3. p. 193.

(4) Diod. lib. I. p. 79, Edit. de Weſſeling.

Digitized by Google

l'an 457. Cela fait une erreur de huit ans. Ne ſemble-t-il pas qu'elle ſoit due à l'équivoque des deux Anolympiades dont nous avons parlé (1) : en les reſtituant on forme un ſynchroniſme qui fixe la conquête de l'Egypte à l'an 465. Amaſis venoit de mourir ; Pſammétik ſon fils fut détrôné au bout de ſix mois. Nous partirons de cette date pour mettre en ordre les années des rois qui précédèrent. Leurs règnes & leur ſucceſſion étant hors d'incertitude juſqu'à Pſammétik, nous allons d'abord en donner le tableau.

		Après le Temple.		
Pſammétik régna	54 ans.	de	319	à 372
Nechos	17		373	389
Pſammis	6		390	395
Apriès	25		396	420
Amaſis	44		421	464
Pſammétik, 6 mois Cambyſe conquiert l'Egypte				465

Je ſuis ici le tableau d'Hérodote (2), ſans correction, parcequ'il eſt le ſeul qui ſatisfaſſe à une indication certaine des livres hébreux : ils atteſtent que l'an 384, (3) *Nekos*, roi d'Egypte, battit à Mageddo les troupes de Joſias, qui périt même des ſuites de la bataille : par la diſtribution d'Hérodote, cette année ſe trouve en effet embraſſée dans le règne de Nekos, ce qui ne ſe rencontre ni dans Diodore ni dans Manéthon. Hérodote a même connu le trait d'hiſtoire rapporté par le livre des rois, avec cette particularité qu'il appelle les Hébreux *Syriens* ; & ce n'eſt point la ſeule fois qu'il leur donne ce nom ; car il le répète dans un autre endroit, au ſujet de la circonciſion (4), & il appelle la Paleſtine *Syrie* (5).

Son Apriès eſt le *Pharaon Haphrâ* des Hébreux chez qui ils ſe réfugièrent après la ruine de Jéruſalem, en 406. Au deſſus de Pſammétik, Hérodote ne marque plus régulièrement les règnes, & là commencent les incertitudes & les diſcuſſions. Avant de nous engager dans ce cahos, poſons quelques termes qui puiſſent ſervir à nous reconnoître & à nous guider.

L'an 281, les Hébreux font mention d'un Tarakah, roi de *Kous*, c'eſt-à dire du royaume de *Thèbes*, qui combattit contre Sennacherib. *Reg. II. c. 19. v. 9.*

Vers l'an 270, il eſt parlé d'un *Souah*, roi d'Egypte, vers qui envoya Oſée, roi de Samarie. *Ibid. c. 17. v. 4.*

Du temps d'Aza, mais à une date incertaine, parut un *Zarèh*, roi de Thèbes, qui livra une grande bataille aux troupes de Juda. *Paral. II. c. 14. v. 9.*

Enfin, l'an 41, *Seſak*, roi d'Egypte, vint piller Jéruſalem, & enleva tous les tréſors de David & de Salomon. *Reg. I. c. 14. v. 25.*

Tels ſont les points qu'il s'agit de reconnoître dans les liſtes des Grecs. Examinons d'abord celle d'Hérodote : après avoir traité d'une manière ſommaire & vague le temps de la haute antiquité, cet écrivain entre en matière par *Mœris*, & ne commence qu'à lui la ſucceſſion des rois comme il ſuit.

(1) § de l'ère des Olympiades.
(2) Lib. II. p. 181. & ſuiv.
(3) Reg. II. c. 23. v. 29.
(4) Lib II. p. 130.
(5) Lib. I. p. 53.

Mœris.

Mœtis. Temps omis.
Séſoſtris.....o.....conquit l'Ethiopie, l'Aſie, la Scithie, la Thrace, équippa le premier une flotte ſur la Mer Rouge, & ſoumit les habitans des côtes, inſtitua une police, fit faire des grands chemins, des canaux, &c..... « Il en fit pratiquer un entre autres qui joignoit le Nil à la Mer-Rouge, ſelon Strabon, lib. 17, qui ajoute qu'il vécut avant la guerre de Troye.
Son fils Phéron.....12 ans connus.
Protée.....o.....De ſon temps Pâris & Ménélas abordent en Egypte.

Rhampſinit.....o
Chéops.....50
Cephrène.....56
Myceryne.....6
Aſychis.....o
Anyſis.....o
Chaſſé par Saba-Kus l'Ethiopien qui régna cinquante ans.
Anyſis revient.....o
Séthon, prêtre de Vulcain....o.....combattit contre Sennacherib, roi des Arabes.
Douze rois.....o
dont Pſammitik fut d'abord l'un, puis régna ſeul, &c. *Voyez ci-devant.*

Ce tableau dans ſon enſemble ſe rapproche infiniment du ſyſtême des Hébreux, & l'on y découvre pluſieurs rapports marqués.

La date de *Séthon* nous devient connue par celle de Sennacherib, qui faiſoit la guerre l'an 281. Il eſt remarquable que les Egyptiens racontoient la déroute de ce prince d'une manière tout auſſi miraculeuſe que les Hébreux; car ils diſoient que Séthon ayant été au-devant de l'Aſſyrien, Vulcain envoya une multitude effroyable de rats qui rongèrent toutes les cordes des arcs de l'ennemi; en ſorte que ſe trouvant hors d'état de combattre, les troupes de Sennachérib prirent la fuite..... Le *Tarakah*, dont les Hébreux parlent à la même date, n'eſt point le même prince.

Dans l'ordre des faits, *Saba-Kus l'Ethiopien* répond à *Soua*: bien plus, le nom eſt le même, car *Saba* eſt écrit pour *Sava* ou *Seve-Kus*, comme porte Manéthon, & la déſinence *Kus* ſemble être le *Kous* des Hébreux, ce qui voudroit dire *Soua* le *Thébain*. Or, le royaume de Thèbes ayant été appellé par les anciens Grecs, *Ethiopie*, & *Soua* ayant régné ſur la baſſe Egypte par droit de conquête, on voit ici une homonymie parfaite entre Hérodote & les Hébreux.

Les 50 ans de *Sabakus* nous conduiroient juſques vers l'an 220: mais cette durée ſouffre de grandes difficultés. *Anyſis*, dont le règne eut une ſi grande lacune, n'a pu régner que fort peu de temps.

Les temps connus des quatre rois antérieurs, en nous donnant 112 ans, nous conduiſent au commencement du ſecond ſiècle: mais comme ils ont auſſi des temps inconnus, ils peuvent remonter juſques dans le premier; alors ſe préſente Protée, & ne voilà-t-il pas que la guerre de Troye, en tombant ſous ſon règne, ſe retrouve ſur la fin du premier ſiècle où nous l'avons placée?

Enfin, un règne au-delà, s'offre Séſoſtris. Si Protée a régné vers l'an 80 ou 90, Phéron ſon prédéceſſeur peut être placé vers l'an 60: alors Séſoſtris ne demande-t-il pas naturellement à être reconnu pour le *Seſak* des Hébreux?

Cette opinion n'eſt pas nouvelle. Joſephe (1) avoit dès long-temps fait cette application; & l'autorité de cet écrivain eſt d'un grand poids ici, parce qu'il avoit à la main des chroniques égyptiennes. Parmi les modernes, Marsham &

(1) Antiq. Jud. lib. 8. c. 10.

Newton ont ſoutenu cette thèſe ; mais telle a été juſqu'à ce jour l'incertitude des connoiſſances, que l'on n'a point ſu reconnoître la vérité qui ſe préſentoit. Les Petau, les Pezron, une foule d'érudits de cette trempe, ont proteſté, entaſſé des argumens, ont tant cité de paſſages grecs & latins, tant écrit, tant commenté, que la multitude a pris le poids de leurs *in folio* pour celui des raiſons, & l'on craindroit aujourd'hui de reſſuſciter des opinions vieillies.

Le grand argument de ces compilateurs eſt celui-ci.

« De l'aveu de toute l'antiquité, de Strabon, de Diodore, d'Hérodote, &c. *Séſoſtris* » eſt antérieur à la guerre de Troye : or, la » guerre de Troye eſt antérieure de deux ſiècles au Temple ».

Oui, dans le cahos de vos Grecs, dans le déſordre de votre ſyſtême ; mais dans l'ordre véritable, elle tombe à la fin du premier ſiècle, & toutes les autorités ſe tournent pour moi (1).

Mais, diſent-ils encore, Séſoſtris conquit la Thrace, la Scythie, l'Aſie entière, la Colchide, l'Inde, &c. Or, dans le ſiècle de David, on ne trouve rien de ſemblable.... Il eſt vrai ; mais dans les ſiècles précédens en trouve-t-on plus de preuves ? Où ces preuves ſont elles ſolides & ſatisfaiſantes ? Examinons les.

Hérodote, c'eſt-à-dire les prêtres égyptiens ſes auteurs, nous apprennent que Séſoſtris laiſſa dans les pays qu'il conquit des monumens, ſur leſquels il fit graver des emblêmes hiéroglyphiques relatifs à ſa victoire (2). Cet hiſtorien atteſte en avoir vu dans la *Paleſtine Syrienne*, revêtus de ces caractères d'authenticité : cela doit être, parce qu'en effet Séſoſtris conquit tout le royaume de Jéruſalem ſur Roboam.

Hérodote ajoute qu'il en avoit encore vu deux dans l'Ionie, qu'il *imaginoit* appartenir également au conquérant égyptien ; mais ceci ne peut être. Il ſuffit, pour s'en convaincre, de peſer ſes paroles. « Sur ces colonnes, dit-il, » eſt ſculpté un homme tenant dans ſes mains » un arc & une flèche. Au-deſſus eſt une inſ» cription en lettres égyptiennes, que l'on ex» plique, *j'ai conquis (ou poſſédé) cette terre* » *par mes épaules.* Cependant il faut convenir » que cela n'indique point de qui eſt ce monu» ment, ni qui il repréſente ; auſſi pluſieurs per» ſonnes qui l'ont examiné, prétendent que » c'eſt une ſtatue de *Memnon.* »

Et ceux là avoient raiſon : car ce Memnon, ainſi que celui de Thèbes, n'étoit qu'un emblême du ſoleil. L'arc & la flèche qu'il porte ici ſont les attributs d'Apollon, autre ſymbole du même aſtre. L'inſcription elle même y eſt relative ; car le mot *épaule* en égyptien eſt équivoque avec *orient*, *lever*, & ces mots *j'ai conquis cette terre par mes épaules*, qui ne ſignifient rien, ſont ſuſceptibles de ce ſens, *c'eſt moi qui me levant chaque jour, domine ſur ce pays.* Ainſi, ce monument ne prouve point que Séſoſtris ait pénétré dans l'Aſie Mineure.

Sa conquête de la Colchide eſt tout auſſi fabuleuſe. Hérodote convient lui-même qu'il eſt le premier qui ait *conjecturé* ſur certaines affinités que les Colches étoient d'origine égyptienne (3) ; & comme on faiſoit courir le monde à Séſoſtris, on lui attribua la fondation de cette colonie ; mais ce n'étoit qu'une conjecture ſans preuves ; & ſi par la ſuite les an-

(1) Il eſt un paſſage d'Hérodote qui pourroit ſembler contradictoire, mais qui entendu dans ſon vrai ſens, eſt tout-à-fait analogue. Il dit que de Mœris à lui (Hérodote), il ne s'étoit pas encore écoulé 900 ans. (2) Ici Hérodote compte encore par le ſyſtême des générations, & il ne le pouvoit par d'autre moyen, puiſque ſes calculs certains ne remontent pas au-delà de Pſammétik. Par ce calcul, Mœris ſe trouve antérieur de 100 ans à la guerre de Troye, qu'il dit ailleurs l'avoir précédé de 800 ans. Or la guerre de Troye étant arrivée l'an 900, Mœris eſt placé dans les premières années de Salomon, & cela s'accorde avec le tems que nous aſſignons à ſon ſucceſſeur *Seſak-Seſoſtris*. Dans les Rois antérieurs Hérodote donne des exemples manifeſtes de cette manière de réduire les générations en années, que je retrouve dans la décompoſition de pluſieurs de ſes calculs. Voy. Liv. II. p. 173.

(1) 900 ans à trois générations par ſiècle égalent 27 générations, qui, réduites par 25 ans, donnent 675 ans. Hérodote a écrit vers l'an 550.

(2) Quos generoſos (populos) reperiſſet, apud ipſos genitalia virilia inſculpſit ; muliebria verò apud imbelles.

(3) 1°. *Parce que les Colches étoient circoncis, & que, de l'aveu de tous les peuples, même des Syriens de la Paleſtine* (les Hébreux), *la circonciſion eſt originaire d'Egypte.* 2°. *Parce que les Colches étoient noirs & crépus comme les Egyptiens* ; c'eſt-à-dire, que les Egyptiens étoient de vrais Nègres. Ceci réſout de reſte le problême, *ſi les Nègres ſont propres aux ſciences ?*

Digitized by Google

ciens en ont fait une aſſertion, c'eſt par un abus contre lequel il faut proteſter.

Enfin il eſt impoſſible de prouver que Séſoſtris ait paſſé les frontières de la Paleſtine, & les conquêtes qu'on lui attribue au Nord ſont imaginaires, comme celles d'Oſyris, à qui il fut comparé, & avec lequel on l'a peut être confondu. Il n'en eſt pas de même de celles du Midi; il eſt très-certain qu'il conquit l'Ethiopie & l'*Inde*; mais il faut entendre le vrai ſens des ces mots.

L'Ethiopie proprement dite des anciens Grecs étoit le Royaume de Thèbes, qui comprenoit ce qu'on a depuis appellé l'Egypte ſupérieure; ce royaume, très diſtinct, étoit, au tems de *Séſoſtris*, puiſſant & floriſſant. Il avoit les Rois particuliers plus anciens que ceux du Delta, & ce pays ſemble réclamer ce que l'Egypte a de plus ancien. *Séſoſtris, roi de Memphis*, & peut être de tout le cours inférieur du fleuve, *porta la guerre contre les Thébains, les ſubjugua, & recula les bornes de ſon empire juſqu'à Syenne. Il pouſſa encore plus loin, car ayant fait conſtruire des vaiſſeaux longs, il s'embarqua ſur la Mer Rouge* (ſans doute à Bérénice), *& rangeant les côtes, il ſoumit les Ichtiophages & les Troglodytes, juſqu'à ce qu'il trouva une mer dont les bas fonds l'arrêtèrent*; c'eſt-à-dire, qu'il pénétra dans la Nubie: or, par cette raiſon, on dut dire qu'il alla dans l'*Inde*, parce que chez les anciens orientaux, le nom d'*Inde* fut générique à tout pays ſitué ſous le *zodiaque*; auſſi trouve-t-on chez les Grecs la Nubie, déſignée ſous ce nom (1). C'eſt par la même raiſon que la Chronique d'Euſèbe fait mention d'une émigration d'Indiens en Egypte. On a voulu l'interpréter des Indiens du Gange; mais ce furent véritablement des Indiens du haut Nil. C'étoit encore par une ſuite de cet équivoque, que dans les derniers ſiècles l'Europe ignorante appelloit *Inde* l'Abyſſinie, en y plaçant l'empire du *Prêtre Jean* (2).

(1) Marsham, p. 32, en cite pluſieurs exemples.

(2) Ces équivoques doivent rendre très-circonſpect dans les interprétations de Géographie. Il eſt vraiſemblable qu'ils ont eu lieu pour la Thrace, la Scythie, &c. Il eſt du moins certain que dans l'Egypte ancienne on trouve un pays de *Lyd*, qu'on a pris pour la *Lydie* d'Aſie: un pays de *Phut*, qui a fait confuſion avec la Pam *Phulie*. Nous verrons un pareil équivoque donner dans des tems plus modernes une abſurdité, en faiſant paſſer un Nabukodonoſor en Eſpagne contre toute vraiſemblance: & n'eût-on que cette règle-là, elle eſt toujours bonne à conſulter.

Voilà quelles furent les conquêtes réelles de Séſoſtris, & ſi l'on pèſe bien un paſſage des Paralipomènes (3), on verra que tous ces caractères ſe retrouvent dans *Sefak*; car ſon armée, outre les Egyptiens propres ou *Mettarim*, étoit compoſée de *Kouſſim* ou *Thébains*, de *Tſiim* ou *mangeurs de poiſſons*: en grec (ichtiophages) & de *Souktiim* ou *habitans des cavernes* (Troglodytes), dont le nom s'eſt conſervé juſqu'à ce jour dans *Suakim*; & ceci ſemble donner la borne de la navigation de Séſoſtris, car il règne dans ces parages des bas fonds comme ceux dont parlent les hiſtoriens (4).

Qu'on ajoute à ces conquêtes celles de quelques cantons philiſtins, & de tout le royaume de Juda, le pillage de Jéruſalem où Séſoſtris trouva les tréſors immenſes que les rapines de David & le commerce de Salomon avoient entaſſés pendant 70 ans, on ſentira qu'un règne auſſi brillant, que des faits auſſi nouveaux dûrent faire la plus grande ſenſation chez les Egyptiens, qui, juſqu'alors, n'avoient rien vu de ſemblable, & qui, dans leurs éloges hyperboliques, dûrent comparer Séſoſtris à *Oſyris, au ſoleil, roi du monde, & conquérant univerſel.*

Pourquoi donc & par quel calcul ſe trouve-t-il dans Eratoſthènes & Manethon placé dans des ſiècles plus reculés? C'eſt ce que nous allons rechercher. Il faut d'abord jetter un coup-d'œil ſur la liſte de Manethon; je ne la tranſcris pas toute entière, mais je me borne aux parties néceſſaires à mon ſujet. Le lecteur doit prendre la peine de la parcourir, afin de ſuivre les raiſonnemens dont elle va ſervir de baſe.

(3) Lib. II. c. 12. v. 2.

(4) V. Danville, carte de la Mer Rouge.

DYNASTIES des Rois Egyptiens, tirées de Manéthon, & disposées en ordre par Africain. (Ad mentem Africani.)

Dynastie I......8 Rois, dont le premier est placé à Thanis, & le second à Memphis.

Dyn. II. 9 Rois Thanites.

×
×
×
8 *Sesoch*-ris haut de cinq coudées, large de trois, règne.....48 ans.
9 Cencherès.....30

Dyn. III. 9 Rois Memphites.

Première liste.

1 Necheropes.....28 De son temps les Lybiens se révoltèrent contre les Egyptiens.
×
×

Dyn. IV. 8 Rois Memphites.

1 Soris.....29
2 *Suphis*.....63 fit construire la pyramide qu'Hérodote attribue à Cheops.
3 Suphis.....66
×
×
×

Dyn. V. 9 Rois d'Eléphantine.

Dyn. VI. 6 Rois Memphites.

Dyn. VII. 70 Rois Memphites qui régnèrent 70 jours.

Dyn. VIII. 27 Rois Memphites.

Dyn. IX. 19 Rois d'Héraclée.

Dyn. X. 19 Rois d'Héraclée.

Dyn. XI. 16 Rois de Thèbes.

×
×
×
16 Ammanemès.....16 ans.

Fin du premier volume de Manéthon.

Dyn. XII. Rois de Thèbes. [6]

Deuxième liste.

1 Sesonchoris, fils d'Ammanemès.....46
2 Ammanemès.....38
3 Séséstris.....48. Il conquit en neuf ans l'Asie, la Thrace, la Scythie, la Colchide, & fut placé par les Egyptiens au premier rang après Osyris. Or il étoit *haut de quatre coudées*, trois palmes, deux doigts.
×
×

Digitized by Google

Deuxieme liſte

Dyn. XIII. 60 *Rois de Thèbes.*

Dyn. XV. 6 *Rois paſteurs Phéniciens.*

Dyn. XVI. 32 *Rois paſteurs Grecs.*

Dyn. XVII. 43 *autres Rois paſteurs.*

Dyn. XVIII. Rois de Thèbes. [16]

1 Amoſis, ſous lequel Africain place Moyſe.

×
×
×

Dyn. XIX. 6 *Rois de Thèbes.*

Troiſième liſte.

1 Sethos.

×
×

6 Thuoris. Du temps duquel fut priſe la ville de Troye.

Dyn. XX. 12 *Rois de Thèbes.*

Dyn. XXI. 7 *Rois de Thèbes.*

Dyn. XXII. 9 *Rois de Bubaſte.*

1 *Seſonchis.*
2 Oſoroth.

×
×

Dyn. XXIII. 4 *Rois de Tanis.*

1 Petubaſtes, (ſous lequel Africain place la première Olympiade.)

Dyn. XXIV. .....

Bonchoris de Saïs.

Dyn. XXV. 3 *Rois Ethiopiens.*

Quatrieme liſte

1 *Sabbaco*.....8 ans.
2 Son fils Sevechus.....14
3 *Tarcus*.....18

Dyn. XXVI. 9 *Rois.*

×
×
×

4 Pſammitik.....54 ans.
5 Nechao.....6
6 Pſammuthis.....6
7 Vaphris.....19
8 Amaſis.....44
9 Pſammachérites, 6 mois.

Cambyſes réduit l'Egypte en province.

Telle eſt cette chronique tant vantée, & que l'on préfère aujourd'hui au ſyſtême des anciens prêtres de Vulcain ou d'Herodote leur interprête.

On obſervera avant tout qu'Africain & Euſebe, tous deux copiſtes de Manéthon, ont des différences énormes, continuelles, ſur la ſucceſſion, le nombre des rois, ſur leurs années, ſur l'ordre des dynaſties, &c.; & ces contradictions ne préviennent pas en faveur de leur ouvrage, ni de celui qu'ils ont calqué. C'eſt donc à la XIIe dynaſtie que ſe trouve le Seſoſtris d'Hérodote; & certes la file immenſe de rois qui ſuivent, détruit bien complettement ce que nous avancé, ſi elle eſt vraie: mais il faut prouver cette condition, & un examen critique ne lui eſt pas favorable.

Je reprends cette liſte dès ſon commencement.

A la IIe. dynaſtie ſe préſente un *Seſochris*, *haut de cinq coudées & large de trois.* Voilà une ſingulière circonſtance! Mais il eſt bien ſingulier que ce ſoit preſque la même qui eſt ajoutée au Séſoſtris de la XIIe. Ne ſeroit-ce point le même prince? Le temps de leur règne appuie cette idée. Tous deux règnent 48 ans: le titre de leur dynaſtie ne la détruit pas; car Séſoſtris ayant régné ſur Thèbes & ſur Tanis, peut être appellé Tanite & Thebain: mais la ſuite achève de confirmer cet apperçu.

Quarante ans après Séſochris, *les Lybiens ſe révoltent.* Or Séſoſtris fut le premier qui les ſoumit; il paroît même qu'on doit entendre ici les *Ethiopiens* de *Thèbes*: alors il ſe trouve que c'eſt en conſéquence de cet événement que *Zarhâ*, roi de ce pays, paroît en Paleſtine ſur la fin d'Aſa, après avoir ſecoué le joug, & même avoir fait ſans doute la conquête du royaume de Memphis.

Dans la dynaſtie ſuivante, on voit un roi dont Manéthon reconnoît l'identité avec le *Cheops* d'Hérodote.

Après cela, le prêtre égyptien ſe perd dans un cahos de rois de différens pays, tels qu'Héraclée, Eléphantine, Memphis, &c.

A la XIIe. dynaſtie, il rentre dans le ſentier qu'il a déjà parcouru, mais il ne s'y reconnoît point. Il nous donne pour rois de Thebes les aïeux de Séſoſtris qui n'y régnèrent point, puiſqu'il n'y régna lui même que par droit de *conquête.* Bien plus, non content de *doubler* les liſtes, il double auſſi les noms; car *Seſoſtris* eſt certainement le même que *Seſoncho-ris*, ayant également un Ammanémès pour père: or, le nom de *Séſoncho-ris* eſt le même que *Séſoch ris*, dans lequel on reconnoit évidemment le *Sefak* des Hebreux, avec la finale *ris* ou *ras*, qui veut dire *roi.*

Le même prince reparoît à la XIXe dynaſtie; car *Sethos* eſt le nom ſous lequel Diodore a connu Séſoſtris, en y ajoutant la déſinence dialectique *is*, il a fait *Seſto-oſis:* auſſi la guerre de Troye ſe trouve-t-elle placée peu après ce *Séthos.*

Enfin notre aveugle le ramène encore à la XXIIe. dynaſtie, ſous le nom de *Seſonch-is* (toujours Seſac-is.) Nous l'avons vu Thébain, Memphite, Tanite, le voici Bubaſtite. L'*Oſoroth* qui le ſuit eſt le Zarhâ des Hébreux. Viennent enſuite comme dans Hérodote *Sabbaco* & *Sevechus*, qui ſemblent n'être qu'un; puis Tarcus, le *Tarakah* des Hébreux ſuit immédiatement. Enfin il termine par les autres rois qui nous ſont connus, mais tellement altérés, qu'il ne parle point des douze rois, & que Nechao ou Nechos ne règne que l'an 390, ſix ans après la bataille de Mageddo.

Voilà comme Manéthon défiguré par Africanus, ſe perd dans un cahos d'abſurdités. Errant dans le labyrinthe de ſes dynaſties, il va, il vient, il ſort, il rentre, il tourne ſans ſe reconnoître. Il joint bout à bout des liſtes qui ſont les mêmes, & de quatre il n'en fait qu'une. Il falloit avoir auſſi-peu de critique qu'Euſebe & le Syncelle, pour ne pas ſaiſir ces répétitions bien plus ſenſibles encore par les détails qu'ils avoient en main; mais ils étoient accoutumés à en dévorer bien d'autres; c'eſt ſur le même plan qu'eſt bâtie la liſte de Diodore (1), ou pluôt d'Eratoſthènes.

(1) Diodore, lib. I. pag. 61.

Digitized by Google

Seſtoosis.....	33 ans.	conquit la Thrace, la Scythie, l'Aſie, l'Inde, &c.
Son fils Seſtoosis...	0	
Après lui une lacune immenſe de rois. (interpolés)		
Amaſis.....	0	vaincu par Actiſanes l'Ethiopien.
Marus ou Mendès..	0	
Cinq générations en anarchie.		
Protée.....	0	De ſon temps la guerre de Troye.
Sept générations.		
Chembès.....	0	
Cephrène.....	56	
Mycerine.....	0	
Bocchoris.....	0	
Après pluſieurs générations;		
Sabacon l'Ethiopien.	0	
Interrègne.....	2	
XII Rois.....	15	
Pſammitik.....	0	
Quatre générations après.		
Apriès.....	22	
Amaſis.....	55	
Pſamménit, 6 mois, &c.		

Ainſi que Manéthon, & ſans doute ſur ſes traces, Diodore ſe perd dans un dédale de dynaſties apocryphes, quand il ſuppoſe *cette ſérie immenſe de rois ignorés.*

Son *Actiſanes* paroît être *Sabacon.*

A *Marus* ſemble commencer une ſeconde liſte; car le nom de ce roi répond au *Mœris* d'Hérodote, & Protée ne differe que d'une génération de la place qu'il occupe chez cet écrivain.

Entre *Sabacon* & les douze rois, il y a une lacune manifeſte, & les temps qui ſuivent, quoique les plus faciles à connoître, ſont abſolument tronqués.

De telles erreurs ſurpendront ſans doute (1): mais il faut s'y accoutumer. Elles ſe retrouvent dans preſque toutes les parties de la chronologie ancienne: nous verrons de pareils doublemens chez les Mèdes, les Babyloniens, les Aſſyriens (2): c'eſt eux qui, maſquant juſqu'ici les rapports des temps des nations, en ont fait manquer l'enſemble. Par un cas ſingulier, il ſe trouve qu'Hérodote a par-tout évité ce défaut, parce que, comme nous l'avons dit, ſon ouvrage eſt le réſumé des notions des ſavans indigènes. Les autres écrivains ont bien recueilli des monumens originaux & authentiques; mais on s'eſt trompé en regardant leurs chroniques comme des ouvrages digérés: ce ne ſont que des compilations où l'on a entaſſé ſans ordre des monumens de différentes mains, qui ſouvent ſont les mêmes. Tel eſt le recueil de Manéthon, où l'on trouve répétée juſqu'à quatre fois la même liſte, la même ſérie de princes.

Mais il eſt encore en cette partie un motif particulier d'erreur auquel on n'a point fait aſſez d'attention. Juſqu'ici l'on a voulu prendre cette foule de dynaſties pour des familles qui ſe ſeroient ſuccédées dans le gouvernement de l'Egypte, conſidérée comme ne formant qu'un ſeul & même état. Cependant il eſt inconteſtable qu'elles ne ſont que des liſtes de rois de différens états, qui régnèrent de front & dans des temps paralleles. Marsham, dans l'étude particulière qu'il avoit fait de cette hiſtoire, avoit ſenti cette vérité; mais les érudits l'ont réjettée, parce qu'il n'y avoit pas de paſſage grec ou latin qui le dît en termes formels. Cependant n'eſt il pas abſurde d'imaginer qu'une étendue de pays de plus de deux cents lieues de longueur, ait été de tout temps réunie ſous un même prince? N'eſt-ce pas aller contre toutes les règles de la nature? N'eſt-il pas dans les loix de cette nature, que tout pays ſoit d'abord habité par des ſauvages chaſſeurs & pêcheurs? Dans cet état l'homme vit iſolé, parce

(1) Elles ne le devroient pas dans Eratoſthènes, qui n'a pas entendu l'égyptien, comme il eſt clair par un paſſage. Il dit dans ſa liſte des rois de Thèbes, qu'Apappus le Grand vécut cent ans moins une *heure*; il a pris cette *heure* pour la vingt-quatrième partie du jour; mais il eût dû ſavoir que jadis les Egyptiens appelloient *horæ* les ſaiſons, & qu'ils comptoient par ſaiſons avant de compter par années.

(2) Ils exiſtent dans les premiers Rois d'Athènes, où l'on compte deux Cécrops, deux Pandion, deux Erechthée.

que conſommant pour ſa ſubſiſtance le produit d'une grande étendue, il forme un déſert autour de lui. Vient enſuite à pas lents l'agriculture. Alors la nourriture raſſemblée dans un petit eſpace permet aux individus de ſe rapprocher; l'état ſocial commence: mais dans cette enfance de la ſociété, les réunions ne ſe font que peu à peu. Il y a d'abord autant de peuples que de familles, autant d'états que de hameaux. Bientôt ſurvient l'état de guerre. Une peuplade envahit la propriété d'une autre, & ſe l'incorpore comme eſclave ou comme alliée. La maſſe des ſociétés ſe ſurcompoſe de jour en jour. Par la réunion ſucceſſive des hameaux aux hameaux, des cantons aux cantons, on voit ſe former les provinces: par la réunion des provinces, les royaumes; par la réunion des royaumes, les empires: tous les pays offrent des exemples de cette gradation. Voyez la Paleſtine: au temps de Joſué, on y trouve plus de cent rois dans un eſpace de moins de 30 lieues quarrées. Quatre cents ans après, on n'y compte plus que trois royaumes, qui bientôt ſe confondent en une ſeule maſſe ſous les rois aſſyriens, perſes & grecs. Au temps de la guerre de Troye, la Grèce eût pu dénombrer deux cents royaumes ou républiques: au temps de Xercès, le nombre en étoit réduit à une vingtaine. Sous les Romains, ce ne fut plus qu'un ſeul état; il en fut de même de l'Italie, de l'Aſie Mineure, de tout pays; & telle eſt la néceſſité de cette diviſion primitive, de cette aggrégation progreſſive, que par-tout où l'on voit de grands états, on en doit conclure cette marche préparatoire à leur formation; & ſi l'on veut y réfléchir, on verra que l'hiſtoire de la compoſition graduelle des états eſt écrite dans leurs diviſions géographiques-politiques. En effet, analyſez ces grands corps que l'on appelle empires, vous y verrez d'abord une diviſion principale en royaumes; puis la diviſion de chaque royaume en provinces, & encore la ſubdiviſion des provinces en diſtricts: & toutes ces diviſions ſont les veſtiges d'un état primitif & originel. Prenons pour exemple l'Eſpagne: ce qui ne forme aujourd'hui qu'un ſeul royaume, étoit jadis diviſé en pluſieurs, tels que Caſtille, Valence, Arragon, Léon, Navarre, Aſturies, Grenade, Murcie, Cordoue, &c. Si l'on paſſe aux ſubdiviſions de ces royaumes, on y retrouvera la trace des états de cinq ou ſix cents peuples, que Pline y dénombroit il y a ſeize ſiècles. Maintenant que l'on ſuppoſe que tous les monumens viennent à ſe perdre, qu'un nouvel *Omar* brûle tous les livres, qu'arrivera-t-il? La poſtérité perdant toute idée des détails, ne connoîtra l'Eſpagne que ſous ſon état le plus récent, ſous celui d'aggrégation qui n'en fait qu'un ſeul empire. Qu'on lui préſente des liſtes ſtériles de rois d'Arragon, Valence, Caſtille, elle pourra imaginer que ces dynaſties ne ſont que des familles différentes, ou que les capitales de ces royaumes ont tour-à tour été le ſiége de l'empire du continent entier. Voilà préciſément ce qui eſt arrivé pour l'Egypte. Depuis Psammétik, n'ayant plus formé qu'une monarchie, les hiſtoriens qui vinrent après ce temps, accoutumés à la regarder comme un tout homogène, s'imaginèrent qu'elle avoit toujours ainſi ſubſiſté. Ce fut par cette raiſon qu'en recueillant les monumens des différentes villes, on n'en fit qu'un ſeul corps: comme l'hiſtoire n'étoit bien connue que depuis Seſoſtris, ce prince ſervit de ralliement; & voilà pourquoi les diverſes liſtes commencent toutes par lui.

Appliquant à l'Egypte les principes énoncés, je retrouve ſon hiſtoire dans ſa diviſion géographique. Les 53 nômes ou provinces qui la compoſoient ſous les rois grecs, me repréſentent autant d'états originairement indépendans; & remarquant que les dynaſties portent les noms de la plupart de ces nômes, je les regarde comme des fragmens de liſtes de leurs rois. A cette diviſion en ſuccéda une autre plus ſimple. Ces petits royaumes s'étant ſucceſſivement engloutis les uns les autres, il s'en forma trois plus conſidérables, repréſentés dans la Thébaïde, l'Heptanôme & le Delta: enfin les cauſes d'aggrégation perſiſtant toujours, un de ces états envahit les autres; ce fut Séſoſtris qui le premier opéra cette réunion; mais elle ne ſubſiſta pas. Ce *Zarhâ*, qui paroît en Paleſtine au temps d'Aſa, indique que Thèbes avoit recouvré ſon indépendance, & peut-être à ſon tour impoſé ſon joug à Memphis. Nous ignorons les détails de ces révolutions, parce que tous les monumens ſont perdus: mais il ſemble que la domination des Ethiopiens ne dura point, puiſque Sabbacus revint au troiſième ſiècle reconquérir l'Egypte. Si Taracus qui lui ſuccéda régna dans le Delta, on y doit compter alors deux rois, puiſque Séthon vivoit à la même

même époque ; & s'il n'y régna point, il eſt prouvé que Manéthon a fait ce que nous avons dit, un recueil indigeſte de liſtes de Rois de divers royaumes. Nahum en nomme un entre autres, qu'on doit rapporter à ces temps ; car ce prophète parle de *Na amoun* (1), comme d'une ville capitale, comparable à *Ninive*, qu'il menace d'être détruite, comme venoit de l'être la première : or, *Na-amoun* n'eſt ni Alexandrie, comme le prétend Saint-Jérôme, ni Thèbes, comme l'a cru Bochart, mais *Pach na amounis*, capitale d'un nôme du Delta. Enfin, dans le commencement du quatrième ſiècle du Temple, l'Egypte ſe forma en un ſeul corps d'Empire, ſous l'ariſtocratie des douze rois. Depuis cette époque, la ſérie de ſes temps étant connue, nous ſommes diſpenſés d'en parler.

CHAPITRE V.

Des Perſes.

Depuis que les Perſes eurent conquis l'Aſie, leur nom s'étendit comme leur domination, & devint en quelque ſorte générique & commun à tous leurs ſujets. Mais dans l'origine, les Perſes étoient un corps de nation diſtinct, diviſé en *tribus*, dont Hérodote nomme juſqu'à dix (2). Ces peuples, partie pâtres, partie laboureurs, étoient répandus dans le pays qui fut appellé de leur nom la *Perſe*, proprement dite, ayant pour limites au Nord la chaîne des monts Elyméens, à l'Orient, les déſerts de la Carmanie, au Midi & à l'Oueſt le Tigre & le golfe perſique.

L'hiſtoire des Perſes, ainſi que de la plupart des peuples, n'eſt point connue dans la haute antiquité. Dans des ſiècles moins reculés, les diſcordances des Ecrivains laiſſent douter s'ils furent ſoumis aux Aſſyriens ; car, d'un côté, Cteſias les compte dans le dénombrement de cet empire (3)..... D'autre part, Hérodote aſſure qu'ils ne furent jamais ſubjugués avant Phraortes (4), ſecond Roi des Mèdes. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils furent aſſujettis à ces derniers, à l'aggrandiſſement deſquels ils contribuèrent beaucoup.

Tel étoit l'état des Perſes depuis environ quatre-vingt ans, quand Cyrus parut, & d'un peuple conquis & ſujet, entreprit de faire un peuple conquérant & dominateur.

Cyrus, en s'élevant, trouva l'Aſie inférieure partagée preſqu'entièrement entre trois grandes puiſſances ; 1°. les Mèdes, qui régnoient du fleuve Halys à la Bactriane ; 2°. les Lydiens, qui avoient envahi la majeure partie de la preſqu'île (Aſia Minor) ; 3°. enfin les Babyloniens, qui occupoient depuis le Tigre juſqu'à la Méditerranée. Par une révolution rapide, toute cette vaſte étendue de pays fut réduite en un ſeul & même domaine ; & Cyrus, dans un règne de vingt-neuf ou trente ans, non ſeulement conquit l'un après l'autre, les Etats nommés, mais y ajouta encore des peuples, qui, juſqu'alors avoient défendu leur liberté, & conſervé leur indépendance.

Pour claſſer les différens événemens de l'hiſtoire de Cyrus, il faut partir d'une époque principale & connue, & à ce titre ſe préſente la priſe de Babylone. Selon le canon de Ptolomée, Cyrus fit la conquête de cette ville neuf ans avant ſa mort, par conſéquent dans la vingt-unième année de ſon règne : or cette année étant déterminée dans notre canon par la ſucceſſion des Rois Babyloniens la quatre cent cinquante-cinquième du Temple, il eſt facile de ranger les autres dates.

Nous aſſignerons donc à l'an quatre cent

(1) Nahum. c. 3. v. 8. il a dû écrire vers 300 & 310.

(2) Hérod. lib. p. 61.

(3) Cteſias apud Diodor. ſicul. lib. II.

(4) Hérod. ib. p. 52.

f

trente cinq la révolte & l'indépendance des Perſes, l'origine de leur empire, & la première année du règne de Cyrus, conſtaté par ſa victoire ſur les Mèdes, & par la priſe d'Aſtyages leur dernier Roi.

Peu de tems après, il ſubjugua les Lydiens; & nous allons voir dans leur article les raiſons qui nous font aſſigner la priſe de Sardes leur capitale à l'an quatre cent trente-ſept. Après avoir mis ordre aux affaires de l'Aſie mineure, Cyrus retourna dans la Perſe. Il y fut occupé pendant pluſieurs à dompter les Mèdes, qui s'étoient révoltés, à conquérir la Bactriane, & à faire les préparatifs de ſon expédition contre Babylone. Il partit enfin vers l'an quatre cent cinquante-trois pour en former le ſiège, qui dura deux ans.

Les Ecrivains varient beaucoup ſur les circonſtances de la vie de ce prince; mais nous verrons qu'ils s'accordent très-bien ſur la chronologie des faits, qui dans ce moment eſt le ſeul objet de nos recherches.

Depuis cette époque, l'Aſie occidentale ne forma plus qu'une ſeule & même puiſſance, dont les tems poſtérieurs ſont connus; mais la durée antérieure des Etats particuliers qui vinrent ſe fondre en une ſeule maſſe ne l'étant pas, c'eſt à ſon éclairciſſement que ſont deſtinés les Chapitres ſuivans.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Des Lydiens.

QUAND Cyrus réduiſit la Lydie en province de l'Empire Perſe, ce pays formoit un Etat indépendant, dont l'origine paroît remonter aux tems voiſins de la guerre de Troye. Mais l'hiſtoire & la durée des princes qui le gouvernèrent n'ont de ſuite & de certitude que depuis ceux-ci.

(1)	Gygès..... régna.....	38 ans.
	Ardys.....	49
	Sadyattes.....	12
	Alyattes.....	57
	Crœſus pris par Cyrus.....	*omis.*

En omettant de nous donner la durée du règne de Crœſus, Hérodote a failli de nous faire manquer le nœud de jonction de la chronologie Lydienne à notre canon; mais on peut, par différentes combinaiſons, réparer cette lacune.

« Il y avoit déjà deux ans, dit notre auteur, que Crœſus pleuroit la mort d'un fils qu'il aimoit tendrement, quand la défaite d'Aſtyages, par Cyrus, & l'accroiſſement trop rapide de la puiſſance des Perſes vinrent le retirer de ſa léthargie..... Dès-lors la guerre fut réſolue, & il en hâta les préparatifs de toutes parts..... (Selon la coutume de ces ſiècles ſuperſtitieux) il envoya conſulter tous les oracles, & particulièrement celui de Delphes; il fit en même-tems ſolliciter différens peuples de la Grèce, & entr'autres les Athéniens, de ſe ligues avec lui..... Or Piſiſtrate gouvernoit alors la ville d'Athènes.

Cet expoſé inſinue que ce fut vers l'an quatre cent trente-cinq que Crœſus ſongea à faire la guerre aux Perſes, puiſque ce fut en conſéquence de la deſtruction de l'empire des Mèdes, arrivée l'année précédente. On pourroit donc, par de ſimples conjectures, aſſigner l'ouverture de cette guerre à l'an quatre cent trente-ſix, & la priſe de Crœſus, arrivée dans le courant de la ſeconde campagne, à l'an quatre cent trente-ſept. La confrontation des tems de la Grèce va conſtater préciſément les mêmes dates.

Chacun ſait que Piſiſtrate s'empara à trois repriſes du Gouvernement d'Athènes: chaſſé deux fois, il ſe maintint à la troiſième, & tranſmit ſon autorité à ſes enfans. Les Ecrivains n'ont pas ſpécifié la durée des deux premières tyrannies, ni de l'intervalle qui les ſépara; mais ce n'eſt pas de ces détails que nous avons beſoin.

Selon Plutarque, (2) & ſelon les marbres d'Oxford, Piſiſtrate fit ſa première tentative ſous l'archontat de Comias, l'an quatre de la cinquante-quatrième olympiade; cette date revient à l'an quatre cent trente du temple.

Six ans après, diſent les marbres, *Crœſus envoye conſulter l'oracle de Delphes*: or ce fut dans le même tems qu'il envoya à Athènes; Piſiſtrate y régnoit alors, ce ne pouvoit être que pour la ſeconde fois, parce que la première fut de très-peu de durée. Cette aſſertion ſe trouve confirmée par le récit d'Hérodote. Lib. I. p. 29.

« Les Piſiſtratides, dit cet hiſtorien, furent » chaſſés (3) d'Athènes vingt ans avant la ba» taille de Marathon, & ils avoient gouvernés

(1) Hérod. lib. I. p. 5 & ſuiv.

(2) In vitâ Solonis.

(3) C'eſt par une erreur manifeſte que les marbres d'Oxford font deux expulſions, l'une des *Piſiſtratides*, & l'autre d'*Hippias*, fils de Piſiſtrate; il ſuffit de lire Hérodote & Thucidides, pour ſe convaincre que ce n'eſt qu'un même événement.

« trente-ſix ans. . . . . Or la bataille de Marathon fut donnée l'an cinq cent trois, cinq ans avant la mort de Darius (1); donc ce gouvernement des Piſiſtratides avoit commencé l'an quatre cent quarante-ſept; & ceci nous donne l'époque de la troiſième tyrannie de Piſiſtrate, comme il eſt clair par cet autre paſſage « Après ſa ſeconde expulſion, Piſiſ» trate reſta onze années banni de la ville; » mais à la onzième il revint en forces & ſe rétablit; or ce rétabliſſement s'étant fait en quatre cent quarante-ſept, la ſeconde expulſion tombe en quatre cent trente-ſix: donc il eſt évident que l'ambaſſade de Crœſus arriva ſous la ſeconde tyrannie de Piſiſtrate, dans l'une des deux années 435 ou 436.

La ſuite des faits veut que Crœſus ait été pris deux ans après; nous ſuppoſerons quatre cent trente-ſept, & il en réſulte un nouvel accord avec Xénophon (2), qui aſſure que Crœſus ne fut vaincu qu'après la mort d'un Roi aſſyrien, que nous trouvons être Nérégliſſor, dont le règne finit effectivement en quatre cent trente-ſix.

Euſèbe prétend que Crœſus régna quinze ans; mais l'autorité de ce compilateur ne mérite point de l'emporter ſur l'exigence d'un fait hiſtorique. La guerre d'Alyattes avec Kyaxares, Roi des Mèdes, veut que le Roi Lydien ait commencé de régner au plus tard l'an trois cent ſoixante-un: or ſon règne ayant duré cinquante-ſept ans, juſqu'en 418, il en réſulte néceſſairement vingt pour Crœſus, qui n'a pu paſſer 437, & c'eſt ſur cette évaluation que je diſpoſe le rapport des règnes aux années du temple.

	Règnes.	Années du Temple.
Gygès.....	38 depuis	362 juſqu'à 399.
Ardys.....	49.....	300..... 348.
Sadyattes.....	12.....	349..... 360.
Alyattes.....	57.....	361..... 417.
Crœſus.....	20.....	418..... 437.

(1) Hérodote. Lib. V. *Voy.* la Chronologie d'Hérodote dreſſée à la fin de ſon hiſtoire. p. 30.

(2) Xénophon Cyropédie, in-fol. p. 176.

CHAPITRE VII.

De l'origine des Empires Mède & Babylonien.

DANS des tems anciens, mais bien moins reculés qu'on ne penſe, quelques peuplades ſituées à l'orient du Tigre, ſe réunirent en un même corps de Nation, & formèrent ce qu'on appella proprement les *Aſſyriens*. Leur pays paroît avoir été compris dans l'enceinte des montagnes qui enveloppent les deux *Zab* (1), & les autres moindres rivières dont ils reçoivent les eaux. Leur ville capitale fut ce que nous appellons *Ninive*, *Ninos* chez les Grecs, & *Ninoué* chez les Hebreux. Voilà proprement la nation & la contrée que les anciens orientaux déſignent ſous le nom d'*Aſchour* (2), & à qui il faut appliquer ſpécialement l'*Aſſouria* & *Athouria* des Géographes occidentaux. Mais les *Aſſyriens* ayant par la ſuite envahi une grande partie de l'Aſie, il arriva ce qui eſt toujours arrivé en pareil cas; le nom du peuple dominateur s'étendit comme ſon empire, & devint générique & commun à tous ſes ſujets (3). Ce fut en cette qualité & par cette raiſon que les Babyloniens s'appellèrent *Aſſyriens*. Bien plus, le nom de *Syriens* ſous lequel les Grecs ont connu les *Aramèens* des Aſiatiques, n'a pas une autre origine, & n'en eſt qu'une altération. C'eſt ce qu'Hérodote atteſte poſitivement..... *Ceux que les Barbares appellent Aſſyriens, les Grecs les nomment Syriens* (4).

Dans ces ſiècles reculés, l'Aſie étoit partagée en une multitude de peuples & d'Etats, qui diviſés d'intérêts, avoient un fonds général & commun de mœurs, de langues, de religion, de caractère. Quand il s'éleva une nation prédominante, les autres furent aſſujetties; mais rarement perdoient-elles leur police intérieure, leurs uſages civils & religieux; ſouvent même elles conſervoient leurs Rois; il ſuffiſoit au vainqueur de retirer des tributs & des troupes pour ſes expéditions; c'étoit une ſorte de féodalité dont l'Indoſtan offroit en ces derniers tems une image aſſez fidèle. Le peuple conquérant étoit un ſuzerain; les peuples conquis étoient des vaſſaux; le Roi du peuple dominateur commandoit à des Rois; & de là le titre orgueilleux *de Roi des Rois*.

Tel fut l'état de l'empire aſſyrien ſous une aſſez longue ſérie de princes deſpotes; mais enfin l'abus de la puiſſance ayant eu ſes conſéquences naturelles, le peuple dominateur ſe corrompit, s'énerva; & les peuples ſerfs, réunis par une conſpiration générale, renverſèrent le trône de Ninive, & briſèrent le ſceptre des Aſſyriens.

Deux nations furent les principaux agens de cette révolution; 1°. les *Mèdes*, nom générique ſous lequel étoient compriſes diverſes tribus (5), ſituées au nord-eſt des Aſſyriens; 2°. les Babyloniens, autre ligue de peuples ſituées ſur le cours inférieur de l'Euphrate. Arbaces Satrape de Médie, & Béléſys, prêtre Kaldéen de Babylone, furent les chefs de la révolte, & devinrent les premiers princes des deux nouveaux empires qui ſe formèrent des débris de l'ancien.

Le témoignage des hiſtoriens ne varie point ſur ces faits: ils s'accordent encore à reconnoître Sardanapale (6) pour le prince Ninivite; ſous qui arriva cet événement; mais quand il a fallu le claſſer dans l'ordre des tems, les écrivains ſe ſont perdus dans un cahos de contradictions & d'erreurs qu'il étoit cependant bien aiſé d'éclaircir.

Le Sar-dana-pal-os des Grecs n'eſt pas autre

(1) *Voy.* les cartes de Danville, Aſie anc. & mod.

(2) Prononcez *ſch* comme *ch* dans charme.

(3) C'eſt ainſi que l'on appella Romains tous les peuples d'Italie, & Francs tous ceux des Gaules, &c.

(4) Hérod. lib. VII. p. 539. Auſſi Strabon appelle-t-il *Syriens* les peuples & les Rois de Ninive & de Babylone. Strab. Geogr. lib. XV. Et par un inverſe Macrobe appelle Aſſyriens les *Araméens* d'Héliopolis. *Saturn. p. 73. & 79. in-fol.* 1472.

(5) Hérodote en nomme ſix; mais il eſt probable qu'il y en eût un plus grand nombre. Lib. I. p. 52.

(6) Hérod. lib. II. p. 177. Et Cteſias apud Diodor. lib. II.

Digitized by Google

que le Roi de Ninive, connu ſous le nom d'Aſar-Adon, fils de Sennachérib. Les preuves en ſont nombreuſes.

1°. Le nom même, Aſar Adon étoit de la famille de *Phoul* ou *Phal*, Roi d'Aſſyrie, qui le premier, vers l'an deux cent trente trois, fit connoître & redouter en deça de l'Euphrates, les armes de cet empire (1). Suivant une coutume orientale, les deſcendans de ce prince portèrent ſon nom; on le retrouve dans *Teglat-Phal-Aſar*. Aſar-Adon l'ajouta en définence, & fut appellé *Aſar-Adonphal*; pour peu qu'on ſoit verſé dans la connoiſſance des langues, on ſait que le *ph* des orientaux a ſans ceſſe été rendu par *p* chez les occidentaux; mais ſi le *ph* des Aſſyriens fut le *p* dur ou aſpiré des Arméniens, comme j'ai lieu de le croire, la confuſion dans le cas préſent fut inévitable & les Grecs dûrent prononcer *aSAR-aDANaPAL os.*

2°. Pas un ſeul des livres hébreux dont la compoſition ſoit antérieure à *Aſar Adon* ne parle de *Mèdes* ni de *Babyloniens*. C'eſt toujours des *Aſſyriens* de *Ninive* qu'il eſt fait mention; encore n'eſt-ce que depuis que *Phal* eût paſſé l'Euphrates. Après lui, *Teglat-Phal Aſar*, *Salman-Aſar*, *Sennacherib*, fils (2) de *Salmanaſar*, *Aſar-Adon*, fils (3) de Sennacherib, ſe ſuccèdent ſans lacune probable dans un eſpace de ſoixante-dix ans, & ſans laiſſer entrevoir la plus légère indication de révolution. Mais depuis ce dernier, on ne parle plus des Aſſyriens de Ninive, & l'on voit après un aſſez long ſilence, les Nabukodonoſor Rois particuliers de Babylone, développer tout à coup une puiſſance dont il n'avoit point encore été queſtion.

Pluſieurs années après l'avénement d'Aſar-Adon, Tobie, qui habitoit parmi les Mèdes, & qui voyoit de près les cauſes préparer les effets, diſoit: *la ruine de Ninive eſt proche.* (Tobie, c. 14, v. 6.)

Dans le même tems paroît à Jéruſalem une députation venant de *Babylone*, pour féliciter Ezékias ſur ſa convaleſcence, & lui offrit des préſens & une lettre de la part de *Mérodak-Baladan*. Quel motif peut-on ſuppoſer à cette démarche, ſinon un intérêt ſecret, comme de demander des ſecours pour quelqu'entrepriſe? Sous ce point de vue, ceci a un rapport marqué avec ce que Ctéſias rapporte de Béléſys; 1°. le nom eſt le même; car *Beleſys* & *Baladan* ne diffèrent que de Dialecte; 2°. Ctéſias dit que Beleſys ayant formé avec Arbaces le plan de leur révolte, *envoya des députés en Arabie pour faire part de ſes deſſeins au Roi, qui étoit ſon ami & ſon hôte* (4) Or ſi l'on obſerve que la poſition geographique des Hébreux convient infiniment; que dans les anciens hiſtoriens on les trouve toujours confondus avec les nations voiſines plus connues (5), on ne pourra douter

(1) Il impoſa entr'autres un tribut à Manahem, Roi de Samarie. Reg. II. c. 14. v. 19.

(2) Tob c. 1. v. 18.

(3) Id. ibid. v, 24. Reg. II. c. 19. v. 37.

(4) Beleſys, miſſis in Arabiam nuntiis, terræ principem cui cum neceſſitudo ipſi & jus hoſpitii intercedebat participem conſiliorum fecit. *Cteſias apud. Diodor. lib. II. p.* 128.

(5) C'eſt ainſi qu'Hérodote les appellent *Syriens*, dans trois paſſages que nous avons cités (chap IV). Mais ce qui eſt plus remarquable, & qui paroît avoir été moins remarqué, c'eſt eux qu'il déſigne en deux autres endroits, qu'il faut rapporter tels qu'ils ſont: 1° lorſqu'au début de ſon hiſtoire il dit:

« Les plus ſavans des Perſes aſſurent que les premiers » auteurs des guerres furent les *Phéniciens, qui ayant* » *jadis émigré des bords de la mer Rouge*, vinrent s'é» tablir ſur la Méditerranée, dans le pays qu'ils ha» bitent encore. Ils s'adonnèrent auſſi-tôt à la navi» gation, & ſe formerent en peu de tems un com» merce immenſe. Ce fut à ce titre qu'ils abordèrent » en Grèce, où régnoit alors Inachus, &c. Lib. I. p. 1.

Et Herodote continue de s'expliquer au ſeptième livre c. 89, quand faiſant l'énumération des peuples & des troupes qui compoſoient l'armée navale de Xercès il dit:

« Les Phéniciens, conjointement avec les Syriens » qui habitent la *Paleſtine*, fournirent trois cents Tri» rèmes..... Or ces Phéniciens, comme ils le ra» content eux-mêmes, habitèrent jadis ſur la mer » Rouge, d'où ils vinrent enſuite s'établir ſur la côte » maritime de *Syrie*; or ce canton de la Syrie, & » tout ce qui s'étend vers l'Egypte, s'appelle *Pa*» *leſtine.* »

Il eſt inconcevable qu'on ait preſqu'à ce jour méconnu dans ces paſſages les Hébreux & leur émigration au tems de Moyſe: Eſt-ce parce qu'Hérodote les appelle Phéniciens? Mais les Hébreux n'en avoient-ils pas la langue, les mœurs, les uſages, en un mot tous les caractères? N'étoient-ils pas une nation phénicienne comme les Etoliens une nation *grecque*, comme les Albains un peuple *Latin*. Eſt-ce parce qu'on en fait des navigateurs? Mais n'eſt-il pas évident qu'Hérodote ou les Perſes, ſes auteurs, ayant enviſagé toutes les hordes phéniciennes comme un peuple de la même eſpèce, ont attribué aux Hébreux un fait propre aux Kananéens? La relation d'ailleurs eſt exacte, en ce que l'entrée des Hébreux en Paléſtine fut pour la plupart des habitans le ſignal d'une émigration ſubite, qui fait une des grandes époques de l'hiſtoire d'Occident. D'ailleurs, cette déſignation ſpéciale de la Paleſtine, comme pays de ces Phéniciens, exclut tout équivoque. Enfin que l'on examine le plan général de

que Ctéſias ne les ait ici déſignés ſous le nom d'*Arabes*, & que l'ambaſſade de *Beleſys & Baladan* ne ſoit le même fait. Nous prouverons ailleurs la convenance exacte des tems. Toutes les autres circonſtances ſont analogues; ces lettres, ces préſens, cette félicitation ſur la convaleſcence, ſont des marques d'amitié; auſſi Ezékias donne-t-il aux envoyés de ſon ami un témoignage de ſa confiance, en leur faiſant voir tous ſes tréſors. Enfin la réflexion d'Iſaïe à ce ſujet quadre avec notre ſentiment. *Un jour*, dit-il, *un jour vient que tout cet or, toutes ces richeſſes ſeront tranſportées à Babylone*. Or ce preſſentiment, Iſaïe le dût à la connoiſſance qu'il avoit de l'état des affaires qui lui préſentoit Babylone prête à devenir indépendante, & ſiége d'un empire nouveau. (Iſaïe, c. 39.)

La ruine de l'empire aſſyrien arriva donc ſur la fin du règne d'Ezékias; auſſi Joſephe qui avoit ſous les yeux Beroſe, le meilleur hiſtorien de l'Aſie, y avoit-il apperçu l'enſemble que je rétablis; car après avoir parlé de la fuite de Sennachérib, de la maladie d'Ezékias, & de la députation des Babyloniens, il ajoute: *vers ce tems arriva la ſubverſion de l'Empire aſſyrien par les Mèdes* (1). Et plus bas il dit: *La dernière année de Joſias* (384), *Nechao, Roi d'Egypte, porta la guerre vers l'Euphrates contre les Babyloniens & les Mèdes, qui avoient détruit l'empire aſſyrien* (2).

Enfin Moyſe de Chorène, qui a compoſé une hiſtoire d'Arménie ſur des monumens d'origine kaldéenne, & de la plus haute antiquité, dit clairement la même choſe: *Quand Sennacherim fut tué par ſes enfans, Scœrdius régnoit en Arménie: or Pareras, fils & ſucceſſeur immédiat de Scœoráius, entra dans la ligue d'Arbaces contre Sardanapale* (3).

Tout prouve donc *qu'Aſaradon* eſt réellement le Sardanapale des Grecs, ainſi que l'a penſé Newton. Il a reçu encore d'autres noms qui n'ont ſervi qu'à le faire méconnoître. C'eſt le *Tonos Concoleros* des chroniques grecques: les Paralipomènes l'appellent *Aſar Hâdon*, aſpiration qui a donné lieu à l'*Aſara Koddas* de Joſephe, c'eſt encore lui qu'Alexandre Polyhiſtor appelle *Sarak* dans un fragment rapporté par le Syncelle (4): & ceci explique un paſſage d'Iſaïe (5), où il eſt dit, que *Sarag-on, Roi d'Aſſyrie, envoya une armée contre Aſot, ſous la conduite de Tartan*. Or ce Tartan eſt le même Général qui vint de la part de Sennachérib, ſommer Ezékias de ſe rendre (6).

L'époque de Sardanapale ne ſera pas déſormais difficile à déterminer. Sennachérib ayant fui de Judée l'an quatorze d'Ezékias (de-cent quatre-vingt un du Temple), il fut aſſaſſiné à Ninive quarante-cinq jours après, & Sardanapale, le plus jeune de ſes enfans, lui ſuccéda (7).

On peut donc aſſigner ſon avènement à l'an deux cent quatre-vingt deux. Les hiſtoriens varient ſur la durée de ſon règne; j'adopte les vingt années que lui donnent les liſtes grecques; & nous verrons qu'Hérodote a dit enigmatiquement la même choſe; c'eſt donc à l'an trois cent un qu'il faut rapporter la priſe de Ninive, & à l'an trois cent deux l'origine des empires Mède & Babylonien.

---

l'hiſtoire d'Hérodote, tout y eſt analogue à notre acception. Immédiatement après cet évenement vient *Inachus*, & dans les traditions grecques, rapportées par Appion, Polémon, (1) & le prêtre Egyptien Ptolomée, Inachus, eſt placé vingt générations avant la guerre de Troye. Or, dans les calculs des Hébreux, je trouve 500 ans entre Moyſe & cette guerre; & 500 ans ſont juſte vingt générations de 25 ans. Après *Inachus*, Hérodote place un intervalle indéfini, puis l'expédition des Argonautes & la guerre de Troye chez les Grecs: un peu au-deſſus, chez les Egyptiens, c'eſt Séſoſtris: chez les Aſſyriens l'origine de leur empire; en un mot, c'eſt le même plan que je rétablis & qui fait ma confiance, parce que comme je le dirai plus bas, Hérodote eſt le ſeul hiſtorien ancien qui ait fait un extrait digéré de la Chronologie. La ſeule différence entre ſon plan & le mien conſiſte dans les proportions qui ſont plus grandes chez lui, plus rapprochées chez moi. Mais cette différence dérive de la nature des choſes: n'ayant pas de terme fixe ni de meſure certaine des tems, les anciens les ont diſtendus par leur eſtimation vague & vieilleuſe des générations. Il en eſt, pour ainſi dire, des faits en hiſtoire comme des objets en phyſique, quand les uns & les autres prennent un trop grand éloignement, alors il n'eſt plus poſſible à l'œil d'aſſigner leur diſtance exacte, parce qu'il n'y a plus de terme de comparaiſon; & les erreurs deviennent faciles & immenſes comme l'eſpace des lieux & des tems où le jugement s'élance. L'expérience même ſemble atteſter que dans ces cas l'erreur eſt toujours en excès. Nous en avons un exemple frappant dans la Géographie des anciens, dans laquelle à meſure que l'on a mieux connu les giſemens, il a fallu rapprocher les poſitions.

(1) *Inachus*. V. Euſeb. Evan. p. 87.

(1) Ant. jud. Lib. X. c. 2.
(2) Ibid. c. 5. Ce Neehao eſt le Nechos d'Hérodote.
(3) Moſes charenenſis. Hiſt. Armenica. p. 55. & 60.
(4) Syncelle. p. 210.
(5) Reg. II. c. 18. v. 17.
(6) Iſaïe. c. 20. v. 1.
(7) Reg. II. c. 19. v. 37. & Iſaïe. c. 37. v. 38. & Tob. c. 1. v. 24

rodote ou de ſes auteurs. Elles avoient été priſes ſur le regne de Kyaxares, comme il nous en avertit lui-même dans un autre endroit (1); mais on en fit un double emploi. En les retirant, il reſtera pour les Rois 122 ans : les onze ans reſtans juſqu'à 133, repréſenteront le temps qui s'écoula depuis la ruine de Ninive juſqu'à l'élection de Deïokès, qui ſupportera toute la ſouſtraction, & ſera réduit à 25 ans. J'eſtime également qu'il y a faute dans le ſecond calcul; & au lieu d'y lire *non compris*, il faut corriger *y compris*.

Si Hérodote a failli dans cette occaſion, Ctéſias va nous fournir des erreurs encore plus ſaillantes. Selon lui, neuf Rois, depuis Arbaces, régnèrent ſur les Mèdes dans un eſpace de trois cent dix-ſept ans. Voici ſa liſte telle qu'il la donne en Diodore, lib. II. p. 146-47.

Arbaces	28 ans.
Man-daukès	50
Soſarmus	50
Artykas	50
Arbianes	22
Artæus	40
Artynes	22
Aſtibaras	40
Aſpadas ou Aſtyïgas (Aſtyages)	35

Un examen attentif de cette liſte y fait découvrir un ordre ſingulier de reſſemblances qui ſautent de deux en deux. Rendons-le plus ſenſible en la diviſant.

Arbaces	28	30 ..... Soſarmus.
Man-daukès	50	50 ..... Artykas.
Arbianes	22	22 ..... Artynes.
Artæus	40	40 ..... Aſtibaras.

Eſt-il donc bien vrai que ces liſtes ſoient différentes, que ces princes ne ſoient pas les mêmes? Le haſard fit-il jamais des reſſemblances auſſi conſtantes? Non ſans doute. Ctéſias s'eſt aſſurément ici laiſſé induire en erreur, & il a doublé une même liſte. Les noms à la vérité ne ſe reſſemblent pas tous; mais encore reconnoît-on dans ſon Man-daûkès le Deïokes d'Hérodote. Aſtibaras eſt le nom qu'Eupolème (2) donne à un roi Mède au temps des guerres de Nabukodonoſor II en Judée; & c'eſt le temps de Kyaxarès. Artæus eſt un autre nom qui, en ancien perſe, déſignoit *un grand, un héros* (3); & il put être donné comme épithète à Kyaxarès. Les notes que Ctéſias ajoute à ſes princes, ſont encore des preuves de ce que j'avance.

« Man-daûkès gouverna *juſtement & paiſi-* » *blement* (comme Deïokès.)

» Du temps d'Artæus, les Caduſiens ſe » révoltèrent contre les Mèdes, & leur firent » une guerre cruelle.

» Du temps d'Aſtibaras, les Parthes ſe » révoltèrent contre les Mèdes, & appellè- » rent à leur ſecours les Sakes, (Scythes des » Grecs) ».

Mais les Caduſiens étoient un peuple Parthe; c'eſt donc le même événement avec différentes circonſtances, & les Scythes ou Sakes qui viennent du tems d'Aſtibaras, ſont évidemment les mêmes qui parurent ſous Kyaxares.

Il eſt donc certain que Ctéſias a joint deux liſtes de noms, & par là a doublé les temps, ſans avoir évité ſur ce ſecond article l'écueil d'Hérodote : & cette mépriſe mérite la plus grande attention, en ce qu'elle a pu être, diſons mieux, en ce qu'elle a été répétée dans toute l'hiſtoire de Ctéſias; nous en verrons ailleurs les preuves & les motifs vraiſemblables. Reſte une ſeule difficulté; c'eſt le règne d'Arbaces dont les 28 ou 30 ans, ſuppoſé qu'ils ſoient vrais, ne peuvent précéder entièrement Deïokès. Je ſuis porté à croire, ſur le récit d'Hérodote, que les diverſes hordes Mèdes eurent pendant quelque temps des chefs divers, & qu'Arbaces régna ſur quelques unes, enſorte qu'une partie de ſes années fut parallèle aux premières de Deïokès, & que ce ne fut que dans un laps de temps plus ou moins conſidérable, que celui ci *raſſembla*

(1) Cùm annos 40 regnaſſet Kyaxares, in quibus ſunt & 28 Scytharum. Ibid.

(2) Apud Euſeb. præpar. Evang. lib. IX. c. 39.

(3) Herod. lib. VII. p. 483.

les trioùs Mèdes en un ſeul corps de nation (1). Quoi qu'il en ſoit des détails, la néceſſité des dates capitales exige l'ordre qui ſuit.

Arbaces prend Ninive....	.....	302
Anarchie....	36	
Deiokès meurt	.....	337
Phraortes.....	22 depuis 338 juſqu'à	359
Kyaxares (2)....	40.....	360..... 399
Aſtyages.....	35.....	400..... 434
Cyrus règne ſur les Medes.....		435

Dans l'ordre qu'Hérodote donne aux faits, le premier événement du règne de Kyaxares fut une guerre entre les Medes & les Lydiens alors gouvernés par Alyattes (3).

L'éclipſe totale du ſoleil, qui termina cette guerre à la ſixième année, ne peut ſe deſcendre au-deſſous de la ſept ou huitième de Kyaxarès, parce qu'il faut trouver enſuite les vingt huit ans des Scythes, puis le temps du ſiége & de la priſe de Ninive. Les aſtronomes ſe ſont beaucoup exercé ſur cette éclipſe. Coſtard entr'autres, dont les calculs ſont eſtimés, en a trouvé une à l'an 603 avant Jéſus-Chriſt, qu'il a cru devoir prendre pour celle dont il s'agit (4); mais l'an ſix cent trois avant Jéſus-Chriſt répondant à l'an trois cent quatre vingt ſix du Temple, l'application ne peut convenir; elle me paroît plutôt être celle à l'occaſion de laquelle Jérémie diſoit aux Hébreux (5): « Pourquoi vous effrayez vous des » phénomènes céleſtes? Pourquoi vous livrez-» vous aux terreurs ſuperſtitieuſes des nations?

Mais ſi l'on fait attention que les éclipſes reviennent à-peu-près les mêmes au bout de la période de 18 ans, on trouvera qu'en remontant de l'an 386, il dut y en avoir une de la même eſpèce l'an 368, ce qui remplit exactement l'exigence de l'hiſtoire.

Dans nos calculs, l'irruption des Scythes tombe vers l'an trois cent ſoixante-neuf ou ſoixante-dix. Selon Hérodote, Pſammétik régnoit encore en Egypte, & notre tableau répond exactement à cette circonſtance. Enfin Kyaxares ayant chaſſé les Scythes vers l'an trois cent quatre-vingt ſeize, prit Ninive l'année ſuivante.

Kyaxares eut pour ſucceſſeur Aſtyages ſon fils, qui, après trente cinq ans de règne, fut détrôné par Cyrus, ainſi que nous l'avons dit.

Ce point d'hiſtoire eſt préſenté d'une manière aſſez différente dans Xénophon. Cet écrivain, ou plutôt les Perſes dont il emprunta ſon récit, introduiſent après Aſtyages un ſecond Kyaxares ſon fils, oncle & beau-père de Cyrus, auquel, par ce moyen, ils font paſſer le royaume par le droit légitime de ſucceſſion. La plupart des modernes adoptent ce récit; & décrient beaucoup celui d'Hérodote: mais dans ce choix, c'eſt bien moins l'amour de la vérité qui les guide, qu'un motif ſecret de partialité. Ils préfèrent Xénophon, en ce que ſon Kyaxares eſt propre à repréſenter le Darius Mède de Daniel.

Mais le ſilence unanime de Cteſias & d'Hérodote ſur ce Kyaxares, dément Xénophon. Les bons critiques ont d'ailleurs ſenti que la Cyropédie n'étoit en quelque ſorte qu'un roman moral, où, ſur un fait hiſtorique, vrai à quelques égards, on a brodé des circonſtances imaginaires. On voit dans tout le cours de cet ouvrage le deſſein manifeſte de tracer le modèle d'un prince parfait; & l'on y donne

(1) Herod. lib. I. p. 49.

(2) Obſervez que cette époque de Kyaxarès remplit parfaitement l'indication d'un paſſage de Strabon, qui dit, liv. 17, du temps de Pſammétik, roi d'Egypte, qui fut contemporain de Kyaxarès, roi des Mèdes, les Miléſiens abordèrent, &c.

(3) Lib. I. p. 42. Phraorti ſucceſſit filius Kyaxaris qui cum Alyatte bellum quinquennale geſſit..... (p. 36). Sexto cujus (belli) anno cum ex utrâque parte acrius dimicaretur dies ſubitò obſcurata eſt..... Sicuti prædixerat Thales..... (p. 42) pace factâ & deindè omnibus ad Halyn concilliatis Kyaxares adverſus Ninum progreſſus eſt.... Jam verò Aſſyriis pugnâ ſuperatis Ninum obſidenti ingens Scytharum exercitus ingruit..... Cum quibus ad Caucaſum congreſſi Medi in fugam verſi ſunt..... Porrò Scythæ rectà in Ægyptum tendunt. Ipſos verò jam Syriam, Paleſtinam ingreſſos, Pſammeticus occurens, donis revocavit..... Poſtquam autem annis 28 Scythæ univerſâ Aſiâ potiti eſſent, ipſos expulit Kiaxares & deinde Ninum expugnavit.

(4) Voyez Aſtron. de la Lande, *in*-4°. Préface.

(5) Jérémie, c. 10. v. 2.

bien plutôt des leçons qu'on n'y raconte des faits. Comme l'uſurpation de Cyrus n'eut point cadré avec le rôle qu'on lui faiſoit jouer, on l'a dénaturée, & on lui a fait paſſer l'empire par des moyens qui ſuppoſent peut-être moins de force d'ame, mais qui ſont plus honnêtes; & il ſemble qu'Hérodote ait voulu nous prévenir d'être en garde contre ce récit; car il obſerve avec affectation (1) que déja de ſon temps la vie de Cyrus avoit quatre verſions différentes qui ſemblent ſe retrouver dans lui-même, Ctéſias, Eſchyle (2) & Xénophon.

Au ſurplus, lors même qu'on admettroit le ſecond Kyaxares, il n'en réſulteroit aucun changement dans notre ordre chronologique, comme on pourra s'en convaincre par les rapports de Cyrus aux princes Babyloniens.

(1) Herod. lib. I. p. 40.

(2) Eſchyle, tragédie des Perſes.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Des Babyloniens.

UNE origine obſcure, des commencemens foibles & incertains, des progres lents & ſucceſſifs, voilà à quoi ſe réduit l'hiſtoire des premiers tems de Babylone, ainſi que de la plupart des cités.

Babylone ne fut d'abord qu'un hameau de pêcheurs, qui ſans doute eût ſes roitelets particuliers, comme on voit au ſiècle de Joſué chaque bourgade de Phénicie avoir les ſiens. Mais, faute de monumens, on n'aura peut-être jamais de grands éclairciſſemens ſur ces détails. Babylone dût au commerce ſes accroiſſemens & ſa ſplendeur. Une poſition heureuſe en fit le rendez-vous naturel des habitans de la Paleſtine, des Syriens, des Arabes, des peuples du haut Euphrates & du Tigre. C'étoit-là qu'ils venoient faire des échanges contre les marchandiſes qui y abordoient par le golfe perſique, contre les perles & l'or d'*Ophir* (1), & les parfums des autres contrées de l'Arabie méridionale. Un long cabotage dut y faire paſſer des productions de l'Inde même. Avec ces moyens, Babylone devint floriſſante, & dût tenter l'avarice des puiſſances voiſines; auſſi les Aſſyriens en firent-ils la conquête vers le tems de Phoul, c'eſt-à-dire, entre les années deux cent à deux cent trente; & ils en formèrent la capitale d'une ſatrapie dépendante: c'eſt ce que l'on infère d'un paſſage du livre des Rois (2).

« Salmanazar, Roi d'Aſſyrie, ayant enlevé » les habitans de Samarie & du pays adjacent, » les remplaça par des Colonies, tirées entr'au» tres de *Babylone* ».

Donc Babylone dépendoit des Aſſyriens, & cette exportation de ſes habitans indique un pays récemment conquis, un peuple encore indocile au joug.

Mais Ninive ayant perdu l'empire, Babylone devint le ſiége d'une puiſſance qui s'enrichit des dépouilles de l'ancienne; & c'eſt à ce tems qu'il faut rapporter ce que Béroſe (3), Hérodote, les Grecs & les Hebreux ont dit de l'*empire* des Babyloniens.

Quant à ce que la Géneſe dit de celui d'un *Nemrod*, qui, ſitôt après *le déluge*, auroit occupé une vaſte étendue de pays, c'eſt un récit qui tient à des traditions qu'on n'a point entendues, & qui ne ſont rien moins que ce que l'on penſe.

La différence des noms de dynaſties & d'individus qu'on a donnés aux Rois de Babylone, a jetté le déſordre & la confuſion dans leur hiſtoire; on les appelle tantôt *Kaldéens*, tantôt *Arabes* & *Aſſyriens*. L'équivoque de ce dernier nom ſur-tout a égaré la plupart des écrivains dans un dédale de mépriſes & d'erreurs. Sans ceſſe ils ont attribué à Babylone ce qui n'appartient qu'à Ninive, *& vice verſâ*. Les Hebreux, que leur voiſinage mit plus à portée d'être bien inſtruits, ſemblent avoir fait une diſtinction plus exacte; car ils affectent d'appeller *Aſſyriens* les Ninivites, & *Kaldéens* les Babyloniens.

L'empire Babylonien date, comme celui des Mèdes, de l'an trois cent deux; & il dura juſqu'à l'an quatre cent cinquante-cinq, où fut diſſous par Cyrus, & remplacé par celui des Perſes.

On a déjà vu (art. des Hébreux), la liſte des Princes Babyloniens depuis Nabukodonoſor ſecond; il s'agit de reconnoître ceux qui le précédèrent. Ptolomée, dans ſon canon aſtronomique, eſt le ſeul qui en ait raſſemblé tous les noms; mais la liſte qu'il donne demande des éclairciſſemens nouveaux. On n'a point ſenti que Ptolomée a fait cette confuſion dont je viens de parler, & qu'il a regardé comme Rois de Babylone des Princes qui appartiennent à Ninive. L'examen de ſon canon va le prouver.

(1) On pourra s'étonner de voir ici Ophir compté au rang des contrées arabes; mais j'ai en main une maſſe de preuves qui ne laiſſent pas même le doute ſur la juſteſſe de cette opinion.

(2) Reg. II. c. 17. v. 24.

(3) Beroſe ap. Joſeph. contr. app. lib. I.

Liſte des Rois Aſſyriens de Babylone.

Nabon-Aſſarus	14	ans.
Nadius	2	
Chinzirus & Porus	5	
Jugæus	5	
Mardok-Empadus	12	
Arkianus	5	
I. Interrègne	2	
Belibus	3	
Aproadius	6	
Rigebelus	1	
Meſſeſſi-Mordakus	4	
II. Interrègne	8	
Aſſar-Addinus	13	
	80	
Saoſduchæus	20	
Chyniladanus	22	
Nabo-Pol-Aſſarus	21	
Nabo-Col-Aſſarus	43	
Iloua-Rodamus	2	
Niri-Caſſol-Aſſarus	4	
Nabonadius	17	
Cyrus	0	
	209	129.

Qu'eſt-ce que l'Aſſar-Addinus qui termine la première ſection de cette liſte, ſinon l'*Aſſar Adoun* des Hébreux? Or ſi ce prince fut le dernier des Rois de Ninive, n'eſt-il pas évident que Ptolomée s'eſt trompé, en les intitulant de Babylone. Ce n'eſt qu'à *Saosdukæus* que commencent les Rois propres de cette ville. La raiſon qui a fait confondre en une ſeule & même liſte deux dynaſties réellement différentes, eſt que le Rois de Ninive ayant régné ſur Babylone depuis *Nabon-Aſſar*, les aſtronomes de cette ville, copiés par Ptolomée, ont compté leurs années comme s'ils euſſent été les princes indigènes.

On reconnoît aiſément le *Nabou-Kaden-Aſſar* des Hébreux, dans *Nabo col-Aſſar*; leur *Aouil-Mérodak* dans *Iloua Rodame*. *Niricaſſolaſſar* eſt le *Nirigliſſor* de Béroſe; & *Nabonadius* le *Nabonide* du même, dit encore *Nabo-Andel* & *Balthaçar*. Mais Ptolomée a omis *Laboroſoachod*, & ce n'eſt pas la ſeule choſe qu'on ait à lui reprocher.

En raſſemblant les connoiſſances des divers auteurs, il eſt déſormais facile de donner une liſte complette des Rois Babyloniens. J'écrirai le nom de ceux qu'ont connu les Hébreux, ſelon leur ortographe orientale.

Liſte des Rois Babyloniens.

			Années du T.
Saoſduchœus dit Beleſys & Merodak & Baladan & Mardokentes	20	ans de	302 à 321
Chyniladanus-Ben Merodak	37		322 à 358
Nabo-Pol-Aſſar dit Nabukodonoſor I.	29		359 à 387
Noubou Kaden-Aſſar II.	43		388 à 430
Aouilmerodak	2		431 à 432
Niricaſſol Aſſar	4		433 à 436
Laboroſo-Achod	9	mois.	437
Nabonidus dit Bâl-Aſſar	17		438 à 454
Cyrus prend Babylone			455

A ſuivre les calculs de Ptolomée, la première année de Saosduchœus ne remonteroit qu'à l'an 321. Mais cet auteur s'eſt trompé dans les nombres: ou bien il a oublié un prince qui auroit été le Béléſys de Créſias. Rien n'autoriſe cette ſeconde conjecture; mais les fautes notoires du canon aſtronomique rendent probable la première (1).

(1) Je ne parle point du canon aſtronomique retouché par les Ecrivains dits Eccléſiaſtiques, il ne merite que le ſilence.

Bérose (1) donne vingt-neuf ans à Nabopolassar; & cet historien, élevé dans Babylone, & devant par cette raison être mieux instruit que Ptolomée, je préfère son calcul. Il reste à ce moyen trente sept ans pour Chynil-Adan (2).

Le Saosduchæus de Ptolomée ne peut être que le Béléfys de Ctésias; & tout ce que Ctésias rapporte de son *Belesys* convient, comme nous l'avons déjà remarqué, au Mérodak-Baladan des Hébreux.

Il faut convenir qu'il se présente ici plusieurs difficultés. J'ai dit que l'ambassade de *Mérodak-Baladan* à Ezékias avoit pour objet d'en tirer des secours pour faire la guerre à Sardanapal. Mais 1°. la mort d'Ezékias, qui tombe à l'an deux cent quatre vingt-seize, paroîtra rendre cette démarche trop précoce; 2°. Mérodak est appellé roi de Babylone dès le tems de l'ambassade, & cependant Ninive n'étoit point encore détruite; 3°. ce prince est dit fils de *Baladan*, & l'on voudra penser que ce dernier est plutôt le Belesys de Ctésias; ce qui remonteroit plus haut la subversion de l'Empire assyrien. Mais je pense au contraire, 1°. que *Mérodak Baladan* doit être pris pour Belesys, parce que ce terme de *Mérodak* paroît avoir été dans ces contrées un titre de la puissance royale: on le retrouve dans *Aouil-Mérodak*, dans plusieurs noms du canon astronomique, & nous le verrons encore dans une liste fort ancienne, où il tient, comme nous le rétablissons ici, la première place des Rois Babyloniens.

2°. Il est bien vrai que *Mérodak*, au tems de l'ambassade, n'étoit point encore effectivement Roi de Babylone; mais on doit observer que les livres qui lui donnent ce titre, n'ayant été rédigés que depuis l'événement, ils ont pu très naturellement lui anticiper un titre qu'il eût trois ans après; il n'est point d'histoire qui n'offre des exemples de cela.

3°. La difficulté qui naît de la mort d'Ezékias, n'est qu'une difficulté apparente. Il faut se rappeller que les années étoient solaires à Babylone, & lunaires à Jérusalem. Or si depuis l'an deux cent quatre-vingt-seize jusqu'à quatre cent six on les réduit à la même espèce, c'est-à-dire, qu'on réduise les années lunaires en solaires, la mort du prince hébreu descendra de trois ans quatre mois, & répondra à l'an trois cent. Si l'on remarque ensuite que la guerre dura trois ans au moins (3), on conviendra que l'ensemble qu'offrent ces événemens, est aussi rigoureux qu'on puisse l'exiger.

C'est peut être ici le lieu d'examiner le récit de *Judith*, qui suscite quelques difficultés dans cette portion d'histoire.

« Après avoir soumis plusieurs nations à son » empire, Arphaxad, Roi des Mèdes, dit ce » livre, avoit superbement bâti la ville d'Ég» batanes, & il y jouissoit avec splendeur de » sa puissance & de sa gloire.

» Or l'an douze de son règne, Nabukodo» nosor, qui régnoit dans Ninive, combattit » Arphaxad & le défit dans les plaines de Ra» gau; fier de sa victoire, il députa vers tous » les peuples de l'Asie pour les sommer de re» connoître sa puissance; mais par tout ses en» voyés furent méprisés..... L'an treize de son » règne, il fit des préparatifs immenses pour » venger son affront; Holoferne, son Géné» ral, partir à la tête d'une armée formidable, » & ravagea toute la basse Asie, la Syrie, la » Palestine &c. ».

Quel est cet Arphaxad, Roi des Mèdes? Les caractères qu'on lui donne ici se partagent entre deux princes d'Hérodote. C'est Déïokes qui, selon lui, bâtit Egbatanes d'une manière tout à-fait conforme au récit de Judith (4): mais il n'est point dit qu'il ait eu affaire aux Assyriens.

(5) *Phraortes son fils*, au contraire, *après avoir dompté le premier les Perses, tourna ses armes contre les Assyriens, & particulièrement contre ceux de Ninive, jadis dominateurs de tous*

(1) Ap. Joseph. Lib. I. contr. App. n°. 19. Il est vrai que Joseph dit en ses Antiq. Jud. lib. X. c. 11. qu'il régna 21 ans; mais les Ant. Jud. paroissent en général bien moins exactes dans leurs citations que le petit ouvrage contre Appion.

(2) Observez que ce sont 37 années lunaires qui n'en font pas 36 solaires.

(3) Ctesias apud Diod. lib. II. p. 140. Arbaces & Belesys livrèrent d'abord quatre batailles; ils perdirent les trois premières; mais ayant gagné la quatrième, ils allèrent mettre le siége devant Ninive; & la ville ne se rendit qu'après deux ans révolus.

(4) Hérod. lib. I. p. 50.

(5) Phraortes primus Persas subegit..... deinde ad Assyrios progressus, & quidem ad eos Assyriorum qui Ninum incolebant, quondam omnium principes, sed à sociis per desertionem defectos, alioqui per se benè habentes. Sed expeditione adversùs eos susceptâ cum pleraque exercitûs parte interiit. *Id.* p. 52.

des autres, mais alors réduites à leurs seules forces, d'ailleurs encore assez puissantes mais il périt dans cette expédition avec la majeure partie de son armée.

Phraortes sembleroit donc plutôt être l'Arphaxad de Judith : mais 1°. Il n'est aucun prince babylonien dont la douzième année reponde à sa dernière ; 2°. chez les Babyloniens, le prince désigné par Judith ne répond point à Phraortes ; car son Nabukodonosor est le Chynil-Adan de Ptolonée, le même que les Paralipomènes appellent *Roi d'Assyrie* (1), dont les Généraux, dans une expédition qui paroit la même que celle de Judith, enlevèrent Manassès, & le transférèrent à Babylone. Ce titre de Roi d'*Assyrie* prouve également qu'il régnoit dans Ninive ; car, comme nous l'avons dit, les Hébreux n'appellent proprement *Assyriens* que les Ninivites ; & cela est si vrai, que depuis que Kyaxares s'est emparé de cette ville, les Hébreux affectent de ne plus donner aux Rois de Babylone, le titre de *Rois d'Assyrie*.

Mais d'ailleurs il se présente ici des contradictions ; car d'un côté Hérodote peint les Ninivites comme un peuple indépendant (*a sociis per defectionem desertos*,) ; d'autre part, les Hébreux semblent faire de Ninive une province de l'empire babylonien. Comment accorder ceci avec ce que rapporte Hérodote ? Comment imaginer que Nabopolassar ( ) se fut rendu médiateur l'an trois cent soixante-huit, entre Alyattes & Kyaxares, pour voir le Roi des Mèdes assiéger incontinent Ninive, dont on trouve ce même Nabopol-Assar en possession en 384 (3) ? Comment Nabukodonosor II eut-il souffert tranquillement qu'on lui enlevât une aussi belle possession ? Toutes ces dissonnances de faits, ces contrariétés d'auteurs, rendent si équivoque l'état de Ninive depuis sa première prise par Belesys jusqu'à sa seconde par Kyaxares, qu'il ne me paroît pas raisonnable de hasarder un jugement.

Nabou-Kaden-Assar II est le prince Babylonien qui a le plus intéressé les Hébreux. Aussi ont-ils déterminé avec précision différentes dates de son règne.

La quatrième année de Joakim (388) fut la première de Nabou-Kaden-Assar, Roi de Babylone..... *Jérémie. c. 25. v. 1.*

La huitième année de son règne, (395) *Nabou-kaden-Assar* prit Jéchonias & l'emmena à Babylone. *Reg. II. c. 24. v. 12.*

L'an onzième de Sédécias (406) fut la dix-neuvième de *Naboukadnassar. Ibid. c. 25. v. 8.*

C'est lui qu'Hérodote désigne sous le nom de prince Syrien (pour Assyrien) qui avoit fait construire les fameux jardins suspendus, & la plupart des autres merveilles de Babylone ; & Bérose, d'accord en ceci, annule ce que des écrivains postérieurs ont raconté de Sémiramis.

C'est encore le même prince qui, selon Mégasthènes ( ), avoit conquis les *Ibères* d'Espagne. Que Mégasthènes ait lu dans les livres kaldéens que Nabukodonosor conquit des *Ibères*, je n'en doute point ; mais qu'il y ait vu que c'étoit ceux d'Espagne, c'est ce que je nie. Moyse de Chorène a prétendu que ce fut les Ibères de Colchide ; mais l'interprétation n'est pas plus heureuse. Ces *Ibères* étoient en Phénicie. Ce sont les *Abirim* des Orientaux, *hebræi* des Latins. Les Occidentaux, qui n'ont jamais bien rendu l'*Ain* des Asiatiques, lui ont ici, comme dans bien des cas, substitué l'*I* ; ainsi ils dirent *ilus* pour *Il*, le soleil, le *très-haut* ; & c'est ainsi que l'ignorance des langues & l'équivoque des noms jettent dans l'histoire des absurdités, (5) & des invraisemblances.

Je ne sais pourquoi nos doctes font conquérir à Nabuchodonosor toute l'Egypte : c'est une supposition démentie par le silence de toute l'antiquité. D'ailleurs ils sont absolument en défaut dans la désignation des villes qu'ils lui font prendre si gratuitement.

Aouil-Mérodak est le prince que Xénophon (6) appelle simplement *fils du roi d'Assyrie*, & qui fit en Médie une incursion lorsque Cyrus avoit seize ans, c'est-à-dire, l'an 226. Après deux ans de règne, son beau-frère Nériglissor le tua (7), & régna à sa place. Celui-ci

(1) Paralip. Lib. II. c. 33. v. 11.

(2) Herod. l'appelle d'un nom commun aux Rois de Babylone, Labynet. Lib. 1. p. 37. .....

(3) Reg. II. c. 23. v. 29. Il est appellé Roi d'Assyrie.

(4) Apud Joseph. contr. Ap. lib. I. & apud. Strabon, qui l'appelle Nabocodrosar. Lib. XV. p. 687.

(5) Les Kaldéens employoient la même ortographe pour tous les autres *Ibères*, parce que le nom de tous étoit phénicien.

(6) Cyropédie in fol. p. 17 .... 21 .... 88.

(7) Bérose, ap. Joseph. contr. Ap. lib. I.

est *le roi Assyrien*, contre qui Cyrus fit sa première campagne à l'âge de vingt cinq ans revolus, c'est-à-dire, en 335. *Nérigliſſor* fut tué dans une bataille l'année suivante. Dans tous ces détails, Xénophon s'accorde parfaitement avec Hérodote & Bérose, & son récit jette beaucoup de jour sur le leur; mais il s'oublie quand il attribue à *Nérigliſſor* la conquête des Syriens, des Arabes (1), & l'ambition de subjuguer les Hyrcaniens & les Bactriens. Comment eut-il pu former des prétentions sur ces derniers situés derrière les Perses & les Mèdes? Comment eut-il pu conquérir les premiers, s'ils l'étoient dès long temps avant son règne? Mais la ressemblance des noms de tous les rois de Babylone l'a trompé; & il a appliqué à celui-ci ce qui ne convenoit qu'à ses prédécesseurs.

Labo-roso-Achod, fils de Nérigliſſor, régna après lui; il fut assassiné au bout de neuf mois, *à cause de sa cruauté*, dit Bérose (2). Aussi est-ce lui dont Xénophon rapporte qu'il tua dans une partie de chasse le fils de Gobryas par jalousie d'adresse, & qu'il fit eunuque un autre jeune seigneur par jalousie de beauté.

Nabonide, l'un des conjurés, & de la famille de Nabukodonosor, régna ensuite. C'est le dernier roi assyrien de Xénophon: c'est sans doute à lui, sous le nom de *Labynet*, que Crœsus dépêcha après la bataille de Tymbrée, pour le presser de venir à son secours (3). Hérodote & Bérose s'accordent à placer sous son règne plusieurs ouvrages de fortification ajoutés à la ville. *Nitocris, femme de* Nabukodonosor, *& mère de Labynet*, ajoutent-ils, *redoutant la puissance des Mèdes, qui, depuis la prise de Ninive*, (par Kyaxares) *prenoit de jour en jour des accroissemens rapides, fit creuser à l'Euphrate un lit tortueux, afin de rendre plus long & plus difficile l'accès de Babylone.* C'est cet accroissement de puissance qui faisoit dire à Jérémie l'an 399: *Le Seigneur a suscité l'esprit des Rois Mèdes; Babylone deviendra la proie des peuples de l'Aquilon* (4).

Le Syncelle, dans sa Chronographie, a conservé deux listes anciennes auxquelles on n'a rien entendu, & qui trouvent ici leur place.

P. xlix. . . . *Rois Kaldéens qui régnèrent après le déluge dans Babylone.*

Evechous	cru Nemrod	6 ans.
Chosmas bolus	7	6 mois.
Porus	35	
Nechubes	43	
Abius	48	
Oni-ballus	40	
Zinzirus	45	
	224	6 mois.

A ces princes, à cet empire succédèrent des princes & un empire arabes, comme il suit.

Mardok-entes	45 ans.
N***	40
Sisi-Mordak	28
Nabius	37
Parannus	40
Nabon-nabus	25
	215

A ces princes, à cet empire, succédèrent les princes & l'empire des Assyriens (de Ninive); *Ninus, Sémiramis, Ninyas, &c.*

Il falloit être des Eusèbe & des Syncelle pour méconnoître ces listes & leur assigner un pareil rang.

Ces rois *arabes* sont manifestement les Babyloniens; *Mardok-entes* est *Merodak-Baladan*: les vingt-huit années de *Sisi-Mordak* touchent les 29 de *Nabopolassar*, & sa place est la même. Le nom *Mordak* ou *Merodok*, que nous avons dit être générique à ces rois, se trouve joint à *Sisi*, que Jérémie donne à la ville de Babylone (5). *Nabius* est *Nobu-kaden-atsar II. Nabonnabus* est le *Nabonide* de Bérose.

Ces princes ont été appellés Arabes, parce que jadis ce nom s'étendit au loin dans la Mésopotamie, & au-delà même du Tigre (6)..... C'est en ce sens qu'Hérodote appelle Sennacherib

(1) Il paroît que Xénophon indique sous ce nom les Hébreux.

(2) Ap. Joseph. contra App. Lib. I.

(3) V. Hérod. lib. I. p. 31. — Et p. 86 — 88.

(4) C. 50 & 51.

(5) Jérémie. c. 51. v. 11. Babylone, ville de *Sehischak*.

(6) Specimen hist. Arab. de Pokocke.

cherib roi des Arabes (1). On doit en conclure que ces liſtes ſont réellement anciennes; mais les copiſtes ont trop mutilé les nombres pour qu'on puiſſe s'en ſervir.

La liſte qui précède, ſi elle eſt réellement *de Rois Kaldéens de Babylone*, ne peut être qu'une répétition dans un autre dialecte. Les nombres 45 & 35, par leur reſſemblance avec ceux de *Chynil-adan* & de Nabukodonazar II, ſemblent déſigner les mêmes princes. L'*Oni-ballus* paroît le même que *Parannus*, & tous deux repréſentent Nérigliſſor, dont les quatre ans ont été décuplés par la négligence des tranſcripteurs (2). L'application qu'on a faite d'Evechous à Nemrod, eſt ſans conſéquence comme ſans autorité.

Je terminerai cet article par quelques obſervations ſur les noms variés qu'il nous a offerts. Leur explication jetteroit ſans doute beaucoup de jour dans l'hiſtoire des princes même: mais la plupart des langues dont ils ſont tirés ont péri: ce n'eſt pas que leurs débris ne puiſſent encore ſubſiſter dans les pays où on les parla: les mots ont une généalogie comme les familles; mais les idiômes modernes de l'Arménie, de l'Ibérie, & des montagnes de la Perſe orientale, ſont preſque auſſi inconnus que les anciens. Nous ſommes réduits à comparer ſeulement l'analogie des noms; & les étranges mutilations qu'ils ont ſubi, rendent ce travail encore aſſez difficile.

Le nom de Bal ou Bel, Dieu de Babylone, ſe retrouve dans celui de la plupart des rois de cette ville. *Bala*-dan, *Bele*-Sys; Oni-*bal*-lus. Choſmas-*bol*-us; Nabo-*pol* (pour bol) atſar. *Bel*-ochus, &c. *Nabou*, nom d'une autre divinité qu'on croit la *lune*, comme *Bal* eſt le *ſoleil*, a été défiguré en *Labou* (Laby); avec la nunnation arabe on en fit *Laboun* & *Labounet* (Labynet). On le trouve dans *Labo*-roſo-Achod. *Chy*-naladan paroît compoſé du *Ky* perſan qu'on retrouve dans Kyaxares, & qui ſignifie *roi*. L'*Oſor*, ou plutôt l'*Atſar* de *Nabukaden-atſar*, eſt remarquable; il paroît chez les Babyloniens avoir répondu à l'*Aſar* des Ninivites; & au *Sar* d'un ancien peuple de Georgie, où il étoit le titre du *deſpote* (3): il exiſtoit chez les *Sakes* ou *Skithes*; le nom de *Zarina* que Cteſias donne à une de leurs reines (4), n'étoit point un nom propre, mais le titre de ſa dignité. Enfin, le *Tchar* (Czar) des Ruſſes n'a pas une autre origine; & ces rapports entre des pays & des temps auſſi éloignés, méritent d'être obſervés.

(1) Hérod. lib. II. p. 172.

(2) On trouve la même faute dans Joſephe. Ant. Jud. lib. X. c. 12.

(3) *V.* D'Herbelot, Bibl. orient. mot *Sar*.

(4) Cteſias. Ap. Diod. lib. II.

CHAPITRE X.

Des Aſſyriens proprement dits, ou *de Ninive*. Voyez les liſtes, Pl. I.

Au temps d'Hérodote, les Savans de l'Aſie qu'il avoit conſultés, évaluoient à cinq cents vingt ans la durée de l'ancien empire *aſſyrien* ou *Ninivite*. Moins d'un ſiècle après lui, Créſias réclama contre ce calcul, & prétendit établir par les archives même des rois de Perſe, une durée de treize cent ſoixante années. Dans cette contradiction, on ne ſait de quoi s'étonner davantage ou de la diſcordance énorme des auteurs, ou du changement ſubit de ſyſtême hiſtorique dans un même pays, & le jugement balancé par des raiſons égales, ne ſait à quelle opinion ſe fixer. Si, d'un côté, Hérodote forme par lui ſeul une autorité reſpectable, Créſias d'autre part, appuyé d'une foule d'écrivains, qui, comme lui, puisèrent dans les monumens originaux, ne permet point qu'on rejette légèrement ſon témoignage, & ce problême eſt peut être un des plus difficiles de l'antiquité.

Il n'a tenu qu'aux hiſtoriens grecs qui, depuis la conquête d'Alexandre, inondèrent l'Aſie d'en donner la ſolution : ayant en main les livres originaux où leurs prédéceſſeurs avoient puiſé les motifs de leurs aſſertions, rien n'étoit ſi facile que de retirer de la comparaiſon des faits, des contradictions même des récits, cette unité, qui conſtitue la certitude hiſtorique ; mais l'ignorance grecque ne ſut jamais capable d'un pareil travail. Aujourd'hui que les moyens nous ſont enlevés par la perte de tous les ouvrages, nous n'avons que des aſſertions nues, contradictoires, dépouillées de leurs preuves, & ſur leſquelles on a vainement tenté juſqu'à ce jour d'établir un ſyſtême.

Cependant les choſes ne ſont point auſſi déſeſpérées qu'on le croit généralement. Les modernes n'ont pas ſu profiter de tous les moyens qu'ils ont en main ; il exiſte entre autres une liſte qu'on a laiſſé juſqu'ici croupir dans la pouſſière des bibliothèques, & qui cependant, par des détails uniques, fournit un développement nouveau & un enſemble étonnant.

Il s'agit de l'examiner avec l'attention qu'elle mérite. (*Voyez la liſte ci à côté, Pl. II.*)

Dans cette liſte, nous avons d'abord un point connu : Sardanapale qui la termine en nous donnant l'époque de la fin de cet empire, nous certifie auſſi que ces princes furent les Aſſyriens de Ninive ; ſi l'auteur les intitule rois de Babylone, c'eſt par une erreur générale dont nous avons expliqué les motifs.

Puiſque nous trouvons ici un prince nommé par les Hébreux, ne ſeroit-il pas poſſible d'en reconnoître quelqu'un des quatre autres dont ils ſont mention. Je remonte en confrontant chacun des noms. *Eu-pal-ès* (1) m'arrête ; il me repréſente *Phoul* ou *Phal* : c'eſt préciſément la même tournure que dans Sar-dana-*pal*. S'il eſt ſixième dans cette liſte, il eſt cinquième dans celle de Moyſe de Chorène comme dans celle des Hébreux. De-là ſuit d'abord une correction à faire dans toutes les chronologies chrétiennes, qui, depuis Africanus, ajoutent aux rois nommés par les Grecs les cinq dont parlent les Hébreux.

L'exactitude des livres de ce peuple, conſtatée par ces deux exemples, demande donc que nous ayons confiance en eux ſur tout ce qui concerne ce ſujet. Or comme, ſelon eux, il n'a pas dû s'écouler plus d'un ſiècle du commencement de *Phal-Eupalès* à la fin de Sardanapale, nous rendrons au moins pour douteux les calculs de la liſte grecque.

Quatre générations avant, *Phal-Eupalès* ſe préſente *Teutamus* ou *Tautanès*, qui, d'un aveu général, fut contemporain de la guerre de Troye : nouvelle preuve en faveur de ce que nous avons dit ſur cette célèbre époque ; car en remontant d'Eupalès, qui régnoit en 230 à Tautanès, on trouve ce dernier placé dans la fin du premier ſiècle & le commencement du ſecond (2).

(1) Enpakmès dans le Syncelle par confuſion du λ au K.

(2) Il paroît que les *Ethiopiens* des anciens grecs, amenés par Memnon, fils de l'Aurore, ne ſont pas autres que les Aſſyriens mêmes.

Digitized by Google

Au-deſſus de *Tautanes*, il n'eſt plus de moyens de ſe reconnoître juſqu'à la note de l'anonyme. Cette note eſt ſingulière, & j'admire comment & par quelle raiſon *un écrivain a terminé l'hiſtoire des Rois Aſſyriens*, à ce qui paroît en faire moins de la moitié. Dans ces deux ſections, je vois un caractère de différence marqué. L'une porte des notes, l'autre en eſt abſolument dépourvue. J'examine ces notes; ce ſont des princes faiſant *la guerre aux Syriens & aux Egyptiens*, & ces guerres ſont continuées *tacitement* pendant ſix générations, juſqu'à ce qu'enfin le dernier *achève de ſubjuguer la Syrie*.

Quoi ! des Rois de Ninive ont fait la guerre en Syrie avant Phal ? Et dans quel temps ? Depuis ce prince juſqu'à Abraham, les Hébreux ne font pas la moindre mention d'*Aſſyriens* : cependant il étoit impoſſible qu'ils ſe portaſſent dans la Syrie & juſque vers l'Egypte, ſans que les Hébreux y fuſſent compromis. Quelle eſt la raiſon de ce ſilence ? Quelle eſt la ſolution de cette difficulté ? O Ctéſias ! ô chroniqueurs antiques ! où étoit votre jugement ? Ces compilateurs n'ont pas ſenti qu'ils employoient deux fois les mêmes princes, les mêmes événemens : de deux liſtes identiques qui n'avoient de différence que dans les noms, ils en ont fait une ſeule, & les joignant bout à bout, ils ont compté deux fois un même temps. Ceci n'eſt point une conjecture, un ſoupçon, c'eſt une vérité dont l'évidence ſe démontre de toutes pièces. Baleus II eſt *Eupalès* & *Phal* ; Aſcatades eſt *Sardanapale*, ou Aſar-adon qui, ſous le nom de *Sarag-oun*, fit prendre Azot, & mérita par-là qu'on dît de lui qu'*il avoit achevé de ſubjuguer la Syrie* (1).

L'anonyme avoit donc bien raiſon de terminer là l'hiſtoire des Aſſyriens de Ninive ; mais des ignorans vinrent après lui tout gâter par un faux ſavoir : s'imaginant dans la différence des noms voir une autre dynaſtie, ils rentrèrent dans les premiers temps de l'hiſtoire par des ſentiers ténébreux, & s'égarèrent dans le labyrinthe qu'ils ſe firent ; toujours trompés par l'équivoque d'*Aſſyriens*, *Rois de Babylone*, ils introduiſirent réellement des Rois Babyloniens ; tel eſt l'*Amyntès* de la ſeconde ſection, dont les quarante-cinq ans décèlent l'identité avec le Mardok-entès de la liſte arabe, le même que Merodak-Beleſys. *Belochus* eſt peut-être encore le même perſonnage ſous un autre nom. *Baletores* (2) eſt le Babylonien, *Bal-atſar*. Mais il n'eſt pas facile de reconnoître préciſément où ces aveugles rentrent dans les princes aſſyriens ; il paroît ſeulement qu'ils en retiennent déjà le fil à *Mithræus*, le même qu'*Anna Mithras*.

Voici donc dans les Aſſyriens la même erreur que Ctéſias a commiſe dans les Mèdes ; & ſi l'on y réfléchit, l'une n'a été qu'une continuation de l'autre, & elles ſe ſervent réciproquement de preuve. En effet, les Mèdes ayant ſuccédé immédiatement aux *Aſſyriens*, l'hiſtoire de ceux-là fut la continuation de l'hiſtoire de ceux-ci ; elle dut faire un même corps d'ouvrage : ſi donc Ctéſias doubla, ſans s'en appercevoir, les temps des Mèdes, ce fut par une raiſon plauſible, inſidieuſe, qui exiſtoit dans les livres des Perſes, & qui, dérivant de la nature ou de la forme de l'ouvrage, eût également lieu pour les Aſſyriens. C'eſt parce que cette cauſe exiſta dans les originaux même de l'Aſie, qu'elle devint commune à tous les Grecs qui y puisèrent : ſi ces écrivains ne ſont pas tombés dans la même bévue à l'égard des Mèdes, c'eſt qu'ils n'en ont point écrit ; mais l'erreur de Ctéſias ne leur eſt pas moins commune, puiſqu'elle a gliſſé ſous leur critique.

Enfin ne voulut-on regarder ceci que comme hypothèſe, elle réſout toutes les difficultés, & préſente un enſemble qui concorde exactement avec le reſte de l'hiſtoire.

1°. En prenant la première ſection pour une liſte complette, & en retranchant de la ſeconde les princes Babyloniens, on voit le calcul de chacune ſe rapprocher tellement de celui d'Hérodote, qu'il eſt évident qu'il n'en a compté qu'une.

2°. Par-là, toutes les contradictions des Auteurs ſe réſolvent naturellement. (*Voyez* les liſtes. Pl. I.)

Si Ctéſias ne comptoit que trente générations de Ninus à Sardanapale, c'eſt qu'il ne prenoit que des Aſſyriens, c'eſt-à-dire, qu'il faiſoit le doublement pur & ſimple de la première ſection.

(1) Le nom de *Syrie* s'étendoit autrefois juſqu'à l'Egypte. On la diſtinguoit ſeulement par *Syria-Paleſtina*, *Syria-Phœnicum*, *Syria propria*. Hérod. lib. I. p. 52.

(2) Bêlo-parès en Eusèbe. Un trait ajouté par le copiſte a fait du τ un π.

Si ceux qui l'ont ſuivi en ont compté 34 & 36, c'eſt qu'ils introduiſoient les princes Babyloniens (1).

Si Cteſias aſſuroit que de Ninus à Sardanapale, l'ordre généalogique ne fut point interrompu, il avoit raiſon.

Mais ſi Bion & Alexandre Polyhiſtor prétendent qu'il le fut, ils n'avoient pas tort; car ne reconnoiſſant point Sardanapale dans Aſcatades, ils introduiſirent enſuite des Rois Babyloniens qui briſoient la famille de Ninus (2). Il y avoit oui & non, & Céphalion a dit l'un & l'autre. (*Cephal. in Syncel. p.* 167.)

Les cauſes de toute cette confuſion ſont, 1°. l'équivoque des Rois de Ninive qui régnèrent ſur Babylone, & des Rois de Babylone qui, depuis Beleſys juſqu'à Nabukadenaſſar II, paroiſſent avoir régné ſur Ninive.

1°. La différence des langues. Les monumens originaux de chaque nation étoient d'abord écrits dans leur langue propre: mais ces langues ayant ſubi les révolutions des peuples qui les parloient, les idiômes des vainqueurs firent tomber en déſuetude les idiôme des vaincus; ceux-ci s'altérèrent & s'oublièrent de jour en jour: faute de grammaires & de dictionnaires, l'étude en devenoit très-difficile; l'intelligence des livres ne ſe tranſmettoit que de bouche, moyen rapide de dépravation; on traduiſit; on défigura; la rareté des manuſcrits rendit les confrontations difficiles, & par la ſuite quand les Grecs ignorans vinrent s'en mêler, ils fondirent en un ſeul corps ou des traductions diverſes, ou des originaux anciens.

Pour réformer ces erreurs, & rétablir l'ordre naturel, il faut d'abord, au lieu de 30 ou 36 générations, n'en compter que quinze; en outre, on doit rejetter tous les nombres donnés par les liſtes grecques; ils ſont condamnés & par leurs diſcordances dans les mêmes ſujets, & par l'autorité de Céphalion, qui aſſure que *depuis Ninyas, aucun des Rois de Ninive ne régna plus de vingt ans*; (3) & ce témoignage s'accorde avec les livres hébreux, d'après leſquels on ne peut donner vingt ans à chacun des quatre princes qui ſuivirent *Phal*: & ſi l'on fait attention au calcul d'Herodote, on verra qu'il n'a fait aucun cas de ces nombres, mais qu'il a, ſelon ſa coutume, évalué les temps par le ſyſtême des générations. Ses 520 ans en donnent quinze, plus les vingt ans de Sardanapale, trop connus pour être évalués ſyſtématiquement. Mais ſi l'on évalue les générations ſelon ce que j'ai propoſé, les 15 ne donneront que 375 ans: ce qui place Ninus dans le ſiècle de

(1) La liſte de Syncelle porte une ſingularité qui mérite d'être relevée. Ce compilateur, qui dans toute occaſion n'eſt que le copiſte d'Euſèbe, outre la licence qu'il prend par-tout de réformer les nombres à ſa convenance, s'eſt ici permis d'ajouter aux Rois Aſſyriens cinq princes, dont les autres n'ont pas fait mention; il les autoriſe d'Abydène, qui avoit travaillé ſur les monumens aſiatiques; mais Moyſe de Chorène, qui a eu auſſi un Abydène à ſa diſpoſition, y trouvoit un ordre bien différent; il étoit tel. 1 Belus. 2 Babius. 3 Anobus. 4 Chalaus. 5 Arabelus. 6 Ninus. 7 Semiramis, &c.

Or comme les chronologiſtes & les hiſtoriens ne reprennent l'empire aſſyrien que depuis Ninus, il faut ſupprimer ces cinq Rois dans le Syncelle; & cet exemple peut donner une idée de l'audace de nos anciens chroniqueurs.

(2) « La poſtérité de Ninus, diſent Bion & Alexandre, » ne fut continue que juſqu'à *Belus*, dit *Derceto*, » parce qu'il étoit de la famille de Dercето ou Sémiramis (épouſe de Ninus). Alors un nommé *Belitaras*, » intendant des jardins du Roi, conſpira contre lui, » & lui ayant ravi le ſceptre & la vie *d'une manière qui* » *tenoit du merveilleux*, il tranſmit l'empire à ſes deſ» cendans, qui régnèrent juſqu'à Sardanapal; & de» puis Ninus, le tems fut en total de 1306 ans «.

Ce récit prête de nouvelles preuves à ce que j'ai avancé. Cette uſurpation de Belitaras (*Baleiores en Syncelle*, *Belimus en Cephalion*, *qui le place 640 ans après Ninus*, *& il eſt 649 ans en Euſèbe.*) Cette uſurpation, dis-je, faite *d'une manière qui tenoit du merveilleux* (*mird quadam ratione*), eſt une alluſion ſenſible à celle du Beleſys, qui dans Cteſias employe l'aſtrologie, la divination, & ce que l'on appelle *magie, enchantemens*. Ainſi, *Belus Decertade* eſt encore un autre nom de Sardanapale, peut-être en Dialecte babylonien. Les anciens ſe ſont ſi peu entendus dans cette partie, qu'Alexandre Polyhiſtor a répété ce fait dans un autre récit ſous d'autres couleurs.

« Nabopolaſſar, dit-il, général des armées de *Sa*» *rak*, Roi des Kaldéens & de Ninive, tourna ſes » armes contre ce prince, qui, de déſeſpoir, *ſe brûla* « *dans ſon palais*, & Nabu-Pul-Aſſar, devenu Roi par » cette révolution, tranſmit à ſon fils Nabukodonoſor II, l'empire des Kaldéens & de Babylone ». *Voy.* Ap. Syncel. p. 210.

J'ai déjà dit que *Sarak* étoit Sardanapale: la circonſtance de s'*être brûlé dans ſon palais* en eſt une nouvelle preuve. Mais en outre on remarquera que prenant Aſcatades pour Sardanapale, & Amyntes pour Beleſys, Belitaras ſe trouve exactement répondre à Nabopolaſſar. Or comme on n'a pu attribuer ces faits à ce dernier que par l'équivoque des noms, il faut les reporter à ſon anté-prédéceſſeur, & tout rentrera dans l'ordre.

(3) A Ninyâ reliqui . . . . . ab avitâ nobilitate deficientes . . . . Ita ut nullus vicennalis obiret. Apud Syncel. p. 167.

David, ſans pouvoir le rejetter plus haut; & on peut l'abaiſſer juſqu'à les rendre contemporains, car on ne doit point compter pour une *génération*, Sémiramis, épouſe de Ninus. Alors on voit combien eſt exact ce paſſage de Philon de Beryte, qui fait vivre Sémiramis du temps d'Abibal, qui vécut du temps de David.

Si maintenant nous contemplons l'enſemble général qui réſulte de cet ordre, nous le trouverons exact: en vain nous aſſure-t-on que Ninus fut un conquérant univerſel, qu'il parcourut l'Aſie, l'Inde & l'Afrique; ce ſont autant de fables & d'abſurdités dérivées de l'équivoque des mots & des noms qui a tout confondu dans la haute antiquité: Ninus, pris pour homme & pour roi d'Aſſyrie (1), ne put jamais faire que de petites conquêtes, & poſſéder que des états très-bornés. Les notes de l'anonyme en donnent les preuves les plus évidentes; on y voit que Ninus n'avoit pas même conquis les Bactriens, puiſque ce fut *Arius qui acheva de les ſoumettre.* Il s'en falloit beaucoup qu'il eût conquis l'Inde, puiſque *Baleus-Xercès n'en atteignit les frontières qu'après avoir doublé l'empire par ſes victoires.* Malgré la pénurie des détails, on ſaiſit toutes les nuances d'un accroiſſement progreſſif, conforme à la nature des choſes. L'ambition des premiers princes aſſyriens ſe porta toute entière vers l'Orient. Quand elle eut pris de ce côté une extenſion ſuffiſante, elle ſe retourna vers le couchant, & y ſuivit les mêmes gradations. *Phoul Mamitus* paſſa le premier l'Euphrate vers l'an 236. Juſqu'alors les pays adjacens à la Méditerranée avoient été diviſés en une multitude de petits états, tels que *Tſouba*, *Damas*, *Hamat*, &c. dont on ſuit l'indépendance depuis Abraham juſqu'à leur deſtruction par les Aſſyriens (2). Vers l'an 258, Teglat détruiſit le royaume de Damas (3), & il enleva même quelques cantons hébreux & arabes. Salmanaſa (4), en 273, completta la ruine du royaume de Samarie, & s'efforça d'envahir les poſſeſſions des Tyriens (5). Sennachérib porta ſes vues ſur Jéruſalem & Memphis; enfin *Aſaradon* termina par la priſe d'Azot.

Pour ſentir toute la vérité de ce tableau, écoutons un Roi Aſſyrien, Sennachérib lui-même parlant à Ezékias.

« Inſenſé qui crois que ton Dieu te garantira » de mon joug! les Dieux des nations les ont-» ils ſauvées de la main de mes pères? Ont-ils » préſervé les pays de *Háran*, *Gouzan*, Rat-» laph, & les enfans d'Aden qui habitoient » Talaſſar? *Reg. II. c.* 19.

» Ont-ils ſu défendre contre moi *Hámat*, » *Ana*, & le *Saphirouim*? *Ibid. c.* 18.

La poſition de la plupart de ces pays nous eſt connue. *Háran* eſt en Méſopotamie, *Gouzan* eſt le *Gauzanitis* de Ptolomée, aux environs de *Singare*. *Ratſaph* eſt ſur l'Euphrate; *Ana* eſt une iſle ſituée dans le cours de ce même fleuve. Les *Saphirouim* ſont les *Sapires* des Grecs, au nord de l'Arménie. (*V. Danville, Géograp. anc. & moderne.*)

Or, ſi Sennachérib avoit ſubjugué des peuples auſſi voiſins de l'Aſſyrie, ſi même du tems de ſes pères il y avoit des pays indépendans

(1) Je dis pris pour homme, car il me paroît qu'on l'a pris pour toute autre choſe. Je ſoupçonne que l'on a confondu *Ninos* Roi, avec *Ninos* ville; & en prenant dans ce dernier ſens ce que l'on raconte de l'empire de Ninus, le récit devient plus exact. Mais d'autre part, Ninus me paroît avoir fait équivoque avec un être d'une autre eſpèce. J'ai lu quelque part que ce nom en Aſſyrien vouloit dire *le ſoleil*; & la généalogie de Ninus en Xénophon (a), favoriſe ce ſentiment. Ce règne de cinquante-deux *révolutions* qu'on lui attribue, ſemble faire alluſion au *règne* annuel du ſoleil, diviſé en 52 ſemaines. En cette qualité, je ne m'étonne plus qu'on ait pris Ninus pour un conquérant univerſel; mais ſes conquêtes ont été de l'eſpèce de celles de Bacchus, Oſyris, Hercule, tous emblême *du ſoleil*, qui parcourt la terre *avec* l'armée innombrable des cieux.

Dans l'antiquité primitive, chez tous les peuples *Sabiens*, les Rois s'appelloient *Soleil*; voila la ſignification des *Hadad* de Damas, des *Belus* de Babylone, des *Kyrus* des Perſes. Les Reines ſouvent s'appelloient *Lunes*; tout l'ordre des cieux étoit imité ſur la terre: & c'eſt par ces équivoques que la Mythologie a été mêlée à l'hiſtoire.

(a) Xenoph. de *Æquivoc.* Nous le rapporterons ailleurs.

(2) Ce fut en conſéquence de la conquête des *Aſſyriens* que s'introduiſit, comme nous l'avons dit, le nom de *Syriens*. Or cette dénomination ne pût devenir uſitée que ſur la fin du troiſième ſiècle; & voila pourquoi on ne la trouve ni dans Homère, ni dans Héſiode ſon contemporain, quoiqu'ils aient parlé de ce pays ſous ſon nom oriental *Arima* ou *Aram*. Iliad. lib. II. Heſiod. Theogon.

(3) Reg. II. c. 16. v. 9. & Paral. lib. I. c. 5. (cap. 6.) v. 26.

(4) Ib. c. 17.

(5) Ap. Joſeph. Ant. Jud. lib. 9. c. 14.

auſſi près de Ninive, que deviennent les conquêtes du Roi Ninus (1)?

La parfaite correſpondance de toutes les parties de notre tableau hiſtorique des Aſſyriens, eſt ſans doute la meilleure preuve de l'authenticité de la liſte qui m'en a procuré le developpement : il faudra donc réformer des préjugés accrédités mal-à-propos contre elle. Ce n'eſt pas que je prétende nier qu'elle ne nous ſoit parvenue avec des caractères ſuſpects, qu'elle ne ſoit intitulée d'un auteur à qui elle n'appartient point, qu'elle n'ait en un mot mérité l'épithète d'*apocryphe*. Mais l'idée qu'on attache à ce terme, a excédé ſes bornes. L'on a tort de rejetter ſans examen les *apocryphes* des anciens ; il en eſt peu où l'on ne trouve des traits précieux ; & cela ne pouvoit manquer d'arriver, parce que cette eſpèce d'ouvrage exige toujours une apparence de vérité, & les anciens auteurs ont eu des moyens que nous n'avons plus. On doit donc regarder la liſte en queſtion comme une compilation faite ſur les traductions grecques des livres de l'Aſie, comme le démontrent les analogies ſuivantes.

1°. Les noms & les nombres ſe retrouvent tous dans Euſèbe & le Syncelle, & accuſent un ancien original commun, tel que Caſtor.

2°. La ſection, *un anonyme termine ici l'hiſtoire des Rois Aſſyriens*, lui eſt commune avec Bion, Alexandre Polyhiſtor, & Céphalion.

3°. Sémiramis, ſœur de Baletores, pris pour *Beleſys*, (ſelon l'induction de la note 2, page lix) répond à la Sémiramis qu'Hérodote place cinq générations avant Nitocris.

4°. Le nom de Xercès y eſt expliqué comme dans ce même auteur. *Lib. VI. p.* 483.

5°. Il eſt ſingulier que prenant Aſcatades pour *Sardanapale*, le tremblement de terre obſervé à Babylone coïncide avec celui d'Amos.

6°. Enfin, nous allons voir dans l'article de Zoroaſtres des rapports avec des livres orientaux qui, n'ayant été connus que récemment, achèvent de détruire toute idée de ſuppoſition dans l'éditeur de cette liſte. L'ouvrage où elle ſe trouve reſta enfoui dans les bibliothèques d'Eſpagne, juſqu'à la fin du ſeizième ſiècle. Enfin, un prêtre (2) aſſez ignorant s'aviſa de le déterrer & de le publier ſous un nom qu'il a peut être lui-même ſuppoſé. On y trouve d'ailleurs mille diſparates mythologiques qui s'accordent avec ce que l'on recueille tant des auteurs anciens que de ceux qui ont écrit après l'Ere chrétienne.

Il ne me reſte plus qu'une obſervation à faire (3) ; & c'eſt ſur l'Ere de *Nabon-aſſar*. Ce prince étant antérieur à Sardanapale, & de la même famille, ne peut être que Ninivite : ſi ſon nom eſt babylonien, ainſi que pluſieurs autres de la même liſte, c'eſt que le canon aſtronomique, ouvrage des aſtronomes de Babylone, fut écrit en leur langue.

Il ſembleroit d'abord équivoque auquel des princes aſſyriens qui nous ſont connus, *Nabon-aſſar* eſt identique : car ſi l'on calcule ſon Ere de la dix-neuvième année de *Nabou-kaden-aſſar II*, (406) ſa première répond à l'an deux cent quarante-cinq, & il eſt le même que *Teglat-phal-aſſar* : ſi au contraire on part de la dernière d'*Aſar-Adon* (301), *Nabon-aſſar* répond à l'an deux cent vingt deux, & il s'annonce pour être *Phoul*. Dans cette contradiction, notre choix eſt facile ; car Ptolomée ayant tronqué les règnes des premiers princes babyloniens, il eſt évident qu'un calcul où cette erreur entreroit, ſeroit également erroné. Nous préférons donc la ſeconde alternative, & elle remplit exactement toutes les indications.

Dans cette liſte, on a diviſé en deux portions le temps que les chroniques grecques attribuent au règne de *Sardanapale* ; la différence qui en réſulte n'eſt que d'un an : il paroît que l'*interregne* fut la minorité d'*Aſar-Adon*. Ainſi, *Meſſeſſi-Mordak* repréſente *Sennacherib*, qui régna l'an 277 ou 278, ſelon que l'on ſuit Ptolomée ou les liſtes grecques. *Apronadius* eſt *Salmanaſar* ; *Mardokempad* eſt *Teglat phal aſar*, & *Nabon aſar* eſt *Phoul*. Quoique ces correſpondances ne pêchent en aucun point, il ſeroit cependant poſſible de les rendre encore plus

(1) En ſuivant ce nouvel ordre de tems, on corrigera mille erreurs introduites dans l'explication des grands & petits prophètes. Faute de le connoître, on a fait des contreſens perpétuels en traduiſant au *futur* comme *prophétique* ce qui n'eſt que *narratif* au *paſſé*.

(2) Annius de Viterbe.

(3) *Voyez* le canon aſtronomiq. ci-devant art. de Babyl. p. 224.

exactes, en réduiſant à la même eſpèce les années lunaires dans notre canon, juſqu'à l'an 406, & toujours ſolaires dans celui des Aſſyriens : mais ce travail ne convient qu'à des ouvrages qui traiteront l'hiſtoire avec plus de détail.

La liſte de Ptolomée nous eſt garant, conjointement avec celle des Hébreux, de la fauſſeté des nombres allégués par les chroniques grecques ; & l'on voit que ce n'eſt point par convenance d'hypothèſe que nous les avons rejettés.

Une circonſtance chez les Hébreux nous indique qu'effectivement, vers le temps dont il s'agit, les princes aſſyriens avoient pour l'aſtronomie le goût que l'on reconnoît à *Nabon-aſſar*. Il eſt parlé d'un *cadran* d'Achaz, qui ne fut autre choſe qu'un gnomon (1), comme d'une pièce merveilleuſe & nouvelle à Jéruſalem. Or, il paroît que le prince hébreu en rapporta l'idée de l'entrevue qu'il eut avec Teglatphal-aſar à Damas, ainſi que le modèle d'un autel à l'aſſyrienne, & pluſieurs autres ouvrages de goût (*V. Reg. II. c. 15 & 16.*)

(1) C'eſt ſur ce gnomon qu'Iſaïe opéra ſon phénomène ou plutôt ſon *tour de main de la rétrogradation du ſoleil*; il eſt très-vraiſemblable, pour ne pas dire certain, qu'il aura, par quelque moyen, fait jouer le gnomon, ou ſon cadran, ce qui a produit ſur l'ombre une apparence de *rétrogradation*.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Du ſiècle de Zoroaſtres.

SANS la réforme de la chronologie aſſyrienne, il étoit impoſſible de découvrir le ſiècle de Zoroaſtres. L'hiſtoire de ce légiſlateur religieux étoit trop étroitement liée à celle des Rois de Ninive, pour que l'on dût établir d'une manière indépendante des tems qui ſont ſes mêmes.

L'un des problêmes eſt-il réſolu, l'autre le ſuit ſans effort & comme une conſéquence naturelle : & tel eſt l'avantage de leur complication que les preuves particulières à chacun ſe réfléchiſſant ſur l'autre, accuſent par leur accord la vérité qui leur eſt commune. Le développement de ces rapports va complettet l'évidence de ce que j'ai avancé.

Quand on conſulte les Ecrivains qui paroiſſent avoir eu les meilleurs moyens d'inſtruction ſur cette matière, on en recueille un ſuffrage unanime, qui place Zoroaſtres dans le premier âge de l'empire aſſyrien. Pluſieurs même ont déſigné ſon époque d'une manière préciſe : tel entr'autres Céphalion, qui, ſur l'autorité des livres anciens de l'Aſie, atteſte que Zoroaſtres fut contemporain de Sémiramis (1). Moyſe de Chorène, qui a compoſé ſon hiſtoire d'*Arménie* ſur des monumens auſſi authentiques, dit poſitivement la même choſe (2). Trogue Pompée n'a point un ſentiment différent, lorſqu'il ſubſtitue à Sémiramis Ninus, ſon époux. (3)

Enfin un hiſtorien des plus anciens, & que ſes fragmens me font juger avoir puiſé profondément dans les antiquités, a réuni dans un paſſage la double combinaiſon & des témoignages cités & de l'ordre que je réclame. *Depuis Zoroaſtres juſqu'au paſſage de Xercès en Grèce*, a dit Xantus de Lydie, *il s'écoula ſix cents ans* (4) ; par ce calcul, Zoroaſtres ſe trouve placé dans le ſiècle de David, & de là réſulte cet enchaînement de ſynchroniſmes. *Zoroaſtres, contemporain de Sémiramis, contemporaine de Sanchoniaton & d'Abibal, contemporains de David.*

Un tel accord ſuffit ſans doute pour démontrer que la réforme que j'ai faite, toute étrange qu'elle peut paroître, eſt autoriſée par les preuves les plus déciſives. Mais en ce moment l'Aſie moderne nous fournit des éclairciſſemens trop intéreſſans pour les négliger.

Les livres des Parſes ſur-tout, apportés depuis quelques années de l'Inde, & publiés par *M. Anquetil du Perron*, en révélant ſur la perſonne & l'hiſtoire de Zoroaſtres des détails inconnus, nous prêtent de moyens déciſifs de porter l'évidence à ſon comble (5).

Voici en peu de mots ce que les traditions des orientaux offrent actuellement de plus clair & de plus inſtructif.

« Au tems de Zoroaſtres, toute la vaſte étendue des pays compris entre l'*Indus*, le *Gihon* & l'*Euphrates*, s'appelloit d'un nom commun & général, *Iran* ou *Etériné* (6). Ce pays étoit diviſé en un nombre indéterminé de provinces & de royaumes diſtingués chacun par des noms propres. Parmi ces royaumes (dont l'état géographique eſt très-confus), l'on en démêle un qui comprenoit ſpécialement le Koraſſan, & avoit pour capitale la ville de Balk. Il étoit gouverné par des Rois indigènes (dont l'origine ſe perd avec celle de la nation, dans les ténèbres de la Mythologie). Ce fut dans ce pays que Zoroaſtres promulgua une religion nouvelle (ou plutôt

(1) Tum Semiramedis & Zoroaſtris Magi natalia ſubjungit (Cephalio.) Syncel. p. 167.

(2) Moſ. choren. p. 47. & 48.

(3) Apud. Juſt. p. 1.

(4) Diog. laert. in præmio.

(5) *Voy.* le Zend-Aveſta imprimé à Paris en 1771 in-4°. trois volumes : ouvrage dont il paroît qu'on n'a point aſſez ſenti l'importance.

(6) Vie de Zoroaſtres. Zend-Aveſta. Tom. II.

une

» une modification de l'ancienne). Le Roi » d'alors nommé Guſtaſp, reçut avidemment » cette innovation, & bientôt devenu proſe » lyte enthouſiaſte, apôtre perſécuteur, il ré » ſolut d'étendre, par les armes, le ſyſtême ar » bitraire de ſa croyance; en conſéquence, il » fit la guerre à pluſieurs princes voiſins, & » entr'autres à *Ardjaſp*, Roi du *Touran*. Ce » Royaume, ſitué au couchant du Koraſſan, » étoit un des plus puiſſans de ces contrées. » *Afraſiab*, l'un de ſes Rois, & ayeul d'*Ardjaſp*, » avoit fait des guerres longues & ſanglantes, » aux *Iraniens* de Balk (il paroît même qu'il » les avoit rendus tributaires). Ces guerres re» commencèrent ſous *Ardjaſp*, qui battu d'a» bord vainquit enſuite les *Iraniens*, leur em» porta d'aſſaut la ville de Balk & la réduiſit » en cendres ».

On demanderoit vainement aux Parſes de claſſer ces faits dans la ſuite des tems: depuis long-tems ils en ont perdu le fil: tout ce qu'ils ſavent, c'eſt que ces événemens appartiennent à la plus haute antiquité; il faut chercher ailleurs des éclairciſſemens & des complémens à ces connoiſſances imparfaites.

Ce que les livres modernes de l'Aſie appellent *Balk* & *Koroſſan*, les Grecs l'ont connu ſous le nom de *Bactre* & *Bactriane*. Recherchons dans ce qu'ils nous en apprennent ce qu'ils peuvent avoir d'analogue.

Dès le tems de Darius, fils d'Hyſtapes, la Bactriane étoit réduite en province, & formoit l'une des vingt ſatrapies de l'empire (1). C'étoit Cyrus qui en avoit fait la conquête comme nous l'apprend Ctéſias (2): & l'on induit bien d'un paſſage d'Hérodote que ce fut peu après la guerre de Lydie (3).

Sous les Mèdes, l'état de la Bactriane peut être équivoque; mais il ne l'eſt point tous les Aſſyriens; elle fut province de leur empire, comme le prouvent ces paſſages de Ctéſias en Diodore. Lib. II. p. 138 & 139.

« *Sardanapal* ayant appris la révolte de Be» leſys & d'Arbaces, marcha contre eux avec » les troupes des nations qui lui reſtoient fi» dèles..... & il en manda de nouvelles de » toutes parts..... Or Arbaces ayant appris » qu'une armée envoyée de *Bactriane* au ſe» cours du Roi, s'approchoit à grandes jour» nées; il alla au-devant, & conjura les Géné» raux de s'unir à lui dans une cauſe qui leur » étoit commune.... Et les *Bactriens*, ſéduits » par l'appât de la liberté, s'unirent aux conſpi» rateurs (4)

L'état d'indépendance dont parlent les livres orientaux eſt donc antérieur même à Sardanapale.

« Or Ninus fit la guerre aux Bactriens, & » alors régnoit chez eux *Oxy-Artes* (5).

Nous voici déſormais arrivé au tems des Rois indigènes en queſtion; la petite note de l'anonyme, *Arius, petit fils de Ninus, acheva de dompter les Bactriens*, nous donne l'époque de la deſtruction de ce royaume & de ſa réduction en province; en ſorte que par cet appointement des orientaux & des Grecs, nous formons une chaîne continue de tems dont ceux ci fourniſſent la partie inférieure, & ceux-là la ſupérieure; que ſi l'on confronte attentivement les détails de l'ancien & du moderne, on y trouvera une identité complette de faits, de perſonnages & même de noms, & l'on demeurera convaincu qu'ils ont puiſé aux mêmes ſources.

Le tableau ſuivant rend cette vérité très-ſenſible.

Récit de Mirkond & des livres Parſes.	*Récit de Diodore*, lib. II.
Afraſiab, Roi du Tour-an ou Turqueſtan, fit pluſieurs expéditions contre le royaume de Balk. L'un des Rois qu'il combattit demeuroit en cette ville.....	Ninus, Roi d'Aſſyrie, (appellée auſſi Atourie) fit deux expéditions contre les Bactriens... Oxyartes régnoit alors à Bactre. Il fut attendre l'ennemi dans des défilés.....

(1) Herod. lib. III. p. 243 & 245, & tel fut ſon état juſqu'au tems d'Alexandre.

(2) Frag. de Cteſias à la fin de l'Hérodote. p. 813.

(3) Herod. lib. I. p. 74. Capto Cræſo..... Reverſus eſt Cyrus ad Ecbatana..... quandoquidem ei *obſtabant* Babylon, & Bactriana gens, & Sacæ, & Ægyptii.

(4) Il eſt donc probable que les Bactriens furent indépendans ous les Mèdes: auſſi Xenophon leur donne-t-il un Roi au tems de Cyrus. Cyroped. p. 114. Cependant Ctéſias n'indique rien de ſemblable. Frag. cité.

(5) Diod. lib. II. p. 117 & 118.

Digitized by Google

La route d'Afraſiab eſt décrite à travers un pays de défilés, & il fut d'abord battu, puis il battit les Iraniens, & il régna dans Balk.

& il engagea un combat dans lequel il eut d'abord du deſſus; mais les Bactriens, accablés par le nombre, furent à la fin mis en déroute; & Ninus prit la ville de Bactre.

Dans ces récits, l'on ne peut douter de l'identité d'Afraſiab & de Ninus. L'*A-tour-ia* eſt évidemment le même pays & le même mot que le *Tour-an* des livres Zends: & le *Turkeſtan* de Mirkond n'en eſt que la traduction. On ne trouve point, il eſt vrai, d'Oxy-artes chez les orientaux, mais je ne crois point ce nom propre & individuel; il me paroît compoſé d'*Oxus-Arſta*, qui peut ſignifier *prince de l'Oxus*, fleuve principal de la Bactriane, le même que le *Gihoun* dont il eſt beaucoup parlé dans l'hiſtoire d'Afraſiab. Les défilés qui ſeparoient les deux Etats ſont les fameuſes *portes Caſpiennes*. En prenant Ninus pour Afraſiab, Diodore, ou plutôt Cteſias, ſon auteur, peint du tems de ce prince, un état géographique, qui convient à celui des Parles. L'Aſſyrie (1) formoit alors un Royaume, l'Arménie un autre, la Medie un troiſième, la Bactriane un quatrième, & il paroît que ce qui fut par la ſuite la Babylonie & la Perſe, étoit alors diviſé en un nombre de petits Etats.

Le même auteur a connu Zoroaſtres tel qu'il reparoît aujourd'hui ſous les traits d'un de ces légiſlateurs religieux, qui ont impoſé des croyances aux nations.

(2) *Chez les Arians* (dit Cteſias), *Zathrauſtes conſacra le dogme des deux principes* (du bon & du mauvais); & Diodore compare Zathrauſtes au Zamolxis des Gètes, & au Moyſe des Hébreux.

Le nom d'*Arians* retrace évidemment celui d'*Iranians*, qui reparoît aujourd'hui dans les livres Zends. On le retrouve auſſi attribué aux Mèdes dans une antiquité qui ſe confond avec celle-ci. *Jadis*, dit Hérodote (3), *les Mèdes s'appelloient Ariens*, & une de leurs provinces garda le nom d'*Aria*.

Trogue Pompée avoit quelques notions de la part qu'eût Zoroaſtres dans les guerres des Aſſyriens & des Bactriens, comme le prouve ce paſſage (4): *Ninus, Roi d'Aſſyrie, fit la guerre à Zoroaſtres, Roi de Bactriane, que l'on dit avoir inventé la magie & les enchantemens.*

Ce caractère d'enchantemens & de magie convient très-bien à l'idée qu'on s'eſt formée de Zoroaſtres; le titre de Roi eſt moins exact, & me paroît une erreur, née ſans doute de l'equivoque du rôle principal que joua Zoroaſtres dans ces événemens.

L'oppoſition de Zoroaſtres à Ninus s'accorde encore avec une tradition des Zoroaſtriens de nos jours, qui croyent que leur prophète vécut du tems de ce prince (5).

Cette tradition ne s'éloigne pas d'une autre des orientaux, qui, déſignant Zoroaſtres ſous le nom d'*Horrès* (6) prétendent qu'il vécut du tems de Salomon: or en ſuppoſant Ninus contemporain de David, Zoroaſtres, qui vécut ſoixante-dix-ſept ans, a dû prolonger ſa carrière aſſez avant dans le premier ſiècle du temple: & cette conjecture eſt d'autant plus probable, qu'il fut en partie contemporain d'*Ardjasp* ou *Ariaſ* (comme l'écrit Mirkond), le même qu'*Arius*, petit fils de Ninus, ce qui ſe démontre par le tableau qui ſuit:

Ardjasp (ou Ariaſ), *petit-fils d'Afraſiab, recommença la guerre... Il eut d'abord du deſſous; mais enfin il battit les Iranians, prit & ſaccagea la ville de Balk.*

Arius, petit-fils de Ninus (recommença la guerre), *& acheva de dompter... les Bactriens.*

Et depuis ce tems il n'en eſt plus parlé que comme de ſujets de puiſſances étrangères.

(1) Diod. lib. II.

(2) Diod. lib. I. p. 105. *Zathrauſtes bonum genium apud Arianos.* Les imprimés portent *Arimaſpos*; mais notre leçon eſt celle de pluſieurs manuſcrits. Arnobe nous apprend que le premier livre de Cteſias traitoit particulièrement du Mage Zoroaſtres *Bactrien*. Arnob. lib. I.

(3) Herod. lib. VII. p. 539.

(4) Trog. pomp. Ap. juſt. lib. I. p. 1.

(5) *Voy.* Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Belles-Lettres. Tom. XII, in-4°. Diſſert. ſur le ſabiiſme, par Fourmont.

(6) Ceci s'encadre ſingulièrement dans un paſſage de Clément d'Alexandrie, qui dit qu'un des noms de Zoroaſtres fut *Er*. Or ce nom ne differe en rien de *Horrès*. Clem. Alex. Strom. lib. I. p. 598.

Et tout-à-coup l'hiſtoire des Parſes s'obſcurcit & ſe perd dans un cahos d'invraiſemblances & d'abſurdités, telles qu'en cinq générations elle arrive à Aſcander (Alexandre), ſans cependant acculer l'interruption de l'ordre généalogique. (*Voy. Boundcheſch.* Zend. aveſta, tom. III.)

Dans cette période, il eſt évident que les livres orientaux ont une lacune énorme: ils ſautent toute la durée des empires Aſſyrien, Mède, Babylonien & une partie des premiers Perſes: & ce ne ſont pas là les ſeuls défauts qu'on ait à leur reprocher. Leur Géographie eſt dans le déſordre le plus étrange; on y trouve partout le moderne & l'antique confondus & ſubſtitués; ils trant,orrent au ſiècle de Zoroaſtres des dénominations, des diviſions parthes, tartares, arabes, &c. Tel eſt ſur-tout le defaut des écrivains mahométans, qui, dans les traductions ou les extraits qu'ils ont fait des livres anciens, ont totalement défiguré le tableau des tems antérieurs à Mahomet. Les livres des Parſes eux-mêmes ſont altérés, & juſqu'à ce jour nous ne pouvons nous flatter de poſſeder aucun original bien ancien. Nous n'avons que des compilations où l'ignorance des auteurs a introduit des erreurs qui donneront bien de l'embarras aux critiques: cependant on ne ſauroit trop encourager la littérature orientale; ſi elle préſente de grandes difficultés, elle offre auſſi de grands ſuccès, & l'eſpoir de connoiſſances entièrement neuves. C'eſt d'elle ſur-tout qu'il faut attendre la ſolution de tous les problêmes qui tiennent à la première antiquité.

Par-tout ce qui a été dit dans cet article & dans le précédent, il eſt prouvé, 1°. que les premiers tems de l'empire aſſyrien ſont parallèles aux premiers Rois Hébreux; 2°. qu'ils concourent avec les derniers tems d'un royaume (la Bactriane), qui n'a point été connu avant ce jour; 3°. que Zoroaſtres a vécu dans ce pays à l'époque de la fondation du temple. Nous n'avons point, à la vérité, ſur tous ces faits, des connoiſſances préciſes au jour & à l'année; c'eſt à des recherches ultérieures qu'il faut les demander; mais du moins n'avons-nous pas des erreurs de cinq ou ſix cents ans, telles qu'elles ont généralement ſubſiſté juſqu'à ce moment. De cette eſpèce étoit par exemple l'opinion de ceux qui ont fait Zoroaſtres contemporain de Darius Hyſtapide. Ce ſyſtême fut imaginé dans les premiers ſiècles du chriſtianiſme, & l'équivoque des noms de Guſtasp (1) & Huſtasp ou Hyſtasp, en fut la cauſe, comme il en eſt l'unique preuve. On a voulu ſuppoſer qu'il avoit exiſté pluſieurs Zoroaſtres; mais c'eſt une erreur auſſi dépourvue de fondement.

(1) Cet équivoque ſemble fait pour tromper. Par un inverſe de l'erreur des Grecs, quelques orientaux modernes placent *Diamaſp*, célèbre philoſophe Zoroaſtrien ſous *Guſtap*, parce qu'ils ne connoiſſent point le fils d'*Hyſtapes*.

Je ne parle point des anachroniſmes de ces Grecs, qui ont fait Zoroaſtres antérieur de 500 ans à la guerre de Troye, les autres de ſix mille à Platon. Ces erreurs ſont ſi groſſières, qu'il n'y a que des fautes typographiques, inſérées dans les originaux ou les copies, qui puiſſent en rendre raiſon.

CHAPITRE XII.

Supplément à la Chronologie des Hébreux.

J'AVOIS d'abord compté terminer ici ces recherches chronologiques; mais un heureux hasard m'ayant procuré des rapprochemens nouveaux, je me suis vu en état de compléter la partie des Hébreux; c'est pourquoi je vais la reprendre, & achever d'établir les temps qui précédèrent David, autant qu'ils en sont susceptibles.

Le règne de Saül se présente d'abord, & il donne idée des difficultés dont est hérissée cette partie.

Saül, dit le texte hébreu, *étoit âgé d'un an quand il régna, & son règne dura deux ans* (1).

L'erreur de ce passage est si manifeste, que les commentateurs même n'ont pu se la dissimuler. Pour la pallier, ils ont supposé que l'écrivain avoit voulu dire que *Saül étoit pur comme un agneau d'un an quand il régna*; mais de pareilles interprétations ne sont bonnes que pour des paraphrastes mystiques.

Il est également impossible que Saül n'ait régné que deux ans. Toute son histoire dépose contre cette durée; il est un fait entr'autres qui la dément avec une évidence qu'on ne peut éluder. Il est dit que *David étoit jeune lorsqu'il fut présenté à Saül*: on ne peut lui donner alors plus de dix-huit à 20 ans; & l'on rapporte ensuite *qu'il en avoit* 30 *quand il lui succéda*. On doit donc reconnoître que le texte a été altéré en cet endroit, ainsi qu'en beaucoup d'autres. Les chiffres ont disparu dans les rédactions qui se firent des monumens originaux; il s'agit de restituer cette lacune.

Nous admettrons d'abord avec Origènes 30 ans pour l'âge de Saül quand il régna; & comme ce point n'est pas important, nous n'entrerons pas en preuve.

Quant à son règne, nous trouvons qu'il fut de 20 ans; c'est l'opinion des plus anciens écrivains, qui sans doute ont eu pour garant quelque manuscrit. *Les Rois*, dit l'historien Josephe (2), *régnèrent* (tant) d'années, *y compris les* 20 *de Saül*. Ailleurs il répète (3), que Saül régna 18 *ans* du vivant de Samuel, & *deux ans* après la mort de ce prophète. Il est vrai que les imprimés portent 22 au lieu de 2; mais notre lecture est celle de plusieurs manuscrits très-estimés, & de divers anciens qui ont suivi Josephe (4).

Il est remarquable que le rédacteur des actes des Apôtres a lu comme nos imprimés (5); car il fait dire à Saint Paul, que Saül régna 40 ans. Cet écrivain auroit il suivi les manuscrits de Josephe, représentés aujourd'hui dans les imprimés? ou bien cette erreur appartient-elle à un auteur antérieur, même à Josephe? C'est ce qu'il est difficile de décider. Quoi qu'il en soit, ces *vingt-deux* ans sont une erreur qui paroît venir d'une note, mise d'abord à la marge, où l'on résumoit les vingt ans de Saül, & qui depuis, passant dans le texte, a doublé la somme. Les anciens fournissent bien des exemples de ces accidens.

Notre lecture est autorisée d'Eupolème, écrivain grec très-ancien; & le suffrage de cet historien a beaucoup de poids, parce qu'il avoit travaillé immédiatement sur les livres hébreux, & qu'il étoit très-bien instruit sur leurs antiquités, comme le prouve ce fragment (6).

Moyse gouverna.....40 ans.
Jesus, fils de Navé.....30
Saül mourut vers sa.....21[e]
David.....40, &c.

(1) V. *Samuel*, lib. I.

(2) Ant. Jud. lib. X. c. 1. n°. 4.

(3) Ibid. lib. 6. c. 14. n°. 9.

(4) *Voy.* à ce sujet la note d'Havercamp. *Ultimo loco citato.*

(5) C. 13. v. 21.

(6) Apud Euseb. præp. evang. p. 442.

Ainſi nous donnerons vingt ans de règne à Saül (1).

Les rédacteurs ſe ſont épargnés la peine de ſe tromper ſur le temps de Samuel : ils n'en ont rien dit directement. Seulement ils nous apprennent qu'il jugea pluſieurs années ; & qu'ayant commencé de vieillir, le peuple le contraignit de nommer un Roi. Mais il leur eſt échappé une petite diſtraction qui va encore réparer cette lacune.

Il eſt dit, qu'après la mort d'Héli, l'arche qui avoit été priſe à la bataille d'Aphec, puis rendue ſept mois après, fut transférée à Gabaa. *Or, elle y reſta long-temps dépoſée, & il s'écoula vingt ans, pendant leſquels Iſraël vécut en paix* (2).

On ne peut entendre ces *vingt ans* de tout le temps que l'arche demeura à Gabaa, juſqu'à ce que David l'en retira (3). Ils ne peuvent ſe prendre que pour celui qui s'écoula depuis la mort d'Héli, juſqu'au règne de Saül, c'eſt à-dire, pour la judicature de Samuel ; & cela eſt clairement indiqué par ces mots : *Il s'écoula* 20 *ans, pendant leſquels Iſraël vécut en paix.* Car cette paix n'a pu avoir lieu que ſous Samuel, qui paroît en effet avoir gouverné paiſiblement. Saül au contraire, ſitôt qu'il fut ſacré, commença la guerre, & la fit toute ſa vie (4). Ces vingt ans ſeront donc le temps de Samuel ; plus, les ſept mois que l'arche reſta chez les Philiſtins depuis la mort d'Héli.

Au-deſſus de Samuel, il n'eſt plus poſſible de faire un pas ſéparément. Toute la période des juges ſe tient par un nœud indiſſoluble de difficultés, dont la ſérie ſe prolonge juſqu'à l'origine première. Pour entreprendre de les réſoudre, il faut en reprendre la chaîne par les premiers anneaux : nous ne remonterons point au-deſſus d'Abraham par des raiſons qui ſeront expliquées dans la ſuite.

A cette hauteur, il ſe préſente une difficulté d'une eſpèce étrangère à tout ce que nous avons vu juſqu'ici. C'eſt la durée de la vie. On ne voit point ſans étonnement les âges prodigieux des hommes d'alors, & le terme commun de leur vie excéder du double celui de nos ſiècles. Quoi ! les loix de la nature étoient-elles jadis différentes de ce qu'elles ſont aujourd'hui ? Exiſtoit il donc un autre ordre phyſique ? On ſeroit tenté de le croire, d'après les récits que tous les peuples font de la haute antiquité. En effet, Egyptiens, Kaldéens, Indiens, Chinois, Bactriens, tous s'accordent à nous repréſenter un état abſolument contraire à l'état actuel, ce ne ſont que prodiges de toute eſpèce ; mais quand on y regarde de plus près, on s'apperçoit que tous les monſtres des traditions n'ont eu qu'une exiſtence apparente ; non, ce n'eſt point dans l'ordre immuable des êtres qu'eſt leur ſiége, c'eſt dans le cerveau de l'homme ; c'eſt dans ſon imagination, dont la glace infidelle ne réfléchit point les objets tels qu'ils ſont : & dans les tableaux extravagans qu'elle aſſemble, ce n'eſt point le déſordre de la nature qu'elle peint, c'eſt le ſien propre. De bons eſprits l'ont déjà ſenti, & l'on ne ſauroit trop le répéter, tous les prodiges de l'antiquité ont leur raiſon dans l'entendement de l'homme, & prennent leur ſolution dans le ſyſtême intellectuel. Le ſujet préſent en eſt un exemple.

On ſe trompe quand on imagine que les âges prodigieux des anciens furent en effet ce qu'ils ont l'apparence d'être : la cauſe de cette erreur gît dans l'équivoque d'un mot. Dès longtemps l'uſage s'eſt enraciné de donner *douze mois à l'année ;* & l'empire de l'habitude a tellement prévalu, que ce mot d'*année* emporte preſque néceſſairement aujourd'hui l'idée de *douze mois.* Cependant il eſt très certain qu'elle ne fut point ainſi compoſée dans tous les tems. Avant ce jour, ceci eût demandé une longue diſſertation ; mais déſormais que cette vérité commence à s'établir, nous n'aurons pas be-

(1) En général, le livre de Samuel n'eſt pas fort exact en chronologie. On y trouve deux autres *abſurdités* révoltantes ; 1°. Il eſt dit qu'Isboſeth avoit 40 ans quand Saül ſon père mourut (a). Après avoir dit que Saül régna un an, & en vécut deux, comment oſe-t-on dire qu'Isboſeth ſon fils en avoit 40 ? D'ailleurs, lors même que Saül eût vécu 60 ans, ces 40 ans d'Isboſeth ſeroient faux, puiſque Jonathas, ſon frère aîné, à cette époque, n'étoit que de l'âge de David, qui avoit 30 ans.

2°. Il eſt dit (ibid) qu'Isboſeth régna deux ans ; ce qui eſt encore faux ; car on aſſure ailleurs que la maiſon de Saül régna 7 ans et demie ſur Iſraël, tandis que David régnoit ſur Juda ; & Isboſeth ne périt qu'à la huitième année. C. 3 & 4.

(2) Samuel, lib. I. c. 7. v. 2.

(3) Ibid. lib. II. c. 6.

(4) Samuel I. c. 14. v. 1.

(a) Lib. II. c. 2. v. 10.

ſoin d'inſiſter ſur les preuves. Les Savans ont enfin reconnu que les *années* dans la haute antiquité furent d'eſpèces diverſes, & très-différentes des nôtres; ayant été compoſées tantôt de ſix mois, tantôt de quatre, de trois, & même d'un ſeul. Cette découverte, qui appartient à notre ſiècle, en même-temps qu'elle lui fait honneur, prouve combien nous ſommes tardifs en connoiſſances; il y a plus de quinze cents ans que les philoſophes avoient dit & répété, ce qu'on a renouvellé de nos jours; & c'étoit un fait avéré chez les anciens, comme on en a mille preuves.

« *L'an* le plus ancien d'Egypte, dit Cenſo» rinus (1), fut de deux mois; Orus le fit de » trois; le Roi Piſon de quatre; enfin il fut » porté à 12.

» Les Cariens & les Acarnaniens, dit le mê» me auteur, ont eu des années d'un mois; les » anciens Arcadiens, de trois mois ».

Pline (2) l'Ancien a ſur-tout un paſſage remarquable, dans lequel, après avoir rapporté une foule de faits de cette eſpèce, & cité des hommes qui avoient vécu deux, trois, cinq, & même huit ſiècles, il ajoute :

« S'étonner de ces âges, & les regarder » comme ſurnaturels, c'eſt ne pas connoître le » génie de l'antiquité, où l'*année* eut des valeurs » bien différentes de celles qu'on lui donne au» jourd'hui; les uns faiſant un an de l'été & » un an de l'hiver : d'autres, comme les Arca» diens, compoſant l'année de trois mois : » d'autres, comme les Egyptiens, d'un ſeul. » Auſſi ont-ils des Rois qu'ils rapportent avoir » vécu mille ans (3) ».

Après de pareils éclairciſſemens, n'eſt-il pas étonnant qu'on ait autant tardé de trouver la ſolution du problême des grands âges des anciens? D'ailleurs, ſi l'on y réfléchit, rien n'eſt plus naturel que cette marche. En effet, le temps eſt ſuſceptible d'une multitude de diviſions, ſelon les différentes meſures qu'on lui donne. Il eſt diviſé en jours ou *ſoleils*, en lunes ou mois, en quartiers de lune, en ſaiſons, en tropiques ou équinoxes, &c. Dans cette foule, le choix eſt indifférent, arbitraire par conſéquent, & variable. L'homme né ignorant n'a pu d'abord ſe ſervir que des plus ſenſibles; il n'a dû s'élever que par une longue gradation des plus ſimples aux plus compoſées; ainſi, l'on dût d'abord compter par jours, puis par mois, par ſaiſons, &c. & l'*année* de douze mois étant la plus compoſée, on ne dût la connoître que la dernière, & l'employer que fort tard; & les faits ſont en ceci parfaitement d'accord avec le raiſonnement; car on remarque généralement chez tous les peuples qui tiennent à une haute antiquité, que toutes leurs généalogies commencent par ces âges extraordinaires; c'eſt un eſprit commun aux Egyptiens comme aux Chinois; aux Indiens comme aux Kaldéens; aux Bactriens comme aux Grecs, & par une autre reſſemblance, ces grands âges, tous placés dans des temps obſcurs & lointains, diminuent à meſure qu'on ſe rapproche, & terminent toujours aux temps connus par le ranger au terme actuel.

Ce qui choque nos oreilles en ceci, c'eſt d'entendre dire des années d'*un mois*, d'*une ſaiſon*, parce que l'habitude a rendu en nous inhérente *l'idée* de *douze mois* au mot *année* : mais pour ſentir combien cette répugnance eſt mal fondée, il ne faut que rappeller ce mot à ſon ſens propre & originel. *Année*, tiré du mot latin *annus*, qui a fait le diminutif *annulus*, ſignifie proprement un *cercle*, un *anneau*; en cette qualité, *l'année* fut d'abord le terme générique de toute portion de temps meſurée par la *révolution circulaire*, d'un aſtre quelconque; ainſi il convint à un ſeul mois comme à pluſieurs, puiſque le mois eſt meſuré par une révolution de *lune*, & qui plus eſt, au jour meſuré par la révolution (apparente) du ſoleil; & ce fut ſans doute ſon premier ſens; auſſi l'*aïn* & l'*aon* otiental, d'où vient l'*an-nus* des Latins, veulent-ils dire en ſens propre le *ſoleil*. Une fois devenu le dénominateur d'une période, il fut appliqué à toutes les autres; & c'eſt par cette raiſon qu'on l'employa pour des périodes plus compoſées encore, que l'*année* de douze mois; telles que l'*année* olympique, de 1461 jours; l'*année* ſothique de 1461 ans; l'*année* de 600 ans; la grande *année* qui eut différentes évaluations depuis 24,000 & 36,000 juſqu'à 300,000 ans. Un ancien avoit dit tout cela avant ce jour : l'*année*, dit Macrobe, n'eſt point bornée au ſens que l'habitude ancienne & générale lui

(1) Dedic. natali.

(2) Lib. 7. c. 49.

(3) *Voy. à ce ſujet Diodore, Varron, Macrobe, Plutarque in Numâ, Eudoxe in procli commenter ad Timæum.*

fait maintenant donner ; mais toute *révolution* d'aſtre ou de planete forme une *année* : ainſi le mois eſt l'*année* de la lune ; ainſi, le retour des fixes au même point du ciel qui ne s'accomplit, ſelon quelques uns, qu'en 15,000 ans, eſt une *année* (1).

Dans l'uſage civil, le nom d'année reſta à la révolution de douze mois, parce qu'elle épuiſe tous les changemens ſenſibles de la nature ; & par le laps des temps, elle fit oublier toutes les autres valeurs. Quand par la ſuite on recueillit les monumens, les rédacteurs, qui ignorèrent ou négligèrent ce fait, introduiſirent les erreurs qui nous donnent aujourd'hui tant de peine. Ces erreurs eurent lieu chez tous les peuples, parce que les langues eurent toutes les mêmes équivoques ; le *ſare* des Kalléens, le *ſchiné* des Hébreux n'avoient également que le ſens générique & vague de *révolution*.

Un écrivain moderne (2), cité par M. Bailly, a déja retiré de cette idée les ſolutions très-heureuſes, & en a fait pluſieurs applications. Mais je ne ſache pas qu'on l'ait encore fait aux Hébreux. Cependant ils l'exigent manifeſtement. Je ne parlerai pas des perſonnages antédiluviens à Tharé, parce que n'étant rien moins que des êtres humains, leur âge n'eſt point ſuſceptible de cette explication ; mais depuis Tharé & même Nachor, il eſt inconteſtable que les années n'ont point été de l'eſpèce des nôtres, mais bien de ſix mois, comme on l'infere de pluſieurs indications.

1°. Si l'on réduit à moitié la durée de la vie de tous les hommes cités à cette époque, on la voit revenir au terme commun de la vie actuelle, comme on peut s'en convaincre par ce tableau.

	Age d'engendr.	mort.	Age d'engendr.	Mort.
	Ans de ſix mois.		Ans de douze mois.	
Nachor	79	148	39 ½	74
Tharé	70	145	35	72 ½
Ab-raham	100	175	50	87 ½
Sara	90	127	45	63 ½
Iſaac	60	180	30	90
Amram	80	137	40	68 ½
Iſmaël	137			68 ½
Jacob	147			73 ½
Joſeph	110			55
Lévi	137			68 ½
Caath	133			66 ½
Moyſe	120			60
Joſué	110			55

Une circonſtance de la vie de Sara vient à l'appui : en nous apprenant qu'elle avoit 90 ans lorſqu'elle engendra Iſaac, l'écrivain ajoute, qu'elle avoit perdu (depuis quelque temps) ce qui, chez les femmes, a coutume d'être le ſigne de la faculté d'engendrer. Or, chez les fem-

(1) Annus non is ſolus quem nunc communis uſus (1) appellat ; ſed ſingulorum ſeu aſtrorum ſeu planetarum emenſio, omni cæli circuitu, a certo loco ad eundem locum reditus annus ſuus eſt. Sic lunæ menſis annus eſt ; ſic & magnus annus qui, &c.

(1) Saturn. p. 62. verſo.

(2) M. Gibert. V. l'Aſtro. ancienne, p. 373, & l'encyclopédie art. CHRONOLOGIE.

mes, ceci arrive préciſément vers 45 ans, moitié de 90.

A ces preuves phyſiques, & par cette raiſon irrécuſable, il s'en joint d'une expreſſion poſitive. Nous trouvons dans l'hiſtoire de Moyſe des détails qui non ſeulement confirment ce que nous avançons, mais encore qui déterminent les époques de ce genre d'année.

Lors de la grêle qui fut la 7e. plaie, il eſt dit que l'orge étoit en tuyau, le lin en graine; le bled au contraire & le froment n'étoient encore qu'en herbe. Ces circonſtances répondent dans l'Egypte au mois de février. Pluſieurs jours après, il eſt dit (1): *Voici le premier de vos mois qui arrive:* (2) donc le premier mois étoit mars, & l'année commençoit à l'équinoxe vernal. Or il eſt dit en un autre endroit (3): *Vous célébrerez la fête des Tabernacles à la fin de l'année, quand vous aurez ramaſſé votre dernière récolte.* Si la fin de l'année arrivoit après la récolte des derniers fruits, cette récolte qui, dans la Paleſtine, tombe à la fin d'août, prouve que l'année finiſſoit à l'équinoxe d'automne, qu'elle étoit par conſéquent de ſix mois.

Contre ceci, il ſe préſentera bien des objections; car il eſt parlé d'une année de douze mois au temps du déluge; d'un ſeptième & d'un onzième mois au temps de Moyſe, toutes choſes qui ſemblent détruire ce que j'avance: ces difficultés ſeront en effet inſolubles pour ceux qui croyent au déluge de Noé comme à un événement hiſtorique, qui regardent le Pentateuque comme l'ouvrage immédiat de Moyſe; mais elles tomberont au néant quand nous aurons établi ſur ces deux articles des idées plus juſtes. Quand on ſera convaincu que le Pentateuque n'eſt qu'une compilation qui n'a pu avoir lieu avant Joſias, & qui a été retardée probablement juſqu'au temps de la captivité, on concevra que les rédacteurs ont altéré les traces d'un état dont ils n'ont pas eu des idées bien juſtes; qu'ils ont accommodé à la diſtribution, en uſage de leur temps, celle qui étoit tombée en déſuétude depuis plus de ſix cents ans (4). C'eſt par cette raiſon qu'on fait mention d'un *ſeptième* & d'un *onzième* mois, dont il n'étoit certainement point queſtion dans les livres originaux.

Nous avons encore une preuve dont on n'a point ſoupçonné l'exiſtence dans le jubilé que Moyſe prescrivit tous les 50 ans. Chez tous les anciens peuples, la fin de toute période étoit une fête ſolemnelle, un vrai jubilé; tels furent les jeux *olympiques*, les *néméens*, les *pythiques*, les *ſéculaires*, les *ſaturnales*, &c. Par identité d'eſprit, le jubile des Hebreux eût le même motif d'inſtitution. Moyſe, qui ne fut inventeur de rien, en tira l'idée des Egyptiens, ou de tout autre peuple. Or dans les années de douze mois, il n'exiſte aucune période de 50 ans; mais en prenant ces 50 années pour des années de ſix mois, & les réduiſant à 25 des nôtres, on trouve un cycle de 25 ans, qui fut une période lunaire en uſage chez les Egypriens. Et quand j'attribue à Moyſe des idées aſtronomiques, je ne ſuis pas fondé ſeulement ſur des faits qui, cependant ſuffiſent; mais j'ai encore un témoignage exprès en ma faveur; c'eſt celui d'Appion, ancien écrivain critique, dont Joſephe (5) cite ce paſſage curieux:

« Moyſe, prêtre d'Héliopolis, employa » pour gnomons des colonnes, qu'il appuyoit » ſur une eſpèce de *nacelle*: l'ombre qui de la » pointe de ces colonnes tomboit ſur le plan » de la nacelle, y décrivoit les mêmes routes » que le ſoleil décrit dans les cieux ».

D'un pareil fait on a droit ſans doute de conclure que ſi Moyſe s'occupa d'aſtronomie, elle entra pour quelque choſe dans ſes inſtitutions.

Il eſt donc conſtant que l'uſage des années de 6 mois exiſtoit au tems d'Abraham & de Moyſe. Il paroît même qu'il régnoit alors dans l'Egypte, dans la Phénicie, & à coup ſûr dans la haute Aſie, où il accompagna un ſyſtême religieux dont il eſt le type, le *dualiſme* de Zoroaſtre (6).

(1) Exod. c. 12. v. 2.

(2) Et non point comme traduiſent des ignorans, *ce ſera le premier de vos mois.*

(3) Exod. c. 23. v. 16. Deut. c. 15. v. 13.

(4) C'eſt ce qui a dû arriver ſi les livres trouvés par Helcias, au tems de Joſias, étoient réellement de la main de Moyſe.

(5) Contr. app. lib. II.

(6) Il ſemblera peut-être contradictoire d'admettre les années de ſix mois, quand la révolution tropique & les 12 ſignes étoient connus; mais cela n'eſt pas plus incompatible que de diviſer le jour aſtronomique en deux parties, ainſi que nous le pratiquons.

Ainſi,

Ainſi, pour avoir en termes ordinaires la valeur des tems mentionnés à cette époque, il faut tout réduire à moitié. Les 40 ans du déſert ne ſeront donc réellement que vingt de nos années, & les quatre cent-trente (3) qui s'écoulèrent depuis l'arrivée d'Abraham en Paleſtine juſqu'à la ſortie d'Egypte, n'en feront que deux cent quinze.

Mais les années de ſix mois ne ceſſerent point tout-à-coup, & quoique nous n'ayons pas de preuves de leur exiſtence après Joſué, nous avons cependant des raiſons légitimes de l'inférer. L'embarras eſt d'aſſigner l'époque de leur réforme. Malheureuſement cet événement important eſt arrivé dans des tems d'ignorance & d'anarchie ſur leſquels les Hébreux n'ont rien conſervé d'exact. Toute la période des juges eſt un cahos; ce que les livres nous en apprennent n'eſt que contradiction; peut-être même eſt il impoſſible de leur donner un état précis & certain. Néanmoins comme l'on y commet des erreurs trop palpables, nous allons les relever, & donner ce que nous voyons de plus probable.

Faiſons d'abord le tableau de ces tems tel que le préſentent les livres.

Joſué	Tems omis	
Une génération		Joſué. chap. dernier, & Juges ch. 1er.
Servitude ſous Kuſan	8 ans	Jug. c. 2.
Finie par Othoniel. Paix de	40	Joſué. c. 15. v. 16. Jug. c. 3. v. 11.
Servitude ſous Eglon	18	Jug. c. 3. v. 14.
Finie par Aod. Repos de	80	Ibid. v. 30.
Samgar	Tems omis	
Servitude ſous Jabin	(20)	Ibid. c. 4. v. 3.
Finie par Debora. Repos de	40	Ibid. c. 5. v. 32.
Servitude ſous les Madianites	7	c. 6. v. 1.
Finie par Gédéon, qui juge	40	c. 8. v. 28.
Abimeleck	3	c. 9. v. 22.
Thola	23	c. 10. v. 2.
Jaïr	22	Ibid. v. 3.
Servitude ſous les Philiſtins & les Amonites	18	v. 8.
	319	
Jephté juge	6	c. 12. v. 7.
Abeſan	7	v. 9.
Ahialon	10	v. 11.
Abdon	8	v. 14.
	31	
Servitude ſous les Philiſtins	40	c. 13. v. 13.
Tems de Samſon	20	Jug. c. 16. v. 31. c. 14. v. 4;
D'Héli	40	Samuel. lib. 1. c. 4. v. 18.
Samuel	omis	
Saul	2	
David	40	
Salomon	4	
	496 ans.	

Lorſqu'on examine avec attention cette chronique, on la trouve pleine de contradictions. L'auteur faiſant parler Jephté, lui fait dire qu'il s'étoit paſſé 300 ans depuis l'entrée en

(1) *Voy.* la bible d'Houbigant. Exod. c. 12. v. 40.

Paleſtine ; cependant il en compte 319, & le tems de Joſué & de la génération ſuivante eſt omis. Le rédacteur des rois réſumant les années depuis la ſortie d'Egypte juſqu'à la fondation du temple, en compte 480 ; cependant il faut ajouter le 40 du déſert, le tems de Joſué & de la *génération* qui ſuivit, & la durée de Samuel & de Saül.

Bien plus, la ſucceſſion des juges a ſouffert des interruptions, & il y a nombre d'interrègnes omis. Comment réſoudre tant de difficultés ? Pour peu qu'on diſcute ces calculs, on s'appercevra que la confuſion vient de ſurabondance, & cette ſurabondance a deux cauſes ; 1°. les années de ſix mois, qu'on y employe certainement dans une aſſez longue période pour des années de douze, & qui n'en étant que la moitié, font un double emploi ; 2°. une autre répétition de mêmes tems, & les Hébreux ne devoient pas éviter un écueil commun à toute l'antiquité ; nous en trouvons trois exemples manifeſtes ; 1°. dans les 20 ans de Jabin, il eſt conſtant qu'ils furent compris dans les 80 qui ſuivirent la délivrance *d'Aod*. La narration du quatrième chapitre l'indique clairement ; car il eſt dit qu'après la mort d'*Aod* le peuple retomba en ſervitude ; or Aod n'a pu vivre 80 ans, & cette ſervitude n'eſt que celle de Jabin.

2°. Dans les vingt ans de Samſon, qui furent également pris ſur les quarante des Philiſtins, puiſqu'il eſt dit, c. 14. v. 4. ; *& de ſon temps les Philiſtins dominoient* : or, il ne fit point ceſſer leur tyrannie.

3°. Dans les quarante ans d'Héli, qui ſont encore une répétition du temps des Philiſtins, puiſque leur domination ne ceſſa qu'à la mort d'Héli ; ainſi ces trois articles forment une ſomme de 80 ans, qu'il faut ſupprimer. Si on les retranche ſur les 480 de l'auteur des Rois, il reſtera quatre ſiècles pour l'intervalle de la ſortie d'Egypte à la fondation du Temple ; & différentes raiſons me portent à croire que cette évaluation approche infiniment de la réalité.

Joſephe (1) nous apprend que le roi d'Egypte, ſous lequel s'enfuit Moyſe, fut Tethmoſis ; que de ce prince à Séthos & Armaïs, il s'écoula 393 ans : or, Séthos eſt Séſoſtris qui régna peu de temps après la fondation du Temple. On voit que ceci ſe rapproche beaucoup, & il eſt remarquable que Joſephe n'a pu faire ce calcul que ſur des chroniques égyptiennes ; car ſes calculs, ſelon les Hébreux, n'ont rien d'approchant.

Euſebe (2) rapporte, d'après Tatien, que Ptolomée, ancien prêtre égyptien, fort verſé dans la chronologie, aſſuroit que Moyſe ſortit d'Egypte ſous Amoſis ; que cet Amoſis répondoit au temps de l'Inachus des Grecs (3) : or, depuis Inachus juſqu'à la guerre de Troye, l'on compte vingt générations qui font 500 ans : & la guerre de Troye, dans nos calculs, ſe trouve préciſément à cette époque.

Conformément à cette évaluation, on peut réduire la période des juges, & l'amener à un degré de concordance vraiſemblable.

Nous avons d'abord de temps connus, 20 ans de Saül, 21 de Samuel, & 40 des Philiſtins qui, avec les 40 de David & les trois de Salomon, nous donnent 124 années de 12 mois avant la fondation du Temple. Pour compléter les 400 ans, il nous en faut encore 276 (4). Mais ce qui nous reſte excède de beaucoup ; car nous avons d'abord 370 ans, y compris les 40 du déſert : puis il faut ajouter le temps de Joſué, qui, n'ayant pu être âgé de moins de 50 ans de ſix mois en entrant dans le déſert (5), & y en ayant vécu 40, n'a pu enſuite gouverner plus de 20 toujours de 6 mois, c'eſt à-dire (6), dix des nôtres : plus la *génération* des vieillards, qu'on ne peut guères porter à plus de quinze de nos années. Il en réſulte ce tableau.

Moyſe.....40 années avant le T. dont
Joſué.....20 une partie fut de 6 mois.
Vieillards.....30

(1) Contr. app. lib. II. p. 462.

(2) Præp. évang. p. 493.

(3) Appion, fils de Poſſidonius, diſoit la même choſe ; Præp. Evang. p. 487, & certainement c'étoit auſſi l'opinion d'Hérodote ; quiconque peſera bien le début de ſon hiſtoire, en conſidérera l'enſemble général, ſentira que par *les Phéniciens venus de la Mer-Rouge*, il n'a pu déſigner que les Hébreux ; & c'eſt à cette même époque qu'il place Inachus.

(4) Nous ſupprimons *Jabin*.

(5) C'eſt-à-dire, 15 des nôtres ; on ne peut guère donner moins à un homme qui commanda l'armée dès le ſecond équinoxe.

(6) Eupolème eſtime le tems de Joſué 30 ans, c'eſt-à-dire, une *génération*, parce qu'il engloba la *génération* des vieillards.

Anarchie juſqu'aux Philiſtins..... 330

Total..... 420

Nous avons donc 420 ans lorſqu'il ne nous en faut que 276. Cet excès nous vient des années de ſix mois, comptées pour être de douze, ce qui fait un doublement de temps. En ramenant à cette dernière valeur tout ce qui excède notre compte, nous rétablirons la concordance. Nous trouvons donc que dans ces 420, il faut en réduire 288 en années de douze mois, ce qui en donne 144, qui, avec 132 qui reſtent, font nos 276. Or, ces 132 devant ſe prendre en remontant depuis les Philiſtins, elles nous conduiſent à la ſixième année de Gédéon. Ce ſeroit donc environ ce temps qu'on auroit fait la réforme des années de ſix mois; & une pareille réforme doit tenir à quelque révolution dans les idées. Au demeurant, cette chronique n'ayant point donné une ſérie exacte de tems, on ne peut ſtatuer que ſur des à peu-près.

La durée que j'établis pour cette période s'autoriſe encore d'un fait aſſez ſingulier.

Depuis que je me ſuis apperçu que l'aſtronomie entroit pour beaucoup dans toutes les inſtitutions de la haute antiquité, j'avois toujours ſoupçonné un motif aſtronomique à cette ordonnance de Moyſe, qui fixe les deux fêtes principales, l'une (la Pâque) au 15 du premier mois (mars), & l'autre (les Tabernacles) au 15 du ſeptième (ſeptembre) préciſément à ſix mois de diſtance; un rapprochement heureux eſt enfin venu changer mes doutes en certitude.

(1) Les Grecs nous apprennent que dans le quatorzième ſiècle avant J. C., le phénomène de la *préceſſion* avoit déjà reculé les équinoxes aux quinzièmes degrés du Bélier & de la Balance. Or, dans nos calculs, Moyſe ſe trouve placé dans ce quatorzième ſiècle (2), c'eſt-à-dire, qu'il ſortit d'Egypte l'an 1377 avant J. C. Sur ce rapport, je conjecture que Moyſe a placé les deux fêtes, de manière à les faire coïncider préciſément avec le jour de l'équinoxe: & cette idée eſt tout-à-fait dans le genre de celles qui régnoient alors; car Maimonides nous apprend que les deux fêtes les plus ſolemnelles des anciens *Sabéens* ſe célébroient aux jours où le ſoleil entroit dans les ſignes du Bélier & de la Balance (3). De ce déplacement des équinoxes, réſulte d'ailleurs la notion de ce fait, *que les obſervations qui les avoient déterminés au premier degré de leurs ſignes reſpectifs, remontent douze ſiècles, ou* 1082 *ans plus haut, c'eſt à-dire,* 2459 *ans avant Jeſus-Chriſt.* Cette époque auroit-elle des rapports avec la période des obſervations kaldéennes, qui, ſelon Calliſthènes, remontoient 1,903 au-deſſus d'Alexandre, c'eſt-à-dire, 2,234 ans avant J. C.? C'eſt ce que j'ignore; mais il eſt conſtant qu'à cette date reculée, les connoiſſances aſtronomiques étoient avancées à ce point. Or, je demande quelle étendue ceci ſuppoſe aux tems néceſſaires à les avoir acquiſes. Si d'ailleurs on ſe rappelle ce que nous avons dit des Olympiades, on concevra que ce furent là les ſiècles de cette aſtronomie antique dont un écrivain récent a raſſemblé les magnifiques débris (4): en les méditant, l'eſprit apperçoit une carrière immenſe à l'hiſtoire des peuples au-delà des bornes connues: c'eſt à des recherches ultérieures à pénétrer dans ce monde obſcur & nouveau; j'aurai rempli mon objet actuel, ſi, par les réſultats de ce mémoire, je ſuis parvenu à en écarter les obſtacles, & à en applanir l'entrée.

(1) V. Aſtr. anc. de Bailly.

(2) Du Temple à J. C. 977. De Moyſe au Temple 400. Total 1377. La ſphère d'Eudoxe plaçoit l'équinoxe au 15 d. du bélier, 1355 ans avant J. C.

(3) Maimonides apud hyde. p. 123.

(4) Aſtronomie ancienne de M. Bailly. Tom. I.

FIN.

646237

Digitized by Google

Pl. Ire.

Selon Ctésias & I

1 Ninus vainqui
triane, & p
2 Sémiramis.
3 Ninyas vécut
Et trente gé
s'écoulèrent
Sardanapale,
ans.

Digitized by Google

NAPOLI

1 Ninus.....
2 Sémiramis.....
3 Ninyas.....
4 Arius.....
5 Aralius.....
6 Baleus.....

7 Arma Mithras.....
8 Belochus.....

9 Baleus II..... *Ninive connus des Hébreux.*
10 Altadas.....
11 Mamitus..... t le premier en Syrie vers 236, & rend tributaire
anahem, roi de Samarie.
12 Mankaleus..... e les Syriens de Damas & quelques cantons Hébreux,
13 Spherus..... rs 256.
14 Mamitus..... it le royaume de Samarie, & fait la guerre aux
15 Sparetus..... riens.
a guerre aux Hébreux & aux Egyptiens.
16 Aſcatades..... brendre la ville d'Azot.
Total..

taïns. Eſdr. c. 4.

Un anony

508 | Xercès, première an[illegible]e.
512 | Paſſage de Xercès en Grèce.
989 | Ere chrétienne.

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

TABLEA

Des temps de c

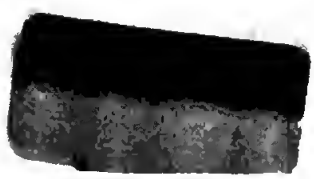
BACTRIENS.	ASSYRIENS.
	Ninus.
Zoroastres.	
Gustap, Roi.	Arius subjugue les Bactriens.
Fin du royaume des Bactriens.	

Après le Temple.	JUDA.	
262	.....	Asar-Ac
267	Manassès, règne 55.	
300	.....	.....
301	.....	*Defi*
		BABY
302	.....	Merod:
319	.....	.....
322	.....	Chynil:
338	.....	.....
342	.....	.....
352	Amon..... 2.	.....
354	Josias ..... 31.	.....
359	..... 4.....	Nabop
360	.....	.....
361	.....	.....
368	.....	.....
373	.....	.....
385	{ Joakas, 3 mois. } { Joakim, 10 ½. }	
388	.....	Nabuk
390	.....	.....
394	.....	Siège
395	Jechonias, 3 mois. & est emmené à Babylone.	
396	Sedecias..... 11.	.....
397	.....	.....
400	.....	.....
406	Ruine de Jérusalem & de l'a	
Années solaires.		
418	.....	
421	.....	
431	Aouil-Mérodak.... 2.	
433	Nerigliſſor..... 4.	
435	.....	
437	Laborosarchod, 9 mois	
438	Nabonide..... 17.	
455	Priſe de Babylone par Cyrus.	
464	.....	
466	.....	
471	Smerdis-le-Mage, règne 7 m	
472	Darius I..... 36 ans.	
473	Fin des 70 ans de Jérémie.	
483	.....	
503	Bataille de Marathon.	
508	Xercès, première année.	
512	Paſſage de Xercès en Grèce.	
989	Ere chrétienne.	

Digitized by Google

ASSYRIENS.		LYDIENS.	EGYPTIENS.
lon-Phoul-Sardanapal, règne 20 ans.			
.....		Ardys, règne 49 ans.	
ution de l'Empire Assyrien par les Babyloniens & les Mèdes.			
LONIENS.	MEDES.		
ik-Beletis, 20.	Arbaces, Anarchie, Deiokes, ...37.		
.....	.....	.....	Pſammetik, regne 54 ans.
Adan.....37.			
.....	Phraortes..... 22.		
.....	.....	Sadyates..... 12.	
olaſar.....29.			
.....	Kyaxares.....40.		
.....	.....	Alyattes..... 57.	
.....	Eclipſe de Thalès.		
.....	.....	.....	Nécos.....17.
odonoſor...43.			
.....	.....	.....	Pſammis.....6.
de Tyr.			
.....	.....	.....	Haphera.....25.
.....	Kyaxares prend Ninive.		
.....	Aſtyagès..... 35.		
ncienne Tyr.			
.....	.....	Créſus.....20.	
.....	.....	.....	Amaſis.....44.
	EMPIRE PERSE.		
.....	Cyrus, règne 29 ans.		
.....	.....	Priſe de Sardes & de Créſus.	
..... Cambyſe, 7 ans 5 mois.			
.....	.....	.....	Pſammenit, 6 mois.
ois.			
.....	.....	.....	Rois chaſſés de Rome.

Digitized by Google



Digitized by Google